PAUL CHRISTOPHER



LA LÉGENDE DES TEMPLIERS

L'ÉPÉE

cherche midi


PAUL CHRISTOPHER
LA LÉGENDE DES TEMPLIERS
L'ÉPÉE
cherche midi

PAUL CHRISTOPHER

L'ÉPÉE

[LA LÉGENDE DES TEMPLIERS – TOME 1]

Traduit de l'américain
par Philippe Szczeciner

cherche midi

Titre original : *The Sword of the Templars*

© Paul Christopher, mai 2009
© Éditions Le Cherche Midi, juin 2014
pour la traduction française

Pour Mariea, Noah, Chelsea et Gabe,
affectueusement

Où donc est le tombeau du sire Arthur O'Kellyn ?
Où peut être enterré ce valeureux héros ?
Au côté d'une source, au sommet d'Helvellyn,
Sous la ramure d'un jeune bouleau !
Le chêne que juillet faisait gentiment bruire,
Et octobre frémir,
Que janvier seul faisait rugir et siffler,
Ce chêne n'est plus – le bouleau en sa place a poussé.
Les os du chevalier sont poussière,
Rouille est devenue sa bonne épée de fer,
Et son âme est au ciel, j'espère.

Samuel Taylor COLERIDGE

« La Tombe du chevalier »

Hic jacet Arthurus, rex quondam rexque futurus.
Ci-gît Arthur, qui fut et sera roi.

SIR THOMAS MALORY
Le Morte d'Arthur

Louange à celui qui a transporté, pendant la nuit, son serviteur du temple sacré de La Mecque au temple éloigné de Jérusalem, dont nous avons béni l'enceinte pour lui faire voir nos merveilles. Dieu entend et voit tout.

Le Coran, « Le voyage nocturne », Sourate 7, verset 1,
où le Prophète découvre les grandes merveilles
dans les ruines du temple de Salomon

Il étendra sa main sur le septentrion, Il détruira l'Assyrie, Et il fera de Ninive une solitude, Une terre aride comme le désert.

Sophonie, 2, 13, « La Sainte Bible »,
version autorisée, dite « Bible du roi Jacques »

1

« **D**ans son *Da Vinci Code*, Dan Brown fait des Templiers les vénérables dépositaires du secret de la filiation du Christ. Dans *Indiana Jones et la dernière croisade*, ils nous sont présentés comme les bienheureux gardiens du Saint-Graal. Dans le film *Benjamin Gates et le trésor des Templiers*, Nicolas Cage prétend qu'ils veillent sur une immense fortune enfouie sous l'église de la Trinité, en plein cœur de Manhattan. Selon divers spécialistes des religions, ils étaient les huissiers du temple de Salomon ainsi que les protecteurs des pèlerins qui se rendaient en Terre sainte après la réussite de la première croisade… Balivernes ! La vérité, c'est que ces soi-disant soldats de Dieu n'étaient qu'un ramassis de voyous et de racketteurs – sans doute le premier exemple connu d'organisation criminelle, observant le même genre de code de conduite et de rituels secrets que la Cosa Nostra sicilienne, la Mafia. »

Le lieutenant-colonel Peter « Doc » Holliday, un quinquagénaire brun qui portait l'uniforme des rangers et un bandeau noir sur l'œil gauche, parcourut la classe du regard, guettant une réaction quelconque de la part de ses élèves, ou du moins une manifestation d'intérêt. Mais ses dix-huit loustics de quatrième année, tous de sexe masculin, tous en vareuse bleue à manches courtes échancrée sur le triangle blanc immaculé du tee-shirt, tous en pantalon gris à une seule bande, tous coiffés en brosse, avaient tous, aussi, le regard vague et somnolent de jeunes gens qui assistent au dernier cours d'une journée commencée dix heures plus tôt. Mais enfin, il avait tout de même devant lui la crème des cadets de West Point, des petits chefs bientôt diplômés qui avaient déjà opté pour l'artillerie, l'infanterie ou la cavalerie. Et pas un seul d'entre eux ne portait le moindre intérêt à l'histoire médiévale en général et aux Chevaliers du Temple en particulier. Ah, ils étaient parfaits, les futurs guerriers américains !

« Le problème, avec la première croisade de 1095, c'est qu'elle fut victorieuse, reprit Holliday. Dès 1099, en effet, les croisés s'étaient déjà

emparés de Jérusalem et n'avaient donc plus d'ennemis à combattre. Plus de Sarrasins impies à massacrer. Or les chevaliers de l'époque étaient des soldats de métier, des mercenaires payés par de riches seigneurs français, italiens ou allemands pour la plupart. Comme son nom l'indique, un chevalier était avant tout quelqu'un qui avait les moyens de s'offrir un cheval. Ces gars-là étaient à cent lieues des histoires de chevalerie et de belles demoiselles en détresse : c'étaient des tueurs, purement et simplement.

— Plutôt des guerriers, monsieur ! »

La remarque venait de Tarvanin, « l'Albinos », un Finlandais du Nebraska à l'air coriace, dont le teint pâle et les cheveux encore plus clairs lui avaient valu son surnom. C'était un fantassin pur jus, comme le prouvaient les deux mousquets croisés qu'il arborait fièrement sur sa vareuse. Au moment des affectations, quelques semaines plus tôt, il avait choisi Fort Polk, dans l'Alabama, le moins alléchant des postes proposés, dans le seul but de montrer qu'il n'avait pas peur de se salir les mains.

« Non, jeune homme, pas des guerriers. Ces types-là étaient motivés par l'argent, rien d'autre. Et sûrement pas par l'honneur, le devoir ou l'amour de la patrie. Bien sûr, ils ne dédaignaient pas un petit viol ou un petit pillage par-ci par-là : après tout, selon les règles d'engagement en vigueur au XI^{e} siècle, les non-chrétiens ne méritaient aucun égard, puisqu'ils allaient de toute façon en enfer. Leurs nobles employeurs leur avaient assuré qu'ils trouveraient en Terre sainte de quoi se remplir largement les poches, mais il se révéla qu'il n'y avait pas assez de butin pour tout le monde, si bien que des milliers de chevaliers revinrent au pays sans un sou, à un moment où les seigneurs, eux aussi, étaient proches de la faillite. En rentrant chez lui, en effet, il n'était pas rare qu'un seigneur découvre que ses terres, son château et tout le reste lui avaient été volés par un parent intrigant, ou simplement confisqués par le roi au titre de l'impôt. »

Holliday fit une pause avant de poursuivre :

« Et que fait un soldat au chômage dont le métier consiste à tailler en pièces les ennemis de la foi, une fois ceux-ci vaincus ? Eh bien, il fait comme tous ses semblables depuis l'époque d'Alexandre le Grand : il se reconvertit dans le crime.

— Comme Robin des Bois ? »

La question venait de Mitchell, dit « Zitz », un grand échalas boutonneux au front déjà dégarni qui portait des lunettes à monture métallique. Holliday, qui l'observait depuis quatre ans, n'en revenait toujours pas de son endurance.

Loin d'abandonner après les classes, ou même pendant, comme on aurait pu s'y attendre, il avait tenu bon. Holliday lui sourit. L'acné de Mitchell finirait bien par disparaître.

« Robin des Bois est né de l'imagination de poètes romantiques plusieurs centaines d'années après les faits. Les gens dont je vous parle, les "routiers" – un terme français qui désignait au Moyen Âge les bandits de grands chemins – appartenaient à leur époque, comme le Tony Montana de *Scarface* appartenait à la sienne. Un réfugié cubain ex-taulard et sans qualifications qui débarque à Key West n'a guère d'autre choix que de dealer de la cocaïne s'il veut s'en sortir dans son nouveau pays. De la même façon, dans la France médiévale, un "routier" ne pouvait que se joindre à une bande d'anciens soldats à l'état d'esprit proche du sien pour piller les campagnes ou offrir aux bourgeois et aux paysans sa "protection" contre rémunération.

« Il y avait parmi ces chevaliers un nommé Hugues de Payns, un Français qui était au service du duc de Champagne. Le duc s'étant trouvé à court d'argent, Hugues changea de camp et combattit dans l'armée de Godefroy de Bouillon jusqu'à la chute de Jérusalem. Quand Godefroy devint roi de Jérusalem, Hugues, à la tête d'une douzaine d'autres routiers, se prévalut de son ancienne relation avec le monarque pour solliciter la fonction de protecteur des nouveaux chemins de pèlerinage qui traversaient la Terre sainte, récemment conquise, et pour demander l'autorisation d'établir son quartier général dans les ruines de l'ancien temple de Salomon.

« Il faut dire que les pèlerinages étaient une affaire juteuse, en ce temps-là ; c'est sur les péages acquittés par les pèlerins que reposait l'économie de la Terre sainte "libérée". Godefroy accéda à la requête d'Hugues, mais celui-ci alla encore plus loin et renforça sa position en obtenant du pape Urbain II le statut d'ordre religieux pour ceux qui s'étaient autoproclamés Chevaliers du Temple et qui furent, de ce fait, exemptés de l'impôt. En outre, ils n'eurent plus de comptes à rendre qu'au Saint-Siège.

— En somme, il a fait au roi et au pape une proposition qu'ils ne pouvaient pas refuser, comme dans *Le Parrain*, commenta Zitz Mitchell avec un grand sourire.

— Quelque chose comme ça, en effet, acquiesça Holliday. Godefroy s'était fait des ennemis parmi ses collègues quand il avait accepté le titre de roi. En disant oui à Hughes, qui contrôlait avec sa bande une bonne partie des forces armées, il s'achetait au moins une protection personnelle au sein de son petit royaume fragile.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? demanda Tarvanin l'Albinos,

soudain intéressé.

— Selon des rumeurs qui couraient depuis toujours, le temple de Salomon recelait un trésor – peut-être même s'agissait-il de l'Arche d'alliance, le coffre censé contenir la copie des dix commandements rapportés par Moïse du mont Sinaï.

— La copie ? dit Tarvanin.

— Moïse avait cassé les premières Tables de la Loi », expliqua Granger, un *quarterback* du genre musclé surnommé « l'Obus », sans doute à cause de la forme de son crâne.

Le footballeur, qui était aussi le chrétien de choc de la classe, regardait Holliday d'un œil noir depuis son allusion à Dan Brown et au *Da Vinci Code*. Pour quelle raison ce sujet était-il sensible pour tant des gens ? Holliday n'en avait aucune idée. Après tout, il ne s'agissait que d'un roman, d'une œuvre de fiction, pas d'un programme électoral ou d'un sermon religieux. Granger s'éclaircit la voix, comme s'il se sentait gêné d'étaler sa science devant un professeur.

« Dieu a récrit les commandements et Moïse les a mis dans l'Arche, précisa-t-il. C'est dans la Bible.

— Et aussi dans le Coran, remarqua Holliday d'un ton neutre. Cet épisode est d'une grande importance pour les musulmans comme pour les chrétiens. »

Granger se renfrogna encore plus et sa grosse tête rentra dans ses larges épaules comme celle d'une tortue dans sa carapace.

« Et ce trésor, les Templiers l'ont trouvé ? s'enquit Tarvanin.

— Personne n'en est vraiment sûr. Tout ce qu'on sait, c'est qu'ils ont découvert quelque chose. D'après certains, c'était l'or des mines du roi Salomon. Pour d'autres, c'était l'Arche d'alliance. Pour d'autres encore, les secrets des sages de l'Atlantide. Quoi qu'il en soit, un an plus tard, les Chevaliers du Temple étaient riches comme des nababs. Ils finançaient leur service d'escorte pour les pèlerins, construisaient des châteaux le long des routes menant à Jérusalem et mettaient des hommes de main à la disposition de tous ceux qui pouvaient les payer.

« Les distances étant grandes entre l'Europe et la Terre sainte, ils adoptèrent l'ordre de virement crypté, une idée de leurs ennemis sarrasins : une somme déposée à un endroit donné pouvait être transférée sous la forme d'une note jusqu'à un autre situé à des milliers de kilomètres. Le mandat télégraphique avant l'invention du télégraphe, en quelque sorte.

« Les Templiers se mirent aussi à prêter avec intérêt, ce qui était pourtant

expressément interdit par la Bible, allant même jusqu'à financer ainsi des guerres de A à Z. Les terres ou autres biens qu'ils exigeaient comme garantie étaient souvent saisis, ce qui leur permettait d'accroître encore leur puissance et leur richesse.

« Cent ans plus tard, ils étaient actifs dans tous les domaines : usure, immobilier, racket, transports, contrebande, corruption, tout ce qu'on peut imaginer. Et au siècle suivant, ils étaient devenus une sorte de conglomérat multinational fondé de toute évidence sur des ressources en grande partie illicites.

« Dans la plupart des métropoles du temps, de Rome à Jérusalem en passant par Paris, Londres ou Francfort, il était impossible de prendre une décision importante sans en référer à l'autorité templière locale. L'ordre avait la haute main tant sur la politique que la finance et possédait des flottes entières de navires. Les Templiers constituaient une armée autonome et, quand vint le XIVe siècle, ils avaient tissé un réseau de renseignement inégalé qui couvrait l'ensemble du monde connu. À cette époque, bien sûr, les infidèles avaient repris Jérusalem et la Terre sainte était de nouveau un champ de bataille, mais cela n'avait plus d'importance.

— Et après ça, monsieur ? demanda Tarvanin.

— Les Templiers ont eu la grosse tête, comme on dit familièrement. Le roi de France, Philippe, qui venait de mener une longue guerre contre l'Angleterre, avait vidé ses caisses et devait beaucoup d'argent à l'ordre qui était à deux doigts de prendre intégralement le contrôle du pays. Le pape, lui aussi, commençait à trembler, car les Templiers avaient acquis une telle influence au sein de l'Église qu'ils étaient en mesure de placer un homme à eux sur le trône pontifical s'ils le souhaitaient.

« Il fallait faire quelque chose. Le pape Clément et le roi Philippe élaborèrent donc un plan : ils lancèrent contre les Templiers toutes sortes d'accusations, certaines fondées, d'autres mensongères et, le vendredi 13 octobre 1307, presque tous les dirigeants que comptait l'ordre en France furent arrêtés en même temps. Ils furent jugés pour hérésie, condamnés, torturés et brûlés sur le bûcher. Dans un second temps, le pape ordonna à tous les rois catholiques d'Europe de saisir les biens des Templiers sous peine d'excommunication, si bien qu'en 1312 les Chevaliers du Temple avaient cessé d'exister. Certains prétendent qu'ils transportèrent leur trésor en Écosse sur leurs navires pour le mettre à l'abri, d'autres avancent qu'ils seraient parvenus à se réfugier en Amérique, bien qu'il n'existe aucune preuve de cela.

— Je ne vois pas l'intérêt d'étudier ça, objecta Tarvanin. C'est comme pratiquement tous ces trucs qu'on apprend en histoire. Qu'est-ce que ça a à voir avec notre époque ? Avec nous ?

— Ça a beaucoup à voir, en fait, répondit Holliday, habitué à entendre ce genre d'argument, surtout dans la bouche de jeunes candides pleins de fougue comme Tarvanin. Avez-vous déjà entendu l'expression : "Qui oublie l'histoire se condamne à la revivre" ? »

Sans surprise, il n'obtint pour toute réponse que des regards inexpressifs. Il hocha la tête et poursuivit :

« Cette phrase est généralement attribuée à George Santayana, un philosophe américain du début du XX^e^ siècle né en Espagne. Elle peut, par exemple, s'appliquer à Adolf Hitler essayant d'envahir la Russie en hiver sans tenir compte des leçons de l'histoire : s'il s'était rappelé la désastreuse expérience de Napoléon, il aurait pu renforcer ses positions sur le front ouest au lieu d'attaquer à l'est, et gagner la guerre en Europe. De la même manière, si nous avions su nous souvenir des décennies d'échecs subis par les Français au Vietnam, nous n'aurions peut-être pas tenté de poursuivre la guerre selon les mêmes méthodes qu'eux, et nous ne l'aurions peut-être pas perdue.

— D'accord, mais quel rapport avec les Templiers ? demanda Mitchell.

— Ils sont devenus trop puissants et ils ont oublié qui étaient leurs amis. Exactement comme nous. Les États-Unis sont sortis de la Seconde Guerre mondiale avec un pourcentage de pertes plus bas que celui du Canada, et sans avoir subi de destructions catastrophiques, comme la Grande-Bretagne et les autres pays d'Europe. À l'instar des Templiers, nous avions aussi concédé des prêts sur une très grande échelle pendant le conflit, ce qui nous plaçait au premier rang de l'économie planétaire. Nous dominions le monde, et ça a fini par susciter des jalousies et de l'animosité.

— D'où le 11 septembre, dit Tarvanin.

— Entre autres. Et pour ne rien arranger, nous nous sommes mis à mêler religion et politique, avec le même argument qu'au temps des croisades : notre Dieu est meilleur que le vôtre. Les nazis ne faisaient pas autre chose, avec leur devise "Dieu est avec nous" gravée sur la boucle de leurs ceinturons. C'est l'argument à l'origine de toutes les guerres saintes menées contre des femmes et des enfants, celui des catholiques et des protestants qui s'entre-tuent à Belfast. Le nôtre, quand nous sommes allés en Irak pour de mauvaises raisons et en oubliant nos amis. On tue davantage de monde au nom de Dieu et de prétendues valeurs spirituelles que pour tout autre motif.

« Vous pouvez toujours contraindre les gens à devenir vos alliés, mais quand les choses se mettent à aller mal, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils vous soutiennent, surtout si vous introduisez Dieu dans l'équation. La séparation des Églises et de l'État est inscrite dans la Constitution, nous semblons l'avoir oublié comme le reste. Quant à l'intérêt d'étudier l'histoire, dites-vous que les conflits du Proche-Orient ont probablement leur source à l'époque de Moïse.

— Vous ne croyez pas en Dieu ? demanda Granger.

— Mes croyances personnelles n'ont rien à voir là-dedans », répondit tranquillement Holliday.

Ce n'était pas la première fois non plus qu'il se retrouvait sur ce terrain glissant et potentiellement dangereux.

« Vous êtes toujours en train de taper sur les chrétiens, la Bible, Moïse, et tout ça… soutint Granger.

— Moïse était juif, rectifia Holliday avec un soupir. Le Christ aussi, d'ailleurs.

— Ouais, bon… » bougonna le costaud.

La sonnerie retentit. Sauvé !

2

Holliday sortit de Bartlett Hall et s'arrêta un instant pour contempler les bâtiments de pierre grise de l'académie militaire des États-Unis baignés par la lumière du soleil déclinant. Devant lui s'étendait La Plaine, le célèbre terrain d'exercice que martelaient depuis plus de deux cents ans les talons des cadets à la parade. Tous les grands fantômes avaient défilé là, depuis George Armstrong Custer jusqu'à Dwight D. Eisenhower. Sur la gauche, tels les bastions de défense d'un krak de croisés se dressaient une vingtaine d'autres constructions de pierre. Sur la droite, au-delà du terrain de base-ball de Doubleday Field, se trouvaient les falaises surplombant le large trait argenté de l'Hudson, qui commençait à cet endroit les quatre-vingts derniers kilomètres de sa course vers New York et l'océan.

Un peu partout sur le domaine se dressaient des monuments en souvenir de batailles, de preux et de prouesses, et surtout de cadets qui avaient sacrifié leur vie au service de causes depuis longtemps oubliées, et dont la trace ne subsistait que dans les livres d'histoire poussiéreux si chers au cœur de Holliday. Le drame était que toutes les guerres devenaient des abstractions, avec le passage du temps. La bataille d'Antietam [1], la plus sanglante de l'histoire américaine, avec ses vingt-trois mille morts en une seule journée, n'était plus qu'une plaque sur le mur d'un vieil édifice, et le nom d'une aire de pique-nique pour touristes portant leur Nikon en bandoulière.

Holliday lui aussi avait combattu, et dans plus d'une guerre, du Vietnam à l'Irak et l'Afghanistan en passant par une douzaine d'autres. Ses actions, ainsi que la mort de tous ceux qui étaient tombés à ses côtés dans ces lointaines contrées de terreur, avaient-elles changé quoi que ce soit à la marche du monde ? La réponse était clairement non. On continuait à cultiver le pavot en Afghanistan, à extraire du pétrole en Irak, à récolter du riz à Da Nang et les bébés mouraient toujours de faim à Mogadiscio.

Mais tout cela n'était pas de son ressort, bien sûr. Les militaires n'avaient

pas à se poser ce genre de question ; ils étaient même formés à n'en rien faire. Le rôle de West Point et des écoles de ce genre était d'ailleurs de faire en sorte que les officiers de chaque nouvelle génération exécutent sans discuter les ordres de leurs chefs, en vertu du principe que la moindre hésitation pouvait être mise à profit par les types d'en face pour vous loger une balle dans la tête.

Holliday esquissa un petit sourire en songeant qu'après toutes les guerres et toutes les batailles dont il était sorti indemne il avait fallu qu'il perde un œil à cause d'un caillou projeté par la roue de son Humvee sur une route des environs de Kaboul – une blessure qui lui avait coûté son affectation sur le terrain et avait fini par le conduire où il se trouvait à présent. Les hasards de la guerre…

Il descendit les marches du perron, traversa Thayer Road et prit le sentier qui coupait La Plaine en diagonale. Deux cadets qu'il croisa ralentirent le pas juste le temps de lui adresser le salut réglementaire puis poursuivirent leur route. Des étudiants de troisième année – des « vaches » – à en croire les galons sur leur tunique. Encore un an à faire et ils rejoindraient l'avant-poste de la démocratie qu'on leur assignerait. « Il y a bien longtemps, dans une galaxie très lointaine… » George Lucas s'était-il jamais demandé combien de cadets de West Point son Luke Skywalker avait inspirés ? Un tourbillon de vent frais traversa La Plaine, comme un frisson. L'été n'avait même pas commencé, et voilà que la brise sentait déjà l'automne. Les feuilles s'agitèrent quelques secondes dans les arbres qui bordaient le chemin, puis l'étrange sensation de froid qu'avait ressentie Holliday disparut. Quelqu'un avait-il « marché sur sa tombe », pour reprendre l'expression lugubre qu'affectionnait sa mère, il y avait bien longtemps, pour dire qu'elle avait la chair de poule ?

Parvenu de l'autre côté de La Plaine, où se dressait la statue de Thayer, il traversa Jefferson Road et longea le cantonnement numéro 100, la maison de brique peinte en blanc où résidait l'administrateur, avec ses deux canons devant l'entrée. De là, il gagna l'allée des professeurs, aux demeures victoriennes bien alignées, puis son propre logement tout au bout de la rangée, un pavillon art nouveau américain de trois pièces construit dans les années vingt, le plus petit de tous.

Entrer dans cette maison douillette et confortable, où régnaient boiseries de chêne, vitraux et placards intégrés, équivalait à remonter le temps. Il y avait même un authentique fauteuil Morris en lattes et une ottomane assortie devant la cheminée carrelée du salon, ainsi que de simples placards peints et un immense évier en porcelaine dans la cuisine rustique qui donnait sur l'arrière. Holliday avait aménagé en bureau la plus grande des deux chambres, dont les

murs étaient tapissés de livres. La plus petite ne contenait qu'un lit, une commode et une table de chevet, sur laquelle était placée une unique photo : celle d'Amy, le jour de leur mariage, debout sur une plage d'Hawaï, des fleurs dans les cheveux. Amy jeune, le regard vif et joyeux, avant que le cancer ne souffle sur elle comme la bourrasque de vent glacé sur La Plaine, un instant plus tôt. La maladie l'avait frappée au printemps et l'avait emportée avant la fin de l'été. Dix ans s'étaient écoulés depuis lors, mais il la voyait toujours telle que la montrait cette photo aux couleurs fanées, et le regret qu'il avait d'elle et de son sourire à jamais disparu restait intact. Intact aussi, le regret qu'ils aient décidé d'attendre un moment pour avoir des enfants, car le moment s'était transformé en éternité et à présent plus rien d'elle ne subsistait au monde.

Après avoir ôté son uniforme dans sa chambre, Holliday mit un jean et un vieux sweatshirt de l'académie puis alla jusqu'au bar encastré du salon se verser un grand verre de scotch Grant's vieilli en fûts à bière qu'il emporta dans le bureau. Là, il inséra un CD de Ben Harper and the Blind Boys of Alabama et s'installa à son bureau double face tout marqué d'entailles pour démarrer son PC. Il vérifia rapidement sa messagerie, après quoi il ouvrit le fichier qui contenait sa recherche du moment, une activité mi-récréative, mi-érudite, provisoirement intitulée *L'Élégance du chevalier*, où il retraçait l'histoire des armes et des armures de l'Antiquité à nos jours.

À l'origine, l'ouvrage n'était que la thèse de doctorat qu'il avait présentée à l'université de Georgetown à l'époque où il travaillait au Pentagone, dix ans plus tôt. Mais, au fil du temps, le projet s'était transformé en cette interminable épopée qui lui servait à la fois de passe-temps et de dérivatif, quand ses souvenirs sombres le hantaient. Au bout de neuf cents pages, il venait d'en finir avec John Ericsson et la construction de l'USS *Monitor*, le premier cuirassé américain, et il avait encore un long chemin à parcourir.

Son intérêt pour les armures et les cuirasses remontait à l'époque où, enfant, il jouait avec les vieux soldats de plomb de son oncle Henry, dans la grande maison victorienne de Fredonia, où ce dernier vivait toujours. Henry avait enseigné pendant des années à l'université d'État de New York, à Fredonia, avant de connaître un épisode vaguement sinistre et top secret pendant la guerre froide. À son oncle Henry, Holliday devait non seulement son goût pour l'histoire, mais aussi la recommandation d'un congressiste qui lui avait permis d'intégrer West Point et d'échapper au désert intellectuel de la faculté d'Oswego, dans l'État de New York. D'échapper également à une existence tourmentée et sans espoir auprès de son père, un conducteur de locomotive veuf et alcoolique que son employeur, la compagnie des chemins

de fer Erie-Lackawanna, avait fini par licencier au début des années soixante-dix.

À ce moment-là, Holliday était déjà cadet à West Point, d'où il devait partir pour l'Indochine quelques années plus tard. Quand son père était mort d'une cirrhose, au printemps 1975, Holliday avait vingt-quatre ans et, promu capitaine du 75e régiment de rangers sur le champ de bataille, il aidait les derniers évacués à monter dans les hélicoptères lors de la chute de Saigon.

Il travailla jusqu'à la sonnerie d'extinction des feux, à 22 heures, puis, après être allé se préparer une tasse de thé, il se réinstalla à son bureau, où il passa encore une heure à vérifier ce qu'il venait d'écrire. Satisfait, il éteignit l'ordinateur et se renversa contre le dossier de son vieux fauteuil de cuir tout défoncé, avec l'intention de consacrer quelques minutes à la lecture du dernier roman de Bernard Cornwell avant de se coucher. Ce fut alors que le téléphone sonna. Son cœur fit un bond et, soudain angoissé, il regarda l'appareil, laissant passer la deuxième sonnerie. Ce n'était généralement pas pour annoncer une bonne nouvelle qu'on appelait les gens à 23 heures. À la troisième sonnerie, il décrocha : à quoi bon retarder l'inévitable ?

« Allô ?

— Doc ? C'est Peggy. Grand-père Henry est à l'hôpital, au Brooks Memorial, à Dunkirk. C'est de là que je t'appelle. Tu ferais mieux de venir vite ; les médecins sont pessimistes.

— Je pars tout de suite. Je serai là dès que possible. »

Fredonia était à cinq cent soixante kilomètres, soit sept heures de route. S'il ne s'arrêtait pas, il y serait avant l'aube.

« Dépêche-toi, Doc, j'ai besoin de toi ! » dit Peggy, cherchant manifestement à retenir ses sanglots.

3

« Vous êtes le neveu de feu M. Granger ?

— Il était le frère aîné de ma mère, acquiesça Holliday.

— Et il était votre grand-père ? demanda l'avocat, se tournant vers Peggy Blackstock, la jolie brune assise près de Holliday, de l'autre côté du bureau dont une plaque de verre rutilante protégeait le plateau.

— Oui. Mon grand-père maternel.

— Le colonel Holliday est donc pour vous un cousin, et non un oncle… »

Le ton légèrement réprobateur de la remarque semblait suggérer que leur relation avait quelque chose d'inconvenant : une jolie nièce trentenaire qui n'en était pas une avec un oncle coquin qui n'en était pas un, mais aurait pu être son père… Hum !

L'avocat était exactement le genre de minus borné et imbu de sa petite personne ridicule que Holliday avait toujours exécré. Encore quelques années, et il se présenterait aux municipales.

« Sans doute, répondit la jeune femme avec un haussement d'épaules. Pour moi, il a toujours été oncle Peter, ou simplement Doc. Je ne vois pas ce que ça change.

— Je voulais juste clarifier les choses dans mon esprit, dit l'homme de loi, désinvolte. Les notes qu'a rédigées mon père dans le dossier de M. Granger sont, disons… quelque peu décousues. »

L'avocat avait une tête de gringalet sur un corps de poussah que son costume rayé ne parvenait pas à amincir. Ses cheveux, peignés en arrière, étaient lissés avec un gel quelconque, et ses joues mal rasées s'ombraient de zones noires presque bleues. Bien en vue sur le mur, derrière lui, était accroché un diplôme de docteur en droit de l'université de Yale. Il était le plus jeune des deux Broadbent figurant sur la raison sociale du cabinet Broadbent, Broadbent, Hammersmith et Howe, qui représentait l'oncle de Holliday.

Comme il l'avait expliqué un peu plus tôt, son père, atteint d'un Alzheimer, s'était récemment retiré, et c'était lui, Broadbent fils, qui prenait le relais. À sa façon de présenter les choses, on aurait pu croire qu'il s'acquittait en faisant cela d'un devoir sacré plutôt que d'une tâche professionnelle.

« Si l'interrogatoire est terminé, peut-être pourrions-nous nous intéresser à l'affaire qui nous occupe, suggéra Holliday.

— Tout à fait, tout à fait », répondit Broadbent, l'air quelque peu tendu.

Il s'éclaircit la voix tout en ouvrant d'un doigt parfaitement manucuré le dossier qui se trouvait sur son bureau.

« M. Granger laisse une succession étonnamment substantielle, pour un professeur d'université », commença-t-il.

Holliday se souciait peu de l'opinion du cafard qui lui faisait face, mais, désireux d'en finir au plus vite, il s'abstint de tout commentaire.

« Continuez, je vous prie, dit-il seulement.

— Eh bien… Il y a un fonds d'assurance vieillesse qui se monte à quelque chose comme sept cent cinquante mille dollars au moins, un portefeuille d'actions et d'obligations d'une valeur équivalente, un contrat d'assurance-vie arrivé à terme évalué à cinq cent mille dollars et, bien sûr, la maison de Hart Street avec tout ce qu'elle contient. »

Hart Street était une courte impasse un peu à l'écart du centre-ville. La maison, une imposante demeure en bardeaux de style Queen Anne, était la dernière de cette voie bordée d'arbres et donnait, à l'arrière, sur Canadaway Creek, le ruisseau dans lequel oncle Henry avait appris à Holliday, enfant, comment pêcher la truite arc-en-ciel à la mouche.

Broadbent s'éclaircit de nouveau la voix et poursuivit :

« Le testament stipule que tout doit être partagé en parts égales entre vous-même et M^lle^ Blackstock.

— Et qui est l'exécuteur testamentaire ? demanda Holliday, priant le ciel pour que ce ne soit pas l'avocat.

— Vous deux, répondit Broadbent, d'une voix aigre-douce. En parts égales, comme je le disais, ajouta-t-il avec un sourire suffisant à l'adresse de Peggy.

— Parfait, dit Holliday. Nous n'aurons donc plus besoin de vos services. Avez-vous les clés de la maison ?

— Oui, mais…

— J'aimerais que vous me les donniez.

— Mais… »

Broadbent regarda Peggy, cherchant à l'évidence un soutien de ce côté, mais il n'obtint d'elle qu'un gracieux sourire.

« Les clés », répéta Holliday.

L'avocat ouvrit un tiroir de son bureau, fouilla dedans un instant, puis en sortit un lourd trousseau de clés auquel était attachée une étiquette. Se penchant en avant, il laissa tomber le trousseau sur le bureau devant Holliday et se rassit. Holliday ramassa les clés.

« S'il y a des papiers à signer, envoyez-les-nous chez mon oncle ! ordonna-t-il en se levant. C'est là que nous demeurerons pour le moment.

— Vraiment ? » demanda Broadbent, glacial, en regardant Peggy.

Se levant à son tour, elle passa son bras sous celui de Holliday, posa affectueusement sa joue contre son épaule et sourit à l'avocat en battant des cils.

« Je suis d'accord avec tout ce que dit Doc », déclara-t-elle.

Comme ils se dirigeaient vers la porte, la voix de Broadbent les fit s'arrêter.

« Colonel Holliday ? »

Holliday se retourna.

« Oui ?

— Les notes de mon père font état d'un objet que votre oncle aurait pu avoir en sa possession. Un élément de sa collection.

— Mon oncle collectionnait toutes sortes de choses. Tout ce qui présentait un intérêt pour lui, en fait.

— L'objet en question avait une importance particulière pour mon père, dit Broadbent, qui parut hésiter un instant, sourcils froncés. Votre oncle et lui se connaissaient, vous le saviez ? reprit-il enfin. Ils servaient dans la même unité pendant la guerre.

— Ah bon ? Je l'ignorais.

— Oui.

— Et quel est cet objet ? En quoi est-il important ?

— Ils l'ont trouvé ensemble en Bavière. En Allemagne, répondit l'avocat d'un ton neutre.

— Je sais où se trouve la Bavière, monsieur Broadbent.

— Ils l'ont trouvé dans l'Obersalzberg. À Berchtesgaden.

— Ah oui ? »

Berchtesgaden était le lieu de villégiature d'Adolf Hitler. Oncle Henry n'avait jamais dit y être allé. Du moins pas à Holliday. Si ses souvenirs étaient exacts, Berchtesgaden avait été pris par la 3e division d'infanterie.

« Quel est-il, au juste, cet objet que votre père et mon oncle Henry ont trouvé ensemble ?

— Une épée, colonel Holliday. Une épée.

— Quel genre d'épée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je sais simplement que mon père lui attribuait une grande importance.

— Une grande importance, monsieur Broadbent, ou une grande valeur ?

— Une grande importance.

— Bon. Si je la trouve, je vous le ferai savoir.

— Je serais prêt à vous l'acheter pour la somme que vous jugerez appropriée.

— À condition que je sois prêt à vous la vendre », répliqua Holliday.

Sur ces mots, ils quittèrent le bureau et gagnèrent la sortie. Dehors, en ce début d'après-midi, un soleil d'été radieux brillait dans un ciel presque sans nuages.

« Tu n'as pas été très gentil avec lui », dit Peggy en riant.

C'était la première fois qu'elle riait depuis les obsèques qui avaient eu lieu deux jours auparavant. Holliday serra sous le sien le bras de la jeune femme. Peggy était photojournaliste et son travail – récompensé par un prix Pulitzer – la menait dans tous les coins du monde. Cela faisait plus d'un an qu'il ne l'avait pas vue, et il aurait préféré la retrouver dans des circonstances plus agréables.

« Il l'a bien mérité, répondit-il.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'épée ?

— Je n'en sais rien. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'oncle Henry ne faisait pas partie de la 3e division d'infanterie qui a pris Berchtesgaden en 1945.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On va déjeuner. Gueuleton au White Inn ?

— Plutôt cheeseburger-frites chez Gary.

— Excellente idée. »

4

Comme d'habitude, le vieux snack au coin d'Eagle Street était bondé d'étudiants, mais Peggy et Holliday finirent par trouver un box près d'une fenêtre et passèrent un long moment à échanger des nouvelles fraîches et à évoquer le passé tout en déjeunant. Apparemment, Peggy avait eu la chance, si l'on peut dire, d'être présente à Niagara Falls, où elle couvrait le sommet du G8, quand on l'avait appelée pour l'informer de l'hospitalisation d'oncle Henry, si bien qu'elle n'avait eu que deux heures de route à faire pour se rendre à son chevet. Au moins, il n'était pas mort seul. Avant le G8, elle avait été envoyée au Népal et, encore avant, dans la dernière zone de conflit africaine en date, à savoir la région de Jwaneng, au Botswana, afin de documenter l'hypothèse d'un nouveau génocide.

« Et côté cœur ? » s'enquit Holliday, changeant de sujet.

Peggy, qui avait commencé à collectionner les petits amis au CE2, était toujours en plein coup de foudre ou en pleine séparation. Sa beauté, mêlée à une personnalité énergique et flamboyante, attirait les hommes comme un aimant.

Elle haussa distraitement les épaules tout en piquant une frite avec sa fourchette.

« Une petite passade avec un nommé Olivier pendant mon dernier séjour au Rwanda, mais rien de sérieux depuis, répondit-elle.

— Tu devrais tenter l'aventure avec notre ami Broadbent, l'avocat. Il avait l'air très intéressé, suggéra Holliday.

— Beurk ! s'exclama Peggy, nez froncé, en imitant la voix de Lisa Simpson. Ce remède contre l'amour en costume rayé ? Plutôt mourir ! ajouta-t-elle avant de tremper généreusement une deuxième frite dans la mare de ketchup qui bordait son assiette et de l'engloutir.

— Il faudrait peut-être que tu songes à te ranger, tu ne crois pas ?

— Pourquoi ? Ma vie me convient tout à fait, du moins pour l'instant. »

Après avoir parlé encore quelque temps du travail de Peggy, d'un livre qu'elle écrivait sur le photojournalisme moderne, de l'interminable traité de Holliday sur les armes et les armures, puis de leur passé et de leur avenir respectif, ils abordèrent enfin le sujet sensible : le décès d'Henry et l'héritage.

« Qu'allons-nous faire de la maison ? » demanda Peggy.

Une serveuse s'approcha de leur table pour la débarrasser et leur apporter le café. L'après-midi était bien avancé et les derniers étudiants quittaient le restaurant. Des nuages venus du lac Érié assombrissaient le ciel.

« La maison ? J'essayais de ne pas y penser, répondit Holliday, qui eut soudain affreusement envie d'une cigarette alors qu'il n'avait pas fumé depuis la mort d'Amy. Je me dis parfois que j'y ai passé les meilleurs moments de mon enfance.

— Moi aussi, dit Peggy d'une voix qui s'étranglait. C'est grand-père qui m'a fait cadeau de mon premier appareil photo, tu sais ? poursuivit-elle, clignant des paupières pour retenir ses larmes. C'était un Kodak Baby Brownie des années quarante. Il l'avait trouvé en Angleterre, je crois. Je photographiais des insectes et des tas de trucs avec, dans le ruisseau. Ça m'énervait parce que l'image sur les photos ne ressemblait jamais à ce que j'avais vu dans le viseur. Alors grand-père Henry m'a expliqué le phénomène. J'étais la seule gamine de CE2 à savoir ce qu'était la parallaxe !

— J'ai eu droit à la même leçon, figure-toi ! Sauf que c'était à propos de la pêche à la truite et des Indiens senecas, qui savent que le poisson n'est jamais exactement où on pense, même quand on le voit dans l'eau, dit Holliday en riant. Il fut un temps où je pensais qu'oncle Henry savait tout ce qui valait la peine d'être su, ajouta-t-il après avoir secoué tristement la tête. Il m'arrive encore de le penser, d'ailleurs.

— Il va me manquer, murmura Peggy.

— À moi aussi… Mais tout ça ne nous dit pas ce que nous allons faire de la maison.

— C'est vrai.

— Il est peut-être temps de regarder la réalité en face, soupira Holliday.

— Tu as sans doute raison », acquiesça Peggy.

La demeure du vingt-six, Hart Street, ressemblait à une maison hantée tout droit sortie d'un dessin animé de Walt Disney, avec sa tourelle sinistre et son

belvédère entouré d'une rambarde en fer forgé construit au sommet du toit pentu et mansardé. Elle se dressait au milieu d'un parc enclos par un mur de brique bas et planté de vieux ormes, de bouleaux et de sombres noyers noueux dont les branches goitreuses évoquaient les sorcières arthritiques et bossues des contes de fées. L'herbe n'avait pas été tondue depuis un bon moment.

Un sentier gravillonné descendait à travers les arbres jusqu'à la berge de Canadaway Creek, dont on entendait glouglouter les eaux peu profondes derrière les branches pendantes d'un rideau de saules pleureurs ; la rive opposée du ruisseau, bien plus haute que celle qui bordait la propriété, disparaissait sous d'épais taillis.

On avait l'impression, en s'approchant de cette monstrueuse bâtisse branlante au fond de l'impasse, d'ouvrir un tome des *Chroniques de Narnia*, de C.S. Lewis. Elle était là, comme un appel vaguement lugubre à l'aventure, et donnait le sentiment qu'y entrer pouvait mener là où on n'avait pas forcément envie d'aller.

Peter Holliday et Peggy Blackstock gravirent les cinq marches de bois usées donnant accès à la galerie couverte qui courait le long de la façade. Holliday sortit l'imposant trousseau de clés que lui avait donné de mauvaise grâce l'avocat et les essaya une à une. Il finit par trouver la bonne et, tout en la faisant tourner dans la vieille serrure Yale, il empoigna le bouton de porte en verre à facettes et ouvrit le battant. Il entra, Peggy sur ses talons.

Ils furent immédiatement assaillis par une odeur de miel qui leur était familière.

« C'est un homme hors pair… commença Holliday.

— Il fume du Prince Albert », dit Peggy avec un sourire, complétant le vieux slogan publicitaire qu'oncle Henry ne manquait jamais de citer quand il sortait de sa poche son antique pipe de bruyère, qu'il polissait contre son éternel gilet de satin avant de l'allumer et de la caler entre ses dents, la fumée odorante se perdant dans sa moustache blanche jaunie par la nicotine.

À mi-parcours du large couloir d'entrée, un escalier en colimaçon montait à l'étage. Avant l'escalier, sur la gauche, se trouvait la bibliothèque ; sur la droite, le salon au décor vieillot. Après l'escalier s'ouvrait la salle à manger, avec sa cheminée monumentale. La cuisine et l'office étaient tout au fond de l'entrée. À l'arrière de la maison avait été ajoutée une serre vitrée où Henry avait cultivé des roses pendant de longues années.

Partout, les planchers de pin maintes et maintes fois vernis étaient couverts de tapis persans élimés de toutes époques et dimensions. Au-dessus des lambris

de noyer noirci qui recouvraient le bas des murs, le revêtement de plâtre, jadis blanc, avait pris avec le temps une teinte beige indéfinie. Le mobilier, sombre, de style victorien tardif, était assorti de lourdes tentures de velours marron foncé. Les murs de l'entrée étaient décorés de petits paysages dans de simples cadres dorés, chacun éclairé par une applique de cuivre. Contre l'un des murs, en face d'une patte d'éléphant transformée en portemanteau et porte-parapluies, se dressait une énorme pendule à cadran de cuivre et coffrage en chêne incrusté d'acajou et de citronnier. Son lourd tic-tac régulier résonnait dans le silence de la maison déserte, le rendant encore plus oppressant.

« Ce que ça semble vide ! commenta Peggy.

— C'est le moins qu'on puisse dire », acquiesça Holliday.

Ils firent rapidement le tour de la maison. Chaque surface horizontale était encombrée de bibelots et d'objets de collection : étagères couvertes de bouteilles anciennes, tables chargées de vieux magazines, vitrines remplies de minéraux et de fossiles. Sur le manteau d'une cheminée se serraient des bouteilles contenant des bateaux, certaines si vieilles que le verre en devenait laiteux.

L'étage comprenait quatre chambres, une salle de bains, des toilettes séparées, et l'escalier qui desservait le belvédère et la petite pièce de la tourelle. Partout régnait le même désordre. Commodément située à proximité des toilettes se trouvait une pile de magazines *Life* remontant aux années trente. La pièce de la tourelle, jadis salle de jeux pour les enfants, servait à présent de débarras pour les meubles cassés en attente de réparations qui ne viendraient jamais, ainsi que pour les vieilles valises et les cartons qui, dans une autre maison, auraient été stockés dans le garage ou le grenier.

Seule une des chambres avait été occupée : la plus petite, qui possédait sa propre cheminée. Comme dans le reste de la maison, le ménage ne semblait pas y avoir été fait depuis des décennies, et la fumée de pipe mêlée à la suie de la cheminée avait obscurci les vitres de la fenêtre donnant sur l'arrière de la maison et le ruisseau.

« Il n'était pas du genre fée du logis, grand-père », dit Peggy, s'approchant du grand lit à baldaquin qui remplissait presque tout l'espace pour tapoter l'oreiller en duvet et lisser mélancoliquement le vieux couvre-pieds de chenille bleu pâle.

— Ça, non », murmura Holliday.

Ils redescendirent au rez-de-chaussée et gagnèrent la cuisine. Ici, le mobilier était de style Early American. Une table en pin occupait le centre de la

pièce, entourée de chaises paillées assorties, à dossiers en échelle. Les portes des placards étaient en bois peint incrusté de carreaux en faïence bleue de Delft. Un lino gris vert couvrait le sol.

Le réfrigérateur Kelvinator était encore rempli de restes – un morceau de steak desséché, mal enveloppé dans du papier sulfurisé, un rogaton de fromage orange, une boîte entamée de consommé de poulet Campbell, quelques branches de céleri ramollies. Un énorme pot de fromage à tartiner Cheez Whiz trônait sur l'une des étagères.

« Le vice caché d'oncle Henry, dit Holliday. Du Cheez Whiz sur des toasts de pain de mie Wonder Bread.

— Une fois, grand-père a écrit un article sur Edwin Traisman pour le *Smithsonian Magazine*. C'est moi qui ai fait les recherches photographiques et la mise en pages.

— Un article sur qui ?

— Edwin Traisman. Un Letton du Wisconsin. L'inventeur du Cheez Whiz.

— Il faut bien être du Wisconsin pour inventer un truc pareil.

— C'est aussi lui qui a créé les frites McDonald, figure-toi. Il est mort à quatre-vingt-onze ans.

— Sans doute parce qu'il s'est gardé de consommer ce qu'il produisait. »

Ils traversèrent l'office et entrèrent dans la salle à manger. Lambrissée de bois sombre, la pièce était dominée par une vitrine monumentale qui garnissait tout un mur, du sol au plafond. Les rayonnages en étaient remplis d'oiseaux et d'autres animaux empaillés, depuis un moineau minuscule jusqu'à un énorme hibou grand-duc, en passant par un *chipmunk* aux yeux de verre escaladant pour l'éternité le même tronçon de branche, et un lynx à l'air féroce perché sur un rocher en grillage et carton-pâte. Pour le reste, la pièce était occupée par une longue table polie comme un miroir et flanquée de huit chaises à haut dossier recouvertes de maroquin bleu. Aussi poussiéreux que tous les autres objets de la maison, un morion très ouvragé contenant des fruits en cire tenait lieu de centre de table.

« Je me suis toujours sentie mal à l'aise quand nous dînions dans cette pièce, dit Peggy. Tous ces yeux de verre braqués sur moi…

— Il avait acheté tout ça au muséum d'histoire naturelle d'une petite ville, qui fermait ses portes. En fait, il ne s'intéressait pas vraiment aux animaux. Il m'a raconté qu'il avait acquis le lot aux enchères pour presque rien. C'est le côté "affaire à saisir" qui l'a motivé.

— Il avait un travail en cours ? demanda Peggy. J'avais un peu perdu le

contact.

— Moi aussi. Je ne l'avais pas vu depuis un bout de temps. La dernière fois que nous nous sommes parlé, lui et moi, il revenait d'un séjour à Oxford où il était allé faire des recherches, disait-il. J'ai plutôt eu l'impression que les recherches en question étaient un prétexte pour revoir ses vieux amis d'avant-guerre. Il y a plus d'un an de ça. J'ignore ce qu'il fabriquait. Il avait toujours un projet en chantier. »

Ils passèrent dans la superbe bibliothèque. Aux murs, des rayonnages en bois fruitier surmontés d'arcatures alternaient avec d'extraordinaires tableaux représentant des scènes de batailles médiévales, œuvres d'artistes depuis longtemps oubliés. Un lustre en fer forgé pendait du plafond à caissons de chêne foncé, et un immense tapis persan figurant un arbre de vie dans les tons roses et bleu marine couvrait le plancher.

Le mobilier était constitué d'un bureau fonctionnel disposé en biais dans un angle de la pièce, de plusieurs fauteuils clubs confortables, à dossier évasé, dont le velours rouge avait pris avec l'usure du temps une teinte vieux rose, d'un petit canapé, et de l'énorme fauteuil personnel d'Henry, un monstre en cuir vert qui semblait avoir été dérobé à un club de gentlemen anglais du XIX^e^ siècle. À portée de main, sur la droite du fauteuil et sous un lampadaire à abat-jour frangé, se trouvait un guéridon juste assez grand pour recevoir un livre et le petit verre de son xérès ou de son single malt préféré qu'Henry dégustait avant d'aller se coucher.

Le fauteuil trônait devant l'âtre d'une cheminée toute simple, au-dessus de laquelle était accroché un mezzotinto signé de John Martin, le peintre anglais de scènes apocalyptiques, montrant la chute de Babylone avec, entre autres horribles détails, la figure minuscule d'un prêtre assyrien carbonisé par les éclairs de la colère divine jaillissant d'un tumulte de nuages amoncelés au-dessus du temple antique. Il y avait à l'intérieur du cadre une légende en italien dont oncle Henry avait fait son credo. Holliday la cita de mémoire :

« Ognuno sta solo sul cuor della terra
Traffito da un raggio di sole :
Ed è subito sera.

— Ce qui signifie ? demanda Peggy.

— "Chacun de nous se tient seul sur le cœur de la terre/Transpercé par un rayon de soleil/Et soudain, c'est le soir."

— Parle pour toi ! lança Peggy, malicieuse.

— C'est tiré d'un poème intitulé « Et soudain, c'est le soir », de Salvatore Quasimodo.

— Le bossu ?

— Le poète italien. Il a obtenu le prix Nobel, si je me souviens bien. Henry l'a rencontré à Rome après la guerre.

— Il est triste, ce poème, dit Peggy en contemplant la gravure.

— Il ne l'était pas pour oncle Henry. Il y voyait un conseil : nous n'avons que peu de temps à passer sur terre, ne le gaspillons pas. Considérons chaque jour comme un cadeau, car la mort vient tous nous prendre un jour ou l'autre.

— Et ce jour a fini par arriver pour lui », soupira Peggy en se laissant tomber dans le grand fauteuil vert.

Holliday alla s'asseoir au bureau en chêne, sur le vieux siège pivotant en bois d'oncle Henry. Carré, massif, le bureau reposait sur deux caissons décorés de rinceaux de lierre, d'oiseaux et de petits animaux grossièrement sculptés. Un large sous-main bordé de cuir en occupait le dessus, ainsi qu'une lampe en bronze à opaline verte.

Le bois était sombre, mangé par les vers, poli par le temps ; les angles des caissons usés et écornés. Holliday s'était toujours imaginé que le meuble avait été fabriqué à partir des vestiges d'un naufrage, mais il n'avait jamais interrogé son oncle à ce sujet et il le regrettait à présent. Le style semblait espagnol, peut-être du XV^e^ siècle. Comment ce bureau était-il arrivé dans une maison au bord du lac Érié ? Mystère. Mais il avait probablement une histoire, comme presque tout ce qui touchait à la vie d'oncle Henry.

Outre les trois tiroirs que comportait chaque caisson, il y en avait un transversal. Holliday inspecta méthodiquement chacun d'eux. Les trois tiroirs de gauche étaient remplis de chemises contenant factures, relevés de banque, anciennes déclarations de revenus, reçus, et autres documents ayant trait à l'entretien de la maison ; dans ceux de droite s'empilaient d'autres dossiers concernant pour l'essentiel la carrière universitaire d'oncle Henry et renfermant sa correspondance professionnelle.

Dans un classeur à soufflets en carton marbré, Holliday trouva une quantité de morceaux de papier couverts de notes incompréhensibles rédigées dans au moins trois langues qu'il put identifier, dont l'hébreu, lui sembla-t-il. Il découvrit également plusieurs cartes, y compris une de La Rochelle, sur la côte française du golfe de Gascogne.

Cette dernière, de petite dimension, imprimée sur un papier fragile et jauni,

paraissait provenir d'un vieux guide Michelin. On y discernait vaguement plusieurs notes pâlies, écrites au crayon : *Huguenot ? Irlande ? Quel Rocher ?* Holliday remit la carte dans le classeur.

Il ouvrit ensuite le tiroir du milieu. Celui-ci ne contenait que du papier à lettres et des enveloppes, ainsi qu'une vieille dague émoussée à manche d'ébène qu'oncle Henry avait dû utiliser comme coupe-papier. Holliday n'avait jamais vu cet objet, mais il le reconnut aussitôt pour ce qu'il était. Un coup d'œil à l'inscription gravée sur une face de la lame ternie confirma son hypothèse : *Meine Ehre Heisst Treue – Mon Honneur a Nom Loyauté*. Il s'agissait d'un poignard nazi ayant appartenu à un SS.

« Qu'est-ce qu'il avait à faire d'un truc pareil ? demanda Holliday à haute voix.

— Quel truc ? » s'enquit Peggy.

Holliday l'informa de sa trouvaille.

« J'imagine qu'il s'agissait d'un souvenir, conclut-il en montrant la dague à la jeune femme.

— Parce qu'il serait allé en Allemagne pendant la guerre ? dit-elle en fronçant les sourcils. Je croyais qu'il était dans le contre-espionnage, comme Ian Fleming et tous ces types qui se réunissaient pour fumer la pipe et imaginer de bons tours à jouer à la Gestapo. Je n'ai jamais pensé qu'il avait participé concrètement à l'action… Qu'il avait fait des choses dangereuses, je veux dire.

— Moi non plus.

— Ce machin est peut-être un faux. Une copie.

— Je ne le pense pas », répondit Holliday en soupesant l'antique arme blanche, dont le contact froid évoquait une sombre période et des pratiques non moins sombres.

L'Histoire elle-même semblait inscrite dans les formes sensuelles de cette lame dont l'acier avait été trempé dans le sang. Mais peut-être se laissait-il entraîner par son imagination : les S runiques en forme d'éclairs et le svastika détenaient encore un fort pouvoir maléfique. Il jeta l'objet dans le tiroir qu'il referma.

« C'est peut-être de ce couteau que Broadbent voulait parler, suggéra Peggy en se levant du fauteuil pour aller regarder les rayonnages de livres de l'autre côté de la pièce.

— Toutes sortes de mots pourraient servir à désigner ce "couteau", comme tu dis, mais il ne viendrait à l'idée de personne d'en parler comme d'une épée, répondit Holliday.

— Je me demande pourquoi Broadbent père y accordait tant d'importance. Oh ! Regarde ça ! s'exclama Peggy, dont le visage s'éclaira soudain. Tous les vieux livres pour enfants qu'il m'a fait lire. Il n'en manque pas un ! Les sept tomes du *Monde de Narnia*, *Une drôle de fée*, *Hirondelles et Amazones*, *Chasseurs de trésors*, *Le Club des Cinq*, d'Enid Blyton… Ils sont tous là ! »

Holliday la rejoignit et, après avoir parcouru un instant des yeux les étagères, il trouva ce qu'il cherchait : un gros livre cartonné, encore protégé par sa jaquette vert pâle et crème – une première édition en un volume de *La Quête du roi Arthur*, l'épopée de T.H. White.

Oncle Henry lui avait lu l'intégralité de l'histoire en quatre parties quand il était enfant, et, plus tard, Holliday l'avait relue de nombreuses fois tout seul. C'était l'occupation idéale pour un petit garçon pendant les journées pluvieuses de province. L'évocation de ce souvenir le fit sourire. *La Quête du roi Arthur* était le genre de bouquin que Harry Potter aurait adoré ! Quand il ouvrit le livre à la page de titre, un petit morceau de papier plié s'en échappa et tomba en tournoyant sur le tapis. Après avoir remis l'ouvrage en place, Holliday se baissa pour ramasser le papier. Oncle Henry y avait écrit quelque chose au stylo plume dans sa calligraphie anglaise caractéristique ; le noir de l'encre noire était devenu sépia.

« "*Hic iacet Arthurus rex quondam rexque futuris* : *Ci-gît Arthur, qui fut et sera roi*. Sous les années riches de contes tu trouveras le trésor : à toi de chercher, à moi de savoir", lut Holliday.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Peggy.

— La première partie est l'épitaphe en latin qui est censée se trouver sur la tombe du roi Arthur, dans l'île d'Avalon. C'est la phrase qui clôt le livre de T.H. White.

— Et le reste ?

— Une espèce de devinette.

— Adressée à qui ?

— À moi, j'imagine. C'était mon livre préféré. Il se doutait que je viendrais le chercher un jour… dit Holliday, avant d'ajouter à mi-voix : Quand il serait mort.

— Et tu comprends ce qu'il a écrit ? »

Holliday se répéta l'énigme à voix basse, puis recula d'un pas et regarda la collection de contes pour enfants dans son ensemble.

« "Les années riches en contes…" Sans doute une allusion à tous ces livres que nous avons lus enfants, toi et moi.

— Et il y aurait un “trésor” dessous ?

— Je ne vois rien en dessous. Juste d’autres livres.

— Au sous-sol ? Sous le plancher ?

— Je n’ai jamais vu Henry planter un clou de toute sa vie, et encore moins arracher des lames de parquet, grommela Holliday. Ce n’était pas son genre. »

Il observa les étagères. Elles avaient manifestement été faites sur mesure et ajustées sur place pendant la construction de la maison, c’est-à-dire plusieurs décennies avant qu’oncle Henry n’occupe les lieux. Elles formaient un alignement d’étroites arcades gothiques – le genre de travail d’ébénisterie insolite que les gens affectionnaient à l’époque victorienne finissante, surtout dans une ville comme Fredonia, où abondaient les demeures de ce style. Chaque coffrage comportait huit étagères réparties entre les plinthes richement ornées de volutes du bas et les arcs en ogive du haut.

« “À toi de chercher, à moi de savoir…” » murmura Holliday, regardant de nouveau la devinette.

Ce fut Peggy qui comprit la première.

« La plinthe ! » s’exclama-t-elle avant de se laisser tomber à quatre pattes.

Elle passa la main sur l’étroite lame de bois, exerçant une légère poussée tous les sept ou huit centimètres. Quand elle parvint au milieu de la plinthe, un déclic audible répondit à la pression de ses doigts, et la planche, sans doute mue par un mécanisme à ressort, avança brusquement de quelques centimètres.

« Un tiroir secret ! dit Holliday.

— La planque de grand-père Henry, tu crois ? demanda Peggy en lui souriant.

— Ouvre-le ! »

Elle tira sur la planche. Profond d’une vingtaine de centimètres, comme les étagères, et aussi large qu’elles, le tiroir était tapissé d’un très vieux satin élimé qui avait dû être violet cent ans plus tôt mais avait viré à l’aubergine pâle. Il ne contenait qu’un objet, enveloppé dans un drapeau noir, blanc, rouge et or aussi facilement reconnaissable que le poignard du bureau.

« Qu’est-ce que c’est que ça ? s’écria Peggy, horrifiée.

— La *Standarte des Führers und Obersten Befehlshabers der Wehrmacht*, répondit Holliday, s’efforçant de ne pas trop écorcher les mots allemands. L’étendard personnel de Hitler. Sa bannière… Voyons quel trésor elle cache ! »

Peggy défit prudemment l’enveloppe de soie.

« Incroyable ! » murmura-t-elle.

Holliday regarda l’objet niché au fond du compartiment secret.
« Une épée, dit-il. Une épée de croisé. »

5

L'épée, qui mesurait un mètre environ, possédait une garde en croix toute simple et un pommeau plat de forme circulaire. L'espèce de cuir verni qui avait dû gainer la poignée s'était presque entièrement décomposé avec le temps, laissant paraître la spirale d'un filigrane métallique. Longue d'à peu près soixante-quinze centimètres, la lame à deux tranchants était pourvue d'une gouttière longitudinale peu profonde – le canal d'écoulement du sang, selon certains – dont les bords formaient deux légers renflements.

« Une épée de croisé ? répéta Peggy. Elle n'a rien de bien impressionnant.

— Ce modèle-ci est ce qu'on appelait une épée courte à une main, expliqua Holliday. C'est l'équivalent médiéval du six-coups des cow-boys : une arme de travail pour l'usage quotidien. Les chevaliers s'en servaient comme les flics se servent de pistolets. C'est sûrement celle dont parlait Broadbent.

— Je croyais les épées plus sophistiquées. »

Se penchant, Holliday prit l'arme et l'étendard de la Seconde Guerre mondiale sur lequel il remarqua une petite étiquette portant l'inscription : *Kuhn & Hupnau – München*. Il emporta le tout jusqu'au bureau, sur lequel il déposa précautionneusement l'épée en la tenant à deux mains. Dans son sinistre nid de soie l'instrument de mort chatoyant était d'une beauté presque obscène, et en mille ans, il n'avait rien perdu de son potentiel meurtrier.

« Sophistiquée ou non, elle appartenait à un homme riche, dit-il tout en examinant l'objet à la lumière de la lampe.

— Comment le sais-tu ?

— Elle est en acier de Damas.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu vois cet effet de vagues sur la lame ? répondit-il, désignant les moirures du métal, qui évoquaient celles du taffetas. L'acier de Damas était fabriqué à partir d'un fer particulier d'abord importé d'Inde, et plus tard de

Perse. Seuls quelques-uns parmi les plus grands forgerons savaient l'utiliser. Ils formaient presque une société secrète. La technique consistait à plier et replier le métal, dans certains cas jusqu'à cinquante ou cent fois, comme pour la fabrication d'un katana japonais, par exemple. On obtenait ainsi des lames assez solides et tranchantes pour percer n'importe quelle armure ou cotte de mailles. Bien maniées, elles pouvaient littéralement couper un homme en deux. On prétend même qu'on pouvait entailler les rochers avec.

— Comme dans le livre *L'Épée dans la pierre*, de Terence Hanbury White ?

— Oui. C'est probablement la réputation de ces aciers qui est à l'origine de la légende, d'ailleurs.

— Mais Damas est la capitale de la Syrie. Comment un croisé aurait-il pu se retrouver en possession d'une arme forgée par les types d'en face ?

— Ne te fais pas d'illusions ! dit Holliday en riant. On commerçait tout autant avec l'ennemi à l'époque qu'on le fait à l'heure actuelle. Guerre et argent ont toujours fait bon ménage. La Standard Oil du New Jersey a ravitaillé les sous-marins nazis dans l'Atlantique jusqu'à l'attaque de Pearl Harbor… »

Il secoua la tête avant de poursuivre :

« Ce que j'aimerais bien savoir, en revanche, à propos de cette épée, c'est comment oncle Henry en a fait l'acquisition, et pourquoi il la cachait.

— Quelqu'un pourrait peut-être nous renseigner là-dessus.

— Qui ? Je ne lui connaissais pas beaucoup d'amis. Du moins parmi les vivants.

— Un de ses collègues universitaires ?

— Il était professeur émérite. Il n'enseignait plus. Je crois qu'il dirigeait une thèse de troisième cycle de temps en temps, mais rien de plus.

— Nous pourrions peut-être voir quand même… »

Holliday consulta sa montre. 17 heures. Il n'y aurait probablement plus personne à la fac. Il considéra l'épée. Un objet d'une telle qualité et en si parfait état aurait pu occuper la place d'honneur dans le catalogue de n'importe quel musée. Tout collectionneur rêvait de ce genre de trouvaille. Avec l'aide d'un spécialiste, il existait même une bonne chance d'identifier le forgeron qui l'avait produite : la plupart de ces artisans, en effet, avaient leur propre estampille, qu'ils marquaient au poinçon sur une partie quelconque de leur création. Alors, pourquoi Henry l'avait-il soustraite aux regards indiscrets ?

La curiosité fut la plus forte.

« D'accord. Nous ne risquons rien à tenter notre chance », dit Holliday.

Laissant l’épée où ils l’avaient trouvée, ils quittèrent la maison, dont Holliday verrouilla soigneusement la porte d’entrée.

« On prend ta voiture ou la mienne ? » s’enquit Peggy.

Elle avait une voiture Hertz louée à Niagara Falls ; lui, une Ford Crown Victoria couleur bronze empruntée au parc automobile de West Point, sans radio ni porte-gobelet, mais avec des suspensions de char d’assaut.

« La tienne. »

Le campus principal de l’université d’État de New York se trouvait à moins de deux kilomètres au nord de Hart Street. L’endroit était agréable, arboré, les constructions modernes pour la plupart. Bon nombre de ces dernières portaient la marque caractéristique de l’architecte sino-américain I.M. Pei, dont la prédilection pour les cubes uniformes et les rectangles indifférenciés donnait souvent à ses créations l’allure de figures géométriques en trois dimensions plutôt que de véritables édifices. Quelqu’un avait un jour employé l’expression « architecture de forteresse » à propos de ses œuvres. Holliday, lui, y voyait seulement les formes simples et aléatoires qu’un enfant peut obtenir en empilant des cubes.

Le département d’histoire avait ses quartiers dans Thompson Hall, un parallélépipède trapu en brique pourvu d’une aile en retour à chaque extrémité. Une fois à l’intérieur, Holliday et Peggy s’efforcèrent de trouver leur chemin dans un dédale de couloirs sans fenêtres et chichement éclairés.

« Je me rappelle avoir étudié des bâtiments de ce genre en cours de sociologie, marmonna Peggy comme ils s’engageaient dans un énième couloir lugubre. Ils étaient censés décourager d’éventuels émeutiers. Escaliers étroits, mauvais éclairage, ascenseurs lents… »

Elle eut un petit rire méprisant.

« Je me demande bien où on trouverait des émeutiers dans les universités, à présent ! reprit-elle. On n’étudie plus que le commerce ! L’époque sexe, drogue et rock and roll est bien révolue. Maintenant, c’est bière et foot !

— Qu’est-ce que tu racontes ? Je peux t’assurer qu’on pratique encore beaucoup le sexe, la drogue et le rock and roll. Même à West Point.

— Tu me brises le cœur ! s’exclama Peggy, affectant la consternation. Tu es en train de me dire que la Grande Muette s’est mise au pétard ?

— Si ce n’était que ça ! Songe à tous les coins du monde où on envoie nos soldats : Vietnam, Panama, Irak, Afghanistan… Rien que des paradis de la drogue !

— Je te trouve bien cynique.

— L'usage de l'héroïne a augmenté de près de deux cents pour cent pendant la guerre du Vietnam. Bien sûr que je suis cynique ! »

Ils trouvèrent le département d'études médiévales au deuxième étage. Les bureaux étaient disposés autour d'un espace de réception central, où une secrétaire montait la garde assise derrière un bureau portant une plaque au nom de Caroline Branch – comme une branche. Un patronyme approprié, la dame n'étant pas plus épaisse qu'une brindille. Elle pouvait avoir une petite soixantaine et avait dû être jolie, voire assez belle pour être mannequin, mais le temps avait fait son œuvre. Ses pommettes hautes ressortaient à présent comme des fers de hache, un foulard coloré cachait mal son cou décharné et flétri, un soutien-gorge rembourré maintenait dans une position symétrique invraisemblable ses seins minuscules. Dans sa coiffure à la Farrah Fawcett des années soixante-dix, des traînées de gris supplantaient la couleur châtain d'origine, qui virait d'ailleurs à un banal marron.

Deux ou trois veines saillantes serpentaient sur ses mains marquées de quelques taches de vieillesse, et ses longs doigts élégants étaient dépourvus de tout ornement. Elle ne portait pas de bracelet. Elle donnait l'impression d'avoir été secrétaire depuis la nuit des temps. Holliday se fit connaître et présenta Peggy. La citoyenne Branch ne manifesta aucune émotion ; pas même une mimique de compassion pour la disparition d'oncle Henry. Une vague odeur âcre de tabac s'exhalait de ses cheveux, et on devinait dans son haleine un parfum de liqueur. Elle devait fumer en douce et s'alcooliser au sherry, déduisit Holliday.

« Nous nous demandions si nous pourrions accéder au bureau du P^r^ Granger, dit-il.

— Nous aimerions prendre quelques-uns de ses effets personnels, ajouta Peggy.

— Il est tard, objecta la secrétaire avec un regard appuyé à la grosse montre d'homme qu'elle portait au poignet droit. J'allais partir.

— Nous n'en aurons pas pour longtemps, assura Holliday.

— Nous pourrions fermer à clé nous-mêmes en partant, si vous voulez, proposa Peggy.

— Désolée, mais je ne suis pas habilitée à autoriser ce genre de chose, répliqua Caroline Branch, l'air offusquée.

— Vous étiez la secrétaire du professeur depuis longtemps ? s'enquit Holliday.

— Auxiliaire administrative, rectifia-t-elle.

— Auxiliaire administrative, répéta docilement Holliday.

— J'occupe ce poste depuis quarante-trois ans. Depuis ma sortie de l'Albany Academy », répondit la secrétaire d'un ton guindé.

Quarante-trois ans. Cela les ramenait à la fin des années soixante ou au début des années soixante-dix, comme sa coiffure. L'Albany Academy était un établissement presque aussi ancien que West Point où les puissants et les nantis de l'État de New York mettaient leurs filles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de risque à les laisser sortir seules. Caroline Branch s'était pétrifiée à son poste comme un insecte dans l'ambre. Comment se faisait-il qu'elle soit venue à l'université pour y travailler et non pour y suivre des cours ? Tout n'était pas clair dans le personnage.

« Et vous avez passé tout ce temps-là avec grand-père Henry ? demanda Peggy.

— Je n'étais pas *avec* votre grand-père, mademoiselle Blackstock. Je travaillais pour lui », rétorqua la secrétaire, sans la moindre nuance audible de respect pour le défunt.

En quarante-trois ans de carrière, elle avait dû connaître plus de membres du personnel et accumuler sur leur compte plus de ragots que n'importe qui. Une telle arme valait toutes les garanties de sécurité de l'emploi ! Holliday sourit intérieurement. Oui, décidément, un renseignement de qualité était un vrai gage de réussite !

« Pourrions-nous entrer dans son bureau ? » insista-t-il sans brusquerie.

Elle le dévisagea longuement sans ciller.

« Si c'est vraiment indispensable… » dit-elle enfin.

Ouvrant un tiroir, elle en sortit un trousseau de clés et se leva. Holliday et Peggy la suivirent au fond de l'aire de réception jusqu'à une porte close marquée d'une simple étiquette en plastique indiquant : DOCTEUR HENRY GRANGER. La secrétaire déverrouilla la porte, la poussa, puis s'effaça pour les laisser entrer.

« Nous ferons vite, promit Peggy.

— Vous m'obligeriez », répondit Caroline Branch.

Avait-elle des chats à nourrir ? Était-ce jour de lessive ? Diplomate, Holliday lui adressa un sourire en passant devant elle.

Le bureau était une pièce claire et spacieuse avec un mur tapissé de bibliothèques en chêne blond, un autre de photographies encadrées, et un troisième recouvert d'un panneau d'affichage très encombré. Le quatrième

mur comportait une fenêtre.

Cette dernière donnait sur l'allée circulaire de l'université et, au-delà, sur Maytum Hall, un des bâtiments géométriques conçus par Pei – dans ce cas particulier, une demi-rotonde de béton percée d'étroites fentes vitrées à intervalles réguliers –, où Holliday voyait la version surdimensionnée d'un des blockhaus construits par Rommel sur la côte normande.

L'espace entre Thompson Hall et ce bloc de béton était occupé par des pelouses soignées, quelques allées en courbe et des arbres plantés çà et là pour rendre moins pesante la symétrie qui prévalait sur le campus.

Pendant que Peggy étudiait les clichés fixés au mur comme des trophées, Holliday s'installa derrière le bureau dernier cri, qui était même équipé d'un terminal d'ordinateur. Il essaya de démarrer la machine, mais celle-ci était protégée par un mot de passe. Ouvrant le tiroir central, il trouva un carnet d'adresses qu'il se mit à feuilleter.

« Quelle drôle de photo ! murmura Peggy en se penchant vers le mur pour mieux voir.

— Comment ça, drôle ? demanda Holliday sans cesser de tourner les pages du vieux carnet.

— Elle représente grand-père Henry en civil posant à côté de deux autres types en uniforme. Des militaires, je pense. Britanniques. D'après ce que je vois à l'arrière-plan, je dirais qu'elle a été prise quelque part en Afrique du Nord. Peut-être au Caire. Ou à Alexandrie.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça a de bizarre ? Henry était un médiéviste. Il voyageait partout.

— L'inscription dit : "Derek Carr-Harris, Leonard Guise, Donald Mitchie, avril 1941." Puis il y a le mot *Postmaster*, avec une majuscule. »

Holliday chercha dans le répertoire. Il trouva un D. Carr-Harris, domicilié en Grande-Bretagne, mais ni Guise ni Mitchie.

« Intéressant, dit-il. *Postmaster* – Receveur des postes – me fait penser à un nom de code. Mais nous n'étions pas en guerre en avril quarante et un. Que pouvait bien fabriquer Henry en Égypte avec des Angliches en uniforme huit mois avant Pearl Harbor ? Son premier poste était à l'OSS – le bureau des services stratégiques. Or l'OSS n'a été créé qu'en juin ou juillet quarante-deux.

— "De plus curieux en plus curieux", comme disait Alice dans le terrier du lapin, dit Peggy à mi-voix, tout en examinant la photo suivante. Sur celle-ci, on voit Carr-Harris et grand-père Henry. Ni l'un ni l'autre n'est en uniforme.

— Et où sont-ils ? » demanda Holliday.

Il s'était remis à fouiller le tiroir et tomba sur le passeport d'oncle Henry, dont la date d'expiration n'était pas encore atteinte. La dernière page portait quatre tampons : le premier apposé à Niagara Falls pour une entrée sur le territoire canadien, le second à l'aéroport de Londres Heathrow deux jours après, le troisième à Francfort une semaine plus tard. Le dernier tampon, daté de trois semaines après celui qui autorisait l'entrée en Allemagne, indiquait le retour d'oncle Henry aux États-Unis. L'ensemble de ces déplacements remontait à trois mois.

« Ils sont debout dans une immense salle, devant une fenêtre ouverte assez grande pour y faire passer un avion. Il y a des montagnes à l'arrière-plan, répondit Peggy.

— Une inscription ?

— Oui. "Berghof 1945".

— Tu plaisantes ! »

Holliday se leva, alla jusqu'au mur et observa la photo par-dessus l'épaule de Peggy. Oncle Henry et Carr-Harris y apparaissaient comme deux silhouettes insignifiantes au milieu d'une pièce absurdement grande. Les sommets enneigés des Alpes de Salzbourg se détachaient, bien visibles, dans le lointain.

« Tu peux me rappeler où se trouve Berghof ? demanda Peggy.

— Pas "Berghof", *le* Berghof, corrigea Holliday. C'est comme ça que Hitler nommait sa résidence de vacances en Bavière – celle qu'a mentionnée Broadbent. Le Führer se voulait un homme du peuple : Berghof signifie "ferme de montagne".

— Ce qui explique l'étendard qui enveloppait l'épée… Mais que faisait grand-père là-bas avec cet Anglais ? Que faisait-il là-bas tout court, pour commencer ? »

Peggy s'interrompit un instant avant d'ajouter :

« Il me semblait avoir entendu l'avocat dire que son père était là quand grand-père a trouvé l'épée, non ?

— Je l'ai entendu aussi, confirma Holliday.

— Alors, pourquoi n'est-il pas sur les photos ?

— Aujourd'hui, nous nous serons posé plus de questions sur Henry que nous n'aurons eu de réponses.

— Qu'est-ce qu'on fait, à partir de là ?

— On continue à se poser des questions. »

6

Holliday sortit de la pièce. Caroline Branch était assise à son bureau, un grand sac à main posé près de son écran d'ordinateur à présent recouvert d'une housse en plastique. Elle lisait un livre cartonné vert pâle. L'ouvrage semblait très ancien, mais Holliday ne voyait pas le titre. La secrétaire leva les yeux et ferma le volume en y glissant son index comme marque-page.

Holliday aperçut alors la couverture. On y voyait le portrait d'une belle jeune femme aux longs cheveux auburn enchâssé dans le carton toilé. Le titre était frappé sous l'image en lettres d'or passées : *Anne, La Maison aux pignons verts*, de Lucy Maud Montgomery. Tiens, tiens ! La secrétaire avait-elle donc conservé une âme de fillette romantique sous ses dehors revêches ? Le livre aurait pu provenir tout droit de l'étagère où oncle Henry rangeait les ouvrages de littérature enfantine.

« Oui ? dit Caroline Branch.

— D'après son passeport, mon oncle s'est rendu au Canada il y a quelques mois.

— C'est exact. En mars. »

Holliday nota qu'elle n'avait même pas eu besoin de consulter un agenda pour répondre. Détail intéressant.

« Savez-vous où il allait ?

— À Toronto.

— Et savez-vous pour quelle raison ?

— Oui. Il a rendu visite à un collègue médiéviste de l'université de Toronto. Le D^{r} Braintree.

— Et ensuite il est parti pour l'Angleterre, puis de là pour Francfort ?

— Oui.

— Pour un motif particulier ?

— Certainement, répondit la secrétaire d'un ton cassant. Le Repas du Cercle des Maîtres.

— Le Repas du Cercle des Maîtres ?

— Au Balliol College d'Oxford. Un repas pour les anciens membres y est organisé tous les deux ou trois ans.

— Il est allé en Angleterre pour un déjeuner ?

— Il avait de nombreux amis à Oxford.

— Quelqu'un en particulier ?

— Ce n'est pas moi qui pourrais vous le dire, répondit-elle, glaciale.

— Et Francfort ?

— Vous me demandez si je sais pour quelle raison le professeur s'est rendu à Francfort ?

— Oui.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit-elle, toute raide sur son siège au design ergonomique. Et je ne suis pas non plus certaine d'apprécier cet interrogatoire.

— Oh, je suis désolé ! Croyez que je n'avais nullement l'intention de vous mettre sur la sellette !

— C'est pourtant l'impression que j'ai. »

Holliday resta silencieux un instant. Quelque chose lui chatouillait l'esprit. Il y avait plus d'un an, les médecins avaient diagnostiqué chez Henry un début de dégénérescence maculaire : sa vue faiblissait. Sachant cela, il avait volontairement renoncé à conduire. Holliday essaya d'imaginer son oncle dans un autocar Greyhound, mais l'idée même lui parut invraisemblable.

« Comment est-il allé à Toronto ? demanda-t-il enfin.

— Je l'ai accompagné en voiture jusqu'à Buffalo, répondit Caroline Branch. Il a pris le train de l'après-midi. »

Elle rosit légèrement et battit des cils tout en serrant le livre contre elle comme un marin qui se noie s'agrippe à une bouée. Elle paraissait soudain presque effarouchée – Bambi pris dans le faisceau d'un phare de voiture. Les années qu'elle portait semblèrent s'effacer d'un coup. Et Holliday comprit. Le voile se déchira, le brouillard se leva, ses yeux se dessillèrent, et la vérité lui apparut sans fard.

Mais bien sûr !

Le livre ancien qu'elle tenait provenait sans doute bien de la bibliothèque d'oncle Henry. Caroline Branch était sa maîtresse ! Ou l'avait été jadis !

Cela pouvait sembler bizarre aujourd'hui – et Peggy aurait sûrement salué l'information d'un *beurk* retentissant –, mais ça l'était beaucoup moins si l'on se reportait quarante-trois ans en arrière, au moment où la jeune fille, récemment affranchie du carcan de l'internat féminin d'Albany, était arrivée à Fredonia toutes hormones en ordre de marche.

Holliday planta mentalement le décor : les années soixante, la philosophie *Playboy*, l'Été de l'amour et toutes ces sornettes. Caroline Branch, fraîche comme une rose, devait avoir dix-neuf ou vingt ans ; oncle Henry, la quarantaine distinguée de l'universitaire fumeur de pipe aux tempes grisonnantes, élégant et plein d'assurance – Hugh Hefner sans *Playboy* mais avec de la culture.

Ils étaient restés ensemble le temps qu'avaient duré les études de Caroline, peut-être davantage. Ce n'était pas la première fois qu'un professeur d'université couchait avec une étudiante. Henry ne s'était jamais marié, et l'absence d'alliance au doigt de Caroline Branch semblait indiquer qu'il en allait de même pour elle. Peut-être leur aventure avait-elle été une véritable histoire d'amour à l'ancienne ? Holliday posa sur la secrétaire un regard neuf.

« Avez-vous d'autres questions ? demanda-t-elle.

— Pas pour l'instant.

— C'est qu'il commence à être vraiment tard, dit-elle sans détour.

— Nous en avons presque terminé. »

Holliday pivota sur ses talons et retourna dans le bureau, fermant la porte derrière lui. Peggy, assise devant l'ordinateur d'Henry, essayait des mots de passe.

« Essaie "Caroline" ! suggéra Holliday à voix basse.

— Pardon ? demanda Peggy en fronçant les sourcils.

— Comme mot de passe, essaie "Caroline" !

— Mais…

— Je t'expliquerai plus tard. Fais ce que je te dis ! »

Elle le regarda d'une drôle de façon, mais elle s'exécuta.

« Rien, dit-elle, l'air presque soulagé, après avoir tapé le nom et appuyé sur la touche "Entrée".

— Essaie Caroline Branch, en un seul mot ! » ordonna-t-il.

Elle tapa, puis regarda l'écran, bouche bée.

« Ça alors ! murmura-t-elle. Ça a marché !

— Je pense qu'ils ont été amants, dans le temps, annonça-t-il tranquillement.

— Grand-père ! Espèce de vieux satyre ! s'exclama Peggy en pouffant de rire.

— Quel genre de dossiers vois-tu ?

— Les trucs habituels. Tout un tas de vieux cours dans MES DOCUMENTS, à ce qu'il me semble… Un dossier "Correspondance", un autre nommé "Dépenses"… "Étudiants de troisième cycle"… "Travaux dirigés"… Rien de particulier, assura-t-elle. Aucun fichier concernant une épée, en tout cas… Si c'est bien ce que tu cherches, ajouta-t-elle en levant les yeux vers lui.

— Il y a un compte e-mail ?

— Non, mais tu plaisantes ? Tu imagines grand-père Henry correspondant par e-mail ?

— Et grand-père Henry filant le parfait amour avec M^lle^ Branch, tu l'imagines ? répliqua Holliday, goguenard.

— Tu as raison. Je vérifie… Eh, oui ! Il avait bien une adresse e-mail : medievalscholar99@hotmail.com !

— À qui était adressé son dernier message ?

— À medievalscholar123@hotmail.com. Envoyé la semaine dernière.

— Quel est l'objet ?

— Des remerciements pour une réponse du numéro 123. L'objet inscrit sur le message d'origine est "Question".

— Et que dit ce message ?

— "Mon cher Henry, comme je vous le disais lors de votre visite, il semble que vous ayez affaire à une combinaison très ancienne Livre/Alphabet du système crypté Parc à cochons/Elian malheureusement indéchiffrable sans la clé. Je n'en ai trouvé aucune mention dans la littérature. Mais il y a à Jérusalem un nommé Raffi Wanounou très au fait des questions touchant aux châteaux des croisés. Lui pourrait peut-être vous orienter dans la bonne direction. Il travaille à l'institut. Désolé de ne pas pouvoir vous être d'un plus grand secours. J'ai été ravi de vous revoir en mars. J'espère que tout s'est bien passé avec Donald. Donnez-moi de vos nouvelles de temps en temps." C'est signé Steven Braintree – l'"arbre au cerveau" ! Il y a des gens qui ont de ces noms !

— Il existe une commune dans la conurbation de Boston qui s'appelle comme ça. C'est là qu'est né John Quincy Adams… Apparemment, le Braintree qui nous intéresse est professeur à l'université de Toronto.

— "Livre/Alphabet du Parc à cochons/Elian", lut Peggy. C'est quoi ce

charabia ?

— Je pense que c'est de codes qu'il parle. As-tu lu un roman de Ken Follett intitulé *Le Code Rebecca* ? Ils en ont fait un téléfilm dans les années quatre-vingt, avec Cliff Robertson.

— Pas mon époque.

— L'histoire tourne autour d'un code basé sur *Rebecca*, le roman de Daphne du Maurier.

— Laurence Olivier et Joan Fontaine. 1940. Alfred Hitchcock.

— Parce que les années quarante sont davantage ton époque ?

— Absolument, répondit Peggy avec un grand sourire. Tous ces films noirs aux éclairages somptueux ! Et où tout le monde fume !

— Je croyais que tu avais arrêté.

— C'est le cas. Enfin, à peu près. »

Holliday soupira. Peggy allait partir dans une de ces digressions dont elle avait le secret. Il fallait la remettre sur les rails.

« *Bref*, le roman servait de clé pour déchiffrer un code. À mon avis, c'est à ce genre de chose que Braintree fait allusion avec le mot "Livre". Quant au "Parc à cochons", c'est une façon de désigner le code maçonnique, ce qui cadrerait bien avec l'épée. En revanche, j'ignore tout à fait ce que signifie "Elian".

— Grand-père s'intéressait particulièrement aux problèmes de chiffrement ?

— Pas à ma connaissance. »

Ils naviguèrent encore quelques minutes dans les fichiers d'oncle Henry sans rien découvrir d'important, puis, battant en retraite sous le barrage d'artillerie psychique que leur faisait subir M^lle^ Branch à travers la porte close, ils abandonnèrent le terrain et regagnèrent la maison de Hart Street. Là, ils passèrent les deux heures suivantes à explorer le bureau d'oncle Henry, ainsi que tous les autres endroits susceptibles de receler des informations sur l'épée et les raisons qu'avait eues Henry de la cacher si soigneusement. Le seul document d'un intérêt quelconque qu'ils dénichèrent – dans le classeur renfermant la correspondance du vieil homme – était son carton d'invitation au repas des anciens de Balliol College, au dos duquel était griffonné un obscur message :

Oxford 4 h 20 express d'Abingdon

bus 40/train pour Reading/Reading direction Carmarthen
changement Newport pour compagnie
Arriva – Holyhead jusqu'à Leominster.
Viendra chercher. Pas de taxi. L'Espoir, *Lyonshall, Kingston, Herts. 44-1567-240-363*

« Des indications pour aller d'Oxford à "Lemster", dans le Herefordshire, commenta Peggy. Je sais que Leominster se prononce comme ça parce qu'un Gallois m'a corrigée, un jour.

— Il y a une ville du Massachusetts qui porte le même nom. Là-bas, ils disent "Lémonster". C'est le berceau des lunettes de soleil Foster Grant et du flamant rose de jardin en plastique, indiqua Holliday.

— Ton cerveau doit être un lieu bien bizarre ! dit Peggy en s'esclaffant.

— Que veux-tu, dans ma profession, on a tendance à emmagasiner dans sa tête tout un bric-à-brac inutile. Prenons les chevaux, par exemple ! Savais-tu qu'Adolf Hitler possédait un pur-sang nommé Nordlicht – Lumière du nord – qui est mort en 1968 dans une plantation de Louisiane ? Ou que la monture de George Armstrong Custer à la défaite de Little Big Horn s'appelait Victoire, et non Comanche, par exemple ? Ou encore que, à la bataille de San Juan Hill, Teddy Roosevelt était le seul de son 1er régiment de cavalerie à avoir un cheval ?

— Et je parie que tu connais aussi le nom de ce cheval-là.

— Bien sûr. Il s'appelait Little Texas. La pauvre bête était déjà tellement épuisée avant même d'arriver sur le champ de bataille que Roosevelt a dû mettre pied à terre et mener la charge à pied… Je crois surtout que c'était une question d'image : ça aurait fait mauvais effet dans les journaux s'il avait été le seul en selle, ajouta Holliday avec un petit rire.

— Assez d'histoire pour aujourd'hui ! s'exclama Peggy en levant les mains en signe de reddition. Allons dîner !

— On retourne chez Gary ?

— J'aimerais mieux quelque chose de plus chic. »

À Fredonia, le seul endroit chic était le White Inn – l'Auberge blanche –, une immense maison de ferme XIXe en bardeaux, avec un portique à colonnes surchargé et une grille en fer forgé qui lui donnait de faux airs de Maison-Blanche. D'après Peggy, on y servait au bar un martini chocolat à se mettre à genoux, et, en salle, une excellente côte de bœuf. Holliday laissa Peggy prendre la côte de bœuf et commanda pour lui-même une mini portion de

crevettes aux épinards.

« Tu es sûr que tu ne veux pas une côte de bœuf ? demanda Peggy. C'est tout juste un amuse-gueule, ce que tu as dans ton assiette. »

Holliday considéra l'énorme pavé de viande dans lequel Peggy s'était mise à tailler hardiment. Non seulement celui-ci aurait suffi à lui seul à nourrir un régiment, mais il était accompagné pour faire bonne mesure d'une pomme de terre au four géante baignant dans la crème aigre, de haricots beurre et d'une salade. Peggy avala une bouchée de bœuf, puis, déchiquetant un petit pain, elle en utilisa un morceau pour éponger une mare de jus qui s'approchait dangereusement de la pomme de terre dégoulinante de crème.

« Toi, tu es jeune. Moi, je suis vieux. Je dois surveiller ma ligne, dit-il, piquant une crevette du bout de sa fourchette.

— Je suis comme un colibri : je dois manger chaque jour l'équivalent de mon poids si je ne veux pas dépérir, déclara Peggy tout en s'attaquant à la pomme de terre. »

Elle s'interrompit pour engouffrer une fourchetée de haricots, puis :

« Quant à toi, tu n'es pas vieux, Doc, tu es distingué. Nuance ! »

Holliday la regarda avec tendresse. Dans son jean et son tee-shirt, elle aurait pu passer pour une étudiante de première année. Lui, en revanche, ne pouvait passer que pour ce qu'il était, avec ses cheveux poivre et sel de moins en moins poivre, ses lunettes pour lire, ses semelles Scholl et ses douleurs articulaires. Elle était encore sur la pente ascendante, au matin de sa vie ; lui amorçait doucement la descente vers le soir. Ce n'était pas du tout la même chose !

« Tu en parles à ton aise », dit-il, morose.

Qui, déjà, avait écrit que donner la jeunesse aux jeunes revenait à donner de la confiture aux cochons ?

« George Bernard Shaw ! s'exclama-t-il.

— Pardon ?

— Rien. »

Peggy se coupa un généreux morceau de viande.

« En parlant de vieillesse, que sommes-nous censés faire concernant cette histoire entre grand-père et sa secrétaire ? demanda-t-elle.

— Henry n'a pas toujours été vieux, remarqua Holliday.

— Il n'est pas question d'elle dans le testament.

— Rien d'étonnant ! Un testament est un document public, et Caroline

Branch accorde manifestement beaucoup d'importance à la discrétion… Et puis il est possible qu'il lui ait légué sa part de son vivant.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Elle lisait un exemplaire d'*Anne, La maison aux sept pignons*, pendant que nous étions dans le bureau d'Henry.

— Et alors ?

— Il s'agissait d'une première édition.

— Tu crois que c'est grand-père qui le lui a donné ?

— Vraisemblablement. Tu as encore ton machin, là ? Ton… BlackBerry ?

— Je te signale que ce machin a un nom, dit-elle, désinvolte, tout en tartinant copieusement un morceau de bœuf avec de la sauce au raifort. Ça s'appelle un agenda électronique de poche. Ou parfois un CrackBerry, en référence à ses propriétés addictives.

— Tu l'as sur toi ?

— Toujours. »

Peggy posa sa fourchette, farfouilla dans le vieux cabas en jean qui lui tenait lieu de sac à main et en sortit le fameux petit rectangle de plastique noir.

« Regarde si tu peux trouver le prix d'une première édition d'*Anne, La maison aux sept pignons !* » dit Holliday.

Peggy tapa rapidement quelques mots en se servant de ses pouces et non de ses doigts. L'appareil rappelait à Holliday la dalle omnisciente, noire et entièrement lisse, de *2001, l'Odyssée de l'espace*.

Sauf, songea-t-il en croquant une crevette, que l'année 2001 est passée depuis longtemps, que la dalle d'aujourd'hui tient dans le creux d'une main, et que cette fois c'est nous qui faisons les singes.

Peggy ouvrit de grands yeux.

« Douze mille cinq cents dollars ! s'exclama-t-elle, abasourdie.

— Qu'est-ce que je te disais ? Et ce tome d'*Anne* n'est probablement pas son seul don.

— C'est amusant, ce que tu viens de dire, remarqua Peggy. On dirait une réplique des Marx Brothers.

— Je parle sérieusement.

— Il devait tenir à elle. Je me demande pourquoi il n'a jamais officialisé leur liaison. »

Holliday haussa les épaules.

« Peut-être qu'elle ne voulait pas se marier, ou que lui s'accommodait du *statu quo*. Nous n'aurons sans doute jamais le fin mot. Les enfants ne connaissent jamais vraiment leurs parents ; c'est encore plus vrai des neveux à l'égard de leurs oncles et des petites-filles à l'égard de leurs grands-pères.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Au sujet de l'épée et de tout le reste ?

— Je n'en sais trop rien. Une chose est certaine, cette épée aurait sa place dans un musée. Mais nous pouvons aussi la vendre, si tu veux. Elle vaut bien plus qu'une première édition de *La Maison aux sept pignons*, il n'y a aucun doute là-dessus.

— Je n'ai pas besoin d'argent.

— Moi non plus.

— Nous pourrions en faire don à un musée au nom de grand-père, suggéra Peggy.

— Bonne idée, acquiesça Holliday.

— Et la maison ?

— Tu penses que nous devrions la vendre aussi ?

— J'ai un trois-pièces à New York, où je ne suis pratiquement jamais. Toi, tu vis à West Point, et nous sommes les seuls héritiers… Restent les meubles et tout ça. Je n'ai pas la place pour en loger la moitié.

— Moi pareil.

— Pourquoi ne pas les vendre aux enchères ?

— Ça paraît raisonnable », concéda Holliday, que rebutait pourtant l'idée de faire le tri dans les affaires de son oncle. L'Histoire avec un grand H était une chose, l'histoire personnelle en était une autre.

Il se demanda s'ils ne devraient pas proposer à M^lle^ Branch, comme si de rien n'était, de se servir si elle désirait garder quelque chose de la maison en souvenir. Mais peut-être était-il préférable de ne pas remuer le passé.

« Si tu me payais un de ces fameux martinis chocolat au bar en guise de dessert ? dit Peggy. Ensuite nous retournerons à la maison pour commencer à faire le tri entre ce que nous voulons garder et le reste, d'accord ?

— Marché conclu. »

Après avoir dégusté deux cocktails aussi mousseux qu'écœurants et une Heineken dans sa bouteille à long col, ils prirent le chemin de Hart Street, qui n'était qu'à quelques rues, de l'autre côté de Canadaway Creek.

La nuit était presque entièrement tombée quand ils tournèrent dans la courte impasse, laissant derrière eux Forest Place. Des lumières brillaient aux fenêtres

des quelques maisons qui bordaient la voie plantée d'arbres, et une légère brise soufflait, rafraîchissante dans la chaleur du début d'été.

« J'aime cette odeur, murmura Peggy tandis qu'ils sortaient de sa voiture de location après s'être garés le long du trottoir. Quelqu'un brûle des feuilles. »

Quelque chose clochait.

« En juillet ? » demanda Holliday.

Ils atteignirent le mur de la propriété et s'engagèrent dans l'allée. Peggy plissa les yeux dans la pénombre.

« Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas, dans le… » commença-t-elle.

Le souffle de l'explosion les souleva de terre et les projeta en arrière sur le sol au milieu d'une pluie de débris enflammés et d'éclats de verre. Holliday se laissa rouler, se protégeant le visage avec ses bras. Au moment même où il se redressait pour se mettre à quatre pattes, il vit la façade entière de la maison disparaître dans une gigantesque boule de feu tourbillonnante. Devant lui, étourdie par le choc de l'explosion, Peggy commençait à se remettre péniblement debout.

« À terre ! » hurla Holliday.

Choc, souffle, feu : l'axiome de base en matière de thermochimie des explosifs. Il se jeta en avant et renversa la jeune femme. Tous deux retombèrent sur le sol juste à temps pour éviter la brève tempête de feu qui leur passa en grondant au-dessus de la tête.

Du coin de l'œil, Holliday aperçut une ombre en mouvement et il tourna la tête pour la suivre : un homme courbé en deux s'éloignait au pas de course de la maison, piquant droit entre les arbres, un objet entre les bras. Peggy l'avait vu, elle aussi.

« Attrape-le ! cria-t-elle.

— Tu n'as rien ?

— Non ! Non ! Attrape-le, je te dis ! »

Holliday se releva d'un bond et partit en courant, longeant l'incendie dont les hautes flammes rageuses jaillissaient de la maison. Les jeunes feuilles des arbres les plus proches se recroquevillaient déjà sous l'effet de la fournaise. Des rosiers plantés sur le côté exposé de la vieille demeure s'embrasèrent soudain et les premiers boutons pourpres de l'été, à peine éclos, furent instantanément calcinés. Les fenêtres de l'étage explosaient l'une après l'autre dans un bruit de fusillade tandis que de furtives langues de feu commençaient à s'insinuer entre les bardeaux du toit, aussi secs que de l'amadou.

La silhouette reparut, découpée sur le fond lumineux. Elle se tourna vers lui, et, pendant une fraction de seconde, il entrevit, dans l'ouverture d'une sorte de capuchon qui lui couvrait la tête, un étroit visage pâle et deux yeux brillants écarquillés par la surprise. Puis l'homme se détourna de nouveau, prenant à toutes jambes la direction du ruisseau.

Holliday pensa un instant que le fugitif cherchait à regagner une embarcation, mais le niveau d'eau était plutôt bas à cette époque de l'année et, d'autre part, fuir en bateau sur une rivière qui traversait toute la ville et sa banlieue avant de se jeter dans le lac Érié n'aurait pas été très malin. À moins d'avoir une voiture garée près d'un des ponts qui jalonnaient le parcours ? Trop compliqué !

L'homme tomba et lâcha un bref cri étouffé en heurtant le sol. Il se remit debout, mais Holliday avait gagné un terrain précieux. Pour la première fois, il vit ce que le fuyard transportait : l'épée d'oncle Henry, encore enveloppée dans son sinistre linceul de soie. Incendier une maison pour couvrir un vol ? Aberrant ! Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

Broadbent, l'avocat ?

Non. Le gaillard que Holliday poursuivait était un grand type mince avec une foulée de coureur de fond. Rien à voir avec Broadbent, qui était bâti comme un Télétubby – le violet… Tinky Winky, ou quelque chose comme ça… Celui qui porte un sac à main.

« Stop ! » hurla sottement Holliday.

Comme si un voleur doublé d'un incendiaire allait s'arrêter si on lui en donnait l'ordre ! Holliday sprintait comme un fou, regardant tour à tour les obstacles sur le sol et sa proie qui s'enfuyait.

Il haletait comme un soufflet de forge à présent, mais se forçait à accélérer l'allure. Pas question de laisser filer un monte-en-l'air qui avait volé l'épée d'oncle Henry et réduit en cendres une maison remplie de souvenirs – ceux de Holliday, les meilleurs qu'il gardait d'une enfance avare de bons moments ! Des sirènes retentirent au loin.

L'homme trébucha sur une branche, tomba de nouveau et faillit lâcher l'épée, perdant encore quelques mètres. Parvenu au ruisseau, il s'aida du tronc d'un des saules de la berge pour sauter sur l'étroite bande de cailloux qui formait une plage en contrebas. Holliday était tout près de lui, maintenant, assez pour voir les talons de ses New Balance se déformer à chaque impact de ses pieds sur le sol.

Le quidam se rua dans l'eau, s'efforçant de gagner l'autre rive dans une

gerbe d'éclaboussures. La profondeur du ruisseau n'excédait pas une soixantaine de centimètres à cet endroit, mais le fond rocheux était couvert d'herbes et d'algues qui le rendaient glissant. L'homme dérapa, retrouva son équilibre, dérapa de nouveau. Les poumons en feu, la respiration de plus en plus bruyante, Holliday était au bord de la suffocation, mais il avait encore réduit l'écart. Il bondit dans l'eau à son tour. Plus que trois mètres, quatre peut-être ! Il entendait maintenant le souffle saccadé de l'autre.

Le fuyard atteignit la berge opposée. Il n'avait qu'une alternative. À sa gauche, la rive montait en pente douce vers le terrain de football des Fredonia Hillbillies ; à sa droite, elle était abrupte et très embroussaillée. Il prendrait donc à gauche, pensa Holliday, qui obliqua dans cette direction dans l'espoir de lui couper la route.

Mais, contre toute attente, l'homme fit brusquement volte-face et, jetant sur le côté l'étendard de soie, il brandit l'épée.

Holliday stoppa net et se cambra devant la lame. Son adversaire n'était manifestement pas escrimeur, mais, entre n'importe quelles mains, soixante-quinze centimètres d'acier aiguisé donnaient à réfléchir. De près, il distinguait mieux son antagoniste, qui n'était pas aussi jeune qu'il l'avait cru : bien rasé, cheveux dissimulés par la capuche d'un sweatshirt noir, il semblait approcher de la quarantaine.

Après s'être accroupi pour éviter un coup latéral, Holliday se jeta en avant, épaules basses, et heurta en pleine poitrine le voleur, qui recula sous le choc jusqu'à mi-hauteur de la berge. L'homme fit de nouveau tournoyer l'épée, dont la lame sifflante fendit l'air en arc de cercle. Holliday n'eut que le temps de sauter de côté pour échapper à la décapitation.

Le voleur tourna les talons, jeta l'arme loin de lui, et se mit à escalader la berge en se hissant à l'aide de ses deux mains. Holliday se catapulta en avant une nouvelle fois et parvint à lui agripper la cheville. L'homme lui envoya alors une violente ruade qui l'atteignit au menton. À demi étourdi, Holliday tomba en arrière et roula jusqu'au bas du talus. Quand il se releva, l'inconnu qui avait incendié la maison d'oncle Henry et tenté de dérober la mystérieuse épée s'était volatilisé dans la nuit.

7

Doc Holliday et Peggy Blackstock se présentèrent au cabinet Broadbent, Broadbent, Hammersmith et Howe, dans Main Street, à 9 heures le lendemain matin, après avoir dormi quelques heures à peine dans des chambres mitoyennes du White Inn. Dans la nuit, ils avaient assisté, impuissants, aux tentatives désespérées des pompiers volontaires de Fredonia pour éteindre l'incendie qui dévorait la maison d'oncle Henry. Malheureusement, les hommes du feu n'avaient pu que contenir les flammes et les empêcher de se propager aux maisons voisines. Avant 3 heures du matin, la vieille demeure de style Queen Anne n'était plus qu'un amas de cendres.

D'après le chef des pompiers, un nommé Hoskins, qui n'était pourtant pas un expert, l'incendie, presque certainement d'origine criminelle, avait été allumé au moyen de la cuisinière à gaz. Quelqu'un avait dû, pensait-il, souffler les veilleuses des brûleurs, ouvrir les robinets de gaz en grand, et placer à proximité un dispositif de mise à feu couplé à une bombe artisanale quelconque – peut-être un simple tube en carton rempli de têtes d'allumettes.

Il était impossible de déterminer si l'incendiaire était un amateur ou un professionnel : on trouvait tout ce qu'on voulait sur Internet de nos jours, y compris des instructions détaillées sur la façon de confectionner un engin incendiaire à déclenchement différé.

« Mademoiselle Blackstock, monsieur Holliday, dit Broadbent en se levant quand sa secrétaire les fit entrer. Ravi de vous revoir si tôt », assura-t-il avec un air qui démentait ses propos.

Il leur tendit par-dessus son bureau une main qu'ils ne serrèrent pas.

« Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il.

— La maison de mon oncle a brûlé cette nuit », dit Holliday.

Peggy et lui s'assirent. Broadbent en fit autant.

« Oui, fit l'avocat, affectant une solennité d'employé des pompes funèbres.

C’est une chose terrible.

— Le chef des pompiers pense qu’il s’agit d’un incendie volontaire, reprit Holliday.

— Ah bon ? Avez-vous une expérience de ce genre de chose ?

— Quelqu’un a mis le feu à la maison de mon oncle, hier soir, et s’est enfui. J’ai failli l’attraper.

— Vraiment ?

— Vraiment. De plus, il avait volé quelque chose dans la maison.

— Quelle chose ?

— Vous le savez pertinemment.

— Moi ?

— Il avait volé une épée, monsieur Broadbent. Celle qui semblait tant vous intéresser, hier.

— Elle existe donc réellement ?

— Vous êtes bien placé pour le savoir.

— Qu’insinuez-vous, au juste ? s’enquit Broadbent d’une voix doucereuse.

— Je n’insinue pas, *j’affirme* que vous avez engagé quelqu’un pour voler l’épée et mettre le feu à la maison de mon oncle, rétorqua sèchement Holliday.

— À votre place, je n’irais pas crier ce genre de chose sur les toits, conseilla l’avocat. Cela pourrait vous valoir des désagréments judiciaires.

— Donc, vous niez ? demanda Peggy avec colère.

— Bien entendu, mademoiselle Blackstock ! répondit Broadbent en souriant. Il serait d’ailleurs stupide de ma part de l’admettre, même si, avec une imagination délirante, on admettait que votre allégation ait un fondement qu’elle n’a pas… En outre, colonel, poursuivit-il à l’adresse de Holliday, comme nous le savons tous les deux, vous n’avez pas de preuve.

— Et les questions que vous nous avez posées hier à propos de cette épée ?

— Balivernes ! s’exclama Broadbent avec un geste désinvolte. Pure coïncidence !

— Mon oncle l’a trouvée en 1945 et l’a gardée secrètement pendant soixante ans. Pourquoi aurait-il agi de la sorte ?

— Je n’en ai pas la moindre idée.

— Et votre père ne vous en a jamais parlé.

— Non. Ainsi que je vous le disais hier, j’ai découvert son existence en parcourant le dossier de votre oncle annoté par mon père, quand j’ai pris sa

succession.

— Pour quelle raison votre père aurait-il passé sous silence l'existence de cette épée ?

— Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'elle avait une grande importance pour lui.

— Et pourtant il n'a jamais tenté de la récupérer.

— Non. Il ignorait peut-être que votre oncle l'avait toujours en sa possession.

— Il aurait pu lui en parler.

— Apparemment, il n'en a rien fait. Du moins à ma connaissance.

— Vous avez dit que votre père se trouvait avec mon oncle au moment où l'arme a été découverte.

— C'est exact.

— Cela signifie-t-il que votre père peut en revendiquer au moins partiellement la propriété ?

— Votre oncle la lui a volée.

— Et donc vous avez décidé de la voler à votre tour ?

— Ne soyez pas ridicule !

— Que faisait votre père à Berchtesgaden ?

— Il était commandant dans la 3e division d'infanterie, dite "le Rocher de la Marne". Il servait comme officier adjoint au général de division John W. O'Daniel, le chef de corps.

— Mon oncle n'appartenait pas à la 3e division, objecta Holliday. Il n'était même pas dans l'armée.

— C'est vrai. Il était officiellement consultant civil attaché au service des Monuments historiques, Beaux-Arts et Archives. En réalité, c'était un agent de l'OSS, l'ancêtre de la CIA, que dirigeait Donovan… J'imagine qu'il se préoccupait davantage de protéger ou de découvrir des sources de renseignement que de retrouver des objets d'art volés.

— Vous savez beaucoup de choses sur mon oncle, à ce que je vois.

— Je me suis intéressé à lui.

— Pourquoi cela ?

— Eh bien, pour commencer, il était un client de mon père.

— Quelque chose m'échappe, intervint Peggy. Si mon grand-père a volé cette épée à votre père, pourquoi l'a-t-il choisi comme avocat ?

— Ils étaient amis, répondit Broadbent. D'après ce que j'ai compris, ils avaient beaucoup de souvenirs communs.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui autrement que comme l'avocat d'oncle Henry, dit Holliday. Et rien de ce que j'ai pu lire dans la correspondance de mon oncle ne me porte à croire qu'ils avaient des relations d'amitié.

— Alors, c'est sans doute que vous ne connaissiez pas très bien votre oncle, déclara Broadbent. Mais il n'en reste pas moins que vous avez en votre possession une chose qui appartient de plein droit à ma famille.

— Prouvez-le ! » dit Holliday en se levant.

Peggy l'imita. L'avocat resta assis.

« Il existe une solution toute simple pour régler cette question : vendez-moi l'épée, suggéra-t-il. Pour vous, elle ne peut avoir qu'une valeur pécuniaire, de toute façon. Alors qu'elle signifie tant de choses pour mon père.

— Je croyais que la maladie d'Alzheimer l'avait privé de ses facultés, remarqua Peggy. Qu'est-ce que ça peut lui faire d'avoir ou non cette épée ?

— Disons qu'elle signifie beaucoup pour moi, répondit Broadbent.

— C'est bien là le problème, dit Holliday en lui adressant un grand sourire. Je veux comprendre exactement *pourquoi* vous tenez tant à cette épée. Au point d'être prêt à incendier une maison pour mettre la main dessus. »

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit du bureau, suivi de Peggy.

Ils retournèrent au White Inn, où ils commandèrent un petit déjeuner. Holliday prit une omelette au succédané d'œuf Egg Beaters et des toasts sans beurre ; Peggy des gaufres à la myrtille tartinées de crème fouettée, du bacon et des pommes de terre sautées. Ils burent tous les deux du café.

Holliday regardait manger Peggy, sidéré par la quantité de nourriture qu'elle pouvait ingurgiter.

« Tu ne prends jamais un gramme ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle tout en disposant une tranche de bacon sur un morceau de gaufre gorgé de sirop.

— Je te hais ! dit affectueusement Holliday.

— Mais je suis ta nièce ! s'écria Peggy, qui enfourna sans remords sa préparation et se mit à mâcher avec entrain. Tu n'as pas le droit de me haïr, c'est contraire au règlement.

— En réalité, tu es ma petite-cousine. Le règlement est différent dans ce cas-là.

— C’est ça ! Et moi, je suis le dalaï-lama ! »

Elle s’intéressa aux pommes de terre sautées.

« J’ai eu un assureur, autrefois, qui me disait qu’il y a pour chacun d’entre nous, quelque part, un passage à niveau où on reste coincé quand un train arrive. Ce n’est qu’une question de temps. Tu ferais peut-être mieux d’y aller doucement sur le cholestérol.

— Mais je ne peux pas ! Je suis une jeune écervelée, tu le sais bien. J’ai une réputation à soutenir.

— Tu as de la chantilly sous le nez. »

Elle s’essuya avec sa serviette.

« Qu’est-ce qu’on fait de Broadbent ? demanda-t-elle.

— Pour le moment, rien. Il a raison, nous n’avons aucune preuve qu’il soit impliqué dans l’incendie.

— Et le type que tu as pourchassé ?

— La brigade de police de Fredonia ne dispose que d’un inspecteur. Je ne nourris pas beaucoup d’espoirs de ce côté-là.

— Donc, on laisse tomber ?

— Non, on fait ce que je disais : on cherche à savoir pour quelle raison Broadbent a une telle envie de s’approprier une épée vieille de bientôt mille ans. »

Leur petit déjeuner achevé, ils montèrent dans la chambre de Holliday et sortirent l’épée de sous le matelas, où il l’avait cachée. Il la posa sur la table qui se trouvait devant la fenêtre.

« Bon. On a là une vieille épée enveloppée dans un vieux drapeau. Mis à part le fait que grand-père l’a trouvée dans le salon d’Adolf, qu’est-ce qui la rend intéressante ? demanda Peggy.

— Commençons par le commencement ! dit Holliday, considérant l’arme. Oncle Henry a gardé cette épée pendant plus d’un demi-siècle. Pourquoi se met-elle brusquement à susciter une telle convoitise ?

— Un truc particulier qu’il aurait découvert ?

— Quoi, par exemple ? Comme tu viens de le dire, ce n’est qu’une vieille épée. Elle appartenait manifestement à quelqu’un de riche. Un chevalier, ou peut-être même un seigneur.

— De quel pays vient-elle ?

— Impossible à dire. Une épée ne porte pas d’indication de sa provenance, comme un tableau, et je doute que les archives nous apprennent comment celle-

ci est arrivée chez Hitler. Elle faisait sans doute partie d'un butin amassé par l'*Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg* – l'équipe d'intervention de l'Institut Rosenberg dans les territoires occupés –, ou par des gens de Hermann Göring. Ils recherchaient beaucoup les reliques maçonniques ; ils y puisaient une justification de leurs idées de supériorité aryenne.

— Les francs-maçons portaient des épées ?

— Non, mais les templiers en portaient. Les mythologies templière et maçonnique ont commencé à se confondre au début du XIX^e^ siècle.

— Ce pourrait être l'épée d'un templier, alors ?

— Tout à fait.

— Comment peut-on le savoir ?

— On ne peut pas.

— Mais tu ne m'as pas expliqué que les meilleurs forgerons laissaient leur signature sur les épées qu'ils confectionnaient ?

— Leur marque de fabrique, oui. Elle était gravée ou poinçonnée.

— Je n'en vois pas ici.

— Pour savoir s'il y en a une, il faudrait ôter le fil métallique qui entoure la queue de la lame – la "soie", comme on dit.

— On ne peut pas le faire ? »

Holliday examina l'épée. La gaine de basane qui avait jadis recouvert le filigrane avait pratiquement disparu, et celui-ci semblait déjà desserré.

« Un archéologue digne de ce nom crierait au meurtre, marmonna-t-il.

— Indiana Jones a le dos tourné. Vas-y !

— Quelle expression as-tu utilisée, déjà ? "Jeune écervelée" ? » dit Holliday, sarcastique.

Il commença néanmoins à dérouler prudemment le filigrane. Avant même d'avoir atteint le deuxième niveau de la spire, il comprit que le fil était en or. La couche supérieure avait juste été ternie par la désagrégation de la gaine de cuir.

Le fil était d'un seul tenant, constitué d'au moins une douzaine de tronçons soudés bout à bout. Holliday se rendit également compte que le filigrane avait déjà été déroulé dans le passé : si le bobinage d'origine avait été si lâche, le fil n'aurait pas traversé un millénaire sans se rompre. Cela lui prit une bonne demi-heure, mais il parvint à défaire entièrement le serpentin.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Peggy quand la "soie" de l'arme

apparut.

— Une marque de fabrique… Deux, en fait. »

La première marque, en forme d'abeille, était frappée au poinçon dans le métal. La seconde, délicatement gravée, représentait deux chevaliers en armure montés sur un seul cheval, l'emblème officiel des Chevaliers du Temple. Sous l'emblème étaient tracées les lettres DLNM.

« Les deux chevaliers sur le cheval sont le symbole de l'ordre du Temple, expliqua Holliday. Je ne sais pas ce que représente l'abeille.

— Et les quatre lettres, là ? Ce sont les initiales du forgeron ? demanda Peggy.

— Je ne pense pas… »

Holliday retourna la lame.

« Incroyable ! s'exclama-t-il en découvrant, marqués au poinçon dans le métal, les mots *Alberic in pelerin fecit*.

— C'est toi le savant, Doc, dit Peggy. Que signifie cette inscription ?

— "Alberic a fait ceci à Pèlerin".

— Que veut dire Pèlerin ? Et qui était Alberic ?

— Pèlerin était un château construit par les croisés en Terre sainte, là où se trouve Israël maintenant. C'est le seul château qui n'ait jamais été pris par les sultans mamelouks. Quant à Alberic, c'était une drôle de créature, un nain censé forger des épées magiques. Le rapport avec Hitler est un peu plus évident, à présent.

— Tu sais vraiment tout sur tout, n'est-ce pas ?

— Je te l'ai déjà dit, je lis beaucoup.

— Un nain légendaire qui fabriquait des épées magiques ! Je te rappelle quand même que nous sommes dans le monde réel, Doc, pas dans *Le Seigneur des anneaux* !

— Va raconter ça à Adolf ! Alberic est le gardien mythique du trésor des Nibelungen dans l'opéra de Wagner, le préféré de Hitler.

— Bon, d'accord. Nous sommes en présence d'une épée forgée par un nain de légende et tombée on ne sait comment entre les mains d'un dictateur allemand mégalomane, responsable de tueries à grande échelle et amateur d'opéra. Où tout cela nous mène-t-il ?

— Hitler n'était pas allemand, pour être précis, il était autrichien.

— Je répète ma question : où tout cela nous mène-t-il ? »

Sans répondre, Holliday prit le fil d'or entortillé et l'examina de près, l'effleurant sur toute la longueur avec le gras de son pouce.

« Au Canada, dit-il enfin avec un sourire. Tout cela nous mène au Canada. »

8

Voyageant avec la voiture de location de Peggy, ils passèrent la frontière à Niagara Falls puis, après avoir obliqué vers le nord-est en suivant en gros la rive du lac Ontario, ils atteignirent Toronto quatre-vingt-dix minutes plus tard sous un ciel d'été sans nuages. Ni Peggy ni Holliday ne connaissaient la ville, qui les surprit par sa taille. Avec plus de six millions d'habitants et un territoire de trois cent soixante-dix kilomètres carrés s'étalant sur près de cinquante kilomètres le long du lac Ontario, Toronto, jadis fief des Indiens algonquins, était, de fait, la cinquième plus importante conurbation du continent nord-américain.

L'ensemble leur rappela Chicago, en plus propre et avec un réseau ferré souterrain moderne à la place de l'antique métro aérien. Il y avait sur le bord du lac une énorme structure verticale en béton qui ressemblait, selon Holliday, à une version gonflée aux anabolisants de la tour Space Needle de Seattle, et un stade dont le dôme évoquait pour Peggy une gigantesque chouquette couverte d'un glaçage à la vanille. Ils descendirent à l'hôtel Park Hyatt, à deux rues du centre géographique de la ville, marqué par l'intersection des rues Bloor et Yonge, où le nord devenait sud, et l'est ouest.

Juste en face de l'hôtel, de l'autre côté de Bloor Street, se dressait la masse néoromane du Musée royal de l'Ontario, avec ses tourelles et son entrée à colonnes qui lui donnaient davantage l'aspect d'un tribunal que d'un sanctuaire de la connaissance. Récemment, dans son infinie sagesse, une quelconque commission des beaux-arts avait estimé nécessaire une rénovation du bâtiment et avait engagé un architecte. Il en était résulté une extension géante de verre et d'acier en forme de cristaux pointus, pareille à un vaisseau spatial de science-fiction qui serait tombé du ciel pour se fondre avec l'ancien édifice.

En diagonale par rapport à l'hôtel se trouvait un autre grand bâtiment de même style, mais comprenant davantage de colonnes. À l'instar de nombreux autres immeubles du centre-ville, celui-ci faisait partie de l'université de

Toronto. Le dernier étage abritait le département d'histoire médiévale – un labyrinthe de couloirs sonores aux planchers grinçants et de bureaux poussiéreux dignes d'un roman de Dickens.

Le bureau de Steven Braintree était à l'image que les gens se faisaient souvent du médiévisme : piles de livres, de dossiers et de papiers entassées sur chaque surface plane, bibliothèques et meubles de rangement archipleins, cartons posés à même le sol. Sur le radiateur, un aspidistra agonisant tendait son unique fleur violette et flétrie vers l'étroite fenêtre aux vitres encrassées. Le P^r^ Braintree, en revanche, ne ressemblait pas du tout à son bureau. La trentaine, cheveux noirs aux épaules, regard sombre et intelligent derrière des lunettes Prada dernier cri, il était en jean et portait un tee-shirt blanc sous une chemise de soie verte à manches courtes qui devait coûter une fortune.

Braintree fut choqué d'apprendre le décès d'oncle Henry, bien qu'il ne l'ait connu que de réputation, et pour avoir eu avec lui quelques entretiens téléphoniques, avant de le rencontrer au mois de mars. À l'entendre, Henry n'avait fait aucune allusion à une épée particulière lors de sa visite, mais il avait paru très intéressé quand Braintree lui avait parlé d'une découverte récente dans les archives du Vatican, faisant état d'un système de chiffrage complexe impliquant des « référentiels communs » qui aurait été utilisé au temps des premières croisades. Ces « référentiels » étaient généralement des passages des Écritures connus à la fois de l'expéditeur et du destinataire des messages codés. Quant aux méthodes d'encodage proprement dites, elles dérivaient le plus souvent du système des « scytales » répandu dans la Grèce antique.

Une scytale était un bâton de longueur et de diamètre déterminés sur lequel on enroulait en spirale un ruban de parchemin, comme une bande de papier sur un rouleau. Le message, parfois en clair, parfois sous forme transposée, en lettres ou en chiffres, était écrit sur toute la longueur du bâton enveloppé de parchemin. Une fois celui-ci déroulé, le message devenait une succession de signes incompréhensibles qui ne retrouvait son sens que quand on enroulait de nouveau la bande sur un bâton identique au premier. Ce que décrivaient les documents trouvés au Vatican était un code de ce genre, le chiffre de César. Les amateurs de thrillers auraient pu y reconnaître le chiffrage livresque utilisé dans *Le Code Rebecca*, le roman d'espionnage de Ken Follett.

« Le filigrane d'or entourant la poignée d'une épée pourrait faire office de scytale », dit Holliday après avoir écouté les explications du professeur.

Le visage de Braintree s'éclaira d'un large sourire et il frappa ses mains l'une contre l'autre.

« Exactement ! s'exclama-t-il. C'était l'hypothèse de votre oncle. Marqué aux endroits appropriés de façon à coïncider avec un texte donné, le fil pourrait jouer le même rôle que le parchemin autour d'un bâton. Même si l'épée tombait entre les mauvaises mains, personne ne pourrait en comprendre le message à moins d'avoir la clé. Comment avez-vous deviné ? »

Holliday sortit de la poche de sa veste le rouleau de fil d'or provenant de la soie de l'épée et le tendit à Braintree. Poussant ses lunettes sur son front, le jeune homme examina attentivement le fil, le faisant glisser d'un bout à l'autre entre son pouce et son index.

« On sent des bosses, murmura-t-il. Comme de toutes petites perles.

— Des points de soudure, acquiesça Holliday. À intervalles irréguliers, mais qui se répètent. J'ai compté soixante-dix-huit "perles", comme vous dites.

— Pas très compliqué, comme message, commenta Peggy.

— Ce ne sont pas les perles en elles-mêmes qui constituent le message : elles correspondraient aux rotors d'une machine Enigma de la Seconde Guerre mondiale, si vous voulez, expliqua Braintree avec un sourire. En alignant les perles sous le texte clé, on obtient les transpositions correctes à opérer.

— Je suis complètement perdue ! avoua Peggy en fronçant les sourcils.

— Je crois comprendre, dit Holliday. Il suffit de répéter les espacements entre les perles sur toute la longueur du texte pour avoir le message.

— C'est cela, confirma Braintree.

— Je n'y comprends toujours rien, marmonna Peggy.

— De toute façon, comprendre le système ne sert à rien tant qu'on n'a pas le texte clé, dit le professeur. Où est-elle, cette épée ? Vous ne l'auriez pas apportée, par hasard ?

— Par les temps qui courent, ce n'est pas exactement le genre de truc qu'on trimballe avec soi quand on doit passer une frontière, répondit Holliday. Nous l'avons mise à l'abri. »

Ils l'avaient en fait apportée à M^lle^ Branch, qui l'avait enfermée dans la chambre forte de l'université.

« Dommage, dit Braintree, j'aurais bien aimé la voir. »

Peggy fouilla dans son sac et en sortit une petite liasse de tirages numériques qu'elle avait faits de l'épée. Braintree les observa un à un avec soin.

« Une épée courte à une main, reprit-il en hochant la tête. Début XIII^e^, si j'en juge par le sceau des Templiers. Vous êtes sûr de son authenticité ? demanda-t-

il à Holliday.

— Personnellement, je pourrais me laisser abuser par une bonne reproduction, mais pas oncle Henry. Et d'ailleurs, qui se donnerait autant de mal pour fabriquer une copie ?

— Si elle est vraiment authentique, elle doit valoir très cher. Je connais quelques rivaux, au musée d'en face, qui seraient sans doute prêts à vendre leur mère pour ajouter un tel joyau à leur collection. On peut imaginer que quelqu'un en ait fait un faux, ne serait-ce que pour l'argent.

— Grand-père ne se serait pas embarrassé d'un faux, assura Peggy.

— L'inscription semble un peu extravagante, vous ne trouvez pas ? demanda Braintree. "Alberic à Pèlerin". Savez-vous d'où vient l'épée ? de quelle collection ?

— De celle d'Adolf Hitler, répondit placidement Holliday, s'amusant de la stupéfaction qu'exprima soudain le visage du Canadien.

— Vous en êtes certain ?

— Sans l'ombre d'un doute. »

Braintree étudia de nouveau les images, puis acquiesça lentement de la tête.

« D'un point de vue historique, ça tient debout. Hitler avait la tête pleine de ce fatras nietzschéen pseudo-scientifique sur la race aryenne : le Sang et le Sol, l'Anneau des Nibelungen, les Walkyries, les nains forgerons, les Templiers, les rituels maçonniques… On peut comprendre qu'il ait voulu posséder une épée comme celle-ci. »

Braintree eut un petit rire sans joie.

« Qui sait ? ajouta-t-il. Il croyait peut-être avoir trouvé *Tirfing* !

— *Tirfing* ? répéta Peggy. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— L'épée d'Odin, expliqua le professeur. Si vous appréciez l'opéra wagnérien…

— Bof ! Seulement dans la bande-son d'*Apocalypse Now* !

— D'un autre côté… murmura Braintree, songeur. Il ne s'agit peut-être pas de cet Alberic-là.

— Parce qu'il y en a plusieurs ? demanda Peggy.

— En fait, oui. »

Braintree se leva de son bureau et se mit à fouiller dans des piles de livres entassées sur le plancher. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il alla se planter devant la bibliothèque, qu'il parcourut du regard en marmonnant entre ses dents, dégageant de temps en temps un livre de l'alignement pour en examiner

la couverture.

« Ah ! s'exclama-t-il enfin. Je te tiens.

— Qu'avez-vous trouvé ? s'enquit Holliday.

— Ceci », répondit Braintree en lui tendant un épais volume cartonné.

Le Saint des Templiers, Alberic de Cîteaux et l'Essor de l'ordre cistercien, lut Holliday. L'auteur était un certain Sir Derek Carr-Harris, et son nom était suivi de toute une série d'initiales et d'abréviations, dont « D. Litt. Oxon » et « KCBE ». Un grade de chevalier de l'ordre de l'Empire britannique – alors que Paul McCartney n'était que membre – et un doctorat d'Oxford par-dessus le marché ! Impressionnant. De plus, le patronyme Carr-Harris lui disait quelque chose.

« Vous croyez que c'est cet Alberic-là, dont le nom figure sur l'épée ? demanda Holliday.

— Ce ne serait pas invraisemblable. D'autant que le mot *fecit*, en latin, peut signifier aussi bien "fabriqué *pour*" que "fabriqué *par*".

— "Fabriqué pour Alberic à Pèlerin", donc, dit Peggy.

— Ce pourrait très bien être un jeu de mots, suggéra Braintree en reprenant le livre, dont il tourna les pages pour trouver l'index. C'est le message qui était *pour* Alberic, l'épée ayant été fabriquée *à* Pèlerin dans le seul but de lui transmettre ce message… Enfin, pas à lui proprement dit, puisqu'il n'existait plus depuis longtemps, mais à Cîteaux, le monastère qu'il avait fondé.

— Où se trouve Cîteaux ? demanda Peggy.

— En France. Juste au sud de Dijon… Ah ! Voilà ce que je cherchais ! » annonça-t-il, une note de triomphe dans la voix, tout en arrêtant son doigt sur une des lignes de l'index.

Il retourna à son bureau, prit une des photos faites par Peggy et la tendit à Holliday après y avoir jeté un coup d'œil. Le cliché était un gros plan sur les marques de fabrique et l'inscription que portait la soie de l'épée.

« Le *De Laudibus Novae Militiae* adressé à Hugues de Payns, premier Grand Maître des Templiers et prieur de Jérusalem.

— Je ne comprends pas, avoua Holliday.

— Les lettres DLNM sont les initiales de *De Laudibus Novae Militiae*. Il s'agit d'une célèbre épître envoyée par Bernard de Clairvaux à Payns, le fondateur de l'ordre du Temple. C'est le texte de référence du code… Et il y a un argument décisif qui corrobore mon hypothèse.

— Lequel ? demanda Holliday, tout excité de voir ces indices ténus venus

du fond des âges remonter à la surface du présent et dévoiler leurs mystères avec des chuchotements de fantômes.

— Les abeilles, dit Braintree en désignant le poinçon sur la photo. En France, Alberic de Cîteaux, le père spirituel de Bernard de Clairvaux, est le saint patron des abeilles et des apiculteurs. »

Peggy prit le livre sur le bureau.

« Je suis sûre que je connais ce nom… murmura-t-elle. Mais oui ! s'écria-t-elle après avoir réfléchi un instant. Le cliché dans le bureau de grand-père ! Celui qui a été pris au Caire ou à Alexandrie en 1941 ! L'un des personnages photographiés était Derek Carr-Harris.

— Qui se trouvait à Oxford… ajouta Holliday.

— Et qui a noté sur le carton d'invitation au repas des anciens les indications nécessaires pour se rendre chez lui à Leominster ! conclut Peggy avec un large sourire.

— Euh… Je n'ai pas tout suivi », dit Braintree, l'air complètement perdu.

9

Moins de vingt-quatre heures après leur arrivée à Toronto, Peggy Blackstock et Peter Holliday prirent un vol de nuit de la British Airways de Pearson International Airport à Heathrow, où ils atterrirent à 9 heures le lendemain matin. Un coup de téléphone au bureau de Derek Carr-Harris, à Oxford, leur apprit que le professeur passait actuellement ses vacances d'été dans sa maison de campagne et ne pouvait pas être joint, son secrétariat refusant catégoriquement de communiquer son adresse. Ils essayèrent d'appeler le numéro qui figurait dans l'agenda d'oncle Henry, mais, n'obtenant pas de réponse, ils déduisirent que ce numéro correspondait au domicile de Carr-Harris à Oxford.

De Heathrow, ils se rendirent en métro à la gare de Paddington, où ils firent une halte au buffet pour avaler un petit déjeuner épouvantable composé de saucisses, d'œufs et de café qui n'avaient d'authentique que le nom. Leur repas expédié, ils montèrent dans un train à destination du pays de Galles et en descendirent trois heures plus tard dans la petite ville de Leominster.

« Lemster », comme disait Peggy, avait acquis une certaine notoriété au Moyen Âge, et une réelle prospérité, car il s'y tenait une foire où se vendait la meilleure laine d'agneau du monde, connue sous le nom d'« or de Leominster ». La bourgade s'était transformée au fil des siècles en un trou perdu pittoresque situé sur l'ancienne frontière souvent disputée entre l'Angleterre et le pays de Galles. Elle présentait le même aspect un peu trop léché que Holliday trouvait aux petites villes touristiques américaines vivant sur leur passé historique prétendument glorieux, leur charme désuet et la qualité de leurs frites. Dans le cas de Leominster, l'attrait était assuré par la boutique locale du fromager Mousetrap Cheese – la Tapette à souris –, et par une profusion de magasins d'antiquités.

« Un brin chichiteux, tout ça ! » commenta Peggy comme ils descendaient la grand-rue en direction d'un endroit appelé The Buttercross, à la recherche

d’un loueur de voitures.

Elle choisit chez Avis une petite Toyota Altis trapue à bord de laquelle, après s’être non sans mal fait indiquer le chemin par un jeune agent de comptoir boutonneux nommé Billy qui s’obstinait à les qualifier de Yankees, ils prirent Monkland Road en direction de l’ouest. La route se rétrécissait au bout de quelques kilomètres en devenant l’A44, et Peggy s’agrippa au volant pour rester à bonne distance des haies qui bordaient la chaussée des deux côtés. Chaque fois qu’ils franchissaient le sommet d’une croupe, ils pouvaient apercevoir brièvement le patchwork que dessinaient les champs alentour.

« J’ai l’impression d’être sur une piste de bobsleigh », marmonna Peggy, tout en priant le ciel pour ne pas voir arriver un autre véhicule en face.

La petite Toyota familiale occupait en effet presque toute la largeur de la voie, et l’on pouvait se demander ce qu’il adviendrait en cas de croisement avec une voiture de taille normale, un camion, voire un engin agricole… Ou de rencontre avec un troupeau de ces moutons aussi réputés pour leur laine qu’ignorants du Code de la route.

« Bon, si nous revenions un peu sur terre ! dit Peggy, l’œil rivé à la route. Tu as renoncé à un mois de pêche à la truite en Patagonie, et moi à une mission de choix en Nouvelle-Zélande, où je ne suis encore jamais allée. Et tout ça pour quoi, tu peux m’expliquer ?

— Parce que ce salopard de Broadbent a fait incendier la maison d’oncle Henry, répondit Holliday.

— Et ça justifie de sauter dans un avion de nuit pour Heathrow et de déguster les sandwiches de la British Airways ?

— N’oublie pas que c’est pour tenter de dissimuler le vol de l’épée que Broadbent a brûlé la maison. C’est dire l’importance qu’il lui accorde.

— Mais ce n’est qu’une épée, Doc ! Un souvenir du Moyen Âge, comme Leominster. Une relique qui ne nous concerne en rien.

— Il y a mille ans de ça, un templier a envoyé un message à un des fondateurs de son ordre, en France. Et ce message était si important qu’il a été codé et enroulé autour de la poignée de cette épée qu’oncle Henry a trouvée dans la maison de vacances de Hitler, dans les Alpes bavaroises. D’autre part, il faut croire qu’oncle Henry lui-même a jugé sa trouvaille importante, puisqu’il l’a cachée pendant plus d’un demi-siècle. En fait, il s’est arrangé pour qu’on ne la retrouve qu’après sa mort : c’est dans ce but qu’il avait glissé un indice dans un tome de *La Quête du roi Arthur*. Donc, cette arme a été importante pour les Templiers il y a un millénaire ; elle l’a été suffisamment pour que ton grand-

père la cache avec le soin que l'on sait. Et suffisamment aussi pour que Broadbent aille jusqu'à commettre un acte passible d'emprisonnement pour mettre la main dessus. J'en déduis que le message codé qu'elle porte est *encore aujourd'hui* de la plus haute importance. Voilà pourquoi nous sommes ici. »

Suivant les indications du jeune Billy, ils quittèrent l'A44 puis, au deuxième carrefour qu'ils rencontrèrent, ils prirent à droite une étroite route anonyme jusqu'à un chemin forestier à l'entrée duquel un bidon de lait rouillé, perché sur un tas de pierres, portait l'inscription L'Espoir, en français, peinte en lettres blanches passées.

Holliday traduisit le mot en anglais puis ils s'engagèrent dans le chemin bordé d'épais fourrés d'ormeaux et de tilleuls dont les branches effleuraient presque la voiture au passage. Une vieille barrière métallique ouverte bâillait sur le côté droit. Peggy la franchit et ils pénétrèrent dans la cour de ferme mal tenue de L'Espoir.

Une demi-douzaine de bâtiments dispersés entouraient le corps de logis principal, parmi lesquels deux granges à colombages à demi affaissées, un édifice en pierre qui avait dû être un grenier isolé, et un hangar ouvert, de construction plus récente, pourvu d'un toit arrondi en tôle ondulée rongée de rouille. Pas de paille sous ce hangar, mais une chaloupe de six mètres posée à l'envers sur des tréteaux et qui aurait eu besoin d'un sérieux coup de peinture. Son nom se lisait encore sur le tableau arrière : *Passeur d'aurore*. Des touffes d'herbes folles poussaient un peu partout dans la cour, sauf sur un espace gravillonné où des voitures et des tracteurs avaient laissé des taches d'huile.

Il y avait deux antiques Combi Volkswagen à proximité du hangar et un break Morris Minor antédiluvien sur cales à côté du grenier. Une Land Rover d'aspect assez récent, mais entièrement crépie de boue était garée près de la maison. Un peu plus à l'écart, entourée de roseaux desséchés, se trouvait une mare envahie d'herbes. Une muraille protectrice de haies, d'arbres et de massifs retournés à l'état sauvage cernait l'ensemble.

« Pas grand-chose à espérer par ici », dit Peggy, arrêtant la Toyota près de la Land Rover.

Ils descendirent de la voiture et observèrent la maison dans le soleil du début d'après-midi. Celle-ci donnait la même impression de mélange hétéroclite que le reste de la propriété. Le bâtiment principal, en pierre et couvert d'un toit de chaume, se prolongeait par une extension à colombages qui pouvait facilement dater du XVI^e^ ou du XVII^e^ siècle, puis par une seconde extension « moderne », de style victorien première période, semblait-il. Le tout

tenait ensemble grâce à des étais, des boisages et tout un assemblage inefficace de stuc et de plâtras. À première vue, aucune des ouvertures n'était d'aplomb.

Le côté de la maison devant lequel ils se tenaient comptait trois portes. Holliday alla frapper à la plus imposante d'entre elles, une véritable dalle de chêne munie de pentures en fer et noircie par le temps.

Au bout d'un moment, ils entendirent des pas traînants à l'intérieur, puis le bruit d'un lourd verrou qu'on tirait. L'homme qui ouvrit la porte était grand, légèrement voûté, et ses cheveux, sans doute blonds jadis, présentaient une curieuse couleur gris jauni. Il pouvait être octogénaire et avait dû être bel homme. Il portait des lunettes de lecture demi-cercle rouge vif sur son long nez aquilin, une chemise blanche rayée sous un cardigan vert en piteux état auquel manquaient quelques boutons, et un pantalon de cotonnade chiffonné tout éclaboussé de peinture blanche. Il avait aux pieds des chaussons qui ne semblaient pas bon marché et tenait dans sa main gauche un verre rempli au tiers de liquide ambré.

« Oui ? dit-il.

— Sir Derek Carr-Harris ?

— "Monsieur Carr-Harris" suffira, répondit le vieil homme, l'air presque gêné. Le "Sir" me donne un peu trop l'impression d'être un hobereau de village sorti d'un roman de P.G. Wodehouse : Sir Watkyn Bassett dans *Bonjour, Jeeves*, par exemple. Et vous êtes ?

— Peter Holliday et Peggy Blackstock. »

Le visage de M. Carr-Harris s'illumina.

« Le neveu et la petite-fille d'Henry Granger, c'est bien ça ? Vous arrivez d'Amérique ?

— Tout à fait, confirma Holliday.

— Formidable ! s'exclama le professeur. Entrez donc ! »

Il s'écarta en désignant l'intérieur de la maison avec son verre de whisky. Quand ils eurent pénétré dans un petit vestibule aux murs couverts de livres, Carr-Harris referma derrière eux et repoussa le verrou. Il les guida ensuite jusqu'à un vaste salon dont le plafond, très haut, reposait sur des poutres épaisses d'une bonne soixantaine de centimètres équarries à la main.

Des tableaux encadrés ornaient les murs – uniquement des huiles début XIX^{e} de l'école romantique anglaise représentant des scènes bucoliques avec de plantureuses bergères, ou des voiliers à la Turner sur des mers démontées. Les espaces qui n'étaient pas occupés par des tableaux l'étaient par des corps de

bibliothèque d'aspect plutôt rustique. Entre deux d'entre eux se dressait un râtelier d'armes fermé par une porte vitrée. Une vague odeur de moisi flottait dans l'air, émanant soit des livres, soit du chaume de la toiture. Aucune touche féminine n'était visible dans la pièce.

Peggy plissa le nez.

Le mobilier était ancien, fatigué et sans prétention. Quelques fauteuils clubs et un ou deux canapés formaient un cercle approximatif autour d'un tapis ovale jeté devant une immense cheminée. Sur un côté, un vaste bureau sans style supportait une ancienne machine à écrire électrique IBM entourée de piles de livres et de papiers.

Carr-Harris casa son grand corps dans un des fauteuils et fit signe à ses hôtes de s'installer dans un canapé.

« Alors, comment se porte cette vieille branche d'Henry ? demanda-t-il quand ils furent tous les trois assis. Bien, j'espère… Quoique à notre âge on ne puisse pas espérer de miracles.

— Henry nous a quittés, répondit Holliday.

— Oh, mon Dieu ! murmura Carr-Harris, qui avala une longue gorgée de whisky et soupira avant d'ajouter, philosophe : Il était très âgé, bien sûr. Comme moi… »

Il trempa de nouveau ses lèvres dans son scotch et resta un instant perdu dans ses pensées.

« Je l'avais vu il y a peu, reprit-il enfin. Au repas des anciens, à Balliol College…

— En mars, dit Holliday.

— En mars, oui.

— C'est pour cette raison que nous sommes ici.

— Ah ! C'est donc que vous avez trouvé l'épée. Bien joué, jeune homme ! Henry ne doutait pas que vous la dénicheriez, vous savez ! »

Cela faisait bien longtemps que Holliday ne s'était pas entendu qualifier de « jeune homme ». Il sourit.

« Vous connaissiez l'existence de cette épée ? demanda Peggy, surprise.

— Bien entendu, jeune fille ! J'en connais l'existence depuis l'opération *Postmaster*, en 1941 ou quelque chose comme ça.

— *Postmaster* ! intervint Holliday. La photo de vous et d'Henry sur le mur de son bureau !

— C'est cela même, confirma Carr-Harris. Oh, c'était un secret de

Polichinelle ! Lui et moi travaillions pour le service de renseignements de la marine avec ce jeune type, Fleming. Celui qui a écrit tous ces romans de quatre sous qui n'en valaient pas plus. Comment s'appelait son héros, déjà ?

— James Bond, dit Peggy.

— Hum… » acquiesça le vieil homme en expédiant son whisky.

Il posa son verre sur une table basse près de son fauteuil puis fouilla dans la poche de sa veste de laine, dont il sortit un paquet de cigarettes sans filtre et un briquet. Il en alluma une et tira une longue bouffée tout en se calant dans son fauteuil.

Le spectacle était inhabituel. Holliday avait plutôt coutume de voir les fumeurs se regrouper peureusement dans leurs ghettos étriqués devant les immeubles de bureaux, et non s'adonner ouvertement à leur vice en compagnie de gens qui ne le partageaient pas. De plus, les fumeurs octogénaires ne couraient pas les rues ! Carr-Harris était à l'évidence un homme d'un autre temps.

« Qu'est-ce que c'était que cette opération *Postmaster* ? s'enquit Peggy.

— Un truc comme on en lit dans les romans de la série des Hornblower, répondit Carr-Harris avec un gloussement réjoui. Un abordage.

— Un abordage ?

— La prise d'un navire. En l'occurrence, un cargo italien appelé *Duchessa d'Aosta*. Nous le soupçonnions de servir de ravitailleur pour les sous-marins allemands. Son port d'attache était l'île de Fernando Poo, au large de la Guinée, en Afrique de l'Ouest. Je crois que cette île s'appelle maintenant Bioko ou quelque chose d'approchant. »

Holliday ne voyait pas le rapport entre cette histoire et l'épée, mais il se tint coi et laissa le vieil homme remuer ses souvenirs.

« Le nom *Postmaster* était une espèce de pied de nez, continua Carr-Harris en tirant sur sa cigarette. C'étaient des gens de Merton College qui s'étaient occupés de l'organisation matérielle de l'opération, y compris *Maid Honour*. "Postmaster" est le sobriquet que l'on donne aux bizuths, à Merton, et comme nous autres étions tous de Balliol… Plaisanterie de potaches.

— *Maid Honour* ? répéta Peggy.

— Un chalutier de Brixham utilisé par le commando 62, le Soe, et tous ces gens-là. Ce genre d'opération était le pain quotidien de Fleming et consorts, du moins pour ce qui était de la planification, sinon de l'exécution.

— Le pain quotidien de Leonard Guise et Donald Mitchie, par exemple ?

Les deux autres personnes qui sont photographiées avec vous et oncle Henry ? intervint Holliday.

— Tout à fait. Quoi qu'il en soit, le *Duchessa d'Aosta* était amarré à Fernando Poo. Le nom du port est Malabo, si je me souviens bien. Un endroit infect. Un marécage, à vrai dire… Enfin, bref, le cargo était là, ainsi que deux bateaux allemands censés être consignés dans ce port pour la durée de la guerre.

L'objectif était d'entrer dans le port avec le *Maid Honour*, d'amarrer une aussière au *Duchessa*, puis de le touer en suivant la côte jusqu'à Lagos. Henry et moi sommes allés en ville pour faire boire le capitaine italien et son équipage pendant que le reste de notre équipage à nous ressortait du port avec le cargo en remorque. C'étaient les codes qui nous intéressaient, bien sûr, pas le navire lui-même : nous emparer du *Duchessa* était juste un petit bonus.

— Les codes ? demanda Holliday.

— Le *Kurtzsignalheft* et les autres registres de codes allemands. Nous avions déjà compris le fonctionnement d'Enigma, à cette époque, mais la *Kriegsmarine* utilisait tout un tas de codes et n'arrêtait pas de passer de l'un à l'autre. De sacrés petits malins, ces gens-là ! Les registres que nous avons réussi à barboter sur le *Duchessa d'Aosta* étaient les premiers qu'on ait jamais vus à Bletchley Park.

— Le quartier général des services britanniques du chiffre, précisa Holliday.

— Exactement, dit Carr-Harris. C'est d'ailleurs à Bletchley Park que Guise et Mitchie ont fini par être affectés. Ils y faisaient un travail horriblement scientifique en se servant d'ordinateurs, je crois.

— Je ne saisis vraiment pas ce que tout cela à voir avec l'épée de grand-père Henry, remarqua Peggy, manifestement désappointée par les digressions du vieux professeur.

— Attendez que je vous parle de la lettre !

— La lettre ?

— Le *Duchessa d'Aosta* faisait la navette entre Gênes et l'Argentine. Au moment de la déclaration de guerre, le bâtiment se trouvait au milieu de l'Atlantique, en route pour l'Italie, et la compagnie à laquelle il appartenait a donné l'ordre à tous ses navires de gagner des ports neutres. Pour le *Duchessa*, ç'a été Fernando Poo. Il y avait des passagers à bord, dont un certain Edmund Kiss, un soi-disant archéologue, mais surtout un compère de Hitler. Kiss revenait de Buenos Aires, où les nazis l'avaient envoyé pour un débat sans

queue ni tête sur la présence d'une race aryenne dans l'Antarctique. Nous avons trouvé la fameuse lettre dans une des cabines de pont ; il avait dû l'oublier là en débarquant.

« Il était spécialiste de l'Amérique latine, à ce que je crois savoir, ou du moins c'est ainsi qu'il se présentait. La lettre était de Hans Reinerth, le directeur du mal nommé Institut de la préhistoire allemande, dépendant de Himmler, et elle faisait état de la découverte d'une épée par un collègue archéologue italien nommé Amedeo Maiuri, lors de fouilles qu'il effectuait à Pompéi. Maiuri se disait convaincu que l'épée en question avait été forgée initialement pour un templier. Apparemment, il avait parlé de sa découverte à Mussolini en personne, en suggérant que l'épée serait un cadeau idéal à faire au Führer à l'occasion de leur prochaine rencontre. Henry était particulièrement intéressé par ce détail.

— Qu'avait-il d'intéressant ? demanda Holliday.

— Je n'en suis pas certain à cent pour cent, mais peut-être Henry y voyait-il un élément utile pour notre propagande – comme la supposée croyance aveugle de Hitler dans l'astrologie, ou cette histoire grotesque qui courait sur son absence de testicules. Entre autres inepties, la lettre avançait que l'épée avait très bien pu être fabriquée à partir de la Sainte Lance – celle qui a percé le flanc de Jésus sur la croix –, et pourrait posséder certains pouvoirs magiques, comme celui de rendre immortel son possesseur. »

Carr-Harris émit un son qui aurait pu passer pour un rire.

« Visiblement, cela n'a pas fonctionné pour M. Hitler ! commenta-t-il. C'était la première fois que nous entendions parler de cette épée. Elle a fait l'objet d'autres rumeurs encore jusqu'à la fin de la guerre, et puis, bien sûr, Henry et moi l'avons trouvée quand nous avons été envoyés à Berchtesgaden.

— Avez-vous rencontré un certain Broadbent, quand vous étiez là-bas ? s'enquit Holliday.

— Pas que je me souvienne.

— Qu'est-ce qui aurait pu pousser grand-père à garder secrète l'existence de cette épée ? demanda Peggy.

— Et pourquoi suscite-t-elle brusquement un tel intérêt ? ajouta Holliday.

— Je n'en sais trop rien, répondit Carr-Harris, l'air songeur. Ce qui est sûr, c'est qu'Henry m'a fait jurer le silence quand nous l'avons découverte. Il parlait d'un ordre du Nouveau Temple, de Boucliers noirs et de Boucliers blancs et autres fadaises de ce tonneau. Il semblait prendre tout ça très au sérieux. »

Le vieil homme se leva et prit son verre vide.

« Je vous sers quelque chose ? » proposa-t-il tout en désignant, devant la grande fenêtre bancale qui jouxtait la cheminée, une table équipée d'un petit évier et d'un minibar rudimentaire comprenant une demi-douzaine de bouteilles, un siphon d'eau de Seltz et quelques verres.

Holliday et Peggy déclinèrent l'offre. Carr-Harris traversa la pièce en traînant les pieds, se versa un nouveau whisky, y ajouta un pschitt de soda, puis revint vers son fauteuil, la cendre trop longue de sa cigarette menaçant de se rompre.

La balle du fusil à haute vélocité atteignit le vieil homme entre les omoplates, lui sectionna la colonne vertébrale et ressortit au milieu de sa poitrine dans un jaillissement de sang. Ses bras s'écartèrent de son corps, son verre de whisky vola en l'air. Ses yeux avaient cessé de voir avant même qu'il ait touché terre. Une fraction de seconde plus tard, un fracas de verre brisé signala l'éclatement de la vitre. Puis ce fut le silence.

10

Holliday et Peggy se jetèrent sur le plancher. Devant eux, le corps du vieux professeur se vidait de son sang sur le tapis ovale. Un deuxième projectile entra par le carreau déjà cassé et frappa le dos du canapé avec un bruit mat. Aucune détonation.

Un silencieux, pensa Holliday. Peut-être un fusil d'assaut M4A1, comme ceux de l'armée en Irak. Un jouet de gros calibre, efficace, conçu pour les opérations spéciales. Discret. Précis. Mortel.

« Holliday ? » appela Peggy.

Pas la moindre trace de panique dans sa voix. Elle avait suffisamment promené ses appareils photo sur les champs de bataille pour apprendre à se contrôler. Elle attendait des instructions, rien de plus. Une nouvelle balle fracassa une autre fenêtre et termina sa course dans le râtelier d'armes du côté opposé de la pièce. Un deuxième tireur…

« Reste au sol ! » ordonna-t-il.

Se déplaçant en crabe vers la gauche, il parvint à gagner l'extrémité du canapé. Une longue rafale piqueta horizontalement les bibliothèques, déchiquetant le dos des livres et remplissant l'air d'une pluie de confettis. Des projectiles firent éclater l'un des cadres accrochés au mur, envoyant la toile tournoyer dans les airs. Les bouteilles du bar explosèrent soudain et une odeur d'alcool se répandit alentour. Quelqu'un était en train de saccager méthodiquement et inexorablement la pièce dans un silence absolu. À dessein. C'était terrifiant. Holliday regarda le râtelier.

La balle avait transpercé le montant de la porte et démoli la serrure avant de se loger dans la crosse d'un des fusils alignés verticalement. Celui-ci devait être un vieux Grulla Armas espagnol à canons superposés. Plusieurs autres fusils étaient encore intacts, parmi lesquels un Martini-Henry à levier d'armement datant de la Première Guerre mondiale et une carabine Lee-Enfield.

Il y avait également un pistolet Mauser C96 avec son lourd magasin carré et sa crosse de bois poli en forme de manche à balai bosselé. Sur l'étagère en dessous du semi-automatique était posée une boîte bleu et or de cartouches serbes Prvi Partizan de 9 millimètres parabellum faites sur mesure. Les munitions qu'utilisaient les méchants au Kosovo. D'après le dessin sur le couvercle, les balles devaient être montées sur des lames-chargeurs. Sur la droite de Holliday, une autre fenêtre fut pulvérisée par une nouvelle rafale. On tirait maintenant depuis trois côtés à la fois.

« Qu'est-ce que tu fais ? chuchota Peggy, d'un ton un peu tendu cette fois.

— Je réfléchis. Attends !

— Doc ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Au lieu de répondre, il ferma les yeux et essaya de se représenter la disposition des lieux. La cheminée se trouvait derrière lui, au sud. De ce côté, un patio fleuri séparait la maison de la lisière du bois ; il l'apercevait à travers la fenêtre en miettes.

Le couloir par lequel ils étaient entrés était sur sa droite, au nord-est, comme la grosse porte de chêne, la cour, les voitures et, au-delà, le hangar. Terrain entièrement découvert de ce côté ; le tireur était donc parmi les arbres. Holliday avait sur sa gauche, donc à l'ouest, la fenêtre par où avait pénétré la balle qui avait touché le râtelier. C'était de ce côté que la forêt était la plus dense et la plus proche de la maison. En face de lui, enfin, il y avait une ouverture voûtée qui menait à une vieille cuisine rustique. Aucune fenêtre visible de ce côté, donc, pas de risque de se faire tirer dessus. Peut-être y avait-il une porte latérale dans la cuisine ?

Rouvrant les yeux, il releva la tête de quelques centimètres. On tirait manifestement depuis les bois, et non depuis les différents bâtiments annexes. Comme il n'y avait pas de tertre sur lequel se percher – tout au plus une très légère déclivité vers le nord –, les trajectoires devaient être plates, à moins que les tireurs ne soient grimpés dans les arbres, ce qui semblait peu vraisemblable.

Holliday serra les dents dans un accès de rage impuissante. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas été confronté à une telle situation. Trop longtemps. Les vieux briscards ne se contentaient pas de disparaître, comme le disait une vieille ballade, ils se rouillaient, aussi !

Il s'efforça de garder son sang-froid et de réfléchir. Ils étaient coincés sur trois côtés. Les deux tireurs postés à l'est et au sud allaient les clouer au sol sous leur feu croisé tandis que celui du nord-est couvrirait la porte de chêne. Il

ne leur faudrait pas plus de deux minutes pour faire irruption par les fenêtres en tirant dans tous les sens.

« Avance vers ta droite en restant baissée ! ordonna-t-il à Peggy. Quand tu auras dépassé le canapé, dirige-toi vers l'arcade et essaie d'entrer dans la cuisine. Une fois là, attends-moi !

— Et après ?

— Pour le moment, fais ce que je te dis ! »

Il l'entendit se déplacer. Il y eut une nouvelle salve silencieuse qui lacéra les murs et fracassa les meubles. Holliday roula sur le côté jusqu'au râtelier d'armes. Du coin de l'œil, il vit Peggy qui progressait à travers la pièce.

« Ne t'arrête pas ! » lui enjoignit-il.

Il attendit qu'elle ait franchi l'arcade puis, levant le bras, il tâtonna sur l'étagère au-dessus de sa tête jusqu'à ce que ses doigts rencontrent le métal froid du vieux Mauser. Après avoir pris l'arme, il amena à lui de la même façon la boîte de munitions, l'ouvrit et en sortit un chargeur de vingt cartouches.

Tirant la culasse en arrière, il poussa le chargeur de haut en bas dans le magasin, comme on chargeait les anciens fusils M1 Garand de l'armée américaine, puis, quand les cartouches eurent toutes pris leur place dans le magasin en comprimant le ressort, il retira le chargeur vide, le jeta, et remit doucement la culasse en position. Le pistolet était armé. Il fourra quelques chargeurs dans la poche de sa veste avant de redresser la tête, tenant fermement l'arme dans sa main droite.

« Ça y est, je suis dans la cuisine ! annonça Peggy.

— J'arrive ! » répondit Holliday.

Il se mit à quatre pattes puis se propulsa en direction de l'arcade. Trop tard. Au bout du petit couloir de l'entrée, sur sa droite, la porte de chêne s'ouvrit à la volée, livrant passage à un homme en chaussures de randonnée, jean et pull-over vert foncé qui tenait une arme à canon long. Un pistolet-mitrailleur russe Bizon avec tous ses accessoires, du silencieux à la lunette Posp montée sur rail, en passant par le chargeur hélicoïdal de soixante-quatre coups fixé sous le canon. Un engin suffisant pour mener une guerre à soi tout seul, mais d'un maniement malaisé dans l'espace confiné d'un couloir.

L'homme ne portait pas de gilet pare-balles. Il fit un bond en avant tout en levant son arme, mais le silencieux accrocha un élément de bibliothèque sur sa gauche, ce qui lui fit perdre une précieuse fraction de seconde. Et lui coûta la vie. Visant le milieu du corps, Holliday pressa à plusieurs reprises la détente du

vieux Mauser, qui aboya rageusement.

Tirées d'une distance de trois mètres, les balles s'enfoncèrent une à une dans la poitrine de l'intrus. Six cartouches, six coups au but ; il en restait quatorze dans le magasin. L'homme émit un bref soupir et partit à la renverse. Lâchant le Mauser, Holliday s'avança et retint l'assaillant, qui exhala son dernier souffle contre sa joue tandis qu'il lui retirait son arme des mains. Le mort avait un tatouage sur la face interne de son poignet : une épée à la lame enrubannée qu'entourait une inscription en caractères runiques.

Holliday accompagna la chute du corps sans vie jusqu'au sol puis alla refermer la porte d'un coup de pied. Ensuite, le pistolet-mitrailleur armé dans les bras, il recula, enjambant le cadavre, et se baissa pour ramasser le Mauser, qu'il laissa tomber dans sa poche de veste. Quand il fut ressorti du couloir, il s'accroupit.

Combien restait-il de tireurs ? Toujours trois, ou seulement deux ? Quoi qu'il en soit, les types qui attendaient dehors avaient été avertis par les détonations inattendues du Mauser que quelque chose clochait. Holliday soupesa le Bizon et sourit dans sa barbe. Quelque chose clochait, effectivement, mais pas pour lui ! Il était peut-être rouillé, mais il n'en restait pas moins un vieux briscard… Et un vieux briscard armé jusqu'aux dents.

« Tout va bien, Peggy ? demanda-t-il.

— Oui. »

Il tendit l'oreille. Silence.

« Je te rejoins », prévint-il.

Se déplaçant à croupetons, il passa à toute vitesse sous la large arcade que soutenaient des piédroits de chêne et gagna la cuisine. Celle-ci était à l'évidence très ancienne. Elle comportait une immense cheminée en pierre de taille et brique de lestage, avec, sur un côté, un four à pain en forme de dôme appuyé au mur du fond. Un énorme billot en érable massif fiché sur des pieds taillés à la serpe trônait au centre de la pièce tandis que du plafond pendaient toutes sortes de casseroles et d'ustensiles, ainsi qu'une forêt d'herbes aromatiques séchées et de tresses d'ail.

Le plafond lui-même était en bois sombre, encore noirci par l'âge, et le plancher était constitué de planches de pin chevillées d'au moins trente centimètres de large. À gauche de la cheminée, il y avait une lucarne pratiquée dans l'épaisseur du mur, très haut au-dessus du sol. Une rangée d'armoires de cuisine d'époque victorienne couvrait un autre mur.

Seul l'électroménager était à peu près moderne : un réfrigérateur blanc

émaillé des années quarante et une gazinière Aga encore plus vieille. Pas de lave-vaisselle. Des plans de travail en zinc terni. Un évier double en tôle galvanisée.

Curieusement située entre l'évier et la fenêtre se trouvait une porte étroite. Elle donnait au nord, vers les arbres qui bordaient le chemin d'accès à L'Espoir. Un lourd trousseau de clés pendait à une cheville enfoncée au marteau dans un des montants.

Debout près du billot, Peggy brandissait un couperet de boucher. Elle regarda avec étonnement le fusil d'assaut que tenait Holliday.

« Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-elle.

— Peu importe.

— Le vieux monsieur est mort, n'est-ce pas ? Je n'ai pas regardé de trop près, mais… Il est mort, non ?

— Oui. Il est mort, confirma Holliday.

— C'est complètement dingue ! s'exclama-t-elle, le souffle oppressé, les yeux écarquillés.

— C'est à cause de l'épée, il n'y a pas de doute. Ça ne peut être que ça.

— Ils l'ont tué », dit-elle d'une voix éteinte.

Elle respirait très vite, manifestement sous l'effet de l'adrénaline. Holliday connaissait bien ce phénomène qui poussait les gens à vouloir agir à tout prix, à faire n'importe quoi plutôt que tenir leur position et évaluer leurs chances.

« Ils sont au moins deux, dehors. Peut-être trois. Nous avons dû être suivis depuis l'aéroport. Ils nous attendaient.

— Tu crois que c'est Broadbent qui a manigancé tout ça ? demanda Peggy, l'air incrédule.

— En tout cas, il est dans le coup. Mais on verra ça plus tard, l'important, pour l'instant, c'est de sortir vivants d'ici.

— Ainsi soit-il ! Et on fait comment ? »

Holliday pointa le canon du fusil vers la petite porte.

« Cette sortie donne sur le potager. Je l'ai vu en entrant. Il se trouve entre l'espèce de grenier en pierre et le flanc de la maison. »

Le grenier était une construction cubique d'environ quatre mètres de côté, coiffée d'un toit de chaume conique et surélevée par des piles de pierres de façon à être à l'abri des nuisibles et de l'humidité. Dépourvu de fenêtres, il ne comportait qu'une large porte en planches sur une de ses faces. L'espace entre le sol et le plancher était trop étroit pour qu'un *sniper* puisse y prendre

position : les assiégeants avaient un angle mort de ce côté. En sortant de la cuisine, ils auraient en face d'eux le grenier, au-delà du potager, et, à une vingtaine de mètres sur leur gauche, vers l'ouest, une ligne d'arbres séparant L'Espoir de la route.

La voiture de location et la Land Rover de Carr-Harris se trouveraient à dix mètres sur leur droite, la Land Rover entre eux et la Toyota. La Land Rover était une quatre-portes avec volant à droite, la Toyota une deux-portes. Pour accéder au siège passager de cette dernière, il faudrait nécessairement s'exposer au feu des assiégeants.

« Où sont les clés de la Toyota ? demanda Holliday.

— Dans mon sac. »

Par miracle, Peggy avait gardé son sac à l'épaule. Holliday constata que la clé de la Toyota était dotée d'une commande à distance. Il regarda le trousseau suspendu à la cheville : il y avait bien une clé de voiture, mais pas électronique. Il ferma les yeux, essayant de se remémorer l'instant où ils étaient entrés dans la cour.

La vitre de la Rover était-elle baissée ou levée ? Carr-Harris était-il du genre à laisser sa voiture ouverte ou à la fermer à clé ? Difficile à dire. De toute façon, cela n'avait pas grande importance : ils n'avaient pas beaucoup de choix, et encore moins de temps. Carr-Harris fermait à clé sa porte d'entrée, Holliday l'avait entendu manœuvrer le verrou quand il était venu leur ouvrir…

Mais peut-être n'utilisait-il jamais cette porte-là. Peut-être entrait-il toujours chez lui par la cuisine, comme les gens de la ville entraient chez eux par le garage ; c'était une pratique courante. Holliday jeta un coup d'œil à la petite porte. Pas de verrou… Il fronça les sourcils. Trop d'inconnues à prendre en compte : cela commençait à lui donner la migraine. Il prit une profonde inspiration et chassa lentement l'air de ses poumons pour faire baisser son propre niveau d'adrénaline. Les types, dehors, devaient être en train de se regrouper. C'était maintenant ou jamais.

« Tu vas faire exactement ce que je te dirai », dit-il avant d'expliquer son plan à Peggy.

Moins de deux minutes plus tard, il entrouvrit la porte en se baissant et prêta l'oreille. Rien, à part le bruit de cascade du vent dans les arbres et le cliquetis d'ossements que faisaient les roseaux secs autour de la mare.

Un vieux souvenir lui revint soudain en mémoire : celui de l'angoisse qu'il avait éprouvée, jadis, dans l'obscurité d'un cinéma, en regardant le passage de *Blowup* où l'acteur David Hemmings, immobile dans le silence d'un parc

étrange, écoutait, comme lui maintenant, la rumeur fantomatique du vent tout en se demandant s'il venait ou non d'être témoin d'un meurtre. À cette réminiscence vint se mêler celle, encore présente dans tous les esprits, du « tertre gazonné » de Dallas d'où un second tueur aurait tiré sur Kennedy. Il connaissait ces instants suspendus qui précèdent d'une fraction de seconde la catastrophe qui change le cours d'une vie. Clignant des yeux dans le soleil de l'après-midi, il s'efforça de chasser le pressentiment sinistre qui venait de l'envahir. En vain.

Holliday écouta encore, muscles tendus. Rien. Il inspira à fond, retint sa respiration, puis, se redressant, il poussa la porte d'un coup et se mit à courir à découvert, faisant écran à Peggy qui le suivait de près.

« Maintenant ! » hurla-t-il.

Peggy brandit la commande à distance de la Toyota et appuya sur le bouton. De l'autre côté de la Land Rover qui masquait la petite voiture, ils entendirent le bip des portières qui se déverrouillaient.

Trompés par le bruit, les tireurs invisibles concentrèrent leurs tirs silencieux sur la Toyota, criblant de balles vitres et tôlerie. Toujours derrière Holliday, Peggy obliqua vers la gauche, et tous deux se jetèrent en même temps à l'intérieur du 4 × 4, lui au volant, elle à l'arrière.

Holliday enfonça la clé dans la serrure de contact et tira violemment le levier de la boîte automatique en position marche arrière. Penché aussi loin qu'il le pouvait vers la gauche, tête baissée, il appuya à fond sur l'accélérateur.

La Land Rover fit un bond en arrière. Après avoir tourné le volant à l'aveuglette, Holliday se décala légèrement sur le siège de façon à pouvoir jeter un coup d'œil à travers le pare-brise, guettant l'instant propice. Puis, passant la marche avant, il mit de nouveau pleins gaz et la voiture partit comme une fusée en direction du portail ouvert tandis qu'une grêle de balles s'abattait sur elle par l'arrière.

Un projectile fracassa le rétroviseur à une quinzaine de centimètres de sa tête, mais l'affaire était entendue. Il donna un coup de volant à gauche et le 4 × 4 traversa le chemin dans une embardée, frôlant un instant les branches basses des arbres et manquant de peu verser dans le fossé. Puis ils débouchèrent brusquement en pleine lumière, sur la petite route goudronnée. Holliday prit à gauche en direction de la nationale distante d'une centaine de mètres. Il risqua un bref regard par-dessus son épaule. Personne ne les suivait.

Sur le siège arrière, Peggy se redressa prudemment et regarda autour d'elle, fébrile.

« Je crois que nous sommes hors de danger, pour le moment », dit Holliday.

Tournant les yeux vers la gauche, il aperçut au-delà des arbres les cheminées et le toit de chaume de L'Espoir qui s'éloignaient. Il allait falloir un peu de temps à leurs agresseurs pour faire disparaître les cadavres et les divers indices. Peut-être mettraient-ils le feu à la maison, comme à celle d'oncle Henry. Il s'engagea sur la nationale en direction de Leominster.

Ils étaient sains et saufs… Mais pour combien de temps ?

11

Ils abandonnèrent la Land Rover dans le parking du supermarché Sainsbury de Leominster et gagnèrent à pied la gare de la British Rail. Vingt minutes plus tard, ils étaient dans un train qui les transporta jusqu'au noyau ferroviaire de Crewe, dans le Cheshire, d'où ils prirent une correspondance pour le terminus des ferries de Holyhead, au pays de Galles.

Après un passage rapide par la douane de Sa Majesté, ils montèrent à bord d'un ferry à grande vitesse de la compagnie Stena, un catamaran propulsé par deux moteurs de jet Rolls Royce, qui ressemblait davantage à une gigantesque boîte à chaussures bleu et blanc montée sur des lames de patins à glace qu'à un navire de haute mer.

À l'intérieur, le bâtiment faisait penser à un Las Vegas de pacotille, avec poker vidéo, machines à sous aux néons fluo, et, en arrière-fond sonore, les tintements ininterrompus d'une musique d'ascenseur à l'européenne luttant contre le vrombissement oppressant des turbines qui montait des profondeurs de la coque.

Des gamins irlandais, la morve au nez, rôdaillaient dans les salons, quémandant à leurs pères ou à leurs mères quelques euros pour jouer aux machines. Épuisés, affalés dans leur siège d'avion en vinyle rembourré, les parents se reposaient de leurs courses de rentrée chez les discounters de Holyhead en regardant par les fenêtres défiler à toute allure les flots bleu acier de la mer d'Irlande.

Au bout de quatre-vingt-dix minutes, après cent kilomètres de traversée, ils atteignirent la côte irlandaise à Dun Laoghaire – prononcé « Dun Leery » –, le port que les Vikings utilisaient au Moyen Âge comme base de départ de leurs raids sur les côtes anglaises. L'endroit avait été rebaptisé Kingstown en 1821, en l'honneur d'une visite du roi George IV, pour retrouver bien vite son nom d'origine, exactement cent ans plus tard, dans la foulée de l'indépendance irlandaise.

Exténués, Holliday et Peggy débarquèrent du ferry dans les dernières lueurs du jour, traversèrent Harbour Road par la passerelle, puis descendirent d'une démarche incertaine le long escalier menant au quai du réseau express dublinois. Ils prirent la navette rapide qui les déposa dix kilomètres plus au nord à la gare Connolly de Dublin, d'où ils gagnèrent le centre-ville en taxi.

Suivant le conseil du chauffeur, ils descendirent au Stauntons on the Green, un hôtel composé de trois gracieuses résidences géorgiennes donnant sur le grand rectangle de végétation luxuriante entouré de grilles du parc St Stephen's Green.

Il était à peine plus de 22 heures. Ils fermèrent à clé la porte de leur chambre, se laissèrent tomber tout habillés sur les lits jumeaux et s'endormirent aussitôt.

Quand Holliday se réveilla le lendemain matin, le lit de Peggy était vide. Elle revint vingt minutes plus tard, portant un sac vert et or des grands magasins Dunnes Stores et deux gobelets en carton remplis de café Seattle's Best. Tandis qu'elle déballait dans la salle de bains les affaires de toilette qu'elle avait achetées, Holliday commença à déguster son café avec gratitude.

« Il y a un grand centre commercial de l'autre côté du parc, dit Peggy depuis la salle de bains. Nous devrions peut-être y aller tout à l'heure pour faire quelques emplettes.

— Bonne idée », répondit Holliday.

Toutes leurs affaires se trouvaient en effet dans le coffre de la Toyota qui était restée dans la cour de L'Espoir. Ils n'avaient plus sur eux que leur passeport et leur portefeuille.

« Je vais prendre une douche en vitesse, dit Peggy en passant la tête par la porte. Si tu descendais nous commander un petit déjeuner pendant ce temps-là ?

— D'accord. »

Elle s'enferma dans la salle de bains et il entendit aussitôt le chuintement de la douche. Son café bu, il quitta la chambre en refermant à clé derrière lui. Il descendit au rez-de-chaussée par l'élégant escalier tournant puis enfila une suite de couloirs jusqu'au restaurant. Dans cette salle, plutôt petite, le rouge était omniprésent : murs, tapis, fauteuils de cuir, tout était cramoisi. Plusieurs fenêtres habillées de rideaux donnaient sur le flot matinal de la circulation qui passait en grondant le long du parc.

Il était près de 11 heures et, à l'exception d'un prêtre âgé qui lisait le *Catholic Weekly* dans un coin, la pièce était vide. Holliday s'attabla près d'une fenêtre, les articulations encore douloureuses après les aventures de la veille et

une nuit sur un matelas trop mou.

Une serveuse apparut, affublée d'une ridicule tenue de soubrette française revue et corrigée dans le goût irlandais, avec tablier à fanfreluches et bonnet assorti. NADINE, proclamait son badge. Elle avait un visage allongé de fouine et des cheveux grisonnants curieusement coiffés à l'africaine, avec des tresses serrées qui lui tiraient sadiquement la peau du front à la manière d'une injection de Botox, arquant sans pitié les épais sourcils noirs qui se rejoignaient à la racine de son interminable nez. Elle paraissait avoir à peine soixante ans et respirait l'ennui. Elle portait une cafetière qu'elle tenait comme une arme.

« Vous servez encore le petit déjeuner ? lui demanda Holliday.

— Irlandais ou continental ? rétorqua-t-elle, avant d'ajouter avec l'accent traînant de Dublin dont les inflexions vaguement sinistres donnaient à cet avertissement l'air d'une alerte à la bombe : Il n'y a plus de jus de pamplemousse.

— Irlandais, décida Holliday. Pour deux, s'il vous plaît ; ma cousine va descendre dans quelques minutes.

— Votre cousine ? dit Nadine d'un ton sceptique.

— Oui.

— Américains ?

— Oui, répondit-il, prenant sur lui pour garder son sourire courtois : il avait connu des sergents instructeurs plus aimables que cette Nadine !

— Bien ce que je me disais », grommela la serveuse.

Sans lui servir de café, elle tourna les talons et quitta la salle, non sans avoir rempli au passage la tasse du prêtre.

Peggy arriva un instant plus tard, ses cheveux bruns tout ébouriffés et mouillés de la douche qu'elle avait prise. Apercevant Holliday, elle zigzagua entre les tables et vint s'asseoir en face de lui.

« J'ai une faim de loup, déclara-t-elle. Tu te rends compte que nous n'avons rien mangé depuis l'avion !

— J'ai commandé. Il n'y avait pas trop de choix, alors j'ai pris le déjeuner irlandais pour nous deux.

— Ça doit correspondre à l'œuf-frites des Anglais.

— Je crois que la version irlandaise est un peu plus radicale. »

La serveuse reparut au bout de quelques minutes, portant dans chaque main une énorme assiette qu'elle posa devant eux.

« La vache ! » s’exclama Peggy entre ses dents en contemplant les deux œufs au plat flottant sur une mare de graisse irisée. Ils semblaient lever vers elle le regard humide de leurs jaunes presque orange depuis le radeau en dentelle carbonisée de leurs blancs.

À côté des œufs figurait un amas de haricots blancs affectant la forme d’une boule de glace, deux tranches racornies de bacon rose pâle, une paire de saucisses, une petite portion de champignons frits voisinant avec quelques tranches de tomates déliquescentes également frites, une montagne de frites, et deux objets circulaires, l’un noir, l’autre blanc, de la taille d’une pièce d’un dollar en argent.

« Qu’est-ce que c’est que ça ? s’enquit Peggy, désignant les “dollars”.

— Du boudin blanc et du boudin noir, mademoiselle, expliqua la serveuse.

— Du boudin noir ? Comment est-ce fait ?

— Avec du sang de cochon et des flocons d’avoine, mademoiselle, répondit Nadine, qui prononçait “côchon” et “flôcons”.

— Et le blanc ?

— Avec de la viande de porc et de la graisse de “rôgnons”, dit la soubrette. Avant, ils utilisaient de la cervelle de mouton, mais ils ont trop peur de la tremblante depuis la maladie de la vache folle. Et ça fait vingt ans que ça dure ! ajouta-t-elle, comme si l’absence de cervelle de mouton infectée représentait une perte irrémédiable pour la gastronomie.

— Je vois, dit Peggy.

— Ce sera tout pour votre service ? » demanda Nadine, se tournant vers Holliday.

Il acquiesça et elle sortit.

« Ça m’a coupé l’appétit, assura Peggy en regardant son assiette.

— Quand je prenais mes repas avec oncle Henry, il me grondait quand je ne finissais pas mon plat, se rappela Holliday. “Songe aux petits Chinois qui meurent de faim !” qu’il me disait.

— Avec moi, c’était les petits Africains. »

Peggy commença à manger, évitant soigneusement les deux rondelles de boudin. Nadine refit son apparition avec un beurrier et un râtelier à toasts très rétro garni de six épaisses tranches de pain grillé.

« Je me demande s’il y a un taux élevé d’infarctus en Irlande », dit Peggy, avant d’éponger une large coulée de jaune d’œuf avec un morceau de toast.

Concentré sur sa propre assiette, Holliday ne répondit pas tout de suite. Tout

en mangeant, il se repassait mentalement le film de la veille : l'échange de coups de feu chez Carr-Harris, le professeur battant l'air de ses bras en mourant, l'assaillant dans l'étroit couloir, avec son pistolet-mitrailleur russe, l'aboiement du Mauser…

Près de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis. Le facteur, le laitier, ou un voisin finiraient bien par se rendre chez le vieil homme, et ce serait le début des ennuis. Les deux corps dans la maison, la voiture louée par Peggy abandonnée dans la cour de la ferme… Même un aveugle serait capable de suivre la rangée de cailloux blancs qu'ils avaient semés derrière eux. Bien sûr, ils n'avaient rien fait d'illégal à part s'enfuir, mais s'ils se laissaient prendre dans l'imbroglio administratif qui ne manquerait pas de se déclencher autour de la mort de Carr-Harris, il leur faudrait des jours, voire des semaines, pour s'en sortir.

« Ça devient incontrôlable, dit-il enfin.

— Tu parles du petit-déjeuner ? demanda Peggy.

— Non, de ce qui nous arrive. Rechercher une épée qui a peut-être appartenu à Hitler est une chose, mais de là à assassiner des gens… Nous avons affaire à quelque chose qui nous dépasse largement. »

Peggy posa sa fourchette et regarda à travers les voilages de la fenêtre. Un bus touristique à impériale d'un jaune éclatant passa dans un grondement, les flancs recouverts de slogans publicitaires hystériques, l'étage bourré de touristes à l'œil hagard en tenues bariolées qui essayaient de « faire » Dublin en une journée.

« Je crois qu'il est trop tard pour reculer, maintenant, dit-elle. Comme tu l'as remarqué toi-même, les types qui nous ont tiré dessus hier avaient dû nous suivre jusque chez Carr-Harris. Ils savaient très bien ce qu'ils faisaient. À mon avis, des gens qui sont prêts à tuer pour obtenir ce qu'ils veulent ne vont pas en rester là. Même si nous sautions en route pour nous cacher dans un trou, ils nous retrouveraient et recommenceraient. Non, nous devons continuer.

— C'est trop dangereux. Je ne peux pas mettre ta vie en danger.

— Dis-moi si je me trompe, mais je crois déceler une nuance de sexisme dans ta remarque. Un brin de condescendance de la part de mon cousin papa poule, peut-être ?

— Peut-être, concéda Holliday. Ce qui est arrivé hier est déjà assez sérieux sans que… »

Il s'interrompit de peur de mettre les pieds dans le plat, mais Peggy le fit à sa place :

« Sans qu'une femme s'en mêle ? suggéra-t-elle.

— Je n'ai pas dit ça.

— Non, mais tu allais le dire, répliqua Peggy avec un grand sourire. Avoue !

— Jamais ! s'exclama Holliday en lui retournant son sourire.

— Crois-moi, Doc, nos tueurs d'hier ne sont pas sexistes, eux : ils sont prêts à descendre sans discrimination tous ceux qui leur barrent la route ou possèdent ce qu'ils convoitent !

— Qui peuvent-ils bien être ? Une bande de néonazis quelconque ? Je croyais que ce genre d'idiotie était passé de mode en même temps que le mouvement skinhead.

— Les vieux nazis ne meurent jamais, commenta Peggy en reprenant sa fourchette pour jouer avec une de ses saucisses, ils changent simplement de nom. »

Elle reposa sa fourchette et repoussa son assiette.

« Ils sont partout, ajouta-t-elle. Le British Nationalist Party, avec son bras armé, Combat 18, le Nationalist Party of Canada, Aryan Nations chez nous. Il y en a en France, en Belgique, en Italie, en Espagne, même en Allemagne.

— Et en Russie ? demanda Holliday, songeant au pistolet-mitrailleur Bizon.

— Un groupe appelé Pamyat a sévi là-bas au début des années quatre-vingt-dix, et un mouvement néonazi russe a fait surface en Israël. Il existe un Parti national socialiste russe qui est un surgeon de Pamyat. Ils ont diffusé récemment une vidéo montrant une décapitation dans une forêt.

— Tu plaisantes ?

— Pas le moins du monde. Ils publient un journal intitulé *Pravoye Soprotivleniye*, *Vraie Résistance*, qui tire à au moins cent mille exemplaires. L'ancien titre de cette feuille de chou était *Section d'assaut*.

— Sont-ils assez importants pour avoir organisé l'attaque chez Carr-Harris ?

— Je suis presque sûre que oui. Ces gens-là sont très versés en informatique. Ils possèdent même une plateforme sur Internet nommée *Sang et honneur*, et une encyclopédie en ligne sur le modèle de Wikipedia qui s'appelle Metapedia. Ce qu'on y lit fait froid dans le dos.

— Tu as l'air de bien connaître le sujet.

— J'ai fait les photos pour illustrer une série d'articles là-dessus dans *Vanity Fair*, l'an dernier.

— Bon. Et maintenant, que faisons-nous ? »

Peggy regarda les restes de son petit déjeuner qui achevaient de se figer dans son assiette.

« On achète l'équivalent irlandais d'une boîte d'Alka Seltzer et on réfléchit à la prochaine étape.

— Et on y réfléchit sérieusement.

— Très sérieusement, oui. »

12

Depuis le pont supérieur du petit ferry, Doc Holliday et Peggy Blackstock scrutaient les environs à l'approche de la rive allemande. De ce côté-ci, le lac s'appelait Bodensee ; du côté suisse, lac de Constance.

Bien qu'ils aient été à moins de quinze cents mètres du débarcadère de Friedrichshafen, ils ne distinguaient rien vers l'avant, si ce n'est un mur de brouillard gris qui masquait l'horizon et le soleil. À intervalles réguliers de quelques secondes, la corne de brume du bateau lançait des gémissements qui revenaient en écho depuis les profondeurs de la grisaille monotone tels les appels désespérés d'invisibles créatures marines en mal d'amour. À peine distinctes, les eaux couleur d'encre du vieux lac alpin se brisaient en lourdes vagues contre les flancs du navire.

« On se croirait dans *La Quatrième Dimension* », commenta Peggy, d'une voix à laquelle la brume épaisse ôtait tout relief.

D'autres passagers se tenaient non loin d'eux sur le pont, mais, comme le reste, ils se résumaient à des ombres fantomatiques qui apparaissaient et disparaissaient au gré de leurs déplacements. Lorsque les gens parlaient, c'était en murmurant ou en chuchotant, comme des enfants qui ont peur du noir et de l'inconnu.

Six jours s'étaient écoulés depuis l'affaire de L'Espoir et le meurtre de Carr-Harris. Ils avaient passé presque tout ce temps à Dublin, attendant de voir quelles retombées aurait l'assassinat du vieux professeur d'Oxford dans sa maison de campagne. Il n'y en avait eu aucune.

Rien dans les journaux que Holliday avait feuilletés, rien à la radio, rien à la télévision. Aucun remue-ménage, aucun appel à témoins, aucune descente de police dans leur hôtel, aucun coup de téléphone. Rien. À croire que l'événement n'avait jamais eu lieu.

Holliday et Peggy en avaient conclu que leurs ennemis, quels qu'ils soient, avaient soigneusement nettoyé derrière eux, soit pour échapper eux-mêmes à

la police, soit pour se donner une longueur d'avance sur les autorités dans la chasse aux Américains. Quoi qu'il en soit, le crime finirait par être découvert ; ce n'était qu'une question de temps.

Peggy et Holliday n'étaient pas restés inactifs pendant leur intermède dublinois. Peggy leur avait reconstitué une garde-robe en faisant les magasins du centre commercial de St Stephen's Green, tandis que Holliday s'efforçait de tirer parti des rares indices dont ils disposaient en recherchant sur Internet les noms mentionnés par Carr-Harris, dans un cybercafé de Grafton Street, une rue piétonne animée entre l'angle de St Stephen's Green et l'entrée de Trinity College, dans Nassau Street.

Holliday avait concentré ses investigations sur les trois noms liés à l'opération *Postmaster*, à laquelle Carr-Harris avait participé au début de la guerre au large des côtes africaines : Edmund Kiss, Hans Reinerth, et l'Italien Amedeo Maiuri.

Il n'avait pas tardé à mettre le doigt sur plusieurs éléments rapprochant les trois hommes, outre le fait que leurs noms figuraient dans la lettre trouvée par oncle Henry sur le cargo capturé : tous trois s'intéressaient de près ou de loin à l'archéologie, et de très près au mysticisme. Kiss et Reinerth y cherchaient les racines nordiques de la culture et de la race germaniques, Amedeo Maiuri la nature de l'éthique militaire romaine.

Kiss et Reinerth étaient tous deux devenus officiers dans la SS, et Maiuri avait détenu un grade équivalent dans les Brigades noires mussoliniennes. Maiuri était l'un des fondateurs de l'École de mystique fasciste, à Milan ; Reinerth et Kiss siégeaient comme membres importants à l'Ahnenerbe – la Société pour la recherche et l'enseignement de l'héritage ancestral –, principale inspiratrice et justificatrice sur le plan intellectuel des lois raciales de Hitler et de l'anéantissement des Juifs.

Les trois hommes avaient survécu à la guerre et échappé à toute poursuite sérieuse. Kiss avait disparu sans laisser de trace, tandis que Reinerth s'investissait dans la création d'un musée de la Culture de l'âge de pierre encore florissant et situé non loin de l'endroit où Holliday et Peggy se trouvaient actuellement, sur le Bodensee. Mais Reinerth avait fini, lui aussi, par se volatiliser. Quant à Maiuri, qui s'était refait une virginité dès la capitulation de l'Italie en 1943, il avait poursuivi sa carrière de directeur des fouilles de Pompéi jusqu'à sa mort, survenue en 1960.

En creusant un peu plus profondément au fil de sa navigation sur Internet, Holliday avait fini par découvrir ce qui unissait véritablement l'Italien et les deux Allemands : tous trois avaient appartenu à une société secrète fondée par

un certain Jörg Lanz von Liebenfels, un moine cistercien défroqué. Cette société, créée en 1907 dans le château de Werfenstein, en Autriche, se nommait « ordre des Nouveaux Templiers ». Après avoir choisi comme premier symbole un svastika rouge tourné vers la droite, l'ordre avait adopté l'emblème qui devait être plus tard celui de l'Ahnenerbe devenue organisme officiel, à savoir une épée à la lame enrubannée d'or et inscrite dans une bande circulaire marquée de caractères runiques. Exactement le même dessin que Holliday avait aperçu sur le poignet de son agresseur mort, chez Carr-Harris.

Il s'était figé en voyant apparaître l'image sur l'écran, sidéré que ce vieux folklore ésotérique puisse être encore d'actualité. Plus vraisemblablement, l'emblème avait été repris pour servir de nouveau un objectif tordu quelconque.

Apparemment, l'ordre des Nouveaux Templiers était entré dans la clandestinité après la guerre et avait refait surface à Vienne dans les années cinquante, avec pour prieur un ex-officier SS nommé Rudolf Mund. Pendant près de vingt ans, Mund s'était efforcé de faire durer sa variante personnelle de l'organisation, mais il n'y était pas parvenu : le nazisme avait vécu, remplacé par le communisme dans le rôle d'ennemi du monde libre.

Approfondissant encore sa recherche, et suivant la piste ténue laissée par Mund, Holliday était tombé sur un autre officier SS, l'*Obergruppenführer* Lutz Kellerman, qui avait été le supérieur hiérarchique de Mund pendant la guerre. Ce Kellerman, lui aussi membre de l'ordre des Nouveaux Templiers, était un ami intime de Heinrich Himmler, chef de la SS et de la Gestapo, lui-même patron d'Edmund Kiss et de Hans Reinerth. Tout se tenait.

Kellerman avait disparu après 1945, probablement exfiltré par les filières du Vatican, avec l'aide de la quasi mythique Odessa, l'*Organisation der ehemaligen SS-Angehörigen* – Organisation des anciens officiers SS.

La famille de Kellerman, qui vénérait son souvenir, s'était acquis richesse et notoriété en exportant des machines agricoles au Brésil et en Argentine. Pendant des années, le bruit avait couru que l'ex-officier SS s'était réfugié en Amérique du Sud avec un énorme butin en or et en bijoux, mais personne n'avait jamais pu en apporter la preuve formelle.

Le fils de Kellerman, Axel, avait vainement tenté de s'acheter une carrière politique dans l'Allemagne d'après-guerre : même *Die Republikaner*, pourtant un parti d'extrême droite, lui avait refusé son soutien. C'était Axel Kellerman, maintenant âgé d'une cinquantaine d'années, qui, sous le nom de « von Kellerman », dirigeait l'entreprise familiale depuis le château ancestral, situé tout à côté de Friedrichshafen.

L’agglomération de Friedrichshafen comptait environ soixante mille âmes et devait principalement sa prospérité à deux sites industriels : l’usine Zeppelin ressuscitée et Friedrichshafen AG, un fabricant de transmissions pour machines agricoles et engins de chantier. En apparence, il s’agissait d’une charmante localité ancrée dans la modernité, vivant essentiellement du tourisme, à l’écart des centres industriels populeux de Munich et de Stuttgart, ou du bassin de la Ruhr. Mais la petite cité au bord du lac avait un passé beaucoup moins engageant.

Pendant la guerre, l’usine Zeppelin faisait fabriquer des éléments pour les fusées V2 par une main-d’œuvre esclave venue d’une antenne du camp de Dachau située dans la banlieue de la ville, et la plus grande partie du centre historique avait été détruite lors du raid aérien mené contre cet établissement le 20 juin 1943 et baptisé « opération *Bellicose* ».

« Crois-tu vraiment que ce M. Kellerman détienne des informations intéressantes ? demanda Peggy, tandis qu’ils continuaient à fouiller la brume du regard. Et surtout, s’il en a, sera-t-il prêt à nous les fournir ? »

Holliday haussa les épaules. Les noms, les dates, les événements, les hypothèses commençaient à se bousculer dans son cerveau fatigué. D’ordinaire, l’Histoire était pour lui quelque chose de clair, une succession de certitudes gravées dans le marbre. Il n’en allait pas de même cette fois-ci, où tout semblait vague et incohérent. Il avait passé toute sa vie dans l’armée, où l’on atteignait les buts assignés grâce à des actions directes ; or tout était tortueux dans l’énigme que posait l’épée d’oncle Henry.

« Nous n’avons personne d’autre à qui nous adresser, dit-il. Son père était en relation avec toutes les personnalités concernées, et c’était un proche de Himmler. À ce titre, il devait connaître l’existence de cette épée, c’est pratiquement certain. Lutz Kellerman est le trait d’union dans cette affaire, sans parler du tatouage sur le poignet de l’autre type.

— Mais en quoi tout cela nous aide-t-il ?

— Ce que nous devons chercher, c’est l’endroit où se trouve l’original, s’il existe encore, de l’épître à Hugues de Payns, le fondateur des Templiers. Sans cette épître, le code que porte le filigrane d’or n’est d’aucune utilité, comme nous l’a expliqué Braintree à Toronto.

— DLNM. *De Laudibus Novae Militiae*, récita Peggy.

— Ton latin s’améliore, dit Holliday en souriant.

— Et le brouillard se lève, regarde ! »

Devant eux, à quelques encablures, le port de Friedrichshafen sortait de la

brume en train de se dissiper. Sur la droite se trouvait une vaste marina moderne, où le brouillard se déchirait sur une forêt de mâts dressés telles des échardes.

À l'extrême gauche, au milieu d'un bois épais qui descendait jusqu'à la rive, les deux clochers à bulbes d'une église dominaient la végétation. Entre ces deux points s'étendaient le port lui-même, avec le débarcadère des ferries et, juste derrière, la structure en verre et acier rénovée du Medienhaus, la bibliothèque municipale, œuvre du Bauhaus. Divers bâtiments plus anciens à toit de tuiles rouges qui avaient survécu au bombardement s'alignaient le long de la digue. À l'arrière-plan se déployait le luxuriant paysage boisé des Alpes bavaroises, avec ses vallées et ses hauteurs abruptes.

« Une vraie carte postale, dit Peggy.

— Méfie-toi des apparences ! » répondit Holliday.

Bagdad aussi ressemblait à un décor à la Disney avant de se transformer en champ de bataille !

Le ferry passa entre les brise-lames et obliqua vers les quais. Les gens commencèrent à gagner le pont garage pour reprendre leurs voitures. Les hélices du navire se mirent à tourner en sens inverse dans un grondement sourd qui fit trembler la coque. Le brouillard avait presque entièrement disparu et la ville resplendissait sous le soleil. Peggy avait raison : une carte postale.

« Nous ferions mieux d'y aller, dit-elle comme le bateau se rapprochait du quai.

— D'accord », acquiesça Holliday.

Quittant la rambarde, ils se dirigèrent vers l'escalier d'accès au pont inférieur. Peut-être allaient-ils enfin savoir pourquoi la maison d'oncle Henry avait été incendiée, et son ami Derek Carr-Harris assassiné. Le temps de trouver un hôtel pas trop cher, et ils iraient assiéger Axel von Kellerman dans son château.

13

Selon la brochure que Peggy et Holliday prirent à leur hôtel de Friedrichshafen, le premier château des Kellerman avait été construit en 1150 par les Grafen von Kellerman-Pinzgau, les seigneurs féodaux du pays. Détruit lors d'une jacquerie en 1526, il était resté en ruine depuis.

Le nouveau château, un charmant manoir de style baroque, avait été érigé en 1760, au pied de l'éminence escarpée où se dressaient encore les vestiges de l'ancien, par le comte Anton von Öttingen-Kellerman, un prince bavarois originaire du Pinzgau, descendant des premiers propriétaires.

Le château appartenait depuis à la famille Kellerman, qui y résidait. L'endroit était également un musée et hébergeait de temps à autre des séminaires portant sur l'Europe à l'âge de pierre et à l'âge du bronze.

La propriété se situait à six kilomètres au nord de Friedrichshafen, en pleine forêt, et l'on y accédait par une route tortueuse qui grimpait à travers les bois touffus pour déboucher enfin sur un vaste espace dégagé, partie verger, partie jardin d'ornement, avec des topiaires en forme d'animaux et un labyrinthe constitué de haies de haute taille. Près du labyrinthe avait été aménagé un parking gravillonné.

« Ça donne la chair de poule », dit Peggy en descendant de la Peugeot qu'ils avaient louée deux jours plus tôt à Zurich.

Le temps était chaud et ensoleillé, sans la moindre trace du brouillard qui les avait accueillis à leur arrivée, la veille. Holliday verrouilla la voiture, et ils s'engagèrent tous deux sur le chemin qui menait au manoir.

Ce dernier consistait en une suite de bâtiments de deux étages formant un L allongé, dont l'alignement des toits de tuiles rouges était brisé çà et là par des tours et des tourelles, et dont certains murs, tous recouverts de stuc blanchi à la chaux, étaient envahis de lierre. Les fenêtres, voûtées et très enfoncées, étaient bordées d'un contour de brique décoratif. Les tours terminées par des crénelages ressemblaient à des pièces de Lego.

Les pelouses alentour étaient aussi bien tenues que des greens de golf, et une profusion de fleurs multicolores et d'arbustes taillés au millimètre ornaient les massifs proprement bordés de murets d'une quinzaine de centimètres de hauteur. L'ensemble évoquait une gigantesque maison de poupées pour princesse délicate, un rêve de perfection architecturale comme on en voyait seulement dans les magazines spécialisés.

« Pas la moindre saleté par terre, observa Peggy. On idolâtre la propreté, par ici ! »

Ils gravirent une volée de marches en granit pour atteindre l'entrée principale. Sur la clé d'arc au-dessus de la porte était sculpté un blason : une épée unique, dressée verticalement, et entourée d'un ruban.

« Tiens, tiens ! » murmura Holliday en découvrant l'écusson.

Le large porche franchi, ils pénétrèrent dans le château, où une employée en uniforme encaissa le prix de leurs entrées et leur donna en échange un badge en plastique jaune à pincer, ainsi qu'un dépliant en anglais, français et allemand. Ils prirent un long couloir pavé de carreaux de marbre noirs et blancs sur lequel résonnait le bruit de leurs pas.

Quelques visiteurs passaient de salle en salle, leur visage exprimant ce mélange d'ennui et d'attente propre aux touristes déjà saturés d'informations. À en juger par la maigreur de la foule, le Schloss Kellerman ne semblait pas être considéré comme un lieu de visite incontournable.

D'après le dépliant, deux grandes salles sur la gauche contenaient les maquettes des villages qui avaient occupé l'emplacement du château à l'âge de pierre et à l'âge du bronze, tandis que sur la droite une pièce plus petite, l'ancienne salle à manger, était consacrée aux reliques et objets retraçant l'histoire de la famille Kellerman.

« Je ne suis toujours pas certaine que cette visite nous mène à grand-chose, chuchota Peggy. Nous ne savons même pas si Kellerman est ici.

— Mission de reconnaissance, histoire de tâter le terrain », répondit Holliday en entrant dans l'ancienne salle à manger.

La pièce était immense, haute d'au moins six mètres sous un plafond à caissons en bois exotique. Ces derniers, délimités par de grosses solives croisées, s'ornaient de médaillons de plâtre sculpté représentant des angelots et des amours en train de s'ébattre autour des câbles de suspension d'une douzaine de lustres de cristal.

Sur le mur en face de l'entrée s'ouvraient trois hautes fenêtres par où le soleil pénétrait, découpant des rectangles de lumière sur les tapis à motifs bleu

foncé qui couvraient le parquet de chêne sombre. Au mur le plus proche étaient accrochés des portraits d'ancêtres de la famille – tableaux et photographies encadrées d'argent –, entre lesquels étaient disposées à intervalles réguliers sur toute la longueur de la salle huit armures complètes qui faisaient penser à des chevaliers formant la haie pour accueillir leur souverain.

Deux cheminées monumentales, identiques, occupaient chacune un bout de la pièce. Leur âtre était vide de toute cendre, aussi propre que si elles n'avaient jamais servi. Au-dessus de leur manteau étaient pendues des tapisseries. Entre elles, là où avait dû se trouver jadis une table suffisamment longue pour accueillir plus de soixante convives, s'alignaient une série de meubles vitrines en bois, chacun contenant des objets représentatifs d'une période distincte de l'histoire de la famille Kellerman.

On y voyait, entre autres, un fer de hache viking asymétrique, découvert au XIX^e^ siècle lors de fouilles menées sur la propriété ; un calice et des chandeliers utilisés dans la chapelle familiale du château d'origine ; une broche en émail à l'effigie du Christ ayant appartenu à la comtesse Gertrude, femme du comte Anton von Öttingen-Kellerman, constructeur du dernier château ; un sabre d'abordage ornementé de la manufacture de Klingenthal, offert à un Kellerman qui s'était engagé dans la marine allemande dans les années 1800 ; et un *Pickelhaube*, un casque à pointe prussien, qu'avait porté un Kellerman, général pendant la Première Guerre mondiale.

Des Kellerman partout, mais absolument aucun souvenir rappelant le SS *Obergruppenführer* Lutz Kellerman.

« À croire que la Deuxième Guerre mondiale n'a jamais eu lieu », dit Peggy.

Près de la porte ouverte menant au grand couloir, une haute vitrine était dédiée aux Kellerman actuels. Y étaient exposées plusieurs maquettes de machines agricoles produites par Kellerman AG, dont l'éclaté d'un semoir breveté, ainsi qu'une bonne douzaine de photographies d'Axel Kellerman : Axel au bras d'une actrice de télévision blonde pendant un banquet de charité, Axel au chevet d'un enfant malade, dans un hôpital, Axel dans un décor de cinéma, au côté d'une célèbre star d'Hollywood tout sourire, Axel aux Caraïbes, en train de remonter sur un bateau, des bouteilles de plongée sur le dos.

Grand, mince, athlétique, il avait un charme de beau ténébreux, avec un visage allongé, un menton pointu et des cheveux noirs implantés en pointe sur son front. Il avait le nez long, aristocratique, des yeux perçants, profondément

enfoncés, et une bouche aux lèvres pleines dont la courbe féminine, un peu tombante, contrastait avec la hauteur de ses pommettes. Il y avait chez lui quelque chose d'à la fois attirant et repoussant qui faisait penser à un vampire.

Aucune photo de famille classique, avec femme et enfants, ne figurait parmi les clichés. L'un de ceux-ci montrait Axel Kellerman en tenue de chasse, un fusil en main, un élégant braque allemand à la robe marron truitée à son pied. À l'arrière-plan, un peu flou, Holliday et Peggy distinguaient le château dans lequel ils se trouvaient à présent.

« Tout se passe comme s'il avait effacé son père de l'histoire familiale, commenta Holliday.

— Schwarzenegger l'a bien fait, pourquoi pas Axel Kellerman ? » remarqua Peggy.

Quittant la pièce, ils passèrent devant un large escalier en courbe qui conduisait au premier étage.

« J'ai peine à le croire, reprit Holliday tout en glissant le dépliant dans la poche de sa veste comme ils se dirigeaient vers la sortie. D'après tout ce que j'ai pu lire sur le Net, ce gars-là semble être une véritable réincarnation de son père : mêmes opinions politiques, mêmes ambitions militaires. Je me serais attendu à trouver ici un sanctuaire consacré à Lutz Kellerman.

— Peut-être le fils juge-t-il le passé nazi de la famille incompatible avec le commerce des engins agricoles, suggéra Peggy alors qu'ils sortaient du bâtiment et retrouvaient le soleil. Un exemple typique de l'efficacité allemande qui ne s'embarrasse pas de scrupules.

— Non, ça ne me convainc pas, insista Holliday. Ce que nous avons vu est un décor en carton-pâte, un trompe-l'œil. Ça ne correspond pas au véritable Axel Kellerman. Il a une *batcave* quelque part, j'en mettrais ma main au feu.

— Mais où ? »

Ils arrivaient au bout du chemin d'accès au parking et Holliday ouvrit à distance les portes de la Peugeot.

« Je n'en ai pas la moindre idée », avoua-t-il.

Ils montèrent dans la voiture. Peggy attacha sa ceinture et sourit.

« Dans ce cas, ça va être à moi de montrer mes talents », dit-elle.

Le Gaststätte Barin Bar était un *Ratskeller* à l'ancienne mode, c'est-à-dire une taverne en sous-sol, établie dans un ancien bâtiment proche de la gare de Friedrichshafen, à une rue du lac. Peggy avait eu connaissance de l'endroit par

le réceptionniste de leur hôtel, avec qui elle avait eu une brève conversation, et par un vieux porteur de la gare à l'air mélancolique à qui elle avait glissé un pourboire royal.

La vieille brasserie ressemblait à une caverne, avec son éclairage parcimonieux, ses lambris de bois, et son décor de trophées de chasse composé pour l'essentiel de massacres de sangliers aux longues défenses et à l'œil vitreux, et de cerfs inexpressifs aux ramures impressionnantes. Il y avait aussi, au fond de la salle, deux têtes de mouflons barbus avec leurs cornes recourbées, et, derrière le comptoir, poussiéreuse, celle de l'ourse gigantesque à qui l'établissement devait son nom et qui semblait lancer vers la salle des grognements et des regards furieux. Holliday sourit en songeant que lui aussi serait furieux si on s'avisait d'installer sa tête coupée au-dessus d'un bar. Des relents de bière, de chou et de viande frite emplissaient l'air.

À cette heure de l'après-midi, le *Ratskeller* était presque désert. Installée à une table proche de l'escalier d'entrée, une famille de touristes japonais se battait contre des platées de frites et de *Bratwurst* tout en chuchotant entre eux et en prenant des photos à la dérobée avec un petit appareil numérique rutilant. Un homme à cheveux blancs, corpulent, était assis au bar, dans la pénombre, penché sur une grosse chope de bière qu'il serrait jalousement entre ses doigts boudinés.

« L'endroit est sympathique, commenta Holliday en s'asseyant à la table qu'ils avaient choisie. On peut dire que tu as le flair, Peggy.

— Si tu voyageais autant que moi, répliqua la jeune femme, tu saurais que le bistro le plus proche de la gare est le meilleur endroit pour se procurer ce qu'on cherche, que ce soit une arme, un malfrat, une fille, ou, surtout, une information. Là où tous les vieux du coin passent leur temps à boire sans soif. Et c'est la même chose de Trifouilli-les-Oies à Tombouctou.

— Il y a donc une gare à Tombouctou ? » demanda Holliday, taquin.

Peggy soupira.

« Tu sais très bien ce que je veux dire ! Si tu désires des renseignements sur notre copain Kellerman, c'est ici que tu les trouveras. »

Une serveuse blonde permanentée portant un *dirndl*, la robe traditionnelle du sud de l'Allemagne, sortit à cet instant de la cuisine, aperçut Holliday et Peggy, et vint à eux. Sans une seconde d'hésitation, elle leur adressa la parole en anglais.

« Je peux vous servir quelque chose ? s'enquit-elle aimablement.

— Deux Augustiner Bräu, répondit Peggy.

— Autre chose, madame ?

— Rudolph Drabeck ? dit Peggy, répétant le nom que lui avait communiqué le vieux porteur, à la gare.

— Rudy ? Que lui voulez-vous ? demanda la serveuse, circonspecte.

— Lui parler de l'air du temps », déclara Peggy tout en sortant un billet de cinquante euros couleur rouille qu'elle posa sur la table.

La barmaid fronça les sourcils.

« *Was ?*

— Nous voudrions juste lui demander quelques renseignements », expliqua Peggy.

La serveuse les jaugea du regard, puis, faisant volte-face, elle alla jusqu'au bar et dit quelque chose à l'homme qui était toujours penché sur sa bière. Celui-ci se tourna vers eux. Peggy lui adressa un signe de tête tout en agitant en l'air le billet de cinquante euros.

Prenant sa chope, le vieillard se dirigea vers leur table. Lorsqu'il s'approcha des Japonais, ceux-ci eurent un mouvement de recul. Il s'immobilisa près de Holliday et Peggy, avala une longue gorgée de bière, puis attendit, les yeux rivés sur le billet que tenait la jeune femme.

« *Ja ?* demanda-t-il enfin d'une voix enrouée et vulgaire, marquée par l'alcool.

— *Sprechen Sie Englisch ?*

— Bien sûr, répondit-il, vacillant légèrement sur ses jambes. Qui ne le parle pas, aujourd'hui ? ajouta-t-il avec un ricanement désabusé et un haussement d'épaules. Je sais un peu de russe, aussi, et d'italien.

— Vous ne voulez pas vous asseoir, Herr Drabeck ? proposa Holliday.

— Herr Drabeck était mon père, le maître d'école, le *Scheisskopf* qui faisait la classe aux petits morveux. Appelez-moi Rudy ! Tout le monde m'appelle Rudy », dit le vieil homme avec aigreur.

Il haussa de nouveau les épaules, puis s'assit. Holliday l'observa un instant. Petit, gros, il portait une barbe grise négligée que striaient çà et là des traînées plus foncées. Ses cheveux, sales et hirsutes, se raréfiaient jusqu'au milieu de son crâne rose. Il avait un visage rond, des joues flasques et tombantes, et des yeux bleu pâle au regard vague derrière des lunettes à monture de plastique.

Il présentait un gros nez couperosé d'ivrogne et un teint rubicond d'hypertendu. Son vieux costume marron chiffonné lui avait manifestement fait trop d'usage et le col de sa chemise blanche avait viré au gris à force d'être

lavé et relavé. De près, il sentait le tabac et l'oignon frit. Il pouvait avoir dans les quatre-vingts ans, ce qui signifiait qu'il en avait vingt pendant la guerre.

La serveuse revint, apportant à Peggy et Holliday leurs bières dans de grands verres à pilsener.

« Servez-lui-en un aussi ! ordonna Peggy, désignant le vieillard d'un signe de tête en même temps qu'elle levait son verre.

— *Nein* ! s'exclama aussitôt Drabeck, s'adressant à la serveuse. *Kulmbacher Eisbock. Ein Masskrug, bitte, und ein Betonbuddel Steinhäger.*

— Pardon ? intervint Peggy, qui avait épuisé d'un coup toutes ses connaissances d'allemand scolaire quand elle avait dit *Sprechen Sie Englisch ?*

— *Ein Masskrug* est ce que vous appelez un litre, expliqua la barmaid avec un grand sourire. Le *Steinhäger* est une variété de gin. Il en veut toute une bouteille.

— Toute une bouteille ?

— C'est ce qu'il réclame.

— *Und ein Strammer Max* », ajouta gravement le vieil homme avec un clignement de paupières.

Peggy regarda la serveuse.

« Maintenant, il demande un sandwich. Il les aime au *Leberkäse* – ça veut dire "fromage de foie", je crois – avec un œuf poché dedans. »

Peggy dévisagea Drabeck, qui haussa une fois de plus les épaules et lui sourit de toutes ses petites dents jaunes et irrégulières.

« D'accord, dit-elle à la serveuse, qui s'éloigna. Vous vivez à Friedrichshafen depuis longtemps ? » demanda-t-elle à Drabeck.

Il se remit à regarder fixement le billet de banque, que Peggy avait reposé sur la table. Elle le poussa vers lui et il s'en saisit en un clin d'œil avant de le faire disparaître dans la poche déformée de sa veste. Il termina ensuite sa chope, la posa à l'écart et plaça ses mains à plat sur la table. Il avait les doigts étonnamment longs, fins et délicats. Des veines sinuaient tels des vers sous sa peau fripée. Ses ongles épais étaient ébréchés, jaunis et noirs de crasse.

« Des mains vieilles », dit-il.

Peggy garda le silence tandis qu'il continuait à contempler tristement ses mains.

« Vieilles, répéta-t-il.

— Ce pourrait être des mains de pianiste, observa Holliday.

— De violoniste, murmura Drabeck. J'étais violoniste, à Vienne, il y a très

longtemps. Le Wiener Symphoniker, l'orchestre symphonique de Vienne.

— Vous avez vraiment été violoniste ? demanda Peggy, s'interrogeant sur la pertinence de cette révélation.

— J'étais très jeune. J'étudiais à l'Universität für Musik und darstellende Kunst Wien, le conservatoire de musique de Vienne, oui ? Je devais entrer au Symphoniker, mon rêve depuis tout petit. Et alors, c'est l'Anschluss, et nous devenons tous des nazis, bon gré mal gré.

— En 1938, donc, précisa Holliday, quand Hitler a annexé l'Autriche de façon relativement pacifique.

— *Ja* », acquiesça Drabeck.

La serveuse revint avec un plateau chargé de tout un assortiment de bouteilles, d'assiettes et de verres, parmi lesquels une chope colossale remplie d'une bière mousseuse aussi opaque et foncée que de la Guinness. Elle posa le tout devant le vieil homme, dont le regard s'alluma. Il tartina copieusement le *Strammer Max* de sauce au raifort et de moutarde brune, puis mordit dedans avec un appétit féroce. Du jaune d'œuf gicla par les bords du sandwich, s'égouttant dans sa barbe. D'une main un peu tremblante, il empoigna la chope et fit descendre sa bouchée d'une généreuse gorgée de bière noire. Il se rejeta ensuite contre le dossier de sa chaise avec un soupir et haleta un moment comme s'il venait de courir un 100 mètres.

« Et que s'est-il passé au moment de l'Anschluss ? » reprit Holliday.

Drabeck s'essuya la bouche d'un revers de manche, enlevant la mousse de sa moustache tombante.

« Mon pédé de père connaissait le… gros légume d'ici, oui ? Le chef, Herr von Kellerman, le comte, dans son grand château à côté des ruines. Mon père et lui étaient ensemble dans un… »

Il s'interrompit, cherchant le mot en fronçant les sourcils.

« *Ein Geheimbund*…

— Une association secrète ? Une société secrète ? proposa Holliday.

— *Ja*, société secrète », confirma Drabeck.

Il mordit de nouveau dans son sandwich, d'où s'écoula un peu plus de jaune d'œuf, le reposa, se lécha les doigts et avala une gorgée de bière.

« Vous rappelez-vous le nom de cette société ? demanda Peggy.

— *Ja*, bien sûr, répondit le vieil homme, qui prit une nouvelle bouchée de son sandwich et continua à parler la bouche pleine. *Die Thule Gesellschaft. Der Germanenorden.* »

Il déglutit et s'octroya une rasade de bière supplémentaire.

« La société Thulé, dit Holliday. L'ordre Teutonique du Graal. Leur création remonte à la Première Guerre mondiale. »

Une façon pour les Allemands de l'époque de se valoriser en s'inventant un mythe rassembleur, comme les Américains avaient écrit *La Bannière étoilée* pour se remonter le moral après l'incendie de Washington et la prise de Détroit par les Britanniques. À cette différence près que le chant qui devait devenir l'hymne américain ne fut rien d'autre qu'une manifestation de patriotisme qui contribua à souder un peuple écrasé d'impôts et à lui donner un peu plus le sentiment de sa singularité. Alors que la promotion d'une mystique germanique conduisit à l'avènement d'Adolf Hitler, le terreau de ce fondamentalisme aryen en pleine expansion donnant naissance à ses tirades antisémites : les groupes comme la Société Thulé lui fournirent ses premiers adeptes.

« *Ja*, c'est cela », opina Drabeck.

Débouchant la bouteille en grès de Steinhäger, il versa dans le verre conique apporté par la barmaid quelques centilitres de l'épais liquide qu'il avala d'un trait avant de faire claquer sa langue.

« *Mein Vater*, mon père, il croyait que le symbole de Thulé était un signe de Dieu. »

Il fit une pause avant d'ajouter en cherchant ses mots : « *Das Wappen, das Schildförmiges ?* »

Holliday comprit ce que le vieil homme peinait à dire.

« Le bouclier, les armoiries, traduisit-il.

— *Ja !* s'exclama Drabeck, soulagé. Les… comment vous dites ? Les armoiries de Thulé et de Kellerman sont pareilles. »

Il remplit de nouveau son verre de gin, le but, puis fouilla dans sa poche de poitrine et en sortit un bout de crayon de quelques centimètres avec lequel il esquissa sur une serviette en papier une épée toute simple se détachant sur un svastika légèrement arrondi.

« *Thule Gesellschaft* », dit-il en montrant son dessin.

Il reproduisit à côté de celui-ci l'épée enrubannée qu'ils avaient vue au-dessus du porche d'entrée du château des Kellerman, puis :

« *Das Wappen auf das Geschlecht Kellerman, ja ?*

— Encore l'épée, dit Peggy.

— *Ja, der Schwert*, acquiesça Drabeck, hochant vigoureusement la tête tout

en tapotant son dessin avec le bout de crayon.

— Donc, votre père et Herr Kellerman appartenaient tous les deux à la société Thulé… » avança Holliday sans insister.

Drabeck engloutit le reste de son sandwich et mastiqua un moment, l'air méditatif.

« Kellerman était un *Obergruppenführer*, un général de la Schutzstaffel, la SS, dit-il enfin. Il connaissait des gens dans le parti, et mon père aussi. Le petit Heini – Himmler –, Goebbels, et *der Dicke*, le Gros, Goering, il les connaissait tous. Et ils ont nommé mon père *Stellvertretender-Gauleiter*…

— Gauleiter adjoint, chef de district ? suggéra Holliday.

— *Ja*, comme ça. Chef du district, ici.

— Et vous ? s'enquit Peggy.

— Je jouais du violon… »

Nouvel haussement d'épaules, nouveau coup de Steinhäger, nouvel essuyage de lèvres, avec le revers du pouce, cette fois.

« Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'ai mauvaise vue, je ne peux pas tirer, tuer, tout ça. Alors Kellerman me prend comme son *Putzer*.

— *Putzer ?* répéta Peggy.

— *Der Hausdiener*, dit le vieil homme, s'évertuant à se faire comprendre.

— Un officier d'ordonnance, je pense, dit Holliday.

— *Ja*, son serviteur. Cire les chaussures, fais couler le bain, tout ça, *ja ?* Je suis été partout avec lui pour cirer ses *verdammte Stiefel*. Russie, Stalingrad, Italie, Normandie, et toujours cirer putain de bottes !

— Au Berghof aussi ? s'enquit Holliday, songeant à un éventuel lien avec l'épée d'oncle Henry.

— *Ja, natürlich*. Là aussi, plusieurs fois. Et là, j'ai la privilège de ramasser la merde de Blondi, le chien de Hitler, sur le tapis, et de chercher dans la ville les petits gâteaux pour cette salope d'Eva. Et toujours je cire les chaussures.

— Et ensuite ? demanda Peggy.

— Vous connaissez Dachau ? répondit Drabeck en se versant un verre de Steinhäger supplémentaire.

— Le camp de concentration ? dit Holliday.

— *Ja, das Konzentrationslager*. Ils avaient une annexe ici pour les travailleurs de Dornier et de Maybach. Pour les *Raketen, ja ?*

— Les fusées V2, traduisit Holliday.

— *Ja ! Ja ! Vergeltungswaffe Zwei*. Ils avaient besoin de gens pour le travail. Surtout des Italiens et des Polonais. Et des Juifs, bien sûr. Mon père prenait des femmes dans le camp et il les… utilisait. »

Le vieil homme s'interrompit et contempla son verre vide. Il avait la main sur la bouteille mais ne se servait pas. Il releva la tête et regarda Holliday dans les yeux.

« Quand la guerre a fini, les Américains ont libéré le camp et des prisonniers viennent dans la ville chercher mon père. Il était caché dans le *Schloss* Kellerman. Vous connaissez ?

— Nous l'avons visité ce matin, répondit Holliday.

— Les prisonniers le trouvent dans les vieilles ruines. Ils l'ont ramené ici dans la ville et ils le pendent à la lampadaire avec *dem Kabel*, le fil électrique. Il a tortillé cinq minutes et son visage a devenu noir. Sa langue sort de sa bouche comme une grosse saucisse. J'étais son fils. Ils me forcent à regarder.

— La vache ! murmura Peggy.

— *Ja*, c'était très désagréable pour moi.

— Et à ce moment-là, Lutz Kellerman avait déjà disparu ? demanda Holliday.

— *Natürlich*. Plus de bottes à cirer pour Rudy. »

Achevant son geste interrompu, Drabeck se versa du Steinhäger. Son front et ses joues luisaient de sueur. Il éructa tranquillement, exhalant au-dessus de la table des effluves de gin mêlé de raifort et de moutarde.

« Et Axel ? continua Holliday.

— En Suisse. Réfugié, avec sa mère et sa grande sœur. Il était petit. Trois ans, peut-être quatre.

— Quand sont-ils revenus ?

— 1946. Les choses allaient mal, ici, dans ce moment-là. Pas de travail. Tout le monde était… *Geld brauchen*. Sans argent. Mais les Kellerman, eux, ils avaient de l'argent. Beaucoup d'argent. Ils ont fait l'entreprise. *Die Zugmaschinen*. Les tracteurs. Les gens aimaient de nouveau les Kellerman… *Ach !* Le pouvoir de l'argent, conclut-il, philosophe, avec un soupir.

— Et vous ? »

Drabeck rit et lâcha un autre rot, dont le bruit fit lever la tête à la serveuse, derrière le bar.

« Frau Kellerman m'engage pour cirer ses chaussures à elle, dit-il. Quarante années, je travaille pour la famille, et puis un jour, *pfft !* Rudy plus

bon à rien. Trop vieux. Trop boire. Quarante années, pas de pension. Rien, vraie saloperie.

— Au château, nous n'avons vu aucune trace de l'existence de Lutz Kellerman. Rien sur lui dans le musée, pas même une photo.

— Normal ! s'exclama le vieillard en s'esclaffant. Hitler est un mauvais rêve pour les Allemands, un cauchemar. Ils préfèrent oublier. Moi aussi, je voudrais oublier, mais ce n'est pas possible… »

Il se reversa un plein verre de Steinhäger. Son nez coulait, à présent, et il se l'essuya sur la manche de sa veste. Ses yeux larmoyaient.

« Friedrichshafen a fait le *Hindenburg*, c'est tout, reprit-il. Des zeppelins, pas des fusées pour tuer. Ici, il y a seulement des garçons qui font les yodlées, et des filles qui font de l'*Apfelstrudel* et des gros bébés. Le monde est changé : les camps de concentration et les gens comme l'*Obergruppenführer* Kellerman n'ont pas de place dans l'histoire.

— Le fils n'a tout de même pas pu oublier son père, remarqua Holliday.

— Non. Il se le rappelle très bien. Mais il dissimule.

— Il dissimule quoi ? demanda Peggy.

— Les affaires de son père. *Gegenstände mit Nostalgiewert*. Je ne connais pas le mot en anglais pour ça.

— Des trophées ? proposa Holliday en croyant reconnaître le mot "nostalgie".

— *Egal welche*, grommela Drabeck, ce que Holliday comprit comme "Peu importe".

— Des médailles, des uniformes, ce genre de chose ?

— *Ja*, c'est cela », confirma le vieil homme.

Son regard était devenu fuyant, et il commençait à paraître mal à l'aise. Parler de sa propre vie et du passé ne lui posait pas de problème ; révéler les secrets de son maître était une autre affaire.

« Il cache quelque part un sanctuaire dédié à son père, c'est ça ? » insista Peggy.

Drabeck resta un moment sans répondre, les yeux perdus au fond de son verre vide, la bouche plissée.

« *Ja* », dit-il enfin, lentement.

Holliday attira discrètement l'attention de Peggy et fit le geste de frotter l'un contre l'autre son pouce et son index. Elle fit oui de la tête et sortit de son sac un billet vert pâle de cent euros.

Pliant celui-ci en deux, elle le poussa sur la table jusqu'au verre de Drabeck. Après une seconde d'hésitation, le vieil homme tira délicatement le billet vers le bord de la table et lui fit prendre le même chemin qu'au premier.

« À quel endroit ? » demanda carrément Holliday.

Drabeck se passa la langue sur les lèvres, de nouveau hésitant, puis il se lança.

« Il a une cachette… »

14

« Il nous aurait fallu une arme », dit Peggy.

Ils étaient à plat ventre au bord de la falaise qui surplombait le château Kellerman et son grand terrain découvert. La nuit tombait et les premières lumières du système de sécurité s'allumaient en divers points du groupe de bâtiments. À travers les jumelles qu'il avait achetées un peu plus tôt, Holliday distinguait le halo rose caractéristique des lampes à vapeur de mercure haute pression ; quand l'obscurité serait complète, le château serait éclairé aussi brillamment qu'un studio d'Hollywood.

« Il n'est jamais très indiqué de porter une arme, répondit Holliday en posant les jumelles. C'est la meilleure façon de se faire tuer.

— Curieuse remarque dans la bouche d'un vieux soldat.

— Un soldat ne devient jamais vieux s'il mise tout sur la puissance de feu. Par principe, il ne faut jamais se munir d'une arme à moins d'avoir l'intention de tuer quelqu'un – ce qui n'est pas à l'ordre du jour pour le moment. »

Peggy se rembrunit.

« Je ne suis pas un de tes étudiants de West Point, Doc. Je n'ai pas de leçon à recevoir. Je me disais simplement qu'il ne serait peut-être pas si mal d'avoir un plan B pour le cas où Kellerman serait derrière le meurtre du Pr Carr-Harris et l'incendie de la maison de grand-père.

— Ça, nous n'en avons aucune certitude.

— Mais de fortes présomptions : sinon nous ne serions pas là.

— Ce sont souvent des présomptions sans preuve qui déclenchent les guerres. Je te le répète, ce n'est jamais une bonne idée de se promener armé.

— Voilà que tu recommences à me donner des leçons !

— On ne se refait pas. »

Holliday se remit à observer les abords du château. Rien ne bougeait. Une heure plus tôt, une camionnette avait déposé l'équipe de gardiens de nuit : huit

hommes armés en uniforme, tous grands, jeunes, athlétiques, et indubitablement aryens. En tant qu'employeur, Axel Kellerman n'était à l'évidence pas un fervent adepte de l'égalité des chances. La camionnette était repartie en emmenant les huit hommes de l'équipe précédente.

Vingt minutes plus tard, un grand brun vêtu d'un costume de prix et d'un chapeau tyrolien vert avec houppette en poils de sanglier était monté dans une grosse berline Mercedes noire qui avait pris la direction de Friedrichshafen. Il s'agissait peut-être d'Axel Kellerman, mais rien ne permettait de l'assurer. Depuis, le parking du château était resté vide.

Holliday tourna les jumelles vers la gauche. À l'extrémité de l'éperon rocheux, à deux cents mètres d'eux et cachées en partie par un bosquet de pins, les ruines de l'ancien château se dressaient dans l'obscurité croissante tel un mégalithe des temps reculés. Le promontoire était barré par le mur d'enceinte d'origine, ou ce qu'il en restait : un amas de pierres croulantes et de gravats de trois mètres de hauteur.

Derrière ce rempart, pointant vers le ciel comme une gigantesque dent cassée, on voyait les vestiges du donjon qui avait jadis constitué, au centre du château et protégé par des douves et un pont-levis, l'ultime réduit défensif du comte de Kellerman-Pinzgau.

Peggy sortit de son sac un appareil photo de la taille d'un paquet de cigarettes, dont les surfaces luisaient dans l'ombre, et prit rapidement quelques vues des ruines.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? s'exclama Holliday.

— Je fais des photos pour avoir un plan d'ensemble.

— Nous sommes là pour espionner, pas pour faire un reportage !

— Espionnage, reportage, quelle différence ? Je prends des photos, c'est mon métier, dit-elle avant de braquer son objectif sur Holliday et d'appuyer sur le déclencheur.

— De toute façon, tu n'as pas de flash. Ça ne donnera rien.

— Ne sois pas ridicule ! Ce truc-là est capable de prendre des photos à la lumière des étoiles. Bienvenue dans le monde numérique, vieux fossile ! »

Holliday reprit les jumelles et les braqua sur le château en contrebas. Pas âme qui vive. Le seul bruit audible était celui de la légère brise tiède qui agitait les arbres.

« Bon, la voie est libre, chuchota-t-il. Tu vas courir jusqu'à la barbacane en restant baissée pour que ta silhouette ne se détache pas sur l'horizon. Il ne faudrait pas qu'un garde sorte fumer une cigarette et t'aperçoive.

— Que je coure jusqu'à quoi ?

— Jusqu'à la barbacane, cette grande construction carrée qui sert d'entrée, en avant du mur.

— D'accord.

— Allez, vas-y ! »

Peggy prit son élan. Il laissa passer trente secondes puis il la suivit en courant, courbé en deux.

Une fois à la barbacane, ils firent une pause. La cour au-delà de l'entrée était sombre et déserte. Aucun mouvement perceptible. Au loin, Holliday entendit la rumeur plaintive d'un train qui passait.

« Si ça se trouve, Drabeck nous a raconté des bobards, et nous sommes en train de perdre notre temps, dit Peggy.

— Tu as le trac ?

— Disons que j'ai un tout petit peu l'impression de commettre un crime.

— N'exagérons rien ! C'est peut-être une violation de propriété, mais rien de plus.

— Pour l'instant.

— Pour l'instant, oui. »

Ils laissèrent passer quelques secondes supplémentaires, le temps de reprendre leur respiration.

« Et maintenant ? demanda Peggy d'une voix encore haletante, à demi penchée en avant, mains appuyées sur les genoux.

— Il va falloir courir de nouveau, jusqu'à la seconde barbacane, celle qui fait face à la douve. De là, on traverse le pont et on entre dans le donjon.

— Tu passes devant, cette fois. Priorité à l'âge sur la beauté.

— Tu parles ! »

Il s'avança doucement de quelques centimètres pour observer l'intérieur de la cour. À quelques pas, il distinguait la silhouette régulière du massif de pierres qui avait été la demeure seigneuriale du maître des lieux en temps de paix. Un peu au-delà se détachait une construction circulaire en pierre – sans doute le puits du château – et, plus loin encore, le donjon de dix mètres de côté et trente de hauteur s'élançait vers le ciel nocturne.

La cour centrale était envahie de mauvaises herbes montées en graines. Rien n'indiquait que des gardiens, ou même de simples visiteurs, soient passés par là : aucun déchet par terre, pas un mégot, pas une canette de soda vide. Kellerman tenait bien sa maison. Holliday inspira à fond, laissa l'air

s’échapper lentement de ses poumons, puis fonça en avant, ne s’arrêtant qu’une fois dans l’ombre protectrice de la barbacane du donjon, de l’autre côté de la cour. Il se retourna et regarda Peggy traverser à son tour l’espace découvert en tricotant de ses longues jambes, son sac en jean sur l’épaule.

« Voilà, dit-elle en le rejoignant quelques secondes plus tard. Et ensuite ? »

Holliday leva les yeux. La voûte du passage où ils se trouvaient était percée à espaces réguliers de trous par où les défenseurs pouvaient verser de l’huile bouillante sur les assaillants.

Le passage s’ouvrait sur l’étroite levée de terre qui permettait de franchir le fossé. Au cours des siècles passés, cette levée avait dû être un pont-levis en bois jeté sur des douves remplies d’eau, ou hérissées de pieux pointus destinés, tels des obstacles antichars avant la lettre, à gêner l’approche des engins de siège et des sapeurs cherchant à miner les murailles.

Holliday se surprit soudain à imaginer ceux qui s’étaient tenus dans cette barbacane avant lui. Le sang de l’Histoire avait jadis irrigué des lieux comme celui-ci, les avait imprégnés, puis s’était détourné d’eux, les transformant en ruines oubliées. Quels chevaliers en armure étaient passés sous cette voûte ? quels princes ? quels rois ?

« Alors, on se fait un petit trip d’historien ? demanda Peggy, souriant dans la pénombre.

— Oh, tais-toi ! Tu me connais trop bien ! répondit-il affectueusement. Allez, on y va ! »

Courant sur la levée, ils traversèrent les douves qui n’étaient plus qu’un fossé en courbe à peine marqué et colonisé par les herbes folles, puis ils s’engouffrèrent sous le porche du donjon et pénétrèrent dans l’édifice. Les châteaux avaient chacun leur caractère propre, mais leur architecture était aussi standardisée que pouvaient l’être les Big Macs, de Nashville à Novgorod, songea Holliday, qui avait eu l’occasion de déguster un de ces hamburgers en Russie lors d’un voyage scolaire qu’il accompagnait.

Un donjon comprenait invariablement cinq niveaux. Un rez-de-chaussée occupé par des entrepôts, un niveau administratif, un étage servant de salle d’apparat, un autre destiné aux logements, un dernier à l’armurerie. Le tout couronné par une charpente de bois recouverte de tuiles et une terrasse ouverte d’où les archers pouvaient tirer. Chaque niveau comportait ses latrines construites en encorbellement au-dessus des douves.

Au sous-sol se trouvaient les cellules des prisonniers, et, plus bas encore, le puits du donjon ainsi que la citerne servant à collecter l’eau de pluie pour le

remplissage des douves, la cuisine ou le nettoyage. Des escaliers de pierre ménagés dans l'épaisseur des murs reliaient entre eux les différents niveaux selon un aménagement efficace qui garantissait l'autonomie du donjon une fois les remparts franchis par l'ennemi. Si Drabeck avait dit vrai, il leur fallait à présent chercher l'un de ces escaliers qui menait aux oubliettes et à la citerne.

Holliday scruta l'obscurité.

« Là ! » dit-il, touchant le coude de Peggy tout en désignant l'ombre plus épaisse d'une ouverture, sur sa droite.

Traversant rapidement la salle dallée, ils gagnèrent l'ouverture surmontée d'une petite arcade. Celle-ci donnait accès à un escalier étroit qui s'amorçait sur la gauche et s'enfonçait dans les profondeurs. Les degrés en étaient usés par des siècles de passage, mais peu de princes, et encore moins de rois, les avaient foulés : c'était un escalier réservé aux serviteurs et aux geôliers.

Holliday sortit de la poche de sa veste une petite lampe torche Maglite, qu'il alluma après avoir descendu deux marches. L'escalier, très raide, ne mesurait pas plus de quarante centimètres de large.

« Prends ton temps et fais attention ! » dit-il à Peggy par-dessus son épaule.

Il poursuivit sa descente, tenant fermement la lampe d'une main tandis qu'il s'appuyait de l'autre à la paroi de pierre pour préserver son équilibre. Peggy le suivait prudemment. Au pied de l'escalier, ils se retrouvèrent dans une petite cavité voûtée, face à une impressionnante porte en fer qui présentait, sur son côté gauche, quatre énormes pentures fixées au vantail par des rivets de la taille d'un pouce, et sur son côté droit une serrure de sûreté ancienne surmontée d'un loquet. Peggy tenta de l'ouvrir.

« Verrouillée, dit-elle.

— Personne ne se promène avec une clé de cette taille sur soi », remarqua Holliday.

Il promena le faisceau de sa lampe autour de lui. Aucune cachette pour une clé. Ni pot de fleurs, ni grosse pierre sur le sol, ni paillasson, ni interstice entre les blocs bien jointifs de la muraille.

« J'ai l'impression que nous avons fait chou blanc, commenta Peggy.

— Peut-être pas…

— Comment ça ?

— Benedict Arnold ! s'exclama soudain Holliday avec un claquement de doigts.

— Pardon ? »

Holliday s'approcha de la porte et examina les pentures à la lumière de la lampe. Larges d'une douzaine de centimètres et régulièrement espacées, elles tenaient toutes au battant par quatre énormes rivets, sauf celle du milieu, qui en comptait cinq. Erreur ? Réparation ? Peut-être. Mais d'un autre côté…

Il entreprit d'appuyer tour à tour son pouce sur chacun des rivets. Il ne se produisit rien, mais, sentant le troisième bouger légèrement sous la pression, il tira dessus au lieu de pousser. Le rivet jaillit de quelques centimètres hors de son logement, et un déclic prometteur se fit entendre.

« Essaie d'ouvrir, maintenant ! » dit-il.

Peggy manœuvra le loquet, et la porte pivota sur ses gonds.

« Sésame, ouvre-toi ! C'est magique ! s'exclama-t-elle. Comment as-tu eu l'idée ?

— Je me suis rappelé Benedict Arnold, qui commandait West Point avant de trahir. Après sa fuite, son domicile a été fouillé et on a découvert dans le grenier un panneau mobile secret avec une serrure comme celle-ci.

— Un petit malin, ce Benedict.

— Ne traînons pas trop ici ! Il ne s'agit plus de violation de propriété, mais d'effraction, maintenant. »

Peggy tira le vantail et ils entrèrent. Comme Holliday balayait l'espace avec sa lampe torche, le faisceau lumineux accrocha un vieil interrupteur métallique vissé au mur près de la porte. Il abaissa le levier et tout s'éclaira.

« La voilà, la *batcave*, Doc ! s'écria Peggy. Tu avais raison. »

La citerne était une salle voûtée en berceau de quinze mètres sur six avec un unique arc-doubleau à mi-longueur. Sol et voûte étaient constitués de blocs de calcaire rectangulaires si bien ajustés qu'aucun joint n'était nécessaire pour les solidariser. Des luminaires industriels pendaient de la voûte, le long de laquelle couraient des câbles électriques fixés par des crampons. Quatre immenses bannières d'apparat pavoisaient le mur du fond, toutes présentant des motifs comparables.

Sur le drapeau le plus à gauche était brodé l'insigne de l'Ahnenerbe, l'organisme nazi pour la recherche sur l'héritage ancestral, avec son cercle de caractères runiques et son épée. Celui d'à côté montrait l'épée enrubannée que Holliday avait vue tatouée sur le poignet de son assaillant, chez Carr-Harris, et gravée au-dessus de l'entrée du *Schloss* Kellerman. Le troisième était décoré d'une épée inscrite elle aussi dans un cercle de runes, mais entourée d'une oriflamme héraldique semée de dragons. Le quatrième portait l'épée et le svastika arrondi et tourné vers la droite de la société Thulé, qui se proclamait

« ordre Teutonique du Graal ». Les quatre étendards arboraient les couleurs nazies : rouge, blanc et noir.

« Ce Kellerman, on peut vraiment dire qu'il a un penchant pour les épées, commenta Peggy en regardant avec des yeux ronds les tapisseries aux tons criards.

— Pour une certaine épée, surtout, je le crains », dit Holliday.

Le reste de la salle était occupé par des vitrines, comme le musée du Château. Dans l'une d'elles, entre autres objets, était exposé un coffret contenant un pistolet 7,65 de collection plaqué or Mauser portant l'inscription *Meister Schießen*, « champion de tir », et, sur la crosse, une représentation de l'omniprésente épée enrubannée. Le Mauser voisinait avec un pistolet-mitrailleur Bergmann MP18 tout cabossé, et un Panzerfaust, l'équivalent du bazooka américain.

Plusieurs uniformes étaient présentés sur des mannequins, depuis une tenue de général SS jusqu'à celle, toute simple, d'un *Kaiserjäger* de la Première Guerre mondiale – un chasseur à pied – qui avait le grade de *Gefreiter*, ou soldat de première classe. L'ensemble étant sans doute censé illustrer l'ascension de Lutz Kellerman des tranchées à l'état-major nazi.

Il y avait des photos de Lutz Kellerman partout. Lutz Kellerman au côté de Rommel, en Afrique du Nord, accoudé à un imposant char Panzer I. Lutz Kellerman avec Adolf Hitler et Albert Speer pendant la visite éclair de trois heures que fit le Führer de la capitale française. Lutz Kellerman en compagnie du vice-chancelier Franz von Papen et du cardinal Eugenio Pacelli, qui devait devenir le « pape de Hitler », pris sur le vif au Vatican, probablement en 1933, juste avant ou juste après la signature du *Reichskonkordat* entre les nazis et l'Église de Rome. Lutz Kellerman posant avec l'*Obersturmbannführer* SS Martin Weiss, le commandant de Dachau, sous le tristement célèbre slogan ARBEIT MACHT FREI – le travail rend libre – apposé au-dessus de l'entrée du camp.

Un cliché intéressa particulièrement Holliday : celui d'un Lutz Kellerman beaucoup plus âgé, debout près de son fils sur une colline faisant face à la colossale statue du Christ rédempteur qui domine la ville de Rio de Janeiro depuis le sommet du Corcovado, au Brésil. Sur la photo, Axel Kellerman semblait avoir dix-huit ou dix-neuf ans. Derrière eux, on voyait une Chevrolet Impala de 1959, avec ses ailerons profilés caractéristiques et ses feux arrière en forme d'yeux de chat. La preuve que Lutz Kellerman avait survécu à la guerre et était encore de ce monde à la fin des années cinquante.

Le père et le fils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Même nez allongé d'aristocrate, même implantation en pointe des cheveux, même faciès de renard, même bouche vaguement féminine. La seule chose qui les différenciait vraiment était le long *Renommierschmiss*, la « cicatrice d'honneur », qui balafrait le visage de Lutz Kellerman de l'œil gauche jusqu'au menton, souvenir d'un de ces anciens duels au sabre dont l'enjeu n'était pas d'infliger des blessures mais d'en recevoir, selon une conception perverse du courage qui s'exerçait dans les salles d'escrime et non sur les champs de bataille, avec célébration au champagne après le combat.

« Doc ! appela Peggy depuis le fond de la salle. Viens voir ça ! »

Elle se tenait devant un grand bureau. Sur le mur, derrière elle, il y avait une photo sous verre de Hitler, et, sur le bureau lui-même, un portrait de famille dans un cadre argenté, représentant une jolie femme habillée à la mode des années quarante, un bébé dans les bras, une fillette de sept ou huit ans près d'elle ; à l'arrière-plan, tout aussi reconnaissable que le Christ de Rio, se dressait, telle une griffe, la rude silhouette enneigée du Matterhorn. Il s'agissait sans nul doute de la famille Kellerman réfugiée en Suisse en attendant la suite des événements. À côté de la photo était posé un livre relié en cuir, dont la couverture était décorée à l'estampe du *Totenkopf*, la tête de mort qui servait d'insigne à la 33e division SS, chargée de garder les camps de concentration.

« Un agenda ? » demanda Holliday.

Peggy ouvrit le livre. Des dates en haut des pages, des notes dans une petite écriture calligraphiée à l'encre : ils avaient manifestement affaire à un journal intime de Lutz Kellerman qui semblait couvrir l'année 1943.

« Tu peux faire des gros plans, avec ton appareil ?

— Bien sûr.

— Photographie autant de pages que tu pourras !

— Ça marche. »

Peggy sortit l'appareil de son sac, ouvrit le journal à la première page et se mit à l'ouvrage. Il lui fallut près de vingt minutes pour terminer le travail. Pendant ce temps, Holliday se promenait dans la salle, examinant les pièces exposées, à la recherche d'un lien quelconque entre Lutz Kellerman et l'épée de templier qu'oncle Henry avait cachée chez lui.

Le seul objet qui lui sembla présenter un vague rapport avec ce qui l'intéressait était une photo de Himmler, Goebbels et Lutz Kellerman, debout sur la terrasse du Berghof, tasse de café à la main : un document prouvant au moins que Drabeck n'avait pas menti en affirmant que Kellerman avait

fréquenté la maison de vacances de Hitler dans les Alpes bavaroises.

« Ça y est, j'ai fini, annonça Peggy en le rejoignant. Il y a environ deux cents pages. Les clichés vont être un peu flous, mais avec un bon ordinateur nous pourrons corriger ça. »

Soudain, le bruit d'une allumette frottée contre une pierre les fit se retourner.

« Herr Doktor Holliday, Fräulein Blackstock… »

Axel Kellerman se tenait dans l'embrasure de la porte, deux hommes blonds en uniforme derrière lui, équipés de fusils d'assaut Heckler & Koch G36 dernier modèle. Kellerman alluma sa cigarette puis souffla la flamme de l'allumette et exhala deux petits panaches de fumée par les narines.

« Comme c'est gentil à vous de me rendre visite ! dit-il avec un sourire.

— Je t'avais bien dit qu'on aurait mieux fait de venir armés », marmonna Peggy.

15

Menottés, Holliday et Peggy furent redescendus au château dans une voiturette de golf, Peggy préalablement délestée de son sac et de son appareil photo, Holliday de sa lampe torche. Ils s'arrêtèrent sur le parking où la grosse Mercedes que Holliday avait vue quitter les lieux un peu plus tôt était de nouveau garée. Les gardes tirèrent sans ménagement les prisonniers de la voiturette et les poussèrent vers la berline.

Deux autres gardes sortirent alors du château par une porte de service, encadrant la silhouette affaissée de Rudolph Drabeck, lui aussi menotté. Les deux premiers gardes disparurent à l'intérieur du bâtiment, emportant le sac, l'appareil photo et la lampe. Les hommes qui amenaient Drabeck portaient des armes de poing. D'où il se trouvait, Holliday crut reconnaître la forme trapue de pistolets automatiques HK45.

Kellerman se tenait près de la portière ouverte de la voiture, côté conducteur.

« Selon l'expression consacrée, dit-il, nous allons vous emmener faire un petit tour. Montez à l'arrière, je vous prie ! Tous les deux !

— Certainement pas ! » répliqua Holliday.

L'un des anges gardiens de Drabeck s'approcha, saisit Holliday par le bras et le tira vers la Mercedes. En tentant de se dégager, Holliday trébucha et alla heurter Drabeck, qu'il faillit faire tomber. Le vieil homme émit un grognement surpris. Il avait été férocement frappé au visage ; du sang séché maculait ses narines et son nez brisé.

« Je vous en prie, professeur, intervint Kellerman sur le ton de la réprimande. Je préférerais ne pas avoir recours à la violence… Pas encore. »

Le garde remit Holliday droit sur ses jambes et Kellerman désigna la voiture de la pointe du menton.

« Ôtez-leur les menottes ! » ordonna-t-il.

Quand le garde se fut exécuté, Peggy et Holliday frottèrent leurs poignets endoloris.

« *Ich flehe dich an !* gémissait Drabeck, implorant. *Bitte, ich flehe dich an !*

— Que dit-il ? demanda Peggy à Holliday.

— Il supplie que nous épargnions sa vie, traduisit Kellerman sans aucune émotion dans la voix. Maintenant, montez dans la voiture, s'il vous plaît ! Nous sommes déjà en retard.

— Où nous emmenez-vous ? » s'enquit-elle.

Kellerman soupira.

« Là où personne ne vous entendra crier, et où mes tapis de prix ne risqueront pas d'être tachés par le sang, répondit-il. *Ein Schweinbetrieb,* un abattoir pour cochons que je possède près d'ici. Un endroit tout à fait approprié, en somme. Vous serez torturée sous les yeux du P^r^ Holliday. Les sévices s'arrêteront quand il m'aura révélé où il a caché l'épée que votre grand-père a volée.

— Il n'a pas volé cette épée, vous le savez pertinemment, intervint Holliday.

— Je n'ai pas le temps de mener un débat sémantique avec vous, professeur. Montez dans la voiture !

— Et si je refuse ? »

Kellerman soupira de nouveau, très théâtral.

« Dans ce cas, je n'aurai pas d'autre choix que de prier Stefan de briser un à un les doigts de M^lle^ Blackstock. »

Un argument imparable.

« D'accord », acquiesça Holliday.

Baissant la tête, il grimpa dans la Mercedes, suivi de près par Peggy, que poussait le dénommé Stefan. La portière claqua. Kellerman s'installa au volant. Un bref aboiement étouffé se fit entendre à l'extérieur. Holliday se retourna et vit Drabeck s'effondrer sur le gravier du parking.

Après avoir dévissé le silencieux de son pistolet et glissé l'arme dans son étui, Stefan prit Drabeck par les pieds pendant que l'autre garde le soulevait par les épaules. Ils transportèrent le corps derrière la voiture, dont Kellerman ouvrit la malle arrière en appuyant sur une commande. Les deux gardes hissèrent le cadavre dans le coffre, qu'ils refermèrent. Ensuite, Stefan vint s'asseoir près de Peggy, tandis que son collègue montait à l'avant, à côté de Kellerman. Stefan ressortit son automatique de son étui et le posa sur ses genoux, son index épais replié autour de la queue de détente.

« Vous n’aviez pas besoin de le tuer ! protesta Peggy entre ses dents serrées, les yeux mouillés de larmes.

— Il ne nous était plus d’aucune utilité, répondit froidement Kellerman après lui avoir jeté un coup d’œil dans le rétroviseur. *Zeit in die Heia zu gehen, jawohl ?* ajouta-t-il à l’adresse de son voisin.

— *Dein Wunsch ist mir Befehl, Mein Herr* », dit celui-ci en riant.

Kellerman mit le contact et passa la marche arrière. Ils reculèrent, repartirent en avant, puis s’engagèrent dans l’allée bordée d’arbres qui descendait en zigzags jusqu’à la route. Ils prirent à droite à la jonction, tournant le dos à Friedrichshafen, pour s’enfoncer dans la nuit, en direction du nord et des montagnes proches.

« Et si vous m’expliquiez pourquoi cette épée a une telle importance pour vous ? suggéra Holliday après avoir essayé d’ouvrir la portière et constaté que Kellerman avait actionné le verrouillage centralisé. Je sais bien que vous êtes fou, mais même un fou ne tue pas pour un objet souvenir.

— Vous tentez de me faire perdre patience, j’imagine, répondit Kellerman sans quitter des yeux la route obscure. Une tactique digne d’un débutant. Franchement, j’attendais mieux d’un homme comme vous.

— C’est que je suis un peu tendu en ce moment, répliqua Holliday, ironique.

— L’épée m’appartient, continua Kellerman. Elle fait partie de l’héritage familial.

— Ce n’est qu’une épée. Et même pas de très bonne qualité. Il n’est pas difficile d’en trouver de semblables. Essayez eBay, la prochaine fois, cela vous évitera d’assassiner des innocents !

— Derek Carr-Harris était tout sauf innocent, affirma Kellerman avec un rire sépulcral totalement dénué d’humour. C’était un meurtrier de sang-froid, tout comme votre oncle.

— N’importe quoi ! s’écria Peggy avec colère.

— Mon oncle était un médiéviste, dit Holliday. Pendant la guerre, il était attaché au service des Monuments historiques, Beaux-Arts et Archives, une entité militaire créée pour seconder la commission Roberts, établie par Roosevelt. Ce service était chargé de protéger le patrimoine culturel des vols et des destructions. Y compris le patrimoine allemand.

— Tout à fait exact, concéda Kellerman. À ce détail près que ce service a aussi servi de couverture à toutes sortes d’opérations de renseignement britanniques et américaines à la fin de la guerre… »

Kellerman s'interrompit, le temps de croiser un camion qui passa bruyamment, la lumière de ses phares inondant un instant l'intérieur de la voiture.

« Vous qui êtes quelque peu spécialisé dans l'histoire militaire, professeur, avez-vous par hasard entendu parler d'une certaine opération *Werewolf*, l'opération *Loup-Garou* ?

— Naturellement. Il s'agissait d'un plan de défense de la dernière chance conçu par Himmler et mis en œuvre par un *Obergruppenführer* SS nommé Prützmann. Le *Werewolf* était un ensemble d'unités qui menaient une guérilla d'arrière-garde derrière les lignes ennemies.

— Et qui rappelle curieusement l'"armée de la Tribulation" décrite dans une série de romans populaires américains d'inspiration chrétienne, n'est-ce pas ? Mais l'opération *Werewolf* à laquelle je fais allusion n'est pas celle-là. Je veux parler d'un projet commun mis sur pied par des responsables du renseignement britanniques et américains au plus haut niveau. Winston Churchill appelait plaisamment les hommes qui y participaient la "brigade des *Kammerjäger*". Vous savez ce qu'est un *Kammerjäger*, professeur ?

— Je devine.

— L'expression signifie "exterminateur de nuisibles", monsieur Holliday. La mission de ces *Kammerjäger* consistait à localiser et à traquer les officiers supérieurs SS et les dignitaires du Reich dont le nom figurait sur une certaine liste, puis à les assassiner… "Ce que vous faites dans la vie résonne dans l'éternité." Vous connaissez cette citation, Herr Doktor Holliday ?

— Russell Crowe dans le film *Gladiator*, répondit Holliday, peinant de plus en plus à cerner la personnalité de son interlocuteur.

— Des paroles d'une grande vérité, professeur. Votre oncle et son ami anglais les ont écrites en lettres de sang au cours du printemps et de l'été 1945. Mon père était sur la liste noire de Churchill, et votre oncle, ainsi que Derek Carr-Harris, faisait partie de la brigade de tueurs des *Kammerjäger*. Je sais de source sûre qu'ils sont responsables de l'assassinat de plus d'une vingtaine d'hommes de valeur en Allemagne, en Autriche, et à Rome. Ils ont failli attraper mon père, et, s'ils l'avaient fait, je ne doute pas qu'ils l'auraient abattu sur-le-champ.

— Vous mentez ! s'insurgea Peggy. Grand-père n'a jamais tué personne ! »

Devant eux, la route était entièrement plongée dans l'ombre. Des arbres la bordaient de chaque côté. Aucune circulation. Pas même une lueur de phares dans le lointain. Il était impossible de savoir combien de temps il leur restait à

rouler avant d'atteindre leur destination.

C'était maintenant ou jamais.

Holliday se pencha légèrement en avant. Le garde assis sur le siège avant se crispa et sa main se dirigea vers l'étui qui contenait son arme.

« Kellerman ?

— Oui ?

— *Fick' dich selber, du Arschloch !* » murmura Holliday dans l'oreille de l'Allemand.

Il fit glisser de sa manche dans le creux de sa main droite le crayon qu'il avait subtilisé dans la poche de Drabeck sur le parking puis, lançant brusquement en arrière son bras tendu de façon à passer devant le buste de Peggy, il plongea la mine pointue dans l'œil droit de Stefan, atteignant son cerveau et le tuant net. Le cri du garde mourut dans sa gorge en même temps que lui tandis qu'un liquide visqueux s'écoulait de son œil crevé sur sa joue.

Laissant le crayon où il était, Holliday saisit le pistolet automatique que la main inerte du mort tenait encore sur ses genoux, et, après avoir fait sauter d'un coup de pouce le cran de sûreté, il tira à plusieurs reprises à travers le dossier du siège avant droit tout en faisant à Peggy un écran de son corps.

La garniture du siège explosa sous les balles, qui atteignirent à l'aine et à l'abdomen le garde déjà tourné vers l'arrière. Aux détonations qui éclataient avec la violence du tonnerre dans l'habitacle fermé répondirent les hurlements de l'homme, qui tressautait à chaque impact et finit par s'abattre contre le tableau de bord. Holliday leva alors le pistolet au-dessus du dossier et tira encore deux fois, visant la gorge et le visage. Le crâne du garde éclata comme un œuf, éclaboussant le siège et le pare-brise d'un mélange de sang, de cervelle et de fragments d'os. Kellerman donna un coup de volant et la voiture manqua de quitter la route dans un crissement de pneus. Holliday lui planta le canon de l'automatique dans le cou.

« Garez-vous ! ordonna-t-il. Tout de suite ! »

En silence, Kellerman guida la Mercedes vers les gravillons du bas-côté. Il régnait dans la voiture une odeur de sang et de poudre. Holliday fit jouer sa mâchoire pour combattre le bourdonnement qui lui remplissait les oreilles. Son organisme était saturé d'adrénaline et il avait un goût de bile dans la bouche. Dans d'autres circonstances, il aurait vomi.

« Déverrouillez les portières ! dit-il quand ils eurent stoppé. Faites seulement mine de prendre une arme, et vous êtes mort ! »

Kellerman acquiesça d'un mouvement de tête à peine perceptible, et,

abaissant sa main gauche contre sa portière, il toucha un bouton. Il y eut un déclic sourd. Holliday regarda à travers les vitres. Des sous-bois sombres à droite comme à gauche. Ils étaient en pleine forêt.

« Ça va, Peggy ? demanda-t-il.

— Oui », répondit-elle d'une voix étranglée.

Le corps de Stefan était affalé contre elle comme celui d'un amant endormi.

« Ouvre la portière et pousse-le dehors !

— Je ne veux pas le toucher.

— Fais ce que je te dis ! Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Bien… »

Se penchant par-dessus le cadavre, elle parvint à ouvrir la porte, puis elle le poussa non sans effort à l'extérieur. Le haut du corps bascula hors du véhicule, mais les jambes ne suivirent pas, et elle dut s'escrimer encore des pieds et des mains pour venir à bout de sa besogne. Holliday jeta un coup d'œil à travers le pare-brise maculé de sang. Aucune voiture en vue.

« Maintenant, sors le type du siège avant !

— Oh non, je t'en prie !

— Fais-le, Peggy ! »

Elle descendit, enjamba Stefan et ouvrit la portière avant. Avec une grimace de dégoût, elle empoigna par le bras le corps presque sans tête et le tira dehors.

« Et maintenant ? demanda-t-elle depuis l'accotement.

— Prends le pistolet qu'il a dans son étui ! Tu verras un petit levier avec un S dessus. Pousse-le vers le bas ! Ensuite, tu tiens Kellerman en respect. S'il fait quoi que ce soit qui t'inquiète, appuie sur la détente autant de fois qu'il le faudra pour te rassurer !

— Entendu. »

Elle s'agenouilla près du corps et prit l'arme, dont elle ôta le cran de sûreté avant de la braquer vers l'intérieur de la voiture. Holliday reporta son attention sur Kellerman.

« Je vais descendre, et vous allez en faire autant, dit-il. Un geste de travers et je vous tue, compris ?

— Oui.

— Allez-y ! Sans mouvement brusque ! »

Les deux hommes sortirent de la Mercedes. Dehors, l'air sentait les aiguilles de pin. Une légère brise passait dans les arbres comme un soupir. La

lune se levait. Holliday se serait cru dans une forêt de conte de fées.

« Contournez la voiture par l'avant et arrêtez-vous sur le bord de la route ! »

Kellerman obéit. Il avait à peine ouvert la bouche depuis que les rôles s'étaient inversés, même pas cinq minutes plus tôt. Holliday le suivit, le HK45 braqué sur ses reins. Quand il fut sur le bas-côté, Kellerman regarda les corps affaissés de ses gorilles.

« Stefan a un fils de deux ans, et Hans allait se marier, commenta-t-il.

— Épargnez-nous vos pleurnicheries ! Ça ne vous va pas, dit Holliday.

— Je vous tuerai pour ce que vous venez de faire, promit Kellerman.

— Qu'est-ce que ça change ? Vous aviez déjà l'intention de nous tuer de toute façon. Peggy, fouille-le ! Vois s'il est armé, et s'il a un portable !

— C'est vraiment indispensable ?

— Oui. Donne-moi ton pistolet ! »

Quand elle lui eut remis l'arme, il en retira le chargeur et glissa le tout dans la poche de sa veste. Sur Kellerman, Peggy trouva un iPhone Deutsche Telekom et un minuscule 7,65 Beretta Tomcat. Holliday mit les deux objets dans son autre poche.

« Poussez vos copains dans le fossé ! » ordonna-t-il à Kellerman.

L'Allemand soutint un long moment sans rien dire le regard de Holliday, puis il tira les deux corps jusqu'au bord du fossé qui bordait le bas-côté et les fit basculer.

« Et maintenant ? demanda-t-il, grinçant.

— Maintenant, nous vous laissons, répondit Holliday. Quand la prochaine patrouille de la police de la route passera par ici, vous leur expliquerez comment vos deux employés se sont retrouvés dans l'état où ils sont. »

Peggy jeta un coup d'œil au siège avant dévasté puis s'installa à l'arrière. Sans cesser de pointer le gros pistolet sur Kellerman, Holliday grimpa derrière le volant et mit le contact.

« Je crois que je vais vomir, dit Peggy d'une voix blanche. Je t'en prie, emmène-moi loin d'ici ! »

Holliday effectua un virage à cent quatre-vingts degrés, tournant la voiture en direction de Friedrichshafen, puis il accéléra. La haute silhouette d'Axel Kellerman se mit à rapetisser dans le rétroviseur, puis fut avalée par la nuit.

« Avec tout ça, nous avons perdu les photos, dit-il.

— Détrompe-toi ! » répondit Peggy, derrière lui.

Elle glissa la main dans la poche revolver de son jean et en sortit un rectangle de plastique plat à peine plus grand qu'une demi-tablette de chewing-gum, qu'elle montra à Holliday. Le nom Sony était inscrit sur la tranche.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Une carte mémoire. J'ai chargé toutes les photos dessus quand nous étions encore dans la cave de Kellerman. Comme je te l'ai déjà dit : bienvenue dans l'univers numérique ! »

16

« Comment te sens-tu, Peggy ? » demanda Holliday.

Le coup de feu de midi était tout juste passé, et ils étaient assis à la terrasse d'un café de la Piazza del Gesù Nuovo, à Naples. Peggy buvait une bouteille de Nastro Azzurro glacée ; Holliday en était à son deuxième cappuccino. Les miettes d'une excellente pizza margherita parsemaient un grand plat posé entre eux. Il faisait chaud et un soleil éclatant brillait dans le ciel bleu sans nuages. Un flot incessant de circulation passait bruyamment autour de la place. Deux jours s'étaient écoulés depuis leur effroyable aventure de Friedrichshafen.

« Comment je me sens ? répondit Peggy. J'en suis encore à me demander comment nous sommes passés de la Bavière à… ceci !

— En train, dit Holliday, pince-sans-rire.

— Ha ! Ha ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je m'en doute… »

Holliday regarda la piazza. Au centre de l'esplanade pavée, légèrement en pente, se dressait l'imposante Guglia dell'Immacolata, l'obélisque baroque très travaillé qu'y avaient élevé les jésuites au XVII^e^ siècle pour fêter l'Immaculée Conception, en face de leur nouvelle basilique dont la place portait le nom.

La place constituait le centre historique de la vieille cité maritime, mais son prestige avait pâli depuis longtemps, et les rues qui la cernaient, foulées jadis par des prêtres et des moines des saints ordres en procession, étaient à présent bordées de bars, clubs et autres boutiques de pizza à la coupe. Les trottoirs grouillaient de touristes, tandis que les chaussées, autour de l'énorme colonne de la Guglia, étaient envahies par un étourdissant carrousel de camions et de voitures entre lesquels des scooters à moteur de machines à coudre zigzaguaient dangereusement avec des bourdonnements de moustiques enragés. Le contraste était en effet saisissant avec la route déserte des Alpes bavaroises.

Après avoir quitté Kellerman, ils étaient retournés au château pour reprendre leur voiture de location garée de l'autre côté de l'éperon rocheux, au pied des ruines. De là, abandonnant la Mercedes avec le corps de Drabeck dans le coffre, ils avaient regagné Friedrichshafen juste à temps pour attraper le dernier ferry, à 22 h 40. Après quarante-cinq minutes de traversée, ils atteignaient la rive suisse du lac, et deux heures plus tard ils étaient à Zurich. Dans un cybercafé ouvert sans interruption, Peggy avait imprimé les clichés du journal intime sur quatre-vingt-quatorze doubles pages, qu'ils avaient épluchées une à une à l'affût d'un éventuel mot ou nom familier.

Ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient à la date du lundi 27 septembre 1943 : le mot Naples, et un nom, celui d'Amedeo Maiuri, l'archéologue italien qui avait découvert l'épée dans les fouilles de Pompéi, quelques kilomètres au sud de la ville, au pied du Vésuve, dont l'ombre planait comme une menace sur le paysage napolitain.

Il n'en fallait pas plus pour Holliday. Dès le lendemain matin, ils avaient pris un train à grande vitesse jusqu'à Milan, puis un rapide de nuit pour Florence, la ville de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et, bien plus tard, de Salvatore Ferragamo, le bottier des stars. À Florence, ils s'étaient rendus à l'école Berlitz locale, où ils s'étaient fait traduire les pages du journal de Lutz Kellerman qui les intéressaient. De là, enfin, ils avaient gagné Naples.

Peggy buvait lentement sa bière tout en regardant d'un air morne le tourbillon de la circulation et les gens qui passaient en jacassant sur le trottoir. L'épisode de Friedrichshafen l'avait visiblement marquée. Elle semblait épuisée et déprimée. Holliday n'en était pas surpris, car il n'était guère plus vaillant lui-même. Depuis le début de leur équipée sauvage, il avait vu mourir cinq hommes, dont trois de sa propre main. Que ceux-ci aient ou non mérité leur sort n'était pas la question : c'était lui qui les avait tués. Il avait leur sang sur les mains et cette responsabilité lui pesait lourdement.

« Tu veux laisser tomber ? demanda-t-il.

— Quoi ? répondit Peggy en sursautant.

— Est-ce que tu veux laisser tomber ? Rien ne nous oblige à continuer, tu sais ? Il nous suffit de sauter dans un avion, et nous serons chez nous pour le petit déjeuner demain matin. »

La jeune femme but une gorgée de bière, les sourcils froncés, puis reposa la bouteille et arracha quelques lambeaux de l'étiquette avec l'ongle de son pouce.

« Je ne suis pas comme toi, dit-elle enfin. Je ne suis pas soldat. Moi, j'ai

l'habitude de voir les horreurs à travers un objectif, pas pour de vrai.

— Crois-moi, mon sentiment n'est pas différent du tien !

— Je voudrais être sûre que les horreurs sont derrière nous. Est-ce le cas ? »

Holliday eut un haussement d'épaules impuissant.

« Que veux-tu que je te dise ? Il existe une vieille expression qui doit remonter aux Bourbon : *Vedi Napoli e poi muori* – "Voir Naples et mourir". Une horreur entraîne une autre horreur ; une bataille une autre bataille ; une guerre génère une nouvelle guerre… Il n'y a aucune garantie que tout se déroulera sans anicroche à partir de maintenant.

— Et Kellerman ?

— Que veux-tu dire ?

— Il va laisser tomber ?

— Il sait ce que contient le journal de son père, et il a le bras long. Il n'aurait aucun mal à nous retrouver. Non, il va continuer.

— Alors, nous devons en faire autant. »

Laissant derrière eux la baie de Naples, ils prirent la direction de l'arrière-pays à bord de leur Fiat 500 de location rouge vif. Après avoir contourné la base du Vésuve en sommeil, ils s'enfoncèrent dans la campagne vallonnée. Autour d'eux, ce n'étaient que vignobles tirés au cordeau, oliveraies plusieurs fois centenaires et plantations de noyers, de noisetiers ou d'abricotiers. La région était censée être tout entière sous la coupe de la Camorra, le pendant napolitain de la Mafia, mais rien dans le paysage ne le laissait deviner.

Il était difficile d'imaginer cette contrée riante et bucolique transformée en champ de bataille, mais c'est pourtant ce qu'elle avait été, moins d'une semaine après le débarquement du 9 septembre 1943 sur les plages de Salerne soixante-quinze kilomètres plus au sud, quand les alliés progressaient vers l'intérieur des terres et vers Naples en longeant la côte, forçant l'armée allemande d'Albert Kesselring à se replier lentement vers le nord.

Le 28 septembre, à en croire son journal, Lutz Kellerman était entré dans la localité de Nola, trente kilomètres au nord-est de Naples, à la tête d'une formation de soldats d'élite détachés de la 1re division SS Leibstandarte Adolf Hitler. Cette unité disposait de half-tracks équipés de mitrailleuses lourdes, de quelques chenillettes Kettenrad, d'une demi-douzaine de chars Panzer IV et d'un command-car du genre jeep pour Kellerman. Elle avait officiellement

pour mission de harceler l'ennemi partout où cela était possible, de recueillir des renseignements et de rechercher des vivres, ce qui consistait à envoyer des équipes de trois soldats pratiquer la *Brandschatzung*, c'est-à-dire piller et incendier les campagnes avoisinantes. Mais Kellerman poursuivait un but plus personnel.

Fort de ce qu'Amedeo Maiuri lui avait appris deux jours plus tôt lors d'un entretien privé dans sa maison de la banlieue napolitaine, Kellerman avait laissé au gros de sa troupe le soin de sécuriser et de pacifier le bourg pour se rendre lui-même, accompagné d'une poignée d'hommes triés sur le volet, dans un endroit que lui avait indiqué l'archéologue.

L'endroit en question était une grande villa palladienne bâtie au sommet d'un tertre, à la sortie du hameau de San Paolo Bel Sito, un kilomètre ou deux au sud de Nola. Cette propriété – nommée Villa Montesano – était l'héritière d'un long et prestigieux passé qui remontait à l'ordre cistercien des Chevaliers de Calatrava, proches alliés de leurs frères cisterciens les Templiers.

Après être passée successivement d'une famille à une autre au cours des siècles, la villa, dont l'architecture évoquait davantage une abbaye qu'une résidence privée, appartenait à une signora Luisa Santamaria Nicolini, veuve d'Henry Contieri, dont l'oncle Nicola avait été archevêque de Gaeta. Les rapports de cette propriété avec l'Église et les Templiers étaient évidents, mais, chose plus importante encore, c'était là qu'avait été mise à l'abri l'intégralité des archives de la ville de Naples : huit cent soixante-six caisses contenant plus de trente mille volumes précieux et cinquante mille documents sur parchemin datant du XII^e^ siècle et de l'époque des croisades.

Or, d'après Amedeo Maiuri, ces documents comprenaient, entre autres, les archives des templiers angevins ainsi qu'un ouvrage ayant appartenu au célèbre templier navigateur Roger de Flor, le marin chevalier quasi mythique qui avait réussi, pensait-on, à mettre le trésor de l'ordre à l'abri loin de la Terre sainte.

Maiuri avait eu l'occasion de voir ce livre et de lire la phrase latine inscrite sur sa couverture, indiquant que son contenu ne pouvait être compris que par le possesseur de la véritable Épée de Pèlerin. Le volume était une copie du *De Laudibus Novae Militiae*, l'épître adressée par Bernard de Clairvaux à Hughes de Payns, premier Grand Maître des Templiers et prieur de Jérusalem.

Selon son journal, donc, Lutz Kellerman était allé à la villa et y avait rencontré la signora Nicolini, la propriétaire, ainsi que le responsable des archives, un certain Antonio Capograssi, qui y résidait. Interrogés par

Kellerman, ni l'un ni l'autre n'avait révélé quoi que ce soit, même quand l'Allemand avait menacé de brûler la villa et tout ce qu'elle contenait.

Capograssi avait nié catégoriquement la présence dans les archives de l'ouvrage recherché par Kellerman, montrant à ce dernier l'inventaire complet du fonds pour preuve de sa bonne foi. La liste ne faisait en effet pas davantage mention de Roger de Flor que du *De Laudibus Novae Militiae*. Dépité, Kellerman s'était alors mis à défoncer les caisses avec l'aide de ses hommes, et en particulier celle du jeune Rudy Drabeck.

Ils avaient fouillé en vain pendant plusieurs heures. Dans son journal, Kellerman notait qu'un roulement lointain de canonnade accompagnait en permanence leurs recherches. Le bruit était celui de l'artillerie alliée qui progressait depuis Salerne, ouvrant la voie vers Rome et, comme le confiait le SS dans son journal, vers une victoire inéluctable. L'Italie allait tomber et le Reich suivrait bientôt. Ce n'était qu'une question de temps. Pour finir, frustré dans ses attentes alors que le canon se rapprochait d'heure en heure, il avait donné un ordre à ses hommes : *Alles einaschern !* – « Brûlez tout ! »

Et c'est ce qu'ils avaient fait. Après avoir entassé du papier, de la paille et de la poudre aux quatre coins de chaque pièce, ils avaient mis le feu. Quelques minutes plus tard, les archives partaient en fumée. En moins d'une heure, toute la Villa Montesano flambait. Le lendemain matin, elle n'était plus qu'une ruine fumante que personne n'habiterait jamais plus, et Lutz Kellerman avait disparu.

Suivant les indications que leur avait données le loueur de voitures, à Naples, Holliday roula jusqu'à l'entrée de Nola, puis tourna dans la Via Castel Cicala, qui les ramena en pleine campagne. Après avoir contourné une haute colline circulaire couronnée par les ruines d'un ancien château, ils s'engagèrent dans un vallon boisé et encaissé. Ils tournèrent de nouveau, prenant une route plus étroite, puis rejoignirent la route Nola-Visciano, qui gravissait en lacets le flanc du vallon. Parvenus en haut du coteau, ils ralentirent.

« Ce devrait être par ici, du côté gauche, dit Holliday, scrutant les alentours à travers le pare-brise. Nous devrions voir deux piliers qui marquent l'entrée d'une longue allée.

— Si Lutz Kellerman a brûlé les archives, à quoi cela nous avance-t-il de venir ici ? demanda Peggy.

— C'est la seule piste que nous ayons pour le moment. Arrête un peu de jouer les rabat-joie !

— J'essaie plutôt de jouer les réalistes, Doc. Il faut bien ça pour

contrebalancer les tendances romanesques de mon cher oncle », répondit-elle en lui donnant affectueusement un coup de poing dans l'épaule.

Holliday aperçut quelque chose du coin de l'œil et réduisit encore l'allure.

« Là ! » s'exclama-t-il, reconnaissant le repère qu'il cherchait.

Deux piliers délabrés en forme de tours gardaient l'entrée d'une allée défoncée et envahie de végétation, bordée de part et d'autre par des plantations de vieux oliviers noueux. Il engagea la voiture dans le chemin et ils avancèrent en cahotant, les hautes herbes qui poussaient entre les deux ornières frottant contre le dessous de la caisse. Des cailloux projetés par les roues frappaient les côtés de la carrosserie. Au bout d'une centaine de mètres, ils atteignirent les ruines infestées de mauvaises herbes de la Villa Montesano.

Après avoir garé la Fiat, ils s'aventurèrent parmi les pierres éparses de ce qui avait dû être autrefois une propriété orgueilleuse. Même dans cet état, la villa restait impressionnante. Le palazzo avait été orienté à l'est, face à la pente boisée. Depuis le faîte du mamelon, on découvrait Nola, et, plus loin, la ville et la baie de Naples, tel un rêve d'azur sublime qui se fondait à l'horizon dans le bleu éclatant du ciel.

Là où s'étendait jadis un somptueux jardin en terrasse surplombé par une série de loggias, une forêt de plantes adventices régnait à présent sur un amas de pierres brisées. Les superbes mosaïques qui avaient recouvert les planchers du palais gisaient, fracassées et salies par plus de soixante années d'exposition aux éléments. Sur les murs des pièces sans plafond, ouvertes au soleil comme à la pluie, des fresques achevaient de s'effacer, tachées de moisissures.

Des poutres de charpente pourrissaient sur le sol comme des ossements éparpillés. Des roitelets avaient fait leurs nids dans les linteaux des fenêtres vides. Un damier des marais aux ailes délicatement ornées de petits carreaux bruns et dorés butinait les trompettes mauves d'une sauge qui poussait à l'abri d'un chambranle de porte. Quelque part, une cigale faisait entendre ses stridulations lancinantes. Il n'y avait pas un souffle de vent ; l'air était parfaitement immobile. Un paysage de campagne figé par le pinceau de Giorgione.

Par-delà les ruines, sur le sommet aplati de la colline, se devinaient les vestiges de plusieurs dépendances et les traces de jardins d'ornement depuis longtemps oubliés et abandonnés aux broussailles. Le seul édifice apparemment intact et entretenu était une petite resserre de jardinier que côtoyaient des massifs négligés. À l'extrémité la plus éloignée du domaine, un alignement de noyers formait écran. Au-delà, on distinguait d'autres coteaux

verdoyants, et, plus loin, les premiers contreforts accidentés des Apennins.

Holliday se tenait au centre de ce qui avait été l'oratoire, ou la chapelle de la villa. Des murs, seules quelques rangées de pierres subsistaient, et une partie du plancher carbonisé s'était affaissée dans la cave en dessous.

Dans des endroits comme celui-ci, Holliday avait souvent l'impression d'entendre des voix l'appeler depuis le passé. Un jour qu'il se trouvait sur le Burnside's Bridge, à Antietam, il avait cru sentir le sol du pont vibrer sous le pas des hommes et le galop des chevaux, dans la bataille la plus sanglante qui ait opposé soldats de l'Union et Confédérés pendant la guerre de Sécession. Une autre fois, alors qu'il descendait la grande avenue des Champs-Élysées, à Paris, c'était le grondement sourd des chars allemands qui était venu le hanter, comme si l'histoire reprenait vie dans son imagination. Mais cette villa était bien morte ; les fantômes eux-mêmes l'avaient fuie.

« Tu avais raison, Peggy, nous avons perdu notre temps. Il n'y a rien ici, dit-il.

— Regarde ! » répondit-elle, pointant son index.

Holliday suivit des yeux la direction indiquée. Venant apparemment de la ligne de noyers, un petit bonhomme légèrement voûté approchait. Il tenait un panier d'osier et portait l'habit blanc et le scapulaire noir caractéristiques des moines de Cîteaux, l'ordre fondé par saint Alberic, père spirituel des Chevaliers du Temple et de Bernard de Clairvaux, l'auteur du *De Laudibus Novae Militiae*, le texte servant de clé au message codé inscrit sur l'épée.

17

Sortant des ruines de l'oratoire, ils avancèrent à travers champs à la rencontre du moine. À en juger par les cheveux blancs qui dépassaient sous son large chapeau de paille, par ses lunettes et son visage ridé, l'homme devait avoir dans les soixante-quinze ans, ce qui signifiait que c'était tout au plus un enfant à l'époque où Kellerman avait donné l'ordre de détruire le palais.

Le panier qu'il tenait était rempli de noix.

« *Il mio nome è fratello Timòteo. Posso aiutarvi ?* Je m'appelle frère Timothée, puis-je vous aider ? dit-il d'une voix égale et douce.

— *Parla inglese ?* demanda Holliday, sachant que si lui-même parlait correctement l'italien, Peggy le maîtrisait à peine assez pour commander un repas.

— Bien sûr », répondit frère Timothée.

Son accent trahissait la culture et l'intelligence. Holliday décida d'aller droit au but.

« Nous sommes bien devant la Villa Montesano, où les archives de Naples ont été détruites en 1943 ?

— Oui, acquiesça le moine.

— Par un officier SS du nom de Lutz Kellerman ?

— Il n'a pas laissé sa carte de visite, monsieur… ?

— Holliday. Professeur Holliday, pour tout dire. »

Autant utiliser toutes les armes à disposition.

« Ah, dit le frère. Et madame ?

— Je m'appelle Peggy. Peggy Blackstock.

— Ah, répéta le moine. Un nom intéressant. Blackstock évoque les bas noirs que portaient les gens de qualité dans l'Angleterre du XVII^e^ siècle, de préférence aux simples bas bleus du commun des mortels. Peut-être est-ce là

l'origine de votre nom… J'étais en train de ramasser des noix, ajouta-t-il en désignant le panier qu'il avait posé à ses pieds. Je conduis des expériences afin de déterminer si l'extrait de noix peut servir d'adjuvant dans les traitements de la tension. Peut-être accepterez-vous de m'expliquer ce que vous faites ici ? »

Le ton n'était pas celui d'une question. Le message était clair : frère Timothée, mélange peu banal d'étymologiste et de chercheur en habit monastique, n'était ni un paysan mal dégrossi ni un imbécile. Holliday avait intérêt à procéder avec tact.

« C'est un peu compliqué… » commença-t-il, hésitant.

Le moine reprit son panier.

« Je suis vieux et fatigué, dit-il. Les stations prolongées en plein soleil ne me valent rien et me font gonfler les pieds comme des saucisses. Accepteriez-vous de boire un thé en ma compagnie ? J'ai ce qu'il faut dans l'abri de jardin. »

Ils le suivirent.

La remise consistait en une pièce unique, confortable, éclairée par des fenêtres sur ses quatre côtés. Des étagères chargées de pots de fleurs en terre cuite couraient le long des murs. Le sol, dallé, était recouvert d'un tapis en corde tressée. Sous une des fenêtres, frère Timothée s'était aménagé une oasis, avec un petit bureau, un réchaud de camping, une bouilloire, une vieille théière marron et plusieurs mugs en céramique. Il y avait aussi quelques citrons dans une coupe en bois, un couteau à légumes et un bocal en verre rempli de morceaux de sucre. Au-dessus des ustensiles, quelques livres poussiéreux s'alignaient sur une étagère. Holliday lut le premier titre : *Nova Genera et Species Plantarum*, d'Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland. À côté de ce volume, il vit ce qui lui sembla être une édition italienne du *Dictionnaire pratique de jardinage*, de George Nicholson.

Deux vieux fauteuils et une ottomane en cuir rembourré complétaient le mobilier. Il régnait dans cette espèce de cellule monastique une bonne odeur de bois de pin et d'argile cuite. Après avoir consacré un moment à préparer le thé, le moine s'assit dans un des fauteuils et invita d'un signe Peggy et Holliday à l'imiter. Peggy prit place sur l'ottomane, Holliday dans l'autre fauteuil.

« Nous sommes ici à propos de l'épée », dit celui-ci nonchalamment, tout en guettant une éventuelle réaction sur le visage de frère Timothée… qui resta impassible.

— L'épée ? répéta le religieux, sur le ton de l'intérêt poli.

— Je veux parler d'une épée de templier trouvée par Amadeo Maiuri dans

les ruines de Pompéi et offerte à Adolf Hitler par le Duce, Benito Mussolini. »

Frère Timothée éclata de rire.

« Que viendrait faire une épée de templier dans les ruines de Pompéi ? dit-il. L'éruption du Vésuve date de l'an 79 de notre ère, ce qui est bien antérieur aux croisades ! Et pourquoi un archéologue italien aussi renommé qu'Amadeo Maiuri serait-il allé donner quoi que ce soit à Mussolini et à ce bandit de Hitler ? J'ai bien l'impression que quelqu'un s'est moqué de vous.

— Comme vous êtes peut-être en train de vous moquer de nous en ce moment même ? D'après les historiens français, l'ordre des Templiers fut fondé par Hughes de Payns, un chevalier champenois, mais il existe de nombreuses preuves que cet Hughes de Payns était en fait un Italien nommé Hugo de Paganis, natif de Nocera dei Pagani, en Campanie, dont la ville principale est Naples. À vol d'oiseau, Nocera est à environ vingt kilomètres de Pompéi, un peu plus par la route côtière que tout le monde empruntait pour se rendre à Naples, à l'époque. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que cette épée ait été trouvée à Pompéi.

— Je vois que l'histoire des Templiers ne vous est pas étrangère, dit frère Timothée en versant le thé. Un peu de citron ? Du sucre ? »

Ils prirent les deux.

« Je sais aussi que l'épée trouvée par Maiuri porte une inscription, reprit Holliday. *Alberic in Pelerin fecit*. Fabriquée par, ou pour, Alberic au château Pèlerin – le dernier château fort croisé qu'aient possédé les Templiers en Terre sainte. Autrement dit, par, ou pour, Cîteaux, l'ordre fondé par Alberic… Celui auquel vous appartenez, frère Timothée…

— Vous savez vraiment beaucoup de choses, dirait-on, commenta le moine en dégustant tranquillement son thé.

— Je sais en outre que cette épée recelait un message codé dont la clé se trouve dans un exemplaire particulier du *De Laudibus Novae Militiae*, une épître écrite par…

— Par saint Bernard de Clairvaux à Hughes de Payns, ou Hugo de Paganis, selon les points de vue, dit frère Timothée en interrompant. Et l'exemplaire dont vous parlez avait été dissimulé parmi les dizaines de milliers de livres et de documents des archives d'État de Naples. Comme le disaient les hippies du temps de ma jeunesse, monsieur Holliday, la vie est un éternel recommencement, ajouta-t-il avec un sourire facétieux.

— Donc, vous avez entendu parler de cette épée ?

— Bien sûr. Il y a des années que j'en entends parler. On la nomme tantôt

“Épée de Pèlerin”, tantôt “Épée unique et véritable”, ou encore, “véritable Épée de Pèlerin”. Un mythe du temps des croisades.

— Il ne s’agit pas d’un mythe. Cette épée existe bel et bien, vous pouvez me croire.

— Comment connaissez-vous l’existence de l’exemplaire particulier de l’épître ? intervint Peggy.

— À cause de l’avertissement qui figure dessus : “Le contenu du présent ouvrage ne pourra être compris que par le possesseur de la véritable Épée de Pèlerin.” La couverture est en argent massif, le titre en incrustations d’or.

— Vous l’avez donc vu ? » demanda Holliday, sentant soudain son espoir renaître.

Si frère Timothée avait eu sous les yeux la fameuse copie de l’épître, cela signifiait en effet que le volume avait survécu à l’incendie des archives.

« Oui, répondit le moine. C’est une lecture édifiante. Un saint faisant l’apologie de ceux qui versent le sang au nom du Christ. Une philosophie qu’ont depuis adoptée des hommes moins pétris de sainteté, comme plusieurs de vos présidents, par exemple.

— Mais vous n’avez pas pu connaître l’existence de ce livre pendant la guerre, vous étiez trop jeune, objecta Peggy, ignorant l’allusion à la politique américaine et prenant Holliday de vitesse.

— J’avais neuf ans, à l’époque, et j’étais un enfant trouvé. Notre abbaye, l’abbazia di San Martino di Camaldoli, se trouve sur la butte voisine, à moins d’un kilomètre d’ici. J’ai regardé brûler le palais depuis la fenêtre de ma chambre. Il a brûlé tout un jour et toute une nuit. Frère Albano, notre abbé – l’homme qui m’a élevé – en pleurait.

— Je ne comprends pas bien, dit Holliday. Quel rapport y avait-il entre votre abbaye et les archives ?

— La Villa Montesano était à l’origine le prieuré de San Martino. Puis l’abbaye a vendu la propriété, mais en conservant la gestion des terres. Cette disposition est toujours en vigueur, d’ailleurs, ce qui explique que je puisse venir ici ramasser des noix. »

Le moine but une gorgée de thé, ajouta une rondelle de citron dans sa tasse, puis poursuivit :

« Frère Albano n’était pas seulement notre abbé. Il occupait également les fonctions de sacristain et était à ce titre personnellement responsable du *scriptorium* et de la bibliothèque, qui faisaient la réputation de notre abbaye. Or il savait, pour l’avoir eu comme élève lorsqu’il enseignait au pensionnat des

pères salésiens de Faenza, que Mussolini nourrissait depuis l'enfance un profond mépris pour la religion catholique, et il craignait que le Duce, à l'image d'Henry VIII en Angleterre, n'exerce sa vengeance sur les monastères. En prévision d'une telle éventualité, il cacha donc les ouvrages les plus précieux de l'abbaye dans la Villa Montesano, et, avant de mourir, il m'en confia la garde, en attirant particulièrement mon attention sur l'exemplaire du *De Laudibus Novae Militiae*.

— Comment se fait-il qu'il n'ait pas été détruit dans l'incendie, ou que Lutz Kellerman ne l'ait pas trouvé ? demanda Peggy.

— Connaissez-vous le sens du mot *crypsis* ?

— Cryptage ? Encodage ? hasarda Holliday.

— "Subterfuge", plutôt. La *crypsis* est la capacité d'un organisme à échapper à la détection.

— Le camouflage ? suggéra Peggy.

— Tout à fait, acquiesça frère Timothée. Songez à la mante feuille-morte, qui a exactement l'aspect que son nom suggère. Ou au podarge gris d'Australie, dont le plumage imite parfaitement l'écorce d'un arbre. Ou encore à la vipère du Gabon, dont les couleurs se confondent avec celles du sol de la jungle. Tous ces animaux sont dits "cryptiques". »

Il s'interrompit, retira la rondelle de citron de son thé, la mit dans sa bouche, mâcha pensivement la pulpe quelques instants, posa le zeste nu sur la table, puis reprit son récit, de sa voix docte et apaisante.

« Frère Albano s'intéressait en amateur aux sciences naturelles ; c'était un disciple du célèbre naturaliste italien Francisco Minà Columbo. Son sujet de prédilection était le lézard des murailles, *Podarcis muralis*, un reptile cryptique très commun par ici. Albano était fasciné par la capacité de cet animal à se camoufler dans son environnement.

— Je ne vois pas vraiment le rapport avec le livre, intervint Peggy, manifestement désappointée.

— Moi si, dit Holliday. Cela signifie que le livre était à la fois caché et en évidence.

— Et où cacheriez-vous un livre de sorte qu'il soit en évidence ? demanda frère Timothée en souriant.

— Dans une bibliothèque, répondit Peggy.

— Exactement ! s'exclama gaiement le moine, frappant ses mains l'une contre l'autre. Dans la bibliothèque de la Villa Montesano.

— Mais cette bibliothèque n'a-t-elle pas brûlé en même temps que les archives ? objecta Holliday.

— Vous allez comprendre. Depuis plusieurs jours, des patrouilles de soldats à moto écumaient le pays à la recherche de nourriture – veaux, volailles, ce genre de chose. La veille de l'incendie, une de ces patrouilles est passée à la villa… »

Le vieil homme s'interrompit de nouveau pour rajouter un sucre dans son thé.

« Les soldats n'ont rien pris, mais ils ont bousculé la propriétaire, signora Nicolini, ainsi que le directeur des archives, qui résidait sur place, un certain Antonio Capograssi, si mes souvenirs sont exacts. Dès la patrouille repartie, signora Nicolini a couru à l'abbaye avertir frère Albano, dont les craintes se sont trouvées confirmées. Ne pouvant rapporter les précieux manuscrits à l'abbaye, où ils auraient pu être découverts, il leur a trouvé une nouvelle cachette.

— Où ça ? s'enquit Peggy.

— Ici même, répondit frère Timothée en tapotant le dallage du bout de sa sandale. Sous le sol de cette humble cabane de jardinier.

— Mais ils n'y sont plus, je suppose ? » demanda la jeune femme, qui regarda d'un œil ébahi les dalles lisses sous ses pieds.

Le moine s'esclaffa.

« Bien sûr que non ! Le *De Laudibus* est rédigé sur du *gvil*, de la peau de daim mort-né ou de fœtus de daim. C'était le support d'écriture le plus commun au temps des croisades. L'ironie veut d'ailleurs que ce soit sur ce même matériau qu'étaient transcrits les textes sacrés des Juifs, comme les Sifrei Torah. Il se serait décomposé s'il était resté sous ce plancher. Mais il a été de nouveau mis en lieu sûr.

— Où ? » demanda à son tour Holliday.

Sans répondre, frère Timothée se laissa aller en arrière dans son fauteuil. Dehors, la cigale avait cessé de chanter. Un nuage passa devant le soleil, obscurcissant un instant l'intérieur de la resserre. Holliday crut entendre au loin le grondement sourd d'un orage d'été. Quand le moine reprit enfin la parole, ce fut pour déclarer :

« Vous avez posé assez de questions. À mon tour, maintenant.

— Que désirez-vous savoir ?

— De quelle manière vous avez été amenés à connaître l'existence de

l'Épée de Pèlerin.

— Elle appartenait à mon oncle. Il l'avait trouvée à la fin de la guerre, dans le Berghof.

— La résidence de vacances de Hitler, compléta frère Timothée en hochant la tête.

— C'est cela.

— Qui est votre oncle ?

— Était, précisa Holliday. Il nous a quittés depuis peu. Il s'appelait Henry Granger. Il était médiéviste.

— C'était aussi mon grand-père, ajouta Peggy.

— Henry Granger, oui… l'auteur de *Gardiens de la Ville sainte*, une somme définitive sur la question des Templiers à Jérusalem. Une excellente étude. Je l'ai lue. »

Le vieil ecclésiastique se tut, esquissa une moue, puis :

« Où se trouve l'épée, à présent ?

— En sûreté, comme votre exemplaire de l'épître d'Alberic.

— Ce nazi auquel vous faisiez allusion, Kellerman, quel rôle joue-t-il dans tout cela, mis à part le fait qu'il a brûlé les archives ?

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps », répondit le moine, flegmatique.

Alors Holliday et Peggy lui révélèrent tout ce qu'ils savaient. Cela leur prit un peu plus d'une heure.

Quand ils eurent terminé leur exposé, le vieil homme chenu ôta ses lunettes, les essuya sur la large manche de son habit, puis les rajusta sur son nez et jaugea ses hôtes du regard.

« Comment puis-je être sûr que ce que vous me racontez là est la vérité ? dit-il enfin.

— Pourquoi mentirions-nous ? s'exclama Peggy, s'emportant légèrement. D'ailleurs, nous avons l'épée.

— Prouvez-le !

— Montre-lui, Doc ! »

Holliday se leva et ôta sa ceinture de voyage Tilley Endurables, qui datait de sa première mission dans le Golfe et montrait la patine rassurante des accessoires auxquels on tient. Retournant la ceinture, il défit la fermeture Éclair de la poche qu'elle dissimulait, puis tira de celle-ci avec précaution le

long filigrane d'or qui avait entouré la soie de l'épée. Il avait plié le fil en trois pour qu'il entre dans la poche, et il le portait caché sur lui depuis leur départ de Fredonia. Il le présenta à frère Timothée, qui le prit.

« Si vous observez attentivement, dit-il, vous constaterez que le fil comporte des encoches à intervalles réguliers et irréguliers. La matière n'est pas de l'or pur, mais un alliage – probablement de l'électrum, un mélange d'or et d'argent. L'électrum est beaucoup plus dur que l'or, ce qui explique que ces marques ne se soient pas estompées.

« Comme je vous l'indiquais, certaines des encoches sont parfaitement équidistantes. Et je suis prêt à parier que les intervalles entre elles correspondent exactement à la largeur des pages de votre *De Laudibus*. En regardant de très près, vous verrez aussi qu'il y a des chiffres romains gravés dans le métal entre les plus petites encoches.

« À mon avis, ces chiffres renvoient à des numéros de pages, et les petites encoches doivent marquer l'emplacement de certaines lettres du texte. Un procédé simple mais très ingénieux. Pour que le système fonctionne, il fallait que les copies du manuscrit soient tout à fait identiques à l'original. J'ignore qui était le scribe, mais il devait être extrêmement appliqué.

— Le scribe en question était une femme, en réalité, rectifia frère Timothée, pieusement penché sur le filigrane. Sœur Diemut von Wessobrunn, une bénédictine célèbre en son temps. Les copies sont effectivement identiques. L'une était destinée à l'abbaye de Clairvaux, l'autre, pour l'usage de Roger de Flor et des Templiers, au château Pèlerin, à l'autre extrémité de la voie de communication entre Occident et Terre sainte.

— Je me demande qui la portait, cette épée, dit Peggy, songeuse.

— Cela aussi, nous le savons, répondit le moine. Il s'appelait Sir Robert de Sales. C'était un chevalier anglais inféodé à Guillaume de Rochefort, Vice-Maître du temple de Jérusalem et évêque d'Acre. Robert de Sales prit le chemin de la France par voie terrestre, tandis que Roger de Flor voyageait par mer. De cette façon, ils s'assuraient que le message parviendrait bien à Clairvaux. Malheureusement, Sir Robert mourut en route, peu avant d'arriver à Naples.

— Et perdit son épée, ajouta Peggy.

— Comme je le disais, la vie est un éternel recommencement, rappela frère Timothée en souriant.

— Bien, dit Holliday. Maintenant que nous avons étalé nos cartes, que diriez-vous d'un échange de bons procédés ? »

Le vieux moine lui rendit le filigrane et le dévisagea longuement.

« Croyez-vous en Dieu, monsieur Holliday ? demanda-t-il enfin.

— C'est une question dont j'ai passé la plus grande partie de ma vie à chercher la réponse. Pourquoi me la posez-vous ?

— Parce que si vous croyez en Dieu, vous devez croire au paradis, et si le paradis existe, il doit aussi y avoir un enfer, selon le raisonnement de mes amis jésuites, et c'est dans cet enfer que je vous enverrai croupir si vous m'avez menti. »

Holliday éclata de rire.

« C'est bien la menace la plus tarabiscotée que j'aie jamais entendue, dit-il. Mais soyez sans crainte, tout ce que nous vous avons raconté est vrai, du moins à notre connaissance.

— Bon. Je veux bien vous croire sur parole. »

Se levant, il se pencha au-dessus de la table et prit sur l'étagère le *Nova genera et species plantarum*, relié en cuir, qu'il tendit à Holliday.

« Alexander von Humboldt, l'homme qui a donné son nom au courant de Humboldt. Il est né au milieu du XVII^e^ siècle, si je ne me trompe pas. Un peu tardif, par rapport à l'époque qui nous intéresse, vous ne trouvez pas ? commenta Holliday.

— Un autre exemple de *crypsis*. Ouvrez-le ! »

Holliday obéit. L'ouvrage n'était pas un traité de botanique du XIX^e^ siècle. Ce que recelait la vieille reliure de cuir n'était autre qu'une superbe photocopie en couleur d'un manuscrit médiéval enluminé, dont il lut tout haut les premières lignes en latin :

« *"In principio creavit Deus caelum et terram terra autem erat inanis et vacua et tenebrae super faciem abyssi et spiritus Dei ferebatur super aquas dixitque Deus fiat lux et facta est lux."* »

Il fit une pause, puis traduisit sans mal les versets familiers :

« "Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. La terre était déserte et vide. Il y avait des ténèbres au-dessus de l'abîme et l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux. Dieu dit : 'Qu'il y ait de la lumière ! ' et il y eut de la lumière." »

Holliday regarda le vieux moine.

« Ce sont les premiers versets de la Genèse tels qu'ils apparaissent dans la Vulgate, traduits directement de l'hébreu, et non du grec, dit-il.

— Bravo ! s'exclama frère Timothée. Comme vous le savez, la plupart des écrits religieux du Moyen Âge commençaient par une prière ou une citation

des Écritures. Essayez le fil d'or et dites-moi ce que vous trouvez ! »

Il ouvrit un petit tiroir, d'où il sortit un bloc-notes et un crayon. Holliday rapprocha son fauteuil de la table et se mit à l'ouvrage sous l'œil attentif de Peggy. Il ne lui fallut pas longtemps pour déchiffrer les premiers mots d'un message resté ignoré depuis plus de huit cents ans.

« "À notre Révérend Père dans le Christ, ainsi qu'à tous nos amis des royaumes de France qui recevront la présente épître : Les mots qui suivent sont ceux de l'Évêque Guillaume de Rochefort, Vice-Maître du Temple. Prêtez-y attention !"

— Ça marche ! s'écria Peggy. Continue, Doc ! »

La nuit était presque tombée quand Holliday acheva la traduction complète du message secret, et sa transcription sur le bloc-notes. Le texte, conçu à l'évidence pour être lu comme un poème, était le suivant :

En l'eau noire de Pèlerin la forteresse
Est un rouleau d'argent précieux,
Grande source de sagesse
Ceinte d'augustes murs silencieux.
Par la voix du défunt Saladin qui résonne,
De combattre à nouveau il nous somme.

« La forteresse du Pèlerin était une autre façon de nommer le château Pèlerin, indiqua frère Timothée.

— Tout cela est très poétique, mais qu'est-ce que ça signifie au juste ? demanda Peggy.

— Ça signifie que nous allons faire un petit voyage en Terre sainte, répondit Holliday. En Israël, pour être précis. »

18

« Une histoire intéressante », déclara Raffi Wanounou.

Âgé d'une petite cinquantaine, le professeur d'archéologie médiévale à l'Université hébraïque de Jérusalem était bel homme, dans le genre rugueux, avec son menton carré et allongé de Juif marocain, ses cheveux poivre et sel et les deux rides profondes qui encadraient sa bouche généreuse. Sa peau, si bronzée qu'elle en était presque cuite, appartenait à quelqu'un qui passe beaucoup de temps en plein soleil dans le désert.

Assis en face de lui dans le bureau confortable que l'université mettait à sa disposition, Peggy et Holliday venaient de lui narrer à grands traits leurs péripéties depuis leur départ des États-Unis, tout en évitant de parler des cadavres laissés sur leur route.

« Rappelez-moi ce qui vous a amenés à venir frapper à ma porte plutôt qu'à une autre ? poursuivit le professeur.

— Votre nom était mentionné dans un e-mail envoyé à mon oncle par Steven Braintree, de l'université de Toronto, répondit Holliday.

— Je connais très bien Steven, naturellement. Le Musée royal de l'Ontario fait partie des plus grands. En revanche, je ne connaissais votre oncle que de réputation.

— Le P^r^ Braintree vous a présenté comme un spécialiste des forteresses croisées, intervint Peggy.

— Spécialiste est un bien grand mot. »

Wanounou sourit, à l'évidence pour le seul profit de la jeune femme, et cette marque d'intérêt pour Peggy de la part d'un homme qui aurait pu être son père agaça passablement Holliday.

« Braintree vous a présenté comme un spécialiste du château Pèlerin, pour être plus précis, dit-il avec une certaine brusquerie.

— La forteresse du Pèlerin, oui. C'était mon sujet de thèse. Un château

encore plus grand que le Krak des Chevaliers, en Syrie. Jamais pris pendant près d'un siècle, malgré les sièges. Le dernier bastion des Chevaliers du Temple en Terre sainte.

— Il faudrait que nous allions là-bas, dit Peggy.

— Je crains que cela ne soit impossible, mademoiselle Blackstock.

— Peggy, rectifia-t-elle avec un sourire aussi chaleureux que celui de Wanounou.

— Peggy, répéta le professeur, visiblement aux anges.

— Impossible ? Pour quelle raison ? demanda Holliday.

— Il vous faudrait une autorisation spéciale. L'endroit est classé "zone militaire" et l'accès en est interdit. C'est un terrain d'entraînement pour Shayetet 13.

— Shayetet 13 ? répéta Peggy.

— Le calque israélien des Navy Seals américains, les commandos de marine, expliqua Holliday.

— En réalité, ce serait plutôt l'inverse, corrigea Wanounou. Le S13 existe depuis bien plus longtemps que les Seals. Sa création remonte à 1949 ; celle des Seals au début des années soixante, si j'ai bonne mémoire.

— Vous en avez fait partie ? s'enquit Holliday.

— Je nage comme un fer à repasser, répondit le professeur avec un sourire bien différent de celui dont il avait gratifié Peggy.

— Où avez-vous fait vos trois ans ?

— Trois ans ? demanda Peggy, déroutée par ce feu roulant de questions-réponses.

— Le service militaire obligatoire israélien », précisa Holliday.

C'était contre sa propre attitude qu'il s'agaçait, maintenant. La conversation tournait à un ridicule combat des chefs, et tout ça pour un sourire !

« Huit ans, plutôt, dit Wanounou. J'étais dans l'Agaf HaModi'in – l'Aman, en abrégé.

— Le renseignement militaire », traduisit Holliday, impressionné malgré lui.

Le professeur sonda un instant Holliday du regard.

« Vous savez beaucoup de choses sur l'armée, monsieur Holliday, commenta-t-il tout en se calant dans son fauteuil.

— Je suis lieutenant-colonel. Et professeur. J'enseigne l'histoire militaire à

West Point.

— Dans ce cas, vous avez la préséance sur moi, dit l'Israélien en souriant de nouveau. Je n'ai atteint que le grade de commandant. »

Il se mit à rire avant d'ajouter :

« Nous devrions peut-être comparer nos diplômes, voir lequel de nous deux a décroché le premier son doctorat.

— Je vous prie de m'excuser, dit Holliday. Je suis un peu à cran depuis notre aventure en Allemagne. Mais, si vous avez fait partie de l'Aman, peut-être pourriez-vous faire jouer vos relations pour nous obtenir l'autorisation d'entrer dans le château ?

— Il ne me déplairait pas de m'évader un peu de ce bureau, mais quel motif pourrais-je invoquer pour solliciter une visite du site ? Que deux touristes américains veulent y mener une chasse au trésor ? Non, vraiment, professeur, ça ne me paraît pas envisageable, répondit Wanounou avec une grimace qui déforma son visage séduisant.

— Il ne s'agit pas d'une chasse au trésor, objecta Peggy.

— Des templiers, un message codé caché sur une épée, des moines cisterciens, des nazis en vadrouille et un poème obscur qui tient lieu de carte au trésor. À qui pensez-vous confier le premier rôle ? Nicolas Cage, ou Harrison Ford ? Ne rêvons pas, mes amis ! »

Holliday soupira.

« Je me rends bien compte que tout cela semble un peu farfelu, mais…

— Non, il faudrait que je remue ciel et terre pour nous obtenir cette permission. Et je ne suis pas certain d'avoir envie de le faire. »

Pour *nous* obtenir cette permission ? Holliday sourit intérieurement. Il connaissait bien le changement de ton qu'il percevait dans la voix de l'autre homme. C'était le signe que sa curiosité était en train de prendre le pas sur sa sagesse, qu'il sentait frémir en lui le besoin de sensations fortes.

« S'il vous plaît ! » plaida Peggy en lui décochant un sourire à faire fondre le pôle Nord.

Il n'en fallait pas plus.

« Bon… dit Wanounou. Je vais voir ce que je peux faire. »

Deux jours plus tard, sous un soleil de plomb, ils quittèrent l'antique Jérusalem par l'autoroute de Tel-Aviv. L'autoroute numéro 1, selon la désignation officielle, était une voie de circulation moderne qui filait droit

vers le nord-ouest et permettait de réduire à une heure le temps de parcours entre les deux villes, à condition de ne pas se laisser tromper par les innombrables sorties non signalisées qui émaillaient le trajet.

Wanounou pilotait son Land Cruiser Toyota tout rouillé comme un avion de chasse, enchaînant immelmanns et tonneaux pour se faufiler au milieu du trafic, sans cesser un instant de discourir, surtout à l'adresse de Peggy, assise à l'étroit sur le siège arrière. Holliday commençait à regretter d'avoir délibérément choisi la « place du mort » dans l'espoir qu'une distance physique entre le professeur et la jeune femme refroidirait leurs ardeurs croissantes. Après cinq ou six quasi-collisions, il se surprit à méditer la question de frère Timothée sur sa croyance en une puissance supérieure. Croyait-il ou non en Dieu ? Il n'en savait toujours rien, mais force était de constater qu'il était bel et bien en train de prier. Restait toutefois à savoir, étant donné l'endroit où il se trouvait, qui, de Jésus, de Jéhovah ou d'Allah lui offrirait le meilleur service pour le prix de ses dévotions.

Dans la périphérie de Tel-Aviv, le professeur engagea sans ralentir le vieux 4 × 4 cabossé sur l'autoroute Ayalon, en direction du nord et de Haïfa. Et ce fut un nouveau cauchemar à quatre voies, au milieu des véhicules lancés à toute allure le long du vieil axe côtier où cheminaient huit siècles plus tôt les pèlerins en route pour Saint-Jean-d'Acre.

Pendant trois quarts d'heure encore, Wanounou mena à un train d'enfer sa vieille guimbarde brinquebalante entre les pentes abruptes du mont Carmel sur la droite et, sur la gauche, l'antique plaine de Phénicie, couverte de champs de coton verdoyants.

Ils atteignirent enfin l'échangeur d'Atlit et prirent la direction de la mer. Quelques kilomètres plus au nord, on distinguait les faubourgs de Haïfa à travers la brume de chaleur qui escaladait les pentes du mont Carmel et s'étalait sur le pourtour en forme de cimeterre de la baie de Haïfa.

En un clin d'œil, la réalité du XXIe siècle et des embouteillages s'évanouit, et Holliday fut transporté dans le temps. Montés sur leurs coursiers ou leurs destriers, des chevaliers passaient au galop sur la vieille route dans un bruit de tonnerre, armures scintillant au soleil, tandis que des pèlerins suivaient à pied la marche laborieuse de leurs chevaux de bât, et que des seigneurs et des dames se prélassaient dans des chariots couverts aux couleurs éclatantes. La poussière stagnait comme un brouillard dans l'air chaud et immobile.

Après avoir franchi en cahotant une voie ferrée, ils virèrent dans un large chemin de terre bordé d'un côté par une longue plage incurvée, et de l'autre

par une zone marécageuse où quelques flamants rose pâle cherchaient leur nourriture.

Au-delà du marais, à droite, s'étendaient les bassins d'un salin industriel, alimentés par une longue conduite surélevée dont l'extrémité plongeait dans la baie sur leur gauche. Et, soudain, les ruines désolées du château Pèlerin se dressèrent devant eux tel un sombre rêve surgi de la nuit des temps. Les vestiges du château des Kellerman-Pinzgau, à Friedrichshafen, semblaient bien modestes en comparaison.

Wanounou se gara sur le bord de la piste et ils sortirent de la voiture dans la clarté brûlante du soleil. L'Israélien portait un pantalon de treillis délavé et un tee-shirt décoré du slogan LES ARCHÉOLOGUES FONT ÇA DANS LA POUSSIÈRE. Quant à Holliday et Peggy, ils étaient en jean, et leurs tee-shirts, achetés la veille dans le quartier arabe de Jérusalem, affichaient la phrase détournée de la chanson de Bobby McFerrin DON'T WORRY, BE JEWISH – « Sois juif, t'inquiète pas du reste ». Tous trois avaient coiffé des casquettes de base-ball de l'Université hébraïque pour se protéger du soleil accablant.

Devant eux, au bout d'un éperon rocheux d'environ un kilomètre au pied duquel, côté sud, était blotti un petit port, les ruines de la place forte se détachaient tel un sémaphore massif et rectangulaire sur le scintillement bleu de la Méditerranée.

« Doux Jésus ! s'exclama Peggy.

— Une expression tout à fait de circonstance, dit en riant le professeur. Il y avait un fossé de douze mètres de large, là-bas, coupant le promontoire d'un bord à l'autre, inondable à volonté avec l'eau de la mer. De l'autre côté de cette douve s'élevait une muraille colossale de cinq mètres d'épaisseur sur près de trente de hauteur en blocs de calcaire. Tout a été bâti à la main, essentiellement par des pèlerins volontaires qui se rendaient à Jérusalem, et la construction n'a pas pris plus de six mois.

« Côté glacis, la première enceinte était flanquée de trois grosses tours, une au milieu et une à chaque extrémité. On ne pouvait franchir cette courtine que par une porte étroite orientée de façon à ce qu'il soit impossible de l'enfoncer à l'aide d'un bélier. L'intérieur de la forteresse comprenait de grands bâtiments en pierre de taille, des chapelles, des cryptes, des magasins et tout ce qu'il faut pour abriter une force de quatre mille hommes plus le personnel chargé de leur entretien.

« Le château était imprenable. Il avait son propre port et pouvait être ravitaillé par la mer en cas de siège. Quant à l'eau, ce n'était pas un problème

non plus : les occupants disposaient d'une source, d'un bassin et de trois puits profonds qui captaient les infiltrations du mont Carmel à travers le calcaire.

— N'y avait-il pas déjà un ouvrage fortifié, ici, avant les années 1200 ? demanda Holliday comme ils se dirigeaient vers l'ancien fossé en suivant un sentier qui serpentait dans le sable et les herbes raides.

— Il existait effectivement un petit avant-poste appelé « Le Destriot » sur la route du littoral, mais il était déjà surclassé bien avant l'édification de Pèlerin, répondit le professeur. Les Romains aussi ont eu un port, à cet endroit, il y a deux mille ans, et les Phéniciens fréquentaient les lieux deux mille ans avant eux. Quand les Templiers ont creusé les fondations de leur château, ils ont trouvé un trésor en pièces d'or phéniciennes presque suffisant pour financer l'ensemble du chantier.

— Nous ne serions donc pas les premiers à chercher un trésor par ici ? » dit Peggy, coulant vers Wanounou un regard espiègle.

Il la regarda de la même façon, puis se retourna pour désigner du doigt les escarpements du mont Carmel, qui culminait au-dessus de la plaine côtière, trois kilomètres à l'ouest.

« Nous effectuons des fouilles là-haut depuis 1951, dans les grottes de Wadi el Mugharah, indiqua-t-il. Les British et vous autres Yankees aviez d'ailleurs commencé avant nous. L'endroit où nous nous trouvons est la plaine de Sharon, dont parle la Bible. Nous avons exhumé sur ce site des objets datant de l'époque néandertalienne, et même du paléolithique.

« La région connaît l'occupation humaine sous toutes ses formes depuis deux millions d'années. Selon les anciens prophètes, il existerait même des preuves certaines que le jardin d'Éden se soit trouvé là. La mer, la plaine, la montagne ! s'exclama-t-il, tournant sur lui-même en écartant les bras. Adam et Ève auraient-ils pu rêver mieux ? »

Il sourit à Peggy. Peggy lui sourit.

Holliday fronça les sourcils et soupira. Devait-il prendre la jeune femme à part pour lui expliquer les dangers de la situation ? Non, décida-t-il, la sagesse commandait qu'il se taise pour le moment.

Ils étaient arrivés devant une haute clôture en barbelés rouillés qui coupait l'étroite péninsule dans toute sa largeur. Tous les cinq ou six mètres, des écriteaux rouges pâlis fixés aux fils de fer avertissaient en hébreu, arabe et anglais : DANGER DE MORT – TERRAIN MILITAIRE VOUS FRANCHISSEZ OU ENDOMMAGEZ CETTE CLÔTURE À VOS RISQUES ET PÉRILS.

Pas même un point d'exclamation ; un simple exposé des faits, sans

équivoque.

« Ça fait chaud au cœur », commenta Peggy.

Par-delà la clôture, une légère dépression dans le sol marquait l'emplacement de l'ancienne douve, et quelques mètres plus loin surgissaient de la terre fine et sablonneuse les vestiges de l'imposant mur d'enceinte, envahis de buissons et d'herbes rêches.

Ils suivirent encore le chemin sur une courte distance, longeant la clôture, puis s'arrêtèrent devant une barrière fermée par un gros cadenas. Sur cette dernière était accroché un autre écriteau, au message encore plus clair : CHAMP DE MINES.

« Vous êtes bien sûr d'avoir la permission d'entrer ? demanda Holliday.

— Non seulement ça, mais j'ai aussi la clé ! répondit Wanounou tout en fouillant dans la poche de son large pantalon de treillis.

— Et… Euh… Pour ce qui est des mines ? dit Peggy.

— Il n'y en a pas, assura le professeur avec un grand sourire. Les écriteaux ne sont là que pour impressionner les touristes et dissuader les gamins d'entrer.

— Comme disait le manchot à l'unijambiste aveugle, marmonna la jeune femme.

— Il faut croire que vous avez des relations mieux placées que je ne le pensais », dit Holliday.

Ils franchirent la barrière que Wanounou referma au cadenas avant de remettre la clé dans sa poche, puis ils poursuivirent leur chemin le long d'un sentier qui traversait le fossé et remontait de l'autre côté, escaladant la butte formée par les ruines de la courtine.

« En fait, la marine n'a pas utilisé ce terrain depuis longtemps, expliqua l'Israélien pendant qu'ils gravissaient le talus. Au départ, ils s'entraînaient dans la baie de Haïfa. Puis l'eau est devenue trop polluée, là-bas, alors ils sont venus ici. Ensuite, la baie a été nettoyée, et ils y sont retournés. Il est possible qu'ils aient oublié un peu de matériel, mais en principe tout est vide. Ils ont laissé en place la clôture et les écriteaux en attendant de décider à qui abandonner le domaine – aux archéologues ou aux touristes. »

Un vol de marmaronettes marbrées au plumage beige pâle sans grand attrait passa au-dessus de leurs têtes en un V irrégulier, se dirigeant vers le marais où ils avaient vu les flamants roses. Une légère brise de mer atténuait la chaleur de la mi-journée et donnait à l'air une saveur de sel iodé. Deux cents kilomètres au large, Chypre, invisible, était tapie derrière l'horizon bleu. Parvenus au

point le plus haut du sentier, ils s'arrêtèrent pour contempler les ruines qui s'étendaient en contrebas.

Celles-ci, assez nombreuses, permettaient de se représenter sans trop de mal le château tel qu'il avait été. De la base du rempart jusqu'à l'extrémité de la pointe, celui-ci occupait la longueur de trois terrains de football, pour une largeur équivalant à environ la moitié de cette dimension. L'enceinte interne était défendue par deux tours, une au nord, l'autre au sud. Derrière cette protection, au centre d'une haute cour bâtie sur des cryptes en sous-sol, se dressait le donjon massif.

D'autres murailles fermaient les trois côtés faisant face à la mer. Une digue et un brise-lames encore intact délimitaient le petit port naturel peu profond qui s'ouvrait au sud, où caravelles à voiles latines et cogues à gréement carré pouvaient décharger leurs marchandises bien à l'abri et hors de portée d'éventuelles attaques venues de la terre ferme.

Cinq grands bâtiments, chacun d'à peu près trente mètres de long, entouraient le donjon. De ces constructions, seuls subsistaient des alignements de pierres à demi ensevelis, de vagues affaissements et des traces géométriques à fleur de terre. Des touffes de plantes littorales poussaient çà et là, laissant par endroits paraître entre elles de grandes dalles, vestiges d'anciennes allées qui balafraient le terrain nu.

« Autant chercher une aiguille dans une meule de foin, dit Peggy en parcourant du regard l'énorme champ de ruines. Jamais nous ne pourrons couvrir une telle surface ! »

Raffi Wanounou fourragea de nouveau dans sa poche, et en sortit cette fois un plan plié. Il s'agissait d'un relevé dressé par lui à l'époque où il avait passé trois étés à fouiller la forteresse dans le cadre de son doctorat. Il déplia le plan et l'orienta.

« Que dit votre petit poème, déjà ? s'enquit-il.

— "En l'eau noire de Pèlerin la forteresse/Est un rouleau d'argent précieux,/Grande source de sagesse/Ceinte d'augustes murs silencieux./Par la voix du défunt Saladin qui résonne,/De combattre à nouveau il nous somme", récita Holliday, qui avait mémorisé le texte.

— L'"eau noire" pourrait bien désigner les réserves d'eau du château, dit le professeur, examinant tour à tour son plan et la vaste étendue de terrain bosselé qui s'offrait à leur vue.

— Vous avez parlé d'une source et d'un bassin, tout à l'heure, rappela Peggy. C'est peut-être de cela qu'il s'agit.

— Je les imagine mal enterrer un trésor au fond d'un bassin, objecta Wanounou. Il est plus vraisemblable qu'ils l'aient caché près d'un des puits.

— Et où se trouvaient les puits ? demanda-t-elle, s'approchant suffisamment du professeur pour lui frôler le bras en regardant par-dessus son épaule. Montrez-moi !

— Ils ont disparu depuis longtemps. Nous n'avons rien trouvé qui puisse ressembler à un puits pendant nos fouilles… D'un autre côté, nous avions à peine eu le temps d'égratigner la surface du sol quand l'armée nous a mis dehors pour installer Shayetet 13.

— J'ai peut-être une meilleure idée, intervint Holliday, qui vint se placer entre Peggy et Wanounou pour étudier le plan. Le poème fait allusion à d'"augustes murs". Cela me fait penser à une église. Cette forme ovale, là, qui se termine en carré, près de la mer, qu'est-ce que c'est ?

— Les soubassements de ce qui devait être la chapelle, répondit le professeur. Nous l'avions baptisée l'"église ronde".

— Construite sur le modèle du Saint-Sépulcre de Jérusalem, n'est-ce pas, comme toutes les églises templières ?

— En effet.

— "D'augustes murs"… répéta Holliday. Essayons la chapelle ! »

Ils descendirent prudemment le talus, puis s'avancèrent au milieu des débris qui jonchaient la cour centrale.

« Si j'en juge par votre façon de parler d'eux, vous n'avez pas une opinion très orthodoxe sur les Templiers, remarqua Wanounou.

— Doc n'a pas d'opinion orthodoxe sur grand-chose, dit en riant Peggy, qui marchait entre les deux hommes. Ça doit tenir de famille.

— Vous ne croyez donc pas à la sincérité de leur foi chrétienne ? demanda le professeur d'un air sceptique en haussant un sourcil.

— Il y avait certainement parmi eux des religieux fanatiques, mais la plupart n'étaient que des mercenaires, répondit Holliday. Beaucoup de chevaliers étaient désœuvrés, à l'époque. Je veux bien croire que quelques-uns étaient fidèles à la cause, mais ils n'étaient sûrement pas nombreux. Vous savez, professeur, j'ai combattu dans pas mal de guerres, en mon temps, et toutes, d'une façon ou d'une autre, avaient l'argent pour origine. Il n'en allait pas autrement au temps des croisades.

« Des forteresses comme celle-ci n'ont pas été construites pour protéger les pèlerins, mais pour assurer à l'Europe d'alors des points d'appui au Proche-

Orient. Comme les postes de trappeurs de la Hudson's Bay Company au Canada, ou les forts de la cavalerie US dans l'Ouest américain. Ce qui motivait les croisés n'était pas de libérer Jérusalem des infidèles, c'était tout simplement de s'emparer de la ville.

« Les Templiers se désignaient eux-mêmes comme "Pauvres Chevaliers du Christ". *Pauvres*… Quand leur ordre a été dissous, en 1312, leur richesse égalait presque celle de l'Église de Rome et surpassait celle de plusieurs pays, y compris la France, dont pratiquement tout le territoire leur appartenait. La forteresse du Temple, à Paris, mesurait plus de deux cents mètres de côté. Je ne vois là aucune piété, professeur. Je vois plutôt de la cupidité, de l'avarice, et une soif de pouvoir.

— Pourtant cela ne vous empêche pas de chercher leur trésor… »

Holliday s'arrêta et fit face à Wanounou.

« Ce n'est pas le trésor qui m'intéresse, affirma-t-il avec une colère contenue. Ça n'a jamais été le cas. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre ce qui a poussé mon oncle à parcourir la moitié de l'Europe à l'âge de quatre-vingt-six ans alors qu'il détestait s'éloigner de sa maison et de sa bibliothèque. Ce qui m'intéresse, c'est de percer ce mystère qui semble en intéresser plus d'un, et depuis longtemps, au point que des gens sont prêts à tout pour l'élucider. Y compris à mentir, à mettre le feu à des maisons, et même à tuer !

— Dans ce cas, nous ferions mieux de trouver ce que nous cherchons, dit le professeur d'un ton dégagé, feignant de ne pas remarquer l'irritation de Holliday. Vous êtes bien d'accord, Peggy ?

— Tout à fait. Et plus de leçons de morale, Doc, vu ? dit-elle à Holliday en lui serrant le bras. Maintenant fais ami-ami avec le professeur ! ordonna-t-elle avec une petite pression supplémentaire.

— Je ne suis pas votre ennemi, colonel, ajouta Wanounou. Si je l'étais, croyez-vous que je vous aurais conduits jusqu'ici ? *Shalu shalom yerushalayim*, d'accord ? » conclut-il.

Il tendit la main à Holliday, qui la lui serra.

« Appelez-moi "Doc" ! »

Et ils repartirent en direction des ruines de la chapelle.

19

Arrivés à l’extrémité de l’esplanade, ils s’arrêtèrent devant l’ovale de pierre étiré que dessinait la base de l’ancienne chapelle. Wanounou consulta de nouveau son croquis.

« Cinquante mètres de long sur quinze de large, dit-il. Une rotonde à chaque bout, le chœur orienté au nord, la nef au sud. Il y avait un passage claustral entre la chapelle et le bâtiment principal, là-bas. »

Il désignait une longue rangée isolée de blocs calcaires encore plus énormes que ceux de la courtine.

« Les bâtisseurs ont réutilisé beaucoup d’éléments de structure phéniciens qu’ils ont trouvés sur place, expliqua-t-il. Tout va par huit, ou par multiples de huit : huit travées dans la nef, huit arcades dans le passage…

— Pourquoi huit ? demanda Peggy.

— C’était le chiffre magique des Templiers, dit Holliday. Si tu regardes leur croix, par exemple, tu verras que leurs bras bifurquent à l’extrémité, ce qui forme huit pointes.

— Quel sens cela avait-il ?

— Un sens essentiellement mystique, répondit Wanounou. Sept plus un font huit, le jour de la Résurrection. Dieu a créé le monde en six jours, s’est reposé le septième, et a placé l’homme dans le jardin d’Éden le huitième. L’homme possède vingt-quatre côtes ; vingt-quatre divisé par huit donne trois, comme la sainte Trinité. Noé fut le huitième être humain à sortir de l’arche. L’arche elle-même mesurait trois cents coudées sur cinquante : trois plus cinq font huit. Lazare a été ramené à la vie après être resté mort huit jours. Le premier nombre cube est huit… La liste est interminable.

— Et en quoi est-ce important pour ce qui nous concerne ? s’enquit Peggy en regardant les vestiges de la chapelle à ses pieds.

— Parce que ce que nous cherchons aura probablement un rapport avec le

chiffre huit, ou un de ses multiples », dit Holliday.

Il se mit à mesurer la longueur de l'église en comptant ses pas tandis que Wanounou partait dans la direction opposée.

« Mais qu'est-ce que nous cherchons, au juste ? demanda Peggy.

— "En l'eau noire de Pèlerin la forteresse/Est un rouleau d'argent précieux", cita Holliday. "Eau noire" évoque un lieu sombre, peut-être souterrain, comme la crypte qui doit se trouver sous la chapelle.

— C'est sans doute une espèce de grotte, lui cria Wanounou depuis l'endroit où il se trouvait. Le terrain est calcaire, par ici. Les eaux qui ruissellent de la montagne finissent par creuser des cavités. Le sous-sol de Pèlerin est probablement un vrai gruyère.

— Je vous préviens que je suis claustrophobe, dit Peggy. J'ai dû faire un reportage photo sur le Parc national des grottes de Carlsbad pour le *National Geographic*, et j'avais hâte que ça se termine. Les cavernes me fichent la frousse.

— Nous sommes là pour vous protéger, lança Wanounou en riant.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose, annonça Holliday.

— Eh bien, vous n'avez pas perdu de temps ! » s'exclama le professeur.

Abandonnant sa propre inspection, il rejoignit Peggy et tous deux se dirigèrent vers Holliday, qui se tenait tout au bout du chœur.

« Vous avez l'air sceptique, lui dit Peggy.

— C'est que les recherches aboutissent rarement aussi vite, en archéologie. La plupart ne donnent même jamais rien.

— Je croyais que Troie avait été découverte par un amateur, et les manuscrits de la mer Morte par un berger.

— D'où tenez-vous tout ça ?

— C'est Doc qui me l'a dit, hier, pendant que nous déjeunions dans un café du souk. D'après lui, la plupart des grandes découvertes archéologiques sont le fruit du hasard.

— J'ai l'impression que Doc ne m'apprécie guère. »

Peggy éclata de rire.

« Ce n'est pas vous qui êtes en cause. Doc prend en grippe tous ceux qui s'entendent un peu trop bien avec moi. Il est très protecteur.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Le moins qu'on puisse dire de quoi ? demanda Holliday comme ils

arrivaient à sa hauteur.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda Wanounou, ignorant la question.

— Cette dalle, répondit Holliday, qui montra le sol.

— Ah oui ! Super ! Exactement ce que nous cherchions, s'exclama Peggy, sarcastique. Et qu'a-t-elle de particulier, cette pierre ? »

Wanounou s'était accroupi, l'air soudain intéressé.

« Elle est octogonale », dit-il.

Balayant la terre de la main, il mit au jour le contour complet de la dalle. Celle-ci mesurait environ un mètre de large. Elle semblait avoir été ornée d'un motif gravé que l'usure avait pratiquement effacé.

« Elle faisait partie du pavement de l'église. Elle est à peu de chose près au même endroit que le rocher du Golgotha dans la basilique du Saint-Sépulcre.

— Bon, d'accord, elle est octogonale, et après ? demanda Peggy. Pourquoi est-ce important ?

— Parce que toutes les autres dalles sont carrées, et rayonnent à partir de celle-ci. Elle marquait sûrement le centre de quelque chose », répondit Holliday après s'être agenouillé près de Wanounou pour déblayer le sol sur une plus grande surface.

L'Israélien se remit debout et s'essuya les mains.

« Je retourne au 4 × 4, dit-il. Il nous faut des outils.

— Je vous accompagne », déclara aussitôt Peggy.

Holliday faillit élever une objection mais il se retint, s'efforçant de rester impassible.

« Faites vite ! recommanda-t-il seulement.

— D'accord », promit Wanounou.

Holliday les regarda s'éloigner côte à côte comme de vieux amis sur le chemin qui traversait la cour, têtes penchées l'une vers l'autre, se heurtant parfois de l'épaule comme par inadvertance.

Quand ils eurent disparu derrière le talus de la courtine, il se remit à dégager le dallage de la terre qui le recouvrait. Celui-ci s'inscrivait dans un décrochement extérieur de ce qui avait été le mur – sans doute l'emplacement d'une chapelle secondaire, ou peut-être même celui de l'autel du Stabat Mater, une particularité commune à presque toutes les églises templières. Holliday se souvenait encore de l'hymne latin qu'il chantait à l'époque lointaine où il officiait comme enfant de chœur :

Stabat mater dolorosa
Iuxta crucem lacrimosa
Dum pendebat filius

Cuius animam gementem
Contristatam et dolentem
Pertransivit gladius.

Debout, la Mère des douleurs
Près de la Croix était en pleurs
Quand son Fils pendait au bois.

Alors, Son âme gémissante,
Toute triste et toute dolente,
Un glaive la transperça.

Pertransivit gladius… Encore une épée… Dans l'église du Saint-Sépulcre, l'autel du Stabat Mater était une niche taillée dans la pierre contenant une statue de la Vierge Marie en larmes, et précédée de « mensas » où l'on faisait brûler des cierges. Il avait presque certainement existé un autel analogue à Pèlerin, auquel cas la dalle octogonale avait dû se trouver juste devant.

Pendant que Holliday s'affairait, les pierres autour de lui cuisaient littéralement sous le soleil implacable. Des goélands tournaient et viraient au-dessus de sa tête, s'interpellant bruyamment tout en se laissant entraîner sur les montagnes russes des courants thermiques. À cent mètres de lui, la mer portait avec un grondement sourd ses coups de boutoir contre les falaises basses de la pointe.

Quand Peggy et Wanounou reparurent, il avait grossièrement dégagé une zone d'environ trois mètres sur trois, révélant un motif compliqué de carrés imbriqués qui se développait à partir de l'octogone central. Celui qui avait posé ce pavement devait être féru de géométrie.

Peggy et le professeur avaient rapporté du Land Cruiser tout un assortiment d'outils, parmi lesquels une petite pioche, un marteau de géologue, une pelle, une boîte de rangement remplie d'instruments de dentisterie et de pinceaux, trois truelles et deux lampes torches. Ils avaient également pris une glacière contenant des bouteilles d'eau minérale Neviot, des sandwiches variés et une thermos de thé glacé et sucré.

« Vous avez travaillé dur, remarqua Wanounou.

— Assez, oui », acquiesça Holliday.

L'Israélien tendit à Peggy un sandwich enveloppé dans du papier paraffiné, en lança un à Holliday et en choisit un pour lui-même. Holliday s'assit sur une pierre, déballa son sandwich, écarta les tranches de pain et se mit à rire.

« Comment avez-vous fait pour trouver un jambon-fromage en Israël ?

— J'ai mes sources d'approvisionnement », répondit Wanounou avec un clin d'œil.

Ils avalèrent rapidement leurs sandwiches, puis le professeur leur donna des bouteilles d'eau fraîches.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Peggy après s'être désaltérée.

— J'ai une idée », annonça Holliday.

Sa bouteille à la main, il se leva et alla jusqu'à la dalle octogonale. Là, après s'être accroupi, il fit couler un filet d'eau sur la pierre, qui prit une couleur plus foncée. Wanounou et Peggy le rejoignirent, puis se penchèrent au-dessus de lui chacun de son côté pour regarder ce qu'il faisait.

« Ça alors ! » s'exclama l'archéologue entre ses dents.

Sur la pierre humide, un vague dessin estompé était maintenant visible : deux carrés superposés et décalés selon un angle de quarante-cinq degrés de façon à former une étoile à huit branches. Au centre de cette étoile, très distinctes, apparaissaient les deux lettres P G.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Une étoile de Lakshmi, expliqua Holliday. Un symbole hindouiste censé représenter les huit aspects de l'abondance. Alexandre le Grand l'a ramené d'Inde, et les francs-maçons l'ont repris.

— C'est également un symbole arabe, ajouta Wanounou. Dans le Coran, il marque la fin de chaque sourate – de chaque groupe de versets. Une grande controverse a éclaté voici quelques années, parce que l'astérisque qui figure sur la plupart des claviers occidentaux est une étoile à six branches, que les musulmans assimilent à l'étoile de David. Il a donc fallu changer tous les claviers en y mettant des étoiles à huit branches.

— C'est complètement fou ! commenta Peggy en s'esclaffant.

— Les musulmans n'ont pas l'exclusivité dans ce domaine, dit Wanounou avec une mimique résignée. Ici, en Israël, par exemple, les livres de maths n'utilisent pas le signe plus, au prétexte que c'est un symbole chrétien ; on supprime la branche inférieure. Quant à vous autres, vous ne mettez jamais une étoile de David au sommet d'un sapin de Noël, alors que le Christ est né juif.

— Le monde entier est fou, soupira Holliday. Ce n’est pas pour rien que nous avons des guerres.

— Mais que signifie “PG” ? demanda Peggy. Prisonnier de guerre ?

— Je n’en sais rien du tout, avoua Wanounou.

— Moi si, déclara Holliday tout en versant un peu plus d’eau pour faire reparaître le dessin sur la pierre qui avait séché au soleil.

— Alors qu’est-ce que tu attends pour nous éclairer ?

— *Pertransivit gladius*. Littéralement : “l’épée traversait”. »

Wanounou s’agenouilla près de la dalle après s’être muni d’un petit pinceau et d’une truelle. Il entreprit de nettoyer soigneusement les huit côtés de l’octogone, grattant d’abord la terre accumulée, puis l’époussetant. Hasard, volonté délibérée ou usure due au passage de huit cents années, aucun mortier ni joint d’aucune sorte ne soudait la dalle à ses voisines. Holliday mouilla les jointures décrassées. L’eau disparut dans les interstices.

« Intéressant, murmura-t-il.

— Passez-moi la pince-monseigneur, Peggy », dit Wanounou.

Quand la jeune femme lui eut donné l’outil, il en introduisit l’extrémité biseautée dans la fente étroite entre les dalles et pesa sur la barre en acier trempé. La pierre se souleva de deux centimètres. Il poussa la barre plus profondément, puis fit de nouveau levier. La pierre se souleva de quelques centimètres supplémentaires et Holliday glissa dessous un fragment de calcaire pour maintenir l’écartement.

« *Le Rituel des Musgrave*, murmura Peggy, qui suivait l’opération.

— Pardon ?

— C’est une aventure de Sherlock Holmes, expliqua Holliday. Un type déchiffre un vieux code de famille, il trouve une dalle comme celle-ci et l’ouvre avec l’aide de sa petite amie. La fille, sachant que son amant la trompe, laisse retomber la dalle sur lui et l’enferme.

— Allez faire confiance à un Anglais ! s’exclama l’archéologue. J’espère que vous ne me feriez pas une chose pareille, Peggy ?

— Non. Sauf si vous essayiez de me tromper, répondit-elle en souriant.

— Bon, on continue ? » intervint Holliday.

Les deux hommes allèrent se placer du côté opposé de la dalle.

« À trois ! dit Holliday. Une ! deux ! et trois ! »

Ils soulevèrent la pierre, la tirèrent en arrière, puis la reposèrent doucement, ne la laissant retomber qu’après l’avoir abaissée à quelques

centimètres du sol. Ils se redressèrent et reprirent leur souffle, mains appuyées sur les genoux. Peggy scruta l'ouverture que la dalle avait masquée.

« Qu'est-ce que tu vois ? s'enquit Holliday.

— Un escalier de pierre. En colimaçon. »

20

« **J**’ai horreur de ça, j’ai horreur de ça, j’ai horreur de ça », marmonnait Peggy tout en avançant un pied après l’autre avec mille précautions.

Les marches étaient dangereusement glissantes et l’escalier si incroyablement étroit que les épaules frottaient contre les parois lisses. Le petit rond de lumière provenant de la lampe torche de Wanounou constituait le seul éclairage. Une odeur âcre de moisissure et de salpêtre saturait l’atmosphère, oppressante.

Plus ils s’enfonçaient sous terre, plus l’escalier semblait se rétrécir. Il semblait à Peggy que la pierre pesait sur elle de tout son poids comme pour l’écraser. Elle respirait vite, essayant en vain de remplir à fond ses poumons pour lutter contre son impression de suffocation.

« Quelle idée idiote de se risquer là-dedans ! protesta-t-elle.

— Tu peux toujours faire demi-tour », dit Holliday, derrière elle, en lui adressant un sourire narquois dans le noir presque complet.

Lampe dans une main, pince-monseigneur dans l’autre, Wanounou ouvrait la voie tandis que Holliday, armé du marteau de géologue et de la deuxième lampe, fermait la marche. Coincée entre eux deux, Peggy se sentait encore plus à l’étroit.

« Faire demi-tour ? Comment ? Il n’y a pas la place de se retourner, et de toute façon tu bouches le passage. Sans compter que si j’étais là-haut je me ferais un sang d’encre de vous savoir là-dessous. »

Wanounou s’esclaffa.

« C’est si agréable de se sentir apprécié ! lança-t-il.

— Quelle distance avons-nous parcourue ? demanda Peggy d’une voix qui s’étranglait.

— J’ai compté cent cinquante et une marches, répondit Holliday. Mettons que chaque marche mesure environ vingt-cinq centimètres… Je dirais une

quarantaine de mètres.

— Seulement trente-huit, si ça peut vous rassurer, dit le professeur en adressant à Peggy un sourire par-dessus son épaule.

— Oh, taisez-vous, tous les deux ! ordonna-t-elle, hargneuse. Sans ça, je hurle !

— Elle a tendance à devenir agressive quand elle a peur, commenta Holliday à l'intention de Wanounou.

— Ah ! C'est bien ce qu'il me semblait.

— Taisez-vous ! aboya la jeune femme.

— Calme-toi ! dit Holliday, apaisant. Ça ne doit plus être très loin.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Si ça se trouve, on peut aller jusqu'en enfer, comme ça ! »

Elle haletait littéralement, à présent, la gorge nouée, gagnée par le sentiment que les murs humides se rapprochaient encore, l'enfermant comme dans une tombe. Encore une seconde et elle allait se mettre à hurler pour de bon.

« Je vois le fond », annonça Wanounou.

Il disparut soudain à la vue de Peggy, et, au bruit de ses pas, elle conclut qu'il marchait à présent sur du gravier mouillé. Un instant plus tard, elle atteignit à son tour la dernière marche puis s'engagea dans un tunnel maçonné, voûté en berceau et à peine plus large que l'escalier. Une épaisse couche de calcaire en décomposition couvrait le sol, qui craquait sous le pied comme un lit d'ossements. Elle frissonna. D'une certaine manière, elle se sentait encore plus mal ici que dans l'escalier.

Holliday toujours derrière et Wanounou devant, éclairant le chemin, ils continuèrent à progresser en silence le long du boyau en pente douce.

« Nous descendons toujours, signala Holliday.

— Merci de nous le faire remarquer ! répliqua Peggy.

— Je me demande à quoi servait cet endroit, dit Holliday. De "trou à curé" médiéval ?

— C'est quoi, un "trou à curé" ? s'enquit Peggy. Si je puis me permettre cette question.

— C'étaient des cachettes que les catholiques anglais construisaient dans leurs maisons et leurs églises, à l'époque élisabéthaine, pour pouvoir se mettre en sûreté ou s'enfuir si des chasseurs de papistes les pourchassaient, expliqua Wanounou. Un peu comme faisaient les Juifs pour échapper aux nazis.

— C’est fou la quantité de savoir qu’un cerveau d’historien peut emmagasiner, dit Peggy. C’en est inquiétant. »

Le faisceau de la lampe s’élargit soudain : ils venaient de pénétrer dans une vaste salle taillée à même le roc. Du plafond, qui culminait au moins six mètres au-dessus d’eux, pendaient des festons délicats de stalactites qui semblaient faites de glace. Le sol, ici, était dallé, contrairement à celui du tunnel. Au pied des murs s’entassaient des débris ressemblant à des tessons de pots de fleurs qu’on aurait poussés là avec un balai. À son extrémité, la salle était fermée par une imposante porte en fer cloutée, tout incrustée de rouille et de concrétions calcaires, et renforcée par une barre de fer transversale maintenue par des pattes de fer. Wanounou se baissa et ramassa un tesson qu’il examina à la lumière de sa lampe.

« De la terre cuite, déclara-t-il. Une jarre de cinq litres, à en juger par la courbure. Pour conserver du vin ou de l’huile d’olive. Peut-être même de l’eau, bien que cinq litres soient une quantité un peu juste. La terre cuite gardait la fraîcheur… Je ne vois rien d’autre, ajouta-t-il après avoir promené le faisceau de sa torche autour de lui.

— Pas besoin de terre cuite pour garder quelque chose au frais ici, il fait bien assez froid comme ça », remarqua Peggy tout en parcourant la salle d’un regard inquiet.

Elle n’avait pas tort : la température était inférieure de dix à quinze degrés à celle de la surface.

« Quelque chose ne colle pas, murmura Holliday.

— Quoi donc ? s’enquit Wanounou en ramassant un autre fragment de poterie.

— Il est impossible d’emprunter l’escalier par où nous sommes venus en transportant des jarres de vin, d’huile ou de quoi que ce soit : il est trop étroit.

— Donc ? demanda Peggy.

— Donc les marchandises entreposées dans cette cave ne pouvaient ni entrer ni sortir par l’escalier et la chapelle, dit Wanounou. Ce qui signifie qu’elles arrivaient ici par un autre chemin.

— Et qu’il y a une autre entrée, ajouta Holliday.

— Ce qui veut dire aussi qu’il va falloir passer de l’autre côté de la grande porte, là-bas ?

— Je le crains.

— Je me doutais que tu allais répondre ça », soupira Peggy.

Ils allèrent jusqu'à la porte. Large de deux mètres, haute de cinq, elle était impressionnante. Aucun gond n'était visible.

« Il y a des tourillons en haut et en bas, dit Holliday. Elle pivote.

— Commençons par ôter la barre ! » suggéra Wanounou.

Il se mit à marteler les pattes de soutien avec le bout recourbé de sa pince-monseigneur, détachant une grande partie de la rouille qui les maintenait collées à la barre. Il acheva la besogne à l'aide de l'extrémité biseautée de l'outil. Quand il eut terminé, ils soulevèrent tous les trois en même temps la lourde pièce de fer, la dégagèrent de ses supports et la posèrent sur le sol. Leurs vêtements et leurs mains étaient tachés de rouille.

Wanounou tira sur l'énorme loquet, mais le vantail ne bougea pas. Il introduisit alors le bout aplati de la pince-monseigneur entre le mur et la porte, et pesa sur le levier avec l'aide de Holliday. Rien ne se produisit dans un premier temps, puis il y eut un grincement et la porte s'écarta de quelques centimètres en crissant sur les dalles.

« Vous n'auriez pas un peu de dégrippant, par hasard ? » lança Peggy.

Après s'être reposés un instant, Holliday et le professeur réitérèrent leur manœuvre. En s'y reprenant à trois fois, ils parvinrent à entrebâiller la porte d'une cinquantaine de centimètres, ce qui était suffisant pour se glisser dans l'ouverture.

« Personne n'a franchi cette porte depuis près de mille ans, dit Holliday. Qui passe le premier ?

— À vous l'honneur, répondit Wanounou avec un geste théâtral. Après tout, c'est vous qui avez eu l'idée de venir.

— J'espère qu'on ne va pas tomber sur des serpents, dit Peggy. Il y en a dans la région ?

— Bien sûr. Rappelez-vous Cléopâtre et l'aspic !

— Il y en a même sous terre ?

— Seulement une espèce : le serpent ver de terre aveugle.

— À quoi ressemblent-ils ?

— À des serpents aveugles qui ont l'air de vers de terre.

— Très drôle !

— Ils mesurent jusqu'à vingt-cinq centimètres. Ils sont d'un noir luisant, et ils ne mordent pas.

— Autre chose ?

— Des scorpions albinos.

— Des serpents aveugles et des scorpions albinos… Génial !

— J'y vais, annonça Holliday. Qui m'aime me suive ! »

Il alluma la deuxième lampe puis, s'aplatissant le plus possible, il s'introduisit de biais dans l'ouverture et disparut dans le noir. Peggy l'imita. Wanounou passa le dernier.

Le passage qu'ils découvrirent de l'autre côté de la porte se révéla très différent du tunnel qui les avait menés de l'escalier à la grande salle. Ici, pas de murs en pierres appareillées, mais la roche d'origine, simplement taillée. Le sol lui-même était de calcaire brut, et, au-dessus de leurs têtes, au lieu d'un plafond voûté, s'ouvrait une faille dont les faces escarpées se perdaient dans l'obscurité. Ils se trouvaient en fait dans une gigantesque crevasse plusieurs fois millénaire, souvenir de quelque séisme cataclysmique. Leurs voix résonnaient quand ils parlaient, renvoyées en écho par les parois raboteuses.

« "Par la voix du défunt Saladin qui résonne,/De combattre à nouveau il nous somme" », dit Holliday.

Tout en citant le message chiffré de l'épée, il balayait les alentours avec le faisceau de sa lampe, faisant surgir des ombres mouvantes et fugitives évoquant le vol de chauves-souris.

« Doc, tu recommences à me fiche la frousse, avertit Peggy.

— Excuse-moi !

— Il y a une bifurcation ! » s'écria Wanounou, qui marchait en tête.

Holliday et Peggy rejoignirent le professeur. Le souterrain se divisait effectivement en deux branches. Celle de gauche, la plus étroite, était plafonnée par une dalle de roche plate à environ trois mètres de hauteur ; celle de droite était le prolongement élargi de la crevasse sans toit visible où ils se trouvaient.

« De quel côté allons-nous ? demanda Holliday.

— C'est pile ou face, répondit Wanounou. Ils n'ont pas pensé à mettre des panneaux.

— Comme sur vos autoroutes !

— Je suis pour prendre à droite, intervint Peggy d'un ton décidé. Pour tout dire, ce qui me plairait vraiment, ce serait de sortir d'ici séance tenante, mais pour ça il faudrait reprendre ce maudit escalier et je ne m'en sens pas la force. Donc, à droite ! Qui sait, il y a peut-être un Starbucks au bout de la galerie ? »

Wanounou regarda Holliday.

« Alors ?

— Va pour la droite ! » dit Holliday en haussant les épaules.

Ils prirent donc la branche de droite, assez large pour qu'ils puissent marcher à trois de front. Au bout de cent mètres, le passage s'élargit soudain de nouveau, et la faille au-dessus d'eux parut s'ouvrir vers des lointains vertigineux. Un vacarme assourdissant de chute d'eau remplissait l'air.

« Incroyable ! s'exclama Peggy dans un souffle en découvrant le spectacle qu'éclairaient d'une lumière incertaine les lampes de ses deux compagnons. Je n'ai jamais rien vu de pareil… »

21

Ils avaient devant eux un immense lac souterrain dans lequel s'écrasait une cascade d'une quinzaine de mètres jaillie de la roche. Sauf à l'endroit de la chute, tout au bout du lac, l'eau était d'un noir de jais.

Cette fois, ce fut le professeur israélien qui cita le poème :

« "En l'eau noire de Pèlerin la forteresse/Est un rouleau d'argent précieux", murmura-t-il. Ça ne peut être que ça.

— Mais où chercher ? demanda Peggy. Tout ce que je vois, c'est un grand bassin. Vous croyez qu'une main va sortir de l'eau, comme dans *La Dame du lac* ?

— Peut-être bien », dit Holliday, d'une voix qui trahissait son excitation.

Il dirigea le faisceau de sa lampe vers le centre du lac. Là, goutte après goutte, siècle après siècle, en peut-être un million d'années, le calcaire dissous qui tombait dans l'eau depuis le plafond de la grotte avait formé une petite île.

Ce monticule et la longue chandelle qui pendait de la voûte au-dessus de lui semblaient s'étirer l'un vers l'autre. Dans cent mille ans, peut-être se rejoindraient-ils pour constituer une colonne de pierre d'un seul tenant.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Il y a une stalac-truc qui sort de l'eau. Et alors ?

— Une stala*g*-truc, rectifia Wanounou. Les stalagmites montent ; les stalactites descendent.

— Peu importe ! s'exclama Peggy, exaspérée. C'est sinistre, ici, il fait froid, et je ne vois pas de rouleau, que ce soit d'argent ou d'autre chose. Alors, on peut rentrer chez nous, maintenant ?

— Regardez la base de la stalagmite ! dit Holliday en stabilisant le faisceau de sa torche.

— Vous avez raison, ce n'est pas une formation naturelle », observa Wanounou.

Un saillant de pierre à angle droit semblait émerger de la concrétion et l'encadrer, tel l'angle d'un cube.

« Le socle d'une colonne ?

— Un autel ?

— Peut-être…

— Vous pensez qu'il pourrait y avoir quelque chose dessous ? demanda Peggy, comprenant soudain où les deux hommes voulaient en venir.

— C'est possible, répondit Wanounou, sans cesser de scruter l'îlot.

— Alors, allons voir ce qu'il en est, proposa la jeune femme.

— Comment ça ? demanda le professeur.

— Eh bien, à la nage ! Vous allez là-bas avec le marteau de Doc et vous tapez sur ce truc jusqu'à ce qu'il se casse. Comme pour ouvrir une *piñata*.

— Pas très raffiné, comme méthode de fouille…

— Quelle importance ? Il n'y a pas à hésiter !

— Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas très bon nageur.

— C'est à une soixantaine de mètres à peine ! Même un hamster pourrait nager jusque-là.

— À dire vrai, je ne sais pas nager du tout, avoua Wanounou, rougissant d'embarras. Je n'ai jamais appris.

— Doc ?

— L'idée est de toi… Pour ma part, je nous verrais bien revenir un peu plus tard avec un canot pneumatique et des outils adéquats pour faire les choses proprement.

— Ce qui implique de reprendre l'escalier ! Hors de question ! »

Sur ces mots, Peggy ôta ses baskets et défit la fermeture de son jean.

« Qu'est-ce que vous faites ? s'exclama Wanounou, l'air alarmé.

— Je vais me baigner. »

Elle s'assit sur le bord du bassin, enleva son jean en se tortillant, retira son tee-shirt, puis tendit sa main ouverte.

« Le marteau ! » ordonna-t-elle.

Avec un sourire en coin, Holliday lui passa l'outil, qu'elle glissa dans l'élastique de sa culotte. Wanounou la regardait faire comme si elle était folle.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-elle, sourcils froncés. Il faudrait que je me fasse épiler le maillot ? »

Le professeur devint cramoisi.

Peggy trempa le bout d'un pied dans l'eau.

« Elle est froide, dit-elle en frissonnant.

— Pas de chichis, mon petit ! Quand on est capable de faire trempette en mai dans le ruisseau derrière chez oncle Henry, on n'a pas peur d'en faire autant en août dans une grotte israélienne ! » déclara Holliday.

Lui jetant un regard noir, elle s'enveloppa de ses bras et descendit prudemment dans l'eau.

« Je ne risque pas de faire de mauvaises rencontres, là-dedans, au moins ? demanda-t-elle, sa voix se répercutant dans la caverne aux allures de cathédrale. C'est tout visqueux, au fond.

— Un tapis microbien dû à des suintements, c'est tout. Rien qui morde, assura Wanounou.

— Pas de serpents aveugles ?

— Pas de serpents aveugles. »

Elle avait de l'eau à la taille, à présent. Elle remplit d'air ses poumons, bloqua sa respiration, puis s'immergea d'un coup pour refaire surface un instant plus tard.

« Brr ! Elle est glacée, et salée, avec ça ! » bredouilla-t-elle.

Se courbant en avant avec grâce, elle se laissa glisser dans l'eau et se mit à fendre la surface presque sans la rider dans un crawl parfait.

« Stupéfiant ! s'exclama Wanounou, manifestement impressionné. Que c'est beau !

— Oui, Peggy a toujours été le marsouin de la famille, dit Holliday, tout fier, touché par le commentaire admiratif de l'Israélien. À ma connaissance, c'est la première fois qu'elle nage dans un endroit pareil. »

Il fallut moins d'une minute à la jeune femme pour atteindre l'îlot rocheux. Après s'être hissée dessus, elle écarta d'un geste rapide ses cheveux mouillés de son visage et prit le marteau.

« Je tape n'importe où ? demanda-t-elle aux deux hommes en élevant la voix pour couvrir le bruit de la cascade.

— Ces concrétions sont plus fragiles qu'elles n'en ont l'air, répondit Wanounou. Tapez où vous voudrez, le résultat sera le même ! »

Peggy se détourna et leva le marteau.

« Et voilà comment on réduit à néant mille ans de travail de Mère Nature ! » marmonna le professeur.

Le marteau s’abattit sur la pierre, qui sonna comme une cloche d’église. Rien ne se passa. Peggy frappa de nouveau.

« Ça se fissure ! » cria-t-elle, tout excitée.

Elle continua à marteler la roche, qui commença à voler en éclats.

« On dirait une statue, annonça-t-elle, tout en redoublant d’effort.

— Une statue ! Et elle est en train de la démolir ! » grommela Wanounou, à qui chaque nouveau coup arrachait une grimace.

Soudain, Peggy cessa de cogner.

« Qu’y a-t-il ? » cria Holliday.

Elle recommença à casser la roche, mais à petits coups prudents cette fois.

« Il y a quelque chose à l’intérieur ! cria-t-elle d’un ton triomphal.

— Qu’est-ce que c’est ? » demanda Holliday.

Peggy se retourna tout en glissant de nouveau le manche du marteau dans l’élastique de sa culotte. Elle portait un objet sous son bras replié.

« Qu’a-t-elle trouvé ? demanda Wanounou à Holliday.

— Je ne vois pas bien. Une sorte de pot, je crois. »

Peggy se remit à l’eau et revint vers la rive en nageant à l’indienne. Une minute plus tard, tremblante et la peau hérissée par la chair de poule, elle reprit pied sur la terre ferme et tendit à Holliday l’objet qu’elle tenait. Il s’agissait d’une sorte de vase en albâtre tout simple, long d’environ vingt-cinq centimètres pour un diamètre de sept, avec un bouchon scellé par une substance noire ressemblant à du goudron.

« Je crois que la statue représentait la Vierge Marie, dit Peggy, qui grelottait et claquait des dents, tout en remettant son tee-shirt. Elle était en argile. Je crois avoir vu des mains jointes… Ce machin-là était dedans. Vous croyez que c’est le fameux rouleau ? demanda-t-elle en s’asseyant pour enfiler son jean.

— En tout cas, quelqu’un s’est donné beaucoup de mal pour cacher ce truc ! remarqua Holliday.

— Ouvrons-le.

— Pas ici, intervint Wanounou d’un ton ferme. Nous n’avons pas les outils qu’il faut.

— Des outils ? répéta Peggy. Nous n’en avons pas besoin, nous avons un marteau !

— Désolé, Peggy, Raffi a raison, déclara Holliday. Nous n’avons aucune idée du contenu de ce vase, ni de son état de conservation. Il doit être ouvert

dans un environnement contrôlé.

— Comme mon labo, à l'université, ajouta Wanounou.

— Bon, si vous le dites… Donc, nous pouvons sortir de ce trou, maintenant ? »

Soudain, au loin, ils entendirent le son étouffé mais très reconnaissable d'un éternuement. Ils se figèrent. Peggy jura entre ses dents.

« On dirait que nous ne sommes pas seuls, commenta Holliday.

— Qui cela peut-il être ? demanda Wanounou, l'air inquiet.

— Personne ne sait que nous sommes là, observa Peggy.

— Les sbires de Kellerman, dit Holliday d'une voix sourde. Ils ont dû nous suivre. »

Un deuxième éternuement se fit entendre, plus proche, puis ce fut un grincement de métal rouillé. Quelqu'un manœuvrait la porte de fer.

« *Benzona*, murmura Wanounou en hébreu.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Peggy.

— On file ! décida Holliday.

— De quel côté ? objecta le professeur. Nous ne pouvons pas rebrousser chemin, nous tomberions droit sur eux.

— L'autre tunnel ? suggéra Peggy.

— Et si c'est un cul-de-sac ? dit Holliday. Nous nous retrouverions littéralement coincés dos au mur.

— Nous le sommes déjà, remarqua la jeune femme, qui brandit le marteau avant d'ajouter : Nous devrions peut-être les attendre et nous battre.

— Avec un marteau de géologue ? Tu plaisantes ! La dernière fois que nous avons affronté ces types, ils étaient armés d'automatiques. Non. La victoire va à celui qui sait quand il faut se battre, et quand il ne faut pas.

— Sun Tse ? » avança Wanounou.

Holliday fit oui de la tête.

« Sage philosophie, messieurs, mais, concrètement, on fait quoi, là ? demanda Peggy.

— Tu as bien dit que l'eau était salée ?

— Oui.

— Regardez les bords du lac ! dit Wanounou. Cette ligne sombre sur le calcaire…

— La limite de la haute mer ! s'exclama Holliday, soudain ragaillardi. C'est

un bassin de marée.

— Ce qui signifie qu'il doit y avoir un écoulement quelque part, ajouta Wanounou. Il faut bien que l'eau de la cascade s'évacue d'une façon ou d'une autre.

— Regardez ! » souffla Peggy, pointant son doigt.

Derrière eux, au débouché du passage qui les avait menés au lac, les halos de plusieurs torches électriques jouaient sur les parois rocheuses.

« Allons-y ! » chuchota Holliday.

S'engageant sur l'étroite corniche entre le mur et l'eau, ils suivirent le bord du lac, cherchant le déversoir. Ils le trouvèrent à mi-chemin du fond de la caverne : un conduit large de quelques dizaines de centimètres, à peine visible dans l'ombre des avancées de roc lisse qui l'encadraient. La marée était à l'évidence basse, et, si l'on prenait comme repère le liseré noir sur les parois, l'eau ne devait pas être très profonde dans le boyau.

« Vite ! » dit Holliday d'une voix pressante en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

La lueur des lampes électriques était de plus en plus vive. Leurs poursuivants se rapprochaient. Il fallait absolument se réfugier dans le tunnel d'évacuation avant que les hommes de Kellerman n'atteignent la grotte.

« Et si ça devient plus profond ? protesta Wanounou. Je vous l'ai dit, je ne sais pas nager.

— Je vous protégerai », assura Peggy.

Avec un grand sourire, elle passa son bras autour de la taille du professeur et ils descendirent dans l'eau. Holliday les suivit, le vase d'albâtre entre les mains.

La puissance du courant les prit tous les trois par surprise, les culbutant pêle-mêle dans le boyau. Wanounou poussa un cri tout de suite étouffé par la tasse d'eau glacée qui manqua de l'étrangler. Il commença à se débattre, mais Peggy parvint à lui sortir la tête de l'eau et à la lui maintenir au-dessus de la surface avec son coude replié, tandis que la rivière souterraine les entraînait à toute vitesse.

« Ça va aller ! Ça va aller ! » répétait-elle.

Tournant la tête vers l'amont dans le noir presque absolu, elle aperçut, quelques mètres derrière elle, non pas Holliday, mais le faisceau de la lampe qu'il tenait, agité dans tous les sens au gré du flot qui l'emportait.

Tout à coup, elle ressentit un choc contre son dos et comprit qu'elle avait

heurté le fond du torrent, qui devenait de moins en moins profond. Elle voulut crier pour avertir Holliday, mais, avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, elle eut l'impression qu'un abîme s'ouvrait sous elle, et, serrant toujours Wanounou dans ses bras, elle fut aspirée à une vitesse folle le long d'un tube tout en courbes dont la paroi, très glissante, devait être tapissée du même genre de mucus que le fond du lac.

Accrochés désespérément l'un à l'autre, Wanounou et elle descendaient en trombe, violemment ballottés de-ci de-là à chaque tournant d'un trajet vertigineux que l'eau s'était frayé à travers la roche au fil des millénaires. Puis, subitement, la lumière du jour les éblouit, en même temps qu'ils étaient expulsés tout aussi brusquement dans le vide par le flot qui se déversait en cataracte dans une grotte ouverte sur la mer.

Ils tombèrent dans l'eau d'une hauteur de deux ou trois mètres. Une fois de plus, Wanounou but la tasse, et Peggy dut de nouveau le ramener à la surface, tandis qu'il toussait et battait des bras. Regardant autour d'elle, elle aperçut à quelques mètres une plage étroite et la désigna au professeur qui se mit à frapper frénétiquement l'eau pour avancer, à la manière d'un petit chien.

Ils eurent très vite pied. Comme Wanounou se laissait tomber sur le sable après être sorti de l'eau, Doc, éjecté à son tour par le torrent qui jaillissait de la paroi, effectua un vol plané pour retomber avec un grand plouf dans le bassin derrière Peggy. Il refit surface quelques secondes plus tard, le vase d'albâtre serré sous son bras. Peggy le soutint pour gagner la rive, où ils montèrent en titubant avant de s'effondrer eux aussi sur le sable.

Ils disposaient enfin d'un moment de répit.

« J'ai perdu le marteau, dit Peggy au bout d'un moment, tout en écartant ses cheveux de ses yeux et en se remettant debout, imitée par Holliday. Je me demande bien où nous sommes. »

À côté d'elle, éructant et suffoquant, Wanounou finissait de recracher l'eau qui avait pénétré dans ses poumons.

Holliday jeta un regard circulaire. Ils se trouvaient dans une grotte marine typique qui mesurait au plus trente mètres sur quinze, avec, au fond, une plage en pente douce parsemée de galets de silex plus foncés que le sable. Les parois à pic, tachées çà et là de dépôts de sel laissés par les marées, se rejoignaient pour former une voûte de pierre en voie de désagrégation. À l'entrée de la caverne, la Méditerranée brillait comme un saphir dans le soleil du début d'après-midi.

Les traces d'une occupation récente étaient visibles partout : des fûts

métalliques rouillés de deux cents litres, alignés sur la grève du fond, au-dessus de la ligne de marée haute, un rouleau de cordage, plusieurs caisses éventrées et un appareil qui ressemblait à un compresseur portatif.

Au bout d'une jetée grossièrement taillée dans la pierre primitive était amarré un Zodiac qui semblait tout à fait en état de naviguer. Le bateau, un modèle militaire, peint en brun et gris terne et mesurant un peu plus de quatre mètres de long, était décoré à la proue d'un emblème représentant un bouclier encadré par des ailes de chauve-souris. Il était équipé d'une console de pilotage central et d'un moteur in-bord.

« Notre planche de salut ? demanda Peggy.

— À condition que j'arrive à le faire démarrer. »

Holliday confia le vase d'albâtre à la jeune femme puis, suivant l'étroite bande de sable, il gagna la jetée. L'amarre de l'embarcation était solidement attachée à un vieil anneau de fer par un tour mort et deux demi-clés, un nœud de marin que même un ouragan ne pouvait pas défaire.

Holliday sauta dans le bateau et alla examiner la console. Elle ne paraissait pas d'un maniement très compliqué : cinq cadrans, tous en hébreu, une serrure de contact d'allumage, un bouton de démarreur, une commande des gaz et un volant en plastique rembourré.

Il y avait une petite trappe sous le volant. Holliday l'ouvrit et en sortit une poignée de fils électriques : un vert, un jaune, un rouge. Le rouge devait correspondre à la batterie et le vert au démarreur.

Il dénuda les deux et les mit en contact. Les instruments s'allumèrent. Maintenant les fils connectés, il pressa le bouton du démarreur. Le moteur se mit aussitôt en route.

« Le carrosse de Leurs Seigneuries est avancé ! » annonça-t-il.

Peggy détacha le Zodiac, Wanounou et elle descendirent dans le bateau, puis Holliday éloigna doucement l'engin du quai et, d'un coup de volant, lui fit exécuter un virage serré qui amena la proue face à la sortie de la grotte et au grand large.

« Lequel des cadrans indique le niveau de carburant ? demanda-t-il au professeur.

— Celui-ci, répondit Wanounou en pointant son doigt. Si la jauge est fiable, le réservoir est à moitié plein.

— À quelle distance sommes-nous de Haïfa ?

— Bat Galim est à environ dix kilomètres, le port un peu plus loin, de

l’autre côté de la pointe.

— Bon. On s’accroche ! » dit Holliday en tirant la manette des gaz.

22

Le Zodiac effectua le trajet le long de la côte en un peu moins de trente minutes, pendant lesquelles Wanounou, manifestement aussi piètre marin que nageur, eut le temps de passer par plusieurs nuances de vert.

Plutôt que de se fourrer dans un imbroglio administratif en rapportant le canot pneumatique à ses propriétaires légitimes, Holliday se contenta de l'échouer sur la plage devant l'hôtel Méridien et de l'abandonner là.

Le retour à Jérusalem avec le vase d'albâtre se déroula sans plus de difficultés. Au Méridien, ils négocièrent le prix de leur course avec un chauffeur de taxi nommé Bashir, qui accepta de les conduire pour deux cents shekels jusqu'au Land Cruiser de Wanounou. Ils retrouvèrent la voiture à l'endroit même où ils l'avaient laissée, apparemment intacte. Aucun autre véhicule n'était visible. Seules des traces de pneus sur le sol mou, au bord de la piste, témoignaient qu'une voiture avait stationné là récemment – un gros 4 × 4, si l'on en croyait la largeur de la bande de roulement.

Pour autant que Holliday puisse en juger, personne ne les prit en filature sur le chemin du retour, et, après un voyage sans encombre sur l'autoroute toujours aussi chargée, ils arrivèrent à Jérusalem et à l'université peu après 17 heures. Ils se rendirent directement au laboratoire de Wanounou, au sous-sol du pavillon d'archéologie.

Le laboratoire se présentait comme une longue pièce étroite et sans fenêtres, équivalente en surface à deux ou trois couloirs de piscine olympique. Un des murs était occupé sur toute sa longueur, du sol au plafond, par des rayonnages métalliques, l'autre par des paillasses encombrées de terminaux d'ordinateurs et de divers équipements, depuis des spectroscopes et des microscopes de comparaison jusqu'à des machines de découpe laser en passant par des scanners à rayons X portatifs et des cuves de nettoyage mégasonique.

Au milieu, d'un bout à l'autre du local, s'alignaient des tables lumineuses destinées au tri préliminaire et à l'examen des pièces archéologiques. Sur

chacune étaient posés des plateaux contenant des outils, du ruban adhésif et des flacons d'acides ou de solvants nécessaires à la conservation, l'entretien ou la reconstitution des objets.

Peggy, Holliday et Wanounou étaient les seules personnes présentes, les autres professeurs, comme les doctorants, étant soit sur le terrain, soit partis pour les vacances d'été.

Après avoir allumé une des tables lumineuses, qui s'éclaira d'un rayonnement blanc brillant, Wanounou posa le vase dessus et s'assit sur un tabouret, encadré par Peggy et Holliday. Il prit une paire de gants jetables dans une boîte, puis un long cutter X-Acto dans un des plateaux. Il pesa ensuite le vase sur une petite balance à affichage numérique avant d'en noter le poids dans un carnet qu'il avait sorti d'un tiroir. Cela fait, il amena à lui une lampe-loupe fluorescente pour examiner l'objet de plus près.

« Le bouchon est scellé avec une sorte de mastic, déclara-t-il.

— Du mastic ? répéta Peggy.

— Une résine. On en faisait un usage médicinal, au Moyen Âge, mais on s'en servait aussi comme joint d'étanchéité. Ça colle, un peu comme du vernis, et ça devient jaune et cassant en séchant.

— Il n'existe pas de solvants pour faire ce genre de chose ? demanda Holliday, regardant l'X-Acto avec suspicion.

— Il y en a, bien sûr, dont certains sont même assez inoffensifs, mais il est préférable de casser le joint en petits morceaux pour ne pas risquer d'abîmer ce qui se trouve à l'intérieur. »

À l'aide du cutter à lame de bistouri, le professeur commença par strier en surface la pâte sèche qui recouvrait le bouchon de céramique du vase, puis il approfondit les entailles. Enfin, au bout de dix minutes d'un travail méticuleux, il parvint à glisser la lame dans l'interstice entre le bouchon et la paroi en albâtre.

Sous les yeux attentifs de Peggy et Holliday, il posa le cutter, prit une pince chirurgicale à longues branches, et ôta délicatement le bouchon, qu'il laissa de côté. Puis il orienta le vase de sorte que la lampe-loupe en éclaire l'intérieur.

« Il y a quelque chose dedans ? s'enquit Peggy.

— On dirait…

— Quoi ?

— Attendez… »

Reprenant la pince, Wanounou en introduisit doucement les branches dans

le col du vase. Très concentré, il manœuvra l'instrument de-ci de-là pendant un moment, puis il le ressortit.

« Ce n'est pas ça qu'il me faut », murmura-t-il.

Il fouilla dans le plateau et en sortit un autre outil, qu'il montra à Holliday et Peggy. Avec ses branches terminées par des espèces de cuillers préhensiles, l'engin ressemblait à une pince pour barbecue revue et corrigée pour un usage chirurgical.

« Ça me rappelle un truc que j'ai vu chez mon gynécologue, commenta la jeune femme, mal à l'aise.

— Pas étonnant, dit Wanounou. C'est un forceps d'obstétricien. »

Maintenant le pot d'une main, il mit de l'autre l'instrument en place à l'intérieur, puis il fit signe à Holliday d'approcher.

« Tenez-le bien, qu'il ne bouge pas ! » ordonna-t-il.

Se penchant en avant, Holliday empoigna le vase à deux mains. Lentement, avec d'infinies précautions, le professeur tira alors du récipient le forceps, avec sa proie en remorque.

« C'est un garçon ! lança Peggy. À moins que ce ne soit un morceau de pot d'échappement de ma vieille Ford Escort.

— Un rouleau de parchemin ! s'exclama Wanounou d'une voix enfiévrée.

— Pour ma part, je préfère ne pas préciser ce que ça me rappelle, dit Holliday.

— Il veut dire que ça a l'air d'une grosse crotte », expliqua Peggy sans ambages.

C'était effectivement cela qu'évoquait l'espèce de cylindre bosselé, brun de couleur et granuleux d'aspect, pris entre les mâchoires arrondies du forceps.

« L'effet de la corrosion, expliqua Wanounou. C'est à ça que finit par ressembler l'argent quand il ternit longtemps.

— Comment peut-on nettoyer ça ? demanda Peggy.

— Avec ménagement. D'abord, on plonge la pièce dans un bac à électrolyse et on met le courant. Ensuite, quelques minutes de nettoyage mégasonique pour éliminer les dernières impuretés…

— Et après ça, vous pourrez le dérouler ?

— J'en doute. Il tomberait sûrement en poussière. Non, une fois nettoyé, il faudra que je découpe le rouleau en bandes, au laser, et si l'intérieur est corrodé, je repasserai chaque bande séparément dans le bain électrolytique. Ensuite, je radiographierai les bandes, je les photographierai, et je les placerai

entre des feuilles de plastique inerte. Alors seulement vous pourrez les lire – s'il y a quelque chose d'écrit dessus.

— Bien, intervint Holliday. Et dans l'immédiat, que faisons-nous ?

— Retournez à votre hôtel et allez dîner dans la vieille ville ! Vous n'avez qu'à essayer l'Amigo Emil, c'est un petit restaurant sans prétention dans le bazar de la rue El-Khanka. Dites à Emil que vous venez de ma part. Rappelez-moi demain matin et j'aurai peut-être quelque chose à vous montrer. J'en ai probablement pour la nuit.

— Nous pourrions rester, proposa Peggy.

— Non, dit fermement Holliday. Laisse le monsieur faire tranquillement son travail.

— Vous ne voulez vraiment pas que nous vous tenions compagnie ? insista la jeune femme.

— Non, allez-y. Laissez-moi travailler. Vous seriez morts d'ennui d'ici une demi-heure si vous restiez. En sortant, achetez-vous donc un livre sur le rouleau de cuivre de Qumran, à la librairie de l'université, ajouta-t-il en souriant. Il y en a plein les rayons. Cultivez-vous !

— D'accord, dit Peggy.

— Allez, viens », ordonna Holliday en se dirigeant vers la porte.

Peggy obtempéra, mais non sans s'être d'abord penchée sur le professeur abasourdi pour lui poser un petit baiser sur la joue.

La vieille ville de Jérusalem est un ancien quartier ceint de murs qui s'étend sur un peu moins d'un kilomètre carré dans le secteur sud-ouest de la ville moderne. Elle est divisée depuis les années 1800 en quatre zones distinctes : le quartier chrétien au nord-ouest, le quartier musulman au nord-est, le quartier juif au sud-est, et le quartier arménien, le plus petit, dont le territoire occupe une étroite bande de territoire dans l'angle sud-ouest.

Pendant la période du mandat britannique, dans les années 1920, le nouveau gouverneur de la ville, Sir Ronald Storrs, un homme aussi visionnaire que Walt Disney, décréta que tous les bâtiments des quartiers anciens et nouveaux devaient être revêtus de pierre de Jérusalem, extraite des carrières locales. Non seulement cette initiative permit de créer des emplois bien nécessaires dans une cité au bord du dépôt de bilan, mais elle donna à celle-ci une unité esthétique et empêcha que l'aspect des vieux quartiers ne se dégrade au fil des ans. Le nom de Storrs est encore aujourd'hui unanimement loué, que ce soit par les défenseurs de l'environnement, les urbanistes ou les guides touristiques.

Les murs de la vieille ville enserrent un réseau compliqué de rues tortueuses qu'un géant semble avoir pressé entre ses mains pour le réduire à des dimensions lilliputiennes. Moins d'une vingtaine de ces rues sont assez larges pour qu'on puisse y circuler en voiture, et, parmi les ruelles, nombreuses sont celles dont une personne de taille moyenne peut mesurer la largeur en écartant les bras.

L'Amigo Emil était en tout point conforme à la description qu'en avait faite Wanounou : un petit bistro sans prétention dans une rue étroite du quartier chrétien, à quelques pas de la porte de Damas. Seule une enseigne ovale rudimentaire au-dessus de la porte, représentant une tasse, un couteau, une fourchette et un bol de soupe fumant, signalait la présence du restaurant.

La salle semblait avoir été creusée à même la roche. Le plateau des tables de bois blond s'ornait de carreaux de faïence bleus formant des motifs, des coussins confortables recouvraient les chaises au dossier droit. La cuisine y était succulente. Peggy, qui avait jadis effectué un reportage d'un mois dans Beyrouth ravagé par la guerre, déchiffra le menu et commanda un assortiment de plats arabes qui leur furent servis dans des raviers carrés en céramique, accompagnés d'une pile de pain pita tout juste sorti du four.

Ils dégustèrent toute une gamme de tapas orientales en petites portions, comprenant houmous, *baba ghanoush*, *kibbeh* à base de viande épicée, *tahini*, *muhammara* – une purée de poivron relevée – et *carabage halab*, une pâtisserie arabe. Le tout accompagné de *pilsner* Maccabee glacée.

Leur repas terminé, Emil, le patron, les mena dans l'arrière-salle, à laquelle on accédait en descendant quelques marches, et là, vautrés sur d'énormes coussins, ils burent le café tout en savourant des morceaux de baklava au miel qui fondaient littéralement sous la dent.

« Fuir le piège d'un château de templiers et défier toutes les règles de l'hygiène dentaire dans la foulée, voilà ce que j'appelle "vivre" ! déclara Peggy en se léchant les doigts.

— Vivre, comme tu y vas. N'oublie pas que nous en sommes à cinq morts, protesta Holliday. Nous ne sommes pas en train de jouer à *La Poursuite de Carmen Electra* sur une console vidéo… Ou de Carmen je ne sais plus quoi ! ajouta-t-il avant de boire une gorgée de café.

— Carmen Sandiego, rectifia Peggy. Ne monte pas sur tes grands chevaux, Doc. J'essayais juste de prendre les choses un peu moins au tragique.

— Excuse-moi. C'est que je tourne et retourne toute cette histoire dans ma tête depuis un moment. Et tout ça ne tient pas debout.

— Qu’est-ce qui ne tient pas debout ?

— Beaucoup de choses. Le fait que le père de Broadbent ait trouvé l’épée avec oncle Henry, par exemple. Il est évident que c’est un mensonge. Carr-Harris ne connaissait même pas le nom de Broadbent, alors comment se fait-il que Broadbent fils ait entendu parler de cette épée ?

— Quoi d’autre ?

— Comment les hommes de Kellerman savaient-ils que nous allions nous rendre en Angleterre ? Comment ont-ils su que nous étions à Friedrichshafen à la minute même où nous avons débarqué du ferry ? Et ce moine…

— Frère Timothée ?

— Oui. Comment frère Timothée était-il au courant que nous serions à la Villa Montesano le jour où nous y sommes allés ? On aurait juré qu’il nous attendait. Et puis, il y a notre ami le professeur… »

Peggy se rembrunit.

« Raffi ? Qu’est-ce que tu lui reproches ?

— Je le trouve presque trop parfait.

— C’est son collègue de Toronto, Braintree, qui nous a suggéré de nous adresser à lui ! Tu insinues que lui aussi est impliqué dans je ne sais quelle conspiration internationale ?

— Je n’en sais rien, Peggy. Mais je te le répète, il n’y a aucune logique dans tout ça.

— Ce que je pense, c’est que tu deviens parano.

— Écoute, Carr-Harris est mort. Un des types qui lui tiraient dessus est mort. Deux des gardes de Kellerman sont morts. Le vieux bonhomme, Drabeck, est mort. Moi, je n’appelle pas ça de la paranoïa, j’appelle ça des faits.

— Des faits qui ne concernent en rien Raffi !

— Peut-être, mais ton Raffi fait un peu trop “homme providentiel” pour mon goût, grommela Holliday.

— Qu’est-ce que ça veut dire, ça, “homme providentiel” ? Où veux-tu en venir ?

— Le code sur le filigrane de l’épée nous conduit au château Pèlerin. Il se trouve que le château en question est situé sur un terrain militaire. Et là, miracle, Raffi Wanounou a justement un copain qui lui obtient le droit d’y entrer. Nous sommes coincés sous terre avec des types à nos trousses, et, deuxième miracle, nous tombons sur un bateau qui nous permet de filer. Je ne

crois pas au Père Noël.

— Mais enfin, le type qu'a appelé Raffi du Méridien pour expliquer où était le Zodiac a expliqué pourquoi ce bateau était dans la grotte. Il devait servir pour un entraînement prévu ce week-end, ou un truc comme ça !

— Un truc comme ça, oui… railla Holliday.

— Tu veux que je te dise ? Ce qui te chagrine, c'est de voir que Raffi m'apprécie, et que je le lui rends bien.

— Ça, et le reste, marmonna Holliday.

— Tu n'as pas bientôt fini de jouer les vieux schnocks ? s'exclama Peggy en riant. Tiens, reprends une part de baklava ! »

Emil apparut en haut des marches, arborant le sourire figé du restaurateur qui aimerait bien baisser son rideau. Holliday regarda sa montre. Il était 23 heures passées.

« Il est temps de rentrer à l'hôtel », dit-il.

Ils étaient descendus à l'American Colony – un endroit prestigieux – qui se trouvait à dix minutes à pied de la porte de Damas. Ils réglèrent l'addition, remercièrent Emil pour l'excellent dîner, puis sortirent dans la rue El-Khanka. Le temps s'était rafraîchi. Peggy frissonna.

Le quartier restait animé malgré l'heure tardive et une foule de touristes se pressait dans la petite rue, côtoyant des livreurs qui portaient d'énormes paniers de fruits ou de pain en équilibre sur leur tête. Une odeur de pierre chaude mêlée à des parfums d'épices flottait dans l'air, où les accents d'une douzaine de musiques différentes se superposaient au brouhaha des conversations échangées dans toutes sortes de langues.

Le rock and roll en moins, et quelques ânes en plus, la rue devait offrir le même spectacle deux mille ans plus tôt. À mi-chemin de la porte de Damas, Holliday sentit soudain ses cheveux se hérisser. Il empoigna Peggy par le coude.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Un type nous suit. »

23

« Tu es sûr ? demanda Peggy.

— Sûr et certain. Il attendait devant le restaurant en fumant une cigarette. Un brun, en jean et baskets, avec un sweatshirt à fermeture Éclair et capuche bleu foncé.

— Peut-être un étudiant ?

— Plutôt un flic. En tout cas, il en a l'allure.

— Pourquoi des policiers nous suivraient-ils ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais j'ai bien l'intention de le savoir. »

Au coin de la rue El-Khanka, ils tournèrent vers le sud, à droite, dans Bab Khan El-Zeit, une rue commerçante bien éclairée où de nombreuses boutiques et échoppes étaient encore ouvertes.

« L'hôtel n'est pas par là, dit Peggy. Il aurait fallu prendre à gauche, pour retourner à la porte de Damas.

— Je sais.

— Alors pourquoi avons-nous pris par ici ?

— Pour comprendre ce qui se passe une bonne fois pour toutes. »

Holliday tourna de nouveau dans une ruelle adjacente appelée El-Khayat, dont seule l'entrée était éclairée. Après avoir descendu quelques marches de pierre, ils poursuivirent leur chemin dans la pénombre. Quelques secondes plus tard, l'homme à la capuche apparut et entra à son tour dans la venelle.

« Il est toujours derrière nous ? demanda Peggy, nerveuse.

— Oui. Maintenant, au moins, nous sommes sûrs qu'il nous file.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas trop.

— Nous devrions peut-être rentrer tout simplement à l'hôtel, et demander demain à Raffi ce qu'il pense de tout ça ?

— Tu pourras le lui demander si tu veux. Moi, c'est tout de suite que je veux une réponse.

— Tu crois vraiment que c'est un flic ?

— Je ne suis sûr de rien. Ça pourrait être juste une petite frappe qui cherche à détrousser le touriste, mais je ne le crois pas.

— Parce qu'on détrousse les gens à Jérusalem ?

— Pourquoi pas ? On y commet bien des attentats suicides !

— C'est effrayant ! Comme d'imaginer des pickpockets à Bethléem… On ne respecte vraiment plus rien. »

À l'extrémité de la ruelle, ils prirent une nouvelle fois vers le sud, empruntant la rue du quartier chrétien, une voie un peu plus large, bordée de boutiques et de restaurants, où ils retrouvèrent la cohue des badauds. Beaucoup de magasins avaient fermé leurs volets de bois pliants, et le ciel était à demi masqué par les auvents qui faisaient saillie au-dessus de la chaussée comme des étagères. De loin en loin s'ouvrait l'entrée aux ombres inquiétantes d'une étroite ruelle.

Comme ils atteignaient l'angle de la rue du quartier chrétien et de la rue David, Holliday aperçut la silhouette d'un autre homme qui fumait une cigarette appuyé contre un mur. Celui-ci portait un tee-shirt souvenir de la tournée *Tattoo You* des Rolling Stones, en 1981. Le tee-shirt était si vieux que la langue du logo avait viré au rose pâle.

Holliday s'arrêta devant une boutique de potier où une énorme dondon affublée d'un chapeau de paille et d'un pantalon de survêtement tendu à craquer avec le mot JUICY écrit en grosses lettres sur les fesses négociait un achat d'une voix tonitruante avec l'accent du New Jersey. Les musulmans n'avaient peut-être pas tort, songea-t-il en s'efforçant de ne pas regarder la touriste avec trop d'insistance : l'exhibition de certains corps féminins était vraiment une offense à Dieu.

Du coin de l'œil, il observait Tattoo You qui échangeait quelques mots avec Capuche Bleue. Ce dernier acquiesça de la tête puis, rebroussant chemin, il s'éloigna dans la rue du quartier chrétien.

« Nous avons changé de mains, dit Holliday.

— Que veux-tu dire ?

— Capuche Bleue vient de passer le témoin à un collègue. Celui qui nous file maintenant porte un tee-shirt des Rolling Stones.

— C'est important ?

— Ça prouve qu'ils sont organisés. »

Cela prouvait aussi qu'ils étaient assez nombreux pour couvrir l'ensemble de la vieille ville, et qu'ils communiquaient entre eux – probablement au moyen de radios à oreillettes. Des policiers, pour le moins. Il était en effet douteux que la bande de Kellerman ait les moyens de mettre en place aussi rapidement une surveillance aussi sophistiquée, surtout en Israël.

Tournant le dos à la boutique de poterie, Holliday et Peggy prirent à droite. Loin devant eux, splendidement illuminé, se dressait le dôme du Rocher, la mosquée construite sur le site historique du temple du roi Salomon, source quasi mythique de la fortune des Templiers. Le dôme proprement dit était couvert d'un revêtement de cent soixante-seize tonnes d'or, offertes par le roi Hussein de Jordanie peu avant sa mort.

Ils traversèrent la rue El-Lahamin et gagnèrent Bab al-Silsileh. En face d'eux, le dôme du Rocher s'élevait tel un phare grandiose surgi du dédale de pierre calcaire des bâtiments alentour. Encore plus nombreux ici qu'ailleurs, les touristes se dirigeaient en masse vers le dôme, ou vers le mur des Lamentations, construit par Hérode pour ceinturer et consolider le mont du Temple.

Même à plusieurs rues de distance, Holliday distinguait les flashes des JUICY du New Jersey qui mitraillaient le célèbre lieu saint, histoire de faire crever de jalousie leurs copines de Bergen County en leur montrant les photos.

Parmi la foule, Holliday vit au moins une demi-douzaine de prêtres catholiques, un *papas* orthodoxe grec en soutane noire, toute une compagnie de nonnes portant l'habit bleu et blanc de mère Teresa, et plusieurs rabbins à barbe longue et grand chapeau.

S'écartant du flot des visiteurs, Holliday et Peggy plongèrent de nouveau dans une venelle tortueuse orientée vers le sud. Derrière eux, Tattoo You suivait à bonne distance. Sous son tee-shirt trop grand, qu'il n'avait pas rentré dans son pantalon, il portait probablement une arme à la ceinture. Musclé, athlétique, il ne paraissait pas avoir plus de trente ans et, même sans arme, il aurait fait largement le poids face à Holliday dans un affrontement. L'attaquer était donc hors de question.

La ruelle les menait à présent vers l'ouest et le quartier arménien. Comme partout dans la vieille ville, les plaques de rue, boulonnées ou scellées dans les murs à chaque carrefour, étaient en trois langues : hébreu, arabe et anglais. Il était plus facile de trouver son chemin ici que sur les autoroutes !

Si Holliday n'avait toujours pas arrêté une ligne de conduite bien définie, il

excluait pourtant une chose : filer se réfugier à l'hôtel et faire le mort. Même s'il n'était pas assez fou pour engager une lutte perdue d'avance, il n'était pas dans sa nature de fuir le combat. Mais quoi qu'il en soit, l'énigme demeurait entière : en quoi leurs activités pouvaient-elles intéresser la police israélienne, qu'elle soit municipale ou nationale ?

Ils tournèrent de nouveau dans une rue étroite, baptisée Tiferet-Yisrael. Celle-ci les conduisait encore plus loin vers l'ouest. Ils avaient à présent le dôme du Rocher derrière eux. Les touristes ne fréquentaient pas ce secteur, et les seuls pas audibles étaient ceux de leur suiveur.

« Nous allons lui fausser compagnie », décida Holliday, lassé de ce petit jeu exaspérant du chat et de la souris.

Quittant Tiferet-Yisrael, ils se faufilèrent entre deux rangées d'immeubles anonymes, dans un passage trop étroit pour porter même un nom.

Au bout de cette traverse, ils repartirent vers le nord, suivant une rue aménagée de loin en loin en escaliers à longues et larges marches. Une plaque leur apprit qu'ils se trouvaient dans Hakraim-Gilaad. Cette voie finit par les ramener dans Tiferet-Yisrael, où ils firent une pause. Tattoo You avait disparu.

« Tu crois que nous l'avons semé ? demanda Peggy.

— Ça en a l'air. »

Holliday scruta les alentours. La fraîcheur du soir s'était accentuée et tous les volets étaient fermés dans la petite rue déserte.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? reprit Peggy. Si tu as repéré ces types si facilement, ils ne doivent pas être très professionnels.

— Je crois qu'ils voulaient nous intimider. Nous faire comprendre que nous sommes sous surveillance.

— Tu penses qu'ils ont un rapport avec les gens qui étaient dans le souterrain, ce matin ?

— Je l'ignore. Nous devrions peut-être poser la question demain à ton ami Raffi, comme tu le suggérais.

— Tu ne vas pas recommencer ! »

Comme ils reprenaient Tiferet-Yisrael en sens inverse, vers la rue El-Lahamin et la porte de Damas, un homme entièrement vêtu de noir sortit d'une embrasure et vint dans leur direction d'un pas nonchalant. Holliday aperçut un reflet blanc au niveau de son col. Un prêtre catholique. Roux, le teint rubicond, la cinquantaine, il portait une veste noire ample sur une chemise noire à plastron réglementaire et des lunettes à monture demi-cerclée.

Il leur adressa en passant un salut de la tête, qu'ils lui rendirent. Dans la fraction de seconde que dura cet échange, un éclat dans le regard du prêtre retint l'attention de Holliday. Un éclat glacial. Comme il poursuivait sa route, secouant un vague sentiment de malaise, il entendit derrière lui un bref claquement métallique qui lui était familier : le déclic d'un pistolet qu'on arme. Il se retourna.

Le prêtre se tenait face à eux, à moins de trois mètres, un pan de sa veste écarté révélant un holster. Il serrait dans sa main un automatique tchèque Skorpion dont le canon court était équipé d'un gros silencieux noir en forme de saucisse. Pas le temps de réagir. L'homme leva son arme à hauteur de poitrine, le doigt sur la détente. Aucune échappatoire possible ; ils étaient morts.

Il y eut un grand bruit, comme si un géant frappait une porte du plat de la main. Un bref instant, Holliday eut l'impression de voir onduler la veste du prêtre comme sous l'effet d'un fort coup de vent. Puis l'homme s'affaissa en avant sur le sol, lâchant le pistolet, qui tomba avec fracas sur les pavés.

Tattoo You surgit de la ruelle sombre d'où eux-mêmes venaient de sortir, portant un pistolet automatique Jéricho en polymère noir, celui que les Américains surnomment "l'Aiglon". Il jeta un bref regard à Holliday et Peggy, puis rengaina son arme sous son tee-shirt.

« Fichez le camp d'ici, vite ! » dit-il.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'évanouit dans l'ombre de la ruelle.

Holliday alla jusqu'à la dépouille et s'accroupit. Du sang coulait sous le bras gauche du prêtre : la balle de Tattoo You lui avait traversé la poitrine latéralement de part en part. Un tir parfaitement ciblé qui avait anéanti d'un seul coup le cœur et les poumons.

Holliday fouilla dans la poche intérieure de la veste du mort, où il trouva un portefeuille et un passeport. Le passeport, de couleur rouge, était frappé de la mitre dorée et des clés entrecroisées qui constituent l'emblème du Saint-Siège. Il ouvrit le document à la page des renseignements d'identité.

L'homme était un certain Brendan Jameson, né le 22 octobre 1951 à Mount Kisco, dans l'État de New York, résidant temporairement à Rome, Italie. La rubrique « Profession » indiquait seulement « prêtre ». Un prêtre armé d'un équivalent tchèque de pistolet Uzi ? Holliday glissa le passeport dans la poche où il l'avait pris et s'intéressa au portefeuille. Les pièces d'identité que contenait celui-ci étaient au même nom que le passeport. Il remit le portefeuille en place et se releva. Au loin, il entendit la plainte de plusieurs sirènes qui se

rapprochaient.

« Allons-nous-en, dit-il.

— Tu ne crois pas que nous ferions mieux d'appeler la police ? demanda Peggy.

— La police ? Elle arrive. Quelqu'un a dû entendre la détonation.

— Il vaudrait peut-être mieux rester pour leur expliquer ce qui s'est passé, non ?

— Leur expliquer quoi ? Ce que nous faisons là avec le cadavre d'un prêtre ? J'ai déjà du mal à me l'expliquer à moi-même. De plus, je te rappelle que j'ai tué des gens en Angleterre et en Allemagne. Dans la plupart des pays, on appelle ça des meurtres. Et ne me parle pas de présomption d'innocence ! La justice ne connaît que deux choses : la loi et l'ordre. Allez, viens ! »

Empoignant Peggy par le bras, il la détourna du cadavre. Vingt minutes plus tard, la vieille ville loin derrière eux, ils arrivèrent à l'American Colony Hotel, route de Naplouse. Comme ils pénétraient dans le petit vestibule décoré d'arcades, un homme corpulent avec une couronne de cheveux noirs frisés se leva d'un des canapés en brocart rouge et vint à leur rencontre. Il était vêtu d'un costume gris froissé, sous lequel se devinait le holster qu'il portait à la poitrine. Holliday se crispa.

« Monsieur Holliday ? Mademoiselle Blackstock ? C'est bien ça ? s'enquit l'homme avec un sourire affable en leur tendant la main.

— À qui avons-nous l'honneur ? » répliqua Holliday.

Le sourire de l'inconnu perdit un peu de sa cordialité.

« Inspecteur principal Isidor Landsman, de la police israélienne.

— Que nous voulez-vous ?

— Vous êtes le colonel Holliday ?

— Oui.

— Il s'est produit un accident. Votre ami le Dr Wanounou, de l'université…

— Un accident ?

— Que lui est-il arrivé ? demanda Peggy. Il est blessé ?

— Le Dr Wanounou a été roué de coups. Il est au centre hospitalier universitaire. Je peux vous conduire à son chevet, si vous le souhaitez. »

24

Ils ne furent autorisés à voir le professeur que le lendemain matin de bonne heure. D'après le médecin qui le suivait au CHU Hadassah, un quinquagénaire du nom de Menzer, l'archéologue avait eu le crâne fracturé, ainsi que le nez, un bras et plusieurs côtes. Il souffrait en outre de diverses plaies et contusions. Si la fracture du crâne avait été plus grave, il n'aurait pas survécu.

« En un mot comme en cent, on lui a fait sa fête », conclut Menzer en les dévisageant d'un air vaguement dubitatif, comme s'il les soupçonnait de savoir pour quelle raison une chose pareille avait pu arriver à un professeur d'archéologie sans histoire qui travaillait tard dans son laboratoire.

Isidor Landsman les avait regardés de la même façon quand il les avait interrogés pendant le trajet en voiture vers le campus et l'hôpital du Mont-Scopus par l'avenue Cheil-Handasa. Il avait voulu savoir pourquoi leurs noms étaient les seuls mentionnés à côté de celui de Wanounou sur le registre de sécurité du pavillon d'archéologie, quels étaient leurs liens avec le professeur, pourquoi ils étaient avec lui dans le laboratoire, ce qu'ils avaient fait avant d'arriver à l'université, ce qu'ils avaient fait après avoir quitté l'archéologue – en bonne forme d'après eux. Puis il leur avait demandé à de multiples reprises pourquoi et par qui, à leur avis, le P^r^ Wanounou avait bien pu être brutalisé au point d'être laissé pour mort sur le sol de son laboratoire.

Holliday et Peggy s'en étaient tenus à l'essentiel : ils étaient venus en Israël sur les conseils du professeur Steven Braintree, du département d'études médiévales de l'université de Toronto, pour y consulter Wanounou à propos d'une pièce archéologique ayant appartenu à leur parent décédé, Henry Granger. Le statut de militaire d'active décoré et d'enseignant à West Point dont se prévalait Holliday avait quelque peu amadoué l'inspecteur grassouillet, mais pas au point de le faire renoncer à poser des questions. Il avait toutefois fini par les lâcher en les priant de « ne pas quitter la ville », selon la formule

consacrée.

À 7 h 30 du matin, ils purent enfin entrer dans la chambre de Wanounou, au cinquième étage – une chambre d'hôpital des plus banales, avec un revêtement de sol en plaques de vinyle noir, des murs couleur crème et une porte assez large pour laisser passer un brancard.

Il y avait dans le mur un sinistre bouton d'alarme bleu, sur lequel se détachait le mot CODE en lettres blanches. La pièce contenait deux lits. Le plus proche de la porte était vide, mais quelqu'un y avait manifestement dormi. Wanounou occupait l'autre, près de la fenêtre, avec vue sur le ciel bleu lumineux. Il flottait dans l'air une odeur d'encaustique et d'alcool dénaturé. Des gens circulaient à pas feutrés dans le couloir, portant des bouquets de fleurs et jetant en passant un coup d'œil par les portes ouvertes.

Le professeur n'était pas beau à voir. Les deux yeux au beurre noir, aux trois quarts fermés, les lèvres enflées, couleur aubergine, il avait le crâne ainsi que le bras gauche plâtrés et le nez bandé. Il était hérissé de fils et de tuyaux.

Des machines cliquetaient et ronronnaient tout autour de lui. Des fluides lui entraient goutte à goutte dans le corps, d'autres en sortaient. L'infirmier, prénommé Joseph, un grand maigre au visage émacié avec un accent slave et une cicatrice qui lui bourrelait le menton, les informa qu'ils ne devaient pas rester plus d'une demi-heure. Et il n'avait pas l'air de plaisanter.

Wanounou était conscient, bien que légèrement étourdi par le cocktail de médicaments qu'on lui avait administré. Quand il les vit approcher de son lit, il leur sourit de ses lèvres boursouflées. Deux de ses dents de devant étaient ébréchées et il zézayait en parlant.

« Je vous ferais bien la bise, mais ça risquerait d'être trop douloureux », dit Peggy en s'asseyant dans un fauteuil qu'elle avait tiré près du lit.

Elle posa une main sur la jambe de Wanounou, cachée sous le drap. Le sourire du professeur s'élargit, au risque de lui faire éclater les lèvres. Holliday fit une grimace.

« Je me sens mieux, assura l'Israélien. J'ai un peu faim.

— C'est bon signe, remarqua Peggy.

— Que s'est-il passé ? demanda Holliday.

— Je travaillais sur le rouleau. Il devait être 22 h 30. Trois types sont entrés dans le labo. L'un d'eux avait une mallette. Il a pris les bandes de métal que j'avais découpées et les deux autres se sont mis à me tabasser. L'un avec un morceau de tuyau enroulé dans du chatterton, l'autre avec ses poings. »

Ce fut au tour de Peggy de faire une grimace.

« De quoi avaient-ils l'air, ces types ? s'enquit Holliday.

— De gars qui fréquentent assidûment les salles de sport. À part ça, rien de notable.

— Des militaires ?

— Peut-être. Mais ils n'avaient pas les cheveux particulièrement courts, sauf celui qui tenait la mallette. Il était chauve.

— Des tatouages ? demanda Holliday, songeant à celui que portait le tueur chez Carr-Harris.

— Je n'en ai pas vu.

— Un accent quelconque ?

— Ils parlaient peu.

— Vraiment rien ? »

Wanounou réfléchit un moment. Les appareils cliquetaient et chuintaient dans le silence.

« Le type à la mallette… dit-il enfin.

— Eh bien ?

— C'était un chrétien.

— Comment le savez-vous ?

— Il portait un petit crucifix pendu autour de son cou par une chaînette. En or. »

Ce qui ne signifiait pas grand-chose à l'époque actuelle…

« Rien d'autre ? »

Wanounou réfléchit de nouveau.

« Si, un truc. C'est idiot…

— Dites toujours !

— Un des deux qui me donnaient des coups de pied, juste avant que je perde connaissance…

— Oui ?

— Ses bottes. Des bottes de moto. Vous savez, avec une boucle…

— Oui.

— J'ai reconnu la marque. C'était des Rogani Bruno e Franco. Un bottier de luxe qui fait aussi de belles chaussures de ville. J'ai toujours rêvé d'en avoir une paire.

— Et alors ?

— C’est une marque italienne. Le seul endroit où on puisse en acheter est une ville qui s’appelle Macerata, près de la côte Adriatique.

— Comment se fait-il qu’un homme comme vous soit au courant de ce genre de chose ? demanda Peggy.

— *Fanum Voltumnae*, répondit Wanounou, comme s’il allait de soi que Peggy et Holliday savaient de quoi il parlait.

— *Fanum* signifie “temple”, ou “sanctuaire”, n’est-ce pas ? dit Holliday, se rappelant les cours de latin de Mary-Lou Gemmill, qui menaçait de priver de bal de fin d’année quiconque n’arrivait pas à décliner les noms neutres à radical en *i* à la fin de l’heure.

— C’est exact. Il y a un site archéologique majeur, là-bas. Étrusque. Ce n’est pas très loin d’Orvieto, qui était un important centre de regroupement pour les croisés en route pour Jérusalem. J’ai visité le site je ne sais combien de fois.

— Où en étiez-vous du travail sur le rouleau quand vous avez été attaqué ? Êtes-vous parvenu à le lire ?

— Je n’ai même pas eu le temps de nettoyer les morceaux.

— En combien de tranches l’aviez-vous découpé ?

— Neuf.

— Quelle longueur faisait-il en entier ?

— Trente centimètres. J’ai mesuré chaque bande.

— Et le chauve a tout embarqué ?

— Je ne peux que le supposer. J’avais l’esprit ailleurs… »

Peggy adressa à Holliday un regard sans aménité.

« Vous voulez un peu d’eau ? » proposa-t-elle au professeur, qui acquiesça.

Il y avait une carafe et un gobelet en plastique avec une paille souple sur la table de chevet à roulettes. Peggy versa un peu d’eau dans le gobelet et approcha la paille des lèvres de Wanounou. Il but, puis laissa retomber sa tête sur la taie bien repassée de son oreiller, comme si l’exercice l’avait épuisé.

Holliday soupira. Peut-être la perte du rouleau et du secret qu’il recelait était-elle un signe. La mort du prêtre dans la ruelle de la vieille ville arrondissait à une demi-douzaine le nombre des victimes dont il avait connaissance, mais combien d’autres personnes avaient perdu la vie à cause de l’épée et de son message caché ? Quoi qu’il en soit, sans le rouleau, leur quête ne pouvait pas continuer. Ils avaient atteint le bout de la route. Il ne leur restait plus qu’à rentrer chez eux.

« Bon, j’imagine que nous avons fait le tour de la question, dit-il. C’est

l’impasse. Nous n’avons plus qu’à faire nos valises.

— Quoi ? Vous voulez laisser tomber ? demanda Wanounou. Après toutes les épreuves que vous et Peggy avez traversées ? Après tous les sacrifices que j’ai consentis pour vous ?

— Vous feriez une excellente mère juive ! lança Holliday avec un sourire sans joie.

— Il se trouve que j’*ai* une mère juive : elle a dû déteindre sur moi », répliqua le professeur.

Il essaya de sourire à son tour, mais il grimaça aussitôt de douleur.

« Que voulez-vous que je fasse sans savoir ce qui était écrit sur ce rouleau ? s’exclama Holliday en haussant les épaules. À moins que des douaniers particulièrement soupçonneux n’arrêtent vos voleurs italiens à l’aéroport, il est perdu à jamais.

— Le rouleau lui-même est peut-être perdu, mais il se pourrait que nous ayons encore le message…

— Expliquez-moi ça !

— La spectrométrie de fluorescence X, ça vous dit quelque chose ?

— Ça a un rapport avec les rayons X ? risqua Peggy.

— Des rayons X fluorescents ? avança Holliday.

— Peu importe, dit Wanounou. Il s’agit d’un procédé relativement nouveau qui sert à analyser toutes sortes de choses, y compris les artefacts archéologiques. Il a été utilisé récemment pour révéler un texte du palimpseste d’Archimède – une copie datant des années 300 avant Jésus-Christ qui contenait quelques-unes de ses théories mathématiques, et qui avait été en partie badigeonnée de peinture.

— Et alors ?

— L’argent du rouleau étant fin, cassant, et très fragile, je me suis dit que l’opération de nettoyage risquait d’endommager les images ou le texte éventuellement inscrits sur la feuille de métal… »

Sa voix devenait rauque. Il fit une pause et Peggy lui redonna un peu à boire.

« Donc, reprit-il, avant de mettre les morceaux dans le bain électrolytique, je les ai portés à l’étage, dans le département d’imagerie scientifique, et je les ai passés un à un dans le gros spectromètre Philips qu’ils ont là-haut. J’ai ensuite transféré les données obtenues sur mon ordinateur du labo, et je m’apprêtais à les étudier quand les gros bras sont entrés.

— Donc, les données sont toujours dans votre ordinateur ?

— Elles devraient y être. »

Un peu plus tard dans la matinée, munis d'un papier portant le code d'accès à l'ordinateur de Wanounou, Peggy et Holliday s'introduisirent dans le laboratoire d'archéologie au moyen de la clé que le professeur leur avait confiée. À l'exception d'une tache sombre sur le sol, rien ne laissait deviner qu'un incident fâcheux s'était produit là. Aucun objet brisé. Tout semblait en place.

Le vase d'albâtre était posé sur un statif de reproduction, attendant d'être photographié et répertorié. De petits fragments de couleur rouille jonchaient le plateau en plastique blanc où Wanounou avait dû déposer les tranches du rouleau découpées au laser. Mais celles-ci n'y étaient plus.

Peggy s'assit devant le terminal d'ordinateur, le démarra, puis tapa le mot de passe du professeur. Elle entra ensuite le nom qu'avait attribué Wanounou aux données fournies par le scanner de fluorescence et ouvrit le fichier. Une série d'images vivement colorées mais un peu floues apparut sur l'écran.

« D'après ton ami Raffi, les rayons X réagissent aux particules de fer contenues dans l'encre métallogallique qu'on utilisait au Moyen Âge, dit Holliday en scrutant l'écran par-dessus l'épaule de la jeune femme.

— Pourquoi avoir écrit à l'encre sur de l'argent ?

— Pour pouvoir guider l'outil avec lequel le texte a été gravé ensuite dans le métal.

— Les images sont floues. Il manque des mots et des lettres. Et c'est en latin… Tu arrives à lire ce qui est écrit ? »

Holliday se pencha un peu plus.

« *"Innocent III, Episcopus, Servus Servorum Dei. Sancti Apostoli Petrus et Paulus : de… potestate et auctoritate confidimus ipsi intercedant pro… ad Dominum. Precibus et meritis… Mariae semper Virgi… beati Michaelis Archangeli, beati Ioannis Bapti… et sanctorum Apostolorum Petri et Pauli et Sanstorum misreatur vestri omnipotens Deus ; et dimissis omni… peccatis vestris, perducat vos Iesus Christus ad vitam aeternam."*

— Tu m'en diras tant ! gouailla Peggy. Tu peux traduire ?

— C'est une bénédiction apostolique du pape Innocent III. De celles qu'on appelle *Urbi et orbi* – à la ville et au monde. "Puissent les saints Apôtres Pierre et Paul en la puissance et l'autorité desquels nous plaçons notre confiance,

intercéder pour nous auprès du Seigneur…” *Et cætera*. Innocent était un pape de l’époque des croisades. C’est lui qui a fini par donner l’ordre d’arrêter et d’éliminer les templiers.

— Ce n’est que ça ? Une bénédiction ?

— Non, il y a autre chose, dit Holliday en observant le texte. Il serait possible d’imprimer ça ?

— Sans doute… »

Après avoir tâtonné un instant avec la souris et le clavier, Peggy trouva comment procéder. À côté d’eux, une imprimante se mit à bourdonner.

« Blablabla… “Que Jésus-Christ vous guide vers la vie éternelle…” lut Holliday. Blablabla… “Descende sur vous et soit en vous à tout instant…” Ah, nous y sommes ! “Par le présent acte, nous vous donnons, Rutger von Blum, dit Roger de Flor, Grand Amiral de Naples et du saint ordre du Temple, pleine autorité pour transporter ces trésors en lieu sûr au-delà des mers, hors de portée de l’infidèle Saladin.”

— Il y a des précisions sur l’emplacement de ce “lieu sûr” ?

— Pas vraiment. Le texte dit seulement… *fanum cavernam petrosus quies.*

— Ce qui signifie ?

— En gros : “une grotte sanctuaire tranquille dans le roc”. Enfin, quelque chose comme ça.

— Il faut que nous retournions parler à Raffi. »

Quand ils arrivèrent à l’hôpital, à l’autre bout du campus, Raffi était assis dans son lit, débarrassé d’une bonne partie de ses fils et de ses tuyaux. Il était en train de manger de la gélatine verte, qu’il aspirait prudemment entre ses lèvres saccagées. Ils lui montrèrent les photos imprimées, les mettant l’une après l’autre devant ses yeux tuméfiés. Holliday lui donna la traduction approximative du texte latin.

« C’est une bulle pontificale, confirma le professeur. Une proclamation. Une autorisation officielle, comme les lettres patentes que l’on donnait aux corsaires.

— Je me suis toujours demandé pourquoi on appelait ça une bulle. Quel est le rapport ? demanda Peggy.

— *Bulla* est le nom du sceau en plomb que l’on apposait au bas des documents, expliqua Raffi.

— Et cette “grotte sanctuaire dans le roc” ? Ça vous dit quelque chose ?

demanda Holliday.

— À moi, non. Mais je sais à qui vous pourriez poser la question.

— À qui ?

— À un ami à moi, Maurice Bernheim. Il est conservateur au Musée national de la marine, à Paris. Il a écrit un ouvrage sur l'histoire des échanges maritimes en Méditerranée. Si quelqu'un peut savoir quelque chose de ce Roger de Flor, c'est bien Maurice. »

25

Logé dans une aile du palais de Chaillot, construit dans les années trente, le Musée national de la marine domine le Champ de Mars. C'est sur la terrasse de ce musée que se tient Hitler, dos à la tour Eiffel, sur la photo de lui prise lors de sa visite éclair de Paris occupé.

Âgé d'à peine plus de quarante ans, direct et chaleureux, Maurice Bernheim était du genre boute-en-train. Sa première réaction, en voyant le bandeau sur l'œil de Holliday, fut de lui dire qu'il pourrait facilement se reconvertir dans la piraterie. Châtain, bien en chair, il portait un élégant costume Pierre Cardin, des chaussures de prix, et fumait des Boyard papier maïs, une variété de cigarettes particulièrement malodorantes. Des Boyard. Holliday ignorait qu'il fût encore possible de s'en procurer. S'il se souvenait de ces cigarettes, outre le fait qu'il avait failli étouffer un jour en tentant d'en fumer une, c'était grâce au film *Blade Runner*, où les personnages ne fumaient rien d'autre. Elles dégageaient une odeur de vieilles baskets qui auraient pris feu.

Le bureau de Bernheim, somptueux, s'ouvrait par des portes-fenêtres sur la terrasse même où s'était tenu Hitler, et commandait la même vue qu'avait découverte le Führer. Des marines ornaient les espaces vides entre les corps de bibliothèque qui couvraient les murs, et sur les rares étagères dépourvues de livres étaient exposés des bateaux dans des bouteilles. Les sièges en cuir, luxueux et confortables, l'immense bureau ancien en bois sculpté, les magnifiques tapis persans, tout respirait la richesse. Soit Bernheim jouissait d'une fortune personnelle, soit il touchait un salaire mirobolant.

« Si je connais l'ignoble Roger de Flor ? s'exclama Bernheim en se renversant dans son fauteuil, laissant sa cigarette se consumer en volutes torsadées dans un lourd cendrier en cristal déjà rempli de mégots rescapés de précédents feux de brousse. Je ne connais que lui !

— Pourquoi "ignoble" ? demanda Holliday.

— Ce n'était pas un personnage très recommandable, vous savez. Un

aventurier. Un mercenaire… Il n'hésitait pas à se dresser contre ses employeurs, à l'occasion, et à prendre leur place. Il réussissait trop bien, comme ses amis templiers. Mais tout le monde s'accorde à dire que c'était un grand marin.

— Pourquoi est-il appelé Rutger von Blum sur le rouleau que nous avons trouvé ?

— C'était son nom », répondit Bernheim avec un haussement d'épaules bien français.

Il reprit sa cigarette, se la planta au coin des lèvres, puis aspira une bouffée et souffla un gros nuage de fumée vers le plafond.

« Il était né en Italie, reprit-il. Son père était Grand Fauconnier, à Brindisi. "Blum" signifie "fleur" en allemand. Il se faisait appeler "de Flor" par pure convenance politique. Il faut hurler avec les loups, comme on dit.

— Comment est-il entré en relation avec les Templiers ?

— C'était un cadet, ce qui signifiait que son père ne savait pas quoi faire de lui. En ce temps-là, un cadet devenait prêtre, ou marin. À sa majorité, le jeune Roger s'est embarqué sous contrat à bord d'une galère templière, dont il a fini par devenir le capitaine. Pas plus compliqué que ça. »

Bernheim aspira une nouvelle bouffée de sa Boyard avant de poursuivre :

« Au fil du temps, il a constitué une flotte de guerre et une flotte marchande qu'il louait. Son navire amiral s'appelait le *Wanderfalke* – le *Faucon Pèlerin*, une caravelle. Deux cents tonneaux, un gros bateau pour l'époque.

— Je vous ai lu la traduction du texte latin de notre rouleau, au téléphone. Elle évoque quelque chose, pour vous ? »

Bernheim sourit de toutes ses dents et tira sur sa cigarette.

« Elle ne m'a rien rappelé au premier abord. Le latin n'a jamais été mon fort, pour ne pas dire davantage, même quand j'étais plus jeune, et j'ai l'impression que votre traduction est peut-être aussi… approximative que pouvaient l'être les miennes.

— Je vous concède que je ne suis pas un grand latiniste.

— Donc, elle n'a pas… "sonné une cloche", comme vous dites en anglais, je crois… Elle n'a réveillé aucun souvenir. Alors, j'ai réfléchi. Puis j'ai fumé quelques cigarettes, et j'ai réfléchi un peu plus. *Fanum cavernam petrosus quies*… Comme je n'arrivais à rien, j'ai fait ce que m'avait appris mon vieux professeur, M. Forain. J'ai décomposé la phrase.

— Vous en avez fait l'analyse grammaticale ?

— C’est ça, l’analyse grammaticale. *Fanum* : temple, lieu saint. *Cavernam* : grotte, creux. *Petrosus* : roc, pierre. *Quies* : repos, endroit sûr.

— Et alors ? Une cloche a sonné ? demanda Peggy.

— Oui, et elle a même sonné fort ! M. Forain nous serinait que l’important, en latin, était souvent la façon de regrouper les mots. Or, quels groupes de mots avons-nous ici ?

— D’abord *Fanum cavernam* puis *petrosus quies*, répondit Holliday.

— Tout à fait. Nous avons d’une part une “sainte grotte”, et de l’autre un “roc de tranquillité”. Et là, j’ai compris. Il s’agit en fait d’un jeu de mots, ou d’un code. *Quies*, l’endroit tranquille, peut signifier un port. Le port du rocher. Vous voyez ?

— Et il existe un endroit de ce nom ? s’enquit Peggy.

— Absolument ! acquiesça Bernheim en écrasant son mégot fumant d’un geste triomphant. Le port d’attache de Roger de Flor : La Rochelle.

— Et la sainte grotte ? demanda Holliday.

— Saint-Émilion.

— Saint-Émilion ? répéta Peggy. Je croyais que c’était un vin.

— C’en est un, mais c’est aussi un village situé à moins de deux cents kilomètres de La Rochelle. Un village avec une église monolithe creusée dans le calcaire, où l’ermite saint Émilion avait élu domicile, dans une grotte sous le sanctuaire actuel. Le port du Rocher, la Sainte Grotte… Qu’en dites-vous ?

— C’est une interprétation plausible, admit Holliday.

— Plus que plausible : certaine. Allez voir cette personne à La Rochelle… »

Bernheim griffonna quelque chose sur un bloc-notes, arracha la feuille et la tendit à Holliday, qui lut : « Docteur Valérie Duroc, université de La Rochelle, 23, avenue Albert-Einstein, La Rochelle, France. »

« Elle vous servira de guide », dit Bernheim.

En sortant du musée, Holliday et Peggy traversèrent la Seine par le pont d’Iéna, près duquel se trouve un embarcadère de bateaux-mouches, puis ils longèrent les quais, ravis de respirer de nouveau l’air de Paris. Peggy y était venue plusieurs fois en mission, et Holliday y avait passé le plus clair de son temps libre à l’époque où il était affecté au quartier général de l’Otan, en Belgique.

Paris. Avec son arrogance, sa prétention confinant au grotesque, et l’égocentrisme de ses deux millions d’autochtones snobs et élitistes qui affichaient leur mépris pour les autres habitants de la planète, y compris pour

leurs concitoyens français, Paris n'en restait pas moins sans conteste la plus belle ville du monde, et l'une des plus fascinantes. On pouvait haïr Paris pour tous ses défauts, mais comment ne pas prendre plaisir à relever les défis que cette garce lançait au visiteur à chaque coin de rue ?

Au bout du quai d'Orsay, ils prirent le boulevard Saint-Germain en direction de leur hôtel. Saint-Germain-des-Prés, équipé de pied en cap pour le combat estival, vendait ses costumes Armani et ses boutons de manchettes à mille dollars tout en refaisant le monde autour de cafés et de sandwiches jambon-beurre dans les innombrables brasseries qui jalonnaient sa grande artère bordée d'arbres.

La moitié des boutiques annonçaient une « grande vente » pour attirer le touriste, tandis que l'autre affichaient en vitrine la pancarte redoutée proclamant la « fermeture annuelle » pour les vacances d'été – la rituelle transhumance de juillet-août vers les campagnes ou les plages, que tous les Parisiens affectent d'adorer.

Tout en cheminant vers leur hôtel de la rue de Latran, Holliday et Peggy entendaient parler autour d'eux une douzaine de langues différentes, et les autocars de touristes qui passaient sur le boulevard venaient d'un nombre de pays équivalent. Ce n'était plus la « rive gauche » de Hemingway, mais le spectacle de Paris, avec ses rues animées et ses jolies filles à talons hauts, valait encore le détour. Ils achetèrent dans une baraque à frites des hot-dogs copieusement badigeonnés de moutarde et poursuivirent leur chemin jusqu'à l'hôtel, un établissement banal de six étages dont le seul avantage était le prix, relativement bas pour une ville comme Paris. Après être montés au dernier étage par l'escalier étroit, ils se séparèrent dans le couloir pour gagner chacun sa chambre. Ils n'avaient pas dormi depuis Jérusalem.

La chambre de Holliday était typique des hôtels parisiens de troisième ordre : un lit de fer avec un matelas si mou qu'il touchait presque le sol, une commode qui avait dû survivre aux deux guerres mondiales à en juger par ses cicatrices, et, dans la salle de bains, un bidet ridiculement coincé entre la porte et une fenêtre donnant sur une ruelle. La vue était tout aussi classique : des toits et des cheminées s'étageant jusqu'à la Seine, et, si l'on se penchait comme un acrobate au-delà de l'escalier de secours, un angle de Notre-Dame.

Holliday entra et resta bouche bée. La pièce avait été entièrement mise à sac. On aurait dit que quelqu'un s'était acharné sur le matelas avec un couteau de boucher ; il y avait des plumes et des lambeaux de coutil partout. Les tiroirs de la commode pendaient hors de leur logement, telles des langues tirées, et des vêtements épars jonchaient le sol. Son sac de voyage avait été lacéré, la

doublure arrachée.

Croyant entendre un bruit, il s'immobilisa, le cœur cognant à grands coups. La sagesse lui commandait de prendre ses jambes à son cou, mais au lieu de cela il s'avança jusqu'à la porte fermée de la salle de bains, réprimant une grimace quand le plancher craqua sous son pied comme une détonation, puis il s'arrêta de nouveau, aux aguets.

Était-ce une respiration qu'il entendait, ou une petite brise qui soufflait dans la ruelle ? De l'eau tombait goutte à goutte dans le bidet. Songeant au couteau qui avait servi à dévaster la pièce, il ôta sa veste et se l'enroula autour du bras avant d'ouvrir la porte d'une poussée. La salle de bains était vide.

Il retourna vers la chambre, mais quelque chose le tarabustait. Et, soudain, cela lui revint : le rideau de douche était fermé ; or il était sûr de l'avoir laissé ouvert en partant ! Il fit brusquement volte-face, juste à temps pour éviter la lame qui lui rasa l'épaule. Il eut le temps d'apercevoir un homme au visage émacié qui se jetait sur lui, les pans de sa chemise blanche flottant hors de son pantalon. Sa tête heurta le montant de la porte et il recula en chancelant.

Comme il franchissait le seuil, son assaillant essaya de le poignarder en remontant sous ses côtes, mais il se détourna d'un coup de reins et la longue lame ne fit que déchirer sa manche de chemise. Il parvint à décocher un coup de pied qui atteignit son but : le type poussa un hurlement en portant sa main libre à son entrejambe.

Holliday trébucha sur les débris du matelas et tomba sur le dos. Avant qu'il ait pu réagir, son agresseur était à califourchon sur sa poitrine, et, d'une main placée sous son menton, il lui renversait la tête en arrière, exposant sa gorge.

D'une ruade désespérée, Holliday se dégagea alors que la lame plongeait déjà vers lui, puis il plaqua violemment contre le lit son adversaire désarçonné, dont la main armée se prit dans les ressorts métalliques. Il lui mit ensuite son genou sur la joue, pesant de tout son poids.

Il y eut un craquement mouillé et le type émit un cri étouffé. Lui empoignant le bras, Holliday lui plia presque complètement le poignet à l'envers contre le bord du sommier jusqu'à ce qu'il lâche le couteau dans un grognement de rage. L'arme rebondit bruyamment sur le sol.

L'homme réussit pourtant à échapper à la prise de Holliday et se remit debout en titubant. Outre qu'il était physiquement beaucoup plus impressionnant qu'au premier abord, il avait une expression de bête féroce qui faisait peur. C'était un chien d'attaque : même avec sa pommette fracturée et le sang qui lui coulait du nez, il semblait tout à fait dans son élément.

Un bref coup d'œil informa Holliday que le couteau se trouvait à présent derrière lui. S'il voulait s'en emparer, il lui faudrait tourner le dos à son agresseur. Il remarqua également que l'homme avait le tranchant des mains calleux. Il savait ce que cela signifiait. Les mains de Turner, l'un des instructeurs d'arts martiaux, à l'académie, présentaient la même particularité. Quand on disposait d'une telle arme, qui pouvait briser d'un coup une planche de huit centimètres d'épaisseur, fendre un bloc de ciment ou broyer un œsophage, on n'avait pas besoin d'un couteau.

La situation empira brusquement. Le type se mit à sourire, ses dents apparaissant comme des petites perles jaunes malpropres au milieu du masque sanglant qui lui couvrait le bas du visage.

« Connard ! » murmura-t-il.

D'un geste rapide, il sortit de sous sa chemise un Beretta Tomcat, un pistolet de poche des années soixante-dix. La détonation d'un Tomcat faisait penser à l'éternuement d'un rat, et ce n'était qu'un 7,65, mais un trou de sept millimètres soixante-cinq au milieu du front était toujours un trou. Le sourire de l'homme s'accentua. Il fit un pas en avant en levant le Beretta, index contracté sur la détente.

Holliday vit soudain Peggy surgir sur sa droite, le poignard bien assuré dans son poing, lame vers le haut. Lançant son bras comme pour un uppercut, elle atteignit le type sous le menton. La lame d'acier lui perça la gorge, la langue, le voile du palais pour finir sa course profondément fichée dans son cerveau.

Peggy lâcha le manche. L'homme s'affala comme un store vénitien. Il acheva sa chute la joue posée sur les chaussures de Holliday. Peggy tremblait comme une feuille, les yeux exorbités.

« Il… Il est mort ? balbutia-t-elle.

— Difficile de faire plus mort, répondit Holliday. »

Il retira son pied et la tête du type retomba sur le sol avec un léger choc. Il saignait à peine.

« Oh, mon Dieu ! gémit la jeune femme. Je l'ai tué !

— Un millième de seconde avant qu'il ne me tue, moi ! En fait, tu peux te vanter de m'avoir sauvé la vie, mon petit, dit Holliday en passant son bras autour d'elle pour la serrer fort contre lui.

— C'est bien naturel… »

Ils restaient là, les yeux fixés sur le cadavre.

Holliday s’accroupit enfin et retourna son assaillant sur le dos. Il regarda le poignet du mort. Un dessin y était tatoué : la même épée enrubannée que portait le tueur en Angleterre.

« Encore un nervi de Kellerman… »

Il prit le portefeuille de l’homme. Ses papiers d’identité le présentaient comme Louis Renault, citoyen marocain né à Casablanca. Un autre document, dans un petit porte-cartes en cuir, indiquait qu’il était capitaine du Groupe d’intervention de la gendarmerie nationale.

« C’est un flic, dit Holliday. De la brigade antiterroriste. Je crois que nous nous sommes mis dans de beaux draps, cette fois. »

26

« Un flic ? Comment est-ce possible ? » s'exclama Peggy, les yeux toujours rivés sur le corps.

La pièce commençait à sentir l'abattoir, et, en plein été, les mouches ne tarderaient pas à se mettre de la partie.

« Tu as dit que c'était un type à Kellerman. Il a essayé de te tuer.

— N'empêche que c'est quand même un flic.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Débarrasser le plancher le plus vite possible. Le réceptionniste a nos numéros de passeport, et il sait qui occupe cette chambre.

— Et en plus il reste toujours derrière son comptoir à guetter comme un vautour les gens qui vont et viennent.

— Il a probablement parlé à notre ami, or il ne nous a pas prévenus qu'il était dans ma chambre. Quelqu'un lui a graissé la patte. Il ne faut pas qu'il nous voie sortir.

— Comment l'en empêcher ?

— Va chercher tes affaires et retrouve-moi ici ! J'ai une idée. »

Une fois seul, Holliday empocha le pistolet du mort, son portefeuille et sa carte de police. Si l'homme n'avait aucun papier sur lui, il faudrait plus de temps pour l'identifier, et ce serait toujours autant de gagné. Peggy revint, son sac sur l'épaule. Holliday l'entraîna dans le couloir, puis dans l'escalier.

Pour éviter la réception, il prit le couloir du premier étage, au bout duquel une fenêtre ouvrait sur la ruelle. À l'aplomb de cette ouverture, trois mètres plus bas, se trouvait un appentis qui servait de local à poubelles. Holliday aida Peggy à grimper sur l'appui, d'où elle se laissa tomber sur le toit de la remise, avant de sauter sur le sol. Holliday la rejoignit quelques secondes plus tard.

« Et maintenant ?

— On lève le camp. »

Après avoir frotté leurs vêtements pour les dépoussiérer, ils marchèrent tranquillement jusqu'au bout de la ruelle et sortirent dans la rue de Latran. Personne ne leur prêta la moindre attention. Comme si rien ne s'était passé… ce qui était d'ailleurs le cas aux yeux des promeneurs.

Ils descendirent la rue Saint-Jacques, puis tournèrent à droite, vers la Seine et le Petit Pont, qu'ils atteignirent après avoir traversé la rue de la Huchette. De l'autre côté du fleuve se dressait l'énorme masse de la préfecture de police et, lui faisant face, la silhouette familière de Notre-Dame.

Au milieu du pont, Holliday s'arrêta et regarda vers l'aval. À sa gauche, les boîtes des bouquinistes s'alignaient le long des quais, adossées au parapet de pierre. En contrebas, sur la berge, quelques clochards se blottissaient. Un bateau-mouche à verrière panoramique passa sous le pont en direction de l'ouest. Quelques nuages floconneux circulaient paisiblement dans le ciel de l'après-midi estival. Une journée idéale pour visiter Paris, songea-t-il, à condition d'oublier le cadavre qui se décomposait dans sa chambre d'hôtel.

« On nous suit, dit-il.

— Qui ? demanda Peggy en étreignant nerveusement son sac.

— Ils sont deux. Sûrement des copains de Renault. Il y en a un là-bas, avec un blouson d'aviateur en cuir alors qu'il fait trente à l'ombre. L'autre essaie de se faire passer pour un touriste, mais il a l'air louche.

— La plupart des touristes ont l'air louche, remarqua Peggy. J'en ai pris suffisamment en photo pour le savoir.

— Ceux qui portent une chemise hawaïenne, une casquette militaire de camouflage et un appareil photo en bandoulière se promènent rarement seuls. Ils se déplacent en groupe, ou au moins par deux. Et celui-ci est trop jeune pour porter l'uniforme de l'affreux touriste yankee.

— Encore des flics, alors ?

— Flics ou pas, M. Renault travaillait pour Kellerman, et nous devons partir du principe que les deux trouducs qui nous filent font aussi partie de la bande.

— Comment se débarrasser d'eux ?

— Tu connais Paris mieux que moi. Jusqu'où peut-on aller en prenant une ligne de métro est-ouest ?

— Le RER va jusqu'à Cergy-le-Haut ou Poissy vers l'ouest, et jusqu'à Marne-la-Vallée-Chessy vers l'est – c'est la station du parc Disneyland.

— Et le métro normal ?

— La Défense à l'ouest ; Château-de-Vincennes et le zoo à l'est.

— Y a-t-il une grande station de correspondance près d'ici ?

— Châtelet. De l'autre côté de la Seine. C'est à deux pas, et toutes les lignes importantes s'y croisent, y compris celles du RER.

— Bien, c'est là que nous allons les semer. »

Construite en 1900, la station Châtelet s'est agrandie en surface comme en profondeur au fil du XX^{e} siècle, de façon à pouvoir accueillir cinq lignes du métro classique, plus trois lignes du réseau express, creusées sous les précédentes.

Elle compte onze points d'accès, par des escaliers normaux, mécaniques ou des ascenseurs, ainsi que deux longs tapis roulants. À partir de ce nœud, il est possible de voyager vers le nord, le sud, l'est ou l'ouest, et d'accéder à l'aéroport ainsi qu'à quatre grandes gares de chemin de fer d'où partent des TGV desservant toute l'Europe, y compris l'Angleterre en passant par le tunnel sous la Manche. La station abrite en outre des points de vente offrant un éventail d'articles qui va du sandwich au cornet de frites en passant par les préservatifs, les croissants et les bijoux de pacotille. On y trouve même un kiosque qui vend journaux et magazines français et étrangers.

Par une journée d'été ordinaire, ce sont près de sept cent cinquante mille personnes qui circulent dans son réseau compliqué de couloirs, de quais et de voies d'accès. Des trains partent, d'autres arrivent, des signaux sonores retentissent, des messages enregistrés résonnent, des mendiants mendient, le tout aux accents du *Canon* de Pachelbel, joué dans sa version complète par des instrumentistes accrédités, ou à ceux de *Tommy*, l'opéra des Who – soixante-quatorze minutes –, interprété par des groupes de rock.

Peggy ouvrait la marche. Ils se faufilèrent dans une des trois bouches de métro de l'avenue Victoria, achetèrent un carnet de tickets près des tourniquets d'entrée, puis se lancèrent dans un parcours étourdissant dans le dédale des couloirs, s'efforçant de semer leurs poursuivants.

Enfin, ils sautèrent dans une rame à destination de La Défense, en descendirent précipitamment à la dernière seconde, passèrent sur le quai opposé, et grimpèrent dans un train pour Château-de-Vincennes au moment même où les portes automatiques se refermaient. Le convoi démarra. À l'autre bout du wagon, une jeune clarinettiste attaqua *One O'Clock Jump*, de Benny Goodman, avec un talent certain.

« Ils sont montés ? demanda Peggy.

— "Casquette", oui, je crois. Dans la troisième ou la quatrième voiture. Mais nous avons semé "Blouson d'Aviateur".

— J’imagine qu’ils ont des portables. Ils doivent être en train de s’appeler.

— À quelle station vaut-il mieux descendre ?

— Pour fausser compagnie à “Casquette” ? À Nation. C’est un autre grand carrefour de lignes, proche du périphérique que nous avons pris pour venir de l’aéroport – tu sais, la rocade… comme le Beltway, à Washington.

— Et à part Nation ?

— Saint-Mandé, de l’autre côté du périphérique.

— Comment est-ce, là-bas ?

— Cossu. De vieux immeubles bourgeois, occupés par des médecins, des avocats… Un marché, aussi, mais je ne sais plus quels jours.

— Des taxis ?

— Il devrait y avoir une station à la sortie du métro. »

Holliday consulta le plan de la ligne, au-dessus de la porte. Saint-Mandé était le septième arrêt après Châtelet.

« Combien de temps faut-il pour arriver à Nation ?

— Dix minutes.

— Et pour Saint-Mandé ?

— Trois de plus. Quelle est ton idée ?

— De faire semblant de descendre à Nation, puis de remonter dans le train. Si le type se laisse berner, tant mieux. Sinon nous prenons un taxi à Saint-Mandé et nous essayons de le semer comme ça.

— D’accord. »

Holliday regarda sa montre. 15 heures. Le wagon était à moitié rempli. Hommes en costume cravate, femmes en robe et talons hauts, les passagers avaient l’air fatigué d’employés de bureau qui rentrent chez eux après une journée de travail.

Une des femmes portait un cabas d’où dépassait une baguette de pain. Cela rappela à Holliday qu’il n’avait rien mangé depuis l’avion, mis à part un hot-dog passablement gras. De plus, ni lui ni Peggy n’avaient dormi depuis leur départ de Jérusalem. S’ils ne dénichaient pas rapidement un endroit où se mettre en sûreté, ils allaient tomber en syncope.

La rame s’engouffra en grondant dans la station Nation et stoppa par à-coups dans un hurlement de freins. Les portes s’ouvrirent avec un chuintement et ils descendirent sur le quai. Presque tous les passagers en firent autant, y compris Casquette, qu’ils aperçurent à trois wagons du leur. Et, soudain, la chance leur sourit. Une main se saisit du Nikon que le faux touriste portait

autour du cou et tenta de l'arracher, faisant perdre l'équilibre au propriétaire. Détrousseur et détroussé tombèrent ensemble à l'instant même où le signal sonore se déclenchait. Peggy et Holliday sautèrent dans le wagon, les portières se refermèrent, et ils partirent, abandonnant leur suiveur à ses démêlés.

Ils remontèrent au grand jour à la station Saint-Mandé. Le marché dont avait parlé Peggy, une double rangée d'étals protégés par des parasols, était en train de se mettre en place sur un parking. Une odeur de chou frais et de sang de poulet remplissait l'air. En face de la bouche de métro, en tournant le dos au marché, il y avait un grand carrefour, qu'encadraient d'un côté un fleuriste, de l'autre un café avec un auvent et une enseigne au néon rouge portant les mots « La Tourelle ».

Ils traversèrent, entrèrent dans le café et s'installèrent à une table d'où ils pouvaient surveiller la sortie du métro. Un serveur vint se planter près d'eux sans rien dire, souriant dédaigneusement. Ils commandèrent des Kronenbourg, des sandwiches au jambon et des frites. Le Dédaigneux se retira.

« Nous ne pouvons pas rester exposés comme ça, déclara Holliday. Nous devons nous mettre à couvert.

— Où ? Dans un autre hôtel ?

— Si le capitaine Renault faisait vraiment partie du GIGN, il aura fait mettre les hôtels sous surveillance. Tous les clients inscrits dans les registres sont fichés quelque part. Et les consignes de sécurité ont été encore renforcées depuis le 11 septembre. Il ne leur faudrait que quelques heures pour retrouver notre trace.

— Alors que faire ? »

Le Dédaigneux leur apporta leur commande puis se retira de nouveau.

« Je vais réfléchir à la question », dit Holliday avant de mordre dans son sandwich.

La passion des Français pour la bonne chère avait toujours fasciné Holliday. La Tourelle n'était que l'équivalent parisien d'un banal snack-bar de New York, mais la nourriture qu'on y servait était digne d'un restaurant quatre étoiles de Greenwich Village. Le pain, croustillant à souhait, était d'une fraîcheur irréprochable, le beurre d'une délicatesse exquise, le jambon de pays, détaillé en tranches fines, bien maigre et fumé à point, les frites maison d'une belle couleur dorée. Le dédain du serveur s'expliquait très bien, tout compte fait : comment aurait-il pu se réjouir de confier ses sandwiches d'anthologie à des béotiens habitués à avaler des choses rosâtres glissées entre

deux tranches de pain de mie Wonder Bread et rehaussées d'une pincée de cellulose verte en lanières baptisée « laitue » ?

Holliday parcourut du regard la longue artère bordée d'arbres, sur sa gauche. À en croire la plaque fixée au-dessus de la boutique du fleuriste, en face du café, elle s'appelait avenue Foch. Le nom avait sans doute été choisi par un promoteur, cent ans plus tôt, afin de cultiver la confusion avec la prestigieuse avenue homonyme qui partait de l'Arc de Triomphe, à l'autre bout de Paris.

Cette avenue Foch-ci avait un air bourgeois de bon aloi, avec ses arbres bien taillés et son alignement d'immeubles fin XIX^{e} accolés les uns aux autres et protégés par des grilles en fer forgé soigneusement entretenues. De loin en loin, à côté des portails, des plaques de cuivre luisantes mais discrètes indiquaient la présence de cabinets de médecins, de dentistes ou d'avocats.

Devant le cinquième immeuble se jouait un petit drame familial qui attira l'attention de Holliday. Un homme d'une trentaine d'années était en train de charger une Peugeot Partner bleu ciel qui rappelait les voitures des dessins animés. Après avoir rempli à craquer l'arrière, il installait sur la galerie une pile instable de cartons et de valises.

Le garçon était en pantalon de flanelle grise et chemise blanche, mais sans cravate, manches retroussées, et chaussé de sandales. Il s'apprêtait manifestement à partir en vacances. La porte de l'immeuble s'ouvrit, livrant passage à une jolie brune, suivie de trois fillettes à la queue leu leu. Deux des petites portaient des valises, la plus jeune poussait un landau de poupée dans lequel était fourré un sac de voyage rose.

Une dispute éclata à propos du landau et la cadette se mit à pleurer. Il ne fallut qu'un instant à la deuxième pour imiter sa sœur, tandis que l'aînée, qui devait avoir une douzaine d'années, affichait un air blasé. Comprenant qu'il n'aurait pas le dessus seul contre quatre, le père céda et installa le landau sur la galerie. La cadette, qui larmoyait toujours, prit alors sur elle de prolonger le mélodrame en se mettant à courir vers la porte de l'immeuble avec des cris lamentables. La mère émit aussitôt un aboiement de sergent recruteur qui l'immobilisa sur place.

« Marie-Claire Allard ! Reviens ici im-méd-i-ate-ment ! »

La gamine campa un instant sur ses positions, mais, sa mère ayant tapé une fois du pied, elle comprit que toute résistance était désormais vaine. Tête basse, elle traversa le trottoir d'un pas traînant puis monta dans la voiture, ses deux sœurs à sa suite. La Peugeot démarra et s'éloigna vers la sortie de la ville.

« Ayez des enfants ! » commenta Peggy, qui avait, elle aussi, observé la scène.

Elle croqua sa dernière frite.

« Même pas de ketchup ! dit-elle tristement. À croire qu'ils le font exprès.

— Prête ? demanda Holliday.

— Ouais. Tu as trouvé une solution ?

— Parfaitement ! M^lle Marie-Claire Allard vient de me donner une idée. »

Leur addition réglée, ils traversèrent l'avenue Foch, qu'ils suivirent jusqu'au numéro 10. Poussant la porte, ils entrèrent dans un hall au sol de marbre. Sur l'un des murs était fixée une plaque de cuivre avec les sonnettes des différents appartements. Ils parcoururent la liste des noms. Allard n'y figurait pas.

Un petit grincement se fit entendre derrière Holliday, qui se retourna. Au fond du hall, une porte battait doucement, poussée par un courant d'air. Elle comportait une vitre en verre dépoli à travers laquelle il crut discerner un carré de lumière extérieure. Une cour ? Ils allèrent jusqu'à la porte et Holliday la poussa.

De l'autre côté, ils découvrirent un minuscule jardin traversé par une allée dallée qui menait à une maison d'un étage couverte d'un toit de tuiles rouges. C'était sans doute cette maison qui avait jadis occupé le numéro 10 de l'avenue, avant de se retrouver peu à peu enclavée entre les immeubles qui la dominaient.

Holliday et Peggy s'avancèrent jusqu'à la maison, dont la porte d'entrée en chêne, sculptée en pointes de diamant, était dotée d'une vieille serrure au trou assez large pour qu'on puisse y glisser l'index. Un clou tordu aurait suffi pour forcer le mécanisme. Holliday passa la main au-dessus du linteau. Il en retira une grosse clé de fer, qu'il introduisit dans la serrure. Il la tourna. La porte s'ouvrit. Ils entrèrent.

La maison était bien différente de l'hôtel de la rue de Latran. À gauche s'ouvrait une grande bibliothèque lambrissée, avec une cheminée, une énorme mappemonde ancienne montée sur roulettes, et un téléviseur à écran plasma géant niché dans un mur de livres. Un canapé et quelques fauteuils en cuir, ainsi qu'un lourd bureau de chêne achevaient de donner à la pièce un aspect confortable.

Une rangée de fenêtres aux volets fermés donnait sur le jardinet et sur un vieux mur de pierre. Le soleil déclinant filtrait entre les lattes des persiennes, dessinant sur le tapis persan des raies de lumière couleur d'étain. Un rapide

examen des papiers posés sur le bureau révéla à Holliday que M. Pierre Allard était professeur de philosophie à l'université de Vincennes, et M^me^ Allard orthodontiste.

À droite de l'entrée se trouvait une salle à manger de bonne taille, attenante à une cuisine ultramoderne qui occupait l'arrière de la maison. L'étage comprenait quatre chambres, trois petites pour les filles, une plus grande pour les parents. Holliday choisit celle avec les Barbie, Peggy celle avec les affiches du groupe de rock Coldplay. Ils ne prirent même pas le temps de se souhaiter une bonne nuit. Deux minutes plus tard, tous deux dormaient à poings fermés.

27

Ils se réveillèrent le lendemain matin vers 8 heures frais et dispos, mais quelque peu désorientés. La première chose que vit Holliday en ouvrant les yeux fut une rangée de superbes poupées Barbie à forte poitrine et cheveux permanentés qui le toisaient du haut d'une étagère. Quant à Peggy, elle dut se faufiler dans son jean sous l'œil torve de Chris Martin, le mari de Gwyneth Paltrow aux faux airs de James Dean. Une fois habillée, elle rejoignit Holliday dans la bibliothèque, où il regardait la télévision en buvant un café.

« Il y a du café dans la cafetière, sur le comptoir, mais pas de lait, prévint-il. M^me^ Allard a vidé le frigo avant le départ.

— On parle de nous aux informations ?

— Rien sur TF1, ni sur Canal Plus. Rien non plus sur Sky News ou CNN.

— Le corps n'a peut-être pas encore été trouvé.

— Possible… À moins que la Sûreté n'ait muselé les médias. »

Peggy alla se verser une tasse de café, puis revint s'installer dans un des fauteuils de cuir, l'œil sur l'écran, où passait une bande-annonce pour *Les Disparus*.

« Nous aurions peut-être mieux fait de filer loin de Paris dès hier, dit-elle. Si ça se trouve, nous nous sommes fourrés dans un piège. Les Allard vont bien finir par rentrer de vacances. J'ai un peu l'impression de jouer à Boucle d'Or, ici, ajouta-t-elle en riant jaune.

— Sois sans crainte, la famille Ours n'est pas près de revenir manger son porridge ! assura Holliday avec un sourire. Vu la quantité d'affaires qu'ils ont chargée dans leur voiture, ils sont partis pour un an. Et de toute façon il n'y a pas de porridge dans la maison. Pas plus que de conserves ou de surgelés, d'ailleurs les Français préfèrent les produits frais.

— Je ne serais pas contre un sandwich au jambon comme celui d'hier. Je meurs de faim. »

Ils fermèrent la maison et retournèrent à La Tourelle. Les rues étaient embouteillées à cette heure matinale. Quand ils se furent assis à la même table que la veille, le même serveur dédaigneux apparut et leur tendit des menus. Peggy opta pour une omelette aux fines herbes, Holliday pour des œufs au plat et du jambon. Cette fois encore, la nourriture fut aussi exquise que le serveur était revêche.

« Il faut absolument que nous allions à La Rochelle, dit Holliday. Mais si la police est sur nos traces, les aéroports et les gares auront été mis sous surveillance.

— Nous pourrions louer une voiture.

— S'ils savent qui nous sommes, ils ont aussi un œil sur les loueurs de voitures.

— Il doit bien exister un moyen. Nous ne pouvons pas rester éternellement chez les Allard. »

Ils savourèrent leur petit déjeuner et leur café – une seule tasse, car contrairement à l'usage américain, on ne sert pas de café à volonté dans les bistros français. Tout en mangeant, Peggy observait les voitures en stationnement et la circulation qui s'écoulait lentement dans l'avenue Foch.

« Tu n'aurais pas remarqué à quelle adresse se trouve le cabinet de M^me^ Allard, par hasard ? demanda-t-elle l'air pensif.

— Si. Avenue Victor-Hugo. Un numéro à un chiffre. Le six, peut-être.

— Juste à côté de l'Arc de Triomphe…

— Et alors ?

— Réfléchis ! Les Allard ont une minifourgonnette. Pourquoi, à ton avis ?

— Sans doute parce qu'ils ont trois enfants et une maison à la campagne.

— Je suis prête à parier que les gamines vont à l'école par ici… L'université de Vincennes n'est qu'à quelques kilomètres, à Saint-Denis, et il doit y avoir une crèche, là-bas, pour les enfants du personnel.

— Je répète : et alors ?

— Alors je pense que c'est M. Allard qui s'occupe d'emmener ses filles à l'école ou à la crèche. Avec la fourgonnette. Par ailleurs, je n'imagine pas le D^r^ Allard, une femme qui a les moyens de s'offrir un cabinet dentaire à deux pas des Champs-Élysées, allant travailler en métro, dans les odeurs de transpiration du bon peuple.

— Donc, tu penses qu'ils ont une deuxième voiture ?

— J'en suis presque sûre. Sa voiture à elle. »

Holliday regarda à son tour l'avenue. Des véhicules étaient stationnés des deux côtés, et il y avait une bonne demi-douzaine d'autres rues dans le voisinage immédiat.

« Si c'est le cas, comment veux-tu que nous la trouvions ? Des voitures, il y en a des centaines, dans le quartier !

— Tu ne regardes pas assez la télévision, Doc. Je te l'ai déjà dit, nous sommes à l'âge du numérique ! »

Leur déjeuner terminé, ils retournèrent à la petite maison cachée au fond de sa cour. Les clés se trouvaient exactement là où Peggy les cherchait : dans une bonbonnière, sur un guéridon près de la porte d'entrée. Elles étaient pourvues d'une commande à distance et le porte-clés portait le sigle Mercedes. Dix minutes plus tard, après avoir parcouru les environs en actionnant la télécommande tous les dix pas, ils dénichèrent la voiture de la dentiste, garée le long du trottoir au début de la rue Cart.

« Waouh ! » s'exclama Peggy en ouvrant de grands yeux.

L'auto était une berline Mercedes Classe S vert foncé flambant neuve, à la carrosserie étincelante – quatre-vingt mille dollars de mécanique incomparable, montés sur quatre roues hors de prix ! Une heure plus tard, lestés d'une glacière en polystyrène remplie de provisions pour un voyage de cinq heures jusqu'à La Rochelle, ils quittaient la ville en direction du sud-ouest et du golfe de Gascogne.

Passant par Versailles et Chartres, ils roulèrent vers le sud jusqu'à Tours, en longeant la Loire. À la sortie de Tours, ils pique-niquèrent au bord des eaux paisibles du Cher, puis poursuivirent leur route, *via* Poitiers, pour arriver dans la cité portuaire à 15 h 30.

La ville de La Rochelle, alors un village de pêcheurs, avait peut-être été fondée en l'an 1000, mais son université était si neuve qu'elle semblait à peine sortie de son emballage. Inauguré en 1993, le campus, comme les étudiants, était on ne peut plus moderne. Le département Communication de masse y occupait la première place, et, par l'intermédiaire d'Internet, l'établissement proposait des formations en partenariat avec plusieurs homologues étrangers, dont l'université d'État de New York. L'université était implantée au sud de la ville, non loin de la mer, à un jet de pierre des Minimes, un immense port de plaisance qui avait remplacé un port de pêche du même nom.

Le bureau du D^r^ Valérie Duroc se trouvait au dernier étage de l'UFR de lettres et sciences humaines. La pièce était d'une austérité extrême. Un bureau métallique, des bibliothèques métalliques, des classeurs métalliques, et, pour

tout décor, la photo encadrée d'un coucher de soleil sur une plage anonyme qui aurait pu être aux Seychelles ou à San Diego. Le Pr Duroc était une sorte de Lauren Bacall sexagénaire un peu amaigrie, avec la même voix de fumeuse que l'actrice, douce et rauque à la fois. Elle avait des yeux immenses qui faisaient penser à ceux de Bette Davis, des pommettes bien modelées et des cheveux gris coupés à la Jeanne d'Arc – une coiffure un peu ébouriffée qui avait l'air négligée mais qui avait dû coûter une fortune. Elle portait un chemisier en soie bordeaux, une jupe plissée et des chaussures Arche à talons découverts. Elle fumait des Gitanes brunes sans filtre pas tout à fait aussi malodorantes que les Boyard de Bernheim, mais presque.

Après s'être présentés en se réclamant de Maurice Bernheim, ils racontèrent une fois de plus leur histoire, omettant toutefois de mentionner les morts en nombre croissant, les meurtres de policiers dans les hôtels parisiens, Axel Kellerman et son père, le squat de la maison des Allard et le vol de leur coûteuse Mercedes. Ainsi édulcorée, l'histoire se parait au moins d'un semblant de normalité.

Valérie Duroc alluma une cigarette à l'aide d'un fin briquet en or qu'elle referma avec un claquement sec. Posant ensuite le briquet sur le paquet de Gitanes bleu et blanc, elle dilata les narines de son nez patricien et souffla lentement deux panaches de fumée ondoyants.

« Je crains qu'Internet n'ait suscité toute une mythologie de pacotille autour de personnages comme Roger de Flor, commença-t-elle. N'importe quel ignare peut jouer de Google comme d'un piano, et composer des symphonies entières sur le thème du complot. »

Elle parlait avec l'accent indéterminé et sans relief caractéristique des gens qui pratiquent depuis longtemps l'anglais comme seconde langue. Holliday aurait juré qu'elle avait enseigné dans une université américaine à un moment quelconque de sa carrière.

« La vérité, poursuivit-elle, c'est que Roger de Flor n'était rien de plus qu'un négociant en vins allemand. Ce n'était ni un chevalier du Temple, ni un héros, ni un guerrier de Dieu qui aurait rapporté le Saint-Graal de Jérusalem. C'était un homme d'affaires comme il y en a tant.

— Mais il a existé ?

— Bien sûr. Les archives du port de La Rochelle font au moins foi de cela. Celles de ma famille aussi, d'ailleurs.

— De votre famille ? répéta Peggy.

— La famille Duroc habite La Rochelle depuis le XIIe siècle, dit

l'universitaire, non sans une certaine fierté dans la voix. Nous sommes l'un des plus anciens noms d'Aquitaine », ajouta-t-elle, ponctuant son affirmation d'un nouveau jet de fumée.

À l'écouter parler, et à observer son visage d'aristocrate, Holliday comprenait mieux ce qui avait pu amener la Révolution française, et l'accession au pouvoir d'un petit Corse insignifiant comme Napoléon Bonaparte. On sentait chez cette femme des siècles d'arrogance calculée.

« Notre patronyme d'origine était "de La Rochelle", mais il a été abrégé au fil du temps pour devenir "Duroc".

— Et vos ancêtres étaient négociants en vins, comme de Flor ? ne put s'empêcher de demander Holliday.

— Ils étaient ducs héréditaires d'Aquitaine, répliqua Valérie Duroc avec une certaine raideur. C'est de ma famille que sont issus Édouard Bras-de-Fer et Richard Cœur de Lion.

— Des croisés…

— Absolument. Guillaume le Pieux figure également parmi mes aïeux.

— Arrivait-il à vos ancêtres croisés de louer à de Flor des navires marchands ?

— Tout à fait. À l'époque dont nous parlons, de Flor était devenu le plus important transporteur de vins en France. Il bénéficiait même d'un mandat royal pour livrer du vin en Angleterre.

— Il existe donc un lien entre lui et votre famille.

— Un lien purement commercial. En ce temps-là, il est douteux qu'on ait pu transporter quoi que ce soit sans passer d'une façon ou d'une autre par Roger de Flor. »

Valérie Duroc consulta sa montre avant d'ajouter avec un sourire :

« Presque 16 heures. C'est l'heure de ma pause-café. Accepteriez-vous de vous joindre à moi, tous les deux ? »

Traversant le campus quasi désert, puis les nouveaux lotissements autour du lac de la Sole, ils se rendirent à un bar restaurant nommé Les Sœurs Dogan, sur le port des Minimes. Ils trouvèrent une table en terrasse et s'y installèrent. Après avoir allumé une nouvelle cigarette, Valérie Duroc commanda un pastis. La pause-café avait bon dos. Holliday et Peggy prirent une bière.

Assis en plein soleil, ils laissaient leurs regards errer, par-delà la forêt de mâts de la marina, vers les môles du vieux port et le grand large. Des mouettes tournoyaient en poussant des cris perçants tandis qu'une légère brise faisait

chanter les haubans des voiliers, avec, en arrière-fond sonore, la pulsation régulière des vagues qui se brisaient.

Il n'était pas difficile d'imaginer le port mille ans plus tôt, sans bateaux de plaisance, mais rempli de caravelles à voiles latines, de galères et de petits cogues solides et trapus s'apprêtant à prendre la mer, certains à destination de l'Angleterre, d'autres pour gagner Lisbonne, puis, de là, Gibraltar et la Terre sainte. L'homme à qui appartenait une telle flotte devait être très puissant. Et l'association entre un duc d'Aquitaine, lui-même templier, et un individu de cette trempe avait dû représenter une sérieuse menace pour l'Église catholique. Les pièces du puzzle commençaient à s'emboîter.

« Qu'est-il arrivé à de Flor ? demanda Holliday.

— Il a été assassiné en Anatolie, en 1305, répondit Valérie Duroc en dégustant sa boisson laiteuse couleur de banane.

— Sur l'ordre de qui ?

— Selon certains, le commanditaire était Michel IX Paléologue, le jeune empereur de Byzance. D'autres penchent pour le pape Clément V. Clément était évêque du diocèse de Poitiers, dont dépendait La Rochelle. C'est lui qui ordonna l'arrestation et l'exécution des templiers deux ans plus tard, en 1307… Un coup de pied dans la fourmilière qui eut pour effet d'annuler l'énorme dette contractée par Philippe IV, le roi de France en quasi-faillite, envers les banques des Templiers. Une façon de rétablir l'équilibre.

— J'ai l'impression que votre pape Clément ne portait pas vraiment de Flor dans son cœur, commenta Peggy.

— Les Templiers avaient accumulé trop de pouvoir et de richesse, et cela ne pouvait que mal finir pour eux. C'est le tribunal de l'Inquisition qui jugea bon de dissoudre l'ordre.

— L'Inquisition ? Comme en Espagne ? intervint Peggy. Ceux qui brûlaient les gens sur des bûchers, et ce genre de trucs ?

— Ce n'est qu'un aspect de la chose. L'Inquisition représentait bien plus que cela. En fait, elle était la CIA de l'Église catholique : elle ne se contentait pas de débusquer les hérétiques dans la population, elle les traquait au sein même de l'institution. S'il existe une chose que l'Église catholique déteste, c'est le changement.

— La CIA ? La comparaison n'est-elle pas un peu forcée ? intervint Holliday.

— Pas du tout ! Les Dominicains – *Domini canes*, les chiens du Seigneur, selon un vieux jeu de mots – envoyaient des espions infiltrer d'autres ordres.

L’existence de compagnies d’assassins à la solde de la papauté est attestée dès l’époque des Borgia, et, à la Renaissance, le meurtre religieux était érigé au rang des beaux-arts. Plus récemment, une organisation vaticane connue sous le nom de Sodalitium Pianum, l’“Association Saint-Pie V”, s’était donné pour mission de rechercher à l’intérieur même de l’Église les théologiens qui auraient enseigné les doctrines dites proscrites.

« En France, pour je ne sais quelle obscure raison, cette confrérie se faisait appeler “La Sapinière”, ce qui n’est pas sans rappeler le surnom du camp d’entraînement de la CIA dans le Maryland : “La Ferme”. C’est une structure de ce type qui organisait la fuite des officiers SS par l’intermédiaire de filières romaines, et le rapatriement de fonds douteux issus de la Banque du Vatican dans les années 1970. Non, monsieur Holliday, les réseaux de renseignement du Saint-Siège sont une réalité bien vivante. »

Ce qui expliquait l’existence du prêtre meurtrier de Jérusalem, mais pas la raison de sa présence là-bas. Quel secret pouvait bien receler l’épée des Templiers pour que le Vatican s’y intéresse huit siècles après sa fabrication ? On pouvait penser qu’Axel Kellerman était à la recherche d’un butin de guerre et d’un héritage paternel, mais l’Église catholique romaine était si riche qu’elle ne savait pas quoi faire de son argent.

Pour elle, il ne pouvait pas s’agir d’argent, mais de pouvoir.

« Que pensez-vous de l’idée du P^r^ Bernheim à propos de la grotte de Saint-Émilion ? demanda Peggy. Cela vaudrait la peine d’aller y jeter un coup d’œil ?

— Sottise ! s’exclama Valérie Duroc, qui écrasa sa cigarette. Saint-Émilion se trouve à près de deux cents kilomètres d’ici, ce qui représentait au bas mot une semaine de voyage au Moyen Âge. D’autre part, la grotte de l’ermite est un lieu de pèlerinage depuis treize cents ans, et on entrepose du vin dans les galeries souterraines du village depuis au moins aussi longtemps. Pas vraiment l’endroit idéal pour cacher un trésor, conclut-elle en riant.

« Maurice a une imagination débordante. Il aurait fait un merveilleux avocat, mais il n’a rien d’un scientifique. Il a trop tendance à déformer les faits pour servir ses hypothèses, plutôt que l’inverse. J’ai bien peur que votre quête du trésor mythique de Roger de Flor ne s’achève ici, à La Rochelle, monsieur Holliday. »

Holliday continua à contempler le port en buvant sa bière. Valérie Duroc alluma une nouvelle cigarette et se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Peggy faisait grise mine. Un énorme yacht passa devant eux, avançant

pesamment au rythme de ses gros diesels. Deux femmes, prodigieusement belles, se prélassaient en bikini sur la plage arrière. Le nom du bateau apparut, en lettres noir et or sur le tableau arrière : *La Rocha Ponta Delgada*.

« *La Rocha*… murmura Holliday.

— Pardon ? dit Valérie Duroc.

— Le nom… *La Rocha*.

— C'est un nom portugais. Il signifie "Le Roc". Un peu comme le mien. »

Holliday regarda le bateau franchir le passage entre les môles.

« Où est Ponta Delgada ?

— Sur l'île de São Miguel, aux Açores. C'est la principale escale pour les voiliers qui traversent l'Atlantique.

— Les templiers rescapés ne se sont-ils pas installés aux Açores, après leur dissolution ? demanda Holliday, se souvenant vaguement d'avoir lu cette information quelque part.

— Ils se sont exilés au Portugal, où ils ont pris le nom de « chevaliers du Christ ». Les navires avec lesquels Colomb a traversé l'Atlantique portaient la croix de l'ordre sur leurs voiles.

— De Flor aurait-il pu atteindre les Açores avec sa flotte ? Ou même avec un seul bateau ?

— Tout à fait, assura Valérie Duroc. Sans difficulté. »

28

Ils prirent la route du sud, longeant la courbe azurée du golfe de Gascogne. Leur cœur battait un peu plus fort chaque fois qu'une puissante Subaru bleue de la gendarmerie nationale dépassait la Mercedes, mais ils atteignirent sans encombre le Pays basque et l'impressionnant relief côtier des Pyrénées atlantiques. À Hendaye, c'est à peine s'ils remarquèrent la frontière quand ils la franchirent. Seule la couleur des panneaux de circulation, noire au lieu de bleue sur fond blanc, indiquait qu'ils avaient changé de pays.

L'époque franquiste était bien enterrée. Fini les barbelés et les matamores en bicorne fouillant les bagages pistolet-mitrailleur au poing ; place aux panneaux de bienvenue multilingues aux couleurs de l'Europe et aux offices de tourisme.

Ils traversèrent les vignobles de Navarre, puis, allant vers le sud-ouest, les plaines de la Vieille-Castille, jusqu'à Salamanque et aux anciens champs de bataille décrits par Bernard Cornwell dans ses fascinants romans de la série *Sharpe*.

Ils franchirent la frontière hispano-portugaise aussi facilement que la franco-espagnole, puis continuèrent vers le sud, empruntant l'autoroute à péage jusqu'à Lisbonne après avoir passé Coimbra, la capitale historique. Le voyage dura deux jours complets, et à aucun moment ils n'eurent l'impression d'être suivis, par la police ou quelqu'un d'autre.

À Lisbonne, ils réservèrent deux places sur un vol Sata pour les Açores et décollèrent le lendemain de l'aéroport de Portela.

« Il y a tout de même de fortes chances que nous fassions tout ça pour rien », dit Peggy à Holliday, plongé dans la lecture du guide Bradt des Açores qu'il avait acheté à l'hôtel.

L'Airbus A310 avait atteint son altitude de croisière et ils survolaient l'Atlantique, le Vieux Continent s'éloignant derrière eux.

« Après tout, grand-père courait peut-être après une chimère, ajouta la

jeune femme. Et si Valérie Duroc avait eu raison de dire que notre quête s'achevait à La Rochelle ?

— Je ne pense pas qu'Henry Granger ait jamais couru après des chimères, répondit Holliday. Ce n'était pas dans son tempérament. C'était un historien : il établissait des faits, vérifiait ses sources, formulait des hypothèses et bâtissait des théories.

— En d'autres termes, il faisait tout dans les règles.

— Exactement.

— Et pourtant il y a quelque chose d'illogique dans le fait qu'il ait caché cette épée pendant des décennies, pour prendre soudain contact avec Carr-Harris et partir en catastrophe pour l'Angleterre.

— Et pour se rendre ensuite en Allemagne.

— Où réside Kellerman. Qu'est-ce qui a bien pu lui prendre, après toutes ces années ?

— Il a pu être poussé à agir malgré lui.

— Par qui ? Broadbent ?

— L'avocat ? Non, à mon avis, ce type est un troisième couteau entré dans le jeu tardivement. Il doit être manipulé par les gens de Kellerman. Toute cette histoire à propos de son père et de l'épée ne tenait pas debout. Il essayait juste d'obtenir de nous des informations.

— Alors tu penses que c'est Kellerman qui tire les ficelles ?

— Soit lui, soit les gangsters du Vatican dont parlait Valérie Duroc. Sodalitium Pianum, ou je ne sais plus quoi.

— Tu l'as vraiment crue, quand elle parlait de ça ? demanda Peggy d'un air dubitatif. Tu n'as pas l'impression que tout ça tient de la théorie du complot extraterrestre ? »

L'hôtesse passa dans la rangée en poussant un chariot de sandwiches au fromage sous plastique et de boîtes de Fanta Orange. Ils prirent les deux. Le fromage semblait avoir séjourné dans une chaussure. Le café de La Tourelle était bien loin !

« Tu savais que le Fanta a été inventé en Allemagne nazie par un chimiste d'Atlanta, comme ersatz de Coca-Cola ? demanda Holliday. Ils faisaient ça avec de la saccharine, des déchets de pommes raclés dans les pressoirs à cidre et du caillé.

— Quel rapport avec ce qui nous intéresse ? s'enquit Peggy, regardant avec suspicion la canette aux couleurs familières qu'elle tenait dans sa main.

— Je voulais simplement te montrer par-là que la vérité peut se révéler plus bizarre que la fiction. Les Borgia ont bel et bien existé, et certains d'entre eux étaient d'authentiques assassins. Valérie Duroc n'a rien inventé.

— Mais enfin, Doc, il faut être sérieux. Des sociétés secrètes ! Et puis quoi, encore ?

— En quoi serait-ce étonnant ? Une société secrète n'est rien d'autre qu'un réseau, comme la Mafia, la famille Bush, ou les anciens de Yale. Les circonstances aidant, Oprah Winfrey pourrait même en recommander l'usage dans son talk-show.

— Et les prêtres morts dans les rues de Jérusalem, tu crois qu'elle mettrait ça sur sa liste des choses à voir pendant les vacances d'été ?

— Il faut voir la réalité, Peggy. Des organisations comme Sodalitium Pianum, alias La Sapinière, existent, c'est un fait. Et le prêtre de Jérusalem avait été envoyé pour nous descendre, ça ne fait aucun doute. Ce type était un tueur. Il y a des sociétés secrètes partout, y compris ici, au Portugal : c'est un cercle de militaires francs-maçons, la Carbonària, qui a assassiné le roi Charles I^{er} dans les années 1900.

— Attention, Doc, tu es encore parti pour me donner une leçon d'histoire.

— C'est vrai, excuse-moi ! »

Holliday but une gorgée de Fanta, songea aux nazis et au lait caillé, et posa la canette sur la tablette de son siège.

« Pour tout dire, je trouve un peu léger d'aller jusqu'aux Açores à cause d'un nom que tu as aperçu à l'arrière d'un bateau, dit Peggy en regardant passer devant le hublot une flotte de nuages blancs cotonneux.

— Ce nom n'a été qu'un déclencheur. En réalité, je ne fais que suivre la démarche d'oncle Henry : adapter l'hypothèse aux faits, et non l'inverse, puis, quand on a rassemblé un nombre suffisant de faits concordants, passer de l'hypothèse à la théorie, et enfin vérifier la théorie en…

— En mettant la main sur le trésor que Roger de Flor a sorti du château Pèlerin.

— Exactement. C'est ce qui fait que nous sommes en route pour les Açores.

— Et tu disposes d'un nombre suffisant de faits pour étayer ton hypothèse ?

— D'un nombre suffisant de présomptions, au moins.

— Comme ?

— Mets-toi dans la peau d'un pirate. Où irais-tu cacher ton trésor ?

— Dans une île déserte.

— Et sûrement pas dans la grotte d'un ermite, en France, ou dans un port animé, comme La Rochelle, d'accord ?

— Mais pourquoi ne pas avoir laissé le trésor où il était, au château Pèlerin ?

— Parce que personne ne savait combien de temps encore le château, comme Jérusalem, tiendrait avant de tomber aux mains des infidèles. Si les pirates enterrent leurs trésors, c'est pour les mettre à l'abri des regards indiscrets et des doigts crochus.

— Mais tout cela n'est peut-être qu'un leurre. Qu'est-ce qui prouve que toute cette histoire de trésor des Templiers n'est pas un mythe ?

— Le mont du Temple a fait l'objet de fouilles pendant neuf ans, il doit bien y avoir une raison. On prétend que c'était pour trouver l'Arche d'alliance, mais qui sait ?

— Tout le monde creuse pour chercher des trésors. Moi-même, je l'ai fait, dans le jardin de grand-père, en espérant déterrer des objets indiens. Inutile de dire que je n'ai jamais trouvé la moindre pointe de flèche.

— On peut éventuellement douter de l'existence d'un "trésor" des Templiers, mais on ne peut pas douter de leur "fortune". Qu'ils aient été incroyablement riches est un fait avéré. Qu'ils aient liquidé leurs actifs avant d'être dissous est aussi de notoriété publique. Or ces actifs doivent bien être allés quelque part. Où ils sont toujours.

— Et tu penses que ce "quelque part" se trouve aux Açores ?

— C'est vraisemblable. Les Açores sont ce qui ressemble le plus à des îles désertes à distance raisonnable de La Rochelle. Une partie de l'archipel apparaît dans l'Atlas catalan de 1375, mais sa colonisation n'a véritablement débuté qu'une centaine d'années plus tard. Selon le guide que je viens de lire, Corvo, la plus petite des îles, n'a été découverte qu'au milieu du XV^{e} siècle, et, même maintenant, elle ne compte pas plus de trois cents habitants.

— Bon, je t'accorde qu'il y a peut-être eu des îles désertes aux Açores.

— Ah, parce qu'on joue à "À prendre ou à laisser", maintenant ? s'exclama Holliday en riant.

— C'est un peu ça. Il me faut plus de preuves.

— Alors je vais t'en donner une supplémentaire : Kellerman.

— Quel rapport entre lui et les Açores ?

— Un bateau appelé *MS Schwabenland*. Il naviguait pour le compte de l'Ahnenerbe, sous les ordres de Himmler, et recherchait des traces de

prétendus ancêtres aryens en Amérique du Sud, et surtout dans l'Antarctique. Or il était basé aux Açores avant la guerre, et même pendant, alors que le Portugal était censé être neutre. Il est possible qu'un membre de l'équipe du *Schwabenland* ait entendu parler d'un trésor des Templiers caché aux Açores et que le mythe se soit développé à partir de là.

— Tiré par les cheveux, mais pas impossible, j'imagine, concéda Peggy. Et les assassins du Vatican, dont parlait Valérie Duroc ?

— Ils pourraient avoir de vieux comptes à régler.

— Plus que tiré par les cheveux. C'est tout ce que tu as, comme explication ?

— Ces gens-là cherchent peut-être à faire en sorte que certaines choses restent secrètes. N'oublions pas que le Vatican n'a pas très bonne presse depuis quelque temps, et avec un Allemand sur le trône de saint Pierre, l'Église préférerait sans doute ne pas voir ressurgir de vieux spectres liés à l'Allemagne nazie.

— Et c'est ça que tu appelles des preuves ?

— C'est peut-être un peu maigre, en effet, mais il reste l'argument principal.

— Qui est ?

— Oncle Henry.

— En quoi est-il une preuve ?

— Jamais, de toute sa vie, il n'a commencé quelque chose sans aller jusqu'au bout, dit Holliday avec emphase. Tout ce que nous avons entrepris jusqu'à présent, c'est lui qui nous a incités à l'entreprendre. Ce n'est pas sans raison qu'il a caché cette épée là où il savait que nous la trouverions. Il voulait que nous fassions ce que nous sommes en train de faire. Il l'a planifié. Il était certain que nous mettrions nos pas dans les siens, quel que soit l'endroit où cela nous mènerait… Angleterre, Allemagne, Italie, Jérusalem, France, énuméra-t-il en comptant sur ses doigts. Et maintenant les Açores, qui sont le dernier maillon de la chaîne.

— Ça ne me dit toujours pas pourquoi il a attendu plus d'un demi-siècle pour se lancer dans cette chasse aux fantômes. S'il était au courant de tout depuis le début, il y a longtemps qu'il aurait dû le trouver, ce trésor.

— C'est aussi ce que je me dis. Et je ne comprends pas plus que toi. »

Deux heures plus tard, le gros appareil ventru se posa sur l'aéroport de Ponta Delgada, sur l'île de São Miguel. Petite, peuplée de moins de cinquante

mille habitants, la ville regorgeait d'églises et de beaux bâtiments des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles témoignant du fastueux passé de l'archipel comme escale pour tous les voyageurs animés par l'espoir d'atteindre le Nouveau Monde et ses richesses. Mais aujourd'hui, c'était surtout de touristes qu'elle regorgeait.

Ils descendirent à l'Hotel do Colégio, au centre-ville, dégustèrent une goûteuse bouillabaisse composée de toutes sortes de poissons non identifiés, une manière de contrebalancer l'effet des sandwiches et du Fanta, puis ils allèrent se coucher et se retrouvèrent le lendemain matin devant le buffet du petit déjeuner. Comme la veille, il faisait un temps splendide : un soleil radieux, pas un nuage, et une légère brise rafraîchissante qui soufflait de la baie.

« Bon, quel est le programme ? demanda Peggy en entamant son deuxième petit pain à la cannelle. On dégotte des pelles et on commence à creuser la plage ?

— On cherche des grottes, répondit Holliday, qui savourait une *chávena quente* – un café noir très fort. C'est la seule chose logique à faire.

— Parce qu'il y a des grottes, aux Açores ?

— Plein ! Ce sont des îles volcaniques, elles sont truffées de tunnels de lave.

— Et on les cherche où, ces tunnels ?

— Là encore, soyons logiques. La plupart des grottes de São Miguel sont connues. Si j'en crois le guide, il a même existé une convention annuelle de spéléologie, ici.

— Donc ?

— Donc nous nous mettons à la recherche de grottes encore inexplorées, ce qui implique de nous rendre à Corvo, la plus petite des îles, et la plus éloignée. Un déplacement qui s'impose d'autant plus que Corvo est aussi appelée *Pequeno Rocha* – "la Rochette".

— Je vois. Et comment y accède-t-on, à cette fameuse "Rochette" ?

— On peut y aller en avion, mais j'aimerais mieux la voir de la mer, comme Roger de Flor. Il nous faut un bateau. »

29

Les Açores sont un archipel de neuf îles volcaniques situées dans l'Atlantique nord, à seize cents kilomètres de Lisbonne et mille neuf cents de Saint-Jean de Terre-Neuve. À l'époque où l'on explorait le Nouveau Monde, entre les XV^e^ et XVII^e^ siècles, ce chapelet d'îles offrait un lieu d'escale idéal pour les navires faisant route vers l'ouest ou l'Europe en profitant des alizés. L'archipel possède trois centres urbains principaux : Ponta Delgada, sur São Miguel, Angra do Heroísmo, sur Terceira, et Horta, sur Faial. Les volcans des Açores étaient encore actifs il y a cent ans.

L'île la plus à l'ouest du groupe est Corvo, un confetti d'à peine quinze kilomètres carrés qui compte un seul village, Vila Nova do Campo, peuplé d'environ trois cents habitants. Corvo, ou « La Rochette », n'est rien d'autre qu'un cône volcanique effondré, une caldera. L'unique activité de l'île est l'agriculture. La moitié du temps, l'endroit est enveloppé de brume et la caldera masquée par des nuages bas. La côte nord, battue par les flots opiniâtres de l'Atlantique, forme un arc de falaises déchiquetées qui s'élèvent jusqu'aux pentes abruptes du vieux volcan.

Il n'existe sur l'île qu'une seule auberge, comprenant sept chambres, un restaurant, un bar et un barbecue extérieur situé dans un petit pré enclos de murets en pierre où vaque un troupeau hétéroclite de chèvres acariâtres. Corvo se trouve à quinze milles marins de Flores, sa voisine, et à deux cent vingt kilomètres de Horta, la plus proche agglomération digne de ce nom.

Dans l'après-midi du premier jour, Holliday et Peggy prirent le petit avion qui faisait la navette entre Ponta Delgada et Faial, où ils se mirent en quête d'un bateau qui pourrait les emmener à Corvo le lendemain matin.

Horta était une bourgade de quinze mille habitants, tout en montées et en descentes, bâtie autour d'un port formé de deux petites baies séparées par un cratère volcanique – un de plus. Il y avait là un Bar des sports, quelques restaurants et boutiques d'artisanat charmants à souhait, et, blottis contre la

jetée en béton de construction assez récente, trois ou quatre petits bateaux de croisière.

Le plus célèbre personnage à avoir visité Horta est Mark Twain, qui y fit brièvement étape en 1867, au début de son long périple vers Jérusalem. À peine débarqué, il fut assailli par une nuée de petits mendiants aux pieds nus qui le suivirent comme son ombre deux jours durant. Il partit et ne revint jamais.

Le bateau qu'ils trouvèrent à louer était un vieux Chris-Craft 38 Commander des années soixante qui rappelait de façon inquiétante le rafiot miteux de Humphrey Bogart dans *Le Port de l'angoisse*, le film inspiré du roman d'Ernest Hemingway *En avoir ou pas*. Le *San Pedro* – c'était son nom – sentait le poisson et la bière, et aurait eu besoin d'un sérieux coup de peinture.

Son propriétaire et patron s'appelait Manuel Rivero Tavares. Il dégageait la même odeur que son bateau, ressemblait à une boule de bowling et ne s'était pas rasé depuis deux jours, mais, de l'avis général, c'était le capitaine le plus compétent de Horta dans le domaine de la pêche-promenade.

« Pourquoi vous voulez aller à Corvo ? leur demanda Tavares. Pas restaurant, là-bas. Pas night-club Michael Jackson frotti-frotta. Pas rien du tout. Pas poisson non plus. »

D'après les buveurs du Bar des sports, le Capitano Tavares était le meilleur pêcheur d'espadon de toutes les Açores.

« Ce ne sont pas les restaurants et les night-clubs qui nous intéressent. Pas plus que Michael Jackson, répondit Holliday. Ce que nous voulons, c'est voir Corvo depuis l'océan, comme les premiers explorateurs, dans le temps.

— Les premiers explorateurs sont morts, répliqua Tavares. Tous.

— Ça ne m'avait pas échappé. Combien pour nous emmener à Corvo ?

— Si vous pas aimez frotti-frotta, si vous pas aimez la pêche, de quoi allons parler ? Corvo très loin ! Cent trente-cinq milles nautiques. Sept, huit heures à aller ; sept, huit heures à revenir. C'est long ! déclara le capitaine, manifestement réticent.

— Nous n'avons pas besoin de parler de quoi que ce soit, dit Holliday avec un soupir. Combien ? »

Le marin se rembrunit.

« Manuel Tavares aime parler !

— Combien ?

— Mille euros.

— Cinq cents.

— Sept cent cinquante.

— Sept cents.

— Vous paye le gas-oil ?

— Oui.

— Et la bière ?

— Oui.

— Sept cent vingt-cinq, et je fais bon ragoût de poissons pour vous et la petite sœur.

— Topez là ! »

Deux heures plus tard, pourvus de provisions et d'une caisse de Sagres Branca, la bière préférée de Tavares, ils sortaient du port à petite vitesse. Après avoir contourné l'extrémité de la longue digue, ils virèrent serré autour du volcan, puis longèrent vers l'ouest la côte découpée de l'île avant d'obliquer légèrement vers le nord, en direction du large et de Corvo.

Pendant que Peggy se faisait bronzer sur la plage avant tout en lisant le guide Bradt, Holliday tenait compagnie au Capitano Tavares sur le *flybridge* qui dominait le pont. Le *San Pedro* filait ses dix-huit nœuds, taillant sans difficulté son chemin à travers une légère houle. La mer, d'un bleu foncé tirant sur le noir, avait des reflets d'acier. Quelques pétrels virevoltaient et plongeaient dans le sillage du bateau, mais, leur présence exceptée, l'océan était désert.

Loin vers l'avant, Holliday distinguait une ligne de nuages sombres qui s'épaississait : ils allaient de toute évidence au-devant d'une tempête. Il lui vint à l'esprit que le temps s'était montré exceptionnellement clément depuis son départ de West Point, si l'on exceptait l'épisode brumeux à l'approche de Friedrichshafen. À en croire l'aspect du ciel, cet état de choses était sur le point de changer.

« L'orage arrive », dit-il, désignant l'horizon.

Tavares prit la bouteille de bière qu'il avait calée dans le porte-gobelet en polystyrène devant lui, en téta le goulot quelques instants, lâcha un petit rot, puis remit la bouteille en place.

« Avons le temps ! Manuel Tavares connaît bien ces choses… »

Il adressa un sourire à Holliday puis se fourra un doigt dans l'œil.

« Le capitaine Jack Sparrow a pas besoin s'inquiéter ! reprit-il, riant de sa propre plaisanterie. Johnny Depp ! Drôle de type, non ? Qu'est-ce que c'est,

“Depp” ? Un produit pour les cheveux ? Depp ! Depp ! Depp ! Ha ! Ha !

— Vous connaissez Corvo ?

— Si je connais ? Bien sûr. Je suis né là. À Corvo est une seule sorte de vache. Une grosse vache marron avec mamelles comme cornemuse, oui ? Elle se couche dans l’herbe. Elle regarde la mer. Elle mange l’herbe. Elle attend pour donner le lait. Voilà Corvo. Y a peut-être une chèvre, aussi.

— On raconte des histoires de trésor, à Corvo ?

— Oui ! Oui ! Moby Dick.

— La baleine ?

— Bien sûr ! Corvo, c’est dans le livre. Le courage des hommes à Corvo. “Appelez-moi Ismaël”, oui ? Y avait une statue : un homme que son doigt montre l’ouest, Boston. Un baleinier. Qui sait ? Statue et pot avec des pièces d’or. Très vieilles. De Phénicie, oui ? Connaissez, Phénicie ?

— Vous plaisantez, j’imagine ? »

La Phénicie était le nom antique du pays de Canaan, et des pièces phéniciennes avaient été trouvées dans les fondations du château Pèlerin. La présence de pièces similaires à Corvo ne pouvait pas relever de la pure coïncidence. Si Tavares disait vrai, le mythe devenait réalité, les faits confirmaient la légende, comme quand Schliemann avait découvert Troie.

« Non ! Non ! C’est vérité, je jure par la Sainte Vierge. Des pièces. Un prêtre, Gao, les trouve, dans XV^{e} siècle, je crois. À Ponta do Marco, bout du monde. Je vous ferai voir. »

Holliday adressa une bénédiction muette à oncle Henry. Son instinct ne l’avait pas trompé : l’odyssée continuait !

Le temps se dégradait au fil des heures. La ligne sombre qui marquait l’horizon s’était transformée en un mur mouvant de nuages noirs au ventre aplati comme une enclume, qui masquaient le ciel bleu ensoleillé. Peggy rentra se mettre à l’abri, bientôt suivie par Holliday, puis par le capitaine lui-même. Tous trois se réfugièrent dans le poste de pilotage couvert tandis que des rafales transformaient les vagues en un chaos moutonnant de pics et de vallées couverts d’écume. Le *San Pedro* poursuivait sa route en force, sa vieille coque en fibre de verre tapant contre les déferlantes, tenant bon gré mal gré le cap imposé par Manuel Rivero Tavares.

Il se mit à pleuvoir. La pluie tombait par paquets, fouettée par les bourrasques qui passaient l’une après l’autre au-dessus de leur tête en rugissant. Peggy finit par descendre dans le carré. Holliday resta dans le poste

avec Tavares.

« Ça va durer combien de temps ? lui hurla-t-il dans l'oreille.

— Toute la nuit. Peut-être plus. Corvo, pas bon. C'est mieux aller à Flores.

— À vous de voir. C'est vous le capitaine. »

Tavares acquiesça, puis tourna la roue du gouvernail, mettant le cap un peu plus à l'ouest. Flores leur apparut une heure plus tard, et il leur en fallut une de plus pour atteindre le minuscule port de Santa Cruz das Flores, une unique jetée en béton construite sous le vent d'un tout petit village tapi au pied d'un à-pic.

Les maisons du hameau étaient faites de blocs de lave mal équarris, liés au mortier, et couvertes de tuiles, selon l'usage portugais traditionnel. Ils trouvèrent un restaurant sur la place du village, où ils dégustèrent un repas composé d'un ragoût de poulpe au vin et d'un civet de lapin, accompagné de pain encore chaud et de beurre tout frais.

Après le dîner, Tavares sortit quelques minutes, puis revint accompagné d'un vieil homme qu'il présenta comme le D^r^ Emilio Silva. Le D^r^ Silva portait d'énormes bottes de caoutchouc et un imperméable en plastique transparent sur ce qui ressemblait à un uniforme militaire d'un autre âge.

Il fumait une longue pipe en terre et ne devait pas avoir loin de cent ans, à lire la carte que dessinaient les rides de son visage, témoins d'une longue et rude existence. Il avait le regard clair, cependant, et sa voix, bien qu'aussi ténue et lézardée que sa peau, était ferme et parfaitement intelligible. D'après Tavares, le D^r^ Silva avait passé toute sa vie dans les îles, et il en connaissait tout ce qui était digne d'intérêt.

Silva leur conta de nouveau l'histoire de la statue et des pièces, Tavares assurant la traduction. Le découvreur des pièces s'appelait Damien de Goes, et non Gao, comme l'avait cru Tavares, et la statue représentait un homme à cheval, de type « mauresque » – sans doute noir de peau, ou basané –, tête nue, drapé dans une cape, bras droit tendu vers l'ouest. Il avait à ses pieds un chaudron contenant un magot constitué de pièces, dont cinq en bronze et deux en or provenant respectivement de Cyrène, en Afrique du Nord, et de la colonie phénicienne de Carthage, dans la Tunisie actuelle. Des détails remarquablement précis pour une légende ou un conte de bonne femme.

Pendant que le vieil homme racontait son histoire, Holliday se souvint d'avoir vu dans un musée une carte ancienne dressée par les frères Pizzigano au début du XIV^e^ siècle, c'est-à-dire longtemps avant la découverte des Açores, et près de deux cents ans avant Christophe Colomb.

Illustrant un mythe antique, les frères Pizzigano avaient dessiné un cavalier en marge de leur carte, à l'emplacement approximatif des Açores. L'homme pointait son doigt vers l'ouest, et un cartouche à ses pieds avertissait que quiconque s'aventurerait plus loin que lui serait englouti par la « Mer des Brumes et des Ténèbres » – une description assez juste de l'Atlantique nord dans ses mauvais jours.

Chose intéressante, les termes « mer des brumes et des ténèbres » étaient ceux-là mêmes qu'avait employés un navigateur musulman d'Espagne appelé Khashkhash ibn Sa'id ibn Aswad pour décrire un voyage d'exploration maritime datant du IX^e^ siècle, soit cinq cents ans avant celui de Colomb. Même le nom de l'endroit où avait été trouvée la statue sonnait juste : Ponta do Marco – le point limite, marqué d'une croix, qu'il ne faut pas dépasser.

« Il dit il y a un homme à Corvo, il faut le voir si avons autres questions, rapporta Tavares, qui continuait à traduire. *Como se chama este senhor ?* – Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-il en se tournant vers le vieillard.

— Rodrigues, répondit distinctement le D^r^ Silva, ses dents jaunes serrées sur le tuyau de sa pipe. Helder Rodrigues. *Clerigo*.

— Un prêtre. Il dit que l'homme est un prêtre », traduisit Tavares.

30

Le capitaine Tavares les emmena à Corvo le lendemain matin. Le temps était incertain, le ciel rempli de nuages tourmentés qui filaient bas sur l'horizon, au-dessus d'une mer agitée. Le *San Pedro* avançait comme à contrecœur, giflant le clapot qui le chahutait. Corvo devint visible dès qu'ils eurent doublé le brise-lames de Santa Cruz das Flores. L'unique cône volcanique qui la constituait se dressait au loin tel un gros muffin dont un côté se serait affaissé à la cuisson. Usé par un million d'années de tempêtes, il continuait à se frayer un passage à travers les siècles, le feu dont il était né depuis longtemps refroidi, ses pentes raides couvertes d'un épais tapis de verdure, ses falaises géantes évoquant l'étrave d'un très vieux navire.

Flores n'étant éloignée de sa petite sœur que d'une vingtaine de kilomètres, la traversée dura à peine quarante minutes. Le village de Corvo s'accrochait au relief pentu de la partie sud de l'île : une poignée de maisons aux toits de tuiles rouges serrées autour d'une jetée en béton toute droite que ne complétait aucun brise-lames.

Au lieu d'accoster, Tavares vira vers le nord et ils s'éloignèrent du village en longeant la côte escarpée.

« Où allons-nous ? demanda Peggy en regardant le bourg rapetisser dans le sillage.

— Faire tour de l'île. Quelques minutes. Je fais voir à vous Ponta do Marco. Le bout du monde. »

Plus ils avançaient vers le nord, plus la côte devenait abrupte, se transformant en un mur vertigineux de basalte noir au pied duquel d'énormes vagues venaient se fracasser. Les falaises plongeaient directement dans la mer, sans même l'intermédiaire d'une plage de galets : c'était la rencontre front contre front d'une force irrésistible et d'une masse inébranlable, la première s'efforçant d'user la seconde dans une bataille sans fin qui durait depuis des millions d'années.

Holliday songea à l'épée et à l'homme qui l'avait peut-être portée. Corvo avait-il été sa destination finale ? Cette île solitaire au milieu d'un océan encore plus solitaire était-elle le dernier refuge d'un fabuleux trésor qui était resté caché depuis l'époque du Christ sous le temple de Salomon, dans la ville sainte de Jérusalem ? Ou tout cela n'était-il qu'un fantasme, une belle légende, comme celle du roi Arthur et de son épée Excalibur ?

Mais, après tout, était-il si grave que ces questions demeurent sans réponse ? se demanda Holliday, tout en essayant de conserver son équilibre malgré les mouvements du bateau. Par leur existence même, l'épée et son histoire avaient influé sur des événements et des vies pendant des siècles, cela devait bien signifier quelque chose. Arthur et Excalibur n'étaient peut-être que les éléments d'un mythe puéril, mais ce mythe avait mis en mouvement des millions de gens, et changé leur vie.

« Voilà que ça te reprend. Tu as l'air à des années-lumière d'ici, remarqua Peggy avec tendresse. Tu es reparti à voyager à travers les siècles ?

— En quelque sorte… »

Tavares vira de nouveau, et le *San Pedro* contourna un promontoire rocheux en gîtant légèrement.

« Là ! dit le capitaine, pointant son doigt. Ponta do Marco ! Le bout du monde ! »

Ils se trouvaient à l'extrémité la plus septentrionale de l'île. Ici, telle une muraille verte à l'arête déchiquetée, la caldera de l'ancien volcan se dressait au-dessus de l'océan bouillonnant, dans lequel elle tombait par une succession de ressauts étroits se chevauchant l'un l'autre. Des lambeaux de brume et de nuages gris enveloppaient les hauteurs du cratère.

En avant de ce mur surgissaient par ordre de taille décroissant trois dalles de roche verticales aux pointes aiguës et barbelées comme des lames d'obsidienne. Ces trois formes semblaient jaillir séparément des flots tels les doigts effilés d'un squelette de pierre pour griffer la falaise. Leur base se perdait dans une ombre épaisse et des nappes d'écume, mais, l'espace d'une seconde, Holliday crut discerner à leur pied une tache sombre qui aurait pu être l'entrée étroite d'une grotte.

« La statue était sur le pilier noir ! » cria Tavares, désignant un point au-dessus d'eux.

Holliday scruta les rochers. La houle en effervescence percutait les trois doigts, faisant fuser d'énormes gerbes d'embruns dans un bruit de tonnerre. Tavares avait raison : cela ressemblait bien au bout du monde. Au-delà, on ne

voyait d'ailleurs que l'étendue vide de l'océan. Le capitaine mit au point mort.

Le rugissement des moteurs se mua en gémissement et le *San Pedro* se mit à danser pitoyablement, ballotté par les lames courtes qui filaient sous sa coque pour aller s'écraser sur les grands rochers noirs, à quelques dizaines de mètres. Le teint de Peggy commençait à verdir.

« Je crois avoir vu l'entrée d'une grotte ! hurla Holliday.

— Possible, répondit Tavares. Mais personne débarque ici, jamais. Pas de plage, seulement les falaises ! Dangereux ! Ici habite Adamastor, le géant des tempêtes ! »

Cela faisait des années que Holliday n'avait pas entendu prononcer ce nom. Une fois, quand il était petit, Henry lui avait raconté de mémoire à l'heure du coucher une histoire qui lui avait fait dresser les cheveux sur la tête. Il entendait encore la voix enveloppante de son oncle, sortant de la pénombre de sa chambre comme une houle venue du large.

Alors que je parlais surgit dans l'air nocturne
Une figure monstrueuse,
Grotesque et colossale,
Aux fortes joues mangées par une barbe hirsute,
Aux petits yeux méchants dans une orbite creuse,
Au teint terreux et pâle,
Aux cheveux gris poissés de glaise,
Aux dents jaunes gâtées dans une bouche noire de jais…
Adamastor !

Tout à fait le genre de thème qui aurait pu inspirer Edgar Poe. Bien plus tard, Holliday avait appris que la fable d'oncle Henry était extraite du grand poème épique portugais *Les Lusiades*, où figure la célèbre apostrophe : « Ne me défiez pas, car je suis le promontoire immense et ténébreux que vous autres Portugais nommez cap des Tempêtes ! »

Il continuait à fixer du regard les trois pointes noires et les vagues écumantes, s'efforçant d'évoquer l'image d'un navire de templiers avec sa précieuse cargaison. De Flor était-il parvenu à mettre pied à terre dans un tel site ? Si oui, il était facile d'imaginer que personne ne l'avait imité depuis huit cents ans, et que le mystérieux trésor n'avait pas eu grand-chose à craindre, sous la protection de ces monstres de pierre lugubres que pilonnait l'océan.

« *Bastante !* dit Tavares. Assez ! »

Il remit en prise les deux gros diesels, puis poussa les manettes des gaz tout en tournant la barre, éloignant le bateau du bec rocheux. Il ne leur fallut que quelques minutes pour passer sous le vent de l'île et commencer à longer la côte sur une mer soudain beaucoup plus calme. De ce côté-ci, les falaises étaient moins impressionnantes et les pentes de la caldera tapissées de trèfle.

Plus ils avançaient vers le sud, plus le relief s'apaisait, et Holliday aperçut les premières vaches marron dont avait parlé Tavares. Bien grasses, pattes repliées sous le corps, elles contemplaient d'un œil vide l'agitation de l'océan depuis leurs petits enclos. À peine une demi-heure plus tard, ils doublèrent le cap sud et le village leur apparut de nouveau. De gros nuages noirs recommençaient à s'accumuler quand Tavares dirigea le *San Pedro* vers la jetée.

« J'appelé par radio, hier soir, déclara le capitaine. Mon cousin Sebastian loue à vous sa moto. Seulement vingt euros plus l'essence. Lui attend sur le quai. Il indique à vous où se trouve le prêtre, Rodrigues.

— Vous nous attendrez, pour nous ramener à Horta ?

— J'attends jusqu'à une heure avant coucher de soleil. Après je retourne à Flores pour la nuit… Temps pas bon, dit Tavares en montrant les nuages.

— D'accord », acquiesça Holliday.

Sebastian Brigada, le cousin du capitaine, était un grand brun d'une trentaine d'années aux sourcils et à la moustache fournis. Il fumait la pipe et portait une casquette de tweed fatiguée ainsi que de grosses bottes de caoutchouc. Comme promis, il les attendait sur le quai avec sa moto, une vieille Casal délabrée pourvue d'un réservoir carré, d'un tableau de bord réduit à sa plus simple expression, et d'un side-car maison en forme d'obus, équipé d'un pare-brise et monté sur deux maigres roues de vélo fixées sur un axe d'aspect plutôt fragile.

« Pas question que je monte là-dedans ! avertit Peggy en regardant l'engin.

— Nous n'avons guère le choix, remarqua Holliday. Ce n'est pas comme s'il y avait pléthore de transports par ici. »

Il sortit un billet de vingt euros de son portefeuille et le tendit à Sebastian Brigada, qui le remercia et lui remit la moto. Les indications du cousin pour se rendre chez Rodrigues furent des plus succinctes, puisqu'il n'existait qu'une seule route, avec une unique bifurcation, dont une branche menait à la crête, et l'autre au fond du cratère.

Holliday remercia de nouveau, puis enfourcha la machine tandis que Peggy prenait précautionneusement place dans le side-car. Brigada montra à Holliday

comment mettre le contact et, quelques minutes plus tard, ils roulaient en cahotant sur l'unique route pavée de l'île, entre des prés grands comme des mouchoirs de poche, délimités par des murets en pierre qui devaient être là depuis la nuit des temps. Devant eux, la pente du volcan s'élevait en un vaste mouvement pour se perdre dans les brumes maussades. Quelques puffins fantomatiques chevauchaient les courants thermiques, et les vaches marron chères à Tavares se prélassaient çà et là dans la bruyère, mais, cela mis à part, le paysage était désert et silencieux. Aucun être humain, aucune maison en vue, aucune circulation sur la route à voie unique, vierge de toute signalisation au sol.

« C'est sinistre, ici, cria Peggy pour couvrir le vacarme de la vieille moto. On va bientôt voir arriver le chien des Baskerville ! »

Elle avait raison, songea Holliday. Il devait régner sur la lande de Dartmoor la même atmosphère angoissante que sur cette île archaïque. L'homme n'avait pas sa place dans un lieu comme celui-ci – un lieu peuplé de cauchemars et de dames blanches. Il frissonna malgré lui à l'évocation de ces contes à dormir debout. Quelqu'un était-il en train de marcher sur sa tombe ?

Après avoir suivi sur un peu moins de deux kilomètres la route qui montait en pente douce, ils arrivèrent à l'embranchement dont avait parlé Brigada et s'arrêtèrent. Un panneau indicateur rustique pointé vers la gauche annonçait simplement : CALDEIRÃO – le cratère.

« Qu'est-ce qui peut bien pousser un prêtre à vivre dans un endroit pareil, au milieu de nulle part ? demanda Peggy.

— Il n'y a qu'une façon de le savoir », répondit Holliday. Il embraya, desserra le frein, tourna la poignée des gaz et ils s'engagèrent dans la descente qui menait au cratère. Au bout de cinq minutes, Holliday ralentit et stoppa de nouveau alors qu'ils atteignaient le sommet d'une colline. Là, trois cents mètres en contrebas, s'étendait le fond de la caldera, un gigantesque amphithéâtre formant une cuvette d'au moins trois kilomètres de diamètre dont les parois vertes s'élevaient à pic sur les trois quarts du pourtour. Au point le plus bas étaient nichés deux petits lacs entre lesquels, au milieu d'une pâture, ils virent une maisonnette entourée d'un muret de pierres. Le logis du prêtre.

Soudain, provenant des haillons de brume et de nuages, un son incongru se fit entendre : le bourdonnement régulier d'un moteur d'avion. Holliday et Peggy ne tardèrent pas à repérer la source du bruit : un gros Cessna Caravan survolait la caldera à basse altitude. L'appareil amorça un virage vers le sud presque au-dessus de leur tête.

Il était peint en vert et rouge, et non en bleu et blanc, les couleurs de la compagnie Sata. Il ne s'agissait donc pas d'un vol régulier, mais d'un charter. Holliday se sentit gagné par un vague malaise en regardant l'avion s'éloigner. Mais qu'y avait-il à craindre ? Le Cessna avait probablement été affrété par un groupe de touristes venus passer la journée dans l'île. Il embraya de nouveau et la moto démarra avec un grand clac et une secousse à déboîter les os. Puis ils descendirent vers le plancher du cratère au son crachotant et cliquetant du moteur.

La maison, petite, était de style portugais typique, avec ses murs en blocs de lave jointoyés et blanchis à la chaux, son toit de tuiles en pente douce et ses fenêtres à volets encadrant une porte en planches décolorée par le soleil. Un homme les regardait approcher depuis le seuil, une main en visière au-dessus de ses yeux.

Légèrement voûté, il mesurait près de deux mètres. Avec ça, des épaules de débardeur, un torse massif, des bras puissants, et d'énormes mains de tailleur de pierre. Il avait un visage carré, des yeux cernés, profondément enfoncés, et ses joues s'ombraient d'une repousse de barbe grisonnante. Ses cheveux épais étaient d'un blanc de neige. Il portait un pantalon de serge défraîchi, une chemise de coton écru délavé, et des sandales. Âgé d'une soixantaine d'années, il était visiblement en pleine forme.

Holliday freina et la moto s'immobilisa en grinçant sur le terre-plein de gravillons noirs devant la maison. Il mit pied à terre tandis que Peggy s'extirpait du side-car. L'homme vint à eux en souriant, main tendue.

« Monsieur Holliday, mademoiselle Blackstock ! Je vous attendais, déclara-t-il. Bienvenue chez moi. Je m'appelle Helder Rodrigues. »

31

« Vous savez qui nous sommes ? demanda Peggy, interloquée.

— Bien sûr ! répondit le géant. Il se passe peu de choses à Corvo dont je ne sois pas informé.

— Vous avez bien dit que vous nous attendiez ? demanda à son tour Holliday.

— Oui, depuis quelque temps déjà », confirma Rodrigues.

Il parlait l'anglais sans accent, avec les intonations d'un homme de culture. S'il vivait actuellement loin de tout, il était clair qu'il avait en son temps parcouru le vaste monde.

« Mais entrez donc ! dit-il en s'écartant pour les laisser passer. Je nous ai préparé du café. »

Ils entrèrent. La maisonnette ne comprenait qu'une pièce sobrement meublée. Le mur du fond était occupé par une cheminée, le mur opposé par une alcôve contenant un lit gigogne vieillot. Un fusil de chasse à deux canons juxtaposés d'un modèle très ancien était posé sur des chevilles au-dessus de l'âtre. Devant la cheminée s'étalait un grand tapis ovale en lirette dont les couleurs, sans doute vives à l'origine, avaient viré au pastel. Une table en bois toute simple, entourée de quatre chaises, remplissait le centre de la pièce. Sous une des fenêtres se trouvait un plan de travail sur lequel étaient rangés des ustensiles de cuisine ; sous l'autre, un petit bureau et une étagère chargée de livres.

Il y avait quelques appareils électriques, mais l'éclairage semblait être assuré pour l'essentiel par des lampes à pétrole à cheminée de verre ou des lampes-tempête. Holliday n'avait pas vu de ligne électrique le long de la route, ce qui signifiait que la maison devait être alimentée par un générateur. Aucun poste de télévision, aucun téléphone n'étaient visibles. Seul un poste de radio antédiluvien en bakélite marron trônait sur le rebord d'une des fenêtres.

Rodrigues leur fit signe de s'asseoir, puis il alla chercher des tasses et les emplit de café tenu au chaud dans une vieille cafetière émaillée suspendue au-dessus des braises de la cheminée.

« Alors, comme ça, vous nous attendiez depuis quelque temps ? dit Holliday. Pouvez-vous nous expliquer cela, mon père ?

— Pas "mon père", monsieur Holliday. Je ne porte plus la soutane depuis longtemps. Appelez-moi simplement Helder.

— Pourquoi portez-vous un nom hollandais comme Helder ? s'enquit Peggy.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Les Hollandais et les Portugais étaient deux grands peuples de marins au cours des siècles passés. Des navires hollandais dans les ports portugais, des navires portugais dans les ports hollandais. Qui sait le genre de mélange que cela peut produire ? répondit Rodrigues en riant. Je connais un petit bourg du nord de la Hollande qui s'appelle Den Helder. Je crois que le nom vient du mot *Helledore*, qui signifie "Portes de l'enfer".

— Intéressant, commenta Holliday. Mais cela ne nous dit pas comment il se fait que vous attendiez notre visite. J'ignorais jusqu'à l'existence de Corvo il y a encore quelques jours.

— Il n'est pas nécessaire de savoir où l'on va pour y arriver, observa Rodrigues, sibyllin, avec un fin sourire. J'étais certain que vous finiriez par venir jusqu'ici parce que je sais quel genre d'homme vous êtes.

— Et comment pouvez-vous savoir quel homme je suis ?

— Parce que je savais quel homme était votre oncle.

— Vous connaissiez grand-père ? intervint Peggy.

— Très bien, oui. Je lisais ses ouvrages pendant mes études d'archéologie classique, à Cambridge, et j'ai fait sa connaissance plus tard, à Madrid. Nous sommes devenus amis. Nos chemins se croisaient régulièrement – au Caire, à Athènes, Berlin, ou même Washington. »

Washington ? Donc le prêtre avait lui aussi été un espion, songea Holliday. Mais pour le compte de qui ?

« Mais pourquoi vous attendiez-vous à nous voir, nous précisément ?

— Parce que j'ai appris le décès d'Henry. Après cela, il était évident que vous viendriez tôt ou tard.

— Je ne vois pas la logique, dit Peggy.

— C'est tout simple : je savais que l'épée vous mènerait jusqu'à moi,

répondit Rodrigues en les regardant par-dessus le bord de sa tasse, un pétillement malicieux dans ses yeux sombres.

— Parce que vous connaissiez son existence ? demanda Holliday, stupéfait.

— *Leur* existence, corrigea Rodrigues. Elles sont quatre, en réalité : *Aos*, *Hesperios*, *Boreas*, et *Anatos*. Les fameuses *Xiphêphoros Peritios Anemos*.

— *Est*, *Ouest*, *Nord* et *Sud* ; *Les Épées des Quatre Vents*, en grec ancien, traduisit Holliday.

— Tout à fait, acquiesça le prêtre avec un sourire. Je vois que vous avez bénéficié d'une solide formation classique. Eh oui, "Les Épées des Quatre Vents" ! Celle que votre oncle avait en sa possession était *Hesperios*, l'"Épée de l'Ouest". Elle était portée par un certain chevalier Guillaume de Gisors – à ne pas confondre avec son homonyme, plus connu sous la dénomination de "prieur de Sion". Ce Gisors était un simple chevalier au service d'Henri II de Jérusalem. Jérusalem était bien sûr tombé depuis longtemps, mais, à l'époque dont nous parlons, le trésor de Saladin qui en avait été sorti se trouvait déjà à Chypre, après avoir transité par le château Pèlerin.

— Le trésor de Saladin ? répéta Holliday. Le Saladin de Richard Cœur de Lion ?

— Oui. Son nom complet était Salah al-Din Yusuf ibn Ayyub. C'était un guerrier natif de la région qui est maintenant l'Irak. De Tikrit, pour être précis.

— Mais pourquoi parlez-vous du trésor comme étant le sien ? Les Templiers ne l'auraient donc pas déterré dans le temple de Salomon ?

— Les Templiers n'ont jamais rien déterré à Jérusalem. Saladin n'était pas un sot. Il savait pertinemment qu'il ne pourrait pas tenir Jérusalem jusqu'à la fin des temps. La ville finirait par retomber entre d'autres mains et, étant donné les passions qu'elle suscitait, elle serait vraisemblablement pillée et mise à sac par ses prochains conquérants.

« Saladin jugeait un massacre inévitable, mais il savait que le plus important était de sauver le trésor. À ce stade, les Templiers constituaient la plus grande force organisée avec laquelle il était en rapport. Après avoir obtenu d'eux la promesse de ne jamais en révéler l'origine, et de ne jamais le disperser, il autorisa donc secrètement les Templiers à sortir le trésor de Jérusalem. Si ces tractations avaient été mises au jour, il est probable que Saladin et les responsables des Templiers auraient été exécutés pour haute trahison.

— Mais c'est totalement absurde ! s'exclama Holliday. Vous êtes en train de nous raconter que le pourfendeur des croisés, l'ennemi juré de la chrétienté, a donné son trésor aux chevaliers du Temple ?

— Il a *sauvé* son trésor, qui aurait presque certainement été détruit, sans son initiative. Il a agi avec noblesse, en homme d'honneur. »

Rodrigues eut un sourire triste.

« Malheureusement, poursuivit-il, son acte ne lui a pas assuré la reconnaissance du pape Clément et du roi Philippe de France, qui voulaient le trésor pour eux-mêmes.

— Mais il n'est nulle part question de cette histoire. Aucun document, aucune chronique n'en parle, objecta Holliday.

— Comme vous le savez, professeur, les chroniques sont écrites bien longtemps après les faits. L'Histoire est toujours rétrospective. Il est notoire que les Templiers faisaient des affaires avec leurs ennemis. Le commerce entre ennemis est monnaie courante, même de nos jours. La Standard Oil remplissait les réservoirs des sous-marins allemands qui coulaient les navires britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale. IBM facilitait le travail d'archivage d'Adolf Eichmann pour Dachau et Auschwitz-Birkenau. Les plages de Varadero, à Cuba, sont bordées d'hôtels appartenant à des Américains. Il n'en allait pas différemment au temps des croisades. Richard Cœur de Lion lui-même n'utilisait-il pas une épée forgée à Damas ?

— Et que sont devenues les quatre épées ? demanda Peggy.

— Elles ont toutes été envoyées avec le même message aux autorités templières, à Clairvaux, mais séparément, dans l'espoir qu'une au moins parviendrait à destination. Aucune n'est jamais arrivée à Clairvaux. Roger de Flor a pris la mer avec le trésor de Saladin et s'est perdu dans les brumes de l'Histoire sans avoir révélé l'endroit où il l'avait caché.

— Il l'aurait d'abord transporté à La Rochelle, puis ici ?

— C'est ce que d'aucuns prétendent, murmura le prêtre.

— Quel rôle joue oncle Henry, dans tout ça ?

— Selon certaines rumeurs anciennes, quelques navires de Roger de Flor auraient réussi à transporter *Boreas*, l'"Épée du Nord", jusqu'en Écosse. Le messager qui en avait la charge aurait été l'illustre Sir Henry St Clair, ce qui explique probablement la naissance des fameuses rumeurs. Votre oncle s'est intéressé à cette histoire à l'époque où il enseignait à Oxford, et c'est bien sûr à cette occasion que nous sommes entrés en contact. C'est Henry qui a découvert le lien entre Mussolini et l'épée *Hesperios*, dont il a suivi la trace jusqu'au repaire de Hitler, à Berchtesgaden.

— Et dont il a caché l'existence jusqu'à la fin de ses jours, ajouta Holliday, qui n'en revenait toujours pas d'être là à discuter de ces choses dans le ventre

d’un volcan éteint au beau milieu de l’Atlantique.

— Bien sûr qu’il en a caché l’existence ! La révéler aurait eu des conséquences désastreuses. Nous étions à la fin de la guerre. Le Moyen-Orient était en effervescence. Israël n’était encore qu’un rêve – et des plus fragiles. L’Église catholique n’était pas non plus en très bonne posture. Et la situation n’a fait qu’empirer au fil du temps.

— Et La Sapinière – Sodalitium Pianum, ou quel que soit le nom –, que vient-elle faire là-dedans ?

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Parce qu’un de ses membres a tenté de nous tuer, à Jérusalem. Un prêtre, comme vous.

— Je vous l’ai déjà dit, je ne suis plus prêtre.

— Peu importe. Pourquoi le Saint-Siège s’intéresse-t-il à cette affaire ?

— Pour la même raison qu’il y a huit cents ans : le pouvoir – ou plutôt l’absence de pouvoir. Si le trésor de Saladin réapparaissait, l’Église catholique perdrait instantanément toute raison d’être. Toute la machinerie politique qui est à l’œuvre au Vatican depuis plus de mille ans s’effondrerait comme un château de cartes.

— Je ne comprends pas, intervint Peggy. Le Vatican est si riche qu’il ne sait pas quoi faire de son argent. Vous êtes en train de nous expliquer que ces gens-là sont prêts à payer des tueurs pour remplir encore plus leur bas de laine ?

— Vous seriez étonnée si je vous disais de quoi l’Église est capable, répondit Rodrigues. Mais en l’occurrence ce n’est pas d’argent qu’il s’agit.

— Qu’est-ce qu’un trésor, sinon de l’argent ? demanda Peggy.

— Quand peut-on dire qu’un trésor n’en est pas un ? rétorqua Rodrigues.

— Qu’entendez-vous par là, au juste ? insista Peggy, que les réponses énigmatiques de l’ex-prêtre commençaient à exaspérer.

— Je crois comprendre, dit lentement Holliday.

— Eh bien, tu as de la chance ! »

À cet instant, un crissement de pneus se fit entendre sur le gravier de l’allée – plus d’un véhicule, à en juger par le bruit. Des portières claquèrent, puis ils entendirent des voix d’hommes.

Se levant, Rodrigues s’approcha d’une des fenêtres. Après avoir observé un instant ce qui se passait dehors, il traversa la pièce jusqu’à la cheminée pour aller décrocher le vieux fusil, qu’il revint poser sur le bureau. Il sortit ensuite d’un tiroir une poignée de cartouches, bascula le double canon et chargea

l’arme avant de la refermer avec un claquement sec.

« Nous avons des visiteurs, dit-il en se tournant vers Holliday et Peggy. Importuns, si je ne me trompe. »

32

Par la fenêtre, Holliday vit deux voitures garées devant la maison : une vieille 2 CV Citroën et une berline Mercedes encore plus vieille. Six hommes se tenaient là, grands, blonds, visage fermé. Penché sur le coffre ouvert de la Mercedes, l'un d'eux distribuait des armes aux autres. Des carabines et des petits pistolets-mitrailleurs à l'air bien féroce : des Uzi et des MAC-10. Holliday aperçut un tatouage sur le poignet de l'un des types.

« Les gros bras de Kellerman, dit-il.

— Ordo Novi Templi, acquiesça Rodrigues. L'ordre du Nouveau Temple.

— Vous savez qui est Kellerman ? s'exclama Peggy, surprise.

— Il existe des templiers blancs et des templiers noirs depuis l'origine. Ordo Novi Templi n'est que l'incarnation la plus récente des templiers noirs. Mais l'heure n'est pas aux explications. Il faut que nous sortions d'ici immédiatement.

— Sortir ? Mais comment ? demanda Holliday. Vous croyez que les gars de dehors vont nous délivrer un laissez-passer ?

— *Vis consili expers mole ruit sua*, répondit Rodrigues tout en bourrant de cartouches les poches de son pantalon.

— Horace, dit Holliday. "La force sans l'intelligence s'effondre sous son propre poids." Vous n'auriez pas une autre arme, par hasard ? »

Rodrigues passa la main sous le bureau. Il y eut un bruit de Velcro qu'on arrache, puis l'ex-prêtre tendit à Holliday un semi-automatique tchèque CZ 75 parfaitement huilé dans un étui.

« Il est chargé avec du dix millimètres Smith et Wesson "tueur de flics" chemisé au téflon, indiqua-t-il.

— Vous faites un drôle de prêtre ! lança Holliday en glissant le holster dans la ceinture de son pantalon.

— Nous vivons une drôle d'époque ! Suivez-moi. »

Sans perdre une seconde de plus, Rodrigues retourna devant la cheminée et replia le tapis, découvrant une trappe carrée munie d'un anneau de fer.

« Oh, non ! Ça ne va pas recommencer ! » gémit Peggy.

Empoignant l'anneau, Rodrigues souleva l'abattant : en dessous, un étroit escalier de pierre s'enfonçait dans le sol.

« Descendez là-dedans ! dit-il en désignant l'ouverture. Je vous rejoindrai après.

— Mais c'est tout noir ! protesta Peggy.

— Il y a un interrupteur à la cinquième marche, sur la droite.

— Vas-y ! » ordonna Holliday.

Elle posa prudemment les pieds sur la première marche puis commença à descendre, s'appuyant d'une main à la paroi. Quelques secondes plus tard, Holliday vit le trou noir s'éclairer en même temps que montait des profondeurs le grognement lointain d'un générateur.

« À vous, maintenant, dit Rodrigues.

— Ils vont nous suivre, vous savez, remarqua Holliday.

— J'ai de quoi calmer leurs ardeurs, assura le prêtre avec un sourire. Allez-y ! »

Holliday descendit à la suite de Peggy, qu'il apercevait, plus bas, dans l'escalier très raide taillé dans une sorte de pierre ponce poreuse. Un câble épais et plat d'un modèle ancien, fixé à la voûte par des crampons, courait le long du boyau, et, tous les trois mètres, une ampoule suspendue dispensait une lumière dont l'intensité variait à chaque cycle du générateur.

Après un brusque virage, l'escalier aboutissait soudain perpendiculairement dans un large tunnel bas de plafond qui semblait creusé par l'homme, mais ne l'était pas. Peggy attendait à la jonction. Vers la gauche, la galerie était plongée dans le noir ; vers la droite, elle était éclairée par des ampoules identiques à celles de l'escalier. Holliday effleura des doigts les stries parallèles qui ridaient la pierre froide.

« Un tunnel de lave », dit-il.

De la pierre en fusion, incandescente, avait un jour coulé dans ce corridor souterrain avant d'achever sa course dans la mer. Quelque part en avant résonnait l'écho incongru du générateur qui alimentait les ampoules.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Peggy.

— On attend Rodrigues. »

Holliday sortit le pistolet, l'arma puis se posta au pied de l'escalier. L'ex-

prêtre apparut un instant plus tard, le visage tendu.

« Cela faisait plusieurs années que je m'attendais à quelque chose de ce genre, dit-il en débouchant dans le tunnel, son fusil dans les bras. Les secrets ne restent jamais secrets pour l'éternité. Comme l'écrit Shakespeare : "À la fin, la vérité se découvre." »

Tout à coup, venu d'en haut, le bruit d'une explosion leur parvint.

« Cela devrait rétablir un certain équilibre, déclara Rodrigues d'un air grave. Par ici ! »

Il s'engagea dans le tunnel qui descendait nettement sur deux ou trois cents mètres en serpentant autour d'extrusions de lave pétrifiée, puis se rétrécissait au point de n'être plus qu'une fente à peine praticable dans la roche noire rainurée.

Peggy sentit l'oppression la gagner. Sans la présence des ampoules qui éclairaient le passage, large à présent d'à peine soixante centimètres, elle aurait sûrement cédé à une crise d'hystérie incontrôlable. Les goulets de ce genre ne lui réussissaient pas plus que les ascenseurs en panne. Et le fait de se savoir poursuivie par une bande d'affreux en armes n'était pas de nature à calmer ses angoisses.

« Euh… Je… Je commence à me sentir un peu à l'étroit, là », balbutia-t-elle d'une voix haut perchée à l'adresse de Holliday, qui se tenait juste derrière elle.

Ils se déplaçaient de biais, maintenant, le visage à quelques centimètres de la paroi.

« C'est bientôt terminé », assura Rodrigues, qui ouvrait la marche.

Peggy trouva l'expression inquiétante.

Soudain, Rodrigues disparut, mais elle continuait d'entendre sa voix.

« Attention à la marche ! » prévint-il.

Peggy sortit avec peine de la fissure et resta clouée sur place.

« Nom de… murmura-t-elle.

— Seigneur ! » s'exclama à mi-voix Holliday en la rejoignant sur la petite plateforme de pierre où elle se tenait.

Un spectacle aussi grandiose qu'hallucinant s'offrait à eux.

Ils se trouvaient sur le seuil d'une caverne presque aussi vaste que le hall de la gare de Grand Central à New York, aussi large qu'un terrain de football, et deux fois plus longue. Le plafond, qui culminait à trente mètres au-dessus d'eux, semblait littéralement vivant, animé qu'il était de couleurs et de formes dansantes surgies des brumes d'un lointain passé. Ce n'étaient que gnous et

girafes déambulant dans une savane sans fin, bouquetins, par dizaines, fuyant, pattes fléchies, cornes rejetées en arrière, devant des silhouettes noires filiformes qui les pourchassaient dans la steppe africaine.

Des ours, disparus des Açores depuis l'aube de la dernière glaciation, se promenaient dans des forêts plusieurs fois séculaires. Des trières phéniciennes grandeur nature, toutes voiles déployées au-dessus de leurs coques jumelles, fendaient les flots agités entre les colonnes d'Hercule, cap sur les vastes étendues marines inconnues. Des navires de croisés les suivaient, arborant fièrement la croix des Templiers, blanche sur le fond rouge de leurs voiles. Des défilés immuables de soldats en armure et cotte de mailles sortaient de Jérusalem par toutes ses portes. Rouges, verts, noirs, jaunes, ocre, bleu d'azur ou d'outre-mer, bruns, argentés, gracieusement musclés, finement charpentés, hommes, bêtes, créatures appartenant aux deux catégories, ou à aucune, dansaient, naviguaient, chevauchaient en un flot continu par centaines, par milliers, par armées entières, parcourant les âges et la voûte de pierre de la grotte en une étrange et fantastique sarabande.

Jamais Holliday et Peggy n'avaient été à ce point éblouis par une œuvre d'art : le magnifique plafond de la chapelle Sixtine lui-même faisait pâle figure en comparaison de ce qu'ils voyaient là. Et il était évident que le chapelet d'ampoules courant le long de la paroi n'éclairait qu'une partie du décor, l'autre restant en permanence noyée dans l'ombre. Dieu seul savait comment les artistes s'y étaient pris pour créer des images à cette échelle. Une telle splendeur passait l'entendement.

Quelques marches taillées dans la roche menaient au large creuset constituant le plancher de la caverne, dont les parois en courbe étaient noyées à leur base sous des gradins de lave solidifiée en vagues successives. Çà et là, autour de la partie basse de la grotte, des taches sombres signalaient les entrées d'autres tunnels qui s'enfonçaient dans le socle de la caldera.

Sur l'un des gradins les plus proches de Holliday et Peggy s'alignait une collection de coffres de fer d'allure très ancienne, près desquels – cela semblait à peine croyable – étaient entassés des objets qui ne pouvaient être que des fers de lance, leur douille encore visible. Parmi ce fatras trônait une longue table au plateau revêtu de zinc sur laquelle était rangé tout un assortiment d'outils électriques. Cela faisait penser, en plus rustique, au laboratoire de Raffi Wanounou, à Jérusalem.

Au milieu des outils, sous une lampe-loupe et soutenue par deux supports capitonnés, était installée une épée exactement identique à celle d'oncle Henry. Sur une seconde table, perpendiculaire à la première, un châssis supportait une

de ces grosses amphores au galbe élégant d'un mètre cinquante environ qui servaient au transport du vin jusqu'au Moyen Âge tardif.

Loin sur la gauche, dans la zone la plus sombre de la caverne aux proportions de cathédrale, se distinguait une forme évoquant la carcasse noircie de quelque monstrueuse créature marine, pince dressée, épine dorsale brisée, cage thoracique béante. Elle était à demi couchée sur le flanc, calée contre une coulée stalagmitique qui se perdait dans l'obscurité. Il fallut à Holliday quelques secondes pour comprendre qu'il avait devant les yeux l'épave d'un navire de trente mètres de long sur neuf de large dont seules les membrures subsistaient, les planches du bordé étant depuis longtemps tombées en pourriture.

« Tout ce qui reste du navire amiral de Roger de Flor, le *Wanderfalke* – le *Faucon Pèlerin*, dit Rodrigues en désignant l'épave. C'est à son bord qu'a été chargé le trésor du temple de Salomon, le cadeau de Saladin aux Templiers et au reste du monde, avant d'être transporté jusqu'ici par un chevalier castillan nommé Fernan Ruiz de Castro. L'épée que vous voyez sur la table était la sienne. C'est *Aos*, l'Épée de l'Est.

— De Flor savait que cet endroit existait ? demanda Holliday, s'approchant de la table pour examiner l'arme.

— Selon mon estimation, cette grotte connaît l'occupation humaine depuis au moins dix mille ans. Sur certaines peintures, tout au fond, on voit clairement le lion des cavernes européen, qui vivait au pléistocène supérieur, probablement à l'époque de la dernière glaciation. Les représentations de bateaux phéniciens datent d'un millier d'années avant Jésus-Christ. Il est donc certain que les Phéniciens connaissaient cet endroit, de même, peut-être, que les Vikings. L'un des capitaines de De Flor a découvert cette île par hasard, quand son bateau a été dérouté par le vent. La grotte communiquait avec la mer par une grande ouverture, en ce temps-là, et l'approche était beaucoup plus facile. Il semble que des événements sismiques se soient produits au XVII^{e} siècle, causant l'effondrement d'une grande partie de l'entrée et la rendant presque invisible. On ne peut pas rêver meilleure cachette pour un trésor.

— Vous parlez sans arrêt de trésor, mais je n'en vois pas la trace, remarqua Peggy. »

Rodrigues alla jusqu'à la seconde table et posa une main sur l'amphore, qui était scellée avec une substance résineuse de couleur sombre.

« Le voilà, votre trésor ! déclara-t-il à mi-voix.

— Quoi ? Du vin ? s'exclama Peggy en riant. Nous aurions sillonné la moitié de la planète et mis nos vies en danger pour une grosse bouteille de vin ?

— Non, répondit doucement Rodrigues. Ce n'est pas pour du vin que vous avez effectué votre dangereux périple, mais pour ceci… »

Il prit sur l'établi un petit maillet en caoutchouc et en asséna un grand coup contre le flanc de la jarre, qui éclata, répandant des fragments de terre cuite sur le zinc de la table, et libérant une demi-douzaine de cylindres d'or pur d'une belle couleur jaune luisante, longs d'environ trente centimètres pour un diamètre de dix. À l'instar de l'amphore, chaque cylindre était scellé avec de la résine à une extrémité. Rodrigues en prit un dans sa main.

« Un rouleau de l'antique bibliothèque royale d'Alexandrie, sauvé par le général Amr ibn al-'As, qui aurait dû le détruire après avoir conquis l'Égypte, au VII^e^ siècle. Un épisode que Saladin s'est empressé de passer sous silence, sachant qu'Amr ibn al-'As était contemporain de Mahomet, et que, conformément au dogme musulman, il n'aurait jamais dû préserver ces manuscrits, dont beaucoup contrevenaient aux préceptes coraniques. »

L'ex-prêtre passa le cylindre d'une main dans l'autre avec une mimique fataliste.

« Que contient celui-ci ? reprit-il. Une œuvre inconnue d'Homère ? Une tragédie d'Euripide ? Un écrit mathématique d'Archimède ? Une carte indiquant l'emplacement de la légendaire tombe d'Imhotep, ou celui des mines du roi Salomon ? Un traité de médecine d'Esculape ? »

Rodrigues s'interrompit de nouveau, puis :

« Et il y a ici tout ce qui peut donner des sueurs froides à la sainte Église : j'ai vu de mes yeux les évangiles perdus des Apôtres, par exemple – ceux qu'ils ont prêchés de leur bouche, en araméen, pas ceux que nous ont légués des siècles de traductions et de gloses. Il se pourrait même que soit caché ici le plus sacré et le plus dangereux de tous les évangiles : celui du Christ lui-même ! Pas étonnant, dans ces conditions, que le Vatican et Sodalitium Pianum cherchent à nous tuer, vous et moi… Si l'existence de ce lieu venait à être connue, la basilique Saint-Pierre tremblerait sur ses bases. »

Rodrigues haussa ses larges épaules avant de poursuivre :

« Qui sait quels autres secrets recèle cette caverne ? J'ai beau inventorier ces trésors depuis plus de cinquante ans, c'est à peine si j'ai effleuré le sujet. Et je ne suis pas le premier à travailler dessus. C'est que les ouvrages de la bibliothèque d'Alexandrie ne sont pas les seuls à être arrivés jusqu'ici. Il y a

aussi ceux de la bibliothèque d'Hadrien, de celle de Pergame, les textes de la Villa des Papyrus, à Herculanum, qu'on a longtemps cru détruits par l'éruption du Vésuve. Tout cela est ici, et davantage encore. C'est la sagesse du monde qui est rassemblée dans tous ces petits étuis en or, rien de moins.

— Davantage encore ? Vous voulez dire qu'il y a d'autres rouleaux ? d'autres amphores ? demanda Holliday, transporté.

— Des milliers ! Assez pour remplir les cales du *Wanderfalke* et de son navire jumeau, le *Tempel Rose* – la *Rose du Temple*. Dix mille, peut-être plus. Je ne me suis jamais donné la peine de compter. De Flor était un négociant en vins bien connu qui opérait entre La Rochelle et le Levant. Quelle meilleure méthode aurait-on pu imaginer pour faire voyager ce trésor que de le dissimuler dans des jarres ? À l'époque des croisades, on savait déjà que l'or était un matériau inerte idéal pour protéger les documents pendant le transport, c'est pourquoi une fonderie avait été installée au château Pèlerin. Et, de fait, les rouleaux sont restés intacts pendant près d'un millénaire. Ceux qui restent à étudier attendent dans les tunnels de lave que vous voyez autour de la grotte. Les autres ont été confiés à des amis de l'ordre, qui veillent sur eux.

— Quel ordre ? Les Templiers ? demanda Holliday.

— Bien sûr. Comme je vous l'ai expliqué, il a existé dès le début des templiers blancs et des templiers noirs. Il n'était pas question de laisser ces trésors d'intelligence tomber entre de mauvaises mains. C'est pourquoi votre oncle s'est joint à nous.

— Grand-père était un templier ? s'exclama Peggy. Il était au courant de toute cette histoire ?

— Oui. Et s'il a caché l'épée, c'était pour sauvegarder le secret et vous le transmettre, à vous deux, si vous vous montriez à la hauteur de la tâche. »

Soudain, les faibles ampoules qui éclairaient l'immense caverne se mirent à clignoter. D'un geste instinctif, Holliday posa une main sur la vieille épée et l'ôta de son piédestal. De son autre main, il tira le pistolet tchèque de son étui et en fit sauter le cran de sûreté avec son pouce. La lumière clignota encore une fois, puis s'éteignit tout à fait, plongeant la grotte dans le noir absolu.

33

Les ampoules se rallumèrent presque aussitôt.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Peggy.

— C'est un système d'alarme primitif, répondit Rodrigues en soupesant son fusil. Apparemment, mon petit feu d'artifice n'a pas mis hors de combat la totalité de nos visiteurs. Ils ne sont plus loin, maintenant. Il faut partir. Tout de suite.

— Nous pourrions les attendre et nous battre, suggéra la jeune femme.

— Non, M. Rodrigues a raison, dit Holliday. Ils ont des pistolets-mitrailleurs ; nous, un fusil et un automatique. Il est temps de décamper.

— Suivez-moi ! » ordonna Rodrigues.

Il se baissa pour prendre une lanterne de camping sous la table où se trouvaient les débris de l'amphore, puis traversa la grotte en direction d'un des tunnels. Comme ils gravissaient les strates de lave pétrifiée, Holliday perçut un mouvement du coin de l'œil. Il fit volte-face.

« Avancez ! Vite ! » cria-t-il.

De l'autre côté de la caverne, l'un des nervis de Kellerman venait d'apparaître, une arme à la main, des lunettes légères de vision nocturne ATN sur le front. Un rayon rouge jaillit de l'arme, traversant la grotte : un dispositif de visée laser. Holliday n'attendit pas de voir quelle cible l'homme avait choisie. Sans prendre le temps de viser lui-même – ce qui aurait été inutile à une telle distance –, il braqua son pistolet dans la direction de l'ennemi et pressa la détente, expédiant en une rafale les douze balles du chargeur. La précision importait peu : le but était de gagner du temps. Les détonations se répercutèrent longuement sous la voûte de pierre. Le type tira une fois puis s'esquiva. Holliday entendit derrière lui un grognement de douleur et de surprise. Il se retourna. Rodrigues avait été touché. Une tache de sang rougissait sa chemise à la hauteur de l'abdomen, du côté droit. Une blessure

superficielle, avec un peu de chance. L'ex-prêtre s'affaissa contre la paroi lisse, près de l'entrée du tunnel. Peggy lui retira la lanterne et le fusil des mains, puis passa un bras sous le sien pour le soutenir.

« Vite ! Dans le tunnel, gémit-il. Ne perdez pas de temps ! »

Holliday jeta le pistolet vide, transféra l'épée dans sa main droite et, après avoir escaladé en courant les derniers gradins de lave, prit l'autre bras du blessé. À eux deux, Peggy et lui parvinrent à le traîner jusqu'à l'abri relatif du tunnel. Des coups de feu retentirent derrière eux. Il y avait plusieurs tireurs. Les gens de Kellerman arrivaient en force.

« Dans le tunnel… À vingt pas… Le générateur… geignit Rodrigues. Faites attention ! »

Holliday et Peggy l'aidèrent à avancer comme ils pouvaient dans le passage aussi étroit que bas de plafond. Ils entendaient devant eux le vrombissement du générateur diesel, dont les émanations âcres commençaient à se faire sentir. Holliday perçut aussi un léger souffle sur son visage. De l'air frais.

Au bout de vingt pas, la galerie avait été artificiellement élargie, et un renfoncement carré, assez profond, s'ouvrait sur la gauche. À l'intérieur de ce réduit, un générateur Yamaha jaune canari de six mille watts tournait tranquillement, alimenté par un réservoir de quatre cents litres de carburant. Un tuyau en PVC joignait l'échappement à une anfractuosité du plafond, par où s'évacuait l'essentiel des émanations.

« L'interrupteur… » balbutia Rodrigues.

Holliday trouva l'interrupteur sur le côté de la machine et l'actionna. Le bruit du générateur s'interrompit net. La lumière s'éteignit. L'obscurité ralentirait peut-être leurs poursuivants, mais s'ils étaient équipés de lunettes infrarouges, elle ne suffirait pas à les arrêter. Peggy alluma la lanterne. Un cône de lumière jaillit, éclairant le chemin à prendre.

« Encore dix pas… » marmonna l'ex-prêtre.

Il se mit à tousser et un flot de sang noir, grumeleux, coula de ses lèvres sur son menton. Hémorragie interne, diagnostiqua Holliday. La blessure n'était pas superficielle. Rodrigues avait besoin de soins médicaux. Et vite !

« Qu'y a-t-il plus loin ? » lui demanda Holliday tout en l'aidant à avancer.

Il calcula qu'ils ne pouvaient pas avoir plus d'une ou deux minutes d'avance sur ceux qui étaient à leurs trousses.

« Un piège avec un fil… Fil de pêche… »

Rodrigues toussa de nouveau, pliant son corps en deux. Ils ralentirent

prudemment l'allure, Peggy devant, éclairant le sol, Holliday sur ses talons, soutenant le blessé. Deux mètres plus loin, un long fil noir tendu en travers du tunnel apparut dans le faisceau de la lanterne ; à hauteur de tibia, il était parfaitement indétectable si on ne le cherchait pas.

« Où est l'engin ? s'enquit Holliday.

— Plafond… »

Peggy braqua le rayon lumineux vers le haut. Le fil de pêche montait le long de la paroi, passé dans des pitons noircis, et rejoignait une petite niche d'une vingtaine de centimètres de large pratiquée dans le plafond. La niche contenait deux objets métalliques vert olive d'à peu près dix centimètres de diamètre que Holliday reconnut au premier coup d'œil : des mines antipersonnel OZM-72, l'équivalent russe de la M16 américaine, dite « Betty la Sauteuse », qu'il avait utilisée au Vietnam, et de la PROM-1 yougoslave, qu'il avait vue en Bosnie. Déclenchée au sol, ce genre de mine bondissait à hauteur de ceinture avant d'éclater. La déflagration de ces deux exemplaires-ci serait orientée vers le bas. Chaque OZM contenait une charge d'un peu plus d'une livre d'explosif à fort pouvoir détonant. L'effet produit dans le tunnel serait épouvantable : tout ce qui se trouvait jusqu'à trente mètres de part et d'autre de l'explosion serait réduit en chair à pâté.

« Aide-le à lever les jambes au-dessus du fil ! » dit Holliday.

Conjuguant leurs efforts, ils parvinrent à faire franchir l'obstacle mortel à Rodrigues, de plus en plus faible, puis ils poursuivirent leur chemin sans tarder, soucieux de mettre rapidement la plus grande distance possible entre eux et le dispositif diabolique. Une douzaine de mètres après le piège, le boyau faisait brutalement un coude vers la droite et commençait à monter en pente raide. Ici, ce n'était plus un souffle vague que Holliday sentait sur son visage, mais un véritable courant d'air, et il lui sembla entendre un roulement de tonnerre au loin. Quelque part au-dessus d'eux, l'orage se formait de nouveau.

Le tunnel se rétrécissait à mesure qu'ils approchaient de la surface, et son aspect se modifiait, le sol lisse se couvrant d'une boue glissante, les parois d'une couche compacte de sécrétions bactériennes visqueuses. Rodrigues avait de plus en plus de difficulté à mettre un pied devant l'autre. Sa toux s'accentuait à chaque pas, il peinait à bouger les jambes, tremblait de façon incontrôlable. Les signes ne trompaient pas : il était au premier stade de l'état de choc et n'en avait plus pour longtemps.

« Poche… murmura-t-il. Carnet… Prenez-le.

— Plus tard. Nous aurons le temps plus tard, répondit Holliday, cherchant à

le rassurer.

— *Maintenant !* » ordonna Rodrigues avec autorité.

Tout en continuant d'avancer, Holliday fouilla dans les poches du mourant et trouva dans l'une d'elles un vieux calepin relié en cuir d'un bon centimètre d'épaisseur. Il le fourra dans la poche de sa veste sans arrêter de marcher. La pente se fit plus forte. Exténué, Holliday commençait à sentir ses genoux se dérober. Rodrigues se laissait pratiquement porter à présent.

Soudain, alors que Holliday croyait distinguer devant lui un rai de lumière, un formidable choc les souleva de terre avant de les jeter tous les trois sur le sol. Une fraction de seconde plus tard, il y eut une explosion assourdissante, immédiatement suivie d'un second choc, puis d'un souffle brûlant qui passa sur eux en rugissant.

Holliday, qui n'avait pas lâché l'épée, se releva. La lanterne ne fonctionnait plus, mais une lumière suffisante filtrait désormais dans le tunnel pour éclairer leur chemin. Peggy abandonna la lanterne et, tenant le fusil d'une main, aida Holliday à remettre Rodrigues debout. Ils repartirent en trébuchant vers la clarté du jour. Holliday reçut quelques gouttes de pluie sur le visage, tandis qu'un nouveau coup de tonnerre se faisait entendre. Un instant plus tard, ils atteignirent l'issue aux bords déchiquetés du tunnel et débouchèrent à l'air libre, prenant pied sur la surface raboteuse du cratère, dans le vent glacial d'une tempête en plein essor. Un éclair zébra les nuages noirs qui circulaient au-dessus de leur tête.

« Ah ! Voici que les blaireaux sortent de leur terrier, fit une voix. Et pas en très bonne forme, semble-t-il. »

Axel Kellerman.

Vêtu d'un costume de tweed trois-pièces, de chaussures de marche et d'un feutre qui lui donnait l'allure du parfait gentleman-farmer anglais, il était assis sur une dalle de pierre, à quelques mètres de l'entrée du tunnel. À l'arrière-plan, à sept ou huit cents mètres, Holliday vit la maisonnette isolée de Rodrigues, entre les deux lacs volcaniques. De grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber, le vent se renforça, s'engouffrant dans les vêtements, le tonnerre gronda. L'orage éclatait pour de bon.

En regardant Kellerman, posé là dans ce costume et ce décor invraisemblables, Holliday prit soudain conscience du degré de folie de ce fils d'officier SS, en train de mettre en scène des rêves d'aristocrate romantique tout droit sortis de Goethe et du *Sturm und Drang*.

L'Allemand n'était pas seul. Une de ses brutes aryennes se tenait près de lui,

armée d'un pistolet-mitrailleur qu'il pointait sur la nuque de Manuel Rivero Tavares, le capitaine du *San Pedro*.

Entre Peggy et Holliday, Rodrigues s'effondra sur le sol.

« Posez ce fusil, mademoiselle Blackstock ! ordonna Kellerman avec un sourire. Vous pouvez garder l'épée pour l'instant, monsieur Holliday. Elle vous va à ravir. »

Prudente, Peggy s'exécuta. Holliday gardait les yeux rivés sur Kellerman.

« Je suis désolé, *Doutor*, dit Tavares, implorant. Je pas pu faire autrement.

— Une simple menace a suffi, expliqua Kellerman. Apparemment, notre bon ami le capitaine a des petits-enfants. Des petites-filles… »

Son regard se détourna vers la sortie du tunnel de lave et il fit une grimace.

« Si j'en crois le bruit que j'ai entendu il y a un moment, certains de mes employés ont été victimes de quelque attentat à la bombe artisanale, reprit-il. Leurs vies s'ajoutent à celles que vous me devez déjà, monsieur Holliday. Mais ces hommes ont bien joué leur rôle. Grâce à eux, je sais au moins où est caché mon héritage, désormais. Il ne me reste plus qu'à le récupérer.

— Cet héritage n'est pas davantage le vôtre qu'il n'était celui de votre père, répliqua Holliday, le poing serré sur la poignée de l'épée. Il n'appartient à aucun homme individuellement.

— Il appartient à quiconque s'en empare, cracha Kellerman, qui se leva et s'approcha. Le monde est ainsi fait : la victoire pour les forts, la défaite pour les faibles, ajouta-t-il, avec un regard méprisant pour la silhouette prostrée de Rodrigues.

— Tout le monde connaît vos rengaines : *Arbeit macht frei*, *Kraft durch Freude*, *Drang nach Osten*… À quoi vous ont-elles menés ? À l'échec complet, dit Holliday, qui secoua la tête. Vous n'êtes rien de plus qu'une blague obscène qui a mal tourné, Kellerman, comme votre père avant vous. »

Le regard étincelant de haine, le nazi nouveau modèle s'avança, l'écume à la bouche, cherchant quelque chose d'une main tremblante sous sa veste trop serrée. Il y eut un éclair aveuglant, puis un formidable coup de tonnerre. Les vannes du ciel s'ouvrirent.

Tout se passa très vite.

« *Vai-te foder !* » hurla Tavares.

Il écrasa sauvagement du talon le cou-de-pied du voyou blond avant de se jeter de côté avec l'énergie du désespoir. Réagissant en un quart de seconde, Peggy plongea sur le sol, saisit le fusil, pressa les deux queues de détente. Le

recul lui fit sauter l'arme des mains et lui laboura l'épaule. Le nervi tomba instantanément assis par terre avec un grognement, puis se mit à contempler d'un œil hébété sous la pluie torrentielle le trou sanglant de la taille d'une assiette qu'il avait au milieu du ventre.

Kellerman, qui avait sorti de sous sa veste un petit Walter PPK tout plat, continuait d'approcher à grands pas tout en levant le canon de son arme.

Holliday ne prit pas le temps de réfléchir. Pointant l'épée, il avança un pied et se cala fermement sur ses deux jambes, genoux légèrement fléchis, coude bloqué. Emporté par son élan, Kellerman vint s'empaler sur l'estoc, qu'aucun sang n'avait souillé depuis plus de sept cents ans. La large lame d'acier damasquiné transperça le tweed épais de son gilet, sa chemise, puis pénétra dans la chair juste en dessous du processus xiphoïde, à la hauteur du diaphragme, pour s'enfoncer plus profondément, perçant le ventricule droit et l'atrium gauche du cœur, et buter enfin contre la colonne vertébrale. L'étincelle de fureur s'éteignit dans le regard du forcené. Kellerman était mort. Embroché.

Holliday recula, retirant l'épée du corps en la faisant légèrement pivoter pour éviter l'effet de ventouse. Il y eut un horrible bruit de succion quand la lame sortit de la poitrine de l'Allemand. Le corps s'affaissa tel un pantin désarticulé. Holliday laissa tomber l'épée, puis se détourna en essuyant l'eau de pluie qui lui brouillait la vue.

Peggy, à genoux, une main massant doucement son épaule endolorie, regardait fixement le cadavre du blond, dont le sang dilué par la pluie formait à présent une mare rose qui s'élargissait sur le sol rocailleux.

« Ça va aller ? demanda Holliday en se penchant sur elle.

— Oui, oui, assura-t-elle, son regard vide toujours posé sur l'homme qu'elle venait d'expédier *ad patres*. Impeccable. »

Assis par terre, Tavares tenait sur ses genoux la tête de Rodrigues, sous le déluge qui les trempait tous les deux. Holliday s'agenouilla près d'eux.

« C'est mon ami, dit Tavares, d'une voix entrecoupée de sanglots, tout en caressant doucement le front de l'ex-prêtre. Un ami cher, si cher, depuis si longtemps… Je peux pas le laisser mourir. »

Rodrigues ouvrit les yeux et cligna des paupières pour chasser les gouttes de pluie.

« Nous devons tous mourir un jour, Emmanuel », murmura-t-il.

Il parvint à lever une main qu'il posa avec un soupir sur l'épais poignet velu de Tavares, puis il tourna un peu la tête, de façon à voir Holliday.

« Veillez sur Manuel ! reprit-il. Son âme et la mienne sont sœurs, et il est au

courant de tout. Il est mes yeux et mes oreilles depuis que je me suis isolé du monde des hommes, il y a bien longtemps.

— Comptez sur moi, promit Holliday, s'efforçant de croire que c'était la pluie qui embuait ses yeux.

— Kellerman est mort ?

— On ne peut plus mort.

— C'est bien. C'est bien… Le flambeau est transmis, désormais. *Alea jacta est. Vale, amici*. »

Rodrigues souleva sa tête des genoux de Tavares et tourna vers le ciel noir des yeux qui ne voyaient déjà plus.

« Trop de secrets, souffla-t-il. Trop de secrets. »

Sur ces mots, il émit un dernier petit bruit de gorge, ferma les yeux, et mourut.

Tout autour d'eux, la pluie tombait avec fracas dans le cratère, en longs rideaux de larmes.

Peggy se leva, tournant le dos aux cadavres des deux nazillons, puis posa la main sur l'épaule de Holliday.

« Nous n'avons pas eu le temps de faire vraiment connaissance avec lui, dit-elle en regardant Rodrigues.

— Et nous ne l'aurons jamais plus.

— Qu'est-ce qu'il a dit, avant de… ?

— *Alea jacta est*. Ce sont les paroles qu'a prononcées César en franchissant le Rubicon pour défier le sénat romain et déclencher la guerre civile.

— Que signifient-elles ?

— "Le sort en est jeté." Rodrigues a voulu dire que nous ne pouvons plus échapper à notre destin, maintenant, toi et moi.

— Et *Vale, amici* ?

— "Adieu, mes amis" », dit Holliday à mi-voix.

Deux heures plus tard, bien au chaud dans des couvertures, Peggy et Holliday étaient assis autour de la table dans le carré du *San Pedro*. La bouilloire se mit à siffler sur le réchaud à gaz et Peggy se leva pour préparer du thé. Pendant qu'ils attendaient sur le bateau qui se balançait mollement sur son ancre dans le minuscule port de Corvo, Tavares se chargeait de faire disparaître les corps qui encombraient la maison de Rodrigues. La pluie

tombait toujours à seaux, martelant le toit du carré, ce qui devait faciliter la tâche ingrate du capitaine, du moins l'avait-il affirmé. Il était convenu qu'ils passeraient la nuit à bord du *San Pedro*, et que Tavares les ramènerait le lendemain matin à Flores, d'où ils rejoindraient en avion la civilisation.

Holliday feuilletait l'épais calepin que Rodrigues lui avait ordonné de prendre dans sa poche. *Aos*, l'Épée de l'Est, nettoyée et séchée, était posée devant lui sur une serviette pliée. Peggy mit sur la table deux tasses de thé sucré brûlant avant de se glisser près de Holliday sur la banquette revêtue de tissu. Dos aux hublots striés de gouttes, elle s'installa confortablement, serra la couverture autour d'elle en frissonnant, et but une première gorgée de thé.

« Qu'y a-t-il dans ce carnet ?

— Des noms et des adresses. Par centaines. Des gens du monde entier. Une certaine "Fondation du Phénix", avec une sorte d'indicatif chiffré qui ne correspond à rien que je connaisse. Des numéros et des codes alphabétiques qui ressemblent à des références de comptes bancaires.

— Raffi figure-t-il dans la liste ?

— Je n'ai pas encore vu son nom, répondit Holliday avec un sourire.

— Mais tu as vérifié ? N'est-ce pas, Doc ? »

Le sourire de Holliday s'élargit.

« Bien sûr.

— Tu te méfies encore de lui ?

— Je me méfie toujours.

— J'ai l'intention d'aller lui rendre visite à l'hôpital quand nous partirons d'ici, dit-elle, un peu sur la défensive. Voir comment il se porte, s'il a besoin d'aide.

— Lui apporter des bonbons ?

— Peut-être même des fleurs, répondit-elle en souriant à son tour. Les hommes n'ont jamais droit aux fleurs.

— Transmets-lui mes amitiés. Je suis sincère.

— Je n'y manquerai pas. Merci. »

Ils se turent pendant un long moment, dégustant leur thé tout en écoutant le crépitement de la pluie sur le toit. Chacun faisait de son côté le point sur la situation et s'efforçait de deviner quelle tournure elle allait prendre. Ce fut Peggy qui rompit le silence.

« Nous n'en avons pas encore fini avec cette histoire, n'est-ce pas, Doc ? »

Holliday regarda l'épée d'acier étincelant, forgée jadis à Damas, sous le

soleil du désert, et qui venait d'atteindre son ennemi par-delà le gouffre des siècles.

« Non, répondit-il tout en faisant défiler sous son pouce les pages du carnet. Je pense même qu'elle est très loin d'être terminée, pour nous, cette histoire… »

Septembre touchait à sa fin. Le temps s'était rafraîchi et Holliday avait allumé un fagot dans la petite cheminée carrelée de son salon. Les flammes montaient dans l'âtre en dansant, formant des ombres mouvantes sur les murs tapissés de livres. Il n'avait plus qu'à ajouter quelques bûches à son feu et à se détendre après une longue journée de cours.

La boîte FedEx en carton renforcé que venait de lui envoyer de Québec José de Braga était posée contre le bras du fauteuil, près de la cheminée. Un verre de pur malt Ardberg Lord of the Isles attendait sur la desserte. Mais Holliday n'était pas tout à fait prêt à ouvrir la boîte, ni à déguster son whisky.

Il alla jusqu'à la fenêtre et regarda dehors. Dans la nuit tombante, il apercevait encore en contrebas, à travers les arbres, la silhouette de brique massive du moderne Eisenhower Hall. Au-delà, il distinguait les méandres sombres de l'Hudson, qui faisait son chemin vers Manhattan et l'océan.

Quinze cents kilomètres plus loin se trouvaient les Açores, où Rodrigues et Kellerman avaient tous deux perdu la vie, où sa vie et celle de Peggy avaient basculé de façon définitive. À présent, la jeune femme était à Jérusalem, près de Raffi, et lui-même était de retour chez lui, à West Point.

Les choses semblaient avoir retrouvé leur cours normal. Les bizuths de l'année précédente étaient de nouveau là, sérieux, radieux et triomphants après leurs six semaines de classes éreintantes, et impatients d'étudier – même l'Histoire. Ces petits branleurs étaient de retour, toujours aussi sûrs d'eux et de leur science, alors qu'ils ignoraient tout de ce qui les attendait dans la vraie vie. Et lui-même, le lieutenant-colonel Peter Doc Holliday, était encore là, fidèle au poste, lui qui commençait à se demander s'il n'avait pas livré la bataille de trop et vu mourir un peu trop de gens de bien pour de mauvaises raisons. C'était seulement dans les films d'Hollywood qu'on criait « Hourrah ! » et « En avant ! » mais il faudrait longtemps à tous ces gamins pour en prendre conscience. Trop longtemps, pour certains. Et certains parmi eux n'auraient jamais le temps d'en prendre conscience.

Il soupira longuement puis se détourna de la fenêtre. Retournant à son fauteuil, il ouvrit le lourd colis du célèbre forgeron canadien et en sortit l'épée

restaurée, qu'il examina à la lueur vacillante des flammes.

De Braga avait fait un travail magnifique : le filigrane d'or au message codé avait été à nouveau enroulé avec une précision millimétrique autour de la soie, et la moire irisée de la lame, polie à la perfection, avait retrouvé un lustre quasi magique. *Hesperios*, l'Épée de l'Ouest. Quelque part, à six mille kilomètres et près de mille années de lui, un chevalier mort devait sourire dans sa tombe.

Tenant soigneusement l'arme à deux mains, Holliday alla la poser sur les chevilles entaillées d'encoches prêtes à la recevoir au-dessus du manteau de la cheminée. Il recula d'un pas. L'Épée de l'Ouest semblait avoir trouvé là la place qui était la sienne. Mais combien de temps y demeurerait-elle ?

« L'épée des Templiers », murmura-t-il.

Qu'avait dit Rodrigues ? « Trop de secrets » ? Holliday avait affirmé à Peggy que l'histoire n'était pas finie pour eux. Et en cet instant, il était encore plus sûr que jamais de ne pas s'être trompé. Une menace planait dans l'ombre, imminente, il le sentait. Brusquement, cette arme d'une pure perfection qu'il regardait briller ne fut plus à ses yeux qu'un simple morceau d'acier malfaisant.

« Et maintenant ? » dit-il.

Sa question résonna dans le silence de la pièce.

NOTE DE L'AUTEUR

Les faits historiques relatés dans *L'Épée des Templiers* sont authentiques. Il est prouvé, par exemple, que Saladin tenta de négocier une transaction avec Richard Cœur de Lion avant la prise de Jérusalem ; ses propositions furent rejetées, et il en résulta un grand massacre.

Il est également avéré qu'un trésor en pièces phéniciennes fut découvert par les croisés lors de la construction du château Pèlerin, en l'an 1213, et que le même type de pièces fut mis au jour sur l'île perdue de Corvo, dans les Açores portugaises, au milieu du XIX^e^ siècle, soit six cents ans plus tard.

Quant à Roger de Flor, ou Rutger von Blum, il appareilla effectivement de La Rochelle à la tête de la flotte des Templiers, et ses deux navires, *Le Faucon Pèlerin* et *La Rose du Temple*, ont réellement existé.

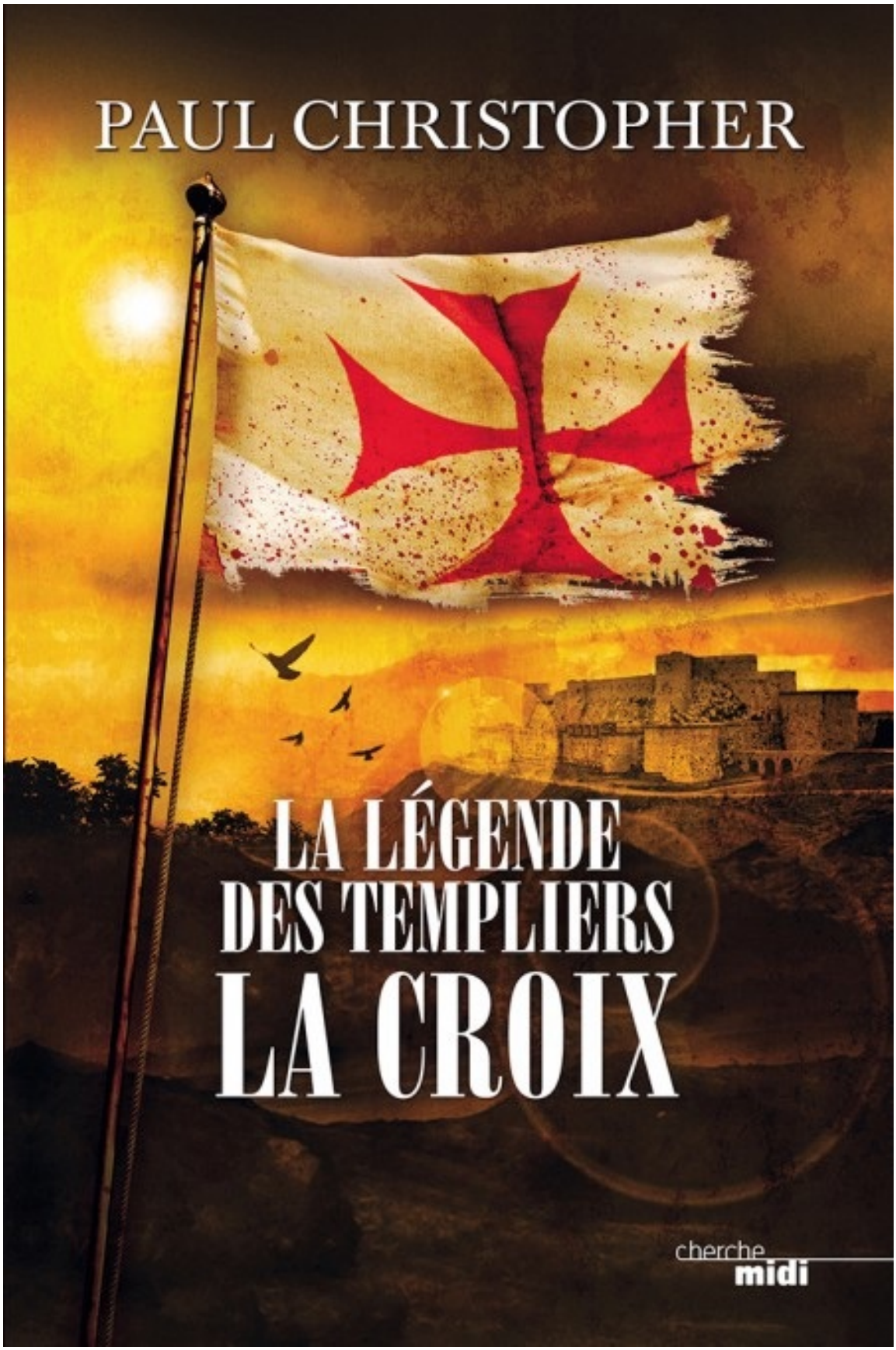
L'Ordo Novi Templi, l'« ordre des Nouveaux Templiers », de même que Sodalitium Pianum, le réseau de renseignement du Vatican, ont eux aussi existé, et la description qui en est faite dans le roman est strictement conforme à la réalité.

Enfin, dernier détail, et non des moindres, il est parfaitement exact qu'un officier SS nommé Kellerman ordonna d'incendier les archives officielles de Naples, entreposées dans la Villa Montesano, près de San Paolo Bel Sito, à une trentaine de kilomètres de la ville, le 30 septembre 1943. Les vestiges de la villa subsistent encore, non loin du monastère local. Si le lecteur ne me croit pas, qu'il aille vérifier par lui-même…

REMERCIEMENTS

Je tiens à témoigner ma reconnaissance à Brent Howard et Claire Zion, de la New American Library, qui m'ont donné l'idée de ce livre, ainsi qu'à la séduisante et très distinguée Leora, la meilleure infirmière que ce monde ait connue, et à son fiancé, le vrai Raffi Wanounou, qui m'a autorisé à emprunter son merveilleux patronyme. *Mazel Tov* à vous deux.

[1]. Également connue sous le nom de bataille de Sharpsburg, la bataille d'Antietam (17 septembre 1862) est le premier et le plus grand affrontement armé de la guerre de Sécession.


PAUL CHRISTOPHER
LA LÉGENDE DES TEMPLIERS
LA CROIX
cherche midi

PAUL CHRISTOPHER

LA CROIX

[LA LÉGENDE DES TEMPLIERS – TOME 2]

Traduit de l'américain
par Philippe Szczeciner

cherche midi

Titre original : *The Templar Cross*

© Paul Christopher, janv. 2010
© Éditions Le Cherche Midi, juil. 2014
pour la traduction française

Pour John Christopherson,
meilleur avocat spécialisé en droit de la famille
du comté de Skagit, État de Washington

1

Le campus de West Point était désert. Aucun peloton à l'entraînement en train de défiler au pas à travers La Plaine, sous le regard terne et immuable de George Washington assis sur son cheval de bronze. Aucun martèlement de rangers bien cirées sur l'asphalte de la cour centrale, où les cadets punis effectuaient leurs exercices. Aucun aboiement cadencé de sergent instructeur renvoyé en écho par les murs de pierre.

La cérémonie de remise des diplômes était passée. Les élèves en fin de cycle, frais émoulus de leurs quatre années de formation, avaient rejoint leurs corps ; les bizuths, ainsi que les deuxième et troisième années, étaient tous partis en centres d'entraînement pour l'été. Dans l'air où ne résonnait plus l'éclat des fanfares, seul s'entendait le chuchotement mystérieux des arbres qu'agitait la brise du début d'été. La lumière déclinante du soleil ornait peu à peu les vieux bâtiments gris d'une chaude teinte mordorée. C'était le dernier dimanche de juin, la veille de la journée d'accueil des nouveaux cadets.

En uniforme blanc d'apparat, le lieutenant-colonel Peter « Doc » Holliday rentrait chez lui en traversant la vaste étendue solitaire de La Plaine. Il revenait légèrement éméché du dîner de fin d'année au Club de West Point, à l'autre bout du campus, et se sentait soulagé que personne ne soit là pour le voir dans cet état. Des parents venus accompagner leur futur cadet auraient modérément apprécié le spectacle d'un professeur d'histoire en tenue de soirée titubant sur le gazon de la plus grande école militaire du pays. De fait, on pouvait rêver mieux comme image de marque !

Luttant contre la douleur fantôme, probablement due à un petit excès de pur malt, qui vrillait son œil blessé sous son bandeau noir, Holliday scrutait de son regard trouble l'obscurité qui s'épaississait, mais La Plaine était aussi déserte que le reste du campus. Il n'en irait pas de même le lendemain, quand les parents, les frères et sœurs et les amis des douze cents nouvelles recrues envahiraient, telles des fourmis, l'immense pelouse impeccablement

entretenue, immortalisant à l'aide de caméras vidéo les dernières heures de liberté des jeunes condamnés que la machine militaire des États-Unis s'apprêtait à engloutir.

La journée d'accueil tenait à la fois du cirque et de l'apocalypse. Toutes proportions gardées, les nouveaux cadets subissaient ce jour-là un traitement assez proche de celui des détenus dans les camps de concentration. À peine descendus de leurs autocars, coupe de cheveux encore intacte, yeux agrandis par la peur, ils étaient tondus, bousculés, rudoyés, avant de se voir attribuer un matricule et un uniforme et d'être expédiés vers l'oubli au pas cadencé, comme les enfants de Hamelin derrière le joueur de flûte.

Après cinq semaines de classes intenses qui feraient jeter l'éponge à une centaine d'entre eux, puis quatre années de labeur épuisant qui en élimineraient quelques centaines de plus, le joueur de flûte pourrait enfin emmener le reliquat se faire tuer en Afghanistan, en Irak ou ailleurs, selon la décision du gouvernement en place.

Cela faisait des années que Holliday les voyait arriver à West Point, puis en repartir. Et pendant des années, avant cela, il les avait vus mourir dans des endroits dont leurs parents et leurs amis ne soupçonnaient même pas l'existence. L'apparat et les cours théoriques de l'académie s'effaçaient vite devant la réalité du combat, avec son lot de sang, de cervelles éclatées et de membres sectionnés qui ne faisaient jamais la une des journaux, et encore moins celle de *The Howitzer*, l'annuaire des promotions de West Point. De cette réalité témoignait pourtant depuis 1782 la sépulture d'un soldat nommé Dominick Trant, dans le vieux cimetière que longeait Washington Road.

Mais la carrière de Holliday à West Point était désormais terminée. Dix mois plus tôt, après avoir trouvé chez son oncle Henry, tout juste décédé, une mystérieuse épée de croisé, il s'était lancé en compagnie de sa cousine Peggy Blackstock dans une quête qui leur avait fait parcourir la moitié du globe pour aboutir à la découverte d'un trésor qui avait changé leur vie à jamais : un trésor de templiers, à présent bien à l'abri dans le vieux château de Ravanche, dans le sud de la France.

Holliday était maintenant l'otage de ce trésor, le gardien de son redoutable secret qui le liait à lui pour toujours. Pendant des mois, il s'était efforcé d'assumer les obligations de sa charge avant de prendre conscience qu'il ne lui était plus possible d'enseigner l'histoire, car l'heure était venue pour lui d'en devenir l'acteur. Il avait donc présenté sa démission à l'administration tout en acceptant de terminer l'année en cours. Celle-ci venait de s'achever.

Parvenu à l'extrémité de La Plaine, il prit Washington Road, passa devant le cantonnement numéro 100, la vieille maison de style fédéral où vivait l'administrateur, et gagna Professors Row, l'allée des professeurs. Sa propre maison, la plus petite de la voie bordée d'arbres, était un pavillon Art nouveau de trois pièces datant des années vingt, meublé d'époque, tout en lambris, vitraux et parquets cirés. Bien que Holliday fût veuf, ce logement normalement réservé aux personnels mariés lui avait été attribué par égard pour son grade quand il était devenu enseignant à West Point après l'accident stupide qui lui avait coûté un œil à Kaboul.

Non sans quelques tâtonnements, Holliday parvint à introduire sa clé dans la serrure et à entrer dans la maison obscure. Comme d'habitude, il ne put s'empêcher d'imaginer l'espace d'un bref instant qu'Amy était là, puis, prenant conscience qu'il n'en était rien, il sentit la vague de nostalgie coutumière l'envahir. Cela faisait maintenant près de dix ans qu'il l'avait perdue, mais, quoi qu'en disent les philosophes, certaines douleurs ne s'effaçaient pas.

Laissant tomber ses clés sur la crédence, dans la petite coupe que Peggy avait façonnée pour lui quand elle avait douze ans, il suivit le couloir jusqu'à la cuisine, où il mit à chauffer une vieille cafetière de cow-boy qu'il gardait toujours sur la gazinière. Il gagna ensuite la chambre pour ôter son uniforme que sa légère ébriété ne l'empêcha pas de pendre soigneusement dans le placard, à côté de sa tenue réglementaire de ranger, avant de passer un jean et un tee-shirt. Puis il retourna à la cuisine, se versa une tasse de café amer et l'emporta dans le salon, une petite pièce rectangulaire tapissée de livres et meublée d'un canapé ainsi que de quelques fauteuils confortables disposés devant une cheminée Art nouveau en carrelage vert avec son médaillon d'origine représentant un chêne.

Dehors, la nuit était complètement tombée. Holliday éprouva une sensation de froid. Il prépara un feu dans l'âtre et l'alluma avant de se laisser tomber dans un des fauteuils pour boire son café à petites gorgées tout en regardant les flammes embraser le petit bois et lécher les bûches. Dix minutes plus tard, une flambée claire et joyeuse répandait dans la pièce une douce chaleur qui dissipa la fraîcheur du soir.

Le regard de Holliday se porta sur la hotte de la cheminée, où un long objet posé sur deux chevilles luisait dans la lumière dansante d'une façon presque sensuelle : l'épée de templier que Peggy et lui avaient trouvée au fond d'un compartiment secret de la maison d'oncle Henry, dans le nord-est de l'État de New York. L'épée qui était à l'origine de toutes ses dernières péripéties, avec sa lame de soixante-quinze centimètres en acier damassé et sa poignée garnie

d’un filigrane d’or portant un remarquable message codé [1]. Une épée qui avait appartenu sept cents ans plus tôt à un croisé nommé Guillaume de Gisors. Une épée qu’avaient possédée tour à tour Benito Mussolini et Adolf Hitler. Une épée jumelle de celle qu’avait utilisée Holliday, quelques mois plus tôt, pour tuer un homme. Une arme mortelle qui avait nom *Hesperios*, l’« Épée de l’Ouest ».

Avant de s’embarquer avec Peggy dans leur aventure au long cours, Holliday avait de l’histoire une conception très tranchée. À ses yeux, dates, faits et chronologie étaient gravés dans le marbre et ce qu’affirmaient les manuels était parole d’évangile. Son vocabulaire d’historien comportait des mots comme « incontestable », « irréfutable », « irrévocable » ou « immuable ».

Les choses avaient bien changé. Il savait maintenant qu’une vision historique peut se brouiller aussi facilement que la surface d’un étang quand on y jette un caillou. Dans son cas, le caillou était une épée.

La découverte d’*Hesperios* chez son oncle Henry, à Fredonia, n’avait pas modifié sa seule existence, mais également celle d’autres personnes. S’il n’avait pas trouvé cette épée, bon nombre de gens de qualité aussi bien que des sales types jusque-là inconnus de lui seraient encore de ce monde, à commencer par ceux qu’il avait tués de sa propre main. De plus, le passé de son oncle Henry lui était apparu sous un jour bien inattendu au fur et à mesure que se dévoilaient les circonstances mystérieuses dans lesquelles celui-ci était entré en possession de l’épée.

Et l’idée qu’il se faisait de l’histoire des Templiers s’était, elle aussi, radicalement transformée. Jadis, il enseignait à ses élèves de West Point que cette ancienne confrérie ne constituait qu’une intéressante note de bas de page dans les chroniques du Moyen Âge, un rassemblement hétéroclite de chevaliers désœuvrés qui, tels des bandits de grands chemins, avaient commencé par détrousser les pèlerins en route pour Jérusalem, avant de se muer en une puissance économique qui avait fini par recouvrir de son ombre toute l’Europe du XIII^{e} siècle à la manière d’un nuage.

Il enseignait également aux cadets que tout ce bel édifice s’était effondré d’un seul coup, le vendredi 13 octobre 1307, quand, sur ordre du roi Philippe le Bel et du pape Clément, tous les templiers de France avaient été arrêtés et leurs biens confisqués.

Les autres royaumes d’Europe avaient bientôt suivi l’exemple de la France, y voyant un moyen commode de s’exonérer des dettes accablantes qu’ils

avaient contractées vis-à-vis de l'ordre. Officiellement, les Templiers avaient donc été purement et simplement effacés de l'histoire, dont ils ne constituaient qu'un bref épisode sans lendemain. C'est ce que Holliday avait présenté pendant des années à ses étudiants comme avéré. Et, ce faisant, il se trompait du tout au tout.

Car si Philippe le Bel fit couper par ses baillis mille têtes de templiers en ce fameux jour de 1307, il avait oublié que les templiers possédaient aussi des bras : les chevaliers eux-mêmes furent en effet éliminés pour la plupart, mais les gestionnaires de leur fortune, dont beaucoup étaient des moines cisterciens, survécurent. De la même manière, quand l'Allemagne émergea de ses ruines fumantes après la Seconde Guerre mondiale, c'étaient toujours les fonctionnaires d'avant qui faisaient rouler les trains, assuraient la sécurité dans les rues et éduquaient les enfants. Et aux États-Unis, où les présidents entrent et sortent à intervalles de quelques années comme par une porte à tambour, les bureaucrates, eux, restent en place.

Longtemps avant que le roi Philippe ait promulgué son édit, les subalternes de l'ordre du Temple avaient perçu la possibilité de la catastrophe et s'étaient employés à l'éviter, remaniant discrètement actes et testaments, transférant titres de propriété et grosses sommes d'argent converties en effets de commerce à des tiers prétendument innocents dans des contrées lointaines, hors de portée de Philippe et de ses cousins anglais. Ce n'est pas un hasard si l'inventeur de la comptabilité en partie double était un moine. L'idée d'une comptabilité parallèle n'était pas loin.

Quand Philippe le Bel fit arrêter les membres de l'ordre, il confisqua leur fortune visible, mais la partie invisible avait depuis longtemps été escamotée. « La meilleure façon de garder un secret est d'oublier qu'il existe », disait Jacques de Molay, officiellement leur dernier Grand Maître, peu de temps avant de périr sur le bûcher. Et c'est effectivement de cette manière que fut gardé le secret des Templiers.

Pendant près de sept cents ans, protégés par des dizaines de prête-noms, leurs avoirs doublèrent, quadruplèrent en valeur, jusqu'à atteindre des proportions inimaginables, tout en s'investissant dans les activités les plus diverses et dans pratiquement tous les pays du monde.

Centralisée, une telle richesse représentait une force irrésistible, à même de jeter à bas n'importe quel gouvernement. La fortune des Templiers constituait potentiellement une arme redoutable susceptible d'apporter les plus grands bénéfices comme les pires calamités. Elle pouvait aussi bien être la clé du

paradis que celle des portes brûlantes de l'enfer.

Et cette clé était à présent enfermée dans un tiroir du bureau de Holliday, sous la forme d'un petit carnet taché de sang que lui avait remis en mourant entre ses bras un prêtre défroqué nommé Helder Rodrigues, sur l'île de Corvo, dans les lointaines Açores.

Rodrigues avait toutefois assorti ce legs d'une condition : que Holliday en fasse un usage responsable, ou qu'il n'en fasse pas usage du tout. Le trésor des Templiers que l'ex-prêtre avait montré à Holliday et Peggy en ce jour d'orage était déjà fabuleux en lui-même, mais le secret révélé par le calepin ensanglanté l'était mille fois plus encore. C'était ce secret qui avait coûté la vie au néonazi Axel Kellerman, transpercé par *Aos*, l'Épée de l'Est, ainsi qu'à un assassin anonyme envoyé par Sodalitium Pianum, le réseau d'espionnage du Vatican, abattu une nuit dans une ruelle de Jérusalem.

C'était pour toutes ces raisons que Holliday avait décidé de quitter West Point. Il savait que le carnet de Rodrigues continuait à représenter une menace, et, en aucun cas, il ne voulait mettre en péril les cadets ou le personnel de l'académie. Si un danger existait réellement, il l'affronterait seul.

Il somnola un moment dans la chaleur bienfaisante du feu, puis sombra dans un sommeil sans rêves. Quand il se réveilla, tout courbatu d'avoir dormi dans un fauteuil, les premières lueurs roses de l'aube teintaient le sommet des arbres du côté de Gee's Point et de l'Hudson, et l'âtre ne contenait plus que des cendres froides. Quelque chose l'avait tiré du sommeil. Un son. Clignant des paupières, il consulta la vieille Rolex de la Royal Air Force, héritée de son oncle Henry, qu'il portait au poignet. 5 h 45. Trop tôt pour la diane, qu'on ne sonnerait pas avant trois quarts d'heure…

Il s'extirpa de son siège pour aller jusqu'à la fenêtre du devant. Un taxi bleu de Highland Falls était arrêté devant la maison, moteur au ralenti. Une silhouette en descendit et s'engagea dans l'allée.

Holliday reconnut aussitôt dans ce bel homme brun, qui portait pour tout bagage un sac de cabine, Raffi Wanounou, l'archéologue israélien avec qui Peggy et lui s'étaient liés à Jérusalem. À cette distance, il semblait en pleine forme ; seule une légère claudication témoignait de la sévère correction qu'il avait reçue à cause d'eux dans son laboratoire. Mais son visage était fermé. Il monta les marches du perron en prenant surtout appui sur sa jambe droite. Holliday passa dans l'entrée et ouvrit grand sa porte.

« Raffi ! Quelle surprise ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Elle a disparu, répondit l'archéologue. Peggy a été enlevée. »

2

« Je vous écoute », dit Holliday tout en préparant du café frais pour ne pas rester sans rien faire.

Affalé sur sa chaise au bout de la table de la cuisine, Raffi, blême, semblait épuisé. Il se redressa avec un gémissement.

« Vous n'ignorez pas ce qu'il y avait entre elle et moi, commença-t-il d'un ton hésitant, presque comme s'il posait une question.

— Vous formiez un couple, j'imagine. Ce n'est pas pour rien qu'elle est retournée à Jérusalem après que nous avons quitté les Açores, et qu'elle y est restée.

— C'est exact. Au départ, elle est revenue en Israël pour pouvoir s'occuper de moi quand je suis sorti de l'hôpital, mais ensuite…

— Ensuite votre relation a pris un autre tour.

— En gros, oui. »

Holliday sortit deux tasses du placard au-dessus du comptoir avant d'aller chercher du lait dans le réfrigérateur, puis des cuillers. Il fallait qu'il s'active d'une façon ou d'une autre : il n'aimait pas plus parler de son intimité que de celle des autres, et particulièrement de celle de Peggy. La mort d'oncle Henry les avait laissés pour ainsi dire comme deux orphelins, lui et sa jeune cousine. Le lien qui les unissait était singulier, et l'arrivée du jeune archéologue en avait modifié le contexte.

« Vous vous êtes disputés ? » hasarda Holliday.

Il prit une poignée de café en grains qu'il versa dans le moulin électrique. L'appareil ronronna quelques instants, répandant dans l'air le riche et puissant arôme de l'arabica fraîchement moulu.

« Non, répondit Raffi en secouant la tête. Rien de tel. Au contraire, nous envisagions de donner à notre… liaison un caractère un peu plus… définitif.

— Vous vouliez vous marier ? » demanda Holliday, surpris.

L'idée ressemblait bien peu à Peggy, qui se proclamait elle-même monogame en série et avait toujours revendiqué son statut de célibataire ou de vieille fille, quel que soit le terme politiquement correct en usage.

« Nous y pensions, confirma tristement Raffi.

— Et que s'est-il passé ?

— Elle a reçu un appel. Du magazine *Smithsonian*. Ils avaient une mission à lui proposer. Ils savaient qu'elle se trouvait à Jérusalem, et elle était donc toute désignée pour faire le travail.

— Quel travail ? Un reportage photo ? »

Holliday versa tour à tour dans la cafetière à piston Bodum le café moulu puis de l'eau bouillante. La cafetière de cow-boy n'était que pour son usage personnel ; il utilisait l'autre quand il avait des invités.

« Ils voulaient des photos et des articles. Un journal des fouilles, en quelque sorte. L'idée d'écrire lui plaisait bien. Elle en avait envie depuis un moment. Ce boulot représentait une chance pour elle… C'est du moins ce qu'elle croyait, ajouta Raffi, amer.

— Quelles fouilles ?

— Il s'agissait d'une expédition en Égypte et en Libye menée sous l'égide de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem. Alors qu'il faisait des recherches dans les archives du Vatican, l'un de leurs principaux responsables, un certain frère Charles-Étienne Brasseur, était tombé par hasard sur une cache contenant des documents de l'ordre du Temple.

— Au Vatican ? Mais c'est l'Église romaine qui a dissous l'ordre et fait périr son dernier Grand Maître sur le bûcher.

— Les textes trouvés par Brasseur avaient été confisqués par les prévôts du roi Philippe au moment de la dissolution. Ils provenaient d'une obscure abbaye appelée La Couvertoirade, qui se trouve en Dordogne, dans le sud-ouest de la France. »

Holliday appuya sur le piston de la Bodum et versa deux tasses de café, qu'il porta jusqu'à la table. Il en posa une devant son ami, puis s'assit avec lui.

« Que contenaient ces textes pour susciter l'intérêt d'un moine comme Brasseur ? »

Raffi but quelques gorgées de sa tasse avec un plaisir manifeste. Il se détendait à vue d'œil sous l'effet tonique du café, se redressant sur sa chaise et

retrouvant un peu de vivacité.

« Ils étaient de la main d'un moine cistercien nommé Roland de Hainaut, répondit-il. Ce Hainaut était le secrétaire de Guillaume de Sonnac, le Grand Maître qui commandait les Templiers au siège de Damiette, en 1249.

— Où se trouve Damiette, déjà ?

— Sur le delta du Nil, à l'est d'Alexandrie.

— D'accord, j'y suis, dit Holliday, se représentant mentalement une carte de l'Égypte, avec le delta du Nil en forme d'éventail et Le Caire juste en dessous.

— Dans ces documents, Hainaut prétend s'être rendu dans un monastère copte, dans le désert, et y avoir entendu des rumeurs concernant l'emplacement de la tombe d'Imhotep. Imhotep était un esprit universel, une sorte de Léonard de Vinci de son temps. C'est lui qui a inventé la pyramide et fondé la science médicale.

— Je sais qui était Imhotep. Vous croyez que vous aurez fini de tout me raconter avant ce soir ? Sinon je vais devoir songer à nous préparer un dîner.

— Je suis désolé… C'est une histoire compliquée, et je suis fatigué.

— D'accord. Poursuivez.

— Les écrits de Hainaut indiquaient assez clairement comment se rendre au monastère, mais ne donnaient pas de précisions sur l'emplacement de la tombe. L'expédition devait donc procéder à des fouilles préliminaires sur le site du monastère. Trouver la tombe aurait déjà constitué un très joli coup pour un archéologue, mais frère Brasseur voulait aussi vérifier une théorie assez dingue qu'il avait échafaudée selon laquelle Imhotep aurait servi d'archétype pour Noé et le déluge, dans la Bible. À mon avis, tout cela est un peu léger d'un point de vue scientifique, mais la presse en a fait son miel, et l'expédition a trouvé des sponsors.

— Que s'est-il passé, alors ? »

Holliday se leva, alla chercher la cafetière et répartit le reste de café entre les deux tasses.

« Ils sont d'abord allés de Jérusalem à Alexandrie, où les attendaient les véhicules, le matériel et les accompagnateurs qui devaient leur être fournis… Et ensuite, quelque part entre El-Alamein et Marsa Matrouh, ils ont été enlevés par un groupe qui se fait appeler la Confrérie. »

L'estomac noué, Holliday se sentit soudain au bord de la nausée.

« La Confrérie ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda-t-il d'un ton

agressif.

— Le nom complet est Confrérie du temple d'Isis. Ses adeptes se présentent comme les équivalents musulmans des Templiers et prétendent avoir existé bien avant eux. Leur création serait contemporaine de celle du culte d'Imhotep, vers 600 avant Jésus-Christ, à Memphis, sur le Nil. Pour la Confrérie, Imhotep est en réalité Ptah, le dieu immortel des artisans et de la réincarnation. En d'autres termes un charpentier qui renaît et accède à la vie éternelle. Le parallèle avec le christianisme est évident. La Confrérie a le sentiment que les chrétiens, et plus particulièrement les catholiques romains, ont détourné Imhotep en l'appelant Christ. Ces gens-là se prétendent également descendants directs des Coptes, mais aussi des "assassins", ou *haschichin*, une secte de musulmans chiites drogués, ancêtre des fedayins – les "combattants pour la liberté", selon leur terminologie.

— Des terroristes, oui.

— Des fous.

— C'est la même chose. Et ce sont ces types-là qui détiennent Peggy ?

— Oui.

— Quand est-ce arrivé ?

— Quel jour sommes-nous ?

— Le vingt-six. Lundi.

— Ça s'est passé jeudi. Il y a quatre jours, dit Raffi, qui bâilla tout en passant une main dans ses cheveux frisés.

— Quelles sont leurs revendications ?

— Ils n'en ont formulé aucune. À moins qu'ils ne l'aient fait depuis que j'ai quitté Ben Gourion, hier.

— Ce n'est pas bon signe.

— Non. C'est aussi ce que m'ont dit mes amis du Mossad. »

Raffi bâilla de nouveau à s'en décrocher la mâchoire.

« Depuis combien de temps n'avez-vous pas fermé l'œil ?

— J'ai dormi dans l'avion. J'ai surtout besoin de manger quelque chose.

— Dans ce cas, allons prendre un petit déjeuner dehors, dit Holliday en se levant. Ça ne vous dérange pas de marcher un peu ?

— Après quatorze heures sur les sièges de seconde classe d'un 777 d'El-Al, rien ne pourrait moins me déranger. Où allons-nous ?

— Grant Hall. La cafétéria est déjà ouverte à cette heure-ci. Vous tenez à manger kasher ?

— Dans l'état où je suis, j'avalerais sans problème un sandwich au jambon et une assiette de bacon en prime.

— Je vous demande deux minutes, le temps de me changer. La salle de bains est au bout du couloir, si vous voulez vous rafraîchir. »

Raffi se dirigea vers la salle de bains, Holliday vers sa chambre, d'où il ressortit cinq minutes plus tard, vêtu d'un treillis six couleurs usé datant de la première guerre du Golfe. Raffi le rejoignit peu après, propre comme un sou neuf. Ils quittèrent la maison alors que le soleil se montrait au-dessus des arbres. Il régnait dans l'air matinal une agréable fraîcheur annonciatrice d'une belle journée. Au moment où Holliday fermait la porte, le canon de Trophy Point tonna dans le lointain, au bout de Washington Road. Il se figea pour un rapide salut militaire tandis que le clairon commençait à sonner la diane dont les notes alertes se répercutaient jusqu'au fin fond du campus.

« Une nouvelle journée d'accueil qui débute, dit Holliday en rattrapant Raffi dans l'allée. Dieu nous vienne en aide.

— Une journée pour accueillir qui ?

— Les petits nouveaux. Douze cents gamins qui débarquent avec papa, maman, les petits frères et les grandes sœurs, les petits amis, les petites amies, et les voisins d'à côté. Un cirque invraisemblable.

— À 6 heures du matin ?

— L'armée tient à ce que ses inepties commencent de bonne heure. Avec un peu de chance, nous échapperons au pire. »

Ils allèrent jusqu'au bout de Professors Row, dont bon nombre de maisons, fermées pour l'été, semblaient abandonnées. La plupart des enseignants, militaires ou civils, étaient déjà partis en vacances ou en stage.

Ils tournèrent vers l'ouest dans Jefferson Road, passant devant le cantonnement numéro 100, puis devant le Thayer Monument. Face à eux se dressait l'énorme masse grise du bâtiment en L de Washington Hall, avec la statue équestre de Washington devant, et la chapelle des cadets sur le coteau à l'arrière-plan. Un flot de nouvelles recrues s'écoulait par les diverses issues, la plupart vêtues de la tenue de gymnastique noir et blanc, assez peu gratifiante, qu'ils garderaient sur eux jusqu'à ce qu'ils reçoivent leur uniforme, plus tard dans la journée. Çà et là, des élèves de deuxième année, en uniforme et écharpe

rouge, s'efforçaient de faire former les rangs aux débutants, qui semblaient complètement perdus.

« Ils ont l'air de vivre l'enfer, commenta Raffi avec un sourire, en regardant tous ces jeunes gens des deux sexes s'efforcer de ne rien montrer de leur terreur pourtant manifeste.

— C'est l'idée, acquiesça Holliday. Dépersonnalisation. Rupture avec le passé. Traitement de choc. C'est comme s'ils coupaient le cordon.

— J'aime autant être à ma place qu'à la leur.

— Je n'aurais pas dit mieux. »

Ils entrèrent sur le large parvis cimenté de Washington Hall, se frayant un chemin entre des groupes de bleus qui se précipitaient de tous côtés, tels des bancs de poissons affolés. Sur le vaste espace dégagé de La Plaine, à gauche, parents et amis commençaient à se rassembler comme pour assister à une exécution.

Quand Holliday et Raffi passèrent devant la statue de Washington, un jeune homme quitta l'endroit où il était assis et s'approcha d'eux. En grand uniforme, il arborait les six chevrons dorés d'un commandant de cadets et portait les horribles lunettes réglementaires baptisées « remèdes à l'amour », car elles faisaient fuir les filles. Il semblait plus âgé que la moyenne de ses congénères et ses joues étaient ombrées de barbe. Une bague de West Point ornait le majeur de sa main gauche. Sa main droite était fourrée dans la poche de son pantalon. Il adressa à Holliday un sourire penaud.

« 'Scusez-moi, m'sieur, je ne sais plus où est mon… »

Holliday réagit presque sans réfléchir. Poussant vigoureusement Raffi, qui tomba les quatre fers en l'air, il envoya son poing de toutes ses forces dans le nez du cadet, dont le cartilage craqua sous le choc. Il lui empoigna ensuite le poignet droit à l'instant où il sortait la main de sa poche puis le lui tordit à l'envers tout en lui plaçant son talon derrière la cheville gauche. Le poignet se brisa comme une brindille et le garçon s'effondra avec un hurlement sans que Holliday lui lâche la main.

Raffi s'était relevé, et une petite foule commençait à se rassembler autour d'eux. Du coin de l'œil, Holliday aperçut plusieurs cadets en écharpe rouge qui arrivaient en courant. L'homme qu'il avait mis à terre lutta un bref instant, puis s'immobilisa. Il fixait sur Holliday un regard noir tout en contractant ses mâchoires comme s'il grinçait des dents.

« Qui êtes-vous ? hurla Holliday. Sûrement pas un cadet ! »

L’homme se mit à trembler. Ses talons raclèrent le sol. Ses yeux remontèrent dans leurs orbites, ne laissant plus voir que les blancs, et une bave écumeuse s’échappa d’entre ses lèvres.

« Mon Dieu, mais il est en train de mourir ! » murmura Raffi, qui le regardait, bouche bée.

Holliday désigna du menton un objet noir en acier au carbone près du faux cadet.

« Oui. Et si vous voulez savoir, ce truc-là est un couteau à cran d’arrêt de qualité militaire. Ce gars-là avait l’intention de me tuer. C’est un assassin. »

3

Debout dans un box des urgences du Keller Army Community Hospital, ils regardaient le corps nu étendu sur la table d'examen. Bien qu'une heure à peine se soit écoulée depuis les événements du Washington Hall, le cadavre était déjà d'une pâleur grisâtre. Il faisait penser à un mannequin de vitrine d'un réalisme inquiétant. Du côté gauche, au-dessus du cœur, le torse s'ornait d'un tatouage au dessin compliqué : deux clés croisées derrière un écu montrant un lion et une ancre, et surmonté d'une mitre. Holliday en prit une photo avec son téléphone portable. Il s'agissait à l'évidence des armoiries d'un pape, mais il ignorait lequel.

« Je ne suis pas légiste, déclara le capitaine Ridley, le médecin, un brun d'une quarantaine d'années au front dégarni et aux tempes légèrement grisonnantes. Mais à en juger par la bave aux commissures des lèvres et par la rigidité des membres, je pencherais pour une neurotoxine. L'effet a été fulgurant.

— Il n'a pas eu le temps de porter quoi que ce soit à sa bouche, objecta Holliday.

— C'est vrai, confirma Raffi.

— J'ai trouvé des fragments de plastique sur sa langue et dans sa gorge, dit Ridley. Sans doute ceux d'une capsule qu'il devait déjà avoir dans la bouche.

— Une pilule suicide ? demanda Raffi, stupéfait.

— Ça y ressemble. »

Une représentante de la police militaire de West Point était également présente, une robuste trentenaire en treillis et rangers qui portait une arme de poing à la ceinture et une queue-de-cheval. Son visage était blanc comme un linge. Elle s'appelait Connie Sayers et avait le grade de sergent.

« Je ne suis qu'inspecteur de police militaire, ceci dépasse mes compétences », dit-elle en secouant la tête, les yeux rivés sur le cadavre.

Elle parlait entre ses dents, comme si elle luttait contre la nausée.

« Vous avez appelé le département des enquêtes criminelles de l'armée ? s'enquit Holliday.

— Oui, mon colonel. Ils nous envoient deux inspecteurs de Fort Gillem. »

Fort Gillem se trouvant en Géorgie, ils allaient devoir attendre au moins six à huit heures l'arrivée des policiers. Or plus ils s'attarderaient à West Point, plus ils s'enliseraient dans un marais administratif, Holliday ne l'ignorait pas. L'événement avait mis tous les services de l'académie en émoi et les choses n'allaient pas s'arranger.

« Y a-t-il quelque chose qui permette d'identifier ce quidam ? reprit Holliday, devinant d'avance la réponse.

— Non, mon colonel, dit Sayers. Rien à part le tatouage.

— En tout cas, c'était un cinglé, commenta le médecin. Un malade. »

Holliday prit le couteau dans le récipient en inox posé sur la table d'examen : un Microtech Troodon en acier carboné doté d'une lame de douze centimètres à ouverture frontale. Un stylet. Une fraction de seconde de plus, et c'était lui-même, Holliday, qui se serait retrouvé sur la table d'examen, la lame enfoncée dans le cœur. Pas le genre d'arme que portait un cinglé…

« J'imagine que nous sommes tous d'accord pour affirmer que ce n'est pas moi qui l'ai tué, dit-il.

— Ça, je peux m'en porter garant, acquiesça le médecin. Il ne fait aucun doute qu'il s'est suicidé.

— Bien. Parce que Raffi et moi avons à faire à New York.

— Euh… Les enquêteurs de Fort Gillem voudront sûrement vous poser des questions, intervint le sergent Sayers. Et aussi la Sécurité intérieure, je suppose. Il vaudrait mieux que vous ne quittiez pas les lieux… euh, mon colonel. »

Holliday lui adressa le regard sévère du supérieur au subordonné.

« Est-ce un ordre, chef ? »

La jeune femme reçut le message cinq sur cinq. Holliday détestait jouer du galon pour intimider les subalternes, mais il s'agissait d'un cas de force majeure.

« Non, mon colonel.

— Bien. Je laisserai mon numéro de portable à votre patron. »

Sur ces mots, il jeta un dernier coup d'œil au cadavre puis tourna les talons

et sortit du box, suivi de près par Raffi.

Holliday emprunta une voiture du parc de véhicules de l'académie et ils allèrent jusqu'au Burger King de Stony Lonesome Road, près du Mitchie Stadium. Comme il l'avait annoncé, Raffi engloutit deux doubles Croissan'wiches énormes, garnis d'œuf, de jambon et de bacon, qu'il fit descendre avec plusieurs tasses de café noir. Holliday, qui tremblait encore sous l'effet de l'adrénaline, parvint à avaler un muffin, un œuf et une saucisse.

« Vous avez réagi tellement vite ! Comment avez-vous su que ce garçon n'était pas un cadet ? » demanda Raffi.

À cet instant, une mère en larmes entra dans le restaurant, accompagnée de son mari et d'une jeune fille, sans doute la sœur d'une nouvelle recrue à qui tous trois venaient de dire adieu pour plusieurs mois. La maman commanda des galettes de pommes de terre pour adoucir sa peine.

« Tout sonnait faux, chez lui, à part l'uniforme, répondit Holliday. Un vrai cadet de dernière année se serait rasé avec davantage de soin pour la journée d'accueil. De plus, il portait sa bague à la main gauche, alors qu'elle se porte toujours à la droite. Les lunettes non plus ne convenaient pas. Seuls les nouveaux doivent porter les "remèdes à l'amour" réglementaires, pendant les quelques semaines où ils effectuent leurs classes. Ensuite, chacun peut porter ses lunettes personnelles. »

Holliday avala une gorgée de café qui lui tourna l'estomac.

« Si notre amie le sergent Sayers se donne le temps de fouiner, elle trouvera sûrement un élève de terminale dont l'uniforme a disparu, conclut-il.

— Qu'est-ce qui se trame, Doc ? D'abord Peggy, et maintenant ça !

— Les deux événements doivent être liés. Je ne crois pas aux coïncidences. Le tatouage me semble un élément probant. Il me fait penser à Lutz Kellerman et à ses copains néonazis, dit Holliday en fronçant les sourcils.

— Vous pensez que les Templiers sont dans le coup ?

— Cela semblerait logique : vous m'avez dit vous-même que l'expédition à laquelle s'est jointe Peggy avait pour origine des écrits de templiers… Mais peu importe. L'essentiel est de retrouver Peggy et de la ramener.

— Par quoi commençons-nous ?

— Par nous rendre à New York.

— C'est ce que vous avez dit au médecin, tout à l'heure, mais qu'allons-nous faire là-bas ?

— Prendre l’avion à JFK, répondit Holliday, qui se leva et rassembla les reliefs de leur déjeuner sur un plateau. Nous partons pour la France. »

Ils retournèrent à Professors Row. Pendant que Raffi l’attendait, Holliday prépara rapidement un sac de voyage et prit le précieux carnet qu’il tenait de l’ex-prêtre Rodrigues. Puis ils appelèrent un taxi, qui les déposa à Highland Falls. Là, Raffi loua une voiture avec laquelle ils gagnèrent New York, Holliday au volant. Après avoir laissé la voiture dans le parking Avis de la 31e rue, derrière Penn Station, ils prirent la navette pour JFK. Avant 16 heures, ils montaient à bord d’un Airbus A330 d’Air France pour un vol direct jusqu’à Paris. Ils franchirent les différents contrôles sans difficulté, ce qui signifiait que leur départ de West Point était jusque-là passé inaperçu.

Ils occupaient deux sièges à l’arrière de la classe affaires, près d’un hublot bâbord, juste devant la cuisine. Il n’y avait que deux autres passagers dans cette partie de l’avion : un gros poussah en costume de luxe qui lâchait des gaz dans son sommeil, et une pimbêche en tailleur Chanel et escarpins Prada à talons de dix centimètres qui se mit à boire un verre de vin blanc après l’autre dès que l’hôtesse commença d’en proposer. Raffi sommeillait, essayant de lutter contre les effets de deux décalages horaires inverses. Holliday passa les deux premières heures de vol à regarder défiler l’Atlantique sous les ailes du gros-porteur.

« Je suis un imbécile, grommela-t-il enfin.

— Pardon ? articula Raffi, à moitié endormi.

— Je suis un imbécile.

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda l’Israélien, qui s’étira en bâillant.

— Le pourquoi ! J’aurais dû m’interroger sur le pourquoi.

— De quoi parlez-vous ?

— Pour quelle raison ce frère Brasseur, dont vous m’avez parlé, faisait-il des recherches sur des écrits de templiers au Vatican ?

— Je l’ignore. Il s’intéressait peut-être à l’invasion de l’Égypte par les Templiers. Il est archéologue.

— Il y a un an, à Jérusalem, un assassin envoyé par le Vatican tente de nous tuer, Peggy et moi. Et maintenant c’est une espèce de fanatique tatoué qui essaie de me poignarder à West Point…

— Où voulez-vous en venir ?

— Quel est le mobile ? Je suis professeur d’histoire. Peggy est

photographe. Pourquoi nous ?

— À cause de l'épée du templier ? des rouleaux de parchemin que vous avez trouvés aux Açores ?

— Cette histoire n'a rien à voir avec je ne sais quelle conspiration de religieux déjantés ou avec la question de savoir si Jésus avait une vie amoureuse. On ne s'entre-tue pas pour quelques reliques historiques, aussi précieuses soient-elles d'un point de vue scientifique.

— Soit. Mais alors quel est le motif ?

— L'argent, répondit Holliday, catégorique. C'est d'argent qu'il s'agit. Depuis le début.

— Que voulez-vous dire ?

— Peggy et moi avons suivi la piste de cette fameuse épée, qui nous a menés de la maison de mon oncle à la grotte de Corvo, aux Açores, où Rodrigues nous a montré des dizaines de milliers de rouleaux provenant de la bibliothèque d'Alexandrie et d'une demi-douzaine d'autres, enfermés dans des tubes en or. Une mine sur le plan de l'histoire. Elle suffirait à faire le bonheur des chercheurs pendant une centaine d'années ou plus. Un trésor.

— Le trésor des Templiers, d'accord, acquiesça Raffi.

— Pendant des années, j'ai enseigné à mes élèves que les Templiers, du moins au commencement, n'étaient qu'une mafia qui profitait des pèlerins bien plus qu'elle ne les protégeait. La bannière de leur ordre n'était pour eux qu'un alibi qui leur permettait de tuer et de piller au nom du Christ. Ces soi-disant preux étaient des voyous, des gangsters en armure.

— Et vous vous trompiez en enseignant cela ?

— Pas du tout. J'avais raison. Mille fois raison ! Et j'aurais dû m'en souvenir, justement. Ce ne sont pas les rouleaux de Corvo qui constituent le trésor… »

Holliday sortit de la poche intérieure de sa veste de sport l'épais carnet que lui avait donné en mourant Helder Rodrigues – un vieil agenda de deux cent quarante pages dont la couverture en daim marron, fermée par une sangle en lambeaux, était tachée de pluie et du sang séché de l'ex-prêtre mortellement blessé.

« Le trésor, c'est ceci ! reprit-il en tendant le carnet à Raffi. Une liste d'un millier de noms et d'adresses que Rodrigues a copiée avant la Seconde Guerre mondiale et tenue à jour jusqu'à sa mort. Des sociétés, des familles, des individus, tous dévoués à la gestion de la fortune des Templiers, dont l'origine

remonte au XIIIe siècle. La SARL du Temple, en somme. C'est ce trésor-là que cherchait le tueur de Jérusalem. Ce trésor-là que voulaient s'approprier Kellerman et sa bande de nazis, tout comme le zouave de West Point.

— AstroEur, dit Raffi, lisant le premier nom de la liste.

— Une chaîne internationale de quatre mille hôtels associée à toutes les compagnies de chemin de fer européennes. Chiffre d'affaires annuel : quatre milliards d'euros.

— Atrial et Cie ?

— Une société immobilière couvrant l'intégralité de l'Europe et le Sud-Est asiatique. Encore plus considérable que la première.

— Breugier Télécom. Téléphones portables ?

— Et télévision par câble.

— Crédit Alliance SA ?

— La deuxième banque de détail française.

— Et toutes ces sociétés sont gérées par les Templiers ?

— Plus ou moins directement. Je suis loin d'être allé jusqu'au fond des choses, mais le fonctionnement est assez clair. Une douzaine de sociétés suffisamment petites pour ne pas attirer l'attention investissent dans une autre, plus importante, et finissent par en prendre le contrôle. J'ai étudié le cas d'une énorme multinationale nommée Aretco, et j'ai pu déterminer qu'elle trouvait son origine dans une entreprise appelée Veritas Rochelle, une société de courtage maritime dont la création remonte au début du XIXe siècle. Veritas Rochelle était la propriété d'un monastère cistercien de Dordogne. D'après le chef de cette communauté, la société en question avait été léguée aux moines par un certain Guy d'Isoard de Vauvenargues, un comte originaire d'Aix-en-Provence. Or il se trouve que ce comte de Vauvenargues descendait par sa mère de Robert d'Everingham, l'un des plus anciens templiers normands d'Angleterre. C'est comme un gigantesque puzzle sans fin. »

Raffi haussa les épaules, attirant l'attention d'une hôtesse blonde en tailleur pimpant et carré de soie qui lui proposa une boisson. Il fit non de la tête et la jeune femme s'éloigna en balançant les hanches.

« Bon d'accord, on trouve des templiers à l'origine de toutes ces sociétés, ou du moins de leur financement, concéda-t-il. J'ai envie de dire : "Et alors ?" En quoi ces histoires anciennes affectent-elles notre époque ?

— J'ai passé au crible pas moins d'une centaine d'entités commerciales

parmi celles qui sont liées aux cinq premiers noms de la liste. Toutes sans exception sont contrôlées par Pèlerin et C^ie^, une banque privée. Le nom ne vous rappelle rien ?

— Celui du château Pèlerin, en Israël, où nous avons trouvé le rouleau d'argent.

— Tout juste, confirma sombrement Holliday. Et l'avantage des banques privées est que leurs propriétaires, des particuliers, n'ont pas à déclarer leurs actifs. La configuration idéale si l'on veut dissimuler de l'argent qui remonte à des siècles. Le conseil d'administration de Pèlerin et C^ie^ ne compte que trois directeurs, tous d'illustres inconnus : Sébastien Armand, Pierre Pouget, et Georges Lorelot. À eux trois, ces gens-là sont censés avoir la haute main sur environ cent milliards d'euros de biens, si mes calculs sont exacts. Ça fait vraiment beaucoup, beaucoup d'argent, mon jeune ami… Et *ça*, c'est le genre de trésor qui peut pousser un homme à tuer s'il cherche à se l'approprier.

— Pourquoi dites-vous que les directeurs sont *censés* avoir la haute main sur cette fortune ? Vous n'en êtes pas sûr ?

— Parce que les trois membres du conseil d'administration de Pèlerin et C^ie^ sont morts. Armand est décédé en 1926, Pouget en 1867, Lorelot en 1962. Leur seul point commun est d'être tous enterrés dans la même rangée du cimetière de Domme, dans le Sud-Ouest.

— Donc, Pèlerin et C^ie^ est une couverture ?

— Je n'en sais encore rien. Les biens des trois hommes sont gérés par un notaire du coin nommé Pierre Ducos. Il m'a fallu près de huit mois pour trouver sa trace, après que j'ai commencé à déchiffrer le carnet. C'est pour le voir que nous allons en France.

— Et vous pensez qu'il pourra nous aider ?

— Je pense surtout qu'il est le seul fil conducteur dont nous disposions. »

4

À bord d'une Peugeot 407 de location, Holliday et Raffi franchirent la Dordogne sur le pont de pierre plusieurs fois séculaire de Cénac-et-Saint-Julien. En ce début d'après-midi, le premier depuis leur arrivée à Paris, la veille, un soleil radieux brillait dans un ciel bleu sans nuages. Voyager en été dans le sud de la France revenait à entrer de plain-pied dans un livre d'histoire.

La contrée qu'ils traversaient était demeurée pratiquement inchangée depuis l'époque où elle appartenait à la reine Aliénor d'Aquitaine, la mère de Richard Cœur de Lion, il y avait de cela huit cents ans. À l'exception de quelques grandes routes, çà et là, la vallée de la Dordogne avait en effet conservé l'aspect qu'elle présentait déjà au Moyen Âge, avec ses champs bigarrés, son semis de villages fortifiés, ses coteaux habillés de sombres forêts et sa terre elle-même, noire comme de la poix, si fertile qu'on pouvait y faire pousser n'importe quoi ou presque.

Devant eux, enveloppée d'un épais manteau d'arbres toujours verts, une falaise abrupte s'élevait depuis les méandres de la rivière. Tout en haut, au bord d'un long plateau anguleux, se dressaient les murs de la bastide de Domme où plus de soixante-dix chevaliers du Temple furent emprisonnés en 1307, après la brutale dissolution de leur ordre.

Au bout du pont, juste avant le petit village, ils tournèrent à gauche. Les champs et la rivière leur furent masqués par la forêt quand ils amorcèrent la longue ascension en lacets vers le sommet de l'escarpement. En se tordant le cou, Raffi distinguait à peine la base des murailles à travers le pare-brise. Au XIIe siècle, il aurait été pratiquement impossible de prendre d'assaut le bourg fortifié sans un long siège préalable et l'abattage de tous les arbres qui couvraient le coteau.

« Difficile d'imaginer à quoi ressemblait le monde quand ce village a été construit, dit-il.

— Un univers de violence et de superstition », répondit Holliday, concentré sur sa conduite.

Ils roulaient depuis qu'ils avaient quitté leur hôtel parisien, tôt dans la matinée. Cap au sud, ils avaient parcouru près de cinq cents kilomètres d'une traite, ne faisant que quelques arrêts pour aller aux toilettes et une halte d'une demi-heure près de Limoges, le temps d'avaler un sandwich et un café dans un Autogrill.

« Malgré tout ce qu'on raconte sur les preux chevaliers, je ne donnerais pas un kopeck pour vivre au Moyen Âge, reprit-il. Des maisons enfumées, une hygiène déplorable, des dents cariées, la peste… Vous parlez d'un plaisir ! »

Ils roulèrent un moment en silence à travers la forêt lugubre.

« Je ne suis toujours pas convaincu que ce voyage nous avance à quoi que ce soit, marmonna enfin Raffi, répétant ce qu'il avait déjà dit cent fois depuis leur arrivée en France, au grand agacement de Holliday. Je ne vois pas en quoi une conversation avec ce M. Pierre Ducos nous aidera à retrouver Peggy. Nous aurions mieux fait d'aller parler à la police d'Alexandrie.

— Parler aux flics égyptiens ? Ça ne nous aurait même pas rapporté de quoi nous payer un café chez Starbucks ! répliqua Holliday tout en rétrogradant pour négocier un nouveau virage en épingle à cheveux que la Peugeot peinait à franchir. Vous pensez sérieusement que les autorités du Caire sont prêtes à donner de leur temps et de leur énergie pour aider un Israélien et son ami américain à retrouver la trace d'une bande de curés ? »

Il jeta un coup d'œil à son compagnon avant d'ajouter :

« À moins que vous n'ayez vos entrées au Mukhabarat, la CIA égyptienne ?

— Je vous l'ai déjà expliqué, Doc, à part un ancien camarade de classe qui travaille dans l'informatique au Mossad, je n'ai aucun lien avec l'espionnage. Si j'avais des relations dans les services secrets israéliens, je les aurais fait jouer depuis longtemps, croyez-moi ! assura Raffi, dont l'inquiétude se lisait sur le visage.

— Si vous le dites… Enfin, nous verrons bien ce que Ducos nous racontera, et nous improviserons à partir de là.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il acceptera seulement de vous parler ?

— Je connais le mot de passe. »

Après un ultime virage, ils pénétrèrent dans l'enceinte du village par une haute porte voûtée encadrée de deux tours. De chaque côté des rues étroites s'alignaient des bâtiments de pierre presque millénaires avec des persiennes

aux fenêtres, des toits d'ardoise et des portes à pentures. Aucune construction moderne n'était visible. Ils trouvèrent la plaque de l'avocat sur une petite maison jouxtant un bistro appelé Chez Godard, dont l'enseigne représentait une grosse oie qui traversait une rue en se dandinant. Un minuscule hôtel baptisé Le Relais des Templiers s'élevait juste en face. La rue était si étroite que Holliday dut se garer à cheval sur le trottoir pour ne pas bloquer le passage.

« Tout est conçu pour des chevaux et des charrettes, pas pour des voitures », commenta-t-il.

Il frappa à la lourde porte de bois et attendit. Aucune réponse.

« Il n'est peut-être pas là », dit Raffi.

Holliday cogna plus fort. Toujours rien.

« Si ça se trouve, il n'existe même pas », ajouta l'Israélien, légèrement sarcastique.

Ignorant la remarque, Holliday souleva le loquet. La porte s'ouvrit. Il passa la tête à l'intérieur, où régnait une pénombre fraîche, puis, suivi de Raffi, il entra, découvrant un couloir étroit aux murs de plâtre mouchetés par l'âge. Du plafond bas pendait un lustre en fer forgé qui semblait fait pour supporter des bougies.

« Il y a quelqu'un ? » appela Holliday.

Quelque part dans la maison, une toux rauque lui répondit.

« Par ici ! » fit une voix fluette derrière une porte, sur le côté gauche du couloir.

Holliday poussa le battant et, toujours suivi de Raffi, pénétra dans un bureau d'un autre âge, sorti tout droit des pages des *Misérables*.

Dans un coin, une vieille comtoise égrenait son lourd tic-tac. Une rangée de classeurs en bois couvrait l'un des murs, un autre étant occupé par un secrétaire aux formes grêles surmonté de casiers de rangement. De la poussière dansait dans les rais de soleil qui filtraient à travers les fentes des persiennes fermant la grande fenêtre. Le plancher était constitué de larges lames de chêne clair dont l'usure avait fait disparaître le vernis. Assis derrière un énorme bureau, dans un fauteuil à haut dossier tapissé de velours, un imposant vieillard aux cheveux blancs crantés les regardait approcher. Deux fauteuils identiques au sien étaient disposés devant le bureau.

Bien conservé malgré son embonpoint, l'homme paraissait avoir dans les quatre-vingts ans. Sa peau, légèrement translucide, évoquait le parchemin. Il

avait un nez en bec d'aigle, et de grands yeux gris derrière des lunettes demi-cercles à monture de plastique bleu vif.

Le devant de sa veste de costume bleue à large revers, passée de mode depuis cinquante ans, était constellé de cendres tombées de la pipe au tuyau courbé qu'il tenait plantée entre ses lèvres minces. La ceinture de son pantalon semblait se situer à la hauteur de ses coudes, et sa chemise, aussi blanche que sa somptueuse chevelure, était manifestement amidonnée.

« Monsieur Ducos ? demanda Holliday.

— Lui-même.

— Parlez-vous anglais ?

— Naturellement, répondit l'avocat. Ainsi que plusieurs autres langues, dont un peu d'hébreu, ajouta-t-il avec un sourire aimable à l'adresse de Raffi.

— J'ignorais que mes origines étaient si faciles à deviner, dit l'archéologue.

— Elles ne le sont pas, assura le notaire. Mais je sais qui vous êtes, professeur Wanounou. Et vous aussi, colonel Holliday.

— Comment cela se fait-il ? s'enquit ce dernier.

— Vous avez mentionné Helder Rodrigues, au téléphone. Cela a suffi pour retenir mon attention.

— Vous le connaissiez ? » demanda Holliday, surpris. Le sud de la France était bien loin de l'île perdue des Açores où avait résidé l'ex-prêtre.

« Depuis de nombreuses années… Savez-vous ce que je cherche ? demanda Ducos.

— Ce qui a été perdu, dit Holliday.

— Par qui ?

— Par le roi.

— Et où se trouve le roi ?

— Il brûle en enfer, répondit Holliday en souriant.

— Euh… Cela vous gênerait de vous exprimer autrement que par énigmes ? intervint Raffi, qui regardait les deux hommes sans comprendre depuis un instant. Je me sens un peu… sur la touche, là.

— Je vais vous expliquer, dit le notaire. Après la dissolution des Templiers sur ordre du roi Philippe, en 1307, les membres de l'ordre qui étaient parvenus à fuir avaient besoin de signes de reconnaissance, par sécurité. Ils ont

donc imaginé un certain nombre de dialogues secrets pour s'identifier les uns les autres.

— Le "mot de passe" dont je vous parlais tout à l'heure, précisa Holliday.

— L'échange que vous venez d'entendre était celui que le père Rodrigues et moi-même utilisions entre nous, poursuivit Ducos. Rodrigues l'avait noté à la fin du carnet qu'il tenait… Vous l'avez sur vous ? demanda-t-il à Holliday.

— Oui. »

Holliday sortit l'objet de sa poche de veste, le posa sur le bureau et le poussa vers le vieil homme. Tendant sa grosse main marquée par les ans, celui-ci caressa le calepin.

« Des taches de son sang ? demanda-t-il, sans chercher à essuyer la larme qui s'était formée au coin de son œil.

— Oui, confirma Holliday. Il est mort en protégeant le secret des rouleaux. Il a expiré dans mes bras.

— C'est ce que m'a expliqué Tavares… »

Tavares, la capitaine du *San Pedro*, l'autre gardien du trésor des Templiers sur l'île de Corvo.

« C'est pour vous parler d'un problème spécifique que nous sommes venus, intervint de nouveau Raffi, qui brûlait d'impatience.

— Faites-vous allusion à la disparition de M^lle^ Blackstock en Égypte, ou à la récente tentative d'assassinat sur la personne du colonel Holliday ?

— Vous êtes déjà au courant de ça ? s'exclama Holliday. C'est arrivé il y a à peine quarante-huit heures ! »

Le notaire ôta sa pipe de sa bouche et sourit, découvrant un alignement parfait de larges dents d'une blancheur éclatante – à l'évidence un dentier de fabrication ancienne.

« L'un des avantages d'appartenir à un ordre qui a près de mille ans d'existence est le nombre d'antennes que cela met à votre disposition un peu partout, commenta-t-il.

— Ma mésaventure d'il y a deux jours n'est pas ce qui nous préoccupe dans l'immédiat, dit Holliday. Notre priorité est de retrouver Peggy, et vite.

— Racontez-moi tout ce que vous savez… »

Au bout du compte, ce qu'ils savaient se résumait à peu de chose. Renversé dans son fauteuil, le Français écouta en tirant sur sa pipe ce que Raffi avait à

dire. Quand l'Israélien eut terminé, Ducos posa quelques questions à Holliday au sujet des événements de West Point, puis il se tut et parut s'absorber dans la contemplation du plafond. Quand il reprit enfin la parole, ce fut avec des mots précis et mesurés :

« L'individu qui vous a attaqué était presque à coup sûr un membre de La Sapinière, la branche française de Sodalitium Pianum, le service de renseignements du Vatican. L'écrivain Thomas Gifford, maintenant décédé, est le premier à avoir parlé de cette coterie dans une œuvre de fiction, et M. Dan Brown l'a imité plus récemment dans son *Da Vinci Code*. Le tatouage que vous m'avez décrit est sans équivoque : il représente le sceau, ou le blason, du pape Pie X, qui institua le groupe au tout début du XX^e^ siècle. Ces gens sont aussi connus sous le nom d'*Assassini*, ou parfois, d'Instruments de Dieu. Ils se voient comme des martyrs, prêts à sacrifier jusqu'à leur âme pour une cause supérieure.

— Mais pourquoi s'en prendre à moi ? Quel est leur mobile ?

— Et quel rapport avec la disparition de Peggy ? ajouta Raffi, carrément en colère à présent. Nous sommes là à discuter théologie alors qu'elle est en danger ! S'il existe un lien, quel est-il ?

— À mon avis, les deux événements procèdent du même motif : la crainte d'un danger imminent. Le Vatican considère manifestement le colonel Holliday comme une menace. Et cela me semble vrai aussi pour M^lle^ Blackstock. Elle-même, ou l'expédition à laquelle elle participait, a dû découvrir une chose que la Confrérie d'Isis perçoit également comme un danger. Le lien est évident : Brasseur a suscité l'intérêt de La Sapinière pendant qu'il menait ses recherches au Vatican, et c'est ce qu'il a trouvé dans les archives secrètes concernant les Templiers qui a conduit à l'enlèvement de l'équipe dans le désert.

« Mais ça n'a aucun sens ! objecta Raffi. Des terroristes islamiques en cheville avec le Vatican ? Autant essayer de mélanger de l'huile à de l'eau !

— De l'huile et de l'eau, c'est exactement ça… » enchérit Ducos sans se départir de son calme.

Il prit une allumette dans la poche de sa veste, la frotta sur l'ongle jauni de son pouce, puis ralluma sa pipe, tétant bruyamment l'embout et envoyant des nuages de fumée tourbillonner dans les rais de soleil que découpaient les persiennes.

« De l'huile et de l'eau, exactement, reprit-il enfin. Et puisque l'huile et l'eau ne sont en principe pas miscibles, professeur, puis-je suggérer au

scientifique que vous êtes de chercher quel émulsifiant – quelle cause commune – a bien pu les amener à se mélanger ?

— Une question de territoire ? suggéra Holliday. L'expédition aurait empiété sur celui de la Confrérie, qui aurait pris ombrage de voir des catholiques souiller son sanctuaire ?

— Possible, mais peu vraisemblable, colonel. Ma date de naissance me rapproche peut-être davantage du XIX^e^ siècle que du XXI^e^, mais je crois me tenir assez bien au courant de l'actualité. Les authentiques fous de Dieu ne sont plus légion, de nos jours, et les organisations terroristes ont ceci de commun avec les campagnes électorales qu'elles ont sans cesse besoin d'argent et de bénévoles. Certains cyniques pensent même, non sans raison, que le 11 septembre n'était qu'un coup publicitaire monté par Ben Laden pour acquérir une stature auprès de ses pairs. Dans les années quatre-vingt-dix, les seuls griefs contre lui se bornaient à un assassinat manqué et une complicité dans les attentats contre les ambassades américaines de Dar es-Salaam et de Nairobi. De plus, bien que censé être le rejeton privilégié d'un riche cheik arabe, c'était un moins que rien, et un moins que rien sans le sou, qui plus est. Juste avant le 11 septembre, sa famille avait cessé de lui verser ses sept millions de dollars par an d'argent de poche, et il avait besoin de remplir ses caisses. La Confrérie est dans la même situation.

— Doc est donc dans le vrai : ce n'est qu'une question d'argent, dit Raffi.

— La Confrérie n'est qu'un petit groupe sans véritable soutien financier, poursuivit Ducos. Depuis que Kadhafi a fait ami-ami avec les Américains, ces gens-là sont à la dérive. Ils occupent un territoire qui va de l'oasis égyptienne de Qara, à la limite de la dépression de Qattara, à celle de Jaghbub, de l'autre côté de la frontière libyenne. »

Le vieil homme se mit debout avec une grimace, mains appuyées à plat sur le bureau. Il marcha pesamment jusqu'aux classeurs, ouvrit un tiroir, et en retira une chemise chamois. Il revint avec le dossier, puis se rassit en soupirant avant d'en sortir une photo de vingt centimètres sur vingt-cinq qu'il fit glisser jusqu'à Holliday.

Le cliché montrait un jeune homme portant des lunettes de soleil et vêtu d'un short et d'un tee-shirt noir sur lequel on lisait *J'y étais : éclipse solaire 29-03-2006*. Derrière lui, deux hommes enturbannés discutaient près d'un Land Cruiser Toyota tout cabossé. Sur la droite de l'image, Holliday vit quelques ruines de couleur pâle qui avaient dû être des cabanes en pierres sèches.

« Cette photo a été prise par un touriste canadien venu observer l'éclipse

de 2006 dans les ruines de la petite oasis de Tazirbu, dans le Sahara central. Les deux hommes à l'arrière-plan sont Sulaiman al-Barouni, à gauche, et Mahmoud Tekbali, à droite. »

Holliday observa attentivement l'image. Al-Barouni semblait beaucoup plus âgé que son compagnon. Il avait les traits tirés, le visage sillonné de rides profondes et la peau tendue sur des pommettes saillantes comme des lames. Tekbali, plus jeune et basané, arborait de coûteuses lunettes de soleil Serengeti Pilote.

« Qui sont ces types, au juste ? demanda Raffi, qui observait la photo par-dessus l'épaule de Holliday.

— Tekbali est un cadre militaire de la Confrérie, le second de Mustafa Ahmed ben Halim, qui en est le fondateur et le dirigeant.

— Et en quoi ce document est-il particulièrement intéressant ? demanda Holliday.

— Le fait que l'autre homme, Sulaiman al-Barouni, soit le principal intermédiaire entre la Confrérie et un certain Antonio Neri, qui dirige une organisation criminelle italienne nommée La Santa. Neri est spécialisé dans la traite des femmes, le trafic de drogue et la contrebande d'objets précieux. Contrairement à ce qu'affirme la presse du "Guide de la Révolution" à propos de la satanique culture occidentale de la drogue, les laboratoires de production de cocaïne ont depuis longtemps quitté Marseille pour se relocaliser en Libye. Par ailleurs, il existe dans la région un réservoir inépuisable de jeunes paysannes qui aspirent à de plus larges horizons, et Libyens comme Égyptiens prospèrent depuis des millénaires dans le pillage de tombes et le trafic d'œuvres d'art, donc… »

Le vieil homme eut un haussement d'épaules typiquement français avant d'ajouter :

« Le Vatican… La Santa… La Confrérie…

— L'eau et l'huile, commenta Raffi.

— La cause commune, dit Holliday.

— CQFD », conclut Ducos avec un sourire.

5

Holliday se serait cru dans un film avec Humphrey Bogart. Il n'aurait pas été surpris de voir apparaître Lauren Bacall, cigarette entre les doigts, cherchant en jouant des prunelles quelqu'un pour lui donner du feu. La salle du Bar maritime, sur le Vieux-Port de Marseille, fleurait les années trente, avec son décor miteux de bois bruni, son barman ensommeillé et ses clients qui somnolaient sur leur tabouret de comptoir, le nez dans leur pastis ou leur Stella Artois, tandis que d'autres, plus en appétit, se refaisaient une santé à grand renfort d'escargots, de quiches, de moules marinières ou de bouillabaisse, l'incontournable pilier de la cuisine provençale.

Installés à une petite table ronde près de la baie vitrée, Holliday et Raffi s'imprégnaient de l'atmosphère du lieu. Ni les reliefs de leur repas ni leurs tasses à café vides n'avaient encore été débarrassés. Ils étaient avec Louis Japrisot, un capitaine de la police nationale – de la Sûreté, comme on disait dans le temps. Petit et trapu, le Français présentait un large visage carré, hachuré d'une repousse de barbe grise et barré d'une moustache poivre et sel à la Staline, du genre garde-manger. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années.

Il se distinguait en outre par un regard noir farouche, des sourcils aussi broussailleux que sa moustache, une coupe en brosse d'allure très militaire, un nez écrasé de boxeur et un cou de taureau. Des biceps de déménageur gonflaient le tissu marron de sa veste fripée. Il avait du mal à tenir en place et fumait Gitane sur Gitane, les cigarettes d'âcre tabac brun disparaissant presque entre ses gros doigts de boucher.

« Vous êtes flic depuis longtemps ? » demanda Holliday pour dire quelque chose.

Japrisot n'était en effet pas des plus loquaces, même s'il parlait très correctement l'anglais.

« Trente et un ans, répondit le policier. Avant ça, j'étais dans la prévôté, en

Algérie.

— La prévôté ? Ça correspond à la police militaire ?

— Oui. J'étais détaché à la Légion étrangère.

— Une époque difficile…

— Très… Mais pas autant pour moi que pour d'autres, dit Japrisot à mi-voix.

— Comment ça ?

— Je n'ai pas eu à faire Diên Biên Phu…

— Vous avez eu de la chance, en effet. »

La bataille de Diên Biên Phu, la dernière de la guerre d'Indochine pour les Français, avait constitué un épouvantable prélude à la guerre du Vietnam, dans laquelle allaient bientôt s'engager les États-Unis. Plus de deux mille soldats français perdirent la vie au cours de ces interminables combats, et de nombreux milliers d'autres, faits prisonniers, disparurent sans laisser de traces.

Japrisot fumait, le regard perdu dans les lointains au-delà de la vitre. De l'autre côté du quai se dressait la forêt de mâts du Vieux-Port. Jadis port principal de la ville, ce dernier était désormais réservé aux bateaux de plaisance et à la flottille de pêche locale. Par-delà l'étroit bassin s'alignaient en un mur continu une série d'immeubles jaune pâle datant des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Tout au fond du port s'ouvrait la place exiguë où se tenait chaque jour le marché aux poissons, et d'où partait la Canebière, la large avenue triomphale qui escaladait la colline abrupte de la vieille ville pour aboutir à l'église des Réformés, construite au sommet. Tout ce dont se souvenait Holliday, à propos de Marseille, était que le premier assassinat politique jamais filmé y avait été perpétré en 1934 : celui d'Alexandre I^er^ Karageorgévitch, roi de Yougoslavie.

« Moi, tout ce que je connais de Marseille, c'est la *French Connection*, déclara naïvement Raffi.

— Ah, ce salopard de Popeye Doyle ! Il y avait longtemps ! marmonna Japrisot en écrasant sa cigarette dans le grand cendrier émaillé Cinzano qui trônait au centre de la table. On peut dire que Marseille traîne cet enfoiré comme un boulet !

— La situation ne doit pas être aussi noire que dans le film, tout de même ? demanda Holliday.

— Non, elle est pire. Et parfois c'est vraiment à se demander si ce n'est pas à cause de cette saloperie de film et de tout le battage qu'on a fait autour. Encore aujourd'hui, les touristes débarquent et demandent à voir l'endroit où se fabrique l'héroïne. Vous parlez d'une réputation pourrie ! Il faut les entendre, tous les passagers des croisières Disney. Gene Hackman par-ci ! Gene Hackman par-là !

— Il n'y a donc pas de trafic de drogue, ici ? demanda Raffi.

— Oh, que si ! Et pas seulement de drogue. Morphine, pornographie, filles, clandestins africains, dentifrice, cigarettes… Ah, les cigarettes ! En quantités industrielles, les cigarettes ! Le milieu trafique de tout et n'importe quoi du moment qu'il peut en tirer un profit. L'an dernier, c'était des dentiers *made in Ukraine*.

— Le milieu ? répéta Holliday, qui ne connaissait pas le mot.

— L'équivalent marseillais de la Mafia. La pègre. Au début, dans les années quarante et cinquante, c'était des dockers, qui contrôlaient les quais. Puis le phénomène a pris de l'ampleur. Après la guerre, ils se sont mis à la drogue sur une grande échelle.

— Et le gars dont vous nous avez parlé, ce Valador avez-vous dit, il appartient à ce fameux milieu ? » s'enquit Raffi.

Japrisot pouffa de rire, soufflant de la fumée par les narines tel un taureau de dessin animé.

« Félix Valador ? Votre petit Félix ne sait même pas qui est sa mère, et encore moins qui fait partie du milieu ! Non, c'est un minable. Jusqu'à présent, il lui arrivait tout au plus de faire passer quelques centaines de cartouches de cigarettes pour le compte des Corses, ou des Rolex contrefaites transbordées d'un cargo de Hong Kong. Que La Santa l'ait recruté représente une promotion inespérée, pour lui, croyez-moi ! Et une aubaine pour nous, il n'y a pas de doute ! »

Un bateau qui rentrait franchit à cet instant le goulet du Vieux-Port – un chalutier ancien d'une douzaine de mètres avec une cabine toute en hauteur placée loin en arrière vers la poupe. Bleu et blanc à l'origine, il n'était plus qu'un monceau de crasse. De chaque pièce d'accastillage en acier partait une coulure de rouille, la coque était maculée d'eau de cale, les cuivres ternis par une épaisse couche de graisse. L'immatriculation était peinte en grands chiffres à la proue, et Holliday vit une plaque portant un nom sur le tableau arrière quand le bateau passa devant lui en direction des parasols du marché aux poissons.

« Voilà son rafiot, justement, *La Fougueuse*, indiqua Japrisot.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Raffi.

— On va faire un petit tour », répondit le policier en allumant une nouvelle cigarette.

Il se leva, donna une chiquenaude à sa cravate jaune canari pour en faire tomber un peu de cendre, puis sortit dans le soleil de l'après-midi. Raffi lui emboîta le pas. Avec un soupir, Holliday laissa tomber trois billets de cinquante euros sur la table avant de sortir à son tour. Japrisot n'avait même pas fait mine de vouloir payer sa part, alors que c'était lui qui avait commandé une bouteille de vin. À l'évidence, ses obligations à l'égard de M. Ducos étaient plus morales que financières !

Le large quai Rive-Neuve était bordé d'une enfilade apparemment ininterrompue de cafés et de restaurants de toute nature, depuis un couscous nommé Chez Habib jusqu'à un pub irlandais, en passant par une brasserie alsacienne à l'enseigne de Maître Kanter. Ils suivirent le quai côté ombre, zigzagant entre les tables des terrasses remplies de consommateurs qui achevaient leur repas en profitant du beau temps.

Holliday regarda *La Fougueuse* s'amarrer à la suite du bac touristique à coque noire et à deux proues qui faisait la navette d'un côté du port à l'autre pour quelques euros. Un jeune homme blond apparut à l'avant, vêtu d'un coupe-vent en nylon rouge vif. Grand, d'allure athlétique, il pouvait avoir une trentaine d'années. Un autre homme, plus âgé, petit et râblé, le rejoignit. Ensemble, ils entreprirent de hisser sur le pont des caisses de poissons de cinquante kilos munies de poignées en corde.

Holliday, Raffi et Japrisot traversèrent le quai pour observer de loin la scène, accoudés à la grille métallique beige qui courait le long de l'endiguement. Japrisot envoya d'une pichenette son mégot dans l'eau souillée d'huile avant d'allumer une nouvelle Gitane. Presque à la verticale de l'endroit où ils se trouvaient, une jeune femme se faisait bronzer seins nus sur un voilier. Le bateau était un Contessa 32 baptisé *Polissonne*. Le 32 ne pouvait pas s'appliquer à la fille, dont le tour de poitrine devait avoisiner un bon 98. Japrisot ne parut pas la remarquer.

« Valador est celui qui a le vêtement rouge, indiqua-t-il. L'autre, c'est Kerim Zituni, un Tunisien. D'après certains, Zituni a été membre de Septembre noir, à un moment donné. Selon d'autres, il a appartenu à la police secrète tunisienne, les Costumes noirs.

— Et c'est important pour ce qui nous concerne ? demanda Holliday.

— Ça signifie qu'étant donné son âge il a probablement travaillé avec Walter Rauff.

— Walter Rauff ? Jamais entendu parler…

— Moi si, dit Raffi d'une voix blanche. C'est lui qui a assassiné mes grands-parents. C'était l'un des inventeurs du camion à gaz que les nazis utilisaient dans leurs camps annexes. Il a aussi mis en œuvre la Solution finale en Afrique du Nord, en rassemblant tous les Juifs marocains et tunisiens pour les exterminer. Si Rommel avait conquis l'Égypte, l'étape suivante, pour Rauff, aurait été la Palestine.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est mort au Chili, en 1984. Dans son lit. À soixante-dix-huit ans. Il conseillait Pinochet en matière de renseignement.

— Conclusion : ce Zituni est un vilain garçon, commenta Holliday, pince-sans-rire.

— Il est même potentiellement très dangereux », ajouta Japrisot.

Pendant cet échange, Félix Valador et son matelot tunisien continuaient d'empiler leurs caisses de poissons sur le pont. À la quarantième et dernière, Valador descendit à terre pour les charger une à une dans un vieux fourgon Citroën HY en tôle ondulée peinte en rouge. Sur un panneau fixé à la paroi de la camionnette figurait l'inscription *Poissonnerie Valador* en lettres dorées, surmontant un numéro de téléphone. Valador chargea les dix premières caisses par la porte coulissante latérale, le reste par l'arrière.

« Remarquez bien dans quel ordre il les met ! enjoignit le policier.

— Les dernières sorties de la cale ont été les premières dans le camion, dit Raffi.

— Gardez ça en mémoire !

— Il a presque fini, indiqua Holliday.

— Bien », murmura Japrisot.

Il jeta son nouveau mégot dans l'eau sale, adressa un signe de tête courtois à la jeune femme de la *Polissonne*, puis pivota sur ses talons.

« Suivez-moi ! » ordonna-t-il.

Il monta dans une berline Peugeot 406 bleu marine garée en épi. La voiture, un modèle très courant, devait avoir dix ans d'âge et ressemblait à un taxi fatigué, ce qui était sûrement l'effet recherché.

Raffi prit place à l'arrière, Holliday à l'avant, à côté de Japrisot. Holliday fronça le nez : l'intérieur du véhicule empestait autant qu'un cendrier, et une pellicule de nicotine jaunâtre obscurcissait le pare-brise. Après avoir allumé une nouvelle Gitane, le policier mit le contact. Le moteur s'ébroua. Sur le port, Valador finit de charger son tacot puis échangea quelques mots avec Kerim Zituni. La conversation terminée, Zituni remonta à bord de *La Fougueuse* tandis que Valador s'installait au volant du Citroën et démarrait. Japrisot embraya. Ils prirent la direction de l'est, suivant à bonne distance la fourgonnette au nez carré qui s'éloignait du centre-ville.

« Il ne prend pas l'autoroute », remarqua Raffi.

Sur leur droite, la Méditerranée scintillait au soleil tel un immense joyau bleu taillé à facettes, ses vagues étincelant de mille feux aveuglants avant de s'écraser contre les escarpements des falaises calcaires.

« Non, répondit Japrisot. Il longe la côte.

— On dirait que ce n'est pas la première fois que vous le filez, observa Holliday.

— Bien sûr que non. »

Ils passèrent le reste de l'après-midi et le début de la soirée à traquer le fourgon le long de la côte. Après s'être arrêté deux fois, à Cassis et La Ciotat, pour effectuer des livraisons, Valador évita l'agglomération de Toulon avant de stopper de nouveau successivement à Hyères, au cap de Brégançon, au Rayol, et à Fréjus.

À Cassis, il fit halte devant le restaurant Chez Nino, sur le port, y déposa une caisse de poissons, puis repartit. Le même scénario se reproduisit à chaque arrêt. À La Ciotat, ce fut le Kitch & Cook ; à Hyères, l'hôtel Le Ceinturon ; au cap de Brégançon, une sorte de motel nommé Les Palmiers ; au Rayol, un ancien chai d'allure rustique appelé L'Huître et la Vigne ; à Fréjus, enfin, La Médina, un restaurant marocain clinquant. Dans chacun de ces établissements, le pêcheur déposa entre une et trois caisses au maximum. Le soleil commençait à se coucher quand il s'arrêta au Royal Casino de Mandelieu-la-Napoule, à l'entrée de Cannes, un énorme pavé blanc dont un pignon s'ornait sur six étages d'une enseigne clignotante au néon jaune et bleu représentant une machine à sous. Un fragment de Las Vegas tombé sur la Côte d'Azur.

Le Royal Casino faisait partie d'un complexe de plusieurs immeubles mitoyens construits sur la plage, à l'embouchure d'une rivière sur laquelle donnaient, en amont, le golf de Mandelieu et le port de plaisance de Cannes.

Japrisot gara la Peugeot devant l'hôtel, sur l'aire de stationnement limité à quinze minutes, et ils regardèrent Félix Valador pousser un diable chargé de deux caisses de poissons jusqu'à une entrée de service qui desservait probablement les cuisines.

Devant l'entrée principale, un bel homme à l'élégance tout européenne qui portait une barbiche impeccablement taillée descendit d'une Audi Quattro bleue en même temps que sa compagne, une femme superbe, et glissa un billet de banque plié à l'un des voituriers. L'employé jeta un coup d'œil au billet, salua, puis grimpa dans l'Audi.

« Il lui a graissé la patte pour qu'il ne gare pas la voiture dans le grand parking, sous le pont, expliqua Japrisot, désignant d'un signe de tête l'avenue Général-de-Gaulle, derrière eux. Des jeunes du coin y entrent en douce et s'amusent à pousser les voitures dans l'eau. Nos petits loubards n'ont rien à envier aux hooligans des stades anglais. »

Le couple entra tranquillement dans l'hôtel pendant que le voiturier conduisait l'Audi cent mètres plus loin dans l'allée. Valador reparut quelques minutes plus tard, poussant son chariot vide.

« Nous en sommes à dix-huit caisses réparties sur près de cent cinquante kilomètres. Il ne doit pas gagner beaucoup d'argent, commenta Raffi depuis le siège arrière.

— C'est le dernier arrêt qui est le plus important », dit le policier, énigmatique.

L'air épuisé, Valador se remit au volant et démarra. Le fourgon se dirigea vers la voie de desserte qui menait au grand parking en passant sous le pont. Puis il disparut.

« Où est-il passé ? demanda Holliday.

— Attendez ! » murmura Japrisot.

La camionnette revint au bout d'un petit moment. L'inscription en lettres dorées avait été recouverte par un panneau magnétique où l'on pouvait lire : *Camille Guimard – Antiquaire. 28, rue Félix-Faure, Le Suquet, Cannes*.

« Qui est Camille Guimard ? s'enquit Raffi.

— Félix. À Marseille, Valador est un marin pêcheur qui empeste le poisson ; à Cannes, c'est un antiquaire distingué qui se fait appeler Guimard. Malin, non ?

— Et Le Suquet ? demanda Holliday.

— L'équivalent du souk dans la casbah de Marrakech, expliqua Japrisot comme le Citroën HY passait à côté d'eux dans un bruit de ferraille. Le vieux quartier de Cannes, sur la colline. »

Il remit la Peugeot en marche et suivit de loin le fourgon. Dix minutes plus tard, par le boulevard du Midi, qui longeait la mer, ils atteignirent Cannes, puis Le Suquet, un entrelacs de ruelles tortueuses entre les quais de pierre du Vieux-Port et l'imposante tour carrée du château que les moines cisterciens de Lérins avaient bâti au XIe siècle au sommet de la colline.

« Encore les cisterciens ! commenta Raffi après avoir écouté les indications de Japrisot. Décidément, ils sont partout !

— Pardon ? demanda le Français en fronçant les sourcils.

— Ne faites pas attention, c'est une plaisanterie pour initiés », dit Holliday.

Sans perdre de vue la camionnette, ils contournèrent le port puis s'engagèrent sous les arbres touffus de la rue Louis-Pasteur et commencèrent à monter la côte. Valador tourna à droite dans la rue Meynadier. Derrière lui, ils traversèrent la rue Louis-Blanc, plus large, puis virèrent brusquement dans un passage qui semblait les mener de nouveau vers le bas de la colline. La nuit était complètement tombée, à présent, mais Japrisot conduisait avec ses seuls feux de position.

« Je suis perdu, avoua Holliday.

— Pas moi, dit le policier.

— J'ai l'impression que nous tournons en rond.

— C'est à cause des sens interdits… Ils sont partout », répliqua Japrisot en haussant un sourcil sarcastique.

Il ralentit. Valador prit à droite et échappa à leur vue.

« Il se sauve ! s'exclama Raffi.

— Non », répondit le Français d'une voix calme après avoir arrêté la voiture.

Entrouvrant sa vitre, il jeta son mégot et alluma une nouvelle cigarette. Holliday avait depuis longtemps perdu le compte du nombre de Gitanes que le colosse avait fumées, mais, curieusement, il se surprit à respirer avec plaisir le puissant parfum d'humus du tabac brun. Ils attendirent près de dix minutes dans le passage. Raffi s'agitait nerveusement à l'arrière tandis que Japrisot fumait. Enfin, le policier consulta le cadran lumineux de sa montre et hocha la tête.

« Bien, dit-il en enclenchant la première. On y va. »

Ils sortirent lentement de la ruelle pour déboucher dans la rue Félix-Faure, une voie à sens unique bordée de petites boutiques. Japrisot gara la 406 sur un emplacement libre, du côté opposé à la ruelle. Le fourgon Citroën était stationné au bout du pâté de maisons, devant une boutique étroite aux volets baissés dans laquelle Valador s'employait à transporter ses dernières caisses de poissons. Juste après la boutique, un restaurant faisait le coin de la rue. Au-dessus de l'auvent de toile blanche, une enseigne à l'éclairage vert et jaune annonçait : *Huîtres Astoux & Brun*.

« Un bar à huîtres », murmura Holliday, prenant soudain conscience qu'ils n'avaient rien mangé depuis Marseille.

La douzaine de tables que comptait la terrasse étaient toutes vides. Un homme bedonnant vêtu d'un long tablier blanc était en train d'enchaîner ensemble des piles de chaises en plastique. Le restaurant fermait.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Raffi.

— On attend. On fume. On parle de femmes… Allez savoir ! La nuit va être longue », répondit Japrisot avec un sourire.

Valador acheva son déchargement, ferma la camionnette à clé et disparut à l'intérieur de la boutique. Quelques secondes plus tard, les trois hommes virent de la lumière filtrer à travers les interstices des volets. Près d'une demi-heure s'écoula, puis la lumière du magasin s'éteignit, et une autre se fit bientôt à l'étage.

« Il est monté se mettre au lit ! s'exclama Raffi avec un mouvement d'humeur.

— Pas impossible », confirma Japrisot.

Raffi explosa.

« Vous voulez dire que nous avons passé une demi-journée à regarder ce branquignol livrer du poisson d'un bout à l'autre de la Côte d'Azur juste pour nous assurer qu'il allait bien se coucher après ?

— Le travail d'un policier consiste surtout à attendre, répondit Japrisot. Ce n'est pas passionnant, je sais bien, mais il faut prendre son mal en patience.

— Raffi n'a pas tort, intervint Holliday. Ma cousine a été prise en otage. Nous n'avons pas vraiment le temps de traquer un contrebandier de quatre sous ! C'est de renseignements que nous avons besoin. Et ça presse !

— Ça presse vraiment ? Vous ne pouvez pas vous retenir un tout petit peu ? » demanda Japrisot, railleur.

Holliday se renfrogna, vexé.

À cet instant, les phares d'une voiture qui approchait illuminèrent l'intérieur de la Peugeot à travers la lunette arrière.

« Attention ! » dit Japrisot.

Il se tassa sur son siège, imité par Holliday et Raffi. L'auto passa près d'eux pour aller se garer entre deux bornes métalliques, à la hauteur du restaurant maintenant plongé dans l'ombre. Il y avait un réverbère au coin de la rue, et Holliday distinguait parfaitement la voiture. Il s'agissait d'une Audi Quattro bleu marine. Deux personnes en descendirent : un homme tiré à quatre épingles qui portait une barbichette, et une femme superbe en robe du soir noire mi-longue…

« C'est le couple que j'ai vu entrer au casino tout à l'heure, chuchota Holliday. Qu'est-ce qu'ils font là ?

— Comme le dit un dicton de mon pays, colonel Holliday, tout vient à point à qui sait attendre », répondit le policier.

6

Le couple de l'Audi dépassa le restaurant puis s'arrêta devant la boutique de Valador. Il y avait un interphone fixé en hauteur sur le chambranle gauche de la porte. L'homme à la barbiche fouilla dans sa poche et en sortit quelque chose.

« Qu'est-ce qu'il a dans la main ? demanda Holliday en plissant les paupières.

— Des gants de latex, je pense », répondit Japrisot.

Après avoir enfilé adroitement les gants, l'homme appuya sur l'un des boutons de l'interphone. Au bout de quelques secondes, un crachotement se fit entendre et il se pencha pour parler dans l'appareil. Pendant ce temps-là, dos à la porte, la femme scrutait la rue. Les trottoirs étaient déserts : en dehors de la période du festival, les nuits cannoises étaient relativement calmes.

L'interphone crachota de nouveau, puis il y eut un déclic assez bruyant pour que Holliday l'entende à plusieurs dizaines de mètres de distance. La porte s'ouvrit. Le couple entra dans la boutique. L'éclairage ne tarda pas à se rallumer derrière les volets qui masquaient la vitrine.

Prenant un petit carnet ainsi qu'un porte-mine en plaqué or dans la poche de sa veste de costume avachie, Japrisot sortit de la Peugeot pour aller noter l'immatriculation de l'Audi.

« AHX 37 45, annonça-t-il en remontant un instant plus tard dans la 406. Un numéro tchèque. Je crois que le A correspond à Prague.

— Qu'est-ce que des Tchèques ont à voir avec cette histoire ? » s'exclama Raffi.

Japrisot se tourna vers lui.

« Peut-être tout, peut-être rien… Il fut un temps où Prague était l'extrémité européenne de la vieille route de la soie, et la ville est restée une plaque

tournante pour toutes sortes de trafics. On y trouve tout ce qu'on veut, que ce soit de jolies Russes ou de l'héroïne de Bangkok, alors pourquoi pas des objets d'art volés ? Excusez-moi… »

Il sortit de sa poche un téléphone portable, lâcha dans le micro une brève rafale de français, referma le clapet et remit l'appareil dans sa poche.

« Et maintenant on attend… » dit-il.

À peine deux minutes s'étaient écoulées quand la lumière s'éteignit de nouveau dans la boutique. Presque aussitôt, la femme ressortit sur le pas de la porte en s'essuyant les mains avec un mouchoir en papier. Elle jeta un coup d'œil à droite et à gauche, puis se retourna vers l'intérieur du magasin et prononça quelques mots. Le barbichu la rejoignit sur le trottoir. Il referma soigneusement la porte derrière lui avant d'ôter ses gants de caoutchouc, qu'il remit dans sa poche. Après être demeuré aux aguets un moment, il prit dans sa poche un étui en or, y puisa une cigarette, rangea l'étui, puis tira du revers de sa veste un objet pointu avec lequel il entreprit de cribler le filtre de petits coups.

« Qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Holliday.

— Ça, je peux vous l'expliquer sans problème, répondit le capitaine avec une grimace désapprobatrice. Il fait des trous d'épingle dans le papier de sa cigarette. C'est un truc qu'utilisent les fumeurs invétérés pour se donner l'impression de prendre soin de leur santé.

— C'est idiot, commenta Raffi.

— Bien sûr. Mais il n'y a que les idiots qui fument, c'est bien connu… »

L'homme alluma sa cigarette avec un briquet qui semblait en or massif. Après quoi, le couple regagna l'Audi. Le moteur démarra, les phares s'allumèrent, et la voiture s'éloigna, tournant à droite dans la rue Louis-Blanc, en direction des hauteurs de la ville.

« Ils sont restés là-dedans moins de trois minutes, indiqua Raffi. J'ai chronométré.

— C'est court, commenta Holliday. Qu'est-ce qu'on peut bien faire en trois minutes ?

— Rien de propre… répondit le policier, qui fixa un moment du regard la façade obscure du magasin avant de frapper le volant du plat de la main en jurant entre ses dents. Quel con je fais ! s'exclama-t-il. Il y a quelque chose qui cloche. »

Il resta assis encore un moment, le visage fermé, puis jura de nouveau et

ouvrit la boîte à gants, dont il tira un énorme revolver Manurhin-73 doté d'une crosse en bois quadrillée en forme de matraque et d'un gros canon de douze centimètres.

« Sacré calibre ! » commenta Holliday, impressionné.

Le revolver, chambré pour du .357 magnum, était l'équivalent français de celui de l'inspecteur Harry.

« Un sacré calibre, oui. Et qui fait de sacrés trous dans la peau. C'est pour ça que je l'aime bien… Maintenant, ne sortez pas de la voiture, s'il vous plaît ! » ordonna Japrisot avec l'air d'un homme qui ne plaisante pas.

Il descendit de la Peugeot et s'approcha de la boutique, le revolver contre sa cuisse.

« On reste dans la voiture ? demanda Raffi.

— Bien sûr que non ! » répondit Holliday.

Ils quittèrent la 406 sans cesser d'épier les gestes de Japrisot. Le capitaine se retourna, les vit et leur fit signe de rebrousser chemin en les fusillant du regard. Puis il fit de nouveau face à la porte du magasin et leva le revolver. Plaçant en éventail contre le battant les doigts de sa main libre, il appuya doucement. La porte s'entrouvrit. Après l'avoir écartée un peu plus du bout du pied, il avança d'un pas avec précaution, bras tendu en avant, le canon de son arme ouvrant la voie.

Holliday et Raffi retinrent leur souffle quand le policier acheva d'entrer. Quelques secondes s'écoulèrent, puis l'éclairage s'alluma dans la boutique. Quelques secondes encore, et Japrisot reparut dans l'encadrement, revolver de nouveau baissé. Il leur signifia d'un geste qu'ils pouvaient le rejoindre.

L'intérieur du magasin évoquait le décor d'un roman de Dickens. Antiquités et objets de collection s'y entassaient pêle-mêle jusque dans le moindre recoin : des cartonniers en bois, un canapé en cuir Arts déco, un miroir fêlé des années cinquante, des armoires, des tableaux pieux, des lampes à gaz anciennes, une bergère Louis XVI, des lustres et autres luminaires, des statuettes, un vieux téléphone mural en bakélite entre deux colonnes de plâtre, des cadres, un énorme cadran d'horloge, des lions de jardin en granit, deux fauteuils en palissandre, une douzaine de corbeilles de faux fruits en cire sous des cloches de verre, trois bénitiers, sept copies richement encadrées des *Danseuses en bleu* de Degas. Dans un angle, un imposant paon empaillé en train de s'admirer dans une psyché au miroir biseauté et au châssis de guingois faisait face à une marionnette de Minnie Mouse pour ventriloque allongée sur

la selle de cuir d'un cheval de manège délabré aux couleurs flétries. Dix des caisses de *La Fougueuse* étaient empilées devant le cheval de bois. Aucun signe de Félix Valador.

Japrisot se tenait debout au milieu de ce capharnaüm, l'air déconcerté, son revolver fourré n'importe comment dans la poche de sa veste qui bâillait. Il tenait un mouchoir à la main.

« Mon Dieu ! s'exclama Raffi en parcourant du regard le bric-à-brac exotique.

— Où est Valador ? » demanda Holliday, s'efforçant de déchiffrer l'expression du policier.

Tout corpulent qu'il était, ce dernier se glissa dans l'étroit passage laissé libre entre les objets hétéroclites, au milieu de la boutique, et s'arrêta devant une haute armoire en chêne foncé aux portes décorées d'oiseaux sculptés et de motifs floraux, avec des charnières trois nœuds et de longues poignées en cuivre chantourné. Il y avait une unique petite tache de sang en forme d'étoile au pied du meuble, comme un minuscule jalon pourpre. Enveloppant les poignées avec son mouchoir, Japrisot ouvrit les vantaux.

« Le voilà », dit-il.

Valador était au fond de l'armoire, ramassé sur lui-même, genoux ramenés sous le menton, tête penchée en avant et tournée de côté, une main sous les fesses, l'autre entre les cuisses. Une de ses paupières était ouverte et l'autre fermée, dans une parodie grotesque de clin d'œil. Plus insolite encore, un rubis de la taille d'un œuf de merle et manifestement faux semblait posé soigneusement dans le creux de son oreille.

Holliday s'accroupit pour l'examiner de plus près.

« Je ne vois aucune blessure…

— Étranglé ? » suggéra Raffi d'une voix calme.

Archéologue de profession, il était habitué à voir des cadavres, bien que généralement moins récents que celui de Valador, dont les yeux commençaient tout juste à se voiler et à s'enfoncer dans leur orbite.

« Et qu'est-ce que c'est que ce rubis en plastique ? ajouta-t-il.

— Étranglé ? Il n'y a pas eu lutte, et il faut bien plus de trois minutes pour étouffer quelqu'un, remarqua Japrisot. Et puis il aurait le visage violacé et la langue sortie… Non, il a été foudroyé par surprise. »

Les premiers accords tonitruants de *Mamma Mia*, le tube d'ABBA,

éclatèrent soudain : la sonnerie du portable de Japrisot. Il tira l'appareil de sa poche et le colla contre son oreille.

« Oui ? »

Le regard rivé sur le corps de Valador, il écouta son correspondant tout en détachant de sa lippe un brin de tabac.

« D'accord », dit-il enfin.

Il remit son téléphone dans sa poche.

« Selon mes collaborateurs, reprit-il après s'être éclairci la voix, les gens de l'Audi sont Antonin Pesek et sa femme, d'origine canadienne, Daniella Kay. Ils habitent rue Geologika, dans le quartier Barrandov, à Prague. Ce sont des tueurs à gages. Ils exercent leur activité à plein-temps dans toute l'Europe. La famille Pesek a rempli des contrats pour un peu tout le monde, de la Stasi est-allemande à la Sigurimi albanaise. L'arme préférée de monsieur est le pistolet automatique CZ-75 à canon court ; celle de madame, l'épingle à chapeau décorative. L'une comme l'autre sont indétectables par les portiques de sécurité des aéroports. Apparemment, la femme est une virtuose dans sa partie. Son dossier parle à son sujet de "précision chirurgicale". »

S'accroupissant près de Holliday, il posa son mouchoir sur le faux rubis, qu'il saisit entre son pouce et son index et tira à lui. La pierre fantaisie glissa hors de son logement, entraînant à sa suite une tige en Plexiglas d'une bonne quinzaine de centimètres. L'épingle à chapeau sortit de la tête de Valador avec un petit bruit désagréable de grains de sable qui crissent sous la dent. Japrisot leva le bijou vers la lumière pour l'examiner. La broche était légèrement enduite de matière encéphalique. Un filet rosâtre de sang dilué suintait de l'oreille du cadavre.

« "Précision chirurgicale" est bien l'expression qui convient, murmura le policier, l'air songeur, tout en scrutant l'arme du crime. Il faut être drôlement adroit pour franchir l'oreille moyenne, l'os temporal et atteindre le cerveau en passant par le conduit auditif interne…

— Vous semblez avoir de solides notions d'anatomie », remarqua Holliday.

Japrisot soupira.

« J'ai fait trois ans de médecine. Mon père, paix à son âme, était otorhino… Malheureusement, je ne suis pas allé jusqu'au bout : je ne me voyais pas passer ma vie entière entre épanchements de pus et bouchons de cérumen. M. Japrisot père a été très déçu, je dois dire », ajouta-t-il en secouant tristement la tête.

Il se remit debout avec effort et déposa délicatement l'épingle sur une pile

d’assiettes polychromes Blue Willow opportunément placée là, au sommet d’un tronçon de colonne en marbre cannelée.

« Bon, maintenant voyons de quoi il retourne ! » dit-il.

Il suivit le passage encombré jusqu’à l’endroit où étaient empilées les caisses du chalutier. Holliday et Raffi lui emboîtèrent le pas. Japrisot regarda un moment les caisses, grommela quelque chose, puis força de sa grosse main le couvercle de la première.

« Nom de Dieu ! jura-t-il entre ses dents, les yeux écarquillés.

— Qu’est-ce que c’est ? » demanda Holliday en se penchant au-dessus de l’épaule du policier.

Il resta bouche bée.

Bien calés dans les alvéoles sur mesure d’un emballage en polystyrène s’alignaient cinq lingots d’or, chacun mesurant environ douze centimètres de long sur cinq de large. Japrisot en sortit un de sa niche : l’épaisseur ne semblait pas excéder douze millimètres. Holliday en prit un à son tour. L’objet, d’un toucher poisseux, étrangement répugnant, pesait lourd dans sa main.

Grossièrement façonné, il présentait des bords arrondis et une surface un peu grêlée. La face supérieure était marquée de trois estampilles. La première, à une extrémité, portait la mention *1 kg*, la seconde, au milieu, les lettres *E.T.* et la troisième, à l’autre extrémité, un emblème reconnaissable au premier coup d’œil : le palmier et le svastika de l’Afrikakorps, le corps expéditionnaire du troisième Reich en Afrique du Nord. Le lingot n’était frappé d’aucun numéro de série ou de code.

« Cinquante kilos par caisse, dix caisses, cinq cents kilos, énonça tranquillement Japrisot.

— Mille livres… murmura Raffi. Une demi-tonne.

— Grands dieux ! souffla Holliday. Sur quoi sommes-nous tombés ?

— Manifestement, nos amis tchèques n’étaient pas plus au courant que nous, dit Japrisot en remettant son lingot en place. S’ils avaient su ce que contenaient ces caisses, ils n’auraient pas été si pressés de partir.

— À huit cents dollars l’once, il y en a à peu près pour treize millions de dollars, calcula Raffi.

— De quoi motiver pas mal de meurtriers, commenta Japrisot.

— Je reconnais le *Palmenstempel* de l’Afrikakorps, dit Holliday, mais je me demande à quoi renvoient les initiales E.T. Sûrement pas à “extraterrestre” !

— Elles pourraient signifier “*Einsatzkommando* Tunis”, avança Japrisot. Ce qui nous ramène une fois de plus à Walter Rauff, qui commandait cette unité. »

Horrifié, Holliday regarda le bloc d’or dans sa main, comprenant tout à coup de quoi il était fait. Il le remit dans la caisse avec un frisson et une soudaine envie de vomir. Raffi s’approcha pour photographier l’or en gros plan avec son portable, ce qui ne sembla pas plaire à Japrisot.

« Je vais appeler mes hommes, à Marseille, annonça-t-il. À compter de mon coup de téléphone, il ne leur faudra pas plus de trente-cinq minutes en hélicoptère pour arriver ici. Maintenant, je me suis acquitté du service auquel m’obligeait mon amitié pour Pierre Ducos. Mission accomplie. Donc, à moins que vous ne teniez à tâter des chinoiseries administratives de la police française, je vous suggère de déguerpir d’ici séance tenante. Vous comprenez ?

— Parfaitement, répondit Holliday. Une question, tout de même…

— Juste une, alors.

— Le bateau de Valador a-t-il pu aller jusqu’en Afrique du Nord ?

— Certainement. Tunis est à sept cents kilomètres de Marseille. Un chalutier comme le sien peut effectuer la traversée en trente heures. Peut-être moins par beau temps. Avec le ferry, le trajet dure une nuit.

— Merci. Vous nous avez été d’un grand secours. Remerciez également M. Ducos de notre part, vous voulez bien ?

— Il n’y a pas de quoi, assura Japrisot. Et maintenant, filez ! »

Ils ne se le firent pas dire deux fois.

« Je comprends ce qui a dû se passer, à présent, dit Raffi comme ils descendaient la colline à grandes enjambées. Peggy et son expédition ont dû tomber par hasard sur une cache d’or nazi dans le désert. C’est pour ça que personne n’exige de rançon.

— C’était le gouvernement de Vichy et les Allemands qui contrôlaient la plus grande partie de l’Afrique du Nord pendant les trois premières années de la guerre, rappela Holliday. Et avant eux, c’était les Italiens…

— Où voulez-vous en venir ?

— Si tout cet or a été prélevé par Rauff sur les Juifs de la région, il aurait logiquement dû être expédié en Allemagne. Alors que faisait-il en plein désert ? »

Parvenus au pied de la colline, ils hélèrent un taxi Mercedes gris métallisé en maraude devant les restaurants du port. Vingt minutes plus tard, ils entraient

dans une suite rose bonbon du Royal Casino avec vue sur la plage de Mandelieu-la-Napoule.

« Notre prochaine étape est la Tunisie, j'imagine », dit Holliday tout en s'accroupissant devant le minibar pour y chercher de quoi se confectionner un bon remontant.

Car le spectacle macabre de Félix Valador tassé au fond de son armoire et le contact immonde de l'or de l'Holocauste l'avaient profondément perturbé.

« Pas nécessairement », répondit Raffi, qui s'était assis au bord d'un des lits devant le grand téléviseur à écran plat et sautait d'une chaîne à l'autre à l'aide de la télécommande.

Il sortit son portable de sa poche et le lança à Holliday.

« Regardez un peu les photos que j'ai prises ! » suggéra-t-il.

Holliday mit l'appareil en mode photo et fit défiler les clichés. Deux ou trois d'entre eux montraient des vues d'ensemble du magasin d'antiquités ; un autre, le cadavre de Valador, faux rubis planté dans l'oreille ; trois, les lingots d'or ; deux, enfin, le téléphone mural en bakélite entre les deux colonnes grecques. L'un des deux derniers était un plan large du téléphone et des colonnes ; l'autre, un plan serré du téléphone seul.

« Que voyez-vous ? demanda Raffi.

— Une mauvaise photo d'un vieux téléphone à cadran.

— Et sur le mur, au-dessus de l'appareil ? »

Holliday plissa les paupières, puis activa le zoom.

« Un numéro, dit-il. Le 002 032 087 582.

— Le zéro-zéro est l'indicatif international. Les deux chiffres suivants sont le code d'un pays, et le chiffre d'après, celui d'une ville.

— Quel pays ? Quelle ville ?

— Voyons ça… »

Décrochant l'appareil qui se trouvait sur la table de nuit entre les deux lits, Raffi appela la réception pendant que Holliday se préparait un cocktail avec du Jack Daniels et du tonic.

« Parlez-vous anglais ? demanda l'Israélien. Bien. Pourriez-vous me dire à quel pays correspond le code vingt… Deux-zéro, oui… Et à quelle ville correspond le trois… D'accord ! Merci bien. »

Il raccrocha.

« Alors ? s’enquit Holliday avant de boire une gorgée de son verre.

— Alexandrie.

— Vous voulez dire Alexandria, en Virginie ? »

Holliday n’était qu’à moitié surpris. Alexandria n’était pas très éloignée de McLean et de Langley, où se trouvait le quartier général de la CIA. Il fallait s’attendre à ce que le renseignement américain soit impliqué…

« Non, rectifia Raffi. Alexandrie. En Égypte. »

7

Ils décollèrent de l'aéroport Nice-Côte d'Azur le lendemain matin à bord d'un Boeing 737 poubelle arborant la livrée délavée de Royal Air Maroc. L'avion était une antiquité. Certains panneaux tenaient au plafond avec du chatterton, la tablette de Raffi se rabattait constamment, manquant de répandre sur ses genoux la mixture jaunâtre au parfum douteux qui constituait le petit déjeuner, et, tout le temps que dura le voyage, des gamins s'amusèrent à courir d'un bout à l'autre du couloir central en hurlant de toute la force de leurs jeunes poumons. De plus, la compagnie ne servait pas de boissons, ce qui valait peut-être mieux, étant donné que les toilettes débordaient déjà au bout d'une heure de vol. Enfin, Holliday crut bien déceler une odeur de cigarette provenant du poste de pilotage, dont la porte fermait mal.

Le trajet fut tout sauf direct. Après une première escale à Paris-Orly, ils se posèrent à Casablanca, où ils attendirent trois heures que l'appareil soit ravitaillé en carburant. De Casablanca, un saut de puce vers le nord les amena jusqu'à Tanger, puis un autre, vers l'est, jusqu'à Oran, en Algérie, où ils firent un bref arrêt avant de redécoller pour Alger.

À Alger, nouvelle attente inexpliquée en bout de piste, pendant laquelle on servit aux passagers des galettes de pain et une spécialité culinaire de couleur globalement brune, au goût de mouton et de cardamome, baptisée « tagine ». Une grosse cuillerée de yoghourt dégoulinant couronnait le plat qui avait dû ressembler à un ragoût dans une vie antérieure. À ce stade, Holliday prit pleinement conscience du fait qu'il n'était plus au Kansas, et qu'il avait pris pied dans un monde inconnu digne d'un scénario de *La Quatrième Dimension*. Raffi, lui, ne semblait pas du tout affecté. Sans doute fallait-il un esprit méditerranéen pour apprécier toute la saveur d'un voyage surprise en Afrique du Nord.

Après avoir passé une éternité à contempler par le hublot crasseux l'étendue aride de l'aéroport Houari-Boumediene, où les mauvaises herbes achevaient

d'envahir l'épave squelettique et calcinée d'un 737 d'Air Afrique victime d'un crash des dizaines d'années plus tôt, ils décollèrent de nouveau, puis atterrirent à Tunis. « En raison d'un problème de mécanique technique », expliqua le commandant de bord. Deux heures et demie plus tard, la mécanique technique ayant été apparemment rafistolée, l'avion repartit, panneaux de plus en plus affaissés, toilettes de plus en plus puantes, allée centrale infestée d'immondices et de marmaille.

Au bout de trois heures, à leur grand soulagement, le tas de ferraille volant acheva sa descente à travers l'épais brouillard marron que formait la pollution au-dessus du Caire. Mais, une fois dans l'aéroport, ils durent patienter encore une heure avant de pouvoir glisser discrètement à un douanier le billet de cinquante dollars qui leur ouvrit l'accès tant attendu à l'antique cité et à ses effluves de litière pour chats. Ensuite, un taxi les conduisit en quarante minutes à la gare Ramsès, sorte de palais au décor surchargé construit au XIX^{e} siècle.

Une demi-heure encore, et, totalement épuisés, ils montaient en jouant des coudes dans le premier train du matin pour Alexandrie. Enfin, après avoir traversé la morne banlieue décrépite datant de l'ère soviétique, puis les marais brumeux et fantomatiques du delta du Nil, ils atteignirent la ville en croissant de lune sur la mer que le romancier anglais Lawrence Durrell baptisa un jour la « métropole blanche ». Alexandrie.

Quand ils entrèrent au Regency Hotel, situé sur la route de la Corniche, à deux cents mètres de la plage, ils avaient à peu de chose près vingt-quatre heures de voyage derrière eux, pour un trajet qui aurait dû leur en prendre à peine douze. Les deux hommes n'étaient pas arrivés depuis cinq minutes qu'ils dormaient à poings fermés.

Le lendemain matin, après avoir mangé les deux œufs sur le plat qu'on leur servit dans la chambre pour le petit déjeuner, Holliday appela le numéro photographié par Raffi dans la boutique de Félix Valador. Le numéro se révéla être celui d'un magasin de souvenirs de la rue Masjed el-Attarine.

« Comment procède-t-on ? demanda Raffi en se levant de table. On entre tranquillement dans la boutique en claironnant : "Salut, on est des potes à Félix Valador. Racontez-nous tout ce que vous savez !"

— Une chose est certaine, quoi que nous fassions, nous ne passerons pas inaperçus dans les ruelles d'Alexandrie, dit Holliday.

— Donc il nous faut un paravent quelconque.

— Appelez le réceptionniste et tâchez de voir ce qu'il peut nous trouver

dans le genre ! »

Dans le genre paravent, le réceptionniste ne trouva rien d'autre à leur proposer que son cousin Faraj, un chauffeur de taxi d'une vingtaine d'années. Dix minutes plus tard, le dénommé Faraj garait devant l'hôtel un taxi Lada noir et jaune qui semblait réchappé d'une guerre. Vêtu d'une djellaba blanche immaculée et d'une calotte assortie, le jeune homme portait des lunettes aux verres épais comme des culs de bouteille derrière lesquelles il multipliait les sourires. Il avait en outre trois poils au menton qu'il essayait de faire passer pour une barbe. Selon le réceptionniste, Faraj était en fait un étudiant qui exerçait à temps partiel le métier de taxi, et il parlait très bien l'anglais.

« C'est vrai ? Tu parles anglais, Faraj ? s'enquit Raffi.

— Certainement. Très bon. Lindsay Lohan.

— Lindsay Lohan ? répéta Holliday, perplexe.

— Certainement, acquiesça Faraj avec un vigoureux hochement de tête. *Black Hole !* Très bon ! »

Il entonna la chanson d'une belle voix, étonnamment douce et grave. Un Barry Manilow égyptien.

« Bien, bien, d'accord ! dit Holliday, levant une main en signe de capitulation. Combien pour la journée ?

— S'il vous plaît ? » dit Faraj qui n'avait manifestement rien compris.

L'employé de l'hôtel adressa à son cousin une furieuse diatribe en égyptien, et une brève mais intense discussion s'engagea entre les deux parents. Pour finir, le réceptionniste se retourna vers Holliday en lui souriant de toutes ses dents en or.

« Quatre cents livres », déclara-t-il.

Holliday consulta Raffi du regard.

« Environ cent dollars US, dit l'Israélien. Peut-être un peu moins.

— Marché conclu. »

Les quatre hommes se serrèrent la main, mais, quand ils eurent terminé, le réceptionniste continua de tendre la sienne.

« Il veut son argent tout de suite, expliqua Raffi.

— Son argent ?

— Il est l'agent de Faraj. Il prélèvera sa part et lui donnera la sienne à la fin de la journée si tout se passe bien.

— Des dollars américains, ça vous va ? demanda Holliday.

— Certainement ! Très bon ! » répondit l'employé, qui avait dû apprendre l'anglais dans la même école que son cousin.

Holliday compta cent dollars en billets et les lui tendit. Le réceptionniste donna ses instructions à Faraj, qui bondit pour ouvrir la portière arrière de sa pauvre petite voiture.

« Vous monter dans l'automobile, certainement ! » s'exclama-t-il, radieux.

Holliday et Raffi grimpèrent dans le taxi, qui démarra en trombe. Après avoir laissé derrière eux les canyons urbains de la corniche, aux buildings ultramodernes, ils s'engagèrent sans ralentir dans le dédale poussiéreux des rues non goudronnées de la vieille ville. Au bout de dix minutes d'un gymkhana à faire se dresser les cheveux sur la tête, Faraj les déposa à leur lieu de destination et se gara. Aussitôt arrêté, il se mit à fredonner à mi-voix. L'abandonnant à ses vocalises, Holliday et Raffi allèrent s'installer à une minuscule table en plastique, à la terrasse d'un bar à chicha qui squattait un trottoir et dont l'enseigne décolorée, traduite en anglais et en russe, montrait une tasse fumante de café turc et un narguilé peints à la main. Juste en face, de l'autre côté de l'étroite voie embouteillée, le magasin de souvenir Abu Ibrahim ouvrait sa devanture sur la rue. Raffi commanda dans un arabe acceptable deux cafés sucrés très serrés et refusa d'un geste la chicha en verre et cuivre ouvragé que lui proposait un serveur. Autour d'eux, assis aux autres tables, des Égyptiens fumaient et buvaient du café tout en bavardant tranquillement. Dans des circonstances différentes, Holliday aurait eu plaisir à se trouver là.

Une charrette tirée par un âne passa devant eux, chargée d'un énorme tas de pneus usés jusqu'à la corde. Les trottoirs défoncés grouillaient d'une foule de piétons qui allaient et venaient en tous sens. On entendait en fond sonore le grondement incessant que peuvent produire quatre millions d'habitants vaquant à leurs occupations. Dans l'air saturé de poussière flottait un parfum entêtant de brique chaude et d'épices mélangées, auquel s'ajoutait une touche saline rappelant la proximité de la mer : rien à voir avec la puanteur d'urinoir qui régnait au Caire.

« Pas très encourageant, hein ? dit Raffi en regardant la boutique de souvenirs.

— Non », confirma Holliday.

Le magasin était encombré d'une pléthore hallucinante de bibelots de pacotille pour touristes rangés sur d'innombrables étagères. Cela allait des reproductions kitsch aux couleurs criardes et en modèle réduit du célèbre

masque de Toutankhamon jusqu'aux porte-clés en plastique représentant une momie. L'une des étagères était même remplie de figurines de Brendan Fraser, sans doute à cause de son rôle dans *La Momie*, justement. Assis à l'intérieur sur un tabouret haut, un homme basané, de petite taille, en chemise blanche à manches courtes, pantalon noir et sandales, fumait nonchalamment une cigarette en contemplant la rue. Probablement le propriétaire, Abu Ibrahim. Un vieux scooter était enchaîné aux montants du volet roulant métallique que l'on baissait le soir pour fermer la boutique.

« Quand j'étais à Oxford pour préparer ma thèse, j'ai vu une vieille comédie en noir et blanc avec Alec Guinness qui s'intitulait *De l'or en barres*, reprit l'archéologue. Des escrocs pas très dégourdis volent un chargement de lingots d'or et les fondent en forme de tours Eiffel miniatures qu'ils sortent d'Angleterre en les faisant passer pour des objets souvenirs sans valeur. C'est peut-être ça que fait notre ami, là-bas.

— J'en doute, répondit Holliday. Je parie que toutes les babioles qu'il vend sont fabriquées en Chine. D'autre part, l'or que nous avons vu chez Valador était toujours en lingots.

— Alors, où est l'arnaque ? Ce n'est quand même pas pour rien que Valador avait ce numéro de téléphone sur son mur. »

Holliday réfléchit un long moment. De l'autre côté de la rue, l'homme à la chemise blanche pinça sa cigarette et glissa le mégot éteint dans sa poche. Les cafés qu'ils avaient commandés arrivèrent. Holliday prit deux sucres dans le bol posé au milieu de la table et les mit dans sa tasse avant de tremper les lèvres dans l'épaisse décoction douce-amère. Pas un seul client n'était entré dans le magasin depuis qu'ils s'étaient assis là, dix minutes plus tôt, mais Abu Ibrahim, si c'était bien lui, ne semblait pas s'en soucier le moins du monde.

« Japrisot était un flic compétent. Si vous avez vu ce numéro de téléphone, vous pouvez être sûr que lui aussi l'a remarqué, répondit enfin Holliday.

— Je ne vous suis pas…

— Japrisot sait que Valador se livre au trafic d'objets d'arts… et d'or, à présent. Il sait aussi que la police égyptienne chargée de veiller sur les antiquités est loin d'être incorruptible, et que s'il essayait de coincer notre copain d'en face alors qu'il est sur son terrain il ne ferait que s'enliser dans des complications administratives… Nous, en revanche, nous n'avons pas ce problème…

— Vous voulez dire qu'il nous laisse faire son boulot à sa place ?

— Pourquoi pas ? Il n’a rien à perdre.

— Alors, qu’est-ce qu’on fait ?

— On reste assis là. On boit notre café. On parle de femmes… Allez savoir ! » répondit Holliday, caricaturant avec un grand sourire l’accent français de Japrisot.

Raffi éclata de rire.

« Arrêtez ! On croirait entendre l’inspecteur Clouseau dans *La Panthère rose* ! dit-il.

— Taisez-vous et buvez votre café ! »

Au bout de deux heures et demie, Holliday commençait à comprendre ce que pouvait éprouver un policier « en planque ». Il avait l’estomac en capilotade à force de boire du café. Le soleil aveuglant lui brûlait les yeux, la poussière les lui piquait. Et par-dessus le marché, il avait un besoin pressant.

« Ça bouge ! » s’exclama soudain Raffi.

Holliday cligna des paupières, prenant soudain conscience qu’il somnolait depuis un moment, une tasse de café refroidi devant lui. Il regarda le magasin de souvenirs. L’homme à la chemise blanche était en train de baisser son rideau métallique à mailles. Holliday jeta une poignée de billets sur la table et se leva.

« Au taxi ! » dit-il.

Ils regagnèrent l’endroit où Faraj les attendait, sommeillant derrière son volant, un journal étalé sur le visage. Holliday le réveilla pendant que Raffi observait la rue à travers la lunette arrière de la Lada.

« Il monte sur son scooter, annonça l’Israélien.

— Quelle direction prend-il ?

— Je crois qu’il vient par ici. Il va passer à côté de nous.

— Suis le scooter ! ordonna Holliday comme le moteur deux-temps de l’engin démarrait derrière eux dans un bruit de machine à coudre.

— Scooter ? » répéta Faraj.

Holliday fit le geste de tourner la poignée des gaz d’un guidon.

« Vroum, vroum. Scooter.

— Ah ! Vroum. Scooter, oui. Certainement. Très bon. »

Le boutiquier passa près d’eux dans une pétarade.

« Suis-le ! » hurla Holliday en pointant son index vers leur proie.

Comprenant enfin le message, Faraj mit le contact et prit le scooter en filature dans un grincement de vitesses malmenées.

« Suivre, très bon ! » s'exclama-t-il, hilare. Et il se mit à slalomer à toute allure à travers la circulation tel un surfeur fou sur une vague, au milieu des coups de klaxon furieux des autres automobilistes et des insultes que lui criaient charretiers et piétons après s'être écartés précipitamment de son chemin.

Loin devant eux, presque hors de vue, l'homme au scooter traçait sa route dans les petites rues sinueuses sans un regard en arrière. La poursuite mouvementée dura vingt minutes, toujours en direction de la mer.

« Où va-t-il, comme ça ? » demanda Raffi, tendant le cou à droite et à gauche dans l'espoir de reconnaître un repère quelconque.

Comme ils débouchaient dans une grande voie, Holliday aperçut une plaque indiquant qu'ils se trouvaient à présent avenue Gamal-Abdel-Nasser et allaient vers l'ouest. Puis le scooter vira à droite, s'engageant de nouveau dans un labyrinthe de petites rues.

Faraj se tourna vers ses passagers avec un sourire jusqu'aux oreilles, sans se soucier aucunement de l'essaim de voitures qui le précédait.

« Winston Churchill ! s'exclama-t-il.

— Regarde la route ! cria Holliday, se penchant en avant pour forcer le jeune homme à détourner la tête.

— Winston Churchill ! répéta Faraj, visiblement très content de lui. Al Capone ! MI-6 ! Bond, James Bond ! Pussy Galore ! Très bon, certainement !

— Il a perdu la raison, diagnostiqua Raffi.

— Peut-être pas », répondit Holliday comme ils dépassaient avec une embardée les trois voitures jaune vif d'un tramway des années cinquante dont le pare-chocs arrière disparaissait sous une grappe de gamins à moitié nus voyageant en fraude.

Quelques instants plus tard, ils abordèrent une place plantée de palmiers. En face d'eux, presque sur la plage, se dressait un petit hôtel rococo au toit surmonté d'une enseigne Sofitel. Ils virent le scooter traverser la place et stopper devant l'établissement. Faraj gara le taxi de l'autre côté de la rue, puis, se retournant de nouveau sur son siège, il désigna le bâtiment en annonçant fièrement :

« Winston Churchill ! Somerset Maugham !

— Mais c’est l’hôtel Cecil ! s’exclama Holliday en riant. Faraj a raison. Churchill y a effectivement séjourné pendant la guerre, et Maugham aussi. Le MI-6 y avait plusieurs suites réservées en permanence.

— Regardez notre ami au scooter… Qu’est-ce qu’il fabrique ? » demanda Raffi.

Après avoir garé sa Vespa à l’ombre de l’hôtel, l’homme s’approcha du portier, un monsieur âgé en uniforme brun et coiffé d’un fez. Il remit quelque chose à l’employé, qui disparut à l’intérieur de l’hôtel, puis il alluma une cigarette et attendit sous la marquise en promenant son regard sur la place.

Au bout d’un moment, une luxueuse Citroën C6 bleu cobalt flambant neuve s’arrêta devant l’entrée. Un voiturier empressé en descendit et maintint la portière ouverte à l’intention de l’homme à la chemise blanche, qui lui glissa quelques billets avant de s’installer au volant.

« Intéressant, dit Holliday. Il semblerait que M. Abu Ibrahim mène une double vie.

— Ce n’est sûrement pas en vendant ses colifichets qu’il a pu s’offrir une bagnole pareille », remarqua Raffi.

Faraj se mit à chantonner.

« Encore Lindsay Lohan ! marmonna l’Israélien. Je ne m’étais encore jamais rendu compte à quel point je hais cette chanteuse. »

La Citroën démarra.

« Suis-le ! » ordonna Holliday en tapant sur l’épaule de Faraj.

Faraj obtempéra. Sans cesser de roucouler.

8

Ils suivirent la grosse Citroën, qui prit l'avenue du 26-juillet vers l'est, longeant les plages de sable blanc qui s'incurvaient à perte de vue. Du côté de la ville, des rangées d'hôtels d'une blancheur éclatante formaient une haute barrière protectrice qui semblait avoir été bâtie pour cacher les bâtiments croulants de la vieille Alexandrie des XVIIIe et XIXe siècles.

Dans un premier temps, Holliday craignit que le marchand de souvenirs ne les remarque dans son rétroviseur, mais il se rassura vite en voyant le nombre de taxis Lada noir et jaune en circulation, tous du même modèle vintage de l'époque soviétique, tous parfaitement interchangeables, tous plus sales et cabossés les uns que les autres.

La longue rangée d'hôtels de luxe s'interrompit bientôt, et ils continuèrent leur route sur l'avenue Al-Gaish, une deux fois cinq voies à terre-plein central qui suivait la mer, avant d'obliquer vers le sud à la hauteur du quartier curieusement nommé Miami Beach. Ici, la route ne comptait plus que deux voies, et des transats en plastique vert s'empilaient sur les plages, moins blanches et fréquentées que les précédentes. Ils passèrent encore quelques hôtels – un peu moins luxueux que ceux de la corniche – le long de la plage d'Al-Muntazah, puis atteignirent la plage d'Al-Mamurah, bordée d'une zone verte marécageuse dont l'aspect désert surprenait agréablement.

« Jusqu'où va-t-il aller, comme ça ? » demanda Raffi, regardant défiler le paysage à travers la vitre malpropre du taxi.

Au large de la plage, des bateaux de plaisance et quelques chalutiers peints de couleurs vives se balançaient mollement sur une faible houle. Aussi inoffensive qu'une mer de carte postale, la Méditerranée roulait tranquillement ses vagues paisibles qui venaient paisiblement mourir sur le sable.

« Dieu seul le sait, répondit Holliday. Si nous continuons comme ça, nous allons nous retrouver sur le canal de Suez.

— Suez ? répéta Faraj, tournant une fois de plus vers eux son sourire inamovible. Non. Non. Non Suez ! Aboukir ! Aboukir !

— Aboukir ? Je crois me souvenir qu'il y a quelques ruines romaines submergées, là-bas. Pas vraiment de quoi alimenter la contrebande d'antiquités, commenta Raffi.

— Horatio Nelson. Embrassez-moi, Hardy ! Boum, boum, Napoléon ! s'exclama le jeune homme avec enthousiasme.

— Qu'est-ce qu'il raconte, là ?

— Il connaît bien l'histoire, ce petit, dit Holliday, impressionné. La bataille d'Aboukir est celle où Nelson a coulé la flotte française, le 1er août 1798. C'est à cause de cette victoire que la pierre de Rosette se trouve au British Museum, et non au Louvre.

— Je suis archéologue, pas historien, protesta Raffi.

— Vous êtes surtout vexé parce que ce bon Faraj se montre plus cultivé que vous.

— Oui, bon… Toujours est-il que moi, la pierre de Rosette, je suis capable de la lire, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, répliqua l'Israélien, piqué au vif.

— Un point pour vous, concéda Holliday en riant.

— Et qu'y a-t-il à Aboukir, à part le souvenir de cette bataille d'il y a deux cents ans ?

— Si je me rappelle bien, c'est là qu'est basée la flotte égyptienne, du moins en grande partie. Quelques frégates et un bon nombre de patrouilleurs rapides, russes et chinois pour la plupart… Je crois qu'Aboukir est aussi le port d'attache de la flottille de pêche d'Alexandrie.

— Pour quelle raison cet Abu Ibrahim irait-il traîner autour d'une base navale ? La marine israélienne passe la moitié de son temps à faire la chasse aux trafiquants et j'imagine que la marine égyptienne en fait autant. On s'attendrait plutôt à ce qu'un type comme lui fuie les bateaux de guerre comme la peste.

— Qui sait ? Il a peut-être recruté des marins qui travaillent pour lui. »

Aboukir, qui n'était pas autre chose que la banlieue est d'Alexandrie, comportait un « village » constitué d'anciens immeubles d'habitation à la soviétique, un quartier touristique plus récent en bord de mer, et, coincée entre les deux, une vieille ville, avec ses immeubles aux façades de stuc décrépites.

De l’autre côté des voies de chemin de fer qui partageaient Aboukir en deux se trouvait, sur la péninsule, la base navale relativement récente flanquée du port de pêche, et, à l’extrémité sud-est de l’agglomération, le campus ultramoderne de l’Académie arabe pour les sciences, la technologie et le transport maritime.

Derrière le port de pêche s’étendait un immense terrain vague connu sous le nom de Terre du Seigneur. Une seule avenue, très large, bordée d’entrepôts en tôle rouillée et d’immeubles en béton délabrés, menait au port et à la mer.

Sur la gauche, un quai dont le ciment s’émiettait courait le long d’un chantier encombré de tuyaux d’aciers et de fûts de gasoil empilés. Sur la droite, au-delà des entrepôts, se pressait une colonie anarchique de petits chalutiers et autres bateaux de pêche, les uns à l’ancre, les autres échoués sur des bancs de vase dont la puanteur se mêlait dans l’air à celle du poisson pourri. Il était bientôt midi et le port avait l’air sinistre des lieux à l’abandon.

La Citroën fila directement jusqu’aux quais et s’arrêta devant un vieux remorqueur à coque de bois amarré à l’avant et à l’arrière par de fortes haussières. À une certaine époque, le bateau avait dû être noir et rouge avec des superstructures blanches. Maintenant, il était seulement noir de crasse. Une inscription en arabe sur une plaque de bois surmontait la porte de la timonerie.

« *Khamsin* », dit Faraj, qui avait garé son taxi derrière une benne remplie de ce qui paraissait être des sacs d’engrais.

Il gonfla ses joues et se mit à souffler entre ses lèvres pincées.

« Le *khamsin* est un vent du Sahara, expliqua Raffi. Ce doit être le nom du bateau.

— Vent, oui, confirma Faraj », l’air ravi.

L’homme à la chemise blanche descendit de sa voiture. Après être allé prendre dans le coffre une vieille serviette en cuir, il traversa rapidement le quai, monta sur la passerelle du remorqueur, puis sauta sur le pont, gagna l’arrière, et grimpa l’échelle d’accès à la timonerie. Il ne semblait y avoir personne d’autre que lui à bord. Ouvrant la porte, il disparut à l’intérieur de la cabine. Il ressortit deux minutes plus tard, sans la serviette, descendit l’échelle, franchit la passerelle en sens inverse et remonta dans sa voiture.

« Suivre ? » demanda Faraj quand la Citroën démarra.

Holliday se tourna vers Raffi.

« Votre avis ?

— Je serais curieux de voir ce que contient cette mallette, répondit l’archéologue.

— Moi aussi.

— Suivre ? insista Faraj.

— Non. Attends ici ! ordonna Holliday.

— J'attends. Certainement. Très bon », acquiesça le garçon.

Prenant son journal sur la banquette arrière, il s'en couvrit le visage après s'être calé confortablement dans son siège. Les deux hommes descendirent et se dirigèrent vers le bateau.

« Et s'il y a quelqu'un à bord ? objecta Raffi. Qu'est-ce qui se passera ?

— Pour savoir ce qui se passera, il faut d'abord passer la passerelle », répondit Holliday.

Ils franchirent l'espace entre le quai et le remorqueur, l'eau huileuse clapotant paresseusement en dessous d'eux. Une fois sur le pont principal, ils s'immobilisèrent, l'oreille tendue vers les portes du château de proue, au nombre de trois, comme les hublots que la saleté rendait presque opaques. Devant eux, un escalier permettait d'accéder au pont inférieur et aux cabines, et une échelle de monter à la timonerie. Toute la superstructure était en planches, sans doute de teck ou d'acajou, mais couverte de tant de couches de peinture blanche que les joints se distinguaient à peine. La crasse accumulée sur le blanc lui donnait une immonde teinte grisâtre. Un médaillon de fonte ovale, boulonné sur le château et lui aussi surchargé de peinture, indiquait le nom du constructeur : *Neafy, Levy & Co. Philadelphia – 1906*.

« Ce rafiot a plus de cent ans, dit Raffi en lisant la plaque.

— On construisait pour durer, à l'époque, commenta Holliday. Quelques centaines de tempêtes, deux guerres mondiales… Les Britanniques occupaient encore l'Égypte quand il a été construit. »

Raffi essayait de percer du regard la salissure qui recouvrait l'un des hublots.

« On dirait la cuisine… Il n'y a personne », annonça-t-il.

Holliday hocha la tête et s'avança vers l'échelle d'accès à la timonerie, Raffi sur ses talons. Avant de monter, ils se retournèrent pour observer le quai. Personne. L'heure de la pleine chaleur et de la sieste. Sous le soleil écrasant, Holliday sentait des filets de sueur lui chatouiller le torse en dégoulinant sous sa chemise. L'homme à la Citroën n'avait pas donné l'impression de transpirer, lui. Sa voiture devait être équipée de l'air conditionné, contrairement au taxi de Faraj.

Ils grimpèrent sur la passerelle de commandement et pénétrèrent dans la timonerie. L'aménagement intérieur était assez primitif : au sol, des dalots couverts de lattis de bois pour l'écoulement de l'eau ; à l'avant, un tableau de bord rudimentaire en aluminium soudé comprenant quelques commandes et une barre à roue en cuivre et acajou à six rayons, sans doute d'origine ; contre la cloison tribord, un chadburn simplifié portant les mentions *Toute*, *Demie*, *Lente* et *Stop*. Un long manche de frein métallique sortait du plancher à droite de la barre. Il y avait également une radio VHF fixée sur un support au-dessus du pare-brise, un compas en plastique noir flottant dans de la glycérine, un récepteur GPS récent et un échosondeur. Pour un navire de plus de trente mètres ? Autant dire que le remorqueur était piloté au jugé.

« Le gars qui conduit cet engin est soit un champion, soit un dingue, dit Holliday.

— Ou les deux ! » ajouta Raffi.

Une unique porte s'ouvrait dans la cloison à l'arrière de la timonerie. Elle n'était pas fermée à clé. Ils la poussèrent et se retrouvèrent dans un local faisant office de cabine et de salle des cartes. La serviette de cuir était posée sur une petite table près d'un hublot. Elle s'ouvrit dès que Holliday sollicita le fermoir. Il n'y avait rien d'autre dedans que des cartes marines.

« On dirait qu'un voyage se prépare, murmura Holliday.

— Pour où ? »

Holliday déplia une des cartes, qu'il étala sur la table.

« D'As-Sallum à Al-Iskandariyah, lut-il, regardant la légende. L'échelle est de 1/300 000. As-Sallum se situe donc à environ deux cent vingt kilomètres d'Alexandrie. À ce que je vois, ce doit être un port.

— C'est aussi l'endroit où Peggy et l'expédition ont été vues pour la dernière fois, dit Raffi. Ils y ont fait étape avant d'entrer en Libye. As-Sallum se trouve juste à la frontière.

— Sûrement pas une coïncidence… »

Holliday replia la carte et la remit dans la serviette, qu'il referma avant de la replacer exactement où il l'avait prise.

« Essayons de trouver pourquoi notre marchand de souvenirs veut se rendre là-bas ! »

Les deux hommes sortirent de la timonerie par la porte donnant sur le bassin, ce qui les dissimulait aux regards d'éventuels témoins passant sur le quai. Après avoir gagné le pont avant, ils descendirent avec circonspection

l’escalier du château, les sens aux aguets. Le seul son audible était le ronronnement cyclique d’une pompe de cale, auquel répondait la rumeur confuse du clapot contre la coque.

Le château comportait deux petites cabines, une à bâbord, une à tribord, contenant chacune trois couchettes superposées rabattables, une petite cuisine et une table de carré encadrée de bancs vissés au plancher. Des suspensions à abat-jour métallique répandaient sur l’ensemble une lumière parcimonieuse et mouvante. Le long du plafond bas courait un lacis de câbles et de tuyaux maintenus par des pattes. La petite pièce confinée avait à l’évidence été occupée récemment : des photos de pin-up ornaient les cloisons au-dessus des couchettes, et une odeur d’oignon frit flottait dans l’air.

« Le nid est vide, dit Raffi.

— Ce n’est pas une raison pour nous incruster », répondit Holliday, tendu.

Son instinct de survie s’insurgeait à l’idée d’être enfermé là, privé de la possibilité de voir venir une attaque, en contradiction avec tout ce que lui avait appris son expérience de soldat.

« Encore cinq minutes, et on dégage », ajouta-t-il.

Suivant un couloir étroit en direction de l’arrière, ils franchirent une porte et débouchèrent dans une cale entre le château et la salle des machines, située près de la poupe. Plusieurs dizaines de caisses en bois oblongues y étaient empilées, chacune fermée par un sceau des douanes et marquée au pochoir de chiffres et de lettres incompréhensibles. Les seuls éléments permettant de deviner leur contenu étaient un logo représentant un cheval cabré et le mot DIEMACO.

« J’ai comme un mauvais pressentiment, déclara Holliday.

— DIEMACO… lut Raffi. Qu’est-ce que ça signifie ?

— Die Manufacturing Corporation of Canada. Un fabricant d’armes.

— Canadien ? s’exclama l’archéologue, l’air étonné.

— Sixième exportateur mondial d’armes légères. Plus important qu’Israël.

— Vous plaisantez !

— Six milliards de dollars par an. Ne vous laissez pas leurrer par la feuille d’érable et le sirop du même nom ! L’histoire des bérets verts remonte à la Brigade du diable, une unité de commando américano-canadienne. On l’oublie un peu, mais ce sont les Canadiens du 2e bataillon parachutiste qui ont entraîné les Américains, et non l’inverse.

— Encore une petite leçon d'histoire en passant… remarqua Raffi avec un sourire en coin.

— Ouvrons une de ces caisses, pour voir ! »

À l'aide d'un pied-de-biche trouvé sur une étagère, Holliday arracha le fil de fer des douanes, puis força le couvercle agrafé d'une des caisses. Celle-ci contenait une demi-douzaine de coffrets rigides de couleur indéterminée. Il défit les attaches du premier et l'ouvrit.

« Notre bonhomme n'exporte pas, il importe », dit-il.

Le coffret recelait une arme, bien rangée dans son emballage en polystyrène préformé, et accompagnée de tous ses accessoires. Les surfaces métalliques de ce mini-arsenal de couleur sable présentaient un aspect étrangement lisse.

« Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Raffi.

— Un fusil de précision Timberwolf. Mortel à quatre mille mètres. Et quand je dis "mortel", c'est mortel.

— À quatre mille mètres ?

— Je suis catégorique. »

Une douzaine de coffrets plus petits étaient calés dans les angles de la caisse. Holliday en prit un, puis fouilla dans les profondeurs de l'emballage et en sortit plusieurs paquets enveloppés dans du papier épais. Il commença par ouvrir le petit coffret, où il découvrit un pistolet noir, trapu, doté d'une crosse en forme de queue de castor et d'un canon plus court que son index. L'arme entière tenait dans sa paume.

« Un automatique Para-Ordnance Nite-Hawg, murmura-t-il. Encore un fabricant canadien. Calibre 11,43. »

Il déchira le papier d'un des paquets. Des boîtes de munitions. Il glissa le pistolet dans la poche gauche de sa veste, et six boîtes de cartouches dans la droite.

« Si vous vous faites pincer avec une arme sur le territoire égyptien, nous sommes tous les deux bons pour quelques années de prison, observa Raffi.

— Et si nous nous faisons pincer sans arme par les méchants, nous sommes bons pour manger les pissenlits par la racine », répliqua Holliday en remettant en place dans la caisse le papier d'emballage et le coffret vides.

À cet instant, la porte côté salle des machines s'ouvrit subitement et alla claquer contre la cloison. Un homme mince, imberbe, vêtu d'un bleu de travail

maculé de graisse entra dans la cale en clignant des yeux comme s'il venait de se réveiller. Il fronça les sourcils, surpris de se trouver nez à nez avec deux intrus.

« *Maa fee shay jadeed ?* » s'écria-t-il d'une voix aiguë de fillette.

Pas besoin de connaître l'arabe pour comprendre le message : « Qui êtes-vous, et qu'est-ce que vous fichez sur mon bateau ? » Sans cesser d'avancer, le mécanicien plongea la main dans la grande poche ventrale de sa combinaison et en sortit un énorme revolver d'ordonnance Webley, l'arme de poing réglementaire en usage dans les forces armées britanniques depuis la guerre des Boers. Malheureusement pour lui, le guidon de visée de son calibre .455 se prit dans une déchirure de son vêtement.

Holliday n'hésita qu'une fraction de seconde. Cœur battant la chamade sous l'effet de l'adrénaline, il attrapa le pied-de-biche qu'il avait posé sur la caisse, avança de deux pas, et asséna un grand coup à la volée, visant la tête de son adversaire. Avec un craquement humide, l'extrémité recourbée de la barre d'acier rencontra la tempe gauche de l'homme, qui s'arrêta net en poussant un hurlement. Les yeux exorbités, il s'écroula sur le sol, bras en croix, main droite toujours crispée sur son revolver. Et il ne bougea plus.

Raffi regardait d'un œil horrifié le mécanicien étendu à ses pieds.

« Il… Il est mort ? » balbutia-t-il.

Holliday se baissa, prit le Webley par précaution, et tâta la jugulaire de l'homme. Pas de pouls. Pas de sang visible non plus. En revanche, le côté de la tête, où les os avaient été écrasés comme une coquille d'œuf, ressemblait à un ballon dégonflé.

Holliday avait une expérience suffisante du combat pour reconnaître un cadavre quand il en voyait un.

« Oui, confirma-t-il avec un soupir. Il est mort.

— Alors il faut filer ! *Tout de suite !* s'écria Raffi.

— Pas encore, répondit Holliday en secouant la tête.

— Comment ça, "pas encore" ? Plus nous nous attardons ici, plus nous risquons de voir revenir le bonhomme de la boutique !

— Justement. Jusqu'à présent, ces gens-là ignoraient que nous étions au courant de leur manège. Si nous laissons un mort ici, ça change toute la donne…

— Alors on fait quoi ?

— On se débarrasse du corps. »

Il leur fallut près d'une demi-heure pour hisser jusqu'en haut de l'escalier le cadavre flasque dont les bras, les jambes et la tête ballottaient et heurtaient chaque marche : une sinistre leçon de choses sur la loi de la gravitation universelle. Ils le tirèrent sur le pont du côté au vent du château, invisible depuis le quai. Dans le bassin, les chalutiers multicolores bercés par les vaguelettes étincelantes évoquaient une fois de plus un décor de carte postale : « *Bien arrivés Aboukir. Hôtel laisse à désirer, mais très joli port de pêche. Dommage que vous ne soyez pas là. Bises, Alice*. »

Après s'être assurés que le corps était caché par le plat-bord, ils firent une pause pour reprendre leur souffle. Raffi se pencha par-dessus le bastingage et observa l'eau. D'épaisses ondulations irisées venaient frapper nonchalamment la coque noire éraflée. La surface était couverte d'une banquise de déchets en tous genres, où se mêlaient ordures ménagères, poissons morts, débris de plastique et longs tapis d'algues brunes.

« Les cadavres, ça flotte, ou ça coule ? s'enquit l'Israélien.

— Ils commencent par couler, mais ils finissent par remonter sous l'effet des gaz.

— Ça prend longtemps ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Dans ce cas, il va falloir le lester… »

À la poupe du remorqueur, ils trouvèrent une chaloupe retournée à moitié recouverte d'une bâche en toile caoutchoutée. L'embarcation, qui avait dû faire office de canot de sauvetage ou servir à inspecter la coque du navire, n'avait pas dû être utilisée depuis des décennies. Sous la chaloupe était rangé un moteur hors-bord British Seagull 1,5 CV antédiluvien, tout fluet, qui semblait avoir été fabriqué par un inventeur fou d'avant-guerre dans sa cabane au fond du jardin. Une amarre à demi décomposée était roulée à côté.

Ils transportèrent le moteur jusqu'à l'avant, où ils l'attachèrent aussi solidement que possible au corps sans vie à l'aide de l'amarre. Leur besogne terminée, ils vérifièrent que personne ne les regardait depuis un des chalutiers puis jetèrent leur encombrant fardeau par-dessus bord. Il y eut un grand plouf, et la couche d'immondices se déchira pour avaler le corps. Dix secondes plus tard, la nappe ondulante de débris s'était reconstituée : le mécanicien avait disparu sans laisser de trace.

« Il a déserté son poste parce qu'il était mal payé, dit Raffi.

— C’est une interprétation plausible, admit Holliday après avoir considéré un instant la surface tranquille de l’eau.

— Et maintenant ? »

Holliday pensa à Peggy, et à tout ce qui leur restait à accomplir.

« On tâche d’atteindre As-Sallum avant ce bon vieux *Khamsin*. »

9

Après avoir libéré Faraj, ils prirent le train de nuit pour Marsa-Matrouh *via* El-Alamein, la petite ville côtière où Montgomery arrêta les chars de Rommel et amorça l'offensive vers l'ouest qui finit par chasser hors d'Afrique le général allemand.

Le paysage – du moins le peu qu'ils en virent – mêlait des fragments de désert uniformément plat, des champs de dunes basses et nues, et des terres cultivées où une végétation malingre, grise de poussière, s'efforçait de survivre au milieu d'un océan de sables arides. Au loin, à main droite, dans les premières lueurs de l'aube qui se levait derrière eux, la mer semblait un immense mirage que le désert aurait vainement tenté de dissiper en s'en approchant.

Aucun compartiment à couchettes n'étant plus disponible à l'heure tardive où ils étaient montés dans le train, ils avaient passé la nuit à discuter de leur situation en buvant des canettes de bière Luxor dans le décor étonnamment élégant de la voiture-bar aux parois lambrissées de bois. Au point du jour, toujours éveillés, ils étaient seuls dans le wagon, à l'exception du barman, qui dormait sur son tabouret derrière le comptoir. Le soleil levant, dans sa frénésie tranquille, bariolait le ciel de mille nuances de rose et d'or tandis que sous leurs pieds les roues répétaient inlassablement leur claquement sur les rails sans fin.

« Racontez-moi tout ce que vous savez de cet Allemand, Walter Rauff, dit Holliday. En épluchant ses activités en Afrique du Nord, nous devrions bien tomber sur un indice qui nous mettra sur la trace des lingots d'or.

— Si nous trouvons d'où viennent ces lingots, nous aurons trouvé Peggy, c'est ça l'idée ?

— En gros, oui. »

Raffi réfléchit un long moment, rassemblant ses souvenirs. Le barman

ouvrit un œil, constata que ses services n'étaient pas requis, et le referma aussitôt.

« Je me trompe sûrement sur les détails, dit enfin l'Israélien, mais, si je me rappelle bien, Rauff a commencé sa carrière dans la marine, et en a été viré à la suite d'un scandale. Il me semble qu'il avait couché avec la femme d'un amiral, ou sa fille… Ou les deux. Quoi qu'il en soit, il est parvenu ensuite à s'engager dans la SS – dans les unités "tête de mort" qui géraient les camps. Il a imaginé un système qui rendait possible le gazage des gens par des groupes mobiles d'extermination, ce qui lui a valu d'être envoyé en Afrique du Nord avec la mission de suivre l'armée de Rommel du Maroc à la Palestine en exterminant tous les Juifs, et en faisant main basse sur leurs biens. C'est là l'origine des lingots d'or. En 1942 et 1943, la progression de Rommel a été stoppée à El-Alamein, c'est-à-dire pas loin de l'endroit où nous sommes. »

Raffi jeta un coup d'œil par la fenêtre sur l'étendue désertique qu'ils traversaient avant de poursuivre :

« Bref, Rauff s'est replié un temps en Tunisie, où il a continué à rafler les Juifs à la tête de son *Einsatzkommando* Tunis, puis il a décampé d'Afrique. Pour aller en Italie, je crois. Ça, c'était en 1944. Après la guerre, il a été capturé par les Américains. Mais il a réussi à s'évader et à fuir d'abord en Syrie, *via* le Vatican, puis au Chili, grâce à la filière d'exfiltration de l'évêque Hudal. Là, il a dirigé une conserverie de crabe pendant plusieurs années avant de travailler pour les services de renseignements chiliens. Il faisait fréquemment des voyages en Allemagne, mais il n'a jamais été repris.

— Et *pendant* la guerre, ce type avait-il un plan pour disparaître dans la nature si Rommel était tué, ou fait prisonnier ?

— La plupart des unités SS avaient de ces plans en cas de défaite. Les filières du Vatican aboutissant en Amérique du Sud étaient déjà en place depuis 1942.

— Toujours en passant par la Syrie ? Ou y avait-il d'autres itinéraires possibles ? »

Raffi acquiesça d'un hochement de tête tout en avalant sa dernière gorgée de bière tiède.

« En survolant la Libye, il existait une possibilité de gagner une base aérienne désaffectée au Niger, qui était alors sous le contrôle de Vichy. De là, un avion pouvait traverser l'Atlantique jusqu'au Brésil ou au Chili.

— Je commence à y voir plus clair », dit Holliday.

Prenant dans le petit sac de voyage posé près de lui une carte à grande échelle de l'Égypte et de la Libye, il la déplia sur la table et se pencha dessus.

« Avez-vous une idée de l'endroit d'où décollaient les avions en Libye ?

— J'ai un nom en tête : Al-Jaghbub… Mais ce n'est pas une certitude.

— Je vois une oasis qui porte ce nom, dit Holliday après avoir scruté la carte. Là, au milieu.

— Attendez une seconde ! s'exclama Raffi en s'animant. Ne serait-ce pas Ducos qui y a fait allusion pendant notre conversation avec lui ?

— Je ne m'en souviens pas, mais ça colle avec votre histoire de filière. Cet Al-Jaghbub aurait été une base de départ idéale pour un vol de longue distance jusqu'au Niger.

— Donc, les nazis paniquent à cause de la défaite de Rommel et ils chargent l'or dans un avion à destination du Brésil ?

— Exactement… Un avion qui se perd en route.

— Et ça aussi, ça colle : Hudal avait des contacts et des agents infiltrés à la fois dans la SS et au Vatican. »

Holliday se redressa sur son siège.

« J'y suis, maintenant, affirma-t-il. Ce moine archéologue – ce Brasseur, ou je ne sais plus comment –, ce n'était pas des écrits de templiers qu'il cherchait dans les archives du Vatican, mais les rapports de Hudal. Il est sur les traces de l'or des SS depuis le début. »

Ils arrivèrent à Marsa-Matrouh à 6 h 30 du matin. La ville, qui comptait environ deux cent mille âmes, était une Alexandrie en miniature, avec ses hôtels et ses résidences de tourisme ultramodernes le long de la corniche, et, derrière cette façade de buildings, la vieille cité, où la population berbère autochtone vendait le produit des petites fermes du désert qu'ils avaient vues du train. Ils descendirent au Beausite, un hôtel milieu de gamme de cinq étages qui disposait d'une plage de sable privée. Un simple coup de téléphone au réceptionniste leur fit prendre conscience d'une difficulté insurmontable qui ne leur était pas encore apparue, et ils s'installèrent sur le balcon de leur chambre, face à la plage, pour en discuter tout en dégustant le petit déjeuner continental offert par la direction.

« C'est fichu, affirma tristement Raffi, le regard perdu dans le bleu outremer de la Méditerranée. Avec votre passeport américain, vous en avez pour des semaines avant d'obtenir un visa pour la Libye. Quant à moi, ce n'est même pas la peine d'en parler, ajouta-t-il en beurrant son croissant.

— Eh bien, dans ce cas, nous nous passerons de visa, répondit Holliday entre deux gorgées de café corsé.

— Ah oui ? Et comment fait-on ?

— Regardez la carte… L'agglomération égyptienne la plus proche d'Al-Jaghbub est l'oasis de Siwa. Il y a environ trois cents kilomètres entre ici et Siwa, et moins de soixante-dix entre Siwa et Al-Jaghbub.

— Et une frontière infranchissable entre les deux ! Un terrain truffé de mines, des barbelés, des caméras… Le grand jeu. Je vous rappelle que l'Égypte et la Libye étaient en guerre dans les années soixante-dix.

— Ce territoire est aussi la zone de prédilection du LRDG. Je vous fiche mon billet que cette frontière infranchissable est une véritable passoire.

— Le LRDG ?

— Le Long Range Desert Group, les patrouilleurs du désert britanniques. Leurs commandos ont joué à cache-cache avec les Allemands pendant des années sur cette frontière. Ce ne sont pas les pistes de caravanes discrètes qui doivent manquer dans le secteur.

— En tout cas, s'il y en a, je ne les connais pas.

— Alors nous trouverons un guide. Il n'est pas question que je laisse tomber Peggy maintenant. »

Un peu plus tard dans la matinée, ils achetèrent un 4 × 4 militaire UAZ-469 de fabrication tchèque à un organisateur de safaris en faillite, puis ils passèrent l'après-midi à préparer cet ersatz de Land Cruiser à toit de tôle et haut sur pattes qui ressemblait à une boîte de conserve. Ils y chargèrent vivres et matériel, sans oublier toutes les cartes de la région qu'ils purent trouver, et ils prirent la route le lendemain pour l'oasis de Siwa, cap plein sud à travers le désert. D'une grande rusticité, et pratiquement dépourvu de suspensions, la jeep se comportait comme un char d'assaut, mais son simple moteur Diesel Peugeot-Citroën tournait rond, et, bien que rudimentaires, tous les instruments fonctionnaient de façon satisfaisante. Seul le compteur mentait, affichant une vitesse maximale de cent vingt kilomètres par heure alors qu'elle était tout au plus de quatre-vingt-dix.

« Je me demande ce que signifie *pri vjezdu voziola do terenu zapni predni nahon* », dit Raffi, déchiffrant une plaque rivetée au tableau de bord derrière le sommaire volant à trois branches. Ça a quelque chose d'inquiétant.

— Espérons que nous n'aurons jamais besoin de la traduction ! » répondit Holliday, penché en avant pour décoller du siège de vinyle sa chemise trempée

de sueur.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'organisateur de safaris ait mis la clé sous la porte, songea-t-il, essayant d'imaginer un touriste obèse nourri aux hamburgers de la banlieue de Chicago en train de se liquéfier dans une chaleur de four à bord d'un 4 × 4 non climatisé fabriqué dans les pays de l'Est. Le tableau n'avait rien de réjouissant.

Ils roulèrent pendant cinq heures, se relayant au volant tous les soixante-quinze kilomètres. Ils ne s'arrêtèrent que pour manger les casse-croûte qu'ils s'étaient confectionnés et faire le plein à l'aide des jerricans de gasoil stockés à l'arrière du 4 × 4. De tout le trajet, seuls quelques tours hertziennes, les ruines d'un ancien fort, trois ou quatre derricks, et autant d'amas de sable coupant les deux voies de circulation goudronnées vinrent rompre la monotonie des dunes. De loin en loin, des panneaux en arabe et en anglais les informaient soit qu'ils pénétraient dans une zone militaire, soit qu'ils en sortaient. Ils ne virent ni station-service, ni buvette, ni hôtel d'aucune sorte.

« Cambyse, le roi de Perse du VI^e^ siècle avant Jésus-Christ, a envoyé une armée par ici pour détruire le temple d'Amon, à Siwa, dit Raffi en regardant le paysage morne.

— Et que s'est-il passé ? demanda Holliday.

— Il y a eu une tempête de sable et toute l'armée a disparu. Cinquante mille hommes que plus personne n'a jamais revus. »

Au bout de deux cent cinquante kilomètres, les dunes firent place à des collines pierreuses, puis à de modestes montagnes mouchetées de palmiers et d'un peu de verdure. Enfin, le terrain s'abaissa brusquement, dévoilant une vaste dépression où des lacs brillaient dans le soleil éclatant parmi des palmeraies et des champs de luzerne ondulant au vent du désert. Ils arrivaient à Siwa.

Siwa n'est pas une oasis comme celles qu'on voit dans les films, constituées d'un trou d'eau au milieu d'un bosquet de palmiers. Il s'agit d'une cuvette tout en longueur de quatre-vingts kilomètres sur trente qui fut jadis le lit d'un très large cours d'eau de montagne peut-être aussi important que le canyon du Colorado. Autour des lacs d'eau salée émaillant ce bassin relativement étroit se côtoient plantations de dattiers, champs et oliveraies, irrigués par des sources et des rivières d'eau douce qui font de ce coin de désert un sanctuaire fleuri et verdoyant.

Siwa connaît une occupation humaine depuis au moins dix mille ans et

Alexandre le Grand vint y consulter l'oracle d'Amon-Râ. La ville est dominée par les ruines de l'énorme citadelle de Shali, aux murs de briques de sel et terre glaise, un ensemble complexe de bâtiments fortifiés atteignant cinq étages, érigés sur les pentes d'une colline artificielle. Construite au XIIIe siècle, la forteresse resta intacte jusqu'en 1926, quand trois jours de pluies torrentielles la firent crouler comme la marée désagrège le château de sable d'un enfant. Même dans son état actuel, l'ouvrage reste impressionnant.

L'agglomération compte environ dix mille habitants, dont la grande majorité vit du commerce des olives et raisins locaux, ainsi que du tourisme. Presque tous, commerçants de la ville comme fermiers ou producteurs de fruits, appartiennent à l'ethnie berbère. Parmi un choix d'une demi-douzaine d'hôtels, Holliday et Raffi optèrent pour celui qui leur parut le meilleur, le Safari Paradise – un bâtiment entouré de bungalows faisant face à un bassin alimenté par une source murmurante. Après s'être rafraîchis dans leur bungalow, ils retournèrent au bâtiment principal pour dîner.

La salle à manger du Safari Paradise était d'un raffinement inattendu dans un lieu qui semblait, à l'instar de Tombouctou, avoir été créé pour illustrer l'expression « au milieu de nulle part ». Des tableaux de l'époque coloniale représentant des paysages d'Égypte et de Siwa en particulier décoraient les murs enduits de blanc, et les poutres de bois du plafond formaient d'élégants caissons. Sur les tables recouvertes de nappes de lin blanc étaient disposés des couverts d'argent fin et des serviettes empesées, savamment pliées en éventail. Le maître d'hôtel, qui répondait au nom d'Omar, était en habit. La carte, ornée d'un cordon à pompon, proposait une large gamme de plats, allant du filet de bœuf ou de l'entrecôte au poulet mariné en passant par les kebabs et les keftas. Les entrées comprenaient des beignets de courgettes, du pain pita garni, du *baba ganousch*, de la *salata zabadi*, accompagnée de yaourt et de menthe, et des feuilles de vigne farcies. Un serveur affable qui parlait parfaitement l'anglais vint prendre leur commande. Holliday prit les feuilles de vigne et le poulet ; Raffi, moins aventureux, se contenta d'un cheeseburger-frites. Comme boisson, tous deux optèrent pour du thé.

Comme ils achevaient leur repas et s'apprêtaient à demander des cafés, un homme apparut près de leur table. Grand, large de poitrine, il portait un bermuda, une veste de treillis d'un autre âge et une chemise blanche sans col. Il avait une belle barbe grise sur un visage carré, de longs cheveux gris en broussaille qui lui tombaient aux épaules, et de grands yeux très noirs au regard intelligent sous d'épais sourcils bruns. Son nez, long et busqué, n'aurait pas déparé la physionomie d'un empereur romain. Quand il prit la parole, il

dévoila une rangée de petites dents régulières dont la blancheur de nacre tranchait avec son teint cuivré. Il avait une riche voix de basse, comme celle d'un acteur ou d'un politicien, et un accent presque britannique, mais pas tout à fait. Canadien, peut-être, songea Holliday.

« Bonsoir. Je m'appelle Emil Abdul Tidyman, dit-il en s'asseyant sans y avoir été invité. Il semblerait que vous cherchiez un guide… »

10

« Qu’est-ce qui vous fait croire que nous cherchons un guide, monsieur Tidyman ? demanda Holliday.

— Élémentaire ! répondit l’homme en souriant. Vous arrivez à Siwa dans un vieux tout-terrain tchèque que vous n’avez pu qu’acheter, étant donné que personne n’en loue. Et si vous avez acheté un véhicule de ce genre, c’est sans doute que vous avez l’intention d’aller quelque part où les circuits organisés ne vous emmèneront pas. D’autre part, à votre coiffure et votre façon de marcher, on voit tout de suite que vous êtes ou avez été militaire. Je dirais commandant, ou plutôt colonel… D’ailleurs, seul un officier expérimenté ayant par exemple servi en Afghanistan peut savoir qu’un Ulyanovsky Avtomobilny Zavod-469, en dépit de son origine, est bien mieux adapté au désert qu’une Land Rover ou un Land Cruiser Toyota. Ce qui signifie, d’après mon expérience, que vous désirez vous rendre dans un endroit où vous n’êtes pas censés mettre les pieds… Je me trompe… colonel ? ajouta Tidyman en se laissant aller contre le dossier de sa chaise.

— D’après votre expérience ? répéta Holliday, ignorant la question. Et quelle est-elle au juste, cette expérience, monsieur Tidyman ?

— À peu près la même que la vôtre, j’imagine, mais limitée à l’Afrique. Congo – Katanga, pour être précis –, Biafra, Angola, Sierra Leone, Guinée équatoriale, et j’en passe…

— Mercenaire ?

— Soldat de fortune.

— C’est le nom que se donnent tous les machos de quatre sous sans cervelle qui se trimballent en pick-up avec un fusil. Pratiquement tous les mercenaires que j’ai rencontrés étaient soit des réformés P4, soit des crétins qui n’avaient pas résisté à l’entraînement de base des marines. »

Tidyman haussa les épaules en souriant de toutes ses dents blanches.

« Si ça peut vous faire plaisir, professeur Holliday…

— Ah, parce que vous connaissez mon nom ?

— Le réceptionniste est un vieil ami à moi.

— Vous habitez à Siwa ?

— Disons que j'y réside à la belle saison et que je passe l'hiver sous des latitudes plus fraîches.

— Curieuse option, remarqua Raffi.

— C'est l'un des avantages de posséder plusieurs nationalités… L'un des inconvénients, aussi. Mon statut de citoyen canadien me donne droit à la couverture santé gratuite, à condition que je vive au Canada plusieurs mois par an. Cela vaut également pour les soins dentaires gratuits dont je peux bénéficier en Grande-Bretagne. Quant à ma citoyenneté égyptienne, je lui dois mon gagne-pain.

— Trois passeports ? Joli coup ! » s'exclama Holliday en riant.

Malgré lui, il commençait à trouver sympathique le beau parleur au charme un tantinet sulfureux qu'il avait en face de lui. L'homme avait à l'évidence oublié d'être sot.

« Et comment avez-vous réussi ce tour de force ?

— Je suis l'expatrié modèle : jamais chez moi, quel que soit le lieu où je me trouve. Mon père était britannique, ma mère égyptienne. Je suis né au Caire peu de temps après la guerre, mais j'ai été élevé au Canada, où j'ai été naturalisé. Contrairement aux superpatriotes états-uniens, les Canadiens acceptent volontiers les détenteurs de passeports multiples. Les Américains parlent de *melting pot* – de creuset – les Canadiens de « mosaïque ». Chacun sa façon de voir les choses… En tout cas, quoi que prétendent les médisants, je peux témoigner que le système de santé canadien est excellent.

— Et ce gagne-pain auquel vous avez fait allusion, quel est-il ? » s'enquit Raffi.

Nouveau sourire éclatant de Tidyman.

« Les gens viennent m'exposer leurs plus chers désirs, et je les exauce.

— Très poétique, commenta Holliday. Quoiqu'un peu énigmatique…

— Quelle est cette fameuse citation de Churchill, à propos d'énigmes, déjà ? demanda Tidyman, un pétillement dans le regard.

— Vous voulez sans doute parler de son discours radiodiffusé de 1939 au

sujet de la Russie : “Une devinette enveloppée dans un mystère à l’intérieur d’une énigme.” Tout ça pour dire que la politique russe était compliquée.

— Vous êtes féru d’histoire, à ce que je vois. Intéressant…

— Moi qui croyais que c’était Jim Carrey qui disait ça, quand il jouait le Sphinx dans *Batman Forever* ! » intervint Raffi, souriant à son tour.

Tidyman éclata de rire.

« Ah ! Jim Carrey ! Un confrère expatrié canadien ! Encore un qui se fait faire ses bilans de santé annuels à Toronto, vous pouvez en être sûr !

— Où voulez-vous en venir, au juste, monsieur Tidyman ? demanda Holliday.

— À vous faire comprendre que mon gagne-pain est une activité aussi compliquée que la politique russe.

— Et en quoi cela nous concerne-t-il ?

— Je crois savoir que votre plus cher désir, lui aussi, est compliqué à exaucer…

— Qu’est-ce qui vous permet de dire ça ?

— Allons, allons, professeur ! Nous tournons en rond. Il est normal que nous soyons tous les deux un peu sur nos gardes, que nous nous accordions un round d’observation, comme on dit. Mais serions-nous là à discuter comme nous le faisons si vous étiez un simple touriste ? Sûrement pas : vous auriez depuis longtemps prié mon bon ami Omar, là-bas, de me mettre à la porte !

— Je suppose qu’Omar et vous êtes liés par une sorte d’arrangement ?

— Connaissez-vous le terme *bakchich* ? répondit Tidyman, avec son sourire solaire.

— Dessous-de-table, traduisit Raffi.

— Exactement. C’est ainsi que se traitent les affaires dans mon pays.

— Votre pays ? Mais lequel ? demanda Holliday.

— Touché ! comme disent les escrimeurs… Puisqu’il semble que nous ayons repris nos assauts à fleurets mouchetés.

— Et si nous en venions au fait, au lieu de tourner autour du pot, monsieur Tidyman. J’aimerais bien pouvoir enfin boire mon café en dégustant un dessert appelé *oum ali*, que le serveur m’a chaudement recommandé.

— Il a eu raison. C’est une sorte de pudding à la cerise version égyptienne, mais en bien meilleur. J’en prendrais volontiers, moi aussi.

— Venons-en au fait ! » insista Holliday.

À un appel muet de Tidyman, le serveur s'approcha en saluant d'une courbette. L'expatrié passa rapidement une commande en arabe. Le garçon acquiesça et s'éloigna.

« Voici comment je vois les choses, professeur, reprit Tidyman à mi-voix en se penchant au-dessus de la table. Si j'en juge par vos solides connaissances historiques, vous n'avez rien du touriste candide. Et à mon avis, vous n'êtes pas non plus de ces fadas d'internautes qui pensent que les soldats de l'armée perdue de Cambyse les attendent quelque part sous le sable, vêtus d'armures cloutées de diamants.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, en effet.

— Il n'existe donc qu'une interprétation possible à votre présence : vous et votre ami êtes ici en mission. Ajoutons à cela que vous vous promenez à bord d'un véhicule tout-terrain spécialement adapté aux déserts, de glace comme de sable, et la conclusion s'impose d'elle-même : pour une raison quelconque, vous avez besoin de quelqu'un qui puisse vous faire passer discrètement la frontière libyenne. D'où ma certitude que vous êtes à la recherche d'un guide. »

Tidyman se renversa sur sa chaise et observa attentivement Holliday tout en se caressant la barbe.

« Et en admettant que votre hypothèse soit correcte, pensez-vous que nous vous engagerions ? Vous pourriez très bien être un policier qui nous tend un piège.

— Ce serait de l'incitation à commettre un délit.

— Nous sommes en Égypte. Une telle infraction pourrait nous valoir dix ans de cauchemar dans une prison cairote avant même que notre cas soit examiné par un tribunal.

— Vous avez raison, nous sommes en Égypte, et vous pourriez tout aussi bien moisir dix ans dans la prison de Borg al-Arab pour avoir été trouvés en possession de ceci… »

Plongeant nonchalamment la main dans la poche de sa veste de treillis, il en sortit le petit automatique Nite Hawg que Holliday avait subtilisé dans la cale du remorqueur.

« Où avez-vous pris ça ? » siffla Raffi en ouvrant de grands yeux.

Tidyman remit le pistolet dans sa poche.

« J’ai fouillé vos bagages dans votre chambre pendant que vous dîniez, avoua-t-il, tout sourire. C’est que vous auriez très bien pu être des flics, vous aussi, comme j’aurais pu en être un moi-même. Notez quand même que je ne vous ai pas dénoncés, alors que ça aurait pu me rapporter gros… Mais mon pari est que j’ai plus à gagner en faisant affaire avec vous deux qu’avec la police du coin. »

On leur apporta le dessert, un délicieux pudding au goût prononcé de noix et de cerise noyé de crème fraîche, qu’ils dégustèrent dans un silence religieux. Enfin, Holliday posa sa fourchette et interrogea Raffi du regard. L’Israélien lui ayant répondu d’une mimique expressive et d’un haussement d’épaules fataliste, il se tourna de nouveau vers Emil Abdul Tidyman.

« Bon, d’accord, dit-il. Causons ! »

Ils ne parlèrent à Tidyman ni de l’or ni de l’implication du Vatican ou de Sodalitium Pianum, son organe de renseignement, préférant garder pour eux ces informations, du moins pour le moment. Holliday se demandait en effet si le Saint-Siège lui-même était mêlé à l’affaire, ou si la branche française du service d’espionnage pontifical, La Sapinière, n’avait pas décidé de faire cavalier seul et d’agir pour son propre compte. Ils s’abstinrent aussi de mentionner l’agression de West Point, ainsi que celles dont ils avaient fait l’objet précédemment, alors qu’ils cherchaient à percer le secret de l’épée des Templiers ayant appartenu à l’oncle de Holliday.

« Je ne suis toujours pas convaincu que nous ayons raison de lui faire confiance, déclara Raffi quand ils eurent regagné leur bungalow.

— Moi non plus, répondit Holliday en glissant une balle après l’autre dans le chargeur de l’automatique que lui avait discrètement rendu Tidyman avant de les quitter dans le vestibule de l’hôtel. Mais ça ne nous empêche pas d’utiliser ses compétences. Je n’étais pas très chaud pour pénétrer en Libye sans aide. Il a raison : il nous faut un guide.

— J’ai l’impression que ce M. Tidyman se soucie avant tout de lui-même. C’est un opportuniste. Il n’hésitera pas une seconde à nous livrer si les choses se gâtent, ou s’il y trouve son intérêt.

— C’est possible. Mais si quelqu’un comme lui gagne sa vie à Siwa, ce ne peut être qu’en faisant de la contrebande… Drogue, clandestins, armes aussi, peut-être. Et s’il est aussi opportuniste que vous le soupçonnez, on peut penser qu’il fera tout pour protéger ses circuits d’approvisionnement. Non, je ne crois pas que nous ayons lieu de nous inquiéter sur ce point.

— J’espère que vous avez raison. Nous ne serons pas d’un grand secours

pour Peggy si nous nous retrouvons à croupir dans une prison du Caire… »

11

Il fallut à Tidyman une journée pour rassembler le matériel qu'il jugeait nécessaire, et une deuxième pour planifier le voyage, faire courir le bruit qu'il emmenait ses deux pigeons de touristes visiter l'oasis de Bahariya, vers l'est, et obtenir les permis requis afin d'accréditer ce mensonge. L'histoire tenait debout : de nombreux touristes de passage à Siwa se rendaient en effet à Bahariya, certains pour y entendre la musique folklorique qui avait fait la réputation de cette oasis, d'autres pour rentrer au Caire par un autre chemin. D'ailleurs, après avoir vu affluer chez eux tous les doux dingues venus observer l'éclipse totale, quelques années plus tôt, les habitants de Siwa étaient prêts à croire à peu près n'importe quoi concernant les lubies des visiteurs étrangers. Du moment que ceux-ci dépensaient une partie de leur argent sur place, ils pouvaient bien faire ce qui leur chantait.

Ils partirent donc de Siwa en direction de l'est sur une route à deux voies goudronnée presque rectiligne, tournant le dos à la frontière libyenne. C'était Tidyman qui tenait le volant. Des jerricans d'eau en plastique étaient arrimés sur des porte-bagages qu'il avait achetés la veille et fixés sur le toit et les côtés du 4 × 4. Le carburant de réserve et les approvisionnements divers occupaient l'arrière de la jeep, les trois hommes se serraient sur la banquette avant.

Tidyman avait présenté cette diversion vers l'est comme une ruse destinée à leurrer les gens de Siwa, d'un naturel curieux, disait-il, mais il cherchait aussi à tromper une éventuelle patrouille aérienne de la police des frontières. Il ne croyait guère à un tel danger, toutefois, car les pilotes d'avions de reconnaissance légers craignaient bien trop d'être abattus par les chasseurs libyens – voire égyptiens – pour s'aventurer dans ce secteur.

Au bout d'une demi-heure, Tidyman ralentit, puis, se penchant, il abaissa une manette noire située près du levier de vitesse.

« Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Raffi, sentant le véhicule hoqueter bizarrement tandis que la musique du moteur changeait de registre.

— Ce qui est écrit sur cette plaque, répondit Tidyman. *Pri vjezdu voziola do terenu zapni predni nahon*. “Pour la conduite tout-terrain, enclencher les quatre roues motrices.”

— Vous parlez le tchèque ? s’enquit Holliday, impressionné.

— Juste assez pour conduire une jeep. Une nécessité dans quelques-uns des coins où j’ai combattu. C’est un collègue qui m’a appris. Il se faisait appeler Švejka. Un bon soldat, Švejka.

— Qu’est-il devenu, si je ne suis pas trop indiscret ?

— Vous l’êtes », répliqua Tidyman.

L’Égyptien tourna brusquement le volant et ils quittèrent la route avec une embardée pour s’engager dans le sable compact, sur lequel les gros pneus spéciaux adhéraient sans difficulté. Ils décrivirent une longue courbe vers la gauche, s’éloignant du ruban de bitume, qui finit par disparaître de leur vue derrière les dunes. Tidyman sortit de sa poche un GPS Garmin Rino qu’il lança à Holliday.

« Vous savez vous servir de ce truc-là ? demanda-t-il.

— Bien sûr. »

Holliday avait utilisé cette technologie pour la première fois lors de missions de combat pendant l’opération *Tempête du désert* contre l’Irak. Le principe était le même que celui de la navigation classique, sauf qu’au lieu d’utiliser un sextant pour faire le point sur le soleil et les étoiles, on repérait sa position par triangulation en envoyant une onde radio se répercuter sur une série de satellites géosynchrones.

« Il est réglé sur les coordonnées qui nous intéressent, indiqua Tidyman. Il suffit de suivre le point sur l’écran. »

Vingt-cinq minutes plus tard, ils atteignirent la grande route Siwa-Marsa-Matrouh, qu’ils coupèrent à angle droit pour longer la limite septentrionale de la dépression orientée est-ouest où se trouvait l’oasis. Ils roulèrent encore une heure, puis, quand ils eurent largement dépassé la ville de Siwa, Tidyman engagea le 4 × 4 sur une piste à peine tracée qui descendait vers le fond de la dépression. Au loin, vers le sud, l’un des vastes lacs d’eau salée de l’oasis scintillait au soleil, tel un mirage étincelant produit par la chaleur sur le macadam d’une route.

Ici, le désert était pierreux, parsemé de touffes de végétation. Une barrière de collines sombres et nues se dressait devant eux, hérissée de rochers escarpés balayés par le vent. Jusqu’à présent, ils n’avaient rencontré aucun

autre véhicule. Toutes les cinq minutes, Tidyman demandait s'ils avaient atteint le prochain point signalé sur le GPS, et Holliday annonçait les coordonnées.

« Vous suivez un plan préétabli, ou vous jouez d'oreille ? demanda Raffi.

— D'abord, nous franchissons la frontière, ensuite nous nous dirigeons vers Al-Jaghbub, répondit Tidyman, qui contourna doucement un affleurement rocheux avant de poursuivre : J'ai des amis, là-bas. S'ils ont des renseignements quelconques au sujet de votre amie, ils me les communiqueront.

— Où sommes-nous, au juste ? s'enquit Holliday, regardant tour à tour l'écran du GPS et le paysage désolé qui leur faisait face.

— Nous sommes sur le Masrab al-Ikhwan, qu'on surnommait jadis le "chemin des voleurs".

— Un nom approprié, grommela Raffi.

— Il fut un temps où cette piste était le seul passage méridional entre l'Égypte et la Libye. Elle était surtout empruntée par les contrebandiers et les trafiquants d'esclaves.

— Vous ne semblez pas avoir vraiment besoin du GPS pour vous orienter, remarqua Holliday.

— Mon père était capitaine dans le LRDG, qui était basé à Siwa pendant la guerre. Ses cartes sont à peu près tout ce qu'il m'a laissé en héritage, et j'en ai fait bon usage. Les patrouilleurs du LRDG n'arrêtaient pas de sillonner cette région dans tous les sens.

— Et une fois que nous aurons trouvé les ravisseurs de Peggy – si nous les trouvons –, que ferons-nous ? » intervint Raffi d'un ton dubitatif.

Tidyman lui adressa un sourire affable.

« Je pensais que c'était évident pour tout le monde, mon ami israélien : nous les tuerons. »

Au point de navigation suivant, l'Égyptien vira vers le nord et guida prudemment la vieille jeep le long de l'alignement de dunes qui bordaient la piste désormais invisible sous le sable. Il n'y avait plus d'autres repères, à présent, que le ciel brûlant et le soleil implacable au-dessus de leur tête.

« Nous sommes en train de suivre la frontière, expliqua Tidyman. L'ancienne ligne de barbelés mise en place par les Italiens se trouve à deux ou trois kilomètres, là-bas vers l'ouest. Il y a beau temps que le sable l'a recouverte, bien sûr. Il fallait être aussi crétin et arrogant que Mussolini pour

s’imaginer pouvoir dompter le désert avec du fil de fer ! »

Ils progressèrent encore pendant vingt minutes, puis firent halte à l’ombre d’un piton de grès que le vent avait érodé en forme de sphinx tronqué.

« Pourquoi nous arrêtons-nous ? demanda Raffi, l’air soupçonneux.

— Une petite reconnaissance s’impose, comme aurait dit mon père. Et un brin de camouflage… »

L’Égyptien se tourna pour prendre un sac à dos à l’arrière du 4 × 4.

« Vous n’avez qu’à sortir vous dégourdir les jambes, reprit-il. J’en ai pour quelques minutes. »

Il descendit de la voiture avec son sac. Holliday le suivit.

« Votre ami israélien n’a pas l’air de m’apprécier beaucoup, dit Tidyman.

— Il s’inquiète pour Peggy.

— Il est amoureux de votre cousine ?

— Oui.

— Soyez sans crainte, nous la retrouverons, assura le soldat de fortune, qui posa sa main sur le bras de Holliday avant d’ajouter : Dites-lui que je compatis à son chagrin !

— Je le ferai. »

Tidyman hocha la tête, puis s’éloigna sur un sentier qui escaladait l’éminence de roche pâle. Holliday se retourna et vit Raffi venir vers lui.

« Qu’est-ce que vous fabriquiez, tous les deux ? s’enquit l’archéologue.

— Nous faisions connaissance sur un plan plus personnel… Il pense que vous ne le portez pas dans votre cœur.

— Il n’a pas tort. Je ne l’aime pas, et je n’ai aucune confiance en lui.

— N’oubliez pas qu’il est notre seul atout pour le moment. Alors ne le prenez pas à rebrousse-poil. »

Raffi acquiesça et fit quelques pas pour se mettre à l’ombre du piton. Quand Holliday le rejoignit, il s’aperçut que le tertre n’était pas constitué de grès, comme il l’avait cru, mais de coquilles d’huîtres fossiles amalgamées à de la craie.

« Miocène, dit Raffi. Vingt millions d’années, à un ou deux millénaires près, quoi qu’en pensent ces plaisantins de créationnistes. »

Le pied de Holliday heurta quelque chose sous le sable. S’accroupissant, il

dégagea l'objet, qui semblait fait de métal noirci. Il creusa un peu plus et finit par dégager une boîte de conserve rouillée dont l'étiquette était toutefois encore lisible.

« Soupe de tomate Campbell », murmura-t-il.

Raffi, lui aussi, venait de trouver un bidon noirci par l'oxydation.

« Vacuum Oil Company, lut-il.

— Le nom que portait la compagnie Mobil à l'origine, indiqua Holliday. Il devait y avoir un campement du LRDG ici pendant la guerre.

— Comment qualifier cet endroit ? Décharge sauvage ou site archéologique ?

— Tout dépend du point de vue où l'on se place, répondit Tidyman, qui redescendait de la butte. Sur les cartes de mon père, le lieu s'appelle le Champignon, sans doute à cause de la forme du piton. »

Raffi se détourna avant de s'éloigner sans un mot. L'Égyptien haussa les épaules en regardant Holliday avec un demi-sourire.

« Comme je le disais, votre ami ne m'estime guère…

— Rien ne l'y oblige, répliqua Holliday d'un ton légèrement cassant. Qu'avez-vous vu, de là-haut ?

— Le désert, et encore le désert. »

Tidyman adressa à Holliday un petit signe de tête poli et retourna au 4 × 4. S'agenouillant sur le sol devant le véhicule, il sortit de son sac un tournevis puis ôta la plaque d'immatriculation égyptienne bleue et blanche pour la remplacer par une plaque libyenne aux caractères noirs sur fond vert réfléchissant. Après avoir répété l'opération avec la plaque arrière, il fixa sur la portière un panonceau magnétique semblable à celui que Félix Valador avait posé sur sa camionnette à Cannes.

« Je comprends le changement d'immatriculation, mais que représente ce symbole ? demanda Holliday, désignant le panneau aimanté dont le dessin montrait quatre longueurs de tuyau en perspective forcée que soulignait une ligne de caractères arabes.

— C'est le logo de la régie pour la Grande Rivière artificielle, le grand projet d'irrigation de Kadhafi, expliqua Tidyman en se reculant pour examiner son travail. C'est à Al-Jaghbub que se trouve le départ du pipeline qui alimente Tobrouk… Par chance ce sont des BJ-212 chinois imités de l'UAZ-469 que le personnel de la compagnie utilise pour se déplacer. De près, ce maquillage ne

tromperait personne, mais vu des airs…

— Vous pensez que nous pouvons être repérés par la surveillance aérienne ?

— Ça m'est déjà arrivé. Mais franchement je n'y crois pas trop. Kadhafi rationne le carburant pour ses hélicoptères Mi-24 Hind, or ils sont basés dans le sud, à Koufra, à plus de six cents kilomètres d'ici.

— Et nous sommes loin d'Al-Jaghbub ?

— Une trentaine de kilomètres. Mais nous attendrons la nuit pour franchir la frontière, qui est toute proche, vers l'ouest. »

Ils attendirent le crépuscule. Tandis que Tidyman somnolait, adossé au Champignon, Raffi faisait les cent pas, inquiet, dressant l'oreille à des bruits imaginaires. Holliday, quant à lui, examinait les détritus abandonnés là par le Long Range Desert Group plus d'un demi-siècle auparavant, tout en se demandant, comme cela lui arrivait souvent, ce qui pouvait pousser les hommes à s'entre-tuer pour des frontières complètement artificielles. La soif de Hitler pour le *Lebensraum* avait conduit à un holocauste, mais le dictateur allemand n'était pas le premier à déclencher une guerre pour l'espace vital, et il ne serait certainement pas le dernier.

La nuit tomba brutalement. Après avoir embrasé les dunes et les buttes de grès aplaties par le vent, le soleil disparut, ne laissant derrière lui qu'un rideau rose foncé contrastant avec le paysage déjà plongé dans l'ombre. Tidyman s'ébroua et ils remontèrent dans le 4 × 4. La fraîcheur qui s'était installée en un instant fit frissonner Holliday quand ils démarrèrent.

« La frontière est à dix minutes. Si nous rencontrons des difficultés, je m'occupe de tout », dit tranquillement l'Égyptien tandis qu'ils contournaient la base du piton.

Ils poursuivirent leur route vers l'ouest à travers un terrain qui devenait plus pierreux que sablonneux. Dans l'obscurité, presque totale à présent, Tidyman semblait se fier à son instinct plutôt qu'à sa vue pour suivre la piste.

« Ça y est, nous sommes en Libye », annonça-t-il soudain, sans que rien ait indiqué qu'ils passaient la frontière, si ce n'est un bref bip émis par le GPS.

12

Tidyman conduisait avec précaution, avançant mètre par mètre.

« À ce train-là, nous n'arriverons jamais ! protesta Raffi.

— La priorité n'est pas la vitesse, mais la prudence, répondit l'Égyptien, le regard rivé devant lui. Ce tronçon est périlleux. Si je quitte la piste et que nous nous ensablons, nous risquons effectivement de ne jamais arriver… Dans ce pays, mourir de soif n'est pas qu'une façon de parler ; c'est une éventualité qu'il vaut mieux toujours avoir à l'esprit. »

Ils continuèrent à progresser dans la nuit, ne devinant le relief environnant que lorsque la masse noire d'une élévation de terrain leur masquait les étoiles. Il semblait à Holliday que Tidyman serrait au plus près le pied d'une colline à la crête irrégulière qui s'élevait sur leur gauche. Un autre tertre se dressait sur leur droite, à une centaine de mètres. Le vieux 4 × 4 cahotait sur le sol raboteux dans un grincement de suspensions, ballottant rudement ses trois occupants.

Et tout à coup, ce fut comme si le jour s'était levé. Une fusée éclairante blanche jaillit au-dessus d'eux, inondant la jeep de sa lumière crue. Dans cette soudaine illumination, Holliday vit un autre véhicule, moins de cent mètres devant eux, arrêté au beau milieu de la piste. Tidyman pila brutalement. L'autre voiture était presque identique à la leur, à ce détail près que l'arrière de l'habitacle avait été enlevé et remplacé par une mitrailleuse lourde KPV de fabrication soviétique derrière laquelle se tenait un soldat en uniforme. De mémoire, l'arme, conçue pour abattre des avions, tirait cinq cents cartouches à la minute. De quoi transformer en passoire l'UAZ-469 et ses passagers. Le flamboiement de la fusée s'estompa, et les phares de l'autre véhicule s'allumèrent, emprisonnant le 4 × 4 dans leur faisceau.

« Et maintenant ? dit Raffi.

— Je vais descendre. Ne bougez surtout pas ! répondit Tidyman.

— Loin de moi l'idée ! assura Holliday.

— Quand j'abaisserai le bras, allumez les phares, ordonna l'Égyptien, parfaitement calme, tout en désignant un bouton noir sur le tableau de bord.

— Bien reçu. »

Tidyman ouvrit doucement sa portière et sortit mains en l'air.

« Vous croyez qu'il sait ce qu'il fait ? demanda Raffi en suivant des yeux le baroudeur, qui s'avançait en pleine lumière.

— C'est à espérer. Sinon nous sommes morts. »

Tidyman continuait son chemin, bien au centre du cercle lumineux formé par les phares du pick-up, sa haute silhouette projetant derrière lui des ombres mouvantes démesurées.

« Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? » demanda Raffi, tendu.

La main en suspens au-dessus du bouton noir, Holliday ne répondit pas. L'espace d'un instant, il fut pris de panique, se demandant si le bouton se tirait ou s'enfonçait. Il décida qu'il fallait le tirer et pria pour que ce soit effectivement le cas : s'il se trompait, Raffi et lui seraient pulvérisés dans la seconde.

Tidyman atteignit le 4 × 4 à la mitrailleuse. Holliday l'entendit parler en arabe, d'une voix délibérément assez forte pour couvrir le bruit de moteur qui tournait au ralenti. Quelqu'un lui répondit depuis l'intérieur du véhicule et il se mit à pivoter lentement sur lui-même, les mains toujours au-dessus de la tête.

« Ils vérifient s'il n'est pas armé », commenta Holliday.

Tidyman acheva sa pirouette puis s'immobilisa. À un ordre bref qui lui fut donné, il s'approcha de la portière côté conducteur, se pencha légèrement et se mit à parlementer avec un interlocuteur invisible.

Quelque chose dans son attitude alerta soudain Holliday. Brusquement, l'Égyptien abaissa les mains, et un objet brillant glissa hors de sa manche de veste.

Holliday tira sans attendre le bouton noir.

Au moment même où le faisceau aveuglant des phares frappait l'autre voiture, Holliday eut le temps de voir la main de Tidyman pénétrer comme l'éclair à l'intérieur de l'habitacle par la vitre baissée. Presque simultanément, un pistolet apparut dans son autre main et un unique coup de feu retentit. Le servant de la mitrailleuse n'eut pas le temps de riposter : il s'affaissa comme un pantin désarticulé sur le plateau du pick-up alors que Tidyman ressortait son

bras par la vitre ouverte, la longue lame du couteau qu'il tenait dégouttant de sang noir dans la lumière des phares. Tout s'était déroulé en un clin d'œil.

« Dieu du ciel ! » murmura Raffi, horrifié.

Tidyman revenait déjà sur ses pas tout en essuyant sa lame sur la jambe de son pantalon. Parvenu au 4 × 4, il se pencha à l'intérieur du côté où était assis Raffi. Celui-ci se rejeta en arrière, une expression d'effroi sur le visage.

« Vous les avez tués ! s'écria-t-il.

— Bien sûr que je les ai tués, répliqua l'Égyptien, d'un ton où perçait pour la première fois de l'agacement. Sinon c'étaient eux qui vous tuaient. Nous sommes dans le monde réel, mon ami, pas dans un salon. Il n'y a pas de place pour les considérations théoriques ou la morale, ici. Ces gars-là étaient des ennemis, point final… Je vais conduire leur pick-up derrière ces rochers, là-bas sur la gauche, poursuivit-il à l'adresse de Holliday. Je vais avoir besoin d'aide pour les corps. S'ils ne sont pas enterrés, ils attireront les oiseaux et ça donnera l'alerte. Avec un peu de chance, les équipes de recherche ne les trouveront pas avant quelque temps.

— Je viens avec vous », dit Holliday.

Tidyman alla ouvrir la malle arrière, d'où il sortit son gros sac à dos ainsi qu'un objet ressemblant à un rouleau de peintre en bâtiment et une sorte de manche à balai. Il vissa le rouleau au bout du manche.

« À quoi sert ce machin ? s'enquit Holliday.

— À effacer les traces de pneus. Une astuce que j'ai retenue des histoires de guerre que me racontait mon père.

— Est-il vraiment nécessaire de les effacer ? Le vent ne s'en chargera pas ?

— En 1927, le premier commandant en date du LRDG, un nommé Ralph Bagnold, a traversé le désert libyen en voiture. Eh bien, ses traces de pneus sont encore visibles, si on sait où les chercher. À certains endroits, la croûte superficielle de sable contient une grande quantité de sel, ce qui la rend très friable et facile à marquer. Le désert ne pardonne pas. »

Sur ces mots, Tidyman s'éloigna dans l'obscurité, son étrange outil sur l'épaule. Holliday lui emboîta le pas.

Il était près de minuit quand ils achevèrent leur besogne et revinrent, harassés, au 4 × 4, où Raffi les attendait. Avant de remonter dans la voiture, Tidyman sortit de son sac une torche électrique dont il promena le rayon lumineux sur les alentours. Les traces avaient disparu. À croire que l'autre véhicule n'avait jamais existé.

« Ce n’est pas parfait, estima l’Égyptien. Les Libyens finiront par découvrir le pot aux roses. Mais ça fera l’affaire pour le moment. »

Après avoir rangé sa lampe, il reprit place derrière le volant. Cette fois, Raffi préféra s’asseoir près de la portière, le plus loin possible de lui.

Ils poursuivirent leur route sans rien dire, s’enfonçant entre des dunes qui semblaient les enserrer de plus en plus. La lune commençait à se lever.

« Il y en a encore pour longtemps ? demanda Holliday, brisant le silence.

— Nous y sommes presque », assura Tidyman.

Et soudain, ils arrivèrent à destination. Au débouché d’un étroit passage entre deux hautes dalles de grès façonnées par le vent, le village d’Al-Jaghbub leur apparut au loin, en contrebas. À cette distance, avec ses maisons blanches aux murs polis par le temps, certaines en train de s’effondrer, d’autres déjà en ruine, elle ressemblait à une maquette de plâtre pour enfants. Au milieu de la localité, tel le joyau au centre d’une couronne, une mosquée dressait son dôme et son minaret au-dessus des autres constructions. Un si grand raffinement architectural dans un lieu éloigné de tout avait de quoi surprendre.

« C’est la mosquée de Muhammad ibn Ali al-Sanusi, le fondateur de la confrérie Senoussi, que vous voyez, indiqua Tidyman, devançant la question qu’allait lui poser Holliday. Il est enterré là. Al-Jaghbub était la capitale de son mouvement. C’est un endroit que peu de gens connaissent, à présent, mais certains érudits y voient le berceau de l’islam radical, dont se réclamaient les auteurs des attentats du 11 septembre. »

Vers le nord, comme une épaisse ombre verte, s’étendait l’oasis elle-même, plantée de palmeraies et de petites parcelles de céréales. Au sud du vieux bourg fortifié, au-delà d’une ceinture dépourvue de toute végétation, commençait la Grande Mer de sable, un moutonnement sans fin de vagues harmonieuses dont un sorcier céleste aurait ralenti le mouvement pour qu’elles ne se brisent jamais sur le rivage, mais traversent les millénaires en progressant inexorablement, centimètre par centimètre. Dans le clair de lune, le paysage se partageait entre les froids dégradés de noir des ombres portées et le chatoiement doré du sable.

« C’est magnifique, murmura Raffi, qui n’avait pas desserré les dents depuis la fin tragique des deux soldats dans le pick-up.

— C’est surtout un endroit très dangereux pour nous, dit Tidyman.

— Dans ce cas, pourquoi nous y emmenez-vous ? demanda l’Israélien, agressif.

— Mais je ne vous y emmène pas.

— Ah non ? Et où allons-nous, alors ?

— Nulle part, répondit énigmatiquement l'Égyptien, qui remit le 4 × 4 en prise et vira vers le sud-est pour s'engager entre les dunes de l'océan de sable, tournant le dos à la ville.

— Où nous conduisez-vous, exactement ? s'enquit à son tour Holliday.

— Exactement ? Au point situé à vingt-huit degrés quarante-huit minutes cinquante-cinq secondes nord par vingt-trois degrés quarante-six minutes dix secondes est… Très exactement.

— Et que trouverons-nous, *très exactement*, à cet endroit-là ? » demanda encore Raffi.

Tidyman eut un sourire indéchiffrable.

« Je vous l'ai déjà dit : votre plus cher désir… »

Ils roulèrent toute la nuit, stoppant de temps à autre pour se soulager, et une fois pour faire le plein de carburant. Ils ne firent même pas halte pour avaler les sandwiches au fromage enveloppés dans du papier d'aluminium que leur avait confectionnés avec du pain pita le cuisinier de l'hôtel à Siwa. Enfin, alors que le soleil se levait sur leur droite, ils atteignirent le point défini par les coordonnées indiquées par l'Égyptien.

« Ça y est, nous y sommes, à quelques dizaines de mètres près », annonça Holliday, qui avait suivi régulièrement leur progression sur le GPS.

Il n'y avait rien d'autre à voir aux alentours que des dunes, et, juste devant eux, une unique dent de grès isolée. Tidyman avança jusqu'au rocher et en contourna la base.

« La vache ! » s'exclama Holliday, reprenant une des expressions préférées de Peggy.

Là, droit devant, tel un jouet de géant mis au rebut, gisait l'épave disloquée d'un avion dont la queue formait un angle droit avec le fuselage. Le nez était une bulle de Plexiglas rendu opaque par le temps, et une tourelle faisait saillie juste derrière le cockpit. Il devait y avoir aussi une tourelle inférieure sphérique enfouie dans le sable. L'appareil était un bombardier B-17 de la Seconde Guerre mondiale dont l'étoile et la barrette de l'armée de l'air américaine se distinguaient encore sur l'aile bâbord. Le numéro matricule peint sur la partie arrière était parfaitement visible : un G dans un carré, les chiffres 230336, et, en dessous, un E. Comme ils s'approchaient de l'épave, le soleil éclaira le dessin presque effacé qui ornait le fuselage, au niveau de la

carlingue : une bombe à ailettes en forme de cœur de la Saint-Valentin surmontant le nom de l'avion en lettres italiques. *Your Heart's Desire – Votre plus cher désir*…

« Très drôle, commenta Holliday.

— J'étais sûr que vous apprécieriez l'ironie, dit Tidyman en arrêtant le 4 × 4 à une dizaine de mètres de l'avion. L'équipage a dû sauter en parachute quelque part au nord d'ici ; aucun corps n'a été trouvé à bord. L'appareil aura continué à voler jusqu'à épuisement de son carburant avant d'atterrir le ventre dans le sable.

— Quel rapport avec ce qui nous intéresse ? demanda Raffi, manifestement furieux. Nous ne vous avons pas payé pour nous faire faire la tournée nostalgique des champs de bataille !

— Moi, je le vois, le rapport, annonça tranquillement Holliday, observant à travers le pare-brise les restes de la forteresse volante. J'ai eu l'occasion de voir des cartes allemandes datées de 1945 couvrant la Libye et ce qui était alors l'Afrique-Équatoriale française, dont le Niger actuel faisait partie. Un endroit nommé Madama y était entouré au crayon gras, avec les mots *Festung* et *Benzin* écrits à côté. *Festung* signifie "place forte" et *Benzin* "essence". C'est là-bas que cet avion se rendait, pour se ravitailler en carburant.

— Je ne comprends pas, dit Raffi. C'est un appareil américain.

— Il appartenait au KG 200, un escadron de la Luftwaffe qui utilisait des avions anglais et américains capturés. Celui-ci devait faire partie de leur premier groupe, qui opérait sous la direction de la SS. C'est celui que Walter Rauff a utilisé pour transporter son butin.

— Tout à fait exact, confirma Tidyman. Près de cinq tonnes d'or… Venez voir le zinc de plus près ! »

Avant que Holliday et Raffi aient pu répondre, l'Égyptien était déjà descendu du 4 × 4 et se dirigeait vers l'épave.

« Il est au courant, pour l'or, chuchota Raffi.

— Apparemment, oui, répondit Holliday.

— Mais comment est-ce possible ?

— C'est ce que j'aimerais bien savoir. »

Sautant à son tour de la voiture, Holliday alla rejoindre Tidyman près de l'avion.

En se brisant, l'empennage avait arraché le fuselage du B-17 derrière

l'emplacement des postes de tir latéraux, ce qui permettait d'y pénétrer facilement. Malgré le sable accumulé, l'intérieur restait bien visible.

« Intéressant… » murmura Holliday.

Lors d'une visite au Musée national de l'aviation de guerre, à Elmira, dans l'État de New York, il était monté à bord d'un B-17 intact baptisé *Fuddy Duddy – Vieux Schnock* – et il lui apparut au premier coup d'œil que *Votre plus cher désir* avait été entièrement réaménagé. Les postes de tir avaient été supprimés, ainsi que les cloisons entre ceux-ci et la soute à bombes. En outre, les parois internes du fuselage étaient tapissées de curieux petits casiers en bois dont il mit quelques instants à comprendre la raison d'être.

« Des compartiments de stockage pour les lingots d'or, répartis de façon à équilibrer les masses, dit-il enfin. Ce ne devait pas être du gâteau de piloter cet engin.

— On peut le supposer, acquiesça Tidyman. En plus, quand l'avion a été découvert, la soute à bombes contenait un réservoir auxiliaire constitué de dix fûts de deux cents litres, ce qui devait l'alourdir à l'extrême.

— Vous semblez en savoir long sur cette épave, remarqua Holliday comme Raffi se joignait à eux.

— Je sais beaucoup de choses, en effet, mais cela n'a rien d'étonnant, étant donné que c'est moi qui l'ai découverte…

— J'en déduis donc que c'est également vous qui en avez retiré l'or pour le cacher, dit Holliday, qui glissa discrètement sa main droite dans la poche de sa veste.

— Oh, mon Dieu, non ! Qu'allez-vous penser ? s'exclama l'Égyptien en riant. Moi, je ne suis qu'un gagne-petit, un artisan du trafic de cigarettes, ou d'armes à l'occasion. Pour un homme comme moi, tenter d'écouler un milliard et demi d'or équivaudrait à une condamnation à mort. Je ne tiens pas à finir égorgé dans une ruelle du Caire ou des bas quartiers de Benghazi. Non, non, colonel Holliday, j'ai remis les lingots à des gens sûrs.

— Vous saviez dès le début qui nous étions, j'imagine ?

— Bien entendu… Et je sais aussi depuis le début que vous avez un petit automatique dans la poche droite de votre veste. Un automatique que je vous prierais de bien vouloir sortir de sa cachette en le tenant entre le pouce et l'index, puis de jeter sur le sol. »

L'arme de Tidyman, un vieux Helwan 9 millimètres apparut comme par enchantement dans sa main gauche et il en braqua le canon sur la tempe de

Raffi.

« Je compte jusqu'à trois et je répands la cervelle de votre ami sur le beau sable tout propre.

— Espèce de salopard ! fulmina Raffi, tremblant de colère. Je savais bien qu'il ne fallait pas vous faire confiance.

— *Le sage n'injurie pas celui qui le tient en joue*, répondit l'Égyptien, qui commença à compter sans quitter Raffi des yeux. Un… deux… »

Holliday sortit le Hawg 11.43 de sa poche et le laissa tomber à ses pieds.

« Maintenant, shootez dedans pour l'éloigner ! »

Holliday obéit. Tidyman recula de trois pas de façon à se mettre à l'abri de toute attaque intempestive, pistolet toujours pointé vers Raffi.

« Et qui sont ces gens sûrs à qui vous avez remis l'or ? » s'enquit Holliday.

Tidyman inclina la tête vers la gauche.

« Eux, là-bas », répondit-il.

Holliday et Raffi se tournèrent dans la direction indiquée.

À cent mètres d'eux, ils virent une demi-douzaine d'hommes montés sur des dromadaires et vêtus du costume targui, avec de longues robes indigo, presque noires, et des turbans de la même couleur qui leur entouraient la tête et leur masquaient le bas du visage. Cinq d'entre eux étaient armés de fusils d'assaut chinois Norinco Type 86S, une version de type « bullpup » de l'AK-47 russe. Le sixième portait en bandoulière un lance-roquettes Norinco inspiré du RPG-7 soviétique. Du pommeau de sa selle partait une longue courroie de cuir tressé à laquelle étaient attachés trois dromadaires de bât qui suivaient le groupe. Les bêtes, bridées par des chaînettes métalliques passées dans leurs larges narines, arboraient toutes une expression chagrine, comme si elles mâchaient quelque chose d'amer.

« Je vous présente mes frères de la Confrérie du Temple d'Isis. Ce sont eux qui ont enlevé votre amie. »

13

Tidyman gara le 4 × 4 le plus près possible du rocher pointu, du côté ouest. La raison de cette manœuvre était évidente : si le véhicule restait où il se trouvait, il produirait dans le soleil levant une ombre gigantesque facilement repérable par une éventuelle patrouille aérienne.

Après un bref entretien avec Tidyman, les Touareg lui donnèrent un paquet de vêtements traditionnels prélevé sur le chargement d'un des dromadaires. Un quart d'heure plus tard, montés sur les animaux de bât et habillés de la même façon que leurs six convoyeurs armés, Raffi, Holliday et l'Égyptien s'éloignaient vers l'ouest, laissant derrière eux l'épave du B-17, qui ne tarda pas à disparaître dans l'immensité des sables. Vu de loin, ou du ciel, leur groupe ne pouvait pas passer pour autre chose qu'une banale caravane de nomades cheminant à travers le désert.

Ils progressèrent ainsi pendant douze longues journées, s'enfonçant toujours plus loin dans la Grande Mer de sable. Le soir, une fois les bêtes entravées avec des cordes et attachées à des piquets afin qu'elles ne puissent pas s'égailler, les hommes dressaient des tentes de peau sur de fines baguettes de bois cintrées. L'eau du thé était mise à bouillir dans des récipients de métal galvanisés posés sur des réchauds de fortune faits d'une boîte en fer-blanc où brûlait du crottin de dromadaire. Les repas se composaient de viande de chèvre séchée, de rats ou de fennecs, et même de vipères des sables, que les Touareg chassaient parfois au crépuscule et dont la chair se révéla étonnamment délicate.

La nuit, Holliday et Raffi étaient immanquablement liés avec des cordes et gardés par au moins un des hommes armés d'un fusil d'assaut. Tidyman, qui avait pris ses distances dès l'instant de leur capture, dormait dans sa propre tente. Pendant les longues journées de voyage fastidieuses, l'Égyptien montait le dernier des trois dromadaires de bât, Holliday montant le premier et Raffi le deuxième. Un garde armé fermait la marche.

Holliday n'avait pas la moindre idée de leur destination. Il savait seulement qu'ils avaient mis le cap vers le sud-ouest, le soleil se couchant devant eux et assez loin vers la droite. En gros, ils se dirigeaient vers la frontière du Niger, comme l'avait fait bien avant eux *Votre plus cher désir* avant de s'abîmer dans les sables. L'appareil avait-il été victime d'une avarie de plusieurs moteurs ? de la panne d'un instrument ? d'une fuite de carburant ? Quoi qu'il en soit, l'incident avait dû être suffisamment sérieux pour que l'équipage prenne le parti désespéré de sauter en parachute au-dessus du désert.

Holliday essaya d'imaginer le sort de ces hommes, probablement au nombre de quatre – pilote, copilote, mécanicien et navigateur –, puisque la présence de mitrailleurs n'était pas nécessaire. On pouvait supposer que l'avion volait bas, pour économiser le carburant, et qu'ils avaient donc sauté d'une hauteur réduite. Après une arrivée au sol brutale, ils avaient dû prendre la mesure de leur situation, et conclure qu'elle n'était pas brillante. S'ils avaient de l'eau et des vivres, ce ne pouvait être qu'en infime quantité : quelques sandwiches, peut-être, et une ou deux Thermos de café. Vraisemblablement d'un petit gabarit, comme l'étaient la plupart des aviateurs à l'époque, ils ne pouvaient pas espérer survivre plus de soixante-douze heures dans ces conditions, et sans doute beaucoup moins s'ils marchaient en pleine chaleur. Conscients de tout cela, ils avaient probablement tenté leur chance malgré tout. Mais quelle distance peut parcourir une personne parmi les dunes mouvantes d'un désert pendant les deux ou trois jours dont elle dispose avant de s'effondrer et de mourir ? Quatre-vingts kilomètres, cent tout au plus. Trop peu.

Holliday croyait les voir. À un moment donné, ils avaient commencé à se débarrasser de leurs vêtements, erreur fatale, car cela ne faisait que hâter la déshydratation en accélérant l'évaporation de la sueur. Puis leur langue avait épaissi, leurs lèvres s'étaient crevassées, ils avaient eu des saignements de nez.

Au bout d'un moment, toute transpiration ayant cessé, ils avaient été pris de fièvre. Puis le dessèchement de leurs cellules cérébrales avait provoqué convulsions et hallucinations, leur liquide céphalo-rachidien se mettant littéralement à bouillir dans leur boîte crânienne. Enfin, très vite, leurs reins et autres organes vitaux avaient lâché les uns après les autres, entraînant une toxémie, la perte de plasma, le coma, et la mort. Une mort logique, inéluctable, atroce.

Les corps, sûrement momifiés, des quatre hommes se trouvaient là, quelque part au milieu des vallonnements de sable, anonymes, oubliés pour l'éternité, comme l'était la mission qui les avait conduits là.

Au fil des heures, il apparut de plus en plus important à Holliday que les noms de ces quatre aviateurs soient retrouvés, et il se jura de tout mettre en œuvre pour qu'ils le soient s'il parvenait à se sortir de la situation délicate où il était lui-même. Quels qu'ils aient pu être, ces malheureux méritaient leur petite place dans la grande histoire.

Au treizième jour, le paysage changea. Les grandes dunes firent place à des ondulations plus courtes et ciselées qu'interrompaient des zones de sable durci ou des plateaux uniquement pierreux. Ils progressaient plus vite sur le terrain plat et ne s'arrêtèrent qu'à une heure avancée de la nuit, engourdis par le froid. Il y avait dans l'air une certaine fébrilité que Holliday connaissait bien pour l'avoir perçue lors de nombreuses marches forcées : celle qui règne quand on approche du but. Et il lui tardait de l'atteindre, ce but. Cela faisait plus de trois semaines, maintenant, que Peggy avait disparu, et il commençait vraiment à craindre pour la sécurité de la jeune femme. Raffi, quant à lui, était malade d'inquiétude.

Le quatorzième jour, le décor se transforma de nouveau. Au loin, droit devant eux, la plaine chaotique butait contre un énorme escarpement d'au moins six cents mètres d'altitude, apparemment infranchissable. Au fur et à mesure qu'ils approchaient de cette formidable muraille, toutefois, Holliday s'aperçut qu'elle était coupée de larges entailles sablonneuses, lits d'anciennes rivières – les oueds – qui permettaient de la pénétrer.

Ils abordèrent l'une de ces vallées sinueuses en fin de journée et en entreprirent l'ascension presque sans ralentir l'allure. Holliday tenta de se représenter l'endroit cent mille ans plus tôt, quand l'homme y avait posé le pied pour la première fois. Ce devait être un véritable paradis. Dans ces temps reculés où les cycles climatiques faisaient alterner périodes sèches et humides, le désert passait par des phases d'expansion et de contraction, tel un gigantesque poumon. À l'époque des pharaons, encore, les régions qu'ils traversaient étaient sillonnées de cours d'eau tumultueux et couvertes de champs verdoyants, de forêts et de steppes où vagabondaient des troupeaux d'animaux guettés par leurs prédateurs. Le fleuve qui avait creusé la cluse où ils se trouvaient devait avoir la largeur du Mississippi et un débit bien plus important. Cela passait l'entendement.

La nuit tombait quand ils atteignirent le sommet de l'escarpement et quittèrent le lit sablonneux du fleuve fantôme, mais ils parcoururent encore une bonne distance avant de planter leurs tentes pour la nuit. Pendant toute la journée du lendemain, ils progressèrent sur le plateau, infléchissant plus nettement leur route vers l'ouest. De loin en loin, ils passaient devant les ruines

de villages abandonnés construits en briques de sel et terre glaise. Ils virent aussi un édifice qui avait dû être un fort colonial italien ou français. À midi, ils traversèrent une première route jalonnée de pylônes électriques, puis une deuxième en fin d'après-midi.

Holliday calcula qu'ils avaient parcouru en gros neuf cents kilomètres à partir de l'épave, ce qui signifiait qu'ils se trouvaient non loin des frontières avec l'Algérie, le Niger ou le Tchad. La peste ou le choléra, songea-t-il. L'Algérie était en effet une quasi-dictature corrompue en butte à l'agitation berbère et au terrorisme d'al-Qaida, le Niger faisait face à une insurrection touarègue, et le Tchad était aux prises avec les rebelles de l'Union des forces pour la démocratie et le développement. Qui avait dit un jour que Dieu avait oublié l'Afrique ? En tout cas, l'endroit n'était pas recommandé pour un Américain, encore moins pour une femme, et il ne l'était pas du tout pour un Israélien. Sortir de ce guêpier n'allait pas être une partie de plaisir !

Le seizième jour de voyage se trouva être le dernier. Tard dans la matinée, ils tournèrent carrément vers le nord, suivant le lit d'un autre cours d'eau asséché, bien moins large que le premier. En milieu d'après-midi, ils quittèrent cet oued, qui n'était plus qu'un étroit sillon, pour se retrouver au bord de l'escarpement, dominant le désert qui s'étendait à perte de vue. Là, la petite caravane fit une halte.

Sur la gauche, un sentier muletier vertigineux descendait à flanc de falaise, dominant un ravin sableux qui formait un repli entre l'escarpement principal et une longue arête de grès, comme la peau d'une main entre le pouce et l'index. D'où il se trouvait, perché sur son dromadaire, Holliday évalua la longueur du ravin à une bonne quinzaine de kilomètres. Une armée entière aurait pu s'y dissimuler. Très loin vers la droite, une grande tache verte chatoyait tel un mirage dans le soleil incandescent, traversée en ligne droite par une route en apparence goudronnée qui menait au pied de la falaise, où elle décrivait un virage.

La civilisation !

Holliday eut une petite bouffée d'espoir et d'euphorie. Il lui semblait arriver enfin au bout de ses peines, ce qui n'avait pas été donné à l'équipage de *Votre plus cher désir*.

« Hé ! » cria-t-il au Touareg qui le précédait.

Celui-ci se retourna sur sa selle, les mains crispées sur son fusil d'assaut, l'œil sombre.

« *Matha tureed ?* répondit-il d'une voix rude, étouffée par le voile qui lui

couvrait la bouche – la voix de ceux qui passent leur vie au milieu des sables arides.

— Où sommes-nous ? » demanda Holliday, pointant son doigt en direction de l'oasis.

Après avoir regardé ce qu'il montrait, l'homme posa une question à celui qui chevauchait devant lui dans la file. Ce dernier se tourna à son tour et adressa à son compagnon une longue phrase gutturale en tamahek. Le premier Touareg acquiesça, puis fit de nouveau face à Holliday.

« *Wadi el Agial, sadiqi. Zinchechra. Germa* », déclara-t-il.

Ce qui signifiait ?

Pendant plusieurs heures, le cœur entre les dents, ils descendirent lentement le sentier muletier, le bord du précipice à un mètre à peine des sabots plats de leurs montures dont chaque pas vacillant menaçait d'être le dernier. Holliday, qui n'avait jamais souffert du vertige, dut détourner son regard du gouffre au bout de vingt minutes, puis fermer carrément les yeux tant il se sentait mal à l'aise.

Le bas de la pente fut atteint vers 16 heures, mais ils marchèrent encore une heure sur le terrain solide de la vallée, en direction d'un étroit épaulement qui prolongeait la falaise et les séparait des vastes étendues du désert. Des buissons épineux rompaient çà et là la monotonie de la croûte de sable blanc constituant l'essentiel d'un paysage où l'on ne voyait rien bouger si ce n'est quelques scarabées. Puis ils virent apparaître de petits troupeaux de chèvres menés par des Touareg en habits traditionnels, et des enfants qui jouaient. Enfin, au loin, ils distinguèrent ce qui ressemblait à un campement permanent.

Plus ils approchaient, plus l'importance du camp devenait évidente : non seulement les tentes en peau étaient bien plus grandes que celles dont eux-mêmes se servaient pour bivouaquer, mais il y avait un peu partout des enceintes de branchages pour les chèvres et des alignements de piquets auxquels étaient attachés des dromadaires. D'après ce qu'il put voir quand la caravane fut à l'intérieur du camp, Holliday estima à plus de cinq cents le nombre d'hommes présents. Il remarqua en outre que tentes et enclos étaient disposés de telle sorte qu'ils se trouvaient toujours dans l'ombre de l'escarpement ou de son prolongement, ce qui les rendait indécelables du ciel. Une tactique appropriée pour un peuple venu du fond des âges confronté aux armes modernes que sont les avions et les satellites.

Parvenu à l'autre bout du campement, le groupe s'arrêta devant une tente de taille moyenne et leurs gardes firent signe à Holliday et Raffi de mettre pied à

terre. L'un d'eux lança un ordre bref puis donna aux dromadaires de petits coups de bâton sur le nez. Les bêtes s'agenouillèrent en pliant leurs pattes antérieures, permettant aux deux hommes de descendre. Le garde désigna alors l'ouverture de la tente, et ils entrèrent avec lui.

L'intérieur, où régnait une chaleur étouffante, respirait le luxe en comparaison de ce qu'ils avaient connu jusqu'ici de l'habitat local. Les murs étaient bordés de gros coussins, le sol couvert de tapis tissés à la main présentant toute une variété de motifs colorés. Au milieu de la tente trônait un petit gril en fonte à l'aplomb duquel une ouverture avait été pratiquée dans le plafond pour l'évacuation de la fumée.

« *Sa arje'o halan* », prononça le garde en se tournant vers eux.

Holliday acquiesça sans comprendre. Le Touareg pivota sur les talons de ses sandales et sortit. Une brève conversation s'ensuivit devant la tente, puis les deux hommes entendirent les dromadaires s'éloigner.

« Il a dit qu'il revenait tout de suite, je crois, marmonna Raffi après s'être laissé tomber sur les coussins, imité par Holliday, épuisé.

— Deux semaines à dos de chameau ! J'ai les fesses en compote !

— J'aime mieux ne pas préciser en quoi sont les miennes, soupira l'Israélien, qui se renversa en arrière et ferma les yeux. Que vous a répondu notre ami l'homme bleu, tout à l'heure, quand vous lui avez demandé où nous étions ?

— Quelque chose comme *Wadi el Agial, sadiqi. Zinchechra. Germa*, si je me souviens bien. Vous avez une idée de ce que ça veut dire ? »

Raffi ouvrit les yeux et se redressa, l'air soudain tout à fait réveillé.

« Et comment ! s'exclama-t-il. *Wadi el Agial* signifie "vallée de la Vie", et *sadiqi* "mon ami". Quant à *Zinchechra*, c'est le nom d'une forteresse des temps mythiques, et *Germa* celui de la capitale d'un royaume presque oublié. Je sais précisément où nous sommes : au cœur du royaume guerrier des Garamantes, dont parle Virgile, sur l'un des sites archéologiques les plus importants qui existent !

— J'avais plutôt l'impression d'être au bout du bout du monde…

— Vous ne comprenez donc pas ? demanda Raffi en riant.

— J'avoue que non, répondit Holliday d'une voix ensommeillée, affalé sur ses coussins.

— Mais ce que je viens de vous dire explique tout ! s'écria l'archéologue.

Si vous tracez une ligne droite de quinze cents kilomètres vers l'est à partir d'ici, vous aboutissez à Karnak, dans la vallée du Nil, à l'endroit précis où le véritable Imhotep apparaît "sortant du soleil couchant", selon les textes anciens. L'interprétation habituelle de cette expression est qu'Imhotep venait du pays des morts, envoyé par Anubis, le dieu du monde souterrain. Dans d'autres légendes, il est présenté comme l'un des fils de Râ, le soleil lui-même – un peu comme l'histoire à dormir debout qui explique la naissance du Christ. Et pour couronner le tout, dans la mythologie, la mère d'Imhotep est Hathor, la reine guerrière.

« Ce qu'il importe de garder à l'esprit, c'est qu'il n'y avait pas de désert, à cette époque-là, du moins pas ici. Donc Imhotep, ou plus sûrement son être humain de père, a très bien pu se rendre d'ici en Égypte sans difficulté. Tout concorde. Imhotep – le personnage historique – n'est pas enterré quelque part en Égypte. Il est rentré chez lui pour mourir. Ici même ! C'est ici que se trouve sa tombe, ou c'est du moins ce que quelqu'un croit ! »

À cet instant, un bruit d'applaudissements les fit sursauter. Ils levèrent les yeux et virent un homme qui frappait lentement dans ses mains, debout dans l'entrée de la tente. Âgé d'une petite quarantaine, bronzé, rasé de frais et d'un physique agréable, il avait d'épais cheveux noirs très bouclés. Il était vêtu d'un tee-shirt blanc orné du slogan *Les archéologues aiment bien les saletés*, d'un jean bleu délavé et de chaussures de randonnée noires Nike Air. Des lunettes aux verres légèrement teintés complétaient sa tenue.

« Brillante démonstration, docteur Wanounou ! commenta le nouveau venu avec un accent vaguement britannique qui n'était peut-être qu'une affectation. Vous avez raison, il se trouve effectivement quelqu'un pour croire que la tombe d'Imhotep se trouve ici : moi. Et je ne fais pas que le croire, je le *sais*. Vous et le colonel Holliday arrivez à un moment exaltant.

— Vous semblez en savoir long sur notre compte, répondit avec froideur Holliday, à qui l'inconnu ne disait rien qui vaille.

— En effet, confirma l'autre en souriant aimablement. Je sais par exemple que vous enseignez l'histoire à l'Académie militaire de West Point, que vous avez perdu un œil dans un accident peu banal en Afghanistan, et que vous avez passablement agacé il y a peu l'organe de renseignement du Saint-Siège. Je sais aussi, pour l'avoir lue avec intérêt, que la thèse de doctorat du D^{r} Wanounou s'intitulait *Développement, signification et conséquences de la production d'outils et de l'évolution du forgeage en terre d'Israël au cours du premier âge du fer*. Je n'ignore pas non plus qu'il a été mêlé au fâcheux

contretemps que vous avez éprouvé à Jérusalem, et que cela lui a valu une sévère correction… »

Ce n'était à l'évidence pas Emil Abdul Tidyman qui avait pu lui apprendre tous ces détails.

« Et vous êtes… ? demanda Raffi.

— Oh, pardonnez-moi, j'oublie les bonnes manières ! s'exclama l'homme au tee-shirt. Je suis connu de la presse sous le nom de Mustafa Ahmed ben Halim, mais mon véritable patronyme est Rafik Alhazred. Entre autres choses, je suis docteur en archéologie, comme vous-même. Je suis également le dirigeant de la Confrérie d'Isis, et le responsable de l'enlèvement de la délicieuse M^{lle} Peggy Blackstock. »

14

« Pourquoi avoir kidnappé Peggy ? demanda Raffi en s'emportant. Elle n'a rien à voir avec vos projets.

— Disons qu'elle a eu la malchance de se trouver là au mauvais moment, répondit Rafik Alhazred. Elle aurait pu être tuée, vous savez ? Et puis, que savez-vous de mes projets ?

— Quel genre de projets peut-on attendre d'un terroriste ? ironisa Holliday avec un haussement d'épaules.

— La plupart des terroristes sont des malades mentaux, dit Alhazred. Leurs préoccupations sont à la mesure de leurs organes génitaux : terrorisme égale petit pénis, n'importe quel diplômé en psychologie vous le dira. Hitler, Staline, Ben Laden… Pourquoi croyez-vous que Ben Laden s'en soit pris au World Trade Center, le symbole phallique de l'Amérique, si ce n'est parce qu'il faisait un complexe ? Même entre George Bush et son père, c'était à celui qui aurait le plus gros zizi.

— George Bush n'était pas un terroriste, c'était le président des États-Unis, répliqua Holliday.

— Votre patriotisme vous honore, colonel, mais n'oubliez pas que Bush fils s'est employé à terroriser son propre peuple en s'appuyant sur le département de la Sécurité intérieure de la même manière que Hitler utilisait la Gestapo. Le Führer avait son Himmler ; Bush junior son Dick Cheney.

— Un peu simpliste, vous ne trouvez pas ? » objecta Holliday.

Enfin quoi ! Un débat philosophique sur l'essence du terrorisme dans une tente de cuir en plein désert du Sahara ? À quoi jouait-on ?

« Nous pourrions discuter comme ça longtemps, dit Raffi. Mais quel rapport avec Peggy ?

— M^lle^ Blackstock m'a longuement entretenu de vos sentiments

réciproques. C'était très touchant, et je suis navré de vous avoir causé tant de frayeurs.

— Qu'avez-vous fait d'elle ? demanda Holliday.

— Elle est en sécurité… du moins pour l'instant. On ne peut malheureusement pas en dire autant de ses compagnons, qui ont tous rejoint leur créateur.

— Quoi ? Vous avez assassiné des prêtres ? s'exclama Holliday.

— Je n'ai fait que me défendre. D'ailleurs, ils n'étaient pas plus prêtres que je ne suis colonel.

— Qui étaient-ils, alors ?

— Le frère Charles-Étienne Brasseur, qui dirigeait l'expédition, était de longue date un agent de La Sapinière, la branche française des services secrets pontificaux. Il était le seul archéologue du groupe. Même M^lle^ Blackstock trouvait curieux que cette prétendue équipe de chercheurs ne compte pas même un doctorant.

— Qui étaient ces gens, et que faisaient-ils avec Brasseur ? s'enquit Raffi.

— Des mercenaires recrutés parmi les adeptes de la "vraie foi", comme les membres de l'Opus Dei, ou de Propaganda Due – la loge P2. Tous avaient un passé militaire.

— Comment pouvez-vous savoir ça ?

— Eh bien, pour commencer, ils étaient armés. Dès qu'ils nous ont vus, ils ont ouvert le feu sur nous à l'arme automatique. Avec des Beretta AR-70, surtout. Ils ont tué deux de mes hommes avant que ceux-ci aient pu répliquer… Pas exactement un comportement de bons chrétiens, vous en conviendrez… »

Alhazred prit dans sa poche revolver un paquet froissé de Marlboro et le tapota pour en faire sortir une cigarette qu'il alluma avec une allumette en carton avant de reprendre, en soufflant une bouffée de fumée vers le toit de la tente :

« Nous avons découvert par la suite qu'ils avaient tous appartenu au Département protection sécurité, le service d'ordre du Front national français, ou à la première unité du *Regimento Ricognizione e Acquisizione Obiettivi* italien, le bataillon *Aquile*, spécialisé dans les opérations en milieu désertique… En un mot, des commandos.

— Vous voulez dire qu'ils effectuaient une mission militaire ?

— Ils étaient là pour voler, colonel. Ils cherchaient *Votre plus cher désir* et

l’or qu’il contenait. La recherche de la tombe d’Imhotep n’était qu’un paravent.

— Et la théorie de Brasseur ?

— De la poudre aux yeux. Brasseur s’intéressait au rôle des Templiers à Damiette : il était spécialiste du Moyen Âge, pas de l’Antiquité. La théorie concernant Imhotep est une invention du Centro d’Informazione Pro Deo, l’antenne romaine des services secrets du Saint-Siège. Au cours de ses recherches, Brasseur est tombé sur le journal de guerre d’un certain père Andrew Felix Morion. C’est ce Morion qui a organisé le transfert de l’or pour Rauff en 1944.

— On dirait que l’Église catholique n’a pas de secrets pour vous, remarqua Raffi.

— Pourquoi en aurait-elle ? répliqua Alhazred avec un sourire froid. J’ai été élevé dans la religion catholique.

— Vous n’êtes pas musulman ?

— Je n’ai jamais entendu parler de terroristes catholiques, moi non plus, dit Holliday.

— Est terroriste celui qui se conduit comme un terroriste. Je suis né au Liban, à Beyrouth. Mon père était libanais, ma mère canadienne française d’origine libanaise. Tous deux étaient médecins. Ils travaillaient dans le camp de réfugiés palestiniens de Nabatieh quand les Israéliens l’ont bombardé en juillet 1974… Vos compatriotes, docteur Wanounou… Mes parents ont été tués, assassinés sans raison. J’avais deux ans à ce moment-là et je ne me souviens pas d’eux. Je ne les connais que par des photos, et par les histoires que mon oncle m’a racontées. Ils m’ont été volés, de la même façon que l’or des Juifs a été volé par Walter Rauff, et aurait pu m’être volé à moi par Brasseur si j’avais laissé faire… Non, messieurs, je ne suis pas un terroriste : je suis juste quelqu’un qui se venge.

— Sans aucune motivation politique ? demanda Holliday.

— La seule politique que je connaisse est le vol, l’appropriation du bien d’autrui. Mes amis touareg, par exemple, sont en train de se faire dépouiller de leur terre et de leur culture au nom de projets complètement absurdes. Saviez-vous que le site de Germa n’a jamais été fouillé par des archéologues libyens ? Par des Français, des Américains, des Britanniques, oui. Par des colonisateurs. Mais par des Libyens ? Jamais de la vie. »

Alhazred tira une dernière bouffée de sa cigarette, sortit en écraser le mégot dans le sable, puis rentra dans la tente.

« Donc, poursuivit-il, mes compagnons, qui constituent maintenant la Confrérie, ont finalement décidé de tirer profit de la situation, et c'est ainsi que tout a commencé. À l'époque, je travaillais aux fouilles de Zinchechra, sur le terrain. J'en profitais pour dérober de menus objets que je vendais à des contrebandiers. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de l'honorable M. Tidyman. Nous avions beaucoup de choses en commun. C'était un expatrié, comme moi, et nous étions tous deux en partie canadiens. Des frères de sang, en quelque sorte… Ensemble, nous avons établi des contacts à tous les niveaux du réseau de trafiquants, au Caire, à Alexandrie, Tripoli, Tobrouk, Tunis, Marseille, et j'en passe.

— Comme Valador avec son chalutier, ou le remorqueur dans le port d'Aboukir ?

— Le *Khamsin*. Tout à fait… Et puis j'ai trouvé la tombe, et là, tout a changé.

— Celle d'Imhotep ? demanda Raffi.

— Lui-même. Je l'ai découverte par hasard en cherchant un endroit où dissimuler des objets que j'avais pris sur le site principal. Il faut préciser que les fouilles de Zinchechra occupent une surface considérable : outre les ruines de la ville et la forteresse des Garamantes, elles comprennent aussi des centaines de tombes en forme de ruche datant de la première occupation humaine de l'oasis. La configuration de ces sépultures aurait dû m'alerter. Ce sont des pyramides tronquées en miniature qui ressemblent beaucoup à la pyramide à degrés de Saqqarah, construite par Imhotep pour le roi Djoser en 2600 avant Jésus-Christ. Il me paraît évident, maintenant, qu'Imhotep a repris le modèle des "ruches" pour bâtir Saqqarah ; il a simplement augmenté les proportions.

— Et il était enterré dans une de ces tombes ? s'enquit Raffi.

— Caché serait plus approprié. "Caché en évidence", comme la *Lettre volée*, d'Edgar Poe. Dans la plupart de ces sépultures, le défunt était enterré debout, à l'étroit. Quand j'en ai ouvert une, je m'attendais donc à trouver un tout petit espace, mais suffisant pour ce que je voulais y mettre. Seulement cette sépulture-là était différente : elle comprenait un puits d'accès et un passage qui menaient à une très grande chambre souterraine.

— La fameuse tombe ? dit Holliday.

— Oui.

— Scellée ? demanda Raffi.

— Scellée avec le cartouche d'Imhotep imprimé dans le plâtre avant qu'il sèche. »

Raffi buvait littéralement les paroles d'Alhazred. La découverte que décrivait le Libanais était de celles qu'il avait toujours rêvé de faire – le plus cher désir de tout archéologue.

« Qu'avez-vous vu quand vous avez ouvert ?

— Des merveilles, répondit Alhazred, de la nostalgie dans le regard. Ce n'était pas la tombe d'un roi, comme celle de Toutankhamon, mais celle d'un penseur qui était à la fois architecte, ingénieur, inventeur, médecin et mathématicien. Il y avait des maquettes d'édifices, des tablettes de cire et d'argile intactes, des fresques, des statuettes, des bijoux en quantité. Rien que des objets authentiques de la IIIe dynastie. Pour des millions…

— Si vous aviez rendu votre découverte publique, votre réputation était faite, remarqua Holliday.

— Qui a découvert la tombe de Toutankhamon ? répliqua Alhazred avec un sourire sarcastique.

— Howard Carter, répondit Raffi sans hésiter.

— Faux ! C'est son contremaître, Ahmed Rais, un Égyptien illettré, qui l'a trouvée. Carter aurait pu creuser jusqu'à la fin de ses jours sans arriver à rien.

— Vous voulez dire par là qu'on ne vous aurait pas attribué le mérite de la trouvaille si vous l'aviez divulguée ?

— Bien sûr qu'on ne me l'aurait pas attribué. J'ai obtenu mon doctorat à l'université américaine de Beyrouth, et le chef des fouilles de Germa était maître-assistant à Oxford. Vous ne connaissez pas les usages du monde universitaire, colonel Holliday ?

— Pas du tout.

— Moi, je les connais, dit Raffi.

— À votre avis, quelle chance y aurait-il eu qu'on associe mon nom à la découverte d'un tel trésor ?

— Aucune, c'est certain.

— Je ne vous le fais pas dire. J'ai donc décidé de garder ça pour moi.

— Et de monnayer les objets que contenait la tombe ? » ajouta Holliday.

Raffi grinça des dents à cette évocation. Il savait quelles pertes irréparables représentaient pour l'histoire ces pillages destructeurs conduits en dehors de

tout contrôle scientifique. Des pillages que des films comme *Sahara*, inspiré du roman de Clive Cussler, des séries comme *La Momie*, et surtout le jeu *Tomb Raider*, avec Lara Croft, encourageaient en glorifiant les pires pratiques archéologiques. Indiana Jones, au moins, ne faisait pas ça pour l'argent !

« Exactement, acquiesça Alhazred en allumant une nouvelle cigarette. Nous commencions à devenir prospères, Emil et moi, et un beau jour Emil est tombé sur *Votre plus cher désir* en convoyant un chargement vers Siwa. Là, nous avons tout de suite compris que nous avions un gros problème.

— Un milliard et demi de dollars en or, et vous appelez ça un problème ? s'exclama Raffi.

— Croyez-moi, c'en est un de se promener avec une telle quantité d'or qui ne vous appartient pas dans un pays gouverné par un dictateur encore plus cinglé que Saddam Hussein. Dès que nous avons commencé à écouler l'or, quelques lingots à la fois, les commanditaires du trafic, à l'autre bout de la chaîne, se sont mis à poser des questions. Des gens peu recommandables. Nous avons donc inventé la Confrérie d'Isis afin de nous donner une couleur politique et de paraître plus dangereux aux yeux des grands criminels à qui nous avions affaire. Cela nous a également gagné des sympathies et des accommodements pour voyager dans les zones tenues par la rébellion au Niger et au Tchad. Mes Touareg ont adoré l'idée de cette confrérie. En faire partie leur rappelait le passé guerrier de leur peuple et leur conférait une stature particulière vis-à-vis des autres tribus. Mais tout n'est pas résolu pour autant. Si nous sommes bien cachés, ici, il n'en reste pas moins que beaucoup trop de gens connaissent l'existence de l'or, à présent. Les ennuis vont arriver tôt ou tard, et j'aimerais agir avant.

— Comment avez-vous su que nous venions chercher Peggy ? demanda Raffi.

— Elle m'avait averti que vous viendriez, tous les deux. J'ai cru qu'elle bluffait jusqu'au moment où le corps de Fusani est remonté à la surface… Vous n'avez ni l'un ni l'autre été scouts, j'imagine, ajouta Alhazred avec un sourire. Vos nœuds n'étaient pas assez serrés.

— Fusani ? répéta Raffi en fronçant les sourcils.

— Le mécanicien du *Khamsin*, devina Holliday.

— Exact, confirma le Libanais.

— Et c'est à ce moment-là que vous avez mis Tidyman sur notre chemin…

— Oui. Sans papiers, vous ne pouviez pas franchir la frontière à As-Sallum.

Logiquement, vous n'aviez pas d'autre choix que de passer par Siwa. À partir de là, il n'y avait plus de problème.

— Tout cela est passionnant, mais ça ne nous dit pas où se trouve Peggy, dit Holliday.

— Non, et vous ne le saurez pas. Pas encore.

— Pas encore ?

— Qu'est-ce qui nous prouve qu'elle est vivante ? demanda Raffi sans détour.

— Rien. Mais je peux vous assurer qu'elle l'est.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda à son tour Holliday.

— J'aimerais que vous me donniez votre opinion sur quelque chose, tous les deux. Votre opinion d'un point de vue militaire, colonel Holliday ; la vôtre en tant qu'archéologue, docteur Wanounou. Quand vous m'aurez accordé cette faveur, je me ferai un plaisir de vous révéler où est Peggy. Nous nous rendrons à la tombe demain soir, ainsi nous courrons moins de risques d'être vus. D'ici là, promenez-vous dans le camp à votre guise. Mais ne tentez pas de vous échapper, sinon M^lle^ Blackstock serait exécutée sur l'heure ! Vous m'avez compris ?

— Oui », assura Holliday.

Raffi resta muet.

« Bien », dit Alhazred avec un bref hochement de tête.

Tournant le dos aux deux hommes, il écarta la porte de la tente et sortit. Holliday regarda pensivement le rabat de cuir reprendre sa place puis s'étendit sur les coussins.

« Une entrevue très instructive, déclara-t-il.

— Qu'est-ce qui vous a paru vrai dans ce qu'il a raconté ? demanda Raffi.

— Tout et rien… Je ne sais pas… Ce qui me paraît certain, en revanche, c'est que ce type parle trop et qu'il a quelque chose de malsain. Il lui manque une case.

— Peggy est-elle en vie ? »

La voix de Raffi se brisait.

« Si ce n'est pas le cas, je peux vous garantir que *sayyed* Alhazred est un homme mort. »

15

Le lendemain, ils s'éveillèrent à l'aube, en même temps que tous les occupants du camp. Un homme avait monté la garde toute la nuit devant leur tente. Holliday le savait, car il l'avait entendu chantonner de paisibles mélopées qui semblaient inspirées par l'infini du désert. Le sommeil l'ayant fui longtemps, ses pensées s'étaient naturellement tournées vers Peggy. Où était-elle ? Il avait assuré à Raffi qu'Alhazred mourrait s'il s'avisait de faire le moindre mal à la jeune femme, mais au cours de cette nuit fiévreuse il s'était en outre promis de faire en sorte que la mort de cette crapule soit la moins rapide et la moins douce possible.

Le petit déjeuner se composait de café fort et de *taguella*, une sorte de galette de pain confectionnée avec de la farine de mil et du lait de chèvre, mais sans sucre. Un Touareg vint leur rendre les sacs de voyage qu'ils avaient apportés de Siwa, et ils purent passer des vêtements propres. Ensuite, comme le leur avait indiqué Alhazred, ils purent flâner dans le camp comme bon leur semblait. Holliday identifia tout de suite le plan bien particulier du site.

« C'est un *castrum* romain, dit-il alors qu'ils déambulaient depuis quelques minutes. Un carré de trois cents mètres de côté délimité par un parapet de sable précédé d'un fossé. Les tentes disposées en rangées… La grande, au milieu, est probablement celle d'Alhazred. L'ensemble est conçu comme une formation militaire… Le premier essai véritable de planification urbaine. »

Comme ils montaient sur le rempart de sable à l'extrémité sud du camp, un garde qui portait un fusil en bandoulière les jaugea du regard. Que voyait-il en eux ? Des cibles ? des proies ?

« Il a un fusil neuf, apparemment, remarqua Raffi. Alhazred ne lésine pas sur l'équipement de ses troupes.

— Un C7, imité du M-18 de l'armée américaine, précisa Holliday. Encore une arme canadienne.

— Tidyman et Alhazred ont tous les deux des liens avec le Canada. J'imagine qu'ils y ont de nombreux contacts. D'autant que le Canada compte depuis longtemps une forte minorité d'immigrants libanais.

— Un paradis pour terroristes, répondit Holliday en contemplant le camp en contrebas. On y entre comme on veut avec un simple visa de touriste, et la frontière avec les États-Unis est une passoire de six mille kilomètres de long. Il suffit de traverser un champ dans la Saskatchewan pour se retrouver au Montana sans même s'en apercevoir. »

Plusieurs agents de la sécurité du territoire, découragés, lui avaient expliqué qu'il faudrait au moins deux murs comme celui de la frontière mexicaine pour stopper l'afflux de terroristes et de trafiquants de marijuana en provenance du Canada.

« À ce qu'on m'a raconté, reprit-il, le plus important point d'entrée des espions russes sur le sol américain pendant la guerre du Vietnam était Niagara Falls, entre l'Ontario et l'État de New York. On ne pouvait pas monter dans un car de tourisme, là-bas, sans tomber sur un Vladimir ou un Alexei en chemise hawaïenne.

— Drôle de pays, dit Raffi, l'air vaguement songeur. Quand j'étais à l'université, il y avait une Canadienne dans ma classe qui s'appelait Joy Schlesinger. Elle avait un superbe… Bref, elle était originaire d'une ville nommée Medicine Hat – Chapeau Médecine. Je me suis toujours demandé ce que pouvait être un "chapeau médecine" !

— Je n'en ai pas la moindre idée », répondit Holliday, l'esprit ailleurs.

Se tournant, il parcourut du regard l'étendue découverte entre le camp et le sombre promontoire rocheux déchiqueté qui le séparait des grands espaces désertiques au-delà. Le camp avait été édifié à environ trois kilomètres de ce relief, dont les hauteurs perdaient de ce fait tout intérêt stratégique pour d'éventuels attaquants. Aucun ennemi n'aurait pu approcher sans être repéré à des kilomètres. Holliday regarda de nouveau le garde : en plus de son fusil, celui-ci avait autour du cou une paire de jumelles Leupold 10 × 50. Sa main en visière, Holliday plissa les paupières et se remit à observer les lointains.

« Qu'est-ce que vous cherchez ? s'enquit Raffi.

— Que voyez-vous, là-bas, à environ cinq cents mètres ?

— Du sable… Si blanc que ça fait mal aux yeux.

— Concentrez davantage votre vue ! »

Raffi crut discerner dans le soleil aveuglant une ligne un peu plus foncée

que le sable environnant.

« Une route ?

— Oui, mais qui ne va nulle part. Regardez encore ! »

Raffi obéit. La « route », en effet, n'était qu'une bande de sable compacté de quelques centaines de mètres de longueur, parallèle au camp.

« Et à quoi servirait une route qui ne va nulle part ? » demanda-t-il, perplexe.

À cet instant, un bourdonnement de moustique se fit entendre, lointain, mais s'amplifiant rapidement.

« C'est une piste d'atterrissage, répondit Holliday. Ils ont un avion. »

Quelques instants plus tard, en effet, venant de l'ouest, un appareil surgit au-dessus des falaises et vira vers le sud en amorçant sa descente. C'était un ancien modèle à deux poutres supportant les empennages. Comme l'avion à l'approche prenait l'axe de la piste, le garde, soudain très agité, courut vers eux en brandissant son fusil.

« *Edh'hab ! Edh'hab !* cria-t-il.

— À mon avis, il ne veut pas que nous restions là », dit Raffi.

Les roues de l'avion touchèrent le sol et le pilote inversa les moteurs, dont le son baissa aussitôt de plusieurs octaves. Le garde, qui s'était arrêté, braqua son arme dans leur direction.

« Je crois que vous avez raison », acquiesça Holliday.

Ils dévalèrent la pente sablonneuse sans demander leur reste. Au-dessus d'eux, le garde parut tout de suite plus détendu. Passant entre deux rangées de tentes en forme d'igloos, les deux hommes se dirigèrent vers le grand enclos où étaient parqués les dromadaires, presque au centre du camp.

« Qu'est-ce qui lui a pris ? demanda Raffi en se retournant pour observer le garde, qui s'était remis à faire tranquillement les cent pas au sommet du parapet.

— Nous n'étions pas censés voir l'avion, je pense.

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas comme si nous savions piloter.

— J'ai souvent volé dans des appareils comme celui-là, au Vietnam. C'est un Cessna Skymaster – un O2A dans la désignation de l'armée de l'air américaine. Ils servaient à récupérer les pilotes abattus et à régler les tirs d'artillerie. Ce sont les avions qui nous transportaient quand nous avions des

missions au Cambodge ou au Laos. Il y a même eu un film où apparaît un O2A. *Air Force Bat 21*, si je me rappelle bien. Avec Danny Glover et Gene Hackman, l'acteur préféré de notre ami Japrisot de la police marseillaise… Vous vous souvenez ? "Ce salopard de Popeye Doyle ! Gene Hackman par-ci, Gene Hackman par-là !"

— Nous pourrions nous échapper, avec cet avion ?

— Les Cessna Skymaster ont un rayon d'action de quinze ou seize cents kilomètres, ce qui nous permettrait probablement de retourner en Égypte, ou d'atteindre la Tunisie. Mais, comme vous le disiez, il faudrait pour ça que l'un de nous sache piloter.

— Nous ne savons peut-être pas, mais Peggy sait, elle, dit Raffi, l'air songeur. Elle a son brevet de pilote, il me semble.

— Je doute qu'elle soit qualifiée pour les bimoteurs. Le Skymaster est équipé de moteurs en tandem.

— Mieux vaut un pilote de monomoteur que rien du tout.

— De toute façon, nous ignorons où est Peggy.

— N'est-ce pas pour la trouver que nous sommes ici ? » demanda Raffi, d'un ton provocateur.

Plusieurs heures durant, ils fouinèrent dans le camp à la recherche de Peggy. Ils n'arrivèrent à rien, si ce n'est à affiner un peu le décompte des occupants du lieu – deux cent vingt – et à acquérir la conviction qu'un troupeau de chèvres et de moutons empestait encore plus qu'un troupeau de dromadaires. Holliday n'en revenait pas que des animaux puissent produire à la fois un si bon lait et une puanteur rappelant les miasmes d'égout et l'odeur de gants de laine mouillés oubliés sur un radiateur.

Rafik Alhazred les rejoignit à 16 h 30, alors qu'ils retournaient à leur tente. Vêtu à peu près comme la veille, il était au volant d'un Toyota Land Cruiser Série 200 flambant neuf, dont la carrosserie blanche couverte de poussière ne présentait pas la moindre petite bosse – un gros 4 × 4 de banlieue chic. Sur un panneau fixé à la portière, on lisait, en anglais :

PROJET DU FEZZAN – DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS LIBYENNES
BRITISH ACADEMY – KING'S COLLEGE, LONDRES
INSTITUT DES ÉTUDES LIBYENNES

Sous ces lignes figurait un texte en arabe, probablement la traduction de ce

qui précédait.

« Le véhicule m'appartient, mais le panneau est authentique, dit Alhazred. Allez mettre les habits que vous portiez en arrivant, hier, comme tenue de camouflage. Faites vite, s'il vous plaît ! Je vous attends ici. »

Holliday et Raffi s'exécutèrent. Quelques instants plus tard, habillés de pied en cap comme des Touareg, ils montaient dans le 4 × 4. À l'arrière, un vrai Touareg était accroupi dans le compartiment à bagages. Il ne portait apparemment aucune arme, mais Holliday était certain qu'il en dissimulait une dans les replis de sa robe indigo.

« Si quelqu'un nous arrête, vous ne parlez pas. Ouvrez la bouche, et mon ami Elhadji, là derrière, vous tranchera la gorge en moins de temps qu'il en faut pour le dire, prévint Alhazred. Soyez sans crainte, notre maquillage est parfait. Le site de fouilles indiqué sur la portière existe depuis plus de dix ans et les gens qui y travaillent vont et viennent sans arrêt. Plus personne ne sait qui est qui, ce qui nous arrange bien. »

Après être sorti du camp par une ouverture pratiquée dans le parapet du côté nord, le Libanais vira aussitôt vers l'est, s'engageant dans le long ravin sur le flanc duquel ils étaient descendus le jour précédent. Les impressionnantes parois de basalte semblaient se refermer sur eux au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le vallon.

« Alors, colonel, que pensez-vous de mon petit pied-à-terre ? demanda Alhazred.

— Il ressemble beaucoup à un camp romain, répondit Holliday. J'imagine que ce n'est pas un hasard.

— Ce n'en est pas un du tout, vous avez raison, dit Alhazred en se rengorgeant. Étudiant, j'ai passé beaucoup de temps à Baalbek, l'ancienne Héliopolis romaine, dans la vallée de la Bekaa. Un site très impressionnant pour un jeune homme.

— Et qui a dû l'être aussi pour l'empereur Vespasien, ajouta Holliday, s'attirant un regard surpris de Raffi, qui détourna aussitôt les yeux. Même si je doute que son fils Marc Aurèle ait apprécié l'oracle qui prédisait sa mort pendant la guerre parthique.

— On peut effectivement en douter », acquiesça le Libanais.

Ils roulèrent un moment en silence. Quand ils arrivèrent au bout du vallon, ils tournèrent vers le nord. Soudain, leur véhicule fit une embardée et ils se retrouvèrent sur une route goudronnée. La réalité se rappela presque aussitôt à

eux sous la forme incongrue d'un vieux panneau publicitaire aux couleurs fanées où s'étalaient les mots *Koka Kola* en russe.

« Le bon vieux temps ! » commenta Alhazred en riant.

« *Alors, comme ça, nous sommes de nouveau copains ?* songea Holliday. *Tu menaces de nous égorger, et dix minutes après tu blagues avec nous… Dans le genre siphonné, on ne fait pas mieux !* »

Ils suivirent la route vers l'est sur une quinzaine de kilomètres, dépassant d'énormes camions de transport, de vieilles Lada déglinguées, des camionnettes et quelques charrettes tirées par des ânes chargées de marchandises à destination de quelque marché. Les constructions qui jalonnaient la route étaient pour la plupart faites de briques en terre crue, mais ils virent également deux ou trois stations-service tout à fait modernes surmontées de grandes enseignes Tamoil en plastique bleu et blanc. Les rares piétons qu'ils aperçurent étaient tous vêtus de la sempiternelle robe indigo. Personne ne leur prêtait la moindre attention ; l'écriteau sur la portière du 4 × 4 jouait manifestement très bien son rôle de sésame.

Sans prévenir, Alhazred enclencha les roues motrices et vira de nouveau plein nord, quittant le bitume pour le sable compact du désert. Les gigantesques dunes de l'erg Murzuq, telles des montagnes sculptées par le vent, fermaient au loin la vaste plaine. Projetée par le soleil déclinant, l'ombre démesurée du Land Cruiser courait sur le sol.

« Nous allons arriver par l'entrée de service, expliqua le Libanais. "C'est dans la prudence que réside le vrai courage", comme dit le poète. »

Holliday et Raffi continuèrent d'observer le paysage à travers les vitres sans répondre. Dans un premier temps, outre quelques bosquets de palmiers isolés, ils ne virent rien d'autre qu'un lac étroit qui aurait été qualifié d'"étang" aux États-Unis. Puis apparurent à quelque distance les ruines d'une agglomération qui avait dû être importante : des maisons en briques de terre dont ne subsistaient que les murs, si serrées les unes contre les autres que l'ensemble faisait penser à un labyrinthe pour rats de laboratoire.

« Ce que vous voyez là-bas est la ville romaine des Ier et IIe siècles avant Jésus-Christ, indiqua Alhazred.

— Ce n'est pas là que nous allons ? demanda Raffi.

— Non. Les tombes en forme de ruche sont bien plus anciennes. »

Ils passèrent devant les ruines tout en obliquant vers la droite. Soudain, alors qu'ils n'avaient pas croisé âme qui vive depuis la route goudronnée, ils

virent un Gaz-2330 « Tigre » russe, l'équivalent soviétique du Hummer américain, surgir de derrière un affleurement rocheux. Debout à l'arrière, torse dépassant de l'écoutille de toit, se tenait un soldat en treillis marron de l'armée libyenne, mains sur les poignées d'une mitrailleuse 12.7.

« Un problème ? demanda Holliday, tendu, en regardant le lourd véhicule foncer vers eux.

— Je ne pense pas, répondit Alhazred sans tourner la tête. Ces gars-là sont des feignants. S'ils nous arrêtent, ils devront faire un rapport. Ils sont comme tous les soldats du monde, ils détestent la paperasse.

— Il y a une base militaire, par ici ? »

Si c'était le cas, il était surprenant que l'armée ne soit pas encore tombée sur la bande de terroristes que commandait le Libanais.

« Juste une brigade pour faire la police, répondit Alhazred. Ils ont dû venir par ici pour boire de l'alcool, fumer, ou juste pour occuper leur temps. Il n'y a rien à craindre d'eux, vous pouvez me croire. »

Il avait raison. Quand le blindé ne fut plus qu'à une dizaine de mètres du Toyota, le conducteur vit le panneau sur la portière et adressa un salut de la main à Alhazred, qui le salua en retour avec un grand sourire. Le Tigre passa dans un grondement de moteur et disparut derrière eux. Holliday poussa un soupir de soulagement.

« Vous voyez bien ? dit Alhazred, affable. Il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. »

Il fallait le dire vite. Après deux semaines au soleil du désert, Holliday était rouge comme une écrevisse. Raffi pouvait peut-être passer pour un Touareg, mais pas lui : même dans sa robe indigo, il était aussi discret qu'un panneau "Stop".

Ils atteignirent les tombes dix minutes plus tard. Alhazred ralentit et ils se mirent à zigzaguer entre les tumulus bâtis en grossières briques de sel à peine plus foncées que le désert environnant. Les sépultures ressemblaient à des pyramides sans pointe de quatre mètres de hauteur, certaines percées d'ouvertures carrées sur un ou deux côtés, d'autres aveugles, toutes séparées de leurs voisines par un espace libre d'une quinzaine de mètres. Les plus anciennes, au nord, usées par le vent, n'étaient plus que des monticules aux contours estompés évoquant les ruches qui leur donnaient leur nom.

« Une momie par tombe, généralement enterrée debout, indiqua Alhazred en s'arrêtant devant un des plus vieux édifices. On plaçait d'abord la momie

dedans, avec ses biens, puis on comblait avec du sable.

— De vraies momies, comme dans les maléfices du même nom ? demanda Holliday.

— Oui. Il y a des lacs de natron par ici, ce qui facilitait les choses. Les experts s'accordent à penser que c'est dans le Fezzan que la momification a été inventée.

— Le natron ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte de soude naturelle, expliqua Raffi. Du carbonate de sodium hydraté, pour être précis. Une substance permettant de conserver la chair des défunts comme de la viande de bœuf, avec en outre des propriétés insecticides qui éloignaient les petites bêtes. La chaleur sèche du désert faisait le reste.

— Quarante jours dans un bain de natron vous garantissaient l'éternité, dit Alhazred en entrouvrant sa portière après avoir pris un gros projecteur Husky sur le siège près de lui. Et maintenant, messieurs, en avant ; la tombe d'Imhotep nous attend ! » ajouta-t-il, adressant à ses prisonniers un sourire enjoué par-dessus son épaule.

16

« Comment entre-t-on ? » s'enquit Holliday, observant la surface lisse de l'antique tumulus apparemment dépourvu d'ouverture.

Si Alhazred ne se trompait pas, la tombe datait d'au moins quatre mille ans. Il était difficile de concevoir qu'une construction en terre crue ait pu traverser tant de siècles.

« Suivez-moi ! » dit le Libanais.

Il les conduisit de l'autre côté de l'ouvrage. Là, le garde touareg, Elhadji, qui ne les quittait pas d'une semelle, sortit de sous sa robe un objet en forme de tire-bouchon et le lui tendit. Alhazred s'accroupit, scruta le mur bombé en plissant les paupières, puis, ayant repéré un trou presque invisible dans la brique, il y introduisit la mèche du tire-bouchon, la fit pivoter et tira.

« Et hop ! Voilà le travail ! » s'exclama-t-il, théâtral, tandis qu'une fissure apparaissait dans la paroi, délimitant un carré d'une soixantaine de centimètres de côté : le panneau d'une trappe.

Il continua de tirer jusqu'à ce que le panneau se dégage de son logement, puis, avec l'aide d'Elhadji, il le souleva et le posa sur le sol à côté de l'ouverture.

Holliday admira l'ingéniosité du système. La surface apparente du panneau n'était en fait qu'un fin placage imitant la brique de l'édifice, collé sur une épaisse plaque de polystyrène. L'ensemble ne devait pas peser plus de trois kilos. De l'extérieur, l'illusion avait été parfaite.

Alhazred adressa une cascade de mots incompréhensibles à Elhadji, qui acquiesça de la tête.

« Il va falloir vous baisser », avertit-il.

Il se mit à quatre pattes, se glissa dans l'ouverture et disparut à l'intérieur de la sépulture.

« Priorité aux anciens », dit Holliday, s'effaçant pour céder le passage à Raffi.

L'Israélien lui jeta un regard noir puis suivit Alhazred. Holliday l'imita un instant plus tard. Elhadji resta dehors.

À l'intérieur de la tombe, où régnait une chaleur étouffante, le peu de soleil qui entrait par la trappe ne suffisait pas à dissiper l'obscurité. Seules de vagues formes grises au milieu de la minuscule cavité trahissaient la présence de Raffi et d'Alhazred. Le panneau de l'ouverture fut remis en place et Alhazred alluma son puissant projecteur. Regardant autour de lui, Holliday eut peine à croire qu'il se trouvait dans la tombe d'une des plus grandes figures de l'histoire égyptienne, et même de l'histoire tout court, tant le décor était austère.

La chambre, aussi exiguë que pouvaient le laisser présager les dimensions extérieures, mesurait environ trois mètres carrés – à peine plus qu'une cellule de prison. Les murs de brique non enduite ne présentaient aucun ornement ; un dallage lisse de basalte sombre couvrait le sol. Bien qu'un peu plus grandes que la trappe d'entrée, les dalles n'atteignaient pas un mètre carré. Le plafond était constitué de poutres de basaltes larges d'une soixantaine de centimètres.

Une dalle manquait au centre exact du pavage. À sa place s'ouvrait un puits obscur dans lequel descendait une échelle de bois presque verticale. Au fond de la pièce gisaient les débris d'une sorte de caisse en bois d'à peu près un mètre quatre-vingts de long au couvercle déchiqueté en plusieurs morceaux.

Le flanc de ce coffre s'ornait de symboles presque effacés, dont une paire de grands yeux stylisés. À l'intérieur, spectacle grotesque, Holliday vit ce qui ressemblait à deux jambes parcheminées liées ensemble par des bandages de couleur brune : tout ce qui restait d'une momie dont le torse, la tête, les bras et les jambes avaient disparu.

« Je vous présente Ahmose Pennekhbet, dit Alhazred. À ce que j'ai pu voir, c'était un haut fonctionnaire. La tombe était déjà vide quand je l'ai trouvée. Des voleurs y étaient entrés en perçant le mur, avaient vidé le sable qui la remplissait et dérobé tous les objets de valeur. Ils l'avaient ensuite refermée à l'endroit où j'ai posé la trappe. À l'origine, le sarcophage était debout au milieu de la pièce, masquant la dalle qui couvrait le puits. Les pilleurs l'avaient renversé pour pouvoir prendre les bijoux qui devaient décorer la momie.

— Où est le reste du corps ? » demanda Holliday.

Ce fut Raffi qui combla sa curiosité :

« Il a été emporté. On plaçait parfois des pierres précieuses dans le ventre

des momies. Comme les voleurs devaient être pressés, ils se sont contentés de couper la dépouille en deux.

— C'est ce que je pense aussi, confirma Alhazred. En tout cas, on peut dire que le destin m'a servi, *inch Allah*. Si les voleurs n'avaient pas déplacé le sarcophage, je n'aurais pas vu ce qu'eux-mêmes n'ont pas remarqué : les fissures autour de la dalle centrale qui révélaient la présence d'un trou en dessous.

— Quand la tombe a-t-elle été pillée, à votre avis ? demanda encore Holliday.

— Impossible de le savoir.

— Probablement peu de temps après l'inhumation, intervint Raffi, ignorant le regard irrité du Libanais. Il y a des centaines de sépultures similaires aux alentours, ceux qui ont violé celle-ci savaient sûrement qu'elle contenait quelqu'un d'important. Comme les profanateurs de tombeaux de l'Angleterre victorienne, qui guettaient le décès de gens riches dans les notices nécrologiques et assistaient à leurs obsèques pour voir si on les enterrait avec leurs bijoux.

— Plutôt glauque, commenta Holliday.

— Mais ingénieux, d'un point de vue professionnel.

— On descend dans le puits ? demanda Holliday à Alhazred.

— On est sujet à la claustrophobie, peut-être ? railla le Libanais.

— Non, *on* n'a rien d'un claustrophobe, répliqua Holliday. *On* aimerait simplement en finir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Mais bien sûr, colonel, répondit Alhazred non sans raideur. Vos désirs sont des ordres.

— Si c'est le cas, dites-nous donc où est Peggy.

— Patience, colonel, une chose à la fois.

— Raison de plus pour ne pas traîner.

— Descendez devant avec le D^{r} Wanounou ! dit Alhazred en tendant son projecteur à Holliday. J'aime mieux ne pas trop vous tourner le dos…

— C'est réciproque. »

Holliday donna la lampe à Raffi, qui braqua le rayon sur le trou, puis il se plaça avec précaution sur l'échelle et il descendit. Au fond du puits, il se retrouva dans un réduit maçonné en briques de terre, bas de plafond, où l'on

pouvait à peine se mouvoir et où la température était d'au moins dix degrés inférieure à celle d'en haut. Raffi le rejoignit quelques instants plus tard, suivi d'Alhazred, qui avait repris le projecteur. Le Libanais dirigea le cône de lumière vers la gauche, faisant surgir de l'ombre un escalier taillé directement dans le soubassement calcaire.

« Après vous, messieurs », dit-il à mi-voix.

Comme précédemment, Holliday descendit le premier, ses épaules frottant contre les parois. Au pied des marches commençait un couloir très étroit où régnait une température encore plus basse qu'au-dessus : le froid de la mort et du temps qui s'enfuit. À cette profondeur, le tunnel était entièrement percé dans la roche, et les murs portaient encore la trace des ciseaux des carriers qui l'avaient creusé des milliers d'années plus tôt.

De longues ombres dansantes projetées par la lampe précédaient Holliday au fur et à mesure de son avancée. À une trentaine de mètres de l'escalier, le passage débouchait dans une deuxième antichambre, vide elle aussi, mais de la taille d'un salon et décorée de glyphes. Quand Alhazred sortit du tunnel avec le projecteur, Holliday remarqua qu'un groupe de symboles revenait plusieurs fois dans le décor.

« La chouette signifie "bien-aimé", expliqua le Libanais. L'homme assis est un scribe. Entourés du cartouche royal, comme ici, ce sont les caractères qui forment le nom d'Imhotep. J'ai cru me trouver mal, la première fois que je les ai vus… J'ai tout de suite compris ce qu'ils signifiaient, bien sûr », ajouta-t-il en bombant le torse.

Dans la lumière mouvante du projecteur, les parois de l'antichambre taillée dans le roc fourmillaient de dessins vivement colorés qui représentaient pour la plupart des scènes de la vie quotidienne : femmes et enfants richement vêtus puisant de l'eau dans des canaux d'irrigation, pilant du blé, pêchant dans des marais ou des étangs couverts de nénuphars.

Au fond de la pièce, dont le sol semblait avoir été balayé récemment, béait une ouverture au-delà de laquelle Holliday aperçut un amas hétéroclite d'objets qui semblaient être des meubles.

« Il y avait une porte dans cette embrasure ? demanda Raffi. Un sceau quelconque ?

— Oui, une porte à deux battants de cèdre doublés d'or, répondit Alhazred. Les poignées étaient attachées ensemble avec un cordon de chanvre fermé par un sceau en plâtre.

— Le sceau de qui ?

— Celui d'Imhotep, comme sur les glyphes. Il n'y a aucun doute.

— Je me demande qui l'a inhumé », murmura Raffi.

Il s'avança jusqu'au mur de gauche et examina les cartouches répétés contenant le nom d'Imhotep. Dans certains d'entre eux apparaissait également un autre groupe de caractères.

« Le nom d'une femme, commenta-t-il en pointant son doigt. Hatchepsout.

— Vous comprenez ce que ça signifie ? s'enquit Holliday.

— "Gloire de son père", traduisit l'Israélien.

— La fille d'Imhotep, donc ?

— Presque à coup sûr, dit Alhazred.

— Je ne savais même pas qu'il était marié.

— Il pourrait bien s'agir d'une enfant illégitime, reprit Raffi, toujours penché sur les glyphes. Il y a une séquence de quatre signes après son nom : *H'mt-a*. C'est le mot qui désigne une esclave.

— C'est aussi mon avis, assura Alhazred. Maintenant, avançons ! Les chambres suivantes sont les plus importantes. »

À l'évidence, Raffi aurait volontiers continué d'étudier les parois ornées, mais il s'en détourna.

« Qu'est-il arrivé aux portes ? demanda-t-il quand ils franchirent l'embrasure dépourvue de battants.

— Elles ont malheureusement été détruites quand nous avons ouvert les chambres mortuaires, répondit le Libanais. Le revêtement a été enlevé et mis en lieu sûr. »

La pièce suivante était encombrée d'un fatras de meubles et d'objets divers jetés là pêle-mêle comme des vieilleries dans un grenier. Holliday distingua des statuettes, des chars, des maisons et des bateaux miniatures, des tas de coffrets ouvragés, des tables, des chaises, des tabourets, des dizaines de pots en albâtre… Comme si la pièce avait été mise à sac, puis son ameublement repoussé sur les côtés pour dégager l'accès à la chambre suivante.

« Elhadji et ses collègues ne sont pas des ouvriers très méticuleux, je le crains, commenta Alhazred. En fait, c'est lui qui a démoli les portes en or. »

C'était toi qui le commandais, songea Holliday. *Pourquoi ne l'en as-tu pas empêché ?*

Ils pénétrèrent enfin dans la chambre sépulcrale, et Alhazred promena alentour le rayon de sa lampe. Holliday et Raffi se figèrent sur place. Le centre de la pièce était occupé par un énorme sarcophage, manifestement taillé dans le roc, son couvercle appuyé contre son flanc.

Sur les parois extérieures du cercueil géant étaient gravées les figures du panthéon égyptien : Ammout, avec sa tête de crocodile, Bastet, la déesse chatte, et Kheper, le scarabée sacré, symbole de l'aube. On voyait également Isis, la gardienne ailée des morts, Miysis, le dieu lion, fils de Bastet, et Selket, surmontée d'un scorpion. Et aussi Oupouaout, le dieu chacal, Mnévis, le taureau sacré, Horus, fils d'Isis, reconnaissable à sa tête de faucon, et enfin Râ, le soleil, le créateur de toute vie, le plus grand de tous les dieux. Ils étaient tous là, gravés dans la pierre ou peints sur les murs dans des couleurs si vives qu'elles semblaient avoir été posées la veille.

Le mur le plus proche de la tête du sarcophage était entièrement occupé par une fresque représentant un navire aussi haut de proue que de poupe, propulsé par trois immenses voiles et des dizaines de rames d'or. Un personnage bien plus grand que les autres, portant dans la main gauche une tablette d'argile et dans la droite un étrange instrument en forme de croix, se tenait seul à la proue, bras levés à la manière d'un prêtre antique bénissant son troupeau.

L'embarcation voguait à l'embouchure d'un grand fleuve aux rives plantées de grands conifères foisonnants, peut-être le Nil. Tout le long de la berge, des hommes à cheveux longs vêtus d'un pagne, bras et torse tatoués, semblaient rendre hommage au personnage du bateau dont la main droite était transpercée par l'unique rayon d'un soleil stylisé dominant la scène.

« D'après moi, cette fresque dépeint le voyage mystique d'Imhotep au pays de Pount, dit Alhazred. Les conifères suggèrent que Pount se situait en fait au Liban, d'où provenait l'essentiel du bois de cèdre qu'utilisaient les anciens Égyptiens. »

Il dirigea le rayon du projecteur vers le pied du sarcophage et tout parut se nimber soudain d'un halo doré. Devant Holliday et Raffi, abasourdis, se dressait un mur d'or massif de soixante-quinze centimètres de hauteur sur trois mètres de longueur, tel un rêve chatoyant inspiré par sa cupidité à l'antique roi Midas.

« Quatre tonnes d'or, reprit le Libanais, de la fierté dans la voix. Il nous a fallu trois mois pour tout transporter jusqu'ici. »

Traversant la chambre, il alla se planter devant l'énorme empilement de lingots pour le contempler à la lumière de sa lampe, l'éclat de l'or se reflétant

dans ses yeux. Holliday, lui, était bien plus intéressé par le sarcophage. Il s'en approcha, le considéra un moment, puis tourna son regard vers la fresque au navire.

« Je croyais que vous vouliez me poser une question en ma qualité d'archéologue », dit Raffi en s'avançant.

Alhazred consulta sa montre.

« Une autre fois, peut-être, répondit-il. Il se fait tard.

— Où est la momie ? demanda Holliday.

— Transportée en lieu sûr.

— Elle était déjà en lieu sûr ici même, il me semble.

— Pas après l'ouverture du sarcophage.

— Portait-elle un masque en or, comme Toutankhamon ?

— Tout à fait, répondit le Libanais, dont le visage s'empourpra sans que Holliday puisse décider si c'était sous l'effet de la colère ou de la gêne. Et pour tout dire, l'intérieur du cercueil, lui aussi, était entièrement doublé d'or.

— Comme les portes ? s'enquit Holliday avec un sourire.

— Exactement. Comme les portes.

— J'imagine que le revêtement interne du sarcophage a été transporté en lieu sûr, lui aussi, dit Holliday d'un ton placide.

— Absolument, répliqua Alhazred entre ses dents. Et maintenant, je pense qu'il est vraiment temps de partir.

— Comme vous voudrez, repartit Holliday avec bonne humeur. Vous venez, Raffi ? Notre geôlier archéologue pense qu'il est temps de partir. »

Raffi, si l'on en croyait son expression, aurait été ravi de rester dans la tombe plusieurs heures encore, mais il opina silencieusement. Alhazred fermant la marche, ils revinrent sur leurs pas, traversant l'antichambre, puis enfilant le tunnel, où leurs pas sonnaient sur le sol de roche mal dégrossi. Puis ils montèrent les marches menant au fond du puits et gravirent l'échelle grinçante pour regagner l'intérieur du tumulus en forme de ruche.

Enfin, sous le regard vigilant d'Alhazred, Holliday et Raffi retirèrent la trappe et se faufilèrent rapidement à l'extérieur. Ils constatèrent en se relevant que le soleil était déjà bas sur l'horizon. L'air s'était rafraîchi à l'approche du crépuscule, mais la chaleur était encore suffisante pour les faire suffoquer au sortir du souterrain glacial. Quand Alhazred eut émergé à son tour de

l’ouverture, Elhadji et lui remirent en place le panneau de polystyrène, dont ils dissimulèrent les contours en bouchant les fissures avec du sable.

Le voyage de retour se fit en silence. Holliday n’en revenait pas de ce qu’il avait vu. Par ses implications, une telle découverte dépassait en éclat et en importance celle du trésor des Templiers qu’il avait lui-même faite l’année précédente, mais le moment n’était pas opportun pour en débattre avec Raffi.

La nuit tombait quand ils arrivèrent au camp, où Alhazred les déposa devant leur tente.

« J’avais dans l’idée de vous inviter à dîner chez moi ce soir, afin que nous puissions discuter de ce que vous avez vu, mais j’ai changé d’avis. Nous nous retrouverons peut-être à un moment ou à un autre, demain, pour parler de votre amie Peggy, déclara-t-il, avant d’adresser aux deux hommes un bref salut de la tête et de redémarrer.

— Ce type est un charlatan, ou je me trompe ? dit Raffi quand ils furent dans la tente.

— Vous ne vous trompez pas, c’est un imposteur de la plus belle espèce », confirma Holliday.

Ce fut alors qu’ils entendirent les hélicoptères.

17

Ce fut d'abord un chuchotement hésitant de métronomes géants battant la mesure, puis, en se rapprochant, le bruit se transforma en un concert de stridulations monstrueuses, comme si une nuée de criquets d'acier était en train de tomber du ciel. La multiplicité des sons suggérait la présence d'au moins quatre appareils. Même sans les voir, Holliday devina qu'ils étaient gros – sans doute des Sikorsky S-92 ou des Merlin Agusta italiens.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Raffi en hurlant pour couvrir le tonnerre assourdissant.

— Quelqu'un attaque le camp ! » répondit Holliday.

Quatre hélicoptères de cette taille pouvaient transporter au total près de cent hommes, un nombre largement suffisant pour affronter les Touareg.

Comme Holliday se dirigeait vers la porte de la tente, le battant de cuir s'écarta brusquement et un homme surgit, vêtu d'un treillis noir et d'un gilet pare-balles, le visage masqué par une cagoule également noire, un pistolet-mitrailleur MP5 à la main. Il portait en outre un pistolet automatique dans un holster attaché à sa cuisse droite, et un énorme couteau de combat dans un étui fixé par des Velcro à sa cuisse gauche. Sans ralentir sa course, il leva le canon court du MP5. En bon joueur de football américain, Holliday effectua un saut chassé qui atteignit le commando entre les jambes.

L'homme poussa un cri et perdit l'équilibre, lâchant une rafale qui dessina une ligne de pointillés sur le plafond en peau de dromadaire. D'un second coup de pied aussi violent que le premier, Holliday le fit culbuter sur le dos, puis, prolongeant son mouvement, il se laissa tomber genou en avant sur son visage, lui écrasant le nez. Tendant la main, il attrapa ensuite le couteau de son adversaire et lui plongea la lame crantée dans la gorge juste au-dessus de son gilet pare-balles, lui sectionnant les deux carotides et la trachée. Un jaillissement de sang éclaboussa le devant de sa chemise. L'homme émit un son

de pneu qui se dégonfle et cessa de vivre.

Pendant que Raffi, bouche bée, contemplait l'horrible spectacle d'un œil effaré, Holliday s'empara du MP5 et ouvrit le holster du mort, qui contenait un Beretta M9, la version militaire du 9 millimètres standard. Après avoir tiré la glissière, il lança le pistolet à Raffi, qui l'attrapa comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux.

« Braquez le canon et tirez ! La sécurité est à gauche. Si vous voyez le petit bouton rouge, comme maintenant, ça signifie qu'elle est mise. Poussez-le vers le bas et tirez sur tous ceux qui vous regardent de travers ! Vu ? »

L'Israélien acquiesça d'un hochement de tête.

À cet instant, un bruit les fit se retourner tous les deux. Comme dans un vieux western, ils virent une lame percer le mur de la tente et commencer à l'entailler de haut en bas. De sa propre initiative, Raffi leva le pistolet et ôta la sécurité d'un coup de pouce. Un visage apparut dans la déchirure. À la grande surprise de Holliday, ce n'était pas celui d'un nouveau commando encagoulé, mais celui d'Emil Abdul Tidyman, le contrebandier qui les avait trahis.

« Par ici ! » ordonna celui-ci d'une voix pressante.

Le cuir de la tente fut bientôt fendu jusqu'au sol.

« Venez ! Vite ! reprit Tidyman. Le camp est attaqué !

— Pourquoi irions-nous avec vous ? » demanda Raffi tout en continuant à pointer fermement son arme droit sur l'Égyptien.

Constatant que la main de Raffi ne tremblait absolument pas, Holliday eut un sourire sans joie. L'Israélien semblait avoir appris sa leçon et surmonté ses scrupules.

« Il y a cinq hélicoptères dehors, et plus de cent hommes armés jusqu'aux dents, répondit Tidyman. Soit vous venez avec moi, soit vous êtes morts.

— Vous suivre, c'est survivre, en somme ? dit Holliday.

— Je connais un moyen de sortir d'ici.

— Pourquoi vous ferions-nous confiance ? demanda encore Raffi.

— Parce que je représente votre seule chance. »

Pistolet toujours braqué, Raffi échangea un rapide regard avec Holliday, qui confirma d'un bref signe de tête ce qu'affirmait Tidyman. L'Égyptien avait raison : les forces en présence étaient trop déséquilibrées, et s'ils restaient sur place ils se feraient massacrer en même temps que les Touareg. La question de savoir qui étaient les attaquants importait peu pour l'instant. Il serait toujours

temps de se la poser plus tard… à condition qu'ils s'en sortent vivants.

« Allez-y, nous vous suivons ! » dit-il.

Raffi abaissa le M9. Le visage de Tidyman disparut et, se glissant dans l'ouverture qu'il avait pratiquée, les deux hommes le rejoignirent dehors dans l'obscurité protectrice.

Tidyman était en treillis noir, comme les commandos, mais il portait un béret, non une cagoule, et n'avait pour toute arme qu'un pistolet dans son étui. Ouvrant la voie, il se faufila entre les tentes en direction du parc à bestiaux qui se trouvait dans la partie ouest du camp.

Derrière eux, des rafales d'armes automatiques se mêlaient aux cris étouffés des mourants et à ceux des dromadaires paniqués qui tiraient désespérément sur leur longe sans autre résultat que de tomber les uns sur les autres en trébuchant sur leurs pattes entravées. Touchées par des balles traçantes ou des grenades à fusil, des tentes s'embrasaient un peu partout.

Un mouvement sur la gauche attira soudain l'attention de Holliday, qui se tourna juste à temps pour voir surgir de la nuit une silhouette drapée d'indigo : Elhadji. Le Touareg brandissait une simple épée droite d'un peu plus d'un mètre, munie d'une garde et d'une poignée en bois. La redoutable lame ébréchée décrivit dans l'ombre un arc de cercle étincelant quand il l'abattit.

En un éclair, Holliday se revit face à un taliban enturbanné qui s'était précipité sur lui avec un interminable *pulwar* à lame courbe dans les ruines d'un village près de Kandahar. Il réagit exactement de la même façon qu'il l'avait fait ce jour-là : il se jeta sur le sol, roula sur le côté pour éviter le coup en revers d'Elhadji, puis, se redressant sur les genoux, il tira de son étui le poignard du commando et l'enfonça dans les plis de la robe indigo, coupant d'abord le tissu, puis les tendons des jarrets de son adversaire, qui s'effondra. Mais, bien que blessé, Elhadji parvint à faire glisser de sa manche droite une dague et lança son bras armé vers l'abdomen de Holliday. Tout en s'écartant vivement, Holliday comprit que le coup était imparable : le Touareg allait l'éventrer.

Une détonation retentit alors. Elhadji fut projeté en arrière, la partie droite de son visage désintégrée, son turban défait baignant dans un magma de sang, de cervelle et de cheveux. Holliday leva les yeux. Raffi se tenait là, une main tendue vers lui, l'autre serrée sur la crosse du Beretta, dont le canon fumait.

« Braquer et tirer, c'est bien ça ? dit l'Israélien avec une grimace.

— Exactement. Braquer et tirer, répondit Holliday en s'agrippant à la main

de l’archéologue pour se relever.

— Dépêchez-vous ! » ordonna Tidyman à mi-voix.

Ils atteignirent rapidement le parapet de sable, qu’ils escaladèrent à la suite de l’Égyptien. Holliday jeta un regard par-dessus son épaule quand ils furent au sommet. Une bonne partie du camp était en feu, à présent, et des silhouettes de Touareg se détachaient sur un fond d’incendie. Des départs de balles traçantes formant une toile d’araignée lumineuse signalaient les positions des attaquants, qui étaient manifestement en train de repousser les défenseurs vers l’est du camp.

Soudain, un feu nourri se déclencha sur la crête du parapet est, provenant d’une vingtaine d’armes lourdes. Une embuscade. Une partie des attaquants qui s’étaient postés sur la butte venaient d’entrer en action et les Touareg se trouvaient pris sous des tirs croisés ravageurs.

Holliday se tourna de l’autre côté. Ils se trouvaient exactement à l’endroit du rempart où ils étaient montés le matin, mais à présent l’espace entre eux et la piste d’atterrissage, presque invisible, était occupé par cinq énormes hélicoptères rouge et blanc. Des Merlin Agusta-Westland, comme Holliday l’avait pensé. Un Merlin venait d’être testé en vue du remplacement de l’hélicoptère présidentiel, et Holliday savait que ces appareils de transport possédaient le plus long rayon d’action dans leur catégorie.

Tidyman s’accroupit, imité par Holliday, qui força Raffi à faire de même. Debout, leurs silhouettes se découpant sur les flammes, ils constitueraient des cibles parfaites.

« Et maintenant ? chuchota Holliday.

— Par là, répondit l’Égyptien en désignant du doigt l’angle nord-est du parapet. Restez baissés ! »

Il partit en courant le long du remblai. Holliday le suivit, plié en deux, vérifiant toutes les trois secondes si un éventuel gardien en faction près des hélicoptères ne les avait pas repérés. Raffi formait l’arrière-garde. Le seul obstacle qu’ils rencontrèrent fut le corps d’un Touareg égorgé par un commando. Ils enjambèrent le cadavre et continuèrent leur course.

Quand ils parvinrent à l’angle, Tidyman montra le fossé en contrebas. De l’autre côté du saut-de-loup se trouvait un UAZ-469 comme celui qu’ils avaient acheté à Marsa-Matrouh, mais transformé en pick-up. Sur le plateau se dressait une mitrailleuse lourde montée sur pivot. Le véhicule ressemblait au 4 × 4 de l’armée libyenne qu’ils avaient croisé dans l’après-midi, mais en

beaucoup plus ancien.

« Vous savez vous servir de ça ? demanda Tidyman d'une voix éraillée en désignant la mitrailleuse.

— Sûrement », répondit Holliday.

L'arme, encore plus grosse qu'une M240 américaine, devait être une Kord de l'époque soviétique. Mais une mitrailleuse était une mitrailleuse, et les Russes avaient toujours eu le chic pour fabriquer des armes simples, solides et faciles à manier, raison pour laquelle la kalachnikov était aux fusils-mitrailleurs ce que le Coca-Cola était aux boissons gazeuses.

« Il vaudrait mieux que vous en soyez vraiment sûr, avertit l'Égyptien. Parce qu'il va falloir passer près de ces hélicos et vous pouvez être certain qu'ils sont gardés.

— Attention derrière vous ! » hurla Raffi.

Holliday pivota sur ses talons tout en levant le pistolet-mitrailleur qu'il avait pris à son agresseur dans la tente. Deux commandos étaient en train de gravir le parapet au pas de charge l'un derrière l'autre. Quand Holliday ouvrit le feu, le premier des deux hommes leva les yeux vers lui.

« *Cazzo merda !* » siffla-t-il en braquant son arme.

D'une seconde rafale, Holliday l'envoya rouler au pied de la butte, où il s'immobilisa, formant sur le sol un paquet sans vie. L'autre attaquant s'arrêta, braquant à son tour son pistolet-mitrailleur, et Holliday vida sur lui le reste de son chargeur. Près du corps affaissé au bas du talus apparurent soudain trois nouveaux commandos, armes déjà pointées.

« On dégage ! » hurla Holliday, se jetant par-dessus le bord extérieur du parapet au milieu d'une pluie de balles tirées par le trio.

En même temps que ses deux compagnons, il roula sur la pente sableuse sans pouvoir contrôler sa culbute, qui s'acheva brutalement dans le fossé avec un choc qui lui coupa le souffle. Comme ils se remettaient debout pour escalader le côté opposé de la tranchée, il ressentit une vive brûlure au bras quand un projectile transperça la manche de sa chemise. D'autres balles soulevèrent de petits geysers de sable autour d'eux : les commandos tiraient à présent depuis le faîte du rempart. Parvenu enfin au 4 × 4, Holliday sauta sur le plateau et empoigna la crosse de type pistolet de la mitrailleuse, qu'il fit pivoter sur son axe.

Pendant que Tidyman démarrait, Raffi à son côté dans la cabine, Holliday engagea le levier d'armement, verrouillant la bande de munitions dans son

logement, ôta la sécurité puis pointa le canon vers le haut. Après avoir vérifié que la bande jouait librement dans sa boîte, fixée sur la partie droite de l'arme, il appuya sur la détente.

La mitrailleuse s'anima entre ses mains, tressautant comme un marteau-piqueur, envoyant en lourdes pulsations sourdes une grêle de 12,7 qui laboura la crête du rempart de sable comme une déchiqueteuse hache du papier et transforma instantanément tous ceux qui s'y trouvaient en chair à pâté.

Ce premier danger écarté, Holliday bascula l'arme à cent quatre-vingts degrés, la pointant sur les hélicoptères tandis que l'UAZ-469 fonçait sur le sol pierreux en direction de la piste. Les gros appareils, qui avaient atterri de façon échelonnée, formaient face au 4 × 4 une ligne de défense en courbe. Chacun était pourvu de portes coulissantes, comme les minibus, et d'une rampe de chargement à l'arrière. Conçus pour le transport, ces Merlin n'étaient généralement pas armés, cependant les trois grandes fenêtres qui perçaient leur fuselage de chaque côté pouvaient très bien servir à installer des *miniguns*, ou même des 12,7 comme la Kord.

Holliday prit pour cible les hélicoptères alignés, tirant de courtes rafales transversales de gauche à droite à la hauteur des cabines de passagers, en commençant par le cockpit. Même à deux cents mètres de distance, il voyait les pare-brise de Plexiglas exploser, les tôles se déchirer, les morceaux de fuselage et de moteurs voler en l'air sous l'impact des balles. Il y eut un flamboiement à l'intérieur de l'appareil situé au centre du dispositif, puis, une fraction de seconde plus tard, une énorme boule de feu jaillit, accompagnée d'un souffle et d'une détonation étouffée : le carburant pour les turbomoteurs venait de s'embraser.

Tidyman donna un brusque coup de volant pour s'éloigner de la zone de lumière produite par l'explosion. Holliday vit des silhouettes courir en avant de l'incendie.

« RPG 7 ! » hurla l'Égyptien.

L'une des silhouettes portait effectivement sur son épaule un de ces lance-roquettes légers à la forme aisément reconnaissable, assez puissants pour arrêter un char M1 Abrams… et à plus forte raison une boîte en fer-blanc comme l'UAZ-469. Qu'une seule munition de RPG les touche, ils seraient pulvérisés tous les trois. Holliday recommença à tirer, de droite à gauche d'abord, puis de gauche à droite, fauchant les attaquants qui tombaient les uns après les autres en pleine course telles des marionnettes dont on coupe les fils. Le porteur de RPG ne fit pas exception.

Enfin, ils eurent la rangée d'hélicoptères derrière eux. Celui du milieu flambait comme une torche, et au moins deux autres étaient fortement endommagés, sinon hors d'usage. Privés de leur moyen de transport, les commandos étaient voués à la mort, aussi lourdement armés soient-ils. Les Kadhafi père et fils n'étaient pas réputés pour leur bon cœur : ils sortiraient de la naphtaline quelques vieux MiG-23 « Floggers » qui enverraient les éventuels survivants rejoindre leurs ancêtres à coups de missiles.

Tidyman arrêta la jeep au bord de la piste. Le Skymaster que Holliday avait vu le matin était là, à l'abri sous un auvent en polyéthylène, près d'une rangée de fûts de deux cents litres équipés de pompes manuelles. Le cockpit était vide, les deux portes grandes ouvertes.

« Où est le pilote ? » demanda Holliday en sautant à terre.

Le bruit d'une explosion derrière lui le fit sursauter et il se retourna. Un second hélicoptère brûlait maintenant. L'opération des commandos, sans doute calculée pour être une brève incursion entraînant un minimum de pertes tant humaines que matérielles, était en passe de virer au fiasco de première ampleur.

« Le pilote, c'est moi, répondit Tidyman, descendant à son tour du 4 × 4.

— Vous plaisantez, j'imagine, dit Raffi.

— Pas du tout. J'ai obtenu ma licence au Canada, à quinze ans. Je pilotais avant de savoir conduire des voitures. »

Contournant le nez de l'avion, l'Égyptien alla s'installer derrière le petit volant en demi-lune. Holliday et Raffi montèrent à sa suite, Holliday dans le siège du copilote.

Tidyman claqua sa porte et la verrouilla, imité par Holliday, puis il se mit à abaisser des manettes.

« Il y avait un service militaire obligatoire en Égypte dans les années soixante-dix, et j'ai passé deux ans à promener Anouar el-Sadate dans un coucou comme celui-ci », ajouta-t-il.

Après avoir réglé le rapport air/carburant au maximum, ainsi que le nombre de tours par minute, il appuya sur le bouton de contact. Les moteurs toussèrent puis se turent. Relâchant le démarreur, il renouvela la procédure. Cette fois, les moteurs se mirent en route, en même temps qu'un claquement sec se faisait entendre vers la queue de l'appareil, suivi d'un deuxième.

« On nous tire dessus ! » avertit Raffi.

Holliday regarda par la fenêtre sur sa droite. Excepté les flammes qui

montaient des hélicoptères, l'obscurité la plus totale régnait.

Plusieurs projectiles frappèrent encore le fuselage. Tidyman poussa légèrement les manettes des gaz et les moteurs rugirent.

« Il est temps d'y aller », dit-il en desserrant le frein.

L'avion sortit de sous son auvent et vira face à la piste. Tidyman mit les gaz à fond, posa les pieds sur les pédales du palonnier et abaissa au tiers les volets. Propulsé par un moteur tiré par l'autre, l'appareil fit un bond en avant dans la nuit. L'instant d'après, ils étaient en l'air.

18

« Dans quelle direction allons-nous ? cria Holliday pour couvrir le rugissement continu des moteurs quand ils eurent atteint un premier palier.

— Le nord-est, vers Siwa, sauf si vous avez une autre idée », répondit Tidyman en ajustant les volets.

Seuls les voyants des instruments éclairaient la cabine. Le petit écran radar au milieu du tableau de bord jetait une lueur verdâtre sur le visage des trois hommes.

« Pour décider, il faudrait d'abord savoir d'où venaient les hélicoptères, remarqua Holliday.

— J'ai aperçu un emblème sur l'un d'entre eux, intervint Raffi. Un oiseau-mouche rouge.

— La marque de la Canadian Helicopter Corporation, dit Tidyman avec un hochement de tête. C'est la plus grosse compagnie privée au monde de location d'hélicoptères, spécialisée entre autres dans la desserte des plateformes pétrolières et le sauvetage en mer. Ils ont des antennes et des clients partout. Difficile de tirer une conclusion sur leur provenance.

— Le commando qui escaladait le rempart a lancé un juron en italien, *cazzo merda*, rappela Holliday.

— Nos amis du Vatican qui cherchaient à se venger ? suggéra Raffi.

— Ou plutôt qui cherchaient à mettre la main sur l'or, oui ! ricana Tidyman. "La vengeance m'appartient", dit le Seigneur, mais le pognon appartient à la sainte Église !

— À moins qu'ils n'aient été à la recherche d'autre chose… murmura Holliday, songeant à la tombe.

— De quoi, par exemple ? demanda l'Égyptien.

— De rien… Une idée idiote…

— Ces hélicoptères auraient-ils pu venir d'Italie ? s'enquit Raffi.

— Si je me souviens bien, leur rayon d'action est de douze ou treize cents kilomètres, dit Holliday. Ce serait suffisant ?

— En décollant de Sicile, oui, affirma Tidyman.

— Quel est l'endroit le plus proche de l'Italie où nous pourrions atterrir ?

— La Tunisie.

— Nous pourrions aller jusque là-bas ?

— Oui. Alhazred veillait toujours à ce que le réservoir soit plein, en cas d'événements imprévus…

— J'imagine que ceux de ce soir s'inscrivent dans cette catégorie.

— Alhazred était un imbécile. Il aurait dû se douter d'un truc de ce genre. Une telle quantité d'or ne peut qu'attirer la malchance et la mort… »

Tidyman modifia le cap et Holliday regarda l'aiguille du compas se déplacer sur l'écran lumineux, puis s'immobiliser sur le nord-nord-ouest.

« L'ancien aérodrome de Mateur, juste au sud de Bizerte, est toujours praticable, reprit l'Égyptien. Nous pourrons refaire le plein là-bas si nous le souhaitons.

— L'idée me paraît bonne. »

Un déclic métallique provenant du siège arrière fit se retourner Holliday. Raffi braquait le canon du Beretta contre la nuque de Tidyman.

« Vous êtes encore plus stupide qu'Alhazred si vous croyez me faire peur avec ça, dit l'Égyptien. Autant vous tirer à vous-même une balle dans le crâne ! Si vous me tuez, qui pilotera l'avion ?

— Où est Peggy ? demanda Raffi, le visage fermé.

— Alhazred l'a déplacée la semaine dernière. Maintenant, posez ce pistolet !

— Faites ce qu'il dit ! » ordonna Holliday.

Ignorant ces intimations, l'Israélien appuya un peu plus fort le canon de son arme.

« Comment ça, "déplacée" ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Alhazred avait passé un accord avec un certain Antonio Neri, répondit Tidyman. Neri dirige une organisation criminelle qui s'appelle La Santa, ajouta-t-il après une hésitation.

— La Santa ? répéta Holliday. Je me rappelle avoir entendu ce nom dans la

bouche de M. Ducos, le notaire français. Japrisot aussi en a parlé pour dire que Valador, le petit trafiquant au bateau de pêche, s'était acoquiné avec eux.

— Entre autres choses, La Santa fait dans la traite des Blanches. Une jolie fille comme M^lle^ Blackstock serait un bonus à leurs yeux.

— Où Alhazred l'a-t-il envoyée ? demanda Raffi avec animosité.

— Posez ce pistolet et je vous le dirai !

— Faites ce qu'il vous dit ! » enjoignit Holliday d'un ton ferme.

Raffi baissa l'arme.

« Où est-elle ? répéta-t-il.

— La Santa est basée en Corse, c'est tout ce que je sais avec certitude.

— C'est là qu'elle se trouve, ou pas ?

— Neri envoie des filles un peu partout. Elles transitent d'abord par l'Albanie, puis sont dispatchées dans toute l'Europe de l'Est. C'est un réseau, comme pour la drogue.

— Pareil pour les objets d'art ? s'enquit Holliday.

— Cette filière-là passe par la Corse, puis par Marseille ou Rome, selon la destination finale. J'ignore quelles ramifications existent au-delà.

— Ce fumier ! dit Raffi entre ses dents. J'aurai sa peau !

— Celle d'Alhazred ? Après moi s'il en reste ! dit l'Égyptien.

— Qu'avez-vous contre Alhazred ? demanda Holliday. Je vous croyais associés, tous les deux.

— Je n'avais pas le choix. Il a enlevé ma femme et ma fille, au Caire, et les a gardées en otage. Pour me donner une bonne raison de l'aider à écouler l'or, disait-il… Quand il a découvert que vous étiez sur sa trace, il a menacé de violer et de tuer Habibah et ma petite Tabia si je ne vous amenais pas à lui.

— Qu'est-ce qui vous a fait rompre votre alliance avec lui ? »

Dans la pénombre, Holliday vit des larmes perler aux paupières de Tidyman.

« Hier, je suis allé avec l'avion chercher du ravitaillement à Bardaï, au Tchad, commença l'Égyptien, le regard perdu dans le ciel étoilé, le cœur et l'esprit manifestement à des années-lumière des dunes qui défilaient loin sous eux, éclairées maintenant par la lune, comme le paysage sans fin d'un sombre rêve. J'ai réussi à joindre mon voisin du Caire au téléphone… Il m'a appris que ma femme avait été tuée en tentant de s'évader.

— Et votre fille ?

— *Al-Hamdoulillah*, Dieu merci, Tabia est parvenue à s'échapper. Elle est en sécurité chez des amis à moi qui la cachent. Quand les hélicoptères sont arrivés, je me dirigeais vers la tente d'Alhazred pour le tuer. Je suis venu vous chercher au lieu de continuer. Vous ne méritiez pas de mourir à cause de ce salaud… »

Tidyman s'éclaircit la voix, mais ne chercha même pas à essuyer ses larmes.

« Il ne s'appelle même pas Alhazred, reprit-il.

— Quel est son vrai nom ?

— Bobby Ayoub. Il est né à Ottawa.

— Et ses parents ? Les médecins ? intervint Raffi.

— Parce qu'il vous a raconté cette histoire, à vous aussi ? répondit Tidyman avec un rire qui n'en était pas un. En fait, son père tenait une épicerie dans Elgin Street et sa mère était copropriétaire d'une boulangerie. Ils s'étaient spécialisés dans la fabrication et la vente de pain pita. Ils sont morts dans un accident de la route un soir de réveillon du nouvel an. Un chauffard ivre. Bobby était fils unique. Il a hérité de tout, y compris de l'argent des assurances. Les poches pleines, il est parti vivre au Liban et s'est mis à jouer les nababs. Il a essayé de rallier le Hezbollah, puis l'organisation d'Abou Nidal, mais ni les uns ni les autres n'ont voulu de lui. Il a ensuite cherché à s'inscrire à l'université, mais là non plus, on ne l'a pas accepté.

— Rien de surprenant, dit Holliday. Nous sommes nous-mêmes arrivés à la conclusion que c'était un imposteur.

— Le coup de Marc Aurèle fils de Vespasien n'était pas mal trouvé, j'avoue, déclara Raffi. Apparemment, Alhazred ignorait que le premier est né une cinquantaine d'années après la mort du second. Et ce n'est pas la seule perle qu'il nous ait servie ! Sans parler du fait qu'il ne savait pas lire les hiéroglyphes. Si ce gars-là était archéologue, moi, je suis Tarzan.

— C'était un malade. Un mégalomane qui se croyait né pour un destin grandiose. À l'entendre, c'était lui, le Mahdi envoyé par Dieu pour libérer son peuple du joug des tyrans… La réalité, c'est qu'il était le fils d'une boulangère et d'un bonhomme qui faisait des sandwiches à la viande fumée.

— Hitler était bien le fils d'un employé des douanes, remarqua Raffi. Comme quoi on ne peut préjuger de rien.

— En somme, il a imaginé la Confrérie d'Isis parce qu'il se sentait frustré

d’être rejeté par les terroristes qu’il rêvait d’imiter, résuma Holliday.

— C’est un peu ça, acquiesça Tidyman tout en rectifiant légèrement la trajectoire de l’avion, un œil sur le compas. C’était un malade, comme je vous le disais… »

L’appareil volait à présent à vingt mille pieds, l’altitude de croisière idéale que son système de pressurisation lui permettait d’atteindre. Ils étaient trop haut pour voir l’ombre du bimoteur courir sur les dunes comme celle d’une chauve-souris au clair de lune.

« Mais les Touareg ne s’en formalisaient pas, continua l’Égyptien. Ils vandalisaient des tombes, pillaient des sites archéologiques et attaquaient des caravanes depuis des années. Pour eux, Ayoub, Alhazred ou je ne sais quoi, était juste quelqu’un qui leur facilitait la tâche pour écouler leur butin et qui leur procurait des armes plus performantes. Ce petit salopard n’a rien fait d’autre que d’exporter le crime organisé en plein désert… »

Tidyman eut un soupir las et un haussement d’épaules.

« L’époque où les terroristes se battaient pour des idéaux est morte depuis longtemps, reprit-il. Ce qui les détermine, de nos jours, c’est un ego surdimensionné et l’appât du gain – tout le portrait de Bobby Ayoub.

— Il va tirer son épingle du jeu, à votre avis ? demanda Holliday.

— Oui. Il a certainement prévu une planque quelconque, un plan B… Il l’a toujours fait.

— Et quand il s’apercevra que son avion a disparu ? Vous pensez qu’il comprendra d’où vient le coup et essaiera de nous retrouver ?

— Vous pouvez en être sûr. Quand il verra que nos corps ne sont pas là, il fera vite le rapprochement. Il est du genre hargneux. Il devient fou de rage quand il n’obtient pas ce qu’il veut. Un coup pareil va le faire sortir de ses gonds. C’est avec un couteau entre les dents qu’il se mettra à notre recherche, croyez-moi ! »

En volant à un peu moins de deux cent trente kilomètres par heure pour économiser le carburant, il leur fallut jusqu’à minuit pour parcourir les douze cents kilomètres qui les séparaient de la frontière tunisienne. À ce moment de la nuit, la lune à son zénith faisait ressortir avec une grande netteté le relief au-dessus duquel ils passaient, et qui était exactement le même de part et d’autre de la frontière.

« Je ne sais rien de la Tunisie moderne, avoua Holliday, si ce n’est que George Lucas a filmé les scènes censées se dérouler sur Tatooine, la planète

natale de Luke Skywalker, dans une ville tunisienne qui s'appelle elle-même Tataouine.

— Cela se trouve dans cette partie-ci du pays, au sud, indiqua Tidyman. On peut diviser la Tunisie en deux : le désert stérile, au sud, et au nord, près de la Méditerranée, des collines et des vallées fertiles qui font penser au sud de l'Espagne ou à la Grèce. C'est un petit pays qui ne s'en sort pas mal, bien qu'il soit coincé entre deux grands.

— *Carthago delenda est*, récita Raffi, à moitié endormi sur son siège. "Il faut détruire Carthage." La première phrase latine que j'ai apprise.

— Ah, j'oubliais ! Je connais aussi le col de Kasserine, dit Holliday. La première rencontre de la Seconde Guerre mondiale entre des soldats américains et les Allemands. L'armée américaine s'est fait laminer. Une des pires défaites de l'histoire militaire américaine.

— Heureusement que vous en avez vite tiré des leçons », commenta Tidyman.

Il actionna le palonnier et l'avion amorça un léger piqué, le bruit des moteurs devenant plus grave.

« Pourquoi descendons-nous ? demanda Holliday.

— Pour essayer d'échapper aux radars.

— Pourquoi ? Les Tunisiens nous cherchent ? s'enquit Raffi.

— J'en doute. Mais l'aéroport international de Tunis ou celui de Bizerte pourraient nous repérer par hasard. Si nous sommes petits, nous volons assez haut, et les opérateurs risqueraient de trouver ça bizarre s'ils voyaient surgir sur leurs écrans un avion venu du désert.

— Dans ce cas, rapprochez-nous vite du sol, je vous en prie ! » dit Holliday.

Perdant régulièrement de l'altitude, ils descendirent jusqu'à moins de trois cents mètres, puis poursuivirent leur route au ras des dunes et de la plaine aride. Loin devant eux, ils distinguaient maintenant la barrière déchiquetée de l'Atlas qui se dressait comme une ombre noire occultant le ciel étoilé. Le paysage changea tout à coup. Le désert disparut, remplacé par de petites exploitations agricoles, des routes et des hameaux épars. Ici et là, sur la plaine de plus en plus vallonnée, des collines boisées aux versants abrupts se dressaient telles des forteresses attendant l'ennemi depuis la nuit des temps. Holliday suivait des yeux l'aiguille du compas, qui s'orientait lentement mais sûrement vers l'est.

« Où est-il, cet aérodrome ? demanda-t-il alors que s'achevait leur

quatrième heure de vol.

— À Mateur. C'était une base aérienne pour les chasseurs, aménagée dans un lac asséché. Le site a été occupé par les deux camps à tour de rôle, pendant la guerre. Mon père surnommait l'endroit "Mateur la Moiteur". L'installation d'origine était allemande, je crois. Plus personne n'utilise la piste, bien sûr. Ce n'est plus qu'une trace dans la terre.

— Pourquoi est-ce là que nous allons, au juste ? s'enquit Raffi.

— Si nous atterrissions sur un des grands aéroports, on ne manquerait certainement pas de nous poser des questions et Alhazred retrouverait plus facilement notre trace, dans l'hypothèse où il serait à nos trousses. De plus, Mateur n'est pas très éloigné de Kélibia.

— Kélibia ?

— Une petite ville côtière du cap Bon, de l'autre côté de la baie de Tunis. Un endroit pas très rutilant et peu fréquenté par les touristes. Le seul centre d'intérêt est un vieux fort. C'est de Kélibia que partent les femmes expédiées en Albanie, à bord du *Khamsin*.

— Emmenez-nous là-bas ! » dit Raffi.

Au bout d'une heure de vol, ils arrivèrent en vue de Mateur, un bourg situé au pied d'une colline dénudée qui dominait une plaine toute plate émaillée de petites fermes. Tidyman n'eut aucun mal à trouver le lac asséché dans le clair de lune déclinant. Après avoir exécuté un atterrissage parfait sur la longue piste abandonnée qui ne formait plus qu'une vague surélévation sur un fond de boue craquelée, il plaça l'avion face au vent et coupa les moteurs. Les hélices cliquetèrent, puis s'immobilisèrent peu à peu dans un long gémissement. Enfin, pour la première fois depuis leur départ de Libye, le silence régna autour d'eux.

« Et maintenant ? demanda Holliday.

— Et maintenant, on vole une voiture et on se transporte jusqu'à la côte », répondit l'Égyptien.

19

En fin de compte, ils ne volèrent pas de voiture. Ils en achetèrent une. Une jeep Austin Champ vintage de la Seconde Guerre mondiale abandonnée là en 1943 et remise en service par un dénommé Mahmoud qui possédait un élevage de poulets. Ils firent l'acquisition du véhicule et de vingt litres de carburant en échange de cinquante dollars américains plus la clé de contact du Cessna qu'ils avaient laissé sur la piste. Mahmoud les gratifia en outre d'un petit déjeuner avant l'heure, composé d'un plat de couscous et d'un poulet tué et préparé sous leurs yeux, le tout arrosé de plusieurs litres de café fort.

Pour quelques dollars supplémentaires, leur hôte les laissa choisir ce qu'ils voulaient parmi les rares vêtements de style occidental que contenait sa garde-robe. Raffi et Holliday optèrent pour des chemises sans col usées jusqu'à la trame et des pantalons avachis qui avaient dû être taillés sur mesure pour un pot-à-tabac. Enfin, après une visite de l'élevage propre à les dégoûter de la volaille pour le restant de leurs jours, ils prirent le chemin de la côte selon les indications de Mahmoud alors que le soleil se levait.

Il leur fallut à peine deux heures pour parvenir à destination, mais Holliday était convaincu qu'il garderait à vie dans les narines l'odeur de fiente de poulet qui imprégnait la jeep.

La description qu'avait faite Tidyman de Kélibia était parfaitement conforme à la réalité : un ensemble poussiéreux de maisons blanchies à la chaux sur lesquelles veillait depuis une colline escarpée un grand fort datant de l'occupation romaine. Rien pour retenir l'attention, sinon une abominable odeur de poisson qui entra tout de suite en concurrence avec la puanteur acide des déjections aviaires.

L'agglomération avait dû commencer à se développer à partir du carrefour de deux grandes routes pour s'étaler ensuite inconsidérément au fil des ans en un labyrinthe de ruelles enchevêtrées, telle une tumeur de plâtre totalement anarchique. Si la forteresse désaffectée possédait une force d'attraction

évidente, le véritable cœur de la ville était son port, avec sa flotte de chalutiers et de felouques. Kélibia, selon Tidyman, ne comptait pas parmi les zones touristiques du pays, ce qui expliquait sans doute les détritus qui jonchaient les rues et flottaient sur l'eau putride de la darse. Le long des quais, amarrés bord à bord à quatre ou cinq de front, des bateaux de toutes tailles, décrépits pour la plupart, s'agglutinaient dans un désordre indescriptible défiant toute logique.

Ils finirent par trouver la capitainerie, qui faisait aussi office de service de l'immigration, dans un petit bâtiment jouxtant la criée, une énorme halle ouverte en béton construite le long du bassin. À peine plus grand qu'un placard, et mal éclairé par une fenêtre crasseuse, le bureau contenait une table, une chaise et quelques vieux classeurs métalliques verts sur lesquels étaient empilés des papiers. Une odeur de tabac et de bois moisi régnait sur l'ensemble.

Le capitaine du port était un petit bonhomme trapu nommé Habib Moukaden qui portait un pantalon remonté jusqu'aux aisselles et présentait une superbe chevelure blanche frisottante surmontée d'un fez vert. Hérissée d'une repousse de poils gris, la peau de son visage chiffonné semblait aussi râpeuse que de la toile émeri. Il fumait des cigarettes Mars, très longues, qu'il extrayait d'une chiquenaude de leur paquet rouge vif avant de les planter au centre exact de sa bouche luisante et lippue.

« Je connais ce bâtiment, oui », répondit-il dans un anglais acceptable quand Tidyman lui parla du *Khamsin*.

Étant donné l'invraisemblable fouillis de bateaux, la plupart sans nom, qui encombraient le port, l'affirmation laissa Holliday dubitatif.

« Comment se fait-il que vous l'ayez remarqué ? demanda-t-il.

— Insinuez-vous que le responsable que je suis ignore quels bateaux entrent et sortent de son port de jour comme de nuit ? répondit Moukaden en plissant les paupières. La felouque verte de Hosni Thabet, la barque d'Akimi, avec sa bande jaune et son dalot rouillé sur bâbord, le sardinier de Fathi Benslimane, avec son verset du Coran peint sur la cheminée, la chaloupe de Zoubir ben Younes, qui sent si mauvais… Je les connais tous, figurez-vous. Ces bateaux, ce sont mes enfants, mes amis, mes animaux de compagnie !

— Je comprends, mais qu'est-ce que le *Khamsin* a de remarquable ? insista Holliday.

— C'est un bateau qui vient ici une fois par mois environ. Il reste une semaine, puis il repart. Pendant qu'il est là, son capitaine passe ses journées à boire du café et à jouer aux échecs au Café de Borj, sur la colline. Il dort à

l'hôtel où ma sœur est cuisinière, c'est pour cette raison que je suis au courant de tout ça. Cette fois-ci, il est resté plus d'une semaine parce qu'un de ses moteurs était endommagé et qu'il avait perdu son ancien mécanicien. Il attendait des pièces de rechange, mais comme elles n'arrivaient pas, il a fini par partir quand même, ce matin, toujours avec un seul moteur, et sans mécanicien. Il est parti très tôt, précipitamment, je suis navré de vous le dire.

— Il est parti ce matin ? s'exclama Raffi.

— C'est ce que j'ai dit. Ce matin, au lever du soleil. Avant les pêcheurs.

— Pour quelle destination ? s'enquit Tidyman.

— Je n'étais pas là pour le lui demander, répondit Moukaden avec un haussement d'épaules tout en remontant son pantalon sur son gros ventre. Je suppose qu'il voulait rejoindre son port d'attache.

— Qui est ?

— Calvi, en Corse.

— À quelle vitesse peut-il aller avec un seul moteur ? demanda Holliday.

— Cinq nœuds ? Six, peut-être.

— Alors, nous pourrions l'arraisonner, suggéra Raffi.

— L'arraisonner ? Quelle idée ! s'écria Moukaden en ouvrant de grands yeux. Ce serait un acte de piraterie !

— Il détient quelque chose qui nous appartient, et nous voulons le lui reprendre, expliqua Holliday.

— Ah, c'est donc un voleur… dit le capitaine du port, l'air soudain songeur.

— Oui », confirma Tidyman.

Raffi semblait sur le point d'ajouter quelque chose, mais un regard de l'Égyptien l'en dissuada.

« Un voleur, répéta Moukaden.

— Oui, acquiesça de nouveau Tidyman.

— Un voleur qu'il faut arrêter…

— Exactement, approuva Tidyman.

— Et, pour l'arrêter, il vous faudrait un bateau…

— Tout à fait.

— Un bateau rapide.

— Oui, intervint Holliday, comprenant vers quoi tendait cet échange. Très

rapide.

— Je connais un bateau de ce genre.

— Je m'en doutais un peu, dit Tidyman avec un grand sourire.

— Il appartient à mon cousin Moustafa, qui l'utilise pour… transporter des choses.

— Ah bon ?

— Ça risque d'être cher. Mon cousin tient énormément à ce bateau.

— Nous pourrions peut-être payer avec une carte Visa ? proposa Holliday.

— Oh, mais certainement ! répondit Moukaden, qui hocha la tête avec ravissement et remonta son pantalon une fois de plus. Même avec une carte American Express, si vous voulez ! Je l'appelle ? ajouta-t-il, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, en tendant la main vers le vieux téléphone à touches qui trônait sur son bureau en désordre.

— Je vous en prie », répondit Holliday.

Moustafa habitait à quelques kilomètres, dans une minuscule localité de bord de mer appelée Hammam Lekses. Son bateau se révéla être l'équivalent nautique de l'Austin Champ qu'ils avaient achetée à l'éleveur de poulets. Il s'agissait d'un Motoscafo Armato Silurante de vingt mètres, la vedette lance-torpilles italienne correspondant au MTB britannique et au Schnellboot allemand.

Amarrée à la jetée de pierre de Hammam Lekses, son pont encombré de filets et de caisses, son étroite plage arrière entièrement occupée par des fûts rouillés de deux cents litres de carburant de réserve arrimés les uns aux autres, l'embarcation miteuse faisait penser à un vieux matou estropié. Sa coque portait encore le camouflage peint par les Italiens à l'époque, défraîchi par le sel et le passage du temps. Un vieux matou peut-être, songea Holliday, mais un félin tout de même, avec ses lignes racées suggérant la vitesse et la puissance meurtrière dont il était capable.

La vedette avait été abandonnée en 1943, quand les Allemands et les Italiens s'étaient retirés de Tunisie. Le père de Moustafa était parvenu à la subtiliser sous le nez des Anglo-Américains, puis à la dissimuler dans une grotte de la côte. Il s'en était servi après la guerre pour faire de la contrebande entre la Tunisie et Marseille, trafiquant de tout, que ce soit de l'huile d'olive ou des mitrailleuses. Moustafa, semblait-il, marchait sur les traces de son père.

À l'inverse de son cousin Moukaden, il était maigre comme un clou et totalement chauve. À l'entendre, son bateau était comme neuf malgré ses

soixante-quinze ans et filait encore ses trente-cinq nœuds, sensations fortes garanties. Il estimait que le *Khamsin* ne pourrait pas avoir parcouru plus de cent kilomètres entre son départ et le milieu de l'après-midi, et qu'il faudrait moins de deux heures à son Motoscafo, le *Fantasma* – le *Fantôme* –, pour le rattraper.

Cerise sur le gâteau, il ne demandait pas mieux que de leur fournir un lance-roquettes de fabrication soviétique, moyennant un petit supplément. Et dans la mesure où son cousin Moukaden, représentant l'autorité, donnait son feu vert à l'abordage du *Khamsin* en haute mer, lui-même ne voyait aucun inconvénient à les transporter jusqu'à leur objectif.

Il conseilla toutefois d'attendre le soir pour prendre la mer. Selon lui, en effet, les garde-côtes, basés pour la plupart à Tunis, n'aimaient pas naviguer de nuit et regagnaient généralement le port au coucher du soleil. Et, surtout, l'expérience lui avait appris que le meilleur moment pour effectuer un abordage était la nuit. Après un débat où Raffi, pressé de partir, tenta de faire valoir des arguments contraires, ils décidèrent de se rallier à la proposition de Moustafa.

Le soleil n'était plus qu'un souvenir sur l'horizon et l'air commençait à se rafraîchir quand le Tunisien mit en route les vénérables moteurs Isotta Fraschini entretenus avec amour par deux générations de contrebandiers et se dirigea vers le large. Les lumières des villas de la plage s'estompèrent rapidement derrière eux. La mer était d'huile. Tidyman se tenait près de Moustafa dans la minuscule timonerie, Holliday et Raffi dans le spacieux carré du pont inférieur, assis à la table.

Sous leurs pieds, le rugissement des moteurs augmentait au fur et à mesure que Moustafa accélérait et les petites vagues heurtaient l'étrave avec un battement rythmique de plus en plus rapide. Bientôt, la coque entière se mit à vibrer et la proue se souleva : ayant atteint sa pleine vitesse, le *Fantasma* volait littéralement sur les flots à plus de soixante kilomètres par heure.

« Vous êtes sûr qu'on peut lui faire confiance ? demanda Raffi.

— À qui ? À Tidyman, à Moustafa, ou au cousin Moukaden ? répondit Holliday. Allez savoir ! Si ça se trouve, le gros Moukaden est en train de prévenir le *Khamsin* par radio de notre arrivée. Mais de toute façon nous n'avons guère le choix si nous voulons retrouver Peggy.

— Moustafa et son cousin font ça pour l'argent. Au moins, leur motivation est claire. C'est de Tidyman que je méfie encore.

— Alhazred a fait tuer sa femme. C'est une raison suffisante pour lui

accorder crédit. Je ne connais pas de meilleure motivation que la vengeance.

— Et si Peggy n'est pas sur le *Khamsin* ? Qu'est-ce que nous ferons ?

— Nous aviserons en temps voulu… »

Ils continuaient à foncer dans la nuit à travers un désert liquide aussi stérile que le désert de sable qu'ils venaient de traverser. Holliday monta sur le pont une ou deux fois pour observer la mer et le ciel étoilé, mais il tuait surtout le temps en sommeillant sur une des couchettes étroites prévues pour les dix marins italiens qui avaient jadis constitué l'équipage de la vedette. Il était plus de 2 heures du matin quand Tidyman le réveilla en le secouant.

« Il y a un problème, commença l'Égyptien sans préambule. Nous pensons avoir repéré le *Khamsin* sur le radar, mais il n'avance pas. Il est immobile sur l'eau.

— Son deuxième moteur est peut-être tombé en panne », dit Holliday, qui suivit Tidyman sur le pont en bâillant.

Ils rejoignirent Moustafa, debout à la barre. Raffi, qui était déjà là, observait le déplacement du bras de balayage sur l'écran radar dernier cri fixé au tableau de bord. Au bruit des moteurs, et à la façon dont la vedette semblait fendre l'eau, Holliday comprit qu'ils avaient considérablement ralenti l'allure. Il regarda l'écran radar. À chaque balayage, un point lumineux apparaissait dans le coin supérieur droit. Le signal intermittent correspondant à leur propre bateau, plus brillant, scintillait dans le coin opposé. L'écart entre les deux points se réduisait régulièrement, mais celui du haut restait fixe.

« À quelle distance sommes-nous de lui ? » demanda Holliday.

Se penchant par-dessus la barre, Moustafa tourna un bouton. Sur l'écran, l'image sauta puis se reforma.

« Un mile nautique, répondit-il. Non, moins… Mille mètres.

— Pouvons-nous être sûrs que c'est le *Khamsin* ? Ça ne pourrait pas être un rocher, ou quelque chose comme ça ?

— Non, c'est un bateau, affirma le Tunisien, qui continuait à guider la vedette à travers une légère houle en scrutant l'obscurité.

— C'est à peu près là que nous nous attendions à le rattraper, observa Tidyman.

— Bon… » murmura Holliday, un œil sur les deux points lumineux qui se rapprochaient lentement.

Il s'agissait de réfléchir vite et bien. Ils disposaient de quelques armes : les

pistolets qu'ils avaient rapportés du campement de Germa et le lance-roquettes de Moustafa. Ce dernier avait aussi une mitrailleuse légère Breda de la Seconde Guerre mondiale montée sur un bipied, mais cette arme ne s'était pas révélée très fiable sur le terrain à l'époque, et risquait de l'être encore moins soixante ans après. D'ailleurs, sans même parler de son grand âge, sa crosse était fissurée et décolorée par des années d'exposition à l'air marin, et son canon crasseux, piqueté de rouille, avait toutes les chances d'exploser au visage du servant dès la première rafale.

« C'est vous le soldat, dit Raffi. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On a le choix entre la vitesse ou la prudence. Personnellement, je préfère la prudence… Mais il faut avouer que je commence à être un peu vieux pour ce genre d'exercice.

— Moi aussi, dit Tidyman.

— Eh bien, pas moi ! déclara Raffi en fronçant les sourcils. Je vous rappelle que Peggy est peut-être sur ce bateau !

— Ce qui militerait plutôt en faveur de la prudence, remarqua Tidyman. Nous ignorons qui est à bord et nous risquons de nous retrouver en infériorité numérique. Trop de précipitation pourrait coûter la vie à votre amie.

— Le *Khamsin* est un vieux rafiot avec une coque en bois, rappela Holliday. Il suffirait d'une seule roquette tirée avec le RPG pour l'envoyer par le fond.

— Que suggérez-vous, alors ? » demanda Tidyman, très calme.

Sur l'écran, les deux points lumineux tendaient à se rejoindre.

« Cinq cents mètres ! annonça Moustafa. La lune se lève. Vous allez voir le bateau d'un instant à l'autre.

— Il faut prendre une décision ! Tout de suite ! s'exclama Raffi avec impatience.

— Nous avons un projecteur à la proue, dit Holliday. Nous allons les approcher à grande vitesse en les aveuglant et les interpeller comme si nous étions des douaniers ou des garde-côtes. M. Tidyman se tiendra à l'avant avec le RPG. Nous menacerons de les couler s'ils ne nous livrent pas Peggy.

— Ça me paraît jouable, acquiesça l'Égyptien avec un sourire. Mais, à l'avenir, appelez-moi Emil !

— Allons-y ! intervint Raffi. Nous perdons du temps !

— Deux cents mètres ! Droit devant ! » dit Moustafa.

Ils approchèrent le *Khamsin* à vitesse critique, moteurs hurlants, vague

d’étrave montant presque jusqu’au plat-bord. Tidyman, calé contre un winch à l’avant, tenait le lance-roquettes chargé et amorcé en équilibre sur son épaule, le doigt sur la détente.

Holliday et Raffi s’étaient accroupis derrière lui, à demi cachés par un tas de filets malodorants, pistolets en main, sécurité déverrouillée. À la barre, Moustafa attendit jusqu’à la dernière seconde, puis alluma le projecteur tout en tournant brutalement la roue et en réduisant les gaz, jetant le *Fantasma* dans un virage glissé qui l’amena presque bord à bord avec sa proie. La vedette poussa un ultime rugissement et stoppa dans une gerbe d’écume.

« Dieu tout-puissant ! chuchota Tidyman en découvrant la scène d’épouvante qui s’offrait à sa vue dans la lumière crue du projecteur, chaque détail grotesque se détachant avec netteté contre le fond noir du ciel. Quelle horreur ! Qu’est-ce qui s’est passé ici ? »

20

Ballotté par les flots noirs, le vieux remorqueur fatigué flottait à la dérive, blessé à mort. Ses superstructures, y compris son château avant et la timonerie au-dessus, semblaient avoir été happées par une moulinette diabolique qui les aurait hachées, mâchées, puis recrachées en petits morceaux. La cheminée, arrachée à son socle, pendait sur tribord, criblée de trous gros comme des balles de tennis.

Fenêtres et cloisons en charpie, escalier d'accès réduit à l'état de ferrailles tordues, la timonerie n'existait pratiquement plus. Il était évident que le navire prenait l'eau : il gîtait tellement sur bâbord que les vagues léchaient le pont, ou ce qu'il en restait. Ce dernier n'était plus en effet qu'une ruine de bois éclaté, piquetée des mêmes perforations de la taille d'un poing qui avaient transformé la timonerie en passoire. Plusieurs corps, ou fragments de corps gisaient çà et là. Aucun n'était identifiable. Il y avait du sang partout, projeté en gouttelettes sur la peinture blanche, se déversant à pleins ruisseaux dans les dalots.

À la proue, une main agrippait une mitrailleuse, mais il n'y avait aucun corps au bout du bras. Juste à côté, un cadavre sans tête qui sortait à moitié d'une écoutille avait maculé le pont d'une affreuse traînée glaireuse de sang mêlé de cervelle et d'esquilles d'os.

« Peggy ! » gémit Raffi en se redressant.

Se relevant lui aussi, Holliday lui posa une main sur l'épaule.

« Calmez-vous, dit-il.

— Qu'est-ce qui a pu faire ça ? » demanda Tidyman, qui les avait rejoints et regardait avec eux l'horrible épave tandis que le *Fantasma* se balançait doucement sur la mer d'encre.

Ce qui avait « fait ça », Holliday le savait parfaitement. C'était une arme qu'il avait eu l'occasion de voir à l'œuvre d'abord au Vietnam, à bord d'un Douglas C-47 Spooky, puis, dans sa version russe, en Afghanistan, où il avait

été envoyé comme instructeur auprès des moudjahidin, dans les années quatre-vingt.

Les Russes appelaient ça un Yak-B12, les Américains un *minigun*. Il s'agissait d'un canon automatique de type Gatling à mécanisme d'entraînement électrique par chaîne dont la cadence de tir avoisinait les quatre mille coups à la minute. De quoi transformer en un clin d'œil un homme en hamburger.

« Des hélicoptères, répondit-il sans pouvoir détacher son regard de la scène cauchemardesque. Sans doute ceux qui ont attaqué le camp d'Alhazred la nuit dernière. Ils auront pris le *Khamsin* pour cible pendant leur vol de retour.

— Mais pourquoi ? s'exclama Raffi, visiblement sous le choc.

— Une vengeance ? suggéra Tidyman.

— Ou un grand nettoyage, dit Holliday. Ces gens-là voulaient réduire leurs ennemis au silence. Le marchand de souvenirs d'Alexandrie en savait sans doute trop.

— Vous croyez que c'est l'Église qui a commis cette horreur ? demanda Raffi.

— Sinon elle, du moins Sodalitium Pianum, *alias* La Sapinière. Ce ne sont pas des tendres, vous en avez eu la preuve dans le désert, hier soir.

— La terreur au nom de Dieu… Pourquoi pas ? C'est dans l'air du temps, commenta Tidyman.

— Il faut monter à bord, articula Raffi d'une voix blanche. Je veux savoir si Peggy… Je veux savoir si elle est là.

— Je peux y aller avec Emil, dit Holliday avec douceur. Vous n'avez pas besoin de venir.

— Ce serait préférable, en effet, approuva Tidyman, tendant une main hésitante pour toucher le bras de Raffi. Il est des douleurs qu'il vaut mieux s'éviter, ou du moins partager avec d'autres…

— Non, je veux voir par moi-même », répondit Raffi.

Quelques minutes plus tard, Moustafa étant parvenu à placer sa vedette bord à bord avec le *Khamsin*, les trois hommes purent prendre pied sur le pont dangereusement incliné du remorqueur. Holliday et Raffi, tous deux armés, descendirent au pont inférieur, laissant Tidyman grimper comme il pouvait vers la timonerie dévastée.

En bas, ils passèrent près du corps sans tête à demi engagé dans l'écoutille pour emprunter l'échelle presque perpendiculaire qui menait à la cale

principale. Seuls les craquements de la coque agonisante troublaient le silence de mort qui régnait à l'intérieur de ce vaisseau fantôme où rien ne bougeait.

À l'origine, la cale avait sans doute servi à entreposer des vivres ou des équipements de rechange ; elle était à présent compartimentée par des panneaux en contreplaqué qui formaient des stalles à peine plus grandes que des cercueils et tapissées de paille. Chacun de ces box était occupé par une femme enchaînée à un gros anneau de fer fixé à la coque. Il y avait trente de ces casiers, et trente femmes, ou plutôt les restes de trente femmes, toutes entièrement nues et d'une saleté repoussante.

Elles étaient toutes mortes, les unes lacérées par les balles des *miniguns*, d'autres transpercées d'éclats. Certaines n'avaient pas plus d'une douzaine d'années. La plupart d'entre elles portaient des tatouages traditionnels berbères sur les mains et le visage. Aucune peur ne se lisait sur leurs traits, comme si elles étaient mortes dans leur sommeil. Il semblait raisonnable de penser qu'on les avait droguées pour qu'elles se tiennent tranquilles pendant la traversée.

« Qui sont-elles ? demanda Raffi. Elles ne sont visiblement pas arrivées là de leur propre gré.

— Je pense qu'elles venaient de Mauritanie, répondit Holliday en contemplant le pitoyable spectacle. La traite des esclaves est un commerce florissant, là-bas. Les hommes sont fermiers ou mineurs, les femmes et les filles sont vendues comme esclaves sexuelles. Alhazred sert d'intermédiaire entre les trafiquants maliens ou soudanais et les destinataires, qui appartiennent à La Santa.

— Comment des êtres humains normalement constitués peuvent-ils faire une chose pareille ? C'est de la démence !

— Non, c'est du commerce, dit Holliday d'une voix sans timbre qui cachait mal sa fureur. Comme les prisons privées, aux États-Unis : peu importe le côté inhumain de l'affaire, du moment qu'elle rapporte… Venez, maintenant, nous ne pouvons plus rien pour elles. Au moins, Peggy n'était pas à bord.

— Dieu merci !

— Je ne pense pas que Dieu ait grand-chose à voir là-dedans. Allez, venez ! »

Ils remontèrent sur le pont, où les attendait Tidyman.

« Vous avez trouvé quelque chose ? s'enquit Holliday.

— La seule carte encore intacte était celle de la mer Tyrrhénienne.

— Naples ? Pas la Corse ?

— Naples ou un autre port, répondit l'Égyptien, qui brandit un morceau d'appareil électronique fracassé. J'ai aussi trouvé ce débris de GPS Garmin… Avec un peu de chance, j'arriverai à lire les cartes qui y ont été enregistrées… »

Il regarda alternativement Raffi et Holliday avant d'ajouter :

« Alors ?

— Peggy n'était pas sur le bateau, dit Holliday. Du moins, nous n'avons rien vu qui nous permette de l'affirmer. Par contre, il y avait un chargement de femmes, en bas. Des esclaves sexuelles. Aucune n'a survécu. Certaines ne sont que des gamines.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Vous avez une idée ? »

Holliday parcourut le pont du regard. L'épave était à peine plus basse sur l'eau que quand ils étaient montés à bord. Elle pouvait continuer à flotter ainsi pendant des jours. Il songea aux corps enfermés dans la cale.

« Ces femmes ont droit à un peu de dignité, déclara-t-il. Offrons-leur de vraies obsèques en mer ! »

Dix minutes plus tard, quand Moustafa eut éloigné la vedette à une distance raisonnable du remorqueur, Holliday posa le lance-roquettes sur son épaule comme il l'avait si souvent fait. Visant l'écoutille ouverte sur le pont avant, il adressa au ciel une brève mais sincère prière, puis il pressa la détente.

La roquette partit dans un claquement sec et le recul poussa Holliday en arrière sur sa jambe droite. Il y eut une détonation sourde quand la charge explosa dans les entrailles de l'épave, suivie d'un coup de tonnerre lorsque le réservoir, de carburant sauta.

Une boule de feu jaillit puis, dans un sinistre grincement, la lourde carène se tordit avant de se fendre dans toute sa longueur. Reins brisés, le *Khamsin* chavira pour s'enfoncer presque aussitôt sous la houle sombre, ne laissant à la surface que quelques débris enflammés et une tache de gasoil qui s'élargissait. Un moment encore et ces dernières traces elles-mêmes auraient disparu.

Debout à la proue du *Fantasma*, seul, Holliday regardait l'endroit où se trouvait le remorqueur un instant auparavant. Il eut soudain un de ces flashs venus de nulle part où le passé s'impose à la mémoire avec une intensité à couper le souffle. Il revit l'enterrement de son père, et sa cousine Peggy en train de pleurer en face de lui, de l'autre côté de la tombe, alors que lui-même ne parvenait pas à verser une larme.

Après les obsèques, son oncle Henry l'avait pris à part pour lui rappeler

que, quand lui-même disparaîtrait, Peggy serait la seule famille qui lui resterait, à lui, Holliday, et qu'il aurait à veiller sur elle. Or il avait trahi l'engagement qu'il avait souscrit ce jour-là. Peggy était là, quelque part, sans doute terrifiée, réduite au désespoir. Il se devait de la retrouver et de la ramener à la maison.

Raffi apparut près de lui mais se tint là sans rien dire.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda Holliday au bout d'un moment.

— Emil a pu accéder aux données du GPS. La destination du *Khamsin* était l'île de Ponza, sur la côte italienne.

— C'est loin ?

— D'après Moustafa, nous pouvons y être avant le lever du soleil. »

21

Ponza est un croissant de roche volcanique de huit kilomètres sur à peine deux qui surgit de la mer à environ soixante-quinze kilomètres au sud-ouest de Rome et à une distance comparable au nord-ouest de Naples. Le port le plus proche offrant un service de ferries pour s'y rendre est Anzio. L'île, nommée en l'honneur du tristement célèbre Ponce Pilate, fut tour à tour une villégiature appréciée des anciens Romains, une colonie pénitentiaire, puis une destination de vacances estivales pour les Bourbons du royaume de Naples et de Sicile au XVII^e^ siècle. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle fut utilisée comme camp d'internement pour les familles royalistes rebelles et Mussolini lui-même y fut brièvement exilé. Le XXI^e^ siècle la voyait retrouver sa vocation d'origine comme lieu de séjour où les Romains fatigués de la ville venaient se reposer en juillet et en août.

Moustafa connaissait bien l'île. Elle servait de repaire aux pirates et aux contrebandiers depuis cinq mille ans, et les trafiquants de jadis qui faisaient entrer du vin en fraude à Pompéi pour éviter les droits d'octroi n'étaient pas très différents de ceux d'aujourd'hui qui transportaient des armes de poing ou des cigarettes à Naples et Anzio. C'était un cauchemar – voire une mission impossible –, pour la Guardia Costiera et les Carabinieri maritimes, de surveiller les centaines de grottes et de criques où l'on pouvait déposer ou transborder discrètement des marchandises, ainsi que les innombrables bateaux de plaisance ancrés dans les anses de la petite île. Moustafa prétendait que les bagages des touristes revenant en ferry de Porto Ponza contenaient davantage de haschich libanais et d'héroïne marseillaise que de linge sale.

Mais s'il était facile de pratiquer la contrebande à Ponza, il ne s'agissait quand même pas d'y arriver en terrain conquis. Une demi-douzaine de bateaux pneumatiques Zeppelin Defenders de la Guardia Costiera patrouillaient en permanence le long de la côte découpée, et l'entrée en fanfare sous le nez des autorités d'une vedette rapide camouflée dans le port bondé de Porto Ponza

risquait d'attirer l'attention. Moustafa préféra donc leur vendre son propre canot gonflable, un Zodiac de quatre mètres constellé de rustines, leur indiquer le cap à suivre, puis les déposer en haute mer aux premières lueurs grises de l'aube, à la limite de portée des radars.

Poussés par le vieux moteur hors-bord British Anzani de dix-huit chevaux, ils abordèrent avec une synchronisation parfaite la plage aux eaux améthyste limpides de Luna, sur la côte ouest de l'île, au moment même où le soleil apparaissait au-dessus des falaises qui masquaient la ville.

Après avoir tiré leur embarcation au sec sur le sable gris, près d'une rangée de kayaks de location enchaînés les uns aux autres, ils prirent le tunnel de quatre cents mètres creusé sous les falaises cinq cents ans avant Jésus-Christ et en ressortirent du côté de la ville pour voir entrer dans le port le premier hydrofoil au nez arrondi en provenance de Naples.

« Et maintenant ? demanda Raffi, comme ils débouchaient de la galerie en clignant des yeux dans la lumière éclatante du soleil levant.

— Moustafa m'a recommandé de chercher un chauffeur de taxi prénommé Al, dit Tidyman.

— Al ? répéta Holliday. Un Américain ?

— De Brooklyn. »

Ils dénichèrent Al à une terrasse de café de la promenade. Il buvait un café dans un énorme *mug* débordant de mousse tout en dégustant un *cannolo* et en fumant une Marlboro – un petit déjeuner qui ne trouvait pas vraiment grâce à ses yeux à en croire ses récriminations :

« Vous n'imaginez pas comme ça peut être compliqué de dégotter des saucisses et des œufs sur une île où il n'y a ni poules ni cochons ! La croix et la bannière ! Un œuf vaut son pesant d'or, ici, et pour quelque chose de consistant, on n'a le choix qu'entre le poisson et le lapin d'élevage *cacciatore*. »

Le nom complet d'Al était Alphonso Fonzaretti, mais il préférait se faire appeler Al Fonz. Il avait trente-deux ans et affectionnait les tee-shirts rouge et jaune *I Love New York*. Ses parents, originaires de Ponza, avaient émigré à Dover Plains, dans l'État de New York, tout de suite après la guerre, comme la moitié de la population du bourg. Al venait faire le chauffeur de taxi dans l'île pendant l'été pour remplacer son cousin Mario, qui effectuait le chemin inverse et rendait visite à la famille en Amérique. Un arrangement où chacun trouvait son compte, Mario parce qu'il gagnait quelques dollars en travaillant

comme éboueur dans l'entreprise Fonzaretti de Dover Plains, Al parce qu'il avait ainsi l'occasion de prendre un peu de bon temps en pratiquant sa langue maternelle avec les jolies filles de Ponza. *Ma !* À quoi servirait la famille si on ne se rendait pas service ?

« Alors, que désirent les amis de Moustafa, cette fois-ci ? demanda Al quand ils en eurent fini avec les préliminaires.

— Des filles, répondit carrément Holliday en regardant le jeune homme croquer sa dernière bouchée de pâtisserie gluante.

— Vous n'avez pourtant pas l'air d'étudiants en goguette qui cherchent des *ragazze*, dit Al en les jaugeant du regard. Ni de chasseurs de petites culottes comme on en voit quelquefois par ici…

— Ce que nous cherchons, ce sont ceux qui achètent et vendent des filles comme des marchandises.

— La traite ?

— La traite, oui.

— Pas mon domaine. Je ne joue pas dans la cour des grands, moi. Un peu d'alcool, un peu d'herbe, un peu de coke, à la rigueur, mais rien de plus. Je préfère voler bas pour ne pas être repéré par les radars, si vous voyez ce que je veux dire. Je m'en sors bien comme ça… Et je ne tiens pas à ternir la réputation de la famille, *capisce* ?

— Mais vous savez de quoi je parle…

— Bien sûr.

— Et vous connaissez ces gens…

— Peut-être, mais pas vous.

— C'est exact… Maintenant, ne vous méprenez pas, Al, mes amis et moi pouvons être très dangereux… »

Le jeune homme se cabra.

« Une menace ? répliqua-t-il en écrasant sa cigarette pour en allumer aussitôt une autre.

— Disons plutôt… un avertissement. De toute façon, nous obtiendrons ce que nous voulons d'une façon ou d'une autre. Vous avez le choix : vous pouvez soit nous aider, soit nous mettre des bâtons dans les roues. Les gens après qui nous en avons ont kidnappé ma cousine, Al. Et ma cousine, c'est ma famille à moi, voyez-vous ? Alors nous allons la récupérer, quels que soient les dégâts collatéraux. *Capisce* ? »

Al tira une longue bouffée de sa cigarette en dévisageant Holliday, puis :

« Comment avez-vous perdu votre œil ?

— Afghanistan, répondit sèchement Holliday.

— Militaire ?

— Ranger.

— En somme, vous me demandez de choisir entre l'Axe et les Alliés ?

— C'est un peu ça.

— Les Italiens auraient pu s'éviter beaucoup d'ennuis s'ils avaient commencé par se débarrasser de Mussolini…

— Exact.

— Le type qui vous intéresse habite Le Forna, à quelques kilomètres. Il tient un club de plongée. Le genre play-boy. La quarantaine grisonnante, lunettes de soleil de grande marque…

— Son nom ?

— Conti. Massimo Conti. »

Le Forna était un village endormi situé au nord-ouest de l'île. Comme la ville de Ponza, il s'accrochait à des terrasses millénaires taillées dans le tuf. Al les y conduisit dans son monospace Fiat Idea, par la route étroite et sinueuse qui suivait la ligne de crête de l'île.

« Conti n'est pas d'ici, indiqua Al en chemin. Je crois qu'il est napolitain. Il a acheté un hôtel qui était en vente à Le Forna. Il a débarqué un beau jour et s'est mis à dépenser sans compter. Après l'hôtel, il s'est offert le club de plongée, puis une petite compagnie de charters : des Turbo Otters qui transportent des stars entre ici et Rome. Une affaire qui paie, apparemment.

— Un Napolitain, répéta Holliday. La Camorra ?

— La Camorra, c'était bon du temps de Mario Puzzo ! C'est comme les Soprano… Du pipeau, tout ça ! répondit Al en s'esclaffant. En tout cas, Conti est plein aux as, ça ne fait pas de doute. Il n'est là que depuis deux ans et demi et la ville lui appartient.

— Comment s'opère son trafic en ce qui concerne les femmes ?

— Ponza n'est qu'une étape. Les filles qui travaillent ici n'ont rien à voir avec son circuit : ce sont des poules de luxe qui viennent de Rome, pas la marchandise bas de gamme dont vous parlez. Celle-là, il paraît qu'il la stocke à Santo Stefano, dans une prison désaffectée, avant de la transférer sur le

continent quand il est prêt. Il évite de saloper son propre nid, en quelque sorte. Pour le transport, il utilise les bateaux de son club de plongée. C'est une bonne couverture.

— Santo Stefano ? Qu'est-ce que c'est ? Et où est-ce que ça se trouve ?

— C'est une île à une quarantaine de kilomètres d'ici, vers l'est, plus près de la côte. À peine plus qu'un gros rocher. La prison a quatre cents ans. Elle a fonctionné jusque dans les années soixante.

— Qu'y a-t-il d'autre, là-bas ?

— Rien… Une autre île, Ventotene, à deux ou trois kilomètres, avec quelques centaines d'habitants, mais c'est tout. »

À Le Forna, Al les emmena dans un bar en haut des falaises qui dominaient le port. Après avoir commandé des cafés et des petits pains pour tout le monde, il désigna du doigt le club de plongée de Conti, loin au-dessous d'eux. Ce n'était rien de plus qu'une cabane perchée sur une ancienne digue qui semblait faire partie d'un ensemble de ruines romaines. Sur une longue cale de pierre, plusieurs personnes étaient en train de tirer vers l'eau claire qui étincelait au soleil un gros bateau gonflable doté d'une cabine en aluminium. Les boudins de l'embarcation étaient orange vif, la cabine et le pont rouge et blanc.

« Deux cent mille dollars pièce, avec deux moteurs Honda 225, commenta Al. Et Conti possède six joujoux comme celui-là. Plein aux as, le gars, je vous dis !

— Les couleurs m'intriguent, dit Holliday. J'ai remarqué un bateau identique, tout à l'heure, dans le port de Ponza.

— Quel esprit d'observation ! Ce sont les couleurs de la Guardia Costiera. Vous pouvez être sûr que Conti a aussi les autocollants qui vont avec.

— J'imagine qu'il n'importe pas uniquement des femmes. »

En bas, le bateau avait été mis à l'eau et on était en train d'y embarquer des bouteilles de plongée. Cinq ou six personnes aux allures de vacanciers observaient la scène depuis la digue.

« Il existe des endroits sur l'île où l'on peut décharger un petit cargo entier sans problème, répondit Al. J'ai vu ça de mes yeux. Ballots de marijuana, caisses d'armes… Tout un marché parallèle. Tout ce que les gens sont susceptibles d'acheter, Massimo Conti et sa bande le vendent… Tenez, regardez ! ajouta-t-il en montrant la cabane de la digue. Quand on parle du loup… »

Un quadragénaire à l'allure sportive arborant des lunettes de soleil Gucci et

une coupe de cheveux à quatre-vingts dollars venait de faire son apparition. Après avoir discuté un moment avec les touristes pendant qu'on finissait de préparer leur bateau, il donna une claque amicale dans le dos de l'un d'eux et le groupe avança vers le bout de la cale. Il les suivit des yeux un instant, puis rentra dans la cabane.

« C'était lui ? s'enquit Holliday.

— Ouais.

— Vous avez une idée de son emploi du temps pendant la semaine ?

— Le mercredi, il part naviguer sur son yacht, un gros Dalla Pietà 48 qu'il garde à demeure dans le port de Ponza. Il revient le vendredi. Il prétend qu'il va plonger sur un destroyer qui a été coulé au large d'Anzio, le HMS *Inglefield*.

— Et vous croyez que c'est faux.

— Ça ne ressemble pas au bonhomme. Vous l'avez vu, avec ses pectoraux et sa gueule de jeune premier. Il se dérangerait peut-être pour fouiller une galère romaine, quelque chose de classieux, pas une vieille boîte à sardines de la Seconde Guerre mondiale. »

L'Italien de Brooklyn alluma une nouvelle Marlboro avant d'ajouter :

« D'ailleurs, des amis à moi l'ont vu faire la fête à Ventotene, certains jeudis.

— Et alors ? intervint Raffi.

— Alors, Ventotene n'est pas du tout près d'Anzio. C'est même à l'opposé, par rapport à ici.

— Vous pensez qu'il va là-bas pour réceptionner de la marchandise, ou en livrer ? demanda Holliday.

— Possible.

— Demain est un mercredi, dit Raffi.

— Oui, confirma Al.

— Vous pourriez nous emmener à Santo Stefano d'ici demain soir ? s'enquit Holliday.

— Tout à fait, répondit Al avec un grand sourire. Le tapin, c'est une chose ; l'esclavage sexuel, c'en est une autre. Ça discrédite le crime organisé, *capisce ?* »

22

L’oncle d’Al, Paolo – le père du cousin Mario –, qui cumulait les activités de marin pêcheur et d’éleveur de lapins, possédait un petit chalutier de sept mètres, le *Sofia*. *Zio* Paolo ne demandait pas mieux que de le louer à Holliday, pourvu que celui-ci promette de le lui ramener entier, ainsi que son neveu d’Amérique… L’accent étant tout de même mis sur le bateau plutôt que sur le neveu, car l’oncle avait le sens pratique.

Peggy aurait qualifié le *Sofia* de « mignon ». Al lui trouvait « du chien ». Pour Holliday, il avait l’air d’un jouet un peu ridicule. Avec sa coque semi-planante en contreplaqué peint en blanc et son joli liseré bleu ciel le long du plat-bord, il faisait penser à un canot de sauvetage surmonté d’une cabine téléphonique.

La cale avant, doublée en zinc, pouvait contenir quarante mètres cubes, soit un peu plus d’une tonne de crevettes, que l’on pêchait autour des îles à l’aide de ce qu’Al appelait une « seine danoise », un filet traîné comme un chalut par trente mètres de fond sur le sable boueux.

En haute saison, une tonne de crevettes mêlée aux inévitables prises accessoires de merlus et de jeunes thons rouges suffisait à peu près à combler les besoins des restaurants de l’île pour une journée, et les pêcheurs locaux s’échangeaient les meilleurs coins de pêche et les meilleurs horaires afin de partager la manne. Il fallut quelques heures de négociations à Al pour obtenir le droit de pêcher entre Ventotene et Santo Stefano, mais, en milieu d’après-midi, vêtus comme il se doit de jeans, tee-shirts propres et baskets, ils sortirent du port de Ponza à bord du *Sofia* et prirent le chemin de la haute mer dans le joyeux teuf-teuf du diesel Perkins de trente-cinq chevaux qui les propulsait vers l’est à une vitesse constante de huit nœuds.

Au bout de trois heures de route, alors que le soleil couchant cuivrait la surface scintillante et légèrement plissée des flots, la silhouette de Ventotene commença à s’élever au-dessus de l’horizon. Au fur et à mesure de leur

approche, l'île de Santo Stefano apparut derrière sa voisine, les hauts murs de l'ancienne prison bourbonienne couronnant telle une forteresse son sommet escarpé.

Le soleil sombrait quand ils entrèrent, toujours accompagnés des tapements du moteur deux-temps, dans le port taillé à même la roche de Ventotene. Le village ressemblait à Ponza en plus petit, avec les tons pastel de ses bâtiments du XVIII^e^ siècle accrochés aux terrasses de la falaise et les zigzags emmêlés de ses ruelles à escaliers.

Il y avait un appontement pour les ferries, où débarquaient les contingents de touristes venus pour quelques jours s'alcooliser tout en se faisant rôtir au soleil. Le port contenait davantage de bateaux de plaisance que celui de Ponza. Ici, vedettes de promenade et autres yachts grand format rutilants surpassaient largement en nombre les chalutiers.

Al amarra le *Sofia* à un vieil anneau de fer scellé dans la digue qui enserrait le bassin puis alla à terre prévenir la capitainerie de son arrivée et présenter ses papiers. Assis à l'avant, Raffi contemplait d'un air sombre l'eau huileuse qui clapotait entre les embarcations au mouillage, tandis qu'à l'arrière Holliday et Tidyman faisaient semblant de préparer le bateau pour la journée de pêche du lendemain en s'affairant autour des filets entassés sur le pont.

« Votre ami est malheureux, remarqua l'Égyptien, levant les yeux vers Raffi sans interrompre son prétendu travail.

— Il s'inquiète pour Peggy, répondit Holliday. Comme moi.

— J'espère qu'il ne s'attend pas à ce que nous la ramenions demain. Nous ne sommes sûrement pas assez nombreux pour affronter Conti et nous ne pourrons rien faire de plus que de reconnaître le terrain.

— Il se sent frustré. Il a l'impression de ne pas en faire assez. Je comprends très bien ce qui se passe dans sa tête.

— Ce genre de frustration peut pousser à prendre des risques inconsidérés… pour nous tous.

— Vous avez une suggestion ?

— Vous pourriez peut-être lui parler.

— Pourquoi pas vous ?

— Entre autres choses, parce que je suis égyptien et qu'il est israélien. Notre contentieux est trop important. Il y a un mur d'incompréhension entre nos deux peuples.

— Et si le temps était venu de l'abattre, ce mur ?

— Un autre jour, peut-être, dit Tidyman avec un rire désenchanté. Notre compagnon n'a pas l'air d'humeur très conciliante en ce moment. »

Le yacht de Massimo Conti fit son entrée dans le port un peu plus tard dans la soirée, son moteur de treize cents chevaux brassant l'eau en puissants remous quand il se rangea à l'emplacement privilégié qui lui était réservé près de l'escalier d'accès à la promenade.

« Amusant », commenta Holliday en s'asseyant près d'Al pour observer la manœuvre du mastodonte.

L'Égyptien alluma une Marlboro dans la pénombre.

« Qu'est-ce qui est amusant ?

— Le nom du bateau : *Disco Volante*.

— Ça signifie *Soucoupe volante*. Et alors ?

— C'est comme ça que s'appelle le bateau du méchant Largo, dans *Opération Tonnerre*, le quatrième James Bond. Notre homme a le sens de l'humour. »

Au fur et à mesure qu'avançait la soirée, Conti et ses invités festoyèrent de plus en plus bruyamment, leur musique et leur tapage s'imposant à tout le voisinage, c'est-à-dire à tous les habitants du bourg. Il était à parier qu'aucun des fêtards ne serait debout de bonne heure pour le petit déjeuner.

Le *Sofia* appareilla à l'aube, en même temps qu'une demi-douzaine d'autres bateaux, et fit route vers sa zone de pêche, laissant derrière lui le yacht des bambocheurs endormi dans le port miniature et le village en gradins assoupi à l'abri de ses volets fermés.

Un peu plus tard, alors que le soleil n'était encore qu'une balafre rose vif à l'horizon, Al mouilla le filet et commença à effectuer des allers et retours dans le pertuis entre Santo Stefano et Ventotene, un œil sur l'écran du sonar pour détecter les concentrations de crevettes assez grosses pour figurer au menu des bonnes tables de Ponza. Sous le pont, serrés dans le petit carré, Holliday, Raffi et Tidyman étudiaient les cartes de Santo Stefano que, la veille, Al avait rapportées pour eux de la capitainerie.

L'île, un piton de basalte noir de sept ou huit cents mètres de diamètre, était en elle-même une véritable forteresse. Hautes d'au moins cent cinquante mètres, ses falaises découpées s'élevaient jusqu'à un large plateau couvert d'un océan de fleurs sauvages bleu vif à l'aspect curieusement sinistre qui venait se briser en vagues parfumées contre les murs en pierre jaune de la vieille prison

délabrée.

Cette dernière, de forme semi-circulaire, semblait jaillir de la roche volcanique. Ses quatre étages lugubres, percés de portes et de fenêtres, cernaient une cour intérieure pourvue d'une tour de guet centrale d'où l'on pouvait surveiller les allées et venues des prisonniers. Pas de toilettes. Pas d'eau courante. La seule nourriture disponible était celle que fournissaient les familles des détenus. Santo Stefano n'était pas un bagne, le passage du temps et l'inactivité étant jugés plus efficaces pour briser un homme que les travaux forcés. Ici, la folie finissait par devenir un état normal.

Les cellules, qui contenaient chacune plus de vingt condamnés, étaient perpétuellement plongées dans l'ombre, la cour perpétuellement au soleil. Aucun obstacle ne séparait des falaises les éventuels candidats à l'évasion, excepté l'immense champ de fleurs au parfum entêtant. Qu'un homme choisisse de mourir dans le noir ou au soleil, les gardiens s'en moquaient. Une peine d'emprisonnement à vie sur Santo Stefano équivalait de toute façon à une sentence de mort dont l'exécution pouvait prendre plus ou moins de temps selon la capacité de résistance de l'intéressé.

Un prisonnier ne pouvait quitter l'île que d'une seule manière. Celle qu'avait choisie Edmond Dantès pour s'échapper du château d'If dans *Le Comte de Monte-Cristo* : cousu dans un linceul lesté. Il existait en revanche deux voies d'accès au pénitencier. Au sud-est, une étroite route en lacets montait de la mer au plateau, qui s'abaissait en pente douce de ce côté ; au nord, un sentier muletier épouvantablement raide escaladait les falaises à partir d'une minuscule plage de graviers submersible à marée haute. La route était visible de la prison, où un garde pouvait être posté ; quant au sentier, l'emprunter, c'était vouloir se suicider.

« Je ne vois pourtant pas d'autre chemin possible, commenta Holliday, penché sur la carte, tandis que le *Sofia* avançait en se dandinant dans un léger courant, suivi d'une mouette qui plongeait en poussant des cris, alléchée par la perspective d'un repas gratuit. C'est le sentier de la falaise ou rien. Même à la nuit tombante, nous serions trop faciles à repérer sur la route.

— Il faut tenir compte de la marée, observa Tidyman. D'après la carte, la plage est recouverte la moitié du temps.

— Al propose de nous déposer en fin d'après-midi et de nous reprendre en fin de soirée, vers 22 h 30 ou 23 heures. Si nous le manquons, il ne pourra revenir nous chercher que demain matin.

— En d'autres termes, si quelque chose va de travers, nous ne pourrons

compter que sur nous-mêmes, grommela Raffi.

— Le fair-play n'a pas cours dans ce genre de jeu, dit Tidyman. On tire parfois les mauvaises cartes.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, là ? demanda l'Israélien, montant sur ses grands chevaux. Vous reprenez vos billes, c'est ça ?

— Mais pas du tout, docteur Wanounou ! s'exclama Tidyman en levant la main dans un geste d'apaisement. Je faisais simplement remarquer que nous courrons un danger quelle que soit l'option choisie.

— Ça ne m'a pas échappé, assura Raffi. Mais peu importe, puisqu'il s'agit de sauver Peggy.

— Il est très possible qu'elle ne soit même pas là, avertit Holliday. Elle a pu être acheminée à l'étape suivante, à l'heure qu'il est. »

Raffi marmonna quelques mots incompréhensibles, puis se détourna et remonta sur le pont.

« Vous devez être conscient que votre cousine risque d'avoir été tuée, dit Tidyman. Surtout s'ils ont découvert qui elle est.

— Je le sais bien… répondit Holliday. J'en suis encore à me demander pourquoi elle a été engagée pour accompagner cette expédition. Si le but inavoué de l'opération était de mettre la main sur l'or allemand, pourquoi tout compromettre en s'embarrassant d'une étrangère ? Il n'y a aucune logique, là-dedans, ajouta-t-il avec lassitude tout en roulant la carte.

— Aucune, en effet… Sauf à considérer que les organisateurs n'avaient pas le choix.

— Comment ça ?

— Ils ont pu juger qu'une expédition de ce genre sans photographe aurait quelque chose de suspect. Si le magazine *Smithsonian* leur a proposé de couvrir l'événement, ils pouvaient difficilement refuser. Et M^lle^ Blackstock est devenue l'agneau du sacrifice.

— Je ne suis toujours pas convaincu. Une citoyenne américaine prise en otage par des trafiquants ? La meilleure façon d'attirer l'attention sur eux… Vous pensez qu'ils ont pu faire une chose pareille en connaissance de cause ?

— Il n'y a qu'une façon de le savoir. »

La cale du *Sofia* remplie à ras bord d'un grouillement de crustacés charnu dans tous les sens, Al vira de bord pour s'approcher du rivage, caché par les falaises. Dès que le fond presque plat du bateau à faible tirant d'eau racla le

gravier de la petite plage, Holliday, Tidyman et Raffi sautèrent par-dessus bord et pataugèrent jusqu'au rivage. Al rentrerait à Ponza – ce qui prendrait trois heures –, y déchargerait sa pêche, puis reviendrait à Santo Stefano sous le couvert de la nuit pour accoster à marée basse dans la même crique inhospitalière, guidé par les signaux lumineux que lui enverrait Holliday avec une torche électrique.

Le plan paraissait des plus simples, mais, Holliday ne l'ignorait pas, les plans de ce genre étaient souvent ceux qui échouaient lamentablement. Comme il commençait à gravir le sentier quasi vertical, suivi de ses deux compagnons, il ne put s'empêcher de songer aux mille et une inconnues susceptibles de transformer leur expédition en désastre absolu. Plus il s'élevait, cramponné à la muraille de roche à pic, plus il se sentait vulnérable, et plus le courant d'air insistant qui tiraillait ses vêtements lui faisait penser aux doigts d'un squelette essayant de l'entraîner dans le vide. Il parvint à se reprendre, toutefois, et, se sermonnant intérieurement pour cet accès de superstition, il poursuivit son ascension.

Une bonne heure plus tard, enfin, mollets douloureux, genoux flageolants, tee-shirt collé au corps par la sueur qui lui dégoulinait du front et lui piquait les yeux, il atteignit le sommet de la falaise et se laissa tomber à quatre pattes, haletant dans le parfum capiteux de la prairie de fleurs bleues. Quand il eut repris sa respiration, il s'assit pour sortir de l'étui qu'il portait à la ceinture les puissantes jumelles que lui avait prêtées Al.

Devant lui, à cent mètres, se dressaient les hauts murs du pénitencier en forme de fer à cheval dont les portes et les fenêtres vides semblaient le regarder comme des yeux morts. Le soleil s'apprêtait à plonger dans la mer et sa lumière rasante accusait les ombres tout en donnant aux pierres des tons de vieil or. Aucun son n'était perceptible, hormis le soupir de la brise qui agitait doucement les fleurs et les cris perçants des martinets qui entraient et sortaient des ruines à toute vitesse à la manière des chauves-souris. L'espace d'un instant, devant ce paysage figé, Holliday eut l'impression que le monde retenait son souffle. Malgré la chaleur, il sentit soudain un frisson glacé lui parcourir l'échine.

Il ne s'était jamais considéré comme un adepte du paranormal, pourtant, dans certains lieux, il lui arrivait d'avoir la nette impression que l'étoffe du temps et de l'espace était tellement usée que le passé se percevait au travers. Ainsi, il ne pouvait pas se promener sur les Champs-Élysées sans entendre le martèlement des bottes nazies sur les pavés, ni se tenir sur le pont d'Antietam [2]

sans avoir dans les oreilles le grondement de la canonnade et les cris des vingt mille hommes dont le sang avait rougi la rivière le jour de la célèbre bataille.

« Drôle d'atmosphère, hein ? dit Tidyman, en s'affalant près de lui sur le sol, hors d'haleine.

— Oui, acquiesça Holliday.

— Maléfique, ajouta l'Égyptien après avoir observé un instant les ruines. Quatre cents années de souffrance ne peuvent que laisser des traces, j'imagine.

— Je suis bien d'accord avec vous…

— De quoi parlent les deux vieux sages ? demanda Raffi en les rejoignant.

— Vous êtes archéologue, vous devriez ressentir ça encore plus que nous, dit Holliday.

— Ressentir quoi ?

— Le passage du temps, répondit Tidyman.

— Superstition inepte ! » répliqua l'Israélien avec un ricanement dédaigneux.

À cet instant, deux martinets passèrent au-dessus d'eux en criant comme des harpies et il sursauta.

« Il n'y a personne ici, affirma tranquillement Tidyman. Je le sens.

— Nous ne pouvons pas en être certains, objecta Raffi.

— Allons vérifier, nous avons le temps, proposa Holliday. Si Conti vient, je peux vous assurer que ce ne sera pas avant la tombée de la nuit. »

Ils traversèrent le champ de fleurs sauvages, tous les sens aux aguets. Aucun bruit, aucun mouvement suspect. Après être passés devant ce qui restait d'un mur datant de la première prison construite à cet endroit par les Romains, ils continuèrent d'avancer dans les derniers rayons du soleil puis, baissant la tête, ils pénétrèrent dans l'enceinte bourbonienne par l'une des ouvertures béantes. Rien ne bougeait ici non plus.

Ils montèrent quelques marches taillées grossièrement à même le socle rocheux et débouchèrent dans la cour intérieure. Celle-ci se présentait comme un cloître bordé de trois galeries en arc de cercle superposées sur lesquelles donnaient les portes des cellules. Une quatrième galerie, souterraine, était réservée aux prisonniers à l'isolement. Quatre escaliers, régulièrement espacés sur le pourtour du fer à cheval, reliaient entre eux les différents étages.

Au milieu de la cour, tel un beffroi sans cloche, se dressait la tour de guet

inexplicablement ornementée, avec son dôme surmonté d'une croix en fer depuis longtemps métamorphosée par la rouille en un tortillon informe.

« C'est dans des endroits comme celui-ci qu'est née la mafia, déclara Holliday. Le communisme, aussi…

— Comment cela ? demanda Tidyman avec intérêt.

— Les Bourbons mettaient tous les œufs dont ils ne voulaient pas dans le même panier. Rassemblez au même endroit tous les francs-maçons et tous les révoltés du pays, et vous aboutissez inévitablement à des problèmes. La Bastille a engendré la Révolution française, Attica le Black Power… Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands enfermaient leurs prisonniers de guerre les plus agités dans le Stalag Luft III, résultat : la Grande Évasion !

— En tout cas, je ne pense pas qu'il y ait jamais eu de grande évasion ici, dit Tidyman.

— Tout cela est très intéressant, intervint Raffi, mais ça ne nous aide pas à retrouver Peggy ! »

Les trois hommes se séparèrent pour inspecter les cellules, étage après étage. À part quelques bouteilles de bière vides, les traces d'un petit feu de camp et, plus bizarrement, une bouilloire électrique dépourvue de prise, Holliday ne trouva rien. Pendant un long moment, tandis qu'il fouillait les lieux, quelque chose lui titilla l'esprit sans qu'il parvienne à déterminer de quoi il s'agissait, puis il comprit ce qui avait attiré son attention : les fenêtres des cellules n'avaient plus de barreaux. Ceux-ci avaient été arrachés systématiquement de leurs logements, ne laissant que des trous dans la pierre qui s'effritait.

Une demi-heure plus tard, alors que les dernières lueurs du jour s'estompaient rapidement, Holliday retrouva Tidyman au rez-de-chaussée.

L'Égyptien soupira, puis il ramassa un caillou parmi les herbes folles et le lança contre un mur fissuré.

« Il n'y a rien, ici, dit-il. Aucun signe de vie. Nous perdons notre temps. J'ai l'impression que notre petit camarade de Brooklyn nous a raconté des histoires à dormir debout. »

Soudain, depuis la galerie au-dessus d'eux, Raffi attira leur attention.

« Quelqu'un vient ! » chuchota-t-il d'un ton pressant.

Ils coururent jusqu'à l'escalier le plus proche et montèrent au premier

étage. Quand ils eurent rejoint l'Israélien sous une des arches, il les entraîna dans une des grandes cellules, où régnait une odeur de moisi. Prenant soin de rester dans l'obscurité, ils s'approchèrent de l'embrasure vide de la fenêtre, qui donnait au sud-est, où le terrain descendait en pente douce. Droit devant eux, ils reconnurent aussitôt les lignes racées du yacht blanc de Massimo Conti, ancré à peut-être deux cents mètres du rivage. Sur la route en zigzag qui montait de la mer, Holliday distingua un petit groupe qui avançait. Il prit les jumelles et régla la mise au point.

« Je crois que c'est Peggy », murmura-t-il, incrédule.

La jeune femme marchait entre deux hommes armés d'allure robuste. Conti et un autre individu les suivaient en discutant, Conti en short et tee-shirt, son interlocuteur en costume sombre et col blanc immaculé. Un prêtre ? Peggy semblait indemne, mais très fatiguée. Elle d'ordinaire si enjouée avait les traits tirés, la mine défaite.

« Montrez-moi ça ! » ordonna Raffi.

Holliday lui tendit les jumelles.

« C'est bien elle ! s'exclama l'Israélien à mi-voix après avoir poussé un juron. C'est donc sur son bateau que ce salaud la retenait !

— Reste à savoir pourquoi il l'amène ici, dit Tidyman.

— Peu importe ! Je vais tuer cette ordure !

— Les deux gorilles portent des holsters, indiqua Holliday. Ils vous tueront avant que vous ayez pu faire quoi que ce soit. »

Raffi tourna légèrement les jumelles.

« Celui qui parle avec Conti… Quand il a été question de la fameuse expédition, j'ai vu sa photo dans le magazine *Archeology*. C'est Charles-Étienne Brasseur, de l'École biblique et archéologique de Jérusalem, le chef de l'opération.

— Celui qui cherchait à mettre la main sur l'or ? demanda Holliday en reprenant les jumelles pour observer de nouveau le groupe. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ici ? Et avec Peggy, par-dessus le marché !

— Écoutez ! » chuchota Tidyman.

Au loin, ils entendirent le bruit rythmé caractéristique d'un hélicoptère qui se rapprochait. Un gros.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » dit Holliday, sans cesser d'épier les cinq personnes qui avaient atteint le sommet de la côte et s'étaient arrêtées.

L’hélicoptère surgit de l’ouest à basse altitude et passa avec un grondement de tonnerre au-dessus de la prison en soulevant des tourbillons de poussière.

Puis, tel un insecte géant, il se posa lentement sur la vaste prairie légèrement en pente, les fleurs se penchant sous le souffle puissant des rotors à cinq pales. C’était un gros Sikorsky SH-3 « Roi des mers ». Sa livrée était blanche, avec une large bande médiane bleue. Des caches étaient collés aux emplacements où devaient se trouver ses cocardes et le nom du corps auquel il appartenait, mais il s’agissait à l’évidence d’un appareil militaire. Aucune arme n’était visible : il servait au transport de personnalités. Restait à savoir d’où il venait, et où il allait.

Le SH-3 avait un rayon d’action de neuf cents kilomètres au bas mot, ce qui n’était pas énorme, mais mettait tout de même à sa portée la côte espagnole, la mer Noire, et tout le territoire européen entre les deux. Et si on l’équipait d’un réservoir de grande capacité, un engin de ce genre pouvait parcourir la moitié de la distance qui séparait l’île de Moscou. Deviner sa destination revenait à chercher une aiguille non pas dans une, mais dans cent meules de foin.

Les moteurs descendirent en régime, mais continuèrent à tourner au ralenti avec une plainte aiguë, les rotors brassant paresseusement l’air. Une porte s’ouvrit juste à l’arrière du cockpit et quelqu’un abaissa depuis l’intérieur une courte passerelle. Massimo Conti et les autres avancèrent de quelques pas puis s’arrêtèrent de nouveau. Peggy regarda autour d’elle, l’air indécis, comme si elle cherchait à se repérer. Holliday sentit son estomac se nouer. Mais, tout en éprouvant une immense peine pour sa cousine, il était conscient de son impuissance.

Avec un gémissement, Raffi lui arracha les jumelles des mains. Un homme de haute taille, complètement chauve, descendit à cet instant de l’hélicoptère en adressant un signe de la main à Conti, qui se tenait à quelques mètres. Raffi braqua les jumelles sur lui, puis les écarta soudain de ses yeux et resta là, le regard fixe, blêmissant à vue d’œil.

« Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Holliday.

— C’est lui ! murmura Raffi, dont le visage exprimait un véritable effroi. Le chauve. Je le reconnaîtrais entre mille. C’est le type qui nous a volé le rouleau des croisés. Celui qui m’a fait tabasser par ses sbires et laissé pour mort, l’an dernier à Jérusalem. C’est lui. Il est là. »

Il rendit les jumelles à Holliday, qui regarda à son tour le nouveau venu. Il ne l’avait jamais vu, mais les gens qui avaient battu Raffi étaient aussi ceux qui avaient tenté de les assassiner, Peggy et lui, le même soir, dans une ruelle de la

vieille ville de Jérusalem. Qu'ils s'appellent Templiers noirs, La Sapinière, Sodalitium Pianum, Organum Sanctum ou Instruments de Dieu importait peu. L'essentiel était que, maintenant, Holliday savait exactement d'où venait l'hélicoptère et où il se rendait : il allait à Rome. Au Vatican.

23

Une heure après avoir pris le train à Anzio, les trois hommes arrivèrent à la gare Roma Termini dans la soirée, environ vingt-quatre heures après avoir vu Peggy sur l'île-prison de Santo Stefano. La première personne que Holliday remarqua en débarquant du train était un homme en uniforme des marines qui accueillait un ami sur le quai. Il se présenta aussitôt à lui et le questionna. Le garçon se trouva être un diplômé de West Point, même s'il avait quitté l'académie longtemps avant que Holliday n'y enseigne. La chance voulut également qu'il fasse partie du service de sécurité de l'ambassade des États-Unis, qui occupait un palais sur la Via Veneto. Après avoir indiqué à Holliday comment s'y rendre, il lui communiqua les noms de quelques membres du personnel susceptibles de lui faciliter la vie.

Pendant que Holliday passait les contrôles de sécurité de l'ambassade, Raffi et Tidyman s'installèrent pour l'attendre de l'autre côté de l'avenue, à une table en terrasse sous l'auvent du Café de Paris. Holliday les rejoignit une heure plus tard. Suivant les conseils qui lui avaient été donnés à l'ambassade, ils prirent un taxi qui les emmena vers le nord-ouest en traversant le centre trépidant de la ville. La voiture les déposa devant l'hôtel Alimandi, au numéro 99 du Viale Vaticano, en face des hautes murailles du Saint-Siège.

Le bâtiment, qui comptait trois étages, avait jadis été un commissariat, puis une maison de retraite pour policiers, avant d'être rénové et de devenir un hôtel quatre étoiles avec jardin et restaurant sur le toit, d'où la vue plongeait sur l'enceinte du Vatican et son porche principal, très ouvragé, qui permettait d'accéder aux musées et à la chapelle Sixtine.

Quand ils furent installés dans leur suite, Holliday sortit sur le balcon et embrassa du regard les toits du Vatican. La cité, bien de l'Église depuis l'empereur Constantin, soit depuis plus de quinze siècles, ressemblait exactement à ce qu'elle était : un État forteresse protégé par ses hautes murailles de pierre, ses deux mille ans de traditions… et sa qualité de plus

grosse multinationale du monde. Il fallait être fou pour s'en prendre à un tel monument comme il s'apprêtait à le faire ! songea-t-il en soupirant.

Alors qu'il se tenait là, dans la lumière chaude de l'après-midi, un picotement dans la gorge lui rappela l'époque où il fumait ses deux paquets de Camel sans filtre quotidiens et il comprit qu'il serait capable de se remettre au tabac dans la minute après vingt années d'interruption. Il observa le parvis pavé sur lequel donnait la haute ouverture en plein cintre percée dans la muraille. Garées devant l'entrée monumentale, des camionnettes de marchands de souvenirs et de glaces faisaient penser à des rémoras en train de curer les dents d'un requin.

Il soupira de nouveau et retourna à l'intérieur.

« Qu'est-ce que tout ça va donner ? demanda Raffi.

— Peut-être rien, répondit Holliday.

— Vous croyez vraiment que Peggy est en face ?

— Sans doute pas, mais c'est en face que se trouve la solution qui nous permettra de la libérer.

— La libérer ! Et comment allons-nous nous y prendre pour réussir ce tour de magie ? » intervint Tidyman en se laissant tomber dans un fauteuil recouvert de soie.

Holliday regarda de nouveau la vue qu'offrait la porte-fenêtre ouvrant sur balcon.

« Tout d'abord, il va nous falloir trouver l'oiseau susceptible de servir notre plan. Ensuite nous l'attirerons hors de sa cage pour qu'il puisse chanter en toute liberté.

— Et comment trouverons-nous l'oiseau en question ? s'enquit Raffi.

— C'est bien simple, nous allons l'appeler. »

Tout se passa le plus simplement du monde, en effet. Holliday n'eut qu'à téléphoner à l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne, situé Via Napoleone III, en mentionnant dans la même phrase son propre nom associé à ceux de Sodalitium Pianum et de Walter Rauff, pour recevoir un premier coup de fil très poli en réponse. Un second appel, provenant d'un responsable de la deuxième section du ministère des Affaires étrangères du Vatican, le remercia de son intérêt et lui suggéra qu'une visite au Musée grégorien égyptien le lendemain à midi serait peut-être appropriée s'il désirait « approfondir ses connaissances ».

« Et vous comptez y aller seul ? demanda Raffi.

— Bien sûr que non ! Je veux que vous me preniez en filature, et qu'Emil en fasse autant pour vous. Il est à parier qu'ils me feront surveiller, et il importe de mesurer l'ampleur de leur dispositif. »

Raffi descendit acheter à un des marchands de souvenirs installés de l'autre côté du Viale Vaticano trois guides touristiques comportant le plan des musées du Vatican. Le Musée grégorien égyptien se situait directement au-dessus de l'entrée principale et on y accédait par le célèbre escalier en spirale où fut tournée la scène de meurtre finale du *Parrain, troisième partie*. Il fut décidé que les trois hommes pénétreraient séparément dans le musée à cinq minutes d'intervalle et demeureraient constamment à bonne distance les uns des autres. La tactique n'était pas infaillible, mais ils ne pouvaient pas faire mieux.

À 11 h 30, le lendemain matin, Holliday quitta l'hôtel, traversa la rue et pénétra sous le grand porche voûté. Après avoir acheté un billet, il monta à l'étage par le large escalier en hélice, puis, tournant à gauche dans un bref couloir, il suivit les flèches indiquant la direction du Musée égyptien. Parvenu à destination, il trouva une banquette en face d'une vitrine remplie d'urnes funéraires et s'assit pour attendre.

Quelques minutes plus tard, un homme en costume foncé prit place près de lui. Brun, les yeux sombres, il avait le menton et les joues hachurés de barbe. Il parlait l'anglais d'un ton monocorde, sans accent. Ses chaussures noires, cirées à la perfection, devaient coûter une fortune. D'ailleurs, était-ce un hasard, Holliday n'avait jamais vu un prêtre mal chaussé.

« Vous êtes le colonel Holliday ?

— Pourquoi me le demander si vous le savez ? répliqua Holliday, certain de ne pas avoir mentionné son grade au téléphone.

— Que cherchez-vous ?

— Cela aussi, vous le savez. »

Un homme plus jeune – prêtre lui aussi – passa devant eux. Il portait un attaché-case, ce qui était un peu surprenant étant donné que tous les sacs ou autres paquets étaient censés être déposés au vestiaire du rez-de-chaussée. Il secoua brièvement la tête en arrivant à leur hauteur et poursuivit son chemin. L'interlocuteur de Holliday parut alors se détendre.

« Drôle de peuple, vous ne trouvez pas, colonel ? dit-il, désignant du menton la vitrine et les urnes funéraires. Curieuse coutume que de morceler un corps avant de l'enterrer…

— Pas plus curieuse que celle des nazis qui dépouillaient les Juifs de leurs dents en or.

— Une comparaison un peu rude, mais vous faites sans doute allusion au colonel Rauff…

— Au *Standartenführer* Rauff, rectifia Holliday. Il n'appartenait pas à l'armée régulière, mais à la SS.

— Il est vrai que vous êtes bien placé pour faire ce genre de distinguo, murmura l'homme aux chaussures cirées.

— Qui êtes-vous, au juste ?

— Vous pouvez m'appeler Thomas.

— Thomas l'incrédule ?

— Si vous voulez, acquiesça l'ecclésiastique avec un sourire dégagé. Alors, que peut faire l'Église pour vous être agréable ?

— Elle pourrait commencer par me rendre ma cousine.

— Votre cousine ?

— Peggy Blackstock. La photographe qui accompagnait votre expédition en Libye, conduite par un certain Charles-Étienne Brasseur. Vous savez, celle qui était censée rechercher la tombe d'Imhotep, mais qui était en réalité sur les traces d'une cargaison d'or embarquée en 1944 sur *Votre plus cher désir*, un bombardier américain capturé, à destination de l'Amérique du Sud…

— Vous semblez disposer d'informations fort détaillées, commenta le père Thomas sans se départir de son sourire affable.

— Le diable est dans les détails, vous ne l'ignorez pas…

— Si j'en crois les articles de presse, le père Brasseur et son équipe sont retenus en otages par un groupe terroriste connu sous le nom de Confrérie d'Isis, c'est bien cela ?

— Cette confrérie est une blague, et ni Peggy ni Brasseur ne sont ses otages. Ils ont été vus tous les deux il y a deux jours montant à bord d'un hélicoptère sur l'île de Santo Stefano, à soixante-quinze kilomètres au sud d'ici.

— Vus. Et par qui ?

— Par moi.

— Vraiment ? Vous devez être un homme plein de ressources, colonel Holliday, pour être au courant de ce genre de chose.

— Et je ne vous ai pas encore tout dit. Peggy et votre père Brasseur n'étaient pas seuls. Ils étaient accompagnés d'un malfrat nommé Massimo Conti, qui travaille pour une organisation criminelle appelée La Santa. Ce sont des gens de cette organisation, apparemment, qui faisaient sortir de Libye les lingots de Rauff et les transportaient à Marseille. Mais vous les connaissez bien, puisque c'est vous qui les payez, au même titre que Pesek et Kay, le couple infernal qui a éliminé Valador.

« Cela nous a pris un certain temps, mais nous avons fini par comprendre, mes amis et moi. C'est Alhazred qui a trouvé l'or perdu par les réseaux du Vatican en 1944. Il a pris contact avec vous, et vous avez conclu un marché ensemble. Seulement, vous n'avez pas tenu parole et vous l'avez trahi. Le problème, c'est qu'Alhazred avait déjà déplacé le magot dans une cachette que vous ne connaissiez pas. Et maintenant qu'il a disparu, vous pouvez dire adieu aux lingots.

— Un véritable roman, colonel !

— Un roman assez réaliste, je crois. »

Le révérend père eut un soupir accablé.

« Bon. Vous avez peut-être une proposition à me faire ?

— Rendez-nous Peggy, nous vous donnons l'or. Environ trois tonnes si mes estimations sont exactes. Largement de quoi financer les agissements de votre sale petite clique pendant un certain temps.

— Puis-je savoir à quelle "sale petite clique" vous faites allusion ? s'enquit l'homme d'Église avec onction.

— C'est que vous avez changé bien souvent de nom au fil du temps ! À l'époque des Templiers, vous étiez l'Organum Sanctum, l'Instrument de Dieu. Dans les années vingt et trente, on vous appelait Sodalitium Pianum, la Confrérie de Pie. L'Église a toujours fait usage de faux nez, comme Nixon a fait usage de faux plombiers pour cambrioler le siège des Démocrates dans l'immeuble du Watergate. Ce faux nez, c'est vous, quel que soit le nom que vous vous donnez. Vous êtes au Vatican ce que la CIA parallèle est à l'État américain : une bande de gros bras qui n'ont de comptes à rendre à personne. Au XII^e^ siècle, il a suffi à Henry II d'Angleterre de susurrer "Qui me débarrassera de ce prêtre turbulent ?" pour que quatre individus dans votre genre aillent assassiner l'archevêque Thomas Becket dans sa cathédrale de Canterbury. Des hommes de main. Toutes les grandes entreprises en ont à leur service. Vous baignez là-dedans jusqu'au cou. Une sacrée saloperie, comme

dirait Peggy.

— Et quel intérêt pourrait trouver une organisation aussi remarquable que celle dont vous parlez dans l'enlèvement d'une photographe de presse comme M^lle^ Peggy Blackstock ?

— Ça, allez le demander au grand chauve qui se trouvait dans l'hélicoptère, celui qui a presque battu à mort mon ami Raffi il y a un an. Ou bien au type qui s'est fait descendre dans une ruelle de Jérusalem au moment où il essayait de nous tuer, Peggy et moi, à cause de l'épée des Templiers ! Vous saviez déjà, à l'époque, que l'ordre des Templiers existait encore, et que leur vrai secret se cachait dans le carnet que Helder Rodrigues m'a remis en mourant : dix mille contacts donnant potentiellement accès à mille milliards de dollars d'actifs. De quoi concrétiser quelques beaux rêves de puissance, n'est-ce pas ? Et c'est dans l'espoir de mettre la main sur ce carnet que vous avez kidnappé Peggy à la première occasion. Vous l'avez utilisée comme appât en sachant que je me mettrais à sa recherche, et votre calcul était bon puisque je suis là. Alors, à vous de jouer, maintenant !

— Possédez-vous des preuves de ces étranges allégations ? demanda le père Thomas en le dévisageant tranquillement.

— Je n'ai pas besoin de donner des preuves : j'ai l'or, répondit Holliday en se levant.

— Vous êtes descendu à l'hôtel Alimandi ? s'enquit le prêtre après s'être levé à son tour.

— Oui. C'est juste en face.

— Nous ne tarderons pas à vous appeler. Cela a été un plaisir de bavarder avec vous, colonel Holliday. »

Sur ces mots, le père Thomas pivota sur ses talons hors de prix et s'éloigna.

« Alors ? Est-ce qu'ils ont mordu à l'hameçon ? demanda Raffi quand ils se retrouvèrent à l'hôtel.

— Quelques touches. À mon avis, ils pensaient que j'avais peut-être un micro sur moi.

— L'homme à l'attaché-case ? avança Tidyman.

— Oui. Il devait avoir un détecteur dans sa mallette.

— Ils jouent la prudence, commenta Raffi.

— Ce que je crains surtout, c'est qu'ils décident de faire les morts

indéfiniment. Ils savent bien que nous avons plus à perdre qu'eux. Rien ne les oblige à jouer le jeu.

— Ça, je n'en suis pas aussi sûr que vous… dit Tidyman, songeur, avant d'avaler une gorgée de l'excellent café que venait de leur apporter le garçon d'étage. Ces gens-là sont des rapaces, comme tous ceux de leur espèce. Comme Alhazred, ou comme ce malheureux M. Valador, de Marseille, qui passait l'or en fraude…

— Les rapaces sont très dangereux, rappela Holliday. Notre joyeux duo d'assassins tchèques, Pesek et Kay, ont tout de même transpercé le cerveau de Valador avec une aiguille à chapeau, ne l'oublions pas ! Et si les petits camarades du révérend père Thomas ont déjà tenté de nous tuer une fois, Peggy et moi, ils ne s'en tiendront pas là, soyez-en sûr !

— Je vous concède volontiers que la cupidité rend les gens dangereux, dit l'Égyptien. Mais elle est aussi leur point faible. Et c'est en jouant sur ce point faible que nous gagnerons la partie, mon ami. »

24

Le père Thomas téléphona le lendemain matin pour fixer un nouveau rendez-vous.

« La première rencontre a eu lieu sur votre terrain, dit Holliday. Verriez-vous un inconvénient à ce que la seconde se passe ailleurs ?

— Quel lieu suggérez-vous ? » demanda le prêtre.

En fond sonore, Holliday entendait dans l'écouteur des bruits étouffés de circulation. Thomas devait appeler avec un portable, depuis une voiture.

« Vous pourriez venir ici…

— Ça ne me semble pas une bonne idée, colonel, répondit l'ecclésiastique en riant.

— Vous pouvez vous faire accompagner par votre spécialiste en nouvelles technologies, avec son attaché-case. Nous n'avons rien à cacher.

— Pour reprendre les paroles de la célèbre chanson des Beatles, colonel Holliday, "Tout le monde a quelque chose à cacher, sauf moi et mon singe".

— Dans ce cas, que diriez-vous d'un restaurant ? Il y en a un très agréable en terrasse, ici, sur le toit.

— Ce n'est pas vraiment un terrain neutre non plus. Et l'endroit est trop connu. Quelque chose d'un peu plus discret, peut-être ?

— Il y a une pizzeria à deux pas d'ici, sur la Via Candia. Ça s'appelle Piacere Molise, et c'est très familial.

— Vous connaissez donc Rome, colonel ? demanda le père Thomas, manifestant pour la première fois de la surprise.

— Nous y avons dîné hier soir. Le réceptionniste de l'hôtel nous l'avait recommandée. »

Il y eut un moment de silence. Holliday entendit le hurlement modulé d'une

sirène dans l'appareil. Puis il se rendit compte que le bruit lui parvenait également par la porte-fenêtre ouverte du balcon. Le prêtre n'était pas loin. Ils étaient sous surveillance.

« D'accord, dit enfin le père Thomas. À quelle heure ?

— Tôt. La salle est vite bondée. 17 heures ?

— Entendu.

— Pour combien de personnes dois-je réserver ?

— Je serai avec un collègue.

— Le spécialiste en informatique ?

— Celui-là viendra aussi, mais ne restera pas. Le collègue dont je parle jouera un rôle central dans notre discussion.

— Cela ne vous dérange pas si j'amène un ami ?

— Plus on est de fous… répondit le prêtre d'un ton enjoué. Il est toujours bon de savoir à quoi ressemblent ses ennemis. »

La Via Candia était une rue banale bordée de vieux immeubles dont les rez-de-chaussée avaient été transformés en restaurants et en boutiques au fil du temps. Le Piacere Molise se trouvait au numéro 60, dans un bâtiment au crépi saumon, en face d'une parfumerie et d'un magasin de sport qui ne vendaient sans doute que des contrefaçons. À cette heure tardive d'un après-midi d'été, la plupart des commerces avaient déjà baissé leur rideau, à l'exception des cafés et des restaurants. Les voitures garées le long du trottoir étaient toutes de petits modèles bon marché. La clientèle de la Via Candia appartenait manifestement à la classe moyenne : les passants étaient tous habillés comme des employés de bureau ou des secrétaires. On voyait peu d'enfants.

Les locaux du Piacere Molise, qui jouxtaient une porte cochère à l'ancienne menant à une arrière-cour, avaient été occupés jadis par la loge du concierge de l'immeuble. Ils consistaient à présent en une cuisine et trois pièces étroites peintes dans un jaune chaleureux, où étaient disposées une douzaine de tables, plus quatre à l'extérieur sur le trottoir. Le décor était constitué de reproductions encadrées de célèbres toiles impressionnistes alternant avec des assiettes décoratives. Quelques lustres modernes assuraient l'éclairage. Les nappes étaient jaunes, et les sets de table assortis aux tons rouille et jaune du carrelage en damiers qui habillait le sol. L'ensemble respirait le plaisir sans façon, comme le suggérait le mot *piacere* de l'enseigne.

Comme il fallait s'y attendre, le père Thomas était déjà là quand Holliday et Raffi entrèrent dans le restaurant. Il était installé à une table pour quatre, dans

la salle du milieu, avec deux autres hommes : le chauve qu'ils avaient vu à Santo Stefano et le jeune prêtre à l'attaché-case du Musée égyptien.

« Je vais avoir du mal à m'asseoir en face de ce salopard, déclara Raffi.

— Lequel ? Yul Brynner ? Vous n'avez qu'à l'imaginer en caleçon, suggéra Holliday.

— Plutôt en cadavre », grommela l'Israélien.

Comme ils s'approchaient de la table, le jeune homme à la mallette se leva. Il avait une petite baguette à la main, reliée à un écouteur unique enfoncé dans son oreille. Il brandit l'instrument dans leur direction, puis le leur passa le long du corps tout en se concentrant sur les sons émis par l'appareil. Enfin, il secoua la tête et rangea son attirail dans l'attaché-case.

« *Qualcosa ?* lui demanda le père Thomas.

— *Nulla. Sono puliti*. – Rien à signaler. Ils sont clean.

— *Grazie. Vattene via !* ordonna le prêtre en chassant son jeune confrère d'un revers de la main.

— *Come desidera, Padre* », acquiesça ce dernier.

Il ferma l'attaché-case d'un coup sec, l'empoigna et quitta le restaurant. Holliday et Raffi prirent place en face des deux autres hommes.

Pour la première fois, Holliday put examiner de près le chauve de l'hélicoptère. C'était un costaud qu'on devinait très musclé sous le tissu uni de son costume sombre. Il avait des mains épaisses comme des battoirs. Il n'était pas chauve du tout, en réalité : son crâne était seulement rasé de très près. Il y avait quelque chose de slave dans son visage dur aux pommettes hautes, aux joues légèrement creuses et au menton pointu. Un Russe ? Ses yeux étaient d'un bleu pâle, et un défaut à la pupille gauche donnait l'impression qu'une larme noire coulait sur l'iris luisant. Il tourna vers Holliday et Raffi un regard fixe de pie-grièche qui se demande sur quelle épine elle va empaler ses proies. Un regard de croyant fanatique, ou de bête fauve tenue en laisse. Le prêtre l'avait manifestement amené pour lui faire flairer le gibier sur lequel il allait être lâché.

« Je crois que le D^{r} Wanounou et le père Damaso se sont déjà rencontrés », déclara le père Thomas en adressant un sourire à Holliday.

La brute au crâne rasé jeta sur Raffi un regard dépourvu de toute expression, puis il eut un bref rictus qui dévoila des dents étonnamment blanches. Raffi soutint son regard.

« Nous n’avons jamais été présentés de manière officielle, dit-il.

— Le père Damaso a été très heureux d’apprendre que vous étiez à Rome, reprit Thomas l’incrédule. Il m’a informé que vous avez une affaire en suspens, tous les deux.

— Nous ne sommes pas ici pour un combat de coqs, remarqua Holliday.

— À dire vrai, je ne sais pas trop pourquoi nous sommes ici », répondit le prêtre.

Un jeune serveur en tablier long apparut, portant une assiette d’olives et une panière de pain qu’il plaça sur la table avant de sortir de ses poches profondes un grand moulin à poivre et un bloc-notes. Il posa le moulin et leur demanda dans un anglais très approximatif ce qu’ils désiraient. Le père Thomas l’interrogea en italien, obtint en réponse une longue énumération correspondant sans doute à la liste des entrées, puis se tourna de nouveau vers Holliday.

« Le Molise est une région très pauvre, mais on y fait un plat renommé qui est la spécialité de ce restaurant, la *zuppa di pesce alla termolese* – une sorte de bouillabaisse italienne, expliqua-t-il. Ils ont aussi un vin blanc local qui irait très bien avec le poisson : un Falanghina del Molise 2005. Une assez bonne année…

— Nous ne sommes pas venus pour faire un gueuleton.

— Un Italien n’a jamais besoin de prétexte pour faire un bon repas, répondit le prêtre. Et puis, rien ne s’oppose à ce que nous partagions un dîner… À mes frais, bien sûr », ajouta-t-il avec un bref sourire.

Il adressa quelques mots au serveur, qui nota rapidement la commande, la répéta à haute voix pour confirmation, puis s’éloigna à la hâte vers le fond du restaurant.

« Pouvons-nous en venir à l’affaire qui nous occupe, à présent ? demanda Holliday sans chercher à cacher son agacement.

— Une affaire ? J’ignorais que nous étions en compte. »

Le père Thomas prit les burettes d’huile d’olive et de vinaigre balsamique qui étaient devant lui, se versa tranquillement un peu de chaque sur une petite assiette, puis trempa dans le mélange un morceau de pain qu’il engloutit en même temps qu’une olive.

« Vous détenez ma cousine Peggy. Il faut nous la rendre, dit Holliday.

— Ah, oui ! La bien-aimée du D^{r} Wanounou ! » s’exclama l’ecclésiastique

en adressant un sourire à Raffi.

Il trempa une nouvelle bouchée de pain dans sa vinaigrette.

« Nous vous offrons l'or de Rauff en échange, reprit Holliday.

— Comment puis-je être sûr que vous avez cet or ?

— Je n'ai jamais dit que nous l'avions. J'ai dit que nous savions où il était.

— Vous ignorez si nous ne l'avons pas déjà trouvé.

— Il n'était pas dans le camp. D'autre part, si vous aviez pris Alhazred vivant pendant votre petit raid, il vous aurait déjà révélé l'emplacement de sa cache, et vous ne seriez pas là à négocier avec nous.

— L'Église est très riche, colonel Holliday. Pourquoi aurions-nous besoin de vos prétendus lingots ?

— Premièrement, je ne suis pas certain que l'Église soit aussi riche que vous le prétendez. Comme General Motors, Ford ou Chrysler, vous essayez de vendre aux gens un produit de qualité médiocre qui n'intéresse plus grand monde. Ensuite, même si l'Église a de l'argent, je suis prêt à parier que votre budget n'est plus ce qu'il a été. Et troisièmement, si les liens de l'Église avec Rauff et son butin étaient rendus publics, vous n'auriez plus qu'à mettre la clé sous la porte. Donc, vous devez absolument récupérer cet or avant qu'il ne commence à être écoulé sur le marché, comme à Cannes, où vous avez fait tuer Valador par Pesek et Kay parce qu'il grappillait des lingots. Et ensuite vous comptez faire tout fondre pour effacer la trace de vos relations avec Rauff. Le fait d'avoir élu un pape allemand qui a fait partie des Jeunesses hitlériennes n'améliore déjà pas franchement l'image de l'Église, mais s'il apparaissait en plus que le Saint-Siège avait des accointances avec l'inventeur des chambres à gaz, ce serait un désastre.

— Comme vous le rappelez, colonel Holliday, l'or est sans doute la valeur la plus facile à blanchir. Les dents en or de jadis font les alliances de demain… Mais là n'est pas la question. L'essentiel est que le *Standartenführer* Rauff a passé un accord avec nous en 1944. Aux termes de cet accord, notre organisation s'engageait à lui fournir l'aide et les documents nécessaires afin qu'il puisse échapper aux poursuites, en échange de quoi il promettait de nous remettre son or tunisien. Nous avons rempli notre engagement et, même à titre posthume, il doit remplir le sien. Cet or nous appartient de droit.

— Libérez Peggy et vous l'aurez. »

La conversation fut interrompue par l'arrivée du serveur, qui apportait le vin. Derrière lui venait le chef, coiffé de sa toque avec, dans chaque main, une

soupière remplie de fruits de mer, moules et autres coquillages baignant dans un bouillon aromatique. Les deux hommes à peine repartis, une femme aux rondeurs avenantes vêtue d'une robe à fleurs vint déposer sur la table deux autres soupières de *zuppa di pesce* puis se retira en lançant un joyeux *buon appetito !*

S'aidant de sa fourchette, le prêtre préleva une moule sur le tas de fruits de mer qui garnissaient sa soupière. Après avoir extirpé le mollusque de sa coquille noire avec un doigté de chirurgien, il savoura ce fin morceau puis avala une gorgée de vin. Aucun des trois autres convives n'avait touché à son plat. Le père Thomas reposa son verre avec un petit soupir.

« Si je puis me permettre, colonel Holliday, vous seriez bien inspiré de vous retirer de l'esprit que vous êtes en position de négocier quoi que ce soit, dit-il. Vous êtes en état d'infériorité, que ce soit sur le plan de l'armement, des effectifs ou de la tactique. Si vous décidez de ne pas me révéler où est caché l'or, je prierai le père Damaso ici présent de faire subir à votre cousine des traitements dont vous n'avez pas idée. Et si vous vous avisez de persister dans votre mutisme, il exécutera M^lle^ Blackstock en faisant en sorte qu'elle souffre le plus longtemps possible. Et il y prendra plaisir.

« C'est que, voyez-vous, le père Damaso a bénéficié de l'enseignement des meilleurs tortionnaires d'Augusto Pinochet, au Chili, lesquels ont eux-mêmes été formés, bien sûr, par le personnage central de toute cette histoire : le *Standartenführer* Rauff. D'après ce que le père Damaso m'a laissé entendre, les méthodes de Herr Rauff auraient impressionné le Grand Inquisiteur Torquemada lui-même… »

Le père Thomas prit un deuxième coquillage, avec ses doigts cette fois, en aspira bruyamment le muscle entre ses lèvres, le mâcha et l'avala.

« Voilà, colonel Holliday, c'est ainsi que se présentent les choses, reprit-il. Pas de négociation, un ultimatum. »

Il sortit de la poche intérieure de sa veste un petit bristol et un stylo à plume Mont Blanc dont il dévissa le capuchon. Puis il griffonna quelque chose sur la carte et la tendit à Holliday par-dessus la table. Un numéro de téléphone.

« Appelez-moi à ce numéro ! Vous avez vingt-quatre heures pour prendre une décision, déclara-t-il avant de préciser, avec un regard éloquent en direction du chauve, qui n'avait pas encore ouvert la bouche : Passé ce délai, je ne réponds plus de rien… Puis, souriant aimablement : Maintenant, mangez, ça va être froid !

— Je crois que je vais vomir, dit Raffi, qui se leva en repoussant bruyamment sa chaise et foudroya du regard le nommé Damaso, qui attaquait sa soupe. Touchez à un cheveu de sa tête, je vous tue de mes mains ! » siffla-t-il.

Damaso leva les yeux de sa soupière, quelques gouttes de bouillon s'écoulant sur son menton.

« Tu peux toujours essayer, sale Youpin », répliqua-t-il tranquillement, presque sans remuer les lèvres.

Raffi sortit du restaurant comme une furie.

« J'ai l'impression que votre ami a perdu son appétit. Peut-être votre camarade égyptien qui nous surveille depuis l'autre côté de la rue aimerait-il finir le plat du Dr Wanounou… Il doit commencer à avoir faim, depuis le temps, dit le père Thomas en désignant du bout de sa fourchette la soupière fumante de l'Israélien. Ce serait dommage de gâcher un si bon repas.

— Je n'ai pas faim non plus, répliqua Holliday, se levant à son tour.

— À votre guise, colonel Holliday, mais vous vous privez d'un grand moment gastronomique… »

Le prêtre but une gorgée de vin avant d'ajouter :

« Vingt-quatre heures. »

Holliday quitta le Piacere Molise sur les talons de Raffi. Le père Thomas le suivit un instant des yeux puis accorda de nouveau son attention à son dîner.

Une demi-heure après qu'ils eurent regagné l'élégante suite de l'hôtel Alimandi, Raffi bouillonnait de rage dans un fauteuil tandis que Holliday, assis à l'autre bout de la pièce, attendait près du téléphone. À travers la porte-fenêtre ouverte sur le Viale Vaticano leur parvenaient les vrombissements de guêpes des scooters lancés à toute allure au milieu de la circulation.

« Vous croyez que ça a marché ? demanda Raffi.

— Patience ! répondit Holliday. Nous le saurons d'ici quelques minutes.

— Nous devrions déjà avoir la réponse. Et comment se fait-il que Tidyman n'ait pas appelé ?

— Détendez-vous !

— Comment voulez-vous que je me détende après avoir entendu ce fumier parler de torturer Peggy ? répliqua vivement l'Israélien. Si votre plan échoue,

tout est foutu ! »

La sonnerie du téléphone retentit, faisant sursauter Raffi. Holliday décrocha.

« Merci. Faites-le monter ! ordonna-t-il après avoir écouté son correspondant. Il est arrivé, ajouta-t-il à l'adresse de Raffi en raccrochant.

— Pas trop tôt ! »

Se levant, Holliday alla jusqu'à la porte de la suite. Quelqu'un frappa presque aussitôt et il ouvrit. Le serveur du Piacere Molise entra, sans tablier, un sac en papier à la main, souriant de toutes ses dents. Holliday le fit entrer dans le salon.

« Vous n'avez pas été présentés, tous les deux, dit-il. Raffi, voici le lieutenant Vince Caruso, un ancien élève à moi, de la promotion 2006. Si je me souviens bien, je lui ai mis une moyenne de C moins. Il travaille pour l'attaché militaire de l'ambassade.

— Ravi de vous rencontrer », assura Raffi.

Le jeune lieutenant s'assit sur le canapé, posa le sac en papier sur la table basse et en sortit le moulin à poivre qu'il leur avait apporté au moment de prendre leur commande, au restaurant. Après en avoir dévissé la base, il tira hors de l'appareil un micro plat à modulation de fréquence prolongé par un fil. Il prit ensuite dans le sac un objet qui ressemblait à un lecteur de cassette miniature et le plaça à côté du micro.

« Mon chef ferait une crise s'il savait que je lui ai emprunté ce truc, dit-il.

— Alors ? Qu'est-ce que ça a donné ? demanda Holliday.

— Ils ont continué à discuter pendant une bonne demi-heure après votre départ, répondit Caruso, l'air réjoui. Du gâteau. Le genre de chose que les médias s'arrachent. Ces gars-là sont de vrais méchants… Des loups déguisés en agneaux !

— La pire espèce, commenta Raffi.

— Pas de problème avec les propriétaires du restaurant ? » s'enquit Holliday.

Caruso éclata de rire.

« Vous plaisantez ? Le patron traite ces gens-là de *corvi neri*, de corbeaux noirs. Il était plus que ravi de pouvoir aider ses amis américains.

— Alors nous les tenons ! s'exclama Holliday en frappant dans ses mains avec jubilation.

— Peut-être, mais nous n’avons toujours pas Peggy », observa Raffi.

Le téléphone sonna de nouveau et Holliday alla répondre. Il écouta un moment, puis reposa le combiné.

« C’était Emil, annonça-t-il avec un large sourire. Votre traceur GPS a fonctionné à la perfection, Vince. Nous savons exactement où aller.

— Où est-elle ? demanda Raffi.

— Dans un endroit qui s’appelle le Lido del Faro – la plage du Phare. C’est à moins de vingt-cinq kilomètres d’ici, à l’embouchure du Tibre. Peggy est enfermée dans une vieille cabane de pêcheur. »

25

« Je suis quand même surpris que ça ait marché », avoua Holliday.

Les trois hommes étaient en train de prendre leur petit déjeuner dans le jardin suspendu de l'hôtel Alimandi. Il n'était que 9 h 30, mais l'air était déjà chaud sous le soleil d'été qui brillait dans un ciel sans nuage. De l'autre côté du Viale Vaticano, Holliday voyait les toits de tuiles alignés de la cité pontificale, dont celui de la chapelle Sixtine.

« Pas moi, affirma Emil Tidyman, qui avait opté pour un déjeuner des plus occidentaux, avec saucisses et œufs brouillés. La façon de penser de ces types m'est familière, sans doute parce que je vis en Égypte, où l'intégrisme religieux prospère depuis des siècles.

— Moi, je suis né et j'ai été élevé en Israël, vous croyez que c'est mieux ? ironisa Raffi.

— Israël est une démocratie où l'État n'est pas entre les mains des religieux, alors qu'en Égypte les oulémas continuent à contrôler l'essentiel de ce qui fait la nation. Pour bien des Juifs, la pratique religieuse se limite à ne pas manger de porc, dit Tidyman en brandissant un morceau de saucisse piqué sur sa fourchette. Les gens dont nous parlons ont une mentalité bien différente. »

Il croqua la saucisse puis souleva la cafetière en argent étincelant qui trônait sur la nappe blanche et remplit sa tasse vide.

« Pour les Juifs, penser par soi-même est une vertu ; pour les catholiques et les musulmans, c'est un péché, reprit-il en désignant du menton les toits du Vatican. Qu'ils soient catholiques ou musulmans, les intégristes se ressemblent, car ils partagent une conviction fondamentale : l'individu n'existe pas, seule compte la Foi avec un grand F. Tout découle de la volonté de Dieu ou de celle d'Allah, point final. Le commun des mortels n'a aucun pouvoir. Le libre arbitre n'appartient qu'à la divinité, dont seuls les prêtres et les mollahs

peuvent interpréter la volonté. Une telle croyance est une force, mais aussi une faiblesse fatale.

— Les exemples historiques abondent pour prouver ce que vous avancez, acquiesça Holliday. On ne plaisantait pas avec les prophéties, dans l'ancien temps. Les rois de Macédoine étaient moins puissants que l'oracle de Delphes, par exemple. Troie est tombée pour n'avoir pas cru aux prédictions de Cassandre, et César pour n'avoir pas écouté les augures à propos des Ides de Mars.

— Je ne vois toujours pas le rapport entre ce que vous racontez et nos prêtres assassins, objecta Raffi.

— J'y viens, dit Tidyman en étalant sur un toast épais une généreuse couche de miel. Selon le dogme de ces fanatiques, l'homme ne peut pas changer l'histoire, seule l'histoire peut changer l'homme. Ils ont l'arrogance absolue des gens qui se croient infaillibles. Ils représentent l'Église, après tout ; comment une poignée de non-initiés oseraient-ils défier leur toute-puissance ? Il n'est jamais venu à l'esprit du père Thomas, Tartempion ou je ne sais quoi, que nous pourrions chercher à lui nuire… Et c'est là une erreur de sa part, dont nous devons tirer avantage, conclut l'Égyptien en mordant à belles dents dans son toast avec un grand sourire.

— Belle théorie, mais il se peut aussi que nous ayons simplement eu de la chance, dit Raffi, d'un ton caustique.

— L'un n'empêche pas l'autre, remarqua Tidyman après avoir accompagné son toast d'une gorgée de café.

— Selon les termes de leur ultimatum, il nous reste une douzaine d'heures pour agir, rappela Holliday.

— Dans ce cas, vous devriez aller passer votre coup de fil sans attendre, suggéra Tidyman. Pendant ce temps-là, je vais descendre à la réception chercher le paquet que notre ami de l'ambassade a déposé pour nous tout à l'heure. »

De retour dans la suite, Holliday appela le numéro que le prêtre lui avait noté sur une carte. Celui-ci décrocha à la première sonnerie.

« Alors, colonel, dit-il. Avez-vous pris une décision ?

— J'ai changé les règles du jeu.

— Vraiment ? demanda le père Thomas, manifestement peu impressionné.

— Écoutez ceci… »

Holliday approcha le haut-parleur de l'enregistreur numérique dont s'était servi Vince Caruso et pressa la touche de mise en route.

« "Les dents en or de jadis font les alliances de demain" », fit la voix enregistrée de l'ecclésiastique.

Holliday éteignit l'appareil.

« Cela vous dit quelque chose ? » demanda-t-il.

Il y eut un long silence. Quand le prêtre répondit enfin, ce fut d'une voix tendue.

« Comme j'en faisais la remarque avant-hier, vous êtes un homme plein de ressources, colonel Holliday, mais il apparaît que je n'avais pas bien mesuré l'étendue de ces ressources. Vous avez manifestement bénéficié de l'aide d'un tiers… Le serveur ?

— Vous affirmiez que je n'avais aucune carte en main pour négocier, répliqua Holliday, ignorant la question. Ce n'est plus le cas.

— Nous pourrions tout simplement nier. Affirmer qu'il s'agit d'un faux, d'un coup monté par des ennemis de l'Église. Les gens ne vous croiraient pas.

— Il se trouverait toujours quelques personnes pour nous croire, et cela suffirait pour déclencher une enquête. Comme dans l'affaire du Watergate, mon père, ce n'est pas tant le délit lui-même qui nuit à son auteur, mais le fait de nier contre toute évidence. »

Nouveau silence prolongé.

« Que proposez-vous ? demanda finalement le prêtre.

— La même chose qu'hier soir. Sauf que vous avez droit à un bonus à présent : l'or plus l'enregistrement. Le gros lot.

— Et comment puis-je m'assurer que vous n'avez pas fait de copies ?

— Vous ne le pouvez pas. Mais je ne suis pas fou. Je tiendrai mes engagements pour une bonne raison : je sais que vous avez le bras long.

— Et vous feriez bien de ne pas l'oublier.

— Un marché et une trêve. Nous sommes d'accord ?

— Cela nécessitera un échange.

— Je vous rappellerai, promit Holliday avant de raccrocher.

— Vous pensez qu'il respectera le contrat ? demanda Raffi.

— Jamais de la vie ! »

Tidyman revint quelques minutes plus tard, portant un lourd paquet rectangulaire enveloppé dans du papier kraft. Il s'assit sur le canapé, sortit de sa poche un canif et découpa l'emballage marron, découvrant un Tupperware bleu de taille moyenne, qu'il ouvrit. À l'intérieur, noyés dans des billes de polystyrène, se trouvaient trois pistolets automatiques, trois boîtes de munitions montées sur des lames-chargeurs en plastique, un GPS et cinq téléphones portables Nokia.

« Le lieutenant risque-t-il des ennuis si tout ou partie de ce matériel est découvert ? demanda l'Égyptien.

— Nous sommes censés jeter les armes et les téléphones après usage. Leur origine ne peut pas être identifiée, répondit Holliday. En revanche, il aimerait récupérer le GPS si possible.

— Le bateau ?

— Il part à midi du pont Marconi et arrive à Ostia Antica à 13 h 30. Nous avons une heure et demie pour nous préparer, dit Holliday en consultant sa montre. Vous vous rappelez ce que vous devez faire ?

— Je cache un téléphone dans le grand bac à plante à l'entrée de la pizzeria au store vert qui se trouve à l'angle de la Via Santamaura et de la Via Candia, récita Tidyman. Quand c'est fait, je vous appelle et je me rends au pont suffisamment tôt pour ne pas manquer le bateau.

— Raffi ?

— J'attends votre appel puis je prends le métro jusqu'à la station Castro Pretorio. De là, je téléphone au prêtre en m'arrangeant pour qu'il entende le haut-parleur annoncer le nom de la station.

— Et ensuite ?

— Je reprends le métro en sens inverse jusqu'à la station Marconi, d'où je gagne le pont et prends le bateau… Si l'un ou l'autre d'entre nous est suivi, nous nous en serons rendu compte à ce moment-là. Du moins on peut l'espérer.

— Bien. Vous êtes prêts, tous les deux ?

— Oui », répondirent ensemble Tidyman et Raffi.

Holliday sourit dans sa barbe, un peu surpris par l'intensité de son excitation. Il sentait presque le sang bouillonner dans ses veines à l'approche de l'action. Cela faisait des années qu'il ne s'était pas senti à ce point vivant et en accord avec sa personnalité profonde.

« Alors, en selle ! dit-il.

— Comme dans *Lock'n Load* ? demanda Raffi avec un sourire en coin.

— Plutôt comme dans *Fort Apache* : je préfère John Wayne aux jeux vidéo. Mais chacun ses références. »

Holliday voyait l'opération comme un exercice assez simple de tactique appliquée : en cas de confrontation avec des éléments supérieurs en nombre, le premier objectif était de faire diversion pour amener l'ennemi à diviser ses forces. L'exemple classique était le débarquement de juin 1944 en France. Après avoir fait croire à Rommel que celui-ci aurait lieu dans le Pas-de-Calais – l'option la plus évidente –, les Alliés avaient attaqué ailleurs, en l'occurrence sur les plages de Normandie.

Pour Raffi et Tidyman, la manœuvre s'apparentait à la ruse grossière d'un footballeur qui feinte à gauche pour partir à droite.

Mais quelle que soit l'analogie, il s'agissait d'envoyer le prêtre et le gros de sa troupe de nervis courir après des courants d'air sur la ligne nord du métro pour attaquer au sud avec un effectif réduit le cœur dégarni de leur dispositif.

S'aidant de plans de Rome, et mettant à profit la connaissance que Vince Caruso avait de la ville, les trois hommes avaient élaboré à l'intention du prêtre et de ses acolytes un jeu de piste aussi embrouillé qu'un scénario de Robert Ludlum, mélange de rallye et de chasse à l'homme censé les mener jusqu'à l'endroit où Peggy devait être échangée contre la révélation de l'endroit où étaient cachés les lingots. Ce n'était qu'un vaste trompe-l'œil, bien sûr. Des messages enregistrés sur des téléphones portables semés le long du parcours indiquaient chaque nouvelle étape de la progression, que le lieutenant Caruso suivrait discrètement au guidon de la Vespa GTS-250 Dragon Red prêtée par sa petite amie italienne. Le père Thomas et ses hommes ainsi occupés, Holliday, Raffi et Tidyman se retrouveraient au pont Marconi, en aval du centre-ville, d'où ils descendraient le Tibre sur une vedette touristique jusqu'aux ruines d'Ostie, l'ancien port de Rome, à présent situé trois kilomètres à l'intérieur des terres par suite de trente siècles d'envasement.

Si tout se passait comme prévu, une embarcation à moteur amenée là par Vince Caruso les attendrait près du débarcadère où accostait le bateau-mouche. Ils l'utiliseraient pour rejoindre la cabane où Peggy était retenue prisonnière.

Comme dans la plupart des cas, ce plan de sauvetage semblait parfait sur le papier ; comme dans la plupart des cas aussi, il fallait en être conscient, il se révélerait tout sauf parfait à l'usage. Mais il était difficile d'en élaborer un meilleur dans l'urgence. D'ailleurs, dans toute sa carrière sur le terrain,

Holliday en avait surtout connu de bien pires, échafaudés pourtant par des cohortes entières de prétendus experts. Il avait même fini par en déduire empiriquement que pour réussir, aussi bien sur un champ de bataille que dans la cuisine, mieux valait un chef que trente-six. Dans son esprit, donc, le scénario se résumait à quelques éléments simples : localiser Peggy, s'emparer d'elle en abattant toute personne essayant de s'interposer, déguerpir au plus vite.

Le pont Guglielmo-Marconi, large et moderne, traversait le Tibre au sud de Rome au milieu d'un paysage étonnamment champêtre, surtout sur la rive sud. L'embarcadère des bateaux-mouches se trouvait un peu en aval de l'ouvrage, coincé entre un terrain de rugby et des courts de tennis grillagés. On y accédait par un chemin de terre qui donnait l'impression de ne mener nulle part. Sans les indications précises du lieutenant Caruso, aucun des trois hommes ne l'aurait trouvé. D'un autre côté, l'endroit était idéal pour leur regroupement discret, car personne n'aurait pu les suivre jusque-là sans être repéré à plusieurs centaines de mètres. Le bateau-mouche était un ancien ferry reconverti baptisé *Horatio*. Tout en hauteur, il ressemblait à une pièce montée, avec ses trois ponts divisés en boxes de restaurant accolés à de grandes baies vitrées teintées.

Arrivé le premier, Holliday attendit sur le quai, répondant aux appels de Caruso, qui le tenait informé régulièrement de ce qu'il voyait. À entendre le lieutenant, tout se déroulait selon le plan prévu. Après avoir récupéré le téléphone dissimulé pour lui dans le bac à plante par Tidyman, le père Thomas s'était lancé dans sa vaine chasse au trésor. Le père Damaso, en revanche, restait invisible.

À 11 h 40, Emil Tidyman arriva à son tour, affublé d'une chemise hawaïenne, d'un chapeau de paille et de grandes lunettes de soleil, des jumelles et un appareil photo suspendus à son cou. Le parfait touriste. Raffi apparut dix minutes plus tard. Apparemment ni l'un ni l'autre n'avait été suivi. Holliday attendit que l'équipage soit sur le point de retirer la passerelle du ferry pour monter à bord. Un instant plus tard, après s'être écarté lentement du quai sur l'eau verdâtre, l'*Horatio* entamait sa descente poussive vers l'estuaire.

Ils parcoururent les méandres du fleuve pendant une heure. D'un point de vue touristique, le trajet présentait peu d'intérêt, tous les grands monuments de Rome étant situés en amont, aux alentours des sept collines. Seuls étaient visibles depuis le bateau les berges envahies de roseaux et les tabliers des ponts, tous modernes, sous lesquels ils passaient. Mais en empruntant ce moyen de transport, Holliday et ses compagnons limitaient les risques d'être pistés.

Enfin, l'*Horatio* mit le cap sur la rive et vint accoster l'appontement aussi délabré que pittoresque d'Ostia Antica, dont les ruines – pour l'essentiel des murs croulants et des pavements de mosaïques – s'étendaient sur des centaines d'hectares, témoins silencieux d'une époque révolue.

En 67 avant Jésus-Christ, des flottes hétéroclites de pirates avaient razzié et incendié la ville, ce qui avait conduit à l'adoption de la *Lex Gabinia*, ou loi de Gabinius, conférant à un consul des pouvoirs aussi exorbitants qu'arbitraires, dont semblait s'inspirer la législation américaine votée dans la panique de l'après 11 septembre.

Le pouvoir corrompt. Le pouvoir absolu corrompt absolument, récita mentalement Holliday, songeant au père Thomas et à ses sous-ordres, qui transformaient en armes de guerre les enseignements pacifiques d'un prophète errant.

Une fois à terre, au lieu de prendre avec les autres passagers le chemin des ruines, Holliday, Raffi et Tidyman tournèrent à droite pour suivre un sentier à peine marqué sous les vieux arbres qui bordaient la rive.

« On se croirait dans *Sacrés rongeurs* ou dans un très mauvais Disney, commenta Tidyman. On s'attendrait à voir Bambi sortir des fourrés et des petits oiseaux bleus nous répandre des pâquerettes sur la tête avec de joyeux cui-cui.

— Vous connaissez bien les films de Disney ? demanda Holliday.

— Je rentrais de l'école en courant tous les jours pour voir pousser les seins d'Anette Funicello dans le *Mickey Mouse Club*. Ah ! Zorro, Davy Crocket…

— Panpan le lapin, Bambi…

— Ça, j'aime moins. Rappelez-vous ce qui est arrivé à la mère de Bambi ! dit Tidyman en riant.

— Vous avez un curieux sens de l'humour pour un Égyptien.

— Que racontent les vieux sages, cette fois ? intervint Raffi, qui fermait la marche.

— Rien du tout. Ils sifflent pour se donner du courage. Ils font des pieds de nez au destin, si vous préférez », répondit Tidyman.

Cent mètres plus loin, ils tombèrent sur le pêcheur à la ligne que leur avait décrit Vince Caruso : un vieillard aux joues hérissées de poils blancs et au crâne tavelé sous des cheveux aussi fins que ceux d'un nouveau-né. Sans doute l'un des innombrables parents que le lieutenant semblait posséder un peu

partout. Près de lui était posé un seau en plastique où se tortillaient des anguilles au ventre argenté.

« *Qual è la pesca ?* demanda Holliday, répétant fidèlement la phrase que lui avait apprise Caruso. Qu'avez-vous attrapé ?

— *Oggi c'è la pesca del salmone*, répondit le vieil homme avec un sourire édenté. Des saumons. »

La réplique convenue.

« *La barca ?* Le bateau ? »

L'homme pointa son menton mal rasé.

« *Lí.* »

Ils trouvèrent l'embarcation un peu plus loin, savamment camouflée avec des branchages et des roseaux. Il s'agissait d'une barque classique, avec une haute proue et un tableau de poupe étroit auquel était fixé un moteur hors-bord à la forme étrange.

Un épervier, ou filet à lancer, formait un tas puant à l'avant et une demi-douzaine de longues cannes en bambou étaient suspendues à l'extérieur de la coque, dont la peinture tombait en lambeaux. Les sièges, couverts d'écailles de poissons, étaient aussi crasseux que le reste. Une paire de rames peintes sans soin était rangée le long des plats-bords et tout un attirail comprenant du matériel de pêche, des gaffes et autres crochets jonchait le plancher. L'ensemble dégageait une odeur de poisson pourri abandonné trop longtemps au soleil.

« Si c'est une plaisanterie, je la trouve de mauvais goût, déclara Raffi, regardant d'un œil scandalisé le bateau amarré à la branche d'un saule.

— Ce n'est pas une plaisanterie, c'est du déguisement, rectifia Holliday. Le seul contrôle que Vince ait jamais réussi avec moi portait sur l'histoire du camouflage… J'ai toujours su que ce gamin irait loin malgré ses mauvais résultats, ajouta-t-il avec un large sourire. Cette barque est parfaite. Que fait-on sur une rivière ? On pêche ! Et, regardez, nous avons un moteur électrique conçu pour la pêche à la traîne, donc silencieux ! Et de toute façon, avec le reflux, nous n'en aurons presque pas besoin : nous serons aspirés vers l'aval à la vitesse d'un train de marchandises. »

Comme pour illustrer son propos, une grosse branche d'arbre à moitié noyée passa à cet instant devant eux en roulant sur elle-même au milieu du fleuve, entraînée par le courant impétueux.

« Quelle distance avons-nous à parcourir ? s'enquit Tidyman.

— D’après Vince, trois kilomètres, répondit Holliday en détachant l’amarre. Et maintenant, messieurs, tout le monde à bord ! La partie se termine. Allons chercher Peggy ! »

26

« À quoi reconnaîtrons-nous l'endroit ? » demanda Raffi, assis à la proue de la barque lancée à toute allure sur le fleuve, qui s'élargissait d'instant en instant.

Ce fut Tidyman qui combla sa curiosité.

« Nous cherchons ce que les Italiens surnomment une *chiesetta*, une "chapelle". Ce sont des cabanes de pêche sur pilotis. Il y en a des dizaines sur les brise-lames à l'embouchure du Tibre. Elles sont équipées de carrelets que l'on descend dans l'eau à l'aide d'un treuil. Celle qui nous intéresse est la dernière de la rive gauche, la plus proche de la mer. Elle a un toit tout neuf en tôle d'aluminium et elle est peinte en rouge vif. »

La couleur de l'eau changeait au fur et à mesure de leur avancée, passant d'un brun glauque et boueux à un bleu profond à l'approche de la mer. Le terrain de part et d'autre du fleuve consistait essentiellement en polders divisés en champs de blé tirés au cordeau. Des voiliers et des chriscraft s'alignaient le long des berges, amarrés à de courts appontements. On voyait partout des gens pêcher depuis des barques semblables à la leur, la plupart se laissant dériver dans le courant plus faible à proximité des rives. Personne ne prêtait la moindre attention aux trois hommes.

Devant eux, la mer Tyrrhénienne était en vue, à présent, chatoiement bleu foncé contre le ciel sans nuage. Sur les énormes rochers renforçant les berges contre l'érosion se dressaient les pontons délabrés des carrelets, posés là tels de pitoyables insectes à longues pattes. Proches les uns des autres, tous se ressemblaient, avec leur balcon branlant équipé d'un, deux, parfois trois bras de quinze mètres suspendus au-dessus de l'eau par des haubans arrimés au toit de la cabane. La marée étant basse, les filets étaient relevés ; quand elle remonterait, ils seraient de nouveau descendus dans le fleuve.

« Que pêche-t-on avec ça ? demanda Raffi.

— D’après Vince, surtout des mulets et des anguilles, comme le vieux bonhomme de tout à l’heure.

— Des anguilles ? Beurk ! Il y a vraiment des gens qui mangent ça ?

— Ah, une tourte à l’anguille ! murmura Tidyman avec nostalgie. Quel délice ! Et des anguilles en gelée ! Mmm ! »

Assis à l’arrière, Holliday mit en route le petit moteur hors-bord et manœuvra pour écarter la barque du courant principal et la rapprocher de la rive nord du fleuve, qui était à une centaine de mètres.

« Maintenant, jetez l’ancre ! » dit-il.

Tidyman tira de côté le tas que formait le filet, découvrant une ancre Danforth, petite, mais très lourde. Il la fit glisser par-dessus bord, puis dévida lentement la ligne de nylon jusqu’à ce que les pelles se plantent dans la vase du fond. La barque effectua un demi-tour sur elle-même avant de s’immobiliser face au courant, dos à la mer. À trois cents mètres, de l’autre côté de l’estuaire, on voyait la *chiesette* rouge avec son toit étincelant au soleil, ses pattes d’araignée et ses deux longues perches dressées comme des antennes.

Tidyman prit ses jumelles et les passa à Raffi, qui les tendit à Holliday.

« Faites semblant de vous activer pendant que j’observe les lieux ! ordonna ce dernier.

— À vos ordres, mon capitaine », dit Tidyman.

Imité par Raffi, il saisit une des cannes de bambou et les deux hommes lancèrent leur ligne, hameçon nu. Holliday braqua les jumelles.

La cabane rouge mesurait environ neuf mètres sur six, son côté le plus étroit faisant face au fleuve. Le devant était percé d’une large ouverture donnant sur le balcon auquel étaient fixés les bras pivotants des carrelets. Le toit en tôle ondulée s’inclinait vers l’arrière. Depuis le chemin non goudronné qui longeait la berge, l’accès au ponton s’effectuait par une passerelle qui enjambait l’enrochement. À demi masquée par la cahute, une camionnette blanche à panneaux latéraux pleins était garée au bout du chemin. À ce que pouvait voir Holliday par l’ouverture côté balcon, l’intérieur de la cabane était plongé dans l’ombre. Personne ne paraissait faire le guet.

Il abaissa légèrement les jumelles pour examiner le dessous du ponton. Depuis une trappe dans le plancher, une échelle bricolée permettait de descendre directement sur les rochers, sans doute pour dégager le carrelet s’il crochait. Pour finir, Holliday balaya la rive de gauche à droite. Le ponton le plus proche se trouvait quinze mètres en amont de la baraque rouge. En aval, il

n’y avait rien, sinon l’enrochement qui se prolongeait, puis la mer.

« Nous ne pourrons entrer que par l’arrière ou par le dessous, dit-il. Nous n’avons pas d’autre choix.

— Pourquoi ne pas nous séparer et entrer des deux côtés à la fois ? suggéra Raffi, qui avait manifestement du mal à détacher son regard de l’endroit où était retenue Peggy.

— Trop dangereux. Ce genre d’attaque en tenaille échoue presque toujours. Les assaillants finissent par se tirer dessus en confondant amis et ennemis.

— Quoi que nous fassions, nous devrons prendre des risques, objecta l’Israélien.

— Je suis désolé, colonel, mais je partage l’avis de Raffi, intervint Tidyman. Si nous arrivons par la passerelle, nous perdons l’effet de surprise ; si nous entrons par la trappe, nous créons un bouchon…

— D’une façon ou d’une autre, il faut agir, maintenant, insista Raffi. Nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps. »

Holliday réfléchit un instant, puis il regarda par-dessus son épaule.

« Nous sommes passés devant un petit port de plaisance, tout à l’heure. L’un de vous a-t-il remarqué s’il y avait une pompe à essence ? »

Holliday était tapi dans l’ombre, sous le ponton voisin de celui qui constituait son objectif. Au-dessus de lui, les grands bras des carrelets grinçaient et gémissaient dans la brise iodée qui soufflait de la mer. L’eau clapotait contre les rochers à ses pieds.

Poussée par son moteur silencieux, la barque avait disparu derrière l’extrémité de l’enrochement. Holliday consulta sa montre en fronçant les sourcils. Tout allait se jouer sur la qualité de la synchronisation. Que lui ou ses compagnons commettent une erreur de minutage, Peggy était perdue. Certes, ses deux amis avaient effectué leur service militaire, Tidyman pour engranger des heures de vol supplémentaires comme pilote de chasse et confirmer sa citoyenneté égyptienne, Raffi parce qu’il y était obligé en tant que *Sabra* – natif d’Israël. Mais seraient-ils capables de réagir d’instinct comme Holliday, instruit par des années d’expérience dans tous les points chauds du globe ? Rien n’était moins sûr.

Et il fallait également tenir compte de Peggy. Si elle flanchait à un moment critique, ils risquaient d’y passer tous les quatre. Il fallait espérer qu’elle prendrait dès la première seconde la mesure de la situation et ferait profil bas

pour éviter les balles perdues. Holliday ferma un instant les yeux pour adresser une prière muette à tous les dieux de la guerre. Le pire de tout était qu'ils allaient devoir attaquer à l'aveugle, n'ayant aucune idée du nombre d'hommes qui gardaient Peggy.

Il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre puis se baissa et empoigna le jerrican de vingt litres d'essence qu'il avait acheté au petit port de plaisance en amont. Le moment était venu. Nerfs tendus, cœur battant, bouche sèche, il déglutit et tendit l'oreille, tous les sens aux aguets.

Il connaissait bien ce sentiment fait de peur, d'excitation et de soif de sang. Il sentait monter du plus profond de lui-même cette émotion qu'il s'étonnait toujours de trouver agréable, au point qu'il se demandait parfois si elle ne répondait pas à un besoin pathologique chez les soldats, le combat et le jeu avec la mort agissant sur eux comme une drogue. Combien en avait-il connu, de ces engagés qui rempilaient encore et encore ! Incapables d'oublier la griserie de la tuerie et de s'accommoder d'une vie routinière.

Il se força à faire le vide dans son esprit, à accorder tous ses sens avec son environnement, à faire en sorte que chaque part de son être, chacun de ses mouvements entre en résonance synchrone avec les autres, comme dans un rêve psychédélique au ralenti.

Il perçut simultanément les éclats étouffés d'une dispute entre un homme et une femme dans la cabane au-dessus de sa tête, le couinement d'un câble remué par la brise, les frémissements d'un cerf-volant en forme d'oiseau géant qui montait au-dessus du fleuve, plumes au vent, le toussotement lointain d'un canot à moteur, le chuchotement continu et rythmé de la mer…

Le mur de la cabane sous laquelle il se trouvait était aveugle, percé seulement d'une bouche d'aération rudimentaire. Si les occupants des lieux pêchaient à chaque marée montante, soit une dizaine d'heures par jour, ils devaient stocker leurs prises quelque part, probablement dans des bacs en acier galvanisé. Avec la canicule qui transformait sans doute ces cahutes à toits de tôle en véritables fours, la puanteur devait être insoutenable à l'intérieur.

Le jerrican à la main, Holliday sortit de l'ombre, traversa rapidement l'espace entre les deux *chiesette* et s'engagea prudemment entre les pilotis de la seconde. De l'autre côté de l'embouchure se détachait la silhouette trapue du phare octogonal rayé de bandes grises et blanches qui donnait son nom au Lido del Faro, la plage de galets qu'il dominait.

La cabane rouge reposait sur six pilotis, trois courts et trois longs. Chacun d'entre eux était constitué de pieux carrés de dix centimètres de côté liés

ensemble de façon à former des piliers assez forts pour soutenir le poids de la construction. Levant les yeux, Holliday put constater que le plancher consistait en feuilles de contreplaqué posées sur des poutres en pin largement espacées qui étaient en fait de simples planches de cinq centimètres d'épaisseur dressées sur chant. Qualifier de frêle cet assemblage aurait été un euphémisme.

Il dévissa le bouchon du jerrican, le retourna et le vissa de nouveau, bec verseur à l'extérieur. Puis il en répartit le contenu entre les trois pilotis les plus proches de l'eau avant de le poser, vide, près de celui du milieu. Il vérifia l'heure. Encore deux minutes.

Sortant une boîte d'allumettes, il mit le feu à chacun des trois piliers sans s'arrêter, sautant de l'un à l'autre sur les rochers. Il regarda un instant les flammes se propager, à peine plus perceptibles que des vibrations de chaleur dans l'air limpide, puis il se détourna, courut jusqu'à l'échelle et commença à grimper vers la trappe.

Comme il atteignait les derniers barreaux, une idée terrifiante lui traversa subitement l'esprit : et si la trappe était verrouillée ? Il se traita intérieurement de tous les noms. Ce genre d'erreur grossière pouvait être fatal. Il regarda derrière lui. Les flammes, qui avaient gagné le haut des pilotis, léchaient déjà le dessous du plancher. Quelques secondes encore, et… En bas, le jerrican vide explosa avec une détonation sèche. Le temps sembla se suspendre un instant dans un silence assourdissant, puis un brusque bruit de cavalcade se fit entendre au-dessus de sa tête. Des volutes de fumée noire commençaient à se former.

« *Cazzo merda ! Fuoco ! Fuoco !* » cria quelqu'un.

Holliday vérifia l'heure une dernière fois. Trente secondes. Trop long. Les langues des flammes rampaient vers lui. S'il attendait plus longtemps, il allait être grillé. Il tira de sa ceinture le Tanfoglio 9 millimètres. Les pistolets italiens que leur avait procurés Vince Caruso étaient des armes grand public, d'usage facile, surtout destinées au tir sportif ou à l'autodéfense. Chacune contenait seize cartouches. Quarante-huit à eux trois. Dans un instant, il allait pleuvoir des balles dans la cabane. Ce serait comme s'il allait fourrer sa tête dans un nid de frelons. Holliday réprima une grimace, puis s'efforça de ne plus penser. Prenant une profonde inspiration, il poussa la trappe. Elle s'ouvrit.

La scène lui apparut comme une succession d'images stroboscopiques saccadées tronçonnant les mouvements simultanés de plusieurs boules de billard. La situation se présentait bien mieux qu'il l'avait espéré.

Il y avait cinq hommes à l'intérieur et, au cri d'alarme poussé par l'un

d’eux, ils s’étaient séparés en trois groupes. Deux hommes couraient vers le balcon dans un nuage de fumée suffocante ; deux autres se tournaient vers la porte arrière, par laquelle Raffi et Tidyman venaient de faire irruption avec fracas en se laissant rouler au sol, l’un à droite, l’autre à gauche, selon les instructions de Holliday. Le cinquième homme, qui n’était autre que le père Damaso, était resté confortablement assis dans un fauteuil, d’où il surveillait l’otage, allongée sur un matelas posé à même le sol dans un coin de la pièce et enchaînée à une fixation en U.

Une fine cloison de contreplaqué percée d’une ouverture divisait la cabane en deux compartiments communicants : côté fleuve, le local réservé au stockage des poissons ; côté terre, la pièce à vivre, qui servait aussi de cuisine. L’abattant de la trappe, située entre les deux, s’ouvrait vers l’avant, et c’est aussi dans cette direction que Holliday était tourné quand il passa la tête par l’ouverture dans le plancher. Les pieds encore sur l’échelle, il leva son automatique et vida sans viser la moitié du magasin, arrosant rapidement l’espace de droite à gauche. Il toucha les deux hommes, qui lui avaient fait face. Le premier au visage, le second à la poitrine. Ils s’écroulèrent sans un bruit, repoussés par les impacts dans les flammes et la fumée.

D’un rétablissement, Holliday acheva de se dégager de la trappe tout en tournant le dos à l’incendie, puis, roulant sur son côté gauche, il brandit de nouveau son arme, mais sans tirer. Raffi s’était déjà relevé à demi. Il se trouvait entre les gardes et Peggy, qui s’était aplatie sur le matelas. Il tenait son pistolet d’une main et de l’autre la gaffe en acier dont il s’était servi pour forcer la porte. Tidyman était de l’autre côté de la pièce, une disposition imaginée par Holliday afin que les deux hommes puissent croiser leurs tirs.

Ils ouvrirent le feu tous les deux en même temps, criblant de balles les deux gardes, qui n’eurent même pas le temps de sortir les automatiques trapus qu’ils portaient dans leurs étuis.

Après avoir vidé son chargeur, Raffi se rua sur le père Damaso, gaffe pointée, en hurlant des insultes. Le chauve, qui avait pour toute arme une batte de cricket posée sur ses genoux, leva celle-ci d’une main dans un geste défensif et parvint à se mettre debout tout en portant à l’Israélien un coup de côté qui le fit tomber. Assurant alors sa prise à deux mains sur la batte il s’apprêtait à l’abattre comme une hache sur la nuque offerte de Raffi quand Holliday fit feu, lui logeant ses six derniers projectiles en pleine poitrine. Le torse transformé en une bouillie de chair et d’os, le prêtre retomba en arrière sur son fauteuil rembourré, mort.

L’avant de la cabane n’était plus qu’un brasier qui progressait de seconde en seconde. Les deux premiers tués avaient été entièrement consumés, et la grande pièce ne tarderait pas à être à son tour engloutie par les flammes. Ramassant la gaffe au passage, Holliday courut vers sa cousine, qui se tenait recroquevillée sur le matelas, bras croisés au-dessus de la tête.

Pendant que Raffi se relevait en gémissant, il entreprit d’arracher le crampon qui retenait au sol la chaîne de Peggy en utilisant le fer de la gaffe comme levier. Tout en s’affairant, il regarda attentivement la jeune femme. Elle avait le visage maculé de crasse et ses cheveux bruns étaient tout emmêlés, mais elle semblait en meilleur état qu’il l’avait craint étant donné les circonstances.

« Peggy ?

— Doc ? » répondit-elle d’une voix éraillée.

Il écarta doucement les cheveux qu’elle avait dans les yeux.

« Tout va bien, mon petit. Je suis là, maintenant », murmura-t-il.

Elle eut un rire las.

« Eh bien, vous en avez mis un temps, les gars ! dit-elle.

— Moi aussi, je suis content de te revoir, moustique », répliqua Holliday avec un large sourire, auquel elle répondit par un rictus fatigué.

Puis Raffi la prit dans ses bras et elle ne put retenir ses larmes. Un instant plus tard, Holliday ayant réussi à extirper la fixation du sol, Peggy était libre. Comme Tidyman sortait du brouillard de fumée, un trousseau de clés dans une main, son pistolet dans l’autre, il y eut soudain une détonation aussi forte qu’un coup de fusil. L’avant de la *chiesetta* vacilla et s’affaissa. Les flammes bondirent vers eux en rugissant.

« Notre carrosse est avancé, déclara l’Égyptien. Mais vous feriez pas mal de vous remuer si vous ne voulez pas finir en friture. »

Sur les pas de Tidyman, ils quittèrent l’enfer de la cabane en feu pour se retrouver au grand soleil. Aucune sirène d’incendie ne retentissait encore. N’était le grondement du brasier derrière eux et l’épaisse colonne de fumée qui s’élevait dans l’air marin, tout semblait normal. Raffi venait en dernier, un bras autour des épaules de Peggy, qui marchait en titubant légèrement, la tête appuyée contre lui.

Tidyman déverrouilla les portières de la vieille camionnette Fiat Ducato que Holliday avait aperçue de la barque et ils grimpèrent tous les quatre, Raffi et Peggy à l’arrière, Holliday et Tidyman à l’avant. L’air brûlant était presque

irrespirable à l'intérieur du véhicule. Les premiers ululements de sirènes se firent entendre au loin, quelque part devant eux, au moment où Tidyman mettait le contact.

« Et maintenant, on décroche ! » dit Holliday.

Les flammes crevèrent soudain le toit de la cabane et jaillirent en bouillonnant vers le ciel. Holliday se renversa contre le dossier de son siège, terrassé par un cocktail d'adrénaline et de fatigue.

« Si quelqu'un trouve des corps criblés de balles dans ce barbecue, nous ne sommes pas au bout de nos ennuis », marmonna-t-il.

Il jeta un coup d'œil à l'extérieur par la vitre de Tidyman. Des gens sortaient des cabanes et contemplaient l'incendie, bouche bée. Il se trouverait bien parmi eux un petit malin qui aurait l'idée de relever l'immatriculation de la camionnette. Auquel cas il ne faudrait pas longtemps aux autorités pour lancer sur les ondes un message d'alerte tous azimuts.

Le portable de Holliday vibra dans sa poche. Il le sortit pendant que Tidyman enclenchait la première et braquait le volant. Ils commencèrent à avancer sur le chemin, dont les graviers crissaient sous les pneus. Le hurlement des sirènes se rapprochait.

« Un SMS de Caruso…

— Que dit-il ? » demanda Tidyman.

Holliday fronça les sourcils, perplexe.

« *Gare Termini. 19 h 45 précises. Tenue chic. R.S.V.P.* » lut-il à haute voix.

27

« C'est une plaisanterie ? » demanda Holliday à Vince Caruso.

Ils se trouvaient sur le quai numéro 11 de la gare centrale de Rome. À côté d'eux, l'œil rond, Raffi, Peggy et Emil Tidyman contemplaient la longue rame de wagons pimpants alignés devant eux. D'un beau bleu profond étincelant de propreté, chaque voiture était frappée d'un blason doré très décoratif comportant les lettres entrelacées VSOE. Juste sous le rebord du toit arrondi de couleur crème, un bandeau annonçait *Compagnie internationale des wagons-lits*, également en lettres dorées.

« Mon colonel, vous m'avez demandé hier soir de vous trouver un moyen de quitter Rome. Le voici ! C'est ce qu'on appelle se retirer avec panache, répondit le jeune homme, manifestement très content de lui.

— Mais enfin, Vince, tout de même ! L'*Orient-Express* !

— Sauf votre respect, mon colonel, c'est un très bon choix tactique. Excellent, même. D'après mes sources, la moitié des flics de Rome sont à vos trousses. Si j'ai bien compris, vous êtes impliqués dans la mort suspecte d'un prêtre du Vatican et de quelques mafieux napolitains liés à La Santa. Je ne me trompe pas, mon colonel ? J'ai bien évalué la situation ? »

Une soupape de freins émit à cet instant un sifflement assourdissant en même temps que les haut-parleurs de la gare diffusaient une annonce incompréhensible et que retentissait un coup de sifflet strident. Holliday attendit que le vacarme cesse pour répondre :

« Vous ne vous trompez pas de beaucoup, en effet.

— Donc, nous pouvons être sûrs que les aéroports sont bouclés. Et la police étant ce qu'elle est, des barrages ont probablement été mis en place sur toutes les routes. De plus, il y a davantage de caméras de surveillance à Rome qu'à New York vu que, sauf erreur de ma part, les Italiens ont connu le terrorisme bien avant les Américains.

— C’est exact.

— D’où ma solution. Qui vous soupçonnerait de chercher à fuir en train ? Et surtout à bord d’un train de luxe rempli de gros bonnets ! C’est comme si vous preniez le *Queen Mary* pour vous évader de Sing Sing… Croyez-moi, mon colonel, j’aurais préféré vous cacher à l’ambassade, vous et vos amis, mais c’est vraiment impossible. Ce serait trop dangereux diplomatiquement.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, Vince. Je tiens à vous remercier pour tout ce que vous avez fait. Sans votre aide, jamais nous n’aurions réussi. »

Peggy, dont les traits étaient encore un peu tirés, s’approcha. Se haussant sur la pointe des pieds pour atteindre la joue de Caruso, qui mesurait bien un mètre quatre-vingt-dix sans chaussures, elle y déposa un baiser.

« Moi aussi, je tiens à vous remercier, lieutenant, dit-elle à mi-voix. Vous m’avez sauvé la vie. »

Caruso rougit comme un adolescent à son premier rendez-vous tandis qu’elle s’écartait de lui pour prendre la main de Raffi. Tidyman, lui, continuait à examiner d’un air déconcerté le décor insolite du wagon le plus proche.

Quelques voies plus loin, un train beaucoup plus moderne démarrait, le ronronnement de sa locomotive électrique s’amplifiant au fur et à mesure qu’il prenait de la vitesse. La lune commençait à apparaître à travers les verrières du toit de la gare.

« Et… en ce qui concerne les papiers d’identité ? » dit Holliday.

Caruso cligna des paupières et sortit de son envoûtement.

« Les papiers… Ah, oui ! Les voici, mon colonel, répondit-il, prenant dans sa poche une grosse enveloppe qu’il tendit à Holliday. Des passeports pour chacun d’entre vous. Déjà utilisés, mais les noms ont été changés. Des cartes de crédit, un peu de liquide… Quand vous arriverez à Paris, allez à l’ambassade. Ensuite, nous verrons.

— Parce que nous allons à Paris ? » demanda Peggy d’une voix ensommeillée.

Elle bâilla et s’appuya contre Raffi, qui ne parut pas s’en formaliser le moins du monde.

« Oui, confirma Caruso. Vos places sont réservées pour l’ensemble du trajet : Venise, Vienne, Paris. J’ai prévu une escorte qui prendra contact avec vous à Bologne aux environs de minuit. Il s’appelle Paul Czinner. Il sait tout de vous.

— Comment le reconnaîtrons-nous ? s’enquit Holliday.

— Il a toujours une tenue débraillée et porte une chevalière de West Point. Il est des nôtres.

— Ça me va. »

Un agent de sécurité de la compagnie en blazer et pantalon bleu approcha en zigzaguant entre les voyageurs. Il pilotait un gyropode Segway. Il y avait quelque chose de bizarre dans le contraste entre cet engin ultramoderne et l’élégance des vieux wagons qui mit soudain Holliday sur ses gardes. Il détourna son regard pour ne pas attirer celui de l’homme, mais celui-ci passa près de lui sans lui prêter la moindre attention. Holliday se détendit.

« Vous vous êtes débarrassés des armes ? lui demanda tout bas Caruso.

— Oui. Dans le Tibre. »

Le quai grouillait de monde, à présent. Des retardataires en tenue ultrachic tourbillonnaient alentour comme un essaim d’abeilles, s’interpellant dans toutes sortes de langues, suivis de porteurs en uniforme bleu qui poussaient des chariots chargés de valises de grandes marques.

« Nous ne sommes pas vraiment habillés pour la circonstance, remarqua Holliday en regardant les vêtements élégants des passagers.

— Ce problème-là est réglé, assura Caruso. Vous trouverez chacun une valise pleine dans vos compartiments. »

Il tira de sa poche une deuxième enveloppe, fermée par un élastique.

« Vos billets. »

Holliday les prit.

« Comment avez-vous su quelle taille je fais ? s’enquit Peggy.

— Euh… Le colonel m’a fait une description de vous, madame, répondit le lieutenant en rougissant de nouveau jusqu’aux oreilles. Pendant l’été, je travaillais avec mon oncle Ziggy, dans le quartier des confectionneurs. Il tenait une boutique de mode dans Canal Street où il vendait des vêtements démarqués. Je traînais souvent avec des mannequins. J’ai pensé qu’un 36 vous conviendrait.

— Vous êtes un ange », dit-elle avec un grand sourire.

Le teint de Caruso passa de rouge à cramoisi. Il regarda sa montre.

« Il est temps d’y aller, mon colonel », balbutia-t-il.

Ils montèrent dans le wagon à la suite du jeune homme. L’étroit couloir était

encombré, mais ils finirent par atteindre l'entrée d'un compartiment au milieu de la voiture. La porte, plaquée en loupe de palissandre ou de quelque autre bois exotique, avait des ferrures en cuivre. Dans le couloir, la moquette était ornée d'un motif cachemire dans des tons sombres et des appliques fixées au plafond dispensaient une douce lumière tamisée. Tout respirait le luxe. Holliday eut le sentiment d'entrer de plain-pied dans une photographie ancienne. Il n'aurait pas été surpris de voir surgir une princesse russe couverte de bijoux, un long fume-cigarette d'ivoire entre les lèvres.

Caruso ouvrit la porte coulissante et s'effaça pour libérer le passage. La cabine comportait un salon équipé d'une longue couchette et une deuxième pièce, séparée de la première par une cloison mobile pour le moment ouverte, où l'on voyait deux lits superposés. Ici aussi régnaient la marqueterie, le cuivre et l'impression cachemire, que ce soit sur la moquette ou le tissu d'ameublement.

Quatre petites valises noires en nylon étaient rangées sous la couchette et sur le porte-bagages à cadre de cuivre qui la surplombait. Holliday vit aussi une robe noire et plusieurs costumes pendus sur des cintres dans un étroit placard situé près de la porte. Net, ramassé, élégant.

« On appelle ce genre de double compartiment une "cabine suite", indiqua le jeune lieutenant d'une voix altérée en regardant Peggy. Chaque voiture compte dix compartiments. Les vôtres portent les numéros 6 et 7. Il y a trois wagons-restaurants, une voiture-bar et trois wagons-lits en allant vers la queue du train ; quatre autres wagons-lits et le fourgon à bagages en allant vers la tête. Toutes les cabines sont privées. Vous avez des toilettes aux deux extrémités de la voiture. Sauf pour vous y rendre, vous n'aurez pas besoin de quitter votre suite avant l'arrivée à Paris. Le steward vous apportera vos repas si vous le désirez. Il s'appelle Mario. Voilà, je crois que c'est tout… Quelle note me donnez-vous, mon colonel ? ajouta-t-il en tendant la main à Holliday, qui la lui serra en riant.

— A+, élève Caruso.

— Bonne chance, mon colonel. »

L'ancien de West Point recula d'un pas, adressa à Holliday un énergique salut réglementaire, puis se retira.

Après avoir refermé la porte et mis le loquet, Holliday se tourna vers l'intérieur de la cabine. Peggy était déjà étendue sur la couchette, ses pieds sur les genoux de Raffi. Assis près de la fenêtre, Tidyman regardait le quai. Pour la première fois depuis l'après-midi, Holliday se rendit compte qu'ils

empestaient tous la fumée.

Il ressentit une légère secousse sous ses pieds, entendit le bourdonnement d'un générateur qui se mettait en marche, puis, de façon presque imperceptible, le train se mit à avancer silencieusement et tellement en douceur qu'il eut un instant l'illusion que c'était le quai qui se déplaçait.

« Ça y est, nous avons réussi, dit Raffi.

— Je pourrais dormir une semaine entière, soupira Peggy en fermant les yeux.

— Oui, c'est une réaction classique quand on a été pris en otage par des terroristes touareg », affirma Raffi, malicieux, en lui adressant un sourire plein de tendresse.

Holliday éprouva un pincement au cœur tant le couple lui rappelait celui qu'il avait formé avec Amy, il y avait bien longtemps maintenant, avant qu'un cancer incontrôlable ne la lui enlève à jamais.

Quelques coups discrets frappés contre la porte le firent se retourner. Il déverrouilla et entrebâilla le panneau. Un bel homme d'une trentaine d'années se tenait là, vêtu d'un uniforme bleu à boutons dorés. Il portait même des gants blancs.

« Je suis Mario, votre steward pour toute la durée du voyage, *signore*, déclara-t-il. Pour votre plaisir, nous servons actuellement des cocktails dans la voiture-bar. Un buffet de nuit est également à votre disposition dans le premier wagon-restaurant.

— Je vous remercie, Mario, répondit Holliday.

— *Prego, signore*. »

Les deux hommes échangèrent un signe de tête courtois, puis Holliday referma la porte et remit la targette.

« Ça dit à quelqu'un de venir boire un verre ? demanda-t-il. Pour ma part, je dois rester debout pour accueillir ce M. Czinner à minuit, alors…

— Je passe, marmonna Peggy, déjà à moitié endormie.

— Moi aussi, répondit Raffi.

— Je viens avec vous, dit Tidyman.

— Si j'en juge par la mimique de Mario quand il m'a regardé, je pense que nous ferions mieux de nous changer avant d'y aller », suggéra Holliday.

Costumes Zegna et Armani, chemises Enrico Monti, cravates Cadini,

chaussures Mirage, tous les vêtements avaient exactement la taille voulue.

Ils les avaient emportés pour s'habiller dans le second compartiment, refermant derrière eux la cloison mobile. De l'autre côté, Peggy dormait à poings fermés sur la couchette tandis que Raffi, assis, émettait des ronflements sonores. Holliday n'avait pas le cœur de les réveiller pour que Mario puisse préparer les lits superposés.

« J'ai vraiment l'impression de jouer un rôle qui n'est pas le mien », déclara Tidyman en se regardant dans le petit miroir au-dessus du lavabo.

Il passa ses doigts dans ses longs cheveux gris.

« Vous avez l'air de sortir des pages de *GQ Magazine*, répondit Holliday avec un sourire tout en nouant sa cravate club rouge et bleu.

— Un *GQ* pour vieillards, alors ! Après nos tribulations d'aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir mille ans. J'ai passé l'âge de jouer les James Bond.

— Je pourrais en dire autant. On va le boire, ce verre ? »

La voiture-bar était confortablement agencée, avec des bergères capitonnées disposées autour de guéridons, un comptoir avec un barman à pied d'œuvre, et un quart-de-queue sur lequel un pianiste improvisait d'après des classiques du music-hall et des morceaux de Scott Joplin. Le barman paraissait s'ennuyer à mourir et le pianiste arborait un sourire totalement factice. Les clients ne se bousculaient pas. À croire que les gens assez riches pour s'offrir un voyage en *Orient-Express* étaient aussi trop vieux pour faire la fête.

Les deux hommes s'installèrent à la table la plus éloignée du piano. Un serveur en spencer blanc vint prendre leur commande et ils se laissèrent aller dans leurs fauteuils. Les roues claquaient et grondaient sur les rails. À travers les vitres, le paysage se limitait à des lumières fuyantes et des formes fugitives surgies de la nuit, déformées par le ruissellement oblique de la pluie qui s'était mise à tomber dès le départ de Rome. Le serveur apporta le Martini *on the rocks* de Holliday et l'eau-de-vie de Tidyman.

« C'est proprement stupéfiant, dit celui-ci après avoir trempé les lèvres dans son verre à liqueur. J'occupe mon après-midi à tuer du monde, et je me retrouve le soir en train de déguster un calvados dans la voiture-bar de l'*Orient-Express* avec un costume Armani à deux mille dollars sur le dos ! Le monde est un endroit étrange, vous ne pensez pas, colonel ? »

Holliday fit tourner un instant les glaçons dans son verre, en faisant fondre les angles, avant de répondre avec un haussement d'épaules :

« Nous sommes allés au bout de ce que nous voulions faire. Nous avons

secouru Peggy. Les hommes qui sont morts aujourd'hui, et en particulier ce salopard de prêtre, s'apprêtaient à la violer, à la torturer et à l'assassiner. Ces gens-là vivent dans un monde différent du nôtre, Emil, un monde obscur qui obéit à des règles encore plus obscures. Je me suis contenté de jouer selon ces règles-là.

— Aucun remords ? Aucune compassion ?

— Pas plus qu'ils n'en auraient éprouvé en nous tuant, vous, moi ou Peggy.

— Une belle jeune femme… Elle et votre ami israélien semblent très épris.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! » s'exclama Holliday en riant.

Il but une gorgée de son Martini, se délectant de la légère amertume.

« C'est un petit modèle, votre Peggy, reprit Tidyman avec attendrissement. En fait, elle me rappelle beaucoup ma femme… »

Sa voix se brisa et il se détourna vers la fenêtre, le regard lointain.

« Je suis désolé, Emil, dit Holliday. Je sais ce que vous éprouvez. Moi aussi, j'ai perdu ma femme.

— La douleur finit-elle par s'estomper ?

— Un peu… Comme les couleurs d'une vieille photo avec le temps. Mais elle ne disparaît jamais complètement.

— C'est bien ainsi. Je veux au moins la garder dans mon cœur… »

La voix de Tidyman se fit soudain dure, ses yeux s'assombrirent.

« Et je veux aussi garder à l'esprit ce que je ferai à ce porc d'Alhazred si je le retrouve, siffla-t-il en frappant sa paume de son poing. *Alaan abok, labo abook, yabn al gahba, okho elgahba, yal manyoch kess, ommek, o omen, yabetek !*

— Ça a l'air plutôt méchant, ce que vous venez de dire, commenta Holliday.

— Vous n'avez pas idée à quel point », murmura l'Égyptien.

Il tourna de nouveau son regard vers la vitre rayée de pluie comme s'il espérait trouver des réponses à ses questions dans la nuit noire au-delà. Ils demeurèrent ainsi un long moment sans parler. Ce fut Holliday qui rompit le silence.

« Parlez-moi de votre fille », dit-il.

Tidyman lui fit face. On aurait dit qu'il revenait à la vie. Son visage rayonnait.

Ils étaient encore dans la voiture-bar quand tous les autres clients furent

partis. Le pianiste finit par jouer *Kiss Me Good Night, Dear* et s'en alla tandis que le barman se mettait à astiquer ostensiblement des verres de cristal déjà étincelants. Dehors, les lumières qui passaient devant la fenêtre se faisaient de plus en plus nombreuses à l'approche de Bologne. Holliday vérifia l'heure. Presque minuit.

Tidyman se leva en vacillant légèrement sous le double effet de la fatigue et des alcools qu'il avait bus.

« Désolé, il faut que j'aille dormir, déclara-t-il avec un sourire. Mario a sûrement fait les lits. Je prendrai celui du bas, si ça ne vous dérange pas. Je crois que grimper à une échelle serait au-dessus de mes forces, dans mon état.

— Pas de problème, répondit Holliday.

— Je vous remercie d'avoir parlé avec moi. Dans des moments comme celui-ci, il est dur de rester seul avec ses pensées.

— Tout le plaisir a été pour moi, Emil. Bonne nuit. Faites de beaux rêves !

— J'espère ne pas en faire du tout ! Bonne nuit à vous, Doc. »

Sur ces mots, Tidyman s'éloigna d'un pas mal assuré que les oscillations du train rendaient encore plus chancelant. Quand il tira la porte du sas d'accès au wagon suivant, le bruit des boggies se mua en rugissement. Puis le battant retomba derrière lui et il disparut. Holliday se remit à scruter la pluie par la fenêtre, ignorant le long regard éloquent que lui adressa le barman.

Quinze minutes plus tard, le train entra en gare de Bologne.

28

« Combien de temps dure l'arrêt ? » demanda Holliday au barman.

Prélevant cinquante euros sur la somme en liquide que lui avait donnée Caruso, il les posa sur le comptoir en merisier. L'employé jeta un coup d'œil dédaigneux au billet plié sans cesser de polir avec son torchon l'intérieur immaculé d'un verre ancien.

« Vingt minutes, *signore*. Juste le temps du changement d'équipe, répondit-il. Il vous faudra prendre garde à l'heure, sinon le train repartira sans vous, *signore*, ajouta-t-il, priant à l'évidence pour que cela arrive vraiment.

— Merci. »

Holliday faillit remettre le billet dans sa poche, mais il se ravisa et partit en le laissant sur le bar. Il dut parcourir trois wagons avant de trouver une portière ouverte sur le quai. Il descendit. Le sol était sec, mais une puissante et salubre odeur de pluie remplissait encore l'air.

Comme dans toutes les gares du monde, le quai était un long ruban de ciment constellé de taches, éclairé *a giorno* par des luminaires industriels et marqué d'une ligne jaune de sécurité le long de la bordure. Au-dessus des têtes bourdonnaient les fils d'alimentation suspendus aux caténaires.

Holliday dénombra quatre personnes sur le quai : un garçon et une fille avec des sacs à dos qui s'embrassaient à bouche que veux-tu sur un banc décoré d'une publicité pour un produit nommé Zaza ; un agent d'entretien en bleu de travail qui poussait un lourd balai, casquette de base-ball enfoncée jusqu'aux yeux ; et un homme seul, en trench-coat douteux, qui ressemblait à l'inspecteur Colombo jeune. Colombo portait une mallette à fermoirs d'un modèle ancien et un costume marron tout fripé. En voyant Holliday, il fit un petit salut de la main et se dirigea vers lui. Holliday le regarda approcher sans bouger de sa place. Il remarqua que les chaussures de l'homme étaient noires et cirées à outrance.

« Colonel Holliday ? »

La voix était râpeuse. Une voix de fumeur et de buveur, indubitablement américaine, avec des intonations du Midwest – de l'Illinois ou du Kansas, peut-être – mais un nasillement bizarre. L'homme au trench-coat semblait tendu, sur le qui-vive.

« Vous êtes Czinner, je présume ?

— Lui-même. »

L'homme tendit à Holliday une main dont l'annulaire s'ornait d'une grosse chevalière de West Point, en or et sertie d'une pierre couleur rubis. Holliday serra la main offerte en disant :

« Quel superbe talisman vous a donné là votre établissement ! »

Czinner eut un instant d'hésitation, puis comprit l'allusion.

« Ah, oui, la bague ! s'exclama-t-il en faisant tourner l'anneau autour de son doigt. J'ai perdu pas mal de poids depuis ce temps-là.

— Comment nos affaires se présentent-elles ? demanda Holliday.

— Pas trop bien… Les deux Tchèques, Pesek et sa femme, sont arrivés à Venise aujourd'hui. Nous les avons repérés à l'aéroport de Trévise alors qu'ils débarquaient d'un vol SkyEurope en provenance de Prague. Nous pensons qu'ils sont là pour exécuter un contrat sur vous et vos amis. Ils ignorent que nous les avons localisés, mais nous préférons ne prendre aucun risque. Nous vous ferons donc descendre en route.

— Où ça ? »

Czinner jeta un coup d'œil nerveux autour de lui.

« Nous ne pouvons pas parler ici, dit-il. Montons dans le train ! »

Il parcourut de nouveau d'un regard inquiet le quai, où le garçon et la fille continuaient à s'occuper l'un de l'autre sur le banc. Le balayeur était parti. Rien ne bougeait. Il y eut un sifflement de freins qu'on purgeait, un rire lointain résonna, puis ce fut le silence.

Ils grimpèrent à bord par la première portière ouverte. Déjà, des employés en uniforme bleu descendaient sur le quai à la recherche d'éventuels retardataires. Holliday et Czinner parcoururent les couloirs du train, passant d'une voiture à l'autre.

Ils traversèrent les trois wagons-restaurants au décor somptueux. Vides à cette heure, ceux-ci étaient déjà préparés pour le petit déjeuner, chaque place marquée par une serviette amidonnée, disposée en couronne, et des couverts en

argent qui luisaient dans la lumière douce, chaque centre de table occupé par un soliflore en cristal prêt à accueillir une fleur fraîche. Après avoir consulté son billet, Czinner trouva enfin son compartiment et en ouvrit la porte coulissante.

« Entrez donc, mon vieux ! dit-il en s'effaçant.

— Après vous », insista poliment Holliday.

L'homme au costume chiffonné haussa les épaules et pénétra dans la petite cabine, Holliday derrière lui.

Le compartiment était de moitié plus petit que la suite réservée par Caruso. Il comportait une unique banquette, convertie en couchette pour la nuit, et une tablette pliante sous la fenêtre. Se glissant entre la tablette et la couchette, Czinner baissa le store roulant.

« On n'est jamais trop prudent », commenta-t-il.

Il s'assit sur le lit et invita Holliday à prendre place à sa droite en tapotant la couverture tirée au carré. Pendant que Holliday s'installait à côté de lui, il tira de sa poche un horaire de la compagnie Trenitalia et une carte, qu'il posa sur la table. Caruso n'avait pas exagéré en parlant du débraillé de Czinner. Celui-ci arborait en effet une authentique tache de moutarde sur le nœud Windsor de sa cravate, et son trench-coat empestait la naphtaline. En revanche, il était parfumé à l'eau de toilette Roger & Gallet. Holliday se serait plutôt attendu à de l'Old Spice, ou quelque chose de ce genre.

Czinner prit dans sa poche intérieure un gros stylo à bille qui devait coûter une fortune puis ouvrit l'horaire des trains à une page préalablement cornée et désigna avec son stylo un point sur la carte.

« Bologne est ici, dit-il. Et voici la ligne principale qui traverse le Pô une cinquantaine de kilomètres au nord d'où nous sommes, au niveau de Pontelagoscuro – un bled de six mille habitants sans intérêt, mais qui possède un viaduc ferroviaire sur le fleuve… Vous me suivez, colonel ?

— Oui, oui. Tout à fait », acquiesça Holliday.

Il y eut un coup de sifflet retentissant à l'extérieur du train, qui s'ébranla et commença à prendre de la vitesse. Czinner tourna de nouveau son attention vers la carte.

« À l'allure où nous roulons, nous serons là-bas dans environ quarante-cinq minutes. Les trains à grande vitesse et les convois plus lents, comme celui-ci, empruntent tous le pont. Nous avons bloqué au rouge les signaux à l'entrée de l'ouvrage et notre *Orient-Express* s'arrêtera pour laisser passer un TGV

venant de la direction opposée. Il faudra au moins dix minutes aux conducteurs pour comprendre que les signaux sont en panne et qu'aucun train n'arrive en face, ce qui nous laisse plus de temps qu'il en faut pour descendre.

— Et ensuite ?

— Il y a un sentier qui mène au fleuve. Le terrain est assez plat et les berges en pente douce. Un bateau vous attendra sous le pont. Il vous conduira jusqu'à Ferrare, en amont, où nous avons prévu un avion qui vous transportera en Suisse.

— Remarquable d'efficacité, commenta Holliday. Surtout pour un plan élaboré dans l'urgence. Je suis impressionné…

— C'est notre métier », dit Czinner, modeste.

Il appuya sur le mécanisme de son stylo à pointe rétractable et il y eut comme un éclair. À cet instant, les lampes du compartiment clignotèrent et s'éteignirent brièvement, sans doute à cause d'une caténaire défaillante. Czinner passa à l'action. Mais Holliday, depuis longtemps sur ses gardes, le devança.

Quand Czinner, d'un brusque revers du bras, voulut lui planter le stylo dans la gorge, il para le coup de sa main gauche tout en lui plaquant fermement la paume de la droite sous le menton. La tête rejetée en arrière, Czinner lança ses jambes, qui heurtèrent avec fracas le dessous de la tablette. Se tournant alors, Holliday lui emprisonna le bras droit avec son coude et le lui tordit jusqu'à ce qu'il entende un os craquer. Czinner hurla. Se servant de nouveau de son coude, Holliday le fit taire d'un coup violent au visage qui lui brisa les dents et lui ensanglanta le nez, puis, dans un même mouvement, il s'empara de son poignet droit pour le lui plier en arrière selon un angle impossible. Il y eut un nouveau craquement et les doigts inertes du tueur lâchèrent le sinistre stylo. Le temps que Holliday le ramasse, Czinner était parvenu à sortir de sous son trench-coat un Walther P22 dont il tentait fébrilement d'ôter le cran de sûreté avec sa seule main gauche.

Holliday n'hésita pas. Du même revers de bras fulgurant qu'avait tenté d'utiliser contre lui son adversaire, il lui enfonça l'aiguille du stylo hypodermique dans la gorge. Czinner fut aussitôt pris de convulsions. Ses pieds se mirent à frapper le sol, ses bras à battre l'air avec des soubresauts. Ses yeux se révulsèrent tandis que des spasmes lui contractaient la gorge. L'écume à la bouche, il étouffait en émettant d'horribles râles. Enfin, son dos se cambra et sa langue gonflée jaillit entre ses lèvres. Dans un dernier spasme, il s'affaissa sur la couchette, ses joues empourprées parodiant d'une manière

grotesque les couleurs de la santé florissante, ses yeux grands ouverts contemplant l'éternité. Curare, strychnine ou quelque chose d'approchant, songea Holliday. Comme ce qui avait tué son agresseur de West Point. Il regarda le cadavre, conscient qu'il s'en était fallu d'un centième de seconde pour qu'il soit étendu là à sa place.

Ôtant le pistolet de la main sans vie de Czinner, il le mit dans sa propre poche. Puis il fit de même avec la chevalière de West Point.

« Là où tu vas, tu n'auras pas besoin de tout ça », murmura-t-il.

Un léger toc-toc à la porte le fit sursauter.

« *Biglietto, signore* », fit une voix paisible.

Pour une raison quelconque, le contrôleur pensait que l'occupant du compartiment était italien.

« *Momento* », répondit Holliday.

Il fouilla frénétiquement les vêtements du mort et trouva la pochette bleu et vert contenant le billet. Après avoir éteint le plafonnier, il écarta le panneau coulissant de quelques centimètres et passa le titre de transport par la fente.

« *Grazie* », dit le contrôleur.

Holliday entendit le bruit d'un coupon qu'on détachait puis le billet reparut dans l'ouverture.

« *Conserva il biglietto fino alla fine del viaggio, signore !* »

« Conservez votre billet jusqu'à la fin du voyage ! » crut comprendre Holliday.

« *D'accordo, grazie,* répondit-il.

— *Prego. Buona serata, signore*. »

« Bonne nuit », devina Holliday.

« *Buona serata* », risqua-t-il.

Refermant la porte, il serra les paupières et retint son souffle tout en adressant au ciel une prière muette.

Mais le contrôleur poursuivit son chemin dans le couloir et Holliday poussa un soupir de soulagement. Il demeura ainsi un long moment, debout dans l'ombre, le dos contre la porte, regardant la masse sombre du cadavre sur la couchette. L'arrivée à Venise était prévue pour 3 heures du matin, mais les passagers ne seraient pas réveillés avant l'annonce du petit déjeuner, servi à partir de 7 heures, après lequel ils iraient visiter la vieille cité des doges, des

canaux et des gondoles. Cela lui donnait une avance d'environ sept heures. C'était peu, mais il faudrait s'en contenter. Il ralluma et, serrant les dents, il entreprit de fouiller de façon plus systématique les poches de Czinner dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui pourrait lui servir.

L'homme avait sur lui deux passeports, dont un américain, noir et or, au nom de Peter Paul Czinner, quarante-deux ans, né à Chicago, dans l'Illinois. La photo, lourdement tamponnée, était à l'évidence trop ancienne, mais, si l'on n'y regardait pas de trop près, elle aurait pu passer pour celle de l'homme qui gisait sur la couchette.

Le second document était un passeport diplomatique du Vatican au nom d'un certain John Pargetter, de Toronto, au Canada – ce qui expliquait le nasillement bizarre. Si l'on en croyait ce qu'indiquait la rubrique « Profession », Pargetter était un photographe officiel du Saint-Siège. Le visage que montrait la photo était sans conteste celui du mort. Une opération montée par le père Thomas ? C'était vraisemblable. Ces gens-là semblaient être infiltrés partout, alors pourquoi pas à l'ambassade américaine ? Ils avaient eu vent d'une façon ou d'une autre du scénario élaboré par Caruso et avaient envoyé le nommé John Pargetter pour intercepter Czinner et prendre sa place. Le coup avait bien failli réussir.

En plus des passeports, il y avait un porte-billets contenant dix mille euros en grosses coupures, une clé unique attachée à un porte-clés en cuir usé, un couteau pliable à manche de corne et talon de cuivre, et un silencieux Gemtech pour le semi-automatique Walther P22. Le mort portait au cou une médaille pieuse en or : un saint Nicolas barbu, chauve et émacié. Holliday grimaça un sourire. Le faux Czinner avait-il eu de l'humour ? Nicolas était le saint patron des services de renseignements militaires !

Dédaignant la médaille, il prit le couteau, le silencieux, la clé et le porte-billets, puis il se redressa et consulta sa montre. Ils seraient au pont dans moins de vingt minutes. Il devait se dépêcher de réveiller les autres. Ils n'avaient plus guère de temps. Il éteignit de nouveau, entrouvrit la porte, jeta un coup d'œil à l'extérieur… Dans la faible lueur des plafonniers, le couloir était vide. Ouvrant le panneau en grand, il sortit du compartiment et referma résolument derrière lui.

Il marcha à pas de loup jusqu'au bout du couloir en se dirigeant vers la queue du train, puis il se faufila dans le wagon suivant. Un steward sommeillait dans une petite alcôve, en face des toilettes. Holliday passa devant lui sans bruit, continuant son chemin. Le wagon suivant était le sien. La porte du réduit

où dormait Mario était fermée. Il avança jusqu'à la cabine numéro 7 en priant pour que Tidyman ait pensé à ne pas mettre le verrou. Il tira sur la poignée de cuivre et constata avec soulagement que la porte s'ouvrait sans difficulté. Il entra, se retourna pour refermer…

Le temps s'arrêta.

Dans la lueur violette de la veilleuse, un homme en bleu de travail, accroupi, était en train de fouiller une valise. Le balayeur de la gare de Bologne. Emil Tidyman était étendu sur son lit, paupières closes, la gorge barrée par une plaie béante aux lèvres caoutchouteuses d'où un filet de sang continuait à s'écouler sur les draps déjà détrempés. Assassiné en pleine nuit, dans son sommeil, par un voleur qui ne lui avait laissé aucune chance.

L'intrus en bleu de travail se leva tout en se tournant. Il tenait un gros poignard de commando à manche gainé de gomme. Bouche bée, horrifié, Holliday reconnut le visage hagard de Rafik Alhazred, qui le regardait avec des yeux de fou. Puis le terroriste se précipita sur lui couteau levé en sifflant entre ses dents : « *Wad al haram !* »

Des années plus tôt, un sergent instructeur des rangers affublé du patronyme de Francis Marion – le héros de la guerre d'Indépendance immortalisé par le film *Le Chemin de la liberté* – avait appris deux choses à Holliday : la première, qu'il faut être un véritable crétin pour exprimer ses états d'âme pendant un combat au couteau ; la deuxième, qu'il faut être un crétin véritable pour tenter de poignarder son adversaire de haut en bas comme Anthony Perkins dans *Psychose*.

Holliday suivit à la lettre les enseignements de Francis Marion. Il shoota dans le genou d'Alhazred et lui envoya son propre genou dans l'aine tout en lui écrasant le cartilage du nez avec le plat de sa paume.

Le couteau dévia vers l'avant-bras de Holliday, entamant la manche de son costume et la peau en dessous, puis Alhazred s'abattit à plat ventre sur le sol. Holliday poursuivit son attaque sans se préoccuper de sa blessure. Après avoir désarmé son assaillant d'un violent coup de talon sur le poignet, il se laissa tomber de tout son poids, genou en avant, sur sa nuque, qui se brisa dans un craquement humide. Puis il se releva, haletant, son bras dégouttant de sang, et s'adossa à la cloison en luttant pour reprendre son souffle.

« Immonde pourriture, murmura-t-il. Tu as réussi à tuer mon ami. »

Le train ralentit et s'arrêta brutalement. Ils avaient atteint le viaduc sur le Pô. Holliday essaya d'ouvrir le panneau de communication entre les deux compartiments, mais il était verrouillé.

« Raffi ! » appela-t-il en tambourinant contre le bois.

Il y eut un silence, puis un gémissement.

« Qui est-ce ? demanda l'Israélien.

— Doc ! Ouvrez !

— Quelle heure est-il ? fit la voix ensommeillée de Peggy.

— Mais ouvrez donc, bon sang ! »

Soupir, nouveau gémissement, bruit de quelqu'un qui se déplace, glissement de la tige du verrou dans sa gâche, puis enfin, le panneau s'ouvrit. Raffi se tenait debout dans l'encadrement, les yeux bouffis, mais toujours habillé. Peggy, les cheveux en bataille, était assise sur la couchette derrière lui. Bien qu'embrumé, le cerveau de Raffi finit par assimiler ce qu'il voyait, et en particulier le bras ensanglanté de Holliday.

« Qu'est-ce que… » commença-t-il.

Puis il aperçut les deux corps à l'arrière-plan.

« Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-il d'une voix blanche. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Pas le temps d'expliquer, répondit Holliday, qui entra dans le compartiment et referma le panneau de communication. Tidyman est mort. Il faut que nous descendions du train. Tout de suite.

— Mais… intervint Peggy, manifestement dépassée.

— On ne discute pas, mon petit, il y a urgence », coupa Holliday.

Il ouvrit la porte et coula un regard à l'extérieur. Personne. Tout le monde dormait. Par les fenêtres du couloir, il voyait des lampes à arc dont la lumière jaune se reflétait dans les eaux du fleuve. En amont, au-delà d'une petite zone industrielle assoupie à l'entrée d'un bourg, un pont routier peu élevé enjambait le Pô qui semblait mesurer dans les trois cents mètres de largeur à cet endroit.

« Allons-y ! » ordonna-t-il par-dessus son épaule.

Encore un peu hébétés de fatigue, Raffi et Peggy le suivirent jusqu'au bout du wagon. Parvenu devant la portière, il l'ouvrit et sortit sur le marchepied, que Mario, réveillé par l'arrêt du train, avait déplié pour descendre voir ce qui se passait. Quand le steward aperçut de loin Holliday et les deux autres à la portière, il se précipita aussitôt vers eux, ses semelles crissant sur le ballast, tout en secouant la tête et en leur faisant signe de reculer.

« Non, non, s'il vous plaît, *signore ! La prego !* Restez dans le train !

s’exclama-t-il. Il n’y a pas de danger. Nous avons stoppé à cause du *segnale* – du signal, oui ? Rentrez dans le wagon, *signore*, je vous en prie ! »

Puis il vit le sang qui gouttait du bras de Holliday et il pâlit. Sortant le Walther de sa poche, Holliday le pointa vers l’employé.

« *Signore ?* bredouilla celui-ci.

— Reculez ! » dit Holliday en descendant les marches, arme toujours braquée.

Le steward obéit, les yeux rivés sur le petit pistolet noir. Une fois au sol, Holliday adressa de sa main libre un signe à Raffi et Peggy pour qu’ils le rejoignent, ce qu’ils firent aussitôt. Puis il abaissa le semi-automatique, qu’il laissa pendre au bout de son bras, et, se tournant vers la gauche, il suivit du regard l’alignement de wagons jusqu’au pont. Celui-ci était constitué de deux tabliers parallèles, chacun supportant une voie. Les deux voies convergeaient sur un aiguillage, à la hauteur du signal à deux feux superposés – tous les deux au rouge – devant lequel était arrêtée la locomotive. La berge du fleuve se trouvait soixante mètres au-delà de ce point.

Soudain, le feu du dessus s’éteignit et l’autre passa au vert. Le sifflet du train retentit.

« Mario, je veux que vous m’écoutiez attentivement, dit Holliday d’une voix calme, mais ferme.

— Oui, *signore*.

— Je veux que vous remontiez dans le train et que vous retourniez à votre compartiment.

— Oui, *signore*, répéta le steward en hochant la tête.

— Une fois dedans, n’en sortez plus ! Si je vous revois, si le train s’arrête de nouveau, ou si quelqu’un nous poursuit, je vous abats. *Capisce ?*

— Oui, *signore*.

— Bien. Exécution !

— Oui, *signore* », acquiesça Mario avec zèle.

Holliday s’écarta pour le laisser passer. Il y eut un nouveau coup de sifflet. Mario grimpa à bord, replia le marchepied et claqua la portière. Holliday observa un instant le convoi, sceptique. Le steward s’était probablement déjà mis à la recherche du contrôleur.

« Qu’est-ce qu’on fait, maintenant ? s’enquit Raffi.

— On court », répondit Holliday.

Lui en tête, ils partirent ventre à terre le long de la voie en direction du fleuve, éclairés comme en plein jour par les lampes à arc qui encadraient l'entrée du pont. Le train se mit en marche à côté d'eux en sifflant une troisième fois, et le deuxième feu du signal passa au vert. Toujours pas d'alarme. Les wagons les dépassaient de plus en plus vite. Holliday se prit à espérer. Ils allaient peut-être finir par s'en tirer, en fin de compte ! La motrice atteignit le viaduc et la rame s'y engagea dans un bruit de tonnerre.

Ils arrivèrent à leur tour aux premiers piliers de l'ouvrage, et Holliday aperçut le sentier qui descendait entre les deux tabliers, exactement comme dans la description du faux Czinner. Il s'arrêta pour reprendre haleine, mains appuyées sur les genoux. Raffi et Peggy le rejoignirent.

« J'aimerais quand même bien savoir où nous en sommes, dit l'Israélien. Je croyais que vous deviez rencontrer Czinner. Et maintenant voilà que Tidyman est mort ?

— Czinner aussi est mort… Ou du moins le type qui se faisait passer pour lui. Un membre de la bande du prêtre. Un imposteur. »

Les dernières voitures du convoi passèrent dans un grondement puis ils se retrouvèrent seuls au bord des voies vides. Mario avait apparemment pris la menace au sérieux. Holliday vérifia si le Walther était chargé. Il l'était. Il remit en place le chargeur, qui se cala dans son logement avec un déclic de mécanique teutonne bien huilée.

« Qu'est-ce que nous faisons ici ? demanda Peggy d'une voix lasse.

— Nous prenons l'issue de secours qu'avait prévue Czinner pour lui-même », répondit Holliday.

Il fouilla dans sa poche et en sortit le silencieux, qu'il vissa sur le canon court du pistolet.

« Vous vous attendez à des problèmes ? s'enquit Raffi en regardant l'arme.

— On ne sait jamais. Le transport de Czinner est en bas, mais j'ignore s'il y a un conducteur.

— Je ne veux pas que Peggy risque quoi que ce soit », avertit l'Israélien.

Il entoura d'un bras protecteur les épaules de la jeune femme, qui se dégagea.

« Je suis assez grande pour me défendre toute seule, Raffi, affirma-t-elle d'un ton agacé.

— De toute façon, vous restez là tous les deux et vous ne bougez pas avant que je vous appelle en sifflant *Dixie's Land*, dit Holliday.

— *Dixie's Land*, répéta Raffi.

— L'équivalent pour les petits Blancs du Sud de ce qu'est *Hava Nagila* pour les Israéliens », expliqua Peggy.

Raffi sembla encore plus perdu.

« Bon, bref, vous restez là jusqu'à ce que vous m'entendiez siffler ! » ordonna Holliday.

Les laissant là, il descendit le sentier qui s'enfonçait entre les deux tabliers et tournait sous celui de gauche pour suivre la berge envahie d'aulnes et de saules qui masquaient le fleuve. Les puissantes lumières du viaduc se trouvaient à présent derrière Holliday, et il avançait dans le noir. Il entendait le clapotis de l'eau contre la rive boueuse en contrebas, et aussi le son différent de vaguelettes venant lécher la coque d'une embarcation.

Une silhouette dégingandée surgit soudain de l'obscurité, droit devant lui. Un homme en pull-over noir qui portait une arme à la bretelle. Rien qu'à la forme, Holliday reconnut un vieux Colt Commando de la guerre du Vietnam, le dérivé à canon court du M16. L'homme prit son fusil en main. Il était à moins de dix mètres.

« *Padre ?* » chuchota-t-il d'une voix rauque.

Holliday n'attendit pas le déclic d'armement de la culasse. Levant le Walther à deux mains, il visa la poitrine de son vis-à-vis et tira six fois de suite à intervalles rapprochés. Amorties par le silencieux, les détonations ne firent pas plus de bruit que des brindilles sèches qui se cassent.

Il ignorait qui pouvait bien être l'homme qui s'était fait passer pour Czinner, mais son professionnalisme ne faisait aucun doute : ses munitions devaient être subsoniques pour que les décharges soient si discrètes. Probablement des Fiocchi Super Match, puisqu'on était en Italie. L'homme en noir s'effondra tel un sac vide, face contre terre.

« Eh bien, non, dit Holliday entre ses dents. Je ne suis pas ton *padre* flingueur. »

Il resta un moment aux aguets. Rien ne bougeait. Seul le murmure de l'eau perturbait le silence. Il s'approcha de l'homme, pistolet pointé sur sa nuque, puis se baissa pour lui tâter le pouls. Rien. Le contraire aurait d'ailleurs été surprenant après un tir à si courte distance. Il se redressa.

Quelques pas derrière le cadavre, un vieux hors-bord en bois aux formes

effilées était amarré à un débarcadère en ciment à moitié en ruine qui devait dater de la construction du viaduc. Holliday en avait vu un identique, des années plus tôt, dans les ruines de la résidence d'été de Milosevic, sur le Danube.

Le bateau était un Ravi Aquarama – la Ferrari des vedettes rapides, si l'on croyait sa réputation –, un rêve nautique en acajou conçu par les Italiens pour concurrencer n'importe quel modèle de chez Chris-Craft. D'une longueur de neuf mètres, il était équipé de moteurs Cadillac qui lui permettaient de voler sur l'eau à près de cinquante nœuds.

Mais chaque chose en son temps… Holliday dévissa le silencieux du Walther et remit dans sa poche l'arme et l'accessoire. Puis il jeta le fusil d'assaut dans le fleuve après l'avoir tiré de sous le corps sans vie. Cela fait, il saisit le mort sous les aisselles, le traîna sur les galets de la berge et le fit rouler dans les taillis. Peggy avait vu suffisamment de cadavres comme cela, inutile de lui en imposer un de plus.

Enfin, satisfait de son travail, il remonta sur le sentier et sifflota les premières mesures de la vieille chanson populaire devenue, il y avait bien longtemps et on ne sait pourquoi, l'hymne d'une armée qui marchait vers la défaite. Tout en modulant la mélodie, il eut l'impression que le poids du monde lui tombait sur les épaules, et il éprouva la sensation de vide que l'on ressent après une bataille. Il siffla encore quelques notes puis se dirigea vers le bateau.

Montant sur le pont bombé, il sortit de sa poche le porte-clés de cuir qu'il avait pris au faux Czinner. Il s'installa derrière le volant de bakélite blanc, introduisit la clé dans le contact et tourna la commande du démarreur bâbord. Il y eut un toussotement, puis l'imposant moteur s'ébroua dans un grondement sourd. Il procéda de même avec le moteur tribord.

Une très légère traction sur la manette des gaz suffit à transformer le marmonnement des deux puissants V8 en un rugissement étouffé. Holliday sourit. Il avait l'impression de tenir deux tigres en laisse.

« Emil Tidyman aurait aimé ça », songea-t-il tristement.

Puis Raffi et Peggy sortirent de l'ombre et son moral remonta aussitôt en flèche.

« Ouah ! s'exclama Raffi en découvrant le hors-bord.

— Super, dit Peggy. Je peux conduire ?

— Non, répondit Holliday. Détache l'amarre ! On rentre à la maison. »

Et c’est ce qu’ils firent.

29

Holliday était assis à son bureau dans sa petite maison de Professors Row, à West Point. Dehors, la première neige recouvrait le sol et un feu brûlait dans l'âtre. En cette veille de Thanksgiving, le campus était désert une fois de plus. Tous les gens qui avaient un foyer étaient rentrés chez eux pour les vacances.

Son regard fit le tour de la pièce, s'arrêtant aux étagères dégarnies, aux cartons qui encombraient le plancher, prêts à partir pour le garde-meubles. La maison ne serait bientôt plus qu'une coquille vide, ses murs dénudés, ses pièces démeublées. Un lieu sans âme.

Il avait été entièrement blanchi par l'enquête sur la mort du tueur qui l'avait agressé le jour où Raffi s'était présenté chez lui pour réclamer de l'aide. Ses fonctions à la tête du département d'histoire de l'Académie militaire des États-Unis étaient arrivées à leur terme. Il avait donné sa démission, décliné l'offre d'un renouvellement de contrat, signé tous les papiers officiels. La vie telle qu'il l'avait connue n'existait plus, comme l'écrivaient jadis les auteurs de science-fiction. Il était désormais sans emploi et sans domicile. Peggy vivait à Jérusalem avec son époux tout neuf. Il était seul.

Curieusement, il s'accommodait très bien de cette situation. En fait, il avait hâte de savoir ce que l'avenir lui réservait. De son périple africain sur les traces de Peggy, il avait au moins retenu que la vie et l'amitié étaient des biens précieux et que le seul trésor véritable était le temps.

Les yeux sur les flammes dansantes, il revit en pensée la fin de l'aventure. Après avoir descendu le Pô jusqu'à l'Adriatique en hors-bord, ils avaient tourné le dos à Venise pour suivre la côte vers le sud et atteindre Ravenne, d'où ils avaient pu gagner Paris sans difficulté. C'est là qu'ils s'étaient séparés.

Pendant leur dîner d'adieu au restaurant Terminal R de l'hôtel Radisson Blu, près de l'aéroport Charles-de-Gaulle, Raffi lui avait demandé à quoi il

avait vu que le faux Czinner était un imposteur. Avec un sourire, Holliday avait posé sur la table la chevalière de West Point qu'il gardait dans sa poche en récitant :

« "Quel superbe talisman vous a donné là votre établissement."

— *Je vous demande pardon ?* s'était exclamé Peggy en français, avec un accent épouvantable.

— Czinner a eu exactement la même réaction que toi quand je lui ai dit ça, et c'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille, avait répondu Holliday. Il s'est repris, mais pas assez vite, et j'ai compris qu'il ne connaissait pas West Point. À partir de là, je me suis tenu sur mes gardes.

— Je ne comprends toujours pas, avait dit Raffi en prenant la bague pour l'examiner avec toute l'attention d'un archéologue sondant le mystère d'un objet ancien.

— Cette phrase est extraite d'un poème que tous les cadets de West Point ont appris, avait expliqué Holliday. C'est une sorte de rituel :

Mon Dieu, monsieur, quelle jolie bague vous avez là !
Que de verre dans son chaton ! Que d'or et de laiton !
Comme cette fine œuvre d'orfèvre orne fièrement votre doigt !
Quel superbe talisman vous a donné là votre établissement !
Voyez comme il brille et chatoie !
Il vous a coûté une fortune assurément.
S'il vous plaît, monsieur, puis-je le toucher ?
Monsieur, s'il vous plaît, laissez-moi le toucher !

— Dans le genre vers de mirliton, on ne fait pas mieux ! » avait commenté Peggy.

Toujours perplexe, Raffi avait reposé la chevalière sur la table. Holliday l'avait remise dans sa poche. Les nom et prénoms du vrai Czinner y étaient gravés, et il comptait l'envoyer à Caruso, à l'ambassade, pour que celui-ci puisse la faire parvenir à qui de droit.

« Comme je vous le disais, avait-il repris, poursuivant son explication, il s'agit d'un rituel. D'un rituel de bizutage. Dans le temps, tous les cadets de première année devaient apprendre ces vers par cœur, sous peine de "mort" – c'est-à-dire sous peine de se faire passer un savon et d'être soumis à une corvée particulièrement pénible. Quand un nouveau croisait un cadet de

dernière année qui portait sa bague, il devait le saluer, se mettre à genoux et réciter le poème. Si un seul poème restait dans la mémoire des cadets, c'était bien celui-là ! La tradition se perpétue, d'ailleurs, sauf qu'on n'exige plus du bizuth qu'il se mette à genoux à présent.

— Quel étrange endroit que ce West Point ! s'était exclamé Raffi, moqueur. Qu'est-ce que c'est que cette école militaire dont le premier directeur a trahi sa patrie, où l'on tente d'assassiner les gens, et où vous nous dites maintenant qu'on obligeait des élèves à s'agenouiller pour réciter des vers lamentables ? C'est à se demander comment vous avez pu gagner tant de guerres ! avait-il ajouté, affectant un air consterné.

— Vous avez cent fois raison, mais que voulez-vous… Rien ne vaut son chez-soi », avait répondu Holliday.

Et maintenant, il n'était plus chez lui, ici. West Point appartenait au passé.

Le passé…

Holliday esquissa un sourire en regardant pétiller son feu tandis que la bise de novembre secouait les fenêtres avec furie. S'il n'avait plus vraiment de maison, il possédait au moins quelque chose qui lui permettrait de trouver le chemin d'un nouveau chez-lui… et celui qui menait à l'or caché d'Alhazred. Un or qu'il se promettait bien d'aller rechercher pour le restituer aux héritiers de ses propriétaires légitimes.

Il ouvrit un tiroir et en sortit le seul souvenir qu'il ait rapporté de sa terrible équipée dans le désert : deux petites lattes de bois noircies par le passage de plusieurs millénaires, chacune longue de vingt centimètres et portant de minuscules symboles et chiffres gravés, l'une percée d'un trou carré correspondant exactement aux dimensions de l'autre.

Assemblées, elles formaient une croix dont une traverse coulissait à travers l'autre, légèrement plus épaisse. Cette croix, délaissée par les pillards, était identique à celle que portait Imhotep sur la fresque au navire ornant le mur de sa tombe. Holliday l'avait trouvée au fond de l'énorme sarcophage de pierre.

Comprenant immédiatement ce qu'étaient ces morceaux de bois – bien plus précieux que les tonnes de lingots d'or empilés dans la tombe –, il les avait pris et était parvenu à les garder cachés sur lui jusqu'à la fin de son odyssée.

Et maintenant, il avait entre les mains ces deux réglettes qui auraient pu assurer une gloire éternelle aux archéologues de Jérusalem ou à Rafik Alhazred. Ces deux réglettes qui constituaient un *organum sanctum*, « un instrument de Dieu », autrement prestigieux que la grotesque société secrète du

même nom à laquelle appartenait le père Thomas.

Il les emboîta l'une dans l'autre et les fit coulisser. Il y avait presque autant d'élégance dans la conception de ce petit instrument que dans l'idée qu'avait eue Imhotep de construire les gigantesques pyramides de son pays d'adoption sur un modèle adapté des tombes en ruche de sa terre natale, presque autant de simplicité et de génie, d'une certaine façon, que dans la célèbre équation $E = mc^2$.

Correctement disposés et orientés vers le soleil, ces deux bâtons, dont les symboles indiquaient des valeurs angulaires, constituaient le premier instrument de navigation ayant permis à l'homme de s'éloigner des côtes et de traverser les mers. Un « instrument de Dieu » au sens propre du terme pour un homme comme Imhotep, qui croyait en Râ, le dieu soleil, et, à titre plus personnel, en un autre dieu : celui de la connaissance.

Quoique plus simple, l'instrument n'était pas différent dans son principe du bâton de Jacob, ainsi nommé en l'honneur de son inventeur, Jacob ben Machir ibn Tibbon, un astronome juif provençal du XIII^e^ siècle. En vérité, on pouvait dire qu'Imhotep avait créé le premier bâton de Jacob environ quatre mille ans avant Tibbon. Et cela ouvrait des perspectives jusque-là insoupçonnées que semblait corroborer le sujet de la fresque décorant la tombe.

Qui pouvait jurer, en effet, que le paysage peint sur cette fresque était celui du pays quasi mythique de Pount ? L'île représentée ne pouvait-elle pas aussi bien être Manhattan, et la rivière Hudson, qui coulait vers l'Atlantique à quelques centaines de mètres de l'endroit où il se trouvait, derrière les collines ? Imhotep n'avait-il pas pu traverser la mer océane sur son grand bateau trois mille ans avant notre ère et prendre possession du Nouveau Monde au nom de son pharaon Djoser quatre mille cinq cents ans avant que Colomb ne le fasse au nom des souverains d'Espagne ?

Récemment, des barques funéraires enfouies dans le sable avaient été mises au jour près de la tombe de Ramsès, dans la vallée des Rois : des bateaux deux fois plus longs que ceux utilisés par Colomb pour voyager jusqu'aux Antilles. Il n'était donc pas impensable qu'Imhotep ait précédé le Génois. Et si c'était le cas, il y avait là matière à réveiller les historiens qui dormaient sur leurs deux oreilles.

Holliday remit la petite croix de bois dans le tiroir où il avait aussi rangé le carnet des Templiers à la couverture tachée de sang que lui avait confié le vieux prêtre défroqué Rodrigues. Tandis que le feu s'éteignait dans la cheminée et que le froid gagnait dans la pièce, il songea à Imhotep, à l'or, au

passé. Puis ses pensées se tournèrent vers l'avenir.

Emil Tidyman avait eu raison d'affirmer que l'or et le pouvoir faisaient ressortir ce qu'il y avait de pire chez la plupart des gens. De nombreuses personnes avaient perdu la vie à cause des lingots de Rauff, et il y avait fort à parier que la liste n'était pas close. Holliday était à peu près certain que le père Thomas n'en avait pas fini avec lui. Où qu'il aille, leur duel se poursuivrait. Des comptes restaient à régler.

Et des lettres à écrire.

Il prit quelques feuilles dans son tiroir, ainsi qu'un stylo-feutre et un carnet en moleskine tout neuf. Cela lui avait pris du temps, mais, après de nombreux coups de téléphone, il avait fini par découvrir les noms des quatre hommes qui formaient l'équipage du B-17 maudit *Votre plus cher désir*.

Le *Flieger-Stabsingenieur* (commandant) Johann Biehl, pilote ; le *Flieger-Hauptingenieur* (capitaine) Hugo Dahmer, copilote ; les *Flieger-Oberingenieurs* (lieutenants) Gerhard Fischer, mécanicien navigateur, et Willi Noller, opérateur radio.

Il avait aussi trouvé les noms des proches de ces malheureux – tous des enfants survivants –, et il avait décidé d'écrire à chacun d'entre eux une lettre l'informant de la découverte de l'avion et du sort de leur père que le monde avait oublié. C'était bien le moins qu'il pouvait faire.

Et puis il y avait Tabia, la fille d'Emil Tidyman. La localiser lui avait réclamé encore plus de temps, mais, en faisant jouer quelques relations et en appelant certains intermédiaires, il avait obtenu le nom et l'adresse d'un contact qui ferait parvenir sa lettre aux gens qui veillaient sur elle.

Quelqu'un la lirait-il aussitôt à la petite ? La lirait-elle elle-même plus tard ? Peu importait. Depuis son retour à West Point, il avait eu tout le temps de penser à ce qu'il voulait dire, si bien que les mots lui venaient facilement.

Dans le froid de la nuit, il se mit donc à rédiger, son stylo courant sans peine sur le papier, assemblant les mots d'une histoire où se mêlaient amitié, amour, crime et rédemption. L'histoire d'un homme qui avait cru à l'amitié quel que soit le prix à payer, d'un homme, surtout, dont Tabia n'avait pas à rougir de faire son héros comme toutes les enfants le font de leur père. Il écrivit longtemps, puis, quand il eut terminé, il posa son stylo et se redressa en souriant. Pour Tabia, au moins, les mauvais jours touchaient peut-être à leur fin.

Dehors, le vent d'automne ébranlait de ses coups de boutoir les gouttières et

les vitres bordées de givre comme un prophète de malheur annonçant au monde des cauchemars à venir. Holliday cessa de sourire et fronça les sourcils en contemplant les cendres de son feu éteint : si les ennuis de Tabia étaient terminés, il semblait bien que les siens ne faisaient que commencer.

[1]. Voir, du même auteur, *L'Épée*, le cherche midi éditeur, Paris, 2014.

[2]. La plus sanglante des batailles de la guerre de Sécession. Elle eut lieu le 17 septembre 1862 près de la ville de Sharpsburg et d'Antietam Creek, dans l'État du Maryland. Elle fit près de 23 000 victimes.


PAUL CHRISTOPHER
LA LÉGENDE DES TEMPLIERS
LE TRÔNE
cherche midi

PAUL CHRISTOPHER

LE TRÔNE

[LA LÉGENDE DES TEMPLIERS # 3]

Traduit de l'américain
par Philippe Szczeciner

Titre original : *The Templar Throne*

© Paul Christopher, juin 2010
© Éditions Le Cherche Midi, nov. 2014
pour la traduction française

Le mot même de « secret » est détestable dans une société libre et ouverte, et nous sommes en tant que peuple, de par notre nature et notre histoire, opposés à tout ce qui est sociétés secrètes, serments secrets, procédures secrètes.

John FITZGERALD KENNEDY

Comme un loup dévorant qui dans la bergerie
S'élance, de sang altéré,
Sur nous l'Assyrien fondit avec furie,
De haine et d'orgueil enivré.
La pourpre et l'or couvraient ses troupes magnifiques,
Et jusqu'à l'horizon, d'une forêt de piques
On voyait scintiller le fer
Comme les pâles feux de la voûte étoilée
Qu'au rivage de Galilée
Reflètent agités les flots bleus de la mer.

Lord BYRON
Destruction de Sennacherib
(Traduction D. Bonnefin, 1841)

1

Le colonel à la retraite Peter « Doc » Holliday, ancien ranger et ex-professeur à l'académie militaire de West Point, où il enseignait encore récemment l'histoire militaire médiévale, était attablé à la terrasse du Malakoff, une brasserie chic du seizième arrondissement de Paris, en compagnie de Maurice Bernheim, le directeur du musée national de la Marine.

Les deux hommes déjeunaient d'une salade et d'un croque-monsieur – un délice d'un tout autre ordre que le « Reuben sandwich », son équivalent américain. Si les Parisiens regardaient de haut le reste des habitants de la planète, il fallait bien avouer qu'en matière culinaire ils pouvaient se le permettre. Le moindre « Royal Cheese » servi dans un McDonald parisien surclassait haut la main tous les Big Mac du monde. Bernheim pérorait d'ailleurs sur le sujet depuis près d'une heure, mais la bonne chère et le soleil printanier de Paris incitaient à l'indulgence.

Holliday avait déjà croisé le chemin de Bernheim alors qu'il cherchait à résoudre le mystère de l'épée des Templiers. L'historien rondouillard, fumeur invétéré de Boyards pestilentielles, l'avait aidé à l'époque, et Holliday espérait qu'il en irait de même cette fois-ci.

« Quel dommage que votre charmante nièce n'ait pas pu vous accompagner aujourd'hui ! dit Bernheim après avoir avalé sa dernière bouchée de croque-monsieur et commandé au serveur deux crèmes caramel et deux cafés.

— Ma cousine, rectifia Holliday. Elle est à Jérusalem, très occupée par sa grossesse. »

Peggy et l'archéologue israélien Raffi Wanounou s'étaient mariés l'année précédente, peu après la fin de leurs aventures dans le désert libyen. Des aventures qui avaient justement conduit Holliday à partager ce déjeuner bien peu diététique avec Maurice Bernheim.

« Une si jolie jeune femme ! soupira le quadragénaire.

— C'est aussi l'opinion de son mari, dit Holliday avec un sourire en coin. À propos, comment vont votre épouse et vos enfants ?

— Pauline va bien, merci. Heureusement pour moi, son cabinet dentaire me permet de préserver le train de vie auquel mes petites coquines et moi nous sommes habitués. Il faut absolument que les jumelles aient toutes les deux les mêmes baskets dernier cri, bien sûr. Tout est si cher, mon pauvre ami ! Et bientôt, ce sera le maquillage et les Mercedes ! » s'exclama Bernheim, balayant d'une chiquenaude une peluche invisible sur le revers de son coûteux veston Brioni.

On leur apporta les crèmes caramel et le Français contempla un moment la sienne comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art majeure, ce qu'elle était probablement à ses yeux. Écartant le dessert, Holliday goûta le café, qui se révéla aussi délectable que le reste du repas. Au moins, grâce à l'interdiction de fumer dans les restaurants, il n'avait pas à supporter la tabagie de Bernheim.

« Alors, dit le spécialiste en histoire maritime, qu'est-ce qui vous amène à Paris et à mon humble musée ? »

Il prit une cuillerée de crème, qu'il savoura paupières closes.

« Avez-vous entendu parler d'un endroit appelé La Couvertoirade ? » demanda Holliday.

Bernheim hocha la tête.

« Un bourg fortifié de Dordogne. Bâti par les Templiers, si je ne m'abuse…

— Exact, confirma Holliday. Il y a quelque temps de cela, un moine archéologue nommé Charles-Étienne Brasseur a découvert des documents cachés provenant de ce village et relatifs à l'expédition des Templiers en Égypte. »

Holliday fit une pause pour rassembler ses souvenirs.

« Les textes étaient de la main d'un certain Roland de Hainaut, moine cistercien et secrétaire de Guillaume de Sonnac, le Grand Maître qui commandait les Templiers au siège de Damiette en 1249.

— Ah oui ! La septième croisade ! Quand les croisés sont restés coincés six mois dans la ville à cause de la crue du Nil et en ont profité pour s'occuper des belles Égyptiennes.

— Ils en ont aussi profité pour faire du tourisme. En tant que Grand Maître, Guillaume de Sonnac avait son bateau personnel, le *Sanctus Johannes*, une caravelle affrétée auprès d'un armateur de Gênes du nom de Peter Rubeus. Le capitaine, choisi par de Sonnac lui-même, était un de ses compatriotes, Jean de Saint-Clair.

— Un patronyme relativement courant en France, commenta Bernheim. Le genre de nom qu'on utilisait jadis pour signer les registres d'hôtel…

— Quoi qu'il en soit, pendant son séjour à Damiette, ce Saint-Clair-là s'est rendu à Rosette, où la fameuse pierre a été découverte quelques siècles plus

tard par les archéologues de Napoléon…

— Avant d'être volée par les Anglais, si je puis me permettre.

— Pour ça, voyez avec la reine ! répliqua Holliday. Bref, pendant sa petite escapade à Rosette, lui et le secrétaire de Sonnac, qui l'accompagnait, tombèrent sur des documents anciens dans un monastère copte. Ces documents décrivaient un objet présenté comme un *organum sanctum*.

— Un "instrument de Dieu", traduisit Bernheim. L'expression s'applique habituellement à une personne. Moïse, par exemple, en était un.

— Il ne s'agit pas d'une personne, cette fois », dit Holliday.

Ouvrant la vieille serviette qu'il avait sur les genoux, il en sortit deux lattes de bois de vingt-cinq centimètres environ. L'une des deux, un peu plus épaisse que l'autre, était percée en son milieu d'un trou carré, la plus fine étant manifestement conçue pour s'encastrer dans ce trou et former une croix avec la première. Les deux baguettes étaient marquées d'encoches à intervalles réguliers.

« Un bâton de Jacob, commenta Bernheim. Un instrument de navigation du XVI^e^ siècle.

— Sauf que les documents dont je parlais ont été découverts par Saint-Clair et Hainaut au XIII^e^ siècle. Mieux encore, ces documents indiquaient que l'instrument en question avait été confectionné d'après un modèle plus ancien. Un modèle datant du temps des pharaons, en fait.

— Ridicule ! s'esclaffa Bernheim.

— Détrompez-vous. J'ai moi-même trouvé l'original de la copie que vous tenez là, entre les mains momifiées du vizir du pharaon Djoser, mis au tombeau plus de deux mille cinq cents ans avant la naissance du Christ et donc pas loin de quatre millénaires avant le voyage de Saint-Clair à Rosette. L'original se trouve à présent en lieu sûr au Metropolitan Museum of Art de New York. Cette copie en est une réplique exacte fabriquée par l'atelier des maquettes du musée.

— Aucune erreur de datation possible ?

— L'objet est en genévrier d'Afrique et la marge d'erreur de l'analyse spectroscopique pour ce bois est d'à peine dix pour cent. Il n'y a aucun doute, Maurice, l'instrument est vieux de quatre mille cinq cents ans. »

Bernheim jura entre ses dents. Il avait complètement oublié sa crème caramel.

« Vous vous rendez compte des conséquences de ce que vous me dites pour l'histoire de la navigation moderne ?

— Ça remet entièrement en cause le modèle admis, répondit sobrement Holliday.

— Ce truc a dû constituer une arme secrète aussi puissante que la bombe atomique ! Une nation de marins en possession d'un tel instrument jouissait d'un avantage incroyable sur celles qui ne le connaissaient pas !

— Du moins pendant les deux siècles et quelques qui se sont écoulés entre la découverte de Saint-Clair et l'"invention" du bâton de Jacob.

— *Exit* Christophe Colomb !

— Et du coup, il n'est plus interdit de penser que les Templiers sont effectivement allés jusqu'en Amérique, comme le prétendent certaines légendes.

— Saint-Clair, Sinclair… » murmura Bernheim.

Il caressa pensivement du pouce les encoches jalonnant les côtés des deux lattes de bois, puis ajusta celles-ci l'une dans l'autre et brandit la croix ainsi constituée.

« Avez-vous déjà vu l'ancien blason des Saint-Clair ? demanda-t-il. Je parle de l'original, celui qu'ils utilisaient en France.

— Bien sûr. C'était une croix festonnée.

— Pas "festonnée", mon ami. Engrêlée.

— Ce qui signifie ?

— En héraldique, "engrêlé" veut dire "protégé par le Saint-Graal", le Graal étant représenté par des encoches figurant le V du féminin sacré, comme dans le *Da Vinci Code*, ce bouquin sans queue ni tête, et non par le "sang royal", le sang du Christ. Mais ne se pourrait-il pas que les encoches en V sur la croix des Saint-Clair renvoient à quelque chose d'autre que le Graal ? À quelque chose de beaucoup plus concret ? »

Bernheim passa de nouveau son pouce sur les indentations et Holliday comprit soudain l'allusion.

« Mais oui ! Les graduations d'un bâton de Jacob ! s'exclama-t-il. L'explication la plus simple est souvent la bonne. Les hypothèses superflues ne font qu'embrouiller les choses.

— CQFD ! dit gaiement Bernheim. Le mystère est dissipé.

— Il ne le sera pas tout à fait avant que j'en sache davantage sur ce fameux Jean de Saint-Clair. »

Bernheim, qui avait de nouveau accordé toute son attention à sa crème caramel, reposa sa cuiller, s'essuya les lèvres avec sa serviette et haussa les épaules.

« Historiquement, les Sinclair d'Écosse sont originaires d'un village appelé Saint-Clair-sur-Epte. L'Epte est la rivière qui marquait la frontière entre la Normandie et l'Île-de-France, c'est-à-dire entre les possessions anglaises et le reste du pays. C'est aussi ce cours d'eau qu'a détourné Claude Monet pour

créer son célèbre bassin aux nymphéas.

— Quel rapport avec l'histoire maritime ? demanda Holliday en éclatant de rire, impressionné par l'érudition de son vis-à-vis sur des sujets aussi obscurs.

— Votre spécialité est la guerre médiévale, je ne me trompe pas ?

— C'est ce que je me plais à croire.

— La mienne est la mer et les bateaux. Or pour construire des bateaux, il faut du bois. Et pour avoir du bois, il faut des arbres. Avez-vous jamais entendu parler de la rivière Beaulieu, en Angleterre ?

— Non.

— Par conséquent, vous n'avez sûrement jamais entendu parler du village de Buckler's Hard.

— Le nom ne m'est pas familier, en effet.

— Il l'est pour quiconque s'intéresse à l'histoire maritime française. L'*Euryalus*, le *Swiftsure* et l'*Agamemnon*, trois navires anglais qui jouèrent un rôle clé dans la défaite française de Trafalgar en 1805, avaient été construits là avec le bois de la New Forest voisine, comme toute la flotte de Nelson, d'ailleurs.

— Vous voulez dire que l'Epte jouait un rôle analogue ?

— Oui, depuis les Vikings. »

Bernheim racla méticuleusement les restes de sa crème caramel, les savoura, fit claquer sa langue et soupira avant de reprendre :

« Si le Saint-Clair qui vous intéresse était un marin, il y a fort à parier que c'était de Saint-Clair-sur-Epte qu'il venait… »

Il s'interrompit pour contempler tristement son assiette vide, poussa un nouveau soupir puis poursuivit :

« Il existe dans le Perche une ancienne abbaye, l'abbaye de Tiron, où vous pourriez trouver ce que vous cherchez. Allez-y et demandez à voir le bibliothécaire, le frère Morvan. Pierre Morvan. Il pourra peut-être vous aider… Vous ne mangez pas votre crème ? » ajouta-t-il, plein d'espoir, en louchant sur le dessert intact de Holliday.

2

L’étudiant moyen a tendance à confondre « recherche » et « moteur de recherche ». Par son caractère imprévisible, toutefois, la recherche véritable a plus à voir avec le fonctionnement d’un flipper qu’avec celui de Google. Faire une recherche, c’est ricocher à droite et à gauche tout en accumulant des points dans l’espoir de décrocher enfin le bonus.

Ainsi, dénicher Pierre Morvan s’apparenta pour Holliday à une partie de flipper géographique dont les zigzags le menèrent d’abord vers le nord-ouest, de Paris à Saint-Clair-sur-Epte, puis de là à l’abbaye de Tiron, cent cinquante kilomètres au sud-ouest, d’où il gagna le petit village de Le Pin-la-Garenne et sa minuscule église, avant de mettre le cap plein ouest sur deux cents kilomètres jusqu’à Dol-de-Bretagne et sa cathédrale, non loin de Saint-Malo.

Mais ce ne fut pas du temps perdu. Ce périple apprit par exemple à Holliday que l’abbaye de Tiron passait pour le berceau de la franc-maçonnerie, alliée traditionnelle de l’ordre du Temple ; que bon nombre de Saint-Clair étaient enterrés dans la crypte de l’église du Pin-la-Garenne ; et que Dol-de-Bretagne était sans doute la patrie d’origine des rois Stuart d’Écosse, eux-mêmes très proches des Templiers, surtout après la dissolution officielle de l’ordre en 1312. Dol se trouvait également être le lieu de naissance des ancêtres de William Sinclair, premier comte de Caithness, troisième comte des Orcades, baron de Roslin et bâtisseur de la chapelle de Rosslyn, dans le Midlothian, la cachette supposée de l’ultime secret dans le *Da Vinci Code*.

La cathédrale de Dol était un édifice gothique d’aspect austère, patiné par les siècles. L’église d’origine, construite en l’an 834, fit l’objet d’ajouts successifs au cours des six siècles suivants. Pendant la construction de la cathédrale, à ce que prétend la légende, saint Samson mit en colère Satan, qui jeta un énorme bloc de pierre sur le monument, détruisant la tour nord, toujours manquante. Holliday trouva le frère Morvan à quatre pattes sur le sol de la nef, en train de décalquer par frottement une inscription en latin. Morvan portait l’habit blanc et le scapulaire noir des cisterciens, l’ordre monacal le plus fréquemment

associé aux Templiers.

« Frère Morvan ? » demanda Holliday après s'être éclairci la voix.

Le moine grisonnant leva les yeux vers lui et sourit. Il avait tout d'un brave grand-père, avec son regard pétillant derrière des lunettes anciennes qui chevauchaient un nez crochu et proéminent.

« Vous êtes M. Holliday, j'imagine, dit-il. Les gens vous appellent-ils parfois Doc, comme le fameux as de la gâchette d'OK Corral ?

— Ils le font tout le temps, répondit Holliday. Mais le sobriquet n'a rien d'usurpé dans mon cas. Je suis titulaire d'un authentique doctorat.

— Dans quel domaine ?

— L'histoire médiévale.

— Ce qui explique pourquoi vous avez parcouru la moitié de la France pour me trouver.

— Comment savez-vous ça ?

— Je porte peut-être une robe de moine, monsieur Holliday, mais cela ne m'empêche pas de posséder un téléphone portable. Votre réputation vous précède… grâce à SFR. »

Morvan se mit debout et épousseta son habit. Il semblait avoir une petite soixantaine.

« Comment avez-vous perdu votre œil ? s'enquit-il, désignant le bandeau sur l'œil droit de Holliday.

— Une projection de gravier sur une piste, en Afghanistan.

— Donc, on ne vous a pas toujours appelé "monsieur" Holliday.

— Que voulez-vous dire ?

— Du XII^e^ au XV^e^ siècle, l'Afghanistan était sous la coupe de gens comme Gengis Khan ou Tamerlan. Pas vraiment le sujet de prédilection habituel des médiévistes… De plus, vous avez l'allure d'un officier.

— Vous êtes très fort ! concéda Holliday en riant.

— Mon portable est un BlackBerry. J'ai cherché votre nom sur Google, colonel Holliday. Vous êtes spécialisé en armement médiéval. Qu'est-ce qui vous amène dans une cathédrale ? Il y a bien ici quelques tombeaux de chevaliers, mais vous ne trouverez d'épées que sculptées dans la pierre.

— Moi aussi, j'ai un BlackBerry, dit Holliday avec un sourire. J'aurais peut-être dû y chercher votre nom avant de venir… En fait, je suis sur les traces d'un chevalier bien particulier. Un templier nommé Jean de Saint-Clair.

— Curieux… Venez avec moi ! »

Holliday emboîta le pas au moine, qui remonta la nef puis se dirigea vers une porte ouverte dans le bas-côté. Un instant plus tard, il se retrouva dans un petit cimetière constitué d'une seule allée bordée de vieux mausolées en granit

poli par le temps dont les inscriptions avaient pratiquement toutes disparu.

« Beaucoup d'artisans sont enterrés ici, indiqua frère Morvan. Le verrier qui a confectionné le vitrail d'Abraham, dans la cathédrale, par exemple. Un artiste qu'on a appelé "le maître d'Abraham". »

S'arrêtant devant un caveau tout simple, il posa sa grosse main noueuse sur la pierre grise. L'image presque effacée d'un animal étrange se distinguait au-dessus de la porte. Un chat ?

« L'effigie que vous voyez représente le lion de saint Marc, le patron des verriers, expliqua le moine. C'est le seul détail qui nous permette d'identifier cet homme, mais six cents ans après sa mort, son œuvre nous apparaît encore comme si elle datait d'hier. En contemplant ce vitrail né de l'imagination d'un être humain exceptionnel, on a l'impression de voir l'histoire prendre vie sous ses yeux.

— Je comprends ce que vous voulez dire, acquiesça Holliday. Dans certains lieux chargés d'histoire, comme les champs de bataille, il semble qu'on puisse la respirer, presque comme un parfum. Il y a ce lupanar de Pompéi, par exemple, où l'on voit des graffitis dessinés il y a deux mille ans…

— Ce qu'il faut retenir, je pense, c'est que l'art transcende le temps. On se souvient rarement des hommes d'affaires après leur mort. Personne ne se rappelle le nom des gens pour qui travaillait Michel-Ange, mais Michel-Ange lui-même reste connu de tous… Le sourire de *La Joconde* est dans tous les esprits. Les pyramides sont toujours debout… C'est pour cela que j'ai choisi l'ordre de Tiron.

— À cause de sa proximité avec les francs-maçons ?

— Pas seulement avec les maçons. L'ordre était une communauté d'artisans : charpentiers de marine, souffleurs de verre, orfèvres, tailleurs de pierre… Des créateurs d'objets faits pour durer. Il m'a semblé que la preuve la plus éclatante de l'immortalité de Dieu était qu'il ait donné aux hommes les moyens d'exprimer l'infinité.

Voir un monde dans un grain de sable
Et un paradis dans une fleur sauvage,
Tenir l'infinité dans la paume de sa main
Et l'éternité dans une heure.

« William Blake a écrit ces vers il y a deux cents ans et on les cite encore aujourd'hui.

— C'est indiscutable, mais je ne vois pas vraiment le rapport entre tout cela et le fait que vous trouviez "curieux" mon intérêt pour Jean de Saint-Clair,

remarqua Holliday.

— Jean de Saint-Clair, connu aussi sous le nom de John Sinclair, est né à Saint-Clair-sur-Epte. Il était le fils d'un maître charpentier de marine. Après s'être sauvé de chez lui pour prendre la mer, il devint chevalier, rejoignit les Templiers, transporta des hommes et du ravitaillement pour les croisés, et disparut au moment de l'interdiction de l'ordre en 1307 pour reparaître à Saint-Clair-sur-Epte en 1314 avec une dispense du pape. Saint-Clair est un des rares templiers qui aient survécu à la dissolution, alors que la plupart de ses compagnons étaient morts sur le bûcher ou assassinés. Il entra dans les ordres à l'abbaye de Tiron, où il resta reclus. À sa mort, des moines de l'abbaye du Mont-Saint-Michel vinrent chercher son corps, le plongèrent dans un tonneau d'eau-de-vie pour le conserver, et l'emportèrent au mont pour l'y enterrer. Sa tombe porte l'inscription *Et in arcadia ego*, que l'on trouve le plus souvent traduite par "Je vécus en Arcadie". Le *Da Vinci Code* ainsi que *La Sainte Lignée et le Saint-Graal* [1] voient dans cette phrase un rapport avec la prétendue lignée du Christ, ce qui est une totale absurdité, comme a pu l'être la découverte de l'homme de Piltdown et du supposé chaînon manquant. Mais ce n'est pas pour cela que j'ai qualifié votre intérêt pour Saint-Clair de "curieux".

— Pour quelle raison, alors ?

— Ce que je trouve véritablement curieux, c'est que vous soyez la deuxième personne cette semaine à m'interroger sur lui.

— Vraiment ?

— Oui.

— Et qui était l'autre personne ?

— Une religieuse du couvent Sainte-Agnès de Prague. Une certaine sœur Margaret Emily.

— Pas très tchèque, comme nom.

— D'après son accent, je dirais qu'elle est du sud des États-Unis. Alabama ou Mississippi.

— Pour quelle raison s'intéresse-t-elle à Jean de Saint-Clair ?

— Apparemment, elle a entrepris d'écrire un ouvrage qui fera autorité sur l'histoire de son couvent dans le cadre d'une thèse à l'université Notre-Dame. Elle est tombée sur le nom de Saint-Clair au cours de ses recherches.

— Pourquoi "apparemment" ?

— Je sais par expérience que beaucoup de gens mentent, répondit Morvan, s'efforçant manifestement de conserver un ton neutre.

— Et vous pensez que c'était le cas pour cette religieuse ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Mais vous l'avez pensé très fort ?

— Peut-être.

— Tiens, tiens… Une bonne sœur menteuse… Ça, pour le coup, c'est vraiment curieux ! »

3

Perchée sur son rocher à quelques centaines de mètres de la côte normande et de l'embouchure du Couesnon, non loin d'Avranches, l'abbaye du Mont-Saint-Michel fait penser aux châteaux de contes de fées imaginés par Walt Disney. Jadis submersible à marée haute, l'étroite chaussée reliant l'île au continent a été surélevée au fil du temps, rendant cette dernière accessible en permanence.

Refuge fortifié des bénédictins depuis le x^e^ siècle, l'île a été livrée à un commerce dont la qualité est inversement proportionnelle à l'altitude. Ses parties les plus basses sont envahies de boutiques de souvenirs trop chers, de pensions de famille bas de gamme et de médiocres restaurants hors de prix, tandis que l'abbaye proprement dite, tout en haut de l'escalier principal, ou « grand degré », reste l'apanage du pur sacré. Cette disposition des lieux souffre toutefois une exception.

À l'arrière de l'île, face à la mer et loin de la foule, se dressent les quatre murs et le toit d'ardoises de l'édifice le plus ancien de l'ensemble, la petite chapelle Saint-Aubert, ainsi nommée en l'honneur du fondateur de l'abbaye.

La chapelle n'est qu'à quelques mètres du brise-lames qui délimitait à l'origine le port d'accès à l'île et rien ne la sépare des flots, si bien que ses murs de pierre, battus par dix-sept siècles de tempêtes, sont incrustés de bernacles. À son pignon, rendue presque méconnaissable par l'érosion, une petite statue de granit représentant l'évêque Aubert, dos tourné à l'immensité vide de la mer, couronne le simple toit à double pente.

Poussée par le vent à travers la vieille porte de bois brinquebalante, une longue bande de terre sablonneuse s'était accumulée à l'intérieur sur le dallage. Personne ne semblait être venu là depuis longtemps quand Holliday, après avoir suivi le chemin indiqué par les moines en robe noire de l'abbaye, franchit le seuil en faisant craquer sous ses pas l'amas de sable et de petits coquillages. Il portait en bandoulière le Nikon D3 qu'il avait acheté en vue de son voyage en France.

Elle était là, au fond de la pièce nue, en train de contempler la statue d'un chevalier surmontant un sobre sarcophage de pierre. Même vêtue comme elle l'était d'une simple jupe grise et d'une veste assortie, un foulard noir sur la tête, elle était d'une beauté extraordinaire, sinon classique, avec une mèche de cheveux roux flamboyants qui s'échappait de son fichu, la finesse et la distinction de son nez constellé de taches de rousseur, et sa large bouche pulpeuse. Elle leva la tête en entendant Holliday approcher. Ses yeux frangés de cils pâles étaient d'un gris vert étrange. À en juger par ses pattes-d'oie à peine marquées, elle pouvait avoir trente-sept ou trente-huit ans.

Il sourit, soucieux de ne pas l'effaroucher. Elle le dévisagea avec curiosité.

« Puis-je vous être utile ? demanda-t-elle sur un ton altier de propriétaire assez déplaisant.

— Je jetais juste un coup d'œil », répondit-il en s'arrêtant près d'elle devant le sarcophage.

La statue du chevalier avait quelque chose de bizarre. À demi tourné, le genou droit plié comme s'il montait un escalier, l'homme tenait son bouclier écarté sur un côté. Il portait un surcot orné d'une croix de Templier engrêlée parfaitement distincte et, dessous, une cotte de mailles qui le couvrait de la tête aux chevilles. À ses pieds, dans un cartouche de pierre, étaient gravés les mots *In Arcadia Est*.

« Il n'y a pas grand-chose à photographier ici », remarqua la jeune femme en regardant l'appareil photo.

Dans le seul but de la contrarier, Holliday fit glisser de son épaule la bandoulière du Nikon et prit quelques clichés du chevalier. Puis, se retournant brusquement, il la photographia. Elle se rembrunit aussitôt.

« Non, mais je vous en prie ! s'exclama-t-elle, les poings sur les hanches.

— Vous craignez que je vous vole votre âme ? demanda-t-il avec un grand sourire.

— Certainement pas ! répliqua-t-elle en le fusillant du regard. Vous m'avez prise en photo sans mon autorisation. C'est une atteinte à ma vie privée.

— Cette chapelle serait-elle votre propriété ?

— Je ne suis pas là en touriste, moi. Je fais de la recherche historique.

— Qui vous dit que je n'en fais pas autant ?

— Je possède un master de Harvard en histoire des religions, rétorqua-t-elle. Et vous ?

— Je suis diplômé en histoire médiévale. Seulement, moi, c'est un doctorat, que je possède. De Georgetown. Donc, je vous bats ! dit-il en riant.

— Ah oui ? Vraiment ? demanda-t-elle en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Croyez-vous que je mentirais à une religieuse ? Si j'osais faire une chose

pareille, mon ancienne institutrice, sœur Claudille, descendrait aussitôt du paradis pour me flanquer un coup de sa règle spéciale derrière la tête. »

La sœur écarquilla ses yeux gris vert.

« Comment avez-vous su que j'étais religieuse ?

— Élémentaire, ma chère Watson. Vous portez l'habit civil moderne des Clarisses, noir et gris. D'après la coupe de la jupe, je pencherais pour un couvent d'Europe de l'Est. Sainte-Agnès de Prague, peut-être ? *Korektní ?*

— C'est impossible ! bafouilla-t-elle, l'air totalement éberlué. Vous ne pouvez pas savoir tout ça !

— Et je ne peux pas savoir non plus que nous sommes devant la tombe de Jean de Saint-Clair, ni que vous vous appelez sœur Margaret Emily ? »

Elle le dévisagea un moment, puis son regard se durcit.

« Frère Morvan ! dit-elle, devinant enfin la vérité.

— Gagné !

— Qui êtes-vous, au juste ? s'enquit-elle, glaciale. Et pourquoi avez-vous parlé à frère Morvan ?

— Quel ton, chère madame ! On croirait entendre un propriétaire bafoué dans ses droits. Frère Morvan ferait-il partie de votre patrimoine personnel, comme cette chapelle ?

— Pour commencer, je ne suis pas votre "chère madame". Et sachez que c'est en confidence que je m'étais entretenue avec frère Morvan.

— Votre nom est donc un secret d'État ? demanda Holliday, passablement agacé par l'attitude hautaine de la religieuse, qui lui rappelait de plus en plus l'infirmière en chef O'Houlihan "Lèvres de feu", dans *MASH*.

— On m'appelle habituellement sœur Meg, répondit-elle d'un air pincé. Et vous êtes ?

— Peter Holliday, retraité de l'armée américaine. Mes amis m'appellent Doc.

— J'ignorais que l'armée employait des historiens.

— Elle en emploie un assez grand nombre, en fait. Vous savez ce qu'on dit : "Qui ignore l'histoire se condamne à la revivre."

— George Santayana.

— Eh bien, l'armée prend cet aphorisme très au sérieux. Car ne pas tenir compte de l'histoire peut conduire à commettre de graves erreurs, comme d'envahir la Russie en hiver, ou d'introduire un gros cheval de bois dans une ville assiégée… Pour ce qui me concerne, j'enseignais l'histoire militaire à West Point.

— L'un de mes ancêtres est allé à West Point, dit la religieuse, une pointe de fierté dans la voix. C'était un général.

— Lequel ? »

Sœur Meg écarta la question d'un revers de main.

« C'est sans importance. Mais pourquoi vous intéressez-vous à Jean de Saint-Clair ? demanda-t-elle, désignant la statue.

— Parce qu'il a découvert un instrument de navigation qui a fourni aux Templiers un avantage considérable sur mer. Il se peut même qu'il ait atteint le continent nord-américain… Je ne suis pas sûr de comprendre en quoi un homme tel que lui peut intéresser une religieuse.

— Le couvent Sainte-Agnès a été fondé en 1233 par la princesse Agnès, une nièce du roi de Bohême. Avant de mourir, en 1282, elle a confié une relique à la garde de sa propre nièce, la bienheureuse Juliana. Cette relique est connue sous le nom d'"Arche authentique".

— Une arche ? Comme l'arche de Noé ?

— Non, une boîte, un coffre, comme l'Arche d'alliance. C'est ce que signifiait le mot *arca* en latin, avant que lui soient attribués toutes sortes de sens indus au fil du temps. À l'exception des ossements du Christ eux-mêmes, l'Arche authentique est la plus importante relique au monde. Je compte la trouver.

— J'imagine qu'elle n'est pas vide, cette arche ?

— En effet. Traditionnellement, on pense qu'elle contient le Saint-Graal, la couronne d'épines, le saint suaire et l'anneau du Christ.

— Tout ce qui concerne l'événement fondateur, en quelque sorte.

— Le XIVe siècle était l'âge des reliques : la vraie Croix, le suaire de Turin, les ossements de saints… Quels que soient les objets que contenait cette boîte, on les jugeait importants, à l'époque.

— Et Juliana a donné le coffre à Saint-Clair ?

— Oui. Juliana avait été mariée à un membre de la famille royale de France. À la mort de son mari, on la fiança de nouveau, mais cette fois avec un homme qu'elle n'aimait pas, un cousin du roi Philippe IV le Bel, un évêque. L'Arche authentique faisait partie de la dot. Plutôt que d'épouser l'évêque et de perdre l'arche, elle préféra s'enfuir, avec l'aide de Jean de Saint-Clair, qui était, à ce que l'on racontait, le plus grand navigateur de son temps. Ils disparurent pendant plusieurs années. De 1307 à 1314.

— Intéressant. Saint-Clair était templier. L'ordre ayant été interdit par le roi Philippe en 1307, il cherchait certainement à fuir pour ne pas être arrêté… S'agissait-il d'un enlèvement ? Saint-Clair et cette Juliana étaient-ils amants ?

— Rien ne le prouve, répondit la sœur avec froideur.

— Qu'est-il arrivé quand ils sont revenus ?

— Jean de Saint-Clair reparut en décembre 1314 à Saint-Clair-sur-Epte pour

entrer aussitôt dans les ordres à l'abbaye de Tiron. Quant à la bienheureuse Juliana, elle prit le voile au couvent Sainte-Agnès de Prague le jour de Noël de la même année.

— Une synchronisation parfaite. C'est en 1314 que sont morts les deux plus grands ennemis des Templiers : le pape Clément, en avril, et le roi Philippe le Bel, en novembre. Et qu'est devenue l'arche ?

— Rien dans les archives n'indique que Jean de Saint-Clair ou la bienheureuse Juliana y aient jamais fait allusion par la suite. Jean de Saint-Clair termina sa vie comme simple moine et la bienheureuse Juliana devint mère supérieure de son couvent.

— Ils ne se sont jamais revus ?

— Pas d'après les archives de Sainte-Agnès.

— Et l'arche ?

— Personne ne sait rien à son sujet.

— Un mystère, donc.

— À ce qu'il semblerait, dit sœur Meg, toujours aussi guindée.

— Curieux… murmura Holliday en observant le sarcophage.

— Qu'est-ce qui est curieux ?

— Il a été inhumé comme un chevalier, et non comme un moine. L'inscription à ses pieds n'est pas non plus dans l'esprit de l'ordre de Tiron. On s'attendrait à un symbole maçonnique, comme le compas et l'équerre, par exemple, plutôt qu'à une expression latine. *In Arcadia Est*.

— "En Arcadie il se trouve", dit la sœur, traduisant littéralement.

— On croirait entendre maître Yoda. Mais que signifie la phrase, exactement ?

— L'Arcadie représentait l'idéal bucolique à la Renaissance…

— À la Renaissance, pas en 1314.

— C'était le nom d'une province grecque, à l'origine. Ça l'est toujours, d'ailleurs.

— Je doute que Saint-Clair ait voulu qu'on mentionne une province grecque sur sa tombe.

— Alors, pourquoi *Arcadia* ?

— Arcadie était aussi le nom des provinces maritimes du Canada. Les premiers colons français qui s'y sont installés – et qui venaient de la région où nous sommes, par parenthèse – étaient appelés Acadiens. Quand les Anglais les ont chassés en 1775, beaucoup d'entre eux ont émigré en Louisiane, où le nom s'est transformé en « Cajun », avec élision du A initial.

— Vous adaptez l'histoire à votre théorie, commenta sœur Meg avec un rictus de mépris.

— Du moment que ça marche…

— Justement, je ne suis pas certaine que ça marche.

— Et moi pas certain du contraire. Vous avez une meilleure idée ?

— Peut-être l'inscription ne veut-elle rien dire du tout. En tout cas, je ne suis pas prête à me rendre au Canada sur la foi d'une lubie absurde et d'une fumeuse histoire de « Cajuns ».

— Et à Prague, vous seriez prête à y aller ?

— Pardon ?

— Vous avez dit que votre couvent possède des archives.

— En effet, des archives très complètes, même. Bien que le couvent proprement dit fasse maintenant partie de la Galerie nationale.

— Vous pourriez nous faire accéder à ces archives ?

— *Nous ?*

— Pourquoi pas ? Nous sommes tous les deux curieux de comprendre ce qui s'est passé. Moi, j'aimerais savoir où est allé Saint-Clair, et vous où est passée l'arche, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas sûre qu'une telle démarche serait très convenable », dit sœur Meg, rougissant de nouveau.

Holliday ne put s'empêcher de sourire. Une ingénue véritable n'aurait pas piqué un fard de cette façon. Soit sœur Margaret Emily possédait une imagination un peu trop scabreuse pour une nonne, soit elle n'avait pas toujours été nonne. Elle remarqua qu'il souriait et, de rouge, elle devint cramoisie.

« Qu'est-ce qui vous fait sourire ? demanda-t-elle avec irritation.

— Vous rougissez.

— Certainement pas !

— Alors, c'est bien imité, ma sœur.

— Vous êtes un goujat.

— N'empêche que vous êtes toujours aussi rouge.

— Allez-vous-en !

— La France est encore un pays libre, que je sache. *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*… Enfin, *Sororité*, en l'occurrence. Partez devant, je vous suivrai jusqu'à Prague, puisque la République tchèque est aussi un pays libre, maintenant.

— Vous êtes vraiment un être odieux !

— C'est possible, mais ça ne change rien à l'affaire, répondit Holliday, qui leva une main conciliante avant d'ajouter : Ne pensez-vous pas que nous aurions intérêt à signer un armistice, ma sœur ? Nous cherchons tous les deux la même chose. Nous sommes tous les deux historiens. Je sais que Saint-Clair

était considéré comme le plus grand navigateur de son époque et vous êtes bien décidée à trouver l'Arche authentique. Pourquoi ne pas partager nos connaissances, unir nos forces ?

— Je ne suis pas certaine d'avoir envie d'unir mes forces avec quelqu'un dans votre genre. Vous ne me plaisez pas, et c'est le moins qu'on puisse dire.

— Cela m'attriste, dit Holliday avec un sourire. Mais nous n'avons pas besoin de nous apprécier pour poursuivre un but commun. Après tout, nous autres Américains n'adorions pas vraiment les Russes pendant la Seconde Guerre mondiale, mais ils étaient tout de même nos alliés.

— Je vous connais à peine.

— La route est longue, jusqu'à Prague… Ma voiture ou la vôtre ? »

4

La plupart des films, romans ou émissions de télévision, situent le quartier général de la CIA à Langley, en Virginie. Mais en vérité cet endroit n'a plus aucune réalité tangible, ce qui ne surprendra personne s'agissant du siège d'un service secret. Langley n'était que le nom du terrain boisé acheté par le gouvernement fédéral dans les années cinquante pour y construire les nouveaux bureaux de l'agence, dont l'adresse réelle est McLean.

Les locaux de la CIA ont maintenant un demi-siècle d'existence et cela se voit. Même les ajouts les plus récents entament leur quatrième décennie. Les énormes ordinateurs de l'agence, ultramodernes à une époque et nécessitant une alimentation électrique indépendante, pourraient avantageusement être remplacés par n'importe quel PC d'entrée de gamme vendu en supermarché. La maladie la plus courante à la CIA est l'intoxication alimentaire, et la cantine de l'établissement a fait l'objet d'un plus grand nombre de rapports pour violation des règles d'hygiène que n'importe quel autre service de restauration collective de Washington : les employés qui y travaillent semblent tout bonnement incapables d'intégrer l'idée que les lave-mains ne sont pas de simples éléments décoratifs.

Assis à son bureau, au septième étage, le directeur des Opérations se mordait les doigts d'avoir choisi le hamburger au repas de midi. En trente années de carrière dans les services secrets, Joseph Patchin avait été en poste dans des endroits aussi divers que Berlin ou le Koweït. Il parlait couramment une demi-douzaine de langues et pouvait se débrouiller dans une demi-douzaine d'autres. Marié, il était père de trois enfants adultes qu'il avait à peine vus grandir. Sa femme restait avec lui pour la sécurité qu'il lui assurait avec son gros salaire, la perspective d'une confortable pension de réversion et le capital représenté par leur maison libre d'hypothèque dans le très chic quartier de Chevy Chase. Elle collectionnait les amants depuis vingt ans, et il avait cessé de s'en chagriner depuis quinze.

On frappa deux coups secs à sa porte. Des coups de tueur professionnel sur

un occiput, songea Patchin, qui s'inquiétait parfois – mais parfois seulement – de sa tournure d'esprit morbide. Déformation professionnelle… Il gardait une coûteuse bouteille de Johnny Walker Blue Label dans un tiroir de son bureau, et un vieux revolver Ruger Single Six dans un autre, le tout pour le cas où il se trouverait un jour dans l'obligation de se suicider. L'arme était chargée en permanence avec des balles de 22 Long Rifle à pointe creuse capables de transformer son cerveau en crème Chantilly, mais d'une vélocité insuffisante pour ressortir de sa boîte crânienne et salir le décor. Il était comme ça, Joseph Patchin : toujours soucieux de ménager la sensibilité de son prochain.

« Entrez ! » dit-il.

Son adjoint Mike Harris apparut : un clone de Charles Bronson aux yeux plissés dans un visage taillé à la serpe et se déplaçant avec la nonchalance dégingandée d'un boxeur professionnel. Physiquement, Harris avait tout du méchant de séries B et il forçait encore la note en arborant des costumes froissés et des imperméables à la Columbo. Sa voix de baryton, étonnamment douce, ressemblait à celle de Johnny Fontane dans *Le Parrain*.

« Vous m'avez appelé ? demanda-t-il en s'asseyant dans le fauteuil confortable qui faisait face au bureau de son patron.

— Oui. Que savez-vous de Rex Deus ?

— Ces types qui se prennent pour les descendants directs du Christ ? La plupart d'entre eux affirment avoir pour ancêtres des rois européens de l'ancien temps, ou quelque chose comme ça. Ils sont associés avec ces espèces de révisionnistes antisémites qui prétendent que les photos d'Auschwitz ou de Buchenwald sont des faux. Des dingues, en un mot.

— Et au niveau national ?

— Ici, aux États-Unis ?

— C'est ce qu'on entend habituellement par "niveau national", non ? »

L'adjoint de Patchin haussa les épaules.

« Je n'ai pas vraiment de renseignements sur le sujet. Pourquoi ?

— Des bruits circulent.

— Quel genre ?

— Des bruits en provenance de la Maison-Blanche.

— Concernant des groupuscules catholiques extrémistes ?

— Concernant des gens très riches et très puissants. Leur appartenance religieuse n'est pas pertinente.

— En quoi cela concerne-t-il l'agence ?

— Là encore, des bruits circulent, répondit Patchin, énigmatique.

— À quel propos ?

— Mon petit doigt me dit que Rex Deus a une taupe dans le service

Opérations.

— Oh, non ! Pas une nouvelle chasse à la taupe ! gémit Harris. La dernière a paralysé le service pendant des années.

— Elle nous a aussi permis de mettre la main sur Aldrich Ames, qui travaillait pour le KGB.

— Sauf que la guerre froide est terminée.

— Dans le cas présent, il ne s'agit pas de guerre, froide ou chaude, mais d'un coup de force.

— Je ne saisis pas.

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez pour l'instant. Contentez-vous de trouver la taupe.

— Et comment suis-je censé procéder ?

— D'après mon informateur, notre taupe s'intéresse à deux historiens qui mettent leur nez où ils ne devraient pas.

— Que cherchent-ils ?

— Nous n'en savons pas grand-chose. À vous d'en découvrir plus. Avons-nous des contacts à Prague ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Parce que Prague est le prochain endroit où ils vont fourrer leur nez.

— Donc, ces historiens font office d'appâts ?

— On peut dire ça.

— Qui sont-ils ?

— Un colonel des rangers à la retraite qui a enseigné un temps à West Point et une religieuse.

— Rien d'autre pour mon information ?

— Nous ne sommes pas les seuls à nous intéresser à ces deux-là.

— Le FBI ?

— Le Vatican.

— Bigre ! »

Installé à la terrasse privée du restaurant cinq étoiles de l'Hôtel Splendide Royal, à Rome, le cardinal Antonio Niccolo Spada, secrétaire du Saint-Siège pour les relations avec les États et, comme le Saint-Père lui-même, ex-préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi – autrement dit, l'Inquisition –, contemplait les lumières scintillantes de la ville à ses pieds. Il portait la soutane « ordinaire » à boutons rouges et la large ceinture écarlate des princes de l'Église. Son teint mat et son physique mince et sec trahissaient ses origines méridionales. Mais son allure de paysan était trompeuse. À soixante-quinze ans, Spada possédait un esprit tranchant comme l'acier et un caractère à

l'avenant. Les prêtres qui avaient le malheur de lui déplaire d'une façon ou d'une autre se retrouvaient le plus souvent au fin fond de l'Amazonie, chargés de convertir d'obscures tribus indiennes.

Assis en face de lui se trouvait un prêtre brun aux joues ombrées d'une repousse de barbe poivre et sel connu sous le nom de père Thomas Brennan – un patronyme que Spada soupçonnait d'être un pseudo. Brennan était à la tête de Sodalitium Pianum, La Sapinière, une organisation réputée être le service de renseignements du Vatican. Bien qu'officiellement dissoute au début des années vingt, cette institution créée par le pape ultraconservateur Pie X avant la Première Guerre mondiale poursuivait discrètement sa double activité de chien de garde du dogme à l'intérieur même du Saint-Siège et d'agence d'espionnage à l'extérieur. Brennan faisait partie des meubles, au Vatican. Il occupait déjà le poste qui était le sien plus de dix ans avant que Spada n'entame son ascension dans la hiérarchie. Cet Irlandais au teint cadavérique trouvait amplement son compte à jouer les simples prêtres pendant que d'autres arboraient les insignes voyants de l'autorité. Le pouvoir de Brennan tenait à sa profonde connaissance des secrets de l'État, et non à sa place dans l'appareil.

Le cardinal coupa avec une précision chirurgicale son *bistecca alle erbe* cuit à bleu dont le sang se répandit parmi les *patate alla griglia*, puis il porta à sa bouche un petit morceau du précieux filet de bœuf et le mâcha avec application, son regard bleu délavé fixant Brennan, qui, de l'autre côté de la nappe blanche empesée, taillait son sillon en bon paysan irlandais dans une énorme portion de *bisna*, constituée de polenta, haricots, choucroute et oignons. De quoi bien charger son haleine, mais Brennan n'était pas homme à se soucier des raffinements de l'existence.

« Je crois comprendre que vous avez déjà eu maille à partir avec ce M. Holliday, dit le cardinal avant de plonger les lèvres dans son grand verre tulipe rempli de barolo.

— C'est exact, Votre Éminence, et ce type est une plaie.

— Vous faites allusion au problème que nous avons eu avec le transfert de nos lingots, j'imagine ?

— Tout à fait. Et avant cela, ce Holliday avait également été mêlé à l'affaire des Templiers. Apparemment, son oncle faisait partie du cercle restreint des adeptes dès avant la Seconde Guerre mondiale.

— Même longtemps avant, autant qu'il m'en souvienne.

— Oui.

— Holliday pose-t-il un problème ?

— Il est plein de ressources et peut s'appuyer sur la puissance de l'ordre.

— L'ordre du Temple de Jérusalem n'a plus de véritable existence depuis au

moins sept cents ans, objecta le cardinal avec un soupir d'exaspération. Ce n'est qu'un fantasme maintenu en vie par quelques vieillards et par les tenants des thèses conspirationnistes qui s'expriment sur Internet.

— Un ordre peut naître et mourir, mais ses actifs demeurent, dit Brennan avec un haussement d'épaules. L'argent ne disparaît jamais, il change simplement de mains. Holliday peut disposer de ressources très importantes, s'il désire les mettre en œuvre.

— Le désire-t-il ?

— Nous avons été informés que Holliday était impliqué dans les machinations politiques de Rex Deus. »

Spada éclata de rire, puis se tamponna délicatement les lèvres avec sa serviette amidonnée tout en esquissant ce qui ressemblait vaguement à un sourire.

« Je suis toujours surpris par la manière dont les choses prennent corps, dit-il. Que quelqu'un écrive un roman ridicule en partant de l'idée qu'un peintre homosexuel italien du XVI^e^ siècle se serait intéressé au concept du féminin sacré et aurait perdu son temps à truffer d'obscures références cryptées une obscure fresque dans une non moins obscure église de Milan, et la machine se met en route ! Mais enfin ! L'homme de Vitruve qu'a dessiné De Vinci est bien un homme, et non une femme ! Pourtant l'absurdité du propos n'a pas empêché le livre de se vendre à des dizaines de millions d'exemplaires. Toutes ces histoires de Rex Deus et de descendants de Jésus-Christ sont aussi grotesques que l'intrigue du *Da Vinci Code*, mais les gens y croient quand même, comme Shirley McLaine et ses disciples croient descendre de Cléopâtre. Avez-vous remarqué qu'aucun d'eux ne s'est jamais pris pour la réincarnation d'un des esclaves qui ont construit les pyramides ? C'est toujours pour Cléopâtre, Napoléon ou Jésus qu'ils se prennent, jamais pour le plombier. Non, croire en Rex Deus, comme aux Templiers, c'est prendre ses désirs pour des réalités, pas autre chose. »

Brennan enfourna une nouvelle bouchée de polenta, avala une bonne gorgée de vin, puis, sortant d'une poche de sa veste un paquet froissé de Macedonia, il en tira une cigarette qu'il alluma avec une allumette de cuisine prise dans l'autre poche.

« Vous avez peut-être raison, dit-il en laissant tomber l'allumette dans les restes que contenait son assiette. Mais il n'empêche que Holliday est à même de nous causer un tort considérable.

— Que voulez-vous que je fasse ? Que j'autorise son assassinat ? demanda l'homme à la calotte rouge avec un rire qui tenait de l'aboiement. Que je lâche sur lui l'armée secrète du Vatican et ses moines albinos ? Assassiner quelqu'un

n’est pas bon pour l’image de l’Église, vous savez. Surtout quand c’est un pape allemand qui occupe le trône de saint Pierre.

— Ce n’est pas le trône de saint Pierre qui me préoccupe.

— Que voulez-vous dire, en clair ? demanda le prélat avec agacement.

— Rex Deus compte tenir une assemblée dans le courant de l’été. Kate Sinclair y participera. »

Spada parut soudain inquiet.

« La mère du sénateur ?

— La mère du candidat à la présidentielle, rectifia Brennan. Une rumeur circule concernant l’Arche authentique. Kate Sinclair s’est mise à sa recherche.

— L’Arche authentique est un mythe.

— Peut-être pas.

— Et Holliday ?

— Il fait partie de ceux qui la cherchent.

— Pour le compte des Sinclair ?

— Je l’ignore, mais il faut que nous en ayons le cœur net. Si les Nouveaux Templiers de Holliday joignaient leurs forces à celles de Rex Deus, nous aurions de sérieux problèmes. Financiers. Depuis que l’économie mondialisée s’est mise à battre de l’aile, la Banque du Vatican a perdu beaucoup. Nous ne pouvons pas permettre qu’elle perde davantage. »

Brennan tira une bouffée de sa cigarette. Le bruit de la circulation, dense malgré l’heure nocturne, montait de la rue en contrebas.

« Que suggérez-vous ? demanda Spada.

— La mise en place d’une simple surveillance, pour le moment. Afin de comprendre pour quelle raison Kate Sinclair recherche une relique qui n’existe probablement pas, et quel rôle joue Holliday dans l’affaire. Aux dernières nouvelles, il est en route pour Prague en compagnie d’une collègue à nous, une sœur Clarisse du couvent Sainte-Agnès-de-Bohême.

— Que savons-nous d’elle ?

— Rien.

— Alors renseignez-vous ! »

5

Ils franchirent la frontière tchèque à Rozvadov. Avant l'effondrement de l'Union soviétique, Rozvadov se présentait comme une localité sinistre en pleine forêt, près d'un no man's land parsemé de souches d'arbres et truffé de mines que dominaient des miradors remplis d'hommes en armes. C'était à présent un village étape entré dans la modernité où des routiers désœuvrés attendaient dans leurs camions à la queue leu leu que leur chargement de bière ou de pièces de rechange Mercedes reçoivent le feu vert de la douane.

Quand le policier qui avait vérifié leurs passeports les autorisa d'un signe à poursuivre leur route, Holliday jeta un coup d'œil sur sa gauche. Le no man's land était toujours là, telle une cicatrice laissée par le passage d'une tornade, mais il n'y avait plus ni souches, ni miradors, ni barbelés. L'endroit ressemblait aux paysages verdoyants et vallonnés qu'étaient devenus les champs de bataille de la guerre de Sécession, aux États-Unis : de paisibles lieux de pique-nique, là où des milliers d'hommes avaient versé leur sang pour défendre des causes. Mais quelles causes ? L'émancipation des esclaves ? la mise au pas des producteurs de coton sudistes ? un mode de vie ? Autant de motifs qui paraissaient bien lointains cent cinquante ans plus tard, mais pour lesquels des centaines de milliers de vies avaient tout de même été sacrifiées.

En traversant au volant de la grosse berline Volkswagen de location la campagne riante qui faisait suite à la forêt, Holliday pensait aux soldats, à la guerre, aux morts pour la patrie. Le service de recrutement lui avait un jour demandé de poser pour une affiche tant son visage buriné de cow-boy Marlboro avec un bandeau sur l'œil évoquait l'aventure romanesque. Il avait refusé de participer à cette mystification.

S'engager dans l'armée ne revenait pas à prendre un billet pour voir du pays et vivre des expériences excitantes, n'importe quelle personne sensée savait ça. S'engager dans l'armée, c'était, en échange d'une formation gratuite, courir le risque très réel de se faire arracher les bras, les jambes ou la tête par un bâton de dynamite placé dans un sac de clous rouillés et actionné à distance par un

Irakien, un Afghan ou un Pakistanais.

Le problème était que la plupart des gens qui rejoignaient l'armée, la marine ou l'aviation, n'étaient précisément pas des personnes sensées, mais des jeunes sans expérience. Ils ne signaient pas pour défendre leur pays, ou rendre le monde plus sûr pour la démocratie, mais parce qu'ils ne trouvaient pas d'emploi, ou cherchaient une échappatoire, comme Holliday lui-même quand il s'était engagé pour fuir un père alcoolique et violent.

Quant à la façon dont il avait perdu un œil, elle n'avait vraiment rien de romanesque : il avait simplement commis la double idiotie de sortir la tête par la trappe de toit d'un Humvee en marche sans avoir mis ses lunettes de protection. Un gravier projeté par les pneus lui avait éraflé la cornée, qui s'était infectée…

« À quoi pensez-vous ? s'enquit sœur Meg, assise sur le siège passager, les mains sagement croisées sur ses genoux.

— C'est sans intérêt, répondit Holliday.

— Nous avons encore cent cinquante kilomètres à faire jusqu'à Prague. Il faut bien que nous parlions de quelque chose. »

Elle essayait manifestement de se montrer aimable, mais il n'était pas d'humeur.

« Je me demandais ce qui pousse les soldats à devenir soldats, répondit-il enfin. Et je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante.

— J'imagine qu'ils le deviennent pour la même raison qu'on entre en religion, dit sœur Meg sans hésiter. Parce qu'ils croient en ce qu'ils font.

— Par héroïsme, en quelque sorte ? N'importe quoi ! répliqua-t-il froidement. Je sais par expérience que les héros sont le plus souvent des imbéciles. Si l'on pense à une chose, sur un champ de bataille, c'est à sauver sa peau tout en évitant de mouiller son pantalon, et sûrement pas à je ne sais quels principes. On peut à la rigueur penser à son voisin de tranchée, mais ça s'arrête là. À la guerre, croyez-moi, le seul sentiment qui vous fasse agir est la peur.

— Je vous trouve bien cynique, monsieur Holliday.

— J'ai participé à beaucoup plus de guerres que vous, ma sœur, et je peux vous assurer que les héros et les vrais croyants font les pires soldats qui soient, parce qu'ils mettent la vie des autres en danger en prenant des risques inconsidérés. »

La religieuse aux cheveux flamboyants lui adressa son regard le plus méprisant.

« Si tout le monde pensait comme vous, la Révolution américaine n'aurait jamais eu lieu, dit-elle, rouge de colère, les poings à présent serrés sur ses

genoux.

— Et cela aurait peut-être mieux valu, répliqua Holliday, qui commençait à prendre plaisir à faire enrager la jeune femme. Le Canada est bien devenu une nation indépendante de façon tout à fait pacifique. Et les Canadiens n'ont pas eu besoin d'une guerre civile qui a fait un demi-million de morts pour abolir l'esclavage trente ans avant nous.

— Vous n'êtes pas très patriote, on dirait.

— "Le peuple peut toujours être converti à la cause des dirigeants. C'est simple : il suffit de dire aux gens qu'ils sont attaqués et d'accuser les pacifistes de mettre la nation en danger par leur manque de patriotisme. Cela marche de la même manière dans tous les pays", cita Holliday en jetant un coup d'œil oblique à la religieuse. Cela ne vous rappelle rien ? La politique de Fox News, par exemple ?

— Qui a prononcé ces phrases ?

— Hermann Goering, le commandant en chef de la Luftwaffe de Hitler.

— Nous ferions peut-être mieux de nous en tenir à l'histoire médiévale.

— Peut-être, en effet… »

Le voyage continua en silence.

Suivant l'autoroute vers l'est, ils contournèrent Pilsen, patrie de la bière du même nom, et atteignirent les faubourgs de Prague une heure plus tard. La ville n'avait guère changé depuis la dernière visite qu'y avait effectuée Holliday. Elle ressemblait toujours à une affiche pour une exposition sur l'architecture stalinienne, avec ses alignements monotones de barres d'immeubles en béton abritant des centaines de logements minuscules. Un œil attentif discernait quelques différences, toutefois : les gens n'étendaient plus leur linge sur les balcons et, sur les parkings, les voitures japonaises avaient remplacé les omniprésentes Trabant vingt-chevaux est-allemandes ou les Skoda du cru, aux freins notoirement déficients. Que les voitures soviétiques aient pu être de si médiocre qualité restait un mystère quand on songeait aux excellentes performances des chars ou des mitrailleuses russes de la Seconde Guerre mondiale.

« Vous voulez que je vous dépose au couvent, j'imagine, dit Holliday tout en cherchant son chemin entre des échangeurs qu'il ne connaissait pas et des panneaux de signalisation bleu et blanc tout aussi nouveaux pour lui.

— Non, répondit sœur Meg. Seul le monastère qui se trouve à côté peut héberger des gens ; le couvent a été entièrement transformé en musée maintenant.

— Alors, va pour le monastère.

— En fait, le couvent Sainte-Agnès n'est pas mon établissement d'attache. Je

n’y allais que pour mes recherches. Quant au monastère, il assure l’essentiel de ses revenus en louant des cellules aux jeunes gens de passage, et nous sommes en pleine saison touristique… De toute façon, je n’y logeais pas : je suis financièrement indépendante et je louais une chambre à Anděl. Malheureusement, l’immeuble où j’habitais va être remplacé par une nouvelle résidence et il est en cours de démolition. En un mot comme en cent, je suis sans domicile fixe.

— Dans ce cas, je sais où vous pouvez aller. »

Quittant la D5, Holliday engagea l’imposante Volkswagen sur l’E50, plus étroite, pour entrer dans la ville par le sud-est. Ils longèrent encore quelques barres d’immeubles plus fonctionnels qu’élégants puis tournèrent dans la rue Slavínského. Là, au milieu d’un terrain vague que bordait un long bâtiment sans fenêtres, se dressaient le fuselage et la queue d’un vieux Tupolev aux couleurs de la compagnie aérienne tchèque, roues en l’air.

« Mon Dieu ! s’exclama sœur Meg en ouvrant de grands yeux. Que fait là ce machin ?

— C’est un décor de cinéma, expliqua Holliday. Je crois que la bâtisse, là-bas, est un laboratoire pour effets spéciaux. »

Il vira dans la rue Geologická et se gara devant un immeuble de deux étages dont la façade d’allure militaire avait été agrémentée d’une verrière qui ressemblait à une serre. L’autre côté de la rue était occupé par des immeubles d’habitation.

Sur la pelouse miteuse devant la verrière, un panneau portant le logo familier de la chaîne Best Western annonçait HÔTEL SMARAGD.

« *Smaragd* signifie “émeraude”, dit Holliday. Quand les immeubles d’en face ont été construits, pendant l’ère soviétique, l’hôtel était une caserne où logeaient les travailleurs immigrés employés sur le chantier. Après l’effondrement de l’URSS, deux frères ont acheté le bâtiment pour une bouchée de pain et en ont fait un hôtel bon marché. Ils n’avaient pas beaucoup d’argent pour les travaux, et la seule peinture qu’ils ont pu s’offrir était l’horrible barbouille verte des services d’État. D’où le nom. Tout a été repeint en blanc, maintenant. Ce n’est pas le Ritz, mais les chambres sont confortables et ne coûtent pas cher.

— Ça n’a pas l’air mal », admit sœur Meg.

Ils descendirent de voiture, prirent leurs sacs dans le coffre puis pénétrèrent dans le petit vestibule bas de plafond de l’établissement. Sur la droite, une arcade permettait d’accéder à la « serre », qui abritait le restaurant et le bar de l’hôtel. Sur la gauche se trouvait un comptoir clos et, au-delà, une pièce qui devait être un salon. Un type presque chauve, en tee-shirt, lisait un journal

appuyé au comptoir. Au fond du vestibule, un large escalier menait au premier étage. Il y avait un présentoir de cartes postales près de la réception et, çà et là, des fauteuils de style design suédois des années soixante-dix. Un homme bedonnant vêtu d'un costume de mauvaise coupe entra dans l'hôtel, s'assit dans un des fauteuils et ouvrit un exemplaire de *Czekhiya Sevodnya*. Son crâne blanc luisait comme une boule de billard.

Le réceptionniste leur attribua deux chambres communicantes et ils prirent l'escalier pour monter au premier. La disposition bizarre des chambres trahissait leur vocation première de casernement. Elles étaient situées de part et d'autre d'une entrée carrelée qui desservait aussi une salle de bains commune adossée au mur extérieur. Les pièces, carrées et fonctionnelles, étaient équipées de lits jumeaux, d'une unique lampe de chevet, d'un téléviseur et d'un bureau miniature sur lequel était posé un téléphone. Pour ce qui était de la télévision, rien n'avait changé depuis le dernier séjour de Holliday : seules deux chaînes anglophones étaient accessibles – British Sky News et CNN –, toutes les autres étaient en tchèque ou en allemand.

Après avoir posé son sac et s'être lavé les mains, Holliday alla retrouver sœur Meg dans sa chambre. Elle avait passé un jean, une chemise d'homme blanche et des baskets, mais portait toujours le foulard qui signalait sa religion. Apparemment, sœur Meg n'était pas adepte du compromis : religieuse elle était, religieuse elle restait, point final.

« Vous êtes bien installée ? s'enquit-il tout en lui adressant son sourire le plus engageant, un peu penaud de l'avoir tarabustée comme il l'avait fait dans la voiture.

— Aussi bien que possible compte tenu du lieu, répondit-elle en parcourant du regard la petite chambre austère. On ne peut pas dire que l'ambiance soit folichonne.

— Je lui trouve pourtant un je-ne-sais-quoi d'ascétique, pas vous ? » dit Holliday d'un ton exagérément maniéré.

La Clarisse s'esclaffa, ce qui constituait un progrès.

« Je pensais que nous pourrions peut-être descendre au restaurant manger quelque chose. Nous n'avons rien avalé depuis notre arrêt dans ce resto infect, sur l'autoroute.

— Ah oui, le Nordsee, acquiesça sœur Meg avec une grimace.

— Vous auriez pu vous douter que l'Allemagne profonde n'est pas le meilleur endroit pour commander des crevettes au curry, remarqua Holliday, narquois.

— La cuisine est-elle meilleure ici ?

— Ils font un excellent goulasch. Leurs côtelettes de veau et leurs boulettes

aussi sont très bonnes.

— Ça, c'est si le cuisinier n'a pas changé.

— Le chef est un des deux frères à qui appartient l'hôtel. »

Ils se rendirent au restaurant, une salle tout en longueur donnant sur la pelouse mitée, avec des tables sur la droite et un bar sur la gauche. Derrière le comptoir, un barman en tablier lisait son journal assis sur un tabouret. Seuls deux autres clients étaient présents : un homme grisonnant portant bouc qui sirotait un Bacardi-Coca et un autre, entre deux âges, bien de sa personne, qui buvait une bière Staropramen dans un verre à long col et dont la physionomie et la silhouette élégante rappelaient vaguement quelque chose à Holliday. Le buveur de bière ne parlait qu'anglais ; l'autre le parlait avec un accent, mais s'adressait au serveur en tchèque.

« E.T. ! dit Holliday au bout d'un moment.

— E.T. ? répéta sœur Meg.

— Oui, l'extraterrestre. Le type, là-bas. Il ressemble à un des acteurs du film. Il jouait un des gamins… Tyler, je crois. Il a eu beaucoup d'autres rôles depuis.

— Le brun ou l'autre ?

— Le brun.

— Quelle mémoire vous avez !

— Ah ! Son nom me revient : C. Thomas Howell.

— Jamais entendu parler de lui.

— C'est que vous n'êtes pas une mordue de cinéma.

— Mais… les religieuses aussi regardent des films, figurez-vous ! répliqua sèchement la jeune femme.

— Des films de nonnes ?

— Parce qu'il y en a ?

— Bien sûr. *Au risque de se perdre, Faustina, Agnès de Dieu, Le Chant de Bernadette, Dominique, Le Lys des Champs, Sierra torride, Les Cloches de Sainte-Marie, La Dernière Marche*… Je continue ?

— N'en faites rien, merci ! »

Un jeune serveur apparut et prit leur commande : goulasch pour Meg ; escalope panée-frites pour Holliday.

« D'après un ami praguois que j'avais, il n'y a que deux mots de tchèque qu'il soit utile de savoir prononcer : *hranolky* et *pivo*, frites et bière, dit Holliday. Quand on les connaît, on est au moins sûr de ne pas mourir de faim ou de soif.

— Pour en revenir à ce qui nous concerne, quelle est la suite du programme ? demanda sœur Meg.

— Eh bien, pour commencer, nous irons faire un petit tour dehors après

dîner, histoire de respirer l'air du soir et de voir s'il y a bien sur le parking une BMW verte dernier modèle avec une plaque autrichienne MD 337 CA.

— Pardon ?

— Vous souvenez-vous d'avoir vu un homme entrer dans l'hôtel pendant que nous étions à la réception ? Il s'est assis et s'est mis à lire le journal. »

La religieuse réfléchit un instant puis hocha la tête.

« Vaguement, oui. Un monsieur corpulent au crâne rasé ?

— Celui-là, oui.

— Eh bien ?

— Il était au restaurant Nordsee, à côté de Nuremberg. Il a pris un *fish and chips* et un Coca. Deux portions, une à consommer sur place et une à emporter.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument.

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

— Quelque chose me dit que non. »

6

Le lendemain matin, après avoir acheté au réceptionniste mal réveillé des forfaits journaliers de transport, Holliday et sœur Meg prirent leur petit-déjeuner au restaurant puis quittèrent l'hôtel par la porte arrière des toilettes sans repasser par le hall. La sortie donnait dans la rue Slavínského, bordée, en face, de cèdres rabougris et, du côté où se trouvait l'hôtel, de jardins ouvriers pourvus chacun d'un petit abri.

« Et la voiture ? demanda sœur Meg comme ils se dirigeaient vers un arrêt d'autobus.

— Nous allons prendre le bus, répondit Holliday. Ça compliquera un peu les choses pour notre ami le tondu. »

Il consulta l'horaire sous plastique fixé au poteau de l'arrêt puis regarda sa montre. Moins de cinq minutes à attendre. Il observa la rue en direction de l'hôtel.

« Je persiste à penser que c'est de la paranoïa, commenta la religieuse. Que vous ayez déjà vu cet homme au Nordsee de l'autoroute ne prouve absolument rien. Et d'abord, pourquoi quelqu'un nous suivrait-il ?

— Vous, je ne sais pas, mais moi je me suis fait quelques ennemis dans un passé récent.

— C'est tout simplement absurde. Nous ne sommes pas dans un film de James Bond ! » s'exclama Meg avec mépris.

Lisa Simpson puissance dix ! La cadette de la famille qui sait toujours tout mieux que les autres !

« C'est une habitude, chez vous, de polémiquer sans arrêt ? » demanda Holliday, exaspéré.

L'autobus rouge et blanc apparut au bout de quelques minutes et s'arrêta devant eux. Les portes médianes s'ouvrirent avec un sifflement. À Prague, se souvint Holliday, les portes avant ne servaient que pour la descente des passagers. Ils montèrent, compostèrent leur forfait, puis Holliday alla s'asseoir tout au fond du véhicule. Sœur Meg se laissa tomber près de lui sur la

banquette avec un soupir.

« Cela vire au grotesque, marmonna-t-elle.

— Vous croyez ? répondit-il. Jetez donc un coup d'œil derrière nous ! Si je ne me trompe pas, vous verrez une BMW verte avec une plaque autrichienne MD 337 CA. »

Elle regarda par-dessus son épaule et devint blême.

« Oh, mon Dieu ! murmura-t-elle.

— Je vous l'avais bien dit. »

Le bus suivit la rue Slavínského en direction des Studios Barrandov. La masse gris bleu du bâtiment principal art déco et les hangars de tournage se dressaient droit devant eux. À un rond-point, passant devant la barrière d'entrée et la guérite du gardien, ils obliquèrent à gauche vers la rue Filmařská, au bout de laquelle ils prirent la rue Barrandovská. Sur leur gauche, les maisons cossues construites au milieu de grands parcs plantés de pins semblaient dater pour la plupart des années trente.

Sur leur droite, les propriétés côtoyaient le bord des célèbres falaises de Barrandov et, entre les maisons, ils apercevaient le versant nord-est de la vallée de la Vltava, qui serpentait dans une brume épaisse loin en contrebas. Après un virage à gauche qui amorçait une descente abrupte, ce n'étaient plus des maisons qui bordaient la falaise, mais de véritables châteaux de pierre et de stuc, bâtis pendant les Années folles pour les directeurs des gigantesques studios de cinéma – un Beverly Hills praguois.

« Tout ce quartier, y compris les studios de cinéma, a été aménagé dans les années vingt et trente par la famille Havel pour les gros bonnets du coin, expliqua Holliday. Pendant la guerre, les nazis ont pris la relève et toutes ces grandes maisons servaient de résidences d'été pour les gros bonnets du Parti. Ensuite, ce sont les gros bonnets du KGB qui les ont occupées, et maintenant ce sont de nouveau les gros bonnets du capital. »

Mais sœur Meg n'écoutait pas.

« Qui est cet homme ? demanda-t-elle, tendue, sur un ton presque accusateur.

— Boule de billard ? On dirait un policier. Je dirais qu'il opère sous contrat.

— Ce qui signifie, si je puis me permettre ?

— Qu'il n'est pas en mission officielle. C'est sans doute un flic du coin qu'une organisation quelconque paie pour nous surveiller. Il nous a suivis à travers toute l'Allemagne, et il devait être en France avant ça. C'est probablement à l'un de nous seulement qu'il s'intéresse, pas aux deux.

— À cause d'un chevalier mort depuis près d'un millénaire ? Ça ne tient pas debout.

— Je suis bien d'accord avec vous, mais, en attendant, le fait est que ce type

nous file.

— Ce ne peut être qu'après vous qu'il en a. Il faut peut-être chercher dans votre passé de militaire.

— J'ai eu quelques démêlés avec un groupe néonazi voilà près de deux ans maintenant. Il est possible que ce soit eux, ou du moins ce qu'il reste de leur organisation.

— Vous voyez bien ! J'en étais sûre, dit sœur Meg d'un air de triomphe.

— D'un autre côté, ce pourrait tout aussi bien être la police secrète du Vatican…

— Le Vatican ne possède pas de police secrète, affirma la religieuse avec conviction. Je le saurais.

— Eh bien, moi, je *sais* qu'il en possède une, ma sœur. J'en connais même le nom : Sodalitium Pianum, la Confrérie de Pie. En France, l'organisation est connue sous le nom de La Sapinière. Elle existe depuis le pontificat de Pie X, au début du siècle dernier. C'est une branche occulte de la secrétairerie d'État du Saint-Siège.

— Ha ! Encore une de ces ineptes "légendes urbaines" !

— Quoi qu'il en soit, le conducteur de la BMW n'est pas une légende, lui. Il a l'air bien réel, vous ne trouvez pas ? »

Pour toute réponse, la religieuse croisa les bras sur sa poitrine et devint cramoisie.

Le bus poursuivit sa descente jusqu'à une route à quatre voies qui courait au pied de la colline. Sur la gauche, creusée dans la pierre jaunâtre de la falaise escarpée, Holliday vit la niche qui avait servi de poste de garde pendant la guerre. À l'époque, l'accès aux résidences de Barrandov était réservé à quelques privilégiés, et une barrière avait été installée là. C'était l'un des rares endroits de la ville où subsistaient encore des traces visibles de l'occupation nazie entre 1939 et 1945.

Après avoir viré à gauche sur la grande route et enfilé successivement plusieurs bretelles de sortie et autres échangeurs, ils débouchèrent dans la rue Strakonická. Sur la droite, à présent, Holliday apercevait de temps à autre la rivière tandis que sur la gauche s'étendait une gare de triage avec des alignements de wagons en attente couverts de graffitis. De loin en loin paraissaient des immeubles sombres enduits de stuc dont les fenêtres étaient ornées de rideaux bleus pour les uns et rouges pour les autres.

« Je me suis toujours demandé ce qu'étaient ces immeubles avec les rideaux de couleur, dit sœur Meg en désignant l'un d'eux, devant lequel une enseigne au néon rouge indiquait PANSKY CLUB. Ils n'ont jamais l'air bien éclairés.

— Les *pánský clubs*, les rouges, sont des maisons closes pour hommes. Les

bleus s'appellent *pani clubs*, ils sont réservés aux femmes.

— Vous plaisantez ?

— La prostitution n'est pas légale, ici, mais elle n'est pas interdite non plus. Il y a même une de ces maisons – Big Sister – qui met ses images en ligne, comme de la téléréalité.

— Mais c'est répugnant !

— Que voulez-vous, l'économie de marché… » répondit Holliday avec un haussement d'épaules.

Il se retourna pour regarder par la lunette arrière. La BMW suivait toujours, derrière deux ou trois autres voitures.

« Qu'allons-nous faire ? demanda sœur Meg après s'être retournée à son tour.

— Nous allons descendre au terminus de Smíchov et prendre le métro. Notre petit camarade devra garer sa voiture. Nous parviendrons peut-être à le semer, si nous avons la chance d'attraper un train tout de suite. »

Ils tournèrent à gauche dans une petite rue, puis à droite dans une voie plus large équipée de rails de tramway. Ils passèrent devant un magasin de surplus militaire dont l'entrée crasseuse était barrée d'un calicot annonçant la vente d'authentiques chapkas du KGB, puis s'arrêtèrent enfin sous un auvent en fibre de verre.

Ils descendirent du bus puis coupèrent à travers les voies du tram, se frayant un passage parmi le flot des banlieusards endormis. Aucun signe de la BMW ni du chauve. Après avoir franchi les portes de verre du métro, ils dévalèrent un large escalier qui les mena jusqu'à un quai d'époque stalinienne où les lettres de tôle formant le nom de la station étaient boulonnées aux plaques de béton du mur. Deux voies encadraient le quai : la numéro 1, côté gauche, pour les rames à destination du terminus de Zličín ; la numéro 2, côté droit, pour celles allant à Černý Most.

— Quelle ligne ? demanda Meg.

— La 2. Černý Most. »

Presque aussitôt, une rame pour Černý Most déboucha du tunnel et s'arrêta dans un couinement de freins pneumatiques. Comme dans tous les métros du monde, les wagons, de couleur argentée avec des portes rouges, étaient couverts de graffitis plus ou moins réussis.

Au moment où les portes s'ouvraient avec un sifflement, Holliday leva les yeux vers l'escalier et jura entre ses dents.

« Pardon ? dit sœur Meg, l'air offusqué.

— Notre ami Boule de billard », répondit Holliday en regardant le conducteur de la BMW dégringoler les marches, tout essoufflé.

Ils montèrent dans le wagon, mais Holliday resta penché au-dehors jusqu'au ding du signal sonore, que suivit une voix de femme d'une douceur presque léthargique annonçant : *Ukončete prosím výstup a nástup. Dveře se zavírají* – « Les passagers sont priés de ne plus monter ni descendre du train. Fermeture des portes imminente. » Il rentra la tête. Les portes se refermèrent en coulissant, vinrent buter contre les coussinets de caoutchouc et la rame s'ébranla dans un ronronnement.

« Est-ce qu'il est monté ? s'enquit sœur Meg, agrippée à la barre d'appui près de lui.

— Dans la voiture derrière la nôtre.

— Qu'allons-nous faire ? »

Holliday étudia le plan du réseau au-dessus de la porte. Encore quatre arrêts jusqu'à la correspondance entre les lignes A et B, à la grande station Můstek, de l'autre côté de la rivière. Environ huit minutes. La station qu'il leur fallait était la suivante, Náměstí Republiky.

« Nous allons faire comme Alain Charnier.

— Comme qui ?

— Alain Charnier, "Popeye" Doyle… Fernando Rey, Gene Hackman. »

La sœur lui adressa un regard vide.

« Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— *French Connection* ? »

Elle secoua la tête. Elle était bien trop jeune, bien sûr. Holliday soupira, prenant soudain pleinement conscience de leur différence d'âge.

« C'est une scène dans un film célèbre. Un criminel français descend d'un métro, à New York, et quand le flic qui le suit descend à son tour, il remonte dans le wagon à la dernière seconde.

— Et nous allons faire la même chose ?

— Essayer, du moins. »

Une minute plus tard, le métro entra comme un souffle dans la station Anděl. Quand les portes s'ouvrirent, Holliday commença à compter lentement tout bas.

« Un… deux… trois… »

À quinze, la voix soporifique annonça la fermeture des portes, qui s'effectua cinq secondes plus tard. La rame démarra aussitôt. Le même processus se répéta aux deux stations suivantes de la ligne B, Karlovo Náměstí et Národní Trida.

« Vous allez descendre à la prochaine et avancer sur le quai en vous écartant légèrement du train, ordonna Holliday. Quand je dirai "top !", vous ferez demi-tour et remonterez dans la rame le plus vite possible. »

Sœur Meg acquiesça d'un hochement de tête. Le train repartit.

« Ce n'est pas la première fois que vous faites ce genre de chose, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Ça m'est arrivé une ou deux fois, en effet. »

Ils arrivèrent à Můstek quelques instants plus tard et les portes s'ouvrirent. Holliday descendit, poussant devant lui sœur Meg. Le quai de la ligne B, au niveau inférieur de la station, était aussi simplement agencé que celui de Smíchov, avec un escalier qui montait jusqu'à la passerelle où se trouvaient les ascenseurs menant à la ligne A, au niveau supérieur. Une ligne de simples piliers ovales séparait le quai en deux bandes égales sur toute sa longueur.

Holliday commença à compter comme ils se mêlaient à la cohue des passagers qui se dirigeaient vers l'escalier. La main toujours sur le dos de Meg, il la guida vers un des piliers et la fit rapidement tourner autour. Leur poursuivant passa devant le pilier et continua son chemin vers l'escalier tout en scrutant la foule à leur recherche. Parvenu au pied des marches, il s'arrêta et jeta à droite et à gauche des regards de plus en plus affolés.

« Quatorze… quinze… »

Le signal sonore émit son carillon de trois notes.

« Top ! » dit Holliday, propulsant Meg en direction du train d'une pression de la main.

Elle lui lança un regard mauvais par-dessus son épaule puis courut vers la rame comme il le lui avait demandé. Il l'imita. À l'instant où se déclenchait l'annonce enregistrée, il aperçut du coin de l'œil Boule de billard, qui venait de le repérer et se jetait dans la foule à contre-courant. Meg monta dans le wagon précédant celui qu'ils avaient quitté, Holliday sur ses talons. Le chauve n'avait aucune chance. Les portes se fermèrent alors qu'il se frayait péniblement un passage vers la rame en bousculant les gens, et il en était encore à trois bons mètres quand elle se mit en mouvement. Il ne put que rester planté sur le quai, impuissant, tandis que Holliday lui adressait en souriant un petit salut de la main à travers la vitre, exactement comme Alain Charnier dans le film. Puis le métro s'engouffra dans le tunnel.

7

Le cardinal Antonio Niccolo Spada, secrétaire pour les relations avec les États, était assis sur son trône de chêne ornementé, derrière un bureau espagnol du XIVe siècle tout aussi ouvragé. Devant lui, le père Thomas Brennan, chef des services secrets du Vatican, Sodalitium Pianum, arpentait nerveusement l'immense tapis de soie qui couvrait le plancher de la pièce.

Occupant tout un angle au dernier étage du Governatorato, le bâtiment abritant l'administration civile du Saint-Siège, derrière la basilique Saint-Pierre, le somptueux bureau du cardinal donnait sur la Viale dell'Osservatorio et au-delà, sur la basilique elle-même et les murs entourant les jardins pontificaux. Après la salle d'audience du pape, cette pièce était la plus importante du Vatican.

Si Dieu chuchotait ses instructions à l'oreille du Saint-Père, c'était à Antonio Spada qu'il revenait de les interpréter et de les mettre en œuvre. Le pape était l'ambassadeur de Dieu sur terre, Spada son exécutant. Le fils du boulanger de village de Canneto di Caronia, sur la route de Messine, avait fait du chemin depuis sa Sicile natale, et pas seulement au sens géographique du terme.

« À mon avis, c'est une erreur », dit Brennan sans cesser d'aller et venir.

Tout en marchant, il tirait bouffée sur bouffée de son inévitable cigarette Macedonia, empuantissant l'atmosphère et répandant une pluie continue de cendres sur le tapis sans un regard pour le cendrier de cristal que le cardinal plaçait pourtant bien en vue sur son bureau à l'intention de ses visiteurs.

« Pourquoi ? s'enquit Spada.

— Parce que Holliday n'est pas n'importe qui. Il a des relations haut placées. Il connaît des gens.

— Il peut avoir un accident, remarqua le cardinal avec un haussement d'épaules.

— Quand un homme comme lui a un accident, il y a enquête.

— Il vous fait peur, n'est-ce pas ? commenta Spada avec un petit sourire entendu.

— Vous avez diablement raison, Votre Éminence… Si vous voulez bien me passer l'expression. Ce type est un danger. Il bouleverse les équilibres de pouvoir en se mêlant de ce qui ne le regarde pas… Sans compter qu'il nous a déjà causé pas mal de problèmes par le passé… et fait perdre pas mal d'argent, avec ça.

— Donc, raison de plus pour nous débarrasser de lui sans attendre, susurra le cardinal.

— Mais pour quel motif ? insista Brennan. Lui et cette femme ne font que chercher un reliquaire qui n'existe probablement même pas. »

Il cessa de faire les cent pas et mesura son supérieur du regard avant d'ajouter :

« D'ailleurs l'Église interdit le culte des reliques depuis la vingt-cinquième session du concile de Trente, si je ne m'abuse. Et elle interdit aussi d'en faire commerce.

— Vous n'auriez tout de même pas l'outrecuidance de me donner des leçons en matière de dogme, père Brennan ? dit nonchalamment le cardinal.

— Alors, expliquez-moi pourquoi nous nous intéressons à cette prétendue Arche authentique, ou je ne sais quoi !

— Il n'y a pas de reliques, il n'y a que des preuves de reliques, répondit Spada, énigmatique.

— Là, vous allez devoir éclairer ma lanterne, dit le prêtre en fronçant les sourcils. Je ne comprends pas.

— Il paraîtrait que l'Arche authentique contient le Saint-Graal, la couronne d'épines, le saint suaire et l'anneau du Christ.

— Le jackpot, quoi ! commenta Brennan en pouffant.

— Vous pouvez rire…

— Ne me dites pas que vous croyez à ces balivernes ! s'exclama l'Irlandais, stupéfait.

— Peu importe ce que je crois, père Brennan. Ce qui compte, c'est la perception que les gens ont des choses. Rappelez-vous l'empereur, dans le conte d'Andersen : s'il se trouve assez de monde pour *dire* qu'il porte des habits de soie, alors c'est comme s'il en portait. De la même manière, s'il se trouve assez de monde pour affirmer contre toute évidence que Paris Hilton est jolie, alors elle le devient, malgré sa maigreur, son absence de poitrine, son nez trop gros et ses chevilles trop épaisses… J'ignore ce que ce Holliday et sa comparse trouveront, mais nous devons absolument mettre la main dessus. Voyez-vous, il a beau être scientifiquement prouvé que le chiffon de Turin ne peut pas être le saint suaire, cela n'empêche pas les gens de se déplacer par dizaines de milliers pour le voir.

— Encore faut-il que Holliday trouve quelque chose », grommela Brennan, qui écrasa sa cigarette dans le cendrier et en alluma une autre.

Le cardinal Spada laissa échapper un long soupir. Brennan mettait décidément sa patience à rude épreuve avec ses chicaneries. Ne pouvait-il pas se contenter de faire ce qu'on lui disait ?

« La meilleure façon de nous assurer qu'il ne trouvera rien est de faire en sorte qu'il cesse de chercher, dit-il. D'autre part, si j'en crois ce que vous m'avez confié, Holliday est en possession du véritable secret des Templiers, à savoir les numéros de leurs comptes en banque. Les avoir constituerait une prime intéressante pour nous. Sans oublier que cet argent appartient de plein droit à l'Église, de toute façon…

— Si nous faisons ce que vous suggérez, il ne faudrait pas que ça nous retombe dessus, remarqua Brennan.

— Bien entendu… Utilisez des mercenaires si vous voulez », répondit Spada.

Il fixa avec insistance le prêtre par-dessus son bureau, puis :

« Holliday est important, mais n'oubliez pas non plus qui est la femme…

— Ils sont à Prague. Je sais à qui m'adresser, là-bas.

— Alors, ne perdez pas de temps ! » ordonna l'homme en rouge, mettant ainsi fin à l'entretien.

Brennan quitta le bureau de Spada et descendit deux volées de marches en marbre jusqu'à son propre cabinet de travail, à l'étage en dessous, une pièce carrée au plancher nu, beaucoup plus petite que celle du cardinal et meublée en tout et pour tout d'un bureau métallique, de quelques classeurs noirs, eux aussi métalliques, et d'une simple croix au mur.

Le seul élément décoratif était une photo de sa sœur depuis longtemps disparue, Mary, religieuse chez les sœurs de Madeleine, posant tout sourire devant la cathédrale Saint-Finnbar de Cork, les yeux plissés dans le soleil. Le cliché datait des années soixante et avait pris un ton sépia.

Mary avait été surveillante à la blanchisserie Madeleine de Blarney Street, où l'on forçait les filles « perdues » à travailler, au-dessus du North Mall et de la rivière Lee, avec ses célèbres cygnes. Elle aimait tant nourrir ces gracieux oiseaux, en qui elle voyait des âmes de filles laides réincarnées dans des êtres de beauté. Elle était morte d'une terrible maladie respiratoire un an après que la photo avait été prise, alors qu'elle adressait une prière à un Dieu sourd en toussant à s'arracher les poumons.

Le prêtre s'assit à son bureau pour feuilleter son vieux répertoire Rolodex où il trouva un numéro dont le préfixe était 420. Il appela le standard du Vatican et communiqua le numéro ainsi qu'un nom à l'opérateur. Après un bref

silence, il entendit la sonnerie à l'autre bout du fil, à Prague. Quelqu'un décrocha au troisième coup.

« *Prosím* ? fit une voix de baryton légèrement enrouée.

— *Pan* Pesek ? Antonín Pesek ?

— Lui-même. Qui parle ?

— Romulus, répondit Brennan, son regard vide fixé sur le portrait de sa sœur. J'ai un travail pour vous… »

Le couvent Sainte-Agnès-de-Bohême se trouve rue Milosrdnych, dans le Josefov, l'ancien quartier juif de Prague. Celui-ci se situait au XIe siècle au centre de la ville, dont le développement avait commencé un millier d'années plus tôt au bord de la Vltava. Le couvent, qui fait à présent partie de la Galerie nationale, consiste en un ensemble de bâtiments gothiques soigneusement restaurés des XIVe et XVe siècles organisés autour du vieux cloître voûté et contient une des plus belles collections européennes d'art médiéval et de la Renaissance.

Holliday et sœur Meg descendirent du métro à la station Náměstí Republiky et sortirent en plein soleil parmi la foule des touristes et des Praguois qui faisaient leurs courses et donnaient ainsi à la place un air de fête. Des gens se promenaient en bavardant et en riant, une barbe à papa ou un cornet de pop-corn à la main. Les agents en uniforme déambulaient par deux, tout aussi intéressés par les vitrines que les badauds. Une file d'attente s'étirait devant l'entrée du McDonald.

Ils se dirigèrent vers le nord en suivant dans le vacarme des tramways l'avenue Revoluční, une large voie bordée de boutiques en tous genres et jalonnée tous les cent mètres de distributeurs de billets pour les imprévoyants qui viendraient à manquer de couronnes tchèques.

Avant la rivière, ils prirent un raccourci à gauche à travers le parking d'un bâtiment administratif jusqu'à la rue Řásnovka, une venelle pavée. Celle-ci les mena à l'entrée principale du couvent plusieurs fois séculaire, où ils pénétrèrent après avoir payé cent cinquante couronnes.

Le musée était presque désert, à l'exception d'un vieux monsieur qui somnolait sur un banc et d'un jeune couple dont chacun des deux membres manifestait plus d'intérêt pour l'anatomie de l'autre que pour les tableaux exposés. Holliday et sœur Meg avaient la galerie pour eux seuls.

« C'est pour les archives que je suis venu, pas pour les œuvres d'art, dit Holliday. N'est-ce pas à côté que nous devrions être ? Au monastère ?

— Il y a ici quelque chose que je voulais vous montrer, répondit la religieuse, une note d'excitation enthousiaste dans la voix. Cela m'est revenu

hier soir. »

Après ce qu'elle venait de faire pour échapper à leur poursuivant, Holliday aurait été mal venu de lui refuser ce qu'elle désirait, d'autant que les tableaux, les statues et les extraordinaires retables en bois sculpté valaient largement la peine d'être vus, même s'ils n'avaient aucun rapport avec l'objet de leur visite.

Meg l'entraîna dans un étroit escalier qu'ils montèrent jusqu'au dernier étage. Là, après avoir parcouru une longue salle voûtée, ils s'arrêtèrent devant une grande toile au cadre doré suspendue au mur de plâtre blanc.

L'œuvre représentait un homme en armure, debout sur la gauche, près d'une femme voilée et drapée dans un long habit noir dont le capuchon masquait en partie le visage. L'homme portait une cotte de mailles qui lui descendait aux chevilles, une longue épée au côté, dans son fourreau, un surcot décoré de la désormais familière croix engrêlée des Saint-Clair et un écu où figurait la croix de Malte rouge des Templiers. Il tenait en outre dans sa main libre ce qui ressemblait à une autre croix engrêlée, en bois celle-là.

Derrière les deux personnages était peint un lion héraldique ailé d'or debout sur des flots bleus ondoyants, une épée brandie dans sa patte droite. Dans un angle, comme dans l'illustration d'une carte de tarot ancienne, six moines en habit blanc priaient debout autour d'un puits. Dans l'angle opposé, un symbole estampé représentait une croix entourée d'un cœur.

Sœur Meg lut tout haut les indications inscrites sur une petite plaque près du tableau :

« "*La bienheureuse Juliana et son Protecteur* ; Lucas Cranach l'Ancien, 1510". Elle ne se montrait que voilée afin de ne pas troubler les hommes par sa grande beauté, ajouta-t-elle, manifestement fascinée, en levant de nouveau les yeux vers la silhouette presque grandeur nature de Juliana. Son protecteur ne vous rappelle personne ?

— C'est Jean de Saint-Clair, dit Holliday. Et il tient un bâton de Jacob, l'instrument de navigation dont je vous ai déjà parlé.

— Connaissez-vous la signification du lion à l'épée ? s'enquit la sœur. Je n'ai pas réussi à la trouver. Ni celle des moines autour du puits. J'ai même cherché sur Internet. J'ai trouvé beaucoup de lions portant épée, mais aucun ne ressemblait tout à fait à celui-ci. Le plus proche était sur d'anciennes armoiries perses.

— Pour le puits et les moines, je n'ai aucune idée, mais le lion à l'épée dominant les flots me fait penser à Venise. D'autant qu'il constitue aussi un des quartiers de l'écusson de la famille Zeno, des armateurs vénitiens qui louaient leur flotte aux Templiers pendant les croisades. Si j'interprète bien ce que je vois, je dirais que votre bienheureuse Juliana et Jean de Saint-Clair sont allés

ensemble à Venise, probablement pour y affréter un navire. »

8

Ils trouvèrent un petit restaurant de l'autre côté du quartier juif et s'installèrent en terrasse, à une table abritée du soleil par un parasol. L'établissement, qui s'appelait U Vltavy, sans doute en raison de sa proximité avec la rivière, proposait une carte étrange, composée de spécialités mexicaines, autrichiennes et tchèques. Sœur Meg choisit un gaspacho et un plat de porc au raifort râpé, Holliday un bœuf Stroganoff accompagné de riz et de la même préparation de raifort. Ils mangèrent un moment en silence, profitant de la chaleur estivale tout en regardant passer les promeneurs.

Sans savoir pourquoi, Holliday s'était toujours senti mieux à Prague que dans n'importe quelle autre ville d'Europe, même sous le règne soviétique. Les gens du cru, qui possédaient un sens de l'humour très développé, se montraient curieux de tout et de tous. N'importe quel prétexte leur était bon pour engager la conversation avec les touristes et un de leurs jeux préférés, dans le métro, était de se faire enseigner quelques mots en langue étrangère en échange de quelques mots de tchèque. Il existait même une chaîne de télévision à usage pédagogique qui ne passait que des films anglais sous-titrés en tchèque.

Peut-être cette ouverture d'esprit s'expliquait-elle par le fait que Prague avait été pendant des millénaires l'extrémité occidentale de la route de la soie. À quelques rares exceptions près, la ville avait toujours fait preuve d'une tolérance remarquable à l'égard des gens de toutes origines, qu'elle accueillait à bras ouverts. Holliday n'avait pas été surpris quand les Tchèques, parmi les premiers, s'étaient soulevés contre le régime soviétique en 1989.

Le souvenir de cette année-là ne manquait jamais de le réjouir. Après soixante-dix années d'hégémonie soviétique, symbolisées par le rideau de fer, les fanfaronnades du système étaient apparues pour ce qu'elles étaient : un écran de fumée, un leurre. Les innombrables chars russes, fers de lance de la légendaire armée soviétique, s'étaient révélés n'être que des tas de ferraille inertes et rouillés, incapables de parcourir cent mètres faute de carburant, et encore moins des centaines de kilomètres pour atteindre le cœur des territoires

défendus par l'Otan.

Les systèmes de guidage des missiles balistiques russes étaient pour moitié obsolètes, Moscou manquait de papier toilette et les soldes des militaires n'avaient pas été versées depuis un an. La puissance soviétique n'était qu'un faux-semblant, et les services secrets américains, censés tout savoir, n'avaient rien vu venir. Rien du tout. Leur infaillibilité tenait tout autant de l'intox que celle des Russes. Apparemment, berner son monde n'était pas si compliqué.

« Pourquoi souriez-vous ? » demanda sœur Meg, après s'être tamponné les lèvres avec sa serviette. Son visage avait plaisamment rosi sous l'effet du raifort.

Le sourire de Holliday s'élargit. En fin de compte, qui pouvait assurer que les paranoïaques du complot n'étaient pas dans le vrai en prétendant que les Américains n'avaient jamais envoyé d'astronautes sur la Lune ? Peut-être l'histoire avait-elle été inventée de toutes pièces par Richard Nixon et ses acolytes au fond d'une quelconque officine.

« Les choses ne se passent jamais comme prévu, répondit-il. Soit la réalité s'impose, soit un coup de pied inattendu dans la fourmilière vient chambouler la donne.

— Curieuse métaphore… commenta la religieuse d'un air amusé.

— Un vieux proverbe juif dit : "L'homme fait des projets, Dieu se marre."

— Vous faites allusion au tableau ?

— Il change tout, ce tableau. Il prouve que Saint-Clair était bien en possession du bâton de Jacob et que Lucas Cranach jugeait ça important.

— Peut-être, mais absolument rien dans les archives n'indique que la bienheureuse Juliana se soit jamais rendue à Venise.

— Pourtant, elle y est allée, et Cranach le savait, sinon il ne les aurait pas représentés de cette manière deux siècles après les faits.

— Mais comment l'aurait-il su ?

— Ce n'est pas très difficile à deviner. Cranach avait pour clients de nombreux personnages importants, y compris des rois, qui constituaient à la Renaissance une petite société très fermée où chacun se vantait de protéger les arts. Par l'intermédiaire de l'un d'eux, Cranach a très bien pu connaître un confrère vénitien, comme Giorgione, avec qui il aurait échangé des histoires susceptibles de servir de thèmes à des tableaux. Et ce confrère vénitien aurait pu avoir comme mécène un membre de la famille Zeno, qui était très riche…

— Vous voilà historien d'art, maintenant ?

— Pas vraiment, mais les tableaux étaient l'équivalent à l'époque de ce que sont maintenant les reportages photographiques. On y trouve énormément d'informations sur l'art de la guerre, par exemple.

— Vous avez vraiment réponse à tout, n’est-ce pas ? »

Holliday soupira et posa sa fourchette, l’appétit coupé.

« Seulement aux questions impertinentes que me posent les religieuses imbues de leur personne, répliqua-t-il en la dévisageant. Vous n’avez pas cessé de me provoquer depuis notre rencontre. Pourquoi ? Qu’est-ce que je vous ai fait ?

— Rien, si ce n’est que vous n’arrêtez pas de me traiter avec condescendance !

— Si c’est le cas, croyez bien que c’est involontaire.

— Je ne vois pas ce que ça change.

— Écoutez, ces derniers temps, j’enseignais l’histoire à des blancs-becs de dix-huit ans, à West Point, et avant ça je commandais des soldats. Ça explique peut-être ce que vous appelez ma condescendance.

— Nous ne sommes pas à West Point, je ne suis ni un soldat ni un blanc-bec, et je n’ai plus dix-huit ans. »

À cet instant, un mouvement derrière sœur Meg attira le regard de Holliday.

« Ne vous retournez pas maintenant, mais notre ami Boule de billard est de retour », chuchota-t-il.

La religieuse se figea et le dévisagea.

« Si c’est une plaisanterie, autant vous dire que ce sera la dernière : vous partez de votre côté et moi du mien, déclara-t-elle.

— Ce n’est pas une plaisanterie. Il est là-bas, au coin de la rue, en train de lire son sempiternel journal appuyé à un réverbère. Tss ! Ttss ! Le pauvre, il va attraper un cancer du cuir chevelu s’il continue à s’exposer au soleil sans chapeau.

— Comment a-t-il fait pour nous retrouver ?

— Il a dû se douter que nous allions au couvent. Il nous aura attendus à la sortie pour nous suivre.

— Que faut-il faire ?

— À vous de décider. Je ne voudrais pas vous paraître condescendant… répondit Holliday, qui se laissa aller contre le dossier de sa chaise et attendit.

— Il serait peut-être aussi bien de ne rien faire du tout, dit sœur Meg. De toute façon, il sait bien que nous finirons par rentrer à l’hôtel.

— Et si nous n’y rentrons pas ?

— Pardon ?

— Vous avez votre passeport sur vous ?

— Toujours, dit la jeune femme en tapotant le simple sac en tissu qu’elle avait sur les genoux.

— Moi aussi. Avez-vous quelque chose de précieux, à l’hôtel ?

— Seulement quelques vêtements et un nécessaire de toilette. Quelle est votre idée ?

— Un instant… »

Holliday sortit son BlackBerry de sa poche et en actionna les touches.

« Que faites-vous ? demanda la sœur.

— Il y a un train pour Vienne avec une correspondance pour Venise qui part de *Praha hlavní nadrazi* à 17 heures cet après-midi. Nous pouvons être à Venise à 8 heures demain matin. Si nous parvenons à semer Boule de billard d'ici là, pas de problème.

— Il faut d'abord que nous sortions d'ici. »

Holliday se retourna nonchalamment sur sa chaise.

« C'est la rue Listopadu, là-bas, donc nous sommes à deux ou trois rues au nord de la synagogue Staronová, murmura-t-il. Ce qui signifie que l'arrière du restaurant doit donner sur l'extrémité du cimetière juif.

— Et alors ?

— C'est par là que nous allons sortir. »

Holliday sortit de son portefeuille un billet de cinquante couronnes – à l'effigie d'Agnès de Bohême – qu'il posa sur la table pour régler l'addition, puis un autre, brun orangé, de deux cents couronnes.

« Je vais me lever et traverser la salle de restaurant, expliqua-t-il en rempochant son portefeuille. Boule de billard pensera que je vais aux toilettes. Comptez jusqu'à soixante, puis faites comme moi ! Même en courant, il lui faudra une bonne minute pour arriver jusqu'ici. Vous avez compris ?

— Je ne suis pas idiote », répliqua Meg avec impatience.

Holliday se leva et se dirigea vers la salle. Sœur Meg l'imita au bout du délai convenu et le rejoignit au fond du restaurant, où il attendait en compagnie d'un jeune serveur brun portant un long tablier.

« *Sledujte mě, prosím* », dit le garçon en leur faisant signe de le suivre.

Poussant une porte battante, il les fit entrer dans la cuisine, qu'il traversa jusqu'à une autre porte donnant sur une courette jonchée de mégots. Celle-ci était fermée à un bout par un mur bas d'apparence très ancienne fait de petites pierres scellées au mortier et coiffé de tuiles canal pour faciliter l'écoulement de la pluie. Holliday se hissa dessus d'un rétablissement tandis que le serveur faisait la courte échelle à sœur Meg. Quand ils furent tous les deux sur le mur, Holliday remercia le jeune homme, qui répondit d'un haussement d'épaules modeste en allumant une cigarette et les regarda sauter de l'autre côté.

Le cimetière du Josefov, la plus ancienne nécropole juive d'Europe, fut utilisé de 1439 à 1787. Il occupe les arrière-cours d'un pâté de maisons formant un L allongé et, malgré sa petite taille, moins d'un demi-hectare, près

d’une centaine de milliers de corps y sont enterrés, parfois sur douze épaisseurs, les stèles ne mentionnant que les personnes inhumées le moins profondément.

L’herbe peine à pousser entre les pierres tombales espacées de moins de trente centimètres et les racines des grands arbres qui ombragent les lieux ont bousculé dans tous les sens les stèles aux inscriptions presque illisibles, conférant à l’ensemble un air de ruine abandonnée sans rapport avec la réalité. D’innombrables visiteurs se pressent en effet ici chaque année, s’acquittant du même coup de dix couronnes à l’entrée et de leurs devoirs envers les morts. C’est ici que repose, entre autres notabilités juives, le rabbin Loew, créateur de l’ancêtre du monstre de Frankenstein, le Golem, modelé avec la boue de la Vltava.

Une fois dans le cimetière, Holliday et sœur Meg louvoyèrent avec précaution entre les tombes enchevêtrées pour atteindre l’une des allées pavées qui serpentaient à travers le clos. Elle était encombrée par une foule de touristes, certains prenant des photos, d’autres lisant les inscriptions anciennes en hébreu. Leur seul point commun à tous était d’avoir la tête couverte. L’espace d’un instant, tout en se frayant un passage à travers la foule, Holliday se demanda pourquoi les gens le regardaient de travers, puis il lui revint qu’il était considéré comme irrespectueux de pénétrer tête nue dans un cimetière juif.

Il leur fallut à peine une minute pour gagner le porche qui marquait la sortie et déboucher en jouant des coudes dans une rue étroite bordée de boutiques de souvenirs croulant sous un pêle-mêle de cartes postales, kippas en papier et golems en plastique dans une telle débauche de vulgarité que Holliday s’attendait presque à voir des figurines articulées du rabbin Loew, style GI Joe.

« Et maintenant ? demanda sœur Meg, le front emperlé de sueur sous le bord serré de sa coiffe.

— J’ai mon idée », répondit Holliday.

S’assurant d’un coup d’œil circulaire que Boule de billard n’était pas en vue, il entraîna Meg vers la rue Široká, en direction de la rivière, d’où ils gagnèrent la place Jan-Palach, qu’ils traversèrent jusqu’à la statue d’Antonín Dvořák. La place, jadis baptisée Náměstí Krasnoarmějců – place des soldats de l’Armée rouge – avait changé de nom pour commémorer le sacrifice de Jan Palach, un étudiant de vingt et un ans qui s’était immolé par le feu en 1969 afin de protester contre l’occupation soviétique.

Ils passèrent devant la statue, puis descendirent quelques marches et pénétrèrent dans le parc qui longeait la rivière. Devant eux, dans l’ombre du Mánesův Most – le pont entre la vieille ville et le quartier de Mála Strana, le

« petit côté » – se trouvait un grand dock flottant avec un café en plein air. Plusieurs bateaux-mouches y étaient amarrés.

Des passagers étaient en train d'embarquer sur l'un d'entre eux, le *Vltava Královna*, qui arborait un panneau publicitaire pour la bière Staropramen. Holliday et Meg prirent la file et montèrent, pour l'équivalent de trente dollars, à bord du bateau qui n'était guère plus qu'une péniche équipée de rangées de sièges et coiffée d'un auvent en fibre de verre. Quelques minutes plus tard, amarres larguées, ils mettaient le cap sur l'aval. Holliday, qui n'avait pas quitté l'embarcadère des yeux, n'avait pas vu reparaître Boule de billard. Cette fois, il semblait bien qu'ils soient parvenus à lui échapper.

Le bateau glissa sous le pont et poursuivit sa route, Mála Strana sur la gauche, dominé par la formidable masse du château de Prague perchée sur la falaise. Suivant le coude que décrivait la Vltava au milieu d'un quasi-embouteillage d'embarcations de toutes sortes, ils passèrent bientôt sous le tablier bas et gris du Čechův Most.

« Où allons-nous, au juste ? s'enquit sœur Meg. À moins qu'il ne s'agisse d'un voyage surprise…

— Rien de tel, répondit Holliday. Nous allons à la gare en nous arrangeant pour que Boule de billard ne le sache pas. S'il était parvenu à nous suivre, nous le saurions. J'ai surveillé la passerelle jusqu'à la fin de l'embarquement. Il n'est pas à bord. »

Située à un peu plus d'un kilomètre en aval du Mánesův Most, légèrement excentrée par rapport au milieu de la rivière, se trouve l'île Štvanice. Bien qu'éloignée du centre, cette île abrite la plus grande patinoire de hockey professionnel de Prague ainsi que des courts de tennis. Elle était jadis bordée de dangereux rapides, à présent maîtrisés par un simple barrage d'à peine un mètre de haut et par une écluse entre l'île et la rive droite qui rendait possible la navigation tout en contribuant au contrôle des crues printanières récurrentes.

Le bateau entra dans le long sas de l'écluse et s'immobilisa en attendant que celui-ci se vide et que les portes s'ouvrent pour lui livrer passage.

« Venez ! » ordonna Holliday.

Il empoigna la main de Meg et l'entraîna vers le bastingage bâbord, écartant des coudes et des épaules la foule bavarde des passagers.

« Que faites-vous ? » cria Meg, tandis qu'une vieille dame en grand chapeau mou et lunettes de soleil vertes poussait un glapissement affolé en le voyant monter lestement sur la rambarde métallique.

« Comme les rats, je quitte le navire ! » répondit-il.

Se penchant à l'extérieur, il agrippa une échelle de fer fixée à la muraille du sas et se mit à grimper. Meg n'eut pas d'autre choix que de le suivre,

nonobstant la présence très gênante derrière elle d'un gros Allemand en chemise hawaïenne et de sa femme dodue comme une chouquette idéalement placés pour admirer ses dessous.

Elle escalada les échelons derrière lui en jurant comme elle ne l'avait certainement jamais fait depuis le lycée. Comme Holliday l'aidait à prendre pied sur le quai, un éclusier sortit comme une furie de son poste de contrôle en vociférant.

« *Policie !* » hurla Holliday en retour.

Au même instant, dans le sas, le capitaine du bateau-mouche actionna sa sirène. L'éclusier, décontenancé, rebroussa chemin en courant vers sa guérite pour manœuvrer les portes.

« Courez, maintenant ! » dit Holliday.

Ils gravirent un large escalier de béton et se retrouvèrent sur une route pavée. De l'autre côté se trouvaient des courts de tennis en terre battue grillagés, tous occupés, d'où leur parvenait le toc-toc de métronome des raquettes frappant les balles. Au-delà des courts extérieurs se dressaient plusieurs structures gonflables en forme de saucisses ballonnées qui semblaient sorties d'un récit de science-fiction.

« Où sommes-nous ? demanda Meg.

— Sur l'île Štvanice. C'est un grand complexe sportif.

— Pourquoi sommes-nous là ? »

Holliday pointa son index vers la gauche, où l'on distinguait un pont à travers les arbres.

« Le pont que vous voyez là-bas est le Hlávkův Most. Il mène à l'avenue Wilsonova, sur laquelle se trouve la gare principale de Prague. Satisfaite ?

— N'y avait-il pas un moyen plus simple pour y arriver que de jouer à Tarzan ?

— Simple précaution. Quand on est pris en filature, c'est généralement par plusieurs personnes. S'il y avait un autre poursuivant sur le bateau, nous l'avons semé aussi.

— Vous croyez sincèrement que tout ce cinéma de cape et d'épée soit nécessaire ? demanda la jeune femme avec aigreur. Fuites à travers les cimetières, bateaux qu'on abandonne en route, espions chauves qui rôdent avec des airs de conspirateurs et nous pistent à travers toute l'Europe. Soyons sérieux, colonel !

— Je ne sais pas en ce qui vous concerne, mais moi je le suis ! Cette fameuse arche que vous cherchez, quelle valeur aurait son contenu, selon vous… Si tant est qu'il existe.

— Une valeur inestimable, bien sûr.

— Eh bien, croyez-moi, j'ai vu des gens se faire tuer pour bien moins que des choses "inestimables" ! »

L'hôtel Hilton se trouvait dans la rue Pobřežní, la première après les quais, en contrebas du pont routier de l'avenue Wilsonova. C'était un énorme bâtiment pourvu d'un atrium couvert d'une pyramide de verre et de tout ce que peut souhaiter le globe-trotteur aisé. Il fallut moins de dix minutes à Holliday et à sa coéquipière pour s'y rendre depuis l'île, et une demi-heure ensuite pour faire l'acquisition de divers articles indispensables, y compris deux petites valises de marque.

Ils achevèrent leurs emplettes à 15 heures et prirent un taxi pour la gare toute proche. Là, après avoir acheté leurs billets dans la nouvelle gare souterraine, ils traversèrent le grand hall jusqu'à l'ancienne gare Art nouveau, transformée en un immense café.

Ils prirent place sous la coupole en vitrail du restaurant pour déguster des crêpes à la confiture arrosées d'un excellent café, puis, à 16 h 15, entendant le premier appel pour les passagers du train de nuit à destination de Venise *via* Vienne, ils retournèrent à la gare principale et embarquèrent.

Ni Holliday ni sœur Meg ne remarquèrent l'homme fluet à la barbiche soignée et sa jolie compagne assis sur un banc de ciment près du train. S'ils les avaient vus, ils ne les auraient d'ailleurs pas reconnus, quand bien même Holliday les avait déjà aperçus de loin sur la Côte d'Azur plus d'un an auparavant.

Comme Boule de billard, le couple les avait attendus devant le couvent, dans la matinée, et les avait suivis jusqu'au restaurant. Ils avaient assisté à leur tour de passe-passe pour semer le chauve, dont l'affolement les avait bien divertis.

Ils avaient ensuite abandonné leur guet, ayant tous les deux deviné quelle serait la prochaine étape de Holliday. Il leur était en effet apparu évident, à voir l'animation des deux historiens, que ceux-ci avaient découvert quelque chose pendant leur visite de l'ancien couvent Sainte-Agnès. Ils étaient également arrivés à la conclusion que Holliday, soupçonnant que l'aéroport de Ruzyne serait surveillé, choisirait plutôt le train pour quitter la ville.

Arrivés à la gare bien avant Holliday et sœur Meg, ils étaient derrière eux dans la file d'attente pour l'achat des billets et avaient eux-mêmes réservé une cabine double à deux portes du compartiment de Holliday. Le barbichu n'avait eu qu'à graisser la patte d'un agent pour obtenir l'autorisation d'attendre le train sur le quai, ce qui leur permit, à lui et à sa compagne, d'épier les Américains pendant qu'ils montaient à bord.

Sans se presser, Antonín Pesek et sa femme, d'origine canadienne, Daniella

Kay, les assassins à la solde du père Thomas Brennan, quittèrent leur banc et embarquèrent à leur tour. Quelques minutes plus tard, dans un tintamarre de klaxons et de cloches, le lourd convoi s'ébranla pour son long voyage de nuit jusqu'à Venise.

9

Venise a l'odeur d'un égout à ciel ouvert, une réalité rarement mentionnée dans les guides vantant les mérites de cette ville par ailleurs très belle. Si la plus grande partie des déchets ménagers est balayée chaque jour par la marée, l'eau stagnante des canaux les plus reculés demeure en effet particulièrement malpropre. La sereine et splendide perle de l'Adriatique n'est peut-être pas tout à fait à la hauteur de sa réputation romantique.

Holliday et sœur Meg arrivèrent juste après 8 heures du matin à la gare de Venise-Mestre, sur le continent, d'où un train navette à deux étages les transporta jusqu'à la gare Santa Lucia, à l'autre extrémité du viaduc des Lagunes. La chaleur était déjà accablante quand ils sortirent du bâtiment, et le *motoscafo* – le bateau-taxi – dans lequel ils montèrent était dépourvu d'auvent. Avant même qu'ils aient atteint leur hôtel, Holliday avait un mal de tête épouvantable et Meg présentait les premiers signes d'un magistral coup de soleil.

Ils prirent deux chambres au Rialto, le seul hôtel que Holliday connaissait dans la ville. Il n'était venu qu'une fois à Venise, lors de son voyage de noces en Italie avec Amy, sa défunte femme, qu'il avait épousée à Schofield Barracks, sur l'île d'Hawaï, où il était alors en poste.

Il avait plu pendant les dix précieuses journées qu'avait duré leur escapade, alors qu'il faisait un temps magnifique à Hawaï, mais ils s'en moquaient bien et s'étaient contentés d'en rire. Si le prix de la chambre était déjà déraisonnable à l'époque, il était devenu franchement exorbitant quinze ans plus tard : mille six cents dollars la nuit pour deux petites suites – les seules disponibles – donnant sur le Grand Canal et le pont du Rialto, auquel l'établissement devait son nom.

Mais peu importait le coût. Holliday se sentait en terrain connu dans cet hôtel et cela seul comptait pour l'instant.

« Je n'ai pas les moyens de m'offrir un tel luxe », chuchota sœur Meg en découvrant le hall richement décoré de marbre et de lambris en bois. Le sol,

dallé de carreaux de marbres noirs et blancs formant un damier, brillait d'un tel lustre qu'on osait à peine marcher dessus en chaussures.

« Moi non plus, du moins pas pour un long séjour », répondit Holliday à voix basse.

Un demi-mensonge, mais il n'allait quand même pas se vanter d'avoir accès aux divers comptes numérotés des Templiers dont il avait découvert l'existence en Suisse, au Liechtenstein, à Malte et à Chypre !

Leurs suites étaient situées l'une à côté de l'autre au quatrième et dernier étage de l'hôtel enduit de stuc rose. Elles auraient pu servir de décor à un film de Merchant Ivory, avec leur mobilier sombre et leurs lits à baldaquin dont les voilages légers se soulevaient au gré de la brise venue du balcon… Sauf que la porte voûtée menant au balcon était fermée et que le courant d'air, glacial, provenait de la climatisation et ne faisait qu'accentuer la migraine de Holliday.

Il tira les épais rideaux, masquant la vue, puis envoya promener ses chaussures d'un mouvement de pied avant de se laisser tomber sur le lit géant. Rester une vingtaine de minutes, étendu sur le dos, les yeux fermés, ne manquerait pas de le remettre d'aplomb, se dit-il. Mais à peine sa tête avait-elle touché le moelleux oreiller de plume qu'il sombra dans un sommeil profond.

Quelques coups légers frappés à sa porte lui firent ouvrir les yeux. L'obscurité régnait dans la chambre. Cela le dérouta un instant, puis il se rappela qu'il avait fermé les rideaux.

« J'arrive ! » articula-t-il d'une voix ensommeillée.

Il se leva en bâillant et se dirigea vers la porte d'un pas mal assuré. Sans doute la nonne qui avait encore un reproche à lui faire… Il entrouvrit le battant en bâillant de nouveau. C'était bien sœur Meg, en jean et chemise d'homme blanche, mais toujours coiffée de son foulard ridicule.

« Je commençais à m'inquiéter, dit-elle.

— À quel propos ?

— Mais… à propos de vous.

— Pourquoi ça ?

— Avez-vous une idée de l'heure qu'il est ? »

Holliday jeta un coup d'œil à sa montre et fronça les sourcils. 8 h 15. Impossible.

« 8 heures ? L'heure du dîner ?

— Du petit-déjeuner. Il est 8 heures du matin. Cela fait près de vingt-quatre heures que vous dormez.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. »

Holliday la dévisagea un moment en clignant des yeux pour chasser le sommeil. Il avait un goût désagréable dans la bouche.

« Donnez-moi quelques minutes, grommela-t-il enfin.

— Je descends à la salle à manger. Je vous commanderai un café.

— Et un jus d'orange, s'il vous plaît, dit-il. Un grand. »

Elle acquiesça sans se départir de son air inquiet, puis tourna les talons. Rentrant dans sa chambre, Holliday prit au passage sa brosse à dents et son dentifrice et passa dans la salle de bains. Après s'être aspergé le visage d'eau, il commença à se brosser les dents en observant son image dans le miroir. S'il n'avait pas été certain du contraire, il aurait pu croire qu'on l'avait drogué, mais il savait bien au fond de lui-même que les marques de son visage témoignaient seulement des premières atteintes de l'âge.

Ses tempes commençaient à grisonner, à présent, et des cernes sombres soulignaient son œil valide. Il n'avait pas encore le cou décharné, mais les plis qui encadraient sa bouche se creusaient un peu plus chaque année. On ne menait pas autant de batailles qu'il en avait livrées sans en garder quelques cicatrices dans le corps et le cœur.

L'image du moine portugais Helder Rodrigues mourant entre ses bras sur une île minuscule des Açores noyée de pluie lui traversa soudain l'esprit, puis il se rappela West Point et les cours qu'il y avait donnés. Quelques années auparavant, il avait eu l'impression de s'encroûter et en avait conclu sans hésiter que la griserie des batailles lui manquait. Il n'était plus certain de penser la même chose aujourd'hui.

Il avait quitté West Point près d'un an plus tôt, après avoir emballé tout son passé dans des cartons qui s'empoussiéraient depuis dans le box d'un garde-meuble de New York. L'idée l'avait un moment séduit de reconstruire la maison de son oncle, à Fredonia, réduite en cendres par un incendie peu de temps après le décès du vieil homme, puis la bougeotte avait fini par le reprendre.

Il avait vécu quelque temps en Angleterre, mais beaucoup plus à Édimbourg, où il furetait des jours durant dans les Archives nationales écossaises en grelottant de froid. Il logeait à proximité, dans Cowgate Street, où il louait une chambre chez une certaine M^me^ McSeveney dont il n'avait jamais vu le mari, à supposer qu'il ait jamais existé. M^me^ McSeveney avait un fils, Tommy, malheureusement infirme moteur cérébral et confiné à la maison.

Le soir, M^me^ McSeveney sirotait du gin et fumait des Players sans filtre en regardant des rediffusions de *Rab C. Nesbitt*, un sombre et rocambolesque sitcom écossais dont le héros était chômeur et fier de l'être. Holliday faisait souvent la lecture à Tommy, choisissant des classiques, tels *L'île au trésor* ou

Le Comte de Monte-Cristo. Si Tommy pouvait à peine parler, l'éclat de son regard et l'ébauche de sourire qui lui tiraillait les lèvres prouvaient assez qu'il buvait chaque mot.

Vers la fin du printemps, en dépouillant des archives, Holliday était tombé sur l'histoire de Jean de Saint-Clair et de son voyage mal documenté vers l'inconnu. Ce récit l'avait mené à Rosslyn, dans le Midlothian, siège de la famille Saint-Clair durant plus de cinq cents ans, puis de là, successivement, en France, à Prague et maintenant à Venise. Une fois de plus, il se retrouvait au cœur d'un mystère, et d'un mystère redoutable, à en croire les apparences.

Sa toilette terminée, il mit une chemise propre pour descendre au restaurant de l'hôtel et rejoindre sœur Meg, qui l'attendait à une table au fond de la salle devant une cafetière en argent et un grand verre de jus d'orange fraîchement pressée. Il s'assit, but une longue gorgée du jus de fruits et se versa une tasse de café.

« Je suis désolé, dit-il en se laissant aller contre le dossier de sa chaise. J'ai bien l'impression que j'ai passé l'âge de sauter d'un bateau-mouche à un train de nuit pour Venise. Ça m'a complètement lessivé.

— J'étais vraiment inquiète. Je ne plaisante pas. »

Un serveur s'approcha. Avec un léger salut de la tête, il leur tendit à chacun une immense carte qui proposait entre autres une dizaine de plats à base d'œufs. Holliday opta pour les *asparagi alla fiorentina*, Meg pour une tranche de pastèque et un yaourt.

Ils furent servis rapidement et mangèrent un moment en silence, les conversations feutrées des quelques autres clients présents formant en arrière-plan sonore une agréable rumeur de ruisseau, ponctuée de loin en loin d'un rire discret… Ils étaient à Venise, il est vrai, pas au fin fond de l'Ouest sauvage !

« Qu'avez-vous fait pendant que je dormais ? demanda enfin Holliday entre deux bouchées de son plat délicieux.

— J'ai exploré les environs, répondit sœur Meg, qui découpait sa pastèque en petits cubes. J'ai fini par dénicher le bâtiment des Archives. Ça m'a pris une bonne partie de la journée. On ne peut pas dire que la signalisation soit le point fort de la ville. »

Holliday sourit. Amy et lui avaient passé leur temps à se perdre pendant leur séjour à Venise. Jamais il n'était parvenu à se repérer entre les canaux tortueux et les ruelles à la numérotation aléatoire qui rendaient la tâche presque impossible.

« Elles sont loin, ces Archives ? s'enquit-il.

— Des kilomètres si on se déplace à pied. Dix minutes en *motoscafo*. Il y a

un canal qui passe à cinquante mètres de la porte principale.

— Vous êtes entrée ?

— Oui. C'est ouvert au public pendant les heures de bureau. Ils ont des kilomètres de rayonnages. Le bâtiment est un ancien couvent, une annexe de la Basilica dei Frari. Tout le fonds est numérisé, apparemment, et si l'original de ce qu'on cherche n'est pas disponible, il est sûrement possible de consulter une copie sur microfilm. Tous les employés à qui je me suis adressée là-bas parlaient l'anglais.

— Tout cela m'a l'air positif », commenta Holliday.

Prenant un petit pain dans la corbeille qu'on leur avait apportée, il entreprit de saucer son reste de béchamel sous l'œil désapprobateur de sœur Meg. Il se servit ensuite une seconde tasse de café et se renversa sur sa chaise avec un soupir d'aise.

« Maintenant, à vous, colonel, dit la religieuse. Parlez-moi un peu de cette famille Zeno sur laquelle nous enquêtons ! »

Holliday lui adressa un sourire plein de bienveillance.

« D'accord, répondit-il, mais à condition que vous cessiez de m'appeler "colonel". Dites "Doc", "Peter", "Holliday", ou même "Hé ! Vous, là-bas", mais pas "colonel". Je ne le suis plus depuis que j'ai pris ma retraite.

— Soit… Doc.

— Voilà qui est mieux.

— Alors ? Cette famille Zeno ?

— Ah, oui. Les mystérieux Zeno… Leur nom est surtout lié à la carte des frères Zeno, une représentation de l'Atlantique qu'ils sont censés avoir élaborée à la fin du XIVe siècle. Les Zeno étaient une famille d'aristocrates vénitiens qui détenaient le monopole pour le transport des croisés vers la Terre sainte. En gros, ils louaient des navires aux Templiers, qui se chargeaient de fournir les capitaines et les équipages. Leur origine est incertaine. La consonance du nom m'incite à penser qu'ils étaient turcs ou grecs. *Zeno* signifie "étranger" en grec. C'est de là que vient le mot "xénophobie". On s'est toujours interrogé sur la disparition de la flotte des Templiers, mais ce n'est pas une énigme : les navires ont simplement été rendus à la famille Zeno.

— Et cette carte dont vous parliez ?

— Beaucoup pensent qu'il s'agit d'un faux. Mais dans quel but quelqu'un aurait-il contrefait une carte au XIVe siècle ? Sûrement pas pour convaincre un roi ou une reine de financer une expédition, comme Colomb l'a fait plus tard avec la reine Isabelle.

— Vous aussi, vous pensez que c'est un faux ?

— Oui, mais pas pour la même raison que la plupart des gens. Les historiens

considèrent généralement cette carte comme un canular absurde. Moi, je pense que c'est effectivement un canular, mais monté par des templiers d'une génération ultérieure pour couvrir les rumeurs qui circulaient à propos du voyage transatlantique bien réel de Jean de Saint-Clair – John Sinclair, le chevalier qui repose dans la chapelle où nous nous sommes rencontrés. Un écran de fumée, en somme. L'idée étant de déclencher une querelle d'historiens sur la validité et la provenance de cette carte pour qu'ils ne s'intéressent plus qu'à ça et ne creusent pas plus loin. Un tour de prestidigitation consistant à substituer un leurre à la réalité.

« C'est exactement ce genre de carte que l'on obtiendrait en utilisant un bâton de Jacob, l'instrument de navigation dont je vous ai parlé : une série de relevés donnant des distances réduites calculées d'après le temps passé en mer, sans indication de la taille relative des terres émergées. Une représentation prenant en compte la latitude, mais pas la longitude.

— Je confonds toujours les deux, comme les stalactites et les stalagmites.

— La latitude correspond aux lignes horizontales, la longitude aux verticales.

— Donc cette carte se réfère bien à une réalité.

— À peu près. Le principal défaut que les gens donnent pour preuve de l'imposture est que les noms de lieux portés sur la carte sont inexacts et que certaines des îles dessinées n'existent tout simplement pas. Mon hypothèse à moi est que les noms ont été délibérément changés et quelques îles ajoutées sur la carte des Zeno afin de *donner l'impression* d'un trucage.

— Une vraie fausse carte, si je comprends bien.

— Tout à fait. La vérité masquée par un mensonge bien construit. Quel est ce vieux dicton à propos du diable, déjà ? "La plus belle réussite du diable, c'est d'avoir convaincu tout le monde qu'il n'existe pas."

— Et où tout cela nous mène-t-il ?

— La famille Zeno pratiquait déjà le courtage maritime un siècle avant les croisades et a poursuivi son activité longtemps après. Ces gens-là tenaient méticuleusement leurs registres, qui doivent en toute logique se trouver dans les fonds des Archives officielles consacrés à la finance et au commerce. Une petite corvée d'épluchage des documents devrait nous permettre de déterminer s'ils ont loué un navire à un chevalier nommé Jean de Saint-Clair entre 1307 et 1314… »

10

Les Archives nationales de Venise occupent un ancien couvent jouxtant la basilique Santa Maria Gloriosa dei Frari, dans le quartier San Polo. Couvrant à la fois dix siècles et cent quarante kilomètres d'étagères, elles furent centralisées là peu après le départ précipité de Napoléon en 1814 et s'y trouvent toujours. Le couvent comporte deux très grands corps de bâtiment séparés par une cour centrale et subdivisés en innombrables bureaux individuels et autres espaces de recherche.

Holliday et sœur Meg prirent un *motoscafo* à l'embarcadère du Grand Canal qui se trouvait presque devant l'hôtel. Dans les films, les bateaux-taxis vénitiens sont de classiques Chris-Craft en bois datant des années vingt et trente. La réalité est un peu différente. La plupart de ces embarcations sont en fait de simples canots équipés de moteurs hors-bord de cinquante ou soixante-quinze chevaux fixés au tableau arrière. Il existe aussi des lignes de bateaux-bus – les *vaporetti* –, mais aucun ne passait à proximité des Archives.

Ils prirent place au milieu de la chaloupe. Le batelier, qui portait un tee-shirt à l'effigie de Guns N'Roses et fumait une pipe malodorante, mit le cap au sud-ouest en suivant le Grand Canal. À la hauteur du Palazzo Donà' della Madoneta, ils tournèrent à droite dans l'étroit canal de la Madoneta, d'où ils empruntèrent vers l'ouest le Rio di San Polo aux eaux fangeuses, avec le campanile de la Basilica Santa Maria Gloriosa dei Frari – ou simplement « I Frari », pour les Vénitiens – en ligne de mire. Enfin, ils parvinrent au large escalier de pierre qui servait de débarcadère devant l'imposante basilique de brique. Holliday tendit au marinier un billet de dix euros.

« Je vous attends ? s'enquit celui-ci.

— *No, gracie* », répondit Holliday.

L'homme acquiesça, puis, sortant un livre de sa poche, il s'installa confortablement sur son siège et se mit à lire tout en tirant sur sa pipe. L'ouvrage s'intitulait *La Giovane Holden*, de JD Salinger. Il fallut à Holliday quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait d'une traduction italienne

de *L'Attrape-Cœurs*. Quelle était cette manie de modifier les titres ? Pourquoi pas *Una Balena Bianca* au lieu de *Moby Dick*, tant qu'on y était, pour donner l'impression que l'œuvre était d'un Italien ?

Ils traversèrent un pont sur le canal puis longèrent le quai jusqu'à une petite rue sur la gauche, qu'ils suivirent sur une centaine de mètres avant de s'arrêter devant l'entrée sans ornement d'un grand bâtiment de deux étages aux murs maculés, d'aspect plutôt miteux. Au fronton triangulaire dépouillé qui couronnait l'édifice figuraient les mots ARCHIVIO DI STATO en caractères romains d'un mètre de haut profondément gravés.

« Nous y sommes », dit Holliday.

Poussant la banale porte en bois, ils pénétrèrent dans un vestibule protégé par une paroi de verre derrière laquelle se tenait un garde en uniforme. L'homme, qui paraissait dans les vingt-cinq ans et en parfaite forme physique, arborait un air soupçonneux. La crosse d'un gros pistolet automatique Beretta 93R dépassait de l'étui qui pendait à son ceinturon à baudrier impeccablement ciré. Le 93R, l'arme des forces antiterroristes italiennes, pouvait tirer les vingt cartouches de son chargeur en moins d'une seconde – un pistolet-mitrailleur miniature. Il fallait croire que les Vénitiens accordaient une grande valeur à leur histoire…

Ils patientèrent quelques secondes, puis la porte de verre s'ouvrit automatiquement et le garde leur fit signe de passer sous une arcade qui devait être un détecteur de métaux, ce qu'ils firent.

« Parlez-vous anglais ? demanda sœur Meg.

— Un peu », répondit le jeune homme, qui préféra toutefois désigner du pouce un écriteau fixé au mur derrière lui qui avertissait en anglais :

INTERDICTION DE FUMER,
DE PHOTOGRAPHIER OU DE SCANNER LES DOCUMENTS,
D'INTRODUIRE DES MALLETTES OU DES PAQUETS
DANS LES LOCAUX

« Pas de problème », assura Holliday avec un sourire, tout en se demandant quelles précautions étaient prises contre les cutters en plastique ou les innombrables modèles existants de couteaux en céramique affectant des formes de stylos, porte-clés ou cartes de crédit, tous indétectables au magnétomètre et aux rayons X.

L'écriteau était censé dissuader les gens de voler des documents précieux, bien sûr, mais Holliday pouvait imaginer sans difficulté trente-six façons de sortir des objets du bâtiment.

Un autre écriteau portait le mot INFORMAZIONI et une flèche pointée vers un

court passage. Suivant cette direction, ils avancèrent jusqu'à un bureau derrière lequel était assise une avenante jeune femme vêtue d'un blazer et d'une jupe qui lui donnait l'allure d'une hôtesse de l'air. Un autre écriteau indiquant de nouveau INFORMAZIONI était fixé au mur, mais, sur celui-ci, le mot était répété en plusieurs langues, la liste se terminant par un gros point d'interrogation.

La réceptionniste leur décocha un grand sourire, comme si leur vue la transportait de joie.

« Puis-je vous être utile ? » demanda-t-elle dans un anglais parfait, avec un accent ni américain ni britannique probablement appris chez Berlitz ou dans une institution suisse pour jeunes filles.

« Nous sommes à la recherche d'informations concernant la famille Zeno, répondit Holliday, s'efforçant de rivaliser d'amabilité avec elle. Ils étaient armateurs, à Venise, aux XI^e^ et XII^e^ siècles, et peut-être même plus tard. »

La jeune femme consulta un écran d'ordinateur et pianota sur le clavier.

« C'est une cote du troisième étage, annonça-t-elle. Vous trouverez plusieurs postes de travail dans la salle en haut de l'escalier. Dès que l'un d'eux se libérera, vous pourrez commencer vos investigations. Choisissez la langue dans laquelle vous désirez les mener, puis tapez "Maritime, Commerce, Généalogie" dans la barre de recherche. La machine vous demandera d'entrer un nom de famille puis vous indiquera le numéro et l'emplacement du fonds, en précisant si les documents sont disponibles en tant qu'originaux, fac-similés ou sous forme de microfiches. L'un de nos employés se fera un plaisir de vous apporter le matériel requis à votre poste de travail. Une somme modique vous sera réclamée pour ce service. Nous acceptons la plupart des cartes de crédit et l'argent liquide, mais pas les chèques.

— Qu'entendez-vous par "modique" ? demanda sœur Meg.

— Vingt-cinq dollars américains, ou dix-neuf euros par requête.

— Dans combien de langues savez-vous dire tout ça ? s'enquit Holliday.

— Neuf, répondit la jeune femme, manifestement ravie qu'on lui pose la question. Anglais, français, allemand, espagnol, russe, polonais, tchèque, serbe et japonais. Et je suis en train d'apprendre le mandarin. J'ai des facilités.

— Ça, je veux bien vous croire ! Mais, dites-moi, comment fait-on pour se rendre au troisième étage ?

— Vous avez un escalier au bout du couloir. Il n'y a pas d'ascenseur, malheureusement. »

Holliday et sœur Meg enfilèrent le couloir aux vieux murs de pierre enduits de plâtre et au plancher de larges lattes de pin usé et marqué par le temps.

« Vous flirtez toujours comme ça ? » demanda la nonne aux cheveux de feu d'un ton réprobateur.

Holliday se fit la réflexion qu'elle n'avait pas dû se laisser aller à rire depuis belle lurette.

« Tout le temps, répondit-il. C'est la base même de ma philosophie de l'existence.

— Ah, parce que vous avez une philosophie de l'existence ?

— Absolument. Elle consiste à toujours avoir un mot aimable pour la personne qui me rend service.

— À condition que cette personne soit une jolie fille…

— J'aime regarder les jolies femmes. Qu'y a-t-il de mal à ça ? D'ailleurs, vous ne pouvez pas avoir quoi que ce soit contre elles puisque vous en êtes une vous-même.

— Vous êtes vraiment odieux », répliqua sèchement sœur Meg en rougissant comme une pivoine… ce qui ajoutait encore à son charme.

Holliday se contenta de lui sourire.

Parvenus au bout du couloir, ils entamèrent l'ascension de l'étroit escalier dont les marches, comme le plancher, étaient creusées par l'usure, surtout en leur milieu. Chaque palier était éclairé par une fenêtre cintrée donnant sur une cour à l'évidence accessible depuis le rez-de-chaussée puisque des gens y étaient installés, occupés à fumer, manger, boire du café assis sur des bancs, ou à contempler les massifs de fleurs en profitant du soleil qui filtrait à travers les arbres.

Ils atteignirent le haut de l'escalier et, franchissant un passage voûté, ils pénétrèrent dans un étroit vestibule inondé de soleil où un jeune homme en chemise blanche et lunettes cerclées de métal tapait frénétiquement sur le clavier d'un ordinateur. Derrière lui se trouvaient quatre postes de travail, chacun dans un petit box. Cela rappela à Holliday la bibliothèque de Georgetown.

Ils s'approchèrent du bureau, mais le jeune homme continua de taper sans leur prêter la moindre attention.

« *Mi scusi*, commença Holliday. Pourriez-vous nous aider ? »

Le garçon lui jeta un bref regard agacé puis tendit une main derrière lui.

« *La stazione a sinistra*, lança-t-il.

— *Grazie* », dit Holliday.

L'autre s'était déjà remis à son ouvrage.

« Il n'est pas très poli, remarqua sœur Meg comme ils se dirigeaient vers le box indiqué.

— Que voulez-vous, répondit Holliday avec un soupir. Tout le monde ne peut pas être une jolie fille. »

Fidèle à elle-même, Meg le fusilla du regard sans rien dire, telle une

maîtresse d'école chahutée par une classe intenable.

« Avez-vous été institutrice ? demanda Holliday.

— Pendant une courte période, quand j'étais novice. Pourquoi ? »

Bingo !

« Simple curiosité », répondit-il avec bonhomie tout en s'asseyant sur une chaise en plastique devant un ordinateur Zucchetti.

Suivant les instructions de la polyglotte de l'accueil, il sélectionna l'anglais en cliquant sur le petit Union Jack et commença sa navigation.

« Vous avez trouvé quelque chose ? s'enquit sœur Meg au bout d'un moment.

— Je crains que oui.

— Comment ?

— Zeno Nautica – archives comptables : 1156-1605. Quinze mille pages ; cent cinquante-sept registres.

— Sans doute est-il possible d'avoir le détail registre par registre, ou année par année.

— Vous pensez que je devrais taper "1307 à 1314" ?

— Ce serait logique, non ?

— Essayons… »

Holliday entra les dates et attendit. La réponse s'inscrivit bientôt sur l'écran.

« Alors ? dit sœur Meg.

— Mille huit pages ; quatorze registres. Des gens actifs, ces Zeno ! Décortiquer tout ça prendrait une éternité.

— Nous savons qu'ils sont revenus en 1314, du moins la bienheureuse Juliana. Ne devrait-il pas y avoir une indication de la date à laquelle le bateau a été rendu à son propriétaire ?

— Je savais bien que votre présence n'était pas inutile.

— Je ne répondrai pas à la provocation, affirma Meg avec dédain. Allez-y, ne perdez pas de temps ! »

Holliday tapa « 1314 ».

« Cent soixante-quatre pages ; un seul registre. Disponible en fac-similé », annonça-t-il.

Il y avait sur le bureau un stylo attaché par une chaînette et un bloc-notes. Après avoir noté la cote du registre, Holliday l'apporta au jeune homme, qui cessa de maltraiter sa machine et leva un regard noir vers lui en remontant ses lunettes sur son nez.

« *Cosa vuole ?* Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il, agressif.

Holliday posa son morceau de papier sur le clavier.

« Ce que je veux, mon petit père, c'est que vous fassiez votre boulot, au lieu

de rester assis sur votre popotin à écrire des poèmes enflammés à votre copine… ou à votre copain, répliqua-t-il, du ton revigorant qu'il utilisait à West Point pour dresser les cadets.

— *Diciannove euro* », marmonna le garçon en baissant les yeux.

Holliday sortit son portefeuille et laissa tomber un billet de vingt euros sur le bureau.

« *No spiccioli* – pas de monnaie –, dit le jeune homme après avoir raflé l'argent d'un geste vif pour le fourrer dans un tiroir.

— Gardez tout », dit Holliday.

L'employé ferma ostensiblement le tiroir à clé, se leva, prit le papier puis sortit par une porte au fond de la pièce. Holliday retourna au poste de travail où était restée sœur Meg.

« Et maintenant ? demanda-t-elle.

— Maintenant, on attend. »

11

« **B**on sang, mais qu'est-ce qu'il fabrique ? C'est grand, ici, mais tout de même pas à ce point-là ! » s'exclama Holliday en consultant sa montre.

Cela faisait en effet trois quarts d'heure que le charmant jeune homme avait disparu.

« Il est peut-être en train de faire un petit somme quelque part, avança sœur Meg, qui regardait la cour en contrebas depuis la fenêtre.

— Ou de se griller une cigarette dans un recoin d'escalier », grommela Holliday, se souvenant du succès qu'avaient les cages d'escalier auprès des cadets, à West Point.

Il fronça les sourcils, surpris de se sentir nostalgique à ce point de ses années d'enseignement. West Point avait été son premier chez-soi depuis bien longtemps, et il en était parti pour reprendre sa vie nomade, poussé par une insatiable soif de mouvement.

« Vous devriez peut-être aller voir si vous le trouvez et lui donner un avertissement… ou la sanction équivalente en vigueur à West Point, dit sœur Meg.

— On dirait que vous prenez sa défense.

— Vous avez été odieux avec lui.

— Je n'ai fait que lui dire ses quatre vérités.

— Il est très jeune.

— Parce que vous pensez qu'il aura changé dans cinquante ans ? Il méprise son travail et croirait déchoir en le faisant correctement. Et il pense sans doute que son patron bloque son avancement parce qu'il a une dent contre lui. C'est le genre de type qui rejette toujours la faute sur les autres. Un grand classique. Je vous fiche mon billet qu'il se prend pour un grand metteur en scène en devenir, ou pour un romancier de talent qui attend son heure. »

À cet instant, la porte s'ouvrit au fond de la pièce et l'employé reparut, coltinant une énorme boîte à archives cartonnée qu'il transporta jusqu'au box avant de la laisser tomber lourdement sur le bureau.

« *Mi dispiace, signore*, dit-il, s'excusant de son retard avec une politesse que démentait son expression hostile et glaciale.

— Ce n'est pas grave », assura Holliday.

Il tendit tour à tour au garçon une autre feuille de bloc-notes sur laquelle il avait inscrit le numéro du registre suivant dans la série, puis un nouveau billet de vingt euros sorti de son portefeuille.

« *Mi dispiace… Realmente* », ajouta-t-il, affectant un air de parfaite sincérité.

Le jeune homme regarda le billet, dévisagea Holliday, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis sembla se raviser. Holliday n'était peut-être à ses yeux qu'un vieillard grisonnant, mais un vieillard d'un mètre quatre-vingt-dix pieds nus encore capable d'exécuter cent pompes sur un seul bras sans effort et portant un bandeau sur l'œil avait sans doute quelque chose d'un peu intimidant. Optant sagement pour la prudence, le freluquet pivota en silence sur un talon et quitta de nouveau la pièce.

« Qu'est-ce que vous lui avez dit ? demanda sœur Meg. Il semblait furieux.

— Je l'ai envoyé chercher le registre suivant, celui de 1315. »

La religieuse s'insurgea :

« C'est de la cruauté gratuite ! Vous vouliez le punir, c'est ça ?

— Absolument pas, répliqua Holliday, excédé. Il m'est simplement venu à l'esprit après le départ de ce petit crétin qu'on utilisait le calendrier julien, à l'époque qui nous intéresse. Le calendrier grégorien a été adopté à Venise à la fin du XVI^e^. En 1314, le décalage du calendrier par rapport au temps vrai était déjà important, et Noël devait se situer en février. Si le retour de votre bienheureuse Juliana, comme vous l'appelez, a eu lieu à la fin de cette année-là, il a pu être répertorié dans le registre de 1315, et non dans le précédent. Nous devons donc le consulter également. »

Sœur Meg lui lança un regard noir, mais s'abstint de tout commentaire.

Holliday tira de sa boîte le registre en fac-similé. Celui-là se présentait différemment des livres comptables modernes, chaque entrée étant rédigée à la main en travers de toute la page, avec, à la suite, le numéro et la date de la transaction, le nom du rédacteur, le nom du client concerné, le nom et la destination du navire affrété, et enfin la somme versée et la date de retour prévue.

Les noms des personnes, des bateaux et les dates étaient tous soulignés. Chaque entrée occupait un nombre plus ou moins grand de lignes selon la complexité de la transaction. Une façon de procéder curieuse, mais efficace. Éparses entre les paragraphes, sur des lignes distinctes, apparaissaient des notes portant sur le retour effectif des navires et le paiement final. La dernière note de la dernière page du fac-similé était de cette nature. Malgré l'archaïsme

de l'écriture et le caractère obscur de l'italien ancien, Holliday parvint à la déchiffrer grâce à sa maîtrise du latin :

« *13 décembre 1314. Giorgio Zeno. Vu à Gibraltar la* Santa Maria Maggiore *louée au chevalier Jean de Saint-Clair, en provenance de St Michael's Mount.* »

« Vous pensez que c'est du Mont-Saint-Michel qu'il s'agit ? demanda sœur Meg, qui s'était approchée et lisait par-dessus l'épaule de Holliday.

— Pourquoi auraient-ils traduit le nom en anglais ? La note est en italien.

— Ils auraient donc fait escale à St Michael's Mount, en Cornouailles, sur le chemin du retour ?

— Apparemment… Ils ont pu s'y arrêter également à l'aller.

— Pourquoi l'auraient-ils fait ? Jean de Saint-Clair était français.

— Démêler ce qu'étaient la France et l'Angleterre à l'époque relève de la gageure. Aliénor d'Aquitaine ne parlait pas un mot d'anglais, mais elle était la mère de Richard Cœur de Lion. La Bretagne et l'Aquitaine étaient des possessions anglaises en France. Saint-Clair aurait pu être anglais, avec des attaches à St Michael's Mount plutôt qu'au Mont-Saint-Michel. La seule façon de s'en assurer est d'aller voir sur place.

— Dans ce cas, nous n'avons pas besoin de consulter le prochain registre, observa sœur Meg.

— J'aimerais quand même y jeter un coup d'œil. L'entrée suivant celle-ci pourrait recéler des informations utiles. »

Cette fois, ils patientèrent près d'une heure sans que le jeune homme reparaisse.

« Ça vire au grotesque ! fulmina Holliday.

— Il a bien compris que vous vouliez juste lui faire perdre son temps, commenta sœur Meg.

— Quoi qu'il en soit, il n'a qu'à faire son boulot ! » répliqua Holliday, campant sur ses positions.

Vingt-cinq minutes passèrent encore. Aucun signe de l'employé.

« Nous ferions peut-être aussi bien de partir, suggéra la religieuse.

— Pas avant que j'aie vu ce registre. Après tout, j'ai payé pour ça », répondit Holliday.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, qui indiquait midi passé.

« Il doit y avoir une autre sortie. Il sera allé déjeuner, dit Meg.

— Alors, je vais le chercher moi-même, ce maudit registre ! »

Se servant de l'ordinateur, Holliday retrouva le numéro de la cote et le nota. Puis il se leva et se dirigea vers la porte qui devait donner accès aux magasins de stockage.

« Vous n'êtes pas obligée de venir, dit-il avec brusquerie, voyant que sœur

Meg lui emboîtait le pas. Si je retrouve ce petit salopiot, je n'ai pas besoin de vous pour lui tordre le cou.

— C'est précisément pour ça que je tiens à être là, rétorqua-t-elle.

— Comme vous voudrez… »

Il tira la porte et passa de l'autre côté, sœur Meg sur ses talons.

Ils se retrouvèrent devant un dédale de rayonnages allant du sol au plafond, chargés de documents de toutes sortes, les uns en vrac, les autres rangés dans des classeurs. Certains fonds s'empilaient dans des boîtes ou des caisses en carton, bois ou plastique. Les étagères elles-mêmes, tantôt en bois, tantôt métalliques, et de différentes longueurs, formaient de courtes allées transversales en cul-de-sac, comme celles d'un labyrinthe de jardin.

Quant aux travées principales, toutes droites, soit elles s'interrompaient brusquement, soit, au contraire, elles semblaient se prolonger sans fin. Le plus grand désordre apparent régnait sur l'ensemble. Le classement était alphabétique pour une section, numérique pour sa voisine, chronologique pour une troisième et thématique pour d'autres encore.

« C'est n'importe quoi, commenta Holliday. Moi qui trouvais déjà cauchemardesque le système de la British Library, celui-ci est carrément insensé !

— J'avoue que c'est déroutant, admit sœur Meg.

— Tout se passe comme si on avait mélangé des éléments de diverses époques, selon le goût du jour. C'est incohérent au possible !

— Comme la politique italienne, à ce que j'ai cru comprendre.

— En tout cas, ne vous éloignez pas ! Vous vous perdriez comme dans le terrier du lapin d'*Alice au Pays des merveilles* ! »

— "Par mes oreilles et mes moustaches, comme il se fait tard !" cita Meg en souriant.

— Pardon ?

— C'est dans *Alice au Pays des merveilles*, quand Alice suit le Lapin Blanc dans son terrier.

— Pour être honnête, je n'ai jamais lu le livre, avoua Holliday. J'ai juste vu le film à la télévision, chez mes copains, les jumeaux Corbett, quand j'avais sept ou huit ans. Les Corbett étaient les seuls à avoir la télé dans le quartier, et en couleur, s'il vous plaît ! Une RCA "Aldrich" de vingt et un pouces. Teddy adorait *Alice* ; Artie détestait. Et c'était pareil pour tout. Je me souviens aussi de la chanson *Lapin blanc* de Jefferson Airplane – "Rien qu'une pilule et tu grandis" et tout ça…

— Vous devriez avoir honte ! *Alice* est tout de même un classique ! »

Holliday joignit ses deux mains, courba la tête et récita en entier le *Confiteor*

en latin.

« Impressionnant, dit sœur Meg. Et en latin, encore ! Quoique votre *mea culpa* me semble manquer un peu de sincérité…

— J'ai été enfant de chœur. Et comme tous les enfants de chœur, je n'aimais pas particulièrement prendre une taloche par le curé quand je me trompais dans une prière.

— Votre expérience de l'Église n'a pas été des plus agréables, si je comprends bien ?

— Entre les claques des bonnes sœurs, les baffes des curés – ou pire –, les papes qui prétendaient que la masturbation ou le sexe hors mariage faisaient pourrir les parties génitales, la confession, où il fallait chuchoter ses pensées les plus intimes à l'oreille d'un vieux salingue, et, pour couronner le tout, l'obligation de regarder les prêches de M^gr^ Sheen à 20 heures le mardi soir au lieu du show télévisé de Milton Berle… Oui, vous pouvez le dire, mon expérience de l'Église a été assez exécrable.

— Il n'y a pas pire ennemi de l'Église qu'un catholique qui a renié sa foi, soupira sœur Meg.

— Ce n'est pas une question de reniement. Je déteste toutes les religions qui se croient seules détentrices de la parole divine, que ce soit le catholicisme, l'islam, le judaïsme ou l'évangélisme… Mais ce n'est pas le moment de discuter théologie. Trouvons plutôt ce petit morveux et filons d'ici ! »

Ils trouvèrent le « petit morveux » dans la section N 24, sous une pancarte pendue au plafond qui portait simplement la mention *Navi* – navires. Agenouillé, il était assis sur ses talons devant une étagère basse numérotée Z 21 et lisait un registre ouvert sur le sol, la boîte en carton posée près de lui. Ses lunettes avaient glissé sur son nez. Si l'on exceptait le sang qui s'égouttait régulièrement de son oreille, tout aurait semblé tout à fait normal.

Près de Holliday, sœur Meg laissa échapper un gémissement.

« Oh ! Le pauvre garçon, murmura-t-elle, des larmes dans la voix. Hémorragie cérébrale ?

— Non. Épingle à chapeau, répondit Holliday, qui avait déjà eu l'occasion de voir une blessure analogue sur la personne d'un trafiquant d'or nommé Valador. En plastique, pour passer sans encombre les détecteurs de métaux des aéroports. Elle vous l'enfonce dans l'oreille médiane, puis traverse l'os temporal par le conduit du nerf auditif pour atteindre le cerveau. Ça exige une grande adresse, à ce qu'il paraît…

— *Elle ?* reprit Meg pendant que Holliday s'accroupissait pour regarder de plus près.

— Elle s'appelle Daniella Kay. Une Canadienne. Épouse d'Antonín Pesek, un

tueur à gages tchèque. Ils font équipe.

— Vous voulez dire que ce garçon a été… assassiné ? »

Passant sa main dans l'ouverture de la chemise du jeune homme, Holliday posa sa paume sur la poitrine au niveau du cœur. La peau était encore tiède. Il retira sa main puis, se faisant violence pour ne pas les fermer, il examina les yeux au regard vide qui n'avaient pas encore perdu leur éclat. Les globes oculaires n'avaient même pas commencé à se rétracter.

— Oui, répondit-il. Et il n'y a pas longtemps. Dix minutes. Un quart d'heure, peut-être. »

Sœur Meg demeurait là, stupéfaite, fixant le cadavre agenouillé.

« Mais pourquoi tuer un employé des Archives ? » demanda-t-elle.

Holliday se pencha pour examiner le registre. Une mare de sang engluait le centre de la page, maculant l'écriture fine du fac-similé, mais la déchirure qui courait le long du dos de la reliure restait parfaitement visible.

« La page a été arrachée, dit-il en se relevant.

— On l'a tué pour une page d'archives ?

— C'est le troisième ou le quatrième feuillet du registre des Zeno pour 1315 qui a disparu. L'entrée concernant le retour à Venise de la *Santa Maria Maggiore* devait certainement s'y trouver.

— Donc, quelqu'un sait que nous nous y intéressons.

— Pas *quelqu'un*, les Pesek. Ils ont éliminé le gamin parce qu'il a eu la malchance de se trouver là au mauvais moment, mais leur cible, c'est *nous*. Quelqu'un les paie pour nous tuer.

— Il faut que nous allions tout de suite à la police !

— Surtout pas, ma sœur. Nous serions coincés ici pendant des jours, voire des semaines, si nous faisions ça. Les enquêteurs suivent généralement la piste la plus évidente dans ce genre d'affaire, et nous sommes les suspects tout désignés. Non, nous allons retourner au poste de travail, effacer nos empreintes et ensuite nous tâcherons de trouver une porte dérobée pour sortir d'ici et un *motoscafo* pour nous conduire à l'aéroport. Quand le cadavre sera découvert, ça va faire un sacré ramdam. Il faut absolument que nous soyons en route pour Londres avant ce soir. »

12

Dire qu'ils quittèrent les archives et gagnèrent l'aéroport sans être vus serait largement exagéré.

Holliday et la sœur finirent par découvrir au fin fond du vaste complexe claustral un étroit escalier en colimaçon qui devait dater de la construction d'origine. La poussière recouvrant les marches de pierre érodées avait été récemment remuée. Une femme en chaussures à talons plats était passée par là : la forme carrée des talons et l'ovale pointu des semelles étaient clairement visibles dans la couche poudreuse. Les traces allaient dans les deux sens. Elle était entrée et ressortie par le même chemin.

Holliday se représentait très bien la scène. Un jeune homme voit une jolie femme là où elle ne devrait pas être, mais elle a un sourire si aimable qu'il ne s'offusque pas… S'approcher de lui n'avait dû être pour elle qu'un jeu d'enfants. Ils avaient sans doute discuté un moment à propos du registre qu'il avait pris sur l'étagère, Daniella Kay lui faisant un charme outrancier. Elle devait exceller à hypnotiser sa proie comme un serpent. Le pauvre garçon n'avait même pas dû la voir retirer de ses cheveux l'épingle mortelle, et à partir de là les jeux étaient faits. Il était probablement mort sur le coup, le cerveau transpercé, en nourrissant sur les femmes mûres les fantasmes glorieux dont seuls les jeunes gens peuvent se bercer.

Holliday et sœur Meg descendirent l'escalier, qui aboutissait à une porte dans un minuscule dégagement poussiéreux. Celle-ci avait à l'évidence été forcée peu de temps auparavant, comme l'attestaient les éclats blancs dans le vieux bois autour du loquet. Ils poussèrent le battant et débouchèrent dans un jardinet envahi par les hautes herbes, entre le mur du couvent et l'immeuble voisin.

« De quel côté ? » demanda sœur Meg.

À gauche, entre les arbres, Holliday distinguait l'extrémité d'un petit canal en cul-de-sac. À droite, un chemin menait au parvis de l'église San Rocco. Ils seraient en danger quel que soit leur choix : opter pour le canal et un

motoscafo, c'était se retrouver coincés sur un bateau piloté par un tiers ; sortir par le *campo*, s'exposer à une mauvaise rencontre dans la foule.

« Par ici », dit Holliday, prenant sœur Meg par le bras pour l'entraîner vers la place.

Tout bien pesé, si les Pesek les attendaient, il serait peut-être plus facile de s'échapper en profitant de la cohue… Mais d'un autre côté, si le meurtre était découvert, les parvis de San Rocco et des Frari seraient les premiers endroits mis sous surveillance dès l'alerte donnée et ils courraient alors le risque d'être reconnus par le garde armé des archives, ou la polyglotte de l'accueil.

« Le jeu consiste à nous éloigner le plus possible d'ici dans le moins de temps possible », ajouta-t-il.

Ils suivirent le chemin, qui passait entre de grands platanes, et sortirent sur la place avec l'église à leur droite, formant un angle droit avec la Scuola di San Rocco, jadis siège d'une œuvre de bienfaisance, aujourd'hui édifice municipal connu pour ses toiles du Tintoret. L'arrière de la basilique des Frari se dressait sur leur gauche. La seule issue était droit devant eux, de l'autre côté de la place, où s'amorçait une rue étroite au bout de laquelle une vedette touristique amarrée au pied d'une volée de marches en pierre était en train d'embarquer des passagers.

« Dirigez-vous vers le bateau ! » ordonna Holliday tout en scrutant la foule.

Tous les signaux d'alarme étaient au rouge dans son esprit. Quelqu'un les observait, c'était évident. Quand ils posèrent le pied sur les dalles bien ajustées du *campo*, il tourna d'instinct son regard vers le haut, cherchant des fenêtres ouvertes ou d'éventuelles positions de *snipers* sur les toits.

Cette traversée relativement courte qu'ils devaient effectuer à découvert lui rappela Matar Baghdad Al-Dawli, la route de l'aéroport, à Bagdad, une avenue triomphale à huit voies bordée d'hôtels de luxe et de gratte-ciel, transformée par la guerre en un tunnel de la mort que l'on empruntait en retenant son souffle et en priant pour ne pas se faire hacher menu par une bombe artisanale ou un tireur embusqué armé d'un RPG *made in Russia* et d'une solide haine des Américains.

Là-bas, le danger était de regarder trop loin en avant au lieu de se concentrer sur les abords immédiats. À Bagdad, la mort, comme le diable, était toujours dans les détails, et Holliday avait l'impression glaçante qu'il en allait de même sur cette place.

À peine avaient-ils fait cinq pas que les vannes du ciel s'ouvrirent, déversant une averse soudaine qui prit tout le monde de court. Holliday émit un soupir de soulagement. Serrant un peu plus fort le bras de sœur Meg, il la poussa devant lui, plissant les yeux sous le déluge.

« Courez ! » lui souffla-t-il à l'oreille.

Quoi de plus naturel, en effet, que de se hâter sous la pluie ? Il veilla seulement à rester à proximité des groupes de passants qui couraient se mettre à l'abri, de façon à constituer la plus petite cible possible pour le cas où les Pesek surveilleraient les lieux. Ils atteignirent l'autre côté du *campo,* trempés mais entiers, et s'engouffrèrent dans la ruelle menant au canal. Ils furent les derniers à monter à bord de la vedette, dont le pont était protégé par un auvent de toile sur lequel était accrochée une banderole en plastique où on lisait :

HÔPITAL ITALO-AMÉRICAIN DE BROOKLYN
CROISIÈRE ANNUELLE DU PERSONNEL INFIRMIER

« *Biglietti, per favore*, leur dit un homme à l'air fourbu qui arborait une vieille casquette d'officier crasseuse et informe ornée d'une ancre dorée.

— Euh… nous les avons oubliés à l'hôtel, marmonna Holliday. À l'hôtel… *Albergo. Capisce ?*

— Quarante-sept euros, répondit le contrôleur avec un haussement d'épaules. Par personne. »

Holliday sortit de son portefeuille deux billets de cinquante euros qu'il lui tendit en disant :

« Gardez la monnaie ! »

L'homme regarda les billets, puis leva de nouveau les yeux vers Holliday.

« *Grazie* », grommela-t-il avec aigreur, manifestement peu impressionné par ce pourboire qu'il devait juger dérisoire.

Il releva la petite passerelle avec des gestes las, claqua le portillon, puis donna un coup de sifflet assourdissant à moins d'un mètre des oreilles de Holliday. L'instant d'après, un grondement de moteur se fit entendre à l'arrière du bateau, qui s'éloigna laborieusement de l'embarcadère. Le contrôleur s'assit sur un tabouret, alluma une cigarette et, se renversant en arrière, s'absorba dans la contemplation de l'auvent rayé au-dessus de sa tête. À l'avant, quelqu'un se mit à débiter un commentaire incompréhensible dans un porte-voix tandis que la pluie s'abattait avec fracas sur la toile de l'auvent. Les passagers tournaient en rond sur le pont, bavardant joyeusement sous l'ondée tout en dégustant des boissons offertes décorées de petits parapluies et des canapés spongieux disposés sur une table près de Holliday et de sœur Meg.

« Où allons-nous ? demanda celle-ci.

— Ailleurs qu'ici. C'est tout ce qui importe », répondit Holliday, qui perdait tout sens de l'orientation au fur et à mesure qu'ils progressaient sur le canal à travers des trombes d'eau. Le bateau était d'une telle largeur que les

gondoliers, trempés dans leurs maillots rayés, devaient manœuvrer pour lui céder le passage, leurs élégants esquifs se faufilant le long du bastingage, violemment ballottés dans les remous de la vague d'étrave. Il semblait évident qu'une espèce de péniche à fond plat de ce gabarit n'avait rien à faire sur une voie d'eau si étroite, mais Holliday n'allait pas se plaindre. Ils avaient couru un grand danger, sur le Campo San Rocco, il en était certain, et seule la chance les avait sauvés.

Fort de sa longue expérience des situations critiques, il savait que la chance, comme la malchance, ne durait jamais longtemps. La seule certitude était que l'aiguille oscillait sans cesse de l'une à l'autre. Le tout était d'en deviner les mouvements à l'avance. Les Pesek étaient des professionnels de haut vol. S'ils avaient un contrat pour les abattre, lui et la religieuse aux cheveux fauves, ils ne lâcheraient jamais prise. Le plus gros problème était qu'il ne les avait aperçus qu'une fois, brièvement et de loin, dans l'enchevêtrement des ruelles sombres et tortueuses du Suquet, le vieux quartier de Cannes situé au-dessus du célèbre port et de ses yachts. Dans son souvenir, Antonín Pesek était un homme bien mis portant une barbiche grisonnante soigneusement taillée, et Daniella une séduisante quinquagénaire qui, à en juger par son maintien aristocratique, devait pratiquer l'équitation. Mais il savait qu'il serait incapable de les reconnaître s'ils se tenaient devant lui.

La vedette ralentit en virant à gauche dans le Grand Canal et Holliday retrouva ses repères en dépit de la pluie. Ils se dirigeaient à présent vers le nord-est, c'est-à-dire vers le pont du Rialto et leur hôtel. Il fut tenté de soudoyer l'homme à la casquette pour qu'il les fasse descendre à l'appontement proche de l'hôtel, mais il se ravisa. Rien de ce qu'ils avaient laissé dans leurs chambres n'était indispensable, et les gens qui étaient sur leur piste avaient inévitablement placé l'endroit sous surveillance.

Question à mille dollars : qui étaient ces gens et pourquoi les suivaient-ils ? Les Pesek ne tuaient pas juste pour passer le temps, ils étaient payés pour ça. Holliday effectuait une recherche sur un obscur chevalier du Temple qui avait utilisé un non moins obscur instrument de navigation. Il y avait peut-être là de quoi bousculer certains dogmes historiques, mais pas de quoi révolutionner la planète. Quant à sœur Meg, elle cherchait à compléter la biographie de la mère supérieure d'un couvent tchèque abritant les sœurs d'un ordre monastique irlandais plutôt obscur lui aussi : un sujet assez éloigné de James Bond ou Jason Bourne.

Alors qui leur en voulait ? Holliday avait d'abord pensé à Sodalitium Pianum, la police secrète du Vatican, mais l'hypothèse ne tenait pas. Le chauve qui les avait filés à Prague exécutait de toute évidence un contrat et les Pesek

également. Or Holliday savait par expérience que le Vatican ne manquait pas d'hommes de main à lui… Non, c'était dans la vie de deux amants morts depuis près de sept siècles qu'il fallait fouiller pour trouver la clé de l'énigme.

Le bateau chargé d'infirmiers en goguette vira de nouveau, cette fois à droite, pour emprunter un canal secondaire longeant la façade élégante d'un palais dont les effluents urbains avaient couvert d'une boue putride et brune les soubassements de pierre à demi submergés et rongés par des siècles de flux et de reflux biquotidiens.

Sœur Meg tira la manche de Holliday.

« Oui ?

— Je viens de surprendre une conversation. Je sais où nous allons.

— Ah oui ?

— Visiter un endroit qui s'appelle Isola di San Michele. Encore une référence à saint Michel. C'est la troisième aujourd'hui.

— C'est peut-être un signe », suggéra Holliday avec un sourire en coin.

Les joues de sœur Meg s'empourprèrent aussitôt.

« Vous vous moquez encore de moi, protesta-t-elle.

— Mais enfin, je plaisantais ! s'exclama Holliday avec agacement.

— Oui, à mes dépens.

— Ne soyez donc pas si susceptible, ce n'est pas le moment. Au cas où vous l'auriez oublié, il y a un cadavre, aux archives, avec un trou dans la tête ! »

Sœur Meg se mura dans le silence. Le tambourinement de la pluie sur l'auvent diminua d'intensité, puis s'interrompit tout à fait. L'orage cessa aussi brusquement qu'il avait commencé, les nuages se déchirant pour laisser passer de larges rayons de soleil obliques. La forêt de mâts d'un grand port de plaisance apparut du côté gauche, à un endroit où le canal s'élargissait sensiblement. Puis, au-delà, ils aperçurent l'eau libre du chenal entre l'archipel et le continent.

« Sacca della Misericordia, annonça le contrôleur, toujours avachi sur son tabouret.

— *Sacca ?* répéta Holliday. Qu'est-ce que c'est ? Un sac ? Ça n'a pas de sens.

— Je crois que *sacca* signifie "une anse", dit sœur Meg. L'Anse de la Vierge de Miséricorde. »

L'homme à la casquette montra du doigt une île à quelques centaines de mètres sur la droite, dans le chenal.

« Isola di San Michele, dit-il. *L'Isola dei morti*. »

Holliday plissa les paupières. L'île, entourée d'un mur renforcé de tours à chaque coin, semblait presque artificielle. Une prison ?

« *Cimitero di Napoleone*, expliqua le guide.

— C’est un cimetière, dit Holliday. Nous allons visiter un cimetière. »

13

À une époque de son histoire, l'Isola di San Michele se composait en fait de deux îles séparées par un canal. Pendant la brève période où il occupa Venise, Napoléon jugea à juste titre que les multiples cimetières de la ville constituaient un risque sanitaire, leurs « vapeurs méphitiques » étant presque certainement à l'origine des épidémies de peste et de choléra qui ravageaient à intervalles réguliers la petite République riveraine de l'Adriatique. Si Napoléon avait un talent, c'était celui de gérer les cimetières. Il en avait fait déplacer plusieurs lors de l'aménagement du Paris impérial et il appliqua la même politique à Venise.

En conséquence, des milliers de dépouilles furent exhumées pour être transportées dans des boîtes sur les deux îles. Enfin, le canal ayant été comblé, celles-ci furent réunies en une seule, fermée par une enceinte.

En l'espace de quelques années, les nouvelles inhumations surpassèrent en nombre les transferts d'ossements et l'on vit des gondoles funéraires faire régulièrement la navette sur la lagune entre la ville et le cimetière insulaire. La nécropole conçue par Napoléon comme un jardin à la française, avec ses alignements de grands arbres et ses statues compassées, se transforma peu à peu en un fouillis hétéroclite de dalles et de monuments allant du plus sobre au plus outrageusement orné.

Au fil du temps, l'« île des Morts » acquit une certaine aura romantique et devint l'ultime destination d'un large échantillon de personnalités célèbres, parfois tristement, de Joseph Brodsky, le poète russe en exil, à Ezra Pound, le poète américain, lui aussi en exil, en passant par le compositeur Igor Stravinsky et Serge Diaghilev, le fondateur des Ballets russes. Deux siècles après son ouverture, l'île était apparemment devenue une attraction touristique.

Après avoir décrit un virage, la vedette accosta un petit quai sur la rive de l'île faisant face à la cité. Sous un soleil brillant dans un ciel presque dégagé, les passagers descendirent à terre d'un pas résigné et franchirent le portail d'entrée dans le cimetière.

« Qu'allons-nous faire ? demanda sœur Meg.

— Trouver un moyen de gagner le continent », répondit Holliday comme ils avançaient en queue de cortège le long d'une large allée de gravier.

Le cimetière était divisé en grands carrés bien délimités où s'entassaient des centaines de tombes, anciennes et récentes. Quelques-unes des personnes présentes semblaient en deuil ; les autres étaient des touristes occupés à prendre des photos ou à lire les épitaphes.

« Je crois que le groupe doit retourner en ville après la visite. J'ai entendu des gens dire qu'ils pensaient être à leur hôtel pour déjeuner.

— Il doit y avoir une autre façon de quitter l'île. Il est pratiquement certain que le cadavre a été découvert, à l'heure qu'il est.

— J'ai cru voir un autre petit embarcadère un peu plus loin en suivant le mur d'enceinte, dit sœur Meg. Nous pouvons peut-être trouver quelqu'un qui nous louerait un bateau, ou quelque chose comme ça. »

L'allée où ils se trouvaient se terminait devant San Michele di Isola, une église de style Renaissance primitif qui occupait un angle de l'île. Un bâtiment monastique en brique rouge flanquait l'édifice et des moines franciscains en habit sombre et sandales s'affairaient dans les massifs de fleurs alentour. Encore des franciscains, les homologues masculins des Clarisses du couvent Sainte-Agnès de Prague, songea Holliday. Un complot franciscain ? Il n'allait quand même pas céder à la paranoïa du complot religieux, comme le *Da Vinci Code* ! D'ailleurs, s'il se fomentait beaucoup de complots au Vatican, tous tournaient autour de l'argent, et non de la religion.

Écartant toute idée nébuleuse de conspiration mystique, il chercha avec sœur Meg un moyen de contourner l'église. Dans l'angle que formait celle-ci avec le mur de brique du cimetière, ils trouvèrent une simple porte en bois dont il fit jouer le loquet après s'être assuré que personne ne les épiait. Le battant s'ouvrit dans un grincement de gonds rouillés et leurs narines furent assaillies par une forte odeur d'algues et de moisi.

« Venez ! » dit-il en franchissant le seuil.

Ils se retrouvèrent sur un quai étroit, sans rien entre eux et les eaux sombres de la lagune qu'une rangée de poteaux goudronnés, épais comme des traverses de chemin de fer, formant une barrière artificielle contre l'érosion.

Ils avaient à leur droite le mur arrière de l'église et à leur gauche un petit hangar à bateaux en brique. Devant ce dernier était amarré un vieux cabin-cruiser qui aurait pu être l'œuvre d'un bricoleur du dimanche avec sa coque trapue peinte en bleu turquoise et sa cabine en contreplaqué, également peinte.

L'embarcation décrépite était équipée d'un gros moteur hors-bord Mercury monté sur un tableau arrière d'aspect bien fragile. La disproportion était

criante entre le bateau et son mode de propulsion. À plein régime, un moteur de cette taille ne pouvait que s'arracher de son support. Le nom du rafiot était inscrit à l'arrière : *Casanova III*. Il était immatriculé à Venise. Cinq ou six gaules jonchaient le toit de la cabine et, à la poupe, le pont était encombré de matériel de pêche mal entretenu. Un volant de direction en bois à cinq rayons était positionné sur la paroi de la cabine, une console de pilotage boulonnée au bordage bâbord. Une porte étroite donnait accès au carré.

« Notre carrosse est avancé, déclara Holliday.

— Où est le propriétaire ? demanda Meg. Nous ne pouvons quand même pas le voler… Si ?

— Ne faisons pas la fine bouche ! » répondit Holliday.

Il parcourut rapidement le quai puis sauta dans le bateau, amarré à l'avant et à l'arrière à des anneaux de fer assujettis aux poteaux noircis.

« Détachez les amarres ! » ordonna-t-il à la religieuse par-dessus son épaule.

Elle obéit sans hésiter, lança les amarres sur le pont et sauta à bord à son tour. Pendant que Holliday cherchait comment démarrer le moteur, elle saisit une longue gaffe dont elle se servit pour pousser le bateau loin du brise-lames de bois.

Les commandes étaient rudimentaires : une manette des gaz reliée par un câble au moteur hors-bord, un bouton d'allumage qui semblait provenir d'une vieille voiture et, en guise de clé de contact, un tournevis à manche jaune fiché dans la serrure. Un miracle que le bateau n'ait pas déjà été volé !

Holliday actionna le tournevis. Il y eut un chuintement, puis le moteur toussota et se mit en route, son vrombissement sonore brisant le morne silence qui régnait autour de l'église et du cimetière.

Holliday poussa légèrement en avant la commande des gaz tout en tournant le volant et ils s'éloignèrent du rivage. Droit devant se détachait la silhouette de l'île de Murano, bien plus grande que San Michele, et, à bâbord, celle du pont de chemin de fer reliant Venise à la terre ferme.

Il ferma les yeux et essaya de se représenter mentalement la carte simplifiée qu'il avait vue à l'hôtel. De l'autre côté de Murano, au-delà de la lagune, se trouvait l'aéroport Marco-Polo. Plus que vingt minutes de traversée entre eux et la liberté. Il donna un peu plus de gaz et la vieille barcasse délabrée se mit à bondir sur le léger clapot, le pont se transformant en trampoline sous ses pieds.

Enfant, il était souvent allé pêcher avec son oncle Henry dans la Canadaway Creek, quelques kilomètres en amont du lac Érié, dans le nord de l'État de New York. De temps en temps, pour le plaisir, ils descendaient la rivière jusqu'au lac dans leur barque à fond plat et son oncle poussait à fond leur petit moteur

de vingt-cinq chevaux. Le bateau se mettait alors à voler sur l'eau, ricochant comme un galet, son ventre tapant contre les vagues exactement comme le *Casanova* maintenant sur la lagune. À l'évocation de ce souvenir, Holliday lâcha un youpi ! euphorique en mémoire de son oncle qui lui manquait tant. La chance semblait bien leur sourire de nouveau.

« *Un miracle que le bateau n'ait pas déjà été volé.* »

Comme cette phrase lui revenait en mémoire sans qu'il puisse dire pourquoi, Holliday revit tout à coup avec netteté la scène de la douche dans *Psychose*, un film qui lui avait fait faire des cauchemars pendant des semaines après qu'il l'avait vu un après-midi d'école buissonnière.

Il avait même ajouté foi quelque temps aux affirmations de son confesseur, selon lesquelles ses cauchemars étaient la punition que lui envoyait le Seigneur pour avoir manqué la classe.

« *Le tournevis dans la serrure de contact…* »

Le *Casanova III* avait bel et bien été volé !

« Oh, non ! » gémit Holliday.

Ses poils se hérissèrent, l'avertissant du danger une précieuse fraction de seconde avant que la porte du carré ne s'ouvre à la volée, livrant passage à Antonín Pesek qui bondit sur le pont, automatique en main.

D'un geste instinctif, Holliday braqua brusquement le volant vers la gauche. Le bateau fit une embardée sur bâbord. Luttant pour garder l'équilibre, le tueur, surpris, lâcha son arme, qui glissa le long du pont en tournoyant sur elle-même et alla se perdre au milieu de l'attirail de pêche amoncelé contre le tableau arrière.

Pesek ne traîna pas. Un poignard à large lame apparut dans sa main droite comme par enchantement alors qu'il plongeait déjà en avant. Holliday n'eut que le temps de se plaquer contre le bordage pour éviter d'être éviscéré comme un poisson par l'instrument de mort, qui passa à moins d'un centimètre de son abdomen.

Le Tchèque avait donc réussi à jouer un coup d'avance. Il avait dû les voir monter à bord du bateau, à San Rocco, puis s'était arrangé pour arriver avant eux au port de plaisance de la Misericordia. Là, il avait volé le cabin-cruiser, qui lui avait permis d'atteindre le cimetière bien avant leur pesante vedette. Il n'avait eu ensuite qu'à se tapir à l'affût, sachant pertinemment que Holliday et la sœur chercheraient par tous les moyens à fuir l'île pour gagner le continent. Le *Casanova* n'avait été qu'un appât et Holliday était tombé dans le piège comme un débutant.

Le *Casanova* tanguait furieusement, son volant tournant en tous sens au gré du moindre mouvement de houle. S'ils n'étaient pas éjectés par-dessus bord,

ils allaient embarquer de l'eau ou heurter un autre bateau.

Ils se trouvaient au milieu du chenal venant de l'est et Holliday aperçut du coin de l'œil l'étrave rouge et noir d'un énorme pétrolier. Le navire fonçait sur eux par le travers à moins de quatre cents mètres de distance, telle une falaise mouvante qui se rapprochait davantage à chaque seconde.

Pesek chargea de nouveau, mais, par-derrière, sœur Meg lui donna un coup de gaffe au talon. Il poussa un juron et trébucha en avant, ce qui permit à Holliday de se dérober tout en lui agrippant le poignet et de l'attirer à lui. Engager un corps-à-corps était sans doute la meilleure tactique dans un combat à l'arme blanche.

Profitant d'une nouvelle embardée du bateau, Holliday voulut envoyer son genou dans l'aine de son assaillant, mais celui-ci étant parvenu à pivoter sur le côté, le coup l'atteignit à la hanche et il brandit de nouveau son couteau, visant les yeux cette fois. Holliday dut reculer de nouveau contre le plat-bord.

Le pétrolier emplissait entièrement son champ de vision, à présent. Quelques secondes encore et ils finiraient éparpillés sur l'eau parmi des débris de contreplaqué déchiqueté. À cet instant, une vigie dut les voir et le vacarme assourdissant d'une sirène déchira l'air.

Comme Pesek attaquait de nouveau, Holliday se laissa tomber sur le pont puis roula vers le tableau arrière dans l'espoir de mettre la main sur le pistolet.

« Prenez le volant ! » hurla-t-il à sœur Meg.

Ses doigts se refermèrent sur l'arme et il se retourna sur le dos juste au moment où Pesek levait le pied pour le lui écraser sur le visage.

Soudain, le *Casanova* gîta fortement et amorça un large virage, sa coque heurtant l'énorme vague soulevée par le bulbe d'étrave du pétrolier. Le pied de Pesek, dévié, s'enfonça dans un enchevêtrement de cordages. Pointant le canon vers le haut, Holliday pressa la détente du 9 millimètres de fabrication tchèque qui pesait étrangement dans sa main. La balle atteignit Pesek sous le menton, lui perfora le cerveau et le tua net. Il s'affaissa silencieusement, comme un vêtement vide.

Après s'être remis debout, Holliday s'avança vers Meg en titubant tandis que le cabin-cruiser surfait littéralement sur la vague provoquée par l'étrave du navire géant. Loin au-dessus d'eux, plusieurs marins s'étaient accoudés au bastingage pour voir à quoi ressemblaient les imbéciles qui avaient failli les télescoper.

Holliday passa ses bras autour de Meg pour prendre le contrôle du volant, ses mains couvrant celles de la jeune femme. Celle-ci tourna vivement la tête vers lui et lui lança un regard flamboyant. Enfin, étant parvenus à s'écarter du sillage tourbillonnant du pétrolier, ils poursuivirent leur route initiale en eau

libre. Droit devant, à environ deux kilomètres, Holliday vit un jumbo-jet décoller d'une des deux pistes parallèles au rivage de la lagune.

« Il est mort ? demanda Meg en regardant Pesek par-dessus son épaule.

— Tout ce qu'il y a de plus mort, confirma Holliday.

— Bien fait ! s'exclama-t-elle, un accent de férocité dans la voix, avant de lâcher le volant et de se laisser aller contre Holliday, manifestement pas mécontente de lui abandonner la maîtrise des opérations.

— Œil pour œil ? dit Holliday, qui trouvait très agréable le contact de ces formes féminines contre lui, même si l'enfant de chœur qu'il avait été hurlait au sacrilège au fond de son corps d'adulte.

— Quelque chose dans ce genre-là, oui », répondit-elle.

Constatant qu'elle ne faisait rien pour se dégager, il retira une main du volant tout en reculant d'un pas pour l'inciter à s'écarter avant que la situation ne devienne trop embarrassante.

Elle parut soudain prendre conscience de l'incongruité de sa position et passa en baissant la tête sous le bras de Holliday qui l'entourait encore. Une fois libérée, elle observa Pesek, affalé sur le pont jonché de saletés à quelques mètres d'elle. Holliday fit de même. La blessure d'entrée du projectile sous le menton du Tchèque était invisible, et il n'y avait aucune blessure de sortie. La balle était restée logée quelque part dans le cerveau du mort, dont les yeux ouverts semblaient adresser un regard étrangement calme au bleu du ciel et à l'éternité.

« C'est M^me^ Pesek qui ne va pas être contente, commenta Holliday.

— Ça, je veux bien vous croire », déclara la nonne.

14

La Cornouailles est comme un pied que l'Angleterre laisserait pendre dans les eaux de la Manche, y trempant avec hésitation les deux orteils que sont le promontoire de Land's End et le cap Lizard. Région fantomatique de marais désolés et de brouillards, patrie de rois mythiques, de druides et de magiciens, l'endroit a toujours occupé une place à part dans l'imaginaire des gens. On y parle une langue aussi mystérieuse que musicale et l'histoire est là comme chez elle. Ce fut jadis une contrée de naufrages, avec ses falaises noires et hostiles, et un pays minier, où l'on creusait de profondes galeries dans la tourbe et le roc pour extraire l'étain et l'argent précieux.

Meg venait de relayer Holliday au volant de leur Peugeot de location. Ils avaient quitté leur hôtel de l'aéroport d'Heathrow sitôt leur petit-déjeuner avalé. Il était à présent midi et il leur restait cent cinquante kilomètres à parcourir après avoir passé le village de Two Bridges, qu'on aurait pu situer au centre du Parc national de Dartmoor. Une masse mouvante de nuages couleur d'argent terni encombrait l'horizon. Les premières gouttes éparses d'une averse constellaient déjà le pare-brise.

Depuis le siège passager, Holliday contemplait à travers la vitre le paysage morne et vaguement sinistre. C'était cela le Dartmoor de la célèbre prison pour hommes, le Dartmoor de l'horrible chien des Baskerville, cher à Conan Doyle. Venise était bien loin.

Après les péripéties qu'ils avaient connues, leur fuite de la Sérénissime République s'était terminée de façon presque banale. Parvenus de l'autre côté de la lagune, près de l'aéroport, ils avaient réussi à se frayer un chemin sinueux à travers les hauts-fonds vaseux grâce au faible tirant d'eau et au fond plat et souple du *Casanova III*. Puis ils avaient échoué le cabin-cruiser sur une plage et Holliday avait tassé le corps de Pesek dans le carré, où régnait déjà une chaleur étouffante. Le cadavre serait ballonné et infesté de vers en quelques heures. Avec un peu de chance, il ne serait pas découvert avant longtemps, ce qui le rendrait encore plus difficile à identifier. Par précaution, Holliday avait

jeté par-dessus bord le portefeuille et le passeport du mort, ainsi que la montre Patek Philippe en or, gravée à son nom.

Le cadavre une fois dissimulé, Holliday et sœur Meg avaient abandonné le bateau et gagné à pied à travers champs le village de Campalto, distant de quelques centaines de mètres, où passait la route de l'aéroport. Là, ils avaient acheté des vêtements neufs et des accessoires de toilette qu'ils avaient rangés dans deux vieux sacs de voyage Alitalia trouvés dans une boutique d'occasion.

Ils avaient ensuite déjeuné au restaurant de l'hôtel de la Via Orlanda, la rue principale de l'agglomération, avant de prendre un taxi jusqu'à l'aéroport, qui était à moins de cinq minutes. À 15 heures, ils volaient vers Londres dans un avion de la British Midland et, deux heures plus tard, ils pénétraient dans le grand hall de verre et d'acier du Hilton d'Heathrow. Tout s'était déroulé sans la moindre anicroche.

« Ce que je ne comprends pas, c'est le pourquoi », dit Holliday, le regard toujours fixé sur le paysage.

La pluie tombait à verse, à présent, noyant les contours, et les essuie-glaces battaient à une cadence lancinante.

« Pardon ? demanda Meg, toute son attention concentrée sur l'étroite route à deux voies qui serpentait à travers la lande.

— Au Mont-Saint-Michel, nous n'étions que des touristes, mais ça n'a pas empêché Boule de billard de nous filer à travers toute l'Europe. À Prague, c'est Antonín Pesek, un tueur professionnel aux tarifs exorbitants, qui nous prend en chasse et tente de nous expédier *ad patres* une heure après que sa femme a embroché un employé des Archives de Venise. Si les Pesek font payer cher leurs services, j'imagine que Boule de billard ne brade pas non plus les siens. Autre question que je me pose : qui renseigne tout ce joli monde ? Jusqu'au moment où j'ai eu le dessus sur Pesek, dans le bateau, ces gens-là ont toujours eu un coup d'avance sur nous. Comment ont-ils fait ?

— Si je m'en tiens à ce que vous m'avez expliqué, le prétendu service d'espionnage du Vatican en a après vous depuis longtemps, suggéra Meg.

— À moins que ce ne soit vous qu'ils aient à l'œil… répondit Holliday en observant la jeune femme.

— En quoi pourrais-je les intéresser ? Je ne suis qu'une obscure religieuse qui prépare une thèse sur une abbesse béatifiée en 1985 et même pas encore canonisable.

— Peut-être est-ce votre fameuse Arche authentique qui les motive. Pour qui d'autre que l'Église catholique cette histoire pourrait-elle avoir un réel intérêt historique ?

— Vous l'avez dit vous-même : l'Arche authentique est un mythe plutôt

qu'autre chose. Je suis persuadée que la bienheureuse Juliana s'efforçait de préserver un objet qui lui avait été confié, mais rien n'indique de quoi il s'agissait. Cela aurait aussi bien pu être les lettres d'amour qu'elle avait autrefois écrites à son fiancé, Rodolphe d'Autriche.

— En tout cas, il est clair que *quelqu'un* cherche *quelque chose*, et il vaudrait mieux que nous découvrions quoi avant que la chose en question nous coûte la vie à tous les deux. »

Debout dans l'immense jardin de son immense demeure de style colonial d'Upland Terrace, à Chevy Chase, Joseph Patchin, le directeur des Opérations de la CIA, supervisait le travail des trois chefs cuisiniers engagés en extra qui s'affairaient autour de son barbecue intégré Beefeater et de sa cuisine extérieure en inox. Très « Gatsby le Magnifique », il avait une main dans la poche de son pantalon de toile crème et tenait de l'autre un verre de vodka-tonic qui ne contenait en fait que du tonic. Mieux valait en effet garder les idées claires dans ce genre de réception, même si on était soi-même le maître de maison.

Le jardin, entouré de grands pins et de cèdres, était fermé par une palissade de deux mètres de haut doublée à l'intérieur d'une clôture grillagée, conformément aux strictes exigences de sécurité concernant les piscines en vigueur dans le quartier. Car il y avait une piscine : une monstruosité de béton de douze mètres sur six, installée en même temps que se construisait la maison, au début des années cinquante, et amoureusement entretenue depuis par les propriétaires successifs. À Chevy Chase, il fallait avoir une piscine. Cela signifiait que l'on était assez riche pour en assurer l'entretien et en chauffer l'eau, et aussi qu'on avait le temps de s'y baigner. Patchin ne s'était pas trempé depuis deux ans dans le maudit bassin, mais il adorait le joyeux bruit de succion asthmatique que produisait le robot Kreepy Krauly en menant aveuglément à bien sa tâche de nettoyage. La piscine était un signe extérieur de richesse, au même titre que la voiture avec chauffeur qui le transportait au bureau et le ramenait chez lui chaque jour. Au bas mot, la propriété valait deux millions six cent mille dollars.

Près des marches du petit bain, un Martini à la main, l'épouse de Patchin, Karin, était en grande conversation avec Ted Axeworthy, l'associé principal du cabinet d'avocats Axeworthy, Tate, Zwicker et Lyle, où elle travaillait. Axeworthy avait été un de ses premiers amants, à l'époque où il l'avait embauchée.

Quand elle avait été promue au rang d'associée à part entière, trois ans plus tard, leurs relations intimes avaient pris fin, le seul codicille au testament de

leur défunte liaison étant la promesse faite par Karin de ne jamais coucher avec un autre membre du cabinet. Un engagement scrupuleusement respecté. Elle avait par la suite choisi ses innombrables amants successifs parmi les avocats de pratiquement tous les autres cabinets de Washington. Un véritable marathon de l'adultère qui lui avait permis de constituer un solide réseau de taupes prêtes à lui fournir des renseignements d'ordre juridique cruciaux pour la vie de la capitale, et surtout à lui rapporter toutes sortes de ragots. Or pour être une Marie-couche-toi-là, Karin n'en était pas moins futée. Elle avait su mettre ces ragots à profit pour faire avancer la carrière de son mari au sein de l'Agence, avec l'espoir – partagé par lui – qu'il soit proposé comme ministre de la Justice dès que le titulaire du poste, souffrant d'un cancer du pancréas, serait contraint de céder la place.

Une fois faite, la proposition avait toutes les chances d'être entérinée : grâce à Karin, Patchin disposait d'un nombre suffisant d'informations compromettantes sur un nombre suffisant de parlementaires des deux chambres pour que sa nomination ne soit qu'une formalité. Patchin eut un petit sourire. Tout ne se goupillait-il pas à merveille, finalement ? Son mariage avec Karin constituait un parfait exemple de symbiose. Elle y gagnait un standing certain et la chance de gommer un passé sans grandeur d'étudiante boursière dans une fac de droit de l'Ohio ; il obtenait ce qu'il convoitait tant depuis Harvard : le pouvoir à l'état pur.

Il regarda l'un des chefs retourner sur le gril des hamburgers de trois cents grammes fourrés au foie gras truffé. Cinquante dollars pièce chez Dean & Deluca, et il y en avait assez pour nourrir la centaine de gros bonnets de Washington qu'il avait invités à déjeuner ce samedi midi. Les hamburgers une fois retournés, le chef s'occupa des hot dogs au bœuf de Kobe faits avec des petits pains confectionnés sur commande par la pâtisserie Poupon de Georgetown.

Patchin aperçut Mike Harris, son adjoint, sosie de Charles Bronson, dans la serre que Karin avait fait construire contre la maison. Vêtu d'un bermuda, d'une chemise hawaïenne Tommy Bahama sur un tee-shirt blanc et d'une casquette de base-ball des Toronto Blue Jays enfoncée jusqu'aux yeux, Harris avait manifestement pris un peu trop à la lettre la mention « Tenue décontractée » inscrite sur le carton d'invitation. Il était en grande conversation avec un « nain », c'est-à-dire une des innombrables abeilles ouvrières de la ruche CIA que Patchin connaissait vaguement. Comment s'appelait ce type, déjà ? Toby quelque chose, du service Italie, au cinquième étage.

Au bout de quelques secondes, la conversation prit fin, le « nain » disparut à l'intérieur de la maison et Harris sortit de la serre côté jardin. Après avoir pris

le temps d'allumer une cigarette, il se dirigea vers Patchin, qui délaissa le barbecue pour s'avancer à sa rencontre.

« Je vous ai aperçu avec le nain, dans la serre. Que se passe-t-il ?

— Quelqu'un a déclenché les hostilités dans cette histoire de Rex Deus que vous m'avez demandé de démêler.

— Comment ça ?

— Apparemment, les gens du pape ont fait intervenir un tueur à gages de premier plan, Antonín Pesek, de Prague, un ancien de la Státní Bezpečnost, la Sécurité d'État.

— Le mari du couple infernal ?

— Celui-là même.

— Et alors ?

— Il semble qu'il ait tenté d'effacer Holliday et sa copine religieuse, mais Holliday a été le plus rapide. La dépouille de Pesek a été retrouvée dans un vieux cabin-cruiser échoué sur une plage non loin de l'aéroport Marco-Polo… À Venise.

— Je sais où se trouve l'aéroport Marco-Polo, Harris. »

Sans relever, Harris tira une bouffée de sa cigarette. Il se disait que pour rien au monde, même sous la torture, Patchin n'aurait reconnu ignorer où se trouvait l'aéroport Marco-Polo. Car Patchin était de ces gens qui savent tout, même ce qu'ils ne savent pas.

« Bref, reprit l'adjoint, Holliday a joué de malchance. Des gamins qui cherchaient un coin de pêche sont tombés sur le cadavre encore chaud de Pesek. Il avait pris une balle dans la gorge presque à bout portant. Il a dû lutter avec Holliday et avoir le dessous. À en croire son dossier, Holliday est un as du close-combat. Lui et la nonne ont pris un avion pour Londres une heure plus tard. Nous l'avons su immédiatement parce que nous avions déjà lancé un avis de recherche international les concernant. Il semblerait aussi que tout cela ait un lien avec un meurtre commis aux Archives de Venise. Un employé a été tué et un vieux registre endommagé.

— Où se trouve Holliday à présent ?

— Lui et la religieuse sont à Marazion, un village sur la côte de la Cornouailles, près de Penzance.

— Comment savez-vous ça ?

— Ils ont loué une voiture chez Hertz. Tous les véhicules Hertz sont équipés de traceurs GPS.

— D'accord… Une idée de leur destination ? Qu'y a-t-il de particulier à Marathon ?

— Marazion, rectifia Harris.

— Oui, enfin, bref.

— C'est sur cette commune que se trouve l'île St Michael's Mount, à quelques centaines de mètres de la côte. On peut penser que c'est là qu'ils veulent se rendre.

— Je croyais que St Michael's Mount était en France.

— Vous confondez avec le Mont-Saint-Michel. St Michael's Mount en est l'équivalent anglais. Un jumelage, en quelque sorte. »

Patchin avala pensivement une gorgée de son gin-tonic sans gin.

« Je vois… » murmura-t-il d'un air pénétré, comme s'il « voyait » vraiment quelque chose.

Harris, quant à lui, ne « voyait » rien du tout. Il tira de nouveau sur sa cigarette. Autour de lui montaient le fumet des hamburgers et des hot dogs. Il observa la foule des invités. Des hauts fonctionnaires, des avocats, la plupart employés par le ministère de la Justice. Les autres étaient des acteurs clés de la politique gouvernementale. Il regarda de nouveau Patchin en se demandant s'il savait qui s'envoyait Karin ces jours-ci, ou s'il s'en fichait éperdument.

Pour sa part, il avait évité de compter au nombre des conquêtes de la blonde M^me^ Patchin. Les confidences sur l'oreiller étaient monnaie courante à Washington, et il ne tenait pas à recueillir les échos du réseau de tam-tams qu'elle avait mis en place, ni à en être l'objet. C'était comme une maladie vénérienne : un amant ne savait jamais à quel autre seraient transmis ses épanchements malencontreux. Tout Washington fonctionnait sur ce modèle, et les réceptions de Chevy Chase n'échappaient pas à la règle. Harris n'aurait pas été surpris d'apprendre que les lanternes du jardin et les arbres eux-mêmes étaient truffés de micros. Soudain, surgie de nulle part, une strophe de poème lue jadis dans une librairie de Princeton lui traversa l'esprit. Une sorte de psalmodie, presque du rap, exprimant parfaitement les méfaits du commérage :

Prudence, prudence et vigilance,
Ou le Bla-Bla de Casamance,
Le dieu Bla-Bla des maléfices
Va te porter préjudice.
Prudence, prudence et vigilance,
Ou boum et boum et badaboum.

« Pardon ? » dit Patchin en fronçant les sourcils.

Harris cligna les paupières, prenant soudain conscience qu'il avait récité le poème à voix haute.

« Excusez-moi, dit-il. Quelques vers qui me sont revenus du temps de ma

folle jeunesse.

— Quel rapport avec Holliday et Rex Deus ?

— Aucun, j'imagine.

— C'est le Vatican qui a lancé Pesek sur la piste de Holliday ? Vous en êtes sûr ?

— Je ne vois pas qui d'autre ça pourrait être », répondit Harris en haussant les épaules.

Il chercha des yeux un cendrier pour y écraser sa cigarette. N'en voyant pas, l'envie le prit de l'éteindre dans le verre de Patchin, mais il se retint.

« Et la filature que nous avions mise en place ?

— Notre agent a perdu la trace de Holliday et de la religieuse à Prague. D'après lui, Holliday l'avait repéré.

— Avec tous les espions de l'Est au chômage qui traînent partout, nous aurions pu en trouver un meilleur, soupira Patchin.

— Que voulez-vous, c'est la récession, dit Harris, pince-sans-rire.

— Avons-nous des contacts en Cornouailles ? Quelqu'un de plus dégourdi que notre gros plein de soupe de la Stasi ?

— Nous avions un ou deux "baby-sitters" dans le coin, à un moment donné. Toby est en train de voir ça. »

Un « baby-sitter » était précisément ce que le mot évoquait : un collaborateur indépendant que l'Agence chargeait à l'occasion de protéger discrètement tel ou tel individu présentant un intérêt pour elle.

« Mais ce n'est pas le seul problème, poursuivit Harris. Holliday a laissé ses empreintes partout. Or les gugusses de l'AISI, à Rome, avaient déjà un dossier sur lui.

— L'AISI ? Qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait le nom d'une maladie qu'on attrape sur les sièges des toilettes publiques.

— Agenzia Informazioni e Sicurezza Interna – le FBI italien, expliqua Harris. Ils aimeraient interroger Holliday en tant que "témoin". Ils ont déjà appelé le Home Office, à Londres. Holliday va se retrouver avec tous les flics d'Angleterre sur le paletot avant d'avoir pu dire ouf.

— Et merde ! commenta sobrement Patchin.

— C'est exactement ça », approuva Harris.

On se mit soudain à hurler de rire du côté de la piscine. Un invité avait trébuché et était tombé à l'eau. Le premier. La réception s'annonçait croquignolette. Patchin sentit poindre une migraine qui se développait à la vitesse d'une tumeur filmée en accéléré.

« Mettez-les sous protection le plus vite possible ! ordonna-t-il. Je ne veux pas que le Saint-Père, ou qui que ce soit d'autre, parvienne à ses fins avec

Holliday avant que nous comprenions exactement ce que fabrique ce cher colonel. »

15

L'île St Michael's Mount, toute ronde, dresse sa masse escarpée à quatre cents mètres de la côte, au sud de la Cornouailles. Une étroite chaussée de granit – un tombolo, dans le vocabulaire des géographes – la relie au continent.

On prétend que saint Michel appréciait les lieux de ce type pour leur valeur stratégique. Isolés, dominant les flots, ils étaient faciles à défendre contre les démons et autres dragons que saint Michel pouvait terrasser – c'était sa spécialité – avec l'épée du Seigneur. Surnommée à l'origine le « Roc gris », l'île avait été le centre du commerce de l'étain et du cuivre en Cornouailles. C'est au IXe siècle qu'elle fut convertie en sanctuaire religieux par une secte irlandaise adoratrice du pugnace archange guerrier.

Le bastion qu'elle constituait fut d'abord occupé par une simple chapelle, puis par un monastère, et finit par être fortifié. On construisit au pied des falaises que dominait le monastère un petit havre apprécié des marins, où les navires en route pour Cork, Galway ou Dublin depuis les ports continentaux faisaient halte pour s'approvisionner en eau.

Après la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume de Normandie, en 1066, les bénédictins du Mont-Saint-Michel bâtirent sur l'île un prieuré, que Henry VIII transforma plus tard en forteresse. En 1659, l'ensemble fut acheté par le colonel John Saint Aubyn, fils aîné du shérif en chef de Cornouailles et farouche partisan du roi Charles II contre le rusé républicain Oliver Cromwell. Saint Aubyn entreprit de transformer la vieille église, le prieuré et le château en une immense demeure familiale d'un seul tenant au point culminant de l'île. Depuis cette époque l'île a toujours été dans sa famille, qui l'occupe encore, bien que sa propriété ait été à présent transférée au National Trust, la Commission nationale des sites et monuments historiques.

À 5 heures, après avoir garé leur voiture dans King's Road, à Marazion, Holliday et sœur Meg prirent le bateau du passeur pour se rendre dans l'île, la chaussée d'accès à St Michael's Mount étant submergée.

Il continuait à pleuvoir par intermittence sur la mer, dont les bourrasques de vent brassaient énergiquement la surface vieil argent. À part eux, seuls quatre téméraires en ciré étaient du voyage : des personnes âgées, blotties à la proue du vieux canot de sauvetage. Il fallut moins de dix minutes pour traverser la petite anse et gagner le port serré entre les bras de ses deux jetées, mais il n'en fallait pas plus aux quatre passagers pour filer se mettre à l'abri au Sail Loft, le pub local, dès leur arrivée.

Holliday et Meg gravirent donc seuls le sentier escarpé de plus en plus étroit qui menait au sommet de la colline. Au-dessus d'eux, jaillissant des rochers noyés dans la verdure tel le château de Dracula dans les Carpates, se dressait la masse de la forteresse. Le ciel bas et le fracas lointain des vagues ne contribuaient pas à rendre l'endroit plus attrayant. À mi-chemin, Holliday envisagea sérieusement d'opérer un repli stratégique en direction du pub, mais la difficulté de l'ascension semblait donner un surcroît d'ardeur à sa compagne à la chevelure flamboyante, qui arborait un sourire aussi sinistre que résolu.

Voisinant avec les pins, cèdres et autres espèces d'arbres familières, des essences plus inattendues composaient la végétation bordant le chemin grossièrement pavé : yuccas à l'allure bizarre, palmiers semi-tropicaux et même, semblait-il, un magnolia tout droit sorti du Sud cher à Truman Capote.

Enfin, ils atteignirent un mur de pierre percé d'une porte voûtée menant à une cour intérieure. Cette première entrée franchie, ils traversèrent la cour dallée jusqu'à une autre porte, également voûtée, qui donnait accès à une courte galerie. Au bout de ce passage, assis sur un tabouret derrière une sorte de pupitre, un homme aux cheveux blancs portant l'uniforme pseudo-militaire d'une entreprise de sécurité lisait d'un air las le *Cornishman*, le journal local de Penzance.

Le vieux briscard leur adressa un regard surpris et contrarié, prit la carte Visa que lui tendait Holliday, la passa dans la machine pour deux fois six euros puis attendit l'acceptation du paiement avant de leur donner leurs tickets. Il désigna ensuite d'un geste une table chargée de prospectus en couleurs et se remit à sa lecture. Passant devant lui, Holliday et Meg poursuivirent leur chemin jusqu'au bout du couloir. Celui-ci se terminait par un escalier qu'ils descendirent pour se retrouver dans un vestibule desservant, sur la droite et sur la gauche, deux petits passages et, en face, un troisième, plus long, auquel on accédait aussi par une volée de marches.

« Pensez-vous vraiment que nous allons trouver quelque chose après tout ce temps ? » dit Meg tout en feuilletant la brochure qu'elle avait prise.

Depuis l'extérieur, amorti par l'épaisseur des murs, le vrombissement

lancinant d'un hélicoptère parvint à cet instant aux oreilles de Holliday, qui se demanda ce qui pouvait pousser un pilote à décoller par un temps pareil. Sans doute un skipper du dimanche à secourir…

« On ne sait jamais, répondit-il. S'ils se sont arrêtés ici pendant leur voyage de retour, ils ont très bien pu en faire autant à l'aller. L'église était déjà là à l'époque. Les archives recèlent peut-être des informations intéressantes, si elles existent encore.

— D'après cette brochure, l'entrée de l'église se trouve au pied des escaliers, devant nous. La bibliothèque Saint-Aubyn est à droite, après l'armurerie et une pièce qui s'appelle la "salle de Sir John".

— Voyons d'abord l'église ! »

L'église du prieuré formait le cœur du château et des bâtiments monastiques tentaculaires dont les diverses salles, cuisines et autres galeries s'organisaient autour d'elle. Tout en pierre de taille et d'une grande sobriété, elle comportait deux collatéraux voûtés et, chose rare, une rosace à chaque extrémité. Devant l'autel de bois sculpté affectant la forme d'un aigle aux ailes déployées étaient disposées des rangées de chaises d'un aspect bien fragile à côté des alignements de lourds piliers soutenant les voûtes du chœur jusqu'à l'entrée.

Si, conformément à la tradition bénédictine, aucun décor n'égayait l'austérité de l'architecture, on ne pouvait en dire autant de la grande fenêtre de la façade est, dont les trois panneaux étaient occupés par une gigantesque représentation d'un saint Michel, archange ailé tenant, de la main droite, une lourde épée, et, de la gauche, un bouclier long et étroit sur lequel se lisait clairement la célèbre devise : *Quis Ut Deus*.

« Qui est comme Dieu ? » traduisit Meg en contemplant l'immense silhouette que délimitaient les plombs du vitrail.

L'armure et les vêtements de saint Michel étaient constitués de carrés et de losanges de verre rouge sang et jaune foncé. Ses yeux d'un bleu profond paraissaient presque noirs.

« Je n'ai jamais compris si la phrase signifiait qu'il était Dieu, ou seulement son représentant, dit Holliday, se remémorant quelques bribes de son éducation religieuse.

— Dieu l'avait investi de sa puissance afin qu'il puisse terrasser le diable dans le désert, rappela sœur Meg.

— Quoi qu'il en soit, ça n'a pas été très efficace, parce que le diable est toujours à l'œuvre… commenta Holliday.

— Saint Michel fut aussi le premier chevalier et l'inventeur du concept de chevalerie », poursuivit Meg, préférant manifestement ignorer la remarque.

Holliday n'insista pas.

« Il était surtout celui des archanges qu'on associait le plus souvent aux francs-maçons et aux Templiers », dit-il.

Meg scruta la pénombre du sanctuaire voûté de bois à la recherche d'un indice quelconque ayant trait au périple de Jean de Saint-Clair et de la bienheureuse Juliana.

« Nous ne trouverons rien ici, conclut-elle au bout d'un moment.

— Vous avez sans doute raison, acquiesça Holliday. Voyons la bibliothèque ! »

Ils traversèrent l'église et en sortirent par la porte sud, directement opposée à celle par où ils étaient entrés. Un court escalier les conduisit à l'étage, dans ce qui avait été la résidence du prieur, un ensemble de pièces voûtées de bois comme l'église, aux poutres de charpente noircies par le temps. Comme ils s'engageaient dans le couloir reliant les appartements du prieur à la bibliothèque, les vitraux des fenêtres se mirent à vibrer.

L'hélicoptère qu'avait entendu Holliday semblait à présent se trouver au-dessus des bâtiments. Au bruit, il crut reconnaître le lent battement caractéristique d'un Sikorsky biturbine S-61 ou d'un Sea King, son équivalent britannique. Peut-être le naufragé avait-il eu finalement la chance d'être hélitreuillé juste à temps. Une chose était certaine, en tout cas, la météo ne s'améliorait pas et on pouvait s'étonner qu'un hélicoptère vole dans de telles conditions : la pluie frappait si fort les fenêtres qu'on aurait dit de la grêle. Le retour au port n'allait pas être une partie de plaisir ! Pendant que Holliday et sœur Meg avançaient dans le couloir, l'appareil passa dans un grondement de tonnerre juste au-dessus d'eux puis s'éloigna, le bruit des rotors s'estompant avec la distance.

La bibliothèque, immense, prenait le jour par des claires-voies de vitrail qui auraient déversé des flots de lumière sur ses innombrables rangées de volumes reliés en cuir s'il y avait eu du soleil. En l'occurrence, avec le triste temps qui régnait à l'extérieur, elle ressemblait plutôt à une caverne poussiéreuse. Au-dessus des étagères courait une très longue tapisserie médiévale protégée par une vitrine comme les précieux volumes qu'elle couronnait.

Une discrète plaque du National Trust fixée près de la porte attribuait la paternité de l'ouvrage, antérieur à la conquête normande, aux premiers bénédictins ayant occupé l'île. Selon la légende, en effet, cette banderole de quatre-vingt-dix mètres avait été brodée par un jeune moine, Morgan de Clare, qui jurait avoir vu saint Michel apparaître dans le four de l'abbaye alors qu'il était en train d'y cuire le pain au petit matin. Morgan de Clare avait ensuite consacré le reste de sa vie à confectionner cette œuvre d'art, qui, dans un ordre chronologique à l'instar de sa célèbre homologue française la tapisserie de

Bayeux, illustrait l'histoire du monastère et de St Michael's Mount.

Après avoir posé un regard consterné sur les rayonnages, Meg tenta d'ouvrir l'une des portes vitrées qui les protégeaient. Comme on pouvait s'y attendre, celle-ci était fermée à clé.

« Et maintenant ? demanda-t-elle, se tournant vers Holliday avec un haussement d'épaules impuissant. Impossible de trouver des indices dans des livres que nous ne pouvons même pas consulter.

— Il y a peut-être un autre moyen », murmura Holliday, les yeux levés vers la longue bande de toile brodée.

16

« La tapisserie ? s'exclama Meg. Je ne vois pas le rapport avec ce que nous cherchons.

— À mon avis, notre ami Morgan de Clare a fait œuvre d'historien, expliqua Holliday en continuant à scruter la banderole. Il avait certainement accès au scriptorium de son abbaye… »

Meg suivit le regard de Holliday.

« Vous avez vu quelque chose d'intéressant ? demanda-t-elle.

— Là, juste à gauche de la fenêtre du milieu.

— Je vois un chevalier en armure en attaquer un autre… Un homme que l'on brûle sur un bûcher… Deux personnages sur un seul cheval… Une bataille ?

— Une date, plutôt : le 13 octobre 1307. C'est l'agression contre les Templiers et l'exécution de leurs chefs que le moine a représentées. Quant aux deux chevaliers partageant le même cheval, c'est le symbole des Templiers. Toute la tapisserie peut être lue de cette façon. Frère Morgan ne se contentait pas d'être historien, c'était aussi un connaisseur des armes parlantes.

— *Des armes parlantes ?* Que voulez-vous dire ?

— C'est un terme d'héraldique désignant le procédé qui consiste à faire un jeu de mots visuel sur un nom propre. On représente, par exemple, le royaume uni de Castille et Léon, en Espagne, par un lion, pour Léon, et un château, pour Castille. Ou la Galice par un calice. Il existe des spécialistes qui inventent des armoiries de ce genre. Morgan a procédé comme eux. Sa tapisserie est un rébus.

— Je ne comprends pas bien.

— C'est pourtant simple. Regardez la tapisserie : deux chevaliers sur un même cheval ; le mot latin *Iulia* sous une femme voilée de noir ; tout de suite après, un navire à deux mâts et voiles latines décorées d'une croix engrêlée ; et enfin un château sur une île et le mot grec *ichthys* accompagné d'un poisson.

— Le vieux symbole de l'Église chrétienne. Ça, je comprends.

— Les deux chevaliers sur un cheval signifient que c'est d'un templier qu'il s'agit ; *Iulia* et la femme en noir renvoient à votre bienheureuse Juliana ; le bateau est d'un modèle vénitien et la croix engrêlée était le blason des Saint-Clair. Quant au mot *ichthys*, il est lui-même un rébus : en grec, les lettres qui le composent sont les initiales de l'expression "Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur". C'est ce qu'on appelle un "acrostiche". Mais surtout, *ichthys* était le nom originel de St Michael's Mount. Mettez tout cela ensemble et vous obtenez : "Un chevalier du Temple et Juliana sont venus à St Michael's Mount à bord d'une nef vénitienne quelque temps après la chute des Templiers en 1307." »

Meg regarda les dessins et les inscriptions suivants.

« Là, il y a des tonneaux, un personnage qui semble être un boucher découpant de la viande, puis de nouveau le bateau avec la croix sur les voiles, et enfin le mot *Iona* suivi d'une sphère surmontée d'une croix…

— Ça signifie que le bateau s'est approvisionné en eau et en vivres, puis est reparti pour l'île d'Iona. J'ai écrit un mémoire sur Iona quand j'étais à Georgetown. C'est une ancienne île sacrée des Hébrides intérieures, en Écosse. Des rois norvégiens, saxons et écossais y sont enterrés. Il existait une abbaye là-bas, dans le temps, tout à fait comme ici. C'était le bout du monde, à l'époque. Si l'on partait de là vers le nord, on avait une toute petite chance d'atteindre l'Islande. Vers l'ouest, il n'y avait rien avant l'Amérique.

— L'explication paraît toute simple.

— Il arrive que les choses soient exactement conformes à leur apparence, remarqua Holliday avec un sourire. Comme l'a dit Freud, un cigare n'est parfois rien d'autre qu'un cigare. Il ne faut pas chercher partout dans l'histoire des indices et des symboles ésotériques. Hitler n'avait partie liée ni avec le diable ni avec les Illuminati. C'était simplement un malade mental comme il y en a beaucoup. Et Staline en était un autre.

— Il arrive aussi que les choses soient plus compliquées qu'il n'y paraît, objecta Meg comme ils quittaient la bibliothèque par un long couloir qui, d'après la brochure, menait vers la sortie. Ce sont parfois les symboles qui font tout.

— Lesquels ? Ceux que croient voir les personnages de Dan Brown ou ceux de l'Église catholique ?

— Je veux seulement dire que les symboles revêtent souvent une grande importance aux yeux des gens. Les reliques chrétiennes sont une illustration de cela. Prenez le suaire de Turin : il n'a pas besoin d'être authentique pour que tout un chacun y trouve une source de paix et de réconfort. Les reliques ne sont pas nécessairement là pour accomplir des miracles. Si elles peuvent inciter les

fidèles à la prière et à la contemplation, c'est déjà une bonne chose. La découverte de l'Arche authentique ramènerait à Dieu de nombreux sceptiques. C'est pourquoi il est si important de la trouver.

— Et si la relique est une crêpe où quelqu'un a vu se dessiner le visage de la Vierge ?

— Vous ne pouvez pas vous empêcher de faire le mariole, n'est-ce pas ? »

L'expression était tellement inattendue dans la bouche d'une religieuse que Holliday éclata de rire.

Mais son rire se figea quand il jeta un coup d'œil par la fenêtre éclairant l'étroit escalier qu'ils étaient en train de descendre. À travers les vitraux dégoulinants de pluie, la vue plongeait sur le sentier forestier qu'ils avaient emprunté pour monter au château et, au-delà, sur le port. Et là, près du bassin, il distingua la silhouette d'insecte râblée d'un hélicoptère Westland Sea King dont le rotor à huit pales tournait encore paresseusement. La porte latérale du sinistre engin était ouverte et des hommes en tenue antiémeute sautaient à terre l'un après l'autre. Il ne s'agissait manifestement pas d'une mission de secours.

« Nom de D… souffla Holliday.

— Pardon ? s'exclama Meg avec un haut-le-corps.

— Des ennuis en perspective. Une équipe du SO19. L'équivalent britannique du Swat américain.

— Le Swat ?

— Special Weapons and Tactics – les forces spéciales de la police. »

Au pied de la colline, vingt hommes s'étaient rangés en deux colonnes devant l'hélicoptère.

« Il faut que nous trouvions un moyen de quitter l'île. Et vite !

— Ils sont peut-être là pour autre chose », avança Meg, qui s'était approchée pour regarder par la fenêtre.

Holliday eut un rire sans joie. Était-elle naïve à ce point ?

« Non, non, vous pouvez me croire, dit-il, c'est pour nous qu'ils sont là. »

Il essaya de rassembler ses connaissances sur l'unité d'élite d'intervention anglaise. Dans son souvenir, ils étaient armés de pistolets automatiques Glock 17, de pistolets-mitrailleurs Heckler & Koch MP5, de fusils d'assaut G3 de la même marque et de fusils à pompe Benelli. Ils utilisaient également des grenades incapacitantes et lacrymogènes, des Tasers et du gaz poivre en bombe. À vingt, ils étaient assez nombreux pour déclencher une petite guerre. Tout ça pour capturer deux civils sans arme ? Quelqu'un avait à l'évidence obtenu une belle faveur des autorités britanniques. Restait à savoir qui.

Mais l'heure n'était pas aux spéculations. Holliday arracha la brochure des mains de Meg et se mit à l'étudier de près, le cerveau en ébullition. L'escouade

du SO19 avait dû recevoir des instructions et une préparation adaptée, vraisemblablement appuyées par des photographies aériennes. Rien de plus facile que de monter une opération de ce type à partir d'images de Google Earth.

L'équipe serait sans doute scindée en trois groupes : un au centre, progressant à travers bois ; deux autres sur les flancs. Il y avait trois chemins : celui du milieu, dans le bois, un autre à gauche, en pente douce, et un dernier à droite, côté ouest, plus raide, qui partait des ruines de l'ancienne abbaye et des jardins d'agrément. Il suffisait de dix hommes sur le premier sentier et de cinq sur chacun des deux autres pour rendre toute fuite impossible.

« Qu'allons-nous faire ? » demanda Meg.

La règle d'or du premier commandant sous lequel avait servi Holliday était de prendre une décision le plus vite possible en cas de situation critique. Une décision, même mauvaise, valait toujours mieux qu'une absence de décision.

« Ce à quoi ils ne s'attendent pas », répondit Holliday.

Sur ces mots, il empoigna la jeune femme par la main et ils refirent en sens inverse le chemin qu'ils venaient de parcourir, retournant dans l'église *via* la bibliothèque. Après avoir traversé la nef, ils grimpèrent quatre à quatre un escalier jusqu'à la terrasse sud qui dominait la mer. Il pleuvait toujours à torrents et ils furent trempés en l'espace de quelques secondes.

Un escalier s'enfonçait dans les profondeurs d'une tour crénelée qui se trouvait à proximité. Il devait bien mener quelque part. Holliday se pencha par-dessus le rempart pour explorer du regard les environs, dans l'espoir de découvrir du côté sud un sentier à flanc de falaise descendant jusqu'à la mer. La marée commençait à s'inverser. Il suffirait que le reflux dégage une bande de sable suffisamment large pour qu'ils puissent faire le tour de l'île.

Plaçant sa main au-dessus de ses yeux, il essayait de percer du regard le rideau de pluie. Il ne semblait pas y avoir de chemin, mais peut-être pourraient-ils s'en frayer un à travers le chaos de rochers, de bruyères et d'ajoncs qui couvrait la pente vertigineuse de l'à-pic. La muraille du château, dont un créneau sur deux était équipé d'un impressionnant canon de trente-deux, formait une falaise orientée exactement face à la mer. Si l'édifice avait été construit selon les règles, il devait y avoir une poterne secondaire au pied de l'escalier de la tour – une poterne qui n'apparaissait pas sur la brochure et ne serait pas visible sur les photos utilisées par le SO19.

« Par ici ! » dit Holliday, reprenant la main de Meg pour l'entraîner vers la tour.

Ils dévalèrent l'escalier à l'abri de la pluie et du froid. Au pied des marches, comme Holliday l'avait espéré, ils débouchèrent dans un tunnel étroit qui

suivait la ligne des remparts. Une quinzaine de mètres plus loin, dans une embrasure voûtée, ils tombèrent sur une porte à pentures.

Holliday prit sa respiration, pressa le loquet, puis le tira vers lui. Pivotant sur des gonds bien huilés, le battant s'ouvrit sans un grincement. Lord Saint Levan, l'occupant actuel du château, avait manifestement à cœur l'entretien de sa propriété.

« Dépêchez-vous ! » enjoignit Holliday quand ils furent de nouveau dehors sous la pluie.

Il jeta par réflexe un regard par-dessus son épaule, s'attendant à voir surgir un commando en Kevlar noir qui les faucherait d'une rafale de MP5, mais il ne vit personne.

« Ça glisse ! protesta Meg alors qu'ils se faufilaient entre les blocs de rocher, les pierres trempées de pluie roulant sous leurs pieds dans la pente raide.

— Le sang aussi, ça glisse », répliqua Holliday.

La descente leur prit près d'un quart d'heure. D'un instant à l'autre, l'un des membres de l'équipe d'intervention allait passer la tête par-dessus la crête du rempart et les repérer.

Au pied de l'escarpement, le terrain s'aplanissait jusqu'à un banc de galets en pente douce suivi, en contrebas, d'un gradin de sable d'où la mer encore toute proche venait manifestement de se retirer. La pluie battante laminait la surface de l'eau à peine soulevée par une légère houle.

« Regardez ! » cria Meg, assez fort pour couvrir le vacarme assourdissant des trombes d'eau.

Suivant des yeux la direction qu'elle indiquait, Holliday distingua vaguement, à une cinquantaine de mètres et masquée par le déluge, une série de marches joignant le banc de galets sombres à l'étroite plage de sable.

L'escalier, grossièrement taillé, devait être aussi ancien que le château. Sans doute un petit débarcadère clandestin par où le maître des lieux pouvait se faire livrer en contrebande du bon cognac de France en temps de guerre comme en temps de paix. Un endroit idéal, également, pour les célèbres naufrageurs de Cornouailles, qui priaient le ciel en ces termes :

Seigneur, protégez tous ceux qui sont en mer
Mais en cas de naufrage, faites que les épaves soient pour nous.

« Venez ! » dit Holliday.

Ils coururent jusqu'à l'escalier en dérapant sur les galets glissants, s'arrêtèrent un instant pour s'orienter, puis descendirent les marches. La

visibilité était tellement réduite que seul le craquement du gros gravier sous sa chaussure permit à Holliday de comprendre qu'il avait atteint la plage. Ce fut à cet instant que la pluie se calma brièvement et qu'une apparition surgit de l'ombre entre le ciel et l'eau.

Droit devant eux, debout dans une barque de six mètres construite à clin, un homme en ciré, suroît sur la tête, mains protégées par des gants de toile, était en train de relever une ligne en acier. Un énorme congre au ventre gris d'au moins dix kilos apparut, accroché à l'un des hameçons triples.

Le pêcheur passa d'un geste exercé la ligne derrière son coude pour la bloquer, puis, la tenant d'une seule main, il attrapa de l'autre une gaffe dont il planta le crochet dans l'ouïe du poisson juste devant la nageoire pectorale. Ensuite, d'un mouvement souple du poignet, il envoya presque sans marquer de pause l'animal dans le fond du bateau. Il n'était pas à plus de quinze mètres du rivage.

Holliday jeta un coup d'œil derrière lui. L'escarpement et la forteresse, tout en haut, n'apparaissaient que comme des ombres à travers la pluie. Les hommes du SO19 avaient beau rester invisibles, il savait qu'ils étaient là, dans le château, en train de fouiller chaque pièce. Le temps était compté. Se retournant vers la mer, il mit ses mains en porte-voix et appela le pêcheur aussi fort qu'il put. Sans résultat.

« Le vent vient du sud, cria Meg. Il ne peut pas vous entendre.

— S'il ne regarde pas vers nous dans les deux minutes qui suivent, nous sommes fichus. »

Pour toute réponse, la jeune femme avança légèrement sa mâchoire inférieure, plaça son pouce et son index dans les coins de sa bouche et, dans la plus pure tradition des cours d'école, émit un superbe sifflement modulé sur trois notes. Le pêcheur dressa aussitôt la tête, cherchant d'un regard surpris d'où venait ce signal familier. C'était un brun aux yeux sombres dont la physionomie agréable rappelait celle d'un Basque, ou d'un « Irlandais noiraud », comme disait l'oncle de Holliday.

Levant un bras, Holliday lui fit signe d'accoster. Comme l'homme refusait, il sortit son portefeuille et y prit un billet de cent euros qu'il agita au-dessus de sa tête. Le pêcheur haussa alors les épaules, acheva de remonter sa ligne, puis hissa à bord sa petite ancre d'aluminium. L'opération sembla durer une éternité.

« Vite ! Vite ! » murmurait Holliday en l'observant.

Il jeta de nouveau un regard nerveux en direction du château. Toujours rien. Il reporta son attention sur la barque.

Le pêcheur, qui s'était assis, plaça ses rames dans leurs tolets et plongea les

pales dans l'eau grise. Maniant ses avirons à contresens l'un de l'autre, il fit adroitement pivoter l'embarcation, tournant la proue vers la plage, puis se mit à souquer ferme. La barque approcha rapidement en fendant les flots.

Parvenu près du bord, l'homme s'assura de sa position d'un bref regard derrière lui et fit de nouveau pivoter la chaloupe à cent quatre-vingts degrés, orientant la poupe vers Holliday et Meg. Sur le tableau arrière, qui se trouvait à présent à trois mètres d'eux, presque à portée de main, s'étalait un nom peint avec minutie : *Mary Deare*.

Le pêcheur, assez proche maintenant, leur faisait face. Le regard pétillant de malice qui animait son visage étroit rappela à Holliday Loutre du *Vent dans les saules*. Il émanait du personnage un charme inné.

« Que puis-je faire pour ces deux naufragés trempés jusqu'à l'os ? » demanda-t-il.

L'accent, indubitablement irlandais, n'avait toutefois pas les inflexions dublinoises que Holliday connaissait bien. Le débit était plus nonchalant.

« Nous aider à quitter l'île. Vite ! lui cria Holliday.

— Et combien seriez-vous prêts à mettre, pour ça ?

— Votre prix sera le nôtre. Mais emmenez-nous loin d'ici en vitesse !

— Voilà un prix qui convient tout à fait à un pauvre pêcheur dans le besoin, dit l'homme. Mais qu'est-ce qui vous arrive donc ? Auriez-vous le diable aux trousses ?

— Pire, la police spéciale britannique armée jusqu'aux dents, répondit Holliday, espérant qu'il avait vraiment affaire à un Irlandais.

— Sans blague ? répondit le pêcheur en ouvrant de grands yeux.

— Attendez deux minutes et vous les verrez descendre des falaises avec des cordes comme dans James Bond. Je vous jure que ce n'est pas une blague.

— Je n'ai jamais trop porté les Angliches dans mon cœur, et encore moins quand ils sont de la maréchaussée. Montez, mes agneaux, et au trot ! »

En trois coups de rames, l'homme échoua la proue de sa barque sur le sable. Holliday et Meg sautèrent à bord.

Une demi-douzaine de congres se contorsionnaient dans les quelques centimètres d'eau de pluie accumulée au fond du bateau, bouches béantes, longs corps gluants frappant le bois dans leur agonie. De petits encornets avachis gisaient sur les planches : les appâts. Quand Holliday et Meg se furent assis, la jeune femme remonta aussitôt ses pieds tout en regardant d'un œil méfiant les poissons en forme de limaces géantes.

L'Irlandais tira de toutes ses forces sur les rames en grimaçant et ils s'éloignèrent de la plage. En moins de deux minutes, l'île disparut derrière les voiles épais de la pluie tandis qu'à l'avant se dessinait peu à peu la masse

trapue d’un navire à la coque rouillée. Le bâtiment, qui ne mesurait pas plus de dix-huit mètres, était pourvu d’une haute cabine de timonerie en son milieu et d’un pont arrière surélevé d’où sortait une courte cheminée noire. Un mât de charge s’élevait à l’avant. Un caboteur ?

« Qu’est-ce que c’est que ce bateau ? » demanda Meg.

Le pêcheur regarda par-dessus son épaule puis tourna vers ses passagers un visage rayonnant de fierté.

« Ça, dit-il, c’est ma vieille *Mary Deare*, le dernier des “vapeurs de la Clyde”. Et moi, je suis son capitaine. Sean O’Keefe. »

17

« **U**n cul-terreux de Cork pur jus, voilà ce que je suis, m'sieur », dit O'Keefe, Cork devenant « Câârk » dans sa bouche.

Confortablement assis sur le siège pivotant rembourré dont le pied était boulonné au plancher d'acier de la cabine, il pilotait la *Mary Deare* sans visibilité à travers le rideau gris de la pluie. Un œil sur l'écran radar à sa gauche, l'autre sur le compas installé devant la vieille barre à roue en bois, il fonçait cap au sud-ouest en direction de Land's End, de l'autre côté de Mount's Bay. Holliday se tenait debout près de lui, vêtu d'habits qu'il lui avait empruntés. Les deux hommes faisaient à peu près la même taille, même si les manches de la chemise de flanelle à carreaux rouges étaient un peu courtes.

« Vous êtes seul pour manœuvrer ce navire ? demanda Holliday, qui n'avait pas aperçu le moindre matelot depuis une heure qu'ils avaient embarqué.

— La *Mary* est plus un bateau qu'un navire, rectifia O'Keefe. Mais, c'est exact, il n'y a pas d'équipage, si c'est ce que vous voulez savoir. Il n'y a que nous à bord.

— La tâche ne doit pas être facile.

— Pas si difficile, en fait. La *Mary* ne jauge pas plus qu'un gros cabin-cruiser. Et puis je n'ai pas souvent à manier de lourdes charges. Quand il n'y a pas de port, on m'envoie un chaland avec un équipage pour décharger la marchandise. Quand je livre dans un port, il y a toujours des lamaneurs pour prendre les amarres et des dockers sur le quai. Ça fait cent soixante ans que ces vapeurs cabotent le long des côtes de la mer d'Irlande, et ça s'est toujours passé comme ça. On les appelait des "avitailleurs". Il fallait bien apporter des provisions dans les coins perdus comme les îles d'Aran ou les Hébrides, où les gens n'ont rien à manger, pas vrai ? Avec leur faible tirant d'eau et leur largeur de moins de six mètres, ils pouvaient même naviguer dans les canaux.

— La *Mary Deare* n'a quand même pas cent soixante ans, j'imagine ?

— Bien sûr que non ! répondit O'Keefe en riant. C'est une jeunesse. Elle est sortie en 1944 des chantiers Pimblott and Sons, sur les bords de la Weaver,

dans le Cheshire. Elle servait au transport de l'eau, à Rosyth, pendant la guerre, puis l'amirauté l'a désarmée. Ensuite, elle a fait un temps le cabotage entre Ardrossan, dans le North Ayrshire, et l'île de Man. C'est là que je l'ai achetée pour une bouchée de pain.

— Quel genre de marchandises transportez-vous ? s'enquit Holliday, soupçonnant qu'avec son tirant d'eau lui permettant d'approcher très près des côtes, par les nuits sans lune, par exemple, la *Mary Deare* ne devait pas acheminer que des cargaisons licites.

— Tout ce qui s'achète et se vend, répondit l'Irlandais avec un petit sourire et une lueur de roublardise dans le regard.

— Votre métier, c'est donc capitaine de cargo ? »

O'Keefe prit une profonde voix de baryton et se mit à réciter :

Je fus roi, je fus gueux,
Canaille, mauvais drôle,
Ou bien homme de peu,
J'ai rempli tous les rôles,
Pourtant sur ma poitrine
Ont reposé mille joues…

— William Butler Yeats, dit tout de suite Holliday, avant de citer l'intégralité du poème.

— Jésus, Marie, Joseph ! s'exclama O'Keefe, les yeux écarquillés par l'étonnement. Non seulement vous connaissez tout le truc par cœur, mais en plus vous prononcez Yeats comme il faut ?

— J'enseignais ce texte quand je faisais cours sur la Première Guerre mondiale. Je persiste à penser que c'est une des plus belles œuvres jamais écrites. Du niveau d'un Shakespeare, au moins.

— Un maître d'école américain qui fuit la police sur St Michael's Mount ?

— Pour ce qui est de mon métier, j'enseignais l'histoire militaire à l'académie de West Point. Pour le reste, c'est une longue histoire…

— Il faut une nuit et une journée complète pour rallier Wicklow Town, où nous allons. Ça nous laisse pas mal de temps, et il se trouve que j'adore les longues histoires », déclara le capitaine.

Meg surgit à cet instant de l'étroite porte d'accès aux cabines, vêtue d'un vieux bleu de chauffe d'O'Keefe trois fois trop grand pour elle, dont elle avait roulé les poignets et les manches.

« *Mignonne comme tout* », songea aussitôt Holliday, avant de chasser prudemment cette idée venue de nulle part.

« Ai-je manqué quelque chose ? s'enquit gaiement la jeune femme.

— Vous arrivez juste à temps, mon petit, répondit O'Keefe. Votre ami Doc, ici présent, s'apprêtait à nous raconter une belle histoire. »

Holliday se lança donc dans son récit tandis que le bateau longeait lentement la côte de la Cornouailles. La pluie diminua d'intensité lorsqu'ils passèrent entre les falaises de Land's End et le phare de Longships pour mettre le cap au nord et amorcer la longue remontée de la mer d'Irlande. Même à la vitesse respectable de huit nœuds qui était la leur, le voyage durerait au bas mot vingt-quatre heures. Lorsque la nuit tomba, Meg et Holliday, épuisés, étaient déjà couchés, elle dans la cabine du capitaine, derrière la passerelle, lui dans celle du mécanicien, plus petite, située vers la poupe.

O'Keefe réveilla Holliday à l'aube et lui montra rapidement comment maintenir un cap à l'aide du compas et, si un écho mouvant apparaissait sur l'écran du radar, comment éviter une collision dans les eaux plutôt fréquentées du secteur en mettant toujours la barre à tribord.

Pendant que le capitaine faisait un somme dans le carré, la *Mary Deare* poursuivit sa route laborieuse sous la conduite de Holliday, passant successivement au large de Tramore et de Rosslare, puis de Wexford et d'Enniscorthy, pour arriver à la hauteur de Courtown, où O'Keefe reprit la barre.

Meg et Holliday préparèrent alors dans la petite cuisine au-dessus de la salle des machines un déjeuner composé d'œufs sur le plat, de bacon et de rondelles de tomates posés sur d'épaisses tranches de pain au lait irlandais qu'O'Keefe était parvenu à faire cuire lui-même dans le four minuscule de la cambuse.

Ils confectionnèrent ensuite du café et transportèrent le tout jusqu'à la passerelle, où ils pique-niquèrent sur la table à cartes. Une heure après ce déjeuner improvisé, le village d'Arklow défila sur bâbord, puis, une heure plus tard encore, après avoir doublé Wicklow Head, ils franchirent la passe entre les brise-lames du vieux port, où O'Keefe rangea son bateau en marche arrière le long du quai aussi facilement qu'on gare une voiture au bord d'un trottoir.

« À vous voir faire, ça n'a pas l'air compliqué, commenta Holliday tandis que des hommes secs et musclés en gros pull et bottes de caoutchouc se saisissaient des haussières pour amarrer le bâtiment.

— Pour moi, ça ne l'est pas, en effet », répondit l'Irlandais avec un haussement d'épaules tout en consultant sa montre.

Celle-ci, manifestement très ancienne, comportait un cadran noir tout simple sur lequel se détachaient des chiffres blancs. Holliday reconnut immédiatement l'objet : une Granta en usage dans l'armée allemande pendant la Seconde

Guerre mondiale.

« Curieuse montre… remarqua-t-il.

— Celle de mon père, expliqua O'Keefe. Il l'avait prise à un pilote allemand, à Arklow, pas loin d'ici.

— Que faisait un pilote allemand à Arklow ?

— Il bombardait la ville. Manque de chance pour lui, il est tombé en panne et il a fini dans l'estuaire. Mon père a pris sa barque pour aller le repêcher avant que la marée l'emporte.

— Et qu'est-il arrivé au pilote ?

— Mon père l'a abattu d'un coup de fusil de chasse et lui a pris sa montre. Il faut dire que son frère avait été tué par ce salopard pendant le bombardement. »

O'Keefe mit l'aiguille du chadburn sur la position « Stop » puis s'étira.

« Nous sommes ici pour combien de temps ? demanda Holliday.

— Pour aussi longtemps que vous voudrez, répondit l'Irlandais. Je n'ai pas d'horaire à respecter. Deux ou trois trucs à charger et à transporter un peu plus loin vers le nord, mais je ne suis pas à un jour près.

— C'est que nous aurions bien aimé nous dégourdir un peu les jambes.

— Ne vous gênez pas ! Je fais un *Irish stew* et des *boxtys* pour le dîner, mais ce ne sera pas prêt avant deux, trois heures.

— Nous serons de retour avant », promit Holliday.

Au lieu de se rendre directement en ville, Meg et lui contournèrent le hangar de la société de sauvetage en mer, au bout du brise-lames sud, puis gagnèrent par un sentier rocailleux le sommet des falaises qui dominaient le port et où se dressaient les ruines de ce qui avait dû être un château. De là s'offrait aux regards une vue magnifique et parfaitement dégagée de la mer d'Irlande jusqu'aux collines brumeuses du pays de Galles, loin à l'horizon. Holliday imagina un Viking en train de contempler la mer depuis l'endroit même où il se tenait et se demandant combien de mondes restaient à conquérir.

« Ils auraient quand même pu mettre une plaque ou une indication quelconque, protesta Meg, qui regardait les ruines noires de l'ancienne forteresse.

— Les Irlandais ne se préoccupent guère de ce genre de chose, dit Holliday. Je suis allé à Cork, une fois, pour un colloque à l'université. Il y avait un parking en construction, à l'époque, près de la rivière. En creusant les fondations les terrassiers sont tombés sur ce qui restait d'un village viking entier, peut-être le premier en date dans la région. Eh bien, au lieu d'appeler une équipe d'archéologues, les responsables du chantier ont simplement fait recouvrir le site d'épaisses bâches en plastique et ils ont construit par-dessus. Un peu fruste, comme approche. »

Ils suivirent les falaises jusqu'à Wicklow Head, un promontoire âpre et désolé où les collines sombres tombaient à pic dans la mer. Par temps d'orage ou de brouillard, l'endroit devait être aussi dangereux pour les marins que pour les promeneurs assez fous pour longer le bord des escarpements.

« *Les Hauts de Hurlevent*, murmura Meg avec un sourire. On croirait entendre Catherine appeler Heathcliff sur la lande.

— C'est à se demander ce qui peut pousser des gens à venir vivre dans des lieux pareils, commenta Holliday.

— On pourrait en dire autant du Minnesota en hiver, objecta la jeune femme. Tout dépend de ce à quoi on est habitué.

— C'est sans doute vrai, concéda Holliday sans conviction comme ils faisaient demi-tour. Que pensez-vous d'O'Keefe ? demanda-t-il au bout d'un moment, alors qu'ils redescendaient vers la ville par Dunbur Road.

— C'est une chance qu'il se soit trouvé là à St Michael's Mount.

— "Chance" n'est pas vraiment le mot.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Réfléchissez. Un raid des forces spéciales ne s'improvise pris. Cela s'organise, et ça prend du temps. Quelqu'un savait que nous serions là.

— Qui ? Encore vos prétendus espions du Vatican ?

— Quelqu'un, en tout cas, qui a les moyens de nous suivre à la trace grâce à ma carte de crédit. C'est le seul moyen de nous localiser.

— Et qui est capable de faire ça ?

— La police italienne, à Venise, peut-être ? Quoique ça me semble peu vraisemblable.

— Et le chauve de Prague ? Ou l'homme que vous avez qualifié d'assassin et que vous avez… tué, sur le bateau ?

— Possible, mais guère plus convaincant.

— Quoi qu'il en soit, je ne vois pas le rapport avec M. O'Keefe.

— Vous ne trouvez pas curieux que la *Mary Deare* se soit trouvée là, ancrée devant la plage, juste au moment où nous avions besoin d'un bateau ?

— C'est le genre de chose qui arrive.

— Seulement dans les vieux épisodes de *Columbo*. Non, O'Keefe nous attendait, tout autant que l'équipe du SO19 était au courant de notre présence. Notre évasion était programmée.

— Vous devriez peut-être consulter un psy pour vos fantasmes paranoïaques, suggéra Meg.

— Je ne pense pas être dans le fantasme. Je suis convaincu que quelqu'un cherche à nous manipuler, à nous mettre dans la tête que nous sommes traqués. Quelqu'un s'intéresse à nous et à nos activités. Quelqu'un qui veut nous voir

continuer à démêler les fils jusqu'à ce que nos recherches aboutissent.

— Vous divaguez littéralement ! *Nous-mêmes* ne savons pas ce que nous recherchons.

— En tout cas, faites bien attention quand vous parlez avec O'Keefe ! Il n'est pas le farfadet débonnaire qu'il prétend être. Il est un peu trop bon enfant pour être honnête. »

Wicklow faisait penser à ces personnes du troisième âge qui essaient désespérément de passer pour jeunes. Les devantures des boutiques, plus pimpantes les unes que les autres, étaient toutes peintes de couleurs différentes, mais les toits d'ardoises s'affaissaient et aucune des maisons qui bordaient la rue principale n'avait moins de cent cinquante ans. Charles Dickens se serait senti tout à fait chez lui dans cette petite ville de dix mille âmes qui ne comptait pas moins de dix-sept bars-restaurants, si Holliday avait bien calculé.

Les trottoirs étaient étroits, la circulation envahissante, et tout semblait nécessiter une bonne remise à neuf. Le bitume était une véritable marqueterie de chewing-gums écrasés. Holliday se faisait l'impression d'être un géant à côté des habitants, tous petits, et des habitantes, de taille tout aussi réduite avec, de surcroît, une tendance certaine à l'embonpoint. Holliday et Meg durent descendre sur la chaussée pour laisser passer une bande de jeunes en vêtements rouge et gris qui poursuivirent leur chemin, cigarette au bec et verbe haut, sans prêter la moindre attention à qui que ce soit.

Ils firent une halte à l'office de tourisme local – *Céad Míle Fáilte,* ou « Cent Mille Bienvenues » en gaélique – pour prendre un prospectus.

« Ils expliquent qu'en gaélique le nom de Wicklow signifie "Église de l'Édenté", dit Meg en lisant la brochure.

— "L'Édenté", répéta Holliday en parcourant des yeux le morne assortiment de maisons aux tons pastel. C'est assez proche de la réalité.

— Et les *boxtys* sont des crêpes de pommes de terre.

— Pardon ?

— Les *boxtys*. Ce que Sean a prévu de cuisiner pour le dîner.

— Je vous fiche mon billet qu'il ne s'appelle pas plus Sean que moi. Son vrai nom doit être John, mais Sean plaît davantage aux filles. L'Édenté… » marmonna-t-il.

Ils atteignirent la grand-place de la ville, ou ce qui passait pour tel : un triangle gazonné de la taille d'un mouchoir de poche, entouré d'une grille en fer forgé de cinquante centimètres de hauteur, au milieu duquel trônait une statue représentant un barbu en uniforme de capitaine au long cours. Avec son visage renfrogné, l'homme semblait souffrir de problèmes de transit, mais c'était là une expression qu'arboraient la plupart de ses contemporains de

l’époque victorienne. D’après la brochure, il s’agissait du capitaine commandant le *Great Eastern*, le navire qui avait posé le premier câble sous-marin transatlantique. Le socle du monument s’ornait d’un tag rose fluo proclamant : *Pat Kenny est un gros connard*.

Dans un grand magasin de la place qui n’avait de grand que le nom, ils achetèrent quelques vêtements et des sacs à dos pour les ranger, puis reprirent leur promenade. En redescendant vers le port par Bridge Street, ils entrèrent dans la librairie Bridge Books au rez-de-chaussée d’une espèce de cottage badigeonné d’un horrible bleu turquoise, et demandèrent un ouvrage sur l’île d’Iona.

À la grande surprise de Holliday, il n’y en avait pas un, mais deux en rayon : une histoire d’Iona du VI^e^ siècle à nos jours incluant une carte détaillée de l’île, et un livre de prières de l’abbaye du lieu. Holliday acheta le premier, Meg le second.

Leur visite de Wicklow terminée, ils retournèrent au bateau et aidèrent O’Keefe à préparer le dîner. Le lendemain à l’aube, après avoir passé la nuit au port, ils reprirent la mer en direction du nord.

18

Iona, d'après le révérend James Walker, auteur d'*Un vol d'oies sauvages : histoire de l'île sacrée d'Iona des temps anciens à nos jours*, est une île de sept kilomètres de long sur trois de large située à deux kilomètres de Mull, une autre île, bien plus grande quoique tout aussi solitaire et ventée, des Hébrides intérieures, en face des côtes occidentales de l'Écosse.

Le prêtre presbytérien écossais la qualifie de « lieu sans épaisseur », en raison de son isolement du monde, qui en fait une interface entre le réel et le spirituel, où la présence de Dieu se fait toute proche. Son premier occupant, après les hommes du Néolithique, fut Colomban, le saint irlandais, un prêtre soldat expulsé de son pays pour avoir mené ses troupes à la défaite dans la bataille de Cul Dreimhne, en l'an de grâce 561.

Colomban débarqua sur Iona deux ans plus tard avec douze compagnons et y fonda un monastère dont chaque moine devait élever sur la plage un cairn de pierre d'une hauteur équivalente à celle de ses péchés. Les restes de ces cairns sont encore visibles à l'endroit poétiquement appelé à présent « baie du Bout de l'océan ».

Après saint Colomban vinrent les Vikings, puis un essaim de bénédictines accompagnées d'un prieur. Une abbaye fut construite en 1202 et un couvent un peu plus tard, ainsi qu'un village, Baile Mòr, dont le nom, ironiquement, signifie « grande ville ». S'il était impossible de cultiver quoi que ce soit sur les sols pierreux ou marécageux de l'île, il était en revanche possible d'y élever des moutons, nourris d'ajoncs et d'herbe rabougrie, dont on tissait la laine. L'île n'avait à offrir qu'une vie de pauvreté, mais ses occupants ne désiraient justement rien d'autre.

Au fil du temps, Iona diffusa la parole divine d'abord dans l'Angleterre païenne, puis en France et dans le reste de l'Europe. En 1307, quand Jean de Saint-Clair et la bienheureuse Juliana arrivèrent à Iona à bord de la *Santa Maria Maggiore*, l'île était déjà considérée comme un sanctuaire et pas moins de cinquante-six rois d'Écosse et de Norvège y étaient enterrés, sans

compter quatre rois d'Irlande et un saint. Des siècles plus tard, John Smith, un dirigeant du Parti travailliste britannique qui y avait plusieurs fois passé des vacances, devait s'y faire inhumer à son tour.

La *Mary Deare* parvint en vue de l'île sacrée le lendemain, deux heures après le lever du soleil, alors que la brume recouvrait encore l'étroit pertuis qui la sépare de Mull et qu'Iona elle-même n'apparaissait que comme une ligne verte au-dessus du vert plus sombre de la mer. Comme ils approchaient de la côte, la brume se dissipa, dévoilant une poignée de maisons au pied d'une colline basse qui formait une double bosse.

Avec leurs toits d'ardoises sombres et leurs murs d'un blanc éclatant dans le soleil levant, ces dernières évoquaient une compagnie de mouettes posées le long du rivage. À l'extrémité nord de l'île s'élevait une autre colline, beaucoup moins large, mais plus haute que la première, sans doute la fameuse Dun I, que saint Colomban appelait la « montagne de Sion » et que ses successeurs, moines et moniales, baptisèrent le « mont du Temple ». À ce qu'assurait le révérend Walker dans son livre, le sommet de Dun I était le lieu de méditation préféré de saint Colomban, qui espérait en vain apercevoir depuis cette hauteur son Irlande bien-aimée. En réalité, la côte la plus proche dans cette direction était la péninsule d'Avalon, sur l'île de Terre-Neuve, à mille sept cents milles nautiques, où s'était établie la première colonie européenne du Nouveau Monde.

O'Keefe prit contact par radio avec la capitainerie, puis ils entrèrent lentement dans l'anse minuscule et accostèrent la simple jetée de pierre et de béton perpendiculaire à la côte rocheuse. De l'autre côté de la digue, le *MV Loch Buie*, un petit ferry, embarquait des passagers pour Fionnphort, sur l'île de Mull toute proche.

À en juger par les nuages gris acier et les rideaux argentés qui enveloppaient cette dernière, il pleuvait à torrents là-bas, mais il régnait sur Iona un temps clément et ensoleillé, avec juste assez de brise pour gonfler les voiles d'une flottille de dériveurs Laser manœuvrés par des scouts marins qui régataient autour de l'île.

« Que c'est beau ! » s'exclama Meg en débarquant.

Holliday, qui la suivait, se retourna pour regarder la timonerie de la *Mary Deare* et vit qu'O'Keefe s'y trouvait toujours. Le capitaine avait décliné leur proposition de les accompagner à terre en prétextant un travail à faire dans la salle des machines, mais force était de constater qu'il n'avait pas bougé de la passerelle, où il était en train de parler dans le micro de sa VHF.

Holliday s'abstint de faire part à Meg de ses soupçons grandissants, la jeune femme étant totalement subjuguée par le charme de l'Irlandais. La veille, alors

qu'O'Keefe, à la barre, fredonnait des ballades larmoyantes célébrant l'esprit de révolte, comme *Four Green Fields* ou *The Rising of the Moon*, Holliday avait tenté en vain de lui faire dévoiler ses batteries en affirmant l'air de rien que les Irlandais ne se battaient pas pour des causes, mais tout simplement parce qu'ils aimaient ça. Sinon, pourquoi un quartier de leur capitale, Donnybrooke, serait-il devenu, cas unique au monde, un terme générique désignant en anglais une rixe d'ivrognes ?

« Ah, une bonne bagarre ! C'est vrai qu'on aime ça, nous autres ! » s'était contenté de répondre O'Keefe avec un sourire.

Holliday se détourna pour rejoindre sœur Meg sur la jetée. O'Keefe, songea-t-il, n'était pas un Irlandais d'opérette. Mais son comportement avait quelque chose de profondément ambigu, et il était bien décidé à découvrir ce qu'il cachait dès leur retour à bord – en commençant par jeter un coup d'œil dans la cale de la *Mary Deare*, par exemple…

Se frayant un chemin parmi la foule des passagers du *Loch Buie*, ils se dirigèrent vers l'entrée de la jetée. Quelques mètres devant eux, une douzaine d'hommes tondus comme des marines et trimballant d'énormes sacs de sport identiques avançaient en bavardant gaiement.

Holliday les observa soigneusement à distance et vit qu'ils portaient tous le même coupe-vent noir décoré d'un écusson à l'effigie de la statue de la Liberté sous lequel on lisait *48e escadre de chasse – Lakenheath – Équipe de* paintball. Des pilotes américains basés dans le Suffolk. Parvenus au commencement de la digue, Holliday et Meg demandèrent le chemin de l'abbaye à un homme qui avait tout de l'autochtone avec ses bottes de caoutchouc et son pull à col roulé tout dépenaillé.

« Vous avez la poste, là, répondit le bonhomme avec un accent à couper au couteau tout en désignant un bâtiment blanc qui faisait face à la mer. Eux, ils sauront vous dire. »

Manifestement content de sa petite malice, il rit, se racla bruyamment la gorge et cracha dans l'eau. Holliday et Meg allèrent jusqu'à la poste. Là, un employé compassé répondant au nom de Mockitt leur expliqua comment se rendre à l'abbaye, où travaillait le révérend Walker. La poste faisant aussi épicerie, Holliday acheta un Mars au comptoir avant de ressortir.

Ils montèrent une allée de gravier jusqu'à la route principale nord-sud. Aucune voiture n'était visible ; seuls de nombreux piétons et quelques cyclistes zigzaguant sur des vélos de location occupaient la chaussée. Le vent se leva et Holliday regarda en direction de Mull tout en cassant en deux la barre chocolatée poisseuse, dont il tendit le plus gros morceau à Meg.

« Vous savez qu'ils font frire les Mars, ici ? demanda-t-il avant de mordre

dans la friandise écœurante qui collait aux dents.

— Vous plaisantez ? répondit la jeune femme.

— Absolument pas. Ils utilisent la même huile que pour les frites.

— Mais c'est répugnant !

— Que voulez-vous, il faut bien faire comme les gens du pays, dit Holliday, qui prit une nouvelle bouchée de son Mars et la mâcha avec un miam-miam de délectation.

— Je me suis trompée : c'est *vous* qui êtes répugnant ! » commenta Meg.

Les scouts marins avaient disparu derrière les haillons de pluie qui masquaient la côte de Mull. Ils devaient être en train de se faire tremper comme des soupes avec délice, bien à l'abri des exhortations inquiètes de leurs mères à ne pas prendre froid.

Holliday sourit en songeant aux cadets de West Point qui, eux aussi, trouvaient leur épanouissement en rampant sous la pluie lors des exercices ou des parcours du combattant, treillis couverts de boue, visages maculés, regards ravis.

Ses élèves et son travail d'enseignant lui manquaient. West Point lui manquait, ce qu'il n'aurait jamais cru possible. Mais par-dessus tout, Amy lui manquait autant qu'il l'avait prédit dix ans plus tôt, alors qu'elle se mourait. Il tourna de nouveau la tête vers la route, regarda Meg, qui avait pris quelques mètres d'avance sur lui, et pensa à Amy pendant tout le trajet jusqu'à l'abbaye.

Conformément aux indications de M. Mockitt, l'abbaye se trouvait à environ quinze cents mètres du port, sur un terrain en pente douce. Elle consistait en un groupe de bâtiments de pierre grise blottis sur un des rares endroits constructibles de l'île, au milieu d'un champ d'ajoncs enclos d'un mur de pierre bas qui bordait la route sur une centaine de mètres.

Mis à part son site, le monastère n'avait rien d'exceptionnel. Le guide du révérend Walker expliquait qu'il avait été élevé en 1203 à l'emplacement de l'église paroissiale de saint Colomban, puis s'était agrandi, les années passant, d'un réfectoire, du couvent voisin et, surtout, du scriptorium où avait été rédigé le splendide manuscrit enluminé connu sous le nom de *Livre de Kells*, le trésor le plus précieux que possède l'Irlande.

Ils trouvèrent Walker dans le réfectoire, à l'autre bout de l'abbaye. L'homme, perché sur une échelle, s'employait à frotter ce qui ressemblait à un carré de plastique plaqué contre le mur entre deux fenêtres étroites.

Le révérend était une sorte de colosse roux et ventripotent qui arborait une barbe fournie et une épaisse moustache à pointes redressées. Sentant leur présence, il se tourna légèrement sur son échelle. Comme beaucoup d'hommes de sa corpulence, il se mouvait avec grâce. Ses sourcils orangés semblaient se

promener comme deux chenilles velues au-dessus des vieilles lunettes en écaille qu'il avait sur le nez.

« Salut à vous ! Vous venez assister à la chute d'un ministre du culte ? dit-il avec un grand sourire. Notez bien que ce ne serait pas une première ! » ajouta-t-il en riant.

Son accent, écossais, avait perdu de son grasseyement. Il avait dû vivre longtemps ailleurs qu'en Écosse. Cambridge ? Oxford ?

« Révérend Walker ? s'enquit Holliday.

— En personne », répondit le géant, qui descendit de son échelle et leur tendit la main.

Il serra d'abord celle de Holliday, puis celle de Meg et ils se présentèrent.

« Je prenais des empreintes de quelques signes maçonniques, reprit-il. On les trouve dans les coins les plus invraisemblables. »

Il leur montra celle qu'il venait de prendre : un ensemble de figures inversées comprenant des flèches, des chiffres 4, des lettres, deux X côte à côte. Le matériau qu'il avait utilisé pour le moulage était une sorte de pâte à modeler.

« On appelle ça de la "pâte à malaxer", expliqua Walker. C'est une espèce de plastique plutôt qu'une pâte, à vrai dire. Ça s'utilise généralement pour rééduquer les mains des victimes d'AVC, mais c'est excellent pour les empreintes, dont je fais ensuite des reproductions en plâtre.

— À quoi servaient-elles ? s'enquit Meg. Les marques, je veux dire.

— Chaque maître maçon avait la sienne et la gravait sur toutes les pierres qu'il posait comme preuve de son travail, pour être payé. On s'en servait parfois aussi comme motifs décoratifs, ou pour informer les autres maçons de qui les avait précédés sur le chantier. Les francs-maçons aussi en faisaient un grand usage. Venez avec moi, je vais vous en faire voir quelques-unes que j'ai prises hier. Elles sont très amusantes. »

Suivi de Holliday et Meg, le pasteur se dirigea vers le fond du réfectoire. Là, au pied d'une grande croix fixée au mur, il leur montra une bonne centaine de graffitis obscurs rangés sur une table improvisée faite d'un battant de porte et de deux tréteaux. Comme il parcourait du regard la collection de mystérieux symboles venus du fond des âges, Holliday se figea soudain.

« Celui-ci, dit-il en pointant son doigt. D'où vient-il ?

— Ah, oui, celui-ci est un peu curieux. Je n'en avais jamais vu de semblable, en fait.

— C'est le seul qui existe dans l'église ?

— Oui, à ma connaissance… Mais qu'est-ce qui vous arrive, jeune homme ? Vous êtes blanc comme un linge. »

Dans d’autres circonstances, Holliday aurait éclaté de rire : cela faisait bien longtemps qu’on ne l’avait pas appelé « jeune homme » !

« Je viens de voir un fantôme », répondit-il avec un sourire forcé.

Ce qu’il venait de reconnaître sur un petit bloc de matière plastique rouge vif n’était autre que la croix engrêlée des Saint-Clair. Aucune erreur possible.

« Cette croix, là. Où l’avez-vous trouvée ?

— Dans l’hypogée.

— L’hypogée ? Qu’est-ce que c’est ?

— Sous une église, c’est une crypte ; au sens figuré, le terme peut désigner un souterrain quelconque, intervint Meg.

— On ne peut plus exact, ma chère, acquiesça Walker, visiblement impressionné.

— Dans lequel des deux sens avez-vous utilisé le mot ? demanda Holliday.

— À l’origine, l’endroit en question était la cuisine en sous-sol de l’abbaye, sous le réfectoire où nous sommes. Par la suite, il a été converti en crypte. J’ai pris cette empreinte juste au-dessus d’une des pierres tombales qui s’y trouvent.

— Celle d’un chevalier ? demanda aussitôt Meg.

— Grand Dieu ! s’exclama le révérend. Comment l’avez-vous deviné ? »

La jeune femme ôta son sac à dos, fouilla dedans et en sortit le livre de prières qu’elle avait acheté à Wicklow. Elle en tourna rapidement les pages puis, ayant trouvé celle qu’elle cherchait, se mit à lire la prière suivante :

Seigneur Dieu, couronné dans le Temple,
Nous, ton fidèle soldat et ta servante,
Ne demandons rien d’autre que ta grâce
Si, en humbles serviteurs, menons à bien la tâche.
Protège-nous encore de la satanique et royale vengeance
Et donne-nous les ailes sacrées de Marie
Pour voler jusqu’à la plus lointaine rive
Où tes trésors retrouveront abri dans l’arène
Entre les bras pâles d’Arcadie.

« La stupéfiante *Prière du chevalier*, dit Walker. La plus ancienne de toutes les prières connues de l’abbaye.

— Composée en 1307, précisa Holliday.

— De plus en plus curieux… marmonna l’ecclésiastique en les dévisageant attentivement tour à tour. Comment pouvez-vous savoir de quand elle date ? Même moi, je l’ignore.

— Parce qu'il se trouve que nous savons qui étaient le "fidèle soldat" et la "servante", à quel moment exact ils sont venus ici et pourquoi, répondit Holliday. Et maintenant, pouvez-vous nous montrer l'endroit où vous avez découvert cette marque ? »

19

La crypte, sous le réfectoire, était une salle tout en longueur dont le plafond bas reposait sur une rangée médiane de quatre forts piliers. Un escalier s'ouvrait à l'extrémité est ; une petite cave servant de silo à pommes de terre à l'extrémité ouest. Entre les deux, le long du mur nord, étaient alignées vingt pierres tombales aux inscriptions presque complètement effacées. Des plaques mortuaires en blanc sur fond noir étaient accrochées au mur au-dessus des dalles.

Walker, Holliday et sœur Meg parcoururent l'allée entre les dalles et les piliers, Holliday étudiant soigneusement chaque plaque.

« C'est celle-ci, dit-il enfin.

— Comment le savez-vous ? demanda Walker, fasciné par le récit que Holliday et Meg venaient de lui faire.

— L'écu est écartelé, expliqua Holliday. Dans le quartier supérieur gauche, vous avez la croix engrêlée des Saint-Clair ; dans celui qui lui fait face, la représentation d'un navire vénitien à voile latine. Dans chacun des deux quartiers inférieurs est représenté un croissant, pointes tournées vers l'intérieur. Si l'image était en couleurs, les croissants seraient sans doute verts – des îles.

— Très intéressant, mais pourquoi des îles ? Les croissants pourraient tout aussi bien être des lunes, ou des symboles arabes, objecta Walker.

— Le poème ! intervint Meg, semblant comprendre soudain l'idée de Holliday. *Et donne-nous les ailes sacrées de Marie / Pour voler jusqu'à la plus lointaine rive / Où tes trésors retrouveront abri dans l'arène.* La plus lointaine rive : l'autre côté de l'Atlantique !

— Que faites-vous d'"arène" ? demanda Walker.

— Je vous rappelle qu'"arène" est aussi un synonyme poétique de "sable", comme le sable d'une plage, par exemple…

— Dans ce cas, votre problème est résolu ! s'exclama Walker, ironique. Vous n'avez plus qu'à trouver une plage de sable sur la côte est de l'Amérique

du Nord.

— La prière est codée, dit Holliday. Elle contient en elle-même la réponse, si nous savons la trouver.

— Oh, Seigneur ! soupira le prêtre replet. Encore ces histoires de codes ! Tout cela est un peu exagéré, vous ne pensez pas ? Les Illuminati, les francs-maçons, l'Opus Dei, que sais-je encore… Quelle est cette manie actuelle de voir des conspirations religieuses partout ? Croyez-moi, plus personne ne s'intéresse à ce point à la religion, de nos jours.

— De nos jours, peut-être, mais elle intéressait beaucoup de monde au XIVe siècle, fit remarquer Holliday. En fait, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour comprendre le sens de cette prière. »

Il prit le livre des mains de Meg avant de poursuivre :

« La *satanique et royale vengeance* renvoie de toute évidence à la persécution des Templiers par Philippe le Bel, et les *ailes sacrées de Marie* aux voiles de la *Santa Maria Maggiore*, le navire de Saint-Clair. Quant aux *bras pâles d'Arcadie*, ils ne peuvent être qu'une allusion à la Nouvelle-Écosse, dans les provinces maritimes du Canada, que l'on appelait jadis l'Arcadie. La tombe de Jean de Saint-Clair, dans une chapelle du Mont-Saint-Michel, en Normandie, porte l'inscription *In Arcadia Est*.

— Une interprétation très divertissante, mais qui me semble tout de même plutôt fantaisiste, dit le prêtre.

— Tout ce qu'il y a de plus fantaisiste, même, admit Holliday.

— Vous convenez donc que votre prétendu message codé et les graffitis sur cette tombe pourraient ne rien vouloir dire du tout ?

— Tout à fait. Il n'empêche que c'est ce genre d'idée fantaisiste qui nous a conduits du Mont-Saint-Michel à Prague, puis aux archives de Venise et à St Michael's Mount avant d'arriver ici. Ce n'est pas que le hasard, il y a une logique là-dedans.

— J'y vois surtout des coïncidences.

— Vous avez peut-être raison. Mais je mise sur l'imagination de Jean de Saint-Clair et de la bienheureuse Juliana. Ils essayaient de soustraire un trésor constitué de reliques à l'avidité vengeresse d'un roi et à un pape assoiffé de pouvoir. Ils voulaient mettre ces reliques hors de portée des deux hommes, mais sans que cela déclenche un conflit.

« Si le roi Philippe avait attaqué St Michael's Mount, Édouard II d'Angleterre aurait aussitôt saisi ce prétexte pour partir en guerre contre son vieux rival. S'il s'en était pris à Iona, cela aurait embrasé l'Écosse et lui aurait valu la colère des Irlandais, alors alliés aux Français et aux royaumes Scandinaves, lesquels étaient loin d'être quantité négligeable.

« Jean de Saint-Clair et Juliana devaient donc cacher leur trésor encore plus loin, mais sans savoir quand – ni même si – ils pourraient venir le rechercher. Il leur fallait par conséquent laisser derrière eux des indices susceptibles de leur survivre longtemps, peut-être des siècles. Et quel meilleur endroit pour ce faire qu'une terre sacrée où sont enterrés des rois ? La *Prière du chevalier* est évidemment un de ces indices. N'a-t-elle pas survécu plus de sept cents ans… Moins longtemps que le *Notre père*, mais tout de même ! »

Le colosse roux partit d'un éclat de rire tonitruant et frappa dans ses mains.

« Bravo, monsieur Holliday ! s'exclama-t-il. Vous m'avez presque convaincu.

— Mais pas tout à fait…

— Suffisamment quand même pour que je prenne pour vous une deuxième empreinte de votre mystérieux blason. Elle pourra être prête ce soir. Peut-être l'excellente sœur et vous-même accepterez-vous d'être mes hôtes à dîner ? Je cuisine un *cabbie claw* très convenable… même si mon opinion n'engage que moi.

— Eh bien, je… commença Holliday.

— Ce sera avec plaisir, dit Meg en le coupant. Nous avons un ami avec nous, l'Irlandais qui nous a amenés ici. Pourrait-il nous accompagner ?

— Bien sûr, répondit le révérend, rayonnant. Disons 18 heures ? J'habite à mi-chemin entre ici et le village. Le cottage sur la gauche, avec la porte bleue et les canards dans le jardin. Vous ne pouvez pas le manquer. J'ai toute une bibliothèque consacrée à la mémoire d'Iona, nous y trouverons peut-être des informations complémentaires sur votre fameux Jean de Saint-Clair. Je fais un peu office d'historien local et si ce templier a joué un rôle dans le passé de l'île, il serait bon que je sois au courant. »

Quelques minutes plus tard, après avoir pris congé de Walker, Holliday et Meg reprirent le chemin du village et de la *Mary Deare*. Comme ils atteignaient la route principale, ils se retrouvèrent au milieu d'un groupe de promeneurs qui redescendaient en ordre dispersé de Dun I, la colline la plus élevée de l'île avec ses trois cents mètres d'altitude et donc le lieu idéal pour prendre des photos. Marcher au milieu d'une route où ne circulait aucune voiture procurait un vague sentiment d'étrangeté, mais permettait aussi de se faire une bonne idée de l'atmosphère qui prévalait au temps des pèlerinages.

Ils parvinrent bientôt à la hauteur du cottage à la porte bleue de Walker, une simple maison basse, blanchie à la chaux, dont la moitié des ardoises manquaient. Les canards dont avait parlé le révérend étaient bien là, au nombre d'une douzaine, cancanant agressivement derrière un muret de pierre qui les

empêchait d'aller pincer les mollets des passants.

Après la maison, sur la droite, un sentier menait à la zone marécageuse appelée Lochan Mor, ou le « vivier de l'Abbé », jadis une retenue d'eau destinée à fournir de l'énergie pendant les travaux d'excavation dans le granit. Ce n'était plus aujourd'hui qu'un terrain boueux traversé par une chaussée empierrée permettant d'accéder à la lande au-delà. Le ciel au-dessus d'eux était gris acier, à présent. La pluie était en train d'arriver de Mull.

« Colonel Holliday ? » fit une voix polie derrière eux.

Holliday s'arrêta et se retourna. Un jeune homme d'allure militaire se tenait là, vêtu d'un coupe-vent et d'un pantalon noirs. Un membre de l'équipe de *paintball*. Un étui de jumelles pendait à son épaule gauche. Il pouvait avoir dix-huit ans. Trop jeune pour être l'un de ses anciens élèves. Il tenait sa main droite dans la poche de son coupe-vent.

« Je vous demande pardon, dit Holliday. Je vous connais ?

— Vous n'avez pas besoin de me connaître, mon colonel, mais seulement de faire exactement ce que je vous dirai. »

De la main qu'il tenait dans sa poche, il écarta le pan de son vêtement, dévoilant le petit pistolet-mitrailleur métallique qu'il portait en bandoulière. Un silencieux en forme de saucisse prolongeait le canon trapu.

« Doc ? » dit Meg d'une voix inquiète en empoignant le bras de Holliday, dont les yeux étaient rivés sur le jeune homme.

Le pistolet était un MAC 11 américain, la version compacte du MAC 10, l'arme de prédilection des méchants dans les séries du genre *Deux flics à Miami*. Le MAC 11 n'avait jamais vraiment eu les faveurs des policiers, des commandos ou des services secrets. Arme à culasse ouverte, difficile à contrôler et tirant des munitions de 380 subsoniques à faible pouvoir de pénétration, il n'était utile que dans les espaces clos, comme les avions. À la connaissance de Holliday, aucune force constituée n'en était équipée. Ce qui signifiait que l'individu qu'il avait devant lui n'appartenait pas à une composante de l'armée américaine.

« Qui êtes-vous, mon garçon ? demanda-t-il d'un ton conciliant.

— Peu vous importe, répliqua l'autre. Tournez-vous et avancez ! Au sentier, vous prendrez à droite… Et je ne suis pas votre garçon. »

La voix était fiévreuse, tendue. Le gamin était manifestement capable de presser la détente du MAC 11 sans s'en rendre compte tant il était terrifié. Un pétard sur le point d'exploser.

« Doc ? répéta Meg.

— Faites ce qu'il dit », ordonna Holliday.

Arrivés au sentier, ils s'y engagèrent et prirent la direction de l'ancien étang.

Il se mit à pleuvoir au moment où ils quittaient la route, un crachin serré qui promettait de se transformer en forte pluie à en juger par la couleur des nuages bas.

« Où nous conduisez-vous ? demanda Meg.

— La ferme !

— *Boro Bacheh Kooni*, dit Holliday avec calme. *Khar Kos seh, maadar jendeh.* »

Aucune réponse. Étant donné les insultes dont il venait de gratifier le jeune homme en farsi, il semblait évident que celui-ci n'avait jamais mis les pieds en Irak ou en Afghanistan.

« *Maadar-e-to Gayidam* », ajouta-t-il pour vérifier.

Toujours pas de réaction. Le gars devait être un mercenaire, mais sans expérience.

La pluie se renforçait, balayant par bourrasques le bas-fond marécageux. La visibilité s'était réduite à quelques mètres, ce qui laissait supposer qu'on ne pouvait plus les voir depuis la route.

« Vous n'êtes pas très ancien dans le métier, je me trompe ? dit Holliday.

— Suffisamment ancien, répondit sèchement le blanc-bec.

— Quel âge avez-vous ? Dix-sept ans ? Dix-huit ?

— Vingt et un !

— Ben voyons ! s'exclama Holliday avec une dérision appuyée.

— Je vous ai déjà dit de vous taire ! »

Holliday ralentit l'allure. Le moment était venu de jouer au petit soldat. Le « pied-tendre » au MAC 11 ne faisait à l'évidence pas le poids. Holliday respira à fond, cligna les paupières pour chasser l'eau qui lui coulait dans les yeux, puis entama les hostilités.

« Il y a un truc que vous devriez savoir si vous tenez à votre peau, mon petit bonhomme, dit-il. Sur un MAC 11, le coulisseau de sécurité qui se trouve devant la queue de détente doit être tiré vers l'arrière quand on marche dans le dos d'un prisonnier. »

Derrière lui, le pas et la respiration du garçon marquèrent une hésitation. Il avait dû baisser le regard vers l'arme et sortir la main droite de sa poche pour tester la sécurité. Ce qui donnait à Holliday un avantage de quelques infimes secondes.

Pivotant sur son pied gauche, il envoya le droit dans un mouvement tournant contre la cuisse de son adversaire, le faisant trébucher. Puis il le frappa aussitôt de sa paume gauche sous le menton. La tête brutalement rejetée en arrière, l'autre perdit l'équilibre, partit à la renverse et bascula sur le dos. Sans prendre le temps de réfléchir, Holliday se laissa tomber de tout son poids sur la

poitrine de l'homme, genou en avant.

Plusieurs os se brisèrent dans un craquement parfaitement audible. Sous la pression du genou de Holliday, l'extrémité déchiquetée de la troisième côte s'enfonça dans l'artère pulmonaire, qui se rompit. Le sang jaillit des narines et de la bouche du jeune homme, qui mourut dans un hoquet avant même de comprendre qu'il était par terre. Ses yeux bleus se révulsèrent et son corps s'avachit. Holliday se remit debout.

« Il est mort ? demanda Meg d'une voix blanche.

— Oui.

— Vous n'auriez pas pu simplement le… le désarmer ?

— Non », répondit Holliday, sans plus de justifications.

Jeune ou pas, le mercenaire de pacotille avait menacé leur vie. En choisissant d'être soldat, il avait implicitement accepté le contrat que souscrivent tous ceux qui se font la guerre depuis que Caïn tua Abel : coup pour coup, pas de quartier, tuer ou être tué.

« Et maintenant ?

— Retournez-le sur le ventre et retirez-lui son coupe-vent ! » ordonna Holliday.

Meg s'exécuta pendant qu'il jetait un regard alentour. Ils étaient hors de vue de la route et aucun coup de feu n'avait été tiré. Le seul risque était que quelqu'un prenne le sentier depuis l'autre côté de l'île pour courir au village se mettre à l'abri de la pluie battante.

Meg, qui avait fini d'ôter la veste du jeune homme, se releva. Holliday s'accroupit près du cadavre à son tour, défit la sangle du holster Bungee qu'il portait et lui fouilla les poches. Des clés, quelques pièces de monnaie anglaises et américaines, un gros poignard haut de gamme de l'armée suisse. D'après les papiers d'identité que contenait le portefeuille, le mort était un dénommé Ian Andrew Mitchell, vingt et un ans, domicilié à Wilmington, dans le Delaware. Il possédait aussi un permis de port d'arme dissimulée délivré par les autorités du Delaware. Un étui renfermant un Beretta de poche calibre 38 était glissé dans son pantalon, contre son dos. Le permis était établi avec la caution de la société Blackhawk Security Systems d'Odessa, également dans le Delaware. Un passeport au nom d'Andrew Mitchell le présentait comme « consultant en sécurité ».

Mitchell avait aussi sur lui trois cents euros en liquide et plusieurs cartes de crédit, que Holliday s'appropria avant de se relever pour jeter le portefeuille et ce qui restait de son contenu le plus loin possible dans le marécage. Il glissa le Beretta dans sa propre ceinture, passa la sangle Bungee autour de sa poitrine et y rattacha le MAC 11. Pour finir, il suspendit les jumelles à son épaule après

avoir endossé le coupe-vent noir.

« Aidez-moi à le tirer sous le buisson d'ajoncs, là-bas », dit-il.

Meg prenant un poignet, Holliday l'autre, ils traînèrent le corps jusqu'au taillis sur l'herbe et le sol fangeux. Cela fait, ils regagnèrent le sentier, crottés comme des bassets. La pluie qui tombait sans arrêt ne tarderait pas à effacer toute trace de ce qui s'était passé.

« Vous avez l'air si calme, remarqua Meg, acerbe. À croire que tuer un gosse est une chose toute naturelle pour vous. »

Holliday serra les dents. Les mots de la jeune femme ravivaient un vieux souvenir qu'il aurait préféré oublier.

« Je vais vous raconter une histoire, répondit-il. J'étais en faction à une entrée de la zone verte, à Bagdad, un matin, quand une fillette de neuf ans s'est présentée au *check point*. Le soldat irakien qui était avec moi m'a alors fait remarquer qu'il était rare de voir une gamine si jeune en burqa. Il lui a ordonné de stopper, mais elle s'est mise à courir droit sur nous. L'Irakien a crié de nouveau sans qu'elle s'arrête. Je portais un vieux 45 automatique. Voyant que l'Irakien hésitait, j'ai abattu la petite d'une balle dans la poitrine.

— Et vous vous êtes senti mieux, après ça ? »

Holliday sentait encore le sable fin comme du talc qui collait à la peau comme une couche de crasse même après une douche.

« La gamine se trouvait peut-être à quinze mètres quand je l'ai touchée. En explosant, la ceinture d'explosifs qu'elle portait sous sa burqa a creusé dans la chaussée un cratère d'un mètre de profondeur sur trois de diamètre. Le soldat irakien a été tué par des éclats, ainsi que deux marchandes qui tenaient un étal de fruits à proximité. Le souffle de l'explosion m'a arraché mes rangers. Alors, évitez l'expression "tuer des gosses", mon petit, d'accord ? »

L'espace d'une seconde, debout sous la pluie, ses cheveux roux enchevêtrés en longues torsades contre ses joues, la nonne sembla vouloir répliquer, puis se ravisa.

« Bon, qu'allons-nous faire, à présent ? demanda-t-elle pour finir.

— Ce gamin n'était pas un assassin, dit Holliday. C'était un livreur.

— Comment ça, un livreur ?

— Son rôle était de nous mener jusqu'à quelqu'un. Et j'ai bien l'intention de découvrir qui, et où. »

20

« **J**’en étais sûr », murmura Holliday avec une colère froide après avoir braqué les puissantes jumelles Steiner prises au mercenaire mort.

Meg et lui, à plat ventre sur les rochers surplombant la baie du Bout de l’océan, observaient la plage qui formait un long arc de cercle irrégulier le long de la façade ouest de l’île. Ils étaient trempés jusqu’aux os par la pluie qui tombait toujours et avaient depuis longtemps renoncé à tout espoir de se sécher.

Gardant prudemment la tête baissée, il passa les jumelles à la jeune femme en lui montrant du doigt une vieille barque de pêcheur peinte en rouge qui avait été tirée sur le sable, proue face à l’océan lisse et monotone. Le tableau arrière de l’embarcation était équipé d’un gros moteur hors-bord Mercury en position relevée.

Blotti à la poupe, un homme s’abritait sous la petite bâche de protection du moteur. Il portait un coupe-vent noir identique à celui qu’ils avaient emprunté au mort. Sans doute un autre employé de Blackhawk Security. Mais qu’était au juste cette société, et pourquoi s’en prenait-elle à eux ?

« Mais c’est le bateau de Sean, au large ! La *Mary Deare* ! s’exclama Meg, qui avait dirigé les jumelles vers la mer.

— Oui… Si tant est que Sean soit son véritable nom », dit Holliday entre ses dents.

À l’œil nu, le vapeur n’était qu’une masse indistincte sur l’horizon noyé de pluie, mais avec les Steiner, on discernait chaque tache de rouille et de minium sur sa coque. La *Mary Deare* mouillait sur deux ancres à environ un mille de la côte. Le bateau semblait attendre. Mais quoi ? La seule réponse logique était qu’O’Keefe avait quitté le port parce qu’il avait rendez-vous de ce côté-ci de l’île avec l’homme de la barque rouge, qui lui-même guettait l’arrivée de Ian Andrew Mitchell et de ses prisonniers. L’opération avait été soigneusement planifiée. Dans quel but ? Pourquoi ne pas avoir attendu qu’ils regagnent d’eux-mêmes la *Mary Deare*, puisqu’ils ne pouvaient aller nulle part ailleurs ?

« Je ne comprends rien à toute cette histoire, dit Meg en rendant à Holliday les jumelles, qu'il rangea dans leur étui.

— Quelqu'un cherche à nous arrêter à tout prix. Votre petit ami O'Keefe travaille pour les gens qui nous ont pris pour cible. L'idée était sans doute de nous ramener à bord de la *Mary Deare* sans que personne nous voie, puis de nous torturer pour nous faire dire ce que nous savons avant de nous balancer à la mer.

— D'abord, Sean n'est pas mon petit ami, répliqua Meg. Et ensuite, j'ai du mal à l'imaginer faisant une chose pareille.

— Vous pouvez imaginer ce qui vous chante. Mais la dure réalité, c'est le type en coupe-vent de la Blackhawk Security qui est assis dans le doris. Vous avez pu constater comme moi que ces gens-là sont tout à fait capables de "faire une chose pareille", comme vous dites.

— Soit, concéda Meg. Et comment comptez-vous vous y prendre pour affronter la "dure réalité" qui est assise dans cette barque ?

— En rusant. »

Après cinq minutes d'âpre discussion, Holliday et Meg se mirent debout puis, elle devant, lui derrière, ils commencèrent à descendre lentement la dune basse qui faisait suite aux rochers plus élevés. Percevant leur mouvement, l'homme assis dans la barque dressa la tête et scruta la butte à travers le rideau de pluie. Il se leva, la bâche sur les épaules, une main en visière au-dessus de ses yeux. Holliday et Meg, qui avaient atteint le pied de la dune, se dirigèrent vers le bateau échoué en marchant tête basse, leurs pieds s'enfonçant dans le sable mouillé.

« N'oubliez pas que vous avez promis de ne pas lui faire de mal, rappela Meg à mi-voix.

— À moins qu'il n'essaie de m'en faire d'abord, répliqua Holliday, espérant faire taire la sœur, qui l'empêchait de se concentrer.

— Vous êtes vraiment un sale type, commenta-t-elle avec aigreur.

— Hé, cria l'homme depuis la barque. Il devait y en avoir deux ! Où est l'autre ? »

Holliday et Meg poursuivirent leur progression. Encore quelques mètres et Holliday pourrait agir.

« Hé ! » hurla de nouveau l'homme.

Rejetant la bâche qui lui couvrait les épaules, il écarta un pan de son coupe-vent et plongea la main dessous. Il portait les mêmes armes que son camarade.

Holliday poussa brutalement de son bras gauche la jeune femme, qui trébucha avant de tomber à quatre pattes. Puis il ouvrit le feu avec le Beretta à travers la fente qu'il avait pratiquée dans la poche de son blouson à l'aide du

poignard suisse, visant l'épaule et le bras droits du mercenaire dans l'espoir de l'immobiliser. Le Beretta contenait un chargeur de huit cartouches, plus une dans le canon. Holliday ne cessa de tirer que lorsque l'homme bascula hors du bateau et s'effondra sur la plage. Aucune tache de sang n'était visible sur le coupe-vent noir. Le type se tortillait sur le sable, se tenant le coude droit avec sa main gauche. Il lui faudrait un petit bout de temps avant de pouvoir de nouveau signer des contrats, mais il survivrait si quelqu'un l'amenait à l'hôpital dans la demi-heure. Holliday avait tiré sept munitions dont quatre avaient atteint leur but : une le coude, une le gras du bras, deux l'épaule. Trois des projectiles avaient traversé les chairs de part en part, le quatrième était toujours logé dans le biceps. L'homme, blanc comme un linge, claquait des dents, déjà en état de choc.

« Qu'avez-vous fait ? » gémit sœur Meg en s'accroupissant près du blessé.

Holliday écarta la jeune femme pour défaire la bretelle du MAC 11 que portait le mercenaire. Après avoir posé l'arme sur le sable, il retourna sans ménagement son propriétaire, qui hurla de douleur.

« Vous lui faites mal ! protesta Meg.

— Tant mieux, répondit Holliday, affable, tout en prenant le Beretta que l'homme portait dans le dos, comme son collègue. Remettez le bateau à flot ! Pendant ce temps-là, je vais tirer notre ami au-dessus de la ligne de marée.

— Nous n'allons quand même pas l'abandonner là ! s'écria la sœur comme il commençait à traîner le blessé après l'avoir empoigné par le col.

— Vous croyez peut-être que nous allons l'emmener ? »

Quand il eut atteint la ligne d'algues à demi sèches et de débris de bois qui marquait la limite de la marée haute, Holliday lâcha son fardeau puis, ignorant Meg, qui continuait à s'insurger, il retourna à l'embarcation, qu'il poussa à l'eau. Dès qu'elle fut à flot, il se hissa sur le plat-bord pour se laisser retomber sur le banc de nage. Il bascula ensuite le moteur en position de marche et chercha le démarreur.

« Que faites-vous ? demanda Meg, l'air un peu égarée.

— Je file avant que votre copain Sean ne comprenne ce qui se passe et n'appelle la cavalerie à la rescousse. Si vous voulez venir, vous feriez mieux de sauter à bord. »

Holliday trouva le démarreur électrique, qu'il actionna d'une main tout en gardant l'autre sur la commande des gaz. Poussée par les vaguelettes, la vieille barque de pêche en bois s'éloignait déjà du rivage. Meg hésita encore quelques secondes puis, entrant dans l'eau, elle lança son sac à dos dans le bateau avant d'y monter à son tour en prenant appui des deux mains sur le plat-bord. Le moteur rugit et Holliday dirigea d'un coup de barre la proue vers le large.

Katherine Franklin Sinclair, veuve d'Angus Pierce Sinclair, ambassadeur à Londres, et mère du sénateur Richard Pierce Sinclair, déjeunait en compagnie de son fils au restaurant du Sénat. Katherine dégustait des coquilles Saint-Jacques enveloppées de bacon, Richard un panini au thon accompagné de frites.

Le chef de la majorité sénatoriale était installé à la table derrière la leur ; le président de la commission des Forces armées déjeunait d'un cheeseburger une table plus loin. Une impression grisante que cette proximité du pouvoir, mais, si Kate Sinclair parvenait à ses fins, la griserie serait encore plus forte à compter du 8 novembre suivant, date de la prochaine élection présidentielle.

Parée d'une robe rouge à la Nancy Reagan, Katherine ressemblait tout à fait à ce qu'elle était, sous le casque de ses cheveux blancs permanentés : une matriarche desséchée de Palm Beach qui avait dû être jolie. Son fils, quant à lui, sénateur quadragénaire et plutôt bel homme, portait la tenue traditionnelle de sa fonction : costume sombre à rayures blanches, chaussures noires Florsheim, chemise blanche, boutons de manchettes or et bleu cobalt – offerts par G. W. Bush en personne à l'occasion de son élection à la chambre haute –, cravate club argent et bordeaux de la très chic Phillips Exeter Academy.

« Il n'y a pas à discuter, Richard, dit Katherine. Ce vote sur l'immigration est la clé de ton élection.

— Obama a été élu entre autres grâce aux voix des Latinos de Californie : je suis sûr de perdre si je soutiens une proposition de loi qui prétend obliger tous les Mexicains à se déclarer auprès du département de la Sécurité intérieure et à porter une carte d'identité spéciale, objecta Richard. C'est l'équivalent de l'étoile jaune pour les Juifs.

— Il n'y a qu'en Californie que ça te desservira. En revanche, cela te permettra de reconquérir tous les États pro-Bush que McCain a perdus… et de montrer que tu es capable de défendre fermement les principes qui ont fait de ce pays ce qu'il est.

— Tes principes à toi, maman.

— Peu importe qu'ils soient les miens ou non ! Ils ont fait la preuve de leur efficacité dans le passé, et ils la feront de nouveau. Le pays va à vau-l'eau : tu dois faire le ménage et la première mesure à prendre est de renvoyer la racaille.

— Ça risque de ne pas améliorer mon image au sein du parti… »

Richard mordit dans son panini spongieux, le reposa dans son assiette et se mit à mâcher tout en soupirant. Kate Sinclair observa son fils, qu'elle aurait souhaité plus résolu. Mais la faiblesse de caractère de Richard n'était pas sans

cause, elle le savait bien : pour le fils unique qu'il était, grandir dans l'ombre d'un père comme Angus Sinclair n'avait pas été facile. Dans tous ses aspects importants, la vie de Richard avait été organisée sans qu'il ait son mot à dire. Scolarité : Exeter, Yale. Discipline : le droit. Carrière : le service public, puis une élection stratégique mûrement réfléchie au Sénat. Suite logique : la Maison-Blanche. Tel était le plan établi par Angus Sinclair avant même la naissance de son fils, un plan dont Katherine s'était empressée de poursuivre la mise en œuvre après le décès de son mari.

« Le parti ? Qu'en as-tu à faire alors que tu disposes du vrai pouvoir pour t'épauler ? s'exclama enfin Kate.

— Tu parles de tes prétendus amis haut placés ? demanda avec dédain le sénateur, qui savait exactement à quoi s'en tenir sur le sujet.

— Ce sont aussi les tiens, répliqua sa mère. N'oublie pas qu'ils t'ont toujours soutenu, qu'ils ont préparé la voie pour ta réussite.

— Tu veux dire qu'ils l'ont financée… ce qui fait de moi leur obligé, c'est bien ça ?

— Ils ne désirent que le bien du pays », affirma Katherine.

Elle coupa en deux une noix de Saint-Jacques, nappa un des morceaux de crème d'épinards et le porta délicatement à ses lèvres minces. Elle mâchait sans paraître bouger le maxillaire, une façon de faire qu'elle avait apprise au pensionnat pour jeunes filles de Miss Porter, à Farmington, il y avait bien longtemps.

« C'est aussi ce qu'a dit Hitler aux Polonais avant de les envahir, remarqua Richard, caustique, avant de mordre de nouveau dans son sandwich.

— Ne sois pas ridicule ! rétorqua Katherine. Tu sais parfaitement de quoi et de qui je parle. Tu n'as pas le choix. C'est ton tour, maintenant : ne serait-ce que parce que tu es l'héritier d'une histoire. Une fois que tu seras de fait le dirigeant de l'ordre, tu auras accès à toutes ses ressources et ton élection à la Maison-Blanche sera assurée.

— Parce que tu penses vraiment que Rex Deus détient encore assez de pouvoir pour ça ? demanda ironiquement Richard avant de croquer une frite.

— Je ne le pense pas, j'en suis sûre. Et toi aussi. »

Elle avait raison, bien entendu. Le sénateur soupira de nouveau. Rex Deus avait toujours fait partie de sa vie, ainsi que la question de savoir quelle place il devait y occuper. Les membres de Rex Deus, ou les Desposyni, comme on les appelait jadis, se voulaient les descendants du Christ par sa mère, Marie, une lignée dont auraient fait partie les familles royales européennes de l'époque mérovingienne. Si leurs prétentions étaient fantaisistes, leur existence, elle, était un fait historique.

À une certaine époque, les Desposyni avaient été considérés comme l'aristocratie de l'Église primitive, mais, devenus Rex Deus, ils s'étaient transformés au fil des siècles en une société secrète centrée sur l'argent et le pouvoir. À l'instar des francs-maçons, Rex Deus avait connu un grand succès auprès des premiers colonisateurs de l'Amérique, particulièrement pendant la période prérévolutionnaire du XVIIIe siècle. Ainsi, parmi les signataires de la déclaration d'Indépendance on comptait autant de francs-maçons que de membres issus des rangs de Rex Deus, parmi lesquels Benjamin Franklin, dont Katherine Sinclair était une descendante directe, et Robert Payne, un ancêtre d'Angus Sinclair.

À la veille de 1776, le règlement diplomatique des conflits entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique étant dans l'impasse, le recours aux armes était imminent. Il était évident que les Britanniques finiraient par abolir l'esclavage, ne serait-ce que pour enrayer la croissance de l'industrie cotonnière américaine. S'ajoutaient à cette crainte les taxes imposées par la couronne aux colons pour financer la guerre intercoloniale, contre les Français et les Indiens, ainsi que l'augmentation du prix des produits manufacturés importés.

Or les francs-maçons et les membres de Rex Deus étaient soit de riches propriétaires terriens esclavagistes, soit de riches marchands : rien d'étonnant dans ce cas à ce qu'un tiers des signataires de la déclaration aient été issus de leurs rangs. La création du Congrès continental de 1774 et la déclaration d'Indépendance de 1776 avaient pour but d'amorcer une révolution financière autant que politique. À l'époque, comme maintenant, les motivations essentielles étaient la richesse et le pouvoir.

« D'autres que moi désirent être élus à la tête de l'ordre, dit Richard. Ce n'est pas comme si j'étais le seul à pouvoir postuler.

— Le Conclave de Marie Madeleine se tient dans moins de deux semaines, insista Katherine à mi-voix en se penchant par-dessus la table. Cette élection, nous la gagnerons, et c'est toi qui prendras le commandement de l'ordre, tu m'entends ? »

Le sénateur Sinclair la regarda. Il l'avait déjà vue dans cet état d'esprit. Une fois, lors d'épreuves de sélection sportives, à Exeter, elle avait réussi à faire de lui la risée de toute l'école par cette attitude horripilante de mère abusive.

« Je ne comprends pas pourquoi ça te tient tellement à cœur, répondit-il. Tu ne me crois pas capable de devenir Président par mes propres moyens ?

— Pas sans l'aide de l'ordre, mon chéri. Avec le soutien de l'ordre, nous pourrons tout obtenir. Nous pourrons convertir le monde entier à nos idées. Les ressources de l'ordre sont sans limites. Avec toi à sa tête, nous serons

invincibles !

— Sauf que je ne suis pas du tout certain d'avoir envie de poser ma candidature, et encore moins de gagner, répliqua Richard, dont le tube digestif commençait à se ressentir de l'excès de mayonnaise que contenait son panini.

— Mais bien sûr, que tu veux être Président, Richard ! s'exclama Katherine en parcourant du regard la salle luxueusement décorée. Tout le monde rêve de devenir président des États-Unis ! Ton père en rêvait ! Moi aussi ! »

« *Mais pas moi* », songea Richard Sinclair.

« D'accord, maman, dit-il.

— Tu vois bien ! Bon, l'affaire est entendue. Et maintenant, passons au dessert. Que dirais-tu de la tourte aux pêches avec sa boule de glace ?

— D'accord, maman. »

21

Il était un peu plus de 13 h 30 quand ils arrivèrent à Fionnphort, sur l'île de Mull. Après avoir abandonné la barque de pêche, ils prirent un taxi jusqu'à la base d'hydravions de Tobermory, sur la baie du même nom. De là, un Cessna Caravan les transporta à Glasgow, où ils purent embarquer sur un vol direct d'Air Transat à destination de Pearson International, l'aéroport de Toronto.

À la nuit tombante, affamés et un peu fatigués, ils se présentaient à la réception de l'hôtel Royal York, à des milliers de kilomètres de l'île sacrée d'Iona. L'établissement, un immeuble de vingt-huit étages aux allures de château datant des années vingt, comprenait plus de mille chambres et, selon une brochure, possédait son propre rucher qui produisait sept cents livres de miel par an. Jadis le plus vaste hôtel de l'Empire britannique, il n'avait pas usurpé son nom puisque la famille royale l'avait fréquenté assidûment pendant trois générations, du duc de Windsor à la princesse Diana, sans parler de plusieurs rois et reines en titre.

L'hôtel offrait en outre l'avantage d'être situé juste en face de la gare principale de Toronto, Union Station, une monstruosité de granit, contemporaine de Grand Central, à New York, et qui ressemblait encore plus au British Museum que le British Museum lui-même. Plusieurs trains de jour en partaient pour Montréal, ainsi qu'un train de nuit pour Halifax.

En dépit des fantasmes paranoïaques d'hypersurveillance véhiculés par les productions hollywoodiennes, Holliday savait pertinemment qu'on ne s'amusait pas à reprogrammer des satellites pour le simple plaisir de rechercher deux quidams comme eux dans les rues de Toronto, et que suivre une carte de crédit à la trace était moins facile dans la réalité que dans les films de Jason Bourne. Il estimait donc qu'ils disposaient d'au moins deux jours de répit avant que les mystérieux services qui les traquaient ne se remettent en ordre de bataille. Voyager en train brouillerait un peu plus les pistes, surtout s'ils payaient leurs billets en liquide. Mais avant de partir, Holliday voulait rendre visite à un vieil ami.

Steven Braintree, professeur d'histoire médiévale à l'université de Toronto, avait son bureau au dernier étage d'un bâtiment qui faisait l'angle de Bloor Street et d'Avenue Road et dont l'architecture néocorinthienne désuète évoquait plutôt un siège de banque ou de compagnie d'assurances que des locaux académiques. De façon appropriée, le musée royal de l'Ontario était situé de l'autre côté de la rue. Un seul pâté de maisons séparait les locaux de la faculté d'histoire médiévale du centre géographique exact de la ville, le carrefour de Yonge Street et de Bloor Street.

Le bureau de Braintree, un réduit d'à peine quatre mètres carrés, était un capharnaüm de livres empilés et de dossiers épars, une tourmente de papiers divers jonchant la moindre surface plane, couvrant des étagères qui ployaient sous la charge, débordant de classeurs métalliques, s'échappant de boîtes en carton posées à même le sol. Un aspidistra orné d'une unique fleur violette défraîchie achevait de s'étioler sur le radiateur à côté de la statuette en plastique d'un chevalier en armure fixée sur le rebord de la fenêtre. La plante avait encore son étiquette de la pépinière ; l'écu du chevalier avait été remplacé par une capsule de Quidi Vidi, une bière provenant d'une petite brasserie de Terre-Neuve.

Coincée sous les combles du vieil édifice, la pièce était dépourvue de climatisation alors qu'il régnait à Toronto la même chaleur étouffante qu'à New York à cette époque de l'année. Les vantaux de la fenêtre aux vitres crasseuses étaient littéralement soudés au cadre, conséquence d'une centaine d'années de travaux de peinture successifs combinés au souci de conserver jalousement la chaleur à l'intérieur en hiver.

Braintree, qui portait un jean et un tee-shirt sur lequel on lisait TOUCHE PAS À MON CHAUCER, était à peu près aussi vaillant que son aspidistra. Ses longs cheveux bruns, ternis et rendus flasques par la chaleur, s'étaient parsemés de quelques touches de gris supplémentaires depuis sa dernière rencontre avec Holliday. Assis à son bureau, mains jointes devant sa bouche froncée, yeux écarquillés derrière d'élégantes lunettes teintées à monture de plastique, le professeur écoutait attentivement l'histoire de Jean de Saint-Clair et de la bienheureuse Juliana que lui racontait son visiteur.

« Le poème ne manque pas d'intérêt, murmura-t-il quand Holliday eut terminé. Comme vous le savez, les codes et la cryptographie de l'époque médiévale sont un peu ma spécialité.

— Vous croyez qu'il s'agit d'un texte codé ? s'enquit Meg.

— Le style est assez maladroit pour que c'en soit un, répondit Braintree en se tournant vers la sœur aux cheveux flamboyants. Un des indices de la présence d'un code dans un texte ancien est la bizarrerie des tournures, qui

vient de ce que certains mots-clés doivent absolument être utilisés alors qu'ils ne s'intègrent pas vraiment au contexte.

— Par exemple ? » demanda Holliday.

Le jeune universitaire lut tout haut la seconde partie de la prière en insistant sur ce qu'il supposait être les mots-clés :

Protège-nous encore de la satanique et royale *vengeance*
Et donne-nous les ailes sacrées de Marie
Pour voler jusqu'à la plus lointaine rive
Où tes trésors retrouveront abri dans l'arène
Entre les bras pâles *d'Arcadie.*

— Ça ne colle pas, ajouta-t-il avant de se retourner pour fouiller dans une pile branlante de livres posés sur le plancher derrière lui.

— Ça ne colle pas ? répéta Meg. Qu'entendez-vous par là ?

— D'après vous, le poème date des premières années du XIVe siècle, à peu près l'époque du lai d'Havelock le Danois.

— L'époque de qui ? demanda Meg.

— De *quoi*, plutôt, rectifia Braintree. Ah ! le voilà ! s'exclama-t-il en attrapant un mince volume relié en toile beige. L'édition Clarendon Press de 1910. Très précieux. Je craignais de l'avoir égaré.

— L'époque de *quoi* ? répéta Holliday.

— Exactement. Je croyais vous l'avoir déjà dit : le lai est une chose et non une personne.

— Bref, intervint Meg, manifestement agacée. Qu'est-ce que ce *qui* ou ce *quoi* a à voir avec notre prière ?

— Comme je vous le faisais remarquer, le texte est curieusement construit. Les poèmes, les chansons, les prières, tout ce qui était versifié l'était en distiques rimés de huit pieds, comme le lai d'Havelock le Danois, ou Chaucer… »

Braintree sourit, bomba le torse, puis se mit à déclamer :

Bot I haf grete ferly that I fynd no man
Dat has written in story how Havelock his lond wan.

— Vous m'en direz tant ! s'exclama en riant Holliday, que le moyen anglais avait toujours laissé perplexe.

— C'est l'histoire d'un prince danois qui s'établit à Grimsby après avoir conquis l'Angleterre, expliqua l'historien. Shakespeare s'en est inspiré pour

Hamlet… Mais là où je veux en venir, c'est que votre fameux Jean de Saint-Clair et sa bienheureuse Juliana n'ont certainement pas écrit cette prière, ou, s'ils l'ont fait, c'était dans un but qui n'avait rien de liturgique.

— Ils ont pu l'écrire d'abord en français, puis la traduire, ce qui expliquerait les anomalies, objecta Holliday.

— À l'époque, les conventions poétiques étaient les mêmes en anglais et en français. Le distique rimé était la seule forme admise. S'ils avaient voulu composer une véritable prière, vos amis l'auraient fait selon la norme en vigueur. De plus, comme je vous le disais, certaines associations de mots paraissent forcées. Personne n'aurait songé à réunir des termes comme "satanique" et "royale" à moins d'avoir voulu faire passer un sens caché. De même, l'expression "les bras pâles d'Arcadie" a quelque chose de contradictoire. L'Arcadie était censée être un paradis luxuriant et désirable, qu'elle ait des "bras pâles" ne la rend pas particulièrement attirante.

— Alors, à quoi le texte fait-il allusion ? demanda Meg.

— À la Nouvelle-Écosse, anciennement Arcadie, répondit Holliday.

— Non, regardez une carte, dit Braintree. La Nouvelle-Écosse ressemble à un homard auquel il manque une pince. Incompatible avec "des" bras pâles… »

Braintree s'interrompit un instant, puis, comme frappé par une idée soudaine :

« En revanche, il existe bien un endroit qui remplit tous les critères. À la perfection, même ! Si le navire vénitien de Jean de Saint-Clair voguait vers la "plus lointaine rive" de l'Atlantique, il a au moins dû passer très près du lieu en question, s'il ne s'est pas échoué entre ses bras pâles !

— Où cela se trouve-t-il ? » s'enquit Meg.

Braintree écarta une pile de papiers sur son bureau, révélant un ordinateur portable Hewlett-Packard. Il pianota un instant sur les touches puis scruta l'écran de son regard myope par-dessus ses lunettes.

« Quarante-trois degrés quatre-vingt-quinze minutes de latitude nord ; cinquante-neuf degrés quatre-vingt-onze minutes de longitude ouest, déclara-t-il. On en parle souvent comme du cimetière de l'Atlantique. Pas moins de trois cent cinquante navires y ont fait naufrage depuis 1583, ce qui représente quelques stères de bois de chauffage ! C'est un banc de sable de quarante-cinq kilomètres de longueur en forme de croissant de lune situé au milieu de nulle part, et cela s'appelle l'"île de Sable". »

À environ cent cinquante kilomètres des côtes de la Nouvelle-Écosse, l'île était une longue barre de sable incurvée en forme d'arc épais en son milieu et de plus en plus effilé vers les extrémités. Cet énorme écueil, posé à un ou deux milles nautiques de la fin du plateau continental, émergeait de l'océan au centre

des turbulences tant marines que météorologiques générées par la rencontre du Gulf Stream avec le courant du Labrador.

L'île de Sable se trouvait en plein sur la première route commerciale entre l'Europe et la côte est de l'Amérique ou la Caraïbe, à la limite des Grands Bancs, où les Basques venaient déjà pêcher avant la découverte du Nouveau Monde. Elle avait probablement été découverte pour la première fois par Éric le Rouge, au début du XIe siècle.

Elle constituait le premier obstacle que les grandes tempêtes, les bancs de brouillard, les ouragans et autres vagues scélérates rencontraient sur le chemin du continent américain et, de ce fait, sa forme variait en permanence, modelée par le vent, les courants et les marées.

Elle était devenue un centre d'intérêt pour les compagnies pétrolières dont l'une avait récemment tenté en vain d'y implanter une tour de forage. Plusieurs plateformes flottantes, en revanche, continuaient à fonctionner à proximité. Quatre fonctionnaires résidaient à demeure sur l'île avec pour mission d'entretenir les phares automatisés qui en signalaient les pointes et de veiller sur les poneys sauvages qui semblaient y prospérer.

Le seul autre occupant, installé dans une cabane de fortune, était un chercheur chargé d'étudier l'écosystème étrange du lieu. L'île n'était desservie que par un petit avion équipé de pneus spéciaux pour atterrir sur le sable et il fallait un permis pour la visiter. Toute tentative d'y aborder sans autorisation était passible d'une amende.

Les rares visites, guidées, étaient organisées par le Conservatoire de l'île de Sable à l'intention de touristes « verts » désireux d'observer les chevaux sauvages. L'île n'était pas un désert aride : elle comprenait des étangs saumâtres et quelques petits lacs d'eau douce, dont le plus important, dans la partie centrale, s'appelait le lac Wallace. Sans cette eau, les quatre cents poneys n'auraient pas pu survivre.

Personne ne savait au juste comment ces animaux étaient arrivés là. L'hypothèse historique la plus vraisemblable liait leur venue à la Déportation des Acadiens, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Ils auraient constitué un butin transporté sur l'île de Sable par Thomas Hancock, l'oncle du célèbre John Hancock, signataire de la déclaration d'Indépendance – un détail que Meg sembla trouver particulièrement intéressant.

« Il faut que nous allions là-bas le plus tôt possible, déclara-t-elle avec excitation après avoir écouté les explications de Braintree. L'arche s'y trouve, je le sais.

— Du calme, nous ne faisons pas la course ! s'exclama Holliday.

— Il vous faudrait y aller clandestinement et on pourrait vous mettre en

prison pour ça, remarqua l'universitaire.

— Nous ne sommes plus à ça près, je le crains », dit Holliday.

Braintree se renversa contre le dossier de son fauteuil et posa les pieds sur une pile de livres chancelante.

« Je dois avouer que cette histoire me fascine, reprit-il, l'air songeur. L'Arche authentique fait partie de ces légendes urbaines qui ont probablement un pied dans le réel… ou peut-être plus.

— L'arche n'a rien d'une légende, elle existe, affirma Meg.

— Oui, comme le suaire de Turin, admit Braintree en souriant. Sauf que le suaire est un faux, comme le sont tous les fragments de la vraie Croix ou les flacons miraculeux du vrai sang que possèdent les cathédrales du monde entier. Si l'on reconstituait la croix à partir de tous ces morceaux, elle aurait la taille d'un gratte-ciel, et un pétrolier géant ne suffirait pas à recueillir tous les échantillons du sang qu'a versé le Christ.

— Vous n'êtes pas croyant, je suppose.

— Je suis médiéviste, répondit Braintree avec un haussement d'épaules. Je crois en l'histoire et en ce qu'elle peut nous apprendre.

— Mais vous ne croyez pas en Dieu.

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous ne croyez pas que la parole de Dieu soit telle qu'elle a été transcrite.

— Je n'ai jamais rien vu que Dieu ait écrit. »

Si Braintree semblait y prendre un plaisir certain, cet échange d'arguments commençait à horripiler sérieusement Holliday. Il venait de tomber de Charybde en Scylla en essayant de retracer le parcours d'un chevalier du Temple, et voilà que son amie la nonne ne trouvait rien de mieux à faire que se lancer dans un débat théologique. Et ce avec des accents vaguement fanatiques et un éclat halluciné dans le regard qui ne lui disaient rien qui vaille. Il avait connu des talibans kamikazes en Afghanistan et des assassins à machettes au Rwanda qui ne s'exprimaient pas autrement.

« Vous ne croyez pas que les Évangiles soient la parole de Dieu ? insista Meg.

— Ils sont peut-être des interprétations de ce que leurs auteurs prenaient pour la parole divine, mais je n'irai pas plus loin.

— Et l'histoire ? N'est-elle pas aussi une simple "interprétation", comme vous dites ?

— Bien sûr ! Le passé et l'avenir n'ont pas de réalité. Seul l'instant présent en a une, et il fuit constamment. Tout le reste est donc sujet à interprétation.

— Vous voyez bien que vous utilisez le mot vous-même : "interprétation" ! s'exclama sœur Meg, comme si elle venait de marquer un point dans une sorte

de match.

— Vous pouvez m'expliquer à quoi rime cette discussion ? intervint finalement Holliday en se levant.

— Je veux simplement démontrer que l'Arche authentique est une réalité, répéta Meg avec fermeté, comme si elle essayait de se convaincre elle-même. Elle existe ! Et elle contient le Graal, la couronne, le suaire et l'anneau.

— Il n'y a qu'un moyen de s'en assurer, répliqua Holliday. Allons chercher ce maudit machin et laissons le Pr Braintree retourner à son cher Chaucer !

— En tout cas, tenez-moi au courant ! dit le jeune homme alors qu'ils prenaient congé. Ce qui me plaît par-dessus tout, c'est qu'on m'apporte la preuve de mes erreurs. »

Ils regagnèrent le rez-de-chaussée par le vieil ascenseur grillagé, franchirent les lourdes portes de chêne et descendirent le large perron de granit baigné de soleil.

Holliday prit la mesure du traquenard en une fraction de seconde et comprit qu'aucune fuite n'était possible. Deux hommes portant costume, chaussures et lunettes noires se dirigeaient vers eux depuis l'angle de la rue. Deux autres, habillés de la même manière, venaient de la direction opposée.

Au bord du trottoir, un cinquième se tenait près de la porte coulissante ouverte d'un Ford Econoline bleu foncé, une main glissée dans la poche d'un coupe-vent bien trop chaud pour la saison, leur barrant le passage. Enfin, un individu en jogging, une main dans un sac banane accroché sur son ventre, dévalait les marches derrière eux de façon à leur interdire toute retraite. Il portait une oreillette qui ressemblait à un écouteur d'iPod mais devait être une radio.

« Montez dans la camionnette, colonel ! Vous et la fille ! ordonna-t-il. Et pas un mot ou je vous électrocute au Taser, compris ?

— Compris », acquiesça Holliday.

Le joggeur les poussa en direction du véhicule tandis que l'homme au coupe-vent s'écartait de la porte ouverte. Six gros bras, une camionnette, mais aucune présence apparente de la force publique. Le genre d'enlèvement qui passe inaperçu jusqu'à ce que la presse en fasse état le lendemain.

Encore trois pas et il serait trop tard. Qui étaient ces types ? Pas des policiers, en tout cas. Les flics n'opéraient jamais avec une telle discrétion. Des gens de Blackhawk ? Peut-être, mais si c'était le cas, ils prenaient un risque énorme. Même si le Canada était le meilleur ami des États-Unis, ce n'en était pas moins un pays étranger dont les autorités apprécieraient modérément la présence active d'une bande de paramilitaires américains sur le territoire national.

« Qu’est-ce qu’on fait ? chuchota Meg, l’air terrifiée.
— On obéit, répondit Holliday. On monte dans la camionnette. »
Et c’est ce qu’ils firent.

22

« **H**ou, hou ! Il y a quelqu'un ? fit dans le noir la voix de Meg, rendue rauque par la drogue qu'on leur avait administrée dans la camionnette.

— Je suis là », répondit Holliday, tout aussi enroué.

Sa langue parcheminée lui collait au palais et il avait un mal de tête épouvantable. La pièce où ils se trouvaient était totalement obscure. Il n'aurait pas pu dire combien de temps s'était écoulé depuis leur enlèvement en plein centre de Toronto.

À l'arrière du fourgon, dans la pénombre, il avait juste eu le temps de sentir une odeur d'essence et d'apercevoir la silhouette de quelqu'un qui les attendait, puis l'homme au coupe-vent était monté derrière eux et ils avaient reçu chacun une injection. Il avait lutté assez longtemps contre l'effet du produit pour entendre une voix énoncer : « Quatre cent un à quatre cents, puis plein nord. » Une route à suivre, manifestement, mais pour aller où ? Quelque part au nord de la ville, sans doute.

« Doc ? coassa Meg.

— Oui, je suis là, répéta Holliday.

— Où sommes-nous ? »

Holliday essaya de remuer les bras et entendit un cliquetis suivi d'un raclement métallique. Il était menotté à un lit. Au jugé, Meg devait se trouver à trois mètres de lui.

« Vous êtes attachée sur un lit ? demanda-t-il.

— Je crois que oui », répondit-elle, un peu plus distinctement cette fois.

Holliday huma l'air. Une odeur de bois de cèdre, sans l'ombre d'un doute. Très puissante. Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il distingua vaguement des poutres au-dessus de lui. Il percevait aussi un son lointain, venu du dehors. Un tambourinement sur une surface liquide. Un vrombissement aigu. Un hors-bord ? Quelqu'un qui faisait du ski nautique ?

« Je pense que nous sommes au bord d'un lac ou d'une rivière. Peut-être dans un chalet. J'entends un canot à moteur.

— Je l’entends aussi », dit Meg après un silence.

Holliday tourna la tête vers la droite, puis vers la gauche. À gauche, quatre traits faiblement lumineux dessinaient le contour d’un rectangle. Une fenêtre condamnée ? À droite, à l’extrême limite de son champ de vision, il aperçut un point de lumière rouge. Il essaya de nouveau de remuer les bras. Même bruit métallique, accompagné cette fois d’un pincement douloureux aux poignets. Les menottes qu’on lui avait passées ne venaient pas d’un magasin de farces et attrapes. Impossible de les ouvrir sans clé. Et deux paires pour lui tout seul ! Que de précautions ! Celui qui l’avait attaché devait savoir de quoi il était capable même avec une unique main libre.

Holliday continua de tendre l’oreille. Le vrombissement de moteur s’estompa, faisant place au murmure du vent dans des arbres. Un bruissement léger. Sans doute des conifères. Aucun bruit de circulation. Pas de doute, ils étaient à l’écart de tout.

Une porte s’ouvrit soudain, inondant la pièce de lumière. Trois mètres sur cinq, plancher en bois, deux lits métalliques à une place avec des matelas minces recouverts de coutil. Un écoute-bébé sur une table de nuit : le voyant rouge que Holliday avait aperçu dans le noir. L’homme au jogging entra. Il s’était changé et portait à présent un short en jean et un tee-shirt avec une phrase imprimée qui proclamait : *Une danse du ventre gratuite par pizza en retard. Suffisant pour entrer au Canada ?* Humour local, sans doute.

« C’est marrant, ce qui est écrit, j’imagine, commenta Holliday pendant que le type lui ôtait une de ses deux paires de menottes.

— Maintenant, vous enlevez l’autre paire vous-même et celles de votre copine, répondit le lascar avec un accent du Kansas agricole en laissant tomber un porte-clés en plastique sur la poitrine de Holliday. Quand ce sera fait, descendez au rez-de-chaussée. Petit déjeuner dans quinze minutes. Vous avez des toilettes en haut de l’escalier. »

Le petit-déjeuner ? Ils avaient donc dormi au moins vingt-quatre heures. Holliday prit la clé, libéra sa deuxième main, puis alla délivrer Meg.

Le rez-de-chaussée était aussi spacieux que somptueux. Holliday avait déjà vu des demeures semblables dans le Vermont et le Connecticut : des résidences familiales de vacances que leurs propriétaires vieillissants n’utilisaient plus, mais louaient au mois ou à la semaine pour pouvoir les entretenir. Un mur entier de l’immense cuisine était percé de fenêtres donnant sur un grand lac entouré de forêts. Depuis une large terrasse à l’arrière de la maison, un escalier menait à un débarcadère en contrebas. Un vieux Chris-Craft en bois qui devait coûter aussi cher qu’une Bentley y était amarré. Le chalet semblait perché sur un promontoire rocheux environné de grands cèdres.

Un homme s'affairait devant un billot de boucher entre une cuisinière et une immense table en érable entourée de chaises en pin ciré à barreaux en pointe de flèche – d'authentiques antiquités de prix en vogue dans les années soixante. Le couvert était mis pour trois personnes, deux d'un côté, une de l'autre. Un grand verre d'orange pressée était disposé à côté de chacun des emplacements. Au centre de la table trônaient un service à café complet et un porte-toasts en argent fin rempli d'épaisses tranches de pain de mie grillé dont la moitié étaient beurrées. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce, mais un garde en costume-cravate était assis dans un fauteuil de jardin Adirondack sur la terrasse. Il tenait sur ses genoux un fusil à pompe MAG7 à crosse de pistolet. Une arme sud-africaine, mais cela ne constituait pas un indice de la nationalité des ravisseurs.

L'homme qui se tenait devant le billot était en train de hacher des légumes à la main. Poivrons, oignons, céleri… Il avait déjà mis de côté un petit tas de jambon coupé en dés et un autre de fromage râpé. Par-dessus une chemise blanche à manches roulées, il avait revêtu un tablier rayé bleu et blanc comme en portaient jadis les marchands de fruits et légumes de Covent Garden, à Londres. Grisonnant, coupe de cheveux d'allure militaire et lunettes d'écaille sur le nez, il devait approcher la soixantaine.

« Le secret d'un petit-déjeuner parfait réside dans la synchronisation », déclara-t-il.

Il n'avait aucun accent particulier et aurait aussi bien pu être anglais qu'américain. Soit il était né aux États-Unis et avait été élevé en Angleterre, soit l'inverse. Impossible à dire. Mais sa voix avait quelque chose d'artificiel et de bizarrement sinistre.

« Il importe que tout soit préparé dans un ordre rigoureux », ajouta-t-il.

Comme pour illustrer ce précepte, il ramassa méthodiquement avec une spatule les ingrédients rangés sur le billot avant de les jeter l'un après l'autre d'un geste rapide et adroit dans une grande poêle en fonte posée sur la cuisinière derrière lui à côté d'autres récipients. Il aimait manifestement cuisiner et s'y entendait.

« Mais asseyez-vous donc, colonel, je vous en prie », dit-il sans se retourner.

Meg entra à cet instant dans la cuisine, le regard encore un peu vague mais le visage rafraîchi. Elle frottait une marque rouge sur un de ses poignets. La trace des menottes. Tout cordon-bleu qu'il puisse être, il ne fallait pas perdre de vue que l'homme au tablier était leur ravisseur et leur geôlier. Holliday s'assit, se versa une tasse de café et attendit la suite. Meg l'imita. Les tasses à café étaient en Wedgwood, décor Kutani Crane.

L'homme remplit trois assiettes alignées sur le plan de travail voisin de la

cuisinière puis les transporta, deux en équilibre sur l'avant-bras gauche, une dans la main droite, jusqu'à la table, sur laquelle il les posa avec l'aisance d'un serveur chevronné. Chacune contenait une omelette en forme de demi-lune impeccable, trois fines tranches de bacon et une généreuse portion de légumes poêlés. Il ôta ensuite son tablier en le faisant glisser par-dessus sa tête, le suspendit au dossier de sa chaise et s'assit. Après s'être versé du café, il y ajouta un peu de lait puis adressa un sourire à ses hôtes en prenant sa fourchette.

« Commencez avant que ça ne refroidisse », conseilla-t-il poliment.

Il coupa avec minutie un morceau d'omelette qu'il porta à sa bouche d'un geste gracieux. Holliday et Meg l'imitèrent. L'omelette, admirablement cuite, était excellente, de même que le café, serré sans être amer. Cafetière à piston, pensa Holliday.

« Vous savez manifestement qui nous sommes, dit-il. Et vous, qui êtes-vous ?

— Le petit-déjeuner est-il à votre convenance ?

— Tout à fait, merci. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Coing, comme la gelée. Nathan Coing, répondit l'homme en souriant. Je soupçonne ma mère de m'avoir rêvé professeur de lettres homosexuel dans une petite fac perdue du Nebraska, écrivant des recueils de poèmes à ses heures. Une existence tranquille. Hélas, son rêve ne s'est pas réalisé.

— Et que faites-vous dans la vie, si vous n'êtes pas un poète du Nebraska ? demanda Holliday tout en continuant à déguster son omelette.

— Disons que je suis un facilitateur. Je fais en sorte que certaines choses arrivent. Je donne de temps en temps un petit coup de pouce à l'histoire, rien de plus. En tant qu'historien, je suis sûr que vous appréciez cette fonction à sa juste valeur.

— Et il se trouve que nous vous empêchons de donner un de ces fameux coups de pouce, c'est bien ça ?

— Pas nécessairement… »

Coing prit une tranche de pain dans le porte-toasts, la sépara en deux, garnit l'une des moitiés avec un peu d'omelette et mit le tout dans sa bouche. Il garda les yeux fixés sur Holliday le temps de mâcher et d'avaler avant de reprendre :

« Nous ne faisons que vous surveiller.

— Et c'est pour mieux nous surveiller que vous nous avez enlevés ?

— Le monde est sujet à bien des tempêtes, colonel Holliday. Il est parfois préférable de se mettre à l'abri des gouttes.

— Je n'ai pas senti de gouttes.

— Mais ça n'aurait pas tardé. Votre petite quête intéresse beaucoup de

monde.

— Vous y compris.

— Nous y compris », acquiesça M. Coing en hochant la tête.

Il avala une gorgée de café. Dehors, sur le lac, le hors-bord tirant un skieur nautique était de retour.

« Et que désigne ce “nous” ? demanda Holliday.

— Une partie intéressée à l’affaire.

— Un des services à trois lettres : CIA, DEA, NSA ? Ou un de ces nouveaux homologues qui poussent comme des champignons depuis dix ans ?

— Vous n’y êtes pas, nous n’avons rien à voir avec l’État. Le monde a changé, colonel. Nous sommes entrés dans l’ère de la mondialisation, de l’entreprise.

— Donc, vous faites partie du privé.

— Employés sous contrat. Facilitateurs, comme je vous le disais. Un problème surgit, nous le réglons.

— Bref, des nervis, résuma Holliday en humant son café.

— Tout à fait, admit aimablement Coing. Puisqu’il en faut.

— Mais pourquoi nous ?

— D’après mes informations, vous et votre amie religieuse êtes à la recherche d’une certaine Arche authentique. Aux yeux de certaines personnes, cette relique revêt une importance symbolique bien supérieure à sa valeur marchande. Notre tâche consiste à nous assurer que cette arche, si elle existe, ne tombe pas entre de mauvaises mains.

— Et quelles mains considérez-vous comme “mauvaises” ?

— Toutes, sauf celles de mon client.

— Qui est ?

— Ça, je ne peux pas vous le dire. Raisons de sécurité.

— Fin de la discussion », commenta Holliday.

Il choisit un toast, y étala de la confiture puisée dans un petit pot étiqueté MARMELADE DE PRUNE DE MOIRA et mordit dans la tartine. Moira méritait tous les éloges.

« Pourquoi nous avoir enlevés ? s’enquit Meg, muette jusque-là.

— Je sais de source sûre que vous avez à vos trousses cinq services de police différents plus l’agence de renseignements du Vatican. Il faut dire que les cadavres se multiplient dans votre sillage… Nous essayons simplement de nous distinguer de la concurrence, si je puis m’exprimer ainsi. D’après nos informateurs, vos amis du Saint-Siège se rapprochaient dangereusement de vous. Nous avons donc décidé de vous mettre sur la touche pendant quelque temps. Pour votre sécurité, et celle de votre entreprise.

— Vous êtes donc de notre côté ? demanda Holliday.

— Tant que je n'aurai pas reçu d'avis contraire de mon client, oui.

— En somme, seul le contrat vous intéresse. Aucune loyauté envers qui que ce soit. Pour vous, ce n'est qu'une question d'argent.

— Qu'est-ce qui ne l'est pas, colonel ? Ne soyez pas naïf ! Toutes sortes de gens se font la guerre pour toutes sortes de raisons, mais au bout du compte ce sont toujours les marchands d'armes qui s'enrichissent. La vie est une foire commerciale, comme Noël. »

Sur le lac, le hors-bord, parfaitement visible maintenant, n'était plus qu'à une vingtaine de mètres du quai au pied de la terrasse. Le claquement des skis sur l'eau et le vacarme des deux moteurs du canot rendirent bientôt impossible toute conversation. Tout le monde se tourna vers le bateau, y compris le garde, dehors. Il y avait quatre hommes à bord, tous portant des gilets de sauvetage noirs. Parvenu à la hauteur du débarcadère, le skieur lâcha soudain le palonnier tandis que le pilote de l'embarcation coupait presque les gaz. Les quatre hommes se tournèrent vers la rive.

Des gilets de sauvetage *noirs* ?

23

Pas des gilets de sauvetage, des gilets pare-balles !

« À terre ! » hurla Holliday.

Empoignant Meg par le bras, il la fit tomber de sa chaise sur le sol. Les fenêtres donnant sur le lac volèrent en éclats et la cuisine explosa littéralement sous l'impact de balles silencieuses. Le garde de la terrasse fut réduit en charpie avant même d'avoir pu se lever.

On faisait feu aussi depuis les arbres autour de la maison. Le hors-bord n'avait été qu'un leurre. Les assaillants arrivaient de tous les côtés à la fois. Coing gisait à plat ventre sur le sol, les bras en croix, son index droit encore passé dans l'anse délicate de sa tasse en porcelaine décorée. L'arrière de sa tête n'existait plus. Tout était constellé de confiture de prunes. Les rafales s'enchaînaient sans interruption, assourdies par l'usage de silencieux.

« Qui nous tire dessus ? cria la jeune femme.

— Les concurrents de M. Coing », répondit Holliday.

Se déplaçant en crabe, il traversa la cuisine tout en tirant derrière lui la jeune femme, dont il n'avait pas lâché le bras. Ils se blottirent sous l'escalier, probablement l'endroit le plus sûr de la maison. Dans le petit réduit, ils retrouvèrent leurs sacs à dos, sans doute jetés là après avoir été fouillés pendant qu'ils dormaient.

« Qu'allons-nous faire ? »

La voix de Meg tremblait. Holliday, lui, était dans son élément : le combat. L'usage voulait qu'on attaque toujours depuis un point élevé, mais, étant donné les circonstances, il n'était pas question de monter à l'étage. Ou alors autant se suicider. Selon les manuels aussi, la meilleure stratégie à adopter quand on se trouvait en infériorité numérique était de se replier en ordre – ce qui signifiait « battre en retraite » en langue militaire. Malheureusement, ils étaient dans la même situation que George Armstrong Custer à la bataille de Little Bighorn : complètement encerclés.

« Attrapez votre sac et mettez-le ! » ordonna Holliday, surtout soucieux

d’occuper la jeune femme à quelque chose.

Il avait besoin de réfléchir et il la sentait sur le point de perdre ses moyens, ce qui n’avancerait pas à grand-chose.

Meg obéit pendant qu’il risquait un regard par-delà le coin de l’escalier. Dehors, le garde achevait de répandre son sang sur le beau fauteuil Adirondack et les hommes en gilet pare-balles escaladaient déjà les marches du débarcadère. Ils étaient six, équipés de divers types de fusils et d’armes automatiques. Dans trente secondes au plus, ils seraient là.

Holliday sentit Meg lui tirailler la manche et se retourna, agacé.

« Ce n’est pas le moment de… commença-t-il.

— Regardez ! » insista-t-elle.

À la place qu’avait occupée son sac se dessinait le contour d’une trappe sur le sol. Logique. La maison étant bâtie sur une dalle de roc, toute la plomberie se trouvait entre celle-ci et le plancher, dans un vide sanitaire auquel il fallait pouvoir accéder en cas de besoin. Quoi qu’il en soit, cette ouverture était leur seule chance de salut.

Holliday mit son sac à dos et tira sur l’anneau de cuivre de la trappe qui s’ouvrit sans difficulté, révélant trois marches grossièrement taillées. Une odeur de pierre et de cèdre monta de la cavité. Le mitraillage s’intensifiait autour d’eux, déchiquetant le bois de l’escalier. Les vitres éclataient. Des trous de la taille d’un poing apparaissaient soudain sur les murs. Même amortie par les silencieux, une telle débauche de feu devait s’entendre de loin, à l’extérieur. Quelqu’un finirait bien par appeler la police locale, mais, même s’il arrivait à temps, que pourrait faire contre cette armada le malheureux îlotier du coin, sans doute à moitié myope et armé au mieux d’un 38 ?

« J’y vais le premier », dit Holliday.

Meg acquiesça. Les yeux agrandis par la peur, elle sursautait chaque fois qu’un projectile percutait un mur. Holliday descendit les marches. L’espace entre le sol et les solives du plancher était si restreint qu’on pouvait tout juste s’y mouvoir à croupetons.

Il jeta un coup d’œil autour de lui. Impossible de gagner même en rampant l’arrière de la maison : la dalle de roche montait en pente douce vers la terrasse et l’espace libre de ce côté se réduisait progressivement à un interstice d’une trentaine de centimètres de hauteur. De toute façon le gros des tirs semblait venir de l’escalier qui menait de la terrasse au débarcadère.

Il regarda par-dessus son épaule. Meg se trouvait juste derrière lui. Le sol était couvert de feuilles mortes en décomposition et de débris moisis d’anciens matériaux de construction. Des araignées se promenaient au-dessus de leur tête, de sinistres bestioles rampaient sous leurs pieds : un décor de film

d’horreur. Les gens n’imaginaient même pas ce qui se passait à l’intérieur de leur propre demeure, dans leurs caves ou leurs greniers. Un véritable cauchemar domestique.

Holliday alla jusqu’au coin de la maison et s’agenouilla pour observer les environs. Une douzaine de mètres de terrain découvert éclaboussé de soleil séparaient le mur latéral du chalet des premiers arbres de la forêt. Alors qu’il scrutait les lieux, un homme en treillis et cagoule verte, mains camouflées avec du maquillage Camtech, émergea de la lisière. Il portait un fusil d’assaut Atchisson AA-12 muni d’un chargeur à tambour de vingt cartouches et un pistolet Glock ou équivalent dans un holster de poitrine.

L’Atchisson, conçu pour le combat rapproché, tirait des balles Magnum capables de tuer net un ours Kodiak ou un éléphant, de couper un homme en deux à trente mètres et, *a fortiori*, de traverser le chalet de part en part.

L’homme marqua un arrêt d’à peine une seconde en débouchant du bois puis se mit à courir vers la maison. Dix points de moins aux exercices tactiques de West Point : s’il s’était accroupi pour s’approcher de sa cible, il aurait pu apercevoir la silhouette de Holliday tapie dans l’ombre du vide sanitaire. Arrivé près du mur, il s’immobilisa de nouveau. D’après la position de ses pieds, il comptait longer le bâtiment jusqu’à une fenêtre en faisant des pas de côté. Il portait des bottes de combat légères Belleville couleur sable, modèle réglementaire.

Sans hésiter, Holliday empoigna les deux chevilles et leur donna une vigoureuse secousse en arrière. Pris complètement par surprise, le soldat partit à la renverse. Sa tête heurta durement le sol rocheux et il lâcha son fusil. Holliday le tira par les pieds sous la maison. Son adversaire à demi assommé se débattait, mais Holliday lui plaça son coude contre la trachée et appuya de tout son poids. Il y eut un craquement puis un flot de sang s’échappa dans un gargouillis de la bouche du soldat, qui cessa de remuer.

Après avoir traîné le corps un peu plus en retrait, Holliday le dépouilla de son arme de poing ainsi que de plusieurs clips de 9 millimètres contenus dans une sacoche porte-chargeurs. Il s’appropria également une musette que le mort portait en bandoulière et qui contenait deux tambours de réserve pour le fusil Atchisson.

Il trouva en outre dans un étui une dague de commando Ek identique à celles qu’il avait maniées chez les rangers. Il la prit et la glissa sous la sangle du holster de poitrine. Cela fait, il écarta le cadavre et, s’avançant prudemment jusqu’à la limite de sa cachette, il se remit à observer le terrain baigné de soleil.

Il y eut un coup de sifflet immédiatement suivi d’explosions à l’intérieur du

chalet : des grenades incapacitantes du type utilisé pour les libérations d'otages. L'air résonna soudain de hurlements et du fracas de portes enfoncées. Les tirs reprirent, au-dessus de lui, cette fois. Les hommes de M. Coing, retranchés à l'étage, tentaient un ultime baroud. C'était l'hallali.

Holliday entendit des martèlements de bottes sur la terrasse. Le moment était venu d'agir. Toute l'attention des assaillants allait être concentrée sur l'intérieur du chalet ; personne ne songerait à en surveiller les abords. Il agrippa le poignet de Meg et se précipita hors de son abri, entraînant la jeune femme à sa suite.

« Restez baissée ! » ordonna-t-il tandis qu'ils traversaient en courant l'espace exposé entre la maison et l'orée de la forêt.

Deux secondes pour atteindre le fusil Atchisson, qu'il ramassa au passage, trois de plus pour gagner le couvert des arbres et, imité par Meg, il se laissa tomber à plat ventre tout en se retournant vers le chalet.

Des volutes de fumée s'échappaient de toutes les fenêtres. Peut-être des gaz lacrymogènes ? Quelques tirs sporadiques retentirent encore, puis les armes se turent et Holliday n'entendit plus que le remue-ménage des commandos qui fouillaient chaque recoin. Reculant lentement sans quitter la maison des yeux, il s'enfonça davantage dans l'épaisseur de la forêt puis se mit debout. Meg en fit autant. Ils étaient hors de vue, à présent, en sécurité pour un temps. Il actionna la culasse du fusil. Une cartouche éjectée tomba sur le sol. Vert clair. Une balle à fragmentation. De quoi faire le vide dans une pièce.

« Venez ! chuchota-t-il tout en continuant à s'enfoncer dans l'ombre des bois.

— Où allons-nous ? demanda la jeune femme.

— On se tire. »

Progressant entre les cèdres et les gros blocs de granit, ils décrivirent un long arc de cercle sans cesser de descendre en direction du lac. Il leur fallut deux minutes pour rejoindre l'orée de la forêt et la berge rocheuse. L'immensité du lac apparut alors clairement à Holliday. Il distinguait tout juste la rive opposée, noyée dans une brume de chaleur. Des voiles multicolores glissaient silencieusement au loin, en plein soleil. Des échos de voix indistinctes se mêlaient au-dessus de l'eau aux vrombissements de canots invisibles.

Il regarda à gauche. Il se tenait au bord d'un escarpement qui dominait de quatre ou cinq mètres la surface du lac. Le chalet avait décidément été construit dans un lieu des plus isolés. Aucun appontement n'était visible alentour. Pas étonnant que la cavalerie ne soit pas arrivée à la rescousse… Il tourna ses regards vers la droite. À cinquante mètres, la jetée du débarcadère s'avançait

dans les eaux transparentes comme du cristal. Il voyait le hors-bord et le vieux canot automobile amarrés l'un en face de l'autre.

Bien qu'un peu décrépit, le hors-bord, un Bayliner, était l'embarcation idéale pour un commando, avec ses deux puissants moteurs et sa capacité suffisante pour loger une bonne douzaine de personnes, une moitié entassée dans la cabine avant, l'autre sur le pont. Pour le moment, seul un homme en combinaison de plongée noire était visible à bord : le skieur qui avait servi de leurre. Holliday parcourut des yeux l'étendue d'eau. De quel lac s'agissait-il ? Il essaya de se rappeler son cours de géographie du lycée portant sur les Grands Lacs.

Toronto se trouvait sur le lac Ontario ; la maison de son oncle, au nord de l'État de New York, sur le lac Érié. Existait-il au nord de Toronto un lac assez petit pour qu'on puisse en distinguer une rive en se tenant sur l'autre ? Il se souvenait vaguement d'un lieu qui avait à voir avec l'abolition de l'esclavage dans l'Empire britannique. Puis cela lui revint : le lac Simcoe, l'une des plus grandes réserves d'eau douce de la planète, ainsi nommé en l'honneur du père de l'émancipation des Noirs en Ontario. Mais peu importait. Ce qui comptait dans l'immédiat était de se débarrasser de l'occupant du bateau avant le retour de ses acolytes.

« Restez ici ! Quand vous entendrez des coups de feu, rejoignez-moi en courant. Et pas d'atermoiement, surtout, sinon je pars sans vous », souffla-t-il à Meg, qui fit oui de la tête et se remit à couvert.

Protégé par l'ombre des arbres, Holliday se glissa à pas de loup vers l'embarcadère en évitant soigneusement de marcher sur une brindille sèche ou de faire rouler des cailloux. Il atteignit ainsi une saillie rocheuse qui surplombait de quelques mètres le hors-bord et fit halte.

L'homme en combinaison de caoutchouc, sur le qui-vive, avait le regard fixé sur l'escalier d'accès à la terrasse du chalet. Il était assis au poste de pilotage, la porte menant à la cabine en contrebas sur sa gauche, une de ses mains posée sur le volant, l'autre tenant un gros pistolet. Encore un Glock.

En haut de l'escalier, le silence régnait à présent dans la maison. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Après s'être accroupi, Holliday posa l'AA-12 sur le sol meuble puis, sortant de son holster le Glock qu'il avait pris sur le cadavre, il l'arma, se redressa et s'avança en pleine lumière.

Alerté par le mouvement, l'homme du bateau tourna la tête vers lui. Le fair-play serait pour un autre jour. Holliday pressa trois fois la détente, visant la poitrine de sa cible qui vacilla avant de tomber à l'eau. Il remit ensuite le Glock dans son étui, ramassa le fusil et se laissa glisser le long de la dalle abrupte de granit jusqu'au débarcadère.

Ayant mis le sélecteur de tir du AA-12 en position semi-automatique, il vida dans un vacarme d'enfer la moitié d'un chargeur dans la coque du vieux Chris-Craft. Les projectiles à fragmentation mordirent dans le bois verni des membrures, réduisant la carène en miettes. Le vénérable canot commença aussitôt à couler.

Holliday défit promptement les amarres du Bayliner, sauta à bord et courut au tableau de commande maculé de sang. Les moteurs revinrent à la vie dans un grondement dès qu'il tourna la clé de contact.

Un bruit le fit se retourner. Sœur Meg, son sac lui battant le dos, dévalait la pente raide. Elle dégringola plutôt qu'elle sauta dans le bateau. Elle percuta Holliday, qu'elle renversa presque à l'instant même où il percevait un mouvement sur sa gauche. Reprenant *in extremis* son équilibre, il leva le fusil pour envoyer à l'aveugle une volée de balles mortelles en direction de l'escalier. Le chargeur se vida dans un tonnerre d'aboiements hargneux tandis que la fenêtre d'éjection expulsait un chapelet continu de cartouches vides.

Sans prendre le temps d'évaluer les dégâts produits, il se retourna et poussa à fond les deux manettes des gaz. Le Bayliner bondit en avant, soulevant une énorme gerbe d'écume dans son sillage. Quand ils furent à une centaine de mètres au large, Holliday risqua un œil par-dessus son épaule. Au pied du chalet environné de fumée, plusieurs silhouettes noires s'agitaient sur le débarcadère.

Il inspira à fond avant de vider lentement ses poumons tout en réduisant légèrement les gaz, une main toujours crispée sur le volant. Il s'en était fallu de peu… Le reflux de l'adrénaline lui donnait la nausée.

Meg, à côté de lui, semblait étonnamment calme. Son regard vert fixé sur l'horizon, elle paraissait avoir déjà évacué de son esprit comme un mauvais rêve l'enfer auquel ils venaient d'échapper pour se concentrer sur ce qui les attendait. Pour la première fois depuis sa rencontre avec l'énigmatique religieuse, Holliday se demanda sérieusement si la prétendue Arche authentique qu'elle cherchait n'avait pas une certaine réalité. Il fallait tout de même bien qu'elle en ait une si des hommes étaient prêts à tuer et à mourir pour elle.

24

La ville d'Halifax, en Nouvelle-Écosse, est célèbre à double titre.

Tout d'abord, elle fut pendant la Première Guerre mondiale le plus grand centre de formation des convois transatlantiques en Amérique du Nord jusqu'au 6 décembre 1917, date à laquelle le *Mont-Blanc*, un navire français chargé de munitions, explosa dans le port, causant la mort de deux mille personnes et provoquant un raz-de-marée qui dévasta tout sur des kilomètres à la ronde, déclencha des centaines d'incendies et raya pratiquement la ville de la carte. L'explosion du *Mont-Blanc* est encore aujourd'hui classée comme la plus forte déflagration non nucléaire de tous les temps.

Halifax est par ailleurs connu pour avoir été le berceau du Canada anglais, ce qui ne manque pas d'ironie quand on sait qu'elle fut construite sur un territoire colonisé à l'origine par les Français. À cette époque, la Nouvelle-Écosse s'appelait l'Acadie, déformation d'Arcadie.

Les Britanniques étant ce qu'ils étaient s'avisèrent qu'ils avaient absolument besoin de ce que les Français possédaient là, à savoir un port en eau profonde sur les côtes du Nouveau Monde encore mieux abrité que celui de New York. Ils attaquèrent donc l'Acadie française, s'assurèrent le contrôle du Canada tout entier puis expulsèrent les Acadiens. La plupart de ces derniers allèrent s'installer dans les colonies côtières du Maine et du New Hampshire, une partie retourna en France et les plus endurants – quelques centaines – émigrèrent en Louisiane francophone, où leurs descendants sont maintenant connus sous le nom de Cajuns.

Holliday et Meg n'eurent aucun mal à gagner Halifax. Après avoir rejoint sans encombre la rive du lac Simcoe à un endroit nommé Jackson's Point, ils prirent un car pour Toronto, où ils arrivèrent peu avant midi. Faisant usage de ses cartes de crédit jusqu'à concurrence des plafonds autorisés, Holliday parvint à rassembler suffisamment d'argent pour acheter deux billets de train à destination de Montréal et à réserver des places sur l'*Ocean Limited*, qui assurait la liaison ferroviaire avec la côte est et les provinces maritimes.

À la gare, personne ne sembla choqué qu'il règle en liquide ni n'exigea de voir ses papiers d'identité. Apparemment, le concept de sécurité intérieure ne s'était pas encore imposé au Canada et aucun vigile armé ne rôdait sous les voûtes sonores de la vieille Union Station. Le train de Montréal, qui comprenait un wagon-restaurant et une voiture-bar, était moderne et rapide. Ils arrivèrent assez tôt à la grande ville du Québec pour faire quelques achats dans le centre commercial de la gare avant de monter dans l'*Ocean Limited* qui partait à 18 h 30.

Le train, constitué de voitures Streamliner des années trente, offrait un service étonnamment raffiné. Les nappes et les serviettes des restaurants, par exemple, étaient en lin véritable, et il y avait même un wagon pourvu d'une verrière surélevée pour admirer le paysage. S'il n'avait pas été un fugitif recherché par les polices de deux continents, Holliday aurait certainement apprécié cette petite escapade touristique. Mais il passa en l'occurrence tout le temps du trajet enfermé seul dans son compartiment individuel à essayer de comprendre ce qui se tramait. Il ne vit Meg qu'au moment des repas et ils évitèrent l'un comme l'autre de parler de M. Coing ou des événements relatifs à leur enlèvement.

Si les hommes qui avaient donné l'assaut au chalet appartenaient très vraisemblablement à la mystérieuse officine Blackhawk Security, M. Coing lui aussi s'était présenté comme un mercenaire du même genre. Mais les entreprises comme Blackhawk louaient généralement leurs services aux États, ou au moins à de puissantes multinationales. En fait, elles étaient le plus souvent la propriété de puissantes multinationales !

Question : quelle multinationale pouvait bien s'intéresser à un mythique objet médiéval au point d'envoyer des hommes de main pour le récupérer ? Cela n'avait aucun sens.

Quelqu'un était sur leur trace depuis que le chauve les avait suivis du Mont-Saint-Michel jusqu'à Prague. Et ce quelqu'un semblait en savoir plus qu'eux-mêmes sur la prétendue Arche authentique.

Il tourna et retourna le problème dans sa tête pendant que le train traversait le Québec, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse, mais il n'avait toujours pas trouvé la pièce manquante du puzzle quand ils arrivèrent à Halifax à 15 h 30 le lendemain. Sa seule certitude était qu'il avait dû à un moment ou à un autre négliger quelque chose dans son raisonnement.

Halifax avait plus ou moins tourné le dos à son passé maritime pour devenir un important centre administratif et un prospère piège à touristes avec restaurants haut de gamme où les serveurs donnaient leur prénom aux clients avant de leur tendre un menu sans indication de prix. Une armada de bus

touristiques sillonnait la ville, ainsi que des véhicules de débarquement amphibies en aluminium décorés de grenouilles peintes en vert et jaune pour les intrépides désireux de compléter leur visite par une promenade sur les eaux du port.

Aucune vraie grenouille, malheureusement, n'aurait survécu à un plongeon dans le port : des millions de mètres cubes d'eaux usées non traitées s'y déversaient en effet chaque jour en provenance d'une station d'épuration défectueuse, et la municipalité en était réduite à utiliser des pastilles géantes de déodorant pour lutter contre la puanteur qui envahissait régulièrement les hôtels et les casinos du front de mer auquel on avait voulu redonner vie.

Finalement, ce ne fut pas à Halifax même, mais de l'autre côté du large chenal du port, dans la zone industrielle de Dartmouth, que Holliday et Meg trouvèrent ce qu'ils cherchaient. Dartmouth, port d'attache atlantique de la marine de guerre canadienne à l'écart des quartiers bien fréquentés, avait toujours été la face obscure d'Halifax. Ici, pas d'attractions touristiques ni de restaurants branchés, mais une pléiade de bars où marins et dockers pouvaient étancher leur soif après leurs longues journées de travail.

L'Admiral Benbow était situé à mi-côte dans une petite rue en pente raide qui partait de Tufts Cove. Il existait une douzaine de ces rues commerçantes oubliées sur le port de Dartmouth. Tufts Cove avait été autrefois un port langoustier florissant, mais les grands groupes avaient depuis longtemps marginalisé la pêche artisanale et, compte tenu de la situation économique, il était devenu plus avantageux pour les pêcheurs de vivre de l'aide sociale que de brûler du carburant et de risquer leur vie à parcourir l'océan.

Le Benbow, ainsi nommé en souvenir de l'auberge de Jim Hawkins dans *L'île au trésor*, avait curieusement opté pour un décor western, avec un enclos baptisé « corral des filles » où les femmes dansaient en ligne et un espace rodéo, Old Tex, dont l'accès était réservé aux messieurs et aux jeunes personnes pouvant s'enorgueillir d'un tour de poitrine supérieur à quatre-vingt-dix centimètres. Les serveuses portaient santiags, éperons, chapeau de cow-boy et short jaune vif. Même les plats faisaient honneur à la tradition du western. Les hot dogs au chili y étaient nommés « morsures de serpent », les beignets de piments *critter fritters* et les ailerons de poulet *wang dang thangs*, comme au Texas. Un écriteau bien en vue au-dessus du bar annonçait que des *wang dang thangs* étaient offerts pour chaque chope de bière pression consommée entre 19 heures et minuit le mercredi. On s'était donné beaucoup de mal pour que l'ancien hangar à filets qu'avait été le Benbow ressemble à une grange, mais l'odeur de poisson était tenace. En ce début de soirée, l'endroit était bondé. Des serveuses à la poitrine opulente circulaient dans la

salle haute de plafond, chargées de grosses chopes de bière mousseuse. La fête allait bon train du côté rodéo et le corral des filles était occupé par une foule de femmes seules, quelconques pour la plupart, qui dansaient en ligne comme des pingouins femelles déguisés en Annie du Far West, cherchant à attirer le mâle. Pitoyable spectacle.

« Je dois avouer que je ne me sens pas très à l'aise, ici », dit Meg comme ils s'asseyaient au bar.

Elle portait un jean chic mais pas trop et une chemise d'homme blanche par-dessus, mais il suffisait de voir sa moue désapprobatrice pour comprendre que ce n'était pas une habituée de ce genre d'établissement.

« Et ça se voit ! commenta Holliday. Vous feriez mieux de vous détendre, sinon ça ne marchera jamais.

— Était-il vraiment nécessaire de venir dans un endroit pareil pour trouver un bateau ? »

Une barmaid au tee-shirt décoré d'un taureau menaçant et de l'avertissement APPROCHE UN PEU POUR VOIR prit leur commande. Pour Meg, un Virgin Caesar, version canadienne du Bloody Mary avec du jus de tomate parfumé au court-bouillon de palourde ; pour Holliday un single malt local Glen Breton sans glace.

Holliday attendit que les boissons soient servies pour répondre à la question de la jeune femme. Comme il ouvrait la bouche, des baffles surdimensionnés se mirent soudain à beugler *Bud the Spud*, une chanson de Stompin' Tom Connors sur un camionneur qui transporte des patates.

« Nous avons déjà parlé de ça dans le train, dit-il en haussant la voix. L'île de Sable est un espace protégé. Il est interdit d'y débarquer sans autorisation, donc aucun capitaine n'acceptera de nous y conduire officiellement, de peur de se faire confisquer son bateau. De plus, il est presque impossible d'aborder sur l'île à cause des courants et des marées, et quand les gens y vont, c'est en avion.

— Dans ce cas, il n'y a qu'à en louer un.

— Vous savez piloter ? Parce que moi, je ne sais pas.

— Il se trouve que oui, répondit Meg avec hauteur. J'ai passé mon brevet quand j'étais jeune. Pour les petits monomoteurs, du moins. Mon père possédait un Piper Cherokee.

— Et quand avez-vous volé pour la dernière fois ?

— Il y a un petit moment.

— C'est-à-dire ?

— Quand j'étais au lycée.

— Alors, non merci. Ils utilisent des avions avec des pneus mous pour

atterrir sur la plage, là-bas. Vous vous sentez capable de vous poser sur le sable ?

— Pas vraiment.

— Donc, pas d'autre solution que le bateau.

— Mais pourquoi être venus dans ce bouge ?

— Parce que le type avec qui je parlais tout à l'heure, dans l'autre bar, me l'a suggéré. »

L'autre bar était un boui-boui appelé Chez Buddy, sur le bassin de Bedford, tout au fond du port. Le patron du lieu s'était montré étonnamment direct.

« Si vous voulez transporter des trucs du point A au point B sans que l'administration s'en mêle, demandez Arnie Gallant, au Benbow », avait-il déclaré après les avoir jaugés d'un coup d'œil.

Arnie était surnommé « Super Mario », et le sobriquet n'était pas usurpé, avait expliqué Buddy. Râblé, très brun, carré d'épaules, il arborait une grosse moustache à la Groucho Marx tout comme le personnage du jeu vidéo et, pour parfaire l'illusion, il portait une salopette bleue. D'après Buddy, Arnie Gallant ferait certainement une apparition au Benbow puisqu'on était mercredi, jour des *wang dang thangs*, une gourmandise qu'il aimait plus que sa vie.

À Toronto, Holliday avait pris le temps de chercher un livre sur l'île de Sable et en avait trouvé un dans une librairie près de leur hôtel. L'ouvrage, qu'il avait lu dans le train, s'intitulait *Une dune à la dérive*. C'était une sorte de *curriculum vitae* du sinistre banc de sable depuis ses origines glaciaires jusqu'à nos jours. Une chronique passionnante, mais qui n'avait rien d'engageant.

Le croissant de sable mouvant avait mesuré jusqu'à cent cinquante kilomètres de longueur. Perchés au bord du plateau continental, au carrefour de tous les vents et courants dangereux de l'océan, sur la trajectoire des tempêtes et des ouragans soufflant depuis les Bermudes et les Grands Bancs de Terre-Neuve, ses hauts-fonds constituaient un piège sournois sur les voies de navigation transatlantiques depuis que celles-ci existaient. On ne comptait plus les vies et les rêves qui s'étaient achevés là.

L'endroit semblait décidément peu fréquentable, et la lecture du livre avait peu à peu ôté à Holliday toute envie de s'y rendre. Si leur quête de l'Arche authentique n'avait pas suscité la frénésie meurtrière dont ils étaient la cible, il l'aurait abandonnée depuis longtemps. Mais il s'était trop engagé dans l'aventure pour faire machine arrière maintenant. Si lui-même n'avait toujours aucune certitude quant à l'existence de l'arche, d'autres que lui – et des gens puissants – y croyaient dur comme fer.

« Une Keith blanche et une portion de *thangs*, chérie ! » lança un

quinquagénaire à la barmaid en se laissant tomber sur un tabouret de bar à côté de Holliday.

L'homme, tout en buste et en épaules, ressemblait à un modèle réduit de plaqueur défensif. Il avait des cheveux bruns bouclés grisonnant aux tempes, un cou de taureau, des mains comme des battoirs et une grosse moustache qui évoquait un accessoire de farces et attrapes. Il portait des lunettes demi-lune rouge vif à double foyer derrière lesquelles ses yeux noirs pétillaient comme s'il venait de raconter une blague particulièrement salace. La serveuse lui apporta sa bière, sans verre, et il en but une bonne lampée au goulot. Il posa ensuite la bouteille avec un soupir d'aise, aspira la mousse retenue dans ses bacchantes et se tourna vers Holliday.

« Vous devez être le Doc dont Buddy m'a causé, dit-il en le dévisageant par-dessus ses drôles de lunettes.

— Comment avez-vous deviné ? demanda Holliday avec un sourire.

— Quand on porte un bandeau sur l'œil comme dans *Pirates des Caraïbes*, ça ne passe pas inaperçu », répondit le moustachu.

La barmaid posa devant lui un panier en plastique rouge doublé de papier sulfurisé et rempli d'ailerons de poulet couverts de sauce luisante. Il en prit un, dont il arracha la chair à belles dents avec l'aisance que confère une longue pratique avant de s'octroyer une nouvelle gorgée de bière.

« Vous aimeriez louer mon bateau et mes services pour une opération clandestine, si j'ai bien compris », reprit-il en jetant dans le panier les os de poulet dénudés.

Son accent nasillard n'était pas sans rappeler celui de Stompin' Tom Connors, qui continuait à brailler *Bud the Spud* dans les haut-parleurs.

« Qui a parlé de clandestinité ? » s'insurgea Holliday.

Arnie éclata d'un rire de gros fumeur.

« Vous n'allez quand même pas me raconter que vous voulez apprendre à attraper les homards qu'on ne trouve plus là-bas et que personne ne peut s'offrir vu leur prix ! »

Gallant dépeça un deuxième aileron de poulet et but un coup de bière.

« Pourquoi dites-vous ça ? Nous voulons peut-être simplement faire un peu de tourisme », répondit Holliday.

Il savoura une petite gorgée de son whisky, qui était très bon, avec un étrange arrière-goût de caramel. *Bud the Spud* se termina, mais Stompin' Tom enchaîna sur une autre chanson, où il était question de gloire et de hareng fumé.

« Bon, écoutez, je ne suis pas flic et vous non plus. Alors si on oubliait les foutaises deux minutes pour parler sérieusement ? » suggéra Gallant avant de

faire un sort à un nouvel aileron de poulet.

Holliday regarda un moment le bonhomme, qui ressemblait à un personnage des contes de Grimm et n'avait pas l'air d'un plaisantin.

« Nous voulons aller à l'île de Sable, dit-il enfin.

— Mais c'est illégal, ça », déclara Gallant, une lueur amusée dans l'œil.

Holliday écouta distraitement les paroles de la chanson qui parlait de gloire et de poissons – une sorte de *Swing Low, Sweet Chariot* à l'usage des marins-pêcheurs, apparemment – pendant que Super Mario rongeait un aileron supplémentaire.

« Une opération clandestine, comme vous disiez, admit-il.

— Ce qui est clandestin est cher…

— Nous avons de quoi payer.

— Qu'est-ce que vous voulez faire à l'île de Sable ?

— Est-ce vraiment votre problème ?

— Il s'agit de mon bateau, de mon problème… Et de mon prix.

— Nous sommes à la recherche de quelque chose, intervint Meg. Quelque chose qui a été perdu sur l'île.

— Un trésor enterré sur l'île de Sable ? Ça, au moins, ce n'est pas banal ! s'exclama Gallant. Vous vous intéressez à une épave en particulier ? Il y en a à peu près cinq cents, là-bas… »

Nouvelle dégustation d'aileron, puis :

« Il y a même celle d'un navire qui a coulé dans les années vingt après avoir heurté une autre épave. Vous êtes cinglés. L'île bouge sans arrêt. Rien ne reste en place, là-bas. C'est pour ça que c'est si dangereux.

— Nous savons où chercher », affirma la jeune femme. Holliday la regarda. C'était la première fois qu'elle faisait état d'un lieu précis. Qu'avait-elle en tête ?

« Et qu'est-ce que vous cherchez, au juste ?

— Pas un trésor à proprement parler. Une relique sacrée.

— Pas de pièces d'or, de perles cachées par Barbe-Noire ou de trucs dans ce genre ? demanda Gallant, railleur.

— Non », répondit Meg avec le plus grand sérieux.

Gallant avala encore deux ailerons en silence, l'air pensif et les yeux fixés sur les rangées de bouteilles derrière le bar, puis il regarda Holliday.

« Il n'y a rien sur l'île qui ressemble à ce que vous dites, assura-t-il. Il y a beaucoup de sable, ça oui, et quelques poneys oubliés là Dieu sait quand, mais pas de reliques. S'il y en avait eu, elles auraient été trouvées depuis longtemps. L'île de Sable n'a rien de sacré… Maintenant, je ne sais pas qui vous êtes, mais si vous aimez les contes de fées, c'est votre affaire, pas la mienne. Que vous

vouliez aller là-bas par jeu, pour réaliser un rêve ou parce que vous avez gobé une histoire de trésor qu'un toqué vous a vendue sur Internet, je n'y vois pas d'inconvénient, mais il faut que vous sachiez une chose : l'île de Sable n'est pas une plaisanterie, ni un rêve. C'est un endroit très dangereux entouré d'eaux très dangereuses. Si vous y allez, c'est à vos risques et périls.

— Quand pouvons-nous partir ? » demanda Meg.

25

Joseph Patchin, assis à une table élégamment dressée dans le salon Domingo du Café Milano, à Georgetown, se régalait d'un homard grillé accompagné d'une salade de cœurs de palmier. Sachant que la note serait pour Kate Sinclair, puisque c'était elle qui avait sollicité l'entrevue, il boudait d'autant moins son plaisir. Kate et lui étaient seuls dans la petite pièce séparée de la grande salle de restaurant par des cloisons de bois mobiles qui assuraient à leur entretien la plus parfaite confidentialité. Patchin but une gorgée de son inabordable sauvignon blanc Alteni di Brassica des vignobles Gaja puis se tamponna les lèvres avec sa serviette de lin amidonnée pour en ôter un soupçon de beurre aromatisé.

« Voici bientôt une heure que nous sommes là, Kate, dit-il en regardant son interlocutrice au visage aussi émacié que rébarbatif. Largement de quoi susciter les interrogations et les commentaires de CNN, du *Washington Post* et de tous les journalistes sérieux sur les raisons d'être de ce tête-à-tête entre le directeur des Opérations de la CIA et une proche de l'étoile montante du Parti républicain. Alors, si nous en venions au fait ? »

Abandonnant sa superbe côte de veau, Kate plongea la main dans la pochette Lana Marks sur mesure qu'elle tenait sur ses genoux. Elle en sortit un étui à cigarettes en or massif Van Cleef & Arpels ayant appartenu à sa mère et y puisa une Dunhill qu'elle alluma avec un briquet assorti à l'étui.

« Je croyais qu'il était interdit de fumer dans les restaurants de la capitale, commenta Patchin.

— Pour le prix que va me coûter ce repas, Franco pourra se charger de payer l'amende, répliqua sèchement Kate, qui aspira une bonne bouffée de sa cigarette et se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Parlez-moi de votre fiasco, au Canada.

— *Mon* fiasco ? Mais nous n'avons pris aucune part à cette affaire ! répondit Patchin avec une surprise non feinte.

— Vous essayez de me dire que ce M. Coing ne faisait pas partie de vos

services ?

— Il en *faisait* effectivement partie… il y a vingt ans. Il a été viré par George Tenet, le nouveau directeur que Clinton avait mis en place à sa prise de fonctions. Il travaillait pour son compte, depuis.

— Si Coing n'était pas un de vos hommes, qui l'employait ?

— Je l'ignore. Vous n'êtes pas sans savoir que nous avons opté pour une attitude attentiste dans cette histoire… »

Typiquement le genre de langue de bois administrative que la mère du sénateur Sinclair n'avait pas envie d'entendre.

« Ne jouez pas à ce petit jeu avec moi, Joseph, vous perdrez à tous les coups ! répliqua-t-elle. Si mon fils ne prend pas les commandes de Rex Deus, l'influence de la confrérie lui fera défaut pour les primaires l'an prochain et il les perdra. Ce qui implique qu'il ne sera pas Président et que vous-même perdrez tout espoir d'occuper le secrétariat d'État. C'est comme des dominos, Joseph, la chute du premier entraîne celle de tous les autres.

— Nous disposons d'un plan B pour pallier ce genre d'éventualité, rappela tranquillement Patchin.

— L'opération *Croisade* ? C'est ce qui se rapproche le plus d'un acte de haute trahison. »

Son appétit soudain envolé, Patchin repoussa son assiette.

« Il n'empêche que si le sénateur n'est pas désigné candidat à l'investiture, *Croisade* sera peut-être la seule chance qui nous restera, argumenta-t-il. Que ce socialiste illuminé passe encore quatre ans à la Maison-Blanche et nous n'aurons plus qu'à nous torcher avec la Constitution : il a déjà jeté le pays dans les toilettes et tiré la chasse !

— Seriez-vous prêt à garantir le succès de l'opération ? demanda Kate Sinclair en éteignant sa cigarette dans son sauvignon à soixante dollars le verre.

— Avec l'aide de vos amis ? Absolument. Néanmoins, il serait nettement préférable que votre fils parvienne à prendre les rênes de votre… organisation. *Croisade* signerait la fin des États-Unis tels que nous les connaissons.

— Ce que d'aucuns considéreraient comme un bienfait.

— Et d'autres comme la chute définitive d'un empire. Non, *Croisade* n'est pas la solution. Il faut même éviter d'y avoir recours à tout prix.

— Alors, prêtez-moi votre concours. Si l'arche est retrouvée, aidez-moi au moins à faire en sorte qu'elle ne tombe pas entre de mauvaises mains.

— De mauvaises mains ? À qui faites-vous allusion, au juste ?

— À part nous, Rex Deus comprend sept autres familles issues des Desposyni, la lignée du Christ. Toutes sont de sang royal.

— Épargnez-moi le charabia mystique et les signes secrets de reconnaissance ! J'ai juste besoin d'informations pratiques. Ces sept familles ont-elles des chances égales de prendre le contrôle ?

— Non. Si toutes descendent des fils et filles de Marie – les frères et sœurs du Christ –, Rex Deus accepte uniquement en son sein depuis la dissolution de l'ordre du Temple ceux de leurs membres qui ont survécu et sont venus en Amérique. Sur les cinquante-six signataires de la déclaration d'Indépendance, huit appartenaient à Rex Deus et se connaissaient entre eux. Ce sont ces huit-là qui sont à l'origine du Rex Deus que nous connaissons aujourd'hui.

— Je n'ai pas le souvenir qu'aucun des Pères fondateurs ait porté le nom de Sinclair.

— C'est la filiation maternelle qui prévaut chez Rex Deus et les Desposyni, comme chez les Juifs, le peuple auquel appartenait le Christ à sa naissance. Les membres de ces sociétés sont moins les descendants de Jésus que de Marie.

— Il existe donc encore des gens pour croire en ces sornettes ? On croirait lire un roman !

— À votre avis, les francs-maçons, les membres du club Bilderberg, de l'Église catholique ou des Skull and Bones, la société secrète de l'université de Yale, sont-ils des personnages de roman ? Si j'ai bonne mémoire, vous-même faites partie des Skull and Bones. Promotion de quatre-vingt-quatre, je crois.

— Quatre-vingt-deux, rectifia Patchin, qui but une longue gorgée de précieux sauvignon comme si c'était de l'eau.

— Eh bien, Rex Deus n'est pas différent de ces institutions, Joseph : symboles mis à part, leur obsession à toutes est d'amasser de l'argent, beaucoup d'argent, afin de s'arroger un pouvoir presque illimité.

— C'est pourtant bien à des symboles que nous nous intéressons, en l'occurrence. »

Kate Sinclair alluma une nouvelle cigarette.

« C'est le seul aspect des choses que M. Dan Brown ait traité avec justesse dans son livre, ce qui explique sans doute son succès, d'ailleurs : l'emprise que peut avoir un symbole sur l'esprit des gens, même quand ils ignorent tout de son origine.

« Les fers à cheval, par exemple, sont censés porter bonheur parce qu'ils ont la même forme que les auréoles dorées des saints qui subsistaient sur les tableaux après que toutes les autres couleurs s'étaient estompées. La croix est connue depuis l'âge de pierre et n'a rien à voir avec le christianisme. La couleur blanche est celle des funérailles, au Japon, pas celle des mariages. Le svastika était en usage dès le VIII^e siècle en Islande, où on l'appelait "marteau de Thor", et en Inde bien avant cela, mais montrez-en un à un Israélien et vous

verrez comment il réagira. Comme l'a bien dit un publicitaire, il y a des années : "Seul importe ce que l'on croit." »

Kate s'interrompit pour faire tomber la cendre de sa Dunhill dans ce qui restait de sa côte de veau.

« Et ce que croit Rex Deus, reprit-elle, c'est que l'Arche authentique et son contenu sont les objets symboliques les plus sacrés d'un saint ordre très ancien. Il serait impensable d'introniser un souverain britannique sans le sceptre, l'orbe et la couronne, n'est-ce pas ? Eh bien, le but sacré de Rex Deus est de sauver l'Amérique, et à travers elle l'humanité tout entière, jusqu'au jour du Jugement. Et l'Arche authentique est le symbole qui rendra ce but accessible.

— Et vous croyez à tout ça ? demanda Patchin, abasourdi.

— Peu importe ce que je crois, Joseph. Ce qui compte, c'est que la personne qui rapportera l'Arche authentique à sa place légitime sera assurée de devenir l'*adelphos*, le doyen de Rex Deus, et de jouir de tous les pouvoirs que confère une telle charge.

— Et les concurrents ?

— Des sept familles, seules trois peuvent prétendre au titre.

— Lesquelles ? »

Kate Sinclair sortit de sa coûteuse pochette une feuille de papier pliée qu'elle tendit à Patchin. Il la déplia, lut les trois noms qui y figuraient et écarquilla les yeux.

« Mon Dieu ! murmura-t-il, le regard rivé sur la courte liste.

— C'est le mot, commenta la vieille femme avec un sourire froid.

— Mais le premier nom, là, c'est… »

Kate Sinclair posa son index décharné sur ses lèvres minces pour le faire taire.

« Pouvez-vous m'aider quand même ? »

Joseph Patchin la dévisagea, atterré, en se demandant dans quelle fosse aux serpents il était tombé.

« Quand le vin est tiré, il faut le boire », songea-t-il, tentant mentalement de dédramatiser.

Puis il se souvint que c'était là le genre de raisonnement qui avait valu à Bernard Madoff cent cinquante années de centrale et il déglutit avec difficulté.

« Je vais voir ce que je peux faire », promit-il.

La mer, lisse comme du verre, était d'un noir d'encre. Seule une longue houle gonflait les eaux sombres, imprimant au langoustier de dix mètres un lent dandinement qui soulevait un peu le cœur, comme en témoignait le visage légèrement plombé de Meg, assise à l'arrière sur la caisse d'appâts. Le

Deryldene D filait ses douze nœuds depuis son départ d'Halifax, à l'aube, presque sept heures plus tôt. Le ciel formait au-dessus du bateau un couvercle d'un gris uniforme.

« Je m'attendais à pire, comme conditions météo », dit Holliday, debout près de la barre, au côté de Gallant.

Le tableau de bord, sous le pare-brise, comprenait une collection d'instruments à la pointe de la technologie, dont un sondeur bathymétrique, un sonar à balayage latéral, un détecteur de poissons, un écran radar couleur et une VHF marine.

« Vous connaissez l'expression "le calme avant la tempête", j'imagine, répondit le capitaine.

— Bien sûr.

— Eh bien, c'est ça.

— Une tempête approche ? demanda Meg d'une voix inquiète.

— Nous sommes dans un système de haute pression qui se déplace dans le sens de la houle à la rencontre d'un système de basse pression. Ça provoque ce qu'on appelle un "effet cyclonique". Dans le Sud, on parlerait d'une tempête tropicale. C'est comme ça que commencent les ouragans.

— Ne me dites pas que nous allons être pris dans un ouragan !

— Ce ne sera peut-être pas un ouragan dans un premier temps, mais ça ne devrait pas tarder à en devenir un. L'île et les plateformes pétrolières ont été évacuées, ce qui ne se fait pas en cas de tempête ordinaire. Le tout est de savoir quand ça va nous tomber dessus.

— À votre avis ? » s'enquit Holliday.

Gallant haussa les épaules et se caressa la moustache.

« Il faudrait être simplet pour prétendre deviner ce que mijote la mer, mais si j'en crois mon expérience et les indications du radar Doppler nous avons encore quelques heures devant nous.

— Vous dites qu'il n'y a plus personne sur l'île de Sable ? demanda Meg.

— À titre indicatif, le capitaine du *Queen Elizabeth II* a signalé un jour une vague de trente mètres dans les parages. La hauteur d'un immeuble de huit étages, alors que le point le plus élevé du banc de sable se situe à quatre mètres à peine au-dessus du niveau de la mer. Je peux vous assurer que je n'aimerais pas trop me trouver sur l'île au moment où un monstre pareil frapperait.

— Il vaudrait peut-être mieux vérifier tout de suite le matériel que vous avez acheté », suggéra Holliday en dévisageant avec insistance la jeune femme, qui acquiesça.

Il poussa la petite porte qui s'ouvrait à gauche du tableau de bord et ils descendirent l'un derrière l'autre les trois marches étroites permettant

d’accéder au carré.

Celui-ci était équipé d’un réchaud à gaz butane à bâbord et d’une table pliante en Formica flanquée d’une banquette recouverte de vinyle adossée à la cloison tribord. Tout ce que renfermait la pièce étriquée, où flottait une odeur caractéristique de poisson bouilli, luisait d’une pellicule huileuse déposée au fil du temps par les vapeurs de cuisine. Holliday traversa le carré en baissant la tête et pénétra dans la cabine avant.

Le matériel auquel il avait fait allusion consistait en deux pelles de camping pliantes, deux GPS portables Lowrance Safari et deux détecteurs électroniques de métaux Garrett dernier cri, très légers, petits frères de leurs homologues en service dans les aéroports et les lieux sécurisés.

Holliday s’assit sur la couchette bâbord à la couette soigneusement tirée. Meg le rejoignit. Les mouvements de montagnes russes dus à la légère houle étaient plus prononcés dans cette partie avant du bateau et la nonne, franchement livide à présent, posa la main sur son estomac.

« Que voulez-vous vérifier ? demanda-t-elle avec colère. Toutes les batteries sont chargées et le vendeur a réglé les détecteurs pour le cuivre, le bronze et le fer en plus de l’or et de l’argent – les métaux les plus susceptibles de former l’enveloppe extérieure de l’arche.

— Je voulais vous parler en privé.

— De quoi ? En tout cas, dépêchez-vous ! Je ne tiendrai pas longtemps sans respirer l’air frais.

— Je ferai vite. Tout d’abord, une question : quand vous parliez à Gallant, au bar, vous avez affirmé savoir à quel endroit l’arche était enfouie. Comment est-ce possible alors que vous ignoriez l’existence de l’île de Sable il y a encore quelques jours ?

— Mon Dieu ! Ce que vous pouvez être soupçonneux ! s’exclama la jeune femme avant de déglutir en fermant brièvement les paupières, sans doute sous l’effet d’une brusque nausée.

— Appelons plutôt ça de la curiosité professionnelle.

— D’accord, apaisons votre curiosité… »

Elle inspira longuement par saccades pour dominer son mal de mer avant de poursuivre :

« Quitte à froisser votre susceptibilité de mâle, je vous rappelle que je suis tout aussi historienne que vous et qu’il peut m’arriver à moi aussi de résoudre des énigmes.

— Quelle énigme, en particulier ?

— Celle du tableau de Cranach, à Prague. Vous ne compreniez pas ce que signifiaient les six moines autour du puits, vous vous souvenez ?

— Oui. Continuez…

— Vous m’avez bien dit qu’il y a un lac d’eau douce sur l’île de Sable, non ?

— Oui, le lac Wallace. Il est alimenté par une source, mais elle-même n’est qu’une accumulation d’eaux pluviales, ce qui explique les grosses variations de niveau dans le bassin. C’est du moins ce qu’explique le livre que j’ai lu.

— Pensez-vous que ce lac se trouvait déjà là à l’époque de la bienheureuse Juliana et de Saint-Clair ?

— C’est vraisemblable.

— Vous ne comprenez pas ? Le puits, c’est le lac Wallace ! dit Meg, parvenant à esquisser un sourire de triomphe.

— Et les six moines ?

— Sixte.

— Pardon ?

— Sixte. La plus importante des heures canoniques. La sixième du jour, sacrée même pour les Juifs. À l’origine, sixte correspondait au lever du soleil, mais avec l’apparition des horloges, à l’époque de la bienheureuse Juliana, il a été décidé arbitrairement que la première heure de la journée, prime, serait décalée à 6 heures du matin et sixte à midi, l’heure de la crucifixion du Christ. Sixte était aussi le moment que saint Benoît, le patron des Templiers, considérait comme le plus sacré et propice à la prière. Jean de Saint-Clair et la bienheureuse Juliana ont enseveli leur trésor à l’endroit précis que marquent l’ombre de la tige d’un cadran solaire ou les aiguilles d’une horloge à midi. Nous trouverons l’Arche authentique sur la rive du lac Wallace, dans la direction qu’indiqueraient les aiguilles à midi si le lac était un cadran de montre.

— Nom d’un chien ! » murmura Holliday.

26

Assis sous le double-toit de tente qui lui servait de bureau, suant à grosses gouttes, Raffi Wanounou, professeur d'archéologie médiévale à l'université hébraïque de Jérusalem, classait des paperasses éparpillées sur une table constituée d'une planche de contreplaqué.

Par l'ouverture de la tente, il avait vue sur l'intégralité du site qu'il fouillait : un temple utilisé par les tribus nomades du désert quatre mille ans avant notre ère. Au-delà des ruines où ses étudiants s'affairaient telles des fourmis sous le soleil de plomb, il apercevait les plages blanches de sel et les flots bleu vert de la mer Morte.

En plissant les paupières, il pouvait distinguer la rive jordanienne, à quinze kilomètres, et, avec de bonnes jumelles, le massif d'halite culminant à deux cents mètres que l'on avait coutume d'appeler "mont Sodome".

Il faisait plus de quarante degrés à l'ombre et il allait bientôt rappeler ses étudiants pour la pause de midi. Il était temps qu'ils se restaurent, s'hydratent et aillent éventuellement piquer une tête dans une des sources de l'oasis Ein Gedi, toute proche. Raffi soupira. La période chalcolithique n'était pas du tout son centre d'intérêt, mais, comme tous ses collègues de l'UFR, il se devait d'assumer sa part de sorties sur le terrain pour initier les étudiants au travail de fouille.

Cependant, ce n'était pas tant l'ennui que l'inquiétude qui lui avait tiré un soupir. L'inquiétude pour Peggy. Elle avait beau n'en être qu'à son deuxième mois de grossesse, il s'angoissait déjà. Il était même allé jusqu'à envisager de faire dans l'après-midi un aller-retour à Jérusalem, distante de plus de cent kilomètres en empruntant des routes secondaires en plein désert qui n'avaient pas grand-chose à voir avec les autoroutes américaines. Il aurait fait n'importe quoi pour Peggy, qu'il aimait par-dessus tout. Sa rencontre avec elle avait été la chance de sa vie. Même sa mère l'admettait, en dépit du fait que Peggy Blackstock était une *shiksa* qui avait gardé son nom de jeune fille quand ils s'étaient mariés. Il ne put s'empêcher de sourire : faire admettre quoi que ce

soit à Reyna Wanounou tenait du miracle. Même son père le disait.

Raffi tira la glacière de sous la table, en sortit une bouteille en plastique d'eau de source Neviot et en dévissa la capsule. Il avala une longue gorgée, puis une deuxième. Un autre sujet de préoccupation pour lui était que Peggy n'avait pas l'habitude des chaleurs torrides de l'été israélien. Il sourit de nouveau. S'il faisait partie intégrante du psychisme juif de s'alarmer à tout propos, il fallait croire que Peggy était loin d'avoir atteint ce stade d'assimilation.

Il entendit le bruit d'un véhicule qui approchait sur la piste d'accès au site. Sans doute un camion, à en juger par la note grave du moteur. Raffi se leva tout en mettant ses vieilles lunettes de soleil Serengeti Drivers et sortit de la tente en plein soleil pour voir qui venait. L'engin qu'il avait entendu était un Humvee de l'armée israélienne camouflé aux couleurs du désert.

Le blindé trapu et carré stoppa près de la tente. C'était un M1145, le dernier modèle récemment adopté par l'armée américaine pour remplacer l'ancien. Il fallait avoir le bras long dans la Défense nationale pour en obtenir un. À la connaissance de Raffi, il n'y en avait qu'une poignée pour l'ensemble du territoire. À l'époque où lui-même effectuait son service militaire, l'armée utilisait encore de simples jeeps.

Un officier descendit par la portière du côté passager, deux soldats par les portières arrière. Ils étaient tous les trois en uniforme kaki, mais les épaulettes vertes du gradé s'ornaient des trois branches d'olivier signalant le grade de colonel alors que les deux autres hommes arboraient sur leurs manches les trois chevrons des sergents d'état-major. Ils étaient coiffés du béret vert foncé des services de renseignements militaires.

Le colonel avait à la ceinture un pistolet Desert Eagle dans son étui ; les sergents portaient des fusils d'assaut Tavor, d'allure futuriste. Le colonel se dirigea vers Raffi. Visage carré, buriné, cheveux ras grisonnant aux tempes, il devait approcher la soixantaine. Les deux sous-officiers se postèrent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, légèrement en retrait. Leurs yeux dardaient sans arrêt des regards dans toutes les directions. Des loups. Il fallait que le colonel soit un gros poisson pour bénéficier d'une garde rapprochée.

« Colonel Abraham ben El'azar, service de renseignements militaires, dit-il. Je cherche le P^r^ Raffi Wanounou.

— C'est moi, répondit Raffi. Que puis-je faire pour vous ?

— C'est au sujet de votre femme, monsieur. J'ai bien peur qu'elle n'ait été enlevée. »

Peggy Blackstock flânait dans la rue Mahane-Jehuda tout en prenant des

photos et en achetant pour le dîner ce qui la tentait aux étals de *ha shouk*, le célèbre marché en plein air du centre de Jérusalem. Elle avait déjà dans son cabas des dattes fraîches, des pistaches et un sachet de « cigares » farcis à la viande et à la pomme de terre – une sorte de *pierogi* marocains dont son mari raffolait.

Elle sourit en pensant à Raffi, son époux si sérieux. Il serait malade d'inquiétude, là-bas, au bord de la mer Morte, s'il la savait en train de faire les courses toute seule.

Dans l'esprit de Raffi, elle n'était plus la photographe casse-cou capable de passer deux mois au cœur de la forêt amazonienne pour être initiée par les Indiens matis au maniement de la sarbacane et au rite de la grenouille *kambo*, connue pour les propriétés aussi hallucinogènes que laxatives de ses sécrétions, dans le seul but d'illustrer un reportage.

Son état de future mère l'avait, croyait-il, privée de toute énergie pour la transformer en une fleur délicate de féminité risquant de se flétrir à la moindre exposition directe au soleil. L'attitude de Raffi était certes délicieusement romantique, mais aussi un peu pesante, voire étouffante, et, pour tout dire, absurde.

Et quelles ne seraient pas ses angoisses s'il apprenait que c'était à Mahane-Yehuda qu'elle se trouvait ! Dans ce *shouk* qui avait été le théâtre de trois attentats suicides entre 1995 et 2002, et dont les deux entrées, côté rue Agrippas et route de Jaffa, étaient encore fermées par des postes de contrôle tenus par des gardes armés. Une précaution ridicule et de pure forme, bien sûr, que la mise en place de *check points* aux extrémités de ce dédale de passages et de ruelles par lesquels n'importe qui pouvait entrer dans le marché sans attirer l'attention.

Peggy se promenait parmi la foule bruyante, regardant au passage les minuscules échoppes serrées les unes contre les autres : une épicerie vendant trente-six variétés de halva voisinant avec un marchand d'articles religieux, un salon de coiffure côtoyant un établissement de jeu tellement bondé que ses tables empiétaient sur la rue noire de monde, un étal de CD en solde faisant suite à une joaillerie de luxe… Elle jetait de temps en temps un coup d'œil aux étages des vieilles maisons, au-dessus des boutiques, dont les appartements, avait-elle appris, étaient occupés par des peintres, des écrivains et des musiciens. *Ha shouk* était en voie de « boboïsation ». Une sorte de Greenwich Village du désert. Et cela avait quelque chose d'un peu triste.

Deux agents de police venaient dans sa direction, se frayant sans difficulté un chemin parmi la foule. L'un était un homme entre deux âges au physique passe-partout, l'autre une jeune femme. Amusée par le contraste entre leur

uniforme d'été bleu clair et les costumes bigarrés des gens autour d'eux, elle leva son Nikon et prit rapidement quelques clichés.

Les deux policiers s'arrêtèrent pile devant elle, lui bloquant le passage et obligeant le flot des passants à les contourner comme une rivière se divise autour d'un rocher. Sentant que quelque chose d'anormal se passait, les boutiquiers mirent fin à leurs bruyants marchandages. Peggy regarda les deux représentants de l'ordre, un peu perplexe. À sa connaissance, aucune loi israélienne n'interdisait de prendre en photo des gardiens de la paix. Ce n'était tout de même pas des agents du Mossad !

« Peggy Blackstock ? » demanda l'homme.

Peggy remarqua que la femme avait la main sur l'étui de son Jericho 915, et aussi que ni elle ni son collègue ne portaient d'insigne indiquant leur grade. Comment pouvaient-ils connaître son nom ?

« Oui, répondit-elle.

— Pakad Yakov Ben-Haïm, du quartier général de la police israélienne. »

Un *pakad* – un inspecteur principal ? Que faisait un fonctionnaire aussi gradé en uniforme de simple îlotier ?

« Que puis-je pour vous, inspecteur ? J'espère que cela ne vous a pas contrarié que je vous aie pris en photo ?

— Je vous demanderais de bien vouloir nous suivre, répondit le policier, ignorant la question. Il s'agit de votre mari… Un accident. »

L'île n'apparut d'abord que comme une tache lointaine sur la courbure de l'horizon, vers l'est, ressortant sur un arrière-plan de nuages compacts, si sombres au niveau de leur base qu'ils semblaient presque noirs.

« Vous n'aurez pas beaucoup de temps après avoir débarqué, prévint Gallant. Deux heures tout au plus. »

Le robuste pêcheur moustachu secoua la tête avant d'ajouter :

« Au-delà de ça, ne comptez plus sur moi, je serai parti. »

Holliday regarda Meg, s'attendant à l'entendre protester, mais elle resta muette, fixant d'un regard sans expression à travers le pare-brise du *Deryldene D* la masse nuageuse qui s'accumulait au loin. Holliday, lui non plus, ne pouvait pas détacher les yeux de ce chaos mouvant de nuages noirs annonciateurs d'un proche avenir qui n'avait rien de réjouissant.

Ils progressèrent en direction de l'est pendant encore une heure et demie, l'île devenant de plus en plus visible. Vaincue par le mal de mer, Meg était descendue s'étendre dans la cabine. Dans un premier temps, avec ses faux airs d'île paradisiaque tendant les deux pointes de son croissant vers l'« Arcadie » et le Nouveau Monde, l'île de Sable parut à Holliday bien plus grande qu'elle

n’était en réalité.

Mais l’illusion se dissipa peu à peu. Ce n’était pas là un de ces atolls des mers chaudes où les jolies vahinés se prélassent sous les palmiers, mais un banc de sable adossé à l’infini de l’océan, battu par les vents, un alignement de dunes désolées, mal fixées par une formation végétale d’herbes et d’arbustes suffisamment robustes pour survivre au fil des saisons.

Le bateau était maintenant assez proche de la côte pour que Holliday distingue à la crête des dunes les panaches de sable soulevés par le vent d’est comme de la neige par le blizzard.

Dans une violente embardée, la proue du *Deryldene D* se déporta soudain vers le sud. Gallant jura dans sa barbe et rectifia le cap d’un vigoureux coup de barre à bâbord.

« Que s’est-il passé ? demanda Holliday.

— C’est à cause de ça qu’il y a tant de naufrages par ici, répondit Gallant tout en luttant pour contrôler le volant, un œil sur ce qui se passait devant le bateau, l’autre sur le sondeur numérique. Ça s’appelle un “vortex”. Un *skookumchuck* sur la côte pacifique.

— Un *skookumchuck* ? Quèsaco ?

— Un tourbillon, si vous préférez. »

Quatre courants s’entrecroisent autour de l’île de Sable : le courant du Labrador, celui de l’embouchure du Saint-Laurent, le courant de Nouvelle-Écosse, qui suit une direction sud en longeant la côte sud-est de l’île, et, en profondeur, le plus puissant de tous, le Gulf Stream, qui monte vers le nord du côté du large.

Les mouvements rapides de ces masses d’eau gigantesques autour du banc génèrent un effet Coriolis et des turbulences juste sous la surface de l’eau. Les grands voiliers qui partaient des Caraïbes en direction de l’Europe en suivant le Gulf Stream étaient brusquement déviés de leur route et jetés sur les hauts-fonds à l’est de l’île tandis que les navires longeant la côte de Nouvelle-Écosse vers New York et le Sud allaient s’échouer sur les plages faisant face au continent.

Les cartes de l’île de Sable signalent des centaines d’épaves recensées, réparties à peu près équitablement entre les deux rives du banc, avec un léger avantage pour le côté Gulf Stream, où les navires filaient vent arrière.

Gallant pointa le menton vers le tableau de bord.

« Surveillez l’échosondeur ! ordonna-t-il tout en continuant à se battre avec la barre. Annoncez-moi la profondeur toutes les dix secondes ! Si vous voyez une tache jaune clair sur bâbord, tribord ou droit devant, avertissez-moi ! Compris ?

— Compris », répondit Holliday.

Ils se rapprochèrent encore de l'île, Holliday annonçant les profondeurs à intervalles réguliers tandis que Gallant s'efforçait de garder le cap sur la pointe du croissant de sable, côté tribord. Meg remonta sur le pont, mais Holliday la remarqua à peine. Elle regarda un instant la côte puis redescendit dans la cabine et revint avec les détecteurs de métaux et les sacs. Holliday continuait d'égrener ses nombres.

Les hauts-fonds sableux où ils risquaient de s'échouer étaient tous perpendiculaires à la rive. Un phénomène curieux, mais ce n'était pas le moment d'interroger Gallant à ce sujet alors qu'il concentrait toute son attention sur la manœuvre d'approche. La profondeur diminuait rapidement. À deux cents mètres de la plage, elle était d'à peine deux mètres cinquante. À cent mètres, elle n'était plus que d'un mètre quatre-vingt et à vingt-cinq d'un mètre vingt.

« Quel est notre tirant d'eau ? s'enquit Holliday.

— Un mètre. Nous allons toucher terre dans quelques secondes.

— Vous n'avez pas peur de vous ensabler ? demanda Meg.

— À cette heure-ci, la mer monte, ma petite dame », répondit Gallant avec un sourire.

À cet instant, le *Deryldene D* heurta brutalement le fond avec un raclement. Gallant donna une brève accélération pour finir d'échouer le bateau, puis il coupa le moteur.

Ils étaient arrivés à destination.

27

Le cardinal Antonio Niccolo Spada, ministre des Affaires étrangères du Vatican, se reposait au bord de la grande piscine de sa villa, non loin du périphérique nord de Rome. Il était enveloppé d'un épais peignoir blanc en tissu-éponge décoré du blason de sa famille : deux clés entrecroisées et un phénix à deux têtes. Il s'étonnait toujours de l'ironie du sort qui avait fait de lui, descendant direct quoique lointain des Borgia, le subordonné du pape actuel, fils d'un garde champêtre bavarois et ex-membre des Jeunesses hitlériennes. Mais, bien sûr, à Saint-Pierre comme ailleurs, c'était souvent en coulisse que s'exerçait le véritable pouvoir…

Spada resserra son peignoir autour de sa maigre poitrine. S'il aimait encore se baigner chaque jour, comme il venait de le faire, le fond de l'air lui semblait frais malgré la douceur de l'après-midi, signe qu'il ne rajeunissait pas plus que tous les vieux amis qui commençaient à disparaître autour de lui.

Il se demanda si les péchés qu'il avait commis lui vaudraient d'aller en enfer après sa mort. D'après la doctrine catholique, il suffisait de se confesser et de recevoir l'extrême-onction pour gagner le paradis, mais il n'était même pas certain de croire au ciel ni au feu éternel. Il lui arrivait parfois d'espérer que la mort n'était finalement qu'une simple et banale perte de conscience suivie d'une nuit sans fin.

Ce qui intéressait le cardinal dans le catholicisme était davantage la dimension politique que l'aspect religieux. S'il avait été un sincère adorateur de la Sainte Croix, il n'aurait pas eu de plus haute ambition que d'œuvrer humblement comme curé de paroisse. Cette idée le fit sourire.

Avocat confirmé, le premier poste qu'il avait occupé au Saint-Siège avait été celui d'assistant auprès du cardinal Pietro Ciriaci, responsable du Conseil pontifical pour les textes législatifs, un organisme chargé d'interpréter le droit canon. Cette première nomination n'avait été qu'un marchepied à partir duquel il avait entamé, sans jamais regarder en arrière ni éprouver le moindre regret, la longue et parfois scabreuse ascension qui l'avait mené jusqu'au Sacré

Collège.

Le père Thomas Brennan, chef de Sodalitium Pianum, la CIA vaticane, sortit de la villa par une porte-fenêtre et se dirigea vers Spada en traversant le patio. En ce début d'après-midi, le soleil éclatant faisait étinceler en un semis de diamants l'eau bleue de la piscine agitée par la brise.

L'espace autour du bassin, entouré sur trois côtés d'une haie de haute taille et inspecté quotidiennement par les hommes de Brennan, était totalement à l'abri des regards ou des systèmes de détection électroniques. Quant à la villa elle-même, elle était protégée par un haut mur de pierre couronné de piques, un réseau de caméras de sécurité et un détachement armé du Corpo della Gendarmeria, la gendarmerie du Saint-Siège.

Comme à l'accoutumée, le prêtre irlandais marchait légèrement courbé. On aurait dit qu'il portait comme un cercueil le monde et le cosmos sur ses épaules tombantes. Comme d'habitude, aussi, il fumait et les revers de son costume bon marché étaient constellés de cendre. Il s'assit à la table basse en verre à piétement de fer forgé près de laquelle Spada était installé.

Un serviteur apporta sur un plateau un gros cendrier en céramique et deux boissons – un Negroni couleur de framboise et un thé glacé Long Island ambré. Le domestique posa le Long Island et le cendrier devant Brennan, le Negroni devant Spada, adressa une légère révérence à ce dernier puis se retira. Les deux hommes regardèrent un moment sans rien dire les reflets dansants du soleil sur l'eau.

« Alors ? Avez-vous des nouvelles fraîches ? demanda enfin le cardinal, rompant le silence comme à regret.

— Après s'être échappés du chalet sur le lac, ils ont pris le train pour Halifax, en Nouvelle-Écosse, répondit Brennan.

— Le train ?

— Un choix judicieux, il faut l'avouer. Pas de fouille de sécurité comme dans les aéroports, pas de justificatifs d'identité à présenter à l'achat des billets, pas de police ferroviaire digne de ce nom, du moins une fois à bord…

— Et ils sont toujours à Halifax ?

— Ils y ont pris contact avec un certain Gallant.

— Qui est-ce ?

— Un marin-pêcheur. Spécialisé dans le homard, pour être précis.

— Un marin-pêcheur ?

— Ce Gallant n'a pas très bonne réputation, dit Brennan en écrasant sa cigarette dans le cendrier pour en allumer aussitôt une autre. À en croire la rumeur, il fait de la contrebande entre le Maine et la Nouvelle-Écosse. Tabac, produits pharmaceutiques canadiens à bas prix, des choses de ce genre. À

l'heure où nous parlons, lui et son bateau ont disparu, ainsi que Holliday et la femme.

— Vous pensez qu'il est en train de les faire entrer clandestinement aux États-Unis ?

— C'est possible. Il est devenu beaucoup plus compliqué de passer la frontière discrètement depuis que le passeport est devenu obligatoire.

— Mais pourquoi maintenant ? Il n'est pas logique qu'ils abandonnent leurs recherches à ce stade.

— Ils ont peut-être pris peur à cause de l'attaque du chalet. »

Spada trempa les lèvres dans son verre puis secoua la tête.

« Il faudrait avant tout savoir pour quelle raison ils sont allés au Canada, dit-il. Et ce Braintree, que vient-il faire là-dedans ?

— Braintree était un collègue de l'oncle de Holliday. Ce n'est pas la première fois qu'il lui vient en aide.

— Ah, oui ! Le fameux oncle ! Je me souviens. Le tristement célèbre Henry Granger, espion, tueur de nazis, académicien et dernier héritier des Templiers à lui tout seul. »

Les lèvres minces de Brennan se contractèrent dans un rictus.

« Pas le dernier, rectifia-t-il d'un air sombre. Les recherches obstinées de son colonel de neveu nous ont au moins appris ça. »

L'expression sinistre de Brennan fit sourire le cardinal Spada, ce qui constituait un événement en soi.

« Gardez votre sang-froid, Thomas ! Gardez votre sang-froid ! Holliday vous a damé le pion, il est vrai, mais soyez beau joueur. N'ayez crainte, vous aurez votre revanche. »

Le prélat réfléchit un instant avant d'ajouter :

« Croyez-vous que Holliday ait compris à quoi il est mêlé ? Qu'il ait conscience de la portée des enjeux ?

— J'en doute, répondit Brennan. À mon avis, il doit s'imaginer que c'est lui qui a entraîné la femme dans l'aventure et non l'inverse.

— Depuis qu'ils ont uni leurs forces, ils ont connu cinq alertes successives. L'homme qui les filait, à Prague, les Pesek à Venise, l'histoire de St Michael's Mount, la tentative d'enlèvement à Iona, et pour finir l'attaque du chalet au Canada. Il n'est tout de même pas naïf au point de se figurer que c'est nous qui sommes responsables de tout ça ?

— Pour ce qui est des Pesek, il avait déjà eu affaire à eux. Vous vous rappelez sûrement ce fâcheux épisode en Libye l'an dernier ?

— Comme si c'était hier.

— Donc je pense qu'il nous soupçonne d'avoir lancé les Pesek à leurs

trousses et organisé la filature du type de Prague qui travaille pour la CIA, poursuivit Brennan après avoir allumé une troisième cigarette. Quant à l'intervention en Cornouailles, nous pouvons être à peu près certains qu'il la met sur le compte de la même CIA, en partant du principe que c'est le seul service capable d'orchestrer ce genre d'opération en si peu de temps.

— Et pour le reste ?

— Il sait que la société Blackhawk est responsable de la tentative de rapt. L'homme qu'il a éliminé portait ses papiers sur lui, comme un imbécile ! Et puisque la police a interrogé celui qu'il a blessé, nous pouvons être sûrs que le MI-5 et la CIA sont maintenant au courant de l'implication de Blackhawk.

— Holliday peut-il soupçonner le lien entre Rex Deus et Blackhawk ?

— Je n'en ai pas l'impression. Blackhawk n'est qu'une petite entreprise… Rien à voir avec Halliburton ou Blackwater.

— Une petite entreprise que nous ne connaissons que trop bien… murmura Spada.

— Vous n'auriez pas dû laisser les mains libres à la banque, Votre Éminence. Je vous l'avais déconseillé, à l'époque, si vous vous en souvenez.

— Il n'était pas en mon pouvoir d'empêcher ce qui s'est passé. RhineHydraulik et Aquadyn étaient toutes les deux des sociétés européennes dans lesquelles nous étions lourdement engagés. L'Institut pour les œuvres de religion ne pouvait pas deviner qu'elles feraient l'objet d'une OPA hostile et d'un regroupement d'actions de la part de la famille Sinclair.

— Ils auraient dû voir venir le coup ! Ce sont des banquiers, tout de même ! dit Brennan, cassant.

— Et vous, vous l'aviez vu venir ? répliqua Spada sur le même ton. Je vous rappelle que c'est sur vous que compte l'Institut pour obtenir ce genre de renseignement !

— Je n'avais peut-être pas anticipé à ce point, c'est vrai, mais je savais au moins que RhineHydraulik et Aquadyn étaient vulnérables. Et de ça aussi, je vous avais averti à l'époque, comme j'avais averti Bertone, à la banque… Résultat de l'opération : le Saint-Siège a maintenant pour partenaire une organisation de chrétiens intégristes qui dispose d'une armée privée. Si nous nous retirons de Rhine et d'Aqua, nous perdons des milliards. Si Rex Deus vend ses parts, cela provoque un effondrement des cours et nous perdons aussi des milliards ! Rex Deus est en position d'étrangler toute l'Église catholique si ça lui chante.

— Je sais tout cela. C'est précisément pour ces raisons que nous devons reprendre l'avantage sur eux. Il nous faut les contrôler, ou nous occuper d'eux d'une autre manière… »

Le ton martial de Spada amena un demi-sourire sur les lèvres de Brennan.

« Si vous pouviez préciser votre pensée, Votre Éminence… dit-il. Parce que je ne dispose pas de toute une armée d'Antonín Pesek, si c'est là que vous voulez en venir. Je ne peux pas commander des assassinats comme on commande un plat dans un restaurant.

— Nous dérivons. Oublions cela pour le moment. Il était question de Holliday. Que s'est-il passé au Canada ?

— Ce n'est pas encore très clair. Les gens qui ont enlevé Holliday et la femme n'ont pas été identifiés ; ceux qui ont attaqué le chalet du lac, en revanche, appartiennent à Blackhawk. »

Brennan termina son cocktail et se mit à broyer les glaçons entre ses dents.

« Quelque chose nous échappe, dit le cardinal. Ce n'est sûrement pas la quête d'une relique à moitié imaginaire qui peut susciter une telle concentration de forces diverses et variées. »

Sourcils froncés, lèvres serrées, il médita un moment, laissant errer son regard froid. Un brusque coup de vent fit bruire les branches de la haie autour de la piscine. Enfant, Spada était persuadé que ce chuchotement était celui des morts, annonçant un désastre. Il frissonna et se recroquevilla dans son peignoir. Peut-être croyait-il encore à ces sottises.

« *Eh bien, maintenant, les riches, pleurez, hurlez sur les malheurs qui vont vous arriver. Votre richesse est pourrie, vos vêtements sont rongés par les vers,* murmura-t-il.

— Je vous demande pardon, Votre Éminence ? dit Brennan, déconcerté.

— Une citation des Saintes Écritures, père Brennan. Épître de saint Jacques, chapitre V, pour être précis.

— Je ne suis pas sûr de comprendre…

— Toute cette histoire tourne autour de l'argent. Je le sens. »

Le cardinal réfléchit un moment, tête courbée. Il avait presque l'air de prier, chose qui ne lui était pas arrivée depuis bien longtemps.

« Il y a environ un an, reprit-il enfin, vous avez fait état d'une rumeur qui circulait à Washington à propos de quelque chose que l'on appelait "opération *Croisade*". Le nom de Sinclair y était associé. En avez-vous appris plus à ce sujet ?

— Un peu, oui, mais il ne s'agissait pas d'argent. À ce que je sais, *Croisade* est un nom de code qui fait référence à un plan de riposte militaire en cas de menace terroriste majeure sur le territoire des États-Unis.

— Donc, rien qui *nous* concerne ?

— Pas directement, non. »

Un jeune prêtre apparut dans l'encadrement d'une porte-fenêtre. Après un

instant d'hésitation, il se dirigea vers Spada et Brennan. Sans doute une des recrues de l'Irlandais, songea le cardinal, si l'on en jugeait par son physique de beau ténébreux. Le garçon s'arrêta, s'inclina devant Spada, puis se tourna vers Brennan.

« *Is ea anois, an bhféadaim cúnamh leat*, Michael ? » dit celui-ci.

Spada sourit pour la deuxième fois en entendant Brennan parler gaélique, une langue que tous ses messagers devaient impérativement connaître. Une méthode subtile pour protéger un secret, même devant un cardinal, et qui n'était pas sans rappeler celle des « messagers du vent » navajos imaginée par les marines pendant la Seconde Guerre mondiale. Le jeune homme répondit d'une phrase aussi rapide et brève qu'incompréhensible avant de saluer de nouveau respectueusement Spada et de s'en aller.

« De quoi s'agissait-il ? s'enquit le prélat en regardant l'estafette s'éloigner dans les profondeurs de la villa. Si je puis me permettre, naturellement…

— L'affaire Holliday se complique, répondit Brennan. Sa cousine Peggy et son mari se sont évanouis dans la nature. »

28

Holliday régla sur deux heures la lunette rotative servant à mesurer le temps écoulé sur sa vieille montre Luminox, puis Meg et lui entrèrent leur position dans leurs GPS respectifs en se fondant sur les données du système de navigation du *Deryldene D.* D'après ces dernières, ils trouveraient le lac Wallace en longeant la plage sur deux kilomètres avant de s'enfoncer de six cents mètres au milieu des dunes.

La station météo où travaillaient habituellement cinq des six résidents permanents de l'île était située à un kilomètre et demi de l'endroit où ils se tenaient, dans la courbure du croissant. Quelques plateformes pétrolières étaient visibles, loin au large, mais, le banc de sable ayant été évacué, il était peu probable que quelqu'un vienne les déranger dans leurs recherches.

Il leur fallut près d'une demi-heure pour atteindre le point où ils devaient tourner et commencer à marcher vers l'intérieur de l'île, la finesse extrême du sable gris rendant la progression plus difficile qu'ils l'avaient escompté. Dix minutes supplémentaires leur seraient nécessaires pour arriver au lac. Et le retour, bien sûr, prendrait autant de temps sinon davantage.

Il leur restait donc moins d'une heure en tout pour découvrir un objet qui, s'il existait bien, ne se trouvait peut-être pas à l'endroit prévu. Et même s'il s'y trouvait, les chances de tomber dessus alors qu'il était enterré là depuis sept cents ans étaient infimes. Après avoir déniché un étroit sentier qui montait en zigzaguant entre les dunes, ils le suivirent jusqu'à son point le plus élevé et firent une halte pour reprendre leur souffle.

Sur l'horizon, face à eux, le ciel n'était plus maintenant qu'un bouillonnement tumultueux, une vaste contusion parcourue de déchirures. D'où ils se tenaient, ils voyaient à présent la forme étroite et allongée du lac, ainsi que la plage sud, dix fois plus large que celle du nord où Gallant avait échoué le *Deryldene D.*

Entre la grève et l'horizon, la mer offrait une vision de cauchemar. D'énormes vagues moutonnantes se formaient sur les barres les plus éloignées

avant de courir vers la côte en sautant par-dessus les bancs les plus proches dans un vacarme de train de marchandises pour déferler enfin et s'écraser sur le sable.

Que des centaines de naufrages se soient produits ici au cours des siècles n'avait rien d'étonnant. N'importe quel navire sombrant sur les barres ne pouvait qu'être réduit en miettes, et les éventuels survivants se noyer en tentant de nager jusqu'à la côte.

« C'est de la pure folie ! s'exclama Holliday. Jamais nous ne trouverons ce machin. Nous ferions mieux de rentrer à Halifax et d'attendre la fin de la tempête pour revenir.

— Impossible, répondit Meg d'un air farouche. Avec l'ouragan, la mer va submerger le lac et l'arche se retrouvera sous les eaux. »

Elle remonta son sac à dos d'un coup de reins et se remit en marche, ses pieds s'enfonçant dans le sable mou. Depuis le sommet d'une dune couverte de chardons et d'oyats, trois poneys les regardaient sans bouger. Leurs longues crinières hirsutes flottaient comme des haillons dans le vent qui se renforçait.

À combien d'ouragans les générations successives de ces petits chevaux avaient-elles survécu ? se demanda Holliday, avant de se poser une autre question : comment sœur Meg pouvait-elle être sûre que le trésor apporté sur l'île par sa chère Juliana allait être submergé ? D'après le livre qu'il avait lu dans le train, la superficie du lac Wallace n'avait cessé de se réduire au cours des siècles. Son niveau de plus hautes eaux d'alors devait être bien au-dessus de l'actuel.

La réponse à la seconde question était évidente, bien sûr. La totale absence de doute de la religieuse n'était qu'une nouvelle manifestation de l'incroyable entêtement dont elle avait déjà fait preuve à plusieurs reprises. Elle possédait la foi inébranlable des vrais croyants, ceux qui rejettent en bloc les conclusions de Darwin au prétexte que la Bible ne mentionne ni l'évolution, ni les dinosaures, ni les hommes des cavernes, et qu'elle affirme la position centrale de la Terre dans l'univers.

Holliday consulta de nouveau sa montre. S'il leur fallait encore cinq minutes pour gagner le lac, le calcul était facile à faire. Quarante minutes aller, quarante minutes de fouille, quarante minutes retour s'ils voulaient rejoindre le bateau dans la limite des deux heures. Et il valait mieux s'en tenir là, car Gallant ne semblait pas être du genre à accorder des sursis.

Il regarda le monstrueux tohu-bohu glauque du large et l'ouragan qui se ruait inexorablement vers eux. Celui-ci était assez proche maintenant pour qu'il puisse voir distinctement les éclairs aveuglants darder leurs fourches à la base des nuages noirs de jais comme dans une vision de l'Apocalypse peinte

par Goya.

Holliday sentit son estomac se nouer. Était-ce un avertissement de son instinct, l'effet de la peur, ou les deux ? Fuir ou se battre ? Le chasseur néandertalien sur le point d'affronter son premier mammouth ou son premier tigre à dents de sabre n'avait pas dû éprouver autre chose. À la suite de Meg, il dévala le sentier menant au fond de la cuvette qu'occupait le lac. Le vent forcissait, leur soufflant au visage de cinglantes rafales de sable. Holliday jeta encore un coup d'œil à sa montre. Quelques minutes supplémentaires s'étaient écoulées. Il jura entre ses dents.

« Vous avez dit quelque chose ? demanda Meg en se retournant.

— Non, rien. »

La jeune femme poursuivit sa descente, Holliday suivant consciencieusement le mouvement.

À l'idée de l'enfer qui se préparait à l'horizon, il était fortement tenté de faire demi-tour pour forcer la main à Meg, mais il savait pertinemment qu'il n'irait pas jusque-là. Ils parvinrent au pied de la pente et traversèrent une zone de terrain compact encroûté de sel jusqu'à la rive du lac, frangée d'herbes et de plantes rases à cette saison.

L'eau sombre commençait à former des vaguelettes sous l'action du vent. Meg regarda à gauche, à droite, puis derrière elle. La limite des hautes eaux d'hiver était clairement visible. Elle formait un léger renflement en haut d'une bande de sable de cinq ou six mètres de large, plus foncé qu'ailleurs, qui ceinturait le lac. La jeune femme monta jusqu'à cette démarcation puis parcourut encore quelques mètres au-delà. Cherchant à évaluer les distances, elle jeta un nouveau coup d'œil à droite et à gauche avant de s'éloigner d'une quinzaine de mètres vers sa gauche pour s'arrêter à un point qui semblait à peu près équidistant des deux extrémités du plan d'eau.

« Voilà, c'est ici », déclara-t-elle avec assurance.

Posant son sac à dos sur le sol, elle détacha les sangles qui retenaient la pelle pliable puis sortit les écouteurs de son détecteur de métaux, qu'elle brancha sur la console de l'appareil. Holliday l'imita après l'avoir rejointe. Ils étaient enfin à pied d'œuvre.

« Nous avons trente-sept minutes pour localiser votre truc et le déterrer, dit-il en regardant de nouveau sa montre. Si nous n'avons pas décroché le jackpot d'ici une demi-heure, nous décampons. D'accord ?

— Comme vous voudrez, répondit distraitement la sœur en finissant d'ajuster autour d'elle la sangle du détecteur.

— Je ne plaisante pas, insista Holliday. Ce délai passé ne serait-ce que d'une minute, je vous plante là. »

Il désigna d'un signe de tête l'impressionnante masse orageuse qui fonçait sur eux avant d'ajouter :

« Je ne tiens pas à être encore là quand cette horreur s'abattra sur l'île.

— Rassurez-vous, j'avais compris la première fois ! répliqua Meg, qui ramassa son sac de sa main libre et le suspendit à son épaule. Je vais vers la droite ; vous n'avez qu'à aller à gauche.

— Très bien », acquiesça Holliday.

Mais la jeune femme avait déjà commencé à marcher, ses écouteurs sur les oreilles. Il la regarda s'éloigner en secouant la tête puis s'équipa à son tour de son détecteur et partit lentement dans la direction indiquée, balançant méthodiquement le disque de la « poêle à frire » devant lui, quelques centimètres au-dessus du sable.

Le livre sur l'île de Sable s'attardait longuement sur la géologie du lieu. Le banc s'était formé pendant la dernière glaciation, à l'époque où les glaciers s'étaient retirés, laissant derrière eux des moraines sableuses. Des poches d'huile minérale s'étaient constituées au sein de ces énormes dépôts de sable accumulés sur une couche épaisse de sédiments tertiaires, d'où les plateformes pétrolières.

La leçon à tirer de tout cela était qu'il n'existait aucune formation rocheuse sur l'île. Donc, pas d'effet de sol à craindre : un déclenchement du signal sonore de son détecteur et un déplacement de l'aiguille du vumètre à LED n'indiqueraient pas autre chose que la présence soit d'une épave, soit de l'Arche de Meg.

Il consulta sa montre pour la énième fois et sentit sa mâchoire se contracter. Dix minutes venaient de s'écouler. Dix minutes de moins avant l'arrivée de l'ouragan… Ce n'était plus de la folie douce mais de la folie furieuse ! Les visions mystiques d'une nonne illuminée allaient leur coûter la vie ! L'Arche authentique n'avait aucune existence réelle, c'était évident.

Tout à coup, un cri amorti par le vent et les écouteurs du casque le firent se retourner. À trois cents mètres, Meg lui adressait de grands signes en hurlant. Il ôta le casque et tendit l'oreille.

« … trouvé… quelque chose ! »

« Elle plaisante ! » marmonna-t-il en regardant la petite silhouette qui s'agitait frénétiquement au loin.

La jeune femme se laissa tomber à genoux et se mit à creuser avec sa pelle. Calant son détecteur sur son épaule, il courut vers elle à travers les volées de sable que le vent violent lui jetait dans les yeux. Il la rejoignit une minute plus tard, complètement essoufflé. Elle avait déjà devant elle un trou de trente centimètres.

« C’est un miracle, dit-elle d’une voix entrecoupée. L’aiguille a sauté d’un seul coup jusqu’à la valeur la plus haute en même temps que le bip se mettait à sonner en continu. J’ai tout de suite compris que je l’avais trouvée ! J’en étais sûre !

— Quels métaux ? demanda Holliday.

— Tous ! C’est le plus incroyable. Le bronze, l’or, l’argent… Le compteur signalait du métal lourd, aussi. Probablement du cuivre, du nickel ou du plomb.

— Sans doute du plomb. On faisait des tuyaux avec, à l’époque. Ou peut-être de l’étain…

— Aidez-moi donc à creuser ! »

Holliday se débarrassa de son sac et prit sa pelle. Un coup d’œil à sa montre l’informa qu’il leur restait vingt minutes. S’agenouillant dans le sable brun en face de Meg, il commença à pelleter, élargissant le trou. À soixante centimètres de profondeur, la pelle de Meg heurta quelque chose qui sonnait le creux.

Holliday se mit à plat ventre pour déblayer à la main le sable recouvrant l’objet. Un instant plus tard, un motif profondément gravé dans un bloc de métal gris foncé apparut. Une croix engrêlée, l’antique emblème des Saint-Clair, et, en dessous, une série de lettres d’aspect vaguement runique : ευ τούτω υίκα.

« Ce n’est ni du latin ni du français, dit Meg, l’air déroutée.

— C’est du grec ancien. Cela se traduit généralement en latin par *In hoc signo vinces* – par ce signe tu vaincras. Le signe étant la croix, expliqua Holliday, à qui cet énoncé n’était pas inconnu. On raconte que l’empereur Constantin a vu cette phrase dans un rêve pendant la nuit précédant la bataille du pont Milvius, en 312, et qu’il en a fait sa devise après avoir remporté la victoire. C’était aussi la devise des chevaliers du Temple.

— L’Arche authentique, murmura Meg d’une voix pleine de déférence. Nous l’avons trouvée !

— Ça alors ! Qui l’eût cru ? » dit Holliday.

Meg lui lança un regard aiguisé.

« Aidez-moi à creuser davantage ! » ordonna-t-elle de nouveau.

Pendant dix minutes, soit la moitié du temps qui leur restait, ils s’employèrent à dégager avec précaution le bloc métallique, qui se révéla être un coffret rectangulaire d’à peu près quatre-vingts centimètres de long sur vingt de large et trente d’épaisseur, apparemment constitué de feuilles de plomb. Les dimensions correspondaient à celles des reliquaires en forme de cercueil habituellement utilisés au Moyen Âge pour conserver des ossements. Le couvercle était emboîté et soudé. Après avoir sorti de son trou sans difficulté le coffret, étonnamment léger, ils l’examinèrent attentivement. Il était

hermétiquement clos.

« Un simple bol de charpentier, chuchota Meg, le regard extatique.

— Pardon ?

— Le Graal. Ce n'était qu'un objet rustique, et non un joyau. L'Arche authentique lui ressemble.

— Je pensais que vous citiez une réplique d'un film d'Indiana Jones. Vous savez, celui avec Sean Connery… »

Holliday regarda l'heure. Encore cinq minutes. Ils étaient dans les temps. Il se releva en brossant le sable qui restait collé à son jean. Quel imbécile il avait été !

« Comment pouvez-vous blasphémer dans un moment pareil ? demanda Meg, toujours agenouillée devant le coffret, en le fusillant du regard.

— Parce que j'ai beaucoup de mal à avaler toute cette histoire, figurez-vous. Que de coïncidences ! Le type chauve, à Prague, pour mettre la pression… O'Keefe, l'Irlandais, avec sa *Mary Deare*, qui se trouve pile à l'endroit où il faut et au bon moment… Les moulages du révérend Walker, à Iona, et la *Prière du chevalier*… Et maintenant voilà qu'en dix minutes vous trouvez exactement ce que vous cherchiez, enterré à seulement quelques centimètres de profondeur. Un peu trop beau pour être vrai, vous ne croyez pas ? Trêve de plaisanterie, mon petit ! Au propre comme au figuré, vous m'avez mené en bateau depuis le début et j'ai tout gobé. »

Holliday s'interrompit pour soulever son sac et le jeter sur son épaule.

« De la poudre aux yeux, tout ça ! Et de la poudre qui a dû coûter cher ! reprit-il en regardant Meg, toujours accroupie, qui fouillait dans son sac. Je ne sais pas exactement ce que vous mijotez, mais j'espère pour vous que le jeu en valait la chandelle. »

Il commença à se détourner puis se figea sur place en voyant la jeune femme se mettre debout. Elle tenait à deux mains un gros 9 millimètres Stechkin APS qu'elle braquait fermement sur lui, visant la région du cœur. Un Stechkin. L'arme de prédilection des forces spéciales russes en Afghanistan. Il en avait souvent vu, là-bas, entre les mains de rebelles talibans. Des trophées pris à l'ennemi vaincu.

« Maman m'avait prédit que ça ne marcherait pas, dit Meg en continuant à pointer le pistolet sans trembler. Mais j'ai quand même voulu tenter le coup. »

29

« **P**renez l'arche ! » ordonna la jeune femme. Holliday s'exécuta, soulevant à deux mains le coffret, qui ne devait pas peser plus de vingt kilos. S'il était en feuilles de plomb, celles-ci devaient être très fines pour être si légères, à moins qu'elles ne constituent un simple placage de protection collé sur autre chose. Du bois, peut-être. Quoi qu'il en soit, même s'il avait déjà porté des objets bien plus lourds que cette boîte, celle-ci allait les ralentir dans leur marche.

« Nous n'arriverons jamais au bateau à temps s'il faut que je transporte ça », remarqua-t-il.

Cheveux roux volant en tous sens dans le vent, paupières plissées contre les tourbillons de sable, Meg ramassa son sac et le hissa sur son épaule sans quitter Holliday des yeux un seul instant, le canon du pistolet vacillant aussi peu que son regard.

Son expression de ferveur religieuse avait fait place à une sorte de férocité glacée. Ce n'était plus la jolie rouquine effarouchée du Mont-Saint-Michel : la sœur Meg qui se tenait devant lui était capable de lui mettre une balle en plein front sans sourciller.

Une dingue ! Il n'était pas nécessaire d'être psychiatre pour faire le diagnostic. Derrière eux, les vagues géantes de l'océan se poursuivaient sans relâche dans un rugissement assourdissant avant de venir se fracasser et mourir sur la plage, chacune lançant ses griffes un peu plus haut que la précédente.

« Que Gallant aille se faire voir avec son bateau ridicule ! répondit Meg. L'horaire, c'est moi qui le fixe. En route ! »

Ils refirent en sens inverse le chemin de l'aller, suivant le bord du lac en marchant sur la croûte de sel tassé avant de tourner à gauche pour escalader la dune exactement à l'endroit où ils l'avaient descendue, comme l'attestaient leurs traces de pas sur le sentier encaissé.

Holliday ressentait presque physiquement la présence du Stechkin braqué entre ses omoplates. C'était comme une démangeaison ou un coup de soleil.

S’il se souvenait bien, le robuste petit automatique était équipé d’un chargeur de vingt cartouches qu’il tirait à une cadence de six cents coups minute. Meg pouvait lui vider le chargeur dans le dos en deux secondes.

« Une riche idée d’utiliser du plomb ! lança-t-il, s’adressant à l’espace vide devant lui. Un métal qu’on ne peut pas vraiment dater… Mais je n’ai aucun doute sur l’authenticité des babioles que contient ce coffret.

— Fermez-la ! répondit sèchement Meg.

— Vous ne tirerez pas, affirma Holliday avec une assurance qu’il était loin d’éprouver. Si vous aviez eu l’intention de me tuer, vous l’auriez fait depuis longtemps. J’ignore pourquoi, mais vous avez encore besoin de moi… À propos, qui est votre mère ?

— Il est vrai qu’il ne vous est jamais venu à l’idée de me demander mon nom de famille.

— Je ne pensais pas que les religieuses en avaient un.

— Elles sont comme tout le monde avant de prononcer leurs vœux. Mais qui a dit que j’étais religieuse ?

— Ah, parce que vous ne l’êtes pas ?

— Je l’ai été, mais je ne le suis plus.

— Ah, bon… Alors, comment vous appelez-vous ?

— Sinclair. Ma mère se prénomme Katherine, si cela éclaire votre lanterne. »

Holliday se rappela un article du magazine *Time* qu’il avait lu quelques mois plus tôt, où le journaliste déplorait que seules douze des cinq cents premières entreprises américaines aient pour PDG des femmes. Kate Sinclair venait en quatrième position sur la liste après Angela Braly, de Wellpoint, Indra Nooyi, de PepsiCo, et Irene Rosenfeld, de Kraft Foods. Kate Sinclair était à la tête d’une multinationale aux contours mal définis dont les activités étaient en rapport avec l’eau.

« Celle qui s’occupe de flotte ? demanda Holliday.

— Je ne crois pas qu’elle aimerait beaucoup cette description. Elle est la PDG et actionnaire majoritaire de l’American Fluid Dynamics Corporation, une compagnie prestataire de services d’intérêt général. Son fils, mon frère, est Richard Pierce Sinclair.

— Le sénateur ?

— Lui-même. Le prochain président des États-Unis.

— Que vous croyez. Il n’est que second sénateur d’un État paumé du genre Tennessee.

— Kentucky, rectifia Meg. Mais vous n’en reviendriez pas de voir à quel point trois années de travail et un milliard de dollars peuvent transformer

l'image de quelqu'un… Arrêtez-vous là ! »

Holliday obéit. Ils étaient parvenus au sommet de la dune, qui offrait un point de vue sur l'étroite plage nord et la mer au-delà, mais le *Deryldene D*, qui devait se trouver à plus de quinze cents mètres, n'était pas visible depuis l'endroit où ils se tenaient. Il entendit des froissements derrière lui, comme si Meg s'était mise à fouiller dans son sac. Avait-elle relâché sa vigilance ? Improbable. Il préféra ne pas prendre le risque de s'en assurer.

Il y eut ensuite un claquement vaguement familier qu'il mit un instant à reconnaître : celui d'un revolver à barillet que l'on ouvre et que l'on referme. Que faisait-elle ? Pourquoi avait-elle besoin d'un revolver alors qu'elle disposait déjà d'un automatique ?

Il comprit quand il entendit une forte détonation suivie d'un sifflement aigu de fusée de feu d'artifice. Une longue traînée de fumée blanche s'éleva en courbe dans le ciel noir au-dessus de sa tête, dérivant et s'effilochant sous l'effet du vent. La trajectoire s'interrompit à son sommet dans une explosion de lumière rouge. Une fusée de détresse. Holliday pensa aussitôt à Gallant. Le pêcheur ne manquerait pas de voir le signal et de s'interroger sur sa signification, bien sûr, mais cela suffirait-il à le faire réagir ? C'était peu probable.

« Avancez ! » ordonna Meg.

Il se mit à descendre la pente sans discuter.

« Pourquoi la fusée ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Vous le verrez bien. »

Il commençait à avoir mal aux bras à force de porter l'arche. En regardant l'inscription sur le couvercle, *Par ce signe tu vaincras*, il lui vint l'idée de feindre une chute, de rouler sur lui-même en lâchant le coffret et de prendre les jambes à son cou. Mais à cet instant un bourdonnement lointain se fit entendre dans le ciel – le bruit caractéristique d'un avion à hélice d'assez grande taille.

« Votre chauffeur ? » s'enquit-il sans se retourner.

Il assura sa prise sur la boîte. S'il voulait s'en sortir, c'était maintenant qu'il devait saisir sa chance. Tous ses sens en alerte, il guettait le moment propice.

« Taisez-vous », répondit Meg d'une voix neutre.

Le vrombissement s'amplifia dans les airs et l'avion apparut soudain, un monoplan de transport à aile haute comme les Defender en usage dans l'armée britannique. Il allait à l'évidence atterrir sur la plage.

« Et ne vous avisez pas de tenter quoi que ce soit pour fuir, reprit la jeune femme. Il suffit de voir votre façon de vous tenir pour comprendre que vous avez une idée derrière la tête.

— De toute façon, vous n'êtes pas capable de tirer, répondit Holliday,

conscient d'avoir laissé passer une occasion. Vous vous prenez peut-être pour une dure à cuire, mais je ne pense pas que vous pourriez tuer quelqu'un de sang-froid.

— Vous voulez parier ? »

Sur leur gauche, chahuté par les sautes de vent, l'appareil était en phase d'approche finale. Holliday atteignit le pied de la dune sans avoir pu agir. La présence de Meg, sur ses talons, l'empêchait de prendre la moindre initiative, d'autant que le coffret le limitait dans ses mouvements aussi sûrement qu'une paire de menottes.

Les premières gouttes de pluie s'écrasaient sur le sable, assez lourdes pour y creuser de petits cratères. Même si le vent le poussait, ce qui constituait son seul atout, Gallant n'allait pas s'amuser, en mer.

« Comment le pilote de l'avion a-t-il su à quel moment venir vous chercher ? demanda Holliday.

— Grâce à un téléphone satellite Ericsson R-290. Il tournait en rond depuis une heure dans l'attente de mon signal.

— Un téléphone satellite ? Où vous en êtes-vous procuré un ?

— Devinez ! » répondit Meg d'un ton réjoui.

Holliday réfléchit un instant, puis la lumière se fit soudain dans son esprit.

« M. Coing ! s'exclama-t-il. C'était un des vôtres ! »

Il jura entre ses dents. Comment avait-il pu être aveugle à ce point ?

« Gagné, professeur ! dit Meg en riant, manifestement très contente d'elle. L'enlèvement n'était destiné qu'à vous déstabiliser un peu plus et à vous empêcher de raisonner. D'autre part, je devais mettre ma mère et ses amis au courant des derniers développements. M. Coing m'a donné l'arme et le téléphone pendant que vous étiez encore dans les vapes… Par contre, l'attaque du chalet nous a surpris. Elle n'était pas du tout prévue au programme. »

Le bimoteur à turbines toucha le sol, les trois pneus basse pression de son train fixe à longues jambes imprimant à peine une trace dans le sable. Il était noir et blanc, avec un nom de compagnie peint sur le fuselage : Skybus Air Express.

« Une société dirigée par maman, je suppose ? dit Holliday.

— Avancez ! répliqua l'héritière Sinclair.

— Et si je m'en allais tranquillement en vous laissant l'arche ? Pas de bobo, pas de coup fourré. Vous avez obtenu tout ce que vous vouliez, non ?

— Pas tout à fait. Nous avons besoin de vous pour authentifier la découverte.

— Et qu'est-ce qui vous permet de croire que je suis prêt à faire ça pour vous ?

— Votre motivation.

— Quelle motivation ?

— Votre prétendue nièce, Peggy Blackstock, et son archéologue de mari.

— Qu'ont-ils à voir là-dedans ? »

Holliday sentit son pouls s'emballer. Le cœur au bord des lèvres, il se tourna vers Meg Sinclair, qui continuait à pointer le pistolet sur lui, son visage totalement inexpressif.

« Qu'est-ce que vous avez fait ? s'écria-t-il.

— Comme c'est touchant, cette inquiétude pour vos proches ! Il est vrai que Peggy est enceinte, j'oubliais.

— Qu'avez-vous fait ? Parlez !

— Eh bien, aujourd'hui à midi, heure israélienne, Peggy et son époux ont été enlevés. Pour le moment, ils sont sains et saufs. Il ne dépend que de vous qu'ils le restent.

— Mon Dieu… murmura Holliday, pétrifié.

— Dieu ne peut vous être d'aucun secours. Moi, en revanche, si. Coopérez avec nous, ils auront la vie sauve ; un faux pas et ils meurent. Tous les trois. Et maintenant, avancez ! »

Holliday la dévisagea. Jamais de toute sa vie il n'avait éprouvé la rage, la furie qui montait en lui, pas même en pleine bataille, pas même quand il avait senti le tranchant de son poignard ouvrir la gorge offerte d'un garde sur une plantation de pavot à Garmsir, dans la province afghane de l'Helmand.

« Si vous touchez à un cheveu de leur tête, je vous retrouverai, où que vous soyez, et je vous tuerai de mes mains dès que cette histoire sera terminée, espèce de tarée psychopathe !

— Vous vous en prendriez à une femme ? répondit Meg Sinclair avec un sourire tout en battant des cils. Je n'aurais jamais cru que votre code de chevalerie autorisait des choses pareilles.

— Dans votre cas, je ferai une exception.

— Bon, après cette minute de mâle héroïsme et de coups de menton, vous allez me faire le plaisir de traverser la plage et de monter dans cet avion. »

La pluie s'était mise à tomber plus dru. Holliday s'accorda un instant supplémentaire pour bien graver le visage de la folle dans son esprit, puis il se détourna et fit ce qu'on lui demandait.

Cinq minutes plus tard, après avoir décollé face au vent, l'avion s'éleva rapidement jusqu'à son altitude de croisière et mit le cap au sud. Au moment où l'appareil virait, Holliday aperçut le *Deryldene D* qui reprenait la mer, ses hélices soulevant de forts remous tandis qu'il faisait machine arrière pour se dégager de la plage. Il regarda sa montre. Le délai de deux heures venait de s'achever et, fidèle à sa parole, Gallant les avait attendus jusqu'au dernier

moment. Adressant au ciel une prière muette pour le capitaine, il suivit des yeux aussi longtemps qu'il le put le petit bateau, qui finit par disparaître derrière le rideau de pluie.

30

Rex Deus fut introduit en Amérique avant même la naissance des États-Unis par un nommé Jonathan Edwards, pasteur puritain, théologien et missionnaire auprès des Indiens – et de tous ceux qui étaient prêts à l'écouter.

Très fier de son passé, Edwards était presque obsédé par sa généalogie. À l'instar de la plupart des membres de Rex Deus, il pouvait remonter sa lignée sans risque d'erreur jusqu'aux douze premiers monarques mérovingiens, rois des douze royaumes francs dont les territoires incluaient la France et l'Allemagne actuelles ainsi que la plus grande partie de l'Italie, Rome comprise.

Par l'intermédiaire des Mérovingiens, Edwards s'inscrivait dans la filiation des Desposyni et des *adelphoi*, les frères et sœurs cadets du Christ, qui avaient transmis l'hérédité de Jésus à leurs descendants. Edwards se croyait investi d'une mission qui consistait à découvrir d'autres descendants des Desposyni sur le sol américain et à les rassembler afin de fonder une nation.

Avant de mourir, en 1758, il avait trouvé sept autres familles américaines de Desposyni dont l'alliance avait signé la résurrection de Rex Deus. L'objectif final de leur coalition secrète était de s'infiltrer avec efficacité et discrétion dans tous les secteurs de la société, de la politique et de l'industrie afin d'exercer à terme une bienveillante hégémonie authentiquement chrétienne sur l'Amérique, voire, à échéance plus lointaine, de diriger le monde entier en leur qualité de descendants de Dieu.

Ils militaient en faveur d'une lecture rigoureusement littérale de la Bible et presque tous possédaient des esclaves – ces « fendeurs de bois et puiseurs d'eau » chers à Josué. Ils étaient également favorables à un système de gouvernement fondé sur un suffrage strictement aristocratique, mais pouvaient être étiquetés comme révolutionnaires dans la mesure où ils ne prêtaient allégeance qu'au Christ, à l'exclusion de tout autre souverain, y compris le roi d'Angleterre. Par-dessus tout, ils attachaient la plus grande importance au secret et à l'obéissance sans faille. L'omerta de la Mafia sicilienne n'était qu'un

engagement de pacotille à leurs yeux.

En 1776, Rex Deus avait déjà gagné considérablement en richesse et en influence. Huit signataires de la déclaration d'Indépendance faisaient partie de la secte et douze autres de ses adeptes siégeaient au Congrès continental, l'Assemblée législative des treize colonies. En 1861, quand éclata la guerre de Sécession, Rex Deus comptait des dizaines de membres à part entière, associés ou disciples dans chacun des deux camps et sur l'ensemble du territoire national.

Quand il devint clair que les partenaires commerciaux étrangers de l'Amérique allaient apporter leur soutien au Nord déjà industrialisé, les membres sudistes de Rex Deus œuvrèrent de leur mieux à la défaite de la Confédération sudiste. Dès le lendemain de la guerre, radicalement opposés à l'émancipation des esclaves prônée par Lincoln, ils firent en sorte de mettre un terme définitif au jusqu'au-boutisme présidentiel. Ce fut le premier assassinat politique dans lequel trempa Rex Deus, mais pas le dernier.

À l'aube du XX^{e} siècle, avec bon nombre de maires, gouverneurs et députés élus, Rex Deus constituait une puissance occulte en mesure de soutenir toutes sortes d'orientations stratégiques, tels l'isolationnisme au moment de la Première Guerre mondiale… et la poursuite des échanges commerciaux avec l'Allemagne jusqu'en 1917 alors que les États-Unis étaient censés être neutres.

Entre les deux guerres, les gens de Rex Deus se posèrent en partisans convaincus de la Prohibition tout en investissant en toute bonne conscience d'énormes capitaux dans les distilleries canadiennes, principales pourvoyeuses d'alcool clandestin pour le marché états-unien pendant la quinzaine d'années que dura cette politique. En 1929, avertie de l'imminence d'un krach par des initiés, la société secrète retira la quasi-totalité de ses participations dans les Bourses de New York et Chicago, évitant à ses membres des pertes colossales.

Au moment de l'accession au pouvoir de Hitler, en 1933, certains éléments européens de Rex Deus s'allièrent aux nazis tandis que d'autres liquidaient en toute discrétion leurs actifs pour les réinvestir dans les industries d'armement britanniques ou américaines.

Si l'idéologie de Hitler était à bien des égards incompatible avec celle des membres de la secte, ses méthodes et ses conceptions administratives leur semblaient en revanche très saines : n'était-il pas parvenu à transformer du jour au lendemain une poignée de fidèles en une impitoyable force politique, économique et militaire ? L'homme impressionnait et ses talents d'organisateur forçaient l'admiration au sein de Rex Deus, mais il était à l'évidence complètement détraqué, indigne de confiance et, surtout, dépourvu de toute intuition ou connaissance en matière de tactique et de stratégie

militaire.

Grâce à la présence de plusieurs de ses membres au sein de l'administration Roosevelt et à ses appuis dans les principales compagnies pétrolières, Rex Deus fut aussi pour beaucoup dans les décisions de politique étrangère qui conduisirent à étrangler ces « barbares de Japs » en les privant peu à peu de tout approvisionnement énergétique. Rien de surprenant quand on sait que Rose Francis Whitney Hull, épouse du secrétaire d'État Cordell Hull, était issue d'une longue lignée d'adeptes de la secte.

Certains, après la réussite de cette manœuvre, que les États-Unis seraient inexorablement entraînés dans la guerre, les responsables américains de Rex Deus entreprirent d'investir lourdement dans les productions liées à la défense, comme celles d'armements légers, de caoutchouc, d'acier et d'aluminium. Si bien que quand Pearl Harbor fut attaqué, ils étaient prêts à la riposte, au nom de Dieu tout-puissant, bien sûr, mais surtout au nom du dieu Dollar, pour lequel ils avaient une dévotion toute particulière.

Après la guerre, certains membres de Rex Deus, et parmi eux les Sinclair, se lancèrent dans l'achat de sociétés prestataires de services publics aux États-Unis et à l'étranger. D'autres continuèrent à investir dans les pétroles, d'autres encore dans l'immobilier ou la finance. Plus l'Amérique développait sa richesse et sa puissance, plus cela leur profitait.

Mais les adeptes de Rex Deus n'étaient pas de ces évangélistes pitoyables qui prêchent l'usage de la prière comme moyen d'acquérir fortune et renommée et acceptent n'importe quelle carte de crédit à condition que les fidèles appellent *dès maintenant* le numéro Vert en annonçant le montant de leur offrande. Non, les adeptes de Rex Deus étaient de *vrais* croyants, tout aussi pieux et fanatiques que les plus ardents djihadistes.

Avant même le début du troisième millénaire, les membres les plus haut placés de l'ordre représentaient collectivement la première force économique des États-Unis. Rex Deus était aussi la première organisation cultuelle du pays. Pourtant, fidèle à sa discrétion multiséculaire, la secte faisait à peine l'objet de quelques rumeurs – rumeurs qui, sitôt apparues, étaient invariablement balayées d'un revers de main après avoir été qualifiées de fantasmes paranoïaques fréquents dans la presse gauchiste ou de théories du complot engendrées dans les fumées du cannabis.

La seule chose à laquelle Rex Deus n'avait pas encore touché quand s'ouvrit 2008 était l'élection présidentielle. Mais en novembre de cette année-là, devant l'abomination que constituait la présence d'un Noir à la Maison-Blanche, il était clairement apparu aux caciques du clan qu'une action énergique s'imposait avant que l'âme même de la nation ne soit définitivement

pervertie par les métastases pernicieuses de l'athéisme et de la corruption profane. Pour combattre ces épouvantables fléaux, Rex Deus allait avoir besoin d'un nouveau chef et d'un plan d'urgence propre à assurer la survie du pays. Des mesures radicales devaient être prises, et vite. Les Desposyni furent convoqués pour un conclave secret.

Le bimoteur de Skybus Air Express rejoignit le couloir aérien correspondant au plan de vol déposé plus tôt dans la journée et atterrit à l'aéroport international de Bangor, dans le Maine, une heure et demie après avoir décollé de la plage, avec une large avance sur l'ouragan Otto qui s'était abattu entre-temps sur la petite île, avant-poste atlantique du continent américain.

En cours de vol, l'arche avait été placée dans une caisse en bois portant déjà les scellés de la douane et décrite sur le manifeste de bord comme contenant des isotopes médicaux. Quant à Holliday, il avait reçu un authentique passeport états-unien à son nom le désignant comme « copilote ».

En tant que personnel navigant, les occupants de l'avion franchirent la douane et le contrôle de l'immigration sans encombre, puis Holliday et Meg furent aussitôt conduits par les deux cerbères qui les accompagnaient pendant le vol jusqu'à un salon privé où une autre équipe de gardes du corps prit le relais. À considérer l'allure de ces derniers, Holliday supposa qu'ils avaient été militaires et qu'ils étaient armés.

Une demi-heure plus tard, ils montèrent à bord d'un jet privé Gulfstream G550 noir et rouge, aux couleurs de l'American Fluid Dynamics Corporation, qui les transporta en moins de deux heures à Lexington, dans le Kentucky. Là, trois Noirs à l'air malcommode en costume sombre et chemise blanche les attendaient sur le tarmac devant trois camionnettes Cadillac Escalade aux vitres teintées.

Un bref coup d'œil aux trois hommes suffit à Holliday pour deviner qu'ils avaient connu l'expérience de la guerre, sans doute en Irak ou en Afghanistan. Ils avaient le regard des soldats hantés jusque dans leurs rêves par des souvenirs traumatisants. Tout le monde grimpa dans les fourgonnettes, qui quittèrent l'aéroport et s'engagèrent sur l'autoroute 64 à la manière d'un minicortège présidentiel.

Un trajet de trente minutes les mena à Frankfort, la capitale d'État, une localité d'à peine vingt-sept mille habitants, qu'ils contournèrent pour gagner Poplar Hill, la demeure de la famille Sinclair depuis près de deux siècles.

À l'origine, Poplar Hill s'était appelé Stoneacre Farm – l'arpent des Cailloux – à cause des rochers que les premiers Sinclair avaient dû extraire du

sol pour pouvoir le cultiver, et la maison elle-même ressemblait à la misérable cabane que célèbre l'hymne de l'État, *My Old Kentucky Home*.

Au gré de l'enrichissement de Rex Deus et des Sinclair, la vieille cabane perchée sur une colline dominant la Kentucky et l'agglomération de Frankfort, en croissance constante, avait fait place à des bâtiments de plus en plus grands dont le dernier en date était le gigantesque manoir de style néogothique écossais mâtiné de roman qui s'étalait aujourd'hui au sommet du coteau. Un monstre de pierre avec porche de granit, tourelles à la Disneyland, jardin d'hiver de la taille d'une salle de bowling, passages secrets de part et d'autre de la colossale cheminée de la bibliothèque, armoiries des Sinclair en incrustations de marbre sur le sol du vestibule et galerie souterraine menant des cuisines en sous-sol à la remise et aux écuries construites en pierre de taille à l'arrière du corps de logis. La moitié des écuries continuaient à remplir leur fonction initiale et abritaient les pur-sang de la famille ; l'autre moitié servait de garage.

Le pseudo-castel fut bâti pour un coût indécent entre 1888 et 1895 par Richard Oswald Sinclair, l'arrière-arrière-grand-père de l'actuel Richard Sinclair, à l'occasion d'un pari entre lui et son confrère collectionneur d'art, George Washington Vanderbilt, qui construisit la célèbre Biltmore Mansion [2] pendant la même période. Les deux hommes s'étaient lancé un défi mutuel : ériger la plus vaste demeure du pays. Vanderbilt gagna le pari, Biltmore occupant seize mille deux cents mètres carrés, Poplar Hill seulement quinze mille trois cents. Sinclair contesta la victoire de son rival, arguant qu'en comptant la superficie de ses écuries, reliées au bâtiment principal par un tunnel, c'était lui le gagnant. Sinclair et Vanderbilt ne s'adressèrent plus jamais la parole.

Holliday resta un bon moment assis dans la camionnette, puis l'un des anges gardiens qui avaient fait avec lui le voyage en jet le fit entrer dans le château. En traversant l'extravagant vestibule, avec son sol de marbre aux armoiries incrustées et son plafond vertigineux, il se rappela soudain, frappé par le contraste, qu'il était toujours en jean, tee-shirt et chaussures de chantier. Un coup d'œil à sa montre lui fit prendre conscience qu'à peine quatre heures plus tôt il surveillait de très près l'approche d'un ouragan sur une île désolée.

Il songea à Gallant, espérant qu'il était parvenu à vaincre la tempête, et se promit de se renseigner sur le sort du pêcheur si lui-même se tirait vivant du mauvais pas où il se trouvait – ce dont il commençait à douter. Authentifier la prétendue Arche authentique pour les Sinclair ne le sauverait pas : ceux-ci n'auraient en effet aucun intérêt à le laisser vivre ensuite, et il ne manquait pas de place pour faire disparaître un corps sur les centaines d'hectares de champs

et de forêts à l'écart de tout qui entouraient la propriété.

Holliday et son escorte tournèrent à gauche dans le vestibule pour s'engager dans un couloir qui aurait fait bonne figure à Buckingham Palace, avec son parquet en tek couvert de tapis persans poussiéreux, ses murs tendus de soie moirée et ses alignements de tableaux aux cadres tarabiscotés, chacun éclairé par une applique. Les toiles, toutes européennes, représentaient pour la plupart des scènes de bataille où des chevaux chargeaient, regard fou et narines dilatées par l'odeur du sang frais, tandis que leurs cavaliers se taillaient mutuellement en pièces à coups de sabres courbes.

Ils passèrent devant des portes qui semblaient être celles d'un ascenseur et pénétrèrent quelques pas plus loin dans un salon d'allure confortable que meublaient des canapés et des fauteuils disposés devant une cheminée de taille relativement modeste. Le manteau de cette dernière s'ornait d'un tableau sobrement encadré figurant un petit chien en pleine course.

« Un Gala Creek Feist, expliqua d'une voix de grande fumeuse une vieille dame élégante assise dans un des fauteuils, comme Holliday regardait la toile. C'est avec ce genre de chien que Daniel Boone, l'explorateur, allait chasser l'écureuil. Celui-ci s'appelait Langford's Rowdy. C'était mon préféré. »

Holliday remarqua que l'arche, toujours dans sa caisse en bois, était posée sur la table basse devant elle.

« Vous êtes la mère, je suppose ? dit-il.

— Je m'appelle Katherine Pierce Sinclair, répondit la femme, qui désigna un fauteuil de l'autre côté de la table. Asseyez-vous, colonel Holliday. Vous devez être très fatigué de votre voyage. »

Elle adressa un regard à l'ange gardien. Celui-ci se retira en refermant la porte derrière lui, mais Holliday eut le sentiment que ce n'était pas pour aller bien loin.

« Vous avez dit à Meg que je ne me laisserais pas abuser par votre histoire de coffret…

— Il n'était pas nécessaire que vous y ajoutiez foi, colonel. Nous avions placé M^lle^ Blackstock sous surveillance dès le début. J'ai toujours cru en la vertu des moyens de pression, voyez-vous.

— J'ai averti Meg de ce que je ferais s'il arrivait quoi que ce soit à Peggy ou à Raffi.

— Pourquoi ces menaces, colonel Holliday ? »

Katherine Sinclair alluma une cigarette et souffla une volute de fumée vers le plafond. Elle tenait sa cigarette comme un homme, entre les premières phalanges de l'index et du majeur.

« Aucun mal ne leur sera fait du moment que vous acceptez d'authentifier

l’arche.

— Quand l’avez-vous cachée sur l’île ?

— Il y a plus d’un an. Entre autres choses, Margaret est une archéologue confirmée. Il n’y avait donc rien d’étonnant de votre point de vue à ce qu’elle soit capable de déchiffrer elle-même les indices qui conduisaient à l’arche. Malheureusement, ces indices devenaient confus sur l’île d’Iona. À partir de là, ils pouvaient mener n’importe où, l’île de Sable n’étant qu’une des possibilités. Nous avons donc fabriqué de toutes pièces des signes susceptibles de vous aiguiller dans cette direction plutôt qu’une autre. Le choix de cette île était en effet le plus séduisant, car il permettait de donner corps à la thèse de Rex Deus, selon laquelle ces fameuses reliques avaient été transportées jusqu’au Nouveau Monde. Nous avons fait confectionner le coffret dans les règles de l’art médiévales et avec des outils d’époque, puis nous l’avons enterré au bord du lac Wallace. Margaret possédait les coordonnées GPS exactes de l’endroit. Elle savait où creuser.

— L’inscription en grec était une idée astucieuse.

— N’est-ce pas ? C’est Margaret qui l’a eue : elle a étudié les langues mortes à Columbia.

— Une véritable érudite digne des génies de la Renaissance.

— Une fille dont une mère peut être fière.

— Et habile au maniement du pistolet, avec ça !

— Elle pratique la chasse depuis l’enfance, à Poplar Hill. Elle tire mieux que son frère.

— Le futur président des États-Unis ?

— Tout à fait.

— Pourquoi m’avoir choisi moi ? Il ne manque pas de médiévistes plus réputés.

— Je m’intéresse à vous depuis votre déplacement aux Açores, il y a quelque temps, répondit la matriarche avec un sourire qui évoqua dans l’esprit de Holliday l’image d’un serpent dévorant une souris. Outre mon désir de vous entendre authentifier votre trouvaille, que vous voyez là sur la table, j’aimerais beaucoup feuilleter le petit carnet que vous a remis le père Rodrigues en rendant son dernier soupir sur l’île de Corvo. Je présume que vous l’avez mis en sûreté ?

— Vous présumez bien, confirma Holliday, sans la moindre intention de révéler que l’objet se trouvait dans le coffre d’une banque genevoise.

— Alors tout va pour le mieux ! Vous pourrez aller nous le chercher après que vous aurez authentifié l’arche pendant le conclave, demain.

— Qu’est-ce qui vous permet de croire que je vais obtempérer ? » demanda

Holliday, bien qu'il connaisse déjà la réponse.

Katherine Sinclair sourit de nouveau avant de tirer une profonde bouffée de sa cigarette. Lorsqu'elle répondit, la fumée jaillit de sa bouche comme l'haleine d'un dragon – un dragon décharné et flétri arrivé au terme de son existence racornie.

« Vous le ferez parce que votre vie en dépend, ainsi que celles de M^lle^ Blackstock et de son mari tout neuf. »

31

Après sa brève conversation avec Katherine Sinclair, Holliday fut conduit jusqu'à une chambre au deuxième et dernier étage d'une des tourelles dominant le porche principal et les somptueux jardins à la française qui s'étendaient en terrasses successives devant le château. La vue était aussi grandiose que l'édifice lui-même. Depuis la causeuse placée devant les fenêtres bombées de la pièce circulaire, on découvrait toute la ville de Frankfort, nichée au fond de la vallée, au pied de la propriété, et les collines environnantes couvertes d'épaisses forêts. Le dôme du capitole de l'État était bien visible, ainsi que les méandres de la Kentucky, qui coulait paresseusement vers le nord pour rejoindre le cours plus large de l'Ohio.

Tapis persans jetés çà et là sur le parquet, vaste lit à baldaquin contre le mur, grande cheminée surmontée d'un tablier de marbre délicatement ouvragé, gigantesque téléviseur à écran plat devant un confortable canapé moelleux, la chambre était luxueusement meublée et décorée. Près du lit, une porte donnait accès à une salle de bains contiguë et une table ronde ancienne flanquée de deux chaises assorties trônait près du canapé. Il y avait même un réfrigérateur de bar rempli de bouteilles d'alcool telles qu'on en sert dans les avions, de boissons gazeuses, de sodas en boîte et d'un grand pot de noix de macadamia. Tout le confort d'un vrai chez-soi… à condition que le chez-soi en question se situe dans un hôtel Hilton.

Après avoir vérifié si la lourde porte de chêne était verrouillée – ce qui était bien sûr le cas –, Holliday passa un long moment à arpenter la pièce en tous sens tout en examinant les choix qui s'offraient à lui. Il ne doutait pas de pouvoir forcer la vieille serrure de la porte, mais où cela le mènerait-il ? Même si personne ne montait la garde devant la chambre, la propriété entière devait grouiller de nervis en armes.

Le dernier étage des châteaux de ce genre était généralement dévolu aux logements des domestiques, mais pouvait tout aussi bien servir de casernement pour des agents de sécurité. « Casernement » serait en l'occurrence le terme

approprié, tous les gros bras qu'il avait vus jusque-là étant de toute évidence d'anciens militaires, des vrais, et non de prétendus mercenaires comme ceux qui constituaient le personnel hétéroclite de la société Blackhawk.

Las de faire les cent pas, il se laissa tomber sur le canapé, prit la télécommande de la télévision sur la table basse et alluma. Après avoir zappé quelque temps d'une émission de téléréalité mettant en scène une *rock star* à une autre montrant une succession de miséreuses enceintes exigeant des tests ADN, en passant par quelques rediffusions des *Experts* et de *New York, police judiciaire*, il regarda pendant dix minutes sur Turner Classic Movies la version 1934 de *Cléopâtre*, avec Claudette Colbert dans le rôle-titre et Henry Wilcoxon dans celui de Marc-Antoine. Puis il se décida pour CNN. La chaîne d'information continue ne faisait aucune allusion à un enlèvement en Israël, mais cela ne signifiait pas grand-chose. D'ailleurs, CNN semblait considérer que les seuls événements internationaux dignes d'être rapportés étaient les épidémies, les inondations, les séismes et les guerres. Dehors, dans le soir qui tombait, une étrange luminosité jaunâtre annonciatrice d'orage remplissait l'air chargé d'ozone.

À 18 heures précises, il entendit une clé tourner dans la serrure et, un instant plus tard, deux des gorilles de Kate Sinclair firent leur entrée, le premier portant un grand plateau d'argent. Meg Sinclair les suivait en grande tenue d'amazone, avec jodhpurs et bottes noires montantes, les cheveux tirés en arrière et retenus par un nœud de velours, noir lui aussi. Après avoir posé son chargement sur la table ronde, l'homme au plateau dressa deux couverts entre lesquels il disposa les plats et une Thermos de café.

« Vous venez savourer votre triomphe ? demanda Holliday à la jeune femme.

— Ce n'est pas mon genre. Je pensais simplement que vous aimeriez un peu de compagnie pendant le dîner.

— Vous avez un sens aigu de l'hospitalité.

— Écoutez, Doc, nous n'avons pas vraiment de raison de nous montrer hostiles l'un envers l'autre.

— Oh, que si ! Votre mère a fait enlever Peggy et son mari. Je suis retenu ici contre mon gré. On peut difficilement faire pire en matière d'hostilité !

— Il ne leur sera fait aucun mal, pas plus qu'à vous, affirma Meg, qui s'assit à la table.

— Non, bien sûr ! À condition que je fasse exactement ce que vous et votre mère voulez…

— Venez donc dîner, vous devez avoir faim.

— Vous ne m'avez pas répondu », insista Holliday, s'asseyant à son tour.

Le repas était digne d'un restaurant quatre étoiles : bisque de homard servie dans un bol de céramique blanche – sans doute une allusion ironique de la part de Meg –, filet mignon de veau cuit au vinaigre balsamique et fourré aux cèpes avec accompagnement de pommes de terre au four et de champignons grillés, crème caramel pour finir.

Holliday goûta la bisque, à laquelle il ne manquait rien pour être parfaite, ni le discret arrière-goût de cognac, ni la cuillerée de crème fraîche, ni les feuilles de persil plat décorant la surface rose pâle du potage.

« Pourquoi vous serait-il si difficile de faire ce que nous attendons de vous ? dit Meg.

— Parce que c'est une escroquerie fondée sur un mensonge et un faux.

— Mais pour une bonne cause…

— Une bonne cause ? Selon qui ? répliqua Holliday en coupant son filet mignon, dont s'échappa un peu de farce onctueuse.

— Selon moi.

— D'après ce que j'ai compris, vous comptez utiliser les objets contrefaits que contient le coffret pour aider votre frère à prendre le commandement de votre petite coterie ? s'enquit Holliday en regardant la jeune femme entamer son repas.

— La "petite coterie", comme vous l'appelez, est à la tête d'un actif net de cinq cents milliards de dollars, et cela commence à poser des problèmes. "Le pouvoir tend à corrompre…"

— "Le pouvoir absolu corrompt absolument", dit Holliday, complétant la citation. La seule phrase remarquable que le premier baron Acton ait jamais prononcée. En réponse à la bulle d'infaillibilité pontificale de Pie IX, en 1871.

— Eh bien, c'est ce qui est en train de se passer au sein de Rex Deus. L'ordre concentre tant de pouvoir entre si peu de mains que la corruption s'y est installée. Certains de ses membres en sont venus à considérer l'organisation comme un moyen au service de leur but personnel, qui est de s'enrichir. Ces gens ont perdu de vue les principes qui ont fait la grandeur de cette nation. Ce sont des dévoyés, dans un pays dévoyé.

— Et votre frère, bien sûr, va remettre de l'ordre dans tout ça.

— Absolument.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il serait mieux placé pour cette mission que n'importe quel autre membre du Sénat ou du personnel politique ?

— Doc, si le Président actuel est réélu, ce sera trop tard. Le pays deviendra un enfer socialiste où le gouvernement fourrera son nez partout, dans les affaires, le système de santé, l'industrie, Wall Street. Un second Kremlin !

— Vous croyez vraiment ça ?

— Non seulement je le crois, mais je le sais ! répondit Meg, le regard étincelant. Seulement, certains membres de Rex Deus le savent, eux aussi, et ils sont en train de manœuvrer pour tirer avantage de la situation.

— De quelle façon ?

— S'ils parviennent à convaincre les autres membres de l'ordre, les cadres concernés ont l'intention de provoquer un nouveau krach boursier. Quand les effets de la tempête se seront dissipés, ils seront devenus encore plus riches et le pays entier agonisera. L'Amérique pourrait ne jamais s'en remettre ; nous deviendrions une puissance de troisième zone du jour au lendemain. Nous ne pouvons pas laisser faire, Doc ! *Vous* ne pouvez pas laisser faire ! »

Holliday hocha pensivement la tête. Cela faisait trois fois qu'elle l'appelait « Doc » depuis qu'elle était entrée dans la pièce, un surnom qu'elle utilisait rarement d'habitude.

« Donc, vous voulez que je mente pour vous… dit-il.

— Un mensonge véniel à propos d'une chose qui n'a sans doute jamais eu d'existence réelle. À propos d'un mythe, non d'une réalité. Est-ce si difficile ?

— Qui a dit que je souhaitais voir votre famille prendre la barre de l'État ?

— Ce sera toujours mieux que de le voir sombrer.

— En fait, il n'a été question que de mensonge dès le départ. Vous avez commencé par me mentir, et maintenant vous voulez que ce soit moi qui mente.

— Je mentirais, moi, si la vie de mes proches était en jeu.

— Bon… Si vous promettez de relâcher Peggy et Raffi dès que j'aurai fait ce que vous me demandez…

— Vous avez ma parole. »

Une parole à laquelle Holliday n'attachait aucun crédit, mais il s'abstint de tout commentaire. L'important était de vivre et de se battre une journée de plus.

« Alors, d'accord, dit-il en reposant sa fourchette, l'appétit coupé.

— De quoi aurez-vous besoin pour ouvrir le coffret le moment venu ? »

Holiday réfléchit un long moment, puis :

« Il me faudra un microchalumeau à butane et un gros cutter.

— Un gros cutter ? Pour quoi faire ? demanda Meg d'un air soupçonneux.

— Mais pour enlever votre mère et filer avec elle à Cuba, pardi !

— Je vous en prie, je parle sérieusement.

— Le chalumeau me servira à chauffer le joint en plomb et le cutter à le couper une fois ramolli.

— Je vois… »

La jeune femme dévisagea un moment Holliday par-dessus la table avec une expression étrange.

« Les choses auraient pu se passer différemment entre nous, vous savez,

Doc, déclara-t-elle enfin.

— Ce n'est pas mon avis », répondit-il, mettant un terme à la conversation.

Se levant sans ajouter un mot, Meg Sinclair alla jusqu'à la porte. Elle frappa trois coups, puis deux. L'un des gardes qui avaient apporté le plateau lui ouvrit aussitôt et elle quitta la pièce sans se retourner ni dire bonne nuit. La porte se referma.

Quand il fut seul, Holliday réfléchit à ce qu'il venait d'entendre tout en se forçant à achever son repas. Règle numéro 1 du soldat : mange quand tu le peux ; l'occasion ne se représentera peut-être pas de sitôt. Après avoir avalé les deux assiettes de dessert, il but presque tout le Thermos de café, ce qui ne l'empêcha pas de s'endormir tout habillé sur le grand lit alors que les premières gouttes de pluie frappaient les hautes fenêtres de la chambre comme en écho à l'ouragan de l'île de Sable.

Il était un peu plus de 7 heures du matin quand il se réveilla d'un sommeil sans rêves. Il pleuvait toujours – un déluge ininterrompu tombant d'un ciel aux tons d'ardoise. L'eau s'égouttait du toit et dégoulinait sur les vitres des fenêtres en longues larmes ondulantes et capricieuses. Le panorama avait disparu. La vue s'arrêtait aux taches de couleurs vives des jardins, au-delà desquels tout se noyait dans une grisaille uniforme.

Se détournant de la fenêtre, Holliday se déshabilla et alla dans la salle de bains. Là non plus, comme dans un hôtel de luxe, rien ne manquait : shampooing, savon, serviettes, rasoirs, déodorant, brosse à dents, dentifrice… Il y avait même un grand peignoir blanc en tissu tout moelleux. Il se lava les cheveux deux fois sous la douche chaude pour en enlever tout le sable puis se savonna et se rinça à deux reprises. Enfin, propre comme un sou neuf, il s'enveloppa dans le peignoir et passa le quart d'heure suivant à se raser de près. Il se demanda si les Sinclair allaient lui fournir des vêtements propres. Ils n'avaient sans doute pas envie de le voir débarquer au milieu de leur « conclave » habillé comme un SDF. Il s'aperçut ensuite qu'il avait faim et s'interrogea : aurait-il droit au dernier repas du condamné ?

Quand il sortit de la salle de bains, rafraîchi et tout à fait réveillé, il vit que les Sinclair avaient devancé tous ses désirs. Pendant qu'il faisait sa toilette, les couverts du dîner avaient été remplacés par un plateau de petit-déjeuner. Sur la couette du lit, qui avait été fait au cordeau, étaient étalés un costume, une chemise de soie blanche, une cravate, des chaussettes noires, des chaussures de ville, noires également, et même des sous-vêtements.

Le costume à rayures, sombre et classique, venait de chez Zegna ; les chaussures de chez Crockett & Jones. La cravate, faite à la main, était en soie

bleu marine, ses rayures constituées d'un motif vieil or répété représentant la minuscule croix engrêlée des Saint-Clair. Les chaussettes elles aussi étaient en soie.

Toujours drapé dans le peignoir, il prit place à la table et souleva la cloche d'argent qui coiffait l'un des plats, découvrant des œufs brouillés cuits à la perfection. Les autres plats contenaient du bacon croustillant, des saucisses, des pommes de terre sautées, et des tomates vertes grillées. Il n'y avait pas de toasts, mais des petits pains de maïs frits. Il remplit son assiette, se versa du café et se mit à l'ouvrage.

Après avoir déjeuné, il s'habilla avec soin, prenant plaisir au contact du tissu neuf sur sa peau et même au léger pincement des coûteuses chaussures anglaises. Tout était exactement à sa taille.

L'attente qui suivit fut à l'image d'un soufflé qui retombe. À 9 heures passées, personne n'était encore venu le chercher. À 9 h 30, une première voiture surgit des vapeurs de pluie et vint se ranger sous le porche, à l'aplomb de sa fenêtre. C'était une limousine Lincoln noire à six places.

Ce fut ensuite pendant deux heures un luxueux défilé de Town Cars, Escalades, Mercedes et autres Jaguar. Une douzaine de véhicules en tout, y compris une Bentley et une Rolls Royce, tous d'un noir de bon ton. Comme Holliday les regardait arriver l'un après l'autre depuis son observatoire privilégié à la fenêtre de la tour, il lui vint à l'esprit qu'une telle concentration de voitures haut de gamme avait des chances d'attirer une attention non souhaitée, puis il écarta l'idée.

Il se trouvait au Kentucky, pays des pur-sang vainqueurs des plus prestigieuses courses hippiques et des saillies à plusieurs centaines de milliers de dollars. Des voitures comme celles qu'il voyait devaient pulluler dans les environs, transportant sans doute plus d'émirs du pétrole que de riches Américains. Le monde avait tellement changé en quelques dizaines d'années. Meg Sinclair avait-elle raison ? Les États-Unis avaient-ils perdu le nord, ou étaient-ils seulement en train de s'adapter à une réalité nouvelle ? Un concept comme celui de puissance mondiale était-il encore d'actualité ? Il n'en savait rien, mais, quoi qu'il en soit, il était bien décidé à satisfaire les demandes des Sinclair si cela avait la moindre chance d'empêcher qu'il arrive malheur à Peggy et Raffi. Pour le reste, il verrait bien. Après tout, s'il avait survécu jusqu'ici, cela pouvait continuer.

32

On lui apporta une salade composée pour le déjeuner, puis on vint le chercher à 12 h 55. Deux des gorilles de Katherine Sinclair le conduisirent à la grande salle à manger du rez-de-chaussée, une immense pièce tout en longueur et haute de plafond qui ressemblait davantage à une nef de cathédrale qu'à un lieu où l'on fait bonne chère.

À l'extrémité arrondie de la salle s'ouvraient trois hautes verrières cintrées devant lesquelles était disposée une longue table de réfectoire pouvant accueillir au moins vingt personnes, mais préparée pour seulement seize.

Le vitrail central représentait saint Michel, épée en main ; les vitraux latéraux des chevaliers en armure du XIIIe siècle portant des écus ornés de la croix engrêlée des Saint-Clair. La salle à manger faisait pour l'occasion office de salle de conférences et, à la place des couverts, on avait installé des verres et des carafes d'eau ainsi que des blocs-notes.

Quand Holliday fut introduit dans la pièce, tous les regards se tournèrent aussitôt vers lui. Katherine Sinclair présidait à un bout de la table, à droite, flanquée de Meg Sinclair d'un côté et d'un bel homme aux cheveux auburn de l'autre. À en juger par sa ressemblance frappante avec Katherine et Meg, ce dernier devait être le frère de Meg, Richard Pierce Sinclair, l'aspirant à la présidence.

Si c'était bien lui, il avait au moins la tête de l'emploi avec son expression empreinte de gravité et ses tempes grisonnantes. Les gardes accompagnèrent Holliday jusqu'à la seule chaise vide, à la droite de Meg, puis se retirèrent. Il s'assit et parcourut l'assemblée du regard.

Sur les douze personnes présentes hormis lui-même et les Sinclair, il en reconnut quelques-unes, mais pas toutes. Il y avait là un général quatre étoiles qu'il avait croisé à l'époque où il était affecté au Pentagone et qui faisait maintenant partie de l'état-major interarmées, plusieurs membres du Congrès des deux sexes. Il reconnut également Miles Bainbridge, avec son postiche à la Ronald Reagan passé au cirage, et son épouse Beth, au visage en lame de

couteau et aux allures de star vieillissante, tous deux propriétaires et franchiseurs de l'Église des Bénédictions divines, sectatrice de la Théologie de la prospérité.

L'Église des Bénédictions divines était une entreprise pesant un milliard de dollars, avec des filiales dans vingt-sept pays et sept cent cinquante mille « associés » fidèles au credo très simple qu'elle professait : si vous voulez que Dieu vous donne des sous, donnez-en un peu aux Bainbridge pour commencer. Une observance qui avait permis aux intéressés d'acquérir une demi-douzaine de propriétés aux quatre coins du pays ainsi qu'un Cessna Citation XLS pour se rendre de l'une à l'autre.

À côté des Bainbridge était assis un magnat de l'immobilier bien connu, propriétaire, entre autres, du plus grand casino de Las Vegas, et, près de lui, la dirigeante de la plus importante affaire mondiale de transformation de produits agricoles, dont les activités allaient de la fabrication de cigarettes à celle de boissons sans alcool. Connues ou inconnues de Holliday, toutes les personnes présentes se signalaient par un même trait distinctif identifiable entre tous : elles respiraient l'absolue confiance en soi des gens assurés de leur propre valeur et de la pérennité de leur pouvoir.

Ce n'étaient pas de bonnes vieilles Timex qui ornaient les poignets, mais des Rolex, Oméga, Patek Philippe ou au moins Cartier. La palme allait à Miles Bainbridge et sa femme, qui portaient des montres assorties Jules Audemars-Piguet Grande Complication avec boîtier en platine à sept cent mille dollars l'unité. Il fallait croire que Dieu avait entendu leurs prières.

Quand Holliday fut assis, Katherine Sinclair fit taire les conversations feutrées en frappant quelques coups de ses doigts pliés sur le plateau balafré de la vieille table en noyer.

« Avant d'ouvrir la séance, commença-t-elle, je tiens à adresser mes condoléances aux proches de notre regretté frère en dévotion et dirigeant de l'ordre, William Henry Adams, dont la disparition constitue pour nous tous une perte immense.

« Dans ces tristes circonstances, le règlement et la constitution de l'ordre font obligation à ses membres de se réunir immédiatement en conclave afin d'élire un nouveau maître. C'est pourquoi nous avons été conviés à cette assemblée en notre qualité de responsables de toutes les familles composant Rex Deus encore de ce monde.

« Avant de lancer la procédure de vote, toutefois, j'aimerais vous présenter ma fille, Margaret Sinclair, qui, comme vous le savez, jouit d'un certain renom en tant que spécialiste en archéologie biblique. Depuis deux ans, et plus récemment avec l'aide du colonel Holliday ici présent, médiéviste bien connu,

Margaret, vous ne l'ignorez pas, s'était assigné pour mission de retrouver rien de moins que l'Arche authentique… Mais je lui laisse le soin de vous annoncer elle-même la nouvelle. »

Meg se leva. En costume pantalon sombre, ses cheveux flamboyants coiffés en chignon, elle faisait très femme d'affaires. Des lunettes rétro de bibliothécaire suspendues à son cou par un cordon de velours achevaient de lui donner un air de sérieux et de professionnalisme qu'elle aurait eu même sans cet accessoire.

« Ce n'est un secret pour personne dans cette salle, dit-elle, que l'Arche authentique – entendez le reliquaire contenant le Saint-Graal, la couronne d'épines, le saint suaire et l'anneau du Christ – constitue un élément essentiel de la mythologie de Rex Deus. Pour certains d'entre vous, je n'en doute pas, l'arche n'est qu'un mythe. Pour d'autres, elle existe bien, mais est elle-même enfermée dans un autre reliquaire, plus grand, la châsse en or des Rois mages, conservée dans la cathédrale de Cologne et réputée contenir en outre les ossements des trois rois venus apporter à l'enfant Jésus leurs saintes offrandes de myrrhe, d'or et d'encens.

« Les plus cyniques d'entre vous peuvent même penser que l'Arche authentique et son transfert jusqu'au Nouveau Monde ne sont qu'une invention, une mystification montée par Jonathan Edwards, le fondateur de notre organisation, représenté à cette table par notre sœur en dévotion Jane Campbell Edwards, sa descendante… »

Meg salua de la tête la patronne de la multinationale des sodas et cigarettes assise à côté du gros promoteur immobilier rubicond à l'ineffable moumoute.

« Eh bien, en un mot comme en cent, reprit-elle, toutes ces thèses sont erronées. Et si je puis affirmer cela avec force, c'est parce qu'au terme d'une longue et parfois périlleuse odyssée, mon collègue et ami, Peter Holliday, anciennement professeur d'histoire militaire à l'académie de West Point, et moi-même avons localisé l'Arche authentique sur l'île de Sable, au large de la Nouvelle-Écosse. Nous l'avons exhumée de la cachette où elle avait été enfouie voici près de sept cents ans par messire Jean de Saint-Clair et la bienheureuse Juliana de Navarre, abbesse du couvent Sainte-Agnès-de-Bohême, à Prague. Pour l'anecdote, j'ajouterai que nous avons effectué cette opération sous la menace d'un épouvantable ouragan… mais cela est une autre histoire. »

La jeune femme s'interrompit un instant pour laisser l'assistance saluer de ses rires complaisants son petit trait d'humour.

En arrière-fond sonore, étouffé par le vacarme incessant de la pluie battante, Holliday crut entendre les pulsations d'un rotor d'hélicoptère. Un accident à Frankfort nécessitant une évacuation sanitaire ? Pas vraiment surprenant par un

temps pareil. Il fixa de nouveau son attention sur Meg, qui continuait son numéro par la narration dûment expurgée de leurs aventures, où ses propres recherches sur la bienheureuse Juliana se conjuguaient avec l'intérêt que le « cher Pr Holliday » portait à Jean de Saint-Clair.

À la fin de son discours, elle éleva légèrement la voix pour annoncer avec un vibrato dramatique :

« Et maintenant, mesdames et messieurs, cette Arche authentique enfin restituée à ses légitimes héritiers et propriétaires, les frères et sœurs de Rex Deus, derniers descendants des Desposyni en Amérique, cette arche, la voici ! »

Soit qu'ils aient écouté à la porte, soit que la salle ait été truffée de micros, ce qui semblait plus vraisemblable, deux nervis en costume sombre entrèrent à cet instant précis, portant le coffret drapé dans une couverture de déménagement bleu ciel. Un troisième homme suivait avec le cutter et le microchalumeau qu'avait réclamés Holliday.

Les trois gorilles déposèrent les objets sur la table, devant Meg et Holliday, puis quittèrent la salle en silence. Après en avoir ôté la couverture, Meg inclina la boîte revêtue de plomb de sorte que tout le monde puisse la voir.

« Comme vous pouvez le constater, dit-elle en ajustant sur son nez ses lunettes d'intellectuelle, le couvercle de l'arche est encore scellé. Il porte la croix engrêlée, antique emblème des Saint-Clair, ainsi que l'inscription grecque signifiant "Par ce signe tu vaincras", qui était la devise des chevaliers du Temple. »

Elle jeta un regard circulaire sur l'assistance avant de préciser :

« Nous avons laissé le couvercle soudé de sorte que vous puissiez tous assister en personne à son ouverture. »

Sur ces mots, elle adressa un signe de tête à Holliday, qui se leva docilement. Sous l'œil de Meg, toujours debout, il prit le chalumeau – un petit BernzOmatic dont la buse ressemblait à un pistolet de pompe à essence miniature.

Tenant l'appareil entre le pouce et l'index de sa main droite, il tourna de la main gauche le minuscule robinet du gaz et pressa la commande de l'allumeur automatique incorporée au manche. Il y eut un sifflement, puis une flamme bleu vif jaillit aussitôt.

Il ramassa le cutter et se mit à l'ouvrage, faisant fondre la soudure tronçon par tronçon avant de passer la lame tranchante dans le métal ramolli. Il lui fallut dix minutes pour dégager les quatre côtés du couvercle. Son travail achevé, il reposa les outils avant de se tourner vers Meg.

« Ouvrez vous-même ! ordonna-t-elle avec un sourire en complète discordance avec la dureté de son regard, qui n'annonçait rien de bon. Vous

êtes le codécouvreur, après tout. »

Holliday acquiesça. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Quelqu'un toussa discrètement. La descendante d'Edwards signalait son incrédulité par une expression distante tandis que Miles Bainbridge levait un sourcil aussi condescendant que sceptique. À côté de lui, son épouse se contentait d'afficher un sourire de faire-valoir de série télévisée. À voir le visage rectifié au Botox de la blonde sexagénaire en robe écarlate, on aurait pu penser que le ciel l'avait décérébrée pour exaucer une prière de son mari.

Holliday crut percevoir un vague mouvement au-delà des verrières, mais il n'y prêta pas attention. Dans un silence absolu, il souleva le couvercle du coffret et le posa à côté. Quelqu'un toussa de nouveau. Holliday se pencha au-dessus de la boîte ouverte et faillit éclater de rire.

Dans le genre supercherie, le contenu du coffret était un véritable chef-d'œuvre. Il s'écarta pour ne pas voler la vedette à Meg, qui était manifestement à l'origine de cette manipulation de génie. À tout seigneur, tout honneur ! Il y eut un nouveau toussotement et cette fois Holliday se rendit compte qu'il provenait de l'extérieur de la salle, mais toute l'attention de l'assistance étant concentrée sur Meg, personne n'y prit garde.

La jeune femme sortit un à un les objets de l'arche avant de les poser doucement sur la couverture. Le Saint-Graal correspondait exactement à la description qu'elle en avait faite : une grossière écuelle de bois qui semblait avoir été façonnée sur un tour antique – ce qui était probablement le cas. Les Égyptiens ayant utilisé des tours à archet mille ans avant la naissance du Christ, il n'avait pas dû être trop difficile de s'en procurer un sur le marché parallèle des pièces archéologiques.

La couronne d'épines, un instrument de torture déjà courant à l'époque des premiers Romains, était en fer rouillé. Elle comportait à l'origine un sac de toile – bien sûr absent du coffret puisqu'il était censé s'être désagrégé avec le temps – dans l'ourlet duquel était cousue une lourde chaîne. On en coiffait le supplicié de sorte que le poids de la chaîne lui enfonce le sac jusqu'au niveau des sourcils, des oreilles et de la nuque. À l'intérieur, l'ourlet était garni d'épines de fer inclinées légèrement vers le bas qui pénétraient dans les chairs, perçant parfois la boîte crânienne pour atteindre le cerveau. Le dispositif, encore en usage en plein Moyen Âge, était très prisé par les inquisiteurs espagnols.

L'anneau du Christ était tout aussi impossible à dater et à authentifier que le calice et la couronne. Il s'agissait d'une simple bague en bronze ternie par le temps, comme il se devait, et surmontée d'une sorte de pièce de monnaie. Il était tout à fait plausible que des ornements de ce genre aient été portés par les

Romains du Ier siècle ou par les habitants de la Galilée conquise.

La monnaie décorative figurait un chrisme – le monogramme en forme de X formé des deux premières lettres du mot « Christ » en grec ancien, X (khi) et P (rhô). Entre les branches du X étaient représentés les signes *alpha* et *oméga*, symbolisant le début et la fin. Le chrisme était utilisé par les premiers chrétiens comme un sceau auquel ils attribuaient des pouvoirs magiques. L'anneau rappelait quelque chose à Holliday, qui se souvint soudain en avoir vu un presque identique dans un petit musée de Kourion, sur l'île de Chypre.

Gardant le meilleur pour la fin, Meg Sinclair présenta avec vénération le saint suaire, qui n'était à vrai dire rien d'autre qu'un grand lambeau d'étoffe pourrissante.

Holliday ne put s'empêcher de sourire. Il ne doutait pas qu'un examen approfondi de la guenille révélerait la présence de tissus humains et de diverses traces d'origine organique qu'une datation ferait remonter à l'époque du Christ. L'étoffe devait être du byssus, le tissu de lin blanc très fin dans lequel on enveloppait les défunts aux derniers temps de l'Égypte pharaonique.

Ceux qui avaient fabriqué ces reliques méritaient vraiment un coup de chapeau.

Meg regarda une dernière fois dans le coffret et en sortit encore un objet : deux lattes de bois – sans doute du cèdre des montagnes de Syrie – qui s'emboîtaient l'une dans l'autre pour former l'« instrument de Dieu », le bâton de Jacob primitif qui avait permis à Jean de Saint-Clair de traverser l'océan et dont lui-même, Holliday, avait trouvé un exemplaire exactement semblable dans la tombe d'Imhotep, en Libye, l'année précédente.

Meg se tourna vers lui, sourit, et lui adressa un clin d'œil. Prenant conscience de ce que cela signifiait, il se sentit pâlir. Si Meg connaissait dès le départ l'existence de l'instrument de navigation, cela voulait dire que Bernheim, le spécialiste français de l'histoire maritime, était à la solde de Rex Deus, et ce, bien avant leur entrevue à la brasserie Le Malakoff.

Or, c'était justement Bernheim qui lui avait suggéré de s'adresser au frère Morvan, ce qui l'avait à terme conduit au Mont-Saint-Michel, où il avait comme par hasard rencontré Meg. Il se traita intérieurement de tous les noms. On s'était joué de lui dès le début et il ne s'était rendu compte de rien. Il aurait pourtant bien dû se douter que cette rencontre dans la chapelle Saint-Aubert n'était pas plus une coïncidence que celles qui avaient suivi. Et maintenant, son manque de clairvoyance allait lui coûter la vie, ainsi qu'à Peggy et Raffi.

L'opération *Assyriens* débuta comme l'attaque des mêmes Assyriens décrite

dans le poème de Byron, *La Défaite de Sennacherib*, « les loups fondant sur la bergerie » – les moutons étant en l'occurrence les membres de Rex Deus. Il n'y eut pas d'autre coup de semonce que les détonations des trois Galil ARM 5,56 millimètres tirant des grenades à fusil, suivies d'un bruit de verre brisé. Holliday eut immédiatement le réflexe de se jeter au sol, de fermer les yeux en serrant bien les paupières et de se couvrir les oreilles. Il n'avait pas besoin d'un dessin pour savoir ce qui allait suivre.

Trois soldats lourdement armés, portant gilet pare-balles, cagoule et lunettes de protection noirs, plongèrent dans la salle à travers les verrières brisées alors que les trois projectiles roulaient encore sur la table.

Deux des grenades étaient des incapacitantes, la troisième un fumigène. Les premières éclatèrent d'abord, aveuglant tous les gens assis à la table en court-circuitant leurs récepteurs rétiniens tandis qu'une explosion assourdissante à cent quatre-vingts décibels achevait de les désorienter. L'engin fumigène sauta une fraction de seconde plus tard et la salle commença à se remplir d'un épais nuage jaune.

Holliday se remit debout au milieu des cris et des gémissements tout en essayant de discerner quelque chose à travers la fumée et la bousculade. Comme il commençait à se frayer un chemin vers la porte, il entendit celle-ci s'ouvrir avec fracas et une voix hurler :

« *Sa'al* Holliday ! Par ici ! »

Sa'al signifiait « lieutenant-colonel » en hébreu. Holliday avança vers la sortie en luttant contre les membres de Rex Deus hébétés qui se tenaient encore debout.

L'un de ces derniers était le général du Pentagone. Tout robuste qu'il était, le coup de coude que Holliday lui décocha dans la gorge l'envoya tout de suite au tapis. L'ultime obstacle entre lui et la porte était maintenant la silhouette titubante de Miles Bainbridge, le télévangéliste tous-modes-de-paiement-acceptés, qui frottait ses joues dégoulinantes de larmes en gémissant. Holliday lui expédia un magistral coup de poing en plein sur la bouche et sentit craquer sous l'impact les couronnes dentaires à douze cents dollars pièce du bonhomme. Comme il atteignait enfin la porte, un homme en noir lui empoigna le bras.

« Colonel Holliday ?

— Oui.

— Content de vous revoir, mon colonel ! Venez vite avec moi, il n'y a pas de temps à perdre ! » ordonna le commando tout en le traînant littéralement hors de la salle.

Il tenait un Glock 17 équipé d'un silencieux et Holliday vit un des gorilles de

Katherine Sinclair affalé sur le sol, son propre Glock près de lui, sa cervelle répandue sur un mur.

« Il a dégainé en me voyant, expliqua l'homme. Dépêchez-vous, s'il vous plaît, mon colonel ! »

Ils gagnèrent en courant le bout du couloir, puis dévalèrent un étroit escalier, rejoints par plusieurs autres soldats en tenue noire.

« Vous êtes du Shaldag, l'unité 5101, c'est ça ? » demanda Holliday.

Le Shaldag, une composante des forces spéciales israéliennes, s'était entre autres faits d'armes illustré, croyait-on, dans le marquage des objectifs lors de l'opération *Babylone*, la destruction du réacteur nucléaire irakien Osirak, en 1981.

« Nous n'existons pas, mon colonel. D'ailleurs, vous ne nous avez pas vus », répondit son nouvel ange gardien en lui reprenant le bras comme ils débouchaient dans la vaste cuisine au sous-sol.

La voix n'était pas inconnue à Holliday, mais il n'était toujours pas parvenu à la situer quand ils atteignirent l'entrée du tunnel qui menait aux écuries.

« Encore un qui a dégainé quand il vous a vu ? » demanda-t-il en désignant un deuxième gorille étendu par terre, sans doute victime lui aussi des curieux « toussotements » entendus avant l'assaut.

Le soldat l'entraîna dans le souterrain maçonné.

« Non, mon colonel, celui-ci m'avait tiré dessus. On ne tire jamais le premier, sauf en cas de nécessité absolue, mais on riposte toujours quand on essuie des tirs.

— Une phrase que j'aurais pu prononcer, commenta Holliday avec un sourire.

— Mais vous l'avez fait, mon colonel ! Cours de tactique militaire romaine, UV 301. *Boum, Ah, USMA-Rah-Rah, USMA-Rah-Rah, Hourrah, Hourrah !* »

Le cri de ralliement de West Point. Qui pouvait bien être ce garçon sous sa cagoule noire ?

Ils étaient arrivés au pied d'un escalier de pierre qu'ils escaladèrent quatre à quatre pour aboutir dans les écuries.

« Je vous connais ? » demanda Holliday.

L'un derrière l'autre, ils traversèrent au pas de course la partie des écuries transformée en garage et sortirent du bâtiment sous la pluie battante. La visibilité était proche de zéro, mais l'ancien cadet semblait savoir où il allait. Ils pénétrèrent dans un bosquet de peupliers en suivant un sentier à peine tracé. Des coups de feu résonnaient derrière eux. Holliday se retourna et vit qu'une douzaine d'hommes en noir les talonnaient à présent.

Ils atteignirent une clairière où deux hélicoptères UH-1 Iroquois attendaient,

rotors brassant l'air. Bizarrement, les deux appareils arboraient la livrée rouge et blanc des forces de police du comté de Franklin, dans l'Ohio. Leurs portes coulissantes, ouvertes, étaient gardées chacune par une sentinelle cagoulée.

« Par ici ! » ordonna l'escorte de Holliday, lui agrippant une fois de plus le bras dans une poigne de fer pour le faire monter avec lui dans un des hélicoptères, où six des autres soldats les rejoignirent. Ils décollèrent avant même que la porte ne soit refermée. Un homme assez âgé qui occupait le siège du copilote ôta son casque de radio et tourna vers eux un visage tourmenté, boucané par le soleil et sillonné de rides.

« Des pertes, Menzer ? s'enquit-il.

— Aucune, monsieur. Personne ne manque à l'appel.

— Excellent ! » commenta le supérieur avant de remettre ses écouteurs.

Le jeune soldat retira sa cagoule.

« Misha ? Misha Menzer ? s'exclama Holliday, stupéfait, reconnaissant aussitôt à ses épais sourcils, à son menton pointu et à son nez aquilin l'ancien élève qu'il avait connu binoclard et couvert d'acné.

— Lui-même, mon colonel, répondit le jeune homme avec un large sourire. Thayer Hall. Classe 2005. Vous me disiez que je finirais laveur de voitures dans le parc automobile de mon régiment si je ne changeais pas de conduite. »

Menzer était venu à West Point dans le cadre d'un programme d'échange. À l'époque, Holliday avait estimé son sens de l'humour bien supérieur à ses aptitudes militaires.

« Eh bien, je suis toujours ravi que la réalité démente mes *a priori* sur quelqu'un. Surtout quand ce quelqu'un me sauve les fesses !

— Tout le plaisir est pour moi, mon colonel. Le sauvetage de fesses est notre spécialité. Il fallait quelqu'un pour vous reconnaître. Je me suis porté volontaire. Ordre du chef », dit Menzer en montrant l'homme assis près du pilote.

Il lança à la cantonade une phrase en hébreu qui déclencha l'hilarité générale dans l'hélicoptère. Holliday regarda machinalement le paysage de collines boisées qui défilait sous lui, l'esprit ailleurs. Enfin, il tapa sur le bras du « chef », qui ôta de nouveau son casque et lui fit face.

« Les gens qui me détenaient ont menacé de tuer ma cousine et son mari si je refusais de coopérer. Il faut les retrouver avant qu'il ne soit trop tard, cria-t-il pour couvrir les hennissements des rotors et le mugissement de la turbine.

— Pas nécessaire, répondit l'homme en forçant sa voix de la même manière. Nous avons été avertis qu'ils allaient être kidnappés. Un tuyau du Vatican, ironiquement ! D'un certain père Thomas Brennan, chef des services secrets du Saint-Siège. »

Sodalitium Pianum… Holliday avait déjà eu l'occasion d'affronter Brennan une fois, là encore à l'occasion d'un rapt.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Nous avons coupé l'herbe sous le pied des ravisseurs en enlevant nous-mêmes vos proches. Ils sont sains et saufs, en sécurité sur la base aérienne Ramat-David d'Haïfa, dans le nord, en attendant de prendre l'avion pour vous rejoindre ici. »

Un sentiment d'immense soulagement et de gratitude submergea Holliday.

« Merci, dit-il.

— *Tsu gezunt*. Il n'y a pas de quoi.

— Je suppose que vous appartenez au Mossad ? Misha n'a pas voulu me le confirmer.

— Misha est un bon élément, un bon tireur, aussi. Nous avions infiltré quelqu'un dans l'équipe de M. Coing. Il s'est révélé que la CIA sous-traite à ces gens-là ses opérations de renseignement dans les pays prétendument amis. Notre agent a placé une puce GPS dans vos chaussures et dans le portable de la jeune Sinclair. Nous vous suivions à la trace depuis ce moment-là.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Il y a des questions qu'il vaut mieux ne pas poser…

— Ah, c'est vrai : vous n'existez pas ! » commenta Holliday en souriant.

L'homme lui rendit son sourire.

« Vous comprenez vite, mon garçon », dit-il.

Et ils poursuivirent leur vol à travers la pluie.

33

Peggy Blackstock, son mari, Raffi, Doc Holliday et Arnie Gallant pêchaient à la ligne dans les eaux tranquilles du bassin de Bedford, au fond du port d'Halifax. Un grand soleil rayonnait dans le ciel bleu sans nuages d'une parfaite journée estivale. Gallant avait fourni le canot, mystérieusement baptisé *Geoffrey G.*, et assurait l'ambiance avec ses monologues sans fin sur le folklore local, ses histoires à dormir debout inventées de toutes pièces et ses interminables discours sur les mérites comparés des différents appâts. C'était « congé de retour de mission » pour tout le monde, mais surtout pour Peggy, qui avait malheureusement fait une fausse couche, sans doute consécutive aux événements récents.

« Qu'est-ce que nous cherchons à attraper, au juste ? demanda-t-elle.

— Surtout des dahus de mer et des maquereaux, répondit Gallant. Peut-être aussi des anguilles.

— Pas terrible, commenta Peggy.

— Ça se mange ? » s'enquit Raffi.

Gallant eut une moue dubitative.

« Le maquereau, pourquoi pas ? Le dahu de mer si on n'a vraiment rien d'autre à se mettre sous la dent. L'anguille, oui, à condition d'aimer ce genre de bestiole.

— Et le dahu de mer, là, ça a quel goût ? demanda Peggy.

— Le goût du dernier truc qu'il a mangé, dit Gallant.

— Et ça mange quoi ?

— Des *chaetognathes sagitta elegans*.

— Flèches élégantes, dit Holliday distraitement, le regard perdu dans le vide.

— Pardon ?

— C'est ce que signifie *sagitta elegans* si on traduit.

— On dit aussi "vers sagittaires", précisa Gallant en agitant légèrement sa ligne. Ça ressemble à un pénis de cheval tout poilu avec une grande paire de mâchoires au bout, et c'est gluant. Il y en a des millions, au fond, par ici.

— Et nous pêchons au-dessus de ces trucs ? Beurk ! C’est dégoûtant ! »

Gallant rit, puis se tourna vers Holliday, qui fixait toujours l’eau calme sans la voir.

« Vous pensez à quoi ? s’enquit-il.

— Au contre-amiral Pulteney Malcolm, de la Royal Navy.

— C’est qui, ce type ?

— C’est lui qui commandait le *HMS Royal Oak*, le bateau qui a débarqué le général Robert Ross et ses troupes sur les côtes du Maryland en août 1814. Ross a mis les Américains en déroute à la bataille de Bladensburg, ce qui lui a permis de marcher sur Washington et d’incendier la ville. Il est la première personne à avoir eu l’honneur de défaire une armée américaine entière sur le champ de bataille. Un mois après sa victoire, il s’est fait descendre par deux *snipers* âgés respectivement de dix-huit et dix-neuf ans. Son corps a été immergé dans un baril de rhum de la Jamaïque et ramené à Halifax à bord du *Royal Oak*. Le bateau devait être ancré par ici, dans le bassin de Bedford.

— Et c’est pour ça que le homard est si cher ? »

Peggy et Raffi avaient cessé de surveiller leurs lignes pour ouvrir grand leurs oreilles. Ils connaissaient assez Doc pour savoir qu’il avait flairé quelque chose d’autre que l’odeur du poisson.

« Mais il n’y avait pas que la dépouille de Ross marinée dans le rhum sur le *Royal Oak*, reprit Holliday, continuant sa leçon d’histoire sans réagir à la plaisanterie de Gallant. En mettant Washington à sac, Ross visait surtout trois objectifs : le Capitole, la Maison-Blanche et le Trésor. Dans les locaux du Trésor, les Anglais ont mis la main sur vingt mille pièces d’un dollar en argent qui n’avaient pas encore été mises en circulation et sur une quantité indéterminée de pièces de dix dollars en or.

— Et alors ? demanda Peggy.

— Quand j’effectuais mes recherches, en Écosse, je suis tombé par hasard sur un paquet de lettres envoyées par un jeune aspirant nommé Cameron McLeod. Ce garçon était une des estafettes du contre-amiral Malcolm, qui l’avait pris en amitié. Dans une des lettres à sa mère, il raconte que Malcolm lui a donné une pièce d’or de dix dollars en souvenir du pillage de Washington. Il mentionne également le nombre de pièces constituant le butin rapporté sur le *Royal Oak* : dix mille.

— Et que vaudraient ces babioles sur le marché actuel ? s’enquit Gallant.

— D’après mes calculs, les pièces en argent partiraient pour à peu près quatre millions de dollars et celles en or pour dix.

— Pour l’ensemble ?

— Chacune.

— Sainte Marie mère de Dieu ! murmura le pêcheur, le regard plein d'une convoitise on ne peut plus païenne.

— *Ongeshtopt mit gelt*, souffla Raffi. Un sacré magot.

— La vache ! s'exclama Peggy à mi-voix.

— Vous avez une touche », prévint Holliday en regardant la ligne de Gallant.

Katherine Sinclair était assise dans son bureau, dévasté à l'image de sa vie et du reste de sa maison. Il n'y avait plus rien à sauver après la débâcle infligée à Rex Deus par Holliday et les mécréants qui l'avaient libéré. En bonne garce qu'elle était, la descendante d'Edwards avait lancé une offensive de grande envergure visant à mettre en doute la crédibilité de Margaret et l'authenticité de sa découverte, si bien que les chances de voir Richard élu à la tête de la secte s'amenuisaient de jour en jour. Il semblait désormais évident que le poste reviendrait à Jane Campbell Edwards elle-même ou à ce prêcheur débile de Bainbridge.

Elle prit le téléphone devant elle et composa le numéro direct de Joseph Patchin à la CIA. Celui-ci répondit à la seconde sonnerie.

« Oui ?

— Vous savez qui appelle ?

— Oui.

— Déclenchez immédiatement l'opération *Croisade* ! Nous n'avons plus d'autre choix.

— Compris », acquiesça Patchin avant d'interrompre la communication.

Katherine Sinclair raccrocha. Tout retour en arrière était maintenant impossible. Les États-Unis d'Amérique ne seraient plus jamais comme avant.

Notes

[1] Henry Lincoln, Michael Baigent, Richard Leigh, *L'Énigme sacrée*, éditions Pygmalion.

[2] Cette résidence, située sur le domaine Biltmore, près d'Asheville, en Caroline du Nord, est considérée comme la plus grande propriété privée des États-Unis.


PAUL CHRISTOPHER
LA LÉGENDE DES TEMPLIERS
LA CONSPIRATION
cherche midi

Paul Christopher

La Légende des Templiers

La Conspiration

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FLORENCE **MANTRAN**

COLLECTION **THRILLERS**

cherche midi

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Roland Brénin

Couverture : © Jamel Ben Mahammed - © Edward Bettison.

© Paul Christopher, 2011
Titre original : *The Templar Conspiracy*
Éditeur original : Signet, an imprint of New American Library, a division of Penguin Group (USA) Inc.

© le cherche midi, 2015, pour la traduction française
23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-3090-3

du même auteur
au cherche **midi**

La Légende des Templiers : L'Épée, tome I, 2014.
La Légende des Templiers : La Croix, tome II, 2014.
La Légende des Templiers : Le Trône, tome III, 2014.

Première partie

OUVERTURE

1

C'était le jour de Noël à Rome, et il neigeait. Un événement rare, ici, mais il s'y attendait. Dix jours qu'il ne quittait pas des yeux les prévisions météorologiques. Mieux valait se préparer.

Sur son passeport américain figurait le nom de Hannu Hancock, né à Madison, Wisconsin, d'une mère finlandaise et d'un père américain. Celui-ci était professeur à l'université, et sa mère tenait un magasin d'art finlandais. À quarante-six ans, Hancock possédait une maîtrise d'agronomie, obtenue à l'université de Wisconsin-Madison, et travaillait au ministère de l'Agriculture comme biologiste spécialisé dans la conservation des sols. Il avait eu pour épouse une jeune femme du nom de Janit Ferguson, morte au bout de trois ans d'un cancer du poumon. Il n'avait pas d'enfants et ne s'était jamais remarié.

Rien de tout cela n'était vrai. Ses employeurs eux-mêmes ignoraient qui il était réellement. Il voyageait sous des noms différents, avec plusieurs passeports qu'il conservait avec de grosses sommes d'argent dans un coffre de la banque Bauer, à Genève. Il gardait de côté plusieurs autres passeports ainsi qu'un deuxième pécule dans une banque de Nassau, aux Bahamas, où il possédait également une petite maison – voisine de celle de Sean Connery – située à Lyford Cay. Il disposait aussi d'un local personnel dans Carmichael Road, la route qui menait à l'aéroport. C'était toujours là, dans cette villa des Bahamas, qu'il se retrouvait après chaque job. Et ce serait encore là qu'il atterrirait, une fois achevée sa mission à Rome pour laquelle on lui avait demandé de se tenir disponible au cours des six prochains jours.

Pas un instant il n'avait envisagé l'échec, ni songé à l'énormité de ce qu'il devait accomplir. Jamais il n'échouait dans ses missions ; jamais il ne commettait d'erreur. Le remords lui était inconnu. L'aurait-on traité de sociopathe que l'on se tromperait lourdement. C'était juste un homme doué d'un talent particulier, dont il usait avec une efficacité redoutable. Les raisons et l'aspect moral des missions qu'on lui confiait, il les laissait entièrement à ses employeurs. Selon lui, il n'était qu'un technicien, le simple exécutant des tâches pour lesquelles ces derniers l'avaient engagé.

Remontant le Corso Vittorio-Emanuele II, qu'une neige légère ne parvenait même pas à recouvrir, Hancock regarda sa montre. Six heures et demie du matin, et il faisait encore sombre. Le soleil se lèverait dans une heure et quatre minutes. Il avait tout son temps. Sur ses cheveux noirs, il portait un passe-montagne blanc orné d'une visière et il était vêtu d'un blouson de ski également blanc, acheté à Genève, d'un jean dégoté dans un magasin de vêtements vintage à New York, et des chaussures de course trouvées dans une boutique de Paddington, à Londres. Il avait en bandoulière un sac gris pâle et, glissée sous le bras, une longue boîte emballée dans du papier cadeau, de celles que l'on utilise d'habitude pour des roses à grande tige.

En chemin, il n'avait croisé que quelques rares taxis, et les stores des cafés, pizzerias et bars étaient encore tous baissés, à cause de la neige inhabituelle qui tombait sur la ville, mais aussi à cause de ce jour particulier. Les gens devaient être chez eux en famille, les plus pieux en train d'avaler un petit déjeuner avant de se rendre sur la place Saint-Pierre pour recevoir la bénédiction du pape, prévue à midi.

Hancock atteignit la Via dei Filippini et tourna dans la ruelle étroite. Des voitures étaient garées en épi tout le long du mur et seuls quelques espaces libres permettaient d'accéder aux entrées des immeubles du XIXe, sur la gauche. Sa petite DR5 de location se trouvait là où il l'avait laissée la veille. Il poursuivit sa marche jusqu'à une porte noire anonyme, sur sa droite. Utilisant la clé à l'ancienne qu'on lui avait remise, il ouvrit le battant et entra.

Il se retrouva dans un petit vestibule sombre, flanqué au fond d'un escalier de fer en colimaçon. Il grimpa, ignora plusieurs paliers pour finalement atteindre le dernier étage. Un couloir de pierre menait à droite. Hancock le suivit. Après plusieurs coudes, le passage aboutit sur l'une des galeries réservées aux chœurs.

Il baissa les yeux sur la nef centrale, quelque vingt-cinq mètres en contrebas. Comme il s'y attendait, elle était déserte. La plupart des églises à Rome, petites ou grandes, n'accueilleraient personne ce matin. Tous les chrétiens de la ville se pressaient vers Saint-Pierre dans l'idée de dénicher une bonne place près de la loggia principale de l'édifice, là où le pape faisait ses plus importantes proclamations.

Avisant une autre porte, sur la gauche, Hancock l'ouvrit et se retrouva face à un nouvel escalier, en bois, aussi raide qu'étroit. Il en grimpa tranquillement les marches pour arriver dans une petite pièce. Le plancher, taillé dans un épais chêne de Sardaigne, était noirci par les ans, et les murs, faits du même bois, formaient un colombage complexe qui rappelait l'ossature d'un navire de l'Armada espagnole. Ce qui n'avait rien de surprenant, car la charpente avait été édifiée à la fin du XVIe siècle par les meilleurs constructeurs navals de Ligurie.

Au-dessus de la structure s'élevait une imposante coupole dont la hauteur dépassait nettement celle des églises construites à cette époque. Un simple escalier de bois s'élançait vers le sommet de la voûte, suivant la courbe du dôme pour se terminer à la base du petit clocher qui surmontait l'ensemble.

Hancock continua sa progression, grimpa les dernières marches en spirale et déboucha enfin dans la tourelle. Il regarda sa montre. Encore quarante minutes avant le lever du soleil. Il posa au sol la boîte qu'il portait sous le bras et se défit de son sac à dos. Le trajet entre la porte donnant sur la Via dei Filippini et le clocher lui avait pris onze minutes. Selon ses calculs, le retour ne durerait pas plus de sept minutes puisqu'il descendrait débarrassé de son lourd fardeau.

Sans attendre, il enfila des gants chirurgicaux, souleva le rabat de son sac à dos et sortit un sandwich emballé dans du papier paraffiné, qu'il avala rapidement, en prenant garde de ne laisser aucune miette tomber sur le sol dallé. Tout en mangeant, il jeta un regard sur la ville en contrebas. La neige s'épaississait à présent, suffisamment pour recouvrir ses traces sur l'allée qui l'avait conduit à la porte de l'église, mais pas assez pour obscurcir sa vision. Son casse-croûte achevé, il replia soigneusement le papier qui l'avait enveloppé et le glissa dans la poche de son blouson de ski.

Il régla l'alarme de sa montre sur 11 h 30, enfila son passe-montagne pour maintenir son visage au chaud et s'allongea par terre. Il lui fallut moins de trois minutes pour plonger dans un sommeil sans rêves.

L'alarme le réveilla à 11 h 30 précises. Avant de se lever, il sortit de son sac à dos une combinaison blanche ultralégère qui devait le recouvrir de la nuque aux pieds. Dans cette tenue, et avec la cagoule également blanche, il ne risquerait pas de se détacher sur le ciel terne et pâle de Noël.

Accroupi, Hancock tira de son sac ce qui ressemblait à une caméra vidéo. Il se redressa et, portant le viseur à son œil, examina la ligne des toits qui s'étendait au-delà des rives du Tibre. La distance était exactement de mille deux cents mètres, mais il voulait vérifier la force du vent. À la façon dont tombaient les flocons, il avait déduit que le vent était quasiment nul, mais le télémètre Leupold était assez sophistiqué pour détecter les courants d'air invisibles et définir une ligne de tir qui tenait compte de la différence de hauteur entre lui et sa cible. Détail important, car la Chiesa Nuova et son clocher étaient plus hauts de quatre-vingt-onze mètres que sa cible, située face à la plaine de Mars, de l'autre côté du fleuve.

Hancock remit le télémètre dans son sac. Puis il ôta le papier rouge et or qui emballait son lourd paquet, le plia soigneusement et le rangea à son tour. Il souleva alors le couvercle de la boîte, dévoilant les éléments d'assemblage d'un CheyTac M200 Intervention, chambré en.408 – le meilleur fusil de précision jamais inventé, selon lui. Sur le canon, il vissa le frein de bouche en acier puis le silencieux, enfila la lunette US Optics sur son rail et déploya la crosse en position tactique. Enfin, il clipsa le chargeur garni de sept cartouches dans le puits de chargement.

Le fusil était immense à tout point de vue. Mesurant près d'un mètre cinquante tout assemblé, il possédait à l'avant un bipied intégré, ainsi qu'un pied télescopique à l'arrière. Hancock les ignora tous les deux, choisissant d'appuyer son arme sur un coussinet de sable de sa confection, qu'il déposa sur le muret à hauteur d'épaule devant lui.

Calé sur un genou, il pouvait ajuster son tir quasiment au millimètre près. Il regarda sa montre. Midi moins cinq. C'était presque l'heure maintenant. Il sortit sa radio Pioneer Inno et la brancha sur ses écouteurs. Comme chaque année, le jour de Noël, CNN retransmettait en direct la bénédiction papale.

Selon le commentateur, plus de six mille personnes étaient réunies place Saint-Pierre pour se faire pardonner leurs péchés. En se basant sur les quatre dernières bénédictions *Urbi et orbi,* Hancock savait qu'il ne lui restait pas plus d'une minute et dix secondes pour repérer sa cible et tirer. À midi moins deux, d'énormes applaudissements s'élevèrent de la place. Il jeta sa radio dans son sac à dos et se mit en position de tir, plaçant sur le coussin de sable la partie du canon située juste à l'arrière du silencieux. Il tourna de deux crans le bouton de la lunette, et la zone de sa cible apparut aussitôt dans le viseur : le balcon central de la basilique Saint-Pierre.

Il y avait huit autres personnes dans la loggia, auprès de Sa Sainteté : deux évêques en habit blanc et coiffés d'une mitre ; deux prêtres en soutane blanche rehaussée d'un col rouge ; un perchman ; un cameraman ; Dario Biondi, le photographe officiel du Vatican ; et un cardinal qui tenait en main le dossier blanc et or qui contenait les bénédictions.

Et, parmi tous ces gens, se trouvait le pape. Assis sur un fauteuil rouge et or, une crosse à la main gauche, il était vêtu de blanc et or et portait une mitre aux mêmes couleurs. Derrière lui, à peine visibles dans l'ombre, se tenaient les hommes de la Vigilanza, qui constituaient les forces de sécurité du Vatican.

Enfin, Hancock vit la bouche du souverain pontife s'entrouvrir tandis qu'il prononçait les paroles de sa bénédiction :

« Sancti Apostoli Petrus et Paulus de quorum potestate et auctoritate confidimus ipsi intercedant pro nobis ad Dominum. »

Une bannière papale posée sur la balustrade se souleva légèrement sous la brise. Hancock ajusta minutieusement sa vision. Sous le balcon, l'immense foule lui répondit d'une même voix :

« Amen. »

Quinze secondes s'écoulèrent.

Hancock glissa sur la détente son gant recouvert de latex tandis que le pape commençait sa deuxième phrase :

« Precibus et meritis beatæ Mariæ semper Virginis, beati Michaelis Archangeli, beati Ioannis Baptiste, et sanctorum Apostolarum Petri et Pauli et omnium Sanctorum misereatur vestri omnipotens Deus ; et dimissis omnibus peccatis vestris, perducat vos Iesus Christus ad vitam æternam. »

Vingt secondes s'écoulèrent.

Un champ de vision parfaitement clair, un profil de trois quarts ; pas le meilleur angle, mais cela ferait l'affaire.

Une fois encore, la foule répondit :

« Amen. »

Trente secondes passèrent. À travers sa lunette, Hancock vit le pape prendre une légère inspiration avant de se lancer dans la troisième phrase de sa bénédiction. Sa dernière inspiration.

Hancock tira.

La balle de 8 millimètres à bout pointu parcourut la distance entre le tireur et sa cible à la vitesse de mille mètres par seconde, atteignant Sa Sainteté en à peine plus d'une seconde et demie.

L'impact repoussa le fauteuil du pape jusque dans l'embrasure de la porte-fenêtre tandis que le projectile pénétrait sa poitrine. Certain d'avoir réussi son tir, Hancock vida le chargeur des six cartouches restantes en formant un arc au-dessus du balcon, dans le but de créer panique et confusion. Ce qui ne manqua pas de se produire.

Sa tâche accomplie, il abaissa son fusil et le posa sur le sol dallé de la tour. Il prit le temps de ramasser chacune des douilles de cuivre éparpillées autour de lui, puis se débarrassa de sa combinaison qu'il fourra dans son sac à dos. Après avoir glissé les douilles vides dans la poche de son blouson, il extirpa de celle de son pantalon un petit sachet de plastique transparent.

Celui-ci lui avait été envoyé, accompagné de quelques instructions, par son employeur. Il en déposa le contenu sur le sol devant lui : une pièce de monnaie en or qui scintilla sous le pâle soleil d'hiver.

Dès sa réception, Hancock en avait soigneusement recopié l'image avant de l'envoyer à un numismate. Authentique, elle datait de 1191. Un nom inscrit dans un cercle encadrait le visage qui apparaissait en son centre : « *al-Malik an-Nasir Yusuf Ayyub* », un soldat kurde né dans la ville que l'on appelait aujourd'hui Tikrit, en Irak, et connu en Occident sous le nom de Saladin, celui qui avait repris Jérusalem aux croisés et vaincu Richard Cœur de Lion.

La pièce déposée bien en vue sur la dalle, Hancock se redressa, fit glisser son sac sur son épaule et descendit de la tour, laissant le fusil derrière lui.

Il avait surestimé le temps nécessaire à son trajet de retour. Cinq minutes après avoir entamé sa descente, il atteignit la ruelle, referma l'anonyme porte noire puis, six minutes avant l'heure prévue, grimpa dans sa voiture de location et se dirigea vers Roma Termini, la gare principale.

Tout en roulant, il entendit hurler des sirènes de police du côté du Vatican, sans que personne lui prête la moindre attention. Il arriva à la gare onze minutes après avoir accompli son travail, monta dans le Leonardo Express, le train qui assure la liaison avec l'aéroport de Fiumicino, où il embarqua pour Genève avec un billet réservé sur une compagnie répondant au nom étrange de Baboo, une ligne de court-courriers qui utilisait des Bombardier Dash 8, des avions à turbopropulseur.

Cinquante-quatre minutes s'étaient écoulées entre le meurtre et le décollage. Ni la police nationale ni celle du Vatican n'avaient encore localisé l'endroit de l'attaque, et elles n'avaient bien sûr aucune idée de l'identité de l'assassin.

La mission était accomplie.

Le pape était mort.

L'opération *Croisade* était en marche.

2

« Je devrais être là-bas », grommela Peggy Blackstock.

Pelotonnée au creux d'un fauteuil de cuir craquelé, dans le bureau fort masculin d'une maison de Georgetown, elle avait les yeux rivés sur l'écran placé au-dessus d'une petite cheminée.

Les images terribles de l'assassinat du pape, de la mort de deux évêques, d'un cardinal, du photographe officiel du Vatican et d'un membre de la Vigilanza tournaient en boucle sur CNN, les commentateurs analysant chaque seconde de la bénédiction du pontife qui avait viré au drame.

Chaque chaîne d'info avait son correspondant sur place, qui s'empressait de retransmettre la moindre nouvelle, même la plus insignifiante, sur le déroulement de l'enquête ; et les questions sur le manque de sécurité entourant le pape fusaient dans toutes les directions. C'était une immense tragédie pour des milliards de catholiques, mais de l'info basique pour les médias.

« Tu devrais te reposer », rétorqua Doc Holliday, le quasi-oncle de Peggy.

Attablé au vieux bureau de chêne qui trônait au fond de la pièce, il notait une pile de dissertations remises par ses élèves. Il remplaçait un confrère médiéviste de l'université de Georgetown qui avait pris une année sabbatique ; et la très classique maison du XIX^e^ siècle, récemment rénovée, faisait partie du package. Lorsqu'il s'était vu offrir le job, Holliday s'était jeté dessus. L'idée de passer une année entière dans les terres paisibles du monde universitaire était pour lui la réponse parfaite à l'été de violence qu'il venait d'endurer. Lorsque Raffi, le mari de Peggy, avait dû quitter Jérusalem pour une longue expédition archéologique, Holliday avait aussitôt proposé à la jeune femme un refuge tranquille dans sa maison de Georgetown, afin qu'elle récupère de sa récente fausse couche.

« Pfft ! lâcha-t-elle. À ce rythme, je vais finir par mourir d'ennui. Et puis, je connais Dario Biondi ; c'était un très bon ami.

– Biondi était le photographe du Vatican ?

– Oui, depuis que Mari avait raccroché son Nikon.

– Qu'est-ce que tu pourrais faire qui n'a déjà été fait ?

– J'ai mes entrées au Vatican. À ma connaissance, il n'y a jamais eu de reportage photo en coulisses sur les préparatifs des funérailles d'un pape. D'autre part, dès vendredi de la semaine prochaine, il n'y aura pas un leader mondial qui ne se trouvera pas sur un banc de Saint-Pierre de Rome.

– Pourquoi vendredi ?

– Un pape doit être enterré dans les six jours qui suivent son décès. J'ai vérifié, précisa-t-elle avec un sourire morbide. Tu savais qu'à sa mort on crie trois fois son nom et qu'on le frappe trois fois à la tête avec un marteau d'argent pour s'assurer qu'il est bien mort ?

– Non, Peg, je l'ignorais, répliqua-t-il sèchement. Mais je le note sur mes tablettes. »

Les détails tournant autour des funérailles d'un pape l'intéressaient moins que le motif d'un tel assassinat. En regardant encore et encore la vidéo, une chose lui apparaissait clairement : ce n'était pas le boulot d'un amateur à la Lee Harvey Oswald ; c'était le travail d'un tueur professionnel. Ce qui voulait

dire que, quelque part, certains politiques étaient impliqués. Mais, qui, à part un membre interne au Vatican, pouvait bénéficier politiquement de la mort du pape ?

« C'est vrai. D'abord, on le frappe à la tête avec un marteau, ensuite on détruit sa chevalière à l'aide d'un autre marteau et, enfin, on lui dérobe ses souliers.

– Je te demande pardon ?

– On lui prend ses chaussures et on les remplace par des mules rouges.

– Tu as l'air d'en connaître un rayon là-dessus, dis-moi.

– J'ai juste surfé sur le Net, soupira Peggy. Je devrais *réellement* y être, tu sais. »

Puis, l'air le plus sérieux du monde, elle ajouta :

« Ne serait-ce qu'en hommage à Dario.

– Bon Dieu ! s'exclama Holliday en riant. Tu as vraiment envie de reprendre du service.

– Oui, il y a de ça, aussi », avoua-t-elle.

Holliday jeta devant lui son stylo rouge et s'écarta de son bureau.

« Bon, c'est la Saint-Étienne, aujourd'hui. Il fait froid mais sec. Si on sortait s'offrir un bon petit restaurant sur M Street, pour fêter ça ?

– La Saint-Étienne ?

– Oui, le deuxième des douze jours de Noël. La deuxième nuit. Le lendemain de Noël.

– Ah… tu veux dire aller acheter des batteries pour la journée des jouets des enfants ?

– Par exemple. »

Après avoir enfilé bottes et blouson de ski, ils sortirent de la maison. Le ciel bas et gris annonçait de la neige, alors que, jusque-là, tout était resté vert. Ils quittèrent Prospect Street pour prendre la Trente-Troisième Rue et marchèrent jusqu'au carrefour suivant avant de déboucher sur M Street. Ils tournèrent sur la gauche et remontèrent lentement la rue à la recherche d'un restaurant ouvert et prêt à les accueillir.

Ils en ignorèrent plusieurs, Peggy ne voulant pas de pizza, et Holliday refusant de manger mexicain. Ils finirent par traverser Wisconsin Avenue et se retrouvèrent devant Mie N Yu, qui, sans surprise, restait ouvert et bourré de clients. Ce restaurant au joli nom était sans doute un peu cher, mais il y en avait pour tous les goûts. On y servait, dans une série de petites salles étroites à thème, toutes sortes de cuisines, qui allaient des dattes fourrées au chorizo, au houmous de banane au pesto, en passant par la salade de cacahuètes de Bombay ou le sandwich de porc à la cubaine. Tout cela sous l'œil vigilant d'un chef qui n'avait rien d'asiatique et répondait au nom d'Elliot.

Ils trouvèrent une table un peu à l'écart dans la salle tibétaine, une tente meublée de confortables divans et d'ottomanes de cuir. Au menu, Peggy choisit une grillade du nom amusant de *pupu*, accompagnée de riz frit. Son oncle opta pour des palourdes et un burger Silk Road.

Tous deux commandèrent de la bière à la pastèque, par pure curiosité. S'attendant au pire, ils ne furent d'ailleurs pas déçus. Leurs plats, en revanche, bien qu'un peu inhabituels, se révélèrent excellents. À la fin du repas, la jeune femme s'offrit une tarte au chocolat et aux noix de pécan, suivie d'un café, et Holliday se délecta d'une coupe de glace au citron vert. La seule chose dont il se priva fut une Marlboro mais, ayant arrêté de fumer depuis dix ans, cette cigarette ne lui manqua guère.

« Je pense sincèrement que tu n'as rien à faire à Rome », dit-il à Peggy.

Faisant signe à un serveur de leur apporter une nouvelle rasade de café, il ajouta :

« Ça va être le cirque tant qu'ils n'auront pas mis la main sur le tireur.

– Écoute, Doc, je ne suis pas une petite jeune fille fragile. Pendant que tu étais en Afghanistan, j'enquêtais en Chine sur les orphelinats, avec une horde de voyous chinetoques à mes trousses. Pendant que tu étais à Mogadiscio, je me faisais les dents en photojournalisme, en racontant des histoires sur la mafia cubaine de Miami. Tu es mon cousin, pas mon père, Doc. Je te croyais mon ami… J'ai *besoin* de faire quelque chose, là, tout de suite, au lieu de rester à pleurer un enfant qui n'est jamais né et qui, sans doute, ne devait pas naître.

– Je suis ton ami, Peg, mais je m'inquiète pour toi. C'est normal, non ?

– C'est trop me protéger, Doc. Et puis, c'est stupide. Je ne suis plus la petite fille à qui tu as appris à nager dans la rivière derrière la maison de grand-père Henry, à Fredonia.

– Et si je venais avec toi ? Histoire de porter ton sac photo et tes objectifs – enfin, tout ce que peut faire un assistant. »

Sous le faible éclairage de la table, Peggy lui décocha une grimace, qui se mua en un immense sourire.

« C'est ce petit sournois de Raffi qui t'a suggéré ça en douce, non ?

– Bien sûr que non, protesta Holliday d'un ton peu convaincu.

– Menteur.

– Il m'a juste dit de veiller sur toi pendant son absence, c'est tout. Et de t'empêcher de commettre des imprudences. Aller à Rome immédiatement après l'assassinat du pape, voilà ce que je qualifierais d'"imprudence".

– Je ne vous pensais pas en très bons termes, toi et le Vatican, reprit Peggy. Vous avez eu quelques prises de bec, ces derniers temps, si je ne m'abuse ?

– Pareil pour toi. Si je me souviens bien, lors de ton dernier contact avec cette estimable organisation, tu t'es fait enlever contre une rançon, et séquestrer dans une cabane de pêcheur sur les rives du Tibre.

– Peut-être, mais Dario était mon ami, et on l'a tué par hasard. Il ne constitue rien de plus qu'un dommage collatéral. Tout le monde se concentre sur le pape, et personne ne se soucie du petit Italien avec son appareil photo.

– Ils ne font qu'un, Peg.

– Non, justement. On ne parle que de l'assassinat de Sa Sainteté. Dario, lui, est relégué aux oubliettes. Personne n'enquête sur lui et sa disparition.

– Je vois où tu veux en venir, même si c'est assez subtil. C'est comme lorsque Lee Harvey Oswald a tué JD Tippit ; on ne se préoccupait que du meurtre de JFK.

– Tippit, c'est le flic qu'Oswald a tué sans raison particulière, c'est ça ?

– Exact, reprit Holliday. Personne ne s'est soucié de découvrir pourquoi.

– Comme Dario.

– J'en ai peur. »

Alors qu'il servait sous les drapeaux, il avait tout vu : des villages anéantis par les bombes au Vietnam, des enfants mutilés à coups de machette au Rwanda, et l'enfer du Congo. Assez pour une vie peuplée de cauchemars et de souvenirs atroces.

« Ça prouve que j'ai raison, insista Peggy.

– Mais bien sûr. Peut-être que Dario était depuis le début la cible visée ; et le pape, seulement un dommage collatéral.

– Tu te moques de moi.

– Ce ne serait pas la première fois qu'on utilise un crime pour en couvrir un autre. Comme disait Shakespeare : *Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel…*

– Je ne suis pas un bébé, ni un œuf prêt à éclore. Je suis capable de prendre soin de moi, Doc.

– Je sais. Je ne fais que m'inquiéter pour ta sécurité, c'est tout. Les étrangers qui vont venir mettre leur nez dans les affaires de la police italienne ne seront pas les bienvenus, dis-toi ça.

– Sortons d'ici, fit tout à coup Peggy en se levant. J'ai besoin d'air. »

Holliday régla l'addition puis ils passèrent leur blouson et repartirent vers la maison. Il s'était enfin mis à neiger, et la circulation sur M Street commençait à cafouiller. Ils marchèrent en silence, chacun perdu dans ses pensées, au milieu des flocons qui tourbillonnaient. Puis, ils rejoignirent Prospect Street et tournèrent au coin de la rue.

C'est alors qu'ils aperçurent, assis sur la dernière marche du petit escalier en fer forgé, un homme d'âge moyen en costume noir rehaussé d'un col blanc de prêtre. Il fumait une cigarette et paraissait frigorifié. De la cendre maculait le revers de sa veste, dont il avait remonté les pans dans l'espoir de lutter contre le froid.

« Mes vieux os d'Irlandais ne sont pas habitués à ce fichu temps polaire, lança-t-il avec un accent quasi théâtral. Peut-être me proposeriez-vous une tasse de thé ou un bouillon chaud, colonel Holliday ? »

Comme chez tout bon Irlandais, chacune de ses formulations était une question.

« Par tous les saints ! s'exclama Doc. Si ce n'est pas le père Thomas Brennan… »

Il se figea, repensant à l'enfer que le chef de la police secrète du Vatican leur avait fait vivre, à tous les deux, il n'y avait pas si longtemps. Puis la curiosité prit le dessus.

« Même si je brûle d'envie de coller une balle entre vos deux yeux de fouine, il me reste encore un vague sens de l'hospitalité. Venez donc vous réchauffer devant le feu et prendre une tasse de thé. Vous

nous raconterez ce qui vous amène ici.

– Quelle générosité, colonel, merci », articula le prêtre.

Il se leva, les bras croisés sur le torse, sa cigarette pendant au coin des lèvres.

« Et comment allez-vous, madame Blackstock ?

– Nauséeuse, depuis que je vous ai aperçu.

– Mon Dieu, c'est bien malheureux ! »

Le salon, qui donnait sur le coin de Prospect Street et de la Trente-Troisième Rue, était une pièce agréable et lumineuse, avec ses fenêtres en angle. Équipée d'une cheminée à gaz, elle était, comme toutes les autres pièces de la maison du professeur, ornée d'étagères chargées de livres en tout genre, de sièges de cuir des années quatre-vingt, d'un tapis de sisal de style Ikea, et de quelques tableaux aux murs, représentant pour la plupart de jolis paysages du XIX^e^ ou des batailles napoléoniennes.

Holliday fit asseoir le prêtre sur un canapé face à la cheminée et lui offrit une bonne rasade de whisky irlandais, en prenant soin de lui servir du Jameson « catholique » plutôt que du Bushmills « protestant ». Puis il prit place dans un fauteuil à la droite de son hôte, pendant que Peggy s'installait à sa gauche. Brennan fixa son regard sur les flammes en sirotant son verre d'alcool, qu'il tenait serré entre ses doigts.

« C'est un mythe, vous savez, déclara-t-il enfin. Le Jameson était fabriqué par des parpaillots, comme le Bushmills. Tout le monde pense que le Bushmills est protestant parce qu'il est produit dans le Nord et que le Jameson est catholique sous prétexte qu'il est fait à Cork, dans le Sud. Pour moi, c'est comme du lait maternel, si vous voulez savoir.

– Venez-en au fait, Brennan. Mon sens de l'hospitalité n'ira pas au-delà de Noël.

– Ah, colonel, droit au but, comme toujours.

– Oui. Je vous écoute.

– Vous êtes au courant de la tragédie qui a secoué le Saint-Siège, je suppose ?

– Bien sûr, répondit Holliday.

– Et vous connaissez les rituels qui entourent le décès d'un pape ?

– Je sais, entre autres choses, qu'il doit être enterré six jours après que le cardinal camerlingue a annoncé sa mort, intervint Peggy.

– Tout à fait, madame Blackstock. Dans quatre jours, pour être exact. Vendredi.

– Toutes mes condoléances pour la perte de votre patron, reprit Holliday, mais, franchement, en quoi cela nous concerne-t-il ?

– Nous avons entendu des choses…

– Ne tournez pas autour du pot. Quelles choses ?

– Nous avons plusieurs informateurs, dont l'un est accessoirement lié à la CIA.

– Et alors ?

– Cet informateur nous dit que l'assassinat serait l'œuvre d'un nouveau groupe terroriste. Une frange djihadiste. Qui se réclamerait d'Al-Qaïda.

– Vous le croyez ?

– Je pense que c'est possible.

– Est-ce plausible ?

– Est-ce que faire sauter un métro à Moscou est plausible ? Seule la folie peut motiver un tel acte.

– Alors pourquoi êtes-vous ici, chez moi ?

– Parce que je crois que l'assassinat du pape n'est qu'un début. »

3

« Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? » demanda calmement Holliday.

Tous les officiers du renseignement à qui il avait eu affaire affichaient une certaine tendance à la paranoïa. James Jesus Angelton, un temps chef du contre-espionnage à la CIA – et avec qui Doc avait brièvement travaillé – était l'un des pires. Obsédé par la présence d'une taupe sur laquelle il n'avait jamais pu mettre la main, il avait failli mener l'Agence à sa perte. Et Holliday doutait que Brennan soit très différent.

« Notre source est un prêtre », répondit celui-ci.

Comme il considérait son verre vide, son hôte comprit l'allusion et se leva pour aller chercher la bouteille de Jameson. Il lui en versa une autre rasade puis posa le whisky sur la table basse près de lui. Sans attendre, Brennan en avala une longue gorgée.

« Qui ? demanda Holliday.

– Le père John Leeson.

– Dites-m'en plus. Qui est John Leeson ?

– Un prêtre de la paroisse St John, à MacLean, en Virginie. Le père Connelly étant parti au chevet de sa mère souffrante, c'était le père Leeson qui le remplaçait. Il travaillait d'habitude comme secrétaire de l'évêque.

– Bon, on sait maintenant d'où il sort. Venons-en à l'assassinat.

– Le père Leeson a confessé les fidèles, après la dernière messe.

– Et ?

– Cela me gêne un peu de trahir le secret de la confession, maugréa l'Irlandais.

– Foutaises. J'ai été élevé dans la foi, Brennan. Le confessionnal n'est sacro-saint que pour ceux qui ne sont pas prêtres. C'est l'un des meilleurs systèmes de contrôle et d'espionnage que possède l'Église. Un chantage subtil réalisé à une échelle gigantesque. Nous connaissons tous vos secrets, mais vous ne savez rien des nôtres, y compris lorsque ce sont vos enfants que nous sodomisons.

– Ce n'est pas juste, colonel. L'Église a accompli assez de belles choses dans le passé pour atténuer ses petites faiblesses.

– Les seuls à avoir déclenché plus de guerres et tué plus de gens au nom de Dieu ont été les armées de Gengis Khan. Maintenant, dites-moi quelle confession a entendue votre prêtre.

– Le père Leeson n'a pas reconnu la voix du paroissien qui est entré dans le confessionnal. Comment l'aurait-il pu ? Il n'est là que depuis quelques jours.

– Continuez.

– Selon lui, l'homme était soit ivre, soit drogué. Il bafouillait et prétendait avoir tué "Notre Père" et puis le "pauvre salopard de la Maison-Blanche", et aussi qu'il n'y avait plus rien à faire à présent que l'opération *Croisade* était en marche. Ensuite, il a ajouté quelque chose de très étrange ; il a dit que le

meurtre du Saint-Père n'était rien d'autre qu'une tromperie digne du bonneteau. Que ça valait pour tout le reste du projet.

– Et que lui a répondu le père Leeson ?

– Il lui a donné l'absolution, bien sûr. Que pouvait-il faire d'autre ? Il pensait que le pauvre homme hallucinait. Quoi qu'il en soit, il était terriblement anxieux. »

Brennan avala une nouvelle gorgée de whisky avant d'ajouter :

« Et puis John m'a téléphoné.

– À Rome ?

– Oui.

– Dans quel but ?

– Nous sommes de vieux amis. On se voyait beaucoup, à l'époque. Il savait ce que je faisais pour l'Église. Il avait confiance en moi. »

Holliday resta un instant songeur puis il comprit.

« Il était l'un des vôtres, c'est ça ? Une fois entré dans le cercle, on n'en sort plus – je me trompe ?

– De quoi parlez-vous ?

– Vous étiez une taupe pour l'IRA. Vous travailliez déjà pour Rome. Depuis combien de temps… ? Les années quatre-vingt, soixante-dix, peut-être même plus tôt. »

Un silence pesant s'installa. Abîmé dans ses souvenirs, les yeux tournés vers la fenêtre, Brennan regardait la neige tomber. Il se servit une autre rasade de Jameson, lâcha un lourd soupir puis articula :

« J'étais déjà dedans avant d'être ordonné prêtre. Je n'étais qu'un jeune crétin avec des cailloux dans la poche… et autant dans la tête, j'imagine. Quand vous habitez Dairy Street, à la limite de Falls Road, vous n'avez qu'une obsession : vous trouver un boulot en Amérique ; et, à défaut, grimper les échelons dans l'IRA. Je n'avais personne à retrouver en Amérique, alors j'ai rejoint les Républicains, et voilà.

– Et puis vous êtes devenu prêtre ? interrogea Peggy.

– Ce sont eux qui me l'ont demandé. Il y avait beaucoup de balances dans le clergé de Belfast, à l'époque. Des patriotes, aussi. Ils voulaient que je découvre qui était qui.

– À la place, les prêtres vous ont retourné, reprit Holliday.

– Ils m'ont offert une échappatoire. Je l'ai acceptée.

– Et Leeson travaille pour vous ?

– On était ensemble à Saint Malachy. Puis on nous a transférés à l'université de Rome. On a été tous les deux ordonnés prêtres à Saint-Pierre. Il y en a beaucoup comme lui en Amérique et dans le monde. Au Mossad, il serait considéré comme un *sayan*, un agent dormant, un bénévole.

– D'accord. Alors, il vous téléphone et vous parle de cette étrange confession. Quand était-ce ?

– Trois jours avant l'assassinat.

– *Avant* ? Et vous n'avez rien dit ?

– Que pouvais-je dire, colonel Holliday, et à qui ? On était avec un homme à moitié bourré, un habitant de Virginie, à six mille cinq cents kilomètres d'ici, qui bafouillait et qui racontait qu'on allait assassiner Sa Sainteté. Ça n'avait franchement aucun sens.

– Mais, maintenant, vous pensez que cela avait quelque chose à voir avec le meurtre du pape ? demanda Peggy.

– Le bonneteau est un jeu qui se jouait dans le passé avec des coquilles de noix et, aujourd'hui, avec des cartes, déclara Holliday. Le mot *Croisade* semble être un nom de code. Et cette banlieue de Virginie, c'est là où la CIA a son siège, non ?

– Pire que ça, j'en ai peur, murmura Brennan.

– Comment ça ?

– Le père Leeson a été assassiné le jour de Noël.

– Assassiné ?

– Deux corps ont été retrouvés dans une voiture, au fond d'un bas-côté le long de Dolly Madison Parkway, la nuit du vingt-cinq décembre. Celui du passager n'a pas été identifié, mais c'était Leeson qui tenait le volant. Le premier avait reçu une balle en plein visage, et on a trouvé un.45 automatique sur les genoux du père John qui, lui, s'était pris une balle dans la tempe droite. Il y avait un message, sur le

tableau de bord, qui disait : *Séparés dans la vie, réunis dans la mort*. On appelle ça un “meurtre suicide gay”.

– Peut-être était-ce précisément le cas, suggéra Peggy.

– Sauf que John n’était pas gay.

– Vous en êtes certain ? demanda Holliday d’un ton sceptique.

– Tout à fait.

– Comment pouvez-vous en être sûr ? insista Peggy.

– Parce que moi-même *je suis* gay, nom de Dieu ! s’exclama Brennan, le visage rougi par l’alcool. Je l’aurais vu.

– Comment avez-vous découvert tout ça ? interrogea Holliday.

– Le FBI m’a téléphoné très tard, hier soir. Ils ont dit que mon numéro était le dernier à avoir été appelé sur son portable. Mon nom figurait dans son carnet d’adresses.

– Et que leur avez-vous dit ?

– Rien. Qu’il m’avait appelé pour parler du bon vieux temps. Qu’il m’avait paru un peu larmoyant. Déprimé. J’ai joué le jeu de leurs idées préconçues.

– Pourquoi ne leur avez-vous pas dit la vérité ? demanda Peggy.

– Le Saint-Père était déjà mort. Je m’étais dit que l’homme au confessionnal évoquait Sa Sainteté lorsqu’il parlait de “notre” père. Celui qui est capable d’organiser l’assassinat du pape est certainement tout aussi capable d’intercepter le téléphone de John et le mien. Il fallait que je vous parle de vive voix, colonel. J’ai pris le vol de nuit pour Washington ; je suis arrivé il y a deux heures.

– Pourquoi moi ? Et pourquoi maintenant ?

– Vous avez un long passé dans les services du renseignement. Vous avez des contacts que je n’ai pas. Et vous savez des choses sur les croisés, certainement. »

Le prêtre acheva son verre de whisky et plongea son regard dans celui de Holliday.

« Pendant que l’attention du monde entier se concentre sur Rome et ce qui s’y passe, cette organisation va planifier sa prochaine attaque quelque part ailleurs, et nous n’avons que cinq jours pour découvrir où elle aura lieu et en quoi elle consistera.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi c’est à moi que vous vous adressez. Je ne suis pas le seul historien médiéviste de l’annuaire.

– Je pense que *Croisade* n’est qu’une façade qui dissimule autre chose. Quelque chose d’autrement sinistre.

– Quoi, d’après vous ? demanda Holliday en poussant un soupir.

– Le corps prétendument non identifié dans la voiture, aux côtés du père Leeson, était celui d’un certain Carter Stewart.

– Ça devient d’une complexité byzantine, commenta Peggy.

– Qui est – ou était – Carter Stewart ? demanda Holliday.

– L’un des nôtres.

– Il appartenait aux services secrets du Vatican ?

– Oui. Un agent laïque. Comme les *sayanim* du Mossad.

– Et pourquoi est-ce important ?

– Parce qu’il a réussi à infiltrer le bureau d’un sénateur américain.

– Qui est ?

– Richard Pierce Sinclair, le fils de Kate Sinclair. Je pense que ce *Croisade* n’est rien d’autre que Rex Deus. »

4

« Difficile de ne pas entendre le fils de Sinclair, ces jours-ci, avec les cris d'alarme qu'il nous envoie sur l'imminence d'un nouvel 11-Septembre au Sénat. En revanche, sa mère reste muette.

– Elle est à la retraite, précisa Brennan. Aux dires de certains, il semblerait que Rex Deus soit à la ramasse, mais je n'en suis pas si sûr.

– Elle habite toujours Hickory Hill ou quelque chose du genre ?

– Poplar Hill, corrigea Brennan. Non, elle possède une île privée aux Bahamas, une résidence de campagne du nom d'Edinburgh House, en Écosse, un immense ranch dans le Colorado et une propriété en Suisse. Elle se balade d'un endroit à l'autre.

– Mais pourquoi voudrait-elle assassiner le pape ? demanda Peggy. Qu'est-ce qu'elle en tirerait ?

– Oublions les motifs, pour l'instant, laissa tomber Holliday, songeur. Et oublions sa déception quant aux espoirs de grandeur qu'elle fondait sur son vantard de fils. Regardons les faits en face. »

Se tournant vers Brennan, il ajouta :

« La police de Rome a-t-elle découvert quelque chose ?

– Ils ont concentré leurs recherches sur la position du *sniper*. Sans doute la colline du Capitole, l'endroit qui offre l'élévation nécessaire pour une bonne ligne de visée sur Saint-Pierre.

– Quelle est la distance ?

– Au moins neuf cents mètres. Peut-être davantage.

– Alors, c'est un pro… comme je le pensais, commenta Holliday. Privé, ou militaire à au moins un titre : ce genre d'entraînement ne s'obtient qu'à l'armée. Je suis aussi prêt à parier qu'il n'a pas quarante ans ; passé cet âge, les yeux et les mains ne sont plus aussi fiables, on n'a plus les mêmes réflexes. C'est autour de vingt-cinq ans que Carlos Hathcock a accompli ses plus beaux tirs.

– Qui est Carlos Hathcock ? demanda Peggy. Qu'est-ce qu'il faisait ?

– Il était *sniper* au Vietnam. Il tuait des gens. Je l'ai rencontré une fois, il y a des années de ça.

– Sympas, tes amis, Doc. »

Ignorant ce commentaire, Holliday poursuivit :

« Le tir réussi le plus long a été effectué par un Canadien, à deux mille quatre cents mètres. Mais notre homme est sans doute américain, russe ou britannique. Il ne doit pas y avoir plus de vingt ou trente gars dans le monde capables de descendre le pape à cette distance. Celui qui l'a engagé recherchait certainement le meilleur. On ne devrait pas avoir trop de difficultés à le localiser.

– Alors, pourquoi les flics italiens ne lui ont pas déjà mis la main dessus ? s'étonna Peggy.

– Parce qu'ils ne croient pas qu'un tir pareil soit possible à cette distance, répondit Brennan. Leurs experts en balistique leur parlent d'un millier de mètres, mais ils pensent que les tirs venaient de bien plus près. Au début, le médecin légiste a estimé que la balle avait une ligne de visée directe ; ils ont donc concentré leurs recherches à l'est, imaginant que le *sniper* avait tiré d'une hauteur telle que celle du

château Saint-Ange. La balle s'est désintégrée à l'impact, ce qui a laissé une sale blessure, mais le légiste a fini par découvrir une concentration de fragments derrière l'omoplate gauche.

– Ce qui veut dire que la balle a pénétré selon un angle de droite à gauche, conclut Holliday. Tirée du sud-ouest, et non de l'est, comme ils le prétendent.

– Ce qui veut dire que la distance était bien d'environ mille mètres, soupira Brennan. Les Italiens adorent compliquer les choses. »

De l'autre côté de la table basse, Holliday voyait le regard du prêtre commencer à flotter. Il souffrait du décalage horaire, c'était manifeste. Il semblait prêt à s'effondrer sur place.

« Il y a une chambre d'amis au premier, si vous voulez, proposa Holliday. Tournez à gauche sur le palier, c'est la dernière porte, au fond.

– Non, non, je ne voudrais pas m'imposer, protesta faiblement Brennan. Je vais trouver un petit hôtel pour la nuit.

– J'insiste, reprit Holliday, non sans reconnaître l'étrangeté d'inviter chez lui un vieil ennemi. Ça porte malheur de mettre un prêtre dehors le jour de la Saint-Étienne. Et puis, un "petit hôtel" sur M Street vous coûtera près de cinq cents dollars la nuit.

– Grand Dieu ! lâcha Brennan avant d'étouffer un bâillement et de se lever. D'accord, colonel, j'accepte votre aimable invitation. Pas plus de quelques heures, cela dit ; nous n'avons pas beaucoup de temps. »

Holliday était au téléphone dans le bureau lorsqu'un Brennan au regard vitreux apparut sur le pas de la porte, à 10 h 30, le lendemain matin.

« Doux Jésus, pourquoi m'avoir laissé dormir aussi tard ?

– Parce que sans cela vous ne nous auriez été d'aucune utilité », répondit Holliday.

Il était en train d'écrire quelque chose sur un calepin. Du fond de la maison leur parvenait une odeur de café fraîchement passé. Un instant plus tard, Peggy les rejoignit, un plateau à la main, et Brennan se laissa tomber dans un des fauteuils clubs.

« Vous avez du nouveau ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

– Je suis au téléphone depuis 8 heures », répliqua Holliday pendant que la jeune femme leur servait une tasse de café.

Elle s'assit à son tour et replia les jambes sous elle, comme seules les femmes semblent savoir le faire.

« J'ai fait appel à quelques vieux amis. On a plusieurs noms.

– Des sales types ? hasarda Peggy.

– De la pire espèce, répondit Holliday en regardant son calepin. J'en ai une dizaine. Quatre d'entre eux se détachent légèrement, car ils sont spécialisés dans les cibles longue distance. »

Il marqua une pause puis enchaîna :

« Dimitri Mikhaïlovitch Travkin, du GRU Spetsnaz russe en Afghanistan et en Tchétchénie. Il devrait approcher la quarantaine, mais ça fait des années que personne ne l'a vu. Le bruit court qu'il a pris sa retraite quand il a commencé à montrer les premiers signes de la maladie de Parkinson, ce qui, évidemment, le mettait hors course. Le deuxième est un Français d'origine algérienne, Gabir François Bertrand, du régiment de parachutistes français, l'équivalent de notre Delta Force. Embarqué dans un scandale sexuel impliquant la femme d'un officier supérieur, il s'est fait virer. Il vivrait maintenant en Suisse et travaillerait au contrat, le plus souvent comme mercenaire en Afrique.

– Le troisième ? interrogea Brennan, que le café semblait réveiller un peu.

– C'est Edward Adler Fox, meilleur *sniper* de la SAS britannique. Congédié pour insubordination et refus de quitter le front en Afghanistan. Il voulait rester avec ses hommes. Il vit comme un ermite, dans un coin reculé d'Angleterre. Un peu déjanté, à ce qu'on dit. Aucune indication qu'il soit encore en activité.

– Et le dernier ? demanda Peggy.

– Le seul Américain. William Tritt. Un bon gars de Virginie-Occidentale. Enfant, il tuait des écureuils, car ça servait de pitance à sa famille. Il a atterri dans les Seal, les forces spéciales, et fait des études – génie chimique, puis construction mécanique. Apparemment un as dans ce domaine, c'est aussi un tireur d'élite. Il a gagné la coupe Wimbledon à Camp Perry trois années de suite.

– Où est-il, maintenant ? s'enquit Brennan avant de se servir une autre tasse de café.

– Il est consultant pour la CIA et le Centre national antiterroriste. Ils dénichent les terroristes, et Tritt se débarrasse d'eux. Ils ont appris la leçon avec Guantanamo ; c'est plus efficace et moins coûteux de tuer des terroristes que de les capturer et les garder enfermés là-bas.

– Vous dites que l'un de ces hommes serait responsable de l'assassinat du Saint-Père ?

– Je suis prêt à le parier, oui. Mes sources en sont, elles aussi, persuadées.

– Alors, pourquoi n'est-on pas déjà à sa poursuite ?

– Peut-être qu'ils le sont, justement, mais personne ne semble vouloir l'assurer. Il y a quelque chose qui les effraie.

– Qu'est-ce qui pourrait les effrayer ? s'étonna Brennan. Découvrir le *sniper*, ce serait un supercoup pour tout le monde.

– C'est la politique de la nécessité, intervint Peggy. Le pape a été tué. Nous, dans cette pièce, connaissons quatre assassins possibles – un Russe, un Français, un Britannique et un Américain. La dernière chose que veulent ces quatre États, c'est être associés à l'assassin. Les dommages diplomatiques seraient catastrophiques. Même les Italiens s'effarouchent à cette idée. Un Italien coupable de l'assassinat du pape ? L'hérésie absolue. Ce serait la chute du gouvernement. »

Elle avala une gorgée de café.

Brennan s'alluma une cigarette, la première de la journée, et lâcha une toux rocailleuse avant de s'indigner :

« Vous voulez dire que personne n'est encore à la recherche de ce cinglé ?

– Comme ils n'ont jamais ardemment cherché l'assassin de Kennedy. Avec Oswald, ils avaient une victime commode qui a eu la bonne idée de se faire tuer moins de quarante-huit heures plus tard. Une affaire classée et un incident diplomatique potentiellement fatal entre États-Unis et URSS évité de justesse.

– Ainsi donc, une enquête ne serait rien d'autre qu'un spectacle fait pour impressionner ?

– Jusqu'à ce qu'on trouve qui a fait le "sale boulot" et celui qui l'a engagé, répliqua Holliday. Vous semblez penser que Kate Sinclair est impliquée. Parmi d'autres choses, le père de Kate était un héros de guerre qui a débarqué en Normandie, sénateur et sous-directeur des services secrets pendant les années Eisenhower. Il a achevé sa carrière comme ambassadeur. Vous perdez votre temps en fouillant dans la vie de la fille d'un véritable héros américain. Ni l'administration actuelle ni la CIA n'aimeraient que ce genre de linge sale soit révélé, je peux vous l'assurer. Il semble plus convenable de se contenter d'affirmer que c'est le travail d'extrémistes djihadistes.

– Alors, que fait-on ? C'est David contre Goliath.

– On réunit des preuves irréfutables, répondit le colonel.

– Et on prie, c'est ça ?

– Non, reprit Holliday en souriant. On va au McDo se prendre un Big Mac et des frites, et on pose les bonnes questions. »

Situé sur une quelconque bande d'asphalte, au carrefour d'Old Dominium Drive et de Dolly Madison Parkway, le McDonald's n'avait pas de licence de débit de boissons, ce qui excluait d'emblée les repas accompagnés de bière. Mais il offrait l'avantage de disposer de trois ou quatre tables de pique-nique permettant de dîner en plein air, avec tout loisir de respirer les gaz d'échappement provenant des trois routes qui bordaient l'établissement.

Aux yeux d'un officier du renseignement, c'était l'endroit idéal pour éviter toute surveillance – à condition d'ignorer la fraîcheur du temps, qui, en l'occurrence, ne semblait pas gêner le compagnon de Holliday. À moins de se trouver directement sur le parking, on restait invisible de la rue, et la circulation incessante que filtrait une rangée d'arbres maladifs serait parvenue à brouiller le plus sensible des micros paraboliques. Le fast-food se situait à près de mille cinq cents mètres de l'entrée principale du NCTC, le Centre national antiterroriste, au coin de Dolly Madison Parkway et de Lewisville Road.

« Je n'ai qu'une demi-heure », déclara Pat Philpot.

Analyste chevronné au NCTC, il traquait le menu fretin qui avait glissé entre les mailles des filets installés par la Sécurité intérieure, couvrant les frontières mexicaine et canadienne. Il gardait un œil et une oreille électroniques sur les quelques Timothy McVeigh en puissance qui seraient tapis, prêts à agir, dans les coins les plus reculés des États-Unis.

Il attaqua le premier de ses deux Big Mac, qu'il dévora sans broncher, et ne s'interrompit que pour avaler de temps à autre une longue gorgée de milk-shake à la fraise. À voir ce candidat à l'infarctus, on avait du mal à se rappeler que Pat avait un jour dirigé un commando de première frappe au sein des rangers.

« Alors, qu'est-ce que vous savez du pape ? » lui demanda Holliday.

Il sirota patiemment son café, attendant que Philpot enfourne une énorme bouchée de hamburger.

« Il porte un drôle de chapeau, et il parle latin, répondit le gros homme.

– Épargnez-moi vos plaisanteries, Potsy. Vous vouliez me parler ici plutôt qu'au centre, ça veut dire que vous savez quelque chose. Alors, accouchez.

– Je ne suis pas censé vous parler, je vous rappelle. Et encore moins vous divulguer des secrets d'État. Ça fait des années que vous n'avez pas d'autorisation.

– Comment va Loretta ? » lui demanda Holliday en souriant.

Loretta était l'épouse de Philpot. Une femme jalouse. Comme beaucoup de celles que connaissait Holliday, elle se moquait bien des anciens amis de son mari, surtout ceux qui le connaissaient depuis toujours.

« Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ?

– C'est comme ce que disait John Lennon : *Tout le monde a quelque chose à cacher*.

– À propos de cette histoire au Panama, c'est ça ? demanda Philpot d'une voix sombre.

– Je dis seulement…

– Vous me faites chanter ?

– Je vous rappelle à quoi servent les amis », répondit platement Holliday.

Il y eut un long silence, ponctué par les mastications de Philpot.

« On a réussi à tous les retrouver, lâcha-t-il enfin. Sauf un. Tritt.

– Vous êtes certain ?

– Oui. Les trois autres ont réussi à se tirer d'ici. Travkin poireaute depuis trois mois dans un hôpital de Saint-Pétersbourg, avec un cancer du poumon. Edward Fox, l'English, est en train de mijoter un sale coup au fin fond du Soudan. Et Bertrand, le Français, croupit dans la prison de Fresnes.

– Quand a-t-on vu Tritt pour la dernière fois ?

– À Genève, lors du contrôle de passeport à sa descente d'avion. On ne l'a pas vu quitter la Suisse, mais ça ne veut rien dire. »

Il acheva le premier hamburger, s'essuya la bouche et la cravate avec une serviette de papier, puis attaqua le second. Son langage corporel indiquait à Holliday que l'homme était très nerveux.

« Il y a quelque chose qui vous inquiète, Potsy ?

– Je n'aime pas qu'on se serve de moi, rétorqua-t-il. C'est pire que ça en a l'air, Doc. Restez en dehors de tout ça.

– C'est tout ?

– C'est le fait de vous parler qui m'inquiète. Comprenez-moi, Doc, je travaille pour l'organisation qui a inventé le terme "paranoïa". »

Après un regard furtif sur le parking, il poursuivit :

« Ailleurs, ils font des contrôles antidrogue aléatoires. Au NCTC, ils vous mettent sous surveillance au hasard *et* testent vos urines. Travailler dans un environnement pareil n'est pas de tout repos. »

Une idée traversa soudain l'esprit de Holliday.

« D'où venait Tritt en débarquant à Genève ? demanda-t-il.

– De Rome, répondit Philpot. Le 6 novembre. On en conclut qu'il faisait des repérages pour son tir.

– Et avant Rome ?

– L'aéroport de Glasgow, en Écosse.

– Et avant ?

– Il venait d'Orlando, il a pris un vol de Virgin Atlantic.

– Avant ça ?

– Nassau, aux Bahamas. Il a un petit truc, là-bas. Une maison à Lyford Cay. À son propre nom.

– Vous ne trouvez pas cet itinéraire un peu étrange ?

– On a trouvé une explication à tout, sauf Glasgow. Qu'est-ce qu'un gars comme Tritt peut bien trouver à faire dans un endroit pareil pendant trois jours ?

– Rencontrer son employeur, suggéra Holliday.

– Vous savez qui l'a engagé pour jouer les tireurs d'élite ? Ça vous ennuierait de m'en raconter un peu plus ? Jusque-là, j'ai été le seul à déballer ce que je savais

– Katherine Pierce Sinclair, ça vous parle ? reprit Holliday. Elle possède une propriété du nom d'Edinburgh House, pas si loin de Glasgow en voiture, et une maison aux Bahamas, également.

– Sean Connery aussi. Et alors ? Je croyais que vous en aviez soupé des Sinclair, depuis votre engueulade de l'été dernier. Vous auriez dû les voir tous s'activer à mort pour calmer le jeu. On a fait venir l'ambassadeur d'Israël, qui est du Queens, au fait, et bien coriace, mais il est resté très évasif.

– Je vais avoir besoin d'examiner quelques dossiers », déclara Holliday tandis que Philpot achevait sa boisson rose.

Les gaz d'échappement qui leur parvenaient du carrefour voisin commençaient à lui donner réellement mal à la tête.

« Et, très vite.

– N'insistez pas, Doc. Aucun dossier officiel n'atterrira entre vos mains, soyez-en sûr.

– Tritt, Kate Sinclair et tout ce que vous avez sur le sénateur.

– Vous êtes cinglé. Ils pourraient m'enfermer à vie dans une de leurs prisons secrètes, au fin fond du Colorado. Il s'agit purement et simplement de trahison !

– Vous me devez ça, Potsy. »

Philpot ramassa ses emballages vides pour aller les jeter dans la boîte à ordures. Puis il revint vers la table de pique-nique.

« Vous êtes déjà allé à Rock Creek Park ?

– Bien sûr.

– Vous savez où se trouve Ross Drive ?

– Je peux trouver, oui.

– À huit cents mètres environ après Ridge Road il y a un fossé à sec et un pont, en fait, trois tubes en acier soutenus par des butées en béton. Sur celui de gauche, un gamin a laissé un tag à la peinture noire. Si l'endroit est sûr, il y aura une barre rouge ajoutée sous le tag noir. Ce dont vous avez besoin sera glissé dans le tube du milieu, le plus proche de la butée taguée.

– Vous êtes un petit cœur, Potsy.

– Vous savez où vous pouvez vous le mettre, votre petit cœur, Holliday ? Considérez ma dette comme acquittée. »

Tournant les talons, il regagna la salle du McDonald's. Pour en sortir une minute plus tard, les dents sauvagement plantées dans un chausson aux pommes.

« Encore une chose… articula-t-il, la bouche pleine.

– Allez-y, crachez le morceau.

– Cracher le morceau… non merci, mon vieux.

– Oui, pardon… je vous écoute.

– Nos gars ont localisé l'endroit d'où provenaient les tirs, à Rome.

– Avant les flics italiens ?

– Oui. Ce n'était pas la mer à boire, en fait.

– Et ?

– On a trouvé quelque chose. »

Il acheva son chausson aux pommes et s'essuya les mains.

« Allez-y, reprit Holliday avec impatience.

– Une pièce en or, datant des croisades. Un dinar, je crois que ça s'appelle. Il y avait dessus le nom de Saladin, écrit en arabe.

– Et ?

– La NSA a intercepté un certain nombre de conversations téléphoniques d'Al-Qaïda et d'e-mails en provenance d'un groupe du nom de "Djihad al-Salibiyya". Ils revendiquent en secret l'assassinat de l'homme au grand chapeau.

– Et vous avez gardé ça pour vous ?

– On ne veut pas déclencher une nouvelle tempête comme celle de Ben Laden et de ses potes. Du moins tant qu'on n'en sait pas plus à leur sujet. »

Plongeant son regard dans celui de Holliday, il ajouta :

« Ce nom, ça vous dit quelque chose ?

– Non, rien du tout, mentit Holliday.

– Bon, vous et moi, on en a fini, alors. N'oubliez pas… Rock Creek Park.

– J'y serai. »

Potsy le laissa à la table de pique-nique, remonta dans sa voiture et partit.

Une demi-heure plus tard, Holliday était de retour dans sa maison de Prospect Street, l'odeur vaguement chimique des hamburgers accrochée comme de la fumée à ses vêtements. Brennan et Peggy étaient dans la cuisine, sirotant encore du café et lisant le *Washington Post*.

La photo au-dessus du pli, à la une du journal, était sans doute la dernière du pape vivant, prise par Dario Bondi, photographe officiel du Vatican et ami de Peggy. Dans un même élan, Brennan et celle-ci levèrent les yeux vers Holliday.

« Alors, comment ça s'est passé ? demanda la jeune femme. Tu as du juteux ?

– C'était un coup monté. On se joue de nous comme d'un violon.

– Pourquoi dites-vous ça ? interrogea Brennan.

– Un groupe qui dit s'appeler le "Djihad al-Salibiyya" revendique l'assassinat du pape.

– Des fondamentalistes ?

– Oui, mais pas des musulmans. Al-Salibiyya était le nom donné aux Templiers qui sont passés du côté des infidèles. Les ennemis jurés des vrais Templiers. Littéralement, ce nom signifie "Ennemis de la Croix".

– Des croisés, dit Peggy.

– Kate Sinclair », enchaîna Brennan.

5

« Philpot a peut-être beaucoup à se reprocher, mais il ne joue pas la comédie », déclara Holliday le plus sérieusement du monde.

Il s'assit à la table de la cuisine et poursuivit :

« Il en a juste fait un peu trop. Mais il n'a pas réussi à garder certaines infos pour lui. Je n'ai eu aucun mal à le persuader. Il a confirmé que William Tritt était le suspect le plus vraisemblable et s'est presque parfaitement rappelé l'itinéraire de son tout dernier voyage. Je suis prêt à parier qu'il portait un micro caché ou qu'on était épiés depuis le parking. »

Avec un soupir, il enchaîna :

« On dirait que les gars essaient de prendre de la distance avec ce Tritt, commenta Brennan.

– Et ils n'ont qu'une envie : tout mettre sur le dos des musulmans.

– Nous, les Américains, on craint toujours de voir nos ennemis nous attaquer. Il est facile de s'inquiéter de quelqu'un du nom d'Ali Sayyid Muhamed Mustafa al-Bakri ; mais s'inquiéter d'un certain Bill Tritt, qui pourrait aussi bien être plombier ou employé de banque, c'est autrement difficile à avaler.

– Un Américain assassin… Bonté divine, c'est comme lâcher un renard dans un poulailler ! »

Holliday considéra longuement le plafond d'un air songeur. Quelque chose ne collait pas, dans les paroles prononcées par Philpot. Mais, plus il y pensait, plus sa mémoire se faisait vague. Abaissant son regard sur Brennan, il lâcha :

« Je crois que vous aviez raison. Cette histoire atteint un niveau qu'on n'imagine peut-être pas.

– Alors, qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Peggy.

– On suit les petits indices que nous a laissés Potsy. On n'a pas d'autre choix, et le temps presse. »

Cédant à la liberté que lui permettait un divorce tout frais, au démon de midi et à son envie secrète d'être James Bond depuis que, adolescent, il avait vu *Goldfinger* dans le cinéma de sa petite ville de Holyhead, Wales, le professeur que Holliday remplaçait, s'était offert, pour ses cinquante ans, une Aston Martin D89 gris métallisé. Il avait laissé à Doc tout loisir de conduire le précieux bolide durant son absence, dès lors qu'il prenait pour cela une assurance personnelle, qu'il n'oubliait pas de la déposer au garage pour une révision mensuelle, et – condition expresse – qu'il ne fumait pas dans l'habitacle.

Cet animal racé de douze cylindres avait aussi soif qu'un homme égaré en plein désert, mais il valait bien chaque goutte d'essence avalée. Jamais Holliday n'avait pris autant de plaisir qu'en conduisant cette merveille. Brennan et Peggy désiraient tous deux l'accompagner jusqu'à la boîte aux lettres de Rock Creek Park, indiquée par Philpot. Mais la voiture ne comptait que deux places.

La jeune femme mit alors en avant ses dons de conductrice hors pair tandis que Brennan se contenta de déclarer que c'était un boulot d'homme et non celui d'un « bout de femme, vous m'excuserez… » Pour finir, ce fut elle qui l'emporta, après que le prêtre eut admis qu'il lui serait extrêmement difficile de rester aussi longtemps sans allumer une cigarette.

Avant de partir, Brennan s'excusa auprès de Holliday et alla récupérer quelque chose dans sa chambre, à l'étage. Il en ressortit avec un semi-automatique Beretta Storm à canon court, assez petit pour se caser dans la poche d'une veste, accompagné d'un chargeur supplémentaire de quinze balles de calibre.40 à tête creuse. Une véritable arme de policier.

« Comment diable avez-vous pu passer la douane avec ça ? s'étrangla Holliday.

– Je voyage avec un passeport diplomatique du Vatican », fit-il en haussant les épaules.

Avec un sourire amer, il ajouta :

« Et puis, aujourd'hui, c'est de pédophilie qu'on soupçonne les prêtres, pas de trafic d'armes.

– Vous pensez réellement qu'on aura besoin de ça ? interrogea Peggy.

– Les armes, c'est comme la Garda, repartit Brennan en évoquant la police irlandaise. Elles ne sont jamais là quand vous en avez besoin. »

Holliday saisit le pistolet, y jeta un rapide coup d'œil, histoire de se familiariser un peu avec, puis le glissa dans sa poche.

Il n'était que 4 heures de l'après-midi quand ils quittèrent Prospect Street pour Rock Creek, et pourtant il faisait déjà presque nuit. Dans un peu plus d'une heure, la police du parc serait occupée à surveiller les gamins se disputant devant l'entrée en attendant la voiture de leurs parents.

Peggy s'installa au volant, laissant Holliday lui indiquer la route à suivre. À la première alerte, elle avait pour consigne de prendre la fuite au plus vite ; si poursuite il devait y avoir, aucune voiture autre qu'allemande ne serait capable de rattraper une Aston Martin.

La neige continuait à tomber dans le soir qui s'installait tandis que Peggy pilotait la puissante sportive vers Ridge Road et leur destination, les essuie-glaces balayant méthodiquement le pare-brise pour en chasser les flocons. Il faisait un peu moins froid, et la neige, plus molle, laissait entendre un sifflement mouillé sous les roues. S'il se remettait à geler dans la nuit, les rues deviendraient une véritable patinoire et la circulation du lendemain matin tournerait au cauchemar pour les automobilistes et les piétons.

« Je ne vois pas ce que cette boîte aux lettres peut nous apporter ? demanda Peggy. Pour moi, ça ne représente que des problèmes, non ?

– On utilise ce genre de boîte aux lettres pour éviter aux deux parties impliquées dans un échange de se rencontrer. Mais, dans notre cas, je dirais que ce n'est qu'une façade destinée à rendre l'histoire de Potsy un peu plus crédible. Je ne pense pas qu'il y ait réellement à s'inquiéter ; ils *veulent* qu'on récupère ce matériel.

– Alors, comment on s'y prend ? Ma technique d'espionne n'est pas franchement au point.

– Il s'agit davantage de trafic que d'espionnage, corrigea Holliday. On fait exactement ce que Potsy a dit. Une arrivée par le nord placera le côté passager le plus près du fossé et des tubes qui forment le pont. Je sors, caché de la route par l'Aston. Je récupère les fichiers, je remonte dans la voiture, et on file. »

Ils prirent vers le nord par Nebraska Avenue puis Military Road, et poursuivirent à l'est en direction du parc. À la nuit tombante, les pins et les cèdres recouverts de leur lourd manteau de neige formaient une carte postale idéale tandis qu'un silence cotonneux s'emparait du paysage, qui, lentement, semblait retrouver l'aspect de cette lande désolée qu'il avait été quelques milliers d'années plus tôt.

Peggy s'engagea sur Ridge Road, au sud. Quasi phosphorescente dans la pénombre, la neige formait un chemin lumineux entre les épaisses rangées d'arbres. Personne n'avait roulé ici depuis un moment, ce qui n'avait rien de surprenant vu le peu d'empressement des automobilistes de Washington à conduire par un tel temps.

« Ça me fait flipper, commenta Peggy.

– Tu ne te sens pas à l'aise ? demanda Holliday. Je peux prendre le volant, si tu veux.

– Non, ça va.

– Roule lentement, et tout se passera bien.

– Oui, grand-père, siffla-t-elle. Après, tu vas me raconter comment tu te tapais huit kilomètres à pied pour rejoindre l'école. »

Elle rétrograda avec souplesse puis passa la seconde, s'enfonçant encore plus profondément dans le parc.

Une fine couche glacée commençait à se former sur la poudreuse que les larges pneus de l'Aston Martin broyaient avidement, accentuant encore le silence qui les entourait. La route, qui suivait le cours

d'un ancien ruisseau, était bordée de bouleaux et de noyers aux branches squelettiques, auxquels les puissants phares de la voiture donnaient une allure fantomatique. Holliday regarda le compteur. À huit cents mètres, après un tournant, exactement comme Philpot l'avait dit, les phares éclairèrent le pont et ses trois tubes d'acier. Le terrain descendait de chaque côté, et les arbres s'espaçaient quelque peu.

« C'est là, déclara Holliday.

– J'ai vu, Doc. »

La jeune femme ralentit puis s'engagea sur le pont vers la butée la plus à gauche. Un tag à la peinture noire apparut. Et, dessous, une unique barre de rouge. Peggy stoppa l'Aston Martin.

« Éteins les phares », lui dit Holliday.

Ce qu'elle fit, ne laissant pour toute lumière dans l'habitacle que la lueur bleuâtre du tableau de bord. Holliday ouvrit la portière, descendit et s'approcha prudemment de la butée et des tubes fermés chacun par un bouchon. Celui du milieu se dévissa facilement. Il s'attendait à trouver une liasse de papiers roulés dans un sac de plastique. Mais il ne découvrit qu'une étiquette postale, attachée à une clé USB.

Il saisit l'étiquette, sortit la clé, puis reboucha le tuyau. À la façon dont la neige tombait à présent, ses empreintes et même les traces de pneus de l'Aston auraient disparu dans les cinq minutes. Holliday remonta dans la voiture.

« Mission accomplie, déclara-t-il.

– Comme on dit, oui… »

L'énorme engin déboucha, pleins phares, du sommet de la côte, le lourd cliquetis de ses chaînes parvenant jusqu'à l'intérieur de l'Aston Martin.

Peggy alluma ses feux qui éclairèrent un court instant le monstre qui leur fonçait dessus.

« Merde… » souffla-t-elle.

C'était un Ford F150, un véhicule colossal, équipé à l'avant d'un chasse-neige à demi levé, scintillant sous la lune. S'il les heurtait de plein fouet, l'énorme 4 × 4 ne ferait qu'une bouchée de l'Aston Martin, ou alors la lame de son chasse-neige la couperait littéralement en deux. D'une façon ou d'une autre, c'était leur mort assurée.

Sans plus réfléchir, Peggy passa la marche arrière et écrasa l'accélérateur. La voiture fit un bond en arrière tandis que le F150 continuait vers eux sa course folle. La jeune femme donna alors un violent coup de volant à droite tout en tirant sur le frein à main.

Le véhicule de sport partit dans un tête-à-queue savamment orchestré, puis s'arrêta net. Dans un même élan, Peggy lâcha la poignée du frein et passa la seconde. Ils faisaient maintenant face au chemin qu'ils venaient de prendre. Elle appuya de nouveau sur l'accélérateur, l'Aston patina l'espace d'une demi-seconde, s'élança dans une glissade en avant sur la route enneigée, non sans chasser de l'arrière à chaque virage. Seuls son poids et son centre de gravité relativement bas les empêchèrent de plonger dans le bas-côté.

Durant tout l'épisode, ni Peggy ni Holliday ne prononcèrent le moindre mot, l'une concentrée sur son pilotage, l'autre réfléchissant à toute vitesse.

Mais, quoi qu'il advienne, la bête allait sûrement les accrocher avant qu'ils ne retrouvent la relative sécurité de Military Road. Les chaînes fixées sur ses quatre roues motrices procuraient au F150 une meilleure tenue de route sur la neige. Que lui avait dit l'un de ses instructeurs, à l'école des rangers ? « Bats-toi ou fuis. Si tu ne peux pas fuir, retourne-toi et bats-toi. »

Holliday jeta un coup d'œil derrière eux. Le Ford était à moins de cent mètres.

« Ce demi-tour, tu peux le refaire ? cria-t-il à Peggy.

– Dis-moi quand ! » répondit-elle.

Holliday sortit le Beretta de sa poche, glissa une balle dans la chambre et agrippa la poignée de la portière.

« Maintenant ! » hurla-t-il.

De nouveau, Peggy effectua un tête-à-queue… pour se retrouver face au 4 × 4 qui fonçait droit sur eux. Holliday ouvrit en grand la porte de l'Aston et se jeta sur la route enneigée. Il enserra son pistolet à deux mains, le leva à hauteur des yeux et se mit à tirer en balayant le pare-brise du Ford.

À une vingtaine de mètres, le véhicule fit une embardée, tenta de grimper la petite inclinaison sur sa gauche puis recula en tournoyant sur lui-même, ce qui finit par l'envoyer dans le fossé sur sa droite…

avant de venir heurter par le flanc un groupe de trois chênes qui stoppèrent net sa course.

Holliday en profita pour jeter son chargeur vide, fouilla dans sa poche à la recherche du second et parvint enfin à le glisser dans la crosse du Beretta.

Il recommença à tirer, appuyant sans cesse sur la détente, s'efforçant de concentrer son tir sur la fenêtre du conducteur. Arrivé à la moitié de son chargeur, il vit une étincelle ricocher vers le centre du châssis. Une nanoseconde plus tard, il y eut un flash, aussitôt suivi d'une puissante déflagration tandis que le réservoir du 4 × 4 explosait, propulsant le F150 à deux mètres au-dessus du sol. À demi désintégré, le véhicule retomba lourdement sur le côté, non sans incendier les arbres qui l'entouraient.

Holliday fourra le Beretta dans sa poche, galopa vers l'Aston Martin et y grimpa en refermant la portière à toute volée. Les yeux exorbités, Peggy regardait le 4 × 4 se transformer en une véritable torche.

« Il… il y avait des gens dans ce truc, balbutia-t-elle, le visage sinistrement éclairé par les flammes.

– Mieux vaut que ce soient eux que nous, lâcha Holliday d'une voix glacée. Démarre. »

Elle passa la première, fit faire un lent demi-tour à l'Aston Martin et prit la direction du nord vers Military Drive. Derrière eux, le Ford embrasé ne fut bientôt plus qu'une lueur orangée sous les arbres. Au loin, ils entendirent les premiers sons des sirènes qui approchaient. Holliday plongea la main dans la poche intérieure de sa veste, en sortit son téléphone et composa le numéro de la maison de Prospect Street. À la sixième sonnerie, Brennan répondit d'une voix hésitante.

« Oui ?

– C'est Holliday. Tirez-vous d'ici tout de suite ; la maison n'est plus sûre. Pas le temps d'embarquer quoi que ce soit… Filez ! »

Il marqua une brève pause puis ajouta :

« Enfin, si, apportez-moi mon portable. Dans un tiroir de mon bureau. Faites vite. Vous n'avez sans doute que quelques minutes. Ne portez pas votre col, rien qui risque de trahir votre état de prêtre. Rejoignez M Street et sautez dans un taxi. Dites au chauffeur de vous conduire au Capital Hilton, sur la Seizième. Ça se trouve à quelques pâtés de la Maison-Blanche. On y est enregistrés sous le nom de Docteur Henry Granger.

– Je ne comprends pas… hasarda Brennan.

– Je vous expliquerai plus tard. Filez, maintenant. »

Il raccrocha et glissa le téléphone dans sa poche.

Ils poursuivirent leur route, plongés dans leurs pensées. Ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche.

6

« Pourquoi ici ? » demanda Peggy alors qu'ils traversaient le hall sobre et austère du Capital Hilton.

Avec son éclairage tamisé et son décor d'acajou, l'endroit ressemblait à la réception d'un grand cabinet d'avocats.

« Primo, on a un voiturier pour garer l'Aston en toute sécurité, et, deuzio, cela nous permet de reposer nos têtes fatiguées et de réfléchir à la suite des événements.

– Pourquoi as-tu dit à Brennan que la maison de Prospect Street n'était plus sûre ?

– Parce que, pour moi, ça ne fait aucun doute. On est sûrs que ce ne sont pas les gens de Potsy qui en avaient après nous. Il s'agit donc d'individus au courant de ce qu'il sait. Ce qui veut dire aussi qu'ils connaissent sûrement l'endroit où nous vivons. Ce doit être les bons amis de Sinclair.

– Et pourquoi ce ne serait pas ce Potsy ?

– Pourquoi se donnerait-il tant de mal ? reprit Holliday. Pourquoi s'enquiquiner à aller cacher une clé USB dans un tuyau si cette boîte aux lettres n'était qu'un leurre ? Pourquoi avoir joué la comédie au McDonalds ? Non, ce n'étaient pas des gars de Potsy, et ce n'étaient pas non plus ceux d'une agence style CIA, NSA ou DIA. Plutôt quelqu'un qui chercherait à nous éliminer parce qu'on en sait un peu trop sur l'assassinat. Si le tueur était réellement ce William Tritt et qu'il bossait pour Kate Sinclair, elle s'arrangerait pour que ça ne se sache pas. Cela ferait du tort à Rex Deus pendant des siècles. Ils doivent maintenir à tout prix la fiction de l'hypothèse terroriste.

Arrivés devant le long comptoir de la réception, ils furent accueillis par une aimable hôtesse nommée ANNE V., à en croire son badge. Elle leur donna une suite au cinquième étage puis tendit un message à Holliday. Un morceau de papier où il put lire : *Je suis au bar*. De Brennan, manifestement, car il était signé d'un *B* griffonné à la va-vite.

La dénommée Anne leur indiqua au fond du hall une salle fermée par des rideaux, où ils trouvèrent le prêtre, assis face au bar, dans une alcôve tendue de tissu orange. Il sirotait une boisson couleur rouille, trop sombre pour être un whisky, et trop claire pour être un bourbon.

« Je dois avouer une certaine tendresse pour le whisky canadien, déclara Brennan tandis que Peggy et Holliday s'asseyaient à ses côtés. Il est un peu… brut, je dirais. Comme s'il avait été fait dans une baignoire. »

Il avait l'air lointain, presque triste, sans son col blanc. Sa chemise noire était recouverte d'un pull vert qui avait manifestement connu des jours meilleurs.

« J'imagine toujours des fermiers grisonnants du Saskatchewan, vêtus d'une salopette, suant et transpirant au-dessus d'un baquet de whisky illégal en train de bouillonner, caché au fond de leur ferme. »

Une serveuse apparut et prit leurs commandes. Holliday demanda une bière Beck, et Peggy un Jäger Bomb – une monstruosité australienne constituée d'un digestif allemand Jägermeister additionné d'un grand verre de Red Bull. Puis la discussion commença.

Holliday raconta à Brennan l'attaque du 4 × 4 et de son chasse-neige tandis que son interlocuteur se laissait tenter par un deuxième Crown Royal.

« Je ne savais pas que vous étiez si bon pilote, commenta-t-il à l'adresse de Peggy.

– Moi non plus, reconnut Holliday avec un petit rire. Je m'accrochais à la vie comme je pouvais.

– *Slainte* », lâcha Brennan en levant son verre à moitié vide.

Ce qui signifiait *slancha*, autrement dit « santé », le mot que prononçaient les Irlandais lorsqu'ils portaient un toast.

Reposant son verre, il demanda :

« Alors, colonel, que fait-on ?

– On voit s'il y a quelque chose sur cette clé. Vous avez le portable ?

– Ici, oui, fit-il en tapotant le siège à côté de lui.

– Bien, allons-y. »

Ils occupaient une suite haut de gamme de l'hôtel Hilton : deux tableaux au-dessus des lits dans chacune des chambres décorées de tons rouille, beiges et roses, aussi sobres qu'impersonnels. Une connexion Wi-Fi, un petit salon entre les deux pièces et des écrans télé géants partout à l'exception des salles de bains. Holliday installa l'ordinateur sur le bureau puis l'alluma. Il y glissa la clé USB et attendit quelques secondes que l'icône apparaisse sur l'écran. Il y avait trois fichiers en mémoire sur la clé, respectivement nommés « Tritt », « Sinclair » et « Itinéraire ».

Chacun était un abrégé produit par la CIA de ce qui avait manifestement été un fichier bien plus important appelé « Opération Croisade ». D'après ce que Holliday pouvait en dire, Croisade était une compagnie de moyenne importance, située dans le Delaware ; une société prête-nom de technologie de pointe, dont la fonction essentielle consistait à suivre de près le trafic des télécommunications satellite. Au vu des numéros des fichiers, on pouvait déduire que Croisade était en activité, même dormante, depuis deux ans.

« Si Croisade, c'est Kate Sinclair, comment cela peut-il précéder l'épisode de cet été – Sable Island, ces reliques enterrées et tout le reste ? demanda Peggy.

– Le principal objectif de Sinclair était de mettre son fils à la Maison-Blanche, répondit Holliday. Ces prétendues reliques ne constituaient qu'un moyen pour arriver à ses fins. Je pense que Croisade pourrait bien correspondre à sa version d'un plan B.

– Et en quoi l'assassinat du pape lui serait-il utile ?

– À nous de le découvrir, Peggy. »

Holliday reprit sa lecture du dossier de Tritt.

Diplômé de l'école militaire de tir de Fort Benning, en Géorgie, William Spencer Tritt avait commencé sa carrière en Afghanistan comme conseiller des rebelles moudjahidine, pour continuer avec la guerre en Irak sous George Bush père. Après avoir quitté l'armée par une porte de sortie honorable, il avait aussitôt trouvé un emploi à la DEA, au sein du commando Condor Group, spécialisé dans les assassinats, qui opérait au Cambodge, en Thaïlande et en Amérique centrale et du Sud. De là, son passage à la CIA avait été facile. Parfois, durant son séjour à l'Agence, il s'était vu offrir beaucoup d'argent par un cartel colombien pour abattre l'un ou l'autre de ses rivaux. Après cela, il s'était mis à travailler en free-lance pour ceux qui étaient prêts à payer les sommes astronomiques qu'il demandait. Il avait accepté des missions pour les rois de la drogue mexicains, la mafia russe, des despotes africains et même certains de ses anciens amis de la CIA. Il représentait le candidat idéal à l'assassinat du pape, mais personne n'était en mesure d'expliquer à qui pouvait profiter la mort de ce dernier, à l'exception, peut-être, d'un cardinal qui souhaitait désespérément prendre sa place, ce qui semblait peu probable. Il y avait beaucoup d'intrigues et de jalousies au Vatican, mais, pour Brennan du moins, aucune ne justifiait d'aller jusqu'à tuer le pape.

Le dossier Sinclair regorgeait de détails sur la vie très exposée de la famille, y compris sa longue association avec Rex Deus ; mais cette rumeur était déjà connue de beaucoup et alimentait depuis longtemps les pires théories de la conspiration qui circulaient sur Internet. À l'image de l'appartenance de la famille Bush à la société secrète Skull and Bones, celle des Sinclair à Rex Deus avait à peu près le même impact sur leur réputation : nul. Mais cela leur donnait un certain cachet. Une fois encore, on n'y percevait aucune menace. Le sénateur Sinclair se voyait cité, tout comme ses idées extrêmement conservatrices, mais il n'était certainement pas le seul au Sénat à avoir les mêmes vues.

Comme John McCain avant lui, Sinclair était un franc-tireur, qui votait là où soufflait le vent et en faveur de tout ce qui pouvait favoriser le développement de sa carrière. Un grand nombre d'articles faisaient état de l'influence exercée par sa mère sur ses votes, mais aucun ne lui avait réellement causé de tort.

Le fichier « Itinéraire » correspondait exactement à la description de Philpot ; avec davantage de détails, cependant, tels que les numéros de vol, les compagnies aériennes ainsi que les vidéos des caméras de sécurité où l'on voyait Tritt quitter un lieu pour arriver dans un autre. Les seules à ne pas apparaître étaient celles montrant l'arrivée et le départ de Rome de l'assassin.

« Il n'y a rien ici qui suggère que Tritt soit l'assassin du pape, s'étonna Holliday. Tout ce que nous avons, c'est ce nom de Croisade et son lien avec les Sinclair, et ça ne pourrait être au fond qu'une coïncidence.

– Ce 4 × 4 avec son chasse-neige n'était pas une coïncidence, rétorqua Peggy. Celui qui conduisait cet engin a réellement tenté de nous écraser comme de vulgaires insectes. »

Les vagues doutes qu'il avait éprouvés au sujet de Philpot, au McDonald's, lui revinrent brusquement à l'esprit. Qu'avait-il dit qui ne collait pas ? Cette idée recommença à faire son chemin dans son inconscient. Puis, brusquement, cela lui revint.

« Philpot, laissa-t-il tomber.

– Quoi, Philpot ? demanda Peggy.

– Il a dit : "C'est pire que ça en a l'air, Doc. Restez en dehors de tout ça."

– Qu'est-ce qu'il voulait dire, d'après vous ? interrogea Brennan.

– Il jouait contre moi, mais Potsy n'a pas pour habitude de trahir ses vieux amis. C'était plutôt comme s'il cherchait à me mettre en garde contre quelque chose.

– Mais, qu'est-ce qui est *pire* que ça en a l'air ? reprit Peggy. Et pourquoi le contre-espionnage jouerait contre toi ?

– Potsy est aux ordres de quelqu'un. Et je ne pense pas que ce soit le NCTC non plus. Le Centre national de contre-espionnage et la CIA sont comme les deux doigts de la main. Ce n'est rien d'autre qu'une excuse de l'Agence pour agir à l'intérieur du pays.

– Vous pensez que la CIA aurait engagé Tritt pour tuer le Saint-Père ? demanda Brennan. Pourquoi, au nom du ciel, voudraient-ils faire ça ? Les risques seraient énormes.

– Comme je l'ai dit un peu plus tôt, oubliez les motifs. Les faits sont là. L'homme qui s'est confessé au père Leeson était de la CIA ; Tritt était de la CIA ; et Philpot également. Depuis l'assassinat de Kennedy, il est question d'une faction voyou de la CIA. Pourquoi pas une faction impliquant Rex Deus ? Pourquoi les gens de Sinclair n'auraient-ils pas pris pied dans l'Agence ?

– Je n'y crois pas du tout, répliqua Peggy. Tu parles exactement comme tous ces adeptes de la théorie du complot qui pullulent sur Internet.

– Écoute, j'ai assisté à une conférence dans la maison de Kate Sinclair avec un télé-évangéliste, un membre des Joint Chiefs, deux hommes et une femme du Congrès, et, je crois, un conseiller présidentiel sur la sécurité nationale du gouvernement précédent. Il y avait aussi une demi-douzaine d'autres personnes présentes. Pourquoi aucune d'entre elles n'aurait-elle appartenu la CIA ? Parfois, ça conspire réellement dans ce repaire de rats.

– Tu as une preuve que l'un d'eux *était* à la CIA ? insista Peggy, qui continuait à se faire l'avocat du diable.

– Il n'y a aucune preuve que l'un d'eux *n'était pas* à la CIA, répondit Holliday. C'est une théorie qui correspond aux informations qu'on possède.

– En fait, c'est une hypothèse. Une théorie doit être prouvée. Et, là, on tournerait plutôt en rond. »

Il lui jeta un regard méprisant mais elle ne se démonta pas.

« Je ne comprends toujours pas pourquoi votre ami Philpot, ou l'organisation pour laquelle il travaille, voudrait vous impliquer dans tout ça, observa Brennan.

– Je le répète, ils veulent prendre leurs distances avec Tritt. Ça, je ne peux pas le prouver non plus, mais eux, de leur côté, peuvent prouver que j'ai été en relation avec Kate Sinclair. S'il existe une faction voyou au sein de l'Agence, ils ne manqueront pas de prévenir leur petit assassin. Je pense que les gens de

Philpot se servent de nous comme d'un appât pour l'amener à se dévoiler et ensuite le sortir avec un minimum de tapage.

– On servirait de leurres ?

– Quelque chose dans le genre, oui.

– Je ne saisis toujours pas, colonel. Même si vous préféreriez l'ignorer, nous devons évoquer la question du motif. *Cui bono*, comme disent les procureurs et les enquêteurs dans les polars. À qui tout cela profite-t-il ? À Kate Sinclair en particulier ?

– La seule chose qui la préoccupait réellement était d'installer son fils à la fois à la tête de Rex Deus et dans le bureau ovale de la Maison-Blanche. Et elle a échoué.

– Rien ne l'empêche d'essayer encore, suggéra Peggy. Comme tu l'as dit, elle cherche à se rabattre sur un plan B. »

Holliday resta un long moment à regarder l'écran de son ordinateur, comme s'il pouvait y trouver une réponse.

« Qu'a dit cet homme en se confessant à Leeson ? Quelque chose sur la Maison-Blanche, non ?

– Il a parlé de "tuer Notre Père", et ce "pauvre salopard de la Maison-Blanche", répondit Brennan.

– Qui étaient les trois derniers papes ? interrogea soudain Holliday.

– Si on exclut Jean-Paul Ier, qui est mort au bout d'un mois, il y a eu Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI.

– Qui était convié aux funérailles ?

– Les chefs d'État du monde entier.

– Le Président ?

– Bien sûr.

– Il a assisté aux trois enterrements ?

– Oui.

– Alors, ça doit être ça, marmonna Holliday.

– Ça doit être quoi ? demanda Peggy sans comprendre.

– Grand Dieu, soupira Brennan en voyant où Holliday voulait en venir, ils vont tuer le président des États-Unis. »

7

« Je ne comprends pas, dit Peggy. En quoi le fait de tuer le Président peut-il aider cette Sinclair ?

– Tu marchais encore à quatre pattes quand le Watergate a éclaté ; mais, même avant ça, Nixon avait eu droit à son scandale ; son vice-président, Spiro Agnew, a été accusé d'avoir reçu des pots-de-vin lorsqu'il était gouverneur du Maryland. Il a démissionné et Nixon a engagé Gerald Ford. Puis c'est Nixon lui-même qui a démissionné, et Ford a pris sa place à la Maison-Blanche. Ford, à son tour, a engagé Nelson Rockfeller, ex-gouverneur de l'État de New York. Ce qui veut dire que ni le Président ni le vice-président n'ont alors été élus. Ils ont tous les deux été nommés.

– Si le Président est assassiné, c'est automatiquement le vice-président qui prend sa place et choisit ensuite son vice-président, commenta Brennan.

– Et vous pouvez être sûrs que Kate Sinclair s'est bien mis ça dans la tête. Ce sera son fils, Richard Pierce Sinclair, qui s'assiéra dans le fauteuil du Bureau ovale.

– Comment va-t-elle s'y prendre ? demanda Peggy.

– Oh ! elle va tout essayer, lui assura Holliday. Chantage pour des fautes passées, rappel de faveurs accordées ici et là, contributions en tout genre. C'est une administration de canards boiteux. Le vice-président tentera de se faire nommer.

– Je ne crois pas, intervint Brennan. Je ne pense pas que Sinclair dépensera sa fortune ou prendra ce risque juste pour tenter une nomination. Pour moi, c'est une femme qui ne pariera qu'à condition d'être certaine de ses chances de réussite. Dans la situation actuelle, elle va préférer s'assurer que tout se passe exactement selon ses plans. J'ai l'impression que quelque chose nous échappe.

– Bien, reprit Holliday, je pense donc qu'on devrait garder Tritt à l'œil et attendre qu'il commette une erreur.

– On ne devrait pas aussi tirer la sonnette d'alarme ? suggéra Peggy.

– Qui va nous croire ? répliqua Holliday. On va nous prendre pour des cinglés. Et qui peut être sûr que nous ne sommes pas en train de nous dévoiler en communiquant en direct avec Kate Sinclair ? Réfléchissez, je parle avec Potsy et, quelques heures plus tard, un engin monstrueux essaie de nous anéantir.

– Votre fameuse faction voyou de la CIA ?

– Ou Kate Sinclair.

– Ou alors, ils ne font peut-être qu'un », suggéra Peggy.

Se tournant vers le portable, Holliday tapota sur le clavier pour trouver le site d'Expedia.

« On a un vol de nuit de l'US Airways qui décolle pour Nassau dans une heure. Si on se dépêche, on peut l'attraper. »

Au bout de trois heures de vol, ils atteignirent l'aéroport Lynden-Pindling de Nassau à tout juste minuit passé. Tous trois montèrent dans un taxi qui les emmena jusqu'à l'hôtel Royal Bahamian, dans West Bay

Street. Ils louèrent une voiture pour le lendemain matin, puis chacun se retira dans sa chambre et tenta de trouver le sommeil en s'accoutumant lentement au temps humide et chaud de l'île.

Ils se retrouvèrent pour le petit déjeuner sur l'une des terrasses avec vue imprenable sur la mer. En mordant dans un petit pain tout frais et en sirotant un délicieux café jamaïcain, Peggy contemplait d'un air rêveur l'océan turquoise.

« Je crois que je m'habituerais vite à vivre ici, articula-t-elle, le regard caché derrière ses Ray-Ban. »

Lloyd, leur serveur, vêtu d'une veste blanche, apparut pour remplacer la cafetière en argent qu'ils venaient à peine de vider. C'est alors que leur parvint, de loin, un puissant coup de sirène qui ne manqua pas d'étonner la jeune femme.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en écarquillant les yeux sous ses lunettes.

– Ça, madame, répondit Lloyd, c'est le *Disney Magic*.

– Le… *Disney Magic* ?

– Un bateau, madame. Un grand bateau. Il nous prévient de son arrivée par un coup de sirène comme celui que vous venez d'entendre. On le perçoit même de l'autre côté de New Providence. Ses passagers viennent rarement ici. Ils ont leur propre île privée, où le capitaine Crochet en costume vous emmène en balade.

– Beuh, très peu pour moi, fit-elle avec une moue.

– Je me permettrai de dire que je suis bien de votre avis, madame, répliqua-t-il en s'éloignant pour aller chercher d'autres petits pains.

– Au fait, où se trouve cet endroit, Lyford Cay ? demanda la jeune femme à Holliday.

– À l'extrémité ouest de l'île.

– Dans l'avion, tu disais que c'était une enclave protégée. On ne sait même pas de quelle maison il s'agit, et encore moins comment passer la sécurité.

– On s'en souciera quand on sera sur place.

– En d'autres termes, tu n'en as pas la moindre idée, c'est ça ?

– À peu près, oui », lâcha Holliday.

L'agence immobilière haut de gamme de Mary Breau se trouvait à l'étage au-dessus de la banque Nova Scotia, dans West Bay Street, en plein cœur de Nassau, à mi-chemin entre le port et la résidence du gouverneur. La plupart des établissements bancaires des Bahamas étaient en fait des succursales des trois plus grandes banques canadiennes : la Nova Scotia, la Royal et la Canadian Imperial Bank of Commerce.

Il y avait une explication à cela. Durant la prohibition, la majorité des bootleggers, dont le légendaire trafiquant de rhum Bill McCoy, achetaient le plus gros de leur matière première aux distilleries canadiennes, et l'acheminaient par ferry de Nassau à Bimini, avant de traverser le détroit de quatre-vingts kilomètres entre les Bahamas et la Floride. À un moment, il y avait tant d'argent stocké dans la forteresse que constituait la Royal Bank que les gens commençaient à se poser des questions sur la solidité structurelle du bâtiment.

Mary Breau offrait un spectacle à elle seule, et elle possédait bien l'unique agence immobilière à annoncer sur les pages jaunes qu'elle se spécialisait dans les maisons de Lyford Cay. C'était une jeune femme noire, à l'accent légèrement anglais, aux robes fleuries et à l'impressionnante poitrine, qui ne faisait qu'ajouter à sa forte présence physique et à son sourire aussi immense que charmeur.

« Que puis-je faire pour vous, mes très chers ? » demanda-t-elle en les considérant l'un après l'autre.

Holliday vit bien qu'elle s'interrogeait sur la place que Brennan pouvait occuper dans le trio qu'ils formaient, mais elle semblait néanmoins plus curieuse que soupçonneuse. Intelligente et perspicace, elle savait sonder ses interlocuteurs. Ils allaient devoir jouer finement avec elle.

« Nous cherchons quelque chose à Lyford Cay, répliqua Holliday après avoir fait les présentations.

– À louer ou à acheter ? »

Il lui donna la réponse qu'à coup sûr elle attendait.

« À acheter. »

Son visage s'illumina aussitôt à l'idée de la commission qui ne manquerait pas de tomber dans son escarcelle. Holliday en profita pour renchérir :

« Nous venons sur la recommandation de Bill Tritt.

– Vous connaissez M. Tritt ? demanda-t-elle d'une voix soudain mielleuse.

– Oui, depuis des années. Nous lui avons rendu visite à plusieurs reprises ; on adore cet endroit.

– Et il y a une raison particulière pour laquelle vous désirez acheter aujourd'hui ? » interrogea-t-elle en notant l'info sur un petit carnet jaune.

Indiquant Brennan d'un signe de tête, Holliday répondit :

« Oncle Thomas a décidé de confier son poste de président de banque à quelqu'un de plus jeune. Moi-même.

– Une banque ? répéta-t-elle, l'air intéressé.

– Oui, la Texas Oilman's Trust. Nous travaillons principalement dans le financement des puits et l'investissement des profits.

– Très bien, reprit Mary avec un petit soupir d'enthousiasme. Nous allons vous trouver quelque chose de parfait.

– Une piscine, intervint Brennan. Nous voulons une piscine, et du terrain autour, aussi. Les réceptions en plein air, c'est ce que nous aimons.

– Et une jetée, ajouta Peggy.

– Oui, une jetée, renchérit Brennan. Nous avons un bateau.

– Quelle taille ? demanda Mary avant d'ajouter cette précision sur son carnet.

– Dix-huit mètres.

– Bien, fit-elle en approuvant de la tête.

– Est-ce que vous nous emmèneriez chez Bill ? demanda Holliday. Histoire de le saluer et de lui dire que nous allons être voisins.

– Il est là ? s'étonna Mary. Il s'absente tellement souvent pour ses affaires.

– Je n'en suis pas certain, en fait, reprit Holliday avec un haussement d'épaules.

– On va l'appeler, proposa-t-elle en se mettant à fouiller dans un fichier Rolodex.

– Non, faisons-lui la surprise, plutôt. On est sans doute les dernières personnes qu'il s'attend à voir. »

C'est plus que certain, même… songea-t-il, amusé.

« Pas de problème », sourit-elle.

Première règle d'un agent immobilier : satisfaire l'acheteur et le vendeur, que vous soyez d'un côté ou de l'autre.

« Votre voiture ou la mienne ?

– La nôtre est à l'hôtel ; nous sommes venus à pied, déclara Peggy, qui tenait à jouer son rôle dans cette petite mise en scène. Votre agence n'est qu'à quelques pas du Royal Bahamian.

– Rien n'est loin de rien, à Nassau, dit Mary avec un petit rire. Je prends ma Land Rover, garée derrière. On se retrouve devant l'agence ?

– Entendu. »

La Land Rover gris métallisé paraissait flambant neuve. Elle était signe de confiance en soi, de succès et de bon goût, tout en évoquant l'aventure et l'imagination. Un chirurgien au volant d'une Mercedes suscitait l'idée de cupidité et d'arnaque, alors que le véhicule de Mary devenait une marque de sa réussite.

Elle manœuvra son 4 × 4 avec aisance, non sans manquer au passage d'esquinter un minibus garé sur le parking de devant, fit monter ses passagers et s'engagea dans Bay Street, en direction de l'ouest de l'île. À l'angle de Charlotte Street, elle stoppa pour laisser traverser une horde d'adultes et d'enfants coiffés des oreilles de Mickey et menés par un grand jeune homme vêtu en Capitaine Crochet.

Envahissant les trottoirs, ils mitraillaient tout ce qui passait devant leurs objectifs. Curieusement, personne ne semblait y trouver à redire ; ce qui s'expliquait, finalement, puisque, selon Mary, un seul de ces paquebots à quai pouvait, au bout de vingt-quatre heures, laisser derrière lui un demi-million de dollars, sans compter les redevances portuaires.

Ils continuèrent dans Bay Street, aperçurent sur leur gauche l'extrémité du long bâtiment jaune qui abritait l'ambassade des États-Unis puis virèrent sur la droite avant de passer devant le Royal Bahamian. Après le grand hôtel, la ville disparut rapidement pour laisser place à une épaisse végétation d'un côté et à l'océan de l'autre.

Le chemin se poursuivit entre les baraques à frites et les villas cossues, les boutiques pour touristes, les magasins d'alcool et les stations d'essence, avant d'atteindre la « mine d'or » des grands hôtels de Cable Beach, à la pointe de l'anse de Goodman's Bay.

À mi-distance, dressé au milieu des eaux peu profondes, se trouvait un bâtiment qui semblait perché sur une jambe, telle une cigogne. Selon Mary, cela avait été à l'époque un observatoire de la vie sous-marine destiné aux touristes.

Après avoir encore longé hôtels, restaurants, clubs et boutiques de toutes sortes, ils s'engagèrent dans la longue courbe qui contournait la pointe ouest et qui les mena vers le sud – la côte « ouragan » de l'île. Plus ils avançaient dans West Bay Street, plus le paysage changeait. Les maisons se faisaient plus grandes, se situaient plus loin de la route et s'ornaient de végétation aux allures de jungle.

Arrivés à la pointe de l'île, ils prirent une nouvelle fois sur la gauche pour regagner la côte et longer l'anse de Clifton Bay. Ils remontèrent alors une étroite péninsule, d'où l'océan était visible des deux côtés. Ils avaient bien croisé la loge d'un gardien, à l'entrée de Clifton Bay Drive, mais Mary n'eut guère le temps d'arrêter la Land Rover : l'homme, vêtu d'un étincelant uniforme blanc et coiffé d'un casque colonial anglais, lui fit signe de continuer, avec un sourire au moins aussi large que le sien.

Elle prit à gauche et ils suivirent la route jusqu'au bout de la presqu'île. Les maisons étaient ici nettement plus petites que les autres, ressemblant davantage aux cottages que l'on trouvait dans les banlieues de Dublin ou de Galway.

« Nous voici dans EP-Taylor Drive, déclara Mary. Taylor était un milliardaire canadien à qui l'on doit le développement de Lyford Cay, qui, à l'époque, lui a appartenu. Il y a élevé des chevaux de course juste pour le plaisir. Northern Dancer, le plus prestigieux de l'histoire des pur-sang, était à lui.

– Vous semblez être fan, observa Brennan.

– Je vais à Hialeah dès que j'en ai l'occasion, dit-elle en souriant. C'est mon péché mignon. »

Ils s'arrêtèrent devant l'allée en pierre d'un joli bungalow peint en jaune. Derrière les palmiers, on apercevait l'océan et la petite plage privée qui y accédait.

« Nous y voilà », annonça Mary.

Les trois visiteurs descendirent de la Land Rover et firent semblant de frapper à la double porte vitrée de l'entrée. Les mains autour des yeux, Holliday regarda à travers la vitre teintée. Aucun signe d'une lumière rouge clignotante signifiant la présence d'une alarme, mais cela ne voulait rien dire. Le panneau pouvait très bien être dissimulé dans le placard que l'on apercevait sur la gauche. Il se tourna vers Mary, qui attendait patiemment dans la voiture.

« Il est peut-être derrière », lui lança Holliday.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

Ils firent donc le tour de la maison, pour se retrouver au bord de la pelouse qui descendait vers la petite plage de sable blond.

Holliday vérifia la porte de derrière. La même que celle de devant, mais dotée d'un battant unique. L'ouvrir serait un jeu d'enfants. Sur le côté s'élevait une petite terrasse, avec des chaises longues et une table ronde d'où émergeait un parasol fermé.

« J'espère que tu as un plan bien en tête, Doc, s'inquiéta Peggy. Sinon, on est mal. Le gardien de tout à l'heure n'aura pas pour nous le même sourire qu'il a eu pour Mary. »

Holliday observa le côté mer puis se tourna vers la maison. Pas plus de quarante-cinq mètres entre celle-ci et la plage, dont la partie gauche était flanquée d'une murette de pierre qui aurait pu être, à l'époque, aussi bien une digue qu'une jetée privée.

« Pas d'inquiétude, répliqua-t-il. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir.

– Oui, c'est ce qu'on dit… » murmura Peggy.

8

« Tu es sûr de savoir conduire cet engin ? demanda Peggy », agrippée aux poignées de Nylon du canot pneumatique.

Le bateau, un Zodiac de six mètres cinq équipé d'un moteur hors-bord de cinquante chevaux, filait entre deux gerbes blanches sur les eaux tranquilles de Cable Beach.

Sur leur gauche, la ligne des hôtels bordée d'un banc de sable blanc s'étalait le long de l'anse de Delaport Bay. Le soleil commençait à descendre sur l'horizon en feu, dans un flamboyant spectacle de teintes jaunes, rouges et orange.

Pendant leur trajet dans la Land Rover de Mary Breau, et alors qu'ils quittaient Nassau en empruntant la route côtière, Holliday avait remarqué un panneau signalant un loueur de bateaux, à l'entrée d'un chemin de terre. Après quelques heures passées auprès de l'agent immobilier afin de sauver les apparences, ils lui avaient demandé de les lâcher à leur hôtel. Mais, à peine quelques minutes plus tard, ils sautaient dans leur voiture de location et s'engageaient à leur tour dans West Bay Drive, en direction du chemin de terre où Holliday avait aperçu le loueur de bateaux.

Ce qui les avait menés jusqu'à Arawak Cay, un terrain vague peu engageant, situé au fond d'une baie abritant les bateaux utilisés pour la pêche aux conques ainsi que les barges chargées de barils d'eau provenant du continent, car Nassau ne possédait pas d'eau potable. « Conque » était le nom donné à ces grands coquillages roses qui, bien que considérés comme une espèce protégée partout dans le monde, jonchaient par milliers les plages caillouteuses d'Arawak Cay après qu'on en eut ôté la chair. On pouvait les cuisiner de mille et une manières et rares étaient les restaurants le long de Cable Beach qui n'en proposaient pas dans leurs menus. L'un des pêcheurs de conques les plus connus du coin, un géant aux allures de sumo appelé Big Bambu, s'était lancé dans la location de Zodiac et vendait également des sandwiches aux conques ainsi que de la bière à ceux qui partaient explorer la côte sur ses canots.

Piloter ces bateaux n'exigeait aucune connaissance spéciale. Big Bambu ne demandait qu'un passeport en caution et le nom de l'hôtel. Après l'avoir écouté débiter ses recommandations et lui avoir promis de lui ramener l'embarcation avant la tombée de la nuit, le petit groupe était parti pour Lyford Cay, mais par la mer, cette fois, le seul équipement qu'ils emportaient avec eux étant le cric emprunté à leur voiture de location.

« Oui, répondit Holliday à Peggy, je sais conduire cet engin, comme tu dis. »

La jeune femme ne parut pas convaincue mais Brennan, assis à l'avant, le visage aspergé d'embruns, semblait y prendre un réel plaisir. Holliday éprouva un bref instant de compassion en s'imaginant le garçon irlandais à l'enfance malheureuse, élevé par de sévères jésuites prêts à foncer les sourcils devant les petits plaisirs de la vie.

« Et dans l'obscurité ? insista Peggy. Parce que, quoi que tu aies promis à ce Big Bambu, on ne sera pas rentrés avant la nuit.

– Rassure-toi, j'ai déjà piloté un Zodiac la nuit », répondit Holliday.

En souriant, il se rappela comment il avait accosté sur une plage de Mogadiscio, en Somalie, à l'occasion d'une petite revanche chirurgicale après l'incident du Black Hawk Dawn. Dix-neuf milles nautiques à franchir entre le porte-avions *Abraham Lincoln* et la terre ferme, dans l'obscurité la plus noire.

Le temps d'atteindre la petite digue marquant la limite de la propriété de Tritt et le soleil avait déjà presque disparu, ne laissant sur l'eau qu'une longue traînée rouge et brillante. Holliday coupa le moteur avant d'examiner les alentours. Les cottages se cachaient derrière les feuillages, et ceux que l'on pouvait encore deviner à leurs murs étaient nettement plus proches de la route que celui de Tritt. De toute évidence, il s'agissait de maisons de vacances plutôt que de résidences principales.

Alors que le ciel s'obscurcissait de plus en plus, Holliday dirigea le Zodiac droit sur le ruban lumineux de la plage qui bordait la propriété du tueur. Le canot s'arrêta en glissant mollement sur le sable, et Brennan sauta à terre, la corde d'amarrage entre les mains. Il attendit que les autres débarquent, puis tous trois tirèrent l'embarcation un peu plus haut sur la plage.

Holliday prit le cric avec lui, regarda sa montre et déclara :

« Nous en aurons pour quinze minutes, le temps d'entrer et de ressortir. Ce sera sans doute le temps que mettront les flics à réagir. Ils ne sont pas nombreux dans le coin. »

Une fois franchie la pelouse légèrement en pente, ils atteignirent la porte de derrière. Positionnant le cric en travers du cadre, Holliday se mit à visser, jusqu'à ce que les extrémités de la pièce métallique se retrouvent solidement plaquées contre le chambranle. Il continua, lentement mais sûrement. Au bout d'un moment, le bois commença à céder à droite et à gauche, puis, enfin, le mécanisme du verrou sauta et la porte s'entrouvrit.

« Impressionnant, souffla Brennan en haussant un sourcil. Un homme de lettres avec l'habileté d'un cambrioleur.

– Quinze minutes », leur rappela Holliday sans sourire.

Ils se glissèrent sous le cric encore fiché dans le cadre de la porte et pénétrèrent dans le cottage, pour se retrouver dans une pièce qui faisait office de cuisine et de salle à manger, simplement meublée d'une table en teck, de quatre chaises et d'un buffet. Ni récents ni anciens, les meubles avaient dû être vendus à Tritt avec la maison.

Au bout d'un petit couloir, ils découvrirent deux chambres à coucher, un cabinet de toilette et une salle de bains qui, elle, donnait sur une troisième chambre, plus spacieuse que les deux premières. Mais tout aussi anodine que la cuisine par laquelle ils étaient arrivés. Au milieu trônait un grand lit double, entouré de deux tables de chevet, d'une commode et d'un dressing plein de chemises soigneusement pliées, de vêtements de sport et de chaussures, plus une série de costumes – de marque célèbre, pour la plupart – encore dans leurs housses de nettoyage. Sur celles-ci on pouvait lire : NOUVEAU PRESSING ORIENTAL. VOTRE PRESTANCE, C'EST NOTRE FIERTÉ ET NOTRE JOIE. Un seul tableau était accroché au mur, au-dessus du lit, qui représentait un pot de fleurs sur un rebord de fenêtre, sur fond de palmiers et de plage caribéenne.

Sans un mot, Peggy et Brennan se séparèrent pour fouiller les deux petites chambres et les salles de bains, tandis que Holliday décidait d'ouvrir la double porte coulissante, à l'entrée du couloir.

La pièce principale du cottage était un salon, mais meublée comme un bureau plutôt que comme un endroit où l'on aimerait se détendre après une journée de travail. La table, installée devant une cheminée en brique, semblait ne pas avoir pas été utilisée depuis très longtemps. Au sol, le parquet donnait l'air, lui, d'avoir été ciré récemment. Et nulle part la moindre once de poussière.

Sur un coin du bureau reposait une lampe Tensor et, de l'autre côté, un téléphone à l'allure sophistiquée. Un routeur Wi-Fi était connecté à une sortie câble, mais nulle part la moindre trace d'ordinateur. Tritt s'y connaissait en sécurité. Et, s'il n'existait aucun système d'alarme, c'était qu'il n'y avait rien à cacher dans cette maison, aucun indice compromettant.

Derrière le bureau se trouvait un fauteuil de cuir à haut dossier, tandis qu'un autre, plus petit et recouvert de tissu, était placé près de la fenêtre, à côté d'un lampadaire. En face, fixé sur le mur opposé, trônait un écran plat.

Holliday traversa la pièce dans la demi-obscurité, alla fermer les rideaux puis s'approcha du bureau et alluma la lampe Tensor. En chêne blond foncé, le meuble, équipé de chaque côté de trois tiroirs ainsi que d'un tiroir central, provenait sans doute d'un surplus du gouvernement. Ils ne contenaient rien, excepté celui du centre où Holliday trouva une série de feuilles volantes, quelques feutres, un CD-Rom dans un

étui de plastique transparent non étiqueté, et une liasse de factures attachées ensemble à l'aide d'une grosse pince.

Sans même marquer de pause, Holliday glissa le CD dans sa poche, saisit la liasse et en ôta la pince. Il n'y avait rien de très intéressant. Un relevé de Cable Bahamas pour Internet et la télévision, un autre de la compagnie téléphonique Vonage, mais qui ne détaillait aucunement les communications de Tritt, et le reçu pour une bombonne d'eau livrée par Chelsea's Choice.

Holliday revérifia les autres tiroirs et, de nouveau, n'y découvrit rien. Pourquoi avoir un bureau avec autant de rangements, si c'était pour ne rien y garder ? Était-ce parce que le meuble se trouvait là lorsque Tritt avait acheté la maison, ou existait-il une autre raison pour laquelle il était totalement vide ? Il resta songeur un long moment. Non, le bureau n'était pas là quand le tueur avait acquis cette maison – ce n'était pas le genre de meuble que l'on installait dans son salon. Ce qui voulait dire que Tritt l'y avait placé lui-même, soit en le sortant d'une autre pièce, soit en l'apportant de plus loin encore.

Mais, pourquoi traîner un grand bureau comme celui-ci quand un tout simple – et nettement plus moderne – suffisait ? Il n'y avait là aucune logique, et, si Holliday savait une chose de Tritt et des endroits où il vivait, c'était que la logique prévalait. Il entreprit donc d'ôter chacun des tiroirs vides et d'examiner leurs surfaces externes. Et il trouva ce qu'il cherchait, sur le dos du deuxième à droite : trois numéros de téléphone, les deux premiers à moitié estompés inscrits au crayon noir, et le troisième beaucoup plus net, écrit au feutre, avec une barre sur les sept, à la manière européenne.

Holliday s'assit dans le fauteuil de cuir, en posant le tiroir sur ses genoux. Lâchant un sifflement strident, il sortit du tiroir du milieu un feutre et une feuille de papier. Un instant plus tard, Peggy et Brennan le rejoignaient dans le bureau.

« Pas vraiment poli de nous siffler comme ça, remarqua la jeune femme en s'approchant.

– Quarante et un, c'est le code de quel pays ? lui demanda Holliday.

– Aucune idée.

– La Suisse, intervint Brennan.

– Vous en êtes sûr ?

– Affirmatif.

– Et vingt-deux, c'est le code de quelle ville ?

– Genève, enchaîna le prêtre.

– J'ai trouvé trois numéros de téléphone à l'arrière de l'un des tiroirs, déclara Holliday. L'un d'eux a le code de la ville de Genève, un autre est en France, je crois, et le troisième est aussi en Suisse. Qu'en pensez-vous, Brennan ?

– Appelez le dernier.

– Il est 2 heures du matin, là-bas, leur fit remarquer Peggy.

– Peut-être que vous tomberez sur un répondeur », lâcha Brennan avec un haussement d'épaules.

Comme Holliday saisissait le combiné du téléphone, Peggy l'arrêta.

« Attends, attends, cet appareil a une touche de rappel du dernier numéro. »

Elle mit le haut-parleur, appuya sur la touche de rappel et regarda les numéros défiler sur l'écran. Genève, encore. Le téléphone laissa entendre quatre sonneries avant qu'une voix endormie ne vienne annoncer :

« Le Mandarin oriental. Jean-Pierre, j'écoute.

– Vous… êtes un hôtel ?

– Tout à fait, monsieur. Je suis le responsable de nuit. Vous désirez faire une réservation ? »

Couvrant le récepteur de sa paume, Holliday souffla :

« Il y a un vol Delta pour New York *via* Atlanta, dans une heure et demie… Si on se dépêche, on peut l'avoir. »

À leur arrivée à New York, la séquence passait en boucle sur tous les journaux télévisés. Debout sur les grandes marches du Capitole, le sénateur Richard Pierce Sinclair faisait sa déclaration :

« J'ai appris que les diverses agences du renseignement de notre grand pays gardent pour elles certaines informations essentielles à la sécurité de nos concitoyens. Des concitoyens qui ont le droit de savoir où se cache le danger. »

Le sénateur marqua une pause en considérant d'un air grave les objectifs qui l'entouraient.

« Selon mes sources, les responsables de l'assassinat du Saint-Père feraient partie d'un groupe de rebelles fanatiques prêts à détruire l'essence même de notre société démocratique et les principes moraux établis par les pères fondateurs. Le nom de cette organisation est "Djihad al-Salibiyya", les "Ennemis de la Croix", et je tiens de source sûre que ce ramassis de fous a l'intention de frapper ici, au cœur de l'Amérique, et, cela, très bientôt. »

« Ce n'est plus un secret pour personne, maintenant, commenta Holliday, l'œil sur l'écran du bar de l'aéroport. On n'a plus beaucoup de temps. »

9

Le général Angus Scott Matoon s'assit face à Kate Sinclair dans le grand salon de l'immense domaine qu'était le vignoble du Château royal des pins, situé non loin de la ville d'Aigle, en Suisse. Au lieu du vin rouge fabriqué au château, le général sirotait son cher Woodford Reserve Bourbon, que les Sinclair gardaient toujours à portée de main spécialement pour lui. Matoon était censé assister à une conférence de l'Otan à Bruxelles, mais la Belgique se trouvait à moins d'une heure en jet privé, et le Château royal des pins possédait sa propre piste d'atterrissage.

Le général ignorait si le projet insensé de Kate Sinclair fonctionnerait, mais il savait que ses relations et l'argent dont elle disposait allaient, quoi qu'il en soit, lui servir dans un futur proche. L'industrie de la défense se portait très mal à cause du gouvernement en place, et il ne restait pas beaucoup de jobs de premier ordre pour les membres plus âgés et sans aptitudes remarquables. Sinclair l'avait déjà bien rémunéré pour sa collaboration et lui avait promis un travail absolument sûr si les choses se passaient comme prévu.

« Le nom du groupe terroriste a été divulgué, comme vous l'avez demandé, déclara le général.

– Parfait, dit Kate Sinclair. Maintenant qu'on a planté le décor, le public a un "méchant" à qui s'en prendre.

– Vous pensez réellement que cela fera sortir Holliday du bois ?

– Bien sûr. Malgré la bêtise ambiante qui règne à Washington, le nom d'al-Salibiyya lui fera au moins comprendre que les Templiers sont impliqués dans cette histoire. »

Matoon avala une longue gorgée du bourbon à la soyeuse flaveur fumée puis reposa son verre sur la table basse qui le séparait de son interlocutrice.

« Écoutez, lâcha-t-il, ce type, je ne l'aime pas plus que vous. Mais ne serait-on pas en train de l'exciter plutôt qu'autre chose ? Il serait peut-être plus judicieux de lui flanquer une dérouillée une fois pour toutes, avant qu'il ne nous cause plus d'ennuis, non ?

– Il est responsable de la mort de ma fille, rétorqua-t-elle d'une voix haineuse. À cause de lui, elle a cru avoir trahi notre cause sacrée. À cause de lui, nos projets d'avenir ont été saccagés. Je fais cela pour elle autant que pour notre grande nation. Je veux qu'on me trouve Holliday et qu'on me l'amène avant que tout cela se termine. »

Le général hocha la tête. Combien de fois n'avait-il pas déjà entendu cette diatribe ? Lui aussi connaissait la fille de Kate Sinclair, sœur Margaret Emily. Cette jeune nonne rousse lui avait toujours paru un peu ailleurs, avec le regard lointain de ceux qui avaient passé beaucoup trop de temps sur une zone de combat. Le fiasco du conclave de Rex Deus l'avait fortement déstabilisée. Et il n'avait pas été surpris d'apprendre qu'elle s'était saoulée à mort avant de se précipiter contre un mur de brique dans l'une des voitures familiales.

« Il y a aussi le problème du calepin », ajouta Kate Sinclair d'une voix un peu plus maîtrisée.

Le général sourit. Il pouvait faire confiance à cette femme pour revenir à l'essentiel : l'argent.

« Celui que le moine lui aurait remis ?

– Il s'agit de frère Helder Rodrigues, et le calepin n'est pas une invention ; il existe bien. Il recèle l'ancien secret des Templiers, la clé de leur fortune. Une fortune qui appartient de droit aux héritiers issus de la véritable lignée du Christ, à Rex Deus, et non à un professeur d'histoire à la noix, tombé par hasard sur ce secret.

– Ce sont vos gens qui ont découvert cela ?

– Ils ont suivi un homme à qui Holliday avait parlé en France.

– Et ? demanda le général… qui connaissait déjà la réponse.

– Disons qu'un bon interrogatoire commence toujours par le supplice de la baignoire.

– Et vous pensez que ce calepin est entre les mains de Holliday ?

– Je pense qu'il sait au moins où il se trouve. »

La vieille femme se pencha vers Matoon. Qui voyait aisément la folie dans son regard. Pour la énième fois, il s'interrogea sur sa décision de se rallier à la cause Sinclair. Il avait de plus en plus le sentiment d'avoir conclu un pacte avec le diable. Un diable qui, semblait-il, avait totalement perdu la raison.

« Alors, que comptez-vous faire ? interrogea-t-il.

– Breau, notre contact aux Bahamas, dit qu'ils sont en chemin. Ils ont fouillé la maison de Tritt. D'après moi, ils s'attendent à braver le lion dans sa tanière.

– De quoi parlez-vous ?

– Un jour ou l'autre, ils finiront par frapper à notre porte. J'en suis certaine.

– Et vous comptez vous en débarrasser ici ?

– Ne soyez pas stupide, général. Comme le disait si bien mon père, ne pisse pas là où tu manges. »

Une lueur féroce dans les yeux, Kate Sinclair ajouta :

« J'ai d'autres projets pour notre petit professeur. »

10

Après dix heures de vol et deux escales, ils débarquèrent enfin à l'aéroport de Genève, tout récemment rénové. Un voyage à travers les fuseaux horaires, qui leur fit ainsi perdre la moitié de la journée, car, à leur arrivée dans la capitale suisse, le soleil commençait à se coucher.

Dans seulement trois jours, Tritt allait frapper de nouveau, et ils devaient l'en empêcher.

« Je ne pense pas qu'on y arrivera », déclara Peggy dans la navette qui les conduisait en ville.

La neige recouvrait les trottoirs, et les vitres du bus s'étoilaient de fioritures glacées.

« On n'a pas assez de temps devant nous, ajouta la jeune femme dans un murmure.

– Alors, que doit-on faire, d'après toi ? lui demanda Holliday. Abandonner ?

– En parler à quelqu'un, suggéra-t-elle. Aux autorités.

– Quelles autorités, ma chère ? intervint Brennan. Cette pute de CIA ? Elle est sans doute la vraie responsable de toute l'opération. Le FBI ? Il n'a aucune compétence en dehors des États-Unis.

– Le Président, marmonna Peggy. C'est lui que vise Tritt, après tout.

– On n'en a aucune preuve, reprit Holliday. Et, en supposant qu'on trouve le moyen de le cerner, qu'est-ce qu'on dirait aux services secrets pour les convaincre ? Ils nous riraient au nez et nous chasseraient de la Maison-Blanche avec un coup de pied aux fesses. Et puis, qui peut assurer que maman Sinclair n'a pas une taupe au sein du renseignement ?

– Et tout ce qu'on a trouvé dans le cottage de Tritt, la nuit dernière ? Ça ne compte pas ? Le fait d'aller là-bas n'aurait servi à rien ? »

Holliday soupira avant de répondre :

« On a trouvé trois numéros de téléphone en Europe et un CD-Rom bourré d'infos sur un pauvre patelin du Kansas dont personne n'a jamais entendu parler. Tom's Hill, ou quelque chose comme ça… On en est là, Peg. Si l'on n'obtient pas quelques faits bruts sur une conspiration de meurtre, le Président est un homme mort. »

Le reste du trajet vers Genève se fit dans le silence. Le bus les déposa à la gare de Cornavin, où ils s'engouffrèrent dans un taxi qui les conduisit au Mandarin oriental, un hôtel de grand standing sur la rive droite du Rhône. Ils prirent trois chambres adjacentes puis se retrouvèrent au Rasoi, le restaurant gastronomique indien situé à l'étage principal de l'établissement.

L'hôtel était ultramoderne, avec son décor de granit noir, ses chromes luisants et son nombre incroyable de miroirs. Le restaurant lui-même avait tout d'une scène tirée du *Fantôme de l'Opéra*, où se mêlaient subtilement zones d'ombre et de lumière. C'était l'endroit idéal pour se montrer et voir les autres. Les plats étaient censés être révolutionnaires, mais personne ne pouvait ignorer que l'on mangeait au petit déjeuner du poulet tandoori ou du mouton tikka.

« J'ai appelé les trois numéros que l'on a trouvés, dit Holliday. Le premier, et le plus ancien, manifestement, était celui de la Gamma Bank, sur le quai du Seujet.

– Les gains mal acquis de Tritt, sans doute, suggéra Brennan.

– Probablement.

– Et les autres ? demanda Peggy.

– L'un est celui du vignoble de l'Aigle, et le dernier celui d'un garage privé, dans une ville appelée Thonon-les-Bains. Internet nous indiquera bien où elle se situe.

– Une banque, un vignoble et un garage, commenta la jeune femme. Ça n'a aucun sens.

– Pour le vignoble et la banque, on ne peut rien dire ; mais le garage, ça devrait être facile à trouver.

– On t'écoute, lui lança Peggy.

– La Suisse est à peu près le seul pays de l'Europe de l'Ouest à ne pas en faire partie, justement. Une fois qu'on est à Thonon-les-Bains, on n'a plus à passer la douane.

– Thonon-les-Bains… répéta Brennan. Ça sonne comme une station thermale. Il y en a beaucoup sur les rives françaises du lac de Genève, comme Évian, par exemple. De là, on est à un jet de pierre de Rome.

– Une plateforme stratégique ? hasarda Peggy.

– Possible, répondit Holliday. C'est le seul numéro écrit à l'encre. Ce n'est pas un endroit qui lui sert tous les jours.

– Et le vignoble ? demanda Brennan. Où est-ce qu'il se situe dans votre vision des choses ?

– Le seul moyen de le savoir est d'aller y voir par nous-mêmes.

– Je continue à croire que c'est une perte de temps, insista Peggy. Pour moi, tout ça n'a rien à voir avec ta chère Kate Sinclair. Le seul lien dont on ait la preuve, pour l'instant, c'est entre la CIA et Tritt ; et, encore, ça reste assez mince. Quand on y pense, on n'a rien, finalement… On n'est même pas sûrs de ce qu'on avance, pour Tritt. Tout ce qu'on a, c'est l'opinion de ton ami Philpot.

– Raison de plus pour vérifier la seule piste dont on dispose, c'est-à-dire ces numéros de téléphone.

– Peut-être qu'il a une mémoire pourrie, voilà tout.

– Dans ce cas, pourquoi dissimuler ces numéros sur l'envers d'un tiroir ? demanda Holliday. S'il n'a rien à cacher, quel est l'intérêt de faire ça ?

– En attendant, le temps presse, reprit la jeune femme. Je continue à penser qu'on devrait en parler à quelqu'un.

– Moi aussi, renchérit Holliday. Une fois qu'on aura quelque chose à leur dire. »

Peter Van Loan était agent secret depuis vingt ans et affecté à la sécurité du Président depuis onze ans. C'était le troisième gouvernement pour lequel il travaillait, et il y allait parfois avec un boulet au pied. Bien sûr, son job était de bosser, d'accomplir son devoir quoi qu'il advienne. Mais il lui arrivait d'estimer que « l'Homme » au pouvoir méritait bien une balle dans la cervelle. Quant aux autres, ils n'en étaient pas bien loin.

Onze ans, cela représentait une éternité passée au sein des services secrets, mais Van Loan était apprécié, là-bas ; toujours prêt à accepter les missions les plus ennuyeuses, comme celle d'emmener les enfants à l'école, ou d'assister, debout, à d'interminables réunions. À cinquante-quatre ans, ses nerfs et sa patience commençaient à s'user, sans parler de ses genoux qui menaçaient de céder, de sa tension trop élevée et de son compte en banque trop bas pour un citoyen quasiment en fin de carrière. Il lui restait encore quelques années à travailler pour la sécurité personnelle du Président, et il songeait de plus en plus sérieusement à prendre une retraite anticipée.

Tab Hartmann, le chef du renseignement, se montrait assez compréhensif pour proposer de temps à autre à Van Loan un os à ronger, comme celui de se retrouver dans l'équipe de reconnaissance, chargée de contrôler les sites que l'Homme s'apprêtait à visiter. Aujourd'hui, c'était Rome. Cette fois, Hartmann ne voulait prendre aucun risque. Il avait renforcé les effectifs de cette équipe, les faisant passer de six à douze. L'assassinat du pape, moins d'une semaine plus tôt, avait mis tout le monde à cran.

Van Loan ne s'inquiétait pourtant pas plus que cela. La sécurité présidentielle était toujours extrêmement rigoureuse et, pour ce voyage, il y aurait assez d'hommes pour protéger le Bon Dieu lui-même. Les services de sécurité russes s'activaient déjà dans la ville éternelle, tout autant que le RCMP du Canada, le MI6 du Royaume-Uni, le GSPR français (le Groupe de sécurité de la présidence de la République) ou la Bundespolizei allemande.

S'ajoutaient à cela les plus petits contingents de trente autres pays ainsi que les gardes du corps personnels d'une quarantaine de célébrités telles que Bill Gates, Arnold Schwarzenegger, George

Clooney ou l'archevêque de Canterbury. Van Loan avait participé à des dizaines de manifestations de ce genre, dont une organisée à l'occasion de la mort du précédent pape, et il se sentait capable d'agir les yeux fermés.

Voici comment se passeraient les choses : peu avant minuit, le lendemain, deux C-17 Globemaster III de l'US Air Force atterriraient sur la base de Pratica di Mare, au sud de Rome. Le premier transporterait deux limousines présidentielles identiques, tandis que le second amènerait six Cadillac Escalade solidement blindées, pour les services secrets.

Les principaux véhicules seraient suivis par le staff de la Maison-Blanche et le personnel, qui, lui, voyagerait dans des 4 × 4 Chevrolet loués sur place ; la procession serait escortée, à l'avant comme à l'arrière, par une douzaine de motards de la police sur leurs BMW bleu et blanc.

Bien avant l'arrivée de l'avion présidentiel Air Force One, le lendemain matin, Van Loan, en tant que patron de l'équipe de reconnaissance et agissant avec l'aide de la police d'État, aurait choisi l'itinéraire le plus rapide et le plus sûr, tant pour arriver au Vatican que pour en repartir, ainsi que deux voies de secours, et une troisième en cas d'urgence. Les bouches d'égout seraient pour un temps hermétiquement fermées, et toutes les poubelles, tous les kiosques à journaux ainsi que les boîtes aux lettres situées le long du chemin seraient ôtés.

Un hélicoptère Augusta Westland AW109 de la police italienne, capable de gérer une évacuation sanitaire en cas de nécessité, se chargerait de la surveillance aérienne. Des salles de traumatologie étaient également réservées pour le Président dans trois hôpitaux de la capitale. Rien n'était trop beau pour l'Homme, et son factotum ne voulait négliger aucun détail pratique.

Les procédures au Vatican lui-même restaient relativement faciles à suivre. Aucun des hôtes, VIP ou non, n'échapperait au détecteur de métaux ni aux chiens renifleurs, et les sacs des femmes seraient scrupuleusement fouillés à la recherche d'une arme. Tandis que commencerait la messe des funérailles, les chefs d'État et autres dignitaires seraient priés de quitter la basilique et d'attendre sur les marches. Le cercueil en cèdre du pape serait alors conduit au centre de la place Saint-Pierre pour que l'on procède aux derniers rites funéraires et à la liturgie. Enfin, à l'issue de la cérémonie, ce même cercueil serait descendu à la crypte sous l'édifice religieux afin que Sa Sainteté repose auprès de ses prédécesseurs.

Pour Van Loan et les autres agents des services secrets, le moment où le Président devait attendre sur les marches de la basilique restait le plus critique. La foule rassemblée sur la place serait certes filtrée au travers de multiples points de contrôle, mais, durant près d'une heure, l'Homme serait vulnérable. Celui qui avait assassiné le pape, la semaine précédente, avait tiré de très loin. Mais, cette fois, des équipes des forces spéciales italiennes occupaient toutes les tours et les toits d'immeuble sur au moins trois kilomètres à la ronde.

C'était cette démarche qui avait mené à la découverte du nid du *sniper*, dans le clocher de la Chiesa Nuova, sur la Via del Filippini, située à la distance incroyable de mille deux cents mètres de la place Saint-Pierre. Le fait que la cachette, l'arme et la pièce de monnaie arabe aient été découvertes par accident la veille seulement n'améliorait en rien la piètre opinion que se faisait Van Loan des Italiens et de leurs mesures de sécurité.

Après avoir loué une limousine à une agence locale, il avait effectué deux fois le trajet de la base aérienne au Vatican, demandant au chauffeur de maintenir une vitesse régulière de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure pendant que lui-même s'occupait de repérer sur la route le moindre point d'embuscade, sans rien relever de potentiellement dangereux. Un *sniper* visant la silhouette assise du pape, c'était une chose ; tirer sur une limousine blindée qui roulait à quatre-vingt-dix à l'heure, c'en était une tout autre. La cible mouvante restait ce qui l'avait toujours troublé dans l'assassinat de Kennedy. Tirer vers le bas suivant un angle aussi extrême était difficile, mais atteindre une tête alors que la voiture cible négociait un virage devenait virtuellement impossible, excepté pour un tireur d'élite.

À la fin de la journée, Van Loan se retrouva satisfait d'avoir couvert tous les points d'attaque possibles. Il retourna à son hôtel pour s'offrir un verre bien mérité avant de déguster un dîner qui ne l'était pas moins.

De retour à Rome après une rencontre avec son employeur en Suisse, l'homme qui disait s'appeler Hannu Hancock se tenait debout sur l'unité de climatisation du toit de l'immeuble, au-dessus de la Viale America. Ses jumelles collées aux yeux, il cherchait par-delà la piscine du Piazzale dello Sport un repère

sur la Via Cristoforo Colombo, pour finalement se fixer sur un large escalier de marbre menant au parking du stade.

Le point d'entrée dans Rome avait été bien choisi par les services secrets. La route à quatre voies se séparait en deux autour du stade, la partie la plus proche de Hancock descendant vers le sud, et la plus éloignée montant vers le nord et l'intérieur de la ville. Afin de réduire le bruit de la circulation, une bande de terre plantée d'arbres isolait chaque voie à sens unique des habitations qui la bordaient.

D'après ses estimations, la distance était d'environ huit cents mètres, du gâteau pour une arme à la portée de huit mille mètres. Mais il n'avait pas besoin de calculer quoi que ce soit, car son fusil possédait un système de visée automatique.

Son plan d'évasion était relativement simple. Un homme vêtu d'un costume Armani et assis au volant d'une luxueuse Audi A8 noire n'avait pas exactement le profil du terroriste. Toutefois, en cas de nécessité, il avait glissé dans le coffre de sa voiture une valise pleine d'articles de bijouterie suisse haut de gamme, et il possédait bien sûr les papiers d'identité qui sauveraient les apparences.

Selon Hancock, il faudrait à la police une bonne quarantaine de minutes pour installer des barrages autour de la ville, ce qui lui laisserait largement le temps de s'éclipser. En roulant à cent dix à l'heure, il pouvait sans problème rejoindre la Suisse dans la soirée et attraper le vol de nuit pour New York.

Debout sur le système de climatisation, observant les lieux qui allaient servir de décor à ses tirs, il visualisa une fois encore son plan d'attaque. Il n'y trouva rien à redire. Il ne lui restait qu'à se faire remettre par les hommes de son employeur les ultimes renseignements ainsi que la pièce d'équipement nécessaire à la réussite de l'opération.

Satisfait, Hancock sauta au pied du système de climatisation puis emprunta le petit escalier de service vers les ascenseurs du dernier étage.

11

Le président des États-Unis fit un signe de tête à Mattie, sa secrétaire, puis remonta tranquillement le couloir tendu de moquette menant au bureau de son chef d'état-major. Passant devant un miroir, il remarqua à nouveau ses tempes qui grisonnaient. C'était arrivé à tous les Présidents avant lui mais, le jour où il était entré dans le Bureau ovale, il avait pensé y échapper pendant quelques années encore du fait de sa jeunesse. La première dame disait que cela lui donnait du chic, mais elle manquait d'objectivité. Ce n'étaient pas six ans et demi passés à la tête du monde libre qui vous faisaient vieillir, c'était le fait d'être entouré de tous ces gens qui vous détestaient.

Un homme ordinaire entre cinquante et soixante ans avait quelques bons amis, beaucoup de relations et peut-être quelques vagues ennemis. Le président des États-Unis, lui, n'avait que peu d'amis qui n'attendaient rien de lui, aucune connaissance et toutes sortes d'ennemis, parmi lesquels des chefs d'État cinglés aux noms imprononçables ainsi que des membres de son propre Congrès ou Sénat. Sans compter la moitié de la population qui ne votait pas pour lui.

Jamais on ne l'avait pendu en effigie du temps où il enseignait le droit à Yale mais, aujourd'hui, cela arrivait quasiment une fois par semaine. On vivait vraiment dans un monde pourri, et beaucoup de gens pensaient, à tort ou à raison, que c'était sa faute.

Arrivé au bout du couloir, il entra dans le bureau de son chef d'état-major. Il préférait nettement cet endroit au Bureau ovale. Morrie Adler y maintenait un savant désordre, avec des papiers partout et une tenace odeur de cigare. Il s'arrogeait aussi le droit de croiser les pieds sur la table – un luxe que le Président lui-même ne s'autorisait pas, sous peine de se voir vertement critiqué. Morrie gardait toujours à portée de main un bol plein de barres de Mars miniatures, qu'il envoyait de temps à autre à la cuisine pour les faire frire en beignets, une habitude prise à Oxford lorsqu'il y était boursier.

Il était amusant de voir ce que pouvait parfois vous réserver le destin. À peine sorti d'Abbey School, leur école de Winter Falls, Morrie s'était inscrit à l'université d'Oxford, alors que lui-même était parti, sac au dos, traverser le Népal. Et c'était pourtant lui qui était devenu président des États-Unis. Il sourit. Depuis toujours, il avait compris que la vie comme la politique étaient une aventure risquée ; on ne savait jamais comment les choses allaient tourner.

Le Président frappa discrètement contre le chambranle et entra dans la pièce, avant de refermer la porte derrière lui. Morrie lisait la page des commentaires du *New York Times*. Se laissant choir dans le seul autre fauteuil du bureau, son visiteur lui demanda :

« Faut-il vraiment que je me rende aux funérailles du pape ?

– L'un des frères Castro y sera. Tu as envie de t'en laisser remontrer par un vieux commandant coco de quatre-vingt-huit ans ?

– Je parle sérieusement.

– Moi aussi, rétorqua Morrie en posant son journal sur la table. Oui, tu dois y aller. Ne serait-ce que d'un point de vue protocolaire, et pour suivre la tradition. Le Premier ministre israélien sera présent.

Les musulmans seront là. Tonto lui-même fera le déplacement. »

Tonto était le nom de code que les services secrets donnaient au vice-président. Quant au chef d'État, il se faisait appeler Lone Ranger. Morrie se nommait Bullet, du nom du fidèle berger allemand de Lone Ranger, ce qui semblait assez approprié puisqu'ils étaient amis depuis le lycée.

« À propos de Tonto…

– Je sais, coupa Morrie. J'ai entendu. Le parti ne soutiendra pas sa nomination. Il est trop vieux et trop fatigué, entre autres choses.

– Il est aussi trop stupide, reprit le Président. Je veux dire, c'est un brave type, d'accord, mais, si on n'avait pas eu autant besoin de Chicago, jamais il ne se serait présenté sur la liste.

– C'est vrai.

– Tu as une idée de celui qu'ils vont choisir ?

– Le bruit court que ce serait notre cher secrétaire d'État. Ou alors une femme – tu sais, cette sénatrice californienne. Et puis, bien sûr, le sénateur Sinclair.

– Tu plaisantes ? Mettre ce cinglé à la gâchette facile aussi près du grand fauteuil ? Sarah Palin était un ange, à côté.

– Sarah Palin était incapable de situer le Canada sur une carte de l'Amérique du Nord, lui rappela Morrie en riant. Son choix provenait de la décision d'un vieillard désespéré. Et puis, elle n'avait pas le moindre sou. Alors que Richard Sinclair en a. Beaucoup. Et il a sa mère, aussi.

– Mais il doit savoir que je ne l'appuierai pas. C'est un gars aux réflexes primaires ; un éjaculateur précoce dont on aurait intérêt à se débarrasser au plus vite.

– Kate Sinclair s'en fiche royalement, et le parti aussi. Les autres sont en train de se constituer une bande de francs-tireurs sans état d'âme, et ça veut dire qu'on doit faire de même. Dans dix-huit mois, tu ne seras plus que de l'histoire ancienne, pour eux.

– Ça te mène où ?

– À une série de conférences suivies d'un bouquin, avec de juteux droits d'auteur en prime. Voilà où ça me mène. »

Tous deux éclatèrent de rire. Le Président se laissa choir contre son dossier en faisant dangereusement pencher son fauteuil en arrière. Puis, d'un ton soudainement navré, il demanda :

« Tu l'imagines dans le Bureau ovale ?

– Non, mais là n'est pas la question. Le nommer vice-président nous donnera un peu d'air avant de trouver un vrai candidat, le jour des élections venu. Un candidat dont les idées refléteront les tiennes. »

Le Président tourna le regard vers la fenêtre. La vue était assez semblable à celle qu'il avait du Bureau ovale, mais, ici, elle n'était pas obscurcie par de lourds rideaux et des vitres blindées.

« Tu sais ce qui m'insupporte, en fait ? finit-il par demander.

– La mauvaise cuisine chinoise ? Tous ces bouquins de vampires flippants que lit la première dame ?

– Non, sourit-il. Les funérailles, voilà ce que je déteste. Ça me déprime à un point…

– Offre-toi une bonne cuite sur le vol du retour, lui conseilla Morrie.

– Tu sais bien que je ne bois pas.

– C'est vrai, désolé. Ce n'est pas comme le cours de latin de Tank Gemmil, à Abbey School. »

Un silence s'ensuivit. Croisant les mains derrière sa tête, le Président ferma les yeux. Et Morrie se prit à penser à la bouteille de Glenlivet, couchée dans le tiroir de son bureau. Était-elle à demi vide ou à demi pleine ? Question existentielle pour un alcoolique… Quoi qu'il en soit, le problème se résolvait toujours de la même façon, et la bouteille finissait invariablement par se vider.

« C'est la quatrième réunion en quelques semaines, murmura le Président.

– Ça fait si longtemps ? » interrogea Morrie.

Assez, en tout cas, pour lui faire sortir du tiroir la bouteille et ses deux verres, et se verser un doigt de whisky.

« J'irai à cet enterrement si tu m'accompagnes au match.

– Au match ? » répéta Morrie.

Puis il se souvint.

« Ah, Abbey School contre le lycée de Winter Falls… tu te rappelles ?

– La grande époque, sourit le Président.

– Pour toi, peut-être, grogna son chef d'état-major. Tu étais la star, le capitaine de l'équipe. Et, moi, je n'étais que goal remplaçant à cause de mes chevilles fragiles.

– Ce sera amusant.

– Shannon O'Doyle, déclara Morrie en se servant un deuxième verre.

– Shannon O'Doyle… » fit le Président, se rappelant la Reine des neiges de Winter Falls comme si c'était hier.

Ses longs cheveux blonds et le bruissement de ses bas lorsqu'elle croisait les jambes…

« Tu es sûr de vouloir rappeler à tes électeurs que tu fréquentais une école préparatoire pour friqués ?

– Qu'est-ce que j'ai à perdre ? »

12

Ils se réveillèrent tôt, se firent livrer une voiture louée chez Hertz, avalèrent un petit déjeuner rapide et partirent pour Aigle à 9 heures. Empruntant l'autoroute 1 pour sortir de Genève, ils se dirigèrent vers le nord, tout en longeant la côte qui bordait le lac Léman. Ils avaient parcouru la moitié du chemin lorsque l'un d'eux prit enfin la parole.

« Rappelle-moi pourquoi on va à cet endroit, dit Peggy.

– Aigle est l'indicatif de zone inscrit sous le tiroir de Tritt. En appelant ce numéro, j'ai constaté que c'était celui d'un vignoble, le Château royal des pins. J'ai vérifié sur l'ordinateur ; ça se trouve à environ trois kilomètres de la ville d'Aigle. Ils y produisent apparemment un bon chablis.

– Je n'ai jamais adoré le vin blanc, observa Brennan, assis à l'arrière.

– J'ai un peu l'impression de courir dans tous les sens pour rien, déclara Peggy. S'il y a quelque chose à trouver, ce sera dans ce garage privé, du côté français. »

Pensive, elle tourna la tête vers les bords du lac que la neige recouvrait lentement d'un duvet blanc, tandis que sur l'eau dansait une flottille de petits voiliers.

« On devrait être à Rome, marmonna-t-elle. C'est là où tout va se passer.

– Mais ce serait chercher une aiguille dans une botte de foin, repartit Brennan avec un petit rire. Il y a deux millions et demi d'habitants, à Rome. Comment espérez-vous le traquer au milieu de cet essaim de gens ?

– Vous avez sa photo dans le dossier que vous a remis votre ami du contre-espionnage, non ?

– Tritt doit savoir qu'on a un dossier sur lui à la CIA, intervint Holliday. Vieux d'au moins dix ans. Il aura changé son apparence, depuis le temps, Peggy. »

La photo dans le fichier numérique montrait un bel homme au visage étroit, aux traits aristocratiques et aux cheveux blonds parfaitement coiffés. S'il était acteur, il aurait pu jouer le rôle d'un étudiant d'Oxford ou le fils bon à rien d'un riche lord anglais.

« Ça reste quand même une photo de ce salaud, insista la jeune femme. Un élément sur lequel il faut se baser. »

Holliday ne pouvait reprocher à Peggy son enthousiasme, mais, après une vie passée au sein des services secrets, il avait appris que l'enthousiasme autant que l'intuition n'avaient pas grand-chose à voir avec l'espionnage. Trouver et identifier Tritt résulterait d'un travail long et pénible, de l'assemblage d'un puzzle délicat avant que le tableau ne prenne forme. Au fond de lui-même, il savait qu'ils n'avaient à tout casser qu'une chance sur un million de retrouver l'assassin avant l'arrivée du Président. Car ils manquaient tout simplement de temps.

Malgré une circulation assez fluide, il leur fallut presque deux heures pour franchir les quatre-vingts kilomètres autour du lac avant d'atteindre Aigle, un pittoresque village alpin qui tenait son nom des oiseaux de proie volant en cercle au-dessus de la vallée, à la recherche de lapins ou de renards.

Chef-lieu de district depuis le XIe siècle, Aigle basait son économie en grande partie sur le tourisme et les vignobles alentour. Ils s'arrêtèrent place de la Gare, dans le centre-ville, pour demander leur route, où on leur indiqua de suivre le chemin du Fahey jusqu'au bout, à quatre kilomètres à l'est de la ville.

Quinze minutes plus tard et après s'être trompés deux fois de direction, ils atteignirent le Château royal des pins. Plutôt gentilhommière que château, la demeure trônait au sommet d'une colline. Les vignes qui l'entouraient lui donnaient l'air d'un cimetière militaire géant hérissé de croix noueuses et noires sur fond de neige fraîche.

Ils garèrent leur voiture sur un petit parking au pied de la colline puis grimpèrent l'étroit sentier menant au château, la neige crissant sous leurs pas. Ils atteignirent le vieux portail qui fermait l'entrée de la propriété. L'ancienne bâtisse était flanquée de deux tourelles ornées de meurtrières. Ici et là apparaissaient des boulets de canon enfoncés dans les murs, qui devaient dater des guerres napoléoniennes. Passant sous une double porte de chêne armée de lourdes barres de fer, le trio pénétra dans le château.

Ils se retrouvèrent dans un immense vestibule, avec l'incontournable boutique du château d'un côté et la salle des armures de l'autre. La boutique n'était rien d'autre qu'un magasin de souvenirs vendant toutes sortes de babioles qui n'intéressaient personne.

Sentant sur lui le regard soupçonneux de la vendeuse, Holliday se crut obligé d'acheter une chaînette à enfiler sur le col des bouteilles de vin, et lui accorda un sourire aimable. Celle-ci prit l'argent qu'il lui tendit sans lui rendre son sourire.

Un guide qui avait l'air de s'ennuyer et qui était sans doute son mari se leva alors de sa chaise et entreprit de leur faire visiter les lieux, sans se soucier de savoir s'ils suivaient ou non. Puis, lentement, il se retourna et demanda :

« Anglais ?

– Américains, répondit Holliday.

– Ah, Américains, oui… »

Comme si cela aurait dû sembler évident à ses yeux.

Holliday passa l'heure suivante à en apprendre bien plus qu'il ne le désirait sur le chablis. Il apprit aussi que le Château royal était un vin mûri en fûts de chêne plutôt qu'en conteneurs d'acier. Mais lorsqu'il chercha à s'informer sur les propriétaires du lieu, on lui fit vite comprendre que cela ne le regardait pas.

La visite se limita au rez-de-chaussée, où se trouvaient la boutique et un musée de la viticulture, pour terminer par le sous-sol, qui servait aujourd'hui à la fabrication, à la fermentation et à l'entreposage du vin. Les étages supérieurs du château restaient réservés aux propriétaires actuels, qui tenaient à protéger leur intimité.

Holliday commençait à penser que Peggy avait raison – tout cela n'était qu'une perte de temps. Il ne voyait pas comment il allait découvrir la moindre preuve d'un lien entre le propriétaire du château, quel qu'il fût, et William Tritt, l'exécuteur qui avait jadis travaillé pour la CIA.

La visite s'acheva enfin par un passage rapide au musée et une brève histoire du label Château royal, en évitant soigneusement d'évoquer tout ce qui touchait aux propriétaires. Le petit groupe émergea de nouveau dans le grand vestibule au sol dallé de marbre et aux murs tendus de tapisseries.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la boutique, Holliday crut deviner un mouvement dans le fond de la salle et se tourna légèrement. Il reconnut l'homme immédiatement. La dernière fois que Holliday l'avait vu, il l'avait frappé si fort à la gorge qu'il lui avait écrasé la trachée.

Il tenta de garder une expression neutre et se détourna lentement. L'homme continua de descendre l'escalier puis entra dans le musée. Cinq minutes plus tard, le trio se retrouva de nouveau dehors, dans le froid, pour regagner le parking en contrebas.

« Eh bien, on peut dire que ça n'a pas donné grand-chose, commenta Peggy.

– Moi, je pense au contraire que ça a été très instructif », rétorqua Brennan.

Peggy le regarda comme pour s'assurer qu'il ne se moquait pas d'elle.

« J'ai appris exactement ce que j'avais besoin de savoir, lâcha alors Holliday.

– C'est-à-dire ? demanda Brennan.

– Vous avez vu le type qui descendait l'escalier, au moment où on revenait dans le vestibule ?

– Le grand type aux mâchoires carrées et à l'allure distinguée ? Avec ses tempes grisonnantes, il devait faire dans les soixante-dix ans.

– Celui-là même.

– Et ce serait qui ? interrogea Brennan.

– Il s'appelle Angus Scott Matoon. C'est l'un des chefs du Pentagone. Il est aussi membre de Rex Deus. Il était à la réunion où j'étais censé jouer les archéologues. J'ai dû lui taper dessus lorsque j'ai faussé compagnie à Kate Sinclair.

– Est-ce qu'il vous a vu ?

– Je ne crois pas. Et, si oui, il ne m'a pas reconnu.

– Espérons-le. »

Comme Holliday s'installait au volant, le prêtre demanda :

« Où va-t-on, maintenant ?

– En France. À Thonon-les-Bains. »

Assise dans la salle seigneuriale qui faisait office de salon dans les appartements privés du château, Kate Sinclair buvait son café en fixant d'un œil absent le panorama alpin à travers ses trois fenêtres aux arches gothiques. Le général Angus Scott Matoon, qui arpentait d'un pas préoccupé l'immense tapis Tabriz en sirotant un cognac Dudognon Héritage, grimaça soudain comme si le prestigieux alcool avait pris un goût amer. Sans son uniforme, il avait piètre allure, songea son hôtesse.

« Vous a-t-il vu ? demanda la vieille femme d'un ton sec.

– Je l'ai vu ; j'imagine donc qu'il m'a vu, lui aussi.

– Parfait.

– Vous êtes sûre qu'il faille divulguer le projet *Croisade* ? Holliday n'était que lieutenant-colonel, à l'époque, mais il a gardé d'importantes relations dans les renseignements. Il pourrait se montrer extrêmement gênant.

– Pour l'amour du ciel, général, un peu de courage ! Vous êtes l'un des chefs d'état-major, que je sache. Nous sommes bien trop riches pour avoir des ennuis et nous sommes tout à fait capables de surmonter les problèmes que nous rencontrons. »

Laissant échapper son rire rauque de fumeuse, elle alluma une autre cigarette.

« Cessez de vous en faire à propos de Holliday. Nous allons nous occuper de lui. »

Elle marqua une pause puis enchaîna :

« Quelle direction ont-ils prise en quittant le château ?

– Ils sont partis vers le nord, répondit le général. Je les ai fait suivre quelques instants par Jean-Pierre, comme vous l'avez demandé. Il a dit qu'ils avaient ensuite pris plein ouest, en se dirigeant vers la frontière par la route de la corniche.

– En France… » murmura Kate.

Elle tira longuement sur sa cigarette puis laissa la fumée s'échapper de ses narines d'aristocrate.

« Ils allaient à Thonon-les-Bains, ajouta-t-elle.

– Qu'y a-t-il, là-bas ?

– Des ennuis pour le colonel et ses amis, j'en ai peur. »

13

Situé à mi-chemin entre le lac de Genève et la frontière suisse, Thonon-les-Bains ne vivait plus depuis longtemps de ses bains romains, mais essentiellement du tourisme.

Il ne fallut pas longtemps au petit groupe pour trouver le garage qu'utilisait William Tritt. Il n'y en avait que deux dans la ville : Auto express, bien trop chic et trop fréquenté pour lui ; et un autre, qui correspondait nettement mieux à ses besoins – un minuscule entrepôt au toit de tôle, situé au fond d'une ruelle, avec sa vingtaine de box grossièrement séparés par des rideaux effilochés et hors d'âge. Il y avait un pont élévateur, une paillasse, quelques outils et une toile tendue à l'arrière du local qui offrait un minimum d'intimité.

L'endroit s'appelait le « Garage de Paulie », et ils trouvèrent celui-ci assis derrière un vieux bureau de bois croulant sous les factures. Paulie était obèse et transpirait à grosses gouttes malgré le ventilateur qui lui tournait au-dessus de la tête. Il portait une salopette en toile de jean dont le haut était rabattu sur son énorme ventre que dissimulait péniblement un tee-shirt grisâtre et sans forme. Malgré ses airs de demeuré, il s'avéra qu'il parlait couramment l'anglais.

Holliday sortit une copie de la photo que Potts lui avait donnée.

« Est-ce que vous connaissez cet homme ?

– Peut-être… peut-être pas. »

Holliday posa un billet de cent euros sur la table et répéta :

« Vous l'avez vu ?

– Oui.

– Où ?

– Il a un box ici.

– Lequel ?

– Le 19, tout au bout, sur la gauche.

– On peut aller jeter un coup d'œil ?

– C'est que… ça m'ennuie de vous laisser fouiller dans les affaires d'un autre. »

Un autre billet de cent euros atterrit sur le bureau.

« Et comme ça… ça va mieux ?

– Beaucoup mieux, m'sieur. »

Il empocha l'argent puis lâcha :

« J'ai l'esprit qui s'éclaircit à mesure qu'on parle.

– Quelle voiture a-t-il ?

– Une Audi A8. Noire. Neuve de chez neuf.

– Belle voiture, en effet, commenta Holliday d'un air appréciateur.

– À cent cinquante mille euros, elle peut, reprit Paulie en partant d'un gros rire gras.

– Qu'est-ce qu'il faisait à une voiture toute neuve ? Elle devait être encore sous garantie, non ?

– Elle devait, oui.

– Alors, pourquoi avait-il besoin de vous louer un box ? »

Paulie se contenta de secouer des épaules aussi larges que gélatineuses.

« Vous ne savez pas ? Ou vous avez décidé de ne rien dire ?

– J'ai… comment on dit ? Des scrupules…

– Et, là ? demanda Holliday en lui tendant un troisième billet. Vos scrupules s'envolent ?

– Disparus… comme par magie… souffla-t-il avant de le glisser dans sa poche.

– Alors, quel genre de réparation faisait-il dans son box ?

– Ça avait à voir avec le pot d'échappement.

– Comment le savez-vous ?

– Parce qu'il est arrivé il y a deux jours avec un jeu gauche complet de pots et tuyaux en pièces détachées. Ce qui me fait dire qu'il travaillait sur l'échappement.

– Quand est-il reparti ?

– Assez tard, le même soir.

– Vous êtes sûr de ça ?

– Oui. À 1 heure du matin. J'ai de quoi dormir, à l'arrière.

– Et la voiture, vous a-t-elle paru plus silencieuse ?

– Non, plus bruyante, au contraire.

– Montrez-nous son box.

– Ça ne faisait pas partie de notre marché, protesta Paulie.

– Et une petite lampée d'acide de batterie, ça te dirait ? lança soudain Holliday d'un ton menaçant. Ça non plus, ça ne faisait pas partie du deal.

– Allez vous faire foutre !

– Tu préférerais peut-être ça ? » intervint Brennan en sortant de sa veste le petit Beretta Storm.

Horrifié de découvrir un prêtre armé d'un pistolet, Paulie arrondit des yeux stupéfaits et resta muet comme une carpe.

« Alors, ce box, tu nous le montres ? » insista Holliday.

Paulie se leva, sortit lentement de son bureau et les guida d'un pas lourd vers le dernier des box de l'allée. Il repoussa le rideau de toile, pour découvrir une stalle totalement vide et d'une propreté absolue. L'endroit paraissait avoir été nettoyé au Kärcher, jusqu'au dernier centimètre. Posé sur l'établi se trouvait ce qui semblait être les déflecteurs acoustiques flambant neufs d'un silencieux d'échappement. Apercevant un petit morceau de papier coincé entre deux planches, Holliday s'en saisit. C'était le reçu d'un objet inconnu, provenant d'un endroit qui s'appelait ACTIVITÉ AUDI, situé chemin Margentel.

« Où est-ce que ça se trouve ? demanda Peggy.

– À trois pâtés de maisons d'ici.

– Et qui le tient ?

– Un enculé, qui vient de Marseille. Il tient un petit commerce… comment on appelle ça ? Un "atelier de cannibalisation" ? Vous passez commande d'une caisse, et il se charge de la voler pour vous. Il s'appelle Marcel.

– Appelle-le. Dis-lui que tu as trois clients qui veulent le voir.

– Il va m'arracher les yeux s'il se rend compte que je lui ai tendu un piège. »

Brennan sortit alors de la poche de sa veste d'abbé un couteau à cran d'arrêt, qu'il ouvrit pour le plaquer gentiment contre le cou de Paulie.

« Et moi, je te tranche la gorge si tu ne fais pas ce qu'on te dit. »

Paulie s'exécuta. Il discuta un instant avec son interlocuteur puis raccrocha.

« Il vous attend. »

De son couteau, Brennan coupa le fil du téléphone posé sur le bureau.

« Tu cherches à le prévenir, et je reviens pour te trancher la gorge… et le reste », le menaça le prêtre.

Paulie acquiesça sans un mot.

Il leur fallut moins de cinq minutes pour franchir à pied les trois pâtés de maisons. Le quartier était plein de petits entrepôts anonymes, pour la plupart sans fenêtres, et dont les portes coulissantes étaient fermées par de lourds cadenas.

Sur l'une d'elles on avait collé de grosses lettres en faux bronze, qui annonçaient ACTIVITÉ AUDI. À côté, derrière un grand rideau de fer relevé, résonnait le bruit de machines à souder, de marteaux et de fraiseuses.

Holliday frappa du poing sur la petite porte qui semblait avoir reçu plusieurs dizaines de couches de peinture. Sans réponse, il toqua une deuxième fois, plus fort. Enfin, le battant s'entrouvrit sur un échalas d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un bleu de travail protégé par un tablier de cuir. Il tenait une clé Allen à la main.

« C'est à quel sujet ? » demanda-t-il d'un ton aigre.

Holliday remarqua une cicatrice, fine et pâle sur sa peau mal rasée, qui lui barrait le visage de l'orbite au menton. Un rasoir, sans doute, ou la lame acérée d'un couteau…

« On vient voir Marcel. C'est Paulie qui nous envoie.

– Ce porc ? Pourquoi vous voulez voir Marcel ?

– On a des questions à lui poser sur une voiture qu'il a "préparée".

– Vos amis, c'est qui ? interrogea-t-il en avisant Peggy et Brennan.

– Des collègues.

– Vous êtes un vrai curé ? hasarda-t-il, les yeux fixés sur le col blanc de Brennan.

– Oui.

– De quelle voiture on parle ?

– Une Audi A8 noire. Qui appartient à un Américain.

– Ouais, je la connais.

– Vous êtes Marcel ?

– Oui, fit-il en sortant sur le trottoir avant de fermer la porte derrière lui.

– Qu'est-ce que vous avez fait pour lui ? demanda Holliday.

– Ça me rapporte combien, ce que vous voulez savoir ?

– Cinq cents euros.

– Mille.

– Six cents.

– Sept cent cinquante, renchérit Marcel.

– D'accord.

– En cash. »

Holliday sortit son portefeuille et compta les billets avant de lâcher :

« Je vous écoute.

– Il voulait savoir si je pouvais dériver un collecteur d'échappement pour le faire passer à travers un seul tuyau.

– Traduction ? ironisa Holliday.

– L'Audi A8 a un double pot d'échappement. Il voulait que je transforme l'un des deux en un pot factice, si vous préférez.

– Et dans quel but ?

– Il m'a demandé aussi d'enlever les déflecteurs acoustiques. Il voulait installer une cachette.

– De quelle longueur ? »

Marcel écarta les mains en disant :

« Un bon mètre, environ.

– Et la largeur ?

– Vingt-cinq à trente centimètres. Assez pour une douzaine de kilos d'héroïne, en tout cas.

– Il vous a dit qu'il dealait de l'héroïne ?

– Pour ça, il était assez clair, sourit Marcel. Il connaissait le nom des pièces à changer, en tout cas.

– Et vous lui avez fait ça quand ?

– Il y a quatre jours. Il est venu prendre la voiture hier. En me filant un petit supplément pour le boulot fait en urgence. »

Holliday n'avait plus de questions. Il remercia Marcel pour les infos.

« Tant que vous avez de la thune, vous êtes les bienvenus. »

Un sourire malin sur le visage, il rouvrit la porte et retourna dans son atelier.

Peggy, Holliday et Brennan repartirent à pied récupérer leur voiture puis cherchèrent dans Thonon-les-Bains un endroit où déjeuner.

« Il ferait du trafic d'héroïne ? s'étonna Brennan une fois assis à table.

– Non, répondit Holliday.

– Alors, l'échappement factice servirait à autre chose ?

– C'est ce que j'imagine.

– Une vraie devinette, commenta Peggy en attrapant un peu de son riz gluant avec ses baguettes. Qu'est-ce qui fait un mètre de long et trente centimètres de diamètre ?

– Une arme, peut-être ? » suggéra Brennan.

Quelque chose titillait la mémoire de Holliday. Quelque chose qui avait trait à la première incursion de l'Amérique dans cet impossible pays qu'était l'Afghanistan.

« Vous connaissez Rome, c'est votre ville, dit-il soudain au prêtre. Dans quel aéroport atterrirait Air Force One ?

– L'aéroport militaire de Pratica di Mare, au sud-ouest de la ville. C'est un peu loin, mais l'endroit peut être totalement sécurisé. C'est de là que décolle l'avion du Saint-Père.

– C'est donc là aussi que tous les chefs d'État arriveraient ?

– Presque certainement, oui.

– Quelle route prendraient-ils pour se rendre en ville ?

– Le pape emprunte la Via Cristoforo Colombo. Une autoroute dont on peut contrôler l'accès et qui n'est bordée de bâtiments qu'à l'entrée de la ville. Ce qui fait de lui une cible impossible pour un tueur. La limousine de Kennedy roulait à quelque chose comme vingt à l'heure quand Oswald l'a abattu. La voiture du Saint-Père roule en général à cent vingt kilomètres à l'heure. Aucun tueur au monde ne réussirait un tir pareil.

– Si, avec l'arme adaptée, murmura Holliday en piquant pensivement ses feuilles de salade.

– Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda la jeune femme.

– Il sait que la sécurité autour du Vatican va être extrême. Il sait qu'il y aura des tireurs d'élite postés un peu partout, des chiens ainsi que des dizaines – peut-être des centaines – d'agents surentraînés des services secrets des plus grands pays du monde. Tenter de tuer le Président dans un tel environnement serait du suicide. Je ne vois pas notre homme mourir en martyr pour la cause de Rex Deus. Il va s'acquitter efficacement de son boulot, et il va s'en tirer tranquillement… sauf si on l'en empêche.

– Vous parliez d'une arme adaptée… rappela Brennan.

– Oui, j'ai vu un jour un homme du nom d'Emil, habillé de loques, détruire un hélicoptère russe Mil Mi-24 à plus de trois kilomètres de distance. »

Se tournant vers Peggy, Holliday ajouta :

« C'est la réponse à ta devinette, Peg. Qu'est-ce qui fait un mètre de long et trente centimètres de diamètre ? Un lance-missiles portable Stinger. Le seul "gadget" capable d'ouvrir la voiture présidentielle comme une boîte de sardines. »

14

En sortant de Thonon-les-Bains, ils prirent vers l'ouest en direction de Genève. Des arbres et des villages longeaient une autoroute très chargée qui circulait à l'intérieur des terres en s'éloignant plus ou moins du lac.

« Si tu as raison à propos du Stinger, il faut en parler aux flics, déclara Peggy. On n'a plus le choix.

– Quels flics ? Le FBI ? Les Italiens ? La Sécurité du territoire ?

– Et ceux qui nous collent au train ? » intervint Brennan, les yeux rivés sur le rétroviseur.

Une voiture bleu foncé, ornée de sa barre de gyrophares, se rapprocha d'eux et déclencha soudain sa sirène.

« Que se passe-t-il encore ? » marmonna Holliday avant de venir s'arrêter sur la première aire de stationnement qu'il trouva.

Sur le parking d'un petit restaurant chinois, en fait. Il coupa le moteur et regarda les deux gendarmes sortir de leur véhicule pour s'approcher d'eux en encadrant leur voiture de location.

« Tu roulais trop vite ? lui demanda Peggy d'une voix aussi inquiète qu'étonnée.

– Sur cette route, certainement pas. »

Une camionnette Mercedes Sprinter jaune sombre, ornée de lettres chinoises, émergea de l'allée près du restaurant et s'immobilisa.

L'un des gendarmes fit signe à Holliday d'abaisser sa vitre, tandis que l'autre, qui venait de s'arrêter à la hauteur de Peggy, inspectait du regard l'intérieur de la voiture. Holliday s'exécuta poliment.

Pourquoi, se dit-il, *tous les flics de la planète trouvent-ils si cool de porter des lunettes de soleil miroir ?*

« Vos papiers, s'il vous plaît, lui demanda le premier d'un ton poli.

– Tout de suite, fit Holliday en se penchant vers la boîte à gants.

– Hé ! » s'écria Peggy à l'instant où résonnait un bruit de verre brisé suivi d'un craquement électrique.

J'ai déjà connu ça… songea Holliday juste avant de sombrer dans l'inconscience.

Puis, ce fut le black-out total.

Peggy Blackstock avait une assez bonne idée de l'endroit où ils se trouvaient même si, une fois dans la camionnette, leurs ravisseurs leur avaient passé un sac de toile sur la tête. Ni elle ni Brennan ne s'étaient pris une décharge de Taser par les faux gendarmes, mais la menace restait réelle s'ils s'avisaient de ne pas coopérer.

La fourgonnette aux lettres chinoises peintes sur la carrosserie roulait depuis une heure environ lorsque la jeune femme avait perçu le bruit d'avions volant à basse altitude au-dessus d'eux, ce qui signifiait à coup sûr qu'ils étaient proches de l'aéroport de Genève. Après cela, ils avaient vraisemblablement gravi une montagne, la route sinueuse les précipitant de côté à chaque virage. Ils devaient être en Haute-Savoie. À la

façon dont le véhicule ralentissait puis reprenait de la vitesse, Peggy se disait qu'ils traversaient des villages alpins. Le Baptieu, Les Contamines-Montjoie, La Chapelle, peut-être…

Une autre heure s'écoula puis une vague odeur de pin commença à pénétrer l'habitacle. La route paraissait plus étroite encore, mais sans la moindre circulation, cette fois. La pente devait être raide, car il semblait à Peggy que le moteur peinait et que le chauffeur rétrogradait souvent jusqu'en première. On les emmenait vers les sommets. Mais qui ? De faux gendarmes ou de vrais, que l'on avait soudoyés ? Et puis, avoir accès à de telles propriétés privées dans les Alpes signifiait que l'on avait beaucoup d'argent.

Elle en avait beaucoup vu, d'Al-Qaïda aux talibans, en passant par l'Armée de résistance du Seigneur, en Ouganda, leurs quartiers généraux le plus souvent dissimulés dans des grottes, perchés à flanc de montagne ou perdus en pleine jungle. Mais, jamais encore, elle n'avait fait de reportage sur des terroristes suisses. Peut-être Doc avait-il raison ; peut-être le Djihad al-Salibiyya n'était-il qu'une invention de Rex Deus ou de la CIA.

En face d'elle, la jeune femme entendait Brennan marmonner. Non, il était impossible que l'Église soit impliquée là-dedans. Pourtant, elle avait déjà commis ce genre d'erreur, auparavant. Brennan pouvait très bien tremper dans toute cette affaire. Le petit Irlandais était tout à fait capable de monter n'importe quel complot avec ceux de sa hiérarchie. À sa connaissance, il avait été impliqué dans pas moins d'une douzaine de meurtres ; difficile de se fier à lui. Les seules personnes en qui elle avait toute confiance étaient Doc et Raffi.

Elle ressentit comme un coup de poing à l'estomac en songeant à son mari archéologue. Il s'était montré si attentionné avec elle après sa fausse couche, au point de s'annoncer prêt à laisser tomber son expédition en Afrique pour rester auprès d'elle. À cette pensée, la douleur se fit plus intense encore, mais dans son cœur, cette fois. Lui qui désirait tellement un enfant, elle n'avait pas été capable de lui en donner un.

« On a tout le temps devant nous », lui avait-il dit pour l'apaiser.

Mais elle savait que ce n'était pas vrai. Quelques années de plus, et une éventuelle grossesse risquerait d'être dangereuse. Cependant, elle préférait mourir plutôt que d'endurer l'enfer de la stérilité comme certaines de ses amies. Bien sûr, ils pourraient toujours adopter un enfant. Peggy ne put réprimer un petit rire à cette idée ; Raffi avait assez d'amour pour une douzaine d'enfants, effectivement. Peut-être deviendraient-ils la version israélienne du couple Brangelina[1].

« La situation vous fait rire ? lui demanda Brennan tandis que la fourgonnette poursuivait avec peine sa grimpette.

– Ce n'est pas à ça que je pensais, répondit-elle tranquillement. Je pensais à l'avenir.

– À la façon dont vont les choses, je ne crois pas que l'avenir qui s'offre à nous soit très plaisant, ma chère, rétorqua-t-il d'un ton amer. Nous voilà assis, les mains liées, dans le fond d'un camion, et votre oncle a disparu. On ferait mieux de songer au présent, car j'ai bien peur qu'on ne se retrouve désormais tout seuls, vous et moi. »

Soudain, la camionnette fit un petit bond en avant puis stoppa. Ils avaient atteint leur destination, semblait-il. Les portières s'ouvrirent brusquement, et Peggy fut poussée sans ménagement à l'extérieur. Elle sentit du gravier sous ses pieds, puis le sol se fit plus doux. De l'herbe, peut-être. L'air était pur et frais, et malgré le sac qui lui recouvrait la tête, elle devinait l'odeur de la neige. Ils se trouvaient décidément bien haut en montagne.

Elle grimpa en trébuchant une volée de marches de bois, Brennan lui emboîtant le pas. Bientôt, l'odeur des pins lui envahit les narines. Ils devaient se trouver dans un chalet. Une main s'abattit sur son épaule et la poussa en avant. Deux voix entamèrent une discussion en italien, puis une troisième se joignit à elles. Enfin, l'une d'elles – manifestement celle d'un responsable, à en juger par le ton – réclama le silence.

Peggy se sentit poussée en avant et, quelques secondes plus tard, Brennan la suivit. On lui ôta sa cagoule, et elle aperçut brièvement le visage de celui qui parlait, avant que la porte devant eux ne se referme bruyamment. Une clé tourna dans la serrure.

Il n'y avait absolument aucun meuble dans la pièce.

« Bon sang de bois ! s'étrangla Brennan. Jésus, Marie, Joseph, qu'est-ce qui nous arrive ? »

Il avait toujours son sac sur la tête, et Peggy en conclut que c'était à elle de le lui enlever. Ce qu'elle effectua, non sans peine du fait de ses mains toujours attachées.

« J'ignorais que les prêtres avaient le droit de jurer ou de prononcer le nom de notre Seigneur en vain, lâcha-t-elle avec un petit sourire.

– La vanité n'a rien à voir avec Jésus, Marie ou Joseph ; et, dire "Bon sang de bois", ça n'est pas jurer. D'autre part, il n'y a franchement pas de quoi rire. Vous ne parlez pas italien, j'ai l'impression ?

– *Ciao, bella*… ça s'arrête à ça. Pourquoi ?

– Nos ravisseurs s'entretenaient en italien juste avant de nous jeter ici.

– Oui, j'ai entendu, dit Peggy.

– La question du jour était de savoir s'ils devaient nous trancher la gorge maintenant ou plus tard. Heureusement, ils ont opté pour plus tard. On sera retenus en otage jusqu'à ce que votre oncle leur raconte ce qu'ils veulent savoir.

– C'est-à-dire ?

– L'endroit où se trouve un certain calepin, répondit Brennan en plongeant son regard dans le sien. Avez-vous une idée de quel calepin ils parlent ?

– Pas la moindre », mentit la jeune femme.

Elle avait bien vu Helder Rodrigues, le moine mourant, glisser le calepin taché de sang dans la main de Doc, sur la petite île de Corvo, aux Açores[2] – un carnet où étaient consignés les secrets de l'immense fortune des Templiers, perdue des siècles auparavant.

« Vous en êtes absolument certaine ? insista Brennan.

– Absolument », répéta-t-elle, mal à l'aise devant l'expression soudain sauvage du vieux prêtre.

Elle se dirigea vers l'étroite fenêtre à petits carreaux et regarda au-dehors la nuit qui commençait à tomber.

« Par-dessus le marché, on n'a pas non plus la moindre idée de l'endroit où on est », marmonna-t-il.

Il essaya la poignée de la porte. Verrouillée, bien sûr. Ils se trouvaient dans une pièce de la taille d'une salle de bains.

« Je sais où on est. Dans les Alpes françaises, face à l'est. À environ quinze kilomètres au sud de Chamonix et à neuf cents mètres au-dessus de la station des Contamines.

– Et comment en arrivez-vous à une conclusion aussi détaillée ? demanda Brennan d'un air sceptique. Vous êtes amie avec ce MacGyver, on dirait ?

– Ça, c'est la face ouest du mont Blanc, déclara-t-elle en indiquant le sommet triangulaire qui s'élevait devant eux. Je l'ai escaladée lors d'un reportage photo pour le *National Geographic Traveler*. Nettement plus facile à monter qu'à descendre, vous pouvez me croire. Surtout si vous vous trouvez en plein blizzard, comme ce qui nous est arrivé.

– Fascinant, j'en suis certain, soupira-t-il. Mais on est toujours ligotés comme de la volaille prête pour le four ; et ces gens vont nous tuer dès qu'ils auront obtenu ce qu'ils veulent de votre oncle. Et ils l'obtiendront, croyez-moi.

– À votre place, je ne m'empresserais pas de considérer Doc comme éliminé de la course, repartit Peggy. Il pourrait vous surprendre. »

15

Il rêva de sang et de guerre et de la mort de sa femme, Amy, partie depuis si longtemps, maintenant. Puis, étrangement, il rêva de base-ball et d'odeur de sève de pin.

Et, enfin, il se réveilla. Une sourde douleur lui vrillait le bas du dos, là où il avait reçu une décharge de Taser. Et une autre lui taraudait l'épaule gauche, là où l'autre faux gendarme l'avait visé à travers la vitre brisée de Peggy.

Ce n'était pas une interpellation de police ordinaire, se dit-il, alors que ses esprits lui revenaient peu à peu. Holliday ouvrit son œil valide. Malgré l'obscurité, il voyait encore assez bien pour comprendre qu'il était dans ce qui pouvait servir de chambre de bonne. Au bout de l'étroit lit sur lequel il était allongé, il apercevait, posé sur une commode, un petit poste de télévision équipé de son antenne intérieure. À côté, une simple chaise, devant une lucarne fermée par un rideau aux fleurs bleues. Et pas le moindre tableau sur les murs.

Lentement, Holliday se leva et s'approcha de la lucarne, en écarta le rideau. Il faisait sombre dehors, mais la neige épaisse produisait assez de luminosité pour qu'il puisse distinguer le mur de pins à une dizaine de mètres devant la maison. Il se trouvait en pleine forêt. La lucarne faisait environ trente centimètres de côté, sous un pan de toit qui débordait largement au-dessus de la façade. Même s'il brisait la vitre, il ne parviendrait jamais à se glisser dans cette ouverture étroite ; et puis, il y avait bien neuf mètres à sauter pour atteindre le sol.

Holliday se retourna et s'avança vers la porte. Fermée, comme il pouvait s'y attendre. Il s'assit sur le lit, regarda autour de lui. Rien qui aurait pu lui servir d'arme. Les gendarmes n'en étaient pas, ou, du moins, ils s'étaient fait acheter. Restait maintenant à savoir qui les avait enlevés, et pourquoi.

La CIA, peut-être, mais il était plus vraisemblable encore que ce soient Kate Sinclair et ses amis fanatiques religieux. Fanatiques, sans doute, mais, comme beaucoup d'entre eux, Sinclair était douée d'une lucidité quasi animale qui pouvait se révéler mortelle. Son Djihad al-Salibiyya avait embrasé l'imagination de la douzaine d'hommes et de femmes qui faisaient la pluie et le beau temps dans les médias et, grâce à cela, elle arrivait à déclencher la peur chez la plupart des Américains.

Kate Sinclair agitait la menace islamiste, et le faisait avec beaucoup d'efficacité. C'était le même schéma de culpabilité, associé à la religion, que Hitler avait utilisé contre les Juifs. Mais il ne semblait pas que l'histoire culturelle des États-Unis aille chercher aussi loin dans le passé. Peu de grands pontes de l'info mettaient en avant ce petit morceau d'histoire. Holliday avait beau être aussi patriote que n'importe qui et porter sur lui les cicatrices qui le prouvaient, il lui semblait parfois que son pays restait aveugle devant sa propre folie xénophobe, si bien enracinée. Qui pouvait savoir ? La CIA avait été infiltrée par les soviets ; pourquoi pas par les gens de Kate Sinclair ? Peut-être existait-il même au sein de la CIA une cabale des membres de Rex Deus, qui manipuleraient les renseignements américains à leur avantage. Après avoir vu Matoon dans la propriété de Sinclair, il était prêt à croire n'importe quoi.

Holliday jeta un nouveau regard sur la pièce. On finirait par venir le voir, et il devait se tenir prêt. Il n'aurait sans doute qu'une seconde ou deux pour réagir, et il ne devait surtout pas laisser passer cette chance. Celle-ci vint d'ailleurs plus tôt qu'il ne l'aurait cru. Quelqu'un à l'étage inférieur l'avait clairement entendu marcher dans la chambre et savait qu'il était sorti de l'état d'hébétude dans lequel l'avait plongé le Taser.

Soudain résonna le bruit d'une clé que l'on tournait dans la serrure, et, un instant plus tard, la porte s'ouvrait.

« *Du bist geweck ?* »

« Tu es réveillé ? » venait de demander un Suisse allemand, d'au moins cent vingt kilos, un mètre quatre-vingt-quinze, bâti comme un rugbyman, avec d'énormes pieds enfoncés dans des lourds Pataugas. Il tenait dans une main un joli petit HK P30 9 millimètres, et, dans l'autre, la clé de la porte. Il souriait, ses lèvres entrouvertes dévoilant une dent en or au coin de la bouche. Il avait les yeux marron et des cils d'une longueur qui en aurait fait baver plus d'une.

Holliday n'hésita pas une seconde.

Il bondit en avant tout en sortant de sa manche la tige de l'antenne qu'il y avait glissée, et l'enfonça avec violence dans l'œil gauche du géant. Celui-ci étouffa un cri tandis que le globe oculaire jaillissait de son orbite et que la pointe de l'antenne poursuivait son chemin pour lui traverser le cerveau avant d'aller buter sur l'arrière de son crâne. Il n'y eut presque pas de sang. L'homme était mort debout, et Holliday dut agir vite. Grognant sous l'effort, il attrapa le corps sous les aisselles à l'instant où celui-ci allait s'effondrer, et l'allongea sans bruit sur le sol.

Il s'empara ensuite de l'arme de sa victime, en vérifia le chargeur. Le magasin était plein. Puis il fouilla ses poches. Un portefeuille, des clés de voiture, un chargeur supplémentaire pour le HK et un silencieux SWR. Il garda le chargeur et les clés, et vissa le silencieux sur le canon du HK.

Holliday ôta ensuite ses chaussures et les fourra sous le devant de sa chemise. Aussi discrètement que possible, il engagea une cartouche dans le canon du pistolet puis ouvrit la porte. Il se retrouva dans un petit corridor sombre. Sur sa gauche apparaissait l'encadrement étroit d'une porte, donnant soit sur un placard, soit sur une salle de bains, et un escalier qui descendait au rez-de-chaussée.

Il s'avança jusqu'au palier et tendit l'oreille, entendit une télé brailler – des infos, de toute évidence – et des bruits de cuisine. Le pschitt soudain d'une canette de soda que l'on ouvrait et puis des bruits de pas, le grincement de ressorts et, enfin, un rot sonore. La chaîne de la télé changea. Ce n'étaient plus les infos, mais une émission en français, puis une autre en allemand. Quelqu'un manipulait la télécommande.

Holliday descendit l'escalier pieds nus, le dos collé au mur, tenant le HK à deux mains à hauteur de la poitrine. Huit balles dans le magasin. S'il lui en fallait davantage, il serait mal. Il atteignit le bas des marches et tomba sur un autre petit couloir. Une arche sur sa gauche ouvrait sur une cuisine vivement éclairée. Sur sa droite, il devinait les ombres dansantes de l'écran de télévision fixé au mur d'en face. Il fit un pas vers le salon, et le plancher craqua sous son pied.

« *Heinrich ? Du wirst gut geweckt ?*

– *Ja* », articula Holliday, incapable de trouver une réponse plus originale.

Un autre pas de côté l'amena à l'entrée du salon. Face à lui se trouvait un canapé de cuir. L'homme qui y était assis tourna la tête à demi. À la vue de Holliday et de son pistolet pointé sur lui, il écarquilla les yeux, se leva d'un bond et tenta de dégainer son arme.

Pas assez vite. Holliday visa son épaule et tira. Le pistolet assourdi fit le bruit d'un ballon de papier que l'on crevait. L'homme poussa un cri.

Holliday tira une nouvelle fois et lui détruisit le coude droit. La balle ressortit de son bras dans une giclure de sang et de chair, pour aller se ficher directement dans l'écran de plasma, qui se brouilla avant de se dissoudre comme une bougie en train de fondre. Une canette de Fanta tomba de la main de l'homme, qui s'effondra en gémissant dans le canapé derrière lui.

Personne d'autre n'apparut. Laissant le blessé là où il était, Holliday alla jeter un coup d'œil dans la cuisine puis dans la salle à manger. Personne, là non plus. Il retourna vers sa victime, affalée sur le sofa.

« *Sprechen Sie Englisch ?* » lui demanda l'Américain.

L'homme hocha la tête, les dents serrées.

« Un peu… » souffla-t-il.

De la même taille que le pauvre Heinrich, là-haut, il avait le visage tout vérolé par les traces d'une acné d'adolescent.

« Il y avait une jeune femme et un prêtre. *Ein Pfarrer*.

– *Ja*.

– Où sont-ils ? »

L'autre lui ricana au nez.

« Va te faire foutre, fils de pute. »

Holliday lui tira une balle dans le genou gauche.

« Où sont-ils ? » répéta Holliday.

Sa victime était livide, à présent. Et restait parfaitement silencieuse. L'arme que l'homme portait sous l'épaule était un MP5, un pistolet-mitrailleur qui pouvait réduire Holliday en bouillie. Mais son bras blessé l'empêchait de l'atteindre.

Holliday lui tira dans la cheville droite.

« *Der Pfarrer und der Fräulein… Wo sind Sie ?*

– *Die anderen Haus* », cracha l'homme d'une voix rauque.

L'autre maison.

« Quelle autre maison ?

– Sur la route.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– De l'autre côté de la route ! *Die Berg Strasse*. »

La route de montagne.

« *Nach oben, oder unten ?*

– *Oben !* » grogna l'homme.

En haut de la route de montagne. Une autre maison.

« Combien de sentinelles ? »

Le blessé ne répondit pas. Le front inondé de sueur, il fixa sur Holliday un regard vitreux qui se voulait néanmoins déterminé. Ce à quoi son interlocuteur ne crut pas une seconde. Des gars comme lui, il en avait vu des dizaines. Et celui-ci commençait à trembler tandis que la douleur prenait peu à peu le dessus. Quelques secondes encore, et il perdait connaissance.

« *Wieviel Wachposten ?* » répéta Holliday.

Il colla la pointe de son silencieux sur son œil gauche et poussa légèrement.

« *Drei ! Drei Wachposten !* »

Trois sentinelles.

Faisant glisser le MP5 de sous l'épaule de l'homme, Holliday s'en empara et recula d'un pas. Le blessé tombait doucement dans l'inconscience, mais il était difficile de dire combien de temps il tiendrait encore. Ses yeux roulèrent vers le haut et sa tête s'inclina de côté. Il était très mal en point et, de toute évidence, il ne s'en remettrait pas de sitôt.

« Désolé », lui dit Holliday.

Lui posant doucement le canon du HK au niveau de l'oreille, il appuya sur la détente. L'homme sursauta légèrement puis s'immobilisa.

Holliday glissa son arme sous la ceinture de son pantalon et enfila ses chaussures. Puis il saisit le MP5, non sans se demander s'il valait la peine d'en récupérer l'étui sur le corps de sa victime.

C'est alors qu'il perçut un léger bruit derrière lui. Dehors ? Des pas sur les marches du perron ? Ôtant d'un coup de pouce la sécurité du MP5, il fit face à la porte qui s'ouvrait.

Un homme en blouson de ski bleu marine referma le battant derrière lui puis se retourna et jeta un regard curieux avant de demander :

« Vous n'êtes pas Heinrich. »

Sa main droite était cachée dans son dos.

« Vous avez raison, je ne suis pas Heinrich », répondit Holliday.

Il appuya sur la détente du pistolet-mitrailleur, en visant la poitrine du nouveau venu. Il y eut comme un bruit de tissu épais que l'on déchirait, puis l'homme s'effondra. Holliday s'avança vers lui, les doigts sur la

détente, par prudence, même si la gorge et la poitrine de sa victime étaient criblées d'orifices sanguinolents. Il testa le corps de la pointe de son pied puis entreprit de le fouiller.

Il trouva un Para Slim Hawg.45 glissé dans un étui passé autour de sa taille, et un portefeuille ainsi qu'un passeport diplomatique et sa puce électronique dans les poches arrière de son pantalon. Son propriétaire était le major John Boyd Hale, attaché militaire à l'ambassade de Rome.

Holliday avait assez d'expérience dans ce domaine pour savoir que son vrai nom pouvait être tout autre ; qu'il pouvait également ne pas être major, ni attaché militaire. D'après ce que le colonel voyait aujourd'hui, il était plus vraisemblable qu'il appartenait à la CIA, et que son job consistait à interroger Holliday. D'un autre côté, en considérant la présence de Matoon au vignoble Sinclair, cet homme pouvait tout à fait être membre de la DIA, l'Agence du renseignement de la défense, ou encore faire partie de la grotesque organisation de Kate Sinclair, le Djihad al-Salibiyya.

Incroyable. Depuis qu'on avait mis l'assassinat du pape sur le dos de prétendus djihadistes, personne ne jugeait bon de faire le lien avec les Templiers. Ou, si ce lien avait été évoqué, on l'avait vite ignoré. Pour les médias, l'intérêt des gens s'arrêtait au mot « djihad ». Point. Au bout du compte, quelques intellectuels viendraient avancer leur théorie, mais il serait déjà trop tard. Le Président serait mort.

Ou peut-être pas. Si Holliday pouvait se sortir de ce guêpier avec ses compagnons, il restait sans doute une chance. Il enjamba le corps du major Boyd Hale et ouvrit la porte. Prudemment, il s'avança sur le perron. Il faisait nuit noire, à présent, mais il parvenait quand même à deviner, sur sa gauche, la masse sombre de la montagne sur la neige, ainsi que le pâle ruban de la route qui lui faisait face. Et, garées devant le chalet, apparaissaient une vieille Volkswagen Phaeton et une Mercedes encore plus ancienne.

Il ignora néanmoins les deux véhicules, qui ne feraient qu'annoncer son arrivée à ceux qui devaient garder Peggy et Brennan, dans la fameuse « autre maison ».

Holliday s'élança sur la petite route qui grimpait.

Depuis une bonne heure et demie, maintenant, Brennan demeurait affalé contre le mur face à la porte, chantant et rechantant la même chanson d'une douce voix de ténor. Ce qui commençait à taper sur les nerfs de Peggy.

« Chut, lui souffla-t-elle, l'oreille collée à la porte. Ils se remettent à parler. Ils crient, même. »

Brennan s'interrompit et se releva, non sans peine à cause de ses mains liées. Il s'avança à son tour vers la porte, s'y appuya et écouta.

« Qu'est-ce qu'ils disent ? lui demanda Peggy.

– Ils parlent d'un certain Heinrich ; ils ont essayé de l'appeler, mais ça ne répond pas. Ils pensent qu'il se passe quelque chose.

– Je vous l'avais dit, sourit-elle.

– Vous croyez que c'est votre oncle ?

– Je vous parie que le Heinrich en question n'est pas dans sa meilleure forme à l'heure qu'il est », observa-t-elle en guise de réponse.

Elle s'écarta du battant et se laissa glisser le long du mur pour s'asseoir par terre.

« Vous semblez bien sûre de vous, lui dit Brennan.

– Ce n'est pas la première fois que je me retrouve dans ce genre de situation avec Doc. Je sais de quoi je parle.

– Soldat un jour, soldat toujours, c'est ça ?

– On peut dire ça. Il n'est pas du genre à passer la main. »

Elle écouta les hommes discuter de l'autre côté de la porte puis ajouta :

« Je vous conseille de raser le sol au maximum. Dans pas longtemps, les balles vont voler autour de nous. »

Le prêtre ne se le fit pas dire deux fois, et s'allongea par terre.

Quelques secondes plus tard, ils entendirent un bruit de verre qui se brisait puis un choc puissant et sourd. Deux voix se mirent à crier en italien. De nouveau, du verre se brisa, et ce fut le silence. Peggy distingua des murmures derrière la porte.

« Venez par ici », souffla-t-elle à Brennan.

Le prêtre la rejoignit en rampant.

« Qu'est-ce qu'ils disent, là ? demanda Peggy.

– On dirait que l'un d'eux s'est fait tirer dessus et qu'il est mort. Les deux autres sont en train de discuter de ce qu'ils vont faire.

– Et ça dit quoi ? »

Il écouta un instant puis traduisit :

« "Vittorio, va à la fenêtre et regarde où il est. – Va te faire voir, Mario"… enfin, c'était moins poli que ça. "Vas-y toi-même." »

Brennan s'interrompit et écouta de nouveau. La conversation se faisait plus fiévreuse. Ils semblaient paniquer.

« Et, maintenant ? interrogea Peggy.

– Vittorio parle de nous tuer et d'essayer de s'enfuir, ensuite. Mario lui répond qu'il est idiot. »

Il y eut une pause, puis Brennan enchaîna :

« Mario veut nous utiliser comme boucliers humains.

– Pas franchement réjouissant, je dois reconnaître.

– On ne pourra pas les en empêcher.

– C'est ce qu'on va voir, reprit-elle. Donnez-moi vos chaussures.

– Je vous demande pardon ?

– Vos chaussures, bon sang ! Vite ! »

Brennan défit ses lacets et ôta ses chaussures, de grosses richelieux qui auraient parfaitement pu convenir à un policier. Peggy en saisit une, la jeta contre la petite fenêtre. Le verre se brisa instantanément et la chaussure disparut dans la nuit. La jeune femme se mit alors à hurler à pleins poumons.

« Doc, ils sont deux ! On est dans une pièce à l'arrière ! »

Aussitôt, les voix s'élevèrent, derrière la porte.

« *Mario ! Chiusi loro lassù !* »

« Fais-les taire, là-haut ! »

« *Figlio di puttana !* »

Un bruit de pas se fit entendre.

« Il arrive ! » commenta Peggy.

Ce dont elle n'avait jamais douté, en fait. À l'instant où la porte s'ouvrit, elle se rua en avant tel un taureau furieux pour foncer tête baissée vers l'entrejambe de Vittorio, qu'elle heurta avec violence. Déstabilisé, celui-ci bascula en arrière, bousculant au passage Mario, qui se tenait au milieu d'une petite cuisine salle à manger.

Tous deux roulèrent ensemble sur le sol, et l'arme de Mario alla voler à l'autre bout de la pièce. Peggy, quant à elle, ne quittait pas des yeux un Vittorio qui braillait en tenant sa cheville tordue et qui faisait un angle étrange avec son corps.

Sans hésiter, elle fit ce que Doc lui avait appris : elle lui planta un index dans chaque oreille tout en lui plongeant les pouces dans les orbites. Puis elle appuya de toutes ses forces, si bien que ses ongles s'enfoncèrent comme des lames dans ses globes oculaires. Vittorio se mit à pousser des hurlements de douleur.

Du coin de l'œil, Peggy vit alors Mario saisir son pistolet et la prendre pour cible. Mais, au même instant, la porte d'entrée s'ouvrit, obligeant l'Italien à se retourner vivement vers la nouvelle menace. Tenant son arme à deux mains, il pressa la détente, mais trop tard. En un roulé-boulé magistral, Holliday venait de pénétrer dans la pièce et lâchait une quinzaine de balles dans sa direction. Mario avait tiré à hauteur de poitrine ; les salves de Holliday venaient du ras du sol, coupant presque en deux son adversaire agenouillé.

Le coup de tête de Peggy, qui avait finalement mis à terre les deux Italiens, ses ongles cruellement plantés dans les yeux de Vittorio puis l'exécution de Mario par Holliday, tout cela n'avait pas pris plus de trente secondes. La pièce baignait dans une âpre odeur de poudre, et vibrait des bêlements rauques de celui qui venait de se faire aveugler.

Peggy se redressa en titubant.

« Je suis là, ma douce ! » clama Holliday, tout sourire, sur le pas de la porte.

La jeune femme s'avança vers lui d'un pas mal assuré.

« Je n’ai jamais entendu une réplique aussi ringarde », murmura-t-elle avec un sourire las.
Elle se jeta dans ses bras et éclata en sanglots.
Brennan émergea à son tour de la petite pièce puis demanda avec une grimace :
« Et maintenant, l’un de vous deux aura-t-il la bonté d’aller récupérer ma chaussure ? »

16

Assis dans la salle de communication, au sous-sol du Pentagone, le lieutenant John Charles Fremont passait en revue les ordres du jour transmis par les chefs d'état-major. Le bunker que lui-même et une douzaine d'autres hommes et femmes occupaient s'appelait le CCOC, Centre d'opération de contrôle des crises. Et, en cette nuit de travail, de minuit à 8 heures, il était l'officier en charge de la surveillance des communications. En langage « pentagonien », il était l'OCSC du CCOC des CEM. Dans l'intimité, il se faisait appeler Batman. Assis à ses côtés se trouvait le sergent Knox Bellingham, l'opérateur confirmé, affecté aux manettes, surnommé, lui, Robin.

« Vous avez remarqué tout le trafic pour ce truc nommé *Feu de prairie* ? demanda le lieutenant Fremont.

– Oui, mon lieutenant, répondit Bellingham. Une flopée de véhicules qui se dirigeaient vers Colorado Springs, Houston, et Sunnyvale.

– Vous ne voyez rien d'anormal, sergent ?

– Si, mon lieutenant, répondit-il, les yeux rivés sur l'écran. Ils sont tous numérotés de O-1 à O-6. Et ils sont tous de la Socom. »

Fremont se cala contre le dossier de sa chaise sans quitter l'écran des yeux. Tous ces gens en service étaient des officiers, de lieutenant à lieutenant-colonel, qui faisaient partie de la Socom, la Direction des opérations spéciales. L'unité de Colorado Springs s'appelait la Norad, Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord, et le Centre d'opérations spatiales de Houston était la Nasa, Sunnyvale étant le Centre d'essais des satellites de l'armée de l'air. Réunir ces trois sections permettait d'obtenir le contrôle total de toutes les communications militaires par satellite.

« Quel est le codage de transmission des ordres ? demanda Fremont.

– USTranscom », répondit Bellingham en examinant le fichier sur l'écran.

Cela s'expliquait, d'une certaine manière. USTranscom désignait le Commandement des transports des États-Unis.

« Et le sous-codage ?

– DCS/AMC. »

Ce qui se comprenait aussi. Le DCS, Service de courrier de la défense, et l'AMC, Commandement militaire aéroporté, avaient pour charge le transport du matériel sensible d'un endroit à un autre.

« Et de quelle ligne de budget dépend cette unité ? »

Chaque unité décidait elle-même de la gestion du budget qui lui était alloué. C'était ici que commençait leur responsabilité.

« Stratcomcon.

– Jamais entendu parler », remarqua Fremont en fronçant les sourcils.

Dans le langage du Pentagone, Stratcomcon voulait sans doute dire « Contrôle stratégique des communications ». Et *Feu de prairie* était vraisemblablement une des opérations en cours. Compte tenu du

nombre d'officiers impliqués dans celle-ci, cela allait coûter bonbon aux contribuables.

Fremont laissa ce détail en point d'interrogation dans le journal de l'ordinateur puis décida de ne plus y penser pour l'instant. Le week-end arrivait, et il allait faire de la randonnée avec sa petite amie dans le parc national de Cunningham Falls. Encore une nuit à mariner dans ce bunker, et il se retrouverait au grand air.

Il en mourait d'impatience.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? » demanda Brennan, assis à l'arrière de la grande et luxueuse VW.

Ils se dirigeaient vers le nord, quittant les Contamines, à une heure et demie de l'aéroport de Genève.

« J'appelle Pat Philpot, à Washington, et vous, vous appelez vos copains du Vatican et toutes les huiles antiterroristes que vous connaissez à Rome, répondit Holliday, au volant. On va raconter à la police tout ce qu'on sait sur Tritt et ces prétendus djihadistes. Les funérailles, c'est pour après-demain.

– Ils nous ont barboté nos téléphones, lui rappela Peggy.

– Le mien aussi, reprit son oncle. Mais ils ont des téléphones satellites, à l'aéroport. On appellera de là-bas.

– Vous avez un carnet d'adresses ? » interrogea Brennan d'un ton sceptique.

Peggy se retourna sur son siège. Le prêtre avait retrouvé sa voix sauvage de Gollum.

« J'ai quelques numéros en tête, répondit Holliday. Je connais par cœur celui de Pat.

– Le temps qu'on arrive à l'aéroport, il sera minuit passé aux États-Unis », déclara Peggy, les yeux sur sa montre.

Il était presque 5 heures du matin, en Suisse.

« Eh bien, je ferai sortir ce gros cul de son lit », répliqua le colonel.

Lorsque son téléphone satellite sonna, le général Angus Scott Matoon se trouvait au-dessus de l'Atlantique, à bord de l'un des transporteurs de l'armée, platement appelé C-37, et qui n'était autre qu'un Gulfstream G650 des plus silencieux et pourvu de confortables fauteuils de cuir. Pour une raison mystérieuse, le Pentagone possédait cent vingt de ces avions à quarante-sept millions de dollars pièce.

Il décrocha le récepteur de son socle :

« Oui ?

– Neville, mon général. »

Son officier adjoint n'était autre qu'un lèche-bottes insipide imposé par Kate Sinclair. Davantage un espion qu'un assistant. Comme Matoon avait pu le découvrir longtemps auparavant, Sinclair avait des petites taupes comme Neville un peu partout, même à la Maison-Blanche, sans que personne sache à coup sûr qui cela pouvait être. Elle croyait fermement en l'adage qui disait qu'un bon espionnage était la base d'une bonne attaque.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda le général.

La glace fondait dans son verre de bourbon. L'intérieur de l'avion était sombre, si ce n'était la flaque de lumière au-dessus de son fauteuil pivotant et la lueur bleue de l'écran d'ordinateur qui lui faisait face, de l'autre côté du couloir.

« On a un problème, mon général. »

Dans un jet, le téléphone satellite utilisé par un membre de l'état-major était sans doute aussi sécurisé que possible. Mais il y avait toujours l'éventualité que la NSA capte et enregistre tous les appels gouvernementaux et militaires. C'était peut-être aller chercher loin, mais pas impossible. Et Matoon n'avait pas atteint ce poste en faisant preuve de négligence. La discrétion, surtout avec le ministère de l'Intérieur, était la règle.

« Quel genre de problème ?

– Un "feu de prairie", mon général.

– Sérieux ?

– Eh bien, il se propage lentement. »

Ce qui voulait dire que quelqu'un au Pentagone avait déclenché l'opération *Feu de prairie* ou son grand frère Stratcomcon. Quel que soit le nom de cette opération, la plus petite fuite sur le sujet serait

catastrophique.

« Est-ce que ça peut s'aggraver ? demanda Matoon.

– C'est possible.

– Peut-on limiter les dégâts ?

– Bien sûr, mon général. Mais pas sans dommages collatéraux. Dois-je éteindre complètement le feu ? »

Ce qui signifiait qu'il y avait un civil impliqué.

« Ça semble difficile ou hasardeux d'éteindre ce feu ?

– Pas du tout, mon général.

– Alors, allez-y ! » ordonna Matoon.

Il raccrocha, reprit son verre, avala une gorgée de bourbon et croqua un morceau de glace. Un autre agneau sacrificiel pour la cause de Kate Sinclair.

« Et merde ! » lâcha le général tandis que le jet continuait sa route dans la nuit.

17

Tôt, le matin du sixième jour qui suivit l'assassinat du pape, les avions de nombreux dignitaires venus de tous pays atterrirent les uns après les autres à l'aéroport militaire de Pratica di Mare. Dès l'aube, ils étaient déjà plus d'une vingtaine, garés en rang d'oignons sur le tarmac, de l'Airbus français A330 au Yakovlev moldave Yak-40. À 7 heures précises, ce fut le tour d'Air Force One, avec à son bord le président américain, le secrétaire d'État et une demi-douzaine d'invités, de se poser sur la piste avant d'aller rejoindre les autres appareils devant le bâtiment officiel.

Deux gros transporteurs C5 étaient arrivés la veille au soir, avec dans leurs entrailles deux limousines présidentielles et quatre Cadillac Escalade, toutes noires, blindées, et pesant deux fois le poids de leurs consœurs civiles. À part les Américains, seuls les Russes et les Chinois avaient aussi débarqué avec leurs propres moyens de transport. Tous les autres comptaient sur les véhicules de leurs ambassades respectives.

Il n'y avait plus aucun mouvement sur la piste, et le seul bruit provenait des générateurs. Ils étaient là par devoir et l'heure n'était pas aux mondanités. Le cortège de voitures allait bientôt s'ébranler en ordre protocolaire et, moins d'une heure après la fin de la cérémonie, presque tout le monde serait de retour à l'aéroport militaire. Au milieu de l'après-midi, tous les avions auraient redécollé pour rejoindre leurs pays respectifs.

Peggy, armée de son tout nouveau Nikon et de son téléobjectif, se tenait avec Holliday et Brennan sur le dôme du PalaLottomatica, le complexe sportif construit dans l'îlot de verdure situé entre les deux bras de la Via Cristoforo Colombo. D'après eux, le sommet du bâtiment représentait l'endroit le plus probable d'où l'assassin était susceptible de frapper, mais, lorsque la Vigilanza et la police romaine étaient venues vérifier, elles n'avaient trouvé aucune trace du passage de l'homme, présent ou passé.

Au cas où Brennan et ses amis auraient vu juste, la police, en coopération avec les autorités du Vatican, avait établi son propre poste d'observation sur le toit. Après avoir été cruellement extirpé de son sommeil, Pat Philpot avait défriché le terrain avec ses hommes puis exprimé aux services secrets son inquiétude quant à une menace tangible, sans toutefois mentionner le nom de Tritt ni de ses anciennes attaches avec la « Compagnie ».

Pendant que Peggy prenait quelques photos du poste de guet avec son Nikon, Holliday faisait le tour du sommet du toit en dôme, et Brennan écoutait son scanneur branché sur la radio de la police. À 10 h 10, il annonça :

« Le cortège américain vient de quitter l'enceinte de l'aéroport. Ils seront ici dans moins de quinze minutes.

– Nous perdons notre temps, dit Peggy. On devrait faire quelque chose au lieu de rester debout à attendre que le ciel nous tombe sur la tête.

– On a encore la voiture, répliqua Holliday. L'équipe de Philpot est sur le terrain, à guetter l'arrivée d'une Audi A8 immatriculée en Suisse. Il ne doit pas y en avoir trente-six à Rome.

– On n’a toujours pas réussi à relier tout ça à cette vieille sorcière de Sinclair », objecta-t-elle en balançant de côté son puissant zoom.

Jusqu’à présent, elle n’avait rien remarqué d’anormal.

« D’abord on bloque son projet ; ensuite, on met fin à son organisation.

– Je ne suis encore pas certain de savoir ce qu’elle fait, intervint Brennan, toujours occupé avec son scanneur. Tout ça me paraît tellement fou.

– Son objectif est de tuer le Président, un peu trop libéral à son goût, ce qui installera dans le Bureau ovale notre si réactionnaire vice-président. Un “Tea Party” pur et dur, celui-là. Quand l’ambassadeur indien est venu organiser une visite d’État, le vice-président lui a demandé s’il était cherokee ou apache. À peine monté sur le trône, il fait du jeune sénateur Sinclair son vice-président. Et, deux mandats plus tard, il soutient sa candidature pour la présidentielle. C’est avec une balle que notre chère Kate Sinclair obtient ce qu’elle veut, pas une élection. Oui, c’est totalement fou, mais si on met ensemble assez de dingues qui se croient toujours en pleine guerre de Sécession, ça passe de la folie à la conspiration politique. »

Quelques mots d’italien grésillèrent soudain dans le scanneur.

« Qu’est-ce que c’est ? demanda Holliday.

– Le Chef-d’œuvre est à treize kilomètres.

– Le Chef-d’œuvre ?

– C’est le nom de code du Président. La première dame, c’est Da Vinci.

– D’où viennent ces noms ?

– Ils ont dû aimer le roman. Le secrétaire d’État est appelé Symbole.

– Combien de temps pour franchir treize kilomètres ?

– Cinq ou six minutes. Le cortège peut se montrer assez solennel, même en ces circonstances. »

Les cortèges présidentiels étaient le plus souvent composés d’une trentaine d’autos, dont deux Cadillac blindées identiques, systématiquement suivies par les Escalade des services secrets. Venaient ensuite un véhicule de communication puis les voitures de presse et celles des hôtes invités. Puisque les Cadillac jumelles paraissaient parfaitement semblables, il était impossible de savoir dans laquelle se tenait le Président. Ces voitures ainsi que celles de services secrets constituaient l’unité de sécurité, et pouvaient, en cas d’urgence, se séparer en quelques secondes du reste du cortège.

La radio grésilla de nouveau pour annoncer :

« Vigilanza vingt-neuf. »

L’un des postes de surveillance de Brennan.

« Vigilanza vingt-neuf, à vous.

– *Confermato automobile nera, Audi A8, Targa Svizerri SZ 193*.

– Il a la voiture en visuel ! s’exclama l’Irlandais.

– Où ?

– *Dove ?*

– *Viale Europa. Davanti la gioielliera Brusco*.

– Dans la Viale Europa, devant la bijouterie Brusco.

– Je l’ai, lança Peggy, l’œil collé au viseur de son Nikon. À un pâté de maisons… deux pâtés… une fois passé le pont. Aucun mouvement sur le toit, jusqu’à maintenant.

– Passez-moi votre arme », ordonna Holliday.

Brennan hésita quelques secondes, puis il la lui tendit.

« Je n’ai jamais vu cet automatique », déclara le prêtre.

En d’autres termes, si Holliday se faisait prendre, il était seul responsable.

« Je garde la radio », ajouta Brennan.

Il sortit le petit émetteur-récepteur de sa poche et se le passa autour de l’oreille comme un appareil Bluetooth. Peggy, de son côté, avait enlevé le télé de son Nikon pour y fixer un objectif standard.

« Je vais avec toi », laissa-t-elle tomber.

Devant son ton déterminé, Holliday ne chercha même pas à discuter.

« Alors on y va. »

Ensemble, ils retraversèrent le toit, descendirent un petit escalier qui les mena à l’ascenseur de service et, au bout de quelques secondes, débouchèrent au rez-de-chaussée, à la hauteur de l’immense stade vide.

« Chef-d'œuvre maintenant à huit kilomètres. Quatre minutes », annonça Brennan dans l'oreille de Holliday.

Ils rejoignirent leur petite Fiat de location et y grimpèrent sans attendre. Holliday mit le moteur en route puis démarra dans un crissement de pneus, traversa en vitesse le parking, dont ils émergèrent en ralentissant à peine pour se jeter dans la circulation. Ils franchirent le pont qui enjambait le lac artificiel, puis descendirent à vive allure la rampe qui les mena sur la Viale America avant de s'enfiler dans le passage souterrain. Ils en ressortirent quelques instants plus tard et se dirigèrent vers l'ouest.

« Chef-d'œuvre à quatre kilomètres. Quatre-vingt-dix secondes, peut-être moins.

– Merde », lâcha Holliday.

Droit devant eux se dressait le dôme de l'immense basilique Saint-Pierre.

« Là ! » cria Peggy, qui venait d'apercevoir la bijouterie Brusco.

Ils passèrent au feu orange, traversèrent le carrefour. Holliday remercia le ciel d'avoir eu la bonne idée de louer une ridicule petite voiture qui se faufilait partout. Il trouva même un emplacement libre où se garer, juste de l'autre côté de la bijouterie qui faisait le coin. Il sauta de la voiture sans prendre le soin de la fermer et, Peggy sur ses talons, traversa l'avenue, non sans déclencher un concert de klaxons et de cris. Puis tous deux se faufilèrent entre les voitures.

Ils atteignirent le trottoir d'en face. À gauche d'une paire de poubelles recouvertes de graffitis se trouvaient deux portes, l'une donnant accès à la joaillerie Brusco, l'autre ouvrant sur une minuscule entrée sans rien d'autre à l'intérieur qu'une porte d'ascenseur. Verrouillée.

Et juste devant la bijouterie stationnait une longue et brillante Audi A8 noire.

Holliday ne réfléchit pas davantage. Sortant l'automatique de Brennan, il en utilisa la crosse pour briser la vitre au-dessus de la serrure. Rien ne se passa. Il frappa de nouveau, plus fort, conscient d'entendre non loin de lui les cris de quelqu'un qui appelait la police. Cette fois, la moitié inférieure de la vitre se désintégra en milliers de bris de verre. Toujours à l'aide de sa crosse, Holliday en dégagea la plus grande partie, glissa le bras à l'intérieur et actionna la poignée. La portière s'ouvrit. La femme continuait d'appeler la police en poussant des cris de plus en plus stridents. Dans quelques secondes, plus personne n'ignorerait le manège de Holliday.

« Quelqu'un est sur le toit ! lança la voix de Brennan dans l'oreillette. Un homme brun, qui trimballe un sac de sport noir. Cortège présidentiel en vue. On dirait un long serpent noir. Pour l'amour du ciel, Holliday, faites vite ! »

De retour dans la petite entrée, le colonel plaqua une paume sur l'unique bouton d'appel et, par bonheur, la porte de l'ascenseur s'ouvrit aussitôt. Toujours suivi de Peggy, il plongea dans l'ouverture et, l'instant d'après, la cabine entama sa lente montée vers les étages supérieurs. Elle s'arrêtait automatiquement à chaque palier ; le temps qu'ils arrivent à la hauteur du toit, Holliday avait les nerfs en vrille.

Il arma le petit automatique de Brennan.

« Tu restes là, Peg. Je ne plaisante pas. J'ai une sarbacane tandis que ce salopard a un missile téléguidé. Un petit détail à ne pas oublier.

– Oui, oncle Peter, Doc, monsieur, lâcha-t-elle en souriant avant de reprendre son Nikon en main.

– Raffi me pendrait en plein désert du Néguev s'il t'arrivait quelque chose, ajouta-t-il.

– Ça, je n'en doute pas, reprit-elle en riant. Il est tellement romantique ! »

L'ascenseur à peine rouvert au niveau du dernier étage, Holliday se précipita à l'extérieur, son arme pointée en avant. Le couloir était vide. Trois portes sur la gauche, trois sur la droite, et un panneau lumineux à chaque extrémité, indiquant USCIRE. Holliday se rua vers l'une des deux sorties.

Peggy toujours derrière lui, il s'arrêta une seconde devant l'escalier puis continua vers le haut. Sous ses pas, les marches de métal résonnaient malgré lui. Son oreillette grésillait de temps à autre, mais aucune parole perceptible n'en sortait. Il était dans une sorte de zone morte. Ils atteignirent un petit vestibule en haut de l'escalier, fermé par une porte métallique barrée d'une longue poignée horizontale.

« Reste derrière », ordonna-t-il à sa nièce avant d'ouvrir.

Il sortit sous une lumière quasi aveuglante, pour découvrir un toit de graviers baigné de soleil. Alors qu'il le traversait à pas comptés, son oreillette reprit vie.

« …pas un Stinger. C'est un… Seigneur, il vient de tirer ! »

Une boule de feu chevauchait l'épaule d'un homme debout à l'autre extrémité du toit. Elle s'élargit soudain dans un rugissement sec, et la silhouette s'évanouit derrière un nuage de fumée blanc jaune.

Holliday visa le centre de l'écran de fumée et fit feu, encore et encore. Le temps qu'il devine un léger mouvement près de lui, une violente douleur le frappa à la poitrine, et tout devint noir.

Quelque part, Peggy hurla son nom, puis elle disparut.

Deuxième partie

OPUS

18

« Votre inconscience vous tuera, colonel Holliday, vous savez ça ? » déclara Pat Philpot, dont l'épaisse silhouette débordait de son fauteuil, face au lit d'hôpital de Doc.

Il avait à la main un gobelet Starbucks grand modèle tandis qu'à côté de lui une boîte de beignets à demi vide trônait sur la table de chevet. L'imposant analyste de la CIA essuya le sucre glace qui traînait sur son menton.

Doc avait du mal à se rappeler le temps où tous deux se faisaient larguer en parachute au-dessus des zones de combat. Il avait de toute façon du mal à se rappeler la moindre chose, tant cette lancinante douleur à la poitrine le faisait souffrir. C'était comme si on lui avait arraché le cœur et les poumons en oubliant de les lui remettre en bonne place.

Cette banale chambre d'hôpital ne lui était pas d'une grande aide, d'ailleurs. À part le simple crucifix accroché au-dessus de son lit, elle ressemblait à toutes celles qu'il avait pu habiter. C'était un hôpital catholique, ce qui signifiait qu'il se trouvait sans doute encore en Italie. Mais pourquoi donc Pat Philpot était-il assis à ses côtés ? Où étaient Peggy et Brennan ?

Philpot avait dû lire dans son esprit, car il embraya :

« On ne sait pas où sont votre nièce et son ami le prêtre. Pour l'instant. »

Il avala une gorgée de café, jeta un coup d'œil à la boîte de beignets puis se ravisa.

« Si on n'avait pas été presque certains que Mme Blackstock avait pris en photo un espion occupé à tirer un missile russe Igla sur la limousine présidentielle, on vous aurait, à l'heure qu'il est, et pour simplifier les choses, logé une balle dans la cervelle avant de vous enterrer dans un champ d'oliviers.

– Vous êtes en train de me dire qu'une oliveraie serait l'équivalent des grandes prairies du New Jersey ?

– Cessez de faire le malin, Holliday. Vous êtes déjà dans de sales draps ; n'aggravez pas les choses.

– Alors, dites-moi ce qui s'est passé ? Pourquoi suis-je ici ?

– Billy Tritt a envoyé un missile Igla sur la Cadillac présidentielle et a tout fait péter. Non content de ça, il vous a aussi tiré dessus avec un Glock.40. Heureusement, vous aviez eu la bonne idée de revêtir l'équivalent rital d'un gilet pare-balles…

– Il a tué le Président ?

– Non, le vice-président et le secrétaire d'État. Le Président aurait dû se trouver dans la voiture A, mais une alerte a fait flipper les services secrets, qui l'ont fait changer de véhicule à la toute dernière minute.

– Comment Tritt savait-il ?

– Parce qu'il y avait un grand X tracé sur le toit de la Cadillac de tête.

– Que personne n'avait vu ?

– Personne. Le X était revêtu d'une couche transparente sensible aux UV. Personne d'autre que Tritt ne pouvait le voir.

– Donc un boulot fait en interne, suggéra Holliday.

– Ce que je vous dis là est confidentiel, comme toujours, Doc. Vous en parlez à quiconque et vous vous retrouvez couché sous les oliviers.

– OK, je resterai muet comme une carpe.

– Dieu merci, c'était un Igla et non un Stinger. Ça brouille un peu les pistes. En revanche, certains de mes collègues pas vraiment amicaux ont en leur possession un Beretta non déclaré, couvert de vos empreintes. Ils détiennent aussi des preuves qui vous relient à plusieurs homicides ayant eu lieu à Rock Creek Park, il y a une semaine environ. Ils peuvent donc, sans même lever le petit doigt, vous lier à une conspiration destinée à assassiner le Président. Vous saisissez ?

– Si j'ai bien compris, il y a réellement une section dévoyée au sein de l'Agence ?

– Vous avez parfaitement compris ce dont il s'agit et dont je ne vous ai jamais parlé, rappelez-vous. »

Pat se fourra la moitié d'un beignet dans la bouche puis s'essuya le menton.

« En fait, ajouta-t-il tout en se léchant méthodiquement les doigts, je ne vous ai tellement rien dit que je ne suis même pas ici. Je suis assis derrière mon bureau, à MacLean, en train de me tripoter les orteils tout en me demandant qui va gagner le Super Bowl.

– Les Giants, c'est évident.

– N'importe quoi, riposta Philpot. Ce seront les Steelers, encore une fois.

– Alors, qu'est-ce que vous cherchez à me dire, Pat, quand vous n'êtes pas ici avec moi ?

– Que vous avez intérêt à retrouver votre jolie Peggy et à déguerpir d'ici au plus vite. Il y a des gens qui veulent votre peau et feront tout pour l'avoir.

– Tout cela concerne bien le prétendu Djihad al-Salibiyya ?

– Cela ne concerne rien du tout. Je ne suis pas là, rappelez-vous. Un beignet ? »

Randy Lockwood, chef de la police de Winter Falls depuis trente ans, descendait tranquillement South Main Street, sanglé dans le blouson orné du logo des Winter Falls Wolves. Une tempête faisait rage depuis le Canada, qui épaississait encore la glace recouvrant le lac de Big Cache. Plusieurs chars à voile balayaient la surface gelée, s'entraînant pour les courses du mois prochain tandis que, déjà, une dizaine de bateaux de pêche semblaient attendre le dégel pour repartir lancer leurs filets. Tout cela n'était autre que la tentative, sans doute un peu limitée, de faire de cette station d'été un paradis hivernal.

Il atteignit le restaurant Gorman, qui marquait virtuellement la séparation entre South Main Street et North Main Street. De sa main gantée, il ouvrit la porte métallique et pénétra dans la salle surchauffée. Sa place habituelle, tout au fond, près des portes battantes de la cuisine, était vide. Posés sur la table de Formica, se trouvaient un verre d'eau ainsi qu'un numéro du *Trumpet*, l'unique journal de Winter Falls. À 11 heures du matin, la salle à manger bourdonnait des bavardages de sa clientèle d'habitués. Derrière le comptoir, Sandy Gorman cuisinait des tranches de lard précuit, des galettes de pomme de terre, des œufs frits et des saucisses grillées, sans oublier les quelques burgers que ne manquaient pas de réclamer certains initiés.

Randy, Sandy et Reggie avaient tous fait partie de l'équipe de football du lycée de Winter Falls avant d'aller se battre au Vietnam, deux ans plus tard, en 1966. Sandy, qui en était revenu amputé à mi-jambe, boitillait sur une prothèse. Reggie Waterman mêlait ses œufs brouillés à l'aide d'une fourchette fixée au crochet qui lui servait de main droite. Randy, lui, était rentré indemne, avec une *Silver Star*[1] et une mèche de cheveux blancs au-dessus de l'oreille, là où une balle viêt-cong lui avait déchiré le crâne. Les années passant, on avait fini par le surnommer Streak — la « zébrure ».

Winter Falls, dans l'État du New Hampshire, était une ville de vacances, située au bord du lac Big Cache, à environ quatre-vingt-quinze kilomètres à l'ouest de Portland, dans le Maine. En hiver, sa population dépassait à peine les six mille personnes ; en été, elle doublait, et le nombre de tickets de parking qui grossissait de façon exponentielle rapportait assez d'argent pour payer les salaires des seize hommes et des deux femmes que comptait la police de Winter Falls. Il n'y avait pas eu de meurtre, de viol ni d'acte de violence depuis l'étrange suicide des jumeaux Hartwell, douze ans plus tôt, et la disparition d'une personne au milieu des années quatre-vingt-dix – une fugue, selon Streak Lockwood, qui ne voulait pas en démordre.

Pete McGoogan était une espèce de salopard qui vivait dans les bois, aux alentours de Front Bay, avec une femme pas très futée et une ravissante fille de seize ans qui aurait pu être star de cinéma. Son père se

montrait ultra-possessif quand il était auprès d'elle et, si Streak avait été dans les souliers de Cindy McGoogan, il n'aurait pas hésité à quitter cette brute pour venir habiter en ville.

Quoi qu'il en soit, il se trouvait que Winter Falls avait été élu par le magazine *Time*, et pour la quatrième année consécutive, première des dix villes les plus sûres d'Amérique. Il y avait une centaine de numéros de ce journal dans les magasins Zeker's Smokes et Sundries, mais Cyrus Dorchester, journaliste au *Trumpet*, prétendait que personne en ville n'avait entendu ni lu quoi que ce soit annonçant que Falls avait une nouvelle fois gagné.

Le lac se trouvait juste au-delà de l'arrière-cour de chez Gorman, et un coup de vent soudain ébranla de bas en haut le pauvre bâtiment de bois, l'air glacé pénétrant par les nombreuses fissures de la façade. Sans le gril, les fours et les friteuses qui marchaient du matin au soir, l'endroit serait aussi froid que l'intérieur d'un congélateur.

Lockwood se laissa tomber sur la banquette, le dos au mur, sous un calendrier de 1974 montrant l'éternel sourire d'un joueur des Boston Bruins.

Reggie Waterman émergea de derrière le comptoir pour venir se glisser face à lui, une assiette coincée dans son crochet d'acier, et un mug de café dans sa main valide. Il posa le tout devant son vieil ami et se cala contre le dossier de vinyle craquelé.

« Deux œufs pochés sur un semblant de toast, une pauvre tranche de bacon, des frites qui ne sont même pas maison et une véritable pisse d'âne pour déca… tu laisses cette femme détruire tes plus belles années, Streak. Alcool, bouffe et baise.

– Fini, tout ça, Reg. Duc Do Street, c'était le bon temps. On est vieux, maintenant.

– Ouais, grogna Reggie en agitant sa griffe d'acier. Je ne suis plus la moitié de ce que j'étais.

– Et Maggie Irish, c'est mon docteur, pas ma femme, corrigea Randy. Quant à l'alcool, la bouffe et la baise, c'est pire pour ton cholestérol que n'importe quelle femme. »

Un silence gêné s'installa. Si Reggie et Sandy avaient perdu une partie de leur corps au Vietnam, la femme de Randy, l'ancienne pom-pom girl Dory Cramer, s'était débarrassée du bébé qu'ils avaient conçu juste avant qu'il n'embarque pour l'Asie, et elle était partie tenter sa chance à Hollywood. Personne ne l'avait jamais revue. Âgée d'un an de moins qu'eux trois, elle avait donc aujourd'hui soixante ans – et jouait sans doute les grands-mères dans les pubs de Depends… si tant est qu'elle fasse quoi que ce soit. Car il était plus vraisemblable qu'elle ait fini par se clochardiser avant de mourir d'une overdose, quelques dizaines d'années plus tôt. Éternellement jeune ; et pour toujours voleuse de l'enfant dont il n'avait jamais pu être le père. Randy ne cessait de s'étonner d'être capable de haïr aussi farouchement quelqu'un qui avait disparu depuis si longtemps de la surface de la terre, et d'aimer aussi profondément un être qui n'avait jamais existé. Comment pouvait-on détester un fantôme et adorer une ombre ?

« Alors, ces fêtes de Noël, Streak, comment c'était ? lui demanda Reggie.

– Le pied, répondit Lockwood avant d'avaler un morceau d'œuf au bacon.

– Bûche de Noël et marrons grillés ?

– Dans le genre, oui. »

En fait, cela s'était plutôt réduit à une boîte de bœuf en conserve mangée à la va-vite au-dessus de l'évier avant de visionner pour la trentième fois *Maman, j'ai raté l'avion* et *La vie est belle*. À une époque, il avait bien aimé l'idée de regarder de bons vieux films classiques, mais, aujourd'hui, cela lui faisait trop penser aux Noëls qu'il préférait oublier. Et tout ce qu'on passait sur le câble lors des fêtes de fin d'année le déprimait carrément. Quant à CNN, la chaîne ne parlait que du pape dont on venait d'exploser la cervelle ou de l'attentat contre le Président. Sur Fox News, on ne voyait que son éditorialiste vedette, un Glenn Beck en pleurs à côté de cet abruti de Sinclair, le jeune sénateur du New Hampshire, en train de radoter tout ce qu'il savait sur « ce terrorisme latent qui, tel un fléau, menaçait de s'abattre sur l'Amérique entière si on n'agissait pas au plus vite ». Oui, Noël, ça avait été le pied.

« Alors, tu vas te présenter pour la mairie ? » demanda Reggie.

En voyant sa griffe d'acier se lever, une serveuse se précipita pour lui apporter un mug de café. Il en avala une longue gorgée puis lâcha un soupir d'aise.

« Pourquoi ? répliqua Lockwood en souriant. Parce que le *Time* dit que, pour moi, ce serait du tout cuit ? Non, sans façons.

– Et puis je serais obligé de te donner du “Monsieur”, fit Reggie en souriant. Enfin, je préférerais t’y voir toi plutôt que cette Blanchette. »

« Snotty » – la « morveuse » – Dotty Blanchette, la soixantaine bien entamée, était célibataire et dure à cuire. Partie comme simple secrétaire puis conseillère municipale, elle avait lutté bec et ongles pour gravir tous les échelons avant de se retrouver finalement à la tête de la mairie. Dans une ville républicaine, c’était une farouche démocrate.

« Les maires, ça va et ça vient, déclara Randy. Même Dotty Blanchette. »

Il cassa en deux sa tranche de lard grillé et en fourra la moitié dans sa bouche.

« Et puis, continua-t-il, il ne se passe jamais rien, ici. Tout ce que j’ai à faire, c’est de rester assis à mon bureau, porter secours à des chats coincés dans des arbres et manger des beignets du soir au matin. Le maire, lui, il a un vrai boulot. »

Une bouffée d’air glacé pénétra subitement dans la salle tandis que la porte d’entrée s’ouvrait puis se refermait. Streak Lockwood leva les yeux pour découvrir un étranger. Un homme grand et mince, vêtu d’un long manteau de cuir, les cheveux noirs tombant sur les épaules, les yeux à demi cachés derrière des verres teintés. La seule chose qui détonnait vraiment chez lui, c’était son teint bronzé qui, bien que totalement « hors saison », n’avait rien d’artificiel.

Lockwood prit mentalement une photo de l’homme puis retourna à ses œufs pochés et à sa conversation avec Reggie.

Billy Tritt se trouva un tabouret au comptoir et s’assit.

19

« Il a raison, votre pote de la CIA », dit Brennan.

Une semaine s'était écoulée depuis le meurtre du vice-président et du secrétaire d'État, et Holliday résidait en secret avec Peggy dans le grand appartement de Brennan, au Palazzo del Quirinale.

Les graves blessures infligées à ses muscles et à ses côtes par le Glock de Tritt avaient guéri pour ne laisser qu'un hématome large comme la main en travers de sa poitrine.

« Historiquement, on peut chercher asile dans les murs du Vatican, mais je ne figure ni parmi les amis du nouveau Saint-Père, ni parmi ceux du cardinal Spada, qui, je le crains, ne restera pas longtemps secrétaire d'État du Vatican pour les relations avec les États. Vous allez devoir partir, et sans tarder. Si on apprend que j'ai recueilli chez moi des fugitifs recherchés, c'est l'excommunication qui m'attend. On retombera en pleine chasse aux sorcières. Ils feront tout pour retrouver la trace de ce Djihad al-Salibiyya qui les obsède.

– Qu'est-ce qui se passera pour vous lorsque le nouveau secrétaire du Vatican sera nommé ? demanda Peggy.

– Au mieux, on me donnera une paroisse morne et sans intérêt à Sligo, là où il pleut en permanence et où les chats meurent de tuberculose. Si on découvre que vous et moi sommes impliqués dans cette histoire, je deviendrai la cible d'un de leurs *assassini*, qui fera en sorte que je tombe dans l'escalier ou que je m'appuie un peu trop sur la balustrade de mon balcon pendant que j'arrose mes pétunias.

– Combien de temps avons-nous ?

– Trois ou quatre jours, une semaine tout au plus. Je ne recevrai un avertissement que quelques heures avant.

– Alors, qu'est-ce que vous suggérez ? Ces gens qui nous surveillent sont déjà peut-être un peu partout.

– Voilà longtemps que le Vatican fait entrer et sortir en cachette du matériel de ses murs. Il y a, au port de Leghorn, un porte-conteneurs qui part pour la Nouvelle-Orléans dans trois jours. Vous serez à bord. Il s'agit du *Smeraldo Nero*, l'"émeraude noire".

– Ça fait assez pirate, répondit Holliday en souriant.

– Merci, mon père, lui dit Peggy avant de lui déposer un baiser sur la joue. »

Il rougit puis retrouva vite son sérieux pour lui rappeler :

« N'oubliez pas ce que disait mon contact à Washington. Je ne pense pas que nous en ayons terminé avec *Croisade*. Je pense au contraire que vous êtes en plein dedans. Alors, soyez prudents, mes amis. »

Il n'y avait eu aucune arrestation ni même la moindre piste sur l'assassinat du pape ou l'attentat contre le président américain. Les deux événements avaient mis tous les chasseurs de terroristes sur les dents, spécialement ceux de la Sécurité nationale. Le Président n'avait pas encore choisi son commandant en second, mais le fils de Kate Sinclair, le jeune sénateur du New Hampshire, arpentait déjà le pays en appelant à se bouger contre le terrorisme domestique qui s'apprêtait à engloutir la nation tout entière si l'on ne faisait rien dans les jours à venir.

Quelques instants plus tard, Brennan sortait préparer leur voyage, laissant Peggy et Holliday seuls dans l'appartement. Par la fenêtre, ce dernier se mit à observer les bureaux de Radio Vatican, avec ses toits surmontés d'antennes et de dômes de toutes tailles, et l'énorme tour qui s'élevait à côté. Selon lui, c'était moins une station de radio qu'une installation de renseignements géante. Quant à Timothy Brennan, il était également bien plus qu'un simple prêtre de paroisse.

« Je me demande… dit Holliday d'une voix songeuse.

– Quoi, Doc ? fit Peggy, qui, allongée sur le canapé, lisait l'*International Tribune*.

– Je notais des dissertations trimestrielles et tu regardais CNN. On est sortis dîner sur M Street puis on est rentrés à la maison…

– Oui… ça prouve que tu n'es pas atteint par la maladie d'Alzheimer… mais encore ?

– Qui a-t-on trouvé, en train de nous attendre sur le pas de la porte ?

– Brennan.

– Il n'a jamais fait partie de nos amis, que je sache ; alors, pourquoi nous avoir choisis, nous ? Que diable a-t-on à voir avec tout ça ?

– Où veux-tu en venir ?

– Il nous a baratinés avec tout ça comme on baratine un bébé avec des niaiseries. Son prétendu informateur qui aurait tout raconté à un tout aussi prétendu agent de la CIA ; le meurtre de ces deux gars : des liens subtils avec Rex Deus. Tout ça n'a servi qu'à piquer notre curiosité.

– Tu crois qu'on nous aurait piégés ? s'étonna Peggy en reposant son journal. Mais dans quel but ?

– Écoute, il fait tout pour que je me mette à appeler d'anciens collègues ; il me mène tout droit à William Tritt, avant de me laisser penser que l'idée venait de moi.

– Tu crois vraiment qu'il est aussi subtil ?

– Il est quand même à la tête des services secrets du Vatican, lui rappela Holliday. On ne peut pas être plus subtil que ça. La plupart des gens ne connaissent pas l'existence de Sodalitium Pianum. Bon sang ! Il nous mène par le bout du nez depuis le tout début, Peggy ! Si je n'avais pas mentionné Philpot, il aurait fini par dénicher tout seul son nom quelque part. Philpot nous tend ce piège, à Rock Creek Park, et nous voilà lancés sur la piste de terroristes qui n'existent peut-être même pas. Je savais que quelque chose clochait, mais je pensais que Pat m'utilisait comme chien de chasse pour lui amener Tritt ; pour mettre l'assassin américain hors d'état de nuire avant que quiconque ne s'en aperçoive.

– Et maintenant ?

– Je pense que Philpot disait la vérité à propos de la section voyou de l'Agence. Mais, aujourd'hui, j'irai jusqu'à dire qu'il en fait partie.

– Et Brennan ?

– Lui aussi. Il en fait tout autant partie. »

Holliday marqua une pause puis enchaîna :

« Et puis, il y a l'assassinat.

– Lequel ?

– Celui du vice-président et du secrétaire d'État. Le X peint sur le toit de la limousine.

– Et alors ?

– Tritt n'est pas du genre à commettre une telle erreur. Peut-être que le vice-président était depuis le début la seule cible. Le Président va bientôt annoncer le nom de celui qui le remplace.

– Sinclair, lâcha Peggy.

– Sinclair, exactement, répéta Holliday.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Premièrement, on n'embarque pas à bord de ce *Smeraldo Nero*. Deuxièmement, on emballe vite fait nos affaires, on emporte la carte mémoire avec tes photos de Tritt sur le toit, et on se tire d'ici au plus vite.

– Pour aller où ?

– On retourne à Genève. On commence par le commencement. »

Il était près de minuit lorsque le taxi s'arrêta devant le 16 Via Tunis, à Rome, pour laisser descendre son passager, un homme de grande taille, vêtu d'un élégant manteau et portant un attaché-case. À droite de la porte grillagée d'un immeuble de quatre étages apparaissait un petit clavier avec une douzaine de

boutons d'interphone. Mike Harris, directeur adjoint des opérations de la CIA, appuya sur celui du numéro six. Il jeta un coup d'œil sur sa gauche ; le restaurant voisin était déjà fermé et il n'y avait personne en vue dans la rue.

« *Si ? Chi è ?*

– Croisade », répondit Harris d'une voix claire.

S'ensuivit un long silence. Enfin le vibreur résonna et la serrure de la porte fit entendre un déclic. Harris ouvrit la grille de fer forgé, puis le battant et pénétra dans un vestibule obscur. Face à lui se trouvait un escalier crasseux et sombre vers lequel il se dirigea sans hésiter pour grimper les quatre étages jusqu'au dernier. Le sol y était carrelé de noir et de blanc, et une seule porte apparaissait au fond du couloir, très illuminé et dont les murs semblaient avoir été tout juste repeints. Ici, donc, plus rien de triste ni de crasseux.

Discrètement placée au-dessus de la porte se trouvait une caméra, version miniature de celles que l'on utilisait à Las Vegas. Harris frappa plusieurs coups fermes contre un battant qui, sous ses allures de bois, s'avéra être métallique. Il sourit à ce constat, et attendit.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit. Sur Brennan. Les deux hommes se serrèrent la main, et Brennan fit entrer le directeur de la CIA dans l'appartement.

« Cela faisait longtemps, monsieur Harris.

– En effet, mon père. Il est là ?

– Bien sûr. »

Refermant la porte derrière eux, il conduisit Harris vers un spacieux salon dont les trois grandes fenêtres donnant sur la rue étaient soigneusement fermées. Une fois encore, les volets semblaient être en bois, mais l'homme de la CIA aurait juré que, comme la porte d'entrée, c'était du métal.

La pièce baignait dans une atmosphère tiède et rassurante, avec ses lampes de cuivre ici et là, ses étagères emplies de livres et ses tapis persans. S'ajoutaient au mobilier deux petits canapés, deux fauteuils, une cheminée et un vieux bureau de bois où trônaient dossiers et papiers de toute sorte. Antonio Niccolo, cardinal Spada et secrétaire du Vatican pour les relations avec les États, était assis derrière le bureau, vêtu d'un simple costume noir orné d'un col à patte rouge qui marquait son rang. Il avait à la main un cigare – cubain, d'après Harris — non encore allumé et, devant lui, trônait un lourd verre de cristal empli d'un liquide ambré. La photo sur le mur derrière lui le représentait en compagnie du pape qui venait d'être assassiné. Harris se laissa tomber dans l'un des petits canapés.

« Vous avez fait un bon voyage ? lui demanda Spada.

– Oui, avec la compagnie Citation. Plus de mille kilomètres à l'heure, et sans marmot pour vous brailler aux oreilles ni personne pour vous éternuer dessus.

– Les avantages du pouvoir, observa le cardinal en souriant.

– Pas pour longtemps, si le gouvernement actuel s'entête dans ses idées, marmonna Harris. Ce salaud voudrait que je m'associe avec la Sécurité intérieure et le Bureau. Franchement, qu'est-ce que peut faire le Bureau d'un avion qui vole à plus de mille à l'heure ? Ils seraient incapables de trouver les toilettes de la classe affaires.

– Oui, c'est bien triste, commenta Spada.

– Les Présidents sont tous les mêmes. Ils bouleversent tout, s'agitent dans tous les sens, s'imaginent qu'ils redressent le pays. Ils ne semblent pas comprendre que c'est nous qui dirigeons réellement les choses, que ça a toujours été comme ça, et que ça ne changera jamais.

– Sans doute pas, si vous faites quelque chose, reprit sèchement le cardinal.

– Bien sûr, grommela Harris. À propos, comment se débrouille votre nouveau chef ?

– Il progresse, sourit Spada.

– Comme le cardinal Urbana, il tenait absolument à obtenir ce job, même si cela devait le mener à Washington. Imaginez un peu ! Un pape américain, et noir, de surcroît. Foley a presque réussi, la dernière fois. Ce qui rendait tout le monde nerveux. J'ai demandé quelques faveurs à certains, je suis allé en chercher d'autres dans leurs retranchements et je me suis arrangé pour que ce soit un Italien qui l'emporte. Trop d'étrangers, ces derniers temps – Polonais, Allemands, et puis quoi encore ? Urbano sait que c'est moi qui l'ai porté au pouvoir ; il sait aussi que je peux l'y maintenir. Il ne choisira pas de nouveau secrétaire d'État tant que je ne lui en suggérerai pas un moi-même.

– Vous voulez faire vous-même le travail ? reprit Harris en riant. Vous êtes assez jeune pour le garder un moment, c'est vrai. »

Tout d'un coup, Brennan comprit que l'homme de la CIA avait dû beaucoup boire durant son vol.

« Grand Dieu, non ! Le Vatican ressemble bien trop à votre pays, monsieur Harris. Il est contrôlé et dirigé par des bureaucrates tels que vous et moi, et non par les grosses têtes. Être le pape demande bien plus de latin que je n'en connais. Sans parler du fait que j'aime bien trop mes petits restaurants pour les abandonner. Le pape n'a pratiquement pas de vie privée.

– Et Holliday et cette Blackstock ? demanda Harris en se tournant vers Brennan.

– Étant donné qu'à 9 heures ce soir ils se sont échappés du musée pour sauter dans un taxi, qu'ils ont loué une voiture à Fiumicino et sont repartis pour Genève, j'imagine qu'ils se sont lancés à la recherche de ce cher M. Tritt.

– Vous avez les photos qu'a prises Mme Blackstock ? »

Brennan plongea la main dans sa poche et en sortit une clé USB.

« Oui, voilà, sourit-il. Téléchargées depuis la carte mémoire de son appareil pendant qu'ils dormaient. Nous avons tout. Ce sont d'assez bonnes preuves de l'implication de Holliday dans la tentative d'assassinat du Président. »

Harris tendit la main vers la clé USB, mais Brennan ne la lâcha pas.

« Pas encore, monsieur Harris. Nous attendons quelques contreparties, en échange.

– Comment vous êtes-vous débarrassés d'eux ? demanda-t-il. La mère du sénateur voudra savoir.

– Holliday n'est pas bête. Il est comme une vieille truite qui réfléchit avant de mordre à l'hameçon. Il doit se convaincre lui-même que c'est lui qui a décidé d'y mordre. Après avoir longuement pesé le pour et le contre. Mais on le voyait bien qui rassemblait une à une les pièces du puzzle. C'était trop commode, et tout revenait jusqu'à moi, à la fin. Trop de coïncidences à avaler pour un homme comme lui. »

Le vieux prêtre sourit et tenta vaguement de balayer les cendres tombées sur le revers de sa veste, avant de poursuivre :

« La pièce de résistance lui disait que le cardinal Spada était promis au billot, et que j'allais être renvoyé dans le trou perdu où j'ai grandi. C'était une chose de m'avoir à ses côtés quand j'ai pu lui faciliter la vie, mais il fallait qu'il sache, ensuite, que je ne lui serais plus utile à partir de maintenant.

– Excellent, commenta Harris.

– Et les empreintes relevées dans la maison de Tritt, aux Bahamas ? demanda Brennan.

– En lieu sûr, répondit-il.

– Et Tritt lui-même ? interrogea Spada.

– Il est sur place.

– Il a tout ce qu'il lui faut ? On lui a donné toutes les informations nécessaires ?

– Oui. Rien ne le liera à nous. J'avoue que c'est tout à fait ingénieux.

– Et Matoon ?

– Ça fonctionne parfaitement.

– Votre djihadiste ? demanda Spada.

– Sur le pied de guerre, lui aussi. Nous sommes prêts. L'opération *Croisade* peut démarrer. »

20

Le Maine Mall était un immense centre commercial situé dans le sud de la ville de Portland, où l'on pouvait trouver les enseignes les plus illustres telles que JC Penney, Sears, Best Buy, Macy's ou Sport Authority ainsi que cent quarante autres magasins, dont un très grand espace réservé à la restauration. C'était la galerie commerçante la plus spacieuse du Maine, et le trafic de drogue y sévissait, plus particulièrement dans la zone du McDonald's, au fond de l'une des allées du centre.

Aujourd'hui, le groupe chinois aux visages impassibles s'était réuni chez Arby, tandis que les Vietnamiens avaient préféré se délecter de Big Mac. Ils étaient quatre de chaque côté, mais les chefs respectifs se distinguaient nettement des autres. Un Vietnamien, un petit homme âgé d'à peine vingt ans, ne mangeait rien, pas plus que son alter ego du restaurant d'à côté. Le bruit ambiant était aussi assourdissant que les chutes du Niagara. La plupart des gens évitaient de s'asseoir à proximité de ces jeunes Asiatiques qui arboraient crânement leurs blousons de cuir, leurs cheveux luisant de gel et leurs lunettes à verres réfléchissants. Leur intimité était ainsi largement préservée.

Obéissant à un signal invisible, le chef chinois quitta sa table et, accompagné d'un garde du corps, se rendit au restaurant voisin pour venir se glisser sur la banquette, à côté du Vietnamien. Lui aussi avait un gorille pour le protéger. Ils se parlèrent un instant, sans doute en anglais, bien que William Tritt n'en fût pas certain. Assis en face, au Ben & Jerry's, il les observa jusqu'à ce que les deux hommes se lèvent en même temps et se serrent la main. Une poignée de main qui trahissait tout, en fait. Ce geste n'avait rien d'asiatique, et n'intervenait jamais entre eux, sauf quand il était destiné à un Blanc. Ce geste avait donc un but précis. En les observant aussi attentivement que le faisait William Tritt, on aurait pu voir qu'ils venaient d'échanger des clés de voiture. Le troc parfait, et tout agent des stups arrêtant l'un ou l'autre des deux groupes n'aurait trouvé sur eux absolument aucune preuve d'un trafic quelconque. Les clés étaient anonymes, sans bipeur électronique, et fouiller chaque véhicule garé sur l'immense parking du centre commercial se révélait impossible.

Dans ce genre de situation, les Vietnamiens restaient pratiquement invisibles aux yeux de la clientèle. Aussi, lorsque le petit groupe se sépara, Tritt suivit les quatre Chinois, sans doute partis récupérer l'argent. Lui-même ne s'intéressait pas à la drogue ; il leur emboîta pourtant le pas vers la sortie nord-ouest.

Le parking n'était rien d'autre qu'un labyrinthe d'allées à demi dégagées de la neige qui les avait recouvertes ces derniers jours. Celle-ci s'était remise à tomber, soufflée en rafales par le vent venu de l'océan. Les rares personnes qui se trouvaient là couraient, le dos courbé, pour rejoindre ou quitter leur véhicule. La voiture des Asiatiques était une Chevy Impala vieille d'une bonne dizaine d'années. Le chef du petit groupe chinois glissa la clé dans la serrure du coffre et l'ouvrit. Dans un même élan, les quatre hommes se penchèrent en avant pour en inspecter le contenu.

Partisan des solutions les plus simples, Tritt empoigna le calibre.50 Desert Eagle qui se trouvait dans le sac de toile noire tout neuf qu'il portait à la main gauche, et y vissa le silencieux qu'il venait de sortir de la poche de son blouson de ski, acquis, lui aussi, de fraîche date. Après avoir enfilé des gants de latex, il

suivit les quatre Chinois qui s'apprêtaient à retourner dans la galerie, et abattit chacun des jeunes hommes d'une balle dans les reins.

Quatre claquements secs, et les hommes s'écroulèrent au sol sans le moindre bruit. Le sang qui s'échappait de leur blessure fut assez vite absorbé par leurs épais blousons de cuir, et aucune tache rouge ne se forma autour d'eux. Personne n'avait rien remarqué, les tas de neige étouffant la plupart des sons sur le parking. Tritt fourra le Desert Eagle et son silencieux dans le sac de sport et referma soigneusement celui-ci.

Il jeta un rapide coup d'œil alentour et s'avança vers le coffre de l'Impala. Il en sortit deux grandes valises Samsonite puis y glissa à la place les corps sans vie des quatre Chinois.

Ôtant de nouveau le pistolet du sac, il en vida le chargeur dans les cadavres, histoire de s'assurer qu'ils étaient bien morts. Il referma le coffre, sortit la clé de la serrure et la glissa dans sa poche. Puis il passa le sac sur son épaule, saisit une valise dans chaque main et retourna vers sa voiture de location.

Avec ce temps, il s'écoulerait quelques bonnes heures avant que les corps ne commencent à émettre une odeur, mais l'argent qui n'arrivait pas et l'absence des quatre hommes finiraient par alerter du monde. Le meurtre des Chinois et la disparition du cash seraient à coup sûr mis sur le dos des Vietnamiens. Peut-être cet épisode tournerait-il en une guerre de gangs et Tritt jouerait-il un rôle clé dans l'abaissement du taux de criminalité de Portland.

Sa voiture était un pick-up Ford noir F150, équipé d'énormes pneus neige, un véhicule assez courant dans le Maine à cette époque de l'année. Ceux qui lui avaient fourni le Desert Eagle lui avaient aussi remis un jeu complet de documents d'identité au nom d'Art Barfield : plusieurs permis de chasse, un permis de conduire au même nom et une lettre d'introduction à un groupe paramilitaire aussi obscur que radical, nommé Maine's Right Arm – le Bras droit du Maine.

Ce groupe, le MRA, se composait d'à peine une vingtaine de participants. Son chef était Wilmot DeJean, et son siège se trouvait à l'entrée d'Arkham, un hameau situé dans le nord-ouest du Maine, le plus grand des quatre villages, dont l'ensemble de la population s'élevait à deux mille âmes réparties sur une centaine de kilomètres carrés. Selon les informations fournies à Tritt, Wilmot DeJean était un ancien professeur de lycée, mis à la retraite anticipée pour raisons psychiatriques.

Il souffrait apparemment d'une folie des grandeurs quelque peu extrême. Le symbole de son groupe n'était autre qu'un aigle enserrant un swastika qu'il portait tatoué sur le biceps. Il avait également eu droit à une enquête en règle des services secrets pour avoir écrit une lettre de menaces au Président en activité ; un événement qui aurait précipité sa mise à la retraite. Infiltré par la Sécurité intérieure, le groupe avait finalement été taxé de « menace mineure ». Les dossiers sur DeJean et le MRA restaient cependant ouverts, tant pour la Sécurité intérieure que pour les services secrets.

« On pourra toujours laisser tomber tout ça », suggéra Peggy alors qu'ils approchaient de Genève.

L'aube commençait à poindre et la neige tombait faiblement. Peggy et Holliday étaient épuisés après cette longue route, et ce dernier sentait ses nerfs prêts à lâcher.

« Tu retournes à l'université, et moi en Israël, lui dit la jeune femme. On tire un trait sur tout ce qui s'est passé. »

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

« Tu avais raison. Après tout, rien de tout ça ne nous regarde.

– Il est trop tard pour laisser tomber, rétorqua Holliday, assis au volant. Quoi qu'ils aient en tête, c'est nous les pigeons, dans cette histoire.

– Et qu'est-ce qu'ils ont en tête ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne sais même pas qui "ils" sont, en fait. Le Vatican ? la CIA ? Rex Deus et cette chienne de Sinclair ?

– Peut-être les trois, hasarda Peggy. Le pape se fait assassiner parce qu'il représente une menace pour Brennan et son organisation ; cet organisme voyou de la CIA tente de déstabiliser le pouvoir en se débarrassant d'un gouvernement qui cherche à le marginaliser ; et Kate Sinclair fait tout pour installer son fils à la Maison-Blanche, ou à proximité.

– Ça me paraît un peu compliqué, tu ne trouves pas ?

– Une conspiration, c'est toujours compliqué », répondit-elle en lui arrachant un petit rire.

Il quitta l'autoroute pour prendre la première sortie vers Genève.

« Les conspirations n'existent pas, en fait, dit Holliday. Ce ne sont que des délires propagés sur Internet.

– Dis ça à Jules César, ou encore à ce gars qui avait l'œil bandé comme toi… le nazi incarné par Tom Cruise. Avec ses copains, il a bien essayé de tuer Hitler.

– Von Stauffenberg, précisa Holliday.

– Une conspiration n'existe que lorsqu'elle est découverte. Si elle réussit, tout le monde ignore qu'il y en a eu une.

– Qui sait ? lâcha-t-il en haussant les épaules. Tu as peut-être raison.

– Et peut-être que Tritt a laissé derrière lui des indices qui nous aideront. »

Brennan avait fourni à Tritt un numéro de téléphone à Genève, ainsi que les plaques minéralogiques de son véhicule, sept jours avant l'attentat contre le Président, pour découvrir que la voiture était enregistrée sous le nom d'Emil Langarotti. Celui-ci résidait 1, rue Henri-Frederich-Amiel, appartement 5B. Holliday et Peggy prirent une suite au Mandarin oriental, dormirent jusqu'à midi puis partirent vers le pied-à-terre de Tritt.

À cette adresse s'élevait un immeuble de quatre étages, non loin de la rue des Délices, à un kilomètre environ de leur hôtel. C'était un quartier tranquille, au détour d'une voie publique grouillante d'activité, et qui semblait presque entièrement occupé par des bâtiments aux mêmes couleurs pastel que celui de Tritt.

L'entrée était formée d'un grand portail en arche à la vitre protégée par une grille de fer forgé. Un rapide regard indiquait qu'il devait y avoir six appartements par étage, et sans doute celui de Tritt se trouvait-il au dernier. Ils ouvrirent la lourde porte, pénétrèrent dans le vestibule. À droite leur apparut la loge du concierge, manifestement déserte en ce moment. Au fond, ils découvrirent un petit escalier et, sur leur gauche, un ascenseur qu'ils choisirent de prendre. Aussi étroite qu'un cercueil, la cabine grinça et gémit lorsqu'elle s'ébranla pour grimper au dernier étage. Arrivés à destination, ils poussèrent la porte qui donnait sur une intersection en X de quatre petits corridors à peine éclairés par des appliques vieillottes. Le sol était recouvert d'une banale moquette verte, usée jusqu'à la corde.

L'appartement de Tritt se trouvait au fond du couloir de gauche, fermé par une porte de bois peinte en marron, et une serrure à pêne dormant.

« Comment est-on censés entrer là-dedans ? demanda Peggy d'une voix légèrement agacée. Tu n'aurais pas apporté ton crochet à serrure magique, par hasard ?

– Il se trouve que oui », répondit Holliday en souriant.

Il glissa la main sous sa veste et en sortit l'arrache-pneu emprunté à leur voiture de location.

Le pêne dormant était neuf, mais l'encadrement de la porte aussi vieux que l'immeuble lui-même. Il inséra la partie biseautée de l'outil dans le chambranle, juste au-dessus de la serrure et tira. Un craquement sec s'échappa du bois qui se brisa sous l'effet de levier. Le battant s'ouvrit.

« Tu pourrais faire breveter ça, lui dit Peggy, et l'appeler la Clé magique, par exemple. »

Holliday sourit et poussa la porte.

L'appartement était en fait un petit deux pièces. Deux fenêtres donnaient sur la rue des Délices, mais les volets en étaient fermés, ne laissant filtrer à l'intérieur que quelques faibles rais de lumière. La pièce principale, de style Ikea, présentait un aspect totalement impersonnel et ne divulguait pas le moindre renseignement sur l'occupant des lieux. Peggy la traversa en faisant légèrement craquer le vieux parquet sous ses pieds et ouvrit les jalousies sur les volets. Soudain plus clair, le salon dévoila un canapé, deux fauteuils, une table basse en verre et acier, sur laquelle trônaient un lourd cendrier et une télécommande. Pour éclairer l'endroit, un lampadaire, et une autre lampe plus petite, posée sur une table collée à l'un des accoudoirs du sofa. Entre les deux fenêtres apparaissait un bureau moderne en érable plaqué, avec son emplacement pour un ordinateur portable. Un grand écran plasma était fixé au-dessus de l'ancienne cheminée et, sur la gauche, un luxueux ensemble haute-fidélité Bang & Olufsen surmontait deux étagères emplies de CD et de DVD.

« Rien ici », observa Holliday avant de s'engager dans le couloir menant à la chambre à coucher.

Restée dans le salon, Peggy s'accroupit pour découvrir les goûts de Tritt en matière de cinéma et de musique. Quelques instants plus tard, Holliday la rejoignit, la mine défaite.

« Cet homme est un fantôme. L'endroit est encore plus stérile que Lyford Cay.

– Strauss, Wagner, Mozart, Verdi, Beethoven, Vivaldi… Susan Boyle, aussi, lâcha la jeune femme à genoux devant la série de CD et de DVD.

– Pardon ?

– Il n'y a pratiquement que du classique, à part Susan Boyle.

– Susan Boyle ? Qui est-ce ?

– Tu plaisantes, Doc ? » fit-elle en se relevant.

Elle ouvrit la boîte de plastique et posa le CD de la chanteuse sur la platine.

« Jamais entendu parler… marmonna Holliday.

– Tu ne sors pas assez, mon cher oncle », dit-elle d'un ton moqueur.

Traversant à nouveau la pièce, Peggy saisit la télécommande et appuya sur le bouton « Marche/arrêt ». Rien ne se passa durant une seconde puis l'énorme télé prit vie. Apparut alors l'image pixellisée d'un homme debout dans ce qui semblait être un campement à l'abandon, un AK-47 sur les bras. Les couleurs étaient si criardes que Holliday songea instantanément aux vieux films en Super 8. Un titre en surimpression quelque peu rustique se dessina sur la silhouette de l'homme et son fusil d'assaut soviétique.

« Toi et le Bras droit du Maine. »

Sous le titre apparaissait le dessin grossier d'un aigle enserrant un swastika rouge sang.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Peggy.

– Je ne te dirai qu'une chose : c'est sûr qu'on n'est plus au Kansas, Toto », lui répondit Holliday en se référant au *Magicien d'Oz*.

21

Le camp du Bras droit du Maine, un terrain de quatre-vingts hectares situé sur les rives du lac Watson, avait été acheté par les Scouts d'Amérique, en 1922. Ce camp avait cessé ses activités au cours des années soixante pour diverses raisons, l'une d'elles – et non la moindre – étant qu'en 1965 aucun garçon de douze ou treize ans portant un uniforme de scout n'avait jamais mis les pieds dans cet endroit.

Au début des années soixante-dix, un homme du nom de Reinhold Hodge avait tenté de diviser le pourtour entier du lac pour y installer des cottages. Les scouts avaient choisi leur coin à l'extrémité d'Eagle Road, le seul endroit à ne pas être marécageux et infesté de moustiques, ni constitué de soubassements rocheux sans possibilité de construire des installations sanitaires décentes. Hodge avait d'abord proposé deux mille cinq cents dollars pour chaque lot, avant de faire faillite et de réduire le prix à cinq cents dollars, puis de quitter la ville lorsque les parcelles avaient atteint la somme ridicule de trois cents dollars, sans qu'une seule d'entre elles soit vendue.

Pour finir, Wilmot DeJean avait racheté en 1989 le lac entier, y compris l'ancien camp de scouts, le tout pour dix mille dollars, avec l'intention de donner à la propriété le nom radieux de « Camp scout de la lumière de Dieu ». Mais, étant donné la pauvre santé mentale de l'acquéreur de ces terrains, qui lui avait valu un départ anticipé à la retraite en 1991, ce camp n'avait finalement jamais vu le jour.

Au milieu des années quatre-vingt-dix, DeJean finit néanmoins par trouver son créneau. Les Russkofs et les cocos avaient quitté la scène et les hippies travaillaient aujourd'hui à Wall Street ou dirigeaient des magasins de produits diététiques et des sociétés d'informatique. Alors, il réinventa les sempiternels ennemis qui manquaient tant à l'Amérique.

Dans son nouvel ordre du monde, les maladies dont souffrait la société étaient toutes causées par ces bons vieux boucs émissaires : les Noirs, les Juifs et les homos. Pour couronner le tout, il rejetait tous les ouvriers agricoles mexicains ayant passé la frontière en douce pour venir voler leur travail aux Blancs, et aussi tous ceux qui parlaient une langue étrangère. Sans surprise, cela avait fonctionné à merveille.

Il n'y avait pas une seule famille noire à Arkham, ni aucune famille hispanique. Si, d'aventure, quelques gays avaient osé s'installer dans le coin, personne ne leur adressait la parole, et la synagogue la plus proche se trouvait à près de cinq cents kilomètres de là. La petite revue de DeJean, *The Eagle's Voice*, avait obtenu la souscription secrète d'une centaine de personnes et l'homme, qui était loin d'être idiot, s'était très vite mis à Internet. Son site web lui avait attiré encore davantage de fidèles.

Un an après les attentats du 11 Septembre, les abonnements à la revue nommée *Eagle of Truth* avaient grimpé à plus de dix mille, procurant à DeJean et ses soixante-six printemps un confortable niveau de vie, et assez de fonds pour commencer à faire revivre cet ancien camp scout.

En 2003, il organisait régulièrement des rencontres dans le camp qui attiraient des gens de tout le Maine. En 2006, il donnait trois sessions d'été par an, avec, cette fois, des curieux venus du pays entier.

En 2008, DeJean avait recruté vingt-trois « patriotes » travaillant pour lui à plein-temps, tous âgés de moins de trente ans. Certains d'entre eux étaient d'anciens militaires ayant combattu en Irak ou en

Afghanistan. Quatre autres avaient connu la prison, et tous partageaient ardemment la même haine que DeJean à l'égard de toutes les minorités, quelles qu'elles soient.

Depuis quelque temps, on parlait peu aux infos des groupes de milices qui sévissaient dans le pays, la destruction du World Trade Center ayant plus ou moins éclipsé les explosions d'Oklahoma City. Ruby Ridge n'était plus qu'un souvenir lointain, et le groupe Branch des Davidians de Waco une tache embarrassante pour la réputation du FBI et de l'ATF, l'organisme fédéral chargé de la mise en application de la loi sur les armes. L'Amérique avait un nouvel ennemi aujourd'hui, et Al-Qaïda et les talibans volaient la vedette à DeJean. Dans la mesure où les journalistes s'intéressaient à d'autres événements, sa communauté attirait de moins en moins de monde et enregistrait une diminution des souscriptions et une baisse des rentrées d'argent.

Les avertissements stridents du sénateur Sinclair sur les ennemis infiltrés et les menaces potentielles de terrorisme sur le sol américain avaient quelque peu aidé sa cause, surtout avec tous ces jeunes musulmans qui mettaient à profit leurs vacances de printemps pour se rendre au Pakistan et servir Ben Laden. Mais ce ne fut pas suffisant. L'apparition soudaine de Billy Tritt avec ses deux valises dans l'Eagle Nest – le Nid d'aigle –, comme on l'appelait aujourd'hui, fut une véritable bénédiction.

Ce fut aussi une douche froide. Alors que Tritt s'approchait du camp sur la poussiéreuse et bien nommée route de l'Aigle, il vit que DeJean n'avait jamais pris le soin de supprimer l'ancienne arche de bois qui surplombait l'entrée, se contentant de remplacer la fleur de lys des scouts par la représentation en rouge, blanc et jaune de son aigle hurlant accompagné de son swastika.

Il ne disposait, pour tout service de sécurité, que d'un gardien obèse et boutonneux d'une trentaine d'années, en train de somnoler sur son siège, une cigarette pendue au coin de la bouche. Vêtu d'un jean et d'une doudoune ornée du même aigle, l'homme portait sur les genoux ce qui ressemblait à une Kalachnikov AK-47. Cependant, lorsque Tritt stoppa sa voiture devant ce pauvre type à l'air abruti, il constata qu'il s'agissait d'un calibre.22 allemand. Entre les grosses paluches du boutonneux, l'arme avait tout d'un jouet… ce qu'elle était sans nul doute.

« Descendez du camion ! » ordonna-t-il à Tritt en se levant et en balayant l'air de son fusil.

Il avait aux pieds des baskets usés jusqu'à la corde. *Un uniforme*… songea Tritt, qui ne manqua pas de remarquer que le levier de sécurité bloquait la culasse de son fusil. Il faudrait à ce benêt une bonne seconde pour l'ôter d'un coup de pouce avant de charger son arme.

« Écartez ça », répliqua Tritt en sortant son Desert Eagle de sous son anorak.

Le boutonneux contempla le pistolet qui miroitait au soleil et tâtonna à la recherche du levier sécurité sur son AK. De sa place au volant, Tritt lui tira sur le pied, lui arrachant au passage l'une de ses baskets. Le jeune homme poussa un cri vite couvert par le vacarme de la détonation qui alla se perdre dans les collines environnantes. Puis il tomba à terre, des larmes plein les yeux. Le sang qui s'échappait de son pied se figea aussitôt dans la neige.

« Vous m'avez abîmé le pied ! gémit-il en gesticulant sur le sol boueux.

– Non, je te l'ai détruit, corrigea Tritt. Et je continue avec l'autre si tu ne me dis pas dans les dix secondes où se trouve DeJean.

– Au centre des communications », grogna-t-il.

Son sang continuait à s'écouler sur le sol gelé, et il pâlissait à vue d'œil. Ce qui, selon Tritt, annonçait l'état de choc.

« Où est-ce ?

– Au pavillon. Près des tennis. »

Malgré le froid, la sueur commençait à lui inonder le visage.

« Tu ne vas pas tarder à tomber dans les pommes. Tu risques de vomir, aussi ; alors, assure-toi de te tenir sur le côté. Ne t'en fais pas, je t'enverrai quelqu'un dès que j'aurai trouvé DeJean.

– Fumier… vous m'avez tiré dessus… » murmura le jeune homme, ignorant la morve qui lui coulait maintenant des narines.

Ses yeux se révulsèrent soudain, et il s'évanouit, roulé en position fœtale. Il continuait à saigner abondamment. C'était l'hôpital qu'il lui fallait, à présent, sinon il perdrait son pied. *Les risques du métier*, se dit Tritt. Il grimpa dans son 4 × 4 et remonta lentement le chemin vers le centre.

Au sommet de la colline apparut sur sa gauche un bâtiment de rondins délabré et, au milieu d'une clairière, ce qui ressemblait à un tipi en contreplaqué, tout aussi dégradé. Légèrement de travers, il était orné de symboles indiens quasiment effacés par le temps et les éléments. Le champ était couvert de neige, mais Tritt distinguait encore les plateformes de bois où, autrefois, étaient érigées les tentes. Il passa devant un parking recouvert de graviers. Une demi-douzaine de véhicules – des pick-up d'un autre âge, pour la plupart – y étaient garés.

Stationné un peu plus loin, comme pour ne pas être pollué par la présence des autres, se trouvait un Humvee des surplus de l'armée au rouge agressif, et dont la plaque minéralogique arborait un fier PATRIOTE. Facile d'imaginer à qui il appartenait.

Au-delà du parking, sur un promontoire dominant le lac, s'élevait un autre bâtiment de rondins grossiers, au toit recouvert de neige. Deux drapeaux flottaient devant l'entrée : l'aigle de DeJean ainsi que le pin et l'élan, les symboles du Maine.

Tritt gara son 4 × 4 devant la bâtisse puis glissa son Desert Eagle dans l'étui vertical dissimulé sous son anorak. Il grimpa les marches branlantes du large perron de bois et cogna à la porte. Quelques secondes plus tard, celle-ci s'ouvrit sur un homme en civil, portant un brassard orné du fameux aigle hurleur. Les mains crasseuses, les ongles noircis de graisse et le pantalon souillé de taches diverses, il portait de lourdes bottes de chantier. *Un mécanicien, sans doute*, songea Tritt, *ou quelqu'un qui travaille devant des machines*.

Derrière lui, cinq ou six hommes de tous âges étaient assis autour d'un semblant de table de conférence, constituée de deux plaques de bois posées sur des tréteaux, et recouverte d'une toile cirée verte. Aussitôt, Tritt songea à von Stauffenberg et ses officiers complotant pour assassiner Hitler. Hitler, qui, lui aussi, se trouvait dans la pièce, sous la forme d'un grand portrait suspendu au-dessus de la cheminée. Cependant, à la différence d'hier, la salle, aujourd'hui, était emplie de fumée dont les nuages venaient s'accrocher aux poutres du plafond.

« Vous êtes qui ? lui demanda l'homme à la porte. Qu'est-ce que vous venez faire ici ? C'est une propriété privée. Et pourquoi Skinny vous a pas arrêté à l'entrée ?

– Skinny, ce gros boutonneux avec la doudoune ornée de votre aigle ?

– Ouais.

– Il est toujours à l'entrée, étalé par terre, avec la moitié du pied explosée.

– Merde !

– Comme vous dites… »

Une autre voix s'éleva. Celle d'un homme de petite taille debout à l'extrémité de la table. Il portait une tenue de camouflage aux couleurs du désert et une casquette verte à la Fidel Castro, ornée de deux étoiles. À sa gauche, sur le mur, était accrochée une grande bannière arborant l'aigle hurleur ainsi que la devise du MRA : LE BRAS DROIT EST LE BRAS DE DIEU.

« Vous avez abattu l'un de mes gars ? » demanda-t-il.

Tritt nota aussitôt qu'il portait une arme de ceinture. Un vieux colt automatique, à ce qu'il semblait.

« C'est exact, répondit-il. Et, si vous n'allez pas le secourir très vite, il se videra de son sang. Emmenez-le à l'hôpital et dites-leur qu'il s'est lui-même tiré une balle dans le pied. Il a l'air assez demeuré pour ça.

– Daniel ? »

L'homme qui se tenait face à Tritt adressa un signe à celui qui portait une casquette étoilée puis se rua dehors.

« Vous devez être DeJean. »

L'autre hocha la tête.

« Oui, je suis le colonel DeJean. »

Il s'écarta de la table, une main sur la crosse de son automatique glissé dans un étui qui paraissait avoir connu des jours meilleurs. Encore les surplus de l'armée. Tritt vit aussi qu'il portait de luxueuses bottes western, dont les talons le grandissaient d'au moins cinq centimètres.

« De quelle armée ? » ironisa-t-il.

La main de DeJean se crispa sur son arme, puis il lâcha :

« La mienne.

– Vous voulez dire tous ces types ? Cette espèce de demeuré à l'entrée ? Vous plaisantez ?

– Il y en a d'autres », rétorqua DeJean.

Agitant les quelques mèches blanches qui dépassaient de sa casquette, il précisa :

« Ce que vous voyez, c'est juste une séance d'entraînement pour les nouvelles recrues.

– D'entraînement à quoi ? demanda Tritt. Une représentation de cirque ?

– Au début, les gens se moquaient de Hitler. Quant aux Anglais, ils prenaient George Washington pour un traître et Benedict Arnold[1] pour un grand héros de guerre.

– Vous vous comparez à Hitler et à George Washington ? demanda Tritt en souriant. Le premier était un fou dangereux, et l'autre un militaire depuis l'âge de vingt ans.

– J'aimerais savoir avec qui je discute, articula soudain DeJean en se redressant avec raideur.

– Je m'appelle Barfield.

– Et qu'est-ce que vous voulez exactement, monsieur Barfield ? Le Nid d'aigle est un peu loin pour une petite conversation tranquille.

– Je suis là pour faire une donation à votre cause.

– On n'accepte pas les chèques, désolé, railla DeJean.

– Envoyez un de vos gars rejoindre mon 4 × 4. Il y a deux valises sur le siège passager. Faites-les apporter ici.

– Pritchard, Samson, allez chercher les valises ! » lança-t-il.

Deux des hommes qui se tenaient autour de la table se levèrent et se dirigèrent vers la porte. Trois minutes plus tard, ils revenaient chargés chacun d'une valise.

« Posez-les sur la table », ordonna Tritt.

De sa poche, il sortit un jeu de petites clés qu'il lança à DeJean. Celui-ci tenta de les attraper au vol, mais rata son coup, et elles tombèrent à ses pieds. L'un de ses « stagiaires » se pencha pour les ramasser et les lui tendit. Les deux hommes posèrent les valises sur la table, et DeJean les renvoya d'un geste de la main.

Après un long regard à Tritt, il glissa les clés dans les deux serrures et souleva les couvercles. Chaque valise contenait des centaines de coupures de dollars usagées. DeJean s'efforça de ne pas montrer sa surprise, mais Tritt vit sa main trembler légèrement lorsqu'il saisit l'une des liasses.

« Euh… c'est très généreux à vous, monsieur, euh… Barfield. Je peux vous demander d'où vient cet argent ?

– Ce n'est pas tout à fait une donation, colonel DeJean. C'est un rachat. Le Bras droit du Maine m'appartient désormais, pour en faire ce que je veux. Vos hommes sont maintenant sous mes ordres ; ils n'obéiront qu'à moi, et à moi seul. Compris ?

– Vous êtes fou. Vous avez affaire à un mouvement politique populaire. On se bat pour une cause !

– Des conneries, tout ça. »

DeJean considéra l'énorme masse d'argent qu'il avait sous les yeux.

« Il y a un peu plus de deux millions de dollars, précisa Tritt. En coupures impossibles à tracer.

– Pourquoi est-ce que vous faites tout ça ?

– Le 11-Septembre a sonné l'alarme pour tous les Américains », déclara Tritt en récitant tranquillement le laïus qu'il avait appris par cœur.

Une formule destinée à apaiser la conscience de DeJean et à excuser son avidité.

« Mais tout ça remonte à plus de dix ans, poursuivit Tritt. Et, depuis, notre grande nation s'est de nouveau endormie sur ses lauriers. Il est temps de secouer l'Amérique pour l'extirper de cette dangereuse apathie. Les hommes du MRA sont en mesure de réaliser cela.

– Comment ?

– En faisant exactement ce que je leur dirai », répondit Tritt.

Il regarda DeJean contempler à nouveau les liasses de billets qui s'offraient à lui. Il voyait presque les rouages tourner et cliqueter dans sa tête. Ces deux valises représentaient la réalisation de tous les projets chimériques qu'il formait depuis le début de sa vie d'adulte. Lui et le Bras droit du Maine ne constituaient-ils pas les fondements mêmes d'un avenir radieux ?

D'une voix solennelle et militaire, DeJean articula alors :

« Monsieur Barfield, le Bras droit du Maine est désormais sous votre commandement. Dieu bénisse votre démarche. Et Dieu bénisse l'Amérique. »

22

Mike Harris, sous-directeur des opérations à la CIA, était assis dans le bunker de la station de contrôle de la Sécurité intérieure. Dépourvu de fenêtres, l'endroit se réduisait à un blockhaus à demi enfoui dans le sol, situé à la limite de la base militaire de Grand Forks, dans le Dakota du Nord. Un mur de verre séparait la salle de contrôle de celle de pilotage, en contrebas.

Trois drones étaient en activité, aujourd'hui. Le premier survolait les frontières entre la Colombie-Britannique, l'État de Washington, l'Idaho et le Montana, à la recherche de passeurs de marijuana. Le deuxième croisait dans le ciel des Grands Lacs, de Duluth, sur le lac Supérieur, à Rochester, sur l'Ontario. Et le dernier évoluait en cercle à treize mille mètres au-dessus de la ville de Winter Falls, dans le New Hampshire. À cette hauteur, ces avions téléguidés restaient invisibles à l'œil nu et même aux jumelles. Trop petits pour être décelés par un radar, ils étaient également turbopropulsés pour éviter de se faire attaquer par des missiles thermoguidés, et constitués de fibre de carbone plutôt que d'aluminium afin d'accentuer leur furtivité.

Un cigare à la bouche, les yeux rivés sur les écrans de la console relayant les mouvements des drones, le général Angus Scott Matoon se tenait avec Harris dans la salle de contrôle à l'étage supérieur. Son adjudant, le major Neville, lui avait remis son rapport un peu plus tôt le matin, et il se sentait assez satisfait. Le feu de prairie avait été éteint grâce à un accident impliquant un promeneur dans un parc des Catoctin Mountains. Un incident qui avait fait à peine quelques lignes dans les journaux locaux et, à part une vague annonce sur la chaîne 4, la télé n'en avait pratiquement pas parlé.

« Il vous arrive de faire des prises avec ces appareils ? demanda Harris. J'ai vu qu'on s'en servait comme engins d'attaque au Pakistan et en Afghanistan, mais, là, c'est quand même autre chose.

– Ici, à l'ouest du pays, ces avions servent surtout à repérer les contrebandiers. Les terroristes, eux, ne se sentent pas à l'aise dans ce genre d'environnement ; camper dans les bois, ce n'est pas la tasse de thé des enturbannés. »

Harris soupira. Matoon était bien stéréotypé. Mais ce général bourru et costaud restait l'homme de Sinclair, aussi n'avait-il guère le choix.

« On a bien localisé deux ou trois individus se baladant aux abords des lacs, mais ce ne sont pratiquement que des trafiquants de cigarettes. Les coiffés du keffieh ne connaissent pas trop l'eau. Si vous voulez mon avis, ce n'est qu'une bande de paresseux. Ils s'envolent vers le Canada, un pays assez stupide pour y laisser entrer n'importe qui, d'où ils essaient ensuite de passer aux États-Unis. C'est comme ça que les Arabes du 11-Septembre se sont infiltrés chez nous. Ils devraient savoir que, si un gars un peu bronzé du nom de Yusef ou Ahmed entre ici, c'est pour faire une connerie. Les plus idiots d'entre eux prennent le bus pour que ça leur coûte moins cher. Il y a près de cinq mille kilomètres de frontière libre qu'ils pourraient traverser à pied, tout à fait tranquillement, en trimballant une bombe A avec eux ; mais ils choisissent toujours la manière la plus compliquée. »

Les terroristes du 11-Septembre n'étaient pas entrés par le Canada, malgré ce que disait la légende, mais par Los Angeles et Miami, avec des papiers américains. Mais, ça, c'était une autre histoire.

À l'aide d'une manette sur la gauche de l'écran, Harris pouvait zoomer, panoramiquer, pencher à droite ou à gauche comme avec n'importe quelle caméra, de façon totalement indépendante de l'opérateur au sol. Matoon le regarda jouer, un sourire sur son visage rondouillard.

« Mon petit-fils joue à *Avatar* avec une manette du même genre, déclara le général. Il fait bouger les gens, il les fait voler, il peut tirer avec des armes. Moi, ça me dépasse. Il a huit ans et je suis sûr qu'il pourrait diriger ces engins mieux que nos gars, en bas.

– Combien d'habitants dans cette ville ? » demanda Harris, sans quitter des yeux le moniteur.

Tel Peter Pan, il voletait maintenant au-dessus des toits. À en donner le vertige. Il voyait les crânes des passants qui marchaient sur le trottoir dans leurs vêtements d'hiver. Une voiture de police descendait lentement la grand-rue.

« À peu près deux mille, à cette époque de l'année.

– Quels seraient, d'après vous, les dommages collatéraux ?

– Impossible à dire, répondit Matoon en soufflant un rond de fumée. Assez importants, j'imagine. L'idée, c'est d'effrayer tous les merdeux du pays, et pas seulement de leur dire que le ciel est en train de leur tomber sur la tête.

– Combien de flics à Winter Falls ?

– Huit pour chaque équipe de travail. Qui changent toutes les douze heures ; ce qui fait, avec leurs supérieurs, dix-huit hommes en activité. Nous savons où vivent tous les agents qui ne sont pas de garde. Il s'occupera d'eux en premier.

– Et le shérif du comté ?

– Pas de problème, il est à dix-huit kilomètres de là. La ville est desservie par deux routes. Choisissez la météo qui convient, et c'est le blocage assuré.

– Et ensuite, on est sûr que tout s'écroule ?

– On dirait que vous hésitez ?

– Non, pas vraiment, reprit l'homme de la CIA.

– Bien sûr que si. N'importe qui y réfléchirait à deux fois, dans notre situation. L'instant est grave. On fait ça, on sauve le pays entier. »

Le général lâcha un grognement sec avant d'enchaîner :

« Notre Président est un pétochard. L'Amérique est en train de sombrer. On ne peut pas laisser faire ça. Il faut un homme solide à la Maison-Blanche.

– Ça s'apparente à un coup d'État, remarqua Harris. Qui fera beaucoup de victimes.

– Combien de personnes sont mortes le 11 Septembre ? demanda Matoon.

– Deux mille huit cents.

– Ce sera la même chose ici.

– Vous savez que ça n'a rien à voir, rétorqua Harris.

– Pourquoi ? À cause de la manière dont vous allez vous y prendre ? Ne jouez pas les innocents. Il y a toujours des victimes civiles dans une guerre. C'est une donnée de base, peu importe comment ces dommages sont infligés. »

Sur l'écran, Harris voyait des gens pêcher sur le lac gelé, des enfants en train de fabriquer un bonhomme de neige, des étudiants d'Abbey School jouant au hockey. Il avait lu les rapports, étudié les dossiers, connaissait la ville comme sa poche même s'il n'y avait jamais mis les pieds.

« Vous réalisez que, si on l'arrête et qu'on "découvre" son complot à la dernière minute, nous serons des héros ?

– Bien sûr, répondit Matoon en lui adressant un large sourire. Le Président remettra une médaille à votre boss, mais ça ne fera aucune ligne dans les quotidiens, si on s'en sort. »

Le général tapota l'épaule de Harris puis ajouta :

« Comme l'a dit un autre Président : "Faut aller jusqu'au bout", monsieur Harris. Si on fait ça, c'est pour la grandeur de l'Amérique. »

« Tu es sûr que ça va marcher ? » demanda Peggy.

À peine atterris à Montréal-Trudeau, après leur vol en provenance de Zurich, ils avaient loué une Ford Explorer que Holliday conduisait d'une main experte sur une autoroute à huit voies balayée par la neige. Depuis plus d'une heure, ils longeaient le Saint-Laurent, à quatre cents mètres sur leur gauche. À ce qu'ils voyaient, cela aurait pu tout aussi bien être l'Antarctique. Il n'était que 2 heures de l'après-midi, mais ils roulaient tous feux allumés, antibrouillards compris.

« C'est notre seule chance, lui répondit Holliday. La Sécurité intérieure dispose de nos passeports, de nos empreintes et de nos photos dans ses fichiers. On essaie de s'introduire en force et on se fait serrer en quelques secondes. Tous les postes-frontières auront nos noms dans leurs ordinateurs. C'est pour ça que j'ai loué l'Explorer dans cette petite société. Sans affiliation nationale, ils ne sont soumis à aucun contrôle.

– On n'aurait pas pu simplement attendre à Montréal qu'il fasse un peu meilleur ?

– C'est précisément le genre de temps qu'aime Harry pour ce genre de chose », répondit Holliday, l'œil sur le compteur.

Avec ses sept ans d'âge, le véhicule avait presque deux cent mille kilomètres. Les essuie-glaces ne fonctionnaient que par intermittence, et la seule chaleur qui leur parvenait était celle du dégivrage du pare-brise. Dans la petite ville qui jouxtait l'aéroport, Holliday et Peggy s'étaient chacun acheté une doudoune et des bottes de ski, mais, malgré cela, la jeune femme frissonnait de froid.

« On y est presque », annonça Holliday.

À travers la vitre où s'accumulait une neige à demi fondue et mal balayée par les essuie-glaces fatigués, Holliday devina un panneau indiquant MacEwan Boundry Road. Il prit la file de droite et s'engagea sur la bretelle de sortie. La circulation n'était pas très dense sur l'autoroute, mais, même avec quatre roues motrices, un faux mouvement pouvait se révéler désastreux. Il ralentit en haut de la montée, traversa un petit croisement en trèfle puis passa au-dessus de l'autoroute qu'ils venaient de quitter.

Holliday conduisait maintenant sur une route en bitume… devenue totalement blanche.

« C'est le blizzard ou je ne m'y connais pas, articula Peggy d'une voix nerveuse.

– C'est le Canada en hiver. Il faut s'y faire.

– C'est plus flippant qu'autre chose, avoua-t-elle. Pourquoi décider de retrouver cet ami dans un Subway situé au milieu de nulle part ? Et puis, qui est cet Harry, au juste ?

– Un Indien mohawk.

– Et, alors ?

– On a été rangers ensemble. En quittant son job, il est retourné dans sa réserve où il a ouvert un petit commerce. Puis il s'est marié et a eu deux enfants… tout ça, quoi.

– Il est canadien ou américain ?

– Les deux. Comme la réserve enjambe la rivière, il revendique les deux nationalités. Il aime se battre, c'est la raison pour laquelle il avait rejoint les rangers.

– Ça n'explique pas pourquoi on doit le retrouver dans un Subway au milieu du blizzard. »

Avec un petit rire, Doc lui expliqua :

« Il adore leurs sandwiches. Il ne parlait que de ça quand on était sur le terrain. Les sandwiches aux boulettes, surtout. Dès qu'il a pu mettre assez d'argent de côté, il s'est acheté une franchise.

– Et… ça a quelque chose à voir avec notre situation actuelle ?

– Il a monté un petit chantier naval pour les pêcheurs du coin. Il vendait des moteurs de hors-bord, aussi.

– Et alors ?

– Il vend des motoneiges, en hiver.

– Pourquoi ai-je le vague sentiment de devoir m'attendre au pire ? » souffla Peggy en tournant les yeux vers la fenêtre.

Le panneau jaune et noir du Subway leur apparut soudain à travers les tourbillons de neige. Holliday quitta la route pour aller se garer sur un parking récemment dégagé. À l'extrémité se trouvait une Land Rover Defender équipée d'une fixation pour remorque.

« Jolie monture, lâcha Peggy. Je ne pensais pas que vendre des plats du jour et louer des motoneiges rapportait autant.

– Harry a d'autres sources de revenus », précisa Holliday.

Il descendit de l'Explorer et se dirigea vers l'entrée brillamment éclairée du Subway. Peggy le suivit à contrecœur.

À l'intérieur, où régnait une ambiance chaude et accueillante, deux hommes se tenaient derrière le comptoir : un adolescent aux joues rondes, au sourire sarcastique, coiffé d'une toque en papier, la cigarette coincée au coin des lèvres ; et un homme âgé d'une cinquantaine d'années, au visage sec et aux longs cheveux noirs tirés en catogan. Il avait un corps de lutteur et, comme le garçon à ses côtés, portait un stupide chapeau de papier. Assis sur un haut tabouret, il lisait le *Cornwall Standard Freeholder*. À l'arrivée de Holliday, il bondit de son siège.

« N'a Qu'un Œil ! » s'exclama-t-il en souriant.

Il traversa la pièce, asséna une grande claque amicale sur le dos de son ami, puis les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main.

« On dirait deux vieux gus qui se retrouvent pour une réunion maçonnique », maugréa le jeune.

L'homme à la queue-de-cheval se détourna de Holliday pour poser un regard appréciateur sur la femme qui l'accompagnait.

« Vous devez être Peggy », dit-il en souriant.

Il avait deux canines en or, ce qui lui donnait l'air d'un vampire plein aux as.

« Je me présente : Harry Moonblanket. Et le gros tas, là, ajouta-t-il en indiquant du pouce l'adolescent joufflu derrière le comptoir, c'est mon neveu américain, Kai-entaronk-wen.

– Il veut dire que mon nom, c'est Billy-Deux-Rivières, précisa le jeune homme en tournant vers son oncle son sourire sarcastique. Va te faire voir, Chef Incontinent !

– Une bouche de piège à rat, reprit fièrement Harry. C'est bien le fils de son père.

– Un hippie, marmonna Billy.

– Tu es prêt, N'a Qu'un Œil ? demanda l'Indien à Holliday.

– Je croyais qu'on devait attendre la tombée la nuit. Sans lune et tout le tintouin.

– C'est mieux, oui. »

Il ôta sa toque de papier, attrapa sur un crochet une parka à capuche doublée de fourrure et la passa hâtivement.

« La nuit, ils utilisent des hélicos armés de projecteurs. Mais, par un temps pareil, ils sont sourds, muets et aveugles. »

Il leva le nez vers le plafond et ajouta :

« Même les grands yeux dans le ciel ne voient rien. »

Il se tourna alors vers Billy pour lui donner ses instructions.

« Si on a des clients, tu leur fais les sandwiches à moitié prix, avec une promo sur ceux aux boulettes : deux pour le prix d'un.

– Celui qui se déplace par un temps pareil juste pour avoir un sandwich, c'est un taré, rétorqua Billy.

– Occupe-toi de la boutique, mon gars, c'est tout.

– *Onen*, tonton. Bonne chance.

– *Onen*, et *Nià-wen*, fiston. »

Prenant Peggy par le coude, Moonblanket lui dit :

« On prend la Rover. Vous montez avec moi, ma belle. Rien de mieux qu'une jolie fille à vos côtés pour vous porter chance.

– Où va-t-on ? demanda-t-elle.

– Là où les rues sont pavées d'or, ma chère. De l'or à vingt-quatre carats. »

23

Assis au comptoir du Gorman, le chef Randy Lockwood mordit dans son sandwich au jambon et à l'œuf. L'heure du déjeuner était largement passée, mais la paperasse ayant suivi la saisie de drogue du matin même au lycée lui avait pris pas mal de temps.

Un sachet d'herbe qui transitait occasionnellement par la frontière avec le Québec, c'était une chose – il ne s'était pas privé d'en fumer dans les années soixante –, mais la cocaïne, c'était une autre histoire.

S'il y avait eu cette soudaine descente dans les vestiaires, c'était le fait d'une dénonciation, et donc d'un étudiant caftant sur les activités d'un autre. Le temps que la police arrive, Tommy Horrigan, le propriétaire du casier en question, s'était volatilisé. Cerise sur le gâteau, l'élève venait tout juste de fêter ses dix-huit ans, ce qui le rendait passible d'un tribunal pour adultes dès qu'on lui aurait mis la main dessus.

Pour compliquer les choses, Mark Horrigan, le père de l'étudiant, était président du Wolf Run Golf et Country Club, et propriétaire de la résidence de retraite du même nom, au nord de la ville. Une grosse légume locale, donc. Se dresser contre Mark Horrigan n'allait pas être de tout repos pour Lockwood. De très petite taille, l'homme souffrait d'un complexe d'infériorité à peu près aussi gros que sa fortune. Il affichait depuis l'adolescence un caractère absolument odieux, et rien n'avait réellement changé depuis.

Lockwood jeta un coup d'œil par la fenêtre à demi voilée de buée. Tout ce qui circulait sur Main Street avait quatre roues motrices. C'était encore un de ces fichus blizzards nés là-haut dans le Québec arctique. Sans doute un autre dieu indien se vengeait-il de l'arrivée des Français dans les années 1500. Comment ces explorateurs venus d'Europe appelaient-ils cet endroit ? « La terre que Dieu donna à Caïn ». Sans blague.

« Pourquoi tout le monde en ville devrait-il connaître tout le monde ? » demanda Lockwood.

Il reposa son sandwich à demi entamé et prit sa tasse de café.

« C'est ça, les petites villes, lui répondit Reggie Waterman en essuyant sur son tablier le crochet qui lui servait de main. Tout le monde sait combien d'argent tu as sur ton compte ; tout le monde baise ou a baisé ta femme à un moment ou à un autre ; et tout le monde sait si tu prends du Viagra ou pas.

– Les petites villes, ça craint, reprit le chef Lockwood, de l'autre côté du comptoir.

– Tu l'as dit, reprit Waterman. À propos, Terry Jones raconte qu'un gars s'est pointé dans son magasin, hier, et qu'il lui a acheté trois cent cinquante kilos de fertilisant. Il ne l'avait jamais vu avant.

– Qui peut avoir besoin de trois cent cinquante kilos de fertilisant au beau milieu de l'hiver ? » demanda Lockwood, soudain intéressé.

La bombe d'Oklahoma City était chargée de diesel et d'une tonne de nitrate d'ammonium pour faire sauter le bâtiment Murrah. Pourtant, quinze ans plus tard, il n'existait toujours pas de loi fédérale régulant l'achat de pareils produits. Il arrivait bien à quelques États de demander à connaître l'identité de l'acheteur, mais c'était tout.

« Il a donné son identité ?

– Il a un permis de conduire du Maine. »

Ce qui ne voulait rien dire.

« Il a expliqué pourquoi il voulait tout ça ?

– Il a dit que c'était pour une serre dans le Nouveau-Brunswick. Ils se seraient retrouvés à court. »

Les Chutes étaient loin du Nouveau-Brunswick. À près de cent kilomètres. Il y avait certainement un endroit plus proche où acheter de l'engrais.

« Quel genre de serre ?

– Il n'a pas précisé », répondit Waterman.

Un groupe d'enfants d'Abbey School, patins suspendus à l'épaule, entra. Une bouffée d'air glacé les accompagna. Reggie sortit de derrière son comptoir, prit leurs commandes de frites et de hamburgers, puis retourna travailler devant son gril. Streak Lockwood croqua dans son sandwich. Sale temps ou pas, il irait faire un tour au magasin de Terry Jones dès qu'il aurait terminé son repas. Histoire d'en avoir le cœur net.

Lorsqu'ils pénétrèrent sous le hangar à bateaux, ce fut pour découvrir à la surface de l'eau gelée deux masses informes recouvertes d'une toile. Quelqu'un les attendait, une silhouette inconnue, plus haute que Moonblanket, portant ce qui ressemblait à un casque de cosmonaute et un costume fait de bandes de tissu blanc.

« Je ne vois pas d'or à vingt-quatre carats, déclara Peggy. Juste l'Abominable Homme des neiges.

– Voici Brandon Redboots, un ami à moi », expliqua Harry.

La silhouette vêtue de blanc esquissa un signe de tête silencieux.

Dehors, le blizzard, qui soufflait par rafales, secouait les parois et le toit du hangar délabré. Moonblanket s'approcha d'une armoire et en sortit trois tenues d'un blanc immaculé.

« Mettez ça, dit-il à Peggy et Holliday.

– Première fois de ma vie que je me déguise en ours polaire, maugréa la jeune femme avant de glisser une jambe puis l'autre dans la combinaison.

– Quand j'étais gosse, reprit l'Indien, je lisais un bouquin qui s'appelait *Le sac qui rend invisible*. C'est exactement ça.

– C'est chaud, souffla Peggy d'une voix étouffée par la tenue de camouflage.

– Pas pour longtemps… »

Moonblanket retourna vers l'armoire pour en sortir cette fois trois casques intégraux GMax, aussi blancs que le reste. Holliday et Peggy les enfilèrent pendant que leur compagnon se chargeait de découvrir les deux masses sombres et houssées… révélant du même coup deux motoneiges blanches.

« Des Arctic Cat Z1Turbo, annonça-t-il. Il n'y a pas plus rapide.

– C'est-à-dire ? demanda Peggy.

– Près de cent quatre-vingt à l'heure, sur de la glace bien lisse.

– Vous plaisantez ?

– On va un peu moins vite d'habitude, car on tire des nacelles derrière nous. On fait du cent, cent dix.

– Des nacelles ?

– Plus tard, les questions. Peggy, vous montez derrière moi. Doc, vous allez avec Brandon. »

Peggy mit le pied sur la surface gelée puis grimpa derrière Harry, qui venait de s'installer à l'avant de la moto. Brandon Redboots prit place sur l'autre engin, et Holliday le rejoignit. Lorsque les motos démarrèrent, la jeune femme fut surprise de découvrir le peu de bruit qu'elles faisaient.

« Deux silencieux sur les moteurs, expliqua Harry. Sur les boîtes de vitesses aussi.

– En combien de temps serons-nous là-bas ? demanda Holliday.

– Quand la météo est bonne, trois minutes, normalement. C'est à deux kilomètres cinq d'ici. Un bon cinq cents mètres jusqu'à l'île, toujours du côté canadien, puis un peu moins de deux kilomètres pour atteindre Raquette Point, côté américain. Le seul moment dangereux, ce sont les premières minutes – d'ici jusqu'à l'île. Ensuite, jusqu'à Raquette Point, ce sont les terres d'Akwesasne. Là, les fédéraux ne peuvent rien contre nous.

– Ils n'ont pas de police tribale ? » demanda Peggy, la voix déformée par le casque, mais toujours audible.

Harry Moonblanket indiqua l'homme silencieux assis devant Holliday.

« Vous avez en face de vous le chef Brandon Redboots, de la police tribale d'Akwesasne. »

Avec un grand rire, il mit le moteur en route et fit jaillir sa motoneige du hangar. Sans un mot, Redboots le suivit sous les flocons tourbillonnants.

Le vent rugissait autour d'eux tandis qu'ils fonçaient le long de la rivière gelée, le froid s'immisçant lentement au travers de la combinaison de Peggy, jusque sous son blouson de ski. Au bout de trente secondes, elle commença à claquer des dents sous son casque.

C'est alors que, du coin de sa visière, elle distingua sur sa droite un véhicule se déplaçant aussi vite qu'eux, à quelque cinquante mètres de là. Une autre motoneige, mais jaune vif, celle-ci, équipée d'un gyrophare bleu monté sur un petit mât, et qui glissait lentement dans leur direction. Devant Peggy, Harry Moonblanket laissa échapper un cri puissant puis une série de mots incompréhensibles… à coup sûr des jurons en mohawk. Tournant la tête à gauche, elle aperçut alors une autre moto jaune aux gyrophares bleus.

« Qui est-ce ? demanda-t-elle en criant contre le casque de Harry.

– La police montée ! La rivière, c'est le territoire des fédéraux ! Accrochez-vous ! »

L'Indien tourna la poignée des gaz et la machine fit un bond en avant, déséquilibrant Peggy, qui manqua de se faire arracher de son siège. Alors que les gyrophares ne cessaient de s'approcher, elle aperçut directement face à eux un monticule de neige formant comme une rampe sur la route.

Harry s'y engagea à pleine vitesse, Holliday et Redboots juste derrière eux. Lorsque des arbres apparurent au sommet, Peggy réalisa qu'ils se trouvaient de nouveau sur la terre ferme. Presque aussitôt, Moonblanket coupa les gaz et ralentit. Une centaine de mètres plus loin, il stoppa dans l'étroit couloir de neige et laissa Redboots le rejoindre.

« Pauvres vieilles Panthers… marmonna ce dernier en s'exprimant pour la première fois, le visage toujours dissimulé sous sa visière.

– De quoi parle-t-il ? demanda Peggy. Et pourquoi s'arrête-t-on ? »

Elle tourna un regard inquiet vers leurs poursuivants.

« Où est la police montée ?

– On est sur Cornwall Island, maintenant, annonça Moonblanket. C'est le territoire d'Akwesasne. Ils n'ont pas le droit de poser le pied ici sans notre autorisation, et ce n'est pas Brandon qui va la leur donner, vous pouvez lui faire confiance. »

En riant sous cape, celui-ci se mit à chanter d'une voix gutturale :

« *Teiohonwa:ka ne'ni akhonwe:ia Kon'tatieshon iohnekotatie Wakkawehatie wakkawehatie.*

– Qu'est-ce qu'il dit ?

– C'est une chanson que chantent ceux qui rament sur leur canoë. Et c'est ce qu'il chante toujours quand il bat les Chapeaux plats.

– Les Chapeaux plats ?

– Oui, les Vestes rouges… la police montée.

– Comment savaient-ils qu'on serait là ?

– Billy leur a téléphoné pour les avertir. C'est l'informateur officiel de la tribu.

– Votre neveu ?

– Oui. Les Akwesasne vivent du trafic de cigarettes. On a même nos propres cultures de tabac. C'est écrit dans le traité signé il y a deux cents ans. Parfois, on a de sérieux criminels venant de Montréal, des motards, pour la plupart, qui essaient de marcher sur nos plates-bandes. C'est Billy qui nous informe sur eux. Il se fait un peu de sous comme ça. Il va à l'université, maintenant : alors, il faut bien qu'il vive.

– Il l'a fait exprès ? s'étrangla Peggy.

– Évidemment. C'est moi qui le lui ai dit. On est sur des Z1 Turbo. Les Chapeaux plats utilisent des Panthers 440. Si on avait traîné une nacelle pleine de tabac, ils nous auraient sans doute rattrapés, mais pas avec un passager chacun. Là, la question ne se posait pas.

– Ça m'a fichu la peur de ma vie, avoua Holliday.

– À propos, reprit Peggy, on arrive bientôt ? Il faut vraiment que je fasse un tour aux toilettes. »

Assis au bord de l'un des canapés du Bureau ovale, Morrie Adler attendait que le Président retrouve son calme. Dehors, derrière les vitres blindées, les jardins enneigés offraient un véritable paysage de carte postale.

« Je n’en ferai rien ! » s’exclama le Président.

Il fumait en secret jusqu’à ce qu’un contrôle lui ait révélé en termes bien précis qu’il ferait bien d’arrêter… ce à quoi il s’était résolu. Mais les effets secondaires du sevrage de nicotine le rendaient plus qu’irritable. Ce qui laissait craindre à Morrie des déclarations de guerre intempestives. Selon lui, il ne faisait aucun doute que Roosevelt aurait mieux agi à Potsdam s’il s’était mieux senti ; et, qu’on l’admette ou non, durant les dernières années de Ronald Reagan, c’étaient les conseillers de la Maison-Blanche et non lui-même qui avaient gouverné le pays.

« Ils comblent un trou, dit Adler. Rien de plus.

– Ils ne comblent aucun trou ; ils lisent les sondages.

– Selon les sondages, Sinclair est le mieux placé pour le job. Vous avez déjà trop tardé à nommer un vice-président. Faites un choix ou agissez comme le demande le parti, mais faites-le vite.

– Vous voulez dire, faites ce que veut cette psychopathe de Kate Sinclair, railla le Président. À ce qu’on m’a dit, elle se prostitue dans tout Capitol Hill depuis deux semaines, en jouant les lèche-culs, en s’attirant les faveurs des uns et en faisant chanter les autres.

– C’est aussi ce que veut le pays, précisa Adler. Depuis que *qui vous savez* est entré dans ce bureau, la nation s’est retrouvée polarisée. Il n’y a plus de ligne blanche. C’est une corde raide sur laquelle vous ne pouvez plus avancer, monsieur le Président. Les gens veulent des armes et du beurre ; donnez-leur des armes et du beurre.

– J’y réfléchirai.

– Réfléchissez vite. Il n’y a plus de temps à perdre. »

24

Bedford Mills, en Virginie, était le stéréotype même de la ville western. La grand-rue s'appelait réellement Main Street, chaque église était surmontée de son clocher blanc, et le tribunal construit en brique rouge avait sa coupole blanche et sa cloche, destinée naguère à alerter les pompiers lors d'un incendie.

La population de Bedford Mills dépassait à peine les cinq mille âmes, et plus des deux tiers des adultes possédaient une arme à feu. La moitié d'entre eux pêchaient la truite dans les torrents limpides qui alimentaient le lac de White Mountain. Aucune famille hispanique ne vivait à Bedford Mills, et très peu d'habitants étaient de race afro-américaine. Et Ross et Katie Wong, bien que d'ascendance chinoise, étaient américains depuis quatre générations.

Le plus gros employeur de la ville, Savage Trucks, construisait des camions-citernes pour l'eau, le lait et les ordures. L'autre grande société, la distillerie Wolf Ridge, fabriquait toutes sortes d'alcools, le plus populaire étant le Stonewall, un bourbon de douze ans d'âge. L'endroit idéal, en somme, pour le meeting qu'organisait le sénateur Richard Pierce Sinclair sur la menace imminente d'un terrorisme en Amérique.

La mairie, où devait avoir lieu la rencontre, se trouvait elle-même dans South Tower Street, au-delà de l'ancienne piste Norfolk et Western, à quelques minutes à pied de l'Old Liberty Depot, un entrepôt désaffecté transformé aujourd'hui en restaurant familial.

Après avoir un temps abrité les membres du Ku Klux Klan de Bedford Mills, cette mairie avait aussi servi de siège à l'état-major du général Stonewall Jackson durant la guerre de Sécession, avant de servir de loge aux francs-maçons de la ville. Après la dispersion de ceux-ci, le bâtiment était devenu un centre de loisirs pour les Chevaliers de Pythias.

Ces derniers ayant été cependant incapables de garder en état cette bâtisse de cent cinquante ans, elle fut sauvée par la Société historique de Bedford Mills, qui l'acheta pour un dollar symbolique et lui redonna ses couleurs avant de l'offrir à la ville. Le rez-de-chaussée abritait aujourd'hui la bibliothèque, tandis que le premier étage et l'auditorium servaient parfois à des représentations théâtrales, aux remises de prix ou de récompenses, et aux événements à l'image de celui qui avait lieu ce soir.

Situées derrière la scène, les loges, récemment refaites, contenaient chacune un petit sofa, une chaise pivotante, une table de maquillage et un miroir.

Kate Sinclair, installée dans la loge du milieu, attendait sur le canapé pendant que Chelsea, la coiffeuse et maquilleuse qu'elle avait engagée pour l'occasion, essayait de donner à son fils son air sénatorial le plus convaincant possible. Elle ajouta des reflets poivre et sel à ses tempes, quelques pattes d'oie autour de ses yeux puis l'aida à poser les lentilles de contact grises censées atténuer le bleu délavé de ses iris.

En touche finale, la mère de Sinclair tendit à son fils la paire de lunettes dernier cri à l'épaisse monture bordeaux, qu'il devait sortir de sa poche chaque fois qu'il lisait quelque chose… même si, à quarante-six ans, il possédait encore une vision parfaite. Lorsqu'elle fut satisfaite de son apparence, elle glissa cent dollars dans la main de la coiffeuse et la renvoya.

« Tout cela est-il vraiment nécessaire, mère ?

– Tu passes à la télévision, mon cher. Si Nixon avait été maquillé, ce soir-là à Chicago, tout aurait été différent pour lui.

– La télévision locale ?

– La radio et la télévision, le câble, les bloggueurs, le *New York Times*. La Fox, bien sûr, qui voudrait du sang. Le message commence à passer, mon chéri, comme je l'escomptais.

– Je n'en suis pas vraiment convaincu, mère, reprit le sénateur. Le pape se fait assassiner ; le vice-président meurt… Il y a tant de violence que je ne crois pas nécessaire d'alarmer davantage les Américains.

– Il ne s'agit pas de les alarmer, mon fils, mais de les prévenir, simplement. Nos frontières sont de vraies passoires ; l'économie est à l'agonie ; les pauvres, les sans-abri et les chômeurs sont au bout du rouleau. Il va y avoir une lame de fond de violence provenant de la base qui va se propager dans tout le pays comme un feu de forêt, à moins qu'on ne fasse quelque chose, et vite. »

Puisque Kate Sinclair écrivait elle-même les discours de son fils, il n'était guère surprenant qu'elle en prélève des citations à longueur de temps.

« C'est comme le fait de demander la loi martiale, argua le sénateur. Ou d'imposer une dictature.

– Nous ne demandons ni l'une ni l'autre. Nous voulons retrouver l'Amérique forte du passé. L'autodéfense. La possibilité de traquer nos ennemis et de les détruire avant qu'ils ne nous détruisent.

– Et si je présentais les choses ainsi, suggéra son fils en prenant son ton de sénateur : "Guantanamo a été un échec, car nous n'avons pas été capables d'annexer cette île durant la guerre hispano-américaine. Ne parlons pas de Kennedy qui a raté l'invasion de la baie des Cochons, en 1961. Quant aux Japonais, presque soixante-dix ans se sont écoulés depuis Pearl Harbor. C'est de l'histoire ancienne, tout comme les camps d'internement." Si un journaliste ou n'importe qui pose des questions sur Manzanar, on réplique en évoquant Changi, à Singapour.

– Parfait, fit Kate Sinclair, la mine radieuse.

– Quand est-ce prévu ?

– Il vaut mieux que tu ne le saches pas exactement, mon chéri. Cela paraîtra plus naturel.

– Il sait ce qu'il a à faire ?

– C'est le meilleur, lui assura sa mère.

– Et quand il entrera en action… ?

– Joue ton rôle, répondit Kate Sinclair. *Sic semper tyrannis*. "Ainsi en est-il toujours des tyrans." Mais cette fois, il y aura une fin heureuse. »

L'auditorium pouvait accueillir cent quatre-vingts personnes assises, plus soixante debout sous le balcon. Celui-ci servait d'ailleurs d'entrepôt pour les anciens décors et costumes, car la salle n'était plus guère utilisée pour des représentations maintenant que le cinéma de Mountain View avait fermé pour devenir le Petit Théâtre de Bedford.

Ce soir, l'auditorium était occupé en grande partie par les habitants de la région, mais aussi par des journalistes de tous les réseaux nationaux. Depuis l'assassinat du pape et la mort du vice-président, le sénateur Richard Pierce Sinclair était passé du statut de jeune sénateur obscur au message vibrant, mais pas assez consistant pour passer aux infos, au statut d'expert que CNN interviewait chaque fois que l'on parlait de terrorisme. Il était régulièrement l'invité d'émissions telles que *Meet the Press* ou celles de Glenn Black, auteur d'un livre, *Terreur américaine*, sur le point d'être édité par l'éminente et très conservatrice maison d'édition Regnery Publishing.

Le meeting de ce soir était la huitième rencontre proposée par le sénateur Sinclair, et aussi la plus attendue par la presse nationale. Après son interview, la semaine précédente, dans l'émission *Larry King Live*, l'animateur avait cru comprendre qu'il faisait campagne pour la présidence. Pour toute réponse à son commentaire, Sinclair avait lâché :

« Pas cette année, Larry. Être sénateur n'est déjà pas si mal pour un Américain. »

Comme d'habitude, c'était Blackhawk Security, filiale de la principale société de Kate Sinclair, qui s'occupait de la sécurité. Une filiale qui n'était autre que la version moderne de Croisade Corporation, plus connue sous le nom de IPT International. Deux gardiens armés se tenaient à chacune des quatre sorties de

l'auditorium, et un détecteur de métal avait été placé à l'entrée principale. Quatre gardes supplémentaires étaient en faction aux abords de la scène, et deux autres sur le parking du théâtre.

Ces hommes portaient un uniforme semblable à celui des agents des services secrets, avec badge à la poitrine et micro au poignet. Ce n'était pas sans raison ; Kate Sinclair savait parfaitement que la présentation avait une importance capitale, ces derniers temps, et l'allure « services secrets » de ses hommes n'était que le prolongement du maquillage utilisé par John Kennedy – et non par Richard Nixon – durant leur débat de 1960.

Le sénateur Sinclair fit son entrée sur scène à 20 h 15 précises, comme prévu. L'air à la fois tranquille et sûr de lui, il laissait entrevoir une touche d'humilité censée le mettre au niveau de tous. Ce soir, étant donné l'audience essentiellement rurale de la petite ville qui l'accueillait, il portait des chaussures montantes à lacets, un jean usé juste ce qu'il fallait, et un blouson de couleur marron sur une chemise blanche toute simple. Il s'était débarrassé de sa chevalière de Yale, et avait remplacé sa Rolex Président par une Timex Indiglo.

Le teint faussement rougeaud que lui avait créé Chelsea, la maquilleuse, lui donnait l'apparence d'un homme passant beaucoup de temps à l'extérieur. Après une éducation à Exeter et à Yale, le sénateur avait perdu depuis longtemps son accent de Virginie. Toutefois, en bon politicien, il était capable d'affecter à tout moment le ton traînant et nasillard de sa jeunesse – sans compter l'aide du coach que sa mère engageait pour lui chaque été.

Comme à l'accoutumée, le sénateur Sinclair se lança dans un discours tout fait par des remarques déjà formulées des dizaines et des dizaines de fois sur la menace que représentait le terrorisme sur le territoire des États-Unis. Un discours pimenté de petites phrases destinées aux médias et, s'il ne dit jamais ouvertement que les musulmans nés sur le sol américain constituaient à eux seuls le ferment de ce terrorisme, il ne manqua pas de préciser qu'il n'en existait « pas moins de » cinq millions aux États-Unis, ce qui donnait lieu à un « environnement propice » aux opinions politiques extrêmes.

Le sentiment général était que la communauté musulmane augmentait spectaculairement et que, bientôt, elle surpasserait celle des chrétiens, si l'on ne faisait pas très vite quelque chose.

Même formulée de façon subliminale, l'insinuation était claire : l'Amérique devait rester une nation chrétienne. La monnaie le disait, la promesse d'allégeance le disait, la Constitution des États-Unis le disait, tout autant que la déclaration d'Indépendance. C'était un principe ancien et très américain : « Celui qui n'est pas mon ami est, par définition, mon ennemi. »

À 20 h 30 précises, tandis que l'auditorium bruissait de cris et d'applaudissements, chacune des caméras de la salle captait en plan rapproché le sénateur et son air vaguement embarrassé par tous ces bravos, ou, de plus loin, les spectateurs enthousiastes se levant les uns après les autres pour l'ovationner. Il s'avança devant un simple pupitre, prêt à prononcer son discours.

Selon l'heure de la vidéo CNN, qui fut par la suite maintes et maintes fois analysée, il était 20 heures, 31 secondes et 9 dixièmes lorsqu'un individu, assis à l'extrémité du deuxième rang, sortit de sous sa veste une arme à l'aspect étrange et hurla quelque chose en arabe juste avant de tirer. Sa voix résonna, puissante et claire, sous le haut plafond de l'auditorium :

« *Bismillâh ir-rahmân ir-rahîm ! Allâhu akbar ! Lâ ilâha illâ-llâh !* »

Il ne fallut pas plus de cinq minutes à CNN pour se faire traduire la phrase : « Pour la gloire d'Allah, très clément et miséricordieux ! Allah est grand ! Allah est le seul vrai dieu ! »

Selon le traducteur, le dialecte était égyptien ou syrien.

Totalement vulnérable derrière son pupitre, le sénateur Sinclair, frappé à l'épaule, virevolta sur lui-même avant de s'effondrer sur le sol. Le tireur, sans cesser de crier, se rua vers la sortie de secours, à droite de la scène. Pas moins de six hommes de la sécurité lui tirèrent dessus, le frappant à onze reprises à la tête, au cou et au torse. Il mourut avant d'atteindre le sol, dans un jaillissement de sang, d'éclats d'os et de cervelle.

Deux cent trente personnes se précipitèrent en même temps vers les escaliers et les sorties de secours. La première à atteindre le sénateur écroulé à terre fut sa mère, qui l'observait des coulisses.

Tombant à genoux, elle prit son fils unique dans ses bras. Le cameraman de CNN, l'un des rares à être restés sur place, filma parfaitement l'image. Comme le photographe free-lance du nom de Patrick Henry Jefferson, qui travaillait essentiellement pour le *Bedford Mills Bulletin*, et qui saisit la scène selon un angle

légèrement différent, mais assez crucial pour capter la tache cramoisie sur la chemise au blanc immaculé, ainsi que le regard maternel et angoissé sur le beau visage aristocratique et fané de Kate Sinclair.

En trois minutes à peine, une vidéo fut téléchargée sur YouTube, et un Tweet émergea sur Twitter, émanant prétendument du groupe Djihad al-Salibiyya, revendiquant l'attentat sur le sénateur et annonçant au monde qu'après avoir frappé à l'étranger c'était en Amérique qu'ils poursuivaient maintenant la lutte pour la cause.

Dès le lendemain matin, le cliché de Jefferson apparaissait dans toutes les revues des États-Unis, du simple journal aux tabloïds, dont la une, juste au-dessus de la pliure du *New York Times*. Pour Kate Sinclair, cette publicité n'avait pas de prix.

Quarante-huit heures après l'événement, lisant un texte écrit à la hâte par Morrie Adler, le Président annonçait que Richard Pierce Sinclair venait d'être nommé vice-président des États-Unis. À la fin de la semaine, ce dernier faisait la couverture de *People* et du *Time*. Dix jours plus tard, Patrick Henry Jefferson se trouvait un agent à New York et ajoutait un peu plus d'un demi-million de dollars à son compte en banque.

25

« C'est une très, très mauvaise idée, déclara Peggy », assise avec Holliday à l'avant du pick-up emprunté deux jours plus tôt à Harry Moonblanket.

Le vieux F150 était garé devant un bungalow blanc sur West Federal Street, à Bedford Mills, l'habitation typique de la classe ouvrière de Virginie, quelque peu décrépite, située sur une petite étendue recouverte de neige. Un flamant rose figé par le froid ornait le jardin de devant tandis que la partie arrière laissait deviner le terrain bosselé d'un potager. Un auvent flanquait le côté droit de la maison et, sous une bâche de plastique vert, se dissimulait une Porsche Turbo S noire et flambant neuve.

« C'est la seule qui me soit venue à l'esprit, répliqua Holliday en grattant sa barbe naissante – une vague tentative de déguisement. »

Avec le patch de son œil, il faisait presque peur à voir.

« On ne peut pas retourner dans la maison de Georgetown, tu ne peux pas rejoindre Raffi, et je ne vois absolument personne auprès de qui on pourrait trouver de l'aide.

– Mais à quoi va nous servir ce type ? Je ne pige toujours pas.

– Moi non plus, avoua Doc. Il y a quelque chose qui ne colle pas, tout comme pour Philpot, Brennan et le reste. Ce Jefferson a assisté à la fusillade. Peut-être a-t-il vu quelque chose qui nous aura échappé. Ça vaut le coup, je pense.

– Et s'il change d'avis et nous dénonce ?

– Ça ne sera pas pire que maintenant. On sera toujours en fuite, avec nulle part où aller. »

L'arme utilisée pour abattre celui qui allait être nommé vice-président des États-Unis était un pistolet semi-automatique Walther P22 à canon court, acheté en toute légalité dans une armurerie de Bedford Mills. D'après ses papiers fournis lors de l'achat, l'homme s'appelait Theodore Douglas Trepanik, et résidait à Bocock, une banlieue de Lynchburg, en Virginie, peuplée de mobile homes. Une enquête plus approfondie avait montré que Trepanik travaillait comme technicien pour Falwell Aviation, au sein de l'aéroport régional de Lynchburg.

On découvrit aussi que ce même Trepanik était mort dix mois plus tôt, et que sa caravane de Bocock avait été vandalisée lors de son enterrement. Bien que sa femme, Annie Ruth Trepanik, ait pris soin d'annuler toutes les cartes de crédit de son époux, elle n'avait pas remarqué que son permis de conduire et son numéro de sécurité sociale avaient disparu de son portefeuille qui se trouvait sur sa table de chevet avec ses clés et ses lunettes de lecture, la nuit où une crise cardiaque l'avait terrassé.

À la suite de la fusillade, les enquêteurs du FBI et de la Sécurité intérieure découvrirent que le tueur avait pris une chambre au Bedford Mills Super 8 sous le nom de Trepanik. En fouillant la pièce, ils mirent la main sur un passeport koweïtien au nom de Shamed Khalil Zubaï, indiquant une entrée aux États-Unis quatre mois plus tôt ; et aussi sur un passeport néerlandais au nom d'Ismael Aknikh, qui mentionnait une entrée par New York, à l'aéroport JFK, seulement deux mois plus tôt.

Ils en déduisirent que le nom sur le passeport koweïtien était un pseudonyme, et qu'Ismael Aknikh était le vrai nom de l'homme. Selon les autorités néerlandaises, il avait trente-deux ans, était né au Maroc de parents immigrés. Ces derniers étant morts, il n'avait aucune autre famille connue à Amsterdam ou ailleurs aux Pays-Bas. En dehors de cela, le tueur restait aussi mystérieux que le groupe qui avait revendiqué l'attentat contre Sinclair et l'assassinat du pape : le Djihad al-Salibiyya.

Ismael Aknikh et le Djihad al-Salibiyya incarnaient à eux deux les prédictions les plus sinistres de Richard Sinclair : une organisation terroriste islamiste sévissant aux États-Unis ; une plaie suppurante dont, jusqu'au soir de la fusillade, personne n'avait soupçonné l'existence.

Lors d'une conférence de presse tenue à l'hôpital Walter-Reed de Washington le lendemain de l'attentat, Kate Sinclair déclara sans équivoque aucune que la tentative d'assassinat sur son fils était un appel à l'action. Ni les renseignements, ni les agences antiterroristes, ni les polices fédérales, dont la Sécurité intérieure, n'avaient réussi à identifier le Djihad al-Salibiyya ou la menace qu'il représentait. Selon elle, cette attaque était purement et simplement un avertissement lancé au peuple américain et à son gouvernement, le signe qu'un autre 11-Septembre se préparait. En conclusion, Kate Sinclair fit sa propre prédiction : la prochaine offensive du Djihad al-Salibiyya leur tomberait dessus tôt ou tard, et sans doute plus tôt qu'on ne le pensait.

« Et si Jefferson était sous surveillance ? demanda Peggy d'une voix anxieuse.

– Où ? lâcha Holliday avec un petit rire. La rue est déserte, les maisons sont séparées les unes des autres par une centaine de mètres et il n'y a personne dehors. Il fait bien trop froid. Il n'existe aucun endroit où se cacher, par ici. Et puis, pourquoi voudrait-on placer un photographe sous surveillance ?

– Jusqu'à présent, on a eu la CIA, les services secrets, la police italienne et la police montée de Montréal à nos trousses. Pourquoi pas, maintenant, celle de Bedford Mills ?

– Il n'y a qu'un moyen de le savoir », dit Holliday.

Remontant la fermeture de sa doudoune, il sortit de la voiture. Peggy le suivit, non sans marmonner sa contrariété.

Holliday atteignit les trois marches branlantes du bungalow, qu'il grimpa prudemment. Les rideaux fermés sur les fenêtres de devant avaient l'air de sortir tout droit de *Star Wars* – de petites représentations de C3PO et R2D2 s'y répétaient inlassablement. Il regarda du côté de la Porsche. Elle était si neuve que des fragments de l'autocollant du vendeur étaient encore collés sur la vitre du passager. Jefferson n'avait pas perdu de temps avec les dollars qu'il venait de gagner.

Holliday frappa à la porte.

De l'intérieur, il entendit le bruit d'une télévision qui braillait. Il écouta puis sursauta lorsque le battant s'ouvrit brusquement sur un homme en pyjama rouge et bleu, avec dans la main une pizza à moitié dévorée, à l'odeur écœurante et qui dégoulinait de sauce écarlate. Il avait la quarantaine bien sonnée, de fins cheveux bruns, un visage ovale marqué par une acné de jeunesse et d'épaisses lunettes cerclées de métal. Sa bouche était petite et son menton fuyant.

« C'est à quel sujet ? demanda-t-il.

– J'aimerais vous parler du meeting dont vous avez assuré la couverture il y a quelques soirs de cela.

– Allez vous faire voir, lâcha l'autre. Je regarde la télé. »

Comme il s'apprêtait à lui claquer la porte au nez, Holliday l'en empêcha en glissant le pied dans l'entrebâillement.

« C'est important, insista-t-il d'une voix qui se voulait calme et tranquille.

– Je vous ai dit de dégager ! » reprit l'homme en poussant aussi fort qu'il pouvait contre le battant.

Holliday sortit alors de sa poche le Beretta Storm que Brennan lui avait prêté. Il glissa le canon dans l'espace entre le mur et la porte et braqua l'automatique sur le ventre de l'homme avant de lui ordonner :

« Rentrez chez vous. »

Stupéfait, l'autre leva les mains, non sans écraser au passage la pizza qui commença à lui dégouliner sur le bras. Il recula en titubant dans la maison. Holliday le suivit. Puis ce fut Peggy, qui referma la porte derrière elle.

« Ce… vous venez me voler ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

– Non.

– Vous êtes qui ? Tout l'argent est à la banque…

– Je vous ai dit qu'on ne venait pas vous voler.

– Alors, qu'est-ce que vous voulez ? »

Holliday soupira. Retour au point de départ.

« On voudrait savoir ce qui s'est passé au meeting de la mairie.

– Je peux m'asseoir ?

– Bien sûr. »

Le salon de Jefferson était un véritable taudis, encombré de journaux, de restes de repas à emporter. L'homme enfourna son dernier morceau de pizza, se lécha les mains et l'avant-bras, s'essuya avec un torchon puis se laissa tomber dans un canapé avachi. La télévision, un grand écran plat encadré d'énormes haut-parleurs, continuait à brailler tout ce qu'elle savait.

« Éteignez ça ! » ordonna Holliday, qui choisit de rester debout.

Jefferson s'exécuta, et un silence bienvenu s'installa.

« Le meeting, rappela-t-il alors au photographe.

– Le sénateur a été abattu. Cet attentat l'a aidé à devenir vice-président, voilà. Il a eu de la chance. J'ai eu de la chance.

– Combien de photos avez-vous prises ?

– Beaucoup.

– Mais encore ?

– Deux cents, environ. C'est facile avec un numérique…

– Quel appareil ? demanda Peggy.

– Un Nikon D90.

– Vous preniez des photos ou des vidéos ? »

Le D90 était un appareil reflex capable de produire des films entiers. Il avait déjà été utilisé plus d'une fois pour tourner des spots publicitaires.

« Au début, je faisais des photos. J'installais le décor, vous voyez – la foule, quelques huiles locales venues se montrer. Et, pour le discours, je suis passé à la vidéo. C'est comme ça que j'ai pu si bien filmer la scène, celle du sénateur abattu et de sa mère. C'est seulement après que j'en ai tiré cette photo et que je l'ai vendue.

– Et le reste, où est-il ?

– Sur mon ordi.

– Montrez-moi ça. »

L'ordinateur était un Sony Vaio Z équipé d'un disque dur de deux téraoctets. Peggy attrapa d'une main dégoûtée les restes oubliés sur la table basse et les emporta à la cuisine. Elle revint un instant plus tard, l'air médusé.

« C'est un véritable champ de bataille, ici, souffla-t-elle à l'oreille de Doc. Il y a des choses qui *poussent* dans l'évier, et même un nid d'araignées dans le tiroir.

– Les fruits volent aussi, déclara Jefferson, qui n'avait rien perdu de ses remarques. C'est un vrai problème ; je ne sais pas d'où viennent tous ces insectes. Peut-être que je devrais faire venir les gars de la désinfection…

– Achetez du Baygon, maugréa Peggy.

– Vous voulez bien me montrer ces photos ? » lâcha Holliday d'un ton impatient.

Jefferson ouvrit un fichier et passa en revue les photos qu'il avait réunies. Les premières dizaines, prises quelque part sur le parking, montraient des individus en train d'arriver. Rien de particulièrement intéressant, jusqu'à ce que le journaliste vienne s'installer avec d'autres photographes dans ce qui avait servi autrefois de fosse d'orchestre. De là, il avait pris plusieurs clichés panoramiques du public avant de reporter son attention sur la scène, au moment où le sénateur Sinclair arrivait à la hauteur du podium.

« Revenez en arrière, dit Peggy, qui regardait par-dessus l'épaule de Jefferson. Cinq ou six photos en arrière.

– OK, fit-il en cliquant sur les images.

– Là ! reprit la jeune femme. Ça doit être lui. »

La photo montrait un homme d'à peine une trentaine d'années, au visage impassible, blanc et imberbe. Assis à l'extrême droite d'un rang du milieu, il portait un pantalon chino et un blouson de ski en nylon

rouge. Il n'avait pas le regard sauvage du classique djihadiste, mais ressemblait plutôt à un vendeur ou un employé de banque.

« Exactement le genre d'allumé dont parlait le sénateur. Il avait bien raison.

– Faites défiler les autres photos », demanda Holliday.

Jefferson obéit et, vingt clichés plus tard, Doc l'arrêta de nouveau.

« C'est à ce moment-là qu'il se fait tirer dessus. »

Sur la photo, Sinclair, précipité en arrière par l'impact, venait d'accomplir une demi-pirouette dans le sens des aiguilles d'une montre. Le Nikon s'écarta brusquement de lui, fouillant parmi le public à la recherche du tireur, puis revint sur le sénateur tombé au sol, sa main gauche enserrant son épaule droite.

« Revenez en arrière. Lentement… »

Jefferson repassa les images, jusqu'au moment où Sinclair commençait à tournoyer avant de s'effondrer.

« Là, arrêtez. »

Le photographe marqua une pause.

« Il y a un hic, dit Holliday. Notre ami l'Arabe néerlandais est assis à la droite de la scène. Sinclair faisant face au public, il aurait dû être frappé à l'épaule gauche et non à droite. D'autre part, si le coup était parti de la droite, la puissance de l'impact l'aurait fait tourner dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Sans mentionner le fait que cet Aknikh était assis plus bas que le sénateur. La trajectoire de la balle aurait dû aller vers le haut et non vers le bas. Sinclair aurait dû être précipité en arrière sous le choc, et non directement par terre.

– Encore la même foutue théorie du complot que pour Kennedy, grogna Jefferson.

– Une théorie du complot qui reste toujours non élucidée, rétorqua Holliday.

– Alors, ce n'est pas Aknikh qui lui a tiré dessus ? demanda Peggy.

– Impossible. Sinclair s'est fait tirer dessus de la gauche et d'en haut.

– Du balcon, suggéra Jefferson.

– Quel balcon ?

– Il y a un balcon dans cet auditorium. Qui sert d'entrepôt, aujourd'hui.

– Alors, ce n'est pas lui, le tireur, conclut Peggy. Tout ça, c'était un coup monté.

– C'est ce qui semblerait, oui », renchérit Holliday.

Se tournant vers Jefferson, il demanda :

« Qui d'autre a vu ces photos ?

– Il y a un gars du FBI qui s'est pointé en disant qu'il avait un mandat pour les saisir comme pièces à conviction. Il m'a demandé si j'avais des copies, mais j'ai dit non.

– Vous avez menti ? s'indigna Peggy.

– C'est mes photos, non ?

– Des photos qui pourraient signer votre arrêt de mort, déclara Holliday. Si j'étais vous, je sauterais dans cette Porsche flambant neuve que vous avez là et je me tirerais d'ici en vitesse.

– Pourquoi ? Je n'ai rien fait de mal. J'ai mes droits.

– Si vous avez envie qu'on écrive ça sur votre tombe… Soyez réaliste : des gens très haut placés essaient de se protéger, et vous et vos photos, vous les embarrassez beaucoup. Ils n'hésiteront donc pas à… se débarrasser de vous, précisément.

– Suivez son conseil, lui suggéra Peggy. Faites vos valises et décampez. »

« Kate Sinclair avait écrit le scénario du début à la fin, déclara Holliday tandis qu'ils reprenaient la route. D'abord le pape, ce qui oblige le vice-président à se rendre à Rome, puis celui-ci se fait tuer, et son fils joue alors le blessé martyr.

– Et c'est *lui* maintenant qui est vice-président, enchaîna Peggy.

– Je connais Kate Sinclair, reprit-il d'un ton sinistre. Si elle s'est donné tant de mal, ce n'est pas pour se retrouver à jouer les seconds rôles. Le scénario n'est pas fini. Pas encore. »

Ils n'avaient pas franchi deux kilomètres qu'ils furent arrêtés par une voiture rouge et or de la police de Virginie. Holliday s'attendait au pire : il avait bien sur lui ses papiers d'identité, mais pas ceux du vieux pick-up qu'il conduisait. Lorsqu'ils entreraient son nom dans l'ordinateur, ce serait l'enfer.

Tandis que le policier s'approchait, sanglé dans la parka de son uniforme, Holliday abaissa sa vitre. L'agent se pencha et regarda dans le véhicule. Il avait le visage dur et émacié, et les yeux cachés derrière des lunettes noires aux verres réfléchissants.

« Bonjour », lâcha-t-il d'une voix monocorde.

Du coin de l'œil, Doc vit s'approcher l'autre agent, du côté de Peggy, cette fois-ci. Une femme. Qui frappa de l'index à la portière de la passagère. Celle-ci ne se fit pas prier pour descendre sa vitre à son tour.

« Quel est le problème ?

– Aucun problème, colonel Holliday. »

Sans lui laisser le temps de réagir, il braqua un Taser X3 sur sa poitrine et tira. Sur le siège passager, Peggy, elle, était déjà saisie de convulsions.

Vingt secondes plus tard, tous deux sombraient dans l'inconscience.

Troisième partie

INTERMEZZO

26

Il ignorait tout de l'endroit où il se trouvait. Ce n'était autour de lui que béton et obscurité. Béton, car ses mains en reconnaissaient la surface froide et lisse. Selon ses calculs, la pièce faisait vingt pas de long et douze de large. En levant les bras, il n'atteignait pas le plafond, ce qui voulait dire que les murs dépassaient les deux mètres quarante. Au centre de ce même plafond une soufflerie lui envoyait de l'air par cycles réguliers. Un air plutôt frais, mais supportable.

Ses mains n'avaient rencontré qu'une porte. Une paroi de métal, avec une bande collée à sa base pour bloquer tout rai de lumière, et dont les gonds étaient manifestement extérieurs. Il y avait aussi une cuvette de toilettes métallique et sans couvercle, et un évier encastré dans le mur du fond.

Il se trouvait en fait dans une grande cellule spécialement conçue pour y garder des prisonniers.

Il avait aussi reconnu autre chose. Une vague odeur de kérosène apportée par la soufflerie au-dessus de lui. Ce qui signifiait que sa prison faisait partie des bâtiments d'un aérodrome ou ne s'en trouvait pas très loin. On lui avait ôté ses vêtements, et il semblait porter un bleu de chauffe trop grand pour lui ainsi que des tongs en caoutchouc. Une tenue de prisonnier. Selon son estimation, il était enfermé depuis près de quarante-huit heures, peut-être davantage. Il ne se souvenait de rien après la puissante décharge de Taser qu'il avait reçue.

Sans en avoir la preuve, il savait avec certitude ce qui s'était passé ensuite. Le terme diplomatique employé, depuis les années Reagan, par le ministère des Affaires étrangères était « reddition inespérée ». De manière plus prosaïque, on pouvait parler d'« enlèvement ». Arrachez un sujet à son territoire et faites-en ce que vous voulez dans des endroits tels que celui-ci : un « trou noir ». Un autre euphémisme pour « chambre de torture ».

Il savait qu'il pouvait se trouver n'importe où. La CIA et les chefs d'état-major disposaient de trous noirs dans presque tous les pays d'Europe et dans une douzaine d'autres États sympathiques dans le monde.

Tout le système avait un relent de nazisme et, la première fois que Holliday s'y était frotté en Afghanistan, cela avait profondément choqué son sens de l'honneur militaire. Les guerres se faisaient au grand jour et non en se cachant derrière des rondins pourris et des pierres humides. La CIA, pour sa part, était censée réunir des renseignements, et non pas se comporter comme l'équivalent moderne de l'Inquisition espagnole.

Soudain, une installation fluorescente au plafond se mit à trembloter en bourdonnant quelques secondes avant de s'allumer. Ébloui, Holliday cligna des paupières et se couvrit les yeux. L'instant d'après, la porte métallique s'ouvrit et trois hommes apparurent, portant une tenue de camouflage qui n'avait rien d'américain. Les casquettes avaient une allure étrange également, avec leur visière matelassée et leurs oreilles relevées. Le style faisait clairement penser à l'Europe de l'Est. Il se trouvait quelque part derrière ce que l'on appelait à l'époque le Rideau de fer.

Les deux premiers hommes transportaient une petite table de métal, et le troisième deux chaises assorties. Ils les déposèrent au centre de la cellule, juste sous la lumière.

« *Holloa* », hasarda Holliday.

Rien. Ils n'étaient pas bulgares.

« *Csak keveset beszélek magyaru*. »

Pas de réponse. Pas hongrois non plus.

« *WyliÂ¿ mi dupe, matkojebca*. »

Encore moins polonais.

« *Dobra Den. Do prdele*. »

Une tête légèrement tournée, un petit regard de surprise de la part de l'un des hommes portant la table.

Bingo, pensa Holliday. *Ils sont tchèques*.

La dernière fois qu'il s'était rendu en République tchèque, c'était un an plus tôt, avec la jeune Sinclair, à l'occasion d'une vaine course-poursuite qui avait manqué de le tuer.

Les trois hommes quittèrent la pièce. En laissant la porte ouverte. Holliday ne bougea pas. Une silhouette mince comme un roseau apparut alors dans l'encadrement.

« Madame Sinclair », articula-t-il tandis qu'elle s'avançait lentement vers lui.

Le bout de sa cigarette luisait dans l'obscurité ambiante. Elle portait un tailleur Chanel de couleur sombre à fines rayures.

« C'est flatteur de se sentir reconnue, sourit-elle.

– Vous devez être très satisfaite. À moins d'un battement de cœur de la Maison-Blanche… Dommage qu'il n'ait pas été nommé à cause de ses mérites.

– Nous ne sommes pas ici pour parler de mon fils, colonel, mais pour parler de vous. Et de quelque chose qui appartient de droit à ma famille.

– Comment nous avez-vous retrouvés si vite ? demanda Holliday, en évitant d'évoquer le calepin de frère Rodrigues.

– Cela fait des semaines que je vous fais suivre. »

Elle marqua une pause, lâcha une longue bouffée de cigarette puis enchaîna :

« Maintenant, reprenons où nous en étions.

– C'est la deuxième fois que je me fais enlever par votre petit groupe, déclara Holliday dans l'espoir de gagner du temps.

– J'aurais du mal à appeler cela un "petit" groupe, soupira Kate Sinclair. Notre association Rex Deus constitue un ensemble nettement plus important que vous ne le pensez. Certains de nos membres sont très haut placés.

– Oui, des gens capables d'en faire disparaître d'autres. Capables de monter de toutes pièces des simulacres d'attentat.

– Vous parlez de mon fils ? fit-elle en secouant la tête. C'était assez facile, comparé à l'assassinat du pape.

– Si vous teniez vraiment à me faire passer pour un pigeon, pourquoi m'enlever maintenant ? J'aurais pu mourir criblé de balles, avec les médias ensuite invités à la fête.

– Chaque chose en son temps, colonel. Nous avons tous notre rôle à jouer dans notre petite production. »

Elle laissa tomber son mégot sur le sol avant de l'écraser du bout de son élégante chaussure.

« Le calepin, dit-elle. Le calepin des Templiers. *Mon* calepin.

– Il ne vous appartient pas. Et vous savez que je ne vous dirai rien sur lui.

– Bien sûr que si, reprit la vieille femme. Vous finirez par le faire. Nous avons de quoi vous faire changer d'avis. Votre nièce.

– Peggy… que lui avez-vous fait ?

– Ne vous inquiétez pas, colonel. Elle fait autant que vous partie du scénario. Vous allez vous revoir, je vous le promets.

– Votre assurance ne m'impressionne pas beaucoup, madame Sinclair. Vous, Matoon et le reste de vos amis tordus, vous êtes tous des traîtres.

– Des patriotes, corrigea-t-elle.

– Foutaises, grogna-t-il.

– Nous allons reprendre ce pays, colonel Holliday.

– Le reprendre à qui, exactement ?

– Aux hordes de salauds qui ont mis notre nation à genoux sans même que nous nous en rendions compte ou, pire, que nous nous en souciions. On ne parle que de pain et de jeux, voilà tout. Les gens regardent des émissions de téléréalité où de stupides femmes donnent naissance à huit ou dix bébés à la fois, où des parents font voyager leurs enfants en ballon uniquement pour la publicité, tout cela pendant que le pays sombre dans le chaos. Ils regardent des films de pédés sur des arbres vivants, qui marchent et qui parlent. La moitié des habitants sont mexicains, juifs ou arabes. Nos frontières laissent passer le sang d'un côté, et la drogue et les migrants illégaux de l'autre. Notre monnaie est dévaluée, et notre politique étrangère ne parle que d'apaisement. Plus personne n'emploie l'anglais, aujourd'hui ! »

À la lueur étrange qu'il décelait dans son regard, Holliday comprit qu'il n'avait aucune chance de tenir une conversation rationnelle avec cette femme. Que cela soit dû à l'avidité du pouvoir ou à une démence ancrée en elle, Kate Sinclair était irrévocablement folle. Aussi folle qu'un fondamentaliste musulman lançant une fatwa contre un dessin animé ; aussi paranoïaque que Richard Nixon à ses pires moments. Digne, donc, de l'asile d'aliénés.

« Vous êtes atteinte de démence, dit-il calmement. Et vous êtes complice de meurtre. Vous ne valez pas mieux que Charles Manson.

– J'incarne le destin, articula-t-elle d'un ton solennel. L'Histoire m'absoudra. »

La dernière remarque faite par Fidel Castro pour sa défense, lors de son premier procès… Un sentiment aussi exprimé par Hitler, Staline et Raspoutine. Charmante compagnie ! Tous des dictateurs, souffrant du complexe de Dieu, et profondément atteints.

« Alors, quel est votre plan ? demanda Holliday.

– J'ai l'intention de récupérer mon droit d'aînesse à travers vous. Pour cela, nous allons vous transférer sans attendre à la prison de Pankrác. »

Elle sourit puis alluma une autre cigarette.

« Vous connaissez ? demanda-t-elle.

– Une geôle du XIX^e^ pas très loin de Prague. Les nazis l'ont utilisée un temps, puis c'est devenu le centre d'interrogatoire du KGB.

– C'est maintenant Blackhawk Security qui s'y est installée.

– Vous, en d'autres termes, remarqua-t-il avec un sourire amer. Je peux donc m'attendre à des techniques d'interrogatoire musclées – le supplice de la baignoire, par exemple.

– Tout à fait, sourit Kate Sinclair. Cependant, ce ne sera pas vous la victime, mais Mme Blackstock. »

Elle lança un ordre sec en tchèque, et trois gardes apparurent aussitôt. Deux d'entre eux étaient armés d'un fusil automatique, et le troisième tenait entre les mains des entraves et des chaînes.

« Votre carrosse est arrivé, colonel. Il est temps de vous faire monter dans le bus. »

Le bus prison sans fenêtre prit la route qui partait de l'ancien aéroport Príbram, à Dlouhá Lhota, vers le nord, en traversant les forêts du centre de la Bohême. Le véhicule semblait sortir tout droit d'un vieux film de gangsters : le chauffeur et les gardiens étaient séparés des prisonniers par une paroi grillagée aux ouvertures à peine assez grandes pour y glisser le canon d'une arme à feu.

L'intérieur du bus était équipé d'une petite cage pour accueillir un second gardien, également armé d'un pistolet à canon court, et qui contrôlait le cadenas verrouillant les entraves et les chaînes.

Les prisonniers occupaient de longs bancs latéraux fixés au sol et aux parois du bus ; des bancs qui étaient divisés en compartiments par des plaques de métal sur lesquelles les menottes de centaines de détenus précédents avaient laissé des graffitis de toutes sortes. C'était en fait une prison sur roues, aux vitres à l'épreuve des balles, aux parois blindées et aux pneus increvables.

Ce soir, ils étaient sept à voyager dans ce bus : Peggy, Holliday, et cinq jeunes hommes coiffés de sacs de toile noire, qui dialoguaient en farsi. La panique se devinait dans leur voix.

Holliday se retrouva assis face à Peggy, dans la partie avant du bus.

« Tu es sûr qu'on se rend bien à cet endroit… Pankrác ? lui demanda-t-elle.

– Sinclair n'a aucune raison de nous mentir.

– Mais pourquoi se donner tant de mal ? Pourquoi ne pas se débarrasser de nous purement et simplement ?

– Elle le fera, dès qu'elle aura obtenu l'information qu'elle cherche. »

Peggy remua les pieds, en tirant légèrement sur les lourdes chaînes qui coulissaient dans un anneau de fer fixé au sol. Par ce geste, elle tendit involontairement celle qui entourait les chevilles de l'un des hommes assis à côté d'elle. Celui-ci tourna vivement vers elle sa tête encapuchonnée pour lui lancer :

« *Ann ru sar et, kiram tu kunet cos eh lash jende !*

– *Torke char, arabe kassif !* » lui cria Peggy en retour.

Stupéfait, il se retourna vers ses compagnons, qui ne purent s'empêcher de rire devant cette réponse à son insulte, aussi vive qu'inattendue.

Comme le bus ralentissait avant de s'arrêter, les prisonniers devinèrent au-dehors la sonnerie stridente d'un passage à niveau. Au bout de quelques longues minutes, le garde et le chauffeur se mirent à parler. Holliday se pencha et tendit le cou pour jeter un coup d'œil à l'extérieur de son box. Il distingua vaguement la lumière rouge clignotante et les barrières rouge et blanc abaissées.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Peggy.

– Un problème, on dirait, à un passage à niveau. Les lumières flashent, les barrières sont baissées, mais il n'y a pas de train.

– Et de quoi discutent-ils, tous les deux ?

– De savoir à qui incombe la responsabilité de descendre du bus pour aller vérifier ce qui se passe. C'est, du moins, ce que je crois comprendre.

– Et qui est-ce qui gagne ? demanda-t-elle en riant.

– Le chauffeur, je crois », répondit Holliday.

Avec un sourire théâtral, le garde se leva de son siège et le conducteur pressa un bouton sur le tableau de bord. La portière hydraulique s'ouvrit dans un souffle grinçant, et l'homme descendit les trois marches du véhicule.

La balle explosive jaillit par l'ouverture, pulvérisa littéralement le garde puis continua sa course avant de percuter la fenêtre du chauffeur, aspergeant de sang, de débris et d'éclats jaunâtres toute la longueur du bus.

« Merde ! » souffla Peggy en se baissant au maximum dans son petit box.

Holliday savait ce qu'elle voulait dire. Quelqu'un essayait de libérer les prisonniers encapuchonnés – sans doute des talibans afghans ou des hommes d'Al-Qaïda – et, aux yeux de leurs sauveteurs, lui-même et Peggy deviendraient des bagages aussi encombrants qu'infidèles.

Il tira violemment sur sa chaîne, mais rien ne bougea. Une deuxième explosion secoua le bus, et, une fois encore, il risqua un regard en dehors de son box. On avait fait sauter les portes de derrière. Le garde, protégé par sa cage, pointa le canon de son arme à travers le grillage et tira à l'aveuglette. S'ensuivit un bref instant de silence puis Holliday reconnut le bruit familier d'une grenade qui venait d'atterrir non loin. Et, de nouveau, une puissante explosion. Les chaînes qui le retenaient prisonnier du sol se détendirent brusquement.

Encore une détonation, plus légère, provenant de l'avant du bus, puis plus rien. Le silence total. Le dos collé à la paroi derrière lui, Holliday demeura sans bouger dans son box de métal et fit signe à Peggy de faire de même.

L'étrange silence se poursuivit une longue minute encore puis une voix rauque résonna :

« *Yallah ! Yallah !* »

De l'arabe.

Les prisonniers commencèrent à parler entre eux, certains ne cachant pas leur joie, et Holliday sentit une nouvelle fois les chaînes se détendre nettement à ses pieds, puis ce fut de nouveau le silence. Quelques secondes s'écoulèrent avant que ne résonnent au-dehors les rafales soudaines d'une arme automatique.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'alarma Peggy.

– Je ne crois pas que nos amis iraniens aient finalement droit à la réception qu'ils espéraient », lui répondit Holliday.

Suivit un autre long moment de silence puis des bruits de pieds bottés se firent entendre, venant dans leur direction. Trois personnages cagoulés apparurent alors, armés de mitraillettes Skorpion et vêtus de noir

sous leurs gilets pare-balles en Kevlar. L'un d'eux se révéla être une femme.

Un des hommes s'arrêta devant le petit box de Holliday, cala son arme sur son épaule, détacha de sa ceinture un coupe-boulon, sectionna les fers entravant les pieds du colonel et fit glisser les chaînes de ses menottes. Il rangea tranquillement son outil et sortit de la poche de son pantalon de combat une petite clé, avec laquelle il défit les menottes du prisonnier.

Enfin, il recula d'un pas et déclara :

« Vous êtes libre, colonel. »

Holliday lui jeta un regard étrange. Quelque chose dans sa voix rauque lui semblait familier.

« Vous ne me reconnaissez pas, colonel ? »

L'homme ôta alors la cagoule qui lui cachait le visage, sourit à son vieil adversaire et cita une phrase de la Bible :

« Après avoir dit cela, Jésus cria d'une voix forte : "Lazare, sors !" Et le mort sortit… »

L'homme debout devant lui se mit à rire, la cicatrice de sa gorge prenant alors l'aspect d'un épais ver rouge.

« J'ai gardé mes bandages pendant des mois… »

C'était Antonin Pesek, le tueur tchèque que Holliday avait abattu à Venise un an plus tôt.

27

Située dans l'ouest de Prague, la pension Akát à la façade couleur tabac surplombait la voie ferrée et le terminal de tramway, à la station de métro Smichov. Le bâtiment, de style indéterminé, valait à peine mieux qu'un asile de nuit. On pouvait y dormir pour quelques couronnes, bercé au son de la vaisselle craquelée qui vibrait bruyamment sur les tables de la salle à manger chaque fois que passait un tram. Parfaitement anonyme, c'était l'endroit idéal pour les commis voyageurs et les touristes désargentés.

« Il est mort ? demanda Holliday en sortant de la minuscule salle de bains.

– De deux coups de pistolet : l'un en plein cœur, l'autre à la tête. Très pro, répondit Pat Philpot en dévorant une cuisse de poulet du KFC voisin. »

Peggy était vautrée dans un fauteuil, tandis qu'Antonin Pesek, leur sauveteur sur la route vers la prison de Pankrác, se tenait debout à la fenêtre et observait la rue en contrebas.

« Mais pourquoi l'avoir tué ? Il ne savait rien. C'était juste un pauvre photographe qui ignorait ce qu'il avait en main.

– Jefferson vous connaissait, Doc. C'est ça qui l'a tué. À l'origine, c'était vous le bouc émissaire. Maintenant, vous et Mme Blackstock, vous êtes des mouches dans le lait de Mme Sinclair.

– C'est vraiment trop extraordinaire, cette affaire, commenta Peggy. On dirait un conte des frères Grimm. »

Pesek se détourna brièvement de la fenêtre.

« Le monde entier est plongé dans l'univers des Grimm, intervint-il en souriant. Au XVI^e^ siècle, une comtesse bohémienne du nom d'Élisabeth Báthory aimait se baigner dans le sang des vierges qu'elle attirait dans son château. En tant que tueuse en série, elle était nettement plus prolifique que votre Theodore Bundy[1]. Là, on peut parler d'« extraordinaire », ma chère.

– Alors, où vous placez-vous dans toute cette histoire ? » demanda Holliday à Philpot.

L'analyste de la CIA se servit une autre part de poulet, mais se ravisa et reposa le morceau de volaille pané dans sa boîte de carton. Il s'essuya les lèvres puis lâcha un rot discret.

« La famille Sinclair représente, depuis le début, une véritable plaie pour Washington. Elle a des liens qui remontent jusqu'à Donovan et Dulles et les gars de l'ex-OSS – les espions de l'Ivy League. Collés comme des mouches à la communauté des renseignements, ils n'ont jamais lâché l'affaire. Plusieurs membres de Rex Deus se sont infiltrés depuis des dizaines d'années au Congrès, au Sénat, à la Justice et au Pentagone. Le vieux sénateur était bien trop corrompu pour tenter quoi que ce soit – comme Joe Kennedy, à l'époque de la prohibition. Mais il avait de bonnes relations et, avant de mourir, il a passé le flambeau à son petit-fils, qui l'a lui-même passé à sa femme, la vénérable Kate. Aujourd'hui, c'est elle qui agit comme le vieux avait toujours rêvé de le faire.

– En mettant son fils à la Maison-Blanche », observa Holliday.

Avec un petit rire, Philpot jeta un os de poulet dans la corbeille.

« La Maison-Blanche, oui… ça n'est que le début.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiéta Peggy.

– Il y a eu un film, dans les années soixante, reprit Pat. *Sept jours en mai*, ça s'appelait…

– Jamais entendu parler, avoua la jeune femme.

– Ah, la jeunesse… fit-il avant de plonger la main dans la boîte pour en sortir un nouveau morceau de poulet frit.

– Je me souviens, intervint Holliday, ça parlait d'un coup d'État militaire… d'un général qui n'aimait pas la façon dont un président mollasson se laissait faire par les Russes à propos d'un traité antimissile, et qui a comploté pour prendre les États-Unis de force, par les armes.

– C'est ça, reprit Philpot. Et Kate Sinclair est sur le point de faire la même chose avec l'aide de ses petits copains de la CIA et du Pentagone, le général Angus Scott Matoon en particulier. Elle se moque bien de la façon dont le gouvernement actuel est en train de vendre la boutique. Elle pensait avoir assez de pouvoir au Congrès pour faire destituer le pauvre gars. Et, maintenant, elle essaie par des moyens détournés de mettre son fils sur le trône tout en restant à la manœuvre.

– Dans le film, si le général tente ce coup d'État, c'est parce qu'il croit en toute honnêteté que le traité antimissile est une preuve de lâcheté et qu'il menace la puissance de l'Amérique. Mais l'excuse de Kate Sinclair, qu'est-ce que c'est ? demanda Holliday.

– Quelle est, d'après vous, la meilleure chose qui soit arrivée à George W. Bush ? Qu'est-ce qui l'a fait élire pour un second mandat et lui a permis de se lancer dans une guerre contre l'Irak ? Quelle est la meilleure chose pour un Président, selon vous ?

– Ben Laden et le 11-Septembre, suggéra Peggy. Saddam Hussein et ses prétendues armes de destruction massive.

– Un ennemi commun, ajouta Holliday.

– Un cri de ralliement : "Les Anglais arrivent !" enchaîna Peggy. Le Djihad al-Salibiyya.

– C'est complètement fou, commenta Holliday. Kate Sinclair pense vraiment qu'il suffit de faire croire que son fils a été blessé par un faux terroriste pour renverser le gouvernement ? Aucun homme politique américain n'est assez stupide pour penser une telle chose.

– Eh bien, intervint Pesek, toujours à sa fenêtre, cela me fait dire qu'il y a beaucoup de politiciens stupides, là-bas. Plus qu'ici.

– Il lui faudrait un nouveau 11-Septembre, pour ça, déclara Peggy. Quelque chose d'énorme.

– C'est précisément ce qu'elle attend », reprit Philpot en se calant contre son dossier.

Il s'essuya les mains sur une serviette de papier puis alluma une cigarette.

« Sauf que, cette fois, ce ne sera pas un riche Saoudien en conflit avec son père et pourvu d'une bite minuscule qui l'aidera. Ce sera un bon gars du Kansas, qui aura viré au style "la petite mosquée dans la prairie", exactement comme ce pauvre type de sénateur Sinclair a été embrigadé par sa mère pour lancer depuis quelques années son message d'alerte à la population. Le Président sera pressé par Matoon de déclarer la loi martiale et, s'il refuse, il sera destitué et remplacé par le jeune sénateur. Qui est déjà assis dans le fauteuil du vice-président. Il ne reste qu'une chose…

– Tom's Hill, murmura Holliday.

– Quoi, Tom's Hill ? s'agaça Philpot, irrité d'avoir été interrompu dans son récit.

– Quand on a fouillé la maison de Tritt, à Lyford Cay…

– Vous avez fait quoi ? s'étrangla Pat, les yeux exorbités.

– On a fouillé la maison de Tritt, à Lyford Cay… je vous raconterai ça plus tard. Toujours est-il que j'ai trouvé un CD bourré d'infos sur un endroit appelé Tom's Hill. Sur le moment, ça ne m'a rien dit, mais, maintenant…

– Maintenant quoi ?

– D'après le CD, Tom's Hill a une population de seulement quelques milliers d'habitants, mais presque tous sont employés par une société au doux nom de King Fertilizer Corporation. C'est le plus gros fabricant de nitrate d'ammonium des États-Unis.

– Seigneur Dieu ! lâcha Philpot, horrifié.

– Qu'est-ce qu'il y a de si grave ? demanda Peggy. Qu'est-ce que les fertilisants ont à voir avec tout ça ?

– Le nitrate d'ammonium, qui forme un des composants de ces engrais, est l'ingrédient de base de l'ANFO, lui expliqua Pesek. L'explosif qui a été utilisé pour l'attentat à la bombe d'Oklahoma City. »

Secouant lentement la tête, le sémillant tueur poursuivit :

« Vous, les Américains, vous êtes vraiment cinglés. Ça fait des années que la vente de ce genre de fertilisant est contrôlée en Europe, mais n'importe qui dans votre pays peut en acheter à la tonne, sans qu'on lui pose la moindre question. »

Repoussant le rideau, il regarda une nouvelle fois dans la rue.

« À propos d'Américains cinglés, on dirait bien qu'on a de la visite. »

Philpot fut instantanément sur ses gardes.

« Qu'est-ce qu'ils conduisent comme voiture ? »

Il sortit un Glock 9 de l'étui qu'il portait sous l'épaule et glissa une balle dans la chambre.

« Une Lincoln Navigator », répondit Pesek.

À son tour, il s'empara de son arme, un Beretta 92, puis tira de la poche de sa veste un petit silencieux.

« Le Blackhawk, dit Philpot. C'est soit ça, soit nos gars. Ils sont combien ?

– Quatre, répondit Pesek. Trois en groupe, et un légèrement en arrière.

– Qu'est-ce qu'ils portent avec eux ?

– Des sacs à dos.

– Quel genre de matériel, d'après vous ?

– Sans doute des FN P90. Interdits. Ce sont les BIS qui les utilisent.

– Les BIS ? demanda Peggy, intriguée.

– Bezpecnostní Informacní Sluzba, dit Holliday. La police secrète tchèque.

– Comment on s'y prend ? » interrogea Philpot.

Le tueur tchèque n'hésita pas une seconde.

« Il faut les contenir. Celui qui reste en arrière va prendre l'escalier pour parer à toute tentative de fuite. Les trois autres vont emprunter l'ascenseur et pénétrer dans la chambre. Ils auront une clé magnétique.

– Comment savez-vous tout ça ? s'étonna Peggy.

– Parce qu'à Prague on achète n'importe qui, madame Blackstock. Et les réceptionnistes d'hôtel sont très bon marché, je peux vous l'assurer. »

Se tournant vers Holliday, il ordonna :

« Vous et votre nièce, dans la salle de bains. Couchez-vous dans la baignoire. Monsieur Philpot, prenez la cage d'escalier.

– Et vous, Pane Pesek ? » demanda-t-il.

Celui-ci sourit puis effleura brièvement sa moustache parfaitement lissée.

« Je serai dans ma chambre, de l'autre côté du couloir. »

Philpot hocha la tête et sortit de la pièce.

« Vite, reprit Pesek. Ils vont être là d'un instant à l'autre. »

Holliday saisit Peggy par le coude et tous deux partirent vers la salle de bains. Pesek sortit à son tour, en fermant la porte derrière lui.

« Il n'a pas essayé de te tuer, un jour ? demanda la jeune femme avant de s'agenouiller dans la vieille baignoire.

– Plus d'une fois, en fait, fit-il en y grimpant à son tour. Inutile de préciser que, moi aussi, j'ai essayé de le tuer. J'ai même pensé avoir réussi, pour être franc.

– Et tu lui fais encore confiance ?

– Pas besoin. Philpot le paie pour ses services.

– Qu'est-ce qu'il a à voir avec nous ?

– Pesek est un pro. Il est fidèle à sa réputation. S'il trahit ceux qui le paient, il sait qu'il ne retrouvera jamais un autre boulot. Il sera grillé à vie et finira probablement éliminé par un autre tueur.

– Des meurtriers avec une éthique, soupira-t-elle. On aura tout vu. Et là, on fait quoi ?

– Tais-toi et ne bouge plus, dit Holliday en s'accroupissant dans la baignoire à côté d'elle. Les méchants seront là dans une seconde. »

Le déclic d'une clé magnétique glissée dans la serrure annonça l'arrivée des trois hommes dans la pièce. Un silence, puis, soudain, les crépitements sourds des mitraillettes qui se déchaînaient dans la pièce

voisine. Des trous se formèrent sur la porte de la salle de bains, le miroir de l'armoire à pharmacie vola en éclats et, de nouveau, le silence.

« *Da prdele !* lança une voix furieuse.

– *Do pice !* » ajouta une autre.

S'ensuivit un bref moment de silence puis ce fut la voix de Pesek qui résonna :

« *Dobry den, Zdvorilí pánové* », dit poliment le tueur.

Une exclamation, suivie de trois déclics, comme si l'on remontait un réveil à l'ancienne, puis encore trois autres.

« Qu'est-ce que c'était ? » souffla Peggy, toujours accroupie dans la baignoire.

Holliday se redressa. Il aurait pu lui dire que c'était le bruit de la mort, mais il n'en fit rien.

« Tout va bien, maintenant, leur lança Pesek de la chambre. Vous pouvez revenir, colonel Holliday. »

Suivi de Peggy, il sortit de la baignoire et ouvrit la porte de la salle de bains.

« Nooon ! » s'exclama la jeune femme.

Trois corps gisaient sur le sol, baignant dans une mare de sang.

Devant la porte, Pesek dévissait tranquillement le silencieux de son arme.

« Ne touchez à rien, leur dit-il. Et venez vite avec moi. Il y en a probablement d'autres qui nous attendent. »

Les yeux baissés sur les trois cadavres gisant par terre, il ajouta :

« Et s'il n'y en pas d'autres, c'est la police qui ne tardera pas à arriver. Il faut partir d'ici.

– Pour aller où ? demanda Holliday. On n'a ni papiers, ni passeports, ni… rien du tout.

– À Aix-les-Bains », répondit Philpot, qui venait de les rejoindre.

Considérant les dégâts d'un regard détaché, il précisa :

« J'ai un ami là-bas. »

28

Billy Tritt et un garçon du nom de Stephen Barnes, l'un des plus remarquables techniciens parmi les skinheads psychopathes membres du Bras droit du Maine, arrêtèrent la camionnette volée AT & T à côté de la boîte de dérivation de l'autoroute 18 ; ils se trouvaient à un kilomètre et demi de la King Fertilizer Corporation, l'usine d'engrais de Tom's Hill. Tritt coupa le moteur avant de se tourner vers son jeune voisin. Tous deux portaient l'uniforme et le casque d'AT & T, récupérés sur les cadavres des anciens occupants de la camionnette.

« Tu sais quoi faire, soldat ? demanda Tritt d'une voix ferme.

– Oui, monsieur, répondit Barnes. Ouvrir la boîte de dérivation pour y chercher le câble de la ligne T1. Là où il rejoint le faisceau des autres câbles, j'insère un répartiteur à trois voies et je passe une ligne secondaire pour vous joindre dans la camionnette.

– Bon. Tu as tes outils ? »

Barnes tapota sa lourde ceinture.

« Oui, monsieur.

– Le répartiteur ? »

Barnes hocha la tête en plongeant les doigts dans la poche supérieure de son uniforme légèrement taché de sang, pour en sortir la grande pièce de chrome.

« Voilà, monsieur », répondit-il fièrement.

Il n'avait pu entrer à l'Institut technique Lincoln à cause de l'argent que cela aurait coûté à ses parents, et aussi pour quelques incartades côté drogue, mais il savait ce qu'il faisait. S'il avait obtenu ce diplôme, il aurait pu travailler pour n'importe quelle chaîne de télévision câblée, toutefois ses deux années au centre pénitentiaire de Wyndham lui avaient ôté toute envie de chercher un travail régulier.

« Bon. Alors vas-y, soldat. »

Avec son allure d'ado de cent quinze kilos tout en muscles, Barnes sortit de la camionnette pour aller installer les cônes de signalisation comme on le lui avait dit, bien qu'il n'y ait pas une voiture à l'horizon. À perte de vue, on n'apercevait que les vastes champs de maïs recouverts d'une neige sale balayée par le vent.

La boîte de dérivation était une grosse armoire verte posée sur l'accotement. Barnes sortit de sa ceinture une petite pince à levier, fit sauter le cadenas et se mit au travail, à la recherche du câble T1 qui permettait à l'usine d'engrais de communiquer avec les serveurs du centre logistique API de Wichita. API était le transporteur contractuel qui livrait les produits de la King Fertilizer vers leurs différentes destinations.

Il fallut quinze minutes à Barnes pour trouver la ligne T1, et dix autres pour faire passer un câble à travers le hublot sur le côté de la camionnette. Tritt s'en empara, le joignit à un connecteur et fixa le fil sur son portable Hewlett-Packard. Une minute plus tard, il était branché sur le serveur de la King

Fertilizer et détournait déjà quatre conteneurs de granulés de nitrate d'ammonium vers les docks de la King Fertilizer International, à Baltimore.

Quelques clics supplémentaires lui permirent d'établir les codes d'autorisation destinés aux chauffeurs qu'il enverrait sur place, afin de transporter l'engrais de Baltimore dans le Maine *via* la Triskip Carriers, transporteur fluvial qui évoluait régulièrement entre Baltimore et le New Jersey, New York, Boston et Portland. De là, ils poursuivraient leur route vers Halifax et Montréal.

Grâce à ces quelques actions depuis l'arrière-pays glacé du Kansas, Tritt mettait en œuvre cent vingt-cinq tonnes de l'élément de base de l'explosif destiné au plus gros attentat au camion piégé jamais réalisé. Dans les sept jours à venir, le chargement arriverait à Portland ; entre-temps, les autres membres du Bras droit du Maine pomperaient les dix mille litres de mazout qu'il faudrait ajouter aux granulés dans leurs conteneurs. L'explosion qui en résulterait, après déclenchement, serait à peu près mille fois plus puissante que celle d'Oklahoma City.

Son travail terminé, Tritt débrancha l'ordinateur et gratta la paroi du véhicule. Le câble recula puis disparut derrière le hublot. Tritt ouvrit la portière côté conducteur et se retrouva dans le froid, son souffle flottant comme une fumée dans l'air immobile. Il regarda le jeune Barnes récupérer le câble puis fermer la porte de la boîte de dérivation, avant de remplacer le cadenas à combinaison qu'il avait fait sauter par un autre, identique, sorti de la poche de sa veste.

« C'est fait ! » lança-t-il en souriant à Tritt

Le tueur jeta un regard vers le triste ciel gris. Il recommençait à neiger. De gros flocons humides. Parfait.

« Bon travail. Maintenant, jette par terre le câble supplémentaire.

– Pardon ?

– Jette-le, soldat.

– Ah, bon… bien monsieur. »

Visiblement perdu, le garçon n'en fit pas moins ce qu'on lui disait. Tritt ouvrit sa veste pour sortir un Mossberg Bullpup de son étui, et lui tira une balle dans la tête. Barnes s'effondra, comme décapité, la tête et le cou explosés en mille morceaux de chair sanguinolente, de cerveau et de crâne en bouillie qui jaillirent en un nuage rosâtre, avant d'aller s'éparpiller sur la neige autour du corps affalé.

Il se recroquevilla comme un Kleenex, tandis que Tritt rangeait l'arme sous son bras puis s'approchait en sortant deux grands sacs plastiques de sa poche. Il ramassa la hachette du garçon accrochée à sa ceinture et s'en servit pour lui sectionner les deux mains, qu'il plaça dans deux sacs différents.

Il les ferma hermétiquement, les mit dans les deux poches de sa doudoune puis récupéra le câble. Enfin, du bout des pieds, il envoya le corps dans le fossé.

Ensuite, il balança de la neige par-dessus, jusqu'à ce qu'on ne voie plus rien. Avec un peu de chance, le cadavre se décomposerait et ses restes parcheminés n'émergeraient qu'au printemps. Il faudrait encore un bon moment avant qu'il soit identifié, si on y parvenait un jour.

Tritt ramassa les cônes, regagna la camionnette, mit en route le moteur et le chauffage puis alla jeter les cônes et le câble à l'arrière. Peu après, il filait plein est, vers l'aéroport de Wichita, avec l'intention de garer son véhicule dans le parking longue durée, de le nettoyer de fond en comble avant de l'y abandonner.

Son matériel de base se trouvait dans un sac de voyage rangé dans un casier de l'aéroport. Il louerait une voiture dans une grosse agence, traverserait quelques États, achèterait un robot ménager dans un quelconque Wal-Mart, pour y broyer les mains du malheureux Stephen et jetterait cette purée dans les toilettes, au fin fond d'un motel tout aussi quelconque à au moins un État de distance de celui du Wal-Mart.

Il rincerait le robot à l'eau de Javel dans un autre motel également séparé d'un État du précédent, pour ensuite en faire don à une œuvre de charité dans la prochaine grande ville qu'il traverserait. C'était se donner beaucoup de mal pour si peu, mais mieux valait en faire trop que pas assez, comme disait sa grand-mère, qu'il s'agisse de gâteaux ou de quoi que ce soit d'autre.

« Tu rigoles ! marmonna Randy Lockwood, le chef de la police de Winter Falls. Pourquoi il viendrait ici ? »

La maire, Dotty Blanchette, s'adossa à son siège en soupirant.

« Parce que M. Je-sais-tout a fréquenté Abbey School et que c'est sa quarantième cérémonie de remise des diplômes.

– Tu ne devrais peut-être pas traiter le président des États-Unis de ce nom.

– J'énonce juste un fait. De toute façon, ce n'est plus qu'un Président par intérim.

– Dans combien de temps ? soupira Lockwood.

– Dix jours. L'équipe préparatoire arrive dans une semaine. Apparemment, pour le match de hockey annuel prévu entre Winter Falls High et Abbey School, c'est lui qui va lancer le palet. Les photographes vont se précipiter. Normalement, c'est moi qui dois l'accompagner puisque sa femme est en Thaïlande ou dans le coin pour essayer d'arracher des prostituées de douze ans au sida, ou quelque chose de ce genre.

– Il s'intéressait plus au hockey qu'au football, je crois, observa Randy. Je me souviens à peine de lui.

– Oui, c'était le capitaine de l'équipe de hockey d'Abbey School, tout ça grâce à son père qui avait payé la patinoire de l'école. Il avait commencé à Andover, mais Abbey possédait une meilleure équipe, alors il y a passé quatre ans avant de se faire transférer à Yale. Il estimait que toutes les femmes devaient lui tomber dans les bras. Beau comme un dieu, doté d'un charisme hallucinant. Un seul sourire et elles atterrissaient dans son lit. Sauf moi. Trop charmeur à mon goût.

– Les femmes peuvent être tellement cruelles ! commenta Lockwood avec un sourire.

– Tout ça, c'est du passé. De l'histoire ancienne. À oublier…

– Comment est-ce qu'il va arriver ici ? Quand son père venait, en été, il prenait toujours un hydravion. Mais le lac est gelé, donc ça ne va pas être possible.

– Dans leur grande sagesse, les services secrets n'ont pas jugé bon de m'informer sur ce point. »

Dotty se pencha en avant sur son vieux fauteuil de cuir pour boire une gorgée de café dans sa tasse Starbucks en Inox. À l'évidence, le café était froid, et elle fit la grimace quand l'amer breuvage lui traversa la bouche.

« Parfois, je me dis que je suis accro à la caféine, marmonna-t-elle. C'est la seule chose qui me tienne en vie. Pas facile de gérer cette ville, même en hiver ; alors, si un Président vient s'y prendre les pieds dans le tapis…

– Ça ne me déplairait pas, comme boulot, dit Lockwood, l'œil brillant. Il y a tellement d'avantages, les décorations, les balades dans une des Cadillac de Mark Horrigan à la Parade de la truite, tous les ans…

– À propos de Horrigan, tu n'as jamais retrouvé son fils ?

– Volatilisé. Paraît que son père l'a envoyé chez sa mère, en Floride.

– Tu vas te lancer à sa poursuite ?

– À quoi bon ? Il aura vite fait de se retrouver tout seul dans le pétrin là-bas. Ils n'auront qu'à gérer le problème eux-mêmes. »

Randy se leva, quitta le fauteuil qu'il occupait devant le bureau de Dotty Blanchette. La mairie se trouvait dans l'ancien hôtel de ville et, à travers les fenêtres cintrées de Dotty, il apercevait la place, jusqu'aux voitures garées sur Main Street. Il était temps d'aller distribuer quelques prunes, histoire de renflouer les caisses de la ville.

« Au fait, ajouta-t-il en souriant. J'ai une mission plus importante à assurer que Tommy Horrigan. Il faut que je m'occupe de ce foutu président des États-Unis. »

29

La première personne à remarquer Aix-les-Bains fut sans doute un centurion romain sur la route qui le menait d'Italie à la Gaule, pour conquérir ce pays de barbares indisciplinés. À son départ de l'armée, il retourna vers ce joli village au bord d'un lac, bâtit un bassin au-dessus des sources chaudes, qu'il nomma *Aquae Grantianae*. Et cela donna naissance à une tradition.

Située à l'ombre du mont Revard, sur les bords du lac du Bourget, le plus grand plan d'eau douce de France, la petite ville d'Aix-les-Bains traitait l'arthrite de ses riches clients depuis deux mille ans. Elle avait été particulièrement à la mode durant les années 1880, après une visite de la reine Victoria, qui voulait tout simplement l'acheter au gouvernement français. L'offre fut aimablement déclinée, mais, peu après, devaient sortir de terre un casino et un champ de courses destinés à tondre les clients des jolis hôtels alentour, et les sources furent renommées Royal-les-Bains.

Des trains entiers arrivaient directement de Paris, bondés de représentants de la haute société qui venaient faire trempette sur la plage. Les bateaux à vapeur traversaient la Manche, emplis de joueurs de tennis désireux de passer les mois d'été à l'air pur des Alpes ; les épouses y discutaient de leurs époux, les époux de leurs épouses, et les amis des uns et des autres, pendant que Clara Butt chantait *The Keys of Heaven* sur les gramophones. C'était la Belle Époque, mais elle finit par disparaître. Les dorures des plafonds s'écaillèrent, le marbre des sols se fendit et les tuyaux transportant l'eau de source se mirent à retentir de terribles bruits métalliques, au même titre que les articulations des vieux clients. La petite ville ancienne, cachée dans les montagnes, tomba pratiquement dans l'oubli, et ce fut précisément pour cette raison que M. Richard Pyx, le fournisseur de documents, s'y installa. Pour cela et aussi pour la proximité de ses nombreux comptes en banque, à moins de cent cinquante kilomètres de là, à Genève.

Peggy Blackstock s'éveilla aux premiers rayons du soleil inondant les montagnes escarpées qui marquaient les limites de la Haute-Savoie. Elle s'était installée à l'arrière de la Mercedes louée à Prague, que conduisait maintenant Philpot, avec Holliday à côté de lui.

Elle s'assit en clignant des yeux.

« Bonjour ! lui lança le chauffeur aux joues rondes. On est presque arrivés.

– Où ça ? » demanda-t-elle en bâillant.

Elle regarda par la fenêtre. Ils se trouvaient sur une route de haute montagne. Sur la gauche apparaissaient d'épaisses forêts de pins, mais elle aperçut dans le lointain une ville éclairée par le soleil, en bordure d'un immense lac aux eaux scintillantes.

« À Aix-les-Bains », répondit Philpot.

Un étroit chemin de gravier apparut sur la gauche, et il s'y engagea, dirigeant la vieille Mercedes à travers les troncs dépenaillés et les roches à pic, pour déboucher sur une prairie au milieu d'un plateau. Devant eux se dressait une maison typiquement campagnarde, avec ses murs de pierre blanchis à la chaux, ses fenêtres profondément enchâssées et son toit de tuiles à forte pente. Et, au bout de l'allée, un auvent en

fibre de verre verte, collé à un côté de la maison. Dessous apparaissait la brillante carrosserie bleu marine d'une luxueuse décapotable à deux places, une Mercedes SLK 230.

« Je ne sais pas qui est ce type, mais il doit bien se débrouiller dans la vie, marmonna Holliday.

– Plutôt, oui, acquiesça Philpot. La guerre au terrorisme déclarée par notre récent dirigeant a dû produire le même effet que Woodrow Wilson déclarant la guerre à l'alcool : d'un côté ou de l'autre, la guerre est bonne pour les affaires. Les talents de Rich sont très recherchés de nos jours.

– Rich ? demanda Holliday.

– Richard Arbruthnot Pyx. C'est trop absurde pour ne pas être son vrai nom. »

Un panneau de bois était accroché à la porte, arborant un nom gravé en lettres bien droites : LE VIEUX FOUR.

Philpot se gara derrière la voiture de sport et coupa le contact. Le vieux diesel s'arrêta dans une quinte de toux. Ils descendirent dans la fraîcheur du petit matin, Holliday et Peggy s'étirant en bâillant, Philpot allumant une cigarette. Pyx devait posséder un système d'alarme particulièrement sensible, car il les attendait déjà devant la porte, un large sourire sur son aimable visage. Peggy ne lui trouva pas du tout un air de faussaire. En fait, il ressemblait plutôt à une *rock star* en vacances. Grand, légèrement voûté, en jean et chemise blanche sortie de la ceinture, pieds nus dans ses sandales. Il avait d'épais cheveux ébouriffés et une barbe de deux jours ainsi que, derrière des lunettes rondes, légèrement teintées, des yeux marron brillants d'intelligence. Il ne devait pas avoir atteint les trente ans.

« Paddy ! lança-t-il gaiement. Tu m'as apporté du travail, c'est ça ? Ou tu t'arrêtes juste pour un pain au chocolat et une tasse de mon excellent café ? »

Dominant ses manières sympathiques, il y avait cet accent irlandais qui lui donnait un petit air de Colin Farrell.

« Oui, du travail, mais on ne dirait pas non à un petit déjeuner », répondit Philpot avant de se tourner vers Peggy et Holliday pour ajouter :

« N'est-ce pas ? »

Il fit les présentations, et Pyx s'écarta pour les laisser entrer, les conduisant directement à la cuisine, dont l'équipement se voulait rudimentaire, à part une machine à expresso Gaggia rouge, qui sifflait et fumait sur une simple planche aussi vieille que la maison et qui servait de plan de travail. Le reste était à l'avenant, avec ses dalles sombres au sol, ses murs blanchis à la chaux, son antique frigo, son garde-manger sur pieds, son four séparé et sa grande plaque de brûleurs à gaz, d'aspect quasi professionnel.

Des épices sur les étagères, des casseroles de cuivre et des poêles en fonte pendues aux poutres, et puis ce soleil matinal qui entrait par la fenêtre à petits carreaux achevaient de lui donner un aspect rustique. D'ailleurs, Peggy entendait les oiseaux chanter. En d'autres circonstances, elle aurait trouvé ce cadre idyllique pour un séjour à la campagne, mais là, c'était plutôt la peur et l'angoisse qui régnaient. Pyx les fit asseoir à la table de pin, au milieu de la pièce, et y déposa une assiette remplie d'odorants croissants au chocolat, puis il alla se planter devant la cafetière pour y préparer quatre cappuccinos mousseux qu'il apporta un à un avant de venir s'installer parmi ses convives. Il plongea un croissant dans son café, en mordit un morceau, aussitôt imité par Peggy. Il y avait tellement de beurre dans cette pâtisserie qu'elle la sentit immédiatement lui fondre dans la bouche. Philpot en prit deux.

« Alors, lança finalement leur hôte. Vous ne ressemblez pas vraiment aux gens que Paddy amène chez moi, mais je sais que les apparences sont parfois trompeuses.

– On veut des passeports, lança Philpot la bouche pleine. Et tout le bazar.

– Racontez-moi ça, dit Pyx en se tournant vers Peggy.

– Pardon ?

– Dites quelque chose… Chat vit rôt. Rôt tenta chat. Chat tenté mit patte à rôt…

– Je ne comprends pas.

– Je voudrais vérifier si vous avez un accent.

– Pas du tout.

– Ça dépend des points de vue. À Castleknock je n'en aurais pas, mais ici, oui. Parlez. »

Peggy répéta la phrase qu'il lui avait suggérée.

« Westchester, New York, conclut-il. Mais vous venez de passer quelque temps en Israël. »

Elle écarquilla les yeux.

« Comment le savez-vous ?

– Question d'expérience. C'est mon boulot. »

Il se tourna vers Holliday.

« À vous, maintenant. Même phrase. »

Holliday répéta à contrecœur ces vers de mirliton.

« Né en Virginie-Occidentale, mais élevé dans le nord de l'État de New York ?

– Pas loin. »

L'homme avait visé juste, évidemment. Holliday avait passé les quatre premières années de sa vie à Norfolk, une fois que son père eut quitté la marine, avant d'entrer dans les chemins de fer.

« Aucun de vous deux ne possède un accent identifiable par un non-spécialiste. Et les agents qui contrôlent les passeports sont loin d'être des experts. Je vais donc vous faire passer pour des Canadiens. Vous êtes déjà allés là-bas, au moins ?

– Je me suis rendue plusieurs fois à Toronto, dit Peggy, et aussi à Montréal. »

Pyx se tourna vers Holliday :

« Et vous ?

– Pareil. Mais pourquoi ne pas dire qu'on est américains ?

– Parce qu'ils ont accès aux bases de données de votre pays. Je suppose que vous y êtes *persona non grata* en ce moment, sinon vous garderiez vos vrais noms.

– C'est une longue histoire.

– Comme toujours, conclut l'Irlandais. Bon, alors on dit l'Ontario. Facile. Ils n'utilisent que de simples certificats de naissance et des permis de conduire. Il vous faudra également une carte de santé.

– Une carte de santé ?

– C'est gratuit. Exigence du gouvernement de l'Ontario. Ils en distribuent à tout le monde, mais, pour je ne sais quelle raison déontologique, il leur est interdit d'en croiser les informations entre bureaux. Ensuite, une bonne photo d'identité. Je peux me charger des cartes de santé, des certificats de naissance et des permis de conduire ici. »

Peggy ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait.

« Et les passeports ? demanda Philpot.

– Encore plus simple, répondit Pyx en souriant. Mais d'abord les photos. »

Il se leva et les conduisit vers l'arrière de la maison en suivant un corridor en L garni d'une interminable bibliothèque, qui menait à la chambre à coucher. Mais, au lieu d'y entrer, Pyx s'arrêta et sortit un livre d'une étagère. Dans un petit déclic, une partie de la bibliothèque tourna sur elle-même.

« Sésame ouvre-toi », dit Pyx en s'effaçant pour les laisser entrer.

Il les suivit et referma derrière lui. D'un regard circulaire, Peggy contempla la chambre secrète, plutôt grande, dans les vingt mètres carrés, sans fenêtre. Des tables de travail couraient le long de trois des murs, surmontées d'étagères, toutes marquées par des étiquettes de diverses couleurs, tandis que, dans un coin, s'alignaient cinq ou six écrans plats. Sous chacun apparaissait, posé sur un casier d'acier, le serveur noir correspondant, où clignotait une lampe verte. Les tables regorgeaient de toutes sortes de périphériques, du grand scanneur à plat à la table lumineuse, en passant par quelques imprimantes couleur professionnelles. Le long du mur du fond se dressait un LightWorks à triple écran destiné au montage vidéo.

« Vous êtes drôlement décontracté avec vos secrets, commenta Holliday. On aurait pu être des flics.

– Mais non. Paddy vous aurait déjà tués. D'ailleurs, il m'avait prévenu de votre arrivée ; sinon, j'aurais deviné de toute façon, dès l'instant où vous avez quitté la route. »

Apparemment, le commentaire de Holliday ne le froissait pas le moins du monde.

« Et puis, ajouta-t-il, je ne vous aurais pas accueillis avec du café et des croissants, vous pouvez me croire. »

Haussant les épaules, il se dirigea vers la console LightWorks.

« En outre, j'ai une petite entreprise de montage de films des plus valides. Il n'y a rien ici de particulièrement gênant, à part le contenu des disques durs ; et là, je vous assure que, le temps que les flics fassent leur entrée, j'aurai viré toutes les données compromettantes. »

Holliday se rembrunit.

« Je n’ai pas vu Philpot vous appeler.

– Il m’a envoyé un texto de Pilsen. Je suppose que vous avez rencontré quelques ennuis chez les Tchèques.

– Quelques-uns, oui. »

L’attention de Peggy fut soudain attirée par un gros appareil photo monté sur un trépied contre le mur, face à la bibliothèque tournante.

« C’est un Cambio Wide DS avec un objectif Schneider 35 XL Digitar et un dos Phase One P25 moyen format. Ça vaut combien un truc comme ça ? Trente mille ?

– Plutôt dans les trente-cinq, dit Pyx. C’est vraiment l’automatique le plus cher du marché.

– Je ne dirais pas vraiment que c’est un automatique. »

Pour Holliday, cela ressemblait à un gros cube de métal équipé d’un objectif. Pas du tout à un appareil photo.

« Il est conforme au matériel numérique utilisé par le gouvernement, dit Pyx. C’est avec ça qu’ils font les passeports, maintenant, du moins aux États-Unis et au Canada. En principe, c’est indéréglable. Les photos ne sont ni collées ni plastifiées, mais numérisées, puis éditées par impression thermique sur le document.

– Ça ne doit pas vous simplifier le travail, dit Holliday.

– En fait, ça le facilite. »

Il désigna le dos de la bibliothèque tournante, peint d’un blanc cassé neutre et éclairé par deux lampes basses placées de chaque côté de la porte, chassant toute forme d’ombre.

« Allez là-bas, voulez-vous ? » proposa Pyx.

Holliday se positionna contre le panneau.

« Levez la tête, ne souriez pas, fermez la bouche. »

Il y eut un déclic puis un flash, et Peggy se rendit compte que les lumières de chaque côté de la porte étaient des stroboscopes photographiques.

« À présent, écartez-vous et laissez Mme Blackstock prendre votre place. »

Holliday s’éloigna tandis que Peggy venait se placer contre la porte. Pyx descendit un peu le trépied pour compenser leur différence de taille, et les stroboscopes s’illuminèrent à nouveau.

« Parfait ! » s’exclama Pyx.

Il sortit la carte mémoire de l’appareil photo, la glissa dans un lecteur spécial près d’un écran, puis tapa quelques instructions sur le clavier.

« Vous aimeriez un nom en particulier ?

– Non, dit Holliday.

– Moi non plus, renchérit Peggy.

– Bon, alors pour vous, ce sera, euh… Norman Peterson, et Mme Blackstock sera Allison Masters. »

Pyx se remit à taper.

« Lieu de naissance, Toronto, Ontario, Canada. Date… 1981 à peu près. Nom de jeune fille de la mère… du père… Documents fournis. Caution. »

En même temps, ses doigts couraient sur le clavier, et il acheva en fredonnant.

« Maintenant, continua-t-il, on achemine, afin que ça ne me revienne pas directement ici. D’abord, je choisis un consulat canadien approprié, disons en Albanie, et je cite leur adresse comme point d’origine. »

Il lut le résultat sur l’écran.

« Rruga, Dervish Hima, Kulla, numéro deux, appartement vingt-deux, Tirana, Albanie et, enfin, le code de commutation par paquets. »

Il termina dans un grand geste du bras.

« Et à quoi sert tout ça ? demanda Holliday.

– Ça va dire aux ordinateurs du service des passeports d’Ottawa que M. Norman Peterson et Mlle Allison Masters, qui se trouvent en ce moment à Paris, le bureau émetteur de passeports le plus proche, renouvellent les leurs ou, plutôt, l’ont déjà fait. Ça dit à l’ordinateur que les nouveaux passeports les attendent à l’ambassade, à Paris. En même temps, d’autres instructions ont été envoyées, ainsi qu’une demande de numérisation JPEG des photos d’identité. Tout ça est antidaté de quelques jours, les passeports sont imprimés aujourd’hui et seront prêts dès que vous irez les chercher. Vous montrerez alors les certificats

de naissance, les permis de conduire et les numéros d'assurance sociale que je vais vous fournir. Ainsi, on vous remettra deux passeports canadiens parfaitement authentiques, tout juste imprimés, émis par votre serviteur. Si l'un de leurs experts en informatique s'avisait de remonter les diverses étapes de la transaction, ça le mènerait au consulat d'Albanie qui doit se trouver dans je ne sais quel trou perdu au fin fond d'une rue commerçante de Tirana. C'est un peu alambiqué, mais ça reste le meilleur moyen de parvenir à nos fins. On s'introduit dans leurs bases de données, et ils croient que les instructions proviennent d'eux et sont donc authentiques et autorisées. Jusqu'ici, ça m'a toujours réussi.

– Vous n'avez pas parlé de numéros de sécurité sociale ? demanda Peggy.

– Ne commettez pas cette erreur si on vous pose la question à l'ambassade de Paris. La sécurité sociale, c'est américain ; l'assurance sociale, c'est canadien.

– Mais, on ne va pas à Paris, objecta-t-elle.

– Bien sûr que si ! » intervint Paddy Philpot.

À part leurs passeports, ils auraient tous les documents nécessaires à 14 heures. De plus, Pyx avait ajouté deux cartes Visa de la banque Nova Scotia à leurs nouveaux noms, chacune dotée d'un crédit de dix mille dollars qui, selon l'Irlandais, seraient pompés dans les ressources infinies de la Banque canadienne, provenant de transferts invisibles émis quotidiennement par satellite depuis le monde entier.

Ils passèrent presque toute la matinée au Vieux Four, à boire de la bière blonde Sangano bien fraîche, à déguster du fromage et du pâté en écoutant Pat Philpot débiter ses souvenirs du temps où il était un espion. Holliday aurait presque pu en oublier pourquoi ils se trouvaient dans ce bel endroit. Presque…

Au début de l'après-midi, documents en main, ils remercièrent Pyx pour son hospitalité, ainsi que pour la rapidité et la qualité de son travail, puis remontèrent dans la Mercedes afin de regagner la vallée. Ensuite, ils filèrent sur l'autoroute, parcoururent les cent kilomètres qui les séparaient de Lyon en un peu plus d'une heure, et Philpot les déposa devant l'entrée moderne de la gare de la Part-Dieu.

« Il y a tout le temps des trains ultrarapides pour Paris. Vous ne mettrez pas plus de deux heures. Tout devrait bien se passer. Vous n'avez pas oublié l'hôtel que je vous ai réservé ?

– L'hôtel Normandie. Rue de la Huchette, entre la rue du Petit-Pont et le boulevard Saint-Michel, sur la rive gauche, dit Holliday en répétant ses instructions.

– Bravo ! commenta en souriant l'analyste de la CIA.

– Merci pour les passeports. Je n'oublierai pas ça. Nous vous le rendrons au centuple.

– Ce n'est rien, Doc. Considérez-vous comme réembauché dans la Compagnie.

– Et vous, alors ?

– J'ai du monde à voir à Prague. Mais nous nous retrouverons aux États-Unis. »

Philpot sortit un petit téléphone noir de sa poche et le lui tendit.

« Je vous appellerai », dit-il.

Souriant encore, il remonta la vitre et repartit.

Holliday et Peggy firent demi-tour, traversèrent la route et entrèrent dans le hall de la gare. Ils achetèrent deux tickets de première classe pour le prochain départ en TGV.

Ils montèrent à bord, trouvèrent leurs places et s'installèrent pour ce trajet relativement court. Jusque-là, ils n'avaient rien vu de suspect, mais, sans passeports, et munis de faux documents, ils se sentaient quelque peu vulnérables. Le wagon était bondé, essentiellement de touristes de diverses nationalités qui remontaient à Paris et qui restaient regroupés, si bien que personne ne s'occupa d'eux.

Le train sortit lentement de la gare, pile à l'heure, et, quelques minutes plus tard, il prenait de la vitesse en traversant les faubourgs de la grande ville française. Ni Holliday ni Peggy n'avaient encore ouvert la bouche depuis le départ de Philpot.

« Tu veux manger quelque chose ? » lui proposa-t-il.

Il avait pris le siège côté couloir, laissant la fenêtre à Peggy.

« Non, merci.

– Tu veux boire ?

– Non, je n'ai pas soif, assura-t-elle en secouant la tête. Plus tard, peut-être.

– Oui, plus tard. »

Un long moment s'écoula puis la jeune femme demanda :

« Qu'est-ce que tu sais au juste de Philpot ? »

Le train commençait à légèrement onduler et vibrer tandis qu'il se lançait dans la campagne tout en continuant à gagner de la vitesse.

« Je sais qu'avec Pesek, ils nous ont épargné pas mal d'ennuis. Il nous a préparé ces passeports aujourd'hui. Chose que nous n'aurions jamais pu faire nous-mêmes.

– Une sorte d'ange gardien, quoi…

– Je ne dirais pas ça.

– Tu ne t'es jamais demandé de quel côté il était ? interrogea-t-elle, l'air soucieux. Il pourrait faire partie du complot de Sinclair. Ou du groupe voyou de l'Agence. Des mensonges dans des mensonges dans des mensonges.

– Si, je me suis parfois posé la question, avoua-t-il.

– Et alors ?

– Je ne peux pas te donner la réponse parce que je ne l'ai pas. Je sais juste ce qu'il a fait pour nous jusqu'ici.

– Il y a toujours quelque chose qui ne tourne pas rond quand tu crois que tout le monde ne songe qu'à te mettre la main dessus. »

Holliday ne répondit pas tout de suite, l'œil perdu sur la tapisserie rayée et sur la table rabattue devant le siège en face de lui.

« Quand tu regardes une série à la télé, ou quand tu lis un polar, il arrive toujours un moment où tu te demandes pourquoi ils ne vont pas prévenir la police ?

– C'est vrai, reconnut Peggy. C'est comme dans les films d'horreur, quand la fille descend dans une cave obscure alors que tout le monde sauf elle sait qu'elle devrait remonter immédiatement.

– Sauf que, si elle faisait ça, le film s'arrêterait là. Et c'est exactement où nous en sommes. On est là où le film devrait s'arrêter, parce que, si on possédait un minimum de jugeote, on filerait voir la police.

– Mais on ne peut pas, objecta Peggy.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Philpot laisse le film tourner. Quant à toi, tu peux nous débarrasser du système GPS de ce téléphone avec le matériel adéquat.

– Et ensuite ?

– Pourquoi fait-il ça ? demanda-t-elle. Avec les gens de Pesek, ils nous ont tirés du pétrin après nous avoir kidnappés et, maintenant, il nous fournit des passeports. Ils veulent qu'on se retrouve au cœur de cette histoire. Pourquoi ? »

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

« Il n'est pas en train de nous tendre un piège, comme l'a fait Brennan ?

– Cette idée m'a traversé l'esprit, reconnut Holliday. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire, à l'heure qu'il est ? »

Il regarda Peggy avec insistance.

« Je ferais mieux de te renvoyer auprès de Raffi, à Jérusalem.

– Ne sois pas si vieux jeu, Doc ! En plus, Raffi n'est pas à Jérusalem, mais en Éthiopie ou je ne sais où, à la recherche d'anciennes légions romaines ou des mines du roi Salomon, ou de je ne sais quoi. De toute façon, je n'irais pas. Tu as besoin de moi. »

Cessant de regarder par la fenêtre, elle se tourna vers son oncle.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– J'ai peut-être bien encore une carte à jouer, dit pensivement Holliday.

– Tu as intérêt à ce que ce soit un as. »

Kate Sinclair était en train de survoler l'Atlantique, pour regagner les États-Unis, pour l'investiture de son fils au poste de vice-président, quand le téléphone satellite de son compagnon de voyage tinta avec insistance. S'excusant, Mike Harris prit la communication. Il écouta un message qui ne dura pas une minute, puis raccrocha.

« Quelque chose d'important ? demanda-t-elle en fumant sa cigarette et en buvant son verre de vin.

– Pyx te fait son rapport, comme prévu. Il a donné à chacun un passeport et des cartes Visa. Les Visa sont localisables par GPS, grâce à une puce placée sous l'hologramme, comme il l'a dit. Nous les

trouverons quand nous voudrons.

– Bien, dit la vieille dame. J'ai toujours pensé qu'il fallait graisser la patte à cet homme. Il peut être très utile parfois de connaître des gens qui cherchent de faux papiers d'identité. »

30

Holliday et Peggy récupérèrent leurs passeports à l'ambassade canadienne à Paris, prirent un taxi pour l'aéroport Charles-de-Gaulle et arrivèrent à New York vingt-trois heures après être montés dans le TGV, à Lyon. Curieusement, tout s'était déroulé sans le moindre accroc. À l'ambassade, l'employé leur avait remis les passeports avec un large sourire. Ensuite, le chauffeur du taxi vers Charles-de-Gaulle s'était extasié sur son récent voyage à New York, où il avait rendu visite à sa sœur qui vivait à Brooklyn ; et puis, la nourriture sur les jumbo-jets d'Air France était délicieuse. Les agents de la sécurité à JFK leur prêtèrent à peine attention, bien qu'ils aient affaire à des passagers sans bagages, et tous deux purent héler un taxi qui les conduisit en ville. Ils louèrent deux chambres adjacentes au Gramercy Park Hotel, qui venait d'être remis à neuf, et ils purent ensuite se retrouver pour déjeuner au Rose Bar, de hamburgers de bœuf de Kobe accompagnés de frites coupées à la main et de tomates vertes.

« Alors, qui est au juste ce Max Kessler ? demanda Peggy en trempant une frite dans un bol de ketchup. Et pourquoi va-t-on le voir ?

– C'est un peu l'ombre de Henry Kissinger, un geek avant l'heure, un fou de l'information, un rassembleur, un érudit, un homme de réseaux. Mais, par-dessus tout, il a été le conseiller privé en matière de renseignements des quatre derniers Présidents.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui. »

Ce qui n'empêcha pas Peggy de reprendre une frite qu'elle se mit à mâcher avec gourmandise.

« Justement, souligna Holliday. C'est un peu notre fantôme de l'Opéra, le type qui se tient toujours dans les coulisses.

– Pourquoi tant de secret ?

– Je crois que ça a quelque chose à voir avec son père.

– Qui est-ce ?

– Un colonel SS, le second de Rhinehard Gehlen.

– Euh… Rhinehard qui ?

– *Gehlen*. Un chef des services secrets nazis en charge des affaires soviétiques. À la fin de la guerre, il a échangé ses renseignements auprès de l'OSS contre un asile aux États-Unis pour lui et sa famille. Il a travaillé des dizaines d'années pour la CIA. Pour cela, il est retourné en Allemagne de l'Ouest, où il est devenu chef des services de renseignements jusqu'à la fin des années soixante-dix. Hugo von Kessler est resté ici avec sa femme et son fils, Max, qui a perpétué la tradition familiale. On murmure encore des choses au sujet de ses relations dans le milieu de l'espionnage, mais, au fond, les gens s'en fichent tant qu'il reste efficace.

– Comment le connais-tu ?

– Nous nous sommes mutuellement rendu service plusieurs fois, ces dernières années. Tout ça pour dire que Max Kessler connaît tout et tout le monde à la CIA et en matière d'espionnage. Si Philpot nous mène en bateau ou si Tritt est mêlé à un complot, il le saura. »

Max Kessler occupait ce qui avait été autrefois le sinistre appartement de Boris Karloff, au sixième étage du Dakota Building, sur Central Park. Cet immeuble avait été rendu célèbre par le tournage de *Rosemary's Baby* et, aussi, parce que John Lennon avait été assassiné devant.

L'appartement de Kessler comportait un salon, une salle à manger transformée en bureau, deux chambres et une énorme cuisine. Tous les murs ou presque étaient lambrissés de bois, on y trouvait encore des lustres de cristal et de lourds meubles victoriens, importés d'Angleterre dans les années cinquante. L'endroit regorgeait de napperons et de tapis persans bien poussiéreux, sans compter les méchants tableaux de chevaux et de batailles sur les quelques murs couverts de tapisserie. On se serait cru chez une vieille tante douairière.

Kessler avait l'air d'un entrepreneur de pompes funèbres. Il les accueillit à la porte, en costume trois-pièces bleu marine rayé, cravate Harvard bleu et or et chaussures à glands. Il portait sur son long nez des lunettes cerclées d'écaille qui ne faisaient que souligner son tout aussi long menton. Il avait les joues creuses et un front haut, bordé de cheveux gris coiffés en arrière à la prussienne. Les yeux derrière les lunettes évoquaient plutôt des billes de charbon et, quand il se fendit d'un sourire pour les accueillir, ce fut comme si ce mouvement sur ses lèvres minces allait lui faire éclater tout le visage, tel un œuf dans une eau bouillante.

Il les conduisit dans le salon et leur désigna le canapé rayé de jaune et noir qui semblait sortir tout droit de chez sa grand-mère. Il se posa sur un fauteuil tapissé de la même étoffe, croisant les doigts tel un maître d'école à l'ancienne. Peggy s'avisa soudain qu'il évoquait un mélange de Basil Rathbone et de Jeremy Brett dans leur rôle de Sherlock Holmes. D'ailleurs, il parlait avec un léger accent anglais, un comble pour cet homme d'ascendance allemande.

« Voilà un moment que nous n'avons pas échangé un mot, colonel, lança-t-il avec un fin sourire. Votre coup de téléphone m'a quelque peu surpris. Je suppose qu'il s'agit d'une urgence.

– Cela reste à confirmer.

– Avant de commencer, je voudrais mettre au clair cette histoire de téléphone que vous aurait donné notre relation mutuelle, M. Philpot.

– J'en ai ôté la carte SIM et la batterie, assura Holliday.

– Sage précaution. Cette utilisation des transpondeurs GPS dans les téléphones, de nos jours, m'inquiète beaucoup. Cela fait très orwellien, un peu trop *1984* à mon goût.

– Que pensez-vous de Philpot ?

– Il pourrait facilement jouer sur les deux plans.

– Mais les deux plans de quoi ? intervint Peggy.

– À une époque, vous étiez impliqué dans cette affaire de Rex Deus et de Mme Sinclair, n'est-ce pas, colonel ?

– J'ignorais que c'était de notoriété publique, s'étonna Holliday.

– La notoriété publique n'est pas ma tasse de thé, rétorqua sèchement Kessler.

– Et Sinclair, que vient-elle faire là-dedans ?

– Un pape assassiné. Un prêtre et son amant trouvés morts sur une route secondaire de Virginie. Deux agents de sécurité de Blackhawk décédés dans un prétendu accident à Rock Creek Park, mais avec une dizaine de trous dans la carrosserie du véhicule. Un vice-président tué. Un mandat d'arrêt national en Italie ; un incident à la frontière canadienne, impliquant un homme et une femme correspondant à votre description. Une tentative d'assassinat par un groupe terroriste inconnu contre un sénateur des États-Unis ; un photographe assassiné dans l'incendie de sa Porsche toute neuve et, enfin, un mandat fédéral, ici, qui suscite aussitôt une question : comment avez-vous pu rentrer aux États-Unis sans que les autorités en soient aussitôt prévenues ? Vous et Mme Blackstock avez commis pas mal de ravages au cours de la dernière semaine, colonel.

– Vous oubliez qu'on nous a aussi kidnappés et envoyés dans un trou noir au fin fond de la République tchèque, dit Peggy.

– Ah oui ! Le sauvetage spectaculaire organisé par Pane Pesek et sa petite équipe de *ninjas*. Je ne pensais pas que cela valait la peine de le mentionner.

– Facile à dire, marmonna-t-elle.

– Je suis une araignée dans sa toile, madame Blackstock. Je reste dans mon petit repaire et les informations me parviennent par miettes. Parfois, elles s'accumulent pour former un copieux repas, parfois non.

– Et dans cette affaire ? demanda Holliday.

– Dans cette affaire, elles se rapportent à Kate Sinclair, qui nous mène à son tour à son collègue de Rex Deus à la CIA.

– C'est-à-dire ?

– Michael P. Harris, sous-directeur des opérations. Le P correspondant à Pierce. C'est le frère de Kate Sinclair. Comme je l'ai dit, les miettes d'informations passent parfois inaperçues.

– Ce qui expliquerait bien des choses, murmura Holliday.

– Ou rien du tout, rétorqua Kessler en souriant. Dans ce cas, toutefois, cela explique presque tout.

– Racontez ! dit Peggy.

– Désormais, du moins selon M. Philpot, vous êtes au courant des ambitions de Mme Sinclair pour son fils et donc du rôle hégémonique qu'elle veut faire jouer à Rex Deus aux États-Unis. Mais Kate Sinclair a besoin de plus d'influence. Ce n'est pas parce que son fils a été blessé par un prétendu terroriste et qu'il joue les seconds couteaux à la Maison-Blanche qu'elle va pouvoir réaliser toutes ses ambitions. À mon avis, elle aurait besoin de quelque chose de plus conséquent, et le plus vite possible.

– Qui, quoi, où et quand ? énonça Holliday. Voilà les miettes qui nous manquent, comme vous dites.

– Le *qui* est facile, dit Kessler. Kate Sinclair ne peut rien faire seule, pas plus que son fils – même s'il en avait la faculté. Non. Le *qui* revient par définition à M. Harris. Quant au reste – il faut rechercher un événement ou une personne, un moment, un endroit où une catastrophe rapporterait le plus. Et les rechercher vite. Le moment est essentiel. Cela doit se produire avant que les médias cessent de s'intéresser à notre nouveau vice-président. Regardez l'endroit et le moment précis où se trouve M. Harris et vous aurez votre réponse.

– Une idée, peut-être ? demanda Holliday.

– Une ou deux, oui », répondit Kessler, un léger sourire aux lèvres.

Quatrième partie

FINAL

31

Établie au début du XIXe siècle par un groupe de moines fuyant les ruines carbonisées de ce qui avait été l'abbaye du Petit-Clairvaux, en France, Abbey School, à Winter Falls, avait préfiguré le concept du tourisme moderne. Au cours des siècles précédents, le Petit-Clairvaux avait déjà subi les pires dégâts, des épidémies de lèpre à l'incendie final, en passant par les rois meurtriers, la destruction de l'ordre du Temple, et le dégoût de Napoléon Bonaparte pour la vie monastique et les religions organisées en général.

Les douze derniers moines embarquèrent donc pour le Nouveau Monde, trouvèrent un site isolé dans les forêts du New Hampshire et s'y installèrent dans une vie contemplative, tout en fabriquant du fromage de brebis.

Malheureusement, cet aliment au puissant goût fumé n'eut pas l'heur de plaire à la population locale et, au début du XXe siècle, l'abbaye Saint-Joseph se transforma en sanatorium antituberculeux ; il survécut ainsi jusqu'à la mort de la plupart des moines et de leurs patients durant l'épidémie de grippe espagnole en 1918.

En 1920, l'abbaye se transformait encore et devenait Abbey School, pension catholique expressément destinée à produire des prêtres et des moines chargés d'étendre le credo bénédictin en Amérique. Ce qui ne marcha pas mieux que le fromage de brebis. En 1930, alors que Winter Falls devenait un lieu de retraite d'été des plus populaires parmi les puissants et les riches, Abbey School, désormais vaste complexe de bâtiments centenaires et de structures plus modernes, ouvrait ses portes aux enfants de tous ceux qui avaient les moyens de payer des frais de scolarité et de pension plutôt conséquents, indifféremment de la race, de la religion ou de la couleur – à l'exception des Noirs, des Chinois et, par-dessus tout, des Juifs. En fait, ne furent acceptés, au cours des cinquante années qui suivirent, que des garçons blancs, anglo-saxons, et protestants.

Durant ces cinquante années, Abbey School atteignit une certaine importance en tant qu'école privée où célébrités de premier plan, politiciens et super-riches du monde entier envoyaient des enfants pas toujours très doués. L'école comportait certains avantages : elle mettait l'accent sur les sports – qu'elle préférait d'ailleurs appeler « jeux » – plutôt que sur les études ; elle se trouvait au fin fond du New Hampshire, ce qui évitait à ses élèves privilégiés de s'adonner aux méfaits de la drogue, du sexe ou de l'alcool. Cela offrait en outre une bonne excuse aux familles pour ne pas venir les voir, sauf en cas de force majeure.

Durant les années soixante exista un service régulier de limousines pour New York et Boston, mais aussi d'hydravions à l'usage des parents qui tenaient absolument à rendre visite à leurs enfants retenus derrière le rempart de granit entourant l'ancien établissement monastique.

Cela se révéla être l'endroit idéal où envoyer le fils d'un amiral à la retraite, héros de la Seconde Guerre mondiale, fils qui obtint à force d'acharnement un B + de moyenne et réussit tous ses tests d'entrée dans les universités où il souhaitait s'inscrire ; ce qui tombait bien puisque son père voulait le voir un jour devenir Président. Aimable, beau garçon, doté d'un large sourire, c'était un jeune homme plutôt ordinaire à la coupe impeccable et doué en hockey.

C'était même l'unique domaine dans lequel il excellait, mais, par ailleurs, il allait hériter du côté de sa mère d'un milliard de dollars en puits de pétrole. En fin de compte, seul le match l'avait décidé à assister à cette quarantième réunion. Plus que son diplôme d'Abbey School ou son entrée à Yale obtenue en un clin d'œil, ce fut sa victoire contre les Winter Falls Wolves, en tant que capitaine des Abbey Argonauts, ainsi que l'obtention de la coupe de Saint-Joseph si convoitée qui lui avaient offert la plus grande fierté de sa vie préprésidentielle. Comme l'avait un jour remarqué Morrie Adler, dans une interview de Charlie Rose : « Ça lui a donné le feu vert pour le restant de ses jours. »

Au fond de lui-même, il avait toujours su que sa réussite ne dépendrait pas d'autre chose ; s'il parvenait à remporter le match, il remporterait tous les autres défis. Ce fut aussi l'une des pires bitures de sa vie, lorsqu'il se retrouva complètement défoncé grâce à l'immonde tord-boyaux à base de pommes secrètement concocté par Morrie Adler dans ses alambics cachés au fond de la cave et aux Lucky Strike roulées dans une émulsion de film Polaroid et de diméthyltryptamine, sorte d'acide découvert par son cousin, Mickey Haines.

Désormais, avec sa bibliothèque présidentielle qui allait se construire à San Diego, sa retraite de deux cent mille dollars par an, son budget voyage, son bureau, ses dépenses de représentation, une protection des services secrets sur dix ans et une assurance maladie plus que complète, le tout sortant de la poche du contribuable et l'attendant au terme de son mandat, dans un an et demi, il lui paraissait indiqué de couronner le tout par une visite à Abbey School.

Le président des États-Unis songeait à tout cela, installé dans le luxueux compartiment réservé aux passagers du Marine One qui bourdonnait en cette fin d'après-midi dans le ciel du Vermont, en direction de Winter Falls. À côté de lui, Morrie parcourait les derniers rapports sur les meurtres commis par le djihad, en essayant d'y comprendre quelque chose. En dessous d'eux, la forêt enneigée s'étirait au bout de l'horizon. Morrie alluma un Cohiba, en tira une longue bouffée et s'adossa à son moelleux siège de cuir, un verre en cristal à la main, empli de bourbon Pappy Van Winkle's Family Reserve, un 45 % bien tassé, accompagné de quelques glaçons.

« Tu crois que Shannon O'Doyle sera là ? demanda-t-il d'un ton nostalgique.

– La Reine des neiges ? »

Le Président s'esclaffa. Shannon O'Doyle avait alimenté les rêves sexuels de tous les garçons d'Abbey School et du lycée de Winter Falls. D'un blond cendré naturel, plutôt timide, elle croisait les jambes en émettant chaque fois ce bruissement provoqué par le frottement de ses bas qui faisait fantasmer les plus sourds.

« Aujourd'hui, ce doit être une vieille dame aux cheveux blancs.

– Et alors ? répliqua Morrie. Il y a des rêves qui ne cessent jamais. »

Il sourit en retenant du bout des dents son épais cigare cubain. C'était vraiment le bon vieux temps.

« De toute façon, ajouta-t-il, nous aussi, on est de vieux messieurs grisonnants. »

Le Président poussa un soupir. Pourquoi mettait-on tant de temps à parvenir quelque part et en avait-on ensuite si peu pour en profiter ? C'était l'ennui du rêve américain : inévitablement, on se réveillait. L'hélicoptère ronronnait au-dessus des arbres et il regardait par la fenêtre en pensant aux bas de Shannon O'Doyle et au crissement des patins sur la glace.

« Quelles chances a-t-on que ce Kessler ait raison ? » demanda Peggy.

Ils étaient assis sur une banquette au fond de la salle, chez Gorman, qui donnait sur le quai et sur l'étendue blanche et glacée du lac, dans la lumière tombante du soleil d'hiver. Les chars à glace formaient une longue file, leurs voiles abaissées dans le vent hurlant qui envoyait une étrange stridulation de cigale à travers leurs gréements tendus.

Holliday sirotait son café en contemplant par la fenêtre ce paysage morne et blafard. En été, les quais et le lac devaient avoir meilleure mine à cette heure de la journée.

« Plutôt bonnes, marmonna-t-il d'un ton aussi morne et désolé que le paysage gelé. Il me semble très convaincant.

– Il paraissait convaincant dans son salon à New York, dit Peggy. La réalité est un peu différente. »

Elle souleva les épaules en ajoutant :

« Ce n'est sans doute qu'une coïncidence. Il ne se passe rien ici, je t'assure.

– Kessler ne croit pas plus que moi aux coïncidences. Il croit au synchronisme. »

Reposant sa tasse de café, il se mit à énumérer plusieurs points sur ses doigts :

« Un Président doit effectuer une visite. Comme par hasard, Mike Harris, qui se trouve être un parent direct de Kate Sinclair, est chargé de l'événement. Ça tombe à pic – de nos jours les dépêches se succèdent rapidement, et notre nouveau et très distingué vice-président, Richard Pierce Sinclair, va vite sortir des radars. Winter Falls a été élu l'endroit le plus sûr d'Amérique, ce qui en fait une cible parfaite, facile à attaquer. Sa destruction n'en sera que plus choquante. Si Sinclair et Rex Deus veulent faire une déclaration, c'est le moment et l'endroit rêvé.

– Et si on se trompait ?

– Dans ce cas, on irait voir ailleurs. On n'a rien à perdre.

– Sauf du temps, maugréa Peggy. Temps qu'on aurait pu passer autre part.

– Kennedy a fait en son temps une déclaration sur l'assassinat : "S'il existe quelqu'un d'assez fou pour vouloir tuer le président des États-Unis, il peut le faire. Il lui suffit d'être prêt à donner sa vie contre celle du Président."

– Et alors ?

– Ce pays a consacré des milliards de dollars à l'antiterrorisme depuis le 11-Septembre, pourtant on n'a pas été capable d'arrêter un type avec une bombe dans son slip sur un vol pour Detroit. Nous devons faire de notre mieux. Personne ne nous a désignés comme les sauveurs du Président ; ça, c'est le boulot des services secrets.

– Et si Kate Sinclair et Rex Deus les ont infiltrés ? Ce n'est pas impossible, tu sais. On dirait qu'elle s'est déjà immiscée partout dans Washington. Alors pourquoi pas l'équipe du Président ?

– Ça ne nous en rend pas responsables pour autant.

– Officiellement non. Moralement, peut-être.

– Je ne suis pas l'arbitre moral de la nation, laissa tomber Holliday d'une voix amère.

– Tu devrais, peut-être. Il nous en faudrait bien un. Même les voix dans le désert finissent par se faire entendre.

– Kessler nous a montré la direction, crois-moi, Peg. Il en sait plus qu'il ne le dit. Il s'est introduit dans toutes les administrations depuis Reagan. Il veut que nous soyons là. Il sait que quelque chose va se passer à Winter Falls, ce soir, et il espère qu'on va pouvoir l'empêcher.

– Comment ? Qu'est-ce qu'on cherche ?

– Tritt. Il sera dans les parages, je te le garantis. Et, cette fois, ce ne sera pas juste un assassinat. Si Kessler a raison, il va en faire des tonnes. Kate Sinclair a besoin de quelque chose d'assez gros pour appâter Matoon et tout le reste.

– Je crois qu'on a tous les deux perdu la tête. J'ai l'impression de me retrouver dans une de ces théories du complot qui s'accumulent sur Internet. C'est comme si… ça n'a pas l'air vrai, on ne peut pas se retrouver plongés dans une affaire comme celle-là. Pourquoi nous ? Deux citoyens ordinaires au milieu d'un coup d'État militaire, ici, au cœur des États-Unis ? C'est dingue.

– Raconte ça à John Wilkes Booth. C'était un acteur de deuxième zone, pourtant il a changé le cours de l'histoire américaine en assassinant Abraham Lincoln. Adolf Hitler était un artiste raté et un simple caporal ayant combattu lors de la Première Guerre mondiale. Pourtant, il a été le principal responsable de la mort de cinquante millions de personnes. Parfois, les théories de la conspiration peuvent être justes, ma chérie. »

Holliday jeta un coup d'œil à sa montre. Encore deux heures avant la confrontation. Ils allaient se mettre en retard.

Il toucha le bras de Peggy.

« Viens, dit-il doucement. Il est temps d'y aller. »

32

Assis dans son petit bureau de la mairie, le chef Randy Lockwood était assiégé par les trois agents à tête de mangouste qui lui collaient aux trousses depuis 8 heures du matin. Dotty lui avait dit de porter son grand uniforme par respect pour le Président, mais il éprouvait un léger sentiment de ridicule. Outre le fait que, dans les autres villes, on ne l'arborait que pour les enterrements de policier, il faisait un froid de canard ce jour-là, et Lockwood sentait le vent s'immiscer par toutes ses boutonnières cuivrées. Comme si cela ne suffisait pas, il était aussi très gêné par tous ces galons, ces médailles et autres citations.

Un seul de ses trois interlocuteurs, l'agent spécial Saxby, lui avait parlé jusque-là. Les deux autres semblaient chargés de surveiller Saxby, à moins que ce ne soit Lockwood lui-même, il n'aurait su le dire.

« Ça ne sert à rien ! lança Saxby. Il faut envoyer quelqu'un leur parler.

– Je n'ai rien à voir avec ça, dit Lockwood. C'est le directeur d'Abbey School qui l'a suggéré au proviseur du lycée, et ensemble ils ont étendu l'invitation au Président.

– Personne ne nous a demandé notre avis, ni à nous, ni à la Sécurité, ni aux services secrets, grommela Saxby. Ce crétin pose sa crotte et déclenche une opération qui coûte plus d'un million de dollars au contribuable. De plus, cela nous empêche de faire ce que nous avons à faire, c'est-à-dire traquer les terroristes, et non pas escorter un intérimaire chaque fois qu'il voyage aux frais de la princesse.

– Je n'y suis pour rien ! Je n'ai même pas voté pour lui.

– Après cette attaque en Virginie, le niveau de sécurité est passé à l'orange. Vous savez ce que ça veut dire ?

– Oui, répondit sèchement Lockwood. C'est comme commander un Venti Frappuccino chocolat blanc et moka chez Starbucks. "Defcon One", "Broken Arrow", "Bent Spear", et toute cette terminologie de merde à la James Bond que vous croyez bon d'utiliser tous autant que vous êtes. C'est énorme, je suppose ?

– Dites-le comme vous voudrez, chef Lockwood, mais ça signifie qu'il y a un grand risque d'activité terroriste à travers le pays en ce moment. Et nous prenons tout ça très au sérieux. Et vous, vous devriez en faire autant.

– Je suis de la vieille école, agent Saxby. Le genre que mon père traitait de crétin, de type ordinaire. Alors vous êtes prié de m'écouter quand vous êtes dans ma ville, compris ? J'étais *quarterback* au football, parce que je voulais impressionner les filles. Quand je suis parti au Vietnam, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de tuer du Viêt-Cong, mais de survivre, heure après heure. Quand j'y suis retourné, pour une deuxième affectation, c'était dans le but d'obtenir un grade et une retraite.

« Une fois revenu au pays, je me suis mis à distribuer des amendes et je suis allé à la pêche. Le dernier crime qu'on a eu à Winter Falls remonte à vingt-cinq ans, quand une de nos vacancières a découvert que son mari profitait de son absence pour s'envoyer une fille à New York. Le tribunal a considéré qu'elle avait été poussée au meurtre et elle a écopé d'une peine de prison de trois ans avec sursis. Aujourd'hui, elle fait partie du conseil d'administration de l'école.

« Je ne vais pas m'affoler avec vos codes rouges ou je ne sais quoi. Ce match aura lieu à Abbey School, pas au milieu du World Trade Center, et le Président ne sera ici que quelques heures. Si vous n'arrivez pas à repérer un djihadiste dans cette foule, vous n'avez plus qu'à changer de métier. »

Saxby lui décocha un regard noir.

« Savez-vous pourquoi ces avions ont réussi à se jeter sur les tours du World Trade Center, monsieur le flic ordinaire ?

– À vous de me le dire, agent Saxby.

– C'étaient des cibles, chef Lockwood. Faciles à atteindre. Les plus hauts buildings de New York. Et que vous les regardiez depuis le nord ou depuis le sud – et les avions venaient de cette direction – on aurait dit deux gros pavés de béton. Même comme ça, ils ont presque manqué le premier. Une authentique cible. Et c'est exactement ce que vous êtes, chef Lockwood, contraventions ou pas, pêche à la ligne ou pas. Ici, avec le Président dans vos murs, c'est comme si vous aviez dessiné une cible au milieu de la ville, que ça vous plaise ou non. Vous êtes la ville la plus sûre d'Amérique, avec le président des États-Unis dans le mille. Oussama ben Laden n'aurait pas rêvé mieux.

– Espérons que vous faites erreur, agent Saxby. J'ai mis tous mes effectifs à votre disposition, dont la moitié aux services secrets, pour qu'ils travaillent avec vos hommes. Tout le monde connaît tout le monde, ici. Les étrangers se voient comme le nez au milieu de la figure. Ce n'est pas pareil en été, quand les touristes vont et viennent toute la journée. Ils ont amené des chiens renifleurs pour vérifier qu'il n'y a pas de bombe sous les sièges de la patinoire ; ils ont placé partout des détecteurs de métaux. Sa Majesté va venir. On a préparé un point d'atterrissage pour l'hélicoptère, dans le parc, devant la mairie. Il sera attendu par deux Cadillac Escalade des services secrets arrivées ce matin, et vous, les gars, vous avez ce petit hélicoptère qui a ronronné toute la journée à la recherche d'éventuels tireurs planqués sur les toits. Je ne vois vraiment pas ce qu'on pourrait faire de plus. »

Soudain, l'expression de Saxby changea, passant du revêche à la lassitude. À croire que tout le poids du monde lui tombait sur les épaules, l'écrasait ; il paraissait avoir vieilli avant l'âge.

« C'est toujours la même chose, chef. Vous faites toujours ce que vous pouvez, vous couvrez vos bases, vous surveillez les coins et recoins, mais ça ne suffit jamais. La plupart du temps, ce genre de chose représente le boulot le plus assommant du monde. Vous avez lu tous les polars de Tom Clancy, vu toutes ces émissions de durs à cuire à la télévision, mais c'est de la merde ; la recherche des terroristes, c'est de la merde. Voilà trente-deux ans et sept mois que je fais ce métier. Encore cinq mois avant la retraite et, depuis le premier jour je suis sur les nerfs parce que je n'en fais jamais assez. Parfois vous laissez passer un détail, parfois, sans crier gare, tout vous saute à la figure et vous arrivez une demi-seconde trop tard. Vous couinez de désespoir quand vous auriez cru crier de joie, vous partez à gauche quand vous auriez dû prendre à droite et, depuis trente-deux ans et sept mois, j'ai les nerfs en pelote à force de guetter cette erreur. »

Il marqua une pause avant de reprendre :

« Mon agent d'assurances m'a dit que tout un chacun avait un train de marchandises qui surgissait un jour au passage à niveau, mais quand on le voit arriver, il est trop tard.

– En voilà un qui a compris comment vendre ses polices d'assurance », répliqua Lockwood dans l'espoir d'alléger un peu l'atmosphère.

Mais il comprenait exactement ce que voulait dire cet agent grisonnant du FBI. On ne savait jamais d'où viendrait la balle qui vous tuerait. Un de ces jours, il pourrait arrêter un voyou pour conduite en état d'ivresse et se retrouver face au canon d'une arme à la sortie d'une fête un samedi soir, et finir dans l'uniforme qu'il portait en ce moment, mais allongé sur le dos dans un cercueil tapissé de satin. Au-dehors, un camion-citerne Sandri Sunoco passa dans un lourd grondement. Le vent se levait et la neige tombait de plus en plus dru. La nuit s'annonçait difficile à Winter Falls.

Saxby grimaça un petit sourire.

« Je voudrais juste que tout ça s'arrête et que l'ex-Président s'en aille ; à ce moment-là, peut-être, chef Lockwood, on pourrait aller se boire une bonne bière bien fraîche et manger un bon steak avant de se raconter d'autres souvenirs de guerre.

– Ainsi soit-il », acquiesça Lockwood.

33

Malcolm Teeter, qui aimait que ses amis l'appellent Stryker, son personnage préféré dans le jeu vidéo *Mortal Kombat*, attendait seul au volant du camion Sunoco garé derrière le centre commercial de Winter Falls, le long de Crooked Pond Road. Le détonateur de la bombe ANFO de trente-quatre mille litres et vingt-sept tonnes qui remplissaient la citerne rouge, blanc et bleu, se trouvait devant lui sur le tableau de bord. Fait d'un servomécanisme radiocommandé récupéré sur un modèle réduit de canot à moteur acheté dans un magasin d'électronique à Portland, le détonateur était relié à quatre piles de six volts et à un déclencheur numérique, du genre de ceux qu'on utilisait avec les fusées antichars.

Le nouveau gars leur avait montré comment s'y prendre pour commander ce type de matériel sur Internet. Il était allé jusqu'à leur procurer ce qui apparaissait comme une réplique parfaite de l'uniforme des gardes nationaux du New Hampshire, afin qu'ils puissent se fondre dans la foule durant l'opération *Winter Falls*.

Il s'était présenté sous le nom de Barfield et il paraissait sympathique, juste un peu trop tranquille. De toute façon, Malcolm n'était pas idiot. Dans moins d'une semaine, bien que personne n'ait rien dit, on saurait qui était le patron, et il pouvait au moins jurer une chose, ce ne serait plus ce satané Wilmot DeJean. Il en avait le rang, d'accord, et rappliquait toujours, l'air de dire « C'est moi le directeur de l'école », alors que c'était le plus souvent Barfield qui leur montrait ce qu'il fallait faire. Par exemple comment se débarrasser de tous ces restes de hot-dogs, pourquoi ne pas porter son pistolet sur le côté, comment se mêler à une foule sans éveiller les soupçons avec ses tatouages ou ses rangers, ou encore, la différence qu'il y avait entre regarder et vraiment voir et, par-dessus tout, la patience.

Malcolm n'aimait pas trop conduire le petit camion, mais, comme le disait ce Barfield, c'était le plus important parce que le premier. Il détournerait les policiers du vrai centre des opérations – l'école – pour les ramener par ici, plus au nord. Selon Barfield, il y aurait beaucoup de flics dans la ville et, quand on descendait Main Street, on sentait presque déjà leur présence.

Lorsqu'on traversait le parc pour passer devant le poste de police et la caserne des pompiers, on en voyait partout. Il fallait vraiment être idiot pour porter un porte-documents et un pardessus et rester debout à un coin de rue sous la neige qui tombait. Il n'y avait que les services secrets ou les fédéraux pour faire ça.

Bien entendu, personne ne repéra Malcolm, et c'était le plus important. Sunoco était pour ainsi dire le plus gros distributeur de fioul domestique de l'État, et comptait des stations à peu près partout. Qui remarquerait un camion-citerne au beau milieu de l'hiver ? Ils étaient censés rouler à toute heure du jour et de la nuit.

Pourtant, Malcolm n'aimait pas stationner loin du centre. Des six camions, c'était le seul qui ne se trouverait pas à proximité de la patinoire. Heureusement qu'il jouait un rôle clé, comme l'avait déclaré Barfield, mais ça ne le faisait pas remonter dans – comment disait-on, déjà ? – dans son amour-propre. Il se sentait un peu comme la cinquième roue du carrosse.

Teeter jeta un coup d'œil à travers le pare-brise à moitié couvert de givre. Le parking en face du grand supermarché. Presque l'heure de la fermeture. Il ramassa la petite commande radio qui allait faire détoner les bombes entassées à proximité du mur latéral du centre commercial. Il était peut-être la cinquième roue du carrosse, mais il connaissait les statistiques.

Il sourit. Il voyait déjà les estimations et les comparaisons dans les journaux. La bombe d'Oklahoma City avait creusé un cratère profond de dix mètres et fait s'écrouler la moitié d'un immeuble de bureaux, causant des dommages sur tout le pâté de maisons. Celle-ci vaporiserait le supermarché tout entier et une demi-douzaine d'autres magasins dans le centre commercial.

Il allait recevoir un appel téléphonique de Barfield. Ce serait le signal pour descendre du camion avec le détonateur, pour appuyer sur le bouton de commande et puis détaler. Il aurait cinq minutes pour se mettre à l'abri et filer vers le rendez-vous de Pine Street. Il vérifia de nouveau sa montre. Vingt minutes. Il mit un concert de Tina Turner sur son iPod. Elle savait chanter, la garce.

Le général Angus Scott Matoon se tracassait au fond de son bureau du Pentagone. Il était 20 heures et, jusque-là, aucune nouvelle ne leur était parvenue de Winter Falls. Cela pouvait tout dire ou ne rien dire, mais si l'opération *Croisade* devait réussir, il devrait rendre les hommes de *Feu de prairie* opérationnels et vite. Il en avait suffisamment en place pour s'emparer des unités de commandement, petites, mais vitales, des télécommunications par satellite du pays ; en revanche, il aurait besoin de temps pour rassembler les rênes du pouvoir dans son seul poing. *Croisade* était une corde raide, il fallait plonger brièvement l'Amérique dans le chaos avant que le vice-président Sinclair n'arrive à la rescousse. S'il commandait les chefs d'état-major de l'armée, Matoon avait également la direction du peu connu et encore moins documenté USNorthcom, le commandement des États-Unis d'Amérique du Nord – une défense forte d'un million d'hommes pour contrôler la terre, la mer et le ciel autour des États-Unis, du Canada et du Mexique. Présent essentiellement aux États-Unis et dans ces deux pays souverains, l'USNorthcom était censé imposer, le moment venu, la loi martiale de fer ordonnée par le Bureau ovale et le commandant en chef. Cette force avait été créée en secret juste après le 11-Septembre, puis augmentée par la suite, durant les crises économiques de 2008 à 2010, à mesure que grandissaient la crainte de subir d'autres effondrements bancaires et la menace d'une guerre civile.

Dès que le mot se répandit, annonçant que l'opération *Croisade* avait commencé, la principale préoccupation de Matoon avait été de prendre le contrôle d'une unité portant le nom euphémique de « Force de gestion de l'impact », puissante force de la police nationale gérée comme une armée, issue du quartier général de l'USNorthcom situé sur la base de la Patterson Air Force, dans l'Ohio. Rien de tout cela ne serait possible tant qu'il n'aurait pas obtenu la maîtrise des systèmes satellites, plaçant *de facto* Rex Deus à la tête de la nation. Il regarda sa montre. Incapable d'attendre plus longtemps, il décrocha le téléphone rouge devant lui sur le grand bureau de chêne qui avait autrefois appartenu au général Robert E. Lee, et composa un numéro.

« Nous avons un *feu de prairie*. »

Tout se passa comme sur des roulettes. L'hélicoptère se posa au centre de la grande cible de toile installée sur la pelouse enneigée du petit parc de la mairie, dans Croppley Street. Le Président, tout sourire, descendit de l'appareil en sautillant, serra les mains de la maire Dotty Blanchette. Avant de mourir de froid, tous deux se précipitèrent à l'intérieur de la Cadillac placée au centre de la file des neuf voitures qui allaient former un cortège jusqu'à Abbey School.

La patinoire de l'école était située sur les fondations de ce qui avait été le principal enclos à bestiaux du temps des fromages de brebis, avant de se voir transformée en terrain de cricket à la grande époque des jeux dans l'école, tandis que la large surface à l'est du bâtiment principal avait été métamorphosée en terrain de base-ball. Étant donné que le New Hampshire comptait jusqu'à cinq mois d'hiver, il suffisait de tondre le gazon du terrain et de l'arroser dès la fin d'octobre, ou au début de novembre, pour en faire une patinoire. Et puis le futur Président montra de quoi il était capable en renvoyant tous ses adversaires dans les cordes. Il gagna tant de matches qu'il parut naturel de couvrir le terrain en question et d'y ajouter des sièges pour les spectateurs.

Auparavant, le match classique entre Winter Falls et Abbey School avait lieu en plein air, sur la patinoire du lycée, mais il fallait que ce soit aux heures du jour, si bien que les spectateurs ne se bousculaient pas. Grâce à la patinoire couverte d'Abbey School, tout changea radicalement ; cela commença par de spectaculaires exhibitions des deux écoles : majorettes pour le lycée, revues exclusivement masculines pour Abbey School. Avec ses deux mille cinq cents places, la salle pouvait accueillir la moitié de la population de la ville, ainsi que les élèves des deux établissements.

Les orchestres jouaient, on vendait programmes et hot-dogs pour rapporter un peu d'argent aux bonnes œuvres des deux écoles. Pour ce qui était d'Abbey School, cela consistait à envoyer vingt dollars par mois pour entretenir un enfant de sexe indéterminé, appelé Sui Sang, à Hong Kong ; quant au lycée de Winter Falls, cela consistait à verser vingt dollars par mois pour l'Armée du salut.

Tout cela était conforme à l'association typiquement américaine du sport et de la charité ; à sa façon, la cérémonie de lancer du palet revêtit son propre cachet, se haussant à la hauteur du Prix de l'homme ou du Prix de la femme de l'année décernés par l'université Harvard. Des célébrités de tout poil y avaient été conviées, de Dick Cheney et Wayne Gretsky à Pee-wee Herman et Howie Mandel. Le lancer du palet au début d'un match Abbey School-Winter Falls était très couru par les photographes, spécialement lorsque le *New York Times* décidait d'en faire sa première page et d'en profiter pour annoncer la sortie prochaine de l'autobiographie, *Promesses, Promesses*, que le Président ne manquerait pas d'écrire tôt ou tard.

Le trajet vers le vieux rempart gris d'Abbey School ne prit pas plus dix minutes, même à ce rythme de procession – plus qu'il n'en fallait à Morrie pour demander où se trouvait la pulpeuse Shannon O'Doyle… Morte, lui avait annoncé une Dotty navrée, depuis près de dix ans, d'un cancer du sein.

Ils passèrent le portail principal, surveillé par deux voitures de patrouille aux gyrophares clignotants, histoire de montrer qu'on ne plaisantait pas, avant d'emprunter la grande allée qui longeait le bâtiment principal et les anciens cloîtres en direction de la patinoire, un édifice triangulaire de verre et d'acier, qui n'avait rien de commun avec le style XIX^e^ de cette sombre et austère école.

Trois minutes plus tard, Dotty, Morrie et le Président se virent escortés jusqu'à leurs places par deux scouts, l'un d'Abbey School, l'autre du lycée. Les flashes crépitèrent de toutes parts tandis que les haut-parleurs annonçaient l'arrivée des deux équipes. Les hommes s'alignèrent pour serrer la main de celui qui tenait les rênes du monde. À 19 h 15, les festivités commencèrent. Quarante-cinq minutes de musique d'école et de discours stupides, puis le palet serait enfin lancé.

Personne ne remarqua le gros camion-citerne Sunoco stationné à côté du bâtiment principal, ni l'homme en uniforme Sunoco, un tuyau à la main devant une colonne d'alimentation ordinaire. Personne, semblait-il, ne s'avisa que si l'on pouvait garer un camion devant l'école ce soir-là, il aurait dû s'agir d'un camion de la Hess, une compagnie de distribution de gaz naturel, et non pas de cet imposant Sunoco jaune.

Le Gulfstream de Kate Sinclair atterrit à l'aéroport régional de Manassas et roula lentement vers les bâtisses 1930 qui composaient le terminal. À l'instant où le pilote coupait les moteurs, le téléphone satellite de Mike Harris tinta de nouveau. Il prit la communication avec un sourire satisfait.

« Eh bien ? » demanda la vieille dame d'un ton irrité.

Elle détestait que d'autres sachent ce qu'elle ignorait encore.

« D'après le GPS, ils sont à Winter Falls.

– Envoie un message à toutes les patrouilles. Qu'on les récupère à temps. »

Sa voix de fumeuse se cassa dans sa gorge et elle sentit son cœur se serrer d'impatience. Intérieurement, elle souriait. Cela n'aurait pas mieux marché si c'était elle qui avait tout organisé. Avec les gens de Matoon aux commandes et l'*habeas corpus* suspendu par la loi martiale, on pourrait récupérer en toute légalité l'inestimable calepin de Holliday, même sur le sol américain. Nanti de la fortune énorme qu'il représentait, Rex Deus régenterait le monde occidental pendant mille ans.

« Qu'on les mette en détention jusqu'à ce que je décide ce que je ferai d'eux. »

34

William Tritt avait réparti de petites unités du Bras droit du Maine, en uniforme de la garde nationale, dans les maisons de tous les membres de la police de Winter Falls qui n'étaient pas en service, de tous les membres du bureau du shérif du comté de Carroll qui vivaient dans un rayon de trente kilomètres autour de la ville, et dans les maisons de tous les pompiers de la région qui n'étaient pas de garde. Ainsi, ces dangers potentiels se retrouvaient soit bâillonnés et ligotés, soit morts, s'ils avaient opposé la moindre résistance.

Le reste de ses petites troupes s'était dispersé dans les bois autour d'Abbey School. Bien sûr, c'était un peu une mission suicide, mais il avait raconté assez d'histoires sur les soulèvements d'une population gagnée à une cause pour convaincre les hommes du Bras droit du Maine qu'ils allaient réussir.

Bien entendu, Tritt s'en moquait éperdument ; il accomplissait le travail pour lequel il était payé. Ce qui se produirait ensuite ne le concernait pas. Jusqu'aux déflagrations, ils étaient censés empêcher quiconque de sortir de la patinoire. Pour sa part, il avait regagné sa chambre, dans un petit hôtel de South Main Street. Son ordinateur ouvert sur le lit, il attendait la confirmation du dernier versement sur son compte suisse. Il n'avait pas l'intention de rester à proximité des feux d'artifice au moment où ils se déclencheraient. En fait, il comptait bien se trouver alors à des kilomètres de là.

Dean Crawford pilotait sa voiture de police sous la neige. Il effectuait sa tournée habituelle du nord du Maine, qui le mènerait le long du lac, jusqu'à Goose Corner et retour. Ensuite, il ferait un arrêt au centre commercial, où il prendrait le temps de déguster son repas chez Denny, avant de poursuivre sa navigation en sens inverse, et de finir ainsi son service.

Ce soir, tout le monde était sur le pied de guerre à cause de la visite du Président, mais Crawford exerçait son métier de flic depuis trop longtemps et il l'avait exercé en tellement d'endroits qu'il lui en fallait plus pour se faire du mouron. Il cherchait à éviter à tout prix les embrouilles, sous quelque forme qu'elles apparaissent. Un passage en Irak durant la guerre du Golfe plus une décennie dans la police du comté de Miami Dade, puis dans celle de Baltimore lui avaient appris à passer à côté des coups tordus. Même le mariage était une embrouille, il ne le savait que trop après son troisième divorce. Non pas qu'il soit un mauvais flic. Il pouvait se montrer fier de ce qu'il avait accompli, mais, à la longue, il fallait penser à lever le pied.

En tout cas, en ce moment du moins, il était parfaitement heureux d'effectuer sa tournée habituelle jusqu'à la station d'épuration et retour, en surveillant les alentours au cas où un intrus surgirait, ce qui ne se produisait jamais à cette époque de l'année. Car la plupart des délits avaient lieu à la belle saison, à Winter Falls comme partout ailleurs ou presque. Les truands n'aimaient pas le froid, pas plus que les grosses chaleurs. Par une nuit pareille, le pire qui pouvait lui arriver serait une voiture coincée au milieu des congères, ou un cas de conduite en état d'ivresse. Et ça lui allait très bien comme ça. Il rentrerait à la fin de

sa tournée de 16 heures à minuit, regagnerait son petit pavillon au bord de l'étang et regarderait une émission tardive à la télé, en buvant une bière ou peut-être deux. Seul. Peinard.

Crawford quitta Willow Street pour entrer dans Crooked Pond Road, où donnait le parking du centre commercial. Tout paraissait fermé sauf l'agence d'assurances et Denny. Le reste était plongé dans l'obscurité. La neige tombait abondamment, à présent, et le vent soufflant du lac faisait tourbillonner les flocons, qui prenaient l'allure de minuscules tornades dans la lumière jaune des lampes au sodium. Un gros camion-citerne Sunoco ravitaillait l'agence, et Crawford se demanda si les conducteurs de ces énormes véhicules recevaient des primes pour rouler par un temps pareil. C'était vraisemblable. Les heureux veinards ! À entendre son chef, il semblait qu'on ne pouvait prendre la tournée de minuit à 8 heures du matin que si l'on n'était pas marié, et il allait de soi qu'on ne faisait pas d'heures supplémentaires.

D'un autre côté, il avait eu des patrons pires que Lockwood. Le vieux savait ce que c'était que se battre. Et il n'était pas toujours facile de revenir du front. Cela vous marquait, et vous marquait très jeune, et ceux qui n'avaient pas vécu cela ne pouvaient pas comprendre. Lockwood, lui, comprenait ; aussi ses sautes d'humeur occasionnelles ou ses remarques acides n'étaient-elles jamais prises au pied de la lettre. Lockwood comprenait également que, parfois, un homme avait besoin de quelque chose de plus fort qu'une bière ou deux pour s'endormir s'il voulait écarter les mauvais rêves. Cela aussi, c'était un avantage.

Crawford gara sa voiture devant chez Denny puis débrancha sa radio. Il s'assura que son volumineux PDA Motorola restait bien à sa place dans l'étui accroché à sa ceinture, et il sortit. Il s'étira quelques secondes puis il fonça sous la neige envahissante et pénétra dans le restaurant. Il n'y avait pratiquement personne à part un couple au fond de la salle et deux ou trois autres clients installés au comptoir, sans doute des habitués qui vivaient dans les parages, des gens qui sortaient du travail, peut-être aussi le conducteur du Sunoco. À vrai dire, les gens du coin étaient tous au match de hockey. Lui-même aurait pu y aller.

Une serveuse à l'air las arriva avec le menu, mais il commanda d'office ce qu'il prenait tous les soirs : un steak avec des œufs et des pommes de terre sautées. Et un café. Il trouva sur son siège le dernier numéro du *New Hampshire Gazette* et se mit à le feuilleter en attendant son dîner.

La serveuse posa devant lui une grande assiette fumante et il attaqua son repas tout en lisant le journal. Au beau milieu d'un article proposant une nouvelle taxe sur les banques, il s'interrompit, reposa sa fourchette. En provenance de Crooked Pond, il venait d'apercevoir une voiture de location, à en croire le numéro de sa plaque d'immatriculation et le badge JFK Hertz sur le pare-brise, qui partait dans le sens opposé. Il remarqua même le numéro : ABC 2345, digne d'une plaisanterie de gamin. Qui donc irait louer une voiture à JFK pour venir au nord du New Hampshire par un temps pareil ? Certes, il devait exister une centaine de bonnes raisons pour ça, mais son flair de policier le chatouillait et cela lui coupa l'appétit. Sortant son PDA, il consulta les avis de recherche et mandats d'arrêt, et reçut presque aussitôt la réponse.

« L'enfoiré ! marmonna-t-il.

– Pardon ? »

Crawford leva la tête. La serveuse se tenait devant lui, un pot de café à la main. Il jeta dix dollars sur la table, regarda l'écran du Motorola et prit une longue inspiration avant d'éteindre la machine.

« Faut qu'j'y aille », annonça-t-il.

J'y crois pas ! Une foutue embrouille à Winter Falls, New Hampshire.

Rangeant l'appareil dans son étui, il se leva ; il avait déjà oublié son dîner. Il sortit en courant de la salle à peu près déserte.

Holliday et Peggy roulèrent jusqu'à Sugar Hill Road, à la périphérie de Winter Falls. C'était lui qui conduisait. Ils avaient passé presque toute la journée à chercher des indices du passage de Tritt, mais sans succès. Ils n'avaient vu qu'une ville partout occupée par les services secrets. Holliday avait même aperçu çà et là des gardes nationaux, ce qu'il estimait quelque peu excessif. Il prit la direction de South Main Street et l'autoroute qui menait vers la sortie de la ville. Kessler s'était trompé ; aucune menace ne pesait de ce côté-là.

« Quand je pense que la presse a gobé cette farce du Djihad al-Salibiyya, maugréa-t-il irrité. Ils n'ont donc plus de journalistes d'investigation ?

– Aujourd'hui, il n'y en a plus que pour les blogs et l'opinion », répondit Peggy.

Le chauffage ne fonctionnait plus depuis un moment et elle frissonna.

« C'est Internet qui a massacré la presse, poursuivit-elle, et le vrai journalisme est mort avec elle. On ne diffuse plus d'information, on se contente d'un bla-bla-bla racoleur. Un gamin autiste retrouvé dans un marécage ou un type caché sous la chaire de son église, qui survit à un ouragan, ça marche mieux qu'une guerre à l'étranger ou un désastre qui ferait des dizaines de milliers de victimes. Quand on vit en dehors des États-Unis, comme ça m'est arrivé, on se rend compte à quel point on se regarde le nombril. »

À côté d'elle, Holliday tressaillit.

« Qu'est-ce qui se passe ?

– Je crois qu'il y a une voiture de police derrière nous, répondit-il.

– Ce n'est sûrement rien. Il y a des flics partout, dans le coin, ce soir. »

Soudain, le gyrophare de la voiture s'alluma et un coup de sirène retentit.

« Il veut qu'on s'arrête.

– On peut lui échapper ?

– Dans une Ford Escort ?

– Bon, on a nos papiers.

– Espérons que Pyx a bien fait son boulot », dit Holliday.

Il se gara et vit l'autre véhicule faire de même derrière lui. Rien ne bougea ; aucun flic n'en sortit.

« Qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Peggy.

– Il y a quelque chose qui cloche.

– PAS UN GESTE ! » lança un porte-voix dans l'obscurité enneigée.

Ce fut là que toutes les lumières du monde s'allumèrent.

35

« Je n’ai plus l’âge pour ça ! » soupira Holliday.

Peggy et lui se retrouvaient menottés de chaque côté d’un bureau métallique, dans une salle d’interrogatoire à peine plus grande que des W.-C. D’ailleurs, l’odeur pouvait confirmer cette impression, un désinfectant au pin masquant à peine les relents d’urine, de flatulences et de vomi d’ivrogne.

Apparemment, Winter Falls aimait mener des interrogatoires précis et directs. Ils aperçurent une caméra vidéo à l’ancienne avec micro intégré sur un support en angle ; quant à la glace sans tain, elle était si vieille que le film d’aluminium semblait s’effriter de partout, au point qu’on voyait tout ce qui se passait dans la salle de police.

La scène sur la route à la sortie de Winter Falls aurait pu se dérouler dans un film de Bruce Willis, avec des flics de toutes tailles jaillissant des voitures et des camionnettes alentour, certains en uniforme, certains en civil, et certains visiblement appartenant au FBI.

À un moment, Peggy et Holliday se retrouvèrent menottés, grelottant sous la neige, alors que la Sécurité intérieure, la police d’État du New Hampshire et le FBI se disputaient pour savoir qui avait la priorité.

Finalement, un flic en grande tenue vint les chercher pour les faire entrer dans une voiture de police municipale, regarda les autres en fronçant les sourcils avant de les évacuer vers le poste. L’affrontement avait été brutal, car tous ces types avaient voulu montrer qu’ils avaient des couilles. Malgré l’odeur ambiante, Holliday ne pouvait s’empêcher de respecter le flic grisonnant. Il aurait juré que l’homme avec fait ses débuts dans les marines ou dans les rangers.

« Qu’est-ce qu’on fait maintenant ? demanda Peggy.

– On subit les interrogatoires des flics locaux et on remonte la chaîne de commandement jusqu’aux plus haut gradés. À moins qu’on ne nous envoie directement à Guantanamo.

– Je croyais qu’ils l’avaient fermé.

– Difficile de mettre en pratique les bonnes idées.

– Tu connais quelqu’un qui pourrait nous tirer de là ?

– Je connais des tas de gens, sauf que je ne sais plus de quel côté ils sont maintenant. »

Il regarda la pièce autour d’eux.

« Il va falloir attendre, j’en ai peur, conclut-il.

– Je ne suis jamais allée en prison. Il ne nous faudrait pas un avocat ?

– On a largement passé ce cap, petite. On est maintenant plongés jusqu’au cou dans le marécage de la Sécurité nationale. »

Le flic en grand uniforme reparut, mais il s’était débarrassé de sa veste aux boutons de cuivre. Il ferma la porte derrière lui et s’assit sur la chaise restée libre.

« Ça roule ? » s’enquit-il.

Il avait l’air irrité.

« Ça roule ! répondit Holliday.

– Lequel d'entre vous pourrait me dire pourquoi je ne suis pas assis en ce moment avec le président des États-Unis, à regarder un match de hockey et à me faire prendre en photo ?

– Parce qu'il va se passer dans cette ville quelque chose d'effroyable à moins que vous ne vous en occupiez tout de suite.

– À ce point-là ?

– À ce point-là.

– Expliquez.

– Un homme que je connais, Max Kessler, qui a été le conseiller de tous les Présidents depuis le premier Bush, a dit que votre ville allait être la cible d'une gigantesque attaque terroriste, qui devrait servir de façade à une prise de pouvoir de la présidence et du pays tout entier par Kate Sinclair et son fils, le vice-président, ainsi qu'un chef d'état-major de l'armée, le général Angus Scott Matoon, tous membres d'une organisation religieuse semi-secrète, appelée Rex Deus. Ils étaient déjà derrière l'assassinat du pape par un tireur américain.

– Vous vous fichez de moi ! s'emporta le flic. On dirait un roman de Dan Brown. Du Tom Clancy sous stéroïdes.

– Pas le moins du monde, assura Holliday. C'est tout ce qu'il y a de réel.

– Et vous voulez me faire avaler ça ?

– Non. Ce qui ne change rien au fait que c'est vrai. Beaucoup de gens n'ont pas cru Paul Revere[1], non plus. »

Le flic soupira et remonta les manches de sa chemise. Langage corporel de policier pour dire « Maintenant on passe aux choses sérieuses ». Holliday éclata de rire. Ce qui n'était pas la réaction à laquelle s'attendait Lockwood.

« Ça vous fait marrer ?

– Je m'y attendais.

– À quoi ? »

Holliday désigna du menton le tatouage à la tête de mort enrubannée qu'il portait sur l'avant-bras.

« Ranger un jour, ranger toujours ! s'exclama-t-il.

– J'étais dans le premier bataillon, dit Lockwood.

– *Lurp* », rétorqua Holliday.

Ce qui signifiait LRRP, ou « Patrouille de reconnaissance à longue portée ».

« Où ?

– Chu Lai, vallée d'Ah Shau. Toutes ces belles plages de Nha Trang.

– Pareil pour moi. Alors vous avez dû connaître Nguyen Coung.

– Un éclaireur Kit Carson – un des meilleurs. Bien sûr que je le connaissais. »

Peggy était complètement perdue.

« Alors c'est vrai ! reprit le policier.

– Vrai, dit Holliday. Sua Sponte et tout. Dix-huit ans et en pleine forme.

– Dans ce cas, pourquoi vous et votre amie êtes répertoriés comme terroristes et assassins ? Vous auriez semé les cadavres derrière vous. Avec des avis de recherche fédéraux. On pouvait tirer à vue.

– C'est une longue histoire.

– Je n'ai pas le temps pour les longues histoires. Les fédéraux vont débarquer ici d'une minute à l'autre et il faudra que je vous confie à eux. Pas le choix. Donnez-moi juste une version condensée, et je verrai ce que je pourrai faire.

– Vous avez entendu parler d'un certain Billy Tritt ? »

Malcolm Teeter avait vu le flic jaillir de chez Denny, et il n'attendit pas de vérifier après qui il en avait. Aussi discrètement que possible, il descendit de la cabine pour prendre ses jambes à son cou. Indubitablement, il désertait son poste et allait se faire incendier par ce Barfield, mais il savait parfaitement qu'il s'agissait d'une répétition générale et que cela n'avait pas d'importance. Autant sauver sa peau avant celles des autres.

Comme rien ne se produisit au bout de dix minutes, il se mit à douter, toujours caché derrière une palissade dans l'arrière-cour d'un inconnu, à moitié gelé, en train de fumer ses trois dernières cigarettes. Il savait qu'il restait un paquet de Lucky dans la boîte à gants ; ce fut finalement ce qui emporta sa décision, et non la crainte des représailles de Barfield.

Là, il eut de la chance. Il venait à peine de reprendre sa place dans le camion lorsque son portable sonna. S'il avait attendu une minute de plus, il aurait manqué l'appel. Il poussa un long soupir de soulagement, saisit le téléphone sur le tableau de bord et l'ouvrit.

À soixante centimètres de sa nuque, l'explosion activée par l'appareil enflamma les vingt-huit tonnes d'ANFO, transformant le camion-citerne en une grenade géante qui vaporisa Teeter sans lui laisser le temps de dire ouf.

Le choc se déploya exponentiellement, aplatissant le supermarché et le reste du centre commercial en moins d'une seconde. Des éclats de métal explosés de la citerne allèrent frapper les arbres et s'éparpiller dans les maisons voisines telles des lames de scalpel, tuant tout ce qui vivait dans un rayon de trois cents mètres.

Au moment où la deuxième explosion se déclencha, une monstrueuse boule de feu s'éleva du sol couvert de neige et s'épanouit en une tumeur incandescente.

Le bruit retentit comme une crevasse dans le monde, un train de marchandises surgissant au cœur d'une tornade, les trompettes de Josué faisant voler les vitres en éclats dans toutes les directions. La terre trembla, littéralement. Le miroir sans tain de la salle d'interrogatoire du poste de police de Winter Falls se brisa de part en part avant de s'écraser au sol, tandis que tout le bâtiment était frappé de violentes secousses.

« Seigneur Dieu ! hurla Lockwood, qui avait presque été éjecté de son siège. C'est quoi, ce bordel ? »

La lumière du plafond s'affaiblit, tremblota puis s'éteignit. La pièce fut plongée dans le noir.

« Le commencement, dit Holliday, près de lui. Maintenant, ôtez-nous ces menottes avant qu'il ne soit trop tard. »

36

La position du premier des camions-citernes, près du centre commercial, n'avait rien de fortuit. À trente mètres de là, planquée derrière le supermarché, se trouvait la principale sous-station de cent trente-deux kilovolts qui alimentait toute la ville de Winter Falls. Le grillage de deux mètres cinquante, surmonté de barbelés acérés, ne résista pas à la bombe et fut détruit dès les premières secondes de l'explosion.

Malheureusement pour les habitants de la ville, la principale station de distribution téléphonique se trouvait à quinze mètres de la sous-station électrique et du transformateur, si bien que les deux tours de téléphonie cellulaire les plus proches de Pine Hill Road furent aussitôt inopérantes. En un instant, presque tous les moyens de communication de Winter Falls furent anéantis.

Le bruit de la déflagration parvint jusque dans le stade de hockey d'Abbey School, la pression faisant vibrer les chevrons en arc de la toiture. En quelques secondes, les services secrets avaient lancé leur procédure d'évacuation standard pour le Président, mais furent coincés devant ce qui ressemblait à un feu d'armes légères provenant des bois. Le Président et sa suite furent conduits dans le vestiaire d'Abbey School, sorte de bunker souterrain en béton où ils seraient à l'abri.

« Où se trouve le Président, en ce moment ? » demanda Holliday.

Ils tentaient de se frayer un chemin à travers les bureaux de la brigade. La moitié du plafond s'était effondrée et ils devaient respirer un air infesté de poussière de plâtre. Autour d'eux retentissaient des cris, des quintes de toux, mais on n'y voyait rien. Holliday et Peggy tâchaient de rester sur les talons du chef Lockwood, qui suivait le mur en direction de la sortie.

« Attendez ! lança celui-ci d'une voix rauque en crachant un glaviot poudreux. Je sors un portable. »

À tâtons, il finit par trouver le casier de radios rechargeables utilisées par les policiers quand ils ne roulaient pas en voiture. Il en alluma une, mais n'obtint que des parasites.

« Bon sang ! »

Il eut beau taper sur le poste comme un malade, rien n'y fit. On n'entendait plus que les plaintes des gens bloqués sous les décombres du plafond.

« Des flashes, marmonna-t-il. Il nous faut des lampes flashes pour pouvoir sortir ces gens d'ici.

– On n'a pas le temps, insista Holliday. Cela n'était qu'un début ! Ne me dites pas que vous croyez que ça n'a rien à voir avec la présence du Président. »

Dans le noir, il parvint à agripper Lockwood.

« D'après vous, où est-il ?

– Dans la patinoire d'Abbey School, dit le chef. À l'abri.

– Et où les services secrets devraient-ils l'emmener en cas d'urgence ? un malaise, par exemple ?

– Par là. Son hélico attend dans le parc.

– Il faut arrêter ce salaud avant qu'il ne soit trop tard, insista Holliday en lui tirant la manche. Sortez-nous tout de suite d'ici.

– On a des blessés. Des gens qui dépendent de moi. Je ne peux pas les abandonner.

– Vous ne pouvez rien pour eux. Ce type a assassiné le pape et éliminé le vice-président. Il vient de faire sauter l'électricité et les communications. Je peux vous garantir qu'il ne s'en tiendra pas là. »

Lockwood finit par émerger dans le couloir, suivi de près par Holliday et Peggy. De véritables nuages de poussière de plâtre flottaient autour d'eux, transformant en fantômes les silhouettes qui se dirigeaient vers le portail vitré de l'entrée. Ils finirent par émerger au-dehors, sous les bourrasques de neige. Toute la ville était plongée dans l'obscurité, à part les phares des voitures qui roulaient lentement dans le parc. Aucun signe du cortège présidentiel.

« On va mourir de froid, dit Holliday en frissonnant.

– Suivez-moi », ordonna Lockwood.

Il les conduisit à travers la rue qui courait le long du bâtiment, vers une rangée de boutiques donnant sur la place. Il s'arrêta devant la plus grande et Holliday parvint à en déchiffrer l'enseigne à l'ancienne : LE PARADIS SPORTIF D'ONCLE JIMMY. Lockwood n'hésita pas. Il balança un violent coup de pied à travers la porte vitrée, passa le bras dans le trou et tourna le loquet de l'intérieur. Il entra le premier, suivi de Holliday et de Peggy. L'endroit était sombre et silencieux ; on y devinait une longue salle au plafond bas, divisée en plusieurs ailes. Lockwood trouva une grosse lanterne de douze volts et la promena à travers les lieux. Aux murs étaient accrochés des bois de cerfs, une tête d'élan et un marlin bleu laqué.

Il éclaira ensuite l'aile médiane qui s'achevait sur des étagères de vestes de chasse matelassées orange ou kaki. Ses compagnons suivirent le policier et chacun en attrapa une.

« Et maintenant ? demanda Peggy. Qu'est-ce qu'on fait ?

– Des armes, dit Holliday.

– Je ne suis pas certain de vouloir vous donner des armes, marmonna Lockwood.

– Je me fous de vos certitudes. Je ne vais pas me lancer à la poursuite de Billy Tritt sans un gros calibre à la main.

– Je pourrais y perdre mon boulot.

– Et moi ma vie.

– Bien vu. »

Holliday choisit un AR-15 avec une bretelle et le passa en bandoulière dans son dos. Il remplit ses poches de munitions puis prit un Mossberg calibre 12, fourra cinq cartouches dans le magasin et en ajouta une vingtaine dans ses poches. En guise d'arme de poing, il opta pour un colt M1911 calibre 45 semi-automatique, semblable à celui qu'il avait utilisé au combat, au Vietnam comme en Somalie. Il trouva une ceinture à sacoche où il enfourna cinq ou six chargeurs, tandis que Peggy et Lockwood s'armaient eux aussi.

« On dirait qu'on prépare une audition pour *Rambo 6*, commenta-t-elle en brandissant un Ruger Blackhawk qui n'avait rien de féminin. Qu'est-ce qu'on utilise comme balles avec ce truc-là ? »

Lockwood avait saisi un Remington 480 Bushmaster qui compléterait bien le Walther qu'il portait sur la hanche.

« Des Casulls calibre 454, dit-il. Si vous voulez tirer un coup de feu avec ça, jeune fille, tenez-le bien à deux mains. »

Il lui tendit une boîte pleine d'énormes cartouches dont elle se mit à charger méthodiquement le barillet.

« Jeune fille, et puis quoi encore ? grommela-t-elle.

– Et si, avec cet attirail, on tombait direct sur des braves gens ? »

Lockwood sortit sa carte de police et sa plaque qu'il épingla sur le devant de sa veste de camouflage.

« Ça devrait faire l'affaire, répondit-il. Bon, qu'est-ce qu'on cherche, maintenant ?

– L'explosion n'était qu'un leurre, dit Holliday. Certainement destinée à attirer les flics du coin et à pousser les services secrets à exfiltrer le Président. Ça veut dire qu'ils vont le ramener vers l'hélico pour l'évacuer au plus vite. C'est évidemment ce que prévoit la procédure d'urgence.

– Autrement dit, ce Tritt sera dans les parages ?

– Je vous le garantis. Il doit avoir tout ce qu'il faut pour la vision de nuit, et un armement assez puissant pour faire tomber l'hélico avant qu'il n'ait pris trop d'altitude. Un Stinger ou quelque chose comme ça. Et ça ne s'arrêtera pas là non plus.

– Ça ne lui suffira pas ? demanda Lockwood.

– Il s'agit avant tout de créer un chaos assez énorme pour justifier une intervention de Matoon à la Maison-Blanche, afin de déclarer la loi martiale. Je parie que Tritt a d'autres camions piégés à faire sauter, sans doute à l'aide d'un détonateur à distance.

– Les téléphones et les radios ne fonctionnent plus. Comment compte-t-il faire sauter ces machins ?

– Le système satellitaire.

– Et comment on reconnaîtra ce type si on le croise ? Ma ville saute de tous les côtés, il y fait un noir d'enfer.

– Cherchez un type armé d'un missile sol-air.

– On se croirait revenu au bon vieux temps, gronda Lockwood. Quand il s'agissait de tuer un ennemi invisible.

– J'ai détesté le bon vieux temps, dit Holliday.

– Moi aussi. »

Ils ressortirent dans le froid.

À Abbey School, les services secrets avaient trouvé et neutralisé les six hommes dans leur faux uniforme de la garde nationale, en tuant quatre et en blessant deux, maintenant retenus prisonniers. Ces deux survivants ne tardèrent pas à révéler le plan qui consistait à faire sauter toute l'école avec une bombe ANFO. Le Président et son entourage furent aussitôt évacués, tandis que la police locale s'occupait du reste des spectateurs du stade. Vingt-cinq minutes après l'explosion qui avait plongé Winter Falls dans l'obscurité, la limousine présidentielle regagnait le centre-ville où l'attendait l'hélicoptère Marine One.

Dans sa chambre d'hôtel, Billy Tritt s'efforçait de contrôler sa fureur. La première explosion s'était parfaitement déroulée, envoyant Malcolm Teeter dans l'enfer qui ne pouvait qu'attendre son âme desséchée.

La moitié des fenêtres de Winter Falls avaient sauté, la panique régnait partout, et un énorme incendie dévorait l'est de la ville. Du coup, tous les camions de pompiers avaient été sortis de leur garage de l'hôtel de ville et, d'où il se trouvait, il pouvait nettement distinguer le toit à moitié effondré du poste de police. Avec l'interruption des communications résultant de la triple menace de destruction de la sous-station, du hub de commutation téléphonique et des deux tours du relais de Winter Falls, aussi bien l'unité du centre de gestion des urgences de la police d'État du New Hampshire, à Concord, que la brigade armée de la F Troop basée à Twin Mountains auraient dû être automatiquement alertées. Mais cette dernière se trouvait à une centaine de kilomètres de là, et Concord encore plus loin. Il lui faudrait une bonne une heure pour arriver, et au groupe d'intervention du Swat environ une demi-heure de plus.

Pourtant, la deuxième bombe d'Abbey School n'avait pas explosé, pour une raison inconnue, et Tritt avait été forcé de recourir au plan B. Cette deuxième bombe aurait dû détruire le bâtiment principal de l'école, les débris de pierre abattant à leur tour la structure relativement peu solide de la patinoire de hockey. À l'heure qu'il était, Tritt aurait dû se trouver au milieu du lac Winnipesaukee, à piloter la motoneige qu'il avait laissée derrière le restaurant Gorman un peu plus tôt dans la soirée.

Arrivé à l'autre bout du lac, il serait rentré dans sa voiture de location pour faire sauter les quatre autres camions piégés répartis autour de la ville, à l'aide d'un téléphone satellite, et pendant que Winter Falls brûlerait, il s'envolerait à bord du petit Cessna qu'il avait affrété à l'aéroport de Laconia, afin d'aller se perdre dans la nature.

Au lieu de quoi il se trouvait au troisième étage d'un vieil hôtel en brique, au beau milieu d'une tempête de neige, guettant l'inévitable arrivée du Président et de son escorte. Ce qui rendrait sa propre exfiltration nettement plus dangereuse, mais il avait signé pour abattre le Président et, jusqu'à preuve du contraire, il remplissait toujours ses contrats.

Il changea légèrement de place sur sa chaise devant la fenêtre. Le cortège allait arriver de l'ouest, à toute allure, sirènes hurlantes et tous feux allumés. La sécurité qui entourait de tout temps les Présidents n'était que de second niveau – mélange des nouveaux services secrets et des vieux de la vieille –, mais cela suffirait à le mettre en difficulté. Il y aurait bien quelques flics locaux ainsi qu'une unité de la police d'État du groupe de protection des VIP, mais ce serait tout.

Ils pousseraient tous un soupir de soulagement dès que l'hélico s'élèverait dans les airs enneigés, et ce serait à cet instant-là qu'il frapperait. Tendant le bras, il posa la main sur le tube du lance-roquettes ATC antichar à courte distance. Contrairement à l'arme utilisée en Italie, l'ATC n'était pas téléguidé, mais l'hélico ne se trouvait pas à plus de cent cinquante mètres de sa fenêtre. Il pouvait difficilement le rater. L'ogive de deux kilos, hautement explosive, allait transformer en une nanoseconde l'hélico VIP en un tas de ferraille.

Il avait soigneusement calculé son temps, et il lui faudrait une trentaine de secondes pour sortir par la cuisine du rez-de-chaussée, puis une minute pour atteindre le restaurant Gorman et le dock menant au lac gelé. C'était effectivement l'unique voie de sortie possible.

Ce qui restait du Bras droit du Maine aurait pu lui servir à s'échapper par la route, mais si la police d'État était bonne à quelque chose, elle allait rapidement installer des barrages routiers, d'autant qu'il s'agissait du président des États-Unis.

Si les types du MRA étaient assez idiots, ils n'hésiteraient pas à utiliser leurs armes pour se tirer d'affaire à tout prix, ce qui ne ferait qu'ajouter du combustible pour alimenter le feu de Matoon et des Sinclair. Ce projet était évidemment fou, comme l'était Hitler et, de toute façon, ça n'avait pas d'importance tant que ça payait bien. Avec ce qu'allait lui rapporter son travail de cette nuit, Tritt aurait de quoi prendre sa retraite. Et c'était bien ce qu'il comptait faire.

À présent, il entendait approcher les sirènes. Écartant légèrement les rideaux, il entrouvrit la fenêtre, prit l'arme antichar sur la table de nuit, la posa sur son épaule droite et se servit de son index pour ôter la double sécurité. Puis il glissa l'index vers le côté, le posa fermement sur le bouton de déclenchement situé juste en face de la lunette à vision nocturne. En attendant la suite, il se prit à imaginer un moment le bleu caraïbe du bord de mer vu de sa demeure de Lyford Cay. Il respira lentement, vidant l'air de ses poumons, et se vit en train de faire de la pêche sous-marine au-dessus d'un banc de poissons rubans vifs comme l'éclair. En bas, le cortège de voitures fit son apparition. Ils arrivaient. C'était le moment d'en finir.

37

« Merde ! » s'exclama Randy Lockwood.

À travers les tourbillons de neige, il apercevait la voiture de tête du cortège présidentiel, son avertisseur lumineux clignotant violemment, sa sirène un peu étouffée par la tempête. Si Tritt se trouvait dans les parages, ils n'avaient que quelques secondes pour le repérer. Derrière, il vit arriver le défilé des Escalade de l'escorte. Le Président occupait l'une d'elles. Grinçant des dents, le policier pria pour que ce type, Holliday, se soit trompé.

En règle générale, le commun des mortels regarde directement en face de lui, rarement au-dessus de l'horizon. C'est un instinct naturel, inné depuis des millions d'années, depuis les origines de l'humanité, depuis que les prédateurs des ancêtres de l'homme surgissaient à peu près toujours du même niveau, que ce soit devant ou derrière lui. De même, il gardait le réflexe de se fondre très vite parmi les troupes armées ou même les civils dans des contrées comme l'Irak ou l'Afghanistan ; comme le proclamait la devise officieuse de la 82e division aéroportée au Vietnam, la mort provient souvent d'en haut.

Holliday savait que si Tritt était dans le coin, il choisirait une position en hauteur. La place où donnait l'hôtel de ville était bordée, de chaque côté, de maisons victoriennes à deux étages. Plein sud, en face, sur Main Street, s'élevait l'hôtel Dominion, massif bâtiment en brique de six étages, à toiture plate, et qui dominait le parc formant le centre de la place.

Alors que les voitures défilaient à l'est, Holliday leva la tête. Au début, rien ne retint son attention. Le Dominion, comme toutes les autres bâtisses de Winter Falls, était éteint.

« Rien ? demanda Lockwood.

– Non. »

Le cortège se garait devant l'hôtel de ville.

Soudain, Peggy tendit le doigt :

« Là !

– Quoi ?

– Au troisième étage, quatrième fenêtre à partir de la droite. Elle est ouverte ! Qui ouvrirait la fenêtre par une nuit pareille ? »

Holliday regarda dans la direction qu'elle indiquait et repéra un mouvement, le vent qui soufflait dans des rideaux. Comme à Kandahar, avant qu'il ne perde son œil. Une fenêtre entrouverte, une ombre avec un téléphone… Le Humvee s'était alors arrêté juste devant l'engin explosif avant que tout ne saute, et la mitrailleuse calibre 50 sur le véhicule avait arraché le châssis de la fenêtre, emportant au passage les rideaux et la silhouette. Holliday n'hésita pas. Lockwood non plus. Tous deux firent feu simultanément, à l'instant où le doigt de Tritt appuyait sur le bouton de déclenchement de la fusée antichar.

Le monde explosa autour d'eux. Une traînée lumineuse s'éleva en arc de la fenêtre de l'hôtel, heurtant l'hélicoptère Super Puma exactement entre la porte coulissante et les rotors multiples légèrement affaissés, frappant le gros moteur bimodulaire Turbomeca et brisant les conduites de carburant. Ce fut le silence, une

fraction de seconde, et l'on eut l'impression que rien d'important n'avait été touché. Et puis l'ogive explosa, enveloppant l'appareil entier dans une boule de feu. L'onde de choc envoya Holliday, Peggy et Lockwood à terre, tandis que des fragments de rotor jaillissaient dans tous les sens. Un fragment traversa l'entrée du Paradis sportif d'oncle Jimmy, en même temps qu'un deuxième, plus gros, s'abattait en plein sur la voiture de police en tête du défilé, tuant instantanément le conducteur et son passager.

À travers la fumée et les flammes, il était impossible de savoir ce qui avait pu arriver au Président. Un nuage irrespirable s'abattit sur la place alors que Holliday, Lockwood et Peggy se relevaient. Avec la tempête de neige, la visibilité devenait à peu près nulle.

« Il était au troisième étage, dit Lockwood.

– Où peut-il aller ? demanda Holliday.

– S'il est assez malin, il évitera les barrages.

– C'est-à-dire ?

– Il doit avoir une motoneige dans le coin. On s'en sert pour se rendre aux cabanes à pêche. Une motoneige du côté des docks, ça n'aurait rien d'extraordinaire.

– Bon, il traverse le lac et disparaît avant qu'on ait pu réagir. Quelque part en route, il compose un numéro sur son téléphone satellite et fait sauter tout Winter Falls.

– Quelque chose comme ça. »

Holliday se tourna vers Peggy.

« Tâche de trouver qui dirige les flics là-bas, indiqua-t-il en désignant les restes de l'hélicoptère. Dis-lui que le chef et moi, on court après Tritt et qu'ils feraient bien de chercher d'autres camions piégés avant qu'il ne soit trop tard.

– Tu n'essaierais pas de te débarrasser de moi, par hasard ?

– Ne dis pas d'ânerie. J'essaie de sauver des vies. Allez, file ! »

Elle obéit.

« Et maintenant ? s'enquit Holliday.

– Suivez-moi », dit Lockwood.

Il se retourna et disparut dans la neige et la fumée, traversant la rue en direction de l'hôtel.

C'était trop tôt, mais Tritt n'avait pas le choix. Il envoya sa roquette, laissa tomber le tube de métal brûlant de son épaule et fila vers la porte, tapotant la poche de sa lourde parka pour s'assurer que le téléphone satellite s'y trouvait toujours. Il traversa le couloir plongé dans le noir, passa devant l'ascenseur pour continuer jusqu'à l'escalier.

Une minute plus tard, il débouchait dans l'entrée grouillant de clients et d'employés qui s'interpellaient, criaient et pleuraient, au milieu des rayons de torche déchirant la brume maintenant installée sur le rez-de-chaussée. Tout le monde sentait la fumée et le kérosène. Tritt passa totalement inaperçu lorsqu'il se dirigea vers le restaurant, à l'arrière du bâtiment. Puis il poussa les portes menant à la cuisine. Quatre-vingt-dix secondes après avoir détruit l'hélicoptère sur la place, il filait en courant dans la ruelle derrière l'hôtel et, deux minutes plus tard, il tournait la clé de contact de la grosse motoneige argent Yamaha Vector, derrière le patio du restaurant Gorman. Il donna un coup d'accélérateur, pointa l'engin plein ouest, en direction du lac gelé.

Tritt souriait sous son épaisse cagoule de laine, tout en essayant de sonder le vide neigeux de la nuit. Il avait rempli son contrat. À cent vingt à l'heure, personne ne pourrait plus le rattraper. À mi-chemin, il s'arrêterait, sortirait son téléphone satellite et appuierait sur le numéro préréglé. Ce serait la plus grosse explosion non nucléaire depuis celle de Texas City en 1947, qui avait rayé de la carte à peu près toute la ville.

« On arrive trop tard », constata Lockwood.

Les deux hommes se tenaient au pied des marches menant aux docks derrière chez Gorman. Ils voyaient les traces de pas laissées par Tritt dans la neige et percevaient au loin la motoneige qui s'éloignait. Trois autres véhicules restaient garés au pied de l'escalier, tous trois baignant dans une âcre odeur d'essence. Tritt en avait arraché les durites.

« On ne va jamais le rattraper. Cet enfoiré va faire sauter ma ville et je n'y peux rien.

– Attendez, dit Holliday, on ne va pas baisser les bras comme ça. »

Il se dirigea vers une rangée de chars à glace, passa la main sur la coque en fibre de verre noire d'un de ces bolides en forme de punaise d'eau.

« Ce sont des Monotype-XV, dit-il. Je ne savais même pas qu'il y en avait aux États-Unis.

– Vous savez piloter ces machins-là ? » demanda Lockwood.

Ces espèces de dragsters mesuraient dans les dix mètres de long, avec des mâts presque aussi hauts et un large balancier équipé d'une longue lame de bronze et d'acier à chaque extrémité. Une troisième lame se trouvait à l'arrière de la coque. Ce bateau en forme d'insecte se conduisait à l'aide d'un volant identique à celui d'une automobile, et disposait d'un cockpit réduit à sa plus simple expression. Le pilote devait également guider les mouvements de la voile par un système de cordes et de poulies, tandis que le cockpit avant du copilote fournissait essentiellement lest et contrepoids pour empêcher l'avant de décoller.

« Je suis resté un certain temps en mission à Helsinki. Mon groupe avait cette idée fixe de pousser un jour jusqu'à Saint-Pétersbourg en utilisant des chars à glace de ce genre à travers le golfe de Finlande. On n'a jamais tenté l'aventure, mais j'ai appris quelques bases.

– Et comment pourrait-on rattraper une motoneige avec un char à glace ? demanda Lockwood. J'ai vu beaucoup de gens faire la course, mais jamais à une telle vitesse.

– Les plus grands records que je connaisse avec ce genre d'engins atteignent le deux cents kilomètres à l'heure. Vous prenez le fusil à l'avant et je m'efforce de vous amener à hauteur du type qui massacre votre ville.

– Comment on fait bouger ce truc ? »

Tritt ralentit la motoneige, s'arrêta et vérifia le gros cadran de sa montre. Le vent était pire qu'il ne l'avait imaginé, et il allait prendre du retard. Mais peu importait ; personne ne l'attendait. Cependant, la ponctualité avait toujours été un mot d'ordre professionnel pour lui, et il y mettait un point d'honneur. Il se rappelait la platitude préférée de son grand-père allemand et y demeurait fidèle : *Tout ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait.* Il vérifia le GPS fixé sur le guidon avant de procéder à une petite vérification.

Tritt était assez âgé pour venir d'une époque où GPS, téléphones satellites et autres gadgets technologiques du XXIe siècle constituaient encore des objets d'émerveillement auxquels il ne fallait pas trop se fier ; il préféra sortir sa vieille boussole militaire Bézard pour s'assurer que les données électroniques du GPS étaient correctes, ce qui fut le cas. Il tourna l'accélérateur de la motoneige puis l'éteignit, car il perçut soudain un bruit étrange venant de quelque part derrière lui. Soulevant son casque, il écouta puis posa un pied botté sur la surface de glace balayée par le vent.

Il y avait bien quelque chose. Un bourdonnement lointain. Pas une sorte de véhicule à chenille comme sa motoneige. Le son montait et redescendait plutôt irrégulièrement, faisant vibrer la glace. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui pouvait produire un grondement aussi bizarre, mais il savait que ce n'était pas normal et cela ne lui plaisait pas. Peut-être quelqu'un qui traînait à grande vitesse une lourde caisse en bois sur la glace… Absurde. Il consulta de nouveau sa montre. C'était un peu tôt, mais il décida de lancer tout de même son appel. Il sortit le téléphone satellite de sa poche et l'alluma.

La motoneige apparut tout d'un coup devant eux, alors que Holliday se débattait avec son volant, essayant de garder le contrôle du char à glace, qui fonçait telle une lame de couteau. Il ignorait à quelle vitesse au juste, mais, jusque-là, ils s'étaient guidés sur le bruit de la motoneige, jusqu'au moment où ils n'entendirent plus rien. De toute façon, avec le vent et la neige, Holliday ne pouvait en aucun cas essayer de communiquer avec Lockwood, recroquevillé dans son minuscule cockpit, son énorme Bushmaster braqué droit devant lui.

Attiré par le bruit de l'engin, Tritt se retourna, écarquilla les yeux sous le rebord enneigé de sa cagoule. De la main droite, il ramena une courte mitraillette MP5. Lockwood fit feu, atteignant la nacelle de la motoneige dans un jaillissement d'étincelles.

Holliday donna un coup de volant tout en retenant la voile, virant de bord tandis que les balles de la MP5 venaient se ficher dans la coque du bateau ou rebondir sur la longue lame avant qui se dressait hargneusement.

Il effectua encore un virage crissant sur une seule lame, manquant de retourner le char à glace, mais le temps qu'ils reviennent dans la direction de Tritt, la motoneige était repartie. Holliday se lança à sa poursuite en tapant sur la coque pour attirer l'attention de Lockwood. Le flic se retourna, lui décochant un sourire de tête de mort puis un signe d'acquiescement. Il n'avait pas été touché, pas plus, apparemment, qu'aucune partie vitale du bateau.

Tritt suivait une ligne droite, gagnant de la vitesse, poussant son engin dans ses dernières limites. Dans le lointain, Holliday apercevait l'horizon qui dessinait l'extrémité du lac. Une fois sur terre, le tueur leur échapperait. La motoneige pouvait fort bien rouler sur un sol gelé, tandis que le char à glace n'irait pas plus loin.

Holliday aperçut Tritt, qui lâchait le guidon d'une main pour fouiller dans la poche de sa parka. Sur le moment, il s'attendit à le voir sortir une arme, mais il distingua bientôt la lourde forme rectangulaire de ce qui devait être un téléphone satellite. Winter Falls n'avait plus que quelques secondes à vivre. Holliday donna une saccade sur la corde, serra la voile, et le bolide prit encore plus de vitesse. Il entendit Lockwood faire feu, mais cela ne servit à rien. Le char remuait trop et le flic ne pouvait atteindre sa cible.

Devant eux, en revanche, Tritt se tournait légèrement sur sa selle, pilotant d'une seule main, tenant son téléphone dans l'autre. Sous la cagoule, il devait sourire. Holliday redressa la direction en serrant cordes et poulies, ce qui lui permit d'accélérer encore. Sur le point de rejoindre la motoneige, il lâcha le volant, laissant filer le bateau, qui se souleva tel un yacht par grand vent.

Ainsi hissé dans les airs, il libéra la lame de bronze et d'acier d'un mètre de long. Holliday redonna un coup de volant et le char à glace virevolta derrière la motoneige à près de cent soixante à l'heure, la lame décollant encore plus haut alors qu'ils touchaient l'arrière de la machine du fuyard. Et au moment où Holliday vira brusquement de bord pour reprendre sa direction initiale, la lame atteignit Tritt. Elle lui trancha le corps juste au-dessus des hanches, commençant par couper sa veste, puis sa colonne vertébrale, puis son ventre. D'un coup le tronc se sépara du torse, tandis que du sang jaillissait dans les airs avant de retomber en une pluie de grêle sur la glace noire de nuit.

La motoneige, avec le tronc de Tritt toujours fixé à la selle, rugissait encore dans l'obscurité neigeuse. Holliday relâcha la drisse de la grand-voile, et le bateau lofa, se rabattit et s'arrêta enfin. Holliday se retourna sur son siège, guettant les explosions lointaines et les boules de feu qui marqueraient la destruction de Winter Falls. Dix longues secondes passèrent. Puis vingt. Puis trente.

Rien.

« On a réussi ! » rugit Lockwood.

Fermant les yeux, Holliday poussa un long soupir.

Ils avaient gagné.

38

L'hiver passa. Au cours des semaines précédentes, bon nombre d'événements s'étaient produits un peu partout dans le monde, mais aussi aux États-Unis. Pour commencer, il s'avéra que la blessure subie par le nouveau vice-président était beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'avait cru au début, et il avait dû démissionner de son poste en faveur d'un candidat en bonne santé, plus apte à servir son pays. Reconnaissant, le Président avait attribué à Richard Pierce Sinclair la médaille présidentielle de la Liberté ; médaille reçue en son absence, dans le Bureau ovale, par sa mère, Kate Sinclair. Quant au récipiendaire, on supposait qu'il récupérait en Suisse, dans le domaine viticole familial.

Le Djihad al-Salibiyya disparut des gros titres, et l'on n'entendit bientôt plus parler de lui. Wilmot DeJean, chef putatif d'une milice marginale connue sous le nom de Bras droit du Maine, fut trouvé mort d'une crise cardiaque dans sa chambre du Brac Beach Resort, aux îles Caïmans. Selon plusieurs de ses partisans dégoûtés, DeJean avait frauduleusement détourné le plus gros du « trésor de guerre » de l'organisation qu'il avait créée.

Angus Scott Matoon disparut lors d'une chasse en hélicoptère, au nord de l'Alaska. On ne retrouva jamais son corps. Randy Lockwood prit sa retraite de chef de la police de Winter Falls, peu après avoir témoigné au cours d'une audition au Sénat sur les activités peu orthodoxes du lieutenant-colonel Peter « Doc » Holliday et de Peggy Blackstock ; mais, bientôt, une rumeur courut selon laquelle il allait se présenter à la prochaine élection au poste de maire. À la suite de cette audition, tous trois furent invités à la Maison-Blanche pour un déjeuner privé avec le Président et madame.

L'explosion qui s'était produite au cours de la visite présidentielle dans la ville de Winter Falls se révéla finalement avoir été provoquée par un homme qui aurait étourdiment allumé une cigarette tout en remplissant le réservoir du chauffage central d'un centre commercial voisin. La déflagration causée par cette imprudence avait détruit la sous-station électrique toute proche, plongeant la ville dans l'obscurité. Le Président avait été évacué en bonne et due forme et, aux dires de la Maison-Blanche, n'avait jamais couru le moindre danger.

Aux Bahamas, Mary Breau, l'agent immobilier, recevait les visites de personnes intéressées par la propriété de Lyford Cay appartenant à M. William Tritt, mais elle avait toutes les peines du monde à reprendre contact avec le propriétaire.

Le printemps arriva au Vatican. Une douce brise soufflait à travers les oliviers et les citronniers, le long des allées du jardin. La circulation frénétique de Rome se traduisait par un grondement sourd et continu derrière les hautes murailles. Pour le moment, tout était calme à Saint-Pierre.

Le cardinal secrétaire d'État, Antonio Niccolo Spada, et le père Thomas Brennan, chef de Sodalitium Pianum, les services secrets du Vatican, se promenaient dans les jardins, goûtant le soleil encore tiède, sous la plainte discrète des rouges-queues dans les branches des arbres voisins ; un faucon crécerelle

volait au-dessus des oiseaux, ses ailes noires semblant les menacer d'un malheur imminent. En passant devant un citronnier, Spada saisit un petit fruit qu'il porta à son nez pour en humer le puissant parfum.

« En fin de compte, rien n'a changé ou presque », dit le cardinal.

Suivant son pas, sa soutane rouge effleurait le gravier du chemin. Le prêtre en noir haussa les épaules.

« Nous avons obtenu une partie de ce que nous voulions. »

L'odeur rance de sa cigarette contrastait violemment avec les senteurs suaves du jardin.

« Au moins, nous avons un nouveau pape, ajouta-t-il.

– Un peu plus manipulable, cette fois, murmura Spada. Contrairement à son prédécesseur. Il s'intéressait beaucoup trop à des secrets qui ne le regardaient pas.

– Sinclair n'a pas obtenu le calepin, précisa tranquillement Brennan.

– Nous non plus, rétorqua le cardinal. Pendant que le monde voit nos références morales se désintégrer dans un sordide scandale sexuel, le Saint-Siège est au bord de la banqueroute.

– Mieux vaut détourner l'attention sur un scandale sexuel que de divulguer le rapport du commissaire aux comptes.

– Holliday n'use ni n'abuse de la fortune des Templiers, fortune qui revient de droit à l'Église, pas à un seul homme.

– Il ne se considère pas plus comme le serviteur du trésor que comme son propriétaire. À l'image du moine Rodrigues avant lui.

– Je me fiche éperdument de l'image qu'a de lui-même le colonel Holliday ; je réclame juste ce qui nous revient de droit.

– Kate Sinclair en dirait autant, répondit le prêtre. Pour elle, cela n'aura été qu'une bataille au cœur d'une guerre interminable.

– Une guerre que nous devons gagner. Quoi qu'il doive nous en coûter, il faut me rapporter le calepin des Templiers ! »

Doc Holliday détacha discrètement sa ceinture et regarda par le hublot du 747 d'El Al qui s'élevait lourdement dans les nuages au-dessus de l'aéroport JFK et filait plein est. Il s'installa confortablement sur son siège de première classe, but une gorgée de son jus d'orange et se tourna vers Peggy Blackstock, assise à côté de lui.

« Alors, tu me racontes pourquoi je retourne en Israël avec toi ?

– Parce que nous avons tous les deux besoin de nous reposer, parce que tu as été viré de ton job temporaire à l'université de Georgetown pour avoir manqué trop de cours, et parce que Raffi a trouvé quelque chose durant son voyage en Afrique noire, qui pourrait t'intéresser.

– Super ! »

Holliday termina son jus, reposa le verre, abaissa le dossier de son siège, ferma les yeux.

« Du moment qu'il fait chaud, qu'il y a une plage et que je vais pouvoir me détendre un peu…

– C'est promis, assura Peggy.

– On dit ça », marmonna Holliday.

Et il s'endormit.

Retrouvez Peter Holliday dans

La Légion perdue

(à paraître en juillet 2015)

De l'Éthiopie au Vatican, en passant par le Soudan et l'Égypte, Paul Christopher nous entraîne avec ce thriller ésotérique remarquable sur la piste des Templiers et de leurs inépuisables secrets.

Depuis qu'il a hérité de son oncle une mystérieuse épée retrouvée après la guerre à Berchtesgaden, dans le fameux « nid d'aigle » de Hitler, Peter Holliday, professeur d'histoire à West Point, cherche inlassablement à percer le secret des Templiers.

Un de ses amis explorateurs venant de retrouver en Éthiopie le tombeau de Julien de la Roche Guillaume, un templier ayant eu accès lors des croisades à certains des manuscrits perdus de la bibliothèque d'Alexandrie, Peter décide de se rendre en Afrique pour décrypter les mystères que renferme la sépulture.

Bien vite il s'avère que ceux-ci sont liés au sort de la 9e légion romaine, la fameuse « légion perdue » de Marc Antoine, disparue dans les sables d'Égypte.

Dans un pays à la situation politique plus qu'instable, Peter comprend bientôt qu'il est sur la piste d'un secret légendaire, qu'il va tout faire pour élucider.

Prologue

1039 APRÈS JÉSUS-CHRIST
KARNAK, SUR LE NIL
À CENT LIEUES D'ALEXANDRIE

Il s'appelait Ragnar Casse-Têtes. Son bateau, le *Kraka*, portait le nom de la jeune fille née des amours d'une Valkyrie et d'un chef viking dont l'effigie sculptée ornait la proue, paupières closes sur un sommeil peuplé de songes, corps nu drapé dans ses longs cheveux. Kraka, comme sa mère, possédait, disait-on, le don d'interpréter les rêves et de prédire l'avenir. Ragnar priait ardemment le ciel qu'il en soit vraiment ainsi et qu'elle saurait une fois de plus le conduire à bon port par la vertu de ses prophéties, car il remontait depuis dix jours un fleuve apparemment sans fin et traversait depuis ces cinq derniers jours une contrée qui, en dépit de sa chaleur accablante et de son soleil implacable, ne pouvait être que Niflheim, le sombre Pays des Morts, figé dans la glace éternelle.

Ragnar était le cousin et le meilleur guerrier d'Harald Sigurdsson, chef de la garde impériale varègue à Miklagard, la Ville aux grands murs – Constantinople, comme l'appelaient les gens du lieu. Avant de quitter cette fabuleuse cité des confins de la terre, il avait fait le serment à Harald de ne pas revenir avant d'avoir découvert les mines secrètes du célèbre roi des temps anciens et de s'être emparé de leurs prodigieuses richesses.

S'il échouait, il ne pourrait en tout cas incriminer ni son bateau, ni son équipage. De la plateforme de pilotage surélevée où il se tenait, il parcourut le *Kraka* d'un regard rempli de fierté.

Le navire mesurait vingt-cinq mètres de sa figure de proue à la courbe élégante de son étambot, cinq mètres en largeur et à peine deux de hauteur entre ses plats-bords et sa quille renforcée. Sa coque en chêne massif des pentes douces du fjord Flensburg était faite de planches fixées à clin par cinq mille rivets aux lourdes membrures, les joints calfatés avec de l'étoupe goudronnée. Ces bordages, qui s'affinaient en montant vers les plats-bords, assuraient au bateau légèreté, résistance et souplesse. Manœuvré à la rame, le *Kraka* pouvait aborder au rivage dans les eaux les moins profondes avec sa carène de moins d'un mètre sous la ligne de flottaison.

Sur mer, sa grande voile lui permettait de naviguer facilement à dix nœuds et de parcourir en un seul jour plus de cinquante lieues. Ici, sur ce fleuve aux eaux de nuit peuplées d'une étourdissante variété de monstres aquatiques, c'était tout juste s'il pouvait couvrir six ou sept lieues à une allure de deux nœuds avant que ses trente-deux rameurs ne commencent à peiner.

De son poste près de la barre, Ragnar regarda avec tendresse ses hommes assis à leurs bancs de nage. Ils étaient torse nu, comme lui, et les muscles saillants de leur dos et de leurs épaules luisaient de sueur tandis qu'ils propulsaient le navire à travers les flots sinistres en tirant sur les lourds avirons de six mètres. À l'instar de Ragnar, chacun d'entre eux s'était couvert la tête à la mode autochtone d'un linge maintenu par des bandes de tissu.

À la proue, debout sur une plateforme plus petite que celle de Ragnar, se tenaient l'étrange esclave noir, dignitaire de la cour, dont Harald lui avait imposé la présence, ainsi que son non moins étrange serviteur, un colossal eunuque nommé Barakah, chargé de veiller au confort de son maître et de noter la position du bateau grâce à des croquis, des dessins et des cartes extraordinairement précises qu'il établissait sur son ordre. L'homme à la peau noire s'appelait Abdul al-Rahman, et c'était sur son conseil que Ragnar et son équipage avaient adopté la coiffure locale, après que deux guerriers s'étaient effondrés sur leur rame, assommés par le soleil de plomb.

Juste devant la plateforme de pilotage, Aki, le dernier rameur sur tribord, donnait la cadence en scandant un chant ancien émaillé de *kenningar* imagés :

Chacun sait que sous ce cairn
Repose de longue date Gunnbjorn,
Le plus vaillant capitaine
Qui jamais courut les plaines humides d'Endil.
Que les skalds chantent avec fierté ses glorieux exploits
Jusqu'au jour où Njörd, dieu des Océans,
Submergera la terre.

Ragnar se tourna vers son timonier, Hurlu, un robuste gaillard qui tenait déjà la barre du *Kraka* longtemps avant que lui-même n'en prenne le commandement.

« Depuis combien de temps est-ce que les hommes rament ? lui demanda-t-il.

– Depuis le point du jour », répondit Hurlu.

Plissant les paupières, il leva les yeux vers le soleil, presque au zénith à présent, avant d'ajouter : « Au moins six heures. Beaucoup trop. »

Ragnar hocha la tête. Il avait assez souvent souqué dur pour connaître le poids des pelles que l'on plonge dans l'eau. Il lui suffisait d'évoquer ce souvenir pour avoir les épaules endolories.

« Mieux vaut accoster pour les laisser se reposer, dit-il.

– C'est aussi mon avis », approuva Hurlu.

Ragnar ne releva pas. Dans la bouche d'un marin plus novice, la remarque du timonier aurait constitué une marque d'insubordination, mais Hurlu était aussi vieux que les bordages du *Kraka* et pilotait déjà des bateaux à l'époque où Ragnar jouait encore avec des pelotes de laine sur les genoux de sa mère.

« Il nous faudrait de l'ombre », se contenta-t-il d'observer.

Il scruta les deux rives du fleuve, arides et désolées : rien que des rochers nus et de hautes crêtes de grès cuisant au soleil. Hurlu cracha par-dessus bord avec une expression de dégoût.

« Demande à ton singe apprivoisé, là-bas, suggéra-t-il en désignant du menton la plateforme de proue. Lui saura peut-être où en trouver. »

Même devant son capitaine, le vieux marin ne craignait pas d'afficher la méfiance superstitieuse que lui inspirait l'homme noir.

Ragnar siffla pour attirer l'attention d'Al-Rahman, puis lui fit signe de le rejoindre à la poupe. Al-Rahman parla brièvement à son serviteur Barakah, qui acquiesça, puis, descendant de sa petite plateforme, il parcourut l'étroite passerelle centrale faite de planches qui courait d'un bout à l'autre du navire, sa longue robe blanche tournoyant élégamment autour de ses chevilles.

S'il se déplaçait avec une légèreté de danseuse, l'homme n'avait rien d'un *rassragr* alangui, comme Ragnar avait pu le constater à Alexandrie, où ils embarquaient des provisions. Le gracieux Al-Rahman s'était instantanément mué en un guerrier aussi leste que féroce quand une bande de coupe-bourses menaçants s'en était pris à lui dans une ruelle en exigeant un droit de passage. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, Al-Rahman avait brutalement taillé en pièces les quatre loqueteux à l'aide d'un court *saïf* à lame recourbée sorti comme par enchantement de sous sa robe virevoltante.

« *As-salâm 'aleïkoum*, Ragnar. Tu désirais me parler ?

– *Wa-aleïkoum as-salâm Abdul* », répondit Ragnar, utilisant l'expression qu'Al-Rahman lui avait apprise.

Comme prévu, Hurlu fronça les sourcils et cracha de nouveau par-dessus le plat-bord. Le capitaine sourit. Il adorait faire enrager le vieil homme quand l'occasion s'en présentait. Le visage artistement tatoué d'Al-Rahman s'éclaira également d'un sourire. Il avait très bien saisi l'intention du grand Danois blond. Ragnar et Al-Rahman formaient une bien étrange paire : le premier, épais comme un chêne, le second, fin comme un saule, mais tous deux d'une force égale, chacun à sa façon. S'ils étaient trop différents pour jamais nouer une amitié véritable, une confiance et un respect mutuels s'étaient forgés entre eux au fil du temps qu'ils avaient passé ensemble.

« Mes hommes sont en train de se faner comme des fleurs, Abdul, continua le capitaine. Il nous faut rapidement de l'ombre et de l'eau fraîche. Sais-tu où trouver ça, dans cette fournaise ?

– Des fleurs ! Ha ! grommela Hurlu.

– Après cette crête, le Grand Serpent tourne brusquement, répondit Al-Rahman en désignant l'endroit du doigt. Dans la courbe, tu trouveras une oasis que les anciens Grecs appelaient Chenoboskion.

– Une oasis ? répéta Ragnar.

– Un point d'eau dans le désert, un refuge, expliqua Al-Rahman.

– Combien de temps pour y arriver ?

– À cette vitesse, peut-être une heure.

– Tu as entendu, timonier ? dit Ragnar en se tournant vers Hurlu. On dirait bien que nous ne sommes pas encore morts.

– Morts, non, mais au moins aussi desséchés que les vieux cadavres que les gens brûlaient pour cuire leur tambouille dans cette ville crasseuse, là-bas en aval.

– Al-Qahira, dit Ragnar, se rappelant le nom de la localité pouilleuse, qui, ironiquement, signifiait « La victorieuse ».

– Ouais, ça doit être ça, dit Hurlu. Utiliser les corps de ses ancêtres comme du petit bois ! On aura tout vu !

– À part ça, tu penses que nos fleurs fanées tiendront encore une heure, Hurlu ? »

Le vieil homme cracha une nouvelle fois.

« S'ils tiendront ? s'exclama-t-il, avant de se tourner vers le rameur qui donnait la cadence. Aki ! Un chant de guerre pour notre seigneur et maître ! Vitesse de combat ! »

Le *Kraka* bondit en avant, traçant un sillage blanc bouillonnant sur les flots noirs tandis que les rames mordaient sans à-coup la surface.

Il ne leur fallut que la moitié du temps prévu par Al-Rahman pour parvenir en vue de leur objectif. L'oasis se composait de quelques cabanes de torchis rudimentaires blotties dans l'ombre protectrice d'un bosquet de palmiers dattiers dont les larges feuilles haut perchées brillaient d'un vert lumineux dans le soleil éblouissant. Les ouvertures sombres des cabanes, tels des yeux décavés et aveugles, témoignaient d'un long abandon.

Une main en visière, Ragnar scruta la rive. Quelques pêcheurs avaient peut-être vécu ici, mais, comme toujours dans ce pays perdu, cela devait faire une éternité. Les cabanes ne devaient plus abriter que des scorpions et des araignées en quête d'un peu d'ombre, comme l'équipage du *Kraka*. Sans doute issu d'une source cachée au milieu des arbres, un ruisseau coupait la berge en pente douce pour se jeter dans le fleuve. Au pays, sur les rivages du fjord Flensburg sillonnés de torrents, personne n'aurait seulement remarqué ce filet d'eau ; ici, il représentait le salut.

Hurlu poussa avec un léger ahanement le long aviron-gouvernail contre le courant et les hommes n'eurent même pas besoin d'ordre pour souquer vers la rive. D'après Al-Rahman, le fleuve était en crue en cette saison et les eaux étaient hautes. Quelques instants plus tard, filant sur son erre, le *Kraka* s'échoua en glissant sur la berge plate. Les deux rameurs de tête soulevèrent l'ancre de bois lourde comme une pierre et la jetèrent par-dessus bord pour empêcher le bateau d'être emporté par le courant. L'équipage ayant effectué cette manœuvre des centaines de fois dans des centaines de lieux différents, l'accostage se fit en silence et en douceur, presque machinalement. Une fois leur tâche accomplie, néanmoins, les hommes, disciplinés à l'extrême, restèrent assis à leur poste en attendant les ordres de Hurlu : ils avaient peut-être la gorge sèche et les lèvres crevassées, mais le navire passait avant tout.

« Levez rames ! » cria Hurlu.

Dans un bruit de grincement, les marins dégagèrent les trente-deux rames de leurs trous doublés de cuir et les dressèrent à la verticale au-dessus des plats-bords tels les arbres d'une forêt.

« Désarmez ! »

Commençant à la proue, les rameurs basculèrent leurs avirons vers l'intérieur du bateau avant de les laisser tomber dans les fourches avant et arrière où reposaient déjà le mât abattu, les voiles ferlées, les bômes ainsi qu'un jeu complet de rames de rechange. Par mauvais temps, les éléments ainsi chargés sur les fourches pouvaient servir de faîtière à la tente que l'on dressait au-dessus des provisions pour les garder au sec.

« À terre, les gars ! »

Manifestant leur approbation par des cris affaiblis qui tenaient du croassement, les marins gagnèrent la proue, d'où ils sautèrent sur la grève bourbeuse parsemée de galets. Habituellement, si l'eau était peu profonde, ils y sautaient directement depuis leur banc de nage, mais pas ici.

Car ils avaient tous vu les énormes créatures écailleuses aux longues mâchoires qui peuplaient les eaux sombres du Grand Serpent et avaient regardé avec horreur deux d'entre elles emporter un veau qui se désaltérait tranquillement au bord du fleuve, non loin de la ville qu'Al-Rahman appelait Al-Qahira. Les deux monstres, agissant de concert, avaient presque coupé en deux la pauvre bête avant de l'entraîner, tandis qu'elle poussait des meuglements lamentables, vers les eaux plus profondes, où ses cris avaient fini par se noyer.

Quand tous les hommes eurent quitté le *Kraka* pour disparaître en titubant sous les arbres à la recherche de la source, Hurlu se tourna vers Ragnar.

« Satisfait ?

– Satisfait », acquiesça le capitaine avec un hochement de tête.

Hurlu sauta de la plateforme de pilotage, parcourut de son pas lourd la passerelle centrale et enjamba à son tour le plat-bord. Enfin, Ragnar et Al-Rahman descendirent eux aussi à terre, suivis par le silencieux Barakah.

La source du ruisselet se présentait comme une grande vasque remplie d'une eau incroyablement fraîche qui scintillait sous les frondaisons des palmiers. Certains des marins se laissaient tomber à plat ventre pour plonger leur tête sous l'eau tandis que d'autres se débarrassaient de leur tunique et de leur pantalon avant de se jeter tout nus dans le bassin.

Après avoir étanché leur soif – quoique avec un peu plus de dignité – Ragnar et Al-Rahman observèrent les matelots.

« L'homme réclame, Odin pourvoit, comme disait ma mère », commenta Ragnar en s'esclaffant.

Al-Rahman sourit.

« Ce bassin ne doit rien à Odin, ni à aucun autre dieu, répondit-il. Il n'est que l'œuvre du temps.

– Je croyais que tu avais foi en ton propre dieu, Allah ? observa le capitaine.

– J'ai foi dans les enseignements de son grand prophète Mahomet, béni soit-il, mais Allah est bien au-delà des connaissances et de la compréhension humaines. C'est pour cela que les Hébreux se refusent même à prononcer le nom de leur dieu à eux.

– Et les *kuffar* dans notre genre – les infidèles – qu'en faites-vous ? demanda le robuste Danois, se souvenant du terme que lui avait enseigné Al-Rahman.

– Mahomet nous commande d'avoir pitié de vous et de vous enseigner le Bon Chemin », répondit ce dernier avec une mimique amusée.

S'éloignant du bassin, ils se promenèrent sous les arbres. Ici, dans l'herbe haute, les dattes tombées au sol avaient germé pour donner naissance à de nouvelles pousses vertes. Pour la première fois depuis des jours, Ragnar se sentait détendu. À l'orée du bosquet, là où commençaient les sables infinis du désert, ils découvrirent une grande dalle de pierre à demi enfoncée dans le sol. Elle était noire et aussi lisse que du verre, à l'exception des endroits où des traits et des images y avaient été profondément gravés. Certains dessins représentaient des hommes, d'autres des animaux bien étranges : des bœufs aux cornes démesurées, des gazelles insolites au cou si long qu'elles dominaient toutes les autres figures, des bêtes aux oreilles immenses, dotées de pattes grosses comme des troncs d'arbres et de deux cornes qui leur sortaient de la bouche, et diverses créatures plus petites au nombre desquelles un chat muni de crocs

énormes. De courtes hachures évoquaient des herbages, et les ondulations d'un épais serpent noir – qui ne pouvait être que le fleuve – soulignaient l'ensemble.

« Un de vos ancêtres qui aura voulu reproduire ce qu'il avait vu en rêve ? suggéra Ragnar en caressant les marques du bout des doigts.

– Ou ce qu'il avait vu tout court, répondit Al-Rahman. Qui sait ? Peut-être cette région était-elle jadis un paradis de verdure foisonnant de gibier. Peut-être le bassin où se baignent vos hommes est-il rempli d'une eau de pluie tombée il y a dix mille ans et qui ressurgit là pour nous rappeler le passé…

– Comment un paradis peut-il se changer en désert ?

– Comment la civilisation qui a construit les grandes pyramides et les temples devant lesquels nous sommes passés a-t-elle pu disparaître ? Rien n'est impossible. Tout s'efface. »

Ragnar tourna la tête et contempla le fleuve à travers les arbres.

« Penses-tu que notre quête soit raisonnable ? demanda-t-il. Que nous trouverons vraiment les mines du roi Salomon ?

– Les Romains croyaient bien en leur existence. Et puis, d'autres récits l'attestent. Il y avait jadis un grand roi du nom de Sogolon Djata qui pourrait être le Salomon dont parle ton cousin Harald. Les enfants de ce roi sont devenus si riches que leurs maisons étaient en or, prétend-on. On parle aussi de leur grande cité du désert, Tombouctou, qui abrite d'immenses richesses, et un ensemble de connaissances encore plus considérable.

– Crois-tu vraiment qu'une telle ville existe ?

– C'est ce que nous saurons bientôt, je pense, Ragnar, répondit en riant Al-Rahman, qui donna une claque sur l'épaule du Danois. Et peut-être même aurons-nous la chance de revenir, toi et moi, pour raconter notre aventure. »

Notes

1. Désigne le couple formé par Brad Pitt et Angelina Jolie *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

2. Voir, du même auteur, *L'Épée* et *La Croix*, le cherche midi éditeur, Paris, 2014.

▲ Retour au texte

1. Littéralement : « étoile d’argent ». La *Silver Star* est une médaille attribuée à une personne servant dans l’armée des États-Unis pour acte de bravoure en opération contre l’ennemi *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

1. Général de l’armée continentale durant la guerre de l’indépendance des États-Unis, il est surtout connu pour avoir trahi son pays en voulant livrer aux Anglais le fort américain de West Point *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

1. Theodore Robert Bundy : célèbre tueur en série américain qui, au cours des années soixante-dix, a assassiné plusieurs jeunes femmes *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

1. Héros de la révolution américaine, à qui l'on attribue le fameux « Les Anglais arrivent ! » à la veille des batailles de Lexington et Concord, en 1775 *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

PAUL CHRISTOPHER



LA LÉGENDE DES TEMPLIERS

LA LÉGION PERDUE

cherche midi

du même auteur
au **cherche midi**

La Légende des Templiers : L'Épée, tome I, 2014.
La Légende des Templiers : La Croix, tome II, 2014.
La Légende des Templiers : Le Trône, tome III, 2014.
La Légende des Templiers : La Conspiration, tome IV, 2015.

Paul Christopher

La Légende des Templiers

La Légion perdue

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR **PHILIPPE SZCZECINER**

COLLECTION **THRILLERS**

cherche midi

Vous aimez la littérature étrangère ? Inscrivez-vous à notre newsletter pour suivre en avant-première toutes nos actualités :
www.cherche-midi.com

DIRECTION ÉDITORIALE : ARNAUD HOFMARCHER
COORDINATION ÉDITORIALE : ROLAND BRÉNIN

© Paul Christopher, 2011
Titre original : *The TemplarLégion*
Éditeur original : Signet, an imprint of New American Library, a division of Penguin Group (USA) Inc.

© le cherche midi, 2015, pour la traduction française
23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

Para mi buen amigo,
Edimburgo Vladimir Cabrera Alfonso,
Con gran affeciôn

Pour mon cher ami,
Edimburgo Vladimir Cabrera Alfonso,
avec toute mon affection

« Qui veut bien m'aider à moudre le grain ? » demanda la Petite Poule Rousse.

Conte traditionnel anglais

Ne vous dites jamais que la guerre, aussi nécessaire ou justifiée soit-elle, n'est pas un crime.

Ernest HEMINGWAY

Franchement, j'aimerais que le gouvernement cesse de faire la guerre pour de bon et laisse le champ libre à l'industrie privée.

Joseph HELLER *Catch 22*

Méfie-toi de ce que tu désires, il se pourrait bien que tu l'obtiennes.

H. L. MENCKEN

Prologue

1039 après Jésus-Christ
Karnak, sur le Nil,
À cent lieues d'Alexandrie

Il s'appelait Ragnar Casse-Têtes. Son bateau, le *Kraka*, portait le nom de la jeune fille née des amours d'une Valkyrie et d'un chef viking dont l'effigie sculptée ornait la proue, paupières closes sur un sommeil peuplé de songes, corps nu drapé dans ses longs cheveux. Kraka, comme sa mère, possédait, disait-on, le don d'interpréter les rêves et de prédire l'avenir. Ragnar priait ardemment le ciel qu'il en soit vraiment ainsi et qu'elle saurait une fois de plus le conduire à bon port par la vertu de ses prophéties, car il remontait depuis dix jours un fleuve apparemment sans fin et traversait depuis ces cinq derniers jours une contrée qui, en dépit de sa chaleur accablante et de son soleil implacable, ne pouvait être que Niflheim, le sombre pays des morts, figé dans la glace éternelle.

Ragnar était le cousin et le meilleur guerrier de Harald Sigurdsson, chef de la garde impériale varègue à Miklagard, la Ville aux grands murs – Constantinople, comme l'appelaient les gens du lieu. Avant de quitter cette fabuleuse cité des confins de la terre, il avait fait le serment à Harald de ne pas revenir avant d'avoir découvert les mines secrètes du célèbre roi des temps anciens et de s'être emparé de leurs prodigieuses richesses.

S'il échouait, il ne pourrait en tout cas incriminer ni son bateau ni son équipage. De la plateforme de pilotage surélevée où il se tenait, il parcourut le *Kraka* d'un regard rempli de fierté.

Le navire mesurait vingt-cinq mètres de sa figure de proue à la courbe élégante de son étambot, cinq mètres en largeur et à peine deux

de hauteur entre ses plats-bords et sa quille renforcée. Sa coque en chêne massif des pentes douces du fjord Flensburg était faite de planches fixées à clin par cinq mille rivets aux lourdes membrures, les joints calfatés avec de l'étoupe goudronnée. Ses bordages, qui s'affinaient en montant vers les plats-bords, assuraient au bateau légèreté, résistance et souplesse. Manœuvré à la rame, le *Kraka* pouvait aborder au rivage dans les eaux les moins profondes avec sa carène de moins d'un mètre sous la ligne de flottaison.

Sur mer, sa grande voile lui permettait de naviguer facilement à dix nœuds et de parcourir en un seul jour plus de cinquante lieues. Ici, sur ce fleuve aux eaux de nuit peuplées d'une étourdissante variété de monstres aquatiques, c'était tout juste s'il pouvait couvrir six ou sept lieues à une allure de deux nœuds avant que ses trente-deux rameurs ne commencent à peiner.

De son poste près de la barre, Ragnar regarda avec tendresse ses hommes assis à leurs bancs de nage. Ils étaient torse nu, comme lui, et les muscles saillants de leur dos et de leurs épaules luisaient de sueur tandis qu'ils propulsaient le navire à travers les flots sinistres en tirant sur les lourds avirons de six mètres. À l'instar de Ragnar, chacun d'entre eux s'était couvert la tête à la mode autochtone d'un linge maintenu par des bandes de tissu.

À la proue, debout sur une plateforme plus petite que celle de Ragnar, se tenaient l'étrange esclave noir dignitaire de la cour dont Harald lui avait imposé la présence ainsi que son non moins étrange serviteur, un colossal eunuque nommé Barakah, chargé de veiller au confort de son maître et de noter la position du bateau grâce à des croquis, des dessins et des cartes extraordinairement précises qu'il établissait sur son ordre. L'homme à la peau noire s'appelait Abdul Al-Rahman, et c'était sur son conseil que Ragnar et son équipage avaient adopté la coiffure locale, après que deux guerriers s'étaient effondrés sur leur rame, assommés par le soleil de plomb.

Juste devant la plateforme de pilotage, Aki, le dernier rameur sur tribord, donnait la cadence en scandant un chant ancien émaillé de *kenningar* imagés :

Chacun sait que sous ce cairn

Repose de longue date Gunnbjom,
Le plus vaillant capitaine
Qui jamais courut les plaines humides d'Endil.
Que les skalds chantent avec fierté ses glorieux exploits
Jusqu'au jour où Njörd, dieu des Océans,
Submergera la terre.

Ragnar se tourna vers son timonier, Hurlu, un robuste gaillard qui tenait déjà la barre du *Kraka* longtemps avant que lui-même n'en prenne le commandement.

« Depuis combien de temps est-ce que les hommes rament ? lui demanda-t-il.

— Depuis le point du jour », répondit Hurlu.

Plissant les paupières, il leva les yeux vers le soleil, presque au zénith à présent, avant d'ajouter : « Au moins six heures. Beaucoup trop. »

Ragnar hocha la tête. Il avait assez souvent souqué dur pour connaître le poids des pelles que l'on plonge dans l'eau. Il lui suffisait d'évoquer ce souvenir pour avoir les épaules endolories.

« Mieux vaut accoster pour les laisser se reposer, dit-il.

— C'est aussi mon avis », approuva Hurlu.

Ragnar ne releva pas. Dans la bouche d'un marin plus novice, la remarque du timonier aurait constitué une marque d'insubordination, mais Hurlu était aussi vieux que les bor-dages du *Kraka* et pilotait déjà des bateaux à l'époque où Ragnar jouait encore avec des pelotes de laine sur les genoux de sa mère.

« Il nous faudrait de l'ombre », se contenta-t-il d'observer.

Il scruta les deux rives du fleuve, arides et désolées : rien que des rochers nus et de hautes crêtes de grès cuisant au soleil. Hurlu cracha par-dessus bord avec une expression de dégoût.

« Demande à ton singe apprivoisé, là-bas, suggéra-t-il en désignant du menton la plateforme de proue. Lui saura peut-être où en trouver. »

Même devant son capitaine, le vieux marin ne craignait pas d'afficher la méfiance superstitieuse que lui inspirait l'homme noir.

Ragnar siffla pour attirer l'attention d'Al-Rahman, puis lui fit signe de le rejoindre à la poupe. Al-Rahman parla brièvement à son serviteur Barakah, qui acquiesça, puis, descendant de sa petite plateforme, il parcourut l'étroite passerelle centrale faite de planches qui courait d'un bout à l'autre du navire, sa longue robe blanche tournoyant élégamment autour de ses chevilles.

S'il se déplaçait avec une légèreté de danseuse, l'homme n'avait rien d'un *rassragr* alangui, comme Ragnar avait pu le constater à Alexandrie, où ils embarquaient des provisions. Le gracieux Al-Rahman s'était instantanément mué en un guerrier aussi leste que féroce quand une bande de coupe-bourses menaçants s'en était pris à lui dans une ruelle en exigeant un droit de passage. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, Al-Rahman avait brutalement taillé en pièces les quatre loqueteux à l'aide d'un court *saïf* à lame recourbée sorti comme par enchantement de sous sa robe virevoltante.

« As-salâm 'aleïkoum, Ragnar. Tu désirais me parler ?

— Wa-aleïkoum as-salam, *Abdul* », répondit Ragnar, utilisant l'expression qu'Al-Rahman lui avait apprise.

Comme prévu, Hurlu fronça les sourcils et cracha de nouveau par-dessus le plat-bord. Le capitaine sourit. Il adorait faire enrager le vieil homme quand l'occasion s'en présentait. Le visage artistement tatoué d'Al-Rahman s'éclaira également d'un sourire. Il avait très bien saisi l'intention du grand Danois blond. Ragnar et Al-Rahman formaient une bien étrange paire : le premier épais comme un chêne, le second fin comme un saule, mais tous deux d'une force égale, chacun à sa façon. S'ils étaient trop différents pour jamais nouer une amitié véritable, une confiance et un respect mutuels s'étaient forgés entre eux au fil du temps qu'ils avaient passé ensemble.

« Mes hommes sont en train de se faner comme des fleurs, Abdul, continua le capitaine. Il nous faut rapidement de l'ombre et de l'eau fraîche. Sais-tu où trouver ça, dans cette fournaise ?

— Des fleurs ! Ha ! grommela Hurlu.

— Après cette crête, le Grand Serpent tourne brusquement, répondit Al-Rahman en désignant l'endroit du doigt. Dans la courbe, tu trouveras une oasis que les anciens Grecs appelaient Chenoboskion.

— Une oasis ? répéta Ragnar.

— Un point d'eau dans le désert, un refuge, expliqua Al-Rahman.

— Combien de temps pour y arriver ?

— À cette vitesse, peut-être une heure.

— Tu as entendu, timonier ? dit Ragnar en se tournant vers Hurlu. On dirait bien que nous ne sommes pas encore morts.

— Morts, non, mais au moins aussi desséchés que les vieux cadavres que les gens brûlaient pour cuire leur tambouille dans cette ville crasseuse, là-bas en aval.

— Al-Qahira, dit Ragnar, se rappelant le nom de la localité pouilleuse, qui, ironiquement, signifiait "la victorieuse".

— Ouais, ça doit être ça, dit Hurlu. Utiliser les corps de ses ancêtres comme du petit bois ! On aura tout vu !

— À part ça, tu penses que nos fleurs fanées tiendront encore une heure, Hurlu ? »

Le vieil homme cracha une nouvelle fois.

« S'ils tiendront ? s'exclama-t-il, avant de se tourner vers le rameur qui donnait la cadence. Aki ! Un chant de guerre pour notre seigneur et maître ! Vitesse de combat ! »

Le *Kraka* bondit en avant, traçant un sillage blanc bouillonnant sur les flots noirs tandis que les rames mordaient sans à-coup la surface.

Il ne leur fallut que la moitié du temps prévu par Al-Rahman pour parvenir en vue de leur objectif. L'oasis se composait de quelques cabanes de torchis rudimentaires blotties dans l'ombre protectrice d'un bosquet de palmiers dattiers dont les larges feuilles haut perchées brillaient d'un vert lumineux dans le soleil éblouissant. Les ouvertures sombres des cabanes, tels des yeux décavés et aveugles, témoignaient d'un long abandon.

Une main en visière, Ragnar scruta la rive. Quelques pêcheurs avaient peut-être vécu ici, mais, comme toujours dans ce pays perdu, cela devait faire une éternité. Les cabanes ne devaient plus abriter que des scorpions et des araignées en quête d'un peu d'ombre, comme l'équipage du *Kraka*. Sans doute issu d'une source cachée au milieu des arbres, un ruisseau coupait la berge en pente douce pour se jeter dans le fleuve. Au pays, sur les rivages du fjord Flensburg sillonnés de torrents,

personne n'aurait seulement remarqué ce filet d'eau ; ici, il représentait le salut.

Hurlu poussa avec un léger ahanement le long aviron-gouvernail contre le courant, et les hommes n'eurent même pas besoin d'ordre pour souquer vers la rive. D'après Al-Rahman, le fleuve était en crue en cette saison et les eaux étaient hautes. Quelques instants plus tard, filant sur son erre, le *Kraka* s'échoua en glissant sur la berge plate. Les deux rameurs de tête soulevèrent l'ancre de bois lourde comme une pierre et la jetèrent par-dessus bord pour empêcher le bateau d'être emporté par le courant. L'équipage ayant effectué cette manœuvre des centaines de fois dans des centaines de lieux différents, l'accostage se fit en silence et en douceur, presque machinalement. Une fois leur tâche accomplie, néanmoins, les hommes, disciplinés à l'extrême, restèrent assis à leur poste en attendant les ordres de Hurlu : ils avaient peut-être la gorge sèche et les lèvres crevassées, mais le navire passait avant tout.

« Levez rames ! » cria Hurlu.

Dans un bruit de grincement, les marins dégagèrent les trente-deux rames de leurs trous doublés de cuir et les dressèrent à la verticale au-dessus des plats-bords, tels les arbres d'une forêt.

« Désarmez ! »

Commençant à la proue, les rameurs basculèrent leurs avirons vers l'intérieur du bateau avant de les laisser tomber dans les fourches avant et arrière où reposaient déjà le mât abattu, les voiles ferlées, les bômes ainsi qu'un jeu complet de rames de rechange. Par mauvais temps, les éléments ainsi chargés sur les fourches pouvaient servir de faîtière à la tente que l'on dressait au-dessus des provisions pour les garder au sec.

« À terre, les gars ! »

Manifestant leur approbation par des cris affaiblis qui tenaient du croassement, les marins gagnèrent la proue, d'où ils sautèrent sur la grève bourbeuse parsemée de galets. Habituellement, si l'eau était peu profonde, ils y sautaient directement depuis leur banc de nage. Mais pas ici.

Car ils avaient tous vu les énormes créatures écailleuses aux longues mâchoires qui peuplaient les eaux sombres du Grand Serpent et avaient regardé avec horreur deux d'entre elles emporter un veau qui se désaltérait tranquillement au bord du fleuve, non loin de la ville qu'Al-

Rahman appelait Al-Qahira. Les deux monstres, agissant de concert, avaient presque coupé en deux la pauvre bête avant de l'entraîner, tandis qu'elle poussait des meuglements lamentables, vers les eaux plus profondes, où ses cris avaient fini par se noyer.

Quand tous les hommes eurent quitté le *Kraka* pour disparaître en titubant sous les arbres à la recherche de la source, Hurlu se tourna vers Ragnar.

« Satisfait ?

— Satisfait », acquiesça le capitaine avec un hochement de tête.

Hurlu sauta de la plateforme de pilotage, parcourut de son pas lourd la passerelle centrale et enjamba à son tour le plat-bord. Enfin, Ragnar et Al-Rahman descendirent eux aussi à terre, suivis par le silencieux Barakah.

La source du ruisselet se présentait comme une grande vasque remplie d'une eau incroyablement fraîche qui scintillait sous les frondaisons des palmiers. Certains des marins se laissaient tomber à plat ventre pour plonger leur tête sous l'eau tandis que d'autres se débarrassaient de leur tunique et de leur pantalon avant de se jeter tout nus dans le bassin.

Après avoir étanché leur soif – quoique avec un peu plus de dignité –, Ragnar et Al-Rahman observèrent les matelots.

« L'homme réclame, Odin pourvoit, comme disait ma mère », commenta Ragnar en s'esclaffant.

Al-Rahman sourit.

« Ce bassin ne doit rien à Odin, ni à aucun autre dieu, répondit-il. Il n'est que l'œuvre du temps.

— Je croyais que tu avais foi en ton propre dieu, Allah ? observa le capitaine.

— J'ai foi dans les enseignements de son grand prophète Mahomet, béni soit-il, mais Allah est bien au-delà des connaissances et de la compréhension humaine. C'est pour cela que les Hébreux se refusent même à prononcer le nom de leur dieu à eux.

— Et les *kuffar* dans notre genre – les infidèles –, qu'en faites-vous ? demanda le robuste Danois, se souvenant du terme que lui avait enseigné Al-Rahman.

— Mahomet nous commande d'avoir pitié de vous et de vous enseigner le Bon Chemin », répondit ce dernier avec une mimique amusée.

S'éloignant du bassin, ils se promenèrent sous les arbres. Ici, dans l'herbe haute, les dattes tombées au sol avaient germé pour donner naissance à de nouvelles pousses vertes. Pour la première fois depuis des jours, Ragnar se sentait détendu. À l'orée du bosquet, là où commençaient les sables infinis du désert, ils découvrirent une grande dalle de pierre à demi enfoncée dans le sol. Elle était noire et aussi lisse que du verre, à l'exception des endroits où des traits et des images y avaient été profondément gravés. Certains dessins représentaient des hommes, d'autres des animaux bien étranges : des bœufs aux cornes démesurées, des gazelles insolites au cou si long qu'elles dominaient toutes les autres figures, des bêtes aux oreilles immenses, dotées de pattes grosses comme des troncs d'arbre et de deux cornes qui leur sortaient de la bouche, et diverses créatures plus petites au nombre desquelles un chat muni de crocs énormes. De courtes hachures évoquaient des herbages, et les ondulations d'un épais serpent noir – qui ne pouvait être que le fleuve – soulignaient l'ensemble.

« Un de vos ancêtres qui aura voulu reproduire ce qu'il avait vu en rêve ? suggéra Ragnar en caressant les marques du bout des doigts.

— Ou ce qu'il avait vu tout court, répondit Al-Rahman. Qui sait ? Peut-être cette région était-elle jadis un paradis de verdure foisonnant de gibier. Peut-être le bassin où se baignent vos hommes est-il rempli d'une eau de pluie tombée il y a dix mille ans et qui ressurgit là pour nous rappeler le passé…

— Comment un paradis peut-il se changer en désert ?

— Comment la civilisation qui a construit les grandes pyramides et les temples devant lesquels nous sommes passés a-t-elle pu disparaître ? Rien n'est impossible. Tout s'efface. »

Ragnar tourna la tête et contempla le fleuve à travers les arbres.

« Penses-tu que notre quête soit raisonnable ? demanda-t-il. Que nous trouverons vraiment les mines du roi Salomon ?

— Les Romains croyaient bien en leur existence. Et puis, d'autres récits l'attestent. Il y avait jadis un grand roi du nom de Sogolon Djata qui pourrait être le Salomon dont parle ton cousin Harald. Les enfants

de ce roi sont devenus si riches que leurs maisons étaient en or, prétend-on. On parle aussi de leur grande cité du désert, Tombouctou, qui abrite d'immenses richesses, et un ensemble de connaissances encore plus considérable.

— Crois-tu vraiment qu'une telle ville existe ?

— C'est ce que nous saurons bientôt, je pense, Ragnar, répondit en riant Al-Rahman, qui donna une claque sur l'épaule du Danois. Et peut-être même aurons-nous la chance de revenir, toi et moi, pour raconter notre aventure. »

1

D'accord, nous avons fait une incursion en Libye – plutôt déplaisante d'ailleurs – pour secourir ma chère cousine Peggy, mais ça ne signifie pas que l'Afrique soit vraiment mon truc. Je serais plutôt branché "preux chevalier" ou "Empire romain", si vous voyez ce que je veux dire, déclara le colonel Peter "Doc" Holliday.

— Oui mais là, c'est autre chose », répondit Raffi Wanounou. Les deux hommes étaient installés dans le salon de l'appartement clair et spacieux de l'archéologue situé rue Ramban, dans le quartier Rehavia, à Jérusalem. De la cuisine leur parvenaient les parfums du poulet aux amandes et champignons noirs, du *kung pao* de bœuf et du canard au soja achetés au traiteur chinois casher et que Peggy était en train de disposer sur des assiettes pour le déjeuner. Selon la jeune femme, choisir le restaurant où on commandait son repas nécessitait davantage de savoir-faire que de le cuisiner soi-même – une philosophie qu'elle avait mise en pratique dès ses années de lycée.

« Écoutez, je ne voudrais pas être désagréable, mais pourquoi irais-je sacrifier six mois de ma vie à courir l'Éthiopie, le désert soudanais et la jungle congolaise avec vous et Peggy alors que l'académie militaire de l'Alabama me propose un poste parfaitement acceptable qui me permettra en prime d'écrire enfin mon bouquin sur la guerre de Sécession ?

— Parce que Mobile est une véritable étuve en été, cria Peggy de la cuisine.

— Et parce que personne n'a vraiment besoin d'un livre de plus sur la guerre de Sécession, ajouta Raffi en souriant de toutes ses dents.

— Bon, admettons. Mais, en dehors de la malaria, des serpents venimeux de tous poils et des hordes de terroristes assoiffés de sang, qu'est-ce qui pourrait bien m'inciter à vous accompagner en Afrique ?

— Ce qui pourrait vous y inciter ? répéta Raffi. Un type qui s'appelait Julien de La Roche-Guillaume. Un moine cistercien. Templier de surcroît.

— Jamais entendu parler.

— Ça ne m'étonne pas ; ce n'était pas un personnage de premier plan. »

Raffi prit une bouchée vapeur, qu'il mâcha pensivement un instant avant de reprendre : « Dans les rares textes qui font référence à lui, on parle de La Roche-Guillaume comme du "templier perdu". L'histoire n'a pas retenu grand-chose de lui, et quand son nom apparaît dans une note de bas de page, il est présenté comme un lâche qui a abandonné ses glorieux compagnons.

— De quoi tourner un nouvel Indiana Jones ! commenta Peggy.

— Qu'est-ce que tu lui trouves, à la fin, à cet Indiana Jones ? dit Raffi. Vu ses techniques de fouille, il est aussi archéologue que je suis toréador !

— Tu n'y es pas, répondit Peggy, malicieuse. Ce n'est pas à Indiana Jones que je trouve quelque chose, c'est à Harrison Ford.

— Parlez-moi un peu de ce "templier perdu", dit Holliday.

— Plutôt un lettré qu'un véritable chevalier du Temple. Il a fait partie de ceux que l'on a sollicités pour évaluer l'intérêt des rouleaux de la bibliothèque d'Alexandrie et autres confiés aux Templiers lors de la chute de Jérusalem. C'était apparemment un esprit brillant. Il savait lire et parler plus d'une douzaine de langues.

— Un type intéressant, on dirait. Mais quel rapport entre lui et l'Éthiopie ?

— C'est là que je l'ai trouvé. J'ai découvert sa tombe, datée de 1324, au cours de mes fouilles au lac Tana, l'an dernier, pendant que vous et ma femme adorée étiez en train de papillonner à Washington et de vous attirer toutes sortes d'ennuis.

— Papillonner n'est pas vraiment le mot, remarqua Peggy, qui était entrée avec les assiettes et les disposait sur la table à l'autre bout de la pièce. Nous cherchions à sauver notre peau, ce qui est tout à fait différent. »

Elle regarda sa montre puis alla jusqu'au buffet d'époque victorienne allumer les deux bougies du shabbat. Ceci fait, elle passa doucement sa main au-dessus des flammes et récita la bénédiction :

« Barukh atah Adonai Eloheinu, melekh ha'olam, asher kid'shanu b'mitzvotav v'tzivanu l'hadlik ner shel Shabbat.

— Vous avez entendu ? demanda Raffi, tout fier, comme ils se levaient pour aller prendre place à table. Elle est plus juive que moi ! Elle fait le *licht tsinden* et la bénédiction comme une vraie pro.

— Qui l'eût cru ? s'exclama Peggy en s'asseyant. Quand je pense que mon grand-père était pasteur baptiste !

— 1324 ? dit Holliday. Plus de quinze ans après l'arrestation des Templiers par Philippe le Bel ? Comment est-il parvenu à s'échapper ?

— Il était resté à Chypre après la chute de Saint Jean d'Acre plutôt que de rentrer en France. Ce n'était pas un sot et il voyait très bien la tournure que prenaient les choses : à faire imprudemment étalage de leur richesse et de leur puissance sous le nez du roi de France et du pape, les Templiers se condamnaient eux-mêmes à plus ou moins brève échéance. Plutôt que de sombrer avec le navire, si j'ose dire, La Roche-Guillaume s'est enfui en Égypte. À Alexandrie, pour être exact, où il est devenu le précepteur des fils des sultans mamelouks.

— Alexandrie est loin de l'Éthiopie, observa Holliday.

— Décidément, tu n'as pas une once de fantaisie, Doc ! intervint Peggy en piquant de sa fourchette un morceau de canard. C'est juste une *histoire* que Raffi te raconte !

— Tu as raison. Excuse-moi.

— La Roche-Guillaume était historien, comme vous, Doc, et un peu archéologue en plus, comme moi, reprit Raffi. On pourrait même dire qu'il avait des points communs avec Peggy, puisqu'il illustrait tous ses écrits avec des dessins. Des centaines de dessins, sur parchemin pour la plupart. Et il ne manquait pas de fantaisie, lui : avec le temps, il avait acquis la certitude que la reine de Saba avait bien eu une aventure avec Salomon, et que c'était elle qui lui avait montré l'emplacement des fameuses mines. Il professait aussi l'opinion plutôt mal vue que la reine de Saba était noire. Et même noire comme l'ébène.

— Vous me chambrez ! s'exclama Holliday en riant. *Les Mines du roi Salomon* sont une pure fiction inventée par Rider Haggard dans les années 1880. Il s'agit purement et simplement d'un mythe !

— Il n'empêche que Salomon a bien existé, de même que Saba. C'est historiquement prouvé. Certains pensent que le royaume de Saba était une partie de l'Arabie, peut-être le Yémen. Pour ma part, étant donné ce

que j'ai découvert, je parierais plutôt pour l'Éthiopie, du moins comme point de départ de toute l'affaire.

— Pour quelle raison ?

— À cause de Marc Antoine.

— Le Marc Antoine de Cléopâtre ? Celui qui dit "Je viens ensevelir César, non le glorifier" dans la pièce de Shakespeare ?

— Lui-même.

— Il a joué un rôle dans cette histoire ?

— Un rôle majeur. Nous sommes en 37 avant Jésus-Christ et Marc Antoine n'a plus d'argent. Jusque-là, Cléopâtre a financé ses guerres, mais ses caisses sont vides et les ennemis se rapprochent.

— Marcus Vipsanius Agrippa et ses copains. Je connais cet épisode, Raffi. J'ai fait cours dessus pendant des années à West Point.

— Donc, Marc Antoine a une armée à entretenir, mais il est fauché comme les blés et sa maîtresse le harcèle sans arrêt. Alors que fait-il ?

— Ne me faites pas languir !

— Il envoie une légion remonter le Nil à la recherche des trésors de Saba et des mines du roi Salomon.

— Quelle légion, exactement ?

— La Legio nona Hispana », répondit Raffi en enroulant autour de sa fourchette une feuille de chou *bok choy* cuit à la vapeur. La neuvième.

« La "légion disparue" ? Allons donc ! s'exclama en riant Holliday, qui comprenait de moins en moins. Elle a été massacrée par les Pietés non loin du mur d'Hadrien.

— Ce n'est qu'une des théories. Selon une autre, elle aurait été envoyée en Afrique après avoir subi de lourdes pertes. Et là, rebaptisée dix-huitième légion Lybica, elle aurait servi sous les ordres de Marc Antoine lui-même et d'un général plutôt louche nommé Lucius Gellius Publicola, qui avait tendance à retourner sa veste au gré des circonstances.

— Quelle source historique corrobore tout ceci ?

— Julien de La Roche-Guillaume, le templier devenu précepteur de gosses de riches. Pendant son séjour à Alexandrie, il est tombé sur les archives de cette légion, où étaient répertoriés dans le détail ses ordres

de mission, son armement, son approvisionnement et tout ce qui s'ensuit. Comme les Allemands plus tard, les Romains de l'Empire gardaient scrupuleusement une trace écrite de tout ce qu'ils faisaient. Or il n'est mentionné nulle part que cette légion soit revenue. Elle s'est purement et simplement volatilisée quelque part sur le Nil.

— En cherchant les mines du roi Salomon ?

— Apparemment.

— Un véritable épisode *d'Alice au pays des merveilles* ! commenta Holliday avant de croquer dans un rouleau de printemps trempé dans de la sauce soja. Qu'allez-vous me servir ensuite ? Le Chapelier fou ?

— Mieux que ça ! » dit Peggy avec un grand sourire.

Dehors, une légère brise agitait les feuilles des oliviers qui ornaient la cour. On entendait au loin les craquements arthritiques du vieux moulin à vent en pierre qui avait jadis produit de l'électricité pour le voisinage.

« Mieux que ça ? répéta Holliday.

— Harald Sigurdsson, déclara Raffi.

— Le Viking ? Celui qu'on surnommait "Harald Hardrada", "Harald le Dur" ? Là, nous commençons à nager en plein délire !

— Entre autres choses, Harald Sigurdsson commandait la garde varangienne de l'empereur romain d'Orient, à Constantinople. Il a guerroyé à la tête de ses troupes en Afrique du Nord, en Syrie, en Palestine et en Sicile, rapportant à chaque fois un butin. Pendant qu'il était occupé à piller Alexandrie et à violer les habitantes, l'histoire de la légion perdue lui est venue aux oreilles et il a ordonné à l'un de ses meilleurs guerriers, Ragnar Casse-Têtes, de remonter le Nil en bateau à sa recherche.

— Quand cela se passait-il ?

— En 1039, soit environ deux siècles avant La Roche-Guillaume.

— Et qu'est-il arrivé à ce Ragnar Casse-Têtes, si je ne suis pas trop indiscret ?

— Il a disparu à son tour. Comme la légion romaine.

— Ce qui nous mène où ?

— Ragnar avait emmené un érudit pour tenir le journal de bord de l'expédition. Une sorte de La Roche-Guillaume avant la lettre qui

s'appelait Abdul Al-Rahman – un esclave byzantin de haut rang qui avait soif d'aventure et de voyage. Al-Rahman servait aussi d'interprète et avait à son service un eunuque nommé Barakah, un dessinateur de talent chargé de croquer sur le vif tout ce qu'il voyait… Une sorte de Peggy du XIe siècle, en somme.

— Sauf que je ne suis pas un eunuque, mon doux chéri, dit l'intéressée en boxant l'épaule de son mari.

— Et ces types cherchaient aussi les mines du roi Salomon, j'imagine ? demanda Holliday.

— Ils n'ont pas fait que les chercher ; ils les ont trouvées. Ragnar est mort de la malaria sur le chemin du retour, mais Al-Rahman a survécu et il est parvenu jusqu'en Éthiopie. Quand La Roche-Guillaume était lui-même en Éthiopie, il a trouvé le journal de voyage d'Al-Rahman sur une île oubliée du lac Tana. Il a recopié tous les parchemins, qui ont ensuite été enterrés avec lui.

— Qu'est-ce qui atteste que La Roche-Guillaume n'a pas tout inventé pour raconter une belle histoire ? Une sorte de poème épique à la Homère ? Où sont les preuves concrètes ? »

Raffi se leva et alla jusqu'au buffet sur lequel brûlaient les bougies. Il en sortit un vieux coffret de bois, orné de caractères profondément gravés, qu'il revint poser avec précaution au centre de la table. Les signes sculptés semblaient être des runes vikings.

« Ouvrez-le », dit-il.

Holliday souleva le simple couvercle de bois sombre. La boîte renfermait un fragment de quartz de la taille d'une balle de golf, affectant grossièrement la forme d'un cœur. L'extrémité de la pierre était ceinte d'une large veine de matière jaune qui ne pouvait être que de l'or.

« C'était dans la tombe de La Roche-Guillaume, reprit Raffi. Si les malfrats du Département central d'enquêtes d'Addis-Abeba apprenaient que j'ai sorti ça du pays, je serais probablement arrêté.

— Pour quelques milligrammes d'or dans une matrice de quartz ?

— Ce n'est pas du quartz. C'est un diamant sans défaut de 664 carats, de qualité WS1, selon le terme consacré. J'ai interrogé un ami qui s'y connaît. D'après lui, c'est le dixième plus gros diamant au monde. Valeur marchande : vingt millions de dollars. Valeur historique : inestimable.

— Et il proviendrait des mines du roi Salomon ? demanda Holliday en contemplant le fabuleux minéral.

— Si l'on en croit le journal d'Al-Rahman recopié par La Roche-Guillaume, il existerait une montagne de gemmes identiques. Des tonnes.

— Où exactement ?

— C'est là que le bât blesse. À ce que j'ai cru comprendre, les mines se situent dans ce qui est maintenant le district du Kukuanaland, en République centrafricaine.

— Oh, mon Dieu ! Le général Salomon Kolingba.

— Kolingba le cannibale, précisa Peggy, qui venait d'avaler sa dernière bouchée de poulet aux amandes. Le seul dictateur africain qui possède son assortiment personnel de couteaux de cuisine Ginsu pour découper ses ennemis en rondelles. »

2

Au volant du Land Rover rayé jaune et noir, le docteur Oliver Gash fonçait à cent vingt kilomètres-heure sur la piste poussiéreuse qu'il suivait depuis Bangui, climatisation à fond, les huit haut-parleurs Bose de la stéréo hurlant *Rip It Up* de Little Richard. Il n'avait croisé aucun véhicule depuis qu'il avait franchi la frontière de l'ex-district centrafricain du Kukuanaland devenu République démocratique du Kukuanaland. Tous les villages qu'il traversait semblaient déserts, tout comme les échoppes obscures au bord de la route, dont les volets étaient baissés.

Le jeune Noir n'en était pas surpris. Cette atmosphère désolée le faisait même sourire : elle était la marque de la peur, et la peur n'était-elle pas l'alliée du pouvoir ? L'emblème royal de Kolingba s'étalait sur les portières du Land Rover tigré comme une guêpe et les nouvelles circulaient vite, dans le Kukuanaland nouveau, concernant tout ce qui touchait de près ou de loin au général Salomon Bokassa Sesesse Kolingba.

Le docteur Gash occupait les fonctions de ministre de l'Intérieur de la jeune République démocratique indépendante du Kukuanaland, et aussi celles de ministre des Finances et des Affaires étrangères. Oliver Gash n'était pas plus son véritable nom qu'il n'était docteur ès quoi que ce soit. Il s'appelait en réalité Olivier Hakizimana Gashabi, né au Rwanda, et avait fui son pays avec sa sœur aînée, Éliane, pendant le génocide de 1994. Après avoir traversé la République démocratique du Congo, le frère et la sœur s'étalent finalement établis à Bangui, la capitale de la Centrafrique.

Ils vivaient là depuis trois ans quand un Américain de Baltimore nommé Arthur Andrew Hartman avait choisi Éliane comme « promise par correspondance » sur le catalogue d'un site de rencontres en ligne. Éliane, alors âgée de dix-neuf ans, avait consenti au mariage à condition que Hartman adopte officiellement son petit frère de onze ans.

Hartman n'était pas en position de refuser les exigences d'Éliane. Introverti, criblé de traces d'acné, sexuellement déficient, réformé P4 en

son temps pour une pathologie non spécifiée, ex-employé des postes vivant d'une pension pour invalidité psychiatrique, Arthur Andrew Hartman n'avait que peu d'occasions – voire aucune – de rencontres avec la gent féminine et craignait bien trop les maladies vénériennes pour chercher remède à sa solitude dans des amours tarifées.

Trois ans plus tard, Arthur Andrew Hartman fut retrouvé dans une ruelle, derrière un supermarché du quartier de Gardenville, à Baltimore, pantalon sur les chevilles, gorge et organes génitaux tranchés. On soupçonna du meurtre le fils adoptif de Hartman mais, les preuves manquant pour l'inculper, le procureur de l'État ne poussa pas l'affaire plus loin. Ce fut à l'occasion de cet homicide réussi sur la personne d'un père de substitution méprisé qu'Olivier Gashabi fit ses premiers pas dans l'univers du crime. Ce ne furent pas les derniers.

Avec l'argent de l'assurance-vie de Hartman et celui qu'avait rapporté la vente de la maison d'Asbury Avenue qu'il possédait, Éliane acquit la moitié des parts d'un salon de manucure. Quant à Olivier Gashabi, qui avait légalement pris le nom d'Oliver Gash, il investit dans deux kilos de cocaïne la prime que lui versa sa sœur pour l'assassinat de son mari.

Cela se passait en 2001. Dix années plus tard, Éliane Gashabi était propriétaire à part entière de quatre salons de manucure et son frère avait multiplié par cent son investissement d'origine. Ce faisant, le jeune homme s'était attiré bon nombre de solides inimitiés tant dans l'administration judiciaire et la police de Baltimore que dans les vastes réseaux criminels qui couvraient le terrain entre Washington, Baltimore et New York. À vingt-cinq ans, le petit entrepreneur du crime fut soudain saisi d'un désir irrésistible de renouer avec ses racines et, avec son passeport états-unien parfaitement authentique, il retourna en Centrafrique.

Constatant que la criminalité organisée de Bangui était déjà sous le contrôle de divers gangs ethniques qui faisaient la loi à coups de machettes, Gashabi-Gash décida d'entreprendre son propre voyage au cœur des ténèbres et remonta en bateau à vapeur la rivière Kotto jusqu'à Fourandao, la capitale du Kukuanaland, aux confins du pays.

Fourandao était une ancienne ville coloniale française principalement connue pour les plantations de cacaotiers et de caféiers gérées par la vieille famille portugaise qui lui avait donné son nom.

L'agglomération, un ensemble de bâtiments d'un étage ou de plain-pied en briques de terre crue coiffés de toits en tôle ondulée, s'étalait anarchiquement sur sept ou huit cents mètres le long de la rivière Kotto, débordant sur la jungle environnante en direction des lointaines collines de Bakouma qui formaient les frontières avec le Tchad et le Soudan.

Oliver Gash débarqua un beau matin sur les quais de Fourandao et trouva la bourgade en pleine révolution armée. Avant même le début de l'après-midi, voyant dans quelle direction soufflait le vent, il s'était rallié à l'ANRK, l'Alliance nationale révolutionnaire du Kukuanaland, commandée par un petit lieutenant arriviste des Forces armées centrafricaines, Salomon Kolingba. Le gouverneur en titre du district, un médecin de formation nommé Amobe Limbani, avait déjà fui, disparaissant dans la jungle sans laisser de trace.

Oliver Gash fut bombardé colonel en fin d'après-midi par l'autoproclamé général Kolingba et, quand minuit sonna, les deux hommes célébraient la naissance de la nation du Kukuanaland autour d'une bouteille de veuve-clicquot, au bar de l'hôtel Trianon, sur la place centrale de la ville pompeusement rebaptisée place de la Révolution-du-Général-Kolingba.

Le jour suivant, Gash et Kolingba se mirent aux choses sérieuses. Conséquence des soulèvements politiques, des guerres de toute nature et des restructurations en cours dans le monde criminel au niveau mondial, les habituels circuits de distribution de l'héroïne à ses divers stades de raffinement n'étaient plus opérationnels. S'appuyant sur ses contacts aux États-Unis, Gash suggéra à Kolingba de faire du Kukuanaland une plaque tournante du trafic de stupéfiants haut de gamme, à l'image de ce qu'avait été Marseille en son temps. Il s'agirait ensuite de diversifier ses activités entre contrebande d'armes légères, terrorisme contractuel, commercialisation de « diamants du sang », blanchiment d'argent à grande échelle et autres industries lucratives sinon honorables qui transformeraient la bonne ville de Fourandao en multinationale du crime : le Chicago des années 1930 transposé au XXI^{e} siècle. Le rêve américain en pleine jungle équatoriale africaine.

Les résultats dépassèrent les plus folles espérances d'Oliver Gash. Fourandao et ses environs prospérèrent au-delà de toute prévision. L'aéroport fut rénové, ses pistes allongées pour recevoir des jets privés,

et les soldats en haillons de l'armée révolutionnaire furent équipés d'armes et d'uniformes flambant neufs généreusement fournis par la Direction générale de l'armement de la République populaire de Chine. Les Chinois dotèrent également Fourandao d'une station d'épuration digne de ce nom et goudronnèrent les routes avoisinantes. Oliver Gash s'était découvert un talent étonnant pour la politique et la diplomatie… qui se révélèrent avoir plus d'un point commun avec le crime. Chez les politiciens africains comme chez les autres, la corruption et la rapacité étaient une seconde nature, avec cette différence qu'en Afrique on acceptait le fait comme allant de soi.

Le Land Rover atteignit enfin le port délabré de Fourandao, où des dockers étaient en train de charger sur des barges les fruits, ballots de caoutchouc et diverses marchandises propres à dissimuler les chargements de drogue, d'armes et autres produits illicites qui voyageaient quotidiennement sur la rivière depuis ce coin de jungle hostile. En amont des barges était amarré l'unique bâtiment de la marine du Kukuanaland, un patrouilleur de dix mètres, don de la République de Djibouti, pourvu d'un moteur Evinrude de cinquante chevaux, d'une cabine qui prenait l'eau et, pour tout armement, d'une mitrailleuse lourde Kord qu'une délégation russe avait réussi à refiler à Kolingba au début de son règne. Quand le général était d'humeur sportive, il utilisait le patrouilleur pour aller pêcher et chasser le crocodile à la mitrailleuse en compagnie de Gash et de quatre gardes du corps.

Tout en longeant les quais, Gash réfléchissait avec quelque inquiétude à une entrevue qu'il avait eue récemment avec un des banquiers les plus corrompus de Bangui. L'homme lui avait demandé comment il envisageait son avenir si Kolingba cessait d'être un élément déterminant. Le message était clair : Gash était-il prêt à prendre la place du général si celui-ci était éliminé ? Gash avait éludé la question, qui pouvait très bien être un piège tendu par Kolingba lui-même, mais il n'avait pas arrêté d'y penser depuis. Il n'avait pas survécu jusque-là sans avoir un minimum de jugeote et, sachant parfaitement que l'espérance de vie d'un dictateur africain n'excédait pas celle d'une mouche drosophile, il se demandait si le temps n'était pas venu de se ménager une porte de sortie pour le cas où les choses tourneraient mal. Il avait

mis sur pied à coups de pots-de-vin un réseau serré d'informateurs dans l'entourage direct de Kolingba, mais peut-être devait-il aller plus loin.

Il vira dans la rue qui menait au centre de la ville, longeant les baraques au toit de tôle et les échoppes qui vendaient un peu de tout, depuis des bicyclettes jusqu'à des sacs à main contrefaits en passant par des tee-shirts grande taille à l'effigie des Chicago Bulls.

Parvenu à la place centrale, il tourna en direction de la résidence close qui avait appartenu à la famille Fourandao et servait à présent de palais présidentiel. Un palais que Kolingba aurait préféré qualifier de « royal », mais Gash lui avait opportunément rappelé qu'outre le titre de roi il portait aussi celui de président, et que la communauté internationale le prendrait davantage au sérieux s'il ne se prévalait que du second.

La résidence n'était ni plus ni moins qu'un fort entouré de hauts murs de pisé recouverts de stuc jaunissant et couronnés de chemins de ronde en bois. Une lourde porte en chêne à deux battants en commandait l'entrée. À l'intérieur, le palais présidentiel proprement dit était adossé au mur de gauche, une caserne à celui de droite, et un bâtiment contenant un réfectoire, une armurerie et des cellules au mur du fond. Les deux sentinelles qui montaient la garde devant l'entrée portaient des pistolets-mitrailleurs Chang Feng à la ligne trapue. Gash savait que les armes n'étaient pas chargées : aucune ne l'était, à l'intérieur de l'enceinte, sauf celles de Kolingba et de ses deux gardes du corps, qui n'étaient autres que ses frères cadets.

À l'approche du Land Rover, les sentinelles se mirent instantanément au garde-à-vous et les portes s'ouvrirent comme par magie. Un coup de téléphone passé depuis les entrepôts du port avait dû avertir les deux hommes de son arrivée, et ils se tenaient prêts. Pour n'avoir pas ouvert les portes assez vite, un de leurs camarades s'était un jour retrouvé sur l'échafaud qui avait remplacé la statue de bronze d'Ambrosio Fourandao au centre de la Grand-Place. Là, sous les yeux de toute la population contrainte d'assister au spectacle, il avait subi le supplice du garrot, qui consiste à placer autour du cou du condamné une corde que l'on passe ensuite dans deux trous du poteau auquel il est adossé et que l'on serre par-derrière à l'aide d'un tourniquet de fer, entraînant une mort lente et douloureuse par étranglement.

Depuis le chemin de ronde de sa résidence, Kolingba avait regardé pendant plus d'une heure le bourreau serrer et desserrer la corde pour faire durer le plaisir, avant de lui ordonner par un signe de tête de mettre fin aux tourments du malheureux. C'était le genre de chose qui faisait froid dans le dos à Gash mais, étant donné les sommes qu'il gagnait, il aurait eu tort de se plaindre. Encore une année et il aurait amassé assez d'argent pour échapper aux griffes de Kolingba et disparaître à jamais. Certes, le roi du Kukuanaland était un psychopathe de la pire espèce capable de lui sauter à la gorge sans crier gare comme une bête sauvage. Côtoyer ce genre de type équivalait à traverser les chutes de Niagara sur un fil, mais quel paquet de pognon il se mettait dans les poches !

Après avoir garé le Land Rover devant le palais, Gash gravit les trois larges marches qui menaient à la véranda. Celle-ci fleurait encore nettement l'époque coloniale, avec ses fauteuils en osier où les planteurs devaient s'installer le soir venu pour profiter de la fraîcheur, un verre de gin à la main, en se plaignant du climat tropical et de l'absence de passe-temps civilisés.

Les deux gardes en faction devant la double porte claquèrent instantanément les talons, les yeux agrandis par la terreur. Gash monta à l'étage par le grand escalier et se rendit au cabinet de travail de Kolingba, qui donnait sur la cour du fort.

Assis à son immense bureau comme à son habitude, Kolingba méditait, sa grosse main posée sur un document quelconque. Il était en uniforme d'apparat : culotte de cheval bleu marine à liseré rouge, chemise bleu ciel à épaulettes noir et or, impressionnant placard de médailles sur la poitrine. Devant lui, entre deux serre-livres en fer forgé figurant des têtes de lion, trônait un énorme exemplaire relié de l'Ancien Testament, à fermoirs d'acier ; à sa gauche, un casque de tankiste chromé de la Seconde Guerre mondiale occupait un coin du meuble ; à portée de sa main droite était posé un Colt .45 automatique de collection, en plaqué argent ouvragé. Un pistolet identique était glissé dans le holster qu'il portait à la ceinture. Un étroit élément de bibliothèque fixé à l'un des murs contenait presque exclusivement des monographies sur le général George S. Patton. Il y avait même à côté du rayonnage une photo de l'acteur George C. Scott dans le rôle du célèbre homme de guerre. Quand Gash entra, Kolingba leva son énorme tête et lui adressa un regard entendu.

« Le poids de l'or qui parvenait à Salomon en une année était de six cent soixante-six talents, sans compter les redevances des explorateurs et des commerçants qui en rapportaient. Tous les rois d'Arabie et les gouverneurs du pays apportaient de l'or et de l'argent à Salomon, dit-il.

— Des paroles d'une grande vérité, Votre Majesté », murmura Gash, qui ne comprenait pas un mot de ce que racontait le mastodonte, mais supposait qu'il citait la Bible.

— La Bible parle de mon ancêtre avec vénération, reprit Kolingba de sa voix rocailleuse qui évoquait le grondement sourd d'une grosse bête mal domestiquée.

— Bien entendu, Votre Majesté.

— Nous devons agir sans tarder, Gash, avant qu'il ne soit trop tard.

— C'est certain, Votre Majesté. »

Ce qui était certain, c'est que Salomon Kolingba était mûr pour l'asile.

3

« Hérodote a écrit que l'Égypte était un cadeau fait aux hommes par le Nil, un héritage, dit Holliday en contemplant depuis la banquette arrière du vieux Land Cruiser Toyota le paysage aride des hauts plateaux éthiopiens.

— Héro-qui ? demanda Peggy, assise à l'avant près de Raffi, qui conduisait.

— Comment un estimable archéologue juif comme vous a-t-il pu épouser une telle ignorante ? » s'exclama Holliday en allongeant une petite tape derrière la tête à sa cousine.

Raffi s'esclaffa.

« Je vous ferai remarquer qu'elle fait partie de votre famille !

— Peut-être, mais c'est votre femme.

— L'un de vous deux pourrait-il être assez aimable pour répondre à ma question ? intervint l'intéressée.

— Je parlais d'Hérodote, un auteur grec de l'Antiquité que l'on surnomme parfois "le père des historiens", répondit Holliday. Il a parcouru en tous sens le monde de son époque en recueillant des anecdotes sur tous les pays qu'il traversait.

— On l'a aussi appelé "le père des menteurs", ajouta Raffi. Il consignait autant de fables et de légendes que de faits avérés.

— Comme celle des mines du roi Salomon ?

— Il n'en a pas vraiment parlé, mais il aurait pu, comme il a parlé du mystérieux pays de Pount, dit Raffi.

— Le pays du Schpountz ?

— De Pount ! rectifia Holliday. Personne n'a jamais vraiment réussi à le localiser.

— Et tous ces transports de troupes russes, que font-ils là ? s'enquit Peggy, désignant du menton un BTR 60 incendié en train de rouiller au bord de la route comme les innombrables véhicules du même type qu'ils avaient vus depuis leur départ d'Addis-Abeba.

— Des souvenirs de la guerre civile éthiopienne, expliqua Holliday. Près de vingt années de massacres et de chaos qui n'ont abouti à rien du tout. Une lutte pour le pouvoir entre deux factions marxistes qui n'a enrichi que les marchands d'armes. Résultat final : corruption et pauvreté généralisées. Ça s'est terminé en 1991 et pas grand-chose n'a changé depuis. »

Ils passèrent à cet instant devant un panneau indiquant BAHIR DAR 20 km. Ils avaient presque atteint leur destination : le lac Tana, la source du Nil.

Archibald, dit « Archie », Ives épongea avec un tee-shirt la sueur qui ruisselait sur son front puis prépara son bâton d'explosif, introduisant précautionneusement les fils du détonateur dans la pâte à consistance de mastic qui remplissait l'ouverture du tube de dix-huit centimètres. Trente mètres en contrebas, au pied de la colline, le filet d'eau qu'était encore à cet endroit la rivière Kotto coulait en gargouillant à travers la verdure tropicale.

Ives avait pénétré au Kukuanaland par la petite porte, amené du Tchad en hélicoptère. Cela faisait près d'une semaine qu'il parcourait cet enfer miniature à la recherche de sites possibles parmi ceux que répertoriait le fichier de photographies aériennes établi pour le compte de la compagnie un an plus tôt. C'était le dernier jour de sa mission. Le lendemain, il gagnerait le point prévu pour l'exfiltration et, douze heures plus tard, il serait installé devant une bière fraîche dans l'un des trois bars de l'hôtel Burj Al-Fateh, à Khartoum.

Il passa une main sur sa joue parcheminée par le soleil et sentit sous ses doigts les poils blonds grisonnants de sa barbe crasseuse et mal rasée. À soixante-trois ans, il n'avait vraiment plus l'âge de crapahuter dans la jungle. Mais, bien sûr, la retraite coûtait cher, raison pour laquelle il avait forcé la main de son employeur afin que son contrat contienne cette fois une clause de partage des bénéfices. Il en avait plus qu'assez d'engraisser des nababs comme sir James Matheson qui le payaient avec un lance-pierres.

Ives laissa tomber le bâton d'explosif dans le trou qu'il avait percé à la tarière dans le sol, le recouvrit d'une motte de terre argileuse qu'il

tassa bien, puis remonta jusqu'à sa position en haut de la colline en déroulant derrière lui les fils du détonateur. Il s'assit par terre en tailleur et relia les fils à un boîtier USB qu'il brancha sur son ordinateur portable. Il alluma l'appareil, fit les réglages nécessaires et jeta un dernier coup d'œil alentour. Rien au sol, aucun avion dans les airs – non qu'il y ait grand-chose à craindre de ce côté, les forces aériennes du Kukuanaland se résumant à un unique hélicoptère d'attaque Mi-24 soviétique des années 1970 que personne ne savait piloter. Kolingba, le fou qui dirigeait le pays, possédait un monomoteur Cessna 70 encore plus ancien qu'il lui arrivait de piloter lui-même mais, apparemment terrifié à l'idée d'être abattu par un missile sol-air tiré d'un des États limitrophes, il volait rarement.

Posant le portable sur ses genoux, Ives frappa la touche « entrée ». Il ne se produisit rien pendant une fraction de seconde, puis une détonation sourde se fit entendre en même temps que le sol tremblait l'espace d'un court instant. Après un nouveau temps d'attente, les données commencèrent à s'inscrire sur l'écran.

« Nom de Dieu ! » souffla le géologue.

Il vérifia les informations pour s'assurer qu'elles n'étaient pas erronées, posa l'appareil à côté de lui et se leva. Descendant jusqu'au bas de la pente, il s'accroupit près du ruisseau pour réfléchir posément. Il s'aspergea le visage d'eau en prenant bien garde de ne pas en avaler, peu désireux de contracter la bilharziose, le choléra, la typhoïde ou n'importe laquelle de la douzaine de maladies endémiques de la région. Puis, après s'être essuyé les mains et le visage avec son teeshirt, il se releva et alluma une cigarette. Il toussa une fois, cracha, aspira une longue bouffée.

Il s'était attendu au mieux à voir s'afficher sur l'écran quelques taches circulaires signalant la présence des habituelles cheminées de kimberlite caractéristiques d'un gisement potentiel. Mais ce qu'il avait pu observer était tout autre : le nombre de taches était tel que celles-ci se rejoignaient pour ne former qu'une énorme cheminée unique, ce qui signifiait que la colline sur laquelle il se trouvait n'était pas une colline, mais un gisement fabuleux, d'une taille surpassant tout ce qu'il avait pu connaître jusqu'ici, aussi important sinon plus que celui découvert à Venetia, en Afrique du Sud, en 1992. En outre, les mesures suggéraient

l'existence autour de la kimberlite d'un conglomérat de métaux précieux assez dense pour comporter de l'or, ou peut-être même du platine. Ces dernières données lui avaient fait lever les sourcils. Elles étaient plus encourageantes que toutes les autres réunies. Ou plus désespérantes, selon le point de vue qu'on adoptait.

Ives demeura là un moment, débattant avec lui-même. Il avait le choix entre trois solutions : faire part de sa découverte à ses employeurs, la garder pour lui ou, et Dieu lui vienne en aide, aller tout raconter à Kolingba, le gisement se trouvant après tout sur son territoire. Son débat intérieur fut de courte durée. S'il révélait sa trouvaille à ses patrons, il avait peut-être une chance d'en tirer quelque profit. S'il conservait le secret, il ne pourrait exploiter lui-même sa découverte qu'au prix d'un investissement considérable. S'il allait voir Kolingba, ce dingue lui promettrait monts et merveilles, puis lui trancherait la gorge dès qu'il connaîtrait l'emplacement du gisement. Il nota mentalement les repères qui lui permettraient de retrouver le site, tout en sachant que le positionnement par satellite serait sûrement plus efficace. Des trois collines, la plus haute était celle où il se tenait. Il remarqua qu'il tournait le dos à la rivière et qu'il pouvait entendre le bruit des trois cascades formant les chutes de Kazaba, environ quinze cents mètres en amont. Mille ans plus tôt, avec son incomparable richesse en eau et en nourriture, l'endroit avait dû être un paradis pour la tribu autochtone des Yakimas. Mais, dépourvue des ressources qui auraient pu en justifier sa mise en valeur, la région végétait depuis des temps immémoriaux, déserte et inexplorée, objet de légendes et de tabous. En sango, on l'appelait *Guda Kwa Zo*, le pays des morts.

Avec un soupir, Ives détacha le téléphone satellite qu'il portait à la ceinture. L'appel qu'il s'apprêtait à passer allait détruire à jamais ce qui pouvait rester de ce paradis des temps anciens. Il composa un numéro privé à Londres et écouta les bourdonnements mystérieux précédant l'établissement de la connexion. Quelqu'un décrocha à la deuxième sonnerie.

« Quadrant gardénia. Primevère sept par magnolia quatre », annonça-t-il.

Le code était celui qu'utilisait la Royal Navy quand elle faisait la chasse aux sous-marins allemands pendant la Seconde Guerre mondiale.

Une ineptie digne d'un film de James Bond, selon lui.

« Oui ?

— Westminster », répondit Ives.

Un long silence, puis :

« Quel genre ?

— Chambre des Lords, pour le moins. Chambre des Communes également.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Dieu tout-puissant !

— C'est le mot.

— J'informe Sa Majesté. »

La communication fut coupée.

« C'est ça, mon grand, informe-la, Ta Majesté ! » marmonna Ives.

Il remonta au sommet de la colline pour rassembler son matériel et décamper du Kukuanaland au plus vite. Il avait déjà dans la bouche le goût de sa première gorgée de bière fraîche.

Michael Pierce Harris – ex-sous-directeur du service opérations à la CIA, d'où il avait été contraint de démissionner pour ne pas finir ses jours en prison – était installé dans un des fauteuils club en cuir qui meublaient le bureau du responsable des dossiers spéciaux à la Matheson Resource Industries. Il dégustait un scotch pur malt dans un verre de cristal massif tout en tirant entre deux gorgées sur son cigare cubain El Rey del Mundo Gran Corona. Les hautes fenêtres sur sa droite donnaient sur l'imposant bâtiment de brique du St James's Club, de l'autre côté de l'étroite et discrète ruelle en cul-de-sac de Park Place.

Allen Faulkener, major (à la retraite) du régiment de fusiliers « The Rifles », raccrocha le téléphone qui trônait sur son bureau XVII^{e} au plateau recouvert de cuir. En tant que responsable des dossiers spéciaux de la MRI, son rôle consistait à gommer les aspects parfois « humainement déplaisants » des activités de l'énorme entreprise minière bien avant que la première tonne de minerai ne soit extraite d'un site.

La MRI était la deuxième compagnie minière mondiale par ordre de taille, juste derrière le géant canadien Barrick Gold. À l'instar de Barrick, la MRI était officiellement domiciliée dans une des anonymes tours grises de Bay Street, à Toronto, où elle ne menait aucune activité réelle, se contentant de profiter des avantages qu'offrait la législation canadienne, très libérale en matière d'exploitation minière.

C'était à Londres que se traitaient véritablement les affaires de la MRI, qui avait des intérêts dans le monde entier : Papouasie-Nouvelle-Guinée, États-Unis, Canada, République dominicaine, Australie, Pérou, Chili, Russie, Afrique du Sud, Pakistan, Colombie, Argentine et Tanzanie. Depuis quelque temps, la société étudiait le potentiel géologique du Kukuanaland en vue d'y lancer une opération.

« Eh bien, où en sommes-nous ? s'enquit Harris après avoir posé son scotch sur le dessous de verre en argent qui protégeait la laque de la table basse chinoise Art déco.

— Nous avons apparemment le feu vert de Sa Majesté », répondit Faulkener en regardant d'un air songeur l'aquarelle plutôt sinistre pendue au mur devant lui.

Le tableau, intitulé *Le Baroud d'honneur d'Isandhlwana*, montrait un régiment d'habits rouges britanniques à cheval en train de se faire massacrer par une bande de guerriers zoulous déchaînés.

L'Afrique n'avait jamais été le champ de bataille préféré de Faulkener, mais c'était là que se trouvait la grosse galette, à l'heure actuelle.

« Le moment est venu de nous montrer de quoi vous êtes capable, Harris, dit-il. Ce qui vous attend ressemble aux besognes dans lesquelles vous excelliez, vous et vos camarades de la CIA.

— Dites-moi tout.

— Cette fois, ce sera l'Afrique, je le crains. Un fichu trou paumé qui s'appelle le Kukuanaland.

— Ah, Salomon Kolingba ! acquiesça Harris. Un authentique fêlé, celui-là.

— Il possède une chose que nous désirons acquérir. Il faut que nous trouvions un moyen de nous l'approprier.

— Je lève mon verre à cette louable entreprise, dit Harris, joignant le geste à la parole.

— Vous boiriez à n'importe quoi », répliqua Faulkener.

Il alla jusqu'au buffet se verser un verre du même pur malt que buvait Harris, puis resta là un moment, le regard de nouveau attiré par l'aquarelle du massacre d'Isandhlwana.

« Il y a autre chose, grommela-t-il. Un petit détail à régler, rien de plus.

— Ah ?

— Êtes-vous déjà allé à Khartoum, monsieur Harris ? »

4

La barque de pêche progressait en gargouillant sur l'immensité lisse du lac Tana, propulsée par le moteur hors-bord le plus petit et le plus ancien que Holliday ait jamais vu. D'après Raffi, il s'agissait d'un Evinrude Mate modèle 1939 d'un cheval et demi. Dieu seul savait comment l'engin était arrivé en Éthiopie et entre les mains du clan Halebo, qui en prenait le plus grand soin. Halebo Iskinder, chef de la famille et propriétaire actuel du bateau et du moteur, n'avait accepté de louer l'un et l'autre à Raffi qu'après avoir fait subir à l'archéologue un examen rigoureux pour voir s'il était capable de manœuvrer cette fragile merveille. La mécanique faisait le même bruit que des billes agitées dans une boîte en fer-blanc, mais poussait l'embarcation à une vitesse étonnante.

« Je suis surpris qu'on vous ait autorisé à faire des fouilles ici, cria Holliday pour couvrir le vacarme du moteur, dont les fumées d'échappement bleu pâle restaient suspendues dans le sillage de la barque. Entre les communistes, les chrétiens orthodoxes et les musulmans, j'ai toujours imaginé l'Éthiopie comme un pays plutôt antisémite.

— Israël a toujours bouleversé la donne dans le coin, répondit Raffi, assis à la barre. Dans les années 1980, les États-Unis voyaient l'Éthiopie verser soit dans le communisme, soit dans l'islam radical. Avec la Somalie, l'Érythrée et le Soudan aux frontières et le Yémen de l'autre côté de la mer Rouge, il y avait des "observateurs" cubains dans tous les coins. L'Éthiopie était un point chaud qu'il fallait refroidir, donc nous livrions aux chrétiens pro-occidentaux des armes et tout ce qu'il leur fallait. Et il y a aussi eu l'opération Salomon, où nous avons soulagé les Éthiopiens de quinze mille Juifs falachas. C'est comme un mariage de raison, entre eux et nous : pas d'amour véritable, mais un *modus vivendi* qui arrange toutes les parties concernées. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas eu d'autorisation pour fouiller ici.

— Vous avez agi sans l'accord des autorités ? Ça ne vous ressemble pas.

— Eh bien, ce ne sont pas vraiment des fouilles que j'ai menées. Disons que j'ai plutôt… farfouillé à droite et à gauche.

— "Farfouillé", répéta Peggy en pouffant de rire. Ça, au moins, c'est un terme scientifique ! »

Comme ils approchaient de l'île, la jeune femme se posta à la proue et commença à prendre des photos avec son Nikon numérique.

« La grande île sur notre droite est Tana Kirkos ; la petite, à gauche, est Daset T'qit, ce qui signifie précisément "petite île" en amharique. C'est dans celle-ci que nous allons, expliqua Raffi. Tana Kirkos est censée avoir abrité pour un temps l'Arche d'alliance, ajouta-t-il.

— Je vous en prie, ne me parlez plus d'arches ! dit Holliday, qui avait eu son content de ce genre d'article avec la défunte sœur Meg et sa vipère de mère.

— Il y a des serpents venimeux, là-bas ? Des insectes ? demanda Peggy.

— Des dizaines, répondit Raffi. C'est d'ailleurs pour ça que tu portes un pantalon rentré dans des bottes montantes. Cobras cracheurs, mambas verts, scorpions, scolopendres, tout y est, même quelques crocodiles de passage. Il y a aussi des plantes toxiques, donc il ne faudra manger ni baies ni quoi que ce soit.

— Pour l'amour du ciel, Raffi, pourquoi me communiques-tu toujours ce genre d'information quand il est trop tard pour que je fasse machine arrière ?

— Mais… Pour que tu ne fasses pas machine arrière, justement », répondit l'archéologue avec un large sourire.

Ils étaient à présent très près de la petite île et Raffi réduisit les gaz. Ils ralentirent, continuant d'avancer en glissant sur l'eau noire et parfaitement immobile. L'île était entièrement couverte d'une végétation drue qui commençait à la limite même de l'eau. Les seuls signes de civilisation visibles parmi cet enchevêtrement de buissons, d'arbres et de lianes étaient les ruines d'un débarcadère en pierres taillées et, en retrait, celles d'un édifice qui semblait être une tour de guet.

« On se croirait dans un film d'Indiana Jones, remarqua Peggy. Je ne serais pas surprise de voir Harrison Ford arriver en faisant claquer son

fouet et en agitant son chapeau.

— Si quelqu'un a jamais vécu sur Daset T'qit, c'était il y a très longtemps, dit Raffi, qui coupa le moteur et laissa la barque dériver en direction du port minuscule.

— Pourquoi avez-vous choisi de fouiller ici ? s'enquit Holliday.

— Ce n'était pas un choix délibéré, répondit l'archéologue tout en guidant le bateau entre les deux petites jetées de pierre qui formaient le débarcadère et dans lesquelles étaient taillées des marches usées dont les plus basses disparaissaient sous l'eau. J'effectuais des recherches sur les Falachas et la première colonie qu'ils avaient fondée sur Tana Kirkos, la grande île. Un jour, j'ai interrogé sans intention particulière un de mes traducteurs sur Daset T'qit et je l'ai vu blêmir. Il m'a expliqué que la petite île était taboue et qu'on la surnommait Maqbar Aswad Muslim – la Tombe du musulman noir.

— Ça nous ramène à Ragnar Casse-Têtes et à son ami mahométan, non ? remarqua Holliday.

— À Abdul Al-Rahman, tout à fait, confirma Raffi.

— Mais n'avez-vous pas dit que c'était la sépulture de La Roche-Guillaume qui se trouvait ici ?

— Elle s'y trouve, en effet », répondit Raffi avec un grand sourire.

Peggy attacha le cordage qu'elle trouva à l'avant du bateau à une bitte d'amarrage en pierre qui semblait être là depuis mille ans, puis elle sauta sur les marches qu'elle gravit au petit trot. Holliday et Raffi la rejoignirent au sommet de l'étroite jetée.

« Comme c'est beau ! s'exclama la jeune femme. On dirait un tableau de ce peintre français… Vous savez, l'employé des douanes…

— Le Douanier Rousseau », dit Holliday.

Elle avait raison. Les feuillages exotiques luxuriants qui s'offraient à leur vue se découpaient avec la même précision que ceux peints par l'artiste dans ses étranges et merveilleuses scènes de jungle. Ils présentaient toutes les nuances possibles de vert, du plus glauque au plus vif en passant par l'émeraude et le céladon, sans compter les innombrables variétés de roses, de rouges et de jaunes éclatants. De l'enchevêtrement de feuilles de toutes formes, lisses et dentelées, grandes et petites, s'échappaient des spirales de lianes sinueuses qui

escaladaient les troncs des grands arbres ou se lovaient autour d'énormes racines surgissant de la lourde terre noire tels les doigts tâtonnants de géants ensevelis. Il ne manquait que les lions à l'affût et les femmes en tenue d'Eve. De loin au-dessus de leurs têtes leur parvenaient des piaillements de singes et des protestations criardes d'oiseaux en colère.

Mais l'atmosphère avait aussi quelque chose de sinistre, et cela était si palpable que Holliday se surprit à regretter de ne pas avoir d'arme sur lui. Depuis son arrivée au Vietnam, à peine six mois après son dix-huitième anniversaire, jusqu'à ses séjours en Afghanistan et en Somalie, il avait pratiqué bon nombre d'endroits dangereux au cours de son existence, mais ce qu'il ressentait ici ne s'apparentait à rien de ce qu'il connaissait. Il avait la conviction que pénétrer dans cette forêt reviendrait à mettre le pied hors du monde, et qu'une fois au milieu de cette jungle il pourrait ne jamais trouver le chemin du retour. Il se rappela soudain une citation *d'Au cœur des ténèbres*, de Joseph Conrad, qu'il avait apprise par cœur au lycée mais ne comprenait qu'à présent : « Et ceci aussi a été l'un des lieux ténébreux de la terre. »

Il lui était plus d'une fois arrivé de se trouver dans des endroits où passé et présent lui donnaient le sentiment, presque la sensation physique, de se rejoindre dans le même espace. Il avait expérimenté cela, par exemple dans la rue de Rivoli, à Paris, qui semblait toujours résonner du pas martelé des SS défilant chaque jour à midi pendant l'Occupation, ou sur le champ de bataille d'Antietam, dans le Maryland, où les cris des vingt-deux mille hommes tombés au combat et l'odeur écœurante de la poudre saturaient encore l'air. Dans cette catégorie entrait également le bois Belleau, une petite forêt de Picardie dont le sang de dix mille marines et d'un nombre indéterminé de leurs adversaires allemands avait abreuvé la terre sombre et grasse.

Mais jamais autant que sur cette île Holliday n'avait éprouvé cette impression. Il avait la certitude absolue que ce lieu allait les aspirer tous dans un univers de déraison au sein duquel, tel un monstrueux tam-tam, battait le véritable cœur des ténèbres. Il frissonna malgré la chaleur écrasante et, en dépit de ses efforts pour le chasser, son malaise persista. Chaque parcelle de sa chair lui enjoignait de fuir sans se retourner.

« Prenez garde aux singes, recommanda Raffi. Ils prennent un malin plaisir à bombarder les gens avec leurs excréments.

— Génial ! grommela Peggy. Des serpents venimeux et des macaques lanceurs de crottes ! »

Ils pénétrèrent sous les arbres.

Au bout de quelques pas, il leur parut évident qu'ils suivaient une piste souvent empruntée. Des lianes et des branches avaient été coupées, et récemment, à en juger par leur aspect. Le sentier était par ailleurs jonché de morceaux d'écorce mâchonnés et de fruits à demi mangés qui pourrissaient sur le sol.

« Les singes ne mangent pas très proprement, à ce que je vois, commenta Peggy.

— En tout cas, ce ne sont pas eux qui ont tracé la piste, dit Holliday, qui croyait revoir la jungle tenue par le Viêt-Cong autour du camp américain de Bu Prang. Qui l'entretient ?

— Peut-être le fantôme du templier perdu ? suggéra Peggy en riant.

— Rien de si angoissant, assura Raffi, qui ouvrait la marche. C'est Halebo Iskinder. Il vient ici de temps en temps débroussailler le chemin.

— Je croyais que l'île était taboue, remarqua Peggy.

— L'argent que je donne à Iskinder ne l'est pas, lui ! Et puis notre ami est ravi de connaître un secret que les autres passeurs du lac ignorent.

— Quel secret ?

— Celui-ci », répondit Raffi comme ils débouchaient dans une petite clairière naturelle.

Abrité sous les branches d'un unique baobab se dressait un édifice de pierre sans fenêtre qui ressemblait à une petite chapelle, ou à un mausolée de grande taille. Le gros œuvre était fait du même basalte brun qui avait servi à construire les monastères et les églises coptes jalonnant les rives du lac Tana.

Sur le plein cintre au-dessus de la porte à larges pentures en bois sombre, encore clairement visible malgré l'usure du temps, figurait un blason « à sept fasces au lion rampant côté dextre ».

Peggy braqua aussitôt son appareil pour prendre une douzaine de clichés de l'écu armorial.

« Indiana Jones et la tombe du templier perdu, dit-elle.

— Ça ne vous agace jamais, Raffi, cette fixation qu'elle fait sur Indiana Jones ? demanda Holliday en levant un sourcil.

— Oh, j'ai l'habitude ! répondit Raffi. Ça glisse sur moi comme l'eau sur les plumes d'un canard. Que voulez-vous, Peggy sera toujours Peggy… La première fois que je suis venu, la porte était scellée avec de la poix, reprit-il quand ils lurent près de la construction, en montrant du doigt des résidus d'une sorte de goudron noirâtre encore discernables autour du chambranle.

— Scellée ? » répéta Holliday.

Il passa ses mains sur la surface du battant, qui était en bois-de-fer extrêmement dur et très vieux.

« Hermétiquement scellée, confirma l'archéologue.

— Pour quoi faire ? Même si la porte ne laisse rien passer, il devait bien y avoir des échanges d'air à travers les murs ou le sol.

— Attendez, vous allez comprendre. »

Raffi plaça son épaule contre le bois et poussa. Rien ne bougea. Holliday se joignit à lui et la porte s'ouvrit enfin, comme à regret, laissant entrer un long rayon de soleil qui éclaira de façon spectaculaire l'objet qui occupait le centre de la pièce.

Il s'agissait d'un sarcophage d'environ deux mètres cinquante sur un mètre vingt, fait de grandes dalles polies de basalte noir, dont les flancs s'ornaient d'extraordinaires scènes gravées : un bateau viking attaqué par des crocodiles, un défilé de légionnaires romains levant haut leurs enseignes, des esclaves au travail, dos courbés sous le poids de lourdes panières, enchaînés les uns aux autres par les chevilles. Sur le couvercle, plus banal, était sculpté le gisant d'un chevalier en cotte de mailles tenant à deux mains son épée, autour de laquelle s'enroulait un serpent. L'homme portait à un bras un bouclier de pierre décoré d'une incrustation de basalte plus foncé où l'on reconnaissait la forme familière de la croix des Templiers. Le tombeau reposait sur les dos de six lions accroupis, sculptés dans la même pierre noire que la croix.

« La tombe de Julien de La Roche-Guillaume », j'imagine, dit Holliday d'une voix altérée par l'émotion.

S'approchant du sarcophage, il effleura sur toute sa longueur l'épée du chevalier. L'arme sculptée ressemblait beaucoup à celle en acier

damassé qu'il avait trouvée dans la maison de son oncle à Fredonia, dans l'État de New York, et qui avait été à l'origine de ses tribulations dans l'univers des Templiers – un monde parallèle de complots imbriqués courant de siècle en siècle jusqu'à aujourd'hui.

« Et vous n'avez pas tout vu », répondit Rafii.

Tournant le dos au tombeau, il se dirigea vers le fond de la chambre funéraire. Pour la première fois, Holliday remarqua que les murs étaient dissimulés derrière des bâches vertes suspendues à des cordes par des anneaux, à la manière de rideaux de douche. Sans marquer de pause pour ménager un quelconque effet dramatique, Raffi écarta un des pans de toile.

« Oh, la vache ! » souffla Peggy, ouvrant des yeux ébahis.

5

Une vision paradisiaque s'offrait à leur vue. « Le jardin d'Éden », murmura la jeune femme, oubliant son Nikon.

À mesure que Raffi écartait les bâches, se révélait un vaste panorama dont le sarcophage occupait le centre. L'artiste avait représenté en perspective cavalière et dans le moindre détail un paysage de jungle entourant une triple chute d'eau cernée de collines. Chaque arbre, chaque branche, chaque feuille, chaque anfractuosité ou saillie rocheuse était restitué dans des tons chatoyants où se mêlaient verts, ocres, bleus, jaunes lumineux et nuances de blanc. Le splendide arc-en-ciel que formait l'eau écumante des trois cascades en s'écrasant au fond de la gorge en contrebas était peint avec une précision photographique.

En regardant de plus près, Holliday s'aperçut que la jungle, débordante de vie, était peuplée d'oiseaux et de bêtes. Il vit des serpents suspendus à des branches, un jaguar à l'affût, à demi caché dans l'ombre, parfaitement proportionné, et, descendant la colline du milieu, une colonne sinueuse de minuscules silhouettes humaines noires portant sur la tête ou les épaules des corbeilles d'osier qu'elles chargeaient au pied de la pente dans des pirogues étranges qui attendaient sur la rivière. Un véritable chef-d'œuvre, une splendeur, de quoi nourrir jusqu'à la fin des temps les rêves du chevalier qui dormait là dans son tombeau.

« C'est magnifique, dit Holliday. Qui a bien pu peindre ça ?

— Sans doute La Roche-Guillaume lui-même, répondit Raffi. Le style est tout à fait comparable à celui des dessins qu'il a faits au cours de ses autres voyages.

— Il aurait décoré sa propre tombe ? demanda Peggy en fronçant les sourcils. Plutôt malsain, tu ne trouves pas ?

— À ce que j'ai pu comprendre, l'île était probablement son lieu de résidence. Le mausolée est dans le même style que les monastères coptes au bord du lac, on peut donc imaginer qu'il a engagé des maçons et des carriers du coin pour le construire selon des plans qu'il avait lui-même établis. Le raisonnement vaut aussi pour le sarcophage. Ce genre

de sépulture réservée aux grands de ce monde est typiquement européen. Ici, on enterre les gens bien plus simplement : on momifie le corps et on l'ensevelit avec des dizaines d'autres dans une crypte ou une grotte. Il me semble évident que La Roche-Guillaume a conçu lui-même son tombeau. Peut-être même en a-t-il supervisé l'exécution.

— Et les obsèques ? demanda Holliday.

— Payées d'avance. Il avait sans doute loué les services d'un prêtre du monastère de Tana Kirkos, la grande île que je vous ai montrée tout à l'heure.

— Ce n'est plus malsain, c'est carrément morbide, commenta Peggy. Se préoccuper à ce point de sa propre mort tient du trouble obsessionnel compulsif !

— Je n'en suis pas si sûr, dit Holliday en contemplant la fresque. Le paradis a dû lui apparaître en rêve et il a voulu faire en sorte d'y demeurer pour l'éternité.

— Ce n'est pas une vision onirique qu'il a reproduite, mais un paysage bien réel, affirma Raffi. Situé à 10° 28' 36" de latitude nord par 23° 17' 48" de longitude est, pour être précis : l'emplacement exact des mines du roi Salomon.

— Vous êtes allé y voir ? demanda Holliday, sceptique. La Roche-Guillaume a peut-être essayé de les trouver, ces prétendues mines, mais ce que nous avons là n'est qu'un rêve, Raffi. Votre templier devait fumer un peu trop de bonne herbe éthiopienne. Cette fresque est un fantasme de drogué, comme la *Complainte du vieux marin*, de Coleridge.

— Comment expliquez-vous la présence du diamant que j'ai trouvé ici ?

— Il l'aura acheté à quelqu'un qui ne se doutait pas de sa valeur. C'était une sorte de souvenir, comme ces fanions aux couleurs d'une ville que les touristes achètent après une visite.

— Regardez ça », dit Raffi.

Allant jusqu'à un angle de la pièce, il fit signe à Holliday de le rejoindre puis sortit de sa poche son couteau suisse, dont il déplia la grande lame. Armé de cet outil, il entreprit de creuser le plâtre à la jointure des deux murs. Cela lui prit un bon moment en raison de

l'épaisseur de l'enduit. Puis il s'écarta pour laisser la faible lumière du soleil éclairer le carré de cinq centimètres de côté qu'il avait dégagé.

Cela brillait.

« Qu'est-ce que… » commença Holliday en s'approchant.

Le petit espace dégarni n'était pas de la couleur brune du basalte qu'il s'était attendu à voir, mais d'un beau jaune profond. Il tendit son index et toucha la surface.

« Mais c'est du délire ! murmura-t-il.

— Pas du délire, corrigea Raffi. De l'or. Pur à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. J'en ai fait expertiser quelques fragments à Jérusalem. Les quatre murs et le sol en sont tapissés. Sur près de trois centimètres d'épaisseur.

— Mais où a-t-il été fondu ? La Roche-Guillaume ne l'a quand même pas trouvé en plaques dans la jungle !

— Le revêtement est composé de panneaux de deux mètres sur soixante centimètres soudés entre eux à chaud. J'ai découvert un moule en basalte qui a servi à couler les plaques. Il était enterré dans la forêt, à quelques pas de la clairière.

— Et il a gardé tout ça secret ?

— Apparemment.

— Mais c'est une trouvaille extraordinaire, Raffi ! Pourquoi n'avez-vous rien dit, rien publié ?

— Le pays est depuis des années au bord d'une nouvelle guerre civile. L'instabilité règne. Le gouvernement éthiopien n'a pas pour priorité la protection de son héritage culturel, et il est aussi corrompu qu'on peut l'être dans une bureaucratie. Si quelqu'un avait vent de ce qu'il y a ici, le site serait envahi et pillé en quelques jours, sinon quelques heures, ou au moins transformé en attraction touristique. Dans tous les cas, il serait perdu pour l'archéologie. Non, je ne peux pas divulguer son existence. Du moins pas pour le moment… Et je ne vous ai pas tout montré.

— Parce qu'il y a encore autre chose ? s'exclama Holliday, stupéfait.

— Où en est votre niveau de latin ?

— Je n'ai pas tout oublié.

— Lisez l'inscription sur le sarcophage.

— Quelle inscription ?

— Sous le rebord du couvercle. »

Holliday vit alors qu'un long bandeau de texte gravé courait tout autour du grand cercueil de pierre, ce qu'il n'avait pas remarqué jusque-là. Il le traduisit à haute voix en même temps qu'il le déchiffrait.

« "Mon passé est mon bouclier, ma croix mon avenir. Ici gisent, chacun devant son dieu, les… les dépouilles du chevalier Guillaume et du *serons…"* Que signifie *servus*, déjà ?

— Esclave.

— "Et de l'esclave et grand découvreur Abdul Al-Rahman. *Requiescant in pace in aeterno*. Qu'ils reposent en paix pour l'éternité." Cela veut dire que les ossements d'Al-Rahman sont aussi dans le cercueil ?

— Sans doute, ou alors le mausolée a été édifié sur le site de la tombe d'Al-Rahman.

— "Mon passé est mon bouclier, ma croix mon avenir." Qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

— Moi non plus, je ne comprenais pas, au début.

— Qu'y a-t-il à comprendre ?

— Appuyez sur la croix du bouclier. »

Holliday s'approcha du gisant, plaça sa main au centre de la croix et fit ce que Raffi suggérait. Rien ne se passa.

« Appuyez un peu plus fort. »

Holliday obéit. Il y eut alors un raclement, et de la paroi du sarcophage surgit une languette de basalte que Raffi tira vers lui, révélant un tiroir en pierre dont un mécanisme intégré au tombeau avait dû commander l'ouverture. Le tiroir contenait apparemment un livre relié en cuir. En bon archéologue, Raffi sortit l'objet de son logement avec d'infinies précautions pour le poser sur le gisant, puis, tout doucement, il desserra la lanière qui maintenait close la couverture du volume.

Il déploya ensuite soigneusement les épais feuillets de papyrus pliés en accordéon qui tenaient lieu de pages, les étalant sur le couvercle du tombeau. Holliday se pencha sur l'ouvrage. Émaillée de simples dessins

à l'encre, chaque page était couverte d'une écriture minuscule en lignes serrées à peine lisibles.

« Il y a un texte latin et un texte français en regard, remarqua-t-il. Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai baptisé ça *Le Codex du templier*, répondit Raffi. C'est une traduction par La Roche-Guillaume du récit qu'a laissé Al-Rahman de sa découverte des mines et de son voyage de retour vers la civilisation. »

L'archéologue désigna du doigt une illustration montrant une scène immédiatement reconnaissable malgré la très petite taille de l'image : un navire viking en flammes ne contenant qu'un bûcher funéraire sur lequel était allongé un corps.

« A priori, ce que nous voyons là doit avoir un rapport avec la mort de notre ami Ragnar Casse-Têtes… »

Raffi s'interrompit un instant, manifestement saisi d'émotion à la vue du manuscrit vieux de sept cents ans.

« Comme je le disais, reprit-il, La Roche-Guillaume était historien. Il voulait que sa chronique lui survive, ainsi que celle d'Al-Rahman, et c'est ce qui s'est produit.

— Il y a des gens qui débourseraient des millions pour acquérir ça, j'imagine, remarqua Peggy.

— Au bas mot, acquiesça Raffi. Le manuscrit est inestimable, sans parler de ce qu'il révèle.

— Cela est plus qu'une question de prix, observa Holliday en secouant la tête. Certaines personnes seraient prêtes à tuer pour ce livre.

— Sa place est au musée, dit Raffi. La question est de savoir comment l'y faire parvenir.

— Quelle est la situation aux frontières ?

— Cela dépend de laquelle. Les douaniers kenyans sont shootés au khat et totalement imprévisibles. Les Érythréens sont armés jusqu'aux dents. Quant à la frontière soudanaise, parfois on tombe sur un troupeau de chèvres, parfois c'est la ligne Maginot. Et pour ce qui est de la Somalie, inutile d'y songer.

— Donc il serait trop risqué de passer le manuscrit en fraude.

— Alors que faire ? demanda Peggy.

— Je veux au moins en avoir une trace photographique, dit Raffi.

— Si ce n'est que ça, pas de problème, assura la jeune femme en brandissant son Nikon. Mais après ?

— Nous allons remettre le livre où nous l'avons trouvé, pour le moment. Ensuite, j'irai faire le tour des musées avec les clichés. Je pourrai peut-être convaincre quelqu'un de financer une expédition officielle.

— Où se trouve le poste-frontière le plus proche pour entrer au Soudan ? s'enquit Holliday.

— À Metema. De là, on peut se rendre à Khartoum *via* Al-Qadarif.

— Bon. C'est par là que nous passerons. Peggy, fais des photos du codex et de tout le reste, mets tout ça sur une carte-mémoire, puis change la puce de ton appareil. Comme ça, si un petit curieux demande à regarder tes photos de vacances, il verra des chèvres et des gamins qui rigolent. Je garderai sur moi la puce et la carte-mémoire, toi, tu joueras le rôle de la mordue de photos souvenirs, et Raffi paraîtra aussi innocent que l'agneau qui vient de naître.

— Lui innocent, c'est la meilleure ! C'est tout de même lui qui nous met dans ce bourbier ! s'exclama Peggy.

— Je suis navré, dit l'archéologue. Je n'ai pas réfléchi. Je voulais simplement vous montrer ce site, et le codex.

— De toute façon, ce qui est fait est fait, trancha Holliday. Prenez vite ces photos et tirons-nous d'ici le plus tôt possible ! »

Croyant percevoir du coin de l'œil un mouvement dans la jungle en bordure de la clairière, il se tourna brusquement vers la porte ouverte du mausolée et fixa longuement le point suspect. Rien ne bougea.

« Qu'y a-t-il ? demanda Peggy, reconnaissant l'expression tendue qu'elle avait si souvent vue sur le visage de son cousin.

— Rien, répondit lentement Holliday. Je dois être un peu nerveux, c'est tout. »

6

Archibald « Archie » Ives avait pratiqué l'Afrique pendant la plus grande partie de sa vie d'adulte. Fils d'un mineur de charbon gallois, titulaire d'un diplôme d'archéologie de seconde zone obtenu dans une université de troisième zone, il exerçait ses fonctions de prospecteur et d'analyste en métaux précieux entre la Colombie-Britannique et le Nevada quand une première mission en Sierra Leone pour un consortium canadien véreux de prospection de diamants lui avait fait découvrir sa véritable voie. Il n'avait trouvé aucune pierre précieuse cette fois-là, mais s'était aussitôt senti chez lui sur le continent noir.

Il avait consacré les trente-cinq années suivantes à sillonner l'Afrique en tous sens, parfois pour son propre compte, parfois pour celui de sociétés plus ou moins importantes. Parti de rien, il lui était arrivé cinq ou six fois d'atteindre une aisance relative grâce à ses découvertes, mais ce qui le motivait avant tout était la quête elle-même, le simple fait d'arpenter le désert ou la jungle, la mise au jour d'un éventuel gisement d'exception étant plutôt pour lui un prétexte qu'une fin en soi. Il n'avait pas remis les pieds en Angleterre depuis douze ans et n'avait aucune intention d'y retourner. C'était par l'antenne de Matheson à Bamako, au Mali, que sa mission actuelle lui avait été confiée.

Bien qu'il n'ait encore jamais travaillé pour elle, des rumeurs concernant les pratiques commerciales douteuses de cette société lui étaient venues aux oreilles, mais des rumeurs n'étaient jamais que des rumeurs, alors que la somme d'argent que lui avait versée Matheson était bien réelle. Si réelle, même, et si importante, qu'il en avait conçu des soupçons. Quoi qu'il en soit, « nécessité fait loi », selon le proverbe, et, avec moins de cent francs CFA en poche et une ardoise longue comme ça à l'hôtel Kempinski El Farouk de Bamako, il frisait bel et bien l'état de nécessité quand Matheson lui avait fait sa proposition. Mettant ses soupçons de côté, il avait donc pris l'argent et rempli la mission. De plus, à en croire le major (à la retraite) Allen Faulkener, des « Rifles », il allait se voir octroyer une prime qui le mettrait à l'abri du besoin jusqu'à

la fin de ses jours. Tout ce qu'il avait à faire pour toucher le pactole était de rencontrer Faulkener à Khartoum, de lui remettre ses conclusions et de signer un accord de confidentialité. Simple comme bonjour.

Sauf qu'Ives ne croyait pas au Père Noël.

Au volant de son Land Rover, il roulait sur la route toute plate et monotone d'Al-Qadarif à Khartoum, climatisation au maximum. Il n'y avait rien d'autre à voir que le désert, à droite comme à gauche, et le ruban noir de la route devant lui. Il n'avait croisé aucun véhicule depuis deux heures. Le soleil tapait de toutes ses forces tel un gigantesque marteau brûlant. À part le Land Rover, rien ne bougeait dans le paysage. Tout ce qui pouvait se trouver dans le désert par cette chaleur était soit mort, soit en passe de l'être.

Ives alluma une cigarette. Le gisement qu'il avait découvert dans la jungle aux confins du Kukuanaland valait des milliards. Mais tout en présentant un intérêt inestimable, le seul fait d'en connaître l'existence était potentiellement dangereux. Faulkener allait-il simplement lui remettre sa prime et le laisser filer ? Peu probable. À en croire les cancans, Faulkener n'avait pas plus que lui fait partie des « Rifles » : il avait été, plus vraisemblablement, membre du SAS, voire du MI6. Dans le petit monde où évoluaient les hommes de ce genre, un type comme Archie Ives n'était rien de plus qu'un accessoire, une photo barrée d'un tampon « affaire réglée » sur une fiche au fond d'un classeur, une tache de sauce sur une cravate club qu'il convenait d'effacer comme un souvenir embarrassant.

Le bon sens lui commandait de passer Khartoum sans s'arrêter et de continuer jusqu'au Caire en suivant la transafricaine sud-nord. Mais serait-ce réellement du bon sens ? Prospecteur, il ne savait rien faire d'autre que prospecter. Et il ne connaissait rien en dehors de l'Afrique. Il pourrait se terrer quelque temps, mais, une fois son argent épuisé, il lui faudrait bien chercher de nouveau du travail. Il suffirait alors qu'il se présente dans les bureaux de n'importe quelle compagnie minière du continent pour que Faulkener et ses acolytes en soient aussitôt informés et lui collent aux basques comme la bouse au cul d'un dromadaire.

Il tira sur sa cigarette. Il était coincé, il le savait bien : toucher cette prime dont il avait absolument besoin reviendrait à signer son arrêt de mort. Après avoir inhalé une dernière bouffée, il écrasa son mégot dans

le cendrier tout en soufflant la fumée contre le pare-brise. Un poteau indicateur devant lequel il passait annonçait : KHARTOUM 200 km. Il lui restait encore du temps pour goupiller quelque chose. Pour trouver un moyen de sauver sa peau.

Le poste-frontière soudanais de Gallabat était plutôt en mode « troupeau de chèvres » que « ligne Maginot », pour reprendre les images de Raffi. Un douanier soudanais en faction dans une paillote se contenta d'examiner leurs papiers d'un air las avant de tendre la main pour recevoir son bakchich, comme s'il n'y avait rien de plus normal, tout en lorgnant la Rolex de Raffi. Faisant comme s'il n'avait pas remarqué le regard appuyé du fonctionnaire, l'Israélien lui donna un billet de cent birrs éthiopiens – un peu plus de dix dollars –, ce qui sembla faire l'affaire. Le douanier était équipé d'un fusil d'assaut Type 56, la copie chinoise de l'AK-47 russe. Un outillage un peu excessif, songea Holliday, pour la surveillance d'un point de passage fréquenté davantage par les caprins que par les humains, mais, d'un autre côté, dans un pays comme le Soudan, en guerre perpétuelle depuis que Muhammad Ahmad ibn Abd Allah Al-Mahdi avait surgi du désert en se prétendant le sauveur attendu des musulmans, le surarmement devait être une seconde nature.

Le garde sortit avec eux de la paillote, arme suspendue en travers de sa poitrine, doigt près de la détente, regard toujours rivé sur la Rolex. Holliday ne quitta des yeux l'index du militaire que quand ils furent hors de portée.

« Plutôt marrant, comme expérience, non ? commenta Raffi.

— Ça t'apprendra à porter ta tocante de luxe en public ! répliqua Peggy. Je me demandais si le type allait te tirer dessus ou me proposer le mariage. »

Ils progressèrent vers l'ouest pendant une heure encore sur des pistes défoncées pour atteindre enfin les deux voies goudronnées de la transafricaine sud-nord. Rien d'autre ne s'offrait à la vue que le désert chauffé à blanc par le soleil aveuglant. Leur voiture fit une embardée lorsqu'ils montèrent sur la grande route. Ils prirent alors la direction du nord.

« Je commence à avoir des doutes sur toute cette histoire, déclara Holliday.

— Comment ça ? dit Raffi.

— Non contents de faire des cachotteries au gouvernement éthiopien, qui n'est pas une référence en matière de démocratie, nous allons devoir passer par le Soudan ou le Tchad si nous voulons entrer en douce chez Kolingba – or ni les uns ni les autres ne sont non plus des modèles d'ordre et de paix.

— Ce n'est pas comme si j'avais l'intention de voler quoi que ce soit, objecta l'archéologue. C'est de science qu'il s'agit, pas d'une chasse au trésor.

— Allez raconter ça à Kolingba ! répondit Holliday avec une grimace. Si je me souviens bien, son grand truc c'est la dénonciation des colons blancs et des Juifs pilleurs de l'Afrique, et plus particulièrement de son pré carré à lui. Amin entonnait le même refrain, en Ouganda, et on a vu où ça a mené.

— Alors on laisse tomber ? Vous voulez qu'on laisse tomber la plus grande découverte archéologique depuis Toutankhamon ? s'exclama Raffi avec aigreur.

— Non, on réfléchit, dit Holliday. On réfléchit aux enjeux. »

Ils poursuivirent leur chemin en silence, chacun plongé dans ses propres pensées.

« Je me demande parfois pourquoi il existe des pays comme celui-ci », soupira enfin Peggy, qui observait le paysage à travers les vitres.

Holliday regarda la route devant lui. Il y avait de la circulation au loin, à présent, signe qu'ils approchaient de Khartoum.

« Cette région n'a pas toujours été comme tu la vois, rappela Raffi. Il fut un temps où elle ressemblait au Kansas, ou à la savane du Kenya. Assez humide pour l'agriculture et l'herbe indispensable à de gros animaux comme les éléphants. Il y avait même des forêts.

— Ça paraît incroyable », commenta Holliday.

Ils se rapprochaient d'un Land Rover kaki tout cabossé qui semblait sortir d'un film sur la Seconde Guerre mondiale.

« Certains géologues voient le Sahara comme un être vivant qui se déplacerait lentement d'ouest en est et du nord au sud, continua Raffi. Il

existe toute une théorie selon laquelle le Sahara suivrait un cycle, alternant périodes d'expansion et de recul depuis des millions d'années. »

À cent mètres devant eux, le Land Rover fit une soudaine embardée et alla percuter le garde-fou métallique d'un pont qui franchissait le lit assez profond d'un oued à sec.

« Nom de… » s'écria Peggy.

Le Land Rover escalada le garde-fou, se coucha sur le côté puis bascula dans le vide. Après avoir jeté un rapide coup d'œil dans le rétroviseur, Raffi freina alors qu'ils étaient déjà engagés de quelques mètres sur le pont.

« Son pneu a dû éclater, dit-il.

— Possible », répondit Holliday en regardant autour de lui.

Le seul point saillant dans l'étendue déserte était une barre rocheuse de faible hauteur, assez loin sur la droite.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Peggy.

— On va voir s'il y a des survivants. »

Holliday ouvrit sa portière et sortit sur la route, aussitôt assailli par la chaleur.

« Apportez une corde », ordonna-t-il à Raffi par-dessus son épaule.

Claquant la portière, il traversa en courant la chaussée jusqu'au parapet de pierre marquant l'entrée de l'ouvrage et plongea son regard dans la ravine. Le vieux Land Rover était renversé sur le dos comme une tortue. Un léger panache de vapeur et de fumée s'élevait de sa partie arrière. Holliday estima rapidement la distance entre le pont et le fond rocailleux de l'ancien cours d'eau : la voiture avait fait une chute d'au moins une douzaine de mètres. Dans cette partie du monde, la probabilité que le véhicule ait été équipé de ceintures de sécurité avoisinait le zéro, ce qui signifiait que son conducteur et ses éventuels passagers avaient dû être secoués comme des dés dans un gobelet. Il y avait peu de chance que quelqu'un ait survécu.

Raffi apparut avec un rouleau de cordage.

« Quelle longueur y a-t-il ? demanda Holliday.

— Vingt-cinq mètres.

— Ça devrait suffire. »

Holliday fit un nœud en double huit bien serré autour d'un des tubes de la rambarde, puis enjamba celle-ci et commença à se laisser glisser le long de la corde. Les versants du ravin, composés d'un mélange friable de roche, de boue séchée et de sable, auraient rendu impossible toute descente par une autre voie. Parvenu au fond, il fit un pas en arrière et leva les yeux.

Raffi était déjà sur la corde, la trousse de secours du Land Cruiser suspendue à son épaule par la bretelle. Sans l'attendre, Holliday traversa la surface de boue sèche et craquelée qui le séparait du véhicule accidenté. La portière côté conducteur pendait sur ses gonds, vrillée. De la fumée s'échappait des tôles froissées du compartiment moteur.

Il s'accroupit près de la portière ouverte.

Le pare-brise avait volé en éclats, couvrant le conducteur d'un linceul scintillant. L'homme avait les yeux fermés, du sang s'écoulait de sa bouche et de son nez. Il y avait également sur le devant de sa chemise kaki une large tache rouge qui s'étalait de la partie supérieure gauche de sa poitrine à la ceinture de son short.

Il respirait encore, mais à peine. Holliday le tira avec précaution hors du Land Rover et l'étendit sur le sol. Ce fut alors qu'il remarqua le trou irrégulier dans le dossier du siège, et la blessure d'entrée que le conducteur avait dans le dos exactement à la même hauteur.

« Nous avons un problème, dit-il à Raffi, qui venait de le rejoindre. J'ignore qui est ce gars, mais il s'est fait tirer dessus. Une munition de gros calibre a transpercé le dossier de son siège et lui a traversé les poumons.

— Des brigands ? demanda l'archéologue, qui pâlit soudain et leva la tête vers le pont en hurlant : Peggy !

— Sûrement pas des brigands, dit Holliday. Le tir est trop précis. C'est un assassinat. Il y a un pro caché par là, quelque part.

— Il faut vite emmener ce type à l'hôpital !

— Si on le déplace, il est mort », répondit froidement Holliday, qui avait trop souvent vécu ce genre de situation pour masquer la vérité en racontant des fadaises. La balle avait sûrement déchiqueté les organes internes à la manière d'une débroussailleuse.

« Mais pourquoi lui ? demanda Raffi en regardant avec effarement le blessé, dont la respiration hachée s'apparentait de plus en plus à un gargouillis.

— Prenez son portefeuille, nous verrons qui il est. »

Holliday entra à quatre pattes dans le Land Rover retourné.

Deux choses avaient attiré son attention dans l'habitacle pendant qu'il en sortait le conducteur : un porte-documents en cuir râpé et la forme bien reconnaissable d'un étui pour fusil en toile. Il jeta le porte-documents à travers la portière, avança comme il put vers l'arrière, empoigna l'étui, puis, sans lâcher l'objet, s'extirpa à reculons du véhicule. Raffi était penché sur le blessé, une oreille tendue vers sa bouche. Comme Holliday ouvrait le rabat de la housse, il entendit la voix de Peggy, répercutée par l'écho.

« Qu'est-ce qui se passe, en bas ? »

Holliday leva les yeux et vit sa cousine penchée par-dessus la rambarde du pont, appareil photo autour du cou.

« Baisse-toi ! rugit-il.

— Peggy ! » appela en même temps Raffi, toujours accroupi près du moribond.

Il y eut un claquement métallique, immédiatement suivi du miaulement d'une balle ricochant sur un des poteaux de soutènement du pont, à quelques centimètres de l'endroit où se tenait la jeune femme. Le bruit du coup de feu retentit une fraction de seconde plus tard. Peggy se jeta en arrière avec un hurlement.

« Mets-toi derrière la voiture ! » cria Holliday.

Peggy ne se le fit pas dire deux fois et disparut du parapet. Holliday dégagea le fusil de son étui – une vieille carabine Winchester 76 équipée d'une lunette de visée télescopique Swift 687 m dernier cri et d'une bretelle en toile. Fouillant dans la housse, il trouva une poignée de cartouches. Si l'arme tirait à l'origine du 45-40, les munitions qu'il avait dans la main ressemblaient davantage à du .357 magnum. Il lui fallut une longue minute exaspérante pour glisser les balles dans la portière de chargement.

« Il est mort, annonça Raffi, les yeux rivés au corps du conducteur.

— Pas nous », répliqua Holliday.

Il passa la bretelle de la carabine sur son épaule, alla jusqu'à la corde et commença à grimper.

« Bougre de con ! » s'exclama Mike Harris, qui croyait vivre un cauchemar depuis qu'il avait vu le Land Cruiser s'arrêter et Holliday en descendre.

À plat ventre au sommet de la barre rocheuse qui dominait le pont, grosses jumelles Steiner braquées, il regardait ce qui se passait sur la route en contrebas.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le tireur, allongé à son côté – un ancien des escadrons de la mort sud-africains nommé Pieter Jonker, fourni par Faulkener. J'ai eu le vieux, non ?

— Vous avez manqué la fille, abruti !

— Attendez, je n'ai pas été recruté pour tirer sur cette pétasse. Qu'est-ce que j'y peux, moi, si une bande de bons samaritains s'amène au mauvais moment ? »

Les yeux rivés aux jumelles, Harris vit Holliday sortir du ravin en rampant, un objet attaché sur son dos.

« Vous voulez que je le bute aussi, celui-là ? demanda Jonker, qui observait la scène à travers sa lunette de visée.

— Tirez, nom de Dieu ! » aboya Harris.

Jonker pressa la détente de son Truvelo CMS. La balle souleva un petit nuage de sable à quelques centimètres de la tête de Holliday.

« *Mutterficker !* » grogna le Sud-Africain.

Au bruit de la détonation qui lui vrillait les tympans, Harris avait fermé instinctivement les yeux. Quand il les rouvrit, Holliday s'était volatilisé.

« C'est pas vrai ! hurla-t-il. Encore raté !

— Allez vous faire foutre, l'Amerloque », siffla Jonker en montrant les dents.

Soudain, le sol sablonneux explosa tout près des deux hommes et un fragment de pierre fendit la joue de Harris. Dans la seconde qui suivit, ils entendirent une succession rapide de quatre ou cinq coups de feu.

Abandonnant le fusil de précision, Jonker se mit aussitôt à ramper frénétiquement à reculons pour s'éloigner de la ligne de crête.

« Revenez ici ! ordonna Harris.

— J'ai signé pour tirer sur quelqu'un, pas pour me faire tirer dessus, répliqua Jonker sans cesser de battre en retraite. J'ai fait mon boulot. Le vieux est mort.

— Il me faut son porte-documents !

— Pas mon problème. »

À cet instant, un tir bien ajusté désintégra littéralement les jumelles, projetant alentour des éclats de verre et de plastique dont un, tranchant comme un rasoir, faillit crever l'œil de Harris. L'Américain décampa à la suite de Jonker.

Holliday avait pris le volant. Raffi était à l'avant avec lui, la serviette en cuir trouvée dans le Land Rover sur ses genoux. Peggy surveillait la route derrière eux. Ils avaient attendu près d'une heure, jusqu'à ce que Holliday soit certain que le tireur était parti. Dix minutes après les premiers tirs, ils avaient entendu un bruit de moteur au loin, puis plus rien. Avant de reprendre la route, Holliday avait pris soin de ramasser ses douilles et de bien essuyer la Winchester, qu'il avait ensuite jetée au fond du ravin. Il ne s'agissait pas d'être arrêté par une patrouille de l'armée soudanaise pour possession illégale d'arme.

« D'après son permis de conduire, il s'appelait Archibald Arthur Ives, dit Raffi, qui était en train de passer en revue ce que contenait le portefeuille du mort. Si j'en crois les documents qu'il transportait dans sa serviette, c'était un géologue indépendant qui travaillait pour une compagnie minière du nom de Matheson Resource Industries. Il y a aussi des cartes d'état-major, mais il faudra que je les étudie à tête reposée quand nous serons à Khartoum.

— Autre chose ?

— Un téléphone satellite.

— On pourrait peut-être regarder la liste des appels ? suggéra Holliday.

— Je ne te sens pas très enthousiaste, Doc, intervint Peggy sans quitter la route des yeux. Tu ne crois pas que nous ferions mieux d'aller tout raconter à la police ?

— Il me semble difficile de faire ça sans nous mettre dans un sérieux pétrin. Et puis, à quoi bon ? Nous nous sommes simplement trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. S'il ne fait pas de doute que quelqu'un voulait la peau de ce gars-là, je n'ai pas la moindre idée du motif.

— Il a prononcé quelques mots avant de mourir, dit Raffi. Mais je ne sais pas ce qu'ils signifient.

— Quels mots ? demanda Holliday.

— "Limbani. Prévenez Amobe Limbani." »

7

Qui est-ce, au juste ? » s'enquit Holliday. Peggy leva les yeux de son ordinateur portable. Elle avait passé la plus grande partie de l'après-midi à surfer sur Internet, profitant de la connexion wifi fournie par le Grand Holiday Villa Hôtel de Khartoum, où ils avaient pris une suite. Pour un établissement construit en 1880, le Grand Holiday était d'une modernité remarquable. Et pratiquait des tarifs qui l'étaient tout autant.

« Docteur Amobe Barthélemy Limbani, soixante-trois ans à la date du coup d'État. Diplôme de médecine de l'université de Paris, spécialité maladies tropicales et infectieuses. Son père était, comme lui, médecin et gouverneur de la préfecture de Vakaga, dans ce qui était alors l'Afrique-Équatoriale française. Limbani faisait partie de la minorité yakima. Au décès de son père, dans des circonstances mystérieuses, il s'est présenté à l'élection pour devenir gouverneur et a été élu.

— Quelles sont les ethnies majoritaires ? s'enquit Raffi.

— Les Bayas et les Bandas. Ils composent soixante-cinq pour cent de la population. Dans la préfecture de Vakaga, ce serait plutôt dans les quatre-vingt-cinq pour cent, et dix pour cent pour les Yakimas.

— Si les Yakimas sont minoritaires, comment se fait-il que Limbani ait obtenu assez de voix pour gagner l'élection ?

— Les Bandas et les Bayas sont des ruraux attachés au système tribal qui ne connaissent pas grand-chose au monde extérieur, dont ils n'ont que faire. Le taux d'alphabétisation est bien plus élevé chez les Yakimas, qui sont – ou du moins étaient – pour l'essentiel des boutiquiers et des commerçants.

— J'imagine que Kolingba est un Banda ou un Baya, dit Holliday.

— Un Banda. Un des privilégiés qui ont eu la chance d'être envoyés à l'école des missionnaires. Il s'est sauvé, s'est enrôlé dans l'armée… La suite, vous la connaissez. Il paraît qu'un de ses premiers hauts faits, après son coup d'État, a été de retourner à l'école des missionnaires et de couper les bonnes sœurs en morceaux à la machette.

— Et Limbani ? demanda Raffi.

— Soit il est mort en prison à Fourandao, soit il s'est enfui dans la forêt. Toutes sortes de bruits courent selon lesquels il aurait mis sur pied une armée rebelle à la Castro dans la jungle, mais il n'existe aucune preuve tangible qu'une rébellion existe. Les choses auraient même plutôt tendance à s'aggraver. Au cours des deux dernières années, Kolingba a étendu son pouvoir aux deux préfectures voisines de Vakaga : le Bamingui-Bangoran et la Haute-Kotto. Il règne à présent sur près des deux tiers du territoire centrafricain. Les frontières du Soudan et du Tchad sont grandes ouvertes. La région est un paradis pour les trafiquants d'armes, de drogue, d'esclaves ou de minéraux précieux, les escrocs de tous poils et les terroristes.

— Et que disent les cartes ? » demanda Holliday, se tournant vers Raffi.

L'archéologue avait étalé sur la table basse du salon le contenu du porte-documents d'Ives. Par la baie vitrée, on voyait le Nil Blanc qui coulait vers son confluent avec le Nil Bleu, son petit frère.

« La rivière Kotto prend sa source dans le massif des Bongos, non loin du Soudan. Ives a établi ces cartes lui-même.

Je ne comprends rien à son quadrillage, mais ce qu'il a tracé correspond exactement aux images de Google Earth que j'ai pu rapprocher des dessins de la tombe du lac Tana : trois collines et une chute d'eau divisée en trois cascades. Il semble qu'Ives ait trouvé ce qu'il cherchait sur la plus grande des trois collines.

— Laisse-moi deviner, dit Peggy. Il a mis la main sur de l'or et des diamants. Les mines du roi Salomon !

— Il a effectivement trouvé de l'or et des diamants, confirma Raffi. Mais d'après ce que je vois ici, ce n'est pas ça qu'il cherchait.

— Explique.

— Ce qu'il cherchait – et qu'il a trouvé –, c'est un gigantesque gisement de néodyme et de tantale, des terres rares, à une concentration de presque sept mille parties par million.

— Et en clair, ça signifie quoi ? demanda Peggy, perplexe.

— Que Kolingba est assis sur un trésor bien plus précieux qu'une mine d'or ou même de diamants, répondit Holliday.

— Plus précieux que des diamants ? répéta la jeune femme. Je ne comprends pas. Il faut croire que je suis restée trop longtemps hors circuit.

— Moi je comprends, dit Raffi. Le tantale provient pour l'essentiel des mines australiennes, mais on peut l'avoir pour beaucoup moins cher en l'achetant aux seigneurs de guerre du Congo. Quant au néodyme, il vient uniquement de Chine, or les Chinois en réduisent de plus en plus l'exportation depuis quelques années.

— Et alors ?

— Sans ces matériaux, pas de téléphones portables, de disques durs d'ordinateur, de réacteurs nucléaires ni de gadgets électroniques. Le tantale entre même dans la fabrication des moteurs d'avion. Si Kolingba apprenait qu'il a une montagne de ces trucs-là sous les pieds, le Kukuanaland deviendrait le carrefour stratégique du monde.

— La poudre magique du XXIe siècle, en somme, commenta Peggy.

— Bill Gates ne dirait pas autre chose, acquiesça Holliday.

— Et si Limbani avait eu vent de cette histoire le premier ? suggéra Raffi.

— Selon toute probabilité, Kolingba l'a fait tuer il y a des années, objecta Peggy en désignant son ordinateur. C'est du moins ce que la plupart des gens semblent croire.

— La plupart des gens, mais pas Ives.

— Raffi a raison, intervint Holliday. Un type à l'article de la mort n'affabule pas. Ives était de toute évidence un coureur de jungle. Il avait peut-être la preuve, lui, que Limbani était toujours vivant Peut-être l'avait-il rencontré en personne, ou rencontré quelqu'un qui l'avait vu.

— Et l'idée d'Ives était que nous mettions Limbani au courant ? » demanda Peggy.

Raffi hocha la tête.

« Quelque chose comme ça, oui. Si Kolingba apprend l'existence de ces gisements, c'est le grabuge planétaire assuré. En revanche, si c'est Limbani qui en a le contrôle…

— Ça nous ramène à la question de savoir qui a tué Ives, observa Holliday après avoir réfléchi un moment. Sûrement pas des bandits soudanais armés d'escopettes. C'est avec un fusil de précision équipé

d'une lunette de visée que nous a canardés le sniper qui l'a descendu. C'est un miracle que nous ne servions pas de dîner aux vautours à l'heure qu'il est.

— La société Matheson doit être impliquée d'une façon ou d'une autre, dit Peggy. C'est pour elle qu'il travaillait et, si j'en crois ce que j'ai lu sur Google, ce genre de méthode ne serait pas tout à fait étranger aux pratiques de M. Matheson. Dans les années 1970, il a acheté deux vieux bombardiers de la Seconde Guerre mondiale pour déverser du napalm sur des Jivaros et les forcer à déguerpir d'une zone pétrolifère qu'il voulait exploiter au Brésil. Ceci au nom du progrès, bien sûr. Il est aussi fait état de transactions pas très claires entre lui et les Russes. »

Tournant son regard vers la fenêtre, Holliday s'absorba dans la contemplation du fleuve majestueux qui coulait au loin. Des Vikings avaient-ils vraiment remonté le Nil sur une telle distance, et même davantage, mille ans plus tôt ? Un chevalier du Temple avait-il suivi les traces de ces précurseurs, comme Holliday et ses compagnons suivaient la sienne ? Pendant un instant, il éprouva cette sensation étrange que le passé et l'avenir s'imbriquaient à la manière du Nil Blanc et du Nil Bleu qui mêlaient leurs eaux à quelques centaines de mètres en aval de l'endroit où il se trouvait. Il avait déjà eu cette impression, au lac Tana, de sentir sur lui le souffle glaçant de la mort alors qu'il naviguait sur un bateau au milieu d'une tempête. Il frissonna et s'efforça à nouveau de chasser son malaise. Pour la première fois depuis longtemps, il regretta d'avoir arrêté la cigarette.

« Ça commence à faire beaucoup de coïncidences, dit-il enfin. Je veux bien admettre qu'Ives et nous ayons pris la même route par hasard, au Soudan. Mais que faisait-il avant ça dans un coin de jungle reculé qui nous intéresse tout particulièrement ? Le Kukuanaland n'est pas ce qu'il convient d'appeler une destination touristique. Il doit nécessairement exister un lien entre la découverte de cette tombe par Raffi et l'envoi par Matheson d'un géologue précisément à l'endroit peint dans la fresque du mausolée. Il ne peut pas s'agir d'une simple coïncidence.

— Je ne vois pas quel lien il pourrait y avoir. Je suis archéologue alors que Matheson cherche des gisements de pétrole et de ressources minérales. Ça n'a aucun rapport, objecta Raffi.

— Avez-vous parlé de cette tombe à qui que ce soit ?

— Penses-tu ! Il ne m'en a même pas parlé à moi, sa tendre épouse et collaboratrice, intervint Peggy.

— Je n'ai mis personne au courant, je vous assure, insista Raffi. Je ne m'attendais pas à découvrir quoi que ce soit en Éthiopie, sinon des informations d'importance secondaire sur les Falachas ou, au mieux, quelques vieilles archives monastiques. La découverte de la sépulture m'a pris complètement au dépourvu. Je peux même affirmer qu'elle m'a fait flipper ! Je ne savais pas quoi faire. Je ne sais toujours pas, d'ailleurs.

— Comment avez-vous fait le rapprochement entre le paysage de la tombe et le site de la rivière Kotto ?

— J'ai fait une liste des détails caractéristiques de la fresque – la jungle, les trois grosses collines, la chute à trois cascades –, puis nous avons téléchargé un logiciel africain conçu sur le modèle de Google Earth. J'étais aussi sceptique que vous, Doc. Nous ne pensions pas vraiment trouver un lien.

— Nous ?

— Un copain à moi, du département de géologie. Yadin Isaacs, un géomorphologue. C'est lui qui s'occupait des ordinateurs.

— Vous lui avez dit que vous vouliez utiliser le logiciel africain ?

— Oui, je lui ai parlé en plaisantant d'une recherche sur les mines du roi Salomon et la reine de Saba. Il a bien ri.

— Aucun lien entre votre ami et Matheson ?

— Aucun à ma connaissance. »

Peggy tapa quelque chose sur le clavier de son portable, puis se redressa en secouant la tête.

« C'est écrit noir sur blanc sur son CV, annonça-t-elle. "Lauréat trois années consécutives du prix sir James Matheson récompensant des avancées exceptionnelles dans le domaine de la géologie."

— Bingo ! dit Holliday. Les gens comme Matheson ont des antennes un peu partout. Votre copain qui n'est pas du genre à cracher dans la soupe transmet à son bienfaiteur des données potentiellement intéressantes sans penser à mal, et voilà. Ça s'est passé il y a combien de temps ?

— Sept mois.

— Plus de temps qu'il n'en faut pour envoyer Ives sur place. J'avais raison : il ne s'agissait pas d'une coïncidence… J'ai bien peur que nous n'ayons de la concurrence. Et une concurrence du genre mortifère. »

Debout au milieu de son cabinet de travail, sir James Matheson, neuvième comte d'Emsworth, présenté comme lord Emsworth of Huntington sur les rapports annuels de la Matheson Resource Industries, étudiait les cartes topographiques à grande échelle étalées devant lui sur une table de conférence en granit. Âgé d'une petite soixantaine, large front dégarni, cheveux gris peignés en arrière, Matheson offrait au regard le visage tanné et la couperose propres aux buveurs et fumeurs invétérés. Quand il parlait, on décelait de légères traces d'accent du Devon rural, mais c'était là l'unique indice d'une origine quelque peu éloignée des fastes seigneuriaux. À son côté se tenait le major Allen Faulkener, responsable des dossiers spéciaux de la compagnie.

« Quels choix possibles en matière de transport ? demanda Matheson. Le matériau ne vaut rien tant qu'il est au milieu d'une jungle.

— Nous ne disposons que de la rivière, pour le moment, répondit Faulkener en tapotant un point sur une des cartes. Par la Kotto, nous pourrions expédier le minerai par péniche jusqu'à Mbandaka *via* l'Oubangui.

— Puis lui faire descendre le Congo sous bonne garde jusqu'au chemin de fer à Brazzaville – chemin de fer qu'il nous faudrait probablement remettre à neuf pour ces peigne-culs.

— Tout à fait, monsieur.

— Et si nous avions notre propre unité de traitement sur place, avec une fonderie ?

— Dans ce cas, il suffirait de construire une piste d'atterrissage d'où nous pourrions expédier directement les produits finis par avion.

— Ce qui implique que ce dingue de Kolingba soit au courant.

— En effet, monsieur. Et aussi son CES.

— Je n'ai jamais été militaire, Faulkener. Des termes comme "CES" ne m'impressionnent nullement.

— Bien, monsieur.

— Je présume que vous faites allusion à son “commandant en second” américain ? Ce type qui s’appelle Gash ?

— Il est rwandais de naissance, monsieur. Mais il est vrai qu’il a vécu quelque temps aux États-Unis.

— Pouvons-nous traiter avec lui ?

— Peut-être plus tard. Pour l’instant, il demeure loyal à Kolingba. Sa poule aux œufs d’or, en quelque sorte.

— A-t-il été approché ?

— Seulement de façon indirecte. Il a rencontré il y a quelques jours, à Bangui, un de ses banquiers, qui travaille parfois pour nous. Le banquier lui a demandé si, à son avis, un changement à la tête de l’État ne pourrait pas se révéler plus… productif.

— Et ?

— Gash s’est contenté de répondre qu’“un tiens vaut mieux que deux tu l’auras”. L’affaire en est restée là.

— Est-il possible de traiter avec Kolingba à un niveau ou à un autre ?

— J’en doute, monsieur. Kolingba est un adepte du bwiti.

— Le bwiti ?

— C’est une religion, monsieur. Il pense qu’il en est le grand prêtre. Il absorbe d’énormes doses d’une drogue tirée d’un arbre appelé *Tabernanthe iboga*. Cela lui donne des visions, et c’est sur elles qu’il fonde ses décisions politiques. Par exemple, il s’est vu un jour dans un de ces rêves en train de faire bouillir vivant un traître – un de ses cousins, en fait.

— Et il l’a fait pour de bon ?

— Dès le lendemain, monsieur. Le cousin et sa femme. Dans un fût de deux cents litres, si j’ai bien compris.

— Donc il est fou ?

— À lier, monsieur.

— Bon, eh bien, dans ce cas, j’imagine qu’il doit disparaître. Il n’y a pas d’alternative, dit Matheson, qui regarda fixement les cartes avant d’ajouter : À propos, et Harris ? Où en est-il ?

— Il s’est occupé d’Ives, mais, comme on dit familièrement, il s’est planté. Il y a eu des témoins dont il va falloir s’occuper aussi. Ironie du sort, il y a parmi eux l’archéologue israélien dont les recherches sont à l’origine de toute l’histoire.

— Nous ne pouvons plus trop compter sur Harris, donc ?

— Je crains que non, sir James, à moins qu’un coup de chance ne le remette en selle.

— Alors, trouvez-moi quelqu’un d’autre pour se charger de Kolingba. Et faites vite. Trop de gens sont déjà au courant de cette affaire.

— Bien, monsieur. »

8

Oliver Gash – ex-réfugié rwandais devenu successivement cheville ouvrière du narcotrafic de Baltimore et secrétaire d'État d'un roitelet africain détraqué – n'aurait pas accédé à ces hautes fonctions sans faire preuve de discernement. À l'époque où il dealait pour les gangs de McElderry Park, déjà, il connaissait la valeur d'un renseignement fiable. Les flics payaient-ils des informateurs ? Il en faisait autant, avec cette différence qu'il rémunérait les siens plus grassement. Avant même de devenir une autorité reconnue du secteur Baltimore-New York, il s'était converti au téléphone satellite crypté, au GPS et aux réseaux sociaux pour communiquer avec les informateurs rétribués qu'il possédait partout, du bureau du procureur au garage de la police. Si quelque chose se préparait, il tenait à en être averti avant le dernier moment. Et maintenant, en tant que bras droit de Salomon Kolingba, il voulait avoir connaissance des *pensées* d'éventuels fauteurs de trouble avant même qu'elles ne soient formulées.

Dès le début de sa collaboration avec Kolingba, l'affaire Limbani lui avait posé problème. Si le dictateur pouvait affirmer sans grand risque d'être contredit publiquement que Limbani était mort trois ans plus tôt dans sa cellule de la prison d'Ouanda Djallé, le bruit continuait à courir de façon persistante que le médecin avait survécu. Gash avait d'abord vu dans ces rumeurs les divagations de gens prenant leurs désirs pour des réalités, ou les signes d'un mythe en train de naître, mais ces interprétations lui semblaient de moins en moins crédibles. Pas plus tard que cet après-midi, Aristide Lundi, un de ses tuyauteurs, tenancier d'une baraque à bière de banane et vin de palme du village de Bangara, avait, selon ses dires, vu arriver dans son échoppe une demi-douzaine d'hommes sortis de la jungle en tenue de camouflage. Après quelques verres de trop, deux d'entre eux, espérant sans doute intimider Lundi et boire gratis, s'étaient vantés d'appartenir à l'ALCA, l'Armée de libération centrafricaine, commandée par Amobe Limbani. Lundi avait en outre affirmé que les six hommes étaient des Yakimas et parlaient le dialecte dendi propre à cette minorité.

Or, si le village de Bangara se trouvait à près de cent cinquante kilomètres de Fourandao, il se situait aussi sur la rivière Kotto, ce qui réduisait la distance de façon inquiétante. C'était la cinquième fois en dix mois que Gash entendait mentionner l'armée de libération fantôme, mais jamais encore le nom de Limbani n'y avait été associé.

Il écouta les ronflements qui provenaient du bureau voisin du sien. Kolingba faisait la longue sieste réparatrice qui lui permettait de disserter ensuite jusqu'à des heures avancées de la nuit sur des sujets aussi variés que les erreurs de calcul fondamentales de Galilée ou l'art de cuire la viande d'hyène. Ces soirées en compagnie du roi Kolingba étaient aussi épuisantes qu'assommantes, mais il fallait bien s'en accommoder. Gash se leva, ceignit le holster renfermant le .45 automatique fourni avec son uniforme de colonel puis se rendit à l'hôtel, de l'autre côté de la Grand-Place. Il avait besoin d'un remontant et d'un moment tranquille pour envisager toutes les éventualités concernant le docteur Limbani et son armée de libération.

Konrad Lanz descendit du taxi devant la maison dont on lui avait donné l'adresse, paya le chauffeur et suivit un instant des yeux la voiture qui repartait. Disposés dans les massifs ornementaux, des projecteurs orientés vers le haut éclairaient les quatre étages du manoir de Cheyne Walk. Son futur client ne manquait visiblement pas de moyens, ce qui était toujours prometteur. Lanz poussa la grille en fer forgé, monta les trois marches du perron puis pressa le bouton de la sonnette. Depuis l'intérieur lui parvenaient les échos assourdis du *Trio pour piano en do mineur, opus 101*, de Brahms. Un choix judicieux pour accueillir un mercenaire allemand. La porte fut ouverte par un majordome en livrée et la musique se fit plus audible. Il ne s'agissait à l'évidence pas d'un disque, mais d'un trio piano violon violoncelle jouant dans la maison même. Enfant, Lanz avait entendu un enregistrement de ce morceau interprété par son grand-père. Pour son malheur, le vieil homme avait été premier violon du Berliner Philharmoniker alors dirigé par le nazi Wilhelm Furtwängler. Il avait été tué lors d'un raid aérien en mars 1944.

« Monsieur ? dit le majordome.

— Le major Faulkener a demandé à me voir, répondit Lanz dans un anglais sans accent. Mon nom est Lanz.

— Tout à fait, monsieur. Le major est dans son bureau. Si vous voulez bien me suivre. »

Lanz pénétra dans le hall dallé de marbre. En arrière-plan sonore du trio de Brahms, il entendit une rumeur faite de conversations émaillées de tintements de verres suggérant qu'un cocktail était en cours dans une des pièces que desservait un couloir sur sa gauche. Le majordome contourna l'escalier central par la droite jusqu'à une porte close. Il frappa, ouvrit la porte et s'effaça pour laisser entrer Lanz dans une grande pièce à l'ambiance tout à fait masculine.

Sous un plafond à caissons de chêne sombre, des rayonnages intégrés couraient le long des quatre murs, interrompus sur un pan par deux hautes fenêtres et sur l'autre par une cheminée ouvragée. À gauche de cette dernière se trouvait un bureau Chippendale flanqué d'un secrétaire de même style converti en minibar. Un immense tapis d'Orient couvrait presque entièrement le sol. Le reste du décor était constitué de fauteuils et canapés en cuir vert foncé et de tableaux à cadres dorés, tous peints à l'huile, suspendus au-dessus des rayonnages. Lanz reconnut plusieurs toiles à caractère militaire, dont un portrait de Lawrence d'Arabie par Augustus John. L'argent allié au bon goût – une combinaison rare au XXI^{e} siècle. Assis dans un des fauteuils club, un personnage en costume sombre, épaisse chevelure argentée et moustache soignée, fumait un cigare sans doute hors de prix. Un verre de cristal rempli de liquide ambré était posé près de lui sur une table basse en bois laqué. Lanz supposa qu'il s'agissait là du mystérieux major Faulkener qui lui avait envoyé dix mille euros pour l'inciter à quitter sa ferme de Toscane.

« Lanz, j'imagine ? demanda l'homme.

— Lui-même.

— Faulkener. Un verre ?

— Non, merci.

— Asseyez-vous. »

Lanz prit place en face de son hôte.

Le major Allen Faulkener jaugea rapidement du regard son vis-à-vis. Konrad Lanz était habillé comme le *gentleman-farmer* toscan qu'il prétendait être : chemise de lin légèrement élimée quoique de grande qualité, étroite cravate en daim, blouson d'aviateur en cuir marron

craquelé qui semblait avoir été porté pendant des années, chaussures de prix, mais plus fonctionnelles qu'esthétiques avec leurs semelles épaisses.

Lanz avait le visage rude et hâlé d'un homme qui passe le plus clair de son temps en plein air – le fermier toscan typique. Sauf que ce n'était pas à l'aimable soleil italien qu'il devait ses rides et son bronzage persistant, mais à la lumière bien plus âpre de l'équateur, qui lui avait parcheminé la peau. Quant aux pattes-d'oie qui bordaient ses yeux bleu iceberg, elles résultaient de son habitude de plisser les paupières autour des lunettes de visée. Âgé d'une soixantaine d'années, il en paraissait à peine cinquante avec son cou musclé et son ventre qu'on devinait plat et ferme. Ses mains puissantes, couturées de cicatrices, semblaient assez dures pour casser des noix, ou des dents. D'après les renseignements pris par Faulkener, Konrad Lanz avait combattu comme mercenaire dans toutes les guerres africaines depuis la mutinerie de Kisangani, au Congo, à la fin des années 1960, son premier engagement alors qu'il n'était encore qu'un gamin inexpérimenté de dix-huit ans avide d'aventure… et qui avait été comblé de ce côté-là.

« Comment trouvez-vous la Toscane ? demanda Faulkener, affable.

— Caniculaire.

— Vous y vivez depuis longtemps ?

— Oui. »

Sir James Matheson entra dans la pièce d'un pas énergique. Son visage avait le teint cramoisi et malsain caractéristique des hypertendus et des poches sombres soulignaient ses yeux. Il referma la porte à clé derrière lui. Lanz et Faulkener se levèrent.

« Monsieur Lanz, je vous présente… euh… M. Smith », dit le major.

Lanz tourna vers lui un regard las et agacé.

« Major Faulkener, pour votre gouverne, je suis lieutenant-colonel, et je n'ai pas fait huit heures de voyage depuis la Toscane pour m'entendre traiter comme un imbécile, déclara Lanz avant de poursuivre, à l'adresse de Matheson : je sais grâce à un annuaire inversé d'Internet que vous êtes sir James Matheson, neuvième comte d'Emsworth, actionnaire principal de la Matheson Resource Industries. Je sais aussi que vous ne m'auriez pas fait parvenir dix mille euros si

vous n'étiez pas confronté à un sérieux problème nécessitant une solution militaire. Exact, lord Emsworth ?

— Tout à fait. Bravo, monsieur ! » répondit Matheson.

Il alla jusqu'au bar se verser un verre de pur malt Talisker sec et s'assit derrière le bureau. Lanz et Faulkener se rassirent. La musique de chambre continuait en sourdine. Le trio jouait maintenant le *Triple concerto en ut majeur, opus 56*, de Beethoven. Encore un compositeur allemand. Lanz se demanda si le choix de Matheson était délibéré. À regarder le personnage, il en doutait : l'industriel ne semblait pas vraiment enclin par tempérament à ce genre de subtilité.

« Le nom de Salomon Kolingba ne vous est pas inconnu, je pense, reprit l'entrepreneur.

— Le dictateur séparatiste de Centrafrique, acquiesça Lanz.

— Celui-là même. Son régime est-il stable, selon vous ?

— D'un point de vue politique ou militaire ?

— Les deux.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais j'imagine qu'il suivra le même chemin que tous les arrivistes africains qui deviennent dictateurs : il aura son heure de gloire, mais, éteint donné qu'il n'a même pas l'apparence de la santé mentale, il se fera renverser tôt ou tard à son tour. C'est inévitable.

— Renverser de l'intérieur ? demanda Matheson en dégustant son scotch.

— Comment pourrait-il en être autrement ? répondit Lanz, tout en sachant pertinemment où son interlocuteur voulait en venir.

— Par un coup d'État venu de l'extérieur, déclara sans détour l'industriel.

— Des mercenaires ?

— C'est la raison de votre présence ici, colonel Lanz », intervint Faulkener d'un ton cassant.

Il était évident que le major aux tempes argentées aurait volontiers remplacé le mot « colonel » par *Oberstleutnant* ou, mieux encore, *Obersturmbannführer*.

« J'ignore tout des capacités militaires de Kolingba, remarqua Lanz.

— Ce sont là des renseignements que nous pouvons vous fournir, assura Faulkener. Mais soyez assuré qu'il suffirait de tuer Kolingba et de neutraliser sa garnison pour que le coup d'État soit consommé. Son armée régulière n'est qu'une plaisanterie, des seigneurs de guerre à la petite semaine au mieux.

— Avez-vous quelqu'un à mettre à la place de Kolingba ?

— Plusieurs candidats. Son bras droit étant le meilleur choix.

— Il n'est pas loyal à Kolingba ?

— C'est surtout quelqu'un de très cupide. Il n'est loyal qu'à lui-même, répondit Matheson.

— À mon avis, une fois Kolingba éliminé, le reste se mettra en place tout naturellement.

— Si je dois être chargé de ce travail, major Faulkener, ce n'est pas votre avis qui importe, c'est le mien. »

Le visage de Faulkener s'empourpra, mais il garda le silence.

« Quelle est la première étape ? s'enquit Matheson.

— Reconnaître le terrain.

— À Fourandao ? La capitale ? demanda Faulkener.

— Certainement.

— Nous avons anticipé cela, dit Matheson.

— Nous avons prévu une couverture pour vous, ajouta Faulkener. Le Kukuanaland n'étant pas un pays où l'on rencontre beaucoup de touristes, nous avons fait de vous le responsable d'une ONG spécialisée dans l'aide internationale. Nous avons établi un passeport, une liste de contacts et tout un curriculum que vous pourrez faire valoir si vous êtes l'objet d'une enquête.

— Je n'ai aucune connaissance en matière d'aide internationale et aucune envie d'en acquérir, dit Lanz. Je suis soldat. Je m'occuperai de ma couverture moi-même. »

Faulkener piqua de nouveau un fard.

« Quel genre de couverture, si je puis me permettre ? demanda-t-il, de plus en plus exaspéré par ce vulgaire homme de main qui semblait avoir complètement pris le contrôle de la réunion.

— Trafiquant d'armes légères, répondit Lanz avec un sourire. Un point commun entre le général Kolingba et moi.

— Quand ? s'enquit Matheson.

— Le plus tôt possible.

— Excellent ! s'exclama l'homme d'affaires avant de terminer d'un trait son whisky. Combien ?

— Pour la mission de reconnaissance et mon rapport ?

— Oui.

— Cent mille euros. Cinquante mille à verser dès maintenant sur mon compte au Liechtenstein, le reste à la réception de mon rapport.

— Une addition un peu corsée, Lanz, vous ne trouvez pas ? remarqua Faulkener.

— Vous attendez de moi que je me jette dans la gueule du loup, major Faulkener. Mon prix me semble honnête. S'il ne vous convient pas, je peux toujours retourner en Toscane.

— Le prix est raisonnable, intervint Matheson. Allez à Fourandao et faites-moi parvenir ce rapport dès que vous le pourrez. »

9

En dépit de sa longue histoire sanglante, Khartoum est une ville relativement neuve. Fondée en 1823 par Méhémet Ali pour servir d'avant-poste à l'armée égyptienne, elle prit rapidement son essor comme plaque tournante du commerce des esclaves. Sa situation sur une péninsule au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc en faisait un camp retranché stratégique que le messie autoproclamé des Arabes – le Mahdi – assiégea en 1884, finissant par en massacrer la garnison anglo-égyptienne placée sous les ordres du général britannique Charles George Gordon. Les Britanniques obtinrent leur revanche treize ans plus tard, quand le général Herbert Kitchener mit en déroute les forces mahdistes à Omdurman, de l'autre côté du fleuve. Patriote à l'excès, lord Kitchener fit bâtir la nouvelle Khartoum selon un plan de rues calqué sur l'Union Jack.

À l'instar de nombreuses cités africaines, Khartoum a deux visages. La ville de la manne pétrolière, avec ses hôtels somptueux à l'architecture exotique et ses luxueux immeubles d'habitation, côtoie celle de la misère la plus extrême, de l'inflation galopante et du chômage, celle des souks où les gamins vendent des produits alimentaires périmés, une ville sans égouts ni réseau d'eau potable où prospèrent le marché noir et les trafics en tout genre, y compris la traite des femmes et des enfants.

« Ça ne peut pas être ici », déclara Peggy, qui scrutait les environs à travers la vitre sale du Land Cruiser.

Ils se trouvaient dans une zone industrielle miteuse du sud de Khartoum et suivaient une rue en terre bordée presque exclusivement de hangars bas aux murs de parpaings et toits de tôle mangés de rouille. La plupart de ces bâtiments semblaient abandonnés, les vitres de leurs rares fenêtres crasseuses et brisées. Une inondation déjà ancienne avait laissé la marque de ses plus hautes eaux clairement visible sur les constructions.

« C'est pourtant bien l'adresse indiquée sur le morceau de papier à lettres d'hôtel que nous avons trouvé dans la serviette d'Ives, observa

Raffi. “Trans” – sans doute “transports” en abrégé – “Mutwakil Osman, bout rue Al-Hamdab, après voie de chemin de fer. Station-service Petronas désaffectée sur la gauche.” La station-service est là, nous sommes au bout de la rue et nous avons franchi un passage à niveau il n’y a pas longtemps.

— Je ne vois rien d’autre que le Nil et quelques péniches », dit Holliday en arrêtant le 4 x 4.

Devant eux, la voie s’achevait en cul-de-sac face à un terrain vague envahi par les hautes herbes qui s’étendait jusqu’à la berge abrupte du fleuve. Un escalier de bois branlant donnait accès à un étroit quai en béton brut desservant quelques appontements de bois qui faisaient saillie sur l’eau calme, ridée par un vent léger. Plusieurs chalands énormes – des dragues pour la plupart – étaient amarrés aux pontons. Deux d’entre eux étaient surmontés d’abris en tôle préfabriqués Quonset en forme de tunnels, vestiges manifestes de la Seconde Guerre mondiale. Holliday sortit du véhicule, suivi par Peggy et Raffi. Il faisait chaud, mais la petite brise vaguement parfumée qui soufflait du fleuve rafraîchissait agréablement l’atmosphère.

« Il n’y est sûrement pas allé en bateau, dit Raffi en fronçant les sourcils.

— La Kotto est-elle un affluent du Nil ? demanda Peggy.

— Non, mais elle appartient au même bassin versant. Les Soudanais l’appellent Bahr al-Arab. Il n’est peut-être pas impossible d’y accéder en bateau, mais ça ne doit pas être facile.

— Des crocodiles ?

— Affamés ! répondit Raffi avec un sourire tout en enlaçant les épaules de la jeune femme.

— Allons quand même jeter un coup d’œil », proposa Holliday.

Il descendit les marches délabrées jusqu’au quai. Le vent soufflait plus fort au niveau de l’eau et il flottait dans l’air une odeur d’essence.

Quand Raffi et Peggy l’eurent rejoint, ils longèrent le quai jusqu’à la première barge coiffée d’un préfabriqué. Sur une porte ménagée dans le flanc du baraquement en berceau, un écriteau en carton collé avec du Scotch annonçait : transports aériens osman.

« Je ne vois pas de terrain d’atterrissage », dit Peggy.

Comme ils traversaient à la queue leu leu l'étroite passerelle qui menait à la péniche, un souïmanga du Nil aux couleurs chatoyantes passa au-dessus d'eux en direction de la rive. Holliday frappa à la porte, qui grinça sur ses gonds.

« Dakh al-tum ! cria à l'intérieur une voix étouffée, à demi couverte par un bruit répétitif évoquant celui d'un tour et par le ronflement assourdi d'un générateur.

— Ça veut dire "entrez" ou "fichez le camp" ? demanda Peggy.

— *Dakh al-tum !* signifie "Ouvrez la porte !", expliqua Raffi. C'est du soudanais. »

Holliday souleva le loquet et entra.

La partie antérieure du Quonset, plongée dans la pénombre, se partageait entre un atelier et un espace à vivre. D'un côté, un tour, une perceuse à colonne, un poste à souder avec tous ses accessoires et, posé sur des tréteaux, un curieux objet allongé en forme de banane peint au minium ; de l'autre, un lit étroit, une table de cuisine, quelques placards, un petit fourneau et un grand bac à lessive. L'arrière du hangar était caché à la vue par une cloison en contre-plaqué dont une porte de garage basculante occupait le centre.

Debout devant le fourneau, un homme ceint d'un tablier blanc s'employait à remuer le contenu d'une petite casserole en aluminium avec une cuiller en bois.

« Aasalaamu Aleikum, dit Raffi.

— *Wa-Aleikum Aassalaam*, répondit l'inconnu, qui désigna la casserole du bout de sa cuiller avant d'ajouter avec un sourire avenant : velouté de poulet Campbell avec des morceaux. Vous déjeunez avec moi ? »

De petite taille, mince et noir de peau, il était coiffé d'un *kufi* en forme de tambourin décoré de broderies très élaborées. Il pouvait avoir quarante et quelques années et parlait l'anglais avec un accent du sud des États-Unis.

« Monsieur Mutwakil Osman ? demanda Raffi.

— J'ai étudié à l'académie militaire de Riverside, à Gainesville, en Géorgie, répondit l'homme. Vous imaginez comment on peut être reçu,

là-bas, quand on est affublé d'un nom comme Mutwakil ? Mes amis m'appellent Donny.

— Donny Osman ? dit Peggy en riant.

— Croyez-moi, c'est toujours mieux que Mutwakil !

— Vous êtes américain ? s'enquit Holliday.

— Né et élevé aux États-Unis, mais mes parents étaient tous les deux soudanais. Je vis ici depuis 2002. Il faut dire qu'en Amérique les choses ont changé, pour les musulmans, après le 11-Septembre… Surtout pour ceux qui gagnent leur vie, comme moi, en pilotant des avions. J'avais une petite société de transports aériens court courrier. Il ne m'a pas fallu six mois pour faire faillite. Enfin bref… »

Il versa sa soupe dans un bol qu'il transporta jusqu'à la table et commença à manger.

« Que puis-je faire pour vous, messieurs dame, reprit-il après avoir observé avec attention ses visiteurs, et plus particulièrement Holliday. Personne ne vient jusqu'ici par hasard.

— Archibald Ives, répondit sobrement Holliday.

— Archie ? Oui. Quoi ?

— Quels sont vos liens avec lui ?

— Ça vous regarde ?

— Nous avons trouvé votre nom dans ses effets personnels, dit Holliday sans détour, guettant une réaction.

— Ses effets personnels ?

— Il est mort. Assassiné. »

Le visage d'Osman se décomposa.

« J'en étais sûr, murmura-t-il.

— Sûr de quoi ?

— Sûr dès le début que cette histoire allait mal finir.

— Quelle histoire ? »

Donny Osman posa sa cuiller en soupirant, puis : « Ça fait des années que j'emmène des gens dans des coins dangereux. Mais, cette fois, c'était vraiment trop dangereux. Ça sentait mauvais, si vous voyez ce que je veux dire.

— Qu'est-ce qui sentait mauvais ?

— Matheson, pour commencer. Et le Kukuanaland.

— À cause de Kolingba ?

— Oui. Et de Limbani, aussi.

— Que savez-vous de Limbani ? intervint Raffi.

— Pour Kolingba, Limbani, c'est comme la baleine blanche pour le capitaine Achab, ou le fantôme de Marley dans le *Conte de Noël* de Dickens.

— C'est-à-dire ?

— Kolingba est littéralement obsédé par lui. Limbani s'est enfui au moment du coup d'État, et Kolingba n'a jamais cessé de se ronger les sangs depuis, se demandant si Limbani n'était pas en train de rassembler une armée rebelle dans la jungle, comme Fidel et le Che. Il fume son *iboga* – à moins qu'il ne le sniffe ou ne le mâche, je ne sais pas comment on fait – et il voit en rêve Limbani et ses hordes sortir de partout comme des cafards.

— Parce que Limbani n'est qu'un mythe ? s'enquit Peggy.

— Dieu seul le sait. Mais en attendant, Kolingba envoie ses patrouilles de gros bras dans la forêt tirer sur tout ce qui se déplace sur deux jambes. Il a promis cent mille dollars de récompense à qui lui apportera la tête de Limbani au bout d'une pique.

— Et vous avez emmené Ives là-bas ? demanda Raffi.

— Archie m'avait l'air de savoir ce qu'il faisait. C'était un grand garçon. Je le croyais capable de prendre ses précautions. À l'entendre, cette mission était la chance de sa vie. Un coup qui lui permettrait de prendre définitivement sa retraite.

— Il ne se trompait pas, commenta Peggy.

— Où l'avez-vous emmené, exactement ? demanda Holliday.

— Pour ainsi dire au bout du monde. À douze cents kilomètres au sud-ouest d'ici. Juste avant l'endroit où le Bahr al-Arab change de nom pour devenir la Kotto, il y a un bled qui s'appelle Umm Rawq. C'est là que je l'ai laissé. Il ne m'a pas parlé de sa destination finale. Il m'a seulement dit qu'il allait descendre la Kotto pendant quelques jours.

— Qu'y a-t-il à Umm Rawq ?

— Un marché au poisson, un débarcadère, un magasin et un village, ou ce qu'il en reste.

— Pourquoi avoir choisi cet endroit ?

— Umm Rawq se trouve juste à la frontière et il pouvait y louer un bateau. La dernière fois que je l'ai vu, il était à bord du vapeur qui fait la navette sur la rivière.

— Il était avec quelqu'un ?

— Oui, un guide. Un type du coin. Un certain Mahmoud, je crois. »

Il y eut un silence, que Peggy brisa la première :

« Comment l'avez-vous emmené jusqu'à ce fameux Umm Rawq, au juste ? »

Osman sourit. Il se leva de table, alla jusqu'à la grande porte de garage et la releva. La porte glissa en grinçant sur ses guides, découvrant ce que cachait la cloison en contre-plaqué.

« Ça alors ! s'exclama Holliday à mi-voix. Il doit avoir au moins cinquante ans !

— Soixante-six », rectifia Osman avec fierté.

Amarré dans un bassin découpé dans la partie arrière de la barge, un hydravion Catalina PBY d'un blanc immaculé flottait tranquillement sur l'eau du fleuve, son aile parasol lui donnant l'allure d'un grand oiseau gracieux prêt à prendre son envol. La lumière du jour jouait sur les hélices à trois pales laquées de noir des deux moteurs.

« Je l'ai acheté il y a neuf ans à l'armée de l'air sud-africaine et l'ai ramené ici de Johannesburg, précisa le Soudanais, qui s'avança le long du bassin suivi de ses trois hôtes pour contempler son avion avec amour. Il m'a fallu un an pour trouver des pièces et le remettre en état. Et depuis, nous faisons équipe, tous les deux.

— Il est superbe », dit Holliday, sincère, devant ce joyau historique si élégamment restauré.

Ils restèrent là debout tous les quatre un long moment à admirer l'appareil. Un bateau-mouche passa au loin, sur le Nil, la voix tonitruante du guide, déformée par les haut-parleurs, se répercutant sur l'eau.

« La spécialité du chanteur Bono, déclara Peggy.

— Pardon ? » demanda Raffi.

Holliday leva les yeux au ciel.

« Je crois qu'elle veut parler d'engagement et de prise de conscience, Raffi, traduisit-il.

— Je vais avoir besoin d'explications, les histoires de rock stars ne sont pas trop mon fait.

— Ce que Peggy veut dire, si j'ai bien compris, c'est que nous sommes confrontés à un dilemme moral. Pour l'instant, Kolingba et sa petite bande de gangsters font plutôt figure de plaisantins. Mais qu'il mette la main sur un gisement de minerais précieux de mille milliards de dollars et on ne pourra plus parler de plaisanterie.

— Mais que voulez-vous qu'on y fasse ?Je suis ici pour des recherches archéologiques, pas pour faire la guerre.

— Qu'est-ce que tu suggères, Doc ? s'enquit Peggy.

— Soit nous ne faisons rien du tout, soit nous essayons de trouver Limbani et nous le mettons au courant pour équilibrer la donne… Vous nous emmèneriez jusqu'à Umm Rawq, Osman ?

— Bien sûr. Je suis partant.

— Moi aussi », assura Peggy.

Raffi soupira.

« Et moi qui voulais juste chercher les mines du roi Salomon ! Voilà que je vais me retrouver en plein milieu d'un champ de bataille ! »

10

Konrad Lanz franchit en baissant la tête la porte ovale de l'Iliouchine I1-18 d'Air Mali et fit une brève halte au sommet de la passerelle, embrassant du regard l'aéroport de Fourandao, officiellement baptisé Kolingba International, même s'il ne comportait qu'une unique piste crevassée de moins de huit cents mètres et n'était pas même équipé d'un radar.

L'aérogare se présentait comme un parallélépipède trapu en parpaings décrépits au centre duquel s'élevait une tour de contrôle rudimentaire. À gauche du bâtiment se trouvait un dépôt de carburant, à droite un petit parking. Près de l'entrée principale était garé un véhicule blindé de transport de troupes qui ressemblait beaucoup à un BTR-40 soviétique – vraisemblablement une réplique chinoise Type 55.

Lanz descendit les marches de la passerelle et suivit la douzaine de passagers du vol en provenance de Bamako qui se dirigeaient vers l'aérogare. Pour les avoir souvent fréquentés, il connaissait les forces et les faiblesses des aéroports de ce genre. En passant à côté du blindé, il vit qu'il s'agissait effectivement d'une copie chinoise du BTR-40. Deux hommes en rangers et treillis camouflé, lunettes de soleil réfléchissantes sur le nez, s'appuyaient nonchalamment contre le capot du véhicule. Ils étaient armés de pistolets-mitrailleurs Tokarev datant de la Seconde Guerre mondiale.

Avec son capot taché de rouille, son phare manquant et son pare-brise opacifié par la crasse, le blindé chinois, à l'image des Tokarev, était plus vieux que les deux militaires. De plus, il penchait nettement à droite, signe que les pneus étaient à plat ou la suspension à bout de souffle. Il n'avait manifestement pas roulé depuis très longtemps et aurait aussi bien pu être exposé dans un musée avec une plaque explicative en cuivre. Cela n'avait rien d'étonnant, d'ailleurs : si les Chinois livraient sans compter leur matériel militaire, encore fallait-il en assurer l'entretien, ce qui impliquait de constituer un stock de pièces détachées et l'emploi de mécaniciens compétents pour le parc automobile. Or les dictateurs comme Kolingba n'accordaient aucun

intérêt aux activités de routine indispensables au fonctionnement d'une véritable armée.

En revanche, les deux hélicoptères d'attaque Kamov Ka-52 « Alligator » stationnés sur une aire en ciment à proximité de l'aérogare semblaient, eux, parfaitement entretenus.

Lanz pénétra dans le bâtiment. L'organisation des contrôles d'entrée sur le territoire était des plus simples : un espace ouvert, réservé aux nationaux, comprenant deux bureaux et deux tables de fouille pour bagages au-dessus desquels deux ventilateurs brassaient lentement l'air. Un écriteau indiquant « visiteurs étrangers exclusivement » surmontait une porte fermée. Lanz poussa la porte et entra dans un local sans fenêtre au sol carrelé de gris, occupé par trois hommes vêtus de la même tenue que les deux soldats en faction près du blindé.

L'un d'eux était assis derrière un bureau en bois tout labouré d'entailles, un deuxième se tenait debout près de lui, et le troisième barrait l'accès à la porte de sortie, de l'autre côté de la pièce. Il y avait une table de fouille à la droite du bureau. Des trois hommes, seul le premier n'arborait pas de lunettes de soleil. Les deux gardes portaient à la ceinture des automatiques Tokarev TT-30 dans des étuis de mauvaise qualité. Un portrait encadré de Salomon Kolingba était accroché au mur derrière le bureau. Un banc de bois courait le long du mur opposé.

Lanz avança jusqu'au bureau et attendit en silence. L'homme assis, un quinquagénaire aux tempes grisonnantes, le dévisagea à travers des lunettes de vue rondes cerclées d'acier. La bande de tissu cousue sur son treillis indiquait Saint-Sylvestre. Un nom français, mais cela n'était pas exceptionnel dans un pays qui avait jadis fait partie de l'Afrique-Équatoriale française.

« Passeport. »

Lanz plongea la main dans la poche intérieure de sa veste de lin crème et en sortit un passeport bleu marine frappé du nom Canada en lettres dorées. Il le tendit à son vis-à-vis, qui feuilleta les pages vierges.

« Canadien ?

— Oui.

— Vous vous appelez Konrad Lanz ?

— Oui.

— Pas canadien, ça, comme nom.

— Mes parents étaient autrichiens. J'ai émigré quand j'étais enfant.

— Vous ne voyagez pas beaucoup, à ce que je vois.

— Au contraire, je voyage énormément. Vous remarquerez que ce passeport a été délivré il y a seulement deux mois.

— Il est tout neuf.

— Le précédent était entièrement rempli. »

En vérité, Lanz possédait un grand nombre de passeports, mais les Canadiens étaient les plus faciles à obtenir, et il préférait utiliser des documents vierges quand il se rendait dans un pays pour la première fois. Qui savait quelles nations un malade comme Kolingba pouvait avoir prises en grippe ou par quels gouvernements il avait pu se sentir offensé dans sa paranoïa ?

Lanz avait consacré une semaine à se renseigner sur le Kukuanaland et son dirigeant, et les informations qu'il avait recueillies ne laissaient aucun doute : Freud se serait régalé à analyser la vie et les œuvres du général autoproclamé. Selon certaines rumeurs, sa mère était une prostituée, peut-être affectée d'un retard mental, qui l'aurait conçu avec un de ses clients. Kolingba avait eu deux sœurs et trois frères aînés, tous victimes de mort violente dans des circonstances mystérieuses.

Le dictateur était connu tant pour ses sautes d'humeur imprévisibles que pour la violence de son comportement, si bien que les habitants du Kukuanaland vivaient dans un état de terreur permanent. Oliver Gash, le commandant en second du général, apparu comme par enchantement à la veille de la « révolution » pour proposer ses services aux putschistes, était en revanche difficile à cerner. D'après certaines sources, Gash avait eu un vague passé criminel aux États-Unis, et Lanz ne parvenait pas à déterminer lequel des deux hommes était le plus dangereux.

« Pour quelle raison êtes-vous ici ? s'enquit Saint-Sylvestre.

— Pour affaires.

— Quel genre d'affaires ?

— Aucune qui vous concerne, répliqua Lanz, tout en se demandant jusqu'où il pouvait aller dans l'affrontement.

— Le ministère de l'Intérieur est concerné par les affaires de tout un chacun, remarqua le militaire en souriant.

— Je pensais que vous apparteniez au service de l'immigration, pas à la police secrète.

— Au Kukuanaland, les deux ne font qu'un. Quant à notre police, elle n'a rien de secret, assura Saint-Sylvestre, dont le sourire se durcit et changea de nature. C'est que nous sommes un pays très ouvert, voyez-vous.

— On ne peut que vous en féliciter.

— Donc, je réitère ma question : quel genre d'affaires vous amène au Kukuanaland ?

— Vente d'armes. »

Un clignement de paupières derrière les lunettes à monture d'acier.

« Pardon ?

— Je suis marchand d'armes, monsieur Saint-Sylvestre. Spécialisé dans les armes légères de tout type, jusque et y compris les lance-missiles antichars portables comme le LAW américain ou le RPG-7 russe.

— Pour votre gouverne, je suis le *capitaine* Saint-Sylvestre, monsieur Lanz… Qu'est-ce qui vous permet de penser que vos services pourraient nous être utiles ?

— Par exemple, le fait que les automatiques de vos deux gardes datent des années 1930, et qu'il en va de même pour les pistolets-mitrailleurs des deux sentinelles que j'ai vues dehors. »

Saint-Sylvestre regarda de nouveau le passeport.

« Je vois que vous avez séjourné au Mali, dit-il, changeant de sujet.

— C'est exact.

— Avez-vous fait des affaires, là-bas ?

— Pas à proprement parler. J'ai juste noué quelques contacts.

— Et l'un de ces contacts vous a suggéré de vous adresser à nous ? Quelqu'un en particulier ?

— Un certain Ives, répondit Lanz. Archibald Ives. »

Saint-Sylvestre ne parut pas mordre à l'appât. Pour toute réaction, il griffonna quelques mots sur un bloc-notes posé à sa droite. Le stylo à bille qu'il utilisait était un Montblanc – acheté, ou prélevé sur un

étranger imprudent qui était un jour passé par le petit bureau lugubre sur lequel il régnait ?

« Et vous avez sur vous certaines de ces armes ? demanda-t-il en désignant l'unique valise de Lanz.

— Seulement de la documentation. »

Le capitaine montra la table de fouille.

« Posez ça là », ordonna-t-il.

Lanz obéit, tournant le côté à ouvrir de la valise vers le garde. Celui-ci tira la fermeture Éclair sur le pourtour du rabat, qu'il repoussa ensuite en arrière. Saint-Sylvestre jeta un coup d'œil au contenu du bagage, qui comprenait un nécessaire de toilette, des tenues d'été soigneusement pliées et une demi-douzaine d'épais catalogues de manufactures d'armes : l'Armament Technology Incorporated of Canada, les américaines Browning et Bushmaster, la tchèque Česká Zbrojovka Uherský Brod, la chinoise Norinco et la russe Rosvoorouzhenie.

Saint-Sylvestre prit une brochure au hasard, la feuilleta, puis la laissa tomber sur la table. Se servant de son stylo, il souleva ensuite les vêtements, sous lesquels il ne trouva rien d'autre qu'un exemplaire de bibliothèque du dernier roman de Carl Hiaasen.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en prenant le livre.

— Un bouquin très amusant sur le culte des célébrités aux États-Unis.

— Un culte qui ne se pratique pas au Canada ?

— C'est que nous n'avons pas beaucoup de célébrités, au Canada. Elles s'en vont toutes chez nos voisins.

— Ce livre est drôle ?

— Très.

— Son auteur est une célébrité ?

— J'imagine que oui.

— Donc, il se moque de lui-même ?

— Ce n'est pas vraiment mon problème, répondit en soupirant Lanz, qui commençait à se lasser de cet interrogatoire tordu. J'ai emprunté ce livre pour avoir de la lecture dans l'avion. »

Le capitaine remit l'ouvrage dans la valise.

« Videz vos poches, s'il vous plaît. »

Nouveau changement de pied !

Lanz s'exécuta. Saint-Sylvestre prit son portefeuille, examina toutes les cartes de crédit et compta l'argent liquide qu'il contenait : quatre mille dollars américains en coupure de cent dollars.

« Une grosse somme.

— Je crois dans les vertus de l'argent liquide.

— Moi aussi, dit le capitaine, qui compta dix billets, les plia et les glissa dans la poche de poitrine de son uniforme.

— Les taxes, expliqua-t-il en adressant à Lanz un grand sourire.

— C'est bien ce que j'avais compris.

— Pas de téléphone portable ?

— Parce qu'il y a du signal, ici ?

— Pas d'appareil photo ?

— Je ne suis pas venu ici pour prendre des photos.

— Les paysages sont pourtant très beaux, chez nous, vous savez. Nous avons beaucoup de sites pittoresques, toutes sortes d'oiseaux multicolores, des animaux exotiques…

— Je n'en doute pas.

— Mais la jungle peut être dangereuse. Il arrive même qu'on y fasse des rencontres fatales. Je vous recommanderais donc de ne pas vous éloigner de Fourandao. Pour votre propre sécurité.

— Bien entendu. »

Que signifiait tout ce cinéma ?

« Vous pouvez partir. »

Lanz acquiesça, referma sa valise et rempocha son portefeuille.

« Pourriez-vous me recommander un hôtel ? demanda-t-il.

— Il n'y en a qu'un : le Trianon. »

Lanz remercia d'un hochement de tête. Le garde s'écarta de la porte. Lanz prit sa valise et sortit Le capitaine l'accompagna du regard jusqu'à ce qu'il ait franchi le seuil, puis adressa à l'autre garde un ordre rapide en sango.

« *Tondo ni wande*. Ne perdez pas cet homme de vue.

— *En, Kapita* », répondit le soldat avant de sortir à son tour sur les talons de Lanz.

11

Assis dans sa chambre du Hilton de Khartoum, Michael Pierce Harris écoutait la voix lointaine de son patron, répercutée avec un écho par le satellite.

« Quelle est la situation ? demanda le major Allen Faulkener, depuis son bureau de Londres.

— Ils préparent une expédition, répondit Harris. Bombes insecticides, hamacs, machettes, comprimés contre la malaria, ils se sont munis de tout le nécessaire.

— Le pilote ? Osman ?

— Il est en train d'inspecter les moteurs du Catalina.

— Une idée de leur date de départ ?

— Demain, ou peut-être après-demain. Osman a déposé un plan de vol pour Umm Rawq. »

Un bref silence, puis la voix de Faulkener résonna de nouveau dans l'appareil :

« La compagnie dispose d'un Twin Otter sur l'aéroport civil de Khartoum. Prenez-le pour vous rendre à Wau, dans la zone frontalière, demain matin. Je vais mettre six hommes en alerte, là-bas. Ça devrait suffire.

— Suffire à quoi faire ?

— Ils refont pas à pas le trajet qu'a suivi Ives, répondit Faulkener d'une voix que les fluctuations de l'onde porteuse rendaient vaguement spectrale. Arrangez-vous pour qu'ils trébuchent. Et qu'ils ne se relèvent pas. »

En revenant de son habituelle promenade de l'après-midi dans les rues de la ville, Konrad Lanz entra dans le bar Marie-Antoinette de l'hôtel Trianon Palace et laissa son regard s'accoutumer à la pénombre. Mis à part le barman, Marcel Boganda, il n'y avait personne dans la salle tout en longueur à laquelle on accédait par le hall de l'établissement. La faible lumière du soleil déclinant filtrait à travers les persiennes entrouvertes qui donnaient sur la véranda de style colonial.

Avec le ventilateur en bois suspendu au plafond qui tournait doucement en ronronnant, les banquettes de cuir marron craquelé et les fauteuils club disséminés çà et là, on se serait cru dans un roman de Rudyard Kipling. Le point de mire de la salle était le bar proprement dit, un monument Art déco de douze mètres de long en loupe de bubinga rouge foncé, avec un comptoir d'un seul tenant aussi compact que du marbre. Le bar faisait la joie et la fierté de Marcel, qui ne servait pas une seule consommation sans la poser sur un dessous de verre et passait le torchon sur le bois avant même que ne se forme la moindre marque de condensation.

Marcel, quinquagénaire aux cheveux courts et au visage rond derrière des lunettes cerclées d'écaille, ne portait jamais autre chose que le smoking entre midi et minuit, heures d'ouverture et de fermeture du bar. C'était un personnage d'allure solennelle et distante, qui prononçait rarement un mot si on ne lui avait pas d'abord adressé la parole. Lanz avait découvert par hasard, en discutant avec un serveur dans la salle à manger de l'autre côté du hall, que Marcel était en fait le propriétaire du Trianon.

Traversant la salle, Lanz alla s'asseoir sur un des tabourets de bar à haut dossier et siège en cuir près de la véranda. Il posa son roman de Carl Hiaasen sur le comptoir et attendit. Cela dura un petit moment, mais Marcel finit par s'approcher d'un pas tranquille pour prendre sa commande : une bouteille bien fraîche de blonde congolaise Ngok, avec son étiquette vert et jaune et son logo criard représentant un crocodile. Marcel versa la bière or pâle dans un verre élancé avec juste ce qu'il fallait de faux col. Lanz but une gorgée et soupira d'aise.

« Quelle chaleur, dehors ! dit-il.

— C'est souvent comme ça, par ici, monsieur. Nous sommes dans un pays chaud.

— Vous avez toujours vécu ici ?

— J'ai passé quelques années à l'étranger pour faire mes études, monsieur. En France. À la Sorbonne.

— Et vous êtes revenu ? demanda Lanz, surpris.

— Je suis d'ici, répondit simplement le barman en haussant les épaules.

— Du Kukuanaland ?

— De Fourandao, monsieur.

— Que pensez-vous de Kolingba ?

— Je m'efforce de ne pas y penser, dit Marcel sur un ton où Lanz crut déceler une nuance d'ironie.

— Il lui arrive de venir ici ?

— Non, monsieur. Notre président ne boit pas.

— Et son bras droit ? Ce M. Gash ?

— Un bourbon au chocolat *on the rocks* de temps en temps. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— Pour être franc avec vous, Marcel, je cherche un moyen d'être introduit auprès du président.

— Si je m'en tiens à mon expérience, l'expression "pour être franc" est le plus souvent utilisée par des gens qui ne le sont pas. Et qu'entendez-vous au juste par "être introduit" ?

— Je suis marchand d'armes, Marcel. Je vends des fusils et des munitions, essentiellement dans les petits pays africains comme celui-ci. Surtout à des factions rebelles, ou à des groupes ethniques ou religieux dissidents.

— Il n'y a pas de factions rebelles ici, monsieur. Ni de groupes ethniques ou religieux dissidents.

— Et ce docteur Limbani, dont on parle ?

— Le docteur Limbani est mort depuis bien longtemps, affirma Marcel, avec toutefois un vacillement et une légère inquiétude dans le regard.

— Où Kolingba se procure-t-il ses armes ? demanda Lanz, préférant laisser Limbani de côté pour le moment.

— Je ne saurais pas vous dire », répondit Marcel.

Le barman était clairement mal à l'aise, à présent. Lanz décida de faire machine arrière.

« Bon. Si par hasard il vous venait l'idée d'une astuce qui me permettrait de le rencontrer, faites-moi signe.

— Je n'y manquerai pas, monsieur. Ce sera tout ?

— Donnez-moi une autre Ngok, Marcel. »

Sa seconde bière terminée, Lanz prit son livre et quitta le bar. Dans le hall, il remarqua un homme seul qui lisait le journal cigarette aux lèvres dans un fauteuil en rotin à grand dossier. Il eut un léger sourire en reconnaissant l'individu qui l'avait filé tout l'après-midi pendant ses allées et venues en ville : la surveillance du capitaine Saint-Sylvestre était tout sauf discrète.

Il monta le grand escalier jusqu'à l'entresol, puis gagna de là sa petite chambre sous les combles, trois étages plus haut. L'ameublement de la pièce, Spartiate, comportait un lit en fer dont le matelas n'était plus de la première jeunesse et un bureau tout simple aux pieds en fuseau sur lequel était posée une antique lampe en cuivre à col-de-cygne. Jetant son livre sur le bureau, Lanz alla jusqu'à la fenêtre, d'où la vue plongeait sur la place et sur l'enceinte du palais, juste en face de l'hôtel.

Les murs de l'enceinte, en fausse pierre de taille, mesuraient cinquante mètres de long; son grand portail, renforcé de traverses en bois, pivotait sur des gonds de fer. Un mirador à toit de tôle et revêtement de contre-plaqué avait été ajouté à chacun des quatre angles du périmètre. La « résidence présidentielle » était accolée au mur est, à l'opposé d'une caserne rudimentaire qui devait pouvoir abriter entre cent et cent cinquante hommes. En face de l'entrée, un édifice de brique plus petit, sans doute un poste de garde, était flanqué d'un hangar en tôle servant de garage à la flotte automobile de Kolingba. Lanz compta deux Land Rover rayés de jaune et de noir à vitres teintées, trois transports de troupes blindés et douze « Mengshi », répliques chinoises du Humvee américain, en camouflage forêt et équipés de mitrailleuses 12,7 montées devant la trappe du toit. Si celles-ci étaient chinoises, elles aussi, il devait s'agir de W-85. La population de Fourandao atteignant à peine cinq mille habitants, l'armement disponible dans l'enceinte était largement suffisant pour défendre la ville contre un assaut direct, si l'on excluait l'hypothèse d'un appui aérien.

Lanz quitta la fenêtre et alla s'asseoir au bureau. Prenant le roman de Carl Hiaasen, il le dépouilla soigneusement de sa couverture protectrice en celluloïd puis de sa jaquette illustrée qu'il étala sur le bureau, recto en dessous.

En vieux soldat qu'il était, Lanz avait eu l'occasion d'utiliser toutes sortes d'outils de renseignement, de l'imagerie satellite aux écoutes

téléphoniques en passant par la photographie documentaire et l'intoxication de l'ennemi, mais, à toutes ces techniques, il préférait l'observation directe, plus utile et précise à ses yeux.

Au verso de la jaquette figurait un plan au crayon du centre de Fourandao, à l'échelle et très exact, qu'il avait dessiné de mémoire, soir après soir, en y incorporant les informations glanées au fil de ses promenades.

Fourandao se présentait comme une grille allongée dont le centre était l'ancienne Grand-Place, rebaptisée place de la Révolution-du-Général-Kolingba, où se trouvait l'hôtel. Une avenue traversait l'agglomération selon un axe nord-sud et coupait la route de Bangui, parallèle à la rivière Kotto, qui coulait d'est en ouest. La route de Bangui devenait la rue Santo-Antonio en pénétrant dans la ville ; l'artère nord-sud s'appelait rue de la Liberté. Il y avait deux banques rue de la Liberté – la Banque internationale pour la Centrafrique et la Banque populaire maroco-centrafricaine – et une sur la place, la Banque des États de l'Afrique centrale. Des trois, deux avaient été notoirement impliquées dans des opérations de blanchiment d'argent et dans le financement de trafics illicites liés à des conflits armés. La Banque des États de l'Afrique centrale occupait l'unique immeuble de plus de trois étages de Fourandao, les niveaux supérieurs hébergeant le consulat de la République populaire de Chine, les services fiscaux du Kukuanaland et le ministère de l'Intérieur.

Seules les deux voies principales étaient goudronnées. Les rues des quartiers d'habitation n'étaient que des pistes en terre. Rien n'indiquait la présence d'un réseau d'égouts, ce qui signifiait qu'elles devaient être inondées à la saison des pluies. Le parpaing et la tôle régnaient partout en maîtres, sauf sur la place. Les matériaux de construction étant de médiocre qualité et le système de drainage inexistant, la plupart des bâtiments, dépourvus de fondations, s'effritaient à la base. Seul un groupe de trois immeubles, entouré d'un mur et bien gardé, semblait bâti en béton. S'il en croyait les conversations surprises au bar de l'hôtel, cette résidence était occupée par des fonctionnaires en grâce auprès de Kolingba.

Au cours de ses déambulations, Lanz avait pu observer des signes de malnutrition et de rachitisme parmi les habitants, ainsi que la présence

d'énormes rats dans les fossés encombrés de détritus. Une végétation dense grignotait les abords immédiats de la ville et il avait vu plusieurs femmes sortir de la jungle avec des fagots de bois pour le feu. Fourandao était à la limite du monde civilisé. Il n'y existait ni brigade de sapeurs-pompiers, ni mairie ou autre lieu de pouvoir civil, ni force de police –, le maintien de l'ordre étant assuré par le pudiquement nommé ministère de l'Intérieur que dirigeait le capitaine Saint-Sylvestre. Parler de « pays » à propos du Kukuanaland était un abus de langage : ce prétendu État n'était en réalité qu'un fief criminel qui ne s'étendait probablement guère plus loin que les limites de Fourandao.

Souriant dans sa barbe, Lanz se mit à reporter sur son plan les noms de rues qu'il avait recueillis dans la journée. Tout dispositif militaire avait ses failles, et il était à peu près certain d'avoir découvert celles de Fourandao.

Assis dans le bureau du capitaine Jean-Luc Saint-Sylvestre, dont les fenêtres donnaient sur la place de la Révolution-du-Général-Kolingba, Oliver Gash étudiait la vaste photographie aérienne de Fourandao qui couvrait entièrement le mur derrière le bureau du policier – un meuble massif en acajou d'Afrique réputé avoir jadis appartenu à Mobutu Sese Seko, le dictateur zaïrois depuis longtemps disparu, qui l'avait lui-même acheté au général Gnassingbé Eyadéma, l'inamovible « président » du Togo, disparu lui aussi plus récemment. Gash et le capitaine avaient allumé chacun une Marlboro, la cigarette de prédilection des habitants du Kukuanaland qui avaient les moyens de se les offrir. Par manière de plaisanterie, Gash avait un jour suggéré au général Kolingba de se lancer dans le marketing touristique à l'étranger en présentant le Kukuanaland comme une destination de vacances privilégiée pour les fumeurs. Kolingba avait pris la proposition au pied de la lettre et Gash avait mis des semaines à lui sortir cette idée de la tête.

« Que fait-il exactement pendant ces petites promenades ? demanda Gash.

— Il se promène.

— Pas d'appareil photo ?

— Aucun qui soit visible.

— Rien dans sa chambre ?

— Rien de compromettant. Beaucoup de catalogues d'armements.

— Vous avez enquêté sur son passé ?

— Bien entendu. Il se pourrait qu'il soit vraiment ce qu'il prétend être. Il a toutes les apparences du mercenaire expérimenté qui connaît bien l'Afrique.

— Mais vous avez des doutes, si je comprends bien.

— J'ai toujours des doutes, docteur Gash. C'est mon métier d'en avoir. Le curriculum de notre ami Lanz ne sonne pas tout à fait juste. Pourquoi un mercenaire se reconvertirait-il tout à coup dans la vente d'armes ? Et pourquoi un prétendu marchand d'armes viendrait-il nous démarcher tout en sachant pertinemment que nous sommes approvisionnés depuis le début par les Chinois ? Seul un idiot aurait l'idée de nous proposer des armes, or chacun sait qu'il n'y a pas d'idiots dans ce genre de commerce. J'en déduis que ce monsieur cherche à nous leurrer. »

Gash hocha la tête tout en écrasant sa cigarette dans l'énorme cendrier en céramique qui trônait sur le bureau devant lui.

« Dans ce cas, qu'est-il vraiment venu faire ici ?

— *À priori*, je dirais qu'il est en mission de reconnaissance, répondit Saint-Sylvestre en souriant.

— Pour quoi faire ?

— Pour préparer un coup d'État, affirma tranquillement le policier.

— Des paroles dangereuses, capitaine ! Ce genre de discours pourrait vous valoir de sérieux ennuis.

— Ce que je viens de dire ne vaut pas approbation, docteur Gash, je ne fais que vous donner mon avis », assura prudemment Saint-Sylvestre.

Le policier savait avoir en face de lui une brute inculte, mais une brute douée de ce que les Américains appellent le « sens de la rue » et d'une certaine ruse animale qui pouvait parfois passer pour de l'intelligence. Plus inquiétant, Gash possédait l'instinct meurtrier d'un sociopathe, comme aurait pu dire Saint-Sylvestre s'il avait été psychiatre. D'une certaine façon, Gash était encore plus détraqué que Kolingba lui-même.

Le bras droit du dictateur alluma une nouvelle cigarette puis afficha un sourire suffisant.

« Et, à votre… *avis*, capitaine, pour qui travaillerait Lanz ? demanda-t-il, conscient de ne pas être à Baltimore, où il lui aurait été facile de savoir lequel de ses concurrents était de force à lui disputer son secteur.

— Je n'ai aucune certitude. J'ai d'abord pensé qu'il pouvait être à la solde d'un de nos voisins – le Tchad, le Congo ou le Cameroun –, mais je ne crois pas que ce soit le cas.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, pour commencer, c'est un Blanc. J'imagine difficilement le gouvernement tchadien employant un mercenaire blanc, sans compter que ce genre de manœuvre pourrait lui coûter cher au plan international. Même chose pour le Congo : en nous agressant, il fournirait aux Nations unies un prétexte en or pour envoyer des Casques bleus sur son territoire. Quant au Cameroun, il ne dispose pas des fonds nécessaires pour tenter une invasion digne de ce nom et ses troupes devraient traverser toute la Centrafrique pour nous attaquer. Ça n'a pas de sens.

— Et qu'est-ce qui en aurait un, selon vous ?

— Lanz est arrivé ici en passant par le Mali, mais ce n'est pas là qu'il a été recruté. Il m'a dit avoir rencontré un certain Archibald Ives, à Bamako. Je me suis un peu renseigné. Ives était géologue.

— Était ?

— Il est mort. Assassiné au Soudan.

— Il n'y a pas de pétrole en Centrafrique, si ?

— Pas une goutte. La prospection a été abandonnée voilà des années.

— Alors ?

— Ives était spécialisé dans la recherche de minéraux. S'il a séjourné au Kukuanaland, nous ne l'avons pas su, ce qui signifie qu'il serait entré en fraude, peut-être par le Soudan.

— Pour chercher quoi ?

— C'est une question à laquelle j'ai longuement réfléchi, répondit Saint-Sylvestre en se renversant contre le dossier de son fauteuil. Aucun géologue raisonnable ne déciderait de se rendre au Kukuanaland juste pour voir. Il devait savoir ce qu'il cherchait. Et s'il le savait, ce ne peut

être que grâce à un système de détection à distance. Un satellite, par exemple.

— Les Américains ? La CIA ?

— Non, ils ne prendraient pas un tel risque par peur des retombées politiques. De plus, il n'y a rien ici qui soit susceptible de les intéresser. On ne peut pas vraiment dire que le Kukuanaland soit une région stratégique.

— En tout cas, je sais une chose : ils rêvent de nous rayer de la carte. Leur secrétaire d'État n'arrête pas de lancer des accusations contre le général pour crimes de guerre. Ça me donne des boutons.

— S'ils voulaient nous rayer de la carte, ils n'auraient pas besoin d'un géologue pour ça. Non, nous avons affaire à des gens qui cherchent quelque chose de précis, et qui l'ont trouvé. Ils ont envoyé le géologue pour confirmer les renseignements qu'ils avaient obtenus par télédétection. Et Lanz est ici parce qu'ils ne peuvent pas mettre la main sur ce qu'ils convoitent sans se débarrasser d'abord du général Kolingba.

— Une compagnie minière ?

— Une grosse, confirma Saint-Sylvestre. Assez importante pour avoir accès aux données d'un satellite-espion. Assez importante pour financer une petite guerre.

— Bon, on emballe Lanz et vous l'interrogez.

— Dans quel but ? Il nous apprendrait quelle société l'emploie, mais pas ce qu'elle cherche, parce que vous pouvez être sûr qu'il n'en a aucune idée. Et si Lanz ne remplit pas sa mission, ils enverront simplement quelqu'un d'autre.

— Alors que proposez-vous ?

— Nous continuons à le surveiller et à le laisser croire que nous ne nous doutons de rien.

— Et ensuite ?

— Il finira bien par repartir. Et à ce moment-là, je serai sur ses talons », dit le capitaine Jean-Luc Saint-Sylvestre avec un grand sourire.

12

Assise sur le siège du copilote, dans le cockpit d'allure squelettique du Catalina, Peggy observait les nuances de vert du paysage qui défilait cent mètres sous elle. Doc et Raffi dormaient sur le matériel empilé à l'arrière du gros hydravion.

« On n'imagine pas le Soudan comme un pays vert. On n'entend parler que du Darfour et de ses sécheresses, dit la jeune femme en libérant l'obturateur de son Nikon pour prendre une demi-douzaine de clichés.

— Le Soudan du Sud est différent, répondit Mutwakil Osman. Deux fois la superficie du Texas et près de quatre fois moins d'habitants – à peine sept millions.

— C'est de toute beauté.

— Pas pour longtemps. Quand les grandes compagnies auront les mains libres, le pays sera mis en coupe réglée. Il ne leur faudra pas plus de dix ans pour le transformer en champ de pétrole et en mine à ciel ouvert… Ah, voilà la rivière ! »

Droit devant eux, le soleil commençait à disparaître, métamorphosant l'horizon en une flamboyante ligne rouge et or qui se perdait dans l'obscurité à droite et à gauche.

« Juste assez de lumière pour se poser », commenta le pilote.

Il poussa délicatement le grand volant vers l'avant puis posa le pied gauche sur le palonnier. L'avion décrivit un long virage en suivant le large cours de la rivière qui déroulait ses méandres sous ses ailes.

Avec une légère vibration de toute sa coque, l'appareil fendit la surface de l'eau noire, qui jaillit en panaches de part et d'autre de la carlingue pour retomber comme un rideau quand Osman réduisit les gaz. Peggy vit alors une dizaine de pirogues à bord desquelles des hommes frappaient l'eau du plat de leurs pagaies.

« Un comité d'accueil ? demanda Peggy.

— Ils font fuir les crocodiles. Il suffirait d'en heurter un pour que le zinc capote cul par-dessus tête. »

Osman dirigea l'avion vers un étroit appontement en bois où était amarré un antique bateau à vapeur auprès duquel l'*African Queen* aurait pu passer pour un hors-bord. Le vapeur, qui mesurait vingt mètres de long sur huit de large, était propulsé par deux roues à aubes couvertes situées de part et d'autre de la coque goudronnée. Une superstructure trapue abritant la salle des machines dépassait du pont, elle-même surmontée d'un poste de timonerie branlant. Ce « château » avait dû être peint en blanc, à une époque, mais le soleil et la pluie avaient fait leur œuvre et le peu de peinture encore visible avait viré au gris terne. Le bâtiment donnait l'impression de plier l'échine comme un vieux cheval fourbu.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'exclama Raffi en passant la tête dans le poste de pilotage.

— Ça, c'est le *Pevensey*, répondit Osman. Il livre des marchandises le long de la rivière. Vous le prendrez pour aller jusqu'aux premières chutes.

— Ah, parce qu'il flotte ? »

Osman coupa les moteurs et l'hydravion couvrit les derniers mètres sur son erre avant de monter en glissant sur la berge boueuse en pente douce qui jouxtait l'appontement.

« Bienvenue à Umm Rawq », dit le pilote.

Allongeant le bras, il sortit d'un vide-poche sous le cadran de la jauge d'essence une carte indiquant une fréquence radio CQ d'appel à toutes les stations, qu'il tendit à Peggy.

« Gardez ça précieusement. Si vous avez besoin que quelqu'un vienne vous chercher à un moment ou à un autre, appelez-moi sur cette longueur d'onde », ajouta-t-il avec un sourire.

Sur ce, il partit à la recherche du capitaine du *Pevensey* tandis que Peggy, Raffi et Holliday s'en allaient explorer le village.

Umm Rawq se résumait à une unique rue bordée de taudis sordides en briques de terre crue et d'une baraque en tôle où l'on pouvait acheter de la bière de banane et des verres Batman Forever de chez McDonald. Le hameau entier empestait le poisson. Quelque part, une radio diffusait à plein volume de l'afro-pop aux sonorités métalliques pendant que des enfants jouaient au milieu du bourbier jonché d'immondices qu'était la rue. Aucun des gamins n'avait plus de trois ou quatre ans, et le seul

adulte mâle du village, si l'on exceptait les piroguiers, était le vieil homme grisonnant qui tenait le bar.

« On a vu plus hospitalier, comme bled, commenta Holliday.

— J'ai l'impression que l'armée de résistance du Seigneur est passée par là, dit Peggy. Ils raflent tous les hommes valides et tous les enfants de plus de huit ou neuf ans pour les entraîner au viol, au meurtre et aux mutilations. Au nom de Dieu, bien entendu.

— Je croyais qu'ils ne sévissaient qu'en Ouganda, remarqua Raffi.

— Ils débordent sur l'ensemble de l'Afrique centrale, maintenant. Ici même, et aussi au Congo.

— Bon, j'en ai assez vu », déclara Holliday.

Ils regagnèrent l'appontement juste à temps pour voir Osman avant qu'il ne reparte pour Khartoum. Les piroguiers, qui avaient échoué leurs longues embarcations étroites, s'employaient à présent à transférer le matériel du Catalina sur le *Pevensey*.

« J'ai parlé à Eddie. Il n'avait pas prévu d'aller plus loin qu'Am Dafok, pour cette tournée, mais il est d'accord pour vous emmener jusqu'à la première chute, dit le pilote.

— Eddie est le capitaine ?

— Oui. Edimburgo Vladimir Cabrera Alfonso, pour être exact.

— Edimburgo Vladimir ? répéta Peggy.

— Il est cubain. Sa mère l'a appelé comme ça parce qu'elle aimait bien le nom de la ville d'Édimbourg, en Écosse, mais quand elle est allée le déclarer à la mairie, l'employé lui a fait remarquer qu'"Edimburgo" était un nom ennemi, et elle a dû ajouter un élément révolutionnaire pour compenser – d'où Vladimir. Cabrera est le nom de famille de son père ; Alfonso celui de sa mère. On accole toujours les deux, à Cuba. Ses amis l'appellent Eddie. Il a été envoyé en Afrique à titre de "conseiller" pendant la crise angolaise et il a déserté. Il vit ici depuis. »

Eddie se révéla être un géant noir d'ébène de près de deux mètres, entièrement chauve et musclé comme un docker. Il avait un sourire à un million de dollars accompagné d'un pétillement dans le regard qui séduisit immédiatement Holliday. Il se déplaçait avec la grâce d'un danseur – une particularité moins surprenante lorsqu'on apprenait qu'il était effectivement danseur de formation et avait fait partie pendant dix

ans des Ballets nationaux cubains avant d'être expédié en Angola. Il portait dans un étui de ceinture un couteau de chasse KA-BAR noir de la taille d'une courte épée.

L'intérieur du *Pevensey* était tout aussi délabré que l'extérieur. Deux cabines pour passagers à peine plus grandes que des confessionnaux se blottissaient derrière la salle des machines, et un « salon » éclairé par un hublot de chaque côté occupait l'espace à l'arrière de la timonerie. À l'intérieur de cette large pièce, le bois usé du pont était recouvert d'une moquette dont la couleur de moisi verdâtre contrastait avec celle du canapé en velours rouge pâli par le temps qui servait visiblement de couchette au capitaine.

Pendant que les piroguiers chargeaient le matériel et les provisions à bord, le capitaine Eddie fit entrer ses passagers dans le salon et leur proposa des rafraîchissements : bière forte Mamba ou vodka chinoise Red Star à soixante degrés. De deux maux choisissant le moindre, Holliday, Raffi et Peggy optèrent pour la bière. Eddie, lui, se versa une dose généreuse de vodka après s'être allumé un long cigare Cohiba avec un Zippo cabossé, et alla s'installer dans un antique fauteuil de bureau en bois, seul élément de mobilier visible, si l'on exceptait une table à carte « maison » et le canapé. Posé sur trois chevilles dépassant de la cloison derrière la tête du Cubain se trouvait un vieil AK-47 qui semblait avoir beaucoup servi. Outre les deux hublots, le jour pénétrait dans la pièce par une large baie que masquaient deux persiennes crasseuses bricolées avec du carton et fixées avec des punaises.

« Un souvenir du bon vieux temps ? demanda Holliday en désignant l'arme.

— "Vieux", certainement; "bon", peut-être pas, *señor*, répliqua le colosse, qui se tourna vers Peggy et Raffi avant de poursuivre : Donny m'a raconté que vous vouliez faire le voyage de Joseph Conrad jusqu'"au cœur des ténèbres" ?

— Quelque chose dans ce goût-là, acquiesça Raffi.

— Cela fait de moi le timonier noir du roman, alors, observa Eddie avec un sourire.

— Un Cubain qui a des lettres », remarqua d'un ton cassant Peggy, dont une des meilleures amies de lycée, Celia Cruz, expulsée de Cuba en

1980, avait perdu ses deux parents lors de l'exode de Mariel, quand Fidel expédia plus de cent mille anticastristes en Floride.

Eddie ôta lentement son cigare de sa bouche avant d'adresser à la jeune femme un regard torve.

« Fidel a commis beaucoup d'erreurs, *señorita*, dit-il, mais pas dans le domaine de l'éducation. Le taux d'alphabétisation atteint 99,8 % dans mon pays natal. On ne peut pas en dire autant du vôtre. De plus, il n'y a pas besoin de prêts étudiants, à Cuba : les études universitaires sont gratuites. »

Peggy se renfrogna et but une gorgée de bière au goulot.

« Ma cousine a parfois des idées bien arrêtées, plaida Holliday.

— Votre cousine serait peut-être bien inspirée de ne pas juger la personne qu'elle a en face d'elle en fonction de la politique de son pays d'origine. Je ne suis pas Fidel. »

Le capitaine Eddie planta de nouveau son cigare entre ses lèvres avant d'ajouter, avec ce pétillement dans le regard que Holliday avait déjà remarqué : *« El comandante* est bien moins bronzé que moi. »

Même Peggy ne put s'empêcher de rire.

« Il ne faut pas prendre la vie au sérieux à ce point, *amorcita*, continua le géant. Après un demi-siècle de Fidel, tous les Cubains se seraient tailladé les veines, à l'heure qu'il est, s'ils avaient pris les choses au tragique. À La Havane, l'eau des toilettes est rationnée à cause de l'embargo. Les cafards prolifèrent à cause de l'embargo… Seulement, embargo ou pas, nos prostituées de la plage de Varadero sont toutes diplômées de l'université ! »

Holliday éclata de rire comme les autres à cette nouvelle saillie, mais jugea bon d'en venir aux choses sérieuses avant que la soirée ne dégénère en critique alcoolisée du régime castriste.

« Combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre les premières chutes d'eau ? voulut-il savoir.

— Une nuit, une journée et encore une nuit, répondit le capitaine après s'être adjugé une bonne lampée de vodka chinoise. Le *Pevensey* n'est plus aussi rapide qu'autrefois.

— Et au-delà des chutes ? demanda Raffi.

— Je ne vais jamais au-delà des chutes. C'est le territoire de l'armée de résistance du Seigneur et de Joseph Kony, le fou furieux qui la dirige. »

Eddie sourit, tira sur son cigare, souffla un gros nuage de fumée en direction du plafond, puis : « Il paraît aussi que le fantôme du docteur Amobe Barthélemy Limbani se promènerait par là.

— Vous ne m'avez pas l'air du genre à croire aux fantômes, dit Holliday.

— Promenez-vous sur cette rivière aussi longtemps que moi, *señor*, et vous verrez que vous finirez par croire à n'importe quoi.

— Quand pourrons-nous partir ? » interrogea Raffi.

Le capitaine téta pensivement son cigare puis vida son verre.

« D'ici une heure, répondit-il enfin. Le temps de mettre la machine sous pression.

— Vous naviguez de nuit ? demanda Holliday, surpris.

— C'est le meilleur moment. Le plus sûr, parfois. Dans le noir, on ne voit personne et personne ne vous voit. En principe. »

Presque exactement une heure plus tard, comme Eddie l'avait promis, le *Pevensey*, entièrement chargé, s'éloignait de l'estacade dans un chuintement de vapeur pour amorcer sa descente de la rivière. Deux des hommes d'équipage alimentaient la chaudière en permanence tandis que le troisième, debout à la proue, sondait le fond à l'aide d'une longue perche. Peggy et Raffi avaient pris une des cabines ; Holliday tenait compagnie au capitaine dans la timonerie dont l'équipement rudimentaire comprenait, à droite de la barre à roue, un chadbum simplifié indiquant « avant toute », « avant très lente » et « stop », et une chaînette qui pendait du plafond, reliée au sifflet à vapeur fixé sur le toit. La nuit était tombée et seul le rougeoiement du sempiternel cigare d'Eddie éclairait la cabine.

« Vous ressemblez à Churchill, avec votre cigare, dit Holliday, le regard sur l'avant du bateau et les flots noirs de la rivière.

— Un connaisseur, ce monsieur. Un homme de goût, répondit le capitaine. Il fumait des La Aroma de Cuba, et quand la fabrique a arrêté d'en produire, il s'est mis aux Romeo yjulieta.

— Vous savez beaucoup de choses sur Churchill ?

— Je sais surtout beaucoup de choses sur les cigares. Mon père a dirigé l'une des plus grandes usines Habanos jusqu'à sa mort. Il connaissait Churchill personnellement… Tenez, prenez-en un, *señor*, vous me ferez plaisir ; c'est un Montecristo numéro 3, proposa Eddie en sortant un havane de sa poche de poitrine.

— Je suis désolé, j'ai arrêté de fumer il y a longtemps, soupira Holliday. Mais j'avoue que la tentation est grande.

— Si on ne cède pas à la tentation de temps en temps, on ne peut pas mesurer le degré de volonté qu'il faut pour y résister.

— Vous me faites penser à un professeur jésuite que je connais, à l'université de Georgetown.

— Allez, prenez-le ! C'est la volonté de Dieu que vous goûtiez cette merveille. »

Holliday prit le cigare et le fit aller et venir entre ses lèvres. La flamme du Zippo jaillit entre les doigts du capitaine, qui laissa s'estomper l'odeur d'essence avant d'allumer le Montecristo. Holliday tira une légère bouffée au riche parfum de miel et de terre. C'était à croire la légende selon laquelle les meilleurs cigares étaient roulés sur leurs cuisses par de jeunes vierges.

« Pas seulement jeunes et vierges, dit Eddie, lisant dans les pensées de Holliday. Jolies, aussi ! »

Le rire des deux hommes couvrit un instant le *teuf-teuf* régulier de la machine. La jungle défilait à droite et à gauche, sombre et dense, débordant sur l'eau en une frange de lianes et de racines. Holliday sentait monter en lui une tension indéfinissable, et il se rendit soudain compte qu'il était redevenu en esprit le garçon de dix-neuf ans qui remontait le Song Vam Co Dong dans le secteur « Angel's Wing » du Cambodge, recroquevillé au fond d'un patrouilleur fluvial, épiant les bruits de la jungle avec la certitude qu'il n'entendrait de toute façon jamais le tireur qui l'abattrait.

« Un mauvais souvenir ? dit Eddie.

— Un souvenir qui date de loin.

— La jungle ?

— Oui.

— C'est dans la jungle que la guerre est la pire. Je me suis souvent demandé pourquoi, mais je n'ai pas de réponse.

— Peut-être parce que la jungle n'a pas d'histoire. On y naît, on y vit, on y meurt en l'espace d'une journée, et personne n'en garde la mémoire. Pendant une patrouille, un jour, nous sommes tombés sur l'épave d'un avion de chasse français des années 1950 – un Dewoitine, je crois. La jungle l'avait presque entièrement englouti ; des lianes sortaient des orbites du pilote.

— Quel était votre grade ?

— À l'époque ? J'étais première classe. J'ai fini la guerre lieutenant.

— Et maintenant ?

— Lieutenant-colonel.

— Pas très élevé pour un homme de votre âge.

— Comme on dit, j'ai ouvert ma gueule quand j'aurais mieux fait de la fermer, répondit Holliday en riant. On ne devient pas général en ayant des opinions ; on devient général en obéissant aux ordres. C'est du moins comme ça dans mon armée à moi.

— Dans la mienne aussi, malheureusement. Je ne suis jamais allé plus haut que *primer teniente*.

— Il faut croire que vous aviez des opinions encore plus marquées que les miennes.

— J'ai toujours eu du mal à supporter les crétins. Et ce n'était pas les crétins qui manquaient parmi les *Cubanos*, en Angola et en Guinée-Bissau, croyez-moi ! »

L'un des deux chauffeurs-mécaniciens, un homme grisonnant nommé Samir, frappa à la porte de la timonerie, prononça quelques mots rapides en arabe auxquels Eddie répondit d'un hochement de tête, puis il disparut dans la nuit.

« Que se passe-t-il ? s'enquit Holliday.

— Samir est notre cuistot. Il voulait savoir s'il pouvait préparer le petit déjeuner et demandait la permission de prendre un morceau de poulet pour servir d'appât.

— Pour attraper quoi ?

— Des poissons-lunes, peut-être. Une tortue, avec beaucoup de chance. »

Eddie tira sur son cigare, le rougeoiement illuminant un instant ses yeux rieurs, puis il ajouta :

« Si on veut que ça morde, il faut de la viande blanche, bien sûr.

— Ça va sans dire. »

Et ils poursuivirent leur chemin au cœur des ténèbres.

13

Cela s'est confirmé en ce qui me concerne, et je garde très peu de souvenirs des années qui se sont écoulées jusqu'au jour où, dans cette maison de retraite face aux montagnes de l'Oberammergau, je me suis rappelé que je m'appelais Reinhart Stengl Hartmann. Dieu fasse que je ne quitte jamais ce refuge, et que je ne revoie jamais l'Afrique autrement qu'en rêve.

Assis dans son cabinet de travail londonien, sir James Matheson, neuvième comte d'Emsworth, referma le vieux cahier et le poussa sur un côté de son bureau. Se laissant aller contre le dossier de son fauteuil, il écouta la rumeur distante de la circulation sur le Strand. C'était ce cahier aux pages couvertes d'une fine écriture de vieillard qui lui avait en premier lieu fait supposer l'existence de l'extraordinaire gisement, confirmée depuis par les recherches d'un archéologue israélien et celles d'Archibald Ives sur le terrain. Le cahier faisait partie des archives d'une petite société absorbée par la Matheson Resource Industries trente ans plus tôt, à l'époque où le père de James Matheson en était encore le PDG. Si la société n'avait pas décidé de numériser l'ensemble de ses annales, et si l'attention d'un jeune cadre brillant n'avait pas été attirée par la mention d'une concession de second ordre sur le territoire de ce qui avait été l'Oubangui-Chari au temps de l'Afrique-Équatoriale française, sir James aurait pu passer à côté de l'affaire de sa vie.

Reinhart Stengl Hartmann, mort depuis des décennies et oublié depuis plus longtemps encore, commença sa carrière alors qu'il n'était qu'un jeune homme dans les champs aurifères du Witwatersrand, en Afrique du Sud. La fortune n'étant pas au rendez-vous, il résolut de tenter sa chance dans un autre domaine et se lança dans l'exploitation d'une plantation d'hévéas sur le territoire de ce qui était alors l'État indépendant du Congo. Lors de l'annexion du Congo par la Belgique, en 1908, Hartmann dut de nouveau plier bagage et choisit cette fois l'Oubangui-Chari, de l'autre côté du fleuve Congo. Là, il pratiqua le commerce de l'ivoire jusque dans les années 1920, puis, fort d'un tuyau donné par un guide local, il partit en expédition dans la jungle et se

remit à chercher de l'or. Selon des rapports officiels émanant du gouvernorat français de la province, le prospecteur trouva effectivement du métal précieux, mais pas en quantités exceptionnelles, si bien que pratiquement tout le monde, y compris le gouverneur, se désintéressa de Reinhart Stengl Hartmann, catalogué comme raté.

Aux yeux de Matheson, en revanche, entraîné depuis des années à éplucher registres, feuilles de calcul et autres documents commerciaux, la manœuvre de l'Allemand apparut claire comme de l'eau de roche. À première vue, l'entreprise africaine de Hartmann, baptisée Kotto Fluss Bergbau – Exploitation minière de la Kotto –, était sa propriété. Mais un examen plus approfondi révélait que la majorité des parts en avait été cédée à titre de garantie en échange de prêts substantiels à une autre société, suisse celle-là, du nom d'Edelstein Malder Genf SA – Les Diamantaires genevois.

Edelstein Malder Genf n'effectuait de transactions qu'avec une seule autre société, Makelaar Steen Amsterdam – Les Diamantaires d'Amsterdam – et ses affaires semblaient florissantes. Matheson avait éclaté de rire quand il avait compris le lien. Ce n'était pas de l'or qu'avait trouvé Hartmann sur la rivière Kotto, mais des diamants. Beaucoup de diamants, même s'il n'y en avait pas tout à fait assez pour mettre la puce à l'oreille des limiers de la De Beers.

En l'espace de quinze ans, Hartmann parvint à accumuler une énorme fortune, mais n'en fit usage que pour bâtir en pleine jungle une propriété étrange rappelant une riche ferme bavaroise typique, Lowenshalle – l'Antre du Lion – avec vue sur la Kotto et les trois cascades embrumées de la chute, quelques centaines de mètres en amont.

Le trafic de Hartmann ne s'interrompit que pendant la durée de la Seconde Guerre mondiale, mais, dès les années 1950, une série d'infarctus lui interdit de continuer à vivre à Lowenshalle. Quelques mois plus tard, abandonnant tout, il repartit pour l'Europe avec un dernier lot de diamants caché dans le double fond d'une bouteille d'oxygène. Ses quelques serviteurs africains regagnèrent peu à peu leurs villages, Lowenshalle fut dépouillée de ses objets de valeur et la jungle commença aussitôt à engloutir inexorablement ce que Hartmann avait construit.

De retour en Europe, l'entrepreneur rassembla tous ses avoirs en un seul fonds qu'il confia à un administrateur puis se retira dans une maison de retraite de Garmisch-Partenkirchen, en Bavière, où il consacra ses dernières années à rédiger l'histoire de sa vie et de ses secrets dans une centaine de cahiers comme celui que Matheson avait sur son bureau. Lorsqu'il mourut sans héritier, les carnets furent agrégés au fonds, qui devint quelques décennies plus tard la propriété de la Matheson Resource Industries quand celle-ci racheta la Kotto Fluss Bergbau à la banque suisse qui gérait les biens de Hartmann. À aucun moment depuis l'acquisition de la Kotto Fluss Bergbau et de ses sociétés de distribution annexes il ne fut fait mention oralement ou par écrit d'opérations minières quelconques sur les terres attenantes à Lowenshalle ou aux environs.

« C'est presque à croire que Dieu existe, marmonna Matheson dans sa barbe. Entrez ! » cria-t-il en entendant frapper discrètement à sa porte.

La porte s'ouvrit, livrant passage au major Allen Faulkener.

« Oui ? demanda sèchement Matheson.

— Je pensais que vous aimeriez être informé, dit le responsable de la sécurité. Harris est à pied d'œuvre.

— Espérons seulement qu'il ne fera pas tout foirer, cette fois, répondit Matheson. S'il avait fait ce qu'il fallait sur la route de Khartoum, nous n'en serions pas là.

— Il a avec lui six des "agents spéciaux" de la mère Sinclair. S'il loupe son coup, il sait ce qui l'attend.

— Parfait. Quand nous nous serons occupés de Holliday et des petits curieux qui l'accompagnent, nous pourrons peut-être voir à trouver un successeur au président Kolingba. »

La bonne odeur du poisson en train de cuire mettait en appétit. Troquant son rôle de chauffeur pour celui de cuisinier, Samir avait fait frire dans de l'huile de palme les épais filets d'un poisson-chat qu'il avait préalablement panés. L'huile bouillonnait au fond d'une grande poêle en fonte, sur une des deux plaques de la cuisinière à bois installée sur un socle de briques réfractaires à l'avant du *Pevensey*, et d'épaisses

rondelles de patate douce étaient en train de brunir dans une autre poêle. Le vieux Soudanais retournait de temps en temps le poisson et les légumes d'un geste de main expert à l'aide d'une spatule en tôle qu'il avait lui-même fabriquée. Une réserve de bois et une hachette étaient posées près de lui dans un panier grillagé tout avachi.

Pendant que Samir cuisinait, Bakri, l'autre mécanicien, tenait la barre et Jean-Paul, le troisième homme d'équipage, sondait la rivière, annonçant régulièrement la hauteur d'eau sous le fond plat du bateau. À cette heure matinale, la brume continuait à étirer ses volutes fantomatiques au ras de l'eau et, à l'est, le disque de bronze martelé du soleil commençait à émerger des haillons de brouillard en suspens au-dessus de la jungle luxuriante.

« Nous nous arrêterons à l'ombre d'ici quelques heures pour laisser passer la canicule », dit Eddie.

Samir jeta un filet de poisson bien doré et une portion de patates douces sur une assiette en fer-blanc qu'il présenta à son patron, mais celui-ci la tendit galamment à Peggy. La jeune femme porta prudemment à sa bouche un morceau de poisson et ses yeux s'agrandirent.

« C'est délicieux ! s'exclama-t-elle. Une merveille ! » ajouta-t-elle après avoir goûté une patate.

Avec un large sourire de contentement, Samir continua à remplir les assiettes.

« Les poissons-chats d'ici sont différents de ceux d'Amérique, qui se nourrissent au fond. Les nôtres mangent des plantes fraîches et ont moins le goût de vase, expliqua Eddie. Les Cubains pensent que le poisson-chat est un envoyé de Babalu Aye, le génie du mal, parce qu'il peut se déplacer sur terre en s'aidant de ses nageoires, mais ça ne les empêche pas d'en manger ! »

Avant même d'entendre le bruit, Holliday fut averti du danger par un sixième sens. À l'instant où il prenait l'assiette que lui tendait Samir, l'instinct, ou peut-être un détail fugitif perçu du coin de l'œil, le fit se retourner, soudain aux aguets, sur la caisse en plastique qui lui servait de siège. Il plissa les paupières, cherchant des yeux ce qui n'était vraisemblablement que le fruit de son imagination, puis la chose apparut, tel un spectre dans la brume au-dessus des arbres : le reflet du

soleil sur le pare-brise d'un avion volant bris. Un petit appareil, sans doute un Cessna Caravan, équipé de flotteurs et peint en vert foncé pour se confondre avec la canopée.

Une fraction de seconde plus tard, deux éclairs jaillirent sous les ailes de l'avion, suivis d'un *vlouf* curieusement tronqué, comme le sifflement brusquement interrompu d'une balle frappant l'eau à grande vitesse. Un son qu'il ne connaissait que trop bien : celui de deux missiles air-sol Hellfire à vol autonome tirés simultanément – vingt kilos d'explosif à haut pouvoir détonant qui leur arrivaient dessus à mille cinq cents kilomètres-heure.

« À couvert ! » hurla-t-il.

Les missiles atteignirent leur but avant même qu'il n'ait fini de lancer son avertissement. Tiré par quelqu'un d'adroit, un AGM-114 Hellfire pouvait pénétrer dans un véhicule en mouvement par une vitre ouverte. Des deux missiles visant le *Pevensey*, l'un frappa la cloison arrière du salon, à l'arrière de la timonerie, et l'autre explosa en même temps dans la chaufferie, pratiquant une brèche de la taille d'une portière de voiture dans le fond du vieux rafiot.

Dans la timonerie, Bakri fut atomisé sur-le-champ. Au moment de l'impact, Jean-Paul, debout à l'avant avec sa perche, fut projeté par-dessus bord par la brusque embardée du *Pevensey*. Quant à Samir, accroupi devant ses poêles, il eut les côtes broyées quand la cuisinière se renversa sur lui, avant d'être ébouillanté par l'huile frémissante qui se déversa sur sa tête, son cou et sa poitrine. Ses vêtements de coton léger et ses cheveux s'enflammèrent au contact des bûches en feu qui roulaient hors du fourneau retourné, le transformant en torche humaine. Il émit quelques gargouillis, vite étouffés par l'huile qui lui entrait dans la bouche et dans la gorge.

Holliday, qui était assis du côté tribord, se jeta instinctivement, bras tendus, vers Peggy et Raffi, les précipitant dans l'eau juste à temps pour échapper à la grêle d'éclats de fonte, de verre et de bois qui allait s'abattre sur eux. Le *Pevensey*, privé de gouvernail, se mit en travers du courant et commença de gîter fortement, déséquilibré par l'eau qui pénétrait à flots par le trou béant de sa coque.

Holliday eut le temps d'entrapercevoir l'avion qui passait en vrombissant au-dessus de lui au moment où il plongeait à son tour. Les

caractéristiques de l'appareil lui revinrent spontanément en mémoire : Cessna Caravan 208 ; neuf passagers, mais sûrement pas plus de six ou sept en tenant compte du poids des missiles. L'eau se referma au-dessus de sa tête et il fut entraîné vers le fond caillouteux, son champ de vision réduit de moitié par la boue en suspension. Puis il se souvint.

Les crocodiles.

Les crocodiles du Nil, des monstres préhistoriques vert bronze, jaune et violet pouvant atteindre six mètres de long, peser une tonne et se déplacer à soixante kilomètres-heure sous l'aiguillon de la faim. Avec leurs soixante-huit dents coniques implantées dans des mâchoires exerçant une pression d'une tonne et demie par centimètre carré, ces horreurs, qui chassaient parfois en meutes de cinq individus ou plus, étaient capables, cela s'était vu, de saigner des rhinocéros de deux tonnes. Pour eux, un humain de taille moyenne comme lui constituerait à peine plus qu'un hors-d'œuvre.

Battant frénétiquement des bras et des jambes, Holliday remonta à la surface. Le courant l'emportait en même temps que les débris du *Pevensey*. Il secoua la tête pour chasser l'eau de ses yeux et vit Raffi, qui luttait pour traîner Peggy, inconsciente, vers la rive. Le capitaine Eddie était déjà en train de se hisser sur la berge glissante. Le panier contenant la réserve de bois de Samir passa en tournoyant près de Holliday, qui réussit en tendant le bras à détacher la hachette de la bûche où elle était plantée.

« *¡Detrás de usted !* Derrière vous ! » cria Eddie du rivage.

Holliday se retourna. Un gigantesque crocodile en plein élan fonçait vers lui, propulsé par les mouvements de godille de sa puissante queue cuirassée, ses yeux de saurien au regard vide émergeant à peine de la surface mouvante de l'eau. Il lui apparut cependant tout de suite que l'attention de l'effroyable créature n'était pas fixée sur lui, mais sur Peggy, que Raffi et Eddie s'efforçaient de tirer hors de l'eau.

Holliday fit un écart de côté, tel un matador esquivant le taureau, avant d'assener d'un revers de main un coup de hachette dans l'œil de l'animal. Le crocodile se cabra en poussant un épouvantable brame guttural. Holliday parvint à lui arracher la hachette de la tête et nagea comme un forcené vers la rive tandis que la brute blessée s'éloignait de

lui en tournoyant sur elle-même. Comme il prenait pied sur le fond, Eddie redescendit la berge pour lui tendre la main.

« Je vous conseillerais d'être un peu plus rapide, *señor* », dit le Cubain, qui le tira d'une secousse sur la rive boueuse tout en sortant de son étui son grand couteau de chasse.

Après s'être éloigné de l'eau en trébuchant, Holliday se retourna et vit Eddie bondir en avant pour enfoncer jusqu'à la garde sa forte lame entre les yeux du géant à demi aveuglé qui revenait à la charge.

Le crocodile se tortilla, parcouru d'un long tremblement, puis s'immobilisa soudain quand l'acier pénétra dans son cerveau. Eddie retira la lame de la plaie, empoigna sous l'eau une des pattes courtaudes de l'animal et le renversa sur le flanc, exposant son ventre couleur d'aubergine pâle. Ceci fait, il lui plongea son couteau dans la gorge et l'ouvrit de haut en bas en manœuvrant sa lame comme une scie. Les entrailles de la bête se répandirent dans l'eau peu profonde, l'œsophage, le cœur, les poumons, le foie et l'intestin se mêlant en un infâme ragoût puant. Enfin, Eddie repoussa du pied le cadavre dans le courant.

« Ça devrait occuper ses copains un petit bout de temps », déclara-t-il en agrippant Holliday par le coude pour l'aider à gravir la berge.

À la lisière de la jungle, Raffi était penché sur Peggy, qui s'asseyait en toussant contre le tronc d'un arbre surplombant la rivière.

« Elle va bien, assura-t-il. À moitié noyée, mais ça va.

— Vous avez de sérieux ennemis, dit Eddie en se tournant vers Holliday après avoir regardé un moment les vestiges du *Pevensey* s'échouer sur la rive. Vous auriez peut-être pu m'avertir.

— Je suis désolé, répondit Holliday, qui s'efforçait de reprendre son souffle, mains appuyées sur ses genoux. Je ne pensais pas qu'ils m'en voulaient à ce point.

— Vous vous trompiez, *comandante*. À mon avis, ils vous en veulent vraiment beaucoup. »

Holliday se redressa. Ses vêtements étaient souillés de boue, il empestait, mais il était sain et sauf.

« Où se trouve l'endroit le plus proche où la rivière s'élargit sur, disons, cinq ou six cents mètres ? demanda-t-il.

— On vient de se faire tirer dessus à la roquette et on a failli se faire bouffer par les crocodiles, rappela Peggy d'une voix lasse. Pourquoi as-tu besoin de savoir une chose pareille ?

— Parce que cinq cents mètres est la distance qu'il faut à un bon pilote pour poser sur l'eau un Cessna Caravan équipé de flotteurs.

— Vingt kilomètres en amont ou trente en aval, répondit Eddie en essuyant son couteau sur son jean avant de le remettre dans son étui.

— Combien de temps pour que ces gens-là arrivent ici ?

— En bateau, quatre heures, ou plutôt cinq à ce moment de la journée. Deux fois plus à pied. Il n'y a que très peu de pistes, ils devront longer la rivière, suivre les méandres.

— Y a-t-il une chance qu'ils trouvent des bateaux ?

— Peut-être une ou deux petites pirogues, mais ça ne suffit pas. Il n'y a pas de village sur cette partie de la rivière.

— Donc, nous disposons d'environ huit heures. En gros, nous avons jusqu'à la tombée de la nuit.

— Huit heures pour quoi faire ? demanda Raffi, toujours accroupi près de Peggy.

— Pour nous préparer. »

14

Montrez-moi un feuillu convenable, dit Holliday.

— Un arbre, *señor* ? demanda Eddie en lançant un regard perplexe à la jungle foisonnante qui bordait l'étroite clairière au bord de la rivière.

— Un arbre, oui. D'un bois dur de préférence.

— Il y a celui-là, là-bas, auquel Mlle Blackstock est appuyée. »

L'arbre en question mesurait entre dix-huit et vingt mètres et son sommet se perdait dans la canopée. Ses épaisses racines rayonnantes semblaient soulever le tronc comme les pattes d'une araignée trapue. Les feuilles, larges et arrondies, étaient d'un vert profond. Les branches retombaient vers le sol, tel un rideau pesant.

« C'est un iroko, indiqua Eddie. Beaucoup de poètes l'ont célébré. Il est aussi menacé d'extinction.

— Celui-ci m'a plutôt l'air en pleine forme, remarqua Holliday.

— L'iroko n'est pollinisé que par les roussettes, des chauves-souris que les paysans exterminent pour protéger leurs récoltes. »

Holliday s'approcha de l'arbre et leva les yeux vers ses branches enchevêtrées. Raffi et Peggy suivirent son regard.

« Qu'est-ce que vous cherchez ? demanda Raffi.

— Une branche morte.

— Je croyais que l'idée était d'échapper aux types de l'avion, fit remarquer Peggy.

— Ils sont armés, nous pas. D'une façon ou d'une autre, ils finiront par nous rattraper pour nous tuer. Nous devons donc les tuer d'abord, répondit Holliday sans prendre de gants.

— Avec un bout de bois mort ? objecta Raffi.

— Avec celui-ci, oui », dit Holliday en désignant une branche sans feuilles d'environ trois doigts d'épaisseur qu'il coupa d'un coup de hachette.

Il amena la branche à lui, en tailla une extrémité, puis la tint verticalement devant lui pour en estimer la longueur. Elle lui arrivait au menton, soit un mètre quatre-vingts environ.

« On va les estourbir à coups de gourdin dans leur sommeil ? s'enquit Peggy, ironique.

— Toi et Raffi, allez plutôt aider Eddie à récupérer ce qui peut l'être dans les débris du bateau, répliqua Holliday en montrant le capitaine qui s'employait à tirer des épaves hors de l'eau. Ensuite, je vous expliquerai. »

Une demi-heure plus tard, avec le couteau emprunté au Cubain, il avait donné à son bâton la forme qu'il désirait. Les deux extrémités, affinées et dotées de petites encoches, ne mesuraient plus qu'un centimètre et demi d'épaisseur; la partie centrale un peu moins de deux centimètres de diamètre. Un côté de la perche était façonné dans l'aubier, l'autre dans le bois dur, formant une sorte de stratifié naturel. Ce travail accompli, il rejoignit ses compagnons au bord de la rivière pour voir où ils en étaient.

Ils avaient récupéré tout ce qui s'était échoué sur la rive ou pouvait être attrapé sans attirer l'attention de la flotte de crocodiles qui croisait à fleur d'eau, à la limite du courant principal. Eddie et Raffi transportaient les objets les plus lourds jusqu'au sommet de la berge, où Peggy triait ceux qu'ils avaient déjà apportés.

D'un coup d'œil circulaire, Holliday fît un rapide inventaire du bric-à-brac étalé dans la petite clairière. Il y avait là deux chevrons de cinq centimètres sur dix auxquels tenaient encore des lambeaux de Placoplatre fixés par des clous – sans doute des montants qui soutenaient les cloisons de la chaufferie ; l'encadrement de la baie vitrée et ses persiennes en carton; deux coffrets-cadeaux neufs contenant chacun douze couteaux à steak Ginsu ; une hache de bûcheron fichée dans un billot; un rouleau de chatterton détrempé et une vieille canne à pêche en bambou avec son moulinet encore chargé de fil de nylon noir.

« Eh bien, il y a là tout ce qu'il faut pour rétablir un peu l'équilibre des forces, dit-il.

— Je peux faire quelque chose, *compadre* ? demanda Eddie, qui s'était approché.

— Oui, un feu. Un petit, mais qui chauffe bien. »

« Je n'ai trouvé dans nos dossiers que quatre candidats réellement sérieux pour remplacer Kolingba, déclara Allen Faulkener en laissant tomber sur le bureau de sir James Matheson une pile de documents top secret contenus dans des chemises bleues rayées de rouge. Le choix le plus évident serait le docteur Oliver Gash, de Baltimore, dans le Maryland, également connu sous le nom d'Olivier Gashabi, un réfugié rwandais qui a fui son pays dans les premiers jours du génocide. Il posséderait toute l'intelligence, les relations et la cupidité naturelle requises pour diriger le Kukuanaland selon nos vœux, moyennant quelques incitations adéquates. Le numéro deux est le docteur Amobe Barthélemy Limbani, qui était le gouverneur de la préfecture de Vakaga avant que celle-ci ne soit subitement rebaptisée Kukuanaland. L'alternative Limbani présente toutefois plusieurs inconvénients majeurs : d'une part, il est très possible qu'il soit mort ;

d'autre part, s'il ne l'est pas, nous n'avons pas réussi à le localiser; et enfin, à supposer qu'il soit en vie et que nous puissions mettre la main sur lui, il n'est pas du tout certain qu'il puisse être acheté.

— Tout homme a un prix, dit Matheson. Et si ce Limbani refuse de se laisser soudoyer, nous trouverons bien quelque chose dans son passé qui donne prise au chantage.

— Pas dans son cas. Il semble absolument sans tache. Et cette option soulève par ailleurs d'autres difficultés qui pourraient bien se révéler insurmontables.

— La troisième possibilité ?

— Ah, l'*outsider*. François Nagoupandé. Il était vice-gouverneur du Vakaga et a trahi Limbani. Il vit actuellement de ses rentes mal acquises dans une résidence fermée à Bamako, au Mali. Il a une telle frousse d'être assassiné par Kolingba qu'il s'entoure en permanence d'une armée de gardes du corps. Son principal atout est d'être un Banda, et non un Yakima comme Limbani. C'est d'ailleurs pour cela qu'il avait été nommé vice-gouverneur.

— Il peut être approché facilement ?

— Oui. Nous avons déjà pris contact avec lui.

— Sa réaction ?

— Il est prêt à manger dans la main de quiconque le débarrassera de la menace que fait peser sur lui Kolingba et lui promettra un bel uniforme bardé de médailles. C'est une sorte d'Idi Amin Dada en puissance.

— Il réclame aussi de l'argent, je suppose.

— Beaucoup d'argent, selon ses critères ; de la menue monnaie pour nous. Nous devrons également lui promettre de prévoir un plan de fuite et un compte en Suisse à son nom pour le jour où une révolution le forcera inévitablement à décamper. C'est un imbécile, mais il n'est pas fou, si vous voyez ce que je veux dire.

— Il va falloir que nous trouvions une société *ad hoc*. Un truc qui a fait l'objet d'une grosse introduction en Bourse, mais décline depuis longtemps, comme les anciennes mines de cuivre des Philippines, par exemple. Une honnête compagnie coloniale. Belge ou hollandaise. L'opération doit être totalement opaque et nous devons en avoir le contrôle absolu.

— Je vais voir ce que je peux dénicher, dit Faulkener. Et pour Nagoupandé ?

— J'aimerais le rencontrer le plus tôt possible.

— Ça ne devrait pas poser de problème.

— Envoyez-lui le jet privé, ça l'impressionnera, suggéra Matheson avec un grand sourire. Nous pourrions peut-être aussi l'habiller chez Gieves & Hawkes, puis aller le chercher pour la réunion quand Lanz sera prêt.

— Les médailles ?

— Autant que vous pourrez en trouver. Qu'il ait l'air d'un arbre de Noël ! »

Ce n'était pas sans raison que le logo de Blackhawk Security représentait la figure de proue altière d'un drakkar viking : Lars Thorvaldsson, le fondateur de la société, se considérait lui-même comme un Viking des temps modernes. Lars, qui avait gagné des milliards au fil des années, s'était toujours vanté de trouver son inspiration chez ses ancêtres Scandinaves. Il se prétendait le descendant direct par son père,

Erik Thorvaldsson, de Leif Erikson, plus connu sous le nom d'Erik le Rouge.

C'est Lars qui avait imaginé la devise de son entreprise : « Nous avons fondé l'Amérique; maintenant nous en assurons la sécurité », et la tradition viking n'avait fait que se renforcer au fur et à mesure que Blackhawk prenait de l'importance. La première publicité télévisée de Blackhawk, diffusée à la mi-temps du Superbowl de 1972, montrait un drakkar arborant la figure de proue de la société en train d'accoster le front de mer de Duluth tandis qu'un Viking en casque à cornes soufflait dans le *gjallarhorn*, le cor traditionnel des sagas nordiques.

Après la mort de Lars Thorvaldsson en 1989, l'achat de Blackhawk par la multinationale que dirigeait Kate Sinclair, conjugué au déclenchement de la première guerre d'Irak par George Bush père, contribua à faire prospérer davantage encore la société ainsi que l'esprit viking qu'elle cultivait. On se mit à organiser des séminaires sur les valeurs vikings fondamentales pour les cadres, des ateliers vikings divers et variés pour les employés, des reconstitutions historiques vikings pour les familles et des camps de vacances pour les enfants. Kate Sinclair alla jusqu'à créer un parc à thème viking non loin du centre commercial Mail of America et du siège original de l'entreprise, à Bloomington, dans le Minnesota.

Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que les sept hommes du commando Blackhawk dirigés par Michael Pierce Harris, ainsi imprégnés d'éthique viking par des années d'endoctrinement, aient décidé d'approcher leur objectif à la manière des Vikings d'antan. Peut-être même se prenaient-ils pour les « fantômes gris » des légendes – ces trolls du crépuscule qui émergeaient de la lumière déclinante protégés par leurs *galdrastafir*, les emblèmes runiques qui les rendaient invisibles. Mais, quoi qu'ils aient pu s'imaginer, leur tactique fit long feu.

Ils arrivèrent à bord de deux pirogues, trois hommes dans l'une, quatre dans l'autre, dont Harris, qui débarqua le dernier. Le jour baissait, comme Holliday l'avait espéré. Vue de la rivière, la berge semblait déserte, même si les traces dans la boue et les épaves sauvées du naufrage montraient clairement que l'endroit était celui où les survivants du *Pevensey* étaient sortis de l'eau.

Les sept commandos, tous en tenue de combat camouflée, chapeau de brousse assorti et rangers, y compris Harris, étaient armés de MP5 Heckler & Koch, de semi-automatiques Browning Hi-Power et de couteaux KA-BAR de vingt centimètres. Certains portaient des baudriers d'épaule chargés de grenades M67. Le pistolet de Harris n'était pas un Browning, mais un Glock 9.

Les sept hommes gravirent la pente en vociférant. Le premier qui parvint au sommet fut aussi le premier à mourir. La flèche de soixante centimètres tirée avec l'arc bricolé de Holliday l'atteignit juste à gauche du cœur et pénétra jusqu'à sa colonne vertébrale, l'empennage de chatterton et la pointe simplement durcie au feu du projectile improvisé ne l'empêchant pas, avec son énergie de cent cinquante joules, d'être tout aussi mortelle que le MP5 dont le commando n'eut même pas le temps de se servir.

Après avoir posé le pied sur des feuilles de carton masquées par de la boue, le deuxième et le troisième attaquants tombèrent dans une fosse pour s'empaler sur les vingt-quatre couteaux Ginsu.

Le quatrième assaillant n'atteignit le faîte du talus que pour recevoir dans l'aine la deuxième flèche de Holliday, qui lui troua la vessie et l'intestin. Voyant que l'homme, toujours vivant, présentait toujours un danger, Eddie jaillit de la lisière où il se tenait à plat ventre sous le couvert du feuillage, à droite de Holliday, et lui plongea son coutelas dans le ventre avant de remonter la lame jusque sous les côtes, transperçant le poumon droit et le cœur.

Devant un tel renversement de situation survenu en quelques secondes, Harris changea de cap et se jeta dans la jungle pour s'éloigner le plus vite possible du terrain exposé de la clairière. Les deux membres restants de son équipe foncèrent derrière lui au mépris du code d'honneur viking. Holliday, qui avait déjà tendu son arc, lâcha sa troisième flèche. Celle-ci frappa Harris entre la première et la deuxième vertèbre cervicale. Dépourvue de fer tranchant, la pointe dévia d'abord latéralement, perforant l'artère carotide, puis verticalement, embrochant la langue. Harris tomba à genoux et, paralysé, regarda sans proférer un son le sang couler de sa bouche pour se perdre dans la terre grasse et noire de la jungle.

Jetant son arc, Holliday courut dans la clairière arracher un MP5 de la main d'un des morts. Il tira une rafale en direction des fuyards, mais ne parvint qu'à déchiqueter les frondaisons au-dessus de leur tête.

Dans le silence soudain, Raffi et Peggy, l'œil rond, s'approchèrent pour contempler les cadavres, stupéfaits des horribles dégâts causés, en particulier par le piège qu'ils avaient eux-mêmes confectionné. Eddie passait déjà d'un corps à l'autre, prélevant sur chacun les armes, le chapeau et enfin les rangers.

« Leurs chaussures aussi ? s'exclama Raffi, abasourdi par la méticulosité du Cubain.

— Le sol de la jungle peut être très dangereux pour les pieds, répondit le capitaine.

— Eddie a raison », confirma Holliday, qui tirait les dépouilles de la fosse aux couteaux, chaque lame sortant de la chair avec un léger bruit de succion obscène.

Après avoir dégagé les deux cadavres, il entreprit de les détrousser comme Eddie l'avait fait avec les autres.

« Donnez-moi un coup de main, dit-il. Plus vite nous en aurons fini, plus vite nous pourrons filer d'ici. »

Ils rassemblèrent tout ce qui leur paraissait utile puis se dirigèrent vers les deux embarcations rudimentaires du commando, abandonnant les corps. Comme ils montaient à bord, il se mit à pleuvoir.

« Il ne manquait plus que ça », grommela Holliday en poussant sa pirogue pour l'éloigner de la rive.

15

Assis à la fenêtre de sa chambre, le capitaine Jean-Luc Saint-Sylvestre épiait l'hôtel de l'autre côté de la rue à travers le viseur de son Canon EOS 5D. L'hôtel en question, l'Ali Pacha, se trouvait dans Clapham Street, tout près de Brixton Road, dans le sud de Londres.

Le policier imaginait sans peine l'intérieur de l'établissement : chambres minuscules sur cinq étages, toilettes de la taille d'un placard, escaliers étroits, papier peint décollé, tuyaux bruyants, punaises, cafards, souris… Londres abondait en endroits de ce genre. Le *nec plus ultra* en matière d'anonymat.

Le quartier était de notoriété publique la capitale de l'Angleterre afro-antillaise, ce qui permettait à Saint-Sylvestre de se fondre sans trop de mal dans le paysage, à condition de travestir son accent distingué d'intellectuel.

Mais Brixton n'était pas seulement connu pour posséder la plus forte concentration de population noire de la grande métropole, c'était aussi le haut lieu du crime londonien. Derrière sa façade pittoresque d'étals de fruits et légumes en plein air et de marchés aux vêtements africains ou antillais, on y trouvait, moyennant finance, de quoi satisfaire tous les vices imaginables : héroïne, prostituées – volontaires ou non —, cigarettes de contrebande, « diamants du sang », organes humains, mitrailleuses, marchandises volées de toute nature, sacs à main, montres ou articles de haute couture contrefaits…

Combler tous les désirs, y compris les plus inavouables, telle était la vocation de Brixton. Il était donc logique que la piste du toujours énigmatique Konrad Lanz ait conduit Saint-Sylvestre jusqu'à ce lieu de perdition.

Pendant ses six jours au Kukuanaland, Lanz avait fait quatre tentatives officielles pour obtenir un entretien avec Kolingba et consacré cinq après-midi à se promener dans Fourandao. Il avait passé toutes ses soirées au Trianon, prenant ses repas soit dans sa chambre, soit au bar Marie-Antoinette.

À l'hôtel, il n'avait parlé qu'à Marcel Boganda, le barman, un informateur depuis longtemps à la solde de Saint-Sylvestre. À en croire Boganda, leurs conversations avaient toujours porté sur des sujets aussi anodins que la météo. Si aucun indice concret n'infirmait l'hypothèse selon laquelle Lanz était venu à Fourandao préparer un coup d'État, comme Oliver Gash était prêt à l'admettre, rien non plus ne permettait de la confirmer.

Saint-Sylvestre exerçait le métier de policier en Centrafrique depuis très longtemps quand Gash s'y était établi, et le réfugié américano-rwandais ne lui inspirait pas confiance.

S'il existait quelqu'un de plus opportuniste que Kolingba, c'était bien Gash, le bras droit fraîchement promu du président. Et si Gash s'inquiétait de l'éventualité d'un coup d'État imminent, c'était uniquement pour décider s'il devait rester et choisir un camp, ou fuir vers la Suisse, le Panama ou le Liechtenstein, où il possédait des comptes en banque « secrets » dont Saint-Sylvestre connaissait tout.

Saint-Sylvestre n'ignorait rien non plus des comptes secrets de Kolingba lui-même, un de ses hommes, fonctionnaire au ministère de l'Intérieur, ayant en sa possession tous les documents afférents. À de maintes occasions au cours de sa longue carrière, il avait pu constater que les dirigeants centrafricains d'une façon générale, et ceux du Kukuanaland en particulier, n'étaient pas moins corruptibles et corrompus que leurs homologues étrangers, la seule différence étant que les choses se passaient à plus petite échelle à Fourandao, et plus ouvertement. Au Kukuanaland, la malhonnêteté des dirigeants allait de soi, au même titre que l'absence de libertés individuelles.

La corruption était dans l'ordre des choses en Afrique depuis les toutes premières livraisons de lait en poudre et de pénicilline par les organismes d'aide internationale. Dans ce misérable continent où régnaient pauvreté et violence, où trois mille tribus parlant deux mille dialectes différents luttaient pour exister, aucun code moral, religieux ou autre n'avait réellement cours. Le Marlow de Joseph Conrad savait de quoi il retournait quand il disait n'avoir découvert que « l'horreur ! l'horreur ! » au terme de sa remontée du fleuve Congo.

Et de l'horreur, il semblait bien qu'il y en eût encore en réserve. Depuis son arrivée à Heathrow, Konrad Lanz avait rencontré cinq

personnes dans son quartier général sordide de l'hôtel Ali Pacha. Quatre de ces cinq individus semblaient sortis du même moule : des durs dont la sauvagerie animale restait perceptible même en plein cœur d'une grande ville comme Londres.

L'un d'entre eux avait même pu être identifié grâce aux fichiers photographiques que Saint-Sylvestre conservait à l'aéroport de Fourandao : Stefan Whartski, un mercenaire polonais qui avait commencé sa carrière en 1980 comme pilote d'un avion de transport pendant la guerre civile en Érythrée. Que des hommes comme Whartski soient en relation avec Lanz étayait l'hypothèse d'un coup d'État en gestation.

Quant au cinquième personnage, Saint-Sylvestre l'avait baptisé M. X. Lanz l'avait déjà reçu une fois, et c'était de nouveau avec lui qu'il était en train de s'entretenir. M. X n'avait rien de commun avec les autres : grand, d'allure aristocratique, il portait son costume sur mesure de Bond Street comme un uniforme, mais avec une raideur militaire plus adaptée aux défilés sur la place d'armes qu'à un crapahut dans la jungle marécageuse de Fourandao. Celui-là était un commanditaire : sinon le bailleur de fonds en personne, du moins un intermédiaire qui pourrait permettre de remonter jusqu'à lui.

Lanz et son mystérieux visiteur sortirent tout à coup de l'hôtel miteux et restèrent un moment à discuter sur le pas de la porte dans le halo de la veilleuse de sécurité. Saint-Sylvestre régla son téléobjectif. Ses années d'expérience de la « planque » lui avaient appris à lire sur les lèvres sans difficulté.

M. X : Vous avez vérifié la somme ?

Lanz : Oui. Le compte y est.

M. X : Vous serez là demain ?

Lanz : À 19h30, comme convenu.

M. X : Bien. N'oubliez pas de mettre une cravate.

Lanz : Tout ce que vous voudrez.

M. X : Parfait.

Lanz : Vous ne voulez vraiment pas venir manger un morceau ? Ils font un excellent poulet *makhani*.

M. X : Ce genre de truc ne me réussit pas… La cuisine indienne, je veux dire. Et puis il faut que je rentre, ma femme et mes gosses m'attendent.

Lanz :Je comprends.

Les deux hommes se séparèrent sans se serrer la main. M. X monta dans une Jaguar XJ tandis que Lanz se dirigeait vers la grand-rue. Saint-Sylvestre prit son téléphone portable et tapa un numéro abrégé. La voix hésitante de Tahib Akurgal répondit à la deuxième sonnerie :

« *Selam*, allô ?

— C'est moi », dit le policier sans se nommer.

Dieu seul savait pour qui d'autre que lui roulait le portier de nuit de l'hôtel Ali Pacha.

« Oui ?

— Qu'as-tu entendu ? »

Lors de son premier entretien avec Tahib, l'étudiant en médecine bûcheur qui travaillait la nuit dans l'hôtel de son oncle pour payer ses études, il avait commencé par lui demander :

« Combien te donne l'homme aux cheveux gris qui a l'accent allemand pour l'informer si quelqu'un t'interroge à son sujet ? »

Devant l'hésitation de Tahib, il avait offert à l'étudiant le double de cette somme tout en lui promettant d'égorger toute sa famille, du plus jeune au plus vieux en finissant par lui, s'il s'avisait de jouer double jeu. Résultat, Tahib émargeait désormais chez Saint-Sylvestre à cent livres par mois.

« Ils ont rendez-vous avec Sa Seigneurie à 19h30 demain soir.

— Sa Seigneurie ? répéta le policier en se demandant s'il fallait voir là un sarcasme de M. X à l'égard de son patron ou prendre la formule au pied de la lettre.

— C'est l'expression qu'a utilisée l'autre homme, monsieur.

— A-t-il précisé le lieu de ce rendez-vous ?

— Oui. Il a même insisté pour que M. Lanz note l'adresse par écrit.

— Et quelle est-elle, cette adresse ?

— 9, Grantham Place ; appartement 6 ; Londres W1. »

Dans le quartier de Westminster, donc. Lanz et M. X jouaient dans la cour des grands : Grantham Place était à l'hôtel Ali Pacha ce que le ciel est à l'enfer.

« J'arrive, Tahib. Il va me falloir la clé.

— Non, je vous en prie, monsieur ! M. Lanz me tuera s'il apprend que je vous l'ai donnée.

— M. Lanz est en train de manger un poulet *makhani* dans un restaurant indien du coin – probablement celui où il dîne tous les soirs depuis trois jours.

— Je vous en supplie, monsieur. Je ne peux pas faire ça.

— Mais bien sûr que tu peux, répondit Saint-Sylvestre en souriant dans sa barbe. Et non seulement tu peux, mais tu vas le faire. Cent livres en prime, d'accord ?

— En plus des cent livres par mois ? » demanda Tahib d'un ton qui n'avait soudain plus rien de suppliant.

Saint-Sylvestre avait mené sa petite enquête sur les antécédents du veilleur de nuit et découvert à cette occasion que le père de Tahib était une personnalité en vue sur le marché de l'or du Kapali Carsi, le grand bazar d'Istanbul – donc un criminel. Les chiens ne faisant pas des chats, le policier en avait conclu que Tahib était peut-être un carabin, mais un carabin enclin au crime.

« Tout à fait, Tahib, en plus des cent livres mensuelles, confirma-t-il.

— Il vous faudrait peut-être aussi la clé de la chambre d'à côté, en cas de problème ?

— Là, tu me fais perdre mon temps, Tahib. J'ai horreur de ça.

— Pardonnez-moi, monsieur, je… Je vous attends, monsieur. »

Saint-Sylvestre prit dans son sac à dos son appareil photo miniature Chobi d'à peine plus d'un centimètre et le glissa dans la poche de poitrine de sa chemise. Trois minutes plus tard, il ouvrait la porte de la chambre de Konrad Lanz avec la clé fournie par Tahib Akurgal.

Située au dernier étage de l'hôtel, la chambre dominait une ruelle bordée de conteneurs à ordures de taille industrielle alignés contre l'arrière des immeubles dont la façade donnait sur la rue suivante. Un vieil escalier de secours tout rouillé zigzaguait contre le mur extérieur,

avec un palier au niveau de la fenêtre de Lanz, pratiquement condamnée par des couches de peinture accumulées.

La pièce contenait un lit étroit qui s'affaissait, un secrétaire installé sous l'unique plafonnier, et deux sièges – une sorte de fauteuil grand-père de style victorien aux bras et aux pieds chantournés, et un fauteuil club rebondi en velours bordeaux usé protégé par un jeté en chenille. Une table de chevet Ikea et une commode en contreplaqué complétaient l'ensemble. La valise de Lanz était ouverte sur la commode, offrant au regard un coûteux nécessaire de rasage dans un étui en cuir de chez Mulholand Brothers.

Saint-Sylvestre alla jusqu'au secrétaire, sur lequel était posés un bloc jaune couvert de notes soigneusement manuscrites, un feutre à pointe fine et la couverture du roman de Carl Hiaasen que Lanz avait apporté à Fourandao.

L'ingéniosité de Lanz forçait l'admiration : jour après jour, il avait établi de mémoire sur la jaquette du livre un plan extraordinairement détaillé du centre-ville où étaient reportés les emplacements des transformateurs électriques et des commutateurs téléphoniques. Il avait prêté une attention toute particulière au palais présidentiel, consignant le nombre de miradors et de tours de garde pour chacun d'entre eux. Les locaux du ministère de l'Intérieur apparaissaient à l'endroit exact qu'ils occupaient sur la place, de même que la résidence, en retrait de celle-ci, où logeaient les familiers que Kolingba avait placés à la tête de presque toutes les hautes fonctions administratives du Kukuanaland. Le plan indiquait aussi les itinéraires des patrouilles militaires, leurs heures de passage et leurs effectifs.

Les notes que contenait le bloc jaune complétaient les informations données par le plan. Elles étaient rédigées dans une sorte de sténographie assez simple à déchiffrer. Le mercenaire avait correctement évalué la garnison du palais à environ deux cents hommes en tout, dont une centaine réellement de service à chaque moment de la journée.

Les rares déplacements du président et de Gash étaient également répertoriés. Une page était consacrée exclusivement à l'armement, au parc de véhicules blindés et aux forces aériennes. Pas une erreur : rien n'avait échappé à Lanz.

D’autres feuillets présentaient une série de noms et de grades avec des nombres en regard qui devaient correspondre aux montants des soldes. Il y avait aussi des listes d’équipements. Au bas de chaque page était inscrit un total en euros. La dernière page ne comportait qu’une formule dont Saint-Sylvestre n’eut aucun mal à saisir le sens :

2 comp. X 200 (2 maj.) ASP
10 pel. X 20 (10 lieut.)
40 sect. X 10 (20 sgt)

Deux majors commandant deux compagnies de deux cents hommes fournies par une agence de sécurité privée dont le nom n’était pas précisé ; chaque compagnie divisée en dix pelotons de vingt hommes sous le commandement de dix lieutenants ; le tout subdivisé en quarante sections de dix hommes, chacune sous les ordres d’un sergent : voilà ce que prescrivait le docteur Lanz pour prendre le contrôle de Fourandao et du pays avec quatre cents soldats supérieurement entraînés et bien armés. Au total, en comptant les rémunérations, l’équipement et le transport, l’opération se montait à un peu plus d’un million d’euros.

Saint-Sylvestre commença à photographier les documents avec son Chobi tout en s’interrogeant.

Qui pouvait bien être prêt à payer un tel prix pour mettre la main sur un coin de jungle hostile et arriéré d’Afrique centrale en proie à la corruption, aux maladies, aux génocides, aux meurtres et aux viols de masse ? Et, surtout, pourquoi ?

16

Holliday percevait distinctement le murmure de la pluie d'été sur le toit du petit hôtel de Charles Street, dans le Vieux Carré français de La Nouvelle-Orléans, et l'arôme complexe de la bouillabaisse qui montait du restaurant au rez-de-chaussée. Conscient que tout s'évanouirait s'il ouvrait les yeux, il les gardait fermés, se prêtant à la caresse tiède de la brise qui entrait par les persiennes et séchait la sueur sur sa peau nue. Il écoutait son cœur reprendre son rythme normal tandis que lui parvenait, lointain, le thème de *Tiger Rag* joué à la trompette. Il savait où il se trouvait. Il savait aussi qui se trouvait près de lui sur le lit, tout en n'ignorant pas que cela ne pouvait être. Il était en poste à Fort Polk ; elle enseignait dans une école de la ville. Il y avait longtemps de cela.

« Reste, chuchota-t-il, tendant une main qui ne rencontra que le vide. Reste, juste un instant, Amy, je t'en prie. »

Seulement, Amy n'était plus que poussière et souvenir depuis des années. Elle ne vivait que dans ses rêves, mais avec quelle douloureuse intensité ! Il se réveilla et essuya ses larmes, content au moins qu'Eddie, déjà sorti de la petite tente qu'ils partageaient, ne l'ait pas vu pleurer.

Il leva les yeux vers le toit de toile de la Marmot Limelight camouflée aimablement fournie par le commando envoyé pour les assassiner. Le bruit de la pluie était bien réel. Plus curieusement, l'odeur de cuisine l'était aussi. Se secouant, il s'assit et se frotta le visage pour chasser les derniers vestiges de son sommeil agité. Parfois, il se prenait à détester le souvenir récurrent de sa femme, si vif et si profondément douloureux; parfois, au contraire, il se demandait avec angoisse comment il pourrait vivre sans lui, persuadé que si l'image d'Amy s'effaçait, il s'effacerait lui-même, comme le « vieux soldat » de la ballade citée par Mac Arthur dans son discours d'adieu. S'effacer… N'était-ce pas en fin de compte ce qu'il aurait de mieux à faire ?

Il sortit en rampant de la tente puis se releva. Des écharpes de brume flottaient sur la rivière et s'accrochaient aux arbres. La pluie chuchotait dans les feuillages. Des oiseaux s'interpellaient bruyamment. Eddie était

accroupi devant un feu qu'il avait allumé à deux pas de la berge, à l'abri d'un arbre touffu. Un gros poisson vert et blanc aux yeux globuleux, vidé et enfilé par les ouïes sur une tige de bois, était suspendu au-dessus des braises. Le Cubain leva la tête quand Holliday le rejoignit en se courbant pour passer sous les branches. Un épais rideau de grands roseaux les rendait pratiquement invisibles de la rivière.

« Encore des souvenirs, *mi coronel* ? demanda Eddie.

— Vous êtes trop perspicace, l'ami, répondit Holliday. Il sent bon, ce poisson.

— Un poisson boule. *Es muy sabroso*. C'est très bon.

— Je meurs de faim », déclara Holliday avant de se rendre compte qu'il ne mentait pas.

Eddie ramassa un rameau qu'il fit doucement glisser sur les écailles roussies du poisson : la peau se détacha, révélant l'épaisse chair nacrée en dessous.

« Presque prêt », annonça-t-il.

Comme si elle avait attendu cette réplique pour entrer en scène, Peggy, le visage chiffonné, sortit la tête de sa tente et promena sur les alentours un regard encore ensommeillé.

L'humidité ambiante la fît frissonner en dépit de la température déjà élevée. Elle traversa d'un pas traînant le petit espace découvert derrière l'écran de roseaux et se laissa tomber près de Holliday. Raffi parut à son tour un instant plus tard. Décrochant le poisson de la brochette, Eddie le coupa en quatre gros morceaux qu'il posa sur de larges feuilles plates.

« Mangez avec les doigts, dit-il en passant les assiettes improvisées. Ici, c'est comme dans les restaurants de La Havane : les couverts sont sous clé. »

Peggy préleva une pincée de chair blanche feuilletée, la porta à sa bouche, mâcha consciencieusement et avala.

« Pas mal pour un restaurant en pleine jungle, admit-elle. Mais ça manque un peu d'assaisonnement.

— Attendez ! s'exclama Eddie. J'ai cueilli ça rien que pour vous. »

Se penchant en avant, il tendit à Peggy une des grandes feuilles pliée de façon à former un paquet. Elle l'ouvrit et vit un petit tas de miettes blanches.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Goûtez-en un peu. Un tout petit peu. »

La jeune femme prit quelques fragments sur le bout de son doigt, les posa sur sa langue… et se mit aussitôt à tousser et grimacer en agitant les mains, les yeux fermés.

« Oh ! là ! là ! Ça pique ! s'écria-t-elle. De l'eau, vite ! »

Eddie lui lança une des bouteilles qu'ils avaient trouvées dans les provisions de leurs agresseurs. Peggy ôta la capsule, vida la bouteille d'un trait puis se renversa en arrière, les joues dégoulinantes de larmes.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda-t-elle en suffoquant.

— Des piments oiseaux », répondit le Cubain avec un grand sourire.

Il pointa son couteau vers l'autre côté du feu, désignant un arbuste foisonnant à larges fleurs mauves au milieu de la végétation.

« Il y en a partout, par ici, ajouta-t-il.

— Elle ne connaît que le piment en flacon qu'on trouve sur les tables des restaurants, commenta Holliday, hilare.

— C'est ça, moque-toi ! » dit Peggy, qui arracha un morceau de son poisson et se remit à manger.

Les autres l'imitèrent, dégustant en silence, le regard tourné vers la rivière à demi cachée par la brume.

« Une décision s'impose, déclara enfin Holliday après avoir terminé son plat et s'être léché les doigts un à un.

— Quelle décision ? demanda Peggy.

— Celle de savoir si nous continuons ou pas.

— Je ne comprends pas, intervint Raffi.

— Il ne s'agit plus d'une chasse au trésor. L'affaire est sérieuse, maintenant.

— Elle l'a toujours été à mes yeux, dit l'Israélien.

— Raffi, tant que notre but était de trouver les mines du roi Salomon, notre expédition pouvait s'apparenter à un jeu de piste, comme ceux des archéologues qui vont chercher l'arche de Noé sur le mont Ararat ou le Graal dans les ruines de Petra. Le problème est que la piste que nous sommes en train de suivre est devenue sacrément dangereuse : je vous rappelle qu'on a essayé de nous tuer.

— Pas à cause des mines du roi Salomon, objecta Raffi.

— Non, les gens qui nous en veulent sont en quête d'autre chose, seulement nous les gênons. Et ils ne plaisantent pas. Demandez à feu M. Archibald Ives ce qu'il en pense !

— Alors, on laisse tomber ?

— Je n'ai pas dit ça, Raffi. Mais nous devons nous mettre à couvert. Ces types nous ont tiré dessus avec des missiles air-sol, quand même ! C'était un avertissement, et je suis d'avis que nous en tenions compte.

« ¡Silencio ! ordonna soudain Eddie, oreille tendue vers la rivière, paupières closes.

— Qu'y a-t-il ? demanda Peggy.

— Écoutez ! siffla le Cubain. Et restez baissés ! »

De ses deux mains en coupe, il ramassa de la terre qu'il jeta sur le feu pour le recouvrir. Il renouvela l'opération et tassa la terre avec ses paumes.

« J'entends, maintenant, chuchota Holliday. Ça vient de l'amont. »

Eddie traversa d'un bond l'espace découvert pour se tapir derrière les roseaux. Avant de le suivre, Holliday se tourna vers Peggy et Raffi.

« Ne bougez pas ! Ne vous montrez pas ! »

L'archéologue acquiesça d'un signe de tête.

« Ça se rapproche », dit tout bas le Cubain, qui scrutait la rivière à travers les roseaux quand Holliday le rejoignit.

Des voix étrangement aiguës rappelant un chœur d'enfants semblaient surgir de la brume, accompagnées, en écho, par des coups rythmés et pesants, tels les battements étouffes d'un énorme tam-tam de bois.

« C'est le *Guenmilere*, chuchota Eddie, prêtant l'oreille.

— Le quoi ?

— Le *Guenmilere*. Un *canto* de la *Santeria* – du vaudou.

— Une mélopée ?

— Oui, une mélopée. »

Le son s'interrompit quelques secondes.

« *¡ Cono !* » jura Eddie entre ses dents.

La source de l'étrange psalmodie venait d'apparaître : deux lourdes

pirogues étroites d'une vingtaine de mètres de long taillées dans des troncs de frêne et dotées d'un long balancier en forme de banane ; sur chacune, quarante rameurs à la manœuvre, tous des garçons âgés de huit à douze ans portant, attachés dans le dos, des fusils d'assaut AK-47 bien trop grands pour eux. Une pile de ravitaillement arrimée sous une bâche occupait le milieu de chaque embarcation.

Et ils se remirent à chanter, suivant la sinistre cadence qu'un adulte, assis à l'arrière, marquait d'un puissant coup de massue contre la coque et d'un long grognement sourd après chaque verset :

En avant, soldats du Christ
Ohé !
Marchons comme à la guerre
Ohé !
Les yeux sur la croix de Jésus
Ohé !
Qui nous devance
Ohé !
Le Christ notre royal seigneur
Ohé !
Mène le combat
Ohé !
Voyez dans la bataille
Ohé !
S'avancer ses drapeaux

Les deux bateaux fendaient le courant, bondissant à chaque coup de pagaie qui pliait les enfants en deux, comme écrasés par le poids du fusil sur leur dos et enchaînés tels des esclaves par le rythme des coups de gourdin contre le bois. « Des enfants-soldats ! » souffla Holliday.

Des enfants arrachés à leurs familles, contraints à regarder se perpétrer des atrocités, puis à en commettre eux-mêmes, avant d'être enrôlés dans une armée démoniaque pour se transformer en monstres sauvages et sanguinaires. Il en avait déjà croisé en Somalie et,

sporadiquement, en Afghanistan, où ils étaient plus orphelins que soldats, mais jamais encore il n'en avait vu autant, en uniforme et bien armés.

« Qui sont-ils ?

— L'armée de résistance du Seigneur, répondit Eddie. Créée en Ouganda, à l'origine, et commandée par un dingue nommé Joseph Kony.

— Qu'est-ce qu'ils font ici ? demanda Holliday tandis que les énormes pirogues s'éloignaient vers l'aval, progressivement avalées par la brume.

— Qui sait ? Ils se battent pour n'importe qui, maintenant, si on les paye bien. Mais je peux vous garantir une chose : ceux que nous venons de voir ne sont qu'une avant-garde. D'autres les suivent. Sur la rivière et à pied dans la jungle. Vous n'avez plus le choix, à présent.

— Plus le choix ?

— Nous ne pouvons plus retourner en arrière, *mi coronel* Si nous voulons survivre, nous devons continuer. »

17

Le salon de l'appartement, entièrement blanc, était résolument moderne, avec un canapé blanc, plusieurs fauteuils assortis et une table basse en verre et acier disposés devant la cheminée en briques blanches. Au-dessus de cette dernière était accroché un grand triptyque de Francis Bacon que l'artiste avait peint pour commémorer la mort de son amant, George Dyer. Ce portrait saisissant d'un homme en train de se tordre de douleur sur une plage avait été acheté chez Sotheby pour soixante-sept millions de dollars.

Bien que propriétaire du tableau depuis trois ans par l'intermédiaire du Fonds Bambridge, sir James Matheson ne l'avait encore jamais remarqué. L'industriel trouva l'œuvre à son goût, sans doute parce qu'elle exprimait avec une violence sans fard des sentiments passionnés qu'il était raisonnablement certain de ne jamais éprouver lui-même, l'exemple de son père et treize années dans les *public schools* anglaises l'ayant mis à l'abri de ce genre de chose.

Avec lui dans la pièce se trouvaient Konrad Lanz, le major Allen Faulkener et l'invité d'honneur, François Nagoupandé, en grand uniforme de général de l'armée britannique. La poitrine de Nagoupandé semblait tirée vers la gauche par le poids de toutes les médailles que Faulkener avait pu dénicher pour lui : croix de guerre française, General Service Medal indienne, médaille des volontaires de la Royal Navy, Victoria Cross, George Cross, croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges, Distinguished Service Medal, médaille Pro Patria d'Afrique du Sud, et même une très jolie grand-croix de l'ordre de l'Aigle romain, auquel Benito Mussolini avait eu l'honneur d'appartenir jusqu'à sa mort en 1945. Nagoupandé, qui tenait à être désormais présenté comme le général de brigade François Nagoupandé, n'avait pas la moindre idée du sens réel de ces décorations et s'en moquait bien, l'essentiel pour lui étant d'en posséder un plus grand nombre que Kolingba.

Pendant le séjour à Londres du général de brigade, Faulkener avait veillé à faire ouvrir pour lui un compte numéroté à la Gesner Kantonalbank d'Aarau, en Suisse, crédité d'un montant d'un million de

dollars comme avance sur honoraires pour ses futures prestations en tant que consultant. Plusieurs gardes du corps avaient également été mis à la disposition de l'apprenti despote, ainsi qu'une télévision satellite pour occuper ses journées et une escouade de jeunes femmes dévouées pour égayer ses soirées. À aucun moment il n'était sorti de la maison de Belgravia où il était en lieu sûr, sauf pour aller essayer sa nouvelle garde-robe chez Gieves & Hawkes. Ses repas, provenant de divers pubs et restaurants du quartier, lui étaient apportés par les gardes du corps.

Faulkener commença de lire le plan d'action exposé par Lanz dans un mémoire dactylographié de quarante-deux pages :

« À vingt-quatre zéro zéro, le jour de l'intervention, la moitié de la force de quatre cents hommes atterrira sur l'aéroport de Fourandao à bord d'un Vickers Vanguard loué à la société Lebanese Air Transport, en provenance de l'aéroport de Mopti, au centre du Mali – ville choisie comme point de ralliement de l'ensemble des effectifs. Ces deux cents hommes seront répartis en deux groupes de cent nommés Vanguard Un et Vanguard Deux.

« Vanguard Un aura pour mission de prendre l'aéroport de Fourandao et de neutraliser tout l'équipement opérationnel présent sur le site, y compris les deux hélicoptères Kamov Ka-52 "Alligator" que nous savons être basés là. Vanguard Deux aura pour mission de détruire les répéteurs hyperfréquence de l'aéroport ainsi que le dispositif de liaisons satellitaires montantes. À l'exception du signal ondes courtes du palais présidentiel, le Kukuanaland sera ainsi entièrement coupé du monde, et en particulier de Bangui, la capitale de la Centrafrique.

« Une fois ces buts atteints, deux pelotons de vingt hommes, l'un appartenant à Vanguard Un, l'autre à Vanguard Deux, resteront sur place pour sécuriser l'aéroport et couvrir une éventuelle manœuvre de repli, bien que cette précaution ait peu de chance de se révéler nécessaire. Les noms de code de ces deux pelotons seront Van A et Van B. Les cent soixante hommes restants de Vanguard Un et Vanguard Deux pénétreront ensuite dans Fourandao par l'avenue Forno da Cal, comme indiqué sur le plan dont chaque homme recevra un exemplaire.

« Les objectifs de Vanguard Un et Deux seront la place de la Révolution-du-Général-Kolingba, les locaux du ministère de l'Intérieur (situé au-dessus de la Banque des États de l'Afrique centrale, au nord de

la place) et l'ensemble résidentiel protégé derrière l'hôtel Trianon Palace. C'est vraisemblablement dans cet ensemble bien gardé que loge le gratin des bureaucrates locaux. Les gardes devront être abattus, mais les occupants des immeubles seront consignés dans leurs appartements. Toute tentative de fuite de la part d'un résident sera réprimée avec le degré de force approprié.

« Une heure avant l'arrivée de Vanguard Un et Deux à l'aéroport de Fourandao, le reste des effectifs amerrira sur la rivière Kotto dix kilomètres en aval du port de Fourandao – situé à l'extrémité sud de l'agglomération –, à bord de deux hydravions Short Shetland de la Seconde Guerre mondiale remis à neuf. Chaque appareil transportera un groupe de cent hommes désignés sous les noms de Rivière Un et Rivière Deux. Ces hommes se seront eux aussi préalablement rassemblés à Mopti, à cinq kilomètres au nord de la ville, sur le fleuve Niger.

« À partir de leurs points de débarquement, indiqués sous forme de coordonnées GPS sur leurs ordres de mission, Rivière Un et Deux remonteront la Kotto dans des Zodiac Minuteman de dix places qui seront nommés Zodiac A, B, C, et ainsi de suite jusqu'à T, par souci de clarté dans les transmissions radio. Zodiac A et Zodiac B demeureront près des deux avions sur la rivière, avec à leur bord les pilotes, copilotes et mécaniciens des appareils.

« À leur arrivée sur le port de Fourandao, les dix-huit sections numérotées de Zodiac C à Zodiac T reconstitueront les deux groupes d'origine, confirmeront leur arrivée par radio à Vanguard Un et Deux, puis progresseront vers le nord par la rue de la Liberté jusqu'à la place de la Révolution-du-Général-Kolingba. Ils investiront le côté sud de la place ainsi que ses abords immédiats.

« Le top départ de l'opération étant donné bien après le début du couvre-feu, fixé à dix-huit heures zéro zéro à Fourandao, on pourra considérer que toute personne, militaire ou civile, rencontrée au cours de l'opération appartient aux forces ennemies et agir en conséquence.

« Les positions des différentes forces une fois établies et les montres des quatre commandants de groupe synchronisées, l'attaque du palais présidentiel pourra être lancée. Elle commencera par un bombardement au mortier qui débutera à zéro zéro minute pour cesser à zéro quinze minutes. Dans le même temps, des roquettes LAW seront tirées sur les

miradors occupant les angles de l'enceinte. L'antenne ondes courtes située sur le toit du bâtiment principal sera également prise pour cible.

« Simultanément, des équipes de tireurs d'élite appartenant aux quatre groupes abattront tout membre des forces de sécurité du palais qui chercherait à fuir. Nous savons qu'un certain nombre de véhicules de transport blindés stationnent à l'intérieur de l'enceinte. Ceux d'entre eux qui n'auraient pas été détruits par les tirs de mortier ne devront pas quitter les lieux. Il sera fait usage de la force nécessaire pour juguler toute tentative dans ce sens, incluant l'emploi de lance-roquettes RPG, de roquettes LAW et la pose de mines antichars M-21 aux intersections des rues avoisinant l'enceinte.

« Plusieurs rumeurs font état de l'existence d'un tunnel reliant le palais présidentiel à un bâtiment extérieur. Au cours de ses repérages, le lieutenant-colonel Lanz a remarqué trois édifices en bien meilleure condition que leurs voisins dont un, abritant une pharmacie, semblait être sous la surveillance – ou sous la garde – de deux hommes en civil installés dans une voiture.

« L'examen des méthodes habituellement privilégiées par le commandant en second du général Kolingba, un certain Olivier Gashabi, alias Oliver Gash, accrédite tout à fait l'hypothèse du tunnel. Il est donc suggéré que la pharmacie soit anéantie à l'aide de roquettes incendiaires tirées au RPG dès le déclenchement des tirs de mortier et que ses ruines fassent par la suite l'objet d'une surveillance.

« On estime qu'entre la moitié et les deux tiers des défenseurs du palais auront été tués ou blessés une heure après le début de l'assaut. Toute offre de reddition devra être refusée et traitée par la force, même celle de Kolingba lui-même.

« L'effectif total des forces armées réparties dans de petites garnisons sur tout le territoire du Kukuanaland est estimé à trois mille hommes, le commandement, le contrôle et le ravitaillement de ces unités étant assurés depuis Fourandao.

« Les quatre cents hommes du corps expéditionnaire n'étant ni assez nombreux, ni suffisamment équipés pour empêcher sur la durée un regroupement de ces différentes garnisons, il est impératif de trancher dès le début et de façon définitive la tête du serpent. Le corps expéditionnaire n'étant, en outre, pas en mesure de prendre en charge

des prisonniers, les forces ennemies présentes à l'intérieur de l'enceinte devront être annihilées à cent pour cent.

— Et la population civile ? demanda Matheson.

— La population est terrorisée par la tyrannie de Kolingba. S'il est tué, la première réaction des habitants sera d'exprimer leur soulagement.

— Les fonctionnaires, dans leurs appartements ?

— Ils seront assignés à résidence. Le général de brigade Nagoupandé m'assure que son gouvernement en exil compte suffisamment de membres loyaux pour remplir les fonctions qu'assurent en ce moment les occupants des trois immeubles réservés.

— Et après que le général de brigade aura officiellement pris les rênes du pouvoir ?

— Ces gens seront alors à la discrétion du général de brigade Nagoupandé », répondit Faulkener sans manifester la moindre émotion.

Nagoupandé ne s'était pas fait faute de lui décrire avec force détails ce qu'il comptait faire subir à « chacun d'entre eux », hommes, femmes et enfants, mais à quoi bon accabler Matheson d'informations aussi macabres qu'obscènes ?

« Bien entendu, acquiesça l'industriel. Combien de temps nos troupes sont-elles censées demeurer sur place avant d'être relevées ?

— Six jours, dit Faulkener d'un ton dégagé. C'est le délai que nous estimons indispensable pour que la nouvelle du retour du général de brigade se répande par le bouche à oreille sur l'ensemble du territoire.

— Transmission par tam-tam ? commenta plaisamment Matheson en allumant un cigare.

— Une étude menée par la société InterMedia il y a quelques années a montré que dans les régions où subsistent des populations isolées, comme certains pays d'Afrique et le Kukuanaland en particulier, le bouche à oreille demeure le moyen de communication le plus efficace. Si les conclusions de cette étude sont exactes, nous pouvons nous attendre à ce que soixante-quinze pour cent de la population soit informée au bout de quatre jours et quatre-vingts pour cent au bout de six.

— Et une fois les populations au courant de cette bonne nouvelle, quelles seront les conséquences ? »

Nagoupandé prit alors la parole pour la première fois.

« Je suis un Banda, vous le saviez ?

— Naturellement, répondit Matheson.

— Quatre habitants sur cinq sont des Bandas. Une majorité écrasante. Quand les gens apprendront que Kolingba est mort et que je suis au pouvoir, il y aura aussitôt une révolution des machettes, comme disaient les colons français. Le sang des Bayas et des Yakimas coulera à flots et les garnisons seront débordées. Une armée populaire banda verra le jour en quelques semaines et j'en serai le chef. Vous pouvez être sûr que tous les Yakimas encore vivants prendront alors la fuite.

— Limbani aussi ?

— Limbani est mort », répliqua Nagoupandé, catégorique, son regard noir se faisant glacial.

Matheson tressaillit et se plongea dans la contemplation de son cigare pour dissimuler l'appréhension qui venait de le saisir. Faulkener avait réussi à le convaincre que Nagoupandé n'était qu'un candidat dictateur cupide comme il en existait tant, prêt à profiter de son quart d'heure de gloire avant de sombrer dans l'oubli, mais à présent le ton péremptoire du personnage ébranlait ses certitudes.

« En êtes-vous certain ? intervint Lanz. Je n'aime pas beaucoup l'idée de devoir faire face à une deuxième armée surgie de la jungle à la dernière minute.

— Pendant votre mission d'espionnage dans mon pays, avez-vous vu le moindre signe de sa présence ?

— Non, aucun. Si ce n'est l'expression sur le visage d'un barman quand j'ai prononcé le nom de Limbani.

— Ah, oui, Marcel Boganda ! s'exclama Nagoupandé en éclatant de rire. C'est un informateur de Jean-Luc Saint-Sylvestre, le chef des services de sécurité qui dirigeait la police secrète quand j'étais l'adjoint de Limbani. Déjà à cette époque-là, Boganda était une des araignées qui aidaient Saint-Sylvestre à tisser sa toile.

— Saint-Sylvestre, répéta Lanz avec un pâle sourire. Le nom du fonctionnaire des douanes à qui j'ai eu affaire en débarquant à l'aéroport.

— Il a connaissance des listes des passagers bien avant que les avions n'atterrissent. Quand il voit un nom inconnu sur un manifeste de vol, il enquête parfois lui-même. Un homme avisé, notre Jean-Luc.

— Du vent, tout ça, déclara Matheson. Ce qui est sûr, c'est que Limbani représenterait une réelle menace. Lui seul dispose des ressources et de l'instruction requises pour fomenter une révolution au Kukuanaland.

— Vous cachez mal vos préjugés, monsieur, dit Nagoupandé en adressant à Matheson un regard dépourvu d'expression. Vous me prenez pour un de ces sauvages interchangeables du continent noir qui ne rêvent que de dépouiller leur pays avant de se retirer dans le luxe et l'anonymat d'un petit eldorado comme Dubaï ou la Suisse. Seulement, moi, je ne suis pas le banal tyranneau africain que vous croyez. Je suis titulaire d'une licence d'anthropologie de l'université de Paris et d'un master en économie politique de l'université Ruprecht-Karls de Heidelberg, voyez-vous. Si je suis rentré dans mon pays, c'était dans l'espoir de le faire évoluer, d'améliorer le sort de mon peuple. Je pensais que, moyennant un peu de temps, de travail et de patience, il pourrait redevenir le paradis qu'il était avant que les Français n'y importent la corruption. Je me trompais. Une fois contractée, la corruption est une maladie incurable. Kolingba n'en est qu'un symptôme.

« Alors prenez tout ce que vous voudrez, sir James. Je suis disposé à être votre marionnette aussi longtemps que vous le désirerez. Mais payez-moi bien. Avisez-vous de me tromper ou de me trahir, et vous vous en mordrez les doigts. Ma seule exigence est que vous m'apportiez la tête de Salomon Bokassa Sesesse Kolingba au bout d'une pique… Assez sauvage à votre goût, sir James ? » ajouta le général de brigade avec un sourire affable.

Matheson fuma son cigare en silence un long moment, les yeux sur le tableau de Bacon qui lui avait coûté deux fois la somme qu'il allait devoir débourser pour la déstabilisation du Kukuanaland – un pays gangrené dont il pourrait sans doute tirer dix milliards de livres de profit à travers la société-écran dont Faulkener était en train de négocier l'acquisition avec la banque d'Aarau. Un bon retour sur investissement en regard des risques encourus et de la quantité de sang versé.

Il tourna de nouveau son regard vers Nagoupandé. Le bonhomme avait l'air grotesque dans son uniforme de général de brigade, pourtant, Matheson le savait, ce n'était pas pour satisfaire sa vanité qu'il avait choisi cette tenue, mais pour symboliser sa puissance aux yeux de son peuple. Son accoutrement était l'équivalent des scarifications de certains chefs africains : plus les incisions étaient nombreuses, plus grande était la puissance.

Matheson savait exactement à quoi s'en tenir sur le compte de l'Africain, dont les belles phrases ne changeaient rien à l'affaire. En définitive, seul comptait le fait que Nagoupandé était assez malin pour faire ce qu'on lui demandait, car il n'ignorait pas qu'on pouvait le remplacer aussi facilement qu'une marionnette fabriquée en série.

« Assez sauvage à mon goût, oui, général de brigade Nagoupandé, répondit-il enfin. Bien assez sauvage. »

Au numéro 9 de Grantham Place, une impasse très chic donnant dans Old Park Lane, se dressait un groupe d'immeubles en brique d'époque victorienne bâtis autour d'une cour intérieure accessible de trois côtés par des portes cochères. Bien qu'en brique, l'ensemble n'était pas sans rappeler le Dakota Building, à New York, un édifice que le capitaine Jean-Luc Saint-Sylvestre, admirateur de Roman Polanski et de John Lennon, connaissait bien. Au Kukuanaland, bien sûr, Mark David Chapman, l'assassin de Lennon, aurait été exécuté sur-le-champ et démembré.

Une simple visite au siège de l'organisme de gestion du patrimoine historique – l'English Heritage – à Holborn avait permis au policier de consulter les plans originaux de l'appartement numéro 6 situé au premier étage, un monstre de dix pièces, comprenant deux chambres de bonne et quatre salles de bains.

Le bail à long terme pour la location de l'appartement était établi au nom d'un certain Fonds Bambridge, une entité juridique représentée par un cabinet d'avocats d'Édimbourg, en Écosse, qui payait l'intégralité du loyer au premier janvier de chaque année ainsi que les frais de nettoyage et d'entretien. Le cabinet écossais faisait en outre don de dix mille livres

par an à l'English Heritage, dont les administrateurs ignoraient tout du Fonds Bambridge et ne tenaient pas à en savoir plus.

À 18 h 30, vêtu d'un costume de bonne coupe acheté à Savile Row, Saint-Sylvestre sortit du métro à la station Hyde Park Corner, puis descendit Piccadilly à pied jusqu'à Old Park Lane, d'où il gagna Grantham Place et l'entrée principale du groupe d'immeubles. Rien n'avait changé depuis sa première visite de reconnaissance. Après avoir fait mine de relacer sa chaussure, il retourna dans Old Park Lane et entra dans un pub qui portait, comme beaucoup d'autres, le nom de Rose and Crown. Là, il choisit une table près de la large baie donnant sur la rue, commanda une Heineken ainsi qu'une tourte au bœuf et aux rognons, et s'installa pour attendre.

Le défilé commença à 18 h 45 par l'arrivée de M. X avec en remorque un invité surprise en la personne de François Nagoupandé lui-même, en grand uniforme de général de brigade. Deux gardes du corps accompagnaient M. X et l'ex-adjoint du gouverneur Amobe Limbani. Vingt minutes plus tard, ce fut au tour d'une Rolls Royce Phantom noire de passer comme un souffle dans la rue étroite et, en se penchant, Saint-Sylvestre vit en descendre une silhouette qu'il reconnut pour l'avoir souvent eue sous les yeux en lisant le *Times, Country Life* ou le *Wall Street Journal* : celle de sir James Matheson, PDG de la Matheson Resource Industries, l'un des hommes les plus riches du monde.

Encore vingt minutes, et ce fut Konrad Lanz qui débarqua d'un taxi au coin de Grantham Place. Un fascinant rassemblement de sorciers autour du chaudron du Kukuanaland, songea Saint-Sylvestre. De tous, le plus étonnant était Nagoupandé. Kolingba, comme on pouvait s'y attendre, avait sous-estimé l'ex-gouverneur adjoint, mais Saint-Sylvestre n'avait eu de cesse de retrouver sa trace depuis le coup d'État. En vain jusqu'ici. Pour un « bouffon de petit fonctionnaire incompétent », comme le qualifiait Kolingba, Nagoupandé était remarquablement habile dans l'art du camouflage.

La participation de Nagoupandé à la réunion de Grantham Place confirmait tous les soupçons de Saint-Sylvestre. Matheson avait découvert des richesses dans l'arrière-pays de Fourandao et il était prêt à payer le prix pour se les approprier en se débarrassant de Kolingba et en mettant Nagoupandé à sa place.

Comme cela lui arrivait souvent, le policier se demanda si le fait de détenir tant de secrets explosifs ne représentait pas à terme un danger mortel pour lui. Bien conscient que si Nagoupandé accédait au pouvoir, le coup de balai qu'il donnerait n'épargnerait aucun recoin, il n'eut toutefois pas à réfléchir longtemps pour conclure qu'il était plus sage de servir le diable qu'il connaissait plutôt que celui qu'il croyait connaître. Il résolut donc de rester, momentanément du moins, fidèle à Salomon Kolingba.

Après avoir dégusté quelques bières en prenant son temps, il quitta le pub bruyant pour aller se poster à la terrasse du casino Rendezvous de Mayfair, un peu plus haut dans Old Park Lane. Grantham Place étant fermée à son extrémité par le mur arrière d'un immeuble donnant sur Brick Street, il était certain de ne pas manquer les participants à la réunion quand ils sortiraient.

À 23 h 30, Nagoupandé et ses deux gorilles débouchèrent de la voie sans issue. Lanz suivit une demi-heure plus tard et, quinze minutes après son départ, la Rolls Royce reparut pour emmener M. X et sir James Matheson. Sauf coup fourré, l'appartement devait être vide à présent, mais, soucieux de ne prendre aucun risque, Saint-Sylvestre attendit encore une demi-heure. Il quitta enfin le café à 0h45, parcourut les quelques dizaines de mètres qui le séparaient de Grantham Place et s'engagea dans l'impasse.

S'il y avait une loge de concierge sous la voûte d'entrée du côté d'Old Park Lane, la porte cochère de Grantham Place n'était pas surveillée. Elle était simplement fermée par un portail en fer forgé ouvragé à pointes de flèches de trois mètres de hauteur dont les verrous d'origine avaient été remplacés par des serrures Yale modernes. Saint-Sylvestre prit dans sa poche son passe-partout électrique tubulaire ainsi qu'une tige de torsion. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule puis enfonça la tige dans la serrure et appuya sur les goupilles.

Il introduisit ensuite l'extrémité pointue du passe-partout dans l'orifice, actionna trois ou quatre fois le bouton de contact pour aligner les clavettes et tourna la barre de torsion vers la gauche. Le portail s'ouvrit d'un coup. Saint-Sylvestre remit ses outils dans sa poche avant de pousser le battant pour pénétrer dans la cour intérieure déserte, qu'il

traversa jusqu'à la porte d'accès à l'immeuble. Il s'assura que la voie était libre et réitéra la manœuvre avec son petit attirail de cambrioleur.

Enfin, rempochant une nouvelle fois son matériel, il entra, grimpa trois marches et prit le couloir qui menait au vestibule où se trouvaient les ascenseurs. Dans le hall, assis derrière une élégante réplique de bureau Louis XV, un agent de sécurité à moitié endormi lisait le *Daily Mirror*. Quand Saint-Sylvestre fit son apparition, l'homme leva la tête et le regarda approcher par-dessus son journal.

« Sa Seigneurie a oublié ses lunettes », expliqua le policier avec un sourire.

Le garde hocha la tête et se replongea dans sa lecture. Saint-Sylvestre prit l'ascenseur jusqu'au premier étage. Quelques instants plus tard, il poussait la porte de l'appartement numéro 6 après en avoir crocheté la serrure sans grande difficulté.

Aussi vaste que l'avait laissé prévoir le plan de l'English Heritage, l'endroit était meublé dans un style anonyme ultra-moderne qui ne révélait rien de ce que pouvaient être ses locataires. Les seules traces d'une occupation récente étaient un mégot de cigare frais dans un énorme cendrier en cristal sur la table basse du salon et, dans la cuisine, quelques verres sales dans le lave-vaisselle.

Quelqu'un viendrait vraisemblablement faire un peu de nettoyage avant une nouvelle utilisation des lieux. Tout semblait indiquer que Saint-Sylvestre s'était donné du mal pour rien. Il inspecta chaque pièce sans trouver quoi que ce soit d'intéressant. Puis il ouvrit les portes persiennes du placard de l'entrée et un objet incongru lui apparut enfin, tandis que se répandait dans l'air le parfum d'une coûteuse lotion après-rasage.

Si sa mémoire ne le trahissait pas, l'after-shave, baptisé Dia pour homme, était élaboré par la parfumerie Amouage, fondée à l'instigation du sultan d'Oman dans les années 1980. Étant donné son prix exorbitant de deux ou trois cents dollars l'once, il avait probablement été acheté dans le but d'impressionner Nagoupandé. Mais l'objet qui avait attiré son attention était une carte de visite au nom de Leonhard Euhler, Gesler Bank, 11 Rathausgasse, Aarau, Suisse.

18

Ne pagayant que de temps en temps, ils se laissaient porter par le courant qui les entraînait vers l'ouest. Ils avaient attaché les pirogues l'une derrière l'autre en se servant des fentes normalement utilisées pour les « portages » sur terre ferme aux endroits où des chutes rendaient la navigation impossible. La force du courant augmentait à mesure que la rivière se rétrécissait entre des rives escarpées très différentes des berges plates et boueuses qui avaient prévalu jusque-là. Les tourbillons et les remous avaient pratiquement disparu, ainsi que les crocodiles, qui auraient eu du mal à trouver des proies dans un flot si rapide.

Même le bruit de la rivière avait changé. C'était à présent un rugissement puissant et profond, répercuté par les pentes des collines qui commençaient à émerger de la jungle. Le lendemain du jour où ils avaient vu les enfants-soldats, au lever du soleil, Holliday aperçut, loin devant, le halo magique et chatoyant d'un arc-en-ciel.

« Nous arrivons à des chutes, cria-t-il à Raffi et Peggy, qui occupaient la pirogue de queue. Au prochain endroit propice que je repère, nous accostons pour reconnaître le terrain. »

Ignorant de quel côté ils allaient pouvoir aborder, Holliday et Eddie tenaient le milieu de la rivière dont ils sentaient le courant se renforcer à chaque seconde.

Au bout d'un quart d'heure, Eddie désigna de sa pagaie ruisselante un point du rivage sur tribord en hurlant : « *¡Ahi !* Là-bas ! »

L'endroit qu'il montrait, à deux cents mètres sur la droite, était une minuscule tache d'un vert un peu plus pâle que la végétation environnante. Holliday effectua un large mouvement circulaire sur la gauche avec sa pagaie de façon à faire dévier la proue de la première pirogue et ils sortirent du courant légèrement de biais. Eddie et lui se mirent à ramer vigoureusement, imités par Raffi et Peggy dans l'autre embarcation. Quand ils furent tout près de la petite plage, Holliday tendit le bras en arrière et défit d'une simple traction le nœud de l'attache de remorque. Les deux pirogues atteignirent le bassin à peine

visible d'eau stagnante et, emportées par leur élan, glissèrent jusque sur le sable grossier de la berge.

Holliday et Eddie sautèrent sur le sol pour traîner leur embarcation entièrement au sec puis se laissèrent tomber, épuisés, pendant que Raffi et Peggy hissaient la leur hors de l'eau. D'où ils se trouvaient, ils entendaient au loin le tonnerre continu de la cascade.

« Nous ne sommes pas les premiers à nous être arrêtés ici », dit Eddie.

Il plongea la main dans les hautes herbes qui bordaient l'étroit ruban de sable et brandit une boîte verte de soda mousse Sparletta tout aplatie.

« Les gamins soldats ? demanda Peggy.

— *¿ Los niños ? Si*, acquiesça Eddie.

— Je me demande pour qui ils partent en guerre », dit Holliday.

Raffi haussa les épaules.

« Sans doute pour Kolingba, ou pour un de ses ennemis.

— C'est peut-être juste un raid de recrutement, dit Eddie. Les frontières n'ont pas de réalité, pour eux. Ils entrent dans un village, n'importe où, ils prennent les enfants, et si les parents protestent ils les tuent. Quelquefois, ils les tuent de toute façon.

— Ce qui m'importe n'est pas tellement de savoir ce qu'ils fabriquent, mais de faire en sorte qu'ils ne nous repèrent pas, reprit Holliday. Là où nous sommes, nous risquons d'être pris entre deux feux. Il y en a devant nous, mais aussi derrière.

— Nous pourrions cacher les pirogues, attendre que le deuxième groupe passe, puis remonter vers l'amont à pied, suggéra Raffi.

— Ils auront aussi des patrouilles à terre, objecta Eddie. Ils sont chez eux, dans la jungle. Il est presque certain qu'ils nous trouveraient.

— Nous ne savons même pas à quelle distance d'ici est le premier groupe, ni s'il a déjà atteint sa destination, ajouta Holliday.

— Il n'existe aucun moyen de le savoir ? demanda Peggy.

— Nous devons avant tout porter les bateaux jusqu'en dessous des chutes, affirma le Cubain. Ils auront peut-être laissé des traces à cet endroit-là, une piste jonchée de Sparletta, par exemple, ajouta-t-il en brandissant de nouveau la boîte de soda vide. Comme les deux enfants avec la *bruja*, la sorcière, et sa maison en pain d'épices.

— Hansel et Gretel ? dit Peggy en s'esclaffant.

— *Sí*, acquiesça Eddie. À la fin, ils font cuire la sorcière dans le four, c'est bien ça ?

— C'est bien ça, oui, répondit Holliday sans rire. Et c'est exactement ce que feront de nous ces petits chérubins à fusils d'assaut s'ils nous attrapent. Raffi, vous allez venir avec moi voir où se trouve la ligne de front. Peggy, tu restes ici avec Eddie pour surveiller nos arrières. Vous n'aurez qu'à décharger une partie du matériel pour alléger les pirogues.

— Ça marche. »

Holliday et Raffi s'enfoncèrent dans la jungle en suivant un étroit sentier qui servait à l'évidence d'itinéraire de « portage » depuis très longtemps, comme en témoignaient les vieux rondins pourris à demi enfouis dans la terre noire tous les deux mètres pour faciliter le glissage des pirogues. Leur avance était saluée par des jacassements et des cris d'animaux qui se signalaient mutuellement l'approche d'éventuels prédateurs. En arrière-fond à ces avertissements et à ces appels se déroulait la bande-son habituelle de la jungle : le murmure de la brise dans les hauteurs frémissantes de la canopée, les bourdonnements insolites d'insectes en mal de partenaires et les glissements furtifs de créatures diverses ondulant dans les branches ou fouissant le sol.

« Jamais un moment de silence, commenta Holliday.

— Angoissant, répondit Raffi, manifestement nerveux. Surtout quand on prend le temps d'imaginer toute cette faune qui grouille aux alentours et qui n'attend qu'une occasion pour vous transformer en casse-croûte. Quand je me suis réveillé, ce matin, il y avait une scolopendre sur le montant de la tente qui devait bien mesurer vingt centimètres. Saloperie. Et ça pique, en plus ! Non, décidément, je préfère le désert.

— Oui, bien sûr, dit Holliday en riant. À condition de pouvoir y trouver un Aroma Espresso Bar qui sert des *macchiatos* caramel bien mixés, comme à la fac, avec double ration de sauce caramel et du pralin au lieu de la vanille !

— Comment savez-vous tout ça ? demanda Raffi, l'air vaguement offusqué.

— Peggy fait un petit sketch de cinq bonnes minutes où elle vous parodie en train de passer commande. On se croirait dans un vieil épisode de la série *Frasier*, au Café Nervosa. Sauf que c'est en hébreu.

— Moi, au moins, je ne passe pas mon temps à geindre sous prétexte que Starbucks a fermé tous ses établissements en Israël.

— Ça, c'est une chose que je n'ai jamais comprise. Starbucks est partout, comme une épidémie, sauf en Israël.

— Le cartel viennois du café aura fait son lobbying… »

Le sentier déboucha sur une dalle de pierre aussi grande qu'un pâté de maisons surplombant une suite de rapides vertigineux dont il aurait fallu être fou pour tenter la descente.

« Pas vraiment la vision paradisiaque de votre "templier perdu", remarqua Holliday.

— Nous n'avons pas parcouru assez de chemin pour être aux chutes de Kazaba. Elles sont encore loin. »

Tout en bas, au pied des rapides, les eaux bouillonnantes se jetaient dans un lac de trois cents mètres de diamètre avant de retrouver le lit de la rivière, de nouveau bordée de berges basses. La jungle apparaissait comme un moutonnement continu de jaunes et de verts qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Holliday prit les jumelles militaires qu'il avait soustraites au commando et les braqua vers l'aval. À mi-distance, à gauche et tout près du cours sinueux de la Kotto, il distingua plusieurs volutes de fumée grise s'élevant au-dessus des arbres. Ce ne pouvait être qu'un village ou le campement des enfants-soldats. La largeur de la rivière ne semblait pas excéder une soixantaine de mètres à cet endroit ; il n'y avait donc aucune chance de franchir discrètement ce passage en naviguant sous le couvert de la berge de droite. Il tendit les jumelles à Raffi.

« C'est peut-être seulement un village, avança l'archéologue.

— J'en doute. Ces fumées sont à environ huit kilomètres d'ici. Les enfants-soldats ont une journée et demie d'avance sur nous. S'ils avaient continué en bateau, ils auraient déjà attaqué le village et nous verrions beaucoup plus de fumée que ça. S'ils ne l'ont pas attaqué, ça signifie qu'ils sont quelque part dans la jungle entre ici et là-bas.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Peggy quand Holliday et Raffi eurent exposé la situation.

— On se débarrasse des pirogues et de tout ce qui est trop lourd pour être transporté, répondit Holliday. Ne prenez que les tentes, la nourriture en sachets et les armes. C'est à peu près tout ce qu'il nous faut. »

Pendant que Peggy et Raffi commençaient à trier le chargement, Eddie entraîna Holliday à l'écart.

« Les types qui nous ont attaqués, ils avaient bien des grenades, non ? s'enquit-il.

— C'est exact. Deux d'entre eux en avaient une demi-douzaine chacun.

— Il m'en faudrait quatre, et quelques gobelets en plastique.

— Pour quoi faire ?

— Un cadeau de bienvenue pour les gens qui arrivent derrière nous », répondit le Cubain. Il brandit son pouce pardessus son épaule et désigna l'amont de la rivière.

« Un cadeau de bienvenue ?

— Et d'adieu, précisa Eddie avec un grand sourire. Un cadeau explosif d'adieu à la terre et de bienvenue au paradis. Vous comprenez, *amigo* ?

— Tout à fait, *amigo*. Tout à fait », répondit Holliday en lui rendant son sourire.

Jean-Luc Saint-Sylvestre n'aimait pas les montagnes. De ne pas voir le soleil se lever sur un horizon plat le mettait mal à l'aise. Donc, il détestait la Suisse, où les levers de soleil étaient rarement visibles et les montagnes omniprésentes.

Il décolla d'Heathrow aux premières heures et atterrit à Genève à temps pour prendre le train de 11 h 30 qui le mena à Zurich à 14 h 30 précises. Il parcourut ensuite au volant d'une VW Passat louée chez Europcar les quarante kilomètres qui le séparaient d'Aarau, une bourgade suisse typique de dix-sept mille habitants blottie sur les rives de la rivière Aare, au pied du Jura.

Après avoir déjeuné d'une côte d'agneau accompagnée de *spätzle* au restaurant Laterne, dans Rathausgasse, il se rendit à pied à l'adresse indiquée sur la carte de visite, au numéro 11 de la même rue.

La banque Gesler occupait un discret bâtiment gris, avec de petites fenêtres à volets et une entrée voûtée que fermait une porte en cuivre surmontée du chiffre 11 gravé dans la pierre. Aucune plaque n'indiquait la nature de l'édifice, mais la voûte d'entrée était équipée d'une caméra de surveillance dernier cri montée sur un support mural et orientée de façon à prendre dans son champ toute personne pressant la sonnette en porcelaine située sur un des chambranles. Ignorant la caméra, Saint-Sylvestre appuya sur le bouton. Il ne se passa rien pendant un instant, puis la porte s'entrouvrit avec un déclic. Le policier entra et le battant se referma derrière lui. Il se trouvait à présent dans un sas de sécurité clos jusqu'au plafond par des panneaux vitrés donnant sur un vestibule aux murs lambrissés et décorés de portraits peints à l'huile. Assis là, derrière un petit bureau, un gardien en costume à fines rayures se pencha pour parler dans un micro.

« Quelle entreprise, je vous prie ? s'enquit-il en allemand, sa voix transmise par un haut-parleur au-dessus de la tête de Saint-Sylvestre.

— J'aimerais voir herr Leonhard Euhler, répondit le policier en français.

— À propos de quelle affaire ? demanda le gardien, passant sans hésiter de l'allemand à un français parfait teinté d'accent parisien.

— Il s'agit d'une transaction privée. Je suis ici au nom du gouvernement marocain.

— Un instant. »

Sans quitter Saint-Sylvestre des yeux, l'homme détacha de sa ceinture un petit talkie-walkie dans lequel il prononça quelques mots avant d'écouter une réponse que le policier ne distingua pas.

« Il descend tout de suite », annonça-t-il.

Il y eut une sorte de bourdonnement à l'intérieur de la cage de verre, sans doute produit par un détecteur de métal intégré, puis, un instant plus tard, la porte d'un ascenseur s'ouvrit derrière le gardien, livrant passage à un personnage fluet d'à peine cinquante ans qui se dirigea vers le sas.

De taille moyenne, le nouveau venu portait un costume sombre, une chemise bleu pâle, une cravate rouge vif et des chaussures de prix. Il avait le visage plein, le front dégarni, et arborait un large sourire sous l'épaisse moustache en brosse qui frangeait sa lèvre supérieure. Avec ses élégantes lunettes rondes en plastique noir, ses boutons de manchettes en diamant, sa cravate de soie et ses ongles manucurés, il avait quelque chose d'un peu surréaliste qui l'assimilait davantage à un fonctionnaire britannique gay qu'à un banquier suisse.

Les portes de verre du sas s'ouvrirent en glissant silencieusement et Saint-Sylvestre s'avança.

« Je suis le docteur Euhler. Que puis-je pour votre service ? dit l'homme, tout sourire, en tendant une main que Saint-Sylvestre serra tout en se demandant pourquoi tous les Suisses allemands se présentaient comme "docteurs".

— Je m'appelle Tarik Ben Hadj », répondit le policier, en anglais cette fois, utilisant le nom du détenteur d'un passeport récemment « égaré » au Kukuanaland, sur lequel figurait maintenant sa propre photo.

Il sortit de la poche intérieure de sa veste la pièce d'identité couleur sable et la présenta à Euhler, qui la refusa d'un simple geste.

« Vous représentez le gouvernement marocain, à ce qu'il paraît ? demanda le Suisse, son regard bleu pâle détaillant avec insistance la personne de Saint-Sylvestre.

— Disons plutôt que je représente un certain nombre de clients de la Banque populaire du Maroc.

— Des Marocains, ces clients ?

— Non. Pas des Marocains.

— Je vois, acquiesça Euhler. Il serait peut-être préférable que nous poursuivions cet entretien dans mon bureau. »

Il entraîna le policier vers l'ascenseur. En passant près du gardien, Saint-Sylvestre détecta sur la veste de son costume, pourtant très bien coupé, la légère déformation trahissant la présence d'un holster – qui contenait sans doute un pistolet-mitrailleur MP9 allemand, ou un autre « vaporisateur » de ce genre.

Les parois de l'ascenseur étaient plaquées de bois, le sol dallé de marbre. La cabine s'éleva avec un chuintement pendant quelques

secondes puis s'ouvrit sur un étroit couloir où était posté un autre vigile. Saint-Sylvestre suivit Euhler jusqu'à une porte au bout du passage, que le banquier déverrouilla en posant sa paume sur un lecteur biométrique fixé au mur avant de s'effacer poliment pour laisser entrer son visiteur.

La pièce, meublée de sièges en velours tarabiscotés, d'un énorme bureau richement sculpté et d'une vitrine remplie de poteries anciennes, ressemblait plutôt à un salon victorien qu'au cabinet de travail d'un banquier. Les tableaux qui ornaient les murs montraient tous des paysages suisses avec alpages solitaires et enfilades serrées de pics abrupts dans un style baroque que Sherlock Holmes aurait trouvé à son goût.

Tout pouvait laisser croire, à tort, que l'homme assis au bureau était un naïf romantique qui devait sa place à la générosité d'un parent membre du directoire de la banque – un naïf qui ne portait pas d'alliance, ce qui semblait confirmer qu'Euhler était soit un célibataire endurci, soit, comme Saint-Sylvestre le pensait depuis le début, un homosexuel.

Le policier n'avait toutefois aucune certitude sur ce dernier point. Euhler donnait surtout l'impression de jouer un rôle et de dissimuler derrière un masque avenant et enjoué l'esprit parfaitement huilé, retors et calculateur d'un maître joueur d'échecs qui médite chaque coup avec soin.

« Êtes-vous musulman, monsieur Ben Hadj ? s'enquit le banquier.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? répondit Saint-Sylvestre, pris au dépourvu.

— J'ai l'habitude de prendre un café à cette heure-ci, accompagné d'une liqueur. Je ne voudrais pas vous offenser en vous proposant une boisson alcoolisée.

— Une délicate attention, monsieur Euhler. Mais j'appartiens à la religion lemba, et j'accepterais avec plaisir un café "arrosé", merci. »

Euhler eut un grand sourire, commanda des cafés par interphone, puis se leva pour aller jusqu'à une armoire, à l'autre bout de la pièce. Pour la première fois, Saint-Sylvestre prit conscience qu'aucun bruit ne semblait monter de la rue et il comprit que la fenêtre du bureau était équipée de vitres blindées.

« Un peu de *kummel* ? proposa Euhler, brandissant une bouteille.

— Volontiers. »

Un secrétaire apporta les cafés sur un plateau d'argent chargé d'un service lui-même en argent et de petites tasses en porcelaine. Quand l'employé fut ressorti, Euhler revint poser sur son bureau deux minuscules verres à liqueur en cristal remplis de *kummel* et versa cérémonieusement le café, proposant à Saint-Sylvestre du sucre, qu'il accepta, et du lait, qu'il refusa.

Le policier trempa ses lèvres dans l'eau-de-vie pendant qu'Euhler reprenait place dans son ridicule fauteuil de bureau tapissé de velours.

« Bien, parlez-moi un peu de vos clients, commença le banquier, un sourire affable sous sa moustache.

— Ils aimeraient ouvrir des comptes dans votre banque. Des comptes discrets.

— Tous nos comptes le sont.

— Des bruits circulent, ces temps-ci, à propos de la transparence des banques suisses… La fameuse liste noire du G20, vous savez, dit tranquillement Saint-Sylvestre en observant Euhler, qui s'empourpra légèrement.

— Soyez sans inquiétude. Quand tout le battage médiatique se sera calmé, le soufflé retombera et vous pourrez constater que nous ne sommes inscrits sur aucune liste noire, et encore moins sur celle du G20, qui serait d'ailleurs bien inspiré de balayer devant sa porte. La vérité est que le monde traverse une période de marasme terrible et qu'il faut bien trouver un responsable. La Suisse est le coupable idéal, mais ce n'est tout de même pas notre faute si nous sommes plus compétents à gérer les affaires financières que ces messieurs du G20. Non, croyez-moi, monsieur Ben Hadj, ce n'est qu'une question de jalousie.

— Mes clients peuvent donc être assurés d'une complète discrétion ?

— Tout à fait », répondit le banquier, solennel.

Saint-Sylvestre observa délibérément un long silence avant de reprendre :

« Vous êtes au fait de la situation à Cuba, je suppose ?

— Précaire, déclara Euhler en hochant la tête en signe d'acquiescement.

— Je dirais même explosive. La presse occidentale salue l'ouverture du pays au marché comme un premier pas vers la démocratie, mais elle se trompe. Ce n'est qu'une manœuvre désespérée de la part de Raul Castro. En réalité, Cuba est en faillite et la révolution a vécu. La jeune génération regarde Miami TV sur des téléviseurs à écran géant et ne vit pratiquement que du marché noir. La corruption va bon train. »

Saint-Sylvestre sourit au banquier, creusant une idée qui lui venait, puis, après s'être éclairci la voix, il récita tout haut plusieurs vers du poème de Yeats intitulé *La Seconde Venue*. Le visage d'Euhler s'éclaira.

« Ah ! Yeats ! L'un de mes poètes préférés ! roucoula-t-il avant de citer le vers suivant. Je crains bien que les mauvais jours qu'il prophétise ne soient pour bientôt.

— Ce qui explique ma présence ici, vous l'aurez compris.

— J'en conclus donc que vous travaillez pour des clients cubains ?

— Depuis l'intervention cubaine en Angola, oui. Ce sont des gens prudents : la plupart ont choisi de s'exiler en Espagne quand les conditions sont devenues trop incertaines chez eux.

— Bien sûr.

— La législation financière espagnole est conforme à toutes les prescriptions du G20 en matière de blanchiment d'argent, ce qui n'est pas le cas de la loi marocaine. Le système bancaire marocain présente même ce que le G20 finance qualifie de "sérieuses faiblesses".

— Des failles.

— C'est cela.

— Et il se trouve que l'Espagne et le Maroc ne sont séparés que par un détroit de sept miles nautiques, dit Euhler avec un sourire en coin.

— Exactement. Transférer des fonds au Maroc ne présente donc pas de réelles difficultés. Mais une fois leur argent chez nous, nos clients aimeraient le voir investi dans des projets plus variés que ce que nous sommes à même de leur proposer.

— Pourriez-vous me donner une idée des sommes dont il est question ? demanda le Suisse, qui, après avoir tourné assez longtemps autour du pot, pensait sans doute avoir flairé la bonne aubaine.

— Environ un demi-milliard de dollars, peut-être davantage », répondit Saint-Sylvestre, attentif à paraître jouer dans la même cour que

Matheson et sa compagnie minière.

Euhler ne sourcilla même pas.

« Vos clients désirent-ils investir individuellement ou se regrouper en cartel ? s'enquit-il.

— L'un ou l'autre, selon ce qui sera le plus rentable. »

Le banquier poupin semblait suffisamment alléché, à présent. Le moment était venu d'ajouter la cerise sur le gâteau.

« Si votre établissement donne satisfaction à ces clients-ci, nous pourrions envisager une plus ample collaboration. Nous comptons parmi notre clientèle bon nombre de gens dans des situations analogues qui pourraient être séduits par des perspectives d'investissement plus larges.

— Ceci me paraît du plus grand intérêt, monsieur Ben Hadj. Peut-être pourrions-nous approfondir le sujet autour d'un dîner, ce soir ?

— Ce serait avec grand plaisir. Mais, je vous en prie, appelez-moi Tarik.

— Moi, c'est Leonhard, répondit le banquier, l'air enchanté. Lenny, pour les amis. »

Il ouvrit un tiroir et en sortit une carte sur laquelle il griffonna quelque chose avec un stylo à plume haut de gamme.

« Il m'arrive rarement de croiser des hommes de culture, dans mon métier, soupira Saint-Sylvestre, continuant à manier la carotte. Et je n'en avais encore rencontré aucun qui soit capable de citer Yeats de mémoire.

— Comme je vous le disais, Yeats fait partie de mes poètes préférés. J'ai écrit plusieurs essais sur lui pendant mes études.

— Un visionnaire, Yeats. Dans certaines régions d'Afrique, il serait considéré comme un griot, un chaman, un devin.

— Un rôle qui échoit aux banquiers, de nos jours, dit Euhler en éclatant d'un rire bizarrement étranglé qui tenait du gloussement et qu'il conclut par un nouveau sourire. Sérieusement, voulez-vous que nous dînions ensemble pour discuter de tout cela ? »

Saint-Sylvestre sourit à son tour. Pas de doute, le banquier était en train de lui faire des avances !

« J'en serais ravi.

— Je connais un petit restaurant près d'ici. Très moderne. Ça s'appelle Die Krone – La Couronne. Ils font un excellent steak tartare, si vous aimez ce genre de chose.

— J'en raffole, assura Saint-Sylvestre, qui avait horreur de la viande crue.

— Je vis à Zurich, mais je possède un pied-à-terre à Aarau, dans la Delfterstrasse – la rue de Delft.

— Comme les faïences, remarqua le policier, désignant d'un signe de tête la vitrine ouvragée.

— Ah, oui, mes poteries ! s'exclama Euhler en rougissant. Une petite marotte que j'ai. »

Il tendit la carte, sur laquelle Saint-Sylvestre lut : *42 Delfterstrasse, appartement 709.*

« Nous pourrions nous retrouver au restaurant à, disons, 19 heures ? reprit-il. Et ensuite, aller chez moi pour un dernier verre ?

— Magnifique. À 19 heures, donc. Nous poursuivrons notre conversation.

— Pour le moins », dit le banquier, dont le visage rond exprimait la plus vive excitation.

Il avait avalé la carotte. Il n'allait pas tarder à tâter du bâton.

19

Après avoir dissimulé les pirogues dans les fourrés, ils longèrent le sentier jusqu'à une grande terrasse rocheuse, d'où ils s'engagèrent sur un raidillon très étroit qui menait vers la cuvette et le terrain plat de la jungle, tout en bas. À cinquante mètres sous la terrasse, ils tombèrent sur l'emplacement de l'ancien portage : une dent de pierre usée par le frottement des milliers de cordes qui avaient servi à descendre des embarcations jusqu'au pied des rapides.

Tout près de là, un énorme anneau de fer avait été fixé à même la roche de la falaise pour signaler l'endroit aux voyageurs des générations futures. Ici aussi, plusieurs boîtes de soda vides jonchaient le sol, voisinant avec une basket à moitié pourrie dont la semelle de caoutchouc entièrement lisse était percée d'une multitude de trous irréguliers. Peggy prit une photo de la chaussure, à l'évidence bouleversée par ce qu'elle pouvait symboliser.

« Ça ne s'arrêtera donc jamais, murmura-t-elle, son regard lointain survolant l'immensité de la jungle que coupait l'artère sombre de la rivière. Tous ces génocides, toute cette corruption, cette cupidité ! Ce malheureux continent finira par voler en éclats. Ce n'est pas à cause de la couleur de peau de ses habitants qu'on l'appelle continent noir, mais parce qu'aucun étranger ne peut en atteindre le cœur.

— Même chose pour l'Afghanistan, dit Holliday, qui se tenait près d'elle. J'ai souvent pensé que le mieux à faire avec ces endroits est de ne pas y mettre les pieds. Ces gens ont leurs propres lois, leur culture, leur mode de vie, et nous les dépouillons de tout ça en échange de tee-shirts des Chicago Bulls. Ils regardent nos émissions de télé, voient des choses qu'ils ne pourront jamais avoir, et ça les ronge comme une plaie qui s'envenime. C'est ce qui provoque les guerres et les révolutions depuis que le monde est monde : la bonne vieille jalousie.

— Je te trouve bien philosophe, pour un vieux soldat.

— Un guerrier qui philosophe signe son arrêt de mort. Dès l'instant où l'on commence à réfléchir à ce qu'est la guerre, on ne peut plus la

faire, parce qu'on se rend compte qu'elle n'a aucune raison d'être, répondit Holliday avec un sourire désabusé.

— Un peu simpliste, tu ne trouves pas ?

— Les guerres n'ont rien de compliqué, contrairement à ce que racontent les politiciens. X convoite ce que possède Y et il est prêt à tuer pour se l'approprier, que ce soient des jeans Louis Vuitton, des sacs Gucci, du pétrole ou n'importe quoi d'autre. Les bombardiers furtifs et les sous-marins nucléaires ne sont pas vraiment des instruments au service de la diplomatie : ce sont les équivalents modernes de la massue néandertalienne. Les fabricants de massues ont intérêt à ce qu'on se batte s'ils veulent prospérer, alors ils chuchotent à l'oreille des gens que leur massue est meilleure que celle du voisin, et c'est sans fin.

— Mais enrôler des enfants ? C'est immonde !

— Là, c'est toi qui fais preuve de simplisme. Je te rappelle qu'au X^{e} siècle, douze ans était l'âge nubile. Chez les Vikings, on était un homme dès qu'on était assez grand pour tenir une épée et un bouclier. Je parierais que ce fameux Ragnar Casse-Têtes, à moins que ce ne soit Waldo le Fracasseur, dont nous suivons la piste n'avait pas plus de vingt ans, ce qui était aussi la moyenne d'âge des combattants au Vietnam. Quant à ceux d'Irak ou d'Afghanistan, ils sont encore plus jeunes.

— Il parle toujours comme ça ? demanda Eddie à Raffi, qui marchait derrière lui sur le sentier.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? » intervint Holliday.

Le Cubain s'esclaffa : « Vous me rappelez *el comandante* en train de prononcer un de ses discours sur la Plaza de la Revolución, à La Havane. On distribue aux gens des repas et de la bière et ils doivent rester là cinq ou six heures à l'écouter. Vous devriez faire comme lui et nous donner des sandwiches. Il était capable de parler indéfiniment, ce type ! L'embargo ceci, l'embargo cela. L'embargo, c'était *el diablo* lui-même. On rigolait bien, vraiment.

— Eddie veut dire que vous êtes reparti pour un tour, expliqua Raffi.

— Reparti dans quoi ?

— À faire la classe à tes cadets de West Point, en leur fixant les règles définies par le lieutenant-colonel Peter "Doc" Holliday, du corps des Rangers de l'armée des États-Unis, dit Peggy, railleuse.

— *Mea culpa ! Mea maxima culpa !* » s'exclama Holliday en riant.

Peggy avait raison : enseigner lui manquait. Il avait tant aimé regarder s'affirmer les qualités de ses élèves, avec l'espoir qu'ils iraient se battre pour la bonne cause et en sortiraient indemnes, peut-être un peu grâce à lui et aux rudiments de culture qu'il leur inculquait.

Ils poursuivirent leur descente le long de l'interminable sentier abrupt qui zigzaguait au bord de l'escarpement, entre le tonnerre assourdissant des rapides sur leur gauche et le mur de la jungle sur leur droite. Le paysage était nimbé de la même atmosphère éthérée, presque surnaturelle, qu'un artiste avait perçue et restituée mille ans plus tôt en peignant la fresque du tombeau de La Roche-Guillaume, le templier perdu.

Devant ce panorama, Holliday eut de nouveau l'étrange impression que passé et présent se rejoignaient par-dessus le gouffre du temps, comme lorsqu'il lisait, enfant, *Le Monde perdu* de Conan Doyle, ou *Turok*, une étonnante série d'illustrés peu prisée du public qui racontait les aventures de deux jeunes Indiens prisonniers d'une vallée peuplée de dinosaures.

L'espace d'un instant, il se demanda même si le passé n'était pas sa véritable place, tant ce qui avait naguère représenté l'essence même de sa vie – le devoir, l'honneur, la fierté du travail bien fait – semblait appartenir à un univers à jamais disparu.

Qu'avait bien pu penser en découvrant ces lieux Lucius Gellius Publicola, le général en disgrâce envoyé en mission suicide pour renflouer le budget militaire d'Antoine ? Avait-il cru trouver au fond de cette vallée isolée dans la jungle les immenses richesses qui lui permettraient de racheter son honneur ? Et Ragnar Casse-Têtes, qu'avait-il eu à l'esprit en faisant le même voyage avec ses hommes, à la recherche du trésor de la dix-huitième légion volatilisée sans laisser de traces neuf cents ans auparavant avec son infortuné chef ?

La Roche-Guillaume, enfin, ce templier perdu plus historien que soldat, si proche de Holliday lui-même par sa curiosité et sa propension à philosopher, qu'avait-il espéré en suivant Ragnar à trois cents ans de distance ? Qu'avait-il éprouvé devant le spectacle qui s'offrait à la vue depuis la dalle rocheuse que Holliday apercevait toujours, bien au-

dessus de lui à présent ? S'était-il demandé, lui aussi, si l'immuable arc-en-ciel, au loin, montrait le chemin du trésor de Salomon ?

Mais Holliday, Peggy, Raffi, et maintenant Eddie ne s'étaient-ils pas lancés dans cette aventure peut-être fatale sur la foi d'un simple songe nostalgique vieux de sept cents ans, La Roche-Guillaume ayant seulement peint dans sa fresque un lieu imaginaire qu'il avait rêvé d'atteindre sans jamais y parvenir ?

Eddie arriva le premier au pied de la pente, Holliday sur ses talons. Une première trace nette dans les hautes herbes indiquait l'endroit où les enfants-soldats avaient traîné leurs pirogues à l'écart des rapides afin de pouvoir monter à bord en toute sécurité ; une seconde, plus étroite et irrégulière, devait être une coulée laissée par des animaux.

Des feuilles et des branches cassées à hauteur de genou jalonnaient cette dernière, et des fientes de phacochères jonchaient le sol ici et là. Chercher l'endroit exact où avaient embarqué les enfants-soldats ne présentant que peu d'intérêt, Holliday préféra suivre sur quelques pas la piste des porcs sauvages. Jamais encore il ne s'était trouvé nez à nez avec une de ces bêtes, mais il n'était pas mécontent de pouvoir compter en cas de besoin sur les deux lances pointues de sa fabrication qu'il avait apportées et, surtout, sur l'énorme coutelas d'Eddie.

« Vous devriez venir voir, *amigo* », dit le Cubain, qui s'était avancé jusqu'au bord de l'eau.

Quand Holliday l'eut rejoint, il le prit par le coude et désigna du doigt un point à la base de la dernière cascade.

« Mon Dieu ! » souffla Holliday.

Son cœur se mit à battre la chamade et ses yeux s'emplirent de larmes. Cette fois, ce n'était pas qu'une impression : le passé venait effectivement à sa rencontre !

« Qu'est-ce que c'est ? » demandèrent Raffi et Peggy en s'approchant.

Les signes étaient profondément gravés sur un gros rocher noir apporté là par les rapides des millénaires plus tôt, tracés par quelqu'un qui les voulait ineffaçables à jamais.



« Des runes. Une forme primitive d'écriture nordique. Une sorte de tag vieux de dix siècles. Un souvenir de notre ami Ragnar Casse-Têtes.

— Vous savez les lire ? s'enquit Eddie.

— Seulement une ou deux. La dernière désigne Thor, le principal dieu du panthéon viking. Celle qui ressemble à un *R* signifie "voyage". J'ai l'impression qu'il s'agit d'une prière, ou d'une espèce d'*ex-voto* où le voyageur remercie le ciel de l'avoir conduit jusqu'ici.

— *Ainsi soit-il*, commenta Eddie.

— Le cryptogramme d'Arne Saknussemm, murmura Holliday.

— Mais oui ! s'exclama le Cubain. *Voyage au centre de la Terre* ! Mon père me le lisait quand j'étais petit. Saknussemm était un *alquemista*, non ?

— Un alchimiste, c'est ça », confirma Holliday.

Le Cubain montra les symboles taillés dans la roche mouillée.

« Ses signes étaient comme ceux-là. Ils conduisaient les héros jusqu'au centre de la Terre, je me souviens.

— Quelqu'un de bien, votre papa, dit Holliday, à qui son ivrogne de père n'avait jamais fait la lecture.

— Un homme bien, oui », acquiesça Eddie, nostalgique.

Raffi exultait comme un gamin.

« C'est fantastique ! s'écria-t-il. Ces runes vérifient mon hypothèse de façon irréfutable ! »

Il caressa les entailles du bout des doigts puis se tourna vers Peggy.

« Prends-les en photo ! Voilà qui va clouer le bec à pas mal de mes collègues universitaires. »

Peggy sortit son Nikon de son sac pendant que son mari prenait fièrement la pose à côté des lettres gravées, comme les chasseurs qui plastronnent sur les vieilles photos de safari, un pied sur la tête de l'animal qu'ils ont tué.

« Pour la postérité ! s'exclama l'archéologue. Et pour l'article que je vais publier dans la revue *Qedem* !

— Vous pourriez peut-être mettre Eddie sur la photo, puisque c'est lui qui a fait la découverte, remarqua Holliday. Et aussi le mentionner dans l'article.

— Oh, mais bien sûr, très bonne idée ! dit Raffi, dont le sourire se figea imperceptiblement. Allez, approchez, Eddie !

— Non, merci, *amigo*. C'est votre domaine. Je ne veux pas m'en mêler. J'ai juste eu la chance de voir les lettres le premier.

— Vous êtes certain ? insista mollement Raffi.

— Absolument », confirma le Cubain avec un sourire.

Peggy réalisa plusieurs clichés incluant Raffi, puis une demi-douzaine des runes seules, en gros plan, s'efforçant d'en montrer la profondeur par le jeu des ombres et du soleil. Quand elle eut terminé, elle et Raffi prirent la tête du cortège et ils poursuivirent leur route sur la passée des cochons sauvages qui s'enfonçait dans la forêt.

« Je persiste à penser que vous auriez dû vous laisser photographier, dit Holliday à Eddie. Après tout, c'est quand même vous qui les avez trouvées, ces runes.

— Par hasard, *doctor*, par hasard, répondit le Cubain. Laissons à Raffi le côté scientifique, c'est à lui que tout ça revient. Nous, nous avons mieux.

— Comment ça ?

— Pour Raffi, ce qui compte, ce sont les noms des rois, les datations par le carbone 14, ce genre de choses ; pour nous, c'est l'histoire, *la narration*. Raffi prend des notes dans son carnet; nous, nous écrivons dans notre cœur. Imaginer, romancer, c'est ça notre plaisir. Et notre malédiction.

— Vous auriez dû être poète, Eddie, pas soldat.

— Tous les Cubains sont des poètes, *amigo*, répondit le colosse avec un rire amer. Il vaut mieux l'être quand on n'est payé que cinq pesos par semaine. »

Ils continuèrent d'avancer jusqu'au moment où Peggy et Raffi s'immobilisèrent devant une zone de terre littéralement labourée, parcourue d'empreintes de sabots, mais aussi de pieds nus. Les marques profondes qui meurtrissaient le sol, sec à présent, attestaient que l'endroit avait été récemment utilisé comme souille par les phacochères. Les petites traces de pas, elles aussi, fournissaient une indication précieuse : les enfants-soldats n'étaient pas loin devant.

« Nous ferions peut-être mieux de quitter le sentier, dit Raffi.

— La jungle est trop touffue. Nous ne sommes pas dans une futaie, répondit Holliday. Pour le moment, il n'y a pas d'autre chemin que celui-ci. »

Ils se remirent en route et marchèrent toute la matinée. La piste rejoignait de temps à autre la rivière, sans doute aux endroits où les animaux venaient s'abreuver, puis s'en détournait pour replonger dans la jungle, mais toujours en direction de l'ouest. Vers midi, la chaleur devenant trop intense, ils profitèrent de ce que la piste côtoyait de nouveau la rivière pour s'accorder quelques minutes de repos. Jusqu'à présent, ils n'avaient vu aucun nouvel indice du passage des enfants-soldats.

Ils disposaient de nourriture lyophilisée prélevée sur le ravitaillement de leurs agresseurs, mais aucun d'entre eux n'avait envie de bœuf Stroganoff en poudre ou de hamburger déshydraté à la viande hachée « véritable ». Eddie descendit donc à la rivière armé de sa lance pour tenter d'attraper un poisson et Holliday alluma un petit feu discret avec du bois très sec pendant que Raffi s'installait pour faire un somme et que Peggy partait à la recherche de sujets à photographier.

« Ne t'éloigne pas trop, pour le cas où il nous faudrait décamper en catastrophe, dit Holliday à la jeune femme.

— Compris, chef, compris ! » répondit-elle, moqueuse, en lui adressant une parodie de salut militaire.

Quelques minutes plus tard, Holliday entendit le rire de sa cousine et la vit bientôt reparaître, son Nikon suspendu à l'épaule, tenant quelque chose dans ses mains en coupe. Il attisa le feu avec une brindille et se leva.

« Qu'est-ce que tu as déniché, moustique ?

— Regarde, ce sont des bébés ! annonça-t-elle, hilare, en écartant un peu ses mains pour lui montrer sa trouvaille.

— Oh, non ! murmura-t-il en découvrant deux petits animaux à fourrure tenant à la fois du cochon d'Inde et de l'écureuil.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Peggy, surprise par sa réaction.

— Pose-les !

— Pourquoi ?

— Ce sont des phacochères, et si tu les as trouvés, ça signifie que la mère est par là.

— Mais…

— Pose-les, nom de Dieu ! Tout de suite ! »

Peggy se figea, Raffi se réveilla en sursaut. Quelque part, plus loin sur le sentier, un grondement furieux de locomotive se fit soudain entendre.

Raffi se mit debout, chassant son sommeil en clignant des yeux.

« Qu'est-ce que… »

On distinguait maintenant, outre le grondement, des coups répétés, comme ceux de dix marteaux frappant tour à tour un rocher, et le vacarme se rapprochait. Eddie choisit cet instant pour faire son retour, tout sourire, sa lance dans la main droite, trois doigts de sa main gauche passés dans les ouïes d'un poisson sans écailles de soixante centimètres doté d'un nez en forme de trompe.

La laie surgit sur la piste derrière eux, fonçant tête haute en poussant à pleins poumons son hurlement de machine à vapeur, martelant la poussière de ses sabots pointus. Elle était noire, avec des touffes de poils roux aux épaules et de petits yeux rouges furibonds qui avaient quelque chose de démoniaque. Peggy restait là, interdite, prunelles écarquillés, regard fixé sur la mère enragée des porcelets qu'elle n'avait pas lâchés. Il semblait tout simplement incroyable que les petits et l'énorme femelle appartiennent à la même espèce.

La bête qui, folle de rage, se précipitait droit sur Peggy, était une horreur de cent treize kilos hérissée de défenses, muscles du dos bandés, prête à anticiper tout mouvement de fuite amorcé par sa proie.

Contrairement au mâle, la femelle phacochère attaque de préférence tête dressée, défenses en avant, visant le milieu du corps et les parties faibles comme l'abdomen ou l'aine.

Holliday, qui voyait la scène de trois quarts, leva le pistolet pris à un des attaquants tués et tira. Bien que touchée au ventre, l'énorme laie ne ralentit même pas l'allure. Elle avait atteint le milieu de la clairière, à présent, et il n'était plus temps d'ouvrir le feu une seconde fois. Peggy n'avait toujours pas bougé. Dans ses mains, sentant leur mère toute proche, les petits s'étaient mis à couiner.

« Peggy ! », hurla Raffi en courant vers elle.

Se jetant en avant, Holliday parvint à le tacler juste à temps pour lui éviter de recevoir le gros poisson lancé par Eddie, qui atteignit le monstre sur le côté de la tête. Un instant étourdie, la bête fit un écart, s'immobilisa et regarda autour d'elle en poussant des rugissements forcenés.

« ¡ Hola ! ¡ Gorda puta, ven aquí ! » cria Eddie.

La laie l'aperçut, se tourna vers lui sur ses pattes grêles, et se mit à gratter le sol de ses sabots tranchants comme des rasoirs. Dirigeant sa pique vers elle, Eddie fit mine d'avancer brusquement. L'animal chargea. Le Cubain attendit la dernière seconde, puis, se laissant tomber sur un genou, il planta le talon de sa lance dans la terre selon un angle d'une vingtaine de degrés et maintint l'arme ainsi pointée de toute la force de ses deux bras. Quand la laie fondit sur lui, l'extrémité durcie au feu de la lance pénétra sous son groin levé et s'enfonça dans les chairs molles de sa poitrine. Eddie tomba à la renverse sous l'impact, mais parvint à ne pas lâcher l'épieu. L'animal, qui continuait de se projeter en avant avec des cris horribles pour mettre son adversaire à portée de ses défenses, ne réussit qu'à s'empaler encore plus profondément sur la perche de bois. Elle mourut un instant plus tard en grognant et renâclant, tachant de son sang le devant de la chemise d'Eddie et répandant une âcre puanteur.

« Comment saviez-vous à quel endroit l'embrocher ? demanda Holliday. Elle n'a même pas bronché quand elle a reçu ma balle. »

Eddie repoussa la laie et se remit péniblement debout.

« Quand j'étais jeune, j'allais chasser le sanglier avec Domingo, mon frère aîné, dans la ferme de notre oncle, dans la province de Holguín, répondit-il.

— Eh bien, j'ai l'impression qu'on a eu de la chance, déclara Raffi.

— Ne parlez pas trop vite », dit Holliday, dont l'attention venait d'être attirée par une série de déclics qu'il aurait reconnus entre mille.

Au moment où les yeux se tournaient vers lui, quatre garçons de dix ou onze ans aux visages froids et sans expression sortirent des fourrés, AK-47 fermement braqués. Holliday les regarda, avec le sentiment d'être passé en un instant de *Voyage au centre de la Terre* à *Sa Majesté des mouches*.

20

Le bar restaurant Die Krone était conforme à la description qu'en avait faite Euhler : un décor tout de verre et de marbre étincelant derrière la façade d'une maison blanche traditionnelle à colombages dans une rue entièrement bordée de maisons blanches traditionnelles à colombages et dont les pavés semblaient avoir été récemment astiqués.

Lenny Euhler avait troqué son costume pour un jean serré, des mocassins et un pull à col roulé bleu ciel. Il portait des lunettes à monture rouge vif et non plus noire. Assis au bar, il buvait un *mojito* en se donnant des airs blasés, un verre déjà vide contenant un zeste mâchouillé de citron vert posé près de lui.

Saint-Sylvestre prit place à côté du banquier en lui adressant son sourire le plus engageant. Euhler parut rassuré, comme libéré de la crainte d'avoir manqué une affaire d'un demi-milliard de dollars en faisant fuir un client potentiel par la révélation de son orientation sexuelle. Pour achever de réconforter le pauvre bougre, Saint-Sylvestre lui posa une main sur l'épaule et pressa doucement – aucun muscle, uniquement du gras et de l'os. Les yeux d'Euhler s'emplirent de larmes de soulagement.

« Lenny ! Vous attendez depuis longtemps ?

— Seulement quelques minutes, mon cher Tarde. J'ai pris un peu d'avance, répondit le Suisse en désignant le verre vide, mais il est horriblement difficile d'obtenir une bonne table ici à cette heure-ci, aussi je suis venu un peu plus tôt et j'ai graissé la patte au maître d'hôtel.

— Soyez sans crainte, Lenny, je vous assure que je saurai rattraper le temps perdu. »

Un barman vint prendre la commande de Saint-Sylvestre, qui choisit un *margarita.*

« Pour rester dans la note festive, précisa-t-il avec un nouveau sourire à l'adresse du banquier.

— Excellent », dit ce dernier, rayonnant.

Au bout d'une dizaine de minutes, qu'ils passèrent à parler boutique, taux d'intérêt et rendement global de tel ou tel placement, on vint leur annoncer que leur table était prête et ils se rendirent dans la salle de restaurant, où étincelait l'argenterie posée sur des nappes blanches empesées. En entrée, Euhler prit des coquilles Saint Jacques sautées sur leur lit de mesclun, et Saint-Sylvestre le fameux steak tartare couronné d'un jaune d'œuf luisant. Le banquier opta ensuite pour des blancs de poulet tandoori servis avec du *wasabi*, tandis que Saint-Sylvestre, qui essayait de se remettre après son steak haché sanguinolent mouillé de jaune d'œuf, choisit un simple poisson au beurre d'amande. Ils arrosèrent le tout de plusieurs bouteilles de castanar Riserva Barrique 2005, un vin rouge suisse qui, contre toute attente, était buvable.

Au fur et à mesure qu'avançait le repas, Saint-Sylvestre dégustant son vin à petites gorgées alors qu'Euhler engloutissait verre sur verre, la conversation, adroitement aiguillée par le policier, glissa peu à peu du général au particulier pour s'orienter *in fine* vers les potentialités qu'offrait l'Afrique en matière d'investissements miniers. Puisque Saint-Sylvestre avait trouvé la carte de visite d'Euhler dans le discret appartement de location où il avait vu entrer sir James Matheson et François Nagoupandé, il lui paraissait évident que l'industriel était en train de négocier avec le tout nouveau général de brigade un accord sur l'attribution d'un droit d'exploitation minière quelconque en échange de la tête de Kolingba et de l'accession à la présidence du Kukuanaland.

La coïncidence d'un coup d'État au Kukuanaland et de la soudaine découverte par Matheson d'un gisement dans le même pays ayant de fortes chances d'éveiller les soupçons de la presse internationale et de provoquer la création par le palais de Westminster tout proche d'une commission d'enquête parlementaire sur les pratiques commerciales de la compagnie, le magnat de l'industrie minière se servait probablement d'Euhler pour se démarquer à la fois du putsch et de la trouvaille que sa société avait faite. Restait à comprendre quel rôle exact était dévolu au banquier.

Au bout de la troisième bouteille de vin, sous l'effet duquel la voix d'Euhler avait grimpé de trois octaves, Saint-Sylvestre suggéra qu'ils finissent la soirée comme promis chez le Suisse. Celui-ci, ravi, insista

pour qu'ils fassent le chemin à pied par les rues pavées menant à la rivière Aare qui avait donné son nom à la ville.

Selon Lenny, Aarau, située dans le « Triangle d'or » Zurich-Berne-Bâle, et de ce fait l'une des municipalités les plus dynamiques du pays, offrait des perspectives remarquables aux investisseurs. Saint-Sylvestre lui fit comprendre clairement que les gens dont il était le représentant – des spéculateurs avisés – souhaitaient investir dans les ressources naturelles en général, et plus spécifiquement dans l'or, l'argent et le platine. Lenny lui serra le bras et lui adressa un clin d'œil théâtral.

« Il se pourrait bien que j'aie exactement ce qu'il vous faut, Tarik, mon très cher ami. »

L'appartement d'Euhler, au dernier étage d'une sorte de pyramide de béton blanc ultramodeme, dominait la rivière et les contreforts du Jura. Somptueux pour un « pied-à-terre », il comprenait deux chambres, deux vraies salles de bains dont une attenante à une des chambres, un salon, une salle à manger et un cabinet de travail. Saint-Sylvestre constata avec satisfaction l'absence de caméras de surveillance – un bon point, car des images de son passage à la banque avaient à coup sûr été enregistrées, même s'il n'avait été qu'un visiteur parmi tant d'autres.

« Vous travaillez beaucoup chez vous ? » demanda-t-il, comme incidemment, tout en jetant un coup d'œil dans le cabinet de travail, où il aperçut un ordinateur Acer Veriton dernier cri doté d'une station d'accueil pour de nombreux périphériques à vocation bancaire, tel un téléscripteur donnant les cours de la Bourse en temps réel. Le mobilier n'était qu'acier et cuir noir, le seul élément décoratif un écran de télévision de soixante-dix pouces accroché au mur et réglé sur un programme numérique montrant une chute d'eau dans une forêt. La même image servait de fond d'écran sur l'ordinateur. Le policier remarqua qu'un des tiroirs du bureau était en fait un petit coffre-fort équipé d'une serrure à combinaison numérique.

« Cela m'arrive », acquiesça Lenny.

Il passa lui aussi la tête à l'intérieur de la pièce et se rapprocha de Saint-Sylvestre de manière à lui frôler doucement la hanche.

« Cet ordinateur est connecté directement à celui de la banque, ajouta-t-il, ce qui me permet parfois d'avoir un coup d'avance sur mes

collègues, en particulier dans les affaires touchant aux monnaies et aux métaux précieux. »

Le policier nota avec intérêt que la voix avinée du banquier redevenait tout à fait claire quand il parlait d'argent.

« J'espère que vous n'avez pas choisi un mot de passe trop évident, comme votre date de naissance, par exemple, dit-il sur le ton de la plaisanterie. Cela me chagrinerait de penser que les fonds de mes clients ne sont pas en sécurité. »

Lenny lui adressa un sourire.

« Aucune inquiétude à avoir sur ce plan, assura-t-il en l'entraînant vers le seuil du salon, d'où il désigna d'un grand geste dramatique la vue que l'on découvrait de la fenêtre en s'exclamant mystérieusement : aussi grand que les monts du Jura ! »

Renonçant à comprendre de quoi parlait le banquier, Saint-Sylvestre le suivit dans la grande pièce. Lenny n'était clairement pas du genre à se creuser la tête en matière de décoration : ici aussi, comme dans le bureau, régnaient le cuir et l'acier, sauf que la couleur dominante était le blanc et non le noir. Au mur, au-dessus d'une cheminée à gaz, était accrochée une grande photo panoramique encadrée montrant une chaîne de montagnes.

« Vous faites de l'escalade ? s'enquit Saint-Sylvestre comme ils s'asseyaient sur le grand canapé blanc.

— J'en faisais quand j'étais au pensionnat. J'ai été président des clubs d'escalade et de photo de l'école trois ans de suite. Ce que vous voyez là, ce sont les crêtes du Jura. Il faut environ deux semaines et demie pour les parcourir à pied d'un bout à l'autre. Je ne repense jamais à cette époque sans émotion. »

Saint-Sylvestre vit les yeux noyés d'alcool du banquier se gonfler de larmes et se demanda s'il n'avait pas connu ses premières expériences chamelles entre les bras d'un solide condisciple en Pataugas et short de cuir. Il se leva pour aller examiner la photo. Au-dessus de chaque montagne étaient soigneusement inscrites à l'encre son altitude et ses coordonnées géographiques. La plus haute semblait être le mont Tendre.

« À quelle école étiez-vous ? demanda-t-il en se rasseyant.

— Saint-George, à Montreux. Mon père m'avait envoyé là-bas pour que j'apprenne l'anglais. Beaucoup de nos clients viennent d'Angleterre.

— Ceci explique donc cela : c'est un ami anglais qui m'a recommandé la Gesler Bank.

— Oserais-je vous demander de qui il s'agit ?

— C'est un secret que j'aimerais mieux garder pour moi, répondit Saint-Sylvestre, affectant l'embarras. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est actuellement en négociation avec un autre de mes clients, un Africain.

— Intéressant, dit Euhler, qui se leva à son tour et se dirigea vers la gauche de la cheminée, où trônait un minibar équipé d'un évier. Figurez-vous que je viens justement d'ouvrir un compte pour quelqu'un de ce genre. »

Il revint avec un *mojito* pour Saint-Sylvestre, qui trempa ses lèvres dans le cocktail très chargé en rhum.

« Peut-être votre client en sait-il plus que vous ne pensez… déclara le policier d'une voix légèrement empâtée.

— Ah ? Et qu'entendez-vous par là, au juste, mon cher Tarik ? »

Le regard d'Euhler s'était assombri. L'homme était à l'évidence alléché, à présent, comme le désirait Saint-Sylvestre, qui connaissait depuis longtemps les deux principes sur lesquels reposait tout l'art de l'interrogatoire : s'arranger pour que le sujet n'ait pas l'impression d'être interrogé, et faire en sorte que ce soit lui, et non l'interrogateur, qui pose les bonnes questions. Ainsi bercé par l'illusion d'être en position de force, il arrivait souvent que le sujet s'épanche librement sans même s'en rendre compte.

« Rien, rien du tout », marmonna le policier, feignant la gaucherie et l'engourdissement.

Il se rapprocha d'Euhler jusqu'à ce que leurs cuisses se touchent. Le Suisse caressa d'un doigt replié la joue bien rasée de Saint-Sylvestre, qui réprima un mouvement de recul et ferma les yeux.

« Allons, Tarik, nous sommes amis, murmura le banquier, cajoleur. Si je ne me trompe pas, il se pourrait même que nous ayons tous les deux en tête les intérêts du même client.

— François Nagoupandé, lâcha Saint-Sylvestre, agitant l'appât au bout de sa ligne. Il s'appelle François Nagoupandé.

— Et que croit-il savoir que je ne sache pas ?

— Il croit savoir que la Matheson Resource Industries essaye de le déposséder frauduleusement de sa part légitime de…

— De sa part de quoi, Tarik ? » demanda Euhler avec une inflexion pressante attribuable non pas à la crainte qu'un secret ait été trahi, mais tout simplement à la cupidité. Il flairait la bonne affaire et cela le mettait en appétit. S'agissait-il d'or, d'argent, de platine, de diamants, peut-être, quatre ressources déjà découvertes par le passé sur le territoire de la Centrafrique ?

Cependant, ni les diamants charriés depuis les sources du Nil – d'ailleurs de qualité médiocre car petits et d'origine alluviale – ni les métaux précieux n'avaient été trouvés en quantité suffisante pour être exploités de façon rentable, ou pour justifier un coup d'État militaire destiné à placer une pitoyable marionnette comme Nagoupandé sur le trône de Kolingba. Alors, qu'est-ce qui se tramait ?

« Sa part de quoi ? répéta Euhler, plus impérieux cette fois.

— Je sais pas, grommela Saint-Sylvestre d'une voix lasse, abandonnant l'anglais pour un français relâché. Trop fatigué pour réfléchir. Peut-être qu'un petit somme… Ensuite je vous dirai ce que Nagoupandé m'a confié. Juste un petit somme, Lenny, s'il vous plaît.

— Mais il s'agit d'une affaire importante, Tarik, mon bon ami, s'exclama Euhler, très agité. Une affaire qui peut nous rapporter des millions. En plus de ce que nous toucherons au nom de nos clients. Il faut vous réveiller !

— Donnez-moi une bonne raison, mon charmant ami suisse.

— Attendez, je vais vous montrer… »

Euhler quitta la pièce et revint quelques instants plus tard muni d'un papier qu'il posa devant Saint-Sylvestre sur le plateau de verre de la table basse.

C'était un titre boursier de couleur orange vif décoré d'une femme ailée assise sur une dalle de pierre brute et drapée dans de grands voiles, le regard braqué par-dessus son épaule vers un blason où se lisaient les mots « Silver Brand Mining Company Limited ». D'après les

informations inscrites sous l'emblème, le capital de la société se montait à dix millions de dollars, sous la forme de dix millions d'actions d'un dollar chacune. Le titre avait été vendu à son détenteur le 6 décembre 1919, et l'enregistrement effectué à Vancouver, dans la province canadienne de Colombie-Britannique.

« Je ne comprends pas… dit le policier, toujours de la même voix endormie.

— Cette société existe réellement, expliqua Euhler. Mon client voudrait que je prenne contact avec ses actionnaires majoritaires afin de leur racheter leurs parts. Ces actionnaires détiennent sept des dix millions d'actions en circulation, mon client possède pratiquement tout le reste, à présent. Ce sont des titres qui ne valent plus rien : tout au plus dix à douze cents chacun à la Bourse de Vancouver. Mon client en offre cinquante cents aux propriétaires actuels, soit la moitié de la valeur nominale. Mais il n'effectue pas la transaction lui-même, cela va de soi : il passe par un intermédiaire – moi, en l'occurrence. Les propriétaires sont deux sœurs âgées, Betty et Margaret Brocklebank. Elles recevront chacune deux millions de dollars pour leurs actions et auront l'impression d'avoir gagné le gros lot. Elles ont déjà le chèque. Il n'y manque que ma signature pour qu'elles puissent l'encaisser. Ce sont des jumelles, toutes les deux retraitées, qui vivent à Vancouver. Il faut que j'aille leur faire signer une procuration. Elles ont déjà donné leur accord.

— Je ne comprends toujours pas. Qu'est-ce que tout ceci a à voir avec Nagoupandé ?

— L'idée est de mettre les titres en vente libre dans le monde entier, puis de faire circuler le bruit que de l'or a été découvert en Colombie-Britannique. Le prix des actions montera aussitôt et les gens se les arracheront. Ensuite, l'existence du gisement aurifère sera démentie, le cours des actions s'effondrera, et mon client les rachètera pour un prix inférieur à leur valeur d'introduction sur le marché. À ce moment-là, Nagoupandé, qui aura déjà été placé à la tête de l'État du Kukuanaland, annoncera qu'une société canadienne, la Silver Brand Mining, détient le monopole sur tout ce qui pourra être découvert dans le sous-sol de son pays. Si des curieux décident d'enquêter, toutes les pistes les mèneront au directoire de la Silver Brand, dont tous les membres sont des employés de la Gesler Bank, mais ne détiennent pas d'actions de la

société. Ainsi, le nom de mon client n'apparaîtra jamais. Tout ce que nous avons à faire est d'acquérir une quantité suffisante d'actions à cinquante cents pour profiter nous-mêmes de l'aubaine.

— Il me faudrait un peu de temps pour discuter de tout ça avec mes amis cubains, dit Saint-Sylvestre. Quand signez-vous la procuration ?

— Nagoupandé doit être installé dans ses fonctions de chef d'État le 31 de ce mois-ci. Mon client veut avoir la procuration une semaine avant cette date. Je pars après-demain.

— L'affaire est pour demain en huit, donc.

— Ce doit être ça, acquiesça Euhler en caressant de nouveau la joue de Saint-Sylvestre. Un autre verre, Tarik ? Pour fêter notre fructueuse rencontre ?

— D'accord, mais il faut d'abord que j'aille aux toilettes. Désolé.

— Il y a deux salles de bains. Vous… Tu peux utiliser celle de ma chambre, si tu veux.

— Très bonne idée. Et ensuite, nous pourrons peut-être boire notre verre là.

— Parfait ! s'exclama le Suisse, radieux. C'est la première porte à gauche. Je m'occupe des boissons.

— Et moi de faire pipi. »

Euhler pouffa et se dirigea vers le bar.

Dans la chambre de son hôte, Saint-Sylvestre vit une chaîne Bang & Olufsen BeoSound 9 000 montée sur un pied près d'une longue commode basse et, à la tête du lit couvert d'une courtepointe en satin noir, un cosy de style moderne où étaient rangés des livres – surtout des ouvrages de critique littéraire et de poésie, dont beaucoup de García Lorca, ce qui n'avait rien d'étonnant.

La salle de bains attenante comprenait une baignoire, une douche à l'italienne et un lavabo en porcelaine décoré à la main. Un téléviseur à écran plat fixé au mur au-dessus de la vasque permettait sans doute au banquier de suivre les nouvelles ou les cours de la Bourse en se brossant les dents. L'armoire de toilette contenait du colorant capillaire, un rasoir électrique – Braun, bien entendu – et tout un assortiment de médicaments, la plupart contre la douleur, les allergies et l'insomnie. Il y avait aussi une boîte d'une douzaine de pilules de Viagra. Saint-Sylvestre

fit un rapide inventaire des somnifères et des antalgiques : du Percocet 10 mg et de l'Opana, un opioïde semi-synthétique encore plus puissant; du Seconal et du phénobarbital comme somnifères ; et même plusieurs antidépresseurs et relaxants, tels l'Ativan, le diazépam et le Zanaflex.

Apparemment, Euhler utilisait surtout l'Ativan, dont le flacon de plastique était aux trois quarts vide. Saint-Sylvestre compléta le volume disponible avec un mélange des autres comprimés en privilégiant l'Opana et le phénobarbital, puis il referma le flacon et tira la chasse d'eau.

Fermant les yeux, il repassa un moment dans sa tête le scénario à mettre en œuvre avant de déboutonner les trois premiers boutons de sa chemise pour retourner dans la chambre. Euhler était assis sur le lit, en boxer bleu ciel et chaussettes noires montantes, un verre dans chaque main. Une bosse révélatrice gonflait son short. Les haut-parleurs de la chaîne diffusaient une musique insipide dans le genre Vangelis.

« Ah, te voilà ! chantonna le banquier d'une voix flûtée.

— Me voilà », répondit Saint-Sylvestre en s'asseyant près de lui.

Euhler lui tendit un verre, qu'il prit et posa sur la table de nuit.

« Pose le tien aussi, dit le policier. Tu m'as Pair nerveux. Je vais te faire un massage dont tu me diras des nouvelles.

— C'est vrai que je suis toujours un peu… tendu dans ce genre de situation, avoua le Suisse avec un rire coincé. Un petit massage sera le bienvenu, tu as raison. »

Il donna son verre à Saint-Sylvestre, qui le posa près du sien avant de se déplacer sur le lit de façon à se trouver derrière Euhler et à laisser pendre ses jambes puissantes de part et d'autre des siennes.

« Tu n'as aucune raison d'être stressé, Lenny, je t'assure », murmura Saint-Sylvestre.

Essayant de faire abstraction de la forte odeur d'après-rasage dont le banquier avait dû s'asperger, il s'appuya contre lui et se mit à lui pétrir habilement les épaules. Comme Euhler frémissait de contentement, il resserra son étreinte, le faisant gémir. Enfin, il lui passa son bras gauche autour du cou, agrippa fermement son poignet avec sa main droite et, s'avançant un peu plus, il accentua encore la pression latérale de ses cuisses.

« J'ai plutôt l'impression d'être chez le kiné ou l'ostéopathe, ronchonna Lenny.

— Ça y ressemble, en effet, admit Saint-Sylvestre avant de gonfler ses poumons et ses pectoraux.

— Pas très romantique, tout de même, protesta faiblement le banquier.

— Pas très, non. »

Saint-Sylvestre était soulagé d'avoir les médicaments à sa disposition. Bien sûr, il aurait pu faire le travail à mains nues, mais la méthode qu'il avait choisie présentait le double avantage d'être plus propre et de ne laisser aucune trace exploitable par d'éventuels enquêteurs. Il augmenta de façon continue la pression de son biceps sous l'oreille gauche d'Euhler conjointement à celle de son avant-bras sous l'oreille droite, puis il appuya fortement son front contre la nuque. La combinaison de ces pesées contradictoires de plus en plus fortes sur les carotides et les jugulaires interrompit rapidement l'irrigation sanguine du cerveau. Au bout de trois secondes dans cet étau, le banquier avait déjà perdu connaissance, mais Saint-Sylvestre compta vingt secondes supplémentaires pour s'assurer qu'Euhler resterait évanoui une ou deux minutes. En insistant davantage, il aurait risqué de le transformer en légume, voire de le tuer.

Le policier se laissa aller en arrière et redressa le corps inerte, qu'il retint de sa main droite en même temps qu'il tirait de sa poche-revolver une paire de gants chirurgicaux en latex. Il ne lui fallut que quelques instants pour les enfiler et se mettre à l'ouvrage.

Il sortit de sa poche gauche le flacon de comprimés et en fît sauter le couvercle, qui roula sur le sol. Puis, tout en maintenant Euhler en position assise, il lui versa progressivement dans la bouche le contenu du flacon, alternant quelques pilules et quelques centilitres de *mojito*, et lui massant doucement la gorge pour éviter qu'il ne régurgite ce qu'il avalait. Une fois le flacon vide, il l'essuya sur sa chemise avant de le laisser tomber près du lit. Il se dégagea ensuite du corps à moitié dévêtu du banquier, qui ronflait bruyamment, et se leva en s'étirant. Après une inspection détaillée de la chambre, il mit en application point par point le plan qu'il avait imaginé.

D'abord, il reboutonna sa chemise et acheva de déshabiller Euhler, qu'il laissa affalé sur la courtepointe de satin. Ceci fait, il tira la courtepointe de sous le corps nu et la jeta par terre au pied du lit, où elle s'étala en une sorte de tache noire informe. Calant ensuite une pile d'oreillers, eux aussi en satin, contre la tête de lit, il y appuya le buste à demi redressé. Les ronflements d'Euhler s'espaçaient dangereusement, avec des périodes d'apnée suivies de hoquets de suffocation. Il sombrait de plus en plus profondément dans l'inconscience sous l'effet du cocktail de drogues. Saint-Sylvestre prit un livre dans le cosy – une anthologie poétique compilée par un certain Thomas Whipple et intitulée *Porte-parole*. Il le feuilleta au hasard et, après avoir découvert ce qu'il cherchait, préleva avec un sourire la dernière strophe d'une page en la déchirant. Il s'agissait d'un poème de Cari Sandburg, *La mort crible de petits coups le nez des orgueilleux* – un titre tout à fait de circonstance.

Le policier plaça le morceau de papier chiffonné dans la main d'Euhler et lui replia les doigts par-dessus. Abandonnant le livre sur le lit, il quitta la pièce pour regagner le salon, puis le bureau, où il s'installa devant l'ordinateur et tapa sur une touche de façon aléatoire. La cascade animée qui servait de fond d'écran s'effaça, remplacée par un écran bleu nuit barré de la phrase « Veuillez entrer votre mot de passe » sous laquelle clignotait un curseur.

Muni d'un crayon et d'un petit bloc trouvés dans un tiroir, il retourna dans le salon. Là, debout devant la belle photo des monts Jura, il nota l'altitude du mont Tendre – 1679 m – ainsi que les coordonnées inscrites en dessous – 46° 35' 41" N 6° 18' 36" E.

De retour devant l'ordinateur, il recopia le tout sans tenir compte des symboles parasites, obtenant une série de chiffres – 167946354161836 – qu'il tapa sur le clavier. L'écran s'éclaircit et une liste de fichiers apparut. Il les enregistra tous sur une douzaine de cédéroms qu'il dénicha dans un autre tiroir.

Cette opération terminée, il éteignit l'ordinateur et s'absorba un instant dans la contemplation du coffre à combinaison intégré au bureau. Sans grand espoir, il afficha 1679, l'altitude du mont Tendre. Rien ne se produisit. Il essaya l'inverse, 9761… et la porte s'ouvrit avec un déclic. Le coffre contenait un passeport, une poignée de krugerrands

sud-africains en or et une liasse respectable de billets de cinq cents euros.

Le seul autre objet présent était un paquet de lettres et de photos attachées ensemble, sans surprise, par un ruban rouge. Les clichés, comme les lettres, étaient pornographiques, et, sans avoir un excellent niveau d'allemand, Saint-Sylvestre devina aisément ce que pouvaient signifier des phrases comme *Ich möchte dir einen Blasen* ou *Bumsen wir wie Tiere.*

Sur les photos, Lenny avait le rôle passif ; le rôle actif revenant à son jeune ami, un blond très musclé. Toutes les lettres commençaient par *Mein süßer liebster Liebling Lenny* et étaient signées *Dein liebevolles Baby, Lutzie.* Des lettres d'amour d'un homme à un autre. Saint-Sylvestre retourna dans le salon pour y faire un peu de ménage, mettre les verres dans le lave-vaisselle et éliminer tout indice montrant qu'Euhler avait reçu un invité ce soir-là.

Puis il retourna dans la chambre, où il constata qu'Euhler avait vomi et perdu le contrôle de ses sphincters. Soit le cœur du banquier avait progressivement cessé de battre, ralenti par les médicaments, soit l'homme s'était étouffé en vomissant. Quoi qu'il en soit, il était mort. Saint-Sylvestre laissa tomber les lettres et le ruban sur la moquette, de façon à créer l'illusion que leur lecture avait constitué le dernier acte de la vie d'Euhler, avant qu'il n'arrache du livre de poésie sa petite citation larmoyante et n'avale ses comprimés avec un grand verre de *mojito*, en bon noceur qu'il était.

Tout semblait clair, rien ne permettait de soupçonner un homicide : un homosexuel vieillissant s'était donné la mort après avoir compris que les choses ne s'arrangeraient pas avec son *liebevolles Baby Lutzie.* Au pire, le dénommé Lutzie serait localisé et interrogé par la police, mais l'affaire n'irait sûrement pas plus loin.

Satisfait, Saint-Sylvestre consulta sur son téléphone portable la liste des vols pour Vancouver au départ de Zurich. Il trouva un Zurich-Paris de la compagnie Swiss Air qui décollait une heure et demie plus tard, et un Paris-Vancouver d'Air Canada dont l'atterrissage était prévu à 7 heures, heure locale.

Il prit le vieux titre boursier sur la table basse, le plia et le glissa dans la poche intérieure de sa veste tout en jetant un dernier coup d'œil

autour de lui. Puis, Euhler déjà oublié, il sortit de l'appartement et referma doucement la porte derrière lui, l'esprit désormais tout entier occupé par deux sœurs jumelles qui vivaient à l'autre bout du monde.

21

Les enfants les conduisirent à travers la jungle selon les règles les plus strictes de l'art militaire, le plus petit ouvrant la voie une dizaine de mètres en avant, deux autres les encadrant à droite et à gauche, le dernier fermant la marche. Tous les quatre tenaient leur arme trop grande d'une main ferme, prêts à faucher leurs prisonniers au moindre signe de résistance.

Le premier avait pris à Peggy son appareil photo et le portait à présent autour de son cou, tel un inquiétant touriste miniature qui aurait guetté l'apparition de Mowgli ou de Baloo sur la piste.

Ils avançaient sans un mot, ne communiquant que par gestes ou sifflements, toute leur attention concentrée sur la nature alentour et sur leurs captifs. Leurs visages ne trahissaient aucune émotion. Peut-être parce qu'ils n'en éprouvaient plus, songea Holliday.

Pour son dixième anniversaire, son oncle lui avait offert une copie grandeur nature du Buntline Spécial, le Colt Peacemaker à canon de trente centimètres qu'utilisait d'après la légende le shérif Wyatt Earp. Si les adultes avaient dû le trouver bien drôle, à l'époque, avec son énorme pistolet, les quatre gardes qui l'entouraient à présent ne donnaient pas du tout envie de rire. Tragiquement, les AK-47 semblaient tout à fait à leur place entre les mains de ces gamins dont l'aîné n'avait pas plus de douze ans et qu'on sentait capables de commettre sans hésiter un meurtre de sang-froid.

Ils marchèrent ainsi en pleine forêt pendant une heure, puis deux. Au début, Holliday pensa qu'ils se dirigeaient vers trois collines lointaines qui paraissaient se hisser de haute lutte au-dessus de la canopée, mais ils changèrent de cap. Comme ils franchissaient une petite crête, il aperçut, entre eux et la rivière, les ruines fumantes d'un village.

Ce fut au moment où ils atteignaient le pied du coteau, quelques minutes plus tard, qu'il vit les premiers restes humains : un bras d'homme coupé au ras de l'épaule, l'os mâchuré montrant sa moelle jaune à l'endroit du sectionnement souillé de sable, le sang dans la poussière, la main à demi ouverte, comme pour recevoir une aumône

qui ne viendrait jamais ; un peu plus loin sur le chemin, une tête tranchée, presque entièrement ouverte transversalement au niveau des sourcils par un coup de lame à la manière d'un œuf à la coque.

Raffi se mit à vomir, Peggy à pleurer en silence. Curieusement, Eddie, lui, se mit à chanter en espagnol sur l'air de *Ce n'est qu'un au revoir*. Le Cubain fredonnait les paroles à mi-voix, comme celles d'une berceuse, si doucement qu'honnis Holliday personne ne devait les entendre.

Por qué perder las esperanzas
de volverse a ver,
Por quéperder las esperanzas
si hay tanto querer.

La paisible mélodie devait cependant receler pour lui un sens qui n'avait rien de pacifique, si l'on en jugeait par la contraction de sa mâchoire et le gonflement de la veine qui lui traversait le front. Plus ils progressaient sur le sentier en pénétrant dans le village incendié, plus les traces de carnage étaient manifestes. Ici, c'était un bébé qu'on avait aspergé d'essence avant de le jeter dans un feu de camp, là, des corps masculins hachés d'entailles sanglantes, là encore, des femmes et des jeunes filles pendues à des arbres à l'aide de cordes à piano qui les avaient à moitié décapitées. Partout régnait une atroce odeur de sang et d'excréments.

Des pleurs attirèrent l'attention de Holliday vers la rivière. Une quinzaine d'enfants étaient alignés sur la berge, attachés les uns aux autres par une corde reliée à la poupe d'une des grosses pirogues. À bord de celle-ci, pagaie en main, une douzaine d'autres enfants un peu plus âgés semblaient attendre un signal.

Les quatre gardiens armés d'AK-47 conduisirent leurs prisonniers de l'autre côté d'une grande case qui achevait de se consumer – probablement la maison commune servant de dortoir aux hommes célibataires. Une jeep russe UAZ camouflée à l'ancienne était garée là, un homme assis sur une des ailes. Le quidam portait un masque en forme de tête de dragon, un maillot orange et bleu des New York Nicks et un vieux pantalon de treillis à deux tons de vert rentré dans des

baskets montantes noir et blanc démodées. Un fastueux tatouage en trois couleurs représentant un cobra ornait son épaule droite.

Près de lui, sur le capot du véhicule, était posée une machette tachée de sang. La crosse d'un Colt .45 semi-automatique dépassait d'un holster attaché à sa ceinture. La tête de dragon semblait sculptée dans du bois tendre. Les écailles, sur le crâne, étaient peintes alternativement en vert et en doré, la face en rouge et les yeux en jaune. Une langue noire, longue et sinueuse, se détachait sur le fond ivoire éclatant des crocs.

« Mon Dieu ! souffla Raffi.

— Quoi ? demanda Holliday.

— Ce masque ! C'est une figure de proue ! Je vous assure. Une figure de proue Scandinave !

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Que ce type est le descendant de nos copains vikings qui ont gravé les runes, là-haut ?

— Non, il s'agit d'une sorte de mimétisme, de "culte du cargo".

— Fini de papoter ? » fit une voix à l'intérieur de la tête de dragon.

L'homme retira le masque et le posa près de la machette. Sur la lame, le sang à demi séché commençait à prendre une teinte rouille. Le bourdonnement des mouches était omniprésent.

« Où avez-vous trouvé ce masque ? s'enquit Raffi.

— Ça ne vous regarde pas vraiment, mais je l'ai pris sur le sorcier… Sur sa tête, plus exactement », répondit l'homme au maillot des Nicks.

Il éclata de rire, révélant une dentition entièrement en or.

« Qui êtes-vous ? demanda Holliday.

— Je suis celui qui tient votre vie entre ses mains, *Nduku*, mon frère. Le nom que ma mère m'a donné est Jérémie Salamango, mais maintenant je m'appelle Jérémie Salamango du Christ, l'exterminateur en Son saint nom. Le violeur de tentatrices en Son saint nom, le libérateur des âmes en Son saint nom, Dieu soit loué ! Vous comprenez ça ? Je tue pour mon Dieu et je Lui adresse mes prières à genoux cinq fois par jour. Et en ce jour que Dieu a fait, réjouissons-nous de répandre le sang en Son nom ! Alléluia, Dieu soit loué !

— Pourquoi nous avoir emmenés ici ? »

La puanteur était insupportable et les mouches qui se posaient sur la peau de Holliday y laissaient des marques poisseuses.

« D'abord, nous avons vu vos traces. Et puis nous avons vu les corps de ceux que vous avez tués, et Jérémie Salamango était curieux de connaître des hommes capables de se battre avec des lances et des flèches contre des pistolets-mitrailleurs. Après, quand mes éclaireurs m'ont fait leur rapport, je me suis dit que je ferais de vous des messagers qui raconteront l'histoire de Jérémie dans tout le pays et rempliront tous les gens de crainte en annonçant sa venue. Et c'est finalement ce que Jérémie Salamango a décidé de faire. Quand j'ai appris que la femme avec vous avait un appareil photo, c'était encore mieux, parce que comme ça, vous pourrez montrer le visage de Jérémie Salamango au journal du soir de CBS avec Katie Kouric. Votre appareil fait des vidéos ?

— Oui, répondit Peggy.

— Jérémie pense que vous avez beaucoup de chance d'être celle qui sait faire les photos, sinon il vous aurait donnée à manger à ses lions… Ou plutôt à ses lionceaux, précisa Salamango en désignant de ses mains ouvertes les enfants qui les entouraient. À ses lionceaux affamés.

— Vous êtes malade, dit Raffi.

— Vous pourriez mourir dans très peu de temps si Jérémie se met en colère.

— Tais-toi, Raffi ! » ordonna Peggy.

Salamango se laissa glisser au sol et se dirigea vers la rivière en suivant un étroit sentier qui avait à l'évidence été la rue principale du village. Poussés par le garçon qui portait l'appareil de Peggy, les prisonniers accompagnèrent le supporter des Nicks sur le chemin bordé de huttes en torchis calcinées que jonchaient des corps démembrés abandonnés là comme des détritus.

« Le tout est de les forcer à tuer leurs parents, pour commencer. À fracasser le crâne de leur mère, égorger leur père, violer et éventrer leurs sœurs. Une fois qu'ils ont fait ça pour vous et pour sauver leur propre vie, ils vous appartiennent, comme des objets, comme des chiens. Et un ordre n'a pas besoin d'avoir de sens : du moment qu'il vient de vous, ils obéiront comme un chien obéit au sifflet de son maître », expliqua le fou de Dieu.

Holliday se mit à chercher du regard une arme quelconque, ne serait-ce qu'une simple pierre, tout en calculant ses chances d'arracher les

yeux ou la langue du psychopathe avant d'être assailli et taillé en pièces par sa marmaille de nervis.

Il lui était arrivé une ou deux fois, tout au plus, au cours de son existence, d'éprouver le sentiment qu'il était opportun, et même raisonnable, de sacrifier sa vie pour une cause. Il était dans cet état d'esprit à présent. Tuer ce monstre reviendrait à accomplir ce que Raffi appelait une *mitzvah* – un acte pour le bien de l'humanité.

Ils arrivèrent au bord de l'eau. L'une des grosses pirogues, équipée d'un moteur hors-bord, avait tiré au milieu de la rivière plusieurs embarcations de pêche attachées ensemble dans lesquelles étaient entassés les habitants restants du village, essentiellement des vieillards et des enfants en bas âge des deux sexes qui hurlaient ou gémissaient. Une forte odeur d'essence saturait l'air et Holliday comprit tout de suite ce qui se préparait quand il aperçut autour des bateaux les dos écailleux d'une meute de crocodiles en train de rôder dans l'attente de leurs proies. Sur la rive, une autre meute, celle des enfants-soldats, s'était rassemblée pour assister au spectacle en ricanant.

« Le sale fils de pute sadique ! Il va les faire bouffer par les crocodiles ! siffla Eddie, qui regardait la scène en serrant ses énormes poings, les yeux flamboyant de colère, la veine de son front battant sous sa peau.

— Pas si je le tue avant, murmura Holliday.

— Avec quoi ? demanda, rigolard, Salamango, qui avait entendu l'échange. Vous savez ce qu'ils ont dit, ces gens, là-bas, dans les barques, quand on a commencé à brûler leurs maisons et à violer leurs filles ? Ils ont dit qu'ils étaient protégés par les dieux. Par les *umufo omhloshana*. Vous savez ce que ça signifie ?

— « Les étrangers à la peau claire », traduisit Eddie.

— Exactement, fils de Cham, les Peaux-Claires. Et à part vos amis, là, je ne vois pas beaucoup de peaux claires par ici, et encore moins de protecteurs », dit Salamango avec un rire gras.

Il aboya un ordre et le garçon qui portait l'appareil photo s'avança. À un nouveau commandement de son chef, le gamin tendit de mauvaise grâce l'appareil à Peggy avant de reculer d'un pas.

« Vous commencez à prendre les photos quand je le dis et vous n'arrêtez pas avant que je le dise, reprit le désaxé. Compris, petite

Blanche ? Si vous commencez ou si vous arrêtez avant mon ordre, je vous coupe en deux… Je veux faire des cartes postales pour envoyer aux Nations unies », ajouta-t-il avec un sourire.

Voyant Raffi sur le point de bondir, Holliday lui écrasa le pied d'un vigoureux coup de talon. Peggy sanglotait, le visage inondé de larmes.

« Pourquoi voulez-vous faire une chose pareille ? demanda-t-elle. Pourquoi ? »

Salamango la toisa avec un rictus de mépris.

« J'avais un frère de huit ans qui s'appelait Felicianos, répondit-il. Des hommes sont venus dans notre village, une nuit, et ils ont tué presque tout le monde. Ils ont gardé Felicianos jusqu'à la fin, puis ils lui ont coupé son *orgão* avant de le jeter vivant dans le feu. C'étaient des gens du FNLA, le Frente nacional de libertação de Angola, des Portugais avec des armes américaines, parce que les Américains avaient peur que l'Angola ne devienne marxiste.

— C'est affreux, mais ce n'est pas une raison pour faire comme eux, plaida Peggy.

— e fais des choses épouvantables pour montrer que je suis épouvantable. Mille fois plus épouvantable que les porcs qui ont tué mon frère. Je les fais pour un million de Felicianos. »

Eddie cracha sur le sol gorgé de sang.

« Tu le fais surtout parce que tu aimes ça, *cabrón*. J'ai déjà connu des salopards de ton espèce qui puent la haine et se vengent sur tout le monde.

— Tout à fait mon avis, approuva Holliday.

— Vous autres, minables, avec votre démocratie et votre communisme, vous ne connaissez rien à nos règles du jeu, répliqua Salamango avec hauteur. Ici, dans mon Afrique, le chef est celui qui sait se faire craindre de sa tribu et de toutes les autres. Et l'homme que l'on craint est celui qui tue. Et l'homme que l'on craint le plus est celui qui tue le plus. C'est ainsi depuis dix mille ans et ce sera ainsi pendant dix mille ans encore, jusqu'à notre mort à tous. C'est ça, l'Afrique. Et tous ceux qui prétendent le contraire sont des Blancs ou des menteurs. Et sans doute les deux à la fois. »

Il se tourna, poing levé, et cria : *« Kuf-wa !* »

Le garçon qui tenait la barre de la grande pirogue lança quelque chose dans la barque de pêche la plus proche. Aucune flamme ne s'éleva dans un premier temps : l'air parut seulement se gondoler sous l'effet de la chaleur, déformant les silhouettes des malheureux qui hurlaient dans le premier bateau. Puis l'équipage de la pirogue libéra les embarcations, qui partirent à la dérive, et les gens commencèrent à se jeter à l'eau, vêtements et chairs en feu, pour être aussitôt dévorés par les crocodiles à l'affût. En moins d'une minute, autour des bateaux qui flambaient, l'eau ne fut plus qu'un effroyable bouillonnement de sang au milieu duquel on entendait craquer des os.

Ce fut alors que la chose se produisit.

Hasard ou pas, la première fléchette atteignit Salamango à l'œil droit, pénétrant intégralement dans l'orbite à l'exception d'un étroit cône blanc qui semblait fait de papier ordinaire. La seconde lui perça les joues de part en part. La pointe de la longue aiguille métallique, en forme de diamant aplati et enduite d'une sorte de goudron noir, ressortit du côté droit, le cône blanc dépassant du côté gauche.

Holliday se retourna et vit des cônes blancs fleurir comme par enchantement sur les visages, les dos, les torses et les ventres des quatre gardiens, frappés, comme leur chef, à plusieurs reprises.

L'effet produit, instantané, rappelait celui de la strychnine : paralysie, étouffement, convulsions, cambrement du dos, écume aux lèvres, puis relâchement complet des sphincters presque immédiatement suivi de la mort.

Seuls Holliday, Peggy, Raffi et Eddie étaient indemnes. Au milieu de la rivière, la grande pirogue dérivait à son tour. Le corps du garçon qui avait mis le feu aux bateaux de pêche pendait par-dessus le plat-bord et deux crocodiles se le disputaient.

Les autres embarcations n'étaient plus que des coques calcinées, leurs occupants brûlés vifs ou entraînés vers le fond boueux de la Kotto par les reptiles géants. Il ne s'était pas écoulé plus de quelques secondes entre la mort de Salamango et celle du dernier enfant-soldat, et tout s'était passé en silence : pas une parole prononcée, pas un coup de feu tiré.

Peggy se mit à photographier l'étrange champ de bataille autour d'elle puis s'arrêta soudain, les mains agitées de tremblements. Holliday

suivit le regard stupéfait de sa cousine.

Des dizaines d'hommes étaient en train de sortir de la jungle, tous vêtus de pagnes au drapé compliqué qui faisaient penser à des kilts, et chaussés de sandales dont les lanières entrecroisées leur montaient au genou selon un modèle qu'il connaissait bien. Chacun tenait à la main un tube de bambou d'au moins un mètre soixante-dix et portait à la ceinture un carquois contenant les fléchettes empennées avec les cônes blancs.

Certains étaient affublés d'un casque en bois muni d'une crête en crins durcis et de rabats protégeant les joues, d'autres d'une simple coiffe assortie à leur pagne. Mais ce qui frappait le plus était la couleur de leur peau – d'un marron clair proche de celui d'un café-crème. Ils avaient des cheveux bruns, raides, et leurs traits étaient indubitablement européens, et non négroïdes. À l'ébahissement de Holliday, quelques-uns de ces hommes si curieusement accoutrés avaient même les yeux bleus.

« *Umufo omhloshana*, dit Eddie à mi-voix.

— Les Peaux-Claires », acquiesça Holliday.

22

Entrez ! » cria sir James Matheson en entendant un coup frappé à sa porte.

Allen Faulkener pénétra dans le somptueux cabinet de travail et s'avança jusqu'au bureau.

« Leonhard Euhler est mort, annonça-t-il, l'air contraint.

— Bon Dieu ! s'exclama Matheson. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Une histoire d'homo qui a mal fini, d'après la police suisse. Des lettres d'amour, un mot expliquant le suicide… »

Matheson réfléchit un moment, immobile comme une statue, mains posées à plat sur le plateau vide et bien ciré de son bureau, puis il se pencha, ouvrit un tiroir transformé en cave à cigares et en sortit un Robusto Romeo y Julieta Short Churchill.

Refermant doucement le tiroir, il prit dans son gousset un coupe-cigares emporte-pièce Dunhill en or avec lequel il prépara le Robusto. Puis il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et alluma le havane avec un briquet Dunhill assorti au coupe-cigares, prenant bien soin d'afficher le plus grand flegme. Car il n'était jamais bon pour un patron de montrer sa peur devant un employé comme Faulkener. Or c'était bien de peur que venait d'être saisi sir James Matheson, pour la première fois depuis longtemps.

Matheson ne croyait guère au hasard et aux coïncidences. Quelles que soient les preuves dont disposait la police suisse, il avait du mal à imaginer qu'Euhler ait choisi ce moment précis pour tirer sa révérence en conclusion d'une dérisoire liaison sentimentale. Il sentait confusément que son plan commençait à prendre l'eau, mais, si c'était effectivement le cas, il ignorait qui avait provoqué la fuite et comment la colmater.

« Rien qui laisserait supposer un meurtre ? demanda-t-il.

— Apparemment non. Il a avalé des comprimés. Et puis il y a les lettres d'amour, comme je vous le disais. Le garçon qui les a écrites est mort dans un accident de voiture.

— Récemment ?

— Il y a six ans. »

Pourquoi un homme, gay ou pas, irait-il se tuer six ans après la disparition d'un être aimé ? L'histoire semblait de plus en plus louche et ne pouvait pas être sans rapport avec l'opération Kolingba.

« J'aimerais voir les rapports d'enquête et d'autopsie, et aussi toutes les vidéos de surveillance qui ont pu être enregistrées.

— J'ai déjà vérifié ce point, sir James. La résidence d'Euhler n'est pas équipée de caméras, mais il y en a à l'intérieur et à l'extérieur de la banque.

— Prenez contact avec herr Gesler en personne. Dites-lui qu'étant donné la sensibilité du dossier qu'Euhler était en train de traiter pour nous, je lui serais très reconnaissant de me faire parvenir les enregistrements dans les plus brefs délais. S'il se fait tirer l'oreille, faites un peu pression en lui rappelant le dossier que nous avons en notre possession sur sa vie privée. Il me faut les vidéos prises le jour du décès, mais aussi la veille et le lendemain. D'autre part, Euhler devait faire signer des procurations pour le rachat de la compagnie minière que vous avez trouvée : l'a-t-il fait ?

— Pas à ma connaissance, sir James. »

Bien entendu. Tuer le banquier n'aurait eu aucun sens si les procurations avaient déjà changé de mains. Donc, quelqu'un essayait de les capter à son profit. Mais qui ? Nagoupandé ? Ce type avait à peine le QI d'une mouche, comment imaginer qu'il ait pu mettre en œuvre une telle machination, ou en avoir seulement eu l'idée ?

Kolingba, lui aussi, en aurait sûrement été incapable, mais peut-être pas son petit Raspoutine personnel, Oliver Gash. Matheson doutait toutefois de cette hypothèse : d'après son dossier, Gash était un criminel rusé, mais dépourvu de la finesse d'esprit requise pour mener à bien une fraude boursière à grande échelle. Ce n'était pas son domaine.

L'industriel tira une nouvelle bouffée de son cigare, prit quelques secondes pour en savourer l'arôme complexe, puis revint aux choses sérieuses.

« Arrangez-vous pour savoir où nous en sommes, avec ces procurations. Si Euhler ne les a pas fait signer, vous irez en Colombie-

Britannique vous-même pour obtenir les signatures à sa place. J'en ai des copies ici.

— Très bien, monsieur.

— Avons-nous des nouvelles de Harris et des hommes de main de Mme Sinclair, en Afrique ?

— Non, monsieur. Aucune.

— Dans ce cas, nous pouvons être certains qu'ils ont été éliminés du circuit et que Holliday et son ami l'archéologue courent toujours. Nous risquons d'être exposés à un trop grand battage médiatique si ces deux-là survivent. Trouvez quelqu'un de plus compétent que Harris pour les empêcher de nuire.

— Bien, monsieur.

— Encore combien de temps avant l'intervention de notre ami autrichien Lanz ?

— La nouvelle lune est la semaine prochaine.

— Ses gardes du corps veillent sur lui ?

— Oui, monsieur.

— Très bien. Trouvez-moi ces vidéos et renseignez-vous à propos des procurations. Sans elles, je n'irai pas loin.

— Bien, monsieur. »

Faulkener parti, Matheson se renversa dans son fauteuil. Il s'apprêtait à enfreindre une bonne moitié des lois boursières de son pays et de tous ceux où il comptait vendre les titres de la Silver Brand Mining Company, ce qui lui vaudrait de passer le reste de sa vie derrière les barreaux s'il se faisait prendre. Comparé à lui, Bernard Madoff serait relégué au rang d'amateur en matière d'escroquerie. Il risquait en outre une inculpation pour meurtre avec préméditation ainsi que pour complot visant à la chute d'un chef d'État étranger et corruption active de son successeur. Et comme si cela ne suffisait pas, il semblait à présent qu'un mystérieux concurrent se soit mis en tête de lui disputer les dépouilles du Kukuanaland.

Son sourire s'élargit et il aspira avec délice une bouffée suave de son petit cigare trapu. Jamais il n'avait éprouvé un tel degré de crainte et d'exaltation mélangées depuis le jour de ses quatorze ans où il avait été déniaisé par la maîtresse de son père. Retirant le havane d'entre ses

lèvres, il souffla un nuage de fumée odorante en direction du plafond mouluré. C'était pour des moments comme celui-ci que la vie valait d'être vécue.

Une silhouette masculine solitaire émergea à son tour de la jungle. L'homme portait un masque en bois hérissé sur ses bords de brins de rotin doré imitant la crinière d'un lion et pourvu d'une crête en croissant que terminait un faisceau de crins rigides rouge sang évoquant la coiffure d'un centurion romain.

Les yeux, peints en rouge, saillaient du visage sculpté, dont la bouche de bois carrée, ajourée verticalement pour figurer les dents, rappelait la grille de protection des casques de gladiateurs. Le nouveau venu portait comme les autres une sorte de kilt en toile blanche, de fortes sandales lacées jusqu'au genou et un carquois garni de fléchettes, mais sa peau à lui était noire d'ébène.

Il avait dans la main gauche la même sarbacane que ses compagnons et dans la droite deux bâtons qui ressemblaient à la crosse et au fléau des pharaons – emblèmes du caractère divin et de la puissance du souverain. À l'instar des sceptres trouvés entre les bras de Toutankhamon, ceux que tenait l'inconnu étaient en or massif. Un gros anneau d'or serti d'énormes diamants bruts et d'émeraudes ornait en outre son bras.

Tout en se dirigeant vers Holliday et les autres, il glissa ses insignes d'or dans sa ceinture et ôta son masque, révélant un visage intelligent au regard sombre. L'un des guerriers à peau claire s'avança aussitôt en courbant la tête pour le lui prendre des mains avec déférence. Comme la crosse et le fléau, le masque était à l'évidence l'attribut d'une haute fonction.

L'homme sourit et Holliday aperçut un plombage à l'ancienne sur sa première prémolaire gauche. Une chose était certaine, le personnage n'avait rien d'un broussard, au sens péjoratif où l'entendent les Africains.

S'arrêtant devant Holliday, il lui tendit la main.

« Bonjour, colonel Holliday, dit-il. Je suis le docteur Amobe Barthélemy Limbani. Puis-je vous demander de me présenter à vos

amis ? »

23

Le capitaine Jean-Luc Saint-Sylvestre ne connaissait des États-Unis que ce qu'il avait pu en voir lors d'un voyage organisé de deux semaines à Miami auquel il s'était inscrit un été par simple curiosité. Et son expérience du Canada et de Vancouver était encore plus limitée : quelques interviews filmées dans des rues trempées de pluie qu'il avait regardées à la télévision à l'occasion des récents Jeux olympiques d'hiver.

En débarquant du 747 d'Air Canada, il eut l'agréable surprise de découvrir une aérogare moderne, propre et plutôt efficace dans son fonctionnement. S'ils faisaient preuve d'une naïveté confondante, les douaniers étaient au moins polis, ce qui les différenciait avantageusement des gorilles en uniforme auxquels il avait eu affaire à l'aéroport international de Miami.

Dans un guide touristique acheté pendant sa brève escale à Paris, il avait choisi un hôtel chic du centre-ville, bien nommé Hôtel Vancouver, pour le cas où il lui faudrait inviter les vieilles dames à prendre le thé, et il y avait réservé une suite par Internet en utilisant une des cartes de crédit d'Euhler. Aussi n'eut-il qu'à indiquer le nom de l'établissement au chauffeur du taxi qu'il prit devant le hall des arrivées.

Dès la sortie de l'aéroport, il put constater que Vancouver était une ville où l'eau et les ponts tenaient une grande place. L'aéroport lui-même était bâti sur une île, dans l'estuaire d'un fleuve, et on apercevait l'océan Pacifique sur la gauche.

Le taxi parcourut Granville Street, une large avenue bordée de cerisiers en fleurs rose et blanc d'où l'on voyait au loin des montagnes couvertes de sapins, puis traversa un nouveau plan d'eau baptisé False Creek, sur lequel était construit une sorte de centre commercial pour touristes.

Le trajet ne dura que quinze minutes jusqu'à l'Hotel Vancouver, une espèce de château à la française au toit de cuivre verdi par le temps et les éléments qui occupait tout un pâté de maisons. Saint-Sylvestre se présenta à la réception avec une autre carte de crédit prise à Euhler.

Contrairement à ce qui se passait dans de nombreux hôtels ailleurs dans le monde, on ne lui demanda pas de montrer son passeport, et personne ne s'étonna de ce qu'un Noir parlant l'anglais avec un fort accent français porte un nom à la consonance aussi évidemment germanique qu'Euhler. Le policier sourit.

À l'époque de la guerre froide, et encore aujourd'hui, les passeports canadiens étaient les documents d'identité les plus prisés des services de renseignement : leurs détenteurs pouvaient en effet entrer sans visa dans cent cinquante-sept pays et obtenir un visa après leur arrivée dans presque tous les autres. Le bruit courait pendant les années 1960 que les vols en provenance d'Ottawa ou de Toronto amenaient aux États-Unis davantage d'espions que de passagers ordinaires, et en 1997 c'étaient également des passeports canadiens qu'avait utilisés le Mossad lors de sa tentative d'assassinat manquée sur Khaled Meshal, le tristement célèbre chef du Hamas. Oui, décidément, ils étaient bien naïfs, ces Canadiens, songea Saint-Sylvestre pour la deuxième fois de la journée.

Il fut accompagné jusqu'à la petite suite qu'il avait louée par un bagagiste vieillissant à qui il glissa un pourboire de cinq dollars prélevé sur la liasse de billets multicolores qu'il avait reçue à l'aéroport en échange de ses francs suisses.

La suite, classiquement décorée dans les tons beiges, comprenait tous les éléments de confort attendus, de la wifi au spa en passant par les peignoirs en éponge et les téléviseurs à écran large. Le genre de luxe susceptible de faire germer des idées révolutionnaires dans l'esprit des masses frustrées, comme les publicités sur papier glacé pour les jeans APO à quatre mille dollars ou les sacs à main Marc Jacobs à trente mille. Une notion qui semblait échapper à son bien-aimé et insouciant dirigeant, le général Salomon Kolingba, quand il faisait étalage de ses Range Rover bariolées, de sa Rolex President sertie de diamants et de ses lunettes de soleil Dolce & Gabbana à trois mille dollars.

Kolingba… Il semblait bien, justement, que son insouciance soit en train de lui jouer des tours. Le ventripotent président du Kukuanaland au crâne en pain de sucre n'était pas, malheureusement, le Robin des bois qu'il s'était vanté d'être. Les fortunes que lui et Gash amassaient grâce à leur commerce criminel sortaient rarement de l'enceinte bien gardée du palais de Fourandao, ou de celle de la banque située sous les

locaux où travaillait Saint-Sylvestre. En tout cas, elles ne profitaient jamais à la population démunie du pays.

Contrairement au policier, le général Kolingba n'était pas un grand lecteur d'ouvrages historiques – ni d'autres genres d'ouvrages, d'ailleurs – et n'avait pas conscience d'une banalité bien connue de tous les professeurs d'histoire et de tous les dictateurs déchus, à savoir que quiconque vit par le coup d'État a de fortes chances de périr par le coup d'État.

L'hôtel possédait plusieurs salles de restaurant, mais proposait également un service de restauration en chambre très complet. Saint-Sylvestre ordonna donc qu'on lui monte un petit déjeuner de nanti antirévolutionnaire composé d'un jus d'orange frais pressé, de *bagels* accompagnés de crème et de saumon fumé local, d'un steak-frites avec un œuf à cheval bien moelleux et d'un thermos de café viennois. Après avoir pris une douche rapide et s'être drapé dans un confortable peignoir blanc, il s'installait pour lire l'exemplaire du *Globe and Mail* – le quotidien canadien de référence offert par l'établissement – quand on lui apporta son repas. Il s'attabla et mangea avec appétit tout en mettant mentalement en place un plan d'action pour la journée.

À 11 heures, il était prêt. Un rapide coup d'œil à l'annuaire téléphonique lui apprit que les sœurs Brocklebank habitaient dans une rue sobrement nommée The Crescent, dans un quartier de Vancouver appelé Shaughnessy. Il passa vingt minutes à consulter Internet dans le centre d'affaires, au sous-sol de l'hôtel, et découvrit que les Brocklebank étaient une vieille et respectable famille de Vancouver qui cachait dans ses placards tous les squelettes souhaitables, entre autres la faillite retentissante dans les années 1920 d'une grosse mine d'argent qui avait pratiquement mis sur la paille son propriétaire surendetté, A. G. Brocklebank, le grand-père des deux sœurs.

Quant à P. T. Brocklebank, le père de ces dernières et le fils d'A. G., il avait épousé l'héritière d'une famille richissime qui avait fait fortune dans le sucre. Malheureusement, le mariage avait tourné à l'aigre, sa femme s'étant aperçue que non seulement P. T. entretenait une liaison avec son beau-frère, mais qu'il avait aussi détourné des millions de l'affaire familiale pour les dilapider sur le marché à terme de Toronto.

Le scandale avait été énorme à Vancouver. Cependant, tout escroc dévoyé et piètre homme d'affaires qu'il ait pu être, P. T. aimait sincèrement ses filles et les avait désignées comme bénéficiaires d'une assurance-vie extrêmement généreuse qu'il avait souscrite bien avant de se jeter du haut des falaises de soixante mètres de Wreck Beach, non loin du complexe universitaire, au volant du très chic coupé décapotable V12 Packard 1936 de sa femme.

Rien n'étayant la thèse du suicide ou de l'état d'ivresse, l'assurance n'avait eu d'autre choix que d'honorer le contrat, y compris la clause de double indemnité qu'il contenait, et de verser la somme convenue. Les jumelles, qui continuaient à vivre dans la demeure de famille des Brocklebank, sur The Crescent, étaient redevenues riches du jour au lendemain et l'étaient restées grâce aux conseils avisés de leurs avocats et de leurs banquiers.

Ni l'une ni l'autre ne s'était mariée. Faute d'héritiers et d'ayants droit, le patrimoine des Brocklebank irait à leur décès au club féminin de l'université de Vancouver, dont elles étaient membres actifs depuis l'obtention de leur diplôme, un demi-siècle plus tôt, au Royal Victoria College, l'annexe de l'université McGill pour les filles.

Bien que militantes de longue date pour diverses causes féministes, les deux femmes n'avaient jamais travaillé. Sans véritable raison, Betty était proavortement et marxiste, Margie antiavortement et farouche partisane du capitalisme monopolistique.

Saint-Sylvestre composa le numéro de téléphone qu'il avait trouvé dans le bottin.

« Oui ? » répondit craintivement à la septième sonnerie une petite voix féminine.

Le timbre était ténu, tremblant : celui d'une femme âgée que l'on appelle rarement, et le plus souvent pour lui annoncer une mauvaise nouvelle. Le policier imagina une vieille dame toute menue en robe d'intérieur, assise dans une entrée remplie d'anciens portraits de famille poussiéreux et éclairée chichement par souci d'économie.

« Mademoiselle Brocklebank ? demanda-t-il du ton le plus anodin possible.

— Betty Brocklebank à l'appareil. Qui êtes-vous, je vous prie ?

— Je m'appelle Wolfgang Gesler, mademoiselle Brocklebank,

répondit Saint-Sylvestre. Je représente la banque Gesler d'Aarau, en Suisse, et j'ai été dépêché dans votre belle ville par mon père, M. Horst Gesler, le président de la banque. Je vous appelle à propos de la cession des titres de la Silver Brand Mining Company, dont vous-même et votre sœur détenez la majorité.

— Comme c'est curieux, nous avons justement reçu un coup de téléphone d'un représentant de votre banque hier, s'exclama Betty Brocklebank. Il doit venir nous prendre en limousine cet après-midi pour nous emmener au Sylvia, où nous discuterons de la situation en prenant le thé », ajouta-t-elle d'une voix plus animée.

Saint-Sylvestre jura intérieurement. Il ne lui était pas venu à l'esprit que les gens de Matheson pourraient le devancer.

« Oh, ne voyez là rien de curieux, mademoiselle Brocklebank ! dit-il, s'efforçant de paraître enjoué. Mon père a effectivement évoqué la possibilité d'envoyer deux émissaires, car il juge l'affaire assez importante. Il semblerait qu'il y ait eu une petite erreur de transmission entre lui et moi.

— En effet.

— Pourriez-vous m'indiquer lequel de nos employés mon père a désigné pour me seconder ?

— Un certain M. Euhler, si c'est bien ainsi que le nom se prononce.

— Votre prononciation est parfaite, mademoiselle Brocklebank, assura Saint-Sylvestre. Et Leonhard est un très bon choix. Un excellent collaborateur. Vous aurait-il par chance laissé un numéro de téléphone ? Je me sentirais un peu ridicule si je devais appeler mon père pour le lui demander.

— Il est descendu à l'hôtel Georgia, chambre 1124, répondit Betty Brocklebank. Je crois que l'établissement s'appelle Rosewood Georgia, ou Georgia Rosewood, à présent… C'est que Margie et moi ne sortons plus que rarement, ces derniers temps, voyez-vous. Pour être franche, ma sœur perd un peu la tête, si vous voulez mon avis. Je passe mon temps à ramasser les affaires qu'elle laisse traîner et à lui rappeler que son chat siamois adoré est mort depuis des années, si vous voyez ce que je veux dire. Margie est parfois un peu pénible à supporter. »

Elle prononçait « Marguie », avec un *g* dur.

« Je suis vraiment navré de l'apprendre, mademoiselle Brocklebank… M. Euhler vous a-t-il dit à quelle heure il passerait vous chercher ?

— À 15 heures, répondit sans hésiter la vieille dame. Oh, mon Dieu ! Mais c'est bientôt l'heure ! Il faut que je nous prépare… Il a *vraiment* parlé d'une limousine, vous savez, insista-t-elle.

— Et il a bien fait. Ce n'est pas du tout un problème, mademoiselle Brocklebank. Je vous dis donc à tout à l'heure. 15 heures ?

— 15 heures, confirma-t-elle. Au revoir, Herr Gesler. »

Le policier coupa la communication, réfléchit un instant, puis appela la réception.

« Deux questions, dit-il quand l'employée décrocha. Pouvez-vous m'indiquer où se trouve l'hôtel Rosewood Georgia et où je pourrais louer une limousine sans réservation ? »

Le hasard voulut que l'hôtel Rosewood Georgia soit situé assez près du sien pour qu'il puisse s'y rendre à pied. Après avoir retenu une limousine chez un loueur local, Saint-Sylvestre prit donc Burrard Street jusqu'à West Georgia Street, dans laquelle il tourna à droite. Le soleil brillait. Vers le nord, une chaîne de montagnes se détachait avec netteté sur un ciel bleu éclatant.

Dans l'ensemble, Vancouver semblait être une ville bien de son temps. Aucun des bâtiments n'avait plus de cent ans et, abstraction faite d'une version miniature du British Muséum appelée le Tribunal, mais qui se révéla être le musée d'art de Vancouver, le verre et l'acier régnaient partout en maîtres.

Situé à l'angle de West Georgia Street et de Howe Street, l'hôtel Rosewood Georgia était un édifice de douze étages parmi les plus anciens avec une façade de brique délavée par un ravalement récent et une entrée surmontée d'une marquise sous laquelle se tenait un portier. Le décor rouge, or et marron du hall, sans doute rénové depuis peu, jurait avec le style années vingt plutôt désuet de l'extérieur, mais c'était bien là le cadet des soucis de Saint-Sylvestre.

Il prit seul l'ascenseur jusqu'au onzième étage et trouva la chambre 1124. Sortant de sa poche de veste les gants de chirurgien qu'il avait déjà

utilisés chez Euhler, il les enfila, puis frappa à la porte et fit un pas à gauche.

« Oui ? fit une voix étouffée après un moment de silence.

— Fax, monsieur Euhler. »

On pouvait refuser d'ouvrir à un garçon d'étage ou à une femme de chambre ; le porteur d'un fax, en revanche, avait toutes les chances d'être reçu.

Utiliser le nom d'Euhler constituait un risque réel, bien que calculé, car si l'occupant de la 1124 ne s'était pas inscrit sous ce pseudonyme à la réception, s'entendre appeler ainsi éveillerait aussitôt ses soupçons. Par ailleurs, si Betty Brocklebank téléphonait à l'hôtel pour une raison quelconque, demandait M. Euhler et apprenait que personne de ce nom n'y résidait, cela lui donnerait inévitablement à réfléchir.

Saint-Sylvestre entendit le bruit d'une chaîne de sécurité qu'on ôtait et le claquement d'un verrou. Faisant glisser de sa manche dans sa main droite le couteau à steak de son petit déjeuner, il s'avança au moment où la porte s'ouvrait.

Sans une hésitation, visant le diaphragme de l'individu qui lui faisait face, il lui enfonça de toutes ses forces la lame en acier inoxydable dans le corps, tranchant vers le haut, juste sous l'appendice xiphoïde, à la base du sternum. Le fer pénétra dans le ventricule droit et trancha l'artère pulmonaire et l'aorte, coupant pratiquement le cœur en deux.

Comme les cinq litres et demi de sang qui commençaient à remplir la cavité thoracique de l'homme se mettaient à jaillir de sa bouche et de son nez, le policier le refoula dans la petite entrée, refermant du pied la porte derrière lui. Après une dernière poussée, il recula d'un pas tout en lâchant le manche du couteau.

L'inconnu tomba en arrière et Saint-Sylvestre s'écarta rapidement. Il s'assura que la porte était bien fermée, tourna le verrou, remit la chaîne, puis revint vers sa victime. Tout s'était passé sans un bruit, si l'on exceptait le choc du corps sur la moquette beige. Un coup d'œil au miroir de l'entrée confirma au policier qu'il n'avait sur lui aucune tache de sang, sauf sur les doigts de son gant droit.

Il s'agenouilla pour essuyer le sang sur le tapis, mais sans ôter les gants pour le moment.

L'homme gisait légèrement en biais, les jambes dans le vestibule, le haut du corps dans la chambre proprement dite. Grand, grisonnant, il portait une moustache de style militaire. Il était vêtu d'une chemise blanche dont le devant était à présent trempé de sang, un pantalon à fines rayures et des chaussures de prix à lacets, cirées à la perfection. Il avait au doigt une chevalière montrant une corne à poudre suspendue à une cocarde et entourée de la devise latine *celer et audax* – vitesse et audace. Si Saint-Sylvestre ne se trompait pas, il venait de tuer un ex-officier du King's Royal Rifle Corps.

Ne voyant rien d'autre sur le cadavre qui puisse l'intéresser, et doutant que l'homme ait été du genre à mettre son portefeuille dans sa poche revolver, il ne prit pas la peine de le retourner sur le ventre, mais l'enjamba et entra dans la chambre.

Bien moins grande que la suite de Saint-Sylvestre à l'Hotel Vancouver, la pièce était néanmoins décorée dans les mêmes coloris beiges et marron. Une valise fermée était posée sur un porte-bagages au pied du lit, et un attaché-case ouvert sur un petit bureau devant l'unique fenêtre. La veste de costume du mort était pendue au dossier de la chaise qui allait avec le bureau.

Dans la poche intérieure droite de la veste, le policier trouva un portefeuille Coach, et dans la gauche un Smartphone BlackBerry Torch. Le portefeuille contenait toutes sortes de papiers d'identité au nom d'Allen Faulkener, dont un permis de conduire, une carte-clé biométrique de la Matheson Resource Industries et un permis de port d'arme délivré par le Home Office pour un pistolet semi-automatique 9 mm Heckler & Koch P30.

Soucieux de ne pas faciliter le travail aux policiers qui ne manqueraient pas d'enquêter sur le meurtre et chercheraient à identifier le corps, Saint-Sylvestre glissa le portefeuille dans sa propre poche de veste et prit également le Smartphone.

Il s'intéressa ensuite à l'attaché-case, dans lequel il découvrit une copie des procurations concernant les parts de la Silver Brand Mining détenues par les sœurs Brocklebank sous la forme d'un épais dossier bleu ainsi qu'un passeport britannique marron de l'Union européenne. Rien d'autre dans la mallette, qui sentait le neuf. L'absence de souche de billet d'avion ou de carte d'embarquement suggérait que Faulkener était

venu à Vancouver en jet privé. Le tampon des services d'immigration canadiens dans le passeport portait la date de la veille. Il n'avait donc fallu que quelques heures pour que la nouvelle du décès d'Euhler parvienne à Faulkener – un constat qui laissa Saint-Sylvestre songeur.

Au Kukuanaland, il lui suffisait d'un regard pour inspirer la terreur et son influence sur Kolingba était presque aussi grande que celle d'Oliver Gash, mais il opérait ici sur le terrain de Matheson et il lui vint à l'esprit qu'il avait peut-être eu les yeux plus gros que le ventre. D'un autre côté, bien sûr, Matheson ignorait son existence, du moins pour l'instant ; or l'invisibilité constituait parfois l'arme la plus redoutable de toutes.

Le policier jeta le portefeuille, le téléphone et le passeport dans l'attaché-case et alla inspecter la valise. Il n'y vit que deux objets susceptibles de lui servir : une cravate en soie aux couleurs des Rifles, vert, rouge et noir, et un 9 mm H & K dans un bel holster rigide Bianchi en cuir moulé. Prenant l'arme, il s'assura que le chargeur était plein puis le remit en place d'un coup sec. Le pistolet était certainement préférable au couteau à steak, mais aussi plus risqué à porter sur soi, la législation canadienne en matière de détention d'armes étant encore plus sévère que la britannique, ce qui n'était pas peu dire. Quoi qu'il en soit, il alla mettre le 9 mm et la cravate avec le reste de son butin dans la mallette, qu'il referma en brouillant la combinaison de la serrure après l'avoir reprogrammée.

Ceci fait, la mallette à la main, il retourna près de Faulkener, s'accroupit, lui retira sa chevalière de l'index droit et la passa à son propre doigt. Elle était un peu lâche, mais pas au point de glisser. Se relevant, il regarda une dernière fois autour de lui. À part la présence incongrue d'un corps sur la moquette, tout était en ordre. Il enjamba de nouveau le cadavre et gagna la porte. Après avoir décroché de la poignée l'écriteau « Ne pas déranger », il déverrouilla, tira le battant et sortit dans le couloir, qui était désert. Enfin, il referma en prêtant l'oreille pour entendre le déclic de la serrure, suspendit l'écriteau à la poignée extérieure, puis ôta ses gants, qu'il glissa dans la poche de son pantalon. Quatre-vingt-dix secondes plus tard, il entrait dans l'ascenseur vide qui le redescendit dans le hall. Trente secondes encore et il ressortait dans le grand soleil par la porte principale de l'hôtel.

Invisible.

24

Ils avaient passé la plus grande partie de la journée à marcher dans la jungle et le soleil déclinant filtrait à travers les branches, jetant sur la large piste des taches de lumière tantôt verte, tantôt cuivrée ou dorée. Les singes protestaient bruyamment tandis que des aigrettes prenaient leur envol en poussant des cris de colère quand ils passaient près d'un marais.

La piste se dirigeait plein ouest ou presque, suivant à peu près l'axe de la rivière, qu'ils apercevaient parfois dans le lointain, vers le sud. D'après Limbani, la piste était un parcours migratoire jadis emprunté par les éléphants, mais abandonné depuis des décennies.

Comme ils atteignaient le bout d'une étroite vallée entre deux collines basses couvertes de végétation luxuriante, Limbani leva une main et s'arrêta. Regardant par-dessus son épaule, Holliday vit que tous les guerriers à la peau claire avaient également fait halte au signal de leur chef. Peggy, qui se trouvait juste derrière lui, ouvrit la bouche pour parler, mais il l'en empêcha d'un signe de tête. Un sifflement aigu se fit entendre loin devant et Limbani parut soudain plus détendu. « Les éclaireurs vont partir en reconnaissance », déclara-t-il. Le contraste entre le vocabulaire militaire et la tenue exotique de celui qui l'utilisait fit sourire Holliday. Limbani brandit le poing et les guerriers se mirent au repos le long de la piste.

« Nous pouvons nous reposer ici un moment, dit-il d'une voix tranquille en s'accroupissant sous un arbre aux feuilles oblongues et luisantes chargé de fruits bleus en forme de poires.

— On dirait des aubergines, commenta Peggy en se laissant tomber près de lui.

— *Dacryodes edulis*, énonça Limbani avec un sourire. On les appelle aussi *safous*, avocats d'Afrique ou prunes d'Afrique.

— Comestibles ? demanda Raffi.

— Ils sont même très bons. Prenez-en un. La couleur bleuâtre signifie qu'ils sont mûrs. On peut comparer leur goût à celui d'une prune un peu acide, ou d'une poire. »

Limbani secoua la tête avant de poursuivre : « Kolingba aurait pu employer des milliers de gens à cultiver ces arbres. Les fruits en sont délicieux, crus ou cuits, leur teneur en acides gras est naturellement plus élevée que celles de la plupart des espèces comparables et, convenablement exploités, ils pourraient être encore plus productifs que les tournesols. Même leur bois est commercialisable : c'est un excellent substitut de l'acajou, et plus approprié au développement durable. »

Se levant, Raffi tendit les bras pour détacher un fruit d'une branche basse.

Limbani porta soudain la main sous son thorax avec une grimace, comme s'il avait un point de côté. Holliday prit alors conscience que l'ex-gouverneur de district devait approcher les soixante-dix ans et que le rythme de marche qu'il avait lui-même imposé était celui d'un homme bien plus jeune.

« C'est encore loin ? demanda-t-il, n'ayant pas la moindre idée de leur destination.

— Une journée, répondit Limbani, qui pointa son doigt devant lui. Ces collines s'appellent les "Yeux du crocodile". Nous camperons sur l'œil droit, ce soir. »

Holliday suivit du regard la direction indiquée. Les deux éminences qui semblaient émerger des eaux de la rivière pouvaient effectivement évoquer les yeux haut placés d'un saurien.

« Les Yeux sont un endroit idéal pour bivouaquer ou tendre une embuscade, mais ils marquent aussi la limite orientale du territoire de mon peuple, reprit le vieil homme. L'*Umufo omhloshana. Isikaya indawo*. »

Holliday se tourna vers Eddie, qui traduisit :

« Notre foyer. Le lieu de nos ancêtres. »

Raffi, qui avait entre-temps cueilli assez de *safous* pour tout le monde, distribua sa récolte à la ronde. Holliday en goûta un : comme l'avait dit Limbani, le fruit, très juteux, avait une saveur qui tenait à la fois de la prune et de la poire. Il mordit une nouvelle fois dans la chair tendre puis s'essuya la bouche avec sa manche.

« Vous ne m'avez toujours pas expliqué comment vous connaissez nos noms, remarqua-t-il.

— Vous avez vu mon masque, répondit Limbani avec un petit sourire désabusé. Qui sait ? Je suis peut-être un griot, un sorcier.

— Ha ! Ha ! intervint Peggy, railleuse. Un sorcier titulaire d'un diplôme de spécialiste en maladies tropicales de la faculté de médecine de Paris ? Vous êtes un sorcier plutôt bien formé, dites-moi !

— Alors, comme ça, vous savez des choses à propos d'Amobe Limbani ! déclara l'Africain, un pétillement malicieux dans son regard fatigué. Et que croyez-vous pouvoir dire de lui après l'avoir vu à l'œuvre ?

— Qu'il est maître dans l'art d'éluder les questions, intervint à son tour Raffi avant de mordre dans son fruit. Pourquoi ne répondez-vous pas à celle que vous a posée Doc ?

— Doc ? répéta Limbani, feignant une perplexité amusée. Vous êtes donc docteur, vous aussi ? À voir votre façon de vous déplacer, je vous aurais plutôt pris pour un soldat de métier.

— Voilà que vous recommencez ! » s'exclama Holliday en riant.

Le médecin ouvrit de grands yeux innocents.

« Que je recommence à faire quoi ?

— À éluder la question, rappela Peggy.

— Quelle question ?

— Vous le savez très bien, affirma Holliday. Comment avez-vous su qui nous sommes ?

— Ah, cette question-là ! La réponse est très simple. Je vous ai fait espionner.

— Par qui ?

— Réfléchissez, vous allez trouver. »

Comme Holliday l'avait jadis enseigné lui-même à ses lieutenants, il était facile à un combattant obnubilé par les choix tactiques immédiats de perdre de vue la stratégie globale qui permettrait à terme de remporter la bataille, voire la guerre.

Ainsi, depuis leur arrivée à Umm Rawq, l'urgente nécessité d'éviter les balles ou les fléchettes empoisonnées avait relégué les considérations de stratégie globale à l'arrière-plan de son esprit. Mais à présent qu'il pouvait prendre le temps de raisonner, il n'eut aucun mal à deviner l'identité de l'espion de Limbani :

« Mutwakil Osman. C'est lui qui vous renseigne.

— Le type de l'hydravion ? demanda Peggy.

— Le type de l'hydravion, oui, acquiesça Holliday.

— Tout à fait exact, confirma le médecin. Mutwakil est l'ami des *Umufo omhloshana* depuis qu'il a commencé à assurer la desserte de la rivière. C'est un adepte convaincu du "vivre et laisser vivre" Il pense que ce sont les gens eux-mêmes qui doivent être les artisans de leur destin. Il nous ravitaille de temps à autre en médicaments et autres produits de première nécessité, mais, surtout, il nous alerte sur les événements extérieurs susceptibles d'avoir des conséquences pour nous.

— Des événements comme la venue d'Archibald Ives ?

— Précisément, dit Limbani en soupirant. L'arrivée d'un prospecteur diplômé en géologie pourrait très bien être le signal de la fin pour les gens d'ici, et pour tout ce qu'ils connaissent.

— Vous ne croyez peut-être pas si bien dire. Au cas où vous l'ignoreriez, Ives a été assassiné, et un certain sir James Matheson s'intéresse de près aux ressources du Kukuanaland. Il possède l'une des plus grosses compagnies minières au monde.

— Je sais qui est Matheson.

— Il s'intéresse également à nous, dit Raffi. Il s'est aperçu que nous étions comme lui attirés par la région, quoique nos motivations soient différentes des siennes. »

Limbani soupira de nouveau, d'un air las qui lui fit paraître pleinement son âge.

« Je les connais, vos motivations, à vous aussi ! Les mines du roi Salomon, la reine de Saba, et peut-être même la fortune du "roi des rois" Mansa Moussa, ou Tombouctou, pourquoi pas ! Une vision de l'histoire en Technicolor digne de George Lucas et d'Indiana Jones ! De la science de cow-boy ! »

Holliday s'attendait à l'habituelle réaction cinglante que Raffi réservait à quiconque mettait en cause son approche un peu intuitive de l'archéologie, mais l'Israélien resta étonnamment courtois.

« Je vous assure, docteur, que les mines et les légendes m'intéressent beaucoup moins que les gens extraordinaires qui y ont ajouté foi. Ce ne sont pas des élucubrations d'internautes sur les "secrets

de la pierre de Rosette" qui nous ont poussés à venir jusqu'ici, mais la découverte d'une tombe en Éthiopie : celle d'un chevalier du Temple appelé Julien de La Roche-Guillaume, qui était à la recherche d'une chose qu'un Viking avait déjà cherchée deux siècles avant lui, et pour laquelle un légionnaire romain était mort mille ans avant cela. Les légendes peuvent se raconter et se déformer pendant des millénaires, mais il reste toujours un fond de vérité suffisant pour que des rêveurs y croient. Heinrich Schliemann a lu Homère, un rêveur comme lui, et a retrouvé le site de Troie. Non, croyez-moi, docteur Limbani, ce sont les rêveurs qui me passionnent, pas les rêves. »

Limbani lui adressa un regard sceptique puis, avec un haussement d'épaules :

« Un petit discours très séduisant. Vous l'avez prononcé souvent ?

— Vous en avez la primeur. »

Le vieil homme dévisagea longuement l'archéologue avant de prendre de nouveau la parole.

« Si ce que vous me dites est vrai, docteur Wanounou, attendez-vous à une grande surprise quand nous aurons atteint notre destination. Une très grande surprise, même. »

L'immense propriété des Brocklebank était cachée aux regards par un mur en pierre de trois mètres de hauteur. Située au milieu d'un parc de trois hectares, la maison, une énorme bâtisse en brique à colombages mêlant styles Tudor et Art nouveau, comprenait onze salles de bains, trois cuisines, seize chambres dont huit pourvues de leur propre cheminée, et cent seize fenêtres à vitraux, certains colorés, le tout réparti sur quatre mille mètres carrés de surface habitable.

Comme la limousine s'engageait dans l'allée après avoir franchi la grille d'entrée à ouverture commandée par interphone, Saint-Sylvestre s'émerveilla de la façon dont les jardins étaient entretenus. Les sœurs Brocklebank devaient disposer d'une armée de jardiniers et être obsédées par les fleurs.

Au bout de la longue allée, la voiture s'arrêta devant le porche de la demeure.

« Attendez-moi ici. Je ne devrais pas en avoir pour plus de vingt minutes, dit le policier au chauffeur en se penchant par-dessus le dossier du siège avant.

— Bien, monsieur, à votre service », répondit l'homme en uniforme.

Empoignant l'attaché-case de Faulkener, Saint-Sylvestre sortit de la limousine, grimpa les marches en pierre du perron et appuya sur la sonnette. Des profondeurs de la maison lui parvint le carillon étouffé de Big Ben. Une bonne minute se passa, puis un cliquetis de talons se fit entendre et la porte s'ouvrit sur une vieille dame qui eut un haut-le-corps en voyant sa couleur de peau, mais se reprit aussitôt. Son éducation datait d'une époque où les gens comme Saint-Sylvestre se présentaient à l'entrée de service, pas à la grande porte.

« Herr Gesler ? » s'enquit-elle.

Son visage ridé était rose de poudre et ses cheveux gris tordus en chignon auraient été du meilleur effet sur une femme en robe à bustier coiffée d'un grand chapeau. En l'occurrence, elle portait des escarpins foncés à talons mi-hauts et un tailleur bleu marine à passepoil blanc parfaitement coupé, sans doute un Chanel des années 1950. Avec le grand sac à main en cuir verni qui pendait à son bras, elle ressemblait tout à fait à feu la reine mère. Une vieille dame peut-être, mais tirée à quatre épingles et non affublée d'une robe d'intérieur, comme Saint-Sylvestre se l'était figurée.

« Mademoiselle Brocklebank ? » répondit-il en s'inclinant légèrement.

Il hésita à baiser la main qu'elle lui tendait, mais, jugeant que le geste serait un peu – juste un peu – excessif, il se contenta de la lui serrer.

« Elle-même, acquiesça-t-elle. Ma sœur, Margaret, est dans la bibliothèque. Dois-je aller la chercher ?

— Il m'est venu à l'esprit que nous pourrions peut-être régler notre affaire avant d'aller prendre le thé, mademoiselle Brocklebank, sans vouloir vous bousculer.

— C'est que… Je ne voudrais pas que nous soyons en retard… » objecta-t-elle, manifestement peu désireuse d'être frustrée de son plaisir.

À l'évidence, les Brocklebank n'aimaient pas qu'on leur dise non, même si c'était pour leur faire gagner beaucoup d'argent.

« Cela ne prendra pas plus de dix minutes, je vous le promets, assura le policier. Juste le temps pour moi de contresigner le chèque et de vous faire parapher de nouveau les procurations.

— Je croyais que nous avions déjà fait cela – les procurations, j'entends.

— C'est exact », confirma Saint-Sylvestre, adoptant délibérément le ton légèrement condescendant que l'on emploie souvent pour s'adresser aux infirmes ou aux personnes âgées qui « perdent un peu la mémoire ».

Saisissant aussitôt la nuance, la vieille dame se raidit, mais baissa pavillon.

« Si vous insistez, Herr Gesler, dit-elle sèchement en s'écartant pour laisser entrer le policier.

— Je vous assure que ce sera rapide et sans douleur, mademoiselle Brocklebank. »

Betty Brocklebank ouvrant la voie, ils traversèrent un petit vestibule qui conduisait à un vaste hall d'entrée tout en marqueterie et parquet ciré, pourvu d'une immense cheminée en pierre brute et d'un escalier à double révolution. Les massacres de divers animaux typiques de la faune nord-américaine décoraient les murs. Un immense tapis persan sûrement authentique recouvrait le sol.

Ils tournèrent à droite et pénétrèrent dans une large pièce dont le parquet était habillé de tapis plus petits. Deux des murs étaient garnis de bibliothèques intégrées, un troisième s'ornait d'une grande cheminée, le quatrième d'une baie en vitrail qui donnait sur les jardins.

La vue sur l'extérieur semblait encadrée par les quatre rangées de vitraux colorés en bleu, vert, or et violet qui formaient le périmètre de la verrière et dont le dessin compliqué, mêlant des cygnes, des couronnes et des épées, devait représenter le blason des Brocklebank.

Le mobilier, de style colonial indien ou thaïlandais, se composait d'imposants fauteuils en rotin à dossier en éventail et de tables basses en bambou. Une seconde vieille dame était assise dos à la fenêtre sur un canapé en osier demi-circulaire drapé d'un imprimé à grandes fleurs de magnolia multicolores sur fond bleu marine.

L'occupante du canapé ressemblait à s'y méprendre à Betty, sauf que ses cheveux permanentés étaient coiffés en boucles serrées sous lesquelles se devinait un cuir chevelu très pâle tirant sur le bleu et le rose. Elle portait le même tailleur que Betty, mais avec des couleurs inversées : passepoil bleu sur tissu blanc.

« Margie, je te présente M. Gesler, de la banque suisse, annonça Betty Brocklebank. Monsieur Gesler, ma sœur, Margaret Brocklebank.

— Betty se croit plus maligne que moi parce qu'elle est mon aînée de trois minutes et demie, monsieur Gesler, déclara Margie… J'ignorais qu'ils avaient des Noirs en Europe, à présent, ajouta-t-elle, regardant le policier avec curiosité. Je ne me souviens pas en avoir vu là-bas avant-guerre.

— Ma mère était d'Alexandrie, en Égypte. Elle a rencontré mon père à l'université de Zurich. Il était étudiant en mathématiques, elle en physique, expliqua Saint-Sylvestre, tirant les mensonges de son imagination comme un prestidigitateur sort un lapin de son chapeau.

— Je vois », dit Margaret Brocklebank, qui ne voyait rien du tout.

Si la présence d'un Noir dans son salon confinait pour elle à l'incompréhensible, l'idée qu'une Noire puisse être diplômée passait complètement son entendement. Saint-Sylvestre prit place dans un des fauteuils qu'une table basse à piètement de bambou et plateau de verre séparait du canapé.

« Voulez-vous que j'aille chercher les papiers ? demanda Betty Brocklebank, qui quitta la pièce sans attendre la réponse, ses talons claquant sur le parquet entre les tapis.

— 'ai été *valedictorian*, à Crofton House, vous savez, chuchota Margie Brocklebank sur le ton de la confidence. Betty n'était que *salutatorian*.

— Vous m'en direz tant, répondit le policier, qui ne comprenait pas un mot.

— C'est la pure vérité. »

Betty Brocklebank revint, un classeur à soufflets entre les mains. Elle s'assit près de sa sœur sur le canapé et posa le classeur sur la table.

« J'imagine qu'elle a prétendu avoir été la première de notre promotion et moi la deuxième, comme à son habitude, dit-elle. Je ne me

trompe pas, monsieur Gesler ? »

Saint-Sylvestre resta muet. Margaret Brocklebank rougit jusqu'aux oreilles.

« J'en étais sûre, reprit Betty Brocklebank avec un sourire de triomphe. C'est son affabulation préférée, après l'histoire de Mickey Hill, qui m'aurait prétendument posé un lapin au bal de promotion de la Saint-George, à Crofton House.

— Pourquoi "prétendument" ? Il t'a posé un lapin, tu le sais aussi bien que moi, affirma la cadette en se renfrognant.

— Peut-être, mais moi, au moins, il m'avait invitée, répliqua aigrement l'aînée avant de se tourner vers Saint-Sylvestre. Pouvons-nous nous mettre au travail, maintenant, monsieur Gesler ?

— Mais certainement », répondit le policier.

Il prit l'attaché-case, le posa à plat sur la table, fit jouer les fermoirs et souleva le couvercle. Plongeant ensuite la main dans la mallette, il saisit le H & K P30 avec lequel il tira deux balles dans la poitrine de chacune des sœurs. Rapide et sans douleur, comme promis.

Toujours soucieux de soigner la finition, il se leva, contourna la table basse et leur logea une balle supplémentaire dans la tête avant d'utiliser le bas de la jupe de Betty Brocklebank pour astiquer soigneusement le pistolet, qu'il posa sur la table. Le numéro de série de l'arme mènerait les enquêteurs jusqu'à Allen Faulkener, puis de lui à Matheson, ce qui, espérait-il, aurait l'effet d'un coup de pied dans une fourmilière. Cette besogne accomplie, il referma l'attaché-case après avoir vidé dedans le contenu du classeur et mit en œuvre la suite de son plan.

Un quart d'heure plus tard, Saint-Sylvestre sortit sur le perron et respira une grande goulée d'air frais. Dans quinze minutes, avec les robinets de gaz de la cuisinière et des radiateurs grands ouverts et les veilleuses éteintes, le détonateur rudimentaire qu'il avait bricolé en se servant d'une cigarette et d'une boîte d'allumettes pleine transformerait le rez-de-chaussée du vieux manoir Brocklebank en un immense brasier. Il faudrait encore dix minutes aux pompiers pour intervenir et dix de plus pour que la nouvelle parvienne aux médias.

Cela lui laissait un créneau d'une quarantaine de minutes pour se faire reconduire en limousine à l'Hotel Vancouver et prendre un taxi jusqu'à l'aéroport. Si tout se passait bien, le chauffeur ne ferait pas le rapprochement entre son passager et l'incendie avant une heure. D'ici là, l'ineffable Leonhard Euhler aurait définitivement cessé d'exister.

Avant même que Saint-Sylvestre n'atteigne le pied des marches, le chauffeur avait jailli de la limousine et se tenait près de la portière arrière ouverte. Comme le policier s'approchait, l'employé sortit de sa poche un Kleenex froissé mais apparemment propre qu'il lui tendit.

« Vous avez quelque chose sur votre cravate, monsieur.

— Ah, merci », dit Saint-Sylvestre.

Il monta dans la voiture et s'assit, le chauffeur refermant derrière lui, puis il souleva sa cravate de soie pour essuyer avec le Kleenex le petit fragment gélatineux provenant du cerveau de Margie Brocklebank. Le chauffeur se mit au volant et ils démarrèrent.

25

Ils atteignirent les chutes de Kazaba et la vallée des Peaux-Claires le lendemain au coucher du soleil. Ils s'arrêtèrent au sommet des falaises et regardèrent, hypnotisés, l'eau glisser en un bombement lisse par-dessus le bord du précipice pour se jeter dans l'abîme avec un fracas assourdissant au milieu d'un brouillard irisé qui montait autour d'eux et détrempait la roche. Le soleil, bas sur l'horizon, colorait l'ensemble d'une teinte rose mordorée.

« C'est bien ça ! dit Holliday en forçant sa voix pour couvrir le grondement de tonnerre de la cataracte. Tout à fait la vision paradisiaque de votre chevalier du Temple. »

Il lui semblait en effet voir la fresque de la tombe du lac Tana prendre vie sous ses yeux : les trois cascades qui formaient la chute – chacune encadrée de rostres de pierre noire –, le serpent argenté de la rivière, tout en bas, sillonnant la vallée, et les trois collines émergeant de la jungle tels les dos bossus de gigantesques bêtes préhistoriques. La confirmation de toutes les hypothèses formulées par Raffi depuis leur départ de Jérusalem était là.

« Il n'y manque que les pirogues à hauts bords et les mineurs qui descendent en zigzag la colline du milieu avec leur panier sur la tête, acquiesça l'archéologue.

— À vous entendre, on pourrait croire que vous êtes déjà venu ici, remarqua Limbani, qui avait écouté l'échange.

— Moi, non, mais un templier a fait le voyage il y a plus de huit siècles et il a représenté ce site dans une fresque peinte sur les murs de son tombeau. Il s'appelait…

— Julien de La Roche-Guillaume. »

Raffi se tourna vers le médecin, l'air stupéfait.

« Ne me dites pas que c'est votre espion Osman le pilote qui vous a appris ça ! Je n'ai jamais parlé de cette histoire devant lui.

— Oh, le nom de La Roche-Guillaume m'était familier bien avant que je rencontre Osman, répondit Limbani avec un sourire mélancolique. Je

l'ai appris enfant, quand mon père m'amenait ici.

— Parce que votre père connaissait cet endroit ?

— Et son père avant lui. Pendant plus d'un siècle, notre famille a été pour les *Umufo omhloshana* ce que Mutwakil Osman est pour moi aujourd'hui : un lien avec l'extérieur et le monde moderne. C'est pour cette raison que mon père est devenu gouverneur de la province de Vakaga. Notre région était idéale pour le développement. Il était question de construire des routes dans la jungle, de réguler le cours de la rivière et même d'utiliser les chutes de Kazaba comme source d'énergie hydroélectrique.

« L'existence des *Umufo omhloshana* aurait été découverte et tous les secrets dont ils étaient héritiers détruits à jamais : un peuple fier réduit à mendier misérablement les aumônes de l'État. Quand mon père a été assassiné sur ordre du gouvernement, je l'ai remplacé. Aux yeux des habitants de cette vallée, je suis l'*Umlondolosi*, le Protecteur, et c'est pour moi un devoir sacré d'assumer cette responsabilité.

— *Le Monde perdu* de Conan Doyle… commenta Raffi.

— Ou plutôt la série des *Turok*, rectifia Holliday.

— *Turok ?* Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Peggy.

— Une BD que je lisais quand j'étais petit. Oncle Henry m'en achetait quand j'allais en vacances chez lui. Tu es bien trop jeune pour avoir connu ça.

— Venez, dit Limbani. Nous devons nous dépêcher, maintenant. Le soleil sera bientôt couché et le sentier qui longe les falaises est traître dans le noir. »

Ils commencèrent à descendre lentement. Le chemin, large tout au plus d'un mètre cinquante, était constitué par endroits de terre tassée, mais surtout de marches de pierre usées par les pas des voyageurs qui les foulaient depuis la nuit des temps.

« Ces marches ont été taillées par les esclaves d'un roi guerrier de Wagadou, au VII^{e} siècle, expliqua Limbani pardessus son épaule, devançant la question qu'allait lui poser Holliday. Mais les rois guerriers, les *ghanas*, exploitaient déjà des mines dans ces collines mille ans auparavant.

— Et le roi Salomon, dans tout ça ? demanda Peggy, qui marchait derrière Holliday dans la longue file.

— Les *ghanas* de ce qui est devenu le Mali ont été supplantés par les *mansas*, les empereurs qui régnaient sur cette région-là, et en particulier par Sogolon Djata, dont le nom traduit en anglais est Salomon, mais qui n'a aucun rapport avec le roi Salomon de la Bible, fils de David. Même si les chrétiens, les Juifs et les musulmans ont une fâcheuse tendance à considérer que l'histoire débute avec l'Ancien Testament, je peux vous assurer que l'histoire de l'Afrique est bien plus ancienne que cela. »

Ils poursuivirent leur descente périlleuse sur le raidillon qui, heureusement, commençait à s'élargir quelque peu. Holliday, qui scrutait la jungle loin en contrebas, prit soudain conscience que le paysage comportait des formes aussi étranges qu'énigmatiques. Il devina que seule la lumière rasante du soleil couchant révélait leur présence en projetant des ombres nettes à des endroits où il n'aurait pas dû en voir, mais il dut attendre d'être à une vingtaine de mètres des arbres pour comprendre enfin de quoi il s'agissait.

« Incroyable ! s'exclama-t-il. Vous avez camouflé la moitié de la vallée ! Que cachez-vous là-dessous ?

— Nous nous adaptons au monde moderne, répondit Limbani. Mon père a obtenu son premier diplôme de médecine à l'université de Cambridge. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il appartenait au Magic Gang de Jasper Maskelyne.

— Ah, oui ! L'homme qui est parvenu à dissimuler Alexandrie et le canal de Suez à l'aviation allemande. Celui qui a aussi massé deux mille chars d'assaut factices en contre-plaqué dans la plaine de Salisbury et peint des armées entières en trompe-l'œil pour leurrer les pilotes ennemis en mission de reconnaissance.

— Lui-même, confirma Limbani. Ces gens-là n'ignoraient pas l'importance de la photographie aérienne comme arme de désinformation. Et c'est une arme d'autant plus utile à l'heure actuelle, avec les dizaines de satellites qui nous surveillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Mais que cherchez-vous à dissimuler ?

— En premier lieu, l'existence même des *Umufo omhloshana*. Ce ne sont ni des Bayas, ni des Bandas, ni même des Yakimas, que Kolingba

considère déjà comme un fléau. Si Kolingba découvrait leur présence, ce serait le génocide assuré. Comme la plupart des dictateurs africains, Salomon Kolingba est raciste. Et, dans son cas, le racisme est exacerbé par la folie. Et puis, en second lieu… Mais vous verrez bientôt par vous-même… »

Ils avaient atteint le pied de la falaise. Le chemin se poursuivait à présent en pente plus douce au milieu de broussailles en direction du mur de feuillage qui marquait l'orée de la jungle. Quand Holliday ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres de la lisière, ce « mur » lui apparut pour ce qu'il était réellement : un ensemble de filets auxquels étaient accrochés des bandes d'étoffe multicolores et des branchages. Passant par une petite ouverture dans le camouflage, ils pénétrèrent dans la forêt au-delà.

« Extraordinaire ! murmura Holliday en regardant autour de lui. Extraordinaire ! »

Assis seul à une table du bar de l'hôtel Trianon, Oliver Gash dégustait son café brûlant d'après-dîner, se délectant de l'arôme de cannelle et de la saveur d'orange amère du Grand Mamier. À l'exception du barman, Marcel Boganda, et de deux officiels chinois occupés à se soûler dans un coin, la salle était déserte. Il suffisait en effet que Gash entre dans une pièce pour qu'elle se vide aussitôt de ses occupants, mais il était habitué à provoquer cette réaction sur le bas peuple autochtone.

Pour l'heure, Kolingba concentrait ses attentions sur les deux prostituées que Gash avait fait venir de Bangui – des filles assez téméraires pour se risquer au lit avec un dictateur de cent cinquante kilos au comportement volontiers brutal. Gash pouvait donc s'octroyer une soirée de détente. Mais il se sentait tout sauf détendu. C'était en se fiant à son instinct et à son intuition qu'il avait échappé au pire vingt ans plus tôt en fuyant le Rwanda et qu'il avait pu survivre dans la jungle d'un autre genre qu'étaient les quartiers sud de Baltimore. Or, depuis une quinzaine de jours, son intuition et son instinct s'étaient mis à sonner l'alarme dans son esprit et tous ses sens en alerte lui adressaient le même message : *Fous le camp en vitesse pendant qu'il est temps !*

Il termina lentement son café tout en s'efforçant de discerner un fil conducteur logique reliant entre eux tous les petits faits et rumeurs disparates dont il était quotidiennement informé en raison des fonctions qui étaient les siennes.

Cela avait commencé avant même l'arrivée du Canadien qui parlait avec un accent allemand. Un nombre croissant de personnes prétendaient avoir aperçu Limbani, et Gash sentait dans l'air une fébrilité inquiète – comme celle que l'on éprouve en voyant quelqu'un mourir sous les roues d'un autobus. Nul besoin d'entendre les tam-tams pour deviner que les indigènes soupçonnaient quelque chose et, plus préoccupant, qu'ils espéraient quelque chose. Deux générations plus tôt, ces gens étaient encore des sauvages qui couraient tout nus après leurs proies et, Gash en était certain, ils se rueraient comme à la curée sur leurs dirigeants au premier signe de faiblesse.

Sans aucune nouvelle de Saint-Sylvestre depuis plus d'une semaine, ce qui était en soi bizarre, il avait mené sa propre enquête et appris qu'Archibald Ives était ingénieur des mines. Il n'avait pas été difficile de reconstituer le parcours du prospecteur avant son assassinat sur une route du Soudan : après avoir descendu à bord du vapeur *Pevensey* la rivière Kotto d'Umm Rawq jusqu'à la première cataracte, qui marquait réellement la frontière entre le Soudan et le Kukuanaland, il s'était enfoncé dans la jungle en pirogue. Si Saint-Sylvestre ne se trompait pas, Ives avait découvert quelque chose de suffisamment important pour lui valoir d'être tué. D'après le rapport que lui avait communiqué un policier corrompu de Khartoum, le meurtre n'avait pas été le fait de bandits de grand chemin soudanais choisissant leur victime au hasard. Ceux-ci se servaient en effet de vieux fusils d'infanterie italiens Mannlicher-Carcano de la Seconde Guerre mondiale, or Ives avait été abattu avec une carabine de précision sud-africaine de calibre .50. Les tireurs disposant de ce genre d'arme ne couraient pas les rues, et leurs services n'étaient pas bon marché. Alors, qui avait recruté ce mercenaire ?

Il y avait forcément un lien entre l'utilisation de ce calibre inusité et l'apparition de Lanz, même si celui-ci n'était pas un trafiquant d'armes, comme le prouvaient ses activités pendant son séjour à Fourandao, où il s'était montré beaucoup plus enclin à se promener en ville qu'à parler

affaires. De fait, les investigations de Gash semblaient bien corroborer la thèse de Saint-Sylvestre selon laquelle Lanz manigançait un coup d'État.

Au cours de plusieurs voyages en Angleterre qu'il avait entrepris pour prendre contact avec d'importants réseaux de trafic de drogue, Gash s'était fait quelques relations privées qui le renseignaient sur ses partenaires commerciaux actuels ou futurs. Et ces relations l'avaient informé trois jours plus tôt d'un fait encore plus troublant que le reste : la présence à Londres de François Nagoupandé lui-même, en uniforme de général de l'armée britannique. Nagoupandé, l'ex-vice-gouvemeur félon de la province de Vakaga à l'époque de Limbani, était le cauchemar du gros Kolingba, qui vivait dans une terreur paranoïaque de le voir surgir à la tête d'une armée fantôme équipée par Dieu sait qui, alors même que les espions de Gash chargés de sa surveillance avaient constaté qu'il sortait rarement de l'immense propriété qu'il possédait au Mali. Nagoupandé en uniforme de général… Ce choix vestimentaire témoignait-il seulement de sa propension à prendre ses désirs pour des réalités ou y avait-il anguille sous roche ?

Dernier fait, carrément alarmant celui-là, venu à la connaissance de Gash : la destruction du *Pevensey* par un assez gros avion du type Cessna Caravan. Question : qui avait intérêt à empêcher ce bateau de livrer aux riverains de la Kotto des œufs qu'ils troquaient contre des fourrures, du gibier, des poissons, des légumes ou, parfois, quelques grains d'or tamisés ou un diamant de mauvaise qualité ? Réponse : personne. À moins de supposer que le commandant du rafiot, un expatrié cubain, n'ait transporté des marchandises moins innocentes que de la viande de chevreau…

À moins, encore, d'imaginer que l'éventuel coup d'État se préparait dans ce secteur.

Gash réfléchit un moment à plusieurs choses : au fait que Kolingba ne faisait pas confiance aux banques, par exemple, et que les murs du deuxième étage du palais recelaient des milliards en or et en devises… Et aussi au fait que, d'après le calendrier qu'il avait consulté, la dernière phase de la lune tombait dans trois jours, date à laquelle, si son flair ne le trompait pas, toutes les questions qu'il se posait trouveraient leur réponse.

Il avala d'un coup le reste de son café brûlant. Quoi qu'il fasse, quelque parti qu'il soutienne, il en était persuadé, le Kukuanaland aurait radicalement changé de visage avant la prochaine lune. Il quitta sa table à peine éméché. Il avait beaucoup à faire, et en très peu de temps.

Il alla au bar payer sa note de trente dollars à Marcel, le vieux barman noir au visage indéchiffrable. Il régla en billets américains, les seuls acceptés au Kukuanaland, d'une part parce qu'ils se lisaient facilement, d'autre part parce que, contrairement aux autres coupures utilisées en Afrique, il ne suffisait pas d'une simple boîte de crayons de couleur pour les falsifier. Marcel lui tendit un reçu et lui rendit sa monnaie, qu'il lui laissa en guise de pourboire. Il ne déplia le reçu qu'une fois de retour chez lui, dans le palais.

Le message que contenait le papier était sans détour : *Limbani vu vivant et en bonne santé en compagnie de plusieurs Blancs près des chutes de Kazaba, sur la Kotto*.

Il prit son Zippo à l'effigie des Baltimore Orioles et brûla la note dans le cendrier de cuivre posé sur son bureau. Aucun bruit de coups ni aucun cri ne lui parvenant des appartements de Kolingba, au-dessus des siens, il estima plus sage de remettre au lendemain l'annonce de la nouvelle au général. Kolingba avait en effet la déplorable habitude de tirer sur le messager dans des moments comme celui-ci.

26

Dès les filets de camouflage franchis, Holliday put apprécier avec quel génie les Peaux-Claires avaient aménagé leur campement. Plutôt que de campement, d'ailleurs, il aurait mieux valu parler d'un vrai village.

Sur la moitié de la vallée, bien cachés par les hautes voûtes de la canopée et par des tapis de branchages entrelacés suspendus à différentes hauteurs entre les arbres, s'élevaient une cinquantaine d'enclos circulaires faits de gros pieux en bambou de trois bons mètres solidement fichés dans des remblais de terre à pic.

L'entrée de chacun de ces enclos se faisait par une échelle posée sur le talus qui pouvait être ôtée, rendant impossibles l'escalade et l'accès à l'intérieur. Dans leur partie haute, les remparts étaient percés de meurtrières d'où les guerriers de Limbani pouvaient sans doute tirer avec leurs sarbacanes.

Au centre de chaque enceinte se dressait un poteau soutenant de grandes pièces de toile triangulaires susceptibles d'être tendues au-dessus du sol s'il se mettait à pleuvoir. Holliday reconnut là la technique du vélum qu'utilisaient les Romains pour couvrir les arènes : à n'en pas douter un héritage des sapeurs de la « légion disparue ».

« Vous avez déjà compris, j'imagine, que les toits de toile qui couvrent les enclos sont d'inspiration romaine, dit Limbani, qui marchait devant.

— Oui, mais pas les enclos eux-mêmes, remarqua Holliday.

— En effet, ces constructions sont typiques de la région, bien qu'on en voie de semblables, en pierre, dans les ruines du Grand Zimbabwe.

— Un système ingénieux. Chaque enceinte est indépendante, mais touche sa voisine par un point. Les attaquants sont surplombés par les remparts, qui les cernent comme les murs d'un labyrinthe. De quoi perdre son sens de l'orientation, et se marcher dessus en essayant de forcer les entrées.

— Autre avantage, si une brèche s'ouvre dans un enclos, les défenseurs se réfugient tout simplement dans le suivant.

— Comme dans les fortifications emboîtées des forteresses templières », murmura Holliday.

De grands arbres avaient été laissés en place à l'intérieur de certains enclos ainsi qu'au milieu du chemin. La combinaison de la canopée elle-même et des centaines d'écrans de feuillages suspendus devait rendre l'ensemble invisible à trente mètres, et parfaitement indétectable par un satellite.

« Combien de personnes vivent dans chaque enclos ? s'enquit Holliday comme ils serpentaient au milieu du dédale.

— Difficile à dire, répondit le médecin par-dessus son épaule. Car chacun abrite plusieurs activités artisanales : tissage, tannage, confection de matériel de pêche ou de filets pour attraper les oiseaux… L'un d'eux est réservé à l'apiculture, un autre à la fabrication des sarbacanes et des fléchettes, et un troisième à la préparation des différents poisons que nous utilisons, tous conçus à partir de toxines naturelles, végétales ou animales. Le toxique dont nous nous servons le plus est un concentré de ricine provenant de graines de ricin. Quant aux poisons d'origine animale, ce sont essentiellement des venins de serpents comme la vipère du Gabon ou le *boomslang* – le serpent des arbres. Il nous arrive parfois d'avoir recours à l'*Androctonus australis*, le scorpion à queue large.

— Fatal ?

— Immanquablement. Mes connaissances en médecine m'ont beaucoup servi à améliorer l'efficacité de nos armes.

— Mais pourquoi une telle violence ? Vous ne devez pas avoir grand-chose à craindre par ici.

— C'est vrai, ou plutôt ça l'était. Pendant des milliers d'années, ces gens ont vécu à leur guise dans la jungle, accomplissant le destin que leur réservaient les dieux. Mais tout ceci est en train de changer. Cette période bénie touche à sa fin. Nous n'avions pas connu de prédateur comme Kolingba jusqu'à présent, mais il ne sera pas le dernier de son espèce si nous laissons faire. Il va nous falloir agir, colonel, et plus tôt que vous ne le pensez. Ce n'est plus qu'une question de jours.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— N'allez pas croire que Mutwakil Osman soit mon seul espion. D'autres personnes de ma tribu sont les amis des *Umufo omhloshana*.

— Mais que pouvez-vous faire contre un type comme Kolingba ? S'il décidait de s'en prendre à vous, l'affaire serait réglée en une journée. Il dispose d'hélicoptères, de lance-roquettes, de mitrailleuses. Vous n'auriez aucune chance. Ce serait un suicide de combattre ces gens-là.

— Et s'exposer à un génocide de ne pas les combattre, répondit tranquillement Limbani.

— Vous n'avez aucun moyen de vous défendre contre de telles armes.

— Rappelez-vous les leçons de l'histoire, colonel.

— Lesquelles ?

— Celles de l'histoire militaire. Votre spécialité, selon ce que m'a appris le professeur Wanounou.

— En tant que spécialiste, je peux vous exposer succinctement les faits : vous êtes en infériorité numérique et technique. Et en cas de siège, vous mourrez de faim. La lutte est trop inégale.

— Avez-vous combattu au Vietnam, colonel ?

— À deux reprises. À dix-huit ans, puis à dix-neuf. Exactement trois cent soixante-cinq jours de terrain pour le bleu que j'étais, et aucun de ces trois cent soixante-cinq jours n'a cessé de me hanter depuis. Je n'ai pas aimé la guerre du Vietnam, docteur. Les adolescents ne sont pas faits pour tuer des gens. Ça leur esquinte le cerveau, croyez-moi !

— Donc, vous avez une certaine expérience du combat dans la jungle.

— On peut le dire, acquiesça Holliday, amer, le regard lointain.

— Vous conviendrez alors que notre camouflage nous protège des hélicoptères, qui servent en premier lieu à la détection. Quant aux lance-roquettes ou autres pièces d'artillerie, vous savez mieux que moi qu'ils sont inopérants dans la jungle. Même chose pour les chars et les blindés, nous sommes d'accord ?

— En gros, oui.

— Même les systèmes de visée infrarouges et le guidage laser sont inefficaces, dans ce contexte, de jour comme de nuit. De jour, les interférences sont trop nombreuses; de nuit, le sol renvoie une telle quantité de chaleur dans l'atmosphère qu'on est aveuglé si on regarde à travers des lunettes de vision nocturne. L'Occident a toujours employé

des armes inadaptées aux théâtres d'opérations extérieurs. Les chars Abrams étaient conçus pour rouler à trois de front sur des autoroutes allemandes, comme les T-90 soviétiques : les envoyer par avion dans des pays tels l'Afghanistan ou la Bosnie est une perte de temps, et ils sont inutilisables dans les déserts, comme ceux d'Irak, parce que le sable grippe leurs roulements.

« En Afghanistan, les Américains ont oublié tout ce qu'ils avaient appris au Vietnam en matière de guérilla, et les Russes toute l'expérience de leurs guerres révolutionnaires. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi les victoires remportées par des puissances étrangères sur le sol de l'Afrique ne l'ont jamais été contre des Africains, mais contre d'autres étrangers ? C'est parce que chez nous l'art de la guerre obéit à un scénario d'une terrible simplicité : deux forces se font face, et celle qui utilise les armes les plus rudimentaires, les moins sensibles aux aléas du terrain et du climat, l'emporte le plus souvent. Voilà pourquoi nous ne perdrons pas, colonel Holliday.

— Un discours plein de noblesse, docteur Limbani, mais êtes-vous prêt à parier sur la rhétorique pour sauver ces gens ?

— La vie est toujours un pari, colonel. Heureusement, il est parfois possible de compenser les déséquilibres. Venez avec moi. »

Le médecin commença à gravir l'échelle d'accès à un enclos apparemment plus grand que les autres, proche du centre du dispositif. Parvenu au sommet de la levée de terre, il se pencha pour reprendre son souffle et Holliday aperçut devant le vieil homme un décrochement dans la palissade. Une porte ?

« *Skalle-odelle !* appela Limbani d'une voix forte.

— Quelle langue est-ce là ? demanda Holliday.

— Ces gens ont des mots sacrés. Ceux que je viens de prononcer en font partie. Pour les échanges courants, ils parlent un ancien dialecte malinké de l'époque de Sogolon.

— On dirait du danois ou du suédois, dit Peggy.

— *Skalle*, crâne… Ragnar Casse-Têtes ? murmura Raffi, qui se tourna vers Holliday avant de poursuivre : ce serait plausible, puisque nous savons maintenant que c'est bien ici qu'est venu Julien de La Roche-Guillaume. Cela expliquerait la tenue des Peaux-Claires. Ils s'habillent d'un simple pagne de lin, comme les Égyptiens du peuple il y a huit

cents ans. Si Ragnar et ses hommes ont remonté le Nil, on peut raisonnablement penser qu'ils ont adopté le costume autochtone. »

Limbani éclata de rire.

« Vous m'impressionnez, docteur Wanounou, s'exclama-t-il. La plupart des archéologues évitent les raccourcis intuitifs de ce genre.

— C'est que Raffi n'est pas un archéologue comme les autres, intervint Peggy en souriant. Il est plutôt du genre à foncer en terrain inconnu pour découvrir de nouvelles formes de vie et de civilisation. »

Devant leurs yeux, un pan de la palissade large de deux mètres cinquante se souleva à la manière d'un pont-levis. Au-delà de l'ouverture commençait un passage d'environ quatre mètres de hauteur dont les murs et le plafond étaient faits de planches massives. Les parois de ce faux tunnel étaient perforées à intervalles réguliers d'orifices ronds d'un diamètre légèrement supérieur à celui d'une sarbacane.

« Astucieux ! commenta Holliday. Une barbacane avec toutes ses meurtrières.

— Des meurtrières… répéta Limbani comme ils s'engageaient dans le couloir. Des trous qui portent bien leur nom !

— Il y a toujours eu des noms évocateurs pour désigner ce genre de chose », remarqua Holliday, sarcastique.

La porte se referma derrière eux avec fracas, une autre, à deux battants, s'ouvrit devant eux, et ils débouchèrent au milieu de l'enclos. Six « maisons longues » en planches, à l'indienne, étaient disposées en arc de cercle autour du terre-plein central, chacune décorée à l'extrémité de sa poutre faîtière d'un totem en forme de figure de proue. L'une des sculptures était identique au masque qu'avait porté Jérémie Salamango, le « destructeur au nom du Christ ».

« Mais ce sont des maisons vikings ! chuchota Raffi, tout exalté. Nous avons atterri dans un monde qui n'existe plus ! »

Des femmes et des enfants circulaient d'une maison à l'autre tandis que de très jeunes bambins vêtus d'un simple pagne jouaient dans la poussière et se pourchassaient entre les bâtiments. Une douzaine d'adolescents, garçons et filles, étaient assis côte à côte en tailleur face à une rangée de plateaux en planches dressés à une trentaine de mètres

d'eux, sur lesquels étaient peintes des cibles grossières composées d'un petit disque blanc entouré d'un grand cercle jaune vif.

Chacun des jeunes gens avait une sarbacane sur les genoux et portait autour du cou un carquois cylindrique en fibre tressée rempli de fléchettes. Les garçons étaient torse nu, les filles avaient la poitrine ceinte d'une simple bande d'étoffe.

Aucun ne parlait. Tous avaient la même expression concentrée, presque méditative. Ils semblaient se livrer à un exercice respiratoire. Un adulte se tenait debout derrière eux, appuyé sur sa sarbacane comme sur un bâton. Son visage était barré d'un grand *X* noir. Ses yeux étaient d'un bleu profond de pierre précieuse, ses cheveux, longs et nattés, blonds comme les blés.

« Le blond est un *umculisi*, un maître. Ses élèves sont des *ibuso-sha*, des apprentis guerriers, expliqua Limbani. Ils s'entraînent à maîtriser leur souffle selon les préceptes du Sarbacana.

— Pas très africain, comme pratique, remarqua Peggy.

— C'est exact, répondit le médecin. Quand Julien de La Roche-Guillaume a quitté la Terre sainte, il a voyagé en Orient, et même jusqu'au Tibet, où il a reçu les enseignements d'un lama qui a plus tard formé Drogön Chögyal Phagpa, le guide spirituel de Kubilai Khan. Il est ensuite rentré pour un court séjour en France et y a ouvert une petite école secrète où il enseignait une pratique qu'il appelait le "sarbacana", consistant à développer les capacités d'attention par le contrôle du souffle. Cette méthode a été "réinventée" par un gourou français dans les années 1970, mais il s'agit bien du même procédé.

— On entre de plain-pied dans le bizarre, marmonna Peggy. D'abord le templier avec sa tombe en or massif, maintenant les gourous tibétains et Kubilai Khan… Bientôt, ce sera Olivia Newton-John qui nous chantera *Xanadu*.

— Ce "sarbacana" est un art martial ? demanda Holliday, ignorant le commentaire de sa cousine.

— Absolument.

— Et vous pensez vraiment qu'on peut se mesurer à un AK-47 rien qu'en maîtrisant sa respiration ? »

Limbani adressa un signe de tête à l'homme blond.

« *Impumphuthe* », dit ce dernier d'une voix tranquille.

Chacun des jeunes gens sortit d'une pochette cousue dans la ceinture de son pagne un bandeau qu'il tendit à son voisin ou sa voisine, puis tous se bandèrent mutuellement les yeux.

« Si vous désirez vérifier les bandeaux… proposa Limbani.

— Inutile, je vous fais conscience, répondit Holliday. Ce n'est pas un tour de magie. »

Le médecin hocha de nouveau la tête.

« *Lungisela !* » ordonna le maître.

Les adolescents prirent une fléchette dans leur carquois et la glissèrent dans leur sarbacane, qu'ils portèrent à leurs lèvres.

« Au combat, bien sûr, les pointes des fléchettes seraient enduites de poison mortel, précisa Limbani. Il fut un temps où les pointes étaient en fer, mais nous nous sommes rendu compte que des clous d'aluminium aiguisés à la meule comme des rasoirs donnaient un résultat équivalent pour un travail moindre.

— *Dubuela* », murmura le maître sur un clignement d'yeux du médecin.

Il y eut un léger soupir immédiatement suivi d'un cliquetis évoquant la chute de gouttes de pluie sur un toit métallique, puis d'une série de chocs sourds parfaitement échelonnés quand les fléchettes atteignirent leurs cibles. Les élèves aux yeux bandés avaient tiré l'un après l'autre à intervalles réguliers et chacun avait frappé dans le mille. Impressionnant.

« Tous les habitants de cette vallée sont capables de faire ce que vous venez de voir, certains plus adroitement et plus vite de nuit, d'autres de jour, dit Limbani. Et nous sommes quatre mille, ici, colonel. Ces gens sont les derniers survivants de leur peuple et tous sont prêts à mourir pour leur liberté. Alors ? Sarbacane ou AK-47 ?

— Difficile à dire. Les deux se valent.

— Accepteriez-vous de nous prêter main-forte, colonel ? L'aide et les conseils d'un vrai soldat nous seraient précieux. »

Holliday n'hésita pas une seconde. Ce n'était pas tous les jours que se présentait l'occasion de défendre une bonne cause.

« D'accord, dit-il. Je vous aiderai. Mes compagnons aussi. »

27

Matheson avait choisi la salle numéro 9 de la Tate Gallery – « Le Sublime dans l'art » – pour son rendez-vous avec Lanz. Le mercenaire le rejoignit devant le tableau de John Martin *The Great Day of His Wrath*, une immense représentation apocalyptique de la fin du monde, thème préféré de l'artiste.

« Vous connaissez John Martin ? demanda Matheson.

— Jamais entendu parler. »

Pour Lanz, l'art se résumait à la décoration des boîtes de chocolats. Il regarda la toile d'un mètre quatre-vingts sur trois mètres, les flammes orange de l'enfer à l'horizon, l'éclair aveuglant déchirant le ciel de la vallée, les montagnes entières basculant dans l'abîme, entraînant avec elles les multitudes de personnages nus et hurlants du premier plan. Il imagina que cela devait symboliser la rétribution des péchés, mais ne ressentit aucune émotion. La religion ne lui parlait pas plus que l'art.

« Il était fou à lier, bien sûr, dit à mi-voix l'industriel. Issu d'une famille de fous. Son père exerçait le métier de maître d'armes. Martin avait été placé comme apprenti chez un artisan qui peignait des blasons sur les portières des carrosses. Son frère aîné, qui s'appelait aussi John, était le pire incendiaire que l'Angleterre ait connu à l'époque. Martin ne voyait dans la peinture rien de plus qu'un passe-temps : sa véritable passion était de concevoir un nouveau système d'égouts pour la ville de Londres. Fou à lier, vous dis-je.

— Qu'essayez-vous de me faire comprendre, sir James ?

— Il arrive que de grands hommes passent pour fous parce que personne ne sait apprécier leur génie à sa juste valeur.

— Sir James…

— Pensez-vous que je sois fou, Lanz ?

— Je ne suis pas qualifié pour en juger, monsieur.

— Allen Faulkener est mort. Il a été assassiné dans sa chambre d'hôtel à Vancouver. Le même jour, les deux vieilles dames avec qui il

traitait ont péri dans un incendie… Mais il s'est révélé plus tard qu'elles avaient en fait été tuées avec l'arme de Faulkener.

— Des événements à rapprocher de la situation en Afrique, j'imagine ?

— Oui.

— Souhaitez-vous reporter l'opération ?

— Je n'ai encore pris aucune décision. »

Matheson fit quelques pas et s'arrêta devant le tableau suivant, petit en comparaison du John Martin, avec son mètre de côté : *Death on a Pale Horse* – « La Mort sur un cheval pâle » – de William Turner, une vision d'horreur évanescente noyée de fumées où le cheval était à peine visible et la mort un squelette ricanant ouvrant grand des mâchoires voraces. L'industriel resta un instant pétrifié face à la toile qui, il le savait, représentait l'avenir. Mais l'avenir de qui ?

« J'ai donné des assurances, dit Lanz. La plupart de mes recrues refuseront d'attendre et, si nous laissons passer la nouvelle lune, nous devrons retarder l'affaire d'un mois. Cela coûtera cher.

— Combien ?

— Au moins un million, peut-être plus. Il faudra payer les hommes si nous voulons qu'ils patientent. Une prime sera également nécessaire pour nous assurer que les avions resteront disponibles. »

Matheson réfléchit. Les sœurs Brocklebank étaient mortes et les procurations se trouvaient à présent entre les mains d'un protagoniste aussi évanescent que la figure de la mort dans le tableau de Turner. Certes, il possédait une grande partie des titres en circulation de la société-écran, mais il n'en était pas moins minoritaire, et s'il se risquait à révéler que cette société avait découvert d'immenses richesses dans un coin perdu d'Afrique, les mystérieux assassins de Faulkener et des Brocklebank n'auraient qu'à exercer leur droit d'actionnaires majoritaires pour s'approprier le pactole. S'il se contentait de mettre une croix sur les parts qu'il détenait et de négocier un arrangement séparé avec Nagoupandé, il s'en tirerait avec des pertes relativement limitées, mais qui pouvait dire combien de temps le faux général corrompu resterait loyal ?

Quelle était cette devise ridicule que Faulkener citait sans arrêt ? *Qui audet adipiscitur* – « Qui ose gagne ». On ne pouvait pas dire qu'elle ait été d'un grand secours à cet imbécile, tué, d'après le rapport du médecin légiste de Vancouver, à l'aide d'un simple couteau à steak, mais la situation ne laissait guère d'autre choix que de tester la formule. Les dés étaient jetés : il ordonnerait à Lanz de garder un pistolet braqué sur la tempe de Nagoupandé pour s'assurer de sa loyauté jusqu'au moment où les concessions minières reviendraient à la compagnie Matheson.

« Nous suivons le plan prévu, dit-il en se détournant du macabre tableau de Turner. Pas de report. Début de l'opération à la nouvelle lune.

— Entendu, à la nouvelle lune », acquiesça Lanz en redressant instinctivement le dos.

Le général Salomon Bokassa Sesesse Kolingba se réveilla en sursaut, ce qui lui était très désagréable. Un rai de soleil éclatant perçait par un petit écart entre les lourds rideaux de velours ordinairement tirés avec soin pour éviter ce genre d'inconvénient. Il n'était pas de ceux qui accueillent avec enthousiasme les débuts de journée. Il aimait mieux émerger du sommeil par étapes, en commençant par boire plusieurs bouteilles de bière de banane Mongozo avant de passer une bonne demi-heure aux toilettes à se libérer le ventre.

Ensuite, il avait coutume de prendre un petit déjeuner comportant œufs brouillés, saucisses, boudin, bacon, champignons, haricots blancs en sauce, pommes de terre sautées, rognons grillés, deux harengs fumés d'Écosse, trois toasts et une demi-tomate pour la couleur, le tout arrosé de plusieurs pichets de chocolat chaud ou de café noir sucré selon son humeur.

Il dégustait généralement ce repas dans son salon, assis dans son fauteuil inclinable préféré, tout en regardant les nouvelles de CNN ou de la BBC transmises par satellite sur un téléviseur à écran plat démesuré. Parfois, s'il trouvait les actualités ennuyeuses, il se mettait un vieux film.

Sur le coup de 11 heures, il passait un treillis camouflé et montait sur le toit s'exercer au tir au pigeon pendant une heure avant le déjeuner. Introduire un changement quelconque dans cette routine était risqué ;

quiconque la brisait sans une excellente raison pouvait subir des conséquences très dommageables.

Deux jours avant la nouvelle lune, soit le 26 du mois, Oliver Gash pénétra dans les appartements privés du général Kolingba à 4 h 51, une minute avant l'heure officielle de lever du soleil. À l'entrée de la chambre, il s'immobilisa dans l'ombre, loin du grand lit à baldaquin qui occupait un angle à l'autre bout de la pièce. Le plus angoissant était que Kolingba ne ronflait jamais. Il dormait dans un silence presque complet, énorme masse immobile en pyjama de soie jaune canari et masque de soie noir.

« Mon général », dit Gash à mi-voix.

Pas de réponse, mais un léger déclic se fit entendre derrière les rideaux fermés du lit : Kolingba venait d'armer l'un de ses deux Colt .45 de collection. Gash serra un peu plus fort la crosse du Glock 17P déjà armé qu'il portait dans sa poche de veste.

« Mon général ? »

Le silence se prolongea encore un long moment, puis :

« Vous êtes là pour m'assassiner dans mon lit, Gash ?

— Non, monsieur.

— De toute façon, j'y vois comme un chat dans le noir. J'aurais tiré le premier.

— Bien sûr, monsieur, je ne l'ignore pas, répondit Gash, songeant au chemin tortueux qui l'avait mené du Rwanda à Baltimore en passant par Bangui pour aboutir là où il se trouvait.

— Je suis *uSathane-umufo*, un homme-démon, fit la voix de Kolingba dans l'obscurité. Je devine vos pensées.

— Je sais cela aussi, mon général, et je ne me serais jamais permis de troubler votre sommeil sans une raison majeure. »

Les lourds rideaux du baldaquin s'écartèrent soudain et, dans la pénombre, Gash vit Kolingba rejeter le drap de satin noir qui couvrait son corps éléphantesque. Balançant ses jambes, le dictateur s'assit au bord du lit, cuisses étalées à la manière des sumos, son pistolet en plaqué argent luisant dans sa main droite. Après avoir soulevé une de ses gigantesques fesses, il lâcha un vent retentissant.

« Parlez, ordonna-t-il en bâillant.

— J'ai plusieurs nouvelles, Votre Altesse. Mises bout à bout, elles ne peuvent mener qu'à une seule conclusion.

— Quelles nouvelles ?

— D'abord, Saint-Sylvestre a disparu.

— Le policier ?

— Oui.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire, qu'un policier disparaisse. Ce n'est pas une raison pour me tirer de mes rêves, Gash. Mes rêves sont des prophéties. Ils sont mes guides, comme je suis moi-même un guide pour mon pays ! »

Oh, bon sang, songea Gash avant de poursuivre : « Il a disparu après avoir pris en filature un homme qu'il soupçonnait d'être un mercenaire, Votre Altesse.

— Quel genre de mercenaire ?

— L'individu en question voyageait avec un passeport canadien, mais Saint-Sylvestre pensait qu'il était allemand.

— Un mercenaire, ici ? Pourquoi ?

— D'après Saint-Sylvestre, il était sûrement à Fourandao pour reconnaître le terrain.

— Reconnaître le terrain ? Pourquoi quelqu'un viendrait-il ici reconnaître le terrain, Gash ?

— Pour préparer un coup d'État, Votre Majesté. »

Gash attendit la réaction. Il n'y en eut aucune, si ce n'est que le doigt de Kolingba se crispa légèrement sur la détente de son gros automatique.

« C'est impossible. Mes ennemis ont été éliminés. Mon peuple m'adore.

— Peut-être, Votre Majesté, mais certains rapports ont signalé la présence d'un ingénieur des mines qui s'intéressait à la région des chutes de Kazaba.

— Il n'y a rien, là-bas. Seulement la jungle et des marais. »

Gash prit son courage à deux mains et se lança.

« Des témoins ont vu Limbani…

— Ne soyez pas ridicule ! railla Kolingba. Limbani est un *isipokwe*, un fantôme.

— Je crains bien que non, Votre Altesse. Limbani n'est pas un fantôme. Il a été vu près de la première cataracte en train de parler avec un groupe de Blancs. Il est tout ce qu'il y a de vivant. »

Kolingba se dressa soudain, telle une montagne de chair jaunâtre dans la pénombre.

« Alors trouvez-le ! hurla-t-il, les yeux exorbités, en agitant son Colt. Trouvez-le ! Il me le faut, Gash ! Vous m'entendez ? Vous devez le tuer ! Je dois le tuer ! C'est un fléau ! Une vermine ! Tuez-le ! »

Puis, tout aussi vite qu'elle était apparue, sa colère retomba et il jeta son arme sur sa table de nuit.

« Que comptez-vous faire ? demanda-t-il.

— Je pensais que nous pourrions prendre un des hélicoptères pour essayer de détecter des signes de sa présence en remontant la rivière. Il est évident qu'une attaque sur Fourandao ne pourra venir que de l'est. Si un coup d'État devait être mené à partir de Bangui, nous en serions déjà avertis.

— Mes rêves me disent que le danger vient de l'ouest. Peut-être de Bangui, ou même de plus loin.

— Vous pourriez aller voir par vous-même, suggéra Gash, qui connaissait d'avance la réponse.

— Vous savez bien que je refuse de voler dans ces engins, répliqua Kolingba en se renfrognant. Allez-y pour moi.

— À vos ordres, Votre Majesté. Vous me donnerez carte blanche, je suppose ?

— Bien entendu ! Bien entendu !

— Par écrit ? insista Gash, sachant que si coup d'État il devait y avoir, ce serait à lui d'y faire face.

— Oui, oui ! » répondit Kolingba, grimaçant, tout en lui intimant d'un geste impatient l'ordre de sortir de la pièce.

Gash faillit éclater de rire en comprenant soudain la cause de cette hâte : le dictateur avait un besoin urgent d'accéder au pot de chambre qu'il avait sous son lit.

Il recula vers la porte, un œil sur le Colt, qui n'était qu'à quelques

centimètres de la main de Kolingba.

« Et faites-moi monter mon petit déjeuner ici, exceptionnellement, voulez-vous ? ajouta le général. Il faut que j'approfondisse cette histoire.

— Tout de suite, Votre Altesse. »

Gash ouvrit la porte en tâtonnant dans son dos et sortit rapidement. Comme il se dirigeait vers les cuisines, il se surprit à réfléchir au meilleur moyen d'accéder en cas de besoin à l'argent liquide caché derrière les murs du bureau de Kolingba. Dans l'escalier, il se mit à siffloter le thème musical de la vieille série *Agence tous risques*, sa préférée du temps où il vivait à Baltimore. Quand il atteignit le rez-de-chaussée, il souriait de toutes ses dents. Il avait toujours éprouvé un grand plaisir à voir ses plans prendre tournure.

28

Sir James Matheson, neuvième comte d'Emsworth, possédait deux domiciles officiels en Angleterre. Le premier était Huntington Hall, l'immense demeure ancestrale du XVII^e^ siècle, dans le Derbyshire, le second un superbe appartement de dix pièces dans la résidence des Albert Hall Mansions, située sur Kensington Gore entre l'Albert Hall et la Royal Geographical Society, dont les fenêtres donnaient sur l'Albert Memorial et les jardins de Kensington.

Le comte et son épouse, la comtesse Edwina, née lady Edwina Talbot, respectaient depuis longtemps un accord selon lequel l'un ne devait pas se présenter chez l'autre sans l'en avoir informé au moins vingt-quatre heures à l'avance ou y être invité. Expédiés dès l'âge de cinq ans au pensionnat de Barlborough Hall, où ils devaient passer encore six ans avant d'être réexpédiés à Oxford ou Cambridge, leurs fils jumeaux, Justin et Jonathan, ne leur posaient aucun problème.

Ni sir James ni la comtesse Edwina n'accordait le moindre intérêt aux activités de son conjoint et ils se laissaient mutuellement libres de leurs mouvements, sauf à l'occasion de certaines manifestations mondaines tels les *garden-parties* royales, le Grand National ou le Royal Ascot. Pour l'essentiel, Huntington Hall était le fief de la comtesse, Londres celui de sir James.

À l'instar de la plupart des Anglais titrés soucieux de leur image, ils avaient tous deux leurs bonnes œuvres, qui nécessitaient des collectes de fonds. Sur les conseils de ses comptables, sir James avait choisi d'apporter son soutien dans le domaine culturel au Royal College of Music, quand bien même il était notoirement dépourvu d'oreille musicale et incapable de chanter juste, ne serait-ce que le *God Save the Queen*. Il finançait donc plusieurs dîners, concerts et cocktails de charité par an au profit de cette institution.

La malchance avait voulu que la date d'un de ces galas de bienfaisance tombe juste quarante-huit heures avant le déclenchement à la nouvelle lune de sa guerre privée contre le Kukuanaland. Pis encore,

cette réception, comme toutes les autres, devait se tenir dans son appartement des Albert Hall Mansions.

Ce dernier se trouvait au troisième étage d'un immeuble qui en comptait quatre, sans compter l'entresol, et écrasait de sa masse aussi bien la Royal Geographical Society que l'Albert Hall lui-même. Aidé par la chance, ou par ses largesses, le père de Matheson, huitième comte du nom, était parvenu à acquérir l'un des appartements centraux doté d'un balcon couvert qui courait sur toute la largeur de la façade et pouvait être utilisé par mauvais temps.

À droite d'un grand hall d'entrée dallé de noir et blanc s'ouvrait une salle de réception de cent mètres carrés; à gauche, une porte donnait accès aux cuisines, aux chambres, aux salles de bains ainsi qu'à un salon. À la première grande salle succédait une seconde, d'où l'on pouvait gagner une ancienne chambre à coucher transformée par Matheson en bureau et bibliothèque, ces deux dernières pièces donnant sur le balcon voûté. Lors d'une récente évaluation fiscale, l'appartement avait été estimé à huit millions deux cent mille livres.

Pour l'heure, les lieux étaient envahis par une bonne centaine d'invités qui pâturaient autour d'un buffet à plusieurs milliers de livres comprenant bouchées de parmesan fourrées à la crème de chou-fleur, toasts à la confiture de concombre et fraise des bois, palmiers aux cèpes tartinés de fromage de chèvre, œufs de caille florentine à la sauce hollandaise, sans oublier le thon rouge parfumé au *miso* à huit livres pièce. Quarante vases de cristal étaient par ailleurs disposés stratégiquement dans l'entrée, les deux salles de réception ainsi que les trois salles de bains mises à la disposition des convives, et les meilleurs crus français, allemands et italiens, sans parler des alcools les plus divers, étaient servis à discrétion. Le service était assuré par une trentaine de serveurs et de barmen, plus une équipe de dix personnes chargées de faire le ménage après la fête.

Dans la plus petite des deux salles de réception, un DJ en smoking diffusait par l'intermédiaire du système audio « multi-room » Bose de l'appartement des séquences de musique classique et de jazz alternées auxquelles absolument personne ne prêtait attention. En smoking eux aussi, six gardes armés fournis par Blackhawk, l'agence de sécurité de Kate Sinclair, veillaient à ce que personne ne fasse main basse sur

l'argenterie de famille ou n'écharpe son voisin à propos des mérites respectifs d'Alexander Konstantinovich Glazunov et de Cari Heinrich Carsten Reinecke.

Tout ceci donnait une forte migraine à sir James Matheson, qui avait bien d'autres préoccupations en tête que cette pantomime.

À 22 heures, il raccompagnait dans l'entrée les derniers de ses invités, qui avaient tous promis d'envoyer des dons substantiels à la Royal Academy. À 23 h 30, les employés du traiteur quittaient à leur tour les lieux. À minuit, enfin, l'appartement était de nouveau à lui. Il déverrouilla la porte de son cabinet de travail, resté interdit d'accès toute la soirée, et il entra.

La pièce, que seule éclairait une petite lampe verte posée sur le bar, baignait comme d'habitude dans une pénombre reposante. Il se versa un verre de pur malt Auchentoshan de trente ans d'âge et alla chercher un vieux flacon de comprimés antidouleur qu'il rangeait dans un tiroir. Ce fut en allumant la lampe du bureau qu'il vit l'homme en tenue de soirée assis dans le fauteuil, la tête rejetée en arrière, les narines bordées de poudre de cocaïne, le plastron de son habit imbibé du sang qui s'écoulait de sa gorge ouverte. Plusieurs lignes de coke étaient disposées devant lui sur le plateau du bureau, près d'un billet de cinq livres roulé en cylindre. Matheson posa son verre. Il reconnut dans le cadavre Simon Wells, un échotier qui couvrait les événements mondains et rédigeait des chroniques où le nom des personnalités apparaissait en caractères gras. Un type des plus inoffensifs avec un penchant somme toute assez banal pour la drogue. L'espace d'un instant, Matheson songea à « sniffer » les « rails » de poudre du mort pour se calmer les nerfs, mais il se ravisa.

Un lampadaire s'alluma dans l'angle opposé de la pièce, révélant la présence d'un grand Noir mince qui tenait négligemment un automatique. Lui aussi portait un smoking, et des plus chics. Un verre – sans doute de gin-tonic – était posé sur une table près du fauteuil où il était assis. Il le prit de sa main libre et but une petite gorgée, faisant tinter les glaçons contre le luxueux cristal de Bohème.

« Je suis le capitaine Jean-Luc Saint-Sylvestre, de la Direction générale de la sécurité extérieure du Kukuanaland, autrement dit, la police secrète de cet État », déclara-t-il.

Matheson n'était ni assez sot ni assez ivre pour se risquer à bluffer ou à menacer. Si l'intrus avait voulu le tuer, il l'aurait déjà fait. Et s'il venait du Kukuanaland, il connaissait sûrement l'existence des fabuleux gisements de néodyme et de tantale découverts par Ives, assez importants pour permettre à la Matheson Resource Industries de briser à elle seule et en un clin d'œil le monopole chinois sur les terres rares.

« Puis-je vous demander pour quelle raison vous avez tué ce pauvre Simon ?

— Il a eu le malheur de se trouver là en train de prendre sa drogue quand je suis entré. Il devait mourir pour que ma visite reste secrète.

— La porte était fermée à clé, remarqua Matheson, qui s'efforçait de réfléchir tout en continuant à alimenter la conversation macabre.

— Pas la porte-fenêtre côté balcon. Soit vous l'aurez laissée ouverte, soit votre ami toxicomane l'aura forcée à l'aide d'une carte de crédit.

— Puis-je m'asseoir ?

— Non. Restez où vous êtes.

— Comment avez-vous fait pour pénétrer dans l'appartement ? Seuls les invités pouvaient être reçus.

— J'ai volé le carton d'invitation d'Elton John dans l'ascenseur, ou du moins de quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup. Personne ne s'est étonné quand je l'ai présenté au contrôle. J'aurais tout aussi facilement pu entrer avec les extra et empoisonner l'ensemble de vos convives.

— Que voulez-vous ?

— Beaucoup d'argent, ainsi qu'une part de tout ce qu'aura pu découvrir Archibald Ives près des chutes de Kazaba. Disons un million de livres en liquide et un pour cent des concessions qui seront accordées à la Matheson Resource Industries, payable en actions privilégiées de cette société, bien sûr, puisque vous ne pouvez plus agir à travers la Silver Brand Mining.

— Un pour cent ? Ce n'est pas beaucoup », dit Matheson.

Comment son interlocuteur pouvait-il avoir connaissance de l'opération sur la Silver Brand sans pour autant savoir exactement ce qu'Ives avait trouvé ? se demanda-t-il, tentant désespérément de faire fonctionner son cerveau embrumé par la migraine et les vapeurs

d'alcool. Y avait-il dans cet apparent paradoxe un moyen de contrer le maître chanteur ?

« Je ne suis pas gourmand, répondit Saint-Sylvestre. Ce que je réclame n'est pas suffisant pour que vous couriez le risque de me le refuser et de me voir divulguer ce que je sais avant l'opération. Et après l'opération, je serai comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de votre tête jusqu'à la fin de vos jours. Vous savez comme moi que la révélation de tels secrets peut aisément couler un gouvernement, et, *a fortiori*, une entreprise industrielle comme la vôtre.

— Les ressources minérales sont mon fonds de commerce, monsieur…

— Capitaine, corrigea Saint-Sylvestre en l'interrompant. Votre fonds de commerce risque surtout d'inclure bientôt un génocide.

— Quel précieux secret me concernant croyez-vous connaître ?

— Dans trente-six heures, vous comptez déclencher un coup d'État au Kukuanaland avec pour objectif le remplacement de Salomon Kolingba par François Nagoupandé. L'opération doit être menée par un mercenaire nommé Konrad Lanz qui s'est installé à l'hôtel Ali Pacha, à Clapham Street, pour recruter des officiers et des sous-officiers. Les hommes de troupe seront embauchés en Sierra Leone par des agents qui sont tous d'ex-membres du Front national patriotique du Liberia, c'est-à-dire des bouchers.

« Si le putsch réussit, la première décision de Nagoupandé au pouvoir sera de faire massacrer le plus grand nombre possible de Bayas – l'ethnie à laquelle appartient Kolingba. Cela fait, il s'en prendra aux Yakimas. Vous pensez que Kolingba est dangereux parce qu'il est fou, mais votre bon ami Nagoupandé, affublé de l'uniforme ridicule que vous lui avez offert, est encore plus nuisible pour la bonne raison qu'il est sain d'esprit. C'est un pragmatique, lord Emsworth. Et un adepte du coup de balai. Or, en Afrique, donner un coup de balai signifie éliminer physiquement ses ennemis. Vous êtes sur le point de transformer le Kukuanaland en camp d'extermination.

— Vous vous croyez bien informé, à ce que je vois.

— Les joutes verbales ne m'intéressent pas, lord Emsworth, dit Saint-Sylvestre d'un ton égal. J'ai tué votre banquier, Leonhard Euhler, de la Gesler Bank d'Aarau. J'ai tué les sœurs Brocklebank, à Vancouver, pour

court-circuiter votre manœuvre sur la Silver Brand. Et j'ai tué Allen Faulkener parce qu'il me gênait. Vous allez me payer ce que j'exige parce que, contrairement à moi, vous êtes très gourmand, et aussi parce que vous me savez capable de tuer sans remords.

« Refusez-moi ce que je demande et j'irai tuer votre femme, à Huntington Hall. Et comme cela n'est pas de nature à vous affecter beaucoup, je la tuerai dans le lit conjugal au côté de Jeremy Congreve, le jeune fils de votre régisseur, Tom Congreve, ce que vous trouverez sans doute très humiliant compte tenu des bruits qui courent déjà sur votre impuissance sexuelle. Je pourrais aussi tuer vos fils jumeaux, Justin et Jonathan, à Barlborough Hall, avant de les vider comme des poissons et de les laisser flotter dans l'étang de Butchertown, derrière le bâtiment principal de l'école. Et si cela ne suffisait pas à vous convaincre, j'irais tuer votre vieille mère de quatre-vingt-trois ans dans sa résidence pour personnes dépendantes de l'Oxfordshire. Et avec elle je prendrais tout mon temps, lord Emsworth, vous pouvez me croire.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda Matheson, les jambes flageolantes, un goût de bile au fond de la bouche.

— Pour l'argent, comme vous. Et je vous conseille de ne pas traîner à me donner satisfaction. Vous n'avez plus beaucoup de temps. »

29

Debout dans la chaleur accablante sur le tarmac de l'aéroport de Mopti, dans le centre du Mali, Konrad Lanz regardait une équipe d'une douzaine d'ouvriers s'agiter comme des fourmis sur l'échafaudage branlant dressé autour du vieux Vanguard. Ils étaient en train de recouvrir le cèdre vert de l'empennage et les rayures rouges de la Lebanese Air Transport d'une peinture au pistolet noir mat qui rendrait l'appareil pratiquement invisible du sol la nuit.

Tout ce qui pouvait réfléchir la lumière subissait le même traitement, depuis les baguettes chromées autour du pare-brise jusqu'aux cônes d'hélice en aluminium des fuseaux moteurs en passant par les jantes du train d'atterrissage. Le pare-brise lui-même était tapissé intérieurement d'un film polarisant.

La furtivité n'était cependant pas une véritable priorité aux yeux de Lanz. Le Mali ne possédait en effet que quelques chasseurs à réaction ; le Nigeria une quinzaine, de fabrication chinoise, mais seulement cinq pilotes qualifiés; quant au Cameroun, trois de ses quatre avions d'attaque légers étaient hors service et le quatrième cloué au sol depuis la mort de l'unique instructeur des forces aériennes camerounaises l'année précédente. Par une nuit sans lune, il était donc peu vraisemblable que le Vanguard fasse une mauvaise rencontre en plein ciel.

Une intervention sol-air n'était pas vraiment à craindre non plus. Le Nigeria et le Cameroun ne disposaient respectivement que de vingt et douze canons de DCA russes anciens rassemblés autour de leur capitale, et le Mali n'avait même pas de système de défense antiaérienne.

Il resta encore un moment à regarder travailler les hommes, le temps de s'assurer qu'ils respecteraient le délai fixé à 22 heures le lendemain. Une fois repeint, le Vanguard devait également être équipé de filets supplémentaires pour arrimer la cargaison et de strapontins pour accueillir les deux compagnies de deux cents combattants. Les licences concernant les armes légères achetées en Belgique, en Espagne et sur le

port croate de Rijeka avaient été validées à Beyrouth et le stock devait être livré à Mopti le jour même.

Les autorités locales avaient fermé les yeux sur le petit camp de toile installé au bout de l'unique piste d'atterrissage et les deux cents hommes qui l'occupaient, ainsi que sur les étranges transformations apportées au vieux Vanguard à turbopropulseurs. Mais, si un nombre suffisant de pattes avaient été graissées pour calmer le zèle des fonctionnaires pendant trente-six heures, Lanz n'ignorait pas que la présence de ses hommes alimentait déjà la rumeur dans la ville de cent mille habitants située à quelques kilomètres sur le fleuve Niger.

Tournant le dos à l'avion, il se dirigea en faisant crisser le sable sous ses semelles vers la grande tente « Marabout » où était établi le quartier général. Il adressa un hochement de tête aux gardes qui se tenaient de part et d'autre de l'entrée, tous deux en tenue léopard de l'époque du Vietnam et coiffés de chapeaux de brousse, bien plus pratiques que des bérets – les officiers, eux, portaient des casquettes de base-bail camouflées, seule marque de leur rang.

Lanz pénétra sous la tente, où trois grandes maquettes à l'échelle posées sur des tables occupaient le centre, celle de gauche représentant l'aéroport de Fourandao, celle du milieu l'enceinte du palais, celle de droite le port.

Le capitaine Pierre Laframboise, qui commandait Vanguard Un, était en train d'étudier soigneusement les deux premières. Pour avoir travaillé ensemble sur de nombreux projets au fil des années, Lanz et Laframboise éprouvaient l'un pour l'autre estime et amitié. Laframboise était un géant barbu et ventripotent qui aimait presque autant la bonne chère que le combat.

« Tu as des doutes, Pierre ?

— J'en ai toujours, mon vieux.

— Qu'est-ce qui te chiffonne ?

— Je me demandais ce qui se passerait si ce cinglé de Kolingba avait eu vent de notre opération et nous attendait. Quelle distance aurons-nous à parcourir entre l'aéroport et le palais, le fort, ou je ne sais quoi ?

— À peine un kilomètre et demi. Quinze minutes au petit trot.

— À travers la jungle. Kolingba pourrait avoir un bataillon en embuscade pour nous accueillir.

— Il ne dispose pas d'un bataillon, Pierre. Nous allons là-bas à deux contre un. »

D'entendre Laframboise caqueter comme une poule inquiète faisait toujours sourire Lanz. Il fallait que le colosse se pose des questions, c'était presque un rituel. Seulement, plus d'une fois, c'était grâce à ses doutes que l'un et l'autre avaient eu la vie sauve.

« Mais je vois ce qui te gêne, reprit Lanz. Nous pourrions faire partir Vanguard Deux cinq minutes après Vanguard Un.

— Ce serait mieux, approuva Laframboise. Pas parfait, mais un peu mieux.

— Autre chose ?

— Ce type, là, Limbani. Ce serait une catastrophe s'il s'amenait. Nous ne pouvons pas nous battre sur deux fronts. Pas plus qu'Hitler ou Napoléon.

— Limbani est un mythe, une chimère. Ça fait près de sept ans que Kolingba a pris le pouvoir. Si Limbani était vivant, il se serait déjà manifesté.

— Tu vieillis, mon ami. L'Alzeihmer te guette. Tu parles comme si tu avais des certitudes, mais il n'y a jamais rien de sûr, dans notre métier, tu ne l'ignores pas.

— Pierre, dis-toi qu'avec ce que notre client nous paye, nous pourrons prendre notre retraite ! Tu pourras ouvrir le restaurant de tes rêves à Tours, et moi voir ma fille un peu plus souvent, comme quelqu'un de normal.

— On nous paye toujours très bien, Konrad, répondit Laframboise avec un sourire triste. Il ne manquerait plus qu'on nous paye mal ! Après tout, nous sommes censés nous faire tuer si nécessaire pour l'argent qu'on nous verse. Et tu sais bien que nous ne serons jamais des gens normaux avec le métier que nous exerçons. C'est ce qui fait que nous sommes toujours brouillés avec nos familles et que nos projets de restaurant à Tours ou autres sont sans cesse remis à plus tard. Nous mourrons un jour dans un endroit comme celui-ci, mon ami, je ne t'apprends rien. »

Lanz tourna les talons et ressortit dans le plein soleil. Grimpant dans la cabine du camion militaire Bedford S Type des années 1950 garé devant la tente « Marabout », il prit la route de Mopti et du fleuve, par où les armes devaient arriver de Bamako à bord de deux grosses pinasses.

Au bout de la piste d'atterrissage, il vira entre les deux rangées de tentes du campement. La plupart des hommes étaient dehors, assis sur des sièges de camping ou de jardin dénichés Dieu savait où.

Torse nu, ils jouaient aux cartes ou aux échecs en buvant des bouteilles de bière Castel dont l'achat avait été prévu dans le budget. Quelques-uns s'occupaient à cirer leurs rangers, remplacer leurs lacets, polir leur ceinture ou à d'autres menus travaux de ce genre.

La plupart d'entre eux étaient de jeunes Noirs de vingt-cinq ans au plus, anciens soldats mis sur la touche, déserteurs ou démissionnaires désabusés d'armées africaines qui les nourrissaient à peine et leur payaient rarement leur solde. Avec les sommes qu'ils espéraient toucher dans les quelques jours à venir, ils pourraient entretenir leur famille pendant des mois, voire des années. Pour eux, le jeu en valait la chandelle.

Presque tous, noirs ou blancs, jeunes ou moins jeunes, riaient ensemble en se racontant des histoires drôles, mais, de loin en loin, il surprenait un regard absent et lointain. Ceux qui fixaient ainsi le vide étaient généralement les vieux baroudeurs au cuir tanné par le soleil et couturé de cicatrices, ses meilleurs éléments, ceux qu'il avait connus à l'époque du Congo belge, ou même avant – des gens comme lui, drogués à l'adrénaline du combat, prêts à jouer aux dés contre le diable une fois de plus, en espérant cette fois encore forcer le destin.

À l'extrémité de la piste de sable durci, il prit la route en direction de Mopti et du port grouillant d'activité sur le grand fleuve somnolent. Tout en conduisant, il repensait à sa conversation avec Laframboise, un vieux de la vieille qui, comme lui, tendait à devenir superstitieux.

Il avait affirmé que Limbani était un mythe et le croyait sincèrement, mais il savait aussi que les mythes s'ancraient parfois dans la réalité. « Pas de fumée sans feu », disait l'adage. Limbani avait disparu depuis près de dix ans. Les rumeurs le concernant n'étaient-elles qu'un filet de fumée inconsistant né de l'espoir presque en cendres de quelques-uns,

ou avaient-elles un fondement plus concret ? Il appuya sur l'accélérateur, poussant un peu plus le moteur du vieux camion bringuebalant, et chassa Limbani de son esprit. Les seuls éléments dignes d'être pris en compte étaient les caisses d'AK-47 et de munitions encore emballées qui l'attendaient sur les quais.

L'hélicoptère d'attaque Kamov Ka-52 « Alligator » s'éleva de son aire de stationnement nez pointé vers le bas dans le vacarme de machine à laver de ses rotors contrarotatifs. Dans le tintamarre soudain et les mouvements chaotiques du décollage, Oliver Gash faillit se séparer de son repas de midi. L'appareil acheva sa manœuvre par un brusque redressement pivotant qui fit défiler devant Gash en un demi-cercle vertigineux les bâtiments enduits de stuc jaune de l'aéroport jusqu'à ce qu'il ne voie plus rien que le ciel bleu ensoleillé et sente simultanément son repas prendre la direction inverse de la précédente.

Il serra les dents, ce qui eut pour résultat d'aggraver la situation. Il tenta de se tranquilliser en se disant que le pilote tenait autant que lui à la vie, mais le large visage du lieutenant Emmanuel Osita Ozegbe, qui mâchait son chewing-gum avec désinvolture, les yeux cachés derrière ses lunettes de soleil réfléchissantes, n'avait rien de rassurant. Ozegbe, qui ne paraissait pas plus de seize ans et accusait au moins trente kilos de trop, devait passer son temps devant la télé à fumer des joints en se gavant de chips mexicaines. Gash avait connu des quantités de types de ce genre à Baltimore : des assistés qui vivaient de l'aide sociale jusqu'à ce qu'on leur coupe la jambe pour cause de diabète et qu'ils puissent toucher une pension d'invalidité.

« Où vous voulez aller, aujourd'hui, patron ? s'enquit en patois sango le lieutenant, qui se mit à faire tourner lentement l'hélicoptère sur lui-même, forçant son passager à mobiliser toute sa volonté pour se retenir de vomir sur son pantalon et garder en même temps le contrôle de ses sphincters.

— Aux chutes de Kazaba, en amont, répondit laborieusement Gash, sans préciser que c'était là l'endroit où Limbani avait été aperçu, selon la rumeur.

— Pas de problème », assura Ozegbe.

Il fit pivoter l'appareil jusqu'au cap voulu puis, après l'avoir incliné de nouveau nez vers le sol en poussant le manche, il mit les gaz. Gash fut plaqué en arrière dans son siège et ils foncèrent à travers les airs trente mètres au-dessus du sol, le bruit assourdissant des grosses turbines Klimov couvrant tous les autres, sauf le halètement de sa propre respiration et l'éclatement des bulles de chewing-gum d'Ozegbe.

L'hélicoptère se pilotait comme dans un jeu vidéo, à partir d'un manche unique hérissé de boutons poussoirs, de manettes et d'interrupteurs qui lui donnaient l'aspect d'un arbre de Noël. Ozegbe manœuvrait l'engin à la manière d'un garçon de ferme conduisant un tracteur : rien dans son attitude n'indiquait qu'il avait entre les mains une machine extraordinairement complexe dont l'utilisation exigeait une finesse et un doigté particuliers.

Le manche, les trappes d'armement du plafond et les petits écrans de contrôle répartis devant lui devaient lui donner l'impression de jouer à un jeu virtuel, de se trouver aux commandes d'un simulateur de vol Microsoft un peu exotique et non d'un arsenal volant qui aurait permis à Gash de balayer en vingt minutes toute la concurrence présente sur le marché de la drogue de Baltimore avant d'aller fêter ça au KFC du coin.

« Depuis combien de temps pilotez-vous ce truc ? cria Gash dans son micro.

— Deux cents heures sur un simulateur, plus deux cents sur le grand simulateur de l'usine Ukhtomsky, près de Moscou, répondit le garçon, le regard rivé aux commandes.

— Combien d'heures de vol réel ?

— Trente avec l'instructeur. Quinze tout seul. J'effectue une patrouille de deux heures au-dessus de la frontière ouest une fois par semaine. Pas assez de carburant pour faire plus.

— Et l'armement ?

— Les missiles sont factices, mais pas les Shipunov. »

Ozegbe pressa un bouton sur le manche et les canons jumelés entrèrent en action, faisant trembler l'hélicoptère. De sa place, Gash vit les projectiles soulever d'énormes geysers d'eau et de boue sur la berge gauche de la rivière.

À l'instant où les deux derniers obus atteignaient un crocodile assoupi, le réduisant en lambeaux avant qu'il ait pu bouger, les chutes de Kazaba se dressèrent soudain droit devant, tel un mur fendu par les trois cascades voilées de brume.

Gash agrippa les bords de son siège, mais, d'un simple effleurement sur le levier de commande, le jeune pilote cabra l'appareil, qui sauta l'obstacle pour se retrouver filant à toute allure à cinq mètres de la surface de l'eau.

« J'en ai assez vu, dit Gash. Ramenez-moi.

— Pas de problème. »

Ozegbe poussa légèrement le levier vers la gauche et ils amorcèrent un long virage rasant au-dessus de la jungle. L'espace d'une fraction de seconde, Gash crut apercevoir une forme bizarre parmi les grands arbres. Pour rien au monde, cependant, il n'aurait ordonné au lieutenant de faire demi-tour.

« Vous patrouillez souvent par ici ? se contenta-t-il de demander.

— De temps en temps seulement. Tout le monde pense que les gens de Bangui finiront par nous attaquer en venant de l'ouest. Mais je n'y crois pas. »

Ils poursuivirent leur chemin vers l'aval, laissant les chutes derrière eux.

« Vous croyez qu'il nous a vus ? demanda Holliday, trempé par les embruns qui montaient de la base des cascades.

— Je ne pense pas. Nous sommes masqués par le brouillard, répondit Limbani par-dessus son épaule en forçant sa voix pour couvrir le martèlement incessant des chutes.

— Ils viennent souvent patrouiller par ici ? s'enquit Eddie, qui fermait la marche.

— Presque jamais ! hurla Limbani. C'est ce qui m'inquiète. Ça et la nouvelle lune. Ils préparent quelque chose.

— C'est pour ça que vous nous avez amenés ici nous faire doucher ? » demanda Holliday.

Le médecin ne répondit pas. Les trois hommes continuèrent à progresser sur les dalles glissantes d'ardoise noire formant un étroit sentier entre la falaise verticale de soixante mètres et les eaux

bouillonnantes où s'écrasaient les cascades. Soudain, Limbani se déporta légèrement sur sa droite, puis il disparut.

« Où est-il passé ? s'exclama Holliday.

— *Pfft !* dit Eddie. Ce type est un magicien !

— C'est à croire. »

Holliday n'était pas mécontent que Raffi et Peggy soient restés au village pour prendre des photos et se familiariser avec une nouvelle civilisation : si Peggy détestait une chose, c'était bien les tunnels sombres et étroits. Imitant Limbani, il fit deux pas et se retrouva tout à coup dans le noir. Un pas encore, et ce fut le silence, le bruit des chutes se réduisant à un battement sourd et déjà lointain.

« Eddie ? appela-t-il. Vous me suivez ?

— Je suis là, *compañero*, répondit le Cubain. Nous avons trouvé le chemin de l'enfer, on dirait.

— Un peu humide, pour l'enfer !

— Peut-être que le diable a le sens de l'humour. Il vous arrose et vous rafraîchit avant de vous faire rôtir pour l'éternité. »

Il y eut un bruit de frottement sur du métal rugueux puis une flamme jaillit. Limbani se tenait là, à deux mètres d'eux, une vieille lampe à pétrole à la main. Derrière lui, Holliday vit un panneau rouillé d'écoutille constellé de rivets et équipé d'un volant.

« Où sommes-nous au juste, docteur ?

— Sur le seuil du passé », répondit le vieil homme en souriant.

Il manœuvra le volant, poussa le battant et s'écarta pour laisser passer Holliday et Eddie.

« Nom de Dieu ! souffla le Cubain, stupéfait.

— Ça alors ! s'exclama Holliday avant d'éclater d'un rire nerveux devant le spectacle inédit qui s'offrait à sa vue. On peut dire que vous savez surprendre votre monde, Limbani ! »

Ils se trouvaient dans une immense caverne de la taille d'un terrain de football dont le plafond hérissé de stalactites culminait à plus de soixante mètres. La roche était striée de veines épaisses d'un métal qui ne pouvait être que de l'or, enchâssé dans une gangue minérale qui ressemblait à du quartz pur mais n'en était certainement pas.

« De l'or ? demanda-t-il.

— Oui. Dans des matrices de quartz et de diamant. Les grottes que cachent les chutes marquent la fin du filon principal situé sous les trois collines. Les mines du roi Salomon, un paradis pour les rapaces qui rêvent d'eldorado. »

Au milieu de la grotte, éclairés par des dizaines de torches, au moins cent Peaux-Claires s'affairaient autour d'un gros bateau installé dans un batardeau et étayé de part et d'autre par de lourds troncs d'arbres.

« Incroyable ! murmura Holliday. C'est un *snekkja* viking ! Ce qu'on appelle improprement un drakkar. Qu'est-ce que vous mijotez, Limbani ? »

Bâti à clin avec des bordages rivetés dont les interstices étaient calfatés avec de la mousse, le bateau, presque terminé, mesurait au moins vingt mètres. Trente bancs de nage avaient été installés entre les plats-bords, ainsi qu'une plateforme surélevée à l'arrière pour le timonier. Les plats-bords étaient d'une hauteur supérieure à ceux des navires similaires dont Holliday avait vu des répliques, mais il ne tarda pas à comprendre pourquoi. Entre les bancs de nage avaient été montées des balistes, sortes d'arbalètes géantes utilisées au Moyen Âge dans les guerres de siège, capables de transpercer des murs de pierre, de tuer des dizaines d'ennemis à la fois et même de lancer des feux grégeois.

« Une idée de La Roche-Guillaume ? demanda Holliday, montrant les engins.

— Sans doute, acquiesça Limbani. Le bateau, lui, est construit sur un modèle hérité de Ragnar Casse-Têtes, qui est resté ici jusqu'à sa mort. D'après le manuscrit de La Roche-Guillaume, il y avait déjà eu des mariages entre les habitants du cru et les Romains mille ans avant l'arrivée de Ragnar. Chaque explorateur semble avoir laissé ici quelque chose de sa propre culture. Le *snekkja* original de Ragnar lui a servi de cercueil quand il est mort d'une fièvre, mais sa forme se retrouve dans les pirogues que les gens d'ici utilisent depuis toujours pour pêcher ou se déplacer. Ce navire-ci, le *Havdragoon*, ou *Dragon de mer*; n'est rien de plus qu'une pirogue agrandie.

— Mais pourquoi l'avoir construit ? Et pourquoi maintenant ?

— Parce que la guerre est proche.

— Comment pouvez-vous affirmer cela ?

— Ainsi que je vous l'ai déjà expliqué, j'ai mes propres espions, et ils m'informent que la confrontation est pour très bientôt. Peu importe qui gagnera, de Kolingba ou de ses ennemis. Pour nous, le résultat sera le même : le vainqueur nous débusquera et nous serons massacrés. Nous nous sommes cachés tissez longtemps. Nous frapperons les premiers, à la nouvelle lune. »

Limbani désigna le « drakkar » à la ligne élégante sur lequel un groupe d'hommes en pagne était en train de fixer une figure de proue représentant un serpent rouge sang.

« Cette grotte s'étend sur toute la largeur des chutes, reprit-il. Nous l'inonderons après avoir ouvert le batardeau, et le bateau sera éjecté dans la rivière avec soixante rameurs à bord, plus soixante hommes aux balistes. Cent pirogues nous rejoindront, montées par des pagayeurs tous armés d'une sarbacane et de cent fléchettes.

— Vous êtes fou ! s'écria Holliday. Vous conduisez votre peuple au suicide !

— Nous n'avons jamais cherché la guerre. Nous ne l'avons jamais voulue. Mais nous ne nous déroberons pas. Je sais quel genre d'homme est Kolingba. Je sais aussi ce que valent les gens qui s'apprêtent à l'attaquer. Combattre est peut-être suicidaire, mais est-il vraiment préférable d'attendre le génocide comme des moutons ?

— Vous avez raison, mon ami, murmura Eddie. Mieux vaut mourir en combattant qu'en priant le bon Dieu.

— Est-ce une citation ?

— Oui. De Fidel, malheureusement.

— Eh bien, j'avoue que pour une fois je suis d'accord avec lui, dit Holliday. Nous combattrons à vos côtés, docteur. Je veux seulement que Peggy et Raffi ne courent pas de risques.

— Sur ce point, je crois pouvoir vous donner satisfaction.

— Quand est la nouvelle lune, exactement ?

— Ce soir. »

30

Le temps est un concept incertain sur un champ de bataille. Les rescapés du jour *J* racontent tous avoir eu l'impression que l'affaire n'en finissait pas, alors qu'il fallut en réalité aux forces américaines, britanniques et canadiennes combinées un peu moins de trois heures – de 6 h 29, début officiel de l'opération, à 9 h 17 – pour établir une tête de pont, soit, à peu de chose près, le temps que met un employé de bureau pour se lever, se préparer et se rendre à son travail. D'un autre côté, pendant ces trois heures, environ vingt mille soldats, tant alliés qu'allemands, furent tués ou blessés. Deux par seconde. Oui, la durée est une notion relative, au cœur du combat : survivre prend un temps infini, mourir une fraction de seconde.

La photographie du *Havdragoon* jaillissant à travers le rideau d'eau des chutes de Kazaba, avec sa croix de Templier caractéristique cousue sur sa grande voile carrée, ses soixante rames en position et sa tête de dragon rouge au regard furieux, devait un peu plus tard faire la une de tous les journaux de la planète et la couverture de tous les magazines, valant à Peggy fortune et contrats fabuleux pour avoir révélé au monde une civilisation inconnue. Mais tout ceci était encore à venir.

Holliday et Eddie étaient tous deux à la barre quand le bateau flambant neuf, de conception plusieurs fois millénaire, surgit de la grotte pour tomber au milieu des tourbillons bouillonnants en contrebas. Deux Peaux-Claires, Baltazar et Kaleb, les aidaient à contrôler la lourde rame gouvernail, à laquelle tous quatre s'agrippèrent désespérément quand le *Dragon de mer* plongea sous la surface avant de se redresser, sa figure de proue rouge aux dents jaunes ruisselante d'écume, pour être soudain propulsé vers l'aval par une bourrasque de vent arrière qui gonfla brusquement sa voile alors que ses soixante avirons s'enfonçaient simultanément dans l'eau noire.

« Ouaouh ! souffla Holliday, trempé jusqu'aux os, mais en proie à une jubilation intense qu'il se croyait depuis longtemps incapable d'éprouver.

— ¡ *Increíble !* rugit en écho Eddie.

— *Krigsanggen !* » s'écrièrent Baltazar et Kaleb.

Et, à cet instant, ce fut comme s'ils parlaient tous la même langue, même s'ils ne se comprenaient pas. Une force surgie des profondeurs du passé les poussait en avant sans retour possible.

Le *Havdragoon* se dégagea sans difficulté des remous au pied des chutes et glissa vers la berge de gauche, les rames bâbord se relevant sur un ordre du capitaine incontesté, Loki, un énergumène barbu aux yeux aussi sombres que la peau qui se tenait à la proue, son bras musclé entourant amoureusement le cou du dragon. Loki ne portait pas une, mais deux sarbacanes dans son dos. D'après Limbani, il pouvait se servir des deux à la fois, et à une vitesse telle qu'il était impossible de suivre ses gestes.

Une passerelle fut jetée de la rive et Limbani monta à bord, Peggy et Raffi sur ses talons. Vers l'aval, sur la rivière, le soleil déclinait rapidement.

« Il va bientôt faire nuit, dit le médecin. Nous devons vite embarquer les hommes et le matériel. Selon Loki, même avec ce vent portant, nous ne serons pas à Fourandao avant l'aube.

— Ça devrait aller, commenta Holliday. Peggy, as-tu apporté notre artillerie ?

— Oui, tout ce que nous avons pris aux petits garnements de Jérémie Salamango. »

Trois hommes traversèrent la passerelle en coltinant un brancard qui ployait sous un lot d'armes comprenant plusieurs AK-47, des bandes-chargeurs, deux RPG avec six roquettes pour chacun, et deux fusils automatiques Saïga à l'air bien féroce, accompagnés de vingt chargeurs de huit coups.

« ¡ *Bueno !* s'exclama Eddie avec un grand sourire tout en passant autour de son épaule la bandoulière d'un Saïga après avoir glissé une demi-douzaine de chargeurs dans sa ceinture. Dans l'armée, on les appelait *Fidelitos*, parce qu'ils sont petits, mais avec une grande gueule, comme Fidel.

— Bon, maintenant, écoute-moi, Peggy… commença Holliday.

— Je t'arrête tout de suite, Doc, dit la jeune femme. Je suis une grande fille, j'ai déjà fait tout un tas de reportages de guerre, et tu n'es

pas responsable de moi. Donc, nous venons avec toi, mon cher cousin, que ça te plaise ou non.

— Vous n'avez pas votre mot à dire ? demanda Holliday, se tournant vers Raffi.

— J'ai déjà essayé de discuter avec elle pendant une heure, répondit l'archéologue. Elle n'a rien voulu entendre. Alors, comme il n'est pas question que je la laisse y aller seule, je viens aussi.

— Vous êtes vraiment dingues, tous les deux.

— Non, mon ami, intervint Eddie. C'est nous tous qui sommes dingues ! »

Après trois heures et demie sur le strapontin du navigateur, dans la cabine de pilotage du vieux Vickers Vanguard, Konrad Lanz commençait à avoir des fourmis dans les jambes. Devant lui, entre les sièges du pilote et du copilote, il n'y avait rien d'autre à voir que le velours noir du ciel nocturne et les lueurs vertes et jaunes des instruments. Ils volaient depuis une heure à moins de quinze cents mètres et personne ne leur avait demandé quoi que ce soit à la radio.

« Encore combien de temps ? s'enquit-il.

— Vingt minutes, peut-être vingt-cinq, répondit le pilote sud-africain, Janni Doke, un autre vieux de la vieille qui, à près de soixante ans, savait faire voler n'importe quoi, du Piper Cub au jumbo-jet.

— Je ferais mieux d'aller dire aux gars de se préparer, alors.

— Comme tu voudras, *baas*. Il m'en faudra juste deux ou trois pour m'aider à faire le plein. On est presque à sec, dit l'Afrikaner bourru.

— D'accord.

— Tu es bien sûr que la piste sera éclairée ?

— Absolument. Le balisage lumineux reste allumé toute la nuit pour le fret. Il n'y a qu'une piste de deux mille cinq cents mètres, comme je te l'ai indiqué pendant le briefing. Elle est alignée sur la tour de contrôle. Tu ne peux pas la manquer.

— Les hélicoptères ? Même au sol, ils pourraient nous réduire en miettes.

— On leur opposera trois RPG lance-roquettes. Un pour chacun des deux Kamov, un pour la tour. Il y a aussi un vieux transport de troupes blindé, mais sans équipage la nuit. Ses pneus sont à plat. Il est là pour la galerie.

— Bien… Contact radio toutes les dix minutes, on est bien d'accord ? demanda le pilote après s'être retourné pour dévisager Lanz dans la pénombre. Pas de contact, je décolle. Pas question pour moi de finir dans la marmite des sauvages, si tu me suis.

— Entendu. Toutes les dix minutes », acquiesça Lanz, qui se leva et gagna la cabine passagers.

Les vingt-huit rangées de doubles et triples sièges d'origine avaient été remplacées par vingt-cinq doubles rangées de sièges baquets pillés sur de vieux Douglas C-47 un peu partout en Europe et en Afrique du Nord.

Les escaliers pneumatiques pliants avant et arrière du Vanguard ayant été jugés trop lents à manœuvrer, ils avaient été ôtés sur l'aéroport de Mopti et Janni Doke, assisté de quelques hommes, avait bricolé à partir de toiles usagées de parachutes des toboggans qui permettraient de faire sortir très vite les deux compagnies et leur matériel.

La plupart des hommes dormaient ou faisaient semblant quand Lanz se mit à parcourir l'étroite allée centrale en leur secouant l'épaule pour leur annoncer l'arrivée imminente. Après avoir réveillé tout le monde, il se posta en attente près de la portière arrière avec les trois équipes armées de RPG.

Le système de sonorisation crachota.

« Trois minutes, avertit Janni Doke de sa voix sèche. Piste en vue. »

L'appareil sembla s'affaisser dans l'air puis fit une embardée sur la gauche qui déséquilibra Lanz et l'envoya contre une cloison.

« Approche finale, deux minutes. Extinction de l'éclairage. »

Les lampes s'éteignirent, plongeant la cabine dans l'obscurité.

Si les Kamov devaient décoller pour mitrailler l'avion et en faire de la charpie, c'était maintenant.

« À l'approche. Atterrissage, une minute. Piste dégagée. »

Pas de Kamov en vue, du moins pour l'instant. Mais il pouvait se passer beaucoup de choses en trente secondes. La tension était palpable.

Les derniers instants avant l'action étaient les pires.

« Contact ! »

L'avion toucha le sol dans un hurlement de pneus et s'inclina légèrement. Janni le redressa, les deux pieds sur les freins, tandis que les moteurs rugissaient sous l'effet des inverseurs de poussée. Lanz commença à compter : dix, neuf, huit… À zéro, il donna son ordre :

« Ouverture des portières ! »

Aidé par un des servants de RPG, il tourna le volant de fermeture jusqu'au bref sifflement d'air indiquant le déverrouillage du système puis poussa le lourd battant, qui se rabattit à gauche contre le fuselage. La première équipe affectée aux lance-roquettes laissa tomber à l'extérieur le toboggan, qui se gonfla sans problème dès que Lanz actionna la valve de la bombonne de Co_2 en tirant sur le cordon.

« *Go ! Go ! Go !* »

Les trois équipes de trois hommes sautèrent les premières et se déployèrent à quelques mètres de l'aile du Vanguard afin d'avoir une ligne de mire dégagée. Les trois roquettes de fabrication russe partirent en même temps, laissant derrière elles une longue tramée sinueuse de fumée qui se perdit dans le noir.

Trois explosions illuminèrent la nuit à l'impact des premiers projectiles alors qu'une nouvelle volée de roquettes tirée par les RPG rapidement rechargés s'élevait déjà dans l'air en hurlant. Des deux Kamov, un seul avait été approvisionné en carburant et en munitions. Une spectaculaire bulle jaune et noire de feu et de fumée s'éleva lourdement dans les airs quand il fut touché. La première roquette destinée à la tour de contrôle éclata dans la salle des écrans, située sous la structure ; la seconde frappa le bâtiment lui-même, coupant l'électricité.

La bataille du Kukuanaland venait de commencer.

À peu près certain que le coup d'État serait déclenché dans la nuit, Oliver Gash s'était arrangé pour que les trois derniers rhums-Coca que boirait le général Kolingba ce soir-là soient agrémentés chacun de deux milligrammes de Rohypnol – la fameuse « drogue du viol ». À la moitié

du deuxième verre, le général s'endormit devant son écran de télévision géant en regardant *Opération jupons*, son film préféré avec Cary Grant.

Si tout se passait pour le mieux, Kolingba demeurerait hors circuit jusqu'au moment où quelqu'un viendrait lui loger une balle dans la tête, mais Gash ne voulait prendre aucun risque. Dès que le mastodonte fit entendre ses premiers ronflements, il descendit jusqu'au bureau du dictateur, où il pénétra à l'aide d'une clé confectionnée depuis longtemps en prévision de ce moment, et entreprit de pratiquer un trou de la taille d'une baie vitrée dans une des cloisons en plaques de plâtre tapissées de papier à fleurs.

Il lui fallut un quart d'heure pour mener à bien son ouvrage et mettre au jour plusieurs milliers de liasses de cent dollars américains emballées sous vide. Si sa mémoire était bonne, chaque liasse comportait cent billets, soit dix mille dollars. Cent de ces liasses, ou un million de dollars, tenaient dans la moitié d'une valise Samsonite ordinaire, qui, entièrement pleine, pesait environ vingt-deux kilos. Il lui fallut quatre heures pour remplir douze valises de ce type d'un poids total de deux cent soixante-quatre kilos.

Vingt-quatre millions de dollars en liquide étaient loin de compenser les humiliations et les inepties qu'il avait dû supporter pendant ses années au service de Kolingba, mais cette somme lui permettrait d'accéder à la véritable fortune qu'il avait mise à l'abri dans différentes banques, à Chypre, San Remo ou autres obscurs territoires lointains spécialisés dans la dissimulation de fonds douteux.

Son travail terminé, il aligna les valises devant la porte du bureau et demanda à deux gardes de les charger dans l'un des Land Rover bariolés. Il leur glissa un billet de cent dollars en leur expliquant qu'il devait exécuter une mission de nuit à l'aéroport pour le général. Habitué à ce genre de pratique, aucun des deux hommes ne se fit tirer l'oreille pour obéir.

Gash remonta à l'étage pour contempler une dernière fois le monstre, à qui, par facétie vengeresse, il déroba la Rolex incrustée de diamants qu'il portait à son poignet boudiné. Sur l'écran, Cary Grant et Tony Curtis cherchaient un moyen de chasser cinq infirmières de leur sous-marin peint en rose.

Gash s'attarda un instant à regarder le film, émerveillé par le talent des Américains à rendre la guerre amusante. L'idée lui traversa l'esprit d'abattre lui-même Kolingba avec son propre Colt en plaqué argent, mais il se contenta de glisser l'automatique dans sa ceinture. Un coup d'œil à la Rolex l'informa qu'il était 4 h 15. Il était temps de déguerpir s'il ne voulait pas être pris entre deux feux. Fermant son coupe-vent de façon à cacher le pistolet, il redescendit dans la cour, grimpa dans le Land Rover et fit un appel de phares aux sentinelles, qui se précipitèrent pour ouvrir le portail.

En sortant du palais, il prit à gauche sur la place en direction de la rivière, et non à droite vers l'aéroport, mais personne ne parut s'en soucier. Alors qu'il était à mi-chemin du port, toutes les lumières de la ville s'éteignirent et il entendit une explosion lointaine du côté de l'aéroport. Il l'avait échappé belle ! À moins que… Il accéléra légèrement tout en réfléchissant. Il avait bien prévu que l'attaque se produirait à l'aéroport, où se trouvaient tous les centres de communication, mais il ne lui était pas venu à l'esprit jusqu'ici qu'une action simultanée pourrait être menée à partir de la rivière, prenant en tenaille quiconque chercherait à fuir !

Jurant entre ses dents, il sortit son téléphone portable et l'alluma. Pas de signal. Les relais hyperfréquence étaient déjà détruits. Il jura de nouveau. Il atteignit enfin le port et la bifurcation pour Bangui. Quatre heures de trajet en perspective. Si des attaquants arrivaient le long de la rivière, il serait coincé. Et il était inutile de prendre la route de gauche, qui se transformait en vague piste de brousse au bout de quelques centaines de mètres.

Les détonations se multipliaient dans le secteur de l'aéroport. Il passa la tête par la vitre baissée et se tordit le cou pour regarder en arrière. Le ciel était en feu. Soudain, un bruit familier lui parvint par la fenêtre ouverte. Des moteurs hors-bord ! Et en quantité !

« Nom de Dieu ! » murmura-t-il.

Ils remontaient la rivière ! Droit devant lui, il aperçut à travers le pare-brise le Zodiac équipé d'une mitrailleuse qui constituait à lui seul toute la marine de guerre du Kukuanaland. Sans prendre le temps de raisonner, il franchit les derniers mètres qui le séparaient du quai, bondit hors de la voiture et entreprit de transférer les valises du 4 x 4 sur

le bateau, l'oreille tendue vers l'aval, d'où provenait le bourdonnement des moteurs.

À la huitième valise, alors qu'il était en nage et que le bruit se rapprochait dangereusement, il abandonna le reste de son butin, défit l'amarre du Zodiac et mit le contact. Le moteur toussa plusieurs fois, puis cala. En aval, le vacarme des hors-bord grandissait chaque seconde.

« Tu vas démarrer, saloperie ? » siffla-t-il en enfonçant rageusement le bouton d'allumage.

Cette fois, après un crachotement glaireux, le moteur démarra. Son visage ruisselant de sueur éclairé d'un grand sourire, Gash mit les gaz et, d'un brusque coup de volant, tourna l'embarcation vers l'amont. Il n'y avait rien d'autre dans cette direction que la jungle et la brousse. Il y resterait caché une nuit ou deux puis redescendrait discrètement la rivière vers la liberté. Rasséréné, il réduisit sa vitesse pour aborder une longue courbe que décrivait la rivière aux eaux noir de jais.

Ce fut alors qu'il se trouva soudain face à une vision de cauchemar. Devant, à moins de cent mètres, un monstrueux navire à tête de dragon venait en plein sur lui, propulsé par une immense voile ballonnante que marquait une croix et par des rames qui plongeaient en cadence telles les pattes géantes de quelque invraisemblable insecte aquatique.

« Non », murmura-t-il, les yeux écarquillés.

Un bateau viking ? Ici ? Sur la Kotto ? Au XXI^{e} siècle ? Impossible !

Et il comprit à cet instant précis que sa vie s'arrêtait là.

La fléchette à empennage blanc le frappa à la base de la gorge. La neurotoxine parvint à son cerveau deux secondes plus tard. Il eut tout juste le temps de regarder la Rolex à son poignet avant de mourir sans avoir vu le *Havdragoon* franchir à pleine vitesse la courbe de la rivière, ni entendu l'air que fredonnait Edimburgo Vladimir Cabrera Alfonso, debout au côté de Holliday à la proue, son *Fidelito* en main, prêt à tirer.

La courbe passée, le *snekkja*, rames hors de l'eau à présent, poursuivit sa route à toute allure, porté par la seule force du courant. Comme les premières lueurs teintaient de rose le ciel en amont, ils virent l'orgueilleuse flotte de vingt Zodiac qui avançait vers eux en ligne, barrant la rivière d'une berge à l'autre. Debout à la barre du *Havdragoon*, Loki lança un ordre bref d'une voix forte : « *Strybord !* »

Avec un ensemble parfait, les trente avirons tribord plongèrent dans l'eau, où les rameurs les maintinrent immobiles contre le courant, forçant le bateau à pivoter sur lui-même pour présenter son flanc aux canots gonflables qui approchaient, chargés d'hommes armés jusqu'aux dents.

Holliday et Eddie ouvrirent le feu et les sinistres cliquetis de ferraille de l'AK se mêlèrent aux claquements de porte retentissants du *Fidelito*.

« Brand ambroster ! » hurla Loki.

À cinquante mètres, les traits lancés par les balistes touchèrent tous leur cible, transperçant les Zodiac et leurs occupants, et envoyant par le fond les trois quarts des embarcations. Les hommes, alourdis par leur équipement, coulaient et se noyaient. Des crocodiles à l'affût sur les berges glissaient silencieusement dans l'eau pour massacrer ceux qui surnageaient. Les rares Zodiac qui avaient échappé au tir de barrage furent éperonnés par le *Havdragoon* et broyés sous sa coque. Les sarbacanes vinrent à bout des derniers survivants.

« Adios, les baroudeurs », murmura Eddie tout en éjectant le chargeur vide de son fusil.

Sur un nouvel ordre de Loki, les rameurs se remirent en action et le *Havdragoon* se dirigea vers la rive.

À première vue, la victoire était totale. Pas un des défenseurs de l'aéroport n'avait survécu, et les assaillants ne déploraient aucune perte. Lanz était néanmoins inquiet. D'après les informations transmises par Zodiac A et Zodiac B, les deux canots restés près des hydravions, tout s'était déroulé comme prévu jusqu'au moment où la deuxième composante de l'attaque devait débarquer et entamer sa progression vers le palais. Les équipages des deux Zodiac avaient alors reçu une série d'appels confus ponctués de tirs sporadiques, puis un dernier message incompréhensible faisant état d'un dragon viking.

Quand Lanz et ses hommes atteignirent le palais, il leur parut évident que la situation était en train de dégénérer. On entendait des habitants hagards parler de fantômes ou de mort silencieuse, et, loin de se défendre en obligeant les mercenaires à prendre l'enceinte d'assaut

avec l'appui des mortiers, la garnison ouvrit tout grand les portes et se rendit, ce qui n'était pas du tout prévu au programme.

Lanz trouva Kolingba en train de ronfler comme un sonneur au fond de son lit, manifestement drogué, et, faute d'instructions précises de la part de Matheson, il se contenta d'attacher le dictateur à une colonne du baldaquin avec des menottes.

Il tenta ensuite sans succès de joindre par radio l'équipe de Nagoupandé, censée arriver par hélicoptère de Maiduguri, dans le nord-est du Nigeria. En désespoir de cause, il laissa partir les prisonniers après les avoir désarmés, puis posta des sentinelles et attendit l'arrivée de Matheson et du nouveau despote.

À 5 heures du matin, les deux cents commandos de la rivière n'avaient toujours pas donné signe de vie, et ceci commençait à inquiéter les deux cents autres, qui parlaient déjà, et cela ne présageait rien de bon, de se replier sur l'aéroport.

Une demi-heure plus tard, les premiers décès mystérieux furent signalés à Lanz, occupé à extraire des murs du bureau de Kolingba ce qui restait d'argent liquide pour le fourrer dans son paquetage à titre de bonus. Des gardes étaient paraît-il retrouvés morts un peu partout autour de la Grand-Place, lardés de ce qui ressemblait à de grosses fléchettes de sarbacane, mais sans autres blessures apparentes. Lanz refusa d'ajouter foi à ces histoires jusqu'à ce qu'un des mercenaires survivants lui apporte un corps.

« Ton avis, Pierre ? dit-il en se tournant vers son vieux camarade Laframboise.

— En toute honnêteté, Konrad ?

— Comme d'habitude.

— Nous avons affaire à ton fameux fantôme, Limbani. J'ai envoyé une patrouille de six hommes à la rivière. Deux seulement sont revenus. L'un bredouillait de fièvre après avoir été égratigné par une fléchette qui a traversé la jambe de son pantalon; l'autre affirmait avoir vu un bateau avec une tête de dragon comme ceux des Vikings.

— Mais c'est du délire !

— Écoute, ces gars m'ont dit qu'il y avait un bateau viking sur la rivière, or nos Zodiac ont bel et bien disparu. Ils m'ont aussi rapporté

que des fantômes et des griots masqués se promènent en tuant nos hommes à coups de fléchettes, et ces fléchettes sont bien réelles, rappela Laframboise en désignant celle qu'il avait posée sur l'ex-bureau de Kolingba.

— Que suggères-tu ?

— Combien d'argent as-tu déniché derrière le Placoplâtre ? Vingt millions ? Trente ?

— Quelque chose comme ça.

— Alors on dégage avec ce qui nous reste de troupes tant que c'est encore possible. On sort de l'enceinte drapeau blanc en tête en priant pour ne pas nous faire assassiner en route.

— Et Matheson ? Nagoupandé ?

— Comme on fait son lit, on se couche. »

À 6 h 30, quand le Sikorsky UH-60 Black Hawk effectua son atterrissage au centre exact de l'enceinte qui avait abrité la garnison de Fourandao, l'endroit était désert. Le général de brigade François Nagoupandé en grand uniforme et sir James Matheson descendirent de l'appareil, escortés par les huit agents de la Blackhawk Security lourdement armés qui leur servaient de gardes du corps.

Des papiers voletaient çà et là, balayés par le vent, au nombre desquels bon nombre de billets de cent dollars américains. Plusieurs cadavres jonchaient le sol, mais on ne voyait pas âme qui vive.

« Allez voir ce que signifie ce bordel ! » aboya Matheson à l'adresse des agents de sécurité.

Ceux-ci s'égaillèrent aussitôt dans toutes les directions pour inspecter les lieux et l'un d'eux reparut au bout d'un moment.

« Oui ? demanda sèchement l'industriel.

— Il y a un gros type qui dort, là-dedans. Peut-être drogué. Il est menotté à son lit.

— Ah ! dit Nagoupandé. Montrez-moi où il est. »

Il suivit l'homme à l'intérieur du bâtiment principal, d'où provint quelques instants plus tard l'écho d'un unique coup de feu.

Nagoupandé ressortit en rangeant son Colt .45 dans l'holster attaché à son ceinturon de toile. Des gouttelettes de sang mouchetaient le bas de son visage et le devant de sa vareuse.

« Le roi est mort, déclara-t-il.

— Vive le roi ! » répondit une voix depuis le portail ouvert de l'enceinte.

Limbani s'avança, flanqué de Holliday et d'Eddie. Derrière eux venaient Jean-Luc Saint-Sylvestre et plusieurs membres de la police secrète du Kukuanaland en uniforme. À la vue de Limbani, Nagoupandé essaya fébrilement de dégainer de nouveau son arme, mais Saint-Sylvestre fut plus rapide.

« Mais faites quelque chose ! hurla le candidat dictateur en se tournant vers Matheson.

— Désolé, je ne m'intéresse qu'aux vainqueurs, répondit tranquillement Matheson. Reste à savoir qui ils sont. »

Limbani se planta devant le fantoche en uniforme de général de brigade qui fulminait des imprécations.

« Tu as l'air parfaitement ridicule, déguisé comme ça, François, dit-il. Un vrai mirliflore… C'est bien le mot, sir James ?

— Vous savez qui je suis ? demanda Matheson, visiblement ébranlé.

— Bien entendu, acquiesça le médecin, qui posa sa main sur l'épaule de Saint-Sylvestre avant de poursuivre : mon neveu ici présent m'a rapporté bien des choses sur votre compte et sur ce que vous souhaitez faire de mon pays.

— Votre neveu ? répéta l'Anglais, abasourdi, dont les épaules s'affaissaient au fur et à mesure que les éléments du puzzle se mettaient en place dans sa tête.

— Le fils de ma sœur, oui », précisa Limbani.

Nagoupandé se mit à tempêter en serrant les poings comme un enfant qui pique une colère.

« Ce pays n'est pas à toi, Limbani. Il est à moi ! C'est moi le président du Kukuanaland !

— Tu n'es le président de rien du tout », affirma Saint-Sylvestre.

Il lui appuya le canon de son Glock sur le front et pressa la détente. Nagoupandé s'affaissa sur le sol comme une baudruche qui se dégonfle.

« Bon, eh bien, j'ai l'impression que c'est avec vous que je suis appelé à traiter, maintenant, dit Matheson d'une voix qu'il voulait cordiale.

— Non, répliqua Limbani. Vous traiterez le moment venu avec mon ministre de l'Aménagement, des Ressources et des Affaires étrangères, qui se trouve aussi être mon neveu. Pour l'heure, vous allez remonter dans votre hélicoptère avec votre petite bande de mauvais drôles et retourner en Angleterre. Une fois là-bas, vous fonderez une association à but non lucratif appelée Kukuanaland National Trust et présidée conjointement par mon ami le colonel Holliday, que voici, par sa cousine, Mlle Peggy Blackstock, et par le mari de celle-ci, le docteur Raffi Wanounou.

« Cette association aura pour objectif d'imaginer quels usages faire du don de trois cents millions de livres que vous aurez effectué en sa faveur dans le but d'améliorer le sort des citoyens du Kukuanaland, particulièrement dans des domaines comme l'éducation ou l'aménagement du territoire.

Si vous deviez choisir de ne pas créer cette association, mon neveu rassemblerait toutes les informations fiables dont il dispose sur vous personnellement et sur plusieurs de vos collaborateurs en matière de violation des lois antitrust et des droits de l'homme, pour les divulguer aux organes de presse du monde entier selon sa convenance. Ensuite seulement, nous pourrons envisager d'aborder le sujet des terres rares qui vous intéressent. Sommes-nous bien d'accord ?

— Je reste en contact », répondit Matheson, glacial et blême de rage.

Sans ajouter un mot, il fit signe à ses hommes de main de regagner l'hélicoptère, dans lequel il monta à leur suite avant de claquer la portière derrière lui. Limbani et ses compagnons s'écartèrent quand le rotor se mit à tourner. Quelques instants plus tard, le Black Hawk quitta le sol, s'éleva en biais et disparut dans le ciel matinal.

« Vous êtes le neveu de Limbani ? demanda Holliday à Saint-Sylvestre.

— Un espion dans la maison de l'amour, pour paraphraser Anaïs Nin, répondit le policier en haussant les épaules. Les forces étaient trop disproportionnées, il avait besoin d'un coup de pouce… »

Holliday toucha du bout du pied le corps avachi de Nagoupandé, qui achevait de perdre son sang sur la terre compactée.

« Il faudrait nettoyer un peu, ici, suggéra-t-il.

— Oui, approuva Peggy. Et quand ce sera fait, je suis sûre que nous allons passer une journée très agréable.

— Tu es vraiment une incorrigible optimiste, commenta Raffi en souriant tendrement à sa femme.

— Mieux vaut ça que le contraire », dit-elle après avoir contemplé un instant le cadavre à ses pieds.

ÉPILOGUE

Eddie et Holliday passèrent près de trois mois au Kukuanaland avec Peggy et Raffi. L'automne était venu quand l'inimitable Mutwakil « Donny » Osman les conduisit à Khartoum à bord de son Catalina rafistolé. Ni Eddie ni Holliday ne savaient où les mèneraient leurs pas, ni ce que l'avenir leur réservait, mais les heures passées récemment à se battre de nouveau pour une vraie cause les avaient profondément ébranlés, faisant naître en eux une étrange soif d'aventure qu'ils n'imaginaient pas pouvoir assouvir un jour. Seule certitude pour Holliday, il voulait retourner aux États-Unis pour un temps et peut-être se remettre à enseigner. Quant à Eddie, qui aurait sans doute pu obtenir facilement le statut de réfugié avec l'appui de Holliday, il restait trop cubain dans l'âme pour renoncer à sa nationalité.

« Les choses s'arrangeront peut-être après le départ de Fidel », disait-il à Holliday, comme il le répétait depuis des années à qui voulait l'entendre tout en sachant qu'il se leurrait.

Assis dans le salon d'attente flambant neuf de l'aéroport international de Khartoum, tout de verre et de marbre blanc, ils buvaient un café offert en attendant l'heure d'embarquer, Holliday pour New York *via* Paris, Eddie pour l'Amazonie, avec une demi-douzaine d'escales.

« Tu penses vraiment trouver du travail, là-bas ? s'enquit Holliday.

— L'Amazone est un fleuve, et je suis un marin d'eau douce, *amigo*. C'est mon métier, répondit le Cubain.

— Je me demande si nous n'aurions pas dû rester un peu plus longtemps avec Limbani et ses gens. C'était fascinant, tu admettras.

— Fascinant pour Peggy et Raffi, Doc, pas pour nous. Ils sont passionnés par ce qu'ils font, et il y a là-bas de quoi les occuper pendant des années, peut-être même jusqu'à la fin de leurs jours. Nous ne sommes pas comme eux.

— Nous n'avons peut-être plus l'âge des passions.

— Arrête ! Tu parles comme si tu avais déjà un pied dans la tombe.

— C'est que je commence à avoir mal à mes vieux os. Je ferais peut-être mieux de prendre ma retraite.

— Allons donc ! La vieillesse, c'est dans la tête.

— Et ma tête me dit que je suis un vieux croûton », répliqua Holliday en riant.

Un homme de grande taille, d'allure distinguée, rôdait autour d'eux depuis quelques minutes et Holliday se demandait à quel moment il se déciderait à venir quémander quelques pièces. En effet, si ses lunettes cerclées d'acier et sa cravate mal nouée lui donnaient l'air d'un universitaire, son costume bleu bon marché style années soixante, élimé tant aux poches qu'aux manches, et ses chaussures qui auraient pu être en carton bouilli évoquaient plutôt le dénuement.

Il finit par venir vers eux.

« Pardonnez-moi, dit-il, s'adressant à Eddie dans un anglais teinté d'un fort accent étranger. Vous êtes bien cubain ?

— *Sí*.

— Je ne parle presque pas l'espagnol. Peut-être parlez-vous le russe ?

— *Da*, répondit Eddie.

— *Otlichno !* » s'exclama l'inconnu avec un grand sourire.

Ce qui devait signifier « parfait », ou « excellent », imagina Holliday. L'homme se mit à parler à toute vitesse tout en tiraillant la manche d'Eddie, qu'il entraîna à l'écart au bout d'un moment pour lui dire quelque chose à l'oreille et lui glisser dans la main un papier plié. Paraissant revenir de sa surprise, Eddie haussa les épaules, tapota le bras de son interlocuteur, puis retourna s'asseoir.

« Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Holliday tandis que l'inconnu les regardait d'un air angoissé.

— Je n'ai pas tout compris. Il dit s'appeler Victor Ostrovski et travailler comme conservateur au musée de l'Ermitage. Il a fait allusion aux bijoux des Romanov et aux œufs de Fabergé impériaux, je crois. Il prétend qu'il s'est passé quelque chose de très grave et il insiste pour que nous partions avec lui tout de suite.

— Nous deux ?

— Tu ne parles pas russe. Il veut que je te serve d'interprète. Il m'a demandé si j'avais confiance en toi. J'ai répondu que oui. Après ça, il m'a demandé si j'avais confiance au point de remettre ma vie entre tes mains. Là aussi, j'ai répondu oui.

— C'est très aimable à toi, mais où veut-il nous emmener, au juste ?

— Dans une église. À Constantinople.

— À Istanbul ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou ? D'abord, on ne parle pas russe à Istanbul !

— Il avait prévu que tu réagirais comme ça. Il m'a prié de te remettre ceci. »

Il tendit à Holliday le papier que lui avait donné Ostrovski. Le vieil homme y avait griffonné un nom dans une écriture en pattes de mouche :

Helder Rodrigues

Le passé ressurgit soudain dans l'esprit de Holliday : le sang du prêtre sur ses mains, la petite île des Açores, le carnet dont les pages tachées de sang recelaient dix siècles de secrets… Quelles paroles avait prononcées Rodrigues avant d'expirer entre ses bras ? « Le flambeau est transmis. *Alea jacta est. Vale, amici.* – Le sort en est jeté. Adieu, mes amis. » Puis, dans un dernier souffle, alors que la vie le fuyait au milieu du terrible orage, ces mots terrifiants : « Trop de secrets… Trop de secrets. »

« Il m'a informé qu'il y avait un vol dans vingt minutes, reprit Eddie, qui leva un sourcil avant d'ajouter : il a aussi dit autre chose, en latin je suppose : *Ferrum Polaris*. »

Grands dieux ! *Ferrum Polaris*. L'Épée du Nord ! Froissant le papier dans son poing, Holliday se leva.

« Dépêchons-nous ! Nous avons encore une petite chance de prendre cet avion. »




PAUL CHRISTOPHER
LA LÉGENDE DES TEMPLIERS
LA CLÉ
cherche midi

Paul Christopher

La Légende des Templiers

La Clé

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PHILIPPE **SZCZECINER**

COLLECTION **THRILLERS**

cherche midi

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Roland Brénin

Couverture et illustration : © Jamel Ben Mohammed.

© Paul Christopher, 2012
Titre original : *Red Templar*
Éditeur original : Signet, an imprint of New American Library, a division of Penguin Group (USA) Inc.

© le cherche midi, 2015, pour la traduction française
23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-4267-8

du même auteur
au cherche **midi**

La Légende des Templiers : L'Épée, tome I, 2014.
La Légende des Templiers : La Croix, tome II, 2014.
La Légende des Templiers : Le Trône, tome III, 2014.
La Légende des Templiers : La Conspiration, tome IV, 2015.
La Légende des Templiers : La Légion perdue, tome V, 2015.

Pour Helder Rodrigues, qui inspira un personnage
de géant au grand cœur à un colocataire plus âgé que lui

Et pour Simon Toyne, auteur comme moi,
mais qui n'en est qu'au début du parcours infernal

Il n'existe aucun mouvement prolétarien, même d'obédience communiste, dont l'action n'ait été orientée par le capital, limitée dans le temps selon le bon vouloir du capital et n'ait en réalité servi les intérêts du capital, et ce sans que les plus idéalistes de ses dirigeants s'en doutent le moins du monde.

Oswald SPENGLER,
Le Déclin de l'Occident

L'homme fait preuve d'une propension irrésistible à se laisser tromper.

Friedrich NIETZSCHE,
Vérité et mensonge au sens extramoral

La mediocridad se impone.

Fermina ALFONSO,
Cantante de Ópera cubana

PROLOGUE

L'homme à la longue barbe sortit en titubant de l'immense demeure par la porte de l'office. Il haletait. Du sang et des vomissures s'échappaient de sa bouche ouverte. Il se mit à battre des bras avec l'énergie du désespoir, tentant de balayer les flocons de neige qui l'aveuglaient. Une douleur infernale lui vrillait le haut du dos et la seconde balle de Felix lui avait réduit l'oreille droite en charpie. Il se passa une main ensanglantée sur le visage. Ses paupières, tuméfiées par les coups, étaient presque entièrement fermées, mais s'il arrivait seulement à rentrer chez lui, auprès de sa petite Maria, il serait sauvé.

Il entendit derrière lui des bruits de pas amortis par la neige. Ceux d'un homme qui courait. Sans doute Rayner, le sodomite d'Oxford, l'ami de Felix. Malgré la terrible souffrance qui lui mettait le cœur au bord des lèvres, malgré les plaies qui lui balafraient le dos et le vidaient de son sang, il accéléra l'allure, les poumons en feu, cherchant de son regard brouillé les marches menant au canal pris par la glace. S'il parvenait à le traverser, il pourrait disparaître dans le dédale de ruelles de la rive opposée et, avec un peu de chance, gagner un abri sûr.

Serrant ses dents brisées, il avançait avec effort contre le blizzard tout en maudissant intérieurement les lâches qui s'étaient sauvagement attaqués à l'homme de Dieu qu'il était. Jamais il n'avait eu d'autre but que de mettre sa sagesse et ses pouvoirs au service du monde, mais, à leurs yeux, il représentait un danger : il était la lumière éclairant leurs ténèbres, le bien se dressant contre leurs menées sournoises et maléfiques, le courage menaçant leur couardise.

Il trouva enfin l'escalier et entreprit de le descendre d'un pas chancelant, s'agrippant au métal froid de la rampe. Il risqua un bref coup d'œil par-dessus son épaule. Aucun signe de Felix, ni de son dandy de comparse au visage lisse. Son cœur se mit à battre plus vite. Tout espoir n'était pas perdu ! Mais pourquoi en aurait-il été autrement ? N'était-il pas après tout un élu, dans les mains duquel ne circulait rien de moins que le pouvoir salvateur du *Xristos* lui-même ? Pourquoi l'espoir lui serait-il refusé, à lui qui avait ramené un petit prince mourant à la vie et à l'amour de sa mère ? Saint Séraphin n'allait pas l'abandonner maintenant !

Après avoir atteint la surface gelée du canal, il se dirigea en dérapant vers le pont distant de deux cents mètres où il savait trouver un autre escalier. Le pont serait éclairé. Peut-être même un policier y serait-il en faction. Il marchait, les yeux sur l'ouvrage couvert de neige, contournant les endroits où la glace, noire parce que moins épaisse, craquait sous les pieds.

Il glissa la main dans la poche de son manteau et toucha le lourd objet ovale enfoui dans la doublure molletonnée. Ce creuset immonde et sacrilège, il était au moins parvenu à les en priver ! De tels secrets présentaient un danger inouï et pouvaient même changer la face du monde s'ils venaient à être révélés par des ignorants. L'aphorisme qu'il avait appris de son ami Spiridon Ivanovitch conservait toute sa vérité : « La loi ne vise pas l'homme juste. » Or, n'était-il pas lui-même un homme juste, même s'il n'était que cela, dans l'enfer glacé de cette ville des confins de la terre ?

L'horrible douleur qui lui déchira soudain la poitrine le prit par surprise. Il s'arrêta net et baissa les yeux. Ce qu'il vit était bien différent des taches de sang qui maculaient sa blouse de coton blanc depuis son agression : un torrent rouge foncé jaillissait de lui en bouillonnant comme d'une bonde ouverte. Ce sang-là venait de son cœur.

Relevant la tête, il aperçut, de l'autre côté d'une bande de glace fragile, une mince silhouette masculine tenant un énorme pistolet. L'individu portait un pardessus de tweed sur son uniforme. Oswald Rayner, l'officier au service de George Buchanan qui occupait la maison Saltykov, sur la Neva.

« ВЫ УбИЛИ МеНЯ ! Tu m'as tué ! » s'exclama l'homme à la longue barbe dans un russe teinté d'un fort accent paysan.

Il tomba à genoux, recueillant dans ses mains en coupe le sang qui continuait à gicler de sa poitrine.

« ЕЩе Я Не ИМеЮ, répondit Rayner. Non, pas encore. »

Il leva de nouveau son Webley, visa le visage puis pressa la détente. La balle fit un gros trou rond dans le front, et l'arrière de la tête explosa en un geyser de sang, d'os et de cervelle qui retomba en pluie sur plusieurs mètres, mouchetant la surface gelée du canal.

« Voilà. *Maintenant* tu es mort », dit le jeune lieutenant en fourrant son arme dans la poche de son manteau.

Le corps de l'homme s'affaissa et heurta la glace, qui se fendilla avant de céder sous son poids. Le cadavre coula instantanément dans l'eau noire. Le Moine fou, enfin, n'était plus de ce monde : Grigori Raspoutine avait rendu l'âme, emportant ses secrets avec lui.

1

Au cours de sa longue carrière militaire, le lieutenant-colonel Peter Holliday, retraité du corps des rangers de l'armée américaine, avait parcouru des millions de kilomètres à bord des avions les plus divers sans éprouver la moindre crainte pour sa sécurité. Cette fois, cependant, dans le vieux Tupolev 154 qui l'emmenait en Turquie, il ne put s'empêcher de songer au nombre effrayant d'accidents que ce triréacteur comptait à son palmarès et à l'appellation codée que lui avait donnée l'OTAN : *Careless* – Imprudent.

« Il n'y avait vraiment pas d'autre vol que celui-ci, Eddie ? » demanda-t-il à son voisin.

Eddie, de son nom complet Edimburgo Vladimir Cabrera Alfonso, expatrié cubain qui lui avait récemment sauvé la vie au beau milieu d'une révolution africaine, avait accepté de l'accompagner à Istanbul, et peut-être au-delà, jusqu'en Russie. Les deux hommes avaient entrepris ce voyage sur les instances d'un troisième, un certain Viktor Genrikhovitch, qui les avait abordés à l'aéroport international de Khartoum. Genrikhovitch ne parlait que le russe, était accoutré comme un SDF des bas quartiers de New York et se prétendait conservateur au musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

En d'autres circonstances, Holliday se serait contenté de sourire, de lui donner une pièce et de poursuivre son chemin. Mais le bonhomme avait cité un nom – Helder Rodrigues – et une expression latine – *Ferrum Polaris*. Énoncés séparément, le nom ou l'expression auraient suffi à faire dresser l'oreille à Holliday ; associés dans une même phrase, ils l'avaient incité à sauter sans hésitation dans le premier avion pour la Turquie, fût-ce un cercueil volant de l'époque soviétique appartenant à une obscure compagnie baptisée Assos Airways.

« D'après le *señor* Genrikhovitch, c'était le plus rapide pour arriver à Istanbul », répondit Eddie.

Le Cubain, né à peine un an après l'entrée triomphale de Fidel à La Havane, en 1959, parlait couramment le russe. Se tournant vers Genrikhovitch, assis de l'autre côté de la travée et en train de déguster le sandwich au fromage offert par la compagnie, il lui adressa quelques mots sur un rythme de mitrailleuse. L'homme hocha la tête avant de répondre brièvement, la bouche pleine.

« Il répète ce qu'il nous a déjà dit, rapporta Eddie à Holliday. Il veut nous présenter quelqu'un à Istanbul. Cette personne nous fournira les explications nécessaires.

– On ne peut pas se contenter de ça. Il nous a quand même fait prendre l'avion pour la Turquie, bon Dieu ! Qui veut-il nous faire rencontrer ? »

Nouvel échange en russe par-dessus la travée.

« Un certain Théodore Dimitrov. Un moine », traduisit Eddie.

Un moine. Cela semblait au moins obéir à une certaine logique, songea Holliday. Moine, Helder Rodrigues aussi l'avait été, à sa façon – lui, le gardien d'*Aos*, l'Épée de l'Est, l'une des quatre emportées hors de la Terre sainte par quatre chevaliers du Temple peu après la chute de Saint-Jean-d'Acre, en 1291. Une défaite qui avait marqué la fin de la présence chrétienne dans cette partie du monde.

Or, *Aos* était la sœur jumelle de l'épée que lui-même, Holliday, et sa cousine Peggy avaient trouvée au fond d'une cache dans la bibliothèque de son oncle Henry, à Fredonia, dans l'État de New York :

Hesperios, l'Épée de l'Ouest, qui leur avait fait parcourir, à lui et à la jeune femme, la moitié de la planète et découvrir un sombre univers souterrain dont les secrets continuaient à le hanter.

Et voici maintenant que surgissait de l'oubli *Ferrum Polaris*, l'Épée du Nord, la troisième des quatre lames en acier de Damas censées avoir été fabriquées par le mythique nain forgeron Alberic, personnage commun aux cultures d'une douzaine de nations et d'empires. Tout se passait décidément comme si les fantômes des quatre chevaliers du Temple s'étaient ligués pour le tourmenter et le forcer à percer leurs ultimes secrets afin que leurs âmes puissent enfin trouver le repos, huit cents ans après leur mort.

Le signal intimant l'ordre d'attacher les ceintures s'alluma, l'interphone de bord crachota, puis le pilote annonça dans un anglais presque incompréhensible qu'ils amorçaient leur descente sur l'aéroport Atatürk d'Istanbul. Avec un soupir, Holliday leva les yeux vers un rivet desserré qui cliquetait au-dessus de sa tête et croisa les doigts.

2

Le Tupolev se posa sans encombre et, un moment plus tard, les trois hommes se présentaient aux contrôles des douanes et de l'immigration. La vue du passeport russe en loques de Genrikhovitch et du *pasaporte* bleu pâle d'Eddie, aux armes de la *República de Cuba*, provoqua quelques froncements de sourcils parmi les fonctionnaires indolents, d'autant que le Russe et le Cubain voyageaient en compagnie d'un lieutenant-colonel en retraite de l'armée américaine, mais ils furent néanmoins autorisés à entrer sur le territoire.

Dès qu'ils se retrouvèrent dans le terminal ultramoderne, Genrikhovitch adressa à Eddie une longue tirade en russe tout en lançant de temps à autre des coups d'œil inquiets en direction de Holliday. Pour finir, il partit précipitamment vers les comptoirs de location de voitures.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Holliday à Eddie comme ils suivaient le Russe vers le fond de la grande salle sonore.

– Apparemment, le moine que nous devons voir n'est pas à Istanbul. Nous devons louer une voiture.

– Et où le trouve-t-on, ce type ? s'enquit Holliday, que le comportement de Genrikhovitch commençait à lasser sérieusement.

– En Bulgarie. »

Holliday s'immobilisa.

« Tu plaisantes ?

– Je crains bien que non, *mi coronel*, répondit le Cubain. Il habite une ville qui s'appelle Ahtopol. D'après notre copain, c'est à cent cinquante kilomètres d'ici.

– Il existe vraiment, ce moine, à ton avis ?

– Genrikhovitch m'assure que oui.

– Il t'avait parlé d'un restaurant à Istanbul, il me semble, non ?

– C'est que notre petit camarade a très faim. À part les sandwiches de l'avion, il n'a rien mangé depuis son départ de Saint-Pétersbourg il y a deux jours. »

Des sandwiches ? Ces morceaux de chambre à air orange entre deux carrés de carton blanc dont Holliday avait avalé une bouchée avant de les jeter dans son sac à vomi ?

« Bon… Quand le vin est tiré, il faut le boire.

– Pardon ? demanda Eddie, visiblement dérouté par l'expression.

– Nous sommes trop impliqués pour reculer maintenant, expliqua Holliday.

– Ah, je comprends. En espagnol, on dit : *De perdidos al río*. »

Ils rejoignirent Genrikhovitch devant le kiosque du loueur de voitures Terra, tout au bout du hall, où il était en grande conversation avec l'agent de comptoir. À ce que Holliday pouvait entendre, ils parlaient dans une langue qui n'était ni du russe ni du turc. Il demanda son avis à Eddie, qui répondit d'une moue accompagnée d'un haussement d'épaules. Pour finir, Genrikhovitch se tourna vers le Cubain, lui tint tout un discours, puis regarda Holliday, dont il attendait manifestement quelque chose.

« Il n'est pas évident de louer un véhicule quand on veut traverser une frontière avec, transmit Eddie. Il a besoin de ta carte de crédit pour les convaincre. »

La voiture qu'on leur attribua était une Moskvitch Aleko très vintage qui devait avoir à peu près le même âge que le Tupolev d'Assos Airways. Holliday fut non seulement contraint de payer la location, l'assurance et la caution, mais il dut aussi conduire, car il était le seul à posséder un permis international.

Une fois réglé le problème du transport, ils se mirent en quête d'un restaurant pour Genrikhovitch. Curieusement, ce dernier jeta son dévolu sur un des trois Burger Kings de l'aéroport, où il engloutit un énorme Quad Stacker accompagné de frites. Holliday opta pour un Junior Whopper et Eddie s'abstint de commander quoi que ce soit, refusant de consommer ce qu'il appelait de la *carne de la calle* – de la « viande des rues ».

Le repas terminé, ils prirent enfin la route à bord de la Moskvitch, dont le moteur quatre cylindres au bruit de machine à coudre ne permettait pas de dépasser les quatre-vingts kilomètres-heure, bien que la nationale menant vers le nord-ouest soit, contre toute attente, d'une viabilité excellente. Ils n'étaient pas partis depuis dix minutes que Genrikhovitch se mit à gémir en s'excusant à tout instant pour ses borborygmes et autres flatulences, conséquences inévitables de la digestion d'un Quad Stacker par un ventre vide. Eddie baissa sa vitre et, sourire aux lèvres, s'absorba dans la contemplation du paysage d'automne.

Ils roulèrent pendant une heure sur des autoroutes modernes aux chaussées irréprochables et à la signalisation parfaite. Certes, les indications des panneaux étaient formulées dans une langue inintelligible, mais ce genre de chose n'avait jamais posé de problème à Holliday : il se trouvait toujours, dans les stations-service et les motels, une bonne âme pour renseigner le voyageur égaré, fût-ce dans un anglais approximatif et en s'aidant de gestes. Au cours de sa carrière militaire, il avait suffisamment bourlingué pour arriver à la conclusion que la plupart des gens mettaient un point d'honneur patriotique à se montrer accueillants envers les étrangers, à l'exception, peut-être, des Asmat de Nouvelle-Guinée, plus empressés à manger les inconnus qu'à leur faire goûter la cuisine locale.

Ils entamèrent la deuxième heure de leur trajet en virant plein nord vers la côte sur une deux voies bordée de cèdres et de pins rachitiques qui devint de plus en plus mauvaise au fil des kilomètres. Ils ne roulèrent bientôt plus que sur un antique revêtement en ciment dont les fragments projetés par les pneus mitraillaient le plancher et les flancs de la Moskvitch. Eddie dut remonter sa vitre à cause de la poussière. La demi-livre de steak haché, les quatre tranches de fromage caoutchouteux et les six lamelles de bacon continuant à produire leurs effets délétères sur le tube digestif de Genrikhovitch, l'air surchauffé fut vite irrespirable dans l'habitacle confiné et bruyant de la petite voiture.

Ils rencontrèrent non pas un, mais trois postes-frontières successifs. Le premier, un ensemble de bâtiments modernes sur lesquels flottaient des drapeaux, était occupé par des policiers avenants qui leur firent remplir des demandes de visa en un temps record et tamponnèrent leurs passeports de bonne grâce pendant que Holliday faisait usage d'une de ses cartes de crédit pour retirer d'un DAB une liasse de billets rose et bleu de vingt leva.

Le deuxième poste, comparable au premier en plus rébarbatif, mais à l'abandon, datait de l'époque de la perestroïka. Le troisième, une simple guérite envahie par les ronces près d'une barrière disloquée, avait dû être construit pendant la Seconde Guerre mondiale.

En cette période de basse saison, la circulation était presque nulle. Au bout de quelques kilomètres, les deux voies se rétrécirent pour n'en former qu'une, bordée de part et d'autre, non par un épaulement, mais par une ligne blanche discontinue. La mer Noire apparut sur la droite, voilée par la distance. Elle ne différait pas d'autres mers que Holliday avait vues, et il en avait vu beaucoup. Peut-être même trop. Les horreurs dont il avait été témoin récemment au cœur de la jungle africaine l'avaient fait réfléchir. N'était-il pas temps pour lui de raccrocher ? De « s'effacer », comme un vieux soldat est censé le faire ? L'idée lui traversait de plus en plus souvent l'esprit depuis quelques années.

Poussière ou pas, Holliday et Eddie baissèrent leur vitre tandis que Genrikhovitch continuait à geindre à l'arrière.

« Tu ne parles jamais de femmes et de sexe, comme les autres hommes, *compadre* », dit Eddie à brûle-pourpoint.

Holliday éclata de rire et se tourna vers son ami qui le dévisageait avec un regard malicieux digne d'un Irlandais. Le Cubain lui planta son index dans les côtes avec un grand sourire.

« Tu ne serais pas un *maricón*, par hasard ?

– Non, du moins pas si le mot veut dire ce que je crois !

– Tu as une femme ?

– J'en ai eu une, il y a longtemps.

– Où est-elle, maintenant ?

– Morte. Un cancer. Ça fait plus de dix ans.

– Oh, je suis désolé, *amigo*. Mais dix ans, c'est long, non ?

– Oui.

– Tu l'aimais beaucoup, hein ?

– Oui, énormément.

– Vous avez eu des enfants ?

– Non, malheureusement. Nous en voulions tous les deux, mais…

– Vous n'avez pas eu le temps, c'est ça ?

– Oui, c'est ça.

– Moi, j'en ai plein, des enfants. Il y a le petit Eddie… Eduardo, pas Edimburgo, comme moi. Jamais je n'aurais donné un prénom pareil à un gamin ! Il y a aussi Cleopatra, Estrella, Domingo, Miroslava…

– Miroslava ? Drôle de nom pour une Cubaine.

– C'est à cause de ma mère. Elle était fan d'une grande actrice mexicaine, Miroslava Stern.

– Il y a eu quelqu'un qui s'appelait comme ça ?

– Mais oui ! Elle a joué avec Mel Ferrer dans *La Corrida de la peur*. C'est l'histoire de Luis Bello, "la Lame de Guerreras", le meilleur matador de tout le Mexique. Beaucoup de classe, Luis Bello, surtout avec les femmes. Il leur disait : "Chaque jour, je t'aime plus qu'hier et bien moins que demain", et elles lui tombaient dans les bras. Ah, quel homme !

– Où sont-ils, tes enfants ?

– À La Havane.

– Leur mère aussi est là-bas ?

– Leurs mères, au pluriel. Une pour chaque enfant. Il faut de la… *variedad*, tu comprends ?

– De la variété ?

– Oui, de la variété.

– Bref, tu es en train de me dire que je devrais sortir davantage, c'est ça ?

– Euh… Eh bien, oui.

– J'y songerai.

– Ce sera déjà ça. »

Holliday décida qu'il était temps de changer de sujet.

« Genrikhovitch s'est endormi, dit-il après avoir jeté un coup d'œil au Russe, qui ronflait comme un sonneur à l'arrière.

– Au moins, il a arrêté de nous empester, répondit Eddie en se pinçant le nez.

– Une bonne chose. Espérons que c'est un signe. »

Ils arrivèrent en vue d'Ahtopol : une station balnéaire typique des années 1950, réservée aux apparatchiks de haut rang et aux fonctionnaires assez argentés à l'époque pour louer une petite villa rose, jaune ou bleu pastel face aux flots et un parasol. Un paradis marxiste-léniniste qui, en l'occurrence, avait plutôt l'air d'une ville fantôme avec son front de mer entièrement désert, balayé par un vent d'octobre qui sentait déjà l'hiver.

3

Entouré de bosquets d'aulnes et de bouleaux, le monastère Saint-Siméon se nichait au milieu des collines dominant Ahtopol, couronnées par des forêts de pins d'un vert froid qui avaient jadis fourni le bois de charpente pour les bateaux de pêche et de commerce de Peronticus, le nom donné par les Romains à cette petite cité portuaire.

Le couvent, mi-forteresse, mi-lieu d'éveil spirituel, présentait toutes les caractéristiques des constructions templières : une haute muraille de pierre, une église ronde dont les fenêtres étroites pouvaient faire office de meurtrières et, à l'arrière de l'église, un réfectoire avec une cuisine en sous-sol et une sinistre salle aveugle – sans doute un ossuaire où l'on déposait depuis huit cents ans les squelettes des frères qui mouraient là.

Un angle de l'enceinte abritait le bâtiment contenant les cellules des moines ainsi qu'un cloître construit autour d'un jardin dont le centre était occupé par un puits et une statue. Le monastère lui étant dédié, on aurait pu s'attendre à ce que celle-ci représente Siméon le Stylite, l'anachorète qui décida de s'isoler au sommet d'une colonne pour échapper à la tentation, mais elle figurait un cheval grandeur nature monté par deux cavaliers, l'un des symboles les plus couramment employés pour évoquer les chevaliers du Temple. L'œuvre, verdie par le temps, était en bronze. Quant aux murailles et à l'église, elles étaient construites dans la pierre blonde locale, et des ardoises gris fer couvraient les toits.

Après avoir garé la voiture sur l'aire gravillonnée près de l'ossuaire, Holliday réveilla Genrikhovitch, qui semblait encore un peu nauséeux. Laissant les portières ouvertes pour aérer l'intérieur de la Moskvitch qui en avait bien besoin, les trois hommes pénétrèrent dans le sanctuaire. Ce dernier, tout simple, ne comportait qu'un unique vaisseau bordé de part et d'autre d'une vingtaine de stalles, avec, au fond, un autel de pierre sans fioritures que dominait une rosace montrant la face du Christ. Dans chacun des quatre lobes du vitrail s'inscrivait l'image d'un chevalier protégé de la tête aux pieds par un écu en forme de cerf-volant orné de la traditionnelle croix rouge des Templiers. Les quatre hommes d'armes, coiffés d'un heaume et vêtus d'un haubert, tenaient une épée dans la main droite. Au pied de chacun, un mot écrit dans un cartouche : *Aos*, *Hesperios*, *Polaris*, *Octanis*. Les noms des étoiles de l'est, de l'ouest, du nord et du sud, qui désignaient aussi les quatre épées forgées au château Pèlerin et expédiées de Terre sainte avec le message codé : « Nous sommes trahis. Le roi et le Saint-Père conspirent contre nous. Que le Sagittaire inspire le gardien ; que les lombes de l'ours soient son guide. »

Si la signification de la dernière partie du message s'était perdue dans la nuit des temps, le début, en revanche, était prophétique. Dès 1296, en effet, le roi de France, Philippe IV le Bel, qui menait une guerre financièrement désastreuse contre l'Angleterre et avait déjà chassé de nombreux Juifs de son royaume en saisissant leurs biens, envisageait de faire assassiner le souverain pontife pour installer à sa place l'évêque de Bordeaux, Raymond Bertrand de Got.

Une fois pape, ce dernier dissoudrait les Templiers à la demande de Philippe et confisquerait l'immense fortune dont ils disposaient en France, exonérant du même coup le roi de la dette colossale qu'il avait contractée auprès d'eux. Un plan en apparence très simple, mais dont la mise en œuvre compliquée laissa

assez de temps aux Templiers pour transférer discrètement la majeure partie de leurs richesses hors de France, à l'abri de la convoitise royale, et infiltrer leurs espions au sein de la cour à des postes stratégiques. Le jeudi 12 octobre 1307, quinze navires lourdement chargés, tout ce qui subsistait en France de la flotte des Templiers, mouillaient dans le port de La Rochelle. Le lendemain, lorsque prit effet l'injonction royale d'arrêter les responsables de l'ordre, tous ces navires avaient disparu, emportant avec eux leurs secrets.

Quand Holliday, Eddie et Genrikhovitch entrèrent dans l'église, un religieux vêtu de la simple robe de travail des moines orthodoxes russes s'employait à nettoyer à quatre pattes le sol dallé devant l'autel, armé d'un seau et d'une brosse de chiendent. Genrikhovitch marmonna quelques mots à l'adresse d'Eddie, qui se tourna vers Holliday en désignant le frère du menton.

« C'est notre homme. Théodore Dimitrov. »

Le frère se mit debout à leur approche tout en essuyant sans façon ses mains sur sa soutane trempée d'eau. Âgé d'une trentaine d'années, il était bien plus jeune que Holliday l'avait imaginé. Brun, svelte, il présentait un visage étroit tout en longueur avec des yeux profondément enfoncés, aussi noirs que la peau d'Eddie. Il salua négligemment Genrikhovitch puis reporta son attention sur Holliday.

« Vous êtes Holliday, le compagnon de route de frère Rodrigues ? s'enquit-il dans un anglais coloré d'accent britannique.

– Je ne l'ai côtoyé que peu de temps, répondit Holliday, surpris par le caractère direct de la question.

– C'est vous qui détenez le carnet ? » demanda le moine. Il faisait allusion au calepin taché de sang qu'avait remis Rodrigues à Holliday avant de mourir sur les pentes d'un cratère volcanique des Açores, et dans lequel étaient consignés des noms de contacts et des numéros codés de comptes bancaires – un *codex mysteriorum* dédié aux neuf cents ans d'histoire de l'ordre.

« Oui.

– Vous l'avez mis en lieu sûr ?

– Dans un coffre de banque.

– Vous avez vu la rosace. Vous savez ce qu'elle signifie ?

– Elle fait référence aux quatre épées du château Pèlerin.

– Qui les a forgées ?

– Alberic.

– Quelle est la véritable signification de la croix ?

– Les quatre côtés de la pyramide, le secret révélé.

– Laquelle des quatre épées aviez-vous en votre possession ?

– *Hesperios*. L'Épée de l'Ouest.

– Quelle épée avait Rodrigues ?

– *Aos*, l'Épée de l'Est. »

Dimitrov hocha la tête, comme si Holliday venait de répondre de façon satisfaisante à un test.

« Venez avec moi », dit-il.

Il les conduisit jusqu'à une porte étroite à gauche de l'autel, qu'il ouvrit à l'aide d'une clé de fer pendue à sa ceinture, révélant un escalier de pierre qui s'enfonçait sous terre. Il s'y engagea, suivi des trois hommes. L'escalier menait à une crypte voûtée en berceau qu'éclairait une unique fenêtre à claire-voie. Par cette dernière entrait un rayon de soleil qui venait frapper l'effigie en pied d'un chevalier érigée sur un haut piédestal de granit. L'homme portait une épée, mais pas d'écu. Une inscription érodée par les siècles était gravée sur le socle : *Non nobis, non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam* – « Ne nous glorifie pas nous, Seigneur, mais glorifie ton nom ». Sous cette épigraphe était représenté un sceau de forme circulaire avec une aigle à deux têtes tenant un glaive entre ses serres et entourée des mots *Magister Templaris in Rostov*.

L'aigle à deux têtes était un emblème héraldique en usage dans la moitié des pays européens, y compris la Bulgarie. Il figurait aussi sur le blason des Romanov.

« Qui était ce chevalier ? demanda Holliday.

– Mikhaïl Alexandrovitch Nevski, le dernier maître des Templiers russes, enfant illégitime et petit-fils d'Alexandre Nevski. Exclu de la hiérarchie familiale malgré son titre de prince, il se fit templier.

– Il était le gardien d'une des épées de Pèlerin ?

– Oui. De *Polaris*. »
L’Épée du Nord.

4

Quittant la crypte, ils suivirent le moine jusqu'à une petite pièce qui avait dû être une sacristie, à en juger par la présence contre un des murs d'une vaste penderie aux portes joliment ouvragées et par celle d'une console chargée de calices en or, patènes, ciboires, goupillons et autres vases à usage liturgique.

Dimitrov alla s'installer derrière un bureau de bois tout simple en face duquel étaient disposés des fauteuils. Il fit signe à ses hôtes de s'asseoir. Ici, comme dans l'église, les murs étaient en pierre apparente et ne comportaient aucun ornement, sinon une icône représentant saint Siméon sur sa colonne, dans un cadre doré à la feuille.

Fatigué, et un tant soit peu agacé par le petit jeu de piste dans lequel on l'entraînait à son corps défendant depuis une dizaine d'heures, Holliday prit la parole en premier.

« Bien, frère Théodore, si c'est bien ainsi que vous vous nommez, on vient de me faire parcourir un bon nombre de kilomètres sur la foi d'un simple nom et d'une expression latine. Plutôt que d'être ici, pour ne rien vous cacher, je préférerais être attablé devant un bon steak au Plaza, ce qui était mon intention de départ. Alors voyons si mon détour par la Bulgarie enchanteresse avait vraiment lieu d'être. »

Sans prononcer un mot, le moine ouvrit le tiroir de son bureau pour y prendre une grande enveloppe en papier kraft décoloré par le temps qu'il fit glisser jusqu'à Holliday. Celui-ci l'ouvrit et en sortit une unique photographie montrant six hommes dans le jardin du monastère, identifiable par sa statue équestre. Debout en demi-cercle, ils examinaient une courte épée d'époque médiévale.

« Reconnaissez-vous certains des hommes présents sur cette photo ? s'enquit Dimitrov. Mon grand-père était prieur du monastère en ce temps-là, c'est lui qui l'a prise depuis le cloître où il s'était caché. Si ces gens-là l'avaient vu, il aurait sans l'ombre d'un doute été abattu sur-le-champ.

– J'en reconnais trois, répondit Holliday, dont le cœur s'était mis à battre la chamade à la vue de l'invraisemblable cliché. Il y a Averell Harriman, ambassadeur des États-Unis en URSS, Lavrenti Beria, chef du NKVD, la police secrète soviétique d'alors, et Molotov, ministre des Affaires étrangères de Staline. J'ignore qui sont les autres. Celui de gauche, habillé comme un *businessman*, me dit pourtant quelque chose.

– Sans doute parce qu'il s'agit de George Herbert Walker, grand-père du président George Herbert Walker Bush et arrière-grand-père de George W. Bush. Il était vice-président de l'entreprise de Wall Street que dirigeait Harriman.

– Et les deux derniers ?

– Le barbu est Sergueï Vladimirovitch Simansky, plus connu sous le nom d'Alexis I^er^, patriarche orthodoxe de Moscou et de toutes les Russies. Quant à l'homme mince en uniforme marron du NKVD avec une arme à la ceinture, c'est le conseiller de Molotov, Vladimir Spiridonovitch Poutine.

– Le père de Poutine ?

– Oui. La photo a été prise pendant la conférence de Yalta, en 1945. Harriman et Walker avaient emprunté le C-54 de Roosevelt – *Vache sacrée* – et atterri à l'aéroport de Burgas, qui se trouve à moins

de deux heures de vol de Yalta, en traversant la mer Noire. À aucun moment on ne s'est aperçu de leur absence à la conférence.

– Et c'est pour l'épée qu'ils se sont déplacés jusqu'ici ? Pour *Polaris* ?

– Oui. L'abbé, un homme corrompu qui s'est révélé plus tard être un collaborateur des nazis, la leur a donnée.

– Mais pourquoi voulaient-ils l'avoir ? Et comment savaient-ils qu'elle se trouvait ici ?

– Le père de Poutine appartenait à une équipe de saboteurs pendant la guerre. L'existence de l'épée avec toute son histoire lui est venue aux oreilles. Il en a parlé à son père, qui, à son tour, en a parlé à Staline.

– Parce que le grand-père de Poutine avait un lien avec Staline ? demanda Holliday, incrédule.

– Spiridon Poutine était son cuisinier, le seul homme à qui il faisait confiance pour préparer ses repas. Staline l'avait même emmené à Yalta. Précédemment, Spiridon Poutine avait cuisiné pour Lénine et, avant cela encore, pour la famille impériale.

– Tout ceci est passionnant mais ne me dit pas pourquoi ces gens voulaient s'approprier cette épée, et encore moins pourquoi l'ambassadeur américain en URSS et un financier de Wall Street s'y intéressaient aussi, sans parler de l'homologue russe du pape de l'époque.

– Mon grand-père a entendu Molotov mentionner l'ordre de la Sirine… De la *jar-ptitsa*.

– Le *pájaro de fuego*. Le phénix, traduisit Eddie.

– L'ordre du Phénix ?

– C'est une communauté qui remonte à Iaroslav le Sage et à la fondation de la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, expliqua Dimitrov. Aux yeux de la plupart des Ukrainiens, Iaroslav est un héros qui a russifié l'Église orthodoxe en faisant de Kiev le siège d'un métropolite ruthène. Pour d'autres, et pour les historiens, il militait surtout pour la suprématie de la race blanche. La mission de l'ordre du Phénix était de promouvoir l'hégémonie d'une Russie racialement pure, et particulièrement de l'Ukraine, sur le monde entier.

– Une sorte de Ku Klux Klan russe, commenta Holliday.

– Bien plus que ça. Imaginez un Ku Klux Klan appuyé par l'Église et l'État. On dénombre deux cent vingt-huit millions d'orthodoxes dans le monde, dont une grande majorité – cent vingt-cinq millions pour être précis – sont des Russes. Une masse avec laquelle il faut compter, colonel Holliday, surtout si elle est efficacement contrôlée par la Sirine, constituée des membres les plus éminents de l'ordre du Phénix.

– Combien d'orthodoxes, avez-vous dit ?

– Deux cent vingt-huit millions, parmi lesquels sept à huit cent mille Américains.

– Sept à huit cent mille ? Difficile à croire. Mais même si le nombre est exact, ça n'explique pas la présence ici de Harriman et Walker, surtout en compagnie d'un monstre comme Beria.

– En effet, ça ne l'explique pas. »

Holliday réfléchit un instant.

« Beria faisait-il partie de cette fameuse Sirine, à votre avis ?

– C'est presque certain. En fait, il aurait difficilement pu en être autrement. Il est entré au NKVD, qui s'appelait alors la Tcheka, en 1921. Cet organisme, sous ses diverses appellations, faisait régner l'ordre depuis la révolution de 1917, et peut-être même avant.

– Avant ?

– Avant le NKVD, il y avait l'Okhrana, la police politique du tsar, dont les membres faisaient, eux aussi, secrètement partie de l'ordre.

– Je ne comprends toujours pas. Pourquoi ces gens-là se seraient-ils passionnés pour cette épée ? »

Depuis le début de la conversation entre Holliday et le moine, Eddie Cabrera traduisait à voix basse pour Genrikhovitch. En entendant prononcer le mot « épée », un terme qu'il avait dû apprendre même s'il ne parlait pas l'anglais, le conservateur au musée de l'Ermitage, visiblement inquiet, se lança dans un long monologue frénétique en russe. S'interrompant enfin, il tourna vers Holliday des yeux exorbités où se lisait une véritable terreur.

« Il a l'air d'avoir peur. Pourquoi ? demanda Holliday.

– *Yay-eech-a* ! lâcha Genrikhovitch.

– Les œufs, dit Eddie. Quelque chose concernant des œufs.

– Quels œufs ?

– Fabergé ! s'exclama Genrikhovitch, très agité. *Yay-eech-a* Fabergé ! »

Holliday fronça les sourcils. Le Russe parlait sans doute des précieux œufs de Fabergé que la tsarine recevait chaque année au moment de Pâques. Quel lien ceux-ci pouvaient-ils avoir avec une photo compromettante prise à l'époque de la conférence de Yalta, au cours de laquelle Churchill, Roosevelt et Staline s'accordèrent pour se partager l'Europe comme un gâteau, ou avec une épée de Templier disparue des annales au tout début du XIV^e^ siècle ?

5

« Bon, on arrête tout et on rembobine ! dit Holliday en dévisageant Genrikhovitch. Eddie, demande-lui comment il a été renseigné sur Rodrigues et comment il a su que nous serions à l'aéroport de Khartoum au moment où il nous y a trouvés. »

Eddie prononça une longue phrase chantante dans la langue de Pouchkine. L'entendre manier le russe comme un locuteur natif était tout aussi bizarre que d'entendre le propriétaire d'un restaurant chinois de Dublin proposer son menu avec un accent irlandais. Issu d'un milieu ouvrier irrémédiablement enraciné dans les fins fonds de l'État de New York, Holliday avait toujours considéré avec stupéfaction les gens capables de s'exprimer dans deux langues, ou trois dans le cas d'Eddie, qui parlait l'espagnol, l'anglais et le russe.

Genrikhovitch fit en gesticulant une réponse confuse où le nom de Dimitrov revenait sans cesse. Une perte de temps pure et simple.

« Je peux répondre moi-même, colonel Holliday, intervint le moine.

– Je vous en prie.

– Le nom de Théodore Svetoslav vous est-il familier ? »

Holliday fouilla dans sa banque de données mentale. Le tiroir où était classée l'histoire de la Bulgarie ne contenait que le strict minimum, mais cela suffit.

« C'était un empereur, si je ne m'abuse ?

– Oui. De 1300 à 1322. C'est son nom que je porte. Théodore Svetoslav Dimitrov. Ma famille descend de lui des deux côtés.

– Cela pourrait m'impressionner en d'autres circonstances, mais en quoi cela nous intéresse-t-il ?

– Théodore Svetoslav n'était pas seulement tsar de Bulgarie, il était aussi un grand ami des Templiers, qui le lui rendaient bien. À cette époque, une bonne partie de l'ancienne route qu'empruntaient les pèlerins pour se rendre en Terre sainte traversait son territoire. En 1304, les Templiers combattirent à ses côtés dans la bataille de Skafida, à moins de cent cinquante kilomètres d'ici. Et c'est un templier qui lui sauva la vie sur le pont pendant la bataille. Mais pas n'importe quel templier…

– Attendez que je devine : celui qui repose dans votre crypte.

– Lui-même. Mikhaïl Alexandrovitch Nevski. Descendant de Mikhaïl Iaroslavitch, autrement appelé Michel de Tver, ou Michel le Saint.

– Je suis perdu.

– Mon grand-père était membre de l'ordre des Templiers blancs, comme son père avant lui, et son grand-père avant son père… Comme moi-même maintenant… »

S'ensuivit un long silence. Holliday savait ce que le moine attendait de lui. C'était une des premières choses que lui avait apprises la lecture du carnet de Rodrigues.

« Que cherchez-vous ? demanda-t-il.

– Ce qui a été perdu.

– Par qui ?

– Par le roi.

– Et où se trouve le roi ?

– Il brûle en enfer », répondit Dimitrov avec un sourire, et Holliday se sentit légèrement moins tendu.

Ce petit échange codé, qui datait de près de sept siècles, avait été conçu par les Templiers après leur chute comme signe de ralliement. Holliday y avait déjà eu recours lorsqu'il avait rencontré Pierre Ducos, le vieil homme qui coulait des jours paisibles dans le village perché de Domme, dans le sud-ouest de la France, et qui semblait au centre de la toile d'araignée tissée par l'ordre.

« Je n'ai jamais rencontré le frère Rodrigues, mais nous entretenions une correspondance, reprit le religieux. Sa mort m'a terriblement attristé. C'était un homme bon.

– On peut le dire, acquiesça Holliday, se remémorant le colosse basané aux yeux creux.

– C'est le jour où j'ai été informé de son décès que j'ai entendu prononcer votre nom pour la première fois.

– Par qui ?

– Pierre Ducos.

– C'est aussi lui qui vous a mis au courant de ma présence à Khartoum ?

– Oui. Après que le docteur Genrikhovitch a pris contact avec moi pour me raconter son histoire, j'ai pensé qu'il valait mieux vous alerter. J'ai demandé à Ducos où je pourrais vous joindre, et il me l'a dit.

– Et que vous a raconté le docteur Genrikhovitch, au juste ?

– En résumé, il prétend que les œufs de Fabergé exposés à l'Arsenal du Kremlin sont des faux. Il prétend également que l'un de ces œufs peut donner accès au secret grâce auquel la Sirine a gouverné la Russie par des moyens occultes pendant des siècles. D'après lui, la révélation de ce secret pourrait mener le monde à sa perte. »

Dimitrov s'interrompit, jeta un bref coup d'œil en direction du Russe, puis il se tourna de nouveau vers Holliday, qui regarda à son tour Genrikhovitch avant de demander, dubitatif :

« Et quel est-il, ce fameux secret ? »

Le conservateur adressa à Dimitrov un long discours hystérique tout en faisant de grands gestes avec ses bras. Avec ses yeux fous, son visage inondé de sueur et son corps agité de tremblements, il semblait au bord de la crise d'apoplexie.

« Il ne veut pas que je vous en fasse part, pas tout de suite, mais je m'y sens obligé malgré tout, dit le moine. Il s'agit d'une clé qui permettra de découvrir, entre autres abominations, le dernier endroit où a été cachée l'*Apophasis Megalè*, la *Grande déclaration* de Simon le magicien, censée démontrer sans contestation possible que Jésus-Christ n'était qu'un simple mortel qui a vécu et qui est mort comme tout un chacun. Et Genrikhovitch pense qu'il y a encore pire que cela, mais il ne sait pas quoi. »

Simon le magicien ! répéta mentalement Holliday, submergé par l'émotion. Le mage de l'empereur Néron capable, uniquement par la force de son esprit, de léviter ou de déplacer des objets. L'inventeur du gnosticisme ! L'homme que l'Église catholique appelait roi des hérétiques, et qu'elle prenait pour le diable en personne. Celui dont le nom était à l'origine du terme « simonie », désignant le crime qui consiste à monnayer un sacrement ou une charge spirituelle. Si le document en question était bien ce que prétendait Dimitrov, et s'il apportait effectivement la preuve que le Christ n'était rien de plus qu'un être de chair, les Églises orthodoxe et catholique romaine trembleraient sur leurs bases. C'était tout simplement incroyable.

« *Katwazanyet ! Raspoutine katwazanyet !* lança Genrikhovitch.

– Il le savait ! Raspoutine le savait ! traduisit Eddie.

– Raspoutine ? Il appartenait à la Sirine ou je ne sais quoi, lui aussi ?

– Genrikhovitch en est persuadé, confirma le moine. Spiridon Ivanovitch Poutine, qui était le cuisinier du palais d'Hiver à cette époque, en était également membre. Le secret appartient à présent à Vladimir Poutine, le petit-fils de Spiridon, actuellement Premier ministre de la Russie, président du Conseil des ministres de l'Union Russie-Biélorussie et chef du parti Russie unie.

En 2012, Poutine sera légalement autorisé à briguer à nouveau le poste de président de la Fédération de Russie, et il ne fait aucun doute qu'il sera élu. Il contrôle à la fois l'État et l'Église. Son pouvoir surpasse celui de Staline et ne fait que se renforcer jour après jour. Depuis la dissolution de l'URSS en 1991 jusqu'à la démission d'Eltsine, écarté du pouvoir par Poutine, la Russie n'a fait que perdre de l'influence au niveau mondial. La volonté de Vladimir Poutine est de redresser son pays, et, avec l'aide de

la Sirine et de ses redoutables secrets, il en a les moyens. Avez-vous déjà étudié une carte des réseaux de gazoducs et d'oléoducs russes ? Ils permettraient d'étrangler l'Europe en un tournemain.

– Le reste du monde ne laisserait pas faire, objecta Holliday. Nous ne sommes plus au bon vieux temps.

– Attendez un peu que Poutine ait renforcé ses capacités militaires et vous ne tarderez pas à le voir renaître, le bon vieux temps ! Au cours des quelques dernières années, il a permis à l'Église de s'infiltrer dans tous les domaines de la vie quotidienne. Il n'a plus besoin du KGB ni du FSB : il a les prêtres. Il est parvenu à instituer un culte de la personnalité au moins équivalent à celui de Staline. Aux yeux de la plupart des gens, Poutine est l'incarnation même de la Russie.

– Et que voulez-vous que j'y fasse ?

– Que vous stoppiez son ascension.

– À moi tout seul ? Ne soyez pas ridicule ! Je ne suis rien.

– Vous vous sous-estimez, colonel Holliday, et vous le savez très bien. Vous disposez d'une énorme puissance et d'une fortune colossale. Faites-en usage si nécessaire, procédez comme vous l'entendrez, mais il faut absolument que vous stoppiez une bonne fois pour toutes la progression de Poutine et de la Sirine ! »

Don Quichotte contre les moulins à vent, en quelque sorte ! songea Holliday. *Ben voyons !*

« Excellente idée, reprit-il, mais il va falloir m'expliquer comment m'y prendre concrètement pour m'attaquer au prince ténébreux de toutes les Russies !

– Accompagnez Genrikhovitch à Saint-Pétersbourg. Voyez ce qu'il a à vous montrer. Commencez par le commencement.

– Je ne suis pas du tout certain d'être partant pour ce genre de chose, frère Dimitrov. En vérité, voyez-vous, quels que soient mon admiration et mon respect pour Helder Rodrigues, j'ai combattu sur trop de fronts et dans trop de guerres et je commence à me sentir un peu vieux pour sauver le monde. Il est peut-être temps que je prenne ma retraite. »

Il y eut un long silence. Pour finir, le moine plongea la main dans le tiroir et en sortit un holster chamois en cuir moulé avec un rabat à pression. Contrairement à ce que semblait indiquer le bon état de conservation du cuir, l'objet, de petite taille, était très ancien. Dimitrov ouvrit le rabat et tira de l'étui un pistolet à canon court, qu'il posa sur le bureau. Les plaquettes en plastique noir de la crosse étaient frappées du logo TOZ de la célèbre manufacture d'armes de Toula. Holliday reconnut le Korovin calibre 25 dont il avait vu des représentations dans les vieux catalogues qu'il collectionnait. C'était le pistolet de fabrication russe qui équipait le NKVD dans les années 1930 et 1940 : une arme presque aussi puissante que le Browning .45, pourtant bien plus gros, et dont les munitions contenaient généralement deux fois plus de poudre qu'un.25 normal.

« En fait, il se pourrait bien que vous n'ayez guère le choix, colonel, dit Dimitrov en poussant l'arme vers Holliday. Depuis ma conversation avec Ducos, bon nombre d'inconnus ont fait leur apparition dans les environs. Si la DS a changé de nom après la chute de l'Union soviétique, ses agents, eux, n'ont pas changé de look. »

La DS était la tristement célèbre police secrète bulgare du temps de la guerre froide, formée par le KGB et aussi crainte que lui.

« Vous êtes sous surveillance ? demanda Holliday.

– Oui, et mon téléphone est vraisemblablement sur écoute. »

Holliday prit le petit pistolet à l'allure inquiétante.

« Comment se fait-il qu'un religieux comme vous possède une arme ?

– Elle appartenait à mon grand-père. Il y avait beaucoup de pillages après la guerre et le monastère détenait plusieurs icônes et retables précieux. »

Quand bien même, il n'était pas courant qu'un prieur se promène avec un pistolet sous sa soutane.

« Je me demande où votre grand-père se l'est procurée, dit Holliday sans chercher à cacher son scepticisme.

– Il l'a prise à un agent du NKVD qui se prétendait collectionneur d'œuvres d'art et qu'il a tué de ses propres mains avant de l'ensevelir dans une tombe anonyme dans notre petit cimetière, expliqua Dimitrov avec un sourire. Mon grand-père avait plus d'une corde à son arc. Pendant la guerre, il aidait les résistants sous le nez de l'abbé. »

Holliday reposa le Korovin et le repoussa vers le moine.

« Je vous remercie pour le cadeau, mais j'aurais du mal à passer la frontière turque avec ça sur moi, sans parler des portiques de sécurité à l'aéroport. »

Dimitrov secoua la tête tout en poussant de nouveau le pistolet en direction de Holliday.

« Si je peux me permettre une suggestion, plutôt que de retourner en Turquie vous feriez mieux de poursuivre votre route vers le nord jusqu'à Varna, qui n'est qu'à cent kilomètres et où vous trouverez plus facilement un moyen de gagner Saint-Pétersbourg. Débarrassez-vous de cette arme quand vous serez là-bas, mais tant que vous serez en Bulgarie, je serais plus tranquille si vous la gardiez. »

Holliday reprit l'automatique et en éjecta le chargeur, dont il fit sortir une balle d'une pression du pouce. Le chargeur était bien graissé, son ressort pas du tout détendu. La munition était une Fabrique nationale flambant neuve à pointe creuse.

« C'est une arme en parfait état, commenta-t-il.

– Mon grand-père m'expliquait toujours qu'un outil bien préservé finit toujours par préserver son propriétaire.

– Mon oncle Henry me disait à peu près la même chose… C'est lui qui a ramené *Hesperios* du nid d'aigle d'Hitler, à Berchtesgaden, après la guerre. »

Holliday réintroduisit la balle dans le chargeur, qu'il remit en place d'un coup de paume dans la crosse du pistolet.

« J'ai l'impression que votre oncle et mon grand-père se seraient bien entendus, déclara Dimitrov.

– En êtes-vous si sûr ? répliqua Holliday en soupesant l'arme, qui semblait lourde pour sa taille et devait peser au moins cinq cents grammes.

– Absolument.

– D'accord, je le prends, dit Holliday avant de glisser le Korovin dans la poche de sa veste. Mais je suis bien certain que c'est inutile.

– On n'est jamais trop prudent. »

Holliday s'esclaffa en se levant.

« Encore une maxime qu'affectionnait mon oncle ! »

En tenant compte du temps nécessaire pour atteindre Varna et des difficultés prévisibles pour se procurer visas et billets, ils ne pouvaient pas espérer monter dans un avion pour Saint-Pétersbourg avant la nuit. Mieux valait partir sans tarder.

Le moine était agenouillé devant l'autel quand ils arrivèrent. Il entendit bien le grincement de la grille, puis celui de la porte qui s'ouvrait, mais il ne bougea pas et continua de prier. Moins d'une demi-heure s'était écoulée depuis sa conversation avec l'Américain. C'était un soulagement de savoir que quelqu'un avait pris le relais dans cette quête qui durait depuis si longtemps. Il termina sa prière :

Beaucoup de douleurs sont la part du méchant,
Mais celui qui se confie dans l'Éternel est environné de Sa grâce.
Justes, réjouissez-vous en l'Éternel et soyez dans l'allégresse !
Poussez des cris de joie, vous tous qui êtes droits de cœur !

Il se leva et se tourna, les mains jointes sous son habit. Ils étaient deux. L'un, quinquagénaire, cheveux grisonnants coupés très court, portait un méchant costume qui cachait mal un ventre proéminent ; l'autre, plus jeune, cheveux bruns graisseux, était vêtu d'un manteau de cuir marron. Ce fut le premier qui prit la parole.

« Vous êtes le frère Théodore Dimitrov ?

– Oui.

– Vous savez pourquoi nous sommes ici ?

– Pour essayer de me forcer par la torture à vous révéler des choses que vous voulez savoir.

– Pour ça, nous avons des spécialistes à Sofia, remarqua le jeune avec un ricanement.

– Nous ne sommes là que pour vous escorter, frère Dimitrov. Le mieux serait que vous nous suiviez sans faire de difficulté, reprit le premier.

– Je suis navré, mais c'est impossible.

– Mais bien sûr que c'est possible, cureton, cracha le jeune en dégageant une arme de sous son manteau – un pistolet-mitrailleur Veresk, ancienne version russe de l'Uzi, ce qui expliquait la longueur du vêtement.

– Range ça, Kostya, ordonna le plus âgé, sortant de sa veste, mais sans le pointer, un Yarigin 9 millimètres bien plus discret que le Veresk. Je vous en prie, frère Dimitrov, je préférerais que tout se passe sans désagréments.

– Désolé. Je ne peux pas satisfaire vos attentes. »

Le jeune homme esquissa un geste menaçant. Le moine se demanda un court instant lequel choisir. Il opta pour le plus âgé : une leçon de choses pour le blanc-bec au manteau de cuir. Il sortit ses mains des larges manches de son habit. Il tenait dans la droite l'autre pistolet pris par son grand-père à l'agent du NKVD, un Tokarev TT-33 – réplique grossière, mais puissante, du Browning.45 – que le nervi portait dans un holster d'épaule, le Korovin.25 n'ayant été qu'une arme d'appoint dissimulée dans un étui de hanche. Le religieux fit feu par deux fois, atteignant sa cible à la poitrine et au ventre. Une expression de surprise se peignit sur les traits du sbire aux cheveux gris, qui se mit à vomir du sang avant de s'effondrer sur le sol. Le dénommé Kostya braqua son Veresk et appuya frénétiquement sur la détente. Rien ne se produisit.

Dimitrov pointa le canon du Tokarev sur lui et attendit qu'il ôte le cran de sûreté de son arme. Abattre le garçon ne ferait que prolonger inutilement les choses : ils finiraient quoi qu'il arrive par l'arrêter, le tortureraient, et le tueraient de toute façon. Le frère Théodore Dimitrov profita des dernières secondes qui lui restaient pour s'adresser à son Dieu, puis l'église résonna des cris du jeune homme et du tonnerre de son Veresk. Et il n'y eut plus que le silence.

6

« Nous avons… *¿ Cómo se dice una cola ?* Une queue ? déclara Eddie.

– Une queue ? Tu veux dire que quelqu'un nous suit ? » répondit Holliday, étonné.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur de la Moskvitch. Personne derrière eux sur l'étroite route de corniche qui serpentait entre la mer Noire et des collines couvertes de maquis.

« Oui, je t'assure. Ça fait un moment que je les ai remarqués, insista le Cubain à mi-voix pour ne pas réveiller Genrikhovitch qui s'était assoupi à l'arrière, ses troubles digestifs apparemment calmés. Trois véhicules. Une BMW rouge, un vieux camion Kraz avec un machin à l'avant, et aussi une grosse limousine noire comme celle qu'utilisait *El Comandante* pour ses déplacements. Une ZIL, ou peut-être une Chaika.

– Je ne vois rien, dit Holliday en regardant de nouveau dans le rétroviseur, les sens en alerte, car il n'avait aucune raison de ne pas croire Eddie.

– Ils se tiennent à distance et changent de position pour faire croire qu'ils ne sont pas ensemble. Un vieux truc que les agents de la *Seguridad del Estado* utilisaient quand ils suivaient un dissident, dans mon pays. Trois types avec des chapeaux différents. Complètement débile. »

Holliday leva une fois de plus les yeux vers le rétroviseur et, cette fois, il vit la BMW. Sa culture était limitée en matière d'automobiles, mais il crut reconnaître l'un des gros modèles des années 1980 ou 1990.

« Eh merde ! murmura-t-il.

– *Sí. Estamos de mierda hasta el cuello* », enchérit Eddie dans sa langue.

Holliday appuya à fond sur l'accélérateur. La Moskvitch se mit à vibrer et monta comme à contrecœur jusqu'à un peu plus de cent kilomètres-heure. On était loin de la course-poursuite en voiture de *French connection* !

La BMW augmenta à son tour sa vitesse pour se placer à cinquante mètres derrière la Moskvitch, à un endroit où s'amorçait une enfilade de virages peu marqués entre les collines qui se rapprochaient de la route et les falaises de deux cents mètres tombant à pic dans la mer. Ici, seul un rail de protection métallique boulonné à des poteaux de bois séparait la chaussée du vide.

Un mouvement dans le rétroviseur attira l'attention de Holliday. La grosse limousine noire qu'avait détectée Eddie venait de déboîter de derrière la BMW pour doubler. Restant sur la voie de gauche, elle prit de l'élan et dépassa la Moskvitch en pleine courbe sans se soucier des voitures qui pouvaient arriver en sens inverse. Il s'agissait bien d'une ZIL. Elle se rabattit cinquante mètres plus loin, formant un étau avec la BMW, toujours derrière. Holliday avait eu le temps d'apercevoir les occupants : deux types en noir à la mine patibulaire.

« Ils nous ont pris en étau, marmonna-t-il.

– Pardon ? demanda Eddie.

– Ils nous ont coincés. Le camion va se porter à notre hauteur et nous pousser par-dessus le bord de la falaise.

– Putain ! dit le Cubain en regardant la vieille rambarde rouillée.

– Tu l'as dit. »

Conformément à la prévision de Holliday, un énorme camion vert apparut à cet instant derrière la BMW. Un véritable monstre. Quant au « machin à l'avant » qu'Eddie avait vu, c'était une étrave de déneigement avec une des deux lames en position oblique. L'engin faisait un vacarme de char d'assaut. Son tuyau d'échappement vertical vomissait de gros nuages noirs au-dessus de la cabine.

« On est mal partis, commenta Holliday, dont le cœur cognait à tout rompre.

– *¡ Dame la pistola !* » dit Eddie d'une voix pressante.

Derrière eux, le chasse-neige rétrograda et se décala sur la voie de gauche dans un rugissement assourdissant.

« Pardon ?

– *¡ Dame la pistola !* Donne-moi le pistolet, *amigo*, et baisse ta vitre, s'il te plaît ! »

Le bruit et l'agitation tirèrent Genrikhovitch de son sommeil.

« *Tchto* ? » bredouilla-t-il en clignant les paupières après s'être péniblement redressé sur le siège arrière.

Holliday prit l'arme dans la poche de sa veste, la donna à Eddie et ouvrit sa fenêtre. Le Cubain, qui avait déjà descendu sa propre vitre, tendit sa grosse main en arrière et la posa sur la tête de Genrikhovitch pour le forcer à se baisser.

« *Lazeet salyetch !* ordonna-t-il en exerçant une nouvelle pression sur le crâne du Russe, qui tentait de résister.

– *Tchto za huy !* cria Genrikhovitch en se débattant. *Chyort voz'mi !* »

Eddie se retourna.

« *Lazeet salyetch, yob Tvoyu Mat !* » répéta-t-il, avant de cueillir le récalcitrant d'un crochet du gauche au menton qui l'envoya sur le plancher.

Le camion aux roues gigantesques était à présent à la hauteur de la Moskvitch. Le Cubain adressa à Holliday un sourire qui avait quelque chose de satanique. Ses yeux lançaient des éclairs.

« Moi, je tire ; toi, tu pilotes », dit-il.

Puis il se mit à fredonner *Ce n'est qu'un au revoir*, comme un scout à une veillée d'adieu autour d'un feu de camp, tout en ôtant la sécurité du pistolet et en l'armant d'un geste déterminé. Edimburgo Vladimir Cabrera Alfonso était manifestement très fâché.

Le Kraz entama sa manœuvre, serrant de plus en plus à droite, et la lame luisante de son étrave parut s'avancer vers le flanc de la Moskvitch tel un gigantesque fer de hache. Dans le même temps, la ZIL ralentit devant eux tandis que la BMW se rapprochait par l'arrière. Le piège se refermait. Holliday attendit la dernière seconde pour déclencher sa propre manœuvre.

« Accroche-toi ! » hurla-t-il à Eddie alors que la lame levée du chasse-neige n'était plus qu'à une petite trentaine de centimètres.

Simultanément, il écrasa la pédale de frein et braqua brutalement en direction du fragile garde-fou tout en tirant le frein à main.

Un tête-à-queue classique, mais effectué avec une traction avant : les roues arrière se bloquèrent, entraînant la voiture dans un brusque dérapage à droite. Le pare-chocs emboutit de biais le rail de sécurité avant de s'arracher avec un cri de métal torturé. Au lieu de faire un demi-tour complet sur elle-même, la Moskvitch s'immobilisa en travers de la chaussée, mettant la BMW pile dans la ligne de mire d'Eddie. Celui-ci leva le Korovin .25 et vida la moitié du chargeur dans le pare-brise de la grosse berline, qui explosa sous les impacts. La voiture allemande fit une embardée et plongea dans le fossé du côté gauche de la route. Elle exécuta trois tonneaux avant de se retrouver sur ses quatre roues, son toit aplati jusqu'aux portières.

« Apprends à conduire, Ducon ! » lança joyeusement le Cubain.

Pendant ce temps, le conducteur du chasse-neige, surpris, continuait à foncer vers l'endroit où se trouvait la Moskvitch une seconde plus tôt. Dans un hurlement de freins, il tenta de stopper l'élan du mastodonte d'acier, mais l'inertie fut la plus forte. L'étrave accrocha l'arrière de la ZIL avant de percuter le garde-fou, dans lequel elle s'enfonça comme un couteau dans du beurre.

Le titan de vingt tonnes et l'énorme voiture jaillirent par-dessus la falaise, semblèrent rester suspendus une fraction de seconde dans le bleu du ciel et de la mer, puis disparurent. Au bout de ce qui parut une éternité, il y eut un choc retentissant suivi d'une explosion étouffée.

Puis ce fut le silence. Un silence presque paisible que seuls troublaient le battement lointain des vagues et le murmure du vent dans les buissons. Il y avait une brèche de six mètres dans le garde-fou, dont la glissière d'acier pendait dans le vide de part et d'autre du trou, tordue comme un tire-bouchon, ses poteaux de bois arrachés du sol.

« Nom de Dieu ! » chuchota Eddie, les yeux écarquillés.

Genrikhovitch geignait, recroquevillé sur le plancher. Holliday le regarda par-dessus son épaule.

« Bon, allons voir la BM », dit-il.

Laissant tourner le moteur, il descendit de la Moskvitch, imité par Eddie. L'espace d'un instant, toutefois, il dut s'arrêter et agripper la portière ouverte, submergé par une soudaine nausée. Son visage se couvrit de sueur et il entendit son pouls battre dans ses oreilles tandis que son cœur continuait à cogner à tout va dans sa poitrine. Il crut qu'il allait vomir sur ses chaussures. L'adrénaline. Réaction normale quand on vient d'échapper de justesse à la mort. Il ferma les yeux et lutta contre le malaise.

« *¿ Estás bien, Doc ?* s'enquit Eddie, manifestement inquiet, en s'approchant de lui.

– Ça va aller, merci.

– C'est dingue, ce qui arrive, non ?

– Complètement dingue, *compadre*. »

Se sentant de nouveau assez solide sur ses jambes, Holliday lâcha la portière. Les deux hommes traversèrent la route et regardèrent à l'intérieur de la BMW. Les deux occupants étaient morts. Le conducteur s'était empalé sur la colonne de direction. Quant au passager, sa tête avait dû heurter le tableau de bord puis rebondir contre le toit : son visage était en bouillie, son crâne écrasé comme une coquille d'œuf. Le tout, retenu ensemble comme par un sac, formait un angle invraisemblable avec son cou. Tout était couvert de sang et de fragments de chair. Si une des balles tirées par Eddie avait atteint son but, il allait falloir pas mal de temps aux légistes pour la trouver.

« Tu as manqué ta cible, Eddie, déclara Holliday.

– Je suis vraiment désolé, *mi coronel* », répondit le Cubain avec un grand sourire.

Holliday passa prudemment la main à travers la vitre brisée et écarta les pans de la veste du passager. L'homme portait un holster vide du côté gauche. Il tenait encore l'arme, un Stechkin APS, dans sa main droite crispée. Se penchant un peu plus à l'intérieur de l'habitacle, Holliday la lui prit et la tendit derrière lui à Eddie. Il fouilla ensuite la poche intérieure de la veste et en tira un portefeuille. Il trouva dedans un porte-cartes en plastique rouge qui renfermait un badge en forme de bouclier orné d'une aigle et d'une épée, ainsi qu'une photo représentant sans doute le visage qui était encore celui du mort quelques instants auparavant. Trois caractères cyrilliques dorés étaient imprimés sur le rabat du porte-cartes : ФСБ.

« Les types des services de sécurité bulgares dont parlait Dimitrov ? demanda-t-il à Eddie en lui passant l'objet.

– Bien pire, je le crains. Ces gars-là ne sont pas bulgares. Les trois lettres que tu vois là signifient FSB – Federalnaïa Sloujba Bezopasnosti Rossiyskoï Federatsii.

Un gémissement lamentable se fit entendre dans leur dos, rappelant ceux des esprits qui viennent hanter Scrooge dans *Un chant de Noël* de Dickens. Ils se retournèrent. Genrikhovitch, livide, les yeux dans le vague, était parvenu à s'extraire de la Moskvitch et à traverser la route. Il se tenait juste derrière eux, chancelant, ses cheveux ternes collés à ses joues par la sueur. Il jeta par-dessus l'épaule de Holliday un regard terrifié au porte-cartes et se mit à secouer la tête comme un dément en hurlant :

« KGB ! KGB ! »

7

En fin d'après-midi, ils firent halte dans une station balnéaire baptisée Les Sables d'Or, à environ vingt-cinq kilomètres de Varna. La localité présentait l'aspect désert et abandonné de toute destination estivale hors saison : enseignes éteintes des sex-shops et des clubs de strip-tease, devantures des marchands de glaces condamnées par des planches, et circulation, même piétonne, presque inexistante.

Ils parvinrent malgré tout à trouver un hôtel ouvert, le Grifid Arabella, y prirent une suite et mirent aussitôt au lit Genrikhovitch, qui n'en pouvait plus. Le conservateur de l'Ermitage avait frisé l'apoplexie en découvrant que Holliday et Eddie étaient responsables de la mort des barbouzes sur la route, et il avait fallu aux deux hommes plus d'une heure pour le calmer, Eddie jouant l'intimidation, Holliday le réconfort.

Les trois restaurants de l'hôtel de huit étages étaient fermés, mais ils finirent par dénicher dans la rue principale une sorte de brasserie qui se nommait Happy Bar and Grill et semblait faire partie d'une chaîne. Le décor intérieur, conçu sur le double thème de la marine et du rock'n' roll, était une accumulation de lampes néon en forme de guitare, d'authentiques saxophones et de bateaux enfermés dans des bouteilles.

Le « Happy Menu » proposait toutes sortes de préparations allant des sushis aux brochettes en passant par une spécialité peu ragoûtante appelée « Happy Bits » – à ce qu'ils purent voir de loin, une portion de frites maison coupées en accordéon et accompagnées de nuggets de poulet, le tout baignant dans une sauce grisâtre à moitié figée dont l'éclairage cru du plafond faisait ressortir les reflets irisés. Figurait également à la carte une « longe de bœuf Krispy » dont le simple nom suffisait à éveiller la méfiance. Tous les plats étaient assortis d'une salade de pommes de terre à la crème aigre.

Holliday commanda au serveur, un garçon aimable qui se prénommait Viktor et parlait bien l'anglais, une « salade slave » et une brochette de poulet. Eddie prit la même chose.

« Genrikhovitch aurait adoré cet endroit, commenta Holliday.

– Qu'il dorme ! dit le Cubain. Il nous a assez empestés pour aujourd'hui.

– Tout à fait d'accord », acquiesça Holliday.

Ils furent servis rapidement et attaquèrent leur repas. La salade slave se révéla être un mélange de tomates pelées, poivrons grillés, olives, fromage blanc, yaourt et persil assaisonné à l'ail, au poivre et à l'huile d'olive. Qualifier l'ensemble de mauvais aurait été un bel euphémisme.

Eddie observa d'un œil soupçonneux le petit monticule de fromage blanc au milieu de son assiette en carton multicolore, en préleva une infime quantité avec sa fourchette en plastique, goûta et fit la grimace.

« Ah, du caillé, c'est bien ce que je craignais, dit-il en piquant une rondelle de tomate qu'il mâcha pensivement avant de reprendre : les corps ont dû être découverts, à l'heure qu'il est. L'aéroport a sûrement été mis sous surveillance.

– La gare ferroviaire et la gare routière aussi, ajouta Holliday. Sans compter que nous n'avons ni l'un ni l'autre de visa pour la Russie.

– Si nous restons là, ils nous retrouveront tôt ou tard. Ils interrogeront les gardes à la frontière turque, et ils ne tarderont pas à apprendre qu'un beau garçon tout noir avec un passeport cubain est passé par là.

– Que suggères-tu ?

– Il doit bien y avoir des endroits par où quitter le pays plus facilement.

– Pour entrer en Serbie, peut-être. Pour la Russie, c'est une autre histoire. »

Viktor le serveur reparut pour leur demander s'ils désiraient autre chose. Un jus d'orange et de pamplemousse, peut-être, un dessert, un café ?

Holliday prit son portefeuille et en sortit une à une dix coupures de vingt leva, soit à peu près cent cinquante dollars, qu'il étala sur la table. Sans la moindre hésitation, Viktor ramassa les billets, les plia soigneusement et les serra dans le gousset de son gilet noir et rouge.

« Que puis-je faire pour ces messieurs ? s'enquit-il.

– Mon ami et moi avons un peu soif d'aventure », répondit Holliday avec un sourire insinuant.

Viktor leva un sourcil, coula un regard en direction d'Eddie sans faire de commentaire, puis :

« Quel genre d'aventure ces messieurs recherchent-ils ? La petite, la moyenne, ou la grande ?

– La très grande. »

L'air contrarié, Viktor fixa des yeux le point de la table où se trouvaient les billets quelques secondes plus tôt. Holliday en posa au même endroit dix de plus, qui disparurent à leur tour dans le gousset.

« Quelle aventure, au juste ? demanda le garçon.

– Eh bien, nous serions tentés par l'idée de passer en Russie, vous voyez ? Il doit bien exister un moyen ?

– En effet, confirma Viktor avec un nouveau regard appuyé pour la table.

– Deux cents leva supplémentaires pour vous quand vous nous aurez donné des précisions.

– Facile ! s'exclama le serveur avec un grand sourire. Mes amis et moi, on fait ça tout le temps. Une rigolade.

– Comment vous y prenez-vous ?

– Le ferry.

– Il n'y a pas de ferry, ici.

– Pour les passagers, non, mais pour les trains, si. Le *Héros de Sébastopol*. Il part ce soir à 21 heures et treize heures plus tard, hop, vous êtes au port d'Illichivsk !

– Et où se trouve Illichivsk ?

– En Ukraine, tout près d'Odessa. À environ quinze kilomètres. J'ai une copine, là-bas. Marinoska. Blonde. Jolie.

– Nous n'en doutons pas, Viktor. Mais comment fait-on pour monter à bord du ferry ?

– Pour deux cents leva, je vous montre ; pour cinq cents, je vous emmène.

– Jusqu'au ferry ?

– Non, non ! Jusqu'à Illichivsk, et de là jusqu'à Odessa pour vous présenter Marinoska. Personne à Varna ne vous offrira un meilleur service que Viktor, vous pouvez en être certains !

– D'accord. Quand partons-nous ?

– 19 h 30. Vous êtes en voiture, je suppose ?

– Bien sûr.

– Alors rendez-vous à 19 h 30 sur le parking de l'hôtel Grifid. Vous me paierez à ce moment-là. Nous allons bien nous amuser !

– Entendu. Marché conclu », dit Holliday.

Le terminal des ferries était situé au sud du port principal de Varna et de la base navale. Après la chute de l'URSS, le commerce entre la Bulgarie et l'Ukraine s'était effondré, mais la compagnie UKR Ferry l'avait récemment revivifié en mettant sur pied une navette qui transportait des wagons de chemin de fer entre Varna et Odessa.

L'installation comprenait des portiques de levage pour remplacer les essieux russes à large écartement par des bogies aux normes européennes, un triage où étaient stockés les wagons en attente, et un quai équipé d'un système de rampes hydrauliques permettant de charger ou décharger deux navires à la fois – généralement un à l'arrivée et l'autre en partance.

Chacun des ferries, long de cent vingt mètres, pouvait transporter cent huit wagons répartis entre son pont supérieur et ses deux ponts inférieurs. L'astuce consistait à deviner à quel pont était destinée telle ou telle voiture et, surtout, à éviter de monter dans une de celles qui venaient d'être mises à quai. Il était facile

de repérer les wagons vides, qui n'étaient pas cadenassés. Ceux qui arrivaient en Bulgarie étaient marqués d'un « Б » à la craie, ceux qui en partaient d'un « Ю », pour Ukraine. Ce soir, c'était le *Héros de Sébastopol* qui sortait et le *Héros de Pleven* qui entrait.

Viktor eut le temps de leur expliquer tout cela pendant les vingt minutes que dura le trajet des Sables d'Or jusqu'aux abords du terminal, que signalait un éclairage au sodium d'un jaune blafard dans le crépuscule automnal. Holliday et Eddie avaient rapporté du Happy Bar and Grill des tacos pour Genrikhovitch. Ils étaient conscients que ce genre de dîner tardif pouvait avoir le même effet sur son appareil digestif que le Quad Stacker du Burger King, mais il fallait bien que le Russe se nourrisse et, par ailleurs, un wagon de marchandises était un espace moins confiné que l'habitacle d'une petite Moskvitch.

En tant que guide et prestataire de services, Viktor se révéla aussi efficace qu'il s'en était vanté. En prévision de leur « très grande aventure », il se présenta pile à l'heure sur le parking de l'hôtel avec quatre duvets et un sac à dos contenant des sandwiches, des pommes, deux grenades mûres à point, huit bouteilles de bière Zagorka et deux rouleaux de papier hygiénique.

« Y a-t-il des rondes de surveillance dans la gare de triage ? lui demanda Holliday comme ils s'éloignaient de la Moskvitch après l'avoir abandonnée dans une allée secondaire.

– Ça arrive. Des vigiles patrouillent avec des chiens, mais je n'ai jamais été pris.

– Je n'aime pas beaucoup ça, les chiens, déclara Eddie.

– *Tchto* ? demanda Genrikhovitch, nerveux.

– *Sobáka*, traduisit le Cubain. *Ochen' gnevny sobáka*. »

Genrikhovitch pâlit, mais se tut.

« Qu'est-ce que tu lui as dit ? s'enquit Holliday.

– Qu'il y a des chiens. Des très gros.

– Tu es sûr que c'était la meilleure chose à faire ?

– Comme ça, il sera… *paralizado de miedo*.

– Tétanisé par la peur ?

– Voilà. Et il nous foutra la paix… Mais, dis-moi, tu comprends de mieux en mieux l'espagnol !

– *Muchas gracias, compañero* », répondit avec gravité Holliday en faisant la révérence.

Eddie éclata de rire.

« *¡ Ay, coño !* s'exclama-t-il. Il faut absolument que je te présente à ma famille à La Havane ! »

Sur ces mots, il empoigna le chétif Genrikhovitch par l'épaule et tous trois emboîtèrent le pas à Viktor, qui avançait entre les voies de chemin de fer. Le serveur ne tarda pas à trouver un wagon portant la marque à la craie qu'il cherchait et il en fit coulisser la porte avant de se hisser à l'intérieur. Puis il aida successivement Holliday, Eddie et Genrikhovitch à le rejoindre.

Les parois étaient pour partie pleines, pour partie à claire-voie. À en juger par l'odeur qui flottait dans l'air, le wagon avait dû transporter récemment un chargement de rutabagas ou de tubercules du même genre. Viktor tira la porte, qui se ferma avec un roulement sourd, puis il étala les sacs de couchage dans un coin, où tous les quatre s'installèrent. Holliday s'étendit confortablement sur le sien après avoir pris la bouteille de bière que lui offrait le garçon.

Sa bière terminée, il ne lui fallut pas dix minutes pour sombrer dans un sommeil profond. Il se réveilla au moment où le wagon fut chargé bruyamment sur le bateau, puis de nouveau en ressentant l'impression de bercement apaisante que procure le roulis d'un navire en mer. Il se rendormit ensuite pour ne se réveiller pour de bon qu'à l'arrivée du ferry dans le port ukrainien d'Illichivsk, le lendemain à midi. Pour la première fois depuis vingt ans, le lieutenant-colonel à la retraite Peter « Doc » Holliday, ex-cadre du corps des rangers de l'armée des États-Unis, était de retour sur ce qui avait été jadis un territoire ennemi.

8

« Il va vous falloir des papiers, dit Viktor. Même pour lui », ajouta-t-il en désignant Genrikhovitch.

Ils étaient attablés devant des tranches de pizza dans un boui-boui d'Illichivsk appelé Celantano Pizzeria. Le fast-food, qui donnait sur la rue par une devanture vitrée, était éclairé par des panneaux lumineux carrés fluorescents. Les murs s'ornaient de fausses briques en plastique jusqu'à hauteur d'appui et d'un grossier crépi vert-jaune au-dessus.

« Quel genre de papiers ? » demanda Holliday, dont le portefeuille semblait se dégarnir à vue d'œil.

Il avait déjà pris dans un distributeur quatre mille grivnas en coupures de vingt, les plus fréquemment utilisées d'après Viktor, soit environ quatre cents dollars.

« Un laissez-passer intérieur et un passeport international pour le Russe, et aussi une carte de résident, répondit le Bulgare.

– Et pour mon ami et moi ?

– De nouveaux passeports. M. Eddie ne passe pas vraiment inaperçu… on voit bien qu'il est… cubain.

– Quelle nationalité lui conseillez-vous de prendre ?

– Argentine, vénézuélienne… Mais le mieux serait d'en faire un *Spic*, comme vous dites.

– Un Portoricain ?

– Oui. Vous, il faut que vous soyez américain, bien sûr. Ou alors canadien. C'est encore plus facile.

– Je préfère conserver ma vraie nationalité pour le moment.

– D'accord. Une rigolade, je vous dis ! assura Viktor, cessant un instant de suçoter la paille qui trempait dans sa bouteille verdâtre de Fanta orange-fruit de la passion.

– Les papiers que vous nous proposez sont-ils faux ou authentiques ?

– Oh, tout à fait authentiques !

– Comment vous les procurez-vous ?

– Moi, je n'en sais rien du tout, mais j'ai un ami qui, lui…

– Je m'en doutais un peu.

– Il s'appelle Gennadi. Un bon copain.

– Où le trouve-t-on ?

– À Odessa. Pas plus de vingt minutes en bus.

– Une rigolade, quoi ?

– Une rigolade », confirma Viktor tout en aspirant une gorgée de son soda, qui avait teinté sa langue du même vert que les murs.

Holliday se demanda à quelle distance ils se trouvaient de Tchernobyl. Encore une rigolade…

Gennadi Bondarenko habitait un appartement dans un vieil immeuble en stuc jaune du Privoz, un quartier proche de la gare d'Odessa. À l'époque soviétique, au moins trois familles avaient sans doute partagé le logement, mais il était à présent occupé par le seul Bondarenko et sa voluptueuse petite amie qui se prénommait Natasha.

Il y avait une vaste pièce servant à la fois de salon, de cuisine et de salle à manger, avec un énorme canapé-lit arrondi en velours caramel assez spacieux pour que deux couples puissent y dormir à l'aise, des tapis persans apparemment de grande valeur et un coin-repas avec îlot en épi entre deux fenêtres habillées de lourds rideaux assortis au canapé. Un réfrigérateur trônait dans un angle, et une curieuse plaque chauffante était installée sur un plan de travail de la cuisine, reliée à une bouteille de propane posée en dessous.

Des étagères et des placards intégrés datant du XIX^e^ siècle couvraient les murs uniformément peints dans une couleur crème jaunissante. Pour une raison inconnue, un pan de mur de deux mètres de large sur trois de haut était, lui, peint en blanc.

La rue au pied de l'immeuble, grouillante de monde, tenait à la fois du marché paysan, du vide-greniers permanent et du terrain de chasse pour les prostituées. D'après Gennadi, la fête y battait son plein jour et nuit et sept jours sur sept pour tout un chacun, sans distinction d'origine ni de religion, et on y trouvait tout ce qui peut se monnayer. Gennadi, pour sa part, s'était spécialisé dans la vente de documents administratifs.

Bondarenko était né à New York, dans le vieux quartier ukrainien du Lower East Side, et avait passé ses quinze premières années dans un appartement au troisième étage d'un immeuble sans ascenseur de la Deuxième Avenue. En 1999, adolescent, il n'avait pas eu d'autre choix que de suivre ses parents en Ukraine, où ils étaient retournés pour reprendre la ferme familiale des environs d'Odessa dont ils venaient d'hériter au décès des grands-parents.

Il faisait à présent partie de ce que son père et sa mère appelaient les « membres fondateurs » de la Solntsevskaïa Bratva, la Confrérie – un terme désignant familièrement le syndicat du crime russo-ukraino-géorgien dirigé de Moscou par l'organisation mafieuse Solntsevskaïa. Bondarenko niait appartenir à ce gang, mais les crânes couronnés et autres étoiles tatoués sur ses deux bras en disaient long. Silhouette mince, crâne rasé, nez en bec d'aigle et regard noir soupçonneux, il pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans.

« Cinq mille dollars américains pour l'ensemble », annonça-t-il.

Vautré sur le grand canapé, il fumait une Veraya malodorante, nonchalamment accoudé à la hanche de Natasha qui était pelotonnée près de lui, vêtue d'un minishort argenté et d'un soutien-gorge rouge à balconnets Victoria's Secret d'où ses formes généreuses débordaient de tous les côtés. Soit la pauvre fille avait du mal à se remettre d'une récente cuite, soit elle était raide défoncée.

« Je ne me promène pas avec de telles sommes en liquide sur moi, dit Holliday. Il faudra que j'aille dans une banque. Et puis j'aimerais voir un échantillon de la marchandise avant tout.

– Pour le paiement, pas de problème, mon pote, répondit la petite gouape. J'accepte la Visa, la MasterCard et la carte bleue. »

Utilisant l'ample fessier de Natasha comme point d'appui, il se leva du canapé et sortit de la pièce. Il revint bientôt avec une poignée de passeports qu'il étala sur l'îlot du coin-repas après s'être assis sur un tabouret de bar. Holliday en prit un au hasard. C'était un passeport britannique au nom de Simon Toyne, résidant à Cheyne Walk, à Londres. À en juger par l'adresse, le dénommé Toyne ne devait pas avoir de problèmes de fins de mois : les gens qui habitaient Cheyne Walk, souvent des musiciens ou des écrivains en vue, appartenaient au gratin. Dante Gabriel Rossetti, le poète et peintre anglais, avait vécu là, ainsi que George Eliot, Henry James ou Mick Jagger en leur temps. Holliday se demanda dans quel domaine ce riche Anglais au regard noir facétieux et aux cheveux bizarrement argentés avait fait sa pelote, et surtout dans quelles circonstances il avait perdu son passeport à Odessa.

« Il vaudrait mieux un passeport britannique plutôt que portoricain pour votre copain cubain, conseilla Bondarenko. Il y a beaucoup de Noirs en Angleterre, maintenant. Il parle une langue africaine ?

– *Nenda kajitombe, mkundu*, prononça Eddie avec un sourire.

– Je ne vous demanderai pas de traduire », dit l'Ukrainien.

Il prit un autre passeport, américain celui-là. La pièce d'identité avait appartenu à un certain Michael Enright, un type de l'âge de Holliday ou à peu près, avec une calvitie, une barbiche poivre et sel et des lunettes de myope à la Harry Potter qui lui donnaient un air de pédagogue légèrement ridicule. En tout cas, le document américain était tout aussi authentique que le britannique.

« Où vous les procurez-vous ? s'enquit Holliday.

– Je suis en cheville avec des pickpockets qui opèrent dans les gares et les aéroports. À Odessa, Kiev, Moscou, Saint-Pétersbourg… Il y a plein de gamins qui en font leur boulot, comme les gitans. C'est ça ou le chômage. Je leur achète les papiers en gros, deux cents dollars pièce.

– Et comment vous débrouillez-vous avec les puces électroniques et les données biométriques ?

– Je ne garde que les anciens passeports et je balance les biométriques. J'ai une machine à plastifier et une à déplastifier. J'imprime votre photo sur une feuille de Mylar ultrafine et je la pose sur la photo existante. Je ne change ni le nom, ni l'âge, ni rien d'autre.

– Entendu, allons-y.

– Faites voir votre carte de crédit. »

Holliday sortit de son portefeuille la carte bleue qu'il avait trouvée dans un coffre de banque en suivant les indications portées sur le carnet taché de sang de Helder Rodrigues. Il ne recevait jamais de relevés papier des transactions effectuées avec cette carte, et le compte auquel elle correspondait semblait inépuisable.

« Ça va prendre combien de temps ? demanda-t-il en la tendant au faussaire.

– Une demi-heure environ, pas plus. Je vous photographie et je m'y mets tout de suite.

– Très bien. »

Bondarenko se leva, puis marqua une pause, l'air pensif.

« Quelle est votre destination ?

– Vous avez besoin de le savoir ?

– Non, mais où que vous alliez, vous feriez mieux de ne pas prendre l'avion. Les flics d'ici sont à cran et la sécurité a été renforcée dans les aéroports avec tous ces attentats-suicides. »

Holliday songea au Korovin.25 et au Stechkin APS dont Eddie et lui ne s'étaient toujours pas séparés.

« Que nous conseillez-vous ?

– Prenez le train. La surveillance des gares est le plus souvent assurée par la police locale. Des nuls, sauf peut-être à Moscou. Toutes sortes de gens voyagent par le train et vous vous fondrez plus facilement dans le paysage », fit valoir Bondarenko. Il jeta un coup d'œil en direction d'Eddie avant d'ajouter : « Ou, disons, moins difficilement.

– D'accord, acquiesça Holliday.

– Vous devriez descendre au marché acheter des valises ou des sacs à dos pendant que je prépare vos papiers. »

L'Ukrainien alla ouvrir un placard à l'autre bout de la pièce et en sortit un Nikon D3x. Holliday comprit alors à quel usage était destiné le pan de mur blanc.

« Puisque vous ne semblez pas rechigner à rendre service, Gennadi, il y a peut-être autre chose que vous pourriez nous procurer, dit-il.

– À savoir ?

– Des munitions. Calibre 25 à tête creuse et 9 millimètres Parabellum. »

Bondarenko dévisagea Holliday un long moment avant de hocher lentement la tête.

« Je peux vous avoir ça, bien sûr. Seulement, si la *militsiya* ou l'OMON vous arrêtent, vous ne m'avez jamais vu, d'accord ? »

L'OMON désignait l'ensemble des unités de police spéciales affectées à chaque district – l'équivalent du SWAT américain ou du GIGN français.

« Vous pouvez compter sur nous, assura Holliday.

– Il vous en faut combien ? »

Holliday réfléchit un instant. En position automatique, le Stechkin distribuait les balles comme du pop-corn.

« Cinq cents 9 millimètres et cent calibre 25.

– Ça marche… Ah, pour le cas où vous passeriez par la Biélorussie, je vous mets les visas de transit en prime. Ce n'est qu'un tampon.

– Merci. Si vous n'avez besoin de rien d'autre, allez chercher votre lecteur de cartes bancaires, que je vous règle. Ensuite, nous vous laisserons travailler.

– Oh, pour le règlement, ne vous inquiétez pas, répondit l'Ukrainien avec un sourire aimable. Je m'en occuperai moi-même.

– Et puis quoi encore ! » répliqua Holliday, qui ne souriait pas du tout.

À 18 h 31 le soir même, munis de passeports dûment tamponnés aux noms de Michael Enright, Simon Toyne et Andre Belekonev, les trois hommes quittaient Odessa pour Saint-Pétersbourg à bord du train numéro 20 des Chemins de fer russes, le Pivdenny Express. Trente-quatre heures plus tard, ils arrivaient dans la cité des tsars.

Moins de douze heures après leur départ, Gennadi Bondarenko et sa petite amie Natasha Bohuslava Shtokalo étaient découverts sauvagement assassinés dans leur appartement mis à sac. Bondarenko avait été atrocement torturé avant d'être achevé d'une balle dans la nuque ; Mlle Shtokalo avait été violée à de nombreuses reprises, puis abattue de la même manière.

Dans un communiqué de presse, le chef de la *militsiya* d'Odessa, le colonel Youri Fedorovitch Kravtchenko, déclara que Gennadi Bondarenko était un membre de la mafia bien connu des services de police et que les deux meurtres s'inscrivaient vraisemblablement dans le cadre de la guerre des gangs. Il était d'après lui également possible que le vol ait été le mobile du crime, certains indices suggérant que Bondarenko brassait de grandes quantités d'argent liquide. D'autres rumeurs, non encore vérifiées, présentaient Bondarenko comme le souteneur de Mlle Shtokalo.

Interrogé, le colonel Kravtchenko reconnut qu'aucune arrestation n'était imminente et que ni ses services ni ceux du procureur ne considéraient l'enquête comme prioritaire, pour conclure d'une formule sans détour :

« La conséquence la plus claire de ces deux meurtres est que l'*oblast* d'Odessa compte désormais deux criminels de moins. »

9

Genrikhovitch habitait un vieux cinq pièces dans un immeuble en stuc du XIXe siècle de la perspective Nevski, non loin de la gare et du musée de l'Ermitage. Pourvu d'une cuisine indépendante et d'une salle de bains à partager avec un autre logement seulement, l'appartement était luxueux selon les critères de l'époque soviétique. Il avait été attribué au grand-père de Genrikhovitch, conservateur des galeries du Trésor de l'Ermitage, par le comité local du parti peu de temps après la révolution, et s'était transmis de génération en génération.

L'épouse de Genrikhovitch avait fui vers des cieux plus cléments après la chute de l'URSS en 1991 et son mari occupait seul les lieux depuis. Le mobilier, de style victorien ou équivalent, était massif et sombre, avec de vieux fauteuils confortables tout élimés et des lampes à franges. Il y avait des livres partout, sauf là où étaient accrochés des tableaux. Ces derniers, la plupart de petite taille et dotés de cadres dorés, certains éclairés par une applique murale, étaient soit des marines, soit des représentations de jardins.

Profitant de ce que Genrikhovitch s'était absenté pour se rendre aux toilettes, Holliday se mit à explorer le salon pendant qu'Eddie se laissait aller avec un soupir d'aise dans les profondeurs d'un fauteuil rembourré à l'excès.

Holliday inspecta les rayonnages de livres et fronça les sourcils. À l'instar des tableaux, la majorité des ouvrages avaient pour thème la mer ou l'horticulture. Il y avait là *L'Énigme des sables*, d'Erskine Childers, *Aero-Hydrodynamics and the Performance of Sailing Yachts*, de Fabio Fossati, *Illustrated Custom Boatbuilding*, de Bruce Roberts-Goodson, *The Gardens at Kew*, *The Gardener's Essential Gertrude Jekyll*, *L'Encyclopédie Botanica de botanique et d'horticulture*, *The No-Work Garden*, d'un certain Bob Flowerdew, dont le nom devait être un pseudo[1], *Les Roses anglaises*, de David Austin… Les étagères en étaient remplies.

Il s'approcha ensuite du fauteuil inclinable que devait utiliser Genrikhovitch pour lire. Une lampe de lecture avançait au-dessus du siège près duquel était disposé un guéridon où s'entassaient des livres et des magazines aux titres aussi évocateurs que ceux des rayonnages : *WoodenBoat*, *Hortus*, *The Marine Quarterly*… Le premier volume de la pile, un livre de poche, était un thriller maritime, *Black Fish*, de Sam Llewellyn, un auteur dont Holliday se souvenait d'avoir lu avec plaisir les premiers romans historiques.

« Il se fiche de nous, le rat de bibliothèque, dit-il.

– *¿ Una rata ?* s'écria Eddie, bondissant de son fauteuil pour darder autour de lui des regards affolés. *¿ Dónde ? ¡ Odio las ratas !*

– Les livres et les revues, reprit Holliday. Tout est en anglais. Je croyais que Genrikhovitch ne le parlait pas.

– Alors il n'y a pas de rat ? demanda Eddie, l'air décontenancé.

– Je suis navré de vous avoir induit en erreur, colonel Holliday, dit en anglais Genrikhovitch en rentrant dans la pièce. Mais les circonstances ont rendu ce subterfuge absolument indispensable, croyez-moi, ajouta-t-il avec la vague condescendance d'un universitaire d'Oxford.

– Vous êtes navré ? Mais c'est bien le moins, monsieur Genrikhovitch ! répliqua Holliday, furieux, après s'être retourné pour lui faire face. J'ai la police secrète aux fesses par votre faute, des gens sont morts par votre faute, et maintenant j'apprends que vous m'avez menti !

– *Docteur* Genrikhovitch, colonel Holliday, je vous prie, rectifia le Russe avec raideur. Comme je viens de vous en informer, mon mensonge était indispensable.

– J'attends vos explications. »

Holliday se laissa tomber dans un fauteuil tandis que Genrikhovitch s'installait dans le sien. Eddie resta encore un instant debout à scruter les plinthes et le plancher sans cesser de marmonner en espagnol, puis il se rassit.

« Je sais qui vous êtes, colonel Holliday, commença Genrikhovitch. Et, surtout, *ce que* vous êtes.

– En clair ?

– Vous êtes le gardien des clés royales. Vous connaissez l'expression ?

– Bien sûr que je la connais, Genrikhovitch, je suis historien. Elle désigne le chef des hallebardiers qui vient fermer les portes de la tour de Londres chaque soir à exactement 21 h 53 depuis sept cents ans et doit échanger le mot de passe avec la sentinelle : "Qui va là ? Les clés. Quelles clés ? Les clés du roi. Passez, clés du roi, tout est en ordre." Cela dit, je ne vois pas le rapport avec moi. »

Genrikhovitch sourit.

« Dans ce cas précis, le roi en question se trouve être le tsar Nicolas II, autocrate de toutes les Russies, récemment canonisé par l'Église orthodoxe.

– Je ne vois toujours pas le rapport, répéta Holliday d'un ton buté.

– C'est simple : vous occupez à l'intérieur de votre ordre les mêmes fonctions que le chef des *yeomen* à la tour de Londres. À l'exception de frère Dimitrov, du monastère d'Ahtopol, vous êtes le dernier templier blanc vivant, le gardien des clés de la confrérie, de ses secrets, de ses richesses, de son pouvoir.

– Des blagues, tout ça, Genrikhovitch. Il n'y a plus de Templiers. Quant à ceux du Moyen Âge, c'étaient des banquiers, des entrepreneurs, des espions et des spéculateurs qui n'avaient pas grand-chose de "blanc" ! Ils ont perdu de vue le droit chemin sur la route de Jérusalem, et je doute qu'ils l'aient retrouvé un jour.

– Un point de vue très cynique, colonel.

– J'ai combattu dans pas mal de guerres, certaines justes, d'autres beaucoup moins, et je vais vous confier une chose : vous pouvez prendre n'importe quel soldat de mon âge, gratter le vernis, et vous trouverez un cynique. Que voulez-vous, quand on a vu pendant des années des gamins appeler leur mère en essayant de retenir leurs tripes avec leurs mains, on devient fatalement un peu sceptique, surtout quand il s'agit de porter un jugement sur des mercenaires médiévaux qui se cachaient derrière une croix pour commettre leurs méfaits.

– Vous ne trouvez donc aucune vertu à ceux qui prennent parti ?

– Disons qu'ils me laissent dubitatif.

– Et pourtant, vous aussi vous prenez parti, colonel, puisque vous êtes là, remarqua tranquillement Genrikhovitch. Et personne ne vous a obligé non plus à défendre votre pays ou les opprimés d'autres nations. Vous avez choisi librement de le faire. »

Holliday réfléchit un instant et ne trouva rien à répliquer. En fait, l'observation du Russe avait fait mouche en soulevant des questions auxquelles il était incapable de répondre : Pourquoi était-il là ? Et pour commencer, pourquoi avait-il accepté le carnet de Rodrigues ? Pourquoi avait-il accepté la responsabilité écrasante qui était désormais la sienne ? Était-ce une façon pour lui de se mettre en quête d'une foi, d'une raison d'être qui lui avait fait défaut toute sa vie, ou n'était-ce qu'un réflexe conditionné par des années d'entraînement à accomplir son devoir sans discuter ? Troublé, il préféra changer de sujet.

« Revenons aux choses concrètes, si vous voulez bien, docteur Genrikhovitch. J'aimerais que vous éclairiez ma lanterne sur certains points.

– Volontiers.

– Vous m'avez abusé en affirmant que vous ne parliez pas ma langue. Pourquoi ?

– Parce que je ne voulais pas que vous ayez le moindre doute sur ce que je dirai en russe aux interlocuteurs que nous serons amenés à rencontrer au cours de notre voyage. Votre ami, M. Cabrera, pourra attester que je tiens bien le même discours en m'adressant à vous qu'en parlant à ces tiers.

– Quel est l'objet de ce "voyage" que nous sommes censés faire ?

– Nous sommes renseignés sur trois des épées forgées par les Templiers. Nous devons retrouver la quatrième.

– Pourquoi est-ce tellement important ?

– Parce que cela nous mènera à l'*Apophasis Megalè*, la *Grande déclaration* de Simon le magicien, comme vous l'a expliqué frère Dimitrov.

– Et c'est dans le fameux œuf de Pâques du Kremlin que se trouve la clé permettant de localiser l'épée ?

– Oui, comme vous l'a également expliqué frère Dimitrov.

– Comment êtes-vous au courant de tout ça ?

– C'est une longue histoire, colonel.

– J'ai tout mon temps. À part jouer à cache-cache avec vos amis du KGB nouvelle version, je n'ai pas grand-chose à faire, en ce moment.

– Les gens du KGB ne sont pas mes amis, colonel. Pour le cas où vous l'auriez oublié, c'était aussi moi qu'ils cherchaient à tuer, sur la route de Varna, pas seulement vous.

– Alors ? Vous me la racontez, cette "longue histoire" ?

– Avez-vous déjà vu une photographie du tsar Nicolas II et du roi George V posant côte à côte ?

– Je n'en ai pas le souvenir », répondit sèchement Holliday, que les circonlocutions pédantes et ampoulées du Russe commençaient à exaspérer.

Genrikhovitch lui faisait penser à un professeur en train d'ânonner un cours magistral face à des étudiants endormis dans un amphithéâtre à moitié vide… Mais avait-il fait autre chose lui-même, pendant la dizaine d'années qu'il avait passées comme enseignant à West Point ?

« Bien des gens à l'époque ont été frappés par la ressemblance entre les deux souverains, reprit le conservateur après s'être éclairci la voix. Habillés de la même façon, ils auraient pu faire figure de frères jumeaux, bien que l'un ait eu trois ans de plus que l'autre.

« La vérité est que, sans être jumeaux, ils étaient bel et bien demi-frères, engendrés tous les deux par Édouard VII, mais nés de mères différentes. Celle du tsar était l'impératrice Maria Feodorovna, la femme du cousin d'Édouard, le tsar Alexandre III ; celle de George était Alexandra de Danemark, qu'Édouard avait épousée quand elle avait dix-sept ans.

– Toutes ces digressions sont-elles bien utiles ? demanda Holliday avec un soupir.

– Elles le sont, colonel, répondit Genrikhovitch, soupirant à son tour. Si j'avais vraiment envie de parler pour le plaisir de m'entendre réfléchir, j'irais plutôt donner des conférences à l'université, vous ne croyez pas ?

– Désolé, dit Holliday, qui ne l'était pas du tout. Poursuivez.

– Ce que je m'efforce de démontrer, c'est que les deux familles régnantes étaient plus proches que l'histoire elle-même le prétend. La thèse communément admise pour expliquer que George V n'ait pas volé au secours de son cousin le tsar et de ses proches lors des événements de 1917 est que George appréhendait de voir son propre pays contaminé par la révolution. Mais l'étude des données historiques suggère un tout autre motif à son inaction : il craignait que n'éclate une querelle de succession au trône de l'Empire britannique une fois son demi-frère réfugié en Angleterre. Des rumeurs couraient déjà sur le fait que les deux hommes étaient du même père et, en sa qualité de fils aîné, Nicolas aurait légitimement pu faire valoir ses droits, ce qui aurait créé le chaos dans les îles Britanniques. À un moment où l'Angleterre était au bord de la faillite à cause de la guerre, un scandale au sein de la monarchie aurait été un désastre.

– Et quel rôle jouent les quatre épées dans cette histoire ?

– Le tsar et le roi George étaient tous les deux templiers, et ni l'un ni l'autre n'ignorait le danger encouru si quelqu'un venait à découvrir le secret que détenaient les hautes instances de l'ordre du Phénix. Par malheur, il fallut que la tsarine, Alexandra, s'entiche du moine Raspoutine. En échange de la clé donnant accès au secret du Phénix, il lui promit de guérir Alexis, son jeune fils hémophile.

« En apprenant cela, le roi George donna instruction au chef du renseignement militaire britannique, sir Matthew Smith-Cummings, de – je cite les propres mots de Son Altesse royale – "régler le problème du moine russe". Smith-Cummings prit contact avec l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Saint-Pétersbourg,

sir George Buchanan, qui chargea trois de ses agents, Oswald Rayner, le capitaine Stephen Alley et le capitaine John Scale, d'accomplir la besogne.

« Ces trois hommes étaient tous intimement liés au prince Felix Felixovitch Ioussoupov, qui organisa le complot visant à débarrasser le tsar de Raspoutine. Rayner avait connu Ioussoupov à Oxford. Quant à Stephen Alley, il avait vu le jour dans le palais Ioussoupov, où son père exerçait les fonctions de précepteur, et il était l'ami d'enfance du prince. La plupart des témoignages mentionnent la présence sur les lieux du seul Rayner, mais les trois agents étaient en fait là.

« Quoi qu'il en soit, il n'est guère douteux que le coup de grâce fut bien donné par Rayner. Le corps de Raspoutine sombra dans les eaux du canal de la Moïka, emportant avec lui la clé donnant accès au secret du Phénix, que l'on crut de ce fait définitivement préservé. Ce n'est que récemment, un siècle plus tard, que la mise au jour de nouveaux éléments est venue modifier cette conviction.

– Un véritable roman, commenta Holliday. Le roi d'Angleterre, le tsar de Russie, le moine fou Raspoutine, le grand-père de Vladimir Poutine, Joseph Staline, l'arrière-grand-père de George Bush… Qui d'autre ? Le président des États-Unis ?

– Non, colonel Holliday. Le président américain de l'époque, Woodrow Wilson, ne fut concerné par cette affaire que de façon marginale, répondit Genrikhovitch d'un ton neutre. William McAdoo, en revanche, le secrétaire au Trésor et président du conseil des gouverneurs de la Réserve fédérale, y fut fortement impliqué : ses interventions des années 1916 et 1917 ont encore des répercussions aujourd'hui.

– On croirait entendre une de ces théories du complot mondial qui fleurissent sur Internet », remarqua Holliday avec un rire sans joie.

Genrikhovitch secoua la tête.

« Cela n'a rien d'un complot, colonel. Personne ne cherche à prendre physiquement le contrôle du monde : Vladimir Poutine a simplement pour projet de l'acheter, morceau par morceau, en ayant recours à la force, à la menace ou à l'intimidation là où l'argent ne suffit pas. Il a déjà lancé le processus en s'alliant avec l'Église orthodoxe afin de consolider son emprise sur la Fédération de Russie. La prochaine étape pour lui sera de s'approprier la clé perdue – la clé dont Raspoutine connaissait l'existence, la clé, au sens figuré, qui motiva la fabrication des quatre épées de Pèlerin.

« Poutine est un ancien du KGB, aujourd'hui FSB. Une bonne partie de son pouvoir tient au fait qu'il a la haute main sur les services de renseignement, et il a été informé, j'en suis certain, que vous êtes le propriétaire, ou du moins le gardien d'*Hesperios*, l'Épée de l'Ouest. C'est sans aucun doute pour cette raison que nous avons été suivis après notre entrevue avec frère Dimitrov. Poutine sait que vous êtes en Russie et il vous cherche, il n'y a pas d'autre explication. En tout cas, vous n'avez guère le choix. Soit vous m'aidez à localiser la cachette de la *Grande déclaration* et à la détruire avant que Poutine ne s'en empare, soit vous avez toutes les chances d'être tué.

– Il me semble avoir déjà entendu ça cent fois.

– Je ne fais qu'énoncer une simple vérité, colonel, je le crains.

– Bon… Par où commençons-nous ?

– Par l'Ermitage, répondit Genrikhovitch, de la fierté dans la voix. Le plus grand musée du monde. »

10

Genrikhovitch et Holliday marchaient en direction de l'ouest sur le large trottoir de la perspective Nevski. Eddie les suivait de loin, l'œil aux aguets, s'efforçant de déterminer s'ils faisaient ou non l'objet d'une surveillance. La tâche du Cubain n'était pas une sinécure : même en octobre, les rues de Saint-Pétersbourg grouillaient de touristes et de gens du cru qui entraient et sortaient des magasins et des stations de métro, flânaient devant les vitrines ou promenaient leur chien.

La chaussée de la grande avenue était encombrée de voitures et de trolleybus qui passaient dans un crépitement d'étincelles électriques. La perspective Nevski avait été planifiée au XVII^e^ siècle par Piotr Alexeïevitch Romanov, plus connu sous le nom de Pierre le Grand. Prévue comme l'amorce de la route Saint-Pétersbourg-Moscou, elle avait toujours été l'artère principale de la ville, mais sa majestueuse beauté s'était flétrie au fil des ans, défigurée par la guerre, les réglementations soviétiques, les câbles aériens, la forêt de réverbères et les innombrables enseignes lumineuses tape-à-l'œil allant de Gucci à Tiffany en passant par Pizza Hut et McDonald's qui lui donnaient un faux air de Las Vegas.

« Votre ami perd son temps, déclara Genrikhovitch, qui avançait en dégustant béatement un Frappucino de chez Starbucks, Holliday se contentant d'un gobelet de café noir.

– Vous ne pensez pas être suivi ?

– J'en doute. Du moins pour le moment. Ma découverte date d'il y a à peine un mois. Elle était purement fortuite et les documents que je consultais n'avaient rien de secret.

– N'oubliez pas que vous avez passé clandestinement la frontière avec nous.

– Vous surestimez les Bulgares, colonel Holliday. En matière de bureaucratie, les choses n'ont guère changé depuis la période soviétique. Et si elles ont évolué, ce serait plutôt en pire. En Bulgarie, comme en Russie, nous sommes toujours soumis au règne de la médiocrité, croyez-moi.

– Les gens qui nous poursuivaient ne sont quand même pas tombés du ciel, objecta Holliday, avec la sensation désagréable de se trouver dans la ligne de mire d'un tireur embusqué.

– Ils surveillaient frère Dimitrov.

– Et s'ils l'interrogent ?

– Il ne leur dira rien, colonel.

– Tout le monde finit par parler.

– Dimitrov est un *homme*, comme son grand-père. Il mourrait plutôt que de révéler quoi que ce soit, et s'arrangerait pour entraîner au moins un de ses tortionnaires avec lui.

– Vous avez l'air sûr de ce que vous affirmez.

– Je suis un trop petit rouage dans le vaste mécanisme de l'administration russe pour attirer l'attention de M. Poutine dans l'immédiat.

– Au fait, de quel département de l'Ermitage êtes-vous conservateur, au juste ? s'enquit Holliday, qui, curieusement, n'avait pas encore songé à poser cette simple question.

– Je suis conservateur en chef des archives, répondit le Russe en souriant. Un bureaucrate chargé d'étudier la bureaucratie, en quelque sorte, ajouta-t-il après avoir aspiré avec sa paille quelques centilitres

de Frappucino. Les archives de l'Ermitage contiennent une multitude de lettres, de notes, d'ordres d'achats, de certificats de provenance et toutes sortes de documents divers ayant trait au fonctionnement du musée lui-même depuis sa création par Catherine II au milieu du XVIII^e^ siècle et les achats de collections qu'elle effectua. Je me surnomme parfois moi-même Gardien des paperasses, ou Lutin des sous-sols, néanmoins mon travail n'est pas sans intérêt.

– Je veux bien vous croire. »

Genrikhovitch n'était peut-être qu'un chef de bureau régnant sur les classeurs poussiéreux du musée, mais, en tant qu'historien, Holliday n'ignorait pas la valeur des vieux fragments de papier ou des documents oubliés. Qu'était la pierre de Rosette, sinon un décret du roi Ptolémée qui notifiait la révocation de plusieurs lois fiscales visant le clergé et ordonnait les festivités qui devaient s'ensuivre ? Un document officiel rédigé en démotique, en hiéroglyphes et en grec pour être compris de tous les fonctionnaires et de tous les prêtres, mais dont l'étude permit enfin de déchiffrer une langue qui déconcertait les chercheurs depuis des siècles.

Quand ils atteignirent le canal de la Moïka, Genrikhovitch s'arrêta et suivit du regard l'étroite voie d'eau sinueuse.

« C'est par là-bas que se trouve le palais Ioussoupov », dit-il, tendant le doigt en direction du sud.

De simples péniches, certaines transformées en maisons flottantes, étaient amarrées le long des quais de pierre, mais le canal était bordé des deux côtés par d'immenses demeures depuis longtemps converties en immeubles d'habitation ou en sièges administratifs.

« C'est de là que venait Raspoutine. Il courait sur la glace. Ioussoupov et ses amis anglais suivaient les traces de sang et de vomi qu'il laissait derrière lui. La plupart des gens pensent qu'il se dirigeait vers les escaliers du pont Fonarny. Pour ma part, je crois plutôt qu'il ne savait plus où il allait. J'ai vu les photos prises par la police après qu'on a repêché son cadavre. Il avait un œil fermé et une plaie profonde au-dessus de l'autre. Il devait être pratiquement aveugle quand Rayner l'a rejoint. À ce qu'a prétendu l'Anglais dans une lettre, il est mort sans rien dire, mais j'ai peine à le croire. La lettre proclamait aussi que la mission était accomplie.

– Rayner s'est exprimé par écrit à propos de l'assassinat ?

– Oui, dans son rapport à l'ambassadeur, transmis par la suite au roi George et au tsar Nicolas. Et aussi dans la lettre à laquelle je faisais allusion, adressée à Stephen Alley, l'ami "très spécial" du prince Ioussoupov. »

Holliday jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. À quelques dizaines de mètres, Eddie faisait mine de s'absorber dans la contemplation d'une vitrine. Les regards des deux hommes se croisèrent et le Cubain secoua légèrement la tête. Genrikhovitch avait raison, personne ne les filait. Holliday rattrapa le Russe, qui s'était remis à marcher.

« Qu'entendez-vous par "très spécial" ? demanda-t-il.

– Il était… *pedik* ?

– Gay ? traduisit Holliday.

– Oui, gay, homosexuel. Ioussoupov et lui étaient amants. Cela facilitait les choses pour Alley.

– Quelles choses ?

– Alley était un agent double. Il travaillait à la fois pour le MI6 et pour l'Okhrana, la police secrète du tsar.

– Un vrai sac d'embrouilles. Et vous avez appris tout ça en épluchant les archives de l'Ermitage ?

– Une chose en entraîne une autre. Quand on a assemblé un nombre suffisant de pièces, l'image du puzzle saute soudain aux yeux. »

Ils firent quelques pas en silence, se faufilant parmi la foule mouvante des passants.

« Pourquoi Rayner aurait-il parlé de "mission accomplie" dans sa lettre à Stephen Alley alors que, selon vous, Alley et Scale étaient présents quand il a achevé Raspoutine d'une balle ?

– Ah, je vois que rien ne vous échappe, colonel ! Il m'a fallu un certain temps pour mesurer l'importance de cette simple phrase.

– En quoi est-elle importante ? »

Avant de répondre, Genrikhovitch termina ce qui restait de son café et jeta son gobelet dans une poubelle. Un vieil homme vêtu d'un treillis de camouflage de l'époque soviétique se précipita aussitôt, prit

le gobelet, le porta à sa bouche, puis l'inclina pour en faire tomber les dernières gouttes entre ses lèvres.

« Lorsqu'on lit le compte rendu d'autopsie, on comprend tout de suite que Raspoutine aurait de toute façon succombé aux blessures qu'il avait reçues au palais, dit le conservateur en chef. Il n'aurait pas pu survivre plus de quelques minutes sur le canal gelé. Ce n'est donc pas pour lui donner le coup de grâce qu'ils l'ont poursuivi, mais pour lui reprendre la clé.

– La clé permettant d'accéder à la *Grande déclaration* de Simon le magicien ? »

Genrikhovitch marqua une pause puis reprit la parole, pesant ses mots de façon théâtrale.

« Oui, si l'on prend l'expression au sens figuré, colonel. Mais la clé que Raspoutine avait subtilisée était un objet bien réel. Un objet en or massif qui mesurait sept centimètres et que Raspoutine avait dans la poche de son manteau. Rayner lui a tiré une balle dans le front puis a récupéré la clé avant que le corps sans vie du moine fou ne sombre dans les eaux du canal.

– Et quelle serrure ouvrait-elle, cette clé ? s'enquit Holliday, donnant la réplique au Russe sur le même ton emphatique.

– Elle n'ouvrait aucune serrure, colonel. C'était la clé de la boîte à musique logée dans le socle de l'œuf de Fabergé, celui que l'on appelait "l'œuf du Kremlin", offert à la tsarine Alexandra Feodorovna Romanova par son mari, le tsar Nicolas II. »

11

Le musée d'État de l'Ermitage consiste en un ensemble d'édifices de style néoclassique allemand. Il s'étend sur huit cents mètres le long de la rive est de la Neva, à Saint-Pétersbourg, ex-Leningrad, comme s'obstinent à la nommer quelques survivants de la période de désolation et parfois de désespoir que fut l'ère soviétique.

Les bâtiments, incluant le Vieil Ermitage, le Nouvel Ermitage, le Petit Ermitage et le gigantesque palais d'Hiver, jadis résidence des tsars, renferment plus de trois millions d'œuvres d'art allant de la préhistoire à l'époque actuelle en passant par le Moyen Âge.

Quand Leningrad fut assiégée au cours de la Seconde Guerre mondiale, tous les objets des collections, sans exception, furent répertoriés, emballés et transportés par train de marchandises à Sverdlovsk, au-delà des monts Oural, au fin fond de la Russie et à mille sept cents kilomètres de la zone des combats.

Pendant toute la durée du siège, le personnel demeuré sur place vécut dans les sous-sols de l'immense musée et c'est là que Genrikhovitch, selon ses dires, naquit en décembre 1943, lors d'un bombardement d'artillerie.

Depuis quelque temps déjà, une partie des habitants de Leningrad en étaient réduits à manger la chair gelée de leurs compagnons morts, mais, pour finir, l'hiver russe vint à bout d'Hitler comme il l'avait fait de Napoléon cent trente ans plus tôt. Le printemps revint, la ville survécut, et l'Ermitage avec elle.

Bizarrement, l'homme qui devait ordonner l'extermination de plusieurs millions de ses compatriotes avait reçu à l'origine une formation de prêtre. Mais quelle qu'ait pu être son initiation spirituelle, Staline, fils rustaud d'un cordonnier de Gori, en Géorgie, n'avait aucun penchant réel pour les arts et ne pouvait pas vraiment être qualifié de protecteur de l'Ermitage, dont il avait vendu une part substantielle des collections au début des années 1930 afin de se procurer des devises étrangères. Les œuvres auxquelles allaient ses préférences étaient des représentations d'hommes musclés brandissant des clés à mollette et de femmes plantureuses coiffées de foulards, tous s'affairant à briser les chaînes de leurs oppresseurs capitalistes sur fond de cheminées d'usines fumantes. Ses goûts musicaux le portaient vers les vieux airs du folklore géorgien et il ne prenait plaisir qu'aux pièces de théâtre les plus triviales. De manière générale, il affichait une belle indifférence à l'égard de ce qui touchait de près ou de loin à la culture.

Genrikhovitch se rappelait encore parfaitement la fête qui s'était tenue dans les sous-sols de l'Ermitage le 5 mars 1953, jour de la mort de Staline, alors qu'il n'avait que neuf ans.

Holliday et le Russe atteignirent enfin la vaste place du Palais, au centre de laquelle la colonne d'Alexandre dressait les vingt-cinq mètres de son aiguille de granit rouge dans le bleu glacial d'un ciel d'automne sans nuages. À gauche, tout au fond de l'esplanade en forme de losange, se déployait l'interminable façade incurvée de l'Amirauté ; à droite, blanc et azur, s'allongeait celle du palais d'Hiver, le plus grand bâtiment du complexe de l'Ermitage, ancienne résidence des tsars où avait débuté en 1917 la révolution qui devait transformer la Russie et le reste du monde.

Les deux hommes firent halte au pied de la colonne d'Alexandre et Holliday regarda Eddie approcher, son mètre quatre-vingt-dix-huit, sa peau noir d'ébène et son crâne chauve attirant comme un aimant les

coups d'œil des passants au teint d'endive. Soudain, quatre garçons d'une vingtaine d'années se dirigèrent vers le Cubain. Trois avaient le crâne rasé, le dernier arborait une crête iroquoise et tous les quatre semblaient bien maigrichons dans leurs vestes de cuir bon marché, leurs jeans serrés et leurs fausses Doc Martens « Made in Russia ».

Eddie s'immobilisa et les laissa venir à lui. L'un d'eux sortit de sa poche arrière un objet qu'il lui agita sous le nez. Sans doute un couteau à cran d'arrêt. Le géant pencha la tête comme s'il écoutait ce que l'autre lui disait, mais la position de ses jambes – la droite en avant, la gauche tendue en arrière pour supporter le poids du corps – était tout à fait révélatrice de ses intentions. Holliday eut un petit sourire.

« Nous devrions peut-être l'aider, non ? chuchota Genrikhovitch. Ces garçons sont dangereux. Ce sont des voyous.

– Il n'a pas besoin d'aide », assura Holliday sans cesser d'observer la scène.

Eddie prononça quelques mots et le type au couteau lança son bras dans sa direction pour lui piquer le ventre avec sa lame. Lui saisissant alors le poignet, le Cubain le tordit en arrière. L'os se brisa net avec un bruit sec qui s'entendit à plusieurs mètres tandis que le gringalet poussait un hurlement lamentable dans un registre de soprano.

Comme un deuxième membre du quatuor s'approchait par la gauche en moulinant des bras, Eddie se détourna à demi sans cesser d'arquer le poignet du joueur de couteau et lui tira un penalty dans l'aine qui l'envoya rouler à terre en braillant et en se tenant l'entrejambe.

Reportant de nouveau son attention sur l'apprenti surineur, le colosse arma son poing et lui expédia un direct magistral dans la gorge. Le garçon vira au bleu, puis tomba lourdement en avant, émit quelques gargouillements quand son nez entra en contact avec le sol et perdit conscience sous l'effet de la douleur. Les deux skinheads rescapés se mirent à reculer, les yeux écarquillés. L'un d'eux tourna la tête pour vomir.

S'agenouillant, le Cubain prit dans la main de la petite frappe évanouie le couteau à cran d'arrêt dont il brisa la lame entre deux pavés. Enfin, après avoir tapoté gentiment la joue de sa deuxième victime, il se releva, enjamba le gamin inanimé et poursuivit son chemin en direction de la colonne d'Alexandre.

Celui qu'Eddie avait gratifié d'un shoot dans les parties se remit péniblement sur ses pieds, puis, toujours plié en deux, il entreprit d'ameuter le quartier en appelant la police à tue-tête. Non loin de l'endroit où se tenait Holliday, deux agents en uniforme vert foncé, coiffés de leur extravagante casquette, fumaient une cigarette en ignorant ostensiblement les vociférations du skinhead. Quand Eddie passa devant eux, le plus proche leva discrètement le pouce.

« *Horoshuyu rabotu !* lança-t-il. Joli travail !

– *Blagodaryu tebya, moi droog*, répondit le Cubain. Merci, mon pote. »

Le flic sourit de plus belle en entendant le géant noir parler russe sans accent.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Holliday quand Eddie les rejoignit.

– Le gars au couteau voulait me prendre mon argent et m'a traité de sale nègre. Je lui ai répliqué que sa mère était une bique géorgienne qui l'avait mis au monde par le *jopa* – le trou de balle, en russe, expliqua Eddie, ce qui déclencha l'hilarité de Genrikhovitch.

– J'entrevois la suite, dit Holliday en souriant.

– Ça l'a mis très en colère, bien sûr, et il a essayé de me poignarder. Alors je lui ai cassé le poignet et j'ai donné un coup de pied dans les couilles à son copain.

– N'empêche qu'il vaudrait quand même mieux éviter d'attirer l'attention sur nous, dit Genrikhovitch, réprobateur, en cessant de rire. Ça pourrait être très dangereux.

– Alors quoi ? Il aurait fallu que je laisse ce morveux me planter sa lame dans le ventre ? Elle avait l'air très sale, vous savez, et lui non plus n'avait pas l'air bien propre. J'aurais pu attraper une infection. »

Genrikhovitch marmonna dans sa barbe puis, se détournant, il partit en direction du square qui s'étendait entre le pont du Palais et le palais d'Hiver.

« Personne ne nous suit ? s'enquit Holliday tandis qu'Eddie et lui emboîtaient le pas à l'archiviste pour traverser la grande place, sur laquelle semblait veiller de loin l'immense dôme d'or rutilant de la cathédrale Saint-Isaac, qui se dressait au sud dans l'air vif et cristallin.

– Non. Du moins je n'ai repéré personne. Mais, vu l'époque où on vit, va savoir. On est peut-être suivis par un satellite, ou un drone, répondit le Cubain.

– Y a-t-il beaucoup de skinheads, à Saint-Pétersbourg ? demanda Holliday à Genrikhovitch comme ils le rejoignaient sous les arbres, à l'entrée du square.

– Oui, confirma le Russe. C'est un vrai problème en Russie, et plus particulièrement dans les grandes villes. Ils détestent quiconque n'est pas russe et blanc de peau. Ce sont de purs fascistes. Et un jour ils pourraient bien faire la loi dans ce pays, malheureusement. Ils se disent patriotes.

– "Méfiez-vous des imposteurs qui se prétendent patriotes", récita Eddie.

– Qui a dit ça ? demanda Holliday. Fidel ?

– George Washington. C'est une citation qu'on nous faisait apprendre à l'école. »

Holliday s'esclaffa.

« Vous n'avez pas de skinheads, à Cuba ?

– Bien sûr que non. *El Comandante* ne le permettrait pas, répondit Eddie avec un grand sourire. Et puis, ajouta-t-il en caressant son crâne lisse, les jeunes de chez nous sont bien trop fiers de leurs cheveux pour les raser. Nous n'avons que des trafiquants de cocaïne et des voleurs à la tire. Et, bien entendu, comme tout le monde à Cuba, ils sont diplômés de l'université. »

Genrikhovitch les conduisit de l'autre côté du square, où un escalier de pierre étroit s'enfonçait sous le niveau du sol jusqu'à une lourde porte en bois gardée par un factionnaire en treillis qui fumait une cigarette en lisant un tabloïd.

« *Apaznaneya* », dit le militaire, levant un œil blasé de son journal.

Genrikhovitch sortit de sous son manteau de drap antédiluvien un porte-badge en plastique bleu ciel et l'ouvrit d'un coup sec sous le nez de l'homme, qui y jeta un regard éteint avant de désigner la porte d'un hochement de tête.

« *Prayakets, professora*. »

L'archiviste remercia d'une légère inclination du buste. Faisant signe à Holliday et Eddie de le suivre, il tira la porte et tous trois pénétrèrent dans un petit vestibule mal éclairé dont les murs étaient peints en vert et gris et le plancher recouvert de lino craquelé. Un escalier métallique en colimaçon s'ouvrait dans le sol à l'autre bout du lugubre local.

À gauche de l'entrée se trouvait un bureau derrière lequel était assis un autre garde. Celui-ci était plongé dans la lecture de l'édition russe du magazine *Maxim*. Bien plus âgé que son collègue, il avait un gros nez couperosé et empestait l'alcool à dix pas.

Il considéra Genrikhovitch avec la même expression indifférente que le planton à l'extérieur et le conservateur lui montra son badge. L'homme plongea alors la main dans une boîte en bois posée sur son bureau et en ressortit deux cartes sous plastique portant un mot russe signifiant sans doute « visiteur ». Genrikhovitch les épingla sur les vêtements de Holliday et d'Eddie. Puis le trio se dirigea vers l'escalier.

12

La descente leur parut interminable tandis que leurs pas résonnaient bruyamment sur les marches de métal mal éclairées par des appliques au néon dont la lumière tremblotait derrière des grillages de protection. Holliday avait la désagréable impression d'être englouti par les entrailles d'un château fort, chaque marche le rapprochant inexorablement des oubliettes ou de quelque piège aussi mortel qu'invisible.

Genrikhovitch, à la tête du petit groupe, ne cessait pas de jacasser.

« Les sous-sols du palais d'Hiver ont été rénovés à fond entre les deux guerres. L'Arménien n'était pas tombé de la dernière pluie : il savait qu'une nouvelle guerre aurait lieu et il s'y préparait, même si Staline n'arrêtait pas de lui mettre des bâtons dans les roues.

– L'Arménien ? répéta Holliday.

– Joseph Orbeli, le directeur du musée de l'Ermitage entre 1934 et 1951. Il se doutait qu'Hitler arriverait jusqu'à Saint-Pétersbourg, aussi transforma-t-il les sous-sols en bunkers de béton pour protéger les collections. Le palais d'Hiver fut bombardé des dizaines de fois, mais pas un seul objet ne fut abîmé. Si quelques guetteurs d'incendie moururent de froid sur les toits, il n'y eut aucune casse ni aucun blessé dans les abris souterrains. »

Ils parvinrent enfin au bas du colimaçon et se retrouvèrent au niveau du dédale de couloirs et de salles qui s'étendait sous l'Ermitage. Il ne semblait y avoir aucun plan d'ensemble, les caves ayant à l'évidence été réaménagées au coup par coup en fonction des financements, des circonstances ou des matériaux disponibles. Le béton brut régnait ici en maître, tantôt compact, les veines des planches de coffrage encore visibles dessous, tantôt d'aspect vieilli et friable, parce que trop riche en sable ou trop pauvre en chaux. Des stalactites dues à des infiltrations pendaient des plafonds et les murs étaient couverts de taches de salpêtre.

Genrikhovitch les entraîna à travers un labyrinthe de couloirs vert et gris non fléchés qui les mena sous les voûtes d'immenses salles meublées de rayonnages en bois et en métal qu'encombraient des caisses massives de tailles et de formes les plus diverses. La signalisation se limitait à quelques petits écriteaux épars marqués au pochoir d'une combinaison de chiffres et de lettres. Des chats erraient çà et là, de toutes races et manifestement très bien nourris.

« Les chats de l'Ermitage, dit Genrikhovitch en souriant. Une tradition, et une tradition bien utile. À cause des rats. »

Il s'arrêta pour finir devant une simple porte numérotée, sortit un trousseau de clés et en sélectionna une qu'il introduisit dans la serrure. Puis il poussa le battant tout en s'effaçant pour inviter Holliday et Eddie à entrer dans son sanctuaire privé. C'était une grande pièce de trente mètres carrés environ, tapissée de dalles d'isolant acoustique décollées par endroits et éclairée par des rangées de néons suspendus par des chaînettes au plafond bas. Deux murs étaient occupés entièrement par d'anciens meubles de rangement à tiroirs plats comme ceux qu'utilisent les architectes pour archiver leurs épures. Le long du troisième mur courait un plan de travail pourvu d'un éclairage à haute intensité et dont une partie faisait office de table lumineuse. Devant cette sorte d'établi se trouvaient deux sièges de dessinateur à roulettes et sans

accoudoirs, suggérant que Genrikhovitch avait jadis eu des assistants. Des alignements d'étagères métalliques surchargées de boîtes grises contenant de volumineux classeurs étiquetés surplombaient le tout. À droite de tous ces équipements, sur un bureau en métal lui aussi, trônait un vieux PC à l'unité centrale trapue.

« Ah, nous y voilà ! » annonça Genrikhovitch en verrouillant la porte derrière lui.

Il s'assit dans le fauteuil en bois devant le bureau, sur lequel étaient également posés un modem et un téléphone multilignes à touches. Seul élément personnel dans cet espace entièrement fonctionnel, une photographie encadrée, près de l'ordinateur, représentant une femme qui tenait par la main un petit garçon d'environ dix ans. La dame portait une robe terne et mal ajustée, le gamin un uniforme de pionnier.

« Vous et votre mère ? demanda Holliday en désignant le cliché.

– Ma femme et mon fils, Youri, répondit le Russe. Ils étaient en visite chez mes beaux-parents, à Arzamas, dans l'*oblast* de Gorki. Le père de mon épouse était ouvrier spécialisé à la retraite. Il fêtait ses quatre-vingts ans et voulait voir son petit-fils. C'était le 4 juin 1988. Un train qui transportait cent quatre-vingts tonnes d'hexogène… Vous savez ce qu'est l'hexogène ?

– Le RDX, oui. L'un des plus puissants explosifs militaires jamais fabriqués.

– Tout à fait. Les wagons-citernes ont explosé. La famille de ma femme habitait un petit ensemble proche de la voie ferrée. Ils furent tous tués, volatilisés. Il n'y eut pas d'obsèques. Il n'y avait rien à enterrer.

– Je suis navré », dit Holliday.

Genrikhovitch soupira en haussant les épaules.

« Ça s'est passé il y a longtemps. Plus de vingt ans… » minimisa-t-il, quoique visiblement au bord des larmes.

Holliday hocha la tête. Il était bien placé pour savoir que la tristesse et la douleur ne s'effaçaient jamais vraiment dans ce genre de cas. Il lui arrivait encore de rêver d'Amy, le plus souvent sous les traits de la jeune femme dynamique et en pleine santé qu'elle avait été, mais aussi parfois sous ceux de la malade amaigrie qu'elle était devenue, et dont les yeux cernés de noir annonçaient la fin prochaine. Et il se demandait si la souffrance n'allait pas en s'intensifiant au fur et à mesure que le survivant vieillissait et se rapprochait à son tour de la mort.

« Bon, dit Genrikhovitch, maîtrisant son émotion. Commençons par le commencement. »

Prenant de nouveau ses clés, il en choisit une avec laquelle il ouvrit le tiroir du bureau. Il en sortit une chemise verte d'où il préleva un feuillet qu'il plaça précautionneusement sur la table lumineuse. Il actionna un interrupteur à bascule et la plaque de verre s'éclaira, diffusant un halo laiteux. Holliday, qui s'était assis sur une des chaises de dessinateur, la fit pivoter pour observer le document.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'enquit-il, curieux d'apprendre enfin pour quelle raison exacte il avait accepté d'entreprendre un si long périple.

À première vue, il s'agissait d'un simple rectangle de papier quadrillé, manifestement ancien, pressé entre deux feuilles de celluloïd elles-mêmes jaunies par le temps. En haut de la page était ronéotypée une représentation de Staline, en buste et de trois quarts, entourée de drapeaux. Les quadrillages étaient remplis de chiffres. En bas figurait une signature brun sépia décolorée à l'évidence tracée à la plume. Le nom était Boris Vassilievitch Legran, la date le 7 juin 1933. En dessous du nom, on distinguait une griffe bleu pâle imprimée au tampon encreur.

« Qui était Legran ? demanda Holliday.

– Il a brièvement occupé le poste de conservateur en chef du musée. Mais c'était surtout un copain de Staline.

– Qu'y a-t-il d'écrit ?

– Cette lettre est une commande adressée à Torolf Prytz pour la confection d'une clé en or de sept centimètres de long. »

Genrikhovitch sortit de la chemise un deuxième document sous celluloïd, qu'il posa à côté du premier. On y voyait le schéma coté d'une clé de style ancien.

« Vous avez ici les spécifications pour la fabrication de la clé, commenta l'archiviste.

– Ça semble authentique, intervint Eddie, qui lisait par-dessus l'épaule de Holliday.

– Qui était ce Torolf Prytz ? Ce n'est pas un nom russe, si je ne m'abuse.

– Il restait peu d'orfèvres en Russie soviétique après 1917, vous le comprendrez aisément, répondit Genrikhovitch, caustique. Et aucun d'entre eux n'avait assez de talent pour reproduire cette clé. Torolf Prytz était un maître orfèvre norvégien. Dans cette lettre, Legran lui confie le travail, et la signature que vous voyez sous la sienne est celle de Staline, qui utilisait toujours une griffe, sauf quand il parafait des documents en public.

– Qu'est-ce que cela prouve ?

– Rien en soi. Ce n'est que la première pièce du puzzle.

– Quelle est la suivante ? »

Genrikhovitch sortit de la chemise ce qui ressemblait à l'ancienne photocopie d'une lettre écrite sur un imprimé administratif portant le sceau auréolé de l'Union soviétique surmonté des mots Народный комиссариат внутренних дел. La lettre, datée de mars 1934, était signée d'une griffe très comparable à celle de la commande passée à l'orfèvre norvégien. Holliday pointa du doigt l'en-tête en caractères cyrilliques.

« Eddie ?

– *Narodnii komissariat vnoutrennikh diel* », lut le Cubain. NKVD.

Genrikhovitch acquiesça.

« C'est un courrier que Beria, le patron du NKVD, adresse à Legran pour le réprimander en se plaignant que la clé ne fonctionne pas et n'est utile à rien d'autre qu'à remonter la boîte à musique intégrée dans l'œuf du Kremlin de 1906. La lettre est contresignée à l'encre par Staline. Elle exige la démission de Legran et la restitution de l'argent qui lui a été versé pour payer l'orfèvre. Bien sûr, cette clé n'avait été conçue à l'origine que pour actionner la boîte à musique.

– Et Legran a démissionné ?

– Dès le lendemain.

– Comment se fait-il que cette lettre soit en votre possession ?

– Legran l'avait rangée dans un classeur où il conservait son courrier personnel. Comme toute la correspondance des fonctionnaires, le classeur a fini par aboutir aux archives. C'est en versant son contenu au dossier officiel de Legran que je suis tombé sur cette lettre et que je l'ai mise de côté.

– Je ne vois toujours pas vraiment où cette histoire nous mène. »

Le conservateur décrocha le téléphone sur son bureau et s'adressa à quelqu'un en russe. Holliday se tendit.

« Il ne fait que réclamer un dossier, murmura Eddie. Rien de suspect. »

Quelques minutes plus tard, un jeune homme entra avec une boîte à archives rose. Il la remit à Genrikhovitch, qui signa un reçu, puis il repartit en remerciant d'un aimable *spasiba*.

« Regardez ceci », dit le Russe.

Il prit dans la boîte un transparent de quinze centimètres sur quinze montrant un objet qui semblait être un socle octogonal en onyx recouvert d'un morceau de feutrine verte. Puis il sortit deux autres transparents, qui représentaient aussi le support d'onyx, mais dépouillé de sa feutrine, et les posa à côté du premier. Le deuxième transparent, noir et blanc, portait la date 1906 tracée à l'encre blanche ; le troisième, en couleur, était daté numériquement du 12 août 2012. Le socle photographié en noir et blanc était marqué de l'estampille Fabergé traditionnelle :

Фаберже
БА

L'autre était estampillé de la même manière, mais à une petite différence près :

Фаберже
JVA

« Qu'y a-t-il à comprendre ? demanda Holliday.

– Dès les années 1880, Fabergé était devenu le joaillier attitré de la cour impériale. L'une des missions de l'Ermitage était de répertorier et de photographier chacun des œufs de Fabergé que le tsar offrait

à l'impératrice. Le transparent noir et blanc représente le socle de l'œuf dit du Kremlin, ou de la cathédrale Ouspenski, fabriqué en 1903, mais qu'Alexandra ne reçut qu'en 1906 pour diverses raisons. Son dessous était tapissé de feutrine pour éviter qu'il ne raye les surfaces fragiles. Le maître joaillier chargé de confectionner l'œuf du Kremlin s'appelait Johan Victor Aarne, un Finlandais employé par l'atelier Fabergé de Saint-Pétersbourg de 1891 à 1904, date à laquelle il retourna dans son pays. L'estampille en caractères cyrilliques "БА" est sa signature : le poinçon permettant de l'imprimer ne pouvait être utilisé que par lui seul. »

Genrikhovitch s'interrompit un instant avant de reprendre :

« Il y a trois mois, plusieurs objets furent retirés des collections du Kremlin afin d'être réparés ou nettoyés. L'œuf de Fabergé en faisait partie, car son mécanisme s'était encrassé au fil des décennies et certaines de ses pierres se dessertissaient. L'Ermitage disposant de la meilleure unité de restauration de toute la Fédération, c'est à nous que furent envoyées toutes ces pièces. En tant qu'archiviste en chef, il me revenait de les répertorier à leur arrivée, et, à cet effet, chacune fut photographiée minutieusement sous tous les angles possibles. C'est à cette occasion que fut confectionné le transparent en couleur.

– Les marques sur le socle diffèrent entre les deux documents.

– Précisément. L'estampille "JVA" que vous voyez sur la photo en couleur est aussi celle de Johan Victor Aarne, mais il ne s'en est servi qu'après son retour chez lui, à Vyborg, en 1904, et jusqu'à son décès, en 1934.

– Ce qui signifie qu'à un moment indéterminé, au cours de ces trente années, il a fabriqué une réplique parfaite de l'original.

– Et donc que l'œuf exposé à l'Arsenal du Kremlin est un faux. »

13

La grosse limousine noire ZIL 114 et son escorte de 4 × 4 Mercedes G55 filaient à toute allure sur les pavés de granit de la place Rouge en direction de la porte Spasskaïa, l'entrée officielle du Kremlin, éparpillant les petits groupes de touristes.

L'homme sec et presque chauve qui ruminait ses pensées sur son profond siège de cuir ressemblait davantage à un comptable qu'à ce qu'il était vraiment, à savoir le directeur du FSB, le très redouté service de la sécurité intérieure qui exerçait son emprise sur l'ensemble du peuple russe. Mais Alexandre Vassilievitch Bortnikov tenait à son apparence effacée. Bien que sa vue n'ait aucunement besoin de correction, il portait par exemple, sur les conseils de son vieil ami Vladimir, de grosses lunettes qui lui donnaient un air docte et studieux.

La voiture s'engouffra sous le large porche au pied de la tour et pénétra avec une telle facilité dans la vénérable forteresse réputée imprenable qu'Ivan le Terrible dut s'en retourner dans sa tombe. Un sourire étira les lèvres minces de Bortnikov au souvenir de ce qu'avait écrit Lermontov à propos du Kremlin : « Le phénix renaissant de ses cendres ». Si seulement le poète avait su à quel point ses mots sonneraient juste un jour !

En effet, si les espérances de la grande Russie s'étaient effondrées en même temps que le mur de Berlin, elles étaient de nouveau à l'ordre du jour maintenant que Vladimir redonnait du nerf à la vieille patrie, et c'était le Phénix qui offrirait à la Russie la chance de renouer avec son glorieux passé.

Après avoir quelque peu ralenti pour franchir l'énorme muraille, la limousine longea majestueusement l'ancien siège du Soviet suprême puis s'engagea dans un dédale entre divers édifices pour atteindre enfin le Grand Palais du Kremlin, autrefois résidence des tsars quand ils séjournaient à Moscou.

Officiellement, Vladimir avait son bureau de Premier ministre à la Maison blanche, la bâtisse de l'ère stalinienne qui abritait le gouvernement russe, mais, n'étant pas du genre à se tenir éloigné des lieux où s'exerçait le pouvoir véritable, il conservait un cabinet de travail dans un appartement du Grand Palais qu'avait jadis occupé l'un des princes Romanov.

La ZIL stoppa devant une entrée à l'arrière du bâtiment. Bortnikov attendit que Tolya, son chauffeur et garde du corps, lui ouvre la portière, puis il s'extirpa de la confortable banquette de cuir et resta un instant debout dans le soleil froid de la fin d'après-midi. Enfin, après avoir dit à Tolya d'aller boire un café quelque part, il pénétra dans le palais.

Deux étroites volées de marches le conduisirent à l'étage, où il enfila un long couloir au plafond richement orné d'angelots dorés. Le long des murs tapissés de moire de soie bleu clair s'alignaient à intervalles réguliers des bustes de marbre vert représentant des dieux et des déesses. Parvenu au bout du couloir, il poussa une porte blanche et pénétra dans une vaste antichambre où un jeune homme en grand uniforme de la garde du Kremlin, plastron rouge, immense casquette de général sud-américain et bottes de cavalerie cirées était assis derrière un bureau surchargé de dorures. Voyant Bortnikov, le planton se leva, comme mû par un ressort, pour se mettre au garde-à-vous en claquant les talons, main gantée de blanc contre la visière de sa coiffure ridicule, regard fixe et lointain. Le directeur du FSB esquissa un sourire.

Tout à fait son type, ce beau garçon aux joues rasées de près et dont le front emperlé de sueur trahissait la crainte… Décidément, le pouvoir était une chose merveilleuse. Il adressa un léger signe de tête au soldat puis traversa la grande salle jusqu'à une double porte, dont il ouvrit le battant droit pour entrer dans le salon intégré au secrétariat privé de Vladimir Poutine.

Ici, dans un décor étincelant de colonnes pourpres en porphyre impérial et de hautes fenêtres drapées de velours rouge sang festonné d'or, pas de bureau, mais seulement quatre fauteuils flanqués de guéridons. Les fauteuils – des bergères Louis XV rouge et or elles aussi – et les guéridons en cristal et argent ciselé étaient disposés autour d'une table basse faite d'un disque en marqueterie de marbre soutenu par un piétement d'or galbé à pattes de lion. Des tapis azéris chamarrés de motifs compliqués sur le thème de l'arbre de vie couvraient le sol. Sur un plateau en or massif, au centre de la table ronde, trônaient trois bouteilles embuées de vodka Istok label rouge, une douzaine de bouteilles de bière Baltika n° 9 vert et or, et un ensemble de verres appropriés.

Trois des quatre fauteuils étaient déjà occupés : celui de gauche par le Premier ministre de toutes les Russies, Vladimir Vladimirovitch Poutine, avec son front dégarni et son visage émacié ; dans le fauteuil qui faisait face à Bortnikov était assis un petit homme à la figure poupine qui n'était autre que Dmitri Anatolievitch Medvedev, le successeur de Poutine à la présidence de la Russie ; quant au fauteuil de droite, il était occupé par un personnage plus âgé à barbe grise qui avait troqué ses habituels habits brodés pour un coûteux costume à rayures de Bond Street et s'appelait Vladimir Mikhaïlovitch Gundiaïev, alias « Mikhaïlov » (du temps où il œuvrait pour le KGB), autrement dit Cyrille Ier, patriarche de Moscou et primat de l'Église orthodoxe russe, l'équivalent du pape et le plus puissant de tous les patriarches orthodoxes par le nombre de ses ouailles.

Les quatre hommes, de la même génération même si Gundiaïev était l'aîné de quelques années, se côtoyaient depuis l'enfance et avaient tous fait partie du KGB de l'*oblast* de Leningrad.

Bortnikov se tourna pour refermer soigneusement la porte derrière lui avant de saluer ses pairs d'un geste de la main tout en prenant place dans le quatrième fauteuil. Poutine se leva et se dirigea vers la table basse pour verser, en bon hôte qu'il était, quatre généreuses rasades de vodka dans des gobelets anciens en cristal taillé. Les trois autres se levèrent à leur tour et il leur distribua les verres.

« Au club de Leningrad ! dit-il.

– Au club de Leningrad ! répondirent en chœur ses compagnons.

– Messieurs, cul sec ! » ordonna Poutine.

Après que les quatre amis eurent vidé leur verre d'un trait, le Premier ministre les emplit à nouveau, puis tout le monde se rassit.

« Un chant patriotique s'impose », déclara Gundiaïev. Il entonna alors de sa forte voix de baryton l'hymne mélancolique et solennel de l'ex-Union soviétique :

Slavsia Otetchestvo nache svobodnoïe
Droujby narodov nadiojnyï oplot !
Partiïa Lenina – sila narodnaïa
Nas k torjestvou kommounizma vediot !

Sois glorieuse, notre libre patrie,
Sûr rempart de l'amitié des peuples !
Le parti de Lénine, force du peuple,
Nous conduit au triomphe du communisme !

« Je ne pense pas qu'il soit indispensable de faire des vocalises, Vladimir Mikhaïlovitch, s'esclaffa Poutine. Tu pourrais avoir de sérieux ennuis avec le prolétariat si tu te risquais à chanter un hymne de ce genre en dehors de cette pièce !

– Il n'empêche que c'est un très beau chant, protesta le primat, qui avait manifestement commencé à boire bien avant l'arrivée de Bortnikov. Plein de gravité, de puissance… Pas comme ces horreurs qu'on entend partout de nos jours. »

Le chef de l'Église orthodoxe russe se lança dans une version beatbox plutôt réussie d'un morceau du rappeur Seryoga intitulé *Black Boomer*.

« On dirait que tu as bien retenu les paroles, Ta Sainteté ! railla Poutine.

– Ne m'en parle pas ! Je les entends à chaque fois que je vais faire mon sermon du dimanche à la maison de la radio. Ça m'afflige.

– Mais qu'est-ce qu'un *black boomer*, au juste, quelqu'un peut me le dire ? » demanda Medvedev entre deux petites gorgées de vodka.

Poutine haussa les épaules.

« D'après ma fille Ekaterina, le terme désigne un pistolet. Mais mon autre fille Maria soutient qu'il s'agit d'une voiture, une BMW noire. Je crois que c'est Maria qui a raison.

– Bon, ce n'est pas tout ça, mais nous pourrions peut-être passer aux choses sérieuses, intervint Bortnikov en posant son verre encore à moitié plein sur le guéridon proche de son fauteuil.

– Tu as raison, mon cher Alexandre Vassilievitch. Alors, qu'as-tu à nous raconter ?

– L'Américain qu'on nous a signalé et son compagnon cubain ont passé la frontière turque pour se rendre avec un troisième individu non identifié au monastère Saint-Siméon d'Ahtopol, en Bulgarie.

– Celui où Beria est allé chercher l'épée secrète en 1945 ? s'enquit Sa Sainteté.

– Ce qui ne nous a d'ailleurs été d'aucune utilité et n'a fait qu'ajouter une énigme à résoudre, observa Poutine.

– Quoi qu'il en soit, ils sont allés là-bas et ont été vus par plusieurs gros bras de la sécurité.

– Ils étaient suivis ?

– Bien entendu.

– Par les services bulgares ? s'enquit Poutine.

– Non, par des gens à nous.

– Et alors ?

– Ils ont été tués.

– L'Américain et son ami ? Nos services ont descendu un Américain ? s'exclama Medvedev, effaré.

– Non… »

Bortnikov se sentit rougir, non de honte, mais de rage. Se rappelant les avertissements de son médecin à propos de sa tension, il alluma une cigarette pour se calmer.

« Ce sont nos hommes qui ont été tués, reprit-il enfin. Tous, précisa-t-il avant d'avaler une gorgée de vodka.

– Cet Américain semble avoir des talents cachés – des *skills*, comme on dit dans la langue de Shakespeare, remarqua Poutine, qui parlait très correctement l'anglais, fruit de plusieurs années d'efforts et de l'aide de ses filles, qui lui enseignaient toutes sortes d'expressions familières.

– Pas si cachés que ça, rectifia Sa Sainteté en levant un sourcil.

– Où sont-ils, à présent ? demanda Poutine.

– Nous avons perdu leur trace pendant un moment, puis ils ont refait surface à Odessa, où ils ont rendu visite à un faussaire qui leur a fourni tous les papiers nécessaires.

– Donc, tu sais sous quels noms ils voyagent maintenant ?

– Pas encore, mais les Américains ne courent pas les rues en Russie, à cette époque-ci de l'année. La police finira bien par contrôler leur identité. Nous savons qu'ils ne sont pas entrés dans le pays par un aéroport ou une gare. Il suffira de procéder par élimination pour les retrouver.

– Combien de temps cela prendra-t-il ?

– Quelques jours, voire moins.

– Il ne faut surtout pas leur faire de mal, avertit Sa Sainteté en se versant un verre de bière russe extraforte. Vous autres du FSB avez un peu trop tendance à faire preuve d'un zèle immodéré dans vos interventions. Et puis je ne suis pas certain que tes hommes soient aussi compétents que tu l'as souvent prétendu. Tu n'es plus un simple agent de police, Alexandre Vassilievitch.

– Ni toi le petit pope de quartier qui rapportait les confessions de ses paroissiens à Vladimir Vladimirovitch, monseigneur, répliqua Bortnikov, prenant la mouche. Alors occupe-toi des affaires de l'Église et laisse-moi m'occuper de celles du FSB et du renseignement extérieur, tu veux bien ?

– Arrêtez un peu ! Nous ne sommes pas là pour nous chamailler comme des gamins dans une cour d'école, intervint Poutine. Je vous rappelle que ce ne sont ni l'Église ni les services de sécurité qui importent ici, mais l'ordre du Phénix, et la façon dont nous quatre devons faire notre devoir pour mener à bien notre grand projet pour la Russie, notre patrie. N'oubliez jamais ça. »

À cet instant, le portable de Bortnikov vibra. Le patron du FSB sortit l'appareil de sa poche de poitrine et le porta à son oreille après avoir décroché d'un glissement de pouce. Son visage s'éclaira lentement, puis il coupa la communication et remit le téléphone dans sa poche.

« Ça y est, déclara-t-il. Le troisième type a été identifié. C'est un archiviste de l'Ermitage qui s'appelle Viktor Nikolaïevitch Genrikhovitch.

– Mon Dieu ! murmura Medvedev. Ça pourrait signer notre perte.

– Sois sans crainte, son arrestation est déjà en cours », assura Bortnikov.

14

La sonnerie du téléphone retentit. Genrikhovitch regarda l'appareil comme il aurait regardé un scorpion. À la deuxième sonnerie, toutefois, il décrocha et écouta. Son visage prit soudain un teint de cire. Il raccrocha en se laissant tomber dans son fauteuil de bois, au bord du malaise.

« Quelqu'un nous a trahis, dit-il d'une voix blanche.

– Qui ? demanda Holliday, qui s'était déjà levé de son siège de dessinateur.

– Une des secrétaires qui travaillent au sous-sol. Une informatrice du FSB. Le garçon qui a apporté le dossier tout à l'heure a dû l'avertir de ma présence.

– Qui vous a prévenu ?

– Un ami. Mais peu importe.

– Combien de temps avons-nous ?

– Très peu, d'après mon ami. On nous envoie une équipe d'OMON. »

Holliday jura entre ses dents. L'armement des bérets noirs, comme on surnommait les OMON, pouvait aller de l'AK-47 au pistolet-mitrailleur Bizon à crosse pliable en passant par le fusil d'assaut lance-grenades AN97. Leur devise : « Pas de quartier, même pas pour nous ». Leur insigne : un tigre blanc de Sibérie rugissant. Rien de bien réjouissant.

« Combien y a-t-il de sorties ?

– Des dizaines. Je ne les ai jamais comptées.

– Par où arriveront-ils ?

– Sans doute par le même chemin que nous. Ou alors par l'entrée côté cour.

– Par où peut-on sortir le plus vite ?

– Par ces deux accès-là. Les autres aboutissent à la place ou au quai de la Neva.

– Disposent-ils d'une unité fluviale ?

– À Saint-Pétersbourg, oui. Et vous pouvez être sûr qu'ils seront là.

– Ça exclut les issues côté fleuve. »

Une idée tentait de se frayer un chemin jusqu'à la conscience de Holliday, mais le fatras d'informations historiques superflues qui encombraient son cerveau faisait obstacle. À quoi pouvait bien lui être utile le fait de savoir que le levier servant à tendre le ressort d'une arbalète française se nommait « pied de bouc » ? Et, surtout, pourquoi voyait-il soudain l'image d'une tarte au citron vert, en même temps que le visage d'Orson Welles et le thème musical du *Troisième Homme* s'imposaient à son esprit avec une insistance troublante ?

« Le temps presse, *compadre* », dit Eddie.

Et la lumière jaillit tout à coup. L'autre nom du citron vert : lime. Lime, comme Harry Lime, le personnage que jouait Orson Welles dans le film de Carol Reed. *Le Troisième Homme*… Les souterrains… Les chats… Les chats de l'Ermitage… D'où venaient les rats ?

« Y a-t-il de vieux tunnels, sous le musée, qui dateraient de la Seconde Guerre mondiale, par exemple ? demanda Holliday à brûle-pourpoint.

– Mon père ne m'en a jamais parlé… commença Genrikhovitch, avant de s'interrompre, puis de reprendre avec un hochement de tête : Saint-Pétersbourg a toujours eu un dramatique problème d'égouts. Pendant des siècles, les habitants ont branché leurs évacuations d'eaux usées sur le réseau de récupération des eaux pluviales. La pollution était terrible. Rien ne fut fait jusqu'à ce que la municipalité commence à construire des déversoirs sur les quais, en 1924 ou 1925. Les travaux furent interrompus par la guerre, et, quand ils reprirent, l'ancien système fut abandonné au profit d'un autre, plus moderne.

– Ces déversoirs… il y en a un près d'ici ?

– Il existe un tunnel sous la place du Palais, qui avait été construit pour amener à la Neva le trop-plein du canal de la Moïka. Il passe entre le théâtre de l'Ermitage et le Vieil Ermitage.

– On peut y accéder depuis l'endroit où nous sommes ?

– J'imagine que oui.

– Alors ne perdons pas plus de temps. »

Holliday empoigna l'archiviste par le bras et l'entraîna vers la porte.

« Le dossier ! gémit le Russe.

– Prends-le, *amigo* ! » dit Holliday à Eddie.

Le Cubain fourra dans la boîte rose les transparents et tous les documents qu'il vit sur le bureau puis rejoignit les deux hommes dans le couloir.

« À gauche ? » demanda Holliday.

Genrikhovitch fit oui de la tête. Sa respiration était saccadée, comme s'il suffoquait.

Ils partirent vers la gauche en suivant un étroit couloir au sol revêtu de lino. Les murs, verts jusqu'à hauteur d'appui et jaune sale au-dessus, semblaient être le signe distinctif de l'Ermitage, et Holliday songea que c'était tout de même un comble d'avoir au-dessus de la tête des siècles de trésors artistiques et de ne rien voir d'autre que des murs pisseux et des enchevêtrements de tuyauterie courant le long des plafonds. Au bout d'une centaine de mètres, ils atteignirent un ouvrage en pierre nue qui devait servir de contrefort. Il avait été percé d'une ouverture pour recevoir une porte métallique dont le pourtour avait été grossièrement replâtré après l'opération. Holliday tira le battant et ils découvrirent un nouveau couloir désert aussi banal que le précédent. Ils n'avaient pas fait dix pas dans le passage que des lumières rouges fixées au plafond tous les trois ou quatre mètres se mirent à clignoter furieusement tandis que le hurlement lointain d'une sirène se faisait entendre.

« Ils sont en train de boucler les issues ! Nous sommes pris au piège ! s'exclama Genrikhovitch d'une voix plaintive.

– Ils ne nous ont pas encore », dit Holliday.

Il réprima une grimace en pensant à ce qui arriverait s'ils se faisaient prendre. Au bon vieux temps, ils auraient été transférés séance tenante dans les caves de la Loubianka, 19, place Dzerjinski, à Moscou, et abattus d'une balle dans la nuque. La procédure avait-elle changé ? Il l'ignorait, mais s'il y en avait une nouvelle, elle n'était sûrement guère plus plaisante.

Le couloir les mena à une vaste chaufferie qui retentissait des grondements et des chocs des vieilles chaudières poussives déjà mises sous pression pour augmenter la température d'un gigantesque château de courants d'air bâti à une époque où une main-d'œuvre servile produisait pour rien du bois et du charbon en abondance.

Comme dans une scène de *Metropolis* ou de *1984*, une quinzaine d'hommes en bleu de travail, portant casque et lunettes de protection, s'affairaient parmi un enchevêtrement de passerelles montantes et descendantes autour d'antiques machines à vapeur corrodées, telles des fourmis ouvrières à l'œuvre près de reines obèses. Les appels qu'ils se lançaient en criant pour couvrir le vacarme des tuyauteries surmenées se croisaient dans l'atmosphère brûlante et saturée d'humidité. Pas un d'entre eux ne remarqua la présence des trois fugitifs, ou ne parut s'en soucier.

« Par là ! » dit Genrikhovitch, pointant son index vers ce qui ressemblait à une ancienne soute à charbon.

Holliday regarda de plus près et vit ce qui avait attiré l'attention du Russe : derrière un générateur électrique ventru s'ouvrait une grande bouche d'aération de plain-pied fermée par une grille. Il poussa l'archiviste dans cette direction tandis qu'Eddie les suivait sans cesser d'observer les chauffagistes.

Comme ils atteignaient la grille, Genrikhovitch lui saisit le poignet.

« Faites vite, je vous en conjure », dit-il d'un ton larmoyant.

Holliday se dégagea. Sentant un flux tiède sur sa nuque, il comprit que le conduit servait à évacuer l'air chaud, qui devait former un panache de condensation quelque part à l'extérieur du bâtiment.

L'orifice, circulaire, mesurait environ deux mètres de diamètre. Quant à la grille, rongée de rouille et couverte de crasse, elle était fixée par des gonds d'un côté et verrouillée de l'autre par un loquet cadenassé. Si Genrikhovitch ne se trompait pas, il devait s'agir d'un des déversoirs de 1925 jamais utilisés. Le cadenas était un modèle à longue anse de bronze laminé qui portait la marque Varlux – à l'évidence une copie des Master Lock américains. Il paraissait assez récent. Une estampille « Made in China » se discernait sur la face inférieure du boîtier. Décidément, tout venait de Chine, en ce moment, ce qui n'était pas forcément bon signe.

Jetant un coup d'œil autour de lui, Holliday vit une grosse clé à molette posée sur le capot du générateur. Il s'en saisit, inséra la partie supérieure de la mâchoire dans l'anse du cadenas et tira fortement sur le manche. Le loquet se brisa avec un claquement sec sous l'effet du levier, libérant le cadenas, qu'Eddie s'empressa de rattraper avant qu'il ne heurte le sol.

« *Gracias*, dit Holliday.

– *De nada, amigo*, répondit le Cubain. Ton accent s'améliore de jour en jour, c'est bien », ajouta-t-il en lui tendant le cadenas.

Après avoir glissé l'objet dans la poche de sa veste, Holliday exerça une traction sur la grille en s'aidant de la clé à molette. Elle s'ouvrit de quelques centimètres avec un grincement aigu. Il jeta un regard par-dessus son épaule. Personne ne semblait avoir remarqué le bruit. Il se remit à tirer. Les gonds crièrent de nouveau et, cette fois, la grille s'écarta d'une soixantaine de centimètres.

« Allez-y ! » souffla-t-il à Genrikhovitch tout en le poussant dans le conduit.

Il se tourna vers Eddie et le vit s'éloigner vers le générateur.

« Qu'est-ce que tu fous ? siffla-t-il.

– *Momentito* », chuchota le Cubain avant de disparaître derrière l'engin.

Holliday attendit. Même si tout le monde continuait à ignorer leur présence, il sentait ses nerfs se tendre de seconde en seconde et ses cheveux se hérisser sous l'effet de la peur. La bouche sèche, il regarda du coin de l'œil l'une des lumières rouges clignotantes. Le son de la sirène avait beau être inaudible dans le tintamarre ambiant, l'un des ouvriers finirait bien par se retourner et par voir, lui aussi, l'alarme lumineuse.

Enfin, au bout d'un temps qui parut interminable, Eddie reparut. Il tenait un énorme projecteur à piles de six volts.

« J'ai aperçu ce truc-là et je me suis dit que ce ne serait peut-être pas mal de voir où on posait les pieds, expliqua-t-il.

– Ce n'est pas faux, dut admettre Holliday. Maintenant, file rejoindre Genrikhovitch. Il n'a pas pu aller bien loin. Moi, je m'occupe de la grille. Tiens, prends ça », ajouta-t-il en tendant la clé à molette au Cubain.

Eddie acquiesça. Saisissant l'outil, il se coula dans l'ouverture et s'évanouit dans le noir. Après être entré à son tour dans le conduit, Holliday tira doucement la grille. Quand l'écart fut suffisamment réduit, il sortit le cadenas de sa poche, le suspendit à ce qui restait du loquet, puis acheva de fermer le vantail de sorte qu'il puisse sembler verrouillé si l'on n'y regardait pas de trop près. Cela fait, il s'avança d'un pas prudent dans l'obscurité du collecteur désaffecté.

15

Ganté de blanc, comme l'exigeait le règlement, le cardinal Antonio Niccolo Spada, secrétaire du Saint-Siège et préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, jadis connue sous le nom de sainte Inquisition, était assis dans le cabinet de lecture privé de la bibliothèque vaticane et tournait avec précaution les pages du manuscrit original de *L'Histoire rare et excellente de Saladin* – en arabe, *al-Nawadir al-Sultanyya wa-al-Mahasin al-Yusufiyya* – de Baha al-Din ibn Shaddad.

En face du prélat au nez aquilin avait pris place le père Thomas Brennan, qui empestait le tabac comme à son habitude. Brennan dirigeait le service de renseignement extérieur du Vatican, autrefois appelé Sodalitium Pianum, mais dont la désignation actuelle, bien plus administrative et anodine, était « Commission d'enquête pour la recherche doctrinale ».

« Nord, sud, est et ouest, marmonna le cardinal. Quatre épées sacrées : *Polaris*, *Octanis*, *Aos* et *Hesperios*. *Hesperios*, l'Épée de l'Ouest, offerte à Adolf Hitler par Mussolini après avoir été découverte sur un site de fouilles archéologiques voisin de Naples, s'est retrouvée entre les mains du colonel Peter Holliday quelque soixante-dix ans plus tard. *Aos*, l'Épée de l'Est, était détenue par le moine Helder Rodrigues, aux Açores. *Polaris*, l'Épée du Nord, fut cachée dans un monastère bulgare en 1944 et remise à Lavrenti Beria, le chef du NKVD, qui la donna ensuite à Staline. Personne n'a pu tirer le moindre enseignement de ces trois épées, y compris nous, ce qui est pire.

– C'est donc dans la quatrième, *Octanis*, l'Épée du Sud, que réside le secret, dit Brennan. On se croirait dans *Harry Potter* ou *Le Seigneur des anneaux* ! "Quatre Épées pour les gouverner tous et dans les ténèbres les lier." C'est n'importe quoi, sauf votre respect ! »

Il gratta sa repousse de barbe poivre et sel avec trois gros doigts jaunis par la nicotine avant de poursuivre :

« Tout ça, c'est du pipeau, Votre Éminence ! Des fables à la mords-moi-le-neurone qui datent de mille ans ! Un conte des *Mille et une nuits* ! »

Les sourcils froncés, Spada observa Brennan par-dessus la vieille table au bois balafré en se demandant ce qui avait bien pu pousser un tel bonhomme à se mettre au service de Dieu. Qu'un rustre irlandais du comté d'Offaly à ce point vulgaire et mal dégrossi ait pu fréquenter un séminaire, puis être ordonné prêtre par un évêque, dépassait l'entendement.

Brennan surprit le regard du cardinal et sourit de toutes ses petites dents tachées, elles aussi, de nicotine.

« Je sais ce que je suis, qui je suis, d'où je viens et où je me trouve, Votre Éminence, vous pouvez me croire. Et je sais aussi ce que vous pensez de moi. Mais tout ça est sans importance, n'est-ce pas ? Parce que, tout bien considéré, nous sommes pareils, tous les deux : je suis au fait de tous vos sales petits secrets, et vous des miens.

– Seriez-vous en train de me menacer, père Brennan ? demanda Spada avec onction.

– Loin de moi cette idée, Votre Éminence ! s'exclama l'Irlandais, mimant l'effroi. Tout ce que je voulais dire, c'est que je n'ignore pas qui est le requin et qui est le rémora dans le tandem que nous formons, et

que je serai très satisfait de vous récurer les dents et de jouer les Gollum à votre service tant que vous le voudrez, en remuant ciel et terre pour trouver votre précieuse Épée du Sud. Et vous savez pourquoi ? Parce que c'est mon boulot, bordel !

– À vrai dire, nous n'aurons peut-être pas besoin d'*Octanis*, répondit Spada. Dans cette biographie de Saladin par un de ses plus proches conseillers, poursuivit-il en désignant du menton le vieux manuscrit sur vélin ouvert devant lui, il n'est pas seulement fait mention des quatre Épées de Pèlerin. Il y est aussi question d'un cadeau fait par Saladin au huitième grand maître des Templiers, Odo de Saint-Amand : une cinquième épée appelée *Al-Husam Min Warda* – l'Épée de la Rose. Après s'être retrouvé, lors d'une bataille, encerclé en compagnie du roi de Jérusalem, Baudouin le Lépreux, Odo en fit don à Reginald de Sidon, le chevalier qui les avait secourus. À partir de là, personne n'entendit jamais plus parler de l'Épée de la Rose.

– Encore une histoire à dormir debout », commenta Brennan.

Voyant que le prêtre mourait d'envie d'allumer une cigarette, Spada prit un malin plaisir à faire traîner son récit en longueur. Une petite leçon d'histoire ne pouvait qu'être bénéfique à un tel ignorant, de toute façon.

« Comme vous le savez sans doute, Sidon était un comté de la Terre sainte à l'époque des croisades, reprit-il avec un sourire. Mais ce que vous ignorez peut-être, père Brennan, c'est que le nom de ce lieu, déformé, est à l'origine des fameux *Protocoles des Sages de Sion* – Sion étant un prieuré imaginaire –, et de quelques autres interprétations abusives. Utiliser un mot pour un autre peut avoir des conséquences importantes. Dans cette biographie de Saladin, par exemple, l'auteur, Baha al-Din ibn Shaddad, a bien pris soin d'employer le terme *husam*, plutôt que *saif*, pour désigner l'épée. *Husam*, en effet, signifie une arme ordinaire, concrète, alors que *saif* pourrait s'entendre dans un sens métaphorique, comme dans *Saif al-Haqq*, le glaive de la Vérité, ou *Saif al-Islam*, le glaive de l'Islam. Songez encore au glaive du Seigneur dont parle la Bible… Baha al-Din voulait attirer l'attention sur le fait que cette cinquième épée, l'Épée de la Rose, était bien réelle.

– Ha ! Nous voilà dans Dan Brown, maintenant ! Pur délire conspirationniste.

– Baha al-Din ne fait que son travail de conteur. Et il le fait bien, quoi que vous pensiez de ses talents… Mais la question n'est pas vraiment là, père Brennan.

– Où est-elle, alors ? répliqua le prêtre espion. Toutes ces vieilleries poussiéreuses représentent le passé ; nos problèmes à nous concernent le présent et l'avenir.

– Ces "vieilleries poussiéreuses", comme vous les appelez, d'autres les nomment "histoire". Tout ce qui a pu se dire sous le sceau du secret depuis deux mille ans et plus se trouve rassemblé ici, entre les murs du Vatican. Chacun connaît le célèbre aphorisme de George Santayana, selon lequel ignorer l'histoire, c'est se condamner à la revivre, mais bien peu de gens prennent en compte l'avertissement. »

Le cardinal s'interrompit un instant, promenant son regard sur les livres entassés avant de poursuivre :

« Alexandre le Grand a échoué à conquérir l'Afghanistan, pourtant cela n'a pas empêché les Russes, puis les Américains, de tenter à leur tour l'aventure deux mille ans plus tard, pour arriver au même résultat que lui. De la même manière, Hitler s'est lancé à l'assaut de la Russie en se croyant plus malin que Napoléon, et a fini par être vaincu par l'hiver, à l'instar du Français cent trente ans plus tôt. Quant à Mussolini, qui se réclamait de César, il n'a peut-être pas péri comme lui sous le couteau de ses ennemis pendant les ides de mars, mais il a tout de même terminé sa carrière fusillé, puis pendu par les pieds à une enseigne Esso à la fin avril.

« Le Christ a dit : "Celui-là qui a écouté et n'a pas mis en pratique ressemble à un homme qui aurait bâti sa maison à même le sol, sans fondations. Les flots se sont rués sur elle, et aussitôt elle s'est écroulée ; et le désastre survenu à cette maison a été grand !" Et malgré cela, les hommes continuent de construire au pied des volcans, ou dans des zones marécageuses sujettes aux ouragans, comme à La Nouvelle-Orléans… Non, père Brennan, l'histoire ne décrit pas seulement ce que nous avons été, elle décrit ce que nous sommes.

– Tout ça est bien joli, Votre Éminence, mais en quoi l'histoire va-t-elle nous aider à résoudre le problème que nous posent Cyrille I^er^ et ses petits copains nuisibles du Kremlin ? »

Spada haussa les épaules, puis referma la biographie de Saladin et ôta ses gants blancs. Apparaissant comme par magie, un jeune prêtre prit tout de suite le livre, qu'il posa sur un plateau en plastique spécial

à pH neutre avant de se retirer comme il était venu.

« Nous sommes à peine implantés en Russie, reprit le cardinal avec irritation quand le bibliothécaire fut reparti. À peine sept cent mille catholiques, tout juste quelques milliers de plus que les Juifs. Poutine a fait des métropolites orthodoxes des oligarques du régime pendant que nos églises se font caillasser quand on ne tire pas sur elles. Il utilise l'Église orthodoxe comme instrument pour conquérir des territoires extérieurs – *nos* territoires. Tout le monde s'est laissé leurrer par l'idée fausse que l'ours russe dormait tranquillement et que les problèmes du jour étaient à chercher du côté de la Chine ou du Proche-Orient. Mais, en réalité, la Russie n'a jamais cessé d'être ce qu'elle était avant la guerre froide. C'est elle et elle seule qui continue à poser problème – elle et la mafia impie, schismatique et idolâtre qui lui sert d'Église. Les Russes tiennent l'Europe à la gorge avec leur gaz et leur pétrole, ils tirent plus d'or de leur sol que l'Afrique et le Canada réunis, et ils possèdent toujours vingt-deux mille chars parfaitement adaptés à toutes les autoroutes d'Europe, à commencer par les allemandes et les françaises. L'ours russe a un œil ouvert en permanence, même quand il somnole.

– Dans ce cas, qu'allons-nous faire ?

– Vous surveillez Holliday depuis son départ de Washington, il me semble ?

– De loin, mais nous suivons ses allées et venues.

– Et alors ?

– Il a été localisé avec sa cousine et son mari en Éthiopie, puis il a disparu à l'intérieur du continent pendant plusieurs semaines pour refaire surface à Khartoum il y a neuf jours. De là, il a pris l'avion pour Istanbul en compagnie de deux hommes : un Russe nommé Genrikhovitch qui est archiviste au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, et un Noir dont nous ignorons l'identité.

– Africain ? Américain ?

– Il ne doit pas y avoir beaucoup d'Africains qui parlent russe aussi couramment que ce type-là.

– Cubain, peut-être ?

– Possible. Quoi qu'il en soit, ils ont franchi la frontière pour entrer en Bulgarie et nous avons perdu leur trace après ça.

– Retrouvez Holliday. C'est un adversaire de taille, mais il est possible qu'il soit à la recherche d'*Al-Husam Min Warda*. Et si nous le retrouvons, il nous permettra peut-être de découvrir cette mystérieuse Épée de la Rose et ses secrets.

– De quels secrets parlez-vous ?

– La rose est un symbole prégnant dans de nombreuses religions. Pour nous, elle représente les premiers martyrs chrétiens et la Sainte Vierge. Dans d'autres cultes, elle figure le silence. À Rome, on posait une rose près du seuil des maisons où se déroulait une entrevue secrète. On peut également voir dans les cinq pétales de la fleur d'églantier les cinq plaies du Christ, ou les sections d'une rosace de cathédrale.

« Quant à l'épée, elle pourrait renvoyer à la cinquième épée de douleur, celle qui perce le cœur de Marie quand son fils meurt sur la croix et que l'obscurité se fait sur le pays… Bref, l'Épée de la Rose peut sans doute s'interpréter de cent façons différentes.

– Et vous n'avez rien trouvé d'intéressant dans le livre en arabe ?

– Seulement une chose. Un verset du coran dit : "Si tu désires voir la gloire de Dieu, contemple une rose." »

Le prélat repoussa sa chaise et se leva, imité par Brennan.

« Selon certains, aussi, la rose symbolise le sang du prophète », ajouta-t-il.

L'Irlandais hocha la tête comme s'il comprenait, ce qui n'était pas le cas, Spada en était sûr. Puis il tapota la poche de sa soutane noire, sans doute pour s'assurer que ses cigarettes et son briquet s'y trouvaient bien et qu'il pourrait en allumer une dès sa sortie de la bibliothèque. Il se détournait déjà pour gagner la porte quand la voix menaçante du cardinal lui fit faire volte-face.

« N'oubliez jamais ceci, Thomas Brennan : si vous jouez vis-à-vis de moi le rôle d'un rémora auprès d'un requin, je joue moi-même ce rôle auprès de gens bien plus puissants que moi. Plus puissants même que le Saint-Père ou n'importe quel roi ou président. Ne perdez pas cela de vue.

– Je saurai m'en souvenir, Votre Éminence, assura Brennan, pas du tout impressionné par ce qu'il considérait comme une ineptie de plus dans la bouche de son supérieur. Si toutefois vous voulez bien me préciser ce que vous attendez de moi.

– Ce que j'attends de vous, c'est que vous preniez contact avec les Pesek. Lui est tchèque et parle certainement le russe puisqu'il a été élevé pendant l'ère soviétique. Je m'avancerais moins en ce qui concerne sa psychopathe de femme à l'épingle à chapeau meurtrière. Mais, quoi qu'il en soit, Holliday doit être mis hors d'état de nuire d'une manière ou d'une autre et vous devez à tout prix empêcher Cyrille de mettre la main sur l'Épée de la Rose.

– Et… pour Cyrille lui-même ?

– Si nous voulons survivre, le cœur même de l'Église orthodoxe doit être annihilé et son hégémonie sur le peuple russe réduite à néant. Pour tuer un serpent, ce n'est pas la queue qu'on lui coupe, Brennan, mais la tête.

– "Qui me débarrassera de ce prêtre turbulent ?" dit l'Irlandais, citant Henry II d'Angleterre avec un petit sourire.

– Tiens donc, Thomas ! s'exclama Spada. Vous n'êtes pas si inculte en histoire, à ce que je vois. »

16

Après avoir cheminé dix minutes dans le tunnel, Holliday et ses compagnons atteignirent un passage latéral plus étroit, revêtu de briques, qui, à en croire l'odeur, devait mener aux égouts. Holliday fit halte et tendit l'oreille. Jusqu'ici, aucun bruit n'avait signalé la présence de poursuivants derrière eux, mais il savait que cela ne durerait pas. Le commando d'OMON comptait vraisemblablement parmi ses membres un ou deux types des *spetsnaz*, les forces spéciales d'intervention, et ces gens-là n'abandonnaient jamais. Ils finiraient par découvrir le loquet brisé à l'entrée du conduit et se lanceraient à leurs trousses telle une meute de chiens hurlants sur la piste d'un renard.

Une grille rouillée identique à celle de la chaufferie fermait la galerie, mais, se servant une nouvelle fois de la clé à molette comme d'un levier, Holliday en arracha complètement le loquet. Peu importait : si les OMON parvenaient jusqu'à cet endroit, tenter de les berner en camouflant les dégâts ne serait qu'une perte de temps.

« Par ici ! » ordonna-t-il.

Genrikhovitch eut un mouvement de recul.

« Mais… ça sent… les excréments », objecta-t-il en fronçant le nez.

Holliday soupira, plus que lassé des jérémiades du Russe.

« Écoutez, dit-il. Personnellement, je me fiche pas mal que vous veniez ou non avec nous. Mais le canal où nous sommes aboutit presque certainement à la Neva, et vous pouvez être sûr que c'est là qu'on nous attend. Maintenant, à vous de voir si vous préférez patauger dans la merde ou prendre une balle dans la tête. »

Eddie lui donna le projecteur et les deux hommes s'avancèrent dans le passage. Pendant quelques secondes, aucun mouvement ne se produisit derrière eux, puis la réalité finit par s'imposer à l'archiviste resté seul dans le noir et il les suivit. La puanteur, qui s'intensifiait à chaque pas, devint vite accablante.

« *¡ Querido Dios !* La merde russe pue encore plus que la cubaine ! s'exclama Eddie, au bord de la suffocation.

– Sans blague ? » grommela Holliday.

Ils poursuivirent leur chemin, les murs et le plafond voûté du tunnel se couvrant de plus en plus de suintements et de moisissures au fur et à mesure de leur avancée. Les briques du sol, pourries d'humidité, s'effritaient sous leurs pieds, et, de temps à autre, un piaulement indigné se faisait entendre tandis qu'une ombre détalait pour échapper au faisceau lumineux du projecteur.

« Des rats, marmonna Eddie. Je déteste ces putains de rats.

– Oui, on sait », dit Holliday.

Au bout de dix minutes, ils débouchèrent dans ce qui semblait être un collecteur principal. Deux trottoirs de ciment bordaient un fleuve d'effluents brunâtres qui s'écoulait paresseusement de droite à gauche en charriant des îlots informes de consistance plus solide.

La maçonnerie, ancienne et en piteux état, était rapiécée par endroits avec des plaques de mortier disparates. Les trottoirs, larges d'une soixantaine de centimètres, dominaient d'à peine un mètre le flot de

lave fangeuse. Tapissés de boue, ils semblaient d'autant plus traîtres et dangereux que les murs incurvés obligeaient les imprudents qui s'y aventuraient à marcher presque accroupis.

« On dirait de la diarrhée, murmura Genrikhovitch, horrifié.

– Une rivière de diarrhée russe », précisa Eddie.

Choqué par l'image répugnante, Holliday grimaça en réprimant un haut-le-cœur.

« Je suis perdu, avoua-t-il. De quel côté faut-il aller ? Vers la droite ou la gauche ?

– Cette saloperie coule d'est en ouest, si ça peut t'aider, répondit Eddie sans hésiter. Peut-être légèrement vers le nord-ouest.

– Tu es sûr ?

– Oui. J'ai une boussole dans la tête, et elle ne me trompe jamais.

– Si ce que vous dites est vrai, nous devrions partir vers l'est, intervint Genrikhovitch. C'est la direction du centre-ville, à l'opposé de la Neva. Nous pourrions peut-être trouver un accès au métro en allant par là.

– D'accord, acquiesça Holliday. Marchez juste derrière moi, et gare aux faux pas. »

Il se courba en deux et se risqua sur le rebord glissant, longeant vers l'amont le flux immonde agité de lents tourbillons.

Il ne fallut pas plus de quelques minutes pour que les trois hommes, forcés de s'appuyer au mur poisseux pour conserver l'équilibre, soient couverts de crasse et leurs chaussures badigeonnées de matière fécale séculaire. De loin en loin, l'un ou l'autre dérapait et plongeait un pied dans le canal. En désespoir de cause, totalement crottés, ils abandonnèrent toute idée de se tenir à distance même réduite du liquide infect et se résignèrent à marcher dedans, enfoncés jusqu'aux genoux, avec, au moins, un sol plus sûr sous les pieds et un plus grand dégagement au-dessus de la tête. À plusieurs reprises, Holliday sentit des mouvements anormaux dans le courant qu'ils remontaient, comme si quelque chose d'innommable le frôlait. Quelque chose qui nageait…

Au bout d'une éternité, ils arrivèrent à un carrefour à deux étages où les égouts du niveau supérieur déversaient en cascades putrides leurs immondices dans un vaste bassin ouvrant sur plusieurs galeries plus importantes.

Holliday resta un instant interdit devant ce spectacle nauséeux. Des passerelles encroûtées de moisissures et de dépôts infects enjambaient le réservoir : l'endroit était donc conçu pour accueillir des visiteurs ! On eût dit une sorte de cathédrale hideuse. Les stalactites de matières douteuses qui s'étaient formées sur les murs circulaires affectaient même la forme de tuyaux d'orgue.

De l'autre côté du bassin, qu'ils traversèrent sur une des passerelles, ils découvrirent un réduit en ciment qui devait servir de lieu de repos pour les égoutiers. Eddie trouva particulièrement cocasse que la pièce comporte des toilettes et il passa un bon moment à pouffer sans pouvoir se retenir, tout en marmonnant dans sa barbe en espagnol. Le local était aussi un vestiaire, avec des armoires métalliques contenant vêtements de protection, casques, bonbonnes d'oxygène et masques.

« Nous allons nous changer, dit Holliday. Nous ne pouvons quand même pas retourner dans le monde normal couverts de merde. Avec ces frusques, nous aurons au moins l'air d'employés autorisés.

– Nous sommes au-dessus de la station de métro Pushkinskaïa, déclara Genrikhovitch.

– Comment le savez-vous ? » demanda Holliday.

Le Russe désigna du doigt un écriteau émaillé à demi caché par des taches de gadoue ancienne : Пушкинская М.

« Au-*dessus* de la station ? Pas en dessous ?

– Pour construire le métro de Saint-Pétersbourg, il a fallu creuser très profondément afin d'atteindre la roche. La ville est construite sur l'estuaire de la Neva et de la Fontanka.

– Et qu'y a-t-il au-dessus de nous ?

– La gare de Vitebsk.

– Où vont les trains qui en partent ?

– Ils desservent essentiellement l'Europe de l'Ouest. Et aussi Kaliningrad et Smolensk, si mes souvenirs sont bons.

– Les gares doivent être surveillées, objecta Eddie en secouant la tête. Ne serait-ce que par des systèmes électroniques.

– À quelle distance sommes-nous de l'Ermitage ?

– Quinze cents mètres. Peut-être un peu plus.

– Trop près, assura le Cubain. Ils ont dû établir un périmètre de sécurité d'au moins autant, à l'heure qu'il est.

– Ma sœur Marina et moi possédons une maison de campagne à Novoye Devyatkino. C'est le terminus de la ligne 1 du métro.

– Je doute que votre sœur soit ravie à l'idée d'accueillir des fugitifs chez elle, remarqua Holliday.

– Marina est rarement là. Elle travaille aux Nations unies, à New York. Je séjourne dans notre datcha plus souvent qu'elle.

– Nous devons nous éloigner le plus possible, *mi coronel*, argumenta Eddie. Et j'aimerais bien me laver, aussi…

– Bon, d'accord, dit Holliday. Va pour la datcha. »

17

La résidence d'été de Marina et Viktor Genrikhovitch ressemblait à la maison en pain d'épice d'Hansel et Gretel qui se serait égarée au milieu d'un grand ensemble. À une époque révolue, Novoye Devyatkino avait été un coin de campagne riante émaillée de fermes et de résidences secondaires cossues construites au bord des lacs et des rivières, nombreux à cet endroit.

En ce temps-là, le paysage consistait en de vastes forêts de frênes, aulnes, bouleaux et pins, entrecoupées de coteaux et de prairies où éclataient les couleurs vives des fleurs sauvages. Puis, dans les années 1950, après les purges brutales ordonnées par Staline, Leningrad avait connu une triste renaissance architecturale et Novoye Devyatkino s'était couvert d'une forêt d'un genre nouveau composée de barres d'immeubles grises et sans âme évoquant plutôt un goulag vertical qu'un lieu de vie destiné à des familles.

La construction de ces tours avait été bâclée, les services et les espaces verts totalement oubliés, si bien que les malheureux contraints d'habiter là pour la seule raison qu'il fallait justifier l'extension du métro menaient une existence des plus cafardeuses. À l'aube des années 1970, la zone n'était déjà plus qu'une concentration de taudis, et quand survint la chute de l'Union soviétique, elle était devenue carrément dangereuse.

Après la fin du communisme, Novoye Devyatkino subit une seconde métamorphose. La plupart des vieilles barres furent détruites pour faire place à une nouvelle génération d'immeubles avec ascenseurs en état de marche, logements assez spacieux pour être vivables et accès facile aux services publics, commerces et autres activités de loisirs. Ainsi réhabilitée, cette banlieue devint une solution alternative moderne et attrayante pour les Pétersbourgeois fatigués du centre-ville et de ses grands appartements du XIX^e^ siècle aux loyers exorbitants, à la plomberie défaillante et aux fenêtres laissant passer les courants d'air.

Quelques-unes des datchas d'origine avaient cependant survécu à toutes ces transformations, et celle des Genrikhovitch en faisait partie. La maison était constituée d'un rez-de-chaussée en brique et pierre et d'un unique étage en planches comportant deux chambres. Un bandeau rustique tarabiscoté soulignait son toit en bardeaux très pentu. Sous un auvent bricolé contre un des pignons stationnait un vieux minibus UAZ Buhanka – « miche de pain », en russe –, réplique du mythique Volkswagen « combi ». Le véhicule, constellé de taches de rouille traitées au minium semblait avoir au moins l'âge de Genrikhovitch.

Le rez-de-chaussée se divisait en un vaste séjour orné d'une imposante cheminée de pierre, une salle à manger et une cuisine campagnarde à l'arrière. Un mur de la grande pièce était occupé du sol au plafond par une bibliothèque faite d'étagères soutenues par des briques et remplies de romans policiers en langue anglaise dont les plus anciens remontaient au XIX^e^ siècle.

Dans ce qui avait été un réduit servant de garde-manger, Marina était parvenue à loger des toilettes, et elle avait remplacé les fenêtres du salon par des portes-fenêtres donnant sur une petite terrasse. Une salle de bains séparait les deux chambres à coucher de l'étage.

Le mobilier, essentiellement d'époque victorienne, comprenait des lirettes et quelques fauteuils en osier d'aspect très inconfortable qui devaient être aussi vieux que la maison.

« Cette datcha faisait partie de la dot de mon arrière-grand-mère quand elle a épousé mon arrière-grand-père, expliqua Genrikhovitch. Elle était la fille d'un amiral et lui était professeur à l'école de gendarmerie maritime. Il enseignait la navigation au sextant et les mathématiques. Il n'a pas été mis à la porte après la révolution parce que, comme il le disait, "même Staline est incapable de changer le cours des astres". C'était quelqu'un de compétent et on lui a donc permis de conserver la datcha, qui est restée dans notre famille depuis. »

Il leur avait fallu près d'une heure pour rejoindre les voies du métro en empruntant une série de tunnels et de bouches d'égout, avant d'émerger soudain sous les voûtes de marbre ornementées de la station de Pushkinskaïa, vêtus de leurs combinaisons de protection doublées de caoutchouc. Genrikhovitch les avait fait monter dans un train de la ligne 1, et, bien avant leur arrivée au terminus de Novoye Devyatkino, ils s'étaient retrouvés seuls dans le wagon, leur odeur infecte ayant chassé les autres passagers.

La datcha, située dans une ruelle bien à l'écart du premier immeuble, était à l'abri des regards. Pendant que Genrikhovitch se faisait couler un bain, Holliday et Eddie, munis d'une savonnette, gagnèrent un ruisseau qui bordait la propriété pour s'y plonger après s'être dépouillés de leur tenue d'égoutier. L'eau était glaciale, mais tous deux auraient volontiers supporté une température encore plus basse pour se débarrasser de la puanteur qui leur collait à la peau.

« Votre sœur doit être une femme plutôt forte, *amigo*, commenta le Cubain un peu plus tard, devant une flambée allumée par Genrikhovitch, en passant un peignoir de soie à motif de dragon rouge qui lui arrivait aux genoux.

– Oui, répondit le Russe comme Eddie s'asseyait sur un pouf de velours afin de se réchauffer près du feu. Quand nous étions petits, déjà, je ne mangeais que du maigre, et elle que du gras. Il y a dans la cuisine un congélateur assez plein pour soutenir un siège.

– Parfait, déclara Eddie. J'ai tellement faim que je pourrais manger un cheval, comme disent les Anglais.

– Je crois que Marina a quelques saucisses de *sudjuk* en réserve, si ça vous fait envie.

– Du *sudjuk* ? Qu'est-ce que c'est ? s'enquit le colosse.

– De la viande de cheval, justement. C'est considéré comme un mets délicat, en Ukraine. Et puisque vous parliez d'en manger…

– *¡ Jesucristo !* s'exclama Eddie. Ils sont fous, ces Russes ! Non, merci bien, *amigo*. Une prochaine fois, peut-être.

– Notre priorité est de trouver de quoi nous habiller, intervint Holliday, qui, plus chanceux que son ami sur le plan vestimentaire, avait réussi à se glisser tant bien que mal dans un pantalon et un vieux pull-over appartenant à Genrikhovitch. Eddie n'a rien à sa taille et je me vois mal descendre en ville fagoté comme je le suis.

– Pas de problème, assura Genrikhovitch. Je vais aller avec oncle Joe jusqu'à l'Univermag pour acheter ce qu'il vous faut, et ensuite je nous préparerai un repas. Avez-vous de l'argent ?

– J'en ai, répondit Holliday. Mais qu'est-ce qu'un Univermag, et qui est oncle Joe ?

– Un Univermag est un… commença l'archiviste avant de tourner un regard interrogateur vers Eddie.

– Une sorte de grande surface, traduisit celui-ci.

– Et oncle Joe ?

– C'est le nom que Marina et moi avons donné au minibus que vous avez vu dehors.

– Parce que ce truc roule ?

– Bien sûr, répliqua le Russe. C'est une pièce de collection. »

Comme promis, Genrikhovitch se mit au volant d'oncle Joe et partit dans un bruit de pétarade. Au bout d'un temps qui sembla interminable, il réapparut avec un large sourire et chargé de sacs. Il avait fait l'emplette de trois tenues complètes, parmi lesquelles figuraient un blouson satiné bleu et blanc du Dynamo Moscou à l'intention d'Eddie et une toque de fourrure de style militaire – une *ouchanka* – ornée de la faucille et du marteau, destinée à Holliday.

À la tombée du jour, l'atmosphère se rafraîchissant, Holliday et Eddie endossèrent leurs nouveaux vêtements avant de s'attabler devant le remarquable repas qu'avait cuisiné leur hôte : du steak cuit au gril accompagné de champignons et de tomates cueillies dans le potager jouxtant la maison. Le dîner fini, ils retournèrent s'installer près de la cheminée du salon avec une tasse de café. Genrikhovitch ayant même rapporté à Eddie une boîte de cigares Partagas Habaneros, le Cubain en alluma un avec un sourire béat.

« Ah, on se sent mieux ! déclara Holliday. Vous avez de vrais talents de cuisinier, monsieur Genrikhovitch.

– Je vous en prie, appelez-moi Viktor, dit le Russe.

– Entendu, Viktor. Je disais donc que le repas était excellent… mais ça n'empêche pas que nous avons toujours un sérieux problème.

– Lequel ?

– Si les gens du FSB savent qui vous êtes, ils ne tarderont pas à trouver cette maison. Nous ne pourrons pas rester ici bien longtemps, et nos faux papiers d'Odessa ne nous servent plus à rien, maintenant.

– La datcha est toujours au nom de mon arrière-grand-mère, Kornilov, mais vous avez raison, ils finiront par faire le lien. Quant à vos papiers, c'est une question à laquelle j'ai beaucoup réfléchi, et je pense avoir résolu la difficulté.

– Expliquez-nous ça.

– La solution est dans ces livres, annonça Genrikhovitch en désignant avec un sourire triomphant les étagères branlantes chargées de romans policiers.

– Lesquels ?

– Oh, plusieurs ! *Le Mouron rouge*, de la baronne Orczy, *Le Prince et le Pauvre*, de Mark Twain, par exemple, ou encore *Armadale*, de Wilkie Collins. Sans parler de *Moonraker*, de Ian Fleming… »

Holliday secoua la tête, perplexe devant l'enthousiasme de l'archiviste.

« Je ne vois pas où vous voulez en venir.

– *Monsieur Ripley* ? *Le Pseudo-Inspecteur Dew* ?

– Ça ne me dit toujours rien, avoua Holliday, tandis qu'Eddie, manifestement hors du coup, continuait à téter son cigare.

– *Chacal* ? » insista Genrikhovitch avec agacement.

Et cette fois, Holliday crut deviner : dans tous les romans mentionnés par le Russe, un personnage empruntait le nom d'un autre.

« L'usurpation d'identité ? proposa-t-il.

– Voilà ! Et plus exactement une technique appelée *ghosting*, qui consiste à emprunter l'identité d'un mort. »

Genrikhovitch sortit de la poche intérieure de sa veste élimée un morceau de papier qu'il tendit à Holliday. Une liste d'adresses, apparemment.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Je réfléchissais à votre problème quand je suis allé faire les courses, et j'ai eu l'idée de m'arrêter chez FloraQueen, une chaîne de fleuristes qui livrent des bouquets et des couronnes.

– Je connais. Nous avons la même chose aux États-Unis.

– Bien. Bref, il semble que cinq habitants de Novoye Devyatkino doivent être enterrés demain. Deux orthodoxes, deux sans confession et un Juif. Le cimetière israélite est à Obukhovo, à l'extrême sud de la ville, et les cimetières orthodoxes au monastère Alexandre Nevski de Ligovka-Yamskaïa, à l'est. Quant aux obsèques laïques, elles se dérouleront au cimetière de Novodievitchi, près de l'Arc de triomphe de Moscou.

« Tous ces cimetières se situent à au moins une heure de métro d'ici. Deux des enterrements sont programmés pour 11 heures, deux pour 13 heures et un pour 14 heures. On peut supposer que les appartements des défunts seront déserts à ces moments-là… »

Genrikhovitch esquissa un sourire sinistre avant de poursuivre :

« Or, il est rare que des cadavres emportent leur passeport et leur portefeuille avec eux dans la tombe… »

Il y eut un long silence qu'Eddie fut le premier à rompre.

« Génial ! » dit-il en ouvrant de grands yeux.

Genrikhovitch plastronnait.

« Et vous ? Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à Holliday.

– Eh bien, Viktor, je crois que nous avons grossièrement sous-estimé vos capacités. Vous avez l'étoffe d'un authentique truand. »

18

L'appartement de feu Ostap Obelovitch Cheburashka et de sa femme Tatiana était situé dans une des plus anciennes tours d'habitation de Novoye Devyatkino. Une simple carte de crédit suffit à faire jouer la serrure rudimentaire de la porte d'entrée. Le logement comptait un salon-salle à manger, une chambre et une cuisine. Il devait y avoir quelque part des toilettes et une salle de bains communes à l'étage. Une *mezouzah* était fixée au chambranle et une *hanoukia* trônait sur un vieux buffet au bois tout marqué d'éraflures, ses neuf branches portant des moignons de bougies. Ostap Obelovitch était mort avant d'avoir à en racheter. Près du chandelier étaient disposées des photographies surexposées d'un jeune couple. L'homme, un ouvrier typique en habits du dimanche, se tenait au côté d'une femme respirant la candeur et la confiance en l'avenir : deux Russes, symbolisant la Russie de Khrouchtchev et du nouveau plan quinquennal qui avait duré huit ans pour n'aboutir à rien. Dans l'air flottait une odeur de bortsch, de tabac froid, de vodka au citron et de rêves avortés. Ostap Obelovitch s'était vraisemblablement retrouvé seul de bonne heure. C'était du moins ce que semblaient indiquer le lit à une place, l'absence de vêtements féminins dans les placards et la poussière omniprésente.

Sur la commode de la chambre, quelqu'un avait étalé un napperon de dentelle où étaient posés une bague, une montre, un portefeuille en plastique fatigué et une collection de médailles. La montre, une Pobeda d'avant la Seconde Guerre mondiale, avait dû être donnée à Ostap par son père. Parmi les décorations, Holliday reconnut la croix de la Valeur militaire pour les opérations en Afghanistan. Dans un cadre argenté figurait une autre photo montrant un Ostap barbu et plus âgé émergeant de la tourelle d'un char d'assaut T-62K, produit dans le cadre du projet Obiekt 166K. Le paysage, tout à fait identifiable, était celui des environs de Kaboul. 1979-1989 : une décennie de défaites, de frustrations, puis, pour finir, d'humiliation pour l'ours russe, et le premier signe tangible de son affaiblissement. Si la CIA avait été plus attentive, elle aurait pu comprendre que cette défaillance annonçait un effondrement imminent de l'État prolétarien.

Mais la vérité ultime de celui qui avait vécu dans ces murs résidait dans un objet à demi caché dans l'ombre de la commode : un dispositif fait d'aluminium émaillé peint en rose, de rivets et de sangles de cuir usées destiné à remplacer la jambe droite qu'Ostap Obelovitch Cheburashka avait probablement laissée en Afghanistan, là où Holliday avait perdu son œil. Autre guerre, autre temps, même région, encore et encore, depuis Alexandre le Grand. Quelle force poussait donc les hommes à tuer et à mourir depuis des millénaires pour les mêmes territoires ? Une jambe sacrifiée. Pour quoi ? Pour qui ? Pour un quelconque matamore du Kremlin ? Un beau gâchis, quel que soit le camp auquel on appartenait.

« Des idées sombres ? demanda Eddie à mi-voix.

– Noires, même », répondit Holliday.

Puis, en bon soldat, il chassa ses pensées moroses et se mit à l'ouvrage. Vingt minutes plus tard, munis du passeport, des laissez-passer et du portefeuille contenant les autres papiers du mort, les trois hommes quittèrent l'appartement pour se rendre à l'adresse suivante sur leur liste. Holliday n'avait voulu prendre ni

la montre, ni la bague, ni les médailles. Ils regagnèrent la datcha en milieu d'après-midi, chacun en possession d'une identité toute neuve.

Ils s'étaient introduits sans difficulté dans tous les logements qu'ils avaient prévu de visiter, mais avaient éliminé d'emblée deux des défunts. Pas plus Holliday qu'Eddie ou Genrikhovitch n'aurait en effet pu se faire passer pour Piotr Fomitch Kalganov, un maître d'école à la retraite de quatre-vingt-treize ans, ou pour Ismail Gasprinsky, un Tatar de Crimée avec des origines cosaques.

« Bien, nous sommes d'accord, dit Holliday après qu'ils eurent étalé leur butin sur la table en bois d'érable de la cuisine. Je suis Dimitri Valentin, Viktor est Ostap Cheburashka et Eddie Vladislav Nikolaïevitch Listyev, fils naturel d'un professeur et d'une étudiante africaine de l'université Patrice-Lumumba qui parle parfaitement le russe pour la bonne raison qu'il n'a jamais vécu ailleurs qu'ici. Reste à espérer que nous n'aurons pas à montrer autre chose que les laissez-passer intérieurs parce que les autres papiers apparaîtraient suspects au premier examen, et les trafiquer ne mènerait à rien. Difficile de croire en me regardant que je puisse être Dimitri Valentin, un ouvrier qui a fait toute sa carrière à l'aciérie de Leningrad avant d'être licencié en 1990 ! À mon avis, si quelqu'un veut vraiment vérifier notre identité, le mieux à faire sera de prendre nos jambes à notre cou.

– D'accord. Et maintenant, que fait-on ? demanda Eddie.

– Bonne question. Que fait-on à présent ? » répéta Holliday en se tournant vers Genrikhovitch.

Le Russe fit la moue, remonta ses lunettes sur son long nez, puis hocha finalement la tête.

« J'y ai bien réfléchi. Là encore, nous sommes tributaires de l'histoire. Nous savons que l'œuf de Fabergé exposé dans une vitrine de l'Arsenal du Kremlin au côté d'autres objets précieux ayant appartenu aux Romanov est un faux, même si l'imitation est presque parfaite. Nous savons également que ce faux a été confectionné entre 1904 et 1934, sans doute dans le but d'éviter que le secret contenu dans l'original ne tombe entre les mains de gens comme Staline ou, surtout, Beria, dont nous avons vu qu'il était partie prenante dans cette affaire dès 1944, date à laquelle lui fut remise la troisième épée.

– *Polaris*, l'Épée du Nord, précisa Holliday.

– *Polaris*, oui. Il est vraisemblable que Beria soit parvenu à déchiffrer le message dissimulé sur l'épée, et si, comme je le crois, ce message l'a conduit à l'œuf du Kremlin, il se sera retrouvé devant la copie et n'aura pas pu aller plus loin.

– Cela ne nous avance pas à grand-chose, remarqua Holliday. La substitution aurait pu avoir lieu à n'importe quel moment. Le poinçon imprimé sur le socle de l'œuf nous fournit une indication sur sa date de fabrication, pas sur celle de l'échange.

– Détrompez-vous, colonel Holliday, cet échange n'a pu se produire qu'à une seule occasion.

– Laquelle ?

– Staline s'était déjà servi des œufs de Fabergé et d'autres objets de collection des Romanov comme moyen de se procurer des devises étrangères. Il était même allé jusqu'à faire vendre aux enchères cinq cents tableaux et sculptures de l'Ermitage. C'est ainsi que votre compatriote Armand Hammer, le magnat du bicarbonate de soude, a pu acquérir un si grand nombre de ces œufs.

– Qu'est-ce que tout ça a à voir avec ce qui nous occupe ? demanda Holliday, une fois de plus horripilé par les interminables digressions de Genrikhovitch.

– Le contexte, colonel Holliday, le contexte ! Qui, vous ne l'ignorez pas, est l'essence même de l'histoire !

– *Jesucristo*, murmura Eddie.

– Poursuivez, dit Holliday.

– Le 22 juin 1941, le Troisième Reich déclara la guerre à l'Union soviétique. Les préparatifs en vue de l'évacuation de l'Ermitage commencèrent dès le lendemain et, le 1er juillet, soit moins de deux semaines plus tard, un bon million et demi d'œuvres d'art du musée avaient été transportées à l'abri par train et sous bonne garde. Avant même le 20 juillet, l'ensemble des collections avait été déménagé. Staline, pragmatique comme toujours, jugea bon de faire emballer et déplacer de la même manière les trésors du Kremlin, dont le fameux œuf. Tous ces objets demeurèrent en sûreté jusqu'en octobre 1945, puis retrouvèrent leur place, les uns à l'Ermitage, les autres à l'Arsenal du Kremlin. Et je pense que l'original de l'œuf fut remplacé par la copie sur les lieux où il était caché.

– C'est-à-dire ?

– À Sverdlovsk, ce qui ne manque pas de sel.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Sverdlovsk, vous le savez sans doute, a retrouvé en 1991 son nom d'avant l'époque soviétique : Ekaterinbourg…

– C'est là que les Romanov furent assassinés. Dans la fameuse "maison à destination spéciale", dont John Boyne parle dans un roman.

– Tout à fait. C'est ainsi que le camarade Lénine désignait la maison Ipatiev, où le tsar et toute sa famille furent abattus à l'aube du 17 juillet 1918, dans la cave, ironie supplémentaire.

– Pourquoi ?

– Les trésors de l'Ermitage et du Kremlin étaient répartis entre trois endroits différents de Sverdlovsk : une galerie d'art, une église catholique et la maison Ipatiev, qui avait été transformée à l'époque en musée de propagande antireligieuse.

– Et c'est justement là qu'était stocké l'œuf du Kremlin ?

– J'ai vérifié les registres. La caisse contenant l'œuf est effectivement restée entreposée dans la maison Ipatiev pendant toute la durée de la guerre.

– Quelles sont les chances qu'il y ait encore là-bas des gens informés de ce qui s'est passé ?

– Eh bien, elles sont très loin d'être nulles, figurez-vous, répondit Genrikhovitch avec un sourire. La "maison à destination spéciale" a été rasée en 1977 sur ordre de Boris Eltsine, mais une église orthodoxe – l'église Sur-le-Sang-Versé – a été construite sur son emplacement dans les années 2000. Elle abrite un musée dédié aux Romanov dont le conservateur, Anton Zukov, se trouve être le fils de l'employé de l'Ermitage chargé d'inventorier ce que contenait la maison Ipatiev pendant la guerre.

– Donc, en route pour Ekaterinbourg ?

– C'est ce que j'allais vous suggérer, acquiesça l'archiviste.

– Mais comment nous y rendre ? Le FSB doit avoir l'œil sur les gares et les aéroports.

– Nous pouvons aller en voiture jusqu'à Tosno, à environ quatre-vingts kilomètres d'ici. C'est le premier arrêt sur la ligne Saint-Pétersbourg-Moscou et la gare ne sera sûrement pas surveillée.

– La police de la route a dû établir des barrages sur tous les axes.

– Avec les effectifs dont elle dispose, c'est tout juste si elle peut en installer un tous les cent kilomètres. Et puis je sais comment m'y prendre avec ces policiers-là. Les temps difficiles ont fait d'eux des voleurs en uniformes, ni plus ni moins. Une poignée de roubles nous tiendra lieu de passeport, à condition que nous cachions notre ami cubain à l'arrière du minibus. Je crains qu'il n'attire un peu trop l'attention.

– Quand pouvons-nous partir ?

– Demain matin. La Flèche rouge quitte Saint-Pétersbourg chaque jour à 13 heures et fait halte à Tosno vingt-cinq minutes plus tard. Nous devons y être un peu avant.

– La Flèche rouge ? répéta Holliday.

– C'est un train célèbre, expliqua Genrikhovitch. Son surnom est *Letayushchii Bordel*.

– Le Bordel volant ? » traduisit Eddie en éclatant de rire.

19

À trente-huit ans, Brinsley Whitman Havers occupait les fonctions d'assistant du vice-conseiller à la sécurité nationale à la Maison-Blanche. Plus jeune agent à jamais avoir obtenu ce poste, sa réussite le rendait d'autant plus fier qu'il était né à May Pen, paroisse de Clarendon, à la Jamaïque, sous le nom de Paramahansa Kumar Aggarwal, fils putatif de Rambhan Kundgolkar Aggarwal, grossiste en agrumes pour les jus de fruits Trout Hall.

Sa mère, Aishwarya Vrinda Aggarwal, avait épousé à dix-sept ans Rambhan Kundgolkar qui, beaucoup plus âgé qu'elle, s'était révélé incapable de consommer le mariage et de la féconder. Il n'y avait par conséquent rien de surprenant à ce que la jeune femme esseulée, que quinze mille kilomètres séparaient en outre de sa famille établie à Mangalore, soit allée chercher l'amour ailleurs. Et il était encore moins surprenant qu'elle l'ait trouvé auprès d'un don Juan local de fâcheuse réputation nommé Nedrick Samuels dont les hommes mariés fuyaient la compagnie autant que leurs épouses la recherchaient.

Paramahansa Kumar fut le fruit de cette liaison illicite. Doué toutefois d'un sens des responsabilités limité, Nedrick préféra transporter discrètement ses quartiers dans la paroisse Sainte-Anne dès les premiers signes révélant l'infidélité d'Aishwarya Vrinda. À Mangalore, celle-ci aurait presque certainement été fouettée par son conjoint ou par son père comme le voulait la tradition, mais, eu égard à ses propres insuffisances, Rambhan Kundgolkar décida de reconnaître l'enfant, même si celui-ci était bien plus noir de peau qu'aucun membre de la famille Aggarwal.

Au décès de son mari, qui survint alors qu'elle avait vingt-huit ans, Aishwarya Vrinda liquida les actifs de la société de gros, alla s'installer à New York et y ouvrit dans la 28e Rue Est une épicerie qu'elle baptisa « Chez Aggarwal ». Cinq années plus tard, désormais authentiques citoyens américains, elle et son fils brûlaient leurs passeports jamaïcains rouge et or dans la poubelle à l'arrière de ce premier magasin. Quelque temps encore et « Chez Aggarwal » avait essaimé dans tout l'État de New York.

À dix-huit ans, sur le point d'entrer à la faculté de droit de Harvard, Paramahansa Kumar Aggarwal changea légalement de patronyme avec la permission de sa mère. Devenu Brinsley Whitman Havers, il gomma ses dernières traces d'accent jamaïcain et tourna le dos à son passé. Il signala comme en passant à ses condisciples que son nom complet était en réalité Brinsley Whitman Havers III, insista pour qu'on l'appelle « Whit », et poursuivit son ascension sans se retourner.

Et à présent, c'était bien ce génie de trente-huit ans, titulaire d'un doctorat de Harvard avec les félicitations du jury, qui descendait l'escalier de l'aile ouest de la Maison-Blanche pour aller assister à une réunion avec son chef direct et le conseiller à la sécurité nationale en personne.

Whit Havers parvint au rez-de-chaussée, tourna à gauche et toqua à la porte du conseiller.

« Entrez », cria la voix rocailleuse du général George Armstrong Temple, l'âme de la NSA.

Whit ne se le fit pas dire deux fois et poussa la porte. La pièce était éclairée sur deux côtés par de hautes fenêtres donnant, vers le nord, sur l'allée principale et l'entrée de Pennsylvania Avenue, et, vers l'ouest, sur West Executive Avenue, désormais fermée au public. Les vitres du conseiller, comme toutes celles de la Maison-Blanche, étaient bien sûr blindées.

Le général n'était pas assis derrière un bureau – il n'y en avait pas dans la pièce –, mais à une longue table de conférence entourée de douze fauteuils. Il était en bras de chemise, les manches remontées jusqu'aux coudes, et portait des bretelles en cuir tressé. Des lunettes demi-lune rouge vif étaient perchées au bout de son nez boursouflé de gros buveur.

Il pesait au bas mot cinquante kilos de trop, fumait des cigares à la chaîne et respirait comme un asthmatique. Au secrétariat, à l'étage, on prenait les paris sur le nombre de mois qu'il tiendrait encore avant de tirer sa révérence. Whit, pour sa part, s'abstenait de tout pronostic : le général, à l'instar de Dick Cheney, avait peut-être des artères en fibrociment et un foie aussi mité qu'un gruyère, mais il enterrerait probablement tout le monde. Les carnes dans son genre ne mouraient jamais. La mort elle-même les craignait trop pour s'en approcher à moins d'un kilomètre.

La seule autre personne présente était J. Hunter Kokum, le supérieur de Whit et le second de Temple. Sexagénaire, Kokum avait le teint d'un spectre et la maigreur d'un épouvantail. À ses moments perdus, il élevait des pur-sang dans le Kentucky. Issu d'une famille de milliardaires du pétrole, il avait été directeur adjoint des opérations à la CIA, et, avant cela, sous-directeur du FBI – toujours le bras droit, jamais le chef. Mais J. Hunter Kokum affectionnait les rôles d'éminence grise, sachant qu'en politique la sagesse recommandait d'œuvrer en coulisse plutôt qu'au grand jour.

« Asseyez-vous », ordonna Temple.

Whit prit place dans le fauteuil le plus proche de la porte, qui se trouvait être le plus éloigné du général.

« Parlez-nous de Pierre Ducos, dit Kokum.

– Eh bien…

– Un instant, grommela le général en allumant un nouveau cigare. Pas d'iPad, d'Android ni de BlackBerry ? Pas même un dossier ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

– Whit préfère tout garder dans sa tête, susurra Kokum, un pâle sourire étirant ses lèvres minces. Il pense que c'est plus sûr.

– Sans blague ? » dit Temple, visiblement impressionné.

Kokum adorait exhiber Whit comme un singe savant. Bien que le jeune homme ait cela en horreur, il laissait faire, certain que, son heure venue, ce serait lui qui prendrait la place de son chef. Peut-être pas sous la présidence actuelle, ni sous la suivante, mais tôt ou tard.

« Alors, Ducos ? insista Kokum.

– Pierre Armand Ducos, de nationalité française. Né de Marie Yvette Ducos, décédée, et d'André Ducos de Saint-Clair, duc héréditaire de Bourgogne, également décédé, ce qui fait de leur fils unique, Pierre Ducos, l'héritier du titre et du duché, récita Whit.

– Un noble, répéta le général de sa voix essoufflée sans cesser de téter son cigare. Voyez-vous ça, un duc de mes deux.

– Ducos vit à Domme, un village d'Aquitaine, en France, où il exerce prétendument le métier d'avocat. Domme compte moins de mille habitants. Il y a sept cents ans, c'était une place forte des Templiers. Une rumeur a même circulé selon laquelle le Graal y aurait été caché à une époque.

– Vous avez dit que Ducos exerce *prétendument* comme avocat. Qu'entendez-vous par là ?

– En réalité, il ne fait que gérer le patrimoine de trois personnes qui sont les administrateurs d'une certaine entreprise Pèlerin et Cie. Mais Pèlerin n'est qu'une façade, une société-écran entièrement contrôlée par Ducos lui-même et qui détient une participation majoritaire dans trois banques suisses et deux banques des îles Caïmans, ainsi qu'une part importante de Bank of America, JPMorgan Chase et MetLife, sans parler d'un portefeuille d'actions minoritaires dans plusieurs autres établissements financiers. En plus de cela, Pèlerin a également massivement investi dans des pétrolières comme Standard Oil, Halliburton, ExxonMobil, Lukoil…

– Lukoil ? répéta le général Temple en ouvrant de grands yeux. Le consortium pétrolier russe ?

– Oui.

– Continuez, mon garçon. »

Je ne suis pas ton garçon, songea Whit. *Je ne suis le garçon de personne, excepté de ma mère.*

« La liste est pratiquement sans fin, mon général, dit-il en souriant. Pèlerin possède plus de mille milliards de dollars d'actifs répartis dans presque tous les pays de la planète, sans omettre la Chine.

– Et tout ça entre les mains d'un avocaillon dans un trou paumé du sud-ouest de la France ? Ça ne tient pas debout.

– En effet, mon général, ça paraît absurde.

– Il y a une explication ?

– Disons plutôt des rumeurs…

– Quelles rumeurs ?

– Des rumeurs selon lesquelles Ducos serait lui-même une façade, comme Pèlerin et Cie.

– Et qui serait derrière ? Les Rose-Croix, les francs-maçons, les Illuminati, le fan-club de Dan Brown, les Shriners ou je ne sais quels zozos ?

– Non, mon général.

– Alors qui ? Le club Bilderberg ? Les conspirateurs du "Nouvel ordre mondial" ? Le Comité national républicain ? Accouchez, mon vieux, je n'ai pas toute la journée, nom de Dieu !

– J'en suis tout à fait conscient, mon général, mais voyez-vous, le problème, avec les sociétés secrètes, c'est que, pour rester secrètes, elles ne doivent être connues que de leurs seuls membres.

– Vous avez parlé de rumeurs. Soyez plus concret !

– Il semblerait qu'il existe un lien avec les Cinq de Cambridge – Philby, Blunt, Burgess, Maclean, Cairncross et Leo Long.

– Ça fait six.

– C'est vrai, mon général, mais, d'après certaines sources, ils auraient même été plus nombreux. Quoi qu'il en soit, tous appartenaient à un club baptisé Les Apôtres et travaillaient, bien sûr, pour le KGB. Il n'est pas inutile de noter par ailleurs que l'oncle du colonel Peter Holliday, M. Henry Granger, avait rencontré Philby, Blunt et Burgess à l'occasion des opérations qu'il avait menées avec le MI6 pendant la Seconde Guerre mondiale.

– Attendez, mon bonhomme, je commence à m'y perdre. Rappelez-moi d'abord qui est ce colonel Holliday, et quels sont ses liens avec Ducos. »

Whit soupira. Il avait rédigé à l'intention de Kokum une bonne douzaine de notes de synthèse à ce sujet, mais elles n'étaient apparemment jamais parvenues jusqu'au général.

« D'une certaine façon, Ducos n'est lui-même que le gestionnaire de Pèlerin et Cie. C'est Holliday qui est en possession de tous les numéros de compte, codes et autres mots de passe permettant d'avoir véritablement accès aux fonds concernés.

– Comment ce colonel s'est-il procuré ces informations ?

– Quelqu'un lui a remis un carnet qui les contient toutes.

– Qui ?

– Un moine du nom de Helder Rodrigues résidant aux Açores.

– Pour quelle raison lui a-t-il donné ce carnet ?

– Nous ne le savons pas vraiment, et Rodrigues est décédé. Il a été assassiné par un Allemand qui s'appelait Kellerman, un adepte de l'hégémonie blanche né d'un père nazi.

– Une société secrète tellement secrète que personne n'en a entendu parler, un moine des Açores qui se balade avec un carnet à mille milliards de dollars en poche, des nazis, un Français… Vous en avez encore beaucoup, des histoires comme ça, fiston ? »

Fiston ! Whit sentit son poil se hérisser, mais, une fois de plus, il ne releva pas, se rappelant opportunément que Temple appartenait à la vieille école, et qu'il était tout de même le supérieur de son supérieur.

« Il existe des preuves de tous les éléments que j'ai mentionnés, mon général, répondit-il. Je peux vous les soumettre, si vous le désirez.

– Grands dieux, non ! s'exclama Temple, qui soupira à son tour avant de reprendre : Écoutez… M. Kokum m'a informé que, selon nos renseignements les plus fiables, Poutine et certains de ses petits copains sont en rogne. Je veux savoir pourquoi. Pas de dissertation de cinquante pages, mais un résumé précis, *illico*. Vous n'avez qu'à vous dire que vous êtes en finale du concours de débat universitaire, Harvard contre Tuft's. Allez-y. Vous avez trente secondes. »

Whit resta pantois. La finale Harvard-Tuft's avait été son plus grand triomphe. Comment Temple pouvait-il le savoir ? En fin de compte, c'était un homme plein de ressources, sous ses apparences

trompeuses. Ce n'était décidément pas pour rien qu'il exerçait les fonctions de conseiller à la sécurité nationale.

« Déjà dix secondes de passées, monsieur Havers. »

Whit ferma les yeux. L'exercice était à sa portée. Il se lança.

« Le lieutenant-colonel des rangers Peter Holliday, ex-enseignant à l'Académie militaire de West Point, a eu par hasard vent d'un secret que les Russes protègent depuis la période prérévolutionnaire. Poutine s'apprête à avancer ses pions pour consolider son pouvoir et refaire de son pays une superpuissance. Holliday pourrait l'en empêcher.

– Est-ce souhaitable ? demanda Temple à Kokum.

– Absolument pas, mon général. D'ici cinq ans, la Russie sera devenue notre principale source étrangère d'approvisionnement en hydrocarbures. Le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord sont des pétaudières depuis que leurs peuples se sont avisé qu'ils avaient des crétins pour dirigeants. Poutine nous est nécessaire. Nous ne devons pas le contrarier.

– Nous avons quelqu'un dans la région ? s'enquit Temple d'un ton neutre tout en faisant tomber la cendre de son cigare dans le cendrier qu'il avait devant lui.

– Nous avons quelqu'un ? répéta Kokum après s'être tourné vers Whit.

– Oui, monsieur.

– Qui ?

– Un certain John Bone.

– Un homme à nous ?

– Non, monsieur, un indépendant.

– Américain ?

– Irlandais de naissance. Il vit à Londres. En ce moment, il est en mission pour notre compte à Amsterdam… La nouvelle affaire WikiLeaks dont vous nous avez demandé de nous occuper.

– Ah, oui. Un petit traitement préventif, si je me souviens bien.

– C'est cela, monsieur.

– Quel est le palmarès de votre poulain ?

– Trente-deux combats professionnels, trente et une victoires – toutes par K-O –, un match nul.

– Pour quelle raison, ce match nul ?

– Il s'était fait renverser par une voiture une heure avant la rencontre. »

Le général replanta son cigare au coin de ses lèvres.

« Très bien, dit-il à l'adresse de Kokum. "Message bleu" pour l'Irlandais… Votre protégé gérera l'affaire, ajouta-t-il en désignant Whit. Voyons s'il est aussi doué qu'il a l'air de le croire. »

Kokum esquissa un sourire.

« Sincèrement, je ne pense pas que M. Havers ait l'expérience requise pour ce genre de…

– Ce sera lui l'officier traitant, Kokum. Terminé. »

Jeezamplas ! s'exclama Whit dans son for intérieur, si ravi qu'il en repassa à sa langue maternelle. Le langage ésotérique de l'aile ouest avait pour lui un charme infini. L'expression « message bleu », par exemple, ne signifiait rien du tout – « bleu » aurait pu être remplacé par « rouge », « blanc » ou « rose ». Le mot-clé était « message ». Associé à un adjectif de couleur, il formait un euphémisme tout aussi parlant que le terme « traitement spécial ». Il s'agissait ni plus ni moins que d'un ordre de tuer.

Le lieutenant-colonel Peter Holliday était un homme mort.

20

Dans l'imaginaire du commun des mortels, le tueur professionnel type est un cocktail composé d'une dose de Sean Connery pas encore chauve, de deux de Daniel Craig et, peut-être, d'un trait de Matt Damon. Bref, un bel homme athlétique aux nerfs d'acier, amateur de raffinements terrestres et attirant les femmes comme un aimant. Mais, surtout, quel que soit son camp, le tueur professionnel est au fond un patriote.

À cinquante-six ans, avec sa taille empâtée, ses cheveux roux clairsemés et ses lunettes, John Bone ne correspondait en rien à ce portrait. Il adorait les chats, n'aimait rien tant pour son petit déjeuner qu'une assiettée d'œufs sur le plat, frites et haricots blancs à la sauce tomate arrosée d'une bonne tasse de thé, et il lui arrivait de pleurer en écoutant des chansons rock des années 1960. Il tirait quelques maigres revenus d'une petite entreprise, spécialisée dans la conception graphique et l'impression de menus pour les restaurants, qu'il gérait depuis un minuscule bureau situé au-dessus d'un sex-shop de Dean Street, dans le quartier londonien de Soho. Sur le plan scolaire, son seul point fort avait été les langues, qu'il apprenait sans effort. Il en parlait six couramment.

Il était depuis dix-sept ans l'époux d'une femme charmante et sans façons prénommée Alice qui lui avait donné deux filles jumelles, Hailey et Hannah, à présent adolescentes, et possédait 3,2 millions d'euros dans une banque de Guernesey, ainsi que 5,8 sur un compte au Liechtenstein.

Il emmenait régulièrement sa famille à Torremolinos, sur la Costa del Sol, où il pratiquait la voile sur des petits dériveurs du genre Flying Junior. Il naviguait généralement seul, Alice ayant peur de l'eau, et les filles ne s'étant jamais vraiment passionnées pour ce sport. Le vert bronze était sa couleur de prédilection, sa chanson préférée était *She's Not There*, par les Zombies, et il était fan de George Clooney. Quant à son choix numéro un en matière d'armes pour le travail rapproché, c'était un rasoir à manche de nacre qu'il rangeait dans son nécessaire de toilette lorsqu'il partait en voyage. Le travail à distance – au fusil de précision ou au missile, par exemple – n'était pas dans ses cordes, et il le laissait à d'autres spécialistes. Sa femme, Alice, ne l'interrogeait jamais sur ses fréquents déplacements à l'étranger, à propos desquels il ne lui fournissait jamais de lui-même la moindre explication.

On ne connaissait à John Bone aucun passé militaire, et, de fait, personne ne savait grand-chose de ses antécédents. Il avait attiré pour la première fois l'attention des services de renseignement en 1980 après l'assassinat de Walter Rodney, un candidat marxiste aux élections du Guyana, l'ancienne Guyane britannique. Rodney fut tué dans sa voiture par l'explosion d'une bombe artisanale qu'il s'apprêtait à poser devant un poste de police. D'après des témoins, il avait reçu l'engin des mains d'un sergent des forces armées du pays répondant au patronyme de Gregory Smith. Or l'armée du Guyana assura n'avoir jamais eu dans ses rangs aucune recrue de ce nom, sergent ou pas.

La CIA, qui surveillait de près Walter Rodney à l'époque, fut d'autant plus encline à juger crédible cette assertion que la population du Guyana comptait remarquablement peu de roux flamboyants au teint pâle brûlé par le soleil s'exprimant avec un fort accent dublinois. John Bone avait alors vingt-quatre ans. Il apparut par la suite que le jeune homme avait été à la solde du président en exercice, Forbes Burnham, et

des militaires qui dirigeaient son parti, le Congrès national du peuple. L'assassinat de Rodney avait-il été son tout premier contrat ? Cela ne put pas être établi avec certitude, mais sa carrière fut désormais suivie avec grand intérêt par la CIA et de nombreux autres organismes, qui louèrent ses services à de multiples occasions.

En ce soir d'octobre, il se trouvait à Amsterdam, devant le Chipsy King de la rue Damstraat, en train de piocher avec bonheur dans un cornet de frites à l'ail couvertes de mayonnaise. La première fois qu'il était venu en Hollande, il y avait des années de cela, l'association frites-mayonnaise lui avait semblé révoltante, mais, avec le temps, il y avait pris goût et la pratiquait volontiers à présent – du moins quand il était à Amsterdam, loin d'Alice, qui aurait été malade de le voir avaler tout ce gras. Il sourit en songeant à sa femme. Elle était tout ce qu'un homme pouvait désirer. Bonne ménagère, elle gérait aussi la comptabilité de l'entreprise sans négliger pour autant d'élever ses filles, qui avaient de tout temps été des enfants difficiles. Et pour ne rien gâter, c'était toujours une affaire au lit, même après dix-sept ans de mariage. Une perle.

Il goûta quelques frites, puis, prenant la salière sur le comptoir extérieur du stand, il l'agita au-dessus du cornet. Pas très malin, bien sûr, compte tenu de son âge et de sa tension artérielle. Tout en continuant sa dégustation, il ne quittait pas des yeux l'entrée de l'hôtel Doria, coincée entre une pizzeria et un grill mexicain nommé Le Gaucho, de l'autre côté de la rue étroite. Comme souvent à Amsterdam, la réception de l'établissement se trouvait au premier étage, et non au rez-de-chaussée.

Le travail lui avait été confié par son contact habituel aux Pays-Bas, Guido Derlagen, un « consultant en sécurité » au crâne rasé, avec des mains comme des battoirs et un visage en fer de hache. Bone l'aimait bien, sans aller jusqu'à lui faire confiance. En affaires, il avait pour principe de ne se fier à personne, même si, jusqu'à présent, le Hollandais s'était montré réglo. S'il ignorait au juste d'où sortait Guido, il le soupçonnait d'appartenir au Service général du renseignement et de la sécurité – une agence au nom néerlandais imprononçable.

Mais, en l'occurrence, ce n'était vraisemblablement pas pour le compte de ce service qu'il accomplissait cette mission. La cible était une responsable de haut niveau de l'association WikiSpout, l'une des six personnes connaissant la localisation des principaux serveurs et la manière d'y accéder. De nationalité danoise, elle était le numéro un par intérim de l'organisation et s'appelait Caroline Halle Muller. D'après Derlagen, elle logeait au troisième étage de l'hôtel Doria.

Elle apparut enfin, en tout point conforme à la photo que lui avait montrée Derlagen : la trentaine passée, un visage austère, des cheveux tirés en arrière par une coiffure afro bien trop jeune pour elle, une jupe trop courte sur des cuisses sans grâce. Elle portait des sandales Birkenstock, naturellement, et tenait d'une main ferme un attaché-case d'un modèle ancien. Des lunettes démesurées se balançaient au bout d'une chaînette contre sa poitrine qui ballottait sous un chemisier et une veste en tweed. L'amour n'avait manifestement aucune place dans la vie de cette femme, et n'en aurait sans doute jamais. Elle était animée par une Cause, avec un grand C, et cela valait tous les coïts du monde.

Elle passa sous le petit auvent rouge qui protégeait la porte étroite de l'entrée avant de disparaître à l'intérieur de l'hôtel. Bone continua de puiser méthodiquement dans sa portion de frites, puis, quand il eut avalé les dernières miettes croustillantes, il froissa le papier gras et chercha des yeux une corbeille pour s'en débarrasser. N'en voyant pas, il fourra le cornet dans la poche de son coupe-vent, qui de toute façon avait déjà besoin d'une bonne lessive. Car il détestait salir les trottoirs, surtout avec des déchets portant son ADN. C'est que les choses avaient drôlement changé, en quelques années. À ses débuts, quand la seule technique d'investigation consistait à relever les empreintes digitales, il n'avait pas à s'inquiéter, les siennes n'étant répertoriées nulle part. Alors qu'à présent, le moindre morceau de peau morte permettait de confondre un suspect. L'époque était décidément bien triste. À croire que le monde était tombé sous la coupe des scientifiques et des comptables. Ce n'était plus que gigaoctets, mégabits et doubles hélices, songea-t-il avec un soupir.

Il traversa la rue après avoir laissé passer un groupe de cyclistes et pénétra dans l'hôtel. Un minuscule comptoir occupait un coin du palier, au premier étage, mais aucun réceptionniste n'était assis derrière. Une aubaine. Il poursuivit son chemin jusqu'au troisième, où il dut s'arrêter un instant en haut des marches pour reprendre son souffle. Sentant son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine, il se rassura en se disant qu'il

n'avait jamais fumé – un bon point pour lui. Il sortit tour à tour de la poche de son coupe-vent un gant de caoutchouc, qu'il enfila, puis son rasoir, qu'il ouvrit et verrouilla.

Sa respiration redevenue normale, il suivit l'étroit couloir mal éclairé jusqu'à la chambre 322 et frappa discrètement à la porte. N'obtenant pas de réponse, il frappa de nouveau.

« Qui est là ? » demanda la femme, manifestement mécontente.

Bone prit son plus bel accent traînant de Dublin.

« John Drennan, mademoiselle Muller, de l'*Irish Independent*, dit-il, donnant le nom d'un des chroniqueurs politiques du journal. Quelqu'un de votre secrétariat m'a informé que je pourrais vous trouver ici. »

La porte s'ouvrit.

« Eh bien, il n'aurait pas dû vous… »

Sans trembler, le bras droit de Bone, armé du rasoir, décrivit un arc de cercle parfait. La lame trancha sans difficulté la peau, la chair, les artères, puis les cartilages, ligaments et muscles de la trachée, pour atteindre les muscles et les glandes du cou et terminer sa course avec un léger raclement contre la vertèbre C4. Dans un réflexe, Caroline Halle Muller porta la main à sa blessure, mais ne parvint qu'à plonger ses doigts dans la béance sanglante qu'était devenue sa gorge et à faire basculer en arrière selon un angle grotesque sa tête à demi détachée, si bien que sa dernière vision dut être celle d'un plafond mal enduit. Du bout de sa main gantée, Bone la poussa dans la chambre où elle s'effondra sur le dos. Puis il entra en prenant bien soin d'éviter la mare de sang qui se formait autour du cadavre. La pièce était petite, fonctionnelle : un lit, une armoire-penderie, un fauteuil en tapisserie, un bureau banal devant la fenêtre et une chaise en bois. L'attaché-case était posé sur le bureau. Bone l'ouvrit, constata que l'ordinateur portable Dell de la morte s'y trouvait, le referma, le prit et quitta les lieux. Trois minutes plus tard, il était dans Damstraat. Un quart d'heure après, il téléphonait à Derlagen de son propre hôtel.

« C'est fait. Je l'ai.

– Parfait. Je vous retrouve à l'endroit habituel. »

L'endroit en question était la salle d'attente de la gare d'Amsterdam-Central.

« J'ai un autre boulot à vous proposer, si ça vous intéresse, ajouta le Hollandais.

– C'est que je comptais rentrer chez moi pour le week-end, dit Bone. Les filles ont le concert de la chorale dimanche.

– C'est vous qui voyez. Il y a une prime à la clé pour ce travail.

– Ça se passerait où ?

– Vous parlez toujours le russe ?

– *Ochen' horosho* – très bien –, répondit Bone avec l'accent de Moscou. Quelqu'un d'autre sur les rangs ?

– Des gens du cru. Et aussi les catholiques et le couple de Tchèques dérangés qu'ils emploient de temps en temps.

– Les Pesek ? Cette espèce de fondue qui travaille à l'aiguille à tricoter ou je ne sais quoi ?

– Elle-même. »

Bone jura à mi-voix.

« Triplez la mise et je prends, dit-il après avoir réfléchi un instant.

– Je vais voir ce que je peux faire », répondit Derlagen.

Assis à sa table attitrée dans son restaurant préféré du village perché de Domme, le Cabanoix et Châtaigne, rue Geoffroy-de-Vivans, l'avocat Pierre Ducos dégustait le plat d'agneau braisé aux épices qui avait fait à juste raison la réputation de la maison. Il prendrait ensuite un sorbet, puis un café, avant de regagner son cabinet pour y recevoir la veuve Beauregard, qui avait insisté pour le voir de toute urgence à propos d'une mystérieuse « affaire d'importance ». Sans doute voulait-elle lui demander une fois de plus s'il n'existait pas un moyen légal de contrarier les tendances homosexuelles supposées de son petit-fils, étudiant à Paris.

Son assiette terminée, il se renversa sur sa chaise et attendit que Jeannette, la serveuse, revienne dans la vieille salle au plafond bas et aux lumières tamisées. Jeannette était la fille unique du propriétaire et elle entretenait une liaison avec le jeune chef cuisinier. Ducos était au courant, car Jeannette, son amoureux et le

patron faisaient tous les trois partie de sa clientèle. Il sourit. Il n'était pas toujours facile de rester neutre dans une si petite ville.

La serveuse apparut.

« Je vous apporte votre sorbet, monsieur Ducos ? proposa-t-elle en débarrassant la table.

– Rien ne presse, Jeannette, répondit-il. Il faut que je sorte fumer une cigarette et passer un coup de fil, de toute façon.

– À votre service, monsieur Ducos. »

L'avocat se leva et traversa la salle bondée. Avec ses robustes poutres de chêne noirci, ses murs crépis et son sol d'ardoise séculaire, le Cabanoix et Châtaigne possédait à ses yeux toutes les qualités qui faisaient le charme de Domme. Non seulement l'endroit était toujours rempli de visages familiers, mais, surtout, la cuisine y était invariablement excellente. Si la carte changeait en fonction des saisons et de l'humeur du chef, il pouvait malgré tout être certain de se régaler, quels que soient les plats qu'il choisissait. Et s'il existait une chose que Pierre Louis René Marie Joseph Ducos appréciait par-dessus tout – exigeait, même –, c'était la régularité. Il ne détestait rien tant que le désordre, les contretemps ou l'imprévu. Or c'était à un impondérable de ce genre qu'il devait faire face à présent.

Une fois dehors, il alluma une cigarette, sortit son portable et composa un long numéro. Il dut attendre un bon moment avant que son correspondant ne prenne l'appel.

« Sir James ? Ducos à l'appareil… Très bien, merci. Écoutez, nous avons un petit problème à résoudre. Cela concerne le numéro cinq… C'est cela même, sir James, la Rose… Oui, Holliday… En Russie, j'en ai peur… J'imagine qu'ils sont au courant… D'accord. J'informerai Barsukov demain. Ses gens prendront l'affaire en main, croyez-moi… Oui, je sais bien que Barsukov est en prison, mais qu'est-ce que cela change ? Je vous rappelle qu'en Russie, c'est la mafia qui dirige les prisons, sir James… Bien sûr. À cent pour cent, sir James. L'enjeu est bien trop important pour que nous laissions faire plus longtemps… Moi de même, sir James. Je vous souhaite une bonne journée. »

Après avoir remis son téléphone dans sa poche, Pierre Ducos resta dans la rue un petit moment pour finir sa cigarette tout en méditant sur sa citation préférée du tragédien grec Eschyle : « Dieu ne s'oppose pas à la tromperie quand une cause est sacrée. » L'avocat écrasa son mégot sur les pavés puis retourna au restaurant savourer un sorbet et un café bien mérités.

21

Comme l'avait suggéré Genrikhovitch, ils atteignirent sans encombre Tosno avec le vieil UAZ brinquebalant, et ils montèrent à bord de la Flèche rouge. Le train, un fleuron ferroviaire qui reliait Saint-Pétersbourg à Moscou en seulement huit heures, était en fait un luxueux express jadis réservé aux pontes pétersbourgeois du parti et autres membres de l'appareil politique local, avec cabines privées et semi-privées, voiture-restaurant richement décorée, sièges en velours rouge et franges à pompons aux rideaux des fenêtres comme à ceux des douches. Après avoir gagné le compartiment pour quatre qu'ils avaient retenu pour eux trois seulement, ils dévorèrent les en-cas qui les attendaient dans des boîtes posées sur les couchettes avant de s'étendre pour la nuit. Holliday resta longtemps éveillé dans le noir, les yeux sur le paysage nocturne de petites fermes et de forêts de bouleaux qui défilait à toute allure devant la vitre, puis il sombra à son tour dans le sommeil. Il ne se réveilla, comme ses deux compagnons, que lorsque le train, pile à l'heure, fut à l'approche de la gare Leningradsky.

Après avoir débarqué, ils suivirent le flot des passagers jusqu'au grand hall rectangulaire bordé de boutiques et de restaurants. Aucune trace ici de bancs ni de consignes automatiques. S'il y en avait eu un jour, tout cela avait depuis longtemps disparu.

« Nous ne pouvons pas traîner ici toute la journée », dit Holliday.

Genrikhovitch venait de lui apprendre que deux trains assuraient quotidiennement la liaison Moscou-Ekaterinbourg. Le premier, l'Oural Express, partait de la gare Kazanskaïa à 16 h 50, le second, le Rossiya – en d'autres termes le Transsibérien –, de Iaroslavskaïa à 21 h 05. Le voyage prenait vingt-six heures dans les deux cas.

Ils optèrent après réflexion pour le Transsibérien. Desservant davantage de gares que l'Oural Express, celui-ci comportait un plus grand nombre de wagons, et ils y passeraient donc plus facilement inaperçus. Ils sortirent du hall et traversèrent la place Komsomolskaïa pour pénétrer dans le bâtiment de style néoclassique de la gare Iaroslavskaïa, grouillante de monde, où ils achetèrent leurs billets. Après quoi ils allèrent prendre le petit déjeuner dans un McDonald's du quartier, l'occasion pour Holliday d'être fasciné une fois de plus par la quantité phénoménale de cochonneries que Genrikhovitch parvenait à ingurgiter.

Ils passèrent les heures suivantes à visiter la ville et à faire des achats en vue du voyage : un petit appareil photo numérique destiné à parfaire leur image de touristes, des vêtements de rechange et des sacs à dos. Ils descendirent dans le métro, véritable palais souterrain, se photographièrent mutuellement sur la place Rouge, firent une croisière en bateau-mouche sur la Moskova et, après avoir déjeuné dans un KFC, rue Arbat, s'attardèrent pendant près d'une demi-heure derrière des barrières de sécurité pour regarder Arnold Schwarzenegger et Brian Statham tourner une séquence de *Chaleur rouge II*.

De temps en temps, au cours de cette promenade un peu surréaliste, quoique agréable, soit Eddie, soit Holliday ralentissait le pas et se laissait distancer afin de détecter une éventuelle filature, mais ni l'un ni l'autre ne remarquèrent quoi que ce soit d'anormal. Ils dînèrent dans un Pizza Hut voisin de la place Rouge, puis retournèrent à la gare suffisamment tôt pour faire le plein d'eau minérale et de provisions avant de monter dans le long train bleu et rouge. Leur compartiment se trouvait dans l'un des wagons de tête.

Large d'à peine un mètre quatre-vingts, il comportait quatre couchettes, les deux du bas servant de banquettes pendant la journée, les deux du haut restant ouvertes en permanence. L'étroite fenêtre était habillée d'un rideau de peluche à franges d'un autre âge. Sous la vitre, une tablette rabattable soutenue par un pied unique occupait l'espace entre les deux couchettes inférieures. La *provodnitsa* – l'hôtesse en uniforme responsable de leur wagon – vint donner à chacun d'eux une boîte en plastique contenant un hamburger accompagné de blé concassé, maïs et petits pois. Elle les informa qu'un samovar d'eau chaude était à leur disposition à toute heure du jour et de la nuit au bout du couloir, ainsi que des sachets de café soluble. Ils pouvaient également, si les hamburgers ne leur convenaient pas, se faire servir un repas plus substantiel dans une des deux voitures-restaurants que comptait le Rossiya. Elle leur adressa un sourire commercial, coula un bref regard méfiant en direction d'Eddie, puis se retira. À 21 h 05 précises, avec un long coup de sifflet, le Transsibérien démarra en douceur. Le périple continuait.

Entre autres choses, Genrikhovitch avait acheté une grande bouteille de vodka au raifort KiN, qu'il entama dès le départ du train, en même temps que son hamburger. Après avoir avalé chacun une gorgée de l'épouvantable breuvage bas de gamme auquel ils trouvèrent tous les deux un goût de caoutchouc brûlé, Holliday et Eddie se rabattirent sur le café soluble. Genrikhovitch, qui continuait d'alterner vodka et nourriture, finit son repas ivre mort. Holliday et Eddie durent conjuguer leurs forces pour le hisser, presque inconscient, sur une des couchettes supérieures heureusement pourvues de garde-corps.

Puis, laissant le Russe ronfler au-dessus de leur tête, les deux hommes s'assirent de part et d'autre de la tablette pour boire du café, le regard perdu dans la nuit du dehors tandis que l'interminable convoi, déjà loin de Moscou, serpentait vers l'est en direction de l'Oural dans le grondement sourd et le claquement rythmique de ses bogies.

Eddie mit en route le petit ventilateur qui équipait le compartiment et alluma l'un des cigares qu'il avait achetés dans le hall du célèbre Hôtel Ukraine.

« Doc, dit-il, tu pourrais m'expliquer pourquoi on fait tout ça ? Je n'ai rien contre un peu d'action, seulement, là, ça devient franchement délirant. Je t'ai bien écouté quand tu m'as parlé de ce moine, Helder Rodrigues, et de la promesse que tu lui as faite au moment de sa mort, mais même les promesses ont leurs limites. Tu ne crois pas ?

– Le problème, c'est que nous sommes allés trop loin pour faire machine arrière, comme l'a dit très justement notre ronfleur pétomane, là-haut, répondit Holliday. Il s'agit de sauver notre peau, à présent, c'est aussi simple que ça. Nous avons le FSB à nos trousses, et Dieu sait qui encore. »

Le Cubain haussa ses puissantes épaules.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire, et tu le sais bien. Cette histoire exerce une espèce de… fascination sur toi. » Il sourit dans le noir avant de poursuivre : « Ne te méprends pas, je suis ton ami et j'irai où tu iras. J'aimerais juste comprendre un peu mieux de quoi il retourne. Je suis vieux jeu, Doc, et si je dois mourir, je voudrais que ce soit à un âge avancé, dans mon lit avec une belle fille, ou alors en défendant une cause qui en vaille la peine. »

Holliday resta un moment silencieux, les yeux tournés vers la fenêtre. Seules les lueurs lointaines de quelques fermes isolées trouaient par instants l'obscurité – des vies, peut-être des drames dont il ne saurait jamais rien, lui qui ne faisait que passer tel un spectre dans la nuit.

« Tout au début, dit-il enfin, faisant de nouveau face à Eddie, après avoir trouvé l'épée chez mon oncle Henry, j'ai eu l'impression de participer à quelque chose d'important, d'œuvrer pour le bien dans une entreprise très ancienne. Oncle Henry était mon unique famille et mon modèle. Si j'ai fait des études d'histoire, c'était pour lui ressembler, pour mettre mes pas dans les siens. Après avoir été blessé dans l'armée, j'ai enseigné à West Point. J'étais tout fier d'être devenu professeur comme oncle Henry. Pour moi, c'était un être hors du commun. Il m'a appris que l'histoire se niche partout, que ce soit dans le sol gorgé de sang du champ de bataille d'Antietam ou dans des graffitis tracés au XVII^e^ siècle sur les murs du château de Versailles. Il m'a montré qu'il y a parfois plus de matière historique dans un seul roman de Dickens ou de Mark Twain que dans une centaine de manuels.

« Quand j'ai connu ses liens avec les Templiers, et le rôle qu'il avait joué dans la sauvegarde du trésor caché dans les grottes de Corvo, aux Açores, je ne l'en ai admiré que davantage. C'était un véritable chevalier blanc, à mes yeux.

– Je me trompe, ou tu ne le considères plus comme un chevalier blanc ?

– J'ai découvert que ce n'était qu'un homme. Un espion au service de son pays, qui avait tué plus d'une fois pour obtenir ce qu'il voulait, qui avait franchi des limites qu'il aurait peut-être mieux fait de respecter. Et, là, je ne parle que de mon oncle. Plus j'enquêtais sur ses amis "chevaliers" et leur cause sacrée, plus ils m'apparaissaient pour ce qu'ils étaient et avaient toujours été, du moins la plupart d'entre eux : des rapaces avides d'accumuler pouvoir et richesses à leur seul profit. Tous membres de sociétés secrètes qui se livrent une guerre sans merci, comme le fameux ordre du Phénix, si c'est bien ainsi que le nomment Poutine et ses oligarques, ou ces prétendus "nouveaux Templiers". C'est un combat de titans qui ne peut avoir qu'un seul vainqueur. Et tous veulent mettre la main sur la cinquième épée, l'Épée de la Rose, et sur le secret qu'elle cache – la clé de tout, pensent-ils.

– Et l'œuf de Fabergé donné par le tsar à sa femme permettrait de retrouver cette épée ?

– Tout le monde semble le croire. C'est en perçant le mystère de l'œuf du Kremlin qu'on découvrira l'épée, et l'épée révélera à son tour le secret que les Templiers cachent au monde depuis sept cents ans. »

Les deux amis continuèrent longtemps à bavarder dans l'obscurité, la conversation finissant par rouler sur leurs passés respectifs, avec leurs triomphes et leurs tragédies. Eddie retraça son expérience d'homme noir à Cuba, qui, même après la révolution castriste, était demeuré un pays de ségrégation où seuls les Blancs accédaient aux hautes fonctions gouvernementales ou militaires.

Il raconta avec ironie l'époque lointaine où il chipait des mangues dans les arbres du grand boulevard, à Miramar, et se faisait courser par la police comme un dangereux criminel ; où son nom bizarre lui valait d'être le souffre-douleur de ses camarades de classe ; où il se fabriquait des haltères avec des bidons remplis de ciment et des barres de fer. Puis il parla, cette fois en bien, de ses études, couronnées par un diplôme d'ingénieur, et de ses débuts dans l'armée, où il avait appris à piloter tout ce qui pouvait voler, du monomoteur d'entraînement Zlin Z-26 au gros chasseur à réaction MiG-29 – *Fulcrum* dans le code de l'OTAN.

Pour finir, il évoqua ses années africaines, et sa désillusion à l'égard d'un gouvernement révolutionnaire corrompu qui soutenait les pays du tiers-monde en leur envoyant des pilotes et des avions à plusieurs centaines de millions de dollars, tout en se montrant incapable d'assurer à sa propre population son plat de haricots et de riz quotidien, dans un paradis tropical où l'on voyait des infirmières, des secrétaires et même des femmes médecins se prostituer le soir pour boucler leurs fins de mois. Un paradis où l'on accusait l'embargo de tous les maux pendant que les tomates pourrissaient dans les champs faute de machines pour les récolter, que le marché noir fleurissait à La Havane, et que quelques pistonnés regardaient Miami TV retransmis par satellite sur des écrans plasma géants.

Holliday, quant à lui, relata son enfance pauvre auprès d'un père alcoolique dont il avait appris très vite à fuir la violence en se réfugiant dans les livres que lui donnait son oncle Henry. Il parla aussi de l'armée, qui lui avait offert une autre sorte de refuge, de sa formation militaire, qui l'avait fait mûrir, et de son expérience de guerre, qui lui avait volé un peu de son âme. Il évoqua encore, pêle-mêle, son amour pour sa femme, Amy, trop tôt disparue, sa passion pour l'enseignement de l'histoire, sa cousine, Peggy, et le bon mari qu'elle s'était trouvé dans la personne de Raffi Wanounou, un archéologue israélien, son regret de ne pas avoir eu d'enfants. Enfin, les deux hommes dissertèrent longuement sur le base-ball, pour lequel ils nourrissaient un goût commun.

Ils ne se décidèrent à dormir que vers 1 h 30 du matin, alors qu'ils repartaient de Vladimir – comme le prénom d'Eddie –, premier arrêt sur la ligne, où ils avaient changé de locomotive.

Bercé par le mouvement du train, Holliday céda à la fatigue et sombra rapidement dans un profond sommeil sans rêves… pour en être tiré seulement quelques secondes plus tard, à ce qu'il lui sembla, par Eddie, qui le secouait vigoureusement. Tournant la tête vers la fenêtre, il vit qu'un rai de lumière grise passait entre les rideaux. Il se souvenait pourtant très bien que le Cubain les avait clos soigneusement juste avant qu'il ne ferme les yeux. Il regarda le cadran fluorescent de sa vieille montre Hamilton. 5 heures, heure de Moscou. Déjà le point du jour, à l'endroit où ils se trouvaient à présent.

« Réveille-toi ! s'écria Eddie en lui malmenant l'épaule. On a un problème.

– Quel problème ?

– Genrikhovitch… Le Russe…

– Eh bien ?

– Il a disparu. »

22

« Comment ça, disparu ?

– Je suis sorti pour aller aux toilettes et, quand je suis revenu, je ne l'ai pas entendu ronfler. Alors j'ai regardé dans sa couchette : il n'y était plus. Pensant qu'il était allé aux toilettes au même moment que moi, je suis allé voir s'il n'était pas dans celles de la voiture suivante, mais non.

– Et la *provodnitsa*, ou je ne sais plus comment on l'appelle ?

– Elle a dû aller dormir. En tout cas, elle n'était pas à son poste près du samovar.

– Mais enfin, on est dans un train, pas sur la lune ! Il doit bien se trouver quelque part !

– J'ai fait toute la rame d'un bout à l'autre, il n'y est pas. Il s'est volatilisé. »

Holliday s'assit, encore groggy.

« Où sommes-nous, là ?

– Quelque part entre Nijni Novgorod et Iochkar-Ola.

– C'est-à-dire ?

– Au milieu de nulle part.

– Il y a eu un arrêt depuis qu'on s'est couchés ?

– Oui, à Nijni Novgorod.

– Il n'aurait pas pu descendre du train à ce moment-là ?

– J'en doute. Ça m'aurait réveillé.

– Tu es sûr ?

– Absolument. De toute façon, quand je me suis levé pour aller pisser, il ronflait, et quand je suis revenu, je ne l'ai pas entendu. Je suis parti trois minutes, au maximum.

– Si tu ne te trompes pas, ça veut dire qu'il n'était pas aussi saoul qu'on le croyait.

– C'est aussi ce que je pense, Doc. Il nous a couillonnés.

– Mais pourquoi ?

– Il n'y a qu'une façon de le savoir.

– En le retrouvant ?

– Oui. »

Le train était constitué de quinze voitures. Trois de première classe, comme celle de Holliday et Eddie, chacune comportant dix cabines de quatre couchettes, une voiture-restaurant et une voiture-bar où l'on servait des snacks et des boissons hors de prix, quatre wagons de deuxième classe dont les compartiments ressemblaient aux anciens Pullman américains, avec deux banquettes et une seule couchette, enfin six de troisième classe à huit couchettes par compartiment. La motrice, le fourgon générateur et le fourgon à bagages se trouvaient tout à fait à l'avant. Les deux hommes fouillèrent de nouveau le convoi d'un bout à l'autre sans oublier les toilettes, qu'ils vérifièrent une à une. Pas la moindre trace de Genrikhovitch. Aucune des hôtesses n'avait aperçu qui que ce soit correspondant à la description du Russe. Les deux contrôleurs confirmèrent que le train était complet et qu'à leur connaissance aucun passager ne

manquait à l'appel. Sauf à considérer qu'il s'était caché sous la couchette d'un tiers, force était de constater que Genrikhovitch n'était plus à bord.

En retournant vers leur cabine, Holliday et Eddie s'arrêtèrent à la voiture-restaurant, où ils commandèrent un petit déjeuner très coûteux composé de *pelmeni* fourrés à la viande et servis dans un bouillon brûlant, d'une tranche de pain compact, de poissons fumés entiers, y compris la tête, et de café très fort contenu dans un énorme thermos chromé.

« À ton avis, il a été enlevé ou il s'est enfui ? demanda Holliday.

– S'il a été kidnappé, il n'a pas dû résister beaucoup. Je l'aurais entendu se débattre. Moi ou l'hôtesse. Non, ami, il faut se rendre à l'évidence : il nous a faussé compagnie de son plein gré.

– Mais pourquoi nous avoir manœuvrés ? Nous avoir entraînés jusqu'ici, où il n'y a rien. Je ne comprends pas, Eddie.

– Moi non plus, je dois dire. »

Le Cubain laissa errer son regard sur le paysage, où une large rivière miroitait entre des arbres. Sans doute la Volga, songea Holliday, avec le sentiment de voyager en pleine histoire russe.

« Tu as déjà joué aux échecs ? demanda Eddie, sortant de son silence.

– Quand j'étais petit, oui, répondit Holliday entre deux gorgées de café. C'est mon oncle Henry qui m'a appris. Selon lui, les échecs sont la base de la stratégie militaire.

– C'était une activité obligatoire, dans mon groupe de Jeunes Pionniers. Notre chef rêvait de devenir le Boris Spassky cubain.

– Où veux-tu en venir ?

– J'ai l'impression que nous servons de pièces dans une partie d'échecs. Mais quelles pièces ? Pions ? Tours ? Cavaliers ?

– Je dirais pions, vu la façon dont Genrikhovitch nous a manipulés avec sa belle histoire. Mais, pour rester dans l'analogie, je pense que la question serait plutôt de savoir si nous sommes du côté des blancs ou des noirs.

– Des blancs ou des *rouges*, tu veux dire. N'oublie pas où nous sommes !

– Bon, je crois qu'il est temps de retourner dans notre compartiment. Nous avons quelques décisions à prendre.

– Comme celle de rester sur l'échiquier ou de laisser la partie continuer sans nous ?

– Exactement, camarade. »

Le soleil commençait à se lever quand ils parvinrent à leur wagon dans les grincements et les oscillations du train. Holliday alla directement au bout du couloir dans l'intention de demander à l'hôtesse si elle n'avait toujours pas aperçu Genrikhovitch, mais il ne la vit pas. Se disant que même les hôtesses pouvaient s'accorder des pauses pipi, il fit demi-tour jusqu'au compartiment, dont il tira la porte à glissière. Eddie était assis sur la banquette de droite, l'hôtesse en face de lui sur celle de gauche. Et ce qu'elle tenait à la main n'était pas un petit plateau d'argent chargé de verres de thé ambré, mais un sinistre 9 millimètres Serdyukov SPS, l'arme de prédilection du FSB, qu'elle orienta brusquement vers Holliday.

« *Zakryt dver !* ordonna-t-elle.

– Elle veut que tu refermes, traduisit Eddie.

– C'est bien ce que j'avais compris », dit Holliday, qui s'exécuta.

La femme désigna un point sur la banquette, près du Cubain.

« *Sadit'sya !* »

Holliday s'assit.

« *Bylo radio soobshchenie, Ya, chtoby derjat' vas zdes', poka politsiya prihodyat.*

– Apparemment, le chef de train a reçu un message radio. Elle doit nous surveiller jusqu'à l'arrivée de la police.

– C'est-à-dire jusqu'à quand ?

– 9 h 45. Au col de Kirov.

– Quatre-vingt-dix minutes.

– Ça fait long.

– Plutôt lourd, ce flingue…

– Un bon kilo.

– *Zavali yebalo !* lança l'hôtesse.
– Fermez-la ?
– Quelque chose comme ça, acquiesça Eddie avec un sourire avant de lancer un coup d'œil à Holliday.
– *Hay que matarla. ¿ Entiendes lo que digo ?*
– *Matar ?*
– *Asesinar. Suprimir.*
– *Zavali yebalo !* répéta la femme.
– Pigé », murmura Holliday.

Restait à savoir comment s'y prendre. Si la *provodnitsa* parvenait à faire feu, ce serait un désastre, qu'elle fasse mouche ou pas. La détonation serait assourdissante. Les munitions du SPS étaient conçues pour transpercer trente couches de Kevlar, un minimum à une époque où les méchants portaient des gilets pare-balles plus efficaces que ceux des flics. Dans un bras ou une jambe, l'impact d'un projectile de ce genre tiré presque à bout portant entraînerait un éclatement des os et un état de choc instantané. Et c'était la mort assurée si une autre partie du corps était touchée.

L'hôtesse n'avait pas l'habitude de tenir un pistolet, cela se voyait. Sa main droite enveloppait entièrement la crosse, l'index sur la queue de détente. Sa main gauche allait et venait convulsivement sur son genou. Le levier de sûreté était abaissé et le marteau en arrière, ce qui signifiait que l'arme était opérationnelle.

« À trois, souffla Holliday. Tu prends le haut, moi le bas.
– *Sí, entiendo.*
– Un… deux…
– *Zavali yebalo !* hurla la femme.
– Trois.
– *Syvatoe der'mo, smotrite na chto !* » cria Eddie en se tournant vers la fenêtre.

Il n'en fallut pas plus. Le regard de l'hôtesse vacilla légèrement et le Serdyukov dévia d'un ou deux centimètres. Lançant son bras, Holliday empoigna la culasse du pistolet tout en coinçant son pouce entre le marteau et le percuteur. De son côté, Eddie fit un bond et porta avec le tranchant de sa main gauche un atémi foudroyant à la gorge de leur gardienne, lui broyant le larynx.

Holliday arracha l'arme avec une grimace de douleur quand le marteau libéré vint heurter son pouce, puis il s'écarta pour donner du champ à Eddie. Celui-ci enfonça un genou dans le diaphragme de l'hôtesse, lui attrapa les cheveux de sa main droite et lui tira le plus possible la tête en arrière. Enfin, faisant de nouveau usage de sa main gauche, il lui asséna un coup violent sous le menton. Avec un craquement nettement audible, les cervicales de la demoiselle prirent congé les unes des autres. Elle s'affala sur la banquette et sa vessie se vida, répandant une odeur d'urine dans le compartiment.

« Et maintenant ? demanda Eddie.
– Petit un, on la fourre dans une des couchettes. Petit deux, on dégage de ce train à vitesse grand V. »

23

Les deux hommes sautèrent du Transsibérien au moment où il ralentissait pour aborder une courbe serrée après le village de Chandrovo. Ils descendirent sur le marchepied en s'agrippant aux deux rampes d'acier qui encadraient la portière puis, se laissant tomber, ils effectuèrent un roulé-boulé sur le ballast avant de courir se cacher dans le fossé bordant la voie. Ils se tinrent là, recroquevillés, pendant que le convoi défilait devant eux en ferraillant dans la lumière encore pâle de l'aube. Personne ne semblait les avoir vus s'enfuir.

« Eh bien, on ne s'en tire pas trop mal, commenta Eddie en se remettant debout quand le train fut passé.

– Une façon de voir les choses quand on se retrouve en pleine cambrousse après être descendu du Transsibérien en marche et avoir tordu le cou à une dame, répliqua Holliday.

– Écoute, c'est moi qui lui ai tordu le cou, d'accord ? Et je te rappelle qu'elle nous braquait avec un pistolet.

– C'est vrai, j'oubliais. »

Ils regardèrent le train disparaître au loin.

« Je me demande combien de temps nous avons devant nous, reprit Holliday.

– Les contrôleurs vont chercher l'hôtesse et ils la trouveront peut-être. La police devait nous attendre à Kirov vers 10 heures. Ça nous laisse au plus trois heures, et encore.

– Quelle est la meilleure solution pour gagner Ekaterinbourg ? »

Eddie pointa son doigt en direction de l'ouest. Par-delà une étendue de champs légèrement vallonnée, à environ quinze cents mètres, Holliday aperçut le chatoiement d'un important cours d'eau.

« La Volga, dit le Cubain. Elle passe à Kazan. Nous pourrons peut-être prendre un train régional, là-bas.

– Et comment y va-t-on, à Kazan ? À la nage ?

– On voit bien que tu n'as pas étudié la géographie de la Russie comme nous autres à La Havane, dit Eddie avec un grand sourire. Ce n'est pas n'importe quelle rivière, c'est la Volga. Nous trouverons un bateau, je te le garantis.

– Vas-y, je te suis », dit Holliday.

Ils sortirent du fossé, passèrent sous une clôture et se dirigèrent vers le grand fleuve.

Whit Havers frappa et entra dans le bureau du vice-conseiller à la sécurité nationale, J. Hunter Kokum, situé au rez-de-chaussée de l'aile ouest, juste en face de celui du général Temple. Kokum, mince et grisonnant, feuilletait des rapports classifiés.

« Oui ? grommela-t-il sans lever les yeux ni se départir de l'air renfrogné qui lui était habituel.

– Le mémoire sur Corne noire, répondit Whit, utilisant le nom de code répertorié dans les fichiers informatiques pour désigner l'opération en cours en Russie.

– Du nouveau ?

– Oui, monsieur. La ressource a été approchée à Amsterdam et a accepté de se charger du contrat. Pensant que les cibles éviteraient d'utiliser les lignes aériennes régulières, il s'est posté dans la gare de Moscou qui dessert leur destination pour les guetter.

– Et ?

– Son attente a été récompensée vers 17 heures, heure locale, hier. Les cibles ont réservé un compartiment et sont montées dans le train quelques minutes avant le départ.

– La ressource voyage avec ces gens ?

– Non, monsieur. Il s'est assuré qu'ils prenaient bien le train et a lui-même gagné Ekaterinbourg en avion. Il s'y trouve à l'heure où nous parlons.

– Et s'ils descendent du train en route ?

– Leur destination finale est Ekaterinbourg. Peu importe la façon dont ils s'y rendront.

– Vous semblez bien sûr de vous, Havers.

– C'est une question de logique, monsieur.

– Quand vous aurez mon expérience, vous comprendrez que la logique entre très peu en ligne de compte dans le domaine du renseignement.

– Je m'en souviendrai, monsieur.

– Et qu'en est-il de Ducos, le Français ? Vous le surveillez ?

– Oui, monsieur.

– Qu'est-ce qu'il traficote, en ce moment ?

– Il semble qu'il soit parti en vacances, monsieur.

– Où ça ?

– Dans un petit village au pied des Pyrénées, avec un château perché sur un piton. Ça s'appelle Montségur, je crois.

– Renseignez-vous là-dessus.

– Entendu, monsieur.

– Alors, monsieur Havers, content de votre première mission en tant qu'officier traitant ?

– Oui, monsieur, assura Whit – mais qu'aurait-il pu répondre d'autre ?

– Vous savez pourquoi nous nommons des officiers traitants pour des projets de ce genre, Havers ?

– Pour superviser les opérations.

– Bien sûr, en partie. Mais ce n'est pas le plus important, Havers.

– Non, monsieur ?

– Non, Havers. La véritable raison, c'est qu'il nous faut quelqu'un à balancer dans les chiottes quand l'affaire foire. »

Ievgeni Ivanovitch Barsukov, chef du tristement célèbre gang Tambov de Saint-Pétersbourg, se prélassait dans sa cellule de la prison centrale de Vladimir. Une cigarette anglaise Senior Service aux lèvres, il feuilletait un exemplaire de l'édition américaine du magazine *Time*.

Sur un guéridon, près de son confortable fauteuil capitonné, étaient posés un grand verre d'oranges pressées ainsi qu'un muffin grillé à point, beurré et généreusement tartiné de gelée de groseille Dutriez de Bar-le-Duc.

À cinquante-huit ans, Barsukov en faisait au bas mot quinze de moins. Ses cheveux grisonnants étaient teints de façon à conserver leur couleur naturelle, de même que sa moustache et sa barbiche bien taillées.

Se refusant à porter des lunettes, il mettait des lentilles de contact, et, afin de combattre l'embonpoint que génère la vie de prisonnier, il faisait de la gymnastique plusieurs fois par semaine, ainsi qu'un peu d'haltérophilie à l'occasion. Sur son torse, nu à cause de la chaleur, apparaissaient clairement les tatouages – cinq étoiles sur chaque épaule et un grand crucifix sur la poitrine – qui le signalaient à ses contemporains comme un seigneur tout-puissant de la pègre.

La cellule, d'une bonne cinquantaine de mètres carrés, prenait le jour par quatre hautes fenêtres orientées à l'est. À Vladimir, on comptait en moyenne six détenus par cellule, mais Barsukov ne partageait la sienne qu'avec un seul autre prisonnier, Sergueï Magnitsky, son garde du corps et cuisinier personnel. Magnitsky était en train de préparer pour son patron un petit déjeuner composé de saucisses et de crêpes

oladyi qu'il faisait cuire dans deux grils George Foreman posés sur le large rebord en ciment d'une des fenêtres.

Barsukov purgeait une peine de quatorze ans pour fraude et blanchiment d'argent sale. Magnitsky ne faisait l'objet d'aucune condamnation. Il avait tout simplement choisi de rejoindre son chef incarcéré. En fait, les deux hommes avaient commis bon nombre de meurtres au cours des vingt-cinq dernières années, mais ni l'un ni l'autre n'en avait jamais été reconnu coupable.

Un Occidental aurait sans doute trouvé curieux qu'un taulard puisse bénéficier d'un tel mode de vie dans l'établissement pénitentiaire le plus violent et le plus dangereux de la Fédération de Russie, mais Barsukov n'était pas seulement le patron d'un gang important à l'extérieur de la prison : il jouissait également du statut de *smotryashchiye* à l'intérieur. Il était l'observateur, le médiateur qui réglait les différends entre détenus et autres problèmes, souvent l'unique élément régulateur permettant à la centrale de ne pas basculer dans le chaos complet.

Pendant que les saucisses cuisaient, Magnitsky lui apporta une tasse de son arabica préféré. Barsukov y plongea les lèvres, eut une mimique appréciative, puis posa la tasse près du verre de jus de fruits sur le guéridon. Après avoir écrasé sa cigarette et ôté un brin de tabac qui s'était collé à sa langue, il prit son téléphone portable, sur lequel il composa un numéro de mémoire. Formé à la vieille école, il notait rarement quoi que ce soit et ne confiait jamais un nom ou un numéro à un appareil électronique. Quelqu'un répondit au bout de deux sonneries.

« Je voudrais parler au diacre Ivan Yevseyevitch Veniamino, dit Barsukov. Il est là ? Non ? Dans ce cas, pouvez-vous lui transmettre un message de ma part ? Je suis Vladimir, de Saint-Pétersbourg… Exactement. Dites au père Veniamino qu'il faudra sonner les cloches en alternance, ce soir, je vous prie… Qu'il faudra sonner les cloches en alternance, oui, c'est ça… Je vous remercie. »

Il coupa la communication et laissa tomber l'appareil sur le guéridon. Magnitsky le mettrait en pièces et s'en débarrasserait plus tard.

« Allons, Sergueï, dit-il, les saucisses doivent être prêtes, maintenant.

– Elles arrivent, patron. »

Il leur fallut près d'une heure pour rejoindre la berge plate du fleuve majestueux, et encore vingt minutes pour trouver un ponton à demi submergé qui avançait de guingois dans le courant, en équilibre sur des fûts métalliques rouillés. Une barque tout en longueur à la proue élevée était amarrée là, sans grand soin. En partie remplie d'eau, elle sentait le poisson pourri et le ver de terre mort, mais elle semblait assez solide. À l'arrière, un coffre de bois renfermait du matériel de pêche – du fil de gros diamètre, de forts hameçons à trois branches et des flotteurs sous-marins. Il y avait aussi une paire de gants de travail très épais ainsi qu'un marteau à panne sphérique probablement utilisé pour assommer les poissons une fois remontés à bord.

« Des braconniers qui pêchent l'esturgeon en fraude, dit Eddie. On lisait des histoires sur eux, à l'école. Ils attrapent les femelles, teignent leurs œufs en noir et les font passer pour du béluga de la Caspienne. Ce sont des bêtes qui peuvent peser plus de cinquante kilos. »

Eddie s'installa pour ramer tandis que Holliday s'asseyait à l'arrière après avoir défait l'amarre, puis, d'une poussée, les deux hommes éloignèrent la barque du ponton. Il ne leur fallut pas longtemps pour atteindre les lents remous qui agitaient l'eau sombre au milieu du fleuve et se livrer au courant, Eddie se contentant de rectifier de temps à autre leur trajectoire. Ils glissaient à présent à travers la brume matinale, dans un silence apaisant que seuls troublaient les cris des oiseaux s'envolant des berges à leur passage. Un changement bienvenu après le vacarme du train. Holliday se souvint d'une scène de *La Grande Évasion*, un de ses films préférés des années 1960, où Charles Bronson et John Leyton empruntent un petit bateau et s'évadent tranquillement d'Allemagne en descendant une rivière. Si les choses pouvaient être aussi faciles dans la réalité !

Ils ramaient à tour de rôle, se relayant toutes les heures environ en fonction du courant. À midi, Holliday estima qu'ils avaient parcouru plus de vingt kilomètres.

« Nous sommes à quelle distance de Kazan ? demanda-t-il en prenant les avirons tandis qu'Eddie s'asseyait contre le tableau arrière, dos à l'amont.

– Peut-être cinquante kilomètres. Je ne sais pas au juste », répondit le Cubain.

Holliday se remit à souquer. Les muscles de ses bras commençaient à protester. La brume s'était dissipée et un vent latéral glacé formait sur l'eau des risées qu'il devait combattre pour conserver le cap. Il peinait depuis un quart d'heure quand Eddie lui dit soudain de regagner la rive.

« Pourquoi ? demanda-t-il.

– J'ai vu un truc. »

Holliday jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais ne vit rien d'autre qu'un champ de chaume depuis longtemps moissonné le long duquel se dressait un hangar décrépit. Un chemin de terre rectiligne menait à la grande porte à double battant du bâtiment. Un des murs portait une inscription en hautes lettres blanches écaillées qu'Eddie désigna du doigt.

« C'est peut-être notre chance, dit-il comme la proue de l'embarcation heurtait la berge boueuse.

– Je ne saisis pas », avoua Holliday en regardant l'alignement incompréhensible de caractères cyrilliques.

Юрия культур пыли службы

« *Yuriya kul'tur pyli slujby*, lut le Cubain, le visage fendu d'un large sourire.

– Tu as sûrement raison, mais je ne vois toujours pas de quoi tu parles.

– Ça signifie "Service d'épandage aérien Youri". »

Eddie saisit le marteau dans le coffre, sauta à terre et s'avança vers le hangar. Holliday lui emboîta le pas.

Quand ils furent devant l'édifice, il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour un chemin de terre était en réalité une courte piste de décollage de deux cents mètres de long. Eddie examina les portes en bois. Elles étaient fermées par un solide cadenas en cuivre passé dans l'anneau d'un moraillon simplement vissé sur la face extérieure de l'une d'elles. Quelques coups de marteau suffirent à arracher la pièce de ferraille. Holliday parcourut le paysage du regard. Il vit les bâtiments d'une ferme, un peu plus loin, mais pas à moins de deux kilomètres.

Eddie fit coulisser les lourdes portes.

« *¡ Absolutamente perfecto !* s'exclama-t-il en découvrant ce que cachait le hangar.

L'appareil ressemblait à un biplan rescapé de la Première Guerre mondiale. La peinture du fuselage, qui présentait un aspect moucheté, était si usée par endroits que la sous-couche d'apprêt et même l'aluminium apparaissaient. Les gros pneus du train d'atterrissage « tricycle » étaient totalement lisses. Plusieurs buses d'épandage s'alignaient le long des bords de fuite des ailes inférieures, et une autre, plus importante, sortait sous la carlingue juste à l'arrière de l'unique hélice à quatre pales.

« Quel genre d'avion est-ce ? » demanda Holliday.

Eddie alla jusqu'à la machine et caressa de sa grosse main la nacelle du moteur comme un cavalier flatte l'encolure d'un pur-sang.

« On appelle ça un *Kukuruznik*, un "coucou à maïs". Un Antonov An-2 de son vrai nom. On en utilisait beaucoup, à Cuba, mais il n'en reste presque plus, maintenant. Il y en a même un au musée de l'Armée de l'air, à La Havane.

– J'imagine bien… Et tu sauras le piloter ?

– Naturellement, *amigo* ! »

24

Suivi de Holliday, Eddie contourna les ailes courtaudes et robustes et s'arrêta devant la partie centrale de l'avion. À bien observer l'appareil, il apparaissait clairement qu'il n'avait pas été peint de cette façon par hasard. Il était camouflé. Sur le flanc du fuselage s'ouvrait un large hayon de chargement dans lequel était insérée une portière pour l'accès des passagers. Eddie tourna la banale poignée qui commandait l'ouverture de celle-ci et, d'un mouvement, se hissa dans l'habitacle. Holliday en fit autant.

« *¡ Hijo de puta !* murmura le Cubain. Qu'est-ce que ça pue ! »

Un euphémisme. Et l'odeur n'était pas celle des produits chimiques de traitement des récoltes. Holliday la reconnut immédiatement : le relent de terre et de caoutchouc caractéristique des ballots d'opium afghan. Le dénommé Youri n'était pas la providence des agriculteurs, mais bien un trafiquant de drogue. Et pas à petite échelle. La place qui aurait dû être celle des citernes d'insecticide, à l'arrière des ailes, était occupée par deux gros réservoirs de carburant. Holliday se représenta mentalement une carte de l'Asie. Il devait y avoir plus de deux mille kilomètres entre l'endroit où ils se trouvaient et l'une des villes du nord de l'Afghanistan, comme Herat. Avec une confortable réserve d'essence, en volant bas et en franchissant les montagnes par les cols pour échapper aux radars, un vieil avion comme celui-ci pouvait facilement couvrir une telle distance.

Ils avancèrent jusqu'au cockpit exigu et tellement incliné qu'il était impossible de voir le sol à travers les vitres non bombées. Eddie s'installa aux commandes, du côté gauche, et les effleura un instant du bout des doigts. Puis, plongeant la main dans le vide-poches fixé à son siège, il en sortit un classeur à anneaux rempli de cartes, qu'il étudia une à une.

« Voilà celle qu'il nous faut pour aller à Ekaterinbourg, déclara-t-il enfin.

– Bien. C'est toi le maître à bord, dit Holliday. Explique-moi ce que tu veux que je fasse.

– Pour commencer, retourne à l'arrière et vérifie le niveau de carburant dans les deux réservoirs. Après ça, descends ôter les cales. Ensuite, tu remontes et tu t'assois à côté de moi. D'accord ?

– Ça marche. »

Holliday quitta le cockpit et alla tapoter les réservoirs de son doigt replié pour en évaluer le remplissage. Ils semblaient à moitié pleins. Cela fait, il sauta à terre, retira les blocs de bois qui retenaient les roues puis regrimpa dans l'appareil, dont il referma soigneusement la portière avant de retourner à l'avant. Il s'assit enfin à la droite du Cubain tout en regardant avec perplexité le fouillis invraisemblable de cadrans et de commandes qu'il avait devant lui.

« Tu sais vraiment faire voler ce machin ? demanda-t-il.

– Oui. L'Antonov n'en fait qu'à sa tête, mais je saurai me faire obéir. »

Eddie tendit le bras gauche pour tirer quelques boutons au bas du tableau de bord tout en faisant glisser vers l'avant avec sa main droite un petit levier situé sur la console entre les deux sièges et qui devait être la commande des gaz. Il y eut un toussotement rauque et l'hélice décrivit quelques rotations. Eddie poussa un peu plus la manette. L'hélice se mit à tourner véritablement en crachant dans le hangar de lourdes

bouffées de fumée noire. D'une pression supplémentaire de sa main droite, le Cubain fit rugir le moteur de façon presque insupportable.

À cet instant, du coin de son œil valide, Holliday perçut un mouvement à travers le pare-brise. Il releva la tête et vit, au-delà des portes ouvertes, un panache de poussière ou de fumée se diriger vers le hangar en venant de la droite.

« Il ne faudrait pas trop traîner, dit-il. J'ai l'impression que Youri nous a repérés. »

Eddie donna encore davantage de puissance et tira vers lui le volant en demi-cercle du manche à balai.

« Je ne peux pas aller plus vite, répondit-il. Je dois faire tourner le moteur à plein régime. Il y a de l'huile dans les pistons. Il faut que je les purge, sinon on va caler.

– Fais ce que tu as à faire, mais fais-le vite. »

L'aigrette de poussière s'était métamorphosée en un vieux GAZ-67, une sorte de jeep russe mâtinée de tracteur agricole. Holliday distinguait quatre hommes à bord. L'un d'eux, debout, était cramponné aux poignées d'une arme qui devait être une mitrailleuse 12,7 montée sur colonne centrale.

« Encore combien de temps ? demanda Holliday, forçant sa voix pour couvrir le vacarme terrifiant du moteur.

– Quelques secondes », cria Eddie.

Dans quelques secondes, la 12,7 serait assez près pour faire mouche. Ses balles se fraieraient un chemin dans la carcasse du vieux biplan comme des rats dans un fromage. Le véhicule approchait à toute vitesse, secoué par les cahots d'une allée invisible. Encore trente mètres et il serait trop tard.

« Vas-y ! » hurla Holliday.

Alors qu'une salve de réglage pointillait le sol de la piste à quelques mètres du hangar, Eddie lâcha le manche et tira à fond la manette des gaz. L'Antonov bondit tel un lévrier obèse essayant d'attraper un lapin. Les deux hommes furent plaqués en arrière contre le dossier de leurs sièges à la seconde même où une première volée de balles atteignait l'appareil qui prenait de la vitesse, criblant le train d'atterrissage et le dessous du fuselage. Une seconde rafale piqueta l'aile inférieure droite, mais il était trop tard : le biplan montait déjà vers le ciel à une allure folle. Laissant libre le manche à balai, Eddie manœuvra le palonnier de façon à écarter l'avion de l'axe de la piste et du feu meurtrier de la 12,7. Ensuite seulement, il reprit le manche pour amener progressivement l'Antonov en phase de croisière. Ils volaient à présent à cent cinquante mètres au-dessus de la Volga. Le GAZ-67 et sa mitrailleuse n'étaient qu'un lointain souvenir.

« Tu pilotes toujours sans les mains ? s'enquit Holliday.

– On ne mène pas une vache par les cornes, *amigo*. On la laisse faire son chemin toute seule. C'est la même chose avec cet avion. Au sol, le manche sert de frein. Si tu tires dessus pour monter à ce moment-là, tu capotes.

– Heureusement que ce n'est pas moi qui ai essayé de décoller avec ! s'exclama Holliday en riant.

– Ça, oui », acquiesça le Cubain avec un grand sourire.

Coinçant le manche avec ses genoux, il ressortit du vide-poches le classeur contenant les cartes, dont il tourna les pages jusqu'à ce qu'il ait retrouvé celle qu'il cherchait. Il l'étudia un moment avant de refermer le classeur et de le remettre en place. Il rectifia légèrement le cap, puis fit redescendre l'Antonov jusqu'à cent mètres au-dessus du sol.

« Nous sommes loin d'Ekaterinbourg ? s'enquit Holliday.

– Deux heures, deux heures et demie, pas plus.

– Et on atterrit où ?

– Bonne question, très bonne question, même. »

Dans le cadre du Forum international d'histoire cathare se tenait une fois par an un colloque dans le village de Montségur. Cet événement était très couru par la myriade d'associations férues de catharisme dont le FIHC faisait partie sans prétendre à une prépondérance particulière. À cette occasion, le Forum organisait des visites guidées de l'imposante forteresse cathare bâtie sur un piton au-dessus du hameau, ainsi que des séminaires et des conférences sur la célèbre secte des XII^e^ et XIII^e^ siècles, dissidente de l'Église catholique qu'elle jugeait irrémédiablement corrompue.

Les Cathares professaient que tout homme abritait dans son âme une part de l'étincelle divine et n'avait nul besoin d'un clergé quelconque pour la faire vivre. À leurs yeux, le Christ n'était qu'un prophète et un

philosophe sans plus de divinité en lui que n'importe lequel de ses congénères.

Mais l'intérêt du FIHC pour les Cathares tenait surtout au fait que ceux-ci estimaient être, eux et non l'Église de Rome, les véritables héritiers de la foi apostolique. Ce lien revendiqué avec les apôtres rapprochait en effet de la secte hérétique les gens du Forum, qui se désignaient eux-mêmes comme les « Apôtres » depuis la création, au début du XIV^e^ siècle, de leur société secrète de douze membres, vouée à la défense, à la préservation et à l'accroissement du patrimoine des Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon, plus connus sous le nom de Templiers.

Les « Apôtres » n'avaient jamais fait partie de l'ordre. Ils en étaient, encore aujourd'hui, les banquiers et les comptables. Avec leurs doigts tachés d'encre, ces moines et ces laïcs avaient survécu aux célèbres chevaliers et grands maîtres qu'ils servaient, dont la plupart avaient péri sous la torture ou sur le bûcher. Génération après génération, cette petite armée de tabellions, gratte-papier, changeurs et autres prêteurs sur gages avait tranquillement poursuivi son œuvre dans l'univers immuable des chiffres et des transactions financières.

À la devise des Templiers, *In hoc signo vinces* – « Par ce signe tu vaincras » –, les « Apôtres » préféraient la leur : *Aqua profunda est quieta* – « Les eaux calmes sont les plus profondes ». Autrement dit, mieux valait survivre dans l'ombre pour défendre sa cause que mourir inutilement pour elle en pleine lumière.

Les douze « Apôtres », tous régulièrement présents à Montségur chaque année, venaient des cinq continents et représentaient à leur façon toutes les puissances de ce monde. Ils ne s'adressaient jamais les uns aux autres par leur véritable nom lors de ces réunions, même si certains d'entre eux se fréquentaient et faisaient des affaires ensemble. À Montségur, ils étaient Pierre, André, Jacques, fils de Zébédée, Jean, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, Thaddée, Simon et Judas l'Iscariote. De cette façon, quand l'un d'entre eux mourait et devait être remplacé, la continuité – un maître mot, pour eux – ne s'interrompait pas : ils étaient toujours douze, et toujours les mêmes.

Ils ne s'entretenaient qu'en berrichon, une obscure langue romane depuis longtemps tombée en désuétude dont s'étaient parfois servis les Templiers dans leurs échanges.

Pierre Ducos était l'« Apôtre » Pierre. Comme son nom le suggérait, il était le roc sur lequel reposait le groupe, mais sans pour autant jouer le premier rôle au sein de celui-ci. C'était habituellement lui qui accueillait les onze autres, ainsi qu'il l'avait fait cette fois encore, et dirigeait la prière commune quand ils se réunissaient dans la salle à manger privée de l'hôtel Costes – une prière connue des seuls initiés, récitée une fois les plats somptueux du repas disposés sur la table, le vin versé et les serveurs partis.

« Que la grâce du Saint-Esprit soit avec nous. Que Marie, Étoile des mers, nous mène au havre du salut. Amen.

« Père très saint, Dieu d'amour éternel, créateur omnipotent et omniscient, maître doux et bienveillant, dispensateur de bienfaits, humble et pieux rédempteur, sauveur miséricordieux, Seigneur, nous Te supplions et T'implorons de répandre sur nous Ta lumière, de nous libérer et de préserver du mal nos frères du Temple et le peuple fidèle de Tes ouailles dans ses vicissitudes.

« Ô Dieu, qui nous sait innocents, libère-nous afin que nous puissions accomplir notre vœu de Te servir en toute humilité et d'agir selon Ta volonté. Fais taire les reproches injustes et mensongers qui nous accablent et nous valent toutes les rudes épreuves, tentations et tribulations que nous avons endurées jusqu'ici, mais que nous ne pouvons plus endurer. Amen. »

Aux « Amen » marmonnés en réponse par les convives succéda un cliquetis de couverts. Sir James Sinclair – Simon pour les membres du groupe – fut le premier à prendre la parole.

« Au cours des discussions que nous avons eues ces derniers temps, la plupart d'entre nous ont exprimé leurs inquiétudes concernant le dénommé Holliday, dit-il. Rodrigues n'était pas en droit de lui confier la liste.

– Je vous rappelle que Rodrigues était à l'article de la mort, objecta Ducos, qui but une petite gorgée d'excellent margaux avant d'ajouter : et par ailleurs, l'oncle de Holliday était un des nôtres, en son temps. Il n'est donc pas incongru que le carnet soit entre ses mains.

– Il n'a jamais prêté allégeance à l'ordre, intervint Judas, un banquier suisse replet. Il ignore tout de nos lois et décrets. Si son oncle était des nôtres, lui ne l'est pas, et n'a de ce fait aucun droit.

– À ce que nous avons pu voir, il ne se serait de toute façon jamais plié à nos lois et décrets, enchérit sir James Sinclair d'un ton sec. Cet individu est une fripouille et nous ne pouvons tolérer ses agissements.

– Goûtez votre ratatouille avant qu'elle ne refroidisse, mon cher Simon, suggéra Ducos, il n'y a rien de pire que des légumes ramollis. Pour le reste, soyez sans crainte, le Russe m'a assuré que Holliday ferait l'objet d'un traitement approprié dès qu'il mettrait les pieds dans l'église, à Ekaterinbourg.

– Et s'il ne se rend pas à l'église ? demanda sir James en garnissant sa fourchette du mélange odorant de légumes méditerranéens.

– S'il ne se rend pas à l'église, mon cher Simon, le problème n'en est plus un, n'est-ce pas ? »

Sourire aux lèvres, l'avocat observa sur le visage de l'irascible Écossais l'effet instantanément apaisant de la bonne chère.

« Je vous le dis, soyez tranquille, reprit-il. Nous avons depuis le début un coup d'avance sur ce pauvre colonel et son moricaud de compagnon. »

25

Atterrir dans les environs d'Ekaterinbourg ne fut pas un problème, contrairement à ce qu'avait craint Holliday. Comme il était exclu d'utiliser une piste de l'aéroport avec un avion volé, Eddie fit preuve une fois encore de sa dextérité en posant tout simplement le vieil Antonov dans un champ en jachère, non loin d'une ancienne voie de chemin de fer désaffectée menant à la ville toute proche de Sredneuralsk, située, d'après les cartes, à environ vingt-cinq kilomètres d'Ekaterinbourg. Une fois de retour sur le plancher des vaches, les deux hommes mirent leurs sacs à dos, qu'ils avaient eu soin de prendre avant de quitter le train, et se dirigèrent à pied vers l'agglomération en suivant les rails. Holliday avait toujours sur lui le Serdyukov SPS de l'hôtesse.

Après être passés devant une gigantesque usine qui empestait l'abattoir à volaille, ils gagnèrent le centre de la localité. Là, leur attention fut attirée par un grand manoir jaune qui avait dû appartenir jadis à un riche propriétaire, mais se révéla être un hôtel. Ils y entrèrent pour déjeuner dans une salle chichement décorée, où ils furent servis par un sexagénaire grisonnant au regard chassieux portant un long tablier constellé de taches. Quand Eddie lui demanda comment ils pouvaient se rendre à Ekaterinbourg, l'homme sembla d'abord surpris d'entendre un Noir s'adresser à lui dans un russe parfait, puis son visage s'éclaira d'un large sourire, dévoilant un dentier d'acier étincelant d'époque stalinienne.

« Touristes, oui ? demanda-t-il en anglais. Je Ivan Chaplitsky, propriétaire Hôtel Central, bien sûr. »

Il remplit leurs tasses en poterie grossière à l'aide d'une cafetière en argent massif au moins centenaire. Sans doute une pièce enterrée au fond d'un jardin au moment de la révolution, puis exhumée soixante-quatorze ans plus tard, après l'échec de ladite révolution.

« Vous touristes, bien sûr, ajouta-t-il, répondant à sa propre question.

– Oui, confirma Holliday. Je suis américain et mon ami cubain.

– *Viva Fidel !* s'exclama l'hôtelier. Votre ami parle russe très bon.

– *Spasiba*, dit Eddie.

– *Priglashaem Vas*, répondit Ivan Chaplitsky. Vous demande pour aller Ekaterinbourg, bien sûr ?

– Oui, acquiesça Holliday.

– Je emmène vous. J'ai taxi, bien sûr. Mille roubles. Si payez argent américain, je faire cinquante dollars.

– D'accord.

– Cinquante aller, cinquante revenir.

– Nous ne revenons pas ici.

– Mais moi dois revenir, bien sûr.

– Bien sûr », dit Holliday.

Le taxi d'Ivan était en fait un corbillard ZIL 111 des années 1950, très proche par son aspect de la Chevrolet Bel Air 1955, qu'il avait emprunté à son frère Dimitri, croque-mort de son état. Ivan fixa un écriteau magnétique sur la portière, un autre à ventouses sur le toit, changea les plaques d'immatriculation, et ils prirent la route. Quarante-cinq minutes plus tard, ils descendaient de la voiture devant le croissant de

verre et d'acier du Hyatt d'Ekaterinbourg, en plein centre d'une métropole animée d'un million et demi d'habitants. La petite ville endormie au pied de l'Oural avait fait du chemin depuis que le tsar et sa famille y avaient été abattus en 1917. Le tsar aussi, d'ailleurs, puisqu'il avait d'abord reposé au fond d'une mine de charbon, puis dans un marécage, pour être exhumé au bout d'un siècle et à nouveau enseveli à Saint-Pétersbourg, quelques années avant sa canonisation par l'Église orthodoxe et la construction d'une cathédrale sur les lieux mêmes de son assassinat.

En priant pour que les échos de leurs exploits ne les aient pas précédés, Holliday et Eddie présentèrent leurs faux passeports d'Odessa pour louer une suite au Hyatt. Dès la porte de l'appartement refermée, ils se ruèrent sur le minibar avant de s'installer dans le salon avec chacun une bouteille de Stary Melnik Gold.

Épuisés par leur journée, ils demeurèrent un bon moment assis sans rien dire. Ce fut Eddie qui rompit le silence.

« *Después del tango, el bolero*.

– Traduction ? demanda Holliday qui somnolait à moitié, vautré sur le canapé.

– C'est ce que me disait ma grand-mère quand je me plaignais d'être fatigué, répondit le Cubain en souriant. Après le tango, le boléro.

– En d'autres termes, nous ne sommes pas au bout de nos peines, c'est ça ? Tu penses à Genrikhovitch ?

– Oui.

– Il faudrait savoir s'il a été enlevé ou s'il est descendu du train volontairement.

– C'est bien la question.

– Si nous sommes venus ici, c'est uniquement parce qu'il nous y a incités. Je ne suis plus du tout certain de croire ce qu'il nous a raconté. »

Eddie avala une longue gorgée de bière.

« Moi non plus, je n'ai pas confiance.

– Qu'aurait dit ta grand-mère dans notre situation ?

– *La discreción es la mejor parte del valor.*

– Prudence est mère de sûreté ? Judicieux précepte.

– Un précepte qu'elle a suivi jusqu'à cent dix ans.

– Que penses-tu qu'elle ferait, à notre place ?

– Genrikhovitch a mentionné un nom, il me semble ?

– Oui. Anton Zukov.

– Si Genrikhovitch nous a tendu un piège, ce sera sûrement à l'endroit où travaille ce camarade Zukov : dans le musée attenant à l'église Sur-le-Sang-Versé.

– Donc, au lieu d'aller à l'église, on cherche l'adresse personnelle du sieur Zukov et on va lui rendre visite chez lui.

– C'est comme ça qu'aurait agi ma grand-mère… Mais, avant de partir, je crois bien qu'elle aurait fait une petite sieste.

– Décidément, Eddie, ta grand-mère était la sagesse même. Je prends le canapé, tu n'as qu'à prendre le lit. »

La nuit était tombée quand ils se réveillèrent. Ils se firent monter un dîner et se mirent à l'ouvrage. Sept A. Zukov figuraient dans l'annuaire. Eddie entreprit de les appeler l'un après l'autre, se faisant passer pour un reporter du quotidien national *Moskovsky Komsomolets* chargé d'écrire un papier sur l'Ermitage au temps de la Grande Guerre patriotique. Article dans lequel il comptait parler du père de M. Zukov qui avait, si ses renseignements étaient exacts, participé à l'époque au transfert des trésors du musée à Ekaterinbourg… Les quatre premiers correspondants répondirent qu'il s'était trompé de numéro avant de raccrocher. Le cinquième fut le bon. Eddie conversa avec lui un moment puis reposa le téléphone.

« Il a trouvé un peu bizarre que je veuille l'interviewer si tard, mais il a accepté. Dans une heure. »

Anton Zukov habitait dans Vokzal'naya Ulitsa, une rue proche de la gare. L'immeuble, une horreur architecturale de l'ère constructiviste, faisait penser à une boîte de conserve coupée en deux. Un espace vert végétait entre les ailes incurvées de la structure en béton plaquée d'un stuc rougeâtre qui s'effritait.

À l'origine, c'était sans doute un jardin partagé, mais, à en juger par l'état des arbustes, la pratique n'avait pas survécu à la chute de l'Union soviétique. Le hall d'entrée n'était pas en meilleure condition, avec son comptoir de réception désert et ses deux ascenseurs, dont un, porte ouverte et enchevêtrement de câbles pendant du plafond, attendait manifestement d'être réparé depuis longtemps. Zukov vivait au neuvième étage. L'ascenseur encore en service mit dix minutes à arriver. La cabine s'éleva lourdement, s'arrêtant de temps en temps dans un tel concert de grincements que les deux hommes décidèrent d'un commun accord de redescendre par l'escalier.

Zukov vint leur ouvrir au premier coup de sonnette. Il avait un crâne en pain de sucre, des cheveux poivre et sel clairsemés, un début de double menton, et un petit grain de beauté près de la commissure gauche de ses lèvres tombantes. Ses lunettes à monture dorée et sa veste en tweed lui donnaient l'allure des professeurs de littérature anglaise que l'on croise dans les universités du Midwest. Il dévisagea Eddie un bref instant et esquissa un demi-sourire.

« *Vy ne iz gazety Vy* ? demanda-t-il. Vous n'êtes pas journalistes, n'est-ce pas ?

– *Niet* », admit le Cubain.

Holliday sortit le pistolet noir de sa poche et le laissa pendre négligemment au bout de son bras.

« Nous désirons seulement vous poser quelques questions, assura-t-il.

– Un Américain armé et un Noir russophone… Voilà qui est curieux, commenta Zukov en anglais avant de s'écarter pour les laisser passer. Mais entrez donc. Faites comme chez vous.

– Après vous, répondit Holliday.

– Comme vous voudrez. »

Zukov les précéda dans un couloir étroit dont le mur de gauche s'ornait de ce qui ressemblait fort à un autoportrait sombre et lugubre de Nicolas Poussin, flanqué de deux grands vases anciens. La pièce où il les conduisit offrait un spectacle encore plus surprenant. Elle était meublée d'un salon ultramoderne en cuir blanc disposé devant une cheminée à bois, des tableaux du même genre que celui du couloir garnissaient les murs, blancs eux aussi, et des tapis de haute laine recouvraient le plancher en merisier foncé.

Quand ils furent assis sur les canapés qui se faisaient face, Zukov sortit de sa poche un paquet bleu et jaune de cigarettes bon marché Belomorkanal et en alluma une avec l'énorme briquet en agate qui trônait devant lui sur une table basse en verre.

« Parlez-nous un peu de l'œuf du Kremlin », dit Holliday.

Le hennissement de rire que poussa Zukov le prit par surprise. Le Russe se mit à tousser, suffoqué par la fumée de sa cigarette. La quinte passée, il se laissa aller contre les coussins de cuir, cala ses lunettes sur son front et s'essuya les yeux avec son pouce et son index.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Holliday.

– Vous avez parlé avec Genrikhovitch, c'est bien ça ? répondit Zukov avec un large sourire.

– Vous le connaissez ?

– Bien sûr que je le connais ! Comme on connaît l'emplacement d'un bouton qui démange.

– L'œuf du Kremlin, rappela Holliday en caressant le pistolet posé sur ses genoux.

– D'après Genrikhovitch, ce fameux œuf recélerait un secret que Raspoutine aurait emporté dans sa tombe et que les quatre de Leningrad auraient découvert.

– Les quatre de Leningrad ?

– Vladimir Vladimirovitch Poutine ; Dmitri Anatolievitch Medvedev ; Vladimir Mikhaïlovitch Gundiaïev, plus connu sous le nom de Cyrille I^er^, patriarche de Moscou ;et Alexandre Vassilievitch Bortnikov, patron du FSB. Tous sont des amis d'enfance de Saint-Pétersbourg, tous ont été membres du KGB, et tous ont acquis un pouvoir considérable. Genrikhovitch croit dur comme fer qu'ils appartiennent à une prétendue société secrète ancienne appelée ordre du Phénix, ou quelque chose de farfelu dans ce genre.

– L'ordre du Phénix n'existe pas ?

– Pas que je sache.

– L'œuf du Kremlin ?

– Il n'est jamais venu ici. Il ne faisait pas partie des objets évacués et n'a jamais bougé de l'Arsenal du Kremlin, mais, ça, Genrikhovitch a toujours refusé de l'admettre, malheureusement. Il m'a affirmé que le fils de Golitsyne confirmerait sa thèse.

– Vous voulez parler d'Anatoliy Golitsyne, le transfuge du KGB qui a permis de démasquer l'espion Philby et les cinq de Cambridge dans les années 1960 ?

– Lui-même… Sauf qu'Anatoliy Golitsyne n'a jamais eu de fils, seulement une fille.

– Et que répond Genrikhovitch à ça ?

– Que Golitsyne a bien eu un fils, mais illégitime, avec une certaine Maria Ivanova, une secrétaire qui travaillait au KGB, à Saint-Pétersbourg… pardon, à Leningrad. Selon Genrikhovitch, Poutine et même Staline lui-même ne seraient pas étrangers à l'événement, ce qui ne tient pas debout. Le garçon aurait pris le nom de sa mère, Anatoliy Ivanov, et travaillerait à Moscou, où il posséderait un appartement rue Sivtsev Vrajek, dans le quartier de l'Arbat.

– Vous avez vérifié ?

– Vous plaisantez ? Je n'en ai ni le temps ni l'envie. Genrikhovitch n'aime rien tant que broder sur le thème des complots souterrains, des sociétés secrètes, de l'infiltration de l'Église par le KGB, des Romanov ou je ne sais quoi encore. Tout lui est bon pour se faire remarquer. Anatoliy Ivanov n'est que le fruit de son imagination délirante. Ce type est cinglé.

– Donc, il nous a menés en bateau, conclut Holliday.

– *¡ Hijo de puta !* », cracha Eddie.

26

Alexandre Bortnikov, chef du FSB, contemplait la place de la Loubianka par la fenêtre de son bureau, au sixième étage de l'immeuble qui avait abrité à l'origine le siège de la compagnie d'assurances Rossia. Bien que la statue de « Felix-de-Fer » Dzerjinski ait disparu de la place, les gens évitaient toujours de passer devant l'endroit qu'elle avait occupé. Le souvenir des chambres de torture aménagées dans les caves du bâtiment et des cachots ensanglantés était encore trop frais dans la mémoire de certains Russes. Il avait l'air de faire froid, dehors, et un vent âpre soulevait des caniveaux la poussière et les lambeaux de journaux qui les encombraient. L'hiver approchait.

Se détournant de la fenêtre, Bortnikov alla s'asseoir à son bureau. Son cabinet de travail avait été celui de l'âme damnée de Staline, Lavrenti Beria, directeur du NKVD, puis du KGB, un petit homme au menton pointu et à la bouche bien dessinée dans un visage tout rond d'expert-comptable qui avait fait disparaître sur ordre de son patron des millions de ses compatriotes.

La pièce était restée telle que Beria l'avait connue, du plancher parqueté au plafond très haut en passant par les lambris de bouleau qui couvraient à hauteur d'appui les murs peints en vert sombre. Même le bouton de sonnette en cuivre qu'il utilisait pour appeler les gardes chargés d'escorter ses victimes au sous-sol se trouvait toujours là, sous le bureau.

Bortnikov adressa un sourire au personnage massif et grisonnant assis en face de lui.

« Alors, Tikhonov, qu'avez-vous à me dire à propos de Holliday et de son ami cubain ? »

Alexandre Tikhonov était le responsable du Centre des opérations spéciales du FSB, une sous-direction sans attributions bien définies qui intervenait lorsqu'il s'agissait, par exemple, de se débarrasser d'un corps, de confectionner une lettre piégée, ou encore d'orchestrer des « accidents » de la circulation.

« Nous pensons qu'ils sont à Ekaterinbourg. Ils ont apparemment dérobé un avion d'épandage d'insecticides, qui servait en fait au trafic de drogue avec l'Afghanistan, nous l'avons découvert par la suite.

– Le propriétaire a-t-il été appréhendé ? Interrogé ?

– Il a résisté à l'arrestation. Il a été tué.

– Dommage. Je croyais que Holliday était un ranger. Comment se fait-il qu'il sache faire voler un avion ?

– C'est sûrement le Cubain qui a pris les commandes. Il s'appelle Edimburgo Vladimir Cabrera Alfonso. D'après nos amis de Iassenevo, il a une formation de pilote de MiG, entre autres. »

Iassenevo, un district municipal situé de l'autre côté du périphérique de Moscou, hébergeait le quartier général du SVR, le service russe des renseignements extérieurs.

« Edimburgo ? répéta Bortnikov.

– Il faut croire que sa mère aimait l'Écosse.

– Et il parle russe ?

– Couramment.

– Comment Holliday l'a-t-il connu ?

– Il l'a rencontré l'été dernier. Le Cubain était capitaine d'un vapeur sur une rivière, au Soudan du Sud. Une longue histoire…

– D'accord, laissons le Cubain de côté pour l'instant. Ekaterinbourg ?

– L'avion a été retrouvé dans un champ à deux kilomètres du bourg de Sredneuralsk. Il est probable qu'ils aient pris un taxi là-bas pour se faire conduire à Ekaterinbourg.

– Et vous êtes sûr qu'ils y sont ?

– Ils sont descendus à l'hôtel Hyatt sous les noms de Michael Enright et Simon Toyne, qui figurent sur leurs faux passeports achetés à Odessa.

– Et ils n'ont pas été arrêtés ? »

Tikhonov sourit.

« Comme l'a écrit Kafka : "Toute révolution s'évapore en ne laissant derrière elle que la vase d'une nouvelle bureaucratie." Nous avons reçu l'information trop tard. Vingt-quatre heures trop tard. Ils ont disparu.

– Alors, comme ça, vous nous comparez à de la "vase", Tikhonov ? demanda Bortnikov en riant. Pour ça, sous Staline, on vous aurait emmené au sous-sol et on vous aurait collé une balle dans la nuque.

– Sous Staline, je n'aurais jamais dit une chose pareille, camarade Bortnikov.

– Je vais dire deux mots à Skorik à propos de ces passeports qu'il n'a pas détectés. »

Vladimir Skorik dirigeait le Centre de sécurité des données du FSB, dont une des tâches principales était de surveiller l'utilisation de passeports étrangers sur le territoire de la Fédération de Russie. Les fugitifs avaient apparemment échappé à la vigilance de son service pendant une journée entière dans une période critique.

« Ils ne se sont pas rendus à l'église ? reprit Bortnikov.

– Non. Nous avions posté deux hommes à l'intérieur et deux dehors. Holliday et le Cubain n'ont mis les pieds ni dans l'église ni dans le musée.

– Vous en êtes certain ?

– À cent pour cent. »

Bortnikov se cala contre le dossier de son fauteuil.

« Je me demande bien ce qu'ils mijotent, maintenant.

– S'ils ne se sont pas présentés à l'église, ça peut signifier qu'ils ont renoncé, avança Tikhonov. Si ça se trouve, ils sont en train de chercher une porte de sortie.

– J'en doute. À ce que j'ai cru comprendre, ce Holliday n'est pas du genre à se dégonfler, répondit le patron du FSB avec un soupir. Mais, bon, vous avez peut-être raison. Faites afficher leur photo dans tous les postes-frontières de la Fédération et sur tous les barrages routiers. Couvrez les aéroports, nationaux et internationaux, et aussi les gares. Il me les faut, Tikhonov. Et vite. »

« C'est de la folie, dit Holliday. Ça ne marchera jamais. »

Eddie et lui se tenaient dans une salle carrelée en vert qui occupait le sous-sol de la maison funéraire dirigée par Dimitri Chaplitsky. Ivan Chaplitsky, le propriétaire de l'Hôtel Central de Sredneuralsk où ils avaient déjeuné la veille, était avec eux, ainsi que son croque-mort de frère, qui avait le costume et le physique de l'emploi et ressemblait étonnamment à Ichabod Crane tel qu'il apparaît dans *La Légende du cavalier sans tête*. Outre les deux frères se trouvaient également là deux des clients de Dimitri, tous deux morts, de sexe masculin, laids à faire peur et déjà marbrés comme des tranches de roquefort.

« Non, non, pas folie, je vous prie, messieurs ! protesta Ivan. Mon frère Dimitri et moi, nous faire souvent cette chose.

– Mais comment franchissez-vous les barrages routiers ?

– Ça très facile, messieurs ! Ils sont trois grandes villes jusque Moscou : Perm, Kirov et Nijni Novgorod.

– D'accord, et après ?

– Vous m'écoute. Avant Perm, nous dire police que *katafalk* transporter corps à Perm pour enterrement ou *krematsiya*. Vous comprend ?

– Oui.

– Entre Perm et Kirov, nous dire que corps aller Kirov.

– Et ainsi de suite jusqu'à Nijni Novgorod…
– Exact ! Nous avoir papiers pour les trois.
– Et si les policiers regardent dans les cercueils ?
– Eux ne pas faire cette chose.
– Pourquoi pas ?
– C'est tradition religion russe pas embaumer corps… Vous comprend ?
– Oui, mais nous ne sentons pas le cadavre. Du moins pas encore.
– Quand nous transporte autre chose que corps, nous avoir façon d'empêcher police ouvrir cercueil.
– Comment faites-vous ? »

Ivan adressa un signe de tête à son frère, qui alla jusqu'à un réfrigérateur en inox tout en hauteur, l'ouvrit et en sortit un sac en plastique, qu'il revint poser sur une des tables libres de la morgue. Les yeux de Holliday et d'Eddie s'écarquillèrent. Le sac contenait tout un assortiment de pieds humains présentant divers stades de décomposition.

« *¡ Santa María, madre de Dios !* murmura Eddie.

– Des pieds ? demanda Holliday sans cacher son dégoût.

– Oui, pieds, confirma Ivan, tout sourire. Familles ne pas remarque que pieds manque. Nous avoir aussi cousin qui vend chaussures. *Vy ponimaïete, gospoda* ?

– *Da*, répondit Eddie. Nous comprenons. »

Anton Pesek, sexagénaire et fils d'un responsable de haut rang de la Sécurité d'État tchèque, la *Státni bezpečnost*, avait grandi pendant l'ère soviétique. Il effectua le trajet Prague-Moscou en train, ce qui lui valut quelques désagréments qu'il aurait pu trouver comiques s'ils n'avaient pas été prévisibles et agaçants, comme d'acheter un visa de tourisme biélorusse et de devoir soudoyer les gardes-frontières quand le visa se révéla, naturellement, périmé. En effet, bien que plusieurs actes terroristes aient été perpétrés sur le territoire russe, y compris un attentat-suicide à Domodedovo, le principal aéroport de Moscou, personne n'avait encore jugé utile de déposer une bombe dans la gare Belorussky, ou d'y rechercher le martyre en se faisant sauter avec quelques livres de Semtex sanglées autour de son torse glabre et sanctifié. Il était en outre beaucoup plus discret d'arriver à Moscou par la gare ferroviaire que par l'aéroport, qui fourmillait de caméras de surveillance. En tant que tueur professionnel, Pesek se devait de garder ce genre de considérations présent à l'esprit.

Plutôt petit, mince et soigné, Anton grisonnait par les tempes et arborait un bouc parfaitement taillé. Il manifestait un penchant pour les machines à sous, les chaussures de luxe, les cigarettes américaines et le Bacardi-Coca, mais il avait drastiquement réduit sa consommation des deux derniers articles à la suite de quelques malaises inquiétants survenus dans des chambres d'hôtel, dont un l'avait conduit aux urgences d'un hôpital de Toscane où il se trouvait en villégiature avec son épouse canadienne quelque peu désaxée, Daniella Kay, tueuse à gages comme lui.

Pesek portait au cou une cicatrice de cinq centimètres, généralement cachée par le col de ses coûteuses chemises Turnbull & Asser, trace d'une blessure par balle que lui avait infligée quelques années plus tôt, à Venise, le lieutenant-colonel Peter Holliday au cours d'un affrontement. Le projectile, tiré avec son propre pistolet, avait frôlé sa carotide droite. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'il ne repose à présent dans son caveau familial du cimetière Šárka, à Prague, sans plus avoir à se soucier de l'effet des Marlboro et du Bacardi sur sa santé. Or, quoique ne manquant pas d'attrait en automne, quand les arbres changeaient de couleur, Šárka ne faisait pas partie de ses lieux de prédilection.

Il était à Moscou pour retrouver la trace de Holliday, mais aucun esprit de vengeance ne l'animait. Lorsqu'on embrassait la cause des Assassins, être blessé ou tué faisait partie du pacte que l'on passait avec le Vieux de la Montagne. Pesek ne nourrissait vraiment pas la moindre rancune à l'égard de l'Américain, à qui il avait d'ailleurs évité, ainsi qu'à sa cousine Peggy, de connaître un sort pire que la mort dans la tristement célèbre prison praguoise de Pankrác l'année précédente.

Cette fois, sa mission comportait deux tâches, dont une ne l'enthousiasmait guère. Elle lui avait été confiée par le père Thomas Brennan, le fumeur enragé qui dirigeait les services secrets du Saint-Siège pour le compte de son infâme patron, Son Éminence le cardinal Antonio Niccolo Spada, ministre des Affaires étrangères du Vatican.

« Holliday est sur la piste d'une sainte relique, avait expliqué Brennan. Et il faut à tout prix l'empêcher de la trouver. Tout ce que nous savons pour l'instant est que l'œuf Fabergé des Romanov connu sous le nom d'œuf du Kremlin, ou de la cathédrale Ouspenski, joue un rôle dans l'affaire, et que Holliday pourrait chercher à se l'approprier.

– À le voler, vous voulez dire ? avait répondu Pesek.

– Oui.

– Où se trouve l'objet ?

– Dans l'Arsenal du Kremlin.

– *Gli auguro buona fortuna !* s'était exclamé en riant Pesek, qui parlait aussi couramment l'italien que l'anglais ou le russe. Je lui souhaite bien du plaisir, il n'a aucune chance.

– Néanmoins, monsieur Pesek, nous aimerions avoir votre avis sur la faisabilité d'une telle entreprise.

– Je suis un tueur, pas un voleur, père Brennan.

– Nous vous verserons une prime pour cette évaluation.

– Bien. Mais ce sera sans garantie de ma part.

– Nous n'en exigeons pas. Quoi qu'il en soit de votre diagnostic, il sera également nécessaire de résoudre le cas Holliday.

– Qu'entendez-vous par là ? Que je dois le tuer ?

– Oui. Le tuer. »

Pesek se fit conduire en taxi de la gare au Ritz-Carlton de Moscou, où il prit une suite spacieuse occupant un angle du dernier étage, avec vue sur l'entrée principale du Kremlin et la tour Spassky, ainsi que sur la rue Tverskaïa et la sortie de la station de métro Teatralnaïa, passage pratiquement obligé pour Holliday et son ami noir.

Pesek s'installa dans le luxueux salon avec une grande bouteille de Coca-Cola glacé et deux petites de Bacardi en se remémorant le vieux proverbe japonais : « Assieds-toi au bord de la rivière et tu verras bientôt passer le cadavre de ton ennemi. »

Holliday finirait par se montrer. Et par mourir.

27

Peter Holliday foulait les pavés de la place Rouge tout en s'efforçant d'oublier la nausée qui lui soulevait l'estomac. Et cette nette impression d'écœurement, il le savait bien, n'était pas provoquée par la vague odeur de chair humaine putréfiée qui semblait lui coller encore à la peau en dépit des trois douches qu'il avait prises. Elle lui venait du souvenir des interminables réunions d'information passées à scruter des photographies agrandies pour essayer d'identifier dans les pixels les types de missiles exhibés chaque année sur la place pendant le défilé du 1er Mai, ou de déterminer quels gros bonnets apparaissaient à la tribune, et quels autres avaient été discrètement effacés du cliché.

Les hautes murailles du Kremlin, l'architecture massive du magasin Goum réservé aux apparatchiks, et le pas de l'oie mécanique des gardes aux casquettes démesurées devant le tombeau de Lénine, tout cela lui était aussi familier qu'un cauchemar récurrent, même s'il n'avait jamais jusque-là mis les pieds en ces lieux. Il éprouvait une monstrueuse sensation de vertige incontrôlable.

Les frères Chaplitsky avaient conduit Holliday et Eddie jusqu'à une datcha du village de Peredelkino, à une vingtaine de kilomètres de Moscou. La maison, une très grande cabane en rondins, avait d'après eux appartenu à un écrivain russe peu connu des années 1970, mais à présent elle ressemblait plutôt à un entrepôt, chacune de ses pièces renfermant des piles de cartons d'iPad, ordinateurs portables, appareils GPS, BlackBerry et autres gadgets électroniques.

Le trajet jusqu'à Moscou s'était déroulé sans encombre, à l'exception d'un épisode angoissant, quand un policier qui les contrôlait à la sortie de Perm avait exigé de voir l'intérieur du cercueil d'Eddie, un simple coffre en panneaux de fibres minces équipé de poignées en plastique couleur bronze et doublé de simili satin. Étendu dans sa propre bière, Holliday n'avait pu que retenir son souffle et écouter ce qui se passait.

Quand Dimitri avait entrouvert le couvercle, la puanteur émanant du sac de pieds en décomposition placé entre les jambes d'Eddie, associée à la mention par le croque-mort du mot *holera* sur le ton de la confidence, avait suffi à faire déguerpir le pandore au triple galop. Mises à part les conditions innommables, rien n'avait perturbé la suite du voyage.

Et ils se trouvaient maintenant à l'endroit même où battait le cœur rouge de l'« axe du mal » cher à Ronald Reagan. Si Holliday n'avait jamais eu sur les Russes un avis aussi catégorique, il n'en restait pas moins qu'aux yeux d'un petit Américain élevé, comme lui, dans les années 1950 et 1960, ils étaient l'ennemi numéro un, les Chinois venant de temps à autre jouer les seconds rôles.

Holliday avait grandi à une époque où Russie était synonyme de menace, ténèbres et corruption, où tous les Russes avaient des mines patibulaires et s'appelaient Boris, Igor ou Natacha. C'était la période où Khrouchtchev martelait avec sa chaussure le pupitre des Nations unies, où « Les Ruskofs n'auraient jamais été foutus d'avoir la bombe H sans aide extérieure », et où le Spoutnik constituait la plus cinglante humiliation que les Américains aient connue depuis l'incendie de la Maison-Blanche par les Anglais en 1814.

Le temps, les événements et des études historiques approfondies avaient quelque peu modifié sa vision des choses, mais l'Union soviétique avait tout de même été son point de mire tout au long de sa carrière de soldat et d'officier du renseignement militaire. Parallèlement, cependant, les mêmes circonstances l'avaient amené à corriger l'idée qu'il se faisait de l'Amérique, si bien qu'il se prenait parfois à partager le sentiment de Poutine à propos de la grandeur perdue de sa patrie.

L'invasion de l'Afghanistan par l'Armée rouge avait été une sinistre farce, les Russes étaient imbibés de vodka et la Fédération dans son entier semblait être devenue un fief du crime organisé. De leur côté, les États-Unis avaient connu bien des bouleversements : l'ange vengeur, le sauveur de l'humanité, vainqueur de la Seconde Guerre mondiale, était tombé dans le bourbier du Vietnam, de la téléréalité, de l'obésité infantile et de la finance folle de Wall Street. Et les deux nations faisaient ensemble l'expérience de l'abâtardissement culturel sous la houlette des McDonald's, Pizza Hut, KFC et autres IKEA.

En passant sous le haut porche voûté de la tour Spassky, l'idée vint à Holliday que les dingues d'Internet n'étaient peut-être pas tout à fait dans l'erreur, avec leurs histoires de complots planétaires. Il songea à Rex Deus, à Kate Sinclair et aux puissances malsaines qui les soutenaient, au père Brennan et aux services secrets du Vatican, et enfin à cette nouvelle clique qu'avait mentionnée le moine bulgare – l'ordre du Phénix.

Après tout, entre ces dernières et la demi-douzaine d'organisations similaires connues par leurs acronymes, était-il vraiment inenvisageable que le monde soit sous la coupe de forces échappant au contrôle des citoyens ordinaires ? Il partit d'un éclat de rire qui se répercuta sous la vieille voûte de pierre par où l'on accédait à l'intérieur du Kremlin.

« Qu'est-ce qui te fait rire ? s'enquit Eddie.

– Je m'imaginais Sarah Palin et ses copains libertariens en train de se battre dos au mur contre les hordes communistes pour la vérité, la justice et les valeurs de l'Amérique.

– Dommage que tous ces abrutis ne soient pas venus avec moi sur la *Plaza de la Revolución*, à La Havane, écouter les discours d'*El Comandante* pendant dix heures d'affilée, en rang, debout en plein soleil. Ça les aurait tellement saoulés qu'ils seraient morts, à présent.

– Tu as vraiment fait ça ? Écouté Castro des heures durant ? demanda Holliday, surpris, Eddie ne lui ayant jamais fait l'impression d'être un fervent communiste.

– Bien sûr, répondit le Cubain avec un sourire en coin. Au début, ils distribuaient des paniers-repas et de la bière pour attirer les foules devant les caméras. Par la suite, la police s'est mise à rafler les gens et à les conduire sur la place en bus. Si on refusait d'y aller, on était mis au chômage d'office pendant une semaine. *¡ Viva Fidel !* »

Les deux hommes débouchèrent du porche monumental. Sur leur gauche s'étendaient les jardins bordant l'intérieur des remparts au niveau des deux « Tours sans nom », sur leur droite s'élevait le bâtiment néoclassique jaune et blanc de l'Administration présidentielle. Curieusement, les touristes déambulaient ici en nombre malgré le froid piquant de la journée d'automne, certains non accompagnés, la plupart, toutefois, en groupes organisés conduits par des guides parlant anglais, mandarin, japonais ou allemand. Eddie s'approcha d'un des gardes en uniforme chamarré qui posaient devant les objectifs des visiteurs.

« *Kak my mojem poluchit' v Orujyei'noi' palate* ? », dit-il.

L'homme dévisagea le Cubain d'un air sidéré. Sa mâchoire sembla se décrocher comme celle d'une pelle mécanique dans un dessin animé. Puis il bafouilla une réponse et, toujours bouche bée, regarda le colosse noir retourner vers Holliday.

« Il faut passer devant le gros canon et tourner toujours à droite jusqu'à ce qu'on arrive à l'Arsenal, rapporta Eddie. C'est un palais avec un toit vert. »

Le « tsar des canons », fondu au XVI^e^ siècle, se révéla être une énorme bouche à feu en bronze de quarante tonnes devant laquelle étaient empilés des boulets d'une tonne. Tout près de lui était exposée la Cloche du tsar, un bourdon, lui aussi en bronze, de deux cents tonnes, fissuré au moment du moulage et qui, à l'instar de la bombarde, n'avait jamais servi. Holliday s'étonna un peu que les Russes, et en particulier les nostalgiques de l'époque soviétique, affichent leur fierté pour ce genre de bric-à-brac inutile qui témoignait seulement de leur inefficacité. Fallait-il voir dans ce trait culturel du peuple russe un lien avec sa consommation excessive de vodka ?

Suivant les instructions du garde, Holliday et Eddie finirent par trouver l'Arsenal, dont le toit était effectivement vert.

« J'aimerais te poser une question, si tu n'y vois pas d'inconvénient, *compadre*, dit le Cubain alors qu'ils contemplaient le grand édifice de style rococo.

– Vas-y.

– Qu'est-ce qu'on fout ici ?

– On se rencarde sur la boîte, répondit Holliday avec un petit sourire.

– De quoi tu parles ?

– Ne cherche pas. Allons jeter un coup d'œil à ce fameux œuf dont tout le monde nous rebat les oreilles. »

« Alors, où en sommes-nous de cette opération Corne noire ? » s'enquit J. Hunter Kokum, le vice-conseiller à la sécurité nationale.

Le quinquagénaire au teint blême, vêtu d'un costume Brioni à deux mille dollars qui lui donnait l'air d'un employé des pompes funèbres, se laissa aller paresseusement dans son antique fauteuil de cuir capitonné et regarda Whit Havers par-dessus son bureau – une merveille en acajou verni, blond dans sa partie plane, qui avait appartenu à Charles Dickens et qu'il avait acquise pour un million de dollars aux enchères chez Christie's, frisant l'incident diplomatique.

« Après avoir accompli sa mission à Amsterdam, Bone a rencontré notre contact là-bas, puis il s'est rendu à Ekaterinbourg pour y attendre les cibles, répondit Whit après s'être éclairci nerveusement la voix.

– Et que s'est-il passé ensuite ?

– Selon Bone, aucun des deux hommes ne s'est approché de l'église qui occupe le site de la maison Ipatiev. Mais ils ont eu une entrevue avec un certain Anton Zukov, qui est le conservateur du musée à la mémoire des Romanov aménagé sous le sanctuaire.

– Une histoire digne du *Docteur Jivago*.

– Digne de qui ?

– Laissez tomber, répondit Kokum avec un soupir. Vous êtes trop jeune. »

Il regarda un dossier noir posé sur son bureau. Les documents de ce genre avaient ceci de commun avec les cartes American Express noires que très peu de personnes y avaient accès. Et Whit Havers n'était pas du nombre. Il se demanda si le dossier avait un lien quelconque avec l'opération Corne noire, à part sa couleur. Kokum releva brusquement la tête, comme s'il s'apercevait soudain que son subordonné n'avait pas quitté la pièce.

« Parlez-moi de cette entrevue avec Zukov, reprit-il.

– Zukov a dit à ses interlocuteurs que Genrikhovitch était un mythomane, que l'œuf du Kremlin n'avait jamais été transféré à l'Ermitage, et encore moins de là à Ekaterinbourg. Il n'aurait jamais quitté le Kremlin, sauf une fois, pour être nettoyé et réparé. Et il s'y trouve toujours.

– Comment Bone sait-il qu'ils se sont entretenus avec ce Zukov ?

– Il les a suivis, monsieur.

– Et comment sait-il de quoi ils ont parlé ? Il avait posé des micros ou quelque chose comme ça ?

– Non, monsieur. Bone a questionné Zukov après le départ de Holliday et de son compagnon.

– Questionné ? »

Havers se racla la gorge, manifestement mal à l'aise.

« Disons qu'il l'a… interrogé, rectifia-t-il.

– Je vois… Et, si ce M. Zukov décide de faire part à quelqu'un de cet… interrogatoire, qu'en dira-t-il ?

– Très peu de choses… En fait, il y a peu de chances qu'il en dise quoi que ce soit.

– Et pourquoi cela, monsieur Havers ?

– Parce que M. Zukov réside désormais au fond d'un marécage de la forêt de Koptyaki, à trente kilomètres d'Ekaterinbourg, monsieur.

– Je vois, répéta Kokum, formant un accent circonflexe avec ses doigts joints. Une idée à vous ?

– Oui, monsieur.

– Vous êtes plus fort que je ne croyais, jeune homme.

– Merci, monsieur.

– Arrangez-vous juste pour ne pas tout faire foirer, maintenant », répliqua Kokum, avec sur son visage étroit une expression glaciale dont le sens ne faisait aucun doute : *Un faux pas et c'est ta tête qui tombe, mon bonhomme. N'oublie pas que tu joues depuis le début le rôle de l'agneau du sacrifice.*

« J'y veillerai, monsieur », assura l'ex-Jamaïcain diplômé de Harvard, tout en se demandant si par malheur il n'avait pas, enfoui en lui, le gène de la couardise hérité de son père, l'inénarrable Nedrick Samuels.

Les collections de l'Arsenal du Kremlin se répartissaient sur deux niveaux du bâtiment construit au milieu du XIX^e^ siècle. Les dix œufs de Fabergé se trouvaient dans la deuxième salle du premier étage. Une fois de plus, Holliday s'étonna de la fascination presque masochiste qui avait conduit le régime soviétique à continuer d'exposer au public les insignes magnifiques et incroyablement précieux des anciens oppresseurs du peuple, à commencer par le trône d'Ivan le Terrible.

Les dix œufs étaient rassemblés dans une seule grande vitrine, sur un présentoir affectant la forme d'une pyramide maya à degrés et recouvert de feutrine marron. L'œuf du Kremlin, ou œuf de la cathédrale Ouspenski, occupait le gradin supérieur, celui où les Mayas accomplissaient leurs sacrifices humains – une métaphore plutôt appropriée s'agissant d'un objet datant de la chute du dernier tsar et des débuts du bolchevisme.

L'Arsenal comptait près de deux siècles d'existence, mais son système d'éclairage était, lui, ultramoderne. Quant à la vitrine, elle était de toute évidence à l'épreuve des balles, et un examen attentif révélait la présence à sa base de fils discrets qui la reliaient sans doute à des détecteurs de mouvement ou de pression. Si l'on ajoutait à l'équation les milliers de gardes bien armés du Kremlin et les murs épais de douze mètres, ce n'était pas George Clooney et ses dix malfrats d'*Ocean's Eleven* qui auraient pu escamoter l'œuf du Kremlin.

« Je répète ma question, *compadre*, chuchota Eddie. Qu'est-ce qu'on fout ici ? »

Holliday tourna résolument le dos à la vitrine illuminée et entra nonchalamment dans la salle suivante. Le Cubain lui emboîta le pas. Ni les gardiens ni les visiteurs clairsemés ne leur prêtaient la moindre attention.

« D'après Genrikhovitch, l'œuf que nous venons de voir est un faux, dit Holliday.

– Oui, mais ce type est un menteur, nous le savons, objecta Eddie.

– Je ne pense pas qu'il ait menti là-dessus.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Il n'avait aucune raison. Quand les gens mentent, c'est généralement pour quelque chose.

– Sauf s'ils sont mabouls.

– D'accord, mais admettons un instant qu'il ait dit la vérité et que cet œuf soit un faux. Question : qui aurait eu intérêt à en faire une copie ? Ça n'a pas de sens.

– Les livres d'histoire racontent que le camarade Staline vendait beaucoup de choses pour se procurer des devises étrangères. Il a très bien pu monnayer cet œuf qui devait avoir une grande valeur même à l'époque, et le remplacer par une contrefaçon pour que personne ne sache ce qu'il avait fait.

– Je ne crois pas Staline capable d'une telle subtilité. À ses yeux, vendre les biens des Romanov aurait d'ailleurs été un acte patriotique. En outre, il n'a vraiment pris les commandes du pouvoir qu'en 1922, et les œufs de Fabergé n'étaient sûrement pas sa préoccupation à ce moment-là… Non, la question demeure : pourquoi ces œufs ont-ils été intervertis, s'ils l'ont été ?

– Ils contenaient tous des surprises, non ?

– Oui. Pour l'œuf du Transsibérien, c'était un petit train en or massif, pour celui dit du Bouton de Rose, c'était une minuscule couronne en diamants et un pendentif en saphir. L'œuf du Yacht impérial renfermait une réplique miniature en platine du yacht *Standart*. Où veux-tu en venir ?

– Il y avait peut-être dans l'œuf du Kremlin un secret que quelqu'un voulait garder secret.

– Une conjecture intéressante, mais à qui s'adresser pour en savoir plus ?

– Si Genrikhovitch a dit vrai à propos de l'œuf, il a pu dire vrai à propos d'autre chose.

– Comme ?

– Le *bastardo* de ce transfuge du KGB. Celui qui existe seulement dans l'imagination de Genrikhovitch, d'après Zukov.

– Ah, oui, le fils naturel de Golitsyne. Anatoliy Ivanov. »

28

Il y avait onze A. Ivanov dans l'annuaire de Moscou, mais seul l'un d'eux résidait rue Sivtsev Vrajek. Le numéro 36 était un immeuble en granit du XIXe siècle qui comptait deux étages et parodiait, avec son toit mansardé, les anciens hôtels de l'aristocratie dont la rue avait jadis été bordée.

Le bâtiment occupait le coin des rues Sivtsev Vrajek et Plotnikov, à deux pas de la partie piétonne de la rue Arbat, très animée et longue d'un kilomètre. Habité par les dignitaires du régime pendant l'ère soviétique, l'Arbat était devenu, avec le retour du « bon vieux temps » et la mainmise de la *Mafiya* sur les quartiers historiques proches de la ceinture des Jardins, un haut lieu de la prostitution et de l'alcoolisme mondain où les Cadillac Escalade noires s'alignaient le long des trottoirs dans une imitation fantasmée de la Cinquième Avenue de New York.

Après avoir été un séjour d'artistes, d'écrivains et de jeunes révolutionnaires au début du XIXe siècle et s'être embourgeoisé au début du XXe, l'Arbat revenait plus ou moins à son point de départ pour se transformer en une sorte de Greenwich Village moscovite.

Eddie jetait incessamment des regards inquiets en direction des immeubles des XVIIIe et XIXe siècles qu'ils longeaient. Le soir tombait sur la rue étroite et le Cubain ne semblait pas rassuré. Régler leur compte à quelques voyous en plein jour sur une place de Saint-Pétersbourg était une chose ; c'en était une autre que d'affronter les mêmes de nuit dans un coin sombre de Moscou.

Le racisme prospérait en Russie, et surtout à Moscou. Des groupuscules interdits tels l'Union slave, Jeune Russie ou Jeune Moscou gagnaient chaque jour en influence, n'hésitant pas à poster des appels au meurtre d'immigrants sur YouTube, et Eddie savait que plus il s'attardait dans le pays, plus il se mettait en danger, quelle que soit sa maîtrise de la langue.

« Quel est le numéro de son appartement, déjà ? demanda Holliday.

– Le 3 », répondit Eddie après avoir consulté le fragment de page qu'il avait arraché dans le bottin.

Ils poussèrent la porte de l'immeuble. Autrefois, une concierge aurait surgi de sa loge au premier grincement de gonds, mais les temps avaient changé et ils parvinrent au couloir qui desservait les appartements du rez-de-chaussée sans voir personne.

Le numéro 3 se trouvait du côté gauche. Holliday entendit de la musique à l'intérieur. Le volume était faible, mais il crut reconnaître un passage du *Vol du bourdon* de Rimski-Korsakov. Il discerna également le murmure d'une conversation tenue sur un ton pressant. Il frappa. Les voix se turent immédiatement. La musique continua quelques secondes avant de s'interrompre à son tour. Holliday frappa de nouveau. Il y eut un frottement de pantoufles sur du parquet, puis quelqu'un demanda :

« *Kto eto ?* »

Holliday adressa un signe de tête à Eddie.

« *Druz'ya Viktora Ostrovskogo* », répondit celui-ci.

Un long silence, suivi d'un cliquetis de chaîne et d'un claquement de verrou. Holliday glissa la main dans la poche de sa veste. Le Serdyukov qu'il avait « emprunté » à l'hôtesse du train du Transsibérien s'y

trouvait toujours et il en fit sauter le cran de sûreté. Sauf si Anatoliy Ivanov était équipé d'un gilet pare-balles en Kevlar renforcé, ils étaient ainsi à l'abri d'une mauvaise surprise.

La porte s'ouvrit sur un quinquagénaire grisonnant qui arborait une longue barbe poivre et sel. Il portait un simple costume noir et une grande croix d'argent à trois barres pendait sur sa poitrine. Un prêtre orthodoxe. Derrière lui, on apercevait des murs couverts de toutes sortes d'icônes de tailles variables, ainsi qu'un second individu, assis sur un canapé en velours vert râpé et défraîchi, en train de manger ce qui ressemblait fort à un Big Mac. L'homme leva la tête et ajusta de la main droite ses lunettes à monture métallique tout en tenant de la gauche le hamburger entamé.

« Ah ! Vous revoilà, mes amis ! » s'exclama-t-il, la bouche pleine.

C'était Viktor Genrikhovitch.

Si la personnalité d'Anton Pesek présentait sans nul doute des aspects discutables sur le plan de la morale, voire de la santé mentale, son professionnalisme était en revanche irréprochable. Il ne lui avait pas fallu cinq minutes, après que Holliday et son ami noir avaient émergé de la sortie en forme de mausolée de la station Teatralnaïa, pour prendre les deux hommes discrètement en filature, traversant derrière eux la place Rouge et pénétrant à leur suite dans le Kremlin par la porte Spassky.

Frileux, il portait une doudoune grise en nylon, une vieille chapka, un jean et des chaussures de chantier. Un petit sac à dos jeté sur son épaule contenait un attirail dont il avait eu l'occasion de vérifier l'utilité lors de missions antérieures. Il ressemblait à tout le monde, rien ne le distinguait des autres. Il avait l'allure passe-partout idéale pour épier quelqu'un sans éveiller les soupçons.

Le Tchèque s'attacha aux pas de Holliday et de son compagnon tant qu'ils flânèrent à l'extérieur en admirant les curiosités, mais il ne les suivit pas à l'intérieur du musée. Même si le père Brennan avait insisté sur l'importance de l'œuf, il était évident que Holliday n'allait pas tenter de s'en emparer et de ressortir du Kremlin tel un passe-muraille avec l'objet en poche. Il préféra pénétrer pour attendre dans la petite église Saint-Lazare, coiffée d'un dôme doré, qui faisait face à l'Arsenal. Là, il prit une brochure qu'il trouva près d'un tronc et se mit à la lire, un œil sur l'entrée du musée.

Le fascicule expliquait que le Kremlin s'appelait à l'origine Mastera Gornogo, le mont des Enchanteurs, car on y enterrait les sorciers, sorcières et autres magiciens dont les âmes ne se tenaient pas tranquilles. Un prêtre s'était avisé un jour de maudire l'endroit et, d'après la légende, cela lui avait valu d'être martyrisé sur le champ. Pesek sourit : à ce que lui avait raconté son père, on ne martyrisait pas que des hommes d'Église, en ces lieux, du temps du camarade Staline.

Poursuivant sa lecture, il apprit que l'édifice avait été bâti en 1750 pour les indigents et les mendiants de la ville sur ordre de la tsarine Élisabeth. Deux fois par an, les vagabonds morts, dont on avait conservé les corps dans une immense glacière pour éviter qu'ils ne se décomposent, étaient transférés à Saint-Lazare pour y être enterrés dans une fosse commune. Le nombre de miséreux était toutefois tel, à Moscou, que ce rituel prit fin au bout de douze années seulement, faute de place. Mais l'église était toujours debout, même si tout le monde avait oublié les occupants de son cimetière, recouvert de pavés depuis des siècles.

Pesek vit les deux hommes ressortir de l'Arsenal vingt minutes après y être entrés. Il les suivit jusqu'à l'autre côté de la place Rouge, où ils sautèrent dans un taxi. Il en prit un lui-même et continua sa filature, qui le mena au Holliday Inn de la rue Lesnaïa, un hôtel assez moderne situé à quelques kilomètres du centre et de la Moskova. Il regarda Holliday et le Noir réclamer leur clé à la réception avant de se diriger vers l'ascenseur. Il laissa passer un petit moment puis traversa à son tour le hall anonyme et brillamment éclairé. Il demanda en russe une chambre au réceptionniste, ajoutant qu'il souhaitait être voisin de deux messieurs qui venaient sans doute d'arriver et dont il fit la description. Il précisa un peu plus sa pensée en posant sur le comptoir deux billets de cent euros pliés, qui disparurent comme par enchantement en même temps qu'apparaissait à leur place une carte magnétique d'accès à une chambre du quatrième étage. Régler deux notes d'hôtel et graisser la patte d'un employé coûtait beaucoup d'argent, bien sûr, mais Pesek ne s'en souciait guère : l'Église catholique avait des réserves.

Une fois dans sa chambre, il fouilla dans son sac et en sortit un minuscule micro FM sans fil ainsi qu'un récepteur radio équipé d'un casque. Puis il alla s'agenouiller devant la porte jouxtant la sienne pour glisser dessous le micro avant de revenir s'étendre confortablement sur son lit avec la radio. Enfin, il alluma le récepteur, le régla sur la fréquence la plus basse du cadran et ajusta les écouteurs sur ses oreilles.

Il entendit d'abord distinctement un froissement de pages que l'on tournait, après quoi la voix du Noir, parfaitement claire, résonna dans le casque.

« Il y a beaucoup d'A. Ivanov dans l'annuaire, mais le prénom n'est pas indiqué en entier.

– On ne peut pas savoir si c'est Anatoliy, donc ? répondit Holliday.

– Non. En revanche, une seule de ces personnes habite rue Sivtsev Vrajek. Au 36.

– Il y a un numéro d'appartement ?

– Le 3.

– C'est sûrement notre homme.

– En russe, *vrajek* signifie *arroyo*.

– Un ruisseau ?

– Oui. Il a dû y en avoir un, dans le temps, à la place de cette rue. À La Havane, beaucoup d'endroits s'appellent *arroyo* quelque chose, là où on a recouvert une rivière pour la transformer en égout. On va rendre visite à ce gars ?

– Oui, mais j'aimerais me doucher et manger un morceau avant. Je meurs de faim. »

Pesek esquissa un sourire. Se redressant, il s'assit sur le bord du lit en ôtant les écouteurs. Il avait tout ce qu'il lui fallait, maintenant. Sauf l'essentiel.

Il se leva pour réunir son matériel, qu'il remit dans son sac à dos. Puis il quitta la pièce en passant son anorak, descendit au rez-de-chaussée et alla prendre un taxi à la station devant l'hôtel. Après avoir demandé au chauffeur de le conduire à la gare routière centrale, proche du métro Chtchelkovskaïa, il se renversa sur le siège de cuir moelleux de la Renault Thalia assemblée en Russie par Avtoframos, très content de lui. Jusqu'ici, tout semblait se dérouler le mieux du monde.

Pour un homme exerçant une activité renommée pour l'espérance de vie réduite de ses adeptes, Pesek, qui comptait quarante années de carrière, pouvait se vanter d'avoir étonnamment bien réussi. Qu'aurait-il pu souhaiter de plus, en effet, que ce qu'il avait déjà : un fonds de retraite plutôt coquet, réparti dans sept banques de cinq pays différents ; Daniella Kay, une épouse superbe en dépit de tendances homicides quelque peu obsessionnelles ; un appartement en copropriété à Vancouver, au Canada, non loin du site préservé de Southlands, où Daniella pouvait monter son bien-aimé demi-sang hollandais, Bohemian Rhapsody ; un immense et luxueux six pièces sur la place de la Vieille-Ville, en plein centre de Prague ; une villa en Toscane ; et un pied-à-terre dans le petit village de Mougins, dans les Alpes-Maritimes, à quinze minutes de Cannes et des machines à sous de son casino préféré, Le Croisette Barrière.

S'il s'était fait peu de vrais amis, voire aucun, au cours de ces quatre décennies, il s'était en revanche constitué une liste impressionnante de contacts directs ou indirects, de relations et d'obligés à qui il avait rendu service à un moment ou à un autre. C'était à une de ces personnes qu'il allait rendre visite.

Trois jours par semaine, Youri Otrepyev tenait un petit kiosque à souvenirs près de la gare routière, où il vendait essentiellement des icônes en plastique à quatre sous, des poupées gigognes et des tee-shirts où était imprimé le mot « Moscou » en caractères cyrilliques. Sa clientèle était presque exclusivement composée de culs-terreux qui retournaient dans leur campagne par le car après une excursion à la grande ville.

Chaque mercredi après-midi, toutefois, Pesek ne l'ignorait pas, l'oncle de Youri, Grigori Otrepyev, propriétaire en titre du kiosque, finissait son travail à l'usine d'équipements mécaniques d'Ijevsk et prenait le train de nuit pour Moscou, où il arrivait le jeudi à la mi-journée. Grigori s'occupait lui-même du kiosque jusqu'au dimanche après-midi puis regagnait Ijevsk et son poste de magasinier mal payé.

A priori, il pouvait paraître absurde qu'un sexagénaire à moitié chômeur se déplace sur de telles distances dans le seul but de tenir un stand qui lui rapportait rarement plus qu'il ne lui coûtait, mais, en Russie, les choses n'étaient pas toujours ce qu'elles semblaient être. En réalité, pendant les quatre journées que Grigory Otrepyev passait dans son kiosque, il engrangeait l'équivalent de trois à cinq mille dollars américains net, soit environ six fois le salaire mensuel d'un pilote d'Aeroflot. Car c'était dans la plus grande manufacture d'armes de Russie qu'Otrepyev occupait les fonctions de chef magasinier, et ce n'était pas seulement de vêtements qu'il remplissait sa valise avant de monter dans le train de Moscou chaque semaine.

Quand le taxi l'eut déposé devant la gare routière, Pesek pénétra pour donner le change dans le vaste terminal moderne. Il en ressortit quelques minutes plus tard et se promena comme un badaud parmi les

stands groupés à gauche de l'entrée. La plupart vendaient des souvenirs, mais quelques-uns proposaient des boissons non alcoolisées, des en-cas et des sandwichs à l'intention des voyageurs en partance. Il fit l'emplette d'une bouteille d'eau minérale Polustrovo, qu'il but à petites gorgées tout en poursuivant sa flânerie. Pour finir, il s'arrêta devant le kiosque d'Otrepyev, l'un des plus modestes de tous.

Grigori Otrepyev présentait une ressemblance saisissante avec Crapaud, le personnage du *Vent dans les saules*, dont il avait la stature courte et trapue, les lèvres caoutchouteuses, le nez bulbeux et les yeux légèrement protubérants. L'illusion était encore renforcée par la vieille pipe courbe qu'il serrait en permanence entre ses dents, et dont la fumée suffocante le faisait loucher de l'œil droit. Pour parachever le tableau, son visage grêlé comme un astéroïde était couvert de poils blancs très approximativement rasés.

« Je voudrais une *matriochka* », dit Pesek en russe.

Derrière son étal, Otrepyev sourit sans retirer de sa bouche le tuyau jauni de sa pipe. Même à deux mètres de distance, il empestait autant le tabac qu'un cendrier plein.

« Ainsi que vous le voyez, *gospodin*, j'en ai de toutes sortes, observa-t-il en désignant son assortiment de poupées d'un ample geste du bras. Aviez-vous une taille précise en tête ?

– J'envisageais une poupée de 9 millimètres, aujourd'hui », répondit Pesek d'une voix douce.

Otrepyev souleva un des bibelots.

« J'ai ici une très jolie poupée Grach qui pourrait vous convenir.

– Quel poids ?

– Neuf cent soixante-dix grammes.

– Je préférerais quelque chose de plus léger, pour cette fois. »

Otrepyev reposa la *matriochka* et en prit une autre au hasard.

« Dans ce cas, que diriez-vous d'une PMM Makarov comme celle-ci ? Sept cent soixante grammes seulement.

– Un peu dépassée, et une tendance à s'enrayer.

– Alors je me permets de vous suggérer notre modèle Baghira. 9 millimètres Parabellum. Chargeur de quinze coups. Même poids que la Makarov. Équipé d'un mécanisme antirecul qui favorise la précision en amortissant les chocs.

– Combien ?

– Huit cents euros. Pas tout à fait douze cents dollars, annonça le Russe en scrutant le visage de Pesek.

– Cher.

– Mais d'un excellent rapport qualité-prix…

– Bon, d'accord, ça marche.

– Des munitions ?

– Un seul chargeur », dit Pesek, conscient que s'il ne parvenait pas à ses fins avec quinze balles, il était un homme mort de toute façon.

Il sortit son portefeuille, en tira quatre coupures jaunes de deux cents euros et les plia ensemble en un petit rectangle qu'il cala entre son index et son majeur avant de refermer son poing dessus. Otrepyev prit une poupée gigogne, puis se baissa pour chercher un sac sous son comptoir. Il se redressa quelques secondes plus tard et tendit le sac au Tchèque, qui s'en saisit en même temps qu'il lui serrait la main, lui glissant discrètement dans la paume les quatre billets.

« Ravi de faire de nouveau affaire avec vous, assura Otrepyev.

– C'est réciproque », répondit Pesek en souriant.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Quarante minutes s'étaient écoulées depuis son départ du Holliday Inn. Tournant le dos au kiosque, il alla prendre un taxi à la station devant la gare routière et s'achemina vers le 36, rue Sivtsev Vrajek.

29

Genrikhovitch les dévisagea tour à tour tout en mordant dans son hamburger. Holliday sentit la moutarde lui monter au nez. Comme il fusillait le Russe du regard, celui-ci avala sa bouchée et lui adressa un sourire.

« Quelque chose vous amuse ? demanda Holliday.

– Vous êtes là, n'est-ce pas ce qui compte ? répondit Genrikhovitch avec insouciance, avant d'arracher à belles dents un morceau de Big Mac, dont une coulée de sauce spéciale version russe s'échappa sur ses doigts.

– Nous sommes peut-être là, mais pas pour longtemps, répliqua Holliday. Si j'ai mordu à votre hameçon, c'est uniquement parce que vous aviez cité le nom d'une personne que j'admirais et que je respectais. Mais pour vous, monsieur Genrikhovitch, je n'ai ni respect ni admiration. En fait, je me suis laissé dire par quelqu'un de bien informé que vous êtes un affabulateur de première. »

Le prêtre qui avait ouvert la porte se tourna vers Holliday, l'air déconcerté.

« *Patologicheskii ljets*, traduisit Eddie.

– Je comprends très bien l'anglais, merci, répliqua le pope. Ce qui me surprend, c'est que ce monsieur utilise un tel terme. »

Genrikhovitch enfourna le dernier morceau du hamburger, mâcha rapidement, se lécha les doigts et déglutit bruyamment. Puis, après s'être essuyé les lèvres avec une serviette en papier prise sur la table basse devant lui, il s'éclaircit la voix.

« Père Anatoliy Ivanov, dit-il, permettez-moi de vous présenter le colonel Peter Henry Holliday et son ami Eduardo Vladimir Cabrera Alfonso.

– Edimburgo, pas Eduardo, rectifia le Cubain.

– Oh, je vous prie de m'excuser.

– Pour quelle raison avez-vous quitté le train de cette façon ? demanda Holliday.

– Mais parce que j'avais peur, naturellement, répondit Genrikhovitch avec un haussement d'épaules indolent. Asseyez-vous donc, voulez-vous. Nous allons discuter de tout ça, ajouta-t-il en désignant deux fauteuils recouverts de tissu élimé.

– Pour le moment, je reste debout. De quoi aviez-vous peur ?

– Je vis en Russie, colonel Holliday. Et dans mon pays, la peur fait partie du mode de vie.

– N'essayez pas de changer de sujet en me vendant ce genre de salade et répondez à ma question : de quoi aviez-vous peur ? »

Genrikhovitch soupira, lâcha un petit rot, puis :

« J'ai entendu l'hôtesse parler de vous et de votre ami noir au contrôleur. Elle avait des soupçons. Ils ont décidé de demander à la police de vous attendre à Perm.

– De nous attendre nous, mais pas vous, remarqua Holliday, acerbe.

– Il fallait que je me protège. Je ne pouvais pas me permettre de courir le risque de tomber entre les mains du FSB. Ils m'auraient torturé, et je sais trop de choses.

– Au sujet de Raspoutine et de toute cette histoire à dormir debout que vous m'avez servie ? Ne me faites pas rire ! Vous êtes complètement fêlé, c'est tout !

– Un fêlé, comme vous dites, aurait-il été au courant de votre relation avec le moine Rodrigues, ou de la position que vous occupez au sein des Templiers ? Il me semble que non, colonel.

– Il n'empêche que vous n'avez pas hésité à nous abandonner en pâture aux chiens, Eddie et moi.

– C'était une question de priorité. Et puis cela n'a plus d'importance. Ce qui en a, c'est que vous êtes là et que nous allons pouvoir continuer, maintenant. »

Holliday se laissa tomber dans un des fauteuils avec un soupir d'exaspération, la main toujours sur l'automatique à l'intérieur de sa veste. Quelque chose le chiffonnait dans l'attitude du Russe sans qu'il puisse mettre le doigt dessus.

« Continuer quoi ? demanda-t-il tandis qu'Eddie prenait place dans l'autre fauteuil.

– Notre quête sacrée, quoi d'autre ? » répondit Genrikhovitch avec une expression extatique qui n'était peut-être pas celle d'un simple fada mythomane, mais bien celle d'un fou dangereux bon pour l'asile où se mêlaient le fanatisme inquiétant d'un prêcheur évangélique et une rapacité maladive digne de l'Oncle Picsou.

À cet instant, Holliday perçut un léger déclic caractéristique dans le vestibule : quelqu'un forçait la serrure à l'aide d'une carte de crédit. Il tourna vivement la tête dans cette direction, mais il était déjà trop tard. La porte d'entrée s'ouvrit brusquement, livrant passage à Anton Pesek, un pistolet tenu à deux mains devant lui, son regard acéré balayant le salon. Sans se détourner, le tueur referma d'un coup de pied le battant derrière lui, puis il braqua son arme sur le père Ivanov, toujours debout à gauche du canapé occupé par Genrikhovitch.

« *Sidet', svyachtchennik* », ordonna-t-il.

Le prêtre obéit et s'assit près de Genrikhovitch, qui semblait sur le point de vomir et murmura « Le FSB » d'une voix étranglée.

« Ne soyez pas si optimiste, dit Holliday, qui avait reconnu l'intrus dès le premier instant. M. Pesek, que vous voyez là, n'est qu'un banal tueur à gages. »

L'archiviste de l'Ermitage ouvrit de grands yeux. Le front mouillé de sueur, il était vert de peur.

« Vous connaissez cet homme ? demanda-t-il.

– Mais oui, il me connaît, intervint Pesek avec un sourire. Je lui ai sauvé la vie, il n'y a pas très longtemps. Nous sommes les meilleurs amis du monde. N'est-ce pas, colonel ?

– Plus maintenant », répondit Holliday.

Il pressa la détente du Serdyukov sans le sortir de sa poche. Il y eut un aboiement retentissant et un trou fumant apparut dans sa veste tandis que la tête de Pesek se creusait d'un sillon allant de son orbite à l'arrière de son crâne, comme sous l'action d'une monstrueuse cuiller à glace.

Une gerbe de sang et de cervelle jaillit, mouchetant le plafond ainsi que le mur et les icônes devant lesquels se tenait Pesek, qui s'affaissa sur le sol à la manière d'une marionnette dont on coupe les fils. Holliday avait cru l'abattre, quelques années plus tôt, alors qu'ils étaient aux prises à bord d'un bateau qui tanguait sur la lagune de Venise. Mais cette fois, le tueur était bien mort.

Un silence stupéfait succéda à la détonation, dont seul un bourdonnement dans les oreilles rappelait à Holliday qu'elle s'était produite. De façon incongrue, la première chose qui lui vint à l'esprit fut une réplique d'Eli Wallach dans *Le Bon, la Brute et le Truand* : « Quand on tire, on raconte pas sa vie. »

« Imbécile ! se mit à geindre Genrikhovitch au bout d'un long moment. Imbécile d'Américain ! Vous l'avez tué !

– Vous auriez peut-être préféré que je le laisse vous descendre ? répliqua Holliday.

– C'est après vous qu'il en avait, pas après moi !

– Vous semblez bien sûr de vous.

– Et je le suis !

– Pourquoi ça ?

– Parce que votre… commença le Russe avant de s'interrompre brusquement.

– Parce que quoi ?

– Parce que vous saviez qui était cet homme, alors que je ne l'avais jamais vu de ma vie. C'est vous qu'il cherchait, c'est évident. »

Croisant ses bras sur sa poitrine, Genrikhovitch serra les lèvres avec détermination. La discussion était manifestement close.

Ivanov gardait les yeux fixés sur le cadavre avachi, comme hypnotisé par les balancements d'un cobra. Eddie demeura assis un instant dans son fauteuil, puis il se leva et quitta le salon.

Holliday se mit debout à son tour pour aller s'accroupir près du corps en prenant soin d'éviter la flaque de sang grumeleux qui s'étalait derrière le crâne fracassé. Il fouilla rapidement les poches du Tchèque, d'où il sortit un passeport, un portefeuille bourré d'euros et un téléphone mobile.

Ce dernier était à l'évidence un appareil jetable. La liste de contacts ne contenait que deux numéros. L'indicatif de pays du premier était le 420, l'indicatif de ville le 2 : Prague. L'autre ne comportait qu'un indicatif national, sans précision de zone. Un seul pays correspondait à ce code.

« Il travaillait pour le Vatican, annonça Holliday.

– Pour le Vatican ? répéta Genrikhovitch. Mais pourquoi ?

– Le Vatican n'emploie pas de tueurs à gages, affirma Ivanov, visiblement scandalisé.

– Vous faites preuve d'une grande naïveté si vous croyez ça, mon père, répliqua Holliday. Ce n'est pas la première fois que cet homme tente de m'abattre. Le Vatican utilise tous les moyens qu'il juge nécessaires pour assurer sa protection. Et il se trouve que cet État a un contentieux de longue date avec moi.

– Le Saint-Siège ne commandite pas d'assassinats, maintint le prêtre avec fermeté. Cela violerait tous les principes de la foi chrétienne.

– N'avez-vous jamais entendu parler des Assassini ? Leur existence remonte à l'époque du pape Calixte et des Borgia.

– Cette confrérie est un mythe, déclara le pope.

– Le monsieur qui est étendu là n'en est pas un, lui, grommela Holliday, qui retourna le corps et prit l'automatique de la main de Pesek.

– Tout cela est absurde », dit Genrikhovitch.

Eddie reparut, un torchon dans une main, un grand sac-poubelle en plastique dans l'autre.

« J'ai vidé le frigo, indiqua-t-il.

– Bonne idée, commenta Holliday.

– Pourquoi avez-vous fait ça ? » s'enquit le prêtre en regardant le Cubain d'un drôle d'air.

Au lieu de répondre, Eddie rejoignit Holliday près du cadavre. Après s'être agenouillé, il glissa le torchon sous la tête saccagée du Tchèque puis lui en enveloppa le visage et le cou. Il étala ensuite le sac-poubelle à côté du mort, qu'il souleva par les épaules avec l'aide de Holliday pour le reposer sur le plastique. Sans échanger un mot, les deux hommes empoignèrent chacun un pied et tirèrent le cadavre hors de la pièce, le torchon et le sac protégeant le vieux parquet en pin des souillures. Genrikhovitch et le pope les suivirent dans la cuisine.

La porte du réfrigérateur était grande ouverte. Eddie avait retiré tout ce que contenait le compartiment, y compris les clayettes, et empilé l'ensemble sur les plans de travail. Holliday et le Cubain traînèrent la dépouille jusqu'à l'appareil puis la mirent, non sans mal, en position assise.

« Que faites-vous ? demanda Ivanov en regardant la nourriture entassée aux quatre coins de la pièce.

– Nous allons l'enfermer dans le frigo », répondit Holliday en ahanant.

Ils soulevèrent de nouveau Pesek par les épaules et poussèrent le haut de son corps à l'intérieur du compartiment. Après quoi, par pressions successives, ils lui plièrent en force les jambes sous les fesses et ramenèrent contre sa poitrine son bras gauche qui pendait. Enfin, suant et soufflant dans un dernier effort, ils refermèrent la porte et s'appuyèrent dessus de tout leur poids jusqu'à ce qu'ils entendent le déclic du verrouillage.

« Mon Dieu ! Qu'avez-vous fait ? chuchota Genrikhovitch.

– Nous avons gagné du temps, répliqua Holliday tout en s'essuyant les mains avec une serviette de table prise sur le dossier d'une chaise. Nous sommes en octobre. Si le chauffage est coupé dans l'appartement et que le réfrigérateur fonctionne, il faudra un moment avant que le corps ne se mette à sentir. Ça n'empêchera pas la décomposition, mais ça la ralentira peut-être suffisamment pour nous donner le temps de prendre le large.

– Prendre le large ? s'exclama Ivanov. Mais vous n'y pensez pas ! Je suis chez moi, ici ! Il faut appeler la police ! C'était un cas de légitime défense, j'en témoignerai.

– Vraiment ? Si mes informations sont exactes, vous êtes le fils d'un des transfuges les plus notoires dans l'histoire du KGB et vous avez dans votre appartement un cadavre dont il manque la moitié de la tête. Vous tenez à ce que tout cela s'ébruite ? De plus, votre ami Genrikhovitch est déjà recherché par le FSB, de même qu'Eddie et moi, qui sommes en outre détenteurs de faux passeports, et donc catalogués comme espions. Vous voulez appeler la police de Moscou pour expliquer ce que vous faites avec nous ? Le procureur vous remettrait aux sadiques de la Loubianka dans la minute. C'est ce que vous désirez, père Ivanov ?

– Il a raison, je le crains, dit Genrikhovitch. Je suis sincèrement navré, Anatoliy.

– Mais j'y étais presque ! gémit le prêtre. Je suis certain d'avoir compris, cette fois. Les pièces de monnaie le prouvent !

– Quelles pièces de monnaie ? s'enquit Holliday.

– Venez avec moi, je vais vous montrer. »

Après avoir jeté un dernier coup d'œil au réfrigérateur, le pope retourna dans le salon, suivi des trois hommes. Une grande icône dorée et argentée sur métal représentant une Vierge à l'Enfant était accrochée au mur près du canapé. Il la décrocha, révélant un étui de rangement pour numismates collé au dos du panneau. Il montra l'objet à Holliday et Eddie sans pouvoir empêcher son regard de dériver de temps à autre vers les éclaboussures immondes qui avaient jailli de la tête de Pesek sous l'impact de la balle.

L'étui contenait dix pièces, toutes en or, toutes de la taille d'un quarter américain, toutes frappées du même profil d'homme à cheveux longs et bouclés.

« Qui est le personnage représenté ? demanda Holliday.

– Constantin XI Dragasés Paléologue, répondit le prêtre.

– En quoi cela m'éclaire-t-il ?

– Constantin XI était le dernier empereur de Byzance. Quand sa nièce Sophie épousa le prince de Moscou Ivan III, il fit don à son gendre de sa grande bibliothèque pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des Ottomans.

– Et ?

– La bibliothèque constituait la dot de Sophie et fut transférée ici.

– Ici, en Russie ?

– À Moscou. Plus tard, selon certains spécialistes, elle fut installée par Ivan le Terrible dans une salle souterraine du Kremlin.

– Et personne ne l'a retrouvée ?

– Staline l'a cherchée, et après lui Eltsine et Gorbatchev, intervint Genrikhovitch. Maintenant, c'est Poutine qui a pris le relais. Si lui et ses affidés mettent la main dessus, ils détiendront une puissance suffisante pour détruire le monde occidental.

– Comment cela ?

– Le secret de la cinquième épée s'y trouve caché. C'est là tout l'objet de notre quête.

– Et ce secret, vous pensez l'avoir percé ?

– Pas encore, dit l'archiviste, mais nous n'en sommes pas loin. Nous avons découvert le sésame qui nous permettra de le faire.

– Nous avons découvert les cartes confidentielles d'Ignatius Yakovlevitch Stelletskii, précisa Ivanov.

– Oh, Seigneur ! marmonna Holliday. Encore un nom russe à mémoriser ! »

30

« Bon, d'accord, dit Holliday. Je veux bien mordre à l'appât. Qui est, ou qui était cet Ignatius Yakovlevitch Stelletskii ?

– Il était prêtre, comme moi, et comme son père avant lui, répondit Ivanov. Il était né en 1878, en Ukraine.

– En 1878 ? Retracer sa vie risque de vous prendre du temps. Si ça doit être le cas, il vaudrait peut-être mieux que vous le fassiez autre part : quelqu'un a pu entendre le coup de feu et prévenir la police. De toute façon, nous ne pouvons pas nous attarder ici avec tout ce sang sur les murs et un cadavre dans le frigo.

– À Moscou, personne n'appelle la police pour avoir entendu une détonation, affirma Genrikhovitch. Les gens ne tiennent pas à se trouver mêlés à ce genre d'histoire, croyez-moi.

– Soit, mais, quoi qu'il en soit, soyez bref. »

Ivanov acquiesça tout en jetant un coup d'œil circonspect sur les traces du carnage.

« Le père Stelletskii fut formé au séminaire de Kiev, reprit-il. C'était un étudiant brillant, surtout attiré par l'histoire et l'archéologie scripturaire. En 1906, moins d'un an après avoir obtenu son diplôme, il enseignait l'histoire et la géographie au séminaire russo-arabe de Nazareth. Les études qu'il mena pendant son séjour en Galilée le convainquirent que le Christ avait écrit lui-même un évangile, et que celui-ci avait été secrètement transporté hors de Judée par Joseph d'Arimathie.

– Les fameux mythes du Graal, dit Holliday.

– Exactement, confirma le pope, peu à peu gagné par l'enthousiasme en dépit du bain de sang qui l'entourait. Le père Stelletskii ne comprenait pas pour quelle raison on attachait une si grande importance à une coupe dans laquelle Jésus aurait bu au cours de la Cène. Pourquoi cette coupe, et non une écuelle, une cruche, un bol ou un récipient quelconque ? Or, en araméen, la langue qui se parlait et s'écrivait à l'époque du Christ, le mot "coupe" se dit *kas*. Dans sa forme écrite, il se confond souvent avec *kat*, ou parfois *ktaa*, qui signifie "livre". L'hypothèse du père Stelletskii était donc que Joseph avait emporté, non une coupe, mais un livre – l'évangile du Christ – à Constantinople, où le patriarche latin serait en fin de compte entré en possession de l'ouvrage. Après que les Byzantins eurent reconquis la ville, en 1261, le livre, qui faisait partie du butin, devint la propriété des empereurs de Byzance, dont Constantin XI fut le dernier. Quand le sultan ottoman Mehmed II assiégea la ville en 1453, Constantin rassembla les livres de sa grande bibliothèque, y compris celui dont nous parlons, et les expédia à Moscou sous la garde de sa nièce Sophie, qui était la grand-mère d'Ivan le Terrible. »

Le prêtre fit une pause et Eddie en profita pour aller jeter un coup d'œil par la fenêtre en écartant légèrement les lourds rideaux de velours qui l'habillaient.

« Je crois que nous ferions bien de ne pas traîner, *compañero*, dit-il en se tournant vers Holliday. Ce que j'entends dans la rue me paraît bizarre.

– Qu'est-ce que tu entends, au juste ?

– Rien, et c'est ce qui m'inquiète. Je n'aime pas ça.

– Bon, dépêchez-vous de finir, dit Holliday à Ivanov.

– Quand Ivan reconstruisit le Kremlin, il créa un emplacement spécialement conçu pour recevoir les livres et les trésors de Constantinople, continua le pope. Le temps passant, au fur et à mesure que la pierre et la brique remplaçaient le bois dans la forteresse et que les aménagements souterrains se multipliaient, on finit par ne plus savoir où se trouvait la grande bibliothèque. La trace en a été perdue voilà cinq cents ans, et tout le monde la cherche depuis.

– Tout le monde, dont ce fameux père Stelletskii.

– Oui. En 1912, il créa la Commission pour l'étude des antiquités enfouies, en vue d'explorer les tunnels qui sillonnent le sous-sol de Moscou. Il demanda en vain l'autorisation de creuser sous le Kremlin. En 1914, il découvrit le catalogue de la bibliothèque d'Ivan le Terrible établi par Dabelov, mais il dut interrompre ses recherches quand survinrent la Première Guerre mondiale, puis la révolution d'Octobre. Il retourna alors en Ukraine, à Kiev, d'où il continua néanmoins d'adresser des requêtes au gouvernement pour obtenir la permission de fouiller sous le Kremlin. Celle-ci lui fut enfin accordée en 1929 par Staline, alléché par la valeur du trésor supposé. Une première campagne eut lieu en 1933, mais ne donna rien. Puis la Seconde Guerre mondiale mit un terme définitif aux travaux du père Stelletskii, qui tomba malade et mourut peu après la guerre. Jusqu'à sa mort, toutefois, Staline ordonna à l'Institut d'archéologie de Moscou de poursuivre les fouilles. Khrouchtchev reprit ensuite l'entreprise à son compte, puis ce furent Eltsine et Gorbatchev, et maintenant Poutine.

– Et personne n'a rien trouvé, conclut Holliday.

– Et personne n'a rien trouvé, confirma Ivanov.

– Peut-être parce qu'il n'y a rien à trouver, tout simplement.

– Ou parce que personne ne disposait des cartes du père Stelletskii pour chercher au bon endroit, ajouta Genrikhovitch.

– Messieurs, s'il vous plaît ! dit d'une voix pressante Eddie, toujours posté près de la fenêtre.

– Et ces cartes, vous les avez ? s'enquit Holliday.

– Elles étaient au séminaire de Kiev, cachées, répondit Ivanov. Je les ai découvertes quand j'y étais étudiant. J'ai repris l'œuvre du bon père où il l'avait laissée.

– Où sont-elles ? »

Genrikhovitch sourit.

« Pas ici, bien sûr.

– Messieurs ! répéta Eddie, presque implorant cette fois. Pour l'amour du ciel ! »

Tous perçurent alors un hululement encore lointain de sirènes qui se rapprochaient. Ivanov courut dans la cuisine, entassa dans un sac à dos quelques conserves ainsi que des bouteilles d'eau, puis fit sortir les trois hommes de l'appartement et les mena par un long couloir jusqu'à une porte à l'arrière de l'immeuble qui donnait sur l'étroite rue Kalochine, perpendiculaire à la rue Sivtsev Vrajek. La voiture du prêtre, une vieille Lada, était garée sur un terrain vague à quelques pas. Un instant plus tard, alors que les sirènes se faisaient de plus en plus audibles, ils prenaient la direction du Kremlin, vers le sud, par les artères noires de monde du Moscou nocturne.

Brinsley Whitman Havers III, assistant du vice-conseiller à la sécurité nationale, débarqua en fin d'après-midi du vol United Airlines Washington Dulles-Moscou Domodedovo avec pour tout bagage sa mallette et un petit sac de voyage. Pendant toute la durée du trajet, assis en première classe, il n'avait pas cessé de tâter à travers le tissu de sa veste le passeport diplomatique tout neuf qui pesait dans sa poche intérieure. L'esprit en ébullition à l'idée de se trouver brusquement projeté dans l'univers périlleux des intrigues internationales, il s'efforçait sans grand succès d'afficher un air détaché.

Il était attendu à la douane par un marine de l'ambassade, qui le fit monter dans un Cadillac Escalade et le conduisit sur les chapeaux de roues jusqu'au bâtiment massif et entouré de murs qu'occupait la représentation américaine dans le quartier central de Presnensky. Trente-cinq minutes après son atterrissage, Whit Havers franchissait à toute vitesse le portail du numéro 8 de la rue Bolshoy Deviatinsky, à l'abri des vitres pare-balles teintées du gros SUV.

Un coup d'œil à sa boîte aux lettres sur l'Intranet de la NSA lui apprit que son contact sollicitait une entrevue avec lui à 21 heures le soir même dans la cafétéria Coffee Mania d'un endroit nommé Neglinnaya Plaza, place Trubnaya. Whit, dont l'expérience des déplacements à l'étranger, que ce soit

à partir de la Jamaïque ou de Washington, se limitait à un séjour de quarante-huit heures à Toronto dans le cadre d'un sommet du G8, était dans un état de fébrilité indescriptible qui ne l'empêcha toutefois pas d'envoyer le signal convenu pour accepter le rendez-vous. Lui, Whit Havers, allait rencontrer une « ressource » dont il était l'« officier traitant » ! Après avoir appelé le parc automobile et obtenu qu'une voiture banalisée avec chauffeur soit mise à sa disposition pour la soirée, il gagna la cafétéria de l'ambassade, où il fêta l'événement en dégustant une crêpe à la banane accompagnée d'un café-crème allégé.

À 19 h 45, une minifourgonnette Dodge Caravan marron clair dernier modèle qui ne passait pas vraiment inaperçue le transporta place Trubnaya. Le Neglinnaya Plaza se révéla être un centre commercial à la verticale comme on n'en voit qu'en Europe, où les architectes n'hésitaient pas à démolir un immeuble du XVIII^e^ ou du XIX^e^ siècle tout à fait acceptable pour dresser dans la cavité résultante, tel un implant dentaire étincelant, une espèce de fusée spatiale ou de mixeur futuriste de six étages où entrait une forte proportion de verre et d'acier brossé. Il suffisait ensuite d'entasser dans les lieux une trentaine de boutiques de marques haut de gamme pour décrocher le jackpot. Mais, en l'occurrence, la valeur immobilière du bien résidait surtout dans le parking souterrain de quatre niveaux dont le propriétaire louait les emplacements à prix d'or, les tarifs de stationnement avoisinant à Moscou ceux de la cocaïne la plus pure.

Le Coffee Mania tenait du Starbucks et du bar à tapas. La carte comportait autant de plats que de cafés différents. Suspendu au-dessus du long comptoir en zinc et marbre noir, un menu écrit à la craie sur une grande ardoise proposait une liste d'au moins trente variétés de sandwiches et d'une bonne vingtaine de desserts. Les clients, tous jeunes et riches, avaient l'air de sortir d'un show télévisé bling-bling de Los Angeles. Des enceintes diffusaient une musique européenne hypnotique que Whit n'avait jamais entendue.

Il arriva à 20 heures précises, mais Bone était déjà là, tout aussi remarquable dans le cadre ambiant par sa tenue passe-partout que par son âge. Il portait un pardessus en laine gris, un pantalon en velours côtelé de jardinier du dimanche et de vieilles chaussures marron. Un sac de sport noir était posé à ses pieds. Whit, comme à son habitude, était tout d'Armani vêtu. Exception faite de sa peau sombre, il ne détonnait en rien dans la faune qui fréquentait l'établissement. Il s'assit en face de Bone dans le petit box où celui-ci s'était installé au fond de la salle.

« Corne noire, annonça Whit, prononçant le mot de ralliement avec une légère impression de ridicule.

– C'est vous, mon officier traitant ? demanda Bone, l'air surpris. Vous n'êtes pas un peu jeune pour ça, mon garçon ?

– Peu importe mon âge.

– Pourquoi vous avoir envoyé ? Je pensais voir un résident local.

– Il a été décidé en haut lieu que cette affaire devait être suivie de près.

– Je croyais qu'on n'aimait pas beaucoup les contacts directs, chez vous.

– Nous sommes en train de revenir aux fondamentaux du métier : les téléphones portables et les ordinateurs sont trop faciles à surveiller.

– Vous voulez un café ? demanda Bone en désignant la tasse posée devant lui. De l'arabica. Il est excellent. Ce n'est pas la pisse de chat qu'on sert chez nous. »

Whit avait le sentiment que la rencontre lui échappait. Comme si le simple fait de se trouver là à parler d'arabica avec un tueur à gages dans un café moscovite n'était pas assez déstabilisant en soi, il lui semblait bien que son vis-à-vis se moquait discrètement de lui par-dessus le marché.

« Vous posez beaucoup de questions, je trouve, dit-il d'une voix qu'il espérait autoritaire et cassante, mais qui n'était que plaintive.

– Si on ne pose pas de questions, on n'obtient jamais de réponses, retourna Bone. Et dans ma spécialité, ne pas posséder les bonnes réponses au moment où on en a besoin peut être fatal.

– Admettons. Et maintenant, à votre tour de satisfaire ma curiosité, si vous voulez bien.

– Je vous écoute, mon garçon.

– Si vous pouviez éviter de m'appeler "mon garçon" ?

– Très bien, agent X. Comme vous voudrez.

– Nous n'avons eu aucune nouvelle de vous depuis Amsterdam.

– Je n'avais rien de particulier à signaler.

– Et maintenant ?

– Votre tuyau était percé. Il n'y avait rien à Ekaterinbourg. Cette histoire était de la foutaise. Vous auriez mieux fait de vous concentrer sur le Russe, Genrikhovitch. Il est descendu du train en route et a laissé les deux autres se débrouiller seuls. J'ai décidé de le suivre lui, plutôt que l'Américain.

– Ce n'est pas ce qui était convenu.

– J'ai estimé que j'obtiendrais de meilleurs résultats de cette façon.

– Et c'est le cas ?

– Je le pense, acquiesça Bone avant de déguster une gorgée de son café.

– Avez-vous la moindre idée de l'endroit où se trouve Holliday ?

– Il devrait être ici dans une petite demi-heure environ.

– *Ici* ? répéta Whit, abasourdi.

– Regardez par-dessus mon épaule droite. De l'autre côté de la place, vous verrez un vieil hôtel particulier en ruine dont une partie est rasée. Quelques automobilistes stationnent là bien que ce soit interdit. L'hôtel appartenait il y a longtemps à un aristocrate russe qui entretenait une liaison avec une princesse. La dame occupait le palais voisin, celui qui a été transformé en supermarché. Pour faciliter leurs rencontres, il avait creusé un tunnel qui allait de sa cave à celle de sa maîtresse.

– En quoi cela concerne-t-il Holliday ?

– Depuis quatre jours, entre 20 h 30 et 21 heures, Genrikhovitch arrive là-bas à bord d'une Lada Niva verte modèle 1995 en compagnie d'un prêtre orthodoxe nommé Anatoliy Ivanov. Ils se garent, descendent de voiture, et disparaissent dans les ruines. J'ai pu établir qu'en déplaçant une dalle du pavement, ils peuvent accéder au tunnel dont je vous parlais, puis, de là, à l'une des anciennes galeries d'entretien de la station de métro Trubnaya.

– En quoi ceci est-il important ?

– Je l'ignore. Mais, si mes renseignements sont bons, le prêtre est aussi membre de l'Institut d'archéologie de Moscou. Plus intéressant, avant de venir ici, j'ai vu Holliday et son ami noir entrer chez ce pope.

– Et vous pensez que Holliday viendra ici ce soir ?

– J'en suis pratiquement certain. D'après ce que vous autres m'avez dit, Holliday est à la recherche de quelque chose. Il est évident que c'est également le cas de Genrikhovitch et du prêtre. »

Whit observa ce qui restait du vieux bâtiment à l'autre bout de la place. Tandis qu'il scrutait les lieux par-dessus l'épaule de Bone, une Lada de couleur sombre monta en cahotant sur le trottoir et alla se ranger sur la partie nivelée de l'ancienne propriété.

« La voiture vient d'arriver, chuchota-t-il.

– Excellent », dit Bone avec un sourire aimable.

Il se glissa hors du box et ramassa le sac de sport avant d'ajouter :

« Vous m'accompagnez ?

– Non, je ne crois pas, répondit Whit.

– Je m'en doutais un peu. Eh bien, au revoir. Je vous appelle quand tout sera terminé, d'accord ?

– Oui, acquiesça Whit, soudain envahi par un inexplicable sentiment de honte. S'il vous plaît.

– Pas de problème, dit Bone. Avec plaisir. »

31

« Le comte s'appelait Peter Alekseïevitch Pahlen et la princesse qui prenait ses quartiers d'été dans le palais à côté Caroline de Hesse-Darmstadt, expliqua le père Ivanov alors qu'ils descendaient les barreaux rouillés de l'échelle de fer. Le tunnel leur permettait de se retrouver à l'insu du mari de la dame – un homme peu fréquentable de l'avis de tous. »

En haut de l'échelle, Genrikhovitch fit glisser la dalle qui permettait d'obturer l'ouverture. Leur seule source d'éclairage était désormais la grosse torche électrique que tenait Ivanov d'une main.

« Cette histoire de liaison secrète est-elle d'un intérêt quelconque ? demanda Holliday, qui se trouvait en seconde position, juste au-dessus du prêtre.

– Pas vraiment.

– Dans ce cas, n'en parlons plus. J'ai déjà assez de noms russes qui se bousculent dans ma tête.

– Je croyais que vous étiez historien.

– On peut l'être sans se passionner pour *tous* les aspects de l'histoire. »

Ils atteignirent le pied de l'échelle, suivis d'Eddie, puis de Genrikhovitch. Ivanov alluma plusieurs lampes-tempête, inondant de lumière l'endroit où ils se tenaient – une sorte de caveau bas de plafond un peu plus grand qu'une cellule de prison et percé à son extrémité d'un étroit passage voûté d'où émanait une odeur pestilentielle.

Sur un banc trônait une boîte remplie de baudriers en cuir équipés chacun d'un piolet, d'un rouleau de corde et d'un pied-de-biche. Des cuissardes étaient empilées dans un coin et des combinaisons de protection en Tyvek munies de capuches et de respirateurs s'alignaient le long d'un des murs de brique, accrochées à des pitons.

Un grand carton moisi posé à même le sol, sous le banc, débordait de casques de mineurs à lampe frontale, de pelles pliantes et de petites pioches.

« Vous êtes bien outillé, à ce que je vois, commenta Holliday.

– Cela fait six ans que je fais ça à mes moments perdus, répondit Ivanov, qui s'était débarrassé de son sac à dos et commençait à se dévêtir. J'ai fini par acquérir une certaine expérience. Les Creuseurs viennent me donner un coup de main de temps à autre, c'est pourquoi je dispose de plus d'équipement qu'il n'en faut.

– Les Creuseurs ?

– C'est le nom qu'ils se donnent : les Creuseurs de la Planète souterraine. Leur chef, Vadim Mikhaïlov, explore les sous-sols de Moscou depuis vingt ans. C'est un homme très pieux qui m'a beaucoup aidé en m'enseignant les "astuces du métier", comme il dit, et en me signalant les dangers à éviter. »

Ivanov accrocha une pelle pliante à son baudrier et tendit une pioche à Holliday, qui, comme lui, avait fini de se changer.

« Vous seriez surpris de ce qu'on peut trouver sous terre, ici, reprit-il avec un petit rire. Le mois dernier, le FSB a découvert une mosquée souterraine, et aussi trois cents travailleurs clandestins dans un bunker, sous l'endroit qu'occupait l'hôtel Rossiya avant d'être démoli. »

Après en avoir sorti un appareil GPS Magellan eXplorist 610 dernier cri, le pope jeta son sac sur son épaule et choisit un casque dans le carton.

« Ce sont les cartes du père Stelletskii que vous avez enregistrées dans votre GPS ? s'enquit Holliday.

– Oui.

– Pas très… orthodoxe, comme méthode, si je puis me permettre.

– L'Église doit évoluer avec son temps, elle aussi, colonel. »

Quand tout le monde fut prêt, Ivanov alluma sa lampe frontale, ajusta le masque de son respirateur de façon à s'en couvrir le nez et la bouche, puis pénétra dans le passage voûté, les autres sur ses talons.

Dans le couloir, à peine assez large pour un homme, la puanteur, même affaiblie par les masques, était presque suffocante, et les vapeurs d'ammoniaque qu'exhalaient les murs brûlaient les yeux à les faire pleurer. De loin en loin, le casque de Holliday heurtait des renflements de mauvais augure dans le plafond de brique, comme si celui-ci était en train de se déformer sous l'action de poussées gigantesques.

Les briques elles-mêmes étaient tapissées de mucosités verdâtres, et de fines stalactites calcaires pendaient au-dessus des têtes, telles les pattes squelettiques d'araignées monstrueuses. Les chaussures s'enfonçaient dans une matière à la fois molle et graveleuse qui formait une ligne brune d'aspect goudronneux et gluant au pied des murs.

« Pas vraiment un endroit pour claustrophobes, commenta Eddie.

– Il y a plus aéré, en effet », acquiesça Holliday.

La galerie, horizontale sur environ deux cents mètres, plongeait brusquement vers les profondeurs en une longue pente tout en se rétrécissant au point d'obliger les quatre hommes à progresser de côté, le visage à quelques centimètres de la paroi poisseuse. Le sol spongieux avait fait place à une sorte de porridge marron et visqueux d'une tiédeur répugnante.

« C'est vraiment dégueulasse, gémit le Cubain.

– Encore pire que les égouts de Saint-Pétersbourg », renchérit Holliday.

Soudain, une masse brune et musculeuse s'abattit sur son épaule, dégringola le long de son dos et tomba dans la boue putride juste devant les pieds d'Eddie, qui poussa un hurlement d'horreur et shoota de toutes ses forces, envoyant la créature valdinguer contre la muraille. L'animal récupéra son équilibre instantanément et détala vers le haut du tunnel. Holliday frissonna. Il sentait encore sur son visage le frôlement des poils hérissés et gardait la vision de la queue grise fouettant l'air à quelques centimètres de ses yeux. À en juger par la force de l'impact sur sa clavicule, c'était une bête d'au moins cinq kilos.

« *¡ Carajo !* marmonna Eddie ? *¡ Odio las ratas de mierda !*

– Ils peuvent devenir très gros, dans les égouts, cria Ivanov, sa voix étouffée par son masque. Ils y trouvent beaucoup à manger.

– C'est pour ça qu'il n'y a plus de rats chez nous, répondit le Cubain. Ils n'ont rien à se mettre sous la dent à La Havane. »

Ils poursuivirent leur chemin sur une centaine de mètres, se coulant entre les parois du passage qui ressemblait de plus en plus à une simple fissure, puis la configuration des lieux changea de nouveau. La galerie s'élargit en même temps que la brique disparaissait au profit d'un parement de pierre. La gadoue montait maintenant aux chevilles et Holliday sentait de temps en temps quelque chose bouger sous ses pas. Du sable des déserts à l'humus des forêts tropicales, il lui était arrivé de se déplacer sur les terrains les plus variés au cours de sa carrière, mais jamais encore sur un sol de ce genre.

Le conduit s'acheva bientôt contre un mur de brique couvert d'une carapace glaireuse et jaunâtre qui s'égouttait en chandelles dans le bourbier où ils pataugeaient. Un trou à peine assez large pour qu'un homme de petit gabarit comme Ivanov puisse s'y faufiler avait été pratiqué au milieu de ce magma.

« Il va falloir agrandir l'ouverture », annonça le prêtre, qui détacha sa pelle de son baudrier, la déplia et se mit à cogner contre la paroi.

Se joignant à lui, Holliday planta la pointe de sa pioche entre deux briques disjointes avant de tirer vigoureusement sur le manche.

« Du moment qu'il n'y a plus de rats… » dit Eddie en prenant son piolet.

Genrikhovitch éclata d'un rire caverneux derrière son respirateur.

« Vous êtes en train de barboter dans un millénaire de déjections moscovites en tous genres et vous vous inquiétez pour quelques rats ? »

Il leur fallut vingt minutes. La paille qui entrait dans la composition des briques avait depuis longtemps pourri et disparu, si bien que le mur s'effritait comme un fromage desséché. La puanteur augmentait à chaque coup de pelle et de pioche. Comme il faisait une pause, Holliday entendit un murmure lointain rappelant le crépitement d'une averse sur un toit de tôle.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il à mi-voix en prêtant l'oreille.

Non seulement le bruit se rapprochait chaque seconde, mais il se renforçait, comme une pluie d'été se transformant en grondement de tonnerre, puis en ouragan assourdissant, ou comme un chuchotis se métamorphosant en un brouhaha de conversations, pour finir dans des hurlements de damnés. Quelque chose d'épouvantable s'apprêtait à fondre sur eux.

« *Moi dorogoi Hrista !* bredouilla Ivanov.

– Je n'aime pas ça, *compadre*, dit Eddie. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas bon du tout.

– Je suis bien d'accord. »

Soudain assailli par un horrible pressentiment, Holliday lâcha sa pioche.

« Éloignez-vous du trou ! ordonna-t-il. Tenez-vous au milieu du passage sans toucher aux murs ! Vite ! »

En quelques secondes, les quatre hommes se rassemblèrent dos à dos en un groupe compact. Le vacarme s'amplifiait, précédé comme par une vague d'un déferlement d'odeurs innommables évoquant un invraisemblable concentré délétère d'huiles toxiques.

Comme Holliday, terrifié, tournait la tête de façon à éclairer de sa lampe de mineur la brèche qu'ils venaient d'élargir dans le mur de brique, il vit soudain l'ouverture vomir une masse blanchâtre et grouillante qui grossit de seconde en seconde pour former une espèce de langue obscène, d'abord pendante, qui remonta sur les côtés en se divisant puis envahit les parois et le plafond de la galerie, évitant toutefois le ruisseau immonde qui coulait sur le sol.

Cette horde hideuse se composait de guerriers à six pattes et longues antennes, dont les corps en amande, presque translucides et mesurant une dizaine de centimètres, s'animaient de pulsations ignobles tandis qu'ils se ruaient en tous sens et se piétinaient les uns les autres. C'était une nuée de blattes géantes devenues albinos au fil des générations qui s'étaient succédé des siècles durant dans les entrailles obscures de la grande ville.

Et elles affluaient par milliers, par centaines de milliers, hors du trou informe. Il y en eut bientôt une telle concentration sur le plafond que celles qui constituaient la couche extérieure commencèrent à se détacher et à tomber par paquets sur les quatre hommes, criblant leurs capuches et leurs épaules, entrant puis ressortant de leurs cuissardes dans un cliquetis incessant. C'était comme s'il en neigeait. Elles s'abattaient dans la fange et s'y débattaient, poussant les plus faibles sous la surface pour prendre appui sur elles et continuer d'avancer aveuglément, tous dans la même direction.

Holliday sentit son estomac se soulever et un flot âcre de bile monter du fond de sa gorge. Sachant que s'il ne maîtrisait pas sa nausée, il lui faudrait soit ôter son masque, soit vomir dedans au risque de mourir étouffé, il baissa la tête, serra les dents et les paupières, et attendit que le cauchemar cesse.

Cela parut durer une éternité, mais le bruit finit par s'éloigner et seule persista la puanteur fétide des cafards. Sans les filtres de leurs respirateurs, les quatre hommes se seraient certainement évanouis en inhalant les émanations viciées. Holliday releva la tête et rouvrit les yeux. Au sol, des dizaines de milliers d'insectes flottaient sur l'infâme bouillon de culture en agitant faiblement les pattes, mais le gros de la troupe était passé. Un long silence s'installa.

« Je n'ai jamais vu un truc pareil, murmura enfin Eddie en promenant autour de lui un regard aussi outré qu'atterré.

– Je ne pense pas que qui que ce soit ait jamais vu une chose pareille depuis que le monde est monde, dit Genrikhovitch.

– Les *cucarachas* sont parties, mais on sent encore leur odeur. *Dios mío*, quelle infection !

– L'odeur est celle de leurs excréments mêlée à celle d'une sorte de suc digestif qu'ils régurgitent en cas de stress, expliqua Ivanov. Étant donné leur nombre, je vous laisse imaginer ce qu'ils ont pu laisser derrière eux.

– Il ne manquait plus que ça, marmonna Holliday, une conférence sur les vomissures de cafards !

– Bon, il faudrait que nous y allions, maintenant, reprit le prêtre. Le trou est assez grand et les piles des lampes ne dureront pas éternellement.

– Je suis prêt », assura Holliday, soudain nerveux à l'idée de se retrouver coincé là dans le noir.

Ivanov s'introduisit le premier dans l'ouverture, suivi de Holliday, d'Eddie, puis de Genrikhovitch. De l'autre côté du mur les attendait ce qu'on ne pouvait décrire que comme un fleuve de merde.

Sous une haute voûte de brique, et sur une largeur d'au moins quarante mètres, roulait un flot brun qui charriait des corps solides pas tous identifiables. Holliday reconnut des cadavres gonflés de chiens, de chats, de rats, et même de porcs et de moutons, ainsi que des sacs en plastique au contenu assez lourd pour qu'ils restent à demi immergés dans le courant paresseux. Le corps ballonné d'un homme passa, îlot flottant de chair violette décomposée sur lequel des masses grouillantes d'asticots assuraient activement leur croissance.

Les « berges » de la rivière, des trottoirs en ciment de soixante centimètres de large, étaient rendues terriblement glissantes par une sorte d'exsudat pâteux qui semblait s'écouler pesamment des murs comme la lave visqueuse d'un volcan. À un piton d'alpiniste fiché dans la banquette était attaché un canot pneumatique de trois mètres cinquante équipé d'une paire de pagaies en plastique et d'un moteur hors-bord Hidea de cinq chevaux vissé au tableau arrière.

« C'est vraiment pire qu'à Saint-Pétersbourg », commenta Holliday en observant le flot d'excrétions dont la surface grumeleuse se creusait çà et là de lents remous et de tourbillons cernés d'écume jaunâtre.

Ivanov désigna l'embarcation.

« Votre ami noir à l'avant, puisque c'est lui le plus lourd, vous et Viktor au milieu, et moi aux commandes à l'arrière.

– On va naviguer là-dessus avec ce petit bateau ? » demanda Eddie, contemplant lui aussi le flux poussif à la lumière de sa lampe frontale, dont le faisceau accrocha fugitivement une bouteille vide de vodka Kubanskaya reconnaissable à son étiquette rouge et noir encore visible.

Holliday lui sourit derrière son masque.

« Je le crains, *compañero*, répondit-il. Après toi, camarade.

– *Coño* », bougonna le Cubain.

Il descendit à contrecœur dans le Zodiac, où il s'accroupit aussitôt pour gagner prudemment la proue. Genrikhovitch le suivit, puis Holliday, qui s'assit à côté du Russe. Quand les autres furent installés, Ivanov prit place près du moteur. Tendant le bras, Holliday défit l'amarre qui les reliait au rebord en ciment avant de pousser le canot dans le courant à l'aide d'une des rames.

« Éteignez tous vos lampes, sauf votre ami noir, colonel Holliday. Nous devons économiser les piles.

– Mon ami noir s'appelle Eddie, répliqua sèchement Holliday.

– *Gracias, amigo* », dit le Cubain à mi-voix.

Ils éteignirent leurs lampes, seul le faisceau de celle d'Eddie perçant désormais l'obscurité.

Ivanov pressa le démarreur électrique et l'hélice se mit à battre la fange avec des glouglous répugnants. Quand ils furent au milieu du canal, le prêtre redressa la barre puis poussa la manette des gaz. L'horrible gargouillis s'accentua tandis qu'ils entamaient leur lent cheminement sur le fleuve sinistre.

32

Le cardinal Antonio Niccolo Spada, ministre des Affaires étrangères du Vatican sous trois papes successifs, dont un mort assassiné, était assis à sa table réservée dans la salle du Capricci Siciliani, devant les reliefs de sa merveilleuse roulade d'anchois aux arômes mêlés de fruits de mer et d'agrumes. Il savoura une gorgée de son verdicchio dei castelli di jesi à la belle robe pâle et reposa son verre près de son assiette avec un soupir.

« Père Brennan, dit-il en secouant la tête, votre compagnie est loin d'avoir des vertus digestives. Vous n'ignorez pas que je possède un bureau, où je me trouve aux heures d'ouverture. Ne pouvons-nous pas avoir ce genre de discussion dans ces moments-là ? »

On entendait au loin des coups de klaxon sur le Lungotevere Tor di Nona engorgé par la circulation nocturne et, au-delà, le grondement incessant de la ville.

Pour Spada, dîner dans ce vieux quartier paisible de Rome constituait une parenthèse bienvenue dans l'exercice de ses responsabilités complexes, et voilà que le monde d'intrigues vaticanes auquel il cherchait à échapper venait s'imposer à lui alors que la journée était terminée depuis longtemps. Que cet univers se présente à lui sous les traits du fumeur invétéré, malpropre et grossier qu'était le chef des services secrets du Saint-Siège ne faisait que rendre l'intrusion encore plus contrariante.

« Désolé de perturber le dîner de Votre Éminence, mais certaines affaires ne peuvent pas attendre qu'un homme, même de votre importance, ait fini de déguster son plat de sardines.

– D'anchois, père Brennan, d'anchois, rectifia Spada. Cuits dans du beurre aillé et servis avec du persil, de la sauce tomate et un jus de citron. Un grand classique de la gastronomie qui nous vient de Sicile, où j'ai eu la bonne fortune de naître. »

Brennan fronça les sourcils.

« Des anchois, Votre Éminence ? Ces machins salés qu'on met sur les pizzas ? Pas très bon pour la tension, j'imagine ? »

Comme tous les Irlandais, Brennan relevait la voix en fin de phrase, transformant en questions les déclarations les plus affirmatives.

« Les anchois ne naissent pas salés, Brennan. Ceux-ci sont frais.

– Vous m'en direz tant. Alors là, je n'en reviens pas ! »

Spada pratiquait Brennan depuis assez longtemps pour comprendre que l'espion cherchait à le provoquer.

« Bon, dites-moi tout, père Brennan. Quel vent mauvais vous a poussé jusqu'à ma table à cette heure indue ?

– Pesek devait m'appeler ce soir pour me communiquer son rapport.

– Et ? demanda le prélat après avoir bu une nouvelle gorgée de son vin.

– Il ne l'a pas fait.

– Dans ce cas, peut-être devriez-vous lui téléphoner vous-même.

– Ce silence ne lui ressemble pas, Votre Éminence… »

Le prêtre fit une pause, se demandant si son supérieur avait ou non terminé son repas et s'il pouvait fumer sans risquer la bévue diplomatique. En manque depuis vingt minutes, il décida de tenter sa chance, sortit un paquet bleu de Richmond Superkings et en alluma une avec une des allumettes de cuisine dont il avait toujours un stock dans sa poche de veste, s'attirant une mimique désapprobatrice du prélat. Un serveur se présenta à cet instant pour débarrasser la table, immédiatement suivi par un autre, qui apportait le dessert du cardinal, des *cassatelle di sant'Agata*, ou tétons de sainte Agathe – un entremets fait de génoise délicate moulée en forme de sein, fourré de pistache pilée et de ricotta puis recouvert d'un glaçage rose et surmonté d'une cerise au marasquin.

Comprenant son erreur, Brennan pinça le bout de sa cigarette entre un pouce et un index calleux tachés de nicotine avant de laisser tomber le mégot dans sa poche.

« Une manière de mettre à l'épreuve vos vœux de chasteté ? » s'enquit-il en regardant la pâtisserie à l'aspect vaguement obscène.

Spada sourit, prit une des cerises figurant les mamelons de la sainte et la mit délicatement dans sa bouche.

« Sainte Agathe a subi un supplice cruel, répondit-il. Consommer ses seins est une manière de saluer avec révérence la foi passionnée en Jésus-Christ qui les lui a fait perdre.

– Agathe est aussi la sainte patronne des boulangers et des fondeurs de cloches, si je me souviens bien ? »

Spada mangea la seconde cerise avant de répondre :

« Votre mémoire est sans défaut, père Brennan. Maintenant, si vous voulez bien revenir à l'objet de votre visite…

– Ainsi que je vous le disais, Pesek ne m'a pas appelé comme il aurait dû le faire il y a déjà plusieurs heures.

– Quelques éléments du contexte seraient les bienvenus. »

Spada planta sa fourchette dans le sein gauche, dont le contenu onctueux s'écoula par la blessure. Brennan tressaillit légèrement à ce spectacle qui aurait pu figurer dans un vieux film de Fellini si le cardinal avait porté sa soutane rouge d'apparat et sa barrette.

« Pesek a suivi nos deux hommes jusqu'à leur hôtel de Moscou, dit-il, préférant tourner les yeux vers le plafond. Là, il a appris, j'ignore comment, qu'ils devaient rencontrer Genrikhovitch dans la soirée. Il comptait… accomplir sa mission à ce moment-là.

– Pesek sait-il qui est vraiment Genrikhovitch ?

– J'en doute. Il devait être adolescent, à l'époque, et Genrikhovitch n'était pas connu sous ce patronyme, mais plutôt sous celui de sa mère, même en Russie.

– Et Holliday ?

– Sûrement pas. S'il avait été au courant, il se serait sauvé aussi vite qu'un Irlandais fuyant une réunion d'alcooliques anonymes.

– C'est un historien, pourtant.

– Un historien *américain*, Votre Éminence. Aux États-Unis, le nom de Genrikhovitch ne fait probablement même pas l'objet d'une note de bas de page dans les manuels. Et d'ailleurs Holliday est un médiéviste, pas un spécialiste de la guerre froide.

– Admettons. Alors pourquoi, selon vous, Pesek n'a-t-il pas appelé ?

– Soit il a oublié, soit il a perdu leur trace… soit Holliday a eu sa peau et non l'inverse.

– Laquelle de ces trois hypothèses serait la plus plausible ?

– Si Pesek ne m'a pas téléphoné dans les deux heures qui viennent, je parierais sur la dernière. Holliday a déjà failli le tuer, à Venise. Peut-être a-t-il réussi, cette fois-ci. Il en a les capacités.

– Au cas où Pesek serait mort, disposons-nous d'une solution de rechange ?

– Vous me demandez si notre sainte mère l'Église a d'autres *assassini* dans sa sainte manche ?

– C'est exactement ce que je vous demande, oui », répliqua le cardinal avec raideur, son dessert et son verdicchio complètement oubliés.

Brennan ressortit son mégot, l'alluma et en tira une voluptueuse bouffée.

« À ma connaissance, nous n'en avons aucun. Du moins aucun de la trempe de Pesek.

– Que suggérez-vous, alors ?

– Je suis en contact avec quelqu'un qui travaille pour Pezzi, à l'archevêché de Moscou. Il est possible que cette personne soit en relation avec des membres de la pègre locale.

– Je n'aime pas beaucoup Paolo Pezzi, dit Spada d'un ton aigre. Il convoitait encore plus que moi le poste que j'occupe maintenant, mais trop de rumeurs circulaient à propos de ses inclinations sexuelles. Il considère sa mutation à Moscou comme un bannissement.

– Je crains malgré tout que nous n'ayons guère le choix, Votre Éminence. Je vais joindre mon contact à Moscou.

– Il faut à tout prix arrêter Holliday. Ce serait notre perte s'il mettait la main sur le livre.

– L'Église existe depuis bientôt vingt siècles, remarqua Brennan en souriant. Ce n'est pas un homme seul qui la jettera à bas.

– C'est là où vous vous trompez, père Brennan. C'est précisément un homme seul qui peut y parvenir. »

Le voyage cauchemardesque sur les flots graisseux de l'horrible égout moscovite dura une heure. Ils eurent tout le loisir en chemin d'apprécier la variété de déchets animaux, végétaux ou même minéraux que peut produire une ville de onze millions et demi d'habitants. Pour ne rien arranger, la haute voûte du collecteur était tapissée de stalactites calcaires formées au fil des siècles, et ces affreuses breloques abritaient des générations de chauve-souris qui lâchaient leurs fientes à l'aplomb de leurs perchoirs et se nourrissaient de tout ce qui avait le malheur de passer près d'elles, dans l'air ou au fil du courant. Les filtres des respirateurs éliminaient heureusement la plus grande partie des odeurs, mais les émanations alcalines dégagées par les déjections des chiroptères étaient si intenses qu'elles prenaient malgré tout à la gorge.

« Où sommes-nous ? demanda Holliday, élevant la voix pour couvrir le bruit de mixeur englué du petit moteur.

– Tout près de notre destination, répondit Ivanov tout en consultant le GPS posé sur le siège près de lui. Nous sommes sous le vieux quartier de Zaryadye, là où le FSB a trouvé le bunker des sans-papiers. Nous devons être prudents, maintenant.

– Pourquoi plus ici qu'ailleurs ?

– À cause des *spetsnaz*, les agents des forces spéciales, expliqua Genrikhovitch. Les réseaux spéciaux de télécommunication du Kremlin passent juste au-dessus de nous.

– Au-dessus ?

– Bien sûr, confirma Ivanov. Le Moscou d'aujourd'hui n'est pas celui d'il y a mille ans. En fait, plusieurs villes se superposent ici, comme à Troie. Et chacune d'elle a été construite avec son propre système d'égouts. D'après le père Stelletskii, il existe dix-sept niveaux de canalisations distincts sous les rues de Moscou, chacun comportant ses propres passages secrets, ses tunnels, ses basses-fosses et ses casemates. »

Le pope réduisit les gaz et dirigea l'embarcation vers la « rive ». En se tournant sur le banc de nage, Holliday vit sur sa gauche le départ d'une galerie d'évacuation. Comme le nez du Zodiac butait contre le trottoir, Eddie prit l'amarre et l'enfila dans l'œil d'un piton planté dans une fissure du ciment.

« Ça me rappelle Arne Saknussemm, dit-il en montant sur le "quai" après avoir frappé le bout.

– Qui ? » demanda Holliday, saisissant la main que lui tendait le Cubain pour l'aider à débarquer.

Eddie parut surpris.

« Tu n'as jamais lu cette histoire ?

– Laquelle ?

– C'est un bouquin très, très populaire à Cuba, dit Eddie tandis que Genrikhovitch se hissait maladroitement hors du bateau, manquant de perdre l'équilibre, et qu'Ivanov grimpait à son tour sur le rebord de ciment. *Viaje al Centro de la Tierra*, de Jules Verne.

– Ah, *Voyage au centre de la Terre*.

– C'est ça. Arne Saknussemm laisse ses initiales pour guider les gens qui viendront après lui ; le pope, lui, laisse des pitons.

– Eddie, tu me surprendras toujours.

– Si c'est un compliment, je te remercie. »

Ivanov entraîna les trois hommes dans la galerie d'évacuation où l'effluent, différent de ce que Holliday avait pu voir jusque-là, se présentait comme une substance sombre, presque noire, qui s'écoulait comme de la mélasse. L'odeur avait changé, elle aussi : riche, douceâtre, elle rappelait celle d'un cellier où on a laissé pourrir des pommes de terre.

Ils parcoururent environ deux cents mètres puis débouchèrent dans un immense dôme en brique d'une centaine de mètres de diamètre à partir duquel rayonnaient plusieurs tunnels identiques à celui dont ils sortaient. La paroi concave de la vaste chambre souterraine, manifestement très ancienne, était jalonnée de dizaines de larges gargouilles en auge d'où dégoulinait la même matière goudronneuse que celle de la galerie.

Écartés du mur par les dégorgeoirs en saillie, ces filets de poix tombaient au ras d'une passerelle métallique courant à la base du mur circulaire. Ils se perdaient ensuite dans un bassin noir peu profond qui occupait le centre de la salle et faisait penser à un lac de bitume. Au milieu de celui-ci, des bulles huileuses montaient à la surface avant d'éclater mollement. Il n'y avait pas à se tromper sur la nature des miasmes suffocants qui saturaient l'air.

« Mais c'est de l'alcool ! s'exclama Holliday.

– En effet, acquiesça Ivanov. Comme je vous l'indiquais, nous sommes sous le quartier de Zaryadye. C'est là que se tient depuis plus de trois siècles le marché aux fruits et légumes. Chaque jour, les marchandises avariées sont jetées dans un dépotoir central où on les oublie. Elles continuent à pourrir en générant de la chaleur qui, avec le temps, amorce un processus de fermentation. Au milieu du XIX^e^ siècle, se rendant compte que les émanations produites en étaient arrivées à représenter un risque sanitaire et pouvaient provoquer des incendies, la municipalité fit construire ce bassin collecteur. Ce que vous avez devant vous n'est ni plus ni moins qu'un lac de vodka. De vodka empoisonnée, mais de vodka tout de même.

– Heureusement que les ivrognes du coin en ignorent l'existence », commenta Holliday en regardant le reflet de sa lampe sur la surface lisse du liquide.

Genrikhovitch se mit à rire sous son masque.

« Oh, mais ils ne l'ignorent pas, figurez-vous ! dit-il. Et si le bassin est empoisonné, c'est parce que plusieurs d'entre eux se sont noyés dedans et que leurs corps s'y sont décomposés. »

Ils longèrent le mur par la gauche jusqu'à l'entrée voûtée de la cinquième galerie, dans laquelle, après une brève halte, ils s'engagèrent à la suite d'Ivanov. Derrière eux, l'obscurité se referma sur le lac aux remugles méphitiques. L'idée qu'ils allaient devoir refaire tout ce chemin en sens inverse pour retrouver l'air libre commençait à tarauder sérieusement Holliday. Dans les rangers, on ne s'aventurait jamais nulle part sans prévoir au moins un itinéraire de repli sûr, or il n'en voyait aucun dans ce dédale. Il s'ouvrit de ses inquiétudes à Ivanov, qui ne le rassura qu'à moitié :

« Le père Stelletskii a cartographié plusieurs voies de dégagement possibles au cours de ses explorations, mais toutes sont d'accès difficile. Elles remontent jusqu'à des conduits d'évacuation des eaux de pluie ou à des regards fermés par des grilles. La plupart de ces puits sont vraiment dangereux, verticaux, très étroits et équipés d'échelles entièrement rongées par la rouille. »

Quelques minutes plus tard, ils parvinrent à un tunnel qui partait du leur à angle droit. Ivanov y entra, puis s'arrêta au bout de quelques pas et fit un geste impératif de la main. Après avoir tendu l'oreille un bon moment, il se tourna vers les autres.

« Nous y sommes presque, chuchota-t-il. Cette galerie passe sous le rempart du Kremlin, mais les *spetsnaz* y patrouillent très souvent. Nous devons observer un silence absolu à partir de maintenant. »

Les trois hommes acquiescèrent d'un signe de tête et se remirent en route sur les talons du pope. Le nouveau tunnel, dont l'étroitesse permettait à peine d'avancer sans se frotter les épaules contre les murs, avait un plafond si bas que Holliday et Eddie devaient se baisser s'ils ne voulaient pas s'y cogner. Deux caniveaux d'un peu moins d'un mètre de large et de même profondeur avaient été aménagés de part et d'autre du passage, probablement pour évacuer les excédents d'eau en cas de fortes pluies.

Des faisceaux de câbles fixés par des pattes longeaient les parois et de gros tuyaux couraient au-dessus des têtes. Câbles et tuyaux étaient marqués de caractères cyrilliques peints au pochoir. Holliday n'eut pas besoin de traduction pour comprendre l'une de ces inscriptions : ФСБ – FSB, la version postsoviétique du KGB. Ils se trouvaient dans une des galeries où passaient les réseaux de télécommunication mentionnés par

Genrikhovitch. Ils progressaient depuis dix minutes quand Ivanov s'immobilisa brusquement en levant la main.

« Les lampes ! Éteignez-les ! » ordonna-t-il à voix basse.

Tous obéirent et le petit groupe se retrouva instantanément dans le noir absolu. Holliday distingua un écho de voix. Quelques secondes plus tard, des halos mouvants de lampes individuelles se reflétèrent sur les murs, loin devant.

« Les *spetsnaz* ! s'exclama Ivanov. Vite, dans les caniveaux, et plus un mot ! »

Holliday plongea sur le sol avant de se laisser rouler au fond de l'étroite rigole sur sa droite. Les outils suspendus à son baudrier s'entrechoquèrent et il pria le ciel que les *spetsnaz* soient encore trop éloignés pour avoir entendu, ou que leurs voix aient couvert le bruit.

Il écouta approcher la patrouille en retenant son souffle. Les *spetsnaz* apparurent enfin : cinq hommes en file indienne, équipés de lampes de mineur comme la sienne, mais plus puissantes et attachées sur leur front par un simple bandeau en plastique. Ils étaient armés jusqu'aux dents.

Chacun portait un fusil d'assaut plaqué contre sa poitrine, un pistolet à la ceinture et un chapelet de grenades incapacitantes en bandoulière sur un gilet tactique en Kevlar noir. Chaussés de lourds brodequins, noirs également, ils étaient tous aussi grands que Holliday, sinon plus. Des clients à éviter en combat singulier.

Quand le dernier fut enfin passé et que l'écho de leurs pas se fut amenuisé, Holliday se releva et ralluma sa lampe, imité par ses trois compagnons.

« Il était moins une, commenta-t-il.

– Il peut en venir d'autres, dit Ivanov. Ne perdons pas de temps. »

Il sortit son GPS, y jeta un coup d'œil, puis se remit en route pour faire halte cent mètres plus loin et promener le faisceau de sa lampe sur la paroi de gauche. Il y avait là un départ de tunnel voûté, fermé au fond par un mur. À la base de celui-ci, quelqu'un avait dégagé une zone grossièrement circulaire d'une cinquantaine de centimètres, révélant une maçonnerie de brique sous le revêtement de ciment.

« Sauf erreur, c'est derrière cette cloison que se trouve l'accès à la bibliothèque d'Ivan le Terrible », déclara le pope.

Se relayant par équipes de deux, les quatre hommes attaquèrent le mur avec leurs piolets et la pelle pliante d'Ivanov. Quand ils furent parvenus sans grande difficulté à pratiquer dans le vieux pan de brique une ouverture suffisante pour pouvoir s'y faufiler, ils furent surpris de voir filtrer une lueur à travers le trou. Mais c'était plus qu'une surprise qui attendait Holliday lorsqu'il put se glisser en rampant dans la brèche et atteindre l'autre côté.

« Incroyable ! murmura-t-il. Ce n'était donc pas une légende !

– Qu'est-ce que tu vois ? demanda Eddie.

– La station de métro secrète de Staline ! »

33

Confortablement assis dans leurs fauteuils de cuir vert, les Quatre de Leningrad – Vladimir Poutine, Premier ministre russe ; Dmitri Medvedev, président de la Russie ; Vladimir Gundiaïev, patriarche de Moscou ; et Vassilievitch Bortnikov, chef du FSB – buvaient du thé fraîchement infusé avec l'eau du samovar qui trônait au bout de la table de conférence marquetée de chêne et de cuivre. Ils percevaient en arrière-fond sonore le ronronnement régulier des quatre gros réacteurs Iliouchine qui les propulsaient à travers le ciel nocturne de l'Oural. Ils revenaient d'une entrevue secrète avec leurs homologues étrangers, qui s'était tenue dans la résidence privée à un milliard de dollars de Poutine, située sur la mer Noire, près du petit village de Praskoveyevka, quatre cent quarante-deux habitants. Encore une heure de vol leur serait nécessaire pour atteindre Moscou à bord de l'équivalent russe du Boeing Air Force One, un Iliouchine II-96 luxueusement réaménagé par l'entreprise anglaise Diamonite pour un montant généralement estimé à dix millions de livres sterling. Somme à laquelle il convenait d'ajouter les quelques millions d'euros versés au Centre de construction aéronautique de Voronej pour mettre l'appareil à l'abri de toute intrusion électromagnétique ou écoute par satellite, et ce qu'avait coûté l'installation de l'équipement électronique permettant d'ordonner depuis l'avion une riposte terrestre, navale ou aérienne appropriée, y compris par le lancement des seize mille têtes nucléaires restant dans l'arsenal russe, contre tout ennemi assez stupide pour s'aventurer dans l'antre du gros ours.

« Une bien belle datcha que tu as là-bas, Vladimir, commenta Gundiaïev. La presse a beaucoup glosé à ce sujet, ces derniers temps, que ce soit chez nous ou à l'étranger. Une demeure somptueuse…

– Mais loin de l'être autant que Buckingham Palace, répliqua Poutine en riant.

– Tout de même, Volodia, un milliard de dollars ! s'exclama Medvedev, utilisant le sobriquet de Poutine qui datait de leur enfance. Tu ne trouves pas que ça fait beaucoup ? Surtout dans une période de récession qu'on dit mondiale ?

– Une récession qui n'empêche pas le Premier ministre canadien – celui qui a l'air d'avoir des cheveux en plastique – de craquer tout autant de pognon en un week-end pour une conférence du G8 à Toronto. Ah ! Moi, au moins, j'ai construit quelque chose de solide avec l'argent du contribuable ! répondit Poutine avant d'avaler une longue gorgée de thé parfumé.

– Peut-être, mais lui a été réélu… remarqua Medvedev, facétieux.

– Qui sait ? Ses compatriotes aiment peut-être les cheveux en plastique. Moi, il me fait penser aux types qui jouent de l'orgue aux enterrements. Il me déprime. Et puis, de toute façon, que pèse le Canada sur l'échiquier mondial ?

– Il possède d'énormes richesses naturelles, dit Medvedev.

– Elles sont sur son territoire, mais elles ne lui appartiennent pas. C'était précisément l'objet de la réunion d'où nous venons. Ce ne sont plus les gouvernements qui mènent la danse. Et si nous ne tenons pas compte de cette réalité, la Russie s'effacera peu à peu de l'histoire. Ses élites iront exercer leurs talents ailleurs, poussées par la cupidité.

– Tu crois vraiment ça ? s'enquit Bortnikov.

– Naturellement. C'est dans le capital-investissement que réside l'avenir de la Russie.

– Tu voudrais en finir avec l'État ? intervint le patriarche Gundiaïev, l'air horrifié.

– Pourquoi pas ? Il est de fait que le monde d'aujourd'hui est gouverné par une demi-douzaine de multinationales et par autant de conglomérats occultes dont les gens n'ont jamais entendu parler.

– Et le Vatican ?

– Sa fortune a été évaluée par plusieurs audits à quelque chose comme un milliard de dollars, ce qui est absurde. Rien qu'en biens immobiliers, ces gens-là disposent d'au moins mille milliards répartis sur toute la planète. Et je ne compte pas là-dedans leurs participations dans des entreprises comme Fiat ou Bank of America.

– Et nos compagnies à nous, alors ? demanda Bortnikov, le patron du FSB.

– Gazprom, Rosneft, Lukoil, Novatek, Gazprom Neft, nos cinq plus grosses sociétés, produisent du pétrole ou du gaz. Quant aux cinq suivantes, ce sont des entreprises sidérurgiques. Rien que des ressources naturelles qu'il nous faut vendre à des clients extérieurs, comme le font les Canadiens. Une économie de ce type est toujours à la merci des caprices de Wall Street, ou d'autres places financières. Combien de fois avez-vous entendu parler de la Bourse de Moscou sur CNN ou à la BBC ? Jamais. Pourquoi ? Parce que nous traitons un volume d'actions d'un milliard de dollars alors que les Américains ont *mille* milliards en fonds d'investissement. Certaines sociétés de portefeuille américaines investissent à elles seules davantage que toute la Russie. C'est totalement aberrant, messieurs !

– À l'époque de la guerre froide, on faisait la course aux armements, maintenant il n'y a plus que l'argent qui compte », commenta Bortnikov, nostalgique.

Poutine ajouta un sucre dans son thé et tourna avec humeur sa cuiller dans sa tasse.

« À l'époque de la guerre froide, nous étions une puissance redoutée dans le monde entier, rappela-t-il. Les Américains tremblaient dans leurs bottes quand l'ours russe se mettait à grogner. Nous étions des ennemis dignes de ce nom. Maintenant, les cow-boys dansent dans les rues quand leur armée descend un cinglé sous traitement médical qui se regarde à la télé dans sa planque du Pakistan. Les Russes ne sont plus une préoccupation pour l'Oncle Sam, si ce n'est quand la *Mafiya* de chez nous émigre chez lui. Regardons les choses en face, nous ne sommes guère plus que d'aimables plaisantins, incapables de régler nos propres problèmes, comme en Géorgie ou en Tchétchénie. Il faut que ça change, et vite !

– Ce que tu nous racontes là est bien joli, Volodia, mais je ne vois toujours pas ce que ça a à voir avec l'Église, Viktor Genrikhovitch, l'Américain ou l'ordre du Phénix », objecta Gundiaïev.

À cet instant, un steward en veste blanche – en fait un officier subalterne de la garde présidentielle – se présenta avec un plateau chargé de blinis encore chauds, de caviar Oscietre Gold, de crème fraîche et d'une bouteille de vodka Georgievskaya entourée de quatre verres à dégustation en cristal. Après avoir posé le plateau, il plaça rapidement un verre et une assiette devant chacun des quatre hommes, versa la vodka, puis se retira aussi discrètement qu'il était venu tandis que les moteurs du gros avion continuaient de gronder imperturbablement dans la nuit.

Poutine prit le premier blini de la pile, en tartina le centre d'une bonne cuillerée d'œufs d'esturgeon dorés qu'il couvrit d'une quantité équivalente de crème légèrement aigre, et le plia de façon à en faire un petit paquet, qu'il fourra dans sa bouche en fermant les paupières pour mieux savourer le merveilleux mélange. Quand il eut avalé le tout, il rouvrit les yeux, but une gorgée de vodka bien frappée, puis se carra dans son fauteuil avec un soupir de contentement.

« Eh bien ? l'Église, Viktor Genrikhovitch, l'Américain ? rappela le patriarche tout en tartinant son propre blini d'une épaisse couche de caviar. Sans oublier l'ordre du Phénix.

– Ah, oui… dit Poutine en hochant la tête. Ce sont les pièces d'un puzzle qui ont chacune leur place dans le tableau général. Comme vous le savez, nous avons renforcé la position de l'Église à l'intérieur de la Russie, et nous sommes prêts à étendre son influence aux autres Églises orthodoxes. En nombre, l'Église russe est déjà la plus importante. Un regroupement de l'ensemble de l'orthodoxie nous conférerait une puissance égale à celle du Vatican.

– Tout cela, je le sais déjà, Volodia.

– Mais si, comme je le pense, Genrikhovitch ne se trompe pas à propos du moine bulgare et de son chevalier oublié, cela signifie que le pouvoir de l'ordre du Phénix est définitivement brisé, et que nous aurons une arme pour contrer le Vatican à tout jamais.

– Et si Genrikhovitch se trompe ? Si toute cette histoire n'était qu'un fantasme auquel se sont laissé prendre Staline, Khrouchtchev et leurs successeurs… y compris toi-même, Volodia.

– Dans ce cas, il nous reste au moins Holliday. »

Poutine désigna d'un mouvement de tête Bortnikov, le chef du FSB, qui lui faisait face de l'autre côté de la table, avant de reprendre :

« Vassili le fait surveiller de loin depuis pas mal de temps, et ses services ont élaboré sur lui un dossier complet. Genrikhovitch, le Bulgare et son ami le prêtre archéologue n'ont été que des moyens de l'attirer dans notre sphère d'influence, si je puis m'exprimer ainsi. Sachant qu'il ne serait jamais venu en Russie sans motif sérieux, nous en avons fourni un.

– Et si Holliday et son immense trésor des Templiers étaient tout aussi irréels que le prétendu Graal de Genrikhovitch ? As-tu envisagé cela ? demanda Medvedev.

– Le trésor de Holliday n'est pas un rêve. Sinon, pourquoi le Vatican et l'autre fêlée de milliardaire américaine auraient-ils tenté de l'assassiner à plusieurs reprises ? Non, Dmitri, ce n'est pas un rêve. Même les financiers qui appartiennent au même ordre que lui cherchent à s'approprier ce qu'il possède et qu'il ne veut partager avec personne.

– Le carnet introuvable, murmura Bortnikov.

– Le carnet introuvable, oui, acquiesça Poutine. La clé d'accès à la fortune la plus colossale de la planète. »

Curieusement, l'endroit n'était guère différent d'une station de métro new-yorkaise : mêmes murs carrelés, mêmes quais étroits sous un plafond bas. Seuls les bancs manquaient, et, comme le remarqua Holliday en sortant de la brèche qu'ils avaient percée dans la cloison de brique, la voie ne comportait que deux rails, et non trois, ce qui suggérait que le wagon vert arrêté au bord du quai devait être une voiture automotrice fonctionnant au gaz. À l'autre bout de la station, une partie de la voûte s'était effondrée, formant un grand trou irrégulier ainsi qu'un tas de gravats qui avait été poussé contre le mur.

Une bonne idée que ce véhicule autopropulsé, tout bien considéré : il n'aurait pas été judicieux que des gros bonnets cherchant à fuir le Kremlin sous un tir groupé de missiles intercontinentaux américains dépendent pour ce faire d'une alimentation électrique locale. Holliday nota également que si l'ensemble de l'installation semblait dater des années 1950, tout était parfaitement entretenu. Une vague odeur de lubrifiant flottait même dans l'air. La station était encore en service.

« C'est le D-6, dit-il, contemplant avec fascination ce qu'il avait toujours considéré comme une légende urbaine de la guerre froide.

– Le quoi ? demanda Eddie.

– Le Métro 2, comme on disait à l'époque – code D-6 pour le KGB. Un itinéraire de retraite pour les dirigeants du Kremlin. Cette ligne desservirait plusieurs postes de commandement enterrés et même une ville souterraine entière. Staline l'aurait empruntée pour gagner sa datcha de Kuntsevo, où il a passé la plus grande partie de la Seconde Guerre mondiale.

– Nous n'avons pas le temps pour une leçon d'histoire, intervint Ivanov avec irritation. D'après le GPS, nous sommes à trois cent onze mètres sous la surface, ce qui nous met à l'époque d'Ivan le Terrible. Nous devons continuer.

– Continuer par où ? s'enquit Holliday.

– Par là. »

Le prêtre désigna du doigt un carré de maçonnerie en brique perdu dans l'ombre sous le rebord du quai, juste en face d'eux. En creusant la station, les ouvriers avaient à l'évidence coupé la galerie par laquelle le petit groupe venait d'arriver, puis l'avaient murée à la fin des travaux.

« Ne traînez pas, s'il vous plaît, dit Ivanov. Les *spetsnaz* doivent patrouiller régulièrement dans ce secteur. »

Il traversa les voies en courant et continua à quatre pattes sous le quai jusqu'à la zone de mur grossièrement rebouchée. Les trois autres l'imitèrent. Cette fois, ils vinrent à bout de la cloison de brique en moins d'un quart d'heure. Dès qu'ils l'eurent franchie, ils furent assaillis par une puanteur que même leurs masques peinaient à atténuer. Pire que le cocktail familier d'exhalaisons produit par les excrétions humaines de tous types, cette odeur-ci était un combiné de pourriture, de moisi et de mort. La galerie de

brique se rétrécissait au bout de quelques mètres pour se transformer en un boyau creusé à même une terre noire et humide parsemée de cailloux, si bien que les quatre hommes, Ivanov toujours en tête, durent poursuivre leur chemin en rampant.

« *Dios mío*, qu'est-ce que ça pue ! s'exclama Eddie. C'est encore pire qu'avant ! »

Ils progressèrent ainsi avec lenteur jusqu'au moment où Ivanov s'arrêta.

« Qu'y a-t-il ? s'enquit Holliday, sa lampe éclairant les bottes du prêtre.

– Une grille. Donnez-moi le pied-de-biche. »

Holliday tira l'outil de son baudrier et le glissa au pope. Un instant plus tard, il entendit un crissement métallique, puis un grognement suivi d'un bruit d'éboulis.

« Combien y a-t-il de barreaux ? demanda-t-il.

– Cinq. Il faut que je les enlève tous. Et même comme ça, le passage sera étroit. Surtout pour des gens de votre corpulence, à vous et votre ami. »

Les grincements et les chocs continuèrent pendant dix minutes, au bout desquelles Ivanov recommença à avancer en ahanant. Cherchant une prise, il raclait le sol avec ses pieds et envoyait de la terre au visage de Holliday. Celui-ci attendit que les bottes du prêtre aient disparu complètement pour se remettre en mouvement à son tour, éclairant les vestiges de la grille.

Les barreaux avaient été scellés verticalement en travers d'une fente horizontale d'environ un mètre vingt de largeur sur soixante centimètres de hauteur. Seuls restaient visibles les trous qu'ils avaient laissés dans les bordures de ciment, tels des chicots arrachés d'une gencive. On ne discernait presque rien au-delà de l'embrasure, si ce n'est un mur en pierres de taille si étroitement ajustées qu'aucun joint n'avait été nécessaire pour les assembler.

Plantant les pointes de ses bottes dans la terre, Holliday réussit à ramper en se tortillant jusqu'à l'ouverture, dans laquelle il se glissa, bras tendus dans le prolongement du corps. Après avoir fait passer ses épaules et ses hanches, il se tourna sur le dos, poussa fort sur ses talons et finit par se dégager entièrement de la chatière.

Il se trouvait à présent avec Ivanov dans un long couloir voûté d'un mètre vingt de large sur un mètre quatre-vingts de haut, dans lequel il pouvait se tenir debout. Le passage était jalonné tous les deux mètres et des deux côtés par des portes de métal riveté, très basses, et dotées d'énormes gonds. Chacune d'elles était renforcée d'une lourde barre de bois engagée dans de solides pattes en fer fixées au mur de part et d'autre du battant.

Holliday braqua le faisceau de sa lampe sur l'espèce de soupirail dont il venait de sortir – sans doute un ancien déversoir – et regarda Eddie s'en extirper à son tour. Sacrant et jurant en espagnol à chaque centimètre gagné, le Cubain réussit enfin à libérer du trou son gabarit d'athlète et à se mettre debout. Quelques instants plus tard, Genrikhovitch apparut lui aussi, toussant et crachant de la terre.

« Vous savez où nous sommes ? demanda Holliday au prêtre.

– Sauf erreur de ma part, nous nous trouvons dans les oubliettes d'Ivan IV Vassilievitch, plus connu sous le nom d'Ivan le Terrible. »

34

Ils reprirent leur chemin en suivant le passage aux murs de pierre. Il régnait un silence si lourd et oppressant qu'il en était presque palpable, et une odeur aigre de terre imbibée de sang semblait imprégner l'atmosphère. Ici, l'histoire manifestait sa présence de la pire des façons, comme dans un cauchemar grouillant de vers surgi du fond des âges. Holliday s'arrêta devant la première porte et ôta la pesante barre de bois qui la fermait. Il tira de toutes ses forces sur le vantail, qui finit par s'ouvrir avec des grincements sourds, puis éclaira de sa lampe frontale l'intérieur de la cellule.

Celle-ci ne mesurait pas plus de trois mètres carrés. Une douzaine de squelettes au moins s'y entassaient pêle-mêle, telles des marionnettes désarticulées qu'un enfant aurait jetées dans un coin de son placard. Aucun aménagement sanitaire n'était visible, pas même un simple trou dans le sol, qui était couvert d'une épaisse couche de terre noire à l'évidence constituée des déjections des prisonniers. Les membres arrachés de certains squelettes suggéraient que les vivants avaient cherché à survivre un peu plus longtemps en mangeant la chair des morts.

Holliday frissonna. Il imaginait les gémissements de damnés qui avaient dû remplir l'air de ces cachots, le chœur infernal faiblissant de jour en jour jusqu'à faire place au silence absolu. Ni l'espoir d'être un jour pardonnés, ni même celui de recevoir un peu d'eau ou de nourriture n'avaient été permis aux malheureux voués à une lente et abominable agonie dans ce lieu de désolation. Ces cellules étaient l'image même de l'horreur et du mal. L'homme au cœur de pierre qui avait ordonné leur construction ignorait tout de la compassion et de l'amour que l'on peut porter aux créatures vivantes de ce monde. Dans un réflexe venu d'un passé presque oublié, Holliday se signa tout en murmurant la formule consacrée.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

– *En el nombre del Padre, del Hijo y del Espíritu Santo, Amén*, répondit comme en écho la voix d'Eddie, qui avait apparemment eu la même réaction que lui.

– Nous n'avons pas de temps pour ce genre de momerie, colonel Holliday, dit Genrikhovitch non sans une certaine hargne. Avec les choses importantes qui nous attendent, nous avons mieux à faire que de nous lamenter sur le sort de détenus morts il y a cinq cents ans.

– Ce sont des hommes qui ont souffert ici. Peu importe qui ils étaient, ils méritent un peu de respect de la part des vivants, répliqua Holliday.

– Vivants, nous risquons de ne pas le rester très longtemps, croyez-moi, si vous continuez à traînasser pour réciter vos prières. »

Eddie posa sa grosse main sur l'épaule de Holliday.

« Tu es un type bien, *mi coronel*, quoi qu'en pense cet abruti », chuchota-t-il.

Holliday referma la porte, mais sans replacer la barre, même si le geste était purement symbolique : les occupants du cachot étaient restés enfermés assez longtemps. Ceci fait, il rattrapa les trois autres, qui s'étaient remis en marche.

Tantôt en courbe, tantôt en pente ascendante ou descendante, selon la nature du terrain, le tunnel n'en finissait pas, mais il semblait suivre en gros la même direction.

« Nous allons vers le sud, dit Ivanov, répondant à la question que se posait Holliday. La plupart des recherches suggèrent qu'il faut chercher vers la tour Tainitskaïa – la tour des Secrets – parce que c'est la plus ancienne.

– Seulement parce que c'est la plus ancienne ? demanda Holliday.

– Non. On pense également que cette tour est le point de départ de deux souterrains, l'un menant à la berge de la Moskova toute proche, l'autre à la cathédrale en passant sous la place Rouge.

– Des souterrains qui ont été effectivement trouvés ?

– Celui de la Moskova a été bouché dans les années 1930, en même temps que l'on condamnait les entrées de la tour. L'autre n'a jamais été découvert. »

Minuit était passé depuis longtemps quand ils atteignirent leur but, du moins selon le GPS d'Ivanov, programmé à partir des cartes de la ville souterraine dressées par le père Ignatius Stelletskii quatre-vingts ans plus tôt. Ils se trouvaient dans une petite salle ronde au plafond voûté d'arêtes nervurées, où ils purent enfin ôter leurs respirateurs et leurs combinaisons en Tyvek.

Les nervures de la voûte, sculptées à leur base d'une rosace ornementale, reposaient chacune sur un pilier qui la reliait au sol dallé. Douze nervures, douze rosaces, douze piliers disposés en cercle autour d'une sorte d'estrade de pierre surélevée placée au centre de la chambre.

Taillé dans le dallage, un sillon circulaire d'où partaient des rayons sinueux figurant un soleil éclatant entourait également cette plate-forme, qui ne pouvait être qu'un autel. Sur ce socle, enfin, était couché le gisant d'un chevalier portant un écu oblong décoré de la croix des Templiers : le gardien d'*Octanis*, l'Épée du Sud, la dernière des quatre à avoir quitté le château Pèlerin. Le poing ganté de mailles du chevalier serrait la poignée d'un glaive sur la lame duquel courait l'inscription :

YA OHRANNIK VELICHAI SHIE SOKROVISHCHA MIRA

« C'est du russe ancien, indiqua Ivanov. Ça signifie : "Je garde les plus grands trésors du monde".

– Un tombeau de templier, murmura Genrikhovitch.

– Je n'en suis pas si sûr », dit Holliday.

Genrikhovitch eut un petit rire méprisant.

« La statue porte un bouclier orné de la croix des Templiers. Que vous faut-il de plus ?

– Ce n'est pas sur l'interprétation de la sculpture que je suis en désaccord avec vous, mais sur le fait que ce monument serait un tombeau.

– Que voudriez-vous que ce soit d'autre ? »

Holliday, qui avait récemment eu l'occasion de voir un ouvrage similaire dans une île du lac Tana, en Éthiopie, se contenta de sourire.

« Peux-tu m'aider ? demanda-t-il, se tournant vers Eddie.

– Bien sûr, *compadre* », répondit le colosse.

Holliday plaça ses mains à une quinzaine de centimètres l'une de l'autre contre le bord du socle, tout près de la tête du gisant. Eddie fit de même.

« À trois, pousse aussi fort que tu peux.

– À quoi jouez-vous ? demanda Genrikhovitch.

– Prêt ? Un… deux… et trois ! » compta Holliday, ignorant la question du Russe.

Ensemble, les deux hommes appliquèrent une forte pression sur le bloc de pierre, qui, au bout de quelques instants, se mit à pivoter sur son axe en suivant la rainure circulaire creusée dans le dallage.

« *Chto, chert voz mi ?* » souffla Genrikhovitch.

Quand la plate-forme se fut déplacée de quarante-cinq degrés, elle dévoila une volée de marches de pierre qui se perdait dans des profondeurs obscures.

Les quatre hommes s'engagèrent en file indienne dans l'escalier, les faisceaux de leurs lampes de mineurs dansant devant eux. Douze marches les menèrent à un premier palier, où ils tournèrent à angle droit avant de descendre douze autres marches jusqu'à un deuxième. Après avoir parcouru ainsi quatre séries de douze marches, décrivant de ce fait une rotation de trois cent soixante degrés, ils débouchèrent dans une étrange salle dodécagonale surmontée d'une haute voûte en berceau d'aspect insolite. Dans chacun des douze pans de mur s'ouvrait une porte étroite.

Ivanov ôta son sac à dos pour détacher la grosse lampe de huit volts qu'il y avait accrochée. Puis il alluma le puissant projecteur, illuminant d'un coup toute la chambre.

« C'est magnifique ! » murmura Holliday.

Le sol de la pièce était pavé d'une mosaïque dont les couleurs semblaient aussi fraîches que le jour où elle avait été posée. Le motif, ésotérique, était un cercle dans lequel s'inscrivait une étoile à sept branches renfermant elle-même un autre cercle entourant une étoile plus petite, mais analogue à la précédente. Dans l'épaisseur des traits délimitant les cercles étaient incrustés des lettres et des mots d'une langue mystérieuse – peut-être de l'araméen ou de l'hébreu ancien. Au cœur de la seconde étoile, une découpe dans la mosaïque représentait quatre épées perpendiculaires dont les pointes ne se touchaient pas tout à fait, l'espace entre elles formant une croix parfaite.

Se baissant, Holliday caressa le pavement du bout des doigts. Celui-ci n'était pas fait de tesselles de céramique, comme il l'avait d'abord pensé, mais de pierres semi-précieuses : obsidienne, jade, agate, améthyste, opale, grenat, ambre et pierre de lune. Holliday se redressa pour admirer l'ensemble, qui brillait de mille feux dans la lumière de la grosse lampe.

« Qu'est-ce que ça représente ? s'enquit Eddie.

– Une espèce de pentagramme, je pense. Un symbole de magicien. »

Genrikhovitch secoua la tête.

« D'alchimiste, pas de magicien, rectifia-t-il. En l'occurrence, l'alchimiste s'appelait Basilius Valentinus. Il était chanoine du prieuré bénédictin Sankt Peter d'Erfurt, en Allemagne. C'était un contemporain et un proche d'Ivan le Terrible. Le motif reproduit ici est la Clé de Salomon. À cette différence près que le nom hébreu de Dieu a été remplacé au centre par les quatre épées de Pèlerin.

– *Aos*, *Hesperios*, *Polaris* et *Octanis*, précisa Holliday.

– Tout à fait, colonel.

– Quatre épées dont une a disparu : *Octanis*, l'Épée du Sud, intervint Ivanov.

– *Octanis* n'a pas disparu, père Ivanov, assura l'archiviste avec un sourire entendu. Elle est ici, à l'endroit où elle a été cachée il y a cinq siècles.

– Où ça, précisément ? demanda Holliday d'une voix neutre.

– Regardez autour de vous et faites votre choix », répondit le Russe avec une vague morgue aristocratique.

Les douze pans de mur de la salle, peints en bleu foncé presque noir, figuraient la voûte céleste nocturne, et sur chacune des douze portes était représentée en creux une constellation aux étoiles dorées. Il ne s'agissait toutefois pas d'une carte astronomique, mais astrologique.

« Je suggère que le père Ivanov utilise son GPS pour nous trouver la porte la plus proche du sud, celle qui nous mènera à *Octanis* », ajouta Genrikhovitch.

Le prêtre donna le projecteur à l'archiviste, alla jusqu'au centre du pavement, sortit son GPS et en activa le mode boussole. Après avoir tourné lentement sur lui-même, il pointa son index vers la partie gauche de la salle par rapport à l'arrivée de l'escalier.

« C'est à peu près par là qu'est le sud, déclara-t-il.

– Quelle porte ? Celle de Castor et Pollux, les Gémeaux ? Ou celle du Taureau ? demanda Genrikhovitch.

– Je ne choisirais ni l'une ni l'autre, dit Holliday.

– Et pourquoi cela, colonel ? Auriez-vous des lumières concernant l'alchimie ou les travaux de Basilius Valentinus ?

– Je n'avais jamais entendu parler de ce type avant que vous ne prononciez son nom, mais ça ne m'empêche pas de savoir qu'en astrologie les pôles sont inversés : le nord correspond au sud et vice-versa.

– Vous n'avez pourtant pas l'air du genre à croire en l'astrologie, colonel.

– Je n'y crois pas, en effet, seulement à force d'entendre ma cousine Peggy parler de rétrogradation de Mercure, de conjonction bancale ou de choses dans ce genre, j'ai fini par retenir quelques trucs, dont cette notion d'inversion des pôles.

– Donc, nous devrions nous fier aux compétences de votre cousine, si je comprends bien ? » demanda Genrikhovitch avec mépris.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Holliday explosa.

« Écoutez-moi bien, espèce de taré. Vous pouvez décider ce que vous voulez, je n'en ai plus rien à faire. Pour tout dire, j'en ai par-dessus la tête de votre arrogance, de vos bobards et de vos histoires à dormir debout. Si je n'avais pas rencontré le frère Rodrigues, je ne serais pas ici en votre détestable compagnie.

– *¡ Bravo, compadre !* s'exclama Eddie en riant.

– Encore une chose, reprit Holliday, dont la colère ne retombait pas. Si je suis plutôt ignare en alchimie, je suis en revanche assez calé en histoire, et je crois me souvenir qu'Ivan le Terrible était plutôt imaginatif en matière d'oubliettes et de chambres de torture. Alors avant d'ouvrir l'une des portes qu'il a installées, je vous conseillerais d'y réfléchir à deux fois si vous ne voulez pas jouer *La Femme ou le Tigre* !

– De quoi parlez-vous ?

– Comment ? Vous ne connaissez pas cette histoire ?

– Non.

– Renseignez-vous. En attendant, vous pouvez aussi penser aux aventures d'Indiana Jones.

– Ne l'écoutez pas, dit Genrikhovitch à Ivanov. Nous prendrons la porte du Taureau. »

Le pope lança un bref regard hésitant en direction de Holliday, puis, se détournant, il s'approcha de la porte désignée par l'archiviste. Celle-ci était fermée par un simple loquet ancien en fer forgé, qu'il actionna avant de tirer à lui le battant et de franchir le seuil, suivi à quelques pas de distance par Genrikhovitch.

« Qu'est-ce qu'on fait, *amigo* ? demanda Eddie à Holliday.

– On les accompagne, mais en restant un peu en arrière. »

Les deux hommes passèrent la porte à leur tour et se retrouvèrent dans un tunnel. La première chose que remarqua Holliday fut le sol sur lequel ils marchaient. Contrairement aux murs et à la voûte, faits de pierres de taille appareillées, il était recouvert d'une couche compacte de sable presque aussi fin que de la poudre. À part ce détail, la galerie n'avait rien d'exceptionnel. Les faisceaux de leurs lampes frontales révélèrent la présence d'une seconde porte, une centaine de mètres devant eux. Celle-ci était parée d'un insigne facilement identifiable : l'aigle doré à deux têtes de l'ancien duché de Moscou, adopté comme emblème impérial par Ivan le Terrible quand il devint tsar.

« Pourquoi ce sable ? » s'interrogea Holliday à haute voix.

Genrikhovitch tourna à moitié vers lui son visage étroit déformé par son habituel rictus dédaigneux.

« Le Taureau est un signe de terre, colonel, lança-t-il. Votre cousine ne vous l'a pas appris ? »

Comme le Russe hâtait de nouveau le pas pour rattraper le père Ivanov, un léger déclic pétrifia Holliday sur place. Un bruit qui le ramena des années en arrière, sur un sentier de la vallée d'A Shau, à la frontière entre le Laos et le Vietnam : celui d'un mécanisme à déclenchement par pression. Il n'avait jamais oublié ce son car, une fraction de seconde après l'avoir entendu, il avait vu le troufion qui marchait un mètre devant lui transformé en hamburger des genoux jusqu'aux pieds par l'explosion d'une mine. On aurait dit une scène tirée de la bande dessinée *Sergent Rock* : le pauvre gars avait ses jambes et, à l'image d'après, il ne les avait plus. Le déclic se produisit de nouveau et Genrikhovitch trébucha. Au même instant, Holliday distingua un lointain ronronnement caverneux. Il tendit le bras, forçant Eddie à s'arrêter.

« Ne bouge plus d'un millimètre », ordonna-t-il.

Levant les yeux, il vit Ivanov, qui n'était plus qu'à cinq mètres de la porte armoriée, se figer soudain en regardant ses pieds. Un sifflement remplissait l'air, à présent, tandis que des bulles se formaient dans le sable, se rapprochant à toute vitesse de l'endroit où se tenait Genrikhovitch, paralysé lui aussi. Holliday avança de trois pas, saisit l'archiviste par le col et le tira brutalement en arrière. Devant eux, Ivanov poussa un cri. Déjà enlisé dans le sable jusqu'aux cuisses, il sombrait un peu plus chaque seconde.

« Seigneur ! gémit Genrikhovitch. Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Ivanov hurla de nouveau tout en se tortillant en tous sens, essayant vainement de se libérer. Ses efforts ne faisaient qu'aggraver sa situation. Le processus fut incroyablement rapide. Il fallut à peine vingt secondes pour que le sable lui arrive aux épaules. Un instant plus tard, sa tête sombra sous la surface et disparut complètement. Le sifflement et les bulles persistèrent encore une trentaine de secondes, puis ce fut le silence.

« Mais aidez-le ! s'écria Genrikhovitch, fixant d'un regard horrifié l'endroit où s'était tenu le prêtre une minute auparavant.

– Trop tard », dit Holliday.

Le Russe se tourna vers lui, l'air hébété.

« Que lui est-il arrivé ? demanda-t-il d'une voix éteinte.

– Je trouvais bizarre qu'il y ait du sable. Je savais bien que quelque chose clochait.

– Que voulez-vous dire ?

– Il doit y avoir derrière ces murs un piston qui injecte de l'air dans le sable et lui donne les propriétés d'un liquide. Arrêtez le flux d'air, le sable redevient solide. C'est un phénomène qui se produit naturellement dans la dépression de Qattara, en Égypte, et à d'autres endroits du Sahara. Ivanov peut très bien être enfoui six mètres sous la surface, à l'heure qu'il est. »

Holliday secoua la tête et décocha à l'archiviste un regard glacial.

« Vous aviez raison, Genrikhovitch, le Taureau est un signe de terre, et la terre vient d'engloutir votre ami tout cru, ajouta-t-il, complètement écœuré, avant de se tourner vers Eddie. Allez, viens, l'ami. Maintenant, on se tire d'ici une fois pour toutes.

– Ça, j'en doute, colonel, dit le Russe d'une voix assurée.

– Et qui nous en empêcherait ? répliqua Holliday, exaspéré, en faisant volte-face.

– Moi », répondit Genrikhovitch, qui lui braquait un semi-automatique Tokarev à crosse de nacre sur le ventre.

35

« Bel objet. Un exemplaire hors série ? demanda Holliday, doutant qu'un pistolet datant de l'ère soviétique ait pu être produit à la chaîne avec une crosse en nacre.

– Oui, un cadeau que mon père a reçu des mains de Khrouchtchev en 1962, en même temps que ses médailles de Héros de l'Union soviétique et de l'ordre de Lénine, répondit Genrikhovitch en ricanant. C'est d'ailleurs tout ce que l'État lui a offert en récompense de ses bons et loyaux services. Ça et un timbre à son effigie émis vingt ans après sa mort. Ma mère et moi vivions au jour le jour avec les quelques roubles qu'il nous donnait.

– Je croyais que votre père était conservateur au musée de l'Ermitage.

– Mon père était sans doute le plus célèbre et le plus brillant agent du KGB que l'Union soviétique ait jamais eu. Et il a été traité comme un moins que rien, répliqua le Russe, avant d'ajouter avec un pâle sourire : je m'étonne que vous n'ayez pas reconnu mon nom, vous qui êtes historien.

– En 1962, j'avais l'âge où on court les filles. Je ne m'intéressais guère à ce qui se passait à Moscou, sauf au moment de la crise des missiles de Cuba.

– Et si je mentionne Francis Gary Powers, le pilote de l'avion-espion U2 abattu au-dessus du territoire soviétique ? »

Holliday dévisagea un instant l'archiviste, avec son long nez et ses lunettes cerclées d'acier, puis la mémoire lui revint d'un seul coup.

« Mon Dieu ! dit-il à mi-voix. Votre père était Rudolf Abel, l'espion de la bombe atomique ?

– C'est le pseudo qu'il s'est donné après avoir été arrêté sur dénonciation de son assistant, le traître Reino Häyhänen. Son vrai nom était Vilyam Genrikhovitch Fisher. Il avait grandi en Russie mais était né en Angleterre, ce qui explique que je parle anglais – il pensait que cela pourrait m'être utile. »

L'archiviste eut un petit rire sans joie.

« Il espérait me faire recruter par le KGB, mais ces messieurs n'ont pas voulu de moi. J'ai même échoué aux tests d'aptitude physique au service militaire.

– Tout ceci est palpitant, mais je ne vois pas ce que ça change à notre situation actuelle.

– Ce que ça change, colonel, c'est que je vous tiens en joue avec le pistolet de mon père. »

Genrikhovitch n'avait peut-être pas été jugé bon pour le service, mais il tenait le Tokarev d'une main ferme, chien relevé, sécurité ôtée. Un projectile tiré avec une telle arme, aussi gracieuse que puissante, pouvait transpercer un homme et ressortir par son dos en y laissant un trou de la taille d'une balle de bowling. De plus, à une si faible distance, le Russe ne pouvait pas manquer sa cible.

« C'est vous le patron, concéda Holliday.

– En effet, colonel, c'est moi le patron. Donc, vous et votre ami allez vous retourner sans geste inconsidéré et refaire en sens inverse le chemin que vous venez d'effectuer.

– Comme vous voudrez. »

Se conformant aux ordres de Genrikhovitch, les deux hommes tournèrent les talons, puis suivirent lentement la galerie au sol sablonneux pour regagner la rotonde aux douze portes, où ils firent de nouveau

face à l'archiviste. Celui-ci avait un regard vide et lointain qui en disait long sur son état mental. Dans ce lieu étrange, sous le Kremlin, le masque de normalité derrière lequel il se dissimulait depuis le début était enfin tombé. Il se montrait à présent tel qu'il était vraiment : un détraqué, perdu dans son univers d'amertume, de fureur et de folie pure.

« Mon grand-père aurait adoré cet endroit, déclara-t-il. Il avait une grande foi dans le monde spirituel. C'était aussi un tchékiste. Vous savez ce qu'était la Tcheka ?

– Le KGB première mouture.

– Exact. Et avant d'en faire partie, mon grand-père appartenait à l'Okhrana, la police secrète du tsar. Seulement, au fond de lui-même, c'était un révolutionnaire. Lénine en personne l'engagea comme agent double pour qu'il le tienne directement au courant des activités des services tsaristes à Saint-Pétersbourg et de ce qui se passait au palais.

– Passionnant », lança Holliday, qui se demandait où tout cela les menait.

Eddie, pour sa part, se contentait de lever les yeux au ciel sans prononcer un mot.

« Vous avez bien dit qu'en astrologie, le sud correspond au nord et le nord au sud ? s'enquit le Russe après avoir parcouru du regard la salle ronde aux ornements compliqués.

– C'est ce que soutient ma cousine Peggy. Mais je ne garantis pas que ce soit vrai.

– Il va falloir vous décider, colonel, parce que votre vie en dépend. Genrikhovitch montra les deux portes qui portaient les marques du Capricorne et du Sagittaire. Choisissez. »

Puisant dans son maigre bagage en matière de constellations zodiacales, Holliday se souvint vaguement que celle du Sagittaire se situait entre les quadrants est et ouest de la carte céleste et que celle du Capricorne était de faible luminosité. Ivan le Terrible aurait-il opté pour un objet « de faible luminosité », quel qu'il soit ? Invraisemblable, vu le personnage. D'autre part, le Sagittaire était un archer, un guerrier…

« Sagittaire, dit-il.

– Parfait. C'était aussi mon choix, assura Genrikhovitch, qui agita son pistolet. Ouvrez la porte. Votre ami passera le premier, vous ensuite. »

Holliday traversa la salle, posa sa main sur la poignée de la porte et essaya de la faire tourner. Comme elle résistait, sans doute grippée par le temps, il appuya un peu plus fort, puis, sentant le mécanisme céder sous la pression, il suspendit son geste. Il se représenta mentalement une de ces arbalètes médiévales géantes appelées balistes, capables de lancer d'énormes javelots à des vitesses sidérantes. Il avait même existé des modèles plus grands qui pouvaient tirer une demi-douzaine de ces projectiles à la fois.

« Je pense que la porte est piégée, prévint-il. Je vous recommanderais de ne pas rester dans l'axe.

– Vous mettez ma patience à rude épreuve, colonel. Continuez comme ça et je vous abats sans hésiter.

– Ce n'était qu'une suggestion… »

Genrikhovitch jaugea Holliday du regard puis s'écarta sur la gauche, pistolet toujours fermement braqué. Quand Eddie se fut déplacé lui aussi, Holliday tira la poignée d'un mouvement brusque et bondit de côté. Une vibration sourde se fit entendre au-delà de la porte ouverte, immédiatement suivie d'un long grincement métallique, comme peut en produire un mécanisme à ressort qui se libère. L'instant d'après, quatre énormes javelots d'au moins un mètre cinquante de longueur jaillirent de l'encadrement pour aller transpercer le pavement de mosaïque à un mètre du seuil, leurs pointes de fer de vingt bons centimètres se plantant dans la chape sous-jacente, leurs fûts hérissant le sol selon un angle de quarante-cinq degrés. Si Holliday avait ouvert la porte normalement, il aurait fini en chiche-kebab.

« Fascinant, commenta Genrikhovitch. Pensez-vous qu'il y ait encore d'autres surprises de ce genre ?

– Qui sait ? répondit Holliday.

– Il doit exister une façon d'ouvrir cette porte sans danger. Un dispositif caché, peut-être ?

– Possible.

– Le tsar n'avait pas intérêt à rendre son trésor à ce point difficile d'accès.

– À moins qu'il ne se soit fait aménager une entrée privée, remarqua Eddie.

– Une entrée privée, répéta Holliday. Ce serait logique.

– Il me semble aussi, *amigo*.

– Il n'est pas impossible que le nègre ait raison, concéda Genrikhovitch.

– *Poshel na hui slishkom*, énonça Eddie d'un ton affable.

– Ce qui signifie, monsieur Cabrera ? » s'enquit Holliday.

Le Russe soupira tout en remontant ses lunettes sur son nez avec sa main libre.

« Vous commencez à être pénibles, tous les deux.

– Et vous très malpoli, rétorqua Holliday.

– Vous me faites perdre mon temps avec vos petites susceptibilités de démocrate progressiste, colonel. Ma famille est à la recherche de la bibliothèque d'Ivan le Terrible depuis 1916, soit près d'un siècle. Et j'ai bien l'intention de faire usage du secret que m'a transmis mon grand-père pour trouver enfin ce qui a échappé à Lénine, Staline et Khrouchtchev alors qu'ils disposaient de tous les pouvoirs imaginables en Union soviétique. Mon impolitesse, comme vous la qualifiez, est sans importance au regard d'une si formidable quête. De plus, je me permets de vous rappeler que c'est moi qui tiens le pistolet. Alors que votre ami le *señor* Cabrera veuille bien passer devant, et qu'on en finisse ! »

Genrikhovitch remua le canon du vieux Tokarev pour mieux se faire comprendre.

Eddie haussa ses épaules massives, puis, sans hésiter, il contourna les lourds javelots, baissa légèrement la tête et pénétra dans le tunnel. Holliday lui emboîta le pas.

Cette galerie-ci était revêtue de mosaïque, comme le sol de la rotonde. Même la voûte en était recouverte, à l'exception de la large rainure noire d'où avaient dû fuser les projectiles de la baliste cachée. Les symboles, ésotériques ici aussi, comprenaient des triangles alchimiques, désignant l'air, la terre et le feu, des éclairs, représentant l'eau, des caducées, des yeux d'Horus, des pentagrammes et des mandalas compliqués, une incrustation macabre figurant un squelette à cheval sur un bouc, et même un carré magique de type palindromique utilisant les lettres d'« abracadabra ». Cela aurait pu être la traduction artistique d'un rêve de magicien, aussi bien que la projection cauchemardesque des fantasmes d'un ancien tsar porté sur la torture et l'extermination de ses ennemis.

« Raspoutine savait que cet endroit existait, même s'il n'y était jamais venu, dit Genrikhovitch, qui marchait derrière ses deux prisonniers. Il en parlait souvent à mon grand-père.

– Vous venez de nous dire que votre grand-père était un agent double qui travaillait pour l'Okhrana et la Tcheka de Lénine, remarqua Holliday.

– Il l'était. Il était aussi le garde du corps que la tsarine Alexandra avait désigné pour Raspoutine. Le tsar avait approuvé ce choix parce que mon grand-père lui transmettait les rapports des infâmes "enquêtes dans l'escalier" sur les activités de celui qu'il était chargé de protéger. C'est ainsi qu'était Saint-Pétersbourg avant la révolution : un repaire de menteurs, de tricheurs et de traîtres où chacun œuvrait dans son propre intérêt.

– Comme votre grand-père ?

– Le tsar Nicolas connaissait le secret, comme la tsarine. Ce secret que Raspoutine avait dérobé et portait sur lui le soir de sa mort sur le canal de la Moïka. Ce secret que mon grand-père lui a subtilisé au moment où il rendait l'âme.

– Je croyais que c'était l'agent britannique Rayner qui avait vu mourir Raspoutine.

– C'est inexact. Oswald Rayner lui-même ne l'a jamais révélé, mais la dernière personne à avoir vu Grigori Raspoutine vivant était mon grand-père. Et c'est aussi mon grand-père qui a pris l'initiative de le pousser sous la glace du canal.

– Pourquoi Rayner a-t-il menti par omission ?

– Parce que mon grand-père savait beaucoup de choses sur lui : qu'il était homosexuel, par exemple, et aussi qu'il était un agent double, au service des Britanniques en même temps que de l'Okhrana. Il a menacé Rayner de tout révéler aux deux parties, ce qui lui aurait valu la mort, ou au moins la prison.

– Et donc, c'est votre grand-père qui a achevé Raspoutine ?

– En lui donnant le coup de grâce avec le pistolet Webley de Rayner, puis en le noyant. Mais pas avant de lui avoir pris la clé.

– La clé donnant accès au trésor d'Ivan le Terrible ?

– La clé de tout ! »

Genrikhovitch se mit à chantonner un air lugubre qui ressemblait à celui d'un hymne, puis commença à fredonner les paroles à mi-voix.

« Tu comprends ce qu'il raconte ? murmura Holliday à l'adresse d'Eddie comme ils continuaient d'avancer dans le long souterrain mystérieux.

– Ça a l'air d'un truc religieux, répondit le Cubain, qui tendit l'oreille. C'est très ancien. Il y a comme un refrain : "Nous, les représentants mystiques du… *¿ angelito ?"*

– Du chérubin ?

– Oui, c'est ça… "et qui chantons à la gloire de la Trinité, source de vie, cet hymne trois fois saint… Oublions notre fardeau terrestre pour recevoir le roi du monde, qui arrive, invisible… porté par les anges. Alléluia ! Alléluia ! Alléluia !" »

Derrière eux, le Russe répétait le refrain à l'infini, complètement égaré dans son cantique, dont le message avait manifestement beaucoup de sens pour lui. Au bout d'un moment, ils vinrent buter contre une grille mobile en fer forgé comptant six barreaux rouillés. Elle était fermée, mais pas verrouillée. Eddie la poussa avec prudence, puis attendit les instructions de Genrikhovitch.

« Entrez dans la salle, dit celui-ci.

– Tu vois quelque chose ? demanda Holliday, qui se tenait juste derrière le Cubain. Un piège possible ? Des fils ou des trucs bizarres au niveau de l'encadrement ? »

Eddie examina le chambranle métallique de la grille, s'attardant plus particulièrement sur les gonds, le seuil et le linteau.

« *Nada*, dit-il.

– Et dans la salle ?

– Elle est ronde, avec un dôme. Je vois deux autres grilles. Tout est couvert de poussière. Le sol est en mosaïque. Ça représente des cercles concentriques rouges et noirs. Il y a aussi des images en mosaïque au-dessus des grilles.

– Des images qui montrent quoi ?

– Un saint, pour l'une ; la Sainte Vierge pour l'autre. »

Holliday ne put s'empêcher de sourire : régime castriste ou pas, l'éducation catholique finissait toujours par ressortir.

« Autre chose ?

– Juste en face de moi, il y a un… *púlpito*. Un autel ?

– Un autel, comme dans une église ?

– *Sí. Un púlpito de oro*.

– Un autel en or ? intervint Genrikhovitch d'une voix exaltée.

– Oui, confirma Holliday.

– Le Saint Autel du Neuvième Sanctuaire, murmura le Russe. Les vieilles chroniques disaient donc vrai !

– Quelles vieilles chroniques ? demanda Holliday.

– Entrez ! Entrez vite ! Il faut que je voie de mes propres yeux !

– Vas-y, dit Holliday tout bas. Mais ne t'éloigne pas du mur.

– Entendu, *compadre*. »

Eddie enjamba le seuil et se déplaça tout de suite vers la gauche, dos collé à la paroi. Holliday fit de même tout en observant les lieux à la lumière de sa lampe frontale. Genrikhovitch passa la porte à son tour, le projecteur dans la main gauche, le Tokarev toujours fermement serré dans la droite.

« Tout était donc vrai, absolument tout ! souffla-t-il en avançant tout droit, comme hypnotisé à la vue de l'autel d'or qui luisait au fond de la salle.

– Je crois que vous feriez mieux de vous arrêter, conseilla Holliday. Stop ! » hurla-t-il à la manière d'un sergent instructeur, voyant que Genrikhovitch poursuivait son chemin sans tenir aucun compte de l'avertissement.

Le Russe s'immobilisa et se tourna vers lui en clignant les paupières comme s'il venait de se réveiller.

« Pardon ? »

Holliday remarqua que le canon du Tokarev s'était légèrement incliné vers le sol, mais pas suffisamment pour lui permettre d'agir.

« Regardez le pavement à vos pieds. Il y a quatre cercles rouges, quatre noirs, et un dernier rouge au milieu. Entre le dernier cercle noir et le rouge du centre, on distingue une espèce de rainure sous la poussière.

– Qu'est-ce que vous racontez, encore ? dit Genrikhovitch, l'air soupçonneux, tout en redressant le pistolet.

– C'est une chausse-trape.

– Une quoi ?

– Une chausse-trape. Un abattant qui cède sous votre poids et vous précipite dans une fosse dont le fond est hérissé de plusieurs piques de bambou. Au Vietnam, les pointes des piques étaient enduites d'excréments humains. Comme ça, si on n'était pas tué sur le coup, on mourait à cause de l'infection.

– Et vous croyez que cette démarcation, par terre, peut être le signe d'un piège de ce genre ?

– Absolument. Eddie, passe-moi ta pelle, s'il te plaît. »

Le Cubain lui tendit l'outil. Après l'avoir pris, Holliday alla s'agenouiller à la limite du cercle rouge central, leva la pelle au-dessus de sa tête, puis l'abattit avec force contre la mosaïque. Il y eut un craquement, un grincement de vieux gonds rouillés, et deux vantaux semi-circulaires s'ouvrirent soudain dans le sol, basculant avec un bruit sourd comme la trappe d'un gibet et dévoilant un trou d'un mètre quatre-vingts de large. Holliday se rapprocha du bord avec précaution. La cavité mesurait dans les six mètres de profondeur. Les pieux semblaient être des lames de longues épées acérées, plantées verticalement. Le fond du puits était tapissé d'ossements sur plusieurs épaisseurs. L'une des épées pointait entre deux des côtes brun sépia d'une cage thoracique intacte. Holliday compta au moins vingt crânes humains.

« J'ai l'impression que votre copain Ivan s'est déjà fait la main », commenta Holliday.

Genrikhovitch s'approcha prudemment et jeta un regard dans le trou tout en tenant Holliday et Eddie à l'œil. Il recula vivement, les lèvres retroussées par une grimace de dégoût.

« Il a dû faire exécuter les ouvriers qui ont construit tout ça pour que le secret ne s'ébruite pas, déclara-t-il.

– Il a dû faire ça, en effet, acquiesça Holliday sèchement, alors qu'un claquement métallique retentissait quelque part sous le dallage et que la trappe se refermait d'un coup sec, prête pour sa prochaine victime. Et à quoi correspondent les deux grilles surmontées de figures en mosaïque ?

– Très simple, répondit le Russe. Le tsar ne manquait pas d'ennemis, et croyait dans les vertus des passages secrets pour le cas où il aurait à fuir. Les escaliers et les tunnels que nous avons empruntés pour venir partaient des oubliettes. C'est sans doute par cet itinéraire que ses trésors byzantins ont été apportés jusqu'ici. »

Genrikhovitch fit une pause et désigna de la tête la grille que surplombait une représentation de saint. Pour la première fois, Holliday remarqua que l'habit du personnage était orné de grandes croix pattées rouges, comme l'avaient été les écus des Templiers et les voiles des trois caravelles de Christophe Colomb.

« Le saint que vous voyez là est saint Basile – Vassili en russe, reprit l'archiviste. Quand le tsar se rendait à la cathédrale Basile-le-Bienheureux, qui se trouve à cent mètres sur ce qu'on appelle maintenant la place Rouge, il passait par cette galerie, ce qui lui permettait de rendre visite à son trésor caché sans risque de se faire attaquer. L'autre tunnel mène à la cathédrale de l'Assomption, située dans le Kremlin même, qui est dédiée à la Vierge Marie. Comme vous le savez peut-être, la cathédrale de l'Assomption est également connue sous le nom de cathédrale Ouspenski…

– De même que l'œuf de Fabergé, dit du Kremlin, s'appelle aussi œuf de la cathédrale Ouspenski, ajouta Holliday.

– Exactement, confirma Genrikhovitch avec un sourire. Les pièces du puzzle commencent à se mettre en place, dirait-on.

– Pourquoi ces croix des Templiers sur la robe de saint Basile ?

– L'explication est très simple, là aussi. Vous l'ignorez peut-être, mais Basile-le-Bienheureux occupe le centre géographique exact de Moscou. Les prêtres qui y officient la nomment "église de Jérusalem", en raison de cette position particulière qui en fait le pivot de la vie spirituelle moscovite, et ils portent ces croix sur leur habit depuis des siècles en hommage aux chevaliers qui défendaient Jérusalem comme eux-mêmes défendent cette église. C'est pour cela qu'*Octanis*, l'Épée du Sud, fut déposée ici, avec tout le reste du trésor d'Ivan.

– Je ne vois pas d'épée, observa Holliday, dans l'espoir vain d'agacer le Russe et d'endormir sa vigilance.

– C'est là le dernier secret, répondit calmement celui-ci. Avancez jusqu'à l'autel, je vous prie, ordonna-t-il en faisant légèrement dévier le pistolet dans cette direction, mais en s'écartant lui-même du chemin. Votre ami aussi. »

Holliday et Eddie obéirent. Quand ils furent près de la table en or massif, Holliday vit qu'elle était gravée d'un énième pentagramme, percé en son centre de ce qui semblait être un trou de serrure.

Genrikhovitch posa la grosse lampe par terre avant de sortir de sous sa chemise une grande clé d'or attachée à son cou par une lanière de cuir usée et tachée de sueur. Il ôta cette espèce de collier en le faisant passer par-dessus sa tête, puis l'agita sous le nez des deux hommes.

« La dernière clé, annonça-t-il, rayonnant d'un feu intérieur qui pouvait tout aussi bien être le signe d'une passion mystique que d'une avidité dévorante. La clé prise par mon grand-père dans la poche de Raspoutine cette fameuse nuit de décembre 1916 alors que la glace se rompait déjà sur le canal de la Moïka.

– La clé permettant d'actionner l'œuf du Kremlin. Et qu'en est-il du faux confectionné par le joaillier finlandais ?

– Une copie commandée par le tsar Nicolas lui-même afin de dissimuler la disparition de l'original. »

Sur ces mots, Genrikhovitch introduisit la clé dans la serrure du pentagramme et la tourna vers la gauche. Comme au moment où le mécanisme de la chausse-trape s'était déclenché, il se produisit un crissement sourd et lointain de rouages se mettant en marche, auquel succéda un ronronnement guttural. Puis, soudain, un carillon commença de sonner, jouant la mélodie du cantique que Genrikhovitch fredonnait un peu plus tôt dans le tunnel.

« *L'Hymne des chérubins*, le préféré du tsar Nicolas, celui qui a été chanté le jour de la dédicace de la cathédrale Saint-Basile, en présence d'Ivan le Terrible, expliqua l'archiviste, tournant vers Holliday un visage radieux d'illuminé. L'hymne que joue la boîte à musique de l'œuf du Kremlin. »

La mélodie prit fin progressivement, le son des cloches se muant peu à peu en un vague écho. Des engrenages invisibles se mirent alors à grincer puis, juste devant eux, un pan de mur d'un mètre cinquante de largeur commença de s'enfoncer lentement dans le sol avec un grondement sépulcral et finit par disparaître complètement. Ramassant le projecteur, Genrikhovitch le braqua sur l'embrasure.

« Messieurs, dit-il avec gravité, vous voici en présence du trésor perdu d'Ivan le Terrible ! »

L'un derrière l'autre, les trois hommes pénétrèrent dans la salle qui venait de s'ouvrir.

36

Une fois dans la chambre du trésor, Genrikhovitch posa la lampe sur le sol et la régla au maximum de sa puissance, faisant surgir de l'ombre ce que plusieurs milliers d'artisans avaient créé de leurs mains, suant sang et eau et y mettant tout leur cœur, des montagnes de l'Himalaya à la corne de l'Afrique. La salle, vaste et voûtée en forme de dôme, était cernée d'un péristyle palladien, d'où des marches de granit permettaient de descendre jusqu'à un plancher historié sur lequel Platon aurait pu animer ses débats, ou Sophocle représenter *Antigone* ou Œ*dipe roi*.

Mais le pavement disparaissait sous des monceaux d'objets précieux : coupes à boire, monnaies anciennes, rouleaux de tissus somptueux tombant en poussière, défenses d'ivoire sculptées. Les marches elles-mêmes, converties en étagères, étaient ensevelies sous des montagnes de pièces et de lingots, de bijoux d'or et d'argent incrustés des gemmes les plus variées. Des guirlandes de perles énormes voisinaient avec des diamants gros comme des glaçons et des émeraudes de la taille d'une pomme.

Un ensemble provenant sans doute d'un tombeau de l'Égypte ancienne représentait un couple de léopards en onyx noir, grandeur nature, tenu en laisse avec des chaînes d'or par un esclave nubien. À droite de ce groupe, grandeur nature eux aussi, un crocodile empaillé aux yeux d'améthyste luttait contre un ours. À gauche, des oiseaux-mouches de turquoise se perchaient sur les branches d'argent d'un prunier dont des saphirs pâles de Ceylan figuraient les fleurs.

Sur les rayonnages qui doublaient les murs entre les hautes colonnes palladiennes s'entassaient des rouleaux de parchemin rangés dans des tubes d'or fermés par des couvercles en argent ciselé. Il y avait également là des manuscrits aux reliures faites de corne marquetée ou de métaux précieux, d'énormes volumes aux dos de cuir aussi tourmentés que des carapaces de dinosaures, et des ouvrages assez minces pour tenir dans la main d'un enfant, reliés avec les fines écailles translucides et bigarrées de tortues mort-nées.

Ils avaient devant eux la grande bibliothèque d'Ivan le Terrible, sauvée du pillage de Constantinople qui avait marqué, près de six siècles auparavant, la fin d'un empire déjà en place à l'époque du Christ.

Holliday frissonna. Il venait de se rappeler les dernières paroles prononcées par le père Helder Rodrigues, le géant aux yeux tristes, alors qu'il agonisait sous la pluie noire et le ciel chaotique de l'île de Corvo, aux Açores : « Trop de secrets ! Trop de secrets ! »

« *Poryodok jar-ptitsa*, murmura Genrikhovitch, qui se mit à avancer comme un somnambule en chantonnant à mi-voix, le regard fixé sur le côté opposé de la salle.

– De quoi parle-t-il ? s'enquit discrètement Holliday.

– De l'ordre de l'Oiseau de feu. Le Phénix, traduisit Eddie. *¡ Querido Dios ! ¡ Está cantando la saga Krasny !* s'exclama-t-il, des larmes se mettant soudain à rouler de ses grands yeux marron sur ses joues.

– Le quoi ? demanda Holliday, surpris par la réaction de son ami.

– Ma mère me chantait cette chanson quand j'étais petit. Alors que mon père se mourait d'un cancer entre mes bras, à l'hôpital, il a voulu que je la lui chante. J'ai essayé, mais je ne me souvenais plus des paroles, et il est mort. »

Le Cubain sanglotait, à présent, comme si un barrage avait cédé en lui, libérant des émotions trop longtemps retenues. Le souvenir du décès de son père semblait l'avoir complètement brisé.

« Je suis désolé, mon ami. Vraiment désolé », dit Holliday.

Il n'avait pas quitté Genrikhovitch des yeux et voyait maintenant vers où celui-ci se dirigeait : un piédestal de granit identique à celui de la salle où ils s'étaient débarrassés de leurs respirateurs. Pas de gisant, cette fois-ci, mais une épée gainée d'un fourreau d'argent suspendue à l'un des angles par un baudrier en mailles d'or fin.

Il reconnut immédiatement l'arme. Avec sa simple poignée entourée d'un filigrane métallique, elle était la réplique exacte de celle que son oncle Henry avait gardée cachée dans sa maison de Fredonia, dans l'État de New York, pendant plus de cinquante ans, après l'avoir trouvée dans la résidence d'été de son précédent propriétaire, Adolf Hitler, à Berchtesgaden, en Bavière. Il n'y avait pas de doute possible, ce qu'il voyait là était *Octanis*, l'Épée du Sud, la quatrième et dernière envoyée du château Pèlerin, en Terre sainte, à destination de Cîteaux, pour avertir du funeste sort qui attendait les Templiers.

L'espèce d'autel auquel était accrochée l'épée s'ornait sur son flanc d'un oiseau gravé s'élevant d'un lit de flammes – le phénix. Sur sa face supérieure était posée une grande boîte très ouvragée dont l'aspect parut d'emblée tout à fait familier à Holliday, et pour cause : il l'avait vue représentée bien des fois pendant ses cours de catéchisme, ou encore dans le célèbre film de Steven Spielberg, où l'accessoire qui la figure finit au fond d'un entrepôt du Pentagone.

Le coffre, d'un mètre vingt de long sur quinze centimètres de large, était entièrement habillé de feuilles d'or, et son couvercle à double pente était couronné par deux anges, également en or, dont les extrémités des ailes se touchaient. Ses côtés étaient sculptés de formes tarabiscotées et deux brancards fixés à sa base permettaient de le transporter. Selon la plupart des chroniques, il contenait les morceaux des Tables de la Loi que Moïse avait brisées au pied du mont Sinaï, mais, d'après certains exégètes de l'Ancien Testament, il renfermait en outre le bâton d'Aaron ainsi qu'un vase rempli de la manne divine. Aucun doute, là non plus, il avait devant lui l'Arche d'alliance.

Toutes sortes de conjectures avaient circulé sur l'endroit où celle-ci pouvait être cachée. Il avait été question de la demeure ancestrale d'un chevalier du Temple anglais, dans le Warwickshire, d'un lac éthiopien, du mont Sinaï lui-même, maintenant mont Horeb, d'une colline d'Irlande, de la région française du Languedoc, et même d'un musée de Harare, la capitale du Zimbabwe. Mais personne n'avait jamais suggéré qu'elle puisse dormir sous le Kremlin depuis plusieurs siècles, alors qu'une telle éventualité n'aurait rien eu d'invraisemblable, étant donné l'origine du trésor d'Ivan le Terrible.

Genrikhovitch, qui avait atteint le piédestal, posa le Tokarev dessus, empoigna les ailes des anges qui coiffaient l'Arche et tira brutalement vers le haut. Le couvercle se souleva sans résister. L'espace d'un instant, Holliday nourrit l'espoir absurde de voir jaillir de l'ouverture un rayon laser éblouissant qui ferait fondre le visage du Russe comme la cire d'une chandelle, mais, bien sûr, il ne se passa rien du tout. L'archiviste mit simplement le couvercle de côté et plongea la main dans le coffre.

Il en sortit un grand écrin en or martelé serti de cabochons, d'où il tira un volume relié en cuir d'une cinquantaine de centimètres de hauteur sur trente de largeur et dix d'épaisseur. Après avoir balayé d'un revers le couvercle de l'Arche, qui alla se briser en plusieurs morceaux sur le sol, il déposa délicatement le livre sur l'autel de pierre, ouvrit la couverture, les yeux exorbités, puis poussa une sorte de cocorico tonitruant.

« Je l'ai ! Ça y est, je l'ai ! » hurla-t-il en exécutant un entrechat obscène, ses cheveux mous plaqués contre ses tempes par la sueur qui lui inondait le visage.

Il ôta ses lunettes, se pencha sur le texte, les remit en s'y reprenant à plusieurs fois pour passer les branches derrière ses oreilles.

« C'est de l'araméen, Holliday ! Savez-vous lire l'araméen ? Non, bien entendu, mais c'est sans importance. Car je n'ai plus besoin de vous, ni des autres, d'ailleurs ! Pas plus que de votre carnet ridicule. Qu'ils gardent tout ! »

Il poussa de nouveau un effroyable chant du coq qui s'acheva en fou rire dément.

« Vous voulez savoir ce qui est écrit, espèce de crétin d'Américain ? Vous voulez connaître le titre ? Eh bien, je vais vous le dire : c'est *L'Évangile de Yeshoua ben Youssef*. Vous savez qui était Yeshoua ben

Youssef, au moins, j'imagine. »

Oui, Holliday le savait. Et c'est pourquoi il restait là, stupéfait, près de son ami en pleurs. Yeshoua ben Youssef était le nom du Christ pour l'état civil. Si l'ouvrage sorti de l'Arche avait vraiment été écrit par le Christ en personne avant son trépas – ou *après* sa crucifixion supposée, songea Holliday –, s'il était l'œuvre d'un simple mortel et non d'un dieu, alors il était de nature à faire trembler le monde bien au-delà de ce que pouvait imaginer un scénariste d'Hollywood, ou même les savants fous du laboratoire de recherche sur les armes bactériologiques d'Almaty, au Kazakhstan, qui, par manque de crédits, conservaient leurs stocks de bacilles du charbon dans de vieilles boîtes à café en fer-blanc.

« Venez voir, je vais vous montrer ! dit Genrikhovitch, grand seigneur, faisant signe à Holliday d'approcher. Laissez donc le nègre sangloter dans son coin !

– *¡ Basta ya, pedazo de mierda rusa !* rugit Eddie, son chagrin se métamorphosant en rage. Ça suffit, maintenant, petite merde de Russe ! »

Avant que Holliday ait pu réagir, il bondit tel un sprinter qui gicle de ses starting-blocks, un feulement rauque d'animal enfin débarrassé de ses chaînes montant crescendo du fond de sa gorge. Les yeux injectés de sang, sautant par-dessus les coffres débordants de richesses, il fonçait comme la foudre sur le Russe, qui s'était figé sur place, le regard écarquillé par la peur.

« Eddie, non ! » s'écria Holliday, prenant son élan pour le rattraper.

Genrikhovitch sembla se souvenir soudain du Tokarev et le chercha en tâtonnant fébrilement sur le piédestal, affolé de ne pas le trouver. Eddie se rapprochait de plus en plus vite. Son grondement s'était transformé en un mugissement continu de furie démoniaque.

« *¡ Basta ya !* » hurla-t-il de nouveau.

Se laissant tomber à quatre pattes, Genrikhovitch entreprit de fouiller parmi les débris de l'Arche épars sur le pavement. Il mit enfin la main sur le pistolet et se releva à l'instant même où Eddie l'atteignait. Il pressa sur la détente, mais rien ne se produisit.

Cartouche non chambrée, songea Holliday tout en continuant à se ruer vers Eddie. *Erreur de débutant. Une chance.*

Le Cubain heurta le Russe de plein fouet à hauteur d'épaule et ils roulèrent tous les deux sur le sol, entraînant avec eux le caisson de l'Arche, qui se fracassa en projetant une pluie d'échardes de bois et de fragments d'or. Genrikhovitch lâcha un glapissement strident, puis il y eut une détonation étouffée.

« Eddie ! » cria Holliday d'une voix éraillée.

Genrikhovitch se remit debout, l'un de ses verres de lunettes en miettes, le devant de sa chemise couvert de sang. Tenant le Tokarev d'une main tremblante, il en pointa le canon sur Eddie et releva le chien en vociférant :

« Crève, saloperie de nègre ! »

Holliday n'hésita pas une seconde. Dans un parfait enchaînement, il tira *Octanis* de son fourreau d'argent, la brandit au-dessus de sa tête et l'abattit d'un seul coup meurtrier. La superbe lame damassée fit exactement ce qu'il en attendait : taillant à travers peau, chair, tendons et os, elle trancha net le bras du Russe au ras de l'épaule. Le poing toujours crispé sur le Tokarev, le membre s'envola en tournoyant dans les airs dans un geyser rouge vif qui aspergea tout, y compris le livre ouvert sur l'autel, et alla retomber quelque part au milieu de la salle avec un bruit sourd suivi d'un fracas métallique.

« Mon bras, dit Genrikhovitch, d'une voix presque calme, en regardant son épaule, qui n'était plus qu'un fouillis d'artères et de veines qui crachaient des jets de sang en se tortillant sous l'effet des pulsations tels des serpents décapités cherchant à s'échapper. Mon bras n'est plus là, reprit-il, l'air décontenancé. Il faut le remettre. »

Il fit un pas en avant et tenta de s'appuyer des deux mains au piédestal. Malheureusement pour lui, il n'en avait plus qu'une.

« S'il vous plaît ? » implora-t-il.

Puis il tomba comme une masse. Holliday avait parfois vu au Vietnam et en Afghanistan des blessés de ce type, dont le système nerveux continuait à fonctionner quelque temps alors qu'en toute logique ils auraient dû être déjà morts. Il regarda le corps étendu à ses pieds. Le Russe avait bien cessé de vivre, cette fois : la plaie ne saignait pratiquement plus.

Holliday s'accroupit pour s'occuper d'Eddie, qu'il fit rouler sur le dos. Le Cubain avait une large tache rouge au côté gauche, dans la zone inférieure du thorax. Ni succion ni écume rosée sur les lèvres : pas de perforation du poumon, donc. La rate ou le rein étaient-ils touchés ? Moins grave que le poumon si c'était le cas, mais tout de même…

« Tu peux marcher ? »

Eddie acquiesça d'un faible hochement de tête.

« Je pense, oui.

– Attends une seconde. »

Holliday ôta à Genrikhovitch son sac à dos trempé de sang et le mit sur ses propres épaules après y avoir fourré le livre. Ceci fait, il se releva tout en aidant son ami à faire de même, un bras passé autour de lui au niveau des aisselles, l'autre lui soutenant le coude. Un instant plus tard, Eddie était debout, vacillant légèrement sur ses jambes.

« Ça va aller ? »

– Ça va aller. »

Ils se dirigèrent vers la porte. Comme ils entraient dans la chambre où se trouvait la chausse-trape, un martèlement de bottes se fit entendre, loin au-dessus d'eux. Probablement l'escouade de *spetsnaz* qu'ils avaient vue un peu plus tôt.

« Il ne manquait plus que ça », marmonna Holliday.

Mais la présence d'une patrouille sur le trajet qu'ils avaient emprunté pour venir n'était pas véritablement un problème puisqu'il n'était pas question pour eux de repasser par le même chemin. Cela aurait été trop long et difficile pour Eddie, qui devait être soigné le plus vite possible. Holliday aida le Cubain à traverser la salle jusqu'à la grille fermant le tunnel d'accès à la cathédrale Basile-le-Bienheureux. Quelques coups de talon suffirent à disloquer les gonds rouillés et les deux hommes s'engagèrent sans tarder dans la galerie plongée dans l'obscurité.

37

Holliday et Eddie progressaient tant bien que mal dans le tunnel aux murs de brique, guidés par la seule lueur faiblissante de leurs lampes de mineurs. Chaque fois qu'ils trébuchaient, Eddie gémissait de douleur. La compresse de fortune que Holliday avait appliquée un peu plus tôt sur sa blessure était à peine tachée de sang, mais le Cubain semblait décliner à chaque pas. Était-ce le signe d'une hémorragie interne ?

La situation n'incitait guère à l'optimisme. Se livrer aux *spetsnaz* équivaudrait à un arrêt de mort. Pour avoir eu affaire à eux une fois, en Afghanistan, à l'époque où les États-Unis épaulaient les « combattants de la liberté » qu'étaient alors les talibans, Holliday savait qu'en matière tactique, la doctrine de ces types se résumait à tirer d'abord et discuter ensuite.

Se présenter dans un hôpital russe offrait à peine plus de garanties. L'arrivée dans un service d'urgences d'un Cubain blessé par balle soutenu par un ex-militaire américain entraînerait immanquablement une descente des limiers du FSB dans l'heure qui suivrait, et ce serait la fin des haricots. Sans compter que le bouquin qu'il transportait dans le sac à dos compliquait encore l'affaire.

Si le manuscrit était véritablement l'évangile du Christ, et non une interprétation ou une transcription de ses paroles rédigée des années, voire des siècles après sa mort, sa parution produirait l'effet d'une bombe H dans le monde des religions. Les églises évangéliques, dont le « décodage » du verbe divin constituait le fondement même, s'effondreraient du jour au lendemain. Les articles de foi de l'Église catholique seraient à coup sûr remis en cause, et la déconstruction d'une figure jusque-là considérée comme le Fils de Dieu provoquerait un séisme dans l'ensemble de la chrétienté.

Seule la lecture de l'ouvrage permettrait d'en évaluer la portée, de déterminer s'il exprimait la philosophie mystique mûrement réfléchie d'un esprit aussi brillant qu'éclairé, ou les fulminations d'un prophète errant, mégalomane doué d'un bagout inné de révolutionnaire propre à agacer les riches et les puissants. Mais quelle que soit la nature de ce livre, le monde avait-il vraiment besoin d'un sujet de plus pour alimenter la méfiance et la violence qui caractérisaient déjà les relations interreligieuses ?

Holliday entendit un long hurlement quelque part derrière eux. Il sourit. Un des *spetsnaz* venait de s'empaler au fond du piège d'Ivan le Terrible. Un de moins à affronter.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, Eddie se faisait de plus en plus lourd contre lui.

« Qu'est-ce qui ne va pas, *compadre* ? demanda Holliday.

– *Muy cansado, amigo, muy cansado*.

– Tu es fatigué ?

– Oui, très.

– Tu veux te reposer une minute ?

– Juste une petite minute. »

Eddie se laissa glisser sur le sol poussiéreux avec un soupir. S'accroupissant, Holliday souleva doucement un pan de la veste du Cubain pour voir s'il avait du sang sur le dos de sa chemise. Il grimaça en constatant qu'il n'y en avait pas. La balle n'avait pas traversé ; le pronostic d'une hémorragie interne

devenait donc plus que plausible. À quelle distance de la salle se trouvait la cathédrale ? Deux cents mètres ? Trois cents ? Il leur avait fallu près d'un quart d'heure pour en parcourir à peine cent, et il entendait à présent l'écho d'une cavalcade dans le tunnel derrière lui. L'heure était peut-être venue de faire face et de se battre. Mais avec quoi ? Des briques contre des AK-47 ?

« Il faut qu'on y aille, maintenant, mon bonhomme, dit-il.

– Laisse-moi là, *tío*, répondit Eddie.

– *Tío* ? Je ne suis pas ton oncle ! Et tu n'es pas dans un film où Audie Murphy reste en arrière pour descendre une centaine de Japs à la mitrailleuse avant d'en assommer autant avec le canon chauffé au rouge quand il n'a plus de munitions. Tu viens avec moi, et tout de suite, bordel !

– C'est qui, Audie Murphy ? »

Sans répondre, Holliday remit avec peine Eddie sur ses pieds, puis, après l'avoir ceinturé de son bras, il reprit sa marche titubante. Quelques mètres plus loin, le tunnel tournait brusquement à gauche et se terminait par un effondrement. Holliday serait tombé dans le trou s'il n'avait pas vu le faisceau de sa lampe se perdre soudain dans le vide.

Jurant entre ses dents, il promena le rayon lumineux sur le pourtour de la cavité et comprit où il se trouvait. Trente centimètres sous ses pieds, il aperçut le sommet du tas de gravats qui s'était accumulé sur le quai de la station de métro secrète où était garé le wagon autopropulsé. Il se rendit compte en se penchant un peu que celui-ci était toujours là et que la cabine du conducteur, à l'avant, était éclairée. Il y avait quelqu'un à l'intérieur. Tout doucement, en s'efforçant de ne pas perdre son sang-froid, il leva le bras et éteignit sa lampe. Puis il assit Eddie sur le bord du trou, les jambes pendantes.

« Tu te rappelles l'ancienne station de métro que nous avons vue avec Genrikhovitch et Ivanov, le prêtre ? demanda-t-il.

– *Sí*, répondit le Cubain d'une voix mal assurée.

– Nous sommes juste au-dessus. Il y a quelqu'un dans le wagon. Sans doute un garde. Je vais m'occuper de lui mais, pour ça, il va falloir que je te laisse là deux ou trois minutes. Ça ira ?

– *Sí, Popo Tío. »*

Eddie souriait à présent, manifestement perdu dans des rêves roses induits par l'état de choc.

« Bon, dit Holliday.

– Bon », répéta le Cubain en hochant la tête, les yeux mi-clos, embrumés de sommeil.

Les bruits de pas derrière eux résonnaient de plus en plus fort. Holliday lâcha un juron qu'Eddie traduisit en espagnol avec un petit rire, puis, contrôlant chacun de ses mouvements, il posa les pieds sur le tas de gravats et se mit à descendre la pente sans quitter du regard le carré de lumière pâle à l'avant du wagon. En atteignant le quai, il vit que les portières de l'automotrice étaient restées ouvertes. Il monta silencieusement à bord, saisit fermement d'une main la poignée de la porte donnant accès à la cabine du conducteur, puis toqua de l'autre contre le battant.

Celui-ci s'ouvrit à la volée, et un personnage à l'air agressif fit son apparition. Les écouteurs d'un iPod pendillaient de ses oreilles de part et d'autre de son crâne en forme d'obus, diffusant à plein volume le tube de Slayer, *Angel of Death – L'Ange de la mort*.

« *Kto yebat' ty* ? » grogna Crâne d'obus d'un ton furieux.

Holliday lui claqua la porte en plein visage de toutes ses forces. L'homme s'écroula d'un coup, au tapis pour le compte, les boum-boums du heavy metal continuant de résonner dans ses écouteurs.

« Salut, c'est moi, l'ange de la mort », dit Holliday en commençant à délester l'affreux de ses armes.

38

Il fallut à Holliday cinq bonnes minutes pour faire passer Eddie du tunnel effondré au sommet du tas de gravats, puis trois ou quatre autres pour l'aider à descendre jusqu'au wagon et l'installer sur un siège. Quand il s'assit enfin aux commandes de l'autorail, il entendait derrière lui, répercutés par la voûte, les appels des *spetsnaz* qui les poursuivaient. Ils criaient le nom de Boris Byka, sans doute celui de leur collègue Crâne d'obus, toujours inanimé au bout du quai, où Holliday l'avait traîné.

L'armement prélevé par Holliday sur l'ami Boris consistait en un fusil d'assaut AK-103 à crosse pliante, un pistolet automatique OC-23 Drotik à vingt-quatre coups, une demi-douzaine de grenades à fragmentation RGD-5 et un très vilain couteau de chasse Kizlyar Scorpion. De quoi occire pas mal de monde, mais les sept ou huit gaillards qui arrivaient disposant probablement d'un arsenal au moins équivalent et Eddie étant hors de combat, les chances de l'emporter paraissaient bien minces.

Holliday considéra le tableau de bord. De nombreux voyants, une grande manette des gaz chromée en forme de T au milieu de la console, une pédale unique. La courte barre du T se terminait à chaque extrémité par des boutons en plastique noir.

Cinq gros poussoirs s'alignaient verticalement sur la droite : un rouge, un vert, un jaune marqué d'un symbole représentant une ampoule électrique, deux blancs. Les deux derniers étaient gravés de flèches pointant, l'une vers le haut, l'autre vers le bas.

Holliday pressa le poussoir jaune, dont la destination était assez clairement indiquée par l'ampoule figurée dessus. Les lumières du wagon s'allumèrent en tremblotant, puis s'éteignirent avant de se rallumer pour de bon, tandis qu'un générateur se mettait soudain à ronronner. Il appuya ensuite sur le poussoir blanc dont la flèche était orientée vers le bas. Il y eut un sifflement d'air comprimé et les portes se fermèrent avec un claquement assourdi.

« Jusqu'ici, tout va bien », marmonna-t-il.

Partant du postulat que la manette des gaz était bien ce qu'elle semblait être, il en déduisit que la pédale devait être le frein. Restait à lancer le moteur. Dans l'univers d'où il venait, le rouge signifiait « arrêt » et le vert « marche », mais, tenant compte du fait que la machine datait de l'ère stalinienne, il choisit le bouton rouge. Un gémissement de mécanique poussive se fit entendre, comme lorsqu'on actionne le démarreur d'une auto par grand froid, puis un vrombissement saccadé s'éleva et le wagon entier se mit à vibrer.

La manette des gaz était calée dans une encoche qui devait correspondre au point mort. Holliday la dégagea avec précaution, la poussa légèrement et la relâcha. La voiture roula sur quelques dizaines de centimètres avant de s'immobiliser. Holliday fronça les sourcils, déconcerté, puis il finit par comprendre : en cessant de faire pression sur le bouton de plastique noir qui se trouvait à gauche, au bout de la barre du T, il avait déclenché un dispositif de veille automatique. Son père, qui avait été cheminot dans une des anciennes compagnies de chemin de fer new-yorkaises, lui avait parlé de ces systèmes conçus pour prendre le contrôle d'une locomotive en cas de défaillance du conducteur, mais c'était la première fois qu'il en voyait un fonctionner.

Il ramena la manette en arrière et sentit qu'il débrayait un mécanisme quand il atteignit le point mort. Il jeta un coup d'œil par la porte de la cabine donnant sur le wagon, qu'il avait laissée ouverte. Eddie était affaissé sur la première banquette, les paupières presque fermées.

« Eddie ?

– *Sí*.

– Reste éveillé, *amigo*. On est presque tirés d'affaire.

– *Bueno*, balbutia le Cubain.

– Et c'est parti ! » s'exclama Holliday.

Il libéra de nouveau la manette de l'encoche, prenant soin cette fois de maintenir son pouce droit sur le bouton noir, puis il la poussa progressivement. L'autorail s'ébranla avec des grincements de ferraille récalcitrante.

Comme il accentuait sa poussée sur le levier, les *spetsnaz* ouvrirent le feu depuis le tunnel écroulé. Ils parvinrent à toucher l'arrière du wagon alors qu'il commençait à sortir de la station, leurs balles fracassant quelques vitres avant de perforer le revêtement en skaï crevassé des sièges. L'un d'eux eut même le temps de lancer une grenade RGD-5 sur le quai. Mais il était trop tard. Les balles n'infligèrent que des dégâts minimes au véhicule et l'explosion de la grenade n'eut pour effet que d'arracher plusieurs carreaux de faïence aux murs et au plafond et d'envoyer quelques éclats de métal brûlant dans le cerveau de Crâne d'obus qui gisait, toujours K-O, à l'endroit où Holliday l'avait laissé. Quand le premier garde atteignit le quai, les feux arrière de la voiture disparaissaient déjà dans une courbe. Quant au citoyen Boris Byka, il était bon pour la morgue.

Assis dans la cabine surchauffée de sa grosse niveleuse GS-18.05 par cette nuit aussi tranquille que l'était sa vie sans histoire, Felix Fyodor Fosdikov regardait tomber la première neige sur le district de Kuntsevo, à quelques kilomètres au sud du périphérique de Moscou. Tout en contemplant le spectacle du monde en train de se couvrir d'un épais manteau uniformément blanc, il mordit dans le sandwich au pain bis que lui avait confectionné son épouse avec de la choucroute, de la saucisse et du fromage de chèvre. Sa bouchée avalée, il prit sa vieille thermos cabossée et but une gorgée du café brûlant arrosé de vodka également préparé par sa femme. Du printemps à l'automne, Felix Fyodor conduisait une benne à ordures dans le centre de Moscou, une activité qui lui plaisait beaucoup plus que le déneigement. Dans les poubelles, en effet, on dénichait toutes sortes d'objets utiles, voire précieux, que l'on pouvait vendre sur le grand marché à la brocante de Mojaïsk ou d'autres localités de la région. Au cours de ses quarante-six années de métier, il lui était arrivé de tomber sur de véritables trésors, comme une montre en or en parfait état ou une prothèse de jambe en émail rose. Même si les trouvailles étaient sans valeur marchande, chaque journée passée à ramasser les poubelles apportait son lot de surprises.

Le travail avec la niveleuse présentait certains avantages, cependant. Seul dans sa cabine de verre haut perchée, il n'avait pas, par exemple, à s'excuser quand ses sandwiches à la choucroute produisaient leurs odorants effets carminatifs sur ses intestins, ou quand il enfumait l'espace confiné avec ses cigarettes bon marché préférées, qu'il achetait en vrac.

Il termina le premier sandwich et entama le second. À soixante-deux ans, il se faisait vieux pour ce genre d'emploi, et son ancienneté l'aurait autorisé à prendre sa retraite, mais il ne se voyait pas passer ses journées à regarder la télé ou à faire pousser des tomates dans son petit jardin, seules occupations auxquelles sa maigre pension lui aurait permis de prétendre. Et puis à quoi bon se retirer, puisque la cuisine de sa femme, la vodka et le tabac ne tarderaient pas à avoir raison de lui, sans doute sous la forme d'un infarctus au volant de son camion ou sur le siège des toilettes alors qu'il luttait contre l'action constipante de ses sandwiches quotidiens.

Felix Fyodor jeta un coup d'œil à travers la vitre de la portière. La lame de la niveleuse était marquée tous les cinq centimètres sur ses bords verticaux par des bandes adhésives fluorescentes, comme les graduations d'une règle. Quand la neige atteindrait le premier repère, il entamerait son circuit. Prenant vers l'est la route qui le longeait, il parcourrait d'abord le périmètre complet du grand domaine planté d'arbres que protégeait une double clôture de barbelés à lames de rasoir. De retour à son point de départ, il gagnerait l'autoroute par la bretelle la plus proche, irait jusqu'au périphérique, puis reviendrait. Il ferait ensuite une pause et mangerait un morceau avant de refaire le même tour. En cas de fortes chutes de neige,

comme celles qui étaient annoncées pour cette nuit, il pouvait effectuer le trajet sept ou huit fois avant la fin de son service.

Il y avait quelques années de cela, il avait cherché à se renseigner sur la mystérieuse propriété entourée de barbelés. On lui avait répondu de s'occuper de ses affaires. Cependant, après avoir entendu bon nombre d'histoires colportées sous le manteau, il était arrivé à la conclusion qu'elle n'était autre que la datcha de Staline – celle où le petit père des peuples s'était terré pendant la Seconde Guerre mondiale et où il avait rendu l'âme, le 5 mars 1953, d'une maladie quelconque, comme Alzheimer ou la syphilis, ou encore empoisonné par Beria, le chef du KGB, qui voulait l'empêcher de signer des arrêts de mort concernant pratiquement tous les membres du gouvernement, y compris Beria lui-même. Quelqu'un avait songé à transformer le lieu en musée, mais comment dédier un musée à un assassin de masse ? Khrouchtchev avait opposé son veto à cette idée, et l'endroit était resté à l'abandon depuis. Felix Fyodor mâcha une bouchée de son second sandwich en s'efforçant de ne pas penser aux brûlures d'estomac qu'il sentait déjà poindre. Il lui fallait prendre des forces, car la nuit serait longue. Il regarda de nouveau les témoins sur la lame de la niveleuse et pria pour que la neige se mette à tomber plus dru. De n'être garé qu'à quelques mètres de l'entrée du domaine maudit lui flanquait une trouille bleue.

Ils filaient dans un tunnel presque rectiligne que seul éclairait le large faisceau du phare de l'autorail. Holliday maintenait la manette des gaz dans une position médiane et, d'après le compteur de vitesse, ils roulaient à quatre-vingt-dix kilomètres-heure. Partis quarante-cinq minutes plus tôt de la station sous le Kremlin, ils avaient donc parcouru environ soixante-dix kilomètres. Eddie, qui avait sombré dans une semi-inconscience, dodelinait doucement de la tête sur son siège au gré des mouvements du wagon, paupières entièrement closes.

Holliday essaya d'évaluer l'étendue du chaos qu'ils avaient laissé derrière eux. Si les *spetsnaz* avaient déjà fait leur rapport à leurs supérieurs, ce qui était probable, l'information était sûrement parvenue au sommet de l'échelle hiérarchique : des fugitifs s'étaient emparés du vieux métro secret de Staline et fonçaient actuellement à son bord vers le terminus de la ligne, où qu'il soit. Personnellement, Holliday se moquait pas mal de savoir où elle finissait, cette ligne : son intention était de débarquer au plus vite de ce maudit tas de ferraille, puis de trouver un moyen de gagner l'ambassade américaine pour s'y réfugier avec Eddie.

Il entendit soudain un claquement métallique retentissant au niveau des roues ou de la voie. Dans la seconde qui suivit, la manette échappa à son contrôle pour revenir d'elle-même en arrière. La voiture ralentit. Le phénomène se reproduisit une minute plus tard, ramenant la vitesse à celle d'un homme au pas, et ils entrèrent dans une station. Holliday lâcha complètement la manette. Le wagon avança encore de quelques mètres avant de s'arrêter le long du quai. Les portières s'ouvrirent avec un chuintement. Ils étaient manifestement arrivés à destination, même s'il ignorait laquelle.

L'endroit étant plongé dans le noir, Holliday alluma sa lampe frontale. Il quitta la cabine, aida Eddie à se mettre debout, et ils descendirent. La station était entièrement nue : ni panneaux ni portillons, juste des murs de briques vitrifiées presque noires formant une voûte en berceau, une douzaine d'ampoules protégées par du grillage, toutes éteintes bien sûr, et une seule sortie. Un véritable tombeau.

Soutenant Eddie qui respirait irrégulièrement, mais, au moins, n'avait pas entièrement perdu connaissance, Holliday s'éloigna lentement de l'autorail, le pinceau de sa lampe de mineur balayant l'espace devant lui. La sortie, au milieu du quai, se résumait en un court passage qui menait par quatre marches à un vestibule carré, bas de plafond et dépourvu de toute décoration. Il y avait là deux portes. L'une était à l'évidence celle d'un ascenseur. L'autre, équipée en son centre d'un grand volant, ressemblait à celle d'une chambre forte. Des caractères cyrilliques décolorés étaient encore visibles au-dessus du volant.

« Tu peux déchiffrer ce qui est écrit ? demanda Holliday.

– *Bomboubejishche*, lut Eddie sans même que sa langue fourche. Abri antiaérien. »

Holliday appuya sur l'unique bouton qui flanquait la porte d'ascenseur. À sa grande surprise, celle-ci coulissa en grinçant, dévoilant une cabine en acier gris uni. Il y entra, Eddie toujours affalé contre lui, puis pressa le plus haut des deux boutons qu'il vit sur la paroi. La porte se referma et la cabine commença à s'élever.

L’ambassade des États-Unis à Moscou comportait plusieurs constructions encadrant une cour centrale : un bloc administratif de dix étages que jouxtait un bâtiment de sécurité sans fenêtres, et une série d’immeubles de bureaux bas qui auraient aussi bien pu être des casernements. Le tout était ceinturé par un haut mur de brique. Il n’était possible de pénétrer dans ce complexe, ou d’en sortir, que par la grande entrée, protégée par des dispositifs antiterroristes indétectables et gardée par des équipes d’intervention du SWAT qui se relayaient continuellement. Tout visiteur ou tout fonctionnaire souhaitant accéder à l’édifice principal devait passer par un sas à sens unique ne pouvant pas contenir plus d’une personne à la fois.

Les studios réservés aux hôtes et au personnel célibataire, situés tout au fond du complexe, étaient des plus spartiates : une pièce meublée d’un lit étroit, d’un bureau et d’un téléphone, des toilettes, une salle de bains. Une seule couleur : le beige. Le téléphone sonna à 3 h 25 du matin dans la chambre qu’occupait Brinsley Whitman Havers. Whit, trop inquiet pour dormir alors que sa « ressource » était entrée en action, décrocha dès la deuxième sonnerie.

« Oui ?

– Tapsinger. Bureau de la sécurité.

– Que se passe-t-il ?

– Vous feriez bien de rappliquer ici dare-dare, m’sieur. Votre bonhomme est en train de faire un sacré buzz dans le coin.

– Quel bonhomme ?

– Votre cible, si j’ai bien compris. Holliday.

– Quel genre de buzz ?

– Un buzz qui émane du FSB et du Kremlin lui-même, m’sieur. De quoi flipper. Apparemment, votre type a piqué l’autorail personnel de Staline. Il y a de la viande froide partout. Washington est tenu informé. Quelqu’un va en prendre pour son grade. L’affaire prend la tournure d’un incident diplomatique de première grandeur.

– Oh, merde ! » s’exclama Brinsley Whitman Havers.

Que lui avait expliqué Kokum au sujet des officiers traitants ? Qu’ils étaient là pour être balancés dans les chiottes en cas de pépin ? Un truc dans ce genre-là.

« J’arrive », dit-il avec un soupir, se voyant déjà emporté dans les tourbillons d’une chasse d’eau.

39

La porte de l'ascenseur s'ouvrit au fond d'un réduit garni de rayonnages sur lesquels étaient rangés des pots en verre, des boîtes de conserve et des cartons : un garde-manger. Les boîtes en fer-blanc et en carton portaient des étiquettes avec des illustrations en noir et blanc représentant ce qu'elles renfermaient. Quant aux pots en verre, la plupart avaient éclaté et leur contenu, qui avait dû moisir avant de se dessécher, était aussi peu identifiable que les organes racornis d'une momie égyptienne. Tout était tapissé d'une épaisse couche de poussière grise. Il y avait beau temps que personne n'était venu ici chercher des provisions.

La réserve communiquait par une porte unique avec une vaste cuisine équipée d'appareils de cuisson à gaz datant des années 1930. Une table en bois entourée de quatre chaises occupait le centre de la pièce. Le sol était en lino gris. Des poutres en pin grossièrement équarries soutenaient le plafond. Au-dessus d'un grand évier de modèle ancien, le mur était percé de plusieurs lucarnes occultées par des rideaux sombres. Ici aussi, la poussière régnait en maître.

Un large couloir moquetté succédait à la cuisine. Un escalier en partait, débouchant sur deux portes. La première donnait accès à un salon meublé de vieux fauteuils et canapés sans style et recouverts de tissu sans éclat, la seconde menait à un bureau. Au bout du couloir, sous un alignement de patères en bois auxquelles étaient encore suspendus de lourds manteaux d'hiver, se trouvait une banquette de velours. Holliday y installa Eddie avec précaution, le dos contre le papier peint à motifs.

« Tu n'as qu'à souffler une minute, dit-il. Je prends juste le temps de jeter un coup d'œil à la baraque et on repart.

– Comme tu voudras, *amigo* », articula le Cubain d'une voix faible.

Holliday entra dans le bureau qu'éclairaient de deux côtés des fenêtres aux rideaux ouverts. En regardant dehors, il constata qu'il avait neigé depuis le début de leur expédition souterraine. En témoignait une couche blanche et duveteuse d'une quinzaine de centimètres sur laquelle des bouleaux clairsemés jetaient leurs ombres squelettiques. Le reflet bleuté des rayons de lune sur la neige fraîche remplissait la pièce d'une lumière irréelle, presque sinistre.

Comme dans la cuisine, le plafond reposait sur des poutres apparentes, mais, ici, le plancher en pin était recouvert de tapis de tailles variées. Outre une cheminée, il y avait deux chaises disposées face à un immense bureau en bois derrière lequel trônait un fauteuil de cuir à haut dossier, le tout disparaissant sous la poussière.

Sur le bureau, Holliday remarqua en s'approchant un râtelier à pipes circulaire pourvu d'un frottoir en papier de verre et d'un godet contenant quelques allumettes au phosphore, le portrait photographique d'une femme âgée, et, enfin, plus révélateur que tout le reste, un autre cliché qu'il avait vu cent fois : celui d'un chauve en chemise blanche et cravate multicolore desserrée, lunettes de soleil réfléchissantes sur le nez, assis sur un siège de jardin avec sur ses genoux une fillette brune d'une dizaine d'années qui portait des couettes. L'homme tenait la petite par la taille d'un bras protecteur. Derrière lui, écouteurs sur les oreilles, un secrétaire transcrivait l'enregistrement d'un dictaphone, tandis qu'un personnage en uniforme gris et

bottes de cosaque fumait une pipe courbe en étudiant des documents étalés devant lui sur une table ronde en rotin.

L'homme aux lunettes de soleil était Lavrenti Beria, chef du NKVD – le futur KGB ; la petite fille était Svetlana Staline, seul enfant légitime de Joseph Staline ; l'individu coiffé d'écouteurs était Otto Kuusinen, le secrétaire particulier de Staline et l'un des très rares survivants des grandes purges des années 1930 ; quant à celui qui fumait la pipe – celle-là même, marquée de traces de dents, que Holliday avait devant lui, rangée dans le râtelier –, il s'agissait de Staline en personne.

Holliday prit une profonde inspiration. Il avait compris qu'il se trouvait dans la « datcha la plus proche », celle de Kuntsevo, dans les environs de Moscou, où Staline avait vécu ses dernières années, et où il était mort.

Il posa le fusil de Crâne d'obus et le sac à dos sur le bureau, tira le fauteuil de cuir et s'y laissa tomber, s'abandonnant à sa fatigue l'espace de quelques précieux instants.

Il se rendit compte alors de l'état d'épuisement, non seulement physique, mais aussi mental, qui était le sien. Ses aventures des dernières années l'avaient marqué. Dans une autre vie, il avait été historien et enseignant, deux rôles qui lui convenaient parfaitement. Il revoyait souvent avec nostalgie les visages frais de ses élèves de West Point, mais il lui était impossible de revenir en arrière, à présent. Depuis la promesse qu'il avait faite au père Rodrigues agonisant sur un îlot volcanique des Açores, il s'était enfoncé de plus en plus profondément dans un monde obscur d'intrigues et de complots dont il n'avait jamais auparavant ne serait-ce que soupçonné l'existence.

Après avoir attiré à lui le sac maculé de sang, il en sortit le manuscrit que Genrikhovitch avait pris dans l'Arche d'alliance. L'ouvrage était relié dans un cuir sombre raidi par l'âge, probablement du chevreau. Il l'ouvrit. Le premier feuillet ne comportait qu'une ligne, écrite en araméen ancien, la langue qu'avait sans doute parlée le Christ.

Ce titre correspondait-il vraiment à la traduction que le Russe avait claironnée dans la chambre du trésor – *L'Évangile de Yeshoua ben Youssef*, autrement dit *L'Évangile de Jésus, fils de Joseph* ? Il tourna les pages couvertes de petits caractères élégants tracés avec une encre sépia pâlie par le temps. Les bords supérieurs et inférieurs étaient irréguliers, ce qui suggérait que le document avait été rédigé sur des rouleaux, puis découpé ultérieurement.

Ce texte rapportait-il les mots du Christ en personne, peut-être même transcrits de sa propre main ? Peu vraisemblable. Holliday ne se souvenait pas d'avoir jamais rien lu sur ce sujet, mais il lui semblait plus que probable que Jésus était analphabète. Un fils de charpentier comme lui n'avait sûrement pas eu accès à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, et aucun des quatre évangiles connus ne le montrait fréquentant une école quelconque. En revanche, la rédaction du manuscrit aurait pu être l'œuvre d'un ou plusieurs de ses disciples, dont certains avaient la réputation d'être très instruits.

Alors ? Authentique ? Apocryphe ? Pure fiction ? Finalement, peu importait. De toute façon, ce livre était une bombe à retardement d'une puissance incalculable. Holliday suivit une ligne du bout de son doigt en se demandant s'il était en train de toucher la parole de Dieu.

C'était la sempiternelle histoire, quelle que soit la religion considérée. Jésus, Mahomet, Bouddha, Confucius, le dalaï-lama, tout comme les dieux bien terrestres qu'étaient Mao, le Che ou même le vieux Fidel, cher à Eddie, avaient tous été de simples mortels avant de faire l'objet d'un culte. Puis, le temps passant, leurs idées avaient été récupérées, déformées, détournées, interprétées et réinterprétées par des gens avides de pouvoir et de profit personnel. Il n'en irait pas autrement de *L'Évangile de Yoshua ben Youssef*. Lui aussi finirait par être mis au service de desseins et d'appétits bien éloignés des croyances de son auteur.

Les dernières paroles de Helder Rodrigues résonnèrent une fois de plus dans les oreilles de Holliday : « Trop de secrets ! Trop de secrets ! » Ce fut à cet instant, avec ce souvenir bien présent à l'esprit, qu'il prit sa décision. Une décision contraire à tous les principes de franchise qui lui avaient toujours été inculqués, mais qui découlait de deux idées très simples : un secret révélé n'était plus un secret ; or certains secrets gagnaient à le rester.

Il retourna le manuscrit, qu'il dressa comme une tente devant lui. Il ouvrit ensuite tous les tiroirs du bureau et en sortit de vieilles rames de papier jauni, cassant et sec comme de l'amadou. L'ironie de ce qu'il

s'apprêtait à faire ne lui échappait pas. Il allait préserver le secret lumineux d'un saint homme en le détruisant dans un lieu jadis occupé par l'un des plus grands mécréants qui aient jamais vécu.

Il prit une allumette dans le godet du râtelier à pipes et la passa contre le frottoir. Protégé par une couche de cire, le phosphore crépita une seconde puis une flamme jaillit. Il l'approcha du livre, dont les pages fragiles prirent feu aussitôt avant d'embraser le papier qu'il avait entassé autour.

Il se saisit du fusil, se leva et recula de quelques pas pour contempler le spectacle. Le plateau du bureau ne fut bientôt plus qu'un brasier, d'où des brandons, portés par des courants d'air chaud, s'envolaient en tourbillonnant vers les poutres du plafond et les rideaux. En moins d'une minute, la pièce entière brûlait.

Holliday retourna dans le couloir. Il réveilla Eddie, le remit debout et parvint à lui faire enfiler l'un des manteaux accrochés aux patères – un pardessus croisé gris à col de fourrure et boutons dorés. Après en avoir endossé un lui-même, il conduisit son ami jusqu'à l'entrée.

« J'ai l'impression que ça sent le brûlé, dit le Cubain d'une voix assoupie.

– Ce n'est pas qu'une impression », répondit Holliday avec un sourire en coin.

Il arriva à ouvrir la porte tout en soutenant Eddie d'un bras. La neige s'était remise à tomber et une bourrasque glacée les accueillit.

« Et maintenant, *amigo*, on se cherche un moyen de transport. »

40

Malheureusement pour Felix Fyodor Fosdikov, les effets conjugués des sandwiches, de la vodka et de la chaleur de serre qui régnait dans la cabine de son engin l'avaient plongé dans un sommeil agité, et il ronflait comme un orgue à son volant, la tête penchée sur sa poitrine. S'il ne s'était pas endormi, il aurait vu la neige atteindre la cote des dix centimètres et se serait mis en route sans tarder. Mais le repère des dix centimètres, puis celui des vingt et même des trente centimètres avaient eu le temps de disparaître sous la poudreuse quand il s'éveilla enfin.

Tout d'abord, il pensa que le rêve induit par ses aigreurs d'estomac s'était transformé en un horrible cauchemar où Staline, ressuscité dans le corps d'un Noir, était assis près de lui dans la cabine. De l'autre côté du Staline noir, il y avait un borgne avec un bandeau de pirate sur l'œil et un fusil d'aspect particulièrement rébarbatif entre les mains.

Le pirate s'adressa dans une langue incompréhensible au Staline noir, qui transpirait et semblait très mal en point. Felix Fyodor Fosdikov ne se sentait pas bien du tout, lui non plus, avec ses brûlures qui lui remontaient dans la gorge comme de la lave en fusion. Il lutta contre une nausée naissante tout en se tenant le ventre. Il ne rêvait pas. Le Staline noir se tourna vers lui et lui demanda :

« *Vy znaete amerikanskogo poso'stva ?*

– *Konechno* », acquiesça Felix Fyodor, jugeant plus sage de dire la vérité étant donné les circonstances.

Du coin de l'œil, il apercevait au loin un halo rougeoyant par-delà la clôture de la propriété. Il se passait décidément de vilaines choses, ce soir. Son taux d'acidité gastrique monta d'un cran.

« Il sait où se trouve l'ambassade, traduisit Eddie à l'intention de Holliday, serré contre lui dans le minuscule habitacle surchauffé.

– Alors dis-lui d'y aller sans traîner, dit Holliday en brandissant son arme.

– *Tuda, v nastoyashchyee vremya*, transmit Eddie.

– *Da* », répondit Felix Fyodor, qui enclencha sans discuter l'une des nombreuses vitesses de la niveleuse.

Comme un insecte haut sur pattes, la grosse machine partit en faisant une embardée dans la nuit piquetée de flocons, laissant derrière elle la datcha qui flambait au milieu du bois de bouleaux tandis que des sirènes commençaient à se faire entendre.

Le premier bulletin d'alerte fut émis à 2 h 15 du matin, à l'issue d'un débat de quarante minutes entre les gradés de l'unité spéciale des *spetsnaz* du Kremlin sur le risque qu'ils couraient de perdre la face en sollicitant une assistance extérieure. Ils se résolurent à demander de l'aide quand il devint évident que cela était indispensable. Le premier appel fut pour la police métropolitaine de Moscou qui, flairant un imbroglio politique, passa la patate chaude au FSB. Celui-ci, réagissant comme l'aurait fait n'importe quelle grande administration, se lança dans une partie de mistigri téléphonique qui dura une bonne heure dans le but de se défausser à son tour de ses responsabilités sur Pierre, Paul ou Jacques. Ce ne fut donc pas avant 3 h 30 que

l'armée reçut l'ordre de fournir plusieurs hélicoptères d'attaque, en renfort des quatre appareils des *spetsnaz* du Kremlin. S'ensuivit une demi-heure de discussion pour coordonner l'assaut sur la datcha de Kuntsevo. Une unité de la garde spéciale du Kremlin fut envoyée le long de la ligne de métro et quarante véhicules de la police urbaine furent incorporés au dispositif. Lorsqu'un incendie fut signalé sur le domaine abandonné de Kuntsevo, quatre casernes de pompiers dépêchèrent également leurs camions sur place. Les premiers hommes du FSB arrivèrent sur les lieux à 4 h 10, une demi-heure après que Felix Fyodor et ses passagers eurent rejoint le bataillon de niveleuses et de chasse-neige qui sillonnaient les voies carrossables de Moscou. Toute trace de la présence de l'engin devant la propriété de Kuntsevo avait depuis longtemps été effacée par la neige fraîche. À 4 h 35, Vladimir Vladimirovitch Poutine, Dmitri Anatolievitch Medvedev, Alexandre Vassilievitch Bortnikov, patron du FSB, et le patriarche de Moscou furent tirés de leurs lits respectifs et mis au courant des événements. Poutine, debout près du téléphone dans sa robe de chambre en soie, résuma succinctement la situation :

« *Ebanatyi pidaraz !*

– Vladimir ! s'exclama sa femme Lioudmila. Quel vocabulaire ! »

Deux heures plus tôt, heure du Vatican, le cardinal Spada était réveillé par un coup frappé à la porte de son luxueux appartement. Un fumet d'espresso frais acheva de dissiper les brumes de son sommeil. Se retournant, il vit le visage lisse de son domestique, frère Timothée, un jeune homme de bonne famille aussi vif d'esprit que joli garçon, qui espérait beaucoup de son affectation auprès de l'influent ministre des Affaires étrangères du Vatican.

Spada but une gorgée du café brûlant avant de poser la tasse sur la table de nuit, près de son immense lit à baldaquin qui avait, disait-on, appartenu à l'un des Borgia. Il se redressa en s'appuyant à la tête de lit ornée de volutes pendant que Timothée arrangeait ses oreillers. Le jeune homme lui tendit ensuite ses lunettes cerclées d'acier, qu'il ajusta sur son nez.

« J'imagine que tu as une bonne raison de me réveiller, Timothée, dit-il. Le pape n'est pas mort, au moins ?

– Non, Votre Éminence. C'est le père Brennan qui…

– Comment ? C'est cette vieille canaille-là qui a passé l'arme à gauche ? s'exclama le cardinal, plein d'espoir.

– Non, Votre Éminence. Il est dans l'antichambre et demande à vous voir au sujet d'une affaire urgente. »

Spada poussa un soupir non feint et reprit sa tasse sur la table de nuit.

« Bien. Puisqu'il est là, autant l'entendre, je suppose. Fais-le entrer.

– Tout de suite, Votre Éminence. »

Le moine sortit tel un fantôme, refermant la porte derrière lui. Spada dégusta quelques gorgées de café.

Le prêtre irlandais qui dirigeait le réseau d'espionnage du cardinal fit son entrée un instant plus tard, vêtu d'un complet froissé, son col ecclésiastique maculé de taches. Il fumait ce qui devait être sa dixième cigarette de la journée. Il n'y alla pas par quatre chemins.

« Pesek a été retrouvé plié en trois dans le frigo d'un appartement de l'Arbat avec une balle dans l'œil, annonça-t-il. Le logement était loué par un pope de l'Église orthodoxe russe nommé Ivanov, qui est d'une manière ou d'une autre en relation avec Genrikhovitch.

– Mon Dieu, dit Spada.

– Certaines sources font également état d'un attentat au Kremlin. Il y aurait des morts.

– Holliday et son ami ?

– Oui.

– Le livre ?

– Non.

– *Porca troia !* » s'exclama le prélat, se promettant *in petto* de dire dix Pater et vingt Ave pour se faire pardonner ses excès de langage.

À peu près au moment où le cardinal Spada se laissait aller à blasphémer à Rome, Pat Philpot, agent de liaison chargé de la lutte antiterroriste à l'ambassade américaine de Moscou, était assis derrière son

bureau, dans son box sécurisé. Whit Havers se tenait en face de lui. Pat Philpot – « Potsy », comme l'avaient surnommé sans grande imagination ses amis et ses ennemis – était d'humeur chagrine. *Primo*, il adorait dormir. Or, si sa mutation disciplinaire à Moscou consécutive à la catastrophe de dix-huit mois plus tôt avait un mérite, c'était de lui permettre de se tourner les pouces tout en continuant à percevoir un salaire, et ce à huit mille kilomètres de son ex-femme et de ses enfants, qui n'arrêtaient pas de le harceler pour avoir de l'argent. Il estimait donc qu'être réveillé à 4 h 30 du matin n'était pas une façon agréable de commencer une journée. *Secundo*, il avait faim. Raison pour laquelle il était en train d'engloutir quatre Big Breakfast commandés au McDonald's de la place Rouge. D'aucuns auraient avancé l'hypothèse que Pat était boulimique ; il leur aurait répondu qu'il était tout simplement gros et aspirait à le devenir encore plus. Brinsley Whitman Havers, qui n'avait pas mangé le moindre steak depuis quinze ans, le regardait bâfrer avec écœurement.

« Bon, dit Philpot, mordant dans sa quatrième galette de pommes de terre. Vous avez réussi l'exploit de mettre en ébullition tout le service de sécurité de l'ambassade, alors il va falloir cracher le morceau. Je veux tout savoir, de A à Z. C'est vous l'officier traitant, non ? Qui est votre ressource ? Qui est responsable de tout ce binz ?

– Je suis désolé, mais je ne peux pas vous le dire, monsieur, répondit Whit pendant que Philpot attaquait une portion d'œufs brouillés après s'être essuyé les doigts avec le sac vide qui avait contenu ses galettes de pommes de terre. Cette opération est du ressort de la NSA. »

Philpot lâcha un rot et avala une gorgée de café noir.

« Épargnez-moi vos boniments sur la Maison-Blanche, l'aile ouest et toutes ces conneries, mon petit père, ça ne prend pas avec moi, répliqua-t-il avec une grimace. Sans compter que les méthodes de votre patron n'ont pas de secret pour moi, et que je sais exactement dans quels placards il fourre ses cadavres. Alors je répète, vous crachez le morceau ou vous rentrez à la maison par le prochain avion.

– Il s'agit d'un code bleu… monsieur, dit Whit avec raideur.

– Un assassinat ?

– Oui, monsieur.

– Qui est la cible ? »

Whit hésita.

« Un certain Holliday, monsieur. »

S'il avait déjà entendu l'expression « devenir blanc comme un linge », Whit n'avait jamais vu le phénomène se produire réellement. Ce fut hallucinant. Le sang parut se retirer brusquement du visage du gros homme et il sembla sur le point de faire une attaque, ce qui n'aurait rien eu de surprenant, tout bien considéré.

« Le lieutenant-colonel Peter Holliday ? demanda Philpot. C'est lui qui est responsable de tout ce boxon ?

– Oui, monsieur.

– Oh, merde ! »

Pat contempla son dernier Big Breakfast à peine entamé, son appétit envolé.

Vingt-cinq minutes après qu'Eddie et Holliday eurent quitté la datcha en feu, l'attention d'un policier vigilant fut attirée par l'allure bizarre d'une niveleuse qui ne nivelait rien du tout alors que la tempête de neige faisait rage. Quand l'agent informa ses supérieurs, il apparut que la machine en question circulait très loin de son parcours normal, dont le point de départ se situait devant l'entrée du domaine de Kuntsevo. Un quart d'heure s'écoula avant que quelqu'un ne fasse le rapprochement avec l'incendie, mais il ne fallut ensuite pas plus de cinq minutes pour qu'une meute de voitures de patrouille se lance à la poursuite de l'engin, sirènes hurlantes. Des véhicules d'une tonne n'étant pas en mesure d'arrêter un monstre comme celui que pilotait Felix Fyodor Fosdikov, on finit par demander un appui aérien. L'un des hélicoptères d'attaque présents au-dessus de la datcha reçut l'ordre d'aller prendre en chasse la niveleuse déroutée et de la détruire sans sommation.

À 4 h 51, heure de Moscou, Felix Fyodor Fosdikov quitta l'Ulitsa Novy Arbat et s'engagea dans la rue Novinsky, toujours accompagné de son cortège de voitures de police, tandis qu'à cinq cents mètres de

là un hélicoptère cherchait sa cible dans un grondement de tonnerre qui se rapprochait de seconde en seconde, le faisceau mobile de son projecteur fouillant les rafales de neige.

Au pied de la colline, à cent mètres, se trouvait l'intersection avec le grand boulevard sur laquelle donnait l'entrée de l'ambassade des États-Unis, déjà dans la ligne de mire d'une lunette de visée.

« Explique-lui qu'il ne lui arrivera rien s'il fait exactement ce qu'on lui demande », dit Holliday.

Eddie traduisit.

« Dis-lui de descendre doucement la pente et de s'arrêter devant la grille de l'ambassade. Dès que nous serons sur le trottoir, il pourra partir. »

Eddie répéta les consignes en russe.

« Il a bien compris ?

– *Vy ponimaete* ?

– *Da*. »

Felix Fyodor freina, rétrograda, puis accéléra de nouveau légèrement. Il n'accordait aucun crédit à la parole de ses deux passagers, qui étaient à l'évidence des terroristes. Quoi qu'il dise ou fasse, il était mouillé jusqu'au cou. Pour ne rien arranger, ses brûlures d'estomac avaient atteint une intensité difficilement attribuable à l'acidité de la choucroute. Alors qu'il ruisselait de sueur et avait le plus grand mal à contrôler sa vessie, il ressentit soudain une douleur atroce au cou. Des mouches noires se mirent à danser devant son œil droit. Il cligna les paupières, serra les dents et essaya de se concentrer sur ce qu'il faisait. Subitement, sa main droite se contracta dans un spasme, poussant vers l'avant la manette des gaz. La niveleuse prit immédiatement de la vitesse avec un rugissement de pignons brutalisés.

« Qu'il ralentisse ! » hurla Holliday.

Mais Felix Fyodor Fosdikov n'était plus concerné par ce qui l'entourait. Une douzaine de vaisseaux jusque-là en sommeil venaient d'éclore en une fleur éclatante au fond de son cerveau en même temps que les battements déjà rapides de son cœur se transformaient en tachycardie caractérisée. Les deux organes cessèrent de fonctionner simultanément. Felix Fyodor s'affala en avant sur le tableau de bord, sa main faisant glisser à fond la manette des gaz tandis que son genou heurtait la commande de réglage de la lame, qui s'abaissa et s'enfonça dans la neige. Quand il arriva au bas de la pente, l'engin avait atteint sa vitesse maximum de soixante-dix kilomètres-heure. Le pilote de l'hélicoptère, qui avait à présent la niveleuse dans son collimateur, vit la direction qu'elle prenait et changea instantanément de cap, peu désireux d'être à l'origine d'une Troisième Guerre mondiale en ouvrant le feu sur l'ambassade des États-Unis.

« Nom de Dieu », murmura Holliday.

L'engin de dix-huit tonnes percuta la grille, brisa la chaîne tendue derrière elle, coucha les pieux d'acier qui avaient jailli automatiquement du sol et ses énormes roues écrasèrent comme de simples punaises les pointes de quinze centimètres de la herse de sécurité. Il défonça enfin la porte et le sas d'entrée, où il s'immobilisa. L'espace de quelques secondes, le silence absolu de l'hiver tomba sur la scène.

Puis ce fut l'enfer.

Mais même l'enfer finit toujours par se refroidir, surtout à Moscou quand il fait moins quinze. Deux semaines s'écoulèrent. Eddie, qui avait subi une ablation de la rate à la clinique de l'ambassade, se remettait avec des hauts et des bas. Holliday fut débriefé par tous les membres du personnel diplomatique habilités, ainsi que par deux agents de la CIA mandatés par Langley, trois de la NSA, y compris Kokum lui-même, et un type sans aucun humour envoyé par un organisme appelé Osmond Institute. Quand Holliday se dit flatté d'être courtisé comme un prix de beauté, ce dernier n'esquissa pas même un sourire. Dès le lendemain du jour où la niveleuse avait éventré les grilles, occasionnant des dégâts à hauteur de trois millions cinq cent mille dollars selon une estimation approximative, Brinsley Whitman Havers fut réexpédié d'où il venait par le premier avion.

Holliday, pour sa part, ne cacha rien à ses interrogateurs. Personne ne le crut, comme il s'y attendait. Le seul élément qu'il passa sous silence fut l'évangile de Jésus : ce secret-là, il l'emporterait dans sa tombe.

Le Kremlin, cachant sa fureur derrière une attitude contrite, adressa ses excuses à la représentation américaine pour les dommages causés par le malheureux employé municipal foudroyé par une attaque aux commandes de sa machine, et promit de prendre en charge tous les frais de réfection. Le même Kremlin, par ailleurs, exigea en sous-main que Holliday quitte la Fédération de Russie dans les plus brefs délais, avertissant l'ambassadeur que si le lieutenant-colonel remettait jamais les pieds sur le sol russe, il serait abattu à la première occasion.

« Les grands manitous sont parvenus à un consensus, dit Pat Philpot tout en prenant un caramel Werther's Original dans un bocal plein posé sur son bureau.

– Quels en sont les termes ? » demanda Holliday.

Philpot ôta le papier du bonbon, qu'il glissa dans sa bouche.

« Tu rentres à Washington pour être entendu à huis clos par une commission du Congrès. Quant à ton copain, maintenant qu'il va mieux, on le transfère à l'ambassade de Cuba.

– Si vous livrez Eddie aux Cubains, ils le tueront. Premièrement, c'est un dissident, et deuxièmement il a déserté quand il était militaire en Angola.

– Pas mon problème, répondit Philpot en suçant sa sucrerie.

– Il est vrai que c'est plutôt le mien, Potsy. Seulement, par ricochet, c'est aussi le tien. Si je dois témoigner devant une commission d'enquête, je te fais plonger. Toi, et quelques dizaines de types dans ton genre. Je sais que tu étais une taupe de la CIA quand tu travaillais au Bureau national du contre-terrorisme, et que tu en es toujours une ici. Je suis aussi au courant de pas mal d'autres trucs. Alors voilà ce que tu vas faire, Potsy : tu vas réserver un avion pour un voyage diplomatique au départ de Sheremetyevo et tu vas nous mettre tous les deux sur la liste des passagers, Eddie et moi. Tu nous déposeras à notre base aérienne de Ramstein, en Allemagne, et de là nous partirons de notre côté. Je te promets que tu n'entendras plus jamais parler de nous. »

Un long silence suivit. Potsy avala ce qui restait de son caramel et s'éclaircit la voix. Il dévisagea l'homme qui était assis en face de lui. Un homme qu'il croisait souvent depuis près de trente ans et qui lui avait sauvé la vie deux fois. Potsy avait au moins une qualité : il était fin psychologue. Il était sûr que le borgne tiendrait parole, quels qu'aient pu être leurs démêlés passés. Il ne lui échappait pas non plus que Holliday savait non seulement dans quels placards se trouvaient certains cadavres, mais aussi qui les y avait mis.

« Je vais voir ce que je peux faire », dit-il enfin.

L'aéroport Sheremetyevo de Moscou est immense. L'aérogare occupe une surface équivalente à celle de douze terrains de football et, bien qu'il ait fait l'objet d'un lifting sommaire depuis la chute de l'Union soviétique et que des affiches publicitaires pour des marques de spiritueux tapissent à présent ses piliers de béton brut, il a conservé, avec son éclairage violent et son plafond bas, l'aspect que présentaient à l'époque les lieux de ce type. Entre les départs et les arrivées, par un après-midi de novembre d'affluence moyenne, jusqu'à cinquante mille passagers peuvent se croiser en tous sens dans ce vaste espace. Le dispositif de sécurité ayant été renforcé à la suite de plusieurs attaques de terroristes tchétchènes, les policiers lourdement armés sont omniprésents. L'endroit fourmille de caméras, et tous les accès sont équipés de détecteurs de métaux.

Holliday et Eddie arrivèrent à l'aéroport à 15 h 15, menottés chacun à un marine de la garde de l'ambassade et accompagnés de deux hommes des forces spéciales en uniforme et casque noirs. Un Gulfstream V banalisé que l'armée américaine destinait au transport des personnalités les attendait pour les mener à Ramstein en deux heures et demie de vol. Par arrangement exceptionnel avec le cabinet du Premier ministre Poutine, ni Holliday ni Eddie n'eurent à passer par la douane et le service de l'immigration.

John Bone, qui était assis sur un banc en plastique, son pardessus sur le bras, remarqua tout de suite le type. Celui-ci paraissait très malade, ou ivre, et quelque chose clochait dans son armement. Non seulement le pistolet-mitrailleur qu'il portait n'était pas le Skorpion tchèque habituel, mais son arme de poing ressemblait davantage à un Makarov ancien modèle qu'au Stechkin à double action qui équipait l'armée russe. De plus, il flottait dans un uniforme sale et mal ajusté qui lui donnait l'air d'un clown. Entre autres

compétences, John Bone savait reconnaître un site de travail pollué. Il se leva et traversa le hall en diagonale pour se mettre à l'abri. Il aurait peut-être plus de chance une prochaine fois.

Alors que Holliday et Eddie se dirigeaient vers la porte d'embarquement qui leur avait été réservée, un membre des forces de sécurité surgit de la foule juste devant eux. Il s'appelait Yakov Semenov. Son uniforme, son arme, ainsi que le badge qui lui avait permis de pénétrer dans l'aéroport lui avaient été fournis par son patron, Yevgeni Ivanovitch Barsukov, chef du gang Tambov de Saint-Pétersbourg. L'ordre de mission émanait de Pierre Ducos et de son groupe des Apôtres. Semenov était parfaitement conscient que ses chances de survie n'excédaient pas trente secondes, mais il souffrait d'un cancer du poumon métastasé en phase terminale et avait reçu l'assurance que sa famille, à Saint-Pétersbourg, serait amplement récompensée pour son sacrifice.

Eddie fut le premier à voir Semenov sortir son arme et il réagit d'instinct, poussant le garde vers la droite tout en bousculant Holliday d'un coup d'épaule afin de l'écarter de la ligne de tir. Il ne fut pas assez rapide. Le tueur avait déjà pressé la détente. En tombant, Holliday perçut un éclair blanc et une terrible brûlure dans l'angle extérieur de son œil droit, puis ce fut le noir absolu.

ÉPILOGUE

Selon les témoignages concordants des deux marines de l'escorte, l'assassin visait la poitrine quand il avait tiré. Sans la présence d'esprit d'Eddie, il ne faisait aucun doute que la balle dum-dum de fabrication artisanale aurait littéralement désintégré le cœur de Holliday et sa colonne vertébrale. Mais la chance voulut qu'elle ne fasse qu'entrer dans l'orbite vide de son œil droit pour ressortir cinq centimètres au-dessus de son oreille.

Il fut décidé sur-le-champ de le transférer quand même à Ramstein, où sa blessure, pensait-on, pourrait être mieux soignée. Dès son arrivée à la base, deux heures plus tard, les chirurgiens le plongèrent dans un coma artificiel le temps que se résorbe son œdème cérébral. Ils le réveillèrent au bout de trois jours, plutôt en bon état, mais souffrant d'une commotion et d'une migraine carabinées.

Quand Holliday ouvrit les yeux après sa première nuit de sommeil réparateur, Eddie, qui était assis dans un fauteuil près de la fenêtre, leva la tête.

« Ah, te voilà réveillé, *compadre* ! dit-il. Toujours mal à la tête ?

– Ça commence à aller mieux. »

Eddie approcha la table roulante et la plaça en travers du lit. Quand Holliday eut redressé la partie mobile de son lit à l'aide de la commande électrique, le Cubain lui apporta le plateau du petit déjeuner avant de s'asseoir près de lui, l'air manifestement préoccupé.

« Un problème ? » demanda Holliday.

Eddie soupira.

« Hier soir, j'ai eu ma mère au téléphone, de La Havane. Mon frère Domingo, qui travaille pour le ministère de l'Intérieur, a disparu, et elle est folle d'inquiétude. »

Il suffisait de regarder le Cubain pour comprendre qu'il était dans tous ses états, lui aussi. Holliday pensa aux épreuves qu'ils avaient traversées ensemble, que ce soit en Afrique ou en Russie. Il n'avait jamais eu de frère, et rarement d'amis proches, mais il en avait un, maintenant, et les liens qui les unissaient tous les deux étaient de ceux qui engagent.

« D'accord, dit-il tranquillement. Dès que j'aurai l'autorisation de sortir d'ici, on ira le chercher, ton frangin. »

1. *Flower* et *dew* signifient fleur et rosée. (*N.d.T.)*

▲ Retour au texte

PAUL CHRISTOPHER



LA LÉGENDE DES TEMPLIERS

LA VALLÉE

cherche midi

Paul Christopher

La Légende des Templiers

La Vallée

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PHILIPPE **SZCZECINER**

COLLECTION **THRILLERS**

cherche midi

Ouvrage publié sous la direction d'Arnaud Hofmarcher
avec la participation de Roland Brenin

Couverture et illustration : © Jamel Ben Mahammed.
Photo : © RicSou/Shutterstock.

© Paul Christopher, 2012
Titre original : *Valley of the Templars*
Éditeur original : Signet, an imprint of New American Library, a division of Penguin Group (USA) Inc.

© le cherche midi, 2016, pour la traduction française
23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-4857-1

du même auteur
au cherche **midi**

La Légende des Templiers : L'Épée, tome I, 2014.
La Légende des Templiers : La Croix, tome II, 2014.
La Légende des Templiers : Le Trône, tome III, 2014.
La Légende des Templiers : La Conspiration, tome IV, 2015.
La Légende des Templiers : La Légion perdue, tome V, 2015.
La Légende des Templiers : La Clé, tome VI, 2015.

En souvenir de mon vieux copain
Pete Laframboise,
humoriste et hockeyeur professionnel (18 janvier 1950-
19 mars 2011),
qui, un jour, en classe de cinquième au collège de York Street,
arrosa d'encre son prof avec un stylo farceur
et s'en tira sans dommage

Les Chinois utilisent deux idéogrammes pour écrire le mot « crise ». L'un signifie « danger » ; l'autre « chance ». Il convient d'être conscient du danger, mais aussi de la chance que représente toute crise.

John F. KENNEDY

Le capitalisme est un racket légal pratiqué par la classe dirigeante.

Al CAPONE

Il n'est pas bon, à mon avis, qu'un homme continue à vivre au-delà de l'âge où il commence à décliner, où la flamme qui a éclairé les moments les plus éclatants de son existence se met à faiblir.

Fidel CASTRO

César en marmonnant dans son lit se tourna,
La flamme de la lampe s'essoufflant vacilla,
Calpurnia entendit son mari gémissant
Dire « La maison croule,
Et les vaincus triomphent. »

John MASEFIELD,
Le Cavalier à la porte

Première partie

COMPTE À REBOURS

1

Salle 212 du Hart Senate Building,
Washington, DC
Commission d'enquête sur l'emploi des sociétés de services paramilitaires, des armées et des forces de police privées à l'intérieur comme à l'extérieur du territoire national des États-Unis.
Président : sénateur du Wisconsin Fulton J. Abernathy, Parti démocrate.
20 février 2012

La salle 212 du Hart Senate Building, dont l'aménagement avait coûté plusieurs millions de dollars, était dédiée aux auditions des citoyens que les sénateurs désiraient interroger, qu'il s'agisse de cadres de grandes entreprises ou de candidats à de hautes fonctions administratives. Seule l'estrade réservée aux parlementaires s'adossait à un mur de marbre massif, la pièce étant revêtue sur ses trois autres côtés de lambris en bois exotique percés de box d'où les journalistes pouvaient assister aux séances comme à des matchs de base-ball politique. Face au podium, sur le sol moquetté, étaient disposés une table unique, tout en longueur, et, au-delà de celle-ci, un nombre suffisant de sièges pour faire asseoir deux cents spectateurs. Les espaces libres, assez larges, permettaient aux photographes de presse de s'agenouiller ou de s'accroupir au pied de l'estrade ou du mur de marbre orné du grand sceau des États-Unis, sous lequel s'ouvrait une porte battante bien commode d'où une caméra de télévision pouvait saisir en gros plan les réactions des personnes interrogées.

Les deux hommes que l'on tenait sur le gril ce jour-là, accompagnés de cinq avocats, étaient le général de division Atwood Swann, PDG de la société militaire privée Blackhawk Special Forces, et son bras droit, le colonel Paul Axeworthy. Massif, visage carré, brosse de cheveux blonds grisonnants, poitrine chamarrée de médailles reçues au Vietnam, en Afghanistan et au cours des deux guerres d'Irak, Swann était en uniforme de général des marines. Axeworthy, lui, avait revêtu la tenue de combat de Blackhawk : chemise camouflée à plusieurs tons de vert, pantalon assorti rentré dans des rangers cirés à outrance et foulard bleu ciel autour du cou. Un béret vert orné d'un faucon noir sur fond d'or, emblème de la société, était passé sous une de ses pattes d'épaule décorées du même insigne. Quant aux avocats, ils étaient habillés comme des avocats.

Le sénateur Fulton J. Abernathy, qui présidait la commission, portait pour sa part un costume poussiéreux passé de mode depuis vingt ans et une cravate psychédélique qui n'aurait pas déparé la pochette de *Sgt. Pepper*. Son visage fripé comme une vieille pomme s'éclairait d'un regard bleu aussi lumineux que mobile derrière des doubles foyers à monture demi-lune vert fluo. L'interrogatoire durait déjà depuis deux heures, mais Abernathy était toujours en pleine forme et Swann n'avait pas manifesté le moindre signe de faiblesse.

AB : Quel est votre salaire annuel chez Blackhawk, général Swann ?

SW : J'ai été informé qu'il ne me serait posé aucune question d'ordre privé.

AB : Eh bien, moi, je vous informe du contraire, et c'est moi qui commande, ici. Donc, répondez à la question.

SW : Un million sept cent quatre-vingt-cinq mille dollars, plus les primes.

AB : Quel genre de primes ?

SW : Des primes pour missions réussies.

AB : Comme ?

SW : Katrina, par exemple.

AB : Katrina ? L'ouragan ?

SW : Oui.

AB : En quoi, je vous prie, consistait cette mission-là ?

SW : Nos services avaient été requis pour seconder les forces locales de maintien de l'ordre.

AB : Et qu'en était-il de votre mission au Salvador ?

SW : Je ne suis pas sûr de comprendre la question.

AB : Avez-vous ou non été engagé par le gouvernement salvadorien afin de « relocaliser » plusieurs villages et leurs habitants à l'intérieur des terres à la demande d'une grande compagnie aurifère détenue par la même personne qui contrôle la multinationale connue sous le nom de Pallas Group, elle-même propriétaire de Blackhawk Security ainsi que de Blackhawk Special Forces ? La personne en question étant une certaine Kate Sinclair, mère du défunt sénateur William Pierce Sinclair, qui s'est récemment donné la mort.

SW : La question est compliquée, monsieur le sénateur.

AB : C'est pourquoi je tâcherai d'être attentif à votre réponse. Au Salvador, selon mes informations, les villages de San Diego de Tripicano et de Cuscatleon ont été purement et simplement rayés de la carte. Il n'en reste que quelques ruines carbonisées et une poignée d'ossements calcinés. Comment avez-vous réussi ce joli coup, général ? Et quelle prime vous a valu le massacre de deux cent trente personnes, hommes, femmes et enfants ?

SW : Je crains que notre mission au Salvador ne relève de la sécurité nationale, monsieur le sénateur.

AB : La sécurité nationale du Salvador ? Voulez-vous que je vous dise ce que j'en ai à faire, de la sécurité nationale du Salvador ?

Un silence.

SW : Mes avocats me conseillent d'invoquer le cinquième amendement…

AB : Qui vous autorise à ne pas témoigner contre vous-même. On s'en serait douté. Encore une question avant de suspendre la séance, général Swann : avez-vous jamais été engagé par le gouvernement américain pour envahir le territoire d'une nation souveraine ?

SW : Mes avocats me conseillent d'invoquer…

AB : Oui, nous connaissons le refrain, général. Allons déjeuner. La séance est levée.

Quatre miles au large de Cayo Largo, Cuba
Nouvelle lune
21 avril 2012

Il était minuit et il pleuvait. Les quatre vieux chalutiers couverts de rouille progressaient lentement vers le nord-ouest dans le *teuf-teuf* de leur moteur en suivant la côte caraïbe de Cuba, bordée d'un long archipel d'îles coralliennes et de bancs de sable pour la plupart inoccupés, si ce n'est par des palmiers courbés par le vent et quelques stations touristiques à l'usage des amateurs de

pêche au gros. Mais la saison touchait à sa fin et même ces stations étaient désertes. S'il se trouvait des gens à terre pour entendre passer les bateaux, ils les prendraient pour des langoustiers ou des crevettiers en route pour l'un des grands ports, comme Cienfuegos ou Matanzas, après avoir quitté leurs zones de pêche plus au sud.

À 0 h 10, le moteur d'un des quatre navires se tut après quelques toussotements. Les trois autres stoppèrent leurs machines comme pour se maintenir à sa hauteur et lui venir en aide. Un petit plaisantin du quartier général avait eu l'idée de baptiser l'un d'eux *Bahía*, et un deuxième *Cochinos*, allusion à la baie des Cochons. Mais à quatre miles au large, par une nuit noire et sous la pluie, cette référence historique avait toutes les chances d'échapper à d'éventuels observateurs, d'autant que les noms, masqués par la crasse, la rouille et les filets qui pendaient des mâts de charge, étaient à peine visibles. Par ailleurs, à supposer que les radars cubains aient été en assez bon état de marche, les quatre chalutiers, en bois et très bas sur l'eau, couraient peu de risques d'être détectés.

Dès que les moteurs s'arrêtèrent, les équipages passèrent à l'action. Ce n'étaient ni des crevettes ni des langoustes que transportaient les bâtiments, mais, enveloppés dans des housses séparées, des Zodiac gonflables de sept mètres et leur propulseur électrique silencieux, d'ailleurs sans grande utilité cette nuit-là étant donné le fort courant de marée qui tirait vers la côte. Chaque chalutier comptait en outre à son bord trente hommes, tous équipés d'un sac étanche contenant des armes et d'un appareil de plongée en circuit fermé Dräger LAR V d'une autonomie de quatre-vingt-dix minutes sans rejet de bulles, tout à fait adapté aux eaux chaudes et peu profondes proches du littoral. Vingt minutes plus tard, les cent vingt hommes avaient embarqué dans les canots pneumatiques et filaient vers un repère GPS situé entre deux bancs de sable inhabités à vingt-cinq kilomètres au nord-est de Cayo Largo. Les quatre bateaux reprirent leur route, mettant progressivement le cap au sud-ouest sur la pointe méridionale de l'île de Petit Caïman, où se trouvait leur point de ralliement.

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, le bataillon prenait pied sur une grève rocheuse déserte à trente kilomètres à l'ouest de la ville de Trinidad après avoir coulé les Zodiac sous vingt mètres d'eau. Les appareils de plongée furent ôtés puis rangés dans les sacs à dos imperméables qui avaient contenu les tenues de camouflage. On déballa le matériel, chaque homme s'arma selon le rôle qu'il avait à jouer dans la mission et, à 3 h 15 du matin, l'unité d'élite de

commandos de marine triés sur le volet par la société Blackhawk Special Forces quitta la plage au pas de course. Une heure après, tout le monde avait disparu dans l'épaisse forêt tropicale qui couvrait les pentes du massif de l'Escambray. C'était le troisième groupe à débarquer ainsi sans encombre sur les plages désertes de la province de Sancti Spíritus, et trois autres devaient suivre au cours des six semaines à venir. L'opération Cuba Libre était lancée.

2

Le séjour forcé de Holliday sur la base aérienne de Ramstein dura bien plus longtemps qu'il ne l'aurait souhaité, et les fêtes de fin d'année étaient déjà loin quand il fut enfin autorisé à partir, ainsi qu'Eddie. Le Cubain avait eu des contacts téléphoniques intermittents avec des membres de sa famille, mais ceux-ci étaient toujours sans nouvelles de Domingo, son frère aîné disparu. Ou, s'ils savaient quelque chose, ils préféraient éviter d'en faire profiter les opérateurs de la station d'écoute des Transmissions et du Renseignement établie au sud de La Havane.

Au début du printemps, la blessure au crâne de Holliday n'étant pas encore assez cicatrisée pour lui permettre de conduire et Eddie n'ayant jamais tenu un volant de sa vie, les deux amis prirent le train à grande vitesse ICE de Mannheim à Amsterdam, où ils descendirent à l'hôtel Roemer, dans la Roemer Visscherstraat. La glace des canaux et les congères étaient en train de fondre, et les premiers bourgeons commençaient à éclore.

« Il faut que j'aille voir un type à propos d'un truc, déclara Holliday sans plus de précision quand ils se furent installés. Je serai de retour dans une heure. Tu n'as qu'à demander qu'on te monte quelque chose dans la chambre.

– Je crois plutôt que je vais dormir, dit Eddie. Comme ça, je pourrai rêver des plages d'Alamar, où j'habitais quand j'étais petit.

– Alamar ?

– Le superbe cadeau de Fidel au bon peuple de La Havane.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un ghetto construit avec du béton russe, répondit le Cubain, qui sourit avant d'ajouter : mais… au bord de la mer. »

Après avoir quitté l'hôtel, Holliday se dirigea vers la place Nieuwmarkt, située non loin de De Wallen, le quartier rouge d'Amsterdam. L'endroit qu'il cherchait était coincé entre un sex-shop et une brasserie. Au milieu d'une vitrine aveuglée par des rideaux, une enseigne en lettres de néon vert annonçait : « CHEZ DARBY – Bar américain – Depuis le 16 juin 1969 ».

C'est à cette date que s'était achevé le second et dernier engagement au Vietnam de Danny Farrell, le propriétaire. Ce jour-là, Farrell était descendu de l'avion à San Francisco, avait jeté un coup d'œil autour de lui, puis était allé se mettre en civil dans les toilettes de l'aéroport avant de prendre le prochain vol pour son New York natal, d'où il avait poursuivi sans se retourner son voyage jusqu'à Amsterdam, la ville qui l'avait toujours fait rêver quand il crapahutait dans les rizières, pour y ouvrir son bar.

Holliday entra et laissa à son regard le temps de s'accoutumer à la lumière tamisée. Le comptoir se trouvait sur la droite, la partie gauche du local étant occupée par une rangée de box aux banquettes en skaï. Un grand écran de télévision fixé au mur diffusait les images de CNN sans le son. Holliday s'installa au bar et parcourut le menu plastifié couvert de crasse. Hamburgers, frites, sandwichs bacon-laitue-tomate, « Western » ou « Reuben » au pain de seigle… Toutes les spécialités que Farrell ne cessait pas d'évoquer avec gourmandise au cantonnement.

Le tenancier s'approcha. C'était un maigrichon d'un mètre soixante-cinq au plus, affligé d'une calvitie, d'une paire d'oreilles démesurées et d'un énorme nez épaté que chaussaient des lunettes cerclées d'acier. Il portait une chemise blanche fripée dont il avait relevé les manches, un blue-jean et un tablier court de garçon de café. Un tatouage estompé représentant un crâne avec un parachute et une épée en arrière-plan ornait son avant-bras droit. Holliday l'aurait reconnu n'importe où, surtout grâce à la cicatrice irrégulière et bosselée qui lui barrait le côté droit du visage jusqu'au menton. Une balafre qui avait cet aspect parce que Holliday n'avait rien eu d'autre sur lui qu'une aiguille et du fil à repriser les chaussettes pour recoudre la joue de Farrell après qu'un éclat de mine la lui avait ouverte. Il fallait dire aussi qu'il n'était pas facile de fignoler sur ce versant de colline exposé aux tirs de mortiers, alors que les ennemis hurlaient « Yanki, toi mourir ! » dans leurs porte-voix.

« 'désirez ? s'enquit Farrell d'une voix sans enthousiasme.

– Un BLT, léger sur la mayo, et un double Maker's Mark, s'il vous plaît, m'sieur Rase-mottes. »

Farrell cria quelque chose en flamand en direction d'une porte fermée au bout du comptoir, puis se retourna lentement vers Holliday, l'air soupçonneux.

« Comment vous m'avez appelé ?

– Rase-mottes, comme tout le monde. »

L'ex-ranger se gratta l'occiput.

« On s'connaît ?

– Novembre 1967, colline 8-82, Dak To. C'est moi qui t'ai rafistolé, dit Holliday en désignant la cicatrice. Après ça, tu m'appelais Frankenstein.

– Doc Holliday ! Oh, putain ! Si je m'attendais ! Ça fait, quoi, trente-cinq piges ou quelque chose comme ça ? s'exclama Farrell en souriant de toutes ses dents, sa cicatrice se mettant à ramper comme un serpent sur sa joue.

– Pas loin de quarante-cinq, plutôt.

– T'es plus dans l'armée, quand même ?

– Non, mais j'y suis resté longtemps.

– J'ai l'impression que t'as un peu trinqué, toi aussi.

– J'ai eu ma part.

– Alors, raconte, qu'est-ce que tu deviens ?

– Je roule ma bosse de coup fourré en coup fourré. »

Un cuisinier chinois apporta le sandwich, le laissa tomber sur le comptoir et se replia pendant que Farrell posait devant Holliday un double Maker's Mark qui valait bien un triple.

« Quel genre de coups fourrés ? »

Holliday mordit dans son BLT, qui était délicieux, puis but une gorgée de bourbon.

« Le genre qui peut nécessiter l'usage de faux papiers.

– Comme ?

– Passeports, permis de conduire, extraits de naissance… le toutim.

– Bref, tu as mis les pieds dans un truc pas propre. Je me serais pas attendu à ça de ta part, Doc, grommela Farrell en secouant la tête.

– Pour tout dire, moi non plus. Mais ne t'inquiète pas, Rase-mottes, je n'ai pas versé du côté obscur. Je défends toujours les bonnes vieilles valeurs américaines.

– Dans ce cas, ça me va, dit le vétéran avec un sourire. C'est vrai qu'on a tous changé depuis l'époque. On a perdu quelques plumes.

– Tu peux m'aider, alors ?

– Je dois encore avoir l'adresse d'un type, quelque part par là. Seulement, je te préviens, ce mec, c'est pas un cadeau. Il bosse bien, mais il hésiterait pas à te

faire la peau pour un dollar, pas vu, pas pris.

– Tu as de bonnes fréquentations, à ce que je vois.

– C'est pas les bonnes fréquentations qui falsifient les passeports.

– Exact. »

Holliday resta un moment à parler du bon vieux temps avec son copain balafré tout en terminant son sandwich et son bourbon, mais le bon vieux temps n'était pas forcément si bon que ça, et, quand les deux hommes se séparèrent sur une promesse mutuelle de garder le contact, tous deux savaient qu'ils n'en feraient rien.

Holliday appela le numéro que lui avait donné Farrell et se présenta à l'adresse indiquée le soir suivant un peu après 20 heures en compagnie d'Eddie. L'endroit était une boutique du centre historique d'Amsterdam baptisée Kostum King. Située dans Raadhuisstraat, entre les canaux Herengracht et Singel, elle était flanquée d'un côté d'une librairie chrétienne et de l'autre d'un « café brun ». Dans la vitrine étroite surmontée d'un store bleu en lambeaux, quatre costumes poussiéreux de Michael Jackson, avec chaussures et masques de caoutchouc, étaient suspendus à ce qui ressemblait fort à des crocs de boucher. Une pancarte sur la porte indiquait « FERMÉ », mais Holliday sonna tout de même.

L'homme qui vint ouvrir était hirsute, bossu, court sur pattes et pied bot. Il portait des vêtements aussi poudreux que les déguisements de Michael Jackson.

« *Ja ?*

– Dirk Hartog ?

– *Ja.*

– Nous venons de la part de Darby.

– Ah, oui. Entrez. »

Ils pénétrèrent dans le magasin en passant devant le nabot qui referma la porte derrière lui et la verrouilla. À l'intérieur du local, tout en longueur, s'alignaient de mornes rangées de travestissements de toutes sortes. Aucun ne paraissait avoir été loué depuis des années. Le masque de président américain le plus récent semblait être celui de Richard Nixon, et Holliday reconnut aussi sur une étagère ceux de Jane Fonda et des Beatles, avec leurs cheveux longs. Le bossu les conduisit jusqu'à une porte au fond de la boutique. Il l'ouvrit pour les introduire dans une pièce encombrée de classeurs à tiroirs et d'un grand bureau en bois avec fauteuil en skaï. Deux autres sièges destinés aux visiteurs

et une cafetière électrique perchée sur un des classeurs complétaient l'ensemble. Les murs étaient nus, à l'exception d'une affiche publicitaire encadrée pour les cigares Rembrandt, à droite de laquelle se trouvait une autre porte, donnant sans doute accès à une réserve. Après s'être assis derrière le bureau, leur hôte ôta sa veste de bossu, sa perruque ébouriffée et se débarrassa de sa chaussure orthopédique.

« Ah, on se sent mieux, dit-il avec un soupir d'aise. Et maintenant que puis-je pour vous, messieurs ?

– Nous aurions besoin de papiers d'identité.

– Oui. De quel type, exactement ?

– Passeports, permis de conduire, extraits de naissance.

– D'un pays en particulier ?

– Canada.

– Avez-vous des photos ?

– Oui. »

Holliday et Eddie lui tendirent les photos réglementaires qu'ils s'étaient fait faire plus tôt dans la journée.

« Je ne suis pas bon marché…

– Combien ?

– Cinq mille euros. Chacun.

– Pas de problème.

– Il me faudrait la moitié maintenant, ainsi que vos passeports originaux.

– D'accord. »

En prévision d'un scénario de ce genre, Holliday avait tiré depuis un distributeur automatique une coquette somme d'argent sur l'un des centaines de comptes répertoriés dans le carnet secret de Helder Rodrigues. Il sortit de son portefeuille dix coupures de cinq cents euros qu'il mit sur la table, puis Eddie et lui joignirent leurs passeports aux billets.

« *Goed*, dit Hartog en faisant disparaître le tout. Revenez dans trois jours. Même heure. »

Ils passèrent les trois journées à visiter la ville, à commencer par les grands musées mondialement connus, comme le Rijksmuseum, le Stedelijk Museum, récemment rénové, et, bien sûr, la maison de Rembrandt. Ils assistèrent à la taille d'un diamant au musée Coster et s'offrirent même un tour des canaux en bateau. À 20 h 05, trois jours après leur première rencontre avec Hartog, Holliday et Eddie frappèrent de nouveau à sa porte. Cette fois, l'homme portait

un simple complet sombre et un masque de Nixon. Il les accueillit avec le V de la victoire que l'ex-président avait adressé à la foule en montant à bord de l'hélicoptère Army One après avoir annoncé sa démission, première étape de son long voyage vers le purgatoire. Puis il les entraîna dans l'arrière-boutique. Leurs papiers neufs étaient étalés sur le bureau. Holliday prit son passeport, imité par Eddie.

« Beau travail, commenta-t-il.

– J'ai un ami au consulat qui me procure des pièces vierges. Si quelqu'un contrôle les hologrammes, vos noms sont dans les fichiers. J'ai même réussi à vous avoir des cartes d'assurance-maladie de l'Ontario. Malheureusement, si les cartes sont bien authentiques, elles sont inactives, donc, si vous vous cassez une jambe… c'est pour vos pieds ! »

Content de sa petite plaisanterie, Hartog éclata de rire derrière son masque de Nixon.

« Nous vous avions donné quatre photos ; je n'en vois que trois, ici, remarqua Holliday. Et où sont nos passeports originaux ?

– Ah, zut, j'ai dû les laisser en bas, dans l'atelier », répondit le faussaire en claquant des doigts.

Il se leva, fit de nouveau le V de la victoire, puis sortit de la pièce par la porte du fond.

« Ça sent l'embrouille », commenta Eddie avec un froncement de sourcils.

Il se pencha au-dessus du bureau pour faire pivoter vers lui le téléphone de Hartog. L'appareil comportait trois voyants, dont l'un était allumé.

« Tu as raison, acquiesça Holliday. Ça ne sent pas bon. »

Ils se levèrent, empochèrent leurs papiers d'identité et allèrent ouvrir la porte par où Hartog avait disparu.

Au-delà, ils découvrirent un petit vestibule éclairé par une unique ampoule nue et une échelle de meunier menant au sous-sol. Holliday s'engagea le premier sur les solides marches de bois, Eddie sur ses talons. Ils aboutirent dans une cave basse de plafond, équipée d'un côté d'une chambre noire bricolée et de l'autre d'une table à dessin, d'une grosse photocopieuse couleur et d'un établi de trois mètres de long sur lequel trônait une plastifieuse. Assis devant l'établi, le Hollandais parlait en flamand au téléphone, une pipe allumée entre les dents, un briquet près de lui. Dès qu'il aperçut les deux hommes, il murmura quelques mots dans le combiné avant de raccrocher à la hâte et de poser son brûle-gueule.

« Vous parliez à quelqu'un ? s'enquit Holliday.

– À un ami.

– Et combien de temps va mettre votre ami pour arriver ici ? »

Hartog ouvrit soudain un tiroir et y plongea la main. D'un bond, Eddie empoigna l'établi de chêne qu'il renversa, faisant tomber le faussaire de son tabouret. Après avoir enjambé le meuble, Holliday se baissa et ramassa le petit automatique qui avait glissé sur le sol : un Walther PPK, le pistolet de James Bond. Il braqua l'arme sur son propriétaire.

« Nos passeports et nos photos, vite.

– Là, dans le tiroir », répondit Hartog.

Eddie fouilla à l'endroit indiqué et trouva les documents.

« Avec qui parliez-vous ? reprit Holliday, pointant le canon sur le visage du Hollandais, qui avait ôté son masque de Nixon.

– À un avocat.

– Qui se nomme ?

– Derlagen.

– Pourquoi l'avez-vous appelé ?

– Il a des contacts.

– Qui nous envoie-t-il ?

– Des gens.

– Combien ?

– Deux, trois… Je ne sais pas.

– Ils viennent pour nous tuer ?

– Oui.

– Il fut un temps où je n'aurais même pas eu l'idée de faire ce que je vais faire, déclara Holliday. Mais on change. »

Il pressa la détente du Walther, logeant une balle dans la tête de Hartog, juste au-dessus de la racine du nez. Puis, inspectant rapidement les lieux, il trouva un bidon d'acétone destiné au nettoyage de la plastifieuse et en répandit le contenu alentour, y compris sur le cadavre. Il termina en versant du liquide jusqu'au bas de l'escalier avant d'y mettre le feu en utilisant le briquet du mort.

« Allons-y ! dit-il. Mieux vaut dégager avant l'arrivée des méchants. »

Après être resté quelques instants au pied des marches à regarder les flammes gagner du terrain, il remonta derrière Eddie au rez-de-chaussée.

Trop tard. Comme ils passaient du bureau dans la boutique, quelqu'un se mit à secouer la porte de la rue. Il y eut un bruit de verre brisé, puis le déclic d'un verrou qu'on ouvre. Tout en se glissant entre les portants chargés de costumes à sa droite, Holliday fit signe à Eddie d'en faire autant du côté gauche.

Une odeur de fumée montait déjà du sous-sol et l'ensemble du bâtiment n'allait pas tarder à s'embraser. Deux hommes entrèrent dans le magasin. Holliday les écouta approcher, tendu, attendant le moment opportun pour agir, mais en évitant de tirer si possible, car, petit calibre ou pas, le Walther PPK qu'il avait en main était une arme très bruyante.

À l'instant de vérité, pour lui comme pour Eddie, ce fut l'instinct qui prit le dessus sur la réflexion. Comme le premier des deux intrus passait devant lui dans l'allée centrale, le Cubain sortit de sa cachette, lui saisit le bras droit et le lui tordit dans le dos, le forçant à lâcher le gros automatique muni d'un silencieux qu'il tenait. Cela fait, il le déséquilibra d'un balayage des deux jambes, lui cala un de ses genoux contre la colonne vertébrale et, lui enserrant la tête avec son bras, il la tira violemment en arrière jusqu'à ce que la nuque se rompe dans un claquement sec.

Holliday procéda sensiblement de la même manière avec son propre client, lui coupant la respiration d'un coup de crosse à la gorge avant de lui faucher les pieds et de lui briser le cou.

L'odeur de fumée était très forte, à présent. Des flammes dansaient déjà derrière la porte vitrée du bureau. Holliday retourna le corps de son adversaire sur le dos pour le fouiller.

« Et merde ! s'exclama-t-il.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Eddie.

– Ces types sont de la CIA. C'est l'ami Philpot qui nous les envoie. Il nous a collé un "message bleu" sur le dos.

– Un quoi ?

– Il a donné l'ordre de nous éliminer. Il faut qu'on se barre d'Amsterdam, et au trot. »

3

Ils embarquèrent sur le vol KLM de 6 h 50 le lendemain matin et arrivèrent à Toronto en fin d'après-midi. Holliday utilisa ses nouveaux papiers d'identité pour ouvrir un compte à l'agence que la Royal Bank of Canada possédait à l'aéroport, après quoi Eddie et lui gagnèrent le centre-ville dans une berline avec chauffeur. Ils prirent une suite au Park Hyatt, au coin d'Avenue Road et de Bloor Street, à deux pas du département d'histoire médiévale de l'université de Toronto, s'installèrent et se firent monter un steak par le service d'étage. Ils n'avaient pas terminé leur repas depuis cinq minutes qu'Eddie dormait déjà sur le canapé. Holliday mit la carte clé magnétique dans sa poche et descendit au centre d'affaires.

En utilisant les numéros de compte codés répertoriés dans le carnet que lui avait confié le moine Helder Rodrigues et qu'il avait depuis longtemps mémorisés, il transféra cent cinquante mille dollars américains de l'agence principale de la Royal Bank of Canada, à Nassau, aux Bahamas, sur son tout nouveau compte. Il effectua l'opération depuis l'ordinateur de l'hôtel, qui inscrivit directement les frais sur sa note. Cela fait, il regagna la suite, ouvrit le minibar et se servit un scotch, qu'il but en contemplant les lumières de la ville tout en écoutant les ronflements d'Eddie. Enfin, rattrapé par la fatigue cumulée du décalage horaire et de son séjour à l'hôpital de Ramstein, il se coucha à son tour. Il s'endormit dès que sa tête toucha l'oreiller.

Le lendemain matin, après s'être renseignés auprès du réceptionniste, les deux hommes se firent conduire en taxi jusqu'à un magasin baptisé Save More Surplus, en bordure d'une cité HLM à dix rues de la mairie de Toronto, un bâtiment en forme de soucoupe volante. Eddie y acheta un vieux sac à dos

élimé au rabat orné d'un petit drapeau canadien défraîchi et Holliday deux valises Samsonite F'lite noires à coque rigide. Ils ordonnèrent ensuite au chauffeur de faire demi-tour vers l'ouest pour les mener à une boutique appelée Henry's Photo, dans Queen Street. Pendant que la voiture attendait, Holliday entra dans l'établissement où il fit l'acquisition d'un Nikon D2X et de tous les objectifs et accessoires disponibles, ainsi que d'un gros bloc de mousse à découper pour protéger le tout.

Après avoir déposé leurs emplettes à l'hôtel, ils prirent un autre taxi jusqu'au Walmart le plus proche. Là, ils achetèrent une machine à sceller Weston de qualité standard avec cent sacs plastique adaptés de cinquante centimètres de côté, deux flacons de colle Super Glue et un tapis de yoga noir.

Ils rapportèrent l'ensemble au Park Hyatt, où Holliday laissa Eddie pour se rendre à la Royal Bank Plaza, en bas de Yonge Street, le Broadway de Toronto. La succursale principale de la banque était située dans un gratte-ciel quelque peu tape-à-l'œil avec une façade en accordéon et des fenêtres teintées couleur or. Les banquiers n'aimant guère voir se vider un compte, l'employé commença par renâcler quand Holliday exprima le désir de retirer cent mille dollars américains en coupures de vingt, mais, après quelques coups de téléphone aux Bahamas, l'accord fut signifié et on lui donna la somme dans une boîte blanche en carton discrètement frappée à un angle d'un emblème représentant un lion rampant. Holliday retourna aussitôt à l'hôtel avec l'argent et se mit à l'ouvrage.

« Tu crois vraiment que ça va marcher ? demanda Eddie, l'air perplexe, en regardant leurs achats étalés sur la grande table de la salle à manger que comprenait leur suite.

– Si les formalités de douane de l'aéroport José-Martí sont telles que tu me les as décrites, ça devrait passer comme une lettre à la poste », répondit Holliday avec un sourire.

Cent mille dollars américains en billets de vingt pesant presque exactement cinq kilos, et chaque coupure mesurant environ quinze centimètres sur cinq, les cent mille dollars répartis en trente-trois piles d'à peu près cent cinquante billets chacune pouvaient tenir dans un sac scellé de quarante-cinq centimètres de côté et d'un peu moins d'un centimètre d'épaisseur. En ôtant soigneusement la doublure de nylon d'une des Samsonite, il était possible de coller le sac au fond de la valise, de le recouvrir d'un morceau de mousse noire découpé avec précision dans le tapis de yoga, puis de remettre en place la doublure. C'est ce qu'ils firent.

Sur les conseils du réceptionniste, ils allèrent déjeuner dans un restaurant baptisé Grace, où ils dégustèrent un succulent osso-bucco, puis ils revinrent à l'hôtel. De retour dans la suite, Holliday découpa le bloc de mousse à la taille du bagage trafiqué et y pratiqua des alvéoles pour loger l'appareil photo, ses objectifs et ses accessoires. Il redescendit après cela au centre d'affaires et, en à peine une demi-heure, il imprima à partir d'un modèle pris sur Internet cinquante cartes de visite professionnelles copiées-collées au nom qui figurait sur son passeport et son permis de conduire :

CENTRE DU PATRIMOINE MONDIAL DE L'UNESCO
JOHN LEESON
RESPONSABLE DU DÉPARTEMENT PHOTOGRAPHIE

Puis il en confectionna autant identifiant Eddie comme son assistant. La Havane étant classée au patrimoine mondial, il ne semblerait pas anormal que l'Unesco y envoie des chasseurs d'images pour documenter des projets de restauration de monuments historiques, et les équipements photographiques rangés dans la valise masqueraient facilement ses cinq kilos de surpoids.

« Eh bien, je crois que nous y sommes, commenta Holliday. Il ne nous reste plus qu'à acheter quelques vêtements et des guides touristiques. Nous ferons ça demain matin, avant d'aller à notre rendez-vous de l'après-midi, en face. Et après-demain, en route pour Cuba !

– En priant pour que tout se déroule comme prévu là-bas », ajouta Eddie.

Le bureau du docteur Steven Braintree, dans le département d'histoire médiévale de l'université de Toronto, se trouvait au deuxième et dernier étage d'un grand bâtiment massif de style néogéorgien situé sur le côté sud de Bloor Street, en diagonale par rapport à l'hôtel. La pièce était demeurée à peu près telle que Holliday l'avait connue, avec ses piles de papiers entassés sur d'autres piles de dossiers eux-mêmes empilés sur des tas de livres, ses classeurs à tiroirs archipleins et sa fenêtre au large rebord encombré lui aussi de bouquins, de chemises et de feuilles volantes. Braintree lui-même n'avait guère changé non plus. Quelques grains de sel parsemaient ses longs cheveux bruns, à présent, mais il portait toujours ses immuables lunettes Prada branchées, des baskets, un jean et un T-shirt. Sur ce dernier, noir cette fois-ci, un message imprimé proclamait : « LIBÉREZ GIGI ! PIZZAS GIGI, LES MEILLEURES DE TORONTO – LE CHOIX DU CAMÉ EXIGEANT ».

Holliday fit les présentations et ils s'assirent où ils pouvaient.

« Ça faisait un bout de temps, colonel. J'ai été un peu surpris d'entendre votre voix au téléphone. Avez-vous fini par trouver ce que vous cherchiez ? » demanda le professeur d'histoire.

Holliday l'avait consulté lors de ses recherches sur l'origine de l'épée de templier qu'il avait trouvée cachée chez son oncle Henry.

« En fait, j'ai même fini par trouver ce que je ne cherchais pas. »

Il fallait dire que, en se lançant dans cette quête, Holliday ne s'était nullement attendu à laisser derrière lui un monceau de cadavres ni à ce que le moine Helder Rodrigues lui confie le secret le mieux gardé au monde depuis sept cents ans avant d'expirer entre ses bras.

« Alors, que puis-je pour vous, cette fois ? s'enquit l'universitaire.

– Racontez-moi tout ce que vous savez sur les rapports des Templiers avec Cuba. »

L'historien se tourna vers Eddie.

« Vous êtes cubain ?

– Oui, professeur.

– De Miami ?

– Non, d'Alamar, dit Eddie avec un sourire.

– *¿ Un cubano real, entonces ?*

– *Sí.* »

Braintree leur expliqua que, après la dissolution de l'ordre du Temple par le pape Clément V en 1312, les survivants avaient fui dans toutes les directions, certains vers l'Angleterre ou l'Écosse en traversant la Manche, d'autres – Holliday était bien placé pour le savoir – vers les Açores, d'autres encore vers le Portugal et l'Espagne. Ceux qui avaient franchi les Pyrénées pour gagner la Catalogne s'étaient brièvement établis là sous le nom de Chevaliers du Christ de Catalogne, mais avaient été rapidement éliminés par le très catholique souverain espagnol. En revanche, ceux qui avaient pris la mer et débarqué au Portugal avaient connu un sort bien plus enviable, créant en 1319 l'ordre du Christ sous la protection du roi Denis le Laboureur. Ce qui menait directement à Emmanuel I^{er} et à Christophe Colomb.

« Là, il va falloir que vous éclairiez ma lanterne », dit Holliday en interrompant son interlocuteur.

Braintree s'exécuta de bonne grâce. Même si tous les manuels d'histoire nord-américains donnaient Colomb pour génois, indiqua-t-il, rien ne prouvait avec certitude qu'il le fût. Il est bien plus vraisemblable qu'il soit né en Espagne ou, plus plausible encore, au Portugal.

En 1492, l'année où Colomb prit la mer vers l'ouest en direction de ce qu'il croyait être les Indes, lui-même et Emmanuel Ier appartenaient tous deux depuis un certain temps à l'Ordem Militar de Cristo – l'ordre militaire du Christ – comme on appelait à l'époque les chevaliers du Temple au Portugal. Et si Colomb sollicita Isabelle d'Espagne pour financer son expédition, il avait déjà passé un arrangement secret avec Emmanuel, aux termes duquel il s'engageait à faire profiter le Portugal au même titre que l'Espagne de tout ce que pourrait lui apprendre son voyage. Les croix de templiers qui ornaient les voiles de la *Niña*, de la *Pinta* et de la *Santa Maria*, ses trois célèbres caravelles, étaient un signe adressé à Emmanuel qu'il respecterait leur pacte.

Colomb resta très peu de temps à Cuba avant de faire route sur Hispaniola, l'île que se partagent aujourd'hui Haïti et la République dominicaine. Lors de cette première traversée, il se lia d'amitié pour un jeune homme de haut lignage âgé d'environ vingt-cinq ans et nommé Diego Velázquez qui faisait partie de l'équipage. Peu après leur installation à Hispaniola, il fit solennellement ce garçon officier dans l'Ordem Militar de Cristo, un honneur que l'intéressé prit très au sérieux. Dix-neuf ans plus tard, en 1511, Velázquez, connu désormais comme Don Diego Velázquez de Cuéllar, reçut de Diego Colomb, le premier-né de Christophe Colomb et vice-roi des Indes occidentales, l'ordre de conquérir et d'occuper Cuba. Au cours des cinq années qui suivirent, Don Diego Velázquez fonda bon nombre de colonies sur l'île, parmi lesquelles, surtout, Santiago de Cuba et San Cristóbal de la Habana, un bourg à l'ouest de La Havane actuelle. En récompense, Diego Colomb le nomma gouverneur de Cuba. Pour commémorer la découverte de La Havane, Don Diego fit construire El Templete, un petit temple qui devint bientôt le quartier général de la déclinaison locale de l'Ordem Militar de Cristo, qu'il appela Confrérie des chevaliers du Christ – Hermandad de los Caballeros del Cristo – et que ses membres prirent vite l'habitude de désigner entre eux sous le simple vocable de « la Confrérie ».

« Cette congrégation existe-t-elle encore ? » demanda Holliday.

Braintree eut un haussement d'épaules dubitatif.

« Toutes sortes de rumeurs ont circulé au fil du temps, comme celles concernant l'ordre des Templiers original, mais, peu de temps après avoir assujetti Cuba, Velázquez perdit les faveurs de Diego Colomb pendant la conquête du Mexique. Il mourut à Santiago de Cuba dépouillé de tout pouvoir en 1524 et la Confrérie mourut sans doute avec lui.

– Sauf que rien n'est moins sûr », objecta tranquillement Eddie.

4

L'A320 d'Air Canada amorça sa manœuvre d'atterrissage en début d'après-midi par une approche au ras de la mer avant de survoler la campagne cubaine. Avec ses champs, ses fermes, ses hameaux blottis dans de larges cuvettes ou perchés sur des collines basses et son réseau de petites routes menant à de plus grandes voies de circulation, le paysage vallonné qui défilait sous les ailes aurait tout aussi bien pu se situer en France.

« Mon beau pays… murmura Eddie d'une voix étranglée en contemplant le paysage par le hublot proche de son siège.

– Espérons seulement que nous arriverons à sortir de l'aéroport, remarqua Holliday.

– Oh, ça, nous y arriverons. Mais, souviens-toi qu'une fois à l'extérieur, tu devras écouter attentivement ce que je t'explique sur la façon dont les choses fonctionnent, ici.

– Je te promets d'obéir à chacun de tes ordres », dit Holliday avec un sourire.

Eddie leva un sourcil sceptique. Un instant plus tard, le ronronnement et le bruit sourd des volets que l'on abaisse annoncèrent la dernière phase de l'atterrissage.

Le terminal 3 de l'aéroport José-Martí, réservé aux vols internationaux, constituait une vitrine présentant Cuba comme une nation moderne de plain-pied dans le XXIe siècle – une contre-vérité qui n'échappait à personne, et surtout pas aux Cubains eux-mêmes. Son architecture était fluide, toute de verre et d'acier sous de hauts plafonds sillonnés de tuyauteries et de poutrelles IPE d'où pendaient de grands drapeaux de tous les pays, y compris

la bannière étoilée. Les autorités cubaines tenaient en détestation la politique étrangère de l'Oncle Sam, mais cela ne les empêchait pas de bénir les touristes américains. Les Cubains avaient très tôt trouvé la parade à l'interdiction d'accès à leur île imposée par les gouvernements états-uniens depuis 1960 : les Américains désireux d'aller à Cuba pouvaient le faire sans problème via le Canada, le Mexique ou les Bahamas. La douane cubaine ne tamponnait pas les passeports des visiteurs lors de leur entrée et de leur sortie du territoire, mais y insérait à l'arrivée une feuille volante frappée d'un visa qui en était retirée au moment du départ. Tout citoyen américain se rendant à Cuba pouvait en théorie être arrêté au nom de la loi de 1917 sur le commerce avec l'ennemi, mais cela ne dissuadait pas cent cinquante mille d'entre eux d'y venir chaque année, sans se soucier des suggestions des guides touristiques leur recommandant de ne pas trop afficher leur nationalité, voire d'arborer une épinglette ou un drapeau canadien sur leur sac à dos. D'ailleurs, on célébrait chaque année la Saint-Patrick dans O'Reilly Street, à La Havane, avec défilé au son des cornemuses, bière verte et choristes entonnant « Danny Boy » avec l'accent espagnol. Et, après tout, ne disait-on pas que Che Guevara avait des origines américano-irlandaises et que Castro lui-même avait quelque chose d'américain, lui qui s'était vu proposer dans les années 1940 un contrat avec les New York Giants moyennant une prime de cinq mille dollars à la signature ?

Tout en piétinant dans la file qui s'avançait au ralenti vers la douane dans le vaste hall sonore, Holliday s'efforçait d'imaginer en quoi le monde aurait été différent si Castro avait accepté l'offre de l'équipe et fait carrière dans le base-ball professionnel. Peut-être Cuba aurait-elle été dirigée pendant les cinquante années suivantes par une succession de dictateurs du genre Batista qui auraient entretenu de bonnes relations avec les États-Unis. Les grandes compagnies américaines ayant des intérêts dans le sucre, les fruits et le tabac auraient prospéré, et la mafia avec elles. Cuba serait restée aussi corrompue que ses voisins du sud ou certains pays encore plus cinglés d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Les militaires américains stationnés à Guantánamo auraient continué à passer leurs permissions à La Havane et à fricoter avec les prostituées dans les bars et les clubs, ou à jouer dans les casinos tels le Riviera, le Capri ou le Sans-Souci. Les Noirs, toujours pas émancipés, n'auraient pas cessé de travailler dans les champs de tabac ou de canne à sucre, et l'immense majorité de la population stagnerait dans l'illettrisme et la pauvreté.

Quand son tour vint de peser ses bagages, il posa les deux valises sur la grande bascule prévue à cet effet, attendit que le surpoids soit calculé, puis

régla la taxe en dollars américains. Un douanier en uniforme lui fit ensuite signe d'approcher.

« Passeport, *señor* », ordonna-t-il.

Derrière lui se tenaient deux hommes portant costume et lunettes de soleil qui lisaient tous deux *Granma*, l'organe officiel du PC cubain. Ils devaient appartenir à la police de l'aéroport dont Eddie lui avait dit de se méfier.

Holliday tendit son passeport bleu au nom de John Leeson avec un sourire affable.

« Vous êtes canadien ? s'enquit le fonctionnaire en feuilletant le carnet.

– Oui.

– Vous voyagez beaucoup… »

Holliday avait donné au faussaire Hartog une liste précise des visas qu'il souhaitait voir figurer sur le document, et qui incluait plusieurs pays possédant des sites classés par l'Unesco, dont l'Inde, le Japon, le Pérou et la Nouvelle-Zélande.

« C'est exact, répondit Holliday sans se départir de son amabilité.

– Êtes-vous ici pour votre travail ou en touriste ?

– Un peu des deux, mais surtout pour mon travail. »

Il montra la carte professionnelle qu'il avait imprimée au Hyatt de Toronto.

« Vous donnez des fonds pour restaurer nos grands monuments, c'est ça ?

– Oh, moi, je ne fais que les prendre en photo pour mes chefs… Nous avons tous nos chefs, n'est-ce pas ?

– Ça, c'est bien vrai. Nous avons tous nos chefs, acquiesça l'homme en souriant. Pouvez-vous poser vos bagages sur le comptoir et les ouvrir, s'il vous plaît, *señor* ? »

Holliday fit ce qu'on lui demandait. Le douanier fouilla parmi les vêtements empilés dans la première valise, puis, après en avoir palpé les côtés, le fond et le rabat, il passa à la seconde.

« Beaucoup de matériel photographique… » commenta-t-il.

Comme si cette remarque était un signal, les deux lecteurs de *Granma* se levèrent et s'approchèrent. En plus de l'appareil et des accessoires, Holliday avait rangé dans des alvéoles une trentaine de cylindres métalliques contenant des rouleaux de pellicule. Le plus grand des deux hommes en civil ouvrit au hasard quelques-uns des cylindres tandis que son collègue épiait les éventuelles réactions de Holliday, qui ne broncha pas. Le premier agent le pria alors de sortir de la valise le bloc de mousse protectrice et en vérifia le dessous, partant sans doute de l'idée logique que si on pouvait y insérer des objets sur une face,

on pouvait en faire autant sur l'autre. Il s'intéressa ensuite à la doublure de nylon, qu'il tâta du bout de son long index.

« C'est mou, remarqua-t-il. Comment cela se fait-il ?

– J'ai collé un rembourrage en mousse souple sous la doublure pour mieux protéger mes appareils.

– Faites voir. »

Holliday souleva un coin de la doublure qu'il avait pris soin de ne pas fixer pour donner l'impression qu'il avait déjà dû effectuer le même geste à la demande d'autres douaniers à travers le monde.

« Pourquoi ne vous servez-vous pas d'une de ces valises spéciales en aluminium ? Celles qui sont carrées ?

– Les Halliburton ? À ma connaissance, ce serait la meilleure façon de me faire voler mon équipement. Seuls les gens qui transportent des objets précieux ou qui veulent avoir l'air branchés les utilisent. Je préfère transporter mes appareils dans des valises ordinaires qui n'attirent pas l'attention. »

L'homme le dévisagea un long moment, puis hocha la tête.

« Dans quel hôtel allez-vous séjourner ? demanda-t-il encore.

– Le Nacional, bien sûr.

– Bien sûr… Vous pouvez refermer vos valises, à présent, *señor*. Bienvenue à Cuba. »

Et ce fut tout. Holliday reprit ses bagages, gagna la sortie et alla attendre Eddie dehors, dans une chaleur accablante. Six ou sept taxis stationnaient devant le bâtiment, parmi lesquels une Ford Victoria 1949, une Dodge 1941 quatre portes bleu pastel et une Cadillac décapotable Eldorado rose bonbon. Il y avait même une Ford Model A 1931 peinte en deux tons de vert avec enjoliveurs de roues crème, pneus à flancs blancs et porte-bagages en acier à l'arrière.

« Tous les chauffeurs ont des relations à Miami qui leur envoient de l'argent pour entretenir leur voiture, dit Eddie en le rejoignant. Mais souviens-toi, ajouta-t-il, le regard aux aguets, la moitié d'entre eux travaillent pour la police secrète. »

Holliday jeta son dévolu sur la Dodge 1941. Celle-là même qu'avait eue son oncle Henry. Elle lui rappelait son enfance et son adolescence, l'odeur du caoutchouc les jours de grande chaleur et des sandwichs œufs durs-crudités quand Henry les emmenait camper, lui et sa cousine Peggy.

Comme bien des choses à La Havane, le Nacional semblait surgir du passé. Bâti dans les années 1930 par les célèbres architectes new-yorkais McKim, Mead et White, il ressemblait fortement au Breakers de Palm Beach, ce qui n'avait rien d'étonnant, puisque les architectes de l'établissement de Floride, Shultze et Walker, contemporains de McKim, avaient construit d'autres palaces aussi connus que le Waldorf-Astoria, le Pierre ou le Sherry Netherland à New York.

En pénétrant sous le haut plafond à caissons de chêne foncé de l'étroit vestibule aux murs jaune pâle, Holliday se souvint non sans malaise de la scène de *Shining* où Danny Torrance parcourt à toute vitesse les couloirs de l'hôtel Overlook sur son tricycle Big Wheel, la caméra de Stanley Kubrick filmant par-dessus son épaule.

Ils prirent la suite de deux chambres baptisée Rita Hayworth et s'installèrent. Le Nacional n'était pas le cinq étoiles que décrivait la publicité, mais il aurait occupé un classement acceptable sur une échelle ascendante allant du Best Western au Waldorf. L'appartement était pourvu d'un balcon donnant sur le front de mer, le Malecón, et l'océan, ce qui, en soi, n'était pas rien. Eddie vérifia rapidement que les pièces ne recelaient aucun micro dissimulé tout en assurant que les clients d'établissements comme le Nacional n'étaient généralement pas espionnés, à moins d'être dans le collimateur de la Brigade spéciale, auquel cas ils étaient conduits dans les cachots souterrains du fort Del Morro, de l'autre côté du port, pour servir de pitance aux quelques rats de la ville qui avaient pu survivre à la pénurie de nourriture. L'inspection terminée à la satisfaction d'Eddie, ils commandèrent une bouteille de rhum Havana Club, des glaçons, des Coca-Cola et un Cohiba Behike 52. Quand les boissons et le cigare furent arrivés – ce dernier présenté sur un petit plateau d'argent avec un coupe-cigares et une timbale également en argent remplie d'allumettes –, les deux hommes allèrent s'asseoir sur le balcon afin de regarder le soleil se coucher tout en élaborant la prochaine étape de leur plan pour retrouver le frère d'Eddie, Domingo.

« N'oublie pas que le pays que tu vois là n'est plus celui de ma jeunesse, Doc », avertit le Cubain.

Il tira une bouffée de tabac aromatique et but une gorgée de rhum en contemplant pensivement la mer qui s'enténébrait par-delà le Malecón avant de reprendre :

« Dans ma jeunesse, quand j'étais aux Pionniers, la vie était belle, comprends-tu ? Nous avions l'avenir devant nous. Tous les ans, nous allions

dans les champs ramasser les légumes ou couper la canne à sucre et ça avait du sens. Fidel nous menait vers des jours meilleurs. Il n'était question que d'avenir radieux et, pendant un temps, nous avons pu y croire. Avant Fidel, un Noir ne serait jamais allé à l'université. La plupart d'entre nous n'allaient même pas à l'école. Mais, avec lui, nous étions tous égaux. Hommes, femmes, Noirs, Blancs, mulâtres, tout ça était sans importance du moment que nous écoutions la parole de Fidel et du Che.

– Que s'est-il passé, alors ? demanda Holliday, savourant la petite brise marine rafraîchissante qui faisait onduler les rideaux derrière eux.

– Le temps des mensonges est venu. Fidel a commencé à mettre tous nos maux sur le compte de l'embargo. Une disette ? L'embargo. Les vêtements venaient à manquer dans les magasins ? L'embargo. C'était toujours la même chanson. Mais nous, on comprenait bien ce qu'il en était, quand on voyait dix tonnes de tomates pourrir dans un camion en plein soleil parce que personne n'avait planifié leur transport et leur distribution. Et puis il y avait des rumeurs selon lesquelles tout ne se passait pas pour le mieux entre El Comandante et ses amis. As-tu entendu parler d'un certain Manuel Piñeiro Losada ?

– Le nom ne me dit rien.

– C'était le chef de la Direction générale du renseignement de Fidel, la DGI, pour Dirección General de Inteligencia. Lui et Fidel parvinrent à convaincre le Che que la prochaine étape de l'expansion socialiste sur le continent américain était la Bolivie. La Bolivie ! Je te demande un peu ! Quel rapport entre Cuba et un pays situé à plus de quatre mille kilomètres ? Mais Fidel et Losada l'ont persuadé que le Parti communiste bolivien lui viendrait en aide. C'était faux, bien sûr, comme ce qui a été dit des pauvres types qui ont débarqué à la baie des Cochons. Donc, le Che est parti avec son groupe d'une petite vingtaine d'hommes à la mi-février. Deux mois plus tard, il était mort et sa troupe de guérilleros décimée, tous trahis par Losada qui les avait dénoncés à la CIA.

– Un rappel historique intéressant, mais qu'est-ce que cela a à voir avec ce qui nous occupe aujourd'hui ? demanda Holliday en cassant un glaçon entre ses dents.

– Les gens ont fini par cesser de croire ce qu'on leur racontait. Comment dire ? Un fossé s'est créé entre le peuple et le gouvernement. D'abord, on a vu arriver les Russes à la rescousse, avec leur KGB, puis ça a été les Chinois, puis plus personne. Rien ne fonctionnait. Plus de nourriture, plus de café, plus de pièces de rechange pour les avions et les tanks. Il n'y avait plus que le marché

noir et les généraux qui faisaient du trafic de drogue. On envoyait nos médecins et nos ingénieurs au Venezuela en échange d'essence à mettre dans nos voitures, mais c'était tout ce qu'on avait. Tout le monde se fichait pas mal de ce que pouvaient dire Fidel ou Raúl. Les gens croyaient ce qu'ils voyaient : les grandes villas avec piscines que se faisaient construire les types de la police secrète à Atabey. Comme l'a écrit un auteur célèbre : "L'empereur ne répond plus au téléphone." Fidel, c'est fini. Il existe deux Cubas, maintenant, celle du peuple, qui n'a rien, et celle des généraux, qui ont chacun leur part du gâteau. Le pays n'est plus gouverné.

– Le Moyen Âge, en somme », commenta Holliday.

Ce que lui décrivait Eddie, c'était un effondrement, un retour au temps de la féodalité, des seigneurs et des vassaux, des maîtres et des esclaves, où la disparité entre riches et pauvres était à son comble. C'était *Blade Runner* dans un pays où le progrès technologique avait été stoppé net en 1959, *Orange mécanique* dans un décor de Plymouth Fury et de Chevrolet Impala 1958.

L'anarchie.

« Oui, acquiesça Eddie avec un rire sans joie. Et pas un Noir parmi les nantis. Cette révolution, je n'y crois plus. Personne n'y croit plus. Fidel fait des discours, mais aucune oreille ne les entend.

– Bon, mais, concrètement, on fait quoi, nous, là-dedans ?

– Avant tout, garde présent à l'esprit que si le type qui marche derrière toi a l'air de manger à sa faim, il fait sans doute partie de la police secrète, et arrange-toi pour toujours avoir beaucoup de dollars sur toi, parce qu'il va y avoir pas mal de *sobornos* à payer.

– *Sobornos* ? Des pots-de-vin ?

– C'est ça, *amigo*, des pots-de-vin. »

5

Ils rencontrèrent l'homme le lendemain midi à la Taverna de la Muralla, un café-bar sur une placette pavée de la vieille ville de La Havane. Rasé de près, tanné par le soleil, il portait un petit feutre qui lui donnait un faux air de Gene Hackman jouant Popeye Doyle dans *French Connection* et des lunettes noires. Une serviette engagée dans le col de sa chemise, une *guayabera* de soie blanche, il dégustait un assortiment de *pastelitos* – spécialité cubaine de feuilletés salés ou sucrés. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années et le noir luisant de ses cheveux semblait un peu trop parfait pour être naturel.

« Qui est-ce ? s'enquit Holliday comme ils approchaient de l'inconnu à travers la terrasse bondée.

– Il s'appelle Cesar Diaz. Il est policier. Inspecteur, en fait.

– Tu veux dire que nous allons payer un *flic* pour nous tuyauter ? s'exclama Holliday, sidéré.

– C'est le frère du mari de ma sœur, expliqua Eddie.

– N'empêche…

– Les policiers sont aussi pauvres que les gens qu'ils sont censés servir. Ce n'est pas avec leurs cinq pesos par mois qu'ils peuvent se payer quelque chose au marché noir. Il faut qu'ils se débrouillent, comme tout le monde. »

Ils s'assirent et Eddie fit les présentations. Diaz leur proposa de partager ses pâtisseries, mais ils déclinèrent l'offre. Il commanda trois cafés, s'essuya les lèvres avec son bavoir improvisé, puis se renversa contre le dossier de sa chaise. Popeye Doyle tout craché, décidément.

« Eddie Cabrera ! Ça fait une éternité ! dit Diaz dans un anglais teinté d'un léger accent.

– L'Afrique, répondit Eddie. Puis d'autres pays plus récemment.

– Il y a des gens à la Dirección de Inteligencia qui aimeraient bien être informés de ta présence à Cuba, tu sais ? Mais je suppose que je ne t'apprends rien.

– En effet. Et si tu t'avises seulement de murmurer mon nom, tu peux te douter de ce qui arrivera à tes frères, à tes oncles, à tes tantes, à ton copain Tomas avec qui tu joues aux dominos, et même à ton chien… C'est quoi, son nom, déjà ?

– Romeo, répondit Diaz avec un sourire. Tu t'es drôlement endurci, Eddie, je trouve.

– Si tu t'étais battu en Angola sous les ordres d'Ochoa Sánchez, je parie que tu te serais endurci tout autant.

– Ochoa a été fusillé par les troupes spéciales.

– Tous ceux qui ne sont pas d'accord avec Fidel finissent par être exécutés. Ce qui explique que je sois resté en Afrique.

– Une sage décision, sans doute.

– C'est ce que je me suis dit.

– Mais te voilà de retour, à présent. Et j'imagine que tu as besoin de quelque chose.

– C'est exact. »

Les cafés arrivèrent. De vrais cafés, épais et très corsés, servis dans des tasses minuscules.

« Je t'écoute », dit Diaz.

Après avoir bu une gorgée d'arabica, il prit un paquet rouge et blanc de cigarettes Popular dans une des poches de sa *guayabera* et l'alluma avec un briquet qui ressemblait fort à un Dunhill en or ou à un faux bien imité. Holliday remarqua aussi qu'il portait à son poignet gauche une Omega Constellation en acier. Les activités extraprofessionnelles de l'inspecteur étaient manifestement très lucratives.

« Mon frère Domingo a disparu, annonça Eddie d'un ton neutre.

– Beaucoup de gens disparaissent, ces temps-ci, remarqua Diaz avec un haussement d'épaules entre deux bouffées de cigarette. Tu es resté parti trop longtemps, Eddie. Les choses ont changé, ici. Fidel fait des exposés à la télévision sur Mars et les robots, ou sur les stocks de bombes atomiques qui ont des fuites et irradient l'atmosphère un peu partout dans le monde, ce qui explique la multiplication des ouragans. Il croit que des drones américains survolent sa maison à longueur de journée pour chercher un moyen

d'empoisonner sa nourriture. Quant à Raúl, il ne pense qu'à la ferme qu'il a en Espagne pendant que les généraux se battent pour la succession et que le reste de la population rêve de Miami. Et puis il y a le fait que Domingo avait la malchance d'appartenir au service Action du ministère de l'Intérieur, et Dieu sait ce qu'il y faisait. Selon certaines rumeurs, il aurait même travaillé à Lourdes et à Matanzas. »

Holliday avait entendu parler de Lourdes, une gigantesque station d'écoute et de renseignement construite par les Russes et complétée par les Chinois, une sorte de NSA cubaine dont les grandes oreilles étaient tournées vers les États-Unis. L'autre lieu, en revanche, lui était inconnu.

« Qu'est-ce que Matanzas ? demanda-t-il à Diaz.

– Vous savez, je suppose, que la CIA possède un camp d'entraînement pour ses nouvelles recrues appelé La Ferme ? dit le policier.

– Ça me dit vaguement quelque chose », répondit Holliday, évasif.

Il avait en fait servi un temps comme instructeur à La Ferme – Camp Peary de son véritable nom –, dans la campagne de Virginie, mais il préférait taire ce détail.

« Eh bien, Matanzas en est l'équivalent. Carlos, le Chacal, y a fait un passage en 1966.

– Avez-vous une idée de l'endroit où peut se trouver le frère d'Eddie ? »

Diaz écrasa sa cigarette et secoua la tête.

« Pas la moindre.

– Vous pouvez peut-être poser des questions autour de vous ?

– Des questions discrètes, alors… Et pas gratuitement.

– Quel est votre prix ?

– Mille pour commencer. Je parle de dollars américains, naturellement.

– Que diriez-vous de cinq cents.

– Comme acompte, à payer tout de suite. »

Holliday sortit de son portefeuille dix billets neufs de vingt dollars qu'il disposa avec soin sur la table. Diaz mit sa grosse main dessus et les fit disparaître en un clin d'œil.

« Il n'y a pas le compte, *señor*, remarqua-t-il.

– C'est exact, il n'y a que deux cents dollars. Vous en aurez trois cents de plus quand vous nous donnerez un renseignement concret.

– Comment puis-je vous joindre ?

– Tu n'auras qu'à dire à ma sœur que tu veux me parler, répondit Eddie. Elle saura où me trouver. Je fixerai moi-même le lieu de rendez-vous. Il va aussi

nous falloir des armes.

– Quel genre ? demanda Diaz en allumant avec décontraction une nouvelle Popular.

– *Pistolas*.

– Makarov ?

– Deux. Avec cinquante cartouches et deux chargeurs supplémentaires.

– Ça fera mille dollars.

– Tu plaisantes ? Au Mozambique, je peux avoir une demi-douzaine d'AK-47 dans leur emballage d'origine pour ce prix-là. Sois raisonnable, Cesar, et nous penserons peut-être de nouveau à toi quand nous aurons besoin d'autre chose. Deux cents chaque, payables à la livraison.

– Tu es sûr que nous pouvons faire confiance à ce gars-là pour nous trouver des flingues, Eddie ? intervint Holliday. Il ne serait pas en train de nous piéger ?

– Nous ne sommes pas en Amérique, ici, *señor*. L'arnaque n'existe pas, à Cuba. Nous sommes tous du même côté, celui où il y a de l'argent à gagner, dit l'inspecteur, qui frotta son index contre son pouce et cligna de l'œil. Il fut un temps où ce pays était un paradis, ajouta-t-il en fronçant les sourcils. Maintenant, c'est une jungle où la seule préoccupation est de survivre. »

Sur ces mots, il se leva brusquement, repoussa sa chaise et s'éloigna.

« Et maintenant ? » demanda Holliday.

Eddie suivait Diaz des yeux, l'air pensif. Holliday laissa errer son regard sur la place, où tout n'était que musique, cafés, bonne chère et jolies femmes. À ce qu'il avait pu voir jusqu'à présent, Cuba était peut-être un musée, un pays figé dans l'ambre et un piège à touristes grand format, mais certainement pas la jungle qu'avait évoquée le policier.

« Maintenant ? répéta Eddie, sortant enfin de sa rêverie. Maintenant, nous allons voir ma mère. Je dois lui dire que je suis revenu et lui présenter mes respects. »

La mère d'Eddie habitait un appartement au premier étage d'un immeuble de la Calle Maloja, une rue étroite parallèle à l'Avenida Salvador Allende, plus au nord. Ici, ni cafés ni touristes, mais quelque chose qui ressemblait à un coin délabré du vieux carré français de La Nouvelle-Orléans.

Partout, le stuc coloré des bâtiments s'écaillait, laissant paraître la pierre calcaire tachée de salpêtre en dessous. Des enchevêtrements de fils et de câbles couvraient les façades et pendaient entre les maisons, au-dessus de la chaussée

et des trottoirs défoncés qui n'avaient manifestement jamais été refaits depuis le jour de leur construction.

Quelques véhicules antédiluviens étaient garés çà et là sur les trottoirs, au petit bonheur, devant des arcades abritant des boutiques au rideau depuis longtemps baissé et verrouillé. Curieusement, les rambardes en fer forgé ornementé des balcons qui couraient le long du premier étage des maisons supportaient un bon nombre d'antennes satellites dont les paraboles fouillaient l'azur éclatant du ciel.

Contrastant avec l'extérieur, l'appartement d'Anna Margarita Alfonso, bien meublé dans le style victorien, présentait un aspect agréable. Un des murs, peint en bleu pâle, était couvert de photographies encadrées des enfants, petits-enfants, neveux, nièces, oncles, tantes et autres aïeuls de la famille.

La mère d'Eddie était en chaussons et vêtue d'une robe d'intérieur bleue. Très svelte, le visage chocolat foncé, elle avait les pommettes et le nez aristocratiques de son fils. Ses cheveux blancs comme neige étaient noués dans un morceau d'étoffe. Eddie montra à Holliday les portraits d'elle, sur le mur. Deux en particulier retinrent son attention. Le premier était une photo de mariage représentant un jeune homme d'une petite trentaine d'années à la peau noire à côté de sa femme au teint encore plus sombre, debout sur le perron d'un bâtiment administratif quelconque, tous deux rayonnant de bonheur. Une énorme Cadillac Special noire 1960 avec pneus à flancs blancs et calandre caractéristique permettait de dater précisément la scène.

Le second cliché représentait la même femme d'une beauté saisissante, prise à contre-jour et affectant une pose dramatique dans le costume de la soubrette Dolores, héroïne de l'opéra espagnol éponyme.

Sur le mur opposé était fixé un écran plasma de soixante pouces. Assis devant la télévision, dans ce qui semblait bien être un authentique fauteuil inclinable Barcalounger, un vieil homme de soixante-dix ou quatre-vingts ans vêtu d'un marcel regardait sans dire un mot Miami Channel 7, une bouteille brune de bière Bucanero dans une main, une cigarette bon marché dans l'autre.

« Mon oncle Fidelio, dit Eddie. Il était éboueur, mais il a pris sa retraite il y a deux ans. Il vient ici parce que ma mère a la télé par satellite et un grand écran.

– Comment a-t-elle fait pour s'offrir un écran plasma ? Je croyais qu'on mourait de faim, ici.

– Son neveu Victor, mon cousin, travaille à Air Cubana. Il peut rapporter tout ce qu'il veut de ses voyages. À Cuba, il faut avoir des relations. »

Eddie enlaça sa mère.

« *Madre*, murmura-t-il.

– *¡ Mi niño !* » gémit-elle, les yeux mouillés de larmes.

Ils restèrent ainsi un moment, sans que l'oncle Fidelio paraisse se rendre compte de quoi que ce soit, puis elle le repoussa en lui donnant une tape sur la joue.

« Pourquoi n'es-tu pas venu voir ta mère depuis si longtemps ? demanda-t-elle en espagnol avant de se tourner vers Holliday en ajoutant, toujours dans la même langue : et ton ami, qui est-ce ? »

Quand Eddie eut fait les présentations, sa mère demanda dans un anglais parfait :

« Vous êtes docteur ?

– "Doc" est un surnom, maman, expliqua son fils.

– Vous avez été soldat ? reprit-elle. Vous avez l'air d'un ancien soldat. »

Elle dévisagea longuement Holliday, s'attardant sur le bandeau qui lui masquait l'œil et la nouvelle balafre qu'il avait à la tempe.

« En effet, j'ai été soldat, dit-il.

– Américain ?

– Oui, acquiesça-t-il de nouveau en lançant un regard à Eddie.

– Vous êtes venu combattre Fidel ?

– C'est mon ami, maman, intervint Eddie. Il m'a sauvé la vie plus d'une fois.

– Tais-toi, mon fils, ordonna-t-elle d'un ton sans réplique avant de faire de nouveau face à Holliday. Vous êtes venu combattre Fidel ?

– Je suis venu pour chercher le frère d'Eddie, Domingo.

– Ah, Domingo ! » s'exclama la vieille dame.

Elle éclata en sanglots, s'effondra dans un canapé capitonné qui occupait le bas du mur orné de photos et laissa tomber sa tête dans ses mains. S'asseyant à son côté, Eddie passa un bras autour d'elle.

« Nous allons le retrouver, maman, je t'assure, dit-il d'une voix apaisante.

– Ton frère s'est conduit comme un imbécile ! »

Au fond de la pièce, l'oncle Fidelio lâcha un pet, alluma une nouvelle cigarette, puis passa sur NBC, qui diffusait « America's Got Talent ».

« Pourquoi dis-tu qu'il s'est conduit comme un imbécile, maman ? demanda Eddie.

– Parce qu'il a pensé que s'il travaillait pour eux, ils le protégeraient quand… quand le Comandante serait mort.

– Eux ? Qui ça, maman ?

– Les gens qui gouvernent le pays, Edimburgo. Ceux qui le gouvernent depuis toujours. Fidel en faisait partie, Raúl aussi, et Domingo a cru qu'ils le coopteraient s'il se mettait à leur service. Comme ça, la fin venue, nous aurions tous été saufs.

– Mais de qui parles-tu, maman ? Tu dois nous dire qui sont ces gens si tu veux que nous retrouvions Domingo.

– Les familles.

– Mais quelles familles, enfin ?

– Les vieilles familles. Celles qui remontent à Diego Velázquez de Cuéllar. Les Dix Familles.

– Comment es-tu au courant de tout ça, maman ?

– Parce que, quand j'étais enfant, je faisais la lessive chez Ramón Grau et d'autres gens riches de La Havane. Je n'étais que la petite lingère noire et personne ne faisait attention à moi. J'ai vu et entendu beaucoup de choses, à l'époque, et je les ai retenues. Les Dix Familles ont peut-être changé de nom, maintenant, mais ce sont toujours elles qui règnent sur Cuba avec une poigne de fer.

– La Confrérie des chevaliers du Christ, murmura Holliday. Les templiers espagnols ! »

La mère d'Eddie émit une sorte de sifflement tout en agitant ses longs doigts noueux dans un curieux geste cabalistique puis elle fit un rapide signe de croix.

« Ces gens-là n'ont pas le Christ en eux ! s'exclama-t-elle. Ils ne vont à El Templete que pour faire leurs trois tours autour du fromager.

– Un fromager ? L'arbre ? s'enquit Holliday.

– Je t'expliquerai plus tard, promit Eddie en posant une main rassurante sur l'épaule de sa mère, qui semblait sur le point de se trouver mal. Calme-toi, maman, calme-toi… souffla-t-il. C'est ce dont parlait ton ami l'historien, à Toronto, Doc. Le vrai nom de Fidel était Vazquez. Sa famille était originaire de Láncara, en Espagne, dans la province de Galicie. À la frontière hispano-portugaise. Ces gens étaient des marins et des conquistadors.

– C'est vrai, confirma la vieille dame. Ces démons se retrouvaient à El Templete. Domingo comptait sur leur protection. Quel imbécile ! Mais quel imbécile ! »

Elle fondit de nouveau en larmes.

« Que s'est-il passé, au juste, maman ? insista Eddie.

– Je n'en sais rien », répondit la malheureuse en hoquetant.

Pendant que l'oncle Fidelio, toujours indifférent à ce qui se passait, allumait une autre cigarette et soufflait un gros nuage de fumée en direction de l'écran plasma, la mère d'Eddie s'essuya les yeux.

« Domingo m'a seulement dit que si les choses tournaient mal, tu devais aller voir Leonid, reprit-elle.

– Leonid ? demanda Holliday.

– Leonid Maximenko, compléta Eddie. Ça signifie que Domingo est vraiment dans de sales draps. »

6

Leonid Maximenko vivait à Atarés, un quartier déshérité du versant ouest d'une colline basse surmontée d'un fort encore debout qui dominait l'extrémité sud-est du port de La Havane. Le pied du coteau était bordé par le lacis de voies et d'aiguillages de la gare Cristina.

Le quartier était délimité à l'est par l'Avenida de México Cristina, au nord par l'Arroyo Atarés, à l'ouest par l'Avenida Máximo Gómez et au sud par la Calzada Infanta. À l'intérieur de ce quadrilatère, une cinquantaine de pâtés de maisons rarement mentionnés dans les guides touristiques abritaient la population la plus misérable de la ville.

L'immeuble où habitait Maximenko, situé dans la Calle Ferdinanda, au cœur de cette zone, était un *barbacoa* – au sens propre un barbecue –, terme qui désignait des constructions d'un ou deux étages subdivisés par des planchers de bois en mezzanines invisibles de la rue. L'homme occupait un galetas dans les combles du bâtiment très décrépit. On y accédait par un étroit escalier tortueux en passant devant des toilettes communes où des pages de journaux déchirées s'empilaient sur un tabouret près d'une cuvette sans abattant, puis devant un dégagement qui servait de cuisine partagée. Là, autour d'un fourneau de fortune construit en brique et dont la fumée s'évacuait par un tuyau rouillé traversant le plafond grossièrement découpé à la scie, plusieurs femmes préparaient ensemble leur repas au milieu d'une joyeuse marmaille grouillante et vociférante d'enfants déguenillés qui jouaient à cache-cache dans leurs jupes. Dans un angle de la pièce, sur le mince matelas d'un lit-cage, était couché un vieillard portant pour tout vêtement un lange de couleur douteuse.

Ses yeux étaient voilés de blanc par la cataracte et le côté droit de son visage, affaissé, semblait fait de mastic encore mou.

« *Viva la revolución*, commenta Eddie, sarcastique, pendant que Holliday et lui poursuivaient leur ascension.

– Je croyais que Fidel veillait à l'égalité de tous dans sa société idéale, dit Holliday.

– Nous sommes tous égaux, mais certains plus que d'autres.

– D'où viennent ces gens ?

– Mais ils ont toujours été là », soupira le Cubain.

Dans la chambre de Maximenko, le plâtre pourri des murs nus laissait voir les pierres jointoyées au mortier deux cents ans plus tôt pour constituer la carcasse extérieure du bâtiment. Le sol était pavé de petits carreaux en losange fendillés ou ébréchés d'une couleur turquoise défraîchie. L'ameublement se réduisait à quatre éléments : un lit identique à celui de l'étage en dessous ; un canapé sans pieds, complètement défoncé ; une table à jouer en bois sur laquelle étaient posés une bouteille à moitié vide d'*aguardiente* Santero étiquette verte, un verre en plastique laiteux, un paquet de Popular, une pochette d'allumettes et un cendrier en fer-blanc ; un vieux fauteuil en cuir craquelé qui semblait sorti tout droit d'un club de gentlemen de l'époque victorienne. Au fond, une lucarne donnait sur une cour où s'entrecroisaient des fils chargés de linge.

Un sexagénaire corpulent au teint rougeaud d'alcoolique qui devait être Maximenko ronflait dans le fauteuil, bouche ouverte, tête rejetée en arrière. Il était vêtu d'un pantalon de coton crasseux et d'une *guayabera* tout aussi malpropre. Ses pieds sales étaient chaussés de tongs en caoutchouc rose vif d'où émergeaient des orteils aux ongles en deuil qui semblaient durs comme des cornes. Il avait de longs cheveux gris filasse. Cependant, négligé ou pas, il avait des biceps impressionnants, un torse d'hercule et des battoirs qui devaient pouvoir lui servir de casse-noix. Plus jeune, Maximenko avait à l'évidence été un solide gaillard.

« Leonid ! » appela Eddie d'une voix forte.

Aucune réaction.

« Leonid ! » répéta-t-il.

Les paupières du dormeur papillotèrent et le rythme de ses ronflements se modifia légèrement.

« Leonid ! »

Cette fois, Holliday vit la main droite de Maximenko se glisser dans l'espace entre sa grosse cuisse et le bras du fauteuil, d'où elle ressortit armée d'un semi-automatique Tokarev d'un autre âge. L'homme se redressa, racla de façon peu ragoûtante les mucosités qu'il avait dans la gorge et les ravala.

« *Pochemu vy ne mozhete pozvolit' sterym spat' chelovek ?* éructa-t-il.

– Parce que tu ne dors pas, tu cuves, répliqua Eddie, en anglais par égard pour Holliday.

– *Kto poluslepo odin ?* grommela Maximenko.

– C'est mon ami, Leonid, répondit le Cubain pendant que l'expatrié russe allumait une cigarette après avoir ingurgité un demi-verre d'*aguardiente* comme on avale une potion. Et sois poli, exprime-toi en anglais ! »

Maximenko s'éclaircit de nouveau la voix avec un bruit rocailleux.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il, en s'adressant à Holliday.

– Un ami d'Eddie.

– Vous parlez comme un Américain.

– Je suis américain.

– Vous avez fait des guerres, non ? Vous avez l'air d'avoir fait des guerres.

– Quelques-unes.

– Qu'est-ce qui est arrivé à votre œil ?

– L'Afghanistan. »

Holliday s'abstint de mentionner le banal accident de la route à l'origine de la perte de son œil droit, l'entaille sans gravité laissée par la balle qu'il avait reçue à l'aéroport Sheremetyevo de Moscou ayant opportunément accentué l'aspect effrayant de cette première blessure.

Cigarette aux lèvres, Maximenko grimaça un sourire et souleva d'une main sa chemise tout en continuant à tenir de l'autre le Tokarev fermement braqué. Sous la toison grise et broussailleuse qui couvrait sa volumineuse bedaine serpentait une épaisse cicatrice calleuse qui allait du nombril presque jusqu'à l'aisselle.

« Ces putains de moudjahidin avec les missiles Stinger que vous leur donniez ! C'est un débris du Mi-24 où je me trouvais qui m'a fait ça, expliqua le Russe non sans une certaine fierté rigolarde. Un baiseur de chèvres illettré qui abat l'hélicoptère de combat le plus perfectionné du monde, vous vous rendez compte ? Et les talibans s'en servent encore, de vos saloperies de missiles ! »

Il rabaissa sa chemise et posa le pistolet sur la table à côté de la bouteille, comme si le fait d'avoir comparé ses blessures de guerre avec celles de

Holliday avait fait d'eux des copains.

« C'est quoi, votre nom ? demanda-t-il.

– Holliday. Mes amis m'appellent Doc. »

Maximenko hocha la tête d'un air avisé.

« Doc Holliday… Le dentiste tubard et chatouilleux de la gâchette. "Au-delà du far west", 25 octobre 1968. Le meilleur de tous les épisodes de *Star Trek*. Gene Roddenberry, Gene Coon… Surréaliste. Une vraie pièce de Tchekhov. Vous l'avez vu ? »

Cette fois, ce fut Holliday qui sourit.

« Des dizaines de fois, en rediffusion. J'étais au Vietnam quand la saison 3 est sortie.

– Ah ! Le Vietnam ! s'exclama Maximenko, hilare. En 1776, les Américains mènent la guérilla contre l'impérialisme colonial britannique ; et deux cents ans plus tard, ce sont eux les impérialistes qui veulent écraser la guérilla viêt-cong ! Comme quoi, on retient mal ses leçons, vous ne trouvez pas ?

– On dirait bien. »

Il y eut un silence, que le Russe brisa le premier.

« Je suppose que vous n'êtes pas monté jusqu'à ce trou à rats pour qu'on se raconte nos blessures et nos vieilles campagnes. Que voulez-vous à Leonid Maximenko pour venir troubler sa retraite ?

– C'est à propos de Domingo, dit Eddie.

– Domingo est un imbécile, déclara l'expatrié.

– Tu as fait partie de l'antenne du KGB à Cuba jusqu'en 1989 : tu connais du monde, insista Eddie.

– Je leur ai tiré ma révérence. »

Maximenko se versa un nouveau verre d'*aguardiente*, s'en gargarisa bruyamment avant de l'avaler, puis écrasa sa cigarette et en alluma une autre.

« J'ai décroché. J'ai vu les signes avant-coureurs, même si je les ai vus trop tard, reprit-il. Penses-en ce que tu veux, mais je ne suis plus en mesure de t'aider, à présent. Je suis trop vieux. Je n'ai plus aucun contact.

– Que savez-vous des Dix Familles et de la Confrérie des chevaliers du Christ ? demanda Holliday.

– J'en sais suffisamment pour ne pas prononcer leur nom trop fort.

– Leonid, mon frère a disparu. Je dois le retrouver, implora Eddie.

– Oublie Domingo. Oublie qu'il a jamais existé. Crois-moi, ça vaudra mieux pour tout le monde.

– Tu sais bien que je ne peux pas faire ça, Leonid. C'est mon devoir de le retrouver. Tu as travaillé avec lui au ministère de l'Intérieur. Tu as travaillé avec lui à El Cano. Il est impossible que tu ne saches rien.

– El Cano est censé être une base secrète. Comment en as-tu entendu parler ? Tu écoutais aux portes ?

– Je n'étais qu'un gamin, à l'époque. Personne ne faisait attention à moi, mais j'avais quand même des oreilles. D'ailleurs, tout ça est sans importance. L'important, pour moi, c'est mon frère Domingo. Il faut que je le retrouve.

– Je ne peux pas t'aider.

– Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ? » intervint Holliday.

Maximenko lui lança un regard torve puis se tourna de nouveau vers Eddie.

« Tout ce que je sais, c'est que sa dernière fonction au ministère était celle de garde du corps et de chauffeur de Deborah Castro Espin.

– Oh, nom de Dieu ! s'exclama Eddie, l'air horrifié.

– Qui est cette personne ? s'enquit Holliday.

– Je te le dirai plus tard, *compadre*, répondit le Cubain. Tu as toujours ta moto, Leonid ?

– Dans la cour.

– Il faudrait qu'on te l'emprunte.

– Prends-la. Je peux au moins faire ça pour toi », dit Maximenko en tirant de la poche de son pantalon un trousseau de clés qu'il lança à Eddie.

Les deux hommes avaient à peine quitté la chambre qu'il s'était remis à ronfler.

La moto se révéla être une grosse Ural Cossack de l'armée soviétique dotée d'un side-car – une antiquité d'un gris-vert anonyme, encore équipée de son affût pour mitrailleuse MG42 ShKAS et de son support pour le fusil Mosin-Nagant du passager.

« Tu veux vraiment qu'on monte sur ce truc ? demanda Holliday en retenant un éclat de rire.

– Il y en a des centaines dans les rues de La Havane. Des reliques de "l'invasion russe". Il faut bien qu'on ait un moyen de transport et, comme je te l'ai dit, prendre un taxi est risqué.

– On ne va quand même pas garer cette bécane devant l'Hotel Nacional !

– Je connais un serveur, là-bas. Pour vingt dollars, il s'en occupera encore mieux que si c'était sa mère », assura Eddie avec un grand sourire.

Il s'assit sur la selle à gros ressorts, glissa une des clés de Maximenko dans le contact, puis se mit debout sur la pédale de starter et l'actionna d'un

vigoureux coup de talon. Le moteur de huit cents centimètres cubes démarra aussitôt avec un rugissement.

« Allez, grimpe, camarade, je t'emmène faire un tour ! dit-il.

– Je craignais une proposition de ce genre. »

L'élégant bimoteur Piaggio P180 Avanti couleur perle atterrit sur la piste privée à deux kilomètres du lac Carroll, dans l'Illinois, roula un moment puis s'immobilisa. Pendant que les deux propulseurs à hélices Pratt & Whitney baissaient progressivement de régime, la porte à l'arrière du cockpit coulissa, la passerelle se déploya avec un sifflement et un steward en uniforme aida en silence Katherine Sinclair à descendre les marches. Il ouvrit ensuite la portière de la Cadillac Escalade qui attendait sur le tarmac et fit monter la vieille dame frêle dans le véhicule. La grosse voiture noire aux vitres teintées s'éloigna aussitôt, laissant là le jeune homme. Quelques instants plus tard, l'Escalade disparut derrière la sommaire tour de contrôle automatique. Le pilote de l'avion d'affaires rejoignit le steward et tous deux allumèrent une cigarette.

« Saloperie de bonne femme, commenta le second.

– Ce n'est rien de le dire », acquiesça le premier.

Le siège et le centre d'entraînement de l'entreprise de sécurité privée Blackhawk Security Systems se trouvaient à une douzaine de kilomètres de la piste d'atterrissage. Il s'agissait d'un domaine de trois mille hectares presque entièrement désert situé dans les collines au nord de Mount Carroll.

Baptisé Le Camp, le complexe comprenait trois stands de tir en plein air et deux couverts, un parcours de tir réel, trois parcours d'obstacles, un mur d'escalade et quatre reproductions de zones de combat, dont un périmètre urbain dévasté, un bunker souterrain et une butte couronnée de casemates et de nids de mitrailleuses.

Il y avait en outre plusieurs hélisurfaces, un lac artificiel, un circuit d'entraînement à la conduite préventive de dix kilomètres et suffisamment de locaux et d'équipements pour accueillir deux mille cinq cents hommes. Le Camp, entouré d'une double clôture grillagée de trois mètres cinquante surmontée de barbelés à lames de rasoir, était doté de trois cent soixante-deux caméras de surveillance, de générateurs de secours dont certains à énergie solaire, d'une antenne-relais de téléphonie mobile et de son propre système radar.

Des gardes armés patrouillaient nuit et jour à l'intérieur comme à l'extérieur du Camp. Au centre du dispositif, au sommet d'un tertre, s'élevait La Ferme, une sorte de pavillon de chasse massif de trois étages bâti en pierre et en rondins. L'édifice renfermait des bureaux ainsi que des chambres pour les cadres de la Division Nord, des salles de conférences, une vaste cuisine de restauration collective et, en sous-sol, un poste de commandement en liaison satellite directe avec tous les théâtres d'opérations sur lesquels était engagé Blackhawk, où que ce soit sur la planète.

Les bureaux du général de division Atwood Swann et de son second, le colonel Paul Axeworthy, éclairés par des fenêtres panoramiques donnant sur le lac et la forêt au-delà, occupaient une partie du dernier étage.

Swann et Axeworthy accueillirent Katherine Sinclair dans la grande salle de conférences qui séparait leurs deux bureaux. Au milieu de la pièce trônait une immense table en arc de cercle dont le plateau de granit noir, poli et luisant comme un miroir, était gravé en son centre de l'emblème de la compagnie : un faucon menaçant. La table, comme le camp dans son ensemble, avait été achetée avec l'argent versé par le ministère de la Défense, le plus gros client de Blackhawk, et celui que Katherine Sinclair obtenait grâce à un lobbying forcené dans les allées du pouvoir, à Washington.

Après s'être assise à la place d'honneur entre Swann à sa droite et Axeworthy à sa gauche, la vieille femme sortit une chemise en carton rouge de la serviette en cuir d'autruche qu'elle portait et la posa devant elle.

« Expliquez-moi où vous en êtes de l'opération Cuba Libre », ordonna-t-elle.

Swann adressa un signe de tête à Axeworthy. Celui-ci se leva pour aller jusqu'à un immense écran plat couvrant la presque totalité d'un des murs et en frappa la surface d'un doigt artistement manucuré. Une carte en relief de Cuba apparut aussitôt. Il répéta son geste et la partie centrale de la carte s'agrandit, montrant la région montagneuse coupée de vallées abruptes qui occupait le milieu de l'île.

« Ce que vous voyez là est le massif de l'Escambray, indiqua-t-il. Pendant la "révolution dans la révolution", peu après la prise du pouvoir par Castro, c'est là que se réfugièrent les partisans de Batista, les grands criminels et tous ceux qui souhaitaient en découdre avec El Comandante. Il fallut à Castro pas loin de trois années pour éliminer tous ces gens, y compris les quatre-vingt-cinq agents de la CIA qui les conseillaient. En 1961, il aurait été bien plus

judicieux de débarquer là plutôt que dans les marécages de la baie des Cochons…

– Si j'étais venue pour une leçon d'histoire, je l'aurais précisé, dit Katherine Sinclair en coupant la parole au colonel. Venez-en au fait. »

Axeworthy s'éclaircit la voix avant de poursuivre :

« Nous avons utilisé l'ancienne piste construite par la CIA pour faire atterrir les Tucano. Quatre sont d'ores et déjà sur place. Dans deux semaines, les quatre autres les auront rejoints avec tout le matériel.

– Je croyais que les gardes-côtes cubains disposaient d'une bonne couverture radar.

– C'est le cas, intervint Swann. Mais ils ferment les yeux au moment des arrivages aériens de cocaïne colombienne, et nous sommes bien informés des dates de ces vols, qui sont généralement effectués par des Beechcraft King Air ou autres avions de transport de taille moyenne. À supposer qu'ils apparaissent sur les écrans radar, nos Tucano en provenance de la base de l'île de la Navasse ont une signature qui les apparente à des chalutiers.

– Où se trouve l'île de la Navasse ? Je n'en ai jamais entendu parler.

– C'est un atoll minuscule entre la Jamaïque et Haïti, à environ deux cents kilomètres de Cuba.

– À qui appartient-il ?

– À nous, répondit Swann avec un sourire. Aux termes de la loi de 1890 sur l'exploitation des îles à guano. C'est un îlot inhabité de trois kilomètres de long, plat et couvert de broussailles, avec un phare désaffecté et un unique palmier. L'endroit idéal. Nous avons brûlé quelques buissons pour dégager une piste d'envol, constitué une réserve de carburants camouflée et le tour était joué. Le ministère de l'Intérieur ne saura jamais que nous avons occupé les lieux.

– Huit appareils seront-ils suffisants ? Ce ne sont pas des chasseurs à réaction et vous allez avoir affaire à l'intégralité de l'aviation militaire cubaine.

– L'armée castriste fait penser à celle de l'Union soviétique avant la chute : elle fait illusion. Les Cubains ont tout l'armement qu'il faut, mais rien ne fonctionne. Cela vaut aussi pour leurs forces aériennes », répondit Axeworthy.

Il toucha l'écran en trois endroits différents, faisant surgir des symboles représentant des avions.

« Il ne leur reste plus que trois bases en état, reprit-il. Il y a Holguín, conçue à l'origine pour parer d'éventuelles attaques venues de Guantánamo, mais

utilisée à présent presque exclusivement par les civils, San Antonio de los Baños, au sud-ouest de La Havane, et Playa Baracoa, à La Havane même. Les images satellites récentes, et celles transmises par les drones, montrent sept aéronefs de transport et cinq hélicoptères à Playa Baracoa. Elles montrent également la présence de onze Mig à San Antonio de los Baños, dont six seulement semblent opérationnels. À San Antonio de los Baños, les parkings réservés aux Mig sont envahis par l'herbe, et je doute que les Cubains disposent d'une quantité suffisante de pièces de rechange, ou même de carburant, pour effectuer plus d'une ou deux sorties par mois. De nouveaux hangars ont été construits, tant à Playa Baracoa qu'à Los Baños. Nous pensons qu'ils servent à désassembler des chasseurs pour remonter sur d'autres les pièces encore récupérables.

– Combien d'avions ont-ils officiellement ?

– Cent trente-quatre, en principe. La plupart d'entre eux étant des appareils d'entraînement, des transports et des avions réservés aux VIP. Au total, ils possèdent sept hélicoptères d'attaque et six Mig-29, un modèle des années 1970 à faible rayon d'action. Et je pense que nous pouvons diviser cette liste au moins par deux. En tout et pour tout, je doute qu'ils aient plus d'une douzaine de chasseurs prêts à prendre l'air. La plupart d'entre eux sont des Mig-21 des années 1950. On peut supposer que les hélicoptères et les transports sont à usage interne, pour mater une éventuelle insurrection contre Raúl et son frère. Avec ça, ils ne pourraient même pas lancer une attaque contre l'île de la Tortue, et encore moins *a fortiori* contre le territoire des États-Unis.

– Et les Tucano ?

– Chacun est armé de quatre missiles air-sol Hellfire. Six Tucano pourraient détruire tous les Mig de Los Baños à huit kilomètres de distance.

– Qu'en est-il de la surveillance côtière de la marine ?

– Elle est pratiquement inexistante, madame. La plupart des patrouilleurs sont à la casse sur la vieille base navale de Cienfuegos. Les Cubains possédaient quelques vedettes de type Osa équipées de missiles Styx, mais ils en ont ôté les plates-formes de tir pour les mettre sur des lanceurs mobiles terrestres. Il ne leur reste qu'une douzaine de patrouilleurs de classe Zhuk armés de mitrailleuses classiques et quelques vedettes lance-torpilles soviétiques P6 encore plus anciennes avec des canons antiaériens à l'avant et à l'arrière. Mais ils n'ont plus de torpilles et leurs systèmes radar sont complètement périmés. Inutilisables au combat. Les gardes-côtes ne servent

plus qu'à transporter clandestinement des gens au Mexique pour une somme rondelette. Quant aux Zhuk, ils vont régulièrement prendre livraison des cargaisons qu'apportent les *go fast* à la limite des eaux territoriales colombiennes au large de Puerto Bolívar. La majeure partie de l'argent généré par ces trafics, une fois déduite la taxe prélevée par Raúl et Fidel, va dans la poche du contre-amiral Carlos Alfonso Duque Ramos, dont la fille n'est autre que l'épouse du garde du corps de Raúl Castro. »

Axeworthy frappa de nouveau l'écran, sur lequel se matérialisa le portrait photographique d'un séduisant quadragénaire.

« Et cette information est censée être d'un quelconque intérêt pour moi ?

– Cet homme est le commandant Raúl Alejandro Rodriguez Castro, le petit-fils de Raúl et le petit-neveu de Fidel. C'est comme un remake cubain de *Gotti*, sans John Travolta dans le rôle du parrain.

– Et l'armée de terre ? demanda Katherine Sinclair, ignorant le commentaire.

– Une plaisanterie, elle aussi. Elle est forte de trente-huit mille hommes et femmes tous grades confondus, mais la moitié d'entre eux sont employés comme serveurs ou gens de maison par le GAESA, le Grupo de Administración Empresarial SA, la holding contrôlée par le ministère de la Défense. Depuis la mort de Julio Regueiro, le ministre de la Défense, en 2011, le GAESA est présidé par le commandant Luis Alberto Rodriguez López-Callejas, qui se trouve être le mari de Deborah Castro Espin, la fille aînée de Raúl Castro. Bref, une mafia militaire entièrement verrouillée par la famille Castro. »

Katherine Sinclair se laissa aller contre le dossier de son coûteux fauteuil de PDG en cuir, un mince sourire aux lèvres. Pour la première fois depuis le début de l'entretien, elle semblait impressionnée.

« Ça alors, ce n'est pas banal ! » murmura-t-elle.

7

Le docteur Eugenio Selman-Housein Sosa était terrifié. Sa tension atteignait des sommets, son cœur battait à au moins cent trente pulsations par minute et sa respiration n'était plus qu'un halètement douloureux. S'il n'y prenait pas garde, il allait faire un arrêt cardiaque et tomber raide mort sur les marches de l'hôtel Shelbourne de Dublin.

En tant que doyen de la Société cubaine de cardiologie, il était bien placé pour savoir que cette éventualité n'avait rien d'improbable et qu'une fibrillation ventriculaire à soixante-dix-sept ans risquait fort d'être la dernière.

Il jura intérieurement. Si seulement il avait pris les deux jours nécessaires pour se faire implanter un défibrillateur automatique au Lindenhofspital de Berne, quand il s'y trouvait pour un séminaire, deux ans plus tôt, il n'en serait pas là. Et il n'en serait pas là non plus s'il n'avait pas eu la mauvaise idée de revenir à pied du campus de Trinity College.

Il fit un gros effort sur lui-même et salua d'un hochement de tête le chasseur en haut-de-forme et livrée rouge. Il pénétra dans le hall et se força à gravir l'escalier qui menait à la réception sans s'appuyer à la double rampe de bois ancienne. Après avoir réclamé sa clé, il s'engouffra dans un des ascenseurs d'époque rénovés, où il patienta pendant que le liftier en gants blancs le conduisait au dernier étage.

Lorsqu'il ouvrit enfin la porte de sa suite à chambre unique, il suffoquait. Il s'assit aussitôt dans un des fauteuils club capitonnés du salon et prit sa trousse de médecin qu'il posa sur ses genoux. Il en sortit son flacon de bêtabloquant bisoprolol 10 mg, avala un comprimé, puis, à demi allongé dans son siège, paupières closes, il attendit que son taux d'adrénaline baisse tout en

mesurant de loin en loin sa tension avec son appareil à pile. Il était porteur du secret le plus terrifiant qu'un homme ait jamais connu, et cela le détruisait littéralement de l'intérieur.

Une fois son pouls redescendu à un rythme plus acceptable de quatre-vingts pulsations à la minute, ce qui demanda près d'une heure, il appela le Horseshoe Bar pour commander une bouteille de rhum vieux Pyrat Cask. Quand on la lui eut montée, il versa dans un verre à whisky trois doigts du coûteux alcool, qu'il but lentement. Puis il se resservit et décrocha le téléphone. Il fallait en finir. Garder plus longtemps pour lui le terrible secret revenait à signer son arrêt de mort, et pas seulement par fibrillation ventriculaire : le Borgne pouvait tout aussi bien lui régler son compte avec deux balles de son célèbre automatique chinois plaqué argent. Une voix féminine nasillarde à l'accent indubitablement londonien répondit au bout de deux sonneries.

« Ambassade de Grande-Bretagne. Quel poste demandez-vous ? »

William Copeland Black suivit le couloir moquetté au rez-de-chaussée de l'ambassade de Grande-Bretagne, située dans Merrion Road, à Ballsbridge, le quartier de Dublin qui abritait presque toutes les représentations étrangères en Irlande. Il entra dans le cabinet réservé à l'attaché culturel. Le petit local, encombré de deux bureaux, prenait le jour par une minuscule fenêtre donnant sur une cour discrète, dernier endroit de l'édifice où il était encore permis de fumer. La seule autre personne présente dans la pièce était Anabel Bonet, prétendument détachée par Londres de la brigade de lutte contre les trafics de biens culturels pour aider à juguler l'épidémie de vols d'œuvres d'art que subissait l'Irlande depuis quelques années.

En vérité, Anabel Bonet n'avait jamais mis les pieds dans l'enceinte de New Scotland Yard et elle tenait son maigre bagage artistique d'un cours de première année qu'elle avait suivi à Cambridge. Quant à William Copeland Black, il n'était pas plus attaché culturel qu'Anabel Bonet n'était policière, comme le savaient tous les employés de la chancellerie, jusques et y compris Eva Burden, la standardiste. Tous deux étaient des agents du MI6 chargés de détecter d'éventuelles actions terroristes visant la Grande-Bretagne à partir de la République d'Irlande.

Black prit place derrière son bureau. Il ouvrit le tiroir central, considéra un instant le paquet jaune de cigarettes Sweet Afton qui s'y trouvait, puis le referma et regarda Anabel.

« Je viens de recevoir un coup de téléphone des plus curieux, déclara-t-il.

– Pas dans ce bureau, toujours, répliqua Anabel.

– Non, l'appel m'a été transféré sur mon portable par le standard pendant que je revenais ici.

– Après une très longue pause déjeuner, si je puis me permettre… remarqua la jeune femme.

– C'est vrai. Je suis allé à la librairie Dubray, dans Grafton Street, écouter ce fameux écrivain.

– Quel écrivain ?

– Simon Toyne, celui qui a une drôle de coupe de cheveux. Il est assez intéressant…

– Le coup de téléphone ?

– Ah, oui. Un certain docteur Eugenio Selman-Housein Sosa, qui séjourne au Shelbourne. Il désire "passer à l'Ouest", comme au bon temps de la guerre froide, vous vous rendez compte ? Je croyais ce genre de chose passé de mode depuis longtemps.

– Et qui est cet Eugenio Selman Machin-Chose, au juste ?

– Le médecin personnel de Fidel Castro.

– Oh, putain ! Qu'est-ce qu'il fabrique à Dublin, ce type ?

– Il est cardiologue. Il y a un grand congrès au Trinity College cette semaine.

– Et il veut faire défection ?

– À ce qu'il prétend.

– Dans ce cas, dites-lui de sauter dans un taxi.

– Il est sous surveillance. C'est du moins ce qu'il affirme.

– Et vous croyez que c'est vrai ?

– Ce n'est pas impossible. La DGI cubaine a le bras long, et il s'agit d'un VIP.

– Vous ne pouvez pas prendre ce genre d'affaire sous votre bonnet.

– J'en suis conscient. Le bonhomme n'est là que jusqu'à vendredi. Ça me laisse trois jours. Il va falloir que je me transporte jusqu'au Saint des saints dès ce soir.

– Je vous souhaite bien du plaisir, dit Anabel avec un sourire en coin.

– Je devrais pouvoir prendre l'avion du ministère. À quoi bon voyager avec la populace sur Ryanair ou je ne sais quelle autre compagnie infâme.

– À quoi bon, en effet », acquiesça Anabel d'un air grave avant d'éclater de rire.

À 19 heures, Black monta dans le jet BAe 125 qui s'apprêtait à décoller et s'installa dans un des six sièges en cuir crème à haut dossier que comptait l'étroite cabine. Il était le seul passager à bord et n'avait pour compagne que la valise diplomatique. Il se sentait un peu ridicule, mais, étant donné les circonstances, il ne pouvait pas se permettre de perdre du temps. Si les intentions affichées par Selman-Housein étaient vraiment sincères, cela signifiait que quelque chose d'important se préparait. À l'instar des métastases pulmonaires et hépatiques supposées du Vénézuélien Hugo Chavez, l'idée que l'un des deux vieux frères Castro puisse être sur le point de quitter cette vallée de larmes était de nature à précipiter un coup d'État ou une révolution. Or, le chaos mondial était déjà bien suffisant sans qu'il soit besoin d'y ajouter un cyclone politique dans les Caraïbes.

Un steward de la RAF en veste blanche émergea de la partie avant de l'appareil pour lui proposer du café et des biscuits, qu'il accepta. L'homme disparut ensuite comme il était venu, le laissant se restaurer. Son en-cas avalé, Black mit la lumière en veilleuse et, assis dans la pénombre, il contempla la nuit à travers le hublot. Douze mille mètres sous les ailes, le canal Saint-Georges déroulait sa surface lisse et noire. Black sourit. Un jour, Morris Black, son père, lui avait raconté comment il avait traversé ce même bras de mer à la recherche d'un tueur déterminé à assassiner le roi et la reine.

Morris Black avait conçu une certaine fierté teintée d'ironie d'être le seul inspecteur juif de Scotland Yard, tout en sachant parfaitement que ses origines lui interdiraient à tout jamais de continuer à gravir les échelons de la hiérarchie. C'était peut-être grâce à cet ostracisme, en revanche, qu'il était devenu le plus éminent enquêteur dans l'histoire de l'institution policière et qu'il s'était vu confier les affaires les plus difficiles. À l'occasion de l'une d'entre elles, menée pendant la Seconde Guerre mondiale et dont il avait emporté les secrets dans sa tombe, il s'était trouvé mêlé aux intrigues des services de renseignement, ce qui l'avait conduit dans un premier temps à être recruté par le Special Operations Executive, puis par le MI6, où il avait achevé sa carrière. Jeune encore, mais déjà veuf, il avait rencontré celle qui devint bientôt sa femme et la mère de William, Katherine Sanderson Copeland, membre de l'OSS américain en poste à Londres sous le commandement de Wild Bill Donovan, puis, après-guerre, agent de la CIA sous les ordres successifs de Hillenkoetter, Bedell Smith, John Foster Dulles et John McCone.

William, qui adorait ses parents, avait été anéanti quand l'un et l'autre étaient décédés à quelques mois d'intervalle alors qu'il approchait la

quarantaine, mais ils l'avaient laissé riche d'un amour indéfectible pour les États-Unis aussi bien que pour l'Angleterre, d'une solide formation universitaire à Oxford, de la double nationalité et d'un parrainage lui donnant accès aux hautes sphères du renseignement des deux pays. Pour toutes ces raisons, il avait exercé pendant les dix dernières années à Washington les fonctions d'agent de liaison entre le MI6 et la CIA. L'Irlande n'était qu'un intermède, il le savait. Il connaissait trop de monde au sein de l'agence pour faire de vieux os à Dublin, où les activités d'espionnage étaient au point mort depuis longtemps. Il lui tardait de regagner l'Amérique. Son ex-épouse, Chelsea, vivait à Anacortes, dans l'État de Washington, où elle œuvrait avec un certain succès en vue de son troisième mariage, mais il était au moins parvenu à la convaincre d'inscrire leur fils adolescent, Gabe, à l'École britannique de Georgetown, dans la capitale. Ainsi, s'il était de nouveau nommé aux États-Unis, il pourrait voir Gabe le week-end. L'adage selon lequel les espions feraient mieux de ne pas fonder de famille avait du vrai : il était évident que son couple s'était fracassé sur les écueils du devoir de réserve auquel il était tenu en tant qu'agent secret. Mais, tout bien considéré, le jeu en avait valu la chandelle, puisque Gabe était né. Il priait seulement pour que son rejeton n'embrasse pas la même profession que lui : une carrière de chaudronnier ou de réparateur d'électroménager lui semblait un bien meilleur choix.

Quand le jet eut atterri à Northolt, un messager du ministère en Range Rover blindée prit livraison de la valise diplomatique et Black embarqua dans l'hélicoptère Augusta Westland qui l'attendait pour le transporter à l'héliport de Londres, sur les berges de la Tamise. De là, une vedette Targa 31 de la brigade fluviale le conduisit en quelques instants devant le portail sécurisé de l'espèce de pyramide à degrés qui abritait le quartier général du MI6.

Trois heures après avoir quitté l'ambassade, à Dublin, il était assis dans le vaste bureau de sir John Sawyers, le directeur du Secret Intelligence Service, un fringant quinquagénaire d'un mètre quatre-vingt-dix aux allures de James Bond version Pierce Brosnan avec coupe de cheveux à cent dollars, regard bleu-vert, visage carré, menton volontaire et costume sur mesure en provenance de l'un des meilleurs tailleurs de Savile Row. Également présent dans la pièce se trouvait James Wormold, le chef bedonnant, grisonnant et quelque peu négligé du service Caraïbes, un vieux de la vieille qui avait fini par obtenir son poste à l'usure.

Sawyers avait fréquenté l'université de Nottingham, celle de St Andrews, en Écosse, et Harvard. Son accent, bien que clairement aristocratique, n'allait pas

jusqu'à la condescendance. Sa femme, Shelley, lui avait donné trois enfants, dont Connie, leur fille de vingt-trois ans, qui avait défrayé la chronique sur Facebook en posant devant l'arbre de Noël familial armée d'une Kalachnikov plaquée or.

Black ne s'était pas attendu à ce que le coup de téléphone qu'il avait passé à la section Caraïbes dans l'après-midi soit pris suffisamment au sérieux pour lui valoir un entretien avec Sawyers en personne, mais le fait était là.

« Avez-vous vérifié que l'individu en question est bien le docteur Eugenio Selman-Housein Sosa ? demanda Wormold d'un ton professoral.

– Oui, monsieur, acquiesça Black. J'ai appelé le Shelbourne. Il y est effectivement descendu. Il est également inscrit comme participant au congrès de cardiologie. Par précaution, j'ai envoyé quelqu'un à l'hôtel avec une photo de lui tirée de nos archives et le réceptionniste l'a formellement reconnu.

– Pourquoi pensez-vous qu'il souhaite faire défection ? s'enquit Sawyers, flegmatique.

– À mon avis, monsieur, il craint de subir le sort du lampiste et d'être tenu pour responsable si Castro est mourant. À Cuba, cela se traduit par une balle dans la tête, un accident d'avion ou un infarctus foudroyant.

– Votre avis, monsieur Wormold ?

– C'est tout à fait plausible. »

Sawyers se cala dans son coûteux fauteuil en cuir et contempla un instant le tableau de George Stubbs accroché en face de lui – *Juments et poulains dans un paysage*. L'un des petits à-côtés agréables du poste qu'il occupait était la possibilité de choisir les œuvres dont on souhaitait décorer son bureau.

« Avons-nous vraiment besoin de lui ? dit-il enfin.

– Je vous demande pardon ? s'exclama Wormold, l'air abasourdi.

– Avons-nous vraiment besoin de lui ? répéta le directeur. S'il n'a rien d'autre à nous offrir que des renseignements médicaux sur Castro, nous pouvons nous en passer. Tout le monde sait que Fidel est malade. Il a un cancer et a failli mourir d'une diverticulite. Et en plus d'être fragile, il souffre vraisemblablement d'une forme de démence sénile.

– N'oublions quand même pas que sa mère avait quelque chose comme cent trois ans quand elle est décédée, objecta Wormold d'un air pincé. Il est capable de vivre encore une éternité.

– Sa mère n'est pas morte à cent ans, mais à soixante à peine, rectifia Black. Et son père à quatre-vingts. La longévité des membres de la famille Castro n'est qu'un mythe.

– Bref, que suggérez-vous, messieurs ? reprit Sawyers, vaguement sarcastique.

– Appelons les Petits Frères pour leur faire part de notre trouvaille, répondit aussitôt Black. Elle les intéresse sûrement davantage que nous. »

Les Petits Frères était le nom de code utilisé par les agents pour désigner les Américains au cours de la Seconde Guerre mondiale, les Grands Frères étant les Anglais.

« L'idée me plaît bien, dit Sawyers. Recueillons ce Cubain, s'il veut faire défection. Ensuite, nous l'enverrons à Washington pour interrogatoire… Vous l'accompagnerez, bien entendu, pour vous assurer que tout se passe de façon transparente.

– Ne pensez-vous pas, intervint Wormold, qu'en tant que responsable du service Caraïbes, je devrais…

– Non, Wormold, je ne le pense pas, trancha Sawyers. Mettez les détails au point, Black. Je m'occupe de passer les coups de fil nécessaires à Langley. »

8

El Templete se trouve près du port de La Havane, sur l'avenue Carlos-Manuel-Céspedes, parfois appelée avenue du Port. L'édifice, reconstruit en 1828 dans le style néoclassique, s'élève non loin du Palacio de los Capitanes Generales, aujourd'hui musée municipal de la ville, et du Santa Isabel, le plus grandiose des vieux hôtels de La Havane, demeure des comtes de Santovenia au XVIIIe siècle.

Ceint d'une grille en fer forgé, le bâtiment donne sur la Plaza de Armas, une place conçue pour le rassemblement et la revue des troupes à l'époque où Don Diego Velázquez fonda la colonie de San Cristóbal de la Habana, au XVIe siècle.

La frise sculptée qui souligne le simple toit en pignon du monument est décorée de mystérieux symboles représentant des crânes, des croix et des cercles imbriqués généralement associés à la sainte Trinité. L'une de ces figures, placée au centre du bandeau et à l'aplomb des lourdes portes de bronze, montre quatre triangles opposés par une de leurs pointes, soit une croix des Templiers composée de quatre parties distinctes.

Les détails de la frise sont recouverts de moisissures, de crasse due à la pollution urbaine et d'une couche de lichens accumulés depuis deux cents ans. Sur le côté de l'ouvrage, à l'endroit même où fut célébrée, le 16 novembre 1519, la naissance de la ville de San Cristóbal, se dresse un superbe fromager au feuillage fourni. Les gens du cru vouent un véritable culte à cet arbre, auquel ils attribuent des pouvoirs magiques. Chaque année, le 16 novembre, les habitants de La Havane et de tout le pays forment une file d'attente devant lui dans l'espoir d'en faire trois fois le tour et de déposer des

offrandes entre ses énormes racines noueuses. Pour les Amérindiens présents sur l'île bien avant l'arrivée de Colomb, le fromager était l'arbre mère, un dieu capable de résoudre tous leurs problèmes et de guérir toutes leurs blessures.

Eddie fit monter la vieille moto sur le trottoir et coupa le moteur. Sur la gauche courait la grille basse qui entourait la Plaza de Armas, noyée sous la végétation. Sur la droite, de l'autre côté de la rue, Holliday vit la modeste silhouette d'El Templete, plus proche par sa taille d'un mausolée que d'un temple, mais enclos d'une grille bien plus haute que celle du square. Entre cette clôture et le monument proprement dit, un grand arbre au tronc massif étalait ses branches en un large parapluie protecteur : sans doute le fameux fromager diabolique dont avait parlé la mère d'Eddie. Il y avait également, au bord de l'allée menant à la porte du bâtiment, une sorte de kiosque qui devait être une billetterie.

Quelques touristes circulaient à l'intérieur des grilles, certains prenant des photos du bel arbre tandis que d'autres faisaient le tour du petit édifice dépourvu de fenêtres. De l'autre côté du square, des gens entraient et sortaient du musée municipal ou s'arrêtaient pour lire le menu du restaurant que comprenait l'établissement. La plupart de ces derniers s'éloignaient en secouant la tête, mais quelques-uns se laissaient tenter.

Juste devant la moto, à l'abri d'un parasol, une femme noire très âgée, très maigre et vêtue d'une robe imprimée informe aux motifs délavés fumait un cigarillo assise sur un tabouret rembourré derrière une table à jouer branlante. Son visage n'était que rides. Sa peau se tendait comme un vieux parchemin racorni sur ses bras squelettiques et ses pieds nus. Sur la table étaient posés une glacière, un paquet de cartes de grande taille, quelques colifichets argentés et plusieurs colliers étranges faits de lanières en cuir auxquelles étaient attachés de petits sacs en tissu.

« Qui est cette dame ? demanda Holliday.

– Mama Oya, répondit Eddie.

– Elle n'a pas un vrai nom ?

– Si elle en a eu un, elle-même l'a oublié. »

Ils s'approchèrent d'elle. À son grand étonnement, Holliday vit des bouteilles de Coca-Cola ancien modèle de dix-sept centilitres couchées sur un lit de glace pilée au fond de la glacière ouverte.

« *Hekua hey Yansa*, dit Eddie en s'inclinant légèrement.

– *Hekua hey* toi-même, Eddie Cabrera, toi qu'on appelait El Vampiro quand tu étais enfant, répondit Mama Oya dans un anglais presque parfait.

– El Vampiro ? répéta Holliday.

– Ne fais pas attention, Doc. Ce n'est pas important », assura le Cubain.

La vieillarde eut un petit ricanement et regarda Holliday. Elle avait des yeux d'un bleu limpide qui auraient pu être ceux d'une jeune fille.

« On le nommait ainsi parce qu'il se promenait tout nu la nuit dans les rues de la vieille ville, quand il était petit, expliqua-t-elle en souriant sans ôter son cigare de sa bouche. Tu viens me voir au sujet de ton frère, celui qui a les cheveux blancs, ajouta-t-elle à l'adresse d'Eddie.

– Comment savez-vous ça ?

– Mama Oya sait tout. Et je sais aussi que ton ami est américain et qu'il a été soldat.

– Canadien, corrigea Holliday.

– Ne mentez pas à Mama Oya, gringo ! répliqua-t-elle d'un ton abrupt. Vous êtes américain, vous avez été militaire et ensuite vous avez donné des cours à des militaires. Vous détestiez votre père, mais vous aimez encore votre femme, même si elle n'est plus là depuis des années. »

Le souffle coupé, Holliday recula d'un pas comme sous l'effet d'un choc. Il était impossible que la créature décharnée qu'il avait devant lui soit au courant de tant de choses le concernant ! À moins qu'Eddie… Il adressa un regard interrogateur à son ami, mais celui-ci secoua lentement la tête.

« Je sais tout cela, poursuivit Mama Oya, comme je sais aussi qu'Eddie a traversé l'océan pour rechercher son frère Domingo et apaiser la douleur de sa mère. Je sais tout cela. Parce que Mama Oya reste assise là et elle voit bien des choses.

– Avez-vous vu Domingo ? demanda Eddie.

– Je l'ai vu accompagner en voiture la fille de Raúl, celle qui est mariée avec Espin. Ils sont venus ici plus d'une fois pour leurs réunions nocturnes.

– Qui d'autre venait, Mama ?

– Luis Alberto Rodriguez López-Callejas, Luis Perez Rospide, le lieutenant-colonel Rojas…

– L'homme qui dirige la société Tecnotex, précisa Eddie. Ils importent toutes sortes de matériel high-tech, ordinateurs, téléphones satellites… À l'usage exclusif des dirigeants, bien sûr. Quelqu'un d'autre, Mama ?

– Jesús Bermúdez Cutiño.

– Le chef du renseignement militaire.

– Juan Almeida Bosque.

– Celui-là, il supervise toutes les transactions immobilières et construit des hôtels réservés aux étrangers.

– Le colonel Brito.

– Le patron d'Aerogaviota. Sa compagnie possède sa propre flotte d'hélicoptères stationnée sur la base aérienne de Baracoa. Le personnel est intégralement composé de militaires. Les hélicos sont censés être destinés aux touristes et aux hommes d'affaires qui veulent les louer, mais en réalité ils sont là pour servir d'appui aérien en cas d'insurrection.

– Il y a aussi Ramiro Valdés, dit Mama Oya, l'air sombre. Un démon, assurément.

– Le ministre de l'Informatique et des Télécommunications. Il est aussi ministre de l'Agriculture et de l'Intérieur, et donc chef de la police secrète. Ce type, c'est Adolf Hitler. Une fois, il est allé à Caracas pour une conférence, et une blague a couru à La Havane comme quoi il était allé là-bas pour aider les Vénézuéliens à réparer leur chaise électrique. C'est un tueur sadique, *amigo*. Très dangereux.

– Étiez-vous là la nuit où le frère d'Eddie a disparu ? s'enquit Holliday.

– Achetez quelque chose à Mama Oya et je vous répondrai peut-être. »

Holliday sortit de son portefeuille un billet de vingt dollars et le posa sur la table avant de prendre dans la glacière une bouteille de Coca-Cola embuée, qu'il ouvrit à l'aide d'un décapsuleur suspendu par une ficelle à la paroi du caisson. Il eut la surprise en avalant une première gorgée de retrouver exactement le goût du Coca qu'il achetait enfant pour cinq cents à l'épicerie de Pop Mercier, près de chez son oncle Henry, à Fredonia, dans l'État de New York. On glissait un nickel dans la fente du distributeur, puis on suivait le cheminement de la bouteille à travers un labyrinthe de tubes métalliques jusqu'à ce que la machine la libère enfin, ruisselante d'eau réfrigérée et merveilleusement fraîche dans la chaleur de l'été.

« Vous reconnaissez le goût, n'est-ce pas ? commenta Mama Oya. C'est que les Mexicains y mettent encore du sucre, et non du sirop de maïs.

– Vraiment ? » répondit Holliday, s'efforçant de ne pas perdre tous ses moyens face à cette petite vieille malingre qui semblait lire à livre ouvert dans son esprit.

Il but une nouvelle fois. Mama Oya avait raison. Le goût était plus léger et sucré que celui du truc visqueux qu'on achetait à présent en boîtes métalliques. Il eut l'impression de faire un grand saut dans le passé.

« Oui, vraiment, dit-elle en souriant. Et pour ce qui est de Domingo, oui, j'étais là le soir où il a disparu.

– Il vous a parlé ? demanda Eddie.

– Oui.

– Vous étiez encore là en pleine nuit ?

– La Plaza de Armas est ma maison, gringo. Je n'en ai pas d'autre. Domingo connaît l'endroit où je m'abandonne à mes contemplations.

– Que vous a-t-il dit ? »

Elle prit la première carte du paquet et la retourna sur la table. C'était une carte de tarot, mais différente de celles que Holliday connaissait. On y voyait un homme en train de danser, des crânes suspendus à sa ceinture, une machette dans une main, une tête coupée dans l'autre. Il avait le visage du diable. Les couleurs dominantes étaient le vert et le noir. Le chiffre 7 ainsi que le nom Ogun étaient imprimés à l'encre noire et en caractères gras au-dessus du personnage.

« *Ogún oko dara obaniché aguanile ichegún iré*, siffla Mama Oya. Il m'a expliqué que si Eddie venait, je devais lui dire qu'il était parti pour la Vallée de la mort. »

Certes, le fait d'avoir une oreillette Bluetooth vissée dans le conduit auditif vous donnait un faux air un peu ridicule de M. Spock dans les anciens épisodes de *Star Trek*, mais cela présentait quantité d'avantages pour l'agent de renseignement moyen qui, grâce à ce système, pouvait rester en contact avec tous les membres de son équipe de surveillance sans faire figure de parfait crétin qui parle tout seul dans la rue. Assis sur un tabouret de bar de l'Insomnia Coffee-Shop, dans Grafton Street, William Copeland Black observait Fusilier's Arch – l'arche des Fusiliers –, l'accès principal au parc St Stephen's Green. Malgré le temps gris et la menace de pluie, de nombreux passants circulaient encore sur la promenade devant la vitrine du café.

Black guettait l'arrivée du docteur Eugenio Selman-Housein, médecin personnel de Fidel. Après avoir fait du shopping tout l'après-midi dans Grafton Street, celui-ci était censé entrer dans le parc par Fusilier's Arch pour regagner l'hôtel Shelbourne. Il avait déjà vingt minutes de retard. Sans être véritablement inquiet, Black commençait à ressentir la tension familière dans la nuque annonciatrice d'une complication.

« Quelque chose à signaler ? » dit-il.

Son oreillette lui transmit une série de clics en réponse : un clic pour non, deux pour oui. Où était donc le médecin ?

Et soudain il le vit passer juste devant la vitrine du café, puis s'arrêter au carrefour de Grafton Street et King Street pour attendre que le feu devienne rouge. Il tenait un sac plastique de chaque main et semblait franchement fébrile. Maigre et abominablement mal fagoté, il portait un cardigan vert de chez Marks & Spencer, un pantalon gris et des chaussures marron. Des lunettes cerclées d'acier lui donnaient l'air d'une chouette. Après avoir traversé King Street en direction du centre commercial qui fait le coin avec l'avenue bordant St Stephen's Green, il traversa celle-ci et franchit l'arche pour pénétrer dans le parc.

« Je le vois, annonça Black. Il est dans le parc. Il a deux sacs en plastique, un noir et or de chez Zara et un rouge et blanc de chez H & M.

– Ici Trois. Je le vois », fit une voix dans l'oreillette.

Black se mit à compter mentalement les secondes. Ce fut à la quarante-cinquième qu'un trentenaire en veste de cuir et T-shirt Gucci vert clair passa sous l'arche en venant de Grafton Street. Teint bronzé, cheveux noirs lissés en arrière, il portait des lunettes de soleil et un écouteur bouton dont le fil se perdait sous son T-shirt.

« J'appelle Trois. Il est suivi. Veste en cuir noir, T-shirt vert, pantalon de toile crème.

– Ici Trois. Vu.

– Donnez-lui dix secondes d'avance et filez-le. J'entre en piste maintenant. Vous savez quoi faire, Trois.

– Oui, monsieur. Trois, terminé.

– Appel à tous, dit Black. Ayez l'œil. Veste en Cuir a un écouteur. Il n'est sûrement pas seul. »

Une nouvelle série de clics lui répondit.

Il avala sa dernière gorgée de café froid, quitta le bar puis, après avoir traversé Grafton Street au milieu de la foule des touristes que les soldes attiraient en nombre même en ce début de saison, il franchit Fusilier's Arch et allongea le pas. Il vit Major, qui marchait trente mètres derrière Veste en Cuir. Avec son feutre gris et son imperméable London Fog serré à la taille par une ceinture, Major aurait pu jouer dans un film de Bogart.

« Trois, allez-y ! » ordonna Black à mi-voix.

Major se mit à avancer plus vite, imité par Black lui-même. Quand Major parvint à la hauteur de Veste en Cuir, Black n'était plus qu'à cinq mètres

derrière eux. Major dépassa l'homme comme si de rien n'était et celui-ci, manifestement rassuré, ralentit afin de se laisser distancer encore davantage. Glissant sa main dans la poche droite de son veston, Black fit sauter le capuchon du « stylo » qui s'y trouvait – en fait un injecteur d'insuline modifié et rempli d'une petite dose de dihydroétorphine, une drogue d'origine chinoise utilisée à forte concentration dans les zoos pour calmer les rhinocéros. Puis, le pouce sur le bouton-poussoir de l'instrument, il força l'allure. Major, qui avait dépassé leur cible, obliqua légèrement tout en continuant de marcher. Il était à présent exactement dans l'axe suivi par Veste en Cuir, lequel diminua de nouveau son allure, ce qui permit à Black de se porter presque à sa hauteur. Sentant une présence sur sa gauche, le garçon tourna la tête. Black lui adressa un sourire poli.

Au moment même où l'autre se détournait, Major s'accroupit soudain devant lui, faisant mine de rattacher un de ses lacets. Veste en Cuir essaya alors d'éviter l'obstacle, mais il trébucha et heurta Black, qui avait déjà sorti son stylo et lui enfonça aussitôt l'aiguille dans la cuisse avant d'actionner le poussoir. Synchronisation parfaite. Pendant les cinq secondes nécessaires pour que la drogue fasse effet, Black et Major parvinrent à conduire le jeune homme jusqu'à un banc et à l'y asseoir. Détail cocasse, l'opération s'était déroulée au son de la musique de générique de *Bob l'éponge*, qu'une fanfare jouait au loin.

Black prit quelques secondes pour fouiller les poches de leur victime. Il y trouva un portefeuille ainsi qu'un passeport cubain bleu sur la couverture duquel figurait en lettres d'or la mention « Pasaporte Diplomático ». Le document était au nom de Rudolfo Suarez, attaché adjoint à l'ambassade de Cuba, sise à Adelaide Court. Ben voyons ! Comme Black remettait les papiers en place, une voix annonça dans son oreillette :

« Ici Quatre. Je vois un couple d'origine hispanique courir vers le parc. Ils viennent du Shelbourne. Il se passe quelque chose. »

Black jura entre ses dents. Le médecin avait reçu pour consigne d'attendre près de la fontaine, au centre du parc. S'il voyait deux agents de la police secrète arriver vers lui, il allait paniquer, surtout dans l'état de nervosité où il se trouvait.

« Stoppez-les, Quatre.

– De quelle façon ?

– Qu'est-ce que j'en sais, moi, bordel ? Criez au feu, taclez-les, hurlez "Viva Fidel !", mais stoppez-les, bon Dieu ! siffla Black. On y va, dit-il

à Major. Et sans traîner. »

Les deux hommes partirent à grands pas dans la large allée goudronnée. Ils apercevaient déjà, cent mètres devant eux, la fontaine et la silhouette du médecin, qui semblait tout sauf tranquille, quand il commença soudain à pleuvoir à verse. Et tandis que les promeneurs s'égaillaient pour trouver un refuge, le docteur Eugenio Selman-Housein disparaissait derrière un rideau de gouttes argentées.

« Pays de merde et temps de merde ! » s'exclama Black en se mettant à courir, Major sur ses talons.

La fanfare jouait à présent la musique de *Bip-Bip et Coyote*.

Lorsqu'ils atteignirent la fontaine, Black pensa d'abord que le médecin avait déguerpi, puis il le vit affalé sur un banc quelques mètres plus loin, à l'abri tout relatif d'un grand chêne qui déployait ses branches au-dessus de lui.

« Donnez-lui votre manteau et votre chapeau ! ordonna-t-il à Major.

– Mais…

– Tout de suite ! »

L'agent s'exécuta. Empoignant ensuite par le bras le médecin terrifié, Black l'entraîna vers le sud par une allée plus étroite. Il entendit des voix qui criaient derrière lui, dont une au moins en espagnol.

« Que se passe-t-il ? demanda le médecin, visiblement de plus en plus affolé, regardant tour à tour Black et Major.

– Ne vous inquiétez pas, tout va bien », répondit Black d'un ton rassurant avant d'adresser un signe de tête à Major, qui retourna au trot vers la fontaine.

Le cou rentré dans les épaules pour se protéger de l'averse, Black et Selman-Housein continuèrent d'avancer à toute hâte dans le chemin. En passant devant le kiosque à musique au toit conique, Black vit que c'était la fanfare de la Garda qui jouait, les boutons de cuivre des uniformes aussi astiqués que les instruments.

Les policiers interprétaient maintenant « Teddy Bear's Picnic », à la grande joie d'une ribambelle de gamins hilares en cirés jaunes, bottes et chapeaux de pluie tout à fait pareils à ceux des livres pour enfants que sa mère lui lisait quand il était petit.

Loin derrière lui, à l'autre extrémité du parc, Black entendit la sirène hargneuse d'une voiture de patrouille.

« J'ai changé d'avis, laissez-moi partir ! gémit Selman-Housein en tentant de se dégager de la poigne de Black, qui resserra son étreinte et fit presque décoller du sol les pieds du vieil homme avant de répliquer :

– Trop tard, *amigo*. “Quand le vin est tiré, il faut le boire.” »

Quatre attendait près de la sortie. Âgé d’une cinquantaine d’années, Quatre était un ex-sergent des forces spéciales qui s’appelait Tommy Thompson. Il avait un visage de granit et des biceps d’acier.

« Notre ami nous fait une petite crise de mal du pays, Tommy, l’informa Black.

– Ce n’est pas un problème, monsieur », répondit le colosse en empoignant l’autre bras du Cubain.

À eux deux, Black et l’ex-sergent firent passer le portail au transfuge *manu militari* et l’aidèrent de la même manière à traverser la chaussée détrempée pour gagner le trottoir d’en face, qu’ils suivirent sur quelques mètres jusqu’à l’entrée du Staunton’s on the Green, un petit hôtel constitué de deux maisons de style géorgien reliées entre elles.

Ils soulevèrent le médecin, l’obligeant à franchir l’unique marche du perron, ouvrirent la porte, puis l’entraînèrent à marche forcée dans le couloir principal pour ressortir de l’établissement par le patio situé à l’arrière. Sous la pluie qui tombait toujours à seaux, ils parcoururent une étroite allée de brique qui menait à un portillon, dont Tommy Thompson manœuvra le loquet d’une main tout en tenant fermement Selman-Housein de l’autre. Au-delà du portillon, les trois hommes se retrouvèrent dans Iveagh Gardens.

Ce jardin, plus petit que St Stephen’s Green, était caché à la vue par des immeubles sur trois de ses côtés et sur le dernier par un haut mur de brique doublé d’un rideau d’arbres. Il avait été offert à la ville par Benjamin Guinness, de la dynastie des brasseurs, qui lui avait donné le nom de son fils Edward, premier comte d’Iveagh.

Il régnait sur l’endroit, déserté à cause du mauvais temps, une atmosphère sinistre digne d’un décor d’Hitchcock. Chassant le sentiment de catastrophe imminente qui le glaçait autant que la pluie, Black poussa le médecin dans le chemin menant à l’unique accès au parc, dans Clonmel Street.

« Écoutez-moi ! Écoutez-moi ! s’écria Selman-Housein. Il faut absolument que je retourne à l’hôtel. J’ai laissé des documents importants là-bas !

– Allons, allons, docteur, un peu de calme, dit Tommy Thompson, placide. Je n’aimerais pas du tout être obligé de vous faire du mal, comprenez-moi.

– *Me cago en tus muertos !* hurla le médecin avant de cracher au visage du sergent.

– Comme vous voudrez, monsieur », répondit celui-ci avec flegme.

Il essuya le crachat et la pluie qui lui dégoulinait sur les joues puis gratifia le Cubain d'une solide claque sur la nuque.

Clonmel Street était moins une rue qu'un large passage entre deux immeubles de Harcourt Street. Quand ils arrivèrent au portail ouvert du jardin, Black constata que l'ambulance jaune et rouge des pompiers était en place.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? balbutia Selman-Housein en se raidissant, l'air atterré à la vue du véhicule dont les portes arrière étaient déjà ouvertes.

– Ça, tu vois, c'est un autobus, répondit Tommy Thompson. À quoi tu t'attendais, mon pote ? À une limousine de l'ambassade ?

– Il n'est pas question que je monte là-dedans.

– Oh, si, tu vas y monter ! » assura Tommy, qui saisit le petit homme sous les bras et le propulsa tête la première dans le fourgon avant d'y grimper lui-même.

Black rejoignit son subalterne à l'intérieur où, conjuguant leurs efforts, ils attachèrent le Cubain récalcitrant sur la civière.

« Pourquoi me traitez-vous ainsi ? gémit celui-ci d'une voix implorante, les larmes aux yeux.

– Par souci de vraisemblance, répondit Black.

– *¿ Qué ?*

– Pour que ça ait l'air plus vrai », expliqua Black.

Là-dessus, il ferma la bouche du cardiologue avec une bande de sparadrap et lui colla un masque à oxygène sur le nez. D'un doigt replié, il frappa ensuite contre la vitre de séparation à l'intention du chauffeur. L'ambulance partit aussitôt en trombe dans Clonmel Street, sirène hurlante, tourna dans Harcourt Street, puis se fraya un chemin sous la pluie à travers les rues embouteillées de Dublin en pleine heure de pointe. Vingt minutes plus tard, ils s'engagèrent sur la N4 et filèrent vers l'ouest, en direction de la rocade de Lucan et de la campagne. Cinq minutes encore et, sirène à présent silencieuse, ils pénétrèrent dans l'enceinte de l'aéroport de Weston et roulèrent jusqu'au Gulfstream 5 blanc banalisé qui les attendait.

Sans lui enlever le sparadrap ni le masque, ils transférèrent Selman-Housein de l'ambulance à l'intérieur du petit biréacteur aux lignes épurées. L'un des sièges en cuir avait été démonté à l'arrière de la cabine libérant un espace parfaitement adapté pour la civière, qu'ils arrimèrent solidement à deux fixations en U rivetées dans la paroi du fuselage. La porte se ferma avec un chuintement, le pilote et le copilote lancèrent les deux moteurs Rolls-Royce

puis l'appareil gagna la piste, accéléra et bondit enfin dans les airs, s'élevant régulièrement vers le sud-ouest. Ils débouchèrent bientôt des nuages de pluie dans le ciel bleu pâlissant. Loin vers l'ouest, le soleil descendait déjà sur l'horizon, laissant place à la nuit.

Black ôta le masque à oxygène et arracha le sparadrap qui bâillonnait le Cubain.

« Ramenez-moi à terre ! aboya aussitôt ce dernier avec colère.

– Même pas en rêve ! » répondit Black.

La perspective d'entendre pendant six heures encore les jérémiades du bonhomme lui était proprement intolérable. Il sortit donc de nouveau son stylo injecteur, le réarma, en enfonça l'aiguille dans une des poignées d'amour du médecin et actionna le piston. Selman-Housein perdit connaissance presque instantanément. Avec la dose qu'il avait reçue, il ne se réveillerait pas avant Washington.

« Rendons à César ce qui appartient à César, et à la CIA ce qui appartient à la CIA », murmura Black avec un sourire.

9

De retour à l'hôtel, Holliday prit dans sa valise une carte de Cuba trouvée dans un numéro de *National Geographic* et l'étala sur un des lits.

« Montre-moi », dit-il.

Eddie fit non de la tête.

« Pas ici », répondit-il avant de désigner du pouce le balcon.

Holliday acquiesça. Le Cubain ouvrit la porte-fenêtre et ils allèrent s'installer dehors dans la fraîcheur du soir, à une table qui faisait face à la mer et au Malecón. Des passants déambulaient sur la célèbre promenade, pour moitié des touristes, pour moitié des prostituées en chasse. La marée était haute et une légère brise soufflait. De là où les deux hommes se tenaient, la vue était paradisiaque, mais Eddie n'eut pas un regard pour le paysage, occupé qu'il était à vérifier que les chaises, la table et la lampe-tempête qui trônait au milieu ne recelaient pas de micros. Il en dénicha un sous le siège de la troisième chaise : un vieil appareil qui aurait eu sa place dans un musée consacré à la guerre froide. Après l'avoir montré à Holliday, Eddie transporta avec précaution la chaise dans le salon et revint sur le balcon en refermant la porte-fenêtre derrière lui.

« J'ai allumé la radio, comme ça le micro se sentira moins seul, dit-il. Ils diffusent un ancien discours de Fidel. Il y en a pour des heures.

– Je n'en reviens pas. Ils en sont encore à planquer des micros dans les chambres d'hôtel ? demanda Holliday.

– Bien sûr. Il faut bien qu'ils donnent quelque chose à écouter aux quelques Chinois qui restent à Bejucal. »

Holliday étala sa carte sur la table et posa la lampe-tempête dessus pour la maintenir. La lumière provenant de la porte-fenêtre l'éclairait suffisamment pour qu'ils puissent la lire sans problème.

« Montre-moi », répéta Holliday.

Eddie traça de son gros doigt un arc qui suivait la partie centrale de l'île.

« Ça, c'est le massif de l'Escambray, la colonne vertébrale de Cuba, dit-il. Il est constitué de montagnes pas très hautes, mais couvertes de jungle. Les routes ne sont que des pistes, là-bas, et on ne peut les emprunter qu'en camion militaire. C'est là que s'est déroulée la Guerre des bandits.

– La Guerre des bandits ?

– Un épisode de l'histoire qu'on apprenait à l'école, ici, mais dont les Américains ont à peine entendu parler.

– Raconte. »

Eddie alluma un cigare avec son vieux Zippo, ce que Holliday ne l'avait pas vu faire depuis bien longtemps. Son retour sur le sol natal et la disparition de son frère n'étaient manifestement pas sans conséquence sur son moral.

« Il existe deux versions de cet événement. Celle que les agents de la CIA racontent le soir à leurs petits-enfants pour les aider à s'endormir, et celle de Fidel. La bonne est celle de 1962, où mon frère a failli mourir à quinze ans quand il se battait dans la Sierra del Escambray armé d'un vieux fusil Springfield.

– Contre qui combattait-il ?

– Contre ce qui restait de l'armée de Batista, les vrais corrompus qui contrôlaient jusque-là le trafic de drogue, la prostitution ou les jeux et avaient tout à craindre de la révolution. Ils étaient appuyés par d'autres gangsters, quelques anticommunistes d'extrême droite et, bien sûr, par la CIA. Fidel a essayé pendant trois ans de les réduire en leur envoyant l'armée régulière, mais ses pertes étaient trop élevées. Faire la guerre dans ces montagnes, c'est comme faire la guerre à son ombre, et les batistanados étaient mieux armés. Grâce à la CIA. Finalement, Fidel a eu une meilleure idée. Il a rassemblé tous les volontaires qu'il pouvait, des jeunes en majorité. Il en a bientôt eu quinze mille. Ils ont ratissé la jungle en avançant côte à côte comme quand on cherche un enfant qui a disparu.

– Une sorte de battue ?

– Voilà. De cette façon, ils ont réussi à prendre tous les *bandidos* comme des poissons dans un filet, puis ils les ont tous tués. Mon frère a été grièvement blessé à une jambe. Il a failli la perdre et, depuis, il boite un peu. Beaucoup de

volontaires sont morts, mais, en fin de compte, les bandits ont été éliminés jusqu'au dernier. Ça a pris près de trois années. Au cours de la deuxième, la CIA a compris que la lutte était sans espoir et a retiré son soutien aux rebelles.

– Et la Vallée de la mort ?

– La Sierra del Escambray se divise en deux parties : la Sierra Guamuhaya et la Sierra de Sancti Spíritus. Entre les deux, il y a une rivière, l'Agabama. C'est cet endroit qu'on appelle la Vallée de la mort.

– Et tu crois que ton frère s'y est caché ?

– Je ne pense pas qu'il se cache. Quand on veut se cacher, il suffit de se réfugier dans les favelas de La Havane. Il existe des endroits dans ces bidonvilles et ces *baracoas* où même la police secrète ne s'aventure pas. Je crois plutôt que Domingo est parti pour chercher quelque chose dont il a appris l'existence.

– Comment peut-on se rendre là-bas ?

– Si on y va en moto, ou même avec une voiture de location, ça attirera trop l'attention.

– Nous sommes des touristes. Nous pouvons nous balader n'importe où, non ?

– Tu oublies que nous sommes à Cuba. Ici, personne ne se balade nulle part sans une bonne raison, même les touristes. Et la Vallée de la mort n'est pas un lieu touristique… »

Eddie suivit un moment des yeux le ballet des badauds et des prostituées sur le Malecón avant de conclure :

« Par la mer. Il faut qu'on trouve un bateau. »

« J'ai été joint par l'un de mes hommes en poste au secrétariat du cardinal Ortega, à La Havane », annonça le père Thomas Brennan, chef de Sodalitium Pianum, l'agence de renseignement du Vatican.

Il se trouvait dans le bureau de son supérieur, le cardinal Antonio Niccolo Spada, ministre des Affaires étrangères du Saint-Siège. Celui-ci leva vers le prêtre irlandais débraillé un visage où chaque jour de ses soixante-dix-neuf années d'existence se lisait dans une ride et où les innombrables verres de bardolino qu'il avait bus avaient laissé leur trace dans la couperose de son nez crochu et luisant.

« Tout le monde, y compris le pape lui-même, sait que Son Éminence le cardinal Jaime Ortega adore les garçons, déclara Spada en fronçant les

sourcils. Quel message son mignon peut-il bien avoir à nous transmettre ? Que Fidel s'est finalement résolu à confesser ses péchés ? »

Il toussa de manière théâtrale tout en agitant une main pour dissiper le nuage de fumée dégagé par la cigarette de Brennan, dont la chemise noire froissée et le col romain étaient constellés de cendres.

« Non, Fidel n'est pas allé à confesse, mais quelqu'un d'autre l'a fait… répondit l'Irlandais, négligemment appuyé à la console de chêne Renaissance savamment sculptée qui servait de bar au cardinal Spada.

– Ne faites pas durer le suspense, Brennan. Plus cette conversation se prolonge, plus je dois supporter l'odeur infecte de votre tabac.

– Ah, le tabac ! Un péché qui me hante depuis le jour où mon père m'a donné assez d'argent de poche pour m'acheter un paquet de cinq Gallahers, quand j'avais huit ans. Nous avons tous notre croix à porter, malheureusement… »

Le prêtre se mit à jouer avec le bouchon en cristal taillé d'une carafe de xérès posée sur le bar.

« Ma patience a des limites, dit sèchement Spada, qui aurait volontiers fait étrangler ce petit bâtard de Celte comme on pince la mèche d'un cierge s'il n'avait pas eu autant besoin de ses services.

– Il y a quelque temps, un homme est venu se confesser à la cathédrale de La Havane, dit enfin Brennan. Il était ivre, visiblement très inquiet et tenait des propos incohérents, mais quelques éléments ont retenu l'attention du prêtre – des mots comme Valle de la muerte ou Operación de Venganza –, et il a décidé de m'en faire part.

– Et en quoi les élucubrations d'un ivrogne cubain sur la mort et la vengeance pourraient-elles bien nous intéresser ? Vous pouvez me le dire ? Votre histoire me fait penser à ces contes à quatre sous que Sa Sainteté aime bien lire avant de s'endormir.

– Il se trouve que mon informateur connaissait l'homme en question. Il s'agit d'un dénommé Domingo Cabrera, et il travaille pour la DGI, la police secrète cubaine.

– Cabrera… répéta Spada, qui ôta ses lunettes et se massa l'arête du nez entre son pouce et son index. Pourquoi ce nom me dit-il quelque chose ? »

D'un revers de main, Brennan fit tomber sur le tapis « Lotto » du XVI^e^ siècle la cendre qui mouchetait sa chemise.

« Sans doute parce que c'est celui d'un proche du colonel Peter Holliday, dont le chemin a croisé le nôtre à plusieurs occasions. Nous lui devons d'avoir

perdu Pesek, notre exécuteur des basses œuvres, l'hiver dernier, et ses clowneries au Kremlin nous ont enlevé toute chance de jamais mettre la main sur le Livre. J'ajouterai que nous lui sommes également redevables de la mort de Harris, il y a deux ans, et qu'il en sait beaucoup trop sur celle du prédécesseur de notre souverain pontife actuel et sur le rôle que nous avons pu y jouer. »

Spada posa ses deux mains à plat sur son bureau. Elles étaient couvertes de taches de vieillesse, à présent, et leurs veines ressortaient tels de gros câbles sinueux. Leur peau était parcheminée et il ne parvenait plus à contrôler leur léger tremblement sans un effort de concentration. Il en était au tout premier stade de la maladie de Parkinson, mais, d'après les médecins, les symptômes – en particulier les désordres cognitifs – allaient progresser rapidement. Il se demandait parfois ce qui lui donnait une pareille envie de vivre et il était arrivé à la conclusion que c'était la peur de ce qui l'attendait – ou ne l'attendait pas – après son décès. Il réprima une grimace. Mieux valait ne pas trop penser à ce genre de chose.

Carrie Pilkington avait terminé les mots croisés du *New York Times* en six minutes et quinze secondes, ce matin. Quarante-cinq secondes de plus que le record mondial, mais tout de même une jolie performance, surtout pour la titulaire d'un doctorat en ethnomusicologie fraîche émoulue de Harvard à vingt-sept ans, ce qui faisait d'elle la plus jeune diplômée de la CIA toutes catégories confondues.

Elle ignorait pourquoi au juste elle avait été recrutée par l'Agence. Toujours était-il qu'un mystérieux fumeur de pipe l'avait approchée deux ans plus tôt, juste après le championnat national de mots croisés où elle était arrivée deuxième. Il lui avait demandé si elle sortait vraiment de Harvard, comme le proclamait son T-shirt, puis, quand elle avait répondu oui, il lui avait donné sa carte avant de disparaître dans la foule. Elle ne l'avait jamais revu.

C'était au départ la curiosité qui l'avait poussée à s'inscrire au séminaire de recrutement. Mais, après avoir écouté le discours d'accueil et étudié la brochure décrivant l'échelle des rémunérations et les avantages offerts, il lui était venu à l'esprit qu'elle n'obtiendrait jamais la même chose en enseignant l'ethnomusicologie dans une université et que son diplôme ne lui permettait de toute façon sûrement pas d'espérer autre chose dans l'immédiat qu'un poste de prof de solfège dans un obscur lycée au fin fond du Missouri.

Elle s'était donc portée candidate, avait été acceptée, puis avait suivi un cursus d'orientation où il n'était nullement question de pistolets, de poignards ni des vingt manières différentes d'occire son prochain à l'aide d'une simple cuiller à soupe. Et tout cela l'avait conduite à se retrouver maintenant à la tête du service Pays-Bas, après le décès inattendu consécutif à un accident cardiaque du précédent titulaire, le regretté Bertie Coptice, qui léguait à sa veuve une coquette pension de retraite, et à ses collègues un tas impressionnant d'emballages de barres chocolatées cachées au fond d'un tiroir de son bureau.

Son service n'était pas exactement le centre névralgique de l'Agence et la fonction qu'occupait Carrie était des plus modestes dans la hiérarchie administrative, mais la jeune femme n'en avait cure. En six mois d'activité dans le poste, elle avait en effet constaté que les Pays-Bas, et en particulier Amsterdam et Rotterdam, constituaient une sorte de carrefour mineur dans le monde du renseignement, comme l'intersection entre une ligne horizontale et une verticale dans une grille de mots croisés. Or, elle n'aimait rien tant que les mots croisés ou les puzzles, surtout quand arrive le moment unique où tout se met en place pour former une image complète.

Les méthodes qu'appliquait la jeune Mlle Pilkington à l'analyse des données semblaient un peu bizarres aux yeux de ses confrères du service Europe occidentale, qui officiaient comme elle au deuxième étage des locaux vieillissants de McLean, dans l'État de Virginie. Carrie notait en effet sur des post-it jaunes, et suivant un code mystérieux compréhensible d'elle seule, chacun des indices qu'elle rassemblait, puis elle collait ces petits papiers sur la cloison métallique de son box. Là où les autres analystes passaient leur temps à regarder leur écran d'ordinateur, feuilleter des dossiers ou découper des articles de journaux, Carrie accumulait ses bouts de papier jaune et restait plantée devant sa collection jusqu'à ce que le tableau d'ensemble lui apparaisse.

Et c'est ce qui venait de se produire.

Un message envoyé de la base aérienne de Ramstein intercepté par la NSA.

Une location de voiture effectuée à Kaiserslautern, la ville la plus proche de la base en question.

Un employé du consulat canadien d'Amsterdam accusé de vendre des passeports vierges à un faussaire notoire.

Un compte-rendu d'écoute téléphonique sur la ligne d'un avocat hollandais soupçonné d'être un agent double.

Le meurtre du faussaire avec lequel l'employé du consulat était en cheville.

Le nom et les coordonnées téléphoniques d'un expatrié propriétaire d'un bar américain bien connu découverts dans le répertoire du faussaire.

Une photo provenant des enregistrements effectués par les caméras de surveillance du bar américain saisis par les services hollandais du Renseignement militaire – le MIVD, pour Militaire Inlichtingen en Veiligheidsdienst – lors de l'arrestation du propriétaire.

La photo, qu'elle compara à celle qui figurait dans un fichier de son ordinateur, était la cerise sur le gâteau. Carrie décolla tous les post-it, les replaça selon un schéma logique pour s'assurer qu'elle ne se trompait pas, puis les mit un à un dans sa déchiqueteuse. Cela fait, elle décrocha son téléphone.

« Répétez à M. Patchin ce que vous m'avez dit », ordonna Rufus Kingman, l'adjoint au directeur des Opérations.

Kingman remplaçait Mike Harris depuis que celui-ci, après s'être égaré du côté obscur, avait connu une fin violente et non moins obscure dans les entrailles de l'Afrique centrale. Kingman était un jeune homme qui se donnait des airs vieille école en arborant costumes sombres, chemises blanches, nœuds de cravate étriqués et coupe de cheveux au rasoir. Joseph Patchin, le directeur des Opérations, qui était, lui, véritablement de la vieille école, n'éprouvait pas la moindre sympathie pour son subordonné. Toutefois, le père de Kingman étant un ex-chef de cabinet de la Maison-Blanche et occupant actuellement de hautes fonctions dans un grand groupe privé, Patchin jugeait avisé de se ménager un point de chute confortable en prévision de sa retraite, les pensions du service public n'étant plus ce qu'elles avaient été, surtout quand on avait, comme lui, un divorce excessivement coûteux à financer.

La jeune femme qui accompagnait Kingman était brune et très jolie. Elle avait le charme irlandais et les jambes fuselées qu'il avait jadis trouvées si séduisants chez son épouse, mais il avait été marié trop longtemps et se faisait trop vieux pour s'intéresser encore à ce genre de chose… Ce qui était déprimant en soi, il fallait bien l'avouer.

La jeune personne appartenait apparemment au service Europe de l'Ouest, un département de l'Agence pour lequel il avait rarement une pensée et où il ne mettait pratiquement jamais les pieds. D'après le bref rapport mal ficelé que Kingman lui avait fait au téléphone, elle s'appelait Carrie Pilkington.

« Je vous écoute, mademoiselle Pilkington, dit-il.

– Le colonel Peter Holliday et son ami Eddie Cabrera sont à Cuba, annonça-t-elle, allant droit au but sans la moindre hésitation. Le frère aîné de Cabrera, Domingo, a disparu dans des circonstances étranges. Domingo Cabrera fait partie de la Dirección de Inteligencia cubaine, la DI. Il est également le garde du corps et le chauffeur de Deborah Castro Espin, la fille aînée de Raúl Castro. Holliday et Cabrera voyagent tous deux sous une fausse identité.

– Quel degré de certitude attribuez-vous à cette information ?

– 100 %.

– Qu'est-ce qui vous permet d'être si sûre de vous ?

– Nous savons que Cabrera a téléphoné de Ramstein et appris à cette occasion la disparition de son frère. Nous savons également que Holliday s'est présenté au Darby's, un bar américain d'Amsterdam tenu par un expatrié à qui il a demandé comment se faire faire de faux papiers. Nous savons qu'un faussaire du nom de Dirk Hartog a été tué dans son atelier avec son propre Walther PPK 9 mm. Il est à supposer qu'il a tenté de flouer ou de trahir d'une façon ou d'une autre Holliday et son ami. »

Carrie Pilkington marqua une pause avant de poursuivre :

« Juste avant de venir ici, j'ai eu confirmation par les services de renseignement de la police montée canadienne que deux hommes correspondant à la description de Cabrera et de Holliday ont pris un vol direct d'Air Canada pour La Havane.

– Est-ce tout ?

– Oui, monsieur.

– Je vous remercie pour votre contribution, mademoiselle Pilkington », dit Patchin.

Une manière de la congédier.

La jeune femme lui adressa un sourire, tourna les talons en imprimant à sa jupe une de ces petites virevoltes que certaines hanches féminines permettent de réaliser avec aisance, puis elle quitta la pièce.

« Qui dirige l'équipe des analystes du service Europe de l'Ouest, Kingman ? demanda-t-il.

– Un certain Compton, monsieur, répondit le freluquet avec dédain.

– Alors, dites à ce Compton de virer cette fille ou de la faire muter s'il ne veut pas qu'elle lui pique sa place d'ici quelques années.

– Bien, monsieur.

– Je plaisantais, Kingman.

– Bien sûr, monsieur. Très amusant.

– Renseignez-vous pour savoir si le Cubain est bien installé, vous voulez bien ?

– Certainement, monsieur.

– Et dites à Black que j'aimerais le voir quand il aura un moment.

– Ce sera fait, monsieur. »

Comprenant que l'entretien était terminé, Kingman quitta à son tour le bureau et laissa Patchin seul avec ses idées noires.

10

Le chantier naval Chullima se trouvait à l'embouchure de l'Almendares, dans la partie ouest de La Havane, juste après le pont tournant et non loin de l'endroit où se terminait la promenade du Malecón.

Le pont franchi, Eddie engagea la vieille moto russe sur le chemin de terre qui conduisait aux entrepôts et aux cales du chantier. Il s'arrêta devant un hangar délabré, puis coupa le contact. Il était midi. Holliday sentit la sueur lui dégouliner dans le dos quand il s'extirpa du side-car sous une chaleur infernale. L'endroit débordait d'activité. L'air poussiéreux résonnait du crépitement des chalumeaux et du bourdonnement des ponceuses. Des hommes riaient et s'interpellaient au son métallique du « Paparazzi » de Lady Gaga que diffusait une radio invisible.

« Parle-moi un peu de ce type qu'on vient voir, dit Holliday comme ils avançaient sur le quai en planches qui longeait le bord du cours d'eau. Arango, c'est ça ?

– Montalvo Arango, oui. Un porc et un criminel qui pue comme un poisson avarié, boit beaucoup trop de rhum et fume des cigares à deux sous, répondit Eddie avec un large sourire. Seulement, ajouta-t-il avec un clin d'œil, comme le type du *Vieil Homme et la Mer*, il a un bateau. »

Ils trouvèrent l'embarcation et son propriétaire tout au bout du chantier, à l'endroit le plus proche de l'embouchure de la rivière. Au loin, Holliday vit quelques pêcheurs à la ligne sur la rive rocailleuse. D'après Eddie, ils encouraient une peine de prison pour braconnage… à moins qu'ils ne cèdent la moitié de leurs prises au policier qui les verbalisait.

« *¡ Buen día, Montalvo !* » lança Eddie.

L’homme leva le regard de son ouvrage. Paupières plissées à demi closes sur des yeux bruns chassieux, étroit visage basané à la peau acajou criblée de nævus ou de verrues et sillonnée de rides aussi marquées que des balafres, bajoues craquelées qui s’affaissaient de part et d’autre d’un menton hérissé de poils raides, cou de dindon parsemé d’excroissances… Il aurait pu avoir soixante-dix ans comme cent cinquante. Un mégot baveux de panatela pendait de ses lèvres avachies. Sa tête était couverte d’un feutre en lambeaux et souillé de taches qu’aurait pu porter un gangster dans un film des années 1930, mais on voyait à ses favoris et à la pilosité buissonnante de ses oreilles en forme de soucoupes qu’il avait les cheveux blancs.

« *Buen día, capitán Cabrera* », répondit Arango.

Il ôta le mégot de sa bouche et se racla bruyamment la gorge avant d’expédier un gros crachat noirâtre dans l’eau par-dessus le bord du ponton. C’était la première fois que Holliday entendait quelqu’un appeler Eddie par son grade dans l’armée.

« Qu’est-ce que tu fabriques ? » demanda celui-ci en espagnol, comme si ce que faisait le vieillard n’était pas évident.

Agenouillé sur le ciment du quai, un couteau à la lame usée tenu d’une main noueuse, ce dernier s’employait à éviscérer un poisson d’au moins un mètre cinquante dont la large bouche caoutchouteuse était environnée d’épais barbillons longs comme des anguilles. Holliday avait vu un documentaire sur cet animal. Il s’agissait d’un silure glane, une espèce sans doute introduite sur l’île des années plus tôt à titre de ressource alimentaire par un pisciculteur russe bien intentionné. Une bête qui représentait une source appréciable de protéines quand elle pesait quinze kilos, mais qui, lâchée dans la nature, pouvait vivre trente ans et atteindre trois mètres pour trois cents livres. Cannibales, les silures se régalaient volontiers de leurs semblables et ne dédaignaient pas, à l’occasion, de s’en prendre aux pêcheurs ou aux nageurs qui s’aventuraient trop près d’eux.

« Tu le vois. J’étripe ce gros salopard », dit Arango dans la même langue.

Son vieux pantalon de coton décoloré par le soleil et ses baskets sans lacets étaient couverts de sang, mêlé de morceaux de chair, son marcel aussi maculé qu’un tablier de boucher.

Il jeta un regard à Holliday avant d’ajouter, dans un anglais approximatif en découvrant une gencive en partie édentée :

« Je l’attrape ce matin à l’entrée de la rivière, quand je reviens de la mer. »

Il avait une voix aussi âpre que devait l’être son cigare.

« *¿ Tu amigo el pirata no habla español ?* demanda-t-il à Eddie.

– Son ami le pirate connaît assez d'espagnol pour se débrouiller, répondit Holliday.

– *Bueno*. Alors on peut se comprendre », conclut le pêcheur avant de cracher de nouveau dans l'eau.

Il balança dans la rivière les entrailles gluantes du silure, déjà grouillantes d'asticots, puis il entreprit de découper la chair de l'animal en morceaux gros comme le poing qu'il lançait au fur et à mesure dans deux bacs en polystyrène posés près de lui.

« *Cebo*. Appât », grommela-t-il en désignant un bateau à l'air presque aussi vieux que lui amarré au quai quelques mètres plus loin.

La coque du rafiot avait dû être blanche et ses superstructures bleu clair, mais l'ensemble avait à un moment donné été badigeonné dans un bleu marine qui était devenu grisâtre avec le temps. Sur l'horizon, sa couleur devait le rendre pratiquement invisible en se fondant avec celles de la mer et du ciel, et Holliday se doutait que ce n'était pas par hasard.

La peinture crasseuse s'écaillait un peu partout et avait même disparu de l'étrave, usée par des décennies de navigation dans des eaux tumultueuses au point de laisser à nu le bois du bordage. Le taud en toile qui protégeait le pont supérieur – le *flybridge* –, sur le toit de la cabine, était sale et déchiré par endroits. Le bateau, qui devait mesurer une douzaine de mètres, flottait bas, comme s'il était lourdement lesté. La coque était labourée d'éraflures sur cinquante centimètres de hauteur de la proue à la poupe, ce qui était curieux pour un bâtiment en bois d'un tel déplacement. Ce genre de marques se voyait habituellement sur des yachts conçus pour la grande vitesse. Le nom était peint en lettres rouges cernées de noir sur le tableau arrière : *Tiburón Blanco.*

Requin blanc, traduisit Holliday.

Arango adressa un regard à Eddie tout en tétant son cigare, puis il empoigna le premier des deux bacs, les muscles de ses bras maigres et nerveux se tendant tels des câbles. Il porta la caisse jusqu'au bateau, la souleva par-dessus le plat-bord et la déposa sur le pont. Comprenant ce que le pêcheur attendait de lui, Eddie en fit autant avec la seconde boîte.

Le vieil homme se redressa en cambrant les reins et aspira une longue bouffée de son panatela, faisant grésiller le tabac. Puis il souffla la fumée vers le ciel. À la radio, « Ay Chico » de Pitbull avait succédé à Lady Gaga. Arango se racla de nouveau la gorge, mais, cette fois, le crachat coloré de nicotine qu'il projeta atterrit à deux centimètres des pieds d'Eddie.

« *¿ Qué quieres, hombre ?* demanda-t-il. Pourquoi tu viens voir un pauvre vieux comme moi ? »

Eddie sortit un Romeo y Julieta Churchill de douze centimètres qu'il avait acheté au tabac de l'hôtel et l'alluma avec son Zippo.

« Je veux louer ta barcasse.

– Combien tu payes ? En dollars.

– Combien voulez-vous ? intervint Holliday.

– Deux cents par jour.

– Ça nous va.

– Trois cents ?

– Cent cinquante.

– Non, non, deux cents, se hâta de rectifier le bonhomme.

– Ça marche, dit Eddie.

– Plus le gasoil ?

– *Sí*.

– La nourriture ?

– *Sí*.

– Du rhum ?

– Une bouteille par jour.

– *¿ Y cerveza también ?*

– Va pour la bière.

– Et des cigares comme celui-là ? » ajouta le vieux en désignant le Romeo y Julieta d'un doigt osseux.

Eddie adressa un clin d'œil à Holliday et donna à Arango le Churchill qu'il venait d'allumer. Le pêcheur retira avec soin de sa bouche son propre cigare trempé de salive, en lécha le bout avec sa grosse langue pour s'assurer qu'il était bien éteint, puis le cala derrière son oreille. Il glissa ensuite entre ses lèvres le Churchill, qu'il mâchouilla d'un air satisfait. Enfin, après s'être essuyé les mains sur son maillot de corps, il tendit la droite à Holliday. Quand il la prit, non sans quelque appréhension, celui-ci fut surpris par la poigne du vieil homme.

« Marché conclu, l'Américain. Tu es dur en affaires, déclara Arango.

– *Que te jodan, viejo*, dit Eddie. Va te faire foutre, l'ancêtre. Et maintenant, tout le monde à bord. »

Oak Lawn Farm – la Ferme du Pré au Chêne – est une propriété isolée de quatre-vingts hectares nichée au pied des Blue Ridge Mountains, près de

Covesville, en Virginie, à deux heures de route au sud de Washington. La maison, édifiée sur un petit tertre entouré d'arbres de haute futaie et de buis centenaires, donne de tous les côtés sur la campagne et les montagnes. La construction originale date de 1780, mais fit l'objet d'ajouts tout au long du XIXe siècle. Elle comporte quatre chambres à coucher, deux grandes salles de bains, un cabinet de toilette, cinq cheminées en état de marche, une cuisine rustique, un solarium et une serre à l'étage, une galerie ouverte ceinturant le rez-de-chaussée et une pergola. S'y adjoignent deux chalets pour les invités, l'un de trois pièces et l'autre de deux. L'ensemble a été acquis pour trois millions deux cent mille dollars par la CIA. Oak Lawn Farm est utilisée au mieux trois fois par an, généralement pour des pourparlers au plus haut niveau avec des agences étrangères alliées, plus rarement pour des pique-niques ou des barbecues discrets organisés à l'occasion de la fête nationale, le 4 juillet.

Assis sur un banc de bois, sous le chêne vieux de deux cents ans qui avait donné son nom au domaine, William Black fumait une cigarette. Il se souvenait de ce que son père Morris lui disait du centre de formation de l'OSS qu'il fréquentait juste avant que l'Amérique ne bascule cul par-dessus tête dans la Seconde Guerre mondiale. Morris Black vivait avec une autre femme que la mère de William, à l'époque, et, comme cela lui arrivait souvent, celui-ci se surprit à réfléchir au fait que les parents étaient le plus souvent des inconnus pour leurs enfants, et vice versa. C'était là une énigme éternelle, comme celle de l'existence des conflits armés.

Cela faisait maintenant cinq jours qu'il était aux États-Unis, et il était resté enfermé tout ce temps à Oak Lawn en compagnie du cher docteur Eugenio Selman-Housein. Il n'avait pas encore pu voir son fils Gabriel ni même passer ne serait-ce qu'une heure en sa compagnie dans les locaux de son école. Amener le capricieux cardiologue à révéler ce qu'il savait exigeait de déployer autant de trésors de diplomatie que pour persuader un enfant d'aller sur le pot. Une tâche non seulement frustrante et interminable, mais aussi très ennuyeuse.

L'agent du MI6 soupira. Peut-être la solution préconisée par Dick Cheney, bénie soit son âme noire, était-elle la bonne, après tout : faire ingurgiter de force au casse-pieds récalcitrant un volume d'eau suffisant pour qu'il crache enfin le morceau.

Jusqu'ici, l'exaspérant petit Cubain avait dévoilé très peu de chose, que ce soit à Black, à Kingman ou à la dénommée Carrie Pilkington qu'on leur avait

collée dans les pattes. D'après lui, Fidel était à l'agonie. Mais personne n'ignorait que c'était le cas depuis que Juan Orta, un haut fonctionnaire corrompu souvent invité à la table du Barbu, avait tenté à six reprises d'empoisonner les hot dogs dont il était friand. Black secoua la tête. Des hot dogs ! La quantité de renseignements futiles que l'on pouvait accumuler quand on travaillait pour le MI6 ! C'était vraiment le degré zéro de l'espionnage !

Il entendit des pas derrière lui et se retourna, pensant voir Kingman. C'était Pilkington.

« Oh ! s'exclama-t-elle. Je n'avais pas vu que vous étiez là. Je sortais fumer, moi aussi.

– Je vous en prie », dit Black en lui faisant une place sur le banc.

La jeune femme prit un paquet de Marlboro, qu'elle secoua pour en faire sortir une cigarette. Black lui tendit la flamme du briquet de tranchée qu'il tenait de son père, un Imco de la Première Guerre mondiale. Elle tira une profonde bouffée, qu'elle souffla avec une délectation manifeste.

« Pas très politiquement correct, je sais bien. Mais l'alcool me monte tout de suite à la tête, l'herbe m'ennuie au bout d'un moment et les bouquins de Nicholas Sparks me tombent des mains. Le tabac est mon seul vice.

– Et le sexe ? s'enquit plaisamment Black.

– Je croyais que les Britanniques en ignoraient l'existence.

– Uniquement les membres de la famille royale. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Je suis un interrogateur professionnel, vous savez, je parviendrai tôt ou tard à vous faire dire la vérité.

– Pour être tout à fait honnête, j'ai oublié à quoi ça ressemble.

– Première règle : quand une personne interrogée commence une phrase par "Pour être tout à fait honnête", il y a de grandes chances qu'elle mente. »

La citoyenne Pilkington le dévisagea longuement, tira une nouvelle bouffée de sa cigarette puis exhala la fumée par le nez.

« Il essaye de gagner du temps, déclara-t-elle enfin, changeant brusquement de sujet.

– Pardon ?

– Selman-Housein. Il essaye de gagner du temps.

– Pourquoi cela ?

– Ce n'est pas un imbécile. Il soigne Castro depuis sa première attaque, en 1989. S'il est parvenu à survivre vingt ans dans le premier cercle des proches de Fidel, ça signifie qu'il sait nager en eau trouble. Être dépositaire des petits secrets d'El Comandante vous vaut généralement de finir dans un accident

d’avion ou de voiture, ou des suites d’un infarctus sans cause identifiable. Quant aux familiers, comme le Che, ils se voient assigner une quelconque mission désespérée en Bolivie et se retrouvent comme par hasard avec la CIA sur le dos.

– Vous avez de bonnes connaissances historiques.

– Je lis beaucoup, répondit la jolie jeune femme avec un haussement d’épaules. Et j’apprends régulièrement mes leçons.

– Alors, pourquoi Selman-Housein est-il passé à l’ennemi ?

– Je ne pense pas qu’il ait fait défection.

– Dans ce cas, que fait-il dans une ferme de Virginie à déguster de la tourte au poulet, du crumble aux pommes ou ce que vous autres Américains nommez pudding au pain ?

– Je crois que sa présence ici est un message.

– Je ne vous suis pas.

– Réfléchissez. Notre bon docteur passe son temps à participer à des congrès dans le monde entier. Pourquoi aurait-il choisi de déserter à ce moment précis, et surtout en Irlande ? Il se trouvait à Montréal, il y a un mois et demi : il aurait été bien plus facile pour lui de prendre le large au Canada. Or, il ne l’a pas fait.

– D’accord. Alors, à votre avis, pourquoi l’a-t-il fait il y a une semaine, et en Irlande ?

– La Dirección de Inteligencia possède l’un des meilleurs réseaux de renseignement du monde. Ils savent qui sont les responsables des antennes de la CIA et du MI6 dans toutes les ambassades américaines ou britanniques de la planète. Je pense qu’il s’est décidé pour l’Irlande parce que c’est vous qui dirigez l’antenne de la CIA de Dublin, monsieur Black.

– Mais pourquoi diable m’aurait-il choisi, moi ?

– Parce que la DI a probablement sur vous un dossier épais comme ça, à La Havane. Ces gens-là n’ignorent pas que votre mère était américaine et que vous avez une relation particulière avec l’Agence. Ils se doutaient que vous nous remettriez Selman-Housein s’il se livrait à vous à Dublin, mais c’était sans risque, car jamais nous n’oserions le faire disparaître dans une de nos prisons clandestines en Lituanie ou en Pologne en le sachant sous la protection du MI6.

– Je vois que vous avez effectivement bien appris vos leçons, commenta Black, impressionné. Mais est-ce que tout cela ne vous semble pas un peu tiré par les cheveux ?

– Pas vraiment… »

Carrie Pilkington écrasa sa cigarette consumée dans le cendrier de verre posé entre eux sur le banc, puis en sortit une autre de son paquet. Black lui donna du feu.

« Continuez, dit-il.

– Nous étions au courant que Holliday et Cabrera étaient partis de Toronto pour La Havane – nous les avons vus sur une vidéo de surveillance que nous a communiquée l'aéroport de Pearson. En retraçant leur parcours, j'ai appris qu'ils avaient séjourné au Park Hyatt du centre-ville. Pendant qu'ils étaient à l'hôtel, Holliday a pris rendez-vous par téléphone avec un certain Steven Braintree, professeur d'histoire médiévale à l'université de Toronto, dont le bureau n'est d'ailleurs qu'à une centaine de mètres du Park Hyatt.

– Fascinant, dit Black. Mais je ne vois guère le rapport.

– J'y viens. Il faut que vous sachiez tout d'abord que ce Braintree est un objecteur de conscience américain qui s'est expatrié au Canada au moment de la première guerre d'Irak. Je lui ai rappelé qu'à ce titre le fait de payer ses impôts au Canada ne le dispensait nullement de déclarer ses revenus aux États-Unis, ce qu'il ne faisait évidemment pas. Et je lui ai ensuite demandé de quoi Holliday et lui avaient parlé quand ils se sont vus.

– Alors ?

– Apparemment, il y avait à Cuba au XVI^e^ siècle une branche secrète des Templiers nommée La Hermandad de los Caballeros del Cristo, la Confrérie des chevaliers du Christ, le plus souvent abrégée en "La Hermandad", la Confrérie.

– Une fois de plus, tout cela est très intéressant, mais hors de propos.

– Selon des rumeurs persistantes, La Hermandad existe toujours et constitue une caste d'une dizaine de clans qui détiennent le véritable pouvoir sur l'île depuis cinq cents ans, poursuivit Carrie, ignorant l'interruption.

– Des rumeurs persistantes ne sont pas des preuves, objecta Black.

– Dans ces familles, la filiation est maternelle. L'une d'elles s'appelle Cruz – le nom de jeune fille de la mère de Castro. Il y a aussi les Rodriguez, à laquelle appartient par exemple le général Eduardo Delgado Rodriguez, le chef des services de renseignement cubains. Et connaissez-vous le patronyme complet de Selman-Housein ?

– Je sens que vous allez me le dire.

– Selman-Housein Sosa. Dans une chapelle des Templiers de La Havane, El Templete, officiellement utilisée une fois par an seulement, est accroché un

tableau du peintre français Jean-Baptiste Vermay qui représente la première réunion du conseil municipal de la ville. Au premier rang figure un conquistador nommé Juan Ortega Sosa… Nous avons donc Fidel Castro Cruz, le général Eduardo Delgado Rodriguez et Selman-Housein Sosa, tous membres de La Hermandad. Cela signifie obligatoirement quelque chose. Malheureusement, nous n'avons pas assez de lettres.

– Des lettres ? répéta Black, perplexe.

– Comme dans une grille de mots croisés. Si nous voulons la solution, il nous faut trouver les lettres manquantes pour remplir les cases.

– Vous êtes vraiment une jeune femme étonnante, mademoiselle Pilkington, déclara Black en souriant.

– Appelez-moi Carrie.

– Comme dans le roman de Stephen King ?

– Exactement, répondit-elle, en se levant après avoir écrasé sa cigarette. Et maintenant, si nous allions soumettre notre bon docteur à une petite séance de baignoire pour compléter notre grille ?

– Ce ne serait pas l'envie qui m'en manquerait, dit Black, quittant le banc à son tour. Hélas, la pratique que vous évoquez n'est plus en odeur de sainteté de nos jours.

– Zut alors ! » commenta Carrie.

11

L'homme en treillis camouflé ajusta ses écouteurs et regarda l'écran de contrôle portatif contenu dans une mallette posée par terre devant lui. Entouré comme il l'était de fougères et de broussailles, parmi les taches d'ombre et de lumière que projetaient sur le sol les grands pins et les eucalyptus de la forêt, il était pratiquement indétectable.

Le parfum délicat des jasmins et des gingembres se mêlait dans l'air à celui des fleurs-papillons, plus puissant, et à l'odeur de pourriture qu'exhalaient les bananes trop mûres tombées sur le riche humus noir, tandis qu'au chant mélodieux du *tocororo* répondait le staccato télégraphique du pic à bec ivoire.

Avant de poser le casque sur ses oreilles, l'homme avait même entendu, tout proches, le froufroutement frénétique produit par les ailes des oiseaux-mouches et le gazouillis du minuscule *cartacuba* vert et rouge. Il se trouvait au-dessus de Topes de Collantes, sur l'un des points les plus hauts de la Sierra del Escambray, un massif montagneux s'élevant en moyenne à huit cents mètres d'altitude et couvert d'une épaisse végétation presque impénétrable. La zone n'était desservie que par des routes non goudronnées trop dangereuses pour être empruntées par tout autre véhicule que des camions militaires ou de robustes 4x4. L'endroit avait bien failli voir la défaite de Fidel plus de cinquante ans auparavant, et ce n'était toujours pas le plus paisible des buts de promenade.

Concentré sur son écran et sur le bourdonnement cyclique transmis par ses écouteurs, l'homme en tenue léopard ne prêtait aucune attention à la splendeur du lieu. Il prit dans la mallette son petit télémètre à laser Vectronix, le porta à son œil et scruta la prairie ensoleillée descendant en pente douce au-delà de

la lisière où il était caché. Rien n'y bougeait, sinon les grandes amourettes jaunies qui se balançaient dans la légère brise. À l'automne, le bruit de leurs cosses sèches secouées par le vent donnerait l'impression que le pré abritait des milliers de serpents à sonnette.

« Numéro Un, allez-y ! » ordonna l'observateur à voix basse dans le micro.

Un homme se dressa dans les hautes herbes, cinquante mètres devant lui. Il avait entre les mains ce qui ressemblait à un modèle réduit de planeur en polystyrène. Après avoir soulevé l'avion à bout de bras, il courut quelques pas puis le lança vers le bas de la déclivité. Au même moment, l'opérateur à la mallette abaissa un interrupteur et l'hélice presque invisible située derrière les ailes de l'appareil se mit à tourner. Il prit alors la console de guidage, dont il manipula les commandes avec ses pouces. Propulsé par son moteur électrique silencieux, l'avion grimpa vers le ciel jusqu'au moment où il disparut à la vue. Des images vidéo et des données commencèrent à s'afficher sur l'écran de contrôle.

L'engin était un minidrone Desert Hawk III. D'une longueur d'un mètre et d'une envergure d'un mètre quarante, il était capable de transporter une charge utile d'un kilo et de voler aussi bien en rase-mottes que jusqu'à trois cent cinquante mètres d'altitude. Il était même équipé d'un dispositif infrarouge pour la surveillance nocturne. Son autonomie était de cent minutes et il pouvait se manœuvrer à partir d'un kit portatif ou d'un poste de commande situé à des milliers de kilomètres. Ce que la machine filmait étant susceptible d'être transmis par satellite n'importe où dans le monde, les images vues par le pilote caché dans la jungle l'étaient également, il le savait pertinemment, par ses supérieurs installés au quartier général de Blackhawk Security Systems. S'il commettait une erreur, il n'avait plus qu'à rédiger son testament, ou du moins à chercher un autre emploi. Il remercia le ciel pour toutes les heures qu'il avait passées à jouer à *Modern Warfare 2* sur sa Xbox.

« Qu'est-il censé surveiller ? » demanda le général de division Atwood Swann.

Assis à la place d'honneur dans le poste de commandement de Blackhawk, au « Camp » de Mount Carroll, dans l'Illinois, il regardait l'écran plat géant où s'affichaient les images envoyées en direct de Topes de Collantes, à deux mille sept cents kilomètres de là, par le Desert Hawk.

« Rien de particulier, répondit son second, le colonel Paul Axeworthy. Cette vidéo est celle du vol de reconnaissance de l'après-midi. Le Hawk a un rayon

d’action d’environ seize kilomètres. Une distance qu’une patrouille à pied mettrait au moins une demi-journée à couvrir sur ce genre de terrain. Avec le drone, il suffit d’une heure pour s’assurer qu’aucun petit curieux ne rôde dans les parages. Il est peu probable que ce soit le cas, mais mieux vaut prendre nos précautions, vu les circonstances.

– Tout se passe bien ?

– Les troupes et le matériel ont été déployés. Aucune faute n’a été commise, et nous n’avons eu de contact avec aucun autre Cubain que Ruiz.

– Le type de l’hôtel ?

– Oui… Du nouveau de ce côté, monsieur ?

– Ils ont récupéré le médecin. Ce n’est plus qu’une question de temps, maintenant. »

Installé à la table de salle à manger d’Oak Lawn, qui avait appartenu à Jefferson, Eugenio Selman-Housein dégustait une côte de bœuf accompagnée de pommes de terre au four et d’asperges. Il arrosait le tout d’un grand cru de bourgogne, dont il ingurgitait des quantités inquiétantes pour un homme de son âge et de son gabarit.

Will Black, assis en face de lui, le regardait faire en se demandant si le bon docteur n’avait pas le ver solitaire. Un particulier capable d’entonner de telles quantités de vin sans montrer le moindre signe d’ivresse devait posséder un foie de la taille d’un autobus.

Le médecin reposa ses couverts, avala une gorgée de bourgogne, puis adressa un sourire aimable à Black et à Carrie Pilkington, elle aussi présente.

« Je dois avouer, mes amis, que la CIA nourrit bien les transfuges qu’elle recueille, et dans un cadre charmant, qui plus est. Je regrette seulement que le *señor* Kingman ne soit plus là. Je le trouvais très… divertissant. »

Kingman était retourné à Washington trois jours après le début du débriefing laborieux de Selman-Housein, prétendument pour communiquer directement son rapport à Joseph Patchin, chose qu’il aurait pu faire par téléphone ou vidéo depuis Oak Farm, dont toutes les lignes étaient sécurisées.

De l’avis de Black, le directeur adjoint s’était plutôt mis dans l’idée que le Cubain louvoyant n’avait en fait rien à révéler, cherchait seulement à se faire héberger gratis et ne méritait donc pas qu’il lui consacre une part de son temps si précieux. Black et Carrie avaient tenté de le convaincre que les tergiversations de Selman-Housein étaient le signe qu’il suivait un plan

préétabli, comme le pensait la jeune femme, mais Kingman avait d'emblée balayé la suggestion avec une condescendance très doctorale :

« Cette affaire n'est pas une plaisanterie, mademoiselle Pilkington. Nous ne sommes pas dans un film où l'on découvre des trésors cachés par les francs-maçons dans les sous-sols de New York ! D'ailleurs, si Cuba était gouvernée par une société secrète de chevaliers d'un autre âge, ne pensez-vous pas que la CIA serait au courant ? »

Black avait dû se retenir pour ne pas rappeler à Kingman quelques-unes des bourdes de l'Agence, qui, non contente de n'avoir pas anticipé l'effondrement de l'Union soviétique, avait, par exemple, apporté son soutien aux groupes rebelles afghans qui devaient devenir Al-Qaïda et ignoré depuis les années 1960, tout comme le MI6, d'ailleurs, la menace irakienne sur le Koweït. À croire que ces gens n'avaient jamais vu un James Bond ni lu un livre de Tom Clancy ! À vrai dire, pas plus la CIA que le MI6 n'étaient très doués pour percer les secrets des nations étrangères.

Reprenant son couteau et sa fourchette, Selman-Housein découpa une pomme de terre, s'en fourra un morceau dans la bouche et mâcha un moment, l'air satisfait.

« Merveilleux, murmura-t-il.

– Aux États-Unis, dit Carrie, nous avons un dicton : "Qui veut dîner doit payer d'une chanson."

– *¿ Qué ?* demanda le Cubain en fronçant les sourcils.

– *Ganarse el pan*, traduisit Black.

– Vous parlez l'espagnol ?

– Couramment. J'ai suivi un double cursus espagnol-sciences politiques à Oxford. J'ai aussi passé deux ans à l'ambassade de Madrid, répondit Black. Et maintenant il va falloir cesser de nous faire suer, docteur ! » ajouta-t-il dans la langue de Cervantès.

Selman-Housein arbora d'abord une expression choquée, puis, avec un haussement d'épaules et un petit sourire, il reposa ses couverts, but une gorgée de vin, se tamponna les lèvres avec sa serviette et agita un index réprobateur en direction de Black.

« Je suis outré. À Cuba, personne ne traiterait un invité de cette façon, assura-t-il d'un air prude.

– Vous oubliez que nous sommes en Virginie, docteur, pas à Cuba. Par ailleurs, vous n'êtes pas un invité, mais un transfuge qui a trahi son pays.

– Votre façon de vous exprimer est indigne d'un hôte, quel que soit le lieu, monsieur Black.

– Notre hospitalité a des limites. Vous êtes ici depuis une semaine et vous ne nous avez absolument rien dit. Je ne sais pas à quel jeu vous jouez, mais sachez que la partie est terminée.

– Je ne joue à aucun jeu, *señor* Black, soyez-en convaincu. Et je ne suis pas un traître. Je suis un réfugié. C'est d'ailleurs le statut que je me propose de revendiquer officiellement si vous continuez à vous adresser à moi sur ce ton.

– Un statut que vous n'obtiendrez jamais, espèce de trou du cul sans fesses, intervint Carrie, suave. J'y veillerai personnellement, vous pouvez me croire.

– Vous n'en avez pas le droit, protesta le Cubain. Il y a des lois, en Amérique !

– En Amérique ? répéta Black. Mais vous n'êtes pas en Amérique, docteur. Pas même à Guantánamo. Vous n'êtes nulle part et personne ne sait que vous y êtes. Cet endroit est un *agujero negro*, un trou noir où aucune loi ne s'applique. Vous n'êtes rien, ici. Un simple claquement de doigts de notre part et vous disparaissez sans laisser de trace. *Pfft !* Si c'est ça que vous voulez, considérez ce que vous avez dans votre assiette comme la côte de bœuf du condamné. »

Un long silence, puis le médecin prit la bouteille de côtes-de-nuits, en examina l'étiquette et versa le reste du vin dans son verre.

« Monsieur Black, mademoiselle Pilkington, avez-vous la moindre idée – vous-mêmes ou les agences que vous représentez – de ce qui se passera quand notre grand *líder* mourra, ce qu'à Dieu ne plaise ?

– La conjecture privilégiée par la CIA, déclara Carrie, est que son frère Raúl prendra sa suite, mais que le pays continuera d'être dirigé par l'oligarchie militaire. Mon hypothèse à moi est que les véritables dirigeants seront les membres de La Hermandad de los Caballeros del Cristo, la Confrérie.

– Vous connaissez l'existence de La Hermandad ?

– Moi, oui. Mes supérieurs pensent qu'il s'agit d'un mythe.

– Ce n'en est pas un, *señorita*. La Hermandad existe bien. Et nous autres qui n'en faisons pas partie lui donnons un autre nom : Los Diablos.

– Les Diables, dit Black.

– Oui. Seulement les Diables ont pris peur, récemment, parce qu'ils savent la vérité.

– Quelle vérité ?

– Le fait qu'après la mort de Fidel ils ne seront pas en mesure de s'opposer à ce qui arrivera.

– Et qu'est-ce qui arrivera ? » demanda Carrie avec un soupir de lassitude.

Black sourit. Le médecin était un phraseur verbeux à souhait, mais, puisqu'il semblait enfin disposé à parler de politique cubaine après avoir péroré pendant une semaine sur tous les sujets autres que celui-là, il était prêt à le laisser disserter tant qu'il le voudrait.

« Il y a onze millions d'habitants, à Cuba, commença Selman-Housein. Au moins deux millions d'entre eux vivent à La Havane. Trois millions seraient sûrement plus proches de la vérité, mais aucun agent recenseur n'a jamais osé s'aventurer dans les *baracoas*, les quartiers pauvres, depuis plus d'une décennie… D'un autre côté, bien sûr, d'après Fidel, il n'existe pas de quartiers pauvres à La Havane, donc, il n'y en a pas », ajouta-t-il avec un rire grinçant.

Il secoua la tête et avala une bonne gorgée de bourgogne avant de poursuivre :

« Le taux de natalité cubain est pratiquement nul. La population dans son ensemble vieillit un peu plus chaque année. Le système de santé est une farce : d'un côté, des hôpitaux dernier cri et d'excellents médecins pour ceux qui ont les moyens de payer, qu'ils soient touristes ou membres du comité central du parti ; de l'autre, des lits grouillants de vermine et des médicaments achetés au marché noir. Il y a pénurie de nourriture et il est interdit de pêcher en mer comme en rivière sous peine de prison. Les agriculteurs mangent à leur faim, même s'ils vont pieds nus et n'ont pas l'électricité, mais les gens des villes n'ont rien à se mettre sous la dent. De plus, à cause de la situation chaotique au Venezuela, l'unique source d'approvisionnement en pétrole de Cuba risque de se tarir. La fin approche.

– Où voulez-vous en venir ?

– Quand Fidel mourra, il y aura des manifestations de dissidents. J'ignore qui descendra dans la rue, mais il y aura des heurts, et des manifestants seront tués par la police secrète, ce qui entraînera un mouvement de protestation. Et ce mouvement virera vite à l'émeute. Cela se passera en une seule journée, deux tout au plus, et donnera lieu à des violences inouïes. L'armée cubaine compte à peine vingt mille soldats et dispose de quelques hélicoptères – une douzaine, peut-être. Et si on fait appel à eux, la moitié au moins de ces militaires refuseront de tirer sur des compatriotes… »

Le médecin rit et termina son verre.

« D’autant qu’ils n’ont ni munitions ni carburant à mettre dans leurs tanks », ajouta-t-il.

Il eut un sourire triste et son regard perdit un instant de sa dureté derrière ses lunettes. Black crut même voir ses yeux se gonfler de larmes.

« La veille du jour de l’an, en 1959, il y eut une insurrection à La Havane, pendant que Batista fuyait la ville. Mais c’était une insurrection saine, qui visait à nettoyer le cœur du pays de sa corruption comme on détruit une tumeur. C’était un moment de joie. Je peux dire cela parce que j’y ai participé. J’avais dix-sept ans… »

Il retira ses lunettes, se pinça l’arête du nez, puis cligna les paupières.

« Les émeutes à venir n’auront rien de joyeux. Elles ne seront que fureur. La devise de Cuba est “La patrie ou la mort”. Les gens choisiront la mort quand Fidel et sa révolution disparaîtront. Tout se terminera dans la “Valle de la muerte”.

– Un tableau bien pessimiste, docteur, commenta Carrie. Mais si l’on y regarde bien, vous ne nous apprenez pas grand-chose. D’autant que Fidel Castro peut vivre encore des années.

– Fidel Castro sera mort dans treize jours. J’ai fourni à la Confrérie de quoi le tuer sans laisser de traces. Quand ce sera fait, ils déclencheront leur “Operación de Venganza” et Cuba ne sera plus jamais un pays libre.

– L’opération Vengeance ? Qu’est-ce que c’est que ça, au juste ? demanda Black.

– Le 12 avril 1962, le président Kennedy a promis que les États-Unis n’interviendraient plus jamais militairement à Cuba. Cet engagement a été tenu par tous ses successeurs depuis ce jour-là. Il est sur le point d’être rompu.

– Comment cela ? demanda Carrie d’une voix soudain inquiète.

– La Confrérie planifie en ce moment même un attentat terroriste contre les États-Unis à côté duquel le 11-Septembre fera pâle figure. Des centaines de milliers de gens y perdront la vie, et il n’existe aucun moyen de l’empêcher. »

Deuxième partie

MISE À FEU

12

En tout point semblable à n'importe quelle vedette de pêche sportive emmenant deux touristes fortunés traquer l'espadon, le thon ou la dorade coryphène, le *Tiburón Blanco* longeait à petite vitesse la côte caraïbe de Cuba. Bien calés sur leur siège de combat, canne déployée, appâts prêts à l'emploi, mais hameçon nu, Holliday et Eddie jouaient de temps à autre du moulinet pour donner le change à d'éventuels curieux.

Holliday n'ignorait pas que les services de renseignement américains disposaient d'un « collecteur spatial d'imagerie en plan large » – un euphémisme politiquement correct pour désigner un satellite espion – affecté à la région caraïbe et à Cuba en particulier. Il n'ignorait pas non plus qu'en dépit des dénégations officielles le Pentagone continuait de mener des opérations de guet aérien au-dessus de l'île en utilisant des avions de reconnaissance U-2 modernisés par rapport au vénérable modèle qui avait permis de découvrir les installations de missiles nucléaires soviétiques à Cuba en octobre 1962.

Les satellites espions de nouvelle génération étaient si performants qu'ils pouvaient lire l'heure sur une montre-bracelet à quatre-vingts kilomètres de distance, ce qui incitait à la plus grande prudence : Holliday ne sortait sur le pont que coiffé d'une casquette des New York Yankees dont la longue visière lui masquait le visage.

Il leur fallut une semaine pour parcourir les huit cents kilomètres qui séparaient La Havane de l'embouchure du Rio Agabama. D'après Montalvo Arango, voyager de nuit était dangereux. C'était après le coucher du soleil que le risque de se faire repérer par la *guardia costera* devenait maximal.

Le problème, toujours selon le vieux pêcheur, n'était d'ailleurs pas tant d'être vu par un garde-côte que d'en voir un. Car ces bateaux, généralement de simples vedettes de patrouille portuaire, consacraient plus de temps à convoyer des gens au Mexique contre espèces sonnantes et trébuchantes qu'à protéger l'intégrité du littoral cubain. Et, quand ce n'était pas des passagers qu'ils transportaient clandestinement, c'était de la drogue. Mieux valait par conséquent ne pas en croiser un.

Au crépuscule, ils gagnaient donc les eaux peu profondes de la côte et cherchaient une anse ou une crique où jeter l'ancre pour la nuit. Puis ils terminaient la journée autour d'un dîner composé de poissons tout frais pêchés par Arango à la palangrotte et, pour le dessert, d'un bocal de mangues qu'il mettait lui-même en conserve, le tout agrémenté de quelques verres de rhum Mulata. Pour finir, Holliday et Eddie descendaient dans la cabine avant, dont ils occupaient les deux couchettes, et Arango allait dormir sur une couverture qu'il étendait sous l'auvent de toile fatigué du pont supérieur. Et le cycle recommençait à l'aube du jour suivant.

Ils parvinrent à destination dans la soirée du septième jour. Comme celui de la plupart des fleuves cubains, le delta de l'Agabama était une mangrove qu'ils durent traverser sur plus de cinq kilomètres avant de trouver l'eau libre de la rivière. Le marécage dégageait une odeur pestilentielle.

« Quelle infection ! s'exclama Eddie. On dirait de l'œuf pourri.

– C'est à cause du sulfure d'hydrogène que contient la vase, expliqua Holliday.

– Décidément, tu sais tout sur tout, toi ! Une véritable encyclopédie !

– La faute à mon oncle Henry. Il avait la collection complète de l'*Encyclopædia Britannica* dans sa bibliothèque. La quatorzième édition, en vingt-quatre volumes. Il m'en faisait étudier un tome chaque été, dans l'ordre. J'ai lu celui qui traitait de la mangrove après mon retour du Vietnam.

– Plein de bons crabes, par ici », signala Arango de sa voix rocailleuse.

La veille, il était arrivé à leur attraper une demi-douzaine de langoustes dont ils avaient dégusté les queues arrosées de beurre aillé pour changer de l'habituel plat de poisson. À l'entendre, pêcher un seul de ces crustacés pouvait être puni de cinq ans à El Condesa. En braconner six devait valoir la perpétuité.

Le vieil homme remontait prudemment le delta, épiant les variations de couleur de l'eau, manœuvrant la barre par toutes petites touches afin d'éviter les bancs étroits de boue grise qui s'étiraient comme de longs doigts avides perpendiculairement au courant. S'ils s'échouaient sur l'un de ces hauts-fonds,

dit-il, il leur faudrait attendre la prochaine marée haute pour s'en dégager, ce qui n'était pas une bonne chose, l'embouchure de l'Agabama n'étant pas un endroit des plus sûrs.

« Pourquoi ? demanda Holliday, debout près de lui dans la timonerie. Quel est le problème ? »

Arango ralluma le mégot de son cigare avec une allumette de cuisine.

« Le problème, le voilà », répondit-il en pointant son doigt décharné.

À une petite centaine de mètres, deux chalands plats de six mètres équipés de hors-bord rabattables à longue tige adaptés aux eaux peu profondes débouchèrent de la mangrove qui les avait dissimulés jusque-là. Chacune des deux embarcations comptait trois hommes à son bord et elles approchaient vite. Leurs moteurs produisaient un grondement familier que Holliday identifia aussitôt : la moto Ural que leur avait prêtée Maximenko faisait exactement le même bruit.

Les pilotes des deux bateaux étaient debout aux commandes. Leurs passagers, assis, tenaient chacun sur ses genoux une arme qui ressemblait terriblement à un AK-47.

« On peut les distancer ? demanda Eddie, qui avait traversé la passerelle pour se joindre aux deux hommes.

– On peut essayer », répondit Arango.

Empoignant d'une main les deux manettes des gaz, il les poussa à fond. Le *Tiburón Blanco* frémit tel un pur-sang jaillissant du starting-gate et son étrave se dressa brusquement. Quand Holliday se retourna pour regarder les chalands, qui perdaient du terrain, il vit l'un des occupants du premier poser son AK-47 pour prendre une autre arme tout aussi reconnaissable.

« Et merde ! » dit-il.

Le lascar se redressa, un RPG antichar calé sur son épaule droite. Sans s'attarder en explications, Holliday écarta Arango de la barre et tourna brutalement le volant à tribord. À peine avait-il effectué la manœuvre qu'une détonation retentit. Traînant son panache de fumée, la roquette frôla la poupe avec un rugissement aigu avant de s'écraser dans le fleuve, où elle explosa en soulevant un geyser de quinze mètres d'eau et de vase fétide.

« Ces fumiers essayent de couler mon bateau ! » cria le vieux pêcheur, hors de lui.

Tirant furieusement sur son cigare et marmonnant entre ses dents, il descendit dans la cabine avant, laissant tacitement à Holliday le soin de tenir la barre.

« Où sont-ils ? hurla celui-ci à Eddie par-dessus son épaule.

– Ils se rapprochent, répondit le Cubain en forçant la voix pour couvrir le vacarme des moteurs et le martèlement de la coque lancée à pleine vitesse sur les vagues.

– Préviens-moi si tu vois le type réarmer son RPG.

– À vos ordres, mon colonel ! »

La rivière s'élargissait, à présent. Ils étaient sortis de la mangrove. Holliday se serait cru de retour sur le Mékong, dans la jungle vietnamienne. Des fougères géantes inclinaient leurs frondes au-dessus des rives et la surface de l'eau était couverte de nénuphars aux feuilles vertes démesurées. Au-delà s'étendait une forêt épaisse où se mêlaient cèdres, ébéniers, kapokiers, banians, acajous, chênes, pins et palmiers royaux.

Ce fut alors qu'Arango refit son apparition. Il portait sur une de ses épaules étroites un objet dans lequel Holliday, éberlué, reconnut une antique mitrailleuse Browning 12,7. De son autre épaule pendait jusqu'au sol une longue bande de munitions luisantes. Le vieil homme se planta à côté de Holliday et le regarda.

« Tu sais te servir de ça, l'Américain ?

– Oui.

– Alors aide-moi. Cabrera ! Prends la barre ! »

Eddie s'approcha et prit le volant des mains de Holliday, qui soulagea Arango de la 12,7. Celui-ci grimpa lestement l'échelle qui menait au *flybridge*.

« Viens avec moi ! » ordonna-t-il.

Holliday chargea l'arme sur son épaule et le suivit. Parvenu au sommet de l'échelle, il envoya la mitrailleuse sur le pont avant de s'y hisser à son tour. Arango, debout sous le taud qui claquait au vent, fourrageait dans une antique caisse à outils en bois. Il en tira trois tuyaux filetés en acier et les assembla pour former un long tube, qu'il planta verticalement dans un manchon fixé au plancher. Enfin, il vissa au sommet de cet affût de fortune une vieille rotule prise dans la poche de son pantalon de coton en loques.

« Passe-moi la mitrailleuse. »

La lourde Browning serrée entre ses bras, Holliday traversa d'une démarche incertaine le pont qui se dérobait sous ses pieds au gré des rebonds erratiques du bateau. Conjuguant leurs efforts, les deux hommes parvinrent à assujettir l'arme sur le pivot, puis Arango la verrouilla à son support.

« Tu tires. Ma vue n'est plus très bonne, déclara-t-il.

– D'accord », acquiesça Holliday.

Il se mit en position, fit glisser le levier d'armement vers l'avant et ouvrit le couvre-culasse. Arango engagea la première cartouche dans le couloir d'alimentation, puis Holliday referma le boîtier. Un double déclic annonça que la bande était bien en place.

« Et maintenant ? » demanda-t-il.

Arango lui adressa un rictus édenté.

« Maintenant, on attaque ! »

Assis dans le bureau de Joseph Patchin, Will Black, Carrie Pilkington et Rufus Kingman attendaient que le directeur des Opérations de la CIA prenne la parole. Celui-ci était plongé dans la contemplation du mur couvert de photos personnelles qui lui faisait face. Il eut un petit sourire nostalgique en revoyant les clichés où il figurait en compagnie de ses prédécesseurs, depuis Bill Casey jusqu'à Leon Spinetta, ou des présidents successifs, de Carter à Bush fils. Il avait survécu à tous ces politiciens. Il avait tout lieu d'être fier de sa carrière dans l'univers du renseignement, mais l'édifice qu'il avait bâti était en train de s'effondrer sur lui, il le sentait bien. Il se tourna vers ses trois collaborateurs.

« Il n'a rien dit d'autre ? demanda-t-il à Will Black, l'agent de liaison du MI6.

– Non, monsieur. Pas un mot.

– Avons-nous fait pression sur lui, mademoiselle Pilkington ?

– Oui, monsieur. En lui disant que nous allions l'expédier à Guantánamo ou dans le quartier de Little Havana, à Miami, avec un écriteau autour du cou indiquant qui il est. Nous avons même menacé de le remettre aux autorités cubaines.

– Et rien n'y a fait ?

– Non, monsieur. Il est resté muré dans le silence.

– Et si nous l'envoyions vraiment à Guantánamo ? Qu'en pensez-vous, Kingman ?

– Le président nous couperait les couilles, monsieur.

– N'ayons pas peur des images fortes ! murmura Black à l'adresse de Carrie, qui sourit.

– Pardon ? demanda Kingman.

– Rien, dit Black. Je réfléchissais tout haut.

– Et un de nos "sites noirs" ? suggéra Patchin. Un endroit vraiment infect ?

– Nous en possédons encore un en Albanie, monsieur.

– Votre avis, Black ? Privation de sommeil, simulation de noyade, ce genre de chose ?

– Je doute sincèrement que ce soit efficace, monsieur Patchin.

– Pourquoi cela ?

– Parce que je ne pense pas qu'il ait quoi que ce soit de plus à révéler que ce qu'il nous a déjà dit.

– Vous croyez donc à la fable de Mlle Pilkington selon laquelle ce type serait un messager, ou je ne sais quoi, vous aussi ? lança Kingman, sarcastique.

– J'y crois, en effet, répondit Black. Et je crois également que la Confrérie lui a livré juste assez d'informations à nous transmettre pour que vous réagissiez comme vous êtes en train de le faire. À l'heure qu'il est, la moitié des analystes du contre-espionnage font dans leur pantalon en se demandant quel genre d'attentat pourraient mijoter les Cubains pour causer la mort de centaines de milliers de gens, et ces messieurs de la sécurité intérieure en sont à courir en rond comme des poulets sans tête et à se défenestrer.

– À se dé quoi ? demanda Kingman.

– À se défenestrer, répondit Carrie. Défenestration désigne en quatorze lettres l'acte de jeter quelqu'un par une fenêtre. C'est ce qui est arrivé à Jézabel, la fausse prophétesse de l'Ancien Testament qui se maquillait trop. Le mot revient de temps à autre dans les mots croisés du *New York Times*. »

Black eut un sourire en coin. Kingman resta coi, le regard dans le vide. Patchin leva un sourcil.

« En tout cas, le président, lui, n'est pas sur le point de se jeter par une des fenêtres du bureau ovale – qui est de toute façon au rez-de-chaussée, dit-il. En revanche, il aimerait beaucoup avoir quelques suggestions sur la manière dont il conviendrait de réagir.

– Holliday et son ami cubain Cabrera sont une piste possible, avança Black. Ils sont à la recherche du frère de Cabrera, Domingo, qui a fui parce qu'il en savait trop. Si nous trouvons Holliday, nous trouverons du même coup Domingo Cabrera et pourrons peut-être tirer de lui des renseignements. »

Patchin réfléchit un moment.

« D'accord, en attendant mieux, dit-il enfin. Êtes-vous bon en espagnol, Black ?

– Je le parle couramment.

– Et vous, mademoiselle Pilkington ?

– Niveau lycée, et j'ai suivi un cours d'espagnol courant à l'université.

– Nous n’allons tout de même pas envoyer ces deux-là sur place ! protesta Kingman, l’air atterré. Black n’est pas des nôtres. Quant à elle, ce n’est qu’une… une analyste !

– M. Black est tout aussi américain que vous ou moi, remarqua Patchin. Sa mère a fait presque toute sa carrière au sein de l’Agence.

– Mais…

– Vous avez une grande expérience du terrain, vous-même, n’est-ce pas, Rufus ?

– Non, monsieur, je n’en ai aucune.

– Et vous parlez l’espagnol ?

– Pas beaucoup, monsieur. Je suis allé deux ou trois fois à Cancún. »

Patchin se tourna vers Black.

« Vous vous présenterez comme journaliste du *London Times*. Mlle Pilkington également. Elle se fera passer pour une expatriée canadienne. Vos équipes de Londres peuvent-elles vous concocter une “légende” ?

– Ce n’est pas un problème.

– Prenez l’avion pour les Bahamas ce soir. De Nassau, vous vous rendrez à La Havane le plus tôt possible. Il nous faut des réponses. Et il nous les faut vite. »

13

L'étrave du *Tiburón Blanco* ricocha violemment sur la crête des vagues soulevées par le vent quand Eddie vira bord pour bord pour amener le vieux cabin-cruiser face aux deux chalands qui fonçaient maintenant à sa rencontre. Les assaillants avaient ouvert le feu, mais soit leurs armes tiraient trop court, soit ils visaient mal.

Sur le *Flybridge* du *Tiburón*, les poings serrés sur les poignées de bois patinées de la mitrailleuse, les deux pouces sur la queue de détente « papillon » en forme de V, Holliday plissait les paupières dans le soleil qui se reflétait en éclats aveuglants sur la surface de l'eau. Bien que la Browning M2 ait une portée de presque deux kilomètres, il préférait ne prendre aucun risque. Lorsqu'ils furent à cent cinquante mètres des chalands, il vit l'homme au RPG se mettre debout à la proue de l'un d'eux, son tube en équilibre sur l'épaule. Holliday fit légèrement pivoter la mitrailleuse sur la gauche puis pressa la détente.

L'effet fut presque instantané. En l'espace de cinq secondes, la vieille arme cracha soixante-cinq cartouches en un staccato assourdissant, expulsant les étuis vides tandis que les lourdes munitions déchiquetaient la proue du bateau de droite telle une monstrueuse scie circulaire invisible. Lâchant son RPG faute de mains pour le tenir, l'homme disparut dans un magma de sang, de chairs et d'os, et sa roquette fila vers la jungle, où son panache de fumée se perdit avant qu'elle n'éclate avec furie en projetant dans les airs une gerbe de feuillages mêlée de terre noire.

Ses deux pouces toujours pressés sur la détente, Holliday expédia quarante cartouches supplémentaires qui pointillèrent le chaland sur toute sa longueur et

fauchèrent le passager assis sur le siège du milieu. Le troisième forban se jeta à l'eau une fraction de seconde avant que les dernières balles n'atteignent le réservoir de carburant, dont l'explosion réduisit en miettes ce qui restait de l'embarcation. L'homme se mit à nager frénétiquement vers la berge afin de s'écarter de la ligne de tir. Malheureusement pour lui, jaillissant de la boule de feu et du champignon de fumée noire produits par la déflagration, le vieux moteur de son bateau, un Shovelhead Harley de soixante kilos dont l'hélice continuait de tourner au bout de son arbre de trois mètres, lui retomba sur le dos. Colonne vertébrale brisée, il se noya dans la seconde qui suivit.

« *¡ Coño !* s'exclama Arango. Tu tires pas mal pour un *yuma*. »

Holliday ôta ses pouces de la détente. Le vacarme mortel de la vieille mitrailleuse cessa aussitôt. Le second chaland avait fait demi-tour et se cachait sans doute quelque part dans l'épaisseur de la végétation qui retombait en rideau sur les deux rives du fleuve. Holliday lâcha les poignées de la M2 pour examiner la bande. Il n'avait pas utilisé la moitié des munitions.

« Vous avez d'autres bandes comme celle-ci ? s'enquit-il.

– *Sí*, répondit le pêcheur sans quitter des yeux les débris du chaland qui s'éloignaient en tournoyant dans le courant. Six ou sept.

– Vous feriez mieux d'aller les chercher, suggéra Holliday. Ces types vont revenir.

– *Cabrónes* », grommela Arango.

Ôtant de sa bouche le moignon fumant de son cigare, il projeta par-dessus bord un superbe crachat couleur tabac.

« Je crains que le morceau ne soit un peu gros pour nous, commenta Will Black comme il sortait du bureau de Patchin en compagnie de Carrie. Je ne sais pas trop par où commencer.

– C'est là que je peux avoir mon utilité, répondit la jeune femme. Comme je le disais il y a un instant, le jeu consiste à chercher des indices dans sa mémoire, comme quand on essaye de comprendre une définition de mots croisés. Et je viens de me rappeler quelque chose qui pourrait nous conduire à la solution.

– Quelle chose ? s'enquit Black en appuyant sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

– Ce n'est pas une chose, plutôt un lieu… »

Les portes coulissèrent et ils entrèrent dans la cabine.

« Je donne ma langue au chat, dit Black. Où se trouve cet endroit ?

– À deux pas d'ici, dans le comté de Fairfax. À Fort Belvoir, pour être précise. »

L'Agence nationale de renseignement géospatial, la NGA, a pour mission essentielle de centraliser et d'analyser les données visuelles collectées par les satellites de surveillance appartenant aux diverses forces armées américaines, ainsi que les éléments de même nature recueillis lors de la bonne centaine de sorties quotidiennes d'avions espions et de drones, sans oublier les informations d'origine électromagnétique communiquées par les appareils volant à haute altitude. Les systèmes utilisés par cette agence sont capables de déterminer à grande distance de quel matériau est constitué un objet ou un bâtiment, et de repérer avec précision tel ou tel signe particulier individuel, comme la taille de quelqu'un ou sa façon de marcher. La NGA dispose en outre des logiciels de reconnaissance faciale les plus élaborés du monde.

Elle a, entre autres, fourni toutes les données préparatoires à l'opération Neptune's Spear – Trident de Neptune – qui a conduit à la mort d'Oussama Ben Laden à Abbottabad, au Pakistan, et réalisé la vidéo de l'assaut, que suivent en direct avec une attention fébrile le président, la secrétaire d'État et quelques personnes invitées au spectacle sur la célèbre photo publiée par la Maison-Blanche. L'analyse d'images « quel que soit le temps » n'a pas de secrets pour elle, les capteurs des satellites et des drones étant à même de percer les nuages les plus épais.

La NGA possède de nombreuses antennes réparties sur l'ensemble du territoire des États-Unis, mais son site principal est un complexe couvrant dix-huit hectares à la sortie de Fort Belvoir, en Virginie. Le bâtiment central est si vaste et si haut que la statue de la Liberté tiendrait dans son hall.

Black et Carrie étaient assis dans une des salles de projection de l'agence, à un niveau indéterminé des sous-sols. Depuis qu'ils avaient franchi le premier portail de sécurité, à l'extérieur, ils étaient escortés par un type au visage totalement inexpressif qui semblait de taille à briser l'épine dorsale de Black comme on casse du petit bois sur son genou. Il portait un costume anthracite assez bien coupé, mais pas suffisamment pour cacher une bosse révélatrice sous son aisselle gauche. Il avait omis de se présenter et ne leur avait à aucun moment adressé un sourire ni témoigné la moindre marque d'intérêt. La figure de l'agent secret revue pour Disney World par un concepteur d'animatroniques.

La salle de projection était aménagée comme celles des studios de cinéma, avec trente fauteuils en cuir confortables disposés en demi-cercle face à un écran plasma accroché au mur. Sur une estrade contre le mur opposé était installé un pupitre de commande derrière lequel se tenait Paul Smith, l'analyste et interprète en chef responsable de la section Amérique centrale, qui comprenait Cuba et toute la Caraïbe. Grand, maigre, cheveux bruns dégarnis et nez en bec d'aigle, Smith arborait une fine moustache parfaitement taillée comme seuls peuvent en porter les hommes très imbus de leur personne. Mis à part le Robocop anonyme qui montait silencieusement la garde près de la porte, personne d'autre que Smith, Black et Carrie Pilkington n'était présent dans la pièce.

« Il semblerait que vous ayez le bras long. La requête que j'ai reçue provenait directement de la Maison-Blanche, dit Smith d'une voix nasale suggérant une sinusite chronique. Le délai est bien court, ajouta-t-il en reniflant.

– Nous n'y pouvons rien, assura Black. Nous travaillons sur une information récente et nous sommes limités par le temps. »

Nouveau reniflement.

« Que cherchez-vous, au juste ?

– Un élément topographique de Cuba connu sous le nom de "Valle de la muerte" », répondit Carrie.

Smith eut une mimique agacée qui fit trembler sa moustache et commença à pianoter sur le clavier de sa console pendant que Carrie se penchait vers Black pour lui chuchoter à l'oreille :

« Selman-Housein a mentionné cette Vallée de la mort avant de se fermer comme une huître.

– Je m'en souviens, acquiesça Black. Mais c'est un peu léger, comme piste, vous ne trouvez pas ?

– Nous n'avons rien d'autre.

– Il y a deux occurrences du terme, mais qui concernent toutes les deux le même endroit, dit Smith. Cela se situe dans les montagnes de l'Escambray. C'est une partie de la vallée du fleuve Agabama, qui sépare deux chaînes du massif et se jette dans la mer caraïbe. Un conquistador nommé Diego Velázquez de Cuéllar a exploré ce fleuve au début du XVIe siècle. Il était envoyé par le fils de Colomb avec l'ordre de conquérir l'île et de chercher des emplacements où créer des colonies. Il devait également mettre la main sur

tout l'or ou autres trésors qu'il pourrait trouver, la couronne d'Espagne ayant quelque peu restreint les crédits alloués aux navigateurs. »

Black faillit prier le petit poseur nasillard d'accélérer un peu l'allure, mais, Carrie avait raison, s'aventurer sur le territoire cubain à l'aveuglette ne pourrait mener qu'à l'échec. Il laissa donc Smith poursuivre doctement son cours magistral.

« Velázquez de Cuéllar eut d'abord l'intention de remonter le fleuve avec quelques-uns de ses bateaux, peut-être avec l'idée de trouver un passage navigable jusqu'à une autre côte, mais ses guides amérindiens l'en dissuadèrent en lui expliquant qu'une grande partie du cours d'eau était peuplée de mauvais esprits qui rendaient les hommes malades et les faisaient parfois mourir. Les symptômes décrits par les autochtones évoquaient ce que les Espagnols appelaient *vómito negro* – "vomissement noir" –, et dont nous savons à présent qu'il s'agissait de…

– La fièvre jaune, compléta Black, les yeux fixés sur l'écran plasma, où il aurait bien aimé voir enfin paraître des images.

– Absolument, acquiesça Smith, l'air pincé. La fièvre jaune. Quoi qu'il en soit, les habitants appelaient le lieu la Vallée de la mort.

– Quand cela se passait-il, déjà ? demanda Carrie.

– En 1511.

– Rien de plus récent ?

– Pendant ce que les Cubains ont appelé la Guerre des bandits, entre 1959 et 1965, la vallée de l'Agabama a été une nouvelle fois surnommée la Vallée de la mort, sans doute à cause du nombre de cadavres que le fleuve charriait pendant cette période, au cours de laquelle l'armée d'adolescents de Castro exterminait les derniers partisans de Batista.

– Pouvez-vous nous le montrer, ce fleuve Aga je ne sais quoi ? intervint Black.

– A-ga-ba-ma », énonça Smith avec une lassitude condescendante.

Soudain, une carte topographique traversée par une rivière au cours tortueux comme un énorme ver se dessina sur l'écran. Du sud au nord, on discernait une étroite plaine côtière, une frange de collines, puis un massif montagneux. Une image satellite se superposa à la carte. Les reliefs y apparaissaient couverts d'une épaisse végétation et dépourvus de zones habitées, à l'exception de quelques hameaux isolés.

« Autre chose à signaler ? demanda Black.

– Ce secteur a fait l'objet d'une note d'alerte il y a environ deux semaines de cela », répondit Smith.

Sur l'écran, un nouveau cliché du même territoire se substitua au précédent. Il s'agissait cette fois d'une vue nocturne infrarouge. On y observait plusieurs taches de couleur vive sur les hauteurs du massif.

« Ceci a été estimé suffisamment intéressant pour qu'on y regarde de plus près en envoyant un RQ-170 Sentinel de la base de Creech, au Nevada, commenta l'analyste.

– Et qu'est-ce que ça a donné ?

– Ceci. »

La photographie infrarouge fut remplacée par une autre, prise de jour. Bien que naviguant à quinze mille mètres, l'énorme drone furtif d'une trentaine de mètres d'envergure produisait des images si précises qu'on pouvait y distinguer la crasse sous les ongles d'un homme. C'est grâce à une aile volante de ce type que purent être fournies au président et à ses collaborateurs des vues d'ensemble du pied-à-terre pakistanais où se cachait feu Oussama Ben Laden.

Le cliché montrait un groupe de grandes tentes camouflées, un alignement de véhicules qui semblaient être des quads dissimulés sous des filets et des soldats qui allaient et venaient au milieu d'un cantonnement manifestement établi sur un terrain récemment défriché. Puis la caméra zooma sur une silhouette en particulier. Le type portait le béret noir et le treillis des *Tropas especiales* cubaines, l'équivalent de la Delta Force américaine.

« L'effectif d'une compagnie, déclara Smith. Nous avons repéré quelques sites analogues disséminés dans le coin.

– Qui sont ces gens ?

– Il semble que ce soit des forces spéciales cubaines en manœuvre. C'est ce que tout le monde pense, ici.

– Ce pourrait être autre chose, murmura Carrie, l'air songeur.

– Qui voudriez-vous que ce soit ? rétorqua Smith avec humeur. L'armée haïtienne en train d'envahir Cuba ?

– Je suis à peu près certaine d'avoir déjà vu ces uniformes quelque part, insista-t-elle. Vous ne pouvez pas augmenter le grossissement, par hasard ?

– De nombreuses armées ont adopté le béret noir et le camouflage "feuille d'orme", remarqua Smith, caustique. Quant à augmenter le grossissement, non, je ne peux pas. L'image est à sa résolution maximum. Autre chose ? »

Black s'apprêtait à dire non, mais Carrie n'en avait pas terminé.

« Y a-t-il eu récemment des signes d'activité sur l'Agabama ? » s'enquit-elle.

Smith poussa un soupir puis tapa la question sur son clavier. La réponse arriva quelques secondes plus tard.

« Des pirates ont été observés sur la partie basse du fleuve, non loin de l'embouchure. Ils s'en prennent apparemment aux bateaux de pêche sportive que louent les touristes.

– Est-il possible d'avoir une couverture de cette zone en temps réel ? demanda encore la jeune femme.

– Pour voir des pirates ? s'exclama Smith. Pas vraiment une menace pour la sécurité nationale, mademoiselle Pilkington. Vous mettez ma patience à rude épreuve.

– Et vous la mienne, intervint Black. N'oubliez pas qui vous a sollicité pour nous apporter votre aide. »

L'analyste ouvrit sa bouche en cul-de-poule comme pour répliquer, puis il la referma brusquement et recommença à s'activer sur sa console avec des frémissements de moustache évoquant une chenille affolée. Il frappa une dernière touche, faisant apparaître une vue plongeante sur un large cours d'eau.

« Ceci provient d'un satellite NROL-49 en orbite géostationnaire basse au-dessus de la Caraïbe, expliqua-t-il. Altitude trente mille mètres.

– Ce satellite est-il capable de détecter des anomalies ? demanda Black, qui avait quelques lumières sur les capacités de l'engin, dont le MI6 possédait sa propre version.

– Oui.

– En a-t-il repéré une ?

– Il y a une grande nappe de mazout environ douze kilomètres en amont de l'embouchure.

– Pouvons-nous regarder ça ?

– Il est 16 heures, monsieur Black. Les ombres pourraient poser problème.

– Essayez quand même.

– Comme vous voudrez. »

L'image se brouilla, se décala, puis redevint nette.

« Trois cents mètres », annonça Smith.

Une large tache irisée était bien visible à la surface de l'eau. Elle se déformait en éventail sous l'effet du courant qui l'entraînait vers la mer.

« Suivez la trace jusqu'à son origine », ordonna Black d'un ton qui n'avait plus rien d'affable.

Smith obtempéra. La nappe prenait naissance trois kilomètres en amont.

« Nous y sommes. Soixante mètres.

– Qu'est-ce qui a pu provoquer ça ? demanda Carrie.

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Smith avec raideur.

– Soit quelqu'un a déversé un fût de carburant dans l'eau, soit un bateau a coulé, conjectura Black. Continuez à remonter le fleuve, je vous prie. »

Smith effectua un zoom. L'image se déplaça vers l'amont. Il avait eu raison : les ombres qui s'allongeaient à cette heure du jour gênaient la vue.

« Faites une recherche d'anomalie. »

Les doigts de l'analyste volèrent sur son clavier.

« Là, dit-il. Cent cinquante mètres.

– On dirait un bateau, murmura Carrie en plissant les paupières pour mieux voir.

– C'en est un, confirma Black. Il semble être amarré à un arbre… Plus près, monsieur Smith. »

L'image s'effaça de nouveau pour se reformer aussitôt.

« Huit mètres.

– Il y a un type, sur le pont, dit la jeune femme. Qu'est-ce que c'est que ce truc, qu'il a devant lui, et que fait-il ?

– Ce truc, comme vous l'appelez, est une mitrailleuse Browning calibre 12,7, et il est en train de la nettoyer… Rapprochez-vous encore, monsieur Smith.

– Trois mètres, indiqua ce dernier après avoir manipulé son ordinateur.

– Assez près pour utiliser votre fameux logiciel de reconnaissance faciale ?

– Inutile, déclara Carrie en regardant le visage qui lui faisait face plein écran. Je le connais pour avoir étudié son dossier. C'est le lieutenant-colonel Peter "Doc" Holliday. »

Après avoir laissé Robocop au portail sécurisé, ils prirent la direction du nord et de la capitale, Carrie au volant de la Ford de l'Agence. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis qu'elle avait identifié Holliday.

« J'étais très mal à l'aise, à Fort Belvoir, dit-elle enfin comme ils roulaient depuis un moment. Je ne le sens pas du tout, ce M. Smith.

– Ce n'est qu'un rond-de-cuir, Carrie.

– Et aussi un menteur.

– Je vous demande pardon ?

– Écoutez, je ne suis pas un expert militaire, mais je suis tout de même suffisamment informée sur l'état de l'armée cubaine pour pouvoir affirmer qu'elle ne s'amuse pas à envoyer ses forces spéciales en manœuvre dans la jungle. Les *Tropas especiales* sont presque exclusivement affectées au maintien de l'ordre en milieu urbain et à la répression des manifestations hostiles au régime. De plus, leur arme de prédilection est l'AK-47. Or, les hommes qui apparaissaient sur cette vidéo portaient des fusils d'assaut MK-17 SCAR. C'est celui qui équipe les forces spéciales américaines ainsi que la plupart des armées privées du style Blackhawk, KBR, Obelisk et DynCorp aux États-Unis, ou Control Risks et Blue Hackle en Grande-Bretagne. Et pour couronner le tout, j'ai vu sur ce film davantage de caisses de munitions empilées que n'en contient vraisemblablement la totalité de l'arsenal cubain. Mais ce qui m'inquiète le plus est le fait que Smith nous a menti.

– Pourquoi nous aurait-il raconté des histoires ?

– Je ne sais pas, mais c'est forcément le signe que quelque chose se prépare. Quelque chose dont nous ignorons tout. »

14

La nonciature apostolique de La Havane est située sur une large avenue bordée d'arbres du quartier Miramar, à deux pas de la plage. Il s'agit d'un grand manoir de brique d'un étage pourvu d'une tourelle à un angle et d'un toit de tuiles vertes. Une véranda court tout le long de la façade du bâtiment.

Le bureau du nonce, le cardinal Bruno Musaro, occupait une vaste pièce claire du rez-de-chaussée donnant sur un petit verger d'agrumes. L'endroit était luxueusement meublé de tapis persans, de plusieurs fauteuils et d'une table de travail espagnole du XVIIe siècle laquée et marquetée d'or. Deux des murs étaient couverts du sol au plafond par des bibliothèques, le troisième, derrière le bureau, par un grand bow-window, et le quatrième par une collection d'icônes précieuses du côté gauche, à laquelle faisait pendant du côté droit une armoire de sacristie ornée de motifs floraux. Posé près du bureau, un globe terrestre ancien fait à Édimbourg au XIXe siècle par W. & A.K. Johnston parachevait la décoration.

Le cardinal Musaro, un homme grisonnant au large visage harmonieux, ôta ses lunettes de lecture pour accueillir l'archevêque en semi-retraite de La Havane qui entrait, escorté par un des prêtres affectés au service du nonce. Quand le jeune secrétaire se fut retiré, Musaro désigna un fauteuil à son hôte. Les deux prélats étaient vêtus l'un comme l'autre de costumes ecclésiastiques de tous les jours ne laissant rien deviner de leur statut.

Le cardinal Jaime Lucas Ortega y Alamino, un septuagénaire replet qui portait des lunettes à monture dorée et teignait régulièrement en noir ses cheveux clairsemés, s'assit avec un profond soupir. Bien que de dix ans son cadet, Musaro avait lui aussi été élevé au rang de cardinal et portait, au

troisième doigt de sa main droite, l'anneau en or massif représentant la Crucifixion. De même grade au sein de l'Église, les deux hommes ne perdirent pas de temps en banalités.

« Vous revenez du Saint-Siège ? demanda Ortega.

– Oui. Quelques réunions…

– Les intrigues politiques vont-elles toujours bon train, là-bas, Bruno ?

– Comme d'habitude, Jaime.

– Avez-vous vu Spada et son âme damnée ?

– Vous voulez parler de Brennan, je suppose ? Oui, j'ai parlé aux deux, comme nous en étions convenus.

– Et ? »

En réponse, le nonce sortit du tiroir de son bureau une petite boîte recouverte de velours violet dont le couvercle était frappé des clés croisées et de la mitre papales, en or. Il ouvrit l'écrin et le posa sur le plateau de la table devant Ortega. L'ex-archevêque regarda l'objet comme il aurait regardé un serpent venimeux. Le coffret contenait un anneau de cardinal identique au sien et à celui de Musaro.

« C'est une réplique exacte, Jaime. Personne ne verra la différence. J'ai apporté à Rome le poison fourni par Selman-Housein et les gens de Brennan se sont occupés du reste. L'anneau est conçu comme un injecteur d'insuline. La pression d'une poignée de main suffit à en déclencher le mécanisme. Il contient le venin de huit araignées-bananes du Brésil, une quantité suffisante pour entraîner la mort en quelques heures. Cela commence par des difficultés respiratoires et se termine par une paralysie asphyxiante.

– Mon Dieu ! souffla Ortega.

– Dieu n'a rien à voir là-dedans, Jaime. C'est une simple question de réalisme. Une fois Castro mort, l'Église catholique deviendra la structure indépendante la plus puissante de Cuba. L'avenir du pays sera alors entre nos mains et nous pourrons lui faire suivre le chemin que nous souhaiterons.

– Savez-vous combien de tentatives de ce genre ont déjà eu lieu ?

– D'après El Jefe, six cent trente-huit. Mais je doute que ce nombre soit exact.

– Quoi qu'il en soit, Fidel est toujours là, ce qui n'est pas le cas de ceux qui ont essayé d'attenter à ses jours, remarqua Ortega.

– La plupart de ces opérations étaient le fait de la CIA ou de ses sous-traitants. Celle-ci est différente.

– En quoi ?

– Mais… parce que Dieu est à nos côtés, bien sûr, répondit Musaro en croisant benoîtement ses mains sur sa poitrine.

– Les soldats allemands de la Seconde Guerre mondiale qui arboraient la devise *Gott mit uns* sur leur boucle de ceinturon ne disaient pas autre chose, répliqua Ortega, acerbe.

– Sauf que, dans ce cas, Jaime, c'est la vérité.

– Une explication un peu courte, vous en conviendrez !

– Écoutez, Jaime, ni vous ni moi ne sommes nés de la dernière pluie… Je suis au fait de vos orientations sexuelles, de même que le Vatican. Je vous rassure, elles n'ont aucune importance à nos yeux. »

Le visage d'Ortega s'empourpra.

« Dans ce cas, pourquoi faire état de ces prétendues "orientations", comme vous dites ?

– Parce que Castro les connaît, lui aussi. Et la disparition du calice, du ciboire et de l'encensoir en or de la cathédrale de l'Immaculée-Conception de La Havane ne lui a pas échappé non plus… »

De rouge, Ortega devint cramoisi.

« C'était l'acte d'un simple voleur qui s'est introduit de nuit dans le sanctuaire. Il n'a jamais été pris.

– Ici, tous les voleurs se font prendre, Jaime. C'est ce qui explique qu'il y ait tant de prisons à Cuba. Non, le voleur était l'un de vos "protégés", un prêtre assistant nommé Domenico Montera, si je ne m'abuse, que vous avez depuis fait muter à votre séminaire d'origine, à Québec.

– Pur mensonge !

– Mensonge ou pas, Fidel est au courant de ça comme du reste. Et c'est comme une épée de Damoclès qu'il garde suspendue au-dessus de votre tête.

– Pour l'amour du ciel, Musaro, c'est d'un alibi que j'ai besoin, pas d'une bonne raison pour assassiner Castro !

– Mais votre situation en elle-même constitue l'alibi le plus parfait qui soit.

– Que voulez-vous dire ?

– Fidel vous déteste autant que vous le détestez, mais cela ne vous empêche pas de prêcher ses théories révolutionnaires avec presque autant de ferveur que lui. Vous êtes sa créature, Jaime, c'est de notoriété publique. Et il y a autre chose que tout le monde sait.

– Laquelle, cardinal Musaro ? » demanda Ortega d'une voix d'outre-tombe.

La réponse du nonce fut presque empreinte de compassion.

« Que vous n'auriez pas le courage de le tuer… Et c'est ce qui fait de vous le candidat idéal.

– Parce que personne n'irait imaginer qu'un pleutre dans mon genre puisse faire une chose pareille ?

– C'est vous qui présentez les choses ainsi, Jaime, pas moi. »

Ortega fixa du regard l'écrin et la lourde bague en or au chaton rectangulaire qu'il renfermait.

« Est-ce qu'il aura mal ? demanda-t-il.

– Au début, non. Vous n'ignorez pas que Fidel est diabétique depuis des années et souffre d'une neuropathie périphérique qui affecte ses mains et ses pieds. Son système nerveux central est très endommagé, lui aussi, et il ne sentira rien quand vous lui serrerez la main.

– Mais la souffrance viendra au bout d'un moment, c'est cela ?

– Une souffrance terrible, oui. Cela ressemblera à une attaque. Il sera frappé d'aphasie, mais, surtout, il souffrira d'une inflammation généralisée. Ses poumons se rempliront de sécrétions, puis il éprouvera une douleur effroyable dans toutes ses articulations. Pour finir, il ne parviendra plus à inspirer et mourra asphyxié. »

Ortega tendit la main vers la boîte, qu'il referma avec un claquement sec avant de la glisser dans sa poche.

« Très bien, dit-il. Vous pouvez compter sur moi.

– Vous savez quand agir ?

– Le jour de la Saint-Lazare, sa fête préférée depuis qu'il a été opéré de sa diverticulite. Je suis toujours invité pour prononcer la bénédiction. Plus il vieillit, plus le catholicisme le rattrape.

– Un phénomène fréquent chez les hommes âgés, commenta Musaro, qui se redressa dans son fauteuil et posa ses deux mains à plat sur le plateau bien lustré du bureau marqueté. La Saint-Lazare est le 21. Il est impératif que l'affaire ait lieu ce jour-là. Beaucoup de gens comptent là-dessus, Jaime. Beaucoup de gens comptent sur vous.

– Et quelle sera ma récompense pour avoir commis un meurtre ?

– Dans la nuit qui suivra la mort de Fidel, vous et moi, nous nous envolerons pour Rome à bord d'un 777 d'Air Canada. Le lendemain de votre arrivée, les cardinaux électeurs se réuniront afin d'élire un nouveau doyen, le très controversé cardinal Soldano ayant passé la limite d'âge de quatre-vingts ans, ce qui lui interdit de voter lors d'un futur conclave. C'est vous qui prendrez la tête du Sacré Collège.

– Comment pouvez-vous le garantir ? Il s'agit d'une élection.

– Les cardinaux électeurs sont aujourd'hui au nombre de quatre-vingt-quatorze. Soixante-dix-sept d'entre eux me sont redevables d'une façon ou d'une autre, ce qui suffit amplement pour obtenir les soixante-deux voix qui constituent la majorité des deux tiers.

– Vous avez pensé à tout.

– Que voulez-vous ? Je suis le nonce apostolique, l'envoyé du pape, et donc de Dieu lui-même dans ce pays. »

Musaro haussa lentement les épaules en souriant. La lumière provenant de la grande fenêtre dans son dos le couronna d'une sorte de halo sur fond de Gethsémani tropical.

« *Deos enim religuos accepimus, Cæsares dedimus*, "Les dieux nous sont donnés, mais nous créons nous-mêmes nos Césars", reprit-il de la voix à la fois douce et puissante d'un prélat disant la messe dans une cathédrale. Eh bien, Jaime, cet épouvantable César que nous avons créé, il est de notre responsabilité d'en délivrer le monde. *Alea jacta est.* Le sort de Fidel est scellé et vous avez été choisi pour être son Brutus. *Deus animæ tuæ misereatur.* Dieu ait pitié de votre âme. »

Le *Tiburón Blanco* remonta la large vallée de l'Agabama pendant trois jours avant d'atteindre le bourg de Condado, jadis centre ferroviaire d'où partaient les denrées agricoles produites par les petites fermes avoisinantes. La ligne de chemin de fer n'avait pas survécu à la révolution. Sur une voie envahie par l'herbe, une antique locomotive rongée par la rouille achevait son agonie humiliante, l'œil de cyclope de son énorme phare braqué sur des rails qui n'existaient plus. Les montagnes encadraient l'agglomération sur trois côtés et, quelques kilomètres en amont, un rétrécissement marquait la fin de la basse vallée. Au-delà commençait la Vallée de la mort, bien plus sinueuse et encaissée, que le fleuve suivait en serpentant à travers le massif de l'Escambray.

Avec son bronzage d'un bel acajou foncé acquis depuis son arrivée sur l'île, son pantalon de coton maculé de taches de cambouis, ses sandales taillées dans un pneu et son vieux T-shirt Bruce Springsteen de 1978, Holliday pouvait presque passer pour un autochtone. Sur le conseil d'Eddie, il s'était noué un bandana autour de la tête, assez bas pour dissimuler sa nouvelle cicatrice et son œil abîmé. L'effet était un peu curieux, mais la balafre, impressionnante et facile à décrire, attirait vraiment trop l'attention. S'il n'avait pas été nécessaire

de réapprovisionner le bateau, la prudence aurait d'ailleurs voulu qu'il ne s'aventure pas du tout à terre. Au moins, ils n'avaient pas besoin de refaire le plein, car ils avaient déjà rempli les énormes réservoirs cachés du *Tiburón Blanco* dans le petit port de Tunas de Zaza, juste avant l'embouchure du fleuve.

Même avec sa calaison d'à peine un mètre cinquante, c'était uniquement grâce à l'extrême vigilance d'Arango que le bateau ne s'était pas échoué sur les hauts-fonds à l'approche de Condado. Plus tard dans l'été, l'étiage interdirait d'ailleurs toute circulation sur l'Agabama. Le vieux pêcheur finit par trouver une courte plage de galets et Eddie jeta l'ancre – un simple bloc de béton – pour éviter que le rafiot ne s'en aille à la dérive si son capitaine décidait de faire un somme.

Après avoir dit au revoir à Arango, les deux hommes se laissèrent glisser dans l'eau pour patauger jusqu'à la grève, d'où ils partirent vers le bourg, distant de quelques centaines de mètres, leurs sacs à dos vides sur l'épaule. Ils découvrirent un chemin de terre et le suivirent, soulevant la poussière à chaque pas. Sous le soleil implacable qui dardait ses rayons brûlants du haut du ciel bleu sans nuages, Holliday cessa de se demander pourquoi les Cubains marchaient si lentement : ils auraient risqué l'infarctus en avançant plus vite.

« Tu as confiance en lui ? demanda-t-il.

– Arango ? Bien sûr, répondit Eddie.

– Il a été très contrarié par cette attaque de pirates. Qu'est-ce qui l'empêcherait de faire demi-tour et de nous planter là ? »

Eddie sourit.

« Quatre choses, dit-il. *Primo*, il n'a encore reçu que la moitié de son argent. *Secundo*, il faut être deux pour servir la mitrailleuse. *Tertio*, il sait très bien que je le retrouverais et que je lui ferais bouffer ses tripes. *Quarto*, j'ai les bougies de préchauffage des deux moteurs dans mon sac. Arango ne nous faussera pas compagnie, *amigo*. »

La petite agglomération était presque à l'abandon. La seule activité de l'endroit semblait celle d'une compagnie de fret routier qui utilisait d'anciens camions militaires pour transporter la production de vastes serres situées dans les environs. La place principale était vide, comme si la population avait quitté les lieux par le dernier train des décennies auparavant après avoir fermé portes et volets. On ne percevait aucun mouvement, sinon celui des petites volutes de poussière qui tourbillonnaient dans la brise chaude.

Ils dénichèrent une *carnicería* où ils purent acheter de la viande d'une relative fraîcheur et le boucher leur indiqua l'emplacement où un maraîcher

venait écouler sa récolte quotidienne, à la sortie du bourg. Là, ils purent se procurer les fruits et légumes dont ils avaient besoin. La vieille dame qui tenait l'étal leur vendit également quelques œufs du jour, qu'elle prit la précaution de ranger dans un sac en papier tapissé de paille. Enfin, leurs courses faites, Holliday et Eddie retournèrent au bateau.

« Hé ! Arango ! appela Eddie comme ils remontaient à bord en enjambant le plat-bord. On a trouvé les œufs que tu demandais. »

Puis ils se figèrent en voyant une silhouette émerger du puits d'accès à la cabine. L'homme avait la peau foncée comme du teck et des cheveux de neige. Il était aussi grand qu'Eddie, quoique bien moins athlétique. Ses yeux bruns au regard méfiant s'enfonçaient profondément sous d'épais sourcils noirs qui contrastaient vivement avec la blancheur de sa toison. Il tenait un gros pistolet Makarov dans sa main droite.

« Où est Arango ? demanda Eddie d'un ton sec, apparemment pas du tout préoccupé par le fait qu'il n'était pas armé.

– *Abajo. Está dormido. Borracho*, répondit l'autre.

– Prouve-le. »

Sans les quitter des yeux, l'inconnu ouvrit de la main gauche la porte coulissante de la cabine. Des ronflements sonores et réguliers leur parvinrent d'en bas.

« *¿ Satisfecho ?*

– Parle en anglais, dit Eddie.

– Pourquoi est-ce que je parlerais la langue de ton copain yankee ? répliqua l'autre avec dédain dans un anglais presque aussi irréprochable que celui d'Eddie. C'est celle de l'ennemi.

– Par politesse. Aurais-tu oublié les bonnes manières, comme tout le reste de ce que nous ont appris nos parents ?

– Vos parents ? intervint Holliday.

– Eh oui, mon ami, répondit Eddie d'une voix tremblante de colère. Permets-moi de te présenter Domingo Romano Cabrera Alphonso, mon frère. »

15

« Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ? demanda Will Black tout en payant le chauffeur du rutilant taxi Oldsmobile 1953.

– Parce qu'il n'y a pas beaucoup d'endroits à Cuba où l'on peut louer un avion de tourisme, répondit Carrie Pilkington comme ils sortaient de la voiture dans l'air surchauffé. À vrai dire, c'est la seule adresse que j'ai trouvée. »

Un écriteau délavé fixé sur le vieux hangar en tôle ondulée annonçait : « SERVICIOS DE AVIACIóN P. LAFRAMBUESA ». Le bâtiment s'élevait sur le béton craquelé de ce qui avait dû être une aire de stationnement pour les avions, à la limite nord-ouest de l'aéroport de Playa Baracoa, situé en bord de mer, vingt kilomètres à l'ouest de La Havane.

Bien que doté d'une unique piste, Playa Baracoa avait jadis été une importante base aérienne, mais elle ne servait plus depuis des années. Une collection d'anciens Mig et autres hélicoptères russes MiL Mi-18 achevaient de rouiller sur les parkings envahis d'herbes folles. Seuls quelques court-courriers Yak-40 destinés au transport des VIP paraissaient en état de marche, réservés sans doute aux gros bonnets de l'armée à qui il prenait la fantaisie d'aller saluer des amis au bout de l'île ou de passer le week-end à Cancún.

Un homme de haute taille âgé d'une soixantaine d'années s'affairait sur un coucou devant l'établissement Laframbuesa. Avec sa silhouette dégingandée, sa salopette et son chapeau de paille décati, il évoquait davantage un vieux fermier en train de réparer son tracteur qu'un mécanicien aéronautique.

L'appareil lui-même semblait tout aussi peu à sa place dans un tel cadre. Jaune serin, équipé d'un train d'atterrissage classique dont les deux jambes

avant lui relevaient le nez vers le ciel, il faisait penser à un gros insecte bizarre. Ses deux portières à charnières horizontales, ouvertes, laissaient voir l'intérieur du cockpit, tout juste assez grand pour loger un pilote, un copilote et, à l'arrière, deux passagers pas trop soucieux de leur confort.

Comme ils approchaient de lui, l'homme se tourna vers eux, leur sourit et ôta sa coiffure, découvrant une tignasse bouclée de cheveux poivre et sel. Carrie lui sourit en retour tout en retenant un éclat de rire, tant il avait le regard pétillant de malice : une sorte de nain Joyeux d'un mètre quatre-vingt-dix.

« *¿ Puedo serles de alguna ayuda ?* demanda le lutin géant dans un espagnol châtié quoique curieusement dépourvu d'accent tonique.

– Nous voudrions louer votre avion, dit Black. Il peut vraiment voler ?

– Bien sûr, qu'il vole ! répondit le mécanicien, en anglais, cette fois, mais avec la même absence de relief dans l'intonation. Et parlez moins fort ou *Miroslava* va vous entendre.

– Qui est Miroslava ? s'enquit Carrie.

– Lui, répondit l'homme en caressant le nez arrondi de l'appareil. *Miroslava* le Canari. PZL-104 Wilga, polonais et fier de l'être. Deux cents kilomètres heure, sept cents kilomètres de rayon d'action. Il peut vous transporter n'importe où vous voulez sur l'île.

– Vous n'êtes pas cubain, si ?

– Non. Je m'appelle Pete Laframboise. »

Il leur serra la main à tous les deux. La poigne était ferme et franche, la peau calleuse d'un travailleur qui ne rechignait pas à la tâche.

« Je suis un exilé politique, ajouta-t-il avec jovialité.

– Laframboise, Laframbuesa… Très astucieux, commenta Carrie.

– C'est ce que j'ai pensé aussi.

– Et qu'est-ce qui vous a valu l'exil ?

– Une histoire que vous êtes trop jeune pour connaître. Le Front de libération du Québec, ça vous dit quelque chose ?

– Le kidnapping de Cross et de Laporte en octobre 1970, répondit du tac au tac la jeune femme. Laporte est assassiné et le Premier ministre Trudeau invoque la loi martiale. La première véritable irruption du terrorisme en Amérique du Nord. La spécialité du FLQ était la boîte aux lettres piégée.

– Chapeau, dit Laframboise en se tournant vers Black. Et pour qui travaille-t-elle, votre copine ?

– Si je vous le disais, je serais obligé de vous tuer après, répondit Black en riant. Vous n'avez pas vraiment l'accent québécois, dites-moi.

– C'est que je suis canadien anglais. J'étais jeune, en ce temps-là. J'étudiais à l'université McGill et je me suis acoquiné avec des gens pas comme il faut, comme on dit… Elle s'appelait Paulette, et c'était une passionnée, mais de politique. Nous faisions partie de l'équipe qui a enlevé James Cross, l'attaché commercial britannique. En échange de sa libération, nous avons tous été exilés à Cuba. Les autres sont rentrés au pays il y a des années de ça. Je suis le seul à être resté. Je me plais bien, ici. Pas d'hiver, pas de neige à pelleter… Pas de hockey non plus, fatalement, mais, que voulez-vous, on ne peut pas tout avoir, même dans le paradis du socialisme.

– Et vous vous êtes converti au pilotage ?

– J'avais déjà ma licence au Canada. À l'époque où je suis arrivé ici, on recrutait des pilotes pour traiter les récoltes par épandage aérien. C'était un emploi tout trouvé, pour moi.

– Vous n'êtes pas avare de renseignements sur votre propre parcours, remarqua Black.

– La plupart des clients se foutent de mon passé comme de l'an quarante. Tout ce qu'ils demandent, c'est que je les transporte sans rien dire jusqu'à leur lieu de pêche et que j'aille les rechercher ensuite. Mais avec vous deux, c'est différent. Je l'ai tout de suite compris. Vous n'êtes pas des adeptes de la pêche au gros. Ni même des touristes. Alors j'ai préféré jouer franc jeu. À votre tour, maintenant : jouez franc jeu avec moi et je vous permettrai peut-être de louer *Miroslava*.

– C'est de bonne guerre, admit Black. Nous sommes à la recherche de quelqu'un qui circule dans la Sierra del Escambray. Si nous ne le trouvons pas, beaucoup de gens vont mourir.

– Vous êtes britannique, si je ne m'abuse ? Qui vous emploie, vous ?

– Le MI6. »

Laframboise lança un coup d'œil en direction de Carrie.

« Ce qui signifie que la demoiselle travaille pour…

– Exactement, acquiesça Black.

– En tout cas, il faut avouer que vous ne manquez pas de *cojones* pour venir jouer aux barbouzes dans ce pays. Ici, il suffit de tarder à sortir ses papiers pour prendre cinq ans de taule.

– Il ne s'agit pas d'un jeu, monsieur Laframboise. C'est du sérieux. Je ne mens pas quand j'affirme qu'il va y avoir des morts – et très bientôt – si nous

ne mettons pas la main sur cet homme.

– Qui est-il ?

– Il s'appelle Peter Holliday. Il voyage en compagnie d'un mercenaire cubain dont le nom est Eddie Cabrera. Ils sont à la recherche du frère de Cabrera, Domingo.

– Et qui est ce Domingo ?

– Un ex-agent du MININT, le ministère de l'Intérieur », répondit Carrie.

Laframboise leva un sourcil broussailleux.

« Croyez-moi, je sais ce que signifie le sigle, mon petit. Il m'est arrivé d'avoir affaire à ces gens-là… Vous vous choisissez des amis super, à ce que je vois.

– Domingo Cabrera est loin d'être un ami, dit Black. Mais nous devons absolument le trouver.

– Et vous ne bluffez pas en affirmant qu'il y aura des morts, autrement ?

– Je crains bien que non. »

Laframboise haussa les épaules.

« D'accord. J'en suis, et *Miroslava* aussi.

– Ça pourrait être dangereux, avertit Black.

– Et alors ? Que serait la vie sans un peu de sel ? Et puis si les choses tournent vraiment mal, on ira se poser aux îles Caïmans et j'aurai enfin l'occasion de dépenser tout le pognon que j'ai mis de côté pour mes vieux jours.

– Très bien, dit Black. Il faut que nous retournions à notre hôtel prendre quelques affaires. Pouvez-vous être prêt dans une heure.

– Sans problème », assura le pilote.

Quelque temps auparavant, après vingt-deux ans de service actif et trois guerres sous les couleurs de l'Amérique qui lui avaient valu une Distinguished Service Medal, une Bronze Star, deux Purple Hearts, un divorce et la perte de tout droit de garde de ses deux enfants, le commandant Frank Turturro empochait chaque mois la coquette somme de six mille six cent trente-trois dollars. De ce pactole, il versait trois mille six cents dollars de pension alimentaire à son ex-épouse plus sept cents dollars d'échéance pour un crédit auto. Non seulement il avait atteint le plafond des retraits permis pour chacune de ses cartes bancaires et son autorisation de découvert avait été révoquée, mais il n'avait toujours pas terminé de rembourser le prêt étudiant contracté par sa femme en vue d'un diplôme qu'elle n'avait jamais obtenu, trop

absorbée qu'elle était par la recherche de son « moi profond ». Bref, une fois réglées toutes ces ardoises, il lui restait à peine de quoi payer ses bières et ses bretzels.

Après ces vingt-deux ans d'armée et quelques allers-retours entre Bagdad et Kaboul, dire qu'il souffrait de stress post-traumatique était un doux euphémisme. Plus d'une fois, allongé sur un matelas de cailloux au fin fond du trou du cul du monde, le regard perdu dans des constellations inconnues au bataillon, il avait sérieusement songé à manger son flingue pour en finir.

Cependant, plutôt que d'en arriver à cette extrémité, il était rentré chez lui après sa dernière campagne, avait touché en bloc l'intégralité de sa retraite, réglé toutes ses dettes, puis signé un contrat avec Blackhawk Security. Son nouvel employeur l'avait renvoyé en Afghanistan, mais cette fois avec une solde de six mille dollars par semaine, et non plus par mois. Cela se passait quatre ans plus tôt. Aujourd'hui, promu au grade de lieutenant-colonel, il avait sous ses ordres son propre bataillon composé d'anciens combattants comme lui, triés sur le volet et tous bien mieux rémunérés qu'ils ne l'avaient été par l'armée. Et commander une unité d'élite qui s'apprêtait à déclencher une révolution à Cuba était autrement plus excitant que d'effectuer des patrouilles de routine en Humvee, la peur au ventre, dans les rues de Sadr City.

Le lieutenant-colonel Frank J. Turturro braqua ses jumelles Steiner kaki. Dans la clairière en contrebas de l'endroit où il se trouvait, un bâtiment en parpaings de faible hauteur coiffé d'une couverture en tôle ondulée s'élevait au bord d'une piste qui gravissait en lacets la pente abrupte de la montagne. À côté, sur un parking non goudronné, stationnait une GAZ-67, la jeep soviétique du bon vieux temps. Tout près, deux bicyclettes rouillées étaient appuyées contre le mur, à l'abri du toit en saillie. Un drapeau cubain pendait en haut de son mât dressé à droite de l'édifice, non loin d'une barrière rudimentaire abaissée en travers du chemin de terre.

D'après ses renseignements, la bâtisse avait été une école, mais, le taux de natalité de la région avoisinant le zéro depuis des années, elle servait aujourd'hui de casernement et de poste de contrôle pour la Policía Nacional Revolucionaria, la police nationale cubaine. Elle abritait un effectif de huit hommes : deux en patrouille, deux à la barrière, les quatre autres soit couchés, soit au repos dans les locaux.

Turturro tourna légèrement les jumelles. Installés dans des fauteuils de jardin en plastique blanc basculés en arrière contre le mur, deux flics en uniforme bleu et casquette de base-ball fumaient une cigarette sous la véranda

ouverte qui ceinturait l'édifice. Celui des deux qui était le plus proche du parking serrait une bouteille de bière entre ses jambes.

« Quelle heure ? demanda Turturro à voix basse.

– 15 h 58 », répondit Anthony Veccione, assis à sa gauche, son lance-roquettes antichar LAW entre les bras.

Tony – surnommé le Thérapeute parce qu'il débarrassait les gens de leurs phobies de façon définitive – avait déjà déployé les tubes du M72, relevé la mire et déverrouillé la sécurité. Il n'avait plus qu'à se dresser sur ses genoux, poser le lanceur sur son épaule et appuyer sur le gros bouton de mise à feu placé sur le dessus de l'arme. Bien que lente et ancienne, cette version du M72 qui datait de la guerre du Vietnam était capable de percer vingt centimètres de blindage, largement de quoi transformer l'intérieur de la caserne en hachoir à viande. Veccione avait un second tube accroché sur son dos dans un sac spécial.

« Plus que deux minutes avant la relève. Prêt, Nick ? murmura Turturro à l'adresse de Nick Cavan, le meilleur des quatre snipers de son groupe, allongé à plat ventre sur sa droite.

– Oui, mon colonel. »

Nick était équipé d'un fusil de précision XM2010 ESR, en usage opérationnel depuis seulement un an. L'arme, dotée dans cette version d'un silencieux, d'un frein de bouche et d'une lunette de visée télescopique Leupold Mark 4 à grossissement variable apte à faire à peu près tout sauf la lessive, tirait des munitions à pointe creuse Sierra MatchKing de type « boat tail » capables d'éborgner un papillon à treize cents mètres.

« Quelle heure ? demanda de nouveau Turturro.

– 15 h 59 », dit Veccione.

Turturro ressentit l'habituelle tension dans la mâchoire qu'il éprouvait toujours avant l'action, comme s'il serrait les dents sans s'en rendre compte.

« Tenez-vous prêts, chuchota-t-il. Attention ! Nick d'abord, et ensuite Tony… Tout le monde est prêt ? » ajouta-t-il après avoir pressé le bouton de son casque audio.

Une série de clics lui répondit. Au loin, il percevait à présent les grincements de ferraille du véhicule de patrouille qui montait laborieusement la rampe en bringuebalant. Puis le vieux GAZ-67 apparut au détour du chemin. Le lieutenant-colonel retint son souffle, l'heure d'entrer en piste avait sonné.

Et, soudain, tout bascula.

À l'instant où l'antique jeep russe pénétrait sur le parking, un autre bruit de moteur se fit entendre. Un hurlement aigu de mécanique à la peine, suivi d'un long craquement de boîte de vitesses malmenée. Un instant plus tard, un minibus GAZ blanc maculé de boue surgit à son tour au sommet de la côte. Turturro régla ses jumelles et tenta de distinguer l'intérieur du véhicule.

« Merde ! s'exclama-t-il.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Nick Cavan, la joue pressée contre la crosse de son arme.

– Un bus rempli de flics. Ils doivent remplacer les équipes de tous les postes de contrôle du secteur.

– Qu'est-ce qu'on fait ? On annule ? »

Turturro prit sa décision en une fraction de seconde.

« Non. Nouveau plan. Tony, combien de temps te faut-il pour déballer ton deuxième tube et être prêt à tirer ?

– Je ne me suis jamais chronométré. Disons, moins de dix secondes. Sept ou huit, peut-être.

– Bien. Tu changes de cible. Dès que le minibus s'arrête, tu le détruis. On ne peut pas laisser ces flics se mettre en position ou se perdre dans la nature. Il faut tous les éliminer, sinon l'opération est à l'eau. Dès que tu auras eu le bus, tu prépares ta deuxième roquette et tu la tires sur le bâtiment. Nick, tu fais le ménage derrière Tony… À tous. Attendez mes ordres. Nous avons de la visite. »

Le GAZ s'immobilisa devant l'ancienne école. Les deux gardes assis à l'ombre de la véranda basculèrent leurs fauteuils en avant et se levèrent. À l'instant où le conducteur ouvrait sa portière, Turturro entendit le déclic caractéristique du mécanisme de détente du M72. Un vacarme assourdissant de porte claquée s'ensuivit. Avant que la roquette n'ait atteint son objectif, Veccione était déjà en train de déballer la seconde. Dans le même temps, Nick fit feu avec son XM2010, qui produisit une détonation à peine audible. Puis il réarma aussitôt et tira de nouveau.

Comme la première munition du LAW traversait le pare-brise du minibus, les deux policiers de la véranda s'écroulèrent, l'un après l'autre, une balle en pleine poitrine. La roquette explosa dans l'habitacle, faisant voler les vitres et éventrant le toit comme une boîte de conserve qui éclate dans un feu de camp. Des hommes commençaient à sortir en trébuchant du bâtiment. Ils furent cueillis par les Sierra de Nick, qui parvint à en toucher deux au thorax et un à la tête avant que la seconde roquette ne s'engouffre avec une traînée de

combustion par la porte ouverte du casernement, rendant inutile tout tir de précision supplémentaire.

L'explosion arracha le toit de tôle de ses chevrons, le soulevant de trente centimètres, et noya le site dans des tourbillons de poussière et de fumée. Un policier, sans doute le chauffeur du minibus, émergea en titubant du nuage suffocant, son bras droit en charpie jusqu'au coude, son visage et son crâne en sang, barrés d'une entaille béante. Les doigts crispés sur ses jumelles, Turturro se força à regarder. Il entendit le claquement mortel de la culasse du XM2010, puis la tête de l'homme disparut dans une éclosion rosâtre tandis que le reste de son corps s'affalait sur le sol.

Turturro attendit que le vent ait un peu dissipé la fumée tandis que les derniers échos des explosions achevaient de se répercuter dans les montagnes. Le réservoir du minibus sauta avec une brève détonation, projetant en l'air l'arrière du véhicule, qui sembla donner une ruade. Les quatre pneus flambaient furieusement et l'atmosphère commençait à empester le caoutchouc brûlé.

« Allez-y ! » ordonna-t-il enfin dans le micro de son casque.

Sortant des buissons derrière lui, douze hommes en treillis camouflé se mirent à progresser vers la clairière. Chacun tenait une carabine M-4 d'une main, une machette de l'autre, et portait un sac en toile de jute passé dans son ceinturon.

Turturro se dressa à son tour et les suivit après avoir pris une bombe de peinture rouge dans la musette accrochée à sa ceinture. Veccione et Cavan, leur tâche accomplie, restèrent en arrière. Le lieutenant-colonel actionna une nouvelle fois l'interrupteur de son micro.

« Prélevez autant de têtes et de mains que vous pourrez, les gars, dit-il. N'oubliez pas que nous sommes censés être les instruments de la colère divine descendus du ciel pour châtier Fidel et ses suppôts. Il faut que ces connards chient de trouille dans leur froc ! »

Parvenu au bas de la pente, Turturro traversa le parking jusqu'au pignon du bâtiment. Ici, l'odeur omniprésente de métal échauffé et de caoutchouc embrasé prenait à la gorge. Il secoua la bombe de peinture puis traça rapidement sur le mur une lettre Z entourée d'un cercle. Après quoi, il inscrivit sous le dessin le slogan : « VIVA ZAPATA ! »

Orlando Zapata Tamayo était un martyr décédé dans une prison cubaine au terme d'une grève de la faim de quatre-vingt-cinq jours, et dont les cendres reposaient maintenant auprès de celles des contre-révolutionnaires tués à la

baie des Cochons en 1961. Turturro sourit en mettant la touche finale à son œuvre. Rien de tel qu'un mort emblématique pour inspirer un soulèvement, songea-t-il. Le problème, avec des gens comme Adolf, Fidel ou Staline, était que leurs défauts finissaient par transparaître. Un martyr, lui, restait à jamais pur et sans tache.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Sept minutes. Il rouvrit son micro.

« Bien, messieurs, il est temps de nous fondre dans le paysage. La fumée et les *boum-boum* vont finir par attirer l'attention », dit-il avant de faire demi-tour et de remonter vers la forêt.

Ses hommes lui emboîtèrent le pas, leurs sacs en toile rebondissant lourdement sur leurs hanches. Neuf minutes après le déclenchement de l'attaque, la clairière avait retrouvé son calme. Seul le crépitement des flammes qui consumaient les poutres du bâtiment troublait le silence. Puis les oiseaux se remirent à chanter dans les arbres pendant qu'une longue colonne de fumée s'élevait en volutes noires dans le ciel serein de l'après-midi.

16

Aux commandes du vieil Antonov 24, le capitaine Julio Ortega Montez survolait la mer en direction du Mexique. Les instruments fonctionnaient parfaitement, indiquant une altitude de sept mille mètres, et le rugissement des deux turbopropulseurs n'était pas plus étourdissant qu'à l'accoutumée.

Le siège du copilote était vide, ce qui n'avait rien d'inhabituel pour un trajet de courte durée comme celui-ci, la Confrérie préférant mettre le moins de gens possible dans le secret de ses activités et de ses déplacements. Mais, bien sûr, il n'était pas seul à bord. Comme d'habitude, l'homme aux valises était sanglé sur le siège-baquet de la soute, suivant à la lettre l'ordre qu'il avait reçu de ne pas quitter des yeux son précieux chargement. Outre ce passager, l'avion transportait deux tonnes de langoustes vivantes, cinq d'ananas et quatre d'avocats dont les citoyens cubains ne verraient jamais la couleur et connaîtraient encore moins le goût.

Fort de ce qu'il savait, Montez sortit de sa poche de poitrine un paquet de Rothmans prélevé sur la cartouche qu'un copain pilote lui avait rapportée du Canada. Fumer dans le cockpit était formellement interdit, mais que risquait-il ? De se faire virer ? Les aviateurs expérimentés ne couraient plus les rues, à Cuba.

À cinquante-cinq ans, il avait trente-sept ans de carrière derrière lui. Il avait commencé à voler en solitaire dès dix-huit ans, sur un jet d'entraînement tchèque L-29 Delfín de l'École nationale d'aéronautique, puis il avait gravi les échelons, passant d'un type de Mig à un autre, jusqu'à ce qu'il soit mis sur la touche, son organisme ne pouvant plus supporter les accélérations brutales.

Après à peine six mois derrière un bureau, il avait été autorisé à reprendre du service comme commandant de bord sur les lignes commerciales d'Air Cuba, puis, à cinquante ans, il avait été affecté aux court-courriers desservant Mexico ou, parfois, le Venezuela. L'État ne lui versait pas plus de cinquante dollars par semaine quand il travaillait et quatre-vingts par mois quand il restait chez lui, mais de telles sommes suffisaient largement pour vivre, à La Havane, d'autant qu'il arrondissait ses revenus grâce à de multiples trafics, tant à l'importation qu'à l'exportation.

Par exemple, il revendait en gros à un contrebandier mexicain pour dix dollars pièce des cigares Cohiba qu'un contact à la Habanos SA lui fournissait pour cinq dollars. Il y avait toujours des moyens de tourner la loi révolutionnaire quand on savait s'y prendre.

S'il en croyait ce que lui racontait son père, qui avait travaillé dans le génie civil à l'époque de Batista, le naturel était revenu au galop. Du temps de Batista, Cuba avait vécu sous l'oppression d'un dictateur brutal et corrompu qui s'acoquinait avec les gangsters tout en faisant réprimer ses opposants par sa police et son armée. Maintenant, après une période de solidarité idyllique dans les premières années de règne du Comandante, Cuba était de nouveau dirigée par un autre dictateur qui, à son tour, faisait réprimer par la police et la troupe ceux qu'il *soupçonnait* seulement de s'opposer à lui, tout en plaçant autour de lui des fonctionnaires véreux et des gangsters en uniforme qui sortaient chaque mois du pays des millions en fraude dans des avions comme celui de Julio. Le paradis socialiste qu'avait promis Fidel aux Cubains s'était transformé en triomphe des bas-fonds.

Ortega émit un rire désabusé. Qu'était-on en droit d'attendre d'un crétin sénile qui avait soutenu ce massacreur sociopathe à moumoute de Kadhafi jusqu'à ce que ses concitoyens l'extraient d'un fossé pour le trouer comme un gruyère ?

Le pilote écrasa sa cigarette dans un petit bocal à vis qu'il réservait à cet usage et rit de nouveau en se disant que les vieux dictateurs étaient bien obligés de se serrer les coudes. Il consulta sa montre. Le vol de quatre-vingt-dix minutes touchait à sa fin. Il apercevait déjà devant lui la ligne verte du continent.

Il se mit à fredonner « Alfonsina y el Mar », une chanson de Mercedes Sosa que sa mère lui avait apprise : « *Por la blanda arena que lame el mar, su pequeña huella no vuelve más* » – « Sur le sable fin que lèche la mer sa petite empreinte ne revient plus ». Une chanson bien triste pour une bien triste

époque. Il soupira, puis amorça sa descente sur l'aéroport international de Cancún.

Dans le *Miroslava* de Laframboise qui filait à cent cinquante mètres du sol au-dessus des collines accidentées couvertes de forêt, Black se pencha en avant et posa sa main sur l'épaule maigre de Montalvo Arango, assis à la place du copilote.

« Vous êtes certain de ne pas vous tromper ? demanda-t-il.

– Le type a parlé des grottes près d'Aserradero, *señor*. Je sais seulement ce qu'il m'a dit », répondit le vieil homme en forçant sa voix pour dominer les bruits de ferraille du moteur dépourvu de silencieux.

Arango, plus que réticent, avait accepté de les accompagner en échange de cinq cents dollars et de la garantie que le gouvernement britannique lui paierait un nouveau bateau si le *Tiburón Blanco* était volé – ce à quoi Black s'était engagé sans sourciller.

« Vous connaissez l'endroit dont il parle, Laframboise ? Moi, tout ce que je vois, c'est la jungle, comme au Cambodge, dit Black.

– Bien sûr que je le connais, répondit le pilote tout en manœuvrant avec délicatesse son manche à balai. Ce coin est rempli de gouffres et de cavernes.

– Certaines de ces grottes sont-elles plus connues que les autres ? » s'enquit Carrie.

Laframboise la regarda par-dessus son épaule en riant.

« Si votre client est en cavale, mon petit, il n'ira sûrement pas se planquer dans un endroit renommé.

– Vous avez raison, mais n'y a-t-il pas un site lié à une anecdote ou à un événement particulier ?

– Comme quoi, par exemple ?

– Une histoire de spectres ou d'enfant égaré… Une légende quelconque ?

– *La Caverna de los Asesinados*, dit Arango en se signant. Pendant la Guerre des bandits. »

Black fronça les sourcils.

« La caverne des tués ? Une grotte où des gens ont été assassinés ?

– Oui. Des *bandidos* ont été coincés là par les volontaires, des gamins de quatorze ou quinze ans. Domingo, le frère d'Eddie, était l'un d'eux. Leur chef leur a fait lancer des cocktails Molotov dans le trou. Les rebelles qui ne mouraient pas brûlés vifs étaient tués quand ils essayaient de s'enfuir, puis

leurs corps étaient repoussés dans les flammes. Personne ne va là-bas, à cause des *fantasmas inquietos*.

– Des “esprits errants”, traduisit Black.

– *Sí*.

– Domingo Cabrera ne peut pas ne pas s’en souvenir, commenta Carrie. Le tout est de la trouver, cette grotte, ajouta-t-elle après avoir contemplé un instant la forêt qui défilait sous eux.

– Elle est à vingt-six kilomètres à l’est d’Aserradero, dit le vieux pêcheur.

– Vous en êtes certain ? demanda Black.

– Oui.

– Qu’est-ce qui vous fait penser que Domingo Cabrera est là-bas ? D’après ce que vous nous avez raconté, il ne vous a pas dit où il allait quand il est parti avec son frère et Holliday, objecta Carrie.

– Il n’avait pas besoin de me le dire, répondit Arango d’un air lugubre. Le chef qui a ordonné à ces garçons d’incendier la grotte pour faire sortir les *batistardos*, c’était moi. J’ai lancé le premier cocktail Molotov pour leur montrer comment faire. »

Un silence pesant s’installa dans le cockpit, où l’on n’entendit plus que le rugissement du moteur. Ce fut Black qui le rompit au bout d’un long moment en demandant à Laframboise :

« Vous savez où se trouve l’endroit en question ?

– À peu près, oui.

– Une possibilité d’atterrir à proximité ?

– Il y a bien une rivière, mais la vallée est trop étroite et sauvage pour qu’on s’y pose.

– Rien d’autre ?

– J’ai entendu parler d’un type qui avait un pavillon de chasse par là, dans le temps, avec sa propre piste d’atterrissage. C’était un copain de Batista, un médecin. Il s’appelait Martinez, je crois.

– Le docteur Enrique Gomez Martinez, précisa Arango. Il a été tué pendant la Guerre des bandits. Il avait fait fortune en avortant des femmes riches de La Havane en cachette de leurs maris.

– Vous sauriez la trouver, cette piste ?

– Tranquille Émile, répondit le pilote en riant. Ça se dit toujours, ça, “tranquille Émile” ?

– Pas à ma connaissance, répondit Carrie.

– Dommage… Bon, vous n'avez qu'à admirer le paysage pour passer le temps. Je vais voir ce que je peux faire pour vous. »

Quatre heures après que l'avion d'Air Cubana piloté par le capitaine Julio Ortega Montez eut atterri à l'aéroport international de Cancún, un camion frappé de l'emblème à l'étoile bleu et blanc de la Meade Optical Corporation se présentait au poste-frontière de Matamoros-Brownsville. À l'issue d'une vérification sommaire de l'identité des deux chauffeurs, le véhicule fut autorisé à poursuivre sa route habituelle jusqu'à la zone de fret de l'aéroport de Brownsville-South Padre Island.

À l'exception d'une grande caisse, le chargement de jumelles Glacier et de télescopes portables Condor fut transféré à bord d'un 747 d'Amerijet à destination de New York. La caisse restante fut ouverte par l'un des deux camionneurs, qui en sortit les deux grosses valises Halliburton apportées à Cancún dans la soute de l'avion d'Air Cubana et les transporta jusqu'au terminal passagers réservé aux vols intérieurs. Là, il loua chez Avis une Chrysler 300 bleu marine, mit les deux Halliburton dans le coffre puis prit la route pour Orlando, en Floride, et plus précisément pour l'hôtel Contemporary Resort de Disney World, où il arriverait quarante-huit heures plus tard.

« Vous plaisantez ! s'exclama Carrie Pilkington en ouvrant de grands yeux. Il y a un arbre qui pousse en plein milieu de la piste !

– Sans compter qu'elle suit une crête étroite et qu'il y a une épave de DC-3 au bout, monsieur Laframboise », enchérit Black.

Aux trois quarts envahie par la végétation, la carcasse calcinée d'un vieil avion de ligne gisait en effet à l'extrémité de l'ancienne piste d'atterrissage, hélices tordues, aile gauche et empennage arrachés. Quelques centaines de mètres à l'ouest, au sommet d'un mamelon rocheux, on distinguait également ce qui avait dû être le soubassement d'un bâtiment dont le toit et les murs s'étaient effondrés.

« Les ruines sont celles du pavillon de chasse du docteur Gomez, indiqua le pilote. À ce qu'on dit, il aurait pris peur au dernier moment et essayé de décoller avec le zinc chargé de tout le butin qu'il avait pu sortir de la maison. Manque de chance, il s'est fait descendre par un tir de RPG-2 avant d'avoir pu rentrer le train et il a grillé avec une quarantaine de ses potes pro-Batista. Un bon appareil, le DC-3. On en voit encore qui volent, de temps en temps.

– Vous ne pouvez pas atterrir ici, déclara fermement Carrie. Il n'y a pas la place. Nous allons percuter quelque chose, soit l'arbre, soit l'épave. Il n'y a pas la place, c'est tout. »

Laframboise soupira.

« À votre avis, mon petit, il fait quelle hauteur, ce buisson que vous appelez un arbre ?

– Cinq ou six mètres, je pense, répondit la jeune femme, le regard rivé sur le sol, pendant que le pilote virait pour placer *Miroslava* face au vent.

– Et quelle distance y a-t-il entre l'arbre et le DC-3 ?

– Deux cent cinquante à trois cents mètres ?

– Votre estimation, monsieur Black ?

– Je dirais la même chose.

– Mais il est dingue ! murmura dans sa langue Arango, regardant approcher à travers la grande fenêtre latérale ce qu'il devait considérer comme sa mort certaine. Fou à lier !

– *Miroslava* doit voler au minimum à quarante kilomètres heure pour ne pas caler, dit Laframboise. Si je passe au-dessus de l'arbre à soixante et que je coupe le moteur, on finit en vol plané sur une quinzaine de mètres avant de toucher le sol comme une fleur. Un Wilga a besoin de cent cinquante mètres pour atterrir et d'un peu plus de cent au décollage. Tranquille Émile.

– Et s'il y a des nids-de-poule ? objecta Carrie.

– Là, ma petite dame, vous coupez les cheveux en quatre. »

Laframboise avait achevé son virage. Il réduisit les gaz en jouant sur la manette intégrée au manche tout en poussant celui-ci en avant pour abaisser le nez de l'avion. Le Wilga perdit lentement de l'altitude. Quand ils atteignirent l'extrémité de la piste, ils n'étaient plus qu'à trente mètres du sol. Du coin de l'œil, Black vit passer comme un éclair les ruines de la maison perchée sur la butte, puis il regarda le jeune arbre qui se dressait droit devant en songeant qu'il allait mourir parce qu'un pignon de pin roulé par le vent avait germé sur une piste en terre battue abandonnée dans les montagnes de Cuba dix ans plus tôt.

Tué par une pomme de pin… Quelle fin glorieuse et quelle belle épitaphe pour le nouveau James Bond !

D'une main remarquablement ferme, Laframboise fit encore descendre l'avion. L'arbre grossissait à vue d'œil de l'autre côté du pare-brise panoramique. Sentant son estomac se nouer et la bile lui monter à la gorge, Black ferma les paupières. Puis il les rouvrit sans savoir pourquoi, comme si

son cerveau lui commandait de regarder en face ce qui s'apprêtait à transformer sa personne en chair à pâté mêlée de fragments de métal d'origine polonaise.

À cette seconde, quelque chose apparut fugitivement sur sa droite à l'extrême limite de son champ de vision. Un camouflage ? Le nez et l'hélice d'un vieux Spitfire ? Impossible ! Puis le pin ne fut plus qu'à dix mètres et, l'instant d'après, ils le survolaient.

Black crut sentir la cime racler le ventre du Wilga, qui toucha le sol quelques secondes plus tard, rebondit légèrement et se mit à rouler en ralentissant tandis que Laframboise godillait avec la gouverne de direction pour perdre encore plus de vitesse. Enfin, ils s'immobilisèrent à cent mètres des débris criblés d'éclats du DC-3. Sur sa droite, en bordure de la piste, Black vit distinctement ce qu'il lui avait semblé apercevoir juste avant leur quasi-collision avec le pin : non pas un Spitfire, mais un chasseur turbopropulsé Embraer Super Tucano dissimulé sous un filet de camouflage dressé comme un double toit de tente et savamment entrelacé de branches pour que l'ensemble se confonde avec la végétation environnante.

La présence de l'appareil était en soi incompréhensible, mais ce qui paraissait encore plus insensé était que quelqu'un ait réussi à le poser en évitant l'arbre. Laframboise, qui s'était manifestement fait la même réflexion, leva les yeux vers le rétroviseur fixé sur la vitre au-dessus du tableau de bord.

« L'arbre est un leurre, déclara-t-il. Il était juste planté dans un trou pour donner l'impression que la piste était inutilisable. »

Black se tourna pour voir. Le pin était couché sur le côté.

« *¿ Señores ?* » dit Arango d'un ton inquiet, les yeux braqués sur le pare-brise.

Laframboise suivit son regard.

« Houla ! murmura-t-il.

– Qui sont ces types ? » demanda Carrie en fronçant les sourcils.

Une douzaine d'hommes en treillis camouflés, rangers et bérets noirs étaient sortis de la forêt au-delà du DC-3 et venaient vers le Wilga. Ils étaient tous armés de petits pistolets-mitrailleurs compacts H & K MP5.

« Ça ne se présente pas bien, commenta Black. Pas bien du tout, même. »

17

Holliday, Eddie et Domingo Cabrera étaient arrêtés sur la piste qui longeait le torrent, au pied de la colline. Le cours d'eau était l'un des impétueux affluents de l'Agabama. C'est en le remontant qu'ils s'étaient enfoncés dans le massif de l'Escambray.

Holliday s'accroupit pour examiner les profondes traces de pneus imprimées dans la terre.

« Plusieurs gros camions, dit-il. Deux ou trois, je ne suis pas certain. Deux énormes roues à l'avant, deux essieux à roues jumelées à l'arrière.

– Il y en avait trois, affirma Domingo Cabrera.

– Comment pouvez-vous en être si sûr ?

– Parce que j'en suis sûr », répondit avec nervosité l'homme aux cheveux blancs.

Quittant le chemin, il se mit à escalader le flanc abrupt et broussailleux de la colline en direction d'une grotte dont on apercevait l'ouverture bien au-dessus du torrent. Holliday lui emboîta le pas, Eddie sur ses talons. Dans la pente, il vit quelques traverses en béton éparses et un court tronçon de voie étroite comme celles qui desservent les mines d'or ou d'argent, nombreuses sur l'île. Les rails étaient à peine rouillés, ce qui suggérait une activité récente.

Ils atteignirent la grotte, que précédait un petit replat rocheux, et y pénétrèrent. À l'exception du sol, l'entrée était une cavité entièrement naturelle qui mesurait environ douze mètres de largeur et dix de hauteur au point le plus élevé. Ici, les rails et les traverses étaient intacts, et la voie s'enfonçait dans l'obscurité.

« Une mine ? » demanda Holliday, légèrement essoufflé par l'effort.

Levant les yeux, il aperçut un dispositif compliqué d'énormes étriers et de poulies fixés au plafond par de gros tire-fond profondément ancrés dans la roche. L'ensemble soutenait les restes d'un fort câble métallique.

« Non, pas une mine, dit-il, répondant à sa propre question. C'est autre chose. »

Il avança en suivant les rails. Il faisait sombre, mais la lumière provenant de l'extérieur restait suffisante pour qu'il y voie à peu près clair. Au bout d'une cinquantaine de mètres, la caverne s'ouvrait sur une très grande salle d'à peu près deux cents mètres sur cent cinquante, dont la voûte se perdait dans le noir à plus de quarante mètres du sol. Pas le gouffre de Padirac, mais tout de même…

Une grotte calcaire, quelle que soit sa taille, est généralement hérissée de stalactites et de stalagmites formés au cours des millénaires par des infiltrations chargées en sels minéraux. Il y avait eu des concrétions dans celle-ci comme dans les autres, mais toutes avaient été tronçonnées, manifestement à la scie à béton circulaire.

Sur sa gauche, Holliday vit un matelas pneumatique posé sur un lit de branches de pin, les traces d'un feu de camp, une réserve de bois sec et de brindilles, un sac à dos, une antique lampe à pétrole, des jumelles Komz de l'époque soviétique dans leur étui, une vache à eau en toile kaki, une machette et toutes sortes d'accessoires indispensables pour survivre en pleine nature, y compris un fusil de chasse russe Saïga de calibre 7,62. C'était à l'évidence ici que se terrait Domingo Cabrera depuis sa disparition.

Une haute structure grêle, évoquant l'ossature en gradin d'une tribune de stade, mais sans sièges ni planchers émergeait de la pénombre. Elle s'élevait en escalier sur trois niveaux successifs dont chacun dominait le précédent de cinq ou six mètres. Le tout était couvert de l'inévitable toit en tôle ondulée omniprésent à Cuba.

Incliné vers l'arrière, cet auvent commençait à se charger de dépôts calcaires qui le soudaient à la paroi concave à laquelle il s'adossait. Encore cinq mille ans et l'installation formerait une gigantesque masse minérale creuse, comme une grotte à l'intérieur de la grotte.

En y regardant de plus près, Holliday s'aperçut que les gradins étaient constitués de berceaux métalliques, à raison de huit par palier, et que la face inférieure du toit était elle aussi jalonnée d'étriers, de poulies et de ridoirs, ainsi que de palans à chaînes.

Il remarqua également que la voie de chemin de fer longeait le pied de l'ouvrage avant de finir en cul-de-sac contre un bloc de béton sur lequel était boulonné un heurtoir d'acier. Il contempla l'ensemble un bon moment puis se tourna vers Domingo et Eddie, qui l'avaient suivi.

« J'ai beau réfléchir, je ne vois pas, avoua-t-il. Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

– C'est une très longue histoire, colonel Holliday, répondit Domingo. Elle remonte à bien des années. Plus de cinq cents, si vous voulez l'entendre dans son entier.

– Si c'est de la création de la Confrérie, que vous voulez parler, c'est inutile : je suis au courant. Racontez plutôt ce qui s'est passé après. »

Domingo Cabrera parcourut la grotte du regard avec l'air d'un homme qui se rappelle un moment très déplaisant de son passé. Pour finir, il secoua la tête, ferma les paupières et se mit à remuer les lèvres en silence, comme s'il priait. Holliday adressa une question muette à Eddie, qui désigna son frère du menton tout en mimant un signe de croix. Enfin, Domingo rouvrit les yeux et commença.

« Avez-vous entendu parler de la Guerre des bandits ? demanda-t-il.

– Une sorte de contre-révolution après la prise du pouvoir par Fidel. Les partisans de Batista prennent le maquis dans les montagnes, la CIA leur parachute des armes…

– Dans les montagnes, oui, colonel Holliday. Cela a duré depuis le lendemain de l'arrivée du Comandante jusqu'à 1963 ou 1964, mais en réalité tout était terminé dès avant l'épisode de la Bahía de Cochinos.

– La baie des Cochons. »

Domingo Cabrera hocha lentement la tête, rassemblant ses idées.

« Le Comandante devait se battre contre des gens qui faisaient la guerre comme lui-même l'avait faite dans la Sierra Maestra. Il avait affaire à des guérilleros qui attaquaient, s'enfuyaient, réattaquaient, s'enfuyaient de nouveau. Pour finir, il lui a fallu avoir recours à la tactique que Batista lui-même avait utilisée contre lui. Il a joué sur la différence des effectifs en recrutant en masse de jeunes miliciens comme moi. Nous étions des milliers, les autres six ou sept cents. Nous n'avions aucune expérience du combat, à l'époque. À quelques rares exceptions près, aucun de nous ne s'était jamais servi d'une arme, sinon à l'exercice, si bien que nous avons eu de lourdes pertes. Beaucoup de mes amis d'enfance sont morts à ce moment-là.

– Mais quel rapport avec ce machin ? demanda Holliday en pointant du doigt le mystérieux échafaudage métallique.

– Laisse-le raconter », dit Eddie avec douceur.

C'était la première fois qu'il parlait de son frère avec gentillesse, voire compassion. Domingo fit un grand geste circulaire.

« Le 17 mai 1961, reprit-il, juste après le débarquement de la Bahía de Cochinos, cent quatre-vingt-sept hommes sont morts dans cette grotte. La plupart brûlés vifs.

– Vous semblez sûr du nombre.

– Je peux l'être, répondit Domingo, qui regarda brièvement par-dessus son épaule. Je faisais partie de ceux qui ont sorti les dépouilles et les ont jetées dans le torrent. Votre ami du bateau, le capitaine Montalvo Arango, était notre chef. C'est lui qui nous a appris à lancer les cocktails Molotov. Au début, nous trouvions ça très drôle, mais quand les ennemis ont commencé à se précipiter dehors comme des torches vivantes en hurlant, ça nous a beaucoup moins amusés.

Après ça, les gens de la région ont appelé cet endroit la *Caverna de los Asesinados* – la Grotte des tués. Les habitants de l'Escambray sont très religieux. Ils pratiquent la plus ancienne forme de la santeria, une religion d'origine africaine très répandue depuis le XVI^e^ siècle. Ils ont décrété que la grotte était la maison d'Eshu, le dieu de l'Enfer. Et depuis lors, la caverne est *tabú*. Vous connaissez ce mot ?

– Oui, acquiesça Holliday.

– Pour cette raison, El Comandante et les autres membres de la Confrérie ont pensé qu'elle serait le lieu idéal, d'autant que le chiffre d'Eshu est le 3…

– Trois ? Comme trois quoi ? » demanda Holliday.

Puis il réfléchit. Les empreintes de pneus de trois camions sur la piste en contrebas, les trois gradins de la structure d'acier… Il regarda de nouveau l'assemblage métallique, les rails, et eut soudain un très mauvais pressentiment.

« Avant octobre 1962, nos camarades soviétiques avaient déjà transporté à Cuba trente-deux missiles Dvina – des SS-4 Sandal selon le code de l'Otan. Il était prévu qu'ils y ajoutent quarante SS-5, plus gros, à une date ultérieure. Mais vos avions de reconnaissance U-2 ont repéré les missiles à San Cristóbal et ça a été le début de ce que les historiens nomment la crise des missiles de Cuba. La tension est retombée quand Kennedy et Khrouchtchev ont trouvé un

accord, et les SS-4 ont été rembarqués. C'est à ce moment-là que l'idée a germé au sein de la Confrérie.

– Je m'attends au pire, soupira Holliday.

– Ce que Kennedy et les autres intervenants ignoraient, poursuivit Domingo, c'est que plusieurs SS-4 factices, sans ogives nucléaires, étaient arrivés sur l'île quelques mois auparavant pour servir à la formation des équipes techniques cubaines. Et certains de ces faux missiles ont été réexpédiés en Union soviétique à la place des vrais.

– Et donc, il reste trois vrais missiles, j'imagine ? intervint Holliday, à qui tout paraissait maintenant terriblement clair.

– Trois, oui, confirma Domingo. Les trois qui ont été cachés ici même, hors de vue de vos U-2 et, plus tard, de vos satellites espions. Ce sont des armes rudimentaires, presque ridicules comparées à celles que nous connaissons aujourd'hui, dotées d'un simple système de guidage gyroscopique. Les corps des SS-4 sont restés ici cinquante ans, tandis que leurs têtes nucléaires étaient gardées à l'abri dans un lieu tenu secret non loin de La Havane… Et maintenant ils ne sont plus là.

– Savez-vous où ils sont passés ?

– Si la Confrérie compte les utiliser dans le cadre de son Operación de Venganza, il est probable qu'ils ont été ramenés là où ils étaient installés à l'origine, à Pinar del Río – sur la base de San Cristóbal, plus précisément. Les silos enterrés avaient été construits bien à l'écart du site de lancement, à un endroit appelé Valle del Templete, sur le chemin emprunté par les premiers explorateurs qui ont découvert La Havane. Dans l'accord conclu entre Kennedy et Khrouchtchev, il n'était pas fait mention de ces silos. Ils sont sans doute toujours là.

– Qu'est-ce que c'est que cette Operación de Venganza, au juste ?

– Le lendemain du jour où Fidel Castro mourra, les trois missiles nucléaires seront tirés en direction des États-Unis. Le premier visera l'aéroport international d'Orlando, ex-base McCoy de l'US Air Force, d'où partaient les U-2 qui survolaient Cuba en 1962. Les deux autres auront pour cible Miami. Leur charge utile est d'une mégatonne.

– Comment les gens de la Confrérie peuvent-ils connaître la date du décès de Castro ? On ne peut pas maintenir indéfiniment des missiles comme ceux-là prêts à être lancés.

– Ils la connaissent pour la bonne raison que l'un de leurs membres va l'assassiner : le cardinal Jaime Lucas Ortega y Alamino, archevêque de Cuba.

Il a pour habitude de fêter la Saint-Lazare avec Castro. La mort du Comandante paraîtra naturelle. Il sera victime d'une "crise cardiaque".

– Comment avez-vous eu vent de tout ça ?

– J'ai fait toute ma carrière au ministère, toujours dans des fonctions subalternes. Jamais on ne m'a alloué ne serait-ce qu'un vélo pour me rendre à mon travail, et encore moins une voiture. À la fin, j'étais affecté au service de Deborah Espin, comme chauffeur et garde du corps. »

Domingo Cabrera eut un petit sourire mélancolique.

« S'il y a à Cuba une catégorie de personnes encore moins visible que les chauffeurs, ce sont les chauffeurs noirs. C'est comme s'ils n'existaient pas, et leurs passagers parlent librement devant eux de choses qu'ils feraient mieux de taire. Ajoutez à ça le fait que Deborah Espin boit trop et qu'elle est incapable de tenir sa langue quand elle est ivre… Mon erreur a été d'écouter ce qu'elle racontait. Pour finir, quelqu'un s'est aperçu que j'en savais trop, et j'ai dû filer. C'était ça ou mourir tranquillement dans mon lit… d'une balle dans la tête, comme bon nombre de mes collègues du ministère.

– Je ne saisis toujours pas le but de la manœuvre, dit Holliday après avoir réfléchi un instant. Détruire Orlando et Miami causera une véritable hécatombe, mais dans quel dessein ? C'est un geste aussi épouvantable que gratuit.

– La Confrérie sait qu'à la mort de Fidel, Raúl et sa famille fuiront le pays. Pour ça, Raúl a un avion d'affaires en stand-by à l'aéroport de Ciudad Libertad, dans la province d'Atabay, à dix minutes de chez lui. Une fois Raúl parti, Cuba sombrera dans le chaos. Bien sûr, un dictateur issu des rangs de l'armée finira par s'imposer, mais ce ne sera vraisemblablement pas quelqu'un que la Confrérie aura choisi et l'île aura le temps de subir des dégâts incalculables avant que ce nouvel homme fort ne prenne le pouvoir. La seule façon d'éviter un tel scénario, du moins selon la Confrérie, est de déclencher l'Operación de Venganza pour forcer les États-Unis à envahir Cuba.

Ainsi, l'embargo serait levé du jour au lendemain, les vieilles familles cubaines récupéreraient ce qui leur appartenait il y a cinquante ans et il en irait de même pour les compagnies américaines que Fidel a nationalisées. Ce serait le début d'une nouvelle ère de prospérité pour notre pays, et sans effusion de sang. Du moins de sang cubain. »

Holliday dévisagea le frère d'Eddie. Si fou et angoissant qu'il soit, ce plan tenait debout. En toute autre circonstance, l'Amérique se déconsidérerait totalement et serait mise au ban des nations si elle s'avisait d'occuper Cuba,

mais, après avoir perdu un ou deux millions de ses citoyens dans une attaque nucléaire plus déloyale que Pearl Harbor, elle serait dans son bon droit, tant moralement que politiquement, en envahissant le territoire de son agresseur. Quelle que soit sa cote dans les sondages, n'importe quel président était assuré d'un mandat supplémentaire dans un tel contexte.

« Seigneur ! murmura-t-il.

– Je crains que le Seigneur n'ait déserté Cuba depuis longtemps, colonel Holliday, dit tristement Domingo.

– Quand célèbre-t-on la Saint-Lazare ?

– Le 21 de ce mois-ci. Dans sept jours.

– Et nous ne pouvons rien faire pour stopper ça ?

– Non, colonel, j'ai bien peur que nous ne soyons totalement impuissants. »

L'homme qui avait accompagné les deux grosses valises Halliburton pendant le vol d'Air Cubana entra dans le Contemporary Resort de Disney World et y réserva une chambre pour quinze jours en payant d'avance avec sa carte American Express. Cela fait, il confia à un groom la Samsonite bleu marine qu'il avait achetée à Houston, prit sa clé puis ressortit de l'hôtel.

Après avoir décliné l'offre d'un des cinq ou six voituriers qui attendaient devant la porte, il alla lui-même garer la Chrysler 300 dans l'immense parking attribué au Contemporary Resort ainsi qu'à plusieurs autres établissements du complexe de loisirs. Une fois là, il s'assura que personne ne le regardait, dévissa les plaques minéralogiques du Texas, où était immatriculé le véhicule, et les remplaça pour brouiller un peu plus les cartes par un jeu de plaques de la Louisiane dérobées à La Nouvelle-Orléans sur une Chrysler identique à celle qu'il avait louée.

Pour finir, il posa en évidence sur le tableau de bord le passe de deux semaines qu'on lui avait remis, verrouilla les portières et regagna l'hôtel. Il demanda au réceptionniste de lui appeler un taxi, le gratifia d'un pourboire, puis se fit conduire à l'aéroport international d'Orlando, où il arriva juste à temps pour sauter dans l'avion JetBlue de 13 h 10 qui atterrit à Nassau une heure plus tard.

À Nassau, délaissant son vrai-faux passeport américain pour son passeport diplomatique cubain, il prit le vol de 15 h 15 de la Compañia Panameña de Aviación pour La Havane via Panama City. Il fut de retour au bout d'un peu moins de cinq heures à La Havane, où il s'offrit un dîner au restaurant Comedor de Aguiar de l'Hotel Nacional.

Son plat de résistance terminé, il sortit son téléphone satellite de poche Inmarsat, en tira l'antenne et composa le numéro des valises laissées à Orlando. Celles-ci réclamèrent aussitôt son code d'identification. Il le leur envoya, ainsi qu'une série de numéros tests. Elles l'informèrent que tout était en ordre.

Cela fait, il ferma l'application « communication de données », rentra l'antenne, puis consulta la carte des desserts. Il commanda une Copa Lolita – deux boules de glace à la vanille arrosées de crème caramel et d'un mélange rhum-raisin – dont il savoura lentement chaque cuillerée. Il se fit ensuite apporter par le garçon un Bolívar Petit Belicosos ainsi qu'un Havana Club *on the rocks*. Il alluma le cigare, souffla vers le plafond une volute de fumée richement aromatique, prit une gorgée de rhum et se laissa aller contre le dossier de la banquette avec un sourire béat. Dans l'ensemble, la journée avait été excellente.

Troisième partie

DÉCOLLAGE

18

Le cardinal Antonio Niccolo Spada, ministre des Affaires étrangères du Vatican, contemplait les reliefs de son petit déjeuner sur le plateau à pieds pliables posé en travers de ses jambes tout en se demandant comment il se faisait que Thomas Brennan, ce vulgaire curé de campagne, trouve toujours le moyen de perturber sa digestion.

Avec l'âge, le cardinal avait renoncé aux deux œufs au plat sur lit de pointes d'asperges en croûte de pancetta et parmesan, aux cannoli ou aux sfogliatelle fourrées à la ricotta et aux multiples tasses d'*espresso* corsé qui composaient jadis son premier repas de la journée.

Il se limitait à présent à un unique œuf à la coque accompagné d'un toast au pain complet non beurré et d'un thé au citron. De temps à autre, quand l'envie lui venait de vivre dangereusement, il ajoutait à cela une orange pressée, plus, d'ailleurs, par goût de l'ironie – les fruits utilisés par les cuisiniers du Vatican étant invariablement des Jaffa importées d'Israël – que pour la saveur de l'agrume frais, à laquelle il avait toujours nettement préféré celle de la poudre Tang des années 1960.

Spada prit ses lunettes sur la table de nuit, les chaussa, puis parcourut sa chambre du regard en s'interrogeant sur l'utilité du combat qu'il menait. Il imaginait bien qu'un jour, dans un avenir proche, ce serait dans ce lieu qu'il mourrait. Il espérait seulement que cela se passerait dans son sommeil et sans qu'il s'en rende compte.

La vaste pièce était éclairée par de hautes portes-fenêtres drapées de rideaux de soie bleu foncé à franges qui donnaient sur les jardins du Vatican. L'ameublement consistait en une grande armoire-penderie, un bureau, une

petite table et plusieurs fauteuils. Le lit à baldaquin, un monstre Renaissance en chêne sculpté orné de dorures, était travaillé comme un chef-d'œuvre de Botticelli. Au plafond, un entrelacs de lourdes poutres apparentes aussi anciennes que le lit contrastait avec l'enduit blanc des murs nus.

Mis à part le crucifix de bois accroché au-dessus de la tête de lit, le seul élément décoratif était une toile de Benozzo Gozzoli, *Saint François chassant les démons d'Arezzo*, où l'on voyait le saint pratiquer un exorcisme devant les remparts de la cité – une image de circonstance, sauf que, dans le cas présent, la ville était La Havane et l'exorciste loin d'être un saint.

Spada soupira. À son âge, songea-t-il, il aurait dû être en train de somnoler paisiblement au fond de son jardin dans le bourdonnement industrieux des abeilles et le parfum des raisins mûrs, plutôt que de digérer de travers un déjeuner d'ascète en pensant aux affres éternelles qui le guettaient pour avoir planifié l'assassinat d'un chef d'État étranger. Il fit tinter la clochette d'argent qui était posée sur son plateau et attendit.

Son valet de pied Mario, un sexagénaire à la mine austère en costume et cravate sombres sur une chemise blanche, apparut presque aussitôt. Avec un bref hochement de tête, il ôta le plateau des genoux de son maître puis patienta pendant que Spada serrait un peu plus sur sa poitrine les revers de sa robe de chambre de soie vert jade et remontait sa couette légère au-dessus de sa taille.

« Faites-le entrer », ordonna enfin le prélat.

Le domestique acquiesça et se retira. À l'instar de la plupart des serviteurs du Saint-Siège, il appartenait aux Memores Domini, une confrérie de laïcs qui vouaient leur vie à l'obéissance, au célibat, au silence et à la contemplation. Peu de gens le savaient, mais les Memores Domini employés par le Vatican étaient choisis en raison de la faiblesse de leur QI, de leur illettrisme et de leur loyauté sans faille. Les mêmes qualités que les couvents recherchaient chez leurs convers, dont on attendait travail et soumission, et non bavardages et réflexion personnelle.

Brennan entra dans la chambre.

« Votre Éminence, dit-il après avoir refermé la lourde porte derrière lui.

– Asseyez-vous », répondit Spada.

Brennan tira près du lit un des fauteuils qui faisaient face au bureau et s'y installa. Le cardinal sourit en constatant qu'il s'abstenait d'allumer une de ses infâmes cigarettes. Le prêtre irlandais était peut-être un rustre, mais il avait suffisamment de jugeote pour se retenir de fumer dans les appartements privés de son patron.

« Vous désiriez vraiment me rendre compte à une heure si affreusement matinale ? demanda Spada.

– Il s'agit de votre ami Musaro. »

Musaro ! Spada gémit intérieurement. Il connaissait Musaro depuis son ordination dans la cathédrale d'Otrante et il n'avait jamais cessé d'avoir l'œil sur lui. Il avait pris conscience dès cette époque de la dangerosité de ce petit parvenu et avait fait son possible au fil des ans pour l'empêcher d'accéder à des postes clés.

Mais, bien qu'écarté des allées du pouvoir, Musaro avait tout de même réussi à faire de son exil un tremplin pour sa carrière, en obtenant d'être nommé nonce – ambassadeur – dans toutes sortes de pays en délicatesse avec l'Église. Longtemps avant tout le monde, il avait pressenti que le Vatican ne serait pas éternellement dirigé par des Italiens et s'était assuré des appuis en dehors du Saint-Siège. Comme l'avaient prouvé les intronisations de Wojtyla et de Ratzinger, le jeune prêtre sorti de nulle part avait eu le nez creux.

« Je vous écoute, dit Spada.

– Il y a pas mal de buzz le concernant, ces jours-ci.

– *Buzz ?*

– De commérages, Votre Éminence. Des cris et chuchotements, si vous préférez.

– Quel genre de commérages ?

– Rien de bien défini jusqu'ici. Simplement, il fait selon plusieurs sources l'objet de nombreuses conversations sous les lambris. Il se comporterait, paraît-il, comme un écureuil qui fait ses provisions pour l'hiver. Il accumule des soutiens. En politique, on appelle cela "se placer". Les militaires disent "battre le rappel".

– Contre quel ennemi ?

– Ce n'est pas clair, répondit Brennan. Mais les rumeurs émanent pour l'essentiel du Sacré Collège… De vos collègues, donc. »

Spada hocha la tête. Tout cela semblait logique. Excepté le Saint-Père lui-même, le personnage le plus puissant du Vatican était incontestablement le ministre des Affaires étrangères, mais le doyen du collège cardinalice ne venait pas loin derrière. C'était lui, après tout, qui présidait le conclave pour l'élection du pape et il était arrivé à plusieurs reprises qu'il remporte lui-même le scrutin, à l'exemple de Benoît XVI dernièrement.

« Ce n'est sûrement pas pour son propre compte qu'il fait campagne, dit Spada, songeur.

– Ce ne serait pas le style de Musaro, en effet, acquiesça Brennan. Il préfère les coulisses à la scène.

– Tout à fait. A-t-on idée de l'identité du favori ?

– Pas encore. Mais il ne me surprendrait pas que ce soit Ortega. »

L'échine parcourue par un frisson glacé, Spada regarda le prêtre mal fagoté assis près du lit.

« Mais ce serait de la folie ! s'exclama-t-il. Il est impliqué dans je ne sais combien de scandales, sans parler de l'affaire qui nous occupe. L'Église a déjà suffisamment d'ennuis. Il ne manquerait plus qu'un…

– Qu'une tapette préside à l'élection du prochain pape ? compléta Brennan avec un sourire.

– Exactement », répondit le cardinal en serrant un peu plus sa robe de chambre autour de lui pour cacher son embarras.

Non content de se parfumer pour célébrer la messe en mules incrustées de pierres précieuses dans la cathédrale de La Havane, l'archevêque cubain n'employait comme domestiques ou secrétaires que des garçons de moins de vingt-cinq ans et avait plusieurs fois posé au côté de Castro, un béret en velours rouge frappé d'une étoile communiste en or sur la tête. Du velours rouge !

Personnellement, Spada n'avait rien contre les homosexuels, mais qu'un individu aussi ouvertement et agressivement efféminé qu'Ortega occupe une position de premier plan ne manquerait pas d'avoir un effet ravageur pour l'image déjà bien écornée de l'Église.

« Ce qui vous semble être une folie n'en est pas une pour tout le monde, dit Brennan. Pour Musaro, Ortega est un excellent choix parce qu'il en sait assez sur lui pour lui tenir la dragée haute. Et une fois son poulain doyen du Sacré Collège, il pourra éventuellement se servir de lui pour s'introduire dans le Saint des saints et accéder lui-même à un poste de pouvoir…

– Le mien, par exemple », conclut Spada d'une voix atone.

Plus il y songeait, plus la logique de Musaro lui semblait évidente. Si le Saint-Père était le porte-parole de Dieu sur terre, son ministre des Affaires étrangères était Son gros bâton. De quoi attiser les convoitises !

« Êtes-vous certain de ce que vous avancez ?

– Comme je vous le disais, il ne s'agit encore que de rumeurs, mais si je devais parier sur un cheval, ce serait celui-là.

– Si c'est vraiment ça que Musaro manigance, il faut l'en empêcher. »

Brennan se leva et Spada esquissa de nouveau un sourire en coin : le pauvre bougre était tellement en manque de nicotine que cela faisait presque peine à voir.

« Pour ce faire, je crains qu'il n'y ait qu'un choix possible, dit l'Irlandais.

– Lequel ?

– Il vous faut choisir quelle pièce de l'échiquier vous souhaitez faire disparaître : le cavalier Musaro ou le fou Ortega… ou plutôt la folle, répondit Brennan, visiblement content de son petit jeu de mots.

– Avez-vous quelqu'un qui pourrait se charger du travail dans des délais assez brefs ?

– Certainement. »

Pour ce genre d'affaire, il existait au sein des services de renseignement du Vatican un petit groupe d'une importance vitale, avatar de la première société secrète vaticane des *assassini* créée au milieu du XIIIe siècle par le grand maître des Templiers de l'époque, un Français nommé Guillaume de Sonnac.

« Je vais y réfléchir, dit Spada. Mieux vaut ne pas agir dans la précipitation.

– Ne réfléchissez pas trop longtemps, Votre Éminence », recommanda Brennan.

Sur ces mots, il salua d'un signe de tête, tourna les talons et quitta la pièce.

Debout dans un coin, Joseph Patchin écoutait les gens jacasser autour de lui. Pour une soirée cocktail dans un quartier chic de Washington, très peu de hauts fonctionnaires et de politiciens figuraient au nombre des invités, dont la plupart étaient de riches donateurs de l'Athena Foundation, une mystérieuse société philanthropique qui se consacrait à parrainer de par le monde d'autres œuvres de charité plus petites et moins introduites qu'elle.

Patchin se demandait donc ce qu'il fichait en smoking et un verre de whiskey à la main, un Midleton Very Rare Irish, parmi ces gens rassemblés dans le vaste salon d'une maison de Georgetown, lui qui n'avait ni fortune personnelle, ni relations politiques, ni le moindre penchant pour la philanthropie. Après avoir divorcé sur le tard et s'être fait tondre par les avocats de son ex-épouse, il avait perdu assez gros sur des placements en Bourse et s'attendait par-dessus le marché à se retrouver au chômage au prochain changement de majorité présidentielle.

Le directeur des Opérations de la CIA passa mentalement en revue son carnet d'adresses en essayant de se rappeler s'il existait parmi ses connaissances des personnes ayant un rapport direct ou non avec l'Athena

Foundation. En vain. Quand il avait reçu le bristol, il avait prié sa secrétaire, Becky, de chercher discrètement à savoir si c'était bien lui et pas son ex-femme qui en était le destinataire, mais elle avait fait chou blanc. Pour finir, il avait décidé de se rendre à la soirée à tout hasard. À Washington, décliner une invitation pouvait signer la fin d'une carrière, alors qu'on ne risquait rien à l'accepter, sinon de perdre une heure ou deux devant un buffet en sirotant du whisky hors de prix aux frais de la princesse.

Au bout d'une heure, le seul renseignement qu'il avait réussi à glaner était que la maison où il se trouvait appartenait à l'ambassadeur des États-Unis au Brésil, depuis peu à la retraite, et à sa femme, riche héritière d'un magnat du sucre en Floride et membre du conseil d'administration d'Athena Foundation. À ce qu'il avait pu entendre, l'ex-diplomate et son épouse, une petite brune grassouillette, passaient le plus clair de leur temps à Palm Beach ou sur leur yacht, à Monaco. Rien de tout cela ne lui rappelait quoi que ce soit, mais il ne désespérait pas, s'il s'incrustait assez longtemps, d'apprendre pourquoi il avait été invité.

Et la suite lui donna raison. Comme il dégustait son deuxième whiskey irlandais à la suave saveur de miel, quelqu'un lui tapa légèrement sur l'épaule. Il se retourna pour se trouver nez à nez avec Max Kingman, l'auguste et distingué PDG aux cheveux blancs de Pallas Group, père en outre de Rufus Kingman, son adjoint à la CIA.

Kingman lui serra la main avec autant de vigueur que de chaleur tout en lui triturant le biceps avec sa main libre. Il était l'image même du mafieux parvenu version irlandaise : crinière de neige coiffée en arrière, large front dégagé, moustache impeccablement taillée, joues flasques rasées de frais, teint d'un rose malsain trahissant l'abus d'alcool et une tension se rapprochant de la cote d'alerte. Au mépris des usages vestimentaires du moment, il portait un costume trois-pièces bleu foncé à rayures, démodé depuis dix ans, mais parfaitement coupé, un nœud papillon rouge vif et des richelieus avec motif à trous.

« La bibliothèque est à gauche au bout de ce couloir, dit-il. Dans dix minutes. »

Puis il libéra la main et le bras de Patchin avant de s'éloigner dans la foule, saluant les messieurs avec effusion et les dames avec courtoisie, tel un requin nageant au milieu d'un rassemblement de pingouins.

Patchin laissa passer dix minutes puis il enfila le couloir indiqué et entra dans la bibliothèque, une grande pièce qui recevait le jour par une immense fenêtre à meneaux donnant sur une roseraie jalousement entourée d'une

enceinte. Sous un haut plafond mouluré, trois des murs étaient entièrement doublés de rayonnages remplis de volumes qui semblaient avoir été lus, et non achetés au mètre par un décorateur grassement payé pour des clients désireux d'afficher un bon goût qu'ils n'avaient pas. Devant une élégante petite cheminée, plusieurs fauteuils club en cuir fatigué étaient répartis un peu partout autour d'un bureau Chippendale du XVIIIe siècle et d'une table basse constituée d'une plaque de verre posée sur une malle de voyage à renforts de bois. Kingman était là, en train de se verser à boire.

« Je vous sers quelque chose ? demanda-t-il quand Patchin eut refermé la porte.

– Non merci », répondit le directeur des Opérations.

Il ne buvait jamais plus de deux whiskies avant de parler affaires, de crainte de ne plus avoir les idées claires et de se faire rouler dans la farine.

« Asseyez-vous », dit Kingman en désignant un des fauteuils.

Patchin s'assit. Le patron de Pallas Group vint prendre place en face de lui après avoir laissé tomber trois glaçons dans la boisson ambrée que contenait son verre. Il avala une gorgée et fit claquer ses lèvres.

« Du rye canadien, expliqua-t-il avec un sourire. Une faiblesse qui me reste du bon temps de ma jeunesse. Fringues bas de gamme, filles bas de gamme, tisane bas de gamme… »

Tu parles ! Kingman était né avec une cuiller en argent texan dans la bouche. Patchin lui rendit son sourire sans commentaire.

« Comment cela se passe-t-il avec Rufus ? s'enquit le PDG blanchi sous le harnais en posant son verre sur la table basse. Je connaissais un peu son prédécesseur, Mike Harris. Pas intimement, mais nous nous étions rencontrés deux ou trois fois. Un peu trop instable et porté sur la bouteille, à dire vrai. Nous avons pensé que Rufus était la personne idéale pour le remplacer, d'autant qu'il gâchait ses talents à la Justice.

– Il sait ce qu'il fait, c'est certain, répondit Patchin, évasif, sans demander qui représentait le "nous" dans la dernière phrase de son interlocuteur.

– Surpris d'avoir été invité à cette joyeuse petite sauterie ?

– Plus curieux que surpris.

– Il n'y a pas que les murs qui ont des oreilles, de nos jours, soupira Kingman. Si cet entretien s'était tenu selon les règles de la civilité, dans un restaurant, dans votre bureau ou dans le mien, il n'aurait pas fallu cinq minutes pour que notre conversation se retrouve dans la mémoire de tous les Blueberry de la création. »

Une fois de plus, Patchin sourit sans répondre, certain que le vieux salopard retors faisait seulement semblant de confondre Blueberry et BlackBerry pour conforter son image de bouseux mal dégrossi et mieux surprendre l'adversaire.

« Non, je crois qu'on est toujours plus en sécurité dans une foule, reprit l'homme qui dirigeait de fait la plus importante armée privée des États-Unis. C'est pourquoi l'ambassadeur organise de temps en temps à ma demande de petites réceptions bien arrosées comme celle-ci. »

En d'autres termes, songea Patchin, *tu es en train de me signaler que tu as un ambassadeur et sa milliardaire de femme dans ta manche. Une façon de manier le bâton sans en avoir l'air.*

Eh bien, lui aussi savait manier le bâton.

« Votre société est en relation d'affaires constante avec le Pentagone et la CIA, répondit-il tranquillement. De plus, votre fils est mon adjoint, ce qui n'est un secret pour personne. Par conséquent, je comprends mal votre souci de discrétion. Vos bureaux sont plus proches des miens que ne l'est cette maison. »

Kingman reprit son verre, avala d'un trait deux doigts de rye, puis fit éclater un glaçon entre ses molaires et en mâcha les morceaux.

« Certaines entrevues nécessitent davantage de discrétion que d'autres, et celle-ci en est une », déclara-t-il enfin.

Il agita les glaçons restants dans son verre avant de poursuivre :

« Le type que mon fils a remplacé était un connard de cow-boy. Ernest Hemingway gonflé aux stéroïdes. Il a misé sur le mauvais cheval et y a laissé sa peau. Nous espérons simplement que vous ne commettrez pas la même erreur que lui.

– Je ne suis pas sûr de comprendre.

– Vous ne le savez pas encore, mon gars, mais le monde entier est sur le point de vous péter à la gueule. Ce qui se prépare coûtera au gugusse de la Maison-Blanche son second mandat s'il ne fait pas exactement ce qu'on lui dit. Quant à vous, quoi qu'il décide, vous finirez dans la peau de l'agneau du sacrifice. Nous voulons vous proposer un moyen de vous en sortir. »

Encore ce « nous ». Un nous de majesté ?

« Je vous écoute, dit Patchin, placide.

– Eh bien, pour commencer, nous avons une petite opération en cours à Cuba… »

19

« Les avions camouflés sont des Super Tucano et je vous fiche mon billet qu'ils ont été fournis par International Aviation Services, une filiale de Blackhawk Security, dit Carrie Pilkington avec assurance. Je savais bien que nous n'avions pas affaire aux forces spéciales cubaines.

– Ils parlent tous espagnol, remarqua Laframboise. Et je peux vous garantir qu'ils ne sont pas mexicains.

– Peut-être un remake de la baie des Cochons, avança Black. Des exilés cubains ?

– Pas avec un équipement pareil, objecta Carrie. Non, ce sont des Américains.

– Nous avons déjà eu cette discussion cent fois, depuis hier, soupira Will Black. Oublions tout ça un moment, si vous voulez bien. J'ai faim, j'ai soif, et ça me met de mauvaise humeur. »

Carrie, Will Black, Arango et Pete Laframboise étaient assis par terre, adossés aux murs d'une baraque en bois de plain-pied à demi ruinée qui avait dû tenir lieu de tour de contrôle ou de relais de communication à l'époque où la piste d'atterrissage privée était en service.

Au fil des décennies, la végétation avait poussé autour de l'édifice, le rendant invisible du ciel. Il y avait une sorte de cagibi fermé faisant office de toilettes dans un coin de l'unique pièce, mais ni eau courante ni aucune autre commodité.

« À ce que j'ai pu voir, ils sont une centaine à bivouaquer ici, dit Laframboise.

– Les caisses empilées sous les filets doivent contenir assez de matériel pour en équiper dix fois plus, murmura Carrie. Et ils disposent de chasseurs flambant neufs armés de missiles Hellfire. J'ignore ce qui se trame, mais c'est du lourd. »

La vieille porte en bois de la baraque s'ouvrit à cet instant et quatre hommes en uniforme apparurent dans le contre-jour. À l'instar de tous ceux qu'ils avaient vus jusque-là, ils portaient des Ray-Ban et aucun insigne n'indiquait leur grade, que ce soit sur leur treillis ou leur béret façon forces spéciales.

Les deux premiers transportèrent à l'intérieur une table de jeu branlante, les deux suivants cinq chaises pliantes. Puis ils se retirèrent pour être remplacés par deux collègues, qui apportèrent en silence quatre plateaux-repas de cantine militaire et un carton de bouteilles d'eau avant de disparaître à leur tour sans refermer la porte.

Will Black plissa les paupières pour mieux voir et distingua de l'autre côté de la piste d'atterrissage une clairière fraîchement défrichée au-dessus de laquelle était tendu un filet comme ceux qui couvraient les avions. Sous le camouflage était dressée une grande tente dont les rabats ouverts révélaient un centre de transmissions dernier cri où une dizaine de soldats coiffés de casques radio scrutaient des écrans d'ordinateurs ou de détection radar.

Le vieux Wilga de Laframboise avait été tiré tout au bout de la piste et à moitié enfoui sous les feuillages à côté du DC-3 carbonisé avant d'être lui aussi recouvert d'un filet.

Le pilote se leva et s'étira.

« Inutile d'essayer de nous enfuir, j'imagine, dit-il avec un sourire. Ils ont bien saucissonné mon pauvre *Miroslava*.

– Totalement inutile, oui », confirma Black en se mettant debout, imité par Carrie.

Ils allèrent s'asseoir autour de la table, où Arango les rejoignit sans un mot.

« Même s'ils ne nous écrasaient pas comme des mouches, où irions-nous, de toute façon ? demanda la jeune femme, acerbe. On est en pleine jungle. »

Ils ôtèrent les couvercles des plateaux.

« Rosbif-purée en sauce, maïs à la crème, épinards, entremets pour le dessert… Pas mal pour de la bouffe de taulard », commenta Laframboise en déchirant son petit étui de couverts en plastique.

Quand ils eurent terminé leur repas, deux hommes entrèrent et ressortirent aussitôt en emportant les plateaux. Deux minutes plus tard, une silhouette solitaire s'inscrivit dans l'encadrement de la porte. Le nouveau venu se

retourna un instant pour aboyer un ordre en espagnol puis pénétra dans la pièce. Grand, profil d'aigle, il était manifestement bien plus âgé que tous les autres. Par ailleurs, contrairement à ceux-ci, il portait un insigne sur son béret – la feuille de chêne argentée d'un lieutenant-colonel.

« *Su español es muy bueno*, remarqua Black. *Pero usted no es cubano*.

– Votre espagnol aussi est impressionnant, répondit l'inconnu en s'asseyant. Pourtant, vous non plus n'êtes pas cubain.

– Que voulez-vous, les bienfaits d'une éducation classique… commenta Black.

– Britannique ?

– Exact.

– Moi, je suis de Brooklyn.

– Ça alors ! Je ne l'aurais jamais deviné, s'exclama Carrie, sarcastique.

– Je m'appelle Frank Turturro, dit le gradé en souriant. Et vous, qui êtes-vous ?

– Carrie Pilkington, analyste à la CIA.

– À votre place, je ne crierais pas ça sur les toits, mademoiselle Pilkington. C'est le genre de révélation qui pourrait vous valoir de sérieux ennuis dans ce pays.

– Autant que d'y commander une armée de mercenaires étrangers ? pouffa Black.

– Quelle armée de mercenaires ?

– Blackhawk Security Systems International, répliqua Carrie avec emphase. Quant aux Super Tucano à la superpuissance de feu que vous avez là-dehors, ils appartiennent à l'armée de l'air de Blackhawk, International Aviation Services, basée sur l'aéroport désaffecté d'Airhaven, à Alhambra, dans l'Arizona. L'IAS dispose même d'une demi-douzaine de bombardiers Lockheed Neptune des années 1960 dont Blackhawk se sert pour "pacifier" les autochtones récalcitrants quand vous menez des opérations en Amérique du Sud.

– Je vois que vous êtes très bien informée, mademoiselle Pilkington. Félicitations.

– C'est mon métier, de m'informer. Quel est le vôtre ?

– J'obéis aux ordres que je reçois, mademoiselle Pilkington. Ni plus ni moins.

– C'est drôle, je suis sûr d'avoir déjà entendu cette phrase-là quelque part. Mais où ? dit Black, pince-sans-rire.

– Un Britannique qui parle couramment l'espagnol en compagnie d'une analyste de la CIA. Vous appartenez au MI6 ?

– Je m'appelle Bond. James Bond », répondit Black en caricaturant l'accent de Sean Connery.

Turturro sourit et se renversa contre le dossier de sa chaise. Il dévisagea un moment Pete Laframboise puis, après avoir fouillé dans la poche de son treillis, il lui lança un paquet de Camel sans filtre avec une pochette d'allumettes glissée sous l'emballage en cellophane. Laframboise sortit d'une pichenette une cigarette du paquet, l'alluma, inhala une profonde bouffée et souffla la fumée par la bouche et les narines avec un soupir de contentement.

« Et vous, qui êtes-vous ? s'enquit Turturro.

– Moi ? Personne. Je profitais juste du taxi, répondit le pilote, qui tira une nouvelle bouffée avant d'ajouter avec un petit rire : en fait, c'est moi, le taxi.

– Le Wilga vous appartient ?

– "Appartenir" est une notion très floue, à Cuba, monsieur mon colonel. Ici, on est propriétaire tant que le gouvernement ou une huile quelconque n'y voit pas d'inconvénient, mais si un de ces messieurs se met en tête de s'approprier un truc qui est à vous, vous pouvez lui dire adieu. Le droit de propriété, pour un Cubain, c'est comme le pouvoir : éphémère. On ne l'exerce que dans la mesure où on est capable de le garder.

– Des propos bien profonds pour un pilote d'avion d'épandage, commenta Turturro.

– Quand j'ai dû décamper de chez moi, j'achevais une thèse de troisième cycle en sciences politiques à l'université McGill de Montréal, expliqua Laframboise. Ça vous ennuie si je garde les Camel ? demanda-t-il en prenant les cigarettes sur la table.

– Faites. »

Pete Laframboise remit les allumettes en place sous la cellophane et glissa le paquet dans sa poche.

« Et vous ? » dit Turturro, se tournant vers Arango.

Le Cubain cracha par terre, puis :

« Je suis celui qui coupait les *cojones* de vos copains il y a cinquante ans. Je suis aussi celui qui a abattu l'avion qu'on voit là-bas avec un RPG.

– Une analyste de la CIA, un agent du MI6, un ancien compagnon de Fidel et un ex-thésard canadien grisonnant atterrissent au beau milieu d'un camp militaire dans un vieux Wilga merdique. Question : pourquoi ?

– On croirait le début d'une devinette idiote, commenta Carrie. Nous, nous savons pourquoi nous sommes ici. Pouvez-vous en dire autant ?

– Et c'est là que le méchant dévoile au héros son plan de domination du monde ? Vous allez trop au cinéma, mademoiselle Pilkington, répondit Turturro en se levant. Vous demeurerez tous les quatre enfermés sous bonne garde jusqu'au moment où tout sera… sur les rails. Après quoi, on vous relâchera et vous vous retrouverez tout seuls comme des grands.

– Un peu léger, comme interrogatoire, railla Black. Où sont les rayons laser ? Les piscines remplies de requins ? Les serpents ?

– Il n'existe pas de serpents venimeux à Cuba, dit le lieutenant-colonel. Et je n'ai aucune raison de vous… cuisiner. Pour le moment, j'ai seulement besoin de vous tenir à l'écart. Tentez de fuir, mes hommes vous tireront dessus. Et si vous avez la chance d'échapper aux balles, vous avez cinquante kilomètres de jungle à traverser avant de rejoindre ce qui pourrait passer pour la civilisation. Alors restez tranquilles. »

Turturro se dirigea vers la sortie, puis se retourna pour lancer :

« Vous n'avez pas intérêt à me gonfler. »

Puis il disparut. Un gardien passa le buste à l'intérieur de la pièce et referma la porte.

« Bizarre… Vous avez raison, on fait mieux, comme interrogatoire, déclara Carrie.

– Parce que vous croyez toutes les conneries qu'il a racontées ? demanda Laframboise de sa voix traînante tout en continuant à téter sa Camel.

– À mon avis, il n'a pas la moindre idée de ce qu'il doit faire, dit Black. Nous n'étions pas prévus au programme, quel qu'il soit. Des chiens dans le jeu de quilles en quelque sorte.

– Comment va-t-il procéder, alors ?

– Il va remonter la chaîne de commandement jusqu'à ce qu'il tombe sur un supérieur à même de prendre une décision.

– Mais quelle chaîne de commandement ? Pour qui travaille Blackhawk ? Les responsables du Pentagone ne donneraient jamais leur feu vert à une invasion de Cuba. Ils n'oseraient pas, et le président non plus.

– J'ignore qui sont les commanditaires, mais ce qui est sûr, c'est que notre ami le colonel est embringué dans un truc très sérieux. Les effectifs et le matériel que nous avons vus ne sont pas proportionnés pour mener une guerre de guérilla dans les montagnes. C'est un véritable corps expéditionnaire.

– Vous pensez que tout ça fait partie de l'Operación de Venganza dont parlait Selman-Housein ?

– Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre.

– Attendez, là, je suis complètement paumé, intervint Laframboise, qui se mouilla les doigts et éteignit son mégot en le pinçant. Qu'est-ce que c'est que cette opération Vengeance, et quel rapport avec le médecin du Comandante ?

– C'est une longue histoire.

– Je suis là pour un moment, et vous aussi, patron.

– Un moment qu'il vaudrait mieux abréger, dit Black, l'air morose, en fixant la porte des yeux.

– Pourquoi ça ? »

Ce fut Carrie qui répondit.

« Parce que le colonel Trucmuche ne va pas tarder à recevoir les ordres qu'il attend d'en haut. Et quand il les aura, il nous tuera. »

20

Assis à l'ombre de l'avocatier qui poussait près de la grande maison, le vieil homme regardait ses arrière-petits-enfants jouer à s'éclabousser dans la vaste piscine. Leurs rires lui semblaient lointains, comme s'ils vivaient dans un autre monde que le sien. Un monde où il n'était pas nécessaire de porter comme lui une prothèse auditive et des lunettes à double foyer pour entendre clairement les voix et distinguer nettement les couleurs.

Laissant tomber son menton sur sa poitrine, il contempla sa main, posée sur le bras du fauteuil en osier qui lui venait de l'ancienne *finca* d'Oriente où lui et ses neuf frères et sœurs avaient passé leur enfance. Les veines saillantes couraient tels des vers sous la peau parcheminée, semée de taches brunes. Les ongles, épais et striés, étaient jaunis comme de la vieille corne. Il porta ses doigts à ses narines dans l'espoir d'y sentir le parfum des Cohiba que roulait pour lui son serviteur Eduardo Irizarri. Rien. Pas la moindre odeur. Aussi ténu qu'une fumée, le souvenir lui revint alors qu'il n'avait pas touché un cigare depuis vingt-cinq ans et il eut un petit rire.

Il avait goûté son premier havane en compagnie de son vieil ami David de Jongh derrière le gymnase de l'école Dolores, à Santiago, et ils avaient tous les deux toussé comme des perdus. C'était un Montecristo dérobé au père Alvarez, qu'ils surnommaient Boule de Graisse. L'évocation le fit sourire.

Il y avait si longtemps… De plus en plus souvent, il était hanté par les fantômes qui avaient peuplé sa longue vie. Une vie sans grand amour ni bouleversements, sans véritable bonheur. Qu'avait-il raté, lui qui avait survécu à tous ses ennemis et vu tant de présidents américains s'envoler comme les feuilles mortes à l'automne ? Il n'y avait ni automne ni hiver à Cuba. C'était

toujours l'été. Toujours le 26 juillet. *¡ Siempre veintiséis !* Leur jeunesse retrouvée, lui-même, son frère, Camilo Cienfuegos, Huber Matos et le Che attaquaient la caserne de Moncada armés seulement de quelques vieux fusils et de l'espoir qui leur gonflait le cœur.

« Papa ? »

C'était son fils Antonio, le beau garçon qui présidait la fédération de base-ball.

« Oui, Antonio ?

– Tu avais l'air tout triste, papa.

– Je pensais à la neige.

– Quelle idée ! Est-ce qu'il a déjà neigé, ici ? » s'exclama Antonio en riant.

Mais le souvenir était bien net dans l'esprit du vieil homme. C'était la veille de Noël, en 1976. À cause d'un blizzard à Montréal, ils avaient été détournés sur Gander, à Terre-Neuve. Il avait fait préparer par les cordons-bleus Nitza et Margot des patates farcies et du cochon de lait pour tout le monde dans les cuisines de l'aéroport, puis un reporter du journal l'avait emmené faire le tour de la ville en voiture. Derrière l'hôpital, il avait vu des enfants descendre une pente sur leurs luges et il avait voulu essayer. Il était tombé, bien entendu. Il avait bien ri. Les autres aussi, sauf les gardes du corps. Ensuite, les gamins lui avaient montré comment faire l'ange dans la neige et il était resté étendu là, sur le dos, les bras en croix, le regard perdu dans le ciel noir tandis que les flocons se posaient sur sa barbe et sur sa langue.

« Ils étaient tous différents, dit-il. Ils étaient tous différents, et c'était là le problème. »

L'invariant fondamental qui avait échappé à Marx, dans sa misérable mansarde londonienne, était justement qu'il n'existait pas d'invariant, que chaque homme était aussi unique et différent des autres que ses empreintes digitales… ou qu'un flocon.

« Qu'est-ce qui était différent, papa ?

– Les flocons… Il n'y en avait pas deux semblables. »

Plier à sa volonté onze millions d'esprits et les garder sous le joug pendant cinquante ans était tout aussi illusoire que de vouloir attraper des flocons avec la langue.

Il y eut un long silence que troublaient seuls les cris des enfants dans la piscine et la rumeur du vent dans les feuilles au-dessus de sa tête.

« Le médecin est là pour ton bilan de santé, papa », dit enfin Antonio.

Le vieil homme reprit pied dans le présent en clignant les paupières, puis il regarda fixement son fils, laissant ses idées se mettre en place comme les pièces d'un puzzle. Un jet passa à basse altitude, en route pour l'aéroport, le grondement sourd de ses turbines évoquant celui d'un orage lointain. Un son qui n'existait même pas dans le monde du 26 juillet.

« Eugenio est revenu d'Irlande ?

– Non, papa, c'est un nouveau médecin qui va te voir.

– Je ne veux pas d'un nouveau médecin, dit-il, soudain méfiant. Où est Eugenio ? »

Antonio hésita un long moment avant de répondre.

« Il est possible qu'il ait… fait défection. Il a été vu pour la dernière fois à son hôtel de Dublin, mais ensuite il a disparu dans le grand parc qui se trouve à côté.

– Il a peut-être été enlevé.

– Non, papa, ils ne le pensent pas.

– Ils ?

– Le MININT.

– Ibarra ? »

Le général Abelardo Colome Ibarra était effectivement ministre de l'Intérieur, mais, à soixante-treize ans, Antonio Castro ne l'ignorait pas, il présentait depuis quelque temps des signes évidents de démence. S'il conservait son poste, c'était uniquement en raison de sa longue amitié avec Raúl et, même ainsi, la plupart de ses responsabilités avaient été transférées à des gens plus jeunes.

« Oui, papa, acquiesça Antonio.

– Ibarra est fou, tu sais. Il a reçu un éclat dans le cerveau à cause d'une grenade américaine qui a explosé trop tôt. C'était à Cueto, pas loin de notre vieille maison de Birán.

– Papa, dit Antonio avec douceur, il faut que tu laisses le médecin t'examiner. Nous voulons être sûrs que tu es suffisamment en forme pour les festivités de la semaine prochaine.

– Les festivités ?

– La fête de la Saint-Lazare, papa. Tout le monde sera là pour toi. Tu dois voir le médecin pour savoir si tu vas assez bien.

– Pas de médecin ! » tonna le vieillard, d'une voix assez retentissante pour effrayer les troglodytes à ventre jaune, qui s'envolèrent bruyamment de l'avocatier.

C’était la voix d’un homme qui avait régné sur une génération entière. Les enfants eux-mêmes cessèrent un instant de jouer dans l’eau. Antonio soupira. Il connaissait bien ce ton.

« D’accord, papa », dit-il, conciliant.

Il posa sa main sur l’épaule de son père et ils regardèrent en silence les ébats des petits dans la piscine. Il y avait des sujets dont on ne discutait pas avec Fidel Castro. Celui-ci en était manifestement un. Le médecin attendrait.

Holliday était assis dans la pénombre, à l’entrée de la grotte, Eddie près de lui. Il observait à la jumelle deux hommes en train de gravir la pente dans sa direction. Le premier était Domingo Cabrera, mais le vieillard ridé qui le suivait était un inconnu.

Ce dernier portait un chapeau de cow-boy en paille, un maillot de corps d’un autre âge, un jean et des rangers éculés. Il avait une arme à la main, un coutelas à la ceinture, dans un étui, et un sac de toile sur la hanche. L’arme semblait être un fusil de chasse Remington 1912 muni d’une bretelle en cuir, mais l’homme ne la pointait pas sur le frère d’Eddie, qui avançait d’un bon pas, son propre Saïga 7,62 négligemment suspendu à son épaule droite, son sac à dos à la gauche.

Si Domingo avait parlé d’un hameau où il se rendait parfois pour s’approvisionner, à une dizaine de kilomètres, il n’avait en revanche jamais été question qu’il revienne avec l’un des habitants. L’ex-fonctionnaire du MININT s’était présenté aux villageois comme un dissident fuyant la police, mais comment allait-il expliquer à l’un d’eux la présence de son frère et, surtout, d’un étranger ?

Quand les deux hommes arrivèrent devant la grotte, Holliday et Eddie se levèrent et sortirent de l’ombre. Le compagnon de Domingo les dévisagea attentivement, le doigt sur la détente de son fusil. Son visage d’un noir d’ébène était sillonné d’un réseau de rides serrées comme les cernes d’un arbre. Il avait des yeux d’un bleu étonnamment clair.

Domingo se débarrassa de son Saïga et de son sac.

« Tout va bien, Enrique, murmura-t-il en espagnol. Ce sont des amis. Le bois et la vache à eau sont dans la grotte. »

Enrique hocha la tête, mit son arme en bandoulière et entra dans la caverne, non sans jeter au passage un regard encore soupçonneux à Eddie et Holliday. Domingo rassembla des pierres qu’il disposa en cercle, formant une sorte de foyer. Enrique reparut un instant plus tard avec une brassée de branches mortes

et le seau en toile. Il laissa tomber le bois près de Domingo puis redescendit vers le torrent en emportant la vache à eau. Domingo entreprit de construire un feu.

« Il va falloir que nous partions d'ici en vitesse, déclara-t-il tout en disposant des brindilles.

– Ce n'est pas pour me déplaire, mais pourquoi ? demanda Holliday, qui n'avait qu'une hâte : quitter Cuba au plus vite pour aller rendre compte à un responsable quelconque de ce qui s'y passait.

– Un échange de tirs a eu lieu à un poste de contrôle, pas très loin d'ici. Les gardes ont été tués, ainsi qu'un groupe de policiers dans un bus. Au moins douze en tout. Aucun survivant. Les gens qui ont fait ça ont écrit "Viva Zapata" à la bombe sur le mur du casernement.

– Emiliano Zapata ? Celui de la révolution mexicaine ? Ça ne tient pas debout.

– Le message fait sûrement allusion à Orlando Zapata, un dissident qui s'est laissé mourir de faim en prison il y a quelques années. »

Domingo approcha une allumette de cuisine du bois mort, qui s'enflamma aussitôt.

« Des guérilleros dissidents se promèneraient donc encore dans les montagnes ? demanda Holliday.

– Je ne pense pas. Enrique allait vendre des œufs au marché sur sa mule quand il a entendu des explosions au poste de contrôle. Le calme revenu, il est descendu voir ce qui s'était passé. Et il a trouvé ceci. »

Domingo se tourna, ouvrit son sac et en sortit un tube déplié de lance-roquettes antichar M72, un béret noir plein de poussière ainsi qu'une poignée de douilles de cuivre vides. Ces dernières étaient énormes – plus de six centimètres de long. Holliday les reconnut tout de suite.

« Des.300 Winchester Magnum, dit-il après en avoir examiné une. Des munitions pour fusils de précision. Les gars qui ont tiré ça n'étaient pas des amateurs.

– Ni des guérilleros dissidents. Regardez le béret. »

Holliday prit la coiffure. Il s'agissait d'un béret militaire classique, relevé du côté où s'était trouvé l'écusson de l'unité. Celui-ci avait été enlevé, mais on voyait encore les trous laissés par la couture. Il regarda la couronne intérieure en cuir. Elle portait une inscription en lettres dorées à demi effacées : « FAIT POUR BSSI, PAR PARKHURST PARK CORPORATION ».

« Oh, non ! s'exclama-t-il. Encore ceux-là !

– BSSI, lut Eddie. Qu'est-ce que ça signifie ?

– Blackhawk Security Systems International.

– Ah, je vois. Les crétins qui ont fait exploser mon *Pevensey* et nous ont attaqués dans la jungle », dit le Cubain avec rage.

Le *Pevensey* était un vieux rafiot qu'Eddie avait piloté quelques années auparavant sur la rivière Kotto, en Centrafrique. C'était à son bord que Holliday avait rencontré son ami.

Enrique remontait péniblement la côte, la vache à eau pleine à la main. Parvenu à l'entrée de la grotte, il se déchargea de son fardeau en poussant un soupir de soulagement. Mais ce n'était pas de l'eau que contenait le seau, comme Holliday l'avait cru. C'était de la gadoue.

« De la boue ? Pour quoi faire ? demanda-t-il.

– Moi, je sais, dit Eddie avec un large sourire. Regarde ! »

Après avoir posé son vieux fusil sur le sol avec précaution, Enrique tira du grand sac de toile qu'il portait à la ceinture trois beaux faisans. Il allongea l'un d'eux sur le replat rocheux précédant l'entrée de la grotte et lui écarta les ailes, qu'il maintint en place avec ses pieds. Puis, saisissant d'une main les deux pattes, il exerça sur elles une traction régulière. Avec un bruit mouillé de déchirure, le corps entier du volatile glissa hors de sa peau tandis que ses entrailles restaient attachées à son cou demeuré intact. Pour finir, Enrique coupa les ailes à l'aide de son couteau de chasse. Le résultat obtenu fut un faisan parfaitement vidé, désossé et prêt à cuire.

Quand il eut procédé de la même manière avec les deux autres oiseaux, il les enduisit tous les trois complètement avec le limon de la rivière qu'il puisa dans la vache à eau. Cela fait, il les enfonça profondément dans le feu préparé par Domingo.

« *Estará listo en treinta minutos*, déclara-t-il en les recouvrant de braises à l'aide d'un des morceaux de bois que Domingo n'avait pas utilisés.

– Ils seront cuits dans une demi-heure, traduisit Eddie. Ma mère appelait ça *faisán de mendigo* – "faisan du mendiant". C'est une très ancienne recette paysanne.

– Je ne doute pas que ce soit délicieux, dit Holliday. Mais quel rapport avec notre départ ? Je croyais que nous ne devions pas traîner.

– Enrique est un *italero*, un prêtre *santero*. Tout à l'heure, il lira notre avenir dans les viscères des oiseaux.

– Tu rigoles ?

– Enrique est surtout le meilleur guide et le meilleur chasseur de l'Escambray. Si nous voulons nous échapper d'ici, il faut qu'il nous montre le chemin. Sans lui, nous sommes morts. »

Holliday regarda le vieillard parcheminé. Accroupi près du feu, il remuait les braises avec son bâton tout en marmonnant ce qui semblait être une incantation.

« *Oshun ogoao mi inle oshun… igua iya mio… igua iko bo s… i iya mi guasi iya mi omo… y alorde oguo mi inl, ashe Oshun.*

– Vas-y, Enrique, explique-leur, à tes esprits », murmura Holliday en priant le ciel pour que le faisan du mendiant ne soit pas son dernier repas.

21

Le père Ronan Patrick Sheehan débarqua de l'avion d'Eastern Airlines au petit matin. Il était épuisé par son interminable voyage de Rome Fiumicino à Nassau Lynden Pindling avec changements à Heathrow et Miami. Ce qu'il ne fallait pas faire pour le bon Dieu… et pour Thomas Brennan !

Quinquagénaire aux cheveux ras grisonnants et aux yeux vert pâle, Sheehan avait un visage en lame de couteau, un nez tout en longueur, une bouche tout en largeur au-dessus d'un menton carré et des oreilles décollées. Il ne portait pas de col romain, mais une chemise sport ouverte, un chino beige clair et des Nike fatiguées.

Il voyageait avec un passeport irlandais rouge foncé qui ne faisait nulle part mention de sa qualité de prêtre. Le document le donnait pour Nicholas Patrick Sheehan, de Fethard-on-Sea, dans le comté de Wexford, où il avait vu le jour le 16 novembre de l'an de grâce 1953. Rien n'évoquait son entrée chez les Jésuites à douze ans, âge auquel il avait entamé pour la plus grande gloire du Seigneur le cheminement qui l'avait mené où il se trouvait à présent.

Le prêtre déguisé en agneau récupéra son unique sac sur le tapis roulant puis sortit du terminal, passant de l'atmosphère climatisée à l'air brûlant du dehors. Il fut tout de suite abordé par un chauffeur de taxi prénommé Sidney qui conduisait une Toyota Corolla blanc sale toute cabossée et couverte de rouille.

« Bien le bonjour, patron ! lança le dénommé Sidney en lui ouvrant la portière arrière d'un geste théâtral. On va bien, ce matin ?

– Ce n'est pas la grande forme, pour être franc, répondit Sheehan après lui avoir donné son sac.

– C’est vrai que vous avez plutôt l’air d’un truc que le chat a laissé sur le pas de la porte », déclara le chauffeur.

Il ferma la portière, alla ouvrir la sienne, puis s’assit au volant tout en posant le bagage sur le siège passager. Le compteur, sur le tableau de bord, était un antique Argo qui devait peser cinq kilos. Sheehan en avait vu de semblables pour la dernière fois à l’époque où il était en poste à Bombay, avant que la ville ne soit rebaptisée Mumbai.

Sidney secoua sa tête grise avec commisération.

« Ben, si c’est ça, les grands voyages, très peu pour moi ! Bon, où on va, chef ?

– Au Harbour Resort de Paradise Island. »

Sidney mit en route le compteur, qui commença d’égrener son *tic-tac* comme une bombe à retardement dans un dessin animé.

Ils quittèrent l’aéroport, contournèrent les eaux saumâtres du lac Killarney, puis prirent West Bay Street avec la mer à leur gauche. Ils longèrent la forêt d’hôtels de Cable Beach puis la plage publique de Saunders Beach et les petits restaurants de poisson à la hauteur d’Arawak Key. Enfin, ils pénétrèrent dans la ville de Nassau proprement dite et passèrent devant les banques, les boutiques de souvenirs et les cafés en se frayant un chemin parmi les taxis collectifs jusqu’au péage de Paradise Island, où ils payèrent un dollar pour accéder à l’île.

Quand ils furent arrivés à destination, Sheehan régla la course de trente dollars avec un billet de cinquante en disant à Sidney de garder la monnaie, prit son sac, entra dans le hall du Harbour Resort et demanda une chambre. Celle-ci donnait sur la forêt de mâts d’une marina proche de l’établissement, situé sur le chenal séparant Paradise Island de l’île principale. Il ferma les rideaux puis éteignit la lumière. Un instant plus tard, il dormait à poings fermés.

Réveillé vers 11 heures le lendemain, il se doucha et se rasa avant de descendre dans le hall. Suivant les indications du réceptionniste, il se rendit au Green Parrot, un restaurant genre paillote construit au bord d’une piscine, à l’extrémité du port de plaisance qu’il avait vu de sa fenêtre et qui s’appelait Hurricane Hole. Là, il s’installa sur un tabouret de bar d’où il pouvait embrasser du regard l’arc de cercle de la marina, de l’autre côté du bassin.

La lecture du menu à elle seule suffisait à vous boucher les artères, mais il se décida tout de même pour un sandwich conque-oignons sautés-poivron-mayonnaise et une bière locale Kalik. Vingt dollars. La vie n’était pas bon marché, aux Bahamas.

Il en était à la moitié de son sandwich quand le dénommé Smith s'assit à côté de lui. Soixante ans passés, maigre comme un clou, il avait un visage émacié, de hautes pommettes et un menton pointu. Des poches soulignaient ses yeux gris au regard triste.

Insomniaque ? Gueule de bois ? La seconde hypothèse était vraisemblablement la bonne à en juger par le dossier que Brennan avait fourni à Sheehan. Smith ôta sa vieille casquette bleue de capitaine et la posa sur le comptoir. Ses rares cheveux, qui avaient dû être blonds comme ceux d'un surfeur, étaient d'un gris sale et une trentaine d'années d'exposition au soleil des tropiques avaient coloré sa peau d'une teinte rougeâtre. Il portait une chemise hawaïenne outrageusement bariolée de jaune, de noir et de vert, des jeans délavés et des sandales qui ressemblaient fort à des Birkenstock.

« Des Smith ? demanda le prêtre.

– Oui. Comment le savez-vous ?

– J'ai deviné », répondit Sheehan, qui avait bien entendu vu la photo de son interlocuteur dans le dossier de Brennan.

La barmaid s'approcha et Smith commanda un cocktail curieusement baptisé Mudslide – « coulée de boue ».

« Des est l'abréviation de Desmond ? s'enquit le prêtre.

– Ou de désespéré, dit Smith avec un pâle sourire.

– Comment ça ?

– Nul en affaires, nul avec le pognon, nul avec l'alcool, nul avec les femmes.

– Pas terrible, comme combinaison.

– Bah, après tout, qu'est-ce que ça peut faire ? Je n'ai de comptes à rendre à personne. J'ai gagné le bateau au poker il y a trente ans contre un écrivain plein aux as et depuis je m'en sers pour promener les touristes.

– Aller à Cuba, ça ne vous poserait pas de problème ?

– La pêche est bonne, là-bas, à cette époque-ci de l'année. Espadon, thon rouge, coryphène… Le *Sandpiper* est immatriculé ici et j'ai un passeport des Bahamas.

– Vous avez un accent américain.

– Je suis né et j'ai grandi à Nassau. J'ai fait mes études en Floride, puis je me suis marié, là-bas. Mais ça n'a pas marché, alors je suis revenu au pays.

– De la famille ici ?

– Plus personne. Tout le monde est mort et enterré.

– D’après votre annonce, vous prenez quinze cents dollars par jour plus le carburant et la nourriture ?

– C’est ça, oui.

– Et si je vous engage pour deux semaines ?

– Douze cents par jour plus les taxes de mouillage.

– Ça m’a l’air honnête. Vingt mille suffiraient pour couvrir l’ensemble ?

– Tout à fait.

– Comment voulez-vous être réglé ?

– Un chèque certifié fera l’affaire. N’importe quelle banque en ville.

– À quel ordre ?

– Sandpiper Charters Limited.

– Ça marche. Je vous retrouve au bateau dans une heure.

– Parfait. Ponton 34. »

La barmaid apporta le Mudslide – une mixture marron foncé couronnée de chantilly dans un verre à Martini.

« Qu’est-ce qu’il y a là-dedans, exactement ? s’enquit Sheehan tout en descendant de son tabouret.

– Baileys, Kahlúa et sirop de chocolat sur fond de glace pilée. Un bon remède contre la gueule de bois.

– Ça a l’air infect.

– Ça l’est, confirma Smith avec son sourire de chien battu. Il faut bien se repentir de ses péchés.

– Vous devez en avoir pas mal à votre actif pour avaler un truc pareil.

– Vous n’avez pas idée, dit le capitaine avant de tremper les lèvres dans son verre.

– En fait, je crois bien que si, répondit le prêtre. À tout à l’heure. »

Le *Sandpiper* se révéla être un Hatteras Express de treize mètres parfaitement capable de faire le voyage de Cuba. Smith finissait de charger des provisions quand Sheehan arriva sur l’appontement avec son sac. Il aida le prêtre à monter à bord et lui fit visiter le bateau.

Outre la cabine du capitaine, meublée d’un grand lit, il y avait un salon, un cabinet de toilette, des couchettes pour d’éventuels hommes d’équipage et une cabine pour les passagers à l’avant. Quand ils eurent terminé le tour du propriétaire, Sheehan sortit un chèque de vingt mille dollars certifié par la Bank of Nova Scotia de Bay Street, qu’il donna à Smith. Celui-ci remercia, plia le papier et le fourra dans la poche de sa chemise. Le prêtre descendit ensuite

défaire ses bagages dans sa cabine. Pendant ce temps-là, Smith largua les amarres, monta se mettre aux commandes sur le pont supérieur, puis guida le *Sandpiper* hors de la marina à petite vitesse pour l'engager dans le chenal. Lorsque Sheehan se joignit à lui, ils avaient quitté le port.

Après avoir longé la grande île vers l'ouest jusqu'à la hauteur de la plage de galets de Clifton Point, ils virèrent au sud dans le détroit de New Providence. À compter de ce moment, Sheehan écouta stoïquement Smith gloser sur sa vie et ses beuveries pendant encore une heure jusqu'à ce que sa patience ait atteint ses limites. À l'endroit où ils étaient parvenus, l'eau était d'un bleu sinistre, presque noir, et le capitaine ne se fit pas prier pour éclaircir ce mystère.

« Nous sommes au-dessus d'une fosse qu'on appelle la "langue de l'océan", expliqua-t-il. Ici, le fond passe brusquement de quarante mètres à mille six cents. Et même mille huit cents par endroits.

– Vraiment ? dit Sheehan. C'est intéressant. Et il y a des requins dans ces parages ?

– Des soyeux, des bouledogues, des tigres… Toutes les variétés. Surtout des bouledogues, en eaux profondes. Pourquoi ? Vous voulez en attraper un ?

– Moi, pas vraiment, mais vous peut-être », répondit l'Irlandais.

Sur ces mots, il sortit de sa poche le petit couteau à double tranchant de dix centimètres qu'il avait fabriqué lui-même et, le tenant dans sa main gauche, il enfonça fermement la lame entre les cervicales six et sept du capitaine. Celui-ci se tortilla brièvement, puis ses vertèbres se séparèrent et il mourut.

Sheehan dégagea de la blessure la lame à peine tachée de sang, qu'il essuya sur le jean de Smith. Il mit alors les deux gros moteurs au ralenti en ramenant vers lui les manettes des gaz comme il avait appris à le faire sur le *Pixie*, le chalutier de son père, en Irlande. Le *Sandpiper* perdit aussitôt de la vitesse.

Sans plus de cérémonie, le prêtre empoigna Smith par son col et sa ceinture pour le tirer jusqu'au bord du pont supérieur, d'où il le fit tomber sur le pont principal avant d'y descendre lui-même par l'échelle. Il retourna le corps, reprit le chèque dans sa poche et lui ouvrit sa chemise.

Enfin, après avoir hissé le cadavre sur le tableau arrière de sorte que son buste pende à l'extérieur du plat-bord, il fendit l'abdomen d'un geste exercé depuis le bassin jusqu'à la cage thoracique. Les intestins fusèrent en faisant un bruit de succion et frappèrent la surface de l'eau dans un jaillissement. Prenant Smith par les pieds, Sheehan le bascula par-dessus bord.

La dépouille coula immédiatement, entraînant derrière elle ses entrailles vers les profondeurs tel un chapelet de saucisses. Elle servirait probablement d'en-cas à un ou plusieurs prédateurs affamés avant d'avoir atteint le fond, près de deux kilomètres sous la quille du *Sandpiper*, songea Sheehan, le regard fixé sur les flots noirs.

Smith avait cessé d'être désespéré.

« *Ave atque vale*, salut, porte-toi bien », dit le prêtre, citant Catulle, son poète latin préféré.

Il remonta sur le pont supérieur, remit les gaz, puis poursuivit sa route vers le sud en direction du Grand Banc des Bahamas et de Cuba.

Debout à la barre, le soleil dans les yeux et tout joyeux de se retrouver sur mer comme dans son enfance, il se surprit à fredonner la chanson que lui chantait sa mère quand il était petit. Une chanson de circonstance d'une certaine façon, lui sembla-t-il, étant donné ce qu'il venait de faire et ce qu'il s'apprêtait à faire ensuite.

À Killarney il y a bien longtemps
Ma mère me chantait une chanson
Douce, si douce,
Une simple chansonnette
De notre vieille Irlande.
Et je donnerais la terre entière
Pour qu'elle puisse me la chanter aujourd'hui.
Too-ra-loo-ra-loo-ral, Too-ra-loo-ra-li,
Too-ra-loo-ra-loo-ral, chut, ne pleure pas !
Too-ra-loo-ra-loo-ral, Too-ra-loo-ra-li,
Too-ra-loo-ra-loo-ral, c'est la berceuse de Killarney.

Le général Leopoldo Cintra Frías, le nouveau ministre de la Défense cubain, était en train d'aligner lentement et méthodiquement des longueurs de piscine dans sa propriété du quartier d'Atabay, à La Havane. À soixante et onze ans, musclé et bien bâti, il entendait bien survivre à toute l'armée de ses ennemis, au premier rang desquels figuraient bon nombre de Castro, dont les enfants de Raúl, et plus particulièrement Alejandro. Le colonel Alejandro Castro Espin jouissait en effet à ses yeux d'un pouvoir bien trop important au sein du ministère de l'Intérieur, et il semblait aussi « maigre et affamé » que le Cassius de Shakespeare.

Le portillon donnant accès à la piscine s'ouvrit avec un grincement au moment où Frías atteignait le petit bain. L'homme qui arrivait était le lieutenant-colonel Roberto Marquez Orozco, le chef des forces spéciales, les *Tropas especiales*. En grand uniforme, avec béret rouge et insigne d'épaule des Avispas Negras – « les guêpes noires » –, il n'était manifestement pas là pour une visite de courtoisie. Il se planta au bout du bassin telle une statue de pierre, le regard indéchiffrable derrière ses Ray-Ban à verres polarisés. Abstraction faite du béret rouge, du Stechkin APS et des deux ou trois chargeurs de vingt cartouches qu'il portait à la ceinture, il aurait pu passer pour un membre de la police de la route californienne.

Frías sortit de l'eau, enfila son peignoir en tissu-éponge blanc qui attendait sur le dossier d'un fauteuil de jardin, puis s'assit.

« Nous sommes dimanche, colonel Orozco, dit-il. Qu'est-ce qui peut bien vous amener ici en tenue de combat ? Des émeutes auraient-elles éclaté à La Havane ? Le Mexique aurait-il déclenché une offensive contre nous ? Ou le Canada ? dit-il, ne résistant pas au plaisir d'asticoter Orozco, qu'il savait dénué de tout sens de l'humour. À moins que ces messieurs ne soient en train de s'empoigner à propos d'une cession immobilière au profit d'un de ces touristes au tour de taille et au portefeuille bien garnis avec qui ils font affaire ? »

Depuis que Raúl Castro, en bon démagogue, avait libéralisé la loi et permis aux Cubains de vendre leurs biens-fonds en toute légalité, même à des étrangers, le marché des fermes délabrées de la campagne et des appartements encore plus dégradés de La Havane allait bon train. Apparemment, la méthode du camarade Raúl pour préserver la paix civile était de l'acheter.

« Alors ? conclut Frías. Est-ce l'une de ces nouvelles que vous venez m'annoncer ? »

Il prit une cigarette dans un paquet de Marlboro posé sur la table basse près de son fauteuil et l'alluma avec un briquet Dunhill en or acheté lors de son dernier voyage en Espagne, où il était allé inspecter ses propriétés.

« Non, monsieur, répondit le militaire.

– De quoi s'agit-il donc ?

– Un poste de contrôle a été attaqué dans l'Escambray. Douze hommes ont été tués, un casernement ainsi qu'un minibus détruits. Un message a été bombé sur le mur du bâtiment : "Viva Zapata".

– L'imbécile qui s'est laissé mourir de faim ?

– Probablement.

– Des gens du coin ?

– Non, monsieur. L'armement était beaucoup trop perfectionné. Lance-roquettes antichar, fusils de précision, armes automatiques…

– Votre idée ?

– Peut-être la FAN qui nous teste ? »

La FAN, pour Fuerza Armada Nacional, était l'armée vénézuélienne, toutes armes confondues. Depuis l'annonce du cancer de Chavez, des rumeurs faisaient état d'un accord entre lui et les frères Castro, aux termes duquel ces derniers feraient appel à la FAN pour réprimer leurs opposants en cas de troubles sérieux chez eux. D'autres bruits, plus inquiétants, laissaient entendre que la FAN pourrait s'emparer du pouvoir à Cuba au moment où le pays serait le plus affaibli – un moment proche, à l'évidence. Tiré par les cheveux, mais pas impossible.

« Vous y croyez vraiment ? demanda Frías.

– Non, monsieur.

– Alors qui ?

– La CIA ?

– Les Américains ?

– Oui.

– Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

– Les armes étaient de fabrication américaine. De plus, ils sont déjà intervenus dans ces montagnes.

– On ne peut que vous féliciter d'avoir étudié l'histoire, Orozco, mais cela se passait il y a un demi-siècle. Je suis bien placé pour le savoir. J'ai moi-même combattu dans la Guerre des bandits, quand j'étais jeune.

– Qui d'autre aurait pu faire ça ?

– Pourquoi n'allez-vous pas vous renseigner ?

– C'est ce que je suis venu faire ici, mon général. »

Juan-Carlos, l'aide de camp de Frías, apparut, en veste blanche de domestique. Il portait sur un plateau la moitié d'un gros avocat qui avait été passé au citron pour qu'il ne noircisse pas et salé légèrement, au goût du général, avant d'être rempli à l'aide d'une cuiller à glace d'un hachis de crabe, crevette et langouste à la mayonnaise agrémenté de céleri émincé et de bacon émietté.

Après avoir posé le plateau sur la table basse, Juan-Carlos retourna dans la maison. Frías écrasa sa cigarette et prit l'avocat. Il en préleva une cuillerée

qu'il glissa délicatement dans sa bouche et mâcha longuement avant de l'avaler.

« Exquis, dit-il. Voulez-vous que Juan-Carlos en prépare un pour vous, Orozco ?

– Non merci, monsieur.

– Bien. Maintenant, dites-moi ce que vous attendez de moi avant que mon appétit ne soit complètement coupé.

– J'ai besoin de six hélicoptères de transport MiL Mi-8 et d'une douzaine de véhicules blindés MRAP qui résistent aux mines, pas comme les AMZ Dzik polonais dont sont équipés mes personnels.

– L'armée de l'air ne compte que dix MiL Mi-8 en tout, et vous en voulez six ?

– Oui, monsieur. Il me faut de quoi transporter cent quatre-vingts hommes. Ils iront à Aserradero prendre les MRAP et s'enfonceront dans la jungle à partir de là.

– Pourquoi ne pas les convoyer là-bas en camion.

– En hélicoptère, ils peuvent y être en une heure et demie. Par la route, ça leur prendrait au moins deux jours. Il est essentiel que nous soyons présents sur le terrain au plus tôt. »

Logique. Frías porta à sa bouche une nouvelle cuillerée d'avocat, qu'il savoura tout en réfléchissant. Au bout d'un moment, il hocha la tête. Orozco était intelligent, en plus d'être jeune et coriace. Pas le genre de type à avoir dans les pattes à La Havane quand la merde toucherait le ventilateur, comme disaient les Américains.

« Bonne analyse, colonel Orozco. Vous avez le feu vert. Tous mes vœux de réussite.

– Merci, monsieur. »

Le lieutenant-colonel claqua les talons, salua, fit volte-face puis quitta les lieux. Frías retourna à sa dégustation. Son en-cas terminé, il prit un téléphone portable dans la poche de son peignoir et composa un numéro. On décrocha à la première sonnerie.

« C'est fait », annonça-t-il avant de couper la communication.

Il alluma une autre cigarette. Avec un peu de chance, les cadavres d'Orozco et de ses « guêpes noires » pourriraient dans la jungle avant les festivités de la Saint-Lazare.

22

Les quatre hommes progressaient en file indienne dans la jungle sur un sentier à peine tracé. Enrique allait devant, suivi, dans l'ordre, de Domingo, Eddie et Holliday. Habitué à marcher en tête pendant toute sa carrière de soldat, ce dernier ne se sentait pas très à l'aise en queue de colonne – une position vulnérable d'où l'on pouvait seulement réagir aux événements sans en avoir l'initiative.

C'était généralement la place qui revenait à l'élément le moins précieux du groupe, celui dont on pouvait le plus facilement se passer. Holliday était aussi le moins bien armé des quatre. Enrique et Domingo avaient leur fusil, Eddie la machette de son frère, mais lui n'avait que le coutelas d'Enrique, plus une pique de bois bien acérée pour se défendre contre les sangliers qui, au dire du vieil homme, circulaient dans les taillis touffus.

« Où allons-nous, exactement ? demanda-t-il.

– Au village d'Enrique, Las Vegas Grandes, répondit Eddie par-dessus son épaule. Ce n'est plus très loin, paraît-il. Deux kilomètres, peut-être.

– Je ne vois que de la forêt, par ici, pas de prés ou de champs. »

Depuis qu'ils avaient quitté le torrent, trois heures plus tôt, le terrain n'avait fait que devenir plus raide et difficilement praticable. La piste qu'ils suivaient ressemblait davantage à la trace d'un animal qu'à un chemin dégagé par l'homme. D'à peine un mètre de large, elle était assiégée des deux côtés par une végétation étouffante. Au-dessus de leurs têtes, quelques solitaires de Cuba affolés les injurièrent soudain à grands cris stridents avant de s'enfuir vers le ciel dans un bruyant froufroutement d'ailes.

Tous les sens de Holliday étaient en alerte. Il se serait cru de retour au Vietnam, où les forêts étaient des lieux de mort parsemés de pièges, de mines confectionnées à partir de gamelles en alu repliées et de fosses à tigres au fond hérissé de pieux en bambou enduits d'excréments humains. Là-bas, des ennemis suicidaires pouvaient surgir à tout moment d'un dédale de tunnels abritant un arsenal souterrain, une fillette de dix ans postée derrière le viseur d'une mitrailleuse RPD chinoise pouvait anéantir une patrouille en quelques secondes, et même les villages peuplés de vieillards pouvaient être semés de chausse-trapes.

Et si l'on échappait à tous ces dangers, il y avait encore plusieurs moyens de se faire hacher menu : l'obus de M107 tiré à vingt-cinq kilomètres par un artilleur ami un peu trop motivé, par exemple, ou la grenade qu'un bleu défoncé au LSD (envoyé par un pote étudiant) balançait dans votre trou en vous prenant pour un zombie suceur de sang prêt à lui bouffer la cervelle. Tout cela sans parler des insectes ni des serpents venimeux, ni des mycoses attrapées dans la boue et qui vous rongeaient les pieds. Le Vietnam n'avait pas été une guerre, mais la mère de tous les cauchemars. Une mère dont la jungle constituait le cœur noir et malveillant.

Holliday scruta le sentier en plissant les paupières. Enrique était hors de vue. Leur ligne s'étirait en longueur ; ils étaient trop éloignés les uns des autres. Il s'arrêta. La cacophonie des oiseaux qui les accompagnaient depuis trois heures de leurs cris, chuintements, ululements et raffuts divers avait brusquement cessé.

« Merde !

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Eddie en se retournant.

– Les oiseaux. Ils ne chantent plus.

– Oh, putain ! »

Le Cubain lança un sifflement assourdissant en direction de son frère, qui fit aussitôt volte-face.

« *¿ Qué ?*

– *¡ Emboscada !* »

Le sol de la jungle sembla prendre vie quand ils se dressèrent : quatre créatures du marais tout droit sorties de la BD du même nom, couvertes de la tête aux pieds d'un filet de nylon entremêlé de feuillages et de bandes de tissu bigarré dans les tons rouille. Et armées chacune d'un pistolet-mitrailleur MP5 ou approchant. Grâce aux horribles souvenirs du Vietnam qui étaient venus titiller la mémoire de Holliday au bon moment et au sifflement

retentissant d'Eddie à l'adresse de Domingo, les trois hommes avaient un dixième de seconde d'avance sur leurs assaillants. Autant dire pas grand-chose.

Sous l'effet de l'adrénaline et d'un vieux réflexe instinctif, un enchaînement d'images s'imposa en un éclair à l'esprit de Holliday : *ghillie suit* de camouflage et gilet pare-balles, donc protection du cou jusqu'à l'aine. Il chargea l'attaquant le plus proche avec sa pique effilée, visant juste à gauche de l'entrejambe. Si le bas du gilet couvrait bien les parties génitales, il n'était d'aucun secours pour l'intérieur des cuisses, où passent les artères fémorales.

Traversant le filet du *ghillie suit*, la pointe de l'épieu dévia contre le bord inférieur du gilet en Kevlar et s'enfonça de sept bons centimètres dans la chair de la créature, qui lâcha son arme avec un hurlement aigu avant de culbuter en arrière en se tenant la jambe.

Quelques mètres devant Holliday, Eddie avait déjà décapité le deuxième homme d'un grand coup de machette et tranché d'un revers fulgurant le bras droit du troisième. Quant au quatrième, atteint en pleine poitrine par la 7,62 de Domingo, le choc hydrostatique l'avait propulsé de deux mètres dans la verdure en dépit de son plastron protecteur. Tout s'était déroulé en moins de dix secondes.

« *Madre de Dios* », murmura Eddie en regardant sa victime au bras coupé répandre son sang sur le sol par jets saccadés.

Des centaines de petites fourmis rouges étaient déjà en train d'investir la blessure alors que d'autres accouraient des profondeurs de la jungle en une longue et large colonne pour profiter du festin.

« Où est passé Enrique ? demanda Holliday en désarmant le MP5 de l'homme qui se vidait de son sang à ses pieds.

– Il a foutu le camp, ce fils de pute, répondit Domingo, occupé à haler hors des fourrés la créature qu'il avait touchée.

– Il nous a trahis, précisa Eddie. Il savait que ces types nous attendaient ici. »

Il ramassa un des pistolets-mitrailleurs et fronça les sourcils.

« C'est curieux, la sécurité est mise.

– Faute stupide, grogna Domingo en finissant de tirer sur le sentier sa victime, qui vivait encore et gémissait de douleur.

– Ils n'étaient peut-être pas censés nous abattre, hasarda Holliday, songeur.

– Ils ne nous attendaient quand même pas pour nous offrir des fleurs, dit Eddie.

– Non, mais ils comptaient peut-être nous faire prisonniers.

– En tout cas, une chose est certaine, Enrique les a avertis de notre arrivée. Mais comment pouvaient-ils savoir qui nous sommes ? »

Revivre en pensée des épisodes douloureux de sa jeunesse était toujours assez pénible pour Holliday, mais voir ses vieux fantômes resurgir devant lui en chair et en os, l'obligeant de nouveau à mettre fin à une vie pour sauver la sienne, avait fait renaître en lui de mauvais sentiments qu'il croyait à jamais éteints. Il était très en colère.

« Il faut que quelqu'un les ait informés. Voyons qui », dit-il en tirant d'un air farouche le coutelas de son étui avant de s'avancer vers le prisonnier de Domingo.

Kate Sinclair se dirigeait vers l'extrémité du ponton où était amarré le yacht. Un Grand Banks Aleutian de vingt-deux mètres baptisé *Rey Azúcar*, le « Roi du sucre », comme l'indiquait le nom figurant sur le tableau arrière. Elle se trouvait du côté du chemin côtier qui bordait les riches propriétés de l'île face au continent et elle voyait West Palm Beach sur l'autre rive du chenal, huit cents mètres devant elle.

Le jeune homme qui l'accompagnait était déguisé en officier de marine, mais son attitude, ses lunettes noires et le léger renflement du côté gauche de son impeccable veste blanche laissaient peu de doute quant au fait qu'il exerçait en réalité la fonction de gorille auprès du propriétaire du bateau, Julio Lobo, le prétendu Roi du sucre de la Floride.

Derrière Kate Sinclair s'élevait le manoir de Lobo, une monstrueuse pâtisserie à colonnades de deux étages avec ses clochetons sans cloches, ses parterres de topiaires taillées par une armée de jardiniers noirs presque tous natifs de la Dominique et, bien sûr, son inévitable piscine turquoise jamais utilisée, mais indispensable pour servir de décor aux soirées cocktails extravagantes.

Parvenue au bout de l'embarcadère, la vieille dame se laissa aider par le garde du corps pour gravir l'échelle de coupée jusqu'au pont arrière découvert, où elle s'assit sur la banquette en cuir blanc qui bordait le bastingage. À peine était-elle installée que les moteurs se mettaient en route et que le bâtiment s'éloignait doucement de l'appontement. Un steward en veste blanche apparut simultanément, portant une assiette de hors-d'œuvre qu'il posa devant elle avant de lui demander ce qu'elle désirait boire.

Pour le plaisir d'empoisonner son monde, elle commanda un Bloody Caesar, un cocktail pratiquement inconnu aux États-Unis, mélange de Clamato,

sauce Worcestershire, tabasco et vodka agrémenté de sel de céleri. Sa boisson arriva au bout de trois minutes, servie *on the rocks* dans un grand verre avec une branche de céleri comme il se devait. Le goût était de plus parfait.

Deux minutes plus tard, un homme massif en costume trois-pièces sortit du salon et vint à elle. Menton carré, pommettes hautes, nez en bec d'aigle sous un large front barré de quatre rides verticales, son visage bronzé semblait sculpté dans le granit. Ses yeux noirs et ses sourcils fournis contrastaient avec une abondante chevelure de neige en V coiffée en arrière à l'ancienne mode. Il était rasé de près, à l'exception d'une moustache parfaitement taillée du même blanc que ses cheveux. Il devait approcher les quatre-vingts ans, mais paraissait aussi en forme qu'un quadragénaire.

Quand il fut devant Kate Sinclair, il s'arrêta, salua d'une inclinaison du buste presque militaire, puis s'assit en face d'elle dans un fauteuil avant de lui tendre une main par-dessus la table – une main de boxeur ou de boucher avec d'épais doigts carrés couturés de cicatrices et des ongles courts. Il portait au poignet gauche une vieille montre Stauer Graves dont le bracelet en cuir était taché de sueur. L'aspect du personnage ne s'accordait guère avec l'énorme yacht et la maison en forme de gâteau à la crème géant. Julio Lobo, Kate Sinclair ne l'ignorait pas, avait été un simple travailleur dur à la tâche à un moment de son passé mal connu. Elle mit sa main fragile dans celle de son hôte et il la serra en prenant garde de ne pas la comprimer trop fortement ni trop longtemps. Puis il la lâcha précautionneusement avant de se carrer dans son fauteuil.

« *Señor* Lobo, dit-elle.

– *Señora* Sinclair », répondit-il d'une voix aussi profonde que son regard et teintée d'un fort accent cubain bien qu'il n'ait pas séjourné dans son pays depuis plus de cinquante ans.

La vieille femme but une petite gorgée de son Bloody Caesar et reposa le verre sur la table.

« Vous êtes un grand voyageur, monsieur Lobo, reprit-elle. Des pied-à-terre à New York, Londres, Madrid, Buenos Aires et même Genève… J'ai de la chance de vous avoir trouvé ici. »

Le steward reparut avec un grand verre plein d'un liquide pétillant incolore dans lequel flottaient des glaçons, sans doute du Perrier, de la San Pellegrino ou une eau gazeuse quelconque. Il plaça la boisson devant Lobo, qui ne la regarda même pas.

« Je suis né en Colombie, j'ai grandi sur une plantation de canne à sucre à Cuba, puis je suis allé étudier en Angleterre avant de revenir à Cuba pour devoir m'expatrier une fois de plus. Je suis comme le Juif errant, *señora*, un homme sans patrie, à l'âme tourmentée. »

Lobo, d'après ce que savait Kate Sinclair, était un descendant de juifs séfarades expulsés d'Espagne au XV^e^ siècle. Mais elle savait aussi qu'il n'avait pas mis les pieds dans une synagogue depuis l'entrée de Fidel Castro à La Havane en 1959.

Le Cubain en exil adressa à son interlocutrice un sourire ténébreux avant de poursuivre :

« Vous, en revanche, vous êtes une femme puissante qui dispose des moyens suffisants pour me localiser, où que je sois. La question que je me pose n'est donc pas de savoir comment vous m'avez trouvé, mais pourquoi vous m'avez cherché.

– Je suis venue vous proposer du travail, *señor* Lobo », dit-elle.

Elle but une longue gorgée de son cocktail et alluma une cigarette. Le steward surgit aussitôt de nulle part avec un cendrier, ainsi qu'une cave à cigares, un coupe-cigares et un briquet à l'intention de Lobo. Celui-ci choisit un H. Upmann No. 2 Torpedo, en trancha la pointe, puis l'alluma sans quitter des yeux la grande bourgeoise distinguée qui lui faisait face.

Kate Sinclair eut un petit frisson de crainte en croisant son regard. Lobo signifiait « loup » en espagnol et l'homme avait la réputation de bien mériter son nom. Il était de notoriété publique que son père, Alonzo « Pepe » Lobo, avait eu des liens avec la Camorra napolitaine, et qui aurait pu affirmer que le fils n'avait pas, lui aussi, d'inquiétantes fréquentations ? Car si l'histoire de la famille Sinclair prouvait à elle seule la justesse de ce qu'écrivait Balzac sur l'origine criminelle des « grandes fortunes sans cause apparente », pourquoi en aurait-il été autrement du clan des Lobo ?

« Je suis âgé et plusieurs fois milliardaire, remarqua le Cubain. En quoi pourrais-je être intéressé par une offre d'emploi ? »

La question n'était pas de celles qu'on écarte. Kate Sinclair réfléchit un instant.

« J'aimerais que vous deveniez ministre du Développement économique de la République de Cuba », répondit-elle.

Lobo la dévisagea longuement à travers la fumée de son havane. Le yacht avait atteint Peanut Island et s'était engagé dans le chenal balisé qui contournait l'île. Ocean Point et le goulet donnant accès à la mer se trouvaient à leur droite.

« Je vais vous raconter une histoire, *señora* Sinclair, dit enfin le nabab. Le matin du 9 janvier 1959, le lendemain de l'entrée de Castro à La Havane, j'ai dû me rendre à la Banque nationale chercher des papiers dont mon père avait besoin. Che Guevara était assis dans le bureau du président de la banque. J'avais vingt-quatre ans, à l'époque, et il m'a fait la même offre que vous.

En fait, il voulait surtout savoir si j'étais disposé à diriger les quatorze sucreries et raffineries de ma famille après qu'elles auraient été nationalisées et mon père exilé, ou pire. J'avais le choix : soit je devenais communiste, soit je restais un porc de capitaliste. Eh bien, savez-vous ce que j'ai répondu à Ernesto Che Guevara, le grand héros de la révolution, *señora* Sinclair ?

– Je le devine.

– Je lui ai suggéré d'aller se faire foutre. Alors qui êtes-vous pour me faire perdre mon temps avec des sollicitations sans queue ni tête ? Attribuer des postes ministériels à Cuba n'est pas de votre ressort.

– Écoutez, dans moins d'une semaine, dans l'après-midi du 21 juin, qui est le jour de la Saint-Lazare, Fidel Castro mourra dans sa propriété de Point Zéro, frappé de la main de la Confrérie des chevaliers du Christ, dont votre père était membre. Or, c'est indéniablement grâce à la Confrérie que vous êtes parvenu à reconstituer l'empire de votre père. Un empire qui couvre maintenant plusieurs continents, au point que le sucre qu'on met dans son café à Moscou, Madrid ou Mumbai a toutes les chances de venir de chez vous. »

Le yacht avait pris le chemin du retour après avoir fait le tour de Peanut Island, un parc comportant des campings, un port de plaisance et des plages, et où se trouvait également l'abri antiatomique réservé aux Kennedy pendant leurs séjours dans la propriété familiale de Palm Beach – une curiosité ouverte aux visites guidées pour la modique somme de dix dollars.

« Même si tout cela était vrai, et si Fidel devait mourir à la date que vous dites, qu'est-ce qui vous permet de penser qu'il en résulterait un changement quelconque à Cuba ?

– Parce qu'il sera fait en sorte que ce changement se produise.

– Grâce à la Confrérie ? demanda Lobo avec un rire goguenard sans ôter le cigare de sa bouche.

– Grâce à elle et à certains… intérêts extérieurs qui préféreraient voir Cuba passer sans effusion de sang inutile d'une dictature militaire pseudo-socialiste à une véritable démocratie. Il ne vous aura certainement pas échappé que l'armée cubaine est loin d'être opérationnelle, aussi avons-nous pris quelques

mesures pour que ce qui lui reste de forces anti-insurrectionnelles soit occupé ailleurs au moment voulu.

– Des intérêts extérieurs ? Les vôtres, *señora* Sinclair ?

– Ceux de l'Amérique, *señor* Lobo.

– Et si ce "changement" que vous évoquez devait effectivement survenir, quel avantage en tirerais-je ?

– Toutes les propriétés et tous les biens qui appartenaient à votre famille avant 1959 vous seraient restitués, y compris les quatorze raffineries que vous exploitiez. À une époque, votre famille exerçait son emprise sur plus de la moitié de la production sucrière cubaine. Il serait catastrophique pour les industries sucrières de Floride, de Louisiane, de République dominicaine et d'Haïti que ces raffineries tombent entre d'autres mains que les vôtres. Sous votre houlette, un tel désastre pourrait être évité. Et vous contrôleriez une production annuelle suffisamment importante pour faire de vous l'arbitre du commerce mondial du sucre.

– Même à supposer – et j'insiste sur le mot "supposer" – qu'un scénario aussi extrême prévale, il me faudrait une incitation supplémentaire pour accepter votre proposition.

– Quel genre d'incitation ?

– Comme vous le savez sûrement, je possède des intérêts majoritaires dans les compagnies de croisière Royal Tropicana et Tropic Sun Cruise Lines, toutes deux basées à Fort Lauderdale. Je suis également propriétaire de plusieurs entreprises de travaux publics ici, en Floride. Quand le changement dont vous parlez se sera accompli, l'une de ces entreprises sera retenue pour construire un terminal des croisières dans le port de La Havane et mes navires devront être prioritaires pour y accoster.

En outre, je veux présider la première commission sur les jeux, quand elle aura été instituée, et il faudra m'attribuer dix licences à distribuer comme je le jugerai utile. Il n'est pas question que je sois ministre du Développement économique à moins d'avoir autorité dans tous les domaines touchant aux ressources de l'île sans exception, y compris l'agriculture, les mines et le tourisme. Rien de tout cela n'est négociable.

– Vous êtes dur en affaires, monsieur Lobo.

– J'ai été à bonne école. Mon père jouait au poker avec Meyer Lansky, le "comptable de la mafia", dans les années 1950.

– Moi qui pensais vous surprendre avec mon offre, *señor* Lobo, je vois que vous y aviez déjà bien réfléchi.

– Madame, cela fait des années que Cuba est un fruit mûr prêt à tomber de l'arbre. Je me doutais qu'un diable prendrait contact avec moi un jour ou l'autre pour me proposer un pacte avec lui. Vous êtes simplement le premier diable qui se présente.

– Aucune motivation patriotique chez vous ? Aucun désir de vengeance pour les affronts qu'a subis votre famille ?

– Ne vous fatiguez pas à brandir vos drapeaux avec moi. Le patriotisme est une maladie qu'on ne traite qu'avec des bains de sang, un credo qui met la propriété de la terre au-dessus de tous les principes. Quant à la vengeance, c'est bon pour les imbéciles. Non, *señora*, c'est d'argent qu'il s'agit, ici, pas d'autre chose. D'ailleurs, tout a toujours tourné autour de l'argent, à Cuba, qu'on le déplore ou non.

– Je peux donc en déduire que vous marchez avec nous ?

– Pourquoi pas ? Je n'ai encore jamais été propriétaire de tout un pays, et encore moins du mien. »

23

Les six hélicoptères MiL Mi-8 survolaient dans un bruit de tonnerre les vallées et les montagnes couvertes de forêt de l'Escambray en direction d'Aserradero. Dans le cockpit de l'appareil de tête, le lieutenant-colonel Roberto Marquez Orozco scrutait le sol qui défilait cent cinquante mètres sous lui. Il ne discernait rien d'autre qu'un moutonnement d'arbres d'où émergeaient des escarpements rocheux et le chatoiement d'un torrent sinueux. Derrière lui, assis sur des sièges repliables, vingt hommes équipés de pied en cap se serraient le long des parois de la cabine. L'hélicoptère passa en trombe au-dessus du lac d'Hanabanilla et s'engagea dans la vallée d'Aserradero. L'agglomération à vocation agricole de huit mille habitants apparut droit devant, coupée en deux par la ligne d'une unique route étroite.

« Là-bas, dit Orozco, désignant un vaste pâturage au nord de la ville, dépourvue partout ailleurs d'espaces dégagés où se poser.

– Bien, mon colonel », acquiesça le pilote.

Il actionna un interrupteur sur la radio intégrée au tableau de bord au-dessus de sa tête et relaya l'information aux autres pilotes de la formation. Tels de gros bourdons dociles, les cinq appareils changèrent de cap en même temps que leur leader.

L'hélicoptère d'Orozco atterrit le premier sur le pré légèrement pentu, ses trois roues touchant le sol de façon exactement synchrone, le souffle de son énorme rotor couchant l'herbe haute selon un cercle parfait. La portière principale s'ouvrit. Le débarquement des hommes et du matériel nécessitant un certain délai, le pilote débraya le propulseur afin d'économiser le carburant, que la turbine consommait à une vitesse effrayante.

Les cinq autres aéronefs se posèrent en ligne derrière le numéro un, à cent mètres d'intervalle. Quand tous les rotors eurent cessé de tourner, les rampes de chargement des soutes s'abaissèrent et les commandos commencèrent à descendre en file indienne.

Caché dans la forêt à deux cents mètres au sud de la prairie, le lieutenant-colonel Frank J. Turturro suivit des yeux l'atterrissage des hélicoptères puis chuchota son ordre dans le micro de son casque.

« Activez les lasers. »

Les douze hommes qu'il avait postés autour du grand pâturage allumèrent les simples pointeurs laser scotchés aux lunettes télescopiques de leurs fusils M40 des années 1960, puis visèrent les chambres de combustion des turbines, situées légèrement à l'arrière des cockpits. Aucun des douze n'était un tireur d'élite, mais ce n'était pas un problème, leur tâche consistant seulement à maintenir les petits points verts de leurs lasers fixés sur les hélicoptères.

Turturro se tourna vers son opérateur radio et lui ordonna de changer de fréquence. Quand ce fut fait, il approcha de nouveau ses lèvres du micro.

« Chef d'escadre, ici Bravo. Répondez.

– Bravo, ici chef d'escadre. Je vous reçois cinq sur cinq. À vous.

– À quelle distance êtes-vous de Rayon X ?

– Quatre kilomètres.

– Approche sud-ouest au 1-8-0. Cibles alignées et marquées. Feu à vue.

– Bien reçu. Terminé. »

À quatre kilomètres, le bruit des trois Super Tucano s'apparentait au vague bourdonnement d'un essaim de frelons, et ce fut seulement à la toute dernière seconde que le pilote d'Orozco aperçut de loin les reflets du soleil sur les verrières des chasseurs, juste avant que des vomissements de flammes et de fumée ne jaillissent des paniers fixés sous les ailes des appareils quand chacun d'eux lança quatre missiles air-sol Hellfire en direction du grand pré.

« Mon colonel ? » s'exclama le pilote en désignant le sud à travers la vitre du cockpit.

Se déplaçant à environ six cents mètres par seconde, les Hellfire atteignirent leurs cibles – les points verts formés par les lasers – en moins de temps qu'il n'en fallut à Orozco pour se retourner. Les douze projectiles frappèrent en même temps, pulvérisant instantanément les six MiL Mi-8 et les soldats qui se trouvaient encore à l'intérieur.

Huit secondes plus tard, les trois Tucano surgirent en rase-mottes en crachant la mort avec leurs mitrailleuses 12,7 jumelées pour éliminer les quelques dizaines d'hommes déjà sortis des hélicoptères. Puis, parvenus au-dessus de la forêt, ils rompirent la formation en saluant des ailes, prirent de l'altitude et s'évanouirent dans le ciel. Six membres de l'unité d'élite des « guêpes noires » qui avaient échappé aux missiles et aux balles furent abattus presque à bout portant par les tireurs de Turturro. En moins d'une minute, l'aviation cubaine venait de perdre les deux tiers de ses hélicoptères de transport, et l'armée un tiers de ses forces spéciales, y compris leur commandant.

Les yeux écarquillés, Turturro contemplait le pré transformé en boucherie. Ce n'étaient que corps criblés et déchiquetés d'où le sang s'écoulait dans les hautes herbes avant d'être bu par la terre noire. L'air était saturé d'une aigre odeur tenace de métal chaud, de plastique en fusion et de chair humaine carbonisée comme au barbecue. Le fond sonore évoquait un soupir continu de soufflet de forge que ponctuaient des claquements secs et des crépitements de mécaniques à l'agonie. De lourdes colonnes bourgeonnantes de fumée noire s'élevaient vers le ciel. Turturro entendit le radio vomir près de lui. Lui qui avait vu plus que sa part de guerres et de morts violentes restait là, le regard fixe. Puis il se mit à murmurer des mots qu'il n'avait pas prononcés depuis son enfance.

« Je vous salue Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. »

« Fils de pute ! » hurla Holliday en baissant la tête comme trois avions camouflés passaient au-dessus de lui dans un rugissement assourdissant, rasant la cime des arbres.

Excepté le grondement caractéristique de leurs moteurs à turbine, on aurait pu les prendre pour de vieux Spitfire ou des Hurricane de la bataille d'Angleterre, voire pour des Mustang P-51 américains. Il ne leur manquait que la gueule de requin peinte sur le nez. Holliday les reconnut tout de suite : des Embraer EMB-314 Super Tucano de fabrication brésilienne, accessoirement utilisés pour surveiller les zones frontalières de la forêt amazonienne, mais surtout connus pour être les meilleurs chasseurs-bombardiers antiguérilla disponibles sur le marché. Des rebelles ou des autochtones encombrants

refusent-ils de rejoindre le coin de jungle que vous leur avez assigné ? Qu'à cela ne tienne, un coup de fil à Embraer et le problème est réglé.

Holliday savait également que bon nombre de ces appareils avaient été récemment acquis par Blackhawk Security, l'une des plus grosses entreprises prestataires de services de sécurité et de défense au monde. Sa propriétaire, Kate Sinclair, n'était autre que la mère de feu le sénateur Sinclair et dirigeante de la société secrète baptisée Rex Deus – une garce de tout premier plan maladivement assoiffée de pouvoir qui aurait pu en remontrer aux trois Furies de la mythologie romaine, comme il l'avait appris à ses dépens.

« Apparemment, le pauvre type que nous avons capturé près d'Aserradero ne nous a pas raconté d'histoires, commenta Eddie.

– Je me demande quand même s'il n'a pas menti à propos des prisonniers soi-disant détenus par ses copains sur un ancien terrain d'atterrissage, dit Holliday.

– Tu veux rire ? Domingo menaçait de lui couper les doigts avec sa machette. Le mec a dit la vérité, je peux te le garantir, *amigo*.

– Dans ce cas, nous devons libérer ces gens. C'est la seule chose à faire.

– Je ne comprends pas. Je croyais que notre plan était de regagner la côte et de trouver un bateau pour aller aux Bahamas.

– Ça reste d'actualité, mais si nous nous présentons à l'ambassade américaine de Nassau en compagnie d'un ou deux agents de la CIA, nous aurons peut-être une chance d'être pris plus au sérieux quand nous parlerons de missiles russes détournés en octobre 1962, tu ne crois pas ? Souviens-toi que le corps diplomatique des États-Unis ne nous porte pas vraiment dans son cœur…

– Ça, c'est vrai », concéda Eddie.

Leur dernier contact avec cette branche de l'administration américaine s'était en effet soldé par une facture de trois millions cinq cent mille dollars, après qu'ils avaient fait une entrée fracassante dans le hall de l'ambassade de Moscou à bord d'un chasse-neige fou. Le conducteur de l'engin, mort aux commandes, étant un fonctionnaire russe, c'était le Kremlin qui avait réglé la note, mais l'épisode constituait malgré tout une sérieuse pierre d'achoppement dans les relations entre les deux hommes et les chancelleries.

« Ces avions se dirigeaient vers le nord-est. Où allaient-ils, à votre avis, Domingo ? demanda Holliday.

– Ils rejoignaient peut-être l'ancienne piste d'atterrissage dont parlait le prisonnier. Il n'en existe qu'une, par ici, sur une ancienne ferme abandonnée.

Elle appartenait à un riche médecin de La Havane qui y venait en avion avec ses amis pour chasser le *jabalí*.

– Le *jabalí* ?

– Le sanglier, traduisit Eddie.

– C'est à combien d'ici ?

– Il n'y a pas de chemin. À travers la jungle, il faut compter deux ou trois heures.

– Alors en route. Je veux voir l'endroit avant qu'il fasse nuit. »

Il ne leur fallut pas moins de quatre heures pour atteindre la crête située en face de l'ancienne propriété du docteur Enrique Gomez Martinez, le praticien à qui faisaient appel les dames de la bonne société havanaise quand elles voulaient se faire avorter, du temps de Fulgencio Batista.

Avec les puissantes jumelles Komz de Domingo, Holliday scruta la piste d'envol et les installations militaires dissimulées quelques centaines de mètres devant lui, de l'autre côté d'un vallon étroit. En arrière-plan, au sommet de la croupe rocheuse suivante, les ruines calcinées d'une vaste hacienda disparaissaient presque entièrement dans les feuillages.

Sur l'arête aménagée, il distingua les aires de stationnement des Tucano, tendues de filets de camouflage, ainsi qu'une vingtaine de tentes bien cachées et une baraque croulante, à demi envahie par la végétation, qui avait dû servir de tour de contrôle. Une sorte de grand double-toit, lui aussi camouflé, était dressé entre deux des emplacements réservés aux avions – sans doute le poste de commandement du dispositif. L'épave d'un DC-3 finissait de rouiller sous les frondaisons à l'extrémité ouest de l'épaulement.

Holliday balaya rapidement l'ensemble de la crête avec les jumelles. Elle pouvait mesurer huit cents mètres d'un bout à l'autre. Des sentinelles étaient postées tout le long de la piste en terre battue, à raison de deux tous les cinquante mètres, et deux gardes se tenaient devant la porte de la tour de contrôle. Tout le monde était armé de MP5, comme les hommes qu'ils avaient neutralisés quelques heures plus tôt.

« Ils ont dû enfermer les prisonniers dans le vieux bâtiment en bois, là-bas, dit-il en baissant les jumelles.

– Pas dans l'hacienda, plus loin ? demanda Eddie.

– Elle a été incendiée. Elle est abandonnée.

– Il existait un chemin entre la maison et le terrain d'atterrissage, indiqua Domingo. La forêt l'a certainement recouvert, mais il doit encore être là. Nous pourrions l'emprunter pour approcher du camp.

– Vous semblez en savoir long sur ce docteur Martinez », remarqua Holliday.

Domingo haussa les épaules.

« Notre travail, à l'époque, était de combattre les *bandidos*. Martinez était en tête de notre liste… »

Domingo s'interrompit, le regard perdu dans les lointains de son passé. Holliday reprit les jumelles pour observer de nouveau le campement. La forêt entre les deux crêtes était plongée dans l'ombre, à présent. Le soleil rougeoyait comme une boule de feu sur l'horizon.

« J'ai consacré toute ma vie au service de la révolution, et voilà que je m'apprête à secourir des agents de la CIA ! reprit le frère d'Eddie en secouant la tête. *¡ Increíble !* »

Holliday regarda un moment l'obscurité gagner l'autre côté du vallon.

« On attend la nuit et on y va », dit-il.

Quatrième partie

POINT ZÉRO

24

Assis à la table de la baraque en bois proche de la piste d'atterrissage, William Copeland Black s'efforçait de trouver une issue à la situation. Laframboise, le pilote, et Arango, le guide, ou supposé tel, ronflaient comme des bienheureux, étendus sur le sol. Carrie Pilkington quitta des yeux le plafond, qu'elle contemplait depuis un moment, et regarda Black.

« Vous parlez d'une analyste ! s'exclama-t-elle d'un ton rageur. Je ne serais même pas fichue de trouver la sortie si on m'enfermait dans un sac en papier !

– Analyser une situation est une chose ; s'échapper en pleine jungle d'une prison sans fenêtre entourée d'hommes en armes en est une autre, répondit Black. L'époque de Richard Hannay et de James Bond est révolue.

– Richard qui ? demanda la jeune femme.

– Hannay, répondit Laframboise en se réveillant. Un personnage de fiction, le tout premier espion de la littérature du XX^e^ siècle. Le héros de plusieurs romans de John Buchan, comme *Les Trente-Neuf Marches*, le plus célèbre. Alfred Hitchcock en a fait un film dans les années 1930. Buchan était aussi connu sous le nom de lord Tweedsmuir, gouverneur général du Canada.

– Mon Dieu, quelle culture ! » dit Black.

Laframboise s'assit en bâillant.

« C'est moi qui avais la tournée la plus intéressante, quand j'étais livreur de journaux, à Ottawa : la résidence des gouverneurs généraux, celle des hauts-commissaires de Grande-Bretagne, cinq ou six représentations diplomatiques, la maison du Premier ministre, la mairie… Le tout dans la même rue. J'en ai appris, des choses, à faire ça ! dit-il en souriant à l'évocation de ses souvenirs.

À Noël, c'était à qui du Premier ministre ou de l'ambassadeur de France me donnerait le plus gros pourboire. Je me débrouillais comme un chef.

– Une bien belle histoire, commenta Carrie. Sans rapport avec ce qui nous occupe, mais touchante.

– Le ministre, l'ambassadeur… Diviser pour régner ? demanda Black en regardant le pilote.

– Quelque chose dans ce goût-là, oui.

– Attendez, je ne comprends plus rien, là », intervint Carrie.

Ce fut Laframboise qui éclaira sa lanterne :

« Il y a cinq ou six heures de ça, on a entendu tout un remue-ménage, dehors, des gens qui hurlaient des ordres, des troufions qui cavalaient dans tous les sens. Ensuite, il y a une heure, trois de leurs chasseurs ont décollé pour revenir trente minutes plus tard. C'est le branle-bas de combat, dans le coin, et je crois bien que personne ne s'intéresse à notre cas.

– Personne ne s'intéresse à nous depuis qu'on est arrivés ici comme des mouches dans une toile d'araignée, dit Arango, amer. Ils savent depuis le début qu'ils vont nous tuer. Du moins l'Italien le sait.

– Dans ce cas, comment se fait-il que nous ne soyons pas morts ? objecta la jeune femme sans prendre de gants.

– Coup de poker, répondit Laframboise. Le citoyen Turturro est un vieux renard. Il nous garde comme monnaie d'échange pour le cas où ça tournerait mal.

– Je crois que M. Laframboise a raison, acquiesça Black. Turturro est un adepte du parapluie, comme disait mon père.

– *¿ Qué ?* demanda Arango.

– Il cherche à se protéger, expliqua Black. Ces types ne sont pas là pour plaisanter ni pour inciter les paysans du coin à prendre le maquis. Ils agissent comme un corps expéditionnaire. Il est en train de se passer quelque chose de sérieux et Turturro veut avoir un atout dans sa manche pour le cas où il serait mis en difficulté.

– Et son atout, c'est nous, dit Carrie.

– C'est nous.

– Bon, mais, sachant ça, qu'est-ce qu'on fait ?

– D'une façon ou d'une autre, quelqu'un finira par nous voir comme des gêneurs, que ce soient les gens pour qui Turturro travaille ou nos propres patrons. Et les uns ou les autres auront intérêt à nous effacer du paysage. Conclusion : on fout le camp, et pas plus tard que tout de suite. Turturro est

probablement parti avec les soldats que nous avons entendus se préparer cet après-midi. De plus, la nuit est en train de tomber, ce qui signifie qu'on ne devrait pas tarder à nous apporter à manger. Ce sera peut-être notre seule chance.

– Une chance ? répéta Carrie. Vous voulez qu'on poignarde ces types avec des fourchettes en plastique ? Ils ont des pistolets-mitrailleurs, je vous rappelle !

– Il y a une lame de plancher branlante, dans les toilettes, indiqua Arango. Elle doit tenir avec des clous rouillés. Si on l'arrache, on peut s'en servir comme arme.

– Au lycée, j'ai vu un élève balancer une table de la cafétéria sur un prof, un jour, dit Laframboise. Effet de surprise garanti. Ça aussi, ça pourrait marcher.

– Sauf qu'à part ça, nous n'avons toujours que les fourchettes en plastique, insista la jeune femme.

– Et les chaises, observa Black. Voilà ce que nous allons faire : Carrie et moi, nous nous postons de part et d'autre de la porte chacun avec une chaise pliée ; Arango se tient prêt avec la planche cloutée ; Laframboise se sert de la table comme bélier pour charger les premiers types qui entrent. Avec un peu de chance, ils seront cueillis à froid et nous arriverons à en désarmer au moins un.

– Et si ça ne fonctionne pas ? objecta Carrie.

– Alors nous sommes morts », conclut Laframboise.

Il était 19 h 16 et le soleil finissait de sombrer derrière l'horizon quand le *Sandpiper* se présenta devant la marina Hemingway. Le père Ronan Patrick Sheehan sollicita d'un coup de corne de brume la permission de franchir le goulet d'entrée. L'ayant obtenue, il se dirigea jusqu'à la capitainerie, où un douanier et un agent portuaire montèrent à bord.

Il montra les papiers de Des Smith, que les deux hommes examinèrent avant de les tamponner et de lui désigner un emplacement à quai contre paiement des « frais de timbre » de rigueur. Quand il se fut amarré, en face d'une sorte de complexe hôtelier de plain-pied, deux autres fonctionnaires vinrent inspecter rapidement le bateau puis réclamèrent le règlement d'une « taxe de contrôle ». L'ensemble du processus dura une heure, que Sheehan passa à se promener en boitillant sur le pont appuyé sur un robuste bâton de marche, le pied droit emprisonné dans une attelle en plastique. Interrogé, il expliqua qu'il s'était foulé la cheville en voulant rendre service à un ami. Personne n'émit le

moindre doute sur son histoire. Personne ne demanda à examiner la botte orthopédique ou le lourd *knobkerrie* qui lui servait de canne. Quand Sheehan fut enfin seul, il faisait déjà nuit. Après avoir dîné rapidement d'un sandwich au corned-beef et d'une bière Kalik prise dans le réfrigérateur de la cambuse, il alla s'étendre dans la confortable cabine du capitaine et s'endormit aussitôt.

La porte de la vieille baraque s'ouvrit brutalement dans un craquement mouillé de bois pourri qui vole en éclats. Dès que le premier homme franchit le seuil, Arango lança un hurlement et frappa de toutes ses forces avec sa planche à l'extrémité hérissée de clous de dix centimètres, tel un batteur de première division bien décidé à envoyer la balle par-dessus la clôture.

« Nom de Dieu ! » s'écria Domingo Cabrera en arrêtant d'un revers de machette la massue improvisée à quelques centimètres de sa tête.

À l'instant où Holliday et Eddie pénétrèrent à leur tour dans la pièce, Pete Laframboise souleva la table et se rua tête baissée vers eux en la poussant devant lui comme un rugbyman effectuant un plaquage, tandis que Carrie Pilkington et William Black abattaient simultanément leurs chaises pliantes.

La table propulsée par Pete Laframboise percuta Holliday de plein fouet et les deux chaises prirent brutalement contact avec le crâne d'Eddie. Tout le monde roula pêle-mêle sur le sol, à l'exception d'Arango et de Domingo, qui restèrent là à se dévisager bouche bée.

Relevant la tête, Pete Laframboise se trouva nez à nez avec un borgne balafré et couvert de boue qui l'observait d'un air malcommode tout en lui pointant un MP5 sur la poitrine.

« Oh, mon Dieu ! s'exclama Carrie Pilkington, l'œil rond, en regardant Eddie se remettre debout en vacillant.

– Vous êtes qui, bordel ? demanda Laframboise, vautré dans les débris de la table de jeu fracassée.

– Les tuniques bleues, ça vous va ? répliqua Holliday. Et maintenant, debout !

– Je vous reconnais, dit Carrie Pilkington. Vous êtes le colonel Peter Holliday. Et ce monsieur est votre ami Eddie Cabrera. J'ai vu vos photos dans votre dossier.

– Il y a deux gardiens morts, là-dehors, et il ne nous reste pas plus de cinq minutes avant que le ciel ne nous tombe sur la tête, indiqua Holliday. Alors si vous en avez terminé avec votre petit sketch à la Marx Brothers, on pourrait peut-être songer à mettre les bouts sans demander notre reste. »

25

Le lieutenant-colonel Frank J. Turturro revint de sa mission à Aserradero encore secoué par ce qui venait de se passer. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait des hommes mourir au baroud, mais, dans les combats auxquels il avait participé jusqu'à présent, c'était un ou deux soldats qui tombaient sous ses yeux, pas plusieurs centaines en même temps. Si l'attaque du poste de police, quelques jours plus tôt, l'avait déjà ébranlé, il savait avec certitude que le massacre systématique auquel il venait d'assister lui donnerait les pires cauchemars qu'il ait jamais faits. Une bataille était une confrontation entre guerriers, où le meilleur l'emportait, non une entreprise d'équarrissage. Quant au salaire royal que lui versait Blackhawk pour diriger son unité, il n'allégerait en rien le fardeau moral avec lequel il allait désormais devoir vivre.

Et son horizon s'obscurcit encore davantage quand il arriva au campement après la tombée de la nuit et que son vieil ami le sergent-chef Anthony Veccione l'informa de l'évasion des prisonniers.

« Ça s'est passé quand ?

– Il y a une heure.

– Combien de tués chez nous ?

– Seulement deux, ceux qui montaient la garde devant la porte… À la machette. Ils ont aussi assommé une sentinelle.

– Elle a vu quelque chose ?

– Ils étaient trois. Deux Noirs et un Blanc. Tous armés de MP5 comme les nôtres. L'un des Noirs avait un fusil. Un ancien modèle. Russe, peut-être. »

Trois hommes… Exactement ce que lui avait dit son contact. Les MP5 devaient être ceux de Woodward et de l'équipe chargée de l'embuscade. Turturro lâcha un juron.

« Qui étaient ces types ? s'enquit Veccione.

– Ceux que les patrons m'avaient demandé de repérer. Un ancien militaire qui s'appelle Holliday et deux copains à lui. Avec les prisonniers qu'ils ont libérés, ils représentent un vrai danger. Tu as envoyé des gens à leur poursuite ? »

Veccione secoua la tête.

« En pleine nuit et dans la jungle ? Ils se feraient tirer comme des lapins.

– Alors attends l'aube. Vas-y toi-même avec Nick Cavan et quelques hommes vraiment expérimentés. Pas plus de quatre ou cinq en tout, sinon on vous entendra arriver à trois kilomètres. Liaison radio toutes les heures à l'heure juste.

– Bien, chef.

– Ce n'est pas une plaisanterie, Tony. Si tu n'attrapes pas ces ordures, on a toutes les chances d'avoir chaud aux fesses.

– Compris. »

Ramiro Valdez, le patron de la police secrète cubaine, était à table dans sa suite pour VIP de l'hôtel InterContinental de Caracas. Sept étages sous la fenêtre de sa salle à manger, la circulation nocturne tourbillonnante de la capitale vénézuélienne encombrait l'Avenida Principal tandis qu'au loin la Sierra del Ávila alignait contre le ciel sombre les formes plus noires de ses sommets.

Le haut fonctionnaire à la brosse de cheveux argentés très militaire coupa avec une précision chirurgicale un morceau de sa queue de langouste et le glissa entre ses lèvres avant de le mâcher lentement tout en se préparant une petite bouchée de filet de bœuf de Kobe bien saignant. Il leva les yeux vers son invité. Le personnage renfrogné qui lui faisait face de l'autre côté de la table couverte d'une nappe blanche empesée était le général de brigade Luiz Pérez Róspide, dirigeant de Gaviota, l'entreprise qui chapeautait l'intégralité de l'industrie touristique cubaine. Ils détenaient à eux deux un pouvoir colossal et appartenaient à des familles depuis longtemps intégrées à la Confrérie.

« Je n'arrive pas à convaincre Raúl de construire un terminal pour les navires de croisière. Il est vraiment impossible, dit Róspide entre deux bouchées de pabellón criollo, un effiloché de bœuf accompagné de riz et

de haricots jadis célèbre à Cuba, mais absent des menus depuis trente ou quarante ans par manque de bœuf à effilocher. Je lui ai pourtant donné tous les chiffres : trois bateaux par jour, deux mille passagers par bateau dépensant chacun deux cents dollars, rapporteraient un million deux cent mille dollars par jour. Plus d'un million de dollars par jour, tu te rends compte, Ramiro ? Et la saison dure de décembre à mai ! Des centaines de millions de dollars fichus en l'air !

– Raúl est trop vieux, trop malade et trop bête. Il n'a qu'une idée en tête : se retirer dans son ranch, en Espagne, avant que le peuple ne se soulève et ne le pende à la lanterne sur la place de la Révolution. Quand il a vendu tous les trésors des musées cubains, l'an dernier, c'était l'acte ultime d'un homme aux abois, déclara Valdez en se coupant un nouveau morceau de langouste. Mais nous avons des sujets de préoccupation autrement importants, et c'est pour cela que je t'ai fait venir.

– C'est toujours un plaisir pour moi de pouvoir m'échapper de La Havane, ces temps-ci. On y étouffe. Tout le monde ricane et mes employés en sont à voler des poulets dans les cuisines.

– Le colonel américain vient de m'appeler. Les agents de la CIA qu'il avait faits prisonniers se sont échappés. Un de ses hommes a expliqué qu'ils avaient été libérés par deux Noirs et un Blanc. L'un des deux Noirs pourrait bien être Domingo Cabrera.

– Le garde du corps d'Espin ? Celui qui a disparu ?

– À ce qu'il semblerait.

– Pourquoi Cabrera serait-il allé sauver des membres de la CIA ?

– L'une des deux personnes qui les accompagnaient était Montalvo Hernandez Arango.

– Et alors ?

– Montalvo Hernandez Arango était le chef d'unité de Domingo Cabrera pendant la Guerre des bandits. Il connaissait l'emplacement de la "caverne des tués", la grotte où étaient entreposés les missiles de San Cristóbal.

– Ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

– Possible, mais j'en doute. D'après le colonel américain, l'un des agents capturés était un Anglais qui parlait couramment l'espagnol. Il m'a envoyé une photo par téléphone. Il est possible que ce type ait fait partie de l'équipe du MI6 qui a enlevé le docteur Sosa à Dublin.

– Dans ce cas, nous sommes fichus ! s'exclama Róspide en repoussant son assiette comme si elle avait contenu du poison.

– Fichus ? Non, mais nous devons nous montrer prudents. Comme tu ne l'ignores pas, nous sommes soutenus par des Américains puissants. Le tout est de savoir jusqu'à quel point nous pouvons leur faire confiance. L'un de mes agents en Floride m'a informé que la propriétaire de Blackhawk avait été vue en compagnie de notre vieil ami Julio Lobo.

– Ah, la salope ! Elle veut que ce soit lui qui prenne le pouvoir plutôt que nous !

– Ça ne me surprendrait pas, acquiesça Valdez avant de tremper une nouvelle bouchée de langouste dans la coupe d'argent qui contenait le beurre aillé. Cette bonne femme est fausse comme un jeton. Pire, comme un jeton américain.

– N'est-il pas possible de tout arrêter ? D'annuler l'opération ?

– Je crains que non. Elle est bien trop avancée pour ça.

– Alors, que faisons-nous, *compañero* ?

– Nous les tuons, répondit Ramiro Valdez. Nous les tuons tous. »

Le cardinal Spada et le père Thomas Brennan cheminaient à pas lents dans l'une des anciennes allées des jardins du Vatican, qui couvraient la majeure partie de la colline du même nom. Le soleil des premiers jours d'été étant à son zénith, Spada portait, pour s'en protéger, le chapeau des cardinaux, un *galero* de feutre rouge à larges bords. Brennan, tête nue, fumait sa sempiternelle cigarette.

Spada appréciait le calme du lieu. Les touristes se massaient généralement dans les jardins du Belvédère, près du musée du Vatican, mais personne d'autre que les jardiniers et les employés de Radio Vatican ou de l'Académie des sciences se rendant à leur travail ne fréquentait cet endroit.

Il aimait plus particulièrement le jardin des herbes aromatiques. Les parfums du thym, de l'origan et de la sauge le renvoyaient à sa jeunesse et à son innocence perdues, que seules pouvaient encore évoquer fugitivement ses sensations olfactives ou gustatives. Ils passèrent près d'un buisson de lilas et, visage tourné vers le ciel, il se laissa inonder de ses senteurs comme d'une bienfaisante pluie d'été.

Il lui semblait parfois étrange qu'une vie entière puisse se concentrer dans d'infimes perceptions sensorielles, mais le phénomène était bien réel. L'odeur des lilas ne manquait ni ne manquerait jamais de lui rappeler la première fille qu'il avait embrassée, et il était content qu'il en soit ainsi.

Elle se nommait Lucretia. Ses lèvres avaient le goût sucré du raisin qui poussait dans les vignes de son père. Il la retrouvait chaque été pendant les grandes vacances, qu'il passait en famille non loin de chez elle, et ils échafaudaient ensemble de vastes projets pour un avenir à deux. Tout s'était effondré lorsqu'il eut quatorze ans, son père ayant jugé politiquement avisé que son fils aîné embrasse une carrière ecclésiastique. Il y avait plus d'un demi-siècle de cela, mais les lilas continuaient invariablement à le ramener à son amour de jeunesse et la saveur d'un raisin frais ne manquait jamais de faire resurgir la douceur des lèvres de Lucretia.

« Votre Éminence ? dit Brennan.

– Oui, Thomas, je vous prie de m'excuser. Ma vieille cervelle battait la campagne.

– Je vous parlais de Cuba.

– Je vous écoute.

– Ce qui s'y passe rappelle de plus en plus la Rome des Césars. On peine à comprendre qui trahit qui.

– Comme au Vatican. Croyez-moi, on trouve ici davantage de dagues aiguisées que dans une coutellerie », assura avec un soupir le prélat et ministre des Affaires étrangères, Lucretia complètement oubliée. « Est-ce à Ortega et Musaro que vous faites allusion ?

– Selon de vagues rumeurs, notre ambassadeur, le mondain Musaro, a l'intention de vous dénoncer au Saint-Père comme l'instigateur du projet d'assassinat de Castro et de livrer Ortega à la police secrète cubaine juste avant qu'il ne commette la chose. Ainsi, Ortega sera un homme fini, voire pire, et vous serez destitué de vos fonctions de ministre, ce qui laissera la place libre pour Musaro. Le Saint-Père n'aura guère d'autre choix que de vous évincer s'il tient à éviter un scandale qui mettrait l'Église à feu et à sang. Vous vous retirerez tranquillement sur vos terres, en Toscane, et personne n'entendra plus parler de vous. Quant à moi, on me retrouvera probablement froid dans mon lit un beau matin, victime d'une "défaillance cardiaque" qui arrangera les affaires de tout le monde.

– Il oserait aller jusque-là, à votre avis ?

– Je n'en doute pas.

– Dans ce cas, nous pourrions peut-être oser avant lui, père Brennan.

– Ce qui signifie ?

– Votre homme est-il arrivé à La Havane ?

– Oui. Il attend les ordres.

– Dites-lui de s’occuper de Musaro avant et d’Ortega après l’affaire. Cela résoudra bon nombre de problèmes, vous ne pensez pas ?

– Vous voulez les faire mourir tous les deux ? » demanda Brennan, surpris par la brutalité de Spada, qu’il savait en mauvaise santé et aurait cru amolli par la maladie.

Le cardinal se pencha sur une plante au bord de l’allée pour en cueillir quelques feuilles qu’il froissa entre ses doigts avant d’en inhaler lentement la fragrance, paupières closes. Puis il tendit sa paume à Brennan, qui la flaira avec circonspection.

« Très agréable, assura l’Irlandais, diplomate, bien qu’il n’ait aucun odorat.

– *Ocimum basilicum*, dit Spada. Le basilic, l’aromate italien par excellence. Ah, l’ail, les tomates, toutes ces bonnes choses de la campagne ! Et l’odeur de la terre ! »

Il huma une dernière fois les feuilles au creux de sa main puis les laissa tomber sur le sol, meurtries et déjà oubliées, comme Lucretia un instant plus tôt.

« Les textes sacrés nous enseignent qu’il s’en est passé, des choses, dans les jardins, reprit-il en se remettant en chemin. C’est dans le jardin d’Éden qu’Ève a trahi Adam, dans le jardin des Oliviers que le Christ a vécu son agonie, dans le jardin de Gethsémani que Judas l’a trahi… »

Le prélat contempla un instant les parterres en pente.

« Je me demande combien de trahisons ont été commises sur ce sol gorgé de sang où nous marchons, ajouta-t-il.

– Gorgé de sang ? répéta Brennan en regardant vers le gravier entre ses vieilles chaussures éraflées.

– Oh, que oui ! Bien avant l’époque chrétienne, il y avait à cet endroit même un temple dédié à Vaticanus. Dieu sait combien de veaux et d’agneaux nouveau-nés ont répandu ici leur sang en offrande dans des cérémonies païennes par des nuits de pleine lune. Et n’oublions pas que s’élevait sur cette colline le cirque où Néron fit martyriser les premiers chrétiens. Saint Pierre lui-même y a été crucifié, la tête en bas, selon ses propres instructions. Et les fragments de la vraie croix ensanglantée que sainte Hélène a rapportés de Jérusalem sont aussi conservés près d’ici… Non, mon cher, je vous assure, ce lieu est vraiment imprégné de sang », conclut Spada en adressant un sourire aimable à son affidé.

Brennan, que les coups de canne des pères du Saint-Esprit de Blackrock College n’avaient jamais tout à fait réussi à débarrasser de son atavisme

d'Irlandais superstitieux, dévisagea son patron en se demandant, soudain mal à l'aise, si la vieille fripouille, même avec un pied dans la tombe, ne lisait pas en lui comme dans un livre ouvert. Il se félicita d'avoir choisi pour confesseur ce crétin de cardinal Moisint, qui était sourd comme un pot, plutôt que Spada.

« Un aperçu historique passionnant, Votre Éminence, dit-il. Mais le devoir m'appelle et il va falloir que je m'en aille, si vous m'accordez votre permission.

– Je vous l'accorde, père Brennan, je vous l'accorde. Et puissiez-vous aller avec Dieu, car par Lui le monde est sauvé, l'homme renaît et les morts reviennent à la vie. »

Les premières paroles d'une messe de requiem… Un avertissement dont Brennan tiendrait peut-être compte.

« Je vous remercie pour votre bénédiction, Votre Éminence. Maintenant, si vous n'avez plus besoin de moi, j'y vais.

– Faites, je vous en prie. »

Brennan s'éloigna d'un pas pressé. Quand il fut à quelque distance, il regarda par-dessus son épaule et Spada lui adressa un signe de ses trois doigts levés, comme pour le bénir ou lui jeter un sort. Le cardinal attendit que son subordonné soit hors de vue avant de sortir son téléphone crypté de sa poche. Il tapa un numéro préenregistré et obtint immédiatement une réponse.

« Luca ? dit-il. Je veux que vous mettiez Brennan sous surveillance. Jour et nuit. Je crois qu'il est passé du côté de Musaro. Cette sale petite larve a fini par se montrer sous son vrai jour, comme je m'y attendais. »

Holliday et ses compagnons parcoururent une distance respectable à travers les épaisses forêts de l'Escambray dans la nuit qui suivit leur évasion. En tant que pilotes, Laframboise et Eddie avaient étudié la navigation astronomique et, en tant que soldat simplement soucieux de survivre, Holliday avait appris à reconnaître les constellations des deux hémisphères. Aucune mousse n'indiquait le nord sur les arbres de la jungle vietnamienne ; quant aux reliefs afghans, ils se ressemblaient tous, de nuit, quand la batterie du récepteur GPS était à plat, le signal radio inexistant et l'aiguille de la boussole affolée par les gisements de cobalt et de nickel avoisinants. Savoir différencier l'étoile Polaire d'une étoile de shérif avait souvent été d'un grand secours aux uns comme aux autres.

En marchant toujours vers le nord-nord-est, ils espéraient atteindre la côte atlantique en deux ou trois jours. Une fois là, selon Eddie et Domingo, ils

trouveraient certainement un bateau à voler ou un pêcheur prêt à les emmener contre rétribution soit en République dominicaine, soit, de préférence, aux Bahamas.

Ils s'arrêtèrent juste avant l'aube pour dormir quelques heures. Holliday se réveilla le premier dans la lumière du petit matin qui se frayait difficilement un passage à travers la brume mouvante et fantomatique. Il crut un instant entendre un hélicoptère, au loin, mais, se disant que c'était le prolongement d'un rêve, il n'y pensa plus. Après s'être levé, il dénicha à quelques pas un ruisseau qui courait dans la forêt et s'y désaltéra. Eddie le rejoignit comme il s'aspergeait le visage et le cou.

« Arango a fichu le camp, annonça le Cubain en s'agenouillant au bord de l'eau. Ce fumier a embarqué le fusil de Domingo.

– J'espère que ton frère n'est pas parti à sa poursuite.

– C'était son intention, mais je l'en ai dissuadé. Après tout, nous avons déjà les MP5 et les pistolets des types qui ont essayé de nous tendre l'embuscade, et les deux jolis flingues des gars qui montaient la garde devant la baraque.

– Les Colt M4 ?

– Oui. Avec tout ça, on a largement de quoi déclencher une nouvelle Guerre des bandits à nous tout seuls », dit Eddie avec un large sourire.

Holliday éclata de rire.

« Tu t'amuses bien, hein ?

– Ça, c'est sûr, *amigo*, je m'amuse bien ! Et toi non plus, tu ne t'ennuies pas, Doc. Ose me dire le contraire. »

Eddie se pencha sur l'eau et commença à se débarbouiller tout en fredonnant :

Bûcheron en fer-blanc devrait être content
Mais je ne suis pas d'accord
Car je pourrais être comme tous les autres hommes
Si j'avais un cœur.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Holliday en s'esclaffant de nouveau.

– La chanson de l'Homme en fer-blanc du *Magicien d'Oz*. Quand il pleuvait, il rouillait et ne pouvait plus bouger. C'est comme nous, *compadre*, on est rouillés. Et un peu d'exercice nous met de l'huile dans les jointures.

– Edito ! Viens vite ! » cria soudain la voix angoissée de Domingo.

Eddie partit aussitôt en courant. Holliday l'imita, le cœur cognant dans sa poitrine.

À trente mètres de la petite clairière où ils avaient établi leur campement, ils virent Pete Laframboise qui se tenait debout dos à eux, aussi immobile qu'une statue, les pieds légèrement écartés, une main devant l'entrejambe. Agenouillé dans l'herbe, Domingo était en train de suivre du bout des doigts un fil de pêche presque invisible relié à un arbuste sur la gauche du pilote.

Holliday jura à mi-voix en reconnaissant l'un des pièges les plus redoutés au Vietnam : un fil attaché à la cuiller d'une grenade dégoupillée que l'on place dans une boîte de conserve vide de dimension adéquate. Une tension sur le fil, la grenade glisse hors de la boîte, la cuiller se relève et *adiós*. Parfois, sur les chemins assez larges, les Nord-Vietnamiens posaient une boîte à chaque extrémité de la ligne. Simple, bon marché, mortel. Laframboise était manifestement allé se soulager et avait senti le fil contre sa jambe juste à temps.

Domingo n'avait rien d'autre que sa machette pour couper le nylon. Les genoux de Laframboise tremblaient.

« Domingo ! » appela Holliday, d'une voix calme, mais assez forte pour être audible.

Le frère d'Eddie tourna lentement la tête. Holliday dégaina son coutelas et le lança adroitement vers lui de sorte qu'il se plante à côté de son pied, la longue lame aiguisée s'enfonçant dans la terre noire comme dans du beurre.

« Merci, *amigo* », dit le Cubain.

Il posa la machette, prit le couteau puis trancha le fil d'un seul coup. Holliday retint son souffle. Il sentit Eddie se raidir près de lui, mais rien ne se produisit. Les genoux de Laframboise cessèrent de s'entrechoquer. Il referma sa braguette.

« Il était moins une », déclara-t-il en se tournant vers les autres.

Domingo fit un pas dans sa direction avant de stopper net, les yeux agrandis par l'horreur.

« Oh, non ! » cria-t-il.

Dans un bruissement de feuilles, un petit arbre qui avait été courbé en arrière se redressa soudain en sifflant et six pieux de bambou effilés vinrent empaler simultanément les deux hommes. L'arbuste était de plus lesté à son extrémité par un objet rectangulaire que Holliday aurait reconnu entre mille : une MMI « MiniMore », la version compacte de la mine à fragmentation Claymore.

« À terre ! » hurla-t-il.

Comme il se jetait sur le sol, il entendit le tintement mélodieux que produisit la bague libérée par la traction du second fil piège, puis l'engin explosa, projetant à hauteur de la taille d'un homme sa charge de mitraille dix mètres alentour. Ce fut comme un bref coup de tonnerre suivi d'une émission de fumée puis d'un crépitement de grêle quand la pluie d'éclats retomba dans la végétation environnante. Puis le silence se fit et le nuage âcre commença de se dissiper.

« Personne n'est blessé ? » demanda Holliday après s'être relevé.

Will Black et Carrie Pilkington émergèrent de la fumée en toussant et secouèrent la tête. Eddie était déjà devant son frère, les joues inondées de larmes. La mine avait épargné le visage de Domingo, mais emporté presque tout son avant-bras gauche. Quatre des pointes de bambou l'avaient en outre atteint au ventre et à la taille ; pourtant, il vivait encore – tout juste. La MiniMore avait décapité Laframboise. Tout était maculé de sang et de chairs déchiquetées.

« Aide-moi, Doc », supplia Eddie d'une voix brisée par les sanglots.

Aussi doucement qu'il le put, Holliday plia suffisamment en arrière le petit arbre pour permettre à son ami de libérer Domingo de l'étreinte grotesque qui le liait au corps sans tête de Laframboise. Puis Eddie dégagea son frère des pointes qui l'avaient cruellement transpercé et l'étendit à même la terre.

Les blessures de Domingo saignaient abondamment, mais Eddie avait déjà ôté sa chemise pour panser les plaies béantes qu'il avait à l'abdomen, et Holliday fit de sa ceinture un garrot qu'il lui plaça au-dessus du coude. Des soins qui retarderaient un peu l'inéluctable.

« Je t'aime, petit frère, murmura Domingo, dont les lèvres s'ourlaient d'écume rose.

– Reste tranquille, repose-toi, ordonna Eddie d'un ton apaisant tandis que ses larmes mouillaient le visage de son frère.

– Dis à maman que je suis désolé pour tout, Edito. Promets-le-moi, mon petit vampire.

– Je te le promets. »

Domingo sourit, découvrant ses dents teintées de rouge, puis il se tourna vers Holliday.

« Ils veulent déclencher une guerre, souffla-t-il d'une voix haletante. Vous devez les arrêter.

– Ils comptent se servir des missiles ?

– Il n’y a pas de missiles, en fait. Seules les ogives sont restées ici. Les Chinois nous ont fabriqué trois bombes avec la matière fissile. Elles sont dans des valises. Deux ont été transportées à Orlando. Pour la troisième, je ne sais pas. »

Domingo expectora un flot de sang.

« Bon Dieu ! » chuchota Holliday.

Agrippant de sa main droite valide l’épaule de son frère, le blessé le força à se pencher et lui parla tout bas à mots précipités, son souffle s’amenuisant à chaque seconde. Enfin, sa tête retomba en arrière puis, avec un long soupir affreux, il expira. Eddie se mit à gémir doucement. Sans cesser de pleurer, il ferma les paupières du mort avec son pouce et son index avant de se relever en ramassant la machette et le couteau.

Il continua de gémir, de plus en plus fort, jusqu’au moment où, dans l’espèce de mélopée qu’il modulait, Holliday, horrifié, reconnut l’air de « Ce n’est qu’un au revoir ». Ce chant, qu’Eddie avait appris dans sa jeunesse chez les Pionniers, Holliday le lui avait entendu fredonner pour la première fois dans la jungle centrafricaine, juste avant qu’il ne soit pris d’un accès de folie meurtrière. C’était son hymne à la guerre et à la mort.

« Enterrez-le assez profond pour que les animaux ne puissent pas l’atteindre », ordonna le Cubain.

Puis il disparut dans la forêt.

« Eddie ! Reviens ! cria Holliday sans obtenir de réponse. Vous deux, inhumez les corps et ne bougez pas d’ici avant que je sois de retour », dit-il, se tournant vers Will et Carrie.

Sur ces mots, la rage au cœur, il s’évanouit à son tour dans la brume de l’aube, bien décidé à suivre son ami quel que soit le destin qui les attendait.

26

« Tout ce merdier est en train de nous échapper », dit Max Kingman avant de mordre dans son cheeseburger au foie gras et bœuf de Kobe.

Il mâcha avec application, avala, puis grignota une frite préalablement trempée dans une coupe d'argent remplie de mayonnaise. Il dégusta ensuite une gorgée de haut-médoc Château de Malleret avant de se laisser aller contre le dossier de son fauteuil en cuir pleine fleur. Quelque part derrière lui, les deux moteurs du Gulfstream G560 ronronnaient paisiblement. De l'autre côté de la table, Joseph Patchin entama du bout des dents son propre burger. Kingman le regarda en souriant.

« Si le bon Dieu avait une femme, c'est ce goût-là qu'aurait son cul », déclara-t-il.

Le directeur des Opérations de la CIA prit une nouvelle bouchée de son burger – savoureux, il fallait l'admettre – en s'efforçant d'oublier le commentaire un tantinet blasphématoire de son hôte. Puis, imitant ce dernier, il but une gorgée du vin rouge extraordinairement velouté.

« De quel "merdier" parlez-vous, au juste ? » s'enquit-il en jetant un coup d'œil par le hublot.

Ils survolaient la mer et le soleil était en train de se coucher derrière eux. Il en déduisit qu'ils se trouvaient quelque part au-dessus de l'Atlantique, Kingman ne lui ayant pas encore révélé leur destination.

« Le merdier cubain, quoi d'autre ? » répliqua le PDG de Pallas Group.

Il se fit un bouquet de six ou sept frites qu'il trempa dans la mayonnaise avant d'enfourner le tout.

« Une partie de l'opération en particulier ?

– Celle qui vous incombe.

– Comment cela ?

– L'une de mes meilleures équipes s'est fait sécher par votre ex-colonel et le négro communiste de mes couilles qui l'accompagne. Et, non contents de ça, ils ont apparemment réussi à foutre encore un peu plus le bordel en allant libérer votre salope d'analyste et le rosbif que vous aviez envoyés voir ce qui se passait. Enfin, cerise sur le gâteau, d'après certaines informations sérieuses qui nous parviennent, Housein-Sosa était un putain de cheval de Troie !

– Quel genre de cheval de Troie ?

– Une taupe, répondit Kingman après avoir avalé une nouvelle gorgée de vin. Si vous avez eu ce pauvre connard, à Dublin, c'est parce qu'ils vous ont laissé l'avoir. Ils vous l'ont livré sur un plateau.

– Difficile à croire. Ce type n'a pas fait défection chez nous et ce n'est pas un pro. Il nous a été adressé par le MI6.

– Le MI6 ! Ben voyons ! Comme si ces emmanchés-là n'avaient jamais eu de cocos planqués chez eux comme des souris dans un gruyère ! C'est que ça les connaît, eux, les taupes ! Et vous, vous accueillez le bon docteur chez vous sans vous interroger ?

– Qu'avait-il à gagner ?

– La possibilité d'aller vivre à Miami, où il met sans doute du pognon de côté depuis cinquante ans. Il transmet le message qu'on lui a donné à transmettre et, roule ma poule, vous le relâchez dans la nature. »

Les deux bouchées de burger au foie gras pesaient sur l'estomac de Patchin comme du plomb. Il était en train de se faire incendier par une espèce de malotru en surpoids qui n'avait que l'injure aux lèvres et il ne voyait absolument pas de quoi il était question.

« Je ne suis pas sûr de bien suivre, dit-il.

– Vous êtes bouché à ce point ? Vous ne pigez donc pas que ce putain de médecin est un signal ? Un signal qui signifie : "Les affaires ne vont pas tarder à reprendre." C'est une révolution de palais qu'on a là, mon petit père. Castro va se faire dessouder, son frangin se tirera en sautant dans l'avion qui l'attend en permanence réservoirs pleins à l'aéroport de Libertad et les généraux mèneront le bal. À ce qu'on sait, c'est le fils de Raúl, Alejandro, qui sera le grand manitou, du moins tant qu'il réussira à contrer la concurrence. Ça va être la plus grande braderie jamais vue depuis la chute du mur de Berlin. »

Kingman souligna ses derniers mots d'un large sourire puis s'octroya une nouvelle bouchée de cheeseburger, qu'il chassa d'une généreuse lampée de vin.

« L'arrivée du médecin est un signe avant-coureur, monsieur Patchin, reprit-il. Il est temps de placer vos mises et de les placer vite. À votre place, je jouerais le sucre à la baisse et le tabac à la hausse. Il n'y a plus qu'un obstacle entre nous et le pactole : le fameux Holliday et vos deux zouaves. »

L'homme d'affaires s'interrompit et désigna l'assiette de Patchin.

« Mangez donc votre burger, mon gars. Vous n'en trouverez pas un pareil pour moins de cinquante dollars dans les restaurants de Washington. Et il vaudrait mieux pour vous ne pas arriver là-bas l'estomac vide.

– Arriver où ?

– À Genève. Où vous attend Mme Kate Sinclair, notre grand chef à tous. Et vous allez devoir vous expliquer à fond, mon ami, parce que cette vieille garce n'est pas du tout contente de la tournure que prennent les événements. »

Holliday perçut le bourdonnement sourd avant de voir quoi que ce soit – un son égal en intensité à celui d'un essaim d'abeilles en pleine activité. Sauf que cela ne provenait pas d'une ruche. Bien qu'il se soit mis en route immédiatement après le départ d'Eddie, il lui avait fallu plus d'une heure pour le rattraper, tant la progression était laborieuse au cœur de la jungle.

Tout le temps qu'avait duré la poursuite, il s'était attendu à entendre des coups de feu, mais seuls l'avaient accompagné les cris rauques des oiseaux perchés dans les arbres et le vague grondement lointain d'un orage d'été qui se rapprochait.

La scène qu'il découvrit soudain dans la petite clairière aurait pu figurer dans *Sa Majesté des mouches*. Disposés de façon à former un triangle, les corps nus et décapités des trois hommes étaient empalés à l'envers sur de longues piques de bambou plantées dans la terre, leurs têtes fichées au sommet de ces pieux, leurs yeux privés de paupières tout grouillants de mouches.

Leurs langues et leurs parties génitales, également amputées, reposaient ensemble au pied de chaque pique. Les spires violettes et sanguinolentes de leurs intestins cascadaient de leurs ventres ouverts jusqu'au sol. Agenouillé torse nu au milieu du triangle, le visage renversé en arrière et barbouillé de sang, Eddie psalmodiait à mi-voix, bras en croix, paumes rougies tournées vers le ciel, tandis qu'un nuage de mouches tourbillonnait autour de lui et de ses macabres trophées.

Ochosi Ode mata obá akofá o unsó iré o wa mi
Ochosi omode ache.
Ochosi Ode mata obá akofá o unsó iré o wa mi
Ochosi omode ache.
Ochosi Ode mata obá akofá o unsó iré o wa mi
Ochosi omode ache.

Quand il eut répété encore une dizaine de fois cette longue formule, il se mit debout, redressa la tête en ouvrant les yeux, puis regarda tour à tour les trois cadavres. Il remarqua seulement alors Holliday, qui se tenait silencieux au bord de la clairière, et il vint vers lui.

« Je priais Ochosi, l'*orisha* de la Justice, expliqua-t-il. Ces trois hommes ont été traités selon la justice. Ils ont tué mon frère et Pete le pilote comme on tue des animaux. Il n'y a pas d'honneur à donner la mort de cette façon, donc eux-mêmes sont morts sans honneur. Les bêtes n'ont qu'à les manger et les mouches à pondre leurs œufs dans leurs charognes, c'est tout ce qu'ils méritent… »

Il se tourna vers la hideuse composition de chairs mortes.

« Ils étaient quatre, ajouta-t-il. L'un d'eux a réussi à s'échapper, mais son tour viendra, *compañero*, j'en fais le serment.

– Ces hommes ont eu une mort atroce, remarqua Holliday avec douceur.

– Cela te choque ?

– Non. Ton frère aussi a connu une mort terrible, mais, au moins, la sienne a été honorable. Il a perdu la vie en tentant de sauver celle de Pete.

– Merci de me dire ça. »

Eddie contempla encore un instant les trois dépouilles, cracha dans leur direction, puis regarda de nouveau Holliday.

« Parfois, les méthodes anciennes sont les meilleures », conclut-il.

Holliday n'avait rien à répondre à cela. Il se contenta de poser la main sur l'épaule nue de son ami.

« Il est temps d'aller retrouver les autres, *amigo*. Ce qu'a dit ton frère avant de mourir nous donne une raison supplémentaire de partir d'ici au plus vite. »

Le secret révélé par Domingo constituait la pire hantise de l'Amérique, et la simple lecture de son nom de code, le tout premier dans l'échelle des priorités, suffirait à glacer d'effroi le président le plus courageux ou le responsable

militaire le plus aguerri : PINNACLE NUCFLASH – l'annonce d'une explosion atomique, avérée ou imminente, susceptible d'entraîner un conflit nucléaire.

L'homme avançait lentement au cœur du marais des Everglades, guidant son léger kayak en fibre de verre le long des tunnels verts qui perçaient la mangrove. Deux kilomètres derrière lui, son équipier l'attendait patiemment à bord de l'hydroglisseur qui les ramènerait à toute vitesse dans le monde civilisé.

Lorsque son GPS l'informa qu'il avait atteint la bonne distance, il arrêta l'embarcation en quelques coups de pagaie. Il tira ensuite d'entre ses jambes le sac à dos de trente kilos contenant le caisson submersible RA-115-01 et le laissa tomber dans le bayou. Le coffre étant conçu pour conserver son étanchéité sous l'eau pendant des années, aucune fuite n'était à craindre. L'homme regarda le paquet disparaître dans les profondeurs, puis il sortit en marche arrière du boyau de verdure où il avait stoppé et retourna vers l'hydroglisseur.

27

« Le Premier ministre britannique Benjamin Disraeli a dit un jour il y a bien longtemps : “Le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne se l’imaginent ceux dont l’œil ne plonge pas dans les coulisses.” Il avait bien raison ! » soupira J. Hunter Kokum, le conseiller du président pour la sécurité nationale.

À soixante-trois ans, Kokum s’était vu propulsé à ce poste comme par magie à la suite du départ prématuré à la retraite de son prédécesseur, le général George Armstrong Temple, pour « raisons de santé », une épidémie qui semblait faire des ravages parmi les responsables de la Maison-Blanche. Peut-être, songea-t-il en souriant, une sorte de grippe administrative n’affectant que les gens haut placés.

Quand il avait le dos tourné, on appelait volontiers Kokum le Fantôme gris, sous les vénérables plafonds de l’aile ouest. En vérité, tout en lui était gris, ses cheveux, son costume, son visage… Même sa cravate de soie l’était, tout comme le mouchoir fin qui ornait la poche de poitrine de son veston et ses mocassins en cuir d’anguille. Gris, aussi, son portefeuille en galuchat de chez Geoffrey Beene. Son goût pour les cuirs issus de la peau de poisson lui avait valu son second surnom d’Homme-Requin, un sobriquet qu’il aimait assez pour son côté « superhéros ».

Kokum quitta son bureau, tourna à droite et monta en trottinant une volée de marches. Après être passé devant la porte close du bureau d’apparat du vice-président, rarement utilisé, puis devant celle du secrétaire du vice-président, il entra chez Harley McGraw, le chef de cabinet du président.

Contrairement à celui de Kokum, qui semblait avoir subi une tornade, le bureau de McGraw était impeccablement ordonné, à l'image de son occupant. Celui-ci, bien que du même âge que Kokum, était beaucoup plus massif que lui. Il présentait un visage large, un crâne aux trois quarts chauve et un nez volumineux digne de ses ancêtres irlandais, installés à Chicago depuis six générations.

Son grand-père et son père avaient été flics, mais, ennemi des stéréotypes, il avait choisi la profession de banquier et l'avait exercée avec talent. Millionnaire à trente ans, il était devenu à quarante le conseiller occulte du maire de la ville, puis, à soixante, celui d'un candidat à la présidence.

Ses conseils étaient sans doute avisés, car son poulain l'avait emporté et l'avait nommé ministre du Commerce pour sa peine. Après quoi, des limogeages en série ayant décimé le personnel de la Maison-Blanche à la suite des événements du Kremlin, et le président voulant comme tous ses prédécesseurs s'attirer les bonnes grâces de Chicago dans la perspective des prochaines élections, Harley McGraw avait été promu chef de cabinet.

« Qui l'eût cru ? dit Kokum en s'asseyant en face de McGraw, installé derrière son bureau. "De tous les bars de toutes les villes du monde, il a fallu qu'elle entre dans le mien", comme disait Bogart.

– Notre ami le médecin était une taupe, si j'ai bien compris.

– On dirait bien. Malheureusement, je n'arrive pas à joindre Patchin, qui doit être en train de jouer au justicier masqué quelque part. En tout cas, il semblerait que la petite Pilkington ait eu raison dès le début : ce type n'a jamais été un transfuge.

– Malin de leur part, de passer par les Anglais. Il nous arrive emballé dans un paquet cadeau sous la protection du MI6.

– N'oublions pas qu'ils ont su avant nous que nous allions débarquer à la baie des Cochons. Tous nos présidents depuis Eisenhower les ont pris pour des ploucs mal dégrossis, mais ces gars-là sont dans le coin depuis Christophe Colomb. La Havane était depuis longtemps une ville florissante quand Peter Minuit a acheté Manhattan aux Indiens pour une bouchée de pain. »

McGraw soupira et se carra dans son fauteuil.

« Je pensais que ça craquerait du côté du Pakistan, du Yémen ou même de l'Irak, mais Cuba ?

– Les Américains n'aiment pas beaucoup penser à Cuba, dit Kokum, qui ne faisait qu'y penser lui-même depuis quelque temps. Ça nous vexe, comme l'affreux jojo de la cour d'école qui s'est fait gratter son argent de poche par

un gamin plus finaud que lui. Fidel nous a fauché notre jouet de Noël préféré et refuse de nous le rendre.

– Et nous ne pouvons pas le lui reprendre de force sous peine de passer pour les affreux jojos. Ce vieux saligaud de barbu nous a bien couillonnés.

– Ça, je n'en suis pas si sûr. Songez à l'effet qu'ont eu sur notre économie la promesse de Kennedy que les États-Unis n'envahiraient jamais Cuba et l'embargo décrété après la crise des missiles. Du protectionnisme pur jus. Sous couleur d'idéalisme politique, l'embargo profite aux planteurs de canne à sucre de Floride et de Louisiane, qui sont ravis. Tout comme ceux d'Hawaii. Il favorise également l'industrie agroalimentaire californienne : transporter des fruits et légumes par mer sur les cent quarante kilomètres du détroit de Floride aurait coûté moins cher que de leur faire traverser tout le continent sur cinq mille kilomètres. Sans parler des casinos de Las Vegas, d'Atlantic City et des réserves indiennes qui prospèrent en l'absence de toute concurrence grâce à l'embargo.

– Alors, que faire ? demanda McGraw en grattant délicatement le sommet luisant de son crâne chauve. Laisser Cuba mourir de sa belle mort ?

– Ce ne sera pas une belle mort. Plutôt une révolution de palais. Sanglante ! À moins que ce ne soit une révolution tout court. Il y a dans les montagnes un groupe de rebelles qui se font appeler zapatistes, du nom d'un dissident mort d'une grève de la faim. Ils font pas mal de grabuge, apparemment. Nous pourrions bien nous retrouver d'ici peu avec une nouvelle affaire libyenne dans notre arrière-cour.

– Et pas moyen de réunir une coalition pour aller sur place calmer le jeu, j'imagine ?

– Une coalition ? Avec qui ? La moitié des touristes qui se prélassent sur les plages de Varadero sont des Canadiens ; les Mexicains sont tellement corrompus qu'on ne peut pas croire un mot de ce qu'ils racontent ; les Vénézuéliens ne peuvent pas nous piffer ; quant aux Brésiliens et aux Argentins, ils s'en foutent comme de leur première chemise. Alors qui ? La Barbade ? Les îles Vierges britanniques ? Haïti, peut-être ?

– Bref, vous êtes en train de m'expliquer que nous sommes partis pour avoir une dictature militaire là-bas pendant cinquante ans de plus ?

– Une ou plusieurs à la suite.

– À qui revient le privilège d'aller annoncer ça au président ? demanda McGraw. Nom de Dieu ! En pleine année d'élection, ça pourrait faire plus de dégâts que la marée noire de BP dans le golfe du Mexique !

– C’est vous le chef de cabinet, dit Kokum. À vous de lui apporter la bonne nouvelle.

– C’est vous le conseiller à la sécurité nationale. À vous le soin.

– On fait ça à pile ou face ? proposa Kokum.

– Non. On y va tous les deux. »

« Nom de Dieu ! » souffla Frank Turturro en regardant, atterré, la photo cauchemardesque sur son iPad.

Le cliché, pris par le minidrone Desert Hawk III qu’il avait envoyé vingt-quatre heures après sa dernière communication avec ses hommes, ne laissait aucune place à l’imagination. Les puces RFID implantées sous la peau des biceps de chacun des soldats avaient guidé l’engin jusqu’à eux en moins d’une demi-heure.

L’image, recueillie par un satellite, avait été relayée par un puissant signal au poste de commandement interarmes de Blackhawk Security Systems, dans l’Illinois, qui l’avait retransmise au lieutenant-colonel. Les trois corps décapités étaient méconnaissables. Cependant, malgré la présence des asticots, les têtes n’étaient pas dans un état de décomposition assez avancé pour interdire toute identification. Le cadavre de gauche était celui de Nick Cavan, celui du milieu appartenait au caporal Dick Rush, celui de droite à Toby Greer, un ancien d’Afghanistan avec qui Turturro avait travaillé là-bas. Aucun signe d’Anthony Veccione, le « Thérapeute ».

« Captez-vous le signal RFID du sergent-chef Veccione ? s’enquit-il.

– Affirmatif, mon colonel, cinq sur cinq, répondit le jeune officier des transmissions, au garde-à-vous dans la tente camouflée qui abritait le poste de commandement.

– Bien, trouvez-moi une accroche GPS sur lui le plus vite possible. S’il se dirige vers nous, je veux qu’une escorte se porte à sa rencontre, avec un médecin.

– Compris, mon colonel. Autre chose ? »

Turturro réfléchit un instant.

« Oui. Envoyez-moi Ed Broadbent. »

Broadbent était le meilleur de tous les pilotes de Tucano. Si quelqu’un était capable de trouver le fils de pute qui avait profané de cette façon les corps des trois hommes, c’était bien lui.

Assis en amazone sur le dos creux de son âne gris fatigué, un chapeau de paille dépenaillé sur la tête, le vieux paysan en chemise et pantalon de coton blanc rapiécé donnait de temps en temps un petit coup de sa badine de saule sur le cou de l'animal quand celui-ci marquait le pas sous le poids de la bottelée de cannes à sucre qu'il transportait.

Le baudet, mal nommé Mignon, s'immobilisa brusquement en voyant les quatre personnes surgir de la jungle sur le chemin poussiéreux. Trois hommes et une femme, tous lourdement armés avec des mitraillettes d'allure très moderne. Le Noir portait en outre une antique machette maculée de rouille et de sang glissée dans sa ceinture, et le pirate blanc au visage ravagé un coutelas dans un étui.

Le vieil homme, qui se nommait Federico Fernández Cavada, regarda le groupe d'un œil effaré et se demanda l'espace d'un instant si le bon Dieu n'avait pas décidé de le rappeler à lui ce jour-là. Mais quelle importance, après tout ? songea-t-il, fataliste. Pendant ses années sur terre, dont il avait perdu le compte, il avait vu sa femme mourir et ses enfants se détacher de lui ; entendu parler d'une révolution censée transformer le monde, mais qui n'avait rien changé du tout ; appris que des hommes avaient mis le pied sur la Lune et, plus surprenant encore, qu'il y avait à présent des Cubains dans les grandes équipes de base-ball américaines. Et tout ça pour quoi ? Si Dieu voulait qu'il périsse maintenant, qu'il en soit ainsi, du moment que quelqu'un s'occupait de nourrir Mignon.

« *Buenos días, señores y señora*, dit-il poliment.

– Bonjour à vous aussi, mon ami », répondit le Noir en souriant.

Federico fut un peu intrigué que l'inconnu ne l'appelle pas « camarade », comme le faisaient les fonctionnaires à Hatillo ou à Morón, mais, d'un autre côté, cela faisait bien longtemps qu'il n'était pas allé en ville. Peut-être les choses avaient-elles évolué. Tout aussi déconcertant était le fait que l'homme s'exprimait avec l'accent de La Havane.

« Vous êtes bien loin de chez vous, mon ami », remarqua Federico.

Mignon se tortilla, lâcha un vent, puis s'ébroua.

« C'est vrai, répondit le Noir, mais j'aimerais bien savoir à quelle distance exactement.

– Comment pourrais-je vous le dire ?

– Si vous m'indiquiez où nous nous trouvons, ça répondrait à ma question.

– Vous êtes donc perdus ? demanda Federico, incrédule, en se demandant ce que des personnages de ce genre pouvaient bien fabriquer là, égarés en pleine

jungle.

– Effectivement, nous sommes perdus, confirma le Noir. Et nous avons faim.

– Il ne manque pas de nourriture dans la forêt pour des gens armés comme vous l'êtes.

– Nous tenons à nous déplacer discrètement, grand-père. »

Federico hocha la tête. Ces quatre-là étaient donc poursuivis par d'autres oiseaux de leur espèce. Il aurait été fou de se laisser prendre entre deux feux, mais le Noir était bien aimable, et manifestement très instruit.

« Qui en a après vous ? demanda-t-il.

– Des méchants, grand-père. »

L'éternel problème ! Les méchants ne se trouvaient jamais méchants. Tout le monde se croyait bon.

« Et qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas les méchants vous-mêmes, et les autres les bons ?

– Votre question est celle d'un sage, grand-père, mais la réponse est simple.

– Et quelle est-elle, cette réponse ?

– Si nous étions les méchants, vous ne seriez déjà plus de ce monde et nous serions en train de faire rôtir la chair filandreuse de votre vieux *burro* pour notre repas. »

Le grand Noir sourit.

« C'est une bonne réponse, admit Federico en lui rendant son sourire. Venez chez moi. Nous parlerons et je vous donnerai à manger. »

Il toucha avec sa baguette l'encolure de Mignon, qui se remit lentement en marche. Eddie et les autres suivirent.

« Ils parlaient un drôle d'espagnol, tous les deux, non ? chuchota Carrie.

– Ce n'était pas de l'espagnol, mais du créole cubain, répondit Black. C'est la deuxième langue, ici, et elle remonte à loin.

– Vous avez compris ce que disait Eddie ?

– Non, mais il a manifestement trouvé les mots qu'il fallait. »

28

La ferme de Federico était située dans les collines, tout au bout du chemin. Elle consistait en un petit groupe de bâtiments de plain-pied crépis à la chaux qui paraissaient en chantier depuis un siècle, d'une grange en bois au toit affaissé et d'un enclos à cochons dont les murs en parpaings n'avaient visiblement jamais été terminés. La couverture de la maison d'habitation était faite de plaques de tôle mal fixées, celle de la grange d'un entrelacs de feuilles de bananier et de cannes à sucre.

Plusieurs champs minuscules escaladaient la pente à laquelle était adossée la ferme. Holliday vit du tabac, des tomates, des pommes de terre, des plantes à feuilles vertes qui ressemblaient à des épinards et même un carré hérissé d'ananas.

Deux avocatiers chargés de fruits mûrs ombrageaient l'entrée de la maison. Sous l'un d'eux était garé un vieux pick-up Dodge modèle 1941 vraisemblablement noir à l'origine, mais entièrement badigeonné d'une couche de peinture d'extérieur gris sale.

Le camion était en bon état, à l'exception de ses pneus d'un lisse inquiétant, et, moyennant quelques travaux, Federico aurait sans doute pu en tirer davantage d'argent que de l'ensemble de son exploitation. Une douzaine de poulets erraient çà et là, picorant la terre nue de la cour. Sur la droite se trouvait un barbecue maçonné au gril encroûté de graisse. De la chaleur s'en dégageait, indiquant qu'il était allumé depuis quelque temps.

Federico se laissa glisser à terre, attacha son âne à la branche basse d'un des avocatiers, puis convia ses quatre invités à le suivre dans la pièce principale de la maison, dont il ouvrit les volets des deux fenêtres pour donner de la lumière.

La salle était chichement meublée d'une table bricolée entourée de quatre chaises et d'un petit lit dans un coin.

S'adressant à Eddie, qui traduisit, Federico les pria de sortir la table et les chaises afin qu'ils puissent manger à l'ombre des avocatiers, puis, pendant qu'ils s'exécutaient de bonne grâce, le vieil homme disparut dans un local attenant.

« Vous pensez qu'on peut lui faire confiance ? demanda Carrie.

– Il nous offre l'hospitalité, répondit Eddie. Pour moi, c'est une preuve suffisante de bonne foi. »

Peu de temps après qu'ils eurent disposé le mobilier sous les arbres, Federico reparut. Il portait un porcelet vidé qu'il allongea sur le gril avant de disparaître de nouveau pour revenir au bout d'un moment, chargé cette fois d'une besace en toile de jute et de cinq gobelets en plastique en équilibre sur sa paume et ses doigts écartés. Les gobelets étaient d'anciens cadeaux publicitaires McDonald's à l'effigie de Batman dont les images étaient presque entièrement effacées.

Après avoir ouvert le sac, il en sortit avec cérémonie cinq bouteilles fraîches de bière Mayabe à l'étiquette bleue et en plaça une, ainsi qu'un gobelet, devant chacun de ses hôtes. Il alla chercher une caisse en bois, la dressa sur chant pour s'y asseoir, puis fit circuler un vieux décapsuleur rouillé autour de la table.

« *Bweson zanmis !* lança-t-il enfin en levant sa bouteille.

– Ça veut dire "buvez, mes amis", indiqua Eddie, qui brandit à son tour sa bouteille en direction de Federico avant de s'exclamer : *Onè respè !* »

Les autres portèrent le même toast sans comprendre ce qu'ils disaient et le vieil homme sourit. Une délicieuse odeur de porc grillé commençait à se répandre dans l'air.

Les éclaireurs envoyés par Turturro revinrent en début de soirée avec Veccione, épuisé et éprouvé par la chaleur, mais indemne. Broadbent, qui avait exploré la région aux commandes de son Tucano jusqu'à ce que la lumière devienne insuffisante, n'avait pu repérer qu'un campement abandonné et une trace assez visible qui s'en éloignait en direction du nord.

« Ils vont sûrement vers la côte atlantique, dit Veccione, l'air rembruni, en réprimant une petite grimace de douleur. Je donnerais cher pour mettre la main sur l'enfoiré qui a fait ça à Nick et aux deux autres.

– Comment se fait-il que tu en aies réchappé ?

– J’étais parti chercher du bois pour faire un feu. J’ai entendu du boucan, alors je me suis jeté à plat ventre et je me suis approché le plus possible. Mais c’était trop tard. Un contre trois, et il les a tous eus. Je n’ai rien pu faire.

– Tu avais un pistolet.

– Il était dans son étui. Si je l’avais sorti, il m’aurait repéré au bruit.

– Et tu es juste resté là à le regarder massacrer mes hommes ?

– Ils étaient déjà morts, putain ! Avec les boyaux à l’air et la tête sur une pique ! Ça n’aurait pas servi à grand-chose que je me fasse tuer aussi.

– Donc, tu t’es tiré en rampant ?

– Je n’ai pas bougé une oreille avant que les deux types aient plié bagage.

– Comment ça, les deux types ?

– Le gars avec un bandeau sur l’œil s’est pointé environ une demi-heure plus tard. Le Black est reparti avec lui. C’est là que j’ai dégagé.

– Qu’est-ce qui te fait penser qu’ils cherchent à gagner la côte ?

– Où est-ce qu’ils iraient, autrement ? Ils savent qu’on les piste. Je te rappelle qu’ils sont arrivés ici dans un avion d’épandage, ce qui signifie qu’ils ne sont pas outillés pour franchir des barrages routiers. Alors ils ne vont sûrement pas retourner à La Havane.

– Le borgne et le Noir ont remonté l’Agabama en bateau à l’aller, qu’est-ce qui les empêcherait de suivre le même chemin au retour ?

– S’ils font ça, ils doivent bien se douter qu’ils vont tomber sur nous. Sans compter que la côte sud est bien à cent kilomètres par la rivière. Et avec le souk qu’on a semé dans le secteur, tu peux être sûr que toutes les patrouilles cubaines vont être sur les dents. »

Veccione grimaça de nouveau et chercha une position moins inconfortable sur son lit de camp.

« Non, c’est vers la côte nord qu’ils marchent, reprit-il en secouant la tête. Et à l’heure qu’il est, ils ne doivent pas être à plus de quarante ou cinquante bornes de l’Atlantique.

– Où, sur l’Atlantique ?

– Caibarién, répondit Broadbent, le pilote, qui ne s’était pas encore exprimé. J’ai étudié les cartes en revenant. C’est le seul endroit où ils pourraient trouver un bateau. »

Turturro consulta sa montre. Plus que quarante-huit heures avant le véritable début de Point Zéro, le nom de code de l’opération. Il fallait absolument rattraper Holliday et les autres avant.

« D’accord, acquiesça-t-il. Va pour Caibarién. »

Ils se régalèrent de porcelet rôti et de bière dans le soleil couchant, puis Federico rassembla un nombre suffisant de couvertures et les conduisit à un séchoir à tabac, où ils s'installèrent pour la nuit. Le lendemain à la fraîche, ils aideraient le vieil homme à récolter assez de fruits et légumes à vendre sur le marché de Caibarién, où ils se rendraient avec lui à bord du pick-up.

Jadis appelé *La Villa Blanca*, la Ville blanche, Caibarién était connu pour son port, ses hôtels, ses fêtes et ses carnavals, ainsi que pour ses plages de sable blanc qui s'étiraient en arc de cercle au fond de la baie de Buena Vista. Aujourd'hui, la ville était dans un état de délabrement avancé, ses deux sucreries fermées depuis longtemps, et ses superbes établissements Belle Époque tombaient en ruine. Quant aux installations portuaires, elles pourrissaient sur place, coulées ou détruites par des décennies d'ouragans successifs.

Il subsistait toutefois à l'extrémité est de l'agglomération une flotte réduite de langoustiers, de crevettiers et de bateaux de pêcheurs d'éponges. C'était là, avait indiqué Federico, qu'ils auraient peut-être une chance de trouver une embarcation à louer.

Le maraîcher les réveilla avant l'aube. Dehors, le brouillard spectral du petit matin rampait au ras du sol et s'effilochait en s'accrochant aux arbres des collines environnantes. Federico leur servit un petit déjeuner composé d'œufs frits et des restes croquants du délicieux porcelet de la veille, arrosés d'un café noir bien corsé. Puis ils montèrent dans les champs pour se mettre au travail sous la houlette du vieil homme, remplissant un couffin après l'autre de légumes tout frais et d'ananas mûrs.

Le brouillard s'était dissipé et le soleil chauffait déjà quand ils terminèrent. Ils chargèrent le camion, cachèrent leurs armes entre les paniers, puis attendirent Federico, qui était rentré se changer.

« Eh bien, on peut dire que ça donne chaud ! commenta Will Black, assis sur le hayon arrière abaissé. Décidément, je serai toujours un rat des villes. Je n'ai jamais été emballé par tout ce folklore ridicule autour de la rusticité. »

Eddie s'esclaffa.

« Nous, ici, on passait nos étés à faire ça, dit-il en s'étirant et en bâillant. Travail "volontaire", ça s'appelait. Deux mois à ramasser des tomates pour les voir pourrir dans les camions à l'arrêt faute d'essence à mettre dans les réservoirs.

– Moi, ce qui me fait drôle, c'est le silence, confia Carrie. Quelques oiseaux, le vent dans les arbres… Rien d'autre. J'ai l'impression de ne pas avoir entendu une voiture depuis des semaines. Ça me met mal à l'aise.

– Et John Wayne d'ajouter : "Pour sûr, m'dame, c'est un peu trop calme, par ici" », railla Black.

Federico reparut sur le seuil de la maison, métamorphosé. Il avait soigneusement rasé sa barbe de plusieurs jours et revêtu une chemise et un pantalon blancs tout propres. Il arborait en outre un chapeau de paille jaune immaculé et, autour de la taille, une écharpe d'un bleu éclatant dans laquelle était glissé un vieux revolver. Il prit la pause dans l'encadrement de la porte, souriant de toutes ses dents tachées de nicotine.

« *¡ Magnífico !* s'écria Eddie en applaudissant.

– Quel bel homme ! ajouta Will Black.

– Les demoiselles vont se pâmer en vous voyant, grand-père », dit Eddie en créole.

Tout âgé qu'il fût, Federico rougit comme une pivoine.

« Pourquoi porte-t-il une arme ? » demanda Carrie.

Eddie posa la question au vieil homme, qui sourit de plus belle en tirant le pistolet de sous son écharpe.

« Il dit qu'il y a des pirates partout, sur les routes comme sur les mers.

– Il voudrait bien me montrer son revolver ? »

Eddie traduisit et Federico lui renvoya une question bougonne qu'Eddie transmit à la jeune femme.

« Il aimerait savoir pourquoi une jolie demoiselle comme vous désire voir le pistolet que lui a donné son père.

– Parce que je m'intéresse à ce genre d'arme, répondit-elle. Je pratique le tir sportif.

– C'est vrai ? demanda Eddie sans cacher sa surprise.

– Bien sûr que c'est vrai, répliqua l'analyste d'un ton un peu pincé où pointait une certaine fierté. Je suis arrivée première au championnat d'Europe féminin de tir rapide à Belgrade, il y a deux ans, et deuxième aux Pan American Games de Guadalajara l'année dernière. Je fais aussi partie de l'équipe olympique des États-Unis.

– Mon Dieu ! s'exclama Black.

– Non, mais qu'est-ce que vous croyez ? Que je suis tout sucre et tout miel ? »

Eddie transmit la réponse de Carrie au vieux fermier, qui s'approcha d'elle et lui tendit galamment l'arme. Elle s'en saisit avec respect avant de la tourner dans ses mains.

« Un Colt 45 New Service double action, murmura-t-elle. Il semble en parfait état. Il doit avoir au moins cent ans. »

Federico s'adressa à Eddie en se rengorgeant.

« Il dit que son père a combattu avec Teddy Roosevelt à la bataille de San Juan, près de Santiago de Cuba, pendant la guerre hispano-américaine, quand les Américains et les Cubains étaient amis, et non ennemis.

– Il fonctionne encore ? » demanda Carrie en désignant le revolver.

Nouvel échange en créole.

« Naturellement qu'il fonctionne. Il vous propose de l'essayer si vous le souhaitez.

– Dites-lui que je suis honorée. »

Venu de nulle part, le rugissement du turbopropulseur Pratt & Whitney emplit soudain l'air quand le Super Tucano surgit au-dessus de la colline dominant la ferme de Federico.

Ed Broadbent, qui avait décollé tôt de la piste perdue dans les montagnes dans l'espoir de cueillir les fugitifs avant qu'ils ne lèvent le camp, fut surpris de découvrir ses cibles à découvert et désarmées. Comprenant instinctivement qu'il volait trop haut et trop vite pour faire mouche, il lança aussitôt l'avion dans une courbe en montée afin de le ralentir tout en dégageant d'un coup de pouce la commande de tir des Herstal 12,7 jumelées située sur le manche à balai.

Il vira à cent quatre-vingts degrés au bout de son ascension pour foncer vers le groupe, le nez de son appareil piquant vers le sol. Ils étaient cinq autour d'un vieux pick-up américain, leurs visages flous tournés vers le ciel. L'affichage tête haute lui indiquait qu'il les tenait en plein dans sa ligne de mire. Son pouce hésita une fraction de seconde au-dessus du bouton. Ce fut sa perte.

Avant qu'il puisse déclencher le tir ravageur des mitrailleuses logées dans ses ailes, l'hélice d'aluminium à cinq pales du Tucano sembla se tordre, puis s'estomper, avant de se désintégrer sous ses yeux. Sa main gauche se tendait vers la manette du siège éjectable Martin-Baker quand la quatrième balle de gros calibre tirée par Carrie Pilkington vingt mètres sous lui frappa le réservoir auxiliaire situé sous le cockpit, transformant instantanément l'avion à huit millions de dollars en une boule de feu. La charge explosive du siège

éjectable détona, propulsant comme une fusée éclairante la silhouette embrasée d'Ed Broadbent à travers la verrière et dans l'air frais du matin.

Les yeux écarquillés, Federico jura entre ses dents en regardant les débris tordus et enflammés du chasseur passer avec un sifflement aigu au-dessus de sa petite maison pour s'abattre dans son champ de tabac.

Carrie bascula le barillet du gros revolver, expulsa les douilles vides, puis adressa un grand sourire au vieux Cubain.

« Vous aviez raison, dit-elle. Il fonctionne encore. »

29

La flottille de pêche de Caibarién mouillait dans une petite baie, à la sortie est de la ville dont le dynamisme n'était qu'un lointain souvenir. Il y avait là une jetée en béton à partir de laquelle plusieurs pontons de bois branlants s'avançaient dans l'eau claire et peu profonde, mais la plupart des pêcheurs transportaient apparemment leurs prises à terre dans des doris qu'ils tiraient au sec sur les galets de la grève avant de les décharger.

Federico gara son camion au bord de la route poudreuse et partit en compagnie d'Eddie après avoir dit aux trois autres d'attendre son retour. Assis à l'arrière du pick-up avec Will Black et Carrie, Holliday suivit un instant des yeux les deux hommes qui s'éloignaient puis tourna ses regards vers la baie. La plupart des bateaux qu'il voyait, au nombre d'une douzaine, mesuraient dans les quinze mètres et se ressemblaient tous : vieux, ventrus, couleurs fanées, un mât unique, une cabine trapue à toit plat située en retrait près de la poupe. Aucun n'était équipé d'un radar. Seuls deux possédaient une antenne radio rudimentaire fixée au mât. Des filets bruns séchaient au soleil, à cheval sur les plats-bords. L'air était imprégné d'un parfum puissant où se mêlaient à la fraîcheur iodée de la mer l'odeur des légumes entassés sur le plateau du Dodge et les effluves âcres du gasoil. Surgi du ciel bleu éclatant, un oiseau blanc se posa sur la proue d'un des bateaux.

« À propos, dit Holliday en se tournant vers Carrie, j'ai oublié de vous féliciter pour votre numéro de ce matin. Digne d'Annie du far west. Arriver à descendre un avion de chasse avec un six-coups vieux de cent ans, il fallait quand même le faire !

– Oh, j'vous en prie, shérif, c'était rien du tout, répondit la jeune femme avec l'accent traînant d'une héroïne de l'Ouest. Non, sans rire, ce n'était pas un exploit. Ce n'est pas pour rien que les analystes militaires surnomment le Tucano "cercueil volant", comme le Texan II et le 67 Dragonfly. Son blindage est trop fin. La première balle aurait sans doute suffi pour l'abattre. Provoquez ne serait-ce qu'un petit raté dans la rotation d'une hélice à cinq pales, et elle vous mettra en charpie toute la cellule de l'appareil. Ces avions-là sont bons pour les nostalgiques qui auraient rêvé de piloter un Spitfire pendant la bataille d'Angleterre.

– N'empêche que c'était impressionnant.

– Tout à fait d'accord, approuva Will Black.

– C'est curieux, j'ai cru entendre "impressionnant pour une fille". Je me trompe ?

– Loin de moi cette idée ! répondit Holliday. Peu importe le genre de celui ou celle qui vous sauve les fesses. J'ai dit "impressionnant" parce que je le pense. Nous aurions tous été transformés en pâtée pour chiens si vous n'aviez pas été là.

– Remerciez plutôt le revolver. Le Tucano nous arrivait dessus à deux cents kilomètres heure et la vitesse à la bouche du Colt double action est de deux cents mètres à la seconde. Quand ce bon gros 11,43 a touché l'hélice, il a produit le même effet que la bernache du Canada qui a percuté le réacteur d'un A320 et l'a forcé à amerrir d'urgence dans l'Hudson en janvier 2009.

– Sauf que le pilote de ce matin était moins bon que celui de l'Airbus. Ou moins chanceux.

– C'est sans doute vrai, admit gravement Carrie, le regard lointain. Il a eu une mort affreuse. Je n'avais jamais tué personne. Jusqu'à aujourd'hui, mes cibles étaient des carrés de carton ou des gongs. Là, ce n'était pas du sport.

– Ce n'était pas du sport, non. Et le souvenir de ce qui s'est passé vous hantera jusqu'à la fin de vos jours. Mais ça ne change rien au fait que vous avez sauvé la vie à cinq personnes, et peut-être à beaucoup plus si nous réussissons à nous sortir de ce guêpier. »

Eddie et Federico reparurent au sommet du sentier qui menait à la plage en compagnie d'un troisième homme.

« Alors ? demanda Holliday quand ils furent assez près du pick-up.

– Il est d'accord, répondit Eddie. Il s'appelle Geraldo López-Nussa. Il travaille avec son fils, Ricardo. Il n'a plus que lui, comme famille. Si tu lui

promets d'intercéder en sa faveur auprès des services de l'immigration américains, il t'en sera reconnaissant.

– Je suis à peu près certain d'obtenir la citoyenneté américaine pour le père et le fils s'ils arrivent à nous faire sortir des eaux territoriales cubaines.

– Ricardo nous attend sur la plage. Le bateau est le *Corazón de León*, le "Cœur de lion". C'est celui qui a une bande rouge peinte sur la coque. »

Holliday parcourut rapidement du regard la flottille. C'était sur la proue du bateau à la bande rouge que s'était posée la mouette. Un présage ?

« Il est là-bas, je le vois.

– Il est déjà un peu tard pour qu'un langoustier prenne la mer. Et avec quatre inconnus à bord, ça paraîtra encore plus bizarre, surtout si trois d'entre eux sont visiblement des *yumas*. Les gens jaseront et ne tarderont pas à prévenir la police. Donc il n'y a pas un instant à perdre si nous voulons filer d'ici sans bobo. D'autant que Geraldo a aperçu un patrouilleur Zhuk dans le secteur.

– Alors secouons-nous les puces », dit Black.

Il chargea sur son épaule le sac en toile de jute contenant les armes et, après avoir pris congé de Federico, ils descendirent avec Geraldo sur la plage, où son fils se tenait prêt, debout près d'un doris déjà à moitié dans l'eau. Quand ils eurent embarqué, Ricardo mit d'une poussée la chaloupe à flot avant de sauter dedans et de s'asseoir au gouvernail tandis que son père prenait les rames.

« De combien de patrouilleurs dispose la marine cubaine ? » demanda Holliday.

Eddie relaya la question à Geraldo, qui répondit sans cesser de tirer sur les avirons.

« Il dit qu'il y en avait un dans chaque port, dans le temps, mais qu'il n'en reste plus qu'une douzaine. Ils surveillent surtout le détroit de Floride pour intercepter les gens qui essayent de gagner Miami.

– Et pour l'autre truc, tu lui as demandé ?

– Oui. Il en a un peu. Pas beaucoup. Rouge.

– On fera avec. »

Il ne leur fallut que quelques minutes pour atteindre la bouée à laquelle était amarré le *Corazón de León*. Ils grimpèrent à bord pendant que Ricardo attachait le doris. Le pont était encombré de cages étranges d'un mètre de côté faites de branches de palétuvier et ouvertes à une extrémité.

« Ce sont des “maisons” pour les langoustes, expliqua Geraldo par le truchement d’Eddie. On les force à entrer là-dedans après les avoir fait sortir de leur trou en les chatouillant avec de longues tiges de bambou. »

Le pêcheur les conduisit à la cabine, qui se révéla plus grande qu’elle n’avait semblé vue du rivage. Elle comportait en fait, à l’arrière de la timonerie, une petite pièce avec quelques couchettes, une table, des chaises et un coin cuisine rudimentaire équipé d’un réchaud à gaz propane, de casseroles et de quelques poêles. Le réduit était éclairé par deux hublots, l’un à bâbord, l’autre à tribord. Tous deux étaient grands ouverts, créant un agréable courant d’air frais à l’intérieur. Geraldo prononça quelques mots en espagnol sur un rythme de mitrailleuse et Eddie hocha la tête.

« Il veut que nous restions enfermés ici jusqu’à ce qu’on soit en haute mer, au-delà des îlots.

– Pas de problème », assura Holliday.

Pendant qu’ils s’installaient dans la petite cambuse, ils entendirent le toussotement rauque d’un moteur Diesel qui démarrait, puis le *Corazón de León* appareilla, cap sur le large et, peut-être enfin, la liberté.

Le cardinal Bruno Musaro, ambassadeur du Saint-Siège à Cuba, était assis devant son déjeuner dans la salle à manger de la nonciature, à Miramar, le quartier résidentiel de La Havane. Il était installé au haut bout de la table du XVII^e^ siècle à pieds en lyre, face aux portes-fenêtres ouvertes qui donnaient sur l’orangeraie superbement entretenue. Celle-ci était exclusivement plantée d’authentiques valencias – le *Citrus sinensis* méditerranéen –, et non de ces hybrides américains auxquels on associait généralement cette appellation. Mesurant entre six et dix mètres de hauteur, chaque arbre était taillé en sorte que sa ramure s’étale en foisonnant. Bien que la saison ne fût qu’à son début, les fruits étaient déjà visibles parmi les branches.

Comme à son habitude, le nonce déjeunait seul. Il avait commencé son repas par une demi-douzaine d’huîtres suivie de beignets de conque accompagnés d’une délicieuse salade d’avocats, et il dégustait à présent un très honorable médianoche, ou sandwich de minuit, composé de rôti de porc, de jambon, de gruyère, de moutarde et de malossols entre deux tranches de pain brioché, l’ensemble passé dans son bien-aimé gril George Foreman. Son sandwich terminé, on lui servirait pour son dessert un flan à la goyave et au fromage blanc, et il finirait avec un café. Il préférait manger légèrement à midi, car il était souvent invité à de somptueux dîners par des membres de la bonne société

havanaise, constituée pour l'essentiel des représentants de la hiérarchie militaire les plus attachés au catholicisme. Ce soir, par exemple, il était convié à un banquet en l'honneur de saint Lazare, dont la fête avait lieu le lendemain, par le général de brigade Rosales del Toro, héros de la révolution, vice-président du Conseil des ministres et patron de fait de toute l'industrie sucrière du pays. Si Fidel venait à mourir et Raúl à abdiquer, ce qui était le scénario le plus vraisemblable, del Toro ferait partie des successeurs les plus probables. Il aurait toutefois été surpris d'apprendre à quel point le moment était proche.

L'un des prêtres affectés à son service lui apporta son flan puis se retira. Quelques instants plus tard, un autre apparut. Musaro, qui ne l'avait jamais vu, fronça les sourcils. Bizarrement, l'homme boitait et s'appuyait sur une lourde canne à l'ancienne mode, sans doute taillée dans une racine noueuse et polie à en devenir lisse comme du verre.

« Pardonnez-moi d'interrompre votre repas, Votre Éminence, mais je suis porteur d'un message important en provenance du Vatican », dit-il.

Le visage rechigné du nonce s'éclaira d'un large sourire. On lui apportait enfin la nouvelle qu'il attendait avec tant d'impatience ! Il avait eu connaissance du dossier médical de ce salaud de Spada et l'événement qu'allait selon toute vraisemblance lui annoncer l'émissaire du Saint-Siège tombait à point nommé.

« Oui ? »

Le père Ronan Sheehan leva son *knobkerrie*, dont l'extrémité supérieure déjà pesante était lestée de trois cents grammes de plomb supplémentaires, et l'abattit à la volée sur la tempe droite de Musaro, lui fracassant instantanément l'os frontal et le sphénoïde. Il empoigna aussitôt par le col le cardinal presque mort, le souleva jusqu'à le mettre debout, puis lui faucha les chevilles d'un léger coup de pied tout en le lâchant. Musaro tomba lourdement. Le côté droit de son crâne heurta l'angle de la table et il s'effondra sur le tapis persan. Le second choc avait ouvert une large plaie, si bien que le sang qui dégouttait du plateau de la table se mêla sur le chiraz à la bouillie rosâtre de cervelle qui coulait de la blessure. Sheehan s'attarda juste le temps de humer le parfum des oranges qui mûrissaient dans le verger avant de tourner les talons et de gagner la sortie. Une demi-heure plus tard, à la barre du bateau de feu Des Smith, il quittait la marina Hemingway pour mettre le cap sur Key West.

30

Une fois sorti de la baie, le *Corazón de León* se dirigea lentement vers l'ouest dans le *teuf-teuf* de son diesel, faisant route sur le chenal peu profond entre Cayo Fragoso et le minuscule îlot de Cayo Boca Chica, côté bâbord, et Cayo Frances, sur tribord. Au-delà commençait la haute mer. Geraldo et son fils Ricardo stoppèrent un petit moment les machines près de l'épave du *San Pascual*, un ancien pétrolier en béton converti en transporteur de mélasse qui s'était échoué sur les récifs en 1939.

La mélasse cristallisée empuantissait encore l'air, mais la coque du navire était un repaire idéal pour les langoustes, dont les deux pêcheurs capturèrent plusieurs dizaines de spécimens énormes en moins de vingt minutes. Cette courte halte fut aussi l'occasion de s'assurer que personne n'avait prêté attention à leur départ.

Eddie sortit s'entretenir brièvement sur le pont avec les deux hommes puis rentra dans la cambuse et résuma leur conversation.

« Ils disent qu'il y a deux destinations possibles à partir d'ici : soit Key West, soit Billy Island, dans les Bahamas. Pour aller à Key West, il faut longer la côte cubaine sur plus de cent kilomètres ; Billy Island est à deux cent quatre-vingts kilomètres, mais pratiquement plein nord. Leur préférence va à Billy Island, mais ils veulent avoir votre avis.

– Combien nous faut-il de temps pour atteindre la limite des douze milles marins ?

– À partir de l'épave, disons trois quarts d'heure.

– Aucun signe du patrouilleur ?

– Aucun. L'océan est à nous.

– Je suis d'accord avec Geraldo et Ricardo. Mettons le cap sur Billy Island.
– *Bueno*, acquiesça Eddie avant de ressortir.
– Bon, au boulot, maintenant », dit Holliday.

Paul Smith, interprète et analyste en chef responsable du département Amérique centrale à l'Agence nationale de renseignement géospatial, était assis dans son petit bureau du complexe flambant neuf de Fort Belvoir. On était samedi, le jour où il jouait au golf, mais il était coincé là sur ordre de cette saleté de Leticia Long qui lui avait demandé de modifier la mission du nouveau satellite *GeoEye 2* et de faire survoler Cuba en continu par quatre drones RQ-170 lancés de la base de Creech selon des trajectoires croisées. Les RQ-170 étaient programmés pour plafonner à une altitude moyenne, mais, bien que les Iraniens en aient abattu un récemment, les défenses électroniques cubaines n'étaient pas jugées suffisamment performantes pour poser des problèmes. Six ordinateurs fonctionnaient simultanément sur le plan de travail de Paul Smith, et un énorme écran de quatre-vingts pouces fixé au mur lui donnait en grand format et en haute définition l'image transmise par *GeoEye 2*.

Et ce n'était pas tout. Non contente de lui assigner ces deux tâches ingrates, la patronne l'avait également chargé d'assurer lui-même le contrôle du dispositif en continu et de faire en sorte que les écrans ne restent jamais sans surveillance. Il lui était par conséquent interdit de quitter le gigantesque bâtiment sous quelque prétexte que ce soit, ce qui signifiait qu'il allait devoir s'accommoder d'un repas infâme à la cafétéria de l'Atrium, avant de dormir dans une des « suites » mises à la disposition du personnel dans ce genre de situation, des cagibis presque aussi confortables que des chambres de motel bas de gamme. Même les internes de garde dans les hôpitaux étaient mieux lotis. Smith bâilla, puis recommença à guetter les images sur les écrans, son œil sautant de l'une à l'autre. Son mal de tête s'accentuait de minute en minute. La journée s'annonçait longue. Et la nuit encore plus.

Installé à une petite table en terrasse devant l'Osteria dell'Angelo, sur la Via G. Bettolo, à quelques rues du Vatican, le père Thomas Brennan se régalait d'une assiette de ciambelline, des beignets en forme d'anneau parfumés à l'anis, accompagnée d'un verre de liquoreux *vin santo* en conclusion d'un bon déjeuner. Sa dernière friandise avalée, il alluma une cigarette et s'absorba dans la contemplation de la circulation qui embouteillait la chaussée étroite.

Somme toute, le prêtre irlandais avait tout lieu de se réjouir. Après avoir fait parvenir aux personnes concernées le dossier médical photocopié de Spada, il n'avait plus qu'à attendre les résultats qui ne manqueraient certainement pas de suivre.

Il restait tout au plus à Spada un an à vivre. En fait, guère plus de six mois, ce qui laissait largement le temps à Musaro de se préparer à prendre la relève. Brennan eut un petit rire : le prochain pape était sur les rails, pour parler de façon triviale. Avec un homme aussi combatif que Musaro à la tête de la diplomatie pontificale, Sodalitium Pianum et les organes de renseignement du Vatican dans leur ensemble pourraient enfin donner leur pleine mesure.

Le prestige et l'influence politique du Saint-Siège avaient gravement souffert des affaires de mœurs à répétition, du scandale de la « banque du Vatican » et du mystère qui entourait encore la mort de Jean-Paul Ier, fruit d'une opération que Brennan avait désapprouvée dès le début. Mais, Spada disparu et le Saint-Père songeant sérieusement à démissionner, les choses allaient sans doute évoluer. Dans l'année à venir, le pouvoir changerait de mains au Vatican et Brennan s'assurait une situation du côté des vainqueurs.

Il termina sa cigarette, en alluma une nouvelle, puis, saluant d'un geste Angelo, le rugbyman à la retraite qui tenait le restaurant, il partit à pied vers son deux-pièces de la Viale Giuseppe Mazzini. Il s'arrêta pour un dernier *espresso* au Caffé della Rosa, d'où il passa un coup de téléphone sur son mobile avant de poursuivre son chemin. Vingt minutes plus tard, un peu essoufflé d'avoir gravi l'escalier, il poussa la porte de son appartement au troisième étage.

Après s'être déshabillé rapidement, il prit une douche et mit la vieille robe de chambre en soie et les chaussons qu'il portait toujours chez lui. Il était là depuis un quart d'heure quand le timbre de l'interphone retentit. Il appuya sur le bouton sans même se donner la peine de demander qui sonnait. On frappa discrètement à la porte au bout de quelques instants et il ouvrit. Il reconnut Mai Phuong Thúy, sa préférée, à peine plus grande que sa table à masser portative.

« *Buổi tối cha tôt*, dit-elle poliment.

– Bonsoir à toi aussi, mon petit », répondit-il en s'effaçant pour la laisser entrer.

Il la suivit jusqu'à son confortable salon aux murs tapissés de livres, au bout du couloir. Là, elle installa sa table, la couvrit d'un drap et aida Brennan à se dévêtir.

Il s'étendit à plat ventre pendant que Mai préparait ses huiles, puis se prêta pendant quarante-cinq minutes aux excellents soins de la jeune femme. Ce temps écoulé, Mai cessa de le masser pour disparaître dans la cuisine. La sonnette du four à micro-ondes tinta : elle mettait ses serviettes à chauffer, le signal qu'il attendait pour se tourner sur le dos. Ce qu'il fit.

Le four tinta de nouveau et Brennan entendit le bruit léger des pas de Mai sur le tapis du salon. Il ferma les yeux quand elle lui posa une serviette sur le visage. Encore un instant et elle commença de masser son membre flasque, qui dressa miraculeusement ses quatorze centimètres encapuchonnés.

« *Không cảm thấy người cha tốt ?* demanda-t-elle.

– Merveilleux, souffla le prêtre, sa diction altérée par le plaisir.

– *Jak to cítí, zrádce ?* » fit soudain la voix de Daniella Kay Pesek, la veuve du tueur à gages tchèque Antonin Pesek, qu'il avait recruté l'année précédente pour assassiner Peter Holliday, mais qui avait échoué, perdant la vie par la même occasion.

Elle enfonça son arme de prédilection – une épingle à cheveux en plastique rigide de vingt centimètres – dans l'oreille droite de Brennan. Avec une précision chirurgicale, la broche traversa l'oreille externe, l'oreille moyenne, franchit l'os temporal par le conduit auditif interne et pénétra dans le cerveau. L'Irlandais mourut sur le coup. Daniella imprima à l'épingle un rapide mouvement de rotation, puis la retira. Pas une goutte de sang n'avait coulé.

« Je vous laisse nettoyer ? demanda-t-elle à Mai dans un vietnamien acceptable tout en lui tendant une enveloppe contenant les vingt-cinq mille dollars requis.

– *Tất nhiên* », acquiesça la jeune masseuse.

Daniella lui adressa un sourire et quitta les lieux. Dès qu'elle fut dehors, elle tapa un numéro sur son portable. Spada serait content d'être immédiatement informé de la nouvelle.

Paul Smith hésitait. Prendrait-il un triple Whopper au fromage avec garniture d'oignons et un grand Coca sans sucre chez Burger King ou un Big Bucket et un grand Pepsi sans sucre chez KFC ? C'est au moment où il se posait cette question existentielle que la chose s'afficha sur le quatrième des six écrans alignés sur son bureau. Ce n'était qu'une forme floue, mais son apparition déclencha le *bip* signalant une anomalie. Smith zooma donc sur la zone concernée de l'image transmise par l'un des RQ-170.

Le drone évoluait à la limite externe du dispositif. Si celui-ci avait été un tout petit peu plus étroit, le détail que Smith était en train de regarder n'aurait pas été photographié par la machine, et, vu la distance à laquelle il se trouvait, le satellite *GeoEye 2* ne l'aurait sûrement pas considéré comme une anomalie. Les yeux hors de la tête, l'analyste tapa à toute vitesse sur le clavier pour basculer le cliché recalibré sur le moniteur mural. Il zooma de nouveau et l'image remplit la totalité de l'écran grand format.

Ses projets gastronomiques s'évanouirent aussitôt. Ce qu'il venait de découvrir allait lui valoir un rond de serviette pour l'éternité à la cantine de la direction. Il sourit de toutes ses dents. Un tel scoop dépassait de très loin le domaine de compétence de cette pauvre Leticia Long.

« Oh, putain ! murmura-t-il en décrochant révérencieusement le téléphone. Passez-moi la Maison-Blanche », ordonna-t-il à la standardiste, du ton que prend le héros du film pour lancer au taxi : « Suivez cette voiture ! »

Et on lui passa la Maison-Blanche.

31

Le patrouilleur de classe Zhuk apparut sur l'horizon environ cinq heures après que le *Corazón de León* eut quitté sa zone de pêche autour du *San Pascual*. Selon les calculs de Geraldo, ils avançaient à une vitesse moyenne de douze nœuds, ce qui les situait actuellement à soixante milles marins de l'épave, et donc bien en dehors des eaux territoriales cubaines.

« À quelle distance est-il ? demanda Holliday à Eddie, qui observait à la jumelle la silhouette lointaine du patrouilleur d'un autre âge.

– Vingt-cinq kilomètres. Peut-être trente.

– Ça nous laisse combien de temps ?

– Difficile à dire, *compadre*. La vitesse maximum de ces bateaux-là était évaluée à trente nœuds, mais quand ils étaient neufs. Les Zhuk cubains datent des années 1970. Je doute qu'ils puissent atteindre les vingt nœuds aujourd'hui, en comptant large.

– Et Geraldo ? Il peut aller à combien ?

– Pas plus de quinze nœuds.

– Ce qui signifie qu'ils nous grignotent huit kilomètres chaque heure… »

Il était 15 heures. Ils seraient à portée du patrouilleur vers 19 heures, c'est-à-dire au coucher du soleil à cette époque de l'année, mais il ne ferait pas nuit noire avant 20 h 30 ou 21 heures. Ils n'avaient pratiquement aucune chance de semer leur poursuivant à la faveur de l'obscurité.

À l'avant, toutefois, des nuages d'orage violacés étaient en train de bourgeonner sur l'horizon.

« Dis à Geraldo de mettre toute la gomme et de prier pour qu'il pleuve. C'est notre seule chance », conclut Holliday.

32

La lumière du crépuscule tropical était en train de baisser rapidement quand l'avant-garde du lieutenant-colonel Frank Turturro lui annonça avoir repéré les débris fumants du Tucano de Broadbent dans un champ voisin d'une ferme, soixante-dix kilomètres à l'est de Caibarién. Il semblait que les ex-prisonniers se soient échappés de la ferme à bord d'un camion et qu'ils soient parvenus à se procurer un bateau ou à se cacher dans la ville. Quinze minutes après avoir eu ce message, Turturro ne fut guère surpris de recevoir du QG de Mount Carroll le code ordonnant l'annulation de la mission.

« Les fils de pute ! » jura-t-il en italien de Brooklyn, retrouvant les accents de sa jeunesse.

La procédure d'annulation comprenait deux opérations majeures. D'abord, le décrochage des Tucano restants vers leur position de repli sur Guanaja, une île pratiquement inhabitée à quelques dizaines de kilomètres de la dangereuse côte hondurienne. Là, les pilotes rempliraient leurs réservoirs pour regagner les États-Unis et la base aérienne privée que Blackhawk possédait dans l'Arizona.

La seconde partie de la procédure était autrement compliquée. Les quinze cents hommes de la mission répartis dans la Sierra del Escambray devraient former des groupes de la taille d'une section qui gagneraient séparément la côte caraïbe, où ils se rejoindraient près des plages désertes au nord de Playa del Inglés, une petite station balnéaire délabrée. Deux cargos réaménagés viendraient mouiller au large pendant trois nuits consécutives, juste au-delà de la limite des douze milles nautiques, et enverraient à terre en réponse à un

signal convenu une quantité suffisante de canots pneumatiques pour évacuer tout le monde.

Cela ne semblait poser aucun problème, mais, pour avoir assisté à presque toutes les réunions préparatoires à l'opération Cuba Libre, Turturro savait que le processus d'annulation avait figuré au dernier rang des préoccupations, un échec n'étant apparemment pas envisageable pour des gens comme Swann et Axeworthy… En tout état de cause, Turturro estimait qu'il y avait à peine 50 % de chances pour que les cargos se présentent à l'endroit prévu au moment prévu.

L'affaire faisait de plus en plus penser à un remake de la baie des Cochons. Maintenant, comme à l'époque, l'appui aérien était essentiel. Sans les Tucano, ils n'étaient plus qu'une bande de guérilleros tout juste apte à mener des raids éclair et à peine plus nombreuse que le groupe de révolutionnaires commandé par Fidel dans la Sierra Maestra en 1958 et 1959. Turturro se leva en soupirant de derrière son bureau et sortit de la tente de commandement. À l'extérieur, la jungle exhalait un parfum douceâtre de pourriture. Mais l'odeur de l'échec était toujours la même, que ce soit dans le vent du désert ou parmi les miasmes des marécages.

« "C'… c'… c'… c'est fini, les amis" », murmura-t-il, comme Bugs Bunny à la fin d'un dessin animé, mais en bien moins fanfaron, tout en se demandant s'il allait parvenir à quitter l'île sain et sauf.

Assis dans la bibliothèque de l'ex-ambassadeur, dans la maison de Georgetown, Max Kingman et Kate Sinclair s'entretenaient à propos des récents événements de Cuba. Kingman avait déjà trop bu. Il en était à son quatrième scotch alors que Kate Sinclair n'en avait pris qu'un. L'apoplectique PDG de Pallas Group n'était pas du tout satisfait de la façon dont se déroulait l'opération Cuba Libre.

« Ça commence à sentir mauvais, Kate, je vous avertis. Ce Holliday n'est pas juste un petit grain de sable dans les rouages, c'est un véritable char Sherman. »

Kate Sinclair sourit.

« Vos références trahissent votre âge, Max. Personne n'a utilisé de chars Sherman depuis Castro à la baie des Cochons.

– Très drôle. Permettez-moi quand même de vous rappeler que nous avons rallié tout le monde, à présent : Lobo, Bacardi, DuPont, toutes les chaînes d'hôtels… Nous avons fait des promesses à tous ces gens-là, Kate, et si nous ne

les tenons pas, nous allons nous retrouver dans de beaux draps, dit Kingman avant d'avaler une longue gorgée de son whisky.

– Allons donc, Max ! Cuba est en train d'imploser. Son économie est au fond du gouffre. Raúl ne peut pas continuer éternellement à brader les trésors du Musée national pour maintenir le pays à flot. En plus des dissidents, il a libéré tout un tas de droits communs de ses prisons pour la simple raison qu'il n'a plus les moyens de les nourrir. Cuba est gouvernée par des malades d'Alzheimer.

– Ça a bien marché pour Reagan, grommela Kingman. Du moins pour un temps.

– Détendez-vous ! Fidel sera mort d'ici demain soir. Après son décès, il ne faudra pas longtemps à Raúl et sa famille pour sauter dans leur avion direction l'Espagne, et la Confrérie prendra les rênes. N'oubliez pas non plus que Lobo, Bacardi et compagnie nous payent grassement dans l'espoir de récupérer leurs propriétés sur l'île, et qu'ils ont loué les services de Blackhawk Security avec l'aval de la Confrérie pour jouer le rôle de force antiémeute pendant la période de transition. Non, Max, vous n'avez pas lieu de vous inquiéter. Nous venons de gagner le gros lot.

– Et de tuer pas mal de monde pour ce faire, Kate.

– Auriez-vous des hésitations, Max ?

– L'idée de faire sauter Orlando ne m'a jamais enthousiasmé.

– Ce ne sont que de petites bombes dans des valises ! Des pétards nucléaires. Si elles explosent toutes les deux, on estime le bilan probable à deux cent mille morts tout au plus. Disney World est à plus de trente kilomètres de la ville.

– Et la bombe des Everglades ?

– Un simple appoint. Ce qu'il faut voir, c'est que ces bombes sont la clé qui nous ouvrira la porte. Le 11-Septembre fera figure de feu de cheminée à côté de ce qu'elles déclencheront. (Kate Sinclair leva son verre.) Elles sont la condition nécessaire et suffisante à la reprise d'une invasion qui aurait dû aller à son terme il y a cinquante ans. Et ici, le Patriot Act sera revu à la hausse : l'État fera appel à des milices privées pour assurer le maintien de l'ordre et la garde des frontières avec l'autorisation de tirer pour tuer. Considérez qu'il s'agit là d'un fantastique débouché commercial. Encore une fois, ces bombes sont la clé qui nous ouvrira toute grande la porte d'un royaume fabuleux. Un royaume dont nous serons les souverains.

– Dans vos rêves ! dit Joseph Patchin, qui venait de pénétrer dans la pièce, un 9 mm Glock 19 au poing.

– Bon Dieu ! Comment êtes-vous entré ? s'exclama Kingman en se levant à moitié de son fauteuil en cuir.

– Je suis directeur des Opérations à la CIA, gros lard. Et je suis encore assez bon, à ce jeu-là. »

Il apparut d'emblée à Kate Sinclair que Patchin était au moins aussi ivre que Kingman. Elle ouvrit tranquillement son sac à main, posé sur ses genoux, et en sortit son briquet ainsi qu'une cigarette, qu'elle alluma.

« Peut-être daignerez-vous nous éclairer sur la raison de votre présence ici ? dit-elle.

– Mais c'est bien mon intention, espèce de tarée psychopathe, répondit Patchin, dont les paupières se fermèrent un instant tandis qu'il oscillait légèrement sur ses jambes. Il vient d'y avoir une alerte Pinnacle Nucflash sur Orlando. Et vous savez qui l'a lancée ? Non ? Vous donnez votre langue au chat ? Eh bien, c'est votre bon ami Holliday, personne d'autre ! Des équipes du NEST sont déjà en train de s'abattre sur la Floride comme un vol de criquets sur ordre du président, bordel ! Et le volume des communications avec le bureau chargé des intérêts américains à l'ambassade de Suisse de La Havane explose littéralement. Bref, c'est cuit, comme on ne dit plus. On est baisés, si vous préférez. On va tous passer à la trappe.

– Le NEST ? répéta Kingman en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que c'est ?

– Nuclear Emergency Support Team, indiqua Kate Sinclair. L'unité de lutte contre les menaces nucléaires et radiologiques chargée de retrouver les bombes A égarées, ou des choses du même genre.

– En plein dans le mille, ma cocotte en sucre, dit Patchin avec un sourire alcoolisé.

– Mais… on doit bien pouvoir faire quelque chose ! s'exclama Kingman.

– Mais oui, répondit Patchin. On peut mourir. »

Il tira à deux reprises. La première balle atteignit le PDG à la poitrine, la seconde à la gorge, le rejetant au fond de son fauteuil. Curieusement, Kingman n'avait pas lâché son verre. Une tache rouge commença à s'étendre sur sa chemise blanche empesée et du sang à s'échapper d'entre ses lèvres avec des bulles et des gargouillis tandis que la vie désertait son corps. Fasciné, Patchin contempla un instant le spectacle, puis se tourna vers Kate Sinclair.

« Maintenant, à ton tour, la folledingue. Et ensuite je vous rejoindrai tous les deux en enfer.

– Ce sera pour un autre jour, monsieur Patchin », répliqua la vieille femme.

Sur ces mots, elle prit dans son sac son petit pistolet Kahr PM45 et fit feu. Une seule fois. La munition entra dans l'œil de Patchin pour ressortir par l'arrière de son crâne, faisant gicler sa cervelle jusque dans le couloir à travers la porte ouverte. Le directeur des Opérations s'affaissa comme un costume vide.

Kate Sinclair se leva et alla prendre dans le veston de Patchin le mouchoir qui décorait sa poche de poitrine. Après avoir essuyé ses propres empreintes digitales sur son pistolet, elle le glissa dans la main de Max Kingman, l'index replié sur la queue de détente, les autres doigts enserrant la crosse.

Puis elle lui retira son verre, qu'elle posa sur la table à côté de lui. Elle vida ensuite dans la carafe de scotch son verre à elle et en effaça soigneusement ses empreintes avant de le remettre en place dans le bar, au milieu d'une série d'autres de même modèle.

Cela fait, elle parcourut les lieux du regard, hocha la tête et quitta la pièce en contournant les projections malpropres que le cerveau de Patchin avait répandues sur le sol du couloir. Parvenue dans le vestibule, elle passa un bref appel avec son portable.

« Déposez un plan de vol pour Zurich, ordonna-t-elle. J'arrive dans une demi-heure. »

Elle coupa la communication, rangea l'appareil, ouvrit la porte en prenant soin d'envelopper la poignée dans le mouchoir de Patchin, puis sortit dans l'air moite du soir. Enfin, elle referma derrière elle et mit le mouchoir dans son sac.

« Nom d'un chien, quelle poisse ! Ce n'est pas Dieu possible ! » dit-elle à mi-voix.

Elle se dirigea vers M Street, où elle trouverait un taxi pour la conduire à l'héliport de South Capitol Street.

L'orage qui se renforçait avait jusqu'ici permis au *Corazón de León* de rester à bonne distance du patrouilleur, la mer agitée secouant les deux bateaux comme des canards en plastique dans la baignoire d'un enfant. Le Zhuk se maintenait à leur hauteur, mais à plusieurs encablures. La ligne brisée peinte en rouge sur sa coque apparaissait quand il chevauchait la crête d'une vague.

Toutes les dix minutes, des séries de détonations déchiraient l'air quand les canonniers ouvraient le feu avec les mitrailleuses jumelées des tourelles avant et arrière, mais les dégâts occasionnés se limitaient pour l'instant à un bout de

mât emporté et à quelques trous dans les casiers à langoustes empilés sur le pont.

Eddie tenait la barre. Geraldo et son fils étaient descendus dans la cale afin de déterminer pour quelle raison le bateau avait perdu de sa manœuvrabilité. Will Black tentait de préparer quelque chose à boire dans la cambuse et, debout à côté d'Eddie, Holliday scrutait l'océan avec les jumelles.

Quant à Carrie, agrippée à une cloison, elle s'efforçait de rester debout en accompagnant les mouvements de yo-yo du navire dont l'étrave ne s'écrasait dans le creux d'une vague que pour escalader la prochaine et retomber dans le creux suivant. Le ciel au-dessus d'eux était noir, l'horizon, pour ce qu'ils en voyaient, à peine moins foncé. Une pluie battante martelait le pont et le toit de la cabine.

« Je ne comprends pas, hurla Carrie pour couvrir le vacarme du vent. Ça fait une heure qu'ils nous escortent. Pourquoi ne nous ont-ils pas encore coulés ?

– Les rotules de leurs mitrailleuses ne permettent qu'une orientation verticale limitée, expliqua Eddie. S'ils se rapprochaient davantage, leurs tirs passeraient probablement au-dessus de nous. Et ils n'ont sûrement pas beaucoup de munitions… »

Il s'interrompit pour tourner la barre au moment où le nez du bateau remontait sur le flanc d'une lame qu'il venait de percuter. Quand ils basculèrent sur l'autre versant, il lança la roue en sens inverse pour éviter que le *Corazón* ne se mette en travers de la prochaine vague.

« En plus de ça, reprit-il, ils ne doivent pas se sentir tranquilles. Ils sont très loin des eaux territoriales cubaines.

– Ils ne vont pas tarder à comprendre que la seule façon de procéder est de nous éperonner, dit Holliday en abaissant les jumelles. Et là, rideau.

– L'heure de la pause ! cria Black, sortant de la cambuse, un plateau chargé de *mugs* miraculeusement tenu en équilibre dans une main. Qui veut de mon café ? Il est fort, il est chaud, il est bon !

– Merde ! dit Holliday.

– Quoi, il est si mauvais que ça, mon arabica ? »

Holliday fit non de la tête tout en désignant le pare-brise de la cabine. Les ruisseaux de pluie qui dégoulinaient sur la vitre étaient teintés de rose.

« La peinture ne tient plus sur le toit. On est fichus. »

Geraldo émergea à cet instant de la cale par l'écoutille tribord et adressa à Eddie un rapide discours en dialecte.

« Alors ? demanda Holliday.

– Il y a une fuite. Ricardo essaye de réparer, mais la voie d'eau est importante.

– Cette fois, on est vraiment fichus. »

Soudain, les nuages se déchirèrent, laissant passer un large rayon doré de soleil couchant sur fond de ciel bleu éclatant. Cela avait quelque chose de splendide et de terrifiant à la fois, comme un tableau de Rembrandt ou une toile apocalyptique de John Martin.

« *¡ Están cambiando de rumbo !* hurla Geraldo, les yeux exorbités, le doigt pointé vers le patrouilleur. *¡ Madre de Dios !* murmura-t-il en se signant.

– Ils virent de bord », traduisit Eddie comme ils franchissaient une nouvelle lame.

C'était vrai. Le Zhuk était en train de s'orienter peu à peu vers eux au milieu des vagues déchaînées qui pilonnaient son étrave, ses superstructures disparaissant dans des jaillissements d'écume. Cela prendrait un peu de temps, mais, dans les dix ou quinze minutes qui allaient suivre, le patrouilleur aurait achevé son changement de cap et sa proue d'acier réduirait le *Corazón de León* en miettes.

« Oh, nom de Dieu ! souffla Will Black.

– Qu'est-ce qu'on peut faire, Eddie ? demanda Holliday.

– Rien, *amigo*. Si on tente la même manœuvre qu'eux pour s'éloigner, on chavire. On est en bois, eux en acier.

– Alors c'est fini », dit Holliday en regardant le terrible spectacle de l'océan inondé de lumière.

À partir de l'instant où l'attention de Paul Smith fut attirée par le message « PINNACLE NUCFLASH ORLANDO » peint en rouge sur le toit du *Corazón de León* et par la présence d'un patrouilleur de classe Zhuk dans le sillage du langoustier, une suite de procédures préétablies se mit en place, montant, puis redescendant la chaîne de commandement avec une remarquable efficacité.

La première équipe aéroportée du NEST survolant la région d'Orlando ayant détecté une très importante source radioactive anormale centrée sur Lake Buena Vista et Disney World, et le Zhuk cubain naviguant loin des eaux territoriales et même hors de la zone économique exclusive de son pays, il fut jugé plus prudent d'envoyer à titre préventif un drone Predator C Avenger dernier cri de la base de Creech.

Au bout de quatre heures de guet à une altitude de quinze mille mètres, le système de surveillance ultra-performant de l'Avenger signala une manœuvre du Zhuk semblant dénoter une intention hostile. L'information fut aussitôt transmise au Pentagone, puis remonta de là jusqu'à la salle de crise de la Maison-Blanche, où le chef de l'État et plusieurs éminents personnages étaient rassemblés devant les mêmes écrans qui leur avaient permis de suivre en direct l'ascension d'Oussama Ben Laden vers le paradis des terroristes.

Compte tenu du fait que les équipes terrestres du NEST avaient découvert deux valises contenant des dispositifs nucléaires dans le parking d'un hôtel de Disney World, ce fut sans le moindre scrupule que le président des États-Unis prit sa décision.

« Allez-y », dit-il d'une voix qui ne tremblait pas, tout en se demandant s'il était en train d'assurer sa réélection ou, au contraire, de tirer définitivement un trait dessus.

Et, en machine obéissante, l'Avenger exécuta la consigne qu'il reçut, lâchant son unique bombe d'une tonne guidée au laser, une BLU-109 Penetrator, communément appelée « casseur de bunkers ». L'engin au nez pointu traversa telle une flèche les quinze kilomètres qui séparaient le drone de la surface de la mer, ses systèmes bien calibrés le dirigeant infailliblement vers la chaleur produite par les moteurs du Zhuk.

Le Penetrator se déplaçait beaucoup trop vite pour que l'œil humain puisse l'apercevoir, mais son explosion fut spectaculaire. Comme le *Corazón de León* se hissait sur la crête d'une vague, Holliday vit le Zhuk se désintégrer littéralement devant ses yeux. Il comprit aussitôt ce qui s'était passé et sut ce qui allait suivre.

« Tout le monde à plat ventre ! » hurla-t-il.

Il y eut une secousse à ébranler le cerveau et toutes les vitres de la timonerie furent soufflées d'un seul coup. L'intérieur de la cabine fut soudain inondé par les bourrasques de pluie cinglantes et les embruns.

Se remettant debout comme il pouvait, Eddie empoigna la barre juste à temps alors que le bateau plongeait dans un creux. Quand ils parvinrent au sommet de la vague suivante, le Zhuk avait complètement disparu.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? s'exclama Carrie Pilkington en plissant les paupières pour mieux voir.

– Ce qui est arrivé, mademoiselle Pilkington, répondit Holliday, soulagé, avec un grand sourire, c'est la cavalerie des États-Unis.

– *¡ Dios mio !* » bredouilla Geraldo.

33

Fidel Castro mourut comme prévu, quelques heures après avoir célébré en privé la Saint-Lazare dans sa propriété de Point Zéro. Peu de temps auparavant, le président des États-Unis, celui du Mexique et le Premier ministre canadien s'étaient accordés pour envoyer à Cuba une force d'occupation conjointe, ce pays ayant, de façon formellement établie, planifié une attaque nucléaire contre l'Amérique, acte de guerre injustifié quelle que soit la définition donnée à ce terme.

Ce corps expéditionnaire, placé sous le contrôle des Nations unies, opérerait jusqu'à la tenue des premières élections démocratiques libres et honnêtes depuis la Révolte des sergents de 1933, qui avait permis à Fulgencio Batista de diriger *de facto* l'île à travers plusieurs gouvernements fantoches successifs avant de devenir lui-même président.

Consécutivement à la découverte des bombes de Disney World, puis, le lendemain, de celle des Everglades, le pourcentage d'opinions favorables au locataire de la Maison-Blanche avait crevé le plafond, l'assurant pratiquement d'être réélu en dépit d'une économie chancelante. Comme l'avait prédit Kate Sinclair, des mesures de nature à accroître les pouvoirs de l'exécutif et de la police dans le cadre du Patriot Act avaient immédiatement été instaurées.

Les morts de Max Kingman et de Joseph Patchin furent passées sous silence. De la même manière, et bien que la Maison-Blanche en eût connaissance, l'implication directe du monde des affaires dans le complot fut balayée sous le tapis, du moins provisoirement. Car pendre des gens à des crocs de boucher était désormais considéré comme politiquement incorrect et aurait nui à la bonne image présidentielle.

Étendus sur des chaises longues, le lieutenant-colonel Peter Holliday et Eddie Cabrera dégustaient une bière Kalik à l'ombre d'un parasol sur la plage de Cable Beach. Désireux de se faire discrets, ils avaient élu domicile dans un des hôtels les moins en vue de Nassau et attendaient que les choses se calment. Mais cela ne pourrait pas durer indéfiniment, Holliday le savait bien : le Sénat finirait par créer une commission d'enquête et lui au moins serait assigné à comparaître. Jusque-là, il tâcherait de se reposer le plus possible.

« Je suis vraiment désolé, pour ton frère, murmura-t-il.

– Moi aussi, répondit Eddie avec un haussement d'épaules. Mais il est mort et moi, je suis vivant. Que veux-tu, mon vieux, c'est Cuba… »

Le nouveau portable de Holliday émit un *bip*. N'ayant donné le numéro qu'à une seule personne, il savait qui appelait. Il prit la communication et un SMS s'inscrivit sur l'écran.

« Houla ! dit-il.

– Un problème ? » s'enquit Eddie.

Holliday sourit en secouant la tête.

« Quand ma cousine Peggy est dans le coup, c'est toujours signe d'ennuis en perspective. Apparemment, Raffi et elle ont mis la main sur les carnets secrets du colonel Percival Harrison Fawcett. Ils arrivent à Nassau par le vol de 10 heures.

– "Faucet" ? Ça signifie "robinet" en américain, non ?

– Oui, acquiesça Holliday en éteignant le téléphone. Et c'est bien d'eau courante qu'il s'agit… mais de celle de l'Amazone ! J'ai comme l'impression que nous sommes partis pour de nouvelles aventures, camarade. »

ÉPILOGUE

Assis sous la véranda, dans la ferme du moins âgé d'entre eux, les deux vieux messieurs contemplaient les montagnes de la Sierra Morena andalouse. Des bruits agréables leur parvenaient de la cuisine, derrière eux, où l'on préparait le dîner.

« Alors ? Tu ne trouves pas que c'est beau, ici, grand frère ? Et il fait chaud, comme chez nous.

– C'est joli, oui, acquiesça l'aîné. Et il fait assez chaud pour mes vieux os. Seulement, ce n'est pas chez nous.

– C'est vrai, mais ici, au moins, tu peux te reposer. Il n'y avait pas moyen d'être tranquille, là-bas, tu le sais bien, répondit le plus jeune. Et puis, d'ici, tu peux suivre tes propres funérailles officielles à la télé et voir toute la nation te pleurer, ajouta-t-il en riant. Ce n'est pas donné à tout le monde, *compañero* !

– Pauvre Benito… Il était à mes côtés depuis tant d'années ! J'espère qu'il n'a pas trop souffert.

– Ç'a été très rapide, mentit le cadet, se gardant de révéler que le malheureux avait agonisé pendant des heures dans des souffrances atroces.

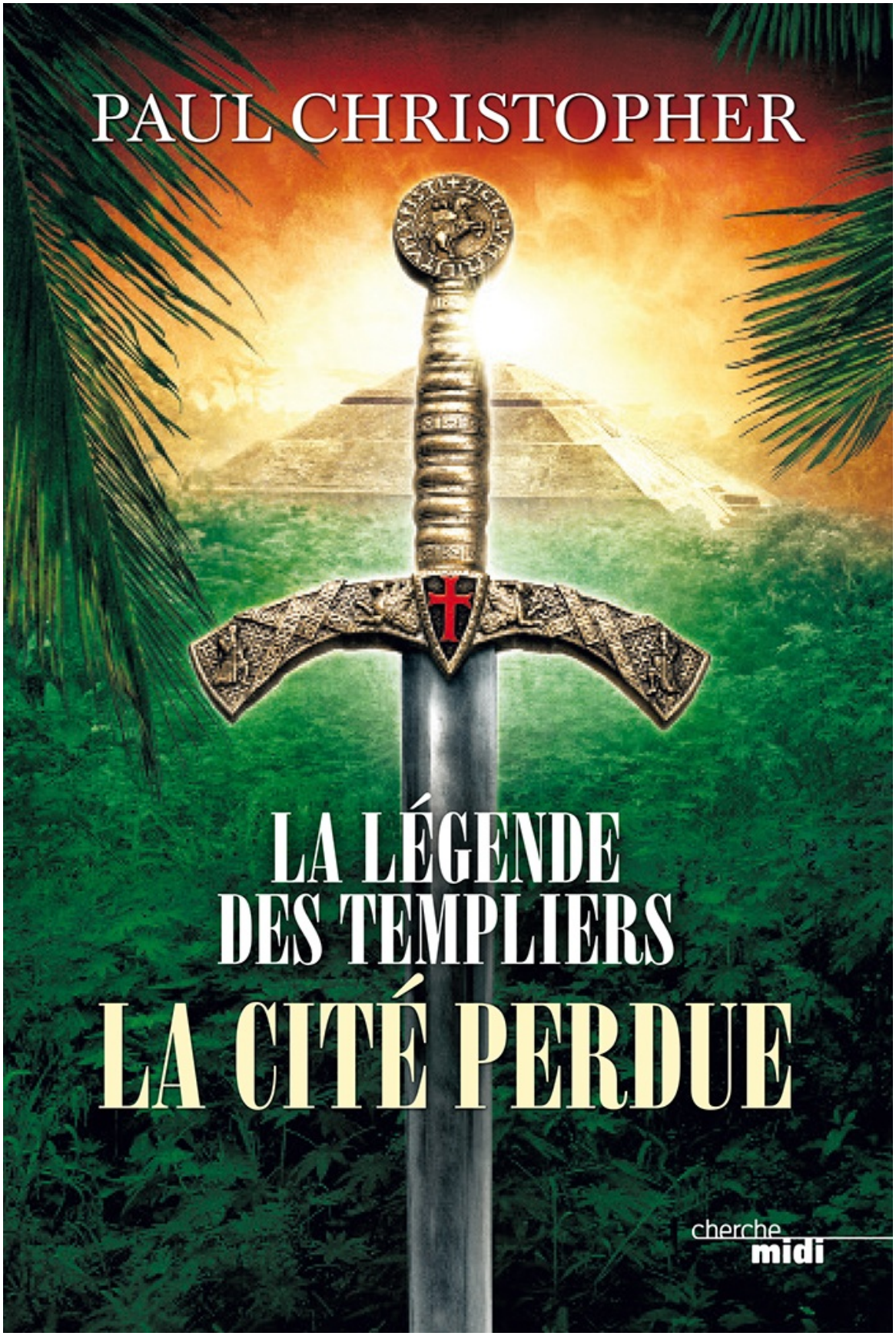
– Et l'autre tantouze pédophile, là ? Ortega ?

– Il a fait un arrêt cardiaque tout de suite après ton décès… Entre les deux yeux.

– *Bueno*, soupira l'aîné d'une voix ensommeillée tandis que ses paupières se fermaient. *Muy bueno*. »

Le cadet attendit quelques minutes puis regagna sur la pointe des pieds la pénombre fraîche à l'arrière de la véranda tandis que son frère endormi respirait paisiblement, revivant en rêve une descente en luge qu'il avait

terminée les bras en croix dans la neige sous le ciel étoilé d’une froide nuit d’hiver.


PAUL CHRISTOPHER
LA LÉGENDE DES TEMPLIERS
LA CITÉ PERDUE
cherche midi

du même auteur
au cherche **midi**

La Légende des Templiers : L'Épée, tome I, 2014.
La Légende des Templiers : La Croix, tome II, 2014.
La Légende des Templiers : Le Trône, tome III, 2014.
La Légende des Templiers : La Conspiration, tome IV, 2015.
La Légende des Templiers : La Légion perdue, tome V, 2015.
La Légende des Templiers : La Clé, tome VI, 2015.
La Légende des Templiers : La Vallée, tome VII, 2016.

Ce livre est pour mon petit-fils Gabriel,
en espérant qu'il appréciera autant que moi
Sherlock Holmes et le professeur Challenger

Une fois qu'on a éliminé l'impossible, ce qui reste, aussi improbable que cela soit, doit être la vérité.

Sherlock HOLMES

Les choses sont impossibles jusqu'à ce qu'elles ne le soient plus.

Jean-Luc PICARD
Star Trek : la Nouvelle Génération

Dans quels dangers voudriez-vous me conduire, Cassius,
À vouloir que je cherche au-dedans de moi-même
Ce qui n'est pas en moi ?

William SHAKESPEARE
Jules César, acte I, scène 2

PROLOGUE

MONTEVIDEO, URUGUAY

RÍO DE LA PLATA
26 AOÛT 1928

Même après presque trois années passées dans la jungle, le jeune homme gardait son allure de vedette de cinéma sculptée dans le marbre – Douglas Fairbanks dans un mauvais jour, peut-être. Grand, brun, beau, les joues laissant apparaître une peau plus pâle à l'endroit où il s'était récemment rasé la barbe. Mais il y avait sur son visage des rides qui n'étaient pas présentes trois ans plus tôt, au début de l'expédition, ainsi qu'une dureté dans sa mâchoire carrée et une cruauté dans la lumière de ses yeux couleur de jade.

Il était arrivé à Montevideo à bout de forces et sans le sou. Il avait facilement réglé son problème d'argent en revendant une douzaine de ses pièces d'or à un marchand de Punta del Este. Le vieux commerçant n'avait posé aucune question quand un jeune homme barbu au visage jauni par la malaria était venu le trouver avec des pièces du XIII^e^ siècle frappées dans la République de Gênes. Non, il lui avait tendu une épaisse liasse de billets de cinq cents pesos et s'était empressé de lui dire au revoir de peur qu'il ne change d'avis.

Quant à l'épuisement, c'était un problème que le jeune homme comptait régler sur le bateau, pendant les trois semaines que prendrait son retour à la maison. Il avait passé la nuit précédente dans un hôtel de marins dans le

quartier des docks et des entrepôts, afin d'arriver au quai d'embarquement peu après le lever du soleil. L'énorme masse de l'*Almanzora* – un paquebot de la Royal Mail Steam Packet Company – apparut devant lui comme dans un rêve, émergeant de la brume matinale. Cette longue coque noire surmontée d'une unique cheminée orange serait le berceau qui le ramènerait chez lui.

Quand le sifflet du commissaire de bord retentit, il fut le premier à poser le pied sur la passerelle. La valise en cuir qu'il tenait à la main (achetée récemment pour ranger les vêtements qu'il avait achetés plus récemment encore) lui paraissait légère. Quant à la lourde malle en métal qu'il portait sur l'épaule, celle où il avait dissimulé tous ses trésors, il ne sentait même pas son poids.

Il avait pris un billet de première classe avec cabine donnant sur le pont promenade, loin devant la cheminée, afin de se prémunir contre les taches de suie. La cabine en elle-même répondait très largement à ses besoins. Les cloisons étaient lambrissées de bois fruitier, une moquette à motifs recouvrait le sol, et au milieu de la pièce trônait un grand lit aux montants relevés pour éviter les chutes en cas de roulis. Le reste du mobilier consistait en une coiffeuse, un placard encastré, un canapé et plusieurs fauteuils. Une salle de bains privative équipée d'une imposante baignoire en céramique, d'un lavabo et d'un miroir complétait l'ensemble.

Le jeune homme posa la valise par terre et hissa la malle sur le lit. Puis il ôta le cordon en cuir qu'il portait autour du cou et, à l'aide de l'unique clé qui y était accrochée, il ouvrit la malle. Après quoi, il entreprit de la vider de son contenu, examinant chaque objet l'un après l'autre. Sur le dessus était posée la liasse de vingt-trois carnets bruns de la marque Pierce, la préférée du colonel. À côté, un tube en bambou de trente centimètres dans lequel étaient toujours rangées au moins une centaine de pièces d'or de vingt-cinq grammes, bien calées dans leur logement par un chiffon maculé de sang. Le sang de Jack.

Il prit le tube et les carnets et les posa sur le lit, laissant apparaître une bourse en cuir de capybara, un énorme rongeur qui passe ses journées à fouiller le sol des forêts tropicales brésiliennes. La bourse faisait facilement la taille d'un gros poing. Le jeune homme la sortit de la malle, la posa sur ses genoux, puis il dénoua le cordon de cuir qui la maintenait fermée et plongea la main à l'intérieur.

Quand il la ressortit, elle était pleine d'émeraudes et de saphirs, parmi lesquels se trouvait un diamant, aussi gros qu'un œuf de rouge-gorge, qu'il fit rouler entre ses doigts. Une fortune. Et il restait encore plusieurs centaines de

pierres du même genre dans la bourse. Assez pour tenir plusieurs vies. Mais plusieurs vies hantées par les terribles effets de ces pierres sur son âme. Il remit les gemmes dans le petit sac, renoua le cordon puis posa la bourse sur le lit, à côté des autres objets.

Le plus fabuleux trésor se trouvait tout au fond de la malle : une boîte en bois de jacaranda fabriquée à la main et dotée d'un fermoir en argent. Quarante-cinq centimètres de large, soixante centimètres de long. Elle tenait tout juste dans la malle. Il la sortit et la posa délicatement sur ses genoux. Dans le couloir devant sa cabine, il entendit un homme d'équipage annoncer en anglais, en portugais et en espagnol que tous ceux qui restaient à terre devaient à présent quitter le navire.

Quelques minutes plus tard, la corne de brume du paquebot retentit et le jeune homme entendit à peine le bruit de la passerelle qu'on repliait à l'intérieur de l'imposante coque noire de l'*Almanzora*. Les vibrations des moteurs s'intensifièrent dans les entrailles du bateau et il sentit vaguement qu'ils avançaient. Il rentrait enfin chez lui et, pour la première fois depuis bien longtemps, il éprouvait un sentiment de sécurité.

Il ouvrit le fermoir et souleva le couvercle de la boîte. Ce qu'il avait sous les yeux lui provoquait toujours des palpitations. À l'intérieur de la boîte, épinglés sur un fond en feutrine, se trouvaient la tête, le thorax et l'abdomen d'une créature qu'on avait soigneusement fait sécher dans de la sciure pendant plusieurs semaines. De part et d'autre du majestueux insecte, une paire d'ailes argentées de plus de cinquante centimètres de long. Il s'agissait sans l'ombre d'un doute d'un parfait spécimen de *Meganeuropsis permiana*, une libellule carnivore géante éteinte depuis au moins deux cent cinquante millions d'années.

1

Pour qui aurait cherché à décrire l'état d'esprit dans lequel se trouvait Peggy Blackstock alors qu'elle marchait le long du port de la station balnéaire anglaise de Torquay, le premier mot à s'imposer aurait été « l'ennui ». Suivi de près par la phrase « Si je vois encore une affiche m'annonçant que Ye Olde English Pub sert le meilleur *fish and chips* de la ville, je crois que je vais dégueuler ».

Elle était à Torquay depuis deux jours et il lui en restait trois à tenir avant que le Congrès mondial d'archéologie auquel participait Raffi ne s'achève. Elle n'en pouvait déjà plus. Elle avait l'impression de se retrouver à Coney Island, mais sans les délicieux hot dogs de Nathan's, sans les autos tamponneuses et sans les montagnes russes. Il y avait tout autant de monde, mais le sable de ces plages était sale et boueux, l'eau de la Manche était glaciale et tout ce qu'il y avait à manger semblait avoir le goût de colle à papier.

Ce n'était pas que le travail de son mari ne l'intéressait pas ; au contraire, il la fascinait. Raffi s'était spécialisé dans l'histoire des croisades en Israël, ce qui leur avait permis de se rendre sur des dizaines de sites de Jérusalem et Jaffa, en passant par la Turquie, l'Italie, la Bosnie, l'Allemagne et à peu près tout le reste de l'Europe. Entre le XI^e^ et le XIII^e^ siècle, les croisades avaient couvert pas mal de terrain, atteignant jusqu'à la Suède.

Au cours de ces voyages lointains en compagnie de Raffi, Peggy était devenue une spécialiste chevronnée de la photographie archéologique, de sorte

qu'elle travaillait désormais en free-lance pour de nombreux périodiques, dont le *New York Times Travel Magazine*, *Bon Appétit* et le *National Geographic*.

Mais il lui manquait quelque chose et elle savait précisément de quoi il s'agissait : la poussée d'adrénaline de l'inconnu. Depuis qu'elle était rentrée d'Afrique et qu'elle avait perdu contact avec son cousin Doc, elle n'avait jamais retrouvé ce sentiment d'excitation, cet esprit d'aventure qui semblait accompagner l'ancien ranger de l'armée américaine partout où il allait. Et ce, depuis qu'elle était enfant.

C'était Doc qui l'avait aidée à vaincre le vertige et qui l'avait emmenée dans les monts Adirondacks pour lui enseigner les bases de l'escalade. Doc qui lui avait appris à chasser, à pêcher, à utiliser un pistolet.

Si c'était son oncle Henry, le professeur, qui avait offert à Peggy son premier appareil photo et lui avait montré comment s'en servir, c'était Doc qui lui avait donné le courage d'atteindre les endroits où elle avait pris ses premiers clichés d'importance – le sommet du mont Skylight au coucher du soleil, un loup gris solitaire dans le parc de Yellowstone enneigé, un ours kodiak de cinq cents kilos en pleine hibernation en Alaska… Bref, Doc lui avait transmis le virus de l'aventure et, au fond d'elle-même, elle savait qu'elle était loin d'être guérie.

La seule chose dont elle était certaine, c'est que ce n'était pas dans la rue principale de Torquay qu'elle allait embarquer pour l'odyssée la plus palpitante de sa vie. Aussi, arrivée au carrefour suivant, elle tourna le dos à la mer et prit à gauche dans une petite allée résidentielle bordée de pavillons contigus qui montait assez raide le long d'une colline. Ce n'était pas non plus le chemin le plus évident vers l'aventure, mais les enfants du monde de Narnia l'avaient bien trouvée en poussant la porte d'une armoire et Harry Potter en courant le long du quai 9¾ de la gare de King's Cross, alors pourquoi pas, après tout ? Et quoi qu'il en soit, l'ascension lui ferait du bien après tous les *fish and chips* qu'elle avait engloutis pendant la semaine.

Chemin faisant, elle passa devant plusieurs magasins : une supérette avec en vitrine des publicités pour une vodka aromatisée aux fruits, un salon de coiffure nommé Posi'Tif dont les clients semblaient tous avoir au moins quatre-vingts ans et un magasin de prothèses arborant en vitrine une unique jambe artificielle rose sous l'enseigne indiquant le nom de la boutique – Donne-moi la main. Sûr qu'elle trouverait le motel de Norman Bates au prochain croisement.

Finalement, ce fut l'écriteau « VENTE AUX ENCHÈRES WEATHERBY ET FILS » qui attira son attention. Elle se tenait devant un assemblage hétéroclite composé d'un pavillon, prolongé à l'arrière par une espèce de remise commerciale convertie en garage et flanqué d'une bâtisse courtaude dotée d'une immense double porte.

Entre le garage et la bâtisse, une allée semblait faire office de parking. Au fond, elle aperçut un volet roulant en aluminium ouvert aux trois quarts sur lequel on avait collé une pancarte indiquant « AUJOURD'HUI : VENTE AUX ENCHÈRES ». La seule voiture garée là était une Jaguar XKR décapotable – le dernier modèle. Visiblement, quelqu'un gagnait très bien sa vie grâce au business des enchères. Peggy remonta l'allée et se glissa sous le volet roulant.

Aussitôt, elle eut l'impression de se retrouver au milieu du plus grand vide-grenier du monde. Il y avait des avirons pendus au plafond, des chandeliers et des harpons accrochés aux poutres, des cornes de narval et des cannes de pêche à la mouche entreposées dans un coin, ainsi qu'un énorme cerf élaphe empaillé, un dix-huit-cors couvert de poussière dont les yeux de verre étaient devenus vitreux. De toute évidence, en cette époque de disette économique, les clients intéressés par l'achat d'une grosse bestiole morte ne se bousculaient pas.

À l'autre bout du hangar, une estrade faisait face à une centaine de chaises pliantes, la plupart occupées par des gens qui agitaient de petites pancartes numérotées chaque fois qu'ils voulaient enchérir. On avait installé des chevalets sur l'estrade pour exposer les œuvres d'art. Il y avait également un mur de présentation amovible couvert d'instruments de musique et plusieurs tables sur lesquelles étaient posés les objets les moins volumineux. Le commissaire-priseur se tenait debout sur un podium au centre de l'estrade, tandis qu'une équipe d'employés déplaçait au fur et à mesure les lots vendus. Un vieil homme à la barbe grisonnante et aux cheveux plaqués en arrière avec ce qui ressemblait à de la vaseline lui tendit une pancarte en lui disant :

« Et voilà, mon petit. Amusez-vous bien ! »

Puis il lui indiqua une chaise libre au bout d'une rangée située vers le milieu de la salle. Peggy prit place et remarqua qu'elle avait écopé du numéro 999, ce qui n'était pas de bon augure, vu qu'elle avait été traumatisée par les films de la série *La Malédiction*.

Les lots se succédaient à toute vitesse – six fauteuils Empire pour deux mille deux cents livres, une écuelle en argent de l'époque géorgienne pour mille livres, une carafe en porcelaine Royal Winton pour trois cent

soixante livres… et ça semblait parti pour ne jamais s'arrêter. Au bout de quelque temps, Peggy remarqua que l'homme assis à côté d'elle n'avait pas agité sa pancarte une seule fois. Âgé d'une cinquantaine d'années, il pouvait bien être d'origine slave, avec ses pommettes hautes et ses yeux sombres enfoncés dans leurs orbites. Ses cheveux, trop longs, lui recouvraient complètement la nuque, mais sa barbe poivre et sel était impeccablement taillée et son costume avait dû lui coûter les yeux de la tête. Il avait de grandes mains manucurées, mais ses phalanges rugueuses étaient celles d'un homme qui ne rechigne pas aux travaux d'extérieur. En tout cas, il ne donnait certainement pas l'impression d'être du genre à s'intéresser à des pichets en argent. Au bout d'un quart d'heure, il laissa échapper un grognement de frustration, se leva et partit.

Le lot suivant était un fatras d'effets personnels ayant appartenu à un certain Raleigh Miller qui, selon le commissaire-priseur, avait vécu jusqu'à l'âge extraordinaire de cent dix ans dans une chambre à l'arrière du pub Hole in the Wall situé sur Park Lane. Tous les soirs, il commandait une bouteille de bière Samuel Smith's Imperial et un *fish and chips* qu'il emportait ensuite dans sa chambre.

La chambre en question devait être spartiate, car la vente comprenait très peu d'articles ménagers. Le dernier objet de la série était une petite malle en fer rouillée munie d'un cadenas et décorée d'un vieil autocollant de voyage sur lequel était inscrit « RMSP *ALMANZORA* ». Apparemment, la malle était partie le 26 août 1928 de Montevideo, en Uruguay, pour arriver à Southampton. Peggy fit le calcul. Si Miller était mort à cent dix ans, cela signifiait qu'il était né en 1903. Quand il avait embarqué sur l'*Almanzora*, il n'était donc âgé que de vingt-cinq ans. Cela soulevait plusieurs questions : que pouvait bien faire un jeune Anglais de vingt-cinq ans en Uruguay et comment avait-il eu les moyens de se payer une cabine en première classe ? Le commissaire-priseur annonça un prix de départ de deux livres. Peggy leva sa pancarte. Personne d'autre ne semblait intéressé. Une fois, deux fois, trois fois. Adjugé. Elle se dirigea alors vers l'estrade, régla son enchère, remplit la paperasse nécessaire et reçut son lot. La malle pesait une tonne et Peggy demanda si on pouvait lui appeler un taxi, car il lui était à présent impossible de rentrer à pied au centre des congrès. Quand ce fut chose faite, un des jeunes employés eut même l'obligeance d'installer la malle sur un diable et de l'accompagner jusqu'au trottoir.

« Est-ce que vous savez quelque chose sur ce vieux M. Miller ? demanda Peggy tandis qu'ils remontaient l'allée principale de la salle des ventes.

– Tout ce que je sais, c'est qu'il était un peu fou. En tout cas, c'est ce que m'a dit mon oncle.

– Votre oncle ?

– Bert. Il est serveur au Hole in the Wall.

– Et qu'est-ce qui fait dire à votre oncle Bert que le vieillard était fou ?

– Il recevait tout le temps des journaux, mais pas des journaux de chez nous, des trucs étrangers – *El Observadorio* ou quelque chose comme ça, et un autre canard… *A voz da Serra*, je crois.

– Intéressant », commenta Peggy.

Ils franchirent le volet roulant et retrouvèrent la lumière du soleil. L'homme qui était parti plus tôt sans jamais enchérir était là, adossé au pare-chocs arrière de la Jaguar. Il fumait une cigarette. Sans un mot, il regarda le jeune assistant manœuvrer son diable pour faire glisser la malle jusqu'au sol.

« Et voilà, m'dame ! »

Peggy plaça alors une pièce d'une livre dans la main du jeune homme, mais celui-ci la lui rendit.

« Ça ne sera pas nécessaire, m'dame, mais merci quand même. »

Un dernier sourire, et il disparut de l'autre côté du rideau métallique. Peggy n'en revenait pas ; jamais un inconnu n'avait été aussi gentil avec elle depuis le reportage qu'elle avait fait pour le *New York Times Magazine* dans une communauté amish.

« Combien avez-vous payé pour cette malle ? » demanda l'homme appuyé sur la Jaguar.

Il parlait un anglais parfait, mais il avait clairement un accent d'Europe de l'Est. Si elle avait dû deviner, elle aurait parié qu'il était russe ou peut-être tchèque. En attendant, le ton qu'il avait employé ne lui revenait pas.

« Qu'est-ce que ça peut vous faire ? rétorqua-t-elle.

– C'est moi qui aurais dû l'avoir.

– Vous n'étiez pas là pour renchérir.

– Un besoin pressant.

– Je suis navrée, mais je n'y suis pour rien. »

Elle regarda vers la rue en espérant que son taxi ne tarderait pas trop.

« C'est moi qui aurais dû avoir cette malle, répéta l'inconnu d'un ton plus insistant.

– Vous l'avez déjà dit.

– Je suis prêt à vous l'acheter.

– Elle n'est plus à vendre.

– Je vous en offre cent livres. Une belle marge.

– Je n'ai que faire de votre marge, répliqua Peggy, agacée. Cette malle est à moi et je n'ai aucune intention de m'en séparer. »

Pourquoi diable ce type qui conduisait une Jaguar dernier cri s'intéressait-il à une vieille malle rouillée de 1928 ?

Le taxi arriva, un minivan Renault flanqué d'une inscription « TAXI PETIT PRIX » sur la portière coulissante. Le chauffeur descendit, ouvrit la porte et hissa la malle à l'intérieur. Pendant ce temps, l'homme à la Jaguar s'approcha de Peggy et lui tendit une carte de visite.

« Si vous changez d'avis, annonça-t-il. Mon numéro est noté dessus. Vous pouvez me joindre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. J'attends votre appel. »

Cette dernière phrase avait quelque chose de différent, de menaçant presque. Comme s'il allait lui arriver malheur si elle s'avisait de ne pas donner suite.

« Ne comptez pas dessus, dit-elle en montant dans le taxi.

– Vous allez où, madame ? demanda le chauffeur.

– Au Palace Hotel, je vous prie.

– C'est parti. »

Pendant que le taxi démarrait, Peggy regarda la carte de visite.

DIMITRI ANTONIN ROGOV
Expéditions
« *Custos thesauri* »

« *Custos thesauri* ? s'esclaffa Raffi Wanounou en examinant la carte que lui avait tendue Peggy. Gonflé de la part d'un type comme Dimitri Rogov ! C'est *latro thesauri* qu'il aurait dû écrire, oui ! »

Ils étaient assis dans leur chambre d'hôtel, la malle rouillée posée sur une table basse entre eux deux.

« Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Peggy à son archéologue de mari. C'est qui, ce type ?

– *Custos thesauri*, ça signifie "gardien" ou "protecteur du trésor" en latin. *Latro thesauri*, c'est l'inverse : "voleur de trésor". À côté de Dimitri Rogov, Lara Croft passerait pour une amatrice et ton cher Indiana Jones pour un crétin empoté.

– Fais attention à ce que tu dis, c'est de mon amoureux secret que tu parles, là ! s'esclaffa Peggy. D'ailleurs, je pense que ça t'irait bien, le chapeau élimé et le lasso !

– Arrête un peu, je crois entendre ma mère ! » rétorqua Raffi, tout sourire.

La vérité, bien sûr, c'est que quand il avait ramené à la maison une fille nommée Peggy Blackstock, sa mère n'avait pas été enchantée. Il avait eu beau lui dire que, en yiddish, son nom donnait *Shwarzekuh*, ça n'avait rien changé.

« Plus sérieusement, reprit Raffi. Rogov est une ordure. C'est un pilleur de tombes, un contrebandier, un faussaire et un voleur de la pire espèce. S'il a décidé qu'il voulait quelque chose, il est prêt à tout pour l'obtenir.

– Dans ce cas… peut-être qu'on ferait bien de regarder ce que renferme cette malle ! »

Il leur fallut près d'une heure pour venir à bout de la fermeture, à l'aide d'un marteau et d'un burin empruntés au personnel d'entretien de l'hôtel et d'une bombe de Cillit Bang spécial rouille vaporisée sur tout le bord du couvercle.

La première chose qu'ils sortirent de la malle fut une liasse de petits carnets rosâtres avec des motifs passés sur la couverture. Raffi coupa la ficelle qui les maintenait serrés les uns contre les autres, puis il enfila une paire de gants en latex (il en avait une boîte qu'il emportait partout) et ouvrit délicatement le premier carnet.

« *Ben zona !* » jura-t-il en hébreu, alors que ses yeux s'écarquillaient en voyant les mots inscrits à l'encre sépia.

Journal du lieutenant-colonel
Percival Harrison Fawcett (Royal Artillery)
En quête de la Cité perdue de Z

« Je crois qu'il est temps qu'on passe un coup de fil à ton cousin, annonça Raffi. On va avoir besoin de lui. »

2

« C'est un insecte, commenta Eddie Cabrera, les yeux rivés sur la chose qui se trouvait dans la boîte. Un très gros insecte, mais un insecte quand même.

– Mais vous ne comprenez pas ? s'exclama Raffi. C'est impossible.

– Si, c'est un insecte, insista Eddie en haussant les épaules. Ça a des ailes, plein de petites pattes, une tête toute ronde avec des antennes qui dépassent. Évidemment que c'est un insecte, mon ami. Qu'est-ce que vous voulez que ce soit ?

– Ce que je voulais dire, c'est que ça ne peut pas être un insecte actuel. Si cet animal est aussi gros, c'est parce qu'il vivait à une époque où la concentration d'oxygène dans l'air était bien plus élevée. Il y a de ça des millions d'années.

– Très bien. Donc c'est un très vieil insecte.

– Sauf que ce n'est pas le cas. Ce truc est mort depuis quelques années seulement. Un siècle, au maximum.

– Je suis désolé, docteur, mais un insecte mort, ça reste un insecte mort. Le temps qu'il a passé, cloué sur un bout de bois avec les ailes arrachées, ça ne lui change pas grand-chose, à ce pauvre bestiau. Un siècle, plusieurs millions d'années, ça lui fait une belle jambe !

– Mon Dieu, un Cubain philosophe, murmura Raffi Wanounou.

– Ça fait trop longtemps qu'il traîne avec Doc, renchérit Peggy Blackstock, qui lisait le menu du *room service*, vautrée sur le canapé de leur suite du Claridge's, à Londres. Je me demande si je vais prendre le cannelloni

chocolat-cassis ou le *streusel* praliné et sa boule de glace au caramel au beurre salé.

– Et si tu commandais plutôt un thé avec une rondelle de citron et un toast non beurré ? suggéra Raffi.

– Est-ce que tu ne serais pas en train d'essayer de faire une allusion à mon poids ? demanda Peggy. Parce que je te préviens, ça ne fait pas assez longtemps qu'on est mariés pour que tu te le permettes.

– Non, je m'inquiète de l'état de tes artères, s'esclaffa Raffi. Je suis docteur, tu sais.

– Docteur en archéologie… La dernière artère que tu as vue appartenait à une momie de chien vieille de dix mille ans.

– À vrai dire, c'était un chat. »

Le lieutenant-colonel Peter Holliday, dit « Doc », retraité des US Army Rangers, sortit d'une des chambres de la luxueuse suite, avec à la main un dossier contenant les photocopies de l'intégralité du journal que Peggy et Raffi avaient trouvé dans la malle achetée aux enchères à Torquay.

« Est-ce que quelqu'un l'a lu en entier ? demanda-t-il.

– Je l'ai feuilleté, répondit Peggy avec un haussement d'épaules.

– Je me suis dit que ce serait plus votre truc, ajouta Raffi.

– Fawcett a fait huit voyages dans le bassin amazonien. Il a disparu au cours du dernier.

– Et c'est à ce moment-là que toutes les légendes ont vu le jour, dit Peggy.

– J'ai noté deux choses dans ces carnets : la première, c'est que Fawcett était financé par une organisation mystérieuse appelée le Gant ; la deuxième, c'est qu'il s'est rendu dans le plus grand secret à l'Arquivo Distrital de Lisboa, les archives de Lisbonne. Il s'intéressait particulièrement à une compagnie maritime, propriété d'un certain Pedro de Menezes Portocarrero, un officier supérieur de la marine et un gros bonnet du commerce des épices, notamment du poivre qui, au XV^e^ siècle, était plus précieux que l'or. Et, cerise sur le gâteau, notre Pedro avait aussi une place de choix dans le Real Ordem dos Cavaleiros de Nosso Senhor Jesus Cristo.

– Les Templiers, murmura Eddie. Comme la Confrérie de Cuba.

– Tout juste ! s'exclama Holliday. Bref, en 1437, il envoie trois de ses plus gros navires à Goa, dans l'océan Indien : le *Santo Antonio de Padua*, le *Santo Ovidio de Braga* et le *Santo João de Deus*. En chemin, il dépose également aux Açores un certain Gonçalo Velho Cabral, un moine portugais et commandant de l'ordre du Christ qui deviendra le premier gouverneur de l'archipel. Cabral

voyage à bord du *Santo Antonio de Padua* et, un jour, il fait remarquer au capitaine que pour un navire censé être vide, la ligne de flottaison est quand même très basse.

– Arrête-toi un peu ! intervint Peggy. Ça fait trop de noms et trop d'informations en une fois.

– Donne-moi encore une seconde, j'en arrive au point principal.

– Pas trop tôt, marmonna Peggy.

– Donc après que Cabral a fait cette remarque au capitaine, ce dernier s'est contenté de lui tendre un gant en cuir blanc. Et c'est tout. Fawcett n'a fait cette découverte qu'en recroisant le nom de Cabral dans les archives et en lisant le journal du moine. Le gant signifiait que les caravelles naviguaient sous ordre des Templiers et Cabral a décidé de ne rien dire de plus.

– Poursuivez, l'encouragea Raffi, qui semblait avoir oublié provisoirement son histoire d'insecte géant.

– À cette époque, les navigateurs comptaient principalement sur les courants. Pour aller de Lisbonne à Goa, il fallait donc se laisser porter par la dérive nord-atlantique, passer les Canaries, puis récupérer le contre-courant équatorial sous la corne de l'Afrique et profiter du courant sud-équatorial pour descendre légèrement vers le sud, franchir le cap de Bonne-Espérance et, enfin, s'appuyer sur les courants de l'océan Indien pour remonter vers l'Inde. Sauf qu'ils ne sont jamais arrivés à destination.

– Mais quel rapport avec Fawcett ? demanda Peggy.

– Aucun. Sauf que le courant sud-équatorial passe également juste devant l'embouchure de l'Amazone, et figure-toi qu'il y a quelque temps, alors que je me dorais la pilule aux Bahamas avec Eddie, l'Excalibur Marine Exploration Corporation – un nom très sophistiqué pour désigner une bande de chasseurs de trésors anglais – a annoncé qu'elle avait découvert l'épave d'un quatre-mâts et qu'il ne faisait pratiquement aucun doute qu'il s'agissait du *Santo Antonio de Padua*.

– Je t'avoue que je ne comprends toujours pas, dit Peggy. Ce n'est quand même pas rare que des bateaux coulent dans une tempête.

– Sauf que ces bateaux étaient censés se rendre à Goa pour récupérer un chargement de poivre. Et que selon l'Excalibur Marine Exploration Corporation, la coque du *Santo Antonio de Padua* était pleine à craquer de tonneaux remplis de pièces d'or.

– De l'argent pour acheter le poivre, suggéra Peggy avec un haussement d'épaules.

– Douze tonnes de francs à cheval-or frappés à l'effigie de Charles V le Sage ?

– C'est vrai que ça fait beaucoup, admit la jeune femme.

– Aucun des navires n'est jamais arrivé à Goa et aucun n'est jamais revenu au Portugal.

– Vous pensez qu'ils ont remonté l'Amazone ? demanda Raffi.

– Oui, et pas seulement ; je crois que nos amis du Gant étaient parfaitement au courant avant de financer l'expédition de Fawcett.

– Là, je t'avoue que je ne te suis plus, intervint Eddie. Développe.

– Écoute plutôt : le grand maître anglais des Templiers blancs en 1925 s'appelait sir Hugo Sinclair, deuxième duc de Stonehurst et futur lord Grayle d'Ashford.

– Et comment tu sais ça ? demanda Peggy.

– Parce que son nom figure dans le carnet que le frère Rodrigues m'a donné juste avant de mourir sur l'île de Corvo, aux Açores. Le fameux carnet qui m'a également fourni les chiffres qui me permettent de payer les suites de luxe que nous louons au Claridge's.

– Je croyais que dorénavant, vous n'utilisiez plus cet argent que pour votre lutte contre les Templiers, fit remarquer Raffi.

– Et c'est précisément de ça qu'il s'agit. Devinez qui est le PDG d'Excalibur Marine !

– Dis-nous vite, le suspense est intenable, soupira Peggy.

– Lord Adrian Grayle, le petit-fils d'Hugo Sinclair. Et un des hommes du conseil d'administration n'est autre que Dimitri Antonin Rogov.

– Mon Dieu ! » s'exclama Peggy.

3

Le musée d'Histoire naturelle de Londres, sur Cromwell Road, aurait fait un repaire parfait pour le Voldemort de *Harry Potter* ou le Sauron du *Seigneur des anneaux*. Il comptait dix fois plus de tours victoriennes et d'escaliers mystérieux que le bâtiment de la Smithsonian Institution à Washington et paraissait encore plus menaçant que la tour du Saint-Sauveur au Kremlin, ce qui était d'autant plus curieux que le musée avait été bâti en 1881 par un quaker anglais nommé Alfred Waterhouse. Il faut dire que la première construction dudit quaker avait été un cimetière, donc ce n'était peut-être pas si surprenant que cela, finalement. Les collections du musée remontaient à plus de deux cents ans, grâce notamment aux « curiosités » données à sa mort par sir Hans Sloane, un médecin naturaliste irlandais. Son legs avait constitué la base du British Museum, dont le musée d'Histoire naturelle dépendait.

Raffi et le reste de l'équipe retrouvèrent le professeur Kenneth Anger (titulaire de plusieurs doctorats du Balliol College de l'université d'Oxford), dans le vaste bureau qu'on lui avait attribué quand, à soixante-dix ans, il avait cédé sa place de directeur du département de zoologie des invertébrés. Anger ressemblait à l'idée qu'on pourrait se faire de Merlin l'Enchanteur : un mètre cinquante à peine, de longs cheveux blancs, une longue barbe blanche et une paire de lunettes à monture métallique perchée sur un nez romain beaucoup trop massif pour son petit visage potelé.

Le bureau du professeur, de forme circulaire, contenait plusieurs dizaines de grandes étagères remplies de fragments de créatures fossilisées, des

insectes pour la plupart. La place qui restait était occupée par un bureau, trois fauteuils confortables tapissés de cuir vert, une cheminée d'angle et des piles de livres et de paperasses posées çà et là. Quand ils ouvrirent la porte, le minuscule professeur était perché au sommet d'une échelle de bibliothèque branlante et essayait d'atteindre quelque chose sur l'étagère la plus élevée. Soudain, il poussa un cri de triomphe en brandissant un caillou d'une trentaine de centimètres. Déséquilibré par son geste, il bascula en arrière et tomba de l'échelle.

« *Dios !* » s'exclama Eddie en bondissant.

Il rattrapa Anger une fraction de seconde avant qu'il ne se rompe le cou sur le sol en pierre.

« C'était moins une ! » dit le vieil homme alors qu'Eddie l'aidait délicatement à retrouver la position verticale.

Puis il se dirigea d'un pas hésitant vers son bureau et s'assit.

« C'est bien aimable à vous, reprit-il. J'espère que vous ne vous êtes pas fait mal en me rattrapant.

– Vous ne pesez pas beaucoup plus lourd qu'un oiseau, professeur, plaisanta Eddie qui mesurait bien trente ou quarante centimètres de plus que le petit homme.

– *¿Qué tipo de ave ?* » demanda Anger, intéressé.

Après une vie passée à chercher des fossiles dans le monde entier, le professeur parlait couramment huit langues.

« Une grosse oie, peut-être, répondit Eddie, tout sourire.

– Ah oui, *Anatidae* ; une grande famille. Mais pas vraiment mon domaine d'expertise. Savez-vous qu'il existait il y a cinquante millions d'années une espèce de héron appelée *Dasornis emuinus* qui sillonnait la Tamise de long en large à la recherche de poisson ? Cet animal avait des dents et une envergure de cinq mètres.

– Impressionnant, commenta Raffi en prenant place dans un des fauteuils. Et quel nom donneriez-vous à une libellule carnivore avec des ailes d'un mètre d'amplitude ?

– *Meganeura*, rétorqua Anger du tac au tac. J'en ai une ou deux ici même, dans ma collection.

– Nous aussi, intervint Holliday. Elle nous vient d'un survivant de la dernière expédition de Fawcett, en 1925.

– Assurément, vous ne parlez pas de Percy Fawcett, dit Anger.

– Lui-même.

– J’ignorais qu’il s’intéressât aux fossiles, marmonna Anger. Je pensais qu’il aurait plutôt été homme à collectionner les sarbacanes et les têtes réduites.

– Apparemment pas.

– J’imagine que vous ne l’avez pas apportée.

– Vous imaginez mal ! » intervint Peggy.

Elle se leva, s’approcha du bureau du professeur et posa la boîte devant lui. Le vieux paléontologue retira le couvercle et regarda à l’intérieur.

« Mais c’est impossible ! s’exclama-t-il en clignant des yeux à toute vitesse derrière ses lunettes.

– Et pourtant, dit Raffi.

– Mais c’est impossible, répéta Anger. Scientifiquement, ça ne tient pas debout. Pendant le carbonifère, il y a trois cents millions d’années, l’atmosphère était beaucoup plus dense qu’aujourd’hui et le taux d’oxygène beaucoup plus élevé. Et c’est pour cela que des créatures comme *Meganeura* et *Dasornis emuinus* étaient si grosses. Si ces animaux vivaient aujourd’hui, le poids de leur corps et de leurs ailes les empêcherait de voler.

– Sauf que cet insecte volait, et pas il y a plusieurs millions d’années. La preuve est là, juste sous vos yeux.

– Est-ce que vous disposez de documentation sur… sa provenance ? demanda le professeur, le regard rivé sur l’intérieur de la boîte.

– Non, répondit Holliday.

– Après tout, nul besoin d’être Sherlock Holmes pour tirer des conclusions, dit Anger. Fawcett a principalement exploré le bassin amazonien. Nous pouvons donc en déduire que ce spécimen a été trouvé quelque part dans les environs. »

L’entomologiste dressa ses mains en une pyramide dont il cala la pointe sous son nez disproportionné.

« Ça fait quand même une sacrée superficie, commenta Holliday.

– Pas si on prend d’autres paramètres en considération.

– Une région à haute concentration en oxygène, intervint Raffi.

– Et un endroit isolé des écosystèmes environnants, ajouta le professeur. Un animal comme celui-ci ne survivrait pas longtemps dans une région peuplée de grands prédateurs.

– Et où trouve-t-on des coins avec des taux d’oxygène élevés ? demanda Peggy.

– À mon avis, il faut chercher une doline. Une énorme dépression, si vous préférez. Et il faudrait un sol riche en nitrate de potassium.

– Je n'étais pas brillante en chimie, à l'école.

– Du salpêtre, précisa Eddie en souriant. Vous pouvez penser ce que vous voulez de ce vieux Fidel Castro, en attendant, notre système éducatif n'est pas si arriéré !

– Effectivement, señor Cabrera, du salpêtre, confirma Anger.

– Et donc, où trouve-t-on cette combinaison particulière ? demanda Peggy.

– Dans un tepui, selon moi. Et probablement dans la région la moins explorée, vers la frontière avec le Venezuela.

– Merci beaucoup, professeur, dit Holliday. Vous nous avez été d'une aide précieuse.

– Tout le plaisir a été pour moi, répondit le petit homme. Si je peux faire quoi que ce soit d'autre…

– Puisque vous le proposez, je me demandais si ça ne vous dérangerait pas de nous garder notre *Meganeura*.

– Mais très certainement, j'en serais ravi.

– Et… motus ?

– Pardon ? Ah oui, et bouche cousue… C'est promis ! »

Pierre Ducos, le maître français des Templiers blancs, était assis devant l'immense table en noyer de la salle à manger principale de Stonehurst Hall, un long gantelet en cuir blanc posé solennellement devant lui.

Quatre autres maîtres de la confrérie étaient également présents : lord Adrian Grayle, troisième duc de Stonehurst et propriétaire des lieux, le maître anglais ; Klaus Tancred, qui représentait l'Allemagne ; Antonio Ruffino l'Italie ; et Katherine Sinclair, une lointaine cousine d'Adrian, les États-Unis. Il y avait un gantelet devant chaque maître, une tradition qui remontait aux premiers Templiers et qui avait été ensuite reprise par les francs-maçons, le blanc symbolisant la pureté, le gant de combat leur volonté de lutter pour leur cause.

« Est-ce qu'on peut faire confiance à ce Rogov ? demanda Ruffino, l'Italien rondouillard vêtu d'un costume Armani.

– Bien sûr que non, rétorqua Ducos. Mais on peut se fier à ses preuves. »

Ducos attrapa son vieil attaché-case en cuir, le posa sur la table et en sortit un objet enveloppé dans du velours noir. Puis il retira le tissu, laissant apparaître un lingot d'or de vingt centimètres de long, sept de large et trois d'épaisseur. Tamponnée grossièrement au centre du lingot, la croix pattée des Templiers.

« Il ne fait aucun doute que cet objet provient d'un de nos trois navires. D'après les informations de Rogov, il s'agit probablement du *Santo Antonio de Padua*, le plus petit des trois.

– Les deux autres ont atteint leur destination ? demanda sir Adrian.

– Toujours selon Rogov, rien n'indique que le *Santo Ovidio de Braga* ou le *Santo João de Deus* se trouverait à proximité de l'épave. Ce sont deux navires à faible tirant d'eau, conçus pour remonter une partie de l'Amazone et équipés de barges capables de naviguer dans des eaux encore moins profondes. D'après les contacts de Mme Sinclair au sein d'entreprises américaines de télédétection par satellite, il existe des preuves que ces deux navires ont effectivement atteint la Cité perdue.

– Alors qu'attendons-nous pour aller récupérer notre dû ? s'étonna Tancred, le maître allemand. Qu'est-ce qui nous en empêche ? Frau Sinclair dispose de ressources dans la région et nous savons tous que l'argent n'est pas un problème.

– Ce qui nous en empêche, j'en ai peur, c'est un moine mort nommé Helder Rodrigues et l'implication potentielle de son disciple, le lieutenant-colonel Peter Holliday.

– Ce Holliday, soupira Tancred. Toujours là pour nous mettre des bâtons dans les roues.

– Il est vrai qu'il nous a déjà coûté pas mal d'argent, renchérit Ruffino.

– Et moi, il m'a coûté un fils et une fille, ajouta Kate Sinclair. Je veux sa peau.

– Nous partageons tous votre douleur, madame Sinclair, ainsi que votre désir de vengeance. Reste la question : comment nous débarrasser de lui définitivement ?

– Je pense que mon frère, le cardinal, pourrait nous être utile », déclara Ruffino en croisant les mains sur son ventre rebondi d'un air satisfait.

En 1959, alors qu'il n'avait que seize ans, Arturo Bonifacio Ruffino, deuxième fils d'Angelo Ruffino, un des plus grands fabricants de chaussures d'Italie, prit une décision capitale. Il avait conscience que si l'argent ne serait jamais un problème pour lui, ce ne serait pas lui, mais son frère aîné, Antonio, qui hériterait de l'entreprise familiale et de tout le pouvoir qui allait avec.

Et même s'il n'avait pas en lui une once de religion, Arturo savait que l'endroit le plus indiqué pour acquérir ce pouvoir qu'il désirait tant, cette drogue dont il ne pouvait se passer, était l'Église. Et c'est ainsi qu'il entra au

séminaire archiépiscopal de Milan, ce qui finit inévitablement par le mener au Vatican.

Inévitablement, car son père, déjà proche de l'Église, n'avait pas manqué de renforcer le lien quand son fils avait été ordonné prêtre. À vingt-cinq ans, Arturo Ruffino était secrétaire particulier d'un évêque ; à trente-cinq ans, il était lui-même évêque et membre de nombreux comités influents. À cinquante ans, il représentait le Saint-Siège à l'ONU.

À cinquante-huit ans, il fut nommé cardinal et, à la mort du cardinal Spada, on le bombarda ministre des Affaires étrangères du Vatican. Ne lui restait plus qu'un échelon à gravir, et la santé du Saint-Père était défaillante… En tant que ministre des Affaires étrangères, il avait désormais la charge du Sodalitium Pianum, le service de renseignement du Vatican, dont le chef de longue date, le père Thomas Brennan, avait récemment rejoint son Créateur dans des circonstances pour le moins impies, puisqu'il avait été assassiné chez lui par une tueuse à gages alors qu'il pensait se trouver entre les mains expertes d'une masseuse vietnamienne. Pour remplacer le pauvre Brennan, Arturo avait désigné un prêtre nommé Vittorio Monti, un ami rencontré au séminaire et qui était depuis lors également son partenaire sexuel.

Comme Spada et Brennan avant eux, les deux hommes évitaient les conversations confidentielles dans le bureau de l'un ou de l'autre. Pendant ses premiers mois à la tête du Sodalitium Pianum, Monti avait suivi les instructions de Ruffino et mis sur écoute toutes les lignes téléphoniques et tous les services stratégiques du Vatican, à l'aide de matériel audio et vidéo dernier cri. De sorte que finalement les murs du Saint-Siège avaient vraiment des yeux et des oreilles.

Quand ils devaient discuter en privé de sujets hautement confidentiels, ils se retrouvaient généralement tôt le matin pour prier dans la chapelle Sixtine, où quatre hommes de Monti veillaient à ce que seuls le Dieu et les saints de Michel-Ange puissent les entendre.

« Mon frère m'a demandé quelque chose, déclara le cardinal.

– Est-ce que ça a un rapport avec ce Holliday dont tu m'as parlé ? voulut savoir Monti.

– Oui. Même à l'époque de Brennan, nous le surveillions déjà. Mon frère souhaite également que tu tiennes sir Adrian Grayle à l'œil.

– De qui s'agit-il ?

– Un industriel britannique qui fait beaucoup affaire avec le Brésil. Mon frère travaille avec lui, mais il a entendu dire qu'il préparait un sale coup. »

Le directeur des services secrets n'avait pas un physique particulièrement repoussant, mais il avait fait enfant une crise de polio qui l'avait laissé boiteux. Quand il était entré au séminaire, garçon timide et complexé, Ruffino, qui était pensionnaire depuis un an, l'avait immédiatement pris sous son aile. C'était ce lien précoce qui avait cimenté la loyauté de Monti envers Ruffino et qui faisait de lui un homme en qui le cardinal avait toute confiance.

« Où se trouve Holliday, en ce moment ?

– À Londres, avec sa cousine, le mari de sa cousine et un ami à lui, un Cubain nommé Cabrera. Quant à Grayle, il est pour l'instant en Amérique, mais il sera de retour à Londres demain. La cousine a récemment découvert plusieurs carnets qui pourraient se révéler précieux. Il faudrait, d'une part, que tu récupères ces carnets et, d'autre part, que tu éradiques la menace que représentent Holliday et sa petite équipe.

– Je m'y attelle immédiatement, accepta Monti en posant sa main sur celle du cardinal. On peut se retrouver ce soir, Arturo ? J'ai l'impression que ça fait si longtemps.

– Je ne sais pas encore, Vittorio. J'ai du travail.

– Tu as raison. Moi aussi, j'ai beaucoup à faire. Il faut que je voie Garibaldi.

– De qui s'agit-il ? demanda Ruffino.

– Il vaut mieux que je ne t'en dise pas trop. Tu pourras toujours plaider l'ignorance.

– L'ignorance ? Dans une Église construite sur le mensonge et la trahison ? À côté de nous, l'administration Nixon passerait pour incorruptible !

– Tu as raison. Garibaldi est membre des Assassini.

– Bon Dieu, mais je pensais qu'ils n'existaient plus depuis longtemps ! s'exclama le cardinal.

– Ils ne sont pas très nombreux.

– Et ce sont toujours des assassins ?

– Disons plutôt des agents de terrain.

– Des James Bond du Vatican ?

– On peut dire ça, oui.

– Avec un permis de tuer.

– Si nécessaire. »

4

Pour se rendre à Manaus depuis Londres, ils durent changer trois fois d'avion : à Washington, Houston et Caracas. Quand enfin ils poussèrent la porte de l'hôtel Park Suites de Manaus, vingt-quatre heures s'étaient écoulées et ils étaient épuisés. Pour leur première journée au Brésil, ils prirent chacun une douche et allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Holliday et les autres membres de l'équipe (toujours passablement groggy) descendirent déjeuner à l'Alpaba, le restaurant de l'hôtel qui se voulait gastronomique, mais n'avait à offrir qu'une vue imprenable sur le Río Negro.

« Pas évident de se concentrer sur ses œufs Benedict quand on a sous les yeux une rivière où nagent des bestioles capables de vous avaler tout rond ou de vous déchirer en petits morceaux, remarqua Peggy.

– N'exagérons rien, dit Holliday. Et puis toutes ces histoires de poissons parasites qui viendraient se coincer dans l'urètre, ça relève pour beaucoup de la légende urbaine.

– De toute façon, tu ne devrais pas manger de sauce hollandaise, intervint Raffi avec un grand sourire. Ce n'est pas bon pour ce que tu as.

– Ça commence à devenir pénible, tes commentaires sur mon poids, là !

– Je te taquine. Tu n'as pas pris un gramme depuis que Doc et moi t'avons sauvée des bandits touaregs.

– D'ailleurs, vous avez mis le temps, grommela Peggy. Et moi, je vous dis qu'il y a des serpents monstrueux qui se baladent par ici. Je l'ai vu dans un

documentaire.

– Peut-être, mais en attendant, nous avons d'autres chats à fouetter, dit Holliday.

– Il a raison, approuva Raffi. Si Rogov n'est pas encore là, il le sera bientôt.

– Cet homme, il est vraiment dangereux ? demanda Eddie.

– En général, il se déplace toujours avec une bande de gangsters turcs et syriens – des pilleurs de tombes, pour la plupart. Des durs.

– Et comment font-ils s'ils veulent obtenir un visa brésilien ? s'étonna Peggy.

– Rien de plus facile quand on a le soutien de Grayle et sa clique, répondit Holliday.

– Mais qu'est-ce qu'ils viendraient faire ici ? s'enquit Raffi. Je croyais que tout le monde était d'accord pour dire que Fawcett avait disparu quelque part sur le Río Xingu.

– Grayle n'est pas un imbécile. Le Xingu est connu pour ses rapides. C'est une rivière peu profonde, où ni le *Santo Ovidio de Braga* ni le *Santo João de Deus* n'auraient jamais pu s'aventurer. S'il veut retrouver les bateaux, il commencera par remonter l'Amazone, puis il s'attaquera au Río Negro, parce que c'est une rivière à eau noire, c'est-à-dire qu'elle est assez calme et assez profonde pour être navigable. Et n'oublions pas non plus que Grayle est peut-être déjà à nos trousses. Ce n'est pas pour rien que Rogov voulait cette malle.

– Alors quel est le plan, *amigo* ? demanda Eddie.

– On trouve un moyen de remonter le Río Negro jusqu'à une petite ville qui s'appelle Barcelos. »

Ils atteignirent Barcelos à bord d'un antique Piper Comanche, le pilote et le copilote se repérant apparemment au moyen d'une simple carte photocopiée collée au pare-brise. En dessous d'eux s'étalait un tapis de forêt vierge coupé en deux par la ligne noire du Río Negro qui serpentait vers le nord. Il n'y avait pas la moindre route en vue.

Après deux heures d'un vol étonnamment calme, ils atterrirent à l'aéroport de Barcelos et furent surpris de se retrouver dans un endroit aussi animé. Il y avait même plusieurs jets privés garés devant leur hangar. Un minibus était stationné à côté d'un Hawker 4000 et embarquait un petit flot de passagers armés de longs cylindres. Holliday remarqua l'autocollant « EXPÉDITIONS DE

PÊCHE RÍO NEGRO » sur la portière du minibus. Le jet, lui, était flanqué de l'inscription « WHITE HORSE RESOURCES ».

« Des Anglais, commenta-t-il.

– Ça fait une trotte pour aller à la pêche, grommela Eddie.

– Il y en a qui ont plus d'argent que de bon sens, renchérit Peggy.

– Tu ne crois pas si bien dire ! lança Holliday.

– Pourquoi ?

– White Horse est une des compagnies de Grayle. »

Cette fois, leur taxi était une vieille Ford Taurus conduite par un géant bouffi aux cheveux gris épars qui respirait comme un tuberculeux en phase terminale. Il parvint néanmoins à les mener à destination et les déposa devant le Río Negro, un hôtel de deux étages qui ressemblait à un entrepôt du siècle dernier sur lequel on aurait construit une maison. Le bâtiment se trouvait à une ou deux rues du Porto Velho, le vieux port.

Le gérant, qui se présenta sous le nom de M. Carlos, faisait visiblement aussi office de chef de salle, car il laissa un groom plus très jeune emporter leurs valises vers les chambres et il les invita à s'installer à une table recouverte d'une nappe en vichy où trônait une bouteille de porto vide dans laquelle on avait planté une bougie.

Le repas fut savoureux, avec au menu des *codornizes* – en principe des cailles, mais qui ressemblaient plutôt à des pigeons – accompagnées de riz et de frites (curieuse combinaison), puis du *manjar branco* en dessert – un pudding à la noix de coco agrémenté d'une sauce aux pruneaux pochés au porto. Et un café pour finir.

« Pigeon, pudding, pruneaux, porto, scanda Peggy. Un repas tout en allitérations !

– Bon, donc qu'est-ce qu'on fait ? demanda Raffi. On loue un bateau ?

– Le dernier bastion civilisé dont parle Fawcett dans son journal est une petite ville nommée São João Joaquim, qui se trouve à la jonction entre le Río Negro et le Río Içana, lequel remonte ensuite vers la Colombie. C'est de cette ville qu'est parti Fawcett avant de s'enfoncer dans la jungle. Elle se situe à trois cents kilomètres en amont d'ici, indiqua Holliday.

– Pas de route ? s'enquit Raffi.

– Non.

– On prend un bateau, alors ? proposa Eddie.

– Il y en a bien quelques-uns, mais même Fawcett ne s'y est pas aventuré.

– Tu veux dire qu'il y est allé en avion ? demanda Peggy.
– Tout à fait. »

Il s'appelait Yachay de la tribu des Indiens hupdas et il était le chaman de son village perdu au milieu de la forêt. Dans son clan, il restait moins de membres qu'on n'en peut compter sur les doigts de dix hommes. Jadis, il y a très longtemps, il y en avait beaucoup, beaucoup plus, mais les marchands et les missionnaires les avaient tués avec leurs maladies de l'esprit et on avait dû reculer le village encore plus profondément dans la forêt, leur foyer. Malgré tout, le danger était toujours là et, cette fois, Yachay soupçonnait qu'il ne viendrait pas de quelque maladie de l'esprit ; non, il viendrait du grand monstre gris qui s'abreuvait à leurs rivières.

Yachay était vieux, même s'il ne connaissait pas son âge. Il avait combattu lors de cent batailles, qu'il avait pratiquement toutes remportées. Il avait perdu des fils, des épouses, des neveux et un nombre incalculable d'amis. À présent, il ne trouvait de réconfort que dans l'*ipadu abiu* et la poudre de *xhenhet*, dont la consommation lui apportait des visions qui lui permettaient de guider son peuple. Il avait ingurgité la pâte d'*ipadu* avant d'entamer son voyage et elle l'avait prévenu d'un grand danger.

Ses pieds nus s'enfonçaient dans la terre riche, lui rappelant qu'il faisait partie intégrante de cette forêt, qu'il n'était pas un intrus. Il entendait les feuilles mortes craquer au passage des scarabées, et les cris des singes et des oiseaux, là-haut, dans la canopée. À la sécheresse de sa bouche et à la chaleur du soleil dans son dos, il savait avec certitude quelle distance il avait parcourue et combien il lui restait à marcher. Et cette certitude lui était aussi naturelle que sa respiration et que sa détermination à ne pas laisser le monstre gris tuer son peuple.

Le siège du groupe Pallas se trouvait au milieu de la forêt, à McLean, en Virginie, au sein d'un ensemble de bâtiments situés en bordure de la voie rapide George-Washington. Depuis son gigantesque bureau du vingt-huitième étage, Charles Peace, le PDG de Pallas, pouvait voir le quartier général de la CIA, le Pentagone et le Capitole – bref, à peu près toutes les institutions qui avaient contribué au développement du groupe Pallas.

Sur le seul mur de son bureau qui n'était pas en verre se trouvaient sept violons enfermés dans des boîtes en Plexiglas et maintenus à une température et un taux d'humidité optimaux. Il avait dans sa collection un

guarneri, un maggini, un gasparo da salò, un amati et deux stradivarius. En termes monétaires, la collection était estimée entre soixante-quinze et cent millions de dollars, mais pour Peace, ces violons n'avaient pas de prix. À un moment ou à un autre, il avait joué sur chacun d'entre eux, et il aimait à répéter que les généraux et les hommes politiques étaient tous des cordes sur un grand violon – caressez-les comme il faut et vous en obtiendrez la plus belle des musiques.

Sir Adrian Grayle, un homme d'une bonne cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, passa quelques secondes à admirer en silence la vue depuis l'immense baie vitrée du bureau, puis il se tourna vers Peace.

« Au cœur du pouvoir, je vois, commenta-t-il en se dirigeant vers l'imposant fauteuil qui faisait face au gigantesque bureau que Charles Peace avait payé les yeux de la tête – c'était un meuble qui avait été à l'origine commandé par Franklin Roosevelt pour la Maison-Blanche et derrière lequel nombre de ses successeurs à la présidence des États-Unis s'étaient assis.

– Se trouver au cœur du pouvoir est une nécessité de notre métier, répondit Peace, et j'ai toujours préféré voir venir mes ennemis. »

Peace était plus âgé que Grayle. Il avait des cheveux bruns impeccablement coiffés et portait une paire de lunettes rouges à monture demi-lune.

« Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, Mme Sinclair a suggéré que je vous rencontre avant de rentrer en Angleterre. Elle m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider.

– En effet, elle m'a prévenu que vous risquiez de m'appeler. Exposez-moi donc la nature exacte de votre problème.

– Comme vous le savez sûrement, je suis le président de White Horse Resources et notre compagnie a investi plusieurs milliards de dollars dans un projet de barrage à Itaqui, dans le Nord du Brésil.

– J'ai entendu parler de ce projet, effectivement. Et j'ai cru comprendre que vous aviez des problèmes avec les populations locales.

– Quatre mille huit cents Indiens hupdas et un territoire qui vient d'être reconnu par la communauté internationale comme une zone de conservation de la nature doublée d'une réserve pour les Hupdas.

– Et quelle est la position du gouvernement brésilien par rapport à cette tribu ?

– Réservée. Comme nous, ils souhaitent les voir disparaître.

– On devrait pouvoir trouver quelque chose, dit Peace.

– Sans doute, mais ça ne saurait être aussi flagrant que quand le président Belaúnde a arrosé de napalm les Matsés, au Pérou, dans les années 1960, prévint Grayle. Nous vivons une époque où tout le monde regarde par-dessus l'épaule de son voisin et une solution aussi radicale ne manquerait pas de tuer dans l'œuf le projet Itaqui.

– Alors il faut leur proposer quelque chose de plus acceptable, dit Peace d'un ton calme.

– Je ne suis pas sûr de comprendre.

– Pallas possède la compagnie Firebreakers, qui fournit des Canadair dans le monde entier. En tout, elle possède une flotte de cent vingt CL-215.

– Je suis désolé, mais je ne vois vraiment pas le rapport avec mon problème.

– Vingt de ces appareils sont au service de la branche aviation de notre division sécurité. Ils ont été modifiés pour pouvoir lâcher autre chose que de l'eau.

– Comme quoi, par exemple ?

– Vous avez déjà abordé l'option la plus rapide et la plus extrême – le napalm –, mais nous pouvons aussi facilement remplir nos appareils de purin infecté à l'E. coli 0157:H7, une souche provoquant des formes aggravées de microangiopathies thrombotiques. Le purin serait lâché dans les réserves d'eau potable, c'est-à-dire la rivière la plus proche du campement de votre tribu. Tous les enfants et toutes les femmes enceintes seraient morts en une douzaine de jours. Le village entier serait infecté et les vieillards ne tarderaient pas à mourir, eux aussi. »

Peace s'éclaircit la gorge avant de reprendre :

« Si toutefois vous recherchiez un taux d'élimination proche de cent pour cent, il y a toujours la solution de l'anthrax.

– Mon Dieu, murmura Grayle.

– Eh bien, sir Adrian, qu'en pensez-vous ?

– Je crois qu'il va falloir que j'y réfléchisse et que je demande peut-être l'avis de mon conseil d'administration.

– Prenez tout le temps qu'il vous faudra, sir Adrian, mais vous savez ce qu'on dit : le temps, c'est de l'argent.

– J'en ai bien conscience. À ce propos, comment avancent les choses avec notre autre projet ?

– Le programme Andromède ?

– Oui.

– Nous avons les images satellites que vous aviez demandées. Je pensais que nous pourrions nous retrouver dans une semaine à Saint-Gall, au laboratoire, pour les examiner.

– En tout cas, je peux vous dire que les premières expérimentations sont très prometteuses, dit Grayle.

– Vous m'en voyez ravi. Ce projet risque de nous rapporter énormément d'argent. Et il révolutionnera très certainement le milieu de la médecine, sans oublier celui de la guerre.

– Parfait, conclut Grayle. Dites à vos hommes de m'appeler quand vous aurez les résultats et je verrai avec Lamberto à la banque pour qu'il s'occupe du reste. »

5

L'hydravion avait été tiré sur la plage du vieux port à l'aide d'un treuil à main et reposait sur deux grosses palettes en bois. C'était un avion de grande taille, équipé d'un seul moteur et doté d'un fuselage qui ressemblait à un morceau de tissu tendu sur une carcasse métallique. On avait dû le repeindre un nombre incalculable de fois et la dernière couche en date était un camouflage vert qui donnait à l'appareil un côté très amateur. Les ailes avaient été rafistolées en plusieurs endroits, et la partie inférieure des flotteurs était rongée par les algues et les champignons.

« Qu'est-ce que c'est que cet engin ? s'écria Peggy.

– Notre avion, répondit Holliday.

– Vous vous moquez de nous, j'espère, dit Raffi. C'est une antiquité.

– Il a été construit en 1936 », déclara une voix derrière eux.

Ils se retournèrent pour se retrouver face à un homme de taille moyenne vêtu d'une salopette graisseuse qui s'essuyait les mains sur un chiffon. Son visage avait quelque chose de vaguement asiatique (un métis, certainement) et il avait coiffé ses cheveux noir ébène en une longue queue-de-cheval. Sur son biceps, que dévoilait sa manche de T-shirt, on pouvait voir un tatouage indiquant : « US ARMY RANGER *La mort plutôt que le déshonneur* ».

Il s'avança vers eux et ils remarquèrent une raideur au niveau de sa jambe droite.

« Peggy, Raffi, Eddie, je vous présente mon bon ami Chang-Su Diaz.

– Salut, dit l'homme à la queue-de-cheval.

– Diaz ? reprit Eddie. *¿Hablas español ?*

– *Sí.*

– *El avión es bonito*, dit Eddie.

– *Gracias, señor. ¿Eres piloto ?*

– *Sí. Gracias a la Fuerza Aérea de Cuba.*

– Ah, *Cuba*, répéta Diaz d'un ton rêveur.

– Charlie Diaz faisait partie du groupe d'intervention spécial que je dirigeais en Colombie dans les années 1990, expliqua Holliday. Il sait piloter tout ce qui a des ailes ou un rotor. Et c'est à peu près le seul qui approvisionne en avion les tribus situées en amont de la rivière. Médecins sans frontières a souvent recours à ses services. Malgré les apparences, c'est un mec bien.

– Comment avez-vous perdu votre jambe ? demanda abruptement Peggy.

– Doc et moi, on déjeunait avec un certain Tito Valdez, on discutait. Et cet enfoiré m'a canardé par-dessous la table avec un fusil à pompe UTAS UTS-15.

– Et qu'est-ce qui est arrivé à Tito Valdez ?

– Doc lui a mis six balles dans la tête.

– Et vous êtes vraiment capable de piloter avec une seule jambe ?

– Pendant la Seconde Guerre mondiale, il y avait un aviateur nommé Douglas Bader qui a continué à piloter des Spitfire après avoir perdu ses deux jambes, déclara Holliday. Et il paraît qu'il se débrouillait très bien au golf, par-dessus le marché. Mais assez parlé histoire. Diaz, est-ce que tu as pu récupérer tout ce que je t'avais demandé ?

– Tout l'équipement, y compris les deux Zodiac que tu voulais. Et le bateau vous attend sur place. Je pense qu'Eddie sera capable de le conduire.

– *¿Qué tipo de barco ?* demanda Eddie.

– *Un barco de río*, répondit Diaz.

– *¿Grande ?*

– *Quince metros*.

– *No hay problema*.

– Et pour ce qui est des armes ? s'enquit Holliday.

– Comme prévu. Des.45, des Winchester, un Weatherby, des Stoner 63, deux Heckler & Koch MSG90 et une mitrailleuse légère FN Maximi.

– Pourquoi avons-nous besoin d'armes ? demanda Peggy, interloquée.

– Mais parce que c'est la jungle, là-bas ! » s'esclaffa Holliday.

Le prêtre était assis dans son petit bureau de la gare du Vatican, les yeux rivés sur son ordinateur qui ronronnait tranquillement, une main posée sur un

exemplaire ouvert du *Debrett's Peerage*. D'après l'annuaire nobiliaire britannique, lord Adrian Grayle était membre de longue date du Brooks's Club de Londres. Le prêtre, un homme de cinquante-huit ans nommé Francisco Garibaldi, avait également piraté le site Internet de ce club prestigieux, ce qui lui avait permis de découvrir qu'un certain lord Jonathon Gibbs, troisième baron de Vauxhall, résidait actuellement en Afrique du Sud et ne venait plus que très rarement au club, même s'il était à jour de ses cotisations. Garibaldi se rendit alors sur Google, téléchargea une photo récente de Vauxhall et l'imprima. Puis il décrocha son téléphone et composa le numéro spécial de l'imprimerie officielle du Vatican.

« Ici le père Garibaldi. J'aurais besoin d'un jeu d'identité complet au nom de lord Jonathon Gibbs. »

Quelques secondes de pause.

« Oui, un passeport britannique également, ainsi qu'une carte de membre du Brooks's Club. Pour dans deux jours. Merci. »

Garibaldi raccrocha, puis composa un nouveau numéro.

« Gino ? C'est Francisco. Comment va mon père ? Bien, bien. Écoute, Gino, j'aurais besoin d'un service. Il faudrait que tu me trouves la marque des cartes qu'ils utilisent au Brooks's Club de Londres et que tu m'en fasses parvenir un jeu. Rapidement. D'ici deux jours, si tu peux. »

Il attendit quelques secondes, puis un large sourire éclaira son visage.

« Parfait, Gino. Je savais que je pouvais compter sur toi, mon ami. Appelle-moi quand ce sera prêt et je te retrouverai chez Rosati's. Bien, bien, à plus tard, alors. Embrasse papa de ma part. »

Hank Rand était assis sur le canapé du bureau ovale à côté de son patron Harrison White, le directeur de la Central Intelligence Agency. Hank Rand était directeur de la National Resources Division, le département le plus top secret de la CIA.

« J'espère que tu ne t'es pas trompé, Hank, dit White en feuilletant le dossier qu'ils allaient bientôt remettre au président. Tu sais comme moi qu'il ne peut pas blairer cette conne, mais je ne veux pas non plus qu'il croie qu'on est venus pour faire de la lèche.

– Écoute, Harrison, ce dossier nous a été concocté par notre équipe au Venezuela, je te garantis que c'est du costaud. Une des filiales du groupe Pallas s'apprête à bombarder les Indiens au nord du Brésil, alors qu'une autre filiale de Pallas est en charge du projet de barrage dans la même région.

– Et qu’une autre branche de la même boîte s’est spécialisée dans le déploiement de troupes et de moyens de transport paramilitaires en Irak et en Afghanistan depuis l’époque de Bush et de Cheney, son abruti de vice-président, renchérit Rand. Il n’y a rien que le locataire actuel aimerait plus que leur botter le cul et coller Kate Sinclair en taule. C’est l’occasion rêvée. »

Le président entra, retira sa veste, desserra sa cravate et se laissa tomber sur le fauteuil à haut dossier situé derrière le bureau, sur lequel il n’y avait rien d’autre qu’un téléphone et une boîte en bois remplie de pin’s à distribuer aux visiteurs. À sa droite, sur le rebord de la fenêtre, il avait disposé quelques photos de famille, dont son portrait de mariage.

« Je remettais la médaille d’Honneur des scouts avec palmes croisées, annonça le président qui revenait tout juste d’une séance photo.

– Et comment l’obtient-on ? demanda Harrison White.

– Un gamin de douze ans qui regagnait sa tente pendant une sortie… ou une excursion, je sais pas comment ils appellent ça… Enfin, il est tombé sur deux mômes, des petits, qui avaient mâché une espèce de plante qui paralyse la gorge. Avec deux morceaux de stylo à bille et un canif, il leur a fait une trachéotomie.

– Eh ben ! lâcha White.

– Et j’imagine que maintenant, il veut devenir chirurgien, dit Hank Rand avec un sourire.

– Raté ! Il veut devenir avocat.

– Quelle idée ! s’exclama White.

– Il m’a dit que ça lui laisserait plus de chances de devenir un jour président des États-Unis. Douze ans, et il veut déjà me piquer mon job ! »

Tous rirent brièvement, puis le président se pencha en avant, les mains jointes.

« Alors, qu’est-ce que mes deux espions préférés ont à me proposer, aujourd’hui ? demanda-t-il.

– Kate Sinclair sur un plateau, si on s’y prend correctement.

– Excellente nouvelle ! Presque aussi bonne que quand j’ai appris la mort de Ben Laden. Vous auriez dû le voir criblé de balles, c’était jouissif ! »

Le président laissa échapper un soupir en se remémorant les images, puis il s’installa confortablement dans son fauteuil et se cala les mains derrière la tête.

« Dites-moi tout, messieurs. »

La jungle déroulait son tapis vert ondoyant à quelques dizaines de mètres sous les ailes du vieil avion. Aux commandes de l'appareil, Charlie Diaz suivait la rivière noire qui serpentait à travers la forêt.

Contrairement aux craintes de Peggy, Charlie Diaz se révélait un pilote chevronné et le moteur du vieux coucou à bord duquel ils se trouvaient n'émettait pas le moindre bruit suspect. Holliday était assis sur un des quatre strapontins situés derrière le cockpit, tandis qu'Eddie occupait la place du copilote. Entre Eddie et Diaz, un autocollant sur le tableau de bord indiquait « RÈGLE D'OR DU COPILOTE : NE TOUCHE À RIEN ET TAIS-TOI », avec une traduction en espagnol et en portugais. Raffi et Peggy étaient assis l'un à côté de l'autre, Peggy tellement cramponnée aux accoudoirs de son siège qu'elle en avait les phalanges toutes blanches. Leur équipement occupait tout le reste de la carlingue.

« À quoi penses-tu, Peg ? cria Holliday pour couvrir le grondement assourdissant du moteur.

– Au fait que je vais vomir, répondit-elle, livide. J'ai l'impression que ton pilote se croit aux montagnes russes.

– Arrête, le vol ne pourrait pas mieux se passer, intervint Raffi en posant une main qu'il espérait réconfortante sur le genou de sa femme. En revanche, j'admets que le bruit n'est pas rassurant. »

Comme pour corroborer les dires de Raffi, le bruit du moteur changea brusquement et l'appareil entama un long piqué.

« Merde ! hurla Peggy en agrippant son siège encore plus fort.

– *¿No quieres intentar hacerlo aterrizar, mi amigo ?* demanda Diaz à Eddie.

– *¡ Con mucho gusto !* répondit Eddie.

– Qu'est-ce qu'ils racontent ? questionna Peggy, paniquée. Est-ce qu'on va s'écraser ?

– Charlie vient de proposer à Eddie de prendre les commandes pour l'atterrissage et Eddie a accepté, traduisit Holliday.

– Oh putain. »

Eddie tira sur le manche pour rétablir l'hydravion, puis il vola longuement en rase-mottes au-dessus de l'eau, évitant les obstacles. Devant eux, sur la droite, apparut une série d'embarcadères branlants auxquels était amarrée une ribambelle d'embarcations de toutes tailles. Perchée sur la berge escarpée, s'étalait une petite ville faite de maisons en bois aux toits de chaume.

« Messieurs dames, nous voilà arrivés à São João Joaquim », annonça Diaz.

De son côté, Eddie décéléra tout en continuant à tirer sur le manche. Les flotteurs en aluminium entrèrent en contact avec l'eau, dessinant deux sillons blancs parallèles de part et d'autre du fuselage. Un amerrissage parfait.

« *Muy bien*, commenta Diaz, un sourire aux lèvres.

– *Gracias* », répondit Eddie.

Diaz reprit les commandes et dirigea l'appareil vers un des embarcadères les plus longs. Assise en face de Holliday, Peggy semblait déjà retrouver des couleurs et elle avait cessé de labourer les accoudoirs de son siège avec ses ongles.

« Les porteurs que j'ai recrutés vont venir récupérer l'équipement pour le mettre sur le bateau. Pendant ce temps-là, nous devons passer en ville pour parler à Nenderu.

– Nenderu ? Qui est-ce ? demanda Peggy.

– C'est lui qui va nous servir de guide pour remonter la rivière », répondit Holliday.

Ils descendirent de l'hydravion et parcoururent le quai en bois, tandis qu'une nuée de jeunes garçons vêtus d'espèces de kilts entouraient le Norseman tels des poussins autour de leur mère. Le chef de la bande, un gamin d'une douzaine d'années à la peau brune qui arborait un T-shirt des Chicago Bulls, se mit à donner des ordres à la ronde.

Diaz gravit un escalier fait de planches pour atteindre le village, Holliday et son équipe sur ses talons. Il y avait là une dizaine de bâtisses en bois, dont certaines surplombaient la berge abrupte. Ils aperçurent également un petit chantier naval, où une bonne vingtaine d'hommes vêtus eux aussi de kilts étaient attelés à la construction d'étroites embarcations dont les planches étaient assemblées avec des cordes artisanales, puis scellées au moyen d'une sève blanche très dense conservée dans des carapaces de tortue, que les ouvriers appliquaient avec des espèces de pinceaux en écorce – en séchant, la sève prenait une couleur très brune qui ressemblait à s'y méprendre à une épaisse couche de vernis.

Diaz entra dans une maison en chaume ouverte sur un côté où une dizaine d'hommes s'étaient rassemblés autour de petites tables et d'un bar improvisé pour boire la seule bière que semblait proposer l'établissement, de la Brahma.

Au fond à gauche, deux hommes au teint hâlé étaient assis à une grande table ronde. L'un des deux avait une soixantaine d'années – témoin les quelques

mèches blanches qui zébraient sa longue chevelure brune. L'autre devait avoir trente ans et portait lui aussi les cheveux longs.

Tous les deux avaient la mâchoire carrée, les pommettes hautes et de grands yeux marron qui pétillaient d'intelligence. Aucun des deux ne buvait et Holliday remarqua tout de suite le fusil posé sur la table devant le plus jeune – un Lee-Enfield Mark I à chargeur court, l'arme standard de l'armée britannique à partir des années 1920.

« Je vous présente Nenderu, annonça Diaz en désignant l'homme le plus âgé d'un geste du menton. Et voici son petit-fils, Tanaki. Tanaki parle relativement bien anglais, il sera donc votre interprète. C'est également un excellent chasseur et pisteur.

– Dis à ton grand-père que nous le remercions pour son aide », dit Holliday.

Tanaki se tourna vers Nenderu et les deux hommes échangèrent quelques mots en hupda. Le vieil homme adressa un hochement de tête respectueux à Holliday.

« Mon grand-père répond qu'il est ravi de vous prêter main-forte, traduisit Tanaki. Il ajoute que nous devrions embarquer au plus vite, parce qu'il ne va pas tarder à pleuvoir.

– Qu'est-ce qu'il raconte ? murmura Peggy à l'oreille de Holliday. Il fait grand beau.

– Il connaît mieux le terrain que nous, alors on fait ce qu'il dit », répondit Holliday.

La pluie torrentielle s'abattait sur le toit en chaume de la hutte de Yachay dans un crépitement d'incendie. La pâte de *xhenhet* se trouvait dans un bol en pierre calé entre ses genoux. Le *xhenhet*, aussi appelé *ayahuasca*, était tiré d'une liane que les scientifiques avaient désignée sous le nom de *Banisteriopsis caapi*. C'était un hallucinogène extrêmement puissant que Yachay consommait depuis qu'il avait été nommé chaman à l'âge de treize ans, et c'était cette drogue qui lui apportait ses visions et ses rêves prémonitoires.

Yachay se pencha en avant, plongea deux doigts dans la mixture et les passa ensuite sur sa langue. Puis il attendit, fredonnant doucement, écoutant la pluie, les yeux rivés sur les deux crânes posés sur l'autel. Ces deux crânes avaient des dents en or et en argent, et on avait placé dans chaque orbite une de ces fameuses pierres vertes pour lesquelles les mineurs n'hésitaient pas à tuer. Le crâne de gauche avait un talisman coincé entre les dents, un objet rond fait

de fer et de verre aux pouvoirs magiques exceptionnels – c'est du moins ce que prétendait de son vivant celui à qui appartenait le crâne. Il y avait même une incantation rituelle gravée au dos du talisman, trois lettres dont Yachay avait souvent cherché à comprendre la signification : PHW.

Yachay laissa échapper un soupir de satisfaction en sentant les premiers effets du *xhenhet*. Bientôt, les crânes lui parleraient et lui diraient quoi faire.

6

La jeune femme courait pieds nus dans la jungle, évitant d'instinct les embûches qui se dressaient en travers de son chemin. Peu après l'avoir enlevée, ils lui avaient donné des bas, un haut moulant rouge vif et une minijupe rose pour exciter les hommes qu'ils lui amenaient, mais sitôt le grillage franchi, elle s'en était débarrassée, car, dans la forêt où de telles couleurs n'existaient pas, ces vêtements équivalaient à une cible peinte dans le dos.

Elle courait vers l'ouest, vers la rivière, car elle savait que si elle parvenait à la retrouver, elle n'aurait aucun mal à rentrer chez elle. C'était une Yuruti, une fille de chef. Elle s'appelait Kachiri et elle avait seize ans.

L'endroit d'où elle s'était échappée était une mine de diamant clandestine d'autant plus illégale qu'elle se trouvait dans une réserve indienne.

Initialement, il s'agissait d'exploiter un simple gisement d'or alluvionnaire, mais des forages avaient révélé la présence de *cascalho*, une roche diamantifère. La mine à ciel ouvert s'étendait à présent sur une surface de quatre-vingt-cinq mètres sur vingt et descendait jusqu'à vingt mètres de profondeur.

Elle était soigneusement dissimulée sous un filet de camouflage en nylon gracieusement offert par White Horse Resources, un des principaux acteurs du projet de barrage situé à quelque cent quarante kilomètres plus au nord. D'autres filets recouvraient les bâtiments de tri, celui de la direction, les entrepôts, les dortoirs et le bordel. À quatre cents mètres au sud était posé un

hélicoptère LZ qui permettait d'acheminer toutes les deux semaines des équipes d'ouvriers spécialisés et d'agents de sécurité.

Quant aux mineurs, ils faisaient des journées de douze heures et ne bénéficiaient que de trois jours de repos par mois. Quand ils ne travaillaient pas, ils avaient ordre de rester à l'intérieur de l'enceinte électrifiée de l'exploitation. Ils n'avaient ni le droit de chasser ni celui de ramasser des fruits ou autres baies et ils devaient se soumettre à un régime hautement protéiné d'ordinaire réservé aux soldats en service actif. Beaucoup tombaient malades, mais dès que la main-d'œuvre venait à manquer, on allait chercher des remplaçants dans les régions alentour.

Depuis le fiasco de Cuba l'année précédente, le groupe Pallas avait compris que l'image de Blackhawk Security était ternie à jamais et qu'un remaniement majeur s'imposait. La société de sécurité avait donc été dissoute et de ses cendres était née la firme White Star Protective Solutions, un nom aux connotations nettement moins belliqueuses.

Évidemment, à part les insignes et le logo, rien n'avait changé. Si, les grades militaires cousus directement sur les uniformes : chez White Star, seule une bande colorée sous le nom permettait d'identifier le grade. Vert pour un sergent, bleu pour un lieutenant, rouge pour un capitaine, blanc pour un commandant, noir pour un colonel et argenté pour un général. Une solution aussi simple que discrète.

L'homme qui poursuivait Kachiri était un capitaine nommé Thomas Plunket, le descendant direct du sergent Thomas Plunket qui avait combattu à Waterloo contre Napoléon Bonaparte.

Comme son illustre aîné, le capitaine Plunket était un redoutable tireur d'élite. Il avait servi en Irak et en Afghanistan, effectué quelques missions au Pakistan et accepté plusieurs contrats pour Blackhawk Security.

Pour une compagnie implantée dans un pays émergent (ou même dans un pays développé, d'ailleurs), ne pas avoir de tueur à gages à disposition pouvait constituer un sérieux frein au plan de développement. Quand le marché de l'assassinat sur commande était au point mort, Plunket se voyait régulièrement confier ce genre de mission : protéger des objectifs capitaux, comme la mine de diamant, et d'autres, moins capitaux, comme Kachiri, dont la disparition représentait à la fois un manque à gagner pour les propriétaires de la mine et un risque énorme si elle venait à révéler ce qu'elle savait.

Plunket était à la poursuite de Kachiri depuis une demi-journée. Il progressait dans la jungle, sous la pluie, repérant les branches qu'elle avait

cassées, les plantes qu'elle avait écrasées et les traces de pas qu'elle avait laissées dans la boue – une piste qui menait plein ouest. Elle se dirigeait vers la rivière, synonyme de salut, mais elle était à bout de forces et Plunket savait que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne la rattrape. Quelque part, l'inéluctabilité de son succès l'attristait.

Comme la plupart des habitants de cette jungle, Kachiri n'avait aucun contrôle sur son destin. Les jeunes Indiennes (certaines n'avaient que douze ans) étaient enlevées par des tribus rivales, puis vendues à White Star, qui les revendait ensuite à la société qui possédait la mine. Quand les pauvres femmes n'étaient plus d'aucune valeur, White Star payait les tribus qui les avaient capturées afin qu'elles les fassent disparaître.

Plunket rattrapa Kachiri en milieu d'après-midi. Elle s'était abritée sous un immense kapokier, visiblement épuisée. Plunket épaula son fusil. Son arme de prédilection était l'AX50 de chez Accuracy International, mais pour cette mission, il avait opté pour un fusil hypodermique Dan-Inject, plus léger.

Plunket colla son œil à la lunette, visa tranquillement la base de la nuque de la jeune femme, puis il pressa la détente. Une petite détonation retentit, un peu comme une branche qu'on aurait cassée, et Kachiri s'effondra sur le flanc.

Plunket franchit la quinzaine de mètres qui les séparaient et s'accroupit auprès du corps inerte. Il posa les doigts sur le poignet de la jeune femme et ne tarda pas à trouver un pouls. Satisfait, il souleva la chevelure brune de Kachiri, retira la fléchette hypodermique et la glissa dans un petit sac. Enfin, il se releva et sortit son talkie-walkie.

« C'est bon, annonça-t-il. Vous pouvez venir me chercher. »

À la mine, ses collègues auraient tôt fait de récupérer ses coordonnées GPS (il avait une balise dans son sac) et de lui envoyer un tout-terrain Mudd Ox à huit roues. Avec une vitesse de pointe de trente kilomètres heure, l'engin passe-partout ne mettrait qu'une heure à avaler la distance qu'il avait parcourue à pied en plus d'une demi-journée. Ce qui signifiait qu'il serait de retour au camp avec la fille avant la tombée de la nuit. Rassuré, il s'installa à côté d'elle sous le kapokier.

Le père Francisco Garibaldi, un des derniers représentants des Assassini, était à Londres sous l'identité de lord Jonathon Gibbs, résidant au Cap, en Afrique du Sud. Il poussa la porte du Brooks's Club, présenta sa carte de membre à l'accueil et tendit son pardessus à un portier en uniforme.

Après avoir avalé un plat de grouse rôtie accompagné de toasts au fromage et un bol de framboises à la crème, il quitta la salle à manger et emprunta le majestueux escalier central qui menait au salon de jeu, une immense pièce aux fenêtres encadrées par d'épais rideaux et au plafond décoré de moulures complexes.

Il se dirigea vers le caissier, échangea vingt mille livres contre des jetons et demanda où étaient les tables de vingt-et-un. Elles étaient au nombre de trois et se trouvaient toutes à l'autre bout de la salle, près du bar. Grayle était installé à l'une d'entre elles, un verre à whisky en cristal posé devant lui, une cigarette à la main gauche. Les tables semi-circulaires pouvaient accueillir six personnes à la fois.

En plus de Grayle, il y avait deux autres joueurs. Garibaldi décida de s'installer à la place située le plus à gauche. Le croupier utilisait un sabot transparent avec un jeu de cartes plastifiées Cartamundi standard à dos vert, le même que celui qu'il avait dans la poche gauche de sa veste de smoking.

Il resta plusieurs minutes sans jouer, à observer Grayle et son costume parfaitement coupé. C'était un homme assez élancé, aux cheveux gris, qui devait avoir sensiblement le même âge que lui et qui affichait une arrogance un peu froide, typique des membres de la bonne société anglaise. Ses ongles manucurés étaient très légèrement vernis, il portait en guise d'alliance un simple anneau en or et arborait à l'index droit une chevalière représentant la tour et le cimier de la famille Grayle. Quant à la montre, il s'agissait d'une Audemars Piguet Royal Oak Tourbillon en or.

Garibaldi regarda Grayle jouer une douzaine de mains : il misait de petites sommes de manière régulière, doublant ou séparant à l'occasion, sans jamais prendre de gros risques. Rien dans son langage gestuel ne semblait trahir son jeu : il ne tripotait pas sa chevalière, ne se passait pas la main dans les cheveux, ne clignait pas des yeux. Il faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup d'enjeu. Garibaldi nota toutefois que monsieur le duc avait les narines qui frémissaient quand il avait deux figures ou un vingt-et-un servi, mais c'était à peu près tout.

Il ne comptait pas les cartes et le prêtre ne remarqua aucun calcul savant de la part de Grayle ; non, il avait affaire à un homme qui jouait pour son plaisir. Ni un professionnel ni un accro.

Garibaldi commença à jouer de la même manière que Grayle, mais avec des mises sensiblement plus élevées. Quand Grayle, lassé, se leva et jeta un jeton de cinquante livres au croupier en guise de pourboire, Garibaldi l'imita.

« M’accompagnerez-vous pour un verre au bar, lord Grayle ? » demanda Garibaldi alors qu’ils quittaient la table.

Garibaldi avait toujours eu un talent pour le pastiche et son accent sud-africain était presque parfait.

« Vous me connaissez ? demanda Grayle.

– Seulement de réputation, monsieur le duc. Nous travaillons dans le même domaine.

– Ah oui ?

– Oui. Celui des diamants », dit le prêtre.

Holliday se tenait sur le pont principal du *SS Amador* et plissait les yeux pour essayer d’apercevoir la rivière derrière le rideau de pluie. L’averse était si violente que, de part et d’autre du vieux bateau à aubes, la jungle ne formait qu’une tache imprécise vert foncé. Peggy et Raffi s’étaient réfugiés en haut, dans le poste de pilotage, tandis que leurs deux guides, Nenderu et Tanaki, étaient accroupis à la poupe, protégés des trombes d’eau par le pont supérieur, tout comme Holliday à la proue.

Malgré le fracas de la pluie et le frottement régulier de la roue à aubes, un silence étrange s’était installé et Holliday se surprit à laisser son esprit vagabonder en territoire oublié.

Une autre jungle, de nombreuses années auparavant. La patrouille de nuit dont il faisait partie se déplaçait au milieu des fougères, des herbes hautes, des lianes, des marécages, quand une mine artisanale du Vietcong avait explosé à hauteur de hanches, coupant Rusty Smart en deux et projetant des morceaux de son corps dans toutes les directions.

Rusty ouvrait la marche et Holliday, qui était caporal à cette époque, se trouvait deux rangs derrière lui. L’avant-bras gauche de Rusty s’était retrouvé dans la boue, des fragments d’os sectionnés et un morceau sanguinolent de chair arrachée, avec au poignet la Timex que son père lui avait offerte quand il avait obtenu son diplôme de fin d’études secondaires. Rusty mettait un point d’honneur à la laisser à l’heure de Chicago, de sorte que, à cet instant, elle indiquait 7 heures et demie du matin.

Et Holliday n’arrivait à penser à rien d’autre qu’au fait que Rusty était mort, mais que sa montre fonctionnait toujours. Il revoyait encore le slogan de Timex « Malgré toutes les raclées, elle continue à trotter ». En cet instant précis, alors que le père de Rusty s’installait au Johnnie’s Grill pour prendre

son petit déjeuner, son fils mourait et la Timex marchait toujours. Tous les éléments étaient là, mais ensemble, ils n'avaient pas de sens.

Et Holliday se souvint de cette matinée ensoleillée où il s'était allongé à côté d'Amy, dans le lit d'hôpital. Il l'avait prise dans ses bras et il avait senti la vie la quitter comme ça, en un instant, comme un début de lettre d'amour qu'on chiffonne et qu'on jette à la corbeille. Debout à l'avant du bateau, il sentit les larmes couler le long de sa joue, pour elle et pour Rusty Smart que personne n'avait dû pleurer depuis longtemps, puis il fit quelques pas pour quitter l'auvent protecteur que formait le pont supérieur et se retrouver directement sous la pluie. La tête renversée en arrière, il laissa les gouttes lui larder la peau et se mélanger aux larmes qu'il versait pour tous ses morts. Il sentit son cœur se briser en mille morceaux et se demanda s'il pourrait un jour le réparer.

« Il a beaucoup de malheur, celui-là », dit Tanaki à son grand-père.

Les deux hommes se trouvaient toujours dans l'ombre, à l'arrière du bateau, et leur conversation se perdait derrière le vacarme de la pluie et de la roue à aubes.

« C'est parce qu'il voit la mort, plus haut, sur la rivière, répondit Nenderu. Peut-être sa propre mort.

– Et nous lui servons quand même de guide ? »

Le vieillard hocha la tête.

« C'est autant notre destin que le sien et je ne crois pas qu'on puisse le changer. »

7

Le Mudd Ox parti de la mine atteignit les coordonnées GPS de Plunket peu avant le coucher du soleil, ce qui n'enchantait pas son conducteur, qui n'était vraiment pas rassuré à l'idée de retraverser la jungle de nuit. L'homme s'appelait Wally Beaman. Il avait été engagé parce qu'il avait passé quatre ans à conduire des Humvee en Irak et en Afghanistan et qu'il avait réussi l'exploit de rentrer vivant. Le Mudd Ox n'avait rien à voir avec les énormes véhicules de transport militaire sur lesquels il s'était fait la main, mais piloter le vilain tout-terrain à huit roues payait trois fois plus.

Plunket était endormi sous un kapokier, mais il n'y avait aucune trace de la fille. Il avait dû lui administrer une dose d'anesthésiant trop faible et elle avait profité de ce qu'il était endormi pour se faire la malle. Le visage de Beaman s'éclaira d'un sourire mauvais. Plunket allait passer un sale quart d'heure.

Beaman descendit du Mudd Ox et se dirigea vers le kapokier. Soudain, il s'arrêta et posa la main sur son pistolet-mitrailleur MP5. Il venait de remarquer les deux fléchettes d'une dizaine de centimètres plantées dans la joue de Plunket. À l'extrémité de chacune, une petite boule de la fibre cotonneuse qu'on trouve justement dans les cosses du type d'arbre sous lequel Plunket était allongé.

C'était le genre de projectile enduit de curare que les Indiens locaux utilisaient pour chasser à la sarbacane. D'ordinaire, ces fléchettes ne servaient que pour des oiseaux et de petits animaux, mais la plupart des tribus gardaient en permanence un stock d'un autre poison, celui-là issu de la peau d'une

grenouille extrêmement venimeuse, dont une dose d'un milligramme suffisait à tuer un éléphant mâle. Si c'était bien ce produit qui avait été utilisé, Plunket était mort avant même d'avoir senti la fléchette se planter dans sa joue.

Beaman tendit l'oreille. À cette heure de la journée, la forêt faisait penser à un orchestre s'accordant avant le début de la représentation. Tinamous et kamichis cornus entamaient un concours de décibels avec les pénélopes à gorge bleue et les agamis à ailes blanches, tandis que les aras se disputaient les places de solistes avec les piones à tête bleue. Quant aux singes hurleurs, ils ne se laissaient pas impressionner par tous ces volatiles et criaient plus fort que le reste. On aurait dit le prélude à un cauchemar.

Beaman remarqua cependant un bruissement qui sortait de l'ordinaire. Il chargea son MP5, mais avant qu'il ait pu l'épauler, une dizaine de Hupdas au visage grimé de noir et de rouge l'entouraient.

« Merde », soupira-t-il.

Il laissa tomber son arme à terre pour se rendre, mais c'était déjà trop tard. Les Indiens levèrent tous leur sarbacane en même temps et Beaman sut alors à quel point la mort de Plunket avait été rapide.

São João Joaquim, le dernier contact connu de Fawcett avec la civilisation et l'endroit où Holliday et son équipe avaient retrouvé Nenderu et Tanaki, se trouvait sur la rive ouest du Río Negro. Mais selon le journal de l'explorateur, l'expédition avait véritablement commencé plus en amont, sur la rive est, dans un village où il avait acheté sept canoës et engagé des porteurs.

La pluie, qui avait cessé de tomber depuis quelques heures, avait fait monter le niveau de la rivière, si bien que le ponton où ils voulaient accoster était presque entièrement immergé. Par chance, Eddie parvint à dénicher un endroit où amarrer le vieux bateau à aubes.

« Tu penses vraiment qu'on va trouver quelque chose ici ? demanda Peggy à son mari.

– Des arbres et de l'eau, s'esclaffa Raffi. Beaucoup d'arbres, beaucoup d'eau. »

Tous mirent pied à terre et gravirent une volée de marches vermoulues qui menaient à un village constitué de quelques bâtisses en bois éparpillées. La plupart des habitants, tous des Indiens à première vue, étaient accroupis devant l'entrée de leur maison. Alors qu'Eddie organisait le débarquement du matériel, Tanaki s'approcha de Holliday.

« Mon grand-père dit qu'il y a ici un homme qui a été porteur pour Fawcett lors de sa dernière expédition. Est-ce que vous voulez le rencontrer ?

– Mais quel âge a ce type ? s'esclaffa Holliday.

– À l'époque, il avait seize ans. Il s'appelle Palala Santos. Moitié indien, moitié brésilien. Il est très vieux et n'a plus de dents, mais il y voit encore clair et il a toute sa tête. D'après mon grand-père, il a beaucoup de choses à vous raconter.

– Et combien ça va me coûter ?

– Seulement un peu de tabac. Il a une préférence pour les cigarillos, si vous en avez. »

Ils trouvèrent Santos en périphérie du village, dans une espèce de hutte derrière laquelle un sentier menait vers la jungle. Dans les branches d'un figuier étrangleur, à quelques mètres de là, des singes hurleurs jouaient à cache-cache. Santos se tenait accroupi derrière une large planche posée en équilibre sur deux bidons de lait en plastique. Son visage n'était que rides et crevasses, il avait les cheveux entièrement blancs mais, comme l'avait annoncé Tanaki, ses yeux bruns restaient vifs et brillants. Sur la planche posée devant lui, il avait disposé une rangée de têtes réduites. Elles avaient l'air très anciennes et la peau presque noire semblait aussi fine que du papier à cigarette.

En les voyant, Peggy écarquilla les yeux, soudain toute pâle.

« Ce ne sont pas des vraies, si ? demanda-t-elle.

– Avant, la plupart des tribus amazoniennes réduisaient les têtes, mais c'était il y a très longtemps, expliqua Tanaki d'un ton neutre.

– Ce sont sûrement des têtes de singe qu'il vend aux touristes, avança Raffi.

– Les singes ont de longues canines, intervint Holliday. Non, non, ces têtes sont tout ce qu'il y a de plus humaines. »

Santos marmonna quelque chose à l'intention de Tanaki, puis il sortit de la poche de son vieux short rapiécé un petit sac en cuir et le lui tendit.

« Il dit que ces têtes datent de l'époque où les Blancs sont venus ici sur des ailes de nuage.

– Des ailes de nuage ? » répéta Peggy.

Tanaki donna le petit sac à Holliday, qui en vida le contenu dans sa main. Il y avait là huit pièces d'or : deux solidi byzantins, deux doublons espagnols et quatre reais portugais du XV^e^ siècle.

« Santos les a trouvés derrière les paupières cousues de quatre de ces têtes, déclara Tanaki.

– Des voiles ! s'exclama soudain Holliday. Les grands-voiles du *Santo Ovidio de Braga* et du *Santo João de Deus* ! Les deux autres navires de la flottille envoyée par Pedro de Menezes Portocarrero en 1437.

– S'il s'agit bien des mêmes bateaux que celui retrouvé récemment à l'embouchure de l'Amazone, ça signifie qu'ils étaient probablement eux aussi remplis d'or, dit Raffi.

– Reste à savoir ce que venaient faire ces deux navires avec un tel trésor. »

Charles Peace, le PDG du groupe Pallas, était assis à une table au fond du McKeever's Pub à McLean, en Virginie, en compagnie de son analyste en chef, Cornell Desmond. Peace avait choisi un filet mignon, Desmond du corned-beef au chou. Il était midi, et le pub était bruyant et rempli de ronds-de-cuir en pause déjeuner.

« J'espère que vous avez une bonne raison de m'avoir amené ici, Desmond ; je ne vous cache pas que je préfère l'ambiance et le menu de la cantine du bureau.

– Je sais bien, monsieur, mais je crois que la situation requiert la plus grande discrétion. »

Desmond avait l'intelligence d'Einstein, même dans un jour sans. Clairement, l'heure était grave.

« Quelle situation ? demanda Peace.

– Les Hupdas.

– Oui ?

– Les images de DRAR-3 montrent qu'un grand nombre d'entre eux se dirigent vers le périmètre de la réserve Itaqui. »

DRAR était un acronyme signifiant « dispositif de renseignement et d'accès aux ressources ». Quatre de ces satellites géostationnaires avaient été lancés entre 2005 et 2010 via la société française Arianespace SA et avaient pour but de surveiller certaines « zones critiques » dans lesquelles le groupe Pallas opérait régulièrement. Sur le papier, ces satellites servaient à la télédétection de ressources naturelles, mais ils étaient surtout équipés de la dernière technologie « Misty », ce qui faisait d'eux des outils de surveillance d'une efficacité redoutable. Le programme DRAR avait été financé presque entièrement par des sénateurs et des membres du Congrès américain sensibles aux intérêts de Pallas.

« Qu'est-ce que vous voulez dire par "un grand nombre" ?

– Pour l'heure, il semblerait qu'ils soient plus de deux mille.

– Et ils se dirigent vers où ? La mine ? Le barrage ?
– Aucun des deux, monsieur. Ils filent en pleine jungle, droit vers le nord.
– Merde, dit Peace. Ils vont vers Jurassic Park.
– On dirait bien, monsieur. »

Le cardinal Arturo Ruffino, ministre des Affaires étrangères du Saint-Siège, traversait la Bibliothèque vaticane au vaste plafond voûté, son vieil ami Vittorio Monti à ses côtés.

« Dis-moi, quel est donc ce document que tu t'apprêtes à me montrer ? demanda Monti, le nouveau chef des services de renseignement.

– Un des rares documents des archives secrètes qui soient vraiment secrets, répondit Ruffino. La raison tenant principalement au fait que peu de gens jusqu'ici ont eu l'idée de le chercher. »

Contrairement à ce que prétendent les adeptes des théories du complot et les affabulateurs de tout poil, les archives secrètes ne sont pas dissimulées dans un bunker enterré sous le Vatican, dans une pièce à la température et au taux d'humidité régulés en permanence et protégée par une porte blindée équipée de détecteurs infrarouges. Non, elles se trouvent simplement dans une annexe de la bibliothèque et ne sont secrètes que parce qu'elles comprennent des documents appartenant personnellement au pape. À part lui, les seules personnes y ayant accès sont l'archiviste et ses sous-fifres. Tous les autres doivent faire une demande pour un volume en particulier, qui leur est ensuite apporté dans une salle de lecture située juste à côté de l'entrée des archives.

Ils atteignirent la Porta Angelica, continuèrent à marcher jusqu'à la Porta di Santa Anna, où ils présentèrent leurs papiers officiels aux deux gardes suisses en faction. Un des responsables des archives les emmena ensuite jusqu'à une petite salle où il les enferma. Sur une table étaient posés une boîte de gants en caoutchouc ainsi qu'un épais volume avec une reliure en cuir et en bois. En lettres d'or, le titre en latin était presque complètement effacé :

Registre des taxes d'arrivée et de départ des navires,
port de Lisbonne, 1347-1348

« L'argent, Vittorio, déclara le cardinal avec un sourire avant de s'asseoir à la table et d'enfiler une paire de gants en caoutchouc. Il faut toujours suivre la piste de l'argent. »

8

Eddie passa la journée du lendemain et la matinée suivante à la barre. Ils remontèrent le Río Negro, avant de s'engager sur le Río Içana, beaucoup plus étroit et boueux, et bordé d'une jungle dense qui descendait jusqu'aux rives.

« D'après Fawcett, cette rivière regorgeait de poisson, dit Holliday, debout sur le pont à côté d'Eddie, tandis que le *SS Amador* remontait doucement vers le nord, laissant derrière lui un long sillage brunâtre.

– Et nos amis indiens n'ont pas mis longtemps à s'en apercevoir, répondit Eddie en désignant le pont principal, où Tanaki et son grand-père Nenderu étaient occupés à vider un énorme poisson qui devait faire entre un mètre quatre-vingts et deux mètres de long.

– Qu'est-ce que c'est que ce monstre ? demanda Holliday.

– Tanaki m'a dit que c'était un arapaima, répondit Raffi qui venait d'arriver sur le pont, un sac rempli de cannettes de Caracu et de Brahma à la main. C'est un fossile vivant. Nenderu prétend avoir vu certains spécimens de trois mètres de long.

– Et comment l'ont-ils attrapé ?

– Tanaki l'a harponné. Il m'a assuré qu'il y en avait assez pour le dîner de ce soir et le petit déjeuner de demain. En comptant les porteurs que nous avons recrutés. »

Ils burent leur bière, accoudés au bastingage, et regardèrent la jungle défiler lentement sous leurs yeux.

Raffi sortit d'une des nombreuses poches de sa veste de l'armée israélienne une liasse de photocopies du journal de Fawcett et se mit à la feuilleter.

« C'est vraiment une des plus grandes arnaques de l'histoire, commenta-t-il. Lors des trois expéditions précédentes, il explore au sud et à la quatrième, il file plein nord pendant que tout le monde le croit toujours à plusieurs milliers de kilomètres plus au sud.

– Je ne suis pas sûr qu'il cherchait à berner son monde, intervint Holliday après avoir avalé une grande gorgée de bière fraîche. Je pense plutôt qu'il a trouvé autre chose que la trace des trois bateaux remplis d'or.

– Comme quoi ?

– Il s'est rendu à trois endroits pour faire ses recherches préparatoires : les archives maritimes espagnoles, les archives maritimes portugaises et les archives de Venise. La plupart des navires construits, achetés ou loués à l'époque qui nous intéresse appartenaient aux frères Zeno. Antonio et Nicolò. La famille avait le monopole sur tous les bateaux qui partaient vers la Terre sainte. »

Holliday reprit une gorgée de bière.

« Fawcett a laissé une note bizarre, à la page où il décrit son voyage jusqu'à Venise, avec l'Orient-Express. J'avoue ne l'avoir toujours pas comprise.

– C'est dans quel carnet ? intervint Raffi.

– Le deuxième.

– Attends cinq minutes », dit Raffi avant de disparaître.

Il était de retour quatre minutes plus tard.

« Est-ce que c'est ça ? demanda-t-il.

– Tout à fait, dit Holliday en prenant les photocopies que lui tendait Raffi. Là, regardez ! »

Du bout de l'index, il désigna la fameuse note :

P.D.A.TS 3731

« Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

– Aucune idée, répondit Holliday en haussant les épaules.

– Je peux voir ? » s'enquit Eddie.

Raffi tendit la liasse de documents au Cubain, qui la regarda brièvement avant d'éclater de rire.

« Personne n'a remarqué qu'il n'y avait pas de point entre le T et le S ?

– Qu’est-ce que ça change ? demanda Raffi.

– Il faut le lire à l’envers, expliqua Eddie. C’est vraiment d’un niveau enfantin.

– ST.A.D.P. 1373, ânonna Raffi après quelques secondes. Je vous avoue que je ne vois toujours pas.

– Ça, c’est parce que vous n’avez pas eu une mère catholique qui vous traînait à la messe alors même que Fidel l’avait interdit.

– Mais dites-nous, enfin !

– San Antonio di Padua, le saint patron des objets perdus. Ma mère me perdait toujours, parce que je passais mon temps à m’enfuir.

– Un navire templier en 1373 ? Mais c’est presque soixante-dix ans avant que nos bateaux remplis d’or ne quittent le Portugal.

– Ton saint patron, est-ce qu’il est connu pour avoir retrouvé un objet en particulier ? demanda Holliday.

– Oui. Il est souvent associé à l’Arche d’alliance.

– Oh punaise », laissa échapper Raffi.

Soudain, une tache rouge apparut au loin, presque à hauteur d’yeux. Holliday entendit le grondement lointain d’un turbopropulseur.

« Un avion, annonça-t-il en scrutant l’horizon. Il vole en rase-mottes. »

Et en effet, la tache rouge se transforma bientôt en une paire d’ailes accrochées à une carlingue étroite en forme de coque de bateau. Soudain, des petites lumières scintillantes apparurent à l’extrémité de chaque aile.

« Oh non ! Pas encore, grommela Eddie avant de se tourner vers Raffi. Vite, prenez la barre ! »

Raffi s’exécuta pendant qu’Eddie disparaissait dans la cabine de pilotage. Il en ressortit quelques secondes plus tard, armé d’un fusil automatique Stoner, de la mitrailleuse FN Maximi et de deux énormes boîtes de munitions qu’il laissa tomber au sol avant de tendre les deux armes à Holliday. Eddie souleva alors la trappe de la cabine de pilotage et se hissa sur le toit.

« On dirait un Canadair, dit Raffi en observant l’appareil qui s’approchait.

– Parce que vous voyez un feu de forêt ? ironisa Holliday. Et depuis quand les Canadair sont-ils équipés de mitrailleuses sur leurs ailes ?

– Qu’est-ce que je fais ?

– Dirigez-vous vers la berge ! Pleins gaz, on va tenter de s’échouer ! »

Eddie tendit son énorme bras noir par la trappe, et Holliday lui fit passer les armes et les boîtes de munitions, avant de le rejoindre sur le toit. Là, il récupéra la Maximi et laissa à Eddie le fusil automatique. Droit devant eux, le

Canadair rouge touchait presque la surface de la rivière et les premières balles mordirent la coque du bateau.

« Qu'est-ce qu'il vole bas ! s'exclama Eddie en introduisant une bande de munitions dans son arme, aussitôt imité par Holliday.

– Les Canadair ont une charge utile de six tonnes. Si celui-ci nous lâche sa cargaison d'eau et de boue sur le coin du nez, il va nous atomiser.

– Alors évitons ça autant que possible, grogna Eddie en adressant un clin d'œil à son ami. Par quelle partie de ce gros canard tu veux commencer ?

– Je prends le cockpit, tu prends les hélices. À nous deux, on arrivera peut-être à lui infliger quelques dégâts.

– C'est comme si c'était fait, boss ! »

Holliday secoua la tête.

« Où est-ce que tu as appris ce genre d'expression débile ? demanda-t-il.

– En regardant des séries américaines », répondit Eddie avant de reporter son attention sur l'avion qui fonçait droit sur eux.

Le cockpit d'un Canadair est équipé de deux sièges ergonomiques en cuir, d'un tableau de bord digital simplifié et d'une poignée de gaz centrale séparant le pilote du copilote. Le pare-brise semi-circulaire offre une visibilité quasi parfaite et la plupart des pilotes s'accordent à dire que voler à bord d'un tel appareil est un pur bonheur.

La mitrailleuse légère FN Maximi dispose d'une cadence de tir de huit cents balles 7.62 Otan par minute. Holliday abreuva la coque du Canadair d'un tir de barrage ininterrompu, transperçant facilement la fine couche d'aluminium du fuselage et remplissant le cockpit d'un essaim de frelons métalliques brûlants, pendant que les balles du fusil automatique d'Eddie détruisaient tranquillement le moteur Pratt & Whitney situé sur l'aile gauche de l'appareil.

Le pilote Andy Benson, son copilote Randy Menzer et leur navigateur Jimmy Salazar furent rapidement transformés en steaks tartares, même si Salazar eut le temps de pousser le corps du pilote et de prendre sa place, avant qu'une nouvelle volée de plomb ne traverse le plancher du cockpit et n'achève de mettre un terme à son existence.

Le moteur gauche et son hélice se désintégrèrent dans une gerbe de flammes, la mitrailleuse embarquée continua à cracher ses projectiles, et le Canadair passa en trombe à cinq mètres à peine au-dessus de la tête de Holliday et d'Eddie, leur laissant tout juste le temps de lire les grosses lettres blanches inscrites sous chaque aile : « COUPE-FEU ».

« Coupe-feu, mon cul », commenta Holliday en se retournant pour assister au crash de l'énorme engin.

Le nez de l'appareil se releva brièvement, comme si l'avion pensait avoir encore une chance de s'en tirer, mais ses espoirs furent bientôt réduits à néant quand le réservoir de kérosène explosa. Une aile se détacha et tournoya quelques instants avant de disparaître dans la jungle, et l'avion déséquilibré s'écrasa aussitôt dans l'eau à une centaine de mètres derrière le bateau. Il y eut quelques secondes de silence, puis une immense flamme fuligineuse s'éleva de la rivière, leur donnant un aperçu de ce à quoi pouvait ressembler l'enfer.

« Du napalm », commenta Holliday.

La dernière fois qu'il avait assisté à un lâcher de bombes incendiaires, c'était en Afghanistan, à Tora Bora.

« Ce n'était pas de l'eau qu'ils avaient dans leurs réservoirs, poursuivit-il. Ce que je me demande, c'est comment ils ont su exactement où on se trouvait.

– En tout cas, les mecs de la compagnie Coupe-feu ne vont pas tarder à se rendre compte qu'un de leurs appareils a disparu, déclara Eddie en admirant le torrent de lave que formaient les flammes emportées par le courant.

– C'est sûr. Et je crois que je vois très bien de qui il s'agit. »

Le capitaine Ron Taylor se tenait penché au-dessus des écrans radars dans la salle de contrôle souterraine de ce qui avait jadis été la base numéro 11 de l'armée de l'air américaine, à côté de la ville de Buckeye, dans l'Arizona, et qui appartenait maintenant à Aviation Consultation Enterprises, une société qui possédait sa propre compagnie aérienne de transport de marchandises, Redwood Air. Ces deux firmes étaient quant à elles propriété de White Star Protective Solutions, qui faisait partie du groupe Pallas. Sauf que les documents permettant de relier toutes ces entités entre elles auraient constitué un dossier plus épais que l'annuaire de la ville de New York.

Taylor se tourna vers le jeune caporal à côté de lui.

« Alors ? demanda-t-il.

– La base de Bolívar est sans nouvelles de Red 2 depuis une heure, mon capitaine.

– Est-il possible qu'il soit toujours en vol ?

– C'est peu probable.

– Qu'est-ce qu'on a, comme appareils, là-bas ?

– Deux Super Tucano aux couleurs de la Colombie. Ils sont censés n'être utilisés que pour de la reconnaissance aérienne, mais ils sont armés et

opérationnels, mon capitaine.

– Envoyez-les tous les deux. J'ai reçu l'ordre de tuer cet enfoiré, alors c'est ce que je vais faire.

– Tout de suite, mon capitaine.

– Et que quelqu'un m'appelle le QG. Il faut que je prévienne la patronne. »

9

Holliday et Eddie se rendirent dans la timonerie lacérée par le feu nourri du Canadair et récupérèrent un Raffi à peine remis de ses émotions. Puis ils se lancèrent à la recherche des survivants. Par chance, Peggy était indemne – elle prenait un bain dans sa cabine quand l'attaque avait commencé et elle avait sagement attendu recroquevillée dans la vieille baignoire sabot que les choses se terminent.

Hélas, la majorité des porteurs qui avaient établi leur campement sur le pont principal, entre la proue et la superstructure du bateau, ne s'en étaient pas tirés à si bon compte. La plupart d'entre eux préparaient leur petit déjeuner sur des réchauds de camping quand le Canadair était apparu. Le bilan était lourd : plus d'une dizaine de morts et autant de blessés.

Le *SS Amador* avait souffert, lui aussi. Raffi était parvenu à l'échouer sur un banc de sable près de la berge droite de la rivière, mais plus les secondes s'étaient écoulées, plus le courant l'avait fait pivoter, de sorte que les mitrailleuses du Canadair avaient pu cribler la coque de balles sur toute sa longueur, détruisant au passage les deux chaudières et le gouvernail. C'était réparable, mais il faudrait des jours de travail.

« Ça ne va pas marcher, déclara Holliday en gravissant l'escalier en métal qui menait de la salle des machines au pont.

– Pourquoi pas ? demanda Eddie. On a les outils et on sait les utiliser. Quelques jours, et notre vapeur sera prêt à repartir.

– Sauf que c’est du temps que nous n’avons pas. Ils ont dû cacher un transpondeur sur le bateau quand on l’a récupéré à São João Joaquim. Il doit toujours y être, ce qui veut dire qu’à la seconde où ils se rendront compte que leur Canadair ne reviendra pas, ils enverront du renfort. Il faut qu’on décharge tout et qu’on débarque tout le monde en vitesse, avant qu’ils ne rappliquent. »

Sur les neuf Zodiac de six mètres équipés de moteurs hors-bord de deux cent cinquante chevaux, seuls quatre étaient intacts. La première chose que firent les porteurs qui avaient survécu à l’attaque fut de déclarer forfait, aussi Holliday leur confia-t-il deux des bateaux pneumatiques pour ramener les blessés à São João Joaquim.

En échange, Eddie exigea des survivants qu’ils transfèrent autant d’équipement que possible sur les deux derniers Zodiac. Si Sinclair et ses sbires étaient derrière cette attaque, ils n’allaient pas tarder à envoyer des Super Tucano à la rescousse. Ce qui signifiait qu’il restait à Holliday et son équipe deux heures – trois maximum – pour s’éloigner le plus possible du vieux bateau à aubes, avant que les petits avions de combat ne le réduisent en miettes.

« On va remonter tout doucement le courant, annonça Holliday tandis qu’ils s’apprêtaient à grimper à bord des canots pneumatiques. Les avions seront à notre recherche, donc on reste le plus près possible de la berge. Si on va trop vite, ils n’auront aucun mal à repérer notre sillage. Au moindre bruit de moteur, on se planque sous les branches qui surplombent la rivière et on prie pour qu’ils ne nous voient pas. »

Ils n’avaient parcouru que trois cents mètres quand ils entendirent de nouveau le ronronnement d’un avion à l’approche. Holliday dirigea le premier Zodiac vers la rive droite, aussitôt imité par Eddie à la barre du second bateau.

Il ne restait plus qu’à espérer qu’ils fussent assez bien cachés et suffisamment éloignés de l’épave qu’ils venaient de quitter. Holliday jeta un œil par-dessus son épaule : l’hélice du moteur Evinrude avait légèrement remué la boue de la rivière, mais il serait difficile de les repérer depuis les airs.

Comme il s’y attendait, les avions étaient deux Super Tucano – les mêmes que ceux qu’avait utilisés Blackhawk Security à Cuba. Ceux-ci étaient peints aux couleurs bleu, jaune et rouge de l’armée de l’air colombienne et arboraient une gueule de requin au niveau du nez.

Ils volaient assez bas, l’un derrière l’autre. Soudain, le premier avion se redressa légèrement et tira deux missiles Shrike situés sous ses ailes en

direction de ce qui restait du bateau à aubes. Puis il vira à droite pour permettre au second de faire feu avec ses mitrailleuses embarquées. Cela fait, ce dernier eut tout juste le temps de virer à gauche avant que les missiles Shrike n'atteignent leur cible, pulvérisant ce qui restait du bateau dans une immense boule de feu. Leur besogne accomplie, les deux appareils s'éloignèrent.

« Est-ce qu'on peut continuer en Zodiac ? demanda Peggy une fois que les avions eurent disparu.

– D'après les carnets de Fawcett, c'est à trois cents kilomètres en amont d'ici qu'il a quitté la rivière pour s'enfoncer dans la jungle. Je préfère ne pas voyager de nuit, donc il faut compter au moins trois jours.

– Et comment saura-t-on à quel endroit quitter la rivière, nous aussi ?

– Le journal de Fawcett fait mention de falaises et de rapides. Il a appelé cet endroit les Chutes de Babylone. Il en a même fait un croquis, où on voit plusieurs étages de rochers à côté de la rivière et des cascades d'hibiscus en fleurs.

– Espérons que ce soit la bonne saison, alors, commenta Peggy.

– Espérons surtout que personne n'y arrive avant nous », marmonna Holliday.

Dimitri Rogov, Steven Cornwell (le pseudo-gestionnaire de projet à Excalibur Marine Exploration Corporation) et Tashkin Akurgal (le président de la division sécurité d'Excalibur) étaient assis autour d'une table dans une suite de l'hôtel Quinto de Barcelos et examinaient une grande carte topographique de la région du Río Negro.

Cornwell était un ancien des escadrilles d'embarcations spéciales. Il avait des cheveux gris coupés court et son visage carré portait les stigmates d'une vie passée sous des climats bien différents de celui de son Angleterre natale. Du haut de ses cinquante ans, Akurgal avait un physique de lutteur, ce qu'il avait d'ailleurs été dans sa jeunesse : carrure de déménageur, crâne rasé, sourcils bruns broussailleux et épaisse moustache poivre et sel. Sans oublier la longue cicatrice qui serpentait entre sa tempe et son menton et dont il ne parlait jamais.

« Lord Grayle nous a envoyé ceci par coursier. C'est arrivé aujourd'hui ; il s'agit d'un agrandissement d'une carte trouvée dans les carnets de Fawcett, expliqua Rogov.

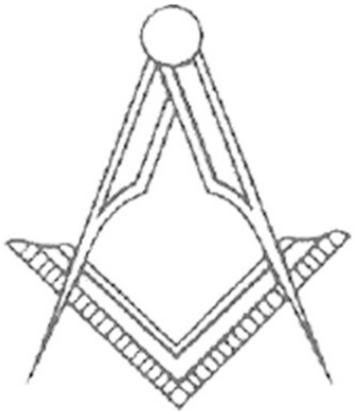
– Comment les a-t-il obtenus ? demanda Cornwell. Je croyais que Peggy Blackstock ne voulait pas les vendre.

– À ce moment-là, elle n'avait pas encore conscience de la valeur de ce qu'elle avait entre les mains, répondit Rogov, un sourire aux lèvres. Ensuite, elle a montré les carnets à Holliday avec les conséquences que l'on sait, mais quand ils les ont apportés à Londres pour les placer dans un coffre-fort, ils en ont d'abord fait faire des photocopies dans une boutique de Curzon Street. Grayle avait quelqu'un qui les filait et il n'a eu qu'à graisser la patte d'un des employés pour obtenir lui aussi des photocopies. Simple comme bonjour.

– Peut-être que c'était simple à obtenir, mais qu'est-ce que ça signifie ? » demanda Cornwell, les yeux rivés sur la carte.

On distinguait nettement le Río Içana, le Río Negro et le territoire qui se trouvait entre les deux, mais c'était à peu près tout, à part un croquis un peu étrange représentant un symbole maçonnique au-dessous d'une ligne de pointillés avec une lettre à chaque extrémité. Une phrase obscure complétait l'ensemble :

N……R
Par le compas et l'équerre



« D’après Grayle, expliqua Rogov, la phrase serait entre autres une salutation maçonnique codée. Le compas et l’équerre sont deux des trois “Grandes Lumières”, la troisième étant originellement l’Arche d’alliance, remplacée communément dans les esprits par l’Ancien Testament.

– Et la ligne pointillée avec les deux lettres ?

– Grayle a également une théorie. Son grand-père a financé la dernière expédition de Fawcett, mais, au final, celui-ci n’est jamais revenu. Le symbole serait un indice destiné à un confrère franc-maçon – Fawcett et le grand-père de Grayle l’étaient tous les deux. Le compas forme les deux côtés d’un triangle équilatéral, dont la base est la ligne aux deux lettres. La Cité perdue de Fawcett représenterait la pointe supérieure du triangle – la charnière du compas.

– Mais en quoi ça nous aide ? demanda Cornwell. Il faudrait déjà savoir à quoi correspondent les deux lettres et connaître la longueur véritable de la ligne en termes géographiques.

– C’est justement le mystère que nous devons résoudre avant Holliday. Il faut que nous arrivions à le devancer. Le transpondeur fonctionne toujours et nous indique qu’il progresse vers le nord. Selon les carnets, Fawcett est sans le

moindre doute entré dans la jungle à un endroit qu'il nomme les Chutes de Babylone, un endroit avec des rapides et des falaises situé… ici. »

Il désigna une annotation sur la photocopie de la carte.

« L'idée, c'est d'y arriver les premiers et de leur tendre un piège, poursuivit-il.

– On est bien d'accord qu'on les élimine ? demanda le Turc Akurgal, une lueur cruelle dans le regard.

– D'abord, on parle. Ensuite, on tue », conclut Rogov.

10

Pour leur première nuit sur les Zodiac, ils tirèrent les deux canots pneumatiques vers la rive droite jusqu'à un petit marigot entouré de bois qui serait invisible à la fois depuis la rivière et depuis le ciel. Dans ce bras mort, l'eau était aussi noire que de l'encre et des sortes de nénuphars en recouvraient la surface. Juste au-dessus de leur tête s'étirait un enchevêtrement harmonieux de lianes et de mousses, à l'ombre de la canopée amazonienne. L'air était d'une chaleur étouffante et leurs vêtements étaient trempés par la transpiration. Le marigot dégageait une odeur puissante de végétation pourrissante, et tout autour d'eux s'élevait un concert de grattements, de couinements et de hurlements de bêtes tapies dans la pénombre de la fin du jour.

Ils avaient amarré les deux Zodiac ensemble pour la nuit. À l'aide de son petit arc, Tanaki avait attrapé deux poissons-chats tigrés que son grand-père faisait à présent mijoter avec des herbes qu'il avait ramassées. Il préparait son ragoût dans une espèce de récipient pliant en cuir, sur la courte flamme du réchaud de camping de l'expédition.

« Mon grand-père dit qu'il aime beaucoup votre bouteille à faire du feu, dit Tanaki.

– Dis-lui qu'il pourra la garder si on s'en sort vivants, répondit Holliday, occupé à feuilleter les carnets photocopiés en quête d'un indice sur la route à suivre.

– Il y a beaucoup d'insectes et de bestioles dans le coin ? demanda Peggy à Tanaki.

– Des tarentules, des araignées-loups, des chenilles venimeuses, plusieurs espèces de scorpions… La jungle n'est pas un endroit très accueillant, mademoiselle. Il y a aussi des caïmans, des alligators, des boas, des anacondas, des crotales muets…

– C'est pour ça qu'on va dormir là-dessous, annonça Holliday, qui avait lâché ses photocopies pour aider Eddie à installer une moustiquaire englobant les deux Zodiac.

– Tu devrais bosser pour un voyagiste, Tanaki, dit Peggy. "Venez visiter notre magnifique jungle, vous faire arracher les bras par nos caïmans et avaler tout rond par nos anacondas géants."

– Tu oublies les fourmis de feu », plaisanta Raffi en se servant du ragoût de Nenderu.

Bien à l'abri sous la moustiquaire, le petit groupe s'installa pour la nuit.

« Et on est censés dormir au milieu de ce bazar ? » demanda Peggy, allongée sur le dos.

Le bruit était assourdissant. Pire que pendant la journée. Insectes, oiseaux de nuit et bestioles inconnues crachaient, grognaient et hululaient à qui mieux mieux. Peggy avait toujours eu une vision presque idyllique de la forêt vierge : une canopée infinie abritant le poumon de la planète. Elle n'avait jamais pensé que ce poumon pût être si bruyant et si… réel. Ici, les animaux se dévoraient entre eux, les scorpions piquaient les araignées, les serpents mordaient les singes – des êtres vivants mouraient en permanence, puis pourrissaient, s'ils n'étaient pas d'abord dévorés par les insectes.

« Mais qu'est-ce qu'on fait ici ? » soupira Peggy.

Soudain, un papillon de nuit géant se posa sur la moustiquaire, à dix centimètres de son visage.

« Ah ! Dégage, saloperie ! hurla-t-elle.

– Ce n'est qu'un gros papillon, la rassura Raffi en lui prenant la main. Pas de quoi avoir peur, ma chérie.

– C'est pas le moment de me donner du "ma chérie" ! On se croirait dans un film d'horreur. Faut vraiment être timbré pour venir se promener par ici !

– Peggy n'a pas tort, vous savez, dit Holliday d'un ton songeur, la tête appuyée sur la coque gonflable du canot.

– Peggy n'a jamais tort, répliqua Raffi en adressant un sourire enjôleur à sa femme.

– Je ne plaisante pas, dit Holliday. Fawcett a cherché sa Cité perdue partout, sauf au nord. Pour sa dernière expédition, financée par les nouveaux Templiers, il remonte le Río Içana – mais c'est clairement le premier lord Grayle et son organisation, le Gant, qui tirent les ficelles.

– Mais tout ça, c'est à cause des bateaux dont Fawcett a découvert l'existence, pas vrai ? dit Peggy, qui s'était réfugiée dans les bras de Raffi.

– C'est ce que je pensais au départ, mais j'en suis plus si sûr.

– Pourquoi ? demanda Raffi.

– Le premier lord Grayle était un homme d'affaires, un banquier, précisément. Et je n'ai aucun mal à imaginer un homme de cette époque se laissant séduire par les rêves d'eldorado de Fawcett. L'explorateur était même ami avec Arthur Conan Doyle, l'auteur du *Monde perdu*. C'est le genre de chose qui suscite la fascination. »

Holliday marqua une pause.

« En revanche, reprit-il, le descendant de lord Grayle est le plus grand "privatiseur" d'eau au monde – un capitaliste de la pire espèce. Contrairement à son aïeul, je doute qu'il ait une once de romantisme en lui.

– Vous voulez dire que tout cela n'est qu'une question d'eau ? demanda Raffi.

– Pas nécessairement. Mais réfléchissons autrement : Rogov travaille pour Grayle et il nous colle aux basques depuis le début. Nous remontons la piste de Fawcett jusqu'à une destination inconnue qui pourrait nous apporter des réponses, mais Grayle, lui, sait exactement ce qu'il cherche. On ne bombarde pas les gens au napalm pour le plaisir. Et n'oubliez pas les deux Super Tucano. Je vous garantis qu'ils appartiennent à l'armée privée de Kate Sinclair, quel que soit le nouveau nom qu'elle lui ait donné dernièrement. Si vous voulez mon avis, nous nous sommes embarqués dans un truc énorme et nous ne savons même pas de quoi il s'agit. »

Dimitri Rogov, Steven Cornwell et Tashkin Akurgal se trouvaient à bord d'un vieil hydravion Beaver qui filait vers le nord à basse altitude au-dessus de la jungle, à bonne distance du cours sinueux du Río Içana. L'idée était de devancer Holliday sans que celui-ci s'en aperçoive.

« Vous n'auriez pas pu dégoter un meilleur avion que cette boîte à sardines volante ? se plaignit Cornwell en s'agitant sur son fauteuil au vinyle craquelé. Il doit avoir au moins cinquante ans.

– Plutôt soixante, en fait, répondit Rogov. Mais au milieu du Brésil, on ne peut pas se permettre de faire la fine bouche. Vous vous êtes trop habitué au train de vie luxueux de votre maître, mon cher.

– N'oubliez pas que c'est aussi votre maître à vous, Rogov. »

Le Russe se retourna brutalement sur son siège de pilote, l'air sombre. Comme par magie, un Beretta Bobcat apparut dans sa main, le canon du petit semi-automatique à quelques centimètres du visage de l'Anglais.

« N'oubliez jamais ceci, mon cher ami. Je n'ai jamais eu de maître, pas même votre lord Grayle. Il m'a donné une tâche à accomplir, alors je l'accomplis, mais ensuite, je repartirai une fois de plus de mon côté. Alors dites-moi que vous avez bien compris si vous ne tenez pas à ce que je vous mette une balle dans la tronche. »

Pendant quelques secondes, Cornwell soutint le regard maléfique de Rogov, puis il finit par baisser la tête.

« Bien », dit le Russe avant de rengainer son arme.

Rogov reconnut les Chutes de Babylone de Fawcett au premier coup d'œil : de grands blocs de pierre étagés sur une hauteur d'au moins soixante mètres, les blocs les plus larges alternant avec de plus petits qui faisaient saillie et d'où semblaient jaillir une pluie de fleurs roses, violettes et jaunes, des tourbillons de vignes feuillues et des stalactites de mousse.

Au centre de l'ensemble, une cascade : un grand rideau d'eau qui alimentait un torrent en contrebas dans un nuage de gouttelettes – ces mêmes gouttelettes qui faisaient scintiller les fleurs dans la lumière de cette fin d'après-midi. C'était un paysage époustouflant, mais Rogov n'avait que faire de la merveille qui s'étalait sous ses yeux. La seule chose qui lui apportait un peu de satisfaction, c'était de voir qu'il ne semblait pas y avoir trace de Peter Holliday.

Aux commandes de l'hydravion, il remonta la rivière sur quelques centaines de mètres en amont de la chute d'eau avant d'amerrir. Puis il laissa le courant porter l'appareil, s'aidant du gouvernail des flotteurs pour rester près du bord.

Enfin, il trouva un endroit qui lui convenait. Il redémarra le moteur et accéléra en direction de la berge boueuse jusqu'à ce que le flotteur de bâbord se retrouve entièrement sur la terre ferme.

« Pourquoi ici ? grogna Cornwell en regardant la gadoue d'un air dégoûté.

– Parce que nous allons avoir besoin de ce petit avion pour repartir, et je tiens à le récupérer, répondit Rogov. Alors on va l'attacher solidement, on va

débarquer notre équipement, et ensuite on va chercher un endroit où attendre Holliday et ses amis. »

Francisco Garibaldi, qui se faisait toujours passer pour lord Jonathon Gibbs, troisième baron de Vauxhall, était installé dans la salle à manger de Stonehurst Hall. Il était vêtu d'un smoking impeccablement taillé, comme d'ailleurs tous les autres invités rassemblés autour de la grande table, qui, pour la plupart, étaient là pour participer à la grande chasse à la grouse prévue le lendemain. Les femmes étaient tout aussi élégantes, même si de l'avis de Garibaldi, la duchesse Caroline (une beauté aristocratique aux longs cheveux bruns qui n'était autre que l'épouse de Grayle) faisait office de berger au milieu de ce troupeau de comtesses, vicomtesses, marquises et baronnes. Le prêtre se sentit soulagé d'avoir profité de son vol depuis Rome pour réviser les titres honorifiques et autres règles de l'étiquette ; un faux pas et sa couverture serait grillée.

Des domestiques de toutes sortes s'affairaient autour de la table tandis que Beamish, le majordome personnel de lord Grayle, servait le vin. Le repas en lui-même était un peu trop raffiné pour l'homme du peuple qu'était Garibaldi : huîtres, soupe de cresson, mousse de crevette, foie gras, filet mignon, carré d'agneau ou pigeonneau rôti accompagné d'asperges à la vinaigrette, puis plateau de fromages, fruits et assortiment de pâtisseries, chaque plat étant évidemment accompagné de la boisson adéquate – riesling, chablis, chambertin, porto.

Enfin, les festivités prirent fin. Les femmes se retirèrent dans le salon, laissant les hommes à leur brandy et à leurs cigares. Après une demi-heure de discussion passionnante sur les mérites respectifs des fusils Purdey et Holland & Holland, les hommes « passèrent à côté » et rejoignirent les femmes. Grayle resta en arrière.

« Puis-je vous retenir une seconde ? demanda-t-il à Garibaldi.

– Mais certainement, Votre Grâce.

– Allons plutôt à la bibliothèque », dit Grayle en indiquant à Garibaldi une double porte finement ouvragée qui menait dans une immense pièce.

Les murs recouverts de livres aussi anciens que ceux de la Bibliothèque vaticane soutenaient un haut plafond richement décoré, au milieu duquel était peinte une fresque qui semblait représenter la bataille de Waterloo dans ses moindres détails.

« Whisky ? proposa Grayle en se dirigeant vers une desserte pour y remplir son verre en cristal.

– Non merci.

– Je vous en prie, asseyez-vous », dit le duc en indiquant un fauteuil club.

Garibaldi s'exécuta et Grayle s'installa en face de lui.

« Bon, reprit Grayle en avalant une gorgée de scotch. Parlons affaires, voulez-vous ?

– Avec plaisir.

– La dernière fois que nous nous sommes rencontrés et que vous m'avez révélé votre véritable identité, vous m'avez dit que vous aviez quelque chose à me montrer. De quoi s'agit-il ? »

Garibaldi plongea la main dans sa poche et en sortit un énorme diamant brut. Puis il se pencha en avant et le posa sur la table basse en ronce de noyer qui le séparait de Grayle. Ce dernier ramassa la pierre pour l'examiner.

« Vingt carats à vue de nez, commenta-t-il. Et ce n'est pas un diamant alluvionnaire. Il vient d'une cheminée volcanique, un diatrème de kimberlite.

– Exact, dit Garibaldi.

– Afrique du Sud ?

– Non, Votre Grâce. Brésil.

– Je ne vous crois pas. Il n'y a pas de conduit volcanique suffisamment large pour produire de telles pierres au Brésil.

– Et pourtant, ce diamant y a été extrait il y a quatre cents ans. »

11

Holliday et son équipe arrivèrent aux Chutes de Babylone le lendemain, en fin d'après-midi. Ils n'eurent aucun mal à trouver la petite crique et la grande plage de sable brun décrites par Fawcett dans son journal secret. Au-dessus de la plage s'élevaient une série de balcons naturels en pierre – l'endroit qu'avait choisi Fawcett pour établir son campement. Derrière les rochers commençait la jungle.

« Si ce cher Fawcett y a trouvé son compte, j'imagine qu'il n'y a pas de raison que ça ne nous convienne pas », déclara Peggy.

Ils remontèrent les Zodiac le plus haut possible sur le sable, puis ils les amarrèrent à des pieux qu'ils plantèrent profondément dans le sol. Enfin, ils dégagèrent les griffes, coincèrent des pitons entre les couches de rochers et y attachèrent les lignes de mouillage pour s'assurer que les canots gonflables ne bougeraient pas.

« Pourquoi tant de précautions ? demanda Peggy.

– Parce que le niveau de l'eau est très variable, par ici, répondit Holliday. Il peut monter d'un ou deux mètres en quelques semaines et j'ignore combien de temps notre expédition va durer. Je préfère être sûr de retrouver nos bateaux au retour.

– À mon avis, on en aura au moins pour plusieurs semaines, dit Raffi. Je ne sais pas pourquoi, mais Fawcett n'a noté aucune date dans son journal ; ce n'est donc pas évident d'effectuer une estimation. En tout cas, une chose est sûre, mon estomac me dit qu'il est l'heure de manger ! »

Le vieux Nenderu ramassa du bois en lisière de forêt et alluma un feu pendant que Tanaki s'enfonçait dans la jungle, armé de sa sarbacane, son arc, son carquois et sa longue lance à pointe d'acier.

Il revint vingt minutes plus tard avec un singe-araignée d'une dizaine de kilos sur l'épaule. Il vida alors l'animal, le dépouilla et le découpa en morceaux sous les yeux horrifiés de Peggy. Enfin, il confia la viande – dont le cœur – à Nenderu, qui la mit à rôtir au-dessus du feu sur une broche qu'il avait confectionnée.

Le vieil homme accorda un soin tout particulier à la tête, qu'il enveloppa dans de grandes feuilles de bananier avant de l'enfoncer sous la braise.

Pendant ce temps-là, Tanaki façonna à l'aide de feuilles une espèce de panier en forme de bateau, où il déposa les entrailles du singe. Il tendit ensuite le tout à son grand-père, qui se leva aussitôt pour se diriger vers la rivière. Accroupi sur la berge, Nenderu se mit à chanter d'une voix à la fois étrange et mélodieuse.

« Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Peggy.

– Il fait une offrande à la rivière et à la jungle », répondit Tanaki.

Nenderu déposa sur l'eau la petite embarcation de feuilles et le courant ne tarda pas à l'emporter. Quelques secondes plus tard, un brusque remous agita la surface de la rivière et une paire de puissantes mâchoires se referma brutalement sur le petit panier.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? cria Peggy.

– Un caïman, répondit Tanaki. C'est une espèce de crocodile.

– Mais je ne savais pas qu'il y en avait dans cette rivière !

– Pas que dans la rivière. Ils pondent leurs œufs sur la berge et parfois, ils viennent sur la terre ferme pour chasser.

– Rassure-toi, Peg, on les entend arriver de loin, dit Holliday avec un sourire.

– Ah bon ? demanda Peggy, incrédule.

– Oui, on reconnaît le tic-tac du réveil qu'ils ont dans le ventre ! s'esclaffa Raffi.

– Très drôle. »

Une demi-heure plus tard, le repas était prêt et Nenderu remplit les gamelles en fer-blanc que chacun avait dans son sac. À la surprise générale, la viande était très tendre – d'après Tanaki, c'était dû au fait que les singes ne mangeaient pratiquement que des fruits – et parfaitement cuite.

Vers la fin du repas, un petit bruit sec retentit au milieu des braises. Nenderu dégagea le paquet de feuilles de palmier et le posa sur un rocher. Il l'ouvrit délicatement et en sortit la tête fumante du singe.

Le crâne avait éclaté – d'où le bruit. Nenderu emprunta à Tanaki son couteau de chasse et acheva d'ouvrir la calotte crânienne, révélant le cerveau de l'animal. Il plongea alors trois doigts dans l'espace ainsi dégagé et attrapa un gros morceau blanchâtre qu'il proposa à l'assemblée. Eddie s'empressa d'accepter.

« On a quelque chose de similaire à Cuba, dit-il. On appelle ça *buñuelos de seso*.

– Des beignets de cervelle, traduisit Holliday. En tout cas, moi aussi, je suis curieux de goûter.

– Et moi, je crois que je vais vomir », gémit Peggy en détournant le regard de la tête de singe.

Le dîner terminé, Eddie et Holliday s'occupèrent de nettoyer les assiettes pendant que Peggy et Raffi profitaient des dernières lueurs du jour pour sortir les sacs de couchage et monter les tentes et les moustiquaires pour la nuit.

Quand tout fut enfin prêt, Holliday remarqua que Tanaki se tenait accroupi sur la berge de la rivière, les doigts dans l'eau. Curieux, il rejoignit le jeune Indien et s'accroupit à côté de lui. Visiblement, quelque chose n'allait pas.

« Un problème ? » demanda Holliday.

Tanaki sortit les doigts de l'eau et se frotta les mains l'une contre l'autre.

« De l'essence, annonça-t-il.

– Tu penses qu'elle vient des Zodiac ?

– Non, regardez », dit Tanaki en désignant la surface de la rivière.

Malgré la lumière déclinante, Holliday n'eut aucun mal à distinguer la longue tache irisée qui commençait bien en amont de leur campement.

« Ça ne vient pas d'ici, ajouta l'Indien.

– Peut-être un bateau à moteur appartenant à un petit village situé en amont, suggéra Holliday.

– Les seuls villages qu'on rencontre par là-bas sont ceux des Yanomamis et ils n'ont ni bateau ni moteur. De toute façon, cette essence est beaucoup trop lourde.

– Un avion, alors ?

– C'est ce que je pense, oui. Et il ne doit pas se trouver très loin d'ici, sinon l'essence aurait eu le temps de se diluer et on ne la verrait pas aussi bien.

– Bon, ça veut dire qu'on a un problème, alors.

– Un gros problème, approuva Tanaki. Un très gros problème. »

Lord Grayle avait proposé à Francisco Garibaldi de voyager à bord de son Gulfstream V, mais le prêtre tueur avait préféré l'anonymat que garantissait un avion de ligne. Le vol Virgin Atlantic entre Londres et Georgetown, la capitale du Guyana, durait plus de vingt heures, avec une escale de deux heures à Boston qui lui donna largement le temps de repenser en détail à la conversation qu'il avait eue avec Grayle et de réfléchir à la façon dont il allait procéder. L'histoire qu'il avait racontée au duc de Stonehurst était longue et compliquée, et la réponse de Grayle avait été prévisible.

« D'après les archives templières conservées à la Bibliothèque vaticane, trois navires ont quitté le port de Lisbonne en avril 1437 : le *Santo Antonio de Padua*, le *Santo Ovidio de Braga* et le *Santo João de Deus*. D'après votre compagnie, Excalibur Marine Exploration, le *Santo Antonio de Padua* transportait douze tonnes de francs à cheval-or à l'effigie de Charles V le Sage. Apparemment, ce chargement devait être livré en un lieu secret, quelque part en Amérique du Sud.

Toujours selon votre compagnie, le *Santo Antonio de Padua* s'est retrouvé séparé des deux autres navires de la flotte lors d'un terrible ouragan, sûrement de catégorie 6, bien pire que Katrina.

Le problème, c'est que cette histoire est pour l'essentiel un tissu de mensonges. Je vois à ceci deux explications : la première, c'est que vous espériez faire monter le prix des actions d'Excalibur ; la seconde – et c'est la plus probable –, c'est que vous ne vouliez pas que les gens sachent ce que transportait réellement le *Santo Antonio de Padua*, c'est-à-dire rien, ce dont vous aviez connaissance depuis le début.

– Alors peut-être serez-vous en mesure de m'expliquer pourquoi ce navire censé avoir à son bord des tonnes d'or a été retrouvé vide ? avait déclaré lord Grayle une fois l'exposé du prêtre terminé.

– C'est très simple : le *Santo Antonio de Padua* était vide parce qu'il ne se dirigeait pas vers l'embouchure de l'Amazone. Il en revenait, sa divine mission enfin accomplie.

– Et de quelle divine mission voulez-vous parler ? »

Garibaldi avait marqué une pause avant de répondre.

« La livraison de reliques sacrées provenant des chambres secrètes situées sous le Beit HaMikdash, le temple de Salomon, à Jérusalem.

– De quel genre de reliques s'agit-il ? »

Grayle semblait de plus en plus sceptique.

« L'Arche d'alliance et tout ce qu'elle contenait : les morceaux brisés des Tables de la Loi que Moïse avait rapportées du mont Sinaï, leurs copies, la pointe de la lance qui perça le flanc du Christ, parfois surnommée la Sainte Lance, la couronne d'épines qu'on l'a forcé à porter, les huit clous de la Crucifixion, le linceul dont on l'a enveloppé, ainsi qu'un reliquaire contenant les ultimes traces de son passage sur terre, ses os.

– Ridicule ! s'exclama Grayle. Tout ceci n'est qu'un mythe sur lequel tout le monde a brodé au fil des siècles.

– Sur ce dernier point, vous avez tout à fait raison, mais réfléchissez bien. La crucifixion était un supplice banal à l'époque du Christ et utiliser des clous pour maintenir quelqu'un sur une croix en était une variante assez atroce. Les légionnaires de la cohorte auxiliaire en poste à Jérusalem à l'époque de la mort du Christ étaient réputés pour leur cruauté et leur manque de discipline, d'où la couronne d'épines et la lance.

Après la mort de Jésus, il ne semble pas improbable que sa famille et ses disciples aient récupéré le corps, la pointe de lance, les clous et la couronne d'épines pour un enterrement digne, ce qui expliquerait également le linceul. Puis, craignant à juste titre que l'enveloppe charnelle du Christ ne soit pas ressuscitée, et de peur que les légionnaires ne profanent son cadavre, ils l'ont sorti de la tombe et l'ont déplacé.

Un ou deux ans plus tard, ils ont récupéré les ossements et les ont disposés dans un reliquaire en calcaire de quarante centimètres de haut sur quatre-vingts de large. Ces os ont ensuite été transférés dans l'Arche d'alliance, qu'on s'accorde à décrire comme une boîte en bois longue de cent trente centimètres, large de soixante-quinze et haute de soixante-quinze.

D'aucuns racontent que cette boîte était recouverte d'or, avec des chérubins ailés sur le couvercle, mais ce ne sont que des hypothèses, puisque l'arche était enveloppée d'une tenture de cuir et de laine, et que même les prêtres n'avaient pas le droit de la voir. Quoi qu'il en soit, c'était un réceptacle assez grand pour recevoir toutes les reliques de la passion du Christ.

– Et vous prétendez que l'Arche d'alliance et toutes les reliques qu'elle contenait ont été transportées à bord du *Santo Antonio de Padua* jusque dans le bassin amazonien ? s'esclaffa Grayle. Mais pour quelle raison ? Non, c'est du grand n'importe quoi. »

Garibaldi poursuivit son histoire.

« Et pourtant, les reliques ont bel et bien été emmenées par un groupe de chevaliers du Temple dévoués et endurcis jusqu'au dernier bastion de leur ordre, au cœur de la jungle amazonienne. L'endroit que votre grand-père et le Gant souhaitaient que Percy Fawcett découvre pour eux. L'endroit d'où provient ceci. »

Il plongea alors la main dans l'autre poche de sa veste de smoking et en tira une petite bourse de velours noir, dont il vida le contenu sur la table marquetée située à côté du fauteuil de lord Grayle. Une poignée de diamants se répandit sur le bois, certains plus gros encore que la pierre de vingt carats qu'il lui avait montrée un peu plus tôt dans la soirée.

« Cet endroit est un diatrème de kimberlite si riche qu'il contient plus de diamants qu'il n'en a été trouvé en Afrique du Sud en plus d'un siècle. Si vous preniez possession d'une telle mine, vous pourriez contrôler le marché mondial du diamant jusqu'à la fin des temps.

– Admettons que j'accepte de croire à votre fable, dit Grayle. Pourquoi diable me feriez-vous un tel cadeau ?

– Parce que j'en appelle à votre nature et à vos talents d'homme d'affaires. Vous savez aussi bien que moi que le Gant, une version moderne des Templiers, s'intéresse autant à l'argent que ses glorieux ancêtres. Et les Templiers n'étaient pas un ordre religieux, lord Grayle. Non, c'était une bande de voleurs, d'assassins et de maîtres-chanteurs avides de pouvoir et de richesses qui utilisaient l'Église et ses croisades pour piller allègrement le Moyen-Orient. Nos objectifs ne sont pas si différents, lord Grayle, et n'oubliez pas que le Vatican aussi est un business.

– Un business qui a dû récemment affronter de nombreux problèmes d'image, d'ailleurs, avec toutes ces histoires de pédophilie et d'homosexualité…

– Lord Grayle, je vous assure que nous sommes au courant de nos défauts, mais nous avons également conscience que dans toute organisation, il y aura toujours des brebis galeuses. Je suis par exemple prêt à parier qu'on trouve une proportion de déviants à peu près équivalente au sein de votre Parlement et de votre Chambre des lords, ou au Sénat américain. Bref, il faut parfois commencer par balayer devant sa porte.

– Je ne peux que vous rejoindre sur ce point. Mais parlons plutôt affaires : qu'attendez-vous de moi, au juste ?

– Nous avons besoin de ces reliques. Leur découverte aiderait grandement à restaurer la réputation de l'Église.

– Et en échange ?

– Vous me dites tout ce que vous savez sur l’expédition de Holliday. Je vous donne accès aux diamants. Vous remettez les reliques à l’Église et nous tirons tous les deux avantage de la mort du colonel Peter Holliday. »

12

Le père Francisco Garibaldi, qui voyageait de nouveau sous sa véritable identité, était arrivé à Georgetown après minuit. Il avait réservé une jolie chambre à l'hôtel Pegasus et avait passé une très bonne nuit. Après le petit déjeuner, il visita rapidement la vieille ville coloniale hollandaise avant de reprendre la direction de l'aéroport pour embarquer à bord d'un petit Cessna Caravan d'Air Guyana en direction de Bartica, la ville située à la jonction du Mazaruni et de l'Essequibo.

Dimitri Rogov, Steven Cornwell et Tashkin Akurgal attendaient au-dessus du chemin, dans une cachette qu'Akurgal avait construite à l'aide d'une moustiquaire, de branches et de feuilles. À proximité, un petit ruisseau descendait de la forêt et traversait le chemin à une centaine de mètres en contrebas.

« Pourquoi est-ce qu'ils ne bougent pas ? » demanda Cornwell, agacé.

Sur l'écran GPS à leurs pieds, on voyait distinctement un point clignotant immobile, qui correspondait aux deux balises que les hommes de Grayle étaient parvenus à dissimuler dans le talon des toutes nouvelles rangers de Holliday et dans l'armature de son sac à dos. Où que l'ex-militaire essaie de se cacher sur la planète, Rogov n'aurait aucun mal à le retrouver.

« On ne peut pas attendre ici indéfiniment, marmonna Akurgal en écrasant du pouce la tête d'un mille-pattes venimeux d'une quinzaine de centimètres de long. Si on reste plus longtemps, on va se faire dévorer vivants.

– Écoutez, si Holliday a décidé de suivre les traces de Fawcett, il va bien falloir qu'il se remette en route à un moment.

– Bordel ! rugit Cornwell en se claquant le visage, avant de laisser échapper un cri de douleur. Mais virez-moi ça ! Vite !

– Il est déjà parti », dit Akurgal en allumant à l'aide d'un vieux briquet Ronson un des cigares puants dont il raffolait.

Rogov examina la joue de Cornwell : en plein milieu, il y avait un gros bouton rouge d'où s'échappait une espèce de pus. Sans un mot, Akurgal se pencha vers Cornwell et enfonça l'extrémité brûlante de son cigare sur le bouton. Cornwell poussa un hurlement inhumain et tenta de se dégager.

« Mais qu'est-ce que vous foutez, putain ?

– Vous avez frappé un réduve, une punaise venimeuse, expliqua le Turc. Il s'est vengé. Plus le venin reste sous la peau, plus il se répand dans l'organisme. Certaines personnes allergiques peuvent mourir d'une telle piqûre. La seule façon d'éviter la propagation, c'est de brûler le venin. Vous devriez me remercier, l'Anglais, je vous ai rendu service.

– Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? demanda soudain Rogov d'une voix inquiète.

– C'est ma peau qui crame ! grogna Cornwell en appliquant un mouchoir sur sa joue endolorie.

– Mais non, pas ça, abruti ! répliqua Rogov en humant l'air. Ça ! »

Le Turc renifla à son tour. Puis ses yeux s'écarquillèrent de peur.

« Un incendie ! »

Holliday était réputé pour ne faire confiance à personne, et encore moins aux « amis » qui travaillaient toujours comme mercenaires, comme Chang-Su Diaz, l'ancien pilote qui s'était occupé de l'achat du matériel et qui les avait acheminés jusqu'à São João Joaquim. Lors de leur périple jusqu'aux Chutes de Babylone, Holliday et Eddie avaient consacré de nombreuses heures à passer tout leur équipement au peigne fin.

C'était Eddie qui avait trouvé le premier mouchard dissimulé dans l'armature d'un des sacs à dos. Après cela, ils n'avaient eu aucun mal à dénicher la balise GPS dans la ranger de Holliday – il faut dire que les griffures sur le talon de la chaussure neuve ne passaient pas inaperçues. Au lieu de détruire les mouchards, Holliday les avait glissés dans la poche de sa veste. Savoir que quelqu'un était à vos trousses était une information précieuse ; être capable d'en tirer avantage était encore mieux. Restait à savoir

s'il s'agissait de Rogov ou de Grayle – non que cela eût d'ailleurs une quelconque importance, puisqu'ils faisaient tous les deux partie de la même équipe.

Plus tôt ce matin-là, Eddie et Holliday étaient partis en éclaireurs et il ne leur avait pas fallu plus d'une heure pour découvrir l'endroit rêvé pour une embuscade : une ravine dans la jungle avec un ruisseau qui courait au fond.

« Ici, avait déclaré Holliday.

– C'est vrai que je n'aurais pas trouvé mieux », avait acquiescé Eddie.

Puis le Cubain s'était éloigné du chemin pour s'enfoncer dans la jungle et remonter le petit torrent. Quelques minutes plus tard, il était de retour.

« Tu avais raison, *amigo*. Un peu plus loin, au-dessus du chemin, ils ont installé un… en espagnol, on appelle ça un *escondite de caza*.

– Un affût de chasse.

– En tout cas, celui qui l'a construit n'est pas architecte d'intérieur. C'est moche comme tout.

– Il est vide ? demanda Holliday.

– Pour l'instant. »

Caché à une quinzaine de mètres au-dessus de l'abri de fortune, Eddie regarda le feu qu'il avait démarré à l'aide d'un bidon d'essence et d'une fusée de détresse progresser à toute vitesse vers Rogov et ses hommes. Il tenait dans une main une des mitrailleuses légères, au cas – peu probable – où il viendrait à l'idée de leurs poursuivants de gravir la pente pour échapper aux flammes.

Il les entendait déjà paniquer dans leur moustiquaire, tandis que des volutes d'épaisse fumée grise passaient au-dessus de leur abri et que le feu se propageait rapidement à travers les taillis pourtant humides.

Plus bas, sur le chemin, Holliday attendait, un genou à terre, le fusil MSG-90 aux lignes futuristes en bandoulière. Il voyait très nettement la fumée, à présent, et il entendait les craquements de l'incendie. Il retira la sécurité et plaça le sélecteur de tir sur le mode coup par coup. Puis il détermina l'endroit le plus probable par où sortiraient ses ennemis et il épaula son arme. Le fusil était doté d'un chargeur de vingt balles et Eddie avait assuré à Holliday que l'affût de chasse ne pouvait contenir au maximum que quatre ou cinq personnes.

L'œil rivé à la lunette, Holliday regarda l'incendie progresser : le halo orangé qui apparaissait au milieu du rideau de fumée n'était plus qu'à une quinzaine de mètres au-dessus de lui. Les choses sérieuses n'allaient pas tarder

à commencer. Soudain, il crut apercevoir parmi les tourbillons de fumée une silhouette courbée qui s'enfuyait.

Holliday pressa la détente. Un tir au jugé. Une détonation assourdissante retentit, mais le fugitif parvint à atteindre l'autre côté du chemin et disparut dans la jungle.

Une deuxième forme apparut, bien plus imposante que la première. Quelqu'un qui titubait, le corps secoué par une quinte de toux. Holliday fit feu de nouveau et l'homme poussa un cri, mais il s'agissait plus d'un cri de surprise que d'un râle d'agonie – la balle n'avait fait que l'effleurer. Le troisième homme semblait désorienté : Holliday le vit agiter les bras, complètement paniqué. Il prit tout son temps pour le mettre en joue. Le premier tir atteignit sa cible et l'homme tournoya sur lui-même en continuant à avancer péniblement.

Holliday visa de nouveau. Il tira une deuxième balle et l'homme s'écroula. S'ensuivirent quelques secondes d'une intense agitation alors qu'on traînait le blessé à couvert et qu'une arme se mettait à aboyer.

Holliday n'eut aucun mal à reconnaître le rythme saccadé d'un AK-47 en mode automatique. Il se jeta sur le côté et se dirigea vers le chemin en rampant, le nez si proche du sol qu'il pouvait presque sentir dans sa bouche le goût de l'humus. Il trouva refuge derrière un arbre. Il y eut un moment de répit le temps que le tireur recharge, puis une nouvelle volée de projectiles balaya le chemin. Après quoi, ce fut le silence.

13

« Donc, qu'est-ce que vous proposez ? » demanda Akurgal en observant l'homme allongé par terre qui gémissait au milieu du campement.

Des volutes de fumée tourbillonnaient autour d'eux, descendant pour certaines jusqu'à l'hydravion remonté sur la plage et jusqu'à la rivière.

« Si on ne l'emmène pas très vite à l'hôpital, il va mourir », ajouta-t-il.

Akurgal ne semblait pas remarquer le sang qui gouttait de son oreille, à l'endroit où la balle l'avait éraflé, mais il n'y avait pas moyen d'ignorer les blessures de Cornwell, à l'épaule et au flanc. Il y avait du sang partout, un liquide sombre, presque noir, signe que le foie était sûrement touché.

« Bon Dieu, sortez-moi de là, murmura Cornwell, les yeux suppliants, le souffle court et saccadé.

– Venez avec moi », dit Rogov à Akurgal.

Les deux hommes descendirent jusqu'à la plage, puis ils se retournèrent, les yeux fixés sur le chemin.

« Si nous le ramenons à Bartica, reprit-il, non seulement nous devrons donner des explications aux autorités, mais en plus nous perdrons toute chance d'attraper Holliday et de mettre la main sur le trésor de Fawcett.

– Si on le laisse ici, il mourra, dit Akurgal.

– De toute façon, il risque d'y passer dans tous les cas. Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre indéfiniment.

– Non, admit Akurgal. Vous avez raison.

– Alors nous sommes d'accord ?

– Oui. »

Ils montèrent retrouver Cornwell. Il saignait de plus en plus, mais il n'avait pas perdu connaissance.

« Qu'est-ce que vous faites ? grogna Cornwell quand le géant turc le prit dans ses bras et descendit jusqu'à la berge de la rivière, tandis que Rogov, en retrait, fouillait dans son sac.

– Je vous emmène à l'hôpital, évidemment, répondit Akurgal. M. Rogov va préparer l'avion. »

Il allongea l'Anglais dans la boue et se redressa.

De son côté, Rogov vissa le silencieux TROS Diplomat-II sur le HK P9S qu'il avait sorti de son sac, puis il tira deux balles dans la tête de Cornwell. Le visage et la bouche de l'Anglais se désintégrèrent, et l'arrière de son crâne explosa dans la boue. Après quoi, Rogov et Akurgal traînèrent le cadavre jusqu'à la rivière et le poussèrent dans le courant.

Assis à la longue table de la salle de conférences de l'Institut pour les œuvres de religion – un nom bien évasif pour désigner ce que tout le monde appelait communément la « Banque du Vatican » –, le cardinal Arturo Bonifacio Ruffino, ministre des Affaires étrangères du Saint-Siège, contemplait le plafond. Il faut dire que ce dernier ne ressemblait pas vraiment à ceux qu'on peut trouver dans une banque ; d'ailleurs, la majorité des actionnaires d'une banque ordinaire aurait eu vite fait de virer le PDG qui aurait gaspillé tant d'argent pour décorer un endroit aussi mal situé, car l'IOR se trouvait dans le palais apostolique, dans un bâtiment qui avait à une époque servi de geôle pour les hérétiques et autres prisonniers non laïques. Quelques siècles plus tard, le plafond de ce qui faisait maintenant office de salle de réunion était presque aussi richement décoré que celui de la chapelle Sixtine.

Une immense fresque allégorique prenait tout l'espace, représentant la Vierge Marie qui, fait étrange, arborait une tiare pontificale et tenait à la main une maquette d'église. Une sainte lui tendait un plateau en or sur lequel étaient posées plusieurs couronnes, une chaîne en or ainsi qu'une décoration honorifique. En arrière-plan, Neptune émergeait des flots sur un char, tandis qu'au premier plan un serpent rampait au milieu d'un tapis de champignons.

Tout cela était très clair pour le cardinal, à part peut-être les champignons. Car le seul passage de la Bible faisant allusion à des champignons était celui de l'Exode qui décrit la manne céleste. Mais un serpent se glissant dans la manne ? On n'était pas exactement dans l'allégorie.

La table en marbre était presque aussi impressionnante que le plafond, avec ses frises en forme de serpents, ses motifs floraux et ses femmes qui portaient des vases. Il s'agissait en fait d'une énorme dalle de six mètres sur deux qui provenait de la cathédrale de Sienne. Treize hommes étaient assis autour, dont le président de la Banque du Vatican, le vice-président et le responsable des finances, ainsi que plusieurs comptables et des membres du comité de supervision du cardinal. Il y avait une quatorzième chaise à une extrémité de la table, réservée au Saint-Père, bien que, de mémoire d'homme, il ne l'eût jamais occupée.

« Dites-nous, cardinal Ruffino, comment avancent les négociations avec lord Grayle et White Horse Resources ? »

La question avait été posée par Francisco Neri, le membre le plus puissant de ce qu'on appelait la noblesse noire – des aristocrates ayant un lien de parenté direct avec le pape ou à qui le Vatican devait un certain nombre de faveurs.

« Elles avancent, *signor* Neri, répondit Ruffino. Mais il faut marcher prudemment quand on chemine aux côtés d'hommes dangereux.

– Et lord Grayle est un Templier, comme nous le savons tous.

– C'est surtout un homme d'affaires, rétorqua le cardinal. Un homme d'affaires qui n'apprécie pas du tout que vous ayez racheté toutes les parts de sa société sur lesquelles vous avez pu mettre la main.

– Notre banque a toujours fait en sorte de rester la plus proche possible de ses ennemis, Votre Éminence. Et quel meilleur moyen de rester proche de Grayle que de l'acheter ?

– Et prendre ainsi le risque qu'il découvre nos véritables motivations ?

– Pendant que vous êtes tranquillement assis dans votre bureau à penser politique internationale, l'Église se dirige chaque jour un peu plus vers la faillite. Si personne ne se préoccupe des finances de notre sainte mère l'Église, cette dernière finira par disparaître.

– Et vous croyez vraiment que c'est en achetant des parts de White Horse Resources que nous allons régler tous nos problèmes financiers ? demanda le cardinal Ruffino.

– Ces parts nous permettraient dans un premier temps d'entrer au capital.

– Grayle ne l'acceptera jamais.

– Il reste l'option de l'OPA. Nous n'en avons pas les moyens, mais nous sommes en relation avec suffisamment de banques assez riches pour se lancer dans cette opération.

– Grayle fermerait boutique avant même que vous ayez passé le premier coup de téléphone.

– Si, comme vous le dites, ce coup de téléphone permet de détruire un ennemi, peut-être faut-il justement le passer, Votre Éminence, répliqua Neri d'un ton dédaigneux.

– Se peut-il donc que vous soyez aussi stupide, *signor* Neri ? s'emporta le cardinal. Et qu'en pense votre ami assis à côté de vous, l'archevêque Abandando ? »

Abandando était un homme obèse qui avait un faible pour les jeunes prêtres et les enfants de chœur. Plus d'une fois, Ruffino avait songé à passer un coup de téléphone anonyme à la presse pour dénoncer cet homme qu'il considérait comme un véritable porc, cet homme qui ignorait tout de l'amour et qui ne pensait qu'à assouvir ses appétits pervers. Abandando prit la parole de sa voix sifflante d'asthmatique :

« Votre prédécesseur, le cardinal Spada, savait rester à sa place. Il se rangeait toujours à l'avis de l'institution et ne prétendait pas connaître les tenants et les aboutissants de la finance, Votre Éminence. »

Ruffino toisa Abandando d'un regard mauvais.

« Au contraire, répliqua-t-il. Les finances de cette banque avaient aussi peu de secrets pour lui que peut en avoir pour vous l'anatomie des enfants de chœur. »

Un silence de mort s'abattit sur l'assistance. Abandando vira au cramoisi et se mit à respirer de façon si saccadée que Neri dut l'escorter jusqu'à la porte.

« Cette réflexion n'était pas nécessaire, Votre Éminence, intervint Vincent Lamberto, le président de la banque.

– Je ne suis pas de votre avis, Lamberto. C'est notamment en protégeant des hommes comme Abandando que notre banque s'est retrouvée dans cette situation financière. Du haut de ma tour d'ivoire, je vois parfois plus loin que le bout de mon nez, et voilà ce que je peux vous dire : il y a un peu plus de sept cents ans, nous avons capturé les ancêtres de Grayle et nous les avons excommuniés, emprisonnés, torturés. Nous les avons jetés au bûcher, tout ça pour de basses raisons financières, tout ça parce qu'un roi refusait de payer ses dettes. Cet homme et ses semblables sont nos ennemis depuis des siècles. Une OPA hostile aurait des conséquences aussi terribles qu'imprévisibles pour notre Église. »

Federico Mancini, le vice-président de la division internationale de la banque, prit la parole. Malgré sa voix douce et son air débonnaire, c'était un

homme avec qui il fallait compter. Peut-être était-ce lui, le serpent au milieu des champignons – la créature tapie à même le sol et qu'on voit toujours trop tard.

« Que suggérez-vous, alors ?

– Je suggère que nous tendions la main à lord Grayle, répondit Ruffino. L'Église a besoin d'alliés en ce moment, pas d'ennemis.

– Et vous pensez que Grayle la saisira ? » demanda Mancini.

Le visage du cardinal s'éclaira d'un sourire cruel.

« S'il la refuse, il sera toujours temps de trancher la sienne. »

« On ne peut pas rester ici, annonça Eddie, de retour au campement. Sinon, ils nous tueront les uns après les autres. »

Tanaki et son grand-père Nenderu acquiescèrent.

« Et ils savent que nous allons forcément devoir emprunter ce sentier, dit Tanaki. Pour l'instant, c'est notre seul moyen d'atteindre notre destination.

– Alors il va falloir en trouver un autre, intervint Holliday.

– Qu'est-ce que tu proposes ? demanda Peggy.

– On franchit la rivière et on se fraye un chemin sur les falaises, de l'autre côté. Il doit être possible de traverser, un peu plus haut.

– Shuars, dit Nenderu en secouant la tête, avant de se mettre à parler avec Tanaki.

– Mon grand-père dit qu'il y a des tribus shuars sur l'autre rive. Très dangereux. Ce sont des guerriers cruels et ils s'énervent vite. Ils ne possèdent pas de terres et survivent en volant les autres.

– Je croyais qu'on ne trouvait des Shuars qu'en Équateur et au Pérou, dit Raffi.

– C'était vrai à une époque et la plupart ont été "civilisés" par l'homme blanc, mais certains ont conservé leurs traditions et continuent à réduire des têtes et à sucer la moelle des os de leurs ennemis.

– Pile ce dont on avait besoin, commenta Peggy en grimaçant. Des cannibales réducteurs de tête.

– À choisir entre Rogov et les cannibales, je préfère mille fois les cannibales, rétorqua Holliday. Bon, allons préparer les bateaux ! »

Le père Francisco Garibaldi atterrit à Bartica et fut ravi de constater que l'équipement qu'il avait demandé à lord Grayle l'attendait, gracieusement offert par White Horse Resources.

Il retrouva à l'aérodrome rudimentaire de Bartica un certain Cyril Gomes, qui possédait un antique hydravion Cessna 185 Skywagon et était prêt à l'emmener où bon lui semblerait. Gomes avait la peau sombre, il était presque chauve et arborait une moustache poivre et sel. Mais surtout, il avait un visage de truand qui aurait mérité de figurer sur un avis de recherche. Garibaldi, en tenue camouflage des pieds à la tête, tendit au Guyanien un papier sur lequel il avait noté les coordonnées GPS de la dernière position connue de Holliday.

« Mais c'est au Brésil, ça, prévint Gomes. Vous le savez ?

– Je suis au courant.

– Ça va vous coûter plus cher, du coup.

– Ce n'est pas un problème.

– Peut-être même beaucoup plus cher.

– Tout ce que vous voudrez. Du moment que vous m'y amenez le plus rapidement possible. »

Gomes annonça une somme que Garibaldi paya aussitôt avec les dollars américains qu'il avait changés à l'hôtel le matin même. Puis il fourra ses deux sacs de couchage et son étui à fusil en cuir dans la soute et prit place sur le siège du copilote pendant que Gomes faisait le plein.

Garibaldi nota que, malgré son grand âge, l'hydravion était équipé des derniers gadgets technologiques du marché : GPS Garmin, pilote automatique, radar météo numérique… Gomes s'assit face aux commandes, démarra le moteur et lui laissa le temps de chauffer.

« J'ai vu que vous aviez un fusil, dit-il.

– Et alors ? répliqua Garibaldi.

– L'endroit où vous voulez aller, c'est une zone protégée et une réserve indienne. Et il est illégal de faire entrer une arme au Guyana.

– Est-ce que vous ne seriez pas en train d'essayer de me soutirer encore un peu plus d'argent, Gomes ? Vous trouvez vraiment que c'est une bonne idée de racketter quelqu'un qui sait comment se procurer des armes dans ce bout de jungle pourri que vous appelez un pays ? Alors maintenant, vous la fermez et vous décollez », ordonna-t-il brusquement en créole guyanien.

Gomes regarda Garibaldi d'un air médusé, à la fois surpris et effrayé par ce Blanc qui se mettait à parler comme un autochtone et qui le fixait de ses yeux assassins.

« Tout de suite, monsieur, pas de problème », s'empressa-t-il de répondre.

Puis il se tut, poussa la poignée des gaz, et le petit avion commença à prendre de la vitesse sur la piste de décollage en terre battue. Il enfila ensuite son casque et marmonna quelques mots incompréhensibles dans le micro. Enfin, quand ils eurent atteint les cent kilomètres heure, Gomes tira sur le manche et l'hydravion se détacha brusquement du sol. Clairement, les talents de pilote de ce sale petit bonhomme laissaient à désirer.

Gomes appuya sur le bouton qui permettait de rentrer le train d'atterrissage dans les flotteurs, puis il mit le cap à l'ouest jusqu'à atteindre les rives de l'Essequibo. Là, il vira au sud, puis il alluma le GPS et enclencha le pilote automatique.

L'altimètre indiquait neuf cents mètres et, sous leurs pieds, les marécages qui bordaient la longue rivière sinueuse ne formaient qu'un vague tapis boueux.

« On continue comme ça pendant une heure, patron. Ça donnera l'impression qu'on est un petit avion qui emmène des touristes à la pêche. C'est du moins ce que croiront les contrôleurs aériens de Boa Vista. On va descendre jusqu'à cent cinquante mètres pour faire comme si on comptait atterrir et on en profitera pour passer la frontière. Après ça, il restera quarante minutes pour arriver à destination, patron.

– Parfait. »

Ils volèrent en silence. Garibaldi, perdu dans ses pensées, se préparait mentalement à la partie de chasse à l'homme qui l'attendait. Grayle lui avait demandé de localiser précisément le diatrème de kimberlite diamantifère et d'assassiner Holliday ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient.

Les ordres qu'il avait reçus du Vatican étaient sensiblement les mêmes : quand il aurait découvert le diatrème, il devrait confirmer la présence des reliques, puis, quand il aurait tué Holliday, il devrait également se débarrasser de Grayle et du plus grand nombre possible de membres du Gant.

Une image fugace revenait régulièrement hanter Garibaldi : celle de l'archevêque Gilday, dans *Le Parrain*, précipité du haut du grand escalier du Vatican et tombant dans le vide, sa robe flottant autour de lui. Une vision plus proche de la réalité que ne pouvait le penser le commun des mortels, mais à mille lieues de ce qu'il avait pu imaginer de l'univers ecclésiastique lorsqu'il avait été ordonné prêtre.

Comme prévu, un peu plus d'une heure après le décollage, Gomes coupa le pilote automatique après avoir marmonné quelques phrases dans son micro.

« Je leur ai dit que nous allions atterrir à Lethem, sur le Río Takutu ; et c'est exactement ce qu'ils croiront quand ils vérifieront sur leur radar. »

Gomes exerça alors une pression sur le manche et, bientôt, le petit hydravion survola la canopée infinie. Des oiseaux multicolores s'envolaient par nuées en poussant de grands cris, terrorisés par ce moteur tonitruant qui venait perturber leur territoire.

« Je vise un peu plus au sud que la position que vous m'avez indiquée, annonça le pilote guyanien en voyant Garibaldi examiner les instruments de navigation d'un air soupçonneux. Ce sera plus facile d'amerrir face au vent et au courant.

– Très bien », répondit le prêtre en plongeant discrètement la main dans la poche droite de sa veste militaire pour vérifier que l'objet qu'il y avait glissé dans la matinée s'y trouvait toujours.

Devant eux, le Río Içana s'élargissait et Garibaldi reconnut bientôt les grandes dalles de pierre et les cascades des Chutes de Babylone, telles que les avait décrites Fawcett dans les carnets que Grayle lui avait montrés.

À peine dix minutes plus tard, Gomes posait le vieil hydravion au milieu de la rivière, laissant tourner le moteur juste assez pour pouvoir remonter doucement le courant.

« Voici l'endroit où vous attendent vos amis », annonça Gomes en indiquant une plage boueuse à deux cents mètres de là.

Il fit alors pivoter le Cessna vers la droite afin de se diriger vers la berge.

Garibaldi en profita pour sortir de sa poche le pistolet injecteur prêt à l'emploi et en appliquer l'extrémité contre la carotide du pilote. Il y eut un petit bruit d'air comprimé alors que les deux cents grammes de Zemuron pénétraient dans le système sanguin de Gomes. Il s'agissait d'une substance paralysante utilisée d'ordinaire à doses bien moindres dans le cadre d'opérations chirurgicales requérant l'emploi d'un respirateur artificiel.

Gomes s'immobilisa instantanément et, quand Garibaldi le poussa d'un coup de pied par la portière du poste de pilotage, le pauvre homme était encore conscient, bien que plus aucun muscle de son corps ne répondît. Il tomba dans la rivière, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte. Si la surdose ne le tuait pas, il se noierait ou finirait dévoré par les monstres qui peuplaient ces eaux peu profondes. Mais ce n'étaient pas là des considérations qui intéressaient Garibaldi. Il avait son avion. Son moyen de repartir quand il aurait rempli sa mission. Il prit la place du pilote et guida l'appareil vers la berge boueuse.

14

Après qu'ils eurent traversé le Río Içana et de nouveau caché leurs bateaux, Holliday et ses amis furent stupéfaits de découvrir une série de larges marches à côté de la cascade. Depuis l'autre berge de la rivière, cet escalier était dissimulé aux regards par les buissons et les lianes qui avaient envahi les lieux, mais ils n'eurent aucun mal à l'escalader en se frayant un passage à l'aide de leurs machettes. Le long des marches, ils remarquèrent les vestiges de rondins de bois plantés régulièrement dans une tranchée en forme de V. En haut de la montée, une longue chaîne rouillée pendouillait d'une manivelle en fer rongée par le temps.

« Le vieux roublard ! s'exclama Raffi. Il n'a jamais suivi le chemin situé sur l'autre rive ; il a traversé la rivière ici et a installé cette manivelle pour hisser son équipement.

– Et les marches ? fit remarquer Holliday. Ce n'est certainement pas Fawcett qui les a construites et ce ne sont certainement pas les Indiens de la région non plus.

– Les Templiers ? » proposa Eddie.

Raffi gratta la mousse sur le dernier degré de l'escalier, révélant un symbole gravé profondément dans la pierre :



« Ça ressemble aux dessins qu'on faisait sur nos agendas quand on était gamins, dit Peggy. En général, il y en avait plusieurs et ça formait un logo compliqué avec nos initiales.

– C'est le symbole phénicien pour Vénus, dit Raffi.

– Vous voulez dire que les Phéniciens sont venus ici avant les Templiers ? demanda Holliday. Est-ce que c'est seulement possible ?

– Pourquoi pas ? Ce sont les Phéniciens qui ont inventé la navigation astronomique, après tout. Ils avaient largement les connaissances nécessaires pour atteindre l'Amérique du Sud. Sans oublier qu'ils disposaient de bateaux immenses conçus pour affronter les océans. Et ce sont eux à l'origine qui ont bâti le temple de Salomon.

– Donc les Phéniciens auraient remonté la rivière, construit les marches… et Fawcett les aurait trouvées ?

– Il n'en fait pas la moindre mention dans son journal, en tout cas, dit Raffi.

– Un secret caché dans un secret, marmonna Holliday, qui commençait enfin à y voir plus clair. Je crois que personne n'a financé l'expédition de Percy Fawcett ; je pense qu'il était lui-même membre du Gant.

– Mais qu'en est-il de tes Templiers, alors ? demanda Eddie. Qu'est-ce qu'ils sont venus faire ici ?

– Le *Santo Antonio de Padua*, le *Santo Ovidio de Braga* et le *Santo João de Deus* et leurs cales pleines d'or ? dit Peggy. Je croyais qu'on avait abandonné cette théorie.

– Et moi, je commence à croire que c'était la bonne depuis le début, rétorqua Holliday. Les bateaux templiers ont remonté le Río Içana pour récupérer quelque chose, pas pour apporter quoi que ce soit. Quelque chose que les Phéniciens avaient transporté jusqu'ici plus de deux mille ans avant la création de l'ordre du Temple. »

Cette théorie se confirma trois jours plus tard, après qu'ils eurent continué de progresser dans la forêt bruyante, sur la rive est. À un kilomètre en amont d'une série de rapides, les yeux de faucon d'Eddie repérèrent un remous régulier à la surface de l'eau. Raffi s'approcha et conclut sans peine qu'il s'agissait d'un tronçon de route d'une dizaine de mètres de large qui traversait la rivière.

« Impressionnant, murmura-t-il, de l'eau jusqu'aux chevilles. Ces pierres ont été taillées en queue d'aronde et fixées les unes aux autres. Ils ont même taillé en biseau les blocs les plus en amont pour que l'eau coule sur l'ouvrage de manière uniforme. Cette construction était clairement faite pour durer.

– Encore les Phéniciens ? demanda Holliday.

– Sans l'ombre d'un doute. Les autochtones auraient été incapables d'élaborer un tel système. Encore aujourd'hui, ils vivent comme à l'âge de pierre et leur unique centre d'intérêt a toujours été la nature, pas la construction d'empires.

– Grand bien leur fasse, commenta Peggy. Vous avez vu ? Il y a deux rainures gravées dans les pierres. Ça devait sûrement permettre de stabiliser les roues des chariots, ou quelque chose comme ça. Mais à quoi pouvait bien servir un tel engin dans la jungle ?

– Je préfère ne même pas y penser, dit Holliday.

– Moi non plus, approuva Raffi.

– Vous croyez que c'est l'Arche d'alliance, c'est ça ? demanda Peggy.

– Mais pourquoi a-t-il fallu que tu le dises ? fit Raffi d'un ton faussement attristé. Ce n'est pas ce à quoi est censé penser un archéologue. Mon métier requiert de toujours rester objectif et de ne pas laisser les émotions guider mon travail.

– N'importe quoi ! s'esclaffa Peggy. Mais pourquoi les Phéniciens, qui avaient plus de dieux et de déesses à leur panthéon que les Égyptiens, auraient-ils traversé un océan inconnu avec l'Arche d'alliance pour le compte d'un homme qui n'était même pas leur roi ?

– Pour l'argent, bien sûr, répondit Raffi qui avait suivi la chaussée jusqu'au milieu de la rivière. N'oublions pas que les Phéniciens étaient avant tout des

marchands. »

Il se pencha pour examiner quelque chose à ses pieds, puis il se redressa et tendit le doigt en direction du nord-est.

« Il y a une flèche gravée sur la pierre, annonça-t-il. Je crois que je sais exactement où ils allaient. »

Holliday regarda dans la direction qu'indiquait Raffi. Au loin, à une bonne centaine de mètres de l'endroit où ils se trouvaient, une gigantesque falaise semblait jaillir de la forêt vierge. Un tepui, comme disaient les gens de la région. La maison des dieux.

Roraima, la montagne que gravissait le professeur Challenger dans *Le Monde perdu* imaginé par Arthur Conan Doyle à partir des premiers récits d'expédition de Percy Fawcett. Un endroit peuplé de créatures préhistoriques, un endroit où il n'était pas rare de croiser des libellules géantes comme *Meganeuropsis permiana*.

« Bon Dieu, murmura Holliday. C'était donc vrai. »

Vêtu de son peignoir de soie préféré, le cardinal Arturo Ruffino était assis dans la cuisine de son luxueux appartement romain donnant sur la place d'Espagne, tandis que son amant Vittorio Monti, en boxer et maillot de corps, préparait des œufs et du bacon pour accompagner les *cornetti* déjà posés sur la table.

Ruffino replia l'édition du jour de *La Repubblica* et la rangea à côté de la tasse de café fort qu'il venait de se servir. Les deux hommes étaient amants depuis de nombreuses années et, s'il s'agissait certainement d'un affront au Saint-Père, aux doctrines de l'Église et à Dieu, le cardinal avait toujours trouvé à cette relation entre deux hommes censés disposer de leur libre arbitre quelque chose de profondément moral, de fondamentalement sain.

Il y avait plus d'intimité dans les moments qu'il passait avec Vittorio – même les moments tout simples et innocents comme ce petit déjeuner partagé – qu'il n'en avait jamais ressenti en recevant ou en administrant les sacrements. Il avait conscience que ce genre de réflexion lui vaudrait certainement de passer l'éternité en enfer, mais à ce stade de sa vie, il n'était pas plus sûr de croire en l'Apocalypse qu'en l'existence du paradis.

Parfois, l'enfer, c'était le Vatican, ses complots sordides, ses trahisons et même ses meurtres ; et le paradis, c'était le petit déjeuner avec Vittorio.

Au final, bien sûr, ce fut le cardinal qui décida de quitter provisoirement son petit paradis pour revenir à la réalité. Il regarda Monti faire glisser les

œufs et les tranches de bacon dans les assiettes, remplir de nouveau les tasses de café, puis déchirer un *cornetto* en deux pour badigeonner chaque moitié de beurre et de confiture de figues, dont les deux hommes raffolaient.

« Alors, c'est grave ? demanda Ruffino.

– Pire que ce qu'on aurait pu imaginer, répondit Monti.

– Qui ?

– À peu près tous. »

Monti mordit dans le demi-croissant italien, puis il s'essuya délicatement la commissure des lèvres. Ruffino trouva ce geste violemment érotique, mais il parvint à contenir ses ardeurs pour se replonger dans le monde obscur et perfide des finances papales.

« Neri, Abandando, l'archevêque obèse qui a un peu trop tendance à considérer la Bourse comme un casino, Mancini, qui est mouillé jusqu'au cou. Même Lamberto. Leur seule échappatoire, c'est de prier pour que White Horse achève le barrage et que les sociétés minières puissent exploiter la couche alluvionnaire mise au jour par l'assèchement de la rivière.

– Lamberto aurait-il déjà oublié qu'il n'y a pas si longtemps, les Assassini ont pendu Roberto Calvi au Blackfriars Bridge, à Londres ? C'est dommage d'avoir la mémoire courte, quand on est président de la Banque du Vatican.

– Je ne suis pas sûr qu'un lynchage collectif de ces messieurs serait une solution, dit Monti avec un sourire en rajoutant de la confiture sur son *cornetto*. Le Saint-Père ne l'oublierait jamais.

– Sinon, est-ce que tu as des nouvelles de ton type, celui qui s'est lancé à la poursuite de Holliday ?

– Le mouchard GPS qu'il lui a implanté à la base aérienne de Ramstein fonctionne parfaitement, répondit Monti. Mon type, comme tu dis, sait exactement où se trouve Holliday.

– Le moment venu, il fera ce qu'on attend de lui ? »

L'espace d'une fraction de seconde, l'air angélique de l'ami et amant de Ruffino disparut, laissant place à une expression plus sombre.

« Il mettrait une balle dans la tête de notre Saint-Père si je le lui demandais. »

Francisco Garibaldi vérifia le signal GPS du mouchard de Holliday, puis il consulta la carte topographique plastifiée qu'il tenait dans la main. Il regarda de nouveau l'écran numérique, puis il hocha la tête et sortit le téléphone satellite de son étui.

« Je sais où il va, annonça-t-il. Envoyez les renforts aux coordonnées que je vous ai données pour extraction. Je devrais y être dans une heure. »

15

Holliday se tenait au pied de l'énorme falaise, la tête penchée en arrière. Le sommet du tepui se trouvait à au moins mille cinq cents mètres au-dessus de lui et la végétation ne parvenait à s'accrocher à la paroi rocheuse que sur les cent premiers mètres. Après, c'était une forteresse imprenable.

« Pourquoi est-ce que Fawcett ne mentionne pas une seule fois cet endroit dans son journal ? demanda Raffi, étonné.

– La réponse est toute trouvée, répliqua Eddie en observant la montagne qui se dressait devant eux. Il tenait à ce qu'aucun de ses lecteurs ne sache que c'était là sa destination finale.

– J'imagine qu'il existe un moyen de grimper, dit Peggy.

– En effet, confirma Tanaki. Mais je ne peux pas vous emmener.

– Pourquoi pas ? demanda Holliday.

– Ceci est la *Montanha de Deus*, la montagne de Dieu. Elle est taboue pour notre peuple. Avec mon grand-père, nous allons vous escorter jusqu'à la grotte et à la *Garganta do Diabo*. Après, il faudra vous débrouiller seuls.

– La *Garganta do Diabo* ? répéta Peggy.

– La gorge du Diable, traduisit Tanaki.

– Et qu'est-ce que c'est que ça, encore ? demanda Raffi.

– J'ai bien peur que vous ne tardiez pas à le découvrir », répondit l'Indien d'une voix sinistre.

Le tepui était monstrueux, non seulement par sa taille, mais également par sa circonférence – une cinquantaine de kilomètres, selon Tanaki. La roche, du

quartzite précambrien, se trouvait là depuis plus de trois milliards d'années. Les seuls fossiles qu'elle contenait étaient des organismes unicellulaires. Les cailloux devant lesquels ils passaient avaient vu naître puis disparaître des centaines de millions d'espèces. Ils représentaient en quelque sorte la vie au tout début de la vie. Les tepuis étaient là avant que le premier organisme vivant n'émerge de la « soupe primitive ». Ils étaient même là avant l'apparition de ladite soupe.

Il leur fallut plus d'une heure de marche autour de la montagne avant d'atteindre l'entrée d'une grotte qui ne ressemblait à rien de ce qu'ils avaient jamais eu l'occasion de voir auparavant.

« Bon Dieu ! s'exclama Eddie.

– Tu l'as dit », murmura Peggy en levant les yeux vers le plafond de la grotte.

Même l'entrée était titanesque, avec son arche de cent cinquante mètres de haut sur deux cents de large. Quant à la grotte elle-même, elle était vingt fois plus vaste et son plafond, à peine visible, s'élevait à six cents mètres au-dessus de leur tête. À l'intérieur, il y aurait eu la place de faire atterrir plusieurs hélicoptères. Au fond, une cascade qui semblait jaillir de l'obscurité s'écrasait après une chute de plusieurs centaines de mètres sur le sol de la caverne dans un nuage de fines gouttelettes. Elle abreuvait ensuite un chapelet de petits lacs sombres reliés les uns aux autres par un torrent bouillonnant.

« Vous ne remarquez rien ? demanda Holliday.

– Il n'y a pas de chauves-souris, dit Raffi. Et il n'y a pas non plus ni stalactites ni stalagmites. L'eau de la cascade est presque noire. En général, c'est signe qu'elle contient du soufre. D'ailleurs, voyez comme la végétation s'arrête pile à l'entrée de la grotte. Pas de lumière, pas de photosynthèse. Même les oiseaux ne semblent pas s'aventurer ici. Cet endroit est mort.

– Une caverne de fantômes, opina Eddie.

– Au moins, une chose est sûre, intervint Peggy. Notre libellule géante ne vient pas d'ici.

– Où se trouve la gorge du Diable ? » demanda Holliday en se tournant vers Tanaki.

Le jeune homme traduisit pour son grand-père. Celui-ci ouvrit alors la marche en s'appuyant sur un bâton qu'il s'était taillé au cours des derniers jours. Ils parcoururent environ trois cents mètres, contournant un immense pierrier composé d'énormes rochers tranchants qui s'étaient détachés du plafond plusieurs millions d'années auparavant.

Enfin, Nenderu s’arrêta et désigna quelque chose avec son bâton.

« Là, dit Tanaki en indiquant un autre éboulis. Là-haut. »

Ils se frayèrent un chemin jusqu’à une zone d’ombre qui semblait s’élever sur toute la hauteur de la caverne. Plus elle progressait, plus Peggy écarquillait les yeux.

« C’est par là qu’il faut monter ? Alors c’est hors de question.

– C’est malheureusement le seul accès », dit Tanaki en désignant une cheminée taillée dans la pierre.

On avait fixé dans la paroi d’étroites dalles de pierre reliées par des volées de marches vertigineuses à l’air instable. L’ensemble faisait penser à un brin d’ADN s’élevant vers un néant obscur. À intervalles réguliers, il y avait plusieurs niches étroites creusées dans la roche. En contrebas s’étalait un petit lac de couleur jaune vif d’où émanait une odeur absolument infecte d’œuf pourri.

« Du dioxyde de soufre, annonça Raffi en regardant la mare bouillonnante.

– La bile du diable, commenta Eddie.

– Rassurez-moi, on ne va pas grimper là-haut aujourd’hui, si ? s’inquiéta Peggy.

– Non, la nuit va bientôt tomber. Ce soir, on dresse le campement dans la grotte et demain, on part à l’aube.

– Pendant l’ascension, est-ce qu’il y aura un moyen d’éviter l’odeur ? demanda Peggy.

– Oui, escalader le plus vite possible ! » plaisanta Holliday.

Lord Adrian Grayle, le PDG de White Horse Resources et grand maître du Gant, était assis dans son bureau au dernier étage du Gherkin, l’immense gratte-ciel phallique sis au 30 St. Mary Axe, à Londres. Pour l’heure, il était en pleine visioconférence avec Leo Krall, le président de Jericho Defense Alternatives, le nom donné à la division sécurité de White Horse, et dont les bureaux se trouvaient juste sous l’immeuble, au sein d’un imposant bunker. L’écran que regardait Grayle était un immense rectangle noir incrusté dans le mur, juste en face de son bureau.

« Alors, qu’est-ce qui se passe ? demanda Grayle.

– Tout laisse à penser qu’il s’agit d’un effort soutenu contre le barrage », dit Krall, vêtu du simple uniforme bleu nuit de Jericho.

Krall était un homme d’une bonne cinquantaine d’années au visage carré. Il était plutôt élancé et ses cheveux avaient la couleur du granit.

« Montrez-moi », ordonna Grayle.

Instantanément, le visage de Krall disparut de l'écran pour laisser place à une image satellite du Nord-Est du bassin amazonien. Puis il y eut un zoom jusqu'à ce qu'une grande zone verte occupe tout l'écran, avec une petite tache rouge de la taille d'un poing au centre droit. De petits traits bleu foncé traversaient l'image, comme autant de vaisseaux sanguins alimentant des veines plus importantes.

« Expliquez-moi ce que j'ai sous les yeux, demanda Grayle.

– Il s'agit d'une image infrarouge d'une zone située à environ quatre-vingts kilomètres du site du barrage.

– La tache rouge, j'imagine que ce sont les Indiens ?

– Oui, monsieur.

– Combien ?

– Environ trois cents, monsieur.

– Parfait.

– Et nos hommes déployés sur le barrage ?

– Évacuez-les.

– Mais vous savez, ces Indiens sont assez nombreux pour causer de sacrés dégâts, monsieur.

– J'y compte bien, Krall. C'est justement l'objectif. »

Le chef Yachay menait son peuple ainsi que quatre cents autres guerriers des tribus de la rivière vers le nord pour vaincre le monstre gris. Sa vision procurée par le *xhenhet* lui assurait que c'était là la chose à faire et il avait réussi à convaincre les chamans des villages qu'il avait traversés sur son chemin vers la victoire. En six jours de voyage, il avait récupéré tous les hommes que les tribus de la rivière pouvaient lui confier et, le septième jour, ils arrivèrent en vue de leur proie. Médusés, ils observèrent le monstre depuis la lisière de la forêt. Jamais de leur vie ils n'avaient vu une telle chose.

« Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demanda Taroya, un Munduruku, dont la tribu avait migré vers le nord il y avait plusieurs saisons de cela.

– C'est l'endroit de la bête. Le monstre. »

Devant eux, la jungle avait été rasée et ne restait plus qu'un sol sablonneux jonché de souches arrachées comme des dents cariées. Quant aux troncs des arbres, ils étaient empilés en de gigantesques bûchers qui brûlaient pendant des jours – signes avant-coureurs de la mort à venir de la forêt. Plusieurs dizaines d'énormes pelleteuses, de camions-bennes et de décapeuses aux roues plus

hautes qu'un homme adulte étaient éparpillés sur la terre nue. Au milieu de ce carnage coulait un petit ruisseau boueux – la source de la rivière dont ces tribus dépendaient toutes. Enfin, en arrière-plan, se dressait le monstre lui-même : un immense mur de béton de deux cent cinquante mètres de haut qui barrait la vallée sur toute sa largeur.

« Nous ne pouvons vaincre ces choses, objecta Taroya. Nous n'avons que nos sarbacanes, nos arcs, nos flèches et nos lances.

– Mais si, nous pouvons le faire, dit Yachay. Je le sais parce que je l'ai vu dans mes rêves, et mes rêves sont l'avenir. »

Yachay s'interrompit et observa ce paysage de désolation pendant de longues secondes.

« Mais mes rêves me disent également que nous devons attendre la pluie, attendre la nuit, et c'est ce que nous allons faire. »

Ils se rassemblèrent devant la gorge du Diable au moment où les premiers rayons du soleil apparaissaient au-dessus de la canopée. Dehors, les oiseaux avaient repris leur concert et, une fois de plus, c'était comme si la forêt ressuscitait.

« Finissons-en, dit Peggy. Plus on attend, plus ça me rend nerveuse.

– Mon grand-père dit qu'il faut attendre, intervint Tanaki. Il connaît cet endroit. Il veut aussi que vous reculiez de quelques pas.

– Pourquoi ? » demanda Peggy, têtue.

Comme pour répondre à sa question, un grondement sourd s'éleva depuis les profondeurs. Le bruit continua pendant une bonne minute, puis la mare de soufre au pied de la cheminée rocheuse se mit à bouillonner.

« Mais qu'est-ce que… »

Soudain, un jet de boue acide jaillit sur une hauteur de quinze mètres dans un sifflement strident. Une explosion plus violente retentit alors sous leurs pieds et la boue sulfureuse se transforma en une vapeur brûlante qui continua de s'élever toujours plus haut dans la grotte, avant de disparaître subitement, ne laissant aucune trace visible de l'événement.

« On aurait pu se faire tuer, s'exclama Raffi.

– Mon grand-père dit qu'il faut attendre que les marches sèchent et refroidissent avant de commencer l'ascension.

– Est-ce que ce genre de chose arrive régulièrement ? demanda Holliday, en songeant au geyser du parc de Yellowstone qui entrait en éruption toutes les quatre-vingt-dix minutes.

– C’est impossible à prédire, répondit Tanaki.

– Donc en gros, soit on reste là, soit on tente notre chance. »

Il s’interrompit quelques secondes, avant de reprendre :

« Vous n’êtes pas obligés de me suivre, mais moi, je monte.

– Je viens avec toi, *amigo*, déclara Eddie. Tu sais aussi bien que moi que nos destins sont liés.

– Ta compagnie est la bienvenue.

– Il est hors de question que vous nous plantiez là, dit Peggy en prenant la main de Raffi. Nous venons aussi. »

Nenderu glissa quelques mots à son petit-fils, puis ce dernier traduisit :

« Mon grand-père va passer devant. Chercher l’entrée de l’au-delà lui semble la meilleure façon de mourir. À défaut, il serait ravi de voir l’endroit où vivent les dieux. Quant à moi, je n’ai pas le droit de venir avec vous. J’attendrai donc votre retour ici. »

L’ascension se passa sans incident, mis à part les gémissements constants de Peggy, qui ne voulait pas finir en œuf dur. L’escalade dura plus de trois heures et, quand enfin ils atteignirent la surface, ils avaient tous les poumons en feu.

« Qu’est-ce que c’est que ça ? » s’exclama Holliday en regardant autour de lui.

Ils semblaient avoir atterri au beau milieu d’un grand jardin parfaitement entretenu, avec des allées qui serpentaient entre des massifs de fleurs et des arbres fruitiers. L’air embaumait le printemps et les arbres qui entouraient le jardin se balançaient doucement dans la brise.

« Le jardin d’Éden », murmura Eddie.

Nenderu tomba à genoux et entonna une lente mélopée quand un homme surgit de la forêt environnante et se dirigea vers eux. Il était plutôt petit, avec des cheveux bouclés qui lui arrivaient aux épaules et une longue barbe noire brillante. Vêtu d’une robe constellée de pierres précieuses, il portait une espèce de bandeau en tissu tressé autour de la tête. Il s’arrêta devant le petit groupe, s’inclina en joignant les mains, puis se redressa et se présenta. Il parlait un anglais parfait avec un fort accent espagnol, même s’il semblait évident qu’aucun des deux idiomes n’était sa langue maternelle.

« Je vous souhaite la bienvenue. Je suis Hiram, cent vingtième du nom, roi de Tyr et de toute la Phénicie. »

16

Vincent Lamberto était assis dans son bureau de l'immeuble de Telecom Italia et regardait par la fenêtre la ville de Rome qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Sa position de président de Romacorp, la plus grande multinationale du pays, son amitié avec le Saint-Père et sa récente acceptation dans l'ordre de Saint-Sébastien avaient fait de lui le candidat idéal pour reprendre les rênes de la Banque du Vatican.

Il y avait cependant un problème : Vincent Lamberto était fauché. Entre sa tentative d'OPA sur White Horse et les défaillances du système monétaire européen, il était tellement sur la corde raide que le moindre soubresaut à la Bourse risquait de le faire basculer dans le vide.

Depuis un an, Romacorp survivait tant bien que mal sur les vestiges de ce qui n'était en fait qu'un vaste système de Ponzi, un montage financier frauduleux voué par définition à s'écrouler. Et quand ce moment arriverait, c'en serait fini de Lamberto. Pour ne rien arranger, il avait emprunté au cours de l'année précédente d'énormes sommes d'argent à la loge P2, la structure catholique fasciste née après la Seconde Guerre mondiale et qui était devenue depuis la plus grande organisation criminelle européenne. Bref, il vivait un cauchemar dont il n'avait aucune chance de se réveiller.

Sauf s'il prenait la fuite. Il avait deux cents millions d'euros sur un compte en Suisse et une toute nouvelle identité qui l'attendait dans un coffre-fort. Bien sûr, cette solution le forcerait à abandonner sa femme, ses enfants et sa maîtresse et à les laisser assumer seuls l'opprobre qui ne manquerait pas d'être

jeté sur son nom. Mais tant pis. Sa femme lui avait donné trois enfants qui, à trente ans révolus, continuaient à pleurnicher comme des nouveau-nés, et dont deux vivaient encore à la maison. Lamberto avait soixante-cinq ans, un âge où il reste des années pour profiter de la vie et, avec deux cents millions d'euros dans un pays comme le Brésil (qui n'avait pas d'accord d'extradition avec l'Italie), il y avait certainement de quoi prendre du bon temps.

Le capitaine James Calthrop, retraité du 3e commando des Royal Marines, atterrit à l'aéroport de Fiumicino et prit un taxi jusqu'à l'hôtel Cavalieri, où Constantine lui avait réservé une chambre. Contrairement à ce qu'on pouvait lire dans les romans, les gens de sa profession préféraient toujours les grands hôtels anonymes aux petites auberges pouilleuses nichées dans des ruelles sombres. Car qui dit auberge familiale dit bien souvent punaises de lit et cafards, mais surtout, les auberges ne proposaient pratiquement jamais de service de chambre. Dans son métier, la foule était la meilleure alliée de la discrétion, et comme aimait à le répéter son colonel : « Mieux vaut s'allonger dans un champ d'herbe rase que se cacher derrière le seul arbre visible. »

Arrivé à l'hôtel, il s'enregistra et monta aussitôt dans sa chambre. Là, il vida son petit bagage cabine et prit une douche. Enfin, il se commanda un copieux déjeuner : carpaccio de bœuf, gaspacho andalou, risotto de fruits de mer, puis tiramisu et café noir.

Connaissant le penchant de Constantine pour la ponctualité, Calthrop avait demandé qu'on apportât assez de café pour deux – une initiative avisée, car à 14 h 30 précises, on frappait à la porte. Calthrop avait déjà travaillé à plusieurs reprises avec Constantine, sans jamais parvenir à le percer à jour. Une certaine austérité se dégageait de cet homme grand et élancé, mais Calthrop n'aurait su dire s'il s'agissait d'un trait de caractère hérité de l'enfance ou d'un masque derrière lequel il se dissimulait lors de leurs entrevues. Au final, cela lui importait peu et il avait depuis longtemps accepté cet homme pour ce qu'il était vraiment : un intermédiaire entre lui et ceux qui avaient besoin de ses services.

D'ailleurs, Calthrop aussi cultivait son anonymat. Il résidait aux Bahamas, mais il voyageait sous passeport canadien et il prenait toujours soin de faire escale dans un autre pays avant d'atteindre sa destination finale. En outre, il parlait un italien parfait depuis qu'il avait passé trois ans à Florence à étudier l'histoire de l'art dans le seul but de dissimuler encore un peu plus ses véritables origines. Il était allé jusqu'à acheter un paquet de cigarettes

italiennes Yesmoke à l'aéroport plutôt que les Senior Service qu'il fumait d'ordinaire. Au XXIe siècle, l'anonymat était un atout aussi rare que précieux. Un atout à protéger par-dessus tout.

L'homme qui se faisait appeler Constantine prit place sur un des deux fauteuils installés devant la grande baie vitrée panoramique.

« Monsieur Calthrop, commença-t-il, en italien.

– Monsieur Constantine, répondit Calthrop dans la même langue.

– Vous avez lu le dossier que je vous ai envoyé ?

– Bien sûr.

– Votre avis ?

– C'est un homme puissant, avec des amis tout aussi puissants. Il est proche de la loge P2, dont faisait partie son père peu après la guerre.

– Comment comptez-vous opérer ?

– D'abord, j'ai l'intention d'observer sa routine quotidienne. Ensuite, je ferai comme d'habitude : un tir à distance – balle explosive ou fléchette, je ne sais pas encore. En matière de protection, il n'a qu'un chauffeur et un garde du corps.

– Malheureusement, j'ai peur qu'avec cette cible cela ne soit pas possible. Premièrement, notre homme est en fuite. Nous savons de source sûre qu'il prendra un vol demain en direction de Zurich. Et deuxièmement, vous ne pourrez pas vous permettre de l'abattre de loin : il faut qu'on croie soit à un suicide, soit à un accident.

– Les suicides, c'est compliqué, dit Calthrop en allumant une cigarette. Les accidents, encore pire.

– Nous pensons que sa destination finale sera certainement le Brésil, si cela peut vous aider.

– Parce qu'il n'y a pas d'accord d'extradition avec l'Italie ?

– Exactement.

– Une chose est sûre, ça va faire considérablement grimper le prix.

– Vous voulez parler de votre salaire ? Ce ne sera pas un problème.

– Pas seulement mon salaire. Je risque d'avoir besoin de faire des achats, d'engager des guetteurs. D'un coup, ça devient un contrat nettement plus compliqué.

– Croyez bien que ce n'est pas délibéré de notre part.

– Vous voulez autre chose, devina Calthrop.

– En effet, opina Constantine, qui savait qu'il ne servait à rien de mentir. Cet homme a deux cents millions d'euros que nous aimerions récupérer. Il se

peut qu'il ait également sur lui des documents, soit sous format papier, soit sous format électronique. Il nous faut ces documents, c'est une priorité.

– Et l'argent ? demanda Calthrop.

– Il l'aura fait transférer vers sa destination finale. Avant de… traiter la cible, trouvez vers quel compte aura été viré l'argent.

– Pour cela, je vais vous demander un bonus.

– Quinze pour cent.

– Trente.

– Vingt-cinq.

– D'accord.

– Alors vous acceptez le contrat ?

– Je vais y réfléchir. Rappelez-moi dans une heure.

– Je suis désolé d'insister, mais le temps presse, argua Constantine.

– Dans une heure, j'aurai une réponse pour vous », répliqua Calthrop d'une voix ferme.

Quand Constantine eut quitté la suite, Calthrop se resservit une tasse de café et songea à leur conversation. Comme à son habitude, l'Italien n'avait pas manifesté la moindre émotion, mais, cet après-midi, il lui avait semblé fuyant. Calthrop avait rempli huit contrats pour cet homme sans qu'il y eût jamais le plus petit problème. Pourtant, cette fois, il y avait eu quelque chose de différent, de radical dans l'expression impassible de Constantine, et Calthrop croyait savoir pourquoi. Ce contrat était une affaire personnelle et, quand il serait accompli, Constantine couperait tous les liens permettant de remonter jusqu'à lui.

Ce qui signifiait que Calthrop aurait un fantôme constamment attaché à ses pas, un tueur pistant un autre tueur, et que, pour finir, il mourrait. Sauf que Calthrop avait déjà eu affaire à des fantômes, et il comptait bien punir sévèrement Constantine pour le peu de confiance qu'il lui témoignait. Une heure plus tard, le téléphone sonna. Calthrop décrocha et donna sa réponse à Constantine.

« D'accord. »

L'homme qui s'était présenté à eux sous le nom d'Hiram, roi de Tyr et de toute la Phénicie, les mena à travers un véritable petit paradis. Il y avait là des arbres et des buissons en fleurs qui embaumaient l'air, des vergers exotiques où poussaient grenades et tamarins, et, au milieu de tout cela, des ruisseaux

cristallins qui abreuvaient une série de petits lacs tous plus beaux les uns que les autres.

Du ciel – ou par satellite –, cet éden était quasiment invisible, puisque la canopée environnante ne laissait passer les rayons du soleil que quelques minutes par jour. Le reste du temps, ce trésor naturel demeurait à l'abri sous l'ombre des arbres immenses.

« Vous parlez un anglais parfait, observa Holliday, qui marchait à côté de l'homme en tenue d'apparat.

– J'ai eu un bon professeur, répondit Hiram. Nous tous ici, d'ailleurs. C'est la langue officielle de cet endroit depuis presque cent ans.

– Vous tous ?

– Oui, nous formons une nation dont je suis le roi. Les choses ont toujours été ainsi. »

Après quelques minutes de marche, ils se retrouvèrent devant un large affleurement rocheux. À y regarder de plus près, Holliday vit qu'il s'agissait de l'entrée parfaitement dissimulée d'une grotte étroite. Il suivit Hiram et ne tarda pas à découvrir que c'était une caverne artificielle, entièrement creusée par l'homme.

À l'extrémité de l'espèce de tunnel dans lequel ils se trouvaient, un escalier en colimaçon descendait vers les entrailles de la montagne. Ils l'empruntèrent en file indienne et constatèrent que l'éclairage était assuré par des interstices taillés dans la paroi rocheuse qui laissaient passer la lumière du jour.

Dix mètres plus bas, l'escalier s'élargissait pour déboucher sur un réseau de rues et de bâtisses, certaines en pierre et d'autres en brique couleur sable. Une ville enfouie sous la surface de la montagne, une ville grouillant de monde – des hommes, des femmes et des enfants qui vaquaient à leurs occupations, tous vêtus de simples tuniques.

« Merveilleux ! s'extasia Raffi. On dirait un Machu Picchu des temps modernes. Une cité souterraine coupée du reste du monde.

– Mais comment est-ce possible ? demanda Holliday. Comment faites-vous pour nourrir tous ces gens ? Pour les soigner ?

– Nous ne sommes pas aussi isolés du reste du monde qu'on pourrait le croire, répondit Hiram. Et nous avons de nombreuses ressources.

– Vous devez surtout avoir de nombreux secrets, rétorqua Holliday. Comment êtes-vous arrivés ici ? Et pourquoi êtes-vous venus ici pour commencer ?

– Autant de questions qui trouveront bientôt leur réponse », dit Hiram.

Ils descendirent encore cinq escaliers jusqu'à se retrouver, d'après les calculs de Holliday, au niveau de la jungle qui entourait la base de cette étrange montagne. Pendant toute la descente, Holliday nota que la même lumière naturelle qui filtrait dans le premier escalier baignait toute la cité. Il estima à première vue que plus de mille personnes vivaient là et s'il avait croisé quelques habitants, leur origine restait pour lui un mystère.

La plupart avaient une peau d'un brun presque doré et des cheveux noirs et raides comme ceux des Indiens locaux. Tous avaient les traits fins, mais rien qui pût rappeler des caractéristiques connues. Hiram avait les yeux bleus, ce qui pouvait paraître étrange pour quelqu'un censé être originaire de Phénicie, une région correspondant approximativement à l'actuel Liban. Mais Holliday avait également croisé des habitants aux yeux verts, marron, noirs…

Le niveau inférieur de la cité semblait curieusement mieux éclairé que les autres et, quand il posa le pied dans une des rues pavées, Holliday comprit vite pourquoi. Hiram les conduisit jusqu'à un immense escalier qui descendait au fond d'une vaste cuvette encaissée d'au moins mille cinq cents mètres de diamètre ouverte sur le ciel bleu.

À l'intérieur de cette dépression s'étalait un paysage incroyable, celui d'une jungle qui n'existait plus depuis plusieurs millions d'années : fougères immenses, arbres en fleurs rivalisant de taille pour atteindre la lumière du jour, cascades de lianes et de plantes aux feuilles tentaculaires qui s'accrochaient aux parois rocheuses…

Holliday aperçut un animal inconnu, mi-oiseau, mi-reptile, qui volait d'arbre en arbre, et une espèce de dinosaure miniature aux pattes avant rabougries terminées par des griffes acérées passa en courant dans son champ de vision. Un scintillement près de lui attira son attention et il se retourna. Une émeraude de la taille d'un poing de nourrisson était incrustée dans la paroi de pierre près de laquelle il se tenait.

Ils n'eurent pas le temps de profiter davantage du spectacle qui s'offrait à eux, car sur leur gauche, un homme sortait de la jungle. Âgé d'une petite trentaine d'années, il était affublé des pieds à la tête de vêtements techniques adaptés aux sports de montagne. Une lourde paire de chaussures de randonnée complétait son accoutrement. En outre, il arborait des lunettes de soleil aviateur et portait un appareil photo en bandoulière.

« C'est un Hasselblad H4D-60, murmura Peggy. Ça doit valoir dans les quarante mille dollars. Mais qui peut bien être ce gugusse ?

– Messieurs dames, déclara l’inconnu avec un accent typiquement britannique. Je me présente : Harrison Fawcett. Et vous êtes ? »

17

Fawcett et Hiram retournèrent vers la cité, accompagnés de Holliday et ses amis. Ils s'arrêtèrent devant une grande bâtisse à la façade percée de hautes fenêtres équipées de volets en bois. L'édifice de deux étages avait été taillé à même la roche. Le petit groupe gravit le perron et entra dans un majestueux vestibule, où il faisait nettement plus frais qu'à l'extérieur. Hiram leur indiqua une grande pièce sur la gauche, dont le sol consistait en une mosaïque colorée représentant trois navires à voiles voguant sur une mer circulaire bleu foncé. Dans chaque angle étaient figurés des dauphins bondissants et des serpents marquaient les contours.

Des murs en brique pâle soutenaient un haut plafond et les meubles en bois de la pièce – des tables, des chaises, des fauteuils et une unique armoire volumineuse – étaient tous ornés de simples motifs méditerranéens colorés. Les chaises étaient équipées d'assises et de dossiers en rotin ou en bambou, tandis que les fauteuils, d'un style qui n'était pas sans rappeler celui de l'Égypte ancienne, étaient recouverts d'un fin tissu blanc. Des tapis brodés, de la même matière, étaient éparpillés sur le sol. Hiram invita ses hôtes à prendre place dans les fauteuils.

« Harrison Fawcett, dit Holliday. Laissez-moi deviner, vous êtes un descendant de Percy Fawcett ?

– Tout à fait, répondit le jeune homme. Son arrière-petit-fils, pour être exact. Mais je ne sais toujours pas comment vous vous appelez.

– Je suis Peter Holliday. Cette jeune femme est ma cousine Peggy ; l'homme aux cheveux bouclés est Raffi, son mari. Et voici Eddie, mon grand ami cubain.

– Je vois qu'un des Anciens a gravi avec vous la gorge du Diable, commenta Hiram. Je ne doute pas qu'il retrouvera ici des amis venus avant lui. »

Assis dans son fauteuil, la tête haute et le torse bombé, il avait certainement tout du monarque.

« Les Anciens ? répéta Holliday.

– À l'époque du premier roi Hiram, on les désignait sous le nom de "mages". Harrison m'a appris que dans votre langue, on les nomme des "chamans". Ceux qui en ont la force viennent parfois mourir ici. Nous prenons soin d'eux jusqu'à la fin.

– Il s'appelle Nenderu, dit Holliday. Son petit-fils est resté en arrière.

– Ça ne me surprend pas, il est tabou pour les jeunes guerriers de s'aventurer dans ces contrées, intervint Fawcett.

– J'ai tant de questions à vous poser ! s'exclama Raffi. Nous tous, d'ailleurs, je crois. Tout d'abord, les Phéniciens : comment sont-ils arrivés ici, et pourquoi ? Et comment Percy Fawcett s'est-il retrouvé avec un arrière-petit-fils vivant dans la jungle amazonienne ?

– Nous répondrons avec grand plaisir à toutes vos questions, assura Hiram. Mais d'abord, mangeons. »

Deux hommes et une femme d'une vingtaine d'années entrèrent dans la pièce et déposèrent de la nourriture sur la table. Holliday déduisit à leurs tuniques blanches qu'il s'agissait de domestiques et il ne put s'empêcher de se demander si la tradition phénicienne de l'esclavage avait perduré jusqu'en cet endroit perdu.

Il y avait plusieurs plats : un poisson gigantesque qui ressemblait à une espèce de truite, des volailles et des tranches de viande blanche entourées d'une croûte de noisettes concassées, des fruits et des rayons de miel dégoulinant en guise de dessert.

Avant de passer à table, Fawcett expliqua en quoi consistait chaque mets.

« Le gros poisson est un taïmen, une espèce de truite préhistorique de la famille des salmonidés. La volaille est un shamo, un oiseau brésilien qui ressemble à une pintade de bonne taille. Quant à la viande, il s'agit de tapir fumé. »

À la fin de ce succulent repas, Holliday fut surpris de voir arriver de grands bols remplis d'un café aux arômes puissants.

« Le sommet de la montagne est recouvert de caféiers, expliqua Fawcett.

– Je comprends… dit Holliday. Mais revenons plutôt à nos questions, si vous le voulez bien. Percy Fawcett était censé se trouver à mille six cents kilomètres au sud d'ici quand il a disparu et plus personne n'a jamais entendu parler de lui, si on ne tient pas compte du récit de quelques hurluberlus qui prétendent l'avoir aperçu plus d'une décennie plus tard. Alors que s'est-il vraiment passé ? »

Fawcett sourit en avalant une gorgée de café, puis il prit quelques secondes pour réfléchir avant de répondre :

« Si j'en crois ce que m'a raconté mon grand-père, Jack Fawcett, Percy avait entendu parler de cet endroit lors d'expéditions antérieures. Des légendes, bien sûr, mais il s'était convaincu qu'elles avaient une réalité. Pour sa dernière expédition, il était parti avec son fils et avait décidé de cacher sa véritable destination à tout le monde, à part à ceux qui le finançaient.

– Le Gant, dit Holliday.

– Je vois que vous avez fait vos recherches. Effectivement, il s'agit bien du Gant. Ce qui reste de l'ordre des Templiers, en fait. D'un voyage précédent, Percy avait rapporté en Europe des pierres précieuses provenant de la région du Río Içana ainsi qu'un certain nombre de pièces d'or phéniciennes.

– Et ça a suffi à convaincre les membres du Gant ?

– D'après mon grand-père, ils avaient déjà leurs propres sources d'information. Percy ne faisait qu'apporter la preuve concrète qu'ils attendaient.

– À vous entendre, j'ai l'impression que vous avez bien connu votre grand-père. À quel âge est-il décédé ?

– Il a vécu très vieux. Il est mort à cent neuf ans.

– Étonnant, commenta Raffi.

– Pas tant que ça, dit Fawcett en haussant les épaules. Moi, par exemple, j'ai cinquante-deux ans et Hiram en a plus de quatre-vingts. Apparemment, vivre ici a un effet bénéfique sur la santé. Personne ne sait précisément comment ça se fait, mais je pense que c'est à cause de la forte concentration en oxygène qu'on trouve à l'intérieur de cette montagne.

– La libellule géante qu'on a trouvée dans la boîte de Raleigh Miller, dit Peggy.

– La libellule qu'il a volée avec le journal de Percy, précisa Fawcett. Mon arrière-grand-père a découvert le corps de cette libellule à quelques kilomètres d'ici et il l'a trouvée tellement belle qu'il a décidé de l'épingler. Le soir même, Raleigh disparaissait avec la boîte et les carnets.

– Et c'est la fin de l'histoire ? demanda Holliday.

– Pour Percy, oui. Il avait contracté une espèce d'infection pendant l'expédition et on n'a jamais réussi à le soigner. Mais d'après mon grand-père, il était plutôt satisfait de mourir ici. Il avait vu l'immense richesse que représentait cet endroit et il savait que le Gant ne manquerait pas de tout détruire pour mettre la main dessus. Les gens d'ici n'auraient pas survécu. Percy est enterré au sommet, face au soleil levant. C'était sa dernière volonté.

– Et vous, dans tout ça ?

– Jack, mon grand-père, a épousé une locale. Ils ont eu un enfant, qu'ils ont appelé Percy, en l'honneur de mon arrière-grand-père. Et comme mon glorieux aïeul avait une foi inébranlable en l'éducation, dès que mon père a eu dix-huit ans, le grand-père Jack a descendu l'Essequibo avec lui jusqu'à Georgetown, où il a vendu une poignée de pierres précieuses pour envoyer son fils étudier à l'étranger.

Il a acheté au jeune Percy un faux passeport américain au nom de Smith et l'a fait embarquer dans un cargo en partance pour les États-Unis. Percy est entré à l'université d'Harvard, d'où il est ressorti dix ans plus tard avec son diplôme de la faculté de médecine. Le docteur "Smith" est ensuite revenu ici avec son savoir et une cargaison de matériel médical. Nous étions alors en 1957.

Moi, je suis parti en 1976, à Cambridge, avec un faux passeport britannique. Huit ans plus tard, j'avais un passeport officiel ainsi qu'un double doctorat en paléontologie et en botanique préhistorique. Je suis alors revenu ici, où je passe depuis ce temps-là toutes mes journées à recenser la faune et la flore. C'est un travail colossal et je n'en suis encore qu'au tout début.

– Est-ce qu'il vous arrive de quitter cette montagne ? demanda Holliday.

– Régulièrement, oui. En empruntant le même chemin que mon père et mon grand-père avant lui. Une fois à Georgetown, je pars soit vers l'Amérique, soit vers le Royaume-Uni pour acheter de l'équipement et des livres. J'ai un bateau stationné à Georgetown et je prends soin de bien le cacher quand je reviens ici. Je prévois toujours une date de retour précise, afin que mes amis puissent me retrouver au bateau et m'aider à rapporter ce que j'ai acheté jusqu'à la montagne. Bientôt, ce sera mon tour d'envoyer mon fils aîné faire ses études.

– Vous avez des enfants ? demanda Raffi.

– Trois fils et deux filles. Chacun ira explorer le monde quand il se sentira prêt. Hiram est notre roi, mais il s'occupe plus de questions d'ordre ecclésiastique que politique. Cette montagne est avant tout une démocratie : chaque niveau élit deux personnes pour siéger à ce qu'on appelle ici le Grand Conseil.

– Et quel est votre rôle dans cette petite société ? » demanda Holliday.

Fawcett sourit et haussa les épaules avant de répondre :

« Je suis conseiller, instituteur, bibliothécaire. Je suis le naturaliste qui explique aux autres quelles espèces d'animaux et de plantes sont bénéfiques, et lesquelles sont dangereuses. Je suis médecin, enfin j'essaie, en m'appuyant sur les livres de mon père. Au besoin, je suis accoucheur. Je suis homme à tout faire et expert en quelques rares domaines. »

Son visage s'assombrit.

« Je suis également celui qui reste attentif à ce qui se passe autour d'ici et qui s'assure que rien ni personne ne cause du tort à cet endroit.

– Par exemple ?

– Par exemple, j'ai découvert qu'une organisation qui n'est autre qu'une version moderne du Gant est en train d'édifier un barrage dans les environs. L'objectif officiel est bien sûr de fournir en électricité les villes alentour, mais le but véritable est d'assécher la rivière et de mettre au jour d'anciennes plaines alluviales. Les gens qui dirigent cette organisation ont déjà construit une mine test pour l'extraction du diamant, et quand ce barrage sera achevé, il aura, d'une part, détruit le territoire de chasse et de pêche des tribus vivant au bord de la rivière, et, d'autre part, permis de disposer d'une piste donnant accès à la source de toutes ces pierres précieuses – cette montagne.

– Cette organisation dont vous parlez, il s'agit de White Horse, c'est bien ça ? demanda Holliday.

– Tout à fait. Et son président, lord Grayle, est le descendant direct de l'homme qui a financé la dernière expédition de Percy Fawcett. Ils savaient déjà quelque chose à l'époque sur cet endroit, ils en savent encore plus aujourd'hui. Je ne permettrai jamais qu'ils détruisent ce qu'a été notre montagne et ce qu'elle est devenue.

– Et comment comptez-vous les arrêter, au juste ? demanda Holliday.

– À l'heure où nous parlons, un groupe de guerriers se dirige vers nous.

– Et ?

– Et je vais les aider à faire sauter le barrage. »

18

« Puis-je vous poser une question ? demanda Raffi, qui paraissait songeur.

– Bien sûr, répondit Fawcett.

– Tout à l'heure, vous avez utilisé l'expression "ce qu'a été notre montagne et ce qu'elle est devenue". Qu'entendiez-vous par là ?

– Je crois que Sa Majesté sera mieux placée que moi pour satisfaire votre curiosité, dit Harrison Fawcett en se tournant vers le roi.

– En effet, acquiesça Hiram. Pour répondre à votre question, il faut remonter très loin dans le passé, à l'époque où Salomon était roi de Jérusalem. Les gens ont tendance à lui attribuer la construction du fameux Premier Temple, sauf que Salomon n'était pas architecte ; ce sont en fait les Phéniciens de Tyr qui en dessinèrent les plans, puis l'érigèrent. Ce qui signifie qu'ils en connaissaient également les secrets.

– En quoi consistaient les reliques sacrées et dans quelle salle secrète elles étaient cachées, par exemple.

– Oui, mais pas seulement. Quand les Juifs furent exilés à Babylone bien après le règne de Salomon, on évacua les reliques et le trésor du Temple par un passage secret connu d'une poignée de personnes. Elles restèrent cachées à Tyr jusqu'à l'époque d'Hérode, puis furent entreposées dans le Second Temple, construit lui aussi par des architectes tyriens.

Quarante ans après la mort du Christ, le Second Temple fut détruit par les Romains, mais les Phéniciens furent prévenus à temps et, une fois de plus, ils purent cacher les reliques secrètes à Tyr, où les Romains ne pourraient pas les

récupérer. L'apôtre Matthieu, craignant pour les reliques et le trésor, décida la construction de quatre navires de soixante mètres de long chacun. Il répartit le trésor entre ces quatre bateaux et leur donna ordre de franchir les Colonnes d'Hercule et d'affronter tempêtes et ouragans jusqu'à trouver un endroit sûr, hors d'atteinte des Romains.

– Les Colonnes d'Hercule, répéta Holliday. Le détroit de Gibraltar.

– Moins de vingt kilomètres de large, précisa Raffi. Les Phéniciens furent les premiers à le cartographier, il y a de cela près de trois mille ans.

– Et ils ne se sont pas arrêtés là, ajouta Hiram. Les navires envoyés par Matthieu disposaient de cartes secrètes d'une grande partie de l'Atlantique Sud, de l'Espagne et même de la côte africaine. Quand ils se sont engagés dans l'embouchure de l'Amazone, ils savaient exactement ce qu'ils faisaient.

– Mais est-ce que c'est vraiment crédible ? demanda Peggy.

– Oui, répondit Raffi, c'est largement du domaine du possible. Nous savons par exemple qu'en 440 avant Jésus-Christ, Hannon de Carthage a pris la tête d'une flotte et l'a conduite jusqu'à la Sierra Leone. Entre la Sierra Leone et le Brésil, il y a un peu plus de deux mille kilomètres – un saut de puce pour des navires de plus de soixante-quinze tonnes. Il existe même des vestiges d'exploitations minières phéniciennes au Brésil et au Mexique. Alors oui, toute cette histoire est très crédible.

– Et moi, je peux vous assurer qu'elle est vraie, dit Hiram.

– Et les navires templiers ?

– D'après mes ancêtres, les Templiers n'étaient rien d'autre qu'une bande de chevaliers brigands sans foi ni loi qui ont donc créé un ordre religieux pour légitimer leur présence en terre sainte. C'étaient avant tout des voleurs, des maîtres-chanteurs et des pillards. D'ailleurs, si j'en crois Harrison, leurs descendants n'ont guère évolué.

– Mais pourquoi sont-ils venus dans la région ? demanda Holliday. L'épave du *Santo Antonio de Padua*, découverte par Excalibur Marine Exploration Corporation, était remplie d'or. Ça n'a aucun sens.

– Tyr était un des derniers bastions croisés de ce qu'on appelait à l'époque le royaume de Jérusalem. Avant que les mamelouks ne prennent la ville en 1291, les Templiers ont tout pillé. Notamment les archives. Ils ont alors découvert des documents prouvant l'existence du voyage ordonné par l'apôtre Matthieu et des copies des cartes marines dont disposaient les quatre navires. De retour en France, ils ont prévenu leur chef, le grand maître Jacques de Molay. Quelques années plus tard, voyant que le vent était en train de tourner

pour son ordre, de Molay demanda à la République de Gênes – qui avait une dette envers lui – de construire deux navires pour partir sur les traces de l'expédition phénicienne. Ces deux navires ne sont jamais arrivés à destination. Il est très probable qu'ils soient tombés dans une embuscade tendue par des hommes du roi Philippe le Bel. Et il faut attendre la toute fin du XV^e^ siècle pour voir apparaître trois nouveaux bateaux, affrétés quant à eux par Pedro de Menezes Portocarrero, un officier supérieur qui était également grand maître du Real Ordem dos Cavaleiros de Nosso Senhor Jesus Cristo.

– Les Templiers, dit Peggy. Nous connaissons déjà cette partie de l'histoire.

– Ils sont venus jusqu'ici avec un navire rempli d'or pour nous amadouer et deux navires remplis de soldats au cas où nous refuserions leur or. Nous avons refusé et ils ont essayé de nous massacrer. Malheureusement pour eux, ce fut une déroute. La gorge du Diable était le seul moyen d'accès à notre cité et ils n'avaient pas prévu que nos amis de la forêt nous viendraient en aide. Malgré les armes dont disposaient les Templiers, il fallut à peine une semaine pour en venir à bout. Des cinq cents assaillants, quatre cent vingt moururent. Les autres se rendirent et ce sont les descendants de ces hommes qui vivent ici aujourd'hui. En deux mille ans d'existence, c'est la seule fois que cet endroit a été attaqué.

– J'avoue que je ne comprends toujours pas vraiment pourquoi les Templiers ont essayé de venir ici, dit Peggy.

– C'est pourtant simple : en mettant la main sur les reliques, Portocarrero aurait rendu les Templiers intouchables, car entre les papes et les rois, Dieu sait qu'ils avaient des ennemis, expliqua Holliday.

– Et ceux qui ont financé l'expédition de mon arrière-grand-père dans les années 1920 avaient exactement le même objectif, intervint Harrison Fawcett. Et aujourd'hui, Grayle veut toujours la même chose : le pouvoir. »

Fawcett s'interrompit quelques secondes et son visage s'assombrit.

« Je crains que les intentions de Grayle ne soient on ne peut plus claires, reprit-il, mais une personne se dresse en travers de son chemin.

– Qui ? demanda Holliday.

– Le pape. S'il parvenait à retrouver les reliques de l'Ancien Testament, cela assurerait à l'Église une publicité qui permettrait de faire oublier ses récents déboires. Le nombre de fidèles monterait en flèche. L'exposition des reliques attirerait les foules et rapporterait des millions, sauvant certainement par là même la Banque du Vatican de la faillite. Par ailleurs, cela donnerait carte blanche à Grayle et ses sbires pour qu'ils se débarrassent de vous une

bonne fois pour toutes – si j'en crois mes sources, cela fait quelque temps que vous vous amusez à contrecarrer leurs plans. »

Holliday ferma les yeux et laissa la brise qui s'infiltrait par les volets clos lui caresser le visage. Soudain, plus rien n'avait d'importance. Il se rendait enfin compte que, depuis des années, il naviguait sur les rêves et les peurs de gens qui lui étaient inconnus, qu'il vivait des secrets et des mensonges qui n'étaient pas les siens, et, pour la première fois, il se sentait fatigué.

Depuis le jour où Peggy avait trouvé l'épée cachée chez l'oncle Henry, il y avait si longtemps de cela, son monde avait changé du tout au tout et, telle Alice, il avait suivi le lapin blanc dans un dédale de complots et de sociétés secrètes dont il n'avait jusque-là jamais soupçonné l'existence.

Si on leur posait la question, la plupart des gens vous diraient que les Templiers étaient à l'époque des croisades une force au service du bien et qu'il ne restait d'eux que le souvenir d'une organisation incarnant loyauté et honnêteté.

Le monde marchait sur la tête : les mensonges devenaient vérités et les lois n'existaient pas pour qui avait les moyens de les contourner, de les changer ou de prétendre qu'elles n'existaient pas. L'espoir n'était plus qu'un mot dénué de sens dans un univers régi par le dieu avidité.

Mais là, dans cette montagne, cela n'avait plus d'importance.

Cette nuit-là, il dormit comme un loir et il rêva, chose qui ne lui arrivait presque plus. Il revoyait ses vacances, ses seules vraies vacances, et cela le ramenait loin dans le passé. Ils étaient descendus depuis Dublin jusqu'à Wicklow, en suivant la côte irlandaise. Amy peignait encore, à l'époque. Elle peignait tout ce qui attirait son œil incroyablement réceptif ; c'était comme si elle était capable non seulement de voir son sujet, mais également l'aura qui l'entourait et jusqu'aux mystères de son histoire.

Cet après-midi-là, ils avaient pique-niqué sur une colline qui dominait la ville. Après manger, Amy avait installé son chevalet et s'était mise à peindre pendant qu'il faisait la sieste, le nez empli de l'odeur sucrée du trèfle. Deux heures plus tard, quand il se réveilla, le tableau était presque terminé.

Une marine avec au premier plan les ruines du château noir de Bryne, dont la conquête avait permis à Cromwell d'achever son occupation de l'Irlande, et, en arrière-plan, un long horizon gris sombre figurant les côtes du pays de Galles. Au centre, la mer d'Irlande, aussi froide que le ciel couleur étain qui la surplombait. Et tout à droite du tableau, presque en périphérie du champ de

vision, on voyait un unique petit morceau de mer bleue éclairé par un soleil invisible. Et soudain, il devina quel était le véritable sujet de la peinture :

De notre noble Albion, oyez chanter la gloire
Et les très hauts exploits qu'elle fit autrefois,
Quand le fier Espagnol, riche des ors mayas,
Sur elle en vain lança flotte et hardis soldats.

« L'armada espagnole, dit Holliday. Juste avant qu'elle n'apparaisse à l'horizon.

– Quelque chose comme ça, répondit-elle en souriant.

– Et tu arrives à voir tout ça ?

– Comme tout le monde, non ? » s'esclaffa-t-elle.

Il se réveilla à l'aube, les yeux baignés de larmes, le cœur débordant d'un amour qu'il ne se serait jamais cru capable d'éprouver de nouveau. Il n'avait plus rêvé d'Amy depuis l'horrible nuit où elle était décédée et ce songe merveilleux était pour lui comme un don du ciel. Il avait gardé Amy enfermée dans son cœur et dans son esprit pendant dix ans, et, en la revoyant ainsi sourire et rire, il savait qu'il était à nouveau entier, et il savait que la mort n'avait plus aucun pouvoir sur lui. Comme Dylan Thomas l'avait si bien dit : « Même si les amants se perdent, l'amour ne se perdra pas, et l'amour n'aura pas d'empire. »

Amy serait sienne à jamais.

Assis sur les grandes marches qui menaient à la vallée magique, Eddie, Holliday et Harrison Fawcett regardaient au loin le roi Hiram jouer les guides touristiques pour Peggy et Raffi. Peggy prenait des photos pendant que Raffi collectait des échantillons et tous deux semblaient enchantés.

« Ils ont l'air vraiment heureux d'être ici, commenta Holliday. Ça me fait penser aux *Horizons perdus*, de Capra.

– Ah ! La vallée de Shangri-La ! soupira Fawcett. C'est vrai qu'il y a beaucoup de points communs. Hélas, toutes les utopies ont leurs défauts.

– Est-ce que les gens vieillissent subitement quand ils partent d'ici ? demanda Holliday, un sourire aux lèvres.

– Ce n'est pas à ce point-là, mais il est vrai qu'ils sont plus sensibles aux maladies et aux infections, surtout au niveau des poumons et des voies

respiratoires.

– À cause de la très haute concentration en oxygène qu'on trouve ici ?

– C'est probable. Au fil des siècles, l'ADN des gens de notre communauté a muté, qu'il s'agisse des descendants d'Hiram ou de ceux des rescapés templiers du XV^e^ siècle. La consanguinité n'est pas un facteur à négliger, bien entendu, mais je crois effectivement que l'environnement en est la cause principale. Le génome Fawcett étant relativement récent, mon ADN ne porte pas encore les traces de cette mutation. Enfin, tout cela est très compliqué. »

Il marqua une pause avant de reprendre, un sourire aux lèvres :

« Vous avez rêvé, la nuit dernière, n'est-ce pas ?

– En effet, répondit Holliday. Et Eddie m'a avoué que lui aussi.

– Des rêves agréables ?

– Le plus beau depuis de nombreuses années. J'étais avec ma femme disparue. Je la voyais comme je vous vois.

– Et moi, j'ai rêvé que j'étais à nouveau enfant, dit Eddie. Tellement bizarre. Je courais nu dans les rues de La Havane, au milieu de la nuit. Tout le monde m'appelait El Vampiro. Jamais je ne me suis senti aussi libre.

– C'est l'endroit qui veut ça, affirma Fawcett. Peut-être l'atmosphère, à moins que ce ne soit tout simplement la magie qui se dégage de cette montagne. Je ne l'ai jamais vraiment su.

– J'ai l'impression que je pourrais rester ici pour toujours, confia Holliday. Qu'il n'y a que dans cette vallée que je pourrais trouver la paix.

– Sauf si le diable vous trouve avant, et j'ai bien peur qu'il ne soit déjà en route et qu'il ne s'en prenne à nous tous. »

19

À Zurich, Vincent Lamberto embarqua à bord d'un Eurocopter AS350 Écureuil quatre places, propriété de Biomedix AG, pour se rendre à Saint-Gall, la petite ville du Nord-Est de la Suisse où la compagnie médicale avait son siège. Saint-Gall s'était développé autour de l'abbaye du VIIIe siècle qui lui avait donné son nom, mais cette dernière avait été reléguée au rang de simple attraction touristique et c'étaient désormais les start-up spécialisées dans les technologies de pointe comme Biomedix qui assuraient l'enrichissement de la ville.

Dès qu'il eut atterri, une limousine l'emmena directement jusqu'à l'imposant immeuble blanc tout de verre et d'acier sis au 95 Rorschacher Strasse. Dix minutes plus tard, Lamberto s'installait dans la salle de réunion de Biomedix. Trois personnes en blouse blanche étaient déjà assises autour de la table : le docteur Franz Heller, responsable du Projet Andromède, le docteur Jurgen Wolff, directeur de la division paléobotanique, et le docteur Dragova Krilencu, biologiste évolutionniste spécialiste de la génétique des primates.

« Je suis venu chercher votre dernier rapport et toute la documentation qui va avec, déclara Lamberto, entrant directement dans le vif du sujet.

– Et pour ce qui est du paiement ? répliqua Franz Heller.

– Dans un premier temps, répondit Lamberto, je voudrais que vous me fassiez un rapport de suivi. S'il me donne satisfaction, je vous verserai les fonds en échange des documents. Pas d'objections ?

– Aucune », dit Heller avant d'adresser un signe de tête à Jurgen Wolff, un homme d'une cinquantaine d'années arborant une épaisse barbe noire.

Wolff croisa les bras sur son ventre proéminent puis, tel un maître de conférences devant un amphithéâtre d'étudiants, il déclara :

« Pour l'heure, nous avons déterminé que l'environnement qui nous intéresse se situe à un peu moins de deux mille mètres de profondeur et présente une pression atmosphérique indiquant une concentration en oxygène par deux fois supérieure à celle qu'on pourrait trouver habituellement au niveau de la mer, ce qui tendrait à expliquer la survie des espèces animales et végétales que nous avons découvertes dans la cuvette. Pour parler en termes profanes, il semblerait que nous ayons affaire à une véritable capsule témoin : en effet, l'écosystème présent dans ce tepui, ou haut plateau, semble appartenir au crétacé supérieur, une période géologique s'étendant de cent quarante millions d'années à soixante-cinq millions d'années avant notre ère. »

Wolff marqua une pause pour ménager son effet, mais voyant que Lamberto ne réagissait pas, il se racla la gorge avant de reprendre :

« Parmi les espèces végétales, nous comptons l'*Heliotropium pannifolium* – une plante observée une fois seulement sur l'île de Sainte-Hélène au tout début du XIX^e^ siècle –, l'olivier préhistorique, l'ébénier nain et le *Plaradoxylon* nain. Nous avons également découvert pas moins de vingt-huit variétés du genre *Cinchona*, les arbustes dont on extrait la quinine, ainsi que cent soixante-douze espèces de plantes qui, après analyse ADN des spores collectées à basse altitude, semblent présenter des propriétés pharmacologiques passionnantes.

– Mais plus intéressante encore est la découverte de follicules pileux de *Solimoea acrensis*, un cousin préhistorique du singe-araignée, ajouta Krilencu, en s'adressant à Lamberto. À l'instar de son lointain descendant, ce primate est doté d'une queue préhensile qui lui permet de gagner en mobilité. Mais surtout, il possède une particularité morphologique qui fait défaut au singe-araignée tel que nous le connaissons aujourd'hui : une fois coupés, ses membres ont la capacité de repousser. En tant que primate, *Solimoea acrensis* a beaucoup de points communs avec l'homme et nous avons réussi à isoler les gènes responsables de cette régénération.

– Et vous avez des preuves de ce que vous avancez ? » demanda Lamberto.

Krilencu plongea la main dans la poche gauche de sa blouse et en sortit une boîte de Petri qu'elle fit glisser sur la table jusqu'à Lamberto. À l'intérieur, un pouce humain presque entièrement développé semblait pousser à partir d'une espèce de gel couleur chair.

« Les tissus ont été prélevés sur un patient ayant perdu son pouce dans une trancheuse à viande industrielle, expliqua la biologiste. Quand le doigt aura intégralement repoussé, on pourra le greffer sans aucun risque de rejet, puisqu'il a été recréé à partir des propres cellules du patient. Une autre expérience est également en projet pour recréer un membre entier, mais cela présente de nombreuses difficultés et nous estimons qu'il faudra trois ans avant de pouvoir commercialiser le procédé. Mais entre les guerres, les accidents de la route et les multiples situations requérant d'une manière ou d'une autre un remplacement de tissu, c'est un brevet qui vaudra des milliards.

– Et qu'en est-il des stock-options si je décide de participer ?

– Comme convenu, répondit Heller, vous recevrez un bonus de six pour cent maintenant, puis trois pour cent chaque année, sans oublier un paquet d'actions au prix actuel.

– Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à nous mettre au travail ! » s'exclama Lamberto, tout sourire.

Installé au volant de sa voiture de location, James Calthrop, le tueur engagé par Constantine, regarda Lamberto sortir des bureaux de Biomedix et monter à bord d'une Mercedes noire. Puis il suivit la berline jusqu'au Radisson Blu, un hôtel du centre-ville situé juste à côté de l'autoroute qui menait au lac de Constance et à la frontière autrichienne. C'était le seul quatre étoiles de Saint-Gall et il disposait également d'un casino du groupe Swiss Casinos. D'après le dossier que Calthrop avait entre les mains, Lamberto avait un faible pour le baccara et le black jack.

Lamberto s'enregistra à l'accueil, récupéra sa carte d'accès électronique et se dirigea vers sa chambre, au douzième étage. Une fois de plus, Calthrop le suivit. Il regarda Lamberto pénétrer dans la chambre 1223 et refermer la porte derrière lui. Puis il retourna dans le hall de l'hôtel et attendit.

Trois quarts d'heure plus tard, Lamberto sortit de l'ascenseur en tenue de soirée et se dirigea vers le restaurant. Calthrop devina que, après dîner, l'Italien passerait au moins une heure ou deux au casino.

Il se rendit donc au douzième étage et s'arrêta devant la chambre 1223. Là, il retira de la poche de sa veste un décrypteur électronique de la taille d'un téléphone portable qu'il brancha sur le lecteur de carte. Quelques secondes plus tard, une diode verte s'allumait sur la serrure. Calthrop actionna la poignée, entra, puis referma la porte derrière lui. Comme toutes les autres chambres de l'hôtel, celle de Lamberto était décorée dans les tons jaune pâle et

équipée de mobilier ultramoderne. Calthrop prit une bouteille de Perrier dans le minibar et s'installa sur le canapé pour attendre. Lamberto ne serait peut-être pas de retour avant plusieurs heures, mais cela n'avait pas d'importance pour Calthrop : il était patient.

Finalement, ce fut bien après minuit que le petit clic de la serrure retentit, annonçant le retour de Lamberto. Ce dernier entra dans le salon en déboutonnant sa veste. Il allait s'attaquer à son nœud papillon quand il remarqua Calthrop sur le canapé. Il s'arrêta alors au milieu de la pièce, paralysé par la peur. Car il savait précisément ce qui l'attendait.

« Qui êtes-vous ? fulmina-t-il.

– Un émissaire de la banque, répondit tranquillement Calthrop.

– Quelle banque ?

– Ne faites pas l'innocent, *signor* Lamberto. Je parle bien sûr de la banque dont vous avez détourné deux cents millions d'euros.

– Mais de quoi s'agit-il, bon Dieu ?

– Allons, allons, *signor* Lamberto, ne vous entêtez pas. Vous savez pourquoi je suis là et vous savez très bien qui m'a envoyé.

– Les Assassini, murmura Lamberto, le visage livide, en s'effondrant sur un fauteuil.

– Eh oui, j'imagine que c'est d'eux qu'il s'agit, même s'ils ont pris soin de prendre leurs distances en faisant appel à un intermédiaire. Ils m'ont demandé de faire en sorte que ça passe pour un accident.

– Un accident ?

– Mais oui, vous ne regardez pas assez la télévision ! Vous savez, ce n'est pas bien compliqué de faire passer un meurtre pour un accident. De nos jours, les médecins légistes se reposent beaucoup trop sur la technologie ; ça facilite grandement les choses. Par exemple, avec une petite seringue remplie d'eau distillée, il suffit de piquer directement dans la carotide ou dans l'artère fémorale pour faire croire à une hémorragie cérébrale ou à un AVC – ce qui, vu votre âge et votre état de santé général, ne me paraît pas un scénario fantaisiste.

– Alors pourquoi ne m'avez-vous toujours pas tué ? Ça vous amuse de jouer au chat et à la souris ? Vous êtes un sadique, c'est ça ?

– Non, je pensais que nous pourrions avoir une petite conversation. J'ai beaucoup réfléchi à la situation et je trouve qu'elle mérite discussion.

– Et à quoi pense un tueur à gages, on peut savoir ?

– Dans ce cas précis, il pense à la fois à son employeur et à l'homme qu'il est chargé d'éliminer moyennant finances. »

Calthrop s'interrompit pour regarder, sur le front de Lamberto, une veine proéminente dont les pulsations semblaient ralentir, puis il demanda :

« Est-ce que je peux vous servir quelque chose ?

– Un doigt de Tuaca », répondit Lamberto.

Calthrop se dirigea vers le minibar, attrapa une minuscule bouteille de liqueur orangée, puis fit tomber deux glaçons dans un verre. Il versa ensuite le liquide et tendit le verre à Lamberto avant de se rasseoir. L'Italien avala une grosse gorgée et poussa un petit soupir.

« Je vous écoute », dit-il.

Calthrop s'alluma une cigarette et en proposa une à Lamberto, qui déclina.

« L'identité de mon employeur n'est pas vraiment un mystère, *signor* Lamberto. En tant que président de la Banque du Vatican, vous êtes une des seules personnes disposant des moyens nécessaires pour détourner deux cents millions d'euros de cette institution. Logiquement, cela signifie que mon employeur est quelqu'un du Vatican.

– J'ai plusieurs personnes en tête, dit Lamberto d'un ton légèrement caustique. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

– Là où je veux en venir, monsieur Lamberto, c'est qu'avant tout, le Vatican est un business, et les business se caractérisent toujours par leur pragmatisme. Or, la vengeance n'a rien de pragmatique. Alors pourquoi veut-on vous tuer ?

– La question vous intéresse d'un point de vue théorique ? demanda l'Italien en reposant son verre vide sur la table basse à côté de son fauteuil.

– Pas du tout. Je m'interroge vraiment. Cette histoire ne tient pas debout. Vous avez l'argent et ils savent qu'ils ne pourront jamais le récupérer. En revanche, ce qui semblait beaucoup les intéresser, c'est ce que vous comptiez faire de cet argent.

– Je ne comprends pas.

– Au début, moi non plus, je ne comprenais pas. Et j'ai fini par avoir une révélation : mes employeurs se fichent de l'argent. Tout ce qui les intéresse, c'est vous et les personnes avec qui vous faites affaire en dehors de la banque.

– Comment ça ?

– Parlez-moi de Biomedix, dit Calthrop.

– Comment en avez-vous entendu parler ? demanda Lamberto, visiblement abasourdi.

– Je vous ai suivi, bien sûr ; moi aussi, je risque ma vie dans cette affaire.

– Comment ça ?

– C'est pourtant simple : si je sais où va l'argent et que j'en informe mes employeurs, je passe instantanément du statut d'atout à celui de menace. J'en sais trop. Il ne leur reste plus alors qu'à me faire assassiner par un indépendant qui n'aura pas la moindre idée de qui je suis et ignorera tout de ma mission. »

Calthrop marqua une pause, puis reprit d'une voix plus dure :

« Alors, Biomedix ?

– Ils me tueront, geignit Lamberto.

– Et si vous ne parlez pas, c'est moi qui vous tuerai en premier et je vous garantis que ça ne ressemblera pas à un accident. »

Calthrop plongea la main sous sa veste et en sortit un Sig-Sauer Mosquito de fabrication suisse, puis il tira de sa poche un silencieux d'une quinzaine de centimètres de long qu'il vissa sur le canon du semi-automatique. Dans une chambre d'hôtel, la détonation ne ferait pas plus de bruit qu'un bouchon de champagne.

« Biomedix fait des recherches sur des plantes et des animaux de la forêt amazonienne afin de trouver des applications médicales.

– C'est à eux que vous avez donné l'argent ?

– Oui, contre un droit de vote, une position au conseil d'administration et un portefeuille d'actions privilégiées.

– Sur ordre de qui ?

– Ils me tueraient.

– On commence à tourner en rond », soupira Calthrop.

Il y eut un long silence avant que Lamberto ne se décide à répondre.

« Lord Adrian Grayle, dit-il à contrecœur. Le président de White Horse Resources.

– Est-ce que vous agissiez sur ordre de la compagnie ou est-ce que ça avait à voir avec le Gant ?

– Vous connaissez le Gant ?

– Je suis tueur de métier, monsieur Lamberto, pas de formation. J'ai choisi ce boulot parce qu'il rapportait plus qu'une chaire d'histoire à Oxford. Maintenant, répondez à ma question, je vous prie.

– C'était sur ordre du Gant.

– Vous en êtes membre ?

– Ma famille fait partie de cet ordre depuis plus de neuf cents ans.

– Et quel intérêt le Gant a-t-il à siéger au conseil d'administration de Biomedix ?

– En soi, aucun. C’est une couverture pour ce qu’il cherche à accomplir au Brésil.

– C’est-à-dire ?

– On ne me l’a pas révélé. Tout ce que je sais, c’est qu’il s’agit de récupérer une espèce d’artefact sacré. Il y a d’ailleurs pas mal de rumeurs qui courent au Vatican, à ce sujet.

– C’est vraiment tout ce que vous savez ?

– Oui.

– Et où comptez-vous aller, maintenant ?

– En région parisienne. Je possède une petite maison au fond d’une cour à Saint-Mandé, sous le nom de Nazorine. Au 10, avenue Foch.

– Pourquoi toutes ces précautions ?

– À votre avis ?

– Est-ce que quelqu’un y habite, en ce moment ?

– Non.

– Tant mieux », dit Calthrop en hochant la tête.

Il braqua alors son pistolet semi-automatique sur Lamberto et lui tira deux balles dans la poitrine et une dans la tête. Puis il se dirigea vers la salle de bains et fit couler l’eau dans la baignoire.

20

Même si Calthrop savait que ses empreintes digitales ne figuraient dans aucun registre, il était d'un naturel prudent. Il enfila donc une paire de gants en caoutchouc, puis retourna dans le salon. Là, il vida dans l'évier ce qui restait de glaçons dans le verre de Lamberto, puis il essuya le récipient à l'aide de son mouchoir et empocha la mignonnette de Tuaca et son bouchon.

Après quoi, il attrapa le corps de Lamberto par les aisselles et le traîna jusqu'à la salle de bains. La baignoire était en fait un grand jacuzzi circulaire et, après cinq minutes, elle n'était pleine qu'au tiers. Calthrop fit glisser Lamberto dans l'eau et attendit qu'il soit complètement immergé. Après quelques minutes, seule la tête du cadavre affleurait encore et le tueur l'enfonça tranquillement du bout de l'index droit avant de fermer le robinet. L'eau ralentirait temporairement le processus de décomposition, surtout une fois qu'il aurait mis en marche la climatisation.

Satisfait, il retourna au salon, décrocha le téléphone et appela la réception. Se faisant passer pour Vincent Lamberto, il demanda à prolonger son séjour de trois nuits, ajoutant qu'il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte, même pour le ménage, car il avait énormément de travail et avait besoin de calme et de silence.

Puis Calthrop ramassa la sacoche en cuir de l'ordinateur de Lamberto, vida le portefeuille du cadavre de tout le liquide qu'il contenait, puis il quitta la suite en prenant soin d'accrocher le panonceau « NE PAS DÉRANGER » sur la poignée de la porte et regagna le hall de l'hôtel.

Là, il sortit son portable de sa poche pour appeler Constantine. Ce dernier répondit à la deuxième sonnerie.

« Constantine.

– C'est moi, dit Calthrop.

– C'est fait ?

– Oui.

– Vous avez les documents ?

– J'ai l'ordinateur.

– Parfait. Quand pouvez-vous me le remettre ?

– Après-demain, à la première heure.

– Pourquoi pas avant ? demanda Constantine d'un ton méfiant.

– Il y a eu des complications.

– Comment ça ?

– La Suisse était une fausse piste. Il est descendu d'un avion pour sauter dans un autre.

– Pour aller où ?

– À Paris. Il y possède un pied-à-terre sous le nom de Nazorine.

– Original, commenta Constantine d'une voix glaciale.

– C'est en proche banlieue, en fait. À Saint-Mandé. Au 10, avenue Foch. Au fond d'une petite cour. Très discret.

– Comment vous êtes-vous débrouillé ?

– Les légistes penseront à une attaque cérébrale. Il était au volant, sur la D928, un peu après Saint-Omer. Sa voiture a quitté la route et fini dans un canal. Pour l'instant, il n'a pas encore été retrouvé. Mais quand les policiers le repêcheront, ils penseront sûrement qu'il se rendait à Dunkerque pour embarquer sur le ferry.

– Est-ce qu'il y a besoin d'envoyer une équipe de nettoyeurs ?

– Où ça, à Paris ?

– Oui.

– Seulement si vous croyez qu'il a pu y laisser quelque chose de compromettant. »

Calthrop marqua une pause avant de poursuivre :

« Pour ma part, je prends le train demain soir. Je peux vous retrouver après-demain matin.

– Pourquoi pas l'avion ?

– Je ne veux pas courir le risque que quelqu'un s'amuse à fouiller l'ordinateur de la cible. Imaginez qu'il soit rempli d'images

pédopornographiques, j'aurais l'air malin.

– Vous avez raison, opina Constantine. Je vous attendrai à 9 heures.

– C'est noté. »

Calthrop raccrocha, un grand sourire aux lèvres. Ne lui restait plus qu'à se rendre à Paris pour attendre le tueur que Constantine ne manquerait pas de lui envoyer.

Installés à la grande table en pierre dans la pièce principale du palais du roi Hiram, Holliday et Eddie regardaient Peggy et Raffi, qui comparaient des photos et des spécimens, assis sur les escaliers qui menaient à la vallée préhistorique. Un peu plus loin, Harrison Fawcett et Hiram marchaient sur un petit sentier dans la jungle ; ils avaient la tête baissée et semblaient en plein milieu d'une discussion sérieuse. Autour, des habitants de la cité souterraine étaient occupés à cueillir des fruits étranges qui pendaient aux arbres et à ramasser des plantes. Tout au fond, penchés au-dessus d'énormes lézardes dans le mur où des abeilles avaient élu domicile, six d'entre eux récoltaient du miel. Des oiseaux chantaient, de petits animaux piaulaient et on entendait même le clapotis d'un ruisseau s'écoulant d'un petit lac alimenté par une fine cascade qui tombait depuis le sommet de la montagne.

Eddie fumait un de ses derniers cigares en fronçant les sourcils.

« Je sais à quoi tu penses, mon ami, déclara Holliday.

– Ah oui ? À quoi ?

– Tu te dis que cet endroit ressemble beaucoup à une scène idyllique au début d'un film d'horreur, où la jeune autochtone ôterait son pagne et plongerait dans la rivière, pour se faire aussitôt dévorer vivante par un banc de piranhas affamés.

– Presque, *amigo*, presque. Dans mon film, je voyais plutôt un capitaine remontant l'Amazone sur son bateau à aubes. Il est à la barre et fume une dernière cigarette avant d'aller se coucher quand un anaconda de quinze mètres de long jaillit de l'eau et l'avale tout rond.

– Et pourtant, cet endroit est un vrai paradis, observa Holliday.

– Nous sommes trop vieux pour avoir ce genre de rêve, soupira Eddie. Et pour être franc, cet endroit me fiche…

– La frousse ? La chair de poule ? Les chocottes ?

– Exactement, répondit Eddie. J'en ai des frissons dans le dos et j'ai beau me creuser la tête pour trouver ce qui ne va pas ici, je n'arrive pas à voir où est le hic.

– Je comprends ce que tu veux dire. Comme un puzzle où il manquerait des pièces. Quels que soient tes efforts, il n'y a pas moyen d'avoir une vue d'ensemble. »

Peggy ramassa son appareil photo et courut jusqu'au perron du palais ou de la villa d'Hiram, quel que fût le nom approprié pour désigner une maison souterraine taillée d'un bloc dans la roche. Derrière elle, Raffi suivait à son rythme, tenant dans la main ce qui ressemblait à une petite boîte en bois.

Une fois qu'elle eut rejoint Holliday et Eddie, Peggy alluma l'appareil photo et leur montra l'écran numérique à l'arrière.

« Vous trouvez que ça ressemble à quoi ? » demanda-t-elle.

Holliday prit quelques secondes pour observer l'image.

« On dirait un rat volant avec un long bec, des dents et des griffes, commenta-t-il. Ou alors un avion de chasse miniature en train de se poser sur une branche.

– C'est un sharovipterix, déclara Raffi, qui avait fini par rejoindre le groupe. Mi-oiseau, mi-reptile. »

Il fit glisser le couvercle de la petite boîte. À l'intérieur se trouvait le squelette complet du même genre de créature que Peggy avait pris en photo.

« Et nous avons aussi vu un microraptor : un lézard volant à plumes de soixante centimètres de long. C'est tout simplement extraordinaire ! J'ai l'impression d'être monté à bord d'une machine à voyager dans le temps ! »

Ils passèrent ensuite près d'une heure à discuter tous les quatre. Holliday parlait peu, laissant Peggy et Raffi alimenter la conversation, tout à leur joie presque enfantine d'avoir découvert non pas un monde perdu, mais un nouveau monde. Ils avaient l'impression de vivre l'expérience de leur vie dans ce paradis, mais, aveuglés par leur enthousiasme débordant, ils ne voyaient pas la réalité : cet endroit n'avait rien d'un paradis. Au bout d'un moment, Harrison Fawcett finit par rejoindre le petit groupe.

« Vous avez l'air bien songeur, colonel, remarqua l'arrière-petit-fils de l'explorateur disparu.

– C'est parce que je le suis, marmonna Holliday.

– Dites-moi donc ce qui vous tracasse, dit Fawcett avec un sourire.

– Je ne suis pas sûr que vous ayez envie de l'entendre, prévint Eddie.

– C'est vrai, Doc, pourquoi tu as l'air si sombre ? demanda Peggy. Raffi est au paradis. Cet endroit est une véritable aubaine pour la science.

– Une aubaine ? Je n'en suis pas si sûr. Ce que je vois, c'est surtout beaucoup de mystère. Harrison et le bon vieux roi Hiram ne nous laisseront

jamais repartir d'ici avec la moindre photo ou le moindre échantillon… s'ils nous laissent repartir tout court.

– Une seconde, colonel, qu'est-ce qui…

– Je n'ai pas terminé, Fawcett. Cet endroit est un véritable monde préhistorique oublié et vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour qu'il le reste. À tout prix.

– J'essaie simplement de protéger mon peuple, argua Fawcett.

– Et c'est pour cela qu'une armée de guerriers indigènes se dirige en ce moment même vers le barrage d'Itaqui pour le détruire. Je sais très bien qu'ils ne vont pas le faire sauter avec leurs sarbacanes et leurs lances, Fawcett. Non, ils vont utiliser les explosifs que vous leur avez fournis. Votre seul objectif, c'est de détourner l'attention de ceux qui s'intéressent à cet endroit, et pour ce faire, vous êtes prêt à envoyer des centaines, voire des milliers de gens à la mort… tout ça pour préserver votre petit paradis.

– Ce barrage détruit l'environnement des tribus de la rivière. Nous sommes de leur côté et si vous n'êtes pas capable de le voir, c'est que vous n'êtes pas aussi malin que je le pensais, colonel.

– S'ils arrivent à faire sauter ce barrage, ce dont je doute fortement, leur environnement sera submergé au lieu d'être asséché. Et dans tous les cas, les vieux amis de votre arrière-grand-père, les membres du Gant, ne se laisseront pas faire. Ils trouveront un moyen de massacrer ces tribus, à coups de bombes au napalm, au gaz toxique, que sais-je encore… Bref, c'est un véritable génocide qui se prépare, un génocide dont vous serez en grande partie responsable, monsieur Fawcett.

– Vous dites n'importe quoi.

– J'admets qu'il y a beaucoup de choses que je ne sais pas et je pense qu'il serait temps qu'on m'apporte enfin des réponses.

– Eh bien ! posez vos questions, monsieur, intervint Hiram, qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, tout de blanc vêtu, à l'exception d'une large ceinture dorée.

– Pour commencer, pourquoi Raleigh Miller, l'ami de Jack Fawcett, s'est-il enfui ? Est-ce que c'est parce qu'il savait que s'enfuir était le seul moyen de quitter cet endroit ?

– Non, c'est parce qu'il avait tué Jack, répondit Harrison Fawcett.

– Il l'a tué ? Mais pourquoi ? Il me semblait qu'ils étaient bons amis.

– Parce que Jack a surpris Miller en train de voler les carnets de son père et parce qu'il a découvert que c'était un espion à la solde du Gant.

– Si c’était véritablement le cas, pourquoi Miller n’a-t-il pas tout raconté au Gant une fois de retour en Angleterre ?

– Parce que, bien qu’on lui ait promis la gloire et la fortune s’il découvrait où étaient cachées les reliques, il a dû prendre conscience à temps du danger qu’il courait : pour le Gant, il en savait trop, et c’est une organisation qui ne s’embarrasse pas de témoins.

– Sans compter qu’il n’y avait pas de reliques ; il aurait donc été porteur de mauvaises nouvelles.

– Détrompez-vous. Les reliques sont bien ici, je vous l’assure.

– Vous mentez, dit Holliday en secouant tristement la tête. Selon toute logique, vous mentez.

– J’avoue ne pas bien comprendre votre logique, dans ce cas.

– Et pourtant, tous vos ennemis en sont arrivés à la même conclusion que moi : jamais l’Arche d’alliance n’aurait été confiée à des Phéniciens pour qu’ils l’emmènent à l’autre bout du monde.

– Il est pourtant historiquement avéré que les Phéniciens ont atteint le Nouveau Monde, argua Fawcett.

– Peut-être, sauf qu’à l’époque, personne ne savait ce qui se trouvait au-delà des Colonnes d’Hercule. C’était l’inconnu. Et on n’envoie pas vers l’inconnu la relique la plus précieuse du monde. Ça ne tient pas debout.

– Pourquoi les Templiers seraient-ils venus jusqu’ici, alors ?

– Je ne pense pas qu’il y ait un rapport. À mon avis, ils voulaient seulement cacher leur trésor dans un endroit où l’Église ne viendrait jamais le chercher et ils sont morts de maladie. Vous avez fait prisonniers les survivants et récupéré l’or. Un joli tour de passe-passe sur fond de rumeurs.

– Je suis impressionné, dit Hiram, un sourire aux lèvres. Votre raisonnement est presque entièrement exact.

– Comment ça, presque ?

– Il y a bien une relique ici. Et pas n’importe laquelle.

– Montrez-la-moi. »

21

Hiram quitta la grande salle finement décorée, Fawcett sur ses talons. Peggy lança un regard noir à Holliday et Raffi semblait tout aussi furieux.

« Certaines de vos hypothèses étaient peut-être bonnes, Doc, mais rien ne vous forçait à vous montrer aussi désobligeant.

– Je n'aime pas être mené par le bout du nez et, depuis le début de cette aventure, j'ai l'impression d'être un pion sur un échiquier.

– Pion ou pas, protesta Peggy, cet endroit est un véritable trésor. Et peu importe qu'il abrite ou non une relique ! Ce qui se trouve ici bouleverse tout ce qu'on savait sur l'évolution. Raffi m'a assuré qu'il avait découvert plusieurs dizaines de plantes et d'insectes totalement inconnus jusqu'à présent. Ce tepui est une machine à remonter le temps. Un atout inestimable pour la science.

– Ce serait sûrement le cas s'ils acceptaient d'en divulguer l'existence, rétorqua Holliday.

– Je les vois mal nous empêcher de partir, dit Peggy.

– Je ne serais pas si péremptoire, à ta place, chère cousine. Ils ont réussi à garder cet endroit secret pendant plusieurs millénaires. Pourquoi changeraient-ils soudain de stratégie ?

– Si on doit partir, il faudra le faire discrètement, intervint Eddie.

– Je suis bien de ton avis, opina Holliday.

– Et moi, je dis que vous êtes aussi tarés l'un que l'autre, grogna Peggy. Je n'ai jamais rencontré de gens aussi gentils de ma vie.

– C’est ce que disait le capitaine Cook… juste avant que ses amis hawaïens ne le tabassent et le lardent de coups de poignard », répliqua Holliday.

Hiram et Harrison Fawcett revinrent à cet instant, suivis de près par quatre hommes portant un objet visiblement très lourd sur une espèce de litière en bois. Les quatre hommes posèrent l’objet au centre de la table, puis quittèrent la pièce. Il s’agissait d’un coffre en pierre, vraisemblablement du calcaire ou du granit, de soixante centimètres de haut, quatre-vingt-dix centimètres de large et un mètre cinquante de long. De toute évidence, il était très ancien.

« C’est un sarcophage, commenta Raffi. Est-ce qu’il y a une inscription ? »

Hiram plongea les doigts dans un bol rempli d’eau, puis les fit glisser le long du côté qui faisait face à Raffi. Des lettres à demi effacées apparurent alors sur la pierre crayeuse.

« C’est de l’araméen ! s’exclama l’Israélien. De l’hébreu ancien. »

Matityahou ben Yohanan HaCohen

« Qu’est-ce que ça signifie ? demanda Peggy.

– Mattathias. C’était un grand prêtre du Premier Temple. Il est mort en 169 avant Jésus-Christ. Il est également le père de Judas Maccabée, un des grands guerriers hébreux avec Joshua, Gideon et David.

– David, celui de David et Goliath ?

– Précisément.

– Donc rien à voir avec saint Matthieu.

– Rien. C’était bien avant.

– C’est certes un objet biblique très intéressant, commenta Holliday, mais pourquoi tout ce tapage ? Je veux dire, il ne s’agit pas non plus des ossements du Christ, de la Sainte Lance, du saint suaire, ni de je ne sais quelle prétendue “relique de puissance” pour laquelle néo-Templiers et autres cinglés du même acabit sont prêts à la fois à donner leur vie et à commettre des génocides.

– Je crois que vous êtes peut-être un peu prompt à juger, dit Hiram d’une voix douce.

– J’avoue que je n’y crois pas. Et je ne vois pas comment les Phéniciens ont pu y croire il y a deux mille ans, ni les Templiers plusieurs siècles plus tard.

– Pouvez-vous ôter le couvercle ? demanda Raffi.

– Mais certainement », acquiesça Hiram.

Il émit un petit sifflement et les hommes qui avaient apporté le sarcophage refirent leur apparition. Il échangea alors avec eux quelques mots dans une langue inconnue. Quelques secondes après, les quatre hommes soulevaient le lourd couvercle en pierre et le posaient délicatement sur la table. Puis ils retirèrent l'épais tissu qui protégeait ce qui se trouvait à l'intérieur et le placèrent à côté du couvercle.

Raffi s'approcha et jeta un œil.

« Incroyable ! » murmura-t-il.

Holliday se pencha par-dessus son épaule et Peggy alluma son appareil photo, tandis qu'Hiram plongeait les mains dans la boîte. Il en sortit un ballot qui de toute évidence contenait des ossements humains et le posa sur le tissu. Le petit paquet était fermé à chaque extrémité par du fil d'or.

Holliday jeta un œil à l'intérieur du sarcophage et constata que le fond ainsi que les quatre côtés intérieurs semblaient tapissés de feuille d'or – une boîte dans une boîte. Gravés sur la fine couche d'or, des dessins compliqués qui faisaient penser à un schéma de circuit électrique…

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

– Quelque chose que je connais sur le bout des doigts, répondit Raffi, la voix tremblante. Quelque chose que tous les archéologues ayant travaillé au Moyen-Orient connaissent. L'endroit où j'ai effectué mes premières fouilles quand j'étais étudiant ! »

Et soudain, Holliday comprit. Ces dessins étranges représentaient en fait le plan d'une ville ou d'un village.

« Quel est cet endroit ? demanda-t-il. Qu'a-t-il de si important ?

– Mon cher, ce que vous avez sous les yeux est le plan de la colonie de Qumrân, où les esséniens ont écrit les manuscrits de la mer Morte. Au fond de ce coffre, vous avez le Scriptorium : la bibliothèque où les esséniens consignaient les écrits de leur foi. Il est historiquement avéré que le Christ s'est d'abord converti à la religion des esséniens et qu'il s'en est largement inspiré pour établir son culte. »

Une grande agitation à l'extérieur coupa court à la conversation : une petite foule s'était rassemblée devant le palais. Un jeune homme en tunique blanche fit son entrée dans la pièce ; il tenait quelque chose entre les mains. D'abord, Holliday crut qu'il s'agissait de quelque insecte étrange, jusqu'à ce que le garçon fasse glisser l'objet dans les mains de Fawcett.

« De quoi peut-il donc bien s'agir ? » se demanda ce dernier à voix haute.

Holliday s'approcha. L'objet avait un corps allongé d'une dizaine de centimètres de long – vraisemblablement fabriqué à partir d'un polymère ultraléger – et il était doté d'une paire de très fines ailes en mica noir. L'unique œil de la créature était de toute évidence une caméra.

« Un X-Drifter, dit Holliday. Ce sont des drones de microsurveillance qui fonctionnent à l'énergie solaire et qu'on lâche en nuées à partir d'un véhicule piloté à distance, comme un Predator. À l'origine, ces drones faisaient partie de la division WASP – Winged Aerial Surveillance Program – du programme aérospatial britannique, mais ils ont été repris depuis par le groupe Pallas, lui-même propriété de mon ennemie de toujours, Kate Sinclair. Elle était à notre recherche. Il semblerait qu'elle nous ait trouvés. »

James Calthrop arriva à la gare de Bercy deux bonnes heures avant le départ prévu de son train pour Rome. Il avait réservé un compartiment privé en première classe sur le train de nuit Artesia qui partait à 19 heures et passait par Dijon, Parme, Bologne et Florence avant d'arriver à destination à 8 heures le lendemain matin. Ce trajet de treize heures représentait une aubaine pour le tueur fantôme que Constantine ne manquerait pas de lui envoyer, mais depuis vingt-cinq ans qu'il assassinait des gens pour gagner sa vie, Calthrop connaissait toutes les ficelles du métier et le rôle de proie n'avait pas plus de secrets pour lui que celui de prédateur.

Bercy était une gare relativement récente, construite dans les années 1970 pour remplacer le terminal de fret existant. C'était une petite bâtisse de deux étages et, depuis la salle des pas perdus, on avait une vue imprenable sur les passagers qui entraient et sortaient de la gare.

Calthrop repéra sa cible moins de vingt minutes avant le départ de son train. C'était un homme d'une bonne cinquantaine d'années au visage rond, qui portait des lunettes à monture métallique et une casquette en tweed. Il était vêtu d'un long imperméable beige légèrement froissé, d'une paire de mocassins marron éraflés et il portait sous le bras un vieux porte-documents en cuir.

Bref, il avait tout du petit employé de bureau, jusqu'au visage vaguement soucieux. S'il avait été marié, sa femme aurait été grosse, et ses enfants pleurnichards. Pas ou peu d'amis. Celui que personne ne regarde. Celui dont personne ne se souvient.

Sauf que Calthrop n'était pas né de la dernière pluie. Et l'homme qu'il suivait des yeux jouait à son avis un peu trop bien son rôle de Monsieur Tout-le-monde : d'un côté, l'imperméable froissé juste ce qu'il fallait pour donner

l'illusion de celui qui ne se soucie pas de son apparence, de l'autre la coquette casquette en tweed. Et pourquoi cette casquette, d'ailleurs ? Pour cacher une calvitie reconnaissable ou, comme le soupçonnait Calthrop, une tignasse blanche ou grisonnante ? L'homme était rasé de près, même dans le cou, et ses mocassins – qu'il avait dû payer une fortune chez un chausseur londonien – étaient beaucoup trop neufs pour être aussi éraflés (d'ailleurs, le talon semblait à peine usé). En somme, le trompe-l'œil était si parfait qu'il en devenait visible.

Son arme de prédilection ne serait pas un pistolet ; il voyageait beaucoup trop pour cela. Calthrop soupçonnait plutôt une lame dissimulée dans un objet du quotidien, ou mieux, une fausse paire de lacets faisant office de garrot. Dans tous les cas, il serait prêt – l'avantage d'avoir été scout dans son enfance : il était toujours prêt.

Toute cette réflexion ne dura qu'une minute, tandis qu'il regardait l'homme à la casquette en tweed traverser la gare pour se diriger vers le guichet, acheter un billet, puis marcher jusqu'au quai d'où partait le train pour Rome. Calthrop décida de laisser un peu d'avance à son tueur, puis il monta à son tour à bord.

Cela faisait à présent plusieurs jours que le chaman Yachay marchait dans la forêt à la tête de sa petite armée de guerriers. Il ne savait pas au juste quelle distance il avait parcourue, car il se contentait de suivre les murmures des dieux et le chemin que lui indiquait le *xhenhet*, dont il gardait en permanence en bouche une petite boulette mélangée à de l'écorce de magnolia. Dès que les effets se dissipaient, il crachait la chique et en prenait une autre dans le petit sac en cuir accroché à sa ceinture.

Ils avaient déjà récupéré les paquets d'explosifs là où les avaient cachés leurs amis de la montagne de Dieu et chacun des cinquante guerriers qui le suivaient portait sur le dos vingt-cinq kilogrammes de pâte destructrice tueuse de monstres – en tout, un peu plus d'une tonne de tétranitrate de pentaérythritol, sans doute l'explosif le plus puissant du monde et l'ingrédient essentiel à la confection de son illustre cousin, le Semtex.

Une tonne de tétranitrate de pentaérythritol reliée à un cordon de Primacord suffirait largement à éventrer le barrage et à libérer l'eau qu'il retenait prisonnière. Bientôt, la rivière qui était au centre de la vie de toutes les tribus de la région retrouverait son lit. Pour ce qui était de la détonation en soi, la marche à suivre était relativement simple, puisque l'explosion d'une simple

poignée de pâte explosive déclencherait automatiquement celle de tous les pains placés à proximité.

Soudain, Yachay s'arrêta et leva une main pour intimer à ses hommes de l'imiter. Il avait passé sa vie dans cette forêt et à proximité de cette rivière, et il en connaissait tous les bruits, toutes les odeurs, tous les animaux. Même le vent dans la canopée lui était aussi familier que l'air qui remplissait ses poumons. Il ne savait pas ce que c'était ni d'où ça venait, mais il y avait quelque chose de différent. Une vibration, un bruit qui détonnait dans la symphonie de la jungle. Une pensée qui tournait et tournait en répétant le même refrain. Sauve-toi ! Maintenant ! Vite !

22

Les Canadair volaient à basse altitude. L'immatriculation qui aurait dû figurer sur leur queue avait été dissimulée sous une couche de peinture. En cet instant, ils suivaient la signature thermique laissée par les rapides Super Tucano de surveillance.

Le soleil était sur le point de disparaître derrière l'horizon quand les six avions descendirent encore un peu plus, jusqu'à soixante mètres, et lâchèrent leur chargement de napalm sur la jungle en contrebas.

Puis, alors que la mixture d'essence gélifiée dégoulinait encore de la canopée, deux Super Tucano tirèrent un total de huit roquettes M156 au phosphore blanc vers la forêt. Sans attendre, les pilotes virèrent de bord pour s'éloigner du lit asséché de la rivière. Ils connaissaient très bien le risque que représentait pour eux une telle attaque.

Quand les détonateurs des missiles se déclenchèrent, ces derniers explosèrent et mirent le feu au flot de napalm largué par les Canadair quelques secondes auparavant. Au sol, l'essence s'embrasa d'un coup, aspirant instantanément tout l'oxygène présent dans l'air, plus sûrement que n'importe quelle pompe à vide. En une fraction de seconde, la tempête de feu détruisit tout sur son passage, ne laissant derrière elle qu'un champ de cendres et d'arbres calcinés.

Si les deux Tucano n'avaient pas viré de bord aussi rapidement, le trou d'air provoqué par l'explosion les aurait aspirés vers le bas de la même manière que les turbulences causées par un navire en train de couler entraînent

les marins vers le fond. Et malgré tout, il s'en fallut d'un cheveu qu'un des deux avions ne soit avalé par la colonne infernale qui s'éleva dans l'air.

Yachay avait senti au plus profond de son être arriver les avions et leur chargement une minute avant d'entendre le bruit des moteurs et deux minutes avant l'apocalypse. Obéissant aux voix des dieux qui parlaient dans sa tête, il avait prévenu ses hommes du danger, fait demi-tour et foncé à travers la jungle pour s'éloigner le plus vite possible de la lisière de la forêt et du lit asséché de la rivière.

Mais c'était déjà trop tard. Le souffle de l'explosion le frappa dans le dos comme un marteau, le projetant au sol, puis le retour de flamme l'aspira jusqu'au cœur de la fournaise. Une fraction de seconde avant que ses poumons ne soient réduits en cendres, Yachay sut que les dieux n'existaient pas, qu'ils n'avaient jamais existé, et c'est avec un terrible sentiment de tristesse qu'il se laissa happer par l'obscurité, incapable de hurler sa rage tandis que son corps disparaissait dans les airs.

Ce fut une attaque coordonnée : au moment où les Canadair déversaient leur napalm, un C-130 Hercules de White Star larguait soixante-dix parachutistes et deux hélicoptères Mi-26 déposaient chacun un commando de soldats surentraînés au sommet de la montagne. Au pied du tepui, cinq parachutistes atterrirent exactement à l'entrée de l'immense grotte abritant la gorge du Diable et ouvrirent aussitôt le feu sur Francisco Garibaldi et sur Tanaki, que l'Italien avait fait prisonnier. Le petit commando se sépara alors, trois hommes se postant autour de la gorge du Diable en attendant des instructions supplémentaires tandis que les deux autres emmenaient les cadavres dans la jungle pour les enterrer au plus vite.

« Il faut partir immédiatement ! » s'écria Hiram, paniqué.

Plusieurs dizaines de parachutistes descendaient lentement vers la cité.

« Pas si vite ! dit Holliday en regardant les voiles rectangulaires (les mêmes que celles utilisées par l'équipe américaine de parachutisme) se diriger vers de petites clairières au fond de la vallée. Prenons le temps de réfléchir. Est-ce qu'il y a un endroit sûr où on pourrait cacher le sarcophage ? On ne peut pas se permettre de l'emporter, il est beaucoup trop lourd.

– Oui », opina Hiram en s'efforçant de maîtriser ses émotions.

Il frappa dans ses mains et les porteurs réapparurent. Il donna des instructions rapides aux quatre hommes, qui repartirent aussitôt avec le coffre

de pierre.

« Maintenant, c'est le moment de filer, reprit-il. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

– J'ai entendu des hélicoptères. C'est sûr que le sommet grouille de soldats. Est-ce qu'il y a un moyen de partir d'ici, autrement que par les escaliers de la gorge du Diable ?

– Oui, il existe un passage secret, répondit Fawcett.

– Eh bien, allons-y ! »

Conduits par Fawcett et Hiram, tous deux équipés de lampes à pétrole, Holliday, Peggy, Eddie et Raffi progressèrent dans un labyrinthe de tunnels et de petites cavernes jusqu'à atteindre une longue grotte étroite au milieu de laquelle coulait un ruisseau.

Une demi-douzaine d'hommes les y attendaient déjà. Contrairement aux habitants de la Cité perdue, ils n'étaient pas vêtus de tuniques blanches, mais de salopettes et de chemises élimées, et ils avaient aux pieds des sandales fabriquées à partir de pneus de voiture. Chacun portait sur son dos une grande hotte en osier.

« Ils ont suffisamment de vivres et d'équipement pour vous emmener jusqu'à l'Essequibo, puis à Bartica, annonça Hiram avant de s'incliner gravement. Bonne chance. Que les dieux soient avec vous et vous protègent pendant ce trajet périlleux.

– Vous ne venez pas ? demanda Holliday.

– Je ne peux pas abandonner mon peuple.

– Mais ils vous tueront, mon ami, dit Eddie. Ces gens-là ne sont pas des enfants de chœur.

– Alors je mourrai. Tel est mon destin. Maintenant, filez ! »

Fawcett ouvrit la marche et les autres le suivirent le long du ruisseau jusqu'à une petite sortie dissimulée derrière un épais rideau végétal. Écartant les branches, ils émergèrent dans la lumière orangée du crépuscule.

Quelques mètres plus loin, ils se retrouvèrent face à un homme aux cheveux blancs en tenue de camouflage, à la tête d'une escouade de huit soldats. Il portait une paire de rangers protégée par des guêtres et sur sa veste, au niveau de la poitrine, étaient cousus d'un côté une étoile blanche, de l'autre un galon argenté.

« J'imagine que vous êtes le docteur Fawcett et le colonel Holliday ? » dit-il avant d'adresser un signe de tête à ses hommes.

Six d'entre eux levèrent alors leur pistolet Stoke Mk-22 modifié et firent feu, pratiquement à bout portant.

James Calthrop attendit que le train s'immobilise en gare de Bologne pour un changement d'équipage. Il profita des dix minutes d'arrêt pour descendre sur le quai fumer une cigarette et observer la voiture-lit depuis l'extérieur. Tous les rideaux étaient tirés et aucune lumière n'était allumée. Un pot-de-vin de cent euros au chef de cabine lui avait permis d'obtenir le numéro de compartiment de l'homme qu'il avait repéré à la gare de Bercy. Pour le reste, Calthrop était prêt.

Le tueur à la casquette attendrait sûrement que le train quitte Florence, le dernier arrêt du trajet avant le terminus, pour passer à l'action. En effet, cela lui laisserait ensuite tout le temps de se fondre dans la foule de la gare la plus fréquentée d'Italie – Roma Termini – avant que le cadavre ne soit découvert.

L'avertisseur du train retentit, bientôt suivi du coup de sifflet d'un cheminot. Calthrop jeta son mégot avant de remonter à bord. La porte automatique se referma derrière lui et le convoi se mit en branle. Les lumières de la gare disparurent au fur et à mesure que le train s'enfonçait dans la banlieue de Bologne.

Pour Calthrop, c'était le moment. Il enfila une paire de gants en cuir, remonta le couloir faiblement éclairé et frappa doucement à la porte du compartiment de sa cible.

« Monsieur…

– Qui est là ? »

Une réponse trop rapide. Un ton trop alerte. Le tueur était parfaitement réveillé.

« Contrôle des billets, monsieur.

– Un instant. »

Calthrop sortit le Beretta Tomcat avec silencieux de son holster et attendit que le loquet de la porte s'ouvre. Quand il entendit le petit cliquetis, il poussa vigoureusement la porte avec son épaule gauche. Il avait imaginé que le battant heurterait l'homme qui se trouvait derrière. Sauf que celui-ci ne se tenait pas à l'endroit prévu et Calthrop se retrouva au sol, au beau milieu du compartiment. Il eut à peine le temps de se protéger le cou avec la main qu'un câble métallique lui enserrait la gorge.

Le câble en question, récupéré sur une scie à fil diamanté, mordit sans problème le gant, mais ne parvint pas à entamer le collier de bondage en cuir –

acheté la veille au Passage du Désir, un sex-shop chic de la rue du Faubourg-Saint-Martin – que Calthrop portait sous son col.

L'espace d'un instant, le tueur parut surpris de sentir cette résistance imprévue, mais il se reprit aussitôt et serra beaucoup plus fort. Déduisant que, pour exercer une telle pression, l'homme à la casquette devait certainement pencher la tête en arrière, Calthrop leva le Tomcat et fit feu sans viser. La petite balle de calibre .22 pénétra sous le menton de sa cible, traversa la langue et le palais et alla se loger dans la boîte crânienne, où elle ricocha plusieurs fois avant de finir sa course quelque part dans ce qui restait du cerveau. Le tueur n'eut pas le temps de se demander ce qui se passait qu'il était déjà mort. Une mort propre, presque sans effusion de sang.

Calthrop, en revanche, saignait abondamment. Il laissa sa cible s'écrouler au sol, puis il tituba jusqu'à la petite salle d'eau privative du compartiment. Il s'assit sur les toilettes, attrapa une serviette et ôta précautionneusement son gant. Le fil métallique avait traversé le cuir et s'était enfoncé profondément dans la chair de son index et de son majeur. Calthrop se sentit soudain un peu faible. Il enroula fermement la serviette autour de sa main, puis il se servit de la courroie de son holster pour maintenir son bras en écharpe. Après quoi, il pencha la tête en arrière, ferma les yeux et tâcha de reprendre ses esprits. La partie n'était pas encore terminée : il fallait qu'il ait les idées claires.

Calthrop s'autorisa une pause de dix minutes, puis il quitta la salle d'eau en enjambant le cadavre. Si les choses s'étaient déroulées comme prévu, il aurait hissé le corps sur la couchette et l'aurait dissimulé sous une couverture. Le tueur avait, comme lui, acheté un billet pour Rome et personne n'aurait vérifié son compartiment avant le terminus. Mais avec un bras immobilisé, Calthrop n'avait pas la force de soulever le cadavre. Il se contenta donc de s'assurer que le couloir était désert avant de regagner son compartiment.

Sa porte refermée, il attrapa son sac, en sortit une chemise propre et, à l'aide de la paire de ciseaux de son couteau suisse, il découpa six bandes de tissu. L'opération terminée, il alla dans la salle d'eau, ouvrit le robinet et ôta tout doucement la serviette autour de sa main blessée. Les coupures n'étaient pas aussi profondes qu'il le craignait, mais elles méritaient néanmoins un minimum d'attention. Il laissa tomber la serviette maculée de sang dans le lavabo, puis il enroula trois bandes de tissu autour de son index et de son majeur. Il utilisa ensuite ce qui restait de tissu pour se panser la main. Il attendit quelques secondes, mais visiblement la plaie ne saignait plus. Après quoi, il s'inspecta dans la glace, essuya un fragment de chair rosâtre sur sa joue et

retourna dans le compartiment. Là, il fourra dans un sac-poubelle pris au passage dans la salle de bains la serviette souillée, le collier en cuir et la chemise déchirée. Enfin, il glissa le tout dans son sac de voyage et s'installa sur sa banquette. À 7 h 16, le train entra en gare de Florence.

Portant son sac de sa main encore valide, Calthrop sortit de son compartiment. Quelques instants plus tard, il se fondait au milieu de la foule anonyme du quai.

Constantine était assis dans un des vieux fauteuils de l'appartement, plongé dans la lecture de l'édition du jour de *La Repubblica*. Il était midi passé à présent et le train de nuit en provenance de Paris était arrivé peu après 8 heures. De son petit déjeuner composé de *cannoli* et de café, il ne restait plus que des miettes humides au fond d'une tasse posée sur la table basse à sa droite. Il n'était pas surpris ; pour tout dire, il s'attendait un peu à ce que les choses ne se passent pas tout à fait comme prévu.

Quelqu'un frappa trois coups à la porte de l'appartement.

« Entrez ! »

Calthrop poussa la porte. Il semblait fatigué, mais aux aguets. Il avait un bandage à la main gauche.

« Vous êtes blessé ? demanda Constantine d'une voix douce.

– Ce n'est pas grand-chose, répondit Calthrop. Vous n'avez pas l'air plus surpris que ça de me voir.

– Non, en effet, dit Constantine en baissant son journal.

– Vous avez envoyé quelqu'un pour me tuer.

– Vous en saviez trop.

– Il a échoué, dit Calthrop en sortant son pistolet Tomcat de sa veste.

– Il était prévisible que l'un d'entre vous y resterait. La question était de savoir lequel.

– Et maintenant, c'est moi qui vais vous tuer », dit Calthrop.

Constantine fit feu à trois reprises avec son Tanfolgio TA 95 dissimulé sous son journal, touchant Calthrop deux fois à la poitrine et une fois à l'abdomen.

« Je voudrais bien voir ça », répondit-il en s'adressant au cadavre.

23

Quand Holliday reprit connaissance, il lui sembla qu'on avait remplacé son cerveau par une machine à laver en mode essorage. Pendant un long moment, il garda les yeux fermés, conscient que ce n'était pas en les ouvrant qu'il interromprait le cycle de lavage.

Il se contenta de rester étendu et d'attendre que ses esprits reviennent doucement. La dernière chose dont il se souvenait clairement, c'était l'escouade de soldats commandée par le vétéran aux cheveux blancs avec son galon argenté sur sa veste militaire.

Le treillis en question faisait partie du paquetage des soldats américains pendant la guerre du Vietnam, mais l'armée n'utilisait plus le camouflage tigré depuis quarante ans. Bref, ces hommes ne pouvaient être que des mercenaires.

Par ailleurs, Holliday se rappela vaguement avoir vu une étoile blanche cousue sur la veste du vétéran et, soudain, il fit le rapprochement. Il avait lu quelque part que Blackhawk Security, l'armée privée de Kate Sinclair, avait récemment changé de nom et s'appelait à présent White Star. Un frisson lui parcourut l'échine. Kate Sinclair. Son ennemie jurée. La femme qui aurait tué père et mère pour mettre la main sur une relique. La femme pour qui l'expression « La fin justifie les moyens » semblait avoir été inventée.

Holliday se souvint que les soldats avaient tiré, presque à bout portant. Il avait dû être touché, mais il ne sentait à présent qu'une vague douleur au niveau des côtes, un peu comme s'il avait un hématome. Il attendit encore pendant plusieurs minutes et se concentra sur sa respiration, laissant l'oxygène

remplir ses poumons. Une chose était sûre, il n'était pas mort. Mais s'il en croyait la machine à laver qui n'en finissait pas de tourner dans son crâne, il avait été drogué.

Les bribes de souvenirs commençaient petit à petit à former un tout. Un bruit de rotor : le vrombissement tonitruant caractéristique d'un Sikorsky S-61R, l'hélicoptère emblématique des opérations spéciales au Vietnam. De quoi transporter vingt-cinq soldats suréquipés sur plus de mille kilomètres. Et dans le cas présent, l'engin idéal pour les emmener jusqu'à une base sur la côte atlantique. Au Guyana, par exemple.

Après ça, plus rien ou presque : le vague souvenir du crachotement d'un vieux moteur Diesel et une odeur entêtante de crevette ou de fruit de mer. Puis une douleur aiguë soudaine, et de nouveau le trou noir.

Un bateau, alors. Sûrement un chalutier. Combien de temps avait-il été inconscient ? Et où se trouvait-il à présent ? Il huma l'air : ses vêtements puaient le poisson pourri, mais autour de lui flottait une odeur sèche de renfermé.

Rien qui pût indiquer *a priori* que l'océan était proche. S'il avait dû deviner, il aurait dit qu'il se trouvait dans un endroit qui n'avait pas été utilisé depuis très longtemps.

La machine à laver dans sa tête arrivant en fin de cycle, il décida d'ouvrir les yeux, mais ses paupières étaient scellées par une croûte de mucus, signe qu'il était resté inconscient durant plusieurs jours. Finalement, il parvint à les entrouvrir. Il se trouvait dans une pièce éclairée par une unique ampoule basse consommation enfermée dans une petite cage métallique suspendue au plafond.

Il se redressa pour explorer son environnement et constata qu'il était assis sur un vieux lit de camp semblable à ceux qu'utilisait l'armée américaine plusieurs dizaines d'années auparavant.

À côté de lui, on avait posé sur une caisse en bois une barre énergétique et une petite bouteille d'eau minérale. Cela lui fit prendre soudain conscience d'à quel point il avait faim et soif. Mais, sagement, il se contenta d'avaler la moitié de la barre et de ne boire que quelques gorgées d'eau, car qui savait quand aurait lieu le prochain ravitaillement ?

Manger l'aida à reprendre ses esprits et il put enfin examiner en détail l'endroit où il se trouvait. Il s'agissait d'une pièce fermée constituée de quatre murs nus en aggloméré peint en vert pâle et d'un faux plafond maculé de taches d'humidité et jauni par la fumée de milliers de cigarettes. Le sol était une simple dalle en béton recouverte d'une couche de peinture grise. Quant

à l'unique porte de la pièce, elle était en bois et équipée d'un verrou Schlage dernier cri.

En guise de décoration, un calendrier de 1956 était accroché au mur, ouvert à la page du mois de juin. Un jour en particulier était entouré, avec à côté une note à l'encre à moitié effacée : « 180 kg. FF DARBY/FOB ; KNOX ». En haut du calendrier, on voyait une photo d'un vieil avion de transport C-47 flanqué de l'inscription « TARPON AIR CARGO », avec un poisson bondissant sur fond bleu peint sur la queue. En légende, on pouvait lire : « AÉRODROME JOSEPH-BOSARGE, BAYOU LA BATRE, ALABAMA – *Nous livrons où vous voulez, quand vous voulez* ».

Holliday commençait à comprendre. Personne ne se méfierait d'un chalutier rempli de crevettes débarquant dans un port d'Alabama, et il était prêt à parier que l'aérodrome Joseph-Bosarge n'était plus utilisé depuis des décennies. Selon toute probabilité, c'était là qu'ils étaient détenus en attendant d'être interrogés ou qu'un avion vienne les chercher pour les emmener Dieu sait où.

L'année précédente, il avait lu un roman de Lee Child où des gens étaient précipités depuis un hélicoptère, au-dessus du désert du Nevada. Et il était bien placé pour savoir exactement ce que cela pouvait donner.

En effet, pendant la guerre du Vietnam, il avait vu des rangers appartenant aux patrouilles de reconnaissance jeter depuis un hélicoptère des hommes qu'ils soupçonnaient d'être des espions du Vietcong, afin de forcer leurs collègues à parler. Horrible, mais efficace. Et il ne faisait aucun doute qu'un saut sans parachute au-dessus du golfe aurait le même effet sur lui et ses amis.

Restait à savoir s'il était seul ou si les autres se trouvaient à proximité. Holliday inspecta soigneusement les murs et le plafond, s'attardant longuement sur l'ampoule dans sa petite cage métallique. Puis il passa les doigts sur chaque cloison, à hauteur d'homme et plus bas, avant d'examiner les quatre angles de la pièce.

À première vue, rien ne semblait indiquer la présence d'un micro ou d'une caméra. Il se dirigea vers le mur sur sa gauche et tapa dessus avec son poing. Il tendit l'oreille et attendit, mais il ne se passa rien.

Il répéta l'opération avec le mur de droite. Cette fois, une réponse lui parvint. En morse : trait point – Delta –, trait – Oscar –, trait point trait point – Charlie –, point trait point – Point d'interrogation.

« Doc ? »

Holliday répondit aussitôt par deux points : « Affirmatif ».

Puis il fit un pas en arrière et prit quelques secondes pour réfléchir. Le service militaire était obligatoire en Israël, mais il ne savait pas si Raffi était assez vieux pour l'avoir fait à l'époque où on enseignait encore le morse. Ce qui était certain, en revanche, c'était qu'Eddie le maîtrisait parfaitement. S'ensuivit une conversation à base de coups sur le mur.

« Eddie ?

– Oui.

– Les autres ?

– Ici. Pas loin.

– Blessés ?

– Non, crois pas. Autres cellules. On est où ? »

Soudain, Holliday fut pris d'un doute. Était-ce bien Eddie de l'autre côté de la cloison ou quelqu'un qui se faisait passer pour lui ?

« Nom de ton frère ?

– Domingo. Pourquoi ?

– Vérification, répondit Holliday, rassuré.

– Compris.

– Comment on sort ?

– Murs fins. Porte vieille.

– Compte dix et *go*.

– Affirmatif. »

À cinq, la porte s'ouvrit d'elle-même et un homme en uniforme White Star fit son entrée dans la pièce. De toute évidence, l'époque des fléchettes hypodermiques était révolue, vu que le soldat était armé d'un fusil à pompe de combat Mossberg 500 et qu'il avait un Sig-Sauer P220 à la ceinture.

« Sortez ! ordonna-t-il. Doucement. »

Holliday hocha la tête et s'exécuta.

24

Holliday suivit le soldat de White Star qui sortait à reculons de la pièce en le tenant en joue avec son fusil à pompe. Il découvrit alors qu'il se trouvait en fait dans une espèce de vieux préfabriqué semi-cylindrique tel qu'on en trouvait par dizaines dans les bases militaires américaines à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. La tôle rouillée formait un arc de cercle au-dessus de sa tête et, à l'extrémité de la structure, deux immenses portes coulissantes ouvertes laissaient entrer la lumière du jour. À l'extérieur, Holliday aperçut une camionnette blanche et, plus loin sur le tarmac craquelé d'une piste d'atterrissage, un vieux C-47 bleu et blanc flanqué de l'inscription « OPELOUSAS AIR TRANSPORT ». La porte de la soute était abaissée. Une rangée d'arbres semblait délimiter l'enceinte de l'aérodrome.

Eddie, Peggy et Raffi apparurent alors. Si Peggy et Raffi avaient encore l'air dans les vapes, Eddie, lui, était bien réveillé. À son visage, Holliday comprit immédiatement qu'il faisait tout son possible pour ne pas laisser éclater sa colère. En revanche, il n'y avait pas trace de Harrison Fawcett.

On avait installé quatre chaises pliantes en bois sur le sol en béton. À première vue, elles semblaient aussi récentes que le calendrier dans la pièce où Holliday avait été détenu. Les gardes indiquèrent les chaises et les quatre amis s'assirent.

« Tout le monde va bien ? demanda Holliday.

– Ça peut aller, répondit Raffi.

– Les enculés, grogna Eddie.

– J’imagine que ça veut dire non, plaisanta Holliday.

– Ça va chier, prévint Eddie.

– Pour l’instant, tâche de rester calme. »

Eddie se mit à fredonner, ce qui n’était jamais bon signe. On aurait dit le grondement qui émane du sol avant une éruption volcanique.

« Où est Fawcett ? demanda Holliday.

– Je ne l’ai pas revu après qu’on est sortis de la grotte, dit Raffi. C’est comme s’il s’était volatilisé.

– Vos gueules ! » aboya un des gardes.

Ils se turent aussitôt, sauf Eddie, qui continua à fredonner. Un instant plus tard, une Lincoln Town Car fit son entrée par les portes coulissantes du hangar et s’arrêta à quelques mètres d’eux. Une des portières arrière s’ouvrit, laissant apparaître un homme vêtu d’un costume hors de prix assorti à une paire de souliers de luxe, et portant sur le nez des lunettes rouges à monture demi-lune. Il se dirigea vers eux avec l’aisance propre aux grands de ce monde.

« Charlie Peace, dit Holliday. La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez à la tête d’une petite compagnie aérienne pourrie, en Afghanistan. Je me souviens très bien de la branlée que je vous ai mise quand un de vos pilotes alcooliques s’est écrasé contre une montagne, tuant six de mes hommes qui étaient à bord.

– Les temps changent, colonel. Maintenant, je suis au sommet de la pyramide, et vous, vous êtes tout en bas.

– Ne criez pas victoire trop vite, Charlie. On fera le bilan à la fin.

– Un beau bilan en perspective, commenta Charles Peace, PDG du groupe Pallas, et par conséquent propriétaire d’une des plus grandes armées privées du monde.

– Je note que Fawcett n’est pas là », dit Holliday sans quitter Peace du regard.

Un des gardes apporta une cinquième chaise. Peace s’assit, puis il sortit de la poche de sa veste un étui en argent. Il l’ouvrit et prit une cigarette qu’il alluma à l’aide d’un Zippo orné du sceau du United States Marine Corps.

« Si vous croisez un marine dans un bar et qu’il vous voit avec ça, vous risquez de passer un sale quart d’heure, prévint Holliday.

– Heureusement pour moi, je fréquente peu les bars.

– Revenons-en plutôt à Percy Fawcett. Qu’avez-vous fait de lui ?

– Ah, M. Fawcett ! Ça fait un moment qu’il collabore avec nous. Comme tous les hommes, il avait son prix. Il nous fournit des échantillons de ses

plantes exotiques que nous analysons ensuite grâce à une petite société que nous avons montée en Suisse. »

Peace croisa les jambes et lissa soigneusement le pli de son pantalon.

« Mais bien sûr, cela n'a que peu d'importance, poursuivit-il. Ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir où se trouve la relique. »

Holliday s'esclaffa bruyamment, son rire rebondissant contre les parois métalliques du vieux hangar.

« Mais qu'est-ce que vous avez tous, avec ces fichues reliques ? demanda-t-il en secouant la tête. Vous pensez vraiment qu'en mettant la main sur le Graal, le saint suaire ou l'Arche d'alliance vous allez acquérir le pouvoir suprême ? Hitler en était convaincu et nous savons tous qu'il était complètement fou. Non, sérieusement, ça me dépasse. Qu'est-ce que vous croyez, que je suis Indiana Jones et que je passe ma vie à chercher des artefacts secrets ? On n'est pas au cinéma, Charlie. Vous êtes dans le monde réel, là. Moi qui pensais qu'en tant que mercenaire qui a réussi, vous aviez su garder les pieds sur terre… Et quoi ? Selon vous, ces objets sacrés sont dotés d'une espèce de pouvoir cosmique ? Si c'est vraiment ce que vous croyez, je suis désolé de vous l'annoncer, mais vous êtes aussi taré que le père Adolf. J'étais au courant que Kate Sinclair était bonne pour l'asile, mais vous… J'avoue que ça me surprend.

– Vous avez terminé ? demanda Peace.

– Pour le moment.

– Les extra-terrestres, dit Peace.

– Pardon ?

– Je n'ai pas beaucoup de temps, colonel, mais je vais quand même vous donner un ou deux exemples. Commençons par les extra-terrestres… Que pensez-vous de l'œuvre d'Erich von Däniken ?

– Encore un illuminé.

– Un illuminé qui a gagné plusieurs millions de dollars et fait gagner des milliards à l'industrie de la télévision. Un illuminé qui a vendu un nombre incalculable de livres dans tous les pays du monde. Tout ça en se fondant sur un sentiment tout simple : la xénophobie. Pour moi, c'est ça, le vrai pouvoir.

– Et le deuxième exemple ?

– Lourdes, les hôpitaux St. Jude, la basilique Notre-Dame de Montréal, les restaurants mexicains Jesus Taco, les statues de la Sainte Vierge qui pleurent, Jeanne d'Arc, Bethléem, les romans de Dan Brown, les francs-maçons satanistes, les théories du complot… Bref, la foi, colonel Holliday. Une notion

aussi intangible qu'invisible, mais qui déplace des montagnes, déclenche des guerres, tue des millions de personnes. Ce n'est pas la relique qui est importante, colonel, mais l'idée de la relique. Car c'est de l'idée que découle le pouvoir.

Il y a deux milliards huit cents millions de chrétiens dans le monde. Aux États-Unis, cent cinquante millions de personnes, soit la moitié de la population du pays, sont convaincues que Dieu a créé l'univers en sept jours. Et tous ces gens croient en l'existence de cette fameuse relique. On pourrait faire élire un président en le faisant simplement poser à côté. Et l'Église catholique… Si elle la récupérait – et croyez-moi, elle en meurt d'envie –, elle retrouverait tout le pouvoir et la crédibilité qu'elle perd chaque jour un peu plus depuis deux mille ans. Le savoir, c'est le pouvoir, colonel Holliday. Et cette relique représente le savoir ultime. La preuve même de l'existence de Dieu.

– Beau discours, Charlie, mais quel rapport avec moi ?

– Cette relique se trouvait dans le Jurassic Park de Fawcett. Son père l'a vue il y a presque cent ans. Le problème, c'est qu'elle n'y est plus.

– Comment vous le savez ?

– Nous avons cherché, répondit Peace avant de jeter son mégot et de l'écraser sous sa semelle. Alors dites-moi : où est-elle ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Bien sûr que si, colonel. Puisque Hiram vous l'a montrée.

– Qui vous a raconté ça ? Fawcett ?

– Tout à fait.

– Et vous lui faites confiance ?

– Évidemment. Plus qu'à vous, en tout cas.

– Et Hiram ? Est-ce que vous lui avez parlé ?

– Non, nous ne l'avons pas trouvé. Fawcett connaissait beaucoup de cachettes, mais si ce vieillard existe vraiment, il a réussi à s'échapper.

– Allons, Charlie ! Vous n'allez pas me faire croire qu'un homme aussi pragmatique que vous peut ajouter foi à une histoire aussi invraisemblable. La relique la plus précieuse de l'humanité qui disparaît avec le représentant de la famille qui, depuis des millénaires, a fait vœu de la protéger ? Ça ne tient tout simplement pas debout. »

Le visage de Peace s'assombrit. Il se tourna vers un des gardes.

« Ligotez-les tous et mettez-les dans l'avion. Quand vous serez assez loin au-dessus du golfe, balancez-les un par un par la porte de la soute jusqu'à ce

que l'un d'entre eux se décide à parler. Et gardez le colonel pour la fin ; je veux qu'il voie ses amis hurler. Peut-être que ça le motivera à passer à table. Appelez-moi à ce moment-là. Je serai chez Sidney's, j'ai une envie de crabe. »

William Copeland Black, ancien du MI5 récemment muté au MI6, la « cour des grands », était installé dans le bureau de Pat Philpot au Centre national pour l'antiterrorisme, à Tysons Corner, en Virginie. Il sirotait un verre de mauvais whisky en regardant l'énorme Philpot, assis à son bureau, engloutir méthodiquement une salade Chicken Caesar, deux Big Mac XXL, une grande frite, une boîte de douze McNuggets et un grand McFlurry Oreo dans lequel il avait émietté, petit plaisir coupable, deux parts de tarte aux pommes.

Black pouvait presque entendre le cœur torturé du pauvre homme demander grâce et le cendrier débordant de mégots sur le bureau semblait indiquer que ses malheureux poumons n'étaient pas en reste. Black pensa à cette scène du film des Monty Python *Le Sens de la vie* où le monstrueux M. Creosote explose dans un restaurant après avoir englouti plusieurs dizaines de plats.

Philpot marqua une pause dans sa goinfrerie suicidaire, s'alluma une Marlboro et se pencha en arrière sur son fauteuil qui sembla sur le point de céder.

« On en est où de toutes ces conneries ? demanda brutalement Philpot en indiquant par-dessus son épaule un tableau blanc derrière lui sur lequel étaient punaisées plusieurs dizaines de photos reliées entre elles.

– Ça reste assez obscur, répondit Black. Nous avons trouvé des liens entre la Banque du Vatican, White Horse Resources et l'empire du mal de lord Grayle, le groupe Pallas de votre compatriote Peace, la disparition de Percy Fawcett il y a plus de quatre-vingts ans et divers assassinats, la plupart en Italie et un en Suisse. Sans oublier bien sûr l'implication de Grayle avec le Gant, les francs-maçons, ou je ne sais quelle société secrète à la mode ces derniers temps, tout ça majoritairement par l'intermédiaire de Kate Sinclair. Bref, comme je disais, c'est opaque.

– Et j'imagine que vous voyez comme moi ce qui relie tous ces points entre eux, déclara Philpot en respirant bruyamment. L'araignée qui se trouve au centre de la toile, même si elle n'en a pas forcément conscience.

– Le lieutenant-colonel Peter Holliday, soupira Black. Nous sommes tombés sur lui à plusieurs reprises. Son oncle Henry Granger travaillait pour

nous à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, ainsi qu'un certain sir Derek Carr-Harris.

– Nous sommes en relation avec lui depuis la première guerre du Golfe. Le Vatican ne l'aime pas, Kate Sinclair le tient pour responsable du suicide de son fils et de sa fille, et où qu'il soit dans le monde, il nous attire des ennuis.

– N'oublions pas qu'il nous a quand même sauvé les miches à tous les deux pendant le fiasco cubain. »

Philpot écrasa sa cigarette, prit un nugget de poulet entre deux doigts et le trempa dans trois sauces différentes avant de l'enfourner.

« Je crois qu'il va falloir nous séparer de lui, dit Philpot, la bouche pleine.

– Vous voulez dire le neutraliser ?

– J'en ai bien peur. Je tiens à ce qu'il soit interrogé, mais au final, il doit disparaître. Il en va de même pour son ami cubain. Je ne sais pas ce qu'il a raconté à sa cousine, Miss Blackstock, et au mari de celle-ci, mais dans le doute, eux aussi doivent disparaître.

– Désolé de poser la question, mais pourquoi ?

– Holliday en sait beaucoup trop. Il représente un danger à la fois pour lui-même et pour nos gouvernements respectifs. Regardez donc le tableau ! Il est au centre de tout, c'est proprement hallucinant ! Et, vous ne l'ignorez pas, ce ne sont pas les gouvernements qui dirigent le monde, mais ces organisations-là, ces gens-là. Le commun des mortels n'en a pas conscience, bien sûr, mais la machine est bien huilée et permet un certain équilibre, monsieur Black. Le problème, c'est que le colonel Holliday n'arrête pas de mettre du sable dans les rouages. C'est plus fort que lui, il faut croire que c'est dans sa nature. Et c'est pour cette raison que nous devons nous débarrasser de lui. »

Ce fut Eddie qui passa le premier à l'action. Peu de temps après que la Lincoln de Peace eut disparu, un troisième garde apparut, tenant dans une main un sac en papier kraft et dans l'autre un rouleau d'adhésif. Il s'avança vers Eddie pour le ligoter.

« *¡ Me cago en tu madre, cabrón !* » s'écria celui-ci en bondissant, avant d'asséner un violent coup d'épaule dans le torse du garde.

Déséquilibré, Eddie glissa sur le sol graisseux et bascula en arrière, faisant au passage tomber Holliday de sa chaise. Quand il voulut se relever, un des autres gardes se précipita pour l'assommer d'un coup de crosse de fusil.

Après quoi, on leur ligota les poignets et les chevilles avec du chatterton et on leur plaça une bande d'adhésif sur la bouche en guise de bâillon. Enfin, ils

furent chargés l'un après l'autre dans l'avion qui les attendait devant le hangar. L'opération terminée, deux gardes montèrent à bord, tandis que le dernier restait à l'aérodrome en prévision du retour de Peace.

Holliday avait été le premier à être jeté sans ménagement sur le sol métallique du vieil avion-cargo et il avait noté qu'il n'y avait qu'un seul homme dans le cockpit. Après cinq minutes de procédure de décollage, les deux moteurs se mirent en marche. Puis, dès que leur toussotement initial eut laissé place à un ronronnement régulier, le pilote accéléra et, bientôt, ils quittèrent le sol.

Holliday ouvrit doucement le poing pour tâter ce qu'Eddie lui avait glissé dans la main pendant sa petite scène avec le garde quelques minutes plus tôt. Il s'agissait d'un objet d'une dizaine de centimètres, très fin et extrêmement coupant sur les deux premiers centimètres. Holliday devina qu'il s'agissait d'un morceau de ressort qu'Eddie avait arraché à son lit de camp et soigneusement affûté. Il y avait donc fort à parier que le Cubain en avait gardé un autre morceau sur lui.

Holliday se mit au travail, perçant de petits trous dans l'adhésif autour de ses poignets avant de scier la bande. L'opération, fastidieuse, dura plus de vingt minutes. Une fois débarrassé de ses liens, il vérifia la position des gardes : tous les deux étaient assis sur de vieux strapontins, fusil à pompe sur les genoux, en pleine discussion avec le pilote. Visiblement, ils ne prêtaient aucune attention aux quatre passagers allongés par terre.

Pour l'instant.

Brusquement, Holliday releva les genoux, planta les talons dans le sol et entreprit de se mettre en position assise contre la cloison de l'appareil.

Le garde installé en face de lui se leva en grognant, visiblement déterminé à lui asséner un coup de crosse, comme il l'avait fait dans le hangar avec Eddie. Mais dès qu'il eut fait un pas, le Cubain tendit les jambes et le fit trébucher. Surpris, le garde lâcha son arme et bascula vers l'avant. Holliday se redressa brusquement et l'attrapa par le col de sa veste militaire. Puis il le tira vers lui et lui planta le ressort dans la gorge.

Tandis que le sang jaillissait de la blessure, Eddie se précipita pour récupérer le Sig-Sauer à la ceinture du mourant et fit feu à trois reprises sur le deuxième garde : deux l'atteignirent au torse, une à la tête. En tout, l'opération avait duré moins de quinze secondes.

Holliday arracha l'adhésif sur sa bouche et cria :

« Eddie ! Le pilote ! »

L'homme aux commandes de l'appareil avait abandonné son poste et se dirigeait vers eux, une arme à la main. Mais il n'eut pas le temps de tirer que, d'instinct, Eddie se retourna et lui vida son chargeur en pleine poitrine, le projetant en arrière vers la cabine qu'il venait de quitter.

De toute évidence, on avait à une époque installé un pilote automatique sur l'appareil, car le vieux C-47 continua sa route sans broncher, s'aventurant à chaque seconde un peu plus loin dans le golfe du Mexique.

Holliday et Eddie libérèrent Peggy et Raffi, puis ils ouvrirent une des portes-cargo. Quelques secondes plus tard, les trois cadavres plongeaient dans un ciel sans nuages en direction de l'océan, mille cinq cents mètres plus bas. Holliday et son ami refermèrent alors la porte et se dirigèrent vers le cockpit.

« J'ai une question, dit Peggy.

– Oui ? fit Holliday.

– Est-ce que quelqu'un ici sait comment piloter ce vieux coucou ? »

Le cardinal Arturo Bonifacio Ruffino, ministre des Affaires étrangères du Saint-Siège, était attablé dans l'arrière-salle du restaurant Dino e Toni avec son amant de longue date, le directeur des services secrets du Vatican, Vittorio Monti. Le cardinal mangeait des artichauts frits, les fameux *carciofi alla giudia*, en sirotant un verre de vin blanc des Pouilles. Monti, lui, se contentait d'un café.

« Où en est-on ? demanda Ruffino avant de croquer dans une des feuilles croustillantes.

– Les deux tueurs, Calthrop et DiMarco, sont morts. Garibaldi aussi.

– Tu es sûr, pour Calthrop ?

– Oui, c'est moi qui l'ai tué. Je savais que soit lui, soit DiMarco se présenterait à l'appartement que je leur avais indiqué. C'est Calthrop qui a frappé à la porte, ce qui veut dire qu'il avait éliminé DiMarco.

– En tout cas, j'espère que rien de tout ça ne permettra de remonter jusqu'à nous.

– Aucune chance. Tous les deux ne me connaissaient que sous le surnom de Constantine. Quant à l'appartement, je l'ai loué au nom de Francesco Landini. Et nous avons notre propre équipe de nettoyeurs. À cette heure-ci, il n'y a plus la moindre trace de ce qui s'est passé.

– Holliday et ses amis ?

– La puce GPS de Holliday fonctionne toujours. Apparemment, il se trouve dans un trou perdu, en Alabama. Bayou La Batre.

– Je t’avoue que je ne comprends pas. Aux dernières nouvelles, il était au Nord du Brésil, à la recherche de la relique. Qu’est-ce qui s’est passé ?

– À mon avis, Grayle ou un autre des amis de ton frère a réussi à le capturer.

– Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

– Pour l’instant, rien. Si la relique existe bel et bien, nous ne tarderons pas à le savoir. J’ai dans l’idée que Holliday risque de subir un interrogatoire musclé, au terme duquel il sera purement et simplement éliminé. Alors laissons donc les autres faire le travail à notre place.

– Mais nous ne pouvons pas accepter que les hommes de Grayle s’en emparent, objecta le cardinal Ruffino. Cette relique a beaucoup trop de pouvoir. Elle pourrait faire pencher la balance dans un sens qui nous détruirait à coup sûr. Je te rappelle que nous sommes déjà au bord de la faillite. »

Ruffino secoua la tête.

« Mon propre frère, murmura-t-il. Comment a-t-il pu ?

– Ton frère est un pion qui a la folie des grandeurs. Tout ce qu’il fait, il le fait pour te nuire.

– Mais pourquoi ?

– Parce que c’est un faible. Et parce qu’il est jaloux. Tu as réussi une ascension fulgurante et ce n’est peut-être pas fini. Lui n’est rien et il sait qu’il ne sera jamais rien.

– Tu es un homme cruel, Vittorio.

– Le monde est cruel, Arturo. »

25

« Eddie a fait ses classes dans l'armée de l'air cubaine, annonça Holliday en se tournant vers son ami.

– Je pilotais des hélicoptères, pas ce genre de tracteur.

– Tu as quand même bien suivi une formation sur un avion conventionnel, non ? Après tout, tu as bien réussi à piloter cet engin qu'on avait volé, en Russie.

– Sauf que l'engin en question était un Antonov-2, un biplan monomoteur qu'on utilise pour l'épandage et qui va moins vite qu'un cheval au galop. Sans compter que c'était la première et dernière fois que je pilotais un avion.

– Bref, c'est la merde, conclut Peggy. On a quatre-vingts kilomètres de flotte en dessous de nous et personne pour maîtriser cette espèce de bus volant.

– Écoutez, dit Raffi, Eddie est le seul d'entre nous à avoir suivi une formation de pilotage. Alors soit on reste là à filer vers le Yucatán en attendant de ne plus avoir de carburant, soit Eddie prend place dans le cockpit et essaie de nous faire atterrir.

– Raffi a raison, approuva Holliday. Nous n'avons pas le choix.

– Tu voudras bien jouer les copilotes, *compañero* ?

– Avec plaisir.

– Et nous, est-ce qu'on peut faire quelque chose ? demanda Peggy.

– Prier, Peggy, répondit Eddie. Prier pour notre salut. »

Eddie prit place dans le siège-baquet et, dans un premier temps, il ne toucha à rien, se contentant d'observer les commandes sur sa droite, le tableau de

bord et les appareils électroniques situés au plafond.

« Il n'y a pas de pilote automatique, remarqua Eddie. Ce coucou pourrait être cubain : deux ailes, deux moteurs, et c'est tout.

– Tu veux dire que c'est un miracle si on ne s'est pas encore écrasés ? s'exclama Holliday.

– On dirait bien, mon ami. Pédales de palonnier, ailerons, commande de gaz, manche. Peggy avait raison, ce truc est vraiment un bus volant. »

Il continua à examiner les différents instruments pendant quelques minutes, puis il hocha la tête et annonça :

« Bon, première étape, faire demi-tour. »

Holliday avait les yeux rivés sur la boussole installée juste au-dessus du tableau de bord. Pour l'heure, ils filaient en direction du sud-est, vers un horizon chargé de gros nuages menaçants.

« Palonnier de gauche, on vire à gauche », marmonna le Cubain.

Il enfonça délicatement la pédale tout en inclinant le manche du même côté. Doucement, mais sûrement, le lourd C-47 se mit à tourner. Soudain, un toussotement inquiétant se fit entendre.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Holliday.

Eddie appuya sur un bouton situé au sol, sous le tableau de bord. Aussitôt, le toussotement cessa pour laisser place à un grondement de moteur rassurant.

« Réservoir auxiliaire », expliqua Eddie.

Les yeux de Holliday étaient toujours fixés sur la boussole. Tout doucement, au fur et à mesure que l'avion virait de bord, l'aiguille tournait. Enfin, au bout de trois longues minutes, elle avait parcouru cent quatre-vingts degrés et indiquait le nord-nord-est.

« C'est bon », murmura Holliday.

Eddie releva le pied de la pédale et redressa petit à petit le manche jusqu'à ce que l'aiguille de la boussole se stabilise.

« Et maintenant ? demanda Holliday.

– Maintenant, il faut qu'on perde de l'altitude et de la vitesse si on veut espérer se poser. »

Holliday jeta un œil au tableau de bord. S'il en croyait les différents cadrans et indicateurs, ils volaient à un peu plus de trois cents kilomètres heure à une altitude de deux mille quatre cents mètres. Il avait pris des centaines de fois des avions de ligne volant à plus de dix mille mètres, mais bizarrement, il se sentait soudain beaucoup plus haut.

Le vol se poursuivit en silence pendant encore une demi-heure, Eddie apprivoisant l'appareil en inclinant légèrement le manche à droite puis à gauche, Holliday observant la boussole et regardant occasionnellement par-dessus son épaule le ciel qui s'obscurcissait derrière eux. Il estimait qu'il leur restait un peu moins de trente minutes pour se poser avant que la tempête tropicale ne les rattrape et ne leur arrache les ailes comme une mouche tombée dans la cuvette des toilettes.

Devant eux, le sol se transforma en une épaisse bande qui se mit à remplir petit à petit le bas du pare-brise.

« Il est temps de penser à l'atterrissage, mon ami », annonça Eddie.

Le Cubain abaissa la commande des gaz des deux moteurs, ajusta les ailerons et poussa doucement le manche. Le nez de l'appareil plongea aussitôt et l'avion entama une descente régulière. Holliday porta son attention sur l'altimètre, dont l'aiguille tournait à la vitesse d'une trotteuse, indiquant à chaque seconde qu'ils perdaient plusieurs dizaines de mètres. Puis il se retourna de nouveau et constata que la tempête s'était encore rapprochée.

« On a un beau typhon derrière nous, Eddie. Si on ne se pose pas rapidement, ça risque de mal se terminer pour nous. »

Eddie se retourna à son tour et poussa un juron. Presque instantanément, un fracas épouvantable s'éleva depuis la queue du C-47, un peu comme si une énorme mitrailleuse s'était mise à leur tirer dessus depuis les nuages. Le bruit assourdissant progressa à toute vitesse et, bientôt, des grêlons de la taille d'une balle de golf s'écrasèrent sur le toit de la cabine de pilotage et sur le pare-brise en Plexiglas.

Holliday avait repéré le bouton des essuie-glaces, juste sous la boussole. Il se pencha et l'activa. Les balais se mirent en marche, étalant la fine couche de glace fondue qui se formait devant eux. Instinctivement, Eddie poussa sur le manche et baissa un peu plus la commande des gaz : aussitôt, l'avion plongea vers l'avant en faisant hurler ses moteurs.

Quelques instants plus tard, la surface moutonnante de l'océan déchaîné emplit le pare-brise. Des coups de tonnerre résonnaient partout autour d'eux, et la vieille carlingue tremblait comme jamais tandis que la pluie diluvienne qui avait remplacé la grêle tambourinait contre la tôle et formait un voile opaque que les essuie-glaces ne parvenaient à écarter que l'espace d'une fraction de seconde.

Holliday avait les yeux rivés sur l'altimètre et, quand ce dernier indiqua trois cents mètres, Eddie tira de toutes ses forces sur le manche pour

interrompre la chute mortelle vers l'océan. À deux cent cinquante mètres, Holliday sentit que le nez de l'avion se relevait. À deux cents mètres, il vit soudain la terre droit devant et, à cent mètres, ils passaient en trombe au-dessus de la plage et des crevettiers amarrés dans le port de Bayou La Batre.

« Merde ! hurla Eddie. Le train d'atterrissage ! Comment on le sort ? »

Le Cubain regarda autour de lui, complètement paniqué. Holliday l'imita. Il n'y avait rien sur le tableau de bord ni au niveau du manche. L'altimètre indiquait soixante mètres à présent, et l'aiguille continuait à tourner. Droit devant eux, Holliday aperçut la piste d'atterrissage à travers la pluie qui fouettait le pare-brise. Dehors, le vent rugissait et Eddie avait bien du mal à garder le contrôle du manche, alors que l'avion bondissait et caracolait comme un taureau pendant un rodéo.

Le Cubain marmonna un juron et jeta un œil à l'altimètre. Quinze mètres.

« Cramponnez-vous ! » hurla-t-il.

Il attrapa la commande des gaz et coupa le contact, puis il tira sur le manche pour redresser le nez de l'appareil. Les moteurs toussotèrent avant de s'éteindre, les deux énormes hélices continuant à tourner dans le vide. Au dernier moment, Holliday crut reconnaître à travers le pare-brise la limousine à bord de laquelle Charles Peace était arrivé. Et puis ce fut l'impact. Le lourd C-47 s'écrasa sur l'herbe juste à côté de la piste et se mit à glisser en tournant lentement sur lui-même, perdant d'énormes plaques de tôle à chaque rotation.

Ce fut l'aile droite qui atteignit la limousine en premier : telle une faux balayant les blés, la lame de métal de quinze mètres de long arracha d'un coup le toit de la voiture. Puis, l'avion continuant à tourner sur lui-même, ce fut la queue qui atteignit le véhicule une seconde fois, au moment même où Charles Peace tentait désespérément de s'extraire de ce qui restait de sa Lincoln. Du PDG de Pallas, il ne subsista bientôt qu'une tache rouge vif sur la partie inférieure de la carlingue du C-47.

Au bout d'un moment, l'avion ralentit sa course folle et piqua du nez. Aussitôt, les deux hélices mordirent la terre et l'appareil s'immobilisa enfin. Pendant plusieurs secondes, il n'y eut que le grondement de la pluie et les grincements de la tôle. Holliday se rendit compte qu'il n'avait pas repris sa respiration depuis qu'ils avaient touché le sol.

« Ça va ? demanda Eddie à voix basse.

– Ça va, répondit Holliday.

– Je peux dire un truc ?

– Je t'écoute.

– Plus jamais ça.

– Je suis bien d'accord avec toi », dit Holliday, et les deux hommes éclatèrent de rire.

Peggy passa la tête par la porte de la cabine de pilotage.

« Quand vous aurez fini de rigoler comme des baleines, on pourra peut-être penser à se tirer d'ici ! Parce qu'à mon avis, ce n'est pas tous les jours qu'ils doivent voir des crashs d'avion, dans le coin. Sans compter qu'on a dû se faire remarquer quand on a survolé la ville à moins de vingt mètres des toits.

– Ajoute à ça le fait qu'on vient de réduire en bouillie l'homme qui possède la plus grosse armée privée du monde. On a de fortes chances de passer à la télé.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Peggy.

– On va à Miami, répondit Raffi. Je connais quelqu'un là-bas qui pourra nous aider. »

William Copeland Black était installé dans le bunker sécurisé réservé au MI6, le seul endroit de l'ambassade britannique à Washington où on pouvait se griller une cigarette sans se faire taper sur les doigts.

Outre l'extracteur de fumée allumé en permanence, le bunker avait son propre système de ventilation et sa propre protection incendie. C'était un bâtiment construit dans un autre bâtiment, avec des brouilleurs électroniques dernier cri et un unique accès consistant en une série de six sas de sécurité en circuit fermé, avec identification biométrique et électronique.

Ceux qui travaillaient là le désignaient par son surnom, la Matrice. La Matrice était toujours plongée dans une semi-pénombre, une dizaine d'écrans d'ordinateur et de lampes de bureau assurant l'unique source de lumière. La seule pièce d'apparence à peu près normale était la salle de réunion, même si ses murs étaient construits en verre conducteur, de sorte qu'ils pouvaient passer du transparent à l'opaque au moyen d'un simple interrupteur.

Ce jour-là, il y avait trois autres personnes avec Black dans la Matrice : sir Alistair Sim, l'attaché commercial de l'ambassade et le dirigeant du MI6 sur le territoire américain ; George Givens, qui représentait le ministère de l'Intérieur ; et Roger Thornhill, l'analyste principal de la Matrice.

« Apparemment, tout le monde en veut à Holliday et sa petite troupe, annonça Black. Nos amis américains souhaitent se "séparer de lui", pour

reprendre l'expression de Philpot. D'après nos informations, le Vatican a déjà essayé par deux fois d'attenter à sa vie et Kate Sinclair et les illuminés qui l'entourent semblent bien décidés à le traîner sur un bûcher.

– Sans oublier lord Grayle, qui joue également un rôle dans cette histoire, ajouta sir Alistair.

– Pour l'heure, il semblerait qu'il se soit associé à cette Sinclair et au groupe Pallas, mais à mon avis, ce n'est qu'un mariage de circonstance. Ça ne durera pas.

– Attendez, vous n'allez tout de même pas me dire que nous sommes là pour discuter du sort d'une espèce d'Indiana Jones à la recherche de je ne sais quelle relique mystérieuse, si ? » demanda George Givens.

Givens était un petit maigrichon au crâne dégarni qui paraissait toujours anxieux. Black connaissait bien ce genre d'individu : le fonctionnaire terrifié à l'idée de faire un faux pas, qui passe ses week-ends à s'occuper de ses géraniums et ne prend jamais la moindre décision.

« À vrai dire, nous collaborons avec la famille Holliday depuis la Seconde Guerre mondiale, intervint sir Alistair. Son oncle était un des nôtres dans les années 1940.

– Lui et un certain Carr-Harris, confirma Black. J'ai lu le dossier.

– Je vois que vous êtes bien informé. Officiellement, ils travaillaient tous les deux pour le programme de sauvegarde de l'art, des monuments et des archives mis en place par les Alliés afin de retrouver les biens pillés par les nazis. Mais en vérité, leur mission était tout autre.

– Éclairez-nous, dit Black.

– Carr-Harris et l'oncle de Holliday avaient pour charge de relever des indices indiquant l'existence d'un registre dans lequel se trouvait la liste de tous les comptes bancaires, biens immobiliers, lingots d'or et autres trésors accumulés par les Pauvres Chevaliers du Christ et du temple de Salomon – autrement dit les Templiers. Et je peux vous assurer que si ces gens-là ont été chevaliers du Christ à une époque, ils n'étaient certainement pas pauvres.

– Des histoires à dormir debout ! railla Givens. C'est le genre de théorie du complot qui pollue Internet.

– Détrompez-vous, Givens, rétorqua sir Alistair en toisant le petit homme d'un regard assassin. En ce temps-là, cette organisation était l'équivalent de la Stitching INGKA Foundation, une association caritative hollandaise comparable en taille à la Fondation Bill-et-Melinda-Gates.

– Jamais entendu parler, ricana Givens.

– Elle possède Ikea, entre autres. Nous ne savons pas très bien ce qu'elle fait des trente-six milliards de dollars qu'elle récolte chaque année, tout comme le pape et le roi de France ne savaient pas grand-chose des Templiers. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils étaient très mystérieux. Mais ça n'a pas empêché le roi, le pape et même notre cher Richard Cœur de Lion de leur emprunter beaucoup d'argent et de leur accorder de nombreux avantages. La plus grande association d'usuriers du monde, exonérée d'impôts. Derek Carr-Harris et Henry Granger, l'oncle de Holliday, n'ont jamais retrouvé le registre, mais nous pensons que Holliday a réussi à mettre la main dessus. Et il y a beaucoup de fous dangereux qui meurent d'envie de le récupérer, ou au moins d'y jeter un œil.

– Du coup, qu'est-ce qu'on fait de Holliday ? demanda Black.

– Cette fois, je propose de faire les choses un peu différemment : on l'appréhende, on l'interroge et s'il ne coopère pas, on pourra toujours le relâcher dans la fosse aux lions. »

Sir Alistair se tourna alors vers Thornhill, qui était occupé à pianoter sur son ordinateur portable.

« Est-ce que vous pouvez nous donner des informations sur la localisation actuelle du colonel Holliday, Roger ? demanda-t-il.

– Voilà ce que j'ai », répondit l'analyste.

Il appuya sur une touche et une fenêtre vidéo apparut sur l'écran géant sur le mur au bout de la pièce.

« Comme vous le savez sûrement, nous avons depuis longtemps piraté l'accès aux satellites météo américains, poursuivit-il. Et voilà ce que nous avons intercepté il y a dix minutes. Ce sont des images thermiques ; les précipitations étaient trop importantes pour qu'on distingue quelque chose à l'œil nu. »

Sur l'écran apparut l'image multicolore presque psychédélique d'un énorme bimoteur s'apprêtant à atterrir. Presque devant le nez de l'appareil, on pouvait voir les contours d'une voiture, le halo rouge du moteur couvrant presque les deux petites taches de chaleur dans l'habitacle.

Soudain, la silhouette de l'avion se mit à tourner sur elle-même et une des ailes entra en collision avec la voiture. L'explosion du moteur provoqua une vive lueur écarlate qui inonda pratiquement tout l'écran.

Au bout d'un moment, l'appareil cessa de bouger et quatre petites silhouettes rouges en sortirent. Les silhouettes coururent une centaine de

mètres, puis elles s'arrêtèrent et rejoignirent un autre halo de chaleur, qui s'éloigna à vive allure de l'épave. Après quoi, l'écran devint blanc.

« Je crois que nous avons tous besoin d'explications, déclara sir Alistair.

– Très bien, dit Thornhill. Ce que vous venez de voir, messieurs, est le crash d'un avion, certainement un vieux C-47, sur un aérodrome situé à proximité de Bayou La Batre, en Alabama – c'est là-bas qu'ont été tournées les scènes de pêche à la crevette de *Forrest Gump*, pour ceux d'entre vous que ça pourrait intéresser. Comme vous l'aurez peut-être remarqué, une des ailes de l'appareil est entrée en collision avec un véhicule à l'arrêt. D'après la taille du signal thermique, je pense qu'il s'agit d'une Lincoln Town Car ou d'un modèle de limousine équivalent.

L'explosion du moteur a provoqué la mort des deux passagers de cette voiture. Ensuite, l'appareil s'immobilise, quatre personnes en sortent et rejoignent une camionnette, peut-être une Renault Kangoo ou une Ford Transit. Ils démarrent et s'en vont.

– Et quel est le rapport avec notre colonel Holliday ? demanda Givens, l'employé du ministère de l'Intérieur.

– Mais vous ne pouvez pas vous taire deux secondes ? s'emporta sir Alistair avant de se tourner vers Thornhill. Je vous en prie, Roger, poursuivez.

– J'ai ici quelque chose qui vous aidera sûrement à mieux comprendre les choses », annonça l'analyste.

Il pianota sur son clavier d'ordinateur et une image fixe apparut sur l'écran géant.

« Nous savons que Holliday et son équipe ont croisé le fer avec Kate Sinclair de nombreuses fois et nous savons également que Holliday a été aperçu récemment au Nord du Brésil – en Amazonie, plus précisément, une région qui a des liens directs avec lord Grayle et le groupe Pallas. Cette photo a été prise un quart d'heure avant que l'ouragan Melissa ne frappe Bayou La Batre. »

L'image sur l'écran montrait un homme élégamment vêtu en train de fumer une cigarette ou un cigare, debout à côté d'une limousine.

« Est-ce qu'on peut zoomer un peu ? » demanda sir Alistair.

Roger Thornhill appuya sur une touche de son clavier. Aussitôt, l'image s'agrandit.

« Oh, mon Dieu ! soupira sir Alistair. C'est Charles Peace. »

26

Il leur fallut à peine plus de douze heures pour faire le trajet jusqu'à Miami, avec seulement six arrêts : trois pour prendre de l'essence sur une aire d'autoroute et trois pour manger un morceau dans un fast-food.

L'adresse où ils devaient se rendre se trouvait à Coral Gables, sur Old Cutler Road, une route de contes de fées bordée de banians qui formaient un véritable tunnel végétal. Ils arrivèrent à destination à 7 h 30, peu après le lever du soleil. Derrière une forêt d'arbres et de buissons non entretenus se dressait une maison construite dans les années 1960, à peine visible depuis la rue.

Ils remontèrent l'allée privée jusqu'à la bâtisse, puis ils sortirent de la camionnette et se dirigèrent vers l'entrée. Raffi frappa à la porte. Quelques instants plus tard, ils entendirent quelqu'un s'approcher en traînant les pieds et la porte s'ouvrit.

« Parfois, changer de nom ou d'adresse peut vous sauver la vie, déclara Raffi avant de répéter la phrase en hébreu.

– *Eyn ashan bli esh*, il n'y a pas de fumée sans feu, répondit l'homme avant de s'effacer pour les laisser entrer. C'est tout ce dont j'avais besoin, des invités à une heure aussi matinale et des mots de passe qui n'ont plus servi depuis des lustres. Vous devez avoir faim, je vais vous préparer un petit déjeuner. »

Ils traversèrent alors un salon aux murs recouverts d'étagères débordant de livres, avec çà et là quelques photographies encadrées. Au sol, des journaux s'amoncelaient sur la vieille moquette.

« Au fait, je m'appelle Avrom Lazar. J'enseigne les études hébraïques à l'université de Miami. Je ne suis espion que pendant mon temps libre. Je suis un *sayan*, comme on dit. Un agent dormant. »

La cuisine semblait tout droit sortie d'une publicité des années 1950, avec son lino à damier noir et blanc, ses meubles jaune pâle, ses rideaux bleus à motifs floraux, et sa table et ses six chaises en formica également jaune.

Avrom Lazar s'attaqua à la préparation du petit déjeuner en chantonnant. Malgré l'heure très matinale, il portait déjà sa kippa, accrochée par une barrette à ses cheveux gris décoiffés. C'était un homme d'au moins quatre-vingts ans – témoin les cernes qu'il avait sous les yeux et ses joues tombantes – au regard pétillant et au sourire apparemment inamovible.

Il portait une paire de lunettes de lecture rouges remontées sur le front et il était vêtu d'un costume en velours marron beaucoup trop chaud pour la saison, dont la veste était ornée d'une petite chaîne qui pendait sur son ventre légèrement rebondi. Une chemise blanche, une cravate et une paire de chaussons mauves complétaient l'ensemble.

Lazar posa sur la table des bagels au fromage frais et au saumon fumé accompagnés d'une omelette à la ciboule, puis il versa dans les bols du café bien chaud à l'odeur délicieuse. Tout le monde s'assit pour manger et Holliday et ses amis commencèrent à raconter tout ce qui leur était arrivé. Lazar resta silencieux, se contentant de hocher la tête de temps en temps.

Quand Peggy ouvrit l'ordinateur portable qu'elle avait acheté dans un centre commercial à Panama et lui montra les photos du sarcophage d'Hiram, il ne manifesta pas non plus la moindre émotion. Toujours sans rien dire, il sortit de la poche de sa veste une vieille pipe en bruyère et une blague à tabac en cuir. Il bourra la pipe, craqua une allumette sur son ongle de pouce jauni et tira une longue bouffée.

« Une histoire extraordinaire, commenta-t-il enfin en recrachant un nuage de fumée opaque. Du Steven Spielberg au sommet de son art. J'aurais adoré participer à cette aventure avec vous. Je n'ai rien fait d'aussi excitant depuis la guerre.

– Vous avez combattu pendant la Seconde Guerre mondiale ? demanda Holliday.

– "Combattre" est un bien grand mot. Au départ, je faisais partie de la brigade juive de l'armée anglaise, puis mes connaissances en art m'ont valu d'être muté aux renseignements britanniques.

– En art ? répéta Peggy.

– Quand la guerre a éclaté, j'étais étudiant à la Slade School of Fine Art, à Londres. J'avais pour projet d'écrire une biographie complète de John Constable, vu que je n'avais moi-même aucun talent artistique, mais le SIS s'intéressait déjà aux pillages d'œuvres d'art organisés par Hitler et ils m'ont recruté. Après la fin du conflit, je coordonnais plusieurs groupes d'intervention, dont un avait pour mission de découvrir si le Führer avait réussi à récupérer certaines reliques sacrées, notamment l'Arche d'alliance.

– Mon oncle Henry en faisait partie, dit Holliday.

– Effectivement. Henry Granger et son ami Derek Carr-Harris, confirma Lazar avant de se tourner vers Raffi. Et vous, docteur Wanounou, est-ce que vous savez ce qu'a fait votre père juste après la guerre ?

– Il était archéologue. Il est mort quand j'avais seize ans.

– Saviez-vous qu'il a effectué ses premières fouilles à Qumrân en 1947, sous la direction d'un père dominicain nommé Roland de Vaux ?

– Est-ce que c'est ce à quoi je pense ? demanda Holliday.

– En tout cas, moi je ne comprends rien, ronchonna Peggy.

– Au XII^e^ siècle, celui qui a rédigé le credo des Templiers s'appelait Bernard de Clairvaux, expliqua Holliday. C'était un moine cistercien et on estime qu'il s'agit du tout premier Templier. Est-ce que vous allez me dire qu'il y a un lien entre les deux hommes ?

– Tout à fait, répondit Lazar. Roland de Vaux est le descendant direct de Bernard de Clairvaux. Il a passé plusieurs années à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, à étudier d'anciens documents en rapport avec les Templiers.

Ses recherches l'ont orienté vers deux choses : les ruines situées au sommet des falaises de Qumrân d'une part, et un obscur chevalier templier nommé sir William Fitzmartin d'autre part. Fitzmartin était moine à l'abbaye de Saint-André. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il a disparu peu de temps après la prise de Jérusalem en 1099 et qu'il n'a pas participé aux massacres qui ont suivi. La dernière fois qu'il a été aperçu, il se dirigeait seul vers le désert. Et, d'après Roland de Vaux, l'emblème des Fitzmartin, un lion rampant sous une croix pattée, a été retrouvé gravé sur une marche d'escalier dans les ruines du Scriptorium de Qumrân.

– Quel rapport avec mon père ? demanda Raffi.

– C'est lui qui a découvert le symbole.

– Donc si j'ai bien compris, vous faites partie de ceux qui croient en l'existence de l'Arche d'alliance, résuma Holliday.

– Évidemment que j'y crois, rétorqua Lazar. Nous connaissons son existence depuis longtemps. C'est d'ailleurs pour cela que l'on conduit des fouilles autour du dôme du Rocher depuis dix ans. Si vous demandiez à l'Américain moyen à qui devrait revenir l'arche, il vous répondrait que c'est une relique chrétienne, alors que c'est complètement faux. Ce sont les Juifs que Moïse a conduits hors d'Égypte, pas les chrétiens. Et Jésus était juif, après tout. La place de l'Arche d'alliance est en Israël, pas au Vatican, et encore moins entre les mains de Kate Sinclair. Elle est à nous. Et nous aimerions beaucoup la récupérer.

– Vous saviez que nous allions venir ici ? demanda Raffi.

– On m'a prévenu que c'était assez probable.

– Vous voulez dire que le Mossad nous surveille ?

– Oui, depuis que le moine Rodrigues vous a donné le carnet sur l'île de Corvo.

– Bon, et c'est quoi, le programme, maintenant ? demanda Holliday.

– Dans un premier temps, nous devons vous faire quitter les États-Unis et vous permettre d'entrer en Israël. On ne peut pas courir le risque d'utiliser les grands aéroports ; la sécurité y est trop renforcée. Le mieux, ce sera de passer par le Canada.

– Il va nous falloir des passeports.

– Rien de plus simple. Vous vous rendrez chacun de votre côté à Windsor en voiture, depuis Detroit. Un jet privé appartenant à un de nos "amis" vous y attendra. Tout est prêt. Il ne me reste plus qu'à donner l'ordre.

– Faites-le, dit Holliday.

– Je ne suis jamais allé en Israël, déclara Eddie.

– Tu vas adorer, mon ami. Tu verras, c'est comme Cuba : une chaleur étouffante et des plages de sable blanc. »

Antonio Ruffino était assis dans la bibliothèque de lord Adrian Grayle, un verre de cognac Rémy Martin dans une main, un cigare cubain dans l'autre, plongé dans la contemplation d'un immense tableau représentant une scène de bataille. Le niveau de détail était incroyable, et les chevaux qui se cabraient, les hommes qui tombaient et les canons qui faisaient feu semblaient plus vrais que nature.

« William Sadler, *La Bataille de Waterloo*, dit Grayle en vaporisant un peu d'eau gazeuse dans son verre de scotch. Une grande victoire pour l'Angleterre, si vous n'avez pas oublié vos cours d'histoire.

– Je ne me suis jamais retrouvé seul chez vous. Sans les autres, je veux dire. Je me demande ce qui me vaut l'honneur de votre meilleur cognac et de vos cigares, lord Grayle. »

Le ton légèrement incisif de l'Italien n'avait pas échappé à Grayle, qui rétorqua sans ménagement :

« Je désire que vous passiez un message à votre frère, le ministre des Affaires étrangères du Vatican.

– Vous savez bien que je ne suis pas en bons termes avec lui, pour des raisons évidentes.

– Votre frère dispose de ressources qui m'intéressent, tout comme je dispose de ressources qui l'intéressent. Il faut impérativement que nous les utilisions afin de vaincre notre ennemi commun.

– Quel ennemi ?

– Holliday et sa bande. Tout le monde est à leurs trousses, à présent. Et à l'heure où nous parlons, ils sont en route pour Israël. Bref, ils sont devenus beaucoup trop dangereux. Nous devons les arrêter avant qu'ils n'atteignent leur objectif. Les neutraliser une bonne fois pour toutes. »

27

Le plateau de Qumrân se trouve à moins de vingt-cinq kilomètres des collines de Jérusalem et à environ trois kilomètres des rives de la mer Morte. Le site constitue un parc national, avec son centre d'accueil et son immense parking pour cars de tourisme.

Ce jour-là, cependant, il n'y avait pas de cars et les visiteurs étaient peu nombreux. Le soleil était une fournaise ardente dans un ciel dépourvu de couleur. Il faisait plus de 40 degrés à l'ombre des rares palmiers qui poussaient autour du parking et un vent régulier venu du sud soulevait des nuages de poussière. Holliday et les autres avaient prévu le coup et, quand ils descendirent de leur camionnette de location, ils portaient tous un keffieh et une paire de lunettes de moto pour se protéger du sable.

« J'ai l'impression d'appartenir au peuple des sables, comme dans *Star Wars*, dit Peggy.

– Et moi, je trouve que tu ressembles à une version miniature d'el-Sadate, l'ancien président égyptien, plaisanta Raffi.

– Je te rappelle que je ne te parle plus, monsieur l'agent du Mossad, rétorqua Peggy en sortant du coffre de la camionnette une petite glacière en plastique contenant des bouteilles d'eau, des barres vitaminées et même quelques oranges.

– Mais enfin, Peg, soupira Raffi. Je ne suis pas un agent du Mossad, mais un *sayan*, comme Avrom Lazar. Je donne un coup de main quand on a besoin de moi, c'est tout.

– Je m’en fiche. Tu aurais dû m’en parler, c’est tout.

– Ils m’ont dit que je n’avais pas le droit.

– Qui ?

– Le Mossad, répondit-il en soupirant de nouveau.

– Alors tu vois bien que t’es un agent du Mossad !

– Ça suffit, intervint Holliday. Ça ne mène à rien, vos histoires. De quel côté se trouvent les ruines ? »

Raffi tendit le bras.

« Par là-bas, indiqua-t-il en prenant le sac de sport dans lequel il avait rangé ses outils d’archéologue. Suivez-moi. »

Qumrân fut occupé à partir du Ier siècle av. J.-C. par les esséniens, un groupe de religieux juifs qui considéraient que Jérusalem et le Temple étaient devenus des lieux de péché et de corruption – les mêmes reproches que le Christ adresserait aux marchands cent trente ans plus tard. Au faîte de son peuplement, cette communauté comptait mille membres, tous des hommes, qui passaient la majorité de leur temps à retranscrire les premiers textes sacrés sur du parchemin, à entretenir l’aqueduc qui leur permettait d’exploiter les crues éclair, fréquentes dans la région, et d’être autosuffisants en eau, et à élever des moutons, à la fois pour se nourrir et pour en récupérer les peaux. C’étaient également d’habiles potiers, qui fournissaient en amphores toutes les communautés qui vivaient sur la côte de la mer Morte.

Avec l’arrivée des Romains en 68 av. J.-C., les choses se compliquèrent pour les esséniens. Aussi, pour éviter que les textes qu’ils avaient retranscrits ne soient détruits, ils entreprirent de les enfermer dans des jarres scellées qu’ils dissimulèrent à leur tour dans les grottes dont les collines environnantes étaient truffées. Les esséniens disparurent peu à peu de l’histoire, mais par miracle, les documents demeurèrent cachés jusqu’à leur découverte accidentelle en 1947 par Muhammed Ahmed al-Hamed, plus connu sous son surnom Muhammed edh-Dhib (« Muhammad le Loup »), un pâtre bédouin de la tribu des Ta’amireh. Et c’est ainsi que furent mis au jour les fameux manuscrits de la mer Morte, qui ont révolutionné ce que l’on savait sur l’Ancien Testament ainsi que sur l’histoire du judaïsme à cette époque.

Holliday et ses amis atteignirent les ruines, un tas de pierres branlantes qui avaient un jour constitué des murs et des maisons, avant que le mortier ne disparaisse totalement, rongé par le sable, le vent et le passage du temps. Bref,

c'était un endroit où il semblait peu probable de retrouver la relique la plus précieuse du monde judéo-chrétien.

Tous les quatre restèrent immobiles pendant de longues minutes, à observer les ruines à travers les verres fumés de leurs lunettes de moto.

« Magnifique », commenta Raffi.

Holliday devina que l'Israélien ne se contentait pas de regarder les ruines, mais qu'il imaginait les bâtiments tels qu'ils avaient été construits, plusieurs siècles auparavant. Il voyait les habitants de la petite communauté vaquer à leurs occupations, il entendait le grincement des charrettes et les chants liturgiques entonnés par les prêtres. Holliday avait déjà ressenti de nombreuses fois ce genre d'expérience : il avait entendu le fracas des bottes des nazis sur les Champs-Élysées, le sifflement des flèches tirées depuis les meurtrières d'un château espagnol, le tonnerre des sabots des chevaux parcourant le champ de bataille ensanglanté de Waterloo. Parfois, l'histoire était si prégnante qu'elle parvenait à traverser les siècles pour venir vous toucher, l'espace d'un instant. C'était ce genre d'expérience magique qu'était en train de vivre Raffi.

« Où est-ce qu'ils ont retrouvé le symbole du chevalier ? » demanda Eddie.

Raffi désigna du doigt un tourbillon de sable à l'autre extrémité du site.

« Là-bas, dit-il, sa voix étouffée par le keffieh. La citerne la plus petite, à côté de l'aqueduc. Au pied de l'escalier qui descend jusqu'à l'eau. »

Ils avancèrent au milieu des ruines, contournant des murs, traversant d'anciennes bâtisses dont le toit et les portes avaient depuis longtemps disparu.

« C'est vraiment un endroit effrayant, dit Eddie. Je sens qu'il y a de mauvais esprits, ici. Beaucoup de gens ont dû trouver une mort affreuse, entre ces murs.

– Vous avez raison, acquiesça Raffi. Au Ier siècle avant Jésus-Christ, les Romains ont détruit cette colonie et massacré tous les Juifs qu'ils ont pu trouver. Comme quoi, l'histoire se répète. »

Après quelques minutes de marche, ils finirent par atteindre leur destination à l'autre bout du site archéologique. Ils se retrouvèrent devant trois citernes. La plus grosse, au milieu, directement alimentée par l'aqueduc situé juste au-dessus, se déversait dans les deux autres.

Les citernes étaient clairement artificielles et consistaient en trois trous de deux mètres cinquante de profondeur étayés par des rangées de briques. Un escalier permettait d'atteindre le fond de la cuve principale et deux autres, plus petits, menaient aux citernes auxiliaires.

« Le symbole gravé devrait se trouver au pied de l'escalier conduisant à la citerne de gauche », indiqua Raffi.

Ils descendirent prudemment jusqu'au fond du bassin central, puis ils empruntèrent les quatre marches qui permettaient d'atteindre le bassin de gauche, taillé dans la roche. Raffi s'accroupit à la base du petit escalier et sortit de son sac de sport une large brosse à poils durs. Il balaya doucement le sable recouvrant la première marche, jusqu'à voir apparaître un dessin à moitié effacé.

« Passe-moi de l'eau, s'il te plaît », demanda-t-il à Peggy.

Cette dernière ouvrit la glacière et lui tendit une petite bouteille d'eau minérale Mey Eden. Raffi aspergea alors la pierre et, aussitôt, l'image devint nette – une silhouette de lion en dessous d'une croix templière parfaitement reconnaissable.

Toujours accroupi, Raffi s'écarta pour que les autres puissent s'approcher. Au fond de la citerne, le vent soufflait beaucoup moins fort et Raffi ôta ses lunettes pour mieux voir. Holliday, Eddie et Peggy l'imitèrent.

« La présence de ce symbole a suscité de nombreuses interrogations, déclara Raffi. Sir William Fitzmartin a-t-il lui-même sciemment laissé sa marque à cet endroit ou est-ce que c'est simplement un des chevaliers qu'il avait recrutés pour partir en croisade qui s'est arrêté là pour boire et qui s'est amusé à faire un petit graffiti pour passer le temps ? Depuis que de Vaux a découvert le symbole au début des fouilles, tout le monde semble avoir une explication différente. Il en est même pour prétendre que de Vaux a gravé la marque lui-même afin d'asseoir sa réputation.

– Est-ce que c'est crédible ? demanda Holliday.

– Si j'en crois le journal de fouilles de mon père, oui. C'est de Vaux qui lui avait proposé d'aller explorer les citernes, un des endroits les moins prometteurs du site. De Vaux avait beau être vaniteux et égocentrique, il n'en était pas moins malin. Si c'était lui qui avait découvert le symbole, cela n'aurait pas manqué d'éveiller les soupçons, alors qu'en s'arrangeant pour que ce soit un jeune étudiant – mon père – qui fasse cette découverte, il s'assurait une certaine authenticité.

– Votre père était un homme méfiant, déclara Eddie, le sourire aux lèvres.

– Une qualité pour un archéologue.

– Et pour un agent du Mossad, grommela Peggy.

– Pour la dernière fois, Peggy, je ne suis pas un agent du Mossad. Je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais.

– La ferme, vous deux ! tonna Holliday. Il faut qu'on reste concentrés. Pourquoi cet endroit ? Qu'est-ce qu'il a de si spécial ?

– Là non plus, les interrogations ne manquent pas.

– Je vous écoute.

– Pourquoi trois citernes ? Pourquoi les avoir creusées aussi près de l'aqueduc, qui se trouve juste au-dessus de nous ? Et pourquoi sont-elles si petites comparées à toutes les autres qu'on a découvertes sur ce site ?

– Vous avez une théorie ?

– Oui, mais elle est très critiquée.

– Pourquoi ?

– Je fais partie de ceux qui pensent que cet endroit était un *mikvé*, un bain rituel utilisé pour les ablutions. Le fait qu'il y ait trois bassins, qu'ils soient moins profonds que les autres citernes et que les esséniens étaient des gens très pieux… Et n'oublions pas que le *mikvé* est un élément central de la foi juive. »

Le vent forcit soudain, balayant le plateau et poussant les rares touristes venus visiter les ruines à regagner leur voiture. Holliday sentit un frisson lui parcourir l'échine. D'un coup, il eut l'impression qu'un danger les menaçait et tous ses sens se mirent en alerte. Peut-être, comme Eddie un peu plus tôt, s'était-il simplement laissé submerger par l'étrangeté du lieu. À moins que ce ne fût toute autre chose.

Une grosse main noire se posa alors sur son épaule.

« Je sais ce que tu ressens, *amigo* », murmura Eddie.

Holliday se força à reprendre ses esprits.

« Raffi, vous disiez que beaucoup de gens n'étaient pas d'accord avec la théorie du *mikvé*. Pourquoi ? demanda-t-il.

– Eh bien, en théorie, l'eau du *mikvé* doit être sans cesse renouvelée : on ne peut pas faire ses ablutions dans les souillures du baigneur précédent. Or, aucun de ces trois bassins ne dispose de l'eau courante. Comme n'importe quelle citerne, ils ressemblent à de simples récupérateurs d'eau.

– Qu'est-ce qui leur manque pour avoir l'eau courante ?

– Une bonde, comme dans toutes les baignoires ? suggéra Eddie en haussant les épaules.

– Des tuyaux, ajouta Peggy.

– Tout à fait, opina Raffi. Et là, nous n'avons rien de tel.

– Donc si j'ai bien compris, pour prouver votre théorie, il faudrait qu'on déniche un vestige de canalisation, c'est ça ?

– Sauf qu'il n'y en a pas. Au cours des quatre-vingts dernières années, ce site a été fouillé de fond en comble. Croyez-moi, s'il y avait quelque chose à trouver, on l'aurait trouvé.

– C'est à cause de ce genre d'état d'esprit que les manuscrits de la mer Morte sont restés cachés pendant deux mille ans ! remarqua Holliday.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Peggy.

– Je sais déjà ce qu'il va répondre, soupira Eddie en levant les yeux au ciel.

– Ah oui ? fit Holliday. Eh bien ! dis-le à ma place, si tu es si malin !

– "Une fois qu'on a éliminé l'impossible, ce qui reste, aussi improbable que cela soit, doit être la vérité", déclara Eddie. Ta citation préférée du grand Sherlock Holmes !

– Très bien. Dans ce cas, où est la bonde ? » demanda Raffi en désignant d'un geste de la main le bassin de trois mètres cinquante de diamètre.

Holliday prit quelques instants pour se concentrer sur tous les aspects du problème. Il sentait qu'il n'était pas loin de la vérité, mais il n'avait pas encore réussi à mettre le doigt dessus.

« Ça ne peut pas être une bonde, déclara-t-il enfin.

– Nous voilà bien avancés, railla Raffi.

– Mais si, réfléchissez ! À quoi servaient ces bains ? Comment fonctionnaient-ils ?

– Les gens se déshabillaient et ensuite ils s'immergeaient.

– Quelle partie du corps immerge-t-on pour ce genre d'ablution ?

– Tout le corps, si c'est possible, comme pour les premiers baptêmes chrétiens. Une immersion complète et on est absous de ses péchés.

– Donc dans notre cas, ils devaient descendre les marches jusqu'à se retrouver entièrement sous l'eau, c'est bien ça ?

– J'imagine, oui, opina Raffi.

– Mais comment ?

– Je ne suis pas certain de comprendre le sens de votre question.

– Il devait bien y avoir un moyen de remplir les bassins, que ce soit à partir de l'aqueduc ou des autres citernes, pas vrai ? Donc, ils remplissaient sûrement le bain jusqu'à hauteur de la plus haute marche, dit Holliday en indiquant le haut de la citerne, à quelques dizaines de centimètres au-dessus de leur tête.

– Évidemment, soupira Raffi. Mais ça ne nous avance en rien.

– Vous nous avez expliqué tout à l'heure que deux baigneurs ne pouvaient pas utiliser la même eau. Donc il fallait bien la vidanger.

– Par une bonde qui n'existe pas.

– Mais oublions un instant cette fichue bonde. De toute façon, même avec une bonde, une baignoire reste un récipient d'où l'eau s'évacue très lentement. Donc ça ne conviendrait pas dans notre cas.

– Et donc ? demanda Peggy.

– Et donc j'imagine plutôt un système de vannes ou d'écluses. Comme ce qu'utilisaient les Égyptiens pour irriguer leur terre. Comme ce qu'on trouve sur les barrages. Avec une série de poulies pour relever ou abaisser l'écluse. Quand les baigneurs entrent dans l'eau, la vanne s'ouvre doucement, permettant à l'eau de s'écouler avec force et de façon régulière. L'eau courante, en somme.

– Sauf que je ne vois rien de tel ici, fit remarquer Peggy.

– Moi si ! » s'écria Raffi.

Il avait ressorti sa brosse et sa bouteille d'eau et frottait comme un fou la paroi qui jouxtait l'escalier. L'opération ne dura pas très longtemps : en un quart d'heure, il avait mis au jour un pan de mur de deux mètres de haut sur un de large.

« Regardez ! s'exclama-t-il. C'est de la brique, pas de la pierre ! Ce bout de mur a été monté bien après la construction des bassins originaux. Sûrement par Fitzmartin ou par celui qui a gravé le symbole. Mille ans, et personne n'y a jamais fait attention.

– Parce que personne n'a jamais pensé à regarder », dit Holliday.

Raffi recula d'un pas pour observer la section de mur qu'il venait de mettre au jour.

« Bon, je vous annonce que ce que je vais faire maintenant n'est pas enseigné dans les manuels d'archéologie, mais qu'importe. »

Sur ce, il leva la jambe et donna un énorme coup de talon dans la brique. Le mortier ayant depuis longtemps disparu, le mur s'effondra partiellement, laissant apparaître un trou béant. Holliday, Eddie et Peggy imitèrent Raffi et, bientôt, ils avaient dégagé une ouverture de la taille d'un homme. Raffi sortit une grosse Maglite de son sac et l'alluma.

« Très bien, reprit-il. Allons voir ce qu'il y a de l'autre côté. »

28

Ils se glissèrent par le trou dans la brique et se retrouvèrent soudain dans un conduit frais et légèrement humide où flottait une agréable odeur de cave – après la fournaise et les tourbillons de sable, c'était comme un paradis.

Tandis qu'ils progressaient dans l'obscurité à la lueur de la lampe torche de Raffi, ils notèrent que le tunnel dans lequel ils marchaient était pavé et que sa voûte était constituée de blocs taillés dans une roche manifestement étrangère à la région. Par ailleurs, les murs étaient parfaitement jointoyés et Holliday ne put s'empêcher de penser aux esclaves juifs qui avaient élevé de leurs mains les pyramides d'Égypte. Se pouvait-il que cet ouvrage fût l'œuvre des descendants du peuple de Moïse, de ces milliers d'hommes et de femmes qui avaient fui les terres de Pharaon pour s'aventurer dans le désert ?

« Ceux qui ont construit ça étaient de vrais maçons. Rien à voir avec les francs-maçons, ces guignols en tablier qui se réunissent une fois par semaine !

– Si on prenait une vidéo et qu'on envoyait les images à History Channel, tu peux parier qu'ils nous inventeraient une histoire de plombiers extra-terrestres et qu'ils nous diffuseraient ça entre *Chasseurs de trésors* et *Pawn Stars : les rois des enchères* », plaisanta Holliday.

Régulièrement, ils tombaient sur un embranchement, mais chaque fois, le faisceau de la lampe torche finissait par révéler la croix templière et le lion rampant.

« En tout cas, c'est bien balisé, observa Raffi.

– La question est surtout de savoir où ça va nous mener.

– Peut-être qu'au bout, on va trouver Harrison Ford.

– Peggy ? dit Holliday.

– Oui ?

– Tais-toi !

– Mais tu sais bien comment je suis quand je me retrouve coincée dans le noir.

– Tais-toi quand même !

– D'accord, Doc. »

Petit à petit, le passage semblait se resserrer. Eddie et Holliday furent obligés de se courber et, régulièrement, leurs épaules frottaient contre les parois.

« Ça ne me plaît pas du tout », protesta Peggy d'une voix tremblante.

Visiblement, elle n'était plus d'humeur à plaisanter.

« Ne t'inquiète pas, c'est juste qu'ils ont transformé cette partie du tunnel en tube de Venturi, expliqua Raffi.

– Quand une canalisation se rétrécit, le fluide qui passe à l'intérieur accélère, précisa Holliday.

– Je me souviens, j'ai appris ça au lycée, dit Peggy.

– La question serait surtout de savoir si ceux qui ont construit ça connaissaient l'effet Venturi, ajouta Eddie.

– Pas sous ce nom, évidemment. Ils se basaient simplement sur l'observation. D'ailleurs, vous aurez noté qu'on est en train de monter. C'est afin de donner à l'eau la vitesse nécessaire pour surmonter l'action de la gravité et franchir cette pente qu'ils ont rétréci la canalisation. Astucieux. »

Trente mètres plus loin, le tunnel retrouva sa taille initiale et ils purent de nouveau marcher normalement jusqu'à l'embranchement suivant. Une fois de plus, le symbole de Fitzmartin était là pour leur montrer le bon chemin. Ils longèrent donc le boyau de droite et parvinrent face à un obstacle à première vue insurmontable.

« Le plafond s'est effondré, annonça Raffi en pointant sa Maglite vers une énorme pile de gravats qui leur barrait la route.

– Si ça fait plusieurs mètres d'épaisseur, on n'arrivera jamais à tout déblayer, commenta Holliday.

– Est-ce que quelqu'un voit le symbole ? » demanda Peggy.

Raffi balaya les alentours du faisceau de sa lampe.

« Là ! » s'écria soudain Eddie en pointant du doigt.

En effet, sur la droite de l'éboulis, on pouvait distinguer le haut de la croix templière. Eddie se mit à creuser au milieu des décombres, faisant passer les plus grosses pierres à Raffi et Holliday, qui les empilèrent dans un coin. Après quelques minutes, le haut d'une arche apparut.

« Donnez-moi la lampe torche », demanda le Cubain.

Raffi la lui tendit et Eddie inspecta le trou qu'il avait mis au jour.

« Qu'est-ce que tu vois ? voulut savoir Holliday.

– Une échelle qui monte. Des barreaux en métal plantés dans la pierre. Ça a l'air très ancien et très rouillé.

– Quelle hauteur ?

– À vue de nez, une vingtaine de mètres. Peut-être plus. Je ne distingue pas le haut, la lampe n'est pas assez puissante.

– En tout cas, ne comptez pas sur moi pour escalader une échelle vieille de deux mille ans, prévint Peggy.

– Harrison Ford n'hésiterait pas une seconde, lui, railla Holliday. Tu savais qu'il faisait ses propres cascades ?

– Ouais, sauf que lui, il prend trente millions de dollars par film. Je te le répète, je ne monterai pas. »

Eddie était occupé à élargir l'ouverture. Cinq minutes plus tard, il avait dégagé une chatière où l'on pouvait se glisser à quatre pattes.

« Alors, Peggy, tu viens ? demanda Holliday, tandis que Raffi disparaissait déjà dans le trou.

– Eh merde ! jura Peggy. Évidemment que je viens. »

Elle suivit Holliday et se faufila à son tour par la petite ouverture. La cheminée creusée dans la pierre formait un espace ovale d'environ deux mètres cinquante de large. Sur la paroi de droite se dressait la fameuse échelle : une longue plaque métallique fixée à la pierre, dans laquelle on avait soudé à intervalles réguliers de petites barres de fer. Le résultat ressemblait à une série de *t* allongés qui disparaissait dans l'obscurité.

Raffi leur montra les traces des coups de marteau donnés par les forgerons.

« À l'époque, les hermétiques utilisaient ce genre d'échelle pour descendre dans leur grotte, même si, traditionnellement, elles étaient en bois, parce que c'était tout ce qu'ils avaient sous la main. Certaines sectes vont jusqu'à considérer l'échelle comme une représentation symbolique de la Crucifixion. Et n'oublions pas bien sûr l'échelle de Jacob, reliant la terre au ciel.

– C'est pas tout ça, mais qui passe en premier ? demanda Peggy.

– Toi, répondit Raffi.

– Tu plaisantes ?

– Tu es la plus légère. Ensuite, c'est moi, Doc et enfin Eddie. Ne t'inquiète pas, je serai juste derrière toi et je te rattraperai si tu tombes.

– Comment on dit, déjà ? "Faut pas regarder en bas", c'est ça ?

– Précisément. »

Ils commencèrent l'ascension. À chaque échelon, la respiration de Peggy se faisant plus haletante. Derrière elle, Raffi gardait en permanence sa Maglite braquée vers le haut, afin d'éclairer le chemin. À plusieurs reprises, Peggy s'immobilisa, terrorisée, serrant de toutes ses forces un barreau qui venait de grincer ou menaçait de rompre. Chaque fois, Raffi lui intima calmement de continuer à monter et, pour finir, tous atteignirent le sommet de l'échelle.

Raffi éteignit sa lampe dès qu'il fut sorti de la cheminée.

« C'est une grotte », annonça-t-il à Holliday et Eddie qui achevaient leur ascension.

Il s'agissait d'une cavité aussi étroite que basse aux parois et au plafond recouverts d'une espèce de stuc qui s'était lézardé avec le temps. Une issue donnant sur l'extérieur laissait entrer la lumière du jour, assurant un éclairage suffisant. Holliday s'en approcha pour admirer le paysage grandiose de falaises et de collines qui s'étendait à perte de vue. Il remarqua tout de suite que l'ouverture devait être plongée dans l'ombre pendant la majeure partie de la journée, la rendant à demi invisible. Dehors, le vent hurlait, frustré de ne pas parvenir à entrer.

« C'est vide, observa Peggy en tournant sur elle-même. Nous avons fait tout ce chemin pour finir dans une grotte vide ? Vous pensez que Fitzmartin s'est payé notre tête ?

– Je ne crois pas, non, répondit Raffi. Regardez le mur.

– Je le vois », dit Holliday.

Raffi posa son sac de sport par terre, l'ouvrit et en sortit un petit marteau pointu. Çà et là, sous la couche de plâtre écaillée, on pouvait voir des griffures assez profondes dans la pierre.

Raffi se mit au travail, utilisant son outil pour dégager doucement le stuc. Petit à petit, il fit apparaître plusieurs lignes de caractères étranges gravées dans le mur.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Holliday.

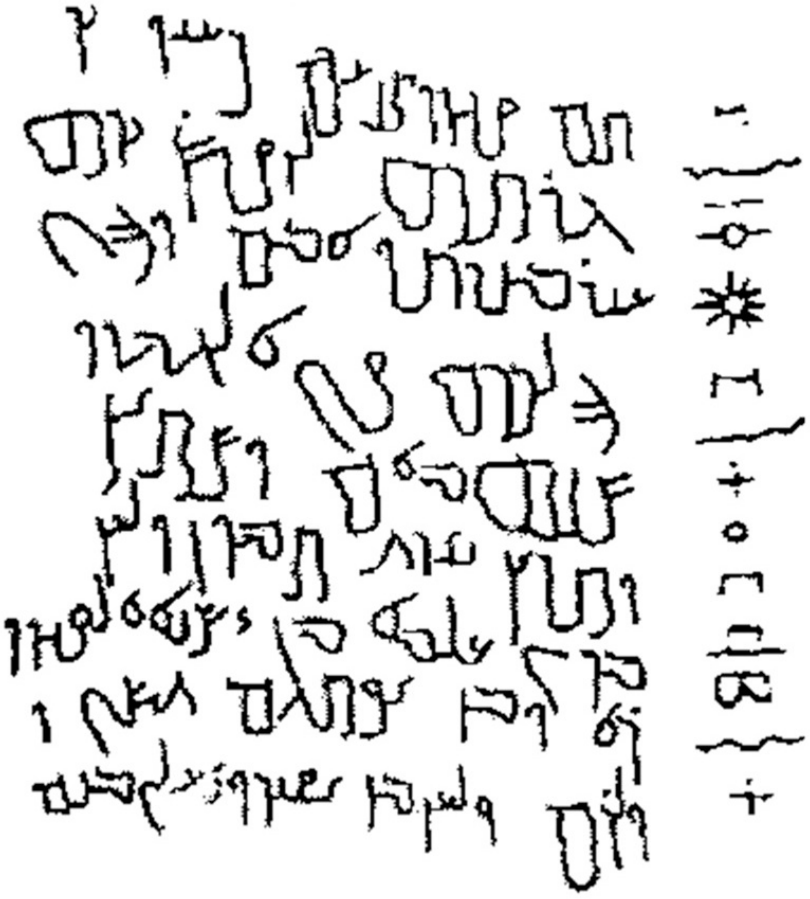
– Du nabatéen, un dérivé de l'araméen, répondit Raffi.

– La langue des habitants de Jérusalem et des esséniens à l'époque du Christ, murmura Holliday. Vous pouvez nous dire ce qui est écrit ?

– Attendez un peu, je n’ai pas fini. »

Raffi passa encore quelques minutes à taper doucement sur la couche de stuc. Enfin, le dernier pan tomba, révélant la fin du message ainsi qu’une espèce de niche creusée dans la pierre.

« On dirait des traces laissées par des pattes d’oiseau », commenta Peggy en regardant les étranges caractères sur le mur.



« Alors, qu’est-ce que ça raconte ? » demanda Holliday.

Raffi examina le message, ses lèvres bougeant tout doucement tandis qu’il traduisait dans sa tête.

« Ça dit : “Le roi des Juifs est mort. Le Messie est ressuscité dans l’Est.”

– J’ai l’impression qu’il y a une boîte dans la petite niche en dessous », fit remarquer Eddie.

À eux trois, Raffi, Eddie et Holliday parvinrent à sortir de son logement une lourde boîte en pierre de soixante centimètres sur cinquante et à la poser

délicatement par terre. Après quoi, ils soulevèrent le couvercle, en pierre également. À l'intérieur, ils découvrirent des ossements – mais pas de crâne – et plusieurs lambeaux qui ressemblaient à du parchemin.

« C'est un ossuaire, déclara Raffi. À une époque, on enterrait les cadavres jusqu'à ce que la décomposition soit terminée, puis on récupérait les ossements pour les déposer dans une boîte comme celle-ci, qu'on plaçait généralement dans une crypte.

– Et vous savez à qui appartient ce squelette ?

– Vu le message sur le mur, j'ai ma petite idée », répondit Raffi.

Il plongea la main dans son sac de sport et récupéra sa brosse à poils durs. Puis il fit doucement basculer l'ossuaire sur sa tranche et commença à essuyer la poussière qui s'était accumulée pendant des siècles. Une ligne de caractères apparut bientôt, dans une langue que Holliday reconnut comme de l'hébreu ancien.

« *Yeshua Ben Yosef*, lut Raffi. Joshua, fils de Joseph. Le nom du Christ avant que les traducteurs grecs ne viennent mettre leur grain de sel. La relique, l'Arche d'alliance, disparue avec le Christ quelque part en Orient… Je ne sais pas comment Fitzmartin s'y est pris, mais il l'a retrouvée. »

Soudain, le vent tomba et la grotte fut inondée de lumière. Peggy se dirigea vers l'entrée pour regarder à l'extérieur, les yeux plissés.

« Vous avez vu ? s'exclama-t-elle en se tournant vers les autres. Qu'est-ce que c'est beau, d'un coup ! »

Sans un bruit, la balle de gros calibre fractura la deuxième vertèbre cervicale de Peggy avant de se désintégrer dans un nuage de sang. Elle n'eut pas le temps d'entendre l'écho de la détonation qu'elle était déjà morte. Son âme avait dû bondir instantanément hors de son corps, car quand elle s'effondra au sol, son visage meurtri souriait toujours.

« Peggy ! hurla Raffi en se précipitant vers la silhouette recroquevillée sur le sol de la grotte.

– Raffi ! Non ! » cria Holliday.

Raffi se jeta sur le corps de Peggy et poussa un hurlement déchirant. Il se pencha en avant et appuya sa paume sur le trou qu'elle avait à la gorge pour arrêter le sang qui avait déjà cessé de couler. Holliday se jeta au sol et rampa vers lui.

« Baisse-toi, vite ! »

Le deuxième tir fut un peu décentré. Il atteignit Raffi juste en dessous du poumon gauche, fracassant des côtes, déchirant la rate et un rein, et envoyant

des éclats d'os vers les autres organes vitaux. Il laissa échapper un petit cri de surprise, puis il tomba de tout son long à côté de Peggy. Ses poumons lacérés continuaient à se soulever, tandis qu'ils se remplissaient doucement de sang.

La détonation retentit au loin, puis brusquement, une nuée de projectiles crépita pendant quelques secondes à l'intérieur de la grotte, ricochant contre les murs. Après quoi, un terrible silence s'installa.

Le cerveau de Holliday tournait à toute vitesse, sans même qu'il en ait conscience. *Mille mètres de distance. Un type des forces spéciales de je ne sais quelle armée. Un super sniper ; il y en avait déjà quelques-uns au Vietnam, mais la plupart ont fait l'Irak ou l'Afghanistan. Il ne va pas s'attarder.* Malgré tout, Holliday continua à ramper jusqu'à Raffi et Peggy. Raffi respirait encore, mais c'était la fin. Il était fichu et il le savait. Il tendit le bras et saisit la main de Holliday.

« Ne… Ne les laisse pas s'en tirer comme ça. Il ne faut pas qu'ils trouvent l'Arche. C'est trop de pouvoir. »

Il toussa pour se débarrasser du sang dans sa gorge.

« Promets-moi, murmura-t-il.

– Je te le promets », dit Holliday en lui prenant la main.

Il regarda la lumière quitter les yeux de l'archéologue, mais il ne lâcha sa main que de longues secondes après – il voulait être sûr que Raffi meure en sentant contre sa peau la chaleur d'un ami. Puis, les yeux baignés de larmes, il se tourna vers le corps de Peggy et lui caressa délicatement les cheveux.

« Toi aussi, je te le promets », chuchota-t-il.

Holliday sentit alors la main affectueuse d'Eddie se poser sur son épaule.

« Je suis vraiment désolé, mon ami.

– Moi aussi, répondit Holliday en essuyant ses larmes du revers de la main.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait, mon colonel ? »

Le regard de Holliday n'avait jamais été aussi dur.

« J'ai une promesse à tenir, déclara-t-il. On trouve l'Arche et ensuite, on les tue tous. »

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Roland Brénin

Couverture et illustration : © Jamel Ben Mahammed.
Photo : © sergey856/Shutterstock.

© Paul Christopher, 2013
Titre original : *Lost City of the Templars*

© le cherche midi, 2016, pour la traduction française
23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-4859-5

Paul Christopher

La Légende des Templiers

La Cité perdue

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR **PIERRE SZCZECINER**

COLLECTION **THRILLERS**

cherche midi